Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4revuebleuepoliti17pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

18

PARIS. — PHILIPPE RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

P
Fr. Lit.
R

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME XVII

39e ANNÉE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1902

197208
9.7.25

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

1902

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 1. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 4 JANVIER 1902.

LA MORT DE PAUL Ier [1]

I

Paul périt, comme Robespierre, par où il gouvernait, la terreur : l'impatience d'une tyrannie minutieuse qui s'étendait jusque sur le costume, poursuivait les hommes jusqu'à leur foyer; l'horreur d'un régime qui ne laissait de repos ni de jour ni de nuit; où ni la vie, ni les biens ne trouvaient plus de sécurité; où la justice sévissait, tombant comme le caprice; où le knout, l'exil, la prison, l'échafaud, la confiscation succédaient brusquement aux présents et aux grâces; où la faveur même devenait le pire des périls, car elle plaçait les favoris sous l'œil égaré du maître qui frappait plus fort, frappant de plus près. L'anxiété devenait insupportable. Ajoutez, chez les meilleurs, les plus éclairés, la conviction que ce régime fantasque détraquait l'État russe, ôtant toute dignité au service, transformant, disait un grand seigneur, « les sujets de la Russie en esclaves nègres », sapant les fondements de l'existence de l'empire, menant tout droit à quelque sédition anarchique comme celle de Pougatchef; « ce règne atroce chassait presque toute la noblesse du service militaire », « les régiments, abîmés et avilis par le plus infâme corps d'officiers qu'on ait connu au monde ».

Ces nobles, qui souffraient le plus du règne de Paul, étaient tous anglomanes de goût, de mode, d'instincts; antifrançais par aversion des principes révolutionnaires, contrariété d'intérêts aussi et jalousie, détestant la France de Bonaparte comme ils avaient détesté la Prusse de Frédéric. Rien ne paraissait plus admirable à ces boyards, à peine décrassés, qu'un lord d'Angleterre, arbitre des élégances, modèle de la haute vie, expression suprême du bon ton, du luxe supérieur, de l'orgueil seigneurial. A côté d'eux, les ci-devant nobles français, besogneux, mendiants, réduits aux petits métiers des parasites, petits hommes « de caoutchouc », sautillants, toujours sur les pointes ainsi que des maîtres à danser, ou sur les ergots ainsi que des maîtres d'armes, faisaient piteuse figure de gentilshommes, et, mieux que tous les philosophes du monde, donnaient la raison vivante de la chute de leur monarchie. Quant aux républicains, aux parvenus, ils passaient pour mauvaise compagnie, et de ces gens de néant où précisément le tsar prenait ses favoris, dont il peuplait sa cour et ses états-majors, au détriment et au mépris de la noblesse.

Ceux de ces nobles qui s'étaient quelque peu frottés de lettres, avec Montesquieu ou Voltaire, enviaient aux lords anglais leurs privilèges politiques, leur grand rôle dans l'État. Ils admiraient, dans les Communes, le riche et puissant négoce anglais qui achetait cher, payait bien, tenait, dans les caisses de la Cité, le véritable trésor de la noblesse russe, le prix des matières premières produites par les terres russes, blé, bois, chanvre, et envoyait, en échange, les objets d'élégance, les beaux et chauds tissus de laine, le thé, le sucre,

(1) Mémoires de Langeron, d'après les récits directement recueillis de Pahlen et de Bennigsen; récits recueillis par le prince Adam Czartoryski; Bernhardi, d'après les souvenirs de Bennigsen; Guilhermy, d'après le récit de Baren, lettres de Rostopchine et de Simon Woronzof; Journal de Malmesbury, Mémoires de Barante et de Norvins.

toute l'aisance, tout le confort de la vie. La fameuse ligue des neutres, renouée contre l'Angleterre, avec le Danemark et la Suède, l'entente qui s'établissait avec la France, l'alliance dont on parlait partout et qui semblait près de se conclure, la fermeture des ports aux Anglais, qui en était la condition première, emportaient la gêne générale et les privations. Cette conséquence de l'alliance la rendit odieuse sous Paul quand il ne s'agissait que de la négocier, insupportable sous Alexandre quand elle fut conclue. Il y avait à Pétersbourg un parti des « amis de l'Angleterre », tout aussi intéressés et tout aussi redoutables que ceux de Paris, avec cette seule différence qu'en Russie cette faction se composait de grands propriétaires et d'aristocrates, et qu'à Paris elle se recrutait surtout parmi les agioteurs, les « nouveaux riches », les acquéreurs, en grand, des domaines nationaux, fournisseurs et concussionnaires de toute sorte.

Le vœu, l'espoir, la complicité du complot naquirent partout, spontanément. On n'apercevait point d'autre remède. Il se noua dans l'entourage même de l'empereur, parmi ses ministres, ses confidents, ceux qui, en apparence profitaient le plus du régime, et, en réalité, redoutaient le plus les revirements du maître. Ainsi, en 1794, les pires terroristes conspiraient la chute du pontife de la Terreur, afin de sauver leurs têtes ; ainsi, en 1814, les maréchaux de l'Empire, contre Napoléon, pour sauver leurs dotations, leurs titres, les bénéfices d'une vie jouée sur tant de champs de bataille et dont ils prétendaient jouir désormais en tranquillité.

Le premier chez lequel la pensée d'une « déposition » de l'empereur paraît avoir pris corps, est le comte Nikita Panine, naguère envoyé à Berlin, appelé aux Affaires étrangères, promu vice-chancelier de l'Empire : jeune, apparenté aux plus illustres serviteurs de l'État, du talent, de l'ambition, homme du monde, homme d'esprit, parlant élégamment le français, mais impérieux, sec, peu liant, « expression glaciale, visage impassible sur un corps droit comme un piquet ; » sa tête, dans un salon, dominait toutes les autres et l'on n'osait l'accoster. Il possédait le secret d'autorité qui déconcerte et qui impose, l'art subtil et aussi le courage des insinuations périlleuses, les premières, les plus difficiles, et il y savait mettre ce ton de supériorité qui fait qu'en se livrant aux gens on les enveloppe, on les lie, on les terrifie du même coup. Il accrocha les premiers fils et forma la première trame : il disposait de moyens uniques, étant en crédit chez l'impératrice, chez les grands-ducs sans lesquels rien n'était possible, qui ne pouvaient consentir à rien, qu'il fallait intéresser dans l'affaire sans les initier au complot et compromettre juste à point pour que, l'événement accompli, ils s'en trouvassent, comme à leur insu, les complices, en même temps qu'ils en seraient les bénéficiaires.

Panine passait pour l'une des deux fortes têtes de l'empire. Pahlen était l'autre, et de plus homme d'action, ce qui manquait à Panine. Ils s'abouchèrent. Panine investissait les abords, occupait les alentours, les avenues. Pahlen occupait le cœur même de la place. Paul venait de lui en confier les portes, les souterrains, réunissant dans ses mains la police et le gouvernement militaire de Pétersbourg. Originaire des provinces baltiques, de petite noblesse, fait comte par le tsar et enrichi de biens confisqués en Pologne, Pahlen portait haut et beau ; prestance imposante, langage captieux ; fin, retors sous un masque de « franchise militaire » ; des calculs profonds, de l'audace, un sang-froid imperturbable, une souplesse rare aux volte-face, dans les rencontres ; ne se démontant jamais, ne se livrant à personne, un véritable chef de conspiration. « Il n'y avait pas, disait-il deux ans après, un de nous qui fût assuré d'un jour d'existence. J'étais un de ceux que la foudre menaçait le plus, et j'avais autant à désirer de m'y soustraire qu'à chercher à délivrer la Russie, et peut-être l'Europe, de la terreur d'une combustion sanglante et irrésistible. » Ces mots étaient une allusion à l'alliance avec Bonaparte et aux aventures immenses que les « correspondants » de Paris et de Londres révélaient comme en devant être les suites en Europe et jusqu'en Asie.

Par l'entremise de Pahlen, Panine eut, vers le mois d'octobre 1800, une entrevue secrète, dans un établissement de bains, avec le tsarévitch, le grand-duc Alexandre. Il lui représenta le péril, la honte peut-être, où la démence croissante du tsar entraînait la Russie : l'empire compromis, la famille impériale menacée ; la nécessité, dans l'intérêt même du tsar, de sa gloire, de sa dynastie, de prévenir des calamités pires. Il rappela que l'histoire de la Russie, celle de la famille impériale, et récemment encore, offraient des expédients propices. Il ne s'agissait que de « déposer l'empereur », de lui assurer « un sort plus tranquille et toutes les jouissances de la vie ». Le salut de l'État reposait dans les mains du grand-duc ; au prince de décider et de soutenir les sauveurs et de la dynastie et de l'empire.

Alexandre savait-il la *vérité* sur la « déposition » de Pierre III, son grand-père, la fin d'Ivan VI, son cousin, sur l'avènement d'Élisabeth et sur celui de sa grand'mère, Catherine la Grande ? Quant au danger, il ne le connaissait que trop, et par les menaces, et par les humiliations de tous les jours. Il laissa dire, écouta, se déroba, ne répondit rien.

D'une nervosité de jeune femme, avec cet instinct, très féminin aussi, de tourner à sa gloire, à son inté-

rêt, jusqu'aux élans de son cœur, à ses envolées de magnanimité; un idéalisme de surface sur un fond de politique qui s'ignore; rêveur, mais incapable de suivre jusqu'au bout son rêve, comme de feuilleter un livre jusqu'à la dernière page; de sang étrangement mêlé, les complications, les échappements infinis de deux races, les subtilités, les métamorphoses slaves et la duplicité sentimentale et mystique de l'Allemagne; assez de scrupules pour qu'on l'en admire, assez de remords pour qu'on l'en plaigne et l'en console, jamais trop pour s'y oublier soi-même; d'un art exquis à se piper à la comédie qu'il donnait au monde, mettant autant de sincérité dans son jeu que d'artifice dans son personnage; l'homme qui devait porter le plus de charme dans la fourberie et le plus de sensibilité dans le réalisme des affaires, Alexandre était encore tout indécision avec lui même, avec la vie; il s'avançait, souriant et perplexe, vers l'image auréolée qu'il se peignait de sa personne, attendant de la Providence qu'elle le ravît à la gloire dans une sorte d'extase. Il devait s'acheminer au complot, s'associer au coup d'État, frôler le parricide comme les spéculatifs de 1789, humains, généreux et sensibles, allèrent au régicide, à la Terreur, à Robespierre et finalement à Bonaparte.

Panine n'obtint pas même un aveu silencieux. Sur ces entrefaites, Paul le prit en aversion et l'exila à Moscou. Pahlen demeura seul à machiner l'affaire. Le peuple, le soldat tenaient pour le tsar. Ils ne connaissaient point l'homme : ils ne considéraient que l'icône impériale, figure de toute beauté, de toute justice, miroir où se reflétaient indéfiniment les illusions, les espérances des pauvres gens à l'âme simple. Il ne se pouvait agir que d'un complot de nobles, avec des officiers pour gens de main. Pahlen ne s'abusait pas sur les moyens. « Je savais parfaitement qu'il faut achever une révolution ou ne pas l'entreprendre, et que si Paul Ier ne cessait pas d'exister, les portes de sa prison seraient bientôt rouvertes, la réaction la plus affreuse aurait lieu. »

Il circonvint le tsar de toutes parts. Il s'assura les accès du palais Michel, sorte de château fort que Paul s'était fait construire et où il s'enfermait sous triple enceinte et triple garde. Pahlen acheta les porte-clefs. Il gagna les familiers de l'empereur, l'ex-barbier Koutaïsof, en payant sa maîtresse, une chanteuse du théâtre français, Mme Chevalier. Il obtint du maître le rappel des frères Zoubof, gens de tête et de ressource qui, jugeant Alexandre à la mesure de sa grand'mère, se flattaient de gagner sa faveur en lui rendant le genre de service que les frères Orlof, de somptueuse mémoire, avaient rendu à Catherine; se piquant, en cela, d'ailleurs, de rester fidèles, au delà du tombeau, à leur impératrice qui destinait Alexandre au trône et vouait Paul à la déchéance.

Platon, l'amant honoraire, fut nommé gouverneur du premier corps des cadets : Valérien, gouverneur du second corps; Nicolas, plus rassis, entra au Sénat, qui est, en Russie, la magistrature et connaît des grands crimes. Puis à mesure que les complices s'élevaient ainsi, les seuls amis de Paul s'éloignaient dans la disgrâce. Pahlen redoutait la clairvoyance et l'énergie de Rostopchine. Il eut l'effronterie de dénoncer en lui un adversaire de l'alliance française. Il le rendit suspect, Paul l'envoya dans ses terres et le dépouilla du portefeuille des Affaires étrangères pour le donner à Pahlen qui concentra un emploi de plus, autant de forces entre ses mains et autant de prestige. Qu'on se figure, à Paris, en 1801, un Talleyrand, un Fouché, un Bernadotte, en une seule tête, machinant la chute de Bonaparte.

Alors, il entreprit l'impératrice, épouse humiliée, reléguée en sa petite cour, où ses confidents l'entretenaient dans l'aigreur, l'inquiétude et les romans politiques dont elle distrayait son ennui, hantée qu'elle était par le souvenir de Catherine II, Allemande comme elle, et portée au trône par la « déposition » de Pierre III, son mari. Les Russes, répétaient ses courtisans, et entre eux, les Konrakine, aimaient le gouvernement des femmes; Alexandre n'annonçait pas l'énergie nécessaire : le peuple l'attendait de l'impératrice. A force d'entendre répéter qu'elle était née pour le trône, elle désira de régner. Elle était mûre, dès lors, pour les insinuations de Pahlen. Une extravagance de Paul fournit à ce ministre l'argument décisif pour enlever le consentement, au moins tacite, d'Alexandre.

Paul s'était engoué d'un petit Allemand, son neveu par sa femme, Eugène de Wurtemberg. Il en avait fait, à neuf ans, un général major de l'armée russe et il se le fit amener, à Pétersbourg, par Diebitch, son gouverneur. Dans le soupçon où il vivait, dans l'isolement qu'il s'était imposé, cet enfant devint sa joie, sa vengeance contre sa femme, contre ses fils, son orgueil aussi, car en déshéritant les grands-ducs pour leur substituer cet intrus, il manifesterait sa toute-puissance. Il le traitait en héritier présomptif, lui rendait les honneurs à la parade, défilait devant lui, à la tête des troupes, le saluait, en allemand, du titre de « Très gracieux seigneur ». Puis il lança des paroles menaçantes : « Sous peu, je me verrai forcé de faire tomber des têtes qui jadis m'étaient chères. » Il rappela des hommes sûrs, des hommes à poigne, disgraciés par caprice et qui lui manquaient, Linderer, Araktchéef, soldat féroce qu'il destinait à remplacer Pahlen dans le commandement militaire de Pétersbourg. Il commençait à se méfier de ce trop puissant ministre. « J'ai reçu, lui dit-il un

jour, l'avis d'une conjuration qui se trame contre moi. — C'est absolument impossible, Sire! répondit Pahlen, avec cette rondeur militaire qui était sa grande ressource d'artifice; — il faudrait donc que j'en fusse! »

Le fait est que l'on en parlait beaucoup. Tout le monde la souhaitait; tout le monde se disposait pour, le lendemain, se vanter d'en avoir été. Les « amis de l'Angleterre » menaient grand bruit des prétendus arrangements avec la France. On racontait que des papiers, un projet de traité, avaient été dérobés, chez Talleyrand par un de ses affidés, Laborie, et envoyés à Londres. Paul perdait, ruinait, livrait l'empire et la noblesse au Corse et aux révolutionnaires! Ces rumeurs se concentraient dans un salon, celui de Mme Gerebrof, où fréquentait l'ambassadeur d'Angleterre, Whitworth, qui s'y rencontrait avec les frères Zoubof. L'affaire était à point; il ne fallait pas laisser à Araktchéef le temps d'arriver. La peur qui faisait la complicité générale, se retournerait alors contre les conjurés.

Pahlen vit l'impératrice et lui révéla le secret du tsar, que Paul, dit-il, lui avait confié : l'adoption du petit bonhomme de Wurtemberg; l'impératrice et ses fils seraient enlevés, jetés en prison, à tout le moins envoyés en exil : elle, à Kholmogory, dans le Nord, solitude où une régente de Russie, Anna Léopoldovna, avait langui cinq années avant d'y mourir; Alexandre serait enfermé à Schlüsselbourg; Constantin, à Pétersbourg, dans la citadelle. L'impératrice s'abandonnait à sa chimère. Alexandre balançait encore. C'est que Pahlen réclamait de lui davantage : qu'il donnât l'ordre, au moins en fermant les yeux : « Alexandre m'écoutait, soupirait et ne répondait rien. » Il ne le persuada qu'à force de le flatter et de l'effrayer aussi, sur son propre avenir : « en lui présentant l'alternative du trône ou d'un cachot, ou, peut-être, la mort ». Mais, pour consentir, Alexandre exigea de Pahlen le serment que Paul aurait la vie sauve. Pahlen jura, mais, par ce serment, il n'engageait que lui-même. Son air d'autorité, son beau geste de soldat loyal suffirent-ils à convaincre Alexandre? Il paraît s'être contenté de la parole d'honneur et n'avoir point pressé Pahlen sur les détails d'exécution. Il était de son caractère timide, fourbe et mystique de ne jamais préciser les mots non plus que de jamais arrêter les événements. L'intérêt de Pahlen était de prêter ce serment et de le tenir, c'est-à-dire de ne point mettre la main à la besogne. Au dernier moment, il demeurerait dans les coulisses; si l'affaire manquait, il arriverait à temps pour sauver Paul; si l'affaire réussissait, il serait le premier à courir chez Alexandre; ce prince pourrait recevoir la couronne de mains qui ne seraient point tachées de sang : « L'empereur a péri et devait périr. Je n'ai été, dit-il plus tard, ni témoin, ni auteur de sa mort. Je l'avais prévue, mais je n'ai pas voulu y participer, j'en avais donné la parole au grand-duc! »

Le « témoin » et l' « acteur » qu'il ne voulait point être, il les tenait en réserve. C'était un Hanovrien, au service russe depuis trente ans, Bennigsen, Allemand à la main rude, à l'âme féroce et rancunière, enrichi par Catherine, disgracié tout récemment par Paul et exilé. Pahlen, au lieu de l'expédier, l'avait retenu. Il le vit, le 22 mars 1802. « Il me découvrit ses projets, raconte Bennigsen; je consentis à tout ce qu'il me proposa. » La liste des conjurés était prête, tous officiers plus ou moins maltraités par Paul, et de cette espèce d'hommes dont il avait « avili » l'armée russe, selon le mot de Woronzof, « des gueux sans principes »!

II

Pahlen choisit la nuit du 23 au 24 mars, en considération des régiments qui prendraient la garde dans la journée du 23. Paul, dans un mouvement de colère contre les Anglais et de chaleur pour la France, commanda d'écrire une dépêche fulminante à Krüdener, son ministre à Berlin : il entendait que la Prusse entamât les hostilités contre l'Angleterre, sinon 80 000 Russes passeraient la frontière prussienne, et, ce que le tsar ne disait point, s'empareraient de la Prusse orientale. Pahlen, en expédiant la dépêche, y ajouta ce *post-scriptum* : « Sa Majesté impériale est indisposée aujourd'hui. Cela pourrait avoir des suites. » Krüdener entendrait à demi-mot et ne ferait point de zèle.

Le 23 au soir, Talysin, commandant du régiment de la garde Preobrajenski, qui habitait près du palais Michel, réunit à sa table Pahlen, Bennigsen, les trois Zoubof et une troupe de ces affidés dont on se croyait sûr. On les fit boire. Chacun se monta la tête sur les injustices de l'empereur, se répandit en discours emphatiques à la Brutus : anéantir les tyrans, sauver la patrie, car le vocabulaire était le même parmi les militaires de Pétersbourg que parmi les jacobins de Paris, à la veille du 21 janvier ou le soir du 9 thermidor. Ils s'exaltèrent de cette littérature détestable et s'enivrèrent de boissons très alcooliques. Quand il les vit à point, Platon Zoubof leur exposa « l'état déplorable de l'empire, la folle rupture avec l'Angleterre », la ruine du pays, la menace perpétuelle que la démence de l'empereur suspendait sur chaque citoyen, la nécessité de passer des paroles aux actes, ce que la patrie attendait d'eux, et cette nuit-là même : obliger l'empereur à signer un acte d'abdication et proclamer le grand-duc Alexandre qui consentait à tout, approu-

vait tout ce qui se ferait pour « empêcher son père de se perdre lui-même et de compléter la ruine de l'empire ». Un sénateur, Troschtschinski, proposa de rédiger un manifeste à la nation, où l'on exposerait que l'empereur, pour cause de maladie, nommait le grand-duc co-régent. Que l'empereur signât ce manifeste, et la Russie était sauvée ; l'empereur serait simplement interné à Schlüsselbourg. Au milieu du tumulte, des apostrophes entrecoupées, des voix s'échauffant à l'envi, un jeune homme interrogea Pahlen : « Si l'empereur résistait ? » Pahlen répondit, en français : « Quand on veut faire une omelette, il faut casser des œufs. » Et les conjurés continuèrent de discourir et de boire.

Vers minuit, on annonça que le 1er bataillon du régiment de Semenof, les 2e et 4e bataillons du régiment Preobrajenski, avaient pris position aux environs du palais Michel, dans le Jardin d'été. Alors Platon Zoubof et Bennigsen déclarèrent le moment venu de se rendre chez l'empereur et de régler l'affaire directement avec lui. Ils partirent, suivis de leurs compagnons, une soixantaine d'officiers, ivres pour la plupart. Pahlen les quitta, afin de prendre le commandement des troupes qui veillaient au dehors ; il tenait sa parole, et ce fut la seule part de « l'honneur » en cette sinistre aventure. Valérien Zoubof, privé d'une de ses jambes, ce qui le rendait impropre à l'escalade, en prit prétexte pour se séparer de la bande.

La garde de la porte était confiée à un adjudant de place qui, seul, pouvait, la nuit, aller et venir dans le palais. C'était un ancien officier au Preobrajenski, il était du complot, il fit baisser le pont, livra le passage et, sa lanterne de ronde à la main, conduisit les conjurés jusqu'à l'entrée du cabinet de toilette attenant à la chambre de l'empereur. Un jeune valet de chambre y couchait. Il courut aux assaillants, cria : Au meurtre ! Il fut saisi, culbuté, réduit au silence. Paul dormait. Le palais Michel était le seul lieu du monde où il se crût en sûreté. Réveillé par le bruit, il saute hors de son lit et court à une porte qui communiquait avec l'appartement de l'impératrice. Mais, dans sa méfiance envers sa femme, il avait fait barricader ce passage. Une portière le dissimulait ; il s'en recouvre et se cache dans l'embrasure.

Les cris du valet de chambre ont surpris les conjurés ; cette apparence de résistance les déconcerte ; ils reculent les uns sur les autres, et les derniers dégringolent déjà dans l'escalier. Platon Zoubof balbutie, il voudrait partir ; mais Bennigsen, l'arrêtant par le bras : « Le vin est tiré, il faut le boire, marchons ! » Les plus enragés contre Paul, les plus ivres, le suivent en trébuchant. Ils rentrent dans la chambre, vont au lit, le trouvent vide, cherchent, promènent leur lanterne dans les angles obscurs ; enfin ils découvrent la cachette. L'un d'eux tire Paul, en chemise, suant l'angoisse, hagard, tremblant de tous ses membres, muet. Il le traîne à la table, pousse une chaise, l'y accule, lui met du papier sous la main, une plume entre les doigts. « Long, maigre, visage pâle et anguleux », Bennigsen, le chapeau sur la tête, l'épée à la main, commande de signer. Paul reprenait quelque conscience ; il regarde autour de lui, quêtant une aide, et reconnaît Platon Zoubof, qu'il a rappelé de l'exil et qui vient l'assassiner ! Zoubof lit, en tremblant, l'acte d'abdication. « Votre Majesté ne peut plus régner sur vingt millions d'hommes, crie Bennigsen ; elle les rend trop malheureux. Il ne vous reste plus qu'à signer votre acte d'abdication. » Paul, arraché enfin à sa léthargie, résiste, s'emporte en colère, crie, menace. A quoi bon ? Cette bande de misérables ne peut plus désormais être sauvée de la mort que par sa mort. Il est perdu. Les conjurés avancent, l'enserrent, s'excitent à l'assaillir, l'injurient, telle une populace couarde et féroce qui tient sa victime sous le couteau, provoque un geste de défense, prétexte et signal du massacre. Et cependant ils hésitent encore. Ce n'est qu'un pauvre homme dévêtu, jambes nues, corps affaissé, yeux égarés, visage tordu d'horreur, figure grotesque et lamentable de misère humaine : un coin de cabanon dans un hôpital de fous. Mais entre eux et ce fantôme subsiste encore un voile qu'ils n'osent ni écarter, ni déchirer : le voile du temple. C'est encore, tant que son cœur bat, l'empereur, un être à part des hommes, la majesté omnipotente et sacrée : un mot écrit par cette main, c'était, il n'y a qu'un instant, la torture et la mort ; qu'un secours arrive, et le miracle de la parole, le miracle de l'écriture peut s'opérer encore. Ils se décident. Nicolas Zoubof, athlétique et géant, l'Alexis Orlof de la bande, lève la main. Sous les menaces, sous l'outrage, Paul se révolte, se rappelle peut-être qu'il est l'empereur, mais ce n'est que pour tomber en furie. Il résiste, il lutte. Un officier le prend à bras-le-corps, ils roulent à terre. Dès lors, le mystère est violé, le dieu terrassé n'est plus qu'une idole de chair, de la chair à fouler aux pieds. Tous s'y ruent, les sabres à la main. Ils frappent à la tête, aux bras. Paul saigne, se débat, hurle. Un des assassins détache son écharpe et la lui passe autour du cou. Paul croit reconnaître son fils Constantin : « Grâce, Monseigneur ! De l'air ! de l'air ! » Il dispute encore, parvient à passer ses mains entre l'écharpe et son cou. Les mains sont tirées, on serre le cordon, il suffoque. Ce n'est plus qu'un cadavre, et tous se bousculent pour le voir, s'assurer qu'il est bien mort, donner le coup de pied, proférer une ordure. Cela avait duré trois quarts d'heure.

Bennigsen, à la porte, arrête, de son épée, la foule des survenants, empressés de se donner un rôle, de « dire qu'ils en étaient ». Il leur crie, en français : « Il est achevé ! » Il met des gardes sur le seuil, rentre dans la chambre, écarte les assassins, ordonne le silence, chasse dehors les plus tapageurs, et, par les moins avinés, fait réparer l'affreux désordre de la pièce, relever les meubles, porter le cadavre sur le lit. Puis, faisant mine de le soigner, il appelle les serviteurs, le médecin, constate le décès, revêt l'empereur de son uniforme, place sur la tête un bonnet qui cache les yeux, dissimule la face congestionnée, convulsée, enfin, dispose tout le spectacle de l'apoplexie, dont il importe, dorénavant, que, pour tout l'univers, Paul Ier soit officiellement mort.

Les meurtriers étaient descendus, chantant victoire, se posant en libérateurs de la patrie, se vantant de leur forfait ; ils se répandent qui dans la ville, qui dans les caves du palais où ils continuent de s'abêtir en buvant à la mort du tyran. Pahlen arrive au palais, suivi des soldats. Dès lors, les choses doivent rentrer dans l'ordre, dans le cérémonial. C'est le passage périlleux. Comment les soldats vont ils prendre la nouvelle ? En pareille occurrence, lors de l'avènement d'Élisabeth et de celui de Catherine, l'acclamation de la troupe a été la consécration de l'acte : la révolution de palais ne s'achève que par la révolution de caserne. Le général qui commande les troupes, Talysin, annonce la mort de Paul, l'avènement d'un nouveau tsar, doux, bienfaisant aux hommes, père du peuple et de la patrie. Les soldats demeurent muets. Le silence se prolonge, Talysin discerne des mouvements sourds, des murmures. Il renonce à entraîner et à convaincre, et rompant le discours, haussant brusquement le ton de la harangue à celui de la manœuvre, il commande : « Demi-tour à droite ! » Machinalement, les soldats obéissent, et, dociles, se laissent disperser en escouades, immobiliser en sentinelles à toutes les issues du palais. Le reste des régiments attendait dans le jardin. Valérien Zoubof, qui a reparu, trouve l'occasion bonne à manifester son ardeur trop contenue, sa jambe de bois n'est pas un obstacle à l'éloquence. Il exhorte la troupe à acclamer le nouvel empereur. L'attitude des soldats le force à se retirer.

La caserne ne se prononçant point, il faut que le palais s'impose. Pahlen se rend chez Alexandre. Le grand-duc avait, la veille au soir, pris congé de son père, dans les formes accoutumées. Habitué à ne manifester aucun sentiment devant Paul, il ne manifesta rien. Retiré dans son appartement, sachant que *c'était* pour cette nuit-là, que *cela* s'accomplissait à cet instant, pensant au péril de sa mère, de ses frères, à son propre péril si *cela* ne réussissait point, pensant au succès aussi, à l'avènement possible, au transport instantané du néant à la toute-puissance, de la porte de la prison à la salle du trône, « agité, dit un de ses confidents, pénétré de tristesse et d'angoisse », il attendait, étendu, tout habillé, sur son lit. Vers une heure du matin, on frappe. Nicolas Zoubof échevelé, cramoisi, en sueur, les vêtements en désordre, se précipite, criant d'une voix rauque : « Tout est fait ! — Qu'est-ce qui est fait ? » demande Alexandre, tremblant de l'apprendre. Zoubof s'aperçoit qu'il s'est mépris, qu'Alexandre ne savait pas tout, il balbutie, tourne autour du fait, le révèle cependant. Alexandre, un peu sourd, devine plutôt qu'il n'entend : il a été la dupe de scélérats, l'instrument de criminels, la victime de sa propre faiblesse, d'une complaisance inavouée peut-être ! effrayé de la responsabilité encourue, sinon assumée, de la complicité trop peu répudiée, il découvre l'abîme sur lequel il avait fermé les yeux, il se connaît, il se réprouve, il tombe dans le désespoir. « Il sentit, raconte le prince Adam, un glaive s'enfoncer dans sa conscience, une tache noire qu'il croyait ineffaçable. « Comment voulez-vous que je cesse de souffrir ? disait-il quelque temps après à son ami. Cela ne peut changer. »

Mais il ne s'appartient plus. Larmes, scrupules, remords, tout est désormais subordonné à la raison d'État. Pahlen se présente, impassible, solennel : « Je vous salue mon maître. L'empereur Paul est mort d'apoplexie. » Alexandre chancelle. « Sire ! il s'agit de votre sûreté, de celle de la famille impériale. Calmez-vous, habillez-vous en hâte, montrez-vous aux soldats pour les apaiser. » Il faut qu'au petit jour, la ville s'éveille avec un empereur acclamé, que la transmission de la couronne soit accomplie, que les passants lisent sur les murs, signé de leur nouveau maître, un manifeste les exhortant à l'espérance, qu'ils en bénissent le ciel et que l'ordre règne à Pétersbourg.

Cependant Maria Féodorovna, l'impératrice, entendant des bruits insolites dans le palais, des cris, des piétinements de bottes lourdes, soupçonne l'événement et songe aussitôt au personnage qu'elle doit jouer. Est-ce le règne d'Élisabeth ou de Catherine ? est-ce l'exil d'Anna Léopoldovna ? Son instinct de femme lui suggère de condamner l'acte, et, par là même, d'en profiter. Pahlen lui annonce la mort de l'empereur. Elle refuse de croire à l'apoplexie, elle veut voir par elle-même, s'assurer qu'on n'a pas assassiné l'empereur et, si on l'a tué, le venger. Pahlen lui barre la porte. Elle l'accable d'invectives et se démène tant qu'il s'en va. Elle parcourt les corridors, les chambres, hurlant, sanglotant furieusement. Elle rencontre des grenadiers, les apostrophe : « S'il n'y

a plus d'empereur, puisqu'il est tombé victime des traîtres, c'est moi qui suis votre impératrice, moi seule, votre légitime souverain, suivez-moi ! » Mais elle n'est point, comme Élisabeth, du sang de Pierre le Grand ; elle n'est point, comme Catherine, dans le complot. Les grenadiers ne sont pas préparés. Ils la connaissent à peine, ils croisent la baïonnette et lui barrent le passage, Alors, se trouvant seule, elle se réfugie chez sa belle-fille, la femme d'Alexandre, autre Allemande, qui n'a point perdu la tête, et, qui ne visant point si haut pour elle-même, ne se trouve ni tant déçue, ni tant désespérée. Elle va, de la sorte, de son mari à sa belle-mère, prêchant le courage à l'un, à l'autre la prudence. Mais Maria Féodorovna n'écoute rien et continue à crier, en allemand : « Je veux régner ! »

Bennigsen la vient prier de se rendre au palais d'Hiver afin d'assister à la prestation solennelle du serment de l'empereur. « Qui est empereur ? demande-t-elle. Qui désigne l'empereur Alexandre ! » Bennigsen répond : « La voix de la nation. » Mais par qui parle cette voix, où se fait-elle entendre ? L'impératrice ne reconnaîtra pas son fils pour empereur. Puis, voyant que personne ne la soutient, elle se reprend : « Au moins jusqu'à ce qu'il ait expliqué sa conduite dans cette affaire. » Et elle refuse obstinément de se rendre auprès de lui. Pahlen revient alors, et, sous le flot des reproches et des menaces, déclare, cyniquement, la vérité : il a tout su, tout approuvé, comme tout a été fait, pour le salut de l'empire et de la dynastie. L'impératrice continuant à tempêter, il l'abandonne à Bennigsen qui l'endoctrine, tout en lui fermant la porte : il ne la conduira pas à la chambre mortuaire, tant qu'elle ne se possédera pas mieux. « Madame, on ne joue pas la comédie ! » Puis, quand il estime que la « scène » est terminée, il l'emmène, avec la jeune impératrice Élisabeth, au lit de mort. Alors elle éclate, elle s'étale en suffocations, sanglots, « hurlements étranges », cet autre spectacle du désespoir de cour et d'État (1), où se mêlent les seules larmes vraies, les seules vraiment sanglantes, celles de la déception, de la déchéance : obéir au fils après avoir tremblé devant le père, n'être qu'une veuve dans l'oubli après avoir été une épouse dans le délaissement, subir enfin l'insolence et la promiscuité honteuse des meurtriers ! « Ce fut, — raconte Bennigsen, assez maître de lui pour suivre le jeu des acteurs, et quoique soldat brutal, fin Allemand, amateur de tragédie, — ce fut une vraie scène de théâtre. »

Dans le demi-jour d'une matinée de mars, la chapelle du palais d'Hiver réunit cette famille en tourmente, cette cour en désarroi, un clergé en tribulation ; Alexandre mal ajusté dans son costume, les cheveux épars, les yeux rouges de larmes, blême, en proie au vertige, entre les prêtres qui invoquaient sur son avènement les bénédictions du ciel, et les assassins de son père debout autour de lui pour lui dire par quels détours et par quelles mains Dieu l'avait fait empereur. Il assista au service des morts, célébré pour le repos de l'âme en détresse qui avait agité durant quarante-six années l'être mortel du tsar Paul. Puis le bruit du changement de règne s'étant répandu par la ville, ce fut, dans les rues, un dévergondage de joie, la joie de vivre et de se réveiller du cauchemar horrible, la joie de Paris au 10 thermidor. Les casernes suivirent le mouvement, et la foule, se précipita, en désordre, vers le palais, pour défiler devant l'empereur. Alexandre reçut ces serments tumultuaires qui affluaient à lui sans distinction de rangs, sans cérémonial, dans ce désordre qui suit toutes les révolutions, qu'elles s'opèrent dans les palais, dans les assemblées ou sur les places publiques.

Maria Féodorovna s'était résignée. Elle vint et assista. Comment se rencontra-t-elle avec son fils ? Elle, pleurant, déclamant, dénonçant, criant vengeance, lui, épuisé de son effort, « anéanti de remords, de désespoir, incapable de proférer une parole, de penser à quoi que ce soit ». On les vit, au passage. De ce qu'ils se dirent, l'histoire doit en laisser la divination aux poètes. Un fait seul nous le peut révéler : de ce jour-là, Maria Féodorovna prit sur son fils un ascendant étrange. Alexandre la craignit et la révéra, et de quelque acte de sa vie ou de quelque mesure de son règne qu'elle lui demandât compte, son attitude envers elle fut toujours celle d'un homme que le secret de son âme force à se justifier.

ALBERT SOREL.

1 Voir dans Saint-Simon l'appareil des grandes morts.

LE MOUVEMENT OUVRIER

EN AUSTRALASIE [1]

Au début de la colonisation, le gouvernement britannique avait envoyé dans les établissements pénitentiaires de la Nouvelle-Galles du Sud des ouvriers condamnés pour avoir essayé de former des syndicats en Angleterre. On cite, par exemple, en 1834, le cas de six ouvriers de Dorchester. Leurs tentatives pour syndiquer les ouvriers australiens échouèrent tou-

1 [illegible]

jours devant la résistance des patrons habitués à manier une main-d'œuvre plus docile.

Pendant les années qui suivirent la découverte de l'or (1850), les salaires étaient si élevés, les classes si confondues et les ateliers si petits, que la nécessité de l'organisation syndicale ne se faisait guère sentir.

Comme partout, les ouvriers de l'imprimerie et du bâtiment commencèrent les premiers à s'organiser; mais, tandis que dans les autres pays les conflits entre employeurs et employés ont été provoqués au début par la question des salaires, en Australie, le mouvement syndical a été déterminé par le désir de réduire la journée de travail, — abstraction faite de l'hostilité des ouvriers blancs contre les Chinois et les autres Asiatiques.

Dès 1844, les maçons de Dunedin (Nouvelle-Zélande) avaient réussi à faire appliquer la journée de huit heures. Ceux de Sydney suivirent en 1855 et ceux de Melbourne en 1856; c'est dans cette dernière ville que les ouvriers lui ont donné la plus grande extension.

W. Murphy, secrétaire du *Trades Hall* de Melbourne (voir plus loin), raconte qu'à cette époque, la durée de la journée de travail était de dix heures avec une pause d'un quart d'heure le matin et une autre l'après-midi « pour fumer » (*smoke ho!*).

Un certain James Stephens, qui avait été mêlé, paraît-il, au mouvement des Chartistes avant de quitter l'Angleterre (1), persuada à ses camarades d'abandonner aux patrons 1 shilling par jour de leur salaire en échange de la journée de huit heures. Il se mit à leur tête, visita avec eux les principaux chantiers de Melbourne, et suscita un tel mouvement d'opinion que le 26 mars 1856, un grand meeting d'employeurs et d'employés décida la mise en vigueur de la journée de huit heures dans l'industrie du bâtiment à partir du 21 avril suivant. « Ainsi fut inauguré, dit l'historien, le plus grand problème social affectant le travail, et dont aient bénéficié les classes ouvrières d'Australie. »

A première vue, cette appréciation enthousiaste peut sembler exagérée. On la comprend si l'on songe qu'après avoir revendiqué la réduction de la journée de travail, sous l'influence du climat qui rend l'effort continu très pénible pendant l'été (2), mais aussi permet de travailler en plein air toute l'année, sans interruption, les ouvriers australiens ont poursuivi l'extension du principe dans tous les métiers et toutes les occupations. Ils ont voulu ainsi augmenter leur salaire, en se faisant payer double les heures supplémentaires, et diminuer le nombre des sans-travail, en rendant indispensable l'emploi d'un plus grand nombre de bras.

L'influence du climat contribue à expliquer pourquoi l'application de la journée de huit heures, en Australasie, a rencontré peu de résistance de la part des employeurs et pourquoi ceux-ci l'ont maintenue après l'écrasement des syndicats ouvriers. Le principe lui-même n'est pas contesté et l'opinion publique se prononcerait contre quiconque essaierait de le remettre en question. Bien plus, au moment où l'on célébrait à Melbourne l'anniversaire de son adoption, en 1898, un journal, hostile aux syndicats ouvriers, s'exprimait en ces termes sur les hommes qui l'avaient inauguré: « Ils ont combattu avec vigueur pour un principe qu'ils ont appliqué d'une manière durable et ils ont obtenu non seulement l'acceptation volontaire d'une demande raisonnable par leurs employeurs, mais encore l'estime de ces derniers (*Liberty*, 27 mai 1898). »

Quoi qu'il en soit, la journée de huit heures ne tarda pas à se généraliser dans toutes les spécialités du bâtiment (les maçons travaillant huit heures par jour et les autres ouvriers quarante-huit heures par semaine, avec interruption pour tous l'après-midi du samedi et le dimanche). Dans les autres métiers, et notamment ceux du fer, elle souleva des difficultés qui provoquèrent la création, à Sydney, d'une fédération ouvrière : le Conseil des métiers et du travail de la Nouvelle-Galles du Sud (1871).

A Melbourne, les métiers du bâtiment élevèrent avec le produit des fêtes données en commémoration de cette réforme un édifice destiné à abriter leurs réunions (*Trades Hall*); le comité chargé de recueillir les fonds et de surveiller la construction n'avait aucune autorité sur les syndicats adhérents; cependant, il fut bientôt considéré comme le porte-parole le plus autorisé des ouvriers organisés. De leur côté, les syndicats constitués sur les champs d'or de Victoria, pour s'opposer à l'emploi des Chinois, fondaient, sur les mêmes bases que l'Association nationale des mineurs du Royaume-Uni, une fédération qui était, lors de mon passage, assez puissante pour se désintéresser complètement de l'action politique.

Australie Méridionale, Australie Occidentale et *Queensland* la *Tasmanie* et la *Nouvelle-Zélande*.

L'auteur de cet article y a passé huit mois pour s'acquitter d'une mission dont il avait été chargé par le *Musée Social*. On sait que les enquêtes conduites sous les auspices de cette institution doivent porter uniquement sur l'observation et l'étude des faits, sans parti pris politique ou doctrinaire.

(1) Les Chartistes réclamaient, dès 1826-27, le suffrage universel, le vote au scrutin secret, un Parlement élu tous les ans, le paiement des députés et l'abolition du cens.

(2) Dans le récit des démarches qu'il fit pour décider ses camarades a cesser le travail, Stephens constate à plusieurs reprises que la chaleur était accablante. Il insiste sur cette idée qui semble avoir été le mobile déterminant de son action. Aujourd'hui encore, dans les occupations qui se poursuivent en plein air, on pratique, le matin et l'après-midi, le « smoke-ho! » qui signifie littéralement : Holà! venez fumer

Entre temps, les ouvriers de la Nouvelle-Galles du Sud ne restaient pas inactifs. Après une série de luttes violentes entamées contre l'*Australian Agricultural C°* et autres compagnies qui exploitaient les charbonnages de Newcastle, les mineurs avaient formé un syndicat assez fort pour régler périodiquement et par contrat les conditions du travail avec le syndicat des propriétaires de mines.

Vers 1874, l'organisation s'étend; les ouvriers typographes, mécaniciens, chauffeurs et ceux de la construction navale, se syndiquent dans plusieurs colonies. Ce mouvement général est dû à la dépression économique qui jette sur le pavé des milliers de sans-travail et il a surtout pour but de résister à la réduction des salaires.

Un Congrès ouvrier tenu à l'occasion de l'exposition internationale de Sydney, en 1879, vient lui donner une certaine impulsion. Les marins de Sydney se syndiquent afin de combattre l'emploi des Chinois par l'*Australasian Steam Navigation C°*, qui trafiquait avec la Chine, les Philippines et le Japon; après une lutte acharnée de trois semaines, ils parviennent à faire capituler la Compagnie, grâce à l'appui des autres syndicats, et particulièrement des mineurs de Newcastle qui ont refusé d'extraire le charbon destiné à ses vaisseaux.

A Melbourne, tous les corps d'état viennent peu à peu se grouper dans le *Trades Hall*. C'est là que se se réunit, en 1884, le second congrès ouvrier intercolonial : en réalité, le premier digne de ce nom. La même année, les syndicats de marins réussissent à se fédérer dans toute l'Australasie et l'Association des mineurs de Victoria fusionne avec celle de la Nouvelle-Galles du Sud.

L'esprit de solidarité qui animait les syndicats australasiens se manifesta à l'occasion d'une grève qui jeta sur le pavé de Melbourne 1 400 ouvriers cordonniers, de novembre 1884 à février 1885 : le Trades Hall qui en avait pris la direction recueillit 9 123 livres sterling, et reçut près de 1 200 livres sterling de la Nouvelle-Galles du Sud, de l'Australasie méridionale, de la Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande et du Queensland. Finalement, le différend ayant été soumis à l'arbitrage, les ouvriers obtinrent gain de cause.

Peu de temps après, les syndicats maritimes de la Nouvelle-Galles du Sud (marins, débardeurs, arrimeurs, cuisiniers, maîtres d'hôtel, etc.) obligeaient les Compagnies de navigation qui employaient des Africains ou des Asiatiques à signer une convention stipulant leur abandon du cabotage sur le Pacifique et l'océan Austral, entre le cap York et le cap Leuwin.

Ainsi, certaines unions recrutées parmi les ouvriers exerçant le même métier se coalisaient dans toute l'Australasie, en même temps qu'elles se concertaient dans les grands centres avec les unions fondées sur le même plan par les ouvriers d'autres métiers, dans le but de forcer la main aux employeurs et de peser sur les pouvoirs publics.

M. Bruce Smith, administrateur d'une Compagnie de navigation, publia une brochure intitulée : *Trade Unionisme en Victoria; qui sera le maître?* Aussitôt, à côté du syndicat des maîtres cordonniers, qui venait de se constituer après la grève de 1884-85, les armateurs, industriels et commerçants les plus influents formèrent des syndicats organisés de la même façon que les Trades Unions et groupés sous le titre « Union des employeurs de Victoria ».

Une grève d'ouvriers débardeurs affiliés au Trades Hall mit ce dernier aux prises avec ladite Union et bientôt la grève s'étendit à toutes les corporations.

Les armateurs s'envoyèrent mutuellement des hommes en remplacement des grévistes; mais les délégués du Trades Hall interceptaient les nouveaux venus au fur et à mesure qu'ils débarquaient. La Fédération des marins notifia aux armateurs des autres colonies qu'elle retirerait ses adhérents de tous les bateaux qui amèneraient des débardeurs à Melbourne. Les marins, cuisiniers et garçons de service employés par les armateurs de Melbourne quittèrent le travail, « la lutte ayant censément un nouvel aspect : le capital contre le travail »; les mineurs de Newcastle refusèrent d'extraire le charbon destiné aux vaisseaux « belligérants »; de toutes parts, les subsides affluaient au Trades Hall, et, d'un moment à l'autre, on attendait la fermeture de l'usine à gaz de Melbourne faute de charbon.

Cédant à la pression de l'opinion publique, deux délégués de l'Union des employeurs et deux délégués du Trades Hall se réunirent sous la présidence d'un professeur de l'Université de Melbourne, M. Kernot, pour dénouer ce conflit qui gênait toutes les classes de la société. Leur séance arbitrale consacra le principe de la journée de huit heures (qui impliquait double paie, les jours de fête) et la reconnaissance officielle du syndicat des débardeurs par le syndicat des armateurs; somme toute, les ouvriers avaient gain de cause sur tous les points, sauf sur la prétention qu'ils avaient émise à la fin de la grève, de faire exclure par les armateurs les débardeurs non syndiqués (9 février 1886).

Afin d'éviter le retour de querelles aussi graves, l'Union des employeurs et le Trades Hall signèrent une convention qui obligeait les syndicats affiliés à la première et quarante Unions affiliées au second, à régler par l'arbitrage toutes les difficultés qui pourraient s'élever entre leurs adhérents respectifs. De

1886 à 1890, le Comité permanent de conciliation et d'arbitrage, institué par cette convention, a dénoué à l'amiable plusieurs conflits très délicats, parce que les parties en cause étaient assez fortement organisées de part et d'autre pour assurer le respect des contrats signés d'un commun accord et la mise en vigueur des sentences arbitrales.

En effet, l'Union des employeurs, malgré sa fondation récente, avait une forte cohésion, parce que les grands intérêts qu'elle représentait étaient concentrés entre les mains d'une poignée de capitalistes, dont le prestige était considérable vis-à-vis de leurs collègues moins fortunés.

D'un autre côté, nulle part l'organisation ouvrière n'était aussi puissante qu'en Victoria. C'est là que l'Association amalgamée des mineurs d'Australasie avait été fondée, là qu'elle avait conservé son siège central, et qu'elle comptait les deux tiers de ses adhérents. Au congrès intercolonial qui fut tenu en 1886, à Adélaïde, les Unions de Victoria étaient représentées par quinze délégués, alors que le Queensland, la Nouvelle-Galles du Sud, la Nouvelle-Zélande et la Tasmanie n'en avaient envoyé que dix.

A cette époque, la plupart des Unions constituées séparément dans chaque métier par des ouvriers imbus des principes exclusifs du vieux trade-unionisme avaient conservé leur individualité distincte.

Dans les grandes villes, les Trades Hall où elles se réunissaient leur permettaient d'entretenir des relations amicales et de se soutenir mutuellement lorsqu'elles étaient engagées dans une lutte. En même temps, les fédérations qui reliaient les marins, les mineurs, les mécaniciens et les charpentiers, les congrès intercoloniaux dont nous avons parlé à plusieurs reprises et le va-et-vient des ouvriers qui couraient d'une colonie à l'autre suivant les circonstances, suffisaient pour faciliter un échange d'idées entre tous les groupements syndicaux, et provoquer leur action concertée lorsque les conflits avec les employeurs prenaient une tournure violente. D'ailleurs, ceux-ci, qui réalisaient de très gros profits, préféraient céder que de perdre leur temps à repousser les revendications des Unions.

Vers 1886-1887, W. G. Spence, secrétaire général de l'Association amalgamée des mineurs d'Australasie, et David Temple, entreprirent d'organiser les tondeurs de moutons, malgré les difficultés de cette tâche (1). En trois ans, ils affilièrent à l'*Union amalgamée des Tondeurs* 20 000 adhérents recrutés dans la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria et l'Australie méridionale, en recourant souvent à des moyens de coercition. Plus de la moitié des squatters furent obligés de traiter officiellement avec les tondeurs syndiqués et de s'engager à ne pas en employer d'autres.

Non seulement cette nouvelle Union renforça beaucoup l'organisation ouvrière dans les trois colonies susdites, mais encore ses progrès entraînèrent dans le mouvement général le Queensland qui jusque-là était resté à l'écart.

Ce pays, séparé des autres colonies par une longue distance, est coupé en trois tronçons, indépendants les uns des autres, au point de vue économique; les salaires y étaient restés très élevés et les ouvriers compétents rares. Les squatters, planteurs de sucre, propriétaires de mines et armateurs, ne cherchaient qu'à attirer sans cesse de nouveaux immigrants.

La question la plus irritante entre employeurs et employés était alors, comme aujourd'hui, l'emploi de la main-d'œuvre asiatique ou polynésienne.

Le triomphe du parti libéral, dirigé par sir Samuél Griffith, hostile à cette main-d'œuvre, sur sir Thomas Mac Ilwraith, qui personnifiait les intérêts coalisés pour en étendre l'emploi, avait empêché l'agitation ouvrière de produire des violences.

Mais en 1888, l'écrasement de l'Union des typographes par le syndicat des maîtres imprimeurs de Brisbane poussa les Unions de cette ville à se coaliser autour des marins affiliés à la Fédération intercoloniale, à donner la main aux mineurs du Nord et à profiter de l'annonce d'une réduction de salaire dans le Queensland central, pour organiser les tondeurs, les *rouse abouts* (auxiliaires des tondeurs), les camionneurs et tous les ouvriers de l'hinterland.

En 1889, Hinchcliffe (typographes), Seymour (marins), Charles Mac Donald (mineurs), Glassey et W. Lane fondèrent à Brisbane la Fédération Australienne du Travail qui recruta, en un an, 15 000 ouvriers et employés queenslandais.

La plupart avaient quitté l'Angleterre au moment où les principes du nouveau trade-unionisme commençaient à se propager; débarrassés de l'esprit d'exclusivisme qui caractérisait les vieilles Unions, ils éprouvaient des sentiments de solidarité pour tous les travailleurs sans distinction; quelques-uns même étaient imbus de doctrines socialistes, comme W. Lane qui rédigeait avec beaucoup de talent le journal *The Worker*, administré sur un plan coopératif et distribué gratuitement à tous les adhérents de la Fédération.

Cette propagande coïncidait avec la grève des dockers de Londres, — auxquels les Unions australasiennes envoyèrent plus de 500 000 francs — et avec les tendances générales qui poussaient les syndicats

(1) Il fallait parcourir des espaces immenses pour visiter ces tondeurs, recrutés parmi les artisans des grandes villes et les cultivateurs, désireux de réaliser en quelques semaines des gains énormes, ou bien parmi les chemineaux qui circulent toute l'année d'un bout à l'autre de l'Australasie, les uns frustes, brutaux et illettrés, les autres, intelligents et instruits, mais déclassés.

du monde entier à entrer en relations les uns avec les autres (1).

Tout cela finit par donner à réfléchir aux employeurs australasiens, d'autant plus que les tondeurs syndiqués parlaient d'organiser le blocus de la laine tondue par les non-syndiqués (2). Or, l'exportation de la laine produit un revenu annuel d'environ 50 millions de francs et toutes les classes de la société sont intéressées à la prospérité de cette industrie.

Les syndicats patronaux de Sydney, Adélaïde et Brisbane constituèrent dans ces trois villes des fédérations analogues à l'Union des Employés de Victoria, avec laquelle ils entrèrent immédiatement en relations. La Fédération des armateurs leur servait de lien naturel et jouait le même rôle que la Fédération des marins vis-à-vis des Trade-Unions. Enfin, les squatters, qui étaient jusque-là restés isolés, commencèrent à tenir des réunions pour se concerter.

Au commencement de 1890, l'Union des Tondeurs du Queensland adressa un appel à la Fédération Australienne du Travail (établie à Brisbane) contre les squatters des Darling Downs, qui s'obstinaient à refuser de traiter avec elle.

Des deux côtés on se prépara à la bataille. Les squatters réussirent d'abord à expédier 120 balles de laine tondue à Jondaryan (près d'une gare de chemin de fer) sur les quais de la British India and Queensland Navigation C°, qui s'était engagée à les expédier de Brisbane à Londres par le steamer *Jumna*.

Le 24 avril 1890, le secrétaire de la Fédération Australienne du Travail avertit en termes très courtois le directeur de cette compagnie que l'expédition de la laine de Jondaryan l'impliquerait dans un conflit avec les syndicats ouvriers du Queensland et de Londres ; la Fédération des marins et les autres Unions maritimes lui écrivirent dans le même sens.

La Compagnie ayant refusé de se dégager de ses obligations à l'égard du manager de Jondaryan, un comité de vigilance, nommé le 2 mai, télégraphia à W. G. Spence, président de l'Union Amalgamée des Tondeurs ainsi qu'à la Fédération des marins britanniques et recommanda aux ouvriers syndiqués du Queensland de se tenir prêts à faire grève au premier signal, mais, en attendant, de rester au travail, de maintenir l'ordre parmi leurs camarades et de mobiliser leurs ressources financières.

De tous côtés arrivèrent les télégrammes d'adhésions. Le Syndicat des mécaniciens de la marine et celui des officiers de la marine marchande promirent leur concours.

Le 12 mai, une conférence tenue entre le comité de vigilance, les squatters intéressés, les compagnies de navigation directement mises en cause et W. G. Spence, président de l'Union Amalgamée des Tondeurs, ne donna aucun résultat, le manager de Jondaryan ne voulant pas reconnaître officiellement l'Union des Tondeurs queenslandais parce qu'il s'était engagé à ne rien faire sur ce point sans l'assentiment des autres squatters des Darling Downs. Mais le 17 mai, ces derniers se firent représenter officiellement à une autre conférence et consentirent à céder sous la pression des armateurs et des négociants qui redoutaient une grève générale.

L'affaire de Jondaryan eut un retentissement énorme dans toute l'Australasie. Les deux Unions de tondeurs entrèrent en pourparlers et les ouvriers des ports se réunirent pour organiser une fédération australasienne.

Enfin, les squatters, sortant de leur isolement, s'organisèrent partout sur le même plan que les tondeurs et constituèrent à Melbourne, Sydney et Adélaïde des « Unions de Pastoralistes ». Ceux des Darling Downs résolurent de syndiquer tous les employeurs du Queensland.

On comprit alors qu'une lutte gigantesque allait se développer entre les fédérations patronales et les fédérations ouvrières de l'Australasie. Cette lutte, nous la décrirons dans un prochain article.

LOUIS VIGOUROUX.
[illegible]

(1) Voir la *Concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord*, par Louis Vigouroux (*Bibliothèque du Musée Social*, Armand Colin et C°).

(2) Cette laine serait arrêtée au passage par les voituriers, puis sur les quais par les débardeurs, à bord des vaisseaux par les arrimeurs, marins, cuisiniers et garçons de service ; enfin, à Londres, par les dockers ; avec les contributions des autres Unions et l'appui des mineurs qui refuseraient d'approvisionner de charbon les vaisseaux suspects, l'argent gagné par les tondeurs alimenterait la grève des camionneurs, débardeurs, marins et autres travailleurs maritimes.

LE TÉMOIN

Nouvelle.

I

Après avoir été successivement clerc d'avoué, préparateur de chimie et photographe, Jean-François Thibaudot se trouva sur le pavé de Paris, avec un diplôme de capacitaire en droit et deux pièces de cent sous dans la poche. Il mangea les deux pièces de cent sous, en se demandant quelle position sociale il pourrait bien occuper pour vivre, et étala son certificat sur sa poitrine pour voiler les turpitudes de son unique chemise. Evidemment, Jean-François

Thibaudot ne pouvait vivre de l'air du temps ; habitué à l'extrême propreté, il ne pouvait non plus s'accoutumer au linge maculé dont il était vêtu : aussi avait-il l'âme mélancolique, ce soir-là, en arpentant la rue du Faubourg-Montmartre.

Il fut tiré de l'amertume de ses réflexions par un événement banal dont il devait recueillir grand bénéfice. Devant lui deux individus s'invectivaient à la façon des héros d'Homère corrigés par Bruant, et se livraient l'un sur l'autre à une gesticulation violente. L'un des deux adversaires roula bientôt sur le pavé, la figure barbouillée de sang, après un coup de poing magistral. Aussitôt la lutte finie, deux placides sergents de ville survinrent, qui emmenèrent le blessé au poste (l'autre ne les ayant pas attendus pour s'en aller), après avoir, au préalable, demandé son nom et son adresse à l'unique témoin de cette scène : Jean-François Thibaudot, 54, rue des Martyrs (deux termes à payer).

Quinze jours de prison pour coups et blessures... reçus : ainsi jugea la neuvième chambre correctionnelle du tribunal de première instance de la Seine ; et le sieur Thibaudot qui avait déposé avec toute l'émotion inséparable d'un premier début, mais qui s'était remis promptement devant la bienveillance signalée du président, toucha, avec un aimable sourire, sa taxe de témoin.

Dès lors sa position sociale était trouvée : Jean-François Thibaudot témoignerait pour vivre.

II

Jean-François Thibaudot se multipliait dans Paris. Nul n'aurait voulu croire qu'il n'existât qu'un seul Thibaudot dans la capitale : il semblait plutôt qu'il y en eût une centaine. Il était présent à une vive altercation entre cocher et client à l'Arc de Triomphe (justice de paix), il assistait à une rixe électorale aux Batignolles (police correctionnelle), et il contemplait l'agonie d'une fille assassinée à Grenelle (cour d'assises).

Et il témoignait, témoignait, témoignait, ou plutôt ainsi que fièrement il le disait : *il rendait hommage à la vérité*. Car ayant découvert cet honnête et nouveau moyen d'existence, il avait abdiqué son aspect de bohème et la fantaisie de sa vie, pour devenir un bourgeois correct, digne et sérieux. N'exerçait-il pas un sacerdoce, et ne devait-il pas, dans sa démarche, symboliser la rigidité de la justice ?

Il avait fait un art de la déposition. Bonhomme et d'une indifférence manifeste pour les tribunaux de simple police, il affectait des airs de léger dédain pour ces vulgaires contraventions qui n'entachent point l'honorabilité des prévenus et qui ne sont d'aucune importance dans la vie sociale. Évidemment, il fallait, pour vivre, condescendre aux infimes détails du métier ; mais ces séances, devant des juges de paix sans grande autorité, lui étaient positivement insupportables.

Il était déjà plus à l'aise à la police correctionnelle. Quand il comparaissait devant le juge d'instruction, sa démarche ferme, son air satisfait, ses manières correctes en imposaient immédiatement à l'homme de la loi, et c'était avec condescendance et affectation de politesse que le magistrat instructeur lui demandait les renseignements qu'il pouvait avoir à fournir. Devant le tribunal, aux questions du président, Jean-François Thibaudot répondait posément, en se faisant légèrement prier, avec une nuance d'indulgence pour les faiblesses de la nature humaine et un regard attristé par la vue de ces misères et de ces hontes que son âme délicate était réduite à dévoiler.

Mais la cour d'assises révélait tout l'éclat de son témoignage. La présence du jury flattait ses opinions démocratiques et il affectait, lorsqu'il parlait, de s'adresser aux jurés et même à la foule, plutôt qu'à Messieurs de la Cour venus là, non pour la culpabilité, mais pour l'application de la peine. Il sentait vibrer en lui l'âme de cette foule passionnée des débats judiciaires, et les murmures d'approbation ou d'impatience qui soulignaient sa parole, lui en démontraient l'importance et caressaient doucement son amour-propre. La destinée d'un être humain dépendait de la phrase qui sortirait de sa bouche ; il était le dispensateur de la vie et de la mort, car sa déposition, faite avec art et calcul, avait une incontestable autorité. Que pouvaient être, je vous le demande, des témoins d'occasion auprès de ce *professionnel?*

Lorsque le crime chômait, Jean-François Thibaudot s'en allait, piteux et blême, aux abords des mairies et des études de notaires. Une signature au bas d'un mariage ou d'un engagement militaire lui valait quelque menue monnaie, et lorsque, pour un contrat notarié, il certifiait l'individualité des parties qu'il ne connaissait point, ses émoluments s'augmentaient de la valeur du service rendu.

Mais le *civil* n'était point son affaire ; il préférait, sauf aux heures de misère, s'en tenir au *criminel*, où les témoins étaient les yeux et les oreilles de la justice et aidaient à la préservation de la société.

III

La gloire vint un jour à Thibaudot. Dans une affaire de crime passionnel, dont les hasards de sa promenade éternelle à travers Paris l'avaient rendu témoin, il formula sa déposition avec un tel accent de vérité et une telle véhémence de parole, que rien ne put, dès lors, ébranler la conviction du jury. Les

paroles de l'avocat, un maître illustre cependant, furent comme ces vagues inutiles qui retentissent en vain contre les rochers impassibles. Lorsque fut rendu le verdict affirmatif, le témoin regarda d'un air triomphant la jolie jeune femme qu'il avait fait condamner à mort. Le lendemain, des journaux populaires portaient ce grand titre en manchette : *La Déposition de M. Thibaudot en Cour d'assises*, et les journaux illustrés, à court de sujet, publiaient son portrait en première page. Sa taxe entière passa dans l'acquisition de ces périodiques qui célébraient sa renommée, et, parodiant un mot célèbre, il répétait souvent : « Cette déposition est le plus beau jour de ma vie. »

Dès lors, son ambition satisfaite transforma ses allures. Il marcha d'un air plus dégagé et apporta dans sa profession un ton cassant et autoritaire qui froissait les magistrats accoutumés à plus d'égards. Pouvait-on discuter ses dépositions, entendre d'autres témoins lorsqu'il avait parlé, lui, Jean-François Thibaudot, dont la gloire avait été répandue par toute la presse et qui faisait tomber les têtes dans le panier du bourreau? Les juges n'avaient qu'à s'incliner devant sa parole et suivre ses indications, car il daignait quelquefois, sans être consulté, glisser quelques commentaires du code pénal dont il s'était fait une spécialité formidable ; et il citait, en se rengorgeant, ce vieil adage : *Tant vaut l'homme, tant vaut le serment.*

Il songea quelque temps à convoler en justes noces, pensant associer sa femme à son commerce et étendre ainsi l'aide puissante qu'il apportait à la justice. Mais le respect de sa situation l'arrêta sur le chemin du mariage. Les fonctions de témoin, se dit-il, sont d'une si haute importance qu'elles ne peuvent être indifféremment abandonnées à toute espèce de personnes. La femme n'est-elle pas une créature trop nerveuse et impressionnable, pour apprécier sainement les faits, et ne servirait-elle point, inconsciemment d'ailleurs, à troubler et égarer la justice plutôt qu'à l'éclairer ?

Un jour d'audience, après avoir déposé, il ouvrit un Dalloz oublié au banc de la défense. La loi de Moïse — disait ce respectable organe de la jurisprudence — excluait les femmes du droit de porter témoignage ; il en était de même chez d'autres peuples anciens, et si le droit français, en vertu d'une ordonnance de Charles VI (novembre 1394), les admit à déposer, le préjugé subsista longtemps encore après la promulgation de cet édit royal, et un arrêt du sénat de Chambéry, en 1593, rapporté par le président Favre en son code (livre IV, titre 5) jugea que la « déposition de trois femmes ne vaut que celle de deux hommes ».

Thibaudot était fixé. Sans doute le droit moderne a ouvert les portes de la justice toutes grandes au sexe fragile ; mais la sagesse antique, basée sur une expérience profonde et une intime connaissance du cœur humain, avait démontré d'irréfutable façon l'inégalité des sexes en présence du témoignage. Et Jean-François Thibaudot, comprenant que l'honneur de sa profession le vouait au célibat, n'hésita pas à fermer son esprit à toute idée de se choisir une associée.

Un autre rêve le hanta. S'en tenant au sexe masculin, il songea à fonder une grande entreprise de témoignages. Son talent ne mourrait pas avec lui. De même que les comédiens perpétuaient la tradition déclamatoire dans un conservatoire édifié à cet usage, il perpétuerait son art de la déposition dans un conservatoire de témoins. Il enseignerait à ses disciples comment on dissipe les ténèbres de la justice, comment on détermine un acquittement ou une condamnation, et le ton qu'il faut avoir devant les cours et tribunaux. Ainsi la tâche des juges d'instruction serait singulièrement facilitée, et la justice ne serait plus qu'un jeu d'enfant régulier et facile.

Comme il songeait à ces choses, par un soir d'étoiles propice à l'inspiration, il arrêta soudain sa marche : « Thibaudot, se dit-il, — car il se parlait fréquemment à lui-même sur un ton familier, — tu es en train de souiller le temple de la justice. » Il avait entrevu le danger que pourrait offrir, pour d'autres que lui-même, la tentation de témoigner pour de l'argent.

La tristesse s'abattait sur lui après la chute de ses projets. Les hommes injustes paraissaient avoir oublié sa gloire, à l'heure où le lointain du souvenir l'embellissait à ses yeux. Sa décadence suivait sa grandeur, selon la loi habituelle.

Un jour, comme le président de quelque chambre correctionnelle lui demandait sa profession, il avait eu ce mot malheureux : « *Témoin* », qui excita l'hilarité de l'auditoire et les sarcasmes de la défense. Mais son prestige n'en fut point renversé tout à fait. D'abord ahuris de l'apercevoir si souvent, les yeux des juges, à la longue, s'étaient familiarisés avec la physionomie de cet homme qui avait *tout vu*, et dont le témoignage surgissait dans tous les crimes et délits. Ils paraissaient maintenant s'étonner lorsqu'une cause était appelée sans que parût Thibaudot, l'inévitable témoin, stupéfaits qu'un malfaiteur eût opéré hors de sa présence nécessaire. Thibaudot était devenu, aux yeux de tous, un être surhumain, une conscience ambulante, un œil de Dieu ! et quelque chose de cette mission supra-terrestre qu'il remplissait méthodiquement, avec la régularité d'une guillotine bien ajustée, flottait dans ses regards orgueilleux. Il était partout, il se dressait, impassible et muet, sans parole et sans colère, devant les meur-

triers terrifiés, aux endroits les plus solitaires. Il venait d'on ne savait où, il émergeait d'on ne savait quelles ténèbres, mais il était toujours là, comme s'il flairait l'odeur du sang humain, comme s'il avait l'intuition de toutes les fautes humaines. Il était l'éternel reproche qui, depuis le premier meurtre, s'attache aux pas des coupables. Nul ne pouvait briser sa puissance, car il avait vu, car il savait, car il était la Preuve contre laquelle ne prévaudront jamais les mobiles intimes et douloureux des cœurs et des esprits, les causes irrémédiables qui poussent vers le désir de répandre la mort.

IV

Or le juge d'instruction reçut, un soir d'hiver, une demande d'audience de Jean-François Thibaudot. La lettre parlait d'un crime récent au sujet duquel celui-ci se faisait fort d'éclairer la justice. La nuit précédente, en effet, un vieux monsieur avait été assassiné en pleine avenue de l'Opéra, aux heures désertes, et la police n'avait encore rien découvert.

Le magistrat se hâta d'accueillir le témoin, et il reçut Thibaudot avec la courtoisie due à une connaissance déjà ancienne, à un auxiliaire notoire des tribunaux. Et lentement, tandis que la plume du greffier authentifiait ses paroles, l'éternel témoin fit sa déposition, que le juge écouta sans une seule interruption, mais non sans un étonnement croissant qui, vers la fin, se changea en stupeur.

Les yeux fixes, comme un somnambule, le geste continuel et identique, comme une machine, Thibaudot déclara :

— Vous avez besoin de moi, monsieur le juge, et, comme d'habitude, je viens vous apporter mon concours. Et cette fois, vous en avez particulièrement besoin. Moi seul, je puis vous expliquer ce crime étrange, exceptionnel, dont vous cherchez en vain le mobile depuis plusieurs jours. Ce vieillard assassiné était riche. Il avait sur lui des valeurs et ces valeurs on les a retrouvées. Il n'a pas été fouillé. On ne l'a donc pas tué pour le voler. Écartons l'intérêt. Une vengeance alors ? On ne lui connaît pas d'ennemis : il était aimé et respecté. Par amour ? Voyons, ce n'est pas sérieux. Un homme de plus de soixante ans, sur le compte de qui la police des viveurs a vainement tenté de relever un mauvais renseignement quelconque. Ah ! votre instruction est embarrassée ! J'ai lu ces détails dans les journaux. On se perd en conjectures. Vous ne comprenez pas ? Moi-même je n'ai pas compris tout de suite. Ce n'est pas facile.

« Je vais vous démontrer la psychologie de l'assassin. Psychologie : c'est ainsi que parlent les médecins quand ils ne savent plus que dire. En ai-je entendu, de ces dépositions ? Ils ont la manie de copier les avocats, et ils bavardent dans leur jargon interminablement. Le mobile du crime, c'est le besoin de vivre. Oui, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, le besoin de vivre. Par un curieux hasard de la destinée, disons même par choix, notre assassin s'est trouvé assister à une multitude prodigieuse de scènes de violence, et de meurtres. Depuis des années, il n'a connu l'humanité que par la brutalité native et la soif du sang à répandre. Impassible en apparence, il voyait se perpétrer sous ses yeux tous ces spectacles de férocité et d'épouvante dont le Paris nocturne est le théâtre. Son seul divertissement était de comparaître en justice à leur occasion et de témoigner. A la longue un désir impérieux, redoutable, s'est emparé de lui. Et ce désir était composé de deux éléments : d'une part un goût désordonné d'agir enfin, pour son propre compte, au lieu de regarder toujours les autres agir, et de l'autre un instinct furieux d'imiter ces gestes cruels qui portent la mort. Ou i, la vie d'observateur l'avait écœuré. Il en éprouvait la lassitude et le dégoût. Il voulait s'assurer à lui-même, s'assurer à tout prix, qu'il était encore un homme vivant, capable d'action, et non pas l'ombre attachée aux pas fugitifs des criminels. Et de quelle façon se convaincre ? de quelle façon, sinon de celle qui, pour lui, résumait le plus fréquemment et le plus fortement la personnalité humaine. Il craignait d'avoir perdu à jamais le pouvoir d'agir et il avait fallu du sang, un meurtre, pour lui rendre la conscience de sa propre vie.

« Tel est le mobile, monsieur le juge. Il en faut un à chaque crime : le voilà. Avouez que vous ne l'eussiez pas trouvé. Il a fallu que je vienne vous renseigner. Je suis certain que, dans toute votre carrière de juge d'instruction, vous n'avez rien découvert de semblable. Vous ne connaissez pas encore tous les hommes. Vous ne tenez pas assez compte de l'instinct d'imitation. Les enfants et les singes font ce qu'ils ont vu faire. Les hommes aussi, monsieur le juge. Un criminaliste a dit : « Prenez garde aux « comptes rendus judiciaires. On y puise des indica- « tions précises et malsaines. » Vous hochez la tête. Vous ne me croyez pas. N'essayez pas de mettre en doute la véracité de mes paroles. Je dis la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

« Quant au crime lui-même, je puis le résumer en quelques mots. L'assassin vient d'assister, au seuil même de sa demeure, rue des Martyrs, à la vengeance d'une fille qui en blesse une autre par derrière d'un coup de surin. J'ai déposé à ce sujet. La vue du sang l'a grisé. Assez du rôle passif de témoin ! Il veut être acteur. Il faut absolument qu'il frappe. Dans cette disposition d'esprit qui avoisine l'hallucination, disait un aliéniste, il rencontre ce vieillard. Il le regarde, il s'arrête. Le vieillard s'arrête aussi,

pris de peur, vous comprenez. Ah! cette peur! sans elle il ne se fût encore rien passé cette fois. Cette peur qu'on devine, qu'on sent à distance, attire les coups. Je frappe. Il tombe. Voilà.

Le greffier sursauta sur sa chaise. Un peu pâle, mais très calme, le magistrat se leva, ouvrit les portes et appela les deux gendarmes qui se tenaient devant :

— Assurez-vous de cet homme!

Un instant Thibaudot regarda le juge comme un fou. Il voulut dire quelque chose, mais tant de pensées confuses et étranges envahirent son cerveau qu'il balbutia seulement des mots sans suite. Enfin, une idée claire se fit jour en son esprit : sa profession, la profession qu'il avait librement choisie, dont il avait vécu, l'avait dévoré. Il n'avait pas pu ne pas témoigner, même contre soi. Il avait été possédé sans lutte possible par le fatal besoin de faire sa déposition au juge sur le crime commis par lui-même, dont il avait été l'unique et étrange témoin. Il était victime du pli professionnel. La fureur avide de vivre d'une vie personnelle et le grossier instinct d'imiter ce qu'il avait vu trop souvent accomplir l'avaient invinciblement poussé au meurtre; l'habitude d'être la conscience du crime l'avait invinciblement poussé à l'aveu.

Tristement il baissa la tête, car sa destinée lui parut insondable.

Cependant, comme les gendarmes l'emmenaient, machinalement il se tourna vers le juge et lui demanda avec douceur, comme à l'ordinaire :

— Donnez-moi mon mandat pour toucher ma taxe...

HENRI BORDEAUX.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les paons.

Le livre du noble Montesquiou et du poète Fézensac est encore en plein insuccès. Le poète Montesquiou, autant que l'aristocrate Fézensac est responsable de cet insuccès dont il est facile de déterminer les causes. Quelques-unes des causes tout au moins, car elles sont innombrables, assez nombreuses, en vérité, pour justifier l'échec du livre actuel, expliquer l'échec des livres qui le suivront, et même pour rendre inexplicable le succès des ouvrages qui l'ont précédé.

Ah! vraiment je ne puis tout dire. Mais il est aisé de noter plusieurs procédés par lesquels M. Robert de Montesquiou pense nous convaincre davantage de son talent poétique et ne réussit qu'à nous démontrer qu'il n'en a pas.

D'abord les poèmes de Montesquiou, qui sont singuliers de tant de façons, sont singuliers par leurs dédicaces. Je relève les noms suivants ; à Son Excellence la comtesse de Wolkenstein-Trotsburg, à Melchior de Vogüé, à la duchesse de Rohan, au duc de Rohan, au baron de Schickler, à la grande-duchesse Marie, à la comtesse de Noailles, au duc de Camastra qu'il ne faut pas confondre avec le marquis de Carabas, au vicomte de Guerne, à la comtesse de Grey, au comte Boni, à la comtesse Aimery de La Rochefoucauld, à la comtesse d'Haussonville ; à Mme de Brante, au marquis de Clermont-Tonnerre, à la comtesse de Briey, à la marquise de Clermont-Tonnerre, à Gabriel de Yturri mon ami. Ces poèmes de Montesquiou paraissent donc être écrits pour un monde spécial, le monde aristocratique de l'Europe et un peu de l'Amérique où l'aristocratie progresse beaucoup depuis quelques années. Le poète a même voulu que son intention fût rendue très visible par telle de ses dédicaces dont la familiarité est bien faite pour choquer le vulgaire dont je suis : Une poésie est dédiée : *au comte Boni*. Quel est ce comte Boni ? Il appert de la poésie elle-même que c'est le comte Boniface de Castellane, député des Basses-Alpes. Mais M. de Montesquiou supprime le nom, n'écrit que le diminutif du prénom. Par là, il tient évidemment à signifier une intimité qui peut avoir du prix pour lui, mais qui n'en donne malheureusement pas à ses vers, au contraire, cette affectation d'assez mauvais ton nous étonne, nous blesse et nous porte à croire que ces vers n'ont pas été écrits pour la foule cultivée, mais seulement pour le monde restreint de l'aristocratie internationale, pour flatter ses goûts qui ne sont pas les nôtres et pour susciter ses enthousiasmes qui n'ont rien de commun avec les nôtres. Il n'est pas jusqu'à la dédicace générale, — aggravée d'un sonnet difficile à comprendre — à Son Excellence l'ambassadrice d'Autriche-Hongrie, qui ne soit particulièrement caractéristique. Elle témoigne assurément que M. de Montesquiou a voulu, par ce livre, devenir le plus noble représentant de la poésie française à l'étranger et dans le monde qui fréquente les Grands-Hôtels de la Compagnie des wagons-lits. Il y a lieu de s'en féliciter pour M. de Montesquiou et même pour nous, car ce monde sera moins sensible que les autres aux fautes de français dont ses vers sont ornés avec quelque exagération.

Et quels sacrifices M. de Montesquiou consent pour plaire à ce monde, à quelles étrargetés il se condamne, quelles fautes de goût il commet! qui ne détruisent point l'effet de ses fautes de français! Les titres de ses poésies ont justement ce clinquant qu'évitent, plus que tout le reste, les bons prosateurs et même les poètes passables. Ils sont anglais ou la-

tins, quelques-uns sont français : la plupart sont belges. Et ils sont tous très prétentieux. Nous trouvons : *Les Pierres de Lune, L'Or pur, Le Cristal, Les Douze Pierres*. Et si nous descendons parmi les obscurités infinies et présomptueuses de la table des matières nous rencontrons des titres effarants dont il nous est impossible de pénétrer le mystère : *Idole, Bélial, Bénitier endiablé, Dalila, Salomé, Salomon, Virgo Mater, Triptyque virginal, Perles baroques, Virgo filius, Patenôtres, Spiritus*, et douze perles, douze anges, douze gemmes qui se répondent sans se correspondre mais déjà nous incitent à penser que, parmi ces perles et parmi ces gemmes, la plupart sont en strass. Mais qu'importe au poète que l'éclat soit pur, pourvu que les perles brillent. Du moins, ce n'est pas la table des matières, si prometteuse en ses contorsions affectées, qui nous peut indiquer très clairement ce que le poète a voulu mettre dans son livre. Il est vrai que le livre lui-même ne nous donne pas non plus beaucoup d'éclaircissements à cet égard.

Ayant collationné les textes, je crois pouvoir conclure que M. de Montesquiou a voulu écrire le poème des pierres précieuses. Au reste, M. de Montesquiou explique — si j'ose dire ! — son obscur dessein en plaçant à l'entrée de son livre une page de l'Apocalypse : voilà d'ailleurs une citation qui prouve que M. de Montesquiou est quelquefois capable d'esprit :

> Ce qui l'éclairait était semblable à une pierre de jaspe transparente comme du cristal.
>
> Elle avait une grande et haute muraille, douze portes et douze anges, un à chaque porte.
>
> Cette muraille était bâtie de jaspe, et la ville était d'un or pur. Et les assises de la muraille étaient ornées de toutes sortes de pierres précieuses... (etc.).
>
> Or les douze portes étaient douze perles et chaque porte était faite de l'une de ces perles et la place de la ville était d'un or pur comme du verre.

Puis, réfléchissant judicieusement que le lecteur ne comprendrait pas ce symbole de l'Apocalypse développé en 416 pages, M. de Montesquiou ajoute et le lecteur ne comprend pas mieux qu'auparavant : « La rutilante apothéose apocalyptique m'a paru offrir le plan d'un beau livre de pierreries que j'ai seulement ébauché, mais dans lequel l'or des auréoles et le chaton des bijoux, l'éclat des âmes saintes et le carat des pierres fines se reflètent et se réverbèrent, échangent des regards de joyaux. » Vous traversez le livre et vous êtes ébloui par toutes ces pierreries qui vous éclairent mal, mais vous êtes soutenu par l'espoir que l'épitaphe épigraphique qui clôture le volume vous donnera la lumière complémentaire et indispensable. Hélas ! cette épitaphe ou cette épigraphe démontre seulement que M. de Montesquiou a lu avec fruit l'Apocalypse :

> Tant vous fûtes fragile, étrange et susceptible,
> Que pour symboliser votre être descriptible,
> Je dirai qu'après vous un jour, ce qui fut vous, —
> Puisque les dieux seront, je le crains, assez fous
> Pour vous briser — aura, pour sa métempsychose
> Juste et rationnelle au règne de la chose,
> Quelque vivant objet craignant encore le heurt :
> La turquoise ou la perle, une gemme qui meurt !

Et voilà ! Puis après avoir commencé par ne pas comprendre quel poème des pierres précieuses voulut faire M. de Montesquiou, vous continuez à ne pas comprendre pourquoi il intitula ce poème : *les Paons*, Il l'explique cependant et quand M. de Fézensac explique quelque chose !...

> Or, c'est pourquoi ces Paons vous veulent pour leur [Reine,
> Eux qui font rougeoyer et bleuir sur leur traîne
> Des fleurs de pierreries et des rêves de saints.

Il est de braves gens à qui une telle explication pourra suffire ; alors ils liront le poème. Moi, je l'ai bien lu ! Et je vous assure cependant que l'explication de l'auteur ne me suffit pas !

Mais tous les sujets sont permis : il n'y a guère que certaines manières de les traiter qui soient illégitimes. Entre autres, la façon dont M. de Montesquiou a développé le sujet du présent poème. Pouvait-on consacrer plus de quatre cents pages aux bijoux sans mêler à eux quelque joaillerie de pacotille et sans faire preuve d'un *rastaquouérisme* intellectuel, moins excusable chez M. de Montesquiou que chez tous les autres poètes des deux hémisphères. Un court poème de peu de strophes nous eût dit très suffisamment les prestiges variés de cette bijouterie qui est réellement bien médiocre, puisque M. de Montesquiou finit ou commence par avouer, en une langue d'ailleurs détestable :

> Les plus purs des joyaux sont en somme ces pierres
> Vivantes que nos yeux montent de nos paupières
> Et dont la sertissure est la perle des pleurs,
> Ces yeux d'agates, de saphyrs et d'améthystes,
> Ces yeux rêveurs, ces yeux rieurs et ces yeux tristes.

Au reste, M. de Montesquiou a précisément les défauts qui devaient le dissuader plus complètement d'élire entre tous un pareil sujet de poème. En effet, la prolixité et la platitude, tels sont les traits caractéristiques de sa poésie. La prolixité est la première des vulgarités, mais nous trouvons beaucoup d'autres vulgarités dans *les Paons* et nous souffrons d'en découvrir une seule. D'abord, M. de Montesquiou est prolixe parce que, franchement, les bijoux apocalyptiques ne l'inspirent guère, et on s'aperçoit à chaque page qu'il ne sait pas trop ce qu'il doit dire. Et si on pouvait me pardonner en faveur de sa justesse une expression bien grossière appliquée à un aussi noble poète, je dirais que M. de Montesquiou « se bat perpétuellement les flancs », lorsqu'on ne sait pas que dire, on le dit toujours très longuement. Et M. de

Montesquiou le dit en répétitions incessantes et dont la moindre ne se résout jamais à finir. Combien de fois énumère-t-il les pierreries, et en quel style !

La muraille offrait douze bases
Que des noms d'apôtres nommaient.
Les chrysolites, les topazes
Et l'améthyste les formaient;
Le sardonyx et la sardoine,
L'améthyste avec le saphir,
L'hyacinthe, la calcédoine
Et le jaspe y venaient ravir.
Le béryl et la chrysoprase
En complétaient l'ardent anneau.

Ou bien :

Le jaspe est de vert coloris...
Le saphyr a le bleu du ciel...
La calcédoine est comme feu
Qui subrutile peu à peu...
L'émeraude au vert lumineux
A des tons oleagineux...
Tricolore est le sardonyx...
Le sarde est d'un rouge empourpré...
La chrysolithe est un brasier
Que rien ne peut rassasier...
Le beryl est en son halo
Comme un soleil miré dans l'eau...
L'hyacinthe est d'un tendre bleu... (etc.)

Ou bien :

Que vous ont dit les girasols,
Les ollaires, les tourmalines,
Les paranites dont les cols
Se parent parmi les malines?
Les marcassites, les zircons
Colubrines et serpentines,
Les bufonites, les jargons,
Obsidiennes, alamandines,
Les gypses et les cacholongs
Les turquoises et les turqueuses...

Ou bien :

Ensuite la turquoise apparut la première,
Puis vinrent la topaze et l'améthyste avec
Le saphyr et le diamant à l'œil plus sec
Le rubis, l'émeraude... (etc.)

Ou bien :

L'améthyste a l'œil violet...
... Et l'améthyste
Couleur des yeux de Jean-Baptiste...
... L'améthyste est surtout lilas...
... L'améthyste à l'œil lilassé
Douce pour le regard lassé...
... L'améthyste au reflet incarnat...
... Et l'améthyste met
Entre les grains ou comme des roses s'épandent
Son doux lilas où la violette germait...

Vous devinez ici maintenant de quelle couleur bizarre pouvaient être les yeux de ce pauvre saint Jean-Baptiste. Et vous excusez presque celui qui lui a fait couper la tête ! Mais j'en passe, des énumérations, et des plus mauvaises !... Pourquoi faut-il donc que M. de Montesquiou ajoute à ces répétitions interminables d'autres vulgarités? Il se préoccupe constamment du prix des perles. Et c'est une préoccupation bien inutile à un poète.

La topaze est rare et de prix...
Tous les cailloux de tous les prix
Les plasmas, les aromatites...
... Et la bague que nous allons
Acquérir pour nos fiancées...
Et sa richesse atteint des chiffres inconnus...
... Une perle qui n'eut jamais sa plus jolie
Et payée onze cent dix mille de nos francs...
Lollia Paulina qu'aimait Caligula
Fut la plus folle amoureuse des perles fines
Car pour huit millions sur elle en circula
Et son époux lui-même en eut à ses bottines...

D'ailleurs la « question d'argent » est continuellement présente à l'esprit de cet extraordinaire poète: Il indique complaisamment la valeur des cadeaux qu'il fit à Sarah Bernhardt. Une de ses poésies est intitulée *Donnant donnant*. Une autre a pour titre : *Trois cents roupies*. Et la voici, car je sais mal farder la vérité :

Le prince Soltykof au pays de Lahore
Goûta d'un vin royal, dont le moindre flacon
Coûtait plus cher que le plus pur catholicon,
Sept cent cinquante francs — trente livres encore.

A ce propos, j'ai observé que trente livres sterling font exactement 750 francs, le vin coûtait-il donc 1500 francs, ou simplement 750. Seuls, ceux qui connaissent la valeur d'une roupie pourront savoir le prix réel de ce vin qui à 750 ou à 1500 francs la bouteille coûtait plus cher que le plus pur catholicon. Mais la poésie continue :

C'était un vin de gemmes et de perles pilé,
Tant de grains de rubis, tant d'or et d'émeraude...
Ce vin dans le Pendjab est fabriqué sans fraude,
Et quiconque a pu boire a le cœur centuplé!

Dirait-on pas une réclame pour l'album Mariani? Et, est-ce qu'une telle poésie ne fait pas comprendre la vulgarité d'inspiration de M. de Montesquiou? Vulgarité qui naturellement — et il devrait nous en savoir gré comme d'un hommage rendu à sa noblesse de naissance, d'esprit et d'âme — nous est insupportable en lui plus qu'en tous les autres poètes. Il n'est, je le sais bien, qu'à demi coupable de cette vulgarité, car il fut atteint de la manie déplaisante de tout mettre en vers. Il y a telles impressions que nous ne voudrions même pas exprimer en prose : il les traduit tout de suite en un poème. Et c'est comme cela qu'il fait chaque année un poème de 400 pages. Mais c'est comme cela qu'il ne parviendra jamais à faire un bon poème. On ne « bâcle » pas un chef-d'œuvre, Monsieur ! Même ou surtout si l'on s'applique à en réparer la vulgarité foncière par des prétentions tout extérieures de parvenu de la poésie qui font au contraire voir beaucoup mieux la pauvreté du sujet ou de ses développements.

M. de Montesquiou croit enrichir sa poésie en affublant les mots d'une orthographe inusitée : *les saphyrs*, *l'asyle*, etc., d'ailleurs lorsque la rime

fait sentir ses exigences, il écrit parfaitement, comme vous et moi : saphirs, asile, etc. Puis, et cela est plus inexcusable, il inflige aux mots un sens qu'ils ne sauraient avoir, ou bien il invente des mots qui sont et restent des barbarismes, *l'allégorisant, un repos indiscontinu, le couple impieux, la perle infinise son grain*, etc. Et quelles épithètes, et quelles métaphores! Et quelle syntaxe, ô mon Dieu! Les fautes de français pullulent. Et ce qu'il y a de plus stupéfiant, c'est que, même en écrivant une langue déplorable, M. de Montesquiou ne parvient pas à faire comprendre ce qu'il veut dire. Pour citer les passages incompréhensibles de ses poèmes, il faudrait presque tout citer. Non seulement, ce sont des phrases si obscures qu'on se croirait au moyen âge (A. Allain : il faisait une nuit si sombre qu'on se serait cru en plein moyen âge); mais des poèmes entiers où le poète n'arrive pas à être maître de sa pensée qui divague follement. Cette incohérence s'explique par l'effort qu'accomplit sans fin M. de Montesquiou pour être rare et précieux, surabondamment rare et précieux, précieux dans les idées ou les impressions, précieux dans la forme. M. de Montesquiou devrait savoir cependant que l'affectation perpétuelle de préciosité est la négation de l'élégance. Mais quand il se surveille, il lui advient, et nous en sommes ravis, d'écrire des poèmes brefs. Toujours un peu prétentieux naturellement, et où il est toujours sur le point de manquer de goût, mais qui sont délicats et fins et, par aventure, gracieux. Mais dans l'ensemble, ce n'est pas impunément, oh non! que M. de Montesquiou imite à perte de vue et « en tirant à la ligne », le plus mauvais Hugo, le meilleur Richepin et qu'il développe sans mesure Baudelaire dont le seul mérite poétique incontestable est la concision.

La gloire de M. de Montesquiou est née dans les salons, est sortie d'eux pour se déployer sur le monde. Mais je crains qu'elle ne retourne en eux pour y mourir. C'est un droit et une noble ambition qu'ont les salons d'imposer leurs amis dans la littérature. Mais le vulgaire a le droit d'exiger d'eux qu'ils fassent des choix pertinents. M. de Montesquiou ne justifie pas la confiance qu'on s'est trop hâté de mettre en lui. Il ruine l'autorité littéraire des salons plus qu'il ne la consolide. Mais on me dit que l'Académie songe à gratifier M. de Montesquiou du prix de poésie dont la création honore à jamais feu Desperouses-Archon. Comme je n'ai, cette année, aucun ami de banlieue ou de province qui sollicite une telle consécration de son génie poétique, je reste indifférent. Si l'Académie se souvient qu'elle est une sorte de caste, et presque la dernière représentante des vieilles traditions sociales, elle donnera le prix à M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac; mais elle le refusera à l'auteur des *Paons* si elle songe qu'elle est, comme elle aime à le dire, la gardienne des lois de la langue française... Mais cela est de peu d'importance.

J. Ernest-Charles.

POÉSIES

Solitude.

I

Lorsqu'en la solitude exquise je me plonge
Pour jouir du farouche orgueil de l'isolé,
Je crois, en gravissant les escaliers du songe,
Revenir vers un ciel d'où j'étais exilé.

Dans l'azur idéal et très pâle, des anges
Balancent en planant de grands brûle-parfums,
Où meurent lentement des fleurs, des fleurs étranges,
Que j'ai dû respirer à des âges défunts.

Des chants montent dans l'air, doux comme un bruit de vagues,
Que j'aime sans savoir où je les entendis;
Accents plaintifs de vierge aux regards froids et vagues
Que mon cœur adora dans quelque paradis.

Tel dans un temple, au fond de l'horizon mystique,
Gémit un orgue immense incrusté de vieil or :
On croirait écouter en une basilique
Le sanglot éternel et triste d'un remords.

J'entrevois un Olympe où je naquis peut-être;
Des sites enchanteurs qu'ont dû fouler mes pas!
Et j'ai l'illusion fabuleuse de m'être
Senti vivre en ces lieux que je ne connais pas

II

Je te rêve très belle et très triste et très grave,
Avec des yeux noyés de désenchantement;
Révoltée envers tous, sans lien, sans entrave,
Avec ce seul désir : m'aimer uniquement!

Je te rêve très mince, aux formes distinguées,
Souple et d'une blancheur éclatante de peau;
Très enfant, mais déjà rêveuse et fatiguée,
En tes jupes claquant sur toi comme un drapeau.

Ta voix serait un chant et tes yeux des lumières;
Tes pas soulèveraient un monde de bonheur;
Et tu ferais un nid, ô ma belle sorcière!
Avec tes mains, avec tes lèvres, à mon cœur.

Tu serais maternelle et fraternelle même.
Tu mettrais, sur mon front, ta douceur, comme un nid,
Toi que depuis tant de jours je désire et j'aime
Et qui me tomberas, un soir d'été, du ciel!

Pierre Guédy.

THÉATRES

Odéon : *M. et Mme Dugazon*, comédie dramatique en quatre actes, de M. Jacques Normand.

C'est une comédie de mœurs que la pièce de M. Jacques Normand, et peu s'en faut que ce soit une comédie de caractères : tout juste la distance qui sépare une esquisse légère et délicate, à fleur de peau, et qui d'ailleurs peut avoir son charme, d'une analyse plus appliquée, plus fouillée, et qui va jusqu'à l'intimité des âmes. Comédie de *mœurs*, c'est-à-dire où l'élément local, transitoire, pittoresque, tient la première place ; comédie de *caractères*, où tout au contraire l'auteur s'applique à nous montrer le fond durable de l'homme ou d'une catégorie sociale.

En portant à la scène les aventures et les amours du célèbre ménage de comédiens qui fut celui des époux Dugazon, M. Jacques Normand a été sur le point de nous fournir une contribution nouvelle à la psychologie du Comédien. J'ai cru un moment, vers le milieu du troisième acte, à l'instant où l'action se noue, et le public a cru également, que l'œuvre allait se hausser d'un ton jusqu'à la véritable émotion dramatique. Ce ne fut qu'un passage, après lequel l'étude de mœurs a repris ses droits, pour ne plus se modifier jusqu'à la fin. C'est là, dira-t-on, pure question de tempérament chez un auteur... et il est parfaitement vrai qu'ici, dans le domaine dramatique aussi bien que dans le domaine du roman, celui qui imagine une pièce aussi bien que celui qui conçoit un développement romanesque, obéit avant tout aux sollicitations de sa nature qui l'incline dans un sens ou dans l'autre. Il n'en reste pas moins que l'un et l'autre dons se peuvent accorder, et que les œuvres vraiment solides sont celles où l'étude de caractères se manifeste par quelque côté. Au théâtre aussi bien que dans le livre, nul véritable observateur qui n'ait abouti à être un peintre de caractères.

La psychologie du Comédien... est-il exact qu'elle consiste toute en ce que nous disions dans un précédent article : un groupe d'instincts égoïstes se ramenant à la passion de la *Vedette ?* Oui sans doute pour la majorité, pour ceux qui exercent leur profession avec une routine machinale, et chez qui la médiocrité du don, la bassesse foncière de la nature ou les exigences du métier n'ont laissé subsister aucun souci d'art. Mais ne savons-nous pas qu'il y eut à toutes les époques d'admirables exceptions, des interprètes touchés par la flamme du génie, et qui devinrent ainsi de merveilleux *collaborateurs* pour les auteurs dont ils eurent à traduire la pensée? En ce sens, nous citions précédemment le nom du fameux acteur Schnorr qui vécut à vrai dire et mourut pour le triomphe d'une idée, donnant ainsi le plus magnifique exemple de désintéressement et de soumission à un idéal supérieur. Combien d'autres ne pourrait-on pas citer en ce siècle et dans les précédents, parmi ceux qui laissèrent une renommée durable !... et ce serait en réalité refaire l'histoire de l'art dramatique que reprendre la série des interprètes doués d'une âme véritable et qui surent imprimer un accent à la pensée dont ils avaient charge. Nous n'avons point à nous y arrêter, mais seulement à mettre en lumière cette idée : — il est rare qu'un don supérieur de l'âme, faculté intellectuelle ou de haute et profonde sensibilité, n'exerce pas un retentissement durable sur la valeur d'ensemble d'un individu, sur ce qu'on a justement nommé sa *moralité générale*. Précisons et développons : bien que l'exemple ne soit point inouï d'une âme demeurée médiocre ou vile en dépit d'une remarquable spécialisation cérébrale, parfois même d'une spécialisation voisine du génie, la loi normale c'est une amélioration, c'est un agrandissement de la vie morale, consécutif à celui de la vie intellectuelle.

Et c'est bien là, si l'on cherchait une idée maîtresse à l'œuvre de M. Jacques Normand, celle qui s'imposerait aussitôt : en nous montrant la vie intime de ces comédiens fameux, M. et Mme Dugazon, telle qu'il l'a portée à la scène, M. Jacques Normand n'a fait que nous donner une illustration dramatique de cette vérité d'âme. Qu'il s'y soit appliqué en insistant un peu plus que de raison sur le côté transitoire, pittoresque et extérieur du sujet, c'est le reproche que je n'hésite pas à lui adresser, quand il eût été si passionnément intéressant de *généraliser* davantage, de hausser d'un ton l'accent de son invention dramatique, et de fouiller un peu plus à fond cette âme du *Comédien-héros* tel que M. Jacques Normand l'a représenté dans sa double incarnation, en nous donnant une véritable étude de caractères.

Nous sommes en plein Directoire, à cette époque de transition où l'ordre nouveau n'a pas encore repris souverainement possession de l'autorité, où l'on sent encore épars dans l'atmosphère environnante quelques-uns de ces ferments de révolte si magnifiquement décrits par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe :* « Aux théâtres, les acteurs publiaient les nouvelles, le parterre entonnait des couplets patriotiques. Des pièces de circonstance attiraient la foule ; un abbé paraissait sur la scène, le peuple lui criait : « Calotin ! calotin ! » et l'abbé répondait : « Messieurs, vive la Nation ! » On courait entendre chanter Mandini et sa femme, Viganoni et Rovedino à l'*Opéra-Buffa*, après avoir entendu hur-

ler *Ça ira*: on allait admirer Mme Dugazon (1), Mme Saint-Aubin, Carline, la petite Olivier, Mlle Contat, Molé, Fleury, Talma débutant, après avoir vu pendre Favras. » Voilà une peinture de la période révolutionnaire, mais elle est vraie encore et saisissante d'exactitude pour les débuts du Directoire, car : « Les moments de crise, ajoute Chateaubriand, dans son magnifique langage, produisent un redoublement de vie chez les hommes. Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles, forment une combinaison transitoire, qui ne laisse pas un moment d'ennui. *Les passions et les caractères en liberté* se montrent avec une *énergie* qu'ils n'ont point dans la cité bien réglée. » Cette dernière phrase du plus grand des artistes littéraires, ne semble-t-il pas que M. Jacques Normand ait voulu nous en donner une illustration dramatique, en nous contant la vie amoureuse de ses héros ? l'un jouant sa vie pour sauver celle d'un rival détesté et préférant le risque de mourir à celui d'être jugé dénonciateur par ce rival lui-même l'autre fidèle à ses souvenirs, à son amour pour la reine Marie-Antoinette, et tout auréolée de l'acte de dévoûment que jadis elle accomplit pour elle !

Au moment où l'auteur les présente à la scène, le bonheur domestique des époux est déjà singulièrement compromis. Entre eux il n'y a plus qu'un lien : leur métier, leur fréquentation quotidienne au théâtre, le souvenir des succès remportés en commun, le prestige de leur double renommée, et cet amour sincère de leur art qui leur compose une existence idéale. Mais, dans la vie positive, tout les sépare désormais : leurs convictions politiques d'abord, puisque Dugazon est demeuré ferme jacobin, ennemi juré de l'ancien état de choses, enthousiaste du nouveau, tandis que sa femme fut toujours et reste encore royaliste fervente; leur vie privée ensuite : les nombreuses infidélités du comédien ne sont plus un secret pour sa femme, qui cependant l'aime assez encore pour en souffrir cruellement au fond de l'âme. Jusqu'alors elle lui est demeurée fidèle, tout en nourrissant une tendresse platonique pour un jeune noble, Georges de Cénozan, qui jadis fut témoin de son dévoûment à la reine, qui a émigré en Angleterre en emportant le souvenir de sa belle action, avec au cœur un amour ardent pour la comédienne. Entre eux une correspondance a été échangée, signée d'un nom d'emprunt, et c'est encore sous ce nom d'emprunt, Georges Bernard, que le jeune amoureux revient en France, et trouve moyen de joindre celle qu'il aime et qu'il admire. Sur cette rencontre se termine le premier acte et l'exposition de la pièce.

Bien qu'il soit infidèle, Dugazon aime encore sa femme. Il ne l'aime pas seulement pour le souvenir de leurs succès, pour le passé, pour la communion d'art qu'il y eut dans leur vie : il l'aime encore pour elle-même, parce qu'il est jaloux d'elle, jaloux physiquement et comme l'homme peut l'être, parce qu'il ne peut l'imaginer appartenant à un autre, cet autre fût-il un enfant, le plus timide des enfants, un chérubin de vingt ans, et Georges Bernard n'a pas plus de vingt ans. Telle est la situation qui emplit tout le second acte, et c'est aussi la partie du drame que j'aurais voulu voir traitée plus à fond, développée d'une manière plus intime, plus vivante, plus psychologique en un mot. M. Jacques Normand l'indique, il la marque d'une façon *pittoresque;* et certes il y a de jolis détails dans cette première scène chez Julie Candeille, ou Mme Dugazon, contrainte de chanter en présence de son jeune ami, tombe soudain défaillante et révèle ainsi devant tous les troubles de son âme : cela est gracieux et touchant, mais demanderait à être suivi d'un plus vigoureux commentaire. M. Jacques Normand a glissé trop rapidement sur ce qui eût pu être d'un intérêt majeur : l'explication avec Georges Bernard, où la jeune femme eût progressivement révélé la prise de son cœur, et l'explication avec Dugazon qui aboutit à la violence brutale, à l'aveugle, à l'insultante jalousie. Qu'on me comprenne bien, que M. Jacques Normand surtout sente la nature et la portée de mon objection : ces deux scènes *existent*, elles composent la deuxième partie du second acte... et cependant elles ne semblent pas traitées, tout simplement parce qu'au lieu d'être conçues et imaginées par *le dedans*, c'est-à-dire avec un développement intérieur, et qui nous montrerait la succession des états d'âme ayant précédé les faits auxquels nous assistons, elles sont au contraire traitées par le dehors, *pittoresquement*, et perdent ainsi la puissance d'émotion contagieuse qui était en elles... Tout est là, et si c'est la raison de la différence entre la comédie de mœurs et la comédie de caractères, c'est aussi bien le critérium qui nous conduit à distinguer entre un art de surface et un art réellement, profondément psychologique. Quoi qu'il en soit, les faits se précipitent. Dugazon, qui a vu le trouble de sa femme, sent la fureur jalouse s'augmenter en lui; mais au moment où il lève la main sur elle, Georges Bernard arrive soudain, prend la défense de celle qu'il aime, découvre son incognito

(1) Mme Dugazon, Mme Saint-Aubin et Carline étaient les trois meilleures actrices du *Théâtre italien*, rue Favart, qui allait bientôt s'appeler l'*Opéra-Comique*. — Louise-Rosalie Lefèvre, femme de l'acteur Dugazon, de la Comédie-Française, était née à Berlin en 1755 : elle mourut à Paris en 1821. Deux emplois ont gardé son nom au théâtre : les *Jeunes Dugazon* et les *Mères Dugazon*.

et provoque le mari. Vainement la jeune femme tente d'arracher au danger son ami — il y a là une belle scène, d'un mouvement ardent et passionné — en criant au comédien qu'il ne s'appartient pas, mais qu'il appartient au public, au succès, à la gloire !... Elle croit avoir raison de lui, mais son illusion ne dure qu'un instant : la rencontre aura lieu !

Les différentes péripéties du troisième acte sont toutes pour conduire à la situation centrale de l'œuvre, celle où Dugazon, pris entre sa jalousie haineuse pour le rival détesté, son désir par conséquent de le supprimer, et la crainte que celui-ci ne puisse croire à une dénonciation venant de lui, préfère, d'un élan généreux, lui laisser la vie sauve et même s'employer à le soustraire à la police, aux dépens de sa sécurité personnelle. Il y a de la grâce et du charme dans la scène du *Baiser*, légèrement chérubinesque, mais joliment amenée, avec ces troubles de conscience et cette émotion contenue de la jeune femme qui s'interroge sur la nature de ses sentiments, doutant encore s'ils sont d'amour ou d'amitié. Voilà évidemment une situation connue, trop connue, mais qui est toujours touchante à la scène, et que M. Jacques Normand a délicatement esquissée. Il y a enfin de la force, de l'émotion dramatique et une réelle vigueur dans la scène finale du troisième acte, celle où s'accuse la nature généreuse et vraiment héroïque du comédien : sauver son rival plutôt que le laisser mourir avec la pensée qu'il a été dénoncé, livré par lui ! Pourquoi l'œuvre ne s'achève-t-elle pas sur cette scène? M. Jacques Normand nous aurait évité ainsi un quatrième acte qui est la partie faible de sa conception dramatique, plein d'invraisemblances, et d'un médiocre intérêt.

C'est là, quoi qu'on puisse dire, un spectacle intéressant dans son ensemble, et loin d'être dépourvu de qualités dramatiques : voilà un effort infiniment supérieur à ce que nous avons vu depuis longtemps sur la scène de l'Odéon. L'interprétation et la mise en scène ont été particulièrement soignées. Bénissons l'éloignement de M. de Max, qui a permis à M. Dorival de tenir son emploi et de jouer Dugazon avec chaleur et conviction. On trouve parfois dans ses attitudes une préoccupation trop manifeste de se composer un profil à la Frédérick Lemaître, mais il sait soutenir jusqu'au bout un rôle en somme assez difficile. Mme Maria Legault est fort bonne dans Mme Dugazon, pleine de grâce et de distinction : les gens de goût apprécieront, j'en suis sûr, son jeu sobre et sans éclats. Il n'est pas jusqu'aux petits rôles qui ne soient excellemment tenus.

PAUL FLAT.

LE MIRACLE MODERNE

I

L'occultisme et les sciences psychiques.

Il s'agirait de traiter enfin les questions d'occultisme, de magie, de spiritisme — ce que l'on a appelé avec plus d'exactitude *les sciences psychiques* — sans esprit préconçu, sans fanatisme mystique, sans le mépris injustifié de la science officielle, mais avec esprit critique. Ce travail jusqu'à ce jour n'a pas été tenté, sans doute parce que le sujet n'était pas mûr. Si la *Revue Bleue* m'a fait l'honneur de m'en charger, c'est qu'en effet je ne me suis jamais inféodé à aucune des petites écoles que j'ai beaucoup étudiées, théosophie, roses-croix, essenianisme, martinisme, etc., et que j'ai groupées sous ce titre : « Les petites religions de Paris ». Cependant, après maintes expériences et réflexions personnelles, je reste persuadé, par ma longue collaboration aux cliniques d'hypnotisme, de magnétisme et de suggestion, par mes études de télépathie, la fréquentation des médiums, une mise en rapport constante depuis quinze ans avec les savants européens et américains préoccupés de psychisme, qu'il y a, sous les erreurs et les charlatanismes dont ces études sont opprimées, une forte part de vérité que l'humanité tout entière aurait bénéfice à connaître.

Pour désigner dans leur ensemble les prodiges du spiritisme et des sciences psychiques, tables éloquentes, extériorisation de la motricité ou de la sensibilité, voyance, psychométrie, hallucinations télépathiques, rêves réalisés, écriture automatique, suggestion mentale, dédoublement de la personnalité, divination, etc., j'emploie le terme général de « miracle moderne », parce que ces phénomènes renferment en effet le même élément merveilleux que le miracle d'autrefois, mais revêtent un aspect nouveau essentiellement contemporain en ce qu'ils sont examinés de plus près et que nous nous efforçons de les expliquer ou du moins de les classer parmi les autres faits psychologiques déjà connus.

***

Auguste Comte, quand il parle de l'origine mystique des connaissances, n'a jamais touché plus juste que pour les sciences appelées aujourd'hui psychiques et autrefois occultes. La sorcellerie qui fut déjà l'aïeule de la médecine est la mère de la psychologie expérimentale, mère jalouse à qui on n'est pas parvenu encore à reprendre sa fille.

Rien n'excite davantage l'imagination des hommes et surtout des femmes et ne fausse leur jugement

que « le phénomène psychique ». J'entends par phénomène psychique tel fait relevant de près ou de loin de ce que j'ai appelé synthétiquement « le miracle moderne ». Ce n'est point que le merveilleux réside là expressément; la vraie raison de ce délire est qu'un impérieux besoin de croire en quelque au-delà, tourmente le cœur du plus grand nombre et obscurcit leur raison. Or, ce besoin trouve en ces faits d'interprétation difficile un motif d'excitation plus encore que d'assouvissement. Du coup, à la vue de tant d'exagérations et de crédulité passionnée, les gens sérieux se sont dégoûtés. Ils ont nié *a priori* des choses souvent véridiques, mais qui faisaient déraisonner les cervelles échauffées; ou bien ils ont refusé opiniâtrément de s'en occuper. Tel est le vrai motif à la fois du discrédit et de la vogue de ces études.

Il n'importe. Malgré l'exaltation des fanatiques et les haussements d'épaules des sceptiques, « le phénomène psychique » n'en continua et n'en continue pas moins d'être un fait.

Aussi, de temps en temps, généralement à la fin de chaque siècle, quand ses faillites précédentes étaient oubliées, l'occultisme réapparaissait comme un diable pour enfants sort de sa boîte. Il avait un appui réel quoique contesté: le phénomène. Aussitôt les espoirs les plus effrénés s'y attachaient. Les charlatans faisaient leur affaire, puis le grand public s'écœurait et déçu se tournait vers d'autres jeux.

Nous venons d'assister à une forte crise d'engouement non seulement chez nous, mais en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Russie pour la Kabbale et le bouddhisme ésotérique. Elle n'est pas terminée, mais nous pouvons en faire le bilan. Les chefs de file, Péladan, Guaita, Eliphas Levy, Blavatsky sont déjà tombés dans l'oubli. Allan Kardec ne préoccupe guère que les fidèles d'ailleurs nombreux de son église. Mlle Couesdon elle-même n'est plus qu'une « étoile » délaissée par la faveur populaire.

Cependant les sectes se maintiennent; et (j'en suis ravi) le fond positif de l'occultisme — qui est le phénomène psychique et seulement cela — a pris de plus en plus d'importance et de créance. Le voici cette fois l'apanage de groupes réellement scientifiques ou de chercheurs individuels désintéressés et critiques. Ceux-ci peu à peu le décortiqueront de son écorce illusoire et de son faux prestige, en un mot le « désocculteront », pour le faire rentrer, comme les autres faits intérieurs, dans les cadres d'une psychologie plus large.

Le bénéfice immédiat sera une connaissance plus étendue de nous-mêmes; ce qui me semble but scientifique et moral le plus élevé. Nous pouvons espérer de pénétrer mieux notre nature, ses dessous, le tuf d'inconscience d'où jaillissent nos pensées et nos volitions, l'influence des milieux et des foules pour la création des individualités, la réaction de celles-ci, quand elles sont fortes, sur les ambiances, presque toujours passives; l'énigme des folies psychiques (obsessions, idées fixes, possessions) qui ne sont souvent que les désintégrations du moi dont le médium et le sujet hypnotique fournissent l'expérimentation et l'exemple; la possibilité de radouber les âmes faibles et fêlées par l'infusion d'une volonté extérieure et même la rectification de certains vices mentaux ou moraux; que sais-je encore ? les grands mystères de l'inspiration et de l'extase qui mettent en rapport dans le sanctuaire profond du moi avec l'Infini...

Un sceptique interroge:

« Ces essais sont avortés d'avance. Qu'est-il resté par exemple des jongleries de Cagliostro, du comte de Saint-Germain et de Mesmer? »

Il est resté, peut-on répondre, un des meilleurs trésors acquis par le XIXe siècle, le rudiment d'une science imprévue aux conséquences fécondes, la psychologie expérimentale. Et ce résultat n'est gagné que grâce à la carafe d'eau où Cagliostro faisait lire l'avenir par ses « colombes », grâce aux fils de fer aimantés de Mesmer! La réalité de ce magnétisme si déprécié s'est multipliée en hypnose, suggestion, somnambulisme provoqué, orthopédie mentale, — les mots importent peu. Seulement, à cause de l'imbécile routine, il a fallu un siècle pour que cette science nouvelle fût acceptée officiellement.

Cette fois le courant occultiste avant de s'éteindre nous aura laissé la télépathie, aujourd'hui à peu près universellement adoptée, et nous aura fait découvrir ce domaine inexploré de « l'inconscient en nous » qui n'explique pas tous les prodiges, mais en est certainement le théâtre. Un pas immense est accompli. Les choses seront allées plus vite qu'au siècle dernier parce que les psychologues et les savants (je parle de quelques-uns seulement, mais non des moindres) ont pris la question en mains.

* * *

Avant d'en venir à décrire et à analyser le phénomène psychique — ce qui pourra fournir le sujet de notre prochaine étude — il est bon de déblayer le terrain autour de lui et pour cela de jeter un coup d'œil critique sur l'occultisme qui l'a jusqu'ici accaparé.

L'occultisme avec sa philosophie grandiose et trouble, ses mystères exaltants et décevants, reparaît à toute époque d'inquiétude intellectuelle et nerveuse. Il est donc actuel, car Dieu sait si notre temps fut, est même encore un terrain bien préparé!

Il s'agirait de définir enfin l'occultisme clairement. Tâche ardue, car il échappe à toute analyse précise, étant multiple d'aspect et à la fois confus, obscur et brillant. Cependant nous pouvons dire sans nous égarer que « l'occultisme est une philosophie tenue secrète, généralement exprimée par des symboles, et qui demande, pour être achevée, l'enseignement oral d'un maître, nommé le plus souvent «gourou », d'après un vocable de l'Inde ». Celui-ci communique la part de tradition qui ne peut être écrite et guide dans les exercices psychophysiques, qui accompagnent et confirment cette métaphysique. La nécessité du « gourou » éclaire les dessous de l'occultisme qui est plus suggestion que persuasion.

Ce professeur joue un rôle intermédiaire entre l'hypnotiseur professionnel et le directeur catholique. « Je n'instruis pas, j'éveille ! » s'écrie le maître Sanus de Villiers s'adressant à Axel son disciple. Le gourou en effet « induit », si j'ose dire, son élève, lui communique sa façon de « vibrer » plus importante pour l'occultiste que la façon de penser, car elle l'implique et la commande. Cet « entraîneur » est indispensable, même chez les spirites qui n'admettent aucune règle traditionnelle. Si nous prenons comme exemple la « voyante de la rue Paradis », nous constatons qu'elle ne commença à prophétiser et à recevoir « l'effluence » du prétendu ange Gabriel qu'après avoir longtemps fréquenté une Mme Orsat qui parlait automatiquement et croyait, avant elle, être inspirée par la même personnalité céleste. Il en fut de même pour Mrs Pipers, la célèbre voyante américaine que le docteur Hodgson découvrit et que dans *Outre-mer* M. Paul Bourget fit connaître à la France. Elle ne commença à faire parler les morts et à deviner les pensées de ses consultants qu'après avoir rendu visite à un autre médium à qui elle prit, comme Mlle Couesdon, son « esprit guide ». Cette sorte de transmission des pouvoirs mystiques, cette ordination médiumnimique, si j'ose employer cette expression, est une loi générale dans le monde des occultistes et des psychistes. Elle nous renseigne d'ailleurs sur la qualité nerveuse et l'équilibre mental de ces gens-là et établit des liens analogiques du moins entre le médium et l'hystérique. Rien n'est plus contagieux en effet que l'hystérie sinon la médiumnité ! Il suffit d'avoir fréquenté la Salpêtrière ou la Charité pour savoir combien les crises nerveuses se communiquent de malade en malade aisément.

Le but de l'occultisme est de théoriser le merveilleux et de donner aux adeptes la preuve en quelque sorte sensible de ces théories par l'hallucination volontaire. Il serait trop long d'exposer ici sa métaphysique, d'autant que l'occultisme, je l'ai dit au début, est variable comme les écailles du serpent qui lui sert de symbole. Cette métaphysique est fascinante, c'est, en gros, un panthéisme idéaliste. Gagnant l'imagination, elle a toute chance de subjuguer les jeunes gens et les femmes. Elle a deux faces comme « Janus bifrons », l'une hébraïque, l'autre hindoue. Mais ce double visage n'a, je pense, qu'un seul cerveau. Sa conception du monde et du Divin mérite d'être esquissée, car elle jette une lumière sur l'état d'esprit de l'occultiste lui-même.

Pour celui-ci (qu'il s'en rapporte à la Kabbale ou aux Upanischado), Dieu, l'Esprit, la substance primitive d'où tout émane, est inconnaissable. C'est l'*Ain-Soph* du Zohar, le *Parabrahm* des philosophes Sankya. Cependant ce Dieu solitaire et infini se met à rêver, et son rêve peu à peu prend corps, devient le monde et les formes des êtres. Ce Dieu des occultistes est pareil au médium, au sensitif qui croit aussi, en rêvant, créer un monde et un univers. Il émane, il s'extériorise tout comme un sujet du colonel de Rochas. C'est un Dieu cataleptique. Voltaire avait raison de dire que si Dieu nous a fabriqués à son image, depuis nous le lui avons bien rendu. Les médiums ont cru rendre un grand hommage à Dieu en le faisant médium lui-même. Ain-Soph ou Parabrahm, dans un sommeil béatifique qui rappelle la « transe » des sujets ou la samadhi (l'extase) du Yoghi, enfante les personnalités et les choses. L'univers et nous-mêmes nous ne sommes qu'un songe de l'Absolu, Maya, une illusion. Il n'existe que cet Absolu. Mais l'univers et nous, nous n'en avons pas moins une réalité, une existence apparente. Cette réalité, cette existence objectives ne sont pas très différentes de la réalité, de l'existence subjective de nos rêves, et particulièrement des rêves de l'Initié qui est réintégré en l'Absolu. Nous pouvons renverser la proposition et dire que si le monde et les êtres n'ont pas plus de réalité qu'un songe, le songe a autant de réalité que le monde et les êtres. Ainsi l'occultisme, en ses principes, légitime toutes les fantasmagories et toutes les débauches de l'imagination et ne sépare plus le subjectif de l'objectif, ce qui est une des formes les plus douces et les plus poétiques de l'enfantillage et de la folie. Car l'enfant et le fou ont ceci de commun qu'ils confondent la réalité et leur rêve.

La méthode de l'occultisme est essentiellement poétique et orientale, car c'est l'*analogie* et l'*intuition* pour ceux qui commencent, et pour les rares qui sont allés jusqu'au bout de la doctrine, l'*extase* par laquelle l'homme se marie avec l'infini et n'a plus besoin d'apprendre puisqu'il voit et sait.

Aussi le raisonnement, la logique, l'induction, la déduction, l'expérience (telle du moins que nous la comprenons dans les sciences positives) seront rejetés par l'occultiste comme des moyens de connaissance vulgaires. L'enseignement se donnera par sym-

boles et allégories. C'est assez le procédé oriental qui instruit par des contes. La Kabbale est en effet un roman métaphysique à clef. Si vous lisez le livre de « la Grande » ou de « la Petite Assemblée », vous y verrez Dieu comparé à un homme avec des cheveux, une barbe, un nez, une bouche et tout le reste. De très longues discussions s'ouvrent sur le sens de la raie qui sépare les cheveux au-dessus de la tête et des poils de barbe. Il n'est pas jusqu'à la force génératrice qui ne soit étudiée de très près et interprétée avec tous les honneurs que lui doivent de vieux Kaldéens phallicistes. On dirait une sorte de rêverie écrite qui se développe avec une certaine cohésion comme le songe d'un sujet hypnotique bien conduit par son hypnotiseur. (Nous rappelons le gourou et son disciple.)

Ce panthéisme idéaliste dégénère vite en naturalisme. L'occultisme devient magie. D'après ce système la nature contient Dieu puisqu'elle en est l'extériorisation. Donc si j'écoute bien les sons, si je reproduis les couleurs, si je décalque la géométrie secrète d'après laquelle les formes ont été construites, c'est-à-dire si je pénètre l'essence des choses qui est nombre, signe et lumière, je pourrai remonter jusqu'aux sources de ces manifestations et leur commander par ma volonté. Dieu va jusqu'à nous en s'extériorisant dans la Nature, nous pouvons aller jusqu'à lui en suivant la même route. Le fond de cette théorie présuppose la passivité de la Cause des causes et la véritable divinisation de l'esprit et de la volonté de l'homme ; en effet, s'il était vrai, nous arriverions de la sorte à nous faire obéir par celui que le vulgaire appelle Dieu et par ses agents les anges et les élémentaux. Voilà pourquoi toute opération magique, à la fois matérialiste et superstitieuse, fut condamnée aussi bien chez les chrétiens que chez les juifs. La Kabbale fournit une quantité considérable de formules par lesquelles on évoque, on domestique et on renvoie les énergies naturelles dont les Grecs firent des dieux et que les occultistes appellent des démons, des anges, ou des élémentaux. Ainsi s'expliquent les grimoires avec leurs dessins, leurs peintures burlesques et leurs mots baroques.

Ces opérations supposent en plus l'existence d'un « autre monde » intermédiaire entre l'esprit et la nature et nécessitent la théorie d'un plan invisible appelé « le plan astral ». Voici comment :

Il y a deux parts dans les évocations : la part matérielle, encens, musique, costumes, pantacles (ou formes géométriques) et la part mystique qui est les noms divins susceptibles d'agir sur Dieu lui-même. Cette méthode est absolument la méthode des anciens sacerdotes égyptiens. Dieu atteint, surpris, accède à la volonté du magiste. Mais il est trop éloigné pour agir lui-même, il fait agir ses subordonnés dont nous avons parlé plus haut. Ceux-ci sont les forces occultes du monde, les architectes et les destructeurs de la matière, invisibles à l'œil, habitant un lieu intermédiaire entre l'Esprit pur noyé dans l'infini et la matière emprisonnée dans l'espace.

Mais ce n'est pas seulement l'effort imaginatif des métaphysiciens qui supposa « le plan astral », c'est surtout dans le phénomène psychique (pressentiment, rêves prémonitoires, divination, prophétisme, évocations, visions, etc.) qu'il faut trouver la source de cette habile invention de l'occultisme. Le « voyant », celui qui rêve tout éveillé et qui, par une puissance spéciale de l'imagination, « visualise » ses songes et les projette, hors de lui, en tableaux animés, se refuse à croire qu'il est la dupe de son imagination et à la fois l'auteur, l'acteur, le metteur en scène et le spectateur de la pièce qu'il se joue ; il suppose volontiers que ces images sont indépendantes de lui et qu'il en prend connaissance comme d'un monde nouveau, étranger aux autres hommes, mais où il a su par un privilège mystique pénétrer. Cette région fantomale, ce pays des visions à qui il donne une réalité objective ont été appelés, par l'occultisme médiéval, *le plan astral, la lumière astrale*. Ces mots ont fait fortune ; mais beaucoup les répètent sans en connaître le sens. Il est nécessaire d'expliquer ce que Paracelse et Cornélius Agrippa au moyen âge ont voulu signifier par ces termes dont Eléphas Levy, Mme Blavatsky, les théosophes et les mages nous ont depuis rebattu les oreilles...

Le voyant a cherché à légitimer sa vision, à lui enlever ce caractère hallucinatoire que sont prêts à lui donner non seulement le savant qui analyse ce phénomène psychique, mais aussi le vulgaire, pour cette raison bien simple et d'ailleurs médiocre qu'« il n'a pas vu ». Aussi a-t-il supposé pour les besoins de sa cause qu'il existait dans le monde un élément mixte, fluidique entre l'esprit latent, le dieu caché, incompréhensible, insondable et la matière lourde, sans initiative, sans pensée et pourtant mystérieusement menée de l'esprit (1). Ce lien essentiellement agissant, mouvant, subissant l'impulsion divine et l'imprimant à la matière, reçut le nom de « lumière astrale », à cause de cet étrange et spécial éclat que revêtent les visions et qui peut être assimilé à une lueur stellaire. Les occultistes admirent que cet élément était la radiation de la terre, où s'imprimeraient les pensées et les images, et qui roulerait dans son flot continu, à la fois, les reflets et les causes de

(1) Cette idée de la matière inintelligente et inerte est essentiellement antique et desuète. Nous savons bien aujourd'hui que la matière est inséparable de l'intelligence et du mouvement. Du coup l'hypothèse du corps astral et de ce que nous appelions « le médium plastique » tombe de soi.

tout ce que nous voyons dans le monde physique. La lumière astrale c'est le moment le plus subtil du rêve divin, la matière, le moment grossier et mort.

Un des aphorismes les plus connus de la philosophie occulte affirme que l'homme est comme l'univers. L'un est le microcosme, l'autre le macrocosme. Cette « astralité » existera donc chez l'homme aussi. Elle sommeillera chez la plupart des êtres, qui n'ont pas été éveillés à la vie supérieure, n'en ont pas pris conscience. D'après l'initié, c'est à la suite d'un assez grand nombre d'incarnations que ce sens sublime se manifeste et que le voile de l'invisible se déchire. Or le semblable connaît seul le semblable. L'homme qui a développé ses facultés astrales sera seul à plonger dans la lumière du monde. Il pourra y lire l'avenir et le passé qui y sont symboliquement inscrits. Il rencontrera même sur cet océan mystique la nef qui porte les âmes des morts et les esprits supérieurs que les chrétiens appellent les anges et les Indous les Dévas...

Naturellement une objection brutale heurte de front l'hypothèse de l'occultiste. Cette objection c'est : « Mais d'où vient que tant de voyants se trompent, que les prophéties s'accomplissent rarement, que les fantômes ont trompé ? Ce plan astral est donc le plan du mensonge ? » L'occultiste s'en tire en prenant un biais : « C'est que ce voyant n'était pas pur ; il a mal regardé, il n'avait pas appris à redresser les images ; dans le plan astral tout se mêle et s'entre-croise comme sur un palimpseste où plusieurs écritures seraient superposées. Il a peut-être aussi été déçu par quelque personnalité malicieuse de l'astral. » Tout cela ne sert qu'à déguiser cette vérité cruelle pour le mystique, et sur laquelle nous reviendrons à propos du phénomène psychique, que, malgré tous nos désirs et toutes nos hypothèses, nous ne sortons pas de notre propre mentalité consciente ou inconsciente. Là se joue le drame, le miracle — si miracle il y a — y éclòt et y éclate. La lumière astrale, le plan astral, le corps astral sont des expressions romanesques, ambitieuses, erronément objectives, pour exprimer le rêve à l'état éveillé et l'extériorisation des images mentales.

Si l'occultiste se contentait de donner un aliment et une consolation aux rêveurs, il resterait presque innocent, je dis « presque » parce que c'est déjà une faute que de permettre aux malades de se complaire dans leurs maladies. Le malheur c'est que les petites sectes ésotériques modernes s'efforcent d'hypnotiser et d'hystériser les curieux et surtout les curieuses qui vont à elles. Il faut à tout prix que « le client » voie quelque chose.... Cet imprudent, victime de tactiques spéciales, finit par détruire son équilibre nerveux et augmente le nombre des cerveaux détraqués et des visionnaires.

L'instinct de se cacher accompagne toujours le sentiment d'une faute ou d'une faiblesse. Aussi le secret qu'elles exigent achève de discréditer les sciences occultes en les classant parmi les monstres de musée et les curiosités de bibliothèque. Chaque secte, théosophes, roses-croix, ou autres, possède sa section ésotérique, et ses enseignements réservés. Il faut être bien naïf pour donner dans ce panneau. Les travaux d'une psychologie profonde doivent profiter à tous ; ils s'accomplissent au grand jour, dans les hôpitaux, dans les laboratoires, dans les chambres — mystérieuses seulement parce que l'atmosphère en est pure et pensive, — où un Pasteur découvre, par exemple, la loi des ferments. Je l'ai déjà écrit, mais il est bon d'y revenir : « Tirer les vieilles épées rouillées, s'ajuster les masques désuets et suants du carnaval, répéter des formules incomprises et des rites sans vie, ne peut mener à rien ; car ce ne serait pas la peine de renoncer aux pompes des religions qui, elles du moins, renferment une splendide esthétique, pour s'enthousiasmer d'une farce et s'affubler d'une mascarade. On n'y peut que se ridiculiser soi-même, affaiblir son esprit et perdre le respect de la vérité qui a besoin d'être nue. Nos sociétés initiatiques modernes n'ont d'ailleurs été instituées que pour créer un petit budget à leurs chefs en exploitant le goût du merveilleux chez la foule. Le « client » s'éblouit d'une cérémonie où plane l'ombre des simagrées de Cagliostro et il paie les frais de la séance. Il n'y a de clair que l'argent sonnant. »

D'autres raisons expliquent le mystère dont s'enveloppent les sociétés occultes. Le gnosticisme impur et le phallicisme antique trouvent un dernier abri dans ces doctrines secrètes. C'est un souffle de paganisme venu d'Asie que nous retrouvons déjà chez les Templiers ; il embrasa les sabbats du moyen âge et plus tard éclaboussa d'ordure et de sang les messes noires de l'abbé Guibourg. Le phallicisme en Asie s'avoue publiquement ; mais en l'Occident chrétien il dut prendre un aspect voilé et symbolique. Qui ne s'effraierait chez nous de ce culte du Shiva Lingham qui, dans l'Inde par exemple, — je ne cessai de m'en étonner, malgré la fréquence du fait, — rassemble autour d'une pierre obscène les hommages non seulement des prêtres et des sages mais des plus pudiques femmes ? En Europe, l'érotisme sacré réclame, pour être admis par un disciple même obéissant, une préparation assez longue et une initiation graduée avec serments. Eux-mêmes les Kabbalistes de Jérusalem, quand je les visitai, mirent une certaine lenteur et sentirent quelque gêne à m'avouer que le fond de leur doctrine est l'union physique...

Le célèbre Oliphant, disciple de « Harris le Ressuscité », avait fondé récemment une secte mystique

dont quelques adeptes survivent encore aujourd'hui en Syrie, non loin de Caïpha, près du Mont Carmel. Son rite principal qui fut ébruité est inexprimable à cause de son obscénité. Il place le Saint-Esprit là où nous mettons plutôt la brute, hélas! inséparable de l'homme. Le livre de *Sympneumata*, écrit par Oliphant, glorifie cette anomalie érotique proclamée par lui sacrée. J'ai pour ma part connu à Lyon un occultiste des plus doctes qui avait fait tourner la télépathie en pratiques dégoûtantes. Il avait ainsi pourri maintes familles et plusieurs cloîtres. Tout cela était enveloppé d'une religiosité très sincère et ses moyens de régénération et d'initiation, impossibles à détailler, étaient extraits d'un commentaire kabbalistique du « Cantique des Cantiques ».

Je sais bien d'autres « petites religions » qui se recrutent en plein Paris avec la discrétion la plus experte et fuient la lumière. Elles accumulent pour l'adepte les serments du silence et promettent les pouvoirs psychiques les plus élevés. Elles prétendent toutes se ramifier à l'Égypte, à l'Inde ou aux anciens roses-croix et recevoir leur doctrine de maîtres sublimes et inconnus. En somme, leur avoir de connaissances se réduit à quelques manuscrits plus ou moins modernes, à des « memtrams » (prières rythmées qui n'ont de valeur magiques que chantées sur le vrai ton) soit grecs, hébraïques ou hindous et des images géométriques colorées — symboles philosophiques et instruments d'hypnotisme. Je publierai un jour les cahiers ésotériques d'une de ces sectes et l'on sera étonné par cet amalgame de documents scientifiques tronqués, de vieilles superstitions, de mathématiques baroques et de procédés hypno-suggestifs! Tel est le trésor auquel aspirent, de toute leur âme et de toute leur bourse, des naïfs avides de devenir fous. Généralement à ces mirifiques secrets s'ajoutent quelques conseils sur les exercices de l'haleine, pratiqués par les yoghis et les fakirs. Ces exercices que l'Inde appelle *pranayama* et qui consistent à s'empoisonner en gardant le plus longtemps possible l'acide carbonique dans les poumons, conduisent généralement à des troubles mentaux et à des maladies de cœur, mais ils prédisposent à l'hallucination, ce qui est l'important pour l'occultiste...

* * *

Les choses que je révèle ici sont fort peu connues et mériteraient pourtant de l'être. Il est nécessaire pour la salubrité des âmes que les sciences psychiques ne soient plus laissées en fief à ces charlatans éhontés et dangereux.

On poursuit les débitants de marchandises frelatées, ceux qui intoxiquent le corps. Les empoisonneurs de l'âme mériteraient un châtiment plus sévère encore. Que j'en ai connu des investigateurs du mystère tombés victimes des méthodes déplorables de l'occultisme, y perdant la raison et même la vie! Ce fut le cas de maintes belles intelligences totalement dissoutes en ces ivresses, de Stanislas de Guacta, du poète Édouard Dubus, de Montière et de combien d'autres que par discrétion je ne veux nommer, mais que la littérature, la philosophie ou l'art n'ont pas oubliés. Exemples tout récents et que nous eûmes sous les yeux. L'attrait de ces études est si grand qu'on en oublie les dangers inévitables si on s'y livre sans prudence, et sans cet esprit scientifique qui ne mêle jamais la passion aux expériences et les regarde en témoin. Les charlatans ne sont pas seuls responsables de ces naufrages; l'indifférence et la prudence égoïste de trop de philosophes et de savants devant le problème psychique sont presque aussi coupables. Victor Hugo l'a proclamé avec une justesse et une force qui me font un devoir de le citer.

« Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, convulsionnaires, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinées au point de vue de la réalité...

« Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront et les imbéciles aussi. Pas de milieu, la science ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine. Où Laplace se récuse, Cagliostro paraît. »

Le poète a parlé, cette fois, en observateur profond.

Notre tâche est donc bonne.

Nous nous efforcerons prochainement d'examiner en lui-même le phénomène psychique, c'est-à-dire les divers faits supposés merveilleux qu'énumère Victor Hugo et quelques autres. Je n'omettrai pas le fakirisme que j'ai observé *de visu* dans l'Inde. Il y a là de quoi s'étonner, s'intéresser et réfléchir longtemps. Nous étudierons ensuite les personnalités qui produisent ces prodiges et que l'on a appelées récemment de ce nom mal choisi de « médiums ». Nous nous essaierons à pénétrer dans leur mentalité et à élucider le mystère de leur organisation qui nous fera comprendre leurs étranges privilèges. Enfin nous examinerons les théories diverses qui tâchent d'expliquer le « miracle moderne »; nous les discuterons et nous verrons s'il est possible, sinon de trouver au phénomène psychique, envisagé sous ses aspects les plus divers, des origines naturelles et claires, du moins de suivre son évolution et de l'analyser comme tout autre phénomène mental. Les difficultés d'un tel travail tenté pour la première fois serviront peut-être d'excuse à ses imperfections.

Et que ceux qui aiment l'occultisme pour ses contes de fées ne soient pas désenchantés par cette enquête précise. Il y a beaucoup plus de merveilles dans la vérité que dans l'illusion et le mensonge. C'est bien le cas de le dire ici.

JULES BOIS.

UN MAITRE DE LA CHRONIQUE

Henri Fouquier.

C'était au coin d'un des premiers feux de l'arrière-saison, il y a quelques semaines seulement. Une amie très fière, d'une qualité d'âme joliment élégante et d'un goût assuré, me citait une chronique de Fouquier, parue le matin même, — une des dernières qu'il publia. Une fois encore, cet infatigable ouvriers de lettres venait de traiter les rapports entre les sexes, tels qu'on est assez disposé à les comprendre aujourd'hui. Sur le canevas très délicat de ses idées, il brodait à nouveau selon l'écheveau de soie, qui se présentait à son caprice, dans la grande corbeille où s'entassaient pêle-mêle des souvenirs, des paradoxes et des pensées. Comme je me laissais aller à quelque maussaderie, en entendant cette amie me vanter, après tant d'autres, le charme de ces chroniques, elle secoua avec grâce sa petite tête, très fine, qui s'en tenait à son jugement :

« Vous avez tort, me dit-elle, d'être si sévère à l'égard de Fouquier. Je ne suis pas un littérateur, moi, mais je vous assure que ses chroniques m'intéressent toujours, ou presque. Lorsqu'un grand événement survient, dans l'existence que nous côtoyons ou dans un monde supérieur à cette vie commune, si je ne trouvais pas les deux colonnes de son article, sur le sujet du jour, il me semble qu'il me manquerait quelque chose. Je ne comprendrais certainement pas aussi facilement pourquoi, à de certaines heures, il convient de célébrer, comme de grandes dates, ces mariages, — qui ne sont pas de notre monde, — ces noces d'or avec sa science, d'un Pasteur ou d'un Berthelot... Je l'aime de me fournir des idées de bonne compagnie, pour les salons où l'on ne peut causer chiffons. Je lui suis reconnaissante de m'envelopper d'un peu de pitié les drames, que les faits divers racontent si sèchement. Il est des morts qui valent bien un peu de philosophie autour d'elles... »

Je sentais qu'elle voulait en venir à exprimer la raison suprême de son amitié envers cet écrivain :

« Tenez, mon ami, je l'aime surtout de si bien parler de l'amour. Qu'à même ce sentiment, il taille donc un beau rôle aux femmes ! Vous savez si je suis à peine féministe. Eh bien ! Fouquier l'est aussi peu que moi. Il l'est, à ma façon, que je crois la bonne, non par vanité, mais parce qu'elle répond à un idéal de simplicité, de modération et de justice. Il ne demande pas beaucoup de droits pour la femme, Seulement que, dans l'amour, l'homme promette un peu moins avant, de tenir un peu plus après. Personne n'a osé comme lui, dans ce monde fiévreux, avide de nouveautés et de paradoxes qu'est le journalisme contemporain, reprendre ces idées du sens commun. Il leur a donné un tour d'élégance et de grâce qui peut les mener très avant... Voyez-vous, c'est tout au fond de ma pensée, si je cherche bien, la cause de mon goût pour le talent de Fouquier...

I

Je ne croyais guère alors que j'éprouverais bientôt quelque remords, pour avoir souri, ce jour-là, en entendant les derniers mots de mon amie, si fidèle à ses affections littéraires. Ce fut cependant le sentiment auquel je cédai, lorsque j'appris sa mort. Je pensai que c'était fini de trouver, en dépliant le journal, — les journaux, il faudrait dire, — cette page quotidienne de philosophie facile et douce, qu'il inscrivait en marge de chaque événement. Je songeai au vide que laissait sa mort, car sur tous les mondes il exerçait une large influence, même sur ceux où on ne lisait plus ses articles, à force de les avoir lus. On connaissait si bien leur tenue gracieuse et littéraire par avance ; on savait si bien que, selon le cas, il expliquerait ou il pardonnerait, qu'on prenait une teinte d'indulgence soi-même, rien qu'à trouver son nom au bas d'une colonne.

Il s'était ainsi fait une réputation très personnelle, de cette bonté qu'il témoignait sans lassitude, qu'il appliquait surtout à l'amour. C'est ainsi qu'un très grand nombre de sensibilités féminines lui étaient reconnaissantes de si bien comprendre cette passion. Au regard de ces personnes sentimentales, il n'eût pas eu tout le talent qui le caractérisait, que cependant elles lui eussent témoigné une même sympathie. Mais c'est pure méchanceté envers les femmes, que de dire ces choses. Car je crois bien, après tout, que si Fouquier n'avait possédé un tel talent, il n'eût pas su parler de l'amour avec tant de bonne grâce légère et une mélancolie d'aussi bon goût.

Il était cependant de Marseille. Les nécrologies nous ont indiqué ce détail de sa biographie. Vraiment, sans ce rappel à notre souvenir, nous aurions été bien près de l'oublier. Car ce Phocéen n'avait pas l'âme du Midi — ou, tout au moins, de ce Midi dont il ne devait aimer que les belles plages d'or fin, le soleil plus large et plus pur et les oliviers aux feuillages d'argent, qui se dessinent nettement sur le ciel

plus bleu. Ce fut néanmoins, — quoi qu'on en puisse penser, — dans ce pays qu'il vint au monde, vers 1838, à l'époque où les petits enfants jouaient à la garde nationale, où les parents apprenaient la haute école du libéralisme.

Sans doute, ce fut d'être né en un temps aussi héroïque qu'il garda, toute son existence, un goût mal servi de la politique. Il paraissait cependant appartenir, par sa situation, à la race de ceux qui n'ont pas besoin d'elle pour vivre, — sa famille n'avait assez de fortune pour satisfaire ses goûts distingués, — ni pour se répandre dans le monde, car dès ses vingt-quatre ans, on pouvait fonder quelque espérance sur ce jeune homme, qui trouvait en lui la confiance d'entreprendre, à cet âge, une série de conférences, plus même, de leçons sur les peintres italiens de la Renaissance. Il convient même d'ajouter que ce cours s'ouvrait à Genève...

Il avait commencé par enseigner l'art. Il visita ensuite les grands musées du monde, en particulier ceux de l'Espagne et de l'Italie. Mais cela se passait encore assez volontiers ainsi, en ces temps où l'on était encore quelque peu romantique, tant les jeunes gens mêlent toujours aux préférences du lendemain celles de la veille. Sa grande affaire paraissait alors de voyager, dans ces pays romanesques, comme un grand seigneur, nonchalant, un peu sceptique ou tout au moins impertinent, qui aurait appris à vivre dans les poésies de Musset.

Cette éducation qu'il s'était donnée à lui-même le mena très loin dans une certaine voie. Par désœuvrement peut-être, par goût du pittoresque certainement, pour tâcher de combler son ennui et de mettre une passion dans son existence, il accepta de faire partie de l'expédition de Garibaldi, à laquelle rien ne le forçait à prendre part. Correspondant de journaux parisiens, il fit comme ceux qui le précédaient et surtout comme ceux qui le suivirent. Il participa à l'action et combattit. C'était cependant la plus mauvaise idée possible pour un reporter, car depuis Stendhal — voyez la description de Waterloo dans la *Chartreuse* — on sait que l'exactitude générale d'une description de bataille, faite par un combattant, laisse fort à désirer.

Mais ce n'eût encore rien été si dans l'occurrence il se fût seulement montré un médiocre journaliste. On peut être très bon écrivain et manquer du « faire » spécial à cette honorable corporation. Le plus terrible, ce fut que lorsque Fouquier revint à Paris, rentra aux journaux auxquels il collaborait avant son départ, à la *Presse*, au *Courrier du Dimanche*, à l'*Avenir National*, il avait un prestige politique, celui d'être l'un des petits géants de cette épopée très méridionale des chemises rouges. Pour l'heure où « le tyran » tomberait, il était tout désigné aux faveurs reconnaissantes du gouvernement. C'est ainsi qu'en 1871, il fut envoyé comme commissaire dans sa ville natale, où il poussa le dévouement civique jusqu'à fonder un journal, *la Vraie République*.

Fouquier n'a peut-être jamais écrit ses mémoires. En tous les cas, nous les ignorons. D'autre part, il était trop discret pour jamais faire un article avec les souvenirs de sa petite patrie. Cependant, s'il a pu parler quelque part de sa « fière et heureuse » jeunesse, je suis convaincu qu'en l'ornant ainsi d'épithètes homériques, il ne songeait pas du tout à ce temps de sa vie. Son élégance naturelle dut y souffrir de la façon dont ses compatriotes comprenaient « la vie publique ». Marseille, comme Paris, s'offrait alors une Commune. Mais celle-ci était une Commune pour rire, une Commune à l'instar, une Commune de pacotille, où il y avait peut-être autant d'instinct cruel, moins d'intelligence et certainement plus de vociférations encore si possible... Casimir-Perier, pour le dédommager, l'appela à la direction de la presse, qu'il devait abandonner, en 1873.

II

Ainsi finit la carrière politique d'un esprit qui valait mieux qu'elle. L'aima-t-il? On ne saurait trop le dire. On serait presque tenté de l'admettre, en songeant qu'à plusieurs reprises, par la suite, il essaya d'être élu député et qu'il y réussit même, une fois. Mais j'ai toujours cru, lorsque Fouquier se présentait ainsi, qu'il voulait alors renouveler la documentation de ses articles, peut-être aussi s'accorder à lui-même plus de temps pour travailler. Je jurerais, sans le savoir par aucun endroit, que nous devons au mauvais député de Barcelonnette, entre 1889 et 1893, quelques-unes parmi les meilleures chroniques qu'il donna, à cette époque.

Et cependant, depuis qu'il avait cessé d'être fonctionnaire, il en avait écrit un nombre considérable. Ce fut certainement une des plus prodigieuses activités de ce temps, un des labeurs, à certains égards, les plus admirables. Il demeure le répertoire le plus complet de sa génération et pour les écoles futures du journalisme, — que son scepticisme accueillait sans y croire, pour faire plaisir au monde et se donner à lui-même la raison d'une chronique, — je verrais assez facilement un *Selectæ* de ses articles. Je crois bien mieux qu'il pourrait convenir qu'on les répandît plus encore, au delà des personnes qui ont du goût pour cette profession. Aux jeunes gens qui se destinent à la littérature, on pourrait montrer ces mêmes pages, comme l'Ilote de l'antiquité ou quelque chose d'approchant. L'un d'eux, — guère de plus, je ne me fais pas d'illusion, — verrait peut-être comme l'on gâche un très beau talent à le ré-

véler par petits paquets, à l'usage d'une feuille qui germe un matin, aux arbres du boulevard et qui tombe avec la saison, c'est-à-dire le soir même du jour où elle poussa.

Par quelques essais, qu'il publia dans les revues — ici même dans cette maison hospitalière — on put se rendre compte de ce que les bonnes lettres perdaient d'or pur à ce monnayage d'un tempérament très riche et très délicat. Je me souviens d'une étude qui parut ici même sur Barrès, le Barrès du *Jardin de Bérénice*, où se trouvaient notées trois des inclinations favorites de cet écrivain : un certain goût de ce très bon esprit pour la Grèce, la saveur renanienne dont il embaumait et puis cette passion de la politique, qui se mêlait presque sacrilègement aux amours de la petite Bérénice... Or, s'il est vrai, comme je tendrais à le croire, qu'un essayiste révèle le plus souvent ses préférences par le choix des qualités qu'il fait, dans l'œuvre d'un écrivain, nous trouvons là la nuance de l'artiste délicieux qu'aurait pu se montrer Henry Fouquier, s'il n'avait pas sacrifié à l'actualité, ainsi qu'il le fit...

Qualis artifex pereo!... peut-être pensait-il parfois ainsi. Peut-être aussi lorsqu'on le voyait passer sur le boulevard, vers le soir, un peu de tristesse dans son sourire, l'ombre d'une amertume dans le dessin de la bouche et dans ces yeux très beaux, qui brillaient derrière son lorgnon, avec une sorte de lassitude, peut-être pensait-il à tout ceci. Il allait d'un pas un peu majestueux, l'allure d'un grand-duc qui aurait eu des malheurs, — un grand-duc, sans le bel amusement dans l'apparence de cet autre seigneur de la littérature, le grand-duc Valdagne.

Mais, après tout, je puis me tromper. Il se peut fort bien qu'il n'ait jamais éprouvé de tels regrets et que cette carrière de chroniqueur, telle qu'il l'aimait, ait été, à ce Renan du journalisme, la seule qui lui convînt réellement. Il lui fallait peut-être cette forme de la chronique, pour qu'il eût toute sa valeur. Son intelligence était de même métal que celles de Lemaître, de Bourget, de France et de Barrès, avec plus d'alliage sans doute et l'usure d'une circulation plus fréquente. Mais à bien regarder, je ne crois pas me tromper en la jugeant ainsi et en pensant que Fouquier dut faire tenir dans sa chronique, parfois plus qu'un article, l'esquisse nonchalante d'un essai, le plan d'un soldat, la combinaison d'un lettré. On croyait souvent, en le lisant, reprendre quelque chapitre de Montaigne, annoté par un Garibaldien.

III

Au delà de ces dons littéraires, il avait encore la plus étonnante compréhension peut-être de ce temps Son ironie, qui soulignait les défauts et les travers d'une pensée, ne l'empêchait jamais de la comprendre. Il possédait de plus, ce qui est assez rare aujourd'hui dans tous les mondes et en particulier dans le journalisme, le sens du respect qui convient lorsqu'on traite certaines questions. Il parlait de tout comme il sut parler de l'amour, avec une tendresse qui plaisait, souple et hardie tout à la fois.

Sa grande passion fut peut-être bien la vie. Il se plut à la suivre en ses métamorphoses, à noter ses merveilles. « Il me semble, écrivait-il, qu'on pense mieux à penser tout haut, comme nous le faisons, et qu'on vit double, qu'on éprouve deux fois les sentiments qui nous viennent des choses et des événements lorsqu'on en entretient le public qui veut bien nous lire. » Il préféra le théâtre, dans les lettres, qui est, au dire de bien des gens, la représentation la plus fidèle. Pour sauver, cependant, ce goût de romanesque qui était en lui, il aima surtout l'opéra.

« Il paraît d'ailleurs, écrivait-il, qu'un homme qui avoue avoir pris du plaisir à entendre le *Trouvère* se décerne, par cela seul, un brevet d'ignorance et d'incapacité musicales. Ceci m'est tout à fait égal. J'ai le grand bonheur de n'être pas un savant en musique. Théories, technique, écoles et modes me sont complètement indifférentes. La musique n'est pour moi qu'une sensation que je ne raisonne pas. Au théâtre de musique, je ne suis qu'un simple voluptueux qui ne cherche que son plaisir. Il se peut même que le plaisir que j'ai trouvé à certaines œuvres de Verdi tienne, pour beaucoup, à ma disposition d'esprit. La joie n'en fut que plus profonde. J'avais, alors, moins de vingt ans, et j'habitais ma chère ville de Marseille. Paris, où j'avais été élevé, m'avait mis dans l'esprit, pour mon malheur peut-être, le goût passionné des arts et des choses de l'intelligence. C'est par le théâtre que j'essayais de le satisfaire et je puis dire que, pendant un assez long temps, toute ma vie se concentra sur les choses de la scène. »

Il fit ainsi le tour des choses et des idées, avec cette sorte de finesse aristocratique qui lui était particulière ; il en revint à s'apercevoir, comme un simple poète, qu'il n'y a vraiment que deux grandes choses ici-bas : l'Amour et la Mort. Au fond, Fouquier fut le lyrique de nos quotidiens les plus importants et ce fut surtout de ces grands sentiments qu'il parla, comme il convenait. Il n'avait pas de ces philosophies qui bouleversent les conceptions humaines, mais il savait commenter doucement ces heures tragiques de notre destinée, où se dessine le grand geste de la vie. Ce fut pour cela sans doute qu'il posséda à la fois l'indulgence et l'ironie, ce qui est bien, au fond, le même sentiment, lorsqu'on y réfléchit. Il évita de la sorte la colère sacrée que réservent généralement les lettrés aux journalistes, et dans ce public qui le sui-

vait, moins terrible que les artistes, il sut se créer cette cour idéale que rêvent parfois les écrivains dans leur songe grandiose et sentimental : toutes les femmes étaient de son parti. Cela suffira sans doute pour prolonger un peu de temps son renom, qu'il n'est plus rien aujourd'hui pour assurer. C'est le sort mélancolique des chroniqueurs, de ceux qui acceptent de tracer ainsi incessamment des pages, et qui savent cependant qu'autant en emporte le vent. Pour quelques années au moins, on gardera de la sorte son souvenir, avec un peu de tendresse et d'élégance. Dans ce monde, toujours si peu assuré du lendemain, c'est déjà un grand bonheur que ce sort romanesque, de vivre dans la gracieuse souvenance des femmes qui vous ont lu...

GEORGES GRAPPE.

L'ART D'UTILISER SON PRÉNOM

Le lendemain d'une grande discussion à la Chambre, ouvrez, s'il vous plaît, le *Journal officiel*. Vous êtes curieux, je le suppose du moins, de savoir pour qui, du gouvernement ou de l'opposition, votre député s'est prononcé. Vous le cherchez dans la liste, par ordre alphabétique, de ceux qui ont donné leur voix au ministère : vous ne l'y trouvez pas. Il a donc joué un mauvais tour au gouvernement et voté pour l'opposition? Vous le cherchez parmi les opposants et vous ne le trouvez pas. Il s'est donc abstenu, ne sachant se décider ou craignant de se compromettre? Eh bien, il ne figure pas dans la liste des abstenants. Etait-il en congé? Pas plus! Retenu à la Commission du budget? Encore moins. Aurait-il été frappé d'exclusion temporaire? C'est cependant un homme calme, doux, de mœurs paisibles... Rassurez-vous, il ne l'a pas été, le *Journal officiel* le dirait et il ne le dit point. Pour le coup, vous avez épuisé toutes les divisions dans lesquelles cet infaillible recueil classe nos cinq cent quatre-vingt-un législateurs. Qu'est devenu le vôtre? Est-il donc perdu? Est-il donc égaré? Ne vous émotionnez pas : on va vous le retrouver...

Reprenez votre course à travers les colonnes de l'*Officiel* et cherchez à la place alphabétique du prénom de votre député. Cette fois, le voici. Vous le trouvez dans une des catégories que vous aviez parcourues. Ce prénom, joint au nom de famille par un trait qui les unit, fait à votre élu comme une dénomination nouvelle et détermine sa place alphabétique dans la liste de nos représentants. Il n'en est pas de la sorte d'ailleurs pour tous les députés, mais seulement pour un certain nombre d'entre eux qui l'ont formellement demandé.

C'est ainsi qu'au *Journal officiel* ou dans la « Liste par ordre alphabétique de Messieurs les députés et de Messieurs les sénateurs, avec l'indication de leurs adresses », publication également officielle, tandis que la plupart des membres du Parlement sont inscrits à l'endroit indiqué par leur nom de famille, vous trouverez au contraire à la lettre A., M. Abel-Bernard, M. Albert-Poulain et M. Anthyme-Ménard; au C, M. Charles-Bos, M. Charles-Gras et M. Charles-Dupuy, aujourd'hui sénateur, trois membres sans doute de la grande famille Charles, que l'on ne savait pas si cousins (1); à la lettre E, M. Émile-Chauvin; à la lettre F, M. Fernand-Brun; au G, M. Gabriel-Denis; au J, M. Jules-Legrand. M. Louis-Blanc est inscrit à la lettre L, M. Maurice-Faure à la lettre M; M. Odilon-Barrot est à l'O et, à la lettre P, figurent MM. Paul-Faure, Paulin-Méry et Pierre-Richard. Enfin, c'est à la lettre S, que vous rencontrerez M. Stanislas-Ferrand, introuvable pour ceux des électeurs qui auraient l'habitude de prononcer « Estanislas ».

Quelle est la cause de cette mode nouvelle? Fantaisie, dira-t-on peut-être. Mais la fantaisie n'est qu'un mot, tout comme le hasard. Comme toutes choses, la fantaisie elle-même a des motifs, un mobile, une origine. Il n'est pas très difficile de les découvrir en ce cas.

L'origine de celle-ci me paraît quasi-historique. Un décret autorisa jadis la famille Perier, les descendants de Casimir Perier à transformer en un nom le prénom du célèbre ministre et à devenir la famille Casimir-Perier. Seulement, il y avait de bonnes raisons pour conserver, dans la descendance du président du Conseil de 1832, le double nom, devenu illustre, sous lequel ses contemporains l'avaient connu. Pour beaucoup des membres du Parlement énumérés plus haut, les motifs paraissent infiniment moins décisifs : ils sont difficiles à trouver, peut-être quelquefois parce qu'il n'y en a point. Mais on s'en passe. J'ai dit aussi que, pour Casimir-Perier, il était intervenu un décret : pour les autres, il n'y en a point, et l'on s'en passe aussi.

Il ne faudrait pas croire, du reste, que les parlementaires se plaisent seuls à modifier de la sorte leur dénomination familiale. Littérateurs, artistes, savants même et rentiers distingués, tout le monde s'y met un peu. Des hommes d'infiniment d'esprit ne s'y refusent point : je crois bien que c'est ainsi que s'est formé le nom dont l'aimable et ingénieux collaborateur de la *Revue Bleue*, M. J. Ernest-Charles, signe ses articles. Il faut cependant reconnaître que les

1 M. Charles-Dupuy est maintenant dans la « Liste officielle » remplacé comme membre de cette « famille », par M. Charles-Chabert, député de la Drôme.

hommes politiques pratiquent surtout cette coutume nouvelle, — en considération sans doute de ses origines.

En réalité, pour ceux qui maintenant, et sans motif connu, se livrent à cette légère transformation de leur état civil, il s'agit de se créer une personnalité plus accusée, une individualité plus à part. On veut être moins confondu avec tous ceux du même nom. Le prénom y sert d'habitude et pour chacun de nous. Mais combien mieux, lorsque, lié par un trait d'union et attaché au nom, il crée à l'ingénieux mortel qui a eu cette idée, une dénomination que celui-ci ne partage plus avec personne ! Remarquez que plusieurs des noms que j'ai cités sont fort répandus : réunis, comme je l'ai indiqué, au prénom, ils composent au contraire des dénominations dont chacune sépare son porteur de tous ses homonymes, — fussent-ils de sa famille. Il peut être gênant, lorsqu'on aspire à jouer un rôle considérable dans le monde, de s'appeler simplement, par exemple, M. Bernard : qui vous distinguera de la foule des Bernard ? Mais vous avez un prénom... Heureux s'il n'est pas vulgaire. s'il est de forme élégante. Supposons Florentin. Vous l'unissez d'un trait à votre nom et vous voici M. Florentin-Bernard — avec un trait d'union. Maintenant, vous avez bien un autre prénom. Tout le monde ou à peu près en a plusieurs à sa disposition. Vous vous appelez pour le moins Georges-Florentin... Et vous voici M. Georges Florentin-Bernard, — avec une individualité mieux déterminée, plus accentuée, un nom que l'on remarquera, que l'on retiendra et qui ne vous sera plus une difficulté pour sortir du rang. Vous n'appartenez plus à l'innombrable tribu des Bernard : vous êtes de la famille Florentin-Bernard. Vous la constituez même pour le moment à vous tout seul. M. Florentin-Bernard — avec un trait d'union — c'est vous, tandis que M. Bernard, c'était vous, mais avec quelques milliers d'autres. Vous voici avec une personnalité nettement accusée, bien à vous. Vous voici la tige d'une famille nouvelle, qui gardera le nom que vous vous êtes fait, famille que vous vous plaisez d'avance à croire — puisqu'elle est sortie de vous — distinguée, remarquable, même plus distinguée, plus remarquable, plus illustre que l'autre, que votre ancienne famille. Il est vrai qu'il vous reste à la lancer dans cette voie, à lui donner au moins le commencement de l'illustration que vous rêvez pour elle, — à quoi la modification de votre nom ne suffit pas absolument.

J'ai dit que, dans le monde artistique et littéraire, on opérait volontiers, lorsque l'occasion s'en présente, quelques transformations de la même espèce. Signalons-en une, vraiment assez curieuse. Certains prénoms semblent seuls s'y prêter jusqu'à présent, mais on étendra la chose à d'autres. Supposez qu'un monsieur s'appelle Joseph Durand. Il écrira d'abord Josef, par un f, au lieu de Joseph : cette orthographe donne au prénom une apparence exotique, par conséquent distinguée. Maintenant, — suivez avec soin ce travail, car la trame en est délicate, — il n'est point défendu, n'est-ce pas ? d'écrire son nom en abrégé, par conséquent Jef. Bien : continuons. Faites descendre sur la ligne ces deux lettres « ef », que vous avez d'abord, à cause de l'abréviation, écrites au-dessus et réunissez-les à l'initiale du prénom : au lieu de Joseph, vous avez alors Jef. Réunissez ce petit vocable au nom de famille par le trait d'union si utile en ces circonstances — et vous vous nommez Jef-Durand. Mettez devant votre autre prénom, René, je suppose, et vous voici M. René Jef-Durand. C'est plus joli que M. Joseph Durand.

On voit la recette. Si vous vous appeliez Georges Durand, vous pourriez, par une transformation à peu près analogue, devenir M. René Geo-Durand.

Ce n'est pas d'ailleurs tout à fait de notre temps que l'on a commencé à jouer de son prénom ou, si vous le préférez, à en user savamment. La génération du commencement du dernier siècle nous avait précédés en cette voie. Seulement, elle s'y prenait d'une autre façon. Dans ce temps-là, on faisait volontiers précéder certains prénoms du mot « Saint ». Albin s'appelait Saint-Albin ; Charles, Saint-Charles ; Hilaire, Saint-Hilaire. On se nommait Saint-Ange et Sainte-Marie. Puis, fréquemment, on faisait alors passer le prénom après le nom, ce qui donnait à la désignation tout entière quelque apparence aristocratique. C'est à cet usage que nous avons dû, je pense, les Marco-Saint-Hilaire, Rosseeuw-Saint-Hilaire, Geoffroy-Saint-Hilaire et même l'ami du premier président de la République et le traducteur d'Aristote, le vénérable M. Barthélemy-Saint-Hilaire. Est-il nécessaire d'ajouter qu'entre le nom et le prénom, « sanctifié » comme il vient d'être expliqué, la tentation était grande d'introduire une légère particule : la nouvelle forme du nom l'appelait en quelque sorte. A cette tentation, quelques-uns ont succombé. La noblesse de quelques familles d'aujourd'hui a cette origine, — qui ne se perd pas dans la nuit des temps.

Revenons à l'époque présente. En dehors des recherches difficultueuses qu'ils imposeront un jour aux historiens de notre temps, les changements ingénieux de dénomination que j'ai signalés en commençant n'ont rien de bien criminel. C'est un hommage rendu par notre société démocratique à certaines idées aristocratiques qui subsisteront vraisemblablement toujours dans les cerveaux humains. Il est vrai qu'on jette un peu à l'eau les ancêtres obscurs et ignorés en faveur de nos contemporains et des générations de l'avenir. Mais, de tout temps, lorsque les ascendants

d'une famille arrivée à la célébrité ou à la simple notoriété, ont été trop en discordance avec les destinées de leurs descendants, est-ce que, d'une manière ou de l'autre, ceux-ci ne les ont pas voilés un peu ? Ceux qui les montrent avec affectation n'ont pas d'ailleurs de sentiments plus bienveillants à leur égard. « Voyez, semblent-ils dire, combien j'ai plus d'intelligence et de mérite qu'ils n'en eurent en leur temps. »

Tout ceci nous révèle, en définitive, combien cette expression de notre langue française « se faire un nom » est bien trouvée, ingénieusement imaginée. Elle est si bien trouvée qu'elle s'adapte à merveille à des situations extrêmement diverses, infiniment variées. Il y a plus d'une manière de se faire un nom. Il y a des gens qui se le font par leurs mérites, par leurs travaux, par leurs vertus, par les services qu'ils rendent ou par le bruit qu'ils excitent dans le monde. Il y en a qui, moins ambitieux, se le font par les moyens modestes que j'ai énumérés. Notre expression se plie admirablement à résumer l'œuvre des uns et des autres. Je pourrais dire cependant que c'est aux hommes dont je me suis occupé qu'elle convient encore le mieux. Si l'on dit que les grands hommes se sont fait un nom, c'est du langage imagé. Pour les autres, il n'y a pas besoin de recourir à une figure de rhétorique. Ils se sont bien « fait un nom », puisqu'ils l'ont inventé eux-mêmes et fabriqué de leurs propres mains.

ÉMILE COLLAS.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Autres souvenirs ! *Les Souvenirs du Consulat et de l'Empire*, par Marco de Saint-Hilaire (Garnier frères). Aujourd'hui nous nous passionnons plus encore que naguère pour ces souvenirs d'une grande époque de notre histoire. Et on publie des multitudes de livres sur le premier Empire. On a bien fait de rééditer les souvenirs de Marco Saint-Hilaire. Les livres les plus anciens sont les meilleurs. Au reste, les historiens actuels de Napoléon ont tous une infériorité : ils n'ont pas vu leur héros. Marco Saint-Hilaire l'avait vu, il l'avait vu de très près. Les souvenirs qu'il a réunis sont aussi exacts qu'attachants...

Il faut finir. D'autres sujets nous appellent, et d'autres livres qui ne sont pas pour les enfants. Je ne sais pas si maintenant la pêche est ouverte. Du moins voici une encyclopédie du pêcheur qu'on pourra méditer avant le printemps prochain : *la Pêche moderne* (Larousse). D'excellents auteurs ont apporté leurs documents. Ce livre enseigne toutes les façons de pêcher. Et on voit qu'un pêcheur à la ligne doit avoir de grandes qualités. Il en est une surtout qu'omet l'encyclopédie : la patience. Ce livre complet aurait dû être dédié à M. Waldeck-Rousseau, le premier pêcheur à la ligne de France.

Si nos enfants ne deviennent pas des pêcheurs à la ligne, ils pourront devenir des artistes. Le livre de Moreau-Vauthier : *les Portraits de l'Enfant*, est bien fait pour développer en eux le goût de l'art. Hachette a réuni dans ce livre incomparable tous les plus célèbres portraits d'enfants. Ils sont tous très beaux. Et le livre lui-même qui les réunit est un chef-d'œuvre d'art.

Une œuvre d'art aussi, l'œuvre du comte Fleury sur le *Palais de Saint-Cloud* (Laurens). Le comte Fleury était désigné mieux que personne pour écrire une aussi belle histoire, aussi tragique et aussi variée, aussi brillante et, en sa fin, aussi lamentable. Le livre du comte Fleury est varié comme l'histoire qu'il rapporte. Il est émouvant et attrayant comme elle. Il nous fait regretter ce palais qui n'est plus, et, par surcroît, il nous fait regretter un peu les temps passés dont le palais de Saint-Cloud, il y a trente ans encore, nous transmettait fidèlement le souvenir.

Puissent les livres d'étrennes devenir de plus en plus des livres artistiques. De beaucoup on doit dire, hélas ! qu'ils sont inesthétiques. Il serait si facile d'avoir du goût : et les enfants eux-mêmes seraient reconnaissants de l'attention délicate qu'on aurait eue pour eux. Mais on n'y songe pas, car on ne peut songer à tout. Et nous sommes si accoutumés, d'autre part, à ces livres rouges, très rouges et dorés, extrêmement dorés sur tranche. Je n'insiste pas, car il serait vain d'insister. Mais je constate, en outre, que chaque année les livres d'étrennes se ressemblent. Ils ont les mêmes couvertures. Ils enferment le même contenu. C'est qu'assurément les âmes d'enfants ne changent guère dans la suite des générations. Mais ne serait-il pas curieux de comparer les livres d'étrennes en 1850 et les livres d'étrennes après 1900 ?

En attendant, je sais un livre qui contient tous les livres, qui est précieux comme la plus riche des encyclopédies, qui est simple et bref, où rien n'est inutile : le dictionnaire français. La librairie Larousse vient de rééditer pour étrennes, en un format charmant, le *Petit Dictionnaire Larousse*. C'est l'idée la plus originale qui ait surgi depuis longtemps dans le cerveau des hommes. Et je n'en sais guère de plus judicieuse. Au reste, est-ce que tous les livres d'étrennes ne sont pas une sorte de dictionnaire de la vie à l'usage de ceux qui ne la connaissent pas encore !

J. E.-C.

PARIS. — TYP. PHILIPPE RENOUARD. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 11699. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 11 JANVIER 1902.

PROPOS DE MORALISTE

Qui épouser?

Un rédacteur considérable du *Pall Mall Magazine* s'est avisé ces jours derniers que la chûte d'une année dans l'éternité inspire très souvent aux jeunes gens qui n'ont pas dépassé le quatorzième lustre l'idée et le désir de se marier; et, songeant à eux, avec une bienveillance avisée, il s'est empressé de leur donner des conseils. Il a tracé comme un programme de l'épouseur, comme un manuel du célibataire en quête de femme.

A la vérité ce programme est du genre négatif, du genre éliminatoire. Il dit *qui il ne faut pas épouser*, plutôt, beaucoup plutôt que qui convient de mener à l'autel. Les anciennes grammaires contenaient des listes sur deux colonnes sur le modèle suivant : « Ne dites pas : *ormoire*, dites : *armoire*. » Le collaborateur du *Pall Mall Magazine* dit bien : « Ne dites pas : *ormoire* »; mais il ne dit pas ce qu'il faut dire. Il est unilatéral.

Il n'en est pas moins intéressant à consulter. Je commencerai pas les points où je suis tout à fait de son avis. Je continuerai par ceux où j'en suis moins.

Le moraliste anglais nous dit d'abord, — quand je dis à nous, voilà bien une chose qui ne me regarde plus; mais c'est une façon de parler, — il nous dit donc d'abord : « N'épousez jamais une jeune fille qui se fait gloire ou simplement qui fait l'aveu de ne pas aimer les enfants. Il n'est pas sûr qu'elle dise vrai; il n'est pas sûr que, même croyant dire vrai, elle connaisse, en disant cela, le vrai fond de sa nature, qui doit se révéler plus tard. Mais, en tout cas, c'est un mauvais signe. Ou elle est dissimulée; ou elle se connaît mal, ce qui n'est pas une très bonne chose; ou c'est un monstre. Ce dernier est le plus probable. »

Très bien! J'ajouterai seulement qu'il faut se défier un peu aussi de celles qui affectent d'adorer les enfants, qui se précipitent sur eux comme épervier sur colombe avec un enthousiasme tumultueux. Cela peut être une petite comédie, même innocente. Signalé par Taine dans *Thomas Graindorge*. La jeune fille qui offre des chances de bonheur, c'est celle que *vous surprenez* aimant les enfants, les dorlotant, inquiète sans anxiété à leur endroit, soucieuse d'eux et attentive à leur bien-être, sans la moindre ostentation. Nous voilà au point. Sur lequel point je suis absolument de l'avis du rédacteur du *Pall Mall Magazine*. Et je dirai même que ce point, auquel les jeunes épouseurs me paraissent jamais faire attention, est le plus important de tous.

Autre prohibition, autre proscription, car j'ai dit que c'est par proscription que procède l'auteur du *Pall Mall Magazine* : « N'épousez pas une féministe. N'épousez pas une jeune fille qui parle *Droits de la Femme*. N'épousez pas Nora la Norvégienne. Il se pourrait que, comme elle dit et fait si éloquemment dans *Maison de Poupée*, elle vous plantât là vers la trentaine, vous et ses enfants, pour aller quelque part se refaire une âme individuelle. »

D'accord; et cela est d'assez bon sens. On sait si je suis féministe. Je le suis jusqu'aux moelles, comme Giboyer était socialiste. Tout libéral est féministe. Je suis pour tous les *Droits de la Femme*, à la condition de me tenir personnellement écarté

de celles qui en usent. Et l'un de mes arguments de féministe très convaincu est précisément que le féminisme éloigne du mariage les femmes féministes et par conséquent, élimine du mariage les femmes qui ne sont pas faites pour lui, ce qui est excellent. Mais, avec l'écrivain du *Pall Mall Magazine*, je reconnais que si les femmes féministes sont naturellement portées à s'écarter du mariage, il n'est pas mauvais de les y aider un peu. Approuvons-les d'éviter le mariage et aussi ne laissons pas de l'éviter avec elles. C'est fort bien fait; c'est judicieux et c'est aller au-devant de leur vœux secrets, de leurs désirs inconscients et de leurs aspirations générales. Il n'y a rien qui soit plus juste de tout point.

Troisième proscription : l'écrivain du *Pall Mall Magazine* conseille de ne point épouser une jeune fille belle, mettons trop belle; enfin il se défie de la beauté dans le ménage.

Ici je ne puis suivre absolument le moraliste anglais. Je sais bien quelles sont ses raisons. Elles sautent, du reste, aux yeux et je me garderai bien de les exposer à des lecteurs aussi intelligents que ceux de la *Revue Bleue*. Je ferai seulement remarquer que les répugnances, sur ce point, de l'écrivain anglais expliquent un fait très connu, très constaté, dont on n'a pas donné jusqu'à présent d'explication suffisante : les hommes laids sont très aimés des femmes, aimés jusqu'à rendre jaloux les hommes beaux, si ceux-ci ne trouvaient dans leur fatuité une compensation très suffisante. Pourquoi ? Mais, je crois, parce que la femme croit trouver dans l'homme laid une sécurité qu'elle ne trouverait pas ailleurs, compte avec lui sur une fidélité fondée sur la modestie et sur la reconnaissance, en quoi elle ne laisse pas de se tromper; mais le sentiment est tout naturel.

L'écrivain anglais raisonne relativement aux femmes laides exactement comme les femmes relativement aux hommes laids; et *il se trompe moins;* car cette sécurité que les femmes croient trouver dans les hommes laids, et n'y trouvent guère, les hommes la trouvent relativement beaucoup plus dans les femmes peu avantagées de la nature. Cet Anglais est assez pratique.

Cependant il faut bien que je lui dise qu'il est peu artiste; et que l'art a sa part et sa belle part même dans le bonheur, j'entends dans ce bonheur relatif que l'on peut chercher ici-bas. La femme doit être, sinon la beauté, au moins la grâce de la maison. Il ne doit pas être défendu à un pauvre homme, laid lui-même, comme c'est le plus souvent notre cas, après avoir, tout un jour, coudoyé, dans les rues, les laideurs des choses, des animaux et des personnes, de se laver un peu les yeux, de retour au logis, en les arrêtant sur quelques lignes pures et sur quelques fraîcheurs avenantes.

Je sais bien tout ce qu'on dit : « Qui est-ce qui, après trois ans, s'occupe de la figure de sa femme ? » et encore : « La beauté passe, la laideur reste. Par provision intelligente, commençons par ce qui demeure. » Je sais bien ce que je disais moi-même à mes débuts dans la vie, qui sont très loin : « Il y a dans le mariage quatre conditions de bonheur qu'il faut demander à sa fiancée : la première, c'est la santé; la seconde, c'est le bon caractère; la troisième, c'est l'aisance; et la quatrième, c'est la laideur. »

Tout cela, maintenant, me paraît un peu paradoxal. La beauté passe ; mais il en reste quelque chose, et quand ce ne serait que le souvenir. La laideur reste; mais elle s'aggrave. Un peu de beauté, pas trop, si vous voulez, ne nuit pas. Elle rafraîchit, elle repose, elle développe en vous un peu de cette reconnaissance attendrie qui est ce qu'il y a de plus solide dans l'amour et qui le conserve. Au fond, la question de la beauté dans le mariage, c'est la question de l'amour dans le mariage. Or, je soutiens qu'il faut dans le mariage cet amour, très particulier, il est vrai, mais non pas si rare, *cet amour qui est susceptible de se transformer en affection.* De cet amour la beauté n'est certainement qu'un élément; mais il est l'élément initial et il est un élément très important. Je suis pour un peu de beauté dans le mariage, en vertu de raisons précédentes, en vertu d'autres raisons aussi, qui viendront plus loin.

Enfin — j'abrège — notre moraliste insulaire se défie aussi des femmes intelligentes. Ici, je ne le suivrai plus du tout. Il nous met en garde contre les jeunes filles « supérieures » qui auront pour les soins du ménage une répugnance parfaite, un mépris profond, et, pour leur mari, homme ordinaire et utile, un aimable dédain et une ironie transcendante. Je ferai remarquer d'abord, en raisonnant par les contraires, ce qui n'est pas une mauvaise manière de raisonner, qu'une femme bête est tellement exaspérante, et à tout moment exaspérante, que c'est désirer l'enfer au ménage que de jeter son dévolu sur une jeune fille offrant ce genre particulier de garantie. Si, donc, il y avait deux excès opposés, deux écueils à gauche et à droite, Charybde et Scylla, il faudrait pencher plutôt du côté de l'intelligence que du côté de la sottise.

Mais il n'y a pas deux excès exposés. En vérité il n'y a pas deux excès opposés. Votre jeune fille intelligente, dites-vous, méprisera son mari, son ménage et ses devoirs de femme. Mais, alors, c'est qu'elle ne sera pas intelligente ! Elle sera une Armande, une Philaminte, une Bélise, une Cathos, une Madelon, une « pecque » de Molière, une « spirituelle », comme dit Molière encore ; elle ne sera pas une femme intelligente. Elle sera précisément le contraire. L'écrivain du *Pall Mall Magazine* a confondu les « intellec-

tuelles » et les « intelligentes ». Ce n'est pas du tout la même chose. Ce n'est pas... toujours la même chose. La femme intelligente est la femme qui est instruite et qui cause agréablement ; et c'est aussi celle qui raisonne bien de tout ce à quoi la raison peut s'appliquer. Or, elle s'applique à beaucoup de choses, notamment à tout. La femme intelligente n'est pas le fléau de la maison ; c'en est tout simplement la Providence.

Et après cela, si l'insulaire a voulu dire tout simplement qu'il ne faut pas épouser Philaminte, je ne songe pas à lui dire qu'il a tort.

Réflexion générale et qui s'applique à tout ce qui précède. Le bon insulaire est, sans le savoir, un bon égoïste. L'individualisme anglais pénètre tout son article comme un parfum subtil et même assez fort. Il ne songe jamais qu'au bonheur ou au bien-être de l'époux, du seul époux, de l'unique époux. Dieu me garde de dire que l'époux doit se sacrifier. Personne ne doit se sacrifier, si ce n'est en cas de danger de la patrie. En régime normal personne ne doit se sacrifier, puisque les choses doivent être réglées précisément pour, le plus possible, ne sacrifier personne. Donc, il ne s'agit pas de prétendre que l'époux doit se sacrifier. Mais il ne doit pas non plus ne songer uniquement qu'à lui. Or l'insulaire ne songe qu'à lui, qu'au mari. Il ne songe ni à la race, ni, sans aller jusqu'aux considérations de race, ni aux enfants.

Avec son système, on risquerait d'avoir une race de petits magots et de petits imbéciles. Nietzsche aurait frémi à lire la consultation de l'insulaire : « Comment donc ! aurait-il dit ; mais il s'agit précisément d'épouser de très belles femmes et des femmes d'esprit supérieur, pour avoir une race d'hommes très forts, très beaux et très intelligents ; pour créer des *surhommes*. Tout notre effort doit tendre là ; toute notre sélection doit aller de ce côté. Le mariage n'est pas fait pour autre chose que pour créer de la beauté, de la force et de l'intelligence. Par quoi ? Par de l'intelligence, de la beauté et de la force. Le Livre saint a dit : « Croissez et multipliez. » Je dis : « Multipliez pour croître. Pour croître en beauté, pour croître en force physique et morale, pour croître en génie ou tout au moins en esprit. »

Je ne suis pas très Nietzschéen ; mais ce Nietzsche-là me semble avoir raison, et dans ces limites, j'accepte pleinement son système.

Mais, si vous voulez, un pauvre mari n'est pas forcé d'embrasser de si hautes et de si vastes considérations. On ne peut guère lui demander de songer à la race quand il s'avise de faire la cour à la fille du percepteur, ou quand il hésite entre la fille du notaire et la fille de l'agent voyer. D'accord ; mais on peut lui demander de songer à ses enfants à lui, et il est tout naturel qu'il y songe, et c'est un peu son devoir d'y songer.

Eh bien, pour avoir des enfants beaux et intelligents, il est utile qu'il épouse une personne qui ne soit pas laide et qui ne soit pas sotte. Un peu plus de ceci, un peu moins de cela, intelligence compensant ce qui manque du côté de la beauté, beauté compensant ce qui n'est pas excessif du côté de l'esprit, d'accord ; qui peut tout avoir ? Et le mari est compensateur lui-même et peut redresser certaines choses. D'accord. Mais mettre en défiance *à la fois* contre la beauté et l'intelligence, oh ! monsieur l'insulaire, c'est trop ! On se marie surtout pour avoir des enfants, à ce que je crois. A cet égard le vœu de la nature qui pousse du côté de la personne agréable de visage, et le vœu... mon Dieu, le vœu de la vanité, qui pousse du côté de la personne intelligente, ne se trompent vraiment ni l'un ni l'autre et sont assez précisément d'accord avec la raison. Monsieur l'insulaire, vous qui êtes d'un pays où les enfants sont si nombreux dans chaque ménage, vous paraissez ne songer qu'au ménage sans enfant. Vous n'êtes pas logique. Ou plutôt vous ne vous êtes pas avisé d'être complet. Vous n'avez pas considéré les divers aspects de la question.

Voilà mes objections à l'étude, intéressante du reste, que le *Pall Mall Magazine* nous vient d'offrir. Tout compte fait, quand j'y pense, je crains que je n'en aie une de derrière la tête. Je l'en ferai sortir, mon Dieu, très ingénument. Que voulez-vous, je suis Français, je suis Parisien. Vous ne voulez qu'on épouse ni féministes, ni belles, ni intelligentes ; or, je regarde autour de moi. Je considère nos Françaises, et en particulier nos Parisiennes. Elles sont toutes belles, toutes intelligentes et toutes féministes. Monsieur l'insulaire, qui diable voulez-vous que nous épousions ?

ÉMILE FAGUET.

POURQUOI

L'ÉGLISE A CONDAMNÉ LE THÉATRE

C'est vers l'année 200 que Tertullien partit en guerre contre le théâtre et les jeux publics. On préparait alors à Carthage, nous ne savons pour quelle occasion, des spectacles de tout genre. On se demandait de toutes parts, dans la communauté chrétienne, si les fidèles pouvaient y assister.

La question était plus grave alors qu'elle ne le paraît aujourd'hui. Les spectacles n'étaient pas, chez

les anciens, ce qu'ils sont chez nous : pour ceux qui les donnent, une entreprise commerciale ; pour les autres, une simple distraction populaire ou bourgeoise, un plaisir de désœuvrés ou de dilettantes. Le théâtre était une institution d'État. Les représentations n'avaient lieu que de loin en loin, dans une circonstance déterminée, à l'ombre d'une religion officielle, sous la surveillance et la présidence des magistrats, en présence de toute la population. Un bon citoyen, dût-il s'y ennuyer, ne manquait point d'être là : c'était piété envers les dieux, politesse envers ses concitoyens. D'ailleurs, on ne se faisait point trop prier. Les Africains, en particulier, raffolaient de ce genre de plaisirs. Or la foule n'aime pas qu'on ait l'air de dédaigner ses plaisirs, surtout quand elle associe à ses plaisirs l'idée d'un devoir religieux ou civique. Elle s'inquiète souvent des abstentions individuelles ; elle s'irrite toujours de l'abstention systématique de toute une classe de la population. Tertullien remarque lui-même que les explosions du fanatisme païen se produisaient surtout dans les théâtres. C'était donc une question d'importance que de savoir si, oui ou non, les chrétiens pouvaient assister aux représentations. La solution qu'on donnerait à ce petit problème de discipline ecclésiastique intéressait la paix publique et le libre développement des communautés.

Là-dessus les esprits étaient fort divisés. Beaucoup d'honnêtes païens, partisans de la tolérance et de la conciliation, répétaient aux fidèles que la religion n'avait rien à voir dans ce genre de divertissements, qu'il y avait temps pour tout, et qu'on pouvait applaudir à l'habileté d'un cocher ou s'amuser des grimaces d'un acteur, sans pour cela renier son Dieu. Et beaucoup de chrétiens étaient très tentés d'approuver ce raisonnement. L'un d'eux, un « amateur de théâtre », avait dit tout net devant Tertullien : « Le soleil, bien mieux, Dieu lui-même contemple ces spectacles du haut du ciel et n'en est pas souillé. » D'autres, parmi les savants de la communauté, objectaient qu'aucun passage des livres saints n'interdisait aux fidèles cette distraction. Les timides, tiraillés en sens contraires, restaient hésitants ; mais ils s'enhardissaient assez pour demander qu'on tranchât la question par l'autorité de l'Écriture, en citant des textes formels. Même des rigoristes semblaient accorder qu'on n'était point coupable pour se mêler à la foule les jours de spectacles ; ils conseillaient seulement de renoncer à ce plaisir, par esprit de mortification, pour s'accoutumer à l'idée de la mort en diminuant les raisons d'aimer la vie. — On voit combien cette question excitait les esprits à Carthage, et combien l'on proposait de solutions diverses ou d'objections. Sans doute, les chefs de la communauté, trop habitués à peser le pour et le contre, n'osaient se prononcer trop nettement. Tertullien n'était point l'homme des transactions ni des demi-mesures. Il condamnait comme fausses et dangereuses, ou comme équivoques, toutes les opinions entre lesquelles flottaient les esprits. Au milieu de ces politiques trop circonspects, de ces ascètes maladroits, de ces timides et de ces chrétiens honteux, il avait sa réponse toute prête. Il l'a formulée énergiquement, et il a cherché à la motiver, dans le traité des *Spectacles*, qui, sous la forme d'un sermon, est un pamphlet contre le monde gréco-romain, un réquisitoire contre le théâtre de tous les temps.

Des textes de l'Écriture proscrivant le théâtre, il n'y en avait pas. Tertullien l'avoue en toute sincérité : « Assurément, dit-il, nous ne trouvons nulle part une interdiction formelle comme celles-ci : Tu ne tueras pas, tu n'adoreras pas d'idoles, tu ne commettras pas d'adultère ni de fraude. Dieu n'a pas dit expressément : Tu n'iras pas au cirque, ni au théâtre, ni aux jeux gymniques, ni aux combats de gladiateurs. » Mais ce n'est point sans regret que Tertullien fait à la vérité cette concession, très dangereuse pour sa thèse. Il s'efforce aussitôt de reprendre ce qu'il a dû accorder. Les livres saints ne condamnent pas directement le théâtre ? Peu importe, s'ils le condamnent indirectement. Ne trouvant point dans les textes ce qu'il y voudrait trouver, le subtil avocat va y mettre ce qu'il y cherche. On lit au début du premier psaume : « Heureux l'homme qui n'est pas allé dans l'assemblée des impies, et qui ne s'est pas avancé dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est pas assis dans la chaire des iniquités ! » L'auteur reconnaît que le verset s'appliquait aux juifs et aux conciliabules où l'on devait conspirer contre la vie du Christ. Mais il ajoute qu'on peut donner en même temps un autre sens au passage ; et il essaie de prouver que tous les termes du verset peuvent s'appliquer au théâtre. Est-ce que la foule des païens n'est pas une « assemblée des impies » ? N'appelle-t-on pas « voies » (*viæ*) les plates-formes et les escaliers qui séparent ou coupent les rangs de gradins ? Ne donne-t-on pas le nom de « chaire » (*cathedra*) aux sièges des spectateurs et même à tout le portique supérieur ? — N'insistons pas sur ces subtilités et ces sophismes ; mais hâtons-nous d'ajouter que Tertullien en est à peine dupe. Il craindrait, dit-il, d'être accusé d'*arguties*. Aussi s'empresse-t-il de laisser là l'Écriture, et de chercher un terrain plus solide.

Il lance alors son grand argument, annoncé dans l'*Apologétique :* les spectacles sont inséparables de l'idolâtrie. Il invoque là-dessus le témoignage même des auteurs profanes, et il découvre dans son inépuisable érudition une multitude de preuves souvent inattendues. Avec une patience et un acharnement

d'inquisiteur, il prétend établir que, pour cinq raisons, tous les jeux publics sont des inventions diaboliques : à cause de leurs origines, des noms qu'ils portent, des cérémonies qui les accompagnent, des lieux où on les célèbre, du programme seul des représentations. Il n'est pas jusqu'à la casaque des cochers qui ne soit suspecte ; car chacune des couleurs est vouée à une idole. Quant aux jeux scéniques, c'est un des chefs-d'œuvre du diable. En Grèce comme en Italie, ils sont sortis directement du culte de Bacchus. Le premier théâtre en pierre construit à Rome, celui de Pompée, n'était qu'une dépendance du sanctuaire de Vénus. Si bien que le théâtre est, à proprement parler, la maison de Vénus et de Bacchus, le temple de la volupté et de l'ivrognerie. Jugez par là de ce qu'on verra sur la scène. Mais il y a mieux encore : l'amphithéâtre. Les combats de gladiateurs, qui étaient primitivement des jeux funèbres, c'est-à-dire des jeux offerts aux démons, ne sont que des sacrifices humains déguisés. Les magistrats, qui les paient et qui y président, croient se mettre en frais seulement pour leurs concitoyens ; ils comptent sans leurs hôtes, sans le cortège du diable et de ses invités. Car l'amphithéâtre est « le temple de tous les démons. Il y a là autant d'esprits immondes que d'hommes. »

Ainsi, de quelque côté qu'on les considère, tous les spectacles sont souillés d'idolâtrie. Chaque chrétien y a renoncé implicitement le jour du baptême, en renonçant au diable, à ses pompes et à ses œuvres. On ne peut servir à la fois deux maîtres, appartenir à l'église de Dieu et à l'église du diable, s'asseoir tour à tour à la table de Dieu et à la table du diable. Un chrétien renie sa foi, quand il entre dans un théâtre. Et c'est bien l'avis des païens : dès qu'ils s'aperçoivent qu'une personne ne paraît plus aux spectacles, ils en concluent qu'elle est gagnée au Christ. D'où ces blasphèmes du public pendant les représentations, ces cris de fureur contre les fidèles, ces appels à la persécution. D'ailleurs, les faits sont là pour prouver que les démons tiennent dans ces solennités leurs grandes assises. Nulle part ne se produisent autant de scènes de tentation, ou de possession. Une femme, qui était allée au théâtre, en revint avec un démon dans le corps. Comme on exorcisait la malheureuse, on demanda à l'Esprit immonde comment il avait osé s'attaquer à une chrétienne : « J'étais dans mon droit, répondit-il, car je l'ai trouvée dans mon domaine. » Dieu pourtant ne ménage point aux fidèles les avertissements. Une autre femme avait assisté à la représentation d'une tragédie. La nuit suivante, elle vit en songe un linceul, et elle entendit une voix mystérieuse qui prononçait le nom du principal acteur : cinq jours après, elle était morte. Il est démontré par ces exemples, et par bien d'autres, qu'aller au spectacle, c'est revenir au diable et renier Dieu. Que les fidèles prennent garde à eux ; car on les observe du haut du ciel. Pendant qu'ils rient ou applaudissent dans l'église du diable, tous les anges les surveillent, notent leurs moindres mots, leurs jeux de physionomie, leurs impressions. Tout cela est porté au compte des téméraires qui ne craignent pas de s'asseoir sur les gradins des ennemis du Christ, de d'idolâtrie.

Voilà qui devrait suffire à convaincre tous les chrétiens. Mais il y a, même dans l'Église, des gens à l'esprit indocile. Ils s'obstinent à répéter qu'on doit chercher seulement dans les livres saints des règles de conduite : Dieu ayant proscrit l'idolâtrie, mais non le théâtre, ils soutiendraient sans doute qu'on peut fréquenter le théâtre, à la condition de n'y commettre aucun acte d'idolâtrie. A ces contradicteurs, Tertullien oppose un autre argument, l'argument moral. Dieu condamne tous les genres de concupiscence, et il recommande aux fidèles d'entretenir en eux la paix de l'âme. Or les spectacles relèvent de la concupiscence du plaisir ; et ils sont l'un des plaisirs les plus dangereux, l'un des plus propres à troubler et égarer les esprits, à exciter la passion. On doit les interdire, non seulement comme sacrilèges, mais encore comme contraires à la loi de Dieu, à la morale chrétienne.

A la seule annonce de spectacles, un vent de folie passe sur toute une ville. On se partage en camps rivaux, en coteries jalouses. Et aussitôt se déchaînent les mauvais instincts de l'homme. Quelles sont les vertus essentielles du chrétien? La patience, la chasteté, la modération, la miséricorde. Voyez maintenant l'impression produite sur les âmes par les différents jeux. Observez l'attitude de la foule au cirque : ce n'est que bruit, querelles et injures ; autant de spectateurs, autant de fous furieux. Entrez maintenant au théâtre, et voilez-vous la face : c'est ici le « consistoire de l'impudeur », une école d'impureté et d'hypocrisie où l'on invite au crime par de honteuses exhibitions, où l'on prêche le vice, où l'on défigure par de coupables artifices l'œuvre de Dieu. Et le stade? Ici éclate déjà ce mépris du corps et de l'éducation physique qui deviendra de plus en plus, au moyen âge, l'un des traits de la discipline chrétienne. Tertullien tourne en ridicule tous ces exercices si chers aux Grecs : « Ce qui se fait dans le stade est indigne de tes regards, avoue-le. Des coups de poing, des coups de pied, des soufflets, et tous les jeux des mains, et ce qui déforme le visage de l'homme, c'est-à-dire l'image de Dieu ! L'art de la palestre est affaire du diable. » Enfin, tout l'appareil des jeux de l'amphithéâtre est un étalage de férocité : on y va voir couler le sang humain, souvent de victimes innocentes.

Donc, les spectacles de tout genre ont pour effet de réveiller, de surexciter quelqu'une de ces passions brutales, que le premier devoir d'un chrétien est de combattre et de tuer en lui.

Mais, dira-t-on, il y a d'honnêtes gens parmi les païens; et cependant tous les païens vont au théâtre. — Vaine objection, répond Tertullien. Le malheur des païens est justement d'être condamnés à faire le mal, en dépit de leurs plus sincères aspirations vers le bien. Comme ils n'ont point pour guide la vérité, ils s'avancent dans la vie à tâtons. Leur conduite est un tissu de contradictions. Ils élèvent chastement leur fille, veillent à ce qu'aucun mot malsonnant n'arrive à ses oreilles, et ils la conduisent eux-mêmes au théâtre pour lui apprendre toutes les turpitudes. Sur la place publique, ils cherchent à apaiser les querelles ; dans le stade, ils donnent leurs suffrages aux plus beaux coups de poing. Dans la vie ordinaire, ils se détournent avec horreur d'un cadavre ou d'un homicide ; et ils vont à l'amphithéâtre pour voir le sang s'échapper des corps en lambeaux, pour forcer un gladiateur à achever son adversaire. Bien mieux, ils adorent les spectacles, ils y contribuent de leurs deniers, s'ils sont magistrats ; et en même temps, ils méprisent les histrions, les cochers, les athlètes, les gladiateurs, ils leur enlèvent jusqu'à leurs droits civils. Ils exaltent l'art, et notent d'infamie l'artiste.

Qu'on cesse donc d'invoquer l'exemple des païens honnêtes. Leur inconséquence suffit à prouver leur sottise. Ils ont du moins une excuse : c'est qu'ils ne connaissent pas leur devoir. Au contraire, les chrétiens ont pour se guider la loi de Dieu. Ils doivent fuir ces réunions dangereuses où l'on va en toilette pour voir et être vu, pour nouer des intrigues et réveiller les passions, pour commettre une foule de sacrilèges. Si les fidèles ne peuvent se passer de plaisirs, eh bien! ils ont les leurs, des plaisirs innocents et toujours nouveaux, le mépris même du plaisir, la lecture de la Bible, la connaissance de la vérité et le pardon de leurs péchés, la joie d'une bonne conscience, leurs victoires sur les démons. Et, s'il faut à tout prix des spectacles, l'imagination d'un chrétien peut jouir par avance du plus magnifique de tous : l'arrivée triomphante du Sauveur, le Jugement dernier, l'apparition de la nouvelle Jérusalem.

En somme, ce réquisitoire de Tertullien contre les jeux publics se réduit à trois points : interdiction divine, immoralité, idolâtrie. Ces trois arguments étaient à coup sûr, pour les chrétiens réfléchis du temps, de valeur et de portée très inégales. Ne parlons pas du premier : l'auteur lui-même ne paraissait le prendre qu'à demi au sérieux, il n'osait insister sur ses sophismes, et, en tout cas, il ne pouvait citer aucun texte décisif.

L'argument moral était plus fondé en apparence; mais il ne l'était qu'en apparence. Il portait sans doute contre plusieurs catégories de spectacles, même, si l'on veut, contre la plupart des spectacles donnés à Carthage au temps de Sévère; mais il ne portait point contre tous, et, en bonne logique, il n'entraînait nullement une condamnation formelle et absolue du théâtre. Il en était des jeux comme de bien d'autres choses humaines : il y en avait de dangereux, et il y en avait d'innocents ou d'utiles. Tertullien avoue qu'il existe des spectacles honnêtes, mais il les proscrit quand même ; car il y voit une nouvelle ruse du diable, qui mêle le bien au mal pour mieux aveugler l'homme. On pouvait soutenir avec autant de raison, en se plaçant encore à son point de vue, que ces spectacles honnêtes étaient restés tels par la volonté de Dieu, que c'était la part de plaisir réservée aux honnêtes gens et aux fidèles. L'apologiste est tombé là dans l'exagération familière à tous les moralistes qui ont déclaré la guerre au théâtre : il n'a pas su ou voulu distinguer. Il a traité la question en avocat qui laisse dans l'ombre la moitié de la vérité, même en rhéteur qui prend ses déclamations pour des raisons.

Beaucoup plus solide, convaincant même pour des âmes chrétiennes non prévenues, était l'argument principal du traité : le rôle de l'idolâtrie dans les représentations de tout genre. Sans doute, on pouvait prétendre qu'on allait au théâtre ou au cirque uniquement pour la pièce ou les courses, qu'on n'y prenait part à aucune cérémonie sacrilège, et qu'on y répudiait tout pacte avec l'idolâtrie. Il n'en est pas moins vrai que tous les jeux tenaient par mille liens au polythéisme : en y assistant, on faisait aux païens une concession très dangereuse, qui risquait d'être interprétée, et qui était interprétée réellement, comme une demi-apostasie. Pour justifier ce compromis ou cette faiblesse, les chrétiens amateurs de théâtre ne pouvaient alléguer la seule excuse valable en pareil cas, celle de la nécessité ou d'un devoir à remplir. S'ils allaient dans ces réunions de païens, c'était simplement pour s'amuser : raison insuffisante, surtout en ces temps de lutte, où deux religions ennemies s'observaient, et où les démarches de chaque fidèle engageaient plus ou moins la communauté. Assurément, Tertullien a compromis souvent sa thèse par des subtilités paradoxales : ici, comme ailleurs, il a voulu trop prouver. Mais, si l'on tient compte des circonstances, on reconnaîtra qu'il n'avait pas tort sur le fond. Il n'a fait ici que préciser et formuler avec sa netteté tranchante un principe de conduite qu'observaient d'instinct, depuis longtemps, la plupart des chrétiens, et qui est devenu plus tard dans toute l'Église une règle de discipline.

En fait, jusqu'aux invasions barbares, c'est avant

tout pour crime d'idolâtrie et de sacrilège que les théâtres ont été frappés d'anathème. Sans doute les évêques et les apologistes n'avaient garde de négliger l'argument moral ; seulement, ils le laissaient à l'arrière-plan, sentant bien qu'il n'était pas sans réplique et qu'il appelait des réserves. Mais voyez l'ironie des choses, et les inconséquences de la pensée humaine. Le polythéisme disparait sans retour; et l'Église continue de proscrire le théâtre, par habitude.

Naturellement, les docteurs et les évêques l'ont accusé, de plus en plus, d'immoralité. Mais on a eu beau s'ingénier à renouveler cet argument : dans les temps modernes comme au IIe siècle de notre ère, il ne vaut que contre certains spectacles, il ne vaut pas contre le principe même du théâtre. En réalité, pourquoi Bossuet a-t-il été si dur pour la comédie ? parce que telle était la tradition de l'Église et l'opinion des vieux apologistes ; c'est-à-dire — si l'on va au fond des choses, — parce que la comédie à la mode, quinze siècles auparavant, avait été convaincue de paganisme.

Le savant docteur oubliait que dans l'intervalle, au moyen âge, un autre théâtre, tout chrétien celui-là, était né dans l'Église même. — Après Tertullien, bien des modernes ont prononcé l'anathème contre le théâtre ; mais, pour justifier cet anathème, ni Bossuet, ni Rousseau n'avaient la raison décisive qu'invoquait Tertullien.

PAUL MONCEAUX.

LE MOUVEMENT OUVRIER

EN AUSTRALASIE [1]

Nous avons retracé dans le numéro du 4 janvier 1902 les progrès de l'organisation syndicale en Australie et Nouvelle-Zélande.

Nous avons vu qu'au mois de mai 1890 de puissantes fédérations patronales s'étaient constituées en face des fédérations ouvrières. La force des choses devait les mettre aux prises les unes avec les autres.

Le 14 juin, W. G. Spence prononça un discours comminatoire à l'égard des squatters qui refuseraient de reconnaître officiellement l'Union Amalgamée des Tondeurs et, le 12 juillet, lança un appel demandant à toutes les Unions australasiennes « de créer autour du continent un cordon d'*unionisme* assez fort pour empêcher l'expédition d'une seule balle de laine tondue par les non-syndiqués ». Deux jours après, l'Union des Pastoralistes de la Nouvelle-Galles du Sud, où la tonte allait bientôt commencer, requit très courtoisement l'Union Amalgamée de laisser exécuter, cette fois, les contrats passés par les squatters avec des tondeurs non syndiqués, promettant de régler à l'amiable les conditions du travail pour la saison prochaine.

Sur le refus de l'Union Amalgamée, les négociations furent rompues, mais, contrairement à toutes les prévisions, les préparatifs commencés de part et d'autre pour l'exécution du travail se poursuivirent paisiblement. D'un côté, les squatters ne voulaient pas s'exposer à perdre des sommes considérables en courant le risque d'une grève ; de l'autre, le plan de l'Union Amalgamée était de laisser tondre la laine et de l'empêcher ensuite d'être expédiée en subventionnant, avec l'argent gagné par les tondeurs, les camionneurs, les ouvriers des ports et les travailleurs maritimes. L'orage qui s'amoncelait à l'horizon devait éclater sur un autre point.

En effet, dans le courant de juin, les armateurs de Sydney s'étaient résignés, après un semblant de résistance, à renvoyer les débardeurs non syndiqués. Néanmoins, au commencement du mois suivant, l'équipage de la *Corinna* se mit en grève parce que le capitaine de ce bateau, appartenant à la Tasmanian Steam Navigation Co, refusait de réinstaller dans son emploi un certain Magan qui était délégué de l'Union des chauffeurs. La Fédération des Armateurs résolut de soutenir la Compagnie.

En même temps, elle refusa de traiter avec l'Union des officiers de marine, parce que ceux-ci, désespérant de voir aboutir leurs revendications, s'étaient affiliés au Trades Hall de Melbourne et à des fédérations similaires dans les autres ports australasiens. Les armateurs soutenaient qu'il serait impossible d'assurer la discipline, et par suite la sécurité des communications maritimes si les officiers s'affiliaient aux mêmes groupements que les marins, les chauffeurs, les cuisiniers du bord, etc. A cela, les leaders ouvriers répondaient que le trade-unionisme était la meilleure école de la discipline, et que, au surplus, c'était attenter aux droits des officiers que de leur interdire de s'associer comme bon leur semblait. Il fut impossible de s'entendre.

Après avoir adressé un ultimatum aux armateurs, les officiers se mirent partout en grève, le 15 et le 16 août 1890. Sur tous les vaisseaux où on les remplaça, les marins s'en allèrent ; partout où les marins furent remplacés, les débardeurs abandonnèrent le travail, si bien qu'au bout de quelques jours, le commerce maritime se trouva paralysé dans tous les ports de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande.

Dans toutes les colonies, la conduite de la grève fut de part et d'autre abandonnée à des Comités spé-

(1) Voir la *Revue* du 4 janvier 1902.

ciaux. En Queensland, le Comité de vigilance réussit à maintenir la lutte sur le rivage de la mer; il en fut de même dans l'Australie méridionale.

Mais, en Nouvelle-Galles du Sud, les mineurs des charbonnages se trouvèrent bientôt mis en cause. Le 25 août, le secrétaire général des mineurs du Nord avait averti le président de l'Association des propriétaires de mines que les hommes refuseraient d'extraire le charbon destiné aux vaisseaux montés par des non-syndiqués. Le 26, les ouvriers d'un puits refusèrent de travailler pour remplir les soutes de la *Corinna*. Immédiatement, l'Association des propriétaires de mines ordonna la fermeture de tous les puits du district. Des incidents semblables amenèrent la suspension du travail dans tous les charbonnages du Sud et de l'Ouest. Les mines d'argent de Broken hill furent également fermées sous prétexte que la grève maritime empêchait l'arrivée des matériaux destinés aux boisages.

A Melbourne, le Trades Hall, obligé de parer tout de suite à l'entretien de 2 500 travailleurs maritimes, était en outre assailli par les demandes des sans-travail qu'on évaluait à 2 ou 3 000 avant la grève, et qui étaient sollicités par les armateurs d'aller travailler sur les quais. De nombreux ouvriers, ne voulant pas coudoyer les non-syndiqués, déposèrent leurs outils malgré le Comité de vigilance ; par exemple, les chauffeurs de l'usine à gaz refusèrent de manier les charbons arrimés par des non-syndiqués. Le Comité essaya d'affréter des bateaux sur une base coopérative pour fournir du charbon aux chemins de fer, à la Compagnie du gaz et à d'autres industries, mais l'Union des employeurs de Sydney parvint à déjouer toutes ses tentatives.

La grève préparée pour établir le blocus de la laine après la tonte à Sydney, Melbourne et Adélaïde, éclatait au moment même où la tonte commençait en Nouvelle-Galles du Sud ; au lieu d'être limitée aux travailleurs maritimes elle gagnait peu à peu toutes les branches de l'industrie, paralysant l'envoi de subsides aux grévistes. Les employeurs bien organisés et très disciplinés profitaient habilement des moindres fautes commises par les ouvriers syndiqués pour les remplacer par des sans-travail dont le nombre était considérable. Or, dans l'état d'esprit où étaient alors les trades-unions, le seul contact des non-syndiqués suffisait pour étendre la grève dans toutes les directions, malgré les efforts des leaders impuissants à retenir leurs hommes.

Naturellement, des violences furent commises et des troubles éclatèrent sur les chantiers où les sans-travail remplaçaient les syndiqués. Partout, les gouvernements intervinrent vigoureusement. En Victoria, le gouvernement proclama l'état de siège; toutes les forces militaires et la police du pays furent concentrées à Melbourne, des volontaires reçurent des cartouches et le colonel Tom Price enjoignit aux carabiniers montés de Victoria de viser bas et de coucher sans pitié tous les fauteurs de troubles, si l'ordre leur était donné de tirer. A Sydney, une escorte armée protégea les hommes recrutés pour transporter la laine tondue par des non-syndiqués. En Nouvelle-Zélande, les administrateurs des chemins de fer de l'État avertirent leurs employés que, s'ils quittaient le travail, ils ne seraient jamais réintégrés dans les cadres.

Dès le 26 août, l'Union des employeurs avait tenu à Melbourne un grand meeting auquel assistaient 2 000 personnes et où des résolutions énergiques avaient été votées. Le secrétaire de cette Union répondit au Comité de la grève, qui lui proposait une conférence contradictoire pour amener un arrangement amiable, que toutes les organisations ouvrières d'Australie et de Nouvelle-Zélande s'étant trouvées impliquées dans la lutte, toutes les fédérations patronales de l'Australasie avaient décidé de tenir à Sydney une conférence intercoloniale pour arrêter en commun une ligne de conduite.

Cette conférence se réunit du 8 au 12 septembre. Les délégués des syndicats patronaux qui y étaient représentés résolurent de s'opposer dorénavant au boycottage des non-syndiqués, y compris ceux qui avaient été embauchés pendant la grève ; d'organiser des unions d'employeurs avec un conseil central dans chaque colonie et un conseil fédéral pour l'Australasie; enfin, d'insérer désormais, dans les contrats qu'ils passeraient avec les unions, le principe de la liberté du travail. De leur côté, les unions organisèrent, le 11 septembre, une conférence intercoloniale qui proposa une discussion contradictoire à celle des employeurs; mais ceux-ci levèrent la séance avant d'avoir pu être saisis officiellement de cette proposition. La conférence ouvrière nomma un Comité intercolonial qui resta en permanence à Sydney.

Les pourparlers reprirent à Melbourne et à Sydney. Tout de suite l'Union des employeurs de Victoria demanda au Trades Hall de Melbourne s'il était en mesure, de faire accepter, le cas échéant, ses décisions par les unions maritimes et celles des mineurs. Le Trades Hall ayant répondu que ces unions étant autonomes il ne pouvait assumer une pareille responsabilité, l'Union des employeurs déclara que les fédérations patronales ne tiendraient de conférence intercoloniale que si les fédérations ouvrières reconnaissaient préalablement le principe de la liberté du travail. L'Union des employeurs de Sydney répondit à peu près dans le même sens aux ouvertures des leaders ouvriers, ajoutant qu'il était inutile de signer des conventions avec eux puisque les débardeurs,

les mineurs et les tondeurs les brisaient quelques jours après les avoir conclues.

En effet, le Comité intercolonial de la grève, sentant le terrain glisser sous ses pas, venait de lancer aux mineurs et aux tondeurs une invitation à suspendre le travail, malgré les instances des leaders les plus capables : Trentwith et W. Spence, auxquels s'étaient joints les chefs de la Fédération australienne du travail, établie à Brisbane.

Le 23 septembre, les tondeurs se mirent en grève, mais cette tentative échoua complètement. Le 28, ceux du Queensland demandèrent à reprendre le travail et les autres suivirent le 3 octobre. La dernière cartouche du Comité intercolonial était tirée; il se dispersa le 10 octobre.

Le 16 octobre, les travailleurs maritimes de Launceston (Tasmanie) retournent à l'ouvrage; le 27, le comité de Brisbane déclare au Comité intercolonial que le nombre des sans-travail et l'épuisement des fonds imposent la cessation de la grève et, sur l'avis conforme du Comité intercolonial, avertit toutes les unions affiliées qui reprirent le travail en bon ordre; le 5 novembre, les mineurs de Newcastle commencent à conférer avec les propriétaires de mines, et le comité de vigilance de la Nouvelle-Galles du Sud proclame officiellement la fin de la grève; les unions maritimes de Melbourne cèdent le 9; enfin celles d'Adélaïde le 14 novembre.

Partout, les unions maritimes sont plus ou moins écrasées et les fédérations ouvrières affaiblies pendant que les syndicats patronaux continuent à se fortifier et à étendre le champ de leurs opérations. Tandis que la direction de la grève était émiettée sur plusieurs points et confiée souvent à des mains inexpérimentées, ils avaient eu soin de se consulter mutuellement en toute circonstance et de mettre à exécution sans jamais fléchir la décision qu'ils avaient arrêtée d'un commun accord.

S'ils proclamaient la nécessité de l'organisation syndicale, aussi bien chez les employeurs que chez les employés, ils étaient déterminés à briser en fait l'organisation ouvrière dont ils savaient appliquer les méthodes (1). Désireux de se concilier l'opinion publique ils s'abritaient derrière le principe de la liberté du travail pour éviter de soumettre à l'arbitrage un conflit qui passionnait les parlements et toutes les classes de la société, malgré le blâme que leur refus de conférer sans conditions avec les ouvriers leur attirait de la part de prélats et de magistrats absolument indépendants et uniquement soucieux de l'intérêt général.

Le pouvoir des unions maritimes était détruit, mais les unions de tondeurs, malgré l'échec de la grève décidée par le Comité intercolonial du 23 septembre au 3 octobre, avaient su, dans l'ensemble, maintenir leurs positions (1).

Une réunion de squatters, tenue à Melbourne le 14 novembre, décida de faire signer à tous les tondeurs, syndiqués ou non, des contrats de travail individuels et jeta les bases d'une puissante fédération dont l'activité s'étendit bientôt sur le Queensland, la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria et l'Australie méridionale.

Le 3 janvier 1891, cette fédération fit publier partout le texte d'un contrat qui maintenait le tarif de l'Union des tondeurs (1 livre sterling pour 100 moutons, brebis ou agneaux et 2 livres sterling pour 100 béliers), supprimait la retenue effectuée dans certains districts sur les salaires dus aux hommes renvoyés pour incapacité ou ivrognerie et limitait la journée de travail à huit heures, conformément aux règles de l'Union.

Les tondeurs syndiqués du Queensland, où la tonte venait de commencer, ayant refusé de signer individuellement le nouveau contrat, les squatters leur donnèrent quinze jours pour réfléchir et, à partir du 3 février, commencèrent à expédier des hommes de Melbourne et de Sydney. Une branche de la Fédération australienne du travail ayant proclamé la grève malgré le Conseil exécutif qui trouvait le moment mal choisi, les tondeurs organisèrent des camps suivant leur coutume et envoyèrent des patrouilles à cheval pour y rassembler, souvent par intimidation, les hommes capables d'effectuer le travail. Des violences furent commises. On essaya de faire dérailler les trains portant les tondeurs venus de Sydney et de Melbourne; des hangars, des palissades et l'herbe des pâturages furent brûlés, et les grévistes, se croyant assurés de la victoire, menacèrent les squatters récalcitrants de leur faire payer, après le 1er mars, une augmentation de salaire de 6 p. 100, à titre d'indemnité de guerre.

Ces crimes (1) provoquèrent l'intervention du gouvernement. Celui-ci envoya des troupes et une mitrailleuse sur les lieux, tous les leaders furent ar-

(1) Le discours prononcé par le président du Conseil d'administration de l'Union Steam Ship Co à Dunedin, le 23 septembre 1890, raconte les conditions dans lesquelles les armateurs de l'Australasie se sont concertés quelques semaines avant la grève; ils ont décidé de cesser complètement la concurrence acharnée qu'ils se faisaient auparavant. Le président explique pourquoi sa compagnie a cru devoir participer à cet accord : exposée aux attaques des Unions de la Nouvelle-Zélande qui sont affiliées avec celles de l'Australie, elle risquait en se tenant à l'écart d'être attaquée par la Fédération des armateurs.

(1) Les chefs de la Fédération australienne du Travail font peser la responsabilité sur les autorités qui, depuis plusieurs années, expédiaient dans l'Ouest les [illegible] elles voulaient débarrasser la capitale.

rêtés, et, après cinq mois de lutte acharnée, la Fédération australienne du travail dut proclamer la cessation de la grève, le 15 juin 1891. La forteresse la plus solide de l'organisation ouvrière en Australie se trouvait démantelée.

Il fut plus facile aux squatters d'écraser l'Union Amalgamée des Tondeurs dont l'action s'exerçait sur les autres colonies. Sur les instances de la presse et du public, l'Union des Pastoralistes de la Nouvelle-Galles du Sud avait consenti à conférer avec l'Union des employeurs et le Conseil des métiers et du travail de Sydney; cette conférence n'aboutit à aucun résultat, l'Union des Pastoralistes s'étant engagée à ne rien céder sans l'assentiment des unions similaires constituées dans les autres colonies, et la résistance des tondeurs syndiqués fut rapidement étouffée en Nouvelle-Galles du Sud et en Victoria. Les tondeurs de l'Australie méridionale, menacés d'être remplacés par des hommes non syndiqués de Melbourne, traitèrent avec l'Union des Pastoralistes après avoir préalablement signé, le 29 juillet 1891, la déclaration suivante : « Les employeurs ou tondeurs emploieront ou accepteront le travail, qu'ils appartiennent ou non à des unions, sans faveur, molestations ou intimidations d'un côté ou de l'autre. »

Alors, les chefs de l'Union amalgamée se résignèrent à traiter sur les mêmes bases après avoir signé la même déclaration (1).

L'année suivante (1892), des grèves importantes éclatèrent dans les mines d'argent et de charbon; partout, les ouvriers furent obligés de subir une réduction de salaires qui atteignit souvent 25 p. 100.

Toutes ces grèves et l'affaiblissement de l'organisation syndicale engendrèrent un profond découragement et une vive amertume parmi les ouvriers syndiqués, surtout en Queensland. Non seulement, les employeurs avaient triomphé en appliquant des méthodes syndicales qu'ils avaient apprises de leurs ouvriers (2), mais aussi parce qu'ils étaient les maîtres du gouvernement.

D'autre part, des leaders ouvriers avaient été arrêtés et condamnés en vertu de lois surannées et tombées en désuétude même en Angleterre, par exemple, les lois interdisant les coalitions. Par conséquent, le seul moyen d'améliorer la situation des travailleurs était de recourir à l'action politique et de remplacer la grève par le bulletin de vote.

D'ailleurs les esprits étaient préparés depuis longtemps à cette nouvelle tactique. Les ouvriers avaient envoyé plusieurs de leurs camarades siéger dans les parlements australiens bien avant 1890 et ils se préparaient à présenter des candidats aux élections législatives qui devaient avoir lieu cette année en Nouvelle-Zélande lorsque l'intervention du gouvernement dans une grève de chemins de fer les décida à mener la campagne d'accord avec les libéraux. Leur appui permit à John Ballance de prendre le pouvoir et leur succès imprima une vive impulsion à la propagande qui avait commencé tout de suite après la grève maritime dans les autres colonies.

En Nouvelle-Galles du Sud, les candidats du parti ouvrier se tinrent à l'écart des autres partis politiques. Sans journaux et sans organisation, on les vit parler au coin des rues et sur les places publiques, montés sur des camions ou des tribunes improvisées. Quelquefois, ils se bornaient à parcourir la capitale, suivis de leurs partisans qui portaient le bleu et le blanc, couleurs du parti, arborant pour tout programme des devises comme celle-ci : « L'union fait la force. » Dans les circonscriptions de Ouest-Sydney et de Balmain où quatre sièges étaient vacants, il leur suffit de se promener, bras dessus bras-dessous, derrière un transparent où on lisait : « Tous les quatre, ou point du tout ! » pour battre deux anciens ministres très populaires et deux députés sortis de leur classe qui n'avaient pas voulu accepter de mandat impératif.

35 d'entre eux furent élus sur un total de 125 députés. Déterminés à laisser de côté la question irritante de la protection et du libre-échange et à voter toujours en bloc, ils étaient maîtres de la situation, puisque le ministère et l'opposition disposaient à peu près du même nombre de voix.

Pendant les deux années qui suivirent, le parti ouvrier gagna, au cours d'élections partielles, quelques sièges dans plusieurs parlements. Aux élections générales de 1893, il fit passer 11 candidats, sur un total de 95 députés en Victoria : 15 sur 72 en Queensland et 11 sur 54 en Australie méridionale.

Nous examinerons, dans un troisième et dernier article, l'action politique et sociale du parti ouvrier en Australie et Nouvelle-Zélande.

LOUIS VIGOUROUX.
Député.

(1) La conférence faillit échouer par suite de la volonté bien arrêtée des squatters de faire insérer dans le contrat leur définition de la liberté du travail. Après des discussions prolongées, tout ce que les chefs de l'Union Amalgamée purent obtenir fut l'addition d'un renvoi ainsi libellé : « Ceci est la définition des Pastoralistes. »

(2) Il est de fait que dans toutes les colonies, au moment où la grève éclata, plusieurs ministres étaient affiliés à l'Union des employeurs ou à l'Union des pastoralistes.

LA CIGARETTE

Nouvelle.

A M. Emile Vaquet.

Le soir tombait, — un de ces soirs infiniment voluptueux du mois d'octobre, où se mêle comme un premier frisson aux derniers rayons de soleil. De la terre montait cette odeur de mottes humides qu'on ne sent guère, dans la campagne roussillonnaise, qu'au milieu de l'automne ou au commencement du printemps. Les grives se taisaient au creux des vignes; vers l'horizon, les montagnes moelleuses atténuaient leurs fins contours : le moment était solennel; il semblait qu'on ne dût parler qu'à voix basse dans la crainte que la subtile atmosphère, tant de paix, ces couleurs indécises, tout ne vînt à s'évanouir...

Madeleine et Raymond étaient, comme on dit, sous le charme, subjugués par on ne sait quelle secrète magie; et dans leurs yeux, noyés de crépuscule, dans leurs oreilles qu'assoupissait le recueillement des choses, dans tous leurs sens enfin, pénétrés d'une mystérieuse langueur, survivait à peine la conscience de cette minute exquise entre toutes les minutes sur la terre : ils abandonnaient leur rêve au rêve même du soir mourant, et n'avaient que le sentiment de se fondre goutte à goutte dans la nature...

Les amis s'étaient retirés au salon et causaient, en indifférents d'abord, de choses diverses : on avait allumé la lampe, de sorte que tour à tour l'ombre de chacun venait s'épanouir aux rideaux transparents de la fenêtre. La sœur de Raymond, dont la robe s'était déchirée dans l'enthousiasme des jeux, était montée à la première chambre avec les deux sœurs de Madeleine, pour tout réparer tant bien que mal.

Des lambeaux de conversation lointaine arrivaient parfois, très atténués par la distance; parfois aussi des rires éclataient, puis se prolongeaient par saccades, ou coulaient à pleins bords, comme une source au fond des bois...

Et tous ces bruits charmants, qui seuls interrompaient de minute en minute le silence religieux où Madeleine et Raymond s'attardaient avec complaisaice, ne réussissaient pourtant pas à les tirer de cette demi-somnolence à laquelle, ce soir, tout semblait se prêter merveilleusement.

Ils ne se disaient donc rien l'un à l'autre, et ne se regardaient même pas, — Madeleine assise au pied du tilleul sur un vieux banc, le visage baissé contre sa poitrine, où le rythme lent, régulier, harmonieux de la vie émouvait à chaque flux le corsage, et, non loin d'elle, Raymond, le front dans la main, le coude aux rebords du long fauteuil en osier qu'il avait choisi pour s'étendre.

Ces deux âmes, d'ailleurs, ne se comprenaient guère depuis quelque temps, soit par suite d'un malentendu, soit sous l'influence d'une de ces lentes évolutions où l'être intérieur se renouvelle comme se renouvellent toutes les cellules de l'organisme. Madeleine surtout avait bien changé : car, si Raymond continuait à ressentir un amour délicat et pur, dont l'intensité demeurait encore aussi grande et même, par l'irritation, ne faisait que croître de jour en jour, elle, au contraire, était arrivée maintenant à ne plus voir dans tous les aveux d'autrefois qu'un innocent enfantillage, peu digne de l'importance qu'ils leur avaient attribuée tout d'abord. Elle était devenue l'oublieuse, tandis que fidèlement Raymond conservait toute son ardeur du début, sans oser, hélas! en rien dire.

D'intimes scrupules, suscités à l'idée que, n'ayant pas encore de position acquise et n'étant pas assez près d'en avoir, il ne pouvait engager aveuglément une aussi chère existence, arrêtaient en effet sur ses lèvres les mots qui devaient peut-être le conduire enfin au bonheur... Et de tout cela, héroïque, silencieux, non sans orgueil, il souffrait dans son cœur d'adolescent et de poète...

Or voici que Madeleine s'éloignait peu à peu de lui. Comme il la voyait seulement pendant ces deux ou trois mois de l'année, retenu ailleurs tout le reste du temps par de laborieuses études, son image allait s'atténuant dans le cœur de la jeune fille, et laissait à d'autres, plus plaisantes alors sans nul doute, la place qu'elle avait jadis occupée.

Ainsi la source vagabonde, inconstante, onduleuse et légère, réfléchit à peine quelques moments le brin d'herbe penché sur elle avec effort : puis elle va vers des choses nouvelles, sans penser désormais à lui : n'a-t-elle pas en chemin des émotions plus captivantes, et ne faut-il pas couler incessamment si l'on ne veut pas croupir comme une flaque dans un creux?

Certain adolescent, moins fort, moins beau, moins intelligent aussi que Raymond, — qui le comprenait on le sentait bien, — avait su, par d'habiles, par d'enveloppants sortilèges, accaparer pour son propre compte l'attention amoureuse de la bien-aimée : il rôdait toujours autour d'elle, prodiguant sans cesse à l'idole ces soins discrets de musicien devant lesquels faiblit vite une volonté féminine.

Et c'était déjà pour le public, prompt à devancer toute chose en pareille matière, mais perspicace dans bien des cas, une union à bref délai, un mariage où les intéressés paraissaient apporter de part et d'autre le plus passionné des consentements.

*
* *

Lors donc que parut la première étoile, Madeleine dit d'une voix dolente, venue du plus profond d'elle, semblait-il :

— Que faisons-nous? La nuit arrive, et la fraîcheur. Ne voulez-vous pas rentrer?...

— J'aime cette heure par-dessus toutes, je voudrais la vivre éternellement, répondit Raymond.

Et au dedans de lui-même il ajoutait :

« Vous êtes près de moi dans ce crépuscule d'automne : c'est à peine, quand j'ouvre les yeux, si je distingue la silhouette exquise de votre cher visage.

« Vous vous fondez dans la nature, et avec elle me procurez la plus inoubliable des émotions. Il n'est pas une fibre de mon être qui ne palpite pour l'une et pour l'autre, il n'est pas une cellule de mon corps qui ne se pâme de tendresse pour la nature et la bien-aimée.

« Vous n'êtes qu'une seule personne en ce moment divin...

« Mais, pénible réveil, déception douloureuse. vous voulez donc, ô Madeleine, rompre la magie d'une si touchante communion, et couper de vos doigts cruels le fil qui nous liait ensemble!

« Ah! comme je goûte à présent l'amère vanité de ces instants furtifs! mon bonheur peut-il être complet, puisque je ne tiens pas ici entre mes mains, comme je la tenais un jour, vous souvient-il? votre petite main frémissante?... »

Mais Madeleine menaçait de rentrer alors toute seule, ne tenant guère à prolonger indéfiniment avec lui sa rêverie sous les étoiles; d'autant plus que dans le salon redoublaient les rires de la bande et qu'en fin de compte elle préférait les joyeux propos à ces vagues contemplations.

Elle se levait déjà, svelte et sombre sur le ciel radieux qui la détachait nettement, pareille à quelque divinité de la nuit. Raymond, tournant aussitôt ses regards vers elle, comme pour essayer de l'attendrir au fond de l'ombre par la puissance occulte de son amour, lui murmura, si bas qu'elle ne put l'entendre qu'à peine :

— O Madeleine, seriez-vous sans pitié?... Accordez-moi cependant une chose, une seule, avant de partir.

« Prenez cette cigarette entre vos lèvres parfumées; allumez-la délicatement; en sorte que, la prenant à mon tour entre mes lèvres, je savoure avec elle un peu de votre souffle, un peu de votre baiser, peut-être aussi un peu de votre âme...

« Faites-le donc en souvenir de toutes celles où pour moi vous mettiez si souvent la meilleure et la plus enivrante des promesses...

« Vous voyez bien que je suis raisonnable, que je ne m'emporte pas contre vous, que je ne vous reproche rien de ce qui nous arrive, ô Madeleine!

Sa voix tremblait d'émotion : car c'était l'épreuve suprême. Qu'allait dire la bien-aimée? Aurait-elle un mot consolant, un de ces mots qui savent, à la façon d'un baume, s'appliquer sur les blessures du cœur, un mot de regret pour leur passé enseveli? Et quel geste serait le sien? Quel geste définitif allait-elle esquisser dans le silence, le geste qui tue ou le geste qui ranime, le geste cruel ou le geste de charité? Dans l'attente, son cœur battait si violemment que chaque secousse paraissait devoir l'arracher de sa poitrine...

Madeleine avait pris la cigarette que lui tendait Raymond, et demeurait toute droite, immobile, énigmatique devant lui. Hésitait-elle? et quel combat se livrait ainsi dans son âme? Comprenait-elle donc l'importance de l'acte qui s'accomplirait en quelques secondes? et voulait-elle retarder le décret fatal? Cette hésitation, ce retard, ne parlaient-ils point déjà par eux-mêmes?...

Or voici que de ses doigts, faits plutôt pour les caresses, elle se mit à déchirer la cigarette, lentement, comme avec un plaisir pervers, en menus, menus morceaux qui s'éparpillèrent sur le sol. Puis, sans avoir prononcé une parole, Madeleine la bien-aimée disparut, toujours impassible, dans l'ombre...

*
* *

Sur l'un des sommets voisins, quelque jeune pâtre, séduit par l'heure enchanteresse, confiait, en une mélodie, aux étoiles toujours muettes mais toujours prises à témoin les peines d'amour qui le tourmentaient, et l'inconstance de la femme, et comme tout passe vite ici-bas. Aidé par ces rythmes mélancoliques et langoureux qu'inspire aux lèvres catalanes le Canigou, source éternelle de fraîcheur, il disait entre autres choses :

« — J'avais une amie aux yeux noirs; — nous nous étions connus un jour de moisson; — ses bras me faisaient gentiment — comme un collier autour de cou...

« — Chaque fois qu'elle me regardait, — j'éprouvais un trouble si grand — que je devais baisser les yeux, — et que j'en devenais tout pâle...

« — Elle me suivait dans la montagne, lorsque se reposait la plaine; — et soignait alors mon troupeau — on réparait mes vêtements...

« — Nous dormions tous deux sur la mousse, — parmi les œillets de pastour, — dans les senteurs enivrantes — du romarin et des genêts...

« — Elle m'apportait des fromages, — dans une corbeille en osier; — moi, je lui donnais des oiseaux — que j'avais mis dans de petites cages...

« — Elle riait pour la moindre chose, — et mon-

trait alors ses dents blanches ; — mais je lui fermais les lèvres — avec un baiser qui durait longtemps...

« — Car j'en étais si amoureux, — que, lorsqu'elle ne venait pas, — j'errais tristement dans les ravins, — sans envie de manger ou de boire...

« — Qu'est-elle à présent devenue, — depuis que vers d'autres montagnes, — avec un autre berger, hélas ! — elle est partie au clair de lune ?...

« — J'avais une amie aux yeux noirs ; — nous nous étions connus un jour de moisson ; — ses bras me faisaient gentiment — comme un collier autour du cou... »

Raymond écoutait ces plaintes, et, bercé par la vieille chanson, se laissait peu à peu comme imprégner de souvenirs ; n'était-ce pas sa propre histoire que racontait le pâtre d'une voix lente et modulée ? Ces plaintes, n'étaient-elles pas les siennes aussi ? et dans chacune de ces strophes n'y avait-il pas une parcelle de sa vie, une goutte de son sang ?

Et tout le passé revécut dans sa mémoire en quelques minutes... C'était d'abord l'obscur chemin du premier aveu, de l'aveu muet des longues étreintes ; la marche, par une nuit épaisse, à travers les châtaigneraies ; tandis que du village où l'on allait en caravane arrivaient des rumeurs de fête avec les airs d'une musique entraînante ; la danse parmi les bousculades propices ; le retour et son amertume ; les nuits fiévreuses où l'esprit veillait parce que le cœur ne voulait pas dormir. — Puis, plus tard, l'aveu des lèvres, les réconfortantes paroles de la bien-aimée... Ah ! comme le soleil brillait gaiement ce jour-là sur les coteaux, et comme autour d'eux tout chantait aussi bien qu'au fond de leur âme... Or, Madeleine ayant désiré de ces petites figues mielleuses qui s'entr'ouvrent au bout des branches dans la lumière, Raymond s'était amusé à les lui apprêter soigneusement une par une, et n'avait pu retenir un aveu en lui présentant la plus belle : « Ces fruits, ces fruits vermeils que nous venons de cueillir, ont moins de fraîcheur encore que vos lèvres... » Ainsi dans de futiles détails leur âme, redevenue pour l'amour naïve, ingénieuse et candide, savait découvrir de perpétuelles sources de joie...

* * *

Mais un train passa, qui fit gémir le pont métallique, longuement, douloureusement : c'était déjà le train de six heures, train des sinistres départs et des adieux sans retour peut-être... Il s'en allait vers la plaine, là-bas, comme attiré follement par tout l'inattendu des grandes villes, ne laissant derrière lui qu'une longue écharpe de fumée et la fugitive lueur rouge de ses lanternes de signal... Il s'en allait vers l'ivresse des multitudes, où tu dois t'apaiser, mal d'amour, où tu dois t'épanouir, chère fleur de l'oubli ; il s'en allait plein de confiance et d'espoir vers le pays du travail qui donne des forces et reconstitue les énergies défaillantes.

Ah ! s'en aller avec lui dans cette impénétrable nuit d'automne, fuir ces lieux de torture morale où l'on meurt petit à petit, accorder au rythme des roues bondissantes et au balancement du wagon les sanglots d'un cœur en détresse ! Ne plus souffrir pour un regard, pour un mot, pour un geste ; ne plus connaître la jalousie aux crocs impitoyables, aux crocs tenaces, aux crocs d'acier ; oublier surtout, oublier !...

Ne trouverait-il pas au milieu de ses livres l'unique et l'infaillible remède ; serait-il donc assez lâche pour consentir à jouer encore longtemps ce rôle de dupe où l'avait réduit à cette heure trop de délicatesse et trop de discrétion ; n'aurait-il pas enfin un seul mouvement de révolte, et courberait-il toujours la tête jusqu'au sacrifice final ?...

Il renoncerait, puisqu'il le fallait, au bonheur à peine entrevu dans ses rêves et qu'il s'imaginait, le naïf, pouvoir réaliser un jour ; il renoncerait à la présence constante, familière, affectueuse de la bien-aimée autour de lui ; il tâcherait de s'étourdir dans la besogne quotidienne, et de réparer pierre par pierre l'écroulement de ses illusions ; il y emploierait toutes les facultés de son esprit fécond, toute l'activité de son corps robuste...

Mais, hélas ! en serait-il capable ; lui, pauvre amoureux, pris tout entier par cette femme, asservi comme un esclave, et sans courage désormais ? N'aurait-il pas toujours, obsédante et lancinante, la vision de ce sourire où elle savait unir une si grande ironie à une si grande douceur ? Non, non : il sentait bien, le malheureux, que l'oubli jamais plus n'entrerait dans son âme...

Et deux larmes, lentement, coulèrent le long de ses joues, deux larmes lourdes et brûlantes, deux larmes faites de tout son martyre, comme deux larmes d'expiation...

* * *

Cependant, la nature avait repris le calme habituel de ses nuits d'octobre. Aucun chant, aucune plainte ne s'élevait des herbes obscures, où la vie, sous les premiers frissons de l'automne, se ralentissait tous les jours. Dehors, l'on n'entendait plus maintenant qu'un chariot sur la route lointaine : les voix du salon elles-mêmes s'étaient tues. Au-dessus des ténèbres régnait l'imposante sérénité d'un ciel sans nuages : on eût pu compter les étoiles, tant l'atmosphère était pure, si vif était leur éclat...

Mais, dans le cœur de Raymond, comme une mer tumultueuse hurlait de ses flots en courroux, tandis que les dernières lueurs d'espérance l'une après

l'autre venaient de s'éteindre. Toutefois, son corps demeurait aussi calme que la nature; ni geste de malédiction, ni paroles amères contre la bien-aimée. Il comprenait enfin, suivant de ses yeux noyés de pleurs la marche lente des constellations, que la lutte était inutile, puisque dans l'univers tout se meut et change incessamment, puisque tout obéit aux lois inflexibles des choses, depuis l'étoile au sein de l'azur jusqu'à l'amour au cœur de la femme...

JEAN AMADE.

L'HOMME DES CAVERNES

dans la littérature contemporaine.

La littérature théâtrale a fixé un type nouveau, ou soi-disant tel. Réunissant en soi les mauvaises qualités du traître et du tyran, personnages à tout jamais relégués dans le drame subalterne où l'action entre en ligne de compte, il commande l'antipathie, appelle l'indignation et donne à penser, si toutefois l'on va à la comédie pour penser, ce dont je doute fort. Les spectateurs, affranchis des vaines terreurs de l'ancienne loi morale, prendront plaisir et trouveront leur avantage à le mieux connaître. Heureux ceux qui créèrent ou pour mieux dire déterrèrent l'homme des cavernes, pour nous faire rougir des principes que certains d'entre nous en tiennent encore. Suivant la conduite que nous garderons, nous serons désormais des hommes modernes ou des hommes des cavernes : c'est-à-dire des époux à cheval sur leur prétendu droit, ou des maris complaisants, si tant est que cette qualification péjorative puisse s'appliquer à ceux qui comprendront le nouveau sens de la vie : l'union libre et temporaire dans une société réglée par les édits du roi Pétaud.

Connaître le vice est souvent la meilleure méthode pour le détester. Aussi avons-nous pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile de fixer les caractères physiques et moraux de cet homme des cavernes dont chaque Français doit éviter maintenant, avec sévérité, de se faire un modèle. Mais, sans approuver en tout ses ancêtres, on ne doit point cependant les renier. Ce n'est pas parce que tel ou tel avait été roué ou pendu qu'on bannissait son portrait de la galerie de famille. Certains petits-neveux laissaient bien à la place du grand-oncle décapité un panneau vide. Ils avaient tort. C'est une bonne chose que de contempler un criminel et de se dire, tout en savourant le plaisir de se sentir la tête d'aplomb sur les épaules : « Je ne marcherai pas dans ses voies ! » Pour ne point tomber dans les mêmes excès que l'homme des cavernes, il importe de connaître par le menu son « état d'âme » et son genre de vie.

I

Ce que les savants en disent est peu de chose : on objectera que les gens qui savent beaucoup ont l'habitude coupable de garder leur science pour eux. Les anthropologistes nous enseignent cependant que l'homme des cavernes est mieux expliqué par les objets qu'il travailla de ses mains que par ses propres débris, car ils sont demeurés très rares. Les crânes s'en comptent ; peu communs sont les os longs ; de bassins complets il n'en existe guère. Au vrai, on reconstituerait difficilement un squelette entier, et cela aux dépens de cent individus différents dont les fragments ont été exhumés de quatre-vingt-dix localités diverses. Était-il grand ou petit, trapu ou svelte, brun ou blond, poilu ou glabre ? Nous n'en savons absolument rien, et l'on n'a guère avancé la question depuis le temps où Georges Cuvier donnait l'ordre de cacher au fond d'une armoire du Museum une calotte cranienne fossile qui le gênait dans ses conceptions cosmogoniques en tant que grand chancelier de l'Université des Bourbons.

Mais les œuvres de pierre, d'os et d'ivoire taillés qu'a laissées dans les gisements quaternaires cet inconnu mystérieux témoignent d'une grande industrie. Ce que nous en disons n'est point pour l'excuser. De grands artistes furent de méchantes gens, et pour ne citer que les plus notoires, Michel-Ange et Benvenuto Cellini avaient eu très mauvais caractère. Chasseur déterminé, pêcheur industrieux, comme le prouvent et ses merveilleux hameçons et ses pointes de flèches que l'on trouve parfois encore fichées dans les os de bêtes, ce troglodyte eut à disputer aux grands fauves et peut-être à d'autres hommes sa vie précaire, celle de sa femelle et de ses petits. A l'abri de rochers en surplomb, il ciselait — nous ne jurerions pas que ce fût sans penser à la question conjugale — des têtes de javelot, des navettes et des fibules élégamment évidées, des pesons de fuseaux et des balles de fronde. Il sculptait même des bas-reliefs où des animaux figurés en tout ou partie plongent dans une admiration rêveuse qui les contemple en quelque musée...

Et l'on ne sait rien de plus sur cet humble et laborieux précurseur qui disparut peut-être devant une invasion de barbares, ou exterminé par les grands félins. Parfois, dans les vastes et profondes cavernes à ossements où les brutes carnassières entraînaient leur proie pour la dépecer à loisir, on rencontre, mêlés à des débris de ruminants ou de chevaux, quelque humérus, quelques phalanges, reliques du chasseur quaternaire attardé sans doute à l'affût du

gibier qui devait nourrir sa famille. Et cette main, peut-être, déchiquetée par la bête féroce, ours ou chat des cavernes, est celle qui sculpta ces admirables têtes de cheval, publiées par le savant Piette, et qu'un Gœthe ou un Ecker aurait comparées sans désavantage à celles des chevaux du Parthénon.

II

Ce que disent, par contre, les littérateurs de l'homme des cavernes est naturellement beaucoup plus considérable, puisqu'ils connaissent de tout sans les encombres d'un bagage d'érudition fastidieuse, ainsi que le prouvent certaines épopées préhistoriques parues en ces derniers temps.

Et d'abord ils savent tout de ses origines : le plus ancien ancêtre de l'homme des cavernes fut un singe. Le fait est acquis; donc il n'a pas besoin d'être prouvé. Nous l'acceptons ainsi, d'autant que l'axiome fournit à l'homme des cavernes une excuse de premier ordre. Quand on est le petit-fils d'un mandrill, on a de qui tenir. Nous ne nous expliquerons pas davantage et renverrons les curieux aux vieux auteurs qui ont conté par le menu l'histoire de ces papions qui, en vrais enfants de la nature, font librement et publiquement l'amour aux négresses qu'ils rencontrent, sans leur en demander la permission. La cause est entendue : nos instincts simiesques ne sont pas éteints, et même ils ne s'éteindront jamais, sans quoi notre aimable espèce disparaîtrait de cette terre, et le théâtre trouverait sa fin comme toutes autres choses. Et ce serait une chose fâcheuse entre toutes, puisque c'est le théâtre qui a fixé ces types désormais immortels et du singe ancestral et de l'homme des cavernes.

Le père Dumas était — suivant l'expression du plus puissant de nos poètes — un vieux nègre qui racontait bien les histoires. Il raconta celle du duc de Guise, de sa femme Catherine de Clèves et de son galant Saint-Mégrin, et la mit au théâtre sous le titre d'*Henri III et sa Cour*. Chacun sait ça : le mari trompé, bafoué et qui est « un vilain homme roux, comme Judas Iscariote », *se venge* et, assumant toutes les responsabilités du « traître » et du « tyran », est exposé aux huées du paradis et du paterre. Tel est, à notre connaissance, le premier homme des cavernes qui ait mis le pied sur notre scène. Dumas, ce jour-là, fit de l'archéologie préhistorique sans le savoir. On objectera peut-être qu'Antony, lui aussi, est un homme des cavernes?... Oui, sans doute, mais ce n'en est qu'un reflet, comme l'ombre des images projetée sur la paroi d'une autre caverne, celle de Platon! Et d'ailleurs le père Dumas ne fit pas fortune au théâtre. Il appartenait à son fils de fabriquer un homme des cavernes à l'usage du public spécial qui prenait plaisir à voir représenter ses pièces. Ce public était composé de mondains pour lesquels le plus beau spectacle du monde est celui où leurs faits et gestes sont magnifiés pour la plus grande instruction de l'humanité. L'humanité du fils Dumas était une humanité de boudoir qui tenait l'adultère pour la seule occupation vraiment sérieuse de la vie. Imbu des théories de ce milieu où George Sand avait prêché en action l'Indianisme et le Léliisme, élevé dans les jupons de divers bas bleus et d'émancipées de catégories variées, Alexandre Dumas fils remonta plus haut dans la nuit des temps et présenta à son public le chimpanzé ou le gorille qui viole la fiancée à lui confiée pour la nuit de noces par des parents insoucieux.

Le mari, au théâtre, flottera désormais entre ces deux types : singe ou homme des cavernes, son sort est le même. Il représente le principe mauvais du pouvoir féodal qu'il détient en tant que chef de famille. Il assume tous les vices : joueur, libertin, coureur de servantes, chasseur et ivrogne, sinon plus, que lui arrive-t-il qu'il n'ait point mérité, en bonne règle? La femme victime et l'amant libérateur — pour un moment, s'entend — se chargent de lui prouver qu'on n'est pas impunément homme des cavernes, et que la faute des générations passées continue à peser sur les descendants.

III

Mais ici un doute, un scrupule, se sont élevés chez beaucoup de mauvais esprits : N'y eut-il point de femme des cavernes? Et s'il y en eut, n'auraient-elles engendré que des fils? La question est épineuse. La route est semée d'embûches. En dehors de la tragédie classique, le rôle de femme des cavernes est généralement méprisé. Serait-ce donc que les auteurs écriraient leurs pièces pour la plus grande joie de certaines actrices? Mais alors si ces artistes viennent à mourir — car les actrices meurent toutes ou presque toutes — qu'en sera-t-il de la pièce? Le type de l'homme des cavernes serait-il appelé à une destinée aussi lamentablement éphémère? Nous ne le croyons pas.

Nous ne le croyons pas parce que ce type est celui du mari, personnage odieux entre tous, depuis Agamemnon, — pour ne pas rechercher plus haut, — à la ville, au théâtre et aux champs. Odieux au regard de ce vase d'élection qui est l'épouse adultère, car rien n'est plus sacré que la liberté de l'amour, odieux au regard de l'amant qui est un pur esprit, car rien n'est plus volage qu'un esprit.

C'est pourquoi, nous ne saurions trop le répéter, il n'y a pas, et il n'y aura jamais de femme des cavernes : parce que ventre de femme n'enfanta jamais

un monstre tel que ce troglodyte... A moins peut-être que le mandrill des vieux voyageurs... Mais ce serait folie que de s'arrêter sur cette malséante supposition. Celui qui descend de la femme et en ligne directe, sans aucun croisement avec les gens des cavernes, c'est l'amant. Le théâtre moderne nous le prouve par l'étalage même qu'il fait de ses beaux dons naturels, dons de générosité, de délicatesse, et d'abnégation, qui le portent à se tuer pour toute cause légère, telle que le soupçon d'une créature d'extraction aussi basse qu'un homme des cavernes.

IV

De celui-là, comme dit l'autre, le compte est clair. Il va passer un mauvais moment et payer d'un coup tous ses crimes, passés, présents et futurs. Jusqu'ici, il avait exercé sa tyrannie sous le bienveillant ombrage de l'arbre touffu des lois. Mais la ramée séculaire s'éclaircit sous la hâche du moraliste, et l'homme des cavernes apparaît tout nu pour être moqué publiquement. Et chacun de s'écrier, au sortir de son exécution sur la scène, petit théâtre du monde : « C'était bien son tour ! »

Quelques philosophes chagrins ont bien tenté de souffler sur ce feu de joie, et leur haleine était froide comme les nuits de décembre : « Il fait beau voir, disent-ils, mais votre homme des cavernes apparaît brusquement dans la société à cette époque, géologiquement récente, où la mode des pièces et des romans à thèse fût imposée par certains esprits galants encore que genevois. » Ces gérontes ajoutent encore que cette mode a réussi par le crédit d'une coterie de femmes, que cette coterie de femmes recherche activement l'autorisation légale de faire au grand jour ce que leurs pareilles faisaient depuis quelque quarante mille ans, sinon plus, dans les cavernes ou ailleurs, en tout cas dans « le silence et l'ombre », sans se croire obligées d'attirer l'attention d'un législateur, fût-il de comédie, sur leurs ébats. Ils disent encore, par surcroît :

« D'ailleurs, sans s'occuper des Todas chez qui la polyandrie est de règle, et qui ont, en tant que polyandres, la mauvaise habitude de faire écraser les filles qui leur naissent en trop sous les pieds de leurs buffles, il y a aussi les saint-simoniens pour avoir légiféré sur la question. »

Oui certes, et nous dirons, à notre tour, que c'est Bouvard et Pécuchet qui en ont fourni la plus substantielle analyse : « Toute femme, si elle y tient, possède trois hommes : le mari, l'amant et le géniteur. Pour les célibataires, le bayadérisme est institué. » Mais quelle âme d'amant — de théâtre — songerait à s'épancher dans le cœur d'une bayadère ? Le personnage ne ferait plus aujourd'hui ses frais, même si la bayadère s'appelait Marguerite Gautier. Ces amours-là ont rejoint les vieilles lunes. Et c'est déchoir que de parler de « passer un moment ».

M. Paul Bourget, qui rit discrètement à ses heures, a dit qu'en Alexandre Dumas fils il y avait beaucoup de l'âme de Napoléon, car c'était un législateur. Le propos mérite qu'on s'y arrête : il eût été plus joyeux si l'auteur eût ajouté : « de théâtre de société ».

D'autres philosophes chagrins ont pris, eux, la chose au tragique : « Ainsi présenté, et par le théâtre et par la littérature, votre homme des cavernes est un épouvantail à moineaux. Il y a belle lurette qu'il a cédé la place au vrai mari moderne dont les devoirs ont été nettement établis par l'École de Monsieur Alphonse. Ce mari doit entretenir, nourrir, défendre et honorer sa femme, nourrir et défendre pareillement les enfants que celle-ci déposera à son foyer et qu'elle aura d'hommes vraiment cultivés, polis et modernes, d'hommes, en un mot, qui n'ont rien de commun avec celui des cavernes. La société moderne ne tolérera uniquement le mari que comme prolétaire et contribuable. »

C'est là plaisanter bien légèrement, à notre sens, sur un sujet d'importance. Pourquoi ne pas dire tout de suite que ce mari modèle a déjà apparu dans l'histoire, qu'il fit, sa vie durant, les honneurs de sa femme et de sa table à nombre d'écrivains illustres qui, sans connaître l'homme des cavernes, en étaient déjà les ennemis naturels et intéressés. Mais ici ma mémoire me sert mal, et je ne puis me rappeler lequel c'était des deux : ou Geoffrin ou Récamier.

MAURICE MAINDRON.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'idée de patrie et l'humanitarisme.

Georges Goyau : *L'idée de patrie et l'humanitarisme. Essai d'histoire française, 1866-1901* : Paris, Perrin, éditeur, 1902.

M. Georges Goyau est, de sa nature, un profond penseur. Mais il l'est sans emphase et avec une sympathique simplicité ; il l'est aussi avec méthode : ce qui arrive rarement. Enfin, il n'impose pas les doctrines qu'il insinue : et voilà encore un mérite exceptionnel pour un penseur. Il faut le suivre dans ses pérégrinations parmi les idées contemporaines, et si, de ce voyage on ne tire pas les conclusions que tire M. Goyau, ce qui pour ma part me sera désagréable, du moins conviendra-t-il d'être reconnaissant à l'auteur d'avoir fourni les moyens d'aboutir aux conclusions contraires, car il donne tous les documents tour à tour avec une sincérité à peu près hé-

roïque et avec une impartialité presque toujours maîtresse d'elle-même.

M. Georges Goyau est ami des idées. Il a bien raison. C'est une amitié qui ne trompe guère. A l'heure actuelle je ne sache pas qu'on puisse vivre sa vie en une meilleure compagnie. M. Goyau, au reste, est infiniment digne des idées qu'il fréquente. Il ne les trompe pas, lui non plus. Il les comprend, il les pénètre, il les aime. Il les accompagne, avec des soins persévérants dans leurs évolutions et leurs révolutions. Et il ne se lasse jamais de les accompagner. Sans doute, je crois qu'il pourrait se reposer de temps en temps, car, à noter de minuscules manifestations ou d'imperceptibles contradictions de telles ou telles idées, il risque de fatiguer notre attention moins diligente que la sienne ; au reste, je me hâte d'ajouter que, si Georges Goyau court d'aventure ce péril, il l'évite presque toujours.

Mais comment M. Georges Goyau ne nous intéresserait-il pas à peu près constamment puisqu'il s'attache à déterminer les phases de la grande lutte de l'idée de patrie et de l'humanitarisme ! Les hommes continueront-ils de se considérer avant tout comme les membres solidaires du groupement territorial qui est la patrie ; ou bien se tiendront-ils d'abord pour liés directement à tous les hommes de l'univers ? Seront-ils patriotes ou humanitaristes ? Et par conséquent conserveront-ils les institutions et les organisations qui assurent la persistance de l'idée de patrie et de la patrie, ou bien supprimeront-ils ces institutions et ces organisations ? La Révolution était cosmopolite, opposant la fraternité des peuples à la fraternité des rois. Sous le second Empire l'humanitarisme se développe ; et la franc-maçonnerie coopère à ce développement.

Dans ce clair-obscur maçonnique agit, pendant trente ans, un homme dont Georges Goyau analyse, sans la moindre sympathie, l'effort systématique et persévérant : Jean Macé. Si, dans un petit nombre d'années (je n'en crois rien d'ailleurs), les patries sont supprimées, et si nous devenons prochainement citoyens du monde au lieu de rester citoyens de France, les historiens de l'avenir seront obligés de considérer Jean Macé comme un des plus grands hommes des temps modernes. Ce sont là de ces conclusions extrêmes et logiques qui vous font tout de suite douter de la bonté de telle doctrine qui les engendre inéluctablement. Grand homme ou non (plutôt non), Jean Macé, après la guerre de 1870, travaille impérieusement, dans les loges, à ranimer l'humanitarisme rendu languissant par la crise douloureuse de patriotisme que la guerre nous avait naturellement fait subir *Les Trinosophes de Bercy* et *les Enfants de Gergovie* ne refusent pas leur concours à Jean Macé. L'Allemagne, cependant, fortifie en elle son patriotisme, et les loges de divers Leipzig envoient aux Loges françaises des messages lourdement narquois. Mais Gambetta comprend la nécessité d'être patriote et non pas humanitaire. Il est durant quelques années le restaurateur de l'idée de patrie en France, et il s'applique à rétablir notre puissance militaire. Il meurt. Ferry continue son œuvre en la restreignant, et en la précisant, car il faut que chaque homme et surtout chaque grand homme obéisse à son tempérament. Jules Ferry dirige les ardeurs patriotiques de la France vers les territoires coloniaux. Il doit vaincre alors l'hostilité doctrinale du vieil esprit humanitaire contre une politique qui permettait à la France de faire acte de nation... Il a contre lui Clemenceau et des hommes comme Jules Gaillard (il me semble que Clemenceau devait fraterniser, une fois encore, avec Jules Gaillard...), Guépin, Périn, Réveillère, Robinet, A.-S. Morin... L'œuvre scolaire de la République tend à développer aussi le patriotisme français. De même l'œuvre militaire et diplomatique. Contre les humanitaristes les républicains défendent avec succès la tradition, la doctrine de Gambetta, de Ferry. Mais voici que la scission s'opère. Et depuis 1895 l'évolution républicaine s'accomplit favorablement aux idées humanitaires et cosmopolites. Georges Goyau qui aperçoit la franc-maçonnerie partout (c'est peut-être parce qu'il l'observe plus minutieusement que personne) n'hésite pas à dire que la maçonnerie est l'agent de cette nouvelle évolution républicaine. La maçonnerie et le socialisme, car tout socialisme est certainement cosmopolite au moins parce qu'il est antimilitaire. Nous en sommes là. La lutte, étudiée par Georges Goyau, semble recommencer plus ardente. L'humanitarisme progresse. Le patriotisme fléchit. Mais M. Goyau n'a pas de peine à démontrer que la France, pour remplir entièrement son rôle humanitaire, a besoin de rester d'abord la patrie française.

Tel est, sèchement et platement résumé, un livre qui vaut justement par je ne sais quelle ampleur et surtout par la multitude de détails patiemment accumulés et groupés avec un ordre admirable. Mais je veux tout de suite présenter, à l'excellent historien des idées que sait être M. Georges Goyau, diverses objections qui, même péremptoires, n'enlèvent nulle valeur au livre original que nous applaudissons, mais au contraire nous font mieux comprendre sa valeur et que, dans les temps actuels, Georges Goyau est particulièrement louable d'avoir développé avec tant de sûreté un sujet aussi incertain.

Georges Goyau d'abord se gausse abondamment des républicains de 1865 pour ce qu'ils ont admis et déployé en eux les théories de l'humanitarisme. Il raille avec bonheur Jules Simon et quelques autres

Magnin, partisans des milices, naïvement hostiles à l'esprit militaire et à l'éducation militaire. Certes, il a raison. Mais ne pourrait-on pas trouver en Napoléon III qui, avec Louis-Philippe, fut le plus cosmopolite et le moins français de nos monarques, ces tendances et même ces doctrines humanitaires? N'était-il pas intéressant, je dis : n'était-il pas indispensable de rechercher ici ou là, dans l'œuvre de Napoléon III, ces tendances caractéristiques? Et un esprit curieux des contradictions, c'est-à-dire des faiblesses humaines, comme l'est M. Goyau, devait prendre un plaisir délicat à montrer les premiers républicains adversaires intraitables de l'Empire, héritiers néanmoins et interprètes de la théorie et des sentiments de l'Empereur. M. Georges Goyau s'est refusé ce plaisir et nous l'a refusé. Regrettons-le. Et faisons-lui-en un reproche, car enfin il faut toujours adresser des reproches aux écrivains qu'on estime le mieux.

Ce serait là un léger reproche. Mais il en est de plus graves et plus légitimes encore. Georges Goyau considère le combat de l'idée de patrie contre l'idée d'humanitarisme comme le fait le plus important de l'époque contemporaine. C'est, à mon avis, prévoir d'un peu loin les réalités historiques. Et, en tous cas, ce combat ne prend toute son importance que dans la mesure où il favorise ou bien gêne les progrès du collectivisme. Le libéralisme social et le collectivisme : telles sont les doctrines dont l'application déterminera dans un avenir assez prochain la destinée des peuples. L'humanitarisme n'est souhaitable ou n'est redoutable que parce qu'il implique presque nécessairement le triomphe du socialisme internationaliste. Il est évident que les premiers progrès de l'humanitarisme ont coïncidé avec les premiers progrès du collectivisme, et les ont vraisemblablement engendrés. Pourquoi M. Goyau ne se préoccupe-t-il pas de montrer, dès 1866, la parenté réelle de ces deux doctrines?

Il est d'autant plus reprochable d'avoir négligé de mettre en lumière tout d'abord cette parenté, cette association intime, qu'il ne lui échappe pas que les progrès de l'humanitarisme en France depuis 1895 sont étroitement unis avec les progrès du collectivisme. Et je prétends même que ces progrès n'ont d'importance et ne sont dangereux qu'autant qu'ils déterminent des transformations profondes dans les principes directeurs de notre vie sociale. Mais M. Goyau est moins soucieux qu'il ne devrait l'être des réalités sociales : il lui suffit d'opposer dans la suite des temps les controverses plus ou moins efficaces des rhétoriciens de la politique. Et parce qu'aujourd'hui les argumentations des partisans de l'humanitarisme tendent surtout à détruire nos forces militaires, parce que d'autre part c'est la préoccupation d'expliquer les faits actuels, les événements immédiats qui a excité en lui le dessein d'édifier son beau livre, il a négligé presque fatalement ce qui constitue le pire danger de l'humanitarisme, c'est à savoir les développements concomitants du collectivisme ; et lui, adversaire forcené de l'humanitarisme, il aboutit à ne combattre l'humanitarisme que pour les raisons les plus faibles, et assurément les moins capables de convaincre les esprits déjà prévenus en sa faveur.

Mais j'ai dit que Georges Goyau est impartial autant qu'on le peut être — et je ne m'en dédis pas. Il a même un mérite extraordinaire à être impartial puisque son livre est engendré pas les préoccupations les mieux faites pour détruire toute impartialité : la préoccupation des récents et violents combats de la politique... et de la littérature, de la littérature plus que de la politique. Je veux cependant adresser un nouveau reproche à M. Georges Goyau. Il est républicain autant que vous et moi, et ce n'est pas peu dire. Néanmoins il se réjouit visiblement, presque outrageusement, en constatant que les républicains du second Empire ont professé justement les doctrines humanitaires et cosmopolites qu'il condamne, de toutes ses forces, qui sont redoutables. Ah! en 1867, Jules Simon et quelques autres Magnin vitupéraient les armées permanentes! Ah! en 1868, Jules Fabre flétrissait la prévoyante réforme militaire du maréchal Niel! Ah! à la même date, le spirituel Garnier-Pagès employait tout son génie à élaborer de fortes et fines plaisanteries contre les traîneurs de sabre, et tous les républicains d'alors signaient un programme qui ne pouvait qu'énerver le patriotisme français... Et Clémenceau qui, à cette époque, était presque un jeune homme encore, dans un congrès maçonnique international raillait ou excusait, ce qui était pire, le drapeau de la France! Et M. Georges Goyau s'irriterait de toutes ces déclarations si elles ne lui paraissaient d'abord si ridicules. Mais il laisse voir à quel point il les méprise. Il laisse voir aussi qu'elles suscitent en lui une irrépressible défiance contre tous ces gens bavards et criards qui vont devenir bientôt des chefs de gouvernement!

Mais ces gens, en effet, deviennent les chefs du gouvernement! Et Gambetta restaure la patrie française et le patriotisme français. Et Ferry fortifie la France et fortifie, en l'enorgueillissant, le patriotisme des Français. Et Gambetta et Ferry ont chacun le courage le plus rare : celui de combattre leurs anciens amis et de combattre au gouvernement les doctrines candidement humanitaires qu'ils professaient dans l'opposition. Et M. Georges Goyau, qui est équitable, ne refuse pas son admiration au patriote Gambetta. Et M. Georges Goyau, qui est équitable,

est éperdu d'enthousiasme lorsque Jules Ferry déclare avec un magnifique sang-froid :

Quand on vit sous la servitude, on se laisse aller aisément à rêver d'un gouvernement idéal, on se console dans la recherche de l'absolu. En est-il une preuve plus manifeste que les idées qui avaient cours jadis sur la guerre et sur l'armée ? Vous souvient-il que, sous l'Empire, nous ne disions pas beaucoup de bien du militarisme ? Vous rappelez-vous ces vagues aspirations vers le désarmement général, le détachement manifeste du véritable esprit militaire, cette tendance à la création d'une sorte de garde nationale universelle, qui caractérisaient la démocratie d'alors ? Ces idées-là eurent des partisans : plusieurs d'entre nous y ont incliné, s'y sont laissé prendre. Mais, je vous le demande, en est-il un seul aujourd'hui qui n'ait pas été converti par les événements ? Le pays a vu la guerre de 1870 ; il a tourné le dos pour jamais à ces utopies périlleuses et décevantes.

Et M. Georges Goyau reconnaît bien maintenant — et reconnaît judicieusement — que les républicains étaient excusables d'avoir, dans l'opposition, les idées les plus contraires à celles de l'Empire qu'ils combattaient. Et en effet, c'est un principe essentiel que les idées politiques d'opposition n'obtiennent toute leur valeur et ne prennent leur véritable sens que lorsqu'elles se transforment en idées de gouvernement. Mais alors pourquoi M. Goyau est-il si sévère contre les républicains du second Empire parce qu'ils ont, en 1867, par élan d'opposition, professé des idées d'humanitarisme ; pourquoi consacre-t-il un tiers de son livre à démontrer qu'ils ont fait prospérer le cosmopolitisme en France et qu'ils sont coupables pour cela ; pourquoi n'indique-t-il pas tout d'abord que c'était précisément là des idées d'opposition et qu'enfin ceux qui les professaient méritaient d'obtenir le bénéfice des circonstances atténuantes, et pourquoi n'attend-il pas, avant de prononcer un jugement définitif, de voir ce que devinrent ces idées d'opposition lorsque leurs défenseurs devinrent chefs du gouvernement ? Or, il advint que tous les républicains humanitaires du second Empire restent négligeables dans l'histoire, sauf Gambetta et Jules Ferry qui furent, au pouvoir, des républicains vigoureusement et étroitement patriotes, ce dont, enfin ! M. Georges Goyau les loue sans réserve... Il y a donc là une contradiction profonde dans le livre de M. Georges Goyau et qui n'est pas sans l'affaiblir un peu.

Je me hâte. Le livre de Georges Goyau est si merveilleusement empli d'idées qu'il en suggérerait à tout le monde. On s'attarde à le lire et à le relire, car on sait bien qu'on ne s'attarde pas sans profit. Mais ne dois-je pas indiquer encore ceci : il ressort du livre de M. Goyau que les humanitaires depuis quarante ans furent éminemment sincères, mais ne furent guère que cela. Ils furent tous des intelligences médiocres et, en somme, d'assez petits esprits. C'est pourquoi je me demande avec inquiétude si M. Georges Goyau n'a pas été hanté excessivement par le souci d'une actualité éphémère et n'a pas exagéré singulièrement l'importance de la lutte, en France, du cosmopolitisme contre le patriotisme ! Qu'est-ce donc, pour l'histoire des idées, que la suite régulière des conceptions rudimentaires de Massol ou de Macé, de Colfavru, de Babaud-Laribière, de Caubet, de Lemonnier, de Guépin, de Fernand Maurice, de Gaillard, ou de Richard ? C'est peu de chose, je pense, et c'est insuffisant, j'en suis sûr, pour entraîner la France dans un humanitarisme prématuré !... Mais ce fut, du moins, suffisant pour entraîner Georges Goyau à ne voir que l'opposition superficielle du patriotisme et du cosmopolitisme. Certes, l'opposition existe, elle est redoutable ; il est bon, il est urgent de la signaler. Mais ce qui peut permettre à l'humanitarisme de prospérer en France, c'est précisément qu'il est, dans une certaine mesure, complémentaire du patriotisme et voilà ce que M. Georges Goyau a omis trop délibérément de montrer. Il le montrera probablement tôt ou tard : et nous lui devrons encore un beau livre.

M. Georges Goyau est jeune encore. Mais son œuvre est déjà compacte. Elle est d'autant plus imposante qu'elle est plus cohérente. Je déplore qu'il reste attaché, enchaîné à un système d'idées un peu étroit, même un peu étriqué, si j'ose dire. Mais il reste un admirable historien des idées contemporaines. Il écrit ainsi les livres les plus utiles et les plus passionnants. Je sais bien que la couleur de style qu'il préfère est la couleur grise. Et il ne se garde pas assez du langage imagé. Il écrit :

La démocratie française, se ramassant sur elle-même en un superbe soubresaut d'énergie, allait bientôt démentir...

Il écrit :

Sur les ruines mêmes d'où montait, pour le prendre à la gorge, l'âcre fumée du pessimisme.

Il écrit :

Ils ne permettent pas aux utopies dissolvantes du cosmopolitisme de s'étaler derrière comme une sorte de couronnement de la doctrine républicaine.

Il écrit :

L'instinct vital flagelle aujourd'hui d'une protestation ricaneuse certaines thèses bien inutiles sur l'absurdité des guerres où se prélasserait volontiers notre maturité lasse.

Il écrit souvent ainsi. Mais la forme n'emporte pas le fond. Au reste, son style est quelquefois vif et

vivant, même vibrant. Et comment ne pas admirer, en s'émerveillant, l'éblouissante clarté de ses idées! Elles s'enchaînent et s'ordonnent avec une aisance qu'on souhaite à tous nos profonds penseurs. Le livre, qui témoigne d'innombrables recherches, n'en est point surchargé. Il est facile, parfois alerte, toujours limpide. M. Georges Goyau est un esprit implacablement net. Il est aussi un esprit très pénétrant. Et il ne s'en fait presque jamais accroire pour cela. Il double de la sorte son mérite et la reconnaissance que nous lui devons. Des livres comme l'*Idée de patrie et l'humanitarisme* sont les plus utiles pour notre temps. Nous donnerions presque tous les romans qui paraîtront cette année et naturellement tous les in-folio versifiés de Montesquiou-Fézensac pour le livre de M. Georges Goyau et quelques autres analogues, de cette force et de cette sincérité.

J. Ernest-Charles.

GEORGES BEAUME

I

M. Georges Beaume, qui est un esprit ingénu et consciencieux, une imagination rêveuse de poète, était prédestiné à ce sujet des *Robinsons de Paris* où il suit, dans l'exil, l'âme de sa province.

Sa province, son bas Languedoc, Pézenas et ses alentours, les jolis coteaux chargés de vignes se déroulant au cours de l'Hérault, les sombres Cévennes au nord, la plaine immense au midi s'épandant jusqu'à la mer bleue, et l'implacable soleil au-dessus illuminant le frais paysage, c'est la petite patrie qu'il n'avait guère quittée encore et qui lui avait porté bonheur.

Là il était né; là, de tout ce que la vie a d'abandonné et de facilement amusé, vécue en plein air, en pleins champs, dans la rue, et sociable, familiale, familière aussi et sans secret, percée à jour par le commérage de gens qui ne peuvent s'aborder sans entamer de longs dialogues et qui parlent en attendant d'avoir quelque chose à dire, de toute cette bonhomie et de l'air avenant des êtres et des choses, il s'était imprégné. Et là *Les Vendanges*, *Une Race*, *La Rue Saint-Jean et le Moulin*, etc. trouvaient leur cadre bien adapté. L'intrigue frêle et un peu éparpillée de ces divers romans, sans grandes douleurs, sans drame, optimistes en somme, convenait à ces têtes légères et à ces cœurs insouciants, à cette terre heureuse où tout vient en abondance et où l'on vit d'ailleurs sobrement.

Mais, quand ces mêmes personnages, avec leurs mêmes petites intrigues, seront transplantés à Paris, ne perdront-ils pas au changement? D'aimables qu'ils étaient chez eux, se laissant aller avec simplicité au train-train de la vie journalière, aux idées et aux mœurs qu'ils n'ont point faites, qu'ils subissent, ne sembleront-ils pas ici, avec leurs ambitions et prétentions, vraiment trop naïfs? Entre eux et le vaste décor où ils sont noyés, qui les écrase, n'y aura-t-il pas disproportion, manque d'harmonie? Or, l'harmonie, en toute chose, est la grande règle de beauté.

II

Le parfait accord des qualités de l'auteur et du sujet traité s'était plusieurs fois rencontré chez M. Georges Beaume, en particulier dans ces jolies géorgiques qui s'appellent *Les Vendanges*.

L'art fruste, la langue terre à terre, quand elle n'est pas emphatique, tout semblait voulu pour mieux peindre des choses toutes proches de la nature. Ce qui relevait scènes et personnages, c'était une musique continue, un accompagnement poétique, dont les descriptions, les divers aspects du paysage aux heures de jour et de nuit, fournissaient la riche matière, — trop riche même pour des êtres si bornés, aveugles et sourds sans doute à ces raffinements d'impression. Il s'y levait tout à coup des comparaisons homériques, à longue queue : « son cœur palpitait comme la feuille quand l'orage... » que les poètes épiques ne sortent que pour leurs plus illustres héroïnes, filles des héros grecs ou troyens. Il s'agit ici d'une famille de vignerons de la banlieue de Pézenas, et de vendangeurs, de vendangeuses qu'ils louent pour la récolte. Et ces métaphores allaient loin. Une femme « légère comme un raisin » est un peu hasardé peut-être.

N'importe! le terroir languedocien, méridional et sonore, et qui, si proche de l'Espagne par la Cerdagne qui l'y relie, participe sans doute de sa grandiloqueuce, avait trouvé son expression adéquate. Il vivait et se personnifiait dans une adorable figure, celle de Lise, descendue avec ses compagnes des hautes Cévennes pour venir offrir ses services à la plaine. Franche, impulsive, naturelle, parée de charmes agrestes, gardant quelque chose du mystère de sa montagne natale, tout rayonnait de son sourire et de sa grâce. Tous les cœurs s'émouvaient de sa présence. Elle était, sans le vouloir, sans le désirer, cette autre Hélène qui déchaînait la guerre autour d'elle, la colère du vieux et riche vigneron, furieux que son fils s'abaissât à courtiser cette fille de pauvres gens, les ardeurs de celui-ci, le jeune Pastourel, allant droit, d'un mouvement instinctif, à l'attirante beauté, et la rage du « faraud », de l'ancien fiancé, à présent dédaigné.

Tout ce petit poème se déploie dans l'activité et l'entrain de la cueillette, sous l'ardent soleil, parmi les pampres et les charretées de bennes transportant le raisin écrasé, dans les belles nuits assoupies d'été, criblées d'étoiles et bercées des vagues murmures de cette campagne qui mêle comme des soupirs d'ivresse et d'heureuse délivrance à cette tâche auguste où on la dépouille de ses fruits. Il est même remarquable combien, dans ce travail des vendanges qui, pour ceux qui l'ont vu de près, est une besogne peu ragoûtante, les côtés déplaisants sont sauvés, et combien cette petite Lise, dont l'auteur aussi bien — et c'était presque indiqué, — eût pu faire une sorte de bacchante, reste pure, idéale, réservée, discrète, tout absorbée dans sa petite affaire d'amour, au milieu de tous ces rustres qui la frôlent, dans la promiscuité des greniers transformés en dortoirs, et où vendangeurs et vendangeuses dorment en commun, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, jonchés sur le foin. M. Georges Beaume a fait là preuve de goût.

Et c'est encore une agréable histoire que celle de *La Rue Saint-Jean et le Moulin*.

D'histoire, à vrai dire, il n'y en a point. Il n'y en a généralement point dans aucun des livres de M. Georges Beaume. Il fait se rencontrer et causer ses personnages. Ce qu'ils disent n'est pas d'un grand intérêt, et la façon dont ils le disent n'est pas pour nous attacher davantage. Néanmoins, ils n'ennuient pas. Et même il a triomphé d'une grande difficulté, qui était de nous faire bien entendre ces conversations, avec le feu, la mimique et le timbre appropriés. Car, dans ce petit monde de paysans et d'humbles artisans dont il ne sort pas, quand le perruquier Campal, le peintre-vitrier Fabarote, M. Garrigues le chapelier, le pâtissier Soulayrol, devisent le soir, assis sur le trottoir, dans cette paisible rue Saint-Jean de Pézenas, où ont lieu leurs conciliabules, c'est en patois — en langue romane, si vous préférez — qu'ils s'expriment. Il faut les traduire, et cette traduction se sent. Les mots, dans notre langue d'oïl, n'ont plus la même vigueur colorée, l'expression gauchit, trop faible ou guindée, qui était toute vive et alerte en jaillissant de source.

Mais, tant bien que mal, encore une fois, ils plaisent quand même. On se laisse prendre doucement à leurs bavardages, à leurs petits soucis, à leurs curiosités indiscrètes, jusqu'à envier et jalouser comme eux l'apparente prospérité du voisin, et à se préoccuper de savoir — pour s'en consoler — ce qui se cache de détresse secrète sous le visage le plus souriant : tout ce qui fait le fond, en somme, de la sociabilité humaine. Ils sont, en leur petit groupe sans cesse jacassant et furetant, se remuant, un microcosme assez fidèle de l'humanité générale.

Par là, ils nous intéressent, et par là seulement. Car, de savoir si Luc Guittou, le fils du savetier Guittou, épousera la domestique Agnès, — remarquons qu'ici encore il s'agit d'une mésalliance : le fils d'un homme qui a boutique sur rue, épouser une servante! Et cela ravit : tant qu'un cordonnier rougira de donner la main à une chambrière, le principe de hiérarchie sociale est sauvé, nous n'avons rien à craindre de l'anarchie communiste, — de savoir si le boulanger Boipau, qui est gêné dans ses affaires, se mariera avec la vieille demoiselle Durante qui prête de l'argent et fait métier de banquier; et encore de savoir si le moulin sur l'Hérault, que dirige l'oncle Jérôme, joueur, paresseux et ivrogne, prospérera, vraiment, l'auteur s'est si peu soucié de rendre, suivant l'ancienne mode, ses héros sympathiques, qu'il ne nous émeut guère. Ils ont défilé sous nos yeux dans la réalité photographique de leur pauvre vie médiocre et terne. Ils nous ont amusé une heure, ils ont rempli leur devoir de héros de roman. Paix à ces ombres falotes.

M. Georges Beaume a été moins heureux quand il s'est éloigné du domaine natal, des bords aimés et des jardins embaumés de Pézenas. *Les Quissera* sont une peinture très étudiée de la petite patrie cerdane, de l'âpre et rude caractère cerdan. Les descriptions y sont belles, certes! mais elles ne se fondent pas aussi naturellement que dans les deux principaux ouvrages des *Vendanges* et de *La Rue Saint-Jean*. Les personnages sont ici, le décor là-bas. Et autant en peut-on dire des *Deux Rivales*, autre excursion lointaine au pays basque, sur les hauteurs pyrénéennes qui dominent la Bidassoa, et qui nous redonnent — jeu de pelote, contrebande et l'« irrintzina » — un écho un peu affaibli du *Ramuntcho* de M. Pierre Loti. Il était dangereux d'essayer de faire mieux où le maître lui-même n'avait pas très bien réussi, n'apportant plus au récit la note intime et autobiographique, l'émotion passionnelle vécue.

Arrivons aux *Robinsons de Paris*.

III

C'est la première fois, croyons-nous, que dans un livre de M. Georges Beaume se rencontre une thèse. Et la thèse est bien contestable.

Ce titre des *Robinsons de Paris*, qui fait tristement rêver, va nous découvrir, on le devine, toute une galerie de vies mélancoliques, dépaysées, désorientées, qui, dans l'atmosphère parisienne, ne retrouvent plus l'élément vital, qui y languissent, souffrent et dépérissent, et qui, en dépit de la malechance, s'obstinent à y rester, par amour-propre et vanité, dans la crainte des railleries des compa-

triotes demeurés fidèles au clocher. C'est la croisade, depuis si longtemps et si inutilement menée, contre la désertion de la province pour Paris.

Cette guerre, qui est tout à fait vaine, est-elle au moins juste? Nous ne le pensons pas. Tout le monde a le droit d'habiter Paris. Si les grandes et petites villes de province offraient les mêmes avantages et les mêmes agréments, moins de gens songeraient à s'en éloigner. S'ils viennent, c'est que quelque chose les attire, et s'ils restent, même malheureux, c'est que cette misère leur paraît plus supportable que celle qui les attendrait là-bas.

Ce qui fait l'attrait, le grand charme de Paris, de cet immense désert d'hommes, est la possibilité qu'on y trouve, qu'on ne trouve que là et pas ailleurs, de vivre absolument à sa guise, sans la dépendance, la surveillance et l'inquisition du voisinage. Quels que soient vos goûts, votre inclination, votre étude, ils peuvent s'y satisfaire, et même, s'ils sont d'une espèce un peu rare et peu commune, nul ne songera à les contrarier, ni non plus à s'en étonner, comme on n'eût pas manqué de le faire là où tout blesse et offusque de ce qui sort de la règle ordinaire et de l'usage héréditaire. Les relations ne s'y imposent pas, elles s'y peuvent trier et choisir, au gré des natures les plus délicates, en suivant ses affinités les plus déliées et les plus exceptionnelles. Et même si l'on veut vivre en sauvage, murer sa vie et ne voir âme qui vive, rien ne sera plus facile. Délicieusement perdu dans l'innombrable fourmilière, personne ne viendra vous troubler dans la cellule ou l'alvéole où vous aurez pris gîte. C'est la liberté complète et charmante dans la plus libre et la plus belle des agglomérations humaines.

Paris, qu'on le sache bien, n'appartient pas aux Parisiens. Le pur Parisien d'ailleurs est très rare. Les familles remontant à deux ou trois générations s'y comptent. La richesse acquise, les alliances, les fonctions diverses les ramènent incessamment en province. Entre Paris et la province, c'est un perpétuel échange. Paris appartient aux provinciaux, c'est leur capitale, ils y sont chez eux, ils y sont les maîtres. Ils remplissent les administrations, toutes les branches de l'industrie et du haut commerce, les Instituts, les Académies, le Sénat et la Chambre, les ministères, le pouvoir suprême. Non seulement ils s'y sentent chez eux, mais pour un peu, si on les laissait faire, ils n'y voudraient voir qu'eux, tellement ils s'y poussent au jeu des coudes, et, de bousculade en bousculade, sans grand souci de correction, qui est chose si peu nécessaire aux jours démocratiques où nous vivons, ils atteignent aux sommets visés, décrochent toutes les timbales. M. Georges Beaume ne l'ignore point, ses compatriotes languedociens, marseillais, bordelais, toulousains, le savent aussi bien que lui, qui si fièrement, sans peur ni vergogne, font sonner leur accent, et piaffent, se démènent, font la roue, partout, sur le boulevard, au théâtre, dans toutes les réunions mondaines, dans les cabinets de ministre, aux quatre coins de leur conquête. Ils sont les vainqueurs, les triomphateurs, enivrés de leur victoire.

Il est difficile, après cela, que nous compatissions d'un cœur bien sensible aux déceptions et aux déboires de cette demi-douzaine de vaincus de la vie parisienne, que l'auteur des *Vendanges* nous présente. Peindre de pauvres diables qui s'obstinent à vivre misérablement à Paris par pure et simple gloriole, ne pouvait conduire qu'à l'étude d'un sentiment assez mesquin. Et c'est merveille, c'est un vrai tour de force, d'en avoir tiré trois cents pages intéressantes.

Même pour ceux-ci d'ailleurs, la vie a ses éclaircies et ses fêtes, où tout leur sourit. Ils ont — comme on nous le dépeint si bien — leur petit coin de café, la salle de restaurant, où ils se réunissent à jours, à heures fixes. Les misères sont oubliées. On y déguste le mets national, gratin, bouillabaisse, garbure, et autres mixtures, que les impressions d'enfance qu'ils réveillent, avivent d'une saveur délicieuse et, s'il se peut dire, religieuse. L'âme en est attendrie. On y chante les chansons du pays, les vieilles complaintes patoises. Le patois soudain éclate à un bout de table, il fulgure çà et là, et les yeux brillent, les rires s'échappent. Le passé, les vieux souvenirs se lèvent qui dormaient au fond du cœur, de la bonne terre maternelle, des premières tendresses, des joies écloses à l'aube de la vie. L'image de la douce petite patrie plane sur ce groupe d'exilés. Ils la sentent toute proche, se ranimant, se recréant pour eux, sous leurs yeux, et vivante tout à coup, avec le tour d'esprit, les gestes, les plaisanteries coutumières, même les brusqueries, les brutalités un peu grosses, qui choquaient là-bas, qui enchantent et égaient ici. Et c'est encore un des miracles de Paris de nous faire apprécier et de nous rendre chères beaucoup de choses provinciales qu'on a de la peine à goûter sur place.

Il y a dans le livre de M. Beaume deux ou trois intrigues qui se croisent et se traversent sans influer l'une sur l'autre, et qui empêchent d'en bien saisir l'unité ou tout au moins le point central : le mariage d'une sorte de violoniste bohème avec une jeune artiste, de laquelle il abuse pour vivre à ses crochets, — ce qui est déjà assez parisien ; l'adultère d'une petite bourgeoise incomprise avec le sénateur de son pays, — ce qui est de plus en plus parisien ; le mariage d'un jeune attaché au ministère des Affaires extérieures (?), de famille distinguée mais ruinée, avec une riche héritière plébéienne. Et ceci est de

tous les temps et de tous les mondes, l'amour, mieux que les principes de 89, étant le grand agent de la fusion des classes. La musique des descriptions qui accompagnait si gentiment les ouvrages d'antan, fait ici un peu défaut. Paris s'y prêtait mal, l'auteur le décrit sans conviction, tous ses aspects en ayant été si souvent notés, que la romance, il l'a senti, en est devenue banale et vieillie, éventée, fanée. On aurait désiré aussi quelques types d'autre province ou de Paris, parmi ces silhouettes languedociennes, ne fût-ce que pour les faire mieux ressortir et les situer à leur rang. Je sais bien qu'il fallait les peindre isolés, désemparés, échoués, tels que Robinson dans son île. Mais Robinson n'était pas seul, Robinson avait Vendredi. Il y manque peut-être quelques Vendredi.

Ce que l'auteur a le mieux mis en lumière, comme il se devait, c'est, chez tous ces provinciaux, l'obsession du pays natal, le souci, au milieu des séductions ou des tribulations de Paris, de se poursuivre, de se rechercher, de se serrer les uns aux autres, et de savoir ce qu'on dit, ce qu'on pense d'eux, si on les plaint, si on les envie, là-bas, à Pézenas, dans les bavardages du soir, au seuil des boutiques de la rue Saint-Jean, et parmi les pampres de la Grange-des-Prés, aux jours de vendanges.

Quant à lui, à M. Georges Beaume, il n'a rien à craindre de ces commérages. Par un nombre déjà respectable de volumes il s'est acquis une notoriété parisienne, il s'est, de par son talent, naturalisé Parisien. Ses compatriotes doivent être fiers de lui. Et ils seront de plus en plus fiers, à mesure que, jeune encore, plein d'ardeur et d'entrain, comme il se voit bien par sa veine débordante, il nous donnera les œuvres qu'il garde encore en puissance.

LÉON BARBACAND.

POÉSIES

Sur une Tanagra.

Sur la route poudreuse et blanche qui s'enfuit
Elle va d'un pas fier et calme de déesse,
Elle porte l'amphore et de sa main caresse
L'urne svelte et légère, emplie à l'eau du puits.

Avec grâce elle marche et, songeuse, elle laisse
Sa robe se draper au caprice des plis,
Mais la beauté d'un rêve en ses détours s'est mis,
D'un rêve qu'a doré le soleil de la Grèce.

Sur le chemin bordé des pâles oliviers,
On croit la voir passer, flânant parmi les groupes,
Très pure, accomplissant son geste familier.

Au retour, l'eau du puits tombera dans sa coupe.
Ses yeux verts, astrés d'or, y mireront leur fleur,
Comme deux grands lotus, étranges de pâleur...

Rire de rose.

[illegible]

Dans le Jardin, la rose allait s'épanouir,
Et son rire tintait, orgueilleux de jeunesse,
Voyant le jardinier qui tremblait de vieillesse :
« Il est vieux, le Bonhomme, il va bientôt mourir! »

La rose embellissait au chaud soleil de juin
Et s'épanouissait de beauté triomphante.
Sa gaieté devenait aussi plus provocante :
« Il est vieux, le Bonhomme, il va mourir demain...

Mais la brise souffla dans une aube plus blanche,
Les pétales déclos fuirent au gré du vent,
Et le vieux jardinier vint, au soleil couchant,
Trouva la rose morte, et l'ôta de la branche...

Et je laisse ces vers aussi s'enfuir aux vents :
La rose est la beauté, le jardinier : le temps.

[illegible].

THÉATRES

OPÉRA : *Siegfried*. Drame lyrique en 3 actes de Richard Wagner. Version française d'Alfred Ernst.

Décidément M. Camille Saint-Saëns a eu tort de s'embarquer si vite!... Les journaux nous ont appris qu'après le triomphe des *Barbares*, le chef de l'École française — et vraiment je me demande pourquoi l'on s'obstine à lui réserver ce titre, à lui plutôt qu'à M. Reyer ou à M. Massenet — était allé, sur les rives du Nil et à l'ombre des Pyramides, chercher l'inspiration d'un nouveau chef-d'œuvre. Il aurait mieux fait d'attendre pour constater par lui-même les merveilleux effets de son active propagande. Confortablement assis en un fauteuil d'orchestre ou bien sur le sofa de quelque première loge — car nos illustres compositeurs se dérobent volontiers aux regards des simples mortels — il eût observé de quelle résistante étoffe était tissée l'illusion wagnérienne, et que l'accueil fait par le public aux chants passionnés de *Siegfried* différait quelque peu de celui que ce même public avait réservé aux mortelles rapsodies des *Barbares*. Et le moyen, je vous prie, de récuser sa compétence! Il ne s'agit plus, comme bien on pense, d'auditeurs venant chercher sur une scène du boulevard un frivole délassement de quelques instants, mais d'une

élite, depuis longtemps stylée par l'éducation des concerts, qui vient ici subir le double et prestigieux enchantement de ces sœurs immortelles, la Musique et la Poésie !

De telles œuvres sont la revanche et la revanche éclatante du génie inventif et passionné sur le savoir-faire, de la spontanéité débordante mise en face... du contraire, appelez-le comme vous voudrez : indigence, sécheresse, pauvreté d'invention. Voilà une comparaison redoutable et trop facile à faire... et l'on a toujours mauvaise grâce à vouloir écraser le talent avec les productions du génie ! Mais pourquoi M. Saint-Saëns l'a-t-il appelée lui-même, cette comparaison? Pourquoi l'a-t-il *commandée*, si je puis dire? A coup sûr les esprits indépendants, ceux que n'aveuglent pas leur propre intérêt ou les intérêts d'une coterie, eussent été moins durs à son égard s'il avait su conserver les distances, s'il ne s'était pas déclaré en hostilité ouverte avec le plus grand des génies contemporains, dont il est le premier lui-même à reconnaître la suprématie dans son for intérieur. Mauvais, ou tout au moins inutile effort, celui qu'il a tenté, et dont il sentira avant peu qu'il constituait une fausse manœuvre!

... Des quatre poèmes qui composent l'ensemble du *Ring*, celui de *Siegfried* est le moins dramatique peut-être, envisagé au point de vue du mouvement scénique. Et c'est en même temps le plus poétique, celui où s'accusent, où se précisent les deux figures centrales de cette fresque grandiose : Siegfried et Brünnhilde. Merveilleux et vivant symbole de la jeunesse et de l'initiation à l'amour, le couple à jamais inséparable du héros et de la vierge guerrière revêt ici son plein sens sous le double effort de la musique et de la poésie combinées. Nulle part peut-être, dans tout l'ensemble de l'œuvre wagnérienne, il ne nous est donné de mieux saisir les rapports des deux arts, la puissance de suggestion qu'ils exercent sur nos facultés de rêve, lorsqu'un génie souverain comme celui de Richard Wagner arrive à leur donner leur plénitude d'expression. Nous verrons tout à l'heure, à l'analyse des principales scènes, comment la musique y revêt un double caractère, lui communique son pouvoir intégral d'évocation : *descriptive* d'une façon presque ininterrompue depuis la scène de la *Forge* jusqu'à celle du *Réveil*, en passant par l'admirable tableau de la *Forêt;* descriptive, c'est-à-dire habile à commenter, à amplifier en nous la vision pittoresque du décor de nature où se développe l'action, elle reste en même temps au plus haut degré dans sa fonction propre, elle est bien l'élément *subjectif* du drame : elle commente et fortifie la vie intérieure des personnages ; elle éclaire, elle illumine pour nous ce qu'il peut y avoir d'obscur dans leurs actes; elle est au plus haut degré révélatrice de l'inconscient qui gît en eux aussi bien qu'en nous... bref elle répond magnifiquement, dans son application esthétique, à l'idée théorique du maître et au but idéal qu'il lui assignait dans sa conception du drame lyrique : fortifier et parachever en nous, grâce à la puissance mystérieuse des sonorités, l'émotion que la poésie y fit naître !

Nulle combinaison dramatique, nous l'avons dit, dans le drame de *Siegfried* : rien du mouvement et des jeux scéniques que nous observons au premier et au troisième acte de la *Walkyrie*, ou des péripéties qui se succèdent dans le *Crépuscule*... mais seulement une merveilleuse succession de tableaux pittoresques où le héros inconscient de la jeunesse, ce Siegfried adolescent évolue sous nos yeux. Dans la hutte de Mime, au milieu de la forêt où Sieglinde épuisée mit au monde l'enfant qui deviendra le héros, Siegfried, élevé par les soins du Nain, témoigne déjà d'une force prodigieuse, si bien que Mime rêve d'utiliser cette force, et de lui faire tuer le dragon, après quoi, lui, possesseur de l'anneau, deviendra le maître.

Deux motifs mélodiques caractérisent Siegfried : l'un, d'une signification *héroïque*, qui fait le lien avec la dernière scène de la *Walkyrie;* l'autre, d'une forme plus particulièrement *pittoresque*, qui est comme l'annonce des merveilleuses évocations de nature auxquelles nous allons assister, et que les commentateurs ont souvent appelé « le thème du joyeux enfant des bois ». Voici pourtant que dans l'âme de l'adolescent se précisent les éveils de la conscience, et ces éveils, comme on pense, sont tout de sentiment. Siegfried sent en lui s'esquisser la première forme du désir, et comme les seuls spectacles jusqu'alors offerts à ses yeux ont été de beautés naturelles, il confond tous les appels imprécis de son cœur dans une tendresse mystérieuse pour les objets chers de sa forêt natale, pour le bruissement des feuillages qui s'agitent au-dessus de lui, pour les grands yeux inquiets des chevreuils qui s'y cachent ; puis, le désir éveillant la conscience, il presse Mime de questions, le force à lui raconter l'histoire de sa mère, à lui montrer les fragments du glaive qui était aux mains de Siegmund. C'est ce glaive, l'arme invincible, que Siegfried va reforger.

Rien n'égale, dans le domaine de la musique imitative et descriptive, cette scène de la *Forge*, où chaque geste de l'adolescent activant le feu, frappant du marteau et faisant rougir l'acier, devient le symbole de sa vigueur active, de sa destinée future, de la force et de la jeunesse qui circulent dans ses veines, de la glorieuse mission qui lui sera dévolue, en contraste avec la laideur et la bassesse du nain. Tout cela, la musique l'exprime, non pas seulement par son caractère imitatif et descriptif, si admirable soit-il,

mais aussi par son caractère général, par la fusion des thèmes qui s'enchevêtrent et viennent s'ajouter aux motifs caractéristiques de la *Forge*. Tout autre que Wagner eût poursuivi ici de simples effets imitatifs, chose qui déjà eût été fort belle. Mais le miracle, je le répète et l'on ne saurait trop le dire, c'est qu'à côté de la note *pittoresque* d'une intensité si vive, le sens intime et tout *intérieur* de l'élément musical se précise et s'accuse en s'ajoutant à la note pittoresque, depuis le début jusqu'au moment où Siegfried brandit l'épée reforgée après avoir fendu l'enclume, et joyeusement l'élève au-dessus de sa tête :

Nothung! Nothung! enviable épée! Je t'ai maintenant fixée à ta garde. Des deux moitiés j'ai fait une seule lame : nul coup ne te brisera plus.

Le glaive s'est rompu dans la main du père expirant, le fils vivant a reforgé le glaive; l'éclat de l'acier brille, le tranchant de l'acier coupe.

Nothung! Nothung! enviable épée! Tu étais morte, je t'ai réveillée à la vie! Tu rayonnes vaillante et superbe! Montre ton éclair aux méchants et aux fourbes. Regarde, Mime, adroit forgeron : regarde si l'épée de Siegfried est bonne!

Ce que j'appellerai le *Naturalisme* de Richard Wagner, entendant par là le magnifique accord entre son héros et la nature environnante qui l'explique en s'animant autour de lui, n'est nulle part plus poétiquement vivant que dans la symphonie de la Forêt, laquelle emplit de ses murmures les plus belles scènes du second acte. N'est-il pas lui-même l'enfant de la forêt, ce Siegfried, produit humain qui s'est développé comme une végétation naturelle, comme un fruit du sol chargé de sève et de vigueur? Issu d'elle, il fait corps avec elle, et quand il parle, quand il s'avance, quand il fait un geste, c'est elle-même qui s'anime et vit avec lui. Voilà ce que Wagner a senti et rendu avec une incomparable puissance de suggestion poétique. Si parfaitement il a mêlé et confondu son héros avec la force active des végétations qui l'environnent, qu'il nous apparaît par là comme une force de la nature elle-même, et préparé ainsi au rôle que le mythe lui prête! Tout cela, nous l'analysons, nous arrivons à l'expliquer, en démontant les personnages, comme les différentes pièces d'une machine compliquée. Combien cela est froid, hélas! au prix de cette reconstitution synthétique et vivante de l'art qui communique la sensation directe par le double sortilège poétique et musical! Tout le monde connaît aujourd'hui, grâce à la vulgarisation des concerts, cette merveilleuse symphonie orchestrale qui n'a pas d'analogue dans la musique, et qui, détachée de l'ensemble comme simple morceau, produit déjà l'impression de ravissement et d'extase. Combien plus vive est cette impression quand l'élément poétique et décoratif vient s'ajouter au commentaire musical et en constituer l'armature, si je puis dire. Je ne crois pas que l'on ait jamais imaginé rien de plus jeune, rien de plus frais et de plus suave, sinon peut-être la scène, également du plus poétique naturalisme, que le maître écrivait au seuil même de la vieillesse, celle des *Filles-Fleurs*, dans son mystère de *Parsifal*.

Ici, tout aussi bien qu'au premier acte, le dialogue charmant de Siegfried avec la nature environnante qui s'anime autour de lui, aboutit à l'éveil de sa conscience, à l'affirmation de sa vie sentimentale et de son *humanité*. Rien de plus émotionnant que de le voir, cet enfant des bois, n'ayant jamais aperçu d'autre figure humaine que celle de l'affreux Mime, chercher à recomposer ses origines, à l'aide des quelques images déposées dans son cerveau et des conversations avec le nain. Tout cela est embryonnaire, informe, plein d'ombres, par là même singulièrement approprié à la destination de la musique, qui est, chacun le sait, de traduire l'inconscient, le *devenir*, tout ce qui est en formation et que l'on ne saurait préciser. Jusqu'à quel point aussi tout cela est germanique et fait pour trouver un écho en des âmes nourries de rêve, la réalisation scénique nous en donne l'impression directe. Ici l'analogie s'impose encore entre la situation de Siegfried et celle de Parsifal. Dans l'une et l'autre légende, c'est par le souvenir, par l'évocation de la *mère* que se fait, dans l'âme des deux héros, l'éveil de l'éternel féminin :

Comment ma mère pouvait-elle bien être? Je ne peux pas me la représenter. Certes ses doux yeux étaient aussi brillants que ceux des biches de la forêt... Oh! bien plus encore! Elle est morte à ma naissance... En est-il ainsi de toutes les mères? Oh! que je voudrais donc voir ma mère! *Ma mère!... Une femme!...*

La symphonie orchestrale, interrompue par la lutte avec le dragon et sa mort, reprend ensuite, plus mélodieuse, plus enchanteresse encore, avec l'apparition de l'*Oiseau*, dont Richard Wagner a fait une voix de la nature, et qui semble ici un vivant et nouveau commentaire de cette poétique légende. Une fois que Siegfried a porté à ses lèvres ses doigts tachés par le sang du dragon, il comprend le langage mystérieux de la forêt : c'est là un rajeunissement des antiques symboles, et qui demande une explication. Le regretté Alfred Ernst, qui fut un des meilleurs commentateurs de Wagner en France, qui vécut et mourut, on peut bien le dire, du labeur que lui imposait cette religion d'art, nous a laissé, sur la signification symbolique de cet oiseau, une page vraiment remarquable, telle qu'il est impossible de mieux dire, et que je me reprocherais de ne pas citer à cette place, comme un témoignage de sa parfaite

compréhension : « Écoutez cet oiseau qui chante dans la forêt : tout le moyen âge a retenti de ce chant. Aux jours de la jeune vaillance des âmes, le gazouillement de l'oiseau magique appelait le héros aux vocations les plus hautes. Lorsque le soleil glissait entre les branches, criblant de flèches d'or l'herbe drue des clairières, le trille étincelant de l'oiseau disait au rêveur les féeries des palais enchantés, les fiancées blondes parées de gemmes éblouissantes, tout un monde de fidèle et glorieux amour. Des poètes, des chevaliers, des moines sont allés entendre l'oiseau des bois : en une heure, des siècles ont passé pour eux. Car, dans l'idée du moyen âge, l'oiseau est le vivant symbole de l'âme, qui ne connaît point les limites du temps et de l'espace : c'est l'être le plus divin de la nature extérieure : il est libre, il vole, il chante. » Dans l'interprétation moderne de Richard Wagner, c'est donc aussi l'oiseau qui par son chant et par son vol guidera Siegfried jusqu'auprès de la vierge qu'il appelle de ses désirs inconscients !

Le troisième acte de *Siegfried*, lorsqu'il est véritablement *réalisé* à la scène, c'est-à-dire interprété par des artistes capables de rendre cette fusion rêvée par le maître de l'élément plastique et de l'élément musical, constitue l'un des spectacles les plus grandioses qui soient au théâtre, l'une des scènes les plus poétiquement émouvantes qu'ait conçues l'imagination humaine. Laissons de côté la première scène, l'admirable *Évocation d'Erda*, pour nous en tenir aux deux héros : Siegfried et Brünnhilde. L'arrivée du jeune homme auprès de la vierge, son approche parmi ces solitudes inviolées, son étonnement devant la nature qui l'environne, puis ses regards tombant sur le corps de Brünnhilde endormie, cette révélation de la *Femme* qu'il avait imaginée dans ses rêves et qui s'offre à lui sous la forme la plus majestueuse; le réveil de la vierge au contact du long baiser de Siegfried, ses yeux s'entr'ouvrant sur le monde qui l'environne et sur la jeunesse du héros; son premier mouvement instinctif vers lui, puis ses reculs quand il approche; son geste de pudeur outragée quand il cède à l'instinct et sur elle veut étendre la main; enfin l'élan spontané de leur être l'un vers l'autre, et la toute-puissance de l'amour vainqueur se résumant dans ces paroles de Brünnhilde : — « O Siegfried ! j'étais à toi avant même que tu fusses au monde ! » — voilà à coup sûr la plus resplendissante suite d'images que la Poésie et la Musique puissent développer sous nos yeux dans la forme dramatique !... Pourquoi faut-il, hélas ! que leur sort soit intimement lié à la qualité des interprètes, et qu'il puisse dépendre d'un ténor d'opéra, habitué aux roucoulements de *Roméo*, d'en vulgariser le sens !

Le grand écueil, en effet, pour des œuvres semblables, est leur prodigieuse difficulté. Il faudrait, pour donner satisfaction à nos exigences, que l'on pût réunir quatre ou cinq artistes de premier ordre, se donnant sans réserve à l'interprétation de ces grandes figures, faute de quoi la réalisation vient trop directement contredire nos rêves, et nous en venons presque à regretter la simple illustration musicale des concerts où rien ne s'oppose à l'expansion de ces rêves. A cet égard il y a beaucoup à dire : M. Jean de Reszké n'est plus de taille à soutenir le rôle écrasant de Siegfried. Il s'est montré tout à fait insuffisant au premier acte comme mimique et comme chant : tous les effets de force et de jeunesse triomphante que traduit l'admirable scène de la *Forge* se sont trouvés compromis par sa faute. Il s'est relevé au second acte dans la scène de la *Forêt*, où il a su rendre quelques nuances de charme, pour retomber au troisième qui décidément dépasse ses moyens. Mme Grandjean était la dernière à qui l'on dût distribuer ce rôle de Brünnhilde pour lequel elle n'a ni le physique ni l'ampleur vocale nécessaires : elle a beau s'efforcer, elle n'arrive pas, et pour cause, à lui communiquer la grandeur dramatique, la noblesse et la fierté qui sont les traits distinctifs de la vierge guerrière. Elle a de petits sourires et des grâces qui peuvent convenir à la suivante d'Eva dans les *Maîtres*, mais qui sont un pur non-sens dans le rôle de Brünnhilde. M. Delmas, en revanche, a été superbe d'attitude dans le rôle du *Voyageur*, où il a toute la majesté plastique et vocale requise pour incarner Wotan : c'est une de ses plus belles créations, et je n'hésite pas à dire que jamais en Allemagne, à Bayreuth pas plus qu'à Munich, je n'ai vu cette figure aussi poétiquement réalisée : il affirme ainsi sa place au tout premier rang, sans rivalité possible, et il est le vrai triomphateur de la soirée. Notre plus grave objection est relative à l'orchestre. Sans couleur, sans caractère, il est, si je puis dire, *impersonnel*, et l'on voit trop que nulle main autorisée ne le conduit. C'est là le plus grave reproche que l'on puisse adresser à l'organisation actuelle de l'Opéra, et les conséquences en sont incalculables pour l'interprétation d'une œuvre comme *Siegfried* : on ne s'en est que trop aperçu dans la scène de la *Forge*, où presque tous les effets ont été manqués, non pas seulement par la faute de M. de Reszké, mais aussi par l'insuffisance de l'orchestre. Voilà ce qui reste admirable et inégalable à Bayreuth, où l'autorité d'un Mottl, d'un Richter, d'un Weingartner communique à l'œuvre un éclat et un relief que l'on ne soupçonne point ici... et c'est ce que nous retrouvons dans la direction d'un chef de premier ordre comme M. Camille Chevillard, qui, pour n'être pas Allemand, ne s'en est pas moins assimilé la tradition

de ces maîtres. Il faut bien le dire, on n'aura rien fait à l'Opéra, au point de vue supérieur de l'art, tant qu'on ne sera pas arrivé à créer la personnalité, l'autorité du chef d'orchestre. Les décors sont superbes, et là notre goût français triomphe, si nous le comparons à celui d'outre-Rhin, où les décorateurs commettent parfois des erreurs dont sourirait le moins expert de nos directeurs de théâtre.

PAUL FLAT.

PAGES ÉTRANGÈRES

Un homme d'État japonais. — Une méthode pour la multiplication des Roméo et Juliette.

Le marquis Ito n'est pas seulement le plus considérable homme d'État du Japon contemporain. Sa personnalité est intéressante parce qu'elle offre en quelque sorte un résumé de cette prodigieuse évolution qui, en une trentaine d'années, a fait passer l'Empire du Soleil Levant, d'un régime social comparable à celui de l'Europe vers la fin du moyen âge, à la phase extrême de la civilisation. Certes, si cette nation a « brûlé tant d'étapes », si elle est devenue presque tout à coup l'une des huit principales puissances politiques et économiques du monde, elle le doit en majeure partie à son souverain actuel. Mais ce Pierre le Grand de l'Archipel des Chrysanthèmes n'aurait naturellement pu réaliser une pareille œuvre, s'il n'avait trouvé pour le seconder plusieurs individualités d'une envergure exceptionnelle, et, au premier rang, le marquis Ito. Il est donc utile de connaître les points essentiels de la biographie de celui-ci, et c'est ce que permet une étude publiée par M. Frederick Palmer dans le *Scribner's Magazine*.

M. Ito avait vingt-huit ans lors de ce que l'on appelle la Restauration impériale au Japon, et de ce qui fut plus exactement un coup d'État exécuté pour l'abolition de la féodalité et l'organisation d'une monarchie constitutionnelle. Il appartenait à l'une des grandes familles qui exerçaient depuis des siècles l'oligarchie sous le pseudonyme collectif du Mikado et par l'intermédiaire du shiogoun ou maire du palais. Comme tous les jeunes gens de ce milieu, il exécrait tout ce qui n'était pas le Japon, — ou plutôt l'ensemble de traditions que ce mot représentait à ses yeux.

Mais ce sentiment lui inspira, dès les premières années du nouveau régime, des résolutions très différentes de celles adoptées par la plupart de ses amis. Ceux-ci se murraient dans des tours d'ivoire, refusaient n'importe quelles fonctions, affectaient d'ignorer ce qui se passait autour d'eux, gâchaient leurs facultés dans un culte de plus en plus méticuleux des archaïsmes de langage, et même de cérémonial et de costume.

Le jeune Ito estima que c'était là du patriotisme à rebours. En se croisant les bras, on laissait à l'étranger abhorré pleine latitude de peu à peu transformer le pays en une simple annexe économique, une colonie morale, de l'Europe. Mieux valait, selon lui, aller au-devant de la civilisation blanche, la conquérir en somme, plutôt que d'en être subjugué. Les États de l'Occident vivaient sous des régimes presque identiques, et cela ne les empêchait pas de demeurer absolument indépendants les uns des autres, cela n'entamait en rien leur droit de se traiter mutuellement sur un pied d'égalité parfaite. Il s'agissait par conséquent, pour le Japon, de parvenir vite au même stade d'évolution : il serait alors en mesure d'exiger son admission dans le conseil des nations dirigeantes.

Ito convertit à cette théorie quelques-uns de ses camarades de la haute aristocratie. Avec quatre d'entre eux il s'embarqua en secret sur un cargo-boat anglais ancré à Yokohama. Le capitaine, redoutant un incident diplomatique, voulut les faire reconduire à terre. Les cinq jeunes gens lui déclarèrent qu'ils allaient s'ouvrir le ventre devant lui, et déjà ils tiraient leurs sabres pour un Harakiri solennel. Les choses ne tardèrent pas à s'arranger, — d'autant plus que les cinq petits Jaunes offraient la forte somme.

La traversée ne fut pas très agréable. Maître Ito n'avait pas le mal de mer, parce que les Japonais sont, bien plus encore que les Anglais, des espèces « amphibies ». Mais on eut à subir des « grains » inquiétants, durant lesquels les jeunes princes durent participer à des manœuvres de bord que leurs précepteurs n'avaient pas prévues, et pour cause. Puis, l'unique nourriture était du cheval salé, et dans la maison paternelle on avait négligé d'accoutumer leurs estomacs à cette friandise.

Arrivé en Angleterre, maître Ito jugea à propos d'aviser sa famille. Celle-ci commença évidemment par fulminer, et il fallut une surabondante et longue correspondance pour la décider à consentir à une absence de plusieurs années, et par suite à l'envoi de subsides honorables. Le bouillant jeune homme fut même obligé de recourir une fois de plus à l'argument suprême : — Si vous me faites rapatrier, ou si vous ne m'expédiez pas d'argent, Harakiri! »

Il n'y eut pas lieu à Harakiri, et maître Ito put étudier à loisir la marine de commerce, et de guerre de l'Angleterre, les chemins de fer, l'armée de terre, l'administration, les usines, etc. Quand il revint à Tokyo, — qui s'appelait Yeddo pour une année encore, le Mikado préparait son coup d'État. Immédia-

tement il fut le conseiller et le collaborateur intime du souverain, qu'il renseignait sur l'Europe, tout en travaillant à acquérir aux idées nouvelles les plus intelligents des jeunes Daïmios ou grands feudataires.

Il avait trente-deux ans la première fois qu'on lui confia un portefeuille, celui des Travaux publics, en 1872. Le Mikado estimait que l'amélioration la plus urgente pour son empire consistait en l'extension du réseau des routes, la création de chemins de fer et de lignes télégraphiques, l'aménagement des ports, la mise en exploitation des gisements de houille, et c'était pourquoi il appelait au ministère chargé de tout cela le plus éminent de ses amis.

Plus tard, ce fut le marquis Ito qui élabora la Constitution et qui fit établir les Codes par des jurisconsultes français, allemands et anglais. Il a été quatre fois président du Conseil : de 1886 à 1889, de 1892 à 1896, de janvier à juin 1897, et d'octobre 1900 à mai 1901. Par la durée de ces deux derniers cabinets, le Japon a tenu sans doute à prouver que pour lui il n'y avait plus de secrets dans le régime parlementaire, et qu'il était capable, tout comme la première venue des nations enropéennes, d'abattre des ministères avec une élégante dextérité, en capucins de cartes.

Pendant les loisirs que les Chambres lui accordent ainsi de temps à autre, le marquis Ito vit dans une petite villa d'Oisio, au bord de la mer, et à deux heures de chemin de fer de la capitale. Il mène là une existence simple presque jusqu'à l'austérité, jardinant avec frénésie et lisant tard dans la nuit. Il diffère des hommes d'État européens en ceci, que sa porte est ouverte à tous les interviewers sans distinction de parti et même de nationalité.

M. Frederick Palmer a essayé de le faire parler sur les événements de Chine. Le marquis Ito lui a déclaré que le salut de l'Empire du Milieu aurait pu être accompli, il y a une dizaine d'années, par un coup d'État analogue à celui qui a eu lieu au Japon en 1868. Mais le gouvernement de Pékin était incapable d'un pareil acte d'énergie. Présentement, tous les efforts du Japon doivent tendre à seconder les réformateurs chinois, d'accord avec le Siam, qui va se civilisant à outrance. C'est le rêve de la Triplice Jaune, rêve si cher aux dirigeants de Tokio, et si inquiétant pour l'Europe.

M. Francis Galton a découvert, lui cent-millième, l'infaillible moyen d'améliorer l'espèce humaine au point de vue physique, moral et intellectuel, et il vient de l'exposer devant l'Institut anthropologique de Londres. Mais il y a dans sa recette un détail d'une originalité incontestable : il ne demande pas la suppression des enfants mal venus, ni l'interdiction du mariage aux personnes qualifiées pour transmettre à leur possible progéniture toutes espèces d'abominations physiologiques ou psychologiques, ni même la « stérilisation » desdites personnes, comme le requérait l'autre mois un savant italien.

M. Galton est cependant un savant, lui aussi. On le connaît beaucoup, en Grande-Bretagne et aux États-Unis, pour ses travaux d'anthropologie et de démographie, et en particulier pour ses recherches sur l'hérédité.

Sur 10 000 personnes, affirme-t-il, on en trouve 35 seulement dont la valeur physique, morale et intellectuelle, peut être représentée par le coefficient 1 ; ce sont les infirmes parfaits. Au contraire, 35 autres ont droit au coefficient 10 ; ce sont les êtres supérieurs, à tous les points de vue. La masse des médiocres comprend 2 500 personnes avec le coefficient 5, et autant avec le coefficient 6. Les gens presque supérieurs sont 672 avec 8, et 180 avec 9 ; les presque nuls, 672 avec 3, et 180 avec 2.

Si les 35 êtres supérieurs ont 35 enfants, 6 seulement de ceux-ci auront le même coefficient que leurs parents, mais aucun des autres n'aura un coefficient moindre de 6. Sur les 5 000 enfants des 5 000 médiocres, 51 auront un coefficient plus élevé que celui de leurs parents, un coefficient de 7 à 9. Tous ces calculs de probabilité sont basés sur de formidables statistiques, dont l'Institut anthropologique de Londres a paru satisfait.

Quant aux enfants des catégories qui vivent au-dessous du médiocre, M. Galton déclare qu'il est impossible de rencontrer parmi eux quelqu'un qui soit digne d'un coefficient plus élevé que 4.

Le problème se réduit donc, pour ce théoricien, à augmenter la fécondité des mariages dans les catégories à coeffient plus élevé que 6. M. Galton estime impraticables, et d'ailleurs inhumaines, toutes mesures tendant à réduire au contraire la fécondité des mariages parmi les médiocres et les inférieurs. Ceux-ci se multiplient certes bien plus rapidement que les supérieures, en dépit des hécatombes opérées par les guerres, les suicides pour cause de misère, les accidents du travail, et surtout les maladies qui, comme la tuberculose, frappent à peu près exclusivement les individus pauvres de santé et d'argent, par suite aussi de mentalité. Pour régénérer l'espèce, il suffirait d'obtenir que les supérieurs se multiplient avec au moins autant de rapidité.

Voici comment l'on pourrait arriver à ce résultat. Il faut que les éducateurs s'attachent à persuader aux enfants nés de parents à coefficient de 7 à 10, que leur idéal doit être de se marier très jeunes, de n'épouser que des personnes « de même coefficient », et d'avoir une progéniture aussi nombreuse que possible. Que l'on fasse appel au patriotisme, à la religion, à tout ce qu'on voudra, mais que l'on inculque

bien ces principes aux enfants sains et remarquablement doués.

Il faut ensuite qu'à grand renfort d'articles de journaux et de revues, de livres et de brochures, de conférences, etc., on explique aux parents à coefficient élevé, que, au moment du mariage de leurs enfants, ils ne doivent avoir en vue qu'une chose : la perfection physique, morale et intellectuelle du fiancé ou de la fiancée, indépendamment de toutes questions pécuniaires. Il faut en outre, par les mêmes moyens, faire entrer dans les mœurs des catégories éminentes par la beauté, la bonté et l'intelligence, une habitude fondamentale : celle de se marier très jeune, — au plus tard à vingt-deux ans.

Enfin, comme il est beaucoup de gens supérieurs dans les classes non aisées, et qu'il arrivera souvent que l'un des deux fiancés, ou tous les deux, n'auront pas un sou vaillant pour subvenir aux besoins de la nombreuse progéniture qu'on les invite à lancer dans la circulation sociale, les lois devront instituer une quantité de privilèges pour les couples beaux. Notamment pour ceux-ci on diminuera les impôts, et on facilitera l'accès des sinécures. Et d'autre part on tâchera de faire comprendre aux Mécènes, aux Carnegie, que leurs libéralités doivent être employées surtout à constituer des rentes pour les ménages dont on est en droit d'attendre des enfants réalisant le type supérieur de l'humanité

R. Candiani.

L'ÉVOLUTION DU GENRE ÉPISTOLAIRE

On publie chaque année des rééditions des lettres de Mme de Sévigné ou de M. de Voltaire, ainsi qu'il est accoutumé de dire en rhétorique, voire de Mme de Maintenon ou de Mme du Deffand. Toutes les bibliothèques publiques possèdent les œuvres complètes de la chrétienté littéraire des deux grands siècles; les bacheliers peuvent aisément les y consulter et approfondir quand la curiosité les en prend; mais il ne s'en trouve pas moins de graves pédagogues pour en faire sans cesse des recueils « nouveaux » et par là obligés à quelque diversité, mais qui mettent de l'unanimité à prétendre offrir aux écoliers des modèles de style, et, apparemment, de style épistolaire. Y a-t-il vraiment urgence, entre dix et vingt ans, à l'heure où les Américains sont particulièrement entraînés à l'énergie et à la lutte, à ce que les jeunes Français apprennent par cœur les morceaux de prose de la marquise ou du vicomte? Est-il bien nécessaire qu'on sache écrire aujourd'hui des lettres qui ne sont point d'affaires ni de police domestique, et si par hasard on avait le loisir d'apprêter encore des billets de galanterie, serait-ce suivant les préceptes et le goût de la Vatel épistolière?

***

J'ouvre au hasard un volume de la grande édition de Mme de Sévigné. Voici :

Au comte de Bussy Rabutin. 1er mars 1675

Je vous trouve un plaisant mignon de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois. Avez-vous oublié que je suis et le rang que je tiens dans la famille? Ah! vraiment, petit cadet, je vous en ferai bien ressouvenir si vous me fâchez, je vous réduirai au lambel. Vous savez que je suis sur la fin d'une grossesse, et je ne trouve en vous non plus d'inquiétude de ma santé que si j'étais encore fille. En bien! je vous apprends, quand vous en devriez enrager, que je suis accouchée d'un garçon, à qui je vais faire sucer la haine contre vous avec le lait, et que j'en ferai encore bien d'autres seulement pour vous faire des ennemis. Vous n'avez pas eu l'esprit d'en faire autant, le beau faiseur de filles.

Mais c'est assez vous cacher ma tendresse, mon cher cousin; le naturel l'emporte sur la politique. J'avais envie de vous gronder de votre paresse depuis le commencement de ma lettre jusques à la fin; mais je me fais trop de violence, et il en faut revenir à vous dire que M. de Sévigné et moi nous vous aimons fort et que nous parlons souvent du plaisir qu'il y a d'être avec vous.

Prise au hasard, cette lettre est évidemment des plus naturelles qu'ait jamais écrites la plaisante marquise, mais voyez déjà l'afféterie qui, pour être à l'époque coutumière et par là nous présenter quelque charme, — et un charme historique, — n'en est pas moins bien démodée, autant que la plus sémillante robe de l'époque, autant que ces coiffures où se retrouvait le même nombre d'astragales qu'en les vers de Quinault. Il y a eu beaucoup d'exagération à comparer la marquise aux pecques taquinées par Molière, mais la gentillesse de ses commérages ne saurait vraiment plus titiller que la sénilité des Ménage attardés en notre siècle. Admirez-le « je vous trouve un plaisant mignon... » et faut-il admirer les innombrables : » Ah! ma chère... », « je vous le donne en dix mille «, etc. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que de tels modèles ne sont pas donnés seulement dans des lycées où la polissonnerie familière des adolescents sait vite mettre au point, avec l'aide de Saint-Simon, les galanteries équivoques échangées en bénins compliments par les grands oisifs du « grand siècle », mais dans les pensionnats de jeunes filles. Tout le plan d'éducation féminine est resté conforme à l'idéal suranné de cette Madame Campan, vieille maîtresse de cérémonies chargée par Napoléon de restaurer avant Louis XVIII les manières de la Cour. Il en résulte que toutes les jeunes filles

qu'on propose pour épouses aux hommes affairés et pour la plupart prolétaires d'une démocratie, ne savent guère que tourner des madrigaux à la Sévigné et n'ont pris dans la compagnie de la Dame aux Bons mots qu'un sens d'ironie aigre-douce fort peu appropriée à leur mission naturelle. Si Octave Feuillet fut l'auteur préféré des femmes de la Troisième République, cela ne manque point de signifier quelque chose.

***

Le XVIIIe siècle acquit la réputation — qu'il n'y a pas lieu de discuter ici — d'avoir été plus démocratique, d'avoir préparé la Révolution et le XIXe siècle Prenons donc une lettre quelconque de Voltaire.

13 janvier 1761.

A Madame la comtesse de Lutzelbourg,

Pardon, Madame, pardon. J'ai eu des jésuites à chasser d'un bien qu'ils avaient usurpé sur des gentilshommes de mon voisinage; j'ai eu un curé à faire condamner. Ces bonnes œuvres ont pris mon temps. Je commence à espérer beaucoup de la France sur terre, car sur mer je l'abandonne. On paye les rentes, on éteint quelques dettes. Il y a de l'ordre, malgré toutes nos énormes sottises. J'ai peine à croire qu'on ôte le commandement à M. le maréchal de Broglie. Il me semble qu'il s'est très bien conduit en conservant Gœttingue.

Avez-vous, Madame, Monsieur le comte de Lutzelbourg auprès de vous? Comment vous trouvez-vous du vent du Nord? C'est, je crois, votre seul ennemi. Songez, Madame, que l'hiver de la vie, qui est si dur, si désagréable pour tant de personnes, et auquel même il est si rare d'arriver, est pour nous une saison qui a encore des fleurs. Vous avez la santé du corps et de l'esprit. Il est vrai que vous écrivez comme un chat; mais dans vos plus beaux jours, vous n'eûtes jamais une plus belle main. Voyez-vous quelquefois M. de Luce? Seriez-vous assez bonne, Madame, pour me rappeler à son souvenir?

Madame la marquise est donc impitoyable, ou vous? Je n'aurai donc pas copie de son portrait?

Vivez heureuse et longtemps, Madame; nous vous souhaitons, ma mère et moi, ces deux petites bagatelles de tout notre cœur.

Mille respects.

Est-ce bien par l'étude de la correspondance de cet homme, sans doute le plus ingénieux, mais le plus léger du siècle, qu'on habituera les jeunes gens à prendre le goût sérieux de la vie, à l'observer avec circonspection et à n'y point chercher que matière à mots agréables, à ton cavalier et à badinage plaisantin? Et toute la philosophie d'un adulte doit-elle consister, comme elle le fut assez exactement pour le patriarche de Ferney, à mettre le bonheur dans la longévité et à ne se proposer comme idéal, idéal à la Louis XV, que « de petites bagatelles » ?

***

Au commencement du siècle, les communications ne sont encore ni aisées ni rapides, et la Restauration se plaît à rechercher les mœurs de l'ancienne France : ce sont deux raisons de recommencer à correspondre de château en château. L'aristocratie, revenue d'Angleterre où quelquefois des pays allemands, y a conservé des amitiés avec qui elle entretient un commerce d'aimable reconnaissance. Aussi la manière de se communiquer avec cérémonie son sentiment sur le Paris retrouvé et l'existence qu'on y revit, s'empreint-elle — soit de la sentimentalité des Gessner si évidente dans les innombrables romans (voire manuels par lettres, de la Restauration), — soit à la fois de quelque roideur britannique et d'un peu de cet humour qui est comme leur piquante brume. Nombre de lettres de cette époque semblent écrites de cottages ouvrant des volets fraîchement peints sur des pelouses et dans des atmosphères lakistes.

On goûte ce ton de saveur vraiment anglaise dans les correspondances récemment publiées du lord mystique Alfred de Vigny; il vient d'un exquis et impalpable mélange de galanterie austère et de détails pratiques présentés par la réalité quotidienne.

31 janvier 1813

A Miss Camilla Maunoir,

Je vous supplie, Mademoiselle, de ne pas me croire le plus ingrat et le plus oublieux des hommes. Chacune de vos lettres m'est parvenue exactement, chacune a été lue et relue par moi dans la solitude de mes soirées, avec une reconnaissance que je ne puis vous dire. Je les ai là, près de moi, sous ce papier où je vous écris, et j'ai voulu les conserver non seulement comme des souvenirs qui me sont chers, mais comme des accusations qui se lèvent contre moi, si douces, si mélancoliques, que la peine qu'elles me font par leur regard en est plus profonde. Vous m'avez véritablement comblé d'attentions et de bonnes grâces. J'avais parlé d'un écrit sur moi, vous l'avez bien voulu copier; nous avions parlé de Carlyle, vous me l'avez envoyé; j'ai deux volumes encore de lui. J'ai deux actes de sa tragédie poétique (qui n'est pas l'histoire), *La Conspiration* et *La Guillotine*. J'ai des fragments de journaux que vous avez rassemblés. Mais ce qui m'est plus précieux, j'ai quelque chose de vos sentiments et de vos réflexions.

Vous dire pourquoi je n'y ai pas répondu plus tôt serait vous faire une histoire bien longue d'inquiétudes et de chagrins que la santé de Lydia, en apparence si forte, n'a cessé de me donner et que redoublaient les phases si diverses et toutes si douloureuses de ses affaires de famille. Ajoutez-y mes relations trop nombreuses dans Paris et même en pays étrangers, les visites, les conférences fréquentes, ce qu'on nomme des devoirs et tout ce qui ôte la liberté du jour, vous verrez qu'il ne

me reste que la nuit pour me reposer dans le travail. Ce repos que j'appelle toujours le bain de mon âme, est un poison pour mon corps et me tuera lentement, mais je ne puis faire autrement, je dois la journée aux autres.

Remarquez le changement de ton de Mme de Sévigné à Vigny et ce qu'est devenue la politesse : elle est restée aussi insinuante et presque aussi coquette dans sa façon de se retourner en gracieuses arabesques, elle est aussi décorative, mais elle prend du rythme et de la largeur. Ce n'est plus le frétillement un peu canin, si l'on ose dire, de l'aristocratie caillette ; c'est une salutation où il y a de l'angélique. La lettre, dans ce retour universel des mœurs au cérémonieux, voire à un cérémonial en quelque sorte constitutionnel, devient un exercice de cour, un titre, une « lettre » de noblesse. D'excellent genre, elle est à la mode. On s'apercoit depuis quelque temps que tout le monde alors écrivait des lettres et qu'on conservait avec soin celles que l'on recevait. Même en faisant des vers, on écrivait des lettres ; combien de poèmes de Lamartine sont des lettres en vers ! Le poète, Vigny ou Lamartine, agit à la façon d'un directeur de conscience, privée ou publique.

Tout au contraire de Lamartine, les lettres de Balzac sont des romans. On ne remarquera aucune différences entre celles qu'il composait pour ses amies et celles que ses personnages écrivent dans ses romans, notamment au début du *Lys dans la Vallée*, façon nouvelle de monologue pour roman où exposer au lecteur l'âme du héros et ses antécédents. Il y a des moments où l'on doute que les plus authentiques interlocuteurs de Balzac aient jamais vécu, tant ils sont exactement réduits à n'être que des plastrons. Son *Étrangère* semble une aussi irréelle Égérie que les *Dames* de Gérard de Nerval ; c'est presque une romantique fée, évoquée à la Lune, à la seule fin de lui dire en extase les beautés de son âme et de son imagination. Balzac avait vraiment de bonnes raisons de « supplier » Mme Hanska de « séparer complètement l'auteur de l'homme » !

Madame,

Je vous supplie de séparer complètement l'auteur de l'homme et de croire à la sincérité des sentiments que j'ai dû exprimer vaguement là où j'ai été obligé par vous de correspondre avec vous. Malgré la défiance perpétuelle que quelques amis me donnent contre certaines lettres semblables à celles que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, j'ai été vivement touché par un accent que les rieurs ne savent point contrefaire. Si vous daignez excuser la folie d'un cœur jeune et d'une imagination toute vierge, je vous avouerai que vous avez été pour moi l'objet des plus doux rêves ; en dépit de mes travaux je me suis surpris plus d'une fois chevauchant à travers les espaces et voltigeant dans la contrée inconnue où vous, inconnue, habitiez seule de votre race. Je me suis plu à vous comprendre parmi les restes presque toujours malheureux d'un peuple dispersé, peuple semé rarement sur cette terre, exilé peut-être des cieux, mais dont chaque être a un langage et des sentiments qui lui sont particuliers, qui ne ressemblent point à ceux des autres hommes ; ce sont des délicatesses, des recherches d'âme, des pudeurs de sentiments, des tendresses de cœur plus pures, plus suaves, plus douces que chez les créatures les meilleures. Il y a quelque chose de saint presque dans leur exaltation et du calme dans l'ardeur. Ces pauvres exilés ont tous en eux dans la voix, dans le discours, dans les idées, un je ne sais quoi qui les distingue des autres, qui sert à les lier entre eux malgré les distances, les lieux et les langages ; un mot, une phrase, le sentiment qui respire même dans un regard est comme un ralliement auquel ils obéissent, en compatriotes d'une terre inconnue, mais dont les charmes se reproduisent dans leurs souvenirs, ils se reconnaissent et s'aiment au nom de cette patrie vers laquelle ils tendent. La poésie, la musique et la religion sont leurs trois divinités, leurs amours favorites, et chacune de ces passions réveille dans leur cœur des sensations également puissantes.

N'est-ce point tout un chapitre de psychologie et presque de métaphysique, tout un traité swedenborgien à la coutume de tant de pages de ses romans ?

Pour Flaubert les lettres furent le véritable roman où il se reposait de ses exercices de prose. Il y fuyait la rigoureuse discipline du style et s'y abandonnait au débordement de l'imagination peut-être la plus altièrement lyrique du siècle. Le deuxième tome de la Correspondance que recueillit sa nièce, Mme de Comanville, représente son *Voyage en Orient*, dont l'opulence ne craint point la comparaison avec Chateaubriand et ressort singulièrement à être rapproché du récit de voyage publié par son compagnon de route, l'académicien Du Camp. A ce titre-là encore ce sont donc fort peu des lettres, de simples lettres amicales ou familiales, sauf en les quelques passages, hautement savoureux, où il contait ses farces, ses « cassepets ».

A un titre voisin la correspondance de Renan est éminemment caractéristique du siècle : il apparait par elle, comme par celle de Flaubert et davantage, combien peu l'homme du XIXe siècle a d'intimité. Il en est vraiment davantage dans les lettres des courtisans du grand règne. Ce qu'il y a de meilleur, d'essentiel, dans un Flaubert ou un Renan, ce qu'ils considèrent comme supérieur en eux, n'a plus rien d'intime, de secret. Le sens pittoresque ou expérimental prime tout. Les lettres mêmes de Renan à sa sœur Henriette touchant ses plus profondes crises d'âme ne nous révèlent rien de principal que la connaissance parfaite de son œuvre n'eût déjà acquis ; elles ne font que confirmer par une répétition explicite ; et, d'autre part, elles sont comme un événe-

ment public. C'est que l'âme même d'un Renan est publique. Elle est, en effet, toute philosophique et, plus précisément, métaphysique, d'une philosophie qui intéresse tout le siècle, toute la société ayant par là ce caractère de divin que Renan donne à tout ce qui est universel. Combien cela est-il éloigné de la modeste et douce intimité *humaine* dont la lettre n'est que la floraison en fleurs simples !

* * *

Les billets de Hugo sont bien davantage des lettres : ayant répandu son moi dans toute son œuvre il avait quelque chance de le mettre dans sa correspondance, avec cette plénitude d'expansion et cette naïveté réaliste, à lui particulières, qui y sont nécessaires. Gregh a fait ressortir ici même avec sa fine justesse accoutumée le caractère d'affaires de ses lettres à sa fiancée, et une lettre doit toujours être un peu d'affaires... affaires de cœur et de famille mêlées. — Les lettres de Leconte de Lisle, davantage encore, sont de vraies lettres parce que les discussions philosophiques y prennent une tournure personnelle et s'appuient sur son moi sentimental qu'il écartait de l'œuvre mais abandonnait volontiers à de rares amis dans quelques heures d'expansion écrite fort aimées des créoles.

Mais surtout la correspondance de George Sand mérite d'être considérée comme le modèle du genre épistolaire vrai et logique du XIXe siècle. Elle y témoignait l'individualité à la fois bourgeoise et artiste dont la lettre est l'expression naturelle. La correspondance de George Sand est un « type », et très savoureux : la bonne et substantielle mère de famille s'y étale avec une abondance lactée, juxtaposant par un ordre spontané les renseignements sur la santé de ses petits enfants et les conseils aux innombrables écrivains et artistes dont elle fut le confesseur, le médecin, l'amie et la maman en même temps, maman jusque dans les tendresses amoureuses. Elle tenait pension d'écrivains. Elle fut la mère de famille d'artistes, leur prodiguant les recommandations hygiéniques dont l'observance entretient la santé nécessaire à la production régulière et saine, soignant l'homme *pour* l'artiste, — œuvre en laquelle se retrouvent bien et se nécessitent les deux caractères opposés de « bourgeois » et d'« artiste » dont nous avons parlé. Tout cela même qu'on lui a reproché quand on envisageait la romancière devient qualité chez l'épistolière : abondance, naïveté, utilitarisme, tendance au prêche. George Sand, si immorale qu'on ait cru pouvoir l'accuser d'être, est avant tout une moralisatrice et une moralisatrice familiale, moralisant à l'aide d'anecdotes racontées en simplicité pittoresque. Rien ne convient mieux à la lettre où elle manifesta une beauté de mission sociale familière et familiale. A ce point de vue elle fut unique : quel autre pouvait éprouver une si large maternité pour les écrivains de son temps ? La plupart de ces écrivains sont si personnels et fermés sur eux-mêmes, dilettantes et ironiques, si dénués de bonté et d'altruisme, si exclusivement « gendelettres », incapables de « se donner » pour l'excellente raison qu'ils n'auraient rien à donner.

* * *

Le genre épistolaire est donc en complète décadence : il fut la forme préférée des siècles de politesse où la lettre prolongeait la conversation de salon. Il n'y a plus de salons aujourd'hui et il n'y a plus de politesse. On n'a point le temps d'en avoir : entre tous, les écrivains doivent se restreindre à de courts billets pressés. Toute forme de littérature tendant à devenir de plus en plus sociale, la lettre, nécessairement individuelle, devait disparaître. Même le roman par lettres a disparu et n'est guère plus usité de temps en temps que par quelques *esprits* réactionnaires et au reste charmants, esprits polis, dont le plus fin est M. Remy de Gourmont. Et M. Paul Hervieu n'a été amené dans *Peints par eux-mêmes* à cette forme joliment surannée que pour faire ressortir en plus de délicatesse l'arriérisme de la vieille aristocratie. C'est le journal qui a remplacé la lettre : Mme de Sévigné ne fut-elle pas d'ailleurs le premier journaliste de son temps ?

On pourrait aisément par un développement scolaire compléter le parallèle : le journal n'est-il pas, en même temps que le grand organe d'expansion sociale, le déversoir à commérages et à mensonges édulcorés, à galante fausseté et à protestations hypocrites ? D'autre part tous les commérages littéraires, si précieux à l'historien documentaire des mœurs et au psychologue, et encore tous les petits commérages que l'artiste a avec son art, c'est-à-dire les recherches de technique personnelle, les notations, etc., se sont recueillis dans le *Journal*. Le Journal des Goncourt en offre le type le plus complexe, le plus fin et le plus riche dans notre siècle où il tient la même place que la correspondance de Mme de Sévigné ou les Mémoires de Saint-Simon, cette correspondance avec la postérité. Il suffit d'en lire quelques pages pour y trouver les raisons de ne plus regretter la disparition d'un genre sans doute plus piquant par sa galanterie, mais qui avait sur lui le désavantage de n'être ni aussi sincère, ni aussi spontané, ni aussi complexe, ni aussi profondément analytique.

MARIUS-ARY LEBLOND.

Paris. — Typ. PHILIPPI, RENOUARD (Impr. des *Deux Ruches*), 19, rue des Saints-Pères. — 11726. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 3. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 18 JANVIER 1902.

UN CADET DE GASCOGNE

Bernadotte, maréchal de France et roi de Suède.

« Le plus hardi, le plus extraordinaire, le plus heureux des cadets de Gascogne. »
L. PINGAUD, *Bernadotte*.

De tous les compagnons d'armes de l'Empereur, Bernadotte est peut-être celui qui eut la carrière la plus singulière : c'est le seul qui *passa* roi et qui le resta ; car, s'il est certain qu'il n'eût pas été roi sans Napoléon, il sut s'arranger pour ne point paraître un roi « de sa façon ». C'est pourquoi, tandis que les autres « Napoléonides » ne survécurent pas à l'empire napoléonien, seul Bernadotte put triompher et profiter de sa chute. Roi, il fit souche de rois. Cependant, personne, parmi les lieutenants de l'Empereur, n'eut plus de titres que lui à l'épithète de parvenu.

Les singularités et le bonheur exceptionnel de sa carrière s'expliquent par un autre trait qui le distingue de tous les maréchaux de l'Empire. Il est de tous, par sa nature d'esprit et son caractère, le plus compliqué. Il ne cessa d'être, pour ceux qu'il servit comme pour ceux qu'il combattit, une énigme indéchiffrable. A certains moments, il en fut une pour lui-même. Parmi les autres maréchaux de l'Empire, on risque de confondre celui-ci avec celui-là, tant leurs caractères sont analogues ; mais il n'y a aucun danger de confondre Bernadotte avec n'importe lequel d'entre eux. Ce qui domine en lui, c'est le génie de l'intrigue, mais de l'intrigue où lui-même est sans cesse en péril de s'embrouiller et de se perdre, et ce genre de génie dépasse de beaucoup, chez lui, la valeur et les talents militaires. On admet volontiers que les héros de la Révolution procèdent de Plutarque : celui-là procède très certainement de Machiavel, qu'il n'avait peut-être jamais lu. C'est par ce machiavélisme inconscient qu'il put résister à l'influence dominatrice que tous les autres subissaient, qu'il servit Napoléon sans s'asservir à lui, et que, dans la lutte sourde ou patente entre ces deux méridionaux, le Gascon put se vanter, avec quelque apparence de raison, d'être resté vainqueur du Corse.

Il a fallu tout un volume à son nouvel historien, — et encore en laissant de côté toute la partie militaire de son histoire, celle qui tient tant de place dans les autres biographies de maréchaux, — pour arriver à nous donner une idée claire de Bernadotte. C'est par une étude minutieuse et serrée, abondante en détails d'extrême précision, que M. Pingaud est parvenu à suivre son héros dans la complication infinie de ses faits et gestes, dans ses perpétuelles variations d'attitudes et d'idées, dans les mille et une transformations qui font de ce jacobin devenu roi, de ce Français des Pyrénées naturalisé Suédois, un véritable Protée.

Fils d'un procureur auprès de la sénéchaussée de Pau, nous le trouvons, en 1780, à dix-sept ans, simple soldat d'infanterie, et ses camarades lui avaient donné le surnom de Belle-Jambe. Il met huit ans à conquérir les galons de sergent-major dans le régiment de Royal-la-Marine. La Révolution lui fait, comme à beaucoup de ses émules, doubler et tripler les étapes. Capitaine en juillet 1793, chef de

bataillon en août de la même année, colonel en avril 1794, général de brigade en juin et général de division en octobre de la même année, il ne put qu'affecter le dévouement le plus absolu à la Révolution et surtout au parti qui avait conquis le pouvoir. Il se classa tout naturellement dans le groupe des généraux jacobins, dont Bonaparte lui-même faisait partie. Il parlait à merveille, avec toute la fougue et la verbosité méridionales, le jargon révolutionnaire. Sur un de ses bras il avait fait tatouer cette devise : « La liberté ou la mort ». Il se disait « républicain dans les entrailles ». Dans les occasions requises, il n'oubliait pas de faire prêter à ses troupes le « serment de haine à la royauté ». Pourtant certains témoignages tendent, dès 1796, à rendre suspect cet ardent républicain : un agent royaliste affirme qu'à cette époque il aurait fait une promesse de soumission éventuelle à Louis XVIII.

En 1797, à l'armée d'Italie, il se trouva, pour la première fois, en présence de Bonaparte. S'il lui obéit comme à son général en chef, il affecte déjà une politique différente. Or, en 1797, à l'armée d'Italie, on faisait beaucoup de politique. C'était à la veille du 18 fructidor, et les généraux envoyaient au Directoire des adresses d'encouragement. Celle de Bernadotte fut beaucoup plus réservée que celle de Bonaparte. Expédié par celui-ci à Paris, sous prétexte d'y porter les drapeaux autrichiens, il ne prit aucune part au coup d'État militaire. Bientôt il trouve moyen de ne plus servir sous Bonaparte. A ce moment, les deux généraux rivalisaient d'assurances de dévouement au Directoire et d'audacieux projets à lui proposer. Tandis que Bonaparte amorçait l'expédition d'Égypte, Bernadotte demandait à combattre les Anglais dans les îles Ioniennes, à l'Ile-de-France, dans les Indes. Il semble que c'est Bonaparte qui empêcha Bernadotte de commander, après lui, l'armée d'Italie et qui le fit désigner pour l'ambassade de Vienne. Bernadotte n'accepta ce poste qu'avec la plus vive répugnance. Ses imprudences, peut-être calculées, l'épisode de l'immense drapeau tricolore arboré à une des fenêtres de la légation, l'émeute qui s'ensuivit, provoquèrent son rappel et préparèrent la nouvelle rupture avec l'Autriche.

Il était écrit que partout Napoléon Bonaparte et Bernadotte se retrouveraient en rivaux. En 1794, Joseph Bonaparte avait épousé la fille d'un négociant de Marseille, Julie Clary. Napoléon s'était réservé la seconde, encore enfant, et, la prenant sur ses genoux, disait volontiers : « Quant à Désirée, elle sera ma femme. » Séduit par d'autres charmes, il oublia sa fiancée marseillaise. Bernadotte, s'étant présenté dans la maison, y fut agréé et, en août 1798, épousa Désirée. Plus tard, il faisait écrire par ses biographes que les Clary avaient refusé Napoléon pour lui donner, à lui Bernadotte, la préférence. Sans doute, il finit par croire à ce prétendu triomphe sur l'Empereur.

Il acquit sur Bonaparte, peu de temps après, une autre supériorité. Tandis que le vainqueur d'Italie était en Égypte, Bernadotte fut appelé au ministère de la Guerre. Pendant deux mois et dix jours, il eut la satisfaction de se sentir le chef hiérarchique de son rival. Bientôt renversé, il put du moins se targuer d'avoir été pour beaucoup dans les victoires de Masséna à Zurich et de Brune à Bergen. Sans doute, il y fut pour bien peu : dans son passage, d'ailleurs si court, aux affaires, il tint à figurer surtout en ministre jacobin, abondant en discours et en proclamations, qu'il avait ensuite grand soin de faire insérer, avec les plus flatteurs commentaires sur son éloquence, dans les colonnes du *Moniteur*. Un envoyé de Suède à Paris le dépeignait alors « sinon comme un anarchiste, au moins comme enthousiaste d'une liberté illimitée ». Il fut le type le plus parfait du ministre de la guerre politicien.

Bernadotte était tombé du ministère juste un mois avant que Bonaparte fût revenu d'Égypte. Nul doute que sa chute, préparée par une intrigue de Sieyès, n'ait supprimé un gros obstacle aux projets de Bonaparte : non que le Gascon fût un républicain très sûr, mais parce qu'il n'eût pas voulu travailler pour un autre que pour lui-même. Bernadotte essaya, dit-on, de décider le Directoire à prendre contre le « déserteur » une mesure de rigueur ; mais le gouvernement était déjà hors d'état de se défendre.

Bernadotte était presque entré dans la famille Bonaparte en devenant le beau-frère de Joseph. Napoléon put croire qu'il le gagnerait d'autant plus facilement à sa cause. Il accepta d'être le parrain de son fils Oscar. Il essaya de faire agir sur son ancien lieutenant son ancienne fiancée. Il y eut des dîners de famille tant chez Bernadotte que chez Joseph. Mais il y eut aussi des conciliabules entre Bernadotte et Moreau, très opposé à l'idée d'un coup d'État. Le Gascon allait d'un parti à l'autre, ne se livrant à personne, épiant les occasions, se croyant de force à soulever, comme ancien ministre, les troupes qu'il administrait naguère et, comme jacobin, le redoutable faubourg Saint-Antoine. Au dernier moment, il prit à l'égard de Bonaparte une telle attitude que celui-ci fut sur le point de le faire arrêter et garder à vue. Il se contint, à cause de Joseph et de Désirée, et Bernadotte put continuer ses menées auprès des Cinq-Cents. Au fond, il désirait se faire, de bonne grâce, accorder par eux ce que Bonaparte allait leur arracher de force : à savoir, qu'on le choisit comme protecteur militaire. Il rêvait d'un 18 brumaire pacifique et à son profit. Bonaparte montra plus d'audace et de violence, et la journée fut sienne.

Durant les trois jours qui suivirent, Bernadotte disparut : avec sa femme déguisée en muscadin, il était allé se cacher chez un ami. Son nom figura sur les premières listes de proscription. Mais en devenant le beau-frère de Joseph Bonaparte, il se trouvait avoir acquis le droit à l'impunité; bien plus, le droit à être récompensé. Durant toute la domination napoléonienne, il usa de ce droit et en abusa sans scrupule. Comme le dit si bien son nouvel historien, « tantôt regardé, et avec raison, comme un ennemi déguisé, tantôt traité en allié de la famille Bonaparte, en véritable parent, Bernadotte put impunément ne servir et ne trahir qu'à moitié ».

Nous le voyons accepter un siège au nouveau Conseil d'État, où entrent également d'autres généraux. Il y fait une opposition tantôt sourde, tantôt publique, à toutes les mesures que le Premier Consul a le plus à cœur : organisation de la conscription, création de la Légion d'honneur, préparation du Concordat. Bonaparte voudrait, tout en le satisfaisant, l'éloigner. Il lui confie l'armée de l'Ouest : Bernadotte ne paraît à Rennes que pour faire des discours et des proclamations. On lui offre, puis on lui retire le commandement de l'expédition de Saint-Domingue. On lui propose la capitainerie générale de la Guadeloupe, le gouvernement de la Louisiane, la légation de Washington, l'ambassade de Constantinople. Tout le tente un moment; après réflexion, il préfère ne pas s'éloigner de Paris. Il y noue des relations suspectes avec les catégories les plus diverses de mécontents : partisans de la royauté, jacobins non consolés de Thermidor, idéologues frondeurs, généraux hostiles au rétablissement du culte catholique, officiers affiliés à l'association des Philadelphes. Tout au plus s'il n'est pas impliqué dans le complot d'Aréna. Pourtant le parrain de son fils l'accable de faveurs, le fait grand-officier de la Légion d'honneur, lui paie 400 000 francs de dettes. Parfois le Premier Consul perd patience; il parle de faire fusiller sur la place du Carrousel « cette mauvaise tête méridionale ». Joseph Bonaparte est toujours là pour s'interposer entre son frère et son beau-frère. Quand s'ourdit le complot de Moreau, les conciliabules entre Bernadotte et lui allèrent très loin. Cette fois, dit M. Pingaud, « Mme Bernadotte prévint le Premier Consul consigna Moreau à la porte de son mari, et cette trahison domestique fit, bon gré mal gré, de celui qui devait en pâtir un serviteur fidèle ».

La proclamation de l'Empire, le relèvement du trône en faveur de son rival, dut être un vrai crève-cœur pour Bernadotte. Il se résigna pourtant à en tirer le meilleur parti possible : il se laissa nommer, toujours grâce à Joseph, maréchal de France, grand aigle de la Légion d'honneur, prince de Ponte-Corvo. Non seulement il accepta l'hôtel qui avait appartenu à Moreau, mais il réclama et obtint la partie du mobilier qui en avait été distraite. Il affectait la résignation. Parlant à Lucien Bonaparte du nouvel empereur, il disait : « Il n'y aura plus de gloire que près de lui, qu'avec lui, que par lui, et, malheureusement, pour lui. »

Ces relations bizarres entre Bernadotte et Napoléon, à l'époque où ils étaient encore des égaux et, tour à tour, le supérieur ou l'inférieur hiérarchique l'un de l'autre, jettent une vive lumière sur les événements qui suivirent. Jusqu'à présent le conflit n'a guère dépassé l'intérêt anecdotique; il va retentir dans la grande histoire, et décider, à certains égards, des destinées de la France, de l'Europe et du monde. La psychologie des deux rivaux restera la même : Bernadotte toujours envieux, obstiné à ne servir et à ne trahir « qu'à moitié »; Napoléon s'exaspérant jusqu'à reparler de le faire fusiller et se résignant à l'accabler d'argent et d'honneurs; dans la coulisse, l'action toujours pacifiante, vraiment funeste au chef de la famille, des bons parents Joseph et Désirée.

Les services militaires que Bernadotte rend à la Grande-Armée ne peuvent se comparer à ceux de l'énergique Davout, de Soult, de Lannes, de Macdonald, de l'impétueux Ney, du splendide paladin Murat. Toujours, par sa faute ou par celle des circonstances, il ne sert « qu'à moitié ». A Austerlitz, chargé de soutenir l'attaque de Soult sur le plateau de Pratzen, il n'ose engager qu'une seule de ses divisions et empêche la destruction totale de l'ennemi. A Auerstædt, il est tout près d'avoir trahi plus qu'à moitié, car il ne tient pas à lui, à son abstention tenace, que Davout ne soit écrasé par les forces supérieures du roi de Prusse. Davout dénonce à l'Empereur le « misérable Ponte-Corvo »; Napoléon songe à le faire traduire devant un conseil de guerre. Bernadotte se rachète un peu à Halle, où il met en déroute le prince de Wurtemberg; à Lübeck, où il force Blücher à capituler; à Spandau, où il paie son succès d'une blessure. Mais à Eylau, son inaction prête encore à de fâcheux commentaires. A Wagram, il déploie une grande bravoure, court de sérieux dangers, mais le corps qu'il commande, formé en grande partie de Saxons, s'est plusieurs fois débandé, et l'Empereur, mécontent, en décrète la dissolution.

Peu à peu les circonstances tendent à lui faire, parmi les maréchaux, une spécialité : celle de commander les corps d'armée où les soldats étrangers sont en majorité; en 1805, les Bavarois; en 1807, les Polonais; en 1808, des Hollandais et des Espagnols; en 1809, des Polonais et des Saxons. Il prend l'apparence d'un maréchal cosmopolite, d'une sorte de grand condottière. Et, par là, se prépare son rôle européen. Il se prépare encore par le fait que l'Empereur a confié à Bernadotte l'administration mili-

taire du Hanovre, puis la défense du Danemark, attaqué par les Anglais, puis l'occupation du Holstein et de Seeland, puis l'expédition éventuelle contre la Suède. Ainsi Bernadotte se trouve en relations avec les peuples, les princes, les diplomates. C'est en menaçant les côtes de la Scanie et en occupant la Poméranie suédoise qu'il se trouve d'abord en contact avec ses futurs sujets. Se sentant plus libre, en ces missions que Napoléon ne saurait contrôler que de loin, il peut tenir une cour où affluent les hommes à projets et les intrigants de toutes les émigrations. Ils se font les hérauts de sa gloire dans toutes les cours et, conscients ou non, travaillent à son élévation.

Quand les Suédois eurent détrôné Gustave IV et se furent donnés pour roi le vieux Charles XIII, qui était sans enfants, il leur parut nécessaire d'adjoindre à celui-ci un prince héritier. De tous les candidats, celui dont le choix semblait le plus naturel était le prince d'Augustenburg. Il existait bien un parti en faveur de Bernadotte : on estimait en lui le brillant et le généreux adversaire de naguère; on était ébloui par ce titre de maréchal en qui semblait se résumer toute la gloire de la Grande-Armée; surtout on comptait, par le choix d'un lieutenant, presque parent de Napoléon, gagner l'Empereur à la cause de la Suède humiliée et dépouillée par la Russie; enfin les libéraux espéraient d'un homme nouveau, d'un soldat de la Révolution, la régénération de leur patrie.

Napoléon, pressenti au sujet de cette combinaison, se garda bien de l'encourager. Il ne se souciait pas de s'aliéner la Russie pour un personnage aussi peu sûr que Bernadotte. Il eût préféré la candidature du roi de Danemark, même la restauration en Suède de la dynastie déchue. Le vieux Charles XIII disait : « Que Napoléon nous donne un de ses rois, et la Suède sera sauvée. » Beaucoup de Suédois pensaient de même. Napoléon s'obstinait à garder le silence. Alors une commission préparatoire, par onze voix sur douze, désigna le prince d'Augustenburg.

ALFRED RAMBAUD.

(*A suivre.*)

UN ÉPOUVANTAIL

L'Église nationale et les Congrégations.

Depuis quelques semaines un nouvel élément de polémique a fait son apparition parmi nous. Il semblait bien que nous n'en manquions pas ! Mais un de nos plus audacieux écrivains en a jugé autrement. Il estime qu'en atteignant les Congrégations que M. Waldeck-Rousseau appelait, hier encore, les « ordres militants », la loi sur les associations nous conduit tout droit à une nouvelle Constitution Civile du clergé. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* — car c'est de M. Brunetière qu'il s'agit — a la coquetterie du coup bruyant, et sa vie littéraire est, pour ainsi dire, ponctuée d'apologies ou d'anathèmes sensationnels. Pour ne parler que des dernières années, après avoir « relancé » Bossuet, il a proclamé la « faillite de la science », et il vient tout récemment de révéler au public la menace à la fois et le danger d'une Église nationale. L'article a fait une certaine fortune et un des journaux cléricaux les plus emportés a inauguré cette rubrique : « Menaces de schisme. »

Dans les circonstances actuelles, au moment où dans les divers domaines de l'activité humaine s'élabore un monde nouveau, il n'est pas sans intérêt de voir comment est accueilli ce cri d'alerte, et pour quels motifs il a été poussé. Nous serons d'autant plus à l'aise pour procéder à notre petite enquête que, sans abdiquer nos propres sentiments, nous professons un égal respect des catholiques et de ceux qui ne le sont pas, des penseurs libres et des libres-penseurs.

Si nous nous sommes permis de parler de la *coquetterie* de M. Brunetière, c'est que, vraiment, il se désintéresse un peu trop du sort de sa dernière création. Lorsque l'évêque de Dijon, Mgr le Nordez, lui reprocha (assez légitimement d'ailleurs, bien qu'avec quelque vivacité) de jeter le trouble dans les esprits par des accusations globales et imprécises, M. Brunetière lui fit une réponse qu'il estima, dit-on, excellente, mais qui est, à la bien prendre, un simple enfantillage.

L'évêque disait en substance : « Votre article, avec ses réticences, et grâce au crédit exagéré mais réel que le public accorde à votre signature, ne peut que jeter la division parmi les catholiques. » — « Raison de plus pour que je ne m'explique pas davantage, ripostait M. Brunetière, car ce serait augmenter encore bien plus la division dont vous vous plaignez ! »

Et sans doute, cela peut être une pirouette très académique, mais c'est tout de même une pirouette, sans plus ! Quand on a lancé des accusations aussi graves que celles qui sont incluses en ces lignes : « ... On a bien vu des évêques complaisants, et j'ai ouï-dire qu'il y en avait toujours de tels. Pourquoi n'y en aurait-il pas ? L'institution canonique n'élève pas les hommes au-dessus de l'humanité... » et qu'un de ces évêques classés, à tort ou à raison, par la rumeur publique, parmi les complaisants, relève le mot, il faut, comme on dit « lui river son clou », ou bien avouer qu'on a accusé sans preuves suffisantes. Quand on ne fait ni l'un ni l'autre, on donne au pu-

blic indépendant l'impression que l'article fut écrit dans l'ardeur un peu chaotique d'un récent catéchuménat, et sans assez de réflexion. On risque également de lui donner à croire que l'accession au catholicisme d'un esprit jusque-là essentiellement autoritaire n'enlève rien à ce que pouvait avoir d'exagéré cette... qualité, et y ajoute le défaut, si souvent reproché aux catholiques, d'accuser sans franchise et d'insinuer sans raisons valables. Ce qui ne laisse pas d'être fâcheux.

Il est probable, malgré tout, que M. Brunetière n'en dira pas plus long, car, dans une récente interview de *l'Écho de Paris*, il déclare ne plus vouloir parler de cette question. Soit! Contentons-nous alors de ce qu'il en a dit déjà.

Pour lui, le danger sinon le plus grave, du moins « le plus pressant », c'est la constitution d'une Église nationale, d'une religion d'État, c'est-à-dire d'une Église dont le véritable chef, obéi avant tout autre, ne serait plus le pape mais le gouvernement et spécialement le ministre des Cultes. De cette religion-là, il proteste que la France ne veut pas, — en quoi nous croyons qu'il a raison.

Nous ne résumerons pas les arguments (où nous retrouvons avec joie sa pensée vigoureuse et sa période éloquente) par desquels il démontre que nous ne pouvons pas plus souhaiter qu'accepter une telle Église, ni dans l'intérêt de la religion, ni dans l'intérêt de la patrie, car cette Église perdrait toute influence morale, la seule dont elle doive souhaiter le maintien.

Mais, osons le dire, là n'est pas l'intérêt de la question. Il est en ceci : que l'écrivain ne redoute pas la constitution avouée, officielle d'une telle Eglise, mais nous met en garde contre les mesures législatives qui, d'après lui, nous y poussent insensiblement et devant lesquelles il n'a pu se tenir de crier : casse-cou!

D'autres cependant, qui ont sur M. Brunetière l'avantage incontestable d'une philosophie mieux armée, d'une plus longue pratique et d'une connaissance plus intime du catholicisme, n'ont pas hésité à dire que non seulement une Église nationale n'est pas souhaitable, mais qu'elle est *impossible* en France. M. Fonsegrive, que chacun sait être en même temps professeur de l'Université et directeur d'une Revue catholique, la *Quinzaine*, a longuement et clairement développé ces considérations : qu'on ne trouverait, pour la constituer, ni épiscopat, ni clergé, ni fidèles! Et c'est l'évidence même.

En nous plaçant à un point de vue parfaitement indépendant, nous arriverions à des conclusions identiques.

Telle que nous voyons la situation du pays, nous croyons que les catholiques, depuis plusieurs années, se nourrissent d'un leurre. Leur tactique est basée sur cette conviction : qu'ils sont, en France, la majorité! Pour quiconque ne veut pas se payer de mots, c'est tout à fait inexact. — Oui, il y a une majorité de Français que l'habitude, la routine, un certain snobisme pousse à un minimum de pratiques extérieures du catholicisme et qui, d'esprit large parce que détaché, voit de mauvais œil des vexations et des taquineries maladroites et, en réalité, inutiles. — Non, il n'y a pas une majorité de Français attachés au catholicisme par raisonnement et par une conviction solide. Ceux qui croient fermement et qui sont catholiques de fait sont une minorité et une minorité décroissante.

On peut même trouver que les collèges ecclésiastiques ont, au point de vue catholique, manqué à leur premier devoir, ou bien maladroitement rempli leur but, puisque, ayant eu, pendant cinquante ans, tout loisir d'inculquer la foi à la moitié environ de la jeunesse française, ils n'ont pu enrayer ce mouvement de désaffection et d'incroyance qui sévit même parmi leurs anciens élèves. Aux seuls observateurs superficiels il peut échapper, en effet, que dans la défense de leurs maîtres, la grosse part des jeunes gens catholiques apportent aujourd'hui plus de point d'honneur, d'amour-propre et de gratitude mondaine que d'esprit de foi et de conviction religieuse!

Cela étant, il est, pensons-nous, inutile de faire ressortir combien serait vain l'espoir d'amener les catholiques de fait à accepter une Église nationale que ne régirait plus le Pontife romain!

Quant aux catholiques de nom, outre que par « tenue » ils n'iraient point aux curés et aux évêques « nationaux », croit-on vraiment que, simples comparses dans la vie catholique actuelle, ils se sentiraient tout à coup férus de religion, et prêts aux pratiques cultuelles et personnelles lorsqu'il s'agirait de s'agréger à une Église séparée de Rome? S'ils n'ont pas assez de foi pour pratiquer une religion régie par Léon XIII, pense-t-on sérieusement que, par pur esprit de fronde, ils deviendraient les dévots d'une religion régie par M. Dumay?

Et quant aux indifférents, nous ne les voyons pas bien remplissant Notre-Dame ou Sainte-Clotilde à seule fin de narguer les catholiques-romains, et trouvant leur « chemin de Damas » à écouter le prêche d'un évêque sur qui le Pape aurait jeté l'interdit, — si cet évêque pouvait se rencontrer! Or nous ne pensons pas, sans vouloir prendre part à des querelles doctrinales et en demeurant sur le terrain solide des faits, nous ne pensons pas qu'un seul évêque, même courtisan, fût assez sot, assez dénué de sens pour se séparer du Pape! Il échangerait sa fidélité romaine, qui est sa seule raison d'être, même si cette fidélité lui valait des tristesses et des luttes, contre une scis-

sion qui lui aliénerait l'estime des catholiques de fait et de nom, en ne lui donnant comme compensation que la railleuse ironie des indifférents et le parfait mépris du gouvernement qui connaîtrait le prix de son abdication!

Il est désormais trop tard pour faire une France hérétique ou schismatique. La tentative a avorté dans un siècle de foi; à plus forte raison avorterait-elle de nos jours. Qui voulez-vous, s'il vous plaît, qui se passionne pour un schisme, fût-il national jusqu'à prendre M. Déroulède pour pontife?

L'Église de France continuera d'être catholique-romaine ou elle disparaîtra. Telle est la vérité qui nous semble devoir s'imposer à qui considère objectivement la situation actuelle. Toutes les autres considérations ou craintes ne sont, au vrai, que des moyens de polémique!

Car, enfin, il doit y avoir, il y a un motif à cette découverte de M. Brunetière. Et le voici: nous sommes sur la pente qui mène à une église nationale, parce que la loi sur les associations n'a pas soulevé sans doute dans l'Épiscopat des protestations assez virulentes. Cela n'est pas dit en propres termes, mais ce qui est formellement exprimé, c'est que cette loi est « un acheminement vers la constitution d'une Église nationale. »

En quoi? En ce que — c'est la thèse de l'écrivain, — cette loi rendra de plus en plus difficile ou même impossible en France l'existence des congrégations ayant leur supérieur général à Rome. Or ces congrégations lui paraissent la condition *sine quâ non* de la parfaite conformité de vues religieuses de l'épiscopat français avec le Pontife romain. Nous ne croyons pas que, depuis longtemps, pareille offense ait été jetée à l'épiscopat.

Nous avions cru jusqu'ici (et, avouons-le, nous le croyons encore) que la hiérarchie catholique était ainsi constituée: le pape, les évêques, les prêtres séculiers et réguliers, les fidèles. M. Brunetière a une autre conception. En dehors, en marge plutôt de cette hiérarchie, il classe les congrégations qui constitueraient quelque chose comme la moderne Inquisition, la Sacrée Dénonciation. Nous n'exagérons point: « De Rome, c'est-à-dire du centre de l'unité catholique et sous l'inspiration du souverain Pontife, leur mission est de veiller sur tout ce qui pourrait compromettre, atteindre ou rompre cette unité. »

Et plus loin: « Elles nous apparaissent ainsi comme chargées d'entretenir dans le corps de l'Église la circulation de l'unité. S'il arrive que le mouvement se ralentisse ou s'interrompe quelque part, il leur appartient de le rétablir ou de l'activer. S'il est trop rapide, elles le modèrent. Elles le redressent quand il s'égare. Et puisqu'il ne saurait y avoir de catholicisme « individuel » et « local »; puisque les expressions mêmes sont contradictoires; l'universalité, la pérennité, l'ubiquité du catholicisme, c'est, entre les mains du Souverain Pontife et sous son inspiration, ce que les congrégations ont pour objet d'assurer. Elles font équilibre aux tendances « particularistes » des clergés nationaux.»

Nous nous demandons si l'on a jamais écrit pareil réquisitoire, au point de vue français, contre les congrégations, et, au point de vue religieux, contre les évêques?... Désormais, s'il fallait s'en tenir à l'interprétation de l'éminent académicien, les congrégations tiendraient la seconde place dans la hiérarchie, et seraient au-dessus des évêques, puisqu'elles sont chargées de les surveiller, de les contrôler, de les guider dans la véritable voie romaine. N'ayant qu'un pouvoir de simples prêtres, les moines commanderaient en fait aux évêques. Peut-être l'ont-ils déjà tenté. Nous ne serions pas éloignés de voir, dans cette situation anormale, la marque d'un des maux qui, à notre sens, ont affaibli et continuent d'affaiblir incessamment l'Église romaine: à savoir la prédominance du sens gouvernemental sur le sens religieux, la subordination inconsciente de la foi à l'administration.

C'est là une pente bien autrement glissante que celle qui nous conduirait à une Église nationale. Nous estimons que la Cour romaine est aveugle de ne pas s'en rendre compte aussi bien que ceux qui, sans hostilité préconçue, vivent en dehors de l'Église, en lui gardant la considération méritée par les services rendus et en lui enviant, parfois, les ardeurs de croyance dont elle apaise l'éternelle angoisse des âmes.

Cette conception, fausse à notre avis, du rôle des congrégations, et qui en fait littéralement des *déclassées*, est encore plus inadmissible de nos jours où la rapidité des communications réalise presque l'ubiquité. En tout cas, elle n'est certainement pas acceptée par tout le monde, même dans l'Église. Il est au moins un évêque qui l'a réfutée par avance. C'est celui-là même qu'un oratorien de grand talent, deux fois honoré par l'Académie française du grand prix Gobert, le Père Baudrillart saluait naguère, — dans un discours (1) prononcé à l'Institut catholique de Paris, en mémoire de Mgr d'Hulst, devant plusieurs cardinaux et évêques — de ces mots: « Le savant, le penseur qui occupe si dignement la métropole d'Albi »; c'est Mgr Mignot.

Il est même assez étrange que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* ait paru ignorer la déclaration de Mgr Mignot parue dans les *Débats* plusieurs

(1) Nous avons lu ce discours dans le même numéro de la *Quinzaine* qui contient l'article de M. Fonsegrive, cité plus haut, 1er décembre 1901.

jours avant son propre article. Quoi qu'il en soit, il est curieux de la reproduire, en partie suffisante, parce qu'elle fait justice, avec une dignité calme, d'assertions téméraires et qu'elle donne aux craintes des catholiques leur véritable objectif. Il est toujours agréable d'entendre une parole de bon sens.

« Au cours de ces luttes, où s'est joué l'avenir religieux de la France, l'épiscopat n'a cessé, de la part d'une fraction importante de l'opinion, d'être traité en suspect : *seul responsable* devant Dieu et devant l'Église des intérêts catholiques et de la paix nationale ; *seul interprète autorisé* de la véritable sagesse chrétienne ; organe du Christ et *représentant direct* de son vicaire sur la terre ; obligé par sa conscience et sa fonction de s'élever au-dessus des partis et des intérêts éphémères, il doit à sa prudence, à sa modération, à la réserve que lui ont imposée les circonstances et l'exemple même du Souverain Pontife, d'avoir déplu à ceux que lasse la patience de l'Église, et auxquels Jésus-Christ ne manquerait pas de dire, s'il revenait sur la terre : « Vous ne savez pas de quel « esprit vous êtes. »

« Il ne s'est presque point passé de jour où vous n'ayez lu dans certaines feuilles publiques les insinuations les plus malveillantes et les plus ridicules racontars sur les prétendues dispositions des évêques français, et leur connivence avec les ennemis de l'Église... Viendra-t-il un temps où notre redoutable ministère passera en des mains profanes, où la parole d'un journaliste irresponsable et souvent anonyme pèsera plus dans l'esprit public que le conseil de l'évêque, et celui du pape lui-même ?

« On propage, dans le même esprit, des menaces de schisme : le véritable schisme à craindre, n'est-ce point plutôt celui que je vous signale ? Si l'on voulait détacher les catholiques de leurs chefs naturels pour mieux exploiter, au profit d'une politique particulière leur naïve crédulité, scinder l'Église en deux pour qu'elle ne soit plus une force, et annihiler sa direction, agirait-on autrement ? Qui ne voit l'affaiblissement qui résulte pour nous tous d'une telle tactique ? »

On le voit, il n'est pas question, dans ces lignes, des congrégations comme des truchements indispensables et de choix entre le Pape et les évêques. Jusqu'à plus ample informé, il est à croire que l'archevêque d'Albi connaît tout de même un peu mieux que le bouillant académicien la constitution de l'Église, sans être plus partisan que lui d'une Église nationale.

De tout cela, il reste donc que le danger de schisme, si danger il y a, ne serait pas où le place M. Brunetière. Il saute aux yeux que tant que le Pape n'a pas formellement répudié la conduite des évêques français, ces derniers sont toujours en communion d'idées avec l'Église romaine, — même quand leur tactique ne convient pas aux publicistes ou aux moines effervescents.

Devant l'incohérence des horrifiques prophéties que l'on commence à exploiter dans le camp clérical, on finit par se demander s'il faut vraiment ajouter créance au bruit qui court dans le monde catholique et qui nous est arrivé de toutes parts au cours de notre petite enquête. Tout ce fracas antischismatique ne serait, dit-on ouvertement, qu'une question de « carrière ». Tous les ambassadeurs, en effet, ne sont pas diplomates. Et le Saint-Père étant un diplomate de premier ordre, rien d'étonnant que son représentant lui soit très inférieur : « Le Pape, dirait le populaire, a tout gardé pour lui ! »

Son Excellence le Nonce se serait donc trouvé, au moment du vote de la loi sur les associations, entre deux... gouvernements, le sien et le nôtre, n'étant arrivé qu'à les mécontenter tous les deux. Il aurait une revanche à prendre avant d'atteindre le chapeau rouge, et comme c'est un ancien professeur de théologie, très ferré en scolastique, et qu'avec cela il jouit, si l'on peut dire, d'un tempérament autoritaire à rendre des points à M. Brunetière, il se serait découvert la subite vocation de sauver l'orthodoxie française. Terrasser un schisme naissant devait lui fournir une « rentrée » triomphale. Il se serait puissamment employé à en formuler la crainte.

Le malheur veut que l'épiscopat français ne voie pas par ses lunettes. On a beau, ajoute-t-on, être Italien, avoir été professeur à Rome et nonce à Munich, on peut ne rien comprendre à l'âme française — et même se tromper, parfois, sur le sens des mots.

La raison première de tout cet émoi serait donc, si l'on veut, aussi amusante qu'attristante, et *vice versa* aussi attristante qu'amusante. Après tout, n'est-ce pas, ici-bas, le sort de bien des choses ?

HENRI LEFRANC.

LES PRÉSIDENTS DE LA CHAMBRE

Le président de la Chambre, comme celui du Sénat, est élu pour un an. La Constitution elle-même a ordonné ce retour aux anciens usages. A l'Assemblée nationale, il était soumis à la réélection tous les trois mois, ce qui mettait quatre fois par an le feu aux poudres.

Le premier en date de ces présidents qui se succèdent au fauteuil depuis 1871, et dont les portraits ornent la salle de billard de M. Paul Deschanel, est M. Jules Grévy.

Il avait des lacunes ; mais il était à la place qui lui convenait le mieux, car jamais politicien n'éprou-

va plus d'antipathie pour la politique militante, probablement parce qu'elle chiffonne trop son homme et qu'il tenait avant tout à rester correct ou à le paraître. Agir n'était point son fait ; il avait toujours eu peur de la peine qu'il faut se donner pour devenir et rester un véritable chef de parti ; il était pour les positions indépendantes et relativement inamovibles. Au fauteuil de l'Assemblée nationale, il demeura fidèle à ses opinions et plus fidèle encore à son caractère personnel ; négligent par nature, il le fut de partis pris, il posa pour la négligence. Un très vif amour-propre, qui perçait en lui sous des apparences de détachement, le poussait à prendre de haut et à remplir un peu dédaigneusement les fonctions qu'une majorité royaliste lui avait confiées. Son chapeau rond, sa redingote et quelquefois son veston semblaient dire à cette majorité d'adversaires : « Je ne suis que le serviteur du peuple. » C'était Roland chez Louis XVI en gros souliers.

On se demanda toujours si son impartialité n'était pas de l'indifférence et sa sérénité de la paresse ; mais on louait beaucoup sa simplicité, on loua sa vertu. Bien que sceptique, Laurier lui-même aimait à dire : « C'est une sorte de Phocion légèrement teinté de Franklin », et un autre, moins révérencieux : « c'est Aristide Paturot ». Gambetta, ayant trouvé en lui moins d'innocence qu'il n'eût voulu, s'écriait dans un mouvement de dépit : « c'est Prudhomme-Machiavel. » Quoi qu'il en soit, cette bonhomie apparente ou réelle exerçait sur beaucoup de députés une réelle séduction. Son cabinet était ouvert à tous ; le moindre solliciteur en franchissait librement la porte et en sortait avec des promesses. Députés, politiciens de toute provenance et de toute valeur avaient continuellement accès auprès de sa personne et tous vantaient sa bienveillance, sa bonne grâce, le charme de sa conversation, sa familiarité, sa finesse et aussi son penchant à l'épigramme.

M. Jules Grévy ne manquait pas d'autorité ; il en avait même beaucoup, quand il ne sommeillait point comme le bon Homère. Son dédain pour les réalités subalternes qui s'agitaient loin de son Olympe ne lui permettait pas toujours de voir venir l'orage et, brusquement surpris par la tempête, il opposait à ses fureurs le calme d'un philosophe que d'aussi misérables incidents ne sauraient émouvoir. A des énergumènes, à des épileptiques, il prêchait, avec une curieuse abondance d'arguments, la modération et la sagesse, d'une voix nette, un peu solennelle, mais nullement déclamatoire.

Le calme rétabli, il reprenait le fil de son rêve interrompu. Dans un de ces moments de distraction volontaire, il laissa passer le fameux « bagage » de M. Le Royer qui lui coûta la présidence. Les suites de cet événement sont connues, on peut même dire qu'elles sont classiques : le 16 mai en sortit tout armé. Il n'eût jamais été possible si M. Jules Grévy, et non M. Buffet, eût occupé le fauteuil pendant cette journée historique.

Grand, incliné comme la tour de Pise, les pommettes saillantes, le menton énergique, le front opiniâtre, les yeux affectés de strabisme, des yeux de lièvre apeuré et d'une douceur particulière, les lèvres pincées, le teint d'une pâleur presque cadavérique, un air de doctrinaire venu trop tard dans un État trop vieux, noueux, épineux, rugueux, M. Buffet n'attirait guère ; et pourtant, lorsqu'un sourire s'ébauchait sur sa lèvre hautaine, cette figure sévère, froide, s'éclairait d'un fugitif rayon et l'on y démêlait, pendant une minute, de la bonté, un certain charme. Ce ne fut guère, toutefois, sous ce jour qu'on s'habitua à le voir et à le juger : « On me trouve incommode », disait-il souvent ; il le fut presque toujours, et difficultueux, et de rupture facile. Sa voix coupante et sifflante ne modifiait pas cette impression. Précise, pénétrante et ferme, elle martelait chaque mot et l'enfonçait dans l'oreille comme un trait. Esprit net, avec, dans le caractère, une pointe d'indécision qu'il déguisait en raideur, il avait des vues exactes plutôt que larges, de l'opiniâtreté et une raideur qui n'excluait pas complètement la souplesse.

Au demeurant, l'extérieur était peu aimable et l'abord peu engageant. Les piquants dont la nature l'avait armé tenaient les gens à distance, sans qu'il eût besoin de se mettre à l'écart. Il ignora toujours l'abandon de la familiarité parlementaire ; elle n'était pas dans son genre et lui eût imposé un trop long apprentissage.

Lorsqu'on vit pour la première fois, au fauteuil, ce gentleman imperturbable, vêtu d'un habit noir et cravaté de blanc, sa correction qui contrastait si singulièrement avec le laisser-aller de M. Grévy provoqua les quolibets de ses adversaires ; elle parut même causer quelque surprise à ses amis. On finit cependant par s'y faire et tous ses successeurs ont endossé cet uniforme.

Comme il parla de son « impartialité vraie », on le railla encore, et chaque fois que l'occasion s'offrit de noter un certain écart entre cette promesse et ses actes, ceux qui n'avaient pas voté pour lui le soulignèrent avec une persistante malice. On a pu se convaincre depuis, que l'impartialité d'un président, quelque bonne volonté qu'il y mette, est essentiellement relative.

Ce traînard du parti doctrinaire, qui ne redoutait pas l'impopularité, fut populaire au moins une fois dans sa vie, lorsqu'il fit voter à la vapeur la Constitution de 1875 qui dut son existence aux élasticités d'une procédure artistement maniée. Ce fut une lutte

épique entre M. Raoul Duval et le président. Cent fois battu, celui-là revint cent fois obstinément à la charge sans que son impétuosité naturelle réussit à faire plier un seul instant l'obstination froide et systématique de son adversaire. Lorsque la République fut enfin proclamée à une voix de majorité, M. Raoul Duval esquissa, le lendemain, un retour offensif; s'armant de certaines rectifications au procès-verbal, il contesta la sincérité et même la validité du scrutin; mais le président l'arrêta tout de suite et, scandant chacun de ses mots pour leur donner plus de force : « Le vote est acquis, je ne tolérerai pas qu'on le discute. »

Président de la Chambre, ce parlementaire, qui conserva intacte jusqu'au bout sa foi dans la supériorité du système représentatif sur tous les autres, atteignit et réalisa la perfection; aujourd'hui encore, il apparaît, à distance, comme le maître des maîtres. Il fut aussi un majestueux *ficelier* et ne négligea aucun des petits moyens qui permettent de s'emparer d'une assemblée. Chaque jour, il relisait quelques articles de son règlement pour bien s'en pénétrer et en extraire tous les moyens qu'il fournit à un procédurier habile de faire prévaloir sa volonté. Nul ne tira de ce code présidentiel d'aussi nombreuses ressources.

Sa présidence fut marquée par trois grands événements : le 24 mai, le septennat, les lois constitutionnelles. Son rôle, au 24 mai, fut considérable et décisif. Après la séance du matin, remplie par le discours de M. Thiers, acclamé par les gauches et accueilli par le reste de l'assemblée avec ce silence glacial qui est la leçon des rois et des présidents de la République, la bataille demeurait encore indécise; peut-être, car l'ordre du jour Ernoul ne fut adopté qu'à une majorité de 14 voix, le chef du pouvoir exécutif eût-il pu remporter la victoire par un nouvel effort, si la loi du 13 mars, qu'il traitait de chinoiserie, n'eût contraint la Chambre à délibérer hors de sa présence. Dans l'intervalle qui sépara la séance du matin de celle du soir, M. Thiers tenta une démarche auprès de M. Buffet pour obtenir de lui que l'inflexible rigueur de cette procédure fût adoucie : « C'est impossible, répondit le président; la loi est formelle, elle sera scrupuleusement appliquée. » Alors s'engagea, entre ces deux hommes, ce dialogue bref et serré : « Mais enfin, si je me présente comme député, m'interdirez-vous l'entrée de la Chambre? — En aucune façon; mais aussi longtemps que vous demeurerez dans la salle, je n'ouvrirai pas la séance. — Et si l'assemblée désire m'entendre? — La séance n'étant point ouverte, je ne la consulterai même pas. » Comprenant enfin qu'il se heurtait à une résistance froidement calculée, à une hostilité définitive, M. Thiers n'insista plus. On sait le reste. Après la victoire, M. Buffet crut devoir prononcer l'éloge du vaincu et, malgré les clameurs de toute la gauche ameutée, alla jusqu'au bout de ce panégyrique auquel il donnait on ne sait quelle tournure et quel accent d'oraison funèbre. Rappelant plus tard cette scène presque tragique, Gambetta disait devant quelques amis : « Nous avions beau protester, crier, hurler, menacer, il ne se démonta pas un seul instant et dit tout ce qu'il voulait dire : M. Buffet était un homme! » C'était aussi un caractère, bien que, parfois, un mauvais caractère.

Nerveux, aisément irritable, ardent et impétueux, M. le duc d'Audiffret-Pasquier dirigeait les délibérations de la Chambre avec le même entrain qu'un général de cavalerie mène ses escadrons à une charge. Dans les séances orageuses, brandissant le couteau à papier comme un sabre; il fonçait sur les interrupteurs et distribuait un peu au hasard des rappels à l'ordre; la meilleure part en revenait d'ordinaire à M. Galloni d'Istria, qu'il avait choisi comme tête de Turc; mais il en tenait aussi en réserve pour M. Buffet, devenu son ennemi personnel depuis le jour où il ne lui avait offert que l'Instruction publique, alors qu'il voulait au moins l'Intérieur. Tout président du conseil qu'il était, la foudre tomba sur lui, sous prétexte qu'il interrompait Gambetta.

En prenant possession du fauteuil, M. le duc d'Audiffret-Pasquier prononça un discours en quinze lignes qui fut acclamé. Il lui avait suffi, pour obtenir cette ovation, d'y introduire deux fois le mot « liberté » et une petite phrase sur « le gouvernement du pays par le pays. » Il n'en fallait pas davantage alors pour se donner l'apparence d'un libéral très ferme et même audacieux; nous sommes devenus plus exigeants.

Lorsque, sous l'Empire, il promenait son chapeau de paille dans les couloirs du Palais-Bourbon et improvisait, au milieu d'un cercle d'admirateurs, les discours que d'autres auraient dû prononcer à la tribune, Gambetta ne dissimulait point une certaine faiblesse qu'il ressentait pour le duc de Morny : « c'est à croire, répétait-il souvent, que les princes et les princesses appartiennent à une autre race et leur fils, même illégitimes, ne sont pas comme nous autres fils d'épiciers. »

Se souvint-il du duc de Morny ou d'Armand Marrast? Il n'en fit la confidence à personne; mais toujours est-il que sa première pensée fut de rendre au palais de la présidence son ancienne animation et sa splendeur évanouie. Il s'entoura d'une troupe légère et remplaça par des gardes mobiles infiniment plus gais les vétérans de son entourage qui tournaient aux fâcheux. Il appela et retint auprès de lui un brillant état-major dont les Miribel et les Galliffet furent les chefs, et chaque matin, il fit asseoir à

sa table les officiers de garde au Palais-Bourbon. Il ne recula pas devant la baignoire d'argent du duc de Morny et il eut un Vatel qui s'appelait Trompette. Paris fut comme illuminé par l'éclat de ses fêtes dont le bruit retentit à travers toute la France, où ses électeurs de Belleville se mêlaient, en redingotes, à la cohue des habits noirs. Les montagnards de 1848 traitèrent ironiquement Armand Marrast de M. marquis; ceux de la troisième République baptisèrent, non moins ironiquement, Gambetta Léon-le-magnifique. Bientôt, il organisa des déjeuners parlementaires et toute la Chambre défila, par séries, dans sa salle à manger. Lorsqu'il sortait de là, congestionné, apoplectique, il ne retenait pas toujours certaines injonctions impérieuses, certains mots brusques où se marquait son dédain des « sous-vétérinaires », il ne comprimait pas assez les cris d'indignation et de révolte que la sottise, l'hypocrisie, la lâcheté humaines arrachaient à son cœur généreux. Il lui arriva même parfois de faire sentir durement son autorité, bien que le bon garçon dominât en lui, à ces ministres de passage qu'il faisait ou défaisait à son caprice et qu'il traitait de haut en bas quand ils commençaient à lui déplaire. Il excellait, comme Mirabeau, à souligner d'un trait les ridicules d'un modèle, à tracer en deux coups de crayon un portrait noir de ressemblance, il lardait ses adversaires ou ceux qui lui étaient indifférents de piqûres plus cruelles que ses coups de boutoir. Il disait de M. Lockroy : « c'est une cigarette; en deux bouffées, on en voit la fin »; de M. Rameau, honnête homme mais mélancolique : « On le prendrait pour un ver à soie qui a la maladie »; de M. Madier de Montjau : « Quand donc cette vieille harpe cessera-t-elle de vibrer ? » Sa verve s'exerçait surtout aux dépens de M. Brisson; sur ce sujet, il ne tarissait pas : « c'est une nolonté », ou bien : « un faux-col et rien dedans », ou encore : « c'est Jérémie avocat », mais tout se paye et, devenu président à son tour, M. Brisson se vengea de ces épigrammes en laissant passer sans protestation le fameux « Vitellius » de M. Henry Maret.

Lorsque Gambetta descendit au banc des ministres, ce même M. Brisson monta au fauteuil et l'austérité radicale avec lui. La république Spartiate prit alors une revanche sans lendemain sur la république Athénienne. Le premier jour, ce nouveau président arbora une cravate noire, une redingote de quaker et sa vertu farouche refusa d'habiter un palais. Le second jour, il endossa l'habit noir, égayé d'une cravate blanche, et noya son indépendance lacédémonienne dans la fameuse baignoire d'argent.

Il serait souverainement injuste de prétendre que M. Brisson fut un triste président; mais ce fut un président triste dont la voix lamentable s'agrémentait d'une mimique mortuaire. Il gémissait les admonestations, il pleurait les rappels à l'ordre. « Pas d'affaires ! Pas de bruit ! » c'était sa devise et, sous prétexte de couper court aux scandales, il transformait, dans le compte rendu officiel, les tumultes en mélodies, les altercations en madrigaux.

Le jour même où M. Floquet, son successeur, fut élu président, ce mot courut dans les couloirs : « La Chambre vient de se donner un pion ! » Ce fut un jugement téméraire. A peine assis au fauteuil, il montre des qualités qu'on ne lui soupçonnait pas encore : la bonne humeur, la tolérance, la mesure. Il fait à peine sentir l'ongle, et quand il gronde, sa sévérité s'éteint dans un sourire. Calme dans l'orage, résolu à maintenir au profit de tous, contre les sommations impérieuses de ses amis, la liberté de la tribune, il se débarrasse en un tour main de sa défroque révolutionnaire, et ce retour au naturel ne lui messied point. Il préside bien et se moque du reste.

On sait comment il sombra dans la tempête panamiste ; mais cette présidence, qui finit comme un drame, débuta comme un vaudeville. Son élection fut une des comédies les plus amusantes de notre temps. Les opportunistes, qui lui opposaient M. Fallières, ayant commis l'imprudence de prétendre que sa victoire serait une revanche pour « la grande victime », c'est-à-dire pour M. Jules Ferry, tous les adversaires de cet homme d'État se groupèrent instantanément autour de M. Floquet. La bataille fut longue, acharnée et, jusqu'au bout, indécise ; à minuit, on votait encore et l'on battait le rappel des électeurs dans tout Paris, au Jockey-Club, à travers le faubourg Saint-Germain, M. le duc de La Rochefoucauld, M. le baron de Mackau accouraient en toute hâte et se précipitaient vers l'urne pour y jeter un bulletin au nom de M. Floquet. Grâce à cet appoint de la droite, il l'emporta, mais d'une courte tête.

Ce fut un président décoratif. Il avait fort bon air lorsque, tambours battant, clairons sonnant, soldats présentant les armes, officiers sabre au clair, il traversait en grand équipage le salon de la Paix marchant seul en avant du cortège, comme Robespierre, son héros, à la fête de l'Être suprême. Il montrait beaucoup de bonne grâce et de noblesse lorsqu'il saluait, sur le seuil du sanctuaire, les deux officiers de l'escorte, et, quand il gravissait l'échelle de guillotine qui conduit au fauteuil, quelque chose de majestueux éclatait en lui. Sa dignité souriante réjouissait les yeux des dames parlementaires. Parfois, un fou se glissait dans une tribune et ce malheureux, abusé par tant de grandeur, tirait sur M. Floquet comme sur un simple souverain, ce qui ne laissait pas d'être flatteur. Il était encore très bien lorsque, la séance finie, il regagnait ses appartements au bras du fidèle M. Doumer, distribuant des coups de chapeau à la foule qui s'inclinait et regardait passer avec une

admiration respectueuse M. Floquet et son parti.

M. Méline était comme M. Fallières, un opportuniste et, de plus, un membre de l'ancien ministère Ferry ; la même coalition qui soutint M. Floquet se reconstitua contre lui pour M. Clemenceau. Il fut élu, cependant, mais au bénéfice de l'âge et grâce aussi au député vélocipédiste Michou.

Celui-ci s'affublait en tout temps d'une veste de chasse dont la poche immense et profonde remplissait l'office de garde-manger. Lorsqu'il s'apprêtait à faire un petit voyage, ce qui lui arrivait en moyenne deux ou trois fois par semaine, c'était là qu'il entassait des vivres. Très économe, il allait aux provisions à la buvette où il faisait main-basse sur le chocolat et les sandwichs. Les garçons, toujours discrets, détournaient les yeux quand il se munissait à peu de frais de son viatique. Un jour qu'il se livrait à son exercice favori, M. Clémenceau, témoin amusé de ce manège, s'approcha sur la pointe du pied, glissa une main dans le gouffre et en retira par un bout ce que le bon Michou y introduisait par l'autre. Ce fut la seule fois que cet excellent homme partit à vide : il ne s'en aperçut qu'à la première étape, jura de se venger et tint parole. Lorsque M. Clemenceau posa, contre M. Méline, sa candidature à la présidence de la Chambre, il lui manqua tout juste la voix de M. Michou pour être élu. Ce diable d'homme n'avait peut-être pas la reconnaissance de l'estomac ; il en avait très certainement toutes les rancunes.

Il faut supposer, pour l'honneur de l'humanité parlementaire, que ceux qui votaient contre M. Méline, par haine ou par crainte de M. Jules Ferry, en éprouvèrent quelques remords en constatant ce qu'ils avaient failli perdre. Dans une Chambre troublée, ce fut un président calme qu'aucune menace ouverte ou sourde n'effraya, dont le sang-froid repoussa en toutes rencontres, les assauts de l'extrême gauche et qui tint bon même lorsque les grands courages pliaient autour de lui. Le spectacle de la violence et de la mauvaise foi conspirant ensemble provoqua souvent son mépris sans affaiblir sa résolution. Il ne recula jamais.

Les temps héroïques sont passés ; aussi glisserons-nous plus rapidement sur les hommes qui occupèrent le fauteuil pendant ces dernières années ; du reste, leur souvenir est présent à toutes les mémoires et même à tous les yeux.

M. Casimir-Perier, sans être le président à poigne que flétrissait d'avance l'extrême-gauche, fit preuve d'une inlassable fermeté. On le vit, dans une séance particulièrement orageuse, expulser l'un après l'autre une douzaine de boulangistes qui se relayaient pour rendre le débat impossible et il eût mis à la porte tout le bataillon plutôt que de rompre d'une semelle devant ces insurgés. Toutefois, lorsque l'agression n'était pas trop naturaliste, lorsque la bordée n'était pas trop brutale, il faisait preuve de patience et remplaçait la férule par l'épigramme. On aurait pu croire que le fameux proverbe : *dulcetor in modo, fortiter in re*, la main de fer dans le gant de velours, avait été fait pout lui. Du reste, on n'est même pas un président médiocre si l'on se montre incapable de se maîtriser ; si, à la première provocation, on est assez imprudent pour descendre dans le cirque et se commettre avec ses hôtes.

Un mot courageux et historique : « La séance continue » illustra la présidence de M. Charles Dupuy. Ministre militant, ce fut un président beaucoup moins combatif. Comme le sage, il avait appris à se connaître et, se sachant un peu vif, se méfiait de son premier mouvement. Un jour, cependant, poussé à bout, exaspéré, il reprit sa trique et s'en servit en robuste paysan qu'il était et se vantait d'être ; mais l'exécution terminée, il s'excusa : « Ce n'est pas le président, c'est le vieil homme. » Ce fut encore le vieil homme qui expulsa M. Thivrier pour son cri : « Vive la Commune ! » mais lorsque M. Vaillant le poussa, quelques jours plus tard, il aima mieux ne pas l'entendre. Il montra beaucoup de rondeur, de finesse, de dextérité, et on le compara très justement à un éléphant qui aurait avalé un écureuil.

On ne vit au fauteuil que l'ombre de M. Burdeau. Miné par un mal implacable, affaibli, chancelant, harcelé par la calomnie, bombardé d'invectives, il ne trouva plus le ressort nécessaire pour réagir et fermer, par un mot victorieux, la bouche à ces socialistes qui s'acharnaient après lui avec une férocité de cannibales. De là cette faiblesse, qui sans cela serait inexplicable, envers la meute qui hurlait à ses trousses. Pour éviter le scandale, pour couper court aux apostrophes et aux allusions injurieuses, il retirait jusqu'aux rappels à l'ordre, il se résignait à une tolérance qui ressembla souvent à une abdication. Ce martyre se prolongea pendant quelques mois et le malheureux Burdeau, se raidissant contre la souffrance, eut enfin la suprême satisfaction de mourir à son poste, debout.

M. Paul Deschanel est le meilleur élève de M. Buffet, en même temps qu'il renoue une tradition interrompue depuis Gambetta. Sous sa présidence, les fêtes se succèdent dans ce palais que M. Brisson ne contribua point à égayer, où M. Charles Dupuy passait son temps à gémir sur le prix des côtelettes beaucoup plus chères là que dans son modeste logis du quai de Béthune. Sa fermeté courtoise assure le bon ordre des délibérations ; sa présence d'esprit, sa dextérité ne lui sont pas inutiles pour cingler avec mesure les interrupteurs qui s'émancipent ; une étude approfondie, une connaissance parfaite du règlement lui permettent de ramener un débat qui dévie

et il montre une préoccupation constante d'assurer à tous une large liberté de la tribune. La présidence est aujourd'hui ce qu'elle aurait dû être toujours : un terrain neutre où toutes les opinions peuvent se rencontrer et, comme il l'a dit lui-même : « La maison commune de la représentation nationale. » C'est aussi la Maison du peuple, du peuple laborieux, économe et sage où ce démocrate qui joint les actes aux paroles, cet ardent défenseur du progrès social admet à sa table et à ses fêtes les ouvriers et les paysans.

PAUL BOSQ.

LA CONFESSION

Nouvelle.

Le jour blanchissait à peine, quand je franchis l'enclos de ma maison, le fusil sur l'épaule et la cigarette aux lèvres. Je fis une demi-verste le long du chemin, puis j'obliquai à travers prés. La rivière Mokrianka, répandue en printemps sur ces prairies, retirée maintenant entre des rives étroites, s'embuait de brouillards, parmi ses bouquets de roseaux; mon chien gagnait sans cesse de ce côté; je le rappelais, sachant bien qu'il pouvait trouver là des canards, mais je préférais visiter une série de mares où nous ferions lever des bécassines. L'animal était jeune et sans expérience; je tirais particulièrement mal; les sauvagines partaient au bout de mon fusil, traçaient devant moi leurs zigzags caractéristiques et disparaissaient, effrayées par l'inoffensive pétarade de mes coups de feu.

Un mauvais début, une malchance dégoûtante, l'envie de rentrer tout simplement chez moi... Je restai cependant, et, dans l'espoir vague que les choses iraient mieux ensuite, je m'étudiai à ne pas m'irriter contre mon chien, à ne pas maudire mon fusil, enfin, à me convaincre qu'il n'y avait dans mon cas rien que d'ordinaire et d'insignifiant. Peu s'en fallut, malgré cet effort, que je ne succombasse à la tentation de fouailler l'innocente Léda, ou, dans un accès de rage, au désir stupide de briser ma crosse à terre. L'amour-propre me retint, et me sauva : après une vingtaine de *chou blanc*, j'abattis à la fin une pauvre bécassine attardée dans les joncs, puis une autre; je marchai dès lors résolument, cherchant de nouveau gibier dans de nouveaux marais.

Marais et gibier abondent dans notre province retirée ; je ne remarquais pas le soleil déjà plus haut sur l'horizon, les alouettes tire-lirantes montant droit dans le ciel bleu; une surexcitation nerveuse précipitait ma marche dans une direction quelconque, vers des lieux inconnus. Cinq bécasseaux, deux ou trois bécassines emplissaient ma gibecière. Léda fatiguée, ma cartouchière presque vide, je m'assis sur un petit monticule et regardai autour de moi. J'étais à quinze verstes au moins de ma maison, je ne savais trop où; devant moi, serrées entre un petit étang et une colline chauve, de petites isbas grises et basses, un hameau dont je cherchais en vain le nom :

— Ce n'est pas Pafnoutievka... Ce n'est pas Pouzyri... ni Khrouschov Potchinok...

Que ce fût ceci ou cela, je n'en pris pas moins mon parti d'y aller, de demander du pain, du lait et de faire un somme sur une meule de foin. Le marais traversé, l'étang évité, j'étais dans la place. Un silence de mort; pas même l'aboiement d'un chien. Dans une cour, un petit corps d'enfant, vêtu d'une chemise rouge, apparut et disparut. Plus loin des poules, les plumes ébouriffées, s'étalaient immobiles dans la poussière.

— Jeunes et vieux, apparemment, sont au travail, songeais-je, en me dirigeant vers l'enclos où j'avais cru voir, l'instant d'avant, cette petite fille. L'enfant me regarda de nouveau, tandis que je m'approchais d'elle, puis, de ses petites jambes nues enfoncées dans la boue de la cour, s'enfuit dans la direction de l'isba. Je m'y dirigeai moi-même, talonné par Léda haletante, la langue tirée.

La porte grande ouverte, le vestibule. Dans l'isba, un silence épais, troublé seulement par le bourdonnement des mouches aux fenêtres, par le cri des grillons cachés dans les murs.

— Y a-t-il quelqu'un ici? demandai-je, arrêté sur le seuil, et, dans l'air confiné, où traînait une odeur de relent, un soupir étouffé me répondit.

Dans l'angle, devant le poêle, quelque chose gisait sur le banc; près de cette chose, la petite fille se recroquevillait; cinq ans, une chemise pour tout vêtement, les yeux craintifs d'un animal traqué. J'allais me retirer et chercher ailleurs un accueil plus hospitalier, mais ce même soupir s'entendit de nouveau, une faible voix s'éleva sous la souquenille qui cachait cette chose informe, un corps humain, apparemment :

— Qui est là?

Je vis, en me penchant, une tête grise, qu'encadrait une barbe courte et rare, bouclant par endroits.

— C'est moi, bon papa, répondis-je. Un chasseur, qui boirait volontiers une tasse de lait...

La tête se tourna vers moi, je frissonnai : jamais de ma vie je n'avais vu un visage à ce point amaigri et ravagé. Les yeux, enfoncés dans les orbites, regardaient à peine et paraissaient ne plus voir.

— Qu'y a-t-il donc? Es-tu malade? demandai-je à ce vieillard.

— Je meurs... répondit-il d'une voix à peine perceptible.

« En effet cet homme va mourir, songeais-je, ahuri par sa réponse et ne sachant ce que je devais faire. Sortir et le laisser seul, à l'heure de son agonie?... Lui aider... mais comment? » Je restais debout au milieu de l'isba, mon fusil dans les mains; Léda, assise à mes pieds, regardait elle-même le mourant avec attention.

— Je voudrais voir le pope. Il n'y a pas de pope... ici... murmura-t-il entre deux soupirs.

— Nous l'enverrons chercher. Le village est-il loin?

— A six verstes... Qui veux-tu envoyer? Les gens sont au travail.

— J'irai, moi, si tu veux, repris-je, saisissant avec empressement l'occasion de fuir ce tête-à-tête douloureux.

— Il est trop tard... Je mourrai auparavant.

— Tu te crois plus mal, que tu n'es, bon papa... Le pope arriverait à temps...

— Il n'arriverait pas... Vois, je suis vêtu (1).

D'un mouvement d'yeux, il me montra la chemise blanche dont il s'était couvert pour mourir. Je repris:

— Étais-tu malade depuis longtemps?

— Oui, depuis longtemps... Ce n'était rien jusqu'aujourd'hui... Et voilà qu'en une heure de temps, le mal est devenu pire. Tous nos gens sont au travail; il ne reste que la petite...

— On pourrait l'envoyer, elle; elle ramènerait quelqu'un...

— Elle n'ira pas; elle a peur.

L'enfant se tenait tapie aux pieds du vieillard; je lui dis:

— Pourquoi avoir peur, petite sotte? Va chercher quelqu'un, ton papa, ta maman!

Elle se pelotonna davantage encore sur elle-même, en balbutiant:

— J'ai peur... j'ai peur...

— Il faut voir dans les isbas voisines; peut-être y trouverai-je quelqu'un...

Sans attendre la réponse du malheureux, je sortis et fis le tour du hameau. Une quinzaine de maisons, pas davantage; devant l'une d'elles, une enfant de neuf ans gardait trois marmots; le dernier, nouveau-né, vagissait encore dans son berceau. Quelque argument que j'employai pour décider cette petite fille à courir aux champs chercher quelqu'un, mes peines restèrent inutiles. J'allai jusqu'à offrir de bercer moi-même le nourrisson; alors, elle se mit à pleurer. Je ne pus même pas savoir d'elle où se trouvaient les moissonneurs; toujours perplexe, je rentrai dans l'isba, près du mourant.

— Personne! dis-je en posant mon fusil dans un coin et m'asseyant sur le banc, au coin opposé.

— Personne... répéta le vieillard.

Ma chienne s'approcha de l'enfant, qui fit mine de commencer à crier; je la rappelai et lui commandai de se coucher sous le banc. « Que faire? » songeais-je en écoutant la respiration rauque du moribond. Un instant, je faillis allumer une cigarette; l'idée me vint à temps que ce n'était ni l'endroit de fumer, ni l'instant.

— A boire! reprit l'homme d'une voix à peine perceptible; et quand l'enfant lui eut donné à boire dans une écuelle de bois:

— Ma dernière heure est venue... Je voudrais faire pénitence... Je voudrais confesser mes péchés...

Il leva la tête vers moi. Un regard de prière éclaira ses yeux éteints.

— Confesse-moi, toi... Au nom du Christ... Par charité...

— Moi! — dis-je, en faisant plusieurs pas en arrière. — Comment pourrais-je? Je ne suis pas prêtre.

— Tu peux... Chaque homme peut, quand il le faut... Sans toi, je meurs sans repentir... Ah! Seigneur! Seigneur!

Le pauvre homme, en pleurnichant, continuait à me supplier...

— Entends mes péchés... Confesse-moi...

Que pouvais-je?... Je consentis.

— Emmène ton chien, reprit-il.

Je défis la bandoulière de mon fusil, la passai dans le collier de la chienne et fus l'attacher à la poignée d'une porte dans le vestibule.

— Redresse-moi un peu, dit-il quand je revins vers lui; et, quelque appréhension que j'eusse à toucher ce corps osseux et mortifié, je le relevai en effet, je l'appuyai le dos au mur, en le calant dans l'angle, par précaution.

— Il y a une bougie devant les Images. Prends-la... Donne-la...

Je trouvai sur la tablette une bougie de cire jaune; je l'allumai, la mis dans la main gauche du vieillard, en fermant un à un ses doigts décharnés. De la main droite, il cherchait à se signer, mais sans pouvoir atteindre à son front; je pris cette main et la dirigeai.

— Dis la prière, murmura-t-il.

Ignorant la prière qui convenait dans la circonstance, je me contentai de réciter l'oraison dominicale. Le vieux la répéta mot à mot, à mesure que je parlais Quand nous eûmes fini, il se tut un instant, puis, en respirant avec effort:

— Je me suis mis en colère, commença-t-il, et après un nouveau silence. J'ai battu ma femme, je l'ai beaucoup battue...

Une pause encore. Il releva les yeux vers moi et dit:

— Demande-moi, toi, comme les popes de

(1) Il s'agit ici de la toilette rituelle d'avant la mort.

mandent... Tout seul, je ne peux pas dire. Les choses se brouillent dans ma tête.

Je réfléchis un instant et me souvenant à propos des dix commandements :

— Croyais-tu en Dieu ? lui demandai-je.

— J'y croyais, répondit-il avec un accent de foi, et, de nouveau, il essaya de se signer.

— Tu n'es tombé dans aucune hérésie ?

— Non... dans aucune.

— As-tu juré le nom de Dieu ?

— Comment ? reprit l'homme, sans comprendre, et quand j'eus répété ma question :

— Oui, j'ai juré... Est-ce que cela compte ?

— Travaillais-tu les jours de fête ?

— Ça m'est arrivé... pour aider au monde, pour gagner de quoi boire. Pécheur que je suis, pécheur.

Le vieillard poussa un profond soupir ; je poursuivis :

— Honorais-tu tes père et mère ?

— Pécheur... je ne me souviens plus... Peut-être que non... Pécheur, pécheur.

— Tu n'as pas d'homicide à te reprocher ?

— Sur personne... pas d'homicide... Mais des fois, j'allais à la chasse, comme toi, — ses yeux se dirigèrent vers ma gibecière posée sur la table. — Et quand je rencontrais du bétail... Pécheur que je suis, pécheur.

— As-tu désiré l'œuvre de chair en dehors du mariage ?

Il fallut encore lui expliquer cette question. Elle parut l'étonner, le troubler, comme inconvenante dans une circonstance aussi solennelle :

— J'ai badiné avec une fille, dit-il simplement.

— As-tu commis des vols ?

— Si je suis fautif de vols ? Oui, fautif, je suis fautif...

— As-tu fait des rapports sur tes amis ? Je veux dire : des histoires, des bavardages.

— Il y a une chose que j'aurais du rapporter, répondit le vieillard, se méprenant encore sur le sens de ma question. Un meurtre... je savais l'auteur... Ermolaï Stépanof, décédé au jour d'aujourd'hui... Je n'ai pas osé, par peur d'être tué, moi aussi... Je suis fautif, très fautif, autant que si j'étais l'assassin.

Sa tête tomba sans forces sur sa poitrine, ses lèvres murmurèrent quelque chose d'incompréhensible.

— As-tu péché par envie ?

— Pécheur... répondit-il d'une voix à peine perceptible.

— Et sur l'ivrognerie, repris-je après un silence, as-tu quelque chose à dire ?

— Fautif quant à l'ivrognerie, répondit-il, et il marqua encore une pause avant d'ajouter :

— Une fois, j'ai volé un poisson, j'ai fait du tort...

Je commençai à réciter la prière des agonisants, et, le voyant tâtonner de la main droite, je pris cette main et l'aidai une fois de plus à se signer. A ce mouvement, la bougie vacilla dans sa main gauche et tomba presque ; je voulus la lui retirer, mais ses doigts, en se crispant et la retenant, m'avertirent qu'il n'avait pas encore perdu toute conscience.

A ce moment, Léda grogna dans le vestibule, puis aboya avec fureur. Je me précipitai ; une femme, arrêtée sur le seuil, n'osait entrer dans la maison.

— Habites-tu ici ? lui demandai-je, après avoir rappelé la chienne, et quand elle m'eut répondu.

— Entre au plus vite, alors... Le vieux que vous aviez va mourir.

La petite fille, l'apercevant, sortit du coin où elle était tapie et courut à elle ; elle enveloppa des deux bras les genoux de la paysanne et cacha sa figure dans les plis de la jupe. La femme, à la vue du vieillard assis dans l'angle, la bougie allumée à la main, s'arrêta, tremblant de tout le corps.

— Il n'est... Il vit encore ? me demanda-t-elle.

Le vieux releva les paupières, ses yeux ternis nous fixèrent ; en même temps, la bougie s'échappa de sa main. Je la ressaisis promptement et la plaçai, toujours brûlante, devant l'image.

— Aide-moi à l'étendre plus commodément, dis-je à la femme, et nous l'allongeâmes sur le banc. Sa tête vacillait en tous sens ; ses bras, traînant jusqu'à terre, tombaient verticalement

— Merci, nous dit-il, et il referma les yeux.

Je sortis de l'isba et m'assis sous l'entrée couverte, devant la cour. Un moineau, d'un air mutin, sautillait sur un tas d'ordures et d'un œil, me regardait, de l'autre, regardait Léda. Tout à coup, un cri sourd et déchirant retentit dans l'isba ; j'y revins en hâte et vis la paysanne, à genoux devant le banc, qui sanglotait et se lamentait.

— Tatienka, bon ami, tu veux donc nous quitter !...

Le vieillard gisait toujours, les yeux clos ; un léger frisson courait sur ses doigts.

— Tais-toi, dis-je à la femme ; laisse le mourir en paix. Dis-moi plutôt où sont vos gens ; j'irai les avertir...

Elle se leva docilement et retenant ses sanglots, m'expliqua l'endroit où son mari travaillait.

— Adieu, bon papa, dis-je au vieillard.

Il n'ouvrit pas les paupières, mais le frisson de ses doigts s'accentua. Je sortis, je cherchai le petit bois derrière lequel, au dire de la paysanne, travaillaient les hommes de la famille. Le soleil de midi inondait les champs ; l'air surchauffé dansait par ondes mobiles au-dessus du sentier poudreux.

VLADIMIR TIKHONOV.

Traduit du russe par ART ROE.

LA VIE LITTÉRAIRE

Trois romanciers russes :

Tchekhoff, Gorki, Merejkowsky.

Anton Tchekhoff : *Un duel*, roman traduit du russe par Henri Chirol. Perrin, éditeur, 1902. — Maxime Gorki : *Dans le steppe. Caïn et Artème*, récits de la vie des vagabonds, traduits par P. M. Persky. Perrin, éditeur, 1902. Dimitri Merejkowsky : *La Résurrection des Dieux* (Léonard de Vinci), roman traduit du russe par P. Persky. Perrin, éditeur, 1902. — R. Candiani : *Pages choisies de Tolstoï*. Armand Colin, éditeur, 1902. — I. J. Kraszewski : *Chrétienne*, roman néronien adopté par des Polonais, par L. de Brockère et le comte Fleury. Paris, éditions du « Carnet », 1902.

Les romanciers russes sont innombrables. Ils deviennent plus nombreux que les romancier français. J'ai à peine besoin de faire remarquer, en manière d'atténuation, que la Russie est beaucoup plus peuplée que la France. Au reste, tous les romanciers slaves ne manquent jamais d'être le plus grand romancier de la Russie. Ou plutôt ils seraient le plus grand ! Mais il y a Tolstoï : ce qu'on ne doit jamais oublier. C'est pourquoi tous les romanciers russes sont, chacun, le plus grand romancier de la Russie après Tolstoï. Souvent il en va de même dans la vie où on est presque toujours le premier, derrière quelqu'un. Mais Tchekhoff, Gorki, Merejkowsky, les plus récemment importés chez nous, ne sont pas à plaindre. Ils sont tous les trois pleins de jeunesse et rayonnants de gloire. Ils sont tous les trois le plus grand... (voir plus haut). Et enfin, comme d'habitude, les œuvres qu'on vient de nous donner maintenant sont précisément leurs chefs-d'œuvre ; ce sont celles qui font le mieux comprendre leur talent si original, ce sont celles qui ont obtenu le plus grand succès dans l'univers cultivé ainsi que chez les moscovites et les pétersbourgeoises... Il convient de dire qu'effectivement elles sont excellentes, — ce qui n'est pas beaucoup dire ni rien de bien catégorique, — mais, pour parler plus net, je voudrais qu'elles eussent été écrites par les meilleurs de nos romanciers français. Et nous aurions quelques raisons nouvelles, qui ne seraient point superflues, de croire en leur supériorité.

Anton Tchekhoff. — Ce nom est bien russe, comme le fait judicieusement observer un de mes amis. Mais les romans de Tchekhoff sont moins russes que son nom. Il est cependant le premier des écrivains russes, après Tolstoï. Il fut médecin. On peut dire qu'il ne changea pas de profession en devenant psychologue. On peut dire aussi que l'observation constante de la vie humaine, misérable et précaire, le conduisit naturellement à voir, plus que tout le reste, les médiocrités et les bassesses de la vie intellectuelle et morale et sociale. On peut dire tout ce que l'on veut. Mais il n'est pas indifférent que Tchekhoff soit né dans l'humilité et dans la pauvreté. Il est le fils d'un serf. Etudiant, il dut par le travail, et quel travail ! gagner sa vie et quelle vie ! Il fréquenta les milieux et les mondes où la vie est le plus vulgaire ; il coopéra à cette vulgarité, car aussi bien, il faut vivre ; et il en souffrit, car, aussi bien, il aspirait à devenir littérateur.

Mais c'était tout de même bien sincèrement qu'il souffrait de cette vulgarité et de cette vie, et il observait l'une et l'autre avec une perspicacité terrible. Et il la décrit maintenant l'une et l'autre avec une effroyable exactitude. Rien n'est plus banal que l'aventure qu'il nous conte dans son roman : *Un duel*. C'est une scène très simple, affreusement simple de la vie de province, dans toute sa platitude et dans toute son horreur. Ces héros sont tous insignifiants, et ils sont tous d'esprit et d'âme pauvres, sauf un qui se trouve être un naturaliste allemand et qui est, comme par hasard, le plus pédantesque des naturalistes allemands. Et il n'arrive rien à ces braves gens veules et qui sont dégoûtés de la vie sans savoir ou sans comprendre qu'ils en sont dégoûtés. Et cependant deux d'entre eux se battent en duel. Et c'est le plus lamentable duel qu'on puisse supposer : un duel sans joie, sans excitation, sans héroïsme, sans blessure, un duel où les adversaires courent inutilement et sans qu'on puisse leur en savoir gré, le plus grand danger, un duel sinistre, épouvantable et gris, et terne, et plat.

Et tout cela est peint avec une vérité forte et rapide. On est ainsi profondément ému par les procédés les plus élémentaires. Tchekhoff sait avoir beaucoup d'art dans beaucoup de simplicité. Il est un réaliste très véridique et très exact. Il expose les faits, et il se pique de ne tirer d'eux aucune conclusion : il nous abandonne à la tristesse que les faits nous inspirent. Rien n'est plus mélancolique que ces romans trop vrais, développés avec une systématique impassibilité. Non, rien ; et c'est pourquoi l'œuvre entière de Tchekhoff qui peint, dans son immensité vide, toute la vie de province est bien faite pour susciter une incurable mélancolie. Mais dites-moi en quoi ces romans de Tchekhoff sont particulièrement russes, et ce qu'ils nous apportent de nouveau à nous, gens de l'occident. Je vois bien que les fonctionnaires s'appellent : tchivoniks, et les paysans : moujicks ; mais ce qui est surtout visible, c'est que la vie des tchivoniks ou des moujicks est prodigieusement ressemblante à la vie des fonctionnaires ou des paysans de nos pays. Le réalisme de Tchekhoff est général, non point local, profond et non point pittoresque et superficiel ; son œuvre est peut-être plus belle pour cela. Mais voici par où Tchekhoff fait songer encore à

nos écrivains bien modernes et très parisiens. Ce fils de serf est devenu tout à fait « gendelettre ». Ce provincial de naissance obscure est devenu très aristocrate et très « homme du monde ». Et dans ses descriptions si parfaites de la vie de province, il laisse apparaître un petit air supérieur très réjouissant. Tchekhoff a un dédain sarcastique pour ces pauvres gens des villes lointaines qui connaissent mal la beauté littéraire et dont la vie est par ailleurs sans éclat. Dédain froid et sobre, qui s'exprime à peine, qui s'exprime surtout par l'indifférence, qui est d'autant plus évident. Tchekhoff est certainement content de vivre la vie littéraire. Allons, tant mieux! Cela prouve que les écrivains russes ont encore des âmes jeunes. Cela prouve aussi que Tchekhoff est beaucoup plus de son temps qu'il n'est de son pays. Il est charmant ainsi. Pour que rien ne manque à sa gloire ni à la nôtre, on compare volontiers, sur la Néva, Tchekhoff à Maupassant. Toutes les comparaisons sont permises, car elles sont toutes fausses.

Maxime Gorki. — Le dernier produit du snobisme russe! Un produit excellent d'ailleurs. Il faudrait étudier le snobisme russe, comment il naît, jusqu'où il se propage. Oui, je voudrais bien savoir de quelle façon se forme un snobisme littéraire chez une bourgeoise de Riga, ou d'Odessa, ou d'Astrakan, ou de Kiew. En France la facilité des communications, le grand nombre de journaux expliquent tout. Mais, en Russie?... Gorki est naturellement le premier des écrivains russes, après Tolstoï. Il fut soudain révélé à la société russe qui l'exalta véhémentement. Chez nous sa gloire fut plus discrètement introduite. Je ne sais si elle pourra longtemps durer. Il n'est permis à personne d'ignorer que Gorki est un vagabond. Comme disait un éminent critique : il n'eut jamais ni père ni mère. Mais il eut, en revanche, un grand-père qui le mit en apprentissage chez un cordonnier. Il devint ensuite apprenti graveur, marmiton, aide jardinier, encore marmiton sur un bateau à vapeur, garçon boulanger, scieur de planches, débardeur sur les quais, garde-barrière enfin et toujours vagabond. Et il voulut écrire, à peu près dès qu'il sut lire. Il a trente-quatre ans maintenant; il écrit depuis huit ou dix ans, et depuis deux ou trois ans il est très célèbre; la gloire est venue à lui tout à coup, ne pouvait venir à lui que brusquement. Il était extrêmement convenable que toute une société à peu près polie s'enthousiasmât pour les récits d'un chemineau des steppes. La singularité de sa vie, plus encore que la singularité de son œuvre, le désignait au snobisme comme une proie.

Certes, ils étaient bien dignes de retenir toutes les curiosités, ces vagabonds si nettement décrits par un de leurs camarades. Gorki a merveilleusement senti toute la diversité de leur vie monotone, ou bien toute la monotonie de leur vie diverse. Il n'est pas donné à tous les écrivains d'observer un monde aussi original que ce monde des coureurs de grandes plaines, il est donné à bien peu d'écrivains de traduire avec autant de vigueur et d'intensité que Gorki le monde qu'ils observent. Les livres de Gorki sont sincères et francs. Ils sont presque dépourvus d'art, et cela les rend d'autant plus sympathiques. Ils sont admirables en leur naturelle simplicité. Mais on les eut admirés même s'ils eussent été moins près d'atteindre à la perfection. On les eût admirés, car ce que goûtèrent tout d'abord en eux ceux qui décident des génies et des gloires, ce fut exclusivement l'étrangeté du sujet et l'étrangeté de l'écrivain.

Ils sont vraiment originaux ces livres, parce qu'ils sont composés en vérité, « d'après des documents inédits » et parce que l'âme même des vagabonds s'épanche en toutes leurs pages. Ces vagabonds ont des origines très différentes, et pourtant bientôt ils se ressemblent tous comme des frères. Ils sont fatalistes et tristes. Ils supportent la vie, et c'est par habitude seulement qu'ils consacrent tous leurs soins à la prolonger. Ils dissertent avec quelque précision du bien et du mal et ils ne sont pas beaucoup plus fripons que les honnêtes gens. Sans doute, ils ressemblent aux vagabonds de tous les pays. Mais ils ont néanmoins un caractère particulier : ils sont tous imprégnés de la mélancolie nationale qui enveloppe la Russie entière. Leur mélancolie est plus résignée qu'agressive. Mais ces chemineaux ennuyés ne ressemblent guère aux chemineaux de France, qui chantent gaiement parmi les routes.

Donc, moins parfaits, les livres de Gorki n'auraient pas obtenu moins de succès. Il est difficile que leur succès se prolonge. Le monde des chemineaux est nouveau dans la littérature, mais c'est un monde restreint et toujours identique à lui-même. Il n'arrive à ce monde que des aventures banales. Et c'est un monde dont on a bientôt fait le tour. Gorki lui-même se répète un peu et charge certains récits de vaines dissertations. Les snobs russes sont gens à se lasser de tout, même des vagabonds. Et aux yeux des snobs surtout, rien ne vieillit plus vite que ce qui est tout à fait nouveau. Que deviendra la gloire de Gorki? Ne va-t-elle point péricliter! Ce génial et fruste écrivain doit sentir déjà son impuissance et il n'a pas trente-cinq ans! Brutalement projeté dans la littérature, il tâche à s'y maintenir. Mais le métier lui manque. Il compose une comédie. Il a essayé un roman mondain. Il hésite, et, usé par sa rude existence, il souffre. Les livres de Gorki sont poignants : sa vie est plus dramatique encore que ses livres.

Dimitri Merejkowsky. — La « nouvelle » végète en France. Elle fleurit sur les bords de la Volga. Tchekhoff et Gorki écrivent des contes admirables pour

leur brièveté. Par compensation, Dimitri Merejkowsky écrit, avec une redoutable aisance, des romans de cinq cents pages. Et ce sont par surcroît des romans historiques. J'ai fait cette observation profonde que les romans historiques ont toujours cinq cents pages. L'imagination du romancier ajoute, ajoute encore aux compilations de l'érudit. Et ce sont parfois de magnifiques entassements. Quelques personnes se flattent de mépriser le roman historique pour des motifs très distingués. Il me semble tout simplement que le roman historique peut être la meilleure ou la pire des choses. Et, par exemple, *la Mort des Dieux* de Merejkowsky était probablement la pire des choses. Et *la Résurrection des Dieux* de Merejkowsky est peut-être la meilleure des choses.

Ce romancier a trente-trois ans : son talent progresse et sa gloire prospère. Il a commencé par écrire des vers comme tout le monde en Russie et en France, et par apprendre le grec comme très peu de gens en France et en Russie. Tchehkoff possède l'habileté; Gorki a le don; Merejkowsky apporte dans la littérature tout ce que peut donner à un écrivain une culture intellectuelle immense, servie excellemment et dépréciée aussi par une inquiétante facilité. Mais, au moins, dans la *Résurrection des Dieux*, le travail maîtrise et discipline la facilité. Et ce livre est très beau. On l'aimerait davantage et avec plus de sécurité si on n'était un peu agacé encore par le triomphe désobligeant de ce verbeux *Quo Vadis?* Beaucoup d'ordre, de l'harmonie, de l'ampleur, quelque variété, de la couleur et de la vie, et de l'abondance aussi et de la prolixité, on trouve tout cela dans la *Résurrection des Dieux*. Mais quels sont donc ces dieux qui ressuscitent? Ce sont les dieux antiques qu'avait exécutés le christianisme. Ils reparaissent maintenant, et la Renaissance leur donne une nouvelle jeunesse, en rétablissant pour un temps la civilisation contemporaine de leur domination passée. Léonard de Vinci personnifie cette merveilleuse époque, et Merejkowsky développe dans son livre toute l'existence de cet homme exceptionnel comme l'époque où il vécut. Léonard de Vinci fut un grand génie créateur. Il inventait comme les autres hommes imitent. Et il fut, en outre, assez intelligent pour ne pas souffrir trop de sa supériorité. Merejkowsky ne diminue point, en l'analysant, la personnalité de ce héros de l'intelligence, qui est à peu près toujours le personnage principal de tableaux gigantesques où figurent Ludovic le More, Savonarole, Machiavel, Alexandre et César Borgia, gens sans banalité et qu'on ne rencontre guère sur le boulevard. On éprouve, en somme, une impression joyeuse à revivre en ce temps plein d'énergie qu'évoque Merejkowsky, et parmi ces hommes frénétiques qui émerveillent tout de même notre moderne naïveté. Ce fut un temps où on ne s'ennuyait pas. Et pourtant Léonard de Vinci se sentait solitaire parmi ses contemporains qui lui paraissaient très petits...

Le roman de Merejkowsky n'offre rien de particulièrement russe; il est, au contraire, systématiquement enrichi et, par moments, chargé des cinq ou six idées générales philosophiques qui courent l'Europe et l'Amérique du Nord depuis quelque vingt ans. Il est tout plein de ces mille qualités impersonnelles que réclame le roman historique, lequel est justement le genre littéraire qui interdit le plus possible les qualités personnelles. Il est somptueux, touffu peut-être, mais non pas confus, sans sobriété, mais non sans force, éloquent, vivant et vibrant; il constituera un excellent aliment pour notre « esthétisme » ingénu et cultivé. Décidément, Dmitri Merejkowsky est, avec Tchekhoff, Gorki et un certain nombre d'autres romanciers dont nous saurons les noms demain, le premier des écrivains russes — après Tolstoï.

J. Ernest-Charles.

POÉSIE

A la Lumière.

Toi que les anciens ont adorée, ô Lumière!
Quand pour l'éternité je croiserai les mains,
Puissé-je alors sentir se fermer ma paupière
Pleine de ta clarté si douce aux yeux humains!

De tes autels détruits je recherche la cendre,
Je te chéris partout: sur les flancs du coteau
Où, rose et vierge encore, tu te plais à descendre
Traînant par les sentiers ton flamboyant manteau;

Dans les vallons: creux d'ombre où tu jettes des flammes
Et fais, d'un même élan, renaître tour à tour,
Les plantes et les fleurs, les arbres et les âmes,
Les semences du sol, les désirs de l'amour;

Sur le ruisseau fleuri que tu couvres d'écailles,
Dans le vol de l'oiseau que tu cuirasses d'or
Sur les champs embrasés où lèvent les semailles
Dans l'étang couleur d'ambre où ton rayon s'endort;

Sur le sommet des pins, pleins de voix murmurantes
Où le mistral s'attarde en accords prolongés,
Sur l'écume, parmi les vagues transparentes
Qui viennent s'assoupir au pied des orangers;

Sur la voile qui s'ouvre au vent marin et pousse
La barque aux flancs gonflés vers des cieux incertains
Sur le rocher coiffé de liane et de mousse
Où les chevreaux bêlants s'en vont brouter les thyms;

Sur la plaine où le mas garni de vigne folle
Pointe son toit luisant au milieu des cyprès,
Tandis qu'au loin, sur un cheval qui caracole
Un « gardian » poursuit ses bœufs dans les marais;

Sur le fichu croisé des filles de Provence
Qui, vers les oliviers levant leur bras nerveux
Pour attraper le fruit que la branche balance
Mêlent aux clairs rameaux la nuit de leurs cheveux;

Le long du cercle uni de l'étroite margelle
Où, les doigts enlacés, des couples vont s'asseoir
A l'heure où sur les blés l'or du couchant ruisselle
Et couvre de carmin l'azur sombre du soir.

Je te chéris partout; permets donc, ô Lumière,
Quand pour l'éternité je croiserai les mains
Que je puisse sentir se fermer ma paupière
Pleine de ta clarté si douce au yeux humains.

JEAN RENOUARD.

THÉATRES

RENAISSANCE GÉMIER : *Les Complaisances*, pièce en 5 actes de M. Gaston Devore. — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Théodora*, drame en 5 actes et 7 tableaux de M. Victorien Sardou.

Dans un précédent article nous disions que l'on pouvait, que l'on devait beaucoup attendre des efforts de M. Gémier, de son inlassable activité, de son ardeur à nous donner du nouveau, et nos prévisions semblent bien confirmées par la réalité. Assurément la multiplicité de ces efforts ne va pas sans un certain déchet : le grand et légitime succès de *la Vie publique*, qui fut un des événements dramatiques de la saison et donna une note vraiment nouvelle au théâtre, a été suivi de pièces à peu près inutiles, comme *Une Blanche* et *Médecin de campagne*. Mais voici les *Complaisances*, qui marquent un effort nouveau, dans un genre absolument opposé à la *Vie publique*, et qui méritent, si je ne me trompe, toute l'attention du critique.

Du titre je ne dirai rien, sinon qu'il me semble assez mal choisi, parce qu'il diminue, parce qu'il rapetisse la portée de la pièce, parce que de l'accessoire il semble faire le principal, et qu'il arriverait ainsi à détourner notre attention de ce qui doit avant tout la retenir, et que nous allons préciser. Sans doute il y en a de ces *complaisances*, dans l'affabulation de la pièce, mensonges usuels rendus obligatoires par la politessse mondaine, par les conventions de la vie sociale, par les rapports entre les diverses catégories humaines, et l'on comprend bien qu'il n'en saurait être autrement : éloges sans conviction, serrements de main sans conséquence, promesses et engagements, menue monnaie de l'existence journalière, toutes ces choses sont indiquées telles qu'on les voit dans la vie... Et si l'œuvre de M. Gaston Devore se réduisait à cela, elle pourrait bien être un amusant vaudeville ou une agréable comédie de mœurs ; à vrai dire, elle ne nous intéresserait, elle ne nous retiendrait en aucune façon, car elle serait toute de superficie, au lieu qu'elle nous apparaît à maints égards une comédie de caractères avec un drame de conscience vraiment humain, très prenant, qui se développe et progresse avec l'action, bref une œuvre de vie intérieure et forte, capable d'émouvoir et de faire songer : c'est plus qu'il n'en faut pour mériter qu'on insiste.

Le sujet... il est d'une simplicité élémentaire et peut s'expliquer en quelques mots. Une jeune fille s'est mariée après avoir eu au cœur un premier amour, aussi tendre que discret, aussi profond que voilé, pour un camarade d'enfance qui a grandi auprès d'elle. Pourquoi ne se sont-ils pas épousés? Interrogez donc les mille et une causes qui empêchent une âme par trop pudique de se déclarer, et qui font qu'un cœur d'homme tout à la fois sensible et sauvage aime parfois mieux renoncer à celle qu'il aime que d'aller au-devant des aveux. Toujours est-il que l'irréparable a eu lieu... la jeune fille est demeurée six années épouse fidèle sans avoir une fois connu cet élan du cœur et ce vertige des sens qui marquent la prise de possession, bref dans cet état d'esprit que la plus mélancolique, la plus désabusée des femmes malheureuses de Balzac traduisait par cette plainte : « — Se sentir destinée au bonheur, et périr sans le recevoir, sans le donner... Une femme! Quelle douleur! » — Tout d'un coup reparaît auprès d'elle celui que jadis elle aima, qu'à vrai dire elle n'a jamais cessé d'aimer, et les contractions de son cœur lui révèlent du même coup les réalités intimes qui se précisent en elle et le danger qu'elle va courir... J'arrête ici mon analyse pour la reprendre tout à l'heure. Quelle est la femme, je vous le demande, tant soit peu femme, c'est-à-dire portée à méditer sur les choses du cœur, qui, à la lecture de ces quelques lignes, ne puisse aussitôt mettre un nom sur chacun de ces personnages ? Voilà donc un sujet qui sera catalogué : *lieu commun*... Qu'importe! Ne savons-nous pas qu'en art il n'y a point de *sujets*, à proprement parler, mais seulement une *manière* de les traiter ; point de beaux sujets par conséquent, mais seulement une belle et haute manière de les comprendre et de les renouveler? Ne savons-nous pas que la donnée la plus banale, « l'orgue de barbarie le plus éreinté », peut devenir, grâce au talent de qui la reprend et la renouvelle, la matière d'un chef-d'œuvre? Et je ne prétends pas que les *Complaisances* soient un chef-d'œuvre, car il faut de la mesure en

tout, et se garder, quand on estime un talent, de l'écraser sous des éloges exagérés ; mais je n'hésite pas à dire que c'est une *œuvre*, et qu'elle mérite l'attention du critique pour le sérieux, pour la sincérité, pour l'émotion profonde qu'elle enferme.

Il importe assez peu maintenant que le mari soit le *député* Nartol, expert aux manœuvres politiques, très galant homme d'ailleurs, et capable des sentiments les plus généreux. Il importe moins encore que le drame de conscience auquel nous assistons ait pour cadre une série de combinaisons et d'intrigues où se dévoilent les dessous du parlementarisme : ce n'est que pour situer la psychologie des personnages et permettre d'accuser certains contrastes. J'irai même plus loin et dirai qu'à mon sens l'œuvre de M. Gaston Devore eût été peut-être plus forte, plus prenante, plus *une*, si toutes ces circonstances accessoires avaient été déblayées, fortement émondées tout au moins, si le drame intime qui agite et bouleverse les trois personnages se fût offert à nous dans sa complète nudité. Je n'appuierai pas davantage sur ce grief, car il me semble que la première règle en matière de critique, lorsqu'on se trouve en face d'une œuvre sincère et forte, doit être la sympathie qui en agrandit la compréhension, bien plutôt que la desséchante analyse faite pour la diminuer, cette compréhension, pour la rétrécir et l'étriquer. Cette faculté de sympathie s'est donc manifestée en nous dès l'instant où nous avons vu s'esquisser la lutte intérieure dans l'âme de l'épouse malheureuse, Jeanne Nartol, et dans celle de Kergès, l'ami d'autrefois. Elle a grandi lorsque ce dernier, se penchant sur celle qui fut jadis une âme-sœur, a su lire dans ses yeux les émotions et les troubles de sa vie conjugale, en même temps que l'angoisse latente et l'affolement qui s'empare d'elle à la pensée qu'elle pourrait succomber... Et nous touchons ici précisément à ce qui fait la beauté propre, la haute moralité de cette conception dramatique : c'est que, pas un instant, dans le développement des personnages, en dépit même de la passion brûlante qui se dégage de leurs aveux, on n'imagine que Jeanne Martol puisse faiblir. Elle souffre, elle est torturée à la pensée de ce qui fut, à la pensée surtout de ce qui eût pu être ; elle mesure les joies possibles de sa vie, si cette vie eût été vécue conformément à son rêve, si, au lieu d'épouser Nartol, elle eût appartenu légitimement à Kergès... Et cependant, tout, dans leur attitude, dans leurs paroles, même à l'heure où ils semblent frémissants de regrets et de désirs, tout écarte de notre pensée l'image d'un abandon possible : voilà, ce me semble, la très réelle nouveauté, la très évidente beauté d'une donnée dramatique si contraire à celle que nous voyons habituellement développée sur la scène, cette donnée qui fit de l'adultère triomphant le thème favori des romanciers et des auteurs dramatiques, et qui peut toute se résumer dans la phrase fameuse de Schopenhauer, au livre de l'*Amour* : « Pour moi je n'ai jamais compris comment deux êtres qui s'aiment et croient trouver dans cet amour la félicité suprême, ne préfèrent pas rompre violemment avec toutes les conventions sociales et subir toute espèce de honte, plutôt que de renoncer à un bonheur au-delà duquel ils n'imaginent rien. »

S'il fallait inscrire une épigraphe en tête du drame de M. Gaston Devore, elle serait justement contraire à la déclaration du célèbre pessimiste... et cette idée de devoir, cette idée de lutte intérieure, est tellement inhérente à la pensée de l'auteur, elle marque si exactement sa conception de *moraliste* opposée à celle d'un psychologue amoral tel que fut Schopenhauer, qu'elle dicte et qu'elle commande l'attitude du mari lui-même. Lorsque Nartol s'aperçoit de la vérité, lorsqu'il comprend aux troubles de Jeanne que sa femme lui a appartenu sans amour, lorsqu'il imagine qu'elle pourrait être encore à lui sans le don de son être, et que, possédant le corps, il continuerait de n'avoir aucune prise sur l'âme, cette vision lui fait horreur, elle révolte en lui ce qu'il y a de délicat et de noble ; elle le hausse, lui qui semblait si banal jusqu'alors, à une véritable grandeur morale, et en fait le héros de la pièce. Il s'écartera, il s'effacera, il rendra à Jeanne sa liberté, quelque douleur qu'il en puisse éprouver — ne l'aime-t-il pas du plus profond du cœur ? — plutôt que de la forcer à vivre en contradiction avec ses désirs intimes, car il n'admet pas un instant que son titre de mari lui confère le moindre droit sur un cœur qui ne se donne pas spontanément. Les scènes où se précise cette situation comptent parmi les plus émouvantes de l'œuvre : elles me sont apparues d'une rare intensité, et de nature à préparer excellemment la conclusion du drame. Rien d'étonnant en somme que la jeune femme, touchée de cette noblesse et de ce sacrifice, émue aussi par la persistance d'un amour qui s'efface tout en subsistant, rien d'étonnant, dis-je, qu'elle éprouve une transformation, une interversion de ses sentiments intimes, et qu'elle vienne réclamer de lui le baiser d'amour qui les unira à jamais !

Cette brève analyse d'une pièce qui ne vaut pas seulement par ses qualités dramatiques, mais encore par la forme dans laquelle elle est écrite — et ce n'est pas chose négligeable quand on songe à la langue courante et lâchée des œuvres de théâtre — suffit à montrer la richesse des éléments dramatiques qu'elle enferme. C'est, on le voit, une crise de conscience réagissant sur trois personnages, qui en constitue la matière et l'intérêt. Si l'on voulait rechercher les origines de cette conception, et les influences qui l'ont modelée, il ne serait pas difficile de les pré-

ciser. M. Gaston Devore a certainement subi l'influence des littératures du Nord, et plus particulièrement du théâtre d'Ibsen; non pas que l'on observe la moindre analogie entre sa *technique* et celle du maître norvégien. On noterait plutôt un contraste à cet égard, Ibsen ayant une forme très brève et condensée, tandis que M. Devore a des développements parfois un peu prolixes. Mon rapprochement n'a trait qu'au fond même de l'œuvre, à ses éléments psychologiques. Comme le poète norvégien, il se montre avant tout préoccupé du drame intime de la conscience, il s'intéresse passionnément à la vie intérieure. Ce qui est excellent dans les *Complaisances* souligne bien les exigences d'un idéal dramatique qu'on ne saurait trop encourager, car il peut seul marquer la rénovation de l'art, et c'est dans ce sens que le progrès doit s'accomplir. Dans une belle conférence (1) jadis prononcée sur Ibsen, M. Edouard Schuré disait admirablement, voulant caractériser l'apport de cet homme de génie : — « Pour lui les événements extérieurs de la vie ne signifient rien par eux-mêmes. Ils n'ont de sens et de portée que s'ils sont l'expression d'un événement de la vie intérieure. Pour lui, c'est dans les profondeurs de l'âme que se livrent les plus grandes batailles, que se jugent en dernier ressort toutes les causes, que doivent se résoudre les plus hautes questions. » — Faisons abstraction pour un instant des taches évidentes qui par endroits gâtent la pièce de M. Gaston Devore, supprimons-en par la pensée ces épisodes politiques qui n'ont rien à faire avec le développement intime du drame... il restera une conception très une, très haute et très sincère, qui se réfère manifestement à l'idéal que nous indiquions. On ne saurait faire plus grand éloge d'une œuvre dramatique, ni mieux marquer les espérances qu'elle nous donne pour un prochain avenir. Je m'en voudrais de ne pas ajouter que les *Complaisances*, très bien jouées à la Renaissance, ont été refusées jadis, ainsi qu'il convient, par le défunt Comité de la rue Richelieu.

***

Seize années, je pense, ont passé sur *Théodora*, si l'on remonte à la date de sa première représentation : voilà qui n'est point pour la rajeunir. On ne s'en est que trop aperçu à cette nouvelle reprise ; et vraiment il est impossible de discerner un mérite quelconque à ce mauvais mélodrame historique. Encore y a-t-il quelque injustice à employer ce terme, car il existe des *mélos* admirables, d'une impeccable architecture dramatique, où l'intérêt se soutient et progresse, d'une habileté voisine de l'art, et je me sens pour tels d'entre eux un goût que je ne devrais pas avouer.

Est-ce le cas pour *Théodora* ? Il serait trop facile de montrer qu'il n'y a là ni observation, ni littérature rien, en un mot, de ce qui constitue une œuvre d'art : ce sont personnages en baudruche qui agissent et se meuvent dans un somptueux décor. Voilà vraiment le cas d'inverser les propositions que nous développions précédemment en parlant du *Siegfried* de Wagner : s'il est des circonstances où la médiocrité des interprètes parvient à déformer, à altérer les plus beaux efforts du génie créateur — je ne dis pas à les anéantir, car il est telles beautés qu'on ne supprime jamais complètement, — il existe en revanche des interprètes qui ne collaborent pas seulement à l'œuvre, mais qui, à vrai dire, la créent de toutes pièces... Et c'est le cas de Mme Sarah-Bernhardt dans *Théodora*. Qu'on la supprime un instant par la pensée, plus rien ne subsiste. Je lui dois réparation et je retire de grand cœur ce que j'ai pu dire précédemment, car la façon dont elle a interprété ce rôle rend vaines toutes prévisions d'avenir. Plus que jamais elle s'est montrée jeune, séduisante, en possession de ses moyens, grande comédienne en un mot, et capable de nous donner les plus pures joies d'art. Encore faut-il que ce ne soit pas avec *Théodora* ! Qu'elle se décide donc à monter une belle œuvre, à se faire la collaboratrice du génie ! Elle nous doit de se montrer dans une pièce qui ne soit point de cette médiocre qualité, d'interpréter un rôle qui trouve écho dans des âmes d'artistes... Que ne reprend-elle *Lorenzaccio !*

PAUL FLAT.

1. Voir l'*Art et la Vie*, n° d'avril 1896.

AU CAMBODGE

Phnom-Penh et la cour du roi Norodom.

C'est au large du Me-Kong, dans le Cambodge. On est assis, jambes croisées, au fond de sa pirogue. Le taïkon, pilote indigène, pagaye à l'avant. Il gouverne d'instinct, car il n'a rien pour se diriger. Il n'a que de l'eau bourbeuse sous ses pieds et du ciel sur sa tête. Ciel et eau se confondent, se fondent en épaisse tache grise. L'eau est blafarde, le ciel blafard, fumant comme une braise et chaud comme une voûte de four. Et les objets n'ont plus de forme... Et l'on avance là-dedans, très doucement, très silencieusement, comme en un rêve...

Mais on finit par voir une ligne plus sombre qui se détache. Est-ce bien la rive ? N'est-ce pas l'eau ou le ciel qui continuent ? C'est la rive. Des forêts aux branches à demi noyées s'étalent plâtrées de vase ; des jonchaies dressent leurs lames vertes ; des pul-

lulées d'insectes, moustiques et moucherons, grèlent de points noirs les herbes flottantes ; les marabouts et les aigrettes se rengorgent immobiles, puis ouvrent leurs ailes de marbre et montent tout blancs au soleil...

Le taïkon pagaye toujours... Il frôle maintenant des coins de futaies étagées, des arbres verts plantés comme les dents d'un peigne, le long des dunes jaunes. Les jonques se pressent culbutantes, au sortir des arroyos... Embusquée derrière son banc de sable, paraît Vinh-Long, aux cases fichées entre les tiges des bananiers et des arecs ; et plus loin, bien plus loin Phnom-Penh, serrée contre ses berges croulantes.

***

Guidés par M. Brisac, directeur des Messageries fluviales du Cambodge, nous allons visiter la Grande Pagode, le seul monument indigène de la ville, avec le palais royal et celui des mandarins.

C'est un monticule auquel on accède par un large escalier, où, de chaque côté, formant la haie, se dressent des guerriers farouches, en pierre, des lions également en pierre et des serpents cobras, toujours en pierre. Sur ce monticule, il y a un obélisque, et tout autour dudit obélisque, un troupeau d'autres obélisques plus petits, avec, au milieu, une énorme terrasse et le temple contenant son Bouddha doré traditionnel. Au dehors, rangés en bataille, de nouveaux guerriers en pierre, aussi farouches que les précédents, font bonne garde, appuyés sur de solides matraques, tandis que de solides dragons placés à côté d'eux, ouvrent des gueules terrifiantes. Détail curieux : ces malheureuses bêtes ont toutes les fesses usées, passées à l'émeri ! Et j'apprends qu'en 1885, pendant l'insurrection, nos tirailleurs avaient l'irrespect d'aiguiser leurs sabres aux rondeurs de ces croupes sacrées. La foi s'en va.

— Voulez-vous encore visiter une pagode, demande M. Brisac, timidement ?

— Heu ! nous aimerions mieux autre chose, si cela ne vous faisait rien.

— Parbleu, vous aimeriez mieux voir le Roi.

— Ah ! certes voir le Roi, mais...

— Eh bien, vous le verrez.

— Nous verrons le Roi ?

— Vous verrez le Roi.

— Quand ?

— Demain, si vous voulez.

— Monsieur Brisac vous êtes un grand homme.

M. Brisac s'inclina modestement.

— Et quelle tenue ?

— Habit et souliers vernis... Ah ! et puis j'oubliais, ayez soin de ne pas apporter d'allumettes dans vos poches.

— Pourquoi ça ?

— Vous le saurez demain. Au revoir.

***

La grande journée. Cet après-midi, nous serons chez Norodom. Mon compagnon de voyage est ému. Je le suis aussi, mais moins, parce que j'ai déjà l'habitude des cours. Et qu'il en est peu ayant eu d'aussi fréquents rapports avec les souverains :

J'ai connu au Sénégal, Dinah-Salifou, roi détrôné des Sousous ; j'ai connu, en 1893, à Podor, Ahmadou-ould-Sidi-Ely, roi des Brakna et en 1894, à Tiourour, Ahmed-Saloum, roi des Trarza. J'ajouterai même que je les ai connus très particulièrement et que j'aurai toujours à me louer de leurs procédés à mon égard. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me mettre, de suite, à l'aise avec eux.

Le premier me sachant officier d'académie et comme tel, sans doute, savant de premier ordre, riche de ses inventions et de ses écrits, voulut m'emprunter 10 francs gagés sur les 1 200 francs de rentes que lui servait alors le gouvernement français. Et vous allez voir que ses deux cousins, avec peut-être un peu moins de délicatesse, furent aussi prodigues d'amabilités quand ils me débarrassèrent, d'abord, d'un ballot de cotonnades qui, certainement, m'aurait gêné dans mon voyage à travers leurs États et ensuite, d'un fusil à deux coups, arme dangereuse entre les mains d'un savant.

Comment allait me recevoir ma quatrième Majesté ? M'honorerait-elle de ces mêmes prévenances, de ces mêmes marques de presque camaraderie ? En vérité, je ne le croyais guère. Le fait d'être obligé d'aller la voir en habit et escarpins, donnait quelques doutes. Mes premiers amis couronnées y mettaient vraiment moins de façons. Mais il est juste d'observer, qu'ils étaient tous trois, quoique descendants du Prophète, de moins haute lignée que le potentat du Cambodge, le « suprême refuge, l'être aux pieds sacrés, le descendant des esprits célestes, le beau, le glorieux fils du soleil, le maître des âmes » dont l'épée de bataille fut un présent de la déesse Indra.

***

Le Suprême Refuge, l'Être aux pieds sacrés, le maître des âmes, le glorieux fils du Soleil, nous apparut à cinq heures et demie du soir, dans un des salons de son palais, déplorable palais de style déplorablement européen et déplorable salon aux portes masquées par des tentures qui pouvaient être bleues, vers le milieu du règne de Napoléon III dont elles portent, du reste, encore l'N impérial en écusson. Mobilier simple : un tapis, une table ronde, un énorme crachoir en cuivre ; contre les murs, trois ou quatre consoles chargées de pendules en bois

noir sous globe et de bouquets de fleurs artificielles.

Le beau, le glorieux fils du Soleil, nous apparut à cinq heures et demie du soir, sous les traits d'un petit vieillard ratatiné, desséché, comme si on venait de le sortir du four. Une tête couleur acajou foncé de la grosseur d'un bouchon, de menus gestes de macaque, des mains ridées, des mains de bois qui tremblotent. L'ensemble ahurissant d'un Crespel ou d'un Bedloe : Hoffmann et Edgar Poe.

Il vient au-devant de nous, après une révérence qui semble l'avoir cassé en deux morceaux. Il rit en nous regardant, il rit en nous serrant la main, il rit en nous montrant un siège, il rit toujours. Sa bouche édentée va se perdre derrière ses oreilles, ses yeux s'humectent d'allégresse...

Nous aurions voulu le voir au milieu du cérémonial compliqué de ses audiences d'État. Nous aurions voulu le voir mâchant le bétel des grands jours, crachant dans un bassin d'onyx tenu par quatre officiers et remettant le résidu de sa chique entre les mains d'un cinquième officier, qui serre, avec respect, la précieuse boulette au fond d'un coffret de santal.

Nous aurions voulu le voir entouré de ses mandarins et de ses princes, accroupis, les mains jointes à la hauteur du visage. Nous aurions voulu le voir, entouré de ses leudes et assistant aux danses Kammen à la lueur des flambeaux d'argent...

Mais Norodom, depuis sa première attaque de rhumatismes, s'est pris d'un goût de sage antique pour la simplicité. Il vit cloîtré dans ses salons à pendules. Il ne fait aucune visite, pas plus au résident supérieur qu'il exècre, qu'au résident ordinaire qu'il abomine. Et quand il est forcé de recevoir, c'est une corvée expédiée en cinq minutes.

Il n'y a pas eu d'exception en notre faveur. Après les premiers saluts d'usage, il a tiré d'une boîte trois superbes cigares habillés de papier mauve, qu'il nous a offerts.

— Surtout, pas de feu ! avait recommandé M. Brisac, la veille.

Alors, havanes et puros à la bouche, nous attendîmes, anxieux. Et le bon roi tout frétillant, tout souriant, se leva, frotta une allumette contre son étui et délicatement, avec d'infinies précautions, nous en partagea la flamme. Après quoi, il s'assit de plus en plus souriant et sembla s'absorber dans l'examen d'une de ses pendules.

Le moment était venu d'entamer la conversation. Mais que dire? Heureusement, je me souvins à temps que nous allions organiser une Exposition au Tonkin, Je n'avais qu'à lui demander s'il y viendrait?

Signe d'assentiment.

— Ah ! Sire, quel bonheur pour la France !

— J'aime bien la France, répond Norodom.

— La France sera fière de votre visite, Sire.

Et ce fut tout.

Là-dessus, nous nous levons pour prendre congé. Le roi, s'apercevant que le cigare de mon compagnon de voyage s'est éteint, se précipite sur une autre allumette pour le rallumer. Puis il nous serre la main, trottine un instant à nos côtés, rit, tousse, crache et rentre dans ses appartements. L'interprète seul nous reconduit jusqu'à la porte.

*
* *

En traversant la cour d'honneur du trône, où l'herbe pousse à travers les pavés mal joints, nous voyons un tas d'êtres nu-pieds, accroupis comme des poules pondeuses et vêtus de blanc, de gris, de rouge et de jaune. Ce sont des ministres, des mandarins et des prêtres. On évite tant bien que mal cette vermine et l'on arrive sous un hangar, qui n'est autre chose que la salle de danse : dans un coin, l'estrade royale rehaussée d'une pendule. Plus loin, les pagodes du chef suprême des bonzes et des princes du sang, pâtés de pierres carrés au pourtour garni de galeries ; à l'intérieur, au fond de la nef, la statue du Bouddha.

Et puisque nous en sommes aux pagodes, finissons-en la série, en allant visiter celle que Norodom élève à sa propre mémoire. On m'assure qu'elle aura un plancher recouvert de tapis d'argent. En sera-t-elle plus riche, derrière sa grille en fonte qui la fait ressembler à la villa de quelque petit rentier de Bois-Colombes? J'aime mieux le temple de Madame-Mère dont on doit brûler le corps le mois prochain et qui, en attendant, macère avec convenance dans l'alcool, au fond d'un vase, à l'abri d'un immense dais de soie blanche semé de lotus d'or. Une dizaine de talapoins nasillent des chants religieux en son honneur; d'autres, étendus à la porte, attendent le moment d'aller les remplacer, car la dépouille royale ne reste jamais seule.

Il en est de même pour l'éléphant sacré : lui non plus ne reste jamais seul. Pauvre éléphant, comme il s'ennuie ! Il tangue, il roule sur ses énormes pattes entravées. Il a l'air de dire : « Bon Dieu ! quand les Français convertiront-ils mon maître au christianisme, afin que je puisse reprendre ma liberté ? »

Nous lui offrons un régime de bananes qu'il mange avec quelque plaisir. Un lot de gardiens pisseux et penailleux se pressent autour de l'enceinte, craignant que mon compagnon de voyage, qui adore les éléphants, ne touche à la trompe de celui-ci, auquel cas ce serait un sacrilège.

Et maintenant, nous avons vu et entendu tout ce que l'on peut voir et entendre : l'éléphant, la reine-mère et son fils. Tout Phnom-Penh en deux heures.

Pas encore. Ce soir, à dîner, c'est un feu roulant d'anecdotes sur le héros de notre journée :

Norodom dans son palais; Norodom hors de son palais; Norodom et ses femmes; Norodom et ses ministres; Norodom et son peuple; Norodom et ses manies, ses goûts littéraires et ses goûts artistiques. Je n'ai qu'à tirer mon carnet de ma poche et à écrire. Me voilà le mieux renseigné des Dangeau cambodgiens.

*
* *

Si la vraie formule du bonheur tient dans la liberté du bon plaisir, le roi du Cambodge est, à coup sûr, le plus heureux des hommes. Nulle règle ne l'arrête. Il mange quand il a faim, il boit quand il a soif, il se couche quand il a sommeil. Défense expresse de le réveiller, quelque heure qu'il puisse être. Seule, sa première danseuse possède ce privilège exorbitant. Et encore, avec combien de précautions! Elle devra ramper sur le tapis jusqu'à se trouver en face de l'auguste dormeur. Alors, elle posera un doigt contre le gros orteil de son auguste pied gauche — et attendra. Si le souverain est d'humeur gaie, il sourit; si le souverain est d'humeur maussade, il lui donne cinquante coups de corde, châtiment anodin parce que c'est la favorite, car si ce n'était pas la favorite, il la ferait empaler.

Nul Cambodgien n'a le droit de toucher à son maître. Le fils des dieux est sacré. Quand il monte en canot, il a toujours, près de lui, sa royale bouée. Le canot coulant à pic, il ne lui reste qu'à se jeter à l'eau et à tâcher de se débrouiller tout seul.

Un jour, un sujet trop zélé sauva d'une mort certaine, S. M. Ang-Duong. Ang-Duong lui coupa d'abord le cou pour le punir de son crime, après quoi, pour le récompenser, il l'accompagna au cimetière en grande pompe.

Les mandarins savent se souvenir fort à propos de cet exemple et prennent parfois un malin plaisir dans l'observance de leur stricte neutralité :

En 1889, M. Richaud, gouverneur général de l'Indo-Chine, vint à Phnom-Penh rendre visite à Norodom. A la vue de ce géant (M. Richaud avait 1 m. 95) le bon roi eut presque peur. Il fit trois pas en arrière et dans la hâte de cette retraite, les bretelles de son pantalon à l'européenne cassèrent net. Toujours hypnotisé par les formes gigantesques de notre représentant officiel, il ne prend pas garde à cet accident; et quand enfin revenu de sa stupeur, il s'en aperçoit : il est trop tard, l'inexpressible fuit vers ses talons.

En vain, il veut le remonter, resserrer d'un cran la boucle : ses doigts malhabiles, tâtonnent, ne trouvent rien — et l'inexpressible descend toujours... Et les dignitaires de la couronne, graves, solennels, semblent tout ignorer de cette tragique situation! Et les invités français, gouverneur en tête, étouffent de rire.

Enfin quelqu'un se dévoue. L'Être aux pieds sacrés tiré par la manche disparaît derrière un paravent et quelques minutes après, revient dans la salle de réception avec une solide paire de bretelles neuves.

*
* *

Norodom et ses femmes.

Le père G... essaya plusieurs fois de convertir Norodom. Celui-ci, au grand étonnement du missionnaire, se montra très docile. Il n'y a que sur le nombre de ses femmes qu'il voulut rester intraitable. De concessions en concessions, le père G... alla jusqu'à lui proposer d'en abaisser le chiffre de 500 à 100. Norodom se fâcha.

Pourtant, durant plusieurs années, il fut monogame. Il est vrai qu'alors, il était marié avec la fille de son puissant cousin Somdetch-Phra-Paramendr-Maha Mongkut, empereur du Siam. Mais Mongkut, furieux de voir le Cambodge protégé par la France, rompit les relations de voisinage et rappela son héritière. Alors le bon roi redevenu libre, augmenta son capital. Au lieu d'une seule femme légitime, il en eut dix, opération fructueuse, car toutes furent pourvues d'emplois, travaillant sous son haut contrôle : la première, directrice des magasins intérieurs, la seconde, cuisinière en chef, la troisième, metteuse en scène etc.

Et voilà pour les *propôn :* (épouses). Restaient les maîtresses : (mi-tcha). Celles-là, au nombre de plusieurs centaines, répondaient à un numéro d'ordre; pas même de noms. Elles vivaient pêle-mêle, en tas, dans les galeries du palais; elles passaient leurs journées à se blanchir le visage, à étudier des poses, à chanter, à jouer du violon, à danser et à se disputer. Quand elles étaient trop méchantes, de vieilles matrones les fouettaient jusqu'au sang. Punition anodine pour faute anodine. Quand il y avait vol, adultère ou seulement tentative d'adultère, c'était la mort.

Un prince royal aimait une de ses nombreuses belles-mères. Norodom l'apprenant, ordonna de flanquer 600 coups de rotin sur le dos de la coupable qui ne s'en releva plus; ensuite, il attacha, lui-même, son fils, corde au cou, et corde aux pieds, à l'une des colonnes de la salle du Trône.

Un fonctionnaire français tout ému du récit de cette histoire, alla le lendemain trouver le fils du Soleil pour l'inviter à la clémence :

« Comment, lui répondit ce dernier, c'est vous qui me parlez de la sorte, vous qui n'avez qu'une femme et ne pouvez seulement pas vous entendre avec elle! Que feriez-vous si vous en aviez 500 comme moi? »

Deux siècles auparavant, le roi Phra-Narai avait répondu avec plus d'à-propos encore.

Le chef des bonzes l'ayant supplié de modérer ses rigueurs, il lui avait envoyé, le lendemain, un gros singe très turbulent, très lunatique qui, à peine enfermé, se mit en devoir de tout briser dans sa maison. Frayeur du chef des bonzes adjurant Phra-Narai de le débarrasser de cette peste. Alors Phra-Narai lui donne la petite leçon suivante : « Comment, vous ne savez pas supporter les écarts de ce singe et vous voulez que je supporte ceux d'une foule mille fois plus rusée que lui?

Le chef des bonzes n'insista pas.

*
* *

Cet immense troupeau d'épouses et de maîtresses royales est gardé par des hommes — mais des hommes habilement choisis pour n'inspirer qu'un amour très limité. Tous sont au moins bossus, bancals ou manchots. Le roi passe une grande partie de ses journées dans son harem. Il boit son marsala, fume son opium, écoute chanter ses femmes et les regarde danser.

Elles sont aveuglantes de pierreries : saphirs, émeraudes et rubis... ; elles sont couvertes de soies brodées qui moulent le buste ; les pieds nus avec des anneaux aux chevilles ; la tête chargée d'une tiare, les ongles garnis de longues lames d'argent... Elles entrent mystérieuses, solennelles ; elles s'arrêtent, s'inclinent et puis se relèvent et commencent. Pas de nerfs et de passion, pas un geste lascif. On oublie que ce sont des femmes ; on se persuadera bientôt que ce sont des statues de pierre articulées : un bal de mortes dans un caveau de nécropole. Le visage blanchi par le plâtre est immobile, glacial, les yeux ombrés de noir, immobiles aussi, comme ceux des bons chiens qui regardent un os. Les jambes oscillent lentes et sur place. Tout le mouvement tient dans le torse. Les bras fluets ondulent, se replient à la façon des reptiles, les doigts raidis se renversent sur les poignets crispés. Pas d'autres efforts de plastique. Et cela dure trois heures et quart.

Alors parfois Norodom se fatigue de ces jolies petites marionnettes sépulcrales. Aux pieds nus cerclés de bagues, il préfère le bas noir et la bottine cambrée et tout l'affriolant fouillis des dessous de dentelles. C'est surtout lorsqu'il assiste aux soirées du Gouvernement français que son esthétique nationale chavire de la sorte. Les épaules blanches naturellement, et non plus à l'aide du plâtre, des rares dames européennes qui se hasardent à franchir le Mekong, transportent le bon roi. Il rit, il se trémousse sur sa chaise, il lorgne avec une insistance toute cambodgienne... Certain jour, il fit mieux encore. A la fin du repas, prenant à part le Résident supérieur, il le pria de lui présenter, le soir même, dans son palais, une de ses voisines de table dont il avait particulièrement admiré la chevelure blonde. Il y aurait récompense... Le Résident supérieur essaya de laisser comprendre que les choses n'allaient pas en France d'un train aussi gaillard... Le bon Norodom n'y comprit rien du tout et se retira fort en colère.

Il fut plus heureux, un mois plus tard, quand un directeur de cirque lui amena trois écuyères parisiennes. Il fut si heureux que le barnum y gagna deux plaques de mandarin et les trois écuyères, trois boîtes d'or, ou plutôt d'argent doré... Maigre cadeau qui leur arrachait une exclamation que M. Le Bargy, Sociétaire de la Comédie-Française, n'aurait certes jamais voulu risquer.

Et le mot de ces demoiselles sera bien la juste, la vraie conclusion de ces quelques pages consacrées tout entières au descendant des Esprits Célestes, au Suprême Refuge, à l'Être aux pieds d'azur, au beau, au glorieux fils du Soleil, au Maître des âmes, à l'invincible Somdach Prà Noroudàm Ier, souverain glorieux du Cambodge.

GASTON DONNET.

PAGES ÉTRANGÈRES

La littérature contemporaine en Turquie. — Saint-Pierre est-il jamais allé à Rome? — Quelle langue parlera l'humanité future? — Josh, Gosh and Cº.

Il existe une littérature turque moderne, et même contemporaine. A Constantinople, on imprime et on réimprime en turc des recueils de vers et des romans, écrits en turc par des Turcs de Turquie, et on les met en vente, et on les achète. C'est invraisemblable, et cependant c'est réel, et cela prouve que le Sultan Rouge permet quelquefois que l'on publie autre chose que des dithyrambes en l'honneur de Sa Hautesse.

Le docteur Friedrich-Schrader, qui réside depuis plusieurs années au bord du Bosphore, a envoyé *Litterarische Echo* de Berlin sur le mouvement intellectuel en question, des renseignements que l'on peut assimiler à des révélations.

La littérature turque a subi une éclipse totale entre la fin du XVIe siècle et le milieu du XIXe siècle. Encore sa renaissance à cette dernière époque ne se manifestera-t-elle que par l'activité de deux poètes lyriques, Ibrahim-Shinasi-Kimal-Ben et Mualim-Nadji, dont les œuvres ne valent guère plus que celles de nos célébrités de sous-préfecture. Trente ans après, on vit apparaître un romancier, très fécond, et bientôt très populaire, Ahmed-Midhat, qui démarquait

avec une méthode impeccable les feuilletons de Ponson du Terrail, Xavier de Montépin, Émile Richebourg.

Plus récemment, Ouedjihi-Bey a fondé ce que l'on appelle à Constantinople la jeune littérature turque, — ne pas confondre avec la littérature jeune-turque, n'est-ce pas ? Le système de ce novateur est intéressant; il consiste, — c'est le romancier lui-même qui l'explique en ses préfaces, — à imiter, de George Sand, le sentimentalisme, — de Stendhal, la psychologie, — et de Gustave Flaubert, la pureté de style et l'acuité d'observation. Quelques enthousiastes ne craignent pas de comparer à *Madame Bovary* certain livre de Ouedjihi-Bey, intitulé *Midjaghen*.

La littérature turque d'à présent compte deux autres astres de première grandeur, qui sont deux écrivains féminins, phénomène remarquable pour l'Orient musulman. Il est vrai que ces deux authoresses sont filles d'hommes d'État très « européanisés. » Djevdat-Pacha est le père de Mme Fatma-Allieh-Hanoum, et Osman-Pacha, celui de Mme Negdjar Hanoum Bent-Osman.

La première a pris pour modèle littéraire et philosophique George Sand. Tous ses livres, — diffus, romanesques, débordants de lyrisme, et peu soignés quant à la forme, — sont d'ardents plaidoyers féministes, et il est évident que pour défendre pareille thèse en Turquie, il faut, surtout à une femme, un courage peu ordinaire.

Mme Negdjar Hanoum Bent-Osman est poète. Elle a commencé par imiter Musset, elle est ensuite passée à Lamartine, puis elle s'en est prise à Baudelaire, et aujourd'hui enfin elle fait du Bouddhisme à outrance. Tout cela dans les formes prosodiques traditionnelles en Orient.

Un poète plus récemment apparu, M. Tewfik-Fikrat, a rompu avec lesdites formes, pour adopter la rime, et même la rime riche, car c'est un adorateur de notre école parnassienne.

Il est curieux que la littérature française soit la seule qui ait, jusqu'à présent, exercé de l'influence sur quiconque, en Turquie, a voulu tenir une plume.

***

Est-il réel, ou tout au moins vraisemblable, que Saint-Pierre soit jamais allé à Rome ? Telle est la question que le professeur Klemen étudie dans les *Preussische Iahrbücher*. En d'autres termes, l'auteur consent à tenir pour authentique le fait qu'aussitôt après la mort du Christ, saint Pierre ait joué le rôle de chef de l'Église, mais il s'agit pour lui de savoir s'il est positif que cet apôtre ait un jour transféré de Jérusalem à Rome le souverain pontificat, et par conséquent si les évêques de Rome sont historiquement fondés à se déclarer les successeurs directs, *locaux*, de Saint-Pierre.

M. Klemen observe tout d'abord qu'en l'an 57 saint Pierre ne s'était pas encore rendu dans la Ville Éternelle. C'est de cette année-là en effet que date la première épître de saint Paul aux Romains, épître où l'auteur ne mentionne saint Pierre, ni comme ayant manifesté sa présence d'une manière quelconque en Italie, ni parmi les vingt-six notables de la communauté chrétienne déjà constituée sur les bords du Tibre.

On lit dans un passage des Actes des Apôtres qu'en l'an 44 saint Pierre quitta la Palestine; mais l'on n'y trouve nulle indication relative au but de ce voyage, et il n'y a donc pas de raison pour penser que ce but ait été l'Italie plutôt qu'un autre pays.

D'autre part, dans les lettres que saint Paul écrivit pendant son séjour à Rome, — de l'an 58 à l'an 64, date de la grande persécution où l'on prétend que fut englobé saint Pierre, — saint Paul cite tous les propaganistes qui ont « travaillé » dans la Ville Éternelle, et cette liste ne comprend pas le nom de saint Pierre.

Il y a, dans le Nouveau Testament, une lettre de saint Pierre, où celui-ci envoie des salutations aux amis « de Babylone ». Il ne saurait naturellement être question de la Babylone de Chaldée, mais il existait dans la Basse-Égypte une ville du même nom, et on ne voit pas pourquoi on se refuserait à croire qu'en quittant la Palestine, l'apôtre soit allé dans un pays voisin, d'autant plus que celui-ci contenait, dès ce moment, beaucoup de communautés chrétiennes. Mais en admettant que ce terme de Babylone désigne Rome, on est obligé d'observer qu'il n'a commencé à être employé qu'au moyen âge, et que maints autres détails ont fait supposer à de nombreux exégètes que la lettre en cause n'avait été écrite que plusieurs siècles après le martyr supposé du supposé saint Pierre. Au reste, on donne cette lettre comme ayant été rédigée par l'apôtre à Rome même, et il serait étrange que celui-ci ait éprouvé le besoin d'envoyer par correspondance des salutations à des gens au milieu de qui il vivait constamment.

Clément d'Alexandrie affirme que les sermons de saint Pierre ont été traduits en latin par saint Marc, et que cette traduction fut faite à Rome. Les écrivains catholiques en concluent que l'on ne peut plus douter du séjour de saint Pierre à Rome. C'est exactement comme si l'on disait : « Tolstoï a été traduit en portugais à Lisbonne ; donc il a habité Lisbonne ».

L'évangile de saint Jean rapporte le martyre de saint Pierre, sans indiquer le lieu de ce martyre.

La première des lettres dites de saint Clément parle de ce même événement, également sans désignation de lieu. Elle donne pour date la grande per-

sécution néronienne, mais celle-ci a sévi dans tout l'empire, et non pas seulement à Rome.

Ignace d'Antioche, dans une épître aux Romains, se recommande du souvenir des saints Pierre et Paul. Il était logique qu'en s'adressant *à n'importe laquelle* des communautés chrétiennes déjà nombreuses dans l'empire entier (c'était en l'an 115), il invoquât le patronage des deux plus éminents propagandistes du nouveau culte.

Un certain Denys, évêque de Corinthe, écrivant à son tour aux Romains, leur dit que les saints Pierre et Paul ont prêché en Italie. Malheureusement, sa lettre est de 170, et il serait difficile de le donner pour un témoin du fait qu'il avance. A moins qu'il n'ait été archi-centenaire, ce qui est possible, mais ce que l'on n'a jamais tenté de prouver.

A partir de cette date de 170, on ne se trouve plus en présence que d'une tradition légendaire, c'est-à-dire de quelque chose dont la critique historique n'a pas à tenir compte : il est donc possible que Saint Pierre soit allé à Rome, mais il est encore bien plus probable qu'il n'y est jamais allé, et que surtout il n'y a pas exercé l'épiscopat.

M. H.-G. Wells, depuis quelques mois, se repose dans la féconde production de ces romans et nouvelles où il excelle, autant que Edgar Poe et Villiers de l'Isle-Adam, à déduire les conséquences les plus fantastiques des découvertes et inventions scientifiques les plus positives. Il publie dans la *Fortnightly Review* et la *North American Review*, sous le titre d'*Anticipations* une série d'études où l'imagination n'a plus la moindre part, et où il cherche à démêler posément ce que, aux points de vue économique, moral, etc., va devenir l'humanité si elle poursuit sans anicroches son évolution actuelle.

L'une des plus récentes « anticipations » a pour objet de démontrer que la langue universelle, le volapuk de l'avenir, sera fatalement, non pas l'anglais, comme on le croit en général, ni même l'espéranto, mais le français. Assertion bien faite pour plaire en notre pays, où le patriotisme linguistique est à coup sûr l'unique sentiment qui soit commun à tous les partis, y compris les anarchistes, et à toutes les catégories d'habitants, y compris les colonies étrangères.

Ce n'est d'ailleurs pas pour cajoler les Français que M. Wells a formulé cette opinion. Il s'est placé au-dessus, ou en dehors, comme on voudra, de tous les sentimentalismes. C'est un observateur aussi impersonnel et un logicien aussi « automatique » qu'il est possible. Il se défend de faire autre chose que des constatations, et celles des déductions qu'elles imposent irréfutablement.

Il est vrai, dit-il, que sur toute la terre les gens qui s'occupent de commerce et d'industrie tiennent pour indispensable d'apprendre l'anglais, et qu'ils ne se trompent point, étant donné l'état présent des rapports économiques dans le monde. Mais le commerce et l'industrie sont de plus en plus asservis à la science. Or, ce n'est pas l'anglais qu'apprennent, ni qu'ont besoin d'apprendre, les gens qui s'occupent de science : c'est le français.

D'autre part, il n'y a pas seulement, dans l'humanité des rapports économiques. Ceux-ci ne sont même qu'une base générale pour le développement moral. Or, c'est le français, plus que n'importe quel autre idiome, que sont amenés à étudier tous les peuples pour se tenir au courant de la philosophie, de la sociologie, de la pédagogie, de l'esthétique. Et la littérature française est la seule qui soit susceptible d'être comprise par tous les peuples à la fois, quelle que soit la diversité de leurs phases d'évolution, de leurs caractères ethniques. etc. En Allemrgne par exemple, ou au Japon, les personnes les plus cultivées s'intéressent naturellement à la littérature anglaise comme à toute autre, mais c'est par curiosité, par désir de compléter l'éducation. Pour elles, au contraire, l'étude de la littérature française n'est pas complémentaire, elle est fondamentale. Tacitement, tout le monde est d'accord pour considérer cette étude comme obligatoire, celle de la littérature anglaise, demeurant facultative.

M. Wells estime qu'un accord aussi universel, et qui, pour la plupart des pays, date de plusieurs siècles, est la manifestation d'un besoin général et impérieux. L'humanité a besoin de la langue française, de la pensée française, au lieu qu'elle peut très bien se passer de n'importe quel autre idiome, de n'importe quelle autre intellectualité.

Les conclusions que l'auteur formule sont bizarres mais rentrent bien dans le cadre de ses *Anticipations*. On sait qu'il prédit la division de notre espèce en deux castes ou races universelles, l'une vouée à la prodnction économique, l'autre à la production intellectuelle. Cette fois, il ajoute qu'un temps viendra ou l'on n'emploiera plus sur notre planète que deux langues, l'anglais, dans la race « agissante », et le français, dans la race « spéculante ».

M. Wells n'a pas foi en l'universalisation de l'allemand. L'un des nombreux arguments qu'il donne à ce sujet, c'est que de plus en plus les imprimeurs allemands sont contraints de substituer aux caractères gothiques les caractères dits latins, et que de plus en plus la syntaxe allemande est violée par les écrivains de toutes catégories, qui tendent à adopter la syntaxe française.

Josh, Gosh and Co., tel est le nom d'une maison d'édition que vient de fonder à Évanston, Illinois, M. Bert Leston Taylor, qui n'a d'autre intention que de se moquer à jet continu de tous ses contemporains sans distinction, mais plus particulièrement de ses compatriotes américains.

Pour débuter, il lance un roman historique intitulé *Faggots of empire*, L'auteur, Miss Emma Bosh, a quinze ans, — affirme l'éditeur. « Elle est de Chicago elle n'en est jamais sortie, elle n'a jamais fait le tour du monde, et l'on conviendra que, par le temps qui court, c'est là une originalité surprenante. Veuillez aussi remarquer que l'action n'est pas placée au temps de Gromwell. Sans doute, Miss Emma Bosh a écrit un roman historique ; sans cela, elle n'eût pas trouvé un lecteur dans les États-Unis d'aujourd'hui. Mais elle a choisi pour temps et lieu la cour de Charlemagne. Hâtons-nous d'ajouter que, désireuse de se conformer à une tradition presque sacrée, elle n'a pas tenté le moindre effort pour mettre dans son histoire si peut que ce fût de couleurs locale.

« Son œuvre présente d'ailleurs bien d'autres mérites littéraires. Si l'on plaçait bout à bout les rectangles de toile utilisés pour la reliure de cette première édition, cela ferait un sentier continu depuis le centre d'Evanston jusqu'au centre de Chicago, c'est-à-dire jusqu'au centre du monde. Les pages du volume, juxtaposées dans le sens de la longueur, formeraient une bande de papier susceptible de relier Chicago à Minneapolis. Les caractères employés pour l'impression, si on les alignait, iraient de San Francisco aux îles Hawaï. »

Josh, Gosh and Co publient aussi une revue. Le premier numéro débute ainsi : Soucieux de prouver notre ardent patriotisme, nous n'acceptons que des collaborateurs purement américains, c'est-à-dire, observant avec soin les usages courants que voici :

1° Ne jamais écrire à la plume. Dicter à deux dactylographes à la fois deux œuvres de caractère absolument opposé ;

2° Ne connaître en fait d'histoire, que celle du XVIIe siècle ;

3° Ne jamais s'occuper de psychologie, ni de vraisemblance, ni de peinture de mœurs, ni de n'importe quel genre de description ;

4° Ne jamais se soucier du nombre d'années, ou même de siècles, qui s'écoulent entre le premier et le dernier chapitre ;

5° Qu'il se passe quelque chose de renversant dans chaque chapitre ;

6° Habiter l'Indiana ;

7° Affirmer à tous les passants que vous êtes célèbre ; »

Et ainsi de suite.

R. CANDIANI.

LES COMÉDIENS ÉCRIVAINS D'AUTREFOIS

Silhouettes et anecdotes.

Parce que Georges Berr écrit des comédies et Yvette Guilbert un roman, il n'y a peut-être pas une raison suffisante pour rappeler Aristophane et Plaute et Shakespeare et Molière. Ceux-ci, cependant, interprétèrent leurs ouvrages. Mais on les conçoit très bien indépendants de leur profession. Et ce qui survit d'eux c'est seulement leur œuvre, non point leurs gestes ou leurs accents. Les comédiens-auteurs sont ceux qui ont laissé leur trace dans le temps grâce à leurs qualités d'interprètes des chefs-d'œuvre et que le hasard ou un don passager a rendus, à des heures tardives ou irrégulières, écrivains amateurs, mémorialistes ou dramaturges. Mais les Georges Berr, les Yvette Guilbert sont de tous les siècles. Ils sont même plus nombreux qu'on ne suppose. Et même ils sont assez nombreux pour faire honneur à la corporation des comédiens, si tant est qu'il y ait honneur à rimer des couplets de vaudeville lorsqu'on emprunte et exprime avec génie l'âme d'un Racine et le courage du Campeador.

* * *

Dans Molière, c'est surtout un confrère que virent les comédiens. Et il n'est pas étonnant qu'après lui, ou autour de lui, les interprètes se soient découverts auteurs.

Le premier que nous rencontrons digne d'une mention est, au XVIIe siècle, *Raymond Poisson* (1633-1690). Il était fils d'un mathématicien et fut élevé aux frais du duc de Créquy. Comme la plupart de ceux que nous allons suivre dans leur double carrière il s'échappa un beau matin pour s'engager dans une troupe ambulante. Les pérégrinations du chariot de Thespis l'amenèrent un jour devant Louis XIV, qui le retint comme comédien de la Cour. Il fut un Crispin inimitable, le premier grand valet de comédie, dont la race n'est point encore éteinte, malgré la défection de Coquelin. Raymond Poisson eut la rare fortune de plaire à Colbert, qui le pensionna après l'avoir secouru. Ses œuvres, dont la plus connue est *Le Baron de la Crosse*, se distinguant par une gaieté un peu forte pour notre goût moderne. Nous ne devons pas oublier que Poisson écrivait au temps des clystères. A signaler aussi : *Le Sot vengé*, *Le Fou de qualité*, *Les Femmes coquettes* et surtout *Ç... et content* qui offre cette particularité d'une rencontre avec Lopey de Rueda, dont M. Marcel Dieulafoy a publié dernièrement un acte plaisant qui porte ce titre jovial.

Raymond Poisson eut un fils comédien qui n'a rien

écrit. Ce fils eut un fils, Philippe Poisson (1682-1743) qui monta aussi sur les planches, dans l'emploi de son aïeul, mais en descendit bien vite pour se consacrer exclusivement à l'art d'écrire.

On signale de lui : *Le Procureur arbitre*, *la Boîte de Pandore*, *Alcibiade*, *Épiménide*. C'était un bel esprit, c'est-à-dire un fat élégant et agréable, qui faisait le bonheur de Mme de Carignan et l'ornement de son salon. Voisenon, qui en était jaloux, prétendait que ses comédies étaient plus amusantes que lui. Il faudrait pour être équitable, savoir si, en ce temps-là, on était difficile...

La malignité poussa une fois quelque homme de cour à demander si Champmeslé était célèbre comme auteur, comme comédien ou comme... trompé. Racine fut aimé de la Champmeslé ; malheureusement pour son mari, qui s'en serait tiré devant la postérité si Racine eût été le seul, la tragédienne, inséparable de *Phèdre*, était galante.

Des six amants contents et non jaloux
Qui tour à tour servaient Madame Claude
Le moins volage était Jean son époux.

Il semble, aujourd'hui, et d'après les textes, que Champmeslé fut le plus honnête homme du monde. Il apparaît qu'il souffrit profondément, sans jamais se plaindre ni en profiter, des désordres d'une femme qu'il aimait. Il l'avait épousée à Rouen, où ils s'étaient rencontrés dans la même troupe. En 1669 ils étaient engagés au Théâtre du Marais, puis à l'Hôtel de Bourgogne, où elle créa Hermione, Bérénice, Atalide, Monime et Iphigénie.

Les comédies qu'il écrivit, pour tromper sa solitude et son chagrin sans doute, ont pour principal mérite, dit le *Dictionnaire historique des hommes illustres*, de peindre sur le vif, d'après nature, les ridicules des petits bourgeois. Son style est incorrect, mais badin et enjoué. L'éloge n'est pas si mince. *Les Grisettes*, *l'Heure du Berger*, *la Veuve*, *le Florentin*, etc., sont de légères et satiriques comédies qui, comme l'acteur, disparaissent derrière la gloire, ou la tristesse, de l'époux. Celui-ci traversa dignement tous les périls que sa femme accumulait autour de sa réputation. Il eut une mort très belle, presque antique. Les frères Parfait la racontent ainsi :

« La nuit du 19 du 20 août 1701, il rêva que sa mère et sa femme, mortes toutes deux, lui faisaient signe de venir les retrouver. Le lendemain, il alla voir ses amis et leur fit ses adieux, puis monta à sa loge pour s'habiller en Ulysse d'*Iphigénie*.

« Tout en s'habillant il chantait : « Adieu paniers, vendanges sont faites. » Il joua comme à l'habitude, et, le lendemain, il alla aux Cordeliers où il commanda deux messes pour sa mère et sa femme, deux messes de *Requiem*. Comme le sacristain lui faisait remarquer qu'il lui donnait dix sols de trop, il répondit : « C'est que j'en voudrais entendre tout de suite une troisième ». Puis il se dirigea vers le théâtre, s'assit sur un banc, devant la porte, avec ses amis qu'il entretint de sa mort prochaine, et tout à coup, prenant sa tête dans ses mains, il ferma les yeux et tomba le nez sur le pavé. Il était mort. »

Tout différent de ce pauvre être mélancolique et résigné était Baron (1653-1729). De tous les succès, celui qui rend un homme le plus avantageux, c'est le succès féminin. Baron fut l'homme le plus orgueilleux de son temps. Un jour qu'il se présentait chez une grande dame qui ne le recevait que la nuit, il fut traité avec mépris : « Que venez-vous chercher ici ? » Et Baron, qui avait de l'esprit, répondit :

— Mon bonnet de nuit.

De nos jours la dame « ne l'aurait pas volé » ; à époque une telle impertinence valait cent coups de bâton. Cent ans plus tard, Voltaire en recevait encore. Baron n'avait point que de l'esprit. Il avait aussi beaucoup de talent. On l'appelait « le Roscius de son siècle » et les prédicateurs allaient l'écouter pour prendre des leçons de diction. Si on ajoute que ses laquais avaient l'honneur de se colleter avec ceux d'un marquis, on comprendra et légitimera sa superbe. Succès d'alcôve, d'église et d'épée. C'était les avoir tous. Aussi fut-il jusqu'à la fin très insolent. Et comme, très vieux, il reparaissait sur la scène où il récitait son rôle avec faiblesse, le parterre l'interpella :

— Plus haut !

— Et vous plus bas ! répliqua-t-il en se redressant.

Baron a fait partie de la troupe de Molière, ce qui est encore un honneur ajouté à ceux qu'il possédait déjà. Est-il besoin de dire que, de ses pièces celle qui fut son chef-d'œuvre s'appelait : *L'homme à bonnes fortunes?* Il connaissait sa matière. Toutes ses œuvres : *Le rendez-vous des Tuileries*, *la Coquette*, *le Débauché*, etc., racontaient la vie. Les pièces de Baron sont de précieux documents pour l'histoire des mœurs vers 1700.

Nous avons eu le bourgeois et le sot, voici maintenant le comédien grand seigneur. C'est Dancourt. (1661-1725). Fils de nobles, il avait commencé par étudier le droit. Sa passion pour Mme Lenoir de la Thorillère, femme du comédien, le jeta dans les bras de Melpomène. Mais il savait garder le plus grand air et, beau parleur aussi, il devint l'orateur de la troupe de la Comédie. Il était chargé des rapports avec les grands. Hippolyte Lucas, son historiographe, nous le montre lisant des ouvrages et des rôles à Louis XIV, défendant auprès du roi les intérêts de la corporation. Le roi l'estimait et on citait, comme une marque de la plus grande faveur, la prévenance de Louis XIV qui lui avait dit, un jour qu'il marchait à reculons sans voir qu'il allait dégringoler tout un

escalier : « Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber. »

Un simple père-noble eût piqué sa tête. Dancourt fit beaucoup d'envieux et, du coup, son autorité s'accrut de cette attention. Il avait de l'instruction et du goût ; c'était à lui qu'on confiait le soin de lire et de recevoir les pièces. Il composait à lui tout seul le comité de lecture. On dit qu'il les lisait quelquefois au cabaret de la Cornemuse, où il se réfugiait pour noyer ses chagrins d'auteur. Très sensible, l'insuccès le désespérait. Et lorsqu'il avait lu à sa fille, la mordante et délicieuse Mimi, l'une de ses comédies, celle-ci, si elle n'avait pas ri, s'écriait :

— Ah ! papa, vous irez souper à la Cornemuse !

Les comédies de Dancourt sont, comme celles de Baron, synthétiques des mœurs de son temps. Le riche financier, Georges Dandin, y tiennent la première place. On lit encore avec plaisir : *La maison de campagne, la Folle enchère, les Vendanges, la Raquette, la Famille à la mode, le Colin-Maillard, le Vert-Galant.*

Dancourt mourut comme il avait vécu, en grand seigneur, dans sa terre du Berry, expiant ses péchés, tout préoccupé de son salut.

*
* *

Il suffira de mentionner (car il faut tout mentionner) les mémoires de Préville (1721-1799), puisqu'il ne sont pas de lui mais simplement rédigés d'après ses notes. Et nous arrivons avec hâte à la divine Frétillon.

C'est Clairon (1723-1803). Pour celle-ci, on n'a que l'embarras du choix. D'abord ses *Mémoires* immortels. Si l'on a de la défiance — et l'on n'aura pas tort — on se reportera au volume XII des *Archives de la Bastille*, édition Rabaillar, aux *Mémoires d'un père* de Marmontel, au *Journal* de Linguet et surtout au livre qui les résume tous, au livre d'histoire, passionnant comme un roman, d'Edmond de Goncourt : *Mademoiselle Clairon.* « J'ai plus de plaisir, écrivait-elle à Besenval, à t'être fidèle maintenant, sans que tu le désires, que je n'en avais autrefois à te faire une infidélité ». Il faut bien prendre garde d'être trop sévère. Frétillon fut très galante, mais son temps ne connaissait guère d'autres mœurs. Custine, Vintimille, Rochechouart, Lorge, Antin, Bouteville, Luxembourg, Soubise, Bissy, Monaco, Marmontel, etc., sans compter les Encyclopédistes, furent ses amis. Marmontel, qui était fin, dit d'elle : la trémoussante, l'active, l'intrépide, l'infatigable Frétillon, la sensuelle Clairon.

Cette distinction dit tout. Le titre du pamphlet qui bouleversa le cour et la ville, Frétillon, son ami le lui donne pour célébrer l'artiste ; il lui garde son nom pour chanter l'amoureuse. Il n'était pas plus étonnant de voir une actrice dévergondée qu'il ne l'est aujourd'hui d'en voir d'irréprochables. Le scandale eût été dans la vertu. Clairon ne tenait nullement à être un objet de scandale. Et elle entre pleinement dans le point de vue de Marmontel lorsque, repoussant le nom de Frétillon aux épithètes flatteuses, elle préfère celui plus tendre de Clairon, et déclare en arrivant à l'Opéra : « Le premier qui m'appellera Frétillon recevra le plus beau soufflet qu'il ait jamais reçu de sa vie. »

Si l'on veut connaître et Clairon et son temps, il n'est pas de plus instructive anecdote que « l'affaire Dubois » qui révolutionna la cour et la ville. Les mœurs du temps y sont incluses avec toute leur vigueur et leur dépravation. Dubois était un comédien de la Comédie-Française. Ce Dubois, blessé par l'amour, n'était pas d'accord avec son chirurgien sur le paiement de ses honoraires. Le chirurgien en appelle aux juges, mais refuse à Dubois, parce qu'il est histrion, la faculté d'ester en justice. Ses camarades prennent naturellement fait et cause pour lui. Mais voilà qu'on découvre que ce Dubois est un fripon. Aussitôt la troupe paie le chirurgien et chasse Dubois.

Est-ce fini ? Non pas. Dubois a une fille, galante. Villequier, Fitz-James, Fronsac-Richelieu, sur ses instances, interviennent et le roi réintègre Dubois. Fureur de la compagnie qui déclare qu'elle ne jouera pas avec Dubois. Lekain, Molé, Brigard, Dauberval, Clairon enfin, déclarent qu'ils ne joueront pas avec Dubois. Et, le soir de la première du *Siège de Calais*, on est obligé de changer le spectacle ! La salle casse les banquettes et réclame simplement la potence ou la prison pour les comédiens. Et le cri retentit : *La Clairon à l'hôpital!* De fait, elle était arrêtée le lendemain et conduite au Fort-l'Évêque. Il est vrai que c'était dans son carrosse où l'accompagnait Mme de Sauvigny, femme de l'intendant de Paris.

On l'y traita, d'ailleurs, avec les plus grands égards. Elle y eut un logement confortable ; elle y donna à souper. Au bout de trois semaines, elle en sortait et, finalement, Dubois donnait sa démission « parce qu'il ne pouvait vivre avec un tas de maroufles ». Il n'en était pas moins parti. Clairon avait gagné la partie.

Il paraît qu'elle fut insupportable avec les auteurs dont elle jouait les pièces : « Quand un auteur a fait une pièce, dit-elle, il n'a fait que le plus facile. » Voilà une opinion qui ne la distingue guère de ses confrères passés et à venir.

Était-elle jolie ? Mieux, elle était adorable. Le margrave d'Anspach, auprès de qui elle passa six années, âgée de cinquante ans, ne se consola pas de son départ. Il ravit au Louvre — et c'est Berlin qui le possède aujourd'hui — le portrait que Van Loo a peint

de la divine et folle Clairon. La Tour a fait aussi son portrait qui est encore à Poitiers chez un descendant du comédien Larive. Elle n'eut pas de génie, mais elle eut beaucoup de talent. Et ses *Mémoires* restent comme un délicieux roman.

Clairon eut pourtant une influence dramatique et créa une école, l'école naturaliste de ce temps. Elle mit plus de vérité que ses devancières dans l'expression des personnages et, pour cela, elle mérite d'être placée à côté de Lekain.

Grâce à Talma, nous relisons les *Mémoires* de Lekain. Celui-ci fut l'interprète de Voltaire, comme Frédérick de Dumas et Got d'Augier. Ce fut Voltaire qui l'inventa et l'imposa Et ce ne fut pas sans peine, si l'on songe qu'il était gros, petit, de teint écarlate, avec une grande bouche d'où sortaient des cris assourdissants. Il faut lire dans ses *Mémoires* ses premières entrevues avec Voltaire qui lui dit : « Surtout pas de Piron! Pas de mauvais vers! Dites-moi du Racine! » Il faut lire le voyage à Potsdam. Si on n'avait pas les *Mémoires* de Lekain, on « manquerait » son Voltaire.

Dans les troupes ambulantes du XVIIe siècle, il y avait un emploi qui aurait pu être dénommé : le gracieux. Lindor aurait pu le tenir. Molé (1734-1802) était un exquis Lindor. Il était léger, il était joli, il était fat. Mais il avait de l'esprit.

Et l'on peut dire que jamais acteur ne fut tant aimé de la foule. Des cultes comme celui que le public eut pour Molé expliquent la vanité souvent raillée, mais dès lors si facile à excuser, des comédiens.

Un jour, en 1766, il tombe malade. Paris est bouleversé. Chaque jour, le public s'amasse devant le théâtre et demande des nouvelles. On affiche le bulletin de sa santé qui est accueilli, selon sa teneur, par des cris ou par des bravos. On organise une représentation à son bénéfice pour l'indemniser des frais que sa maladie lui a occasionnés, et le roi Louis XV, afin de paraître vibrer avec son peuple, lui envoie cent louis. On en fit tant, enfin, que l'esprit français, qui ne perd jamais ses droits, fit circuler l'épigramme suivante :

L'animal un peu libertin
Tombe malade un beau matin,
Voilà tout Paris dans la peine :
On crut voir la mort de Turenne,
Ce n'était pourtant que Molet
Ou le singe de Nicolet.

Idole de la foule, lorsqu'en septembre 1793 on arrêta tous les acteurs de la Comédie, Molé fut épargné et respecté. Les femmes n'auraient jamais permis qu'on y touchât. Il en était si bien convaincu qu'à soixante-cinq ans il se remaria et en mourut. Sa fatuité, après l'avoir servi, le perdit. En dehors de ses *Mémoires*, il a laissé une notice sur les Mémoires de Lekain, un acte, *le Quiproquo*, et des poésies diverses.

La part que Sophie Arnould (1740-1802) eut dans la rédaction de ses *Mémoires* est bien mince : quatorze pages! Aussi ne ferons-nous que la mentionner et indiquer à ceux qui voudraient connaître dans son détail cette vie brûlée et brûlante, cet esprit endiablé, bravache et mordant, cette artiste dont Glück a dit : « Sans elle, jamais mon *Iphigénie* ne serait entrée en France ». A cette femme qui menait de front Condé et son friseur, nous indiquerons les *Nuits de Paris*, de Restif, les *Mémoires secrets de la république des lettres* et la vibrante biographie des Goncourt.

Cueillons pourtant cette anecdote dans le livre des Goncourt.

Déjà, la maison des dames en vue était surveillée par la police, qui savait ce qu'on y disait. Un beau matin, la Sophie, cette femme « insolente, dit Restif, au bec bien pendu, au caquet mordant », est appelée chez le lieutenant de police : « Où avez-vous soupé hier? — Je ne sais pas. — N'est-ce point chez vous? — Peut-être bien. — Et qui aviez-vous? — Je ne me souviens plus. — Une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là? »

Et Sophie de se redresser et de cingler M. le lieutenant de cette réplique que le Français frondeur admirera toujours :

— Monseigneur, devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi.

Darzincourt (1747-1809) débuta dans la vie comme secrétaire du maréchal de Richelieu, dont il amusa la maîtresse. Le maréchal, qui lui prêtait celle-ci, trouvait qu'il était inutile d'y ajouter des gages. Darzincourt, lorsqu'il aima moins, s'en alla et s'engagea à Bruxelles, où il débuta dans le rôle de Crispin. Il fut aimé aussi. Son maître, d'Hannetaire, avait trois filles, *les Trois Grâces* de la ville. Il séduisit l'une. Bientôt las encore, il vint à Paris et il aura, à travers les siècles, l'éternelle gloire d'avoir créé Figaro. Il paraît qu'il disait avec un art si merveilleux le fameux monologue que le public le lui faisait bisser!

Il donna des leçons de diction à Marie-Antoinette qui, si l'on en croit Louis XVI, profita peu de ces leçons, Louis XVI qui disait un jour, au sortir d'une représentation : « Il faut avouer que c'est royalement mal joué! »

N'oublions pas, enfin, que ce fut lui qui organisa la fameuse représentation d'Erfurth et qu'il en mourut. Peu de temps après sa mort, on publia ses *Mémoires*, dont un épisode, aussi peu vraisemblable que scandaleux, fit tout le succès.

Et que dire de Fleury (1751-1822). Il a laissé des *notes* simplement des notes. On prétend que le duc

de Richelieu lui donna des leçons de fatuité, d'insolence et d'élégance.

Je ne crois pas, pourtant, que le duc de Richelieu lui ait jamais enseigné le ridicule. L'adulation publique fut plutôt, en cela, son professeur. Comme tout le monde, il crut, quand vint la Restauration, devoir prouver son loyalisme. On lui en faisait chicane à cause de son amitié pour Mlle Mars. Fleury ne résista pas à la colère du public. Et un beau jour qu'il était houspillé plus que de contume, il s'avança vers la salle et prononça ces paroles mémorables qui rappelaient son incarcération, en septembre 97, pour avoir joué *Paméla* et *l'Ami des Lois* :

— Messieurs, quand on a eu le courage de jouer *l'Ami des Lois* sous les terroristes, on ne peut être suspect!

Et mettant la main sur son cœur :

— Le cri de « Vive le Roy » n'est jamais sorti de là!

Mais il y était peut-être resté trop caché.

Lafon (1793-1846) a écrit des *Mémoires*. Successeur de Larive et doublure de Talma, il était le représentant fidèle de la tradition qu'il s'était si bien incorporée qu'à l'apparition sur la scène de la Comédie d'*Henri III* et d'*Hernani*, majestueusement, il se retira.

Sur son amour de la tradition, on raconte ce trait piquant : dans *Pierre de Portugal*, d'Arnault, il devait s'introduire incognito dans un pavillon des champs où Inès de Castro l'attendait. Et on ne put jamais lui faire entendre que, pour cette expédition, son brillant habit du premier acte ne pouvait convenir. A toutes les objurgations il insistait et comme on le pressait, il finit par répondre :

— Il vaut mieux faire envie que pitié.

Y a-t-il dans tout le théâtre, de plus extraordinaire exemple de dignité ou de ridicule, au choix ?

On a fait, de tout temps, un certain bruit autour des *Réflexions* que Talma (1763-1826) plaça en tête de son édition des *Mémoires* de Lekain. Je viens de les lire. On en peut juger : « On me permettra de consigner ici une observation que m'ont suggérée les grands événements de la Révolution, car les crises violentes dont elle m'a rendu témoin m'ont souvent servi d'étude. » Quelle] est donc cette importante observation? Présenté ainsi et par Talma, ce doit être assez particulier. Et c'est ceci : dans les grandes agitations de l'âme, l'homme du monde et l'homme du peuple ont souvent la même expression. Voilà. Un peu plus loin, il déclare que, pour être bon comédien, il faut de l'intelligence et de la sensibilité ; ce qui n'est pas, encore, bien nouveau. Et il fait le procès de Diderot dont le *Paradoxe* échauffa toutes les biles théâtrales du temps. N'oublions pas pourtant l'époque où ces *Réflexions* furent écrites. Talma eut l'audace de conseiller de dire les vers avec aisance et naturel et de défendre la tragédie. Tous ses préceptes sont devenus aujourd'hui des banalités. Si ses pensées ne sont pas bien neuves, elles furent du moins assez courageuses.

***

Le XIXe siècle s'ouvre avec Samson, le maître dont l'enseignement s'est perpétué jusqu'à nos jours par Provost, Régnier, Got, de Féraudy. Legouvé a dit de lui : « Comme acteur et comme auteur, un homme d'un vrai talent. Comme professeur un homme de génie. » L'auteur seul nous intéresse. Il fut discret. De petites comédies, genre Louis-Philippe, *La belle-mère et le gendre*, *Le Veuvage*, *Péché de jeunesse*, *la Famille Bisson*. Il a écrit aussi un plaidoyer pour la Comédie-Française, en vers...

Ce quatrain, d'un jaloux, n'est-ce pas ? vaut mieux que tout le poème :

> Un canard et Samson de leur voix de nature,
> A qui parlerait mieux avaient fait la gageure.
> Que pensez-vous qu'il arriva?
> Ce fut le canard qui gagna.

Quel dommage de ne point pouvoir s'arrêter à Bocage (1797-1863), le divin et charmant Bocage, qui affola toute une génération par son génie et par sa beauté.

L'œuvre écrite de Beauvallet (1801-1873) est plus nombreuse. Mais elle est pitoyable. De son temps même on le reconnut. Son *Caïn* fut ainsi jugé : « C'est *la Mort d'Abel*, de Legouvé, mise en prose. On y a ajouté du Gessner, du Byron. » *Robert Bruce* était écrit dans une telle langue qu'on s'égaya longuement! Ce que Beauvallet a écrit de mieux, il l'a emprunté à Châteaubriand, un acte tiré du *Dernier des Abencerages*. Il fut lui aussi le grand acteur du romantisme. La voix de Lekain auprès de la science semblait le murmure d'un ruisseau. Yacoub, Marat, Danton, Didier de *Marion Delorme*, rugirent par son gosier sans se casser la voix. M. A. Arnould, son biographe, raconte une histoire plaisante sur la révélation de son génie et son entrée au Conservatoire dont il ne faut retenir que la constation de la puissance formidable de cet organe.

Beauvallet était venu à Paris de Pithiviers par étudier la peinture chez Paul Delaroche. Lié avec Casimir Delavigne, celui-ci s'amusait à lui réciter ses poésies quand, un beau jour, agacé, Beauvallet lui répliqua par des vers de La Harpe. Mais sur un tel ton, à démolir les murailles, que La Harpe s'écria : « Tu as une voix de tragédien ! Présente-toi au Conservatoire. » Beauvallet se présenta. Le jury crut, aux premiers éclats que l'orgue crevait ! Et il se leva en déclarant qu'il n'aimait pas les mauvaises plaisanteries, d'autant que Beauvallet était chétif. Heureusement Saint-Prix faisait partie de ce jury. Il se

connaissait en voix. Et lorsqu'il se fut assuré que Beauvallet n'avait aucune « pratique » dans la bouche il le déclara admis.

Le romantisme avait trouvé sa trompette.

Aussi puissant, mais plus agréable, était l'organe d'Adolphe Nourrit (1802-1839) le précurseur de Duprez dans la création des grands opéras français. Il était le fils du ténor créateur des œuvres de Gluck. Le père fut Renaud, le fils fut Guillaume. A cette époque chanter était une bien autre affaire qu'aujourd'hui : un chanteur se sentait mourir quand on le faisait chanter trois fois par semaine ! L'Opéra, épouvanté de voir Nourrit porter le poids de tout le répertoire lui adjoignit Duprez. Adolphe Nourrit en conçut un profond chagrin, il fut pris du délire de la persécution et peu d'années après son départ il se jeta du haut d'une terrasse d'hôtel à Naples. Fétu le juge ainsi : « S'il savait mal vocaliser, quel charme dans sa manière de phraser ! Que d'adresse à se servir de la voix de tête ! Que de tact et de sagesse dans la conception de ses rôles ! Que de sensibilité et d'énergie dans l'expression. » Adolphe Nourrit, qui était homme de goût, a écrit des feuilletons de critique d'art dans le *Journal de Paris* et a composé le livret de deux ballets *La Sylphide et La Tempête*.

La carrière dramatique de Lockroy (1803-1880) fut bien courte. Il n'avait pas quarante ans quand il renonça au théâtre. Ses pièces les plus connues sont : *Un duel sous Richelieu, les Trois épiciers, Bonsoir Monsieur Pantalon, les Dragons de Villars*, etc.

L'œuvre écrite du célèbre Régnier (1807-1880), élève de Samson et maître de Got, est abondante. Il a composé une *Histoire du Théâtre* assez complète et estimée ; il a écrit des *Mémoires pour servir à l'histoire du Théâtre-Français*, ouvrage fait avec beaucoup de soin et bien documenté. Il collabora, dit-on, à *Mlle de la Seiglière*. Il signa avec Paul Foucher *la Joconde* et l'on dit que Scribe ne dédaigna pas de profiter de ses avis. Il fut, en réalité, l'interprète de Scribe. C'est bien ce qui pouvait arriver de plus fâcheux à sa mémoire, qui risque de n'être jamais séparée des œuvres du célèbre, mais oublié dramaturge.

Il méritait mieux. Il avait de l'esprit, de l'à-propos. Dans une comédie, son partenaire manque son entrée. Régnier ne se déconcerte pas. Il regarde dans la coulisse et monologue : « Tiens ! voilà le docteur !... Dieu ! qu'il marche lentement !... Bon ! il salue une dame ! Elle s'arrête... ils causent. Ah ! coquin de docteur !... Bon, voilà un monsieur qui lui demande du feu !... Comment, il cause encore ?... Mais il connaît donc tout le pays, ce docteur !... Ah ! enfin, le voilà ! »

Et comme le pauvre acteur, affolé, entrait en se trompant de côté, Régnier couronne son improvisation par cette trouvaille vraiment charmante :

— Vous avez donc fait le tour de la pelouse ?

Augustine Brohan (1824-1875) fut plus connue comme femme d'esprit que comme femme-auteur. Et pourtant elle écrivit des articles au *Figaro* qui firent un beau tapage. Sous le pseudonyme de Suzanne, elle avait cru pouvoir donner une série d'indiscrétions sur les auteurs de la Comédie. Ce fut terrible. Elle avait manqué de respect aux écrivains ! Et, qui plus est, à l'exilé, à Victor Hugo ! Ce fut un un véritable scandale parisien. Elle dut interrompre ses articles devant la menace d'une grève des auteurs, qui se solidarisaient avec le poète outragé.

Dumas alla jusqu'à déclarer qu'il retirerait *Mlle de Belle-Isle* et *les Demoiselles de Saint-Cyr* si on n'enlevait pas à Augustine les rôles qu'elle interprétait dans ces ouvrages. On devine, par cet exemple, jusqu'à quel point les passions étaient montées. Augustine Brohan fit preuve de beaucoup d'esprit en rédigeant ces articles et en y renonçant. C'est qu'elle en avait. Les mots qu'on rapporte d'elle sont innombrables. Mais le hasard a voulu qu'ils ne peuvent se répéter que de vive-voix, au fumoir. Augustine, qui avait débuté dans la vie par vouloir être religieuse et ne venait jamais au Conservatoire sans avoir dans sa poche *l'Imitation de Jesus-Christ* qu'elle lisait en chemin, Augustine oublia vite ses premières et chastes ardeurs ; elle fut la soubrette idéale, gaie, fine, les yeux hors de sa poche, le bec acéré, commère peu farouche. Le théâtre lui apprit à vivre. Elle a laissé de petites piécettes anodines, des proverbes : *Compter sans son hôte, Quitte ou double, Il faut toujours en venir là, Qui femme a guerre a*, qui voudraient bien être du Musset, mais qui laisseront dans le monde une trace un peu plus effacée que celle de leur modèle... Les actrices les plus spirituelles écrivent ce qu'elles peuvent, comme elles peuvent...

*
* *

On l'aura remarqué, les seuls comédiens-auteurs qui, dans le passé lointain ou proche, aient laissé trace d'écrivain sont ceux qui se sont faits les historiographes de leur temps. C'est Champmeslé, c'est Dancourt, qui peignirent dans leurs pièces la société où ils vivaient ; c'est Clairon, Lekain, Molé, dont les Mémoires resteront comme les plus précieux documents de l'histoire des mœurs au XVIIIe siècle. Les autres ont passé. Il n'y a pas souvent des Molière. Comédiens, écrivez donc vos Mémoires : c'est encore le plus sûr moyen que vous ayez de revivre deux fois...

ANDRÉ MAUREL.

PARIS. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41761. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 4. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 25 JANVIER 1902.

UN CADET DE GASCOGNE [1]

Bernadotte, maréchal de France et roi de Suède.

Tout semblait fini pour Bernadotte, lorsque parut à Œrebro, où la diète d'élection allait se réunir, un négociant français établi en Suède, un certain Fournier; exhibant une façon de passeport diplomatique il affirma que le candidat préféré par Napoléon était bien le prince de Ponte-Corvo. Le désaveu du gouvernement français arriva trop tard. L'intrigue Fournier assura l'élection, par acclamation, de Bernadotte comme prince royal de Suède sous le nom de Charles-Jean.

Napoléon dut faire à mauvais jeu bonne mine. Du moins essaya-t-il d'obtenir du nouveau prince la promesse formelle de ne jamais porter les armes contre la France. Bernadotte s'insurgea, déclarant ne pouvoir engager ainsi le peuple qui l'avait élu : « Votre Majesté, dit-il à l'Empereur, veut-elle donc me placer au-dessus d'elle en m'obligeant à refuser une couronne ? » Le dépit de Napoléon se trahit dans une circulaire diplomatique destinée à rassurer l'Europe et surtout la Russie : « L'Empereur... n'a pas voulu se mêler d'un choix qui intéresse faiblement sa politique. »

L'héritier du trône de Suède avait dû souscrire à une condition essentielle : faire profession de la foi luthérienne. Il accepta ce changement de religion plus allègrement encore que ne l'avait fait un autre Béarnais, comme lui natif de Pau, et auquel il aimait à se comparer. Il estima que Stockholm valait bien une messe, fût-elle luthérienne. A l'archevêque d'Upsal, qui reçut sa profession de foi, n'eut-il pas l'audace d'affirmer que, de longue date, il s'était pénétré des principes luthériens — lui qui ignorait l'allemand — dans ses entretiens avec les pasteurs de cette confession ? Plus tard il racontera ou laissera écrire qu'il était né protestant, lui, l'ancien élève du collège ecclésiastique de Pau.

Au surplus, il n'avait pas plus de convictions religieuses que la plupart de ses compagnons d'armes. Comme eux, il avait dû jurer haine au « fanatisme » et à la « superstition ». Nous l'avons vu protester contre le Concordat et le rétablissement du culte catholique. Il ne croyait guère qu'aux tireuses de cartes, et justement l'une d'elles, Mlle Lenormant, lui avait prédit un jour qu'il régnerait, comme Bonaparte, « mais au delà de la mer ».

Devenu un luthérien pratiquant, et même le chef de la religion nationale de Suède, qui alors n'admettait pas la tolérance, Bernadotte n'éprouva aucun embarras à inaugurer son pontificat, en 1811, par la promulgation d'un rituel, aucun scrupule à codifier, en 1813, les édits qui consacraient l'exclusion des autres cultes, et même à sévir contre tel Suédois qui avait embrassé le catholicisme.

Sur bien d'autres points encore, il était obligé de dépouiller le vieil homme. Où était le temps où il faisait tatouer sur un de ses bras la devise révolutionnaire, où il faisait jurer à ses soldats républicains une haine éternelle à la royauté, où il exprimait son « dégoût » à l'égard des couronnes, des cordons et autres hochets de vanité ?

En débarquant dans son futur royaume, il avait

(1) Voir la *Revue* du 17 janvier 1900.

dit : « Je ne veux être ni le préfet ni le douanier en chef de Napoléon. » Rien n'était plus propre à rassurer les peuples, en un temps où l'Empereur faisait peser sur les rois qu'il avait créés et sur ceux qui dépendaient de lui les lourdes obligations du blocus continental. Le joug sous lequel regimbaient les frères mêmes de Napoléon, Louis, roi de Hollande, et Jérôme, roi de Westphalie, d'avance Bernadotte le rejetait. Du premier jour il s'efforça de répudier toute solidarité avec les rois « de la façon » de l'Empereur. Presque parent par alliance de Napoléon, il prétendait ne pas être un « Napoléonide. »

Dès le début, Anglais et Russes comprirent à quel homme ils avaient affaire. En dépit de la récente déclaration de guerre aux Anglais que Napoléon avait exigée de Charles XIII, l'amiral britannique, de croisière en ces parages, se garda bien d'inquiéter le voyage par mer du prince royal de Suède.

Du côté de la Russie la situation était plus délicate. Par elle la Suède venait d'être vaincue, dépouillée de la Finlande. Le roi, la noblesse, l'armée, la nation, par ce grief récent et par la tradition ancienne, étaient anti-russes, et, en souvenir de l'alliance entre Richelieu et Gustave-Adolphe, nettement français, Bernadotte n'avait qu'à se laisser porter par le courant d'opinion et la tradition nationale suédoise pour rester, dans le conflit imminent entre le colosse russe et l'empire français, du côté de Napoléon.

Tout son effort consiste précisément à remonter ce courant. Il lui fallait soustraire la Suède à l'influence française pour l'incliner du côté opposé. Ce n'était point une tâche facile. Gustave IV avait été renversé, en partie, parce que ses sujets l'estimaient trop russe. C'était presque sa politique que Bernadotte allait reprendre à son compte, mais il allait mettre à son service, au lieu de la fougue extravagante, à la fois fantasque et mystique, de l'avant-dernier roi, toute la patience, toute la ruse et la finesse d'un Français de Gascogne.

Il avait le choix entre deux politiques étrangères : ou bien tenter de reprendre aux Russes la Finlande, mais il ne pouvait y réussir qu'avec l'appui de Napoléon ; ou bien chercher une compensation à la perte de la Finlande par la conquête de la Norvège, et il ne pouvait compter obtenir celle-ci par Napoléon, qui certainement ne consentirait pas à dépouiller son fidèle allié le roi de Danemark. Aux agents diplomatiques de Napoléon, Bernadotte disait volontiers : « J'aimerais mieux tenir un arbre de la France qu'une forêt de la Russie ». Mais Napoléon ne lui offrait pas même un arbre, et le tsar Alexandre se déclarait prêt à lui faire obtenir la Norvège.

La hauteur qu'affectait à son égard son ancien souverain, le ton arrogant, comme d'un proconsul romain, que se permettait parfois le ministre de France Alquier, divers incidents où Napoléon sembla vouloir le traiter en feudataire, achevèrent de creuser le fossé entre Bernadotte et son pays natal. Le 26 avril 1811, il faisait à l'envoyé de l'Empereur une scène violente qui est comme la parodie de celles que l'Empereur s'était plus d'une fois permises avec les ambassadeurs des puissances. *Comediante* ou *tragediante*, Bernadotte savait l'être au même degré que Bonaparte. En attendant, il réorganisait l'armée suédoise, la portait à l'effectif de 100000 hommes : « des colosses qui culbuteront tout devant eux », assurait-il à M. Alquier.

Il négociait à la fois avec la Russie, avec l'Angleterre, avec Napoléon lui-même. L'Empereur s'y laissait presque tromper : « Qu'il marche, écrivait-il, qu'il marche, lorsque ses deux patries le lui ordonnent ; sinon, qu'on ne me parle plus de cet homme. » Mais qu'offrait Napoléon pour que Bernadotte marchât ? Rien. Il avait même fait occuper en février 1812 la Poméranie suédoise. Au contraire, la Russie, par les traités d'avril 1812, s'engageait à fond. Alexandre en recueillit un premier bénéfice : c'est que la diplomatie suédoise s'unit à la diplomatie russe pour amener la Turquie à signer la paix de Bucarest, c'est-à-dire à rendre disponible contre Napoléon l'armée russe du Danube. Puis l'Angleterre, par un traité conclu dans l'été de 1812, promit à Bernadotte les subsides qu'autrefois la Suède demandait à la France royale et sans lesquels elle n'eût pas été une puissance militaire.

Avant même que le prince Charles-Jean se fût ouvertement déclaré contre la France, il lui faisait déjà un mal énorme en révélant à ses adversaires la vraie tactique pour battre son empereur et ses armées.

C'est lui qui, à l'ouverture de la campagne de 1812, donna au tsar le conseil d'éviter avec Napoléon les batailles rangées, de se borner à harceler la Grande-Armée, de l'attirer toujours plus avant dans les solitudes de la Russie, enfin de hâter le retour de l'armée du Danube pour couper la retraite à l'envahisseur. De même, l'année suivante, il indiquera aux alliés le moyen d'en finir avec Napoléon : ne s'attaquer qu'à ses lieutenants ; « se battre en ligne le moins qu'on peut ». Entre Alexandre et lui s'échangeaient des compliments et des prédictions. Il écrivait au tsar : « Votre Majesté peut se dire, avec satisfaction, qu'en combattant pour l'humanité, la capitale de l'Europe se trouvera toujours au milieu de son camp. » Et le tsar lui faisait dire : « De Suède, autrefois, sortit un Gustave-Adolphe pour la délivrance de l'Allemagne. »

Bernadotte ne montrait aucune hâte pour entrer en Allemagne et concourir à sa « délivrance ». Il n'eût voulu marcher que les mains déjà garnies de sa conquête norvégienne. Il laisse la Prusse et

l'Allemagne du Nord s'affranchir toutes seules. Peut-être n'avait-il pas prévu que le Danemark, forcé d'adhérer à la coalition, ferait aussi ses conditions. C'est ce qui arriva. Les Russes maintiendraient-ils la Norvège au Danemark ? La mission de Dolgorouki à Copenhague mit Bernadotte hors de lui : il s'oublia jusqu'à traiter Alexandre de polisson.

Une nouvelle ambition lui était venue : être un jour roi de la Suède agrandie de la Norvège, c'était quelque chose ; mais laisser cette couronne à son fils, en conquérir une plus noble, à Paris, dans le bouleversement de la France, c'était un plus beau rêve. Le tsar ne décourageait pas cette étrange ambition. Napoléon l'avait devinée : « Voilà que Bernadotte rêve de se faire empereur à ma place ! » Les Bourbons s'en inquiétaient ; ils envoyaient successivement de Noailles, de Piennes, de La Ferronnays sonder les intentions du prince royal : le Gascon parlait beaucoup ; c'était pour ne rien dire.

Il avait fini par comprendre que s'il ne se décidait pas à entrer en Allemagne avec son armée, il n'aurait aucune part à la curée : ni la Norvège, ni la couronne de France. Mais il lui fallait, même en les combattant, ménager les Français. Il s'imagina les gagner par de bonnes paroles, tâcha d'entrer en relations avec les chefs et les soldats, s'attira de cruelles leçons. Sous Stettin, pendant une sorte d'armistice, il s'approcha d'un groupe d'officiers, leur parla de ses sentiments français, qualifia Napoléon de fléau de la France. L'un de ses auditeurs l'interrompit : « Ce n'est pas vous, en tout cas, qui devriez vous plaindre de lui ! » Quelques instants après, un coup de canon fut tiré sur l'escorte du prince. Il envoya un parlementaire demander des explications : « Simple affaire de police, lui fut-il répondu ; *on a signalé un déserteur*, et la grand'garde a tiré ».

En se joignant à la coalition, Bernadotte avait espéré deux choses : qu'il serait nommé généralissime des armées alliées, et que celles-ci ne franchiraient pas le Rhin, afin qu'il pût négocier, dans des conditions plus acceptables pour leur patriotisme, avec les partisans qu'il croyait avoir en France.

On comprend qu'il n'ait pu empêcher l'invasion de la France : l'Europe entière exigeait une revanche totale. Quant à la question du généralissimat, il fut également déçu. On lui confia seulement le commandement de l'armée du Nord, forte de 150 000 hommes, mais dans laquelle ses 23 000 Suédois se trouvaient noyés dans les contingents prussiens, allemands et russes, et avec des lieutenants qui étaient pour lui comme des surveillants.

Ni lui ni ses Suédois ne firent grand exploit durant la guerre en Allemagne, soit que Bernadotte tint à ménager ces 23 000 hommes qui étaient toute sa raison d'être, soit qu'il désirât ne pas marcher à fond contre les Français. Si Napoléon, pendant les campagnes de 1805 à 1807, avait pu lui reprocher d'être prudent à l'excès, le même reproche lui était maintenant adressé par ceux qu'il avait autrefois combattus presque sur les mêmes champs de bataille. Et même, eux aussi murmuraient le mot de « trahison. »

A Grossbeeren, Bernadotte se tint, lui et les Suédois, loin du feu, et laissa aux Prussiens l'honneur de la victoire. A Dennewitz, contre Ney, il le leur laissa encore ; et Pozzo di Borgo put écrire que « la bataille fut gagnée sans l'intervention du général en chef ». Lors des batailles sous Leipzig, il ne parut pas à la sanglante journée du 16 octobre ; le 18, on ne l'amena qu'à grand'peine sur le champ de bataille. Alors son canon fit merveille, non par les ravages qu'il aurait causés dans les rangs français, mais parce qu'il détermina la défection des Saxons, de ces mêmes troupes saxonnes que Bernadotte avait autrefois commandées sous les ordres de l'Empereur. On lui prêta une parole odieuse : « Encore quelques coups à mitraille sur ces Français que j'aime tant » ! A-t-elle été prononcée ? C'est possible, mais ce n'était qu'une parole, destinée peut-être à couvrir l'insuffisance des actes.

Bernadotte sentait qu'à tergiverser plus longtemps il risquait de perdre la Norvège sans rien gagner sur le cœur des Français. C'est pourquoi, dans la journée décisive du 19, les Suédois apparurent enfin au premier rang, canonnant Leipzig au moment précis où commençait la retraite de la Grande-Armée. Bernadotte reçut les félicitations des souverains alliés, mais un Russe écrivait : « Bernadotte a beaucoup déclamé et très peu fait : les Suédois ont tout au plus perdu 200 hommes dans cette campagne. »

Comme il recherchait toujours une popularité française, il tint à visiter nos prisonniers et nos blessés. Il se trouva en présence d'un mourant, le général Delmas. Celui-ci l'accueillit fort mal : « Bernadotte, fils de la Révolution, comblé des bienfaits de l'Empereur... n'insulte pas mon agonie, traître, et laisse-moi mourir en honnête homme. » C'était presque la réponse de Bayard, blessé à mort, au connétable de Bourbon.

Bernadotte, trouvait, pour sa chimère, plus d'encouragements auprès d'Alexandre Ier, aussi caressant pour lui qu'il l'avait été pour Napoléon victorieux.

Le tsar lui disait : « Qui sait où une heureuse étoile peut vous conduire ? » Mais, au moment où la frontière française était ouverte à l'invasion, le rôle que l'Europe coalisée assignait au prince de Suède devenait de plus en plus insignifiant. La Prusse, l'Autriche et l'Angleterre dédaignaient ses conseils : on ne l'écouta pas quand il proposa de promettre à la France les frontières de 1801, les « limites naturelles ». On ne lui laissa aucune influence sur la

direction des armées, aucune sur les négociations. C'était lui ôter tout moyen de se ménager en France quelque popularité. Dès lors il sembla se désintéresser des opérations ultérieures, entama sa guerre à lui contre le Danemark et envahit le Holstein afin de s'assurer la conquête de la Norvège. La guerre fut très courte et se termina par le traité de janvier 1814, qui assurait à Bernadotte la Norvège et lui laissait les mains libres du côté de l'Occident.

Ce fut seulement le 10 février qu'il franchît le Rhin à Cologne, comme s'il se traînait à la remorque des armées coalisées. Son rôle devient alors plus que jamais difficile à déterminer. Son effort, écrit son nouvel historien, « se trahit partout; il n'apparaît clairement dans ses résultats nulle part; on en saisit çà et là des indices épars à peine visibles ». D'une part, les agents des partis français venaient le trouver, cherchant à le gagner, du moins à le deviner. S'il était pour eux indéchiffrable, pour lui-même la situation ne l'était pas moins. Alexandre volontiers se fût prêté à ses ambitions; les autres puissances avaient manifestement d'autres vues. La restauration bourbonienne, qui allait anéantir ses espérances, se faisait pour ainsi dire toute seule. Bernadotte avait cru pouvoir compter sur son pays natal, la France du Sud-Ouest. Or Bordeaux, à l'approche de Wellington, proclamait Louis XVIII. A Paris, Talleyrand, d'un seul mot, assommait la fortune du prince royal. Énumérant les diverses solutions à la crise, — les Bourbons, Napoléon II, le prince de Suède, — il qualifiait ainsi la dernière : « Bernadotte... une intrigue! » Le mot parut si juste que tout le monde s'y rallia. Le tsar Alexandre avait bien prononcé le nom de son protégé; mais qu'eût-il pu répondre à l'objection de Talleyrand : « Pourquoi un soldat, quand nous rejetons le premier de tous? » Décidément, les Bourbons seuls étaient « un principe ».

L'Europe avait promis à Bernadotte la Norvège, en échange da la Poméranie, plus un morceau du territoire français, la Guadeloupe. Elle lui accorda 12 millions comme soulte de l'échange norvégien, et 15 millions en dédommagement de la Guadeloupe. Bernadotte non seulement n'avait pu prendre la place des Bourbons ; mais il attendit vainement que les Bourbons restaurés lui offrissent l'épée de connétable ou de généralissime. Désormais il n'est plus pour les Français qu'un prince étranger perdu dans les frimas du Nord. Au lieu d'être le successeur de son compatriote Henri IV, il doit se contenter d'être l'héritier présomptif de Charles XIII de Suède.

Il avait rêvé d'être le maître de la France; il disparaît de son histoire.

N'était-ce donc pas assez pour l'ancien fantassin Belle-Jambe, pour l'ancien sergent de Royal-la-Marine, pour le général jacobin de 1794, d'avoir survécu à tous ceux de ses compagnons d'armes qui reçurent de Napoléon des couronnes? En 1813, il avait pu contribuer à la chute du roi de Westphalie ; il avait assisté à celle du roi d'Espagne ; en 1815, il apprit l'exécution du roi de Naples. Louis, Jérôme, Joseph, Murat, tous avaient succombé. Toutes les royautés qui eussent fait tache dans l'Europe reconquise au principe de légitimité, étaient maintenant anéanties et leur souvenir même aboli. Toutes, excepté la quasi-royauté de Charles-Jean qui, en 1818, par la mort du vieux roi de Suède, devint la royauté de Charles XIV. Plus d'une fois, cette tache ineffacée offensa les regards des légitimistes de France, du roi qui représentait par excellence le principe de légitimité. A la cour des Tuileries on n'aimait pas le successeur de Charles XIV ; les services rendus par lui à la cause des rois n'avaient pu faire oublier ses intrigues, pas plus que son origine plébéienne. Bernadotte sur le trône de Suède, c'était la Révolution se perpétuant dans le Nord de l'Europe et toujours menaçante pour l'Occident. Non, il n'était point accepté dans la famille des rois.

Et puis, même prince royal, même roi de Suède, il se ressentait trop visiblement de ses origines : les clubs, les corps de garde, les camps. Il suffisait de gratter un peu le monarque pour laisser apparaître le parvenu. Les gentilshommes authentiques, ceux qui avaient gardé le sens des anciennes bonnes manières, les arbitres des élégances aristocratiques, les envoyés successifs de France à Stockholm, M. de Gabriac ou M. de Montalembert, prenaient plaisir à ce grattage, et l'exubérance méridionale de Bernadotte, nullement atténuée sous le climat du Nord, leur rendait la besogne facile. Dans leurs rapports diplomatiques s'épanchent les sentiments de répulsion que leurs fonctions les contraignent à dissimuler sous les formes les plus respectueuses et le sourire le plus courtois. Pour eux le roi de Suède n'est que le roi-sergent et la reine de Suède que « Madame Bernadotte. » — « Ils déclarent insupportables, dans leurs tête-à-tête obligatoires avec lui, son intempérance de langage et son incohérence d'idées, ses étranges abus de mémoire, ses retours sans suite et sans fin sur le passé. » Tout cela, débité avec une volubilité toute méridionale, était ponctué d'exclamations gasconnes à la d'Artagnan, comme *Boun Diou !* et ses éternels et fatigants *Entendez-vous* ? — « Quand on l'aborde, écrivait M. de Rumigny, on le trouve successivement révolutionnaire, libéral, constitutionnel, despote, hostile ou pacifique, téméraire ou livré à l'inquiétude. » Et il affichait, comme notre roi Charles X, la prétention de n'avoir pas changé depuis 1789 ! On saisit chez lui un effort continu, dans les panégyriques qu'il inspirait, pour se créer rétrospec-

tivement une histoire qui lui assurât le mérite de la constance dans ses vues et d'une imperturbable unité de vie et de principes. Mais ses incoërcibles boutades donnaient de perpétuels démentis à cette légende en voie de formation. Tantôt il se déclarait hautement républicain; tantôt il affirmait à un de ses compatriotes du Béarn que la République était « la plus folle des utopies » : « la seule forme qui convienne aux sociétés modernes, c'est la monarchie constitutionnelle ».

On l'entendait approuver Polignac et les ordonnances, se prononcer contre l'émancipation des colonies américaines, contre les révolutions d'Italie, d'Espagne, de Grèce.

Au surplus, sur toutes les questions de politique étrangère, il n'avait pas la pleine liberté de ses appréciations. Il lui fallait accorder ses vues avec celles de la Russie. Il sentait bien que si quelque révolution l'avait renversé de son trône pour y replacer les Wasa, la France des Bourbons et l'Autriche y eussent applaudi, l'Angleterre et la Prusse y fussent restées absolument indifférentes. Au fond, il n'y avait qu'un souverain qui s'intéressât à son maintien : c'était l'empereur Alexandre, peut-être par respect pour la parole donnée, sûrement parce qu'il trouvait son compte à cette fidélité obligée de Charles-Jean. De fait, Bernadotte, qui avait regimbé contre l'ombre d'un protectorat napoléonien, était contraint d'accepter le protectorat de la Russie. La même situation se prolongea sous Nicolas Ier. Comment Bernadotte, combattu ou simplement abandonné par la Russie, aurait-il pu résister à la malveillance des autres cours et même à certains mouvements d'hostilité chez ses propres sujets, surtout en Norvège ? C'est pourquoi, quand éclata en France la révolution de 1830, il dut conformer ses appréciations à celles du puissant autocrate. De même, à l'égard de la royauté de Juillet, il se crut obligé,

Sur les traits de César composant son visage,

de faire grise mine à cette quasi-légitimité issue d'une révolution, cette quasi-légitimité sœur de la sienne. Peut-être s'étonna-t-il que les révolutionnaires de 1830 n'eussent pas songé à réparer envers lui ce qu'il appelait l'injustice de 1814. Louis-Philippe lui avait dépêché le jeune Ney, prince de la Moskova. Le nom du plus glorieux de ses compagnons d'armes n'éveilla rien dans le cœur de Charles XIV. Ney, aussi téméraire que Bernadotte à Vienne en 1798, s'était permis d'arborer à la fenêtre de la légation le drapeau tricolore. Le roi de Suède exigea qu'il fût retiré. Pourtant, ayant appris que le tsar avait reçu l'envoyé de Louis-Philippe, il consentit à donner audience au prince de la Moskova. En 1839, Nicolas ayant décidé de célébrer avec un grand éclat l'anniversaire des batailles de 1813, l'ancien maréchal de France se vit contraint de se faire représenter à ces fêtes. Seulement la Suède restait toujours moins russe, plus française que son roi : les officiers suédois se refusaient à porter les décorations que le tsar, lors de sa visite à Stockholm, leur avait prodiguées.

Bernadotte avait d'étranges compromis avec ses propres souvenirs et il lui arriva parfois de se plaindre de « l'ingratitude de la France » à son égard. Il semble pourtant que, sous ses plus audacieuses bravades, une sorte de remords persistait, qui le poignait au cœur. A un de ses visiteurs français, Xavier Marmier, il lui arriva de dire : « Ne parlons pas de 1813, mes entrailles en sont encore émues... J'aurais mille royaumes à donner à la France que je ne m'acquitterais pas envers elle de la reconnaissance que je lui dois. » Il laissait mentir les historiens qu'il inspirait, mais de ses lèvres à lui, la vérité parfois s'évadait, vengeresse. A son lit de mort, comme il recevait un message de Louis-Philippe : « Il y a donc encore un Français qui s'intéresse à moi, qui comprend que j'ai été vaincu par les événements ! »

Sur ce même lit de mort, une autre exclamation lui échappa : « Dire que j'ai été maréchal de France et que je ne suis plus que roi de Suède! » Cette gasconnade *in extremis* n'est-elle pas le plus piquant épilogue de son étrange carrière ?

ALFRED RAMBAUD.

LA LÉGENDE DE THÉODORA

Une fois de plus, l'on vient de rompre des lances pour ou contre Théodora, c'est-à-dire contre ou pour M. Sardou. Je ne veux point, à mon tour, descendre dans l'arène. Surtout je ne prétends pas me porter garant de la vertu de Théodora ; en pareille matière, on doit toujours se rappeler ce mot d'une femme d'esprit : « Comment faites-vous, messieurs, pour être si sûrs de ces choses-là ? » Je voudrais seulement présenter quelques réflexions critiques sur ce qu'on peut appeler la « légende de Théodora ». Cette légende, on en trouve l'explication dans l'histoire de Byzance au VIe siècle. Nous aurons pour guide, dans cette étude, M. Charles Diehl, qui vient de nous donner sur *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle* un gros et beau livre, bourré de faits et richement illustré, fort agréable à lire comme à regarder.

La légende de Théodora n'est pas si simple que le croient certains chroniqueurs. Elle n'est pas une ; elle est double, et même triple. Ce n'est pas d'au-

jourd'hui qu'on a peine à se mettre d'accord sur le compte de cette femme énigmatique ; il en était de même à Byzance. Laissons de côté, pour le moment, le personnage historique : dès le VIe siècle, des légendes contradictoires faisaient de Théodora soit une courtisane sur le retour, soit une sainte, soit un démon.

On connaît assez la courtisane. C'est un des types les plus complets du genre, et l'un des plus originaux. Pour les modernes, c'est la courtisane-reine, une Messaline qui aurait eu de l'esprit, énergique et fantasque, hautaine et capricieuse, despotique, rusée, vindicative, sanguinaire. Telle est déjà la Théodora de Procope, mais pour qui voit les choses en gros, abstraction faite des dates. La légende moderne confond, dans un même personnage très complexe, la Théodora courtisane d'avant le mariage, et la Théodora impératrice ; elle mêle l'histoire à la légende byzantine.

Pour d'autres, qui avaient leurs raisons, cette courtisane était une sainte. Dès le VIe siècle, c'était l'avis de Paul le Silentiaire. Dans sa *Description de Sainte-Sophie*, où il s'adressait à Justinien après la mort de l'impératrice, il montrait Théodora au Paradis, parmi les anges, et priant Dieu pour son époux. En Égypte, en Syrie, on bénissait sa mémoire. De son vivant même, on n'y parlait point d'elle sans l'appeler « l'impératrice qui aime Dieu », « l'impératrice qui aime le Christ », ou « l'impératrice fidèle ». L'imagination populaire, plus tard, crut devoir embellir sa généalogie, et lui donna pour père un pieux sénateur. Les traditions slaves des XIIe et XIIIe siècles célébraient la beauté, la science et la vertu de Théodora. A Byzance même, au XIe siècle, la vue de la maison où elle avait connu Justinien inspirait de saintes pensées ; on allait prier dans cette maison, convertie en église.

Mais à Rome, et dans une partie de l'Occident, la sainte était un démon authentique. Les historiens de l'Église ne prononçaient point son nom sans la maudire ou se signer. On rappelait que ses contemporains l'avaient soupçonnée de magie, et qu'ils avaient expliqué ainsi son ascendant extraordinaire sur Justinien, son habileté à se tirer des mauvais pas. Le cardinal Baronius a résumé la tradition romaine en appelant Théodora « une seconde Ève trop docile au serpent, une nouvelle Dalila, une autre Hérodiade altérée du sang des saints, une citoyenne de l'enfer, protégée par les démons, agitée de l'esprit de Satan, piquée de la mouche du diable ».

Telle est la triple légende. Et voici, en quelques mots, les faits historiques sur lesquels on est d'accord.

Vers l'année 520, à Byzance, dans une petite maison d'apparence fort modeste, vivait très simplement, et, semble-t-il, honnêtement, une jeune femme qui se nommait Théodora. Elle avait de vingt à vingt-cinq ans ; elle était fort jolie, de taille assez petite, mais bien prise, très gracieuse, avec un teint pâle et de grands yeux noirs pleins de flamme. Avec cela, intelligente, spirituelle, avec une verve de cabotine.

On la savait d'origine plus que modeste. Elle était fille d'un gardien des ours à l'amphithéâtre. Enfant de la balle, elle avait été élevée par une mère assez peu sévère, dans un monde interlope. Elle connaissait surtout la société par les coulisses de l'Hippodrome. Fillette, elle accompagnait sur les planches sa sœur Comito, et jouait des rôles d'enfant. L'âge venu, elle se fit danseuse, figura surtout dans des tableaux vivants et des pantomimes, où sa drôlerie et sa beauté attiraient l'attention. Puis elle avait vécu quelque temps dans les provinces, où l'on contait qu'elle avait eu des aventures. En tout cas, elle avait quelque part une fille, et peut-être un fils, nés de père inconnu. — Mais, depuis son retour à Constantinople, elle s'était rangée. Dans sa petite maison, elle menait une vie très retirée, et filait de la laine, comme les matrones du bon vieux temps. Et sans doute elle y rêvait ; mais rien ne pouvait lui faire soupçonner la prodigieuse fortune qui l'attendait.

Justinien la vit, se mit à l'aimer follement, pour toujours, et la combla de cadeaux. Quoique la vie passée de sa maîtresse ne fût pas sans tache, le neveu de l'empereur Justin, l'héritier présomptif du trône, résolut d'épouser l'ancienne danseuse. La chose n'alla point sans difficultés. Sans doute, l'empereur Justin n'était pas homme à se scandaliser outre mesure des folles intentions de son neveu ; c'était un paysan parvenu, resté très ignorant et rustique, qui, lui-même, avait épousé une maîtresse longtemps traînée dans les camps. Mais cette paysanne, devenue l'impératrice Euphémie, voyait les choses d'un autre œil. Heureusement pour la danseuse, Euphémie mourut soudain, en 523. Justin abrogea la loi qui interdisait aux sénateurs de se marier avec une actrice. Théodora, déjà nommée patrice, put épouser Justinien ; et en 527, à la mort de Justin, elle fut couronnée avec lui.

Impératrice, elle put réaliser tous ses rêves de danseuse. Coquette et raffinée, elle put avec recueillement soigner sa beauté, dans un cadre de luxe et d'élégance. Très superstitieuse, elle vit venir à elle devins et sorciers. Connaissant le prix de l'argent, elle amassa une fortune prodigieuse. Elle continua de se passionner pour les jeux du cirque. Habituée dès longtemps aux hommages, elle fut très exigeante sur l'étiquette.

Mais en même temps se révéla en elle une autre femme, une vraie reine à la mode d'Orient : ambi-

tieuse et despotique, très passionnée, et pourtant d'esprit lucide, d'intelligence souple; énergique et habile, spirituelle à l'occasion. Sans scrupule, assurément, rusée, souvent perfide; enveloppant ses ennemis d'intrigues, les poussant au complot pour les frapper plus sûrement; capable de tout, même d'assassinat, contre qui osait lui tenir tête. Très vindicative : n'oubliant pas plus un manque d'égards, une faute contre l'étiquette, qu'elle n'oubliait les injures dont les *Verts* l'avaient poursuivie, danseuse, à l'Hippodrome. Elle n'admettait pas de résistance à ses volontés : nommant ou disgraciant généraux, ministres, évêques, patriarches ou papes. Autant ou plus que Justinien, elle gouverna Byzance et l'Empire. Dans la grande sédition de 532, elle se montra le vrai roi, par sa fermeté calme et sa décision. L'émeute grondait autour du palais, Constantinople flambait; dans la salle du conseil, Justinien et ses ministres perdaient la tête, prêts à fuir. Théodora sauva l'empereur, en déclarant qu'elle restait : « Si tu veux fuir, César, c'est bien : tu as de l'argent, les vaisseaux sont prêts, la mer est ouverte. Pour moi, je reste. J'aime cette vieille maxime, que la pourpre est un beau linceul. »

Elle montra la même énergie, avec une fougueuse passion, dans les affaires d'Église. Très dévote, elle multiplia les donations aux couvents, fonda des églises, des orphelinats, des hôpitaux. Pourtant elle se rendit suspecte d'hérésie, en tranchant les questions théologiques avec son humeur autoritaire et violente. Elle appuya en toute circonstance les monophysites d'Égypte et de Syrie; mais, par là, elle irrita les catholiques, qui lui firent une guerre ouverte. Dans l'emportement de la lutte, elle fit déposer brutalement le pape Silvère, et le remplaça par son favori, le diacre Vigile; puis elle songea à écarter Vigile, qu'elle ne trouvait plus assez souple.

La politique religieuse de l'impératrice suffit à expliquer deux des légendes : Théodora fut une sainte pour les monophysites d'Orient, qu'elle avait défendus, et un démon pour les catholiques de Rome, qu'elle avait poursuivis de sa haine. — Mais la troisième légende est plus complexe; et elle resterait énigmatique, si l'on ne se replaçait nettement par la pensée dans la Byzance du vi^e siècle. Il faut toujours en revenir à l'*Histoire secrète*; car tout ce qu'on raconte sur Théodora vient de là.

Notons d'abord que ni Procope ni les autres chroniqueurs n'ont sérieusement incriminé les mœurs de l'impératrice. Au chapitre de la galanterie, les plus mauvaises langues trouvaient difficilement à s'exercer. Il y a bien ce Syrien, Pierre Barsymès, que Théodora « aimait énormément », et dont elle fit un préfet; ce patriarche Anthime, qu'elle cacha dix ans dans son palais, en lui faisant faire bonne chère; sans parler d'un certain « joli garçon », qu'on disait très épris de Théodora, et qui était attaché à la cour impériale. Mais, honni soit qui mal y pense! Procope lui-même n'en veut rien conclure. Malgré toute sa malveillance, il n'ose porter franchement au compte de l'impératrice aucune entreprise galante; s'il avait connu des faits précis, nous les connaîtrions comme lui et par lui, on peut se fier là-dessus à sa discrétion. On nous dit que Théodora était très dissimulée et fort habile : l'impératrice a pu avoir des aventures, qu'on ignore. Toujours est-il qu'elle a bien gardé son secret — au moins depuis son mariage.

Mais avant? Elle n'avait pas toujours filé de la laine dans cette petite maison, où on nous la montre sage comme une madone. Dans des pages célèbres, plus curieuses à relire que faciles à citer, Procope nous la représente comme une femme entièrement dénuée de sens moral, avide de plaisirs et de sensations inédites. Elle aurait eu d'innombrables aventures; car sa charité n'avait point de bornes. Dans les soupers galants, jusque dans les exhibitions publiques de tableaux vivants, elle aurait réussi à étonner, à scandaliser Byzance, par l'ingéniosité de ses imaginations réalistes. Suivant Procope, les honnêtes gens qui la rencontraient alors dans la rue, s'écartaient d'elle, les bons apôtres, dans la crainte de se souiller. Puis elle aurait suivi en Cyrénaïque un certain Hécébolos, nommé gouverneur de la province. Une fois brouillée avec lui, elle aurait mené une vie de misère et d'abjection dans les grandes villes d'Orient : jusqu'au moment où, prise de dégoût, elle revint à Constantinople, et y connut Justinien. Bref, en pensant à Théodora, l'on devrait décerner à Messaline ou à Joséphine un prix de vertu.

M. Diehl fait observer qu'aucun autre écrivain du vi^e siècle, ni aucun historien postérieur, n'a parlé de ces scandales. L'argument n'est peut-être point décisif. Combien de faits anciens, dont on ne doute pas, nous sont connus par un seul témoignage! Tout dépend de la valeur du témoin. Or, sur tous les autres points, les savants à qui Procope est familier sont unanimes à proclamer son exactitude et sa véracité. Le silence des autres écrivains peut s'expliquer, d'ailleurs : pour les contemporains, par la prudence, par la peur qu'inspirait l'impératrice; pour les autres, par la tradition de l'histoire officielle, tradition très puissante sur l'esprit de chroniqueurs qui toujours copiaient leurs devanciers.

D'ailleurs, M. Diehl lui-même nous signale loyalement quelques exceptions à cette règle générale du silence. Certain jour, un moine lança de grosses injures à la face de Justinien et de Théodora. A son tour, Priscos insulta l'impératrice, qui le lui fit payer

cher. Une autre fois, au cirque, la foule interpella grossièrement les souverains; et, en ce lieu prédestiné, on put se rappeler les exploits de la danseuse. Enfin, l'évêque Jean d'Ephèse, un contemporain, même un familier de la cour, parlant un jour de l'impératrice dans un de ses ouvrages, a laissé échapper une malencontreuse épithète, qui peut se traduire par « l'échappée des mauvais lieux. » Cette distraction de l'évêque ne laisse pas que d'embarrasser les apologistes; et jusqu'ici l'on n'a pas trouvé, du passage, d'autre explication satisfaisante. Ce Jean d'Ephèse devait être mauvais courtisan.

Voici une autre raison, tirée de la psychologie féminine. On a remarqué que les honnêtes femmes sont dures pour les autres. Théodora paraît avoir inspiré certaines lois qui assuraient aux filles séduites un recours contre leur séducteur, qui relevaient les comédiennes de leur déchéance sociale, et qui frappaient les exploiteurs du vice. Dans un palais impérial des rives du Bosphore, elle fonda un couvent des filles repenties. Elle aida souvent de sa bourse les filles égarées. — Je n'en conclus rien. Mais Théodora avait sûrement une fille, dont Justinien n'était pas le père; et elle avait figuré comme danseuse à l'Hippodrome, pour les intermèdes.

Malgré tout, les faits connus ne suffisent pas à expliquer les proportions épiques de la légende. L'imagination a joué son rôle, et non celle de Procope. On ne peut rejeter sommairement le témoignage de l'*Histoire secrète*, dont l'authenticité n'est plus guère contestée aujourd'hui; et l'on ne peut prétendre *a priori* que le récit soit mensonger. N'oublions pas que l'auteur écrivait pour ses contemporains; ses mensonges, si mensonges il y a, devaient avoir au moins un air de vraisemblance, et supposeraient encore une sorte de complicité d'une partie du public. Ajoutons que, dans ses autres ouvrages, Procope n'a point coutume de mentir : si l'on entrevoit toujours la vérité à travers ses flatteries, on doit supposer que ses satires ont un fond de vérité.

Je m'étonne que, dans ces discussions, on n'ait pas songé à rapprocher deux dates : l'*Histoire secrète* a été composée en 550, au moment où l'auteur publiait ses *Guerres;* or, Théodora était morte en 548. La chronologie explique la hardiesse de Procope. Cette mort avait réveillé à Byzance bien des souvenirs et délié bien des langues. D'autre part, Procope était alors un mécontent. Ambitieux déçu, il finira par être compromis dans une conspiration. Ardent patriote, il s'irritait de voir que les affaires de l'Empire allaient mal, et, comme de juste, il s'en prenait au gouvernement. Enfin, vieux rhéteur de profession, il ne savait pas traduire sa pensée sans l'amplifier un peu. On jasait beaucoup à Byzance, depuis qu'on le pouvait sans danger; Procope a recueilli tous ces commérages, grossis par le temps ou par sa mauvaise humeur. De tout cela est née l'*Histoire secrète*.

Or Théodora avait eu beaucoup d'ennemis, intéressés à ne rien laisser perdre : les jaloux, ses anciens camarades de l'Hippodrome ou d'ailleurs; les ambitieux écartés par elle, clercs, hommes d'État ou fonctionnaires disgraciés; l'aristocratie de Byzance, qui s'indignait de sa fortune scandaleuse; toute la faction des *Verts*, qui jadis avaient injurié la danseuse, et qu'ensuite avait souvent frappés l'impératrice; les catholiques, furieux de la protection accordée aux monophysites. — On devine tous les cancans des cercles badauds d'une grande capitale. En 550, c'est-à-dire vingt-trois ans après l'avénement de Justinien, on se rappelait les débuts de Théodora juste assez pour les embellir à souhait. Et il faut avouer que la vie passée de l'ex-danseuse prêtait à la broderie : vie d'aventures dans un monde interlope, sans parler de cette fille compromettante que l'impératrice produisait sans vergogne. A distance, on a dû prêter à la parvenue toutes les histoires scandaleuses ou scabreuses du monde des écuyères et des danseuses. Cela se voit encore, ailleurs qu'à Constantinople.

Et puis, ce nom même de Théodora sonne comme un nom de guerre. Il était très commun en Orient, même en Occident; sans aller bien loin, on peut voir au Louvre deux épitaphes, découvertes à Bougie et à Rome, où se lit également ce nom; on le retrouve dans l'Anthologie grecque et ailleurs. La danseuse a pu avoir des homonymes, même à l'hippodrome; et elle a pu hériter de leurs exploits. On sait de reste que les Laïs et les Phrynés de Grèce ont été tirées à plusieurs exemplaires.

On peut donc s'expliquer la légende sans incriminer Procope. Il a probablement grossi les faits, mais il n'a dû rien inventer; il n'avait pas besoin de mentir, car il lui suffisait d'écouter. Théodora avait certainement un passé douteux, et la médisance en profita. Elle avait été danseuse à l'Hippodrome; on mit sur son compte toutes les aventures anonymes, les anecdotes galantes du monde des coulisses. Tout n'est pas faux dans la légende, tout n'est pas vrai non plus; mais tout a trouvé à Byzance de mauvaises langues pour le répéter, et des naïfs pour le croire. Avec un fond de vérité, cette légende est faite surtout de potins. Et les potins de Byzance valaient ceux de Paris.

PAUL MONCEAUX.

SILHOUETTES D'OFFICIERS BOERS

Il résulte de l'expérience acquise au cours de la campagne sud-africaine que le soldat le plus facile à improviser — pourvu qu'il ait les qualités naturelles nécessaires — est le général en chef. Mais ces qualités sont si précieuses, si rares, si difficiles à acquérir, que très peu de militaires professionnels les possèdent. Le Sud-Africain a été le tombeau de beaucoup de hautes réputations anglaises, tandis que la renommée des chefs Boers n'a fait que grandir. Mais si les actions d'éclat des Botha et des De Wet, sont connues du monde entier, leurs figures le sont moins; c'est pourquoi je vais essayer d'esquisser en quelques traits rapides les physionomies de ces héros, et celles des principaux lieutenants qui se sont distingués eux aussi, soit à leurs côtés, soit comme chefs d'expéditions indépendantes.

Le général Botha est jeune encore, trop jeune aux dires d'un certain nombre des Boers qui n'avaient coutume d'accorder leur confiance qu'aux vieilles barbes. L'expérience a dissipé de telles préventions, ce sont les vieux bonhommes en effet qui, au début de la campagne, ont laissé échapper, par excès de prudence, les occasions d'écraser l'ennemi; les chefs jeunes et vigoureux, au contraire ont souvent sauvé les situations les plus périlleuses grâce à une audace inouïe.

Botha est grand, même en tablant sur la taille moyenne des Boers, qui est très élevée; il a presque six pieds, des épaules larges, une poitrine profonde, avec cela très fortement charpenté et musclé. Tout en lui respire force et santé. Pourtant son aspect n'a rien de terrible; son visage au contraire exprime une très grande douceur; de ses yeux bleus clairs rayonne une telle bonté qu'auprès de lui on se sent tout de suite « en confiance ». Si l'on n'avait pas abusé du mot sympathie au point de rendre cette qualité banale, je dirais que Botha est certainement un des hommes les plus sympathiques que j'aie rencontrés.

Les traits de sa figure sont accentués, mais très réguliers : cheveux bruns, barbe et moustache peu fournies, ensemble admirable.

Quand je vis Louis Botha pour la première fois, il était entouré d'officiers qui le félicitaient de son magnifique exploit à Spioen Kop.

A cette époque, Botha semblait de plusieurs années plus jeune qu'il ne l'était réellement. Aujourd'hui il paraît plus âgé, non pas que les privations de la guerre aient eu raison de son physique à toute épreuve, mais parce que les soucis continuels d'une tâche quasi-surhumaine ont donné à son visage une expression de gravité qui le mûrit et l'embellit.

Alors Botha souriait sans affectation aux éloges de ses camarades, ses yeux bleus brillaient de plaisir; mais il ne perdait rien de sa modestie coutumière, et il coupa court aux compliments.

Dans les premiers enivrements d'une victoire, Botha ne témoigne d'aucune exaltation, il ne manifeste aucun orgueil; toutefois il n'est pas si bien muré qu'on ne puisse entrevoir sa satisfaction intime : celle d'une œuvre haute et noblement accomplie.

Cette simplicité, ce calme admirable se trouvent encore alliés aux plus splendides qualités d'énergie et de résistance que je connaisse. Je n'ai jamais vu Botha abattu, même dans les pires circonstances.

Jamais il ne montre la plus légère mauvaise humeur devant ses subordonnés. Il apparait toujours confiant et résolu; son attitude est d'un si bel exemple que ses hommes ne peuvent avoir même la tentation de faiblir.

Botha, habile tacticien, est aussi un grand stratégiste. Il est parfaitement capable de préparer une campagne de longue main, d'envisager avec un clair bon sens les situations les plus compliquées et de s'en servir. Je crois que sa valeur serait aussi grande en temps de paix. Diplomate d'occasion, il s'est toujours tiré admirablement des circonstances difficiles par la force de son intelligence, sa haute probité et la fermeté de son caractère.

On voudra bien me pardonner l'éloge sans restriction que je fais de Botha, mais Botha a été mon ami et mon général en chef; aussi bien dans les beaux jours de triomphe que dans les jours noirs de la défaite, je ne me rappelle de lui que des traits de caractère et des actes de commandement admirables. Botha est un homme qui fait le plus grand honneur à l'humanité.

De Wet est le tacticien né. Paisible commerçant, avant la guerre, il aurait pu passer une existence parfaitement ignorée si les circonstances n'avaient mis en lumière ses merveilleuses qualités d'homme de guerre. De Wet est plus âgé que Botha, il approche de la cinquantaine. D'une taille moyenne pour là-bas, il est vigoureux, solide, dur et sec comme du bois. Son attitude, ses gestes, sa silhouette même, semblent exprimer la résistance. De cheveux bruns, avec une barbe de même couleur, ses traits sont plutôt irréguliers et communs; ses yeux méditatifs et profonds, s'éclairent parfois de résolution farouche. Il est devenu de plus en plus taciturne ; autrefois il consultait ses officiers avant de prendre une décision, maintenant, il se tient à l'écart. Silencieusement, prudemment il étudie son plan, nourrit ses projets jusqu'au moment de leur exécution. Alors il devient inflexible.

Il arrive qu'après une longue période de réflexion, De Wet donne subitement l'ordre de se mettre en selle, sans que personne autre que lui ait la moindre idée sur ses intentions. Chacun obéit toutefois sans hésiter. Peut-être ne s'agit-il que d'un changement de campement? Peut-être va-t-on tenter quelques coups de mains hasardeux comme celui de Sannah's Post ou de Tweefontein?...

De Wet guerroie comme il chasse. Presque tous ses grands exploits furent des surprises. Il guette la proie, il glisse, il rampe jusqu'à ce qu'il soit à bonne portée. L'ennemi est là. Au signal donné tous les fusils partent comme un éclat de tonnerre.

On parle de la résistance acharnée des soldats anglais, loin de moi la pensée de jeter le blâme sur l'armée anglaise; elle a fait souvent preuve d'une vaillance extraordinaire; cependant lorsque De Wet attaque, il n'y a jamais de combat proprement dit, c'est que rien n'est plus affolant qu'une surprise de nuit, quand tout à coup le ciel s'embrase, que le sol tremble, que la fusillade se répercute comme des aboiements de chiens en fureur, que la mort frappe partout et sans cesse.

De Wet a cette grande qualité qui distingue aussi Botha, de ne se laisser jamais décourager. Il est arrivé que les troupes perdaient espoir. Alors les chefs ont relevé les cœurs, et souvent les hommes démoralisés la veille se battaient en héros le lendemain.

De Larey a l'aspect d'un vieux petit fermier paisible et retiré. Il a plus de cinquante ans, mais les années ne lui ont rien ôté de sa vigueur. C'est le penseur, l'homme aux savantes combinaisons. Au premier abord, pour un observateur superficiel, en ce bonhomme mal vêtu, au visage patriarcal et fermé on n'espérerait croire en un des plus énergiques et plus audacieux chefs de l'armée boer. Sa barbe blanchissante encadre des traits maigres et flétris, mais ses yeux pleins d'intelligence ont la dureté de l'acier. De Larey a l'aspect d'un homme qui a tout perdu, sauf la résolution de se battre jusqu'à la fin.

Parmi les chefs moins connus, je citerai en premier lieu le général Ben Viljoen. Viljoen, né au Cap, a commencé sa carrière comme simple policeman. Très intelligent, très ambitieux aussi, il se fit élire député progressiste, et quand la guerre éclata Viljoen fut investi du commandement des troupes du Commando de Johannesburg. Ces troupes se sont montrées absolument admirables autant par leur allant que par leurs qualités de résistance, et la réputation de leur jeune chef n'a fait que grandir de jour en jour. Viljoen est très grand, droit comme un I, sa musculature athlétique n'exclut point la svelltesse, il est très bien proportionné, et ses traits sont d'une régularité grecque. Il porte une moustache et une barbiche de couleur châtain. Il a à peu près le même âge que Botha et personne ne serait mieux qualifier pour suppléer le général en chef, le cas échéant. Viljoen a l'air d'un bon garçon, ouvert et accueillant, mais dans le combat il fait preuve de toute la force dynamique d'un soldat de race.

Christian Botha est le frère puîné du général en chef. Au commencement de la guerre il commandait le Swazi-land Police, une troupe parfaite, composée de magnifiques gaillards et remarquablement disciplinés.

Christian Botha me disait un jour qu'il préférerait commander 300 des Swazilanders qu'un millier d'hommes moins assouplis. La plus grande confiance régnait, en effet, entre le chef et ses soldats, et le chef était bien digne de commander de pareils hommes. Christian Botha a plus de six pieds; sans être trop lourd, il est extraordinairement musclé. J'ai vu peu d'athlètes, champions du monde, ayant un physique capable de soutenir la comparaison avec celui de Christian Botha. Ce jeune géant est très brun, ses traits sont fort accusés; mais il a des yeux doux et ses manières sont fort affables. Le bruit du canon le transforme. Toutes ses immenses réserves d'énergie se font valoir alors, son ardeur anime toute la troupe. Je l'ai vu un jour qui menait une retraite. Il se retirait en grommelant, mais avec une lenteur calculée; de temps en temps, comme les Anglais le pressaient d'un peu près, il faisait feu, et avec un sang-froid très rare, leur infligeait de terribles pertes. C'était lors de la marche vers Laing's Nek; depuis cette époque déjà éloignée, Christian Botha s'est maintenu dans les mêmes parages.

Le général Smuts, homme très digne, très honoré, père d'une famille qui comptait de charmantes jeunes filles, était un des membres du Raad. Chauve, les joues roses au-dessus d'une barbe châtain, ses petits yeux bleus pétillant d'esprit et de bonne humeur, Smuts, avant la guerre, semblait le type même de tout ce qui est paisible au monde. Au début de la campagne, on ne l'estimait pas à sa valeur, du moins comme guerrier, mais depuis il a établi si bien sa réputation qu'on le cite comme un des officiers les plus entraînants de l'armée.

Quand les affaires du pays semblaient au plus mal, il s'efforçait, par sa gaîté, de remonter le courage de ses compagnons, et j'ai la vision bien nette de ce petit homme vêtu d'un *jacket* collant, et chaussé de grosses bottes, qui galopait en se tenant en selle comme un jockey, échangeant deci et delà un mot avec un compagnon, s'animant par sa propre belle humeur. S'il ne me restait que cinquante hommes,

me disait-il un jour, je me battrais quand même. Il n'y avait aucune hâblerie en ces propos, car il a soutenu la lutte depuis dans des conditions très difficiles, et il s'est montré de plus en plus chef audacieux et capable. Il est maintenant un des fidèles lieutenants de De Wet.

Il y a un autre Smuts qui est souvent confondu avec son homonyme, mais qui ne lui ressemble nullement. Celui-là était ministre de justice de la République sud-africaine. On s'attend généralement à voir chargé de ces fonctions quelque « grave et révérend seigneur ». Je fus donc très surpris de trouver en Smuts un jeune homme qui semblait plus jeune encore qu'il ne l'était réellement. Petit, blond, imberbe, légèrement voûté, d'apparence chétive, il avait l'air d'un étudiant.

En effet Smuts est un intellectuel qui a fait de brillantes études à l'Université de Cambridge. Sans pose, presque sans façons, Smuts se montrait toujours un homme habile, tranchant les difficultés les plus graves par son intelligence claire, et sa décision prompte. Il resta dans ses fonctions jusque peu avant la chute de Prétoria. Smuts qui pouvait prétexter sa qualité de bureaucrate pour s'éviter les rigueurs de la campagne, prit un fusil et se transforma vite. Cheveux courts, vêtu comme un sportsman, sa résolution s'exprime maintenant dans sa tenue et sa fine allure ; le petit jeune homme, l'intellectuel pâle est devenu un soldat hardi. J'ai devant moi sa photographie ; la tête césarienne, par la pureté du profil, est pleine d une expression à la fois énergique et fière. On lit dans ses yeux une mâle tristesse. J'ai vu semblable transformation s'opérer dans la personne du suppléant de Smuts au bureau de justice. Il s'appelait Jacobz, bien que n'étant pas israélite. Jacobz était aussi un jeune homme très intelligent, très bon garçon, et qui n'avait rien de martial. Il jeta la toge aux orties au moment du danger. Bientôt le jeune bureaucrate, dans un uniforme bien seyant, apparaissait comme le vrai type du chevalier sans peur et sans reproche. Il se bat toujours.

Kemp est actuellement le fidèle lieutenant de De Larey. Quand je l'ai connu, il était simple veldtcornet dans le commando de Krugersdorp, la troupe vaillante menée par Oesthuyzen, le « taureau rouge », comme l'appelaient ses camarades. Oesthuyzen était un rude soldat, plutôt petit, trapu, robuste, avec une barbe rousse, des yeux de taureau, avec cela d'une endurance à toute épreuve. J'ai lu que Oesthuyzen a trouvé la mort en combattant en première ligne. Je ne sais pas si la nouvelle est exacte, mais je suis sûr que c'est la mort qu'aurait cherchée le général Oesthuyzen. Pauvre taureau rouge, mon guide et mon ami, « que le ciel soit ton lit », comme disent les Irlandais.

Kemp, paraît-il, a pris sa succession. C'est un petit homme, jeune, brun, portant une moustache noire, et qui ne semblait pas avoir un très robuste tempérament. Kemp n'était pas un « sympathique » peut-être parce que tout en étant plus jeune que la plupart de ses hommes, il fut un de ceux qui tâchait toujours d'affermir la discipline et d'exercer son autorité. Dans les circonstances ordinaires de la vie, Kemp aurait passé inaperçu, mais la guerre éclata, et son patriotisme lui fit une auréole. Fier de son commandement, ambitieux de gloire, tenace de caractère, le danger l'électrisait et il avait le don d'enflammer ses hommes. Habile tacticien, très partisan des surprises de nuit, Kemp est un instrument de grande valeur dans les mains du vieux De Larey.

Grobelaar diffère autant de Kemp (toutes proportions gardées) que Kléber différait de Desaix.

Grobelaar est un grand, lourd, gros bonhomme au teint mat. Il a une grosse voix qui gronde et qui rugit. Grobelaar est un artilleur de première force, il se bat toujours bien, et quand il est forcé de se retirer, il fait preuve d'un flegme qui agit comme un véritable calmant sur l'esprit de ses hommes exaltés.

Érasmus est le type du vieux Boer, rusé, habile, qui cherche toujours à frapper en évitant tout danger. Il pousse cette tactique quelquefois trop loin, et il a manqué plusieurs occasions d'infliger des défaites sérieuses aux Anglais.

Je n'ai pas parlé des chefs des commandos du Cap, jeunes hommes du type de Scheepers et de Herzog ; ces soldats sont trop remarquables pour que je puisse me permettre de bien analyser leurs qualités dans un article aussi court. Je me contenterai pour le moment de dire que jamais pays du monde, à mon avis n'a produit types plus admirable au triple point de vue physique, intellectuel et moral. Ces jeunes Afrikanders sont courageux jusqu'aux dernières limites du stoïcisme, sans arrogance, mais avec cette pointe de *cocardisme*, ce je ne sais quoi de « chic », comme disent les français, qu'on ne saurait reprocher à des hommes qui affrontent couramment la mort et se plaisent à sourire avec une grâce des anciens jours aux coups terribles de la *Fatalité*.

ARTHUR LYNCH.

LE CHEVREUIL

Nouvelle.

Il avait été convenu que les jeunes gens passeraient au château les premiers jours de leur mariage. C'était le vœu de Claudine : ni Marc ni Valreuse n'y avaient fait d'objection. Dans l'après-midi, Valreuse emmena les invités : il avait organisé une partie à Vallornes ; il ne devait revenir lui-même que tard dans la nuit ou le lendemain matin.

Marc et Claudine restèrent seuls. Elle était gaie, mais un peu nerveuse, lui embarrassé. Le château semblait soudain très vaste, très vide, presque menaçant :

Et elle dit :

— Je voudrais aller revoir, tu sais, cette prairie où nous avons rencontré la petite bohémienne.

— Chère femme, fit-il doucement... nous irons revoir la prairie.

La veille encore, il attirait la bouche de Claudine contre la sienne avec une furie d'amour. Mais à présent qu'il allait être le maître, il devenait timide. Il se sentait lourd à chacun de ses gestes, brutal à chacune de ses caresses. Il effleurait des lèvres les cheveux de sa jeune femme, il lui parlait avec tremblement. Et peut-être n'aimait-elle pas cela.

Elle redoutait toute timidité et toute hésitation, non qu'elle désirât une hardiesse prématurée — elle eût été blessée si son mari n'avait pas attendu la nuit : — mais il devait être réservé avec « décision, » contenir, dompter son amour, et non pas le craindre.

*
* *

Quand ils eurent changé de costume, ils se retrouvèrent dans la véranda. Ils traversèrent le parc, puis des herbages rôtis par le soleil, et la prairie fatidique apparut dans sa grande ceinture de peupliers, de vernes et d'ormes. Elle avait résisté à la sécheresse : un ruisseau la nourrissait. Le sainfoin, la luzerne, le vulpin, la houque laineuse, la fétuque y menaient une vie triomphante, avec l'innombrable peuple d'or et d'argent des renoncules et des pâquerettes. C'était étincelant et pacifique. Claudine s'assit au bord du ruisseau, parmi des menthes, des sauges et des mauves. Et Marc contemplait avec ravissement cette brillante et fantasque créature sans qui son existence eût été morne et brûlée comme les champs voisins.

Elle exposa son visage aux souffles faibles de l'air et, levant la main vers le zénith, elle murmura :

— Jamais je n'ai mieux senti que nous vivions au fond d'un océan immense, dont le niveau se perd dans les étoiles ! Nous sommes tout au fond d'un abîme... et sans aucune espérance d'en sortir. Au moins, les bêtes de la mer peuvent atteindre le haut de leur monde : nous grimpons péniblement dans le lit du nôtre...

— Pas les aigles, dit-il.

— Peuh ! ils ne vont pas seulement jusqu'aux sommets des grandes Alpes... C'est toujours le fond !

Elle sourit au passage d'une grande libellule, dentelle, saphir, émeraude, et s'exclama gaiement :

— Qu'elle soit heureuse !

Sa pensée tourna, elle considéra les arbres, et toute cette jungle d'herbes où un monde d'insectes vivait aussi à l'aise que des animaux immenses dans une forêt. Et elle demanda :

— Crois-tu vraiment, Marc, comme le prétendait ma gouvernante, que nous ayons l'imagination plus brillante que nos ancêtres ? Il y a des jours où j'en doute. Est-ce que nous n'avons pas un peu tué tout ce qui nous environne ? Quand il y avait des sylphes, des fées, des gnomes, des farfadets, des ondines et des esprits, tout n'était-il pas plus vivant ? L'eau qui court, l'arbre qui frissonne, le petit brin d'herbe, chaque aspect des choses cachait quelque créature charmante ou terrible... Je ne peux vraiment pas admettre que notre vision des choses ne soit pas un peu plus morne. Et l'on ne m'accusera pas d'être victime de mes souvenirs d'enfance. Mon père m'a fait donner une éducation positive : jusqu'à quatorze ans, je n'ai connu que le monde des modernes...

Elle se tut, humant les odeurs fraîches et les baumes. Il n'y avait plus dans la prairie que des angles de soleil. C'était déjà l'automne du jour. L'ombre tombait comme des feuilles mortes. Et Marc restait timide devant la ravissante femme qui était son partage ; les mots et les caresses ne lui venaient pas. Une délicatesse subtile était en lui, que cette toute jeune épouse ne pouvait comprendre. Elle ne voyait que l'étrange changement survenu, depuis la veille, dans l'attitude de son mari. Elle en concevait mieux que l'événement du matin était une chose redoutable, et elle détestait tout ce qui est redoutable.

D'une voix un peu fébrile, avec un rire mal rythmé, elle s'écria :

— Allons aussi voir le lac... Ce sera la course aux souvenirs !

Il tressaillit à ce mot qui impliquait trop de « passé », trop de choses finies. Il eût fallu, tandis qu'elle se relevait, la prendre bien fort dans ses bras et lui dire, avec passion, les plus douces paroles. Mais il tremblait en l'aidant, il tremblait d'amour, d'admiration attendrie, de ce respect religieux qu'il faut être bien fine, expérimentée aussi, pour discerner. Il lui mit seulement des baisers sur le bras et sur le coin de l'épaule, en murmurant, trop bas, le mot suprême.

*
* *

Déjà elle l'entraînait. Les champs, dans les ombres longues, étaient moins arides et moins tristes. Le soleil grandissait à chaque minute. Il était jaune encore, mais il s'orangeait. La brise, d'abord discontinue et comme éparse, commençait à s'orienter. Claudine eut un frisson en entrant dans la forêt. Et brusquement, auprès de ce compagnon soumis, elle fut envahie d'une profonde tristesse. Son mauvais rêve, sa peur de la mort, combattue par de tendres fiançailles, s'appesantit sur elle avec la pénombre humide des sous-bois. Elle ne vit plus que le néant parmi ces grandes colonnes immobiles. Ce fut comme une nécropole immense, une salle hypostyle sans limites, les ruines de Baalbeck ou de Thèbes. La terre molle, les échos soudains, ces silhouettes mystérieuses qui paraissent parmi les buissons, tout l'effrayait. Alors, pour s'encourager, elle crispa sa main sur le bras de Férar.

Il porta cette main à ses lèvres, il demanda :

— Es-tu lasse?

Et rien que de l'entendre demander, elle se sentit lasse.

— Oui, répondit-elle, reposons-nous un moment.

Ils trouvèrent un baliveau sur lequel ils s'assirent. C'est alors surtout qu'il fallait l'attirer contre lui et lui boire sa mélancolie dans un baiser. Il passa bien son bras autour de la taille de Claudine, mais avec une douceur craintive. Il pressentait pourtant l'indicible tristesse de sa femme, il se demandait avec angoisse s'il ne fallait pas l'emmener, avec une autorité tendre, hors de ce triste bois crépusculaire. Il eût fallu ne pas la craindre! Le plus naïf, le plus balourd des hommes, d'un geste familier aurait mis fin au malaise : Marc ne pouvait pas plus agir juste en ce moment qu'un sourd ne peut entendre.

— Viens! fit-elle en se levant brusquement.

« Que faire? pensait-il... Que dire? »

Et cette journée, qui avait été l'aube d'un miraculeux bonheur, devenait sinistre et froide, une chose interminable, tout écrasée de pressentiments funestes. Elle était là pourtant, éblouissante et pleine de grâces... elle était à lui et elle était aussi loin qu'aux antipodes. Rien n'était survenu, et c'était comme si mille aventures les eussent peu à peu détachés l'un de l'autre. Ivre de tristesse, il la suivait : leurs découragements, réagissant l'un sur l'autre, devenaient du désespoir.

Une vieille femme passa, courbée sous un faix, une de ces misérables créatures qui semblent faites du bois des arbres, couleur d'écorce, tortue, difforme, et dont les yeux luisaient pourtant :

— Qu'elle ait un moment de joie! dit fébrilement Claudine.

Déjà Marc s'avançait vers la pauvresse. Elle s'arrêta de marcher, elle regarda venir, avec un air de résignation et de méfiance. Quand Férar lui tendit son aumône, elle commença un remerciement d'une voix aiguë, mais quand elle discerna que la pièce était d'or, ses vieux membres se prirent à trembler, elle devint pâle. Elle ne criait plus, sa voix était devenue rauque; il y avait dans son regard un mélange d'allégresse et d'inquiétude — elle semblait à la fois une pauvre femme émerveillée d'une trouvaille et une voleuse prête à s'enfuir.

— J'prierai les Saints et l'bon Guieu et ma patfonne, grommelait-elle, qu'y vous donnent à l'bonheur... et pis d'beaux éfants...

Elle s'éloignait précipitamment, toute sa fatigue envolée, bouleversée d'une émotion de paysanne pour qui l'or est une valeur vivante. Claudine sourit à Marc et reprit plus gaiement son bras.

*
* *

Le soleil trépassait derrière les branches, énorme brasier rouge où semblait flamber une corne de la forêt. Partout, à travers les feuillages, dans les entrecolonnements, coulait un immense fleuve pourpre, un Mississipi de rayons. L'agitation du crépuscule réunissait des oiseaux qui vont par bandes; tous cherchaient leur branche ou leur nid, et, gonflant leurs petites cornemuses, se plaignaient de la nuit approchante ou glorifiaient éperdument la belle lumière écarlate.

Alors, il y eut en Marc comme un déclenchement; il parla d'une voix presque ferme :

— Tu ne veux pas partager ta mélancolie, Claudine?

Elle eut un frémissement d'impatience; elle ne voulait pas parler de sa tristesse. D'abord, elle garda le silence. Sa lèvre boudait. Puis, elle dit avec brusquerie :

— J'ai peur, mon cher mari... Et d'en parler, cela me ferait mal!

Elle avait retiré son bras. Elle marchait chagrine et farouche. Alors, il eut pitié d'elle, une pitié vibrante de jeune amant. Mais à quoi servait la pitié s'il n'y voyait aucun remède — et quel remède pourrait agir là où l'amour n'agissait pas — quel miracle pourrait tourner cette petite âme inquiète vers la joie. Un miracle! Comme tous les gens agités par une catastrophe ou une passion violente, il adressait aux choses une vague objurgation, une prière confuse — invincible suggestion de notre éducation ou de notre atavisme religieux.

Elle se repentait de son mouvement nerveux. Elle revint prendre le bras de Marc, et elle murmurait :

— Pardonne-moi... Mon impatience était contre moi-même!

— Pauvre chérie! fit-il, attendri... C'est que ce bois est lugubre... Si tu voulais, nous retournerions au château.

— J'aimerais maintenant aller jusqu'au bout. Je me sentirai mieux *après*...

— Soit! dit-il avec un grand soupir.

Et ils continuèrent à marcher dans la lueur rouge.

*
* *

Les arbres s'éclaircissaient. Ils commençaient à apercevoir les peupliers noirs, immenses flèches velues, levées contre le firmament, et de monstrueux saules, penchés comme des anthropoïdes, ou accroupis comme des fauves à l'affût. C'était un endroit fantastique, un paysage fiévreux, légendaire, où tout naturellement s'esquissaient les mauvais rêves, les mythes redoutables. La nuit, les petites torches des feux follets devaient courir mystérieusement sur les eaux.

Ils vinrent au lac, parmi les grands roseaux. Sans une ride, cuivré par le soleil, il répétait étrangement le ciel et les rives. A cette heure trouble, il semblait vaste comme une mer, et désolé, funeste, formidable. Les végétaux luttaient violemment sur tout son pourtour, sauvages et sombres, acharnés à prendre leur part de terre, d'eau et de soleil. Sur la surface même, des nymphéas, des flouves, des lysimaques, des lentilles d'eau, des sagittaires, étalaient des îlots de tiges, de feuilles et de fleurs.

— Ah! l'eau... dit la jeune femme en une sorte d'extase chagrine... N'est-ce pas que c'est la douceur du monde? Tout est né d'elle... rien ne croîtrait sans elle! Elle est la vie même... Et je trouve parfois étrange que, non seulement, elle ait tout créé, mais qu'encore elle fasse une deuxième image des choses!

Une longue plainte, une plainte qui rappelait le cri du mouton et de la chèvre, fit tressaillir Claudine.

— C'est là! s'écria-t-elle, en montrant une haie de roseaux.

La plainte se renouvela, plus longue, plus rauque, plus navrante,

— Je crois plutôt que c'est sur le lac même, remarqua Marc... les roseaux nous empêchent de voir.

— Tournons les roseaux.

Ils dépassèrent l'obstacle, ils se trouvèrent devant une nouvelle perspective. Le soleil avait disparu, mais une clarté vive tombait du ciel et des nuages. Et ils aperçurent, à une centaine de mètres du rivage, une bête qui se débattait, en gémissant par intervalles, une bête cornue, de couleur fauve. Quelque lien invisible la retenait par les pattes de derrière.

— Un chevreuil! fit Marc avec surprise... Par quel accident singulier se trouve-t-il là? Et qu'est-ce qui l'enchaîne?

— Il va mourir! s'écria Claudine avec agitation. Il sera peu à peu englouti par l'eau... il passera de longues heures dans les ténèbres, à agoniser... Oh! Marc, je n'aurais pas voulu voir cela... je ne pourrai plus penser à autre chose!... Est-ce qu'il est possible que nous laissions mourir cette pauvre bête?

Sa terreur de la mort, exaspérée par la compassion, dilatait ses prunelles et faisait trembler ses petites mains.

Marc répondit avec douceur :

— Je la sauverai, Claudine.

Sous une apparence tranquille, son être s'exaltait. Il palpitait de cet enthousiasme d'amour qui a fait souhaiter aux plus froids de commettre un acte héroïque pour leurs amantes. D'ailleurs, étant bon nageur, il croyait ne courir aucun danger, et déjà il ôtait sa veste...

Ce fut elle qui réfléchit :

— Tu oublies qu'il y a une barque dans la crique! dit-elle.

C'était vrai; il en ressentit une sorte de mécontentement : mais il eût été absurde maintenant de se jeter à l'aventure. Il se dirigea vers la crique; il trouva, envasé parmi les roseaux et amarré à l'aide d'une corde, un canot vieux, vermoulu, lourd et sans rames. Il fallait tout d'abord une sorte de gaffe. Ce fut tout un travail de la choisir parmi les branches de saules, puis de la détacher, moitié en l'arrachant, moitié en la coupant avec un canif. Il dépensa plus d'efforts encore pour tirer la pesante embarcation de la vase. Ahanant, tous les muscles tendus, le visage en sueur, il s'y reprit à dix fois avant de réussir. Il prenait une sorte de plaisir sauvage à cette tâche. Ses nerfs, surexcités depuis le matin, s'y apaisaient; il sentait disparaître la timidité dont il avait tant souffert.

— Ça y est! fit-il, quand le canot flotta sur l'eau libre.

Il riait, ses yeux étincelaient d'ardeur et, avant de s'ambarquer, il serra vivement Claudine contre son cœur.

— Je t'accompagne! fit-elle.

— Ah non, par exemple! répliqua-t-il. Le bâtiment est trop fragile pour tenir deux passagers. Je suis le capitaine et je t'ordonne de m'attendre.

Mais elle avait bondi; elle était déjà dans le canot. Il la suivit, et, jugeant l'aventure sans péril, il donna un vigoureux coup de gaffe. Le canot s'éloigna lentement du rivage. Coup sur coup, après s'être orienté, Marc renouvela la manœuvre, puis, la gaffe ne trouvant plus le fond, il s'en servit comme d'une godille. Peu à peu, ils approchaient.

La malheureuse bête les regardait venir, affolée, et faisait des efforts plus convulsifs pour échapper aux liens qui la retenaient.

Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres du but, lorsque Marc, jusqu'alors tout à la manœuvre, sentit une mouillure à sa cheville. Il devint pâle. L'arrière de l'embarcation, où il se tenait, faisait eau... Il contint le cri qui lui montait aux lèvres, il calcula mentalement qu'il avait un quart d'heure au maximum pour délivrer le chevreuil et rejoindre le rivage. Un moment, il hésita, pris d'une épouvante atroce, non pour lui-même, mais pour sa femme...

*
* *

Déjà la proue frôlait la bête. Férar, devant la joie que manifestait Claudine, composa son visage. Il tira son canif. Le chevreuil, les yeux dilatés, se débattait frénétiquement. L'émotion de Marc, par bonheur, fut « positive ». Elle aida ses gestes au lieu de les contrarier. Il se mit à couper rapidement l'écheveau végétal qui retenait les pattes de la bête : en moins d'une minute, elle était libre et se sauvait vers le rivage.

— Bravo ! s'écria Claudine d'une voix frémissante... Oh ! que je suis contente, Marc ! Quel bonheur que tu l'aies arraché à la mort... J'aurais souffert toute la nuit de sa souffrance.

Elle s'était levée, elle tendait les bras vers son mari.

— Assieds-toi ! assieds-toi ! fit-il d'un ton bref et presque dur.

Elle tressaillit, elle vit à son tour le danger et devint plus pâle que son compagnon. Lui, cependant, changeait la direction de la barque, et, d'une voix radoucie :

— Ne crains rien... Laisse-moi faire... Il s'agit seulement de ne pas perdre de temps !

Par malheur, en tournant, l'embarcation avait perdu toute sa vitesse acquise, et la fruste godille, maniée par une main peu experte, ne lui imprimait qu'un faible mouvement. L'arrière s'emplissait de plus en plus ; peu à peu, l'eau, remontant vers la proue, mouillait les petites chaussures de Claudine. Elle ne disait pas un mot ; ses dents claquaient, ses prunelles étaient élargies et palpitantes. Elle voyait de près cette mort qu'elle avait passé tant de jours à craindre, et rien ne lui semblait plus affreux que de périr asphyxiée. Déjà elle sentait l'écrasement de la poitrine, l'horrible irruption du liquide :

— Courage, Claudine ! fit-il tendrement. Nous avons franchi le tiers de la distance...

Elle ne l'entendait pas. Toute son attention était fixée sur le rivage, elle considérait avec une admiration convulsive les grands peupliers, les herbes hautes de l'éclaircie, la forêt violescente dans un admirable crépuscule.

C'était une grande fête de la nature : l'Occident accumulait les cités d'ambre, de jade, de topaze, — les ruines colossales, les glaciers, les moraines, les fleuves de soufre et de sang, les archipels d'argent et de nacre... Oh ! ne pas mourir maintenant ! Vivre sa courte vie, mais la vivre ! Goûter ces joies qu'elle gâtait par tant de méchants rêves... prendre ce court mais délicieux bonheur, dont elle avait osé méconnaître la magnificence...

Le canot glissait un peu plus vite, par embardées qui lui faisaient perdre une partie de son avance. Marc était dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Il godillait avec une activité fébrile, plein d'angoisse... Tout à coup, l'arrière coula, mais, en même temps, la godille touchait le fond, et, d'un effort énorme, Marc fit franchir une dizaine de mètres à l'embarcation à demi submergée... « Voilà la rive ! » clama-t-il.

Encore un effort, puis tout parut chavirer ; Claudine poussa un grand cri de détresse. Mais déjà deux bras passionnés s'étaient emparés d'elle ; elle s'abandonna à la force qui luttait pour elle, et dans la vase, dans les roseaux, Marc l'emportait, comme un troglodyte emportant la femme conquise...

*
* *

Ils se retrouvaient sur la rive, sains et saufs devant le merveilleux crépuscule. Il éleva le visage de son amante contre le sien, il le couvrit de baisers frénétiques, et elle, heureuse alors, pleine de gratitude et de confiance, suspendue à lui comme un enfant, oubliait la mort pour l'amour !...

J.-H. Rosny.

LE THÉATRE DU PEUPLE

I

Aurons-nous un *Théâtre du Peuple* ? M. Couyba, rapporteur du budget des Beaux-Arts, demande à la Chambre d'en décider l'institution. « Une œuvre dont la création s'impose dans notre démocratie, dit-il, c'est le *Théâtre du Peuple*... Les avantages en sont d'une telle importance que les obstacles matériels se rapetissent et disparaissent devant eux, et qu'ils valent bien le sacrifice d'un crédit de 100 000 fr. (1). »

Déjà Michelet avait assigné à la démocratie le devoir de se constituer un théâtre. C'est ce grand lyrique de la vie, dont l'art ne fut, en quelque sorte, que le retentissement du verbe des foules, qui écrivait, dans ses leçons aux étudiants, à qui sa parole

1. Rapport Couyba, pages 118 et 12[illegible]

était ravie : « Tous ensemble, mettez-vous simplement à marcher devant le peuple. Donnez-lui l'enseignement souverain, qui fut toute l'éducation des glorieuses cités antiques : un théâtre vraiment du peuple. »

Des hommes sont venus qui, consciemment ou non, recueillirent l'adjuration de Michelet, et, par la parole ou par l'exemple, s'en firent les propagateurs. Des écrits furent publiés, des projets rédigés, toute une propagande commence à pénétrer le public; des écrivains, des orateurs, comme MM. Jean Jaurès, Gustave Geffroy, Camille de Sainte-Croix, Lucien Descaves, Eugène Morel, Romain Rolland, Lucien Besnard, Henri Turot, Gabriel Lefeuve, Auguste Ehrhard s'emploient à prêcher la foule ou à conquérir les pouvoirs publics; d'autres, MM. Maurice Bouchor, Louis Lumet, Pierre Corneille, Le Goffic, Le Braz, Géhin, plus pressés, se plongent dans le peuple et y dressent les premières ébauches de ses théâtres; l'un d'eux, M. Maurice Pottecher, apôtre de l'idée et ardent à l'action, plante victorieusement au cœur des Vosges le premier *Théâtre du Peuple*; un architecte, M. Gosset, fournit le plan et les devis du théâtre populaire de l'avenir; en 1900, le congrès international de l'Art théâtral émet un vœu formel en faveur de sa création; en 1898, deux amendements au budget l'avaient demandée à la Chambre : ils étaient signés de MM. Fournière et Couyba. Cette année, un nouvel amendement, signé de M. Maurice Faure et de M. de l'Estourbeillon, propose d'accorder une subvention de 6 000 francs à chacun des quatre théâtres de Bussang, de La Mothe, de Ploujean et d'Orange.

Voilà les parrains et les répondants de M. Couyba; mais, pour la première fois, par l'heureuse persévérance de ce député ami de l'art et du peuple, la question est posée devant le Parlement, sinon dans toute son ampleur, du moins avec la consécration préalable de la plus autorisée des commissions parlementaires.

Avant d'analyser et de discuter le rapport de M. Couyba, il faut savoir ce qu'on entend par un théâtre du peuple. Nous en étudierons l'objet et les conditions morales et artistiques; nous indiquerons les expériences qui en ont été faites, les projets qui en furent établis; nous tenterons alors d'en fixer le programme idéal; enfin, nous adressant aux hommes qui sont le mieux placés pour en accomplir ou en hâter la réalisation, ou pour en déterminer les conditions, nous leur demanderons : « Ce théâtre est-il possible? Est-il nécessaire? Quelle constitution lui donneriez-vous? »

Je n'ai pas d'autre ambition que de réunir un dossier, et de préparer le travail au ministre intrépide qui voudra créer le *Théâtre du Peuple*.

Objet du Théâtre du Peuple.

Avant de discuter, il faut définir.

Théâtre du Peuple et Théâtre Populaire sont deux choses qui n'ont de commun que l'apparence verbale. Il n'est question de fournir au peuple ni des divertissements à bon marché ni des spectacles violents ou grossiers, où l'ingénuité de son émotion trouve de trop faciles prétextes à s'ébranler. Cette besogne est déjà faite. A Paris, les théâtres dits populaires, en province, d'innombrables tournées qui n'épargnent aucune bourgade, donnent quotidiennement au peuple la pitance que lui destinent ses fournisseurs de beauté. Et ils la lui donnent à bon compte, même à Paris, par le moyen des billets à droit.

Mais la marchandise qu'ils tiennent n'est pas celle que l'on rêve pour le peuple : ce sont des mélodrames sanglants ou des opérettes falotes, où se mêlent, dans l'arbitraire d'inventions romanesques, tous les mensonges d'un faux art, les appels les plus méprisables à des émotions uniquement physiques, des images frelatées de la vie, tout un bric-à-brac de préjugés, de conventions, de sentimentalité grossière ou de bouffonnerie misérable, et c'est justement cette parodie honteuse de l'art et de la vie dont on voudrait épargner au peuple la contagion.

On s'est proposé pour lui un noble dessein. On souhaite de le faire accéder à la compréhension et à l'amour du Beau. Ce fut, et c'est encore, de la part d'esprits distingués, qui conçoivent l'art à la façon d'un jeu d'aristocrates, comme le lawn-tennis ou les échecs, une occasion de facile raillerie de se gausser de la chimère de ceux qui prétendaient, selon le mot de l'un d'entre eux, mettre le peuple en possession de son « droit à la Beauté ». Mais les beaux esprits n'ont pas fini de railler, car l'entreprise de ces êtres chimériques est plus vaste encore et plus folle : appelant le peuple au culte de l'Art, c'est l'Art lui-même dont ils ont l'orgueil de rêver la rénovation, en faisant boire ses racines à des sources nouvelles.

Par miracle, ces révolutionnaires se découvrent des traditionnels et des conservateurs. Ils rappellent l'exemple du théâtre antique, grec et latin, ils invoquent notre moyen âge. C'est devant le peuple que Eschyle, Sophocle et Euripide déroulaient, au théâtre de Dionysos, les grandes actions héroïques ou légendaires de l'histoire nationale; c'est l'âme profonde et retentissante des foules par qui fut consacrée la gloire d'un Plaute, d'un Térence, d'un Shakespeare; et c'est encore sur le peuple, à la fois ou tour à tour acteur et spectateur, que venaient déferler, dans les églises et sur les places publiques, les vagues gonflées des Mystères, au moyen âge.

La Renaissance commença de frustrer le peuple de son bien. Avec elle, le théâtre s'aristocratise; les rois, dédaigneux des plaisirs populaires et de la place publique, à moins qu'ils ne les craignent, l'enferment entre les murs d'un palais; ils font, pour lui, construire des salles hermétiques; et Garnier d'abord, puis Jodelle, bientôt Corneille écrivent pour une *élite*. Quelle élite? Une troupe de bourgeois ignorants, une autre troupe de princes et de seigneurs plus ignorants encore.

L'élite n'a pas changé. Qu'à la faveur de la Révolution et de la diffusion des connaissances, elle se soit élargie, et que sa valeur de jugement se soit accrue, ce n'est pas la question. C'est la bourgeoisie qui va au théâtre, et elle y entre par les deux portes, par celle de la salle et celle de la scène. Car nos auteurs, connaissant à quel public ils ont affaire, lui servent les images et les idées qui lui sont le plus familières, et c'est, sur toutes nos scènes, tout le long du siècle qui vient de finir, c'est de plus en plus, avec celui qui commence, le lamentable défilé des petites révoltes bourgeoises, des adultères bourgeois, des amours bourgeoises, quand il ne s'agit pas de dénoncer quelque article gênant du Code bourgeois. Si ce n'est plus tout à fait du théâtre d'élite, c'est toujours du théâtre de caste.

Où est la part du peuple en cette affaire? Le peuple, profond et formidable, celui des villes aussi bien que celui des provinces, n'a point de goût à aller au théâtre. Si d'aventure il apparaît sur la scène, c'est sous la forme d'un domestique obséquieux, menteur et vicieux, ou d'un paysan ridicule et malpropre, et voilà bien le moyen de nourrir son esprit et de lui donner le sentiment de sa dignité! Alors, à moins qu'il ne s'abstienne, il va au « beuglant » ou au mélodrame. C'est pis encore.

Ceux qui prêchent le Théâtre du Peuple n'entendent point opposer caste à caste. Ils veulent que l'Art se souvienne de ses origines, et qu'étant l'émotion d'un cerveau devant la vie, devant toute la vie, il projette cette émotion en nappes assez frémissantes pour atteindre et entraîner les cœurs unanimes. Ils disent que l'œuvre d'art doit comporter une vérité assez éclatante et un sens assez général pour ébranler les foules en même temps qu'elle ravira une élite; qu'elle doit être assez riche pour conquérir chacun de ceux à qui elle s'offrira, selon ce que chacun prétendra ou préférera y rencontrer; que le théâtre est le champ d'humanité où toute l'humanité doit retrouver son bien; et que tout art d'élite ou de caste est un art caduc, parce que les castes disparaissent, les élites se modifient, que la vie seule demeure, et parce que l'élite n'est point une troupe fixe, dont on détermine les confins, mais une entité étrangement précaire — pour celui-ci, toute une ville, pour celui-là, une chapelle, pour cet autre, soi-même.

Dès lors qu'on s'adresse à la foule, c'est à toute la foule qu'il faut parler. L'Art doit être à la fois un et divers, de la même manière que la vie est une et diverse. Souvenons-nous encore de la parole de Michelet : « Ah! disait-il, que je voie donc enfin avant de mourir la *fraternité nationale* recommencer au théâtre! »

On fait cette objection : « Si l'on écrit des mélodrames pour le peuple, c'est qu'il est incapable de se hausser à l'intelligence d'un art plus relevé. Ce qui le frappe dans les grandes œuvres, ce sont les situations violentes par où elles touchent au mélodrame. »

On ne conteste pas la valeur de l'argument. On y répond par ceci :

Nous ne travaillons pas pour le présent; nous nous flattons de préparer l'avenir. Sans doute, l'éducation dramatique du peuple est encore misérable. Mais le monde assiste à une évolution prodigieuse, que les esprits les plus obstinés dans la conservation sociale ne contestent plus. Si le peuple ne fréquente point le théâtre, c'est aussi qu'il n'en a pas le temps. L'ouvrier quitte tard l'atelier, et il y est le matin de bonne heure : le soir, il se couche et il dort.

Tout cela changera. L'ouvrier aura des loisirs. La transformation économique qui va renouveler le monde, la science qui va bouleverser les conditions de l'industrie, les moteurs nouveaux qu'elle va mettre au service de forces nouvelles, le développement ininterrompu et bientôt l'apothéose de ce que les docteurs du socialisme appellent, d'un mot assez barbare, le machinisme, vont constituer à l'humanité un statut nouveau. En même temps que les prix de revient, la main-d'œuvre diminuera. On demandera moins à l'homme. Le peuple aura des loisirs.

Qu'en fera-t-il? Des poètes, des savants se sont posé la question et apportent déjà des solutions. Ce sont, comme on sait, des rêveurs incorrigibles. Mais la diffusion et le surprenant succès des Universités populaires, qui complètent l'œuvre scolaire de la République et illustrent l'institution des cours du soir, attestent que le peuple n'est pas pris tout entier par les séances au cabaret, et que ses heures de repos physique peuvent être des heures de travail intellectuel.

Le peuple lira, travaillera, s'éduquera, s'élèvera. Il faut l'y amener, il faut l'y contraindre par une douce persuasion. Il se distraira aussi. Il ira au théâtre. Le théâtre est aussi une forme d'éducation intellectuelle et morale. La Ligue de l'enseignement fait, depuis peu d'années, figurer les représentations dramatiques au programme des distractions scolaires. Nulle parole plus vivace que celle qui est projetée sur une

foule et qui va la secouer au cœur de sa sensibilité.

Mais que sera cette parole? Parole de mensonge ou verbe de vérité? Art vivant et frémissant ou parodie de l'Art? Au moment où le peuple s'achemine vers vos musées, prêt à en goûter les beautés, si vous savez les lui montrer, allez-vous l'entraîner vers des expositions d'images d'Épinal? Ici, la responsabilité des éducateurs sociaux devient énorme; et, ainsi considéré, le Théâtre du Peuple sort des contingences : il est une nécessité et un devoir. »

Si donc vous dites que le peuple ne comprendra pas l'œuvre dramatique qui sera une œuvre d'art, nous répondons qu'il convient de l'y amener par une éducation méthodique. Il fera son apprentissage d'art, comme il a fait son apprentissage de métier. M. Henri Turot écrit : « Vienne le jour où ces milliers de cerveaux ne seront plus obscurcis, anéantis, réduits à l'impuissance par les nécessités d'un labeur épuisant, et vous verrez alors sortir de la grande masse des travailleurs des germes merveilleux d'efflorescence artistique. ». Leur goût se formera. Quelqu'un a dit justement que la foule grecque n'aimait le Beau que pour avoir été nourrie dans le culte du Beau. Et du reste nous n'acceptons pas que l'on nous arrête, dès le premier effort, avec des arguments qui ne sont que des hypothèses, car en vérité ceci est une entreprise nouvelle : à quelles heures avez-vous approché la Beauté de notre peuple? Si vous ne l'avez pas tenté, de quel droit condamnez-vous notre espérance?

Conditions morales et artistiques.

Les promoteurs du Théâtre du Peuple ne sont point des pédants. Ce théâtre ne sera pas une succursale de l'école.

Quand ils parlent d'éducation populaire, ils ne l'entendent point à la façon d'un cours et d'un enseignement concret. Le Théâtre du Peuple ne sera pas *utilitaire*, sous peine de cesser d'être une maison d'art; mais il aura son utilité et sa fonction sociale, comme l'Art lui-même. Il sera le divertissement et la distraction du peuple. Il ne se proposera pas plus de réformer des abus ou de censurer les mœurs, que l'on ne demande à l'*Hermès* de Praxitèle d'être une pièce anatomique, ou à la *Victoire* de Samothrace de servir de modèle à l'habileté d'un arrangeur d'étoffes.

Mais si, en ouvrant l'intelligence et en épurant le goût, en peuplant le monde de formes belles et de nobles pensées, l'Art participe au progrès de la cérébralité humaine et fait la vie plus accueillante, alors le Théâtre du Peuple sera une œuvre *utile*, et qui comportera sa moralité. Il appellera la foule, selon le mot de M. Romain Rolland, au service de la gloire de l'esprit humain.

Il offrira au peuple, du moins dans le début, des sujets simples et d'une portée générale, auxquels son intelligence accèdera aisément. Il leur donnera des conclusions *vivantes*, et qui s'imposeront par leur nécessité. Bien qu'il ne doive pas se proposer des fins immédiatement moralisatrices, ces conclusions seront du moins morales, au vrai sens du mot, et il se délivrera de la guenille des pornographies bourgeoises, plus ou moins bien déguisées. S'il se garde aussi des calembredaines du mélodrame, c'est cependant à la sensibilité du peuple qu'il s'adressera pour émouvoir son intelligence, et il ne reculera pas devant la peinture des fortes passions et devant les péripéties violentes, qui sont la matière et la condition du théâtre même.

C'est en effet « du théâtre », qu'il faut lui offrir, du théâtre à la façon d'*Œdipe Roi*, du *Roi Lear* ou de *Macbeth*, qui est la manière éternelle, et non ces fades et prétentieuses dissertations qui, sous couleur de ne s'adresser qu'à l'esprit et d'ébranler les âmes, font du spectacle une récitation de rhéteurs, et du théâtre un temple ou une parlotte de club.

On ne craindra pas cependant de familiariser le peuple avec les grands problèmes sociaux, moraux et religieux, car cela aussi est matière théâtrale. Mais on se défendra contre la tentation de devenir doctrinaire. Le jour où le Théâtre du Peuple se ferait l'organe d'un parti, si généreux qu'il soit, ou le truchement d'une doctrine, ce serait une faillite lamentable. Il s'agit d'ouvrir l'intelligence du peuple à la vie, non de la rétrécir, ni de lui tracer son chemin en lui imposant des lisières. Ce qui importe, c'est de le mettre en possession de sa pleine conscience et de sa pensée, de lui donner le sentiment et le respect de sa propre dignité, l'amour de la liberté, de le faire participer aux joies les plus désintéressées de la vie : le théâtre n'accomplira pas toute cette tâche, mais il peut y aider. Ce que le peuple fera ensuite de sa personne enfin libérée, de quels dogmes il emplira sa conscience, quelles fins il donnera à sa volonté réfléchie, il en délibèrera lui-même. L'Art n'est pas un instrument d'asservissement : une entreprise de libération ne servira point de prétexte à enrégimenter le peuple. M. Pottecher, écrivant sur le Théâtre du Peuple, disait ceci :

« Ce nom est grand, cette œuvre doit être grande; prenez garde de faire une œuvre de parti, de ce qui doit être, avant tout, indépendant et illimité comme la vie, pour prétendre au rayonnement et à la durée de l'art. Et surtout, de ce qui doit être une œuvre de tendresse et d'union, ne faites point une œuvre de discorde et de haine. »

Les expériences.

Il est aisé de traiter d'utopistes les ouvriers du Théâtre du Peuple.

Ils n'ont pas seulement des arguments, ils ont des faits.

Ils invoquent le succès d'expériences passées ou actuelles, sommaires ou décisives, dont les unes ont été faites à l'étranger, dont les autres se continuent à Paris et dans certaines provinces françaises.

Je ne note que pour mémoire les innombrables théâtres populaires qui sillonnent l'Allemagne, et les représentations bavaroises d'Oberammergau. Les *Volkstheater* allemands n'offrent à un bas public que des farces grossières ; et, quant aux paysans d'Oberammergau, asservis à un vœu fait, au XVIe siècle, par leurs ancêtres, alors qu'ils étaient décimés par la peste, le spectacle qu'ils donnent, une fois tous les dix ans, est une cérémonie religieuse bien plus qu'une représentation théâtrale, et il a pour programme unique la mystère de la Passion, que des générations successives y interprètent sans lassitude depuis quatre cents ans. Et par là, le mystère d'Oberammergau se rattache directement à nos mystères du moyen âge.

Mais voici qui est mieux. En 1889, un théâtre populaire allemand était inauguré à Vienne, dans une salle spécialement construite, et jouait, pour son début, une pièce de l'écrivain populaire Anzengruber, *la Tache sur l'honneur*. En 1894, M. Lœwenfeld ouvrait à Berlin le Schiller-Théâtre, véritable théâtre populaire destiné à la classe ouvrière, qui l'adoptait incontinent. M. Jean Vignaud nous a révélé le succès inespéré du Schiller Théâtre, dont l'organisation véritablement démocratique admet tous les employés au partage des bénéfices. Au bout d'onze mois d'exploitation, il avait six mille abonnés ; il avait donné 380 représentations, joué 37 pièces différentes, organisé des expositions et des conférences. Je relève dans son programme les noms de Schiller, Bjœrnson, Goldoni, Sardou, Ibsen. A Bruxelles enfin, la Maison du Peuple organise périodiquement des représentations dramatiques dans sa magnifique salle de théâtre, où trois mille personnes sont à l'aise.

A Paris, le mouvement déterminé par la création des Universités populaires, présidées par M. Gabriel Séailles, et par la « Coopération des Idées », fondée par M. Deherme, est-il autre chose, dans son principe, qu'une adhésion magnifique du peuple, de tout le peuple, aux choses de l'esprit ? Il y a deux ou trois ans, un poète, M. Maurice Bouchor, apôtre doux et obstiné, s'avisa de donner à la foule des lectures de poèmes, de belles proses, de fragments de nobles œuvres. M. Maurice Bouchor nous dira lui-même que les lectures de pièces de théâtre sont celles qui attachent le plus la curiosité de son public.

En même temps, un jeune homme ardent et hardi, M. Louis Lumet, consacrait les loisirs que lui laissait son travail quotidien à la création du *Théâtre Civique*. Aidé de camarades dévoués et d'artistes complaisants, il se transportait de quartier en quartier et instituait pour le peuple des récitations de belles œuvres. Son effort le plus considérable fut de reprendre, après les Escholiers, le *Danton* de M. Romain Rolland, avec une conférence de M. Jaurès. Mais les ressources de M. Louis Lumet étaient mesurées, et les manifestations du Théâtre Civique restent rares, bien qu'il ait rencontré partout la faveur populaire.

C'est en province qu'a surgi l'effort le plus éclatant, avec la force d'un enseignement.

Je ne referai pas, après beaucoup d'autres, après son fondateur lui-même, l'histoire du Théâtre de Bussang. Il naquit en un jour de fête de village, et cela commence comme un conte, que va nous dire M. Richard Auvray, le collaborateur, aujourd'hui disparu, de M. Maurice Pottecher :

« C'était le 22 septembre 1892 ; on fêtait dans toute la France le centenaire de la République. Que faire à Bussang ?... M. Pottecher eut l'idée de donner une représentation, et, pour être sûr d'amuser son public, il choisit du Molière.

« Les moliéristes, égarés par hasard à Bussang cette année-là, se seraient peut-être indignés, car on s'était permis de moderniser l'inimitable, de transporter la scène du *Médecin malgré lui* à Bussang même, parmi les Bussenets et Bussenettes revêtus des costumes locaux ; on avait même eu l'audace de toucher au texte sacré et de remplacer le baragouin des paysans de Molière par le pur patois de la Haute-Moselle.

« Qu'on pardonne au sacrilège, il eut un grand succès ; la célébrité de Molière s'étendit ce soir-là sur un canton où son nom n'avait guère jusque-là pénétré. On avait joué aux lanternes sur le kiosque de la musique municipale ; ce n'était qu'un essai. Mais il demeurait établi qu'on peut intéresser le peuple avec un ouvrage que goûtent les lettrés, pour peu que le peuple s'y retrouve lui-même. »

Ce jour-là, l'idée du Théâtre du Peuple apparut à l'esprit de M. Pottecher ; elle grandit, se précisa, et, trois ans après, le 1er septembre 1895, le jeune et intrépide écrivain inaugurait, avec un drame de sa composition, le *Diable marchand de goutte*, son théâtre de Bussang, une scène de 15 mètres de largeur, dressée au bas d'un coteau, ouverte en haut sur le ciel, au fond sur la campagne, et dressée au bout d'un pré circonscrit par trois tribunes couvertes. Deux mille personnes, des paysans, des ouvriers, des patrons, des bourgeois, des touristes, as-

sistaient à la représentation ; tout ce peuple écouta religieusement l'œuvre nouvelle, se passionna à ses péripéties, et l'acclama frénétiquement : le succès de cette valeureuse tentative se propagea à travers la campagne, et le Théâtre de Bussang est devenu, pour le pays vosgien, quelque chose comme une institution nationale. Au lendemain de cette journée triomphale, M. Pottecher pouvait fièrement écrire :

« Cette œuvre, élevée au-dessus de toutes les ambitions particulières, sera le lien de tous les partis; œuvre aujourd'hui obscure et bégayante dans ce nid rocheux où elle essaya ses premiers cris, mais toute prête déjà, si l'on aide son essor, à couvrir de son vol la France : l'œuvre nationale du Théâtre populaire. »

Depuis 1895, deux « journées dramatiques » sont organisées tous les ans à Bussang : l'une, payante, destinée à couvrir strictement les frais de l'entreprise (le surplus étant distribué à des œuvres de bienfaisance), où l'on représente une œuvre nouvelle ; l'autre, gratuite, où l'on joue l'œuvre ainsi donnée l'année précédente. Inlassablement, avec une variété surprenante, M. Pottecher fournit le répertoire : il a successivement écrit, depuis six ans, le *Diable marchand de goutte*, *Morteville*, drame, le *Soiré de Noël*, farce rustique, *Liberté*, drame, le *Lundi de la Pentecôte*, comédie, *Chacun cherche son trésor*, histoire de sorciers.

Et ce théâtre est véritablement le Théâtre du Peuple. Il met en scène des mœurs populaires; il est joué par des amateurs, paysans, ouvriers, étudiants; il s'adresse à la foule assemblée, à toutes les classes sociales confondues dans une fraternité d'émotion, à tout « le peuple vivant, vibrant, qui rit et pleure, comme riait et pleurait le peuple d'Athènes, quand la grande Muse héroïque couvrait du bruit des vers le battement lointain de la mer Egée. » Il réalise et illustre le vœu de Michelet, il « nourrit le peuple du peuple. »

M. Maurice Pottecher fut un précurseur et reste un apôtre; dès maintenant, il n'est plus un isolé. Des âmes généreuses n'ont pas tardé à répondre à l'appel de son apostolat. Proche de Bussang, le théâtre populaire du Saut-des-Cuves, à Gérardmer, sur l'initiative de M. Géhin, a continué la croisade. Il s'élève en pleine forêt, dans une carrière, où l'on a, à coups de pic, façonné de durs gradins, à la façon des théâtres qui, sur la terre grecque, précédèrent les monumentales constructions d'Athènes et d'Epidaure. Et, là aussi, c'est le *Médecin malgré lui* qui inaugura la série des représentations. A Nancy, une troupe d'amateurs rayonne dans toute la Meurthe-et-Moselle. A Lille, des universitaires et des étudiants donnent, chaque samedi, des récitations dramatiques et des auditions musicales. Dans le Poitou et en Bretagne, on fait mieux encore.

Là, le hasard d'une fête organisée, en l'honneur d'un poète niortais, sur les bords de la Sèvre, dans les ruines de Salbart, vieille forteresse démantelée du XIIe siècle, fournit à M. Pierre Corneille, descendant de son illustre homonyme, l'occasion d'écrire une courte pastorale, qui fut jouée devant une assemblée populaire par des gens du peuple. Ceci se passait en 1897. Le succès en fut si grand, que M. Pierre Corneille conçut l'idée de donner une suite à la hasardeuse expérience d'un jour. Il écrivit la *Légende de Chambrille*, conte poétique tiré d'une légende locale, et la fit jouer, une première fois, la nuit, dans le parc de la petite ville de La Mothe-Saint-Héraye, sur une scène naturelle qui avait pour fond une grotte, puis, non loin de Saint-Maixent, au Puy-d'Enfer, dans une gorge étroite, devant quatre mille spectateurs entassés au flanc de la colline. Sa juste ambition croissant avec la réussite, M. Corneille donnait, à La Mothe, en 1898, une tragédie dans la forme classique, *Erinna Prêtresse d'Hésus*, reprise l'année suivante, à Fontenay, en Vendée, et, depuis lors, heureux émule de M. Pottecher, il continue, d'année en année, l'épreuve si bien commencée, et travaille à constituer un théâtre populaire poitevin, qui a pour collaborateurs une troupe d'amateurs ardents, et pour public la foule attentive. Il lui a successivement fait applaudir *Par la Clémence*, *Au temps de Charles VII* et *Richelieu*. J'ai vu des photographies de la scène naturelle et des ingénieux décors du théâtre en plein air de La Mothe, et j'ai été frappé des surprenants résultats que la bonne volonté, le talent et la foi de ses initiateurs y ont obtenus.

En Bretagne, le goût du théâtre est ancien comme la race elle-même. D'abord avec l'appui et sous l'inspiration du clergé, plus tard malgré et contre lui, on y jouait de longs et copieux mystères, dont la représentation durait trois jours, et les illustres journées du Tréguier ou du Goëlo furent célèbres dans l'Armorique. Depuis le moyen âge, des troupes volantes d'amateurs y circulaient, sous la conduite d' « impresarii » improvisés qui quittaient, pour de rapides tournées, leur auberge ou leurs champs. Mais M. Le Goffic nous apprend que la plupart de ces troupes s'étaient disloquées en ces dernières années, et qu'il fallait aller chercher « la Melpomène bretonne dans des arrière-salles de cabarets, dans des granges et dans des caves. »

MM. Le Goffic et Le Braz entreprirent de rendre au théâtre breton son ancien lustre. Avec l'aide de Thomas Parc, dit Parkic, « sorte de maître Jacques breton, cumulant dans le privé les professions de cultivateur, de barbier, de fournier et d'aubergiste », et qui dirigeait une troupe survivante aux portes de Morlaix, ils organisèrent, à Ploujean, en 1898, la représentation d'un mystère, rajeuni du XVIe siècle, la *Vie de Saint-Gwénolé*, qui ravit les milliers d'auditeurs accourus pour l'entendre. La troupe de Plou-

jean se transporta à Tréguier et ailleurs; et son succès suscita l'émulation de troupes locales assoupies, l'éclosion de troupes nouvelles.

Qu'il y ait à dire sur la matière de ces représentations populaires, certes. Des tragédies imitées du classique, des mystères du XVIe siècle, ce ne sont pas là des ferments très puissants ni très neufs pour l'intelligence du peuple. Aussi bien, M. Gaston Pâris disait justement que « la tragédie de Saint-Gwénolé et les œuvres analogues expriment la religion d'un autre âge ». Mais de ces essais renouvelés en plusieurs points du territoire, il faut retenir ce fait, qu'il existe en France, à l'état latent, dans les couches populaires les plus lointaines et les plus obscures, au fond de l'âme mystérieuse et mélancolique de nos paysans, une curiosité avide pour les choses du théâtre.

Nous n'en demandons pas plus. Il y a bien des manières d'éduquer un peuple ; celle qui s'adresse à ses yeux et suscite sa curiosité, celle qui va, sans qu'il ait à y faire effort, remuer ses passions et agiter les champs vierges de sa jeune imagination, celle-là de toutes est la plus sûre. « Le théâtre est un exemple vivant, contagieux, irrésistible, écrivait naguère M. Romain Rolland. Il est enveloppé de gloire. C'est un champ de bataille, où les âmes sont lancées en pleine action, à la suite des héros, aspirant à leur ressembler. » Donnez au peuple son théâtre, faites-y résonner de fortes paroles de vie et de liberté, vous aurez fait davantage pour lui que les prêches de mille sermonneurs. Vous aurez créé, disait M. Pottecher, « une institution d'une importance et d'un intérêt aussi réels que le fut jadis l'Église, que l'est aujourd'hui l'École ».

Voyez la magnifique floraison d'un épi jeté entre les rocs de la campagne vosgienne. Voyez l'exemple de La Mothe et de Ploujean, celui de Nancy, celui de Lille. Songez que le peuple de Provence a gardé, jusqu'à l'heure où nous sommes, l'ancienne tradition de ses pastorales et de ses théâtres de marionnettes, que des mystères aussi se jouent périodiquement au fond du pays basque. Dites-vous que toutes ces entreprises, modestes ou ambitieuses, ignorées ou retentissantes, sont l'ouvrage de volontés individuelles et de ressources précaires. Et faites le compte de tout ce qu'elles représentent d'efforts épars, d'imaginations en éveil, de cerveaux en attente, d'étranges et tenaces curiosités en besoin d'Illusion. Oui, le peuple de France attend son théâtre. Dressons-lui ses tréteaux. Appelons le peuple à la communion de l'Art et de l'Intelligence.

Comment il sera possible de constituer ce Théâtre du Peuple, voilà maintenant ce qui importe.

GEORGES BOURDON.

LA LOI PIOT ET LE CÉLIBAT.

On n'a guère pris garde au projet de loi tendant à combattre la dépopulation en France, présenté par M. le sénateur Piot. Et pourtant la question est des plus intéressantes, puisque la loi vise une fraction énorme de la population : il y a, en effet, en France, d'après le dénombrement de 1896, plus de trois millions de célibataires au-dessus de vingt-cinq ans, plus de un million huit cent mille ménages sans enfants et environ trois cent mille divorcés, veufs et veuves sans enfants (1).

Or il s'agit d'appliquer à cette population une taxe particulière, soit pour l'inviter à contracter des unions légitimes, soit pour la punir de sa stérilité. Le législateur espère, de cette façon, atténuer le mouvement régressif de la natalité.

L'article Ier de la proposition présentée par M. Piot dit que « les célibataires des deux sexes âgés de trente ans révolus au moins, seront assujettis à une taxe égale au quinzième du principal des quatre contributions directes payées par eux.

Les époux mariés depuis cinq ans au moins payeront un vingtième, calculé de la même façon, s'ils n'ont aucun enfant vivant, et continueront de payer la taxe jusqu'à la naissance d'un enfant. »

ART. II : « Un crédit de vingt millions est ouvert au ministère de l'Intérieur sous ce titre : subventions, secours, encouragements aux familles nombreuses.»

ART. III : « Ce crédit sera distribué chaque année de la manière suivante, aux pères, et, à leur défaut, aux mères de famille ayant plus de quatre enfants vivants. »

Telle est la loi extraordinaire dont le projet de résolution a été déposé sur le bureau du Sénat.

La première question qu'un législateur intelligent doit se poser en présence des phénomènes de moindre nuptialité et de moindre natalité, est celle-ci : pourquoi se marie-t-on de moins en moins, et pourquoi les enfants sont-ils moins nombreux que par le passé?

La réponse est facile. Tout le monde sait à quoi s'en tenir, aussi bien le législateur que l'intéressé, mais chacun a des raisons particulières de garder le silence. D'une façon générale, nul n'ignore que la cause principale réside surtout dans les *difficultés croissantes de l'existence et [illegible] du travail.*

1. Sur la proposition de M. le sénateur Bernard, le Sénat adopte, 22 novembre [illegible] projet de résolution [illegible] commission extraordinaire [illegible] à l'effet d'étudier la question de la dépopulation.

On objecte, il est vrai, que le pauvre a plus d'enfants que le riche, le petit bourgeois, le cultivateur ou l'employé. Cela est souvent vrai et l'on sait du reste pourquoi : « c'est leur seul plaisir » avoue M. Piot lui-même. Il aurait pu ajouter qu'il y a un degré de pauvreté où le présent est si redoutable que la crainte de l'avenir disparaît.

Mais les célibataires sont nombreux, pourtant, dans les classes moyennes, ainsi que dans les classes ouvrières ; nombreux aussi les mariages sans enfants.

En effet, le dénombrement de 1896 accuse en France

Célibataires au-dessus de 25 ans. . . .	3 861 599
Ménages sans enfants.	1 808 838
Divorcés, veufs et veuves sans enfants.	300 000
Soit.	5 970 437

Qu'est-ce qui contrarie la procréation dans les classes ouvrières ? Il y a des causes diverses, étroitement solidaires.

En voici quelques-unes énoncées par un membre du Sénat :

« Cependant, les villes de la province se dépeuplent, les campagnes se vident, les laboureurs quittent le manche de la charrue qui leur donnait une vie modeste peut-être, mais assurée, pour se jeter dans l'implacable concurrence industrielle. C'est d'ailleurs à cette industrialisation, créée par le machinisme, que nous devons la prodigieuse extension du travail des femmes. Une femme peut-elle être à la fois mère et ouvrière ? Peut-elle, à la fois, soigner son travail et son enfant, son ménage ? De là, il faut bien le reconnaître, cette mortalité qui fauche les premiers âges dans les agglomérations industrielles que figurent les pics mortuaires des graphiques. Celle des enfants légitimes qui, pour leur première année, s'élève, pour toute la France, à une moyenne de 15 p. 100, atteint, dans les centres ouvriers, jusqu'à 28 et demi p. 100.

Quant à la mortalité des enfants naturels, dont le tiers en moyenne succombe, en France, avant d'avoir terminé la première année, il y a tels centres industriels, où elle atteint 50 et 60 pour 100.

Quant aux mort-nés, dont le nombre quoique relativement considérable — 42 249 en 1897 ; 39 805 en 1898 — ne dépasse pas une moyenne de 5 p. 100 des naissances, leur proportion atteint 12 p. 100 dans certaines agglomérations industrielles. Tel est, dans les classes ouvrières l'ensemble des causes qui président au ralentissement du mouvement de notre population. Si, pour apprécier exactement, à cet égard, l'influence du labeur féminin, l'on songe que la femme a été appelée partout ailleurs, dans le monde du travail, non seulement dans l'instruction, mais dans les grandes administrations publiques ou privées, celle des chemins de fer comme celle des postes et télégraphes, dans la médecine, dans la littérature, dans les arts, comme au théâtre, on ne peut manquer de s'apercevoir encore combien ses fonctions économiques ont nui à ses fonctions maternelles, et comme, en devenant un agent de la production de la richesse, elle a dû cesser de produire des enfants. »

On ne saurait parler avec plus de précision et de vérité. Aussi le lecteur ne sera-t-il pas peu surpris en apprenant que l'auteur des lignes précédentes est M. Piot lui-même, qui veut faire expier aux victimes, par des taxes vexatoires et onéreuses, le mal dont elles souffrent.

On va voir que la *crainte de l'enfant*, dans les classes moyennes s'explique par des causes tout aussi naturelles que celles de l'infécondité ou de la mortalité dans les classes ouvrières :

« Aujourd'hui, les carrières libérales sont encombrées : les nouveaux venus n'y respirent plus et la concurrence y sévit plus acharnée peut-être que partout ailleurs. Des milliers d'avocats s'arrachent la clientèle des plaideurs, des milliers de médecins, celle des malades. Une élite jalousée, enviée, détestée, réussit à se tailler de puissantes fortunes, d'autres arrivent à vivre, à nourrir leur famille tout simplement. La plupart végètent et constituent le déchet, ce prolétariat intellectuel, si bien décrit par M. Henry Bérenger, refuge des « fruits secs » et des réfractaires, des révoltés et des théoriciens professionnels de l'anarchie... Si l'on songe (continue M. Piot) aux dépenses que nécessitent l'éducation, l'instruction et l'établissement d'un enfant pour un résultat si problématique, à la baisse de l'intérêt, à la « crise du revenu », on comprend que les parents y regardent à deux fois, si j'ose dire, *avant de donner un otage au malheur*... L'enfant (ajoute M. Piot) c'est l'inconvénient du mariage, c'est une éducation à faire, une instruction à donner, un fils à caser, une fille à marier, une colonne de plus dans le budget du ménage, au chapitre des dépenses, une atteinte au crédit, une diminution du bien-être et du superflu (1). ».

Voilà donc la fatalité économique qui cause le ralentissement général de la natalité, clairement expliquée par le législateur. Et ce législateur est le même qui réclame des mesures coercitives contre les célibataires et les mariés sans enfants : il traite les victimes comme des délinquants.

Pour corroborer les affirmations de M. Piot, voici deux tableaux significatifs, établis d'après les documents du ministère de la Justice. On va voir combien, dans la société moderne, le poids des enfants pèse sur la destinée des pères et des mères :

1 *La Question de la Dépopulation*, par Edme Piot, sénateur de la Côte-d'Or.

SUICIDÉS PAR AGE DES MARIÉS ET DES VEUFS
DÉPARTEMENTS FRANÇAIS MOINS LA SEINE. NOMBRES ABSOLUS
1889-1891.

Hommes.

Age.	Mariés sans enfants	Mariés avec enfants	Veufs sans enfants	Veufs avec enfants
De 0 à 15. . .	1,3	0,3	0,3	»
— 15 à 20. . .	0,3	0,6	»	»
— 20 à 25. . .	6,6	6,6	0,6	»
— 25 à 30. . .	33	34	2,6	3
— 30 à 40. . .	109	246	11,6	20,6
— 40 à 50. . .	137	367	28	48
— 50 à 60. . .	190	457	48	108
— 60 à 70. . .	164	385	90	173
— 70 à 80. . .	74	187	86	212
— 80 et au delà.	9	36	25	71

Femmes.

Age.	Mariées sans enfants	Mariées avec enfants	Veuves sans enfants	Veuves avec enfants
De 0 à 15. . .	»	»	»	»
— 15 à 20. . .	2,3	0,3	0,3	»
— 20 à 25. . .	15	15	0,6	0,3
— 25 à 30. . .	23	31	2,6	2,3
— 30 à 40. . .	46	84	9	12,6
— 40 à 50. . .	55	98	17	19
— 50 à 60. . .	57	106	26	40
— 60 à 70. . .	35	67	47	65
— 70 à 80. . .	15	32	30	68
— 80 et au delà.	1,3	2,6	12	19

Un simple coup d'œil sur chacun de ces tableaux permet de constater que les suicides sont plus fréquents chez les mariés et les mariées avec enfants ainsi que les veufs et les veuves avec enfants.

Que l'on additionne ces chiffres et l'on verra que le nombre des pères suicidés qui avaient des enfants dans la période 1889-91 s'élève à 1718, tandis que le chiffre des hommes suicidés sans enfants atteint seulement 723. Les veufs sans enfants accusent 290 suicides, les veufs avec enfants accusent 635. En ce qui concerne les femmes, le mouvement est pareil : pour 249 suicides de mariées sans enfants, il y a 435 suicides de mariées avec enfants; pour 144 veuves suicidées sans enfants, il y a 226 veuves suicidées avec enfants. Est-ce que chiffres ne détruisent pas toutes les fadaises et les inepties formulées à l'égard de « l'égoïsme » des ménages stériles? Est-ce qu'ils ne répondent pas éloquemment à cette parole bizarre de M. Piot : « Ce qui nous manque, c'est le plus précieux des capitaux, le capital humain ». Mais non, dénombrez les orphelins, et ces fils de suicidés...

Ne l'oublions pas, aujourd'hui comme il y a deux mille ans, le célibat « avant d'être un dessein calculé a été une nécessité inconsciente » (Bocquet). Il ne constitue pas une calamité plus grande ou plus anormale que les autres au regard de l'observateur. Lui aussi n'est qu'un des multiples symptômes de la transformation des conditions d'existence de la foule. Il est, en effet, une conséquence, un prodrome parmi vingt autres.

Et ici, nous sommes encore amenés à constater l'ignorance dangereuse et cruelle du législateur, du pédagogue, du sociologue et du publiciste. Chacun a son *dada* professionnel qui lui cache l'ensemble, et l'entraîne loin des réalités matérielles, communes, basses et familières, qui sont les causes primordiales de ces phénomènes universels.

C'est ainsi que M. Piot parle de l'exode des populations rurales vers les centres industriels, mais il ne dit rien de la crise agricole qui déloge le paysan de sa demeure et le chasse de ses terres hypothéquées; c'est ainsi que M. Bertillon parle de l'*ambition des parents pour leurs enfants*, comme si cette ambition était nouvelle! et comme si son accroissement n'était pas l'effet d'une nécessité qu'il faudrait expliquer par des faits et non pas des équivoques; c'est ainsi que le docteur Legrain nous étale complaisamment et avec une satisfaction évidente les ravages de l'alcoolisme comme si ce *fléau* n'avait pas lui-même une origine profonde que décèle *a priori* son universalité.

« La natalité est un effet et non une cause, écrit M. de Molinari. La production de l'homme, comme toutes les autres, est déterminée non par les quantités offertes mais par les quantités demandées. C'est la demande qui cause l'offre et non l'offre la demande. Quand le nombre des emplois disponibles qui, dans une société civilisée, constituent le débouché de la population, vient à s'augmenter, quand la demande du personnel nécessaire pour les remplir s'accroît en conséquence, l'offre tend à se proportionner à la demande, presque toujours à la dépasser; le taux de la natalité s'élève jusqu'à ce que l'avilissement du prix du travail résultant de la surabondance, détermine soit une diminution de la production et de l'offre, soit la recherche d'un nouveau débouché. » (*La Viriculture.*)

Ce qui signifie que la natalité ne dépend guère de la volonté individuelle et que des phénomènes économiques dominent les fluctuations de la population. Dès lors qui ne voit tout de suite l'iniquité des mesures fiscales et coercitives à l'égard des ménages stériles?

On veut encourager les naissances; or, la France perd chaque année plus du sixième des naissances vivantes : cent cinquante mille enfants périssent avant d'avoir atteint un an. Depuis 1880, il n'y a jamais eu moins de 40 000 mort-nés. Est-ce que M. Piot et ses collègues sont pressés d'augmenter le budget de la mort?

Quand on réfléchit aux contradictions stupéfiantes des propositions ou des vœux formulés par les économistes et les législateurs de notre époque, on se

demande si quelque vent de folie ne souffle pas dans ces graves cervelles. On prêche sans cesse au peuple l'économie et la prévoyance (et il manque souvent du nécessaire), mais, d'un autre côté, on voudrait le forcer à augmenter ses charges en faisant des enfants. Ce point a été spirituellement relevé par un membre de la *Société d'Économie politique* :

« Ce sont, en France, les classes où sévit l'insouciance qui *pratiquent l'accroissement* ; ce sont au contraire les autres qui *pratiquent le décroissement*. La conclusion est donc celle-ci : ou nous avons tort de prêcher les vertus bourgeoises aux ouvriers, et alors nous devons cesser de le faire, ou nous avons raison et, dans ce cas, nous devons nous résigner à la stagnation de la population, puis à son décroissement qui en sont la conséquence forcée (1). »

De son côté, M. Quesnel écrivait dans *le Monde économique :*

« Mais n'y aurait-il pas lieu aussi d'examiner les conditions du travail manufacturier qui font vivre la femme à l'usine et non plus chez elle. Croit-on que celle-là aussi soit soucieuse d'augmenter le nombre de ses grossesses qui représentent une perte de salaires et une augmentation de charges. On pourra lui faire les plus beaux discours du monde sur ce qu'il y a de vilain à restreindre le nombre de ses enfants. Elle vous répondra que c'est encore plus vilain de ne pas pouvoir nourrir ceux qu'on a déjà. Qu'est-ce qui pourra la convaincre cette malheureuse ? »

Et il est à remarquer que ce n'est pas tant la cité que le *travail industriel* qui est une cause de dépopulation. En effet la mortalité infantile s'élève à 27 p. 100 dans la Seine-Inférieure, à 26 p. 100 dans l'Eure. Elle est de 24 p. 100 dans l'Ardèche où le travail de la soie emploie 15 000 femmes (1883). Nous avons dit, déjà, qu'elle atteint jusqu'à 28 1/2 p. 100 dans certains centres industriels.

On doit donc se demander quelle est l'arrière-pensée du législateur en proposant cette loi bizarre renouvelée des époques de décadence.

Cette arrière-pensée est la même qui a inspiré César, Auguste et la Papauté : la loi contre le célibat est une loi *fiscale*. Son but véritable est de trouver une source nouvelle d'impôts pour le trésor public.

« Nous croyons devoir demander un crédit de 20 millions de francs, dit M. Piot (crédit pour secourir les familles nombreuses) étant bien entendu que ce crédit *sera inférieur au produit de l'impôt*. » On le croit sans peine, car, ajoute le législateur : « Si le célibataire ne payait aucune contribution, ce qui sera fort rare (quelle erreur !), une taxe consistant en un droit fixe pourrait être établie. » En outre « les unions stériles acquitteront l'impôt après la cinquième année révolue depuis la célébration du mariage ». Et il va sans dire « que les veufs et les veuves sans enfants payeraient l'impôt ».

Or, voici le dénombrement de ces diverses catégories de personnes qui deviendraient contribuables :

Célibataires au-dessus de trente ans. .	2 787 315
Ménages sans enfants.	1 808 838
Veufs ou veuves sans enfants.	300 000
	4 816 153

M. Piot a estimé qu'un impôt de 30 francs par tête ou par ménage sans enfant, semble des plus applicables : il donnerait une recette totale de 144 484 590 francs. Or, les crédits alloués aux familles nombreuses s'élevant à 20 millions, il s'ensuit que l'État empocherait 124 millions en chiffres ronds. Ce serait une opération assez fructueuse. Mais le législateur qui pressent les protestations que pourra soulever cette aggravation de charges pour les contribuables, ajoute l'inévitable couplet : « Ceux qui payeraient l'impôt n'ignoreraient pas que les bénéficiaires de la loi sont de braves citoyens voués à des charges familiales qui sont presque des charges patriotiques et sociales. »

Or, il faut noter que la plupart des célibataires appartenant aux classes moyennes, ouvrières, ou aux classes... déclassées, un grand nombre de familles vivant en concubinat, au lieu de bénéficier des secours de la loi seront obligés de payer l'impôt. Et l'on verra d'innombrables familles *illégales* avec enfants, payer l'impôt du célibataire !

C'est que le législateur parle au nom de l'*intérêt national* comme autrefois Macédonicus au nom des *intérêts de la République*, comme César et Auguste au nom de la *Patrie*.

En réalité, il s'agit encore, comme autrefois, de restaurer, par tous les moyens, les finances obérées. Et, comme autrefois, c'est le pauvre et le moins riche qui payeront. L'indemnité insignifiante que devront recevoir les familles de quatre enfants, sera prise dans la bourse de l'employé, ou prélevée sur le salaire, déjà incertain, de l'ouvrier. Le surplus ira s'engloutir dans les caisses du Trésor.

HENRI DAGAN.

(1) Limousin, Discussion à la Société d'Économie politique, 5 janvier 1897.

LA VIE LITTÉRAIRE

Livres d'histoire et historiens : Ernest Daudet, Casimir Stryenski, le Père Bliard.

Ernest Daudet : *la Conjuration de Pichegru et les complots royalistes du Midi et de l'Est, 1795-1797*. Paris, Plon, éditeur. — Casimir Stryenski : *la Mère des trois derniers Bourbons*. Paris, Plon, éditeur. — Le père P. Bliard de la Compagnie de *Jésus : Dubois, cardinal et premier ministre*, 2 vol., Paris, Lethielleux, éditeur.

Nous sommes follement respectueux. Nous avons la maladie du respect. Nous respectons tout et tous, à tort et à travers. Nous entourons d'estime révérente des écrivains, des politiciens qui ne méritent même pas qu'on le nomme. Sans doute, nous raillons un peu, mais si peu ! Et nous ne raillons que pour mieux respecter. Même, depuis quelque temps, nous nous abstenons de railler ! Quelle époque, ô mon Dieu ! où on respecte tout le monde ! Et cette incurable infirmité n'est pas seulement la maladie ou bien la sottise du vulgaire ; tous les esprits de notre temps en sont atteints plus ou moins profondément. Et dans le passé, comme dans le présent, ils cherchent avec une ardeur infatigable quelqu'un à respecter. Ils trouvent, car on trouve toujours des gens à respecter. C'est pourquoi nos historiens contemporains qui sont excellents, réhabilitent avec ferveur. Le nombre des réhabilitations, effectuées depuis quelques années avec l'aide infiniment secourable des documents inédits, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Voici précisément que M. Ernest Daudet réhabilite Pichegru qui avait, en vérité, fort besoin d'être réhabilité, le pauvre homme ! M. Casimir Stryenski réhabilite Marie-Josèphe de Saxe qui, en vérité, n'avait guère besoin d'être réhabilitée, la pauvre femme ! Et un des rares jésuites dont nous jouissions encore grâce au « libéralisme éclairé » (style connu) de M. Waldeck-Rousseau, le R. P. Bliard, entreprend de réhabiliter le cardinal et ministre Dubois qui, en vérité, était homme à se passer ou à se moquer de toutes les réhabilitations.

Au reste, rien n'est inutile comme les réhabilitations. Ceux qui ne furent pas coupables n'en peuvent attendre aucun bénéfice : ceux qui furent coupables peuvent, à la rigueur, en tirer quelque avantage et encore ! Il est plus vraisemblable que la réhabilitation d'un homme excite seulement le courage de ses ennemis. C'est sans doute ce que le cardinal Dubois aurait dit à son historien bien intentionné, le père Bliard (SJ), et il l'eût spirituellement détourné d'accomplir une tâche qui serait tout à fait vaine si elle ne nous procurait une occasion nouvelle de suivre, en deux volumes clairs et faciles et abondants, la vie singulière d'un homme un peu grossier, mais fertile en ruses.

Quoi qu'il en soit, on tiendra pour incontestable, après avoir lu le livre de M. Ernest Daudet, que la réhabilitation de Pichegru s'imposait ; et on tiendra également pour certain que cette réhabilitation ne peut manquer d'être inefficace, car comme le dit très judicieusement M. Ernest Daudet : « la vérité, quand elle se produit tardivement, ne peut rien contre la légende, et presque toujours celle-ci lui survit ». De toutes façons, Pichegru reste le plus malheureux des hommes. Dans son élan vers la gloire, il fut arrêté plus par les circonstances que par les rivalités. Il eut toutes les mauvaises fortunes. Il aurait pu trahir la France au profit de la royauté. Mais il ne le fit. Et il paraît bien évident que ce ne furent pas les mauvaises intentions qui lui manquèrent, mais la chance de pouvoir traduire ces intentions mauvaises en des actes inoubliables qui auraient pu vouer son nom à la reconnaissance d'un certain nombre d'hommes... Après quoi, il traîna lamentablement les dernières années de sa vie, et mourut, plein de regrets et de rages, dans un complot sans originalité. Pichegru n'est que le second dans la gloire ou dans le mépris. Il a commandé avec honneur les armées de la République en 1795. Mais il dépensa sa valeur en de confuses opérations de guerre. Il fut victorieux, mais le fut parmi des campagnes trop compliquées pour que le souvenir de ses victoires, difficiles, d'autant plus admirables, d'autant moins éclatantes, persiste dans tous les esprits. Et seuls les spécialistes de l'art des batailles ont le loisir de s'émerveiller de ses précieuses vertus de stratège. Déçu par l'injustice de la gloire, Pichegru put croire qu'il obtiendrait enfin le grand rôle dont il était digne — en trahissant ! Mais que sais-je ? sa conscience, le sentiment du devoir l'arrêtèrent peut-être. Et il n'eut même pas la chance d'être puissamment entraîné par ses auxiliaires. C'est ainsi qu'il fut toute sa vie un demi-traître, un demi-grand homme, un grand malheureux ! Au moins, on se flattait jusqu'ici de le pouvoir classer parmi les traîtres de quelque envergure, et cette erreur était profitable à sa réputation. Hélas ! il est maintenant démontré que même cette réputation, de qualité médiocre, est injustifiée. Non, Pichegru n'a même pas trahi ; il n'eut pas la chance, ni peut-être la volonté de trahir. Pauvre ambitieux ! pauvre homme ! Il ne mérite rien de nous, même pas l'exécration ! Et maintenant il est trop tard pour qu'on l'oublie tout à fait.

C'est avec une clarté parfaite et extrêmement persuasive et avec son talent habituel d'historien que M. Ernest Daudet revise le procès de Pichegru. Car cette œuvre historique n'est rien autre que la revision d'un procès. M. Daudet analyse

tous les témoignages hostiles à Pichegru, les compare, met en lumière leurs contradictions, et, en somme, nous force à conclure avec lui que Pichegru fut victime de Bonaparte, victime du Directoire, victime de Moreau, victime de ses hésitations et de ses faiblesses, perpétuelle victime. Et quel drame, cette aventure de Pichegru! Drame pittoresque, car d'ingénieux fripons qui ont besoin d'argent, Montgaillard, Fauche-Borel s'agitent, avec impudence et avec verve, autour de ce maladroit Pichegru, et Ernest Daudet les fait admirablement revivre. Drame affligeant aussi, car il ne nous est pas possible de ne pas entrevoir l'imposante, l'auguste stupidité du prince de Condé, agent de restauration royaliste, et avec quels sots Pichegru se commettait. Or, si on pardonne presque tout aux traîtres, on ne leur pardonne pas d'être inconsidérés. Drame douloureux, car on voit comment se perd un homme qui avait bonne envie de devenir un grand homme.

La vie de Marie-Josèphe de Saxe est plus simplement un drame mélancolique. Et c'est un drame sans péripéties. Marie-Josèphe aima son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, son mari, ses enfants et, par surcroît, elle aima Dieu toute sa vie, et elle fut soumise à ses volontés. Elle n'était pas belle, elle n'était pas riche, elle n'était ni très intelligente ni très instruite, mais elle avait confiance en Dieu. Sa confiance ne fut pas mal placée, puisque Dieu permit que le Dauphin de France devint veuf de sa première femme, et que ceux qui lui en cherchaient une autre vinssent la chercher en Saxe. Le Dauphin n'était pas très intelligent, il n'était pas très instruit; mais il aimait Dieu, et il fut un assez bon mari, dans le genre ennuyeux. Marie-Josèphe accepta très bien ce genre et ce mari, car elle était heureuse au fond de son cœur quand elle songeait qu'un jour elle serait reine de France. Elle eut un très grand nombre d'enfants, elle en remercia Dieu et son mari ; elle les aima, elle les éleva pieusement, royalement et bourgeoisement. Elle avait des idées étroites et élevées. Elle était charitable et méprisait les petites gens. Elle était orgueilleuse et modeste, hautaine et dévote. Son mari était dévot lui aussi. Il était même bigot. Mais il n'était pas assez intelligent, ou bien pas assez sot pour être hautain. Mais il était bigot. Et il en mourut. En effet, il était gras et pourvu d'un bon estomac. Mais il voulut, pendant le carême de l'année 1765, faire un sacrifice à Dieu. Il dînait donc chaque jour avec un cœur de laitue à la roque au sel, sans huile ni vinaigre, et il buvait quatre ou cinq verres d'eau. Alors, ce gros garçon, qui aurait pu être roi de France, maigrit avec tant d'activité qu'il fallut bientôt rétrécir ses vêtements. En même temps, il était bon colonel et commandait avec frénésie son régiment, en avant marche! une deux, une deux!... Le 6 août, il assista à une manœuvre dans un pré humide : il s'enrhuma. Rien n'est dangereux pour les dauphins ascètes comme un rhume négligé. Il fut très rapidement phtisique et mourut le 20 décembre. Le peuple le connaissait peu et il le regretta beaucoup... Donc le Dauphin était mort poitrinaire. On avait conservé par piété « les draps imbibés des sueurs de l'agonie », et on en avait distribué des fragments en guise de reliques... Il fallut bientôt convenir que la Dauphine avait, comme son mari, « la poitrine ulcérée ». Elle était victime de son dévouement conjugal. Dans la nuit du 12 au 13 mars, elle se sentit mourir. Lorsque son confesseur s'aperçut qu'elle agonisait, il lui dit : « Réjouissez-vous, madame, vous allez en échange d'une vie passée dans la tristesse et dans les larmes, commencer un règne éternellement heureux. » La Dauphine demanda qu'on récitât près d'elle les prières des agonisants. Elle eut encore la force de les dire avec ceux qui l'assistaient. Elle prit un crucifix et le baisa avec ferveur, puis elle ouvrit de grands yeux brillants, les referma, et rendit son âme à Dieu vers huit heures du soir, le vendredi 13 mars 1767. Sur son cercueil, le comte de Bérenger, chevalier d'honneur, prononça ces belles paroles traditionnelles : « Madame la Dauphine est morte, nous n'avons plus de maîtresse, *officiers, pourvoyez-vous* ! » Le roi d'armes dit à son tour : « Très haute et très puissante et excellente princesse madame Marie-Josèphe de Saxe, veuve du très haut et très puissant et excellent prince, monseigneur Louis, dauphin de France, est morte. » Ce qu'il répéta une seconde fois, en ajoutant : « Priez Dieu pour son âme! » Louis XV regretta beaucoup sa belle-fille. Puis, il « se fit une raison », avec Mme du Barry.

La vie de Marie-Josèphe est émouvante à force d'être vide. Il ne s'y passe rien. Marie-Josèphe se marie avantageusement, a des enfants, perd son père, sa mère, son mari, puis meurt à son tour. Elle mène, dans une cour aimablement dévergondée, la vie la plus bourgeoise et la plus paisible. Elle est fort adroite à maintenir son crédit entre la reine Leczinska et Mme de Pompadour. Et M. Stryenski peint à merveille cette vie bien ordonnée et cette astuce persévérante. Au reste, Louis XV, aux lendemains de ses « noces » trop caractérisées, venait chercher le repos en compagnie de Marie-Josèphe qui sut, avec une industrie charmante, entretenir l'amitié du roi pour elle. Et elle employait toutes ses habiletés à « taper » Louis XV de fortes sommes en faveur de ses frères ou sœurs qu'elle voulait établir. Louis XV, philosophe, se laissait faire. Lisez ce livre de M. Stryenski, vous y verrez à quel point l'existence monotone d'une dauphine peut ressembler à celle d'une femme de petite condition qui ne laisse nulle

trace dans l'histoire. M. Stryenski a pensé que la mère de Louis XVI, de Louis XVIII, de Charles X pouvait être le sujet d'un livre. Il a eu raison, parce qu'il a beaucoup de talent, parce que son style est agréable et clair, sans relief mais élégant, parce qu'il sait avec art grouper des documents et parce que, enfin, nous sommes infatigablement ravis par ces intimités charmantes de la vie du XVIIIe siècle.

Si Marie-Josèphe est bien de son temps, le brave cardinal Dubois est de tous les temps, — du sien et du nôtre, en particulier. C'était un « arriviste forcené ». Il était affamé de tout, même de considération. Il obtint à peu près tout, mais non pas la considération. Mais, il avait assez d'esprit pour s'en passer. Le père Bliard, de la compagnie de Jésus, s'est appliqué à faire, quoi qu'il s'en défende, sa réhabilitation et même son panégyrique. Dubois glorifié par un Jésuite : le père Bliard joue la difficulté. Il la joue avec bonheur, du reste. Et son étude considérable est digne d'un bon historien. Cependant, elle est longue, longue, parce que le père Bliard a des procédés d'exposition de rhétoricien. Il développe à perte de vue, comme un prédicateur. Il est plus dangereux d'écrire avec facilité que de parler avec facilité. Et le père Bliard a des pudeurs qui ne manqueront pas d'amuser les esprits légers! Il cherche à prouver que Dubois, étant cardinal, ne pouvait être intrigant. Il veut même démontrer qu'il n'était pas impie. « L'impiété parfaite fut son repos », affirme Saint-Simon. Et le père Bliard répond : « Mais ce n'est pas vrai ». Ainsi au début d'une entreprise, Dubois demande à Dieu « de mettre ses amis en état de diriger habilement les négociations dont ils sont chargés et bénir leurs efforts. » L'argument n'est peut-être pas tout à fait péremptoire. D'ailleurs le père Bliard appelle constamment Dieu : le Souverain Maître, ce à quoi Dubois ne pensait pas toujours. Ce style ecclésiastique devient amusant lorsque le père Bliard se consacre pieusement à démontrer que les mœurs de Dubois étaient des plus recommandables. Des « pamphlétaires » des « semeurs d'anecdotes grivoises » accusent Dubois d'avoir eu les meilleures relations avec Mme de Tencin, « sa complice, et quelle complice ! » dit le père Bliard qui parle aussi comme un procureur ! Il pense d'ailleurs que cela est faux car, dit-il, « Dubois ne put entrer en rapport avec elle que vers 1714, alors qu'il était presque sexagénaire ! » Ah ! ce n'est peut-être pas une raison... Mais le père Bliard continue et triomphe : « Comment n'a-t-on jamais divulgué le nom de quelque fruit de ces unions si prolongées ? » Oh ! mon Révérend Père ! — Il est certain qu'on a calomnié Dubois avec excès. Le père Bliard marque très bien la raison de ces haines virulentes. Les grands seigneurs ne pardonnaient pas au fils d'un apothicaire de Brive d'avoir pris la place qui devait leur revenir, et ils se vengeaient de lui par en médire sans mesure. Mais Dubois était assez généreux avec ses ennemis pour donner quelques prétextes à leurs médisances.

Il est des sujets qui ne sont peut-être point faits pour les pères jésuites. Mais le père Bliard a écrit sur Dubois un livre qui n'est pas négligeable. Ce livre est cependant superficiel, encore que le père Bliard ait soigneusement consulté les documents originaux et même les documents inédits. Les documents inédits, voilà la richesse et la plaie de l'histoire aujourd'hui. Il y a toujours des documents inédits ! Et cela est bien fâcheux parce que cela excite ceux qui les découvrent à ne tenir compte que des documents inédits et non pas de ceux qui ne sont plus inédits et qui néanmoins doivent collaborer, eux aussi, à établir la vérité historique. On est toujours enclin à accorder trop de prix à des documents inédits. Et je redoute continuellement qu'on n'en vienne, avec des documents inédits, à prouver que Napoléon a perdu la bataille d'Austerlitz et gagné celle de Waterloo. Puis, les documents inédits ne sont jamais les derniers qui soient inédits : on peut toujours en découvrir d'autres et, par conséquent, consacrer aux sujets déjà traités des livres nouveaux : ce qui se doit autant que possible éviter. Du moins, M. Ernest Daudet, M. Stryenski se servent avec sagesse de ces documents inédits et ils n'exagèrent pas leur importance au détriment de la vérité. C'est ainsi que M. Ernest Daudet ne parvient pas à prouver péremptoirement que Pichegru ne fut pas coupable, et en fin de compte il demande seulement que le doute profite à l'accusé. C'est avec un tel esprit scientifique fortifié, comme chez M. Daudet ou M. Stryenski, de précieuses qualités d'élégance littéraire, qu'on parvient à écrire d'excellentes œuvres historiques et durables... En somme, la littérature française d'aujourd'hui vaut surtout par nos historiens. C'est une vérité que les historiens sont assez disposés à admettre. Mais malheureusement les autres catégories d'écrivains l'acceptent moins volontiers...

J. ERNEST-CHARLES.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *Les Bavards*, par [illegible] d'Anthouard, librairie Plon. — *Le Maréchal [illegible]*, par Germain Bapst, t. II, librairie Plon. — *L'Adultère sentimental*, roman par Gustave Kahn. Éditions de la Revue Blanche. — *L'Empire du [illegible]*, par Lusée et Onésime Reclus, librairie Hachette. — *Le Maréchal Ney*, par le comte de La Bédoyère, Calmann-Lévy, éditeur. — *La Chesnaudière*, par Léon de Tinseau, Calmann-Lévy, éditeur. — *La Mamselka*, par Henry Gréville, librairie Plon. — *Autour d'une vie* (Mémoires), par Pierre Kro-

potkine, P. V, Stock, éditeur. — *Le Bienheureux Jacques de Voragine*. La *légende dorée*, traduite du latin, par Téodor de Wyzewa. Perrin, éditeur. — *Les Principes ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé Georges Erémont, librairie B. Blond. — *L'École de demain*, par Édouard Petit, Picard et Kaan, éditeurs. — *Les Émotions d'un gratte-papier*, par Georges Art, librairie de la *Revue*, « Les idées et les livres ». — *La France et le marché du monde*, par Georges Blondel, Caron, éditeur. — *La Congrégation* « Opinions et Discours, 1871-1901 », par Henri Brisson, Édouard Cornély, éditeur. — *Les Cordicoles*, par Gustave Féry, Édouard Cornély, éditeur.

J. E.-C.

POÉSIE

Le Pèlerin.

Près du foyer désert il est venu s'asseoir
L'éternel pèlerin des chemins blancs du rêve;
Il arrivait de loin, des monts ou de la grève,
Et son talon saignait dans la pourpre du soir.

Il était las, très las, car il était venu
Très vite; ses haillons étaient gris de poussière,
Et de mauvais soleils avaient, sous sa paupière,
Rendu souffrant déjà son regard ingénu.

Hautainement muet et grave, pour songer
Il s'est penché très bas sur la cendre de l'âtre;
Et pour le rendre encor comme jadis fofâtre
J'ai porté de riches présents à l'étranger.

Mais lui d'un geste grave et de royal dédain
Paralysant l'aumône et repoussant l'offrande,
Tant son front était lourd et sa fatigue grande,
Devant l'âtre sans feu s'est endormi soudain.

Alors comme j'ai vu qu'il était jeune et beau,
Sous le bronze du hâle et le haillon sordide
J'ai fait se taire en moi la rancune perfide
Pour m'asseoir près de lui sur le même escabeau.

Ainsi qu'une nourrice endort son nouveau-né,
J'ai bercé mollement sa pâle tête blonde;
Et mes doigts se sont faits doux et frais comme l'onde
Pour baigner de repos son front abandonné.

Le sommeil confiant m'a conquis à mon tour,
Et, maternellement, avec sollicitude,
Cédant au poids d'une très douce lassitude,
Mes yeux se sont fermés sur les yeux de l'amour.

Après le songe calme, oh! l'horrible réveil!
Dans le jour indécis et blême d'épouvante
Le fourbe visiteur, d'une étreinte savante
Terrassait ma faiblesse et je l'ai vu, pareil

A quelque dieu vampire et lâchement vainqueur,
Enfoncer dans mon sein une griffe acérée,
Et, collant à la plaie une lèvre altérée,
Sucer avidement tout le sang de mon cœur.

LÉON SOULIÉ.

PAGES ÉTRANGÈRES

Les Mésaventures d'une couronne.

Dans l'Europe du moyen âge, — comme d'ailleurs dans tous les temps et dans tous les pays, — le populaire attribuait des vertus aussi puissantes que mystérieuses au nombre *trois*. Notamment, on était persuadé que l'Empereur n'avait chance de régner longtemps et avec gloire que s'il s'était fait couronner trois fois : d'abord, à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque local, avec la couronne d'argent qui le consacrait maître de l'Allemagne; ensuite, à Monza, par l'archevêque de Milan, avec la couronne de fer, qui l'instituait souverain de l'Italie; enfin, à Rome, par le Pape, avec la couronne d'or. La dernière cérémonie lui conférait une suzeraineté platonique, mais quand même agréable à affirmer, sur les monarques de tous pays autres que l'Allemagne et l'Italie. Cette théorie avait du reste trouvé des défenseurs parmi les docteurs les plus vénérés, par exemple Isidore de Séville et Raban-Maur.

M. Adolphe Venturi, dans la *Nuova Antologia*, raconte l'histoire de la couronne de fer. On prétendait que cet ustensile avait servi au sacre de tous les rois Lombards; on la considérait comme le palladium de l'Italie septentrionale, comme un souvenir de l'absolue indépendance dont cette région avait joui pendant un certain temps, et un symbole de la liberté non moins absolue qu'elle espérait recouvrer un jour. En attendant, elle était, croyait-on, le signe de l'autonomie que l'empereur garantissait à Milan et aux pays environnants.

A vrai dire, l'empereur ne se montrait pas toujours respectueux de la tradition. Conrad Ier et ses deux successeurs ne daignèrent pas aller jusqu'à Monza, et envoyèrent chercher la couronne de fer pour leur sacre qu'ils voulaient voir célébrer à Milan. Frédéric Barberousse imposa la même dérogation, mais en faveur de Pavie.

Il est impossible de savoir si l'objet en cause est bien authentiquement celui qu'avaient utilisé les rois Lombards. Les deux plus anciennes mentions qui soient faites de la couronne de fer datent, l'une de 1159 (Chronique de Rolandino Patavino), et l'autre d'un siècle après (traité *De Regimine Principum*), attribué à saint Thomas d'Aquin.

La première des aventures singulières qu'eut à subir le fameux cercle de métal remonte au moment où Henri VI avait résolu d'aller se faire sacrer à Monza. Le monarque expédia en Lombardie l'évêque de Constance pour inviter les Milanais à mettre en état les routes et les ponts qu'il comptait utiliser, et à envoyer à sa rencontre, jusqu'aux pieds des Alpes,

un fastueux cortège, où les notabilités auraient, sous peine de graves châtiments, à témoigner du plus spontané des enthousiasmes.

Le clergé de la basilique de Monza voulut, avant toutes choses, vérifier la présence de la couronne de fer dans son coffret spécial. Sans doute il avait ses raisons pour éprouver le besoin d'une constatation. En tout cas, la couronne avait disparu.

On se renseigna, et l'on ne tarda pas à apprendre que le seigneur della Torre, possesseur du fief où était située Monza, s'était emparé de l'objet et l'avait mis en gage — dans quelle ville, et chez qui, et pour combien, c'est ce qu'il fut impossible de savoir. Le cardinal Arnaud de Pellegrue, et le comte Galassodi Mangone, l'un, légat, et l'autre, chapelain du Pape, se rendirent chez le jeune della Torre, lui offrirent la forte somme, le supplièrent à genoux, le menacèrent d'excommunication. Henri VI, arrivé à Milan, somma l'imprudent de restituer la couronne.

Della Torre démontra tranquillement que la basilique de Monza, avec tout ce qu'elle contenait, était sa propriété personnelle. On expliqua à Henri VI que le jeune homme exerçait une grande influence dans le pays, et que c'eût été mal débuter dans le gouvernement de l'Italie que d'envenimer un litige si chanceux.

L'Empereur commanda à l'orfèvre Landodi Senni une couronne, formée par des feuilles de laurier, en fer finement ouvragé, et surchargé de gemmes et de perles.

Longtemps après, Otto Visconti, duc de Milan, s'étonnant qu'on ne parlât plus de la couronne de fer, en demanda des nouvelles au clergé de la basilique de Monza. On rouvrit le coffret. Le cercle de métal était revenu à sa place!

Pour peu d'années. Déjà se préparait, en effet, la deuxième aventure.

Les Guelfes et les Gibelins s'entre-dévoraient, et il y avait à Monza quatre chanoines qui avaient voué aux deux partis une haine égale. Ces quatre chanoines subtilisèrent la couronne de fer pour que ni les Guelfes ni les Gibelins ne pussent entrer en possession de ce talisman. Ils l'enterrèrent, et s'en allèrent vers les quatre points cardinaux, après avoir juré de ne révéler la cachette qu'à l'article de la mort.

L'un d'eux, en 1324, à Plaisance, se voyant près de sa dernière heure, écrivit en conséquence à Aicardo, archevêque de Milan. Aicardo fit déterrer la couronne, et l'envoya... à Avignon, qui ambitionnait alors de se transformer en Ville éternelle. Ce ne fut qu'après des années de démarches que le clergé de Monza rentra en possession du précieux ustensile.

Celui-ci n'était cependant pas au terme de ses pérégrinations. On lui fit accomplir le voyage de Milan pour le sacre de Sigismond, puis celui de Rome pour le couronnement de Frédéric III.

Une députation de gens de Monza conjurait Charles-Quint de venir recevoir chez eux l'anneau de fer. Il leur répondit qu'il n'avait pas besoin de courir après les couronnes, ayant l'habitude de voir celles-ci courir après lui. Facétie d'autant plus saugrenue, que bientôt, il « courut après » la couronne de fer, à une distance autrement considérable que celle de Monza. Il est vrai qu'il s'agissait de la recevoir à Rome des mains du Pape, et qu'elle venait de fusionner avec la couronne d'or.

Désormais en effet, l'anneau de fer fut rivé à l'intérieur d'une couronne d'or, — d'ailleurs massive et laide.

Le nouvel ustensile est celui qui fournit à Napoléon l'occasion d'un mot célèbre et sans la moindre portée. La Sainte-Alliance permit à Ferdinand Ier de se coiffer de la double couronne en qualité de roi de Lombardie et Vénétie.

Le dernier voyage date de 1852. L'Autriche prit le soin enfantin de faire venir l'objet à Vienne. Elle dut le rendre en 1866. Ce fut alors que Victor-Emmanuel voulut, lui aussi, lancer sa phrase à effet, et fit cette trouvaille invraisemblable : « A cette couronne je préfère celle faite par l'amour de mes peuples ! »

R. Candiani.

IL Y A UN SIÈCLE

Bonaparte, président de la République italienne.

En l'an X, vers le milieu de nivôse, c'est-à-dire dans les premiers jours de janvier 1802, une chaise de poste, haut suspendue, — fond bouteille à filets rouges — attelée de quatre chevaux, stationnait un matin dans la grande cour de l'hôtel Gallifet, rue du Bac, — du Bacq, comme on écrivait alors — qui était occupé par le ministère des Relations Extérieures.

Les postillons étaient en selle, immobiles, le rein cambré, l'étrier chaussé jusqu'au tarse, la plaque de métal au bras, la gerbe de rênes au poing. Des coffres et des valises, timbrés, comme les harnais, d'un T d'argent, étaient maintenus par des courroies sur le plateau de l'arrière-train.

Un personnage, précédé par un valet et suivi d'un secrétaire, sortit de la porte qui s'ouvrait sur le perron, et se dirigea vers la voiture.

C'était un homme entre deux âges, vêtu de cette redingote en drap « ramoneur » à triple collet et à manches fermées que les élégants venaient de mettre

à la mode en ce rigoureux hiver de 1802. Il s'appuyait sur une canne à béquille et boitait légèrement. Ses longs cheveux gris étaient roulés sous un chapeau de feutre noir sans cocarde, relevé du côté gauche. Sa figure pâle et hautaine, aux pommettes saillantes, affectait cette impassibilité qui ne connaît ni le rire ni les larmes. Le front élevé n'avait pas une ride; les yeux bleus étaient d'une froideur et d'une fixité déconcertantes. Le menton proéminent s'appuyait sur une grosse cravate molle à pointes retombantes, comme on les portait sous le Directoire. Cette physionomie eût paru grave, si le nez, impertinemment retroussé, ne lui avait pas donné une singulière expression d'ironie.

Le laquais ouvrit la portière et abattit les marchepieds. L'intérieur de la chaise apparut.

La génération actuelle, si éprise de luxe, s'imagine que les voitures du vieux temps étaient d'affreuses boîtes roulantes, grossièrement fabriquées. Il n'en est rien. Assurément, les diligences, les véhicules publics de jadis étaient peu confortables, mais on aménageait les voitures particulières avec beaucoup de soin et de goût. Déjà au XVIIIe siècle, les carrossiers faisaient des merveilles. Les Mémoires du règne de Louis XV contiennent la description de la berline que le duc de Richelieu fit construire, lorsqu'il fut nommé ambassadeur de France à Vienne, et qu'on appelait « la *Dormeuse* de M. de Richelieu ». La voiture en question contenait, en effet, une véritable chambre à coucher avec glaces, trumeaux etc. Le duc se coucha avant de quitter Versailles, ouvrit un carreau placé à la tête du lit et se souleva légèrement pour saluer les gentilshommes et les dames qui étaient venus lui faire leurs adieux; puis, se tournant vers son valet de chambre :

— Raffé, lui dit-il, tu me réveilleras à Lyon.

Comme le trajet de Versailles à Lyon — cent dix-sept lieues — comportait, d'après l'*Annuaire Royal*, quatre jours et demi, il est à croire que M. de Richelieu ne dormit pas cent huit heures consécutives!...

Pour n'être pas une « dormeuse », la chaise de notre voyageur paraissait large et commode. Un épais tapis couvrait le parquet. Des poches profondes étaient pratiquées dans les garnitures de drap. Une petite lampe portative avait été fixée à côté d'une des portières. La paroi opposée encastrait une glace étroite. De larges embrasses en cuir souple étaient disposées pour que l'on pût y appuyer le poignet. Des volets, percés d'une ouverture en forme de trèfle, rabattus dans l'intérieur des portières, pouvaient être remontés et appliqués contre les glaces, de façon à intercepter l'air du dehors.

Le personnage, que nous avons décrit plus haut, s'installa sur les coussins et étendit sur ses jambes un couvre-genoux en fourrures. Le secrétaire s'assit à côté de son maître. Le domestique se plaça sur le siège recouvert d'une capote, qui était fixé à l'arrière-train, et cria aux postillons :

— Route de Lyon!

Une batterie de coups de fouet retentit et l'équipage partit au galop.

Presque à la même heure, une douzaine de personnes, réunies dans la grande cour des Messageries, attendaient le départ de la diligence qui faisait le service de Paris à Lyon. Un observateur quelque peu perspicace eût bien vite reconnu, à leurs attitudes et à leur langage, une troupe de comédiens. Emmitouflés, les hommes dans leur manteau, les femmes dans leurs maigres fourrures, ils paraissaient d'assez méchante humeur. Enfin, un commis des Messageries qui, la plume à l'oreille, les dévisageait curieusement, fit l'appel des noms et tout ce monde s'engouffra dans la vaste voiture. Le signal du départ fut aussitôt donné.

Ces voyageurs n'étaient autres que Talma et ses camarades de la Comédie-Française, lesquels quittaient Paris « par ordre » et n'avaient eu que trois heures pour faire leur porte-manteau. Quant au personnage que nous avons vu quitter l'hôtel Gallifet, il s'appelait M. de Talleyrand et dirigeait alors le ministère des Relations Extérieures. Le secrétaire, qui l'accompagnait, était M. de la Besnardière. Les uns et les autres se rendaient à Lyon où de grandes fêtes allaient avoir lieu, car Bonaparte devait présider, dans cette ville, la consulte de la République italienne. Cinq cents députés venaient de franchir les Alpes pour former cette grande diète et recevoir un gouvernement de la main du Premier Consul.

Ce dernier quitta Paris le 8 janvier 1802 (18 nivôse an X) avec sa femme et une partie de sa maison militaire. Nous avons dit que M. de Talleyrand l'avait devancé. Le célèbre diplomate avait pour mission de veiller à l'installation des députés italiens et surtout de les amener, habilement et discrètement, à choisir Bonaparte pour président de leur République.

Une animation extrême régnait à Lyon. On attendait la Garde consulaire et les vétérans d'Égypte (une grande revue était annoncée) qui arrivaient à marches forcées et pour lesquels on confectionnait de nouveaux et brillants uniformes. Les préfets, les autorités de quinze départements étaient accumulés dans le chef-lieu du Rhône. La jeunesse lyonnaise, formée en corps de cavalerie aux armes et aux couleurs de la vieille cité, était allée à la rencontre du Premier Consul. Celui-ci arriva à Lyon le 11 janvier vers sept heures du soir. Une population enthousiaste remplissait les rues illuminées. Pour se rendre à l'Hôtel de Ville, où ses appartements avaient été préparés par les soins de Chaptal, alors ministre de l'Intérieur, Bonaparte passa sous un arc de triomphe

où un « poète » courtisan avait inscrit ces vers que nous citons parce qu'ils portent bien leur date :

> Dans tes murs, heureuse cité,
> Un sage héros doit se rendre ;
> Il est Titus pour la bonté,
> Pour la valeur, c'est Alexandre !

Les jours suivants, le Premier Consul reçut les membres de la Consulte italienne, les préfets, les députations départementales. Le soir, il assistait aux fêtes que lui donnaient les Lyonnais, à moins qu'il ne se rendît au théâtre où Talma jouait *Œdipe*, *Sémiramis*, *Andromaque*.

Pendant ce temps, la Consulte procédait à ses travaux. L'organisation que Bonaparte donnait à la nouvelle République tenait à la fois de la Constitution française et des anciennes constitutions italiennes. Trois collèges électoraux, — composés, le premier de trois cents propriétaires, le second de deux cents commerçants, le troisième de deux cents hommes de lettres, ecclésiastiques et savants — devaient choisir, parmi leurs membres, une Commission de vingt et un censeurs, à laquelle incombait le soin d'élire tous les corps de l'État.

A la tête de la République étaient placés un président et un vice-président nommés pour dix ans. Le secret dessein de Bonaparte était, nous l'avons indiqué, d'obtenir la magistrature suprême et de se faire donner, comme second, un Italien auquel il déléguerait le détail des affaires, tout en se réservant la direction supérieure. Le projet d'organisation, dont nous venons de tracer les grandes lignes, avait été communiqué par M. de Talleyrand aux Italiens, mais le ministre des Relations Extérieures ne traitait pas officiellement la question de la présidence ; il se bornait à faire allusion, dans des conversations particulières, aux services que le Premier Consul, s'il était élu, rendrait à la nouvelle République.

Nul plus que le célèbre diplomate ne possédait l'art des insinuations, des réticences, des sous-entendus. « Il faut — disait-il dans le célèbre discours qu'il prononça trente-six ans plus tard à l'Académie des sciences morales et politiques, — il faut qu'un ministre des Affaires étrangères soit doué d'une sorte d'instinct qui, l'avertissant promptement, l'empêche avant toute discussion, de jamais se compromettre. Il lui faut la faculté de se montrer ouvert en restant impénétrable, d'être réservé avec les formes de l'abandon, d'être habile jusque dans le choix de ses distractions ; il faut que sa conversation soit simple, variée, inattendue, toujours naturelle et parfois naïve ; en un mot, il ne doit pas cesser un moment, dans les vingt-quatre heures, d'être ministre des Affaires étrangères ».

Nous doutons fort que la conversation de M. de Talleyrand ait été « toujours naturelle et parfois naïve », mais nous croyons volontiers qu'il sut être « réservé avec les formes de l'abandon ». Il gagna, en tout cas, la confiance de ses interlocuteurs et remporta, en cette délicate circonstance, une de ses plus grandes victoires diplomatiques.

En effet, lorsqu'un des affidés de Bonaparte proposa à la Consulte de nommer le Premier Consul président de la République italienne, des applaudissements enthousiastes accueillirent ce vœu. Séance tenante, l'Assemblée proclama président Napoléon Bonaparte. C'est la première fois qu'on voit ces deux noms — Napoléon et Bonaparte — accolés l'un à l'autre...

Pendant que cette délibération avait lieu, le Premier Consul passait les troupes en revue sur la place Bellecour. Le temps était beau, mais extrêmement froid. Une foule énorme remplissait les rues. Lorsque Bonaparte parut, monté sur *Marengo*, son cheval préféré, des acclamations énergiques s'élevèrent des rangs des soldats. Ces vétérans revoyaient avec une indicible ivresse le jeune général qui, suivant un mot célèbre, était bien « le fils de leurs œuvres ». Ils le saluèrent avec d'incroyables transports.

D'après les estampes du temps, Bonaparte ne portait plus, à cette époque, le costume des généraux de la Révolution ; il était déjà coiffé du petit chapeau qui devait être si célèbre, mais il conservait encore les bottes à revers, l'habit à basques et à haut collet brodé, ainsi que le sabre, recourbé en forme de cimeterre, qu'il avait rapporté d'Égypte.

Murat, Bessières, Duhesme et Duroc l'accompagnaient. En passant devant les troupes, le Premier Consul s'arrêta plusieurs fois. A son appel, des grenadiers sortirent des rangs pour recevoir un fusil ou un sabre d'honneur. Un seul de ces privilégiés — un vieux à moustaches grises — n'obtint, en fait de récompense, qu'une parole de son général ; mais il excita l'envie de tous ses camarades.

— N'est-ce pas toi, mon brave, lui demanda Bonaparte, qui relevas mon cheval à Lodi ?

— Oui, général, répondit le grenadier qui tremblait d'émotion.

— Je suis content de te revoir ! dit simplement le Premier Consul ; et, soulevant légèrement son chapeau, il continua sa route.

Le lendemain, Bonaparte se rendit à l'assemblée générale de la Consulte. Tout s'y passa comme dans une séance royale. Une estrade avait été préparée pour le président de la République italienne. Il y prit place, entouré des ministres Talleyrand et Chaptal, de nombreux officiers généraux et hauts fonctionnaires. Il prononça, en langue italienne, un discours net et concis pour annoncer qu'il acceptait le poste auquel l'appelait le vote de la Consulte.

Rien de plus curieux que le billet laconique par

lequel Bonaparte rendit compte de cette séance à ses collègues, les Consuls Lebrun et Cambacérès. Le nouveau président annonce son élection comme la chose la plus simple du monde. Toutefois, en dépit de son apparente désinvolture, il est évident que l'opinion de Paris l'inquiète... Comment la grande ville va-t-elle apprécier l'événement? Tous les révolutionnaires ne sont pas domestiqués, tous les royalistes ne sont pas abattus. Il y a encore une opposition à Paris; comment prendra-t-elle la chose?

« A deux heures, écrit Bonaparte, je me suis rendu dans la salle des séances de la Consulte extraordinaire; j'y ai prononcé en italien un petit discours, dont vous trouverez ci-joint la traduction française. On y a lu la Constitution, la première loi organique, une loi relative au clergé. Les différentes nominations ont été proclamées.

« Je vous enverrai demain le procès-verbal de toute la Consulte, dans lequel se trouvera la Constitution. Les deux ministres, quatre conseillers d'État, vingt préfets, des généraux et officiers supérieurs m'ont accompagné. Cette séance a eu de la majesté, une grande unanimité et j'espère du Congrès de Lyon tout le résultat que j'en attendais.

« *Je crois qu'il est inutile, si l'on ne fait pas courir de faux bruits sur le Congrès de Lyon, que vous publiiez rien avant l'arrivée du courrier que je vous expédierai demain. Ce ne serait que dans le cas où l'on aurait répandu que la Consulte m'a nommé président que vous pourriez faire imprimer les deux pièces ci-jointes, qui font connaître la véritable tournure qu'ont prise les choses...* Je serai décadi à Paris. »

Les deux pièces, dont parle le Premier Consul, sont les rapports du comité nommé par l'assemblée. Il y est dit que « vu les circonstances intérieures et extérieures de la Cisalpine, il est indispensable de laisser au général Bonaparte le soin de gérer la première magistrature jusqu'à ce que les événements permettent de lui donner un successeur ».

Nous ne serions pas surpris que le rédacteur de ce document l'eût écrit sous la dictée de M. de Talleyrand, ou qu'il eût reçu un brouillon copié par M. de la Besnardière. En effet, il semble qu'il n'y ait là rien de définitif. C'est tout à fait à titre provisoire que Bonaparte paraît être nommé. Dès que « les événements le permettront », on lui donnera un successeur, mais, actuellement, il est « indispensable » de lui confier la première magistrature. Dès lors, comment le Premier Consul aurait-il pu rejeter les vœux de la Consulte?

Tel est le thème que vont développer les journaux officieux, — mais le plus tard possible. Bonaparte désire (et il le signifie à ses collègues) que la Presse ne commente, dans ce sens, l'élection du président de la République italienne que lorsqu'il sera rentré à Paris, afin que les articles passent par les Tuileries avant d'être transmis à l'imprimerie. Aussi bien, avance-t-il son départ. Visiblement, il a hâte de se remettre en route.

Toutefois, il ne peut se dispenser de se rendre au spectacle de gala que lui offrent les Lyonnais au Grand-Théâtre et il prolonge son séjour de vingt-quatre heures, afin d'assister à cette représentation. Pour cette fête, plus encore que pour les négociations secrètes de la Consulte, M. de Talleyrand doit faire des prodiges de diplomatie. La ville entière voudrait entrer au théâtre. Comment parviendra-t-il à satisfaire tout le monde et à ne froisser personne? Les femmes de la haute société lyonnaise veulent être placées — et bien placées. Les officiers, les fonctionnaires ne sont pas moins exigeants. Et les députés italiens, ces députés qui viennent d'élire Bonaparte pour chef, entendent qu'on les mette au premier rang. Le ministre des Relations Extérieures — qui sera bientôt le grand chambellan de l'Empereur, — suffit à tout. Il réussit, non sans peine, à caser tous les privilégiés.

La salle est comble. Des officiers en brillant uniforme occupent complètement le rez-de-chaussée. Dans les loges, toutes les femmes sont en grande toilette, ou, comme on disait alors, en « grande parure », — robe de satin blanc ou de crêpe rose, à manches très courtes et à taille haute; des plumes et des diamants dans les cheveux.

Talma allait jouer *Œdipe*, mais si célèbre que fût déjà le grand tragédien, il ne devait pas obtenir ce soir-là son succès habituel. Le spectacle était, en effet, dans la salle et non sur la scène. Tous les yeux étaient fixés sur la loge où allaient prendre place Bonaparte et Joséphine.

Soudain, les spectateurs se levèrent par un mouvement spontané et une immense clameur se fit entendre : *Vive Bonaparte!* Le Premier Consul et sa femme venaient d'apparaître. Joséphine, encore séduisante, malgré ses trente-neuf ans, dans sa toilette blanche que recouvrait, sans la cacher, un châle de cachemire brodé d'or, Joséphine paraissait radieuse. Elle distribua sans compter saluts et sourires, et les Lyonnais furent charmés de sa grâce de créole. Quant à Bonaparte, il salua distraitement les spectateurs et s'assit à côté de sa femme. Il paraissait pensif, presque sombre. Sans doute songeait-il aux mesures de rigueur qu'il allait prendre — dès sa rentrée à Paris — contre les opposants du Tribunat...

JEAN GUÉTARY.

PARIS. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41794. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 5. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 1er FÉVRIER 1902.

QUELQUES TRAITS PSYCHOLOGIQUES

DU CARACTÈRE ITALIEN [1]

L'âme de l'Italie moderne a subi une triple influence : tradition romaine, tradition catholique, tradition à la fois politique et artistique des siècles dits de Renaissance. Par l'action de tant de causes, les unes ethniques, les autres sociales, morales et religieuses, le caractère de la nation latine s'est transformé historiquement pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. La Renaissance avait été la révolte de l'individualisme contre tous les cadres moraux, sociaux et religieux : l'Italien, nous allons le voir, est resté individualiste, en dépit de l'étrange préjugé qui attribue aux nations latines l'esprit communautaire, et aux seuls Anglo-Saxons l'esprit d'individualisme.

I. — Le peuple italien est, nous l'avons vu, un mélange des races les plus diverses. Dans l'ensemble, la nation est brachycéphale. A Rome, on est sous-brachycéphale, dans le midi, le crâne s'allonge (0,78 à 0,79). Si l'Italie actuelle est romaine de tradition, elle l'est fort peu par le sang. La prétendue « race *latine* » est un mythe en Italie même ; qu'est-ce donc en France ? Le tempérament qui domine aujourd'hui en Italie est le nervo-bilieux. Nous avons montré (2) ailleurs que ce genre de tempérament influe sur la sensibilité et donne aux passions une forme spéciale : violence innée, impulsivité souvent irrésistible dans les moments de paroxysme, jointe à l'empire habituel sur soi-même. Chez l'Italien, la sensation présente prend une acuité extraordinaire : c'est une outrance soudaine ; mais ses passions, comme celles du Romain, comme celles des hommes de la Renaissance, ne sont pas seulement explosives, elles sont aussi concentrées. Elles ont beau alors être intenses, elles savent se contenir par la réflexion, se changer même en calcul dans l'intérêt de leur satisfaction future. L'Italien offre l'étonnante combinaison d'une raison froide et positive avec la fougue du tempérament, d'un sens intellectuel de l'ordre avec une sensibilité tumultueuse, avec cette « énergie sauvage » qu'admirait Stendhal. La vengeance même, si familière aux races méridionales, prend souvent ce caractère raisonné et cette apparence calme. Selon le proverbe florentin, c'est « un plat qui se mange froid ». Comment la barbarie civilisée de la Renaissance n'aurait-elle pas développé ces passions à longue portée qui savent se dissimuler pour mieux assurer leur but ?

La précocité sexuelle de l'Italien engendre de bonne heure les passions de l'amour, et ce n'est pas, dit-on, Vénus Uranie qui est l'objet ordinaire du culte (1). Comme tous les peuples de climat méridio-

1. Fragment d'une étude sur le peuple italien, faisant partie d'un livre qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Esquisse psychologique des peuples européens*.

2. Voir notre livre : *Tempéraments et caractères*.

(1) A en croire M. Ferrero, dans son *Europa giovane*, l'unique occupation des peuples [illegible] l'amour platonique ! Il fait un fantastique portrait des « salons d'Italie », auxquels il ajoute ceux de France, sous le prétexte de notre latinité. [illegible] pays, dit-il, [illegible] lon où hommes et femmes instruits se rassemblent pour une cause quelconque, et vous verrez que le but de tous, conscient

nal, l'Italien est porté aux plaisirs. De plus, il attache à la possession individuelle de son objet une importance capitale : question de vie ou de mort pour les rivaux. La jalousie est terrible en Italie comme en Espagne, et le point d'honneur est ici inflexible ; il est élevé à la hauteur d'une religion. Tant pis si l'autre religion, la catholique, se met en contradiction avec celle-là ; vengeance d'abord, il sera toujours temps d'obtenir ensuite l'absolution.

L'imagination de l'Italien est à la fois intense et rapide. Il saisit immédiatement les choses par la vision intérieure comme si elles étaient sous ses yeux, et il est porté à agir en conséquence. De là, dans le mal comme dans le bien, ce mélange si original d'improvisation et de réflexion. C'est pour cette raison qu'il unit la violence immédiate de la réaction aux calculs à longue portée : trait que l'on retrouve dans la criminalité italienne.

Chez l'Italien, la sensibilité esthétique s'est bien plus développée que chez l'ancien Romain. Elle a surtout acquis une sorte de largeur qui rend l'Italien moderne beaucoup plus propre aux beaux-arts, non seulement aux arts plastiques, mais à la musique et à la poésie. Le commerce constant d'une vive sensibilité avec la belle nature, joint à une intelligence amie de la forme et de l'ordre, devait développer à la longue le penchant esthétique. Raffiné et élégant, ayant plus que jamais le sens de l'harmonie dans les formes visibles, l'esprit italien devint essentiellement propre à la peinture. Qu'est-ce en effet qu'un peintre ? Est-ce un penseur pur et abstrait ? Non, sans doute. Un pur sensuel ? Pas davantage ; c'est un sensuel intellectuel, à qui la forme telle quelle ne suffit pas et qui lui demande d'être belle. Autant on en peut dire de la sculpture. Enfin, dans la musique, le langage de la passion s'ennoblit, se soumet à une règle d'harmonie, de proportion et de mesure. Sentir fortement et avoir en même temps l'intelligence satisfaite par l'eurythmie qui soumet tout à sa loi, tel est le plaisir que l'Italien cherche en ses mélodies à la fois passionnées et régulières.

Ce n'est pas sans vérité que les Italiens d'aujourd'hui s'attribuent à eux-mêmes, comme leur trait le plus commun peut-être, le « goût de l'art », le sentiment du beau dans toutes ses manifestations, surtout les manifestations visibles ou sonores. Un tel sentiment se diversifie avec les diverses régions de l'Italie, mais il est toujours celui qui, avec plus d'intensité que les autres, unit entre eux les Italiens : « l'âme du peuple italien pourrait se définir, dit M. Vicoli, une manière commune de sentir le beau ». La communauté des sentiments est tellement plus intense que toute autre qu'elle suffirait, à elle seule, « pour constituer un lien puissant de nationalité ». Le goût classique renouvelé a plus d'une fois rapproché tous les Italiens dans un même sentiment national. C'est qu'en Italie le sentiment du beau, plus que tous les autres, a un vrai et propre office social. « Ce que notre peuple a de spiritualité, il le doit uniquement au sentiment artistique. » L'ornementation, par exemple, qui à première vue peut paraître inutile, est appliquée par tous les Italiens à toutes leurs productions, même les plus humbles : du plus petit vase au plus grand édifice, il faut qu'ils ornent, il faut qu'ils embellissent, par un besoin de nature. Il y a là une des causes pour lesquelles l'art réaliste et objectif, au sens moderne, leur est plus difficile. Dans leurs œuvres les plus réalistes ils révèlent encore, avec le goût d'embellir, un certain « sentiment intime, personnel », qui vient de leur individualisme et de leur manière propre de sentir le beau, objet du commun amour. Grâce à ce tempérament d'artistes, l'art musical, avec son caractère de spontanéité, de passion, de clarté et d'ornementation plus ou moins fleurie, a coopéré à la « solidarité des peuples d'Italie ». De là on peut conclure, avec les Italiens eux-mêmes, que les besoins esthétiques, plus encore que les besoins intellectuels, ont, pour leur part, favorisé l'unité nationale : ces besoins, en premier lieu, sont sentis du peuple entier, en second lieu, malgré la distance des siècles, ils constituent l'héritage le plus efficace des Romains et des Grecs. En faisant la part des exagérations qui peuvent se mêler à une telle théorie, il est incontestable que

ou inconscient, est de se faire la cour... Qu'ils parlent de littérature ou d'art, de science ou de politique, de modes, de finances, de sport, l'allusion amoureuse se mêle sans cesse à leurs discours, continuellement rappelée par les associations d'idées les plus lointaines et les plus accidentelles... Dans nos pays, il est quasi impossible de parler sérieusement sur un sujet quelconque, sinon dans une réunion de personnes appartenant au même sexe ; car, si hommes et femmes se trouvent ensemble, fussent-ils tous des personnes sérieuses et raisonnables, ils ne pensent plus qu'à se plaire les uns aux autres et à se dire des choses qui excitent au fond de l'organisme, comme une résonance lointaine, la volupté. »

M. Ferrero note aussi dans les trois pays « néo-latins », au milieu de tous les entretiens, « une forme de sourire que vous chercheriez en vain sur les lèvres d'un Anglais et qui est toute propriété latine : ce sourire malicieux et ironique qui souligne les allusions et qui sert à l'homme et à la femme comme d'une déclaration mutuelle.... sourire de luxure, mitigé, composé, quasi élégant... » Nous ne savons si tout ce portrait est vrai de l'Italie, mais les Français peuvent-ils bien y reconnaître les entretiens de la bonne compagnie ? Et si, dans les conversations, le Français aime à briller et à plaire, n'y a-t-il point là, sauf exceptions, plus de vanité, de politesse et de sociabilité que d'érotisme ? Nous ne pensons pas que cette excitation continuelle dont parle l'auteur italien fasse le fond des conversations françaises : alors même que la galanterie y joue son rôle, on n'y prend pas les choses tellement au sérieux ni avec une telle frénésie. Gardons-nous donc d'exagérer l'érotisme prétendu *latin*, d'autant plus que, pour notre malheur, la gauloiserie n'est que trop du terroir celtique, sans qu'il nous soit besoin de rien emprunter à l'Italie ni aux Espagnols.

nous sommes ici en présence d'un des traits les plus curieux de la sensibilité italienne.

II. — Sous le rapport intellectuel, les Italiens s'attribuent à eux-mêmes, comme penchant fondamental, la tendance innée à la contemplation du monde sensible. Le développement du système nerveux, sous un climat méridional et sous un ciel ensoleillé, les prédispose à cette sorte de sensualisme instinctif. De là résulte, pour l'intelligence néo-latine, la répugnance à séparer la pensée du réel, objet des sens. Chez les Italiens modernes, comme déjà chez les Romains, on trouve l'aptitude à l'observation, à la comparaison (qui empêche de ne voir qu'un côté des choses), l'amour des faits et le désir de mettre les idées en harmonie avec les faits. On trouve encore le sens de l'utile et, ce qui est qualité plus rare peut-être, le sens de l'inutile. Ajoutez l'instinct des compromis, une conception éminemment pratique de la vie, le besoin de « cueillir immédiatement les fruits de la méditation », d'extraire l'avantageux du certain, au lieu de concentrer son énergie dans les sphères solitaires et pour ainsi dire mortes du sujet replié sur soi. Voir c'est savoir, savoir c'est prévoir, ainsi raisonne volontiers l'Italien. Il est positiviste de nature, tout en idéalisant l'expression, les formes, les sons, les paroles; car, ne l'oublions pas, c'est un positiviste artiste, et c'est ce qui fait l'originalité du génie national.

Au point de vue de la mémoire, l'Italien n'est pas comme le Français, qui oublie tout, — les maux plus que les biens, les injures plus que les bienfaits, ce qui lui a été pénible plus que ce qui l'a enchanté, — et qui aime si peu à faire repasser son esprit par des souvenirs désagréables. La longue rumination intellectuelle est une des caractéristiques de l'Italien : il a la mémoire longue, tenace, implacable; et mieux vaut, sur ses tablettes intérieures, figurer à la colonne des amis qu'à celle des ennemis.

Toutes ces tendances intellectuelles et sensibles, loin de se perdre à travers les âges, ont eu sans cesse l'occasion de s'exercer. Elles furent même, aux époques de trouble et de servitude, des moyens de conservation. M. Carle, en son remarquable ouvrage sur la *Vie du Droit*, la *Vita del Diritto* (1), soutient que l'intelligence italienne tient toujours du génie latin en ce que sa vocation véritable n'est ni la métaphysique, ni la spéculation abstraite, ni, d'autre part, l'observation menue et patiente des faits pour eux-mêmes, mais plutôt une certaine aptitude naturelle « à comparer entre eux l'idéal et le réel », ainsi qu'une tendance à « faire la part de la spéculation et celle de l'observation ». A vrai dire, la balance a fini par incliner plus vers le réel que vers l'idéal. La raison en est simple : les diverses formes de l'idéal ont successivement disparu en Italie, sauf l'idéal de la *forme* artistique. Si donc il est certain que l'Italien ne se perd pas, comme l'Anglais, dans l'analyse minutieuse des faits et conserve quelque esprit synthétique, il est non moins certain qu'il cherche la synthèse dans la généralisation plutôt que dans l'idéalisation. Plus encore peut-être que le Romain d'autrefois, l'Italien d'aujourd'hui est profondément réaliste. L'idée pure, qui charme l'Allemand, souvent aussi le Français, et même l'Anglais, « ne dit rien à l'esprit de l'Italien », il faut qu'elle prenne forme, qu'elle s'incorpore à quelque chose de visible, qu'elle acquière le relief et les solides contours de la réalité. Essayez d'exprimer dans la langue latine les abstractions où se jouaient les Grecs, vous êtes condamné à la périphrase ou au barbarisme. Certes, la langue italienne n'a plus ce caractère exclusivement concret : elle s'est pénétrée, plus même que toute autre langue, des termes de la théologie et de la scolastique; mais l'abstraction et le vague n'en répugnent pas moins au génie net et précis de l'Italien. Les « choses » l'attirent. Objectivité, voilà sa dominante intellectuelle, que les Italiens opposent justement à notre habitude si peu latine, de juger tout d'après une « mesure subjective ». Ce qui reste subjectif, chez l'Italien, c'est la direction du sentiment et de la passion, qui le fait vivre d'une vie plus concentrée qu'expansive. L'originalité même du caractère italien à nos yeux, et ce qui fait sa force, c'est cette combinaison d'une intelligence si objective avec une sensibilité très personnelle. Lors même qu'il semble se répandre au dehors, l'Italien vit le plus souvent en soi, il vit pour soi. L'Espagnol a une sensibilité du même genre, mais avec une intelligence qui se perd volontiers dans le royaume des chimères. « En Italie n'ont pas prise, comme chez les autres nations dites latines, les légendes chevaleresques. »

Grâce à son intelligence avisée et pratique, l'Italien comprend tout, apprend tout, fait tout, est propre à tout. Il saura votre langue bien avant que vous commenciez à balbutier la sienne; il vous aura percé à jour bien avant que vous ne commenciez à le connaître. Il saisit tout à demi-mot, à demi-geste, à demi-sourire, à demi-regard. Son esprit est nuancé; il n'aime pas le oui ou le non, qui sont sans nuances, et préfère à la rigueur mathématique l'ondoiement de la vie réelle. Il est peu propre à la déduction mathématique, et ce n'est pas en Italie que vous trouverez l'étonnante lignée de mathématiciens que l'on rencontre en France. L'Italien est plutôt inductif, et encore moins inductif qu'observateur : c'est dans les sciences d'observation qu'il brille le plus. Son intel-

(1) Vitali, *Rivista italiana di Sociologia*, II, fasc. VI.

ligence extrêmement compliquée tient à la fois de la ruse du barbare et des raffinements du civilisé : la finesse instinctive s'y joint à la sagesse réfléchie. Pour cette sorte d'esprit, il n'y a rien de simple, rien de rectiligne, rien de complètement sûr ; le pour ne fait pas oublier le contre, la gauche ne fait pas perdre de vue la droite, le dessus ne fait pas négliger le dessous. C'est la vraie *circonspection* qui regarde en tout sens, attend pour se décider et prend pour maxime : « Il faudra voir ! »

L'excellent auteur de l'*Histoire des révolutions d'Italie*, Ferrero, oppose la simplicité de structure du Français à la complexité italienne. Le caractère du génie italien, selon lui, c'est précisément la complication jointe à l'agilité et à la prudence pratique ; on trouve ces qualités, dit-il, chez les anciens Romains comme chez les Papes, à Rome comme à Venise, dans la grandeur comme dans la décadence du pays : — « C'est là une des espérances de l'Italie. » Sur l'esprit de finesse, sur l'habitude d'avoir des arrière-pensées et d'en supposer chez autrui, les témoignages des Italiens eux-mêmes sont unanimes. « Dans un livre, disait l'abbé Galiani, les Français lisent le noir, les Italiens préfèrent lire le blanc. » En son ouvrage récent sur l'*Europa giovane*, M. Ferrero nous présente Mazarin comme un des types du *vrai Italien*, c'est-à-dire « bourgeois et ennemi des armes par nature, mais grand politique, astucieux, calculateur et patient, qui ne connaît pas les courtes colères mais les longues rancunes ; qui sait supporter impassible un affront personnel, si pour le moment il a des fins plus hautes que la vengeance, qui sait se fixer un but et y tendre silencieusement, obstinément, à travers les détours les plus compliqués (1). »

ALFRED FOUILLÉE.

(*A suivre.*)

NOS OFFICIERS DE MARINE

La semaine dernière un entrefilet paru dans divers journaux provoquait un profond étonnement chez tous ceux qui s'intéressent à notre marine. Cet entrefilet annonçait en effet « que les élèves de l'École navale vont incessamment commencer des exercices de manœuvre à bord du torpilleur de haute mer *Veloce*.

« Nos *bordachiens*, qui n'ont exécuté jusqu'ici des exercices de manœuvre qu'à bord des annexes du bâtiment-école, l'aviso *Bougainville* et le brick *Sylphe*, c'est-à-dire à bord de simples navires à voiles, vont être, pendant leur séjour à l'École, initiés à la manœuvre des navires à vapeur. »

Ainsi, depuis longtemps, la marine de l'État ne possède plus en service un seul navire à voiles et les élèves de l'École navale satisfont encore aujourd'hui aux examens de sortie sans avoir aucune notion de la manœuvre d'un navire à vapeur.

C'est exactement ce qui se passerait pour nos officiers d'artillerie, si, pendant leur séjour à l'École d'application de Fontainebleau, on les exerçait à tirer avec des canons datant du règne de Louis XIV.

Il n'y a pas de corps militaire où la routine exerce une influence aussi despotique que dans la Marine. Les ministres civils qui ont séjourné rue Royale savent à quelles résistances aveugles ils se sont heurtés chaque fois qu'ils ont voulu modifier quelque habitude séculaire de la flotte.

Au temps où les colonies dépendaient du ministère de la Marine, il a fallu de longues années pour obtenir que les transports de l'État cessassent d'apporter des chargements de bois à brûler pour les besoins de la division navale de Cochinchine, alors que ce combustible, en raison de son abondance, ne coûte à Saïgon qu'un prix infime.

A quelle cause faut-il donc attribuer de tels errements dont on pourrait multiplier les exemples? C'est que la Marine, privée depuis longtemps de l'activité indispensable à tout corps militaire, se complaît dans l'admiration du passé et considère presque comme un sacrilège de toucher aux traditions qui lui ont été léguées.

Elle s'efforce de cacher ainsi aux profanes, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas initiés aux dessous de la vie maritime, le vide, l'oisiveté d'une existence dont ne s'accommoderaient guère ceux qui ont porté si haut jadis la renommée de notre flotte. Alors la vie de l'officier de marine était une vie de renoncement et de sacrifice. C'est à peine s'il avait le temps de goûter à terre quelques brèves joies dont il devait écarter le souvenir aussitôt qu'il remontait à son bord, sous peine de prendre sa profession en horreur. Ses pérégrinations à travers le monde duraient des années entières, pendant lesquelles de rares accostages le remettaient en contact avec ses semblables.

Les guerres autrefois si fréquentes et, par suite, les dangers continuels qu'il courait, tenaient constamment son esprit en éveil. Familiarisé avec l'idée de la mort, incertain de l'avenir qui l'attendait, il n'était pas obsédé comme ses successeurs par le souci maladif de l'avancement.

De plus, son métier était autrement intéressant, autrement actif. Alors l'officier de marine était tout sur son navire. Maître absolu de ceux qui l'entouraient, il connaissait son bâtiment des vergues à la

1 Ferrero. *Europa giovane*, p. 7.

cale et n'avait auprès de lui ni ingénieur, ni mécacien pour lui disputer une part de son autorité. Il n'avait pas l'humiliation de penser, comme l'officier d'aujourd'hui, qu'il existe à bord une machine dont tout dépend et au maniement de laquelle il ne comprend goutte.

Son existence se passait alors à combattre les éléments ou à défendre son pays, au lieu de se perdre, comme maintenant, en luttes intestines, stériles et ridicules.

Vivant d'une vie si spéciale et si mouvementée, il ne pouvait avoir les mêmes idées que les autres hommes, et l'existence, si terne à côté de la sienne, du *vulgum pecus* devait nécessairement lui inspirer un certain dédain pour le reste de l'humanité. Actuellement la vie de l'officier de marine ne ressemble en rien à celle de jadis. La Marine s'est transformée, les corvettes, les frégates et les vaisseaux à voiles n'existent plus qu'à l'état de souvenir. Ils ont été remplacés par des navires dont la marche est beaucoup plus rapide, mais qui, par contre, naviguent peu. Lorsqu'il leur arrive de s'éloigner de leur port d'attache, ils ne redoutent pas, comme autrefois, de s'arrêter en route, et la fréquence des escales fait oublier à l'officier la monotonie du séjour à bord. Bref, la vie à terre est devenue l'existence ordinaire de l'officier de marine, la vie à bord l'exception.

Vivant ainsi de la vie de tout le monde, il paraitrait logique qu'il eût les idées de tout le monde. Il n'en est rien. Au lieu d'oublier les traditions de l'antique marine, il les a exagérées et il a transformé en insupportables défauts les légers travers que l'on pardonnait volontiers à ses prédécesseurs, en raison des dangers auxquels ils étaient constamment exposés. Cette nuance imperceptible de supériorité, que la marine de jadis mettait dans ses rapports avec les *terriens*, s'est transformée en un véritable mépris, que beaucoup d'officiers de marine ne se donnent même pas la peine de dissimuler.

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, de la désinvolture avec laquelle ils traitent les *éléphants* (1) qui les invitent chez eux ou de la sottise de ces gens qui supportent toutes les rebuffades pour avoir à leurs soirées le plus grand nombre possible de représentants du *Grand Corps*. S'ils pouvaient assister, le lendemain, au déjeuner des officiers qu'ils ont hébergés et entendre les conversations du carré, ils seraient peut-être guéris de l'ambition d'exhiber à leurs fêtes de si brillants uniformes. Personne n'est épargné. Les femmes et les jeunes filles qui assistaient à la soirée sont déshabillées de la façon la moins courtoise. On raconte sur toutes de graveleuses anecdotes sans aucun fondement, et chacun de ces messieurs s'attribue à son tour des bonnes fortunes absolument extraordinaires.

Le mal ne serait pas bien grand si ces calomnies étaient oubliées au sortir de la table, mais il se trouve toujours quelqu'un pour aller les colporter un peu partout, et j'ai vu ternir ainsi bien des réputations par les scandaleuses histoires que l'on invente dans l'oisiveté des carrés. Chose bizarre, nombre d'officiers bien élevés qui, pris individuellement, seraient incapables d'un pareil manque de générosité, se laissent entraîner par l'exemple de leurs collègues à oublier toutes les règles de la courtoisie vis-à-vis de gens auxquels ils ne peuvent reprocher que de leur avoir ouvert hospitalièrement leur maison.

Il faut remarquer que ce sont toujours les officiers dont l'origine est la plus humble qui affectent le plus de mépris vis-à-vis de l'élément civil. Appartenant à un corps qui se targue d'être un corps aristocratique, ils essaient de donner le change à leurs collègues sur leur origine en traitant de très haut les personnes étrangères à la Marine. Ils ne réussissent d'ailleurs à tromper personne, car leur manque d'éducation première apparaît vite dans la maladresse de leurs impertinences, dans la lourdeur de leurs plaisanteries. C'est en vain qu'ils essaient d'imiter leurs collègues de plus haute extraction, ils ne réussissent qu'à les singer.

Il est bien rare de se trouver avec des officiers de marine sans les entendre discourir longuement sur leur vie aventureuse, sur les dangers incessants qui les guettent, sur l'existence toute de sacrifice et de renoncement à laquelle ils se sont volontairement condamnés.

Les bons bourgeois qui ne sont pas au courant de la façon dont les choses se passent dans la Marine, croient naïvement toutes ces rodomontades, regardent comme des héros ceux qui les débitent et leur pardonnent leur dédaigneuse désinvolture en raison des périls sans nombre au milieu desquels se passe leur existence. Mais ces admirateurs tomberaient de haut s'ils connaissaient les véritables prouesses auxquelles se livrent leurs héros et si on leur dévoilait les préoccupations beaucoup plus terre à terre qui occupent presque uniquement l'esprit de nos officiers de marine. Du coup serait ruiné le piédestal du haut duquel la Marine domine les simples mortels.

Je suis convaincu d'ailleurs qu'il ne s'agit là que d'un engourdissement moral momentané dû à la rareté des occasions de se distinguer et que nos officiers de marine ne songeraient plus guère à toutes ces mesquineries si la patrie en danger réclamait leur concours.

Le véritable coupable de ces petitesses d'esprit, la

1 C'est la dénomination usitée à bord pour désigner les personnes étrangères à la Marine.

source des luttes intestines dont souffre la Marine, c'est l'inaction forcée à laquelle se voient condamnés des hommes uniquement dressés en vue de la guerre et forcément inactifs lorsque leur pays n'a pas de luttes à soutenir. La paix indéfiniment prolongée déprime leur esprit, aveulit leur courage et ne leur laisse plus voir que les petits côtés du noble métier qui a été l'ambition de leur jeunesse. Fatale à notre armée de terre, elle l'est plus encore à la Marine.

Toute la carrière d'un officier se fait dans nos ports de guerre ou dans les escadres du Nord et de la Méditerranée. Nous en avons la preuve dans le nombre vraiment infime d'officiers qui servent dans les stations éloignées. On ne se résigne guère à séjourner dans les mers lointaines que lorsque la perspective d'un commandement adoucit la rigueur de cet exil. Bien rares, aujourd'hui, les officiers qui sollicitent des postes éloignés. Il leur faut un goût très prononcé pour les voyages, car ils savent fort bien qu'ils auront beaucoup moins d'avancement que leurs collègues restés dans les ports ou sur les côtes de France. De fréquents séjours dans les mers de Chine ou dans l'Océan Pacifique font mal noter ceux qui recherchent ces lointains embarquements. Pour être inscrit au tableau d'avancement, il est indispensable de rester toujours en vue de nos côtes.

Est-ce alors dans l'étendue et dans la variété de leurs connaissances qu'il faut chercher cette supériorité dont se targuent les officiers de marine.

Ici encore ils ne sortent pas de l'ordinaire. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire le programme du concours d'entrée à l'École navale. Un bon élève de troisième sait plus d'histoire et de littérature que la plupart des candidats. Quant à la partie scientifique, elle correspond à peu près aux matières enseignées dans une classe de mathématiques préparatoires. J'ai connu des officiers de marine, entrés dans un bon rang au *Borda*, qui étaient incapables de rédiger convenablement un rapport.

Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement? On entre très jeune à l'École navale, après une préparation hâtive dont il ne reste rien dans l'esprit quelques mois après, et les cours tout spéciaux que l'on y suit ne comblent nullement les lacunes de l'instruction générale. Quelques officiers s'en rendent compte et consacrent une partie de leurs loisirs à la compléter. Ils sont généralement mal vus de leurs collègues.

La plupart se contentent de ce qu'ils ont appris au *Borda*. Naturellement ce sont ceux-là qui affichent le plus grand dédain à l'égard du commun des mortels.

Les démissions qui se produisent dans le corps des officiers de vaisseau et dont le nombre inquiète sérieusement le ministère de la Marine sont une preuve du peu d'intérêt qu'offre aujourd'hui la carrière maritime à des jeunes gens vraiment intelligents. Et ces démissions seraient encore bien plus fréquentes si le défaut de fortune et la crainte d'un avenir incertain ne retenaient beaucoup d'officiers.

Cet état d'esprit est bien marqué dans le passage suivant d'une lettre que m'écrivait, il y a quelques mois, un enseigne de vaisseau : « Je voudrais bien quitter la Marine, mais je ne sais vraiment pas quelle situation je serais capable de remplir. Le peu que j'ai appris au *Borda* ne peut m'être d'aucune utilité dans la société, aussi je crains fort d'être condamné à rester, malgré moi, officier de marine. J'envie ce commissaire, ce médecin, même ce mécanicien auxquels leurs diplômes ou leurs connaissances techniques permettent aisément de trouver une autre situation. »

Il y a dix ou quinze ans, les officiers de marine démissionnaires avaient la ressource d'entrer dans l'administration préfectorale, refuge habituel des ratés de toutes les professions. Mais aujourd'hui cette ressource leur échappe. Il y a trop de candidats. Et puis, nos gouvernants craignent qu'il ne leur reste quelque chose des opinions rétrogrades dont le marin fait si volontiers étalage.

Il serait bien extraordinaire de voir les officiers du Grand Corps, si orgueilleux de leur situation, vivre en parfaite harmonie avec les officiers des corps assimilés, tels que les ingénieurs, les médecins, les commissaires, les mécaniciens. Ils daignent bien les différencier quelque peu du commun des mortels, mais ils entendent conserver toujours sur eux une suprématie marquée. C'est ainsi qu'à bord d'un navire de guerre un officier assimilé ne peut jamais, quel que soit son grade, présider une commission. S'agit-il de vivres! Le commissaire semble tout désigné pour présider aux opérations. Est-il question de machines? L'ingénieur ou le mécanicien paraît avoir une compétence toute particulière pour diriger la discussion. Eh bien, la présidence appartient cependant à l'officier de vaisseau. Un enseigne de vingt-deux ou vingt-trois ans préside, alors qu'il a près de lui un commissaire ou un ingénieur déjà âgé qui porte sur ses manches les galons de colonel.

Cette règle a naturellement provoqué bien des colères, bien des récriminations, mais le Grand Corps l'a si âprement défendue qu'elle n'est pas encore abolie.

J'ai même vu, en Cochinchine, un aspirant, qui avait été envoyé à terre pour faire partie d'une commission d'achat de vivres, quitter la salle parce qu'on avait attribué la présidence de la commission à un médecin beaucoup plus élevé en grade. Il était incontestablement dans son tort, attendu que la règle dont nous venons de parler ne s'applique pas à terre.

Malgré cela, le commandant du navire sur lequel

il était embarqué ne voulut ni lui infliger un blâme ni même l'obliger à s'incliner devant le règlement. Il envoya à sa place un officier de vaisseau du même grade que le médecin, et la présidence revint ainsi à l'officier combattant.

Le séjour à bord est loin d'être agréable pour les officiers assimilés, car ils sont constamment l'objet de plaisanteries stupides et de vexations de toute sorte de la part des *officiers bleus* (1). Il leur faut un tact parfait, une très grande dignité pour en imposer à leurs orgueilleux collègues du Grand Corps, autrement leur existence est un véritable martyre. Les heures les plus pénibles pour eux sont les heures des repas. Là ils ne sont qu'une infime minorité, parfois même le médecin est le seul officier assimilé à bord et les officiers combattants profitent de ce qu'ils sont les plus nombreux pour accabler la garde nationale de leurs sarcasmes. J'ai vu des commissaires et des médecins un peu timides vivre dans l'appréhension continuelle des heures qu'il leur fallait passer au carré et inventer toutes sortes de prétextes pour échapper à cette obligation. Alors, le carré, privé de sa tête de Turc habituelle, se voyait, à son grand dépit, réduit au silence, s'il n'avait pas le bonheur de posséder quelque ancien premier maître parvenu par hasard à la situation d'officier.

Mais il y a heureusement bien des officiers de la garde nationale qui osent se défendre et ripostent victorieusement aux sarcasmes des officiers de vaisseau. Souvent plus intelligents et toujours beaucoup plus instruits, ils ont vite désarçonné leurs adversaires. Lorsque le carré a essuyé quelques défaites de ce genre, il laisse en paix l'assimilé, mais, pour se venger, il répète partout qu'il est impossible de vivre avec lui et le commandant du bâtiment, toujours heureux de critiquer un médecin ou un commissaire, n'oublie pas de signaler son mauvais caractère dans ses notes.

La *Garde nationale* prend sa revanche lorsque son concours devient indispensable pour obtenir un congé de convalescence ou pour masquer quelques irrégularités. Alors il n'y a pas de flagorneries dont on ne l'accable. Le commandant lui-même prodigue les marques les plus flatteuses d'amabilité à cet assimilé qu'il malmenait si brutalement quelques jours plus tôt. Celui-ci, qui sait combien cette faveur est éphémère, se laisse prier assez longtemps et profite de la circonstance pour se faire accorder quelques avantages qu'on lui refuserait certainement à tout autre moment. Mais, une fois le certificat obtenu ou l'irrégularité disparue, les visages se renfrognent brusquement et la persécution recommence plus vive qu'auparavant afin de rattraper le temps perdu et de se venger de la contrainte qu'il a fallu s'imposer temporairement.

Pour échapper à cette existence, bien des commissaires font le sacrifice de leurs ambitions et sollicitent leur nomination dans un quartier d'inscription maritime où, à défaut d'avancement, ils auront au moins la tranquillité. Les médecins, eux, demandent leur envoi dans un régiment d'infanterie de marine.

Cependant, le corps de santé et le commissariat sont moins exécrés que les ingénieurs des constructions navales et les officiers mécaniciens, parce qu'ils sont moins dangereux. Il n'est pas à craindre qu'ils enlèvent au Grand Corps les prérogatives dont il est si fier. Les véritables ennemis sont les ingénieurs et les mécaniciens dont l'importance grandit sans cesse et amoindrit, de plus en plus, le rôle des officiers de vaisseau. Ils sont un point noir à l'horizon de ces derniers qui se demandent avec inquiétude si ces intrus ne finiront pas par prendre leur place.

Leur colère n'a guère l'occasion de s'assouvir à bord sur les ingénieurs qui embarquent peu. Ils n'ont que la ressource de critiquer leurs plans de construction et ils ne s'en privent pas.

Mais l'officier mécanicien qui vit à bord, mange au carré, ne peut échapper à leurs coups. Cet officier, qui sort toujours des rangs et dont les manières un peu rudes se ressentent des années passées avec les maîtres d'équipage, n'a pas toujours la repartie aisée et ne sait pas répondre sarcasme pour sarcasme. Tout est matière à plaisanteries, ses mains qu'il ne parvient pas à blanchir, ses vêtements tachés par l'huile des machines, son ignorance de certains usages, etc. Parfois excédé de ces railleries, il réplique par un coup de boutoir qui lui vaut un sévère rappel aux convenances du président du carré.

Évidemment les officiers mécaniciens se sentent gênés parmi les officiers de vaisseau et il eût peut-être été préférable de leur donner un carré spécial où ils se seraient trouvés plus à l'aise. Mais leur recrutement est destiné à être modifié. L'École polytechnique ou l'École centrale fournira les officiers mécaniciens dans un avenir très rapproché et le Grand Corps verra alors en face de lui des hommes bien élevés et d'une instruction bien supérieure à celle qu'ils reçoivent eux-mêmes au *Borda*.

A partir de ce jour, la lutte tournera fatalement au désavantage des officiers de vaisseau. L'abandon à des hommes sortant des rangs de la spécialité de mécanicien qu'ils auraient dû conserver au même titre que celles de fusilier, de canonnier et de torpilleur, a été le premier coup donné à leur corps. C'est vainement qu'ils ont essayé d'éviter le danger dont

1. Les officiers bleus sont les officiers de marine proprement dits, les officiers combattants. Ils englobent sous le qualificatif quelque peu méprisant de *garde nationale* tous les officiers des corps assimilés.

ils se sont sentis menacés, en limitant au grade de lieutenant de vaisseau l'avancement des officiers mécaniciens. Ceux-ci, grâce à leur ténacité, ont réussi à arracher successivement aux officiers de vaisseau tous les grades supérieurs et, depuis plusieurs années, il y a des mécaniciens parmi les officiers généraux de la Marine.

Il ne leur reste plus maintenant qu'à améliorer leur recrutement pour devenir les véritables maîtres à bord. Mais les officiers de vaisseau, qui regrettent amèrement aujourd'hui d'avoir reculé devant l'obligation de se salir les mains au contact des machines, s'opposent de toutes leurs forces à l'entrée des élèves de Polytechnique et de Centrale dans le corps des officiers mécaniciens. Ils se rendent parfaitement compte que la fin de leur règne coïncidera avec la transformation de ce corps. Il ne faut pas cependant qu'ils se fassent trop d'illusions. Ils peuvent retarder cette transformation, elle se fera, malgré eux.

Les officiers de vaisseau, si méprisants vis-à-vis de ceux qui n'appartiennent pas à leur corps, possèdent même chez eux des officiers dont ils rougissent. Je veux parler des rares premiers maîtres qui parviennent au grade d'officier. Le dédain silencieux que leur témoignent leurs brillants collègues sortis du *Borda* est peut-être plus cruel que les railleries dont le Grand Corps accable les officiers assimilés. Ces officiers provenant des rangs appartiennent, il est vrai, au Grand Corps et, devant les étrangers, on leur témoigne les mêmes égards qu'aux autres officiers de vaisseau. Mais, pendant les heures de service, il n'est pas de vexations qu'on ne leur inflige.

J'ai connu en Extrême Orient un enseigne de vaisseau âgé de trente-six à quarante ans, auquel le commandant du navire ne permettait pas de faire le quart seul. Lorsque son tour de service l'appelait sur la passerelle, il lui adjoignait un jeune enseigne pour le surveiller. Le malheureux était tellement humilié de cette marque de défiance qu'il demanda son débarquement.

Il n'est pas rare d'ailleurs d'entendre des enseignes et même des lieutenants de vaisseau, ainsi sortis des rangs, regretter le temps heureux où ils faisaient modestement partie des cadres de maistrance.

Tels sont aujourd'hui nos officiers de marine, avec leurs rivalités, leurs jalousies, leurs petitesses. Il faut reconnaître que cet état d'esprit n'a rien de brillant et ne justifie guère leurs prétentions. Aussi est-il vivement à souhaiter que le pays ait plus fréquemment besoin de leurs services, afin de les arracher aux mesquines préoccupations qui les absorbent.

Bien entendu, il y a dans la Marine des officiers de valeur, instruits, pleins de distinction et de courtoisie qui ne partagent pas le sot engouement de leurs collègues pour le Grand Corps et qui savent que les officiers de vaisseau n'ont pas le monopole de l'intelligence. Pendant mes voyages à l'étranger et dans nos colonies j'en ai connu plusieurs dont je m'honore d'être l'ami. Eux aussi souffrent d'être obligés de vivre avec des hommes qui jalousent secrètement leur supériorité et ne leur épargnent pas les sarcasmes lorsqu'ils les voient rechercher au dehors les satisfactions intellectuelles que réclame leur esprit et qu'ils ne trouvent pas à bord.

Leur supériorité sur leurs collègues est un grand malheur pour ces officiers d'élite s'ils sont ambitieux, car leurs fréquentations étrangères à la Marine les rendent suspects et leur valent de plus mauvaises notes que s'ils étaient des officiers incapables. On pardonne tout à un officier dans la Marine à la condition qu'il ne viole pas la règle de l'admiration mutuelle.

FRANCIS MURY.

LE MOUVEMENT OUVRIER

EN AUSTRALASIE [1].

Maintenant que j'ai décrit les progrès de l'organisation syndicale en Australasie, les péripéties de la lutte qui mit aux prises les fédérations patronales et ouvrières, en 1890-91, l'écrasement des syndicats ouvriers et la genèse du parti ouvrier, formé pour remplacer la grève par le bulletin de vote, il me reste à exposer brièvement l'action politique et sociale de ce parti.

Portés sur le terrain politique, les conflits entre employeurs et employés devaient naturellement s'étendre à toutes les branches de la société et prendre le caractère d'une lutte de classes.

D'un côté, se trouvait la classe solidement organisée des banquiers, propriétaires de mines, grands éleveurs, industriels et commerçants, étroitement mêlés et confondus. A Melbourne et à Sydney, une vingtaine d'hommes étaient à peu près maîtres de toutes les industries, disposaient de fonds considérables et surveillaient la législation dans leur intérêt, — tel qui avait représenté l'Union des Pastoralistes contre celle des Tondeurs, écrivait dans les journaux pour défendre les banques pendant la crise; leur influence dépassant les frontières de Victoria et de la Nouvelle-Galles du Sud s'étendait sur le Queensland, l'Australie méridionale, la Tasmanie, voire

(1) Voir la *Revue Bleue* des 4 et 11 janvier 1902.

même l'Australie occidentale où l'on venait de découvrir des mines d'or.

De l'autre côté, il y avait les unions qui avaient résisté à la tourmente et dont les chefs étaient tout désignés pour porter les revendications ouvrières devant les Parlements.

Entre ces deux camps, les petits commerçants et industriels, les artisans travaillant pour leur compte, étaient mus par des sentiments divers.

Les uns, effrayés par les programmes ronflants du parti ouvrier, nourrissaient à son égard les mêmes inquiétudes défiantes que les propriétaires fonciers et les gros locataires de la Couronne.

Les autres, dont le sort était plus ou moins entre les mains des banquiers, — hostiles au pouvoir de l'argent comme les cultivateurs, les petits colons et les sans-travail, — voyaient avec sympathie le parti ouvrier s'attaquer aux gros capitalistes.

Les ouvriers des villes sont partout intéressés à la prospérité des habitants des campagnes, consommateurs des produits qu'ils fabriquent. En Australasie, ils se rendent très bien compte que le meilleur moyen de diminuer le nombre des sans-travail et de maintenir les salaires à un taux aussi élevé que possible, est de favoriser l'occupation du sol.

Aussi, le programme général adopté par le septième congrès ouvrier intercolonial (qui fut tenu à Ballarat en avril 1891) ajouta-t-il aux revendications qui intéressaient directement les ouvriers, non seulement des réformes démocratiques visant l'extension du suffrage universel par la suppression du cens et de la pluralité des votes, l'organisation de l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire, et la décentralisation administrative, mais encore la création d'un système national d'irrigation et l'établissement d'un impôt sur la *plus-value foncière* avec exemption des améliorations effectuées par l'occupant (1).

Ce programme, sauf des différences de détail peu importantes, a constitué la plate-forme électorale du parti ouvrier en Nouvelle-Galles du Sud (1891), Victoria, Australie méridionale et Queensland (1893). Aux élections de 1896 et 1898 il n'a pas été sensiblement modifié ; seulement, comme il fallait s'y attendre, les expériences faites par une colonie ont été imitées par les autres.

Partout, on a voulu favoriser l'occupation du sol par de petits propriétaires, et créer un système de prêts fonciers pour aider les petits cultivateurs.

Partout, on a proposé d'appliquer, comme en Victoria, un *impôt progressif* sur le revenu et sur la plus-value foncière, ou bien la *conciliation et l'arbitrage obligatoires* comme en Nouvelle-Zélande, ou bien le *minimum de salaire* comme en Victoria, ou bien encore les *retraites pour la vieillesse* comme en Nouvelle-Zélande.

Partout enfin, les attributions de l'État ont été considérablement étendues.

Rédiger des programmes est à la portée de tout le monde; faire voter des mesures efficaces est plus difficile, mais ne sert pas à grand'chose. Ce qui importe c'est d'obtenir que ces mesures soient appliquées. Quelles sont donc les réformes qui ont été réalisées en Australasie ?

Étant données les conditions différentes dans lesquelles se trouvaient les diverses colonies, l'action du parti ouvrier n'a pas eu partout la même intensité, ni produit les mêmes résultats.

En *Nouvelle-Zélande*, nous avons vu qu'une véritable fusion existait entre le parti ouvrier et le parti libéral (1) dont le principal objectif était de taxer les grands propriétaires, d'augmenter le nombre des petits, et d'exempter les améliorations foncières effectuées par l'occupant du sol.

Dans cette colonie, la grève maritime n'a pas été aussi violente que sur le continent australien; elle n'y a pas non plus déterminé des répercussions aussi grandes, ni laissé derrière elle des animosités aussi vives. Il y a peu de gros capitalistes et une faible partie de la population seulement y possède des moyens d'existence indépendants. Ajoutons que les premiers colons étaient des gens animés d'un esprit démocratique. Bien avant la grève de 1880, la législation s'était développée dans un sens favorable aux ouvriers en ce qui concerne les accidents du travail et l'inspection des machines; dès 1886, John Ballance, ministre des Terres, avait repris l'idée d'établir les ouvriers sans travail sur les terres publiques.

En 1891, devenu premier ministre et chef de la coalition formée par les libéraux et les membres du parti ouvrier, il proclama que le devoir du gouvernement était de trouver du travail à ceux qui n'en avaient pas. Il mourut en 1893, mais, en quelques

(1) Dans les pays neufs, l'augmentation rapide de la valeur des terrains provient souvent de l'accroissement général de la population et de la richesse plutôt que du travail effectué par le propriétaire, de telle sorte que, suivant l'expression d'Henry George, il s'enrichit en dormant, grâce aux progrès de la société.

Henry George propose de confisquer au profit de l'État cette plus-value en déduisant la valeur des améliorations foncières effectuées par le propriétaire ou l'occupant du sol; cette manière de voir est adoptée par un grand nombre de personnes dont les tendances sont très individualistes et qui combattent avec énergie l'influence du parti ouvrier. Je citerai, par exemple, P. M. Mc Glynn, ancien ministre en Australie méridionale.

(1) *Libéral* dans les [illegible] australasiennes n'a pas le même sens qu'en France. Si l'on adoptait notre terminologie politique, il faudrait dire à la place tantôt *radical*, tantôt *radical-socialiste*: ceux qu'on appelle en Australasie des conservateurs [illegible] les appellerions des [illegible]

années, le cabinet qu'il avait formé fit voter une série de lois interdisant le travail des femmes et réglementant celui des enfants dans les mines ; augmentant la responsabilité des employeurs en ce qui concerne les accidents du travail ; donnant aux salariés un privilège sur les propriétés des faillis ; obligeant les employeurs à payer les salaires en argent et non pas en nature ; protégeant les femmes et les enfants employés dans les manufactures ; améliorant la condition des domestiques, des tondeurs de moutons et des employés de magasin ; établissant la conciliation et l'arbitrage obligatoires en matière de conflits industriels ; enfin, visant le morcellement des grandes propriétés et la colonisation du pays.

En *Australie méridionale*, peuplée dans les mêmes conditions et suivant les mêmes bases que la Nouvelle-Zélande, où il n'y a pas de gros capitalistes dont le luxe contraste avec l'extrême misère d'une partie de la population, comme à Melbourne, et où les mœurs sont également très démocratiques, un impôt sur la plus-value foncière a été établi dès 1884 et l'on a essayé en 1885 de procurer à l'ouvrier la satisfaction de posséder un lopin de terre. La grève maritime, proclamée par solidarité, n'y a pas donné lieu aux mêmes troubles que dans les colonies orientales, aussi le parti ouvrier y a-t-il fusionné sans difficulté avec l'élément radical. Il a fait voter la création d'une Banque foncière, une taxe sur les propriétaires absents, un impôt progressif sur les grandes propriétés, l'amélioration des lois sur l'hygiène, différentes lois sur la réglementation du travail des femmes et des enfants dans les manufactures, une loi réservant au fermier le bénéfice des améliorations foncières effectuées pendant la durée de son bail et différentes mesures agraires visant, comme en Nouvelle-Zélande, la suppression de la grande propriété et l'extension de la petite.

En *Nouvelle-Galles du Sud*, les déclarations suivantes faites par M. Black, député ouvrier, à la tribune de l'Assemblée législative, traduisent très bien l'état d'esprit de son parti aussitôt après les élections générales de 1891 : « Nous représentons ici les salariés, qu'ils travaillent avec leurs mains ou avec leur tête, avec leur cerveau ou avec leurs muscles. Nous soutiendrons le gouvernement qui nous fera le plus de concessions, sans nous soucier du passé... Le premier ministre nous promet des réformes électorales, et si la Chambre Haute ne les vote pas, nous saurons comment agir avec lui... Ces réformes nous permettront de venir ici la prochaine fois en assez grand nombre pour constituer un parti d'opposition en face des protectionnistes et des libre-échangistes coalisés... En attendant, si nous ne pouvons pas obtenir beaucoup de ce gouvernement, nous le renverserons... »

Bientôt, la question de la protection et du libre-échange, sur laquelle les députés ouvriers étaient divisés, habilement soulevée par un membre de l'opposition protectionniste, les réduisit à l'impuissance quoique leur force numérique fût plus grande que dans les autres colonies. Après avoir obtenu du gouvernement de sir Henry Parkes quelques réformes démocratiques, ils l'obligèrent à démissionner par leur intransigeance et l'intempérance de leur langage, avant même que ces réformes eussent été adoptées. Sir Henry refusa de gouverner avec le concours de députés qui le prenaient vivement à partie dans leurs discours publics et comparaient cyniquement son ministère à un citron dont ils voulaient exprimer le jus avant d'en rejeter l'écorce.

Sous le ministère de sir George Dibbs, ils ont pu seulement faire voter une loi sur la conciliation et l'arbitrage facultatifs des conflits industriels qui est restée nominalement en vigueur du 31 mars 1892 au 31 mars 1896, a cessé d'être appliquée à partir du 31 décembre 1894 et n'a fonctionné qu'une seule fois en quatre ans.

Aussi, en 1894, leur nombre tomba de 35 à 15. Depuis, en prêtant leur concours à M. G. H. Reid, chef plus démocrate que sir Henry Parkes des libre-échangistes, ils lui ont permis de faire voter un impôt progressif sur le revenu destiné à compenser les droits de douane dont il poursuivait la suppression ou la réduction. En revanche, ils ont obtenu quelques mesures administratives favorables aux ouvriers et l'imitation des méthodes adoptées en Australie méridionale et Nouvelle-Zélande pour assister les sans-travail. A part cela, l'action du parti ouvrier en Nouvelle-Galles du Sud était restée à peu près nulle à l'époque où j'ai visité cette colonie.

En *Victoria*, le milieu spécial créé par la population flottante des camps miniers et l'agglomération considérable d'habitants qui s'entassaient à Melbourne favorisait l'éclosion d'une législation très hardie en matière ouvrière et sociale.

L'influence de leaders mieux avisés (W. A. Trenwith notamment) a empêché le parti ouvrier de commettre les mêmes fautes que dans la colonie voisine. Il a soutenu de ses votes le ministère *libéral* de sir George Turner contre les squatters, banquiers et grands propriétaires, ce qui lui a permis d'obtenir le vote de lois ouvrières assez retentissantes, notamment la fixation d'un salaire minimum dans un certain nombre de métiers.

Mais l'application de ces lois a été faussée par l'opposition acharnée des hommes qui avaient écrasé les syndicats ouvriers en 1890-1891 et la désorganisation provoquée dans l'industrie par les crises et les troubles décrits plus haut. Cette application a d'ailleurs été très relâchée, le ministère ayant quel-

quefois gouverné contre le parti ouvrier lorsque les prétentions de ce dernier lui paraissaient exagérées.

Quand je suis passé à Melbourne, l'influence de ce parti était presque négligeable même au point de vue strictement parlementaire.

Dans le *Queensland*, le parti ouvrier a conservé une attitude si hostile à l'égard des autres partis que ses revendications ont effrayé aussi bien les libéraux que les conservateurs. Ils ont formé un cabinet de coalition, qui s'est maintenu au pouvoir jusqu'à aujourd'hui.

Forcés de s'assagir pour ne pas indisposer contre eux l'opinion publique, les députés ouvriers ont dénoncé les abus et augmenté la popularité du parti. Ils ont réussi à limiter les dépenses publiques, entraver l'immigration des Asiatiques, empêcher la construction des chemins de fer par des Compagnies privées, arrêter la vente des terres publiques à bon marché, dévoiler la scandaleuse administration de la Banque nationale et faire voter des réformes agraires réellement efficaces.

En 1893, ses représentants avaient obtenu 25 000 suffrages; en 1896, ils en ont obtenu 32 000 et, de 1893 à 1896, leur nombre a passé de 15 à 20.

Le 1er décembre 1899, le cabinet Dickson étant tombé sous les coups d'une coalition formée par les députés ouvriers, sept ou huit libéraux qui s'étaient jusque-là tenus à l'écart et quelques-uns de ses propres partisans, mécontents de la campagne active menée par le Premier ministre en faveur de la Fédération des colonies australiennes, le Gouverneur chargea M. Dawson, représentant des mineurs de Charters Towers de former un ministère ouvrier. Mais le cabinet Dawson fut renversé dès la première séance du Parlement, le 7 décembre 1899. Une coalition de conservateurs et de libéraux plus forte que la précédente constitua un nouveau cabinet avec les mêmes éléments que le ministère Dickson sous la présidence de M. Philp, qui s'adjoignit M. Drake, chef des libéraux dissidents.

En fait, le parti ouvrier n'a pu influer réellement sur la législation et participer au pouvoir que dans les colonies où il a consenti à se subordonner aux libéraux, c'est-à-dire en Australie méridionale et en Nouvelle-Zélande.

Ainsi que le disait très bien sir Henri Parkes, le métier de législateur exige comme les autres un apprentissage. En acceptant la direction d'hommes expérimentés, capables de discerner le moment psychologique auquel une réforme peut être proposée à l'opinion publique, les députés ouvriers ont donné par leur discipline une grande force à la coalition qu'ils avaient formée avec les radicaux. Sans cela, ils n'auraient jamais fait voter les principaux articles de leur programme.

Les leçons de l'expérience semblent leur avoir profité. Partout, sauf dans le Queensland, le parti ouvrier, sentant qu'il perdait du terrain, a fini par modérer ses prétentions et a pris une attitude moins hostile à l'égard des autres partis.

Quand j'ai visité la Nouvelle-Zélande, il était question, dans certains milieux ouvriers, de former un parti indépendant; mais cette idée a été abandonnée aux élections de 1899 puisque M. Seddon a renforcé sa majorité de 30 voix.

En Australie, la campagne qui aboutit à la Fédération des cinq colonies et de la Tasmanie ayant divisé protectionnistes, libre-échangistes, conservateurs et libéraux, tous les ministères furent renversés ou reconstitués de septembre à décembre 1899, sauf en Australie Occidentale.

M. J. L. Fegan, qui représentait les mineurs de Newcastle au Parlement néo-gallois, accepta le portefeuille des mines et de l'agriculture dans le cabinet de M. Lyne, successeur de G. H. Reid.

M. W. A. Trenwith, ancien ouvrier cordonnier, entra dans le nouveau cabinet, formé en Victoria par sir George Turner (décembre 1900) comme ministre des travaux publics et des chemins de fer et, quand M. Peacock remplaça sir George (devenu ministre fédéral en février 1901), prit le portefeuille très important de Chief Secretary, qui correspond à celui de notre ministre de l'Intérieur.

En Australie méridionale, tout en soutenant de ses votes le cabinet Kingston, le parti ouvrier avait conservé une existence indépendante. Au mois de septembre 1900, son alliance avec le parti radical a dû être resserrée par l'entrée de son leader, M. E. L. Batchelor, dans le cabinet Holder qui continue la politique de M. Kingston, avec les ministres que ce dernier avait conservés six ans et demi.

Il est difficile de prévoir l'influence que la création du Parlement fédéral exercera sur les destinées du parti ouvrier en Australie.

Presque partout, il a combattu le mouvement fédéraliste sans indiquer bien nettement les véritables mobiles qui lui avaient dicté cette conduite. Instinctivement peut-être, il éprouvait une certaine défiance en voyant la campagne ardente menée en faveur de la Fédération par la plupart des syndicats d'employeurs et l'Association Nationale (dont l'objet principal est de combattre le parti ouvrier); peut-être aussi craignait-il de voir diminuer son influence parlementaire et son action directe sur les différents gouvernements coloniaux.

Actuellement, les députés ouvriers occupent, au Parlement fédéral, une situation analogue à celle qu'ils occupaient au Parlement de la Nouvelle-Galles du Sud en 1891. Ils forment l'appoint indispensable de la majorité ministérielle (qui est protectionniste).

Quand la question du tarif des douanes aura été tranchée, il est probable que la lutte pour le pouvoir se poursuivra entre « conservateurs » et « libéraux » ou, comme nous dirions en France, entre modérés et radicaux. Alors, ces députés se coaliseront, plus ou moins étroitement, avec l'une ou l'autre fraction pour former une majorité, ou bien ils constitueront l'opposition.

Dans tous les cas, leur influence me semble destinée à décroître parce que l'axe du pouvoir politique se déplace et tend, visiblement, à passer entre les mains des classes rurales dont la force est grossie tous les jours par les réformes agraires votées, grâce à l'appui du parti ouvrier.

Il est impossible d'examiner ces réformes, ainsi que la législation ouvrière et sociale de l'Australasie, sans faire connaître le milieu spécial où elles ont été appliquées, ce qui dépasserait le cadre de cette étude (1).

Mais, des faits exposés, le lecteur peut tirer de piquants rapprochements. En effet, le mouvement que nous venons de décrire commence à se dessiner chez les nations de l'Europe occidentale et surtout dans l'Amérique du Nord.

André Berthelot a déjà montré que certains problèmes, politiques et sociaux, s'étaient posés plus vite dans les colonies grecques de l'antiquité que dans leurs métropoles. La même observation s'applique aux colonies australasiennes. Les réformateurs n'y ont pas rencontré des traditions aussi fortes et des intérêts de classe aussi solides que dans la mère patrie. La réalisation de leurs projets s'est effectuée avec la même rapidité que la multiplication des animaux et des plantes d'Europe, transplantés là-bas dans un milieu favorable.

De même, si l'on compare entre elles les diverses colonies australasiennes, on observe que les plus récemment peuplées sont aussi les plus avancées.

Ainsi, la Nouvelle-Zélande, colonisée seulement à partir de 1840, a devancé l'Australie sur le terrain des réformes; et l'Australie Occidentale n'a pas mis plus de dix ans pour accomplir l'évolution sociale qui avait nécessité plus d'un demi-siècle dans les autres colonies australiennes.

LOUIS VIGOUROUX,
Député.

(1) Sous le titre de *l'Évolution sociale en Australasie*, M. Louis Vigouroux publiera prochainement un livre sur la question. Librairie A. Colin.

LE PROJET RIBOT

ET LES MAITRES RÉPÉTITEURS

La grande interpellation si attendue sur l'enseignement, et pour laquelle M. Massé, député de la Nièvre, avait demandé la date du 24 janvier dernier, n'a pas eu lieu : elle s'est évanouie. Stimulé en effet par l'inquiétude d'une discussion toujours incertaine, M. Leygues s'est empressé de soumettre à la commission d'enquête parlementaire le plan de réformes qu'il avait élaboré, et il a constaté par une lettre adressée à son président, M. Ribot, l'accord général qui existait entre les idées qu'elle soutient et celles dont il s'est inspiré. Parmi les différentes propositions qu'il a rédigées, plusieurs concernent l'organisation future du répétitorat, et chacun sait qu'à l'heure actuelle la question des répétiteurs est une des plus importantes, puisque d'excellents esprits ont voulu y voir la cause principale de la crise universitaire. Ces propositions, si elles sont adoptées, constitueront un changement radical, et comme une petite révolution dans l'économie traditionnelle, et peut-être routinière, de nos lycées et de nos collèges. C'est sur elles que je voudrais dire quelques mots.

*
* *

Les décrets des 28 et 29 août 1891 ont établi deux catégories de répétiteurs : les répétiteurs généraux, les anciens, et les répétiteurs divisionnaires, les jeunes. Ils créaient en même temps deux classes de lycées : les lycées ordinaires, au nombre de 93, en comptant le collège municipal Rollin, et les lycées dits de Faculté, au nombre de 17, dont 4 pour Paris : Saint-Louis, Louis-le-Grand, Henri IV, Montaigne.

C'est sur cette distinction que vit depuis dix ans tout le personnel chargé à la fois de l'éducation et de la surveillance des enfants. Dans un lycée ordinaire, les répétiteurs généraux *font* les cours de récréation, les réfectoires, la retenue de promenades, les permanences... Ils sont choisis, au fur et à mesure des vacances, par décision rectorale, parmi les divisionnaires comptant au moins deux ans de service effectif dans un lycée et dans la proportion de 1/3 à l'ancienneté, 2/3 au choix. Les divisionnaires attachés aux divisions d'internes *font* le dortoir et les études, pris toujours de six heures du soir à sept heures et demie du matin, de dix à douze, et de une à deux. L'article 5 du décret est formel : « Indépendamment du service du dortoir et de la première étude du matin, six heures de service au maximum. » Calculez : neuf à dix heures de dortoir, cinq à six heures d'étude; en tout, en moyenne, seize heures de service par jour. Ils ont droit à un minimum de six

heures de liberté, dont trois consécutives, du lever au coucher des élèves.

Les lycées dits de Faculté permettent aux répétiteurs de pouvoir suivre les cours de l'enseignement supérieur et de se préparer au professorat en prenant leurs grades. Là les répétiteurs généraux sont choisis parmi les généraux des autres lycées licenciés ou bacheliers, ces derniers devant avoir au moins huit ans de service; les divisionnaires proposés par les recteurs, nommés par le ministre, et tenus d'être étudiants à la Faculté, ne peuvent être maintenus que pendant deux années, sauf le cas d'une demande spéciale. Les généraux, dans les lycées de province, n'ont pas une très belle situation. Arrivant à sept heures trois quarts du matin, ils quittent la maison à sept heures et demie du soir, avec moyenne de six à sept heures de service par jour. A Paris, par exemple, il en va tout autrement. Ils arrivent à dix heures du matin, *font* l'étude de dix à douze, de une heure et demie à deux heures et demie, le mouvement de classe à quatre heures et demie, l'étude de cinq à sept. Libres par conséquent de deux heures et demie à quatre heures et demie et de sept heures du soir à dix heures le lendemain, ils n'ont qu'un service de cinq heures au maximum, et de pure surveillance. Les divisionnaires sont pris de sept heures du soir à sept heures et demie du matin. On leur laisse la journée pour leur travail, mais comme ils remplacent les généraux chaque fois que ceux-ci sont absents pour quelque raison, souvent leur liberté réglementaire est singulièrement diminuée.

Les deux ans de séjour écoulés, ils retournent dans un lycée ordinaire, astreints, comme par le passé, au service de nuit. A partir de vingt-cinq ans, s'ils sont mariés, de trente s'ils sont célibataires, ils pourront être externés, c'est-à-dire ne plus passer au lycée qu'une nuit sur deux. L'encombrement d'ailleurs est tel que cette minime délivrance doit être en vérité reportée à trente-cinq ans, et qu'ils ne seront guère généraux qu'à quarante-cinq ans, comme mariés, à cinquante comme célibataires. Alors seulement ils auront toutes leurs nuits !

Cette première division ne parut pas suffisante. De légitimes réclamations ayant été présentées, comme on ne voyait aucun moyen de les satisfaire complètement, on s'arrêta à une solution mauvaise. On créa en 1897 une nouvelle classe de répétiteurs généraux qui devaient participer au service de nuit une fois sur deux, et une nouvelle classe de divisionnaires, dits externés, aux mêmes conditions.

Il y a actuellement 525 répétiteurs généraux, proprement dits, débarrassés de tout service de nuit. Les autres qui y sont assujettis, sont au nombre de 1101, à savoir 212 généraux datant de 1897, 347 divisionnaires externés, 542 divisionnaires internés. Il faut encore ajouter à ces 1101, les 700 répétiteurs internes des collèges. Le modeste personnel des répétiteurs est donc divisé en 525 d'une part et 1800 de l'autre. Or, l'annuaire de 1901 donne 237 généraux licenciés : mais ne nous y trompons pas, il faut compter dans ce nombre les généraux du modèle 1897. Or, Maurice Faure, dans son rapport, écrit qu'il y a 552 répétiteurs licenciés dans les lycées, il faut y joindre les 30 qui se trouvent dans les collèges, les 50 reçus à la session de juillet-août 1901, et les 13 qui, anciens boursiers de licence ou d'agrégation, débutent maintenant dans les collèges, c'est-à-dire en tout 645. De ces 645 soustrayez les 237 généraux licenciés, nous avons 408 divisionnaires licenciés, dont le nombre augmente chaque année de 60 environ.

La proportion des gradués est donc plus considérable chez les divisionnaires que chez les généraux, surtout si l'on songe que les premiers sont aujourd'hui, quand ils débutent, au moins tous candidats à la licence. Or, la situation est en raison contraire du mérite. Les généraux sont arrivés à la force de l'âge à des fonctions peu fatigantes, relativement bien payées, et peu intellectuelles, puisqu'elles se résument à de pures surveillances. Ils jouissent de toute leur liberté. Il y en a pourtant qui sont simplement bacheliers, et beaucoup se préoccupent de très loin du grade supérieur. Je sais bien que plusieurs d'entre eux sont docteurs en droit ou en médecine, mais on s'étonnera avec moi qu'ils se figurent être fonctionnaires de l'Université en étant avocats ou médecins. Je ne pense pas que ces diplômes leur fournissent le moyen de remplir le rôle d'éducateurs ou de professeurs auquel ils semblaient plutôt destinés. En face d'eux, la foule des divisionnaires vit une vie difficile, médiocre, et, alors qu'ils pourraient rendre par leur instruction de grands services, l'état de choses actuel les inutilise, bien plus : les avilit. Rappelez vos souvenirs d'enfance et lisez, si vous la possédez, cette lettre d'un répétiteur en congé que publia naguère l'Union pour l'action morale. Vous souvenez-vous d'avoir vu un maître jouir sur ses élèves d'une autorité respectée ? vous souvenez-vous d'avoir vu le proviseur et le censeur approuver les mesures qu'il prenait dans son étude ? Vous souvenez-vous d'avoir eu recours à sa science dans toute votre existence d'écolier plus de cinq à six fois ? On lui a dit, quand on l'a nommé : « C'est à vous qu'appartient l'éducation de ces enfants que nous vous confions. » Alors, on lui a donné une chambre de quatre à cinq pas carrés, avec une misérable table de sapin, une chaise boiteuse, un pot à eau ébréché, une serviette déchirée. Toutes ses nuits il les dort, derrière le frêle abri des rideaux suspendus à une

tringle, au milieu de vingt ou trente écoliers, insolents ou sournois, qui le détestent, et qui le voyant en caleçon, en chemise s'offrent à ses dépens de sonores éclats de rire ou lui envoient, dans l'ombre, sur son lit des projectiles.

Le matin, il vérifie au lavabo la propreté des mains, du cou, des oreilles. En étude, il est le professeur de silence, qui punit et qu'on redoute, et s'il punit un élève riche ou de parent influent, l'administration supprime la punition. Il respire, il mange, il dort, dans un air partout vicié, au dortoir, au réfectoire, en étude. Il n'y a pas une heure de la journée où il lui soit possible de réaliser l'idéal dont on a trompé son esprit. Nul espoir de sortir bientôt de l'enfer. Les généraux sont là qui détiennent les bonnes places et ne meurent pas. C'est à la porte du lycée qu'on pourrait écrire : *lasciate ogni speranza voi ch'intrate*. Alors, il s'aigrit, il renonce au beau rêve qu'il avait caressé, et s'il n'a pas l'extraordinaire énergie qui serait indispensable, il cesse de travailler pour la culture de son intelligence, il *s'encroûte*... le café est si près, et il attend patiemment, comme dans un tombeau, le temps lointain où il couchera chez lui.

Mais pour être pion, — car le divisionnaire est encore le pion de jadis, — on n'en est pas moins homme. Les plus volontaires, et les plus pénétrés de leur valeur, se sont révoltés contre cette situation anormale et sans issue. Ils ont demandé à être vraiment des éducateurs, et d'utiles auxiliaires des professeurs. Ils ont demandé à vivre comme chacun de nous, librement, et à rompre avec l'existence monastique à laquelle les condamne la nécessité du dortoir; ils ont demandé, puisqu'ils aspirent à être des professeurs, à ce qu'on ne leur fasse pas perdre le résultat de leur travail dans des fonctions obscures de gardiens.

Les répétiteurs généraux, à ces desiderata, dressèrent l'oreille. Ils soutinrent que le dortoir constituait un lieu très favorable à l'éducation, qu'il suffisait pour résoudre la difficulté de construire une chambrette par élève et de donner au maître une chambre au bout de la salle, que l'on ne trouverait pas enfin de surveillants pour remplacer dans ce service les divisionnaires. Ceux-ci répondirent à leur tour que le répétiteur qui dort, ne *fait* pas d'éducation nocturne : que le système des chambrettes et de la chambre isolée ne changeait rien, puisqu'il ne diminuait pas d'une minute leur captivité, et qu'enfin ils étaient tout disposés à assurer d'eux-mêmes le silence du dortoir au moyen d'un roulement équitable qui leur procurerait par semaine, à tous, deux ou trois soirées de liberté. Ils ajoutèrent encore que les élèves-maîtres des écoles normales primaires, des instituteurs détachés formeraient de très bons suppléants, et ils produisirent l'exemple des écoles Fénelon, Bossuet, Massillon, où le dortoir est surveillé par des étudiants, et même des domestiques éprouvés. Ainsi la question était posée, qui résumait toutes les revendications : comment supprimer la corvée avilissante du dortoir? Les répétiteurs généraux, à qui seuls avait profité la réforme de 1891, ne voulaient rien entendre, craignant que toute loi nouvelle n'augmentât leur besogne, ou les forçât à utiliser auprès des élèves une science évanouie et souvent étrangère aux études des lycées. Comme ils *avaient fait* jadis le dortoir, ils admettaient avec peine l'idée que leurs cadets pussent en être débarrassés.

Les répétiteurs divisionnaires trouvèrent un défenseur dans M. Ribot, président de la commission d'enquête parlementaire. En 1900, l'enquête terminée, M. Ribot en présenta les résultats précédés d'une introduction qu'il publia en volume. Un chapitre entier est consacré dans ce volume aux répétiteurs.

Le professeur, y dit-il, ne considère pas le répétiteur comme un collaborateur, et le répétiteur souffre de cet isolement. Aujourd'hui les chaires de collège lui sont fermées, et si on a relevé ses appointements, on continue à ne pas profiter de ses aptitudes. Il faudrait qu'il fît au moins une ou deux classes par semaine. Qu'on lui donne le titre de professeur stagiaire, car sa situation actuelle n'est pas en effet une carrière, mais la préface des fonctions qu'il doit un jour remplir. Quant au service du dortoir, le plus pénible de tous, il faut distinguer nettement les fonctions de répétiteur ou plutôt de professeur stagiaire, de celles de surveillant. Tout ce qui concerne la discipline du pensionnat doit être placé sous l'autorité exclusive du proviseur. Celui-ci doit pouvoir choisir, soit parmi les professeurs stagiaires, soit en dehors d'eux, les surveillants des dortoirs et des réfectoires. En principe, les surveillants ne seront pas des fonctionnaires de l'État, ils seront rémunérés par une indemnité sur le budget du pensionnat. Les professeurs stagiaires, les maîtres élémentaires qui accepteront les fonctions de surveillance pourront cumuler cette indemnité avec leur traitement.

MM. Seignobos, Buisson, Léon Bourgeois, Gréard, pensaient de même. M. Raiberti, dans le rapport général sur l'enquête, distinguait trois natures de fonctions bien distinctes : 1° l'enseignement; 2° la surveillance des études ; 3° la surveillance matérielle. Il demandait que les deux premières fussent confiées aux professeurs titulaires et aux professeurs stagiaires, et les dernières à des maîtres plus modestes, croyant qu'il n'était besoin ni de la même préparation ni des mêmes qualités pour conduire une division de la classe au réfectoire ou surveiller pendant la

nuit l'ordre dans un dortoir, et pour remplir cette tâche si complexe et si délicate qui s'appelle l'éducation d'un enfant.

Les répétiteurs généraux, émus par ces rapports, simple résumé pourtant de multiples dépositions, eurent la chance de rencontrer dans le rapporteur du budget de l'Instruction publique, M. Maurice Faure, un homme que ces idées nouvelles effrayaient.

Nous ne sommes pas, écrivit-il, de ceux qui souhaitent la substitution de gardiens quelconques, d'adjudants, par exemple, comme ceux auxquels les écoles d'arts et métiers ont dû renoncer, aux répétiteurs dans l'accomplissement de leur mission de surveillance permanente. L'action éducative de ceux-ci ne peut qu'être facilitée et fortifiée par cette vie commune du maître et de l'élève interne, et c'est ce que comprennent admirablement les pensionnats ecclésiastiques; mais un système pourrait être adopté qui concilierait les deux opinions en présence : les *jeunes* répétiteurs, les débutants, pourraient être plus particulièrement attachés, sous la direction d'un *ancien*, au service de surveillance, et les *aînés*, ceux qui auraient déjà rempli ces fonctions, pourraient se consacrer plus spécialement à l'enseignement.

Ces lignes enchantèrent les *aînés*. Les *jeunes* les lurent sans plaisir. Eh quoi ! non seulement M. Faure maintenait le *statu quo*, mais il l'aggravait encore pour eux puisqu'il les hiérarchisait en les mettant sous la dépendance des répétiteurs généraux.

Le 23 janvier dernier, M. Leygues publiait son plan de réformes et sa lettre à M. Ribot. Il adoptait les propositions présentées par la commission et se rangeait à l'avis du président. Les divisionnaires l'emportaient. Voici les passages relatifs à la question :

La séparation des budgets de l'internat et de l'externat, qui n'apparaît d'abord que comme une affaire de comptabilité et d'écritures, permettra de déterminer, ce qui était impossible jusqu'à ce jour, d'une part la subvention nécessaire aux externats et, d'autre part, celle qu'exigera, encore pendant une certaine période, l'internat de la plupart des établissements...

Ces fonctions de répétiteur ne comportent pas assez de participation à l'œuvre d'éducation et d'enseignement à laquelle, en entrant dans l'Université, les répétiteurs ont pu se croire appelés. Il y a dans ce personnel un fond de bon vouloir, d'intelligence et de savoir qui s'use dans l'inaction et que nous devons mieux utiliser.

Le proviseur sera maître de s'adresser pour les divers services de l'internat soit à des personnes prises en dehors de l'établissement qui lui offriront des garanties d'honorabilité et d'autorité suffisantes, soit à des répétiteurs, soit à des professeurs. Il est permis de croire qu'il s'en trouvera, et non des moins estimés, qui, n'étant pas retenus par les obligations de la vie de famille, pourront être séduits par l'avantage d'un complément appréciable à leurs traitements.

Leur service étant ainsi allégé du côté de l'internat, les répétiteurs pourront être, d'autre part, plus effectivement associés à l'enseignement.

On leur confiera, avec la direction du travail dans les études, la répétition de certains cours, la direction de certains exercices et même de certaines classes. Auxiliaires réels des professeurs, ils deviendront de véritables professeurs-adjoints et seront désignés pour les fonctions de professeurs titulaires.

* * *

Que faut-il penser de cette réforme ? Elle a tout d'abord le grand avantage d'accorder aux répétiteurs la participation à l'enseignement et de les relever ainsi à leurs propres yeux et aux yeux de leurs élèves et de l'administration. Elle supprime ensuite cette division — si dangereuse comme on a pu le voir — en deux catégories de répétiteurs. Elle les fond tous en une seule : les professeurs stagiaires. A ce double point de vue, elle est excellente. Elle est bonne encore puisqu'elle fait des répétiteurs ce qu'ils aspirent légitimement à être, des professeurs, et qu'elle leur permet d'employer leur savoir auprès des collégiens. Ayant ainsi participé à l'enseignement dès leurs débuts, ils connaîtront leur métier, lorsqu'ils seront à leur tour nommés titulaires. D'ailleurs, ceux d'entre eux qui le voudront pourront demeurer dans ce rôle un peu plus effacé, mais tout aussi honorable, de professeur stagiaire. Les autres auront le moyen de sortir de ce stage au bout d'un temps maximum de cinq ans.

Cette réforme cependant ne grèvera-t-elle pas le budget déjà si malade ? Les surveillants spéciaux, il faudra les payer, où prendra-t-on l'argent ? Voici comment on le trouvera. Jusqu'ici, dit M. Raiberti, on avait classé au budget de l'internat tous les répétiteurs qui n'étaient pas utilisés à l'externat, c'est-à-dire tous ceux qui sont en surcroît des études, imposant ainsi à l'internat une charge plus forte que celle qui lui incombe réellement. Eh bien, une bonne administration pourra supprimer, dans les répétiteurs de l'internat, tous les maîtres dont le nombre est en surcroît de celui des dortoirs. Or, il y a 535 dortoirs dans les différents lycées de France. Il a été porté au compte de l'externat un nombre de répétiteurs égal au nombre des études, soit 869. Les autres, soit 710, ont été mis au compte de l'internat, alors qu'il n'en eût exigé que 535. C'est donc 175 répétiteurs inscrits en trop, et dont l'économie est possible ; soit une réduction de dépenses qui a été calculée à 956 500 fr. et qui devient plus forte, du moment qu'on supprime les emplois de répétiteur dans l'internat et qu'on rétribue par de simples indemnités, moins onéreuses que des traitements, les heures de surveillance. Dès que l'on sépare en outre les fonctions de surveillance matérielle des fonctions de surveillance des études,

le nombre des maîtres chargés de ces dernières peut être considérablement réduit. Le nombre des études occupées de 1898 à 1899 a été de 869 pour la France et l'Algérie. Ce nombre est celui des professeurs stagiaires qui seront nécessaires pour la surveillance des études. La différence entre 1579, nombre des répétiteurs de lycées, et 869, soit 710, représente dans le corps le nombre des maîtres chargés de la surveillance matérielle dans l'internat. Les 710 maîtres, en admettant que leur nombre ne soit pas diminué, ne feront pas partie du cadre des professeurs stagiaires.

Il y aura évidemment des mesures transitoires à prendre. Les répétiteurs actuellement en fonction sont trop nombreux pour devenir tous professeurs stagiaires. Que fera-t-on de ceux-là? M. Leygues ni M. Ribot n'en disent mot. C'est un tort. Voilà une première ombre au tableau. Je ne pense qu'il faille s'inquiéter beaucoup du choix des surveillants spéciaux. On pourra trouver assez facilement des personnes étrangères à l'établissement, qui seront dignes du service qu'on leur demandera. A vrai dire, le veilleur de nuit, simple domestique, jouait jusqu'ici, dans la garde du dortoir, un rôle autrement important que celui du maître. Ceux qui le remplaceront auront de toute façon une meilleure tenue et une intelligence plus large. Le succès de cette tentative à Sainte-Barbe et à Monge en est un sûr garant. Ce qui est plus grave, c'est la persistance avec laquelle nous éparpillons, pour ainsi dire, la direction. Jules Simon tenait déjà à la division en maîtres-professeurs et maîtres-surveillants. On n'a chez nous nul souci de l'unité dans l'instruction et l'éducation données à l'enfant, et c'est ce souci de l'unité qui justement fait la force des établissements étrangers et des établissements congréganistes. Dans l'enseignement libre, le maître d'études est quelquefois le plus distingué des professeurs. Le Père Dulac a couché pendant dix ans au dortoir. Je sais qu'on ne peut exiger des laïques ce dévouement. Mais voyez où en sont les choses aujourd'hui. L'élève a chaque année trois ou quatre professeurs différents de ceux qu'il eut l'année précédente. Comment peuvent-il le connaître, le suivre, le pousser? Il quitte le professeur pour le répétiteur. Le service du répétiteur terminé, il sera sous l'autorité du surveillant. Et cependant, j'avoue volontiers que le projet Ribot est le meilleur de tous ceux qu'on a dressés, depuis que l'Université est en proie à une crise périlleuse. L'idéal ne serait-il pas que tous les professeurs fussent en même temps répétiteurs?

PAUL VIOLLAND.

COMME DES LIONS

Nouvelle.

Au battement fatal de la grande pendule empire, les secondes, les minutes, les heures tombent goutte à goutte. Régulier et invariable, le petit bruit du balancier est semblable au murmure presque imperceptible, mais que rien n'arrête, du ruisseau qui s'écoule. Toute l'eau qui a passé ne reviendra plus. Les secondes envolées sont englouties. Chacune a sonné un peu de destruction, l'anéantissement d'une parcelle, le vieillissement de toute la nature, l'acheminement de ce qui vit vers la mort. Dans la haute pièce silencieuse, ce battement retentit presque sonore et redoutable. C'est le bourdonnement infini des déclins, des glas, des deuils, des catastrophes. C'est la chanson de la mort.

Immobile, les yeux mi-clos, les mains jointes devant elle, Mme de Rebecq écoute la chanson et elle la comprend. Elle ne lit plus, parce que ses yeux, même fortifiés par des lunettes, n'y voient plus guère, se fatiguent et lui font mal. Elle n'écrit plus, parce que sa main la trahit et que l'effort l'épuise de se courber sur une table. Elle ne tricote pas, parce que ses doigts tordus de rhumatismes lui refusent le service. Elle ne se promène pas, parce que ses jambes ne vont plus : à peine, appuyée sur une canne et soutenue d'un bras vigoureux, elle peut encore traverser son salon. Elle ne cause pas, parce qu'elle est lasse de parler. Elle ne pense pas, parce que penser attriste. Mais, parce qu'elle n'est pas tout à fait morte, elle regarde dans une sorte de rêverie se traîner le défilé des souvenirs : et à leur passage elle les reconnaît d'une ombre de sourire, d'une ébauche de soupir, indifférente, lassée, résignée, épuisée de vivre.

On dit qu'elle fut parmi les heureuses de ce monde. Cela est possible. Qu'importe? Le bonheur mort n'est qu'un cadavre pareil au malheur qui n'est plus.

Elle a été admirablement belle. Deux ou trois portraits disséminés en font foi. Ses regards ont enflammé les hommes et jeté à ses genoux un peuple d'adorateurs. Courtisée, adulée, encensée, infiniment, jamais la médisance n'eut de prise sur elle.

Elle a épousé un homme noble, beau, riche, épris d'elle. Ils ont coulé ensemble une existence opulente, régulière, exempte de soucis et de catastrophes domestiques. Elle a eu de beaux enfants qui se sont mariés et l'ont faite grand'mère, puis bisaïeule. Jusqu'à soixante-dix ans passés, elle n'a connu aucune infirmité. Ce n'est que plus tard, quand

elle demeurait presque seule de celles de son âge, que peu à peu la vieillesse s'est appesantie sur elle. Encore n'en a-t-elle point ressenti les maux les plus plus affreux, la diminution de soi-même, l'isolement sinistre qui précède la fin. Dans sa lignée nombreuse, elle est honorée comme un ancêtre, adorée comme l'image vivante de sa race. Depuis la mort de M. de Rebecq, il y a cinq ans seulement, ses enfants se succèdent autour d'elle. Elle n'est seule que quand elle le veut. Elle a fait du bien ; beaucoup de malheureux l'ont bénie. Elle n'est pas bigote, mais les curés, comblés de ses offrandes pour leurs églises et leurs pauvres, n'ont pas de crainte pour le salut de son âme. Quand elle mourra, ses funérailles seront splendides, il y aura beaucoup de larmes, il y en aura même de sincères, et quand se tairont les orgues et les chants magnifiques, la voix du prédicateur s'élèvera grave, émue et vibrante, pour dire avec componction que Madame Solange-Marie-Adélaïde de Rebecq, née de Saint-Émery de la Roche-Croix-Mort, a été une femme de bien, une épouse fidèle, et en même temps qu'une des heureuses, une des justes de ce monde.

Mais l'ironie est trop forte. La pensée assoupie se réveille. Une sorte de flamme éclaire le visage morne, et un sourire de dédain et d'orgueil plisse ce qui fut la lèvre superbe de Solange de Saint-Émery. Oui, voilà le souvenir que le monde, que les hommes, que la postérité garderont d'elle. Pendant un demi-siècle elle a vécu sans que nul ne pénétrât son secret, sans que nul ne soupçonnât les joies formidables qui l'ont emplie, les angoisses, les tortures, les épouvantes qui l'ont dévorée. Ce pauvre masque de chair a tout recouvert. Personne n'a rien deviné. Elle n'a rien livré à la curiosité vulgaire, à la médisance, à la bassesse humaine, rien de ce qui a été son seul souci, son âme, sa passion, sa vie. Elle mourra aussi ignorée des autres que si elle n'avait pas vécu. Tout entière, elle est restée inaccessible, impénétrable, au milieu de la fourmilière banale, de la cohue médiocre. Quand elle aura disparu, nul ne soupçonnera ce qu'elle a été... Nul, si ce n'est celui qui a été le maître de son cœur, celui qui a été les délices de son âme et de sa chair, celui qui a valu qu'elle vécût, celui auprès de qui tout n'est rien, celui dont le nom seul maintenant encore rallume un éclair dans son œil. Quand ils seront morts, leurs deux tombes scelleront leur secret inviolé. Pas plus que les vivants, les hommes de l'avenir ne sauront ce qu'ils ont été. Il ne restera d'eux que des souvenirs faux, vulgaires, ridicules. Rien de ce qui est le fond d'eux-même n'aura été à d'autres qu'à eux-mêmes. Ils auront été en tête à tête, cœur à cœur, chair à chair, tous deux sur la terre. Ils mourront tout entiers, unis, confondus ensemble. Et leur mensonge sera éternel.

Le comte Arnaud de Puyjalon ! Il y a un demi-siècle et plus que la voix banale d'un huissier lança ce nom sonore dans un bal de ministère et qu'elle vit avec un battement de cœur étrange s'avancer un beau cavalier semblable à ses rêves de jeune fille. Du premier coup d'œil, il lui sembla qu'elle le reconnaissait, un trouble inconnu la secoua et elle subit avec ivresse l'ascendant de son regard triomphal. Effrayée, elle demanda à M. de Rebecq de s'éloigner. Il insista pour rester. Elle céda, pleine d'espoir et de crainte. Quelques minutes à peine s'écoulaient : le comte de Puyjalon s'inclinait devant elle présenté par une amie. Il l'invitait et tandis qu'il enlaçait un bras autour de sa taille, une ivresse plus forte que sa volonté la jetait vers lui et quelque chose lui criait irrésistiblement qu'elle serait sienne...

Et quelques semaines après, au milieu de ses larmes et des baisers dont il la consolait, il lui murmurait avec adoration que lui aussi du premier coup d'œil avait été conquis et qu'il s'était juré dès ce soir-là de la conquérir. Elle avait souffert terriblement. Elle avait connu la honte, les remords, les larmes brûlantes, l'humiliation de faillir, le désespoir... Mais tout de suite elle avait senti, et lui aussi, qu'ils étaient liés pour la vie, et que leur crime durerait autant qu'eux. Alors, pour expier et pour que leur joie scélérate ne fît pas le malheur des innocents, ils avaient fait le serment que jamais un mot, un geste, un coup d'œil ne laisserait soupçonner leur faute. Et ce serment, ils l'avaient tenu avec une constance farouche, se réputant déshonorés s'ils y manquaient. Ils avaient menti vaillamment, constamment, implacablement. Ils avaient mesuré leurs entretiens, dompté la joie de se revoir et la douleur des séparations ; ils avaient espacé leurs rencontres, abrégé les visites, consenti les absences. Ils s'étaient torturés admirablement. Pour que rien ne fût soupçonné, ils s'étaient imposé toutes les hontes, toutes les privations, toutes les angoisses et le cortège obscur de toutes les jalousies, de toutes les arrière-pensées atroces. De tout cela ils avaient payé leur amour. Pas trop cher, puisque ce serment tenu, le secret scrupuleusement gardé, lui seul, après cinquante années, lui seul, cet amour, demeurait debout sur l'amas de ruines de la vie, lui seul encore quelquefois pouvait faire tressaillir leurs cœurs meurtris.

Arnaud de Puyjalon ! Mme de Rebecq regarde le portrait d'un vieillard qui est placé parmi plusieurs autres sur le guéridon à côté d'elle. Arnaud de Puyjalon ! Voilà ce qu'il est devenu. Hélas ! depuis des années déjà, il aurait pu rapprocher et multiplier ses visites sans que la médisance eût trouvé matière à s'exercer. Tant de rides attesteraient, s'il en était besoin, que leur amour depuis trop longtemps ne vit plus que dans leur cœur ! Mais jamais il n'a voulu

user du privilège d'être vieux. Était-ce coquetterie dernière et touchante, pour prolonger l'illusion d'avoir encore un peu de jeunesse? Était-ce cette répulsion réelle, de devenir l'ami du mari et son hôte, qui maintenant encore l'empêche de s'asseoir à ce foyer où pourtant il a cessé d'être un coupable? Tant que M. de Rebecq vécu, les visites de M. de Puyjalon furent brèves et rares. Et à cause de cela, peut-être jamais Mme de Rebecq n'a vu Arnaud entrer dans son salon sans un battement de cœur; jamais elle n'a vu les deux hommes se serrer la main sans une brûlure intérieure. Et depuis la mort de M. de Rebecq, c'est à peine si M. de Puyjalon vient plus souvent. Sans qu'ils aient rien convenu, les serments anciens continuent d'être respectés. Ils se sentent rajeunis de continuer à feindre par habitude, et toujours l'âme de Mme de Rebecq s'émeut à l'aspect du visage jauni, des cheveux de neige et de la moustache blanche de son chevalier. Jamais ils ne parlent du passé. Jamais un mot ou un geste n'évoque le bonheur et le malheur d'autrefois. Mais c'est à leur manière de se regarder et de se taire ensemble qu'ils sentent toujours qu'ils se comprennent. Ils ne veulent pas profaner du contact de leur déchéance les souvenirs éclatants qui rayonnent encore en eux. Ils ont la pudeur de la beauté morte de leur amour.

Voilà trois semaines que le comte n'a point paru. Deux ou trois mots griffonnés d'une main tremblante ont dit qu'il était souffrant. Rien de grave. Mais à son âge les précautions sont nécessaires. Faut-il que les jambes inertes de Mme de Rebecq refusent maintenant de la porter, quand elle pourrait aux yeux de tous aller s'asseoir auprès de lui et le soigner! Elle se rappelle l'affreux espoir obscur et inavoué qu'ils ont eu tous deux! — oh! oui, tous deux, elle en est sûre! — Il y a vingt-cinq ans, quand un soir on avait rapporté de la chasse M. de Rebecq blessé, presque mourant... Après n'avoir pu être jeunes côte à côte, au moins pourraient-ils être vieux ensemble?... M. de Rebecq s'était remis. Et quand il était mort, voilà cinq ans, ils étaient tous deux à l'âge où il est ridicule d'avoir un cœur, où l'on ne rentre plus à l'église que pour une seule cérémonie où les portes sont tendues de noir et d'argent. Après avoir vécu séparés, ils ont dû vieillir seuls, très loin l'un de l'autre, sans savoir... Oh! quelle torture!

Est-ce un rêve? Un domestique annonce :

— M. le comte de Puyjalon!

Un brouillard couvre les yeux de Mme de Rebecq. Ce n'est pas un rêve. Une ombre chenue s'avance d'un pas tremblant, appuyée sur une canne, lui baise la main en se pliant avec effort, s'affaisse à côté d'elle dans un fauteuil. L'émoi qui la secoue est si grand qu'elle ne peut parler. Le comte ne dit rien non plus, sinon quelques mots qu'elle entend à peine.

— Jean, murmure-t-il, si Madame le permet, ajoutez une bûche dans la cheminée.

La flamme jaillit chaude et joyeuse. Jean se retire. Ils sont seuls. Et ce n'est qu'alors que se dissipe le brouillard qui voilait les yeux de Mme de Rebecq et que, pour la première fois, elle aperçoit véritablement le comte. Mais... que lui est-il arrivé? Il a les joues effroyablement creusées, le nez aminci, une rougeur sur les pommettes, un teint gris, presque brun, une respiration saccadée. Et un cri d'effroi retentit :

— Arnaud, au nom du ciel, qu'avez-vous?

Elle l'a appelé par son nom. Il sourit à cette caresse et fait signe qu'il va parler. Mais l'air lui manque... Deux ou trois fois, sa poitrine se soulève avec un ronflement douloureux. Il tire un mouchoir, essuie ses lèvres et deux gouttes de sueur sur son front. Éperdue, Mme de Rebecq le dévore des yeux; elle voudrait se précipiter, le serrer contre elle, le soutenir. Ses jambes mortes la tiennent immobile. Elle ne peut que bégayer :

— Arnaud... Arnaud!

Il la rassure. Cela va mieux. Il peut parler. Oui, il a été souffrant. Une espèce de bronchite opiniâtre. Mais cela va mieux. Il ne pouvait plus vivre sans voir son amie, et le médecin lui a permis de venir... Une toux l'arrête, sèche, obstinée, cruelle. La souffrance tord les rides de son visage, et il porte la main à sa poitrine.

— Arnaud, ne me cachez rien... Êtes-vous bien sûr que vous ne faites pas une imprudence?

Il a pris deux pilules dans une petite boîte. La toux est calmée. Il fait une grimace pour sourire et veut regarder son amie en face. Mais le courage lui manque et il détourne les yeux vers le feu.

— Arnaud, vous le savez, nous nous sommes juré de tout nous dire jusqu'au bout. Parlez-moi franchement.

Alors, comme malgré lui, épuisé et subissant son ascendant, il murmure d'une voix éteinte :

— Solange, eh bien! j'aime mieux vous l'avouer, je suis venu vous dire adieu!

Elle se tait. L'idée affreuse l'a traversée quand elle a aperçu son visage, cette marque sinistre qu'il porte aux ailes du nez. Mais comment y croire... Et maintenant, ce serait vrai? En elle tout s'écroule. La nuit s'ouvre. Mais non, ce n'est pas possible. On peut se tromper. Il répond d'avance à sa prière et se justifie :

— S'il y avait eu de l'espoir, vous comprenez que je ne serais pas venu. Mais puisque cela était sûr, n'est-ce pas? il fallait encore vous revoir.

Elle ne discute pas. Puisqu'il parle ainsi, c'est qu'il

sait. Et alors, en effet, elle approuve. Oui, il fallait se revoir. Et elle ne s'étonne pas de la force extraordinaire qu'a trouvée ce corps épuisé pour se lever, de la volonté de fer qui l'a traîné à sa porte, lui a fait gravir les étages, de l'énergie qui lui permet maintenant de parler et de sourire. Tout cela est naturel. N'est-il pas Arnaud, son Arnaud? Tout cela est simple. Les deux vieux se tiennent la main sans parler. Il y a en eux un effrayant silence tumultueux. Les innombrables fantômes qui peuplent leurs deux âmes se lèvent et se confondent. Et voici maintenant que dans la puissance de leur émoi, la souffrance, la vieillesse et la mort sont refoulées. Qu'importent les rides, les cheveux blancs et le reste! Ils sont Orphée et Eurydice, Daphnis et Chloé, Dante et Béatrice, Saint-Preux et Julie, Paul et Virginie! Ils sont les amants éternels, et l'atrocité des adieux tire de leur cœur un sang éternellement jeune. Mais ils se taisent, car il n'y a pas de mots pour dire ce qu'ils sentent. Toute parole serait un blasphème, toute récrimination une lâcheté, tout regret une profanation. Ils se sont aimés, ils s'aiment royalement. Mais maintenant, c'est fini.

— Oui, Solange, c'est fini.

Une pression très légère des doigts amaigris lui dit qu'elle a compris. Ils se taisent toujours. Pas plus qu'ils n'évoqueront le passé, pas plus qu'ils ne se lamenteront sur le présent, ils n'essayeront de se déguiser l'avenir. Ils n'ont jamais compté sur une autre vie que celle-ci. Ils savent qu'ils y ont épuisé toute leur force d'aimer, d'être heureux et de souffrir, et ils n'espèrent pas un revoir. Ils mourront tout entiers et c'est à jamais qu'ils se disent adieu, sans illusions, sans lâcheté, solennellement, définitivement. Et même ils n'ont plus de larmes.

Mais les minutes s'enfuient. Les forces du comte sont mesurées. Il ne s'agit pas d'être surpris. C'est chez lui qu'il doit mourir. Il tire avec effort de sa poche un paquet de papiers jaunis qu'attache un ruban mauve.

— Ce sont vos lettres, Solange, dit-il.

Jusqu'au bout il a été fidèle à son serment. Il a juré que leur amour serait éternellement ignoré. La mort ne le délie pas de sa promesse. Un inconnu ne portera pas la main sur ces papiers qui sont sacrés. Il a réuni toutes les lettres qu'elle lui a écrites et les voici. Il les tient et les lui tend.

De ses doigts maladroits elle délie les faveurs. C'est ça le bilan de deux vies... si peu de choses! Oui très peu, car ils ont résolu de ne point s'écrire, toujours à cause de leur grand serment, et ce n'est que quand ils souffraient au delà de leurs forces, quand ils ne pouvaient plus se taire, qu'ils se sont crié un peu de leur âme. Elle a détruit farouchement ses lettres, à lui, sitôt reçues. Il a gardé les siennes et les voici. Toute leur vie est là dans ce petit paquet.

— Voulez-vous, dit-il, que nous les brûlions ensemble?

Elle ne répond pas tout de suite. Ces lettres sont le dernier souvenir du passé, le dernier témoignage matériel de ce qui a été. Quand elles ne seront plus, ce sera le signe sûr qu'Arnaud en effet va mourir, qu'il est déjà mort, puisque sans cela il ne les aurait jamais brûlées : une fois, au péril de sa vie, ne les a-t-il pas sauvées de sa maison incendiée? Les détruire, c'est s'arracher le lambeau d'espoir qui reste jusqu'à ce que le corps soit froid. Elle va dire non. Mais la toux cruelle secoue le corps affaibli du vieillard. Il ferme les yeux et serre les poings, luttant des forces dernières de son être. La quinte passe...

Quand il soulève ses paupières, Mme de Rebecq lui tend une lettre. Elle a accepté le sacrifice. Et c'est avec une sorte de joie âpre et désespérée qu'elle anéantit la dernière image de son bonheur mort. Une à une ses vieilles mains tendent les pages aux vieilles mains de son ami et il les jette dans le feu. Un moment elles jaunissent, elles noircissent et tout à coup la flamme jaillit, court, dévore tout, et il ne reste plus qu'une feuille de poussière grise qui s'effondre, s'envole en tourbillon, s'éparpille dans tous les coins de la cheminée : poussière d'amour, de passions, de baisers et de crime.

Les lettres sont rangées par ordre de date. Et ce sont d'abord les plus récentes qui s'en vont. De celles-là l'écriture est déjà tremblée et informe. Elles sentent l'automne, la fin, la mort. Mais à mesure que s'avance l'œuvre de destruction, l'écriture se redresse, s'élance et s'affermit. Aux papiers gris et endeuillés succèdent des papiers mauves, des papiers bleus, des papiers roses. Çà et là une fleur séchée entre les pages. Il y a une herbe, une mèche de cheveux. Et, tout à coup, des parfums conservés entre les feuilles ressuscitent : les souvenirs brûlants des années mortes. Est-il possible que tout cela soit si loin! Et quelques années font-elles vraiment du néant d'un tel amour?

Peu à peu la cheminée s'est emplie. Le bois disparaît presque sous les débris noirâtres. D'une voix étouffée le comte interroge :

— Y en a-t-il encore beaucoup, mon amie?

Il n'y en a plus que quelques-unes. Bientôt ils auront achevé de détruire leur vie. Ce sont les premières, les plus anciennes, c'est-à-dire les toutes jeunes, celles où chantait l'orgueil de leur amour naissant, où la passion embrasait leur cœur, où la joie d'être fort et jeune centuplait la puissance d'aimer. Ces lettres ont été écrites dans des instants de folie, d'ivresse. Leurs phrases étreignent comme des caresses, les mots chantent comme des baisers...

Une à une les petites feuilles s'envolent. Elles s'envolent une à une et s'abattent au hasard dans un coin, demandant grâce comme des oiseaux blessés. Une à une la flamme les atteint, et de son bras raide le comte saisit les pincettes et achève leur assassinat. Il y a un arrêt.

— Vous avez fini, Solange ?

Elle n'a pas fini. Il en reste une. Ses yeux qui ne peuvent plus lire la reconnaissent. Les vieux doigts tremblent lamentablement, mais ne la laissent pas échapper. Lui aussi l'a reconnue, cette survivante, qui est la première qu'il a reçue d'elle. Il ne peut plus parler. Il n'ose pas étendre la main pour la saisir.

Mme de Rebecq a mis ses lunettes. Vieille, voûtée, lugubre statue de la décadence et de la mort, elle lit d'une voix rauque qui vibre étrangement les mots que jadis elle a jeté dans la fièvre, d'une écriture échevelée :

« Arnaud, je serai chez vous demain à trois heures. Je suis folle. Je ne puis plus lutter, je ne puis plus. Raison, sagesse, vertu, foi jurée ? qu'est-ce que ces mots vides ? Il n'y a qu'une chose réelle qui est l'amour, ton amour. Que demain est loin ! Arnaud, je pardonne à la vie quoi qu'elle m'apporte, puisque tu m'aimes et que je t'aime. Je suis à toi furieusement jusqu'à la mort. Solange. »

Elle relit : « Furieusement, jusqu'à la mort » et répète encore :

— Oui, jusqu'à la mort !

Puis elle veut lui donner la lettre. Mais il détourne la tête et la repousse du geste. Il ne peut plus. Qu'elle la garde si elle veut... Elle hésite. Mais non, lui mort, il n'y aura plus rien. La paralytique se penche et précipite elle-même la feuille dans le brasier. Un coin jaunit et puis un autre. Brusquement un trou noir se fait. Le meurtre est consommé.

C'est fini. La nuit est tombée peu à peu. A peine une lueur blême glisse encore entre les rideaux. Le comte se lève et murmure :

— Adieu, Solange.

Elle lui dit :

— Adieu.

Et dans un geste de détresse infinie, elle étend ses deux bras desséchés comme pour un appel à quelque chose. Et tout à coup, avec une force insoupçonnée, il se baisse, soulève le corps brisé de l'adorée et la serre contre son sein éperdument. Sur les traits livides et flétris, dans les yeux morts, il retrouve, encore une fois, tout entière, l'amante disparue, une dernière fois leurs âmes vibrent à l'unisson sur leurs lèvres, s'unissent sauvagement dans le dernier baiser.

Épuisée, elle est retombée dans son fauteuil et demeure inerte. Ses yeux seuls, hagards, ne quittent pas le comte. Se soutenant aux meubles, il gagne la porte. Avant de la franchir, il se retourne et crie de ses dernières forces :

— Adieu, Solange, et merci !

Elle répond :

— Adieu et merci, Arnaud !

Et elle entend s'éloigner le pas incertain, le pas qu'elle connaît depuis cinquante ans, le pas qui ne reviendra plus.

Elle se tord les mains. Ses lèvres saignent. C'est loin d'elle qu'il va agoniser et mourir. Les mains de l'amie n'essuieront pas ses sueurs dernières, ne fermeront pas ses yeux. Elle ne se penchera ni sur sa bière, ni sur son tombeau. Leurs corps seront séparés dans la terre comme dans la vie. Leurs poussières ne se confondront pas. Ils mourront seuls comme des lions.

André Lichtenberger.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les auteurs de nouvelles : Paul Bourget, André Theuriet Masson-Forestier.

Paul Bourget, *Monique*. Librairie Plon, 1902. — André Theuriet, *Contes de la Marjolaine*. Bibliothèque Charpentier, 1902. — Masson-Forestier, *A même la vie*. *Difficile devoir*. Librairie académique. Perrin, 1902.

Ce n'est pas sans une certaine émotion, dirai-je, que j'entreprends de discuter aujourd'hui des œuvres de deux écrivains auxquels la bienveillance de nos contemporains accorda une gloire importante, et d'un autre écrivain qui est bien étonné de ne pas posséder une gloire aussi considérable, mais s'en console furieusement en songeant qu'il y a beaucoup d'injustice ici-bas et que les mérites littéraires ne sont pas toujours récompensés. Pour parler net, ce dernier écrivain est M. Masson-Forestier, et il s'abuse étrangement sur ses mérites littéraires, mais je conviens qu'on l'entraîna assez naturellement à l'illusion où il se complaît douloureusement aujourd'hui, en lui attribuant tout d'abord un succès que rien ne justifiait, rien, absolument rien. Au reste, on fut aussi coupable de lui refuser ensuite ce succès qu'on avait été coupable de le lui accorder d'abord. Et si je le dis, c'est parce que la première faute n'excuse point la seconde et que la seconde rend la première plus impardonnable. Mais je suis fort ému, comme j'avais l'honneur de vous le dire, car il m'apparaît très clairement que *Difficile devoir*, le livre de M. Masson-Forestier, qui n'est un de nos grands écrivains que par erreur, n'est pas plus mauvais — et certes, il l'est ! — que celui de M. Paul Bourget : *Monique*, ou que celui de M. André Theuriet : *Contes de la Marjolaine*. Et je suis donc désespéré et inquiet d'avoir à

conclure que M. Masson-Forestier écrit aussi bien, — ce qui n'est tout de même pas dire : très bien — que M. Paul Bourget ou que M. André Theuriet et qu'il est un conteur égal à ces deux autres conteurs; j'en suis désespéré et inquiet, parce que cela m'oblige à conclure, en outre, et très logiquement, que M. Paul Bourget et M. André Theuriet ne sont pas supérieurs à M. Masson-Forestier.

Mais il leur est permis sans doute d'être fraternellement médiocres, et sans trop se compromettre, dans un genre où nul n'excelle aujourd'hui. La nouvelle est en décadence depuis qu'elle existe. Elle a cela de commun avec le parlementarisme. Mais il y a lieu de penser que cette décadence dont assurément les écrivains sont responsables (car elle témoigne enfin qu'ils ne sont pas capables d'écrire des nouvelles), le journalisme contemporain en est particulièrement reprochable. Le journalisme avilit tout ce qu'il touche. Et il a causé d'autant plus de mal qu'il s'est appliqué davantage à toucher à tout. La politique obtient aujourd'hui les mépris de tous les gens bien nés, parce qu'elle est l'aliment essentiel de toutes les polémiques de presse. La littérature dramatique s'est singulièrement affaiblie parce que les journaux, la dominant par la critique, l'ont en toute hâte et le plus possible « commercialisée ». Le roman s'est discrédité, parce qu'il est devenu feuilleton. La « nouvelle » a complètement perdu ses charmes d'antan parce qu'elle n'est plus qu'une production industrielle pour les journaux. Elle est faite en une heure pour un jour. Et maintenant elle est presque en dehors de la critique parce qu'elle est au-dessous de la littérature. Elle est tombée si bas, si bas, que le public lui-même en est à peu près entièrement dégoûté. Et les journaux qui, naguère, multipliaient les contes en leurs fastidieuses colonnes et les choisissaient de tous genres : idiots, ineptes ou stupides, n'en publient presque plus maintenant, et ceux qu'ils publient sont tous du même genre : bêtes et plats, plats et bêtes... Et voilà comment la « nouvelle » est chez nous un genre à peu près mort : mais comme tous les genres littéraires renaissent dès qu'ils sont morts, ou peu de temps après, nous avons le droit de nous demander si les livres de M. Paul Theuriet, André Masson et Bourget-Forestier coopèrent à ranimer la nouvelle à son dernier souffle, ou à précipiter plutôt son anéantissement.

Chacun conclura comme il voudra après avoir lu les livres négligeables de ces notables écrivains. Mais il est certain que Paul Bourget est l'un des écrivains de notre temps les moins faits pour écrire des contes et nouvelles. Il est incapable de brièveté. Il est naturellement lourd. Et sa psychologie rudimentaire et lente devient, dans la nouvelle, plus rudimentaire et plus lente. Les snobismes s'accentuent regrettablement, parce qu'ils sont moins voilés par les complications du drame. Et ce sont des préparations prolixes et massives pour les historiettes les plus ingénues du monde. Pour nous conter dans *Reconnaissance* un fait-divers d'une suprême banalité et dont tous les feuilletonistes de l'univers ont usé tour à tour, Paul Bourget se laisse aller tout d'abord à vingt pages de psychologie pataude. Ah ! voilà un conteur qui n'a point de hâte d'aboutir au dénouement ! Puis, après avoir comparé doctement le caractère des Français à celui des Anglais, à celui des Américains du Nord, et des Brésiliens, et des Australasiens, cet excellent homme finit par nous informer que l'un de ses héros vola d'abord à son autre héros deux cents francs (Paul Bourget dit : dix louis, car on ne compte pas autrement dans le grand monde), partit pour l'Afrique Australe (Paul Bourget omet de nous donner la psychologie des Africains du Sud), conquit une fortune, et quelle fortune ! dans les mines d'or, revint en Europe douze ans après, et remboursa le volé largement, et d'ailleurs élégamment. En effet, le voleur, sachant que le volé avait le goût des arts, lui offrit avec grâce une aquarelle de Burnes-Jones... Mon Dieu ! Qu'est-ce que cela peut nous faire ?

Le tout est parsemé de phrases anglaises que je ne comprends pas, ce qui double pour moi l'intérêt déjà palpitant de cette aventure si prodigieusement originale. Mais M. Paul Bourget est atteint de ce snobisme et il est tel de ses romans où l'on rencontre des phrases écrites en toutes les langues, sans compter celles écrites en français, car Paul Bourget n'a pas encore complètement renoncé — par chic ! — à employer la langue française, encore qu'il commette plus souvent qu'il n'est strictement convenable à un grand écrivain des phrases comme celle-ci : « Ces discours et d'autres semblables que ce très intelligent John Kerley m'a tenus depuis dérivent tous de l'extrême acuité avec laquelle il perçoit le secret défaut de sa grande culture... » Et tant d'autres snobismes incurables persistent encore en lui et le poussent à se servir d'expressions inexactes : « J'avais sorti de mon porte-monnaie *un billet de cent francs*. Quelques coups suffirent pour le transformer *en une quinzaine de pièces de cinq* [illegible] qu'je m'amusai à jeter sur le tapis vert par poignées jusqu'à ce que la chance tournât. » Vous voyez ici l'extrême vulgarité et l'extrême prétention, et, dans l'une comme dans l'autre, l'extrême inexactitude. Il est vulgaire et inexact d'écrire : « J'avais sorti de mon porte-monnaie un billet de cent francs... » Ce geste grossier de bourgeois avare et défiant se pratique peu dans les salles de jeu de Mont-Carlo, et en somme, les bourgeois eux-mêmes mettent leurs

billets de cent francs dans des portefeuilles et non dans des porte-monnaie. Mais M. Paul Bourget se hausse soudain, et d'un mouvement plein d'aisance, jusqu'à la distinction la plus raffinée. Le billet de cent francs extrait du bas de laine devient instantanément « une quinzaine de pièces de cinq louis ». Et vous m'en voyez ravi pour ce joueur veinard. Mais enfin pourquoi être aussi inexact dans le bien-dire ! Je ne sache pas que, même dans les salles de jeu de Monte-Carlo, les *pièces de cinq louis* soient fréquentes. Au reste, même dans le monde le plus distingué que fréquente Paul Bourget *cinq louis* font juste *cent francs*. On dit donc : une pièce de cent francs. On dit même : *un louis de cent francs*, plutôt qu'une pièce de cent francs. Mais on ne dit jamais, jamais, une pièce de cinq louis, car c'est une façon vulgaire, prétentieuse et inexacte de s'exprimer. Et naturellement, on dira moins encore : *une quinzaine de pièces de cinq louis*, car c'est une autre façon ridicule de s'exprimer. Dans les cercles, quels qu'ils soient, on ne tire pas un billet de cent francs de son porte-monnaie, et ce billet ne se transforme pas en une quinzaine de pièces de cinq louis, oh ! non ; mais, dans les cercles, on gagne ou, le plus souvent, on perd : cinquante louis, cent louis. Et c'est cela que Paul Bourget aurait dû dire. On est contraint d'insister sur de tels détails, car ils sont significatifs. Ils prouvent que Paul Bourget, qui se pique d'analyser minutieusement l'âme humaine et de peindre méticuleusement aussi les élégances extérieures de la vie mondaine, commet de singulières erreurs sur ces élégances mêmes, ou bien parce qu'il les connaît moins qu'on ne le prétend ou bien, ce qui est pire, parce qu'il a « bâclé » sa nouvelle, et on se demande si dans ses analyses du cœur humain il ne commet pas des erreurs pareilles...

En tous cas, son snobisme le suit partout, et jusque dans une nouvelle délicate, un peu subtile, un peu naïve aussi, je veux dire un peu niaise, et qui aurait pu être charmante : *Les Gestes*. On remet une carte de visite à une dame qui a des motifs précieux de mélancolie : « Ses doigts minces tournaient et retournaient le souple carré de bristol. » Comme c'est mieux, n'est-ce pas, que s'il y avait simplement : « Ses doigts tournaient et retournaient la carte que le valet venait de lui remettre sur un plateau d'argent, avec la figure entièrement rasée, une attitude respectueuse, attendant les ordres en silence avec un léger accent anglais (il avait servi chez la duchesse de Devonshire, dont le père a une si belle galerie de tableaux) et des culottes courtes... » En outre, je me permets de faire observer ceci : même les cartes de visite les plus à la mode ne sont pas tout à fait carrées ; elles demeurent donc, même dans le plus grand monde, rectangulaires. Il fallait donc dire : ses doigts minces tournaient et retournaient le souple rectangle de bristol, à moins que M. Bourget n'ait entrepris délibérément de nous faire prendre un rectangle pour un carré. Mais, comme les romans de M. Bourget font autorité dans l'Amérique du Sud pour tout ce qui touche aux élégances de bon ton de la vie parisienne, il est probable que tous les Argentins se feront bientôt faire de souples carrés de bristol pour cartes de visite : ce qui prouve que les erreurs d'un grand écrivain français ne sont jamais inoffensives.

Mais il faut connaître la triste héroïne dont les doigts tournent le bristol : « La taille restait mince et souple, et, quoiqu'elle n'eût pas la moindre goutte de sang noble dans les veines, — son père, qui s'appelait fort plébéiennement Dupuis, avait fait sa fortune comme gros marchand de vins à Bercy, — ses pieds et ses mains auraient fait envie à plus d'une duchesse authentique. » Les voilà bien, « les extrémités aristocratiques », les voilà bien ! ! D'où nous allons nécessairement conclure que, comme on l'a souvent et très justement remarqué, le « type aristocratique » n'existe plus que dans le peuple (ainsi que chez les comtes du Pape). Mais je suis bien aise que M. Paul Bourget l'ait observé à son tour avec son habituelle sincérité.

Il n'est cependant pas très assuré d'avoir constaté la vérité, car, dans la nouvelle la plus importante par la longueur que son livre contienne, *Monique*, il s'applique avec un soin touchant à réhabiliter, si je puis dire, l'aristocratie. Disons que dans cette œuvre, plus travaillée et toujours très laborieuse, quelque chose est intéressant, c'est l'effort accompli par Paul Bourget pour faire vivre un monde différent du monde qu'il accoutuma de faire vivre et où il se plut toujours à vivre, et qui est le monde proprement dit, le grand monde. Paul Bourget nous conduit péniblement dans un milieu ouvrier. Milieu noble encore, puisque c'est un milieu d'ouvriers artistes, plus artistes qu'ouvriers, tellement artistes qu'ils cessent presque entièrement d'être ouvriers. Paul Bourget délaisse les héros de Pierre Sales pour peindre les héros de Jules Mary. Et moi, j'aime tant Jules Mary ! Donc, Hippolyte Franquetot est un maître ébéniste. Il est, comme le dit Bourget avec une complaisance émouvante et une agaçante abondance de détails superflus, le dernier héritier de Boulle, de Crescent, d'Œben, de Riesener, de Beneman, ou de Beneman, de Riesener, d'Œben, de Crescent, de Boulle. Il a sa femme Françoise et sa fille Marguerite, et, par surcroît, une fille adoptive, Monique, enfant trouvée jadis, le soir, au coin sombre d'une rue obscure, puis élevée par lui. Les deux filles ont vingt ans. Monique a toutes les élégances d'une aristocrate ; car elle est aristocrate, sa beauté, ses « fines extrémités », ses goûts, ses manières le démontrent. Mar-

guerite, au contraire, est une plébéienne. Franquetot, qui ne manque de rien de ce qui peut compliquer sa vie, a aussi un neveu qui s'appelle, je crois, Tavernier, et qui est sculpteur, car il n'y a pas de sot métier. Marguerite et Monique aiment Tavernier, qui aime Monique seulement. Un vol se produit dans la maison, qu'on pourrait très bien dissimuler à celui qui en est — si peu! — la victime. Mais Franquetot, d'une honnêteté héroïque, veut découvrir le coupable. Marguerite fait accuser Monique, qui s'en va, dédaignant noblement de se justifier. Or, il se trouve que la vraie coupable est découverte : c'est Marguerite qui a commis, par jalousie, la faute insupportable au pauvre Franquetot. Bref, tout finit bien. Monique épouse l'honorable séducteur Tavernier. Mais le dernier héritier de Boulle et de Riesener n'est pas gai. Ce petit roman mélodramatique rappelle constamment le souvenir du beau livre, et qui fait pleurer, de Jules Mary : *la Revanche de Rose-Manon*. Même conception du monde et de la distinction inhérente aux aristocraties. Même enchevêtrement des péripéties de mélodrame! C'est vraiment à faire pleurer! Il y a plus de rapidité et plus d'aisance naturellement dans le roman de Jules Mary, car Jules Mary a une plus complète habitude de ces drames-là.

Mais si Jules Mary est supérieur au point de vue de l'émotion à produire et de l'appropriation du style au sujet traité, on peut, en revanche, soutenir que Paul Bourget l'emporte peut-être par la psychologie. Il n'a rien négligé pour montrer qu'une morale sévère, et même étroite dans sa sévérité est le complément indispensable d'une nature artiste. Cela peut être contesté, et, à parler franchement, l'héritier de Boulle et de Beneman nous apparaît comme une sorte de phénomène. Dans *la Revanche de Rose-Manon*, le propriétaire du bazar Jérôme (le meilleur marché des bazars à un sou) est aussi scrupuleusement honnête, mais il est moins artiste que Franquetot. Ensuite Paul Bourget a analysé, avec beaucoup d'application consciencieuse, la jalousie qui sépare la fruste Marguerite et la noble Monique. Des jalousies identiques servent de point de départ à maints feuilletons. Mais généralement les romanciers populaires font triompher la vertueuse et loyale plébéienne de l'aristocrate, parée, je dois le dire, de qualités enviables mais gâtée, en fin de compte, par de fâcheux défauts, tels que la duplicité et l'orgueil et la violence des passions. Paul Bourget, novateur audacieux, n'a pas craint de donner plus de vertu et plus de noblesse à l'aristocrate. Toutes les aristocraties du monde lui en seront reconnaissantes!

En somme, le peuple aimera encore Jules Mary, en dépit de la concurrence que lui fait Paul Bourget. Le peuple aura bien raison. Paul Bourget ne peut plus quitter « le grand monde » auquel il est enchaîné pour toujours. Au reste, il est inhabile à écrire les nouvelles. Et il lui faut au moins cinq cents pages pour les déploiements imposants de sa psychologie.

André Theuriet écrit à volonté le roman et la nouvelle. Si vous saviez à quel point cela lui est égal! Voulez-vous des nouvelles? Oui, en voulez-vous? Voici donc les *Contes de la Marjolaine*. Pourquoi ces contes s'appellent-ils les contes de la Marjolaine? Je ne le sais pas. Et André Theuriet lui-même ne le sait pas. On lui a dit qu'il fallait faire encore... encore... un livre tout plein du « sentiment de la nature », de la beauté et de la poésie de la nature. Alors, il en écrit un livre tout plein de ce sentiment-là. Si vous saviez à quel point cela lui est égal! Et il l'a appelé les *Contes de la Marjolaine*, encore qu'on n'y rencontre pas de marjolaine du tout, sauf à la première page, mais la marjolaine est une plante poétique, et ce nom de Marjolaine est si musical. Il convient donc parfaitement à un livre tout plein du sentiment de la nature!... Même on rencontre dans ce livre des nouvelles charmantes en leur simplicité facile; *la Bague de marcassites* est, je le crois, un joli chef-d'œuvre, délicat et doux. Et j'ai lu d'agréables petits contes, d'un libertinage très sympathique. Puis André Theuriet, qui a une maison de campagne près des Charmettes, conte, comme il ferait autre chose, les épisodes connus de la vie de Jean-Jacques. Chacun revient à ces Charmettes. Récemment encore, Hippolyte Buffenoir consacrait aux Charmettes une étude attrayante mais qu'on aurait souhaitée emplie de plus de faits. M. André Theuriet conte cela, je l'ai dit, cela ou autre chose. Si vous saviez à quel point cela lui est égal! Il lui faut des sujets de nouvelles pour son journal! C'est tout ce qu'il demande. Des sujets de nouvelles où on puisse répandre le sentiment de la nature, car c'est aussi tout ce qu'on lui demande. Il donne quelquefois beaucoup mieux, quelquefois beaucoup moins bien. Quelques-uns de ses contes, je le répète, sont exquis, adorables, et si naturellement écrits; les autres sont d'une douce ineptie. Mais tous, ainsi qu'il sied, sont pleins du sentiment de la nature. Et lorsque M. Theuriet en a fait vingt, il les réunit en volume. Et si vous saviez à quel point cela lui est égal!

Cela n'est pas égal à M. Masson-Forestier.

Il travaille, lui, avec une conscience extraordinaire. On lui a dit qu'il était un « Maupassant sans femmes ». Et il l'a cru, car il est brave homme. Au reste, j'ai hâte de le dire, ses contes manquent de femmes. Ils manquent de tant de choses! Ils sont ennuyeux et ternes. Mais ils sont consciencieux! Ah! oui, ils sont consciencieux! M. Masson-Forestier, ancien avocat ou agréé, avait écrit d'abord *la Jambe coupée* avec un succès beaucoup trop éclatant pour qu'il fût justifié. Il fut donc versé dans la littérature.

Depuis lors, n'ayant aucune imagination, il fait flèche de tous bois, et, de tous ses anciens dossiers, des sujets de nouvelles. Il a écrit *Remords d'avocat*, puis *Angoisses de juge*. Il écrira *Inquiétudes de commis-greffier*, *Soupçons de commissaire-priseur*. C'est lent, lourd, sévère, pénible, morne; c'est écrit en un style de quaker. On a comparé Masson-Forestier à Maupassant, à Balzac. Je serai moins méchant. Il faut comparer Masson-Forestier à Jules de Glouvet qui, comme le disait Jules Lemaître, « fait comparaître la nature devant lui ». Du moins, les livres de Masson-Forestier sont honnêtes, si honnêtes, si tellement honnêtes; mais, hélas! il en est dans la littérature comme dans la vie : l'honnêteté sert à tout mais ne suffit à rien.

Conclusion : Ce n'est pas Bourget ni Masson-Forestier qui regénéreront la « nouvelle », car il n'ont pas des tempéraments de nouvellistes. Ce n'est pas non plus André Theuriet, car si vous saviez à quel point cela lui est égal!...

J. Ernest-Charles.

POÉSIE

A la vitre.

L'automme a enflammé les arbres. Le jardin
Tord sous le ciel gris son immobile incendie
Qu'arrose finement, froide et droite, la pluie...
Aujourd'hui, il faudra me tenir par la main.

Il faudra me tenir pour que mon âme reste
Dans le tendre présent et ne s'échappe pas,
Vagabonde, vers un octobre de là-bas,
Dont celui-ci me fait retrouver l'ancien geste;

Pour que mes lentes mains et que mon front lassé
N'aillent pas s'appuyer aux arbres du passé;
Pour que mes yeux ne pleurent pas des agonies
Dans la rousse douceur des automnes finies.

Brume.

La mousseline de la brume
S'enchevêtre aux arbres d'hiver.
Mélancoliquement il fume
Cette blancheur trouble dans l'air.

L'horizon a perdu sa ligne,
Et, derrière la vitre en pleurs,
Sans fleurs, sans odeurs, sans couleurs,
Le jardin transi se résigne...

Oh! que puissent se résigner,
Pareils à ce jardin noyé,
Les cœurs sans joie en lesquels fume,
Comme une brume, l'amertume!

Lucie Delarue-Mardrus.

THÉATRES

Théatre-Antoine : *La Terre*, drame en 5 actes et 10 tableaux, tiré du roman de M. Émile Zola, par MM. de Saint-Arroman et Charles Hugot. — Questions d'interprétation.

L'heure n'est point venue encore où l'œuvre puissante et touffue de M. Émile Zola puisse être jugée avec indépendance; et quand je dis: l'œuvre, je n'entends pas l'effort particulier dont nous venons de voir l'illustration scénique, mais l'ensemble de cet effort auquel une volonté identique et tenace imprima l'unité. L'heure n'est point venue, parce que les rumeurs des luttes politiques auxquelles son nom fut attaché retentissent encore à nos oreilles, et que les plus indépendants d'entre nous ont quelque peine à l'oublier, — on l'a bien vu l'autre soir à la première représentation, — mais surtout parce que cet acharné travailleur continue de produire, et que le recul indispensable à l'équité des jugements ne saurait encore lui être appliqué. Dans trente ans, dans cinquante ans peut-être, nos successeurs pourront prendre une exacte conscience de la réalité, mesurer la largeur et la profondeur du sillon creusé par cet onvrier de lettres aussi obstiné que patient. Alors on embrassera dans son ensemble la signification et la portée d'une œuvre que l'on peut ne pas aimer, mais dont il est difficile de ne pas reconnaître l'étrange puissance.

... Si l'on voulait réduire à ses éléments essentiels la conception première du romancier de la *Terre*, il paraît bien que l'analyse les ramènerait à trois. D'abord la passion du sol, la hantise de la terre, du *bien*, qui, pour le paysan, est la seule richesse à laquelle il tient par ses plus profondes racines, comme l'arbre de son champ dont il reproduit à peu près l'existence végétative. Cette donnée-là est fondamentale : il y faut toujours revenir comme au point de départ de tous les gestes qu'esquissent ses différents personnages. M. Zola l'a rendue avec une intensité singulière : c'est d'ailleurs, on se le rappelle, toute l'affabulation du livre qui nous décrit la déchéance progressive et les misères du vieux Fouan, après le partage de sa terre entre ses trois enfants. Vient ensuite ce que j'appellerai le second *leitmotiv* du livre : l'obsession de l'instinct sexuel, qui se retrouve d'ailleurs dans l'œuvre entière du romancier, et qui prend une intensité d'autant plus grande que ses personnages sont plus bas dans l'échelle sociale. Tous ceux qui ont lu le livre et le conservent présent à la mémoire se rappellent avec quelle complaisance M. Zola nous décrit ces scènes de brusque désir et de brutale possession. On a beaucoup critiqué jadis, du point de vue de la *réalité* même, cette

conception du romancier : pour moi je la crois vraie et parfaitement conforme à l'intime psychologie du paysan. C'est dans les rapports sexuels (je l'observais à propos des *Paysans* de Balzac que s'accuse le mieux sa nature instinctive. Ils nous apparaissent, chez lui, non plus même comme la grimace d'un sentiment, mais bien comme un retour à l'animalité d'origine et à la fonction première. Chez le paysan, l'amour se montre dans sa réalité brutale, tel qu'il est en dernière analyse, une soudaine poussée du désir, se résolvant en un spasme court auquel succèdent l'indifférence et l'ennui. Il n'y faut pas chercher autre chose que la manifestation du plus impérieux des instincts. C'est précisément de ces instincts que M. Zola a tracé, au travers de ses différentes œuvres, une peinture vigoureuse grâce à laquelle certains de ses romans vivront, et voilà pourquoi aujourd'hu les œuvres sentimentales des paysans de George Sand nous semblent d'insipides fadaises d'opéra-comique. J'arrive enfin au dernier élément de l'œuvre, tout le côté pittoresque, la mise en scène si l'on veut, et l'on sait que M. Zola, dans la *Terre* comme dans *Germinal*, comme dans tous les grands romans où s'agitent des masses, a su brosser de vastes décors qui s'imposent à l'imagination du lecteur.

De tout cela que reste-t-il dans l'œuvre dramatique de MM. Hugot et Saint-Arroman? car enfin c'est du point de vue scénique qu'il faut juger la *Terre*, et, pour être équitable, il conviendrait d'écarter, si la chose était possible, jusqu'au souvenir du roman. Une fois de plus après tant d'autres, nous avons vérifié l'exactitude de cette loi qui veut qu'une œuvre dramatique tirée d'un livre devienne presque nécessairement une image affaiblie de la conception première. Depuis tantôt vingt ans que les romanciers de l'école naturaliste ont pris l'habitude de découper leurs *tranches de vie* sur la scène, il est sans exemple qu'une œuvre ainsi *transposée*, qu'elle soit signée Goncourt, Daudet ou Zola, ait donné satisfaction à nos légitimes exigences. L'épreuve est faite, elle est bien faite, et je me demande pourquoi l'on s'obstine à la renouveler encore

Tout l'élément descriptif, pittoresque, et qui encadre les personnages du livre avec un singulier relief, est-il besoin de dire qu'il n'en subsiste rien? C'est la conséquence même de cette transposition. L'habileté du décorateur s'ingénie à y suppléer, mais je n'imagine pas que les décors, si réussis soient-ils, où se trouvent encadrés les personnages de M. Zola, puissent donner à un spectateur artiste une impression comparable à celle de mainte évocation de nature puissamment traduite par la plume du romancier. L'épisode de *la Grêle*, celui des *Vendanges*, pour ne prendre que ces deux exemples, ont une puissance et une vie, que nul tableau brossé par un décorateur ne saurait rendre, alors même que viendrait s'y ajouter la figuration de personnages habilement stylés. Rien ne vaudra, ce me semble, pour un esprit imaginatif, la qualité des images qui se lèvent en son cerveau à la lecture de telles pages du romancier : c'est pourquoi Gustave Flaubert, pour ne citer que lui, était si hostile à l'illustration. Il y a là toute une théorie très intéressante à formuler, que je réserve pour plus tard.

J'arrive à ce que j'appelais le second *leit motiv*, celui de l'instinct, plus particulièrement de l'instinct du sexe, qui domine, et, si je puis dire, *opprime* tous les personnages du roman... dont il ne subsiste plus rien, mais *rien*, vous entendez, dans l'œuvre transportée à la scène. Ce n'est pas qu'il n'y ait à faire des réserves sur cette hantise ainsi poussée à l'extrême et qui est la préoccupation maîtresse de l'auteur. On a pu lui objecter avec quelque apparence de raison que des hommes appartenant à la classe sociale qu'il nous montre, opprimés par la dure loi du travail, n'ont souvent ni le temps ni la force de songer ainsi sans arrêt à la conservation de l'espèce. Je ne m'arrêterai pas à cette objection : cette sorte de fatalité dans la manifestation de l'instinct qui conserve le monde a sa grandeur et sa beauté, que M. Émile Zola a su rendre dans ses livres, et la déformation que lui fait subir le théâtre est trop saisissante pour qu'il ne soit pas intéressant de la noter. Déjà on avait pu le faire à propos de son chef-d'œuvre, cet *Assommoir*, qui constitue le plus moral et le plus édifiant des spectacles, tellement moral, tellement édifiant qu'il nous semble le complément nécessaire de toute propagande active contre l'alcoolisme... On le fera davantage encore en voyant le drame de la *Terre*, que pourrait voir la jeune fille la plus ignorante et la plus pure, sans y rien soupçonner des réalités de l'amour. On sait de reste que le livre ne présenterait pas les mêmes garanties !

Voici enfin l'affabulation même de la pièce, ce qui en constitue le sujet : cette histoire du partage de biens consenti par le vieux Fouan à ses enfants. C'est la meilleure partie du drame, ce qui, transporté à la scène, produit la plus forte impression. A cet égard, le premier tableau, la scène du *Partage* est tout à fait réussie. La partie centrale également, ce qui suit la découverte du titre de rente par Buteau, est d'un grand effet ; mais ici encore on ne peut s'empêcher de faire une observation curieuse touchant les exigences de l'optique théâtrale : lorsque nous lisons dans le livre la scène où Buteau, poussé par l'instinct du lucre, lève la main sur son père, il nous est possible de la supporter ; mais une fois réalisée au théâtre et placée sous nos yeux, cette situation révolte et soulève d'unanimes protestations. De même, lorsque le vieux père Fouan,

chassé par ses enfants, dépouillé de ce qu'il possédait, vient frapper à la porte de sa sœur la Grande, pour lui demander un suprême refuge, et que celle-ci le chasse, il y a là une situation que nos nerfs ont peine à supporter. Je ne dis pas que la donnée soit fausse ou invraisemblable : tout ce qu'on a mis à la scène, de façon générale, se trouve dépassé par les exemples que nous propose la vie, et à vrai dire, il n'est ni Goriot, ni Grandet, ni Bridau, ni Hulot, pour choisir à dessein le plus tranché des personnages excessifs de Balzac, qui n'ait dans la réalité son prototype, qu'il nous serait facile de trouver. Mon objection ne porte donc pas sur la vraisemblance de la donnée, mais seulement sur cette déformation inévitable que l'optique du théâtre impose à toute œuvre tirée d'un roman.

* * *

Dans un récent article du *Figaro*, notre confrère et collaborateur à la *Revue* M. Henry Bordeaux touche à cette question de l'interprétation des comédiens, d'une actualité toujours immédiate pour quiconque envisage le théâtre comme un art, non comme un amusement d'une heure. Il y touche à l'occasion d'*Andromaque* et montre la déformation imposée à la plupart de nos chefs-d'œuvre classiques par les sociétaires de la Comédie-Française : il va sans dire qu'une merveilleuse artiste comme Mme Bartet reste en dehors de ses observations et de celles qui vont suivre. Combien je sais gré à M. Bordeaux d'avoir montré, avec une finesse et une autorité singulière, l'illusion d'optique dont la plupart des spectateurs sont victimes, qui leur fait applaudir ce grossissement voulu, traditionnel en quelque sorte, des rôles du répertoire, cette déformation romantique imposée par le prestige de quelques comédiens, et qui a si bien fait loi qu'on imagine difficilement une interprétation différente ! M. Henry Bordeaux rappelle cet avertissement de M. Paul Bourget, alors qu'il s'occupait de critique dramatique : — « Don Juan, Tartuffe et Harpagon ne sont par des héros du crime, parce que Molière ne croit pas aux héros », et il continue par ce commentaire qui lui est personnel : — « Ces classiques aimaient à sentir la terre sous leurs pieds. Ils s'appuyaient sur l'observation. Et c'est pourquoi leur théâtre est réaliste, oui réaliste à la façon de Montaigne et de La Fontaine. Dès lors pourquoi les interpréter à la manière romantique ? »

Voilà d'excellente critique, très fine, très subtile et qui ne peut manquer d'être goûtée des connaisseurs. La force de la routine est telle chez nous, — joignez-y la situation acquise par tel ou tel comédien qui donne le ton et fait la loi, qu'on passerait aisément pour révolutionnaire à vouloir hasarder certaines observations. Et cependant, combien n'y a-t-il pas à dire !... Si l'on admet par exemple que la première qualité du comédien est la *variété*, tellement que le triomphe de l'art serait qu'un public non prévenu par l'affiche fût dans l'impossibilité de mettre un nom sur le visage de l'acteur interprétant Tartuffe après avoir joué Don Juan, que reste-t-il, je vous le demande, de la *manière* de M. Mounet-Sully, qui dès son entrée en scène, et quelque rôle qu'il joue, révèle sa personnalité encombrante par d'identiques tensions de jambe et des clameurs non moins monotones ! Je me rappelle avoir été frappé jusqu'à l'évidence par ce contraste, lors des représentations, trop peu nombreuses, hélas ! que donna jadis à la Renaissance le merveilleux et protéiforme comédien qui s'appelle Ermete Novelli. Après avoir paru dans cette grandiose figure de Shylock, grandie encore par son interprétation, après qu'il nous eut donné le frisson dans le dos et la plus émouvante sensation de réalité par sa douleur de père à la suite de l'enlèvement de Jessica, il fut un magnifique Othello, avec des nuances, des progressions, des inégalités je veux bien, mais somme toute une puissance et surtout une humanité que je n'avais pas encore vue au théâtre. Le secret de cette puissance d'émotion, c'était son naturel, son aisance, sa simplicité, qualités presque toujours proscrites de notre première scène, ainsi qu'observe justement M. Henry Bordeaux. J'y ajouterai : une façon de jouer tout *intérieure*, venant de l'âme et faite pour parler à l'âme, bref le contraire des gémissements prévus et des tensions de jambe auxquels nous ont habitué les interprètes attitrés de notre art classique.

Ces souvenirs d'une de mes plus vives émotions d'art se pressaient en moi tandis que je lisais les subtiles remarques de M. Henry Bordeaux, et je n'ai pu m'empêcher de les noter ici : insuffisante et pâle esquisse de ce qu'il y aurait à dire sur cet inépuisable sujet. Je ne doute pas qu'un jour M. Ermete Novelli ou son illustre compatriote Mme Duse reparaisse parmi nous : ce sera alors une excellente occasion de revenir à cet art du comédien qui offre tant de rapports et de correspondances avec les arts voisins, ceux du peintre et du statuaire : cet art qui peut être la plus horrible grimace et la parodie de la vie, ou bien au contraire son exaltation, son idéalisation, une façon de magnifier, de centupler en nous les émotions qui s'y trouvent en germe. Dans le Salon de 1846, Baudelaire, qui a touché à toutes les questions d'art et s'est révélé maître en les traitant, écrivait déjà : « En fait des gestes sublimes, Delacroix n'a de rivaux qu'en dehors de son art : je ne connais guère que Frédérick-Lemaître et Macready. »

PAUL FLAT.

HENRI RIVIÈRE

A propos de la « Féerie des Heures ».

La veille de Noël, au foyer du Théâtre-Antoine, j'examinais la *Féerie des Heures*. Si la nouvelle série de Rivière attire les amis de la nature et de l'estampe, le titre seul invite au souvenir : les heures brèves ne sonnent-elles pas en nous leur prolongement ? Je me suis donc reporté cinq ans en arrière, à pareille date, et j'ai cru revoir passer devant mes yeux une autre *féerie*, en six tableaux, du même artiste. Elle s'appelait, celle-là, *Clairs de lune*. Et ce fut le dernier « spectacle du *Chat-Noir* »...

Je me souviens. C'était exquis de lumière bleuâtre et d'intimité silencieuse. Imaginez, dans cette petite salle enfumée du dernier étage que tous les amoureux d'art ont connue, un élégant public des soirs de réveillon : une centaine de grands enfants applaudissant le *nec plus ultra* d'une lanterne magique ! Cependant, la musique de Fragerolle tintait dans l'ombre ; et, sur l'écran d'à peine un mètre carré, glissaient les silhouettes brunes en la nuit bleue : six poèmes visibles et muets, toute la frissonnante psychologie des clairs de lune (les peintres et les amoureux me comprendront)... Les tableaux se déroulaient, agrestes, éthérés, minuscules, grandioses.

Peu de jours après, nous apprenions que le *Chat-Noir* était fermé, détruit, vendu, que sa façade de chêne excentrique allait céder le pas au décorum bourgeois de la maison de rapport... Telle est la macabre ironie des heures ! C'en était fait du *Chat-Noir*, de « l'Institut » de l'art montmartrois qui fut, plus d'une fois, le grand art. Mais, si l'histoire est juste (et pourquoi mentir pour mentir ?) elle dira que, pendant seize ans, les Muses les plus athéniennes, donc françaises, ont habité ce logis.

Rodolphe Salis, « seigneur de Chatnoirville-en-Vexin » (que le Gotha lui pardonne !) avait ouvert son cabaret boulevard Rochechouart en 1881, l'année, je crois, de *Pot-Bouille*... Et, tout de suite, alors que de graves personnages officiels criaient pompeusement aux lauréats de toutes les écoles : « L'ère est au naturalisme ! » la bohème avait passé la Seine pour s'isoler au pied de la Butte sacrée ; ses derniers rejetons cherchaient un asile : vive l'endroit écarté « où d'être artiste encore on eût la liberté », où l'on fût libre d'inventer, de fumer, de rajeunir l'esthétique entre deux bocks, de chansonner sur le vif le document et la chose vue, tout comme si cela faisait partie de la politique, bref de célébrer le japonisme et le romantisme, l'exotique et le moyen-âgeux, le panache de jadis et le bibelot de là-bas, dans un éclat de rire de belle fantaisie française aux dents saines ! Dans la fumée, la potiche de Kioto luisait sur le bahut. On riait, mais on pensait. La blague et le rêve se mariaient ingénument dans les croquis de Willette, « ce Fra Angelico des cabarets de nuit » : la définition est d'Anatole France. Et France ajoutait, en recevant un album de Rivière, intitulé *la Tentation de saint Antoine* : « Il y a un art chatnoiresque. Cet art est à la fois mystique et impie, ironique et triste, naïf et profond, jamais respectueux... »

En ce décor agrémenté de céramiques et de fresques, sans compter les pochades ou les bons mots fugitifs, notre Rivière apparut vers 1883 : Willette, le décorateur du lieu, l'avait introduit en même temps que Steinlen, le portraitiste des chats, venu de Lausanne avec vingt-quatre francs dans sa poche...

Rivière venait de beaucoup plus près. Il était fort jeune, puisqu'il n'a guère, aujourd'hui, plus de la quarantaine ; mais, déjà, son caractère, sa volonté tranchaient sur la jactance flâneuse de l'entourage. Et son crayon parlait pour lui. Déjà, le large pince-nez pressait son profil aquilin. Sous les reflets du verre, méditait son regard bleu comme les marines matinales des beaux jours bretons ; et la sympathie se trouvait conquise par ce miroir azuré des ciels. Rivière réservait la mise en scène pour d'autres spectacles...

Mais, dès lors, il était le Puvis de Chavannes de cet amusant musée du *Chat-Noir* : et de même que ses paysages apparaissaient presque austères à côté des allégories rabelaisiennes, sa physionomie s'accusait par sa discrétion même en cette académie bruyante d'épicuriens, *poetæ minores* par la plume et par le crayon. Depuis 1885, le *Chat-Noir* avait son hôtel, rue Victor-Massé. Son journal florissait. Et, bientôt, ses pièces allaient empiler dans la salle Renaissance le Tout-Paris des premières... Willette parti, après l'embarquement du poète pour la Cythère du *Courrier Français*, Rivière le paysagiste fut l'organisateur de la victoire. Le théâtre du *Chat-Noir* restera dans le souvenir ce qu'il fut pendant dix ans : le théâtre de Rivière.

Depuis l'*Épopée* moqueuse de Caran d'Ache jusqu'à la féerie suave des *Clairs de lune*, que de succès légendaires et point oubliés, que de noms révélés, dont plusieurs, maintenant glorieux, s'acheminent vers l'Institut pour de bon ! Un extrait du catalogue serait le plus éloquent des panégyriques.

Pendant dix ans d'invention, Rivière illustre la légende et la Bible, la vie rustique et l'antiquité, la Grèce lumineuse et le Paris nocturne. Il acclimate au *Chat-Noir* le mystère et l'oratorio. Il baigne dans une atmosphère attique la grâce aristophanesque de Maurice Donnay, qui, pareil au sculpteur partant pour Athènes, s'arrête au quartier Bréda...

Le chef-d'œuvre du genre à la fois symbolique et

naturaliste fut la *Tentation de saint Antoine* dont M. France a loué « la couleur vive, le goût hardi, le bel effet et le grand sens ». Comme les Primitifs et très supérieur à Callot, Rivière y modernisait les périls de l'anachorète qu'un Diable en habit noir promenait aux Halles, à la Bourse... Mais l'ironie le cède plus d'une fois, par la suite, au plus pur sentiment religieux. Le respect revient avec le sentiment de la nature : après la *Marche à l'Étoile*, dont l'album a pénétré dans tous les couvents de France, *Sainte Geneviève* ou *l'Enfant prodigue* a fait dire à Jules Lemaître, dans un article célèbre : « M. Henri Rivière a renouvelé chez nous l'ombre chinoise et l'a portée, je pense, au plus haut point de perfection technique où elle puisse atteindre ; mais en outre, il a, comme dessinateur, la justesse simplificatrice, le sentiment de la vie, l'abondance de l'invention plastique ; et il joint à cela l'imagination rêveuse et grande d'un vrai poète... »

Et l'oncle Sarcey lui-même venait applaudir, mais il se croyait toujours en présence du fameux *Pont cassé* de Séraphin, des silhouettes rudimentaires, émoi de sa jeunesse : il ne se doutait pas que ces visions fugitives recélaient non seulement l'émotion la plus haute, mais le *machinisme* le plus compliqué ; que le poète savant du paysage s'est toujours doublé, chez Rivière, de l'ingénieur le plus ingénieux, le plus fertile en trucs merveilleux. Sarcey n'avait jamais dû mettre le pied dans les coulisses moroses du théâtre des Ombres.

Il y avait là des matériaux en miniature pour le théâtre de l'avenir et le renouvellement du décor : comment les wagnériens n'ont-ils pas réclamé jusqu'ici la collaboration de Rivière ? En tout cas, un beau soir, à l'époque reculée de la « première » parisienne de la *Walkyrie* avec sa *Chevauchée* fantastique, Salis profitait d'une ressemblance pour s'écrier avec son emphase : « Messeigneurs, j'aperçois parmi vous M. le directeur de l'Académie Nationale de Musique qui vient voir ici comment il aurait dû faire ! »

Naguère, à l'Opéra-Comique, les connaisseurs qui d'emblée ont applaudi le tableau final de l'*Ouragan*, se disaient tout bas que la leçon n'était pas perdue... Et n'est-ce pas un signe certain de maîtrise que d'influencer la mode ou le théâtre, — quand on s'appelle Helleu ou Watteau, de modifier la coiffure mutine de nos actrices, — quand on est Rivière ou Puvis de Chavannes, de transfigurer l'atmosphère plus pure ou le décor de nos songes ? Le *Chat-Noir* est défunt, mais Rivière nous reste. S'il est devenu si naturellement le plus imposant des décorateurs, c'est qu'il est né paysagiste. On professerait une étonnante philosophie du paysage en feuilletant ses albums ou les *séries*, classiques désormais, de ses estampes en couleurs.

La nature propose et l'art dispose. Un paradoxe, plus profond que la vérité, prétend même que « l'art est le contraire de la nature » : ce qui n'est point pour justifier la névrose d'un poète qui verrait les arbres rouges et le ciel noir, mais pour signifier que le portraitiste même amoureux de son modèle ne doit jamais être un photographe. Assez d'amateurs contemporains copient maladroitement ce qu'ils croient voir, sous leur parasol ! Rivière est l'artiste qui résume son impression pour l'embellir et la rendre digne d'être sauvée du néant. Lorsque tant d'autres barbouillent, il dessine. Savoir n'est pas, à ses yeux, l'antipode nécessaire de sentir. Mais, par la beauté des formes et la compréhension de la vie, son art porte ce cachet indéfinissable : le style.

Aucune pédante leçon d'esthétique ne vaudrait, d'ailleurs, la vue des *Aspects de la Nature*, des *Paysages parisiens*, de la *Féerie des Heures :* ces paysages n'ont-ils pas renouvelé l'estampe ? Plus de vulgaires chromos ; mais des tons fins d'aquarelle. Et, là encore, science et poésie se rapprochent : chaque jour de la semaine, Rivière habite chez son imprimeur, il y prend ses repas afin de ne point quitter d'un instant la surveillance du tirage. Et le dimanche seulement, dans son clair sixième, en face de la Butte, il se repose parmi ses projets et ses collections ; les meubles de son rêve donneraient fort à réfléchir aux prétentieuses laideurs de notre « art nouveau ». Quand l'été brille, il n'abandonne les presses de Verneau que pour se cloîtrer en plein air dans un trou de sa chère Bretagne. Il y travaille encore, il se délasse en peignant.

C'est ainsi que le piocheur inspiré devint un des maîtres de ce temps. Du *Chat-Noir* il a gardé le goût de l'indépendance un peu sauvage et de l'estampe japonaise. A nos murs, en leurs cadres de chêne, ses limpides compositions ne sont-elles pas comme autant de fenêtres ouvertes sur l'infini des lointains ? Leur silence prend une voix. Et ce murmure des tonalités très douces nous parle non seulement de la Bretagne et de son peintre, mais de nos propres pensées captives loin de la réelle féerie des heures : quand l'écrivain las d'écrire lève les yeux vers ce ravissant *Premier quartier* pris, semble-t-il, dans la voile d'un pêcheur breton, ne sent-il point quelque minute pareillement heureuse refleurir sous son front fiévreux ? Or, n'est-ce pas la meilleure raison d'être du paysage que de prolonger les plus purs de nos états d'âme à travers un monde décevant qu'on dirait la triste caricature du théâtre des Ombres ?

RAYMOND BOUYER.

LE MAL D'ÉCRIRE

CHEZ LES COMÉDIENS D'AUJOURD'HUI

Silhouettes et anecdotes.

La porte de mon cabinet s'ouvrit brusquement, et, renversant une chaise qui, je l'avoue, n'aurait point dû s'égarer là, un homme apparut, se précipita, bouleversa mes feuillets encore intacts, et m'arrachant la plume que je tenais, s'écria :

— Ah ! non, pas ça, pas ça... assez, assez !

Un peu étonné, je regardais ce visiteur imprévu et bruyant. Il était maigre, et de taille moyenne ; une redingote mal boutonnée mettait autour de sa poitrine de longs plis sinueux, et sur sa tête grisonnante où des cheveux jaunes se mêlaient à des cheveux blancs, un haut de forme, qui n'était ni vieux ni jeune, semblait vissé pour l'éternité. Son nez, mince, pointu, large, étrange, filait tout de travers, à droite. Il me paraissait bien l'avoir vu quelque part, déjà, un jour ou un soir, mais je ne le reconnaissais pas et je ne pouvais deviner comment il s'appelait. Il ne me laissa pas du reste le temps de le lui demander. Déjà il reprenait :

— Non, non, vous n'allez pas encore parler des comédiens. En voilà assez. Qu'est-ce que ça peut faire à Sirius qu'ils écrivent des vers, des comédies, des romans, des mémoires ! Est-ce une raison parce que, durant trois heures dans la journée, ils dépassent sur des tréteaux les autres mortels de quelque cent mètres, pour qu'ils absorbent ainsi notre attention. Un peuple qui se préoccupe si fort de ses histrions est un peuple à l'agonie. Et c'est vous qui aidez de toute votre énergie à alimenter cette vaine et nuisible curiosité... Un de ces messieurs lève-t-il le petit doigt plus haut que vous et moi : vous en avertissez le public. Et avec quel luxe de détails ! Ils me rendront fou, ces artistes, ma parole !

L'homme se pencha sur la table encombrée de livres. Les mémoires de Delaunay chevauchaient un volume de Frédéric Febvre, et les poésies de M. Truffier s'appuyaient fraternellement contre celles de M. de Féraudy. Une pièce de Sarah Bernhardt, soutenue par des récits de Louise France, voisinait avec une comédie de Georges Berr. Un pamphlet de Constant Coquelin s'étalait sur des proses de Mme Régine Martial, qui elles-mêmes couvraient une conférence de Mlle Bartet.

— Vous avez lu tout ça ! fit-il, en agitant les bras : les *Souvenirs de M. Delaunay*, *Au bord de la scène* de M. Febvre, le *Journal de la Comédie à Londres en 1887*, par M. Got ; *le Tartuffe*, *l'Arnolphe*, *le Misanthrope* de M. Coquelin aîné, avec ses articles sur l'art et les comédiens, et son journal de voyage en Amérique ; *les Heures émues* de M. de Féraudy ; *Ouvertures et Intermèdes* de M. Truffier, *le [illegible]* et *la Villa des fleurs sanglantes* de M. Georges Berr. Et voici encore des mots d'esprit recueillis par M. Esquier, et *l'École des vieux*, un acte de M. de Féraudy déjà nommé. Et vous oserez analyser, critiquer, louer peut-être tous ces 3,50.

J'ouvris la bouche pour répondre. Plus prompt, l'intrus se confiait avant moi à un nouvel élan d'éloquence.

— Tenez, M. Delaunay a quitté la maison de Molière en mai 1887, après trente-huit ans de service et des succès éclatants. Il aurait pu écrire un livre délicieux, plein d'anecdotes pittoresques, et d'utiles leçons. Il avait connu les plus fines, les plus jolies de nos actrices, les plus tragiques aussi : les Brohan, Agar, Céline Chaumont, Croizette, Favart, Arnould-Plessy, Rachel ; les meilleurs de nos acteurs, Bressant, Bocage, Got, Lafontaine, Saint-Germain, Thiron, Samson, Régnier ; les plus éclairés des administrateurs, Thierry, Perrin. Il avait joué dans les plus belles œuvres du théâtre moderne, il avait fréquenté Musset, Augier, Dumas, Ponsard, Pailleron, Scribe. Voyez ce qu'il en a tiré : des mémoires vides, ennuyeux. Fidèlement il nous raconte les pièces qu'il a créées ; et il nous explique ainsi le sujet du *Lion amoureux*, de *Bataille de Dames*, de *l'Aventurière*, des *Effrontés*, de *Jean Baudry*, de *Maître Guérin*, de *l'Ami Fritz*, de *la Cigale chez les Fourmis ;* il dresse avec soin la liste des actes représentés : en avril *l'Acrobate* de Feuillet ; en juin *l'Absente* de Monvel ; en juillet *l'Avocat* de Ferrier. Voulez-vous connaître les reprises de l'année 1856 ? Vous en trouverez, page 127, le programme complet. Du remplissage, Monsieur, du remplissage. Et quand il juge, quel mépris ignorant ! ou quel enthousiasme sans raison ! *Les Corbeaux* pour lui, sont un drame terne et maussade, qui a tort de mettre au jour des plaies sociales dont il n'indique pas le remède. Voilà Becque tué. Il est vrai que *le Luthier de Crémone*, de François Coppée, lui paraît une perle dans un écrin et qu'il admire *les Ouvriers*, de M. Manuel ; par contre, M. Renan lui semble suffisamment loué, quand il l'appelle un styliste charmant. Êtes-vous curieux de son écriture ? Madeleine Brohan, un moment trop grosse, maigrissait. Il écrit : « Ce n'est pas une sylphide, mais la marée montante est calmée. » Il dit de Mlle Bartet qu'« elle est toujours à l'avant-garde du devoir et de l'exemple », et à propos du *Lion amoureux*, il rédige cette phrase : « Entre une marquise de Maupas imaginaire et le général conventionnel Humbert se modulaient les longs duos d'un amour passionné auquel les divergences politiques et sociales apportaient leur aimant. » Et j'ai lu ce livre, et même...

Cette fois, je ne permis pas à l'inconnu d'achever. Il m'agaçait à la fin :

— Je sais tout cela, Monsieur, aussi bien que vous, lui dis-je, tandis qu'il s'asseyait et tendait les mains à la flamme du foyer. J'ai lu ce livre, moi aussi, et d'autres encore. J'ai lu le *Journal de la Comédie* à Londres en 1871, par M. Got ; c'est une simple collection d'affiches avec les recettes, qui renferme ce solécisme : Londres est « davantage » que Paris circonspect. J'ai lu les plaquettes où M. Coquelin, le grand Coquelin, l'aîné, étudie les manières différentes d'interpréter Tartuffe, Arnolphe, Alceste ; j'ai lu son opuscule sur l'art et le comédien. Il y exalte fort l'acteur, vous vous en doutez. A son avis, l'acteur est vraiment un créateur, il ne représente pas un personnage, il le transfigure... Delaunay *transfigure* Fortunio, Perdican... Samson *transfigure* le marquis de la Seiglière... Et qu'on ne vienne pas prétendre qu'il ne reste rien du comédien... Que reste-t-il d'Apelle, répond M. Coquelin, et de tous les peintres antiques, et si les œuvres de Michel-Ange avaient disparu, soutiendriez-vous cependant qu'il ne fut pas un artiste ?... Mais enfin, je suis près d'avouer que notre moderne Cyrano a une intelligence assez vive, encore qu'un peu étroite, et qu'il écrit correctement. J'ai même d'ailleurs la réponse qu'il lança à l'article, publié par Mirbeau en 1882, dans le *Figaro*. Vous rappelez-vous l'incident ?

— Si je me le rappelle, Monsieur ! Ah ! le bel article ! Quelle verve ! Quelle couleur ! Les comédiens par un journaliste ! voilà le titre, je crois. Tout Cabotinville en devint malade de colère... Ils voulaient tous se battre avec lui... Alors, hautain, méprisant, géant écartant un Pygmée, M. Coquelin prend sa plume et publie dans le *Temps* les *Comédiens par un Comédien*. Il appelle M. Mirbeau un petit jeune homme, et il lui donne les verges, et il a pitié de lui,... la ballade de Cyrano, Monsieur, mais en prose de pédant.

D'un geste, j'arrêtai ce fâcheux bavard.

— J'ai lu aussi, repris-je, le journal de son dernier voyage en Amérique que publia un grand journal ! Que de passages exquis ! Constant est sur le pont du navire, les côtes de la patrie s'évanouissent peu à peu, une larme coule de ses joues, alors il s'adresse à cette larme : Va, va, petite larme, va dire à la France que le grand Coquelin ne la quitte pas pour toujours et qu'il reviendra au contraire les bras chargés d'une moisson de gloire qu'il déposera à ses pieds... Il arrive à New-York, une foule enthousiaste attend le vaisseau au port, et devant cette multitude qui crie, applaudit, chante, il écrit simplement : « Je suis ébloui par moi-même. »

Un pâle sourire palpitait sur les lèvres de l'inconnu. Il feuilletait un livre de M. Febvre, *Au bord de la scène* : c'étaient des souvenirs, des anecdotes, c'étaient même des contes. Je regardais mon visiteur et je n'eus même pas le courage de m'indigner. Des phrases, des pages entières me revenaient en mémoire : « Clément Just jouait Bussy ; Catherine de Médicis était représentée par Mme Abit, Mme de Cossé par Mme Jéault, le Page par M. Florence. » Qu'est-ce que ça peut bien nous faire ? Et ce moi haïssable qui s'étale à chaque ligne... « Un soir, à la Comédie, je jouais Mlle de Belle-Isle... Un soir j'étais à l'orchestre et j'entendis... Je jouais à cette époque le rôle de Didier... Je parlais tout à l'heure. » M. Febvre a comme écrivain le même talent que M. Delaunay. Dans ses nouvelles, le héros est toujours « un de nos financiers les plus en vue » ou « un peintre ou un romancier bien connu ». Il procède évidemment de Georges Ohnet.

Machinalement, ma main atteignit la cassette d'ivoire qui contient les poésies de M. Truffier et dont les trois compartiments s'intitulent : *Ouvertures et Intermèdes, la Tour et le Jardin, l'Arc-en-Ciel et la Rampe*, et machinalement je me pris à réciter les plus belles.

Te revoici ! bonjour Sarah !
Paris à vivre recommence...
Toi dont la mer nous sépara
Te revoici ? bonjour Sarah !
Sans toi, la France-Sahara
N'était plus qu'un désert immense...
Te revoici ! bonjour Sarah !
Paris à vivre recommence.

. . . . . .

Sur l'âpre chemin qu'on aime longtemps suivre
— Contradiction singulière du sort —
On pleure la mort et l'on souffre de vivre
— La mortelle vie est une vive mort...

L'inconnu souriait toujours. La profonde philosophie de ces derniers vers, la fantaisie toute banvillesque des premiers ne le touchait point. Qui était-il donc ? Son nez surtout me troublait... Un homme notoire existait, j'en étais sûr, à Paris qui possédait ce nez. Je feuilletais légèrement les valses amoureuses dont M. de Féraudy compose les couplets et que chante Paulette Darty. Je parcourus un petit acte que le même fameux sociétaire, le dernier représentant de l'aristocratie française, fit jouer l'an dernier dans un petit théâtre. L'inconnu leva la tête et son front se plissa. Je restai un moment immobile, puis discrètement, attirant à moi les « Heures amères », je déclamai :

L'amour n'avait plus rien, rien qui me pût surprendre.
Je l'envisageais même avec beaucoup d'effroi.
Je ne voulais plus voir, plus sentir, plus comprendre
Mais tu m'as regardé de ton œil franc et tendre
Et mon rêve aussitôt s'est envolé vers toi.

Dix doigts s'abattirent, furieux, sur ma table, et m'arrachèrent le volume.

— Vous lisez du Feraudy, ma parole ! cria une voix

folle de colère. Un sociétaire démissionnaire! Un insurgé!

— Et puis après? demandai-je stupéfait. Ces vers sont d'un très bon écolier. Que vous a-t-il fait?

— Vous ne me reconnaissez donc pas? C'est moi qui ai préfacé presque tous les livres de tous mes comédiens. Je suis Jules Claretie!

***

Je contemplais M. l'administrateur. Il s'était effondré dans un fauteuil et, les jambes allongées et molles, la redingote ouverte, il murmurait : J'ai préfacé Delaunay, j'ai préfacé Febvre, j'ai préfacé Coquelin...

— Vous auriez mieux agi, lui dis-je, ému par ces remords, en préfaçant les livres des comédiennes. Je n'affirme pas que MM. Berton, Berr et Galipaux ne soient pas d'habiles ouvriers dramatiques : les deux premiers ont recueilli de trop récents succès dans *Yvette*, *Mlle Flirt*, *l'Inconnue*, pour que je me risque à leur préférer des jeunes hommes ignorés et je crois, sans l'avoir lu, que l'*Œdipe à Colone* que M. Mounet détient en portefeuille, après l'avoir traduit, est un chef-d'œuvre, et que l'opéra-comique annoncé l'autre jour par M. Leloir, *Bibi-Tapin*, remplacera *Mignon*. J'aime mieux cependant ce qu'écrivent les femmes.

M. Claretie sembla revenir un peu à lui, et il balbutia comme dans un rêve :

— Une petite femme, grosse, ronde, un tonnelet qui roule... un nez en pied de marmite, des cheveux en broussailles... Louise France... L'idéale patronne de bouge, l'idéale mère d'assassin, l'idéale pocharde... Je me souviens... elle a écrit l'autre mois les *Éphémères m'as-tu vu*... c'est triste, amer et gai, d'une gaîté de croque-mort ivre... Tous les Delobelle réunis près de la Seine sous un bosquet de restaurant à 2,50, égrènent leurs souvenirs, pauvres histoires douloureuses du temps passé... Un jour, on joue une pièce de Bisson dans sa ville natale, à Pau. Il n'y a pas de théâtre, on installe deux tentes : une pour la salle, les autorités, le public; la seconde séparée en deux pour les artistes de sexes différents... Le rideau aussi est un drap, mais enguirlandé de feuillages... Le lendemain, comme la recette a été bonne, le directeur s'enfuit avec elle... Et Déjazet dansant à soixante-seize ans la gavotte, légère, gracieuse, le mollet tendu, le bras arrondi, la tête impertinente... tandis que de toutes les loges, de tous les fauteuils, des mains d'admirateurs envoient des bouquets d'immortelles... Brave, intrépide, des larmes perlant aux yeux, elle danse... Oui... voilà un livre que j'aurais eu de la joie à préfacer.

La peine de M. Claretie me charma. Elles sont simples en effet, ces actrices, quand elles écrivent, d'une simplicité délicieuse de petites bourgeoises. Il y a quelques mois à peine, Charles Esquier publiait des lettres de Suzanne et de Madeleine Brohan, et de Jeanne Samary. Feuilles légères, gaies, franches, honnêtes, écrites d'un style net, rapide, sans recherches. La comédienne n'existe plus, c'est une mère, une fille, une épouse qui parle et qui s'inquiète des siens, veille à ses affaires, gronde, pleure, conseille. Toute une vie de femme bonne et sans reproche dans son intimité la plus profonde! Mme Marie Samary, que nous applaudissions cet hiver dans la pièce de Mme Marni, *Manoune*, a hérité ces qualités précieuses et sa plume, à la fois enjouée et attendrie a signé à l'*Événement* et au *Quotidien* d'autres des chroniques que n'eussent reniées ni sa grand'-mère ni sa sœur. Ah! pourquoi les comédiens ne peuvent-ils ressembler aux comédiennes quand ils veulent être gens de lettres! Mme Marni n'a-t-elle pas commencé à paraître sur la scène du Vaudeville, mais n'a-t-elle pas rompu avec le théâtre, quand elle voulut uniquement écrire!

M. Claretie devina ma pensée, car il me regarda d'un œil sévère et secouant la tête douloureusement :

— Vous voilà prêt à tout admirer! fit-il. Et vous oubliez Sarah Bernhardt! Celle-là se garde bien d'oublier, quand elle écrit, qu'elle est avant tout comédienne... Il y a très longtemps, pendant les vacances, je tombe à la campagne sur un bouquin vieux et sale : « les Mémoires d'une chaise ». Je le parcours : une chaise emportée par Sarah Bernhardt dans une ascension en ballon racontait ses souvenirs. Sujet simple, n'est-ce pas? Dès la première page, nous sommes renseignés : la chaise installée dans le parc où se gonfle l'aérostat aperçoit Sarah... « Sa voix était si jolie, raconte-t-elle... Mon attention fut éveillée et clouée par la voix d'or de Doña Sol... Le ballon part, la chaise aussi, dans la nuit le ballon atterrit, des paysans accourent et l'un d'eux découvre « à sa voix d'or » le nom de la voyageuse... On ne peut pas être plus aimable pour soi-même... Et ne croyez pas que la géniale actrice s'en soit tenue à ce premier essai. Elle a composé une comédie en un acte, *l'Aveu*, et l'Odéon l'a joué, oui, Monsieur, avec MM. Paul Mounet et Marquet et Mme Marie Samary, et Raphaële Sizos, et Sarah l'a reprise il y a quinze jours à son propre théâtre. On y voit un général que sa femme a trompé avec son neveu et qui l'apprend devant son enfant moribond, que soigne le neveu... La femme a cédé sans réfléchir, elle a des remords, et elle s'écrie : « Oh! mon Dieu! emportez-moi dans le tourbillon douloureux des âmes repentantes. » Et le général en recevant l'aveu de la faute étend le bras et dit ; « Ah! pleurez. Vos larmes coulant jusque dans l'éternité ne pourront laver la plaie béante de mon cœur arraché », et comme la femme

supplie : « Vous voulez tuer mon enfant », il répond : « Le cri de la femelle pour son petit avant les cris de l'épouse!... » Et Sarah ne s'en est pas tenue à ce second essai, elle a fait des vers, dont M. Franc-Nohain, M. Francis Jammes, et M. Henri Gheon pourraient revendiquer la paternité... Ah! je vous assure que Marie Colombier, une comédienne encore qui joua à l'Odéon et en Amérique, n'a pas tout exagéré dans ses diatribes contre Sarah.

— Aimez-vous mieux les vers que voici? demandai-je timidement.

Toute petite et rose.-exquise,
C'est une oreille de marquise,
D'un pastel rare de Latour,
Par la volupté dessinée...

Ses replis de fleur carminée,
Faits pour la bouche de l'amour
Frissonnant, frôleur et timide,
Lèvres de coquillage humide,
Évoquent le subtil péché...

Elle est faite ainsi pour entendre
La langue qu'écoutait Psyché,
Une musique d'âme tendre
Que l'âme seule peut saisir
Des mots chantés par le désir
Dans un long baiser extatique!

Le cantique éperdu, vainqueur,
Brûlant comme un hymne mystique
Passe et fait sauter le cœur.
Ainsi, la magique éloquence
D'un souffle égale la beauté!!

Cette énigmatique puissance
Troubleuse de sérénité
Vous a-t-elle déjà conquise?
Petite oreille de marquise
Toute petite et rose... exquise!

Les yeux de M. Claretie devinrent immenses de stupéfaction. Il se leva, prit la plaquette que je venais de déposer, relut le poème et balbutia : l'auteur?

— Mlle Lerou, de la Comédie, fis-je lentement, que les jeux floraux d'Arles couronnèrent naguère et qui a écrit un roman biblique fort distingué, *Hiesos*, un vrai poète. Ah! mon cher maître, comme vous connaissez mal vos artistes. Je parie que vous ignorez même le petit poème en prose, délicieux de sobriété pittoresque et de discret coloris, que Mlle Moreno a publié dans *la Vogue*. Cela s'appelait *Mon pays* et *la France*. Tenez, goûtez ce passage :

La rue sent le pain de maïs chaud, l'huile de noix et les raisins mûrs ; c'est la frairie d'automne. Sur la petite place les chevaux minces et nerveux frappent du pied, les colporteurs vendent des mouchoirs écarlates et des bijoux de cuivre, les vieilles femmes en marmotte étalent sous des parapluies rouges des tomates et des piments doux ; les « lépreux », c'est-à-dire tous ceux qui souffrent, se font traîner sur de petits chariots, et les enfants viennent les regarder dans les coins d'ombre grouillante de vermine et de mouches.

Et comme M. Claretie se taisait, je lui adressai de nouveaux reproches.

— Avez-vous été quelquefois au théâtre du Grand-Guignol que dirige si habilement M. Max Maurey? Il y a deux ans, on y jouait une pièce : *A Saint-Lazare*. Les auteurs, les acteurs aussi, en étaient, Mme Bianchini et Mme Régine Martial. Un procès a rendu célèbre Mme Bianchini. Mme Régine Martial a acquis autrement de la notoriété. Elle a trouvé, pour exprimer ses sensations, un procédé qui tient à la fois de la prose et de la poésie. Les rimes sont absentes, mais la phrase est rythmée, et votre disciple, M. Esquier, a pu dire que ses nouvelles semblaient la traduction d'un poème norvégien par une Montmartroise qui serait impressionniste... Une femme a perdu son amant, elle emporte le corps pour l'enterrer dans un coin vert et ombragé. En route elle rencontre Mme la Lune, et la Lune lui dit : Il t'a trompé; elle continue son chemin, elle rencontre un grillon, et le grillon lui dit : Ces mains que tu faimais ont donné à d'autres les mêmes caresses... Peu à peu le cadavre devient plus lourd, et toute meurtrie, la pauvre amoureuse laisse là le mort, et s'en va « dans les vallées, l'oublier si faire se peut ». Cette symbolique légende d'amour s'appelle *l'Homme trop lourd*.

M. Claretie m'indiqua de la main qu'il ignorait Mme Régine Martial. Par contre, il s'était plu aux souvenirs publiés par Marie Laurent dans les *Annales politiques et littéraires* l'été dernier, si amusants, si vivants, si simples, et il avait entendu, en février 1901, Mlle Bartet faire à la Société de Géographie une conférence sur l'Art et la diction.

— Comme elle était jolie, murmurait-il. Elle avait mis une robe d'un gris très clair, et un boa neigeux de plumes entourait son cou. Elle s'avança, un peu émue, un peu tremblante, elle s'assit au milieu des applaudissements et d'une voix si pure, si douce, elle parla. La divine eut ce jour-là tout le charme exquis d'une femme.

Et se laissant aller à des souvenirs secrets, M. l'administrateur balbutia :

— Les femmes, elles sont toujours bonnes, et Mlle Bartet est meilleure encore que toutes.

Soudain, de la rue, des voix montèrent, forcenées, haletantes, glapissantes, des voix de camelots dont on arrache les journaux.

— Le nouvel incident du Théâtre-Français! criaient-elles. Demandez le coup d'État de Mlle Bartet!

PAUL ACKER.

PARIS. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41821. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 6. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 8 FÉVRIER 1902.

COMTISME ET POSITIVISME

On entend d'ordinaire par positivisme une philosophie qui rejette, comme vaine et inutile, toute espèce de recherche métaphysique, et qui enferme l'esprit humain dans l'étude des faits empiriquement observables et de leurs lois ou rapports invariables. Selon cette définition, Auguste Comte fut-il positiviste? Lui-même, en adoptant, pour caractériser ses doctrines, les mots de *positif* et de *potitivisme*, ne leur donnait pas précisément le sens qu'ils ont pour nous. Il appelait *positif* ce qui est réel, réellement intelligible, et en même temps sagement adapté à nos besoins véritables. Et, comme il avait pour objet essentiel de mettre fin, dans l'ordre social et politique, à la crise révolutionnaire, en reconstruisant la société sur de nouveaux et définitifs fondements, ce n'était pas seulement dans le domaine de la spéculation, mais dans celui du sentiment et de l'action qu'il recherchait la positivité. La philosophie positive proprement dite n'était pour lui qu'une partie du positivisme, une œuvre préliminaire, une introduction. Il réservait le nom de *positivisme* pour le couronnement du système, pour la religion définitive, qui devait réaliser dans sa perfection l'harmonie propre à l'existence humaine, tant collective qu'individuelle.

Telle fut la propre pensée et l'intention de Comte. Mais s'ensuit-il nécessairement que le système qu'il nous a laissé, envisagé dans sa méthode et dans ses grandes lignes, ne mérite pas le nom de positivisme, au sens actuel du mot? Ce système ne consiste-t-il pas, en définitive, à prendre la science pour unique principe, et à en tirer premièrement une philosophie, pour fonder ensuite sur celle-ci une morale et une religion? Sans doute, dans l'exécution, Comte a plus d'une fois et gravement failli à cette méthode. Mais l'idée générale de la doctrine n'est-elle pas conforme à ce que nous nommons positivisme? D'ailleurs, si de l'ensemble de l'œuvre on détache la partie philosophique proprement dite, ce que Comte lui-même appelle la philosophie positive, ne trouvera-t-on pas, dans cette philosophie, une fidèle image de ce que nous appelons aujourd'hui positivisme?

Cette interprétation, très répandue, n'est peut-être pas exempte de ce parti pris dont Littré avoue n'avoir pu se défendre, et qui a eu plus de part, peut-être, dans l'idée qu'on s'est faite du Comtisme, que la lecture de Comte lui-même.

I

La simple observation de l'œuvre de Comte y décèle maintes parties d'un caractère visiblement métaphysique, auxquelles l'auteur, sans nul doute, attachait une grande importance.

Si on envisage cette œuvre dans son ensemble, on y voit la philosophie proprement dite, une fois arrivée à son terme, qui est l'institution de la sociologie comme science suprême, s'incliner devant des spéculations où la méthode objective fait place expressément à la méthode subjective, où l'intelligence est subordonnée au cœur, comme l'instrument à l'ouvrier, où enfin la morale et la religion ne sont pas seulement le but et le terme de toutes nos recherches, mais apportent par elles-mêmes des prin-

cipes propres, auxquels doivent s'adapter les principes de la philosophie et de la science.

Et si, au lieu de prendre l'œuvre de Comte dans son ensemble, on en détache la partie philosophique proprement dite, là même on rencontre des éléments étrangers à ce que nous nommons aujourd'hui positivisme. Telle est tout d'abord la notion de loi, comme liaison indissoluble des phénomènes, imposée *a priori* à toutes les sciences, tant morales que physiques ; puis l'explication de l'inférieur par le supérieur, du simple par le complexe, des faits de la nature par les faits humains, laquelle se fait jour dès la théorie de la biologie, et devient le principe de la sociologie ; ou encore la doctrine de l'homogénéité radicale et de la systématisation possible de tout le savoir accessible à l'homme.

Que de semblables concepts puissent jouer, dans la science proprement dite, le rôle de principes régulateurs ou heuristiques, c'est ce que l'on accordera facilement. Mais chez Comte ce ne sont pas là des hypothèses, des moyens d'investigation, ce sont de véritables principes constitutifs, posés comme lois premières, non comme postulats provisoires ou résultats probables des recherches scientifiques. On en trouve l'aveu chez les positivistes eux-mêmes, comme en fait foi le savant travail de Giuseppe Tarozzi, professeur de philosophie au lycée de Sienne, intitulé : *Della necessità nel fatto naturale ed umano* (1896). Ce disciple d'Ardigò voit notamment dans le concept de nécessité, maintenu par Comte, un reste de doctrine métaphysique, qui, dit-il, transforme le positivisme en déterminisme ; et il se donne, quant à lui, comme tâche précise de purifier la philosophie positive des divers éléments métaphysiques, vieux et nouveaux, dont elle reste souillée.

En fait donc, la doctrine de Comte, même dans sa partie proprement philosophique, renferme des éléments métaphysiques. On a même pu dire qu'après avoir banni tour à tour la théologie et la métaphysique pour ne laisser subsister que la science, Comte avait peu à peu, à la suite de la science, ramené et la métaphysique et la religion même, restaurant ainsi, d'une main, ce que, de l'autre, il avait détruit. Or est-ce là un accident et une inconséquence, un reste du vieil esprit métaphysique et théologique, persistant, en vertu de la force d'inertie, chez le philosophe même qui en avait compris la vanité ; ou ces parties que les positivistes d'aujourd'hui jugent disparates font-elles corps avec le système, et procèdent-elles des mêmes principes au nom desquels Comte avait rejeté l'ancienne métaphysique et l'ancienne théologie ?

Le système d'Auguste Comte a son point de départ dans la science, dans les sciences mathématiques et dans les sciences d'observation ; mais il ne s'ensuit pas qu'il puise dans la science ses principes mêmes. La science, selon notre philosophe, a pour objet d'établir des liaisons invariables entre les faits qui nous sont donnés, et de tendre à la parfaite systématisation de nos connaissances. Mais à réaliser un tel idéal, par elle-même, elle ne peut suffire.

En premier lieu, elle n'a pu jusqu'ici parvenir à s'assimiler toutes les espèces de phénomènes qui s'offrent à nous. Les faits politiques et sociaux sont restés réfractaires. Dans ce domaine, les méthodes théologiques et métaphysiques sont seules en vigueur aujourd'hui encore. Une double élaboration, tant du concept de science que de la notion du monde social, est nécessaire pour que le premier puisse s'adapter au second. C'est ce que Comte appelle l'extension, la généralisation de ce principe de la positivité.

Il réalise cette extension en plaçant, d'une part, la condition nécessaire et suffisante de la science dans la connaissance d'une liaison invariable entre des faits, et en considérant, d'autre part, le monde social comme un simple composé de faits spéciaux, réductible à des connexions invariables, sinon de coexistence, du moins de succession. Cette œuvre d'adaptation réciproque de l'idée de science et des objets auxquels cette idée doit s'appliquer n'est pas un simple résultat fatal de l'action mécanique de choses extérieures sur notre esprit : c'est une production originale de cet esprit même, une création proprement philosophique.

Mais, la sociologie une fois constituée comme science à côté des sciences de la matière et de la vie, l'esprit n'est encore qu'incomplètement satisfait. Il a réparti tous les phénomènes dans six classes, exactement déterminées, de sciences distinctes. Il veut maintenant, des différentes sciences, former un tout cohérent et organisé, un système.

Il procède d'abord, dans cette vue, suivant la méthode même qui réussit dans les sciences, et qui va du dehors au dedans, du monde à l'homme. Il considère les sciences en elles-mêmes, et en recherche les rapports par simple observation. Or il se trouve que ces sciences forment, pour nous, comme autant de systèmes irréductibles. Mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, chacune de ces sciences a ses principes propres et spécifiques, qu'il nous est impossible de ramener les uns aux autres par le seul rapport qui soit strictement objectif, le rapport de la partie au tout, du simple au composé. Toutefois, les différentes sciences ne sont pas isolées les unes des autres. Elles forment une hiérarchie déterminée, dans laquelle l'inférieur est la condition du supérieur, mais de telle façon que le supérieur confère, de son côté, à l'inférieur l'orientation et la coordination.

Cette dernière remarque est l'indication de la méthode que nous devons suivre, si nous voulons avancer dans la systématisation de nos connaissances. L'emploi d'une méthode purement objective laisse nécessairement subsister l'hétérogénéité et la multiplicité irréductible des domaines scientifiques; mais nous viendrons à bout de cette irréductibilité, si nous considérons toutes les sciences comme des modes de la science suprême ou sociologie. L'homme, alors, l'homme vraiment concret, c'est-à-dire l'humanité comme société, serait pour nous le véritable centre des choses. Tous les faits, en tant qu'ils n'existent pour nous que comme objets de notre intelligence sociale, seraient, au fond, des faits humains; et l'histoire, cette forme par excellence de la science de l'homme, deviendrait la base commune de toutes les sciences. Les principes de la biologie, de la physique, de l'astronomie, des mathématiques même et, par conséquent, de la logique, seraient alors, en dernière analyse, des croyances humaines, des habitudes d'esprit, des faits sociaux et historiques. La méthode qui permet d'arriver à ce degré de systématisation n'est plus purement objective : elle prend pour point de départ et pour norme l'humanité et non le monde extérieur ; elle va des faits intellectuels et conscients aux faits bruts, et non des choses matérielles aux choses morales; elle pose décidément comme simple, premier et principe d'explication ce qui, au point de vue objectif, est le plus complexe, le plus reculé, le plus dérivé. C'est une méthode que l'on peut appeler objectivo-subjective.

Mais la systématisation où peut conduire la méthode sociologique nous suffira-t-elle ?

En fait, cette méthode ne concerne que nos connaissances proprement dites, et non l'ensemble de notre être, lequel comprend, outre nos idées, nos sentiments et nos actions. Et elle suppose l'existence de la société comme condition fondamentale de toutes les sciences, sans nous permettre de dire à quelle condition existera, d'une manière normale, cette société elle-même. La parfaite systématisation des sciences suppose la réalisation de l'unité humaine, et cette unité ne peut être assurée que par la systématisation des sentiments, dans lesquels l'expérience nous montre le moteur véritable et premier de tout notre être. Or cette synthèse suprême, seule synthèse véritable, ne peut plus être obtenue au moyen d'une méthode objective. Seule, la méthode subjective proprement dite, celle qui prend son point de départ dans l'expérience de notre vie intérieure et tire de cette expérience les principes de ses déductions, sera capable d'achever l'œuvre d'unification entreprise par la science et poursuivie par la philosophie. Et ainsi se constitueront, et la morale, avec le principe de l'altruisme, et la religion, avec la croyance à l'harmonie radicale de l'existence humaine collective et individuelle, comme couronnement et achèvement du système.

II

Tel est le progrès logique des théories d'A. Comte. Ce développement est suivi, et il est conséquent, parce que, dès le début, Comte a eu en vue, non la science telle qu'elle est donnée, mais la signification de la science aux yeux de l'esprit humain. C'est l'esprit humain qui est, du commencement à la fin, le principe et l'instrument de sa philosophie. Dans la science, selon lui, l'esprit cherche la satisfaction du besoin d'ordre et de systématisation qui le constitue. Les succès mêmes qu'il y remporte lui font prendre une conscience plus claire de ce qu'il est, de ce qu'il veut et de ce qu'il peut. Et la parfaite systématisation que les sciences, à elles seules, ne peuvent lui fournir, il la cherche par une autre voie, en partant du point où la science l'a laissé. C'est ainsi qu'après avoir épuisé la puissance des principes objectifs, il fait appel aux principes subjectifs. Le cœur vient résoudre le problème que l'intelligence a posé, et qui se révèle insoluble à l'intelligence. Non seulement donc la morale et la religion de Comte, et même sa philosophie proprement dite, contiennent des parties qui rentrent dans ce qu'on appelle communément métaphysique, mais il n'y a point là d'inconséquence de la part du philosophe. Étant donné son point de vue et la manière dont, dès le début, il envisage les sciences, le progrès de sa réflexion ne pouvait que l'amener à se placer de plus en plus sur un terrain métaphysique.

Si l'on hésite, en général, à reconnaître ou à apprécier ces parties de sa doctrine, c'est que l'on est préoccupé de la condamnation qu'il prononce tout d'abord contre la métaphysique et la théologie. Mais, au vrai, il ne condamne pas, dans cette partie de sa doctrine, toute métaphysique et toute religion. Il déclare simplement vaine ou plutôt provisoire la représentation du principe de liaison des phénomènes sous forme de volontés individuelles ou de propriétés internes. Le symbole le plus simple et le plus pratique de cette liaison, selon lui, c'est celui d'une chaîne liant indissolublement des couples d'objets définis et invariables.

Or la métaphysique qui est ici rejetée est loin d'être la seule que l'on puisse concevoir. Les systèmes d'un Leibnitz par exemple, ou d'un Kant, même d'un Descartes, n'y ressemblent pas. Il restait donc logiquement place pour des spéculations métaphysiques, même après la proscription par laquelle s'ouvre le système; et Comte a pu sans contradiction rétablir la métaphysique après l'avoir rejetée, si la différence

est radicale entre ce qu'il renverse et ce qu'il édifie.

La métaphysique qu'il a condamnée, c'est celle qui se constitue antérieurement à toute science objective, et qui prétend résoudre par elle-même les problèmes de la science, ou, tout au moins, fournir à celle-ci ses principes fondamentaux. La métaphysique qui reste possible après son œuvre d'élimination, et où il s'est engagé lui-même, c'est celle qui prend la science pour point de départ, en analyse les conditions et les conséquences, et cherche, dans les lois et les opérations de l'esprit, sa méthode et ses principes, sans jamais prétendre à dominer les sciences positives. Heureux si, dans ce travail d'approfondissement, il eût toujours imité la réserve d'un Kant, d'un Leibnitz ou d'un Descartes, et s'il ne se fût pas maintes fois arrogé le droit, du haut de sa sociologie ou de sa morale, de déterminer la quantité et le degré de vérité, où devaient se confiner les sciences de la nature!

A envisager son œuvre dans ses grandes lignes, Comte prend son point de départ dans la considération de la science. L'intelligence des fins que celle-ci poursuit, de l'incapacité où elle est d'y atteindre par elle-même, lui manifeste la réalité, la fécondité et la puissance de l'esprit. Dès lors, il cherche directement quels sont les besoins et les aspirations de cet esprit sans lequel il n'y a point de vérité; et, après l'avoir soumis aux choses, ainsi qu'il est nécessaire pour les connaître et s'en emparer, il lui apprend à se servir des choses pour satisfaire ses besoins les plus intimes et les plus chers.

Plus sommaire dans ses déductions, moins réservé dans ses conclusions, Comte rentre, en somme, dans la catégorie des philosophes modernes qui ont préparé ou accompli ce qu'on appelle la critique de la raison. La marche suivie par un Descartes, un Leibnitz, ou un Kant n'est pas très différente de celle d'Auguste Comte. Ces philosophes, eux aussi, prennent comme donnée première, non telle ou telle intuition de l'esprit pur, mais la science telle qu'elle se présente à eux, mathématiques, mécanique ou physique. C'est en approfondissant cette science qu'ils établissent la réalité de l'esprit comme puissance irréductible et originale, et ils essayent ensuite de déterminer, d'après le rôle de l'esprit dans la science, la valeur de ceux de ses concepts qui concernent, non plus la science, mais la vie et la pratique humaines.

Et telle est en effet la situation que le progrès des connaissances a faite à la métaphysique. S'il est une vérité qui paraît désormais acquise, c'est la possibilité, pour la science, de se constituer par elle-même, sans faire appel à aucun principe posé en dehors des faits observables. Dans les faits mêmes elle trouve de quoi expliquer les faits, selon le sens qu'elle donne au mot expliquer. Non que les vues subjectives de l'esprit lui soient inutiles. Mais elle en attend des hypothèses qui orientent ses recherches, des théories provisoires, non des connaissances qui prennent place parmi ses résultats acquis.

Dès lors, la métaphysique, conçue comme point de départ des sciences, paraît définitivement condamnée. La métaphysique n'a plus cet emploi de science première et de perception initiale de l'être en soi, que Kant a appelé dogmatique. Mais il ne s'ensuit pas que toute métaphysique soit désormais impossible et sans valeur. « Les matérialistes, disait Schopenhauer, s'efforcent de montrer que tous les phénomènes, même les phénomènes spirituels, sont d'essence physique : ils font bien ; mais ils ne voient pas que toute réalité physique est en même temps métaphysique. » Ce point de vue demeure légitime. Les sciences, en définitive, se constituent en faisant de plus en plus abstraction de la nature intrinsèque des êtres, pour n'en considérer que les dehors, les rapports, les relations de coexistence et de mesure. Ce que nous saisissons par l'expérience vivante, elles le dépouillent de son contenu pour le réduire à des concepts, et elles vident ces concepts mêmes de ce qui leur reste de qualitatif et de réel, pour n'avoir plus affaire qu'à des mots, définis eux-mêmes par d'autres mots. Leur idéal, c'est de n'opérer que sur des symboles parfaitement définis et totalement vides. Mais dès lors est-il évitable que l'esprit humain, en premier lieu, se demande comment se forment ces constructions abstraites si ingénieuses et efficaces, si elles sont le produit des seules actions extérieures s'exerçant sur notre esprit comme sur une capacité inerte, ou si elles ne décèlent pas l'initiative d'une intelligence qui se crée à elle-même des instruments de représentation et d'explication appropriés à sa nature et à ses fins? Puis, se peut-il que l'esprit humain, ayant médité sur la formation de ces systèmes de symboles, n'en revienne pas à se poser la question de leur sens concret ou de leur rapport à la réalité? Et puisque l'expérience et le raisonnement ont démontré que ce n'est pas par l'emploi de la méthode objective que cette signification interne des symboles scientifiques peut être découverte, qu'au contraire la perfection de la méthode objective est d'arriver à faire entièrement abstraction de la signification des signes, l'esprit humain ne se prendra-t-il pas naturellement à chercher si l'être tel que nous l'expérimentons en nous-mêmes ne pourrait nous aider à conjecturer la nature des êtres existant hors de nous? Et puis, ayant ainsi, à propos de la science elle-même, pris conscience de sa réalité et de sa fécondité, l'esprit ne se jugera-t-il pas fondé à se composer par lui-même, pour diriger ses actes et servir de modèle à sa vie, le plus haut idéal

de perfection et de beauté que sa science et ses aspirations lui permettent de concevoir ?

C'est à philosopher dans cette direction que nous invite la lecture d'Auguste Comte ; elle continue, en ce sens, l'œuvre des Descartes, des Leibnitz et des Kant. Si donc on veut, avec lui, appeler son système *positivisme*, il faut entendre par ce mot, non, comme on le fait d'ordinaire, une philosophie exclusive de toute métaphysique, mais une philosophie qui, conformément à la révolution opérée par les modernes, au lieu de descendre de la métaphysique à la science, s'élève de celle-ci à celle-là, grâce à la mise en lumière et au développement méthodique des puissances de l'esprit.

ÉMILE BOUTROUX.
de l'Institut.

QUELQUES TRAITS PSYCHOLOGIQUES

DU CARACTÈRE ITALIEN (1)

III. — Il n'est pas loin le temps où Gioberti, célébrant le *Primato* de l'Italie, déclarait que la plus grande qualité de l'homme est la volonté, — volonté patiente, tenace, énergique, constante chez l'Italien, tandis qu'elle est, selon lui, « faible et indocile chez le Français ». La volonté romaine subsiste, mais avec moins d'âpre énergie et aussi moins de dureté cruelle : il y a tout ensemble affaiblissement et adoucissement. Les longues révolutions pouvaient-elles manquer de produire ici une certaine usure? Alfieri a beau dire que la « plante homme, *la pianta uomo*, naît en Italie plus forte qu'ailleurs », nous ne sommes plus au temps des vieux Romains.

Une qualité maîtresse est cependant restée chez nombre d'Italiens : le sang-froid; un sang-froid particulier, non pas celui des flegmatiques comme les Allemands ou les Anglais, mais la froideur apparente des bilieux à « sang chaud ». En d'autres termes, comme nous l'avons vu, le fond est ardent, mais d'une ardeur que le plus souvent la volonté règle. On pratique volontiers la maxime de Guichardin : « Quelque certaine que vous paraisse une chose, réservez-vous toujours une chance pour l'événement contraire, si vous pouvez le faire sans gâter votre jeu. » L'homme de ce type est d'une souplesse telle qu'un habitant de Florence a pu dire : « Nous autres Italiens, nous n'avons pas d'épine dorsale. » La volonté n'abandonne jamais son dessein, mais elle sait en différer l'exécution ; l'Italien est né temporisateur, *cunctator*. Rien n'égalait la hardiesse romaine, sinon la précaution romaine. L'homme maître de soi ne s'aventure ni ne se précipite : craignant de se compromettre, il ne parle ni n'agit à la légère. Lent dans ses décisions, toutes les fois qu'il le peut, mais prompt au besoin dans ses actes, il a pour principe que la première inspiration est rarement bonne et que, quand on a du temps devant soi mieux vaut réfléchir. Si le Français est l'homme du premier mouvement, on peut dire que l'Italien, sauf dans le paroxysme de la passion, est l'homme du troisième. La *furia francese* ne plaît pas beaucoup plus à l'Italien que ne plaisait au Romain le *tumultus gallicus*.

Comme il se réserve en face des événements, il se réserve en face des hommes. Quand vous parlez à un Italien, examinez sa physionomie fine et réfléchie : que de fois il a l'air d'écouter intérieurement non ce que vous lui dites, mais ce que vous ne lui dites pas ! Ne vous laissez point tromper à certain flot de belles paroles qui semblent indiquer un goût d'épanchement : tout ce qui est extérieur et formel, tout ce qui est indifférent aux affaires propres de l'individu, tout ce qui lui semble beau d'une beauté impersonnelle, il le versera volontiers en discours accompagné de gestes; mais, après deux heures de conversation, vous ne serez pas plus avancé qu'auparavant dans la connaissance intime de votre interlocuteur. La rhétorique et l'esthétique ne sont pas des révélations du fond de l'âme. L'Italien sait demeurer discret au milieu même d'un torrent de discours; il sait se taire en parlant beaucoup. L'art oratoire n'est fait ni pour livrer sa pensée, ni pour se convaincre soi-même, mais, ce qui est bien différent, pour persuader les autres, même de choses fausses, et surtout les amener à ses propres desseins.

La politesse de l'Italien est extrême; courtois et patient devant l'étranger, il ne sourira pas des barbarismes ou solécismes dont votre conversation est semée. A l'égard de ses compatriotes, il se gardera de toute moquerie, il se défiera des traits d'esprit et coups de langue, qui peuvent amener des coups de poignard. Méfiant et subtil, il veillera sur toutes ses paroles. L'Italien n'entend pas la plaisanterie, à moins que ce ne soit sur les sujets les plus indifférents du monde ou les plus lointains, sur la pluie et le beau temps, sur ce qui se passe en Chine. Pour tout le reste, il est sérieux et veut qu'on soit sérieux. Aussi reprochera-t-il volontiers aux Français, avec Gioberti, leur « frivolité », qui fait qu'ils s'amusent d'eux-mêmes comme des autres, qu'ils rient de leurs propres défauts ou de leurs propres mésaventures. De l'autre côté des Alpes, on dit volontiers : « Un tel est Sicilien, insulaire, donc fermé » ; à vrai dire, dans aucune région de l'Italie il n'est habituel de dévoiler étourdiment ses pensées intimes. On a trop vécu jadis dans une atmosphère de conspirations et de périls ; on a gardé

(1) Voir la *Revue* du 1er février 1902.

dans l'esprit et les manières quelque chose de secret. Rarement on se livre. C'était le système de Mazzini : « Donner à chaque personne un seul fil et conserver pour soi-même tous les fils en sa main. » L'amour des conspirations et l'habitude des sociétés secrètes sont en harmonie avec ces traits du caractère italien, comme avec les mœurs que l'histoire a développées. Encore aujourd'hui, on sait le rôle de la *Camorra* et de la *Maffia* (1). Le grand exercice auquel la nation entière fut soumise pendant le moyen âge et la Renaissance, ce fut une lutte universelle pour asservir les autres afin de ne pas être asservi par eux, une immense compétition de ruse et de violence.

A la défiance mutuelle qui est si fréquente en Italie, comparez la confiance mutuelle qui est ordinaire en France, et vous verrez éclater la différence des caractères. Tout Italien étant un politique né, notre légèreté gauloise est pour lui un objet de stupéfaction et de secret dédain. Il y a longtemps que César se jouait de nos ancêtres si bouillants et si courageux, mais « simples et sans arrière-pensée ». Il savait comment les attirer dans un piège, où ils donnaient tête baissée. Dans la vie comme à la guerre, il y a des hommes d'entraînement et des hommes de tactique : appliquée à la conduite de chaque jour, la tactique est le triomphe de l'Italien.

Nous pouvons maintenant, d'après tout ce qui précède, comprendre combien est fort chez l'Italien le sentiment du moi. « L'individualité est son type », a dit un auteur d'outre-monts, — formule heureuse qui fait de ce qu'il y a de plus particulier, l'individuation, l'objet même de ce qu'il y a de plus général, le type spécifique. L'Italien est son espèce à lui-même. Retiré dans le for intérieur de ses sentiments propres, plutôt que de sa conscience morale, il veut être respecté au moins en paroles et en actions, sinon en pensées. Vous pouvez bien penser ce qui vous plaira, même de lui, mais n'y touchez pas ! Vous pourriez avoir à regretter un mot, fût-il le plus spirituel du monde, si ce trait d'esprit touche à sa personnalité.

Un autre auteur remarque avec perspicacité que, si les foules sont moins criminelles en Italie qu'ailleurs, malgré l'énorme criminalité générale, c'est que « même dans le délit, l'Italien est plus individualiste ».

Son grand défaut est de n'avoir, qu'en une mesure insuffisante, hors des questions d'intérêt, l'esprit de solidarité humaine : « C'est ce qui nous rend si tolérants pour les coupables, quand nous ne voyons pas en eux *notre* ennemi individuel. » Aux Italiens manque aussi le sentiment de solidarité avec les descendants : « Par orgueil ancestral et par paresse, nous sentons seulement avec les ancêtres (1). »

Par rapport au reste de l'humanité, l'Italien ne connaît pas cet esprit de prosélytisme que le Français pousse jusqu'à la manie : il n'éprouve nul besoin de convertir les autres ni à ses idées ni à ses sentiments ; il demande qu'on le laisse tranquille et il laisse les autres tranquilles, tant qu'ils ne font rien qui entrave ses desseins. Il ne tient pas à rayonner jusqu'en autrui ni à recevoir en soi les épanchements des autres : sa vie, encore une fois, ne tend pas à l'universalité, mais à l'individualité.

La plupart des psychologues italiens s'accordent à reconnaître dans leur pays, comme contraste avec l'antiquité romaine, cet excès d'individualisme qui finit par se mettre souvent en opposition avec la discipline sociale. Déjà le Tasse disait : « A la vertu latine rien ne manque, sinon la discipline. »

Appliquées au travail, les qualités générales de l'Italien, comme celles du Romain, sont des plus précieuses. Malgré le préjugé contraire, il est laborieux (beaucoup plus que l'Espagnol), sauf dans quelques villes ou provinces du Midi ; son labeur est régulier, son régime d'une tempérance exemplaire. La sobriété physique et morale du vieux Romain est restée un trait dominant de l'Italien moderne. « Il vit de rien et aspire à tout. » On sait qu'à côté des *latifundia* il y a en Italie une abondante population inoccupée, qui, sous la pression de la misère, émigre temporairement ou pour toujours ; or, pourquoi le paysan italien qui émigre est-il vu souvent d'un mauvais œil, en Europe comme en Amérique, et traité comme étant de « race inférieure » ? Une des principales raisons, c'est qu'il travaille trop pour de faibles salaires. « Il est donc capable de travailler ? » dit avec raison M. G. Fiamingo. En fait, pour la besogne et la sobriété, l'Italien rivalise « avec le Chinois ». Il y a des vertus qui, aux yeux des concurrents, deviennent des vices.

M. Ferrero prétend qu' « un Italien vaut plus qu'un Allemand, mais que quatre Allemands *ensemble* valent plus que douze Italiens pris un à un (2) ». S'il en est ainsi, c'est simplement parce que les Allemands, comme les Anglais, savent diviser les tâches et, en même temps, unifier les buts, tandis que le néo-Latin, ayant le sentiment d'une intelligence souple et capable de tout, prétend tout faire par lui-même et à lui seul.

Dans les questions où l'intérêt et la passion ne sont pas en jeu, le néo-Latin bénéficie de l'union qui existe entre une intelligence très lucide, une sensibi-

(1) Voir le livre de M. Alongi sur la *Maffia*.

(1) Viccoli, *ibid.*
(2) *L'Europa giovane*, p. 376.

lité très vive, une volonté forte et patiente. L'impartial Kant admire avec raison « ce sens profond du beau, cette disposition de la sensibilité à jouir des émotions grandioses et sublimes, en tant toutefois qu'elles sont compatibles avec le beau ». De même, dit-il, que la vue qui s'ouvre du haut des Alpes offre, dans les riantes vallées, quelque chose qui provoque au courage et quelque autre chose qui invite au repos, il y a chez l'Italien un mélange d'énergie et de calme.

Les mœurs de la Péninsule n'ont jamais admis, parmi les jeux populaires, les courses espagnoles de taureaux, pour lesquels l'Italien artiste professe, non sans raison, le plus profond mépris. Par comparaison, les Français ne peuvent ici qu'avoir honte. L'Italien a pourtant le goût des spectacles et le besoin de paraître lui-même en spectacle : il veut voir et être vu. Mais il veut voir de belles choses, entendre de belles paroles et de belle musique. Voyez dans les bourgs d'Italie ces affiches où les mots sont tracés au pinceau sur du papier rouge, pour faire l'économie de l'imprimerie. Quelque humble troupe de comédiens ambulants vient donner des représentations, et que lisez-vous en grosses lettres? — *Norma* ou quelque autre tragédie. C'est comme si en France d'humbles comédiens de passage jouaient *Athalie*.

Pour revenir à Kant, il reproche aux Italiens leur sensualisme, leur formalisme; il constate leur esprit utilitaire. A ses yeux, c'est un trait distinctif que l'invention du *change*, de la *banque* et de la *loterie*. Kant a raison. Qu'étaient les Médicis eux-mêmes? Des banquiers qui, par force et surtout par adresse, devinrent les premiers magistrats, les vrais souverains de la cité, entretenant autour d'eux poètes, peintres, sculpteurs, savants. Le bon Génois Christophe Colomb écrit : « L'or est ce qu'il y a de plus excellent : avec l'or on forme un trésor, et celui qui le possède peut se procurer tout au monde ; il parvient même à forcer pour les âmes l'entrée du paradis. »

On peut regretter, avec Kant, de ne pas retrouver là-bas « l'esprit français de sociabilité et de société »; mais comment cet esprit se serait-il développé au milieu de l'universelle défiance à laquelle fut condamnée la malheureuse nation? Kant compare les conversations italiennes à une bourse où la dame de la maison fait déposer à chacun quelque chose à dépenser pour se communiquer les nouvelles du jour, « sans du reste que l'amitié y soit pour rien ». Toutefois, depuis le relèvement de l'Italie, la tension est moins grande dans les rapports sociaux, la confiance reparaît peu à peu ; mais ce n'est pas encore dans ce pays qu'on rencontrera une vie expansive et communicative. « Très peu de salons, disait Taine ; l'esprit de société manque, et on ne s'amuse guère. » Une autre circonstance mortelle à l'esprit de société, selon Taine, c'est le manque de laisser aller : on se surveille trop soi-même et on est trop surveillé.

Que le peuple italien ait fini par montrer l'envers de ses qualités, c'était chose inévitable. L'extrême souplesse pratique risque, chez certains, de dégénérer en astuce ; la modération peut avoir sa perfidie : l'individualité, si elle est trop fermée, peut devenir égoïsme ; le respect exagéré du fait peut rendre insensible aux idées. Mais, sur les défauts possibles d'un tempérament à la fois passionné et concentré, nous préférons laisser la parole aux Italiens eux mêmes : mieux que personne ils ont su peindre leurs défauts, leurs périls moraux, si l'on préfère. Souvent même ils les ont grossis, car, étant artistes et quelque peu portés à l'exagération, comment n'auraient-ils pas accusé à l'excès certains traits de leur physionomie historique? Mamiani reproche à ses compatriotes leur tendance à l'amour de soi, à l'envie, à la discorde; il leur déclare que le moyen de s'élever au-dessus de ces sentiments est de poursuivre quelque chose de généreux, d'idéal et de poétique. Ferrari, après nous avoir dépeint la « fausse légèreté » du Vénitien, la « badauderie affectée » du Milanais, le « calme violent » du Romagnol, la « finesse captieuse » du Florentin, la « perspicacité arabe » du Sicilien, ajoute que toutes ces physionomies reflètent, avec une facilité inconnue aux autres peuples, « cet incompréhensible mélange d'ironie et de sérieux qui se joue de toutes les idées et de tous les combats » et dont l'Arioste, dans son poème, nous a donné le type accompli (1).

Un des plus curieux portraits des Italiens par un Italien parut dans le *Paris-Guide*, publié en 1867 avec la collaboration de Victor Hugo, de Littré, de Sainte-Beuve, de Th. Gautier; il était dû à l'historien distingué et député Pettruccelli della Gatina. Selon cet observateur, — qui ne manque ni de force ni de finesse, — les Italiens ont toutes les aptitudes. Ils sont habiles et travailleurs ; la proverbiale fainéantise italienne est « une fadaise de touriste, qui donne la dernière touche au tableau convenu du ciel toujours bleu, de l'air parfumé, de la femme facile, du brigandage universel, etc. ». La vérité est que l'Italien voit dans l'épargne « son indépendance et la défense de sa fierté, deux sentiments bien profonds dans l'âme italienne, quelles que soient la forme et l'attitude que les circonstances lui imposent ». La caractère italien, selon une curieuse définition de M. Petruccelli, est « intérieur, psychologique », plutôt qu'extérieur. N'entendez pas par là

1 *Histoire des [illegible] de l'Italie*, t. IV, p. 242.

que l'Italien soit psychologue ; il l'est quand il s'agit de politique, soit publique, soit privée, mais ni la philosophie italienne, ni la littérature italienne n'ont proprement la marque psychologique. Il s'agit ici, simplement, de ce genre d'intériorité qui consiste à ne pas livrer son moi. « Ce caractère *psychologique*, continue M. Petruccelli, l'Italien le conserve soigneusement, même à l'étranger, tout en revêtant souvent la forme extérieure du peuple au milieu duquel il habite. » Dans une peinture à la fois humoristique et sérieuse, M. Petruccelli nous représente l'Italien comme ne hasardant rien, n'aimant pas le faste improductif, confiant sans restriction en lui-même, ayant horreur des chances de l'avenir, « courant après le positif légèrement idéalisé par le désir » — une formule charmante ! — l'imagination « bornée à la sphère du visible », la convoitise « arrêtée aux bornes de la sécurité du lendemain ».

Tout en faisant la part des exagérations auxquelles s'abandonnent volontiers les peintres des peuples comme les peintres des individus, il est difficile de méconnaître, même sous l'ironie, une part de vérité. Se méfiant de tous et de tout, « ayant des notions confuses du droit et du devoir », l'Italien, à en croire M. Petruccelli, adopterait dans maintes opérations de la vie le faux nez de Machiavel. « A l'étranger, il couvre en outre ce faux nez d'un autre : celui des convenances du milieu ambiant où il vit. » Qu'il s'estime ou non lui-même, « rarement l'Italien estime les autres, bien qu'il en ait presque toujours le semblant ». Son « individualité est si forte », que, bien souvent, les liens de la famille eux-mêmes sont « peu resserrés et n'exercent aucun entraînement sur lui ». M. Petruccelli expliquait par la longue tyrannie de l'Église et de l'Étranger ce « double jeu, si antithétique » du développement extérieur et du sentiment intime. « L'Italien a presque toujours un masque ; mais le visage qu'il couvre est peut-être un des plus dignes des races européennes. Son monde moral ne ressemble pas exactement à celui que la conscience des autres peuples a consacré. Je ne veux pas me prononcer sur la valeur intrinsèque des deux ; je constate seulement que l'éthique italienne est la moins catholique de l'Europe. Machiavel l'a dit : la faute en est à l'Église temporelle. »

L'écrivain que nous venons de citer allait jusqu'à prétendre, avec une exagération visible, dans des pages qui s'adressaient aux Français de 1869 : « Entre le Français et l'Italien il n'y a aucune harmonie de conscience ; ou bien l'Italien a cessé d'être en harmonie avec la conscience de son pays, et on le flétrit alors dans la Péninsule presque comme un rénégat. » C'était pousser à l'extrême l'avertissement obligeamment donné aux Français. « L'avenir de l'Italie, concluait M. Petruccelli, est tracé comme une raie dans le bronze : alliance *économique* avec la France, alliance *politique* avec la Prusse. » Ce plan, qui fut suivi par Crispi, était lui-même un chef-d'œuvre de politique italienne : utiliser l'argent de la France pour pouvoir, au besoin, lui faire la guerre.

Si nous résumons tous les traits de physionomie que nous avons passés en revue, le caractère italien nous apparaîtra comme un mélange de rudesse *barbare*, due à la persistance effective d'une certaine barbarie dans maint endroit de la péninsule, avec un *raffinement de civilisation*, dû aux effets d'une longue *culture intellectuelle* et d'une longue *politique*, d'abord *guerrière*, puis *sacerdotale*. On rencontre ainsi tout ensemble, en Italie, je ne sais quoi d'arriéré et je ne sais quoi de décadent, ce qu'il y a de plus attardé à côté de ce qu'il y a de plus avancé. De tout temps, d'ailleurs, le lien politique et social avait été lâche dans l'Italie du moyen âge et de la Renaissance. Nulle part les passions humaines ne furent « plus débridées », ne se donnèrent plus libre cours. Il y avait jadis des parties de la péninsule livrées à la sauvagerie. Burckardt raconte qu'au xve siècle, dans certaines régions de l'Italie où ne pénétrait pas la culture, les gens de la campagne tuaient régulièrement tout étranger qui tombait entre leurs mains. Cette coutume existait notamment dans les parties reculées du royaume de Naples. Les meurtres et les empoisonnements, dit Dubarry dans *le Brigandage en Italie*, étaient devenus si fréquents que le mot *Italien* était alors, à l'étranger, synonyme d'empoisonneur. La Renaissance mit le comble à la fureur homicide : toutes les villes se faisant réciproquement la guerre, chaque commune déchirée par des factions qui se poursuivaient l'une l'autre d'une haine sanguinaire. De là, dans le centre et dans le midi, des restes de sauvagerie qui font contraste avec la culture des classes supérieures et avec les instincts artistes de la masse.

En résumé, invasion et mélange de barbares, lettres et arts gréco-romains, catholicisme, longues mêlées du moyen âge et de la Renaissance, suprématie du pape et des jésuites, tout cela a produit une mixture originale des qualités les plus précieuses et de vices dangereux. Mais ce sont, en somme, les qualités qui l'emportent et de beaucoup. « J'aime les Italiens, disait le sculpteur Greenongh. Si tout autre peuple avait été soumis à autant d'années de servitude et de dépravation qu'en a subies l'Italien, peut-être serait-il aujourd'hui semblable à la brute et garderait-il à peine trace de visage humain. » L'Italien moderne, au contraire, a su traverser toutes ces crises sans jamais désespérer de sa patrie ; il a subi toutes les servitudes en gardant l'amour de la liberté ; il a eu, pour la reconquérir, la patience, le courage et l'adresse ; il est arrivé à ses fins, qui étaient de nobles

fins ; il s'est relevé de toutes ses chutes ; il a eu assez d'intelligence et de volonté persévérante pour se mettre au niveau du reste de l'Europe, pour s'instruire de toutes les idées scientifiques, pour s'enrichir de tous les procédés industriels, pour faire aussi concurrence à ses voisins ; il a eu assez de travail et d'économie pour triompher des plus graves difficultés financières ; loin de limiter sa population, il l'a augmentée dans une proportion supérieure au reste de l'Europe ; il a échappé en même temps au fléau de l'alcoolisme et à tout ce qui dégrade ou rabaisse la vitalité plastique et même morale ; en un mot, il a développé toutes les qualités qui, d'une nation naguère abaissée et partiellement asservie, devaient faire une grande nation.

ALFRED FOUILLÉE,
de l'Institut.

POLONAIS CONTRE PRUSSIENS

Affaire de Wreschen et poursuites contre Henryk Sienkiewicz.

La France, toujours généreuse, se passionne aisément pour la cause des opprimés, et se considère un peu comme le champion du principe des nationalités, cette moderne formule de justice internationale.

Mais notre devoir présent est de profiter d'une expérience chèrement acquise, de nous rappeler une dette d'honneur, et d'avoir la nette compréhension de ce que peut être notre tâche dans le monde transformé.

Napoléon III, — qui intervint sans cesse dans les affaires des autres États, ne tint aucun compte de nos grands intérêts nationaux, et chercha à appliquer en diplomatie son système de *carbonaro*, — laissa la France, suspecte, dans une Europe bouleversée à ses dépens.

Cette France démembrée contractait l'obligation de ne pas sacrifier les Alsaciens-Lorrains à des étrangers n'ayant aucun droit à exiger son intervention.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement à elle et aux siens qu'elle doit de ne pas se surmener en dispersant son effort : son recueillement actuel est nécessaire à l'avenir de l'humanité. En effet, à notre époque d'apothéose de la force et de préoccupations matérielles, il est bon que la France, — relativement affaiblie par le développement extraordinaire d'autres États, — veille avec un soin jaloux à rester forte pour le triomphe futur de la justice et d'un idéal.

De là, il résulte que, dans les querelles entre tiers, lorsque l'intérêt de la France n'est pas en jeu, nous devrions observer, — même en écrivant et en parlant, — une stricte neutralité.

Si la presse française fait bien de prendre part, avec une rare unanimité, à la campagne organisée en faveur des Polonais opprimés par la Prusse, c'est parce que, — je me propose de le démontrer, — l'agitation polonaise favorise la tâche future de la diplomatie française.

***

Il y a plus de cent ans, en 1795, la Prusse, la Russie et l'Autriche ont juridiquement supprimé, tout en s'en partageant les dernières dépouilles, l'État qui se nommait le royaume de Pologne, et pourtant la Pologne existe encore.

On peut s'en convaincre chaque été dans les villes d'eau des Karpathes, à Zakopane, par exemple ; quand la noblesse polonaise et l'élite de la nation s'y réunissent, le joli bourg aux étranges chalets de bois pittoresquement échelonnés devient pendant quelques mois un centre de patriotisme tragique. Le clergé polonais, des plus influents, est aussi nationaliste que le clergé irlandais. Dans les villages, le sentiment national est des plus vivaces.

Les trois tronçons de la Pologne, artificiellement séparés, mais animés par l'âme unique de la patrie, collaborent. Dès que l'un d'eux est gravement menacé, les deux autres le soutiennent de leurs ressources, de leur appui moral, de leur influence.

La Pologne a ainsi successivement lutté contre chacun des trois copartageants considéré comme l'ennemi le plus dangereux.

L'Autriche ne se fit que lentement pardonner d'avoir annexé, en 1846, la République de Cracovie, îlot redevenu indépendant et suprême espoir. Mais, aujourd'hui, le Habsbourg a concédé aux Polonais l'autonomie en Galicie et il les laisse y opprimer les Russes autrichiens, ou Ruthènes. Les Polonais se sentent si puissants à Vienne qu'ils ont cru, il y a peu d'années, pouvoir faire déclarer la guerre par l'Autriche à la Russie, alors abhorrée. La Pologne n'est plus en lutte contre l'Autriche.

La Russie, — qui détient la plus grande partie de l'ancien Royaume de Pologne, — fut souvent considérée comme l'ennemi irréconciliable, notamment quand Napoléon Ier laissa ses fidèles Polonais croire à l'indépendance prochaine, quand, en 1815, la Russie eut occupé la capitale de Varsovie, primitivement échue à la Prusse, et chaque fois où la propagande orthodoxe menaça le catholicisme, Bismarck, puis le chancelier de Caprivi, ont pu menacer la Russie de jouer « la carte polonaise ».

Aujourd'hui, les Polonais annexés du duché de Posen, de Silésie, des provinces de Prusse orientale

et occidentale, et ceux qui se sont établis à Berlin, en Saxe, en Westphalie, et dans la Prusse rhénane, sont menacés de germanisation, c'est-à-dire de mort nationale. Toute la Pologne, oubliant graduellement ses autres griefs, mobilise moralement pour faire face au danger nouveau.

C'est la vieille lutte du Slave contre le Germain qui reprend. Elle a commencé dans le pays que bornent l'Elbe et l'Oder, au temps où les Allemands y massacraient les Wendes païens. Elle s'est continuée entre les Polonais et ces « Chevaliers de la Croix », teutoniques et porte-glaives, précurseurs de la Prusse à qui ils ont légué leurs lugubres couleurs noire et blanche : ces moines guerriers, recrutés dans toute l'Europe mais surtout dans le Saint-Empire, avaient de bonne heure perdu la foi et l'idéal des croisés et étaient devenus des matérialistes ambitieux, « implacables et durs comme la pierre » (1), faisant « une croisade de conquête et de rapines contre les Slaves » (2). Ce fut, plus tard, le partage de la Pologne, conçu par Frédéric II. Depuis, la marche des Germains vers l'est, — *Drang nach Osten*, — est arrêtée par l'inébranlable frontière de Russie. L'expansion allemande, déviée de direction, devenue économique, se fraie actuellement une voie nouvelle vers le sud-est danubien, balkanique et asiatique. Mais, en même temps, dans l'intérieur des frontières de l'Empire allemand, se perpétue, — comme une revanche de Grunwald, le triomphe fantastique des Jagellons sur les Chevaliers de la Croix, — la lutte sans merci contre tout ce qui reste de Slaves, c'est-à-dire contre les derniers survivants des Tchèques de Silésie, des Wendes de Saxe, des Kassubes de la Prusse occidentale et des Masures de la Prusse orientale, et surtout contre les Polonais, groupe ethnique intact de plus de 3 millions d'âmes.

*
* *

On connaît les brutalités dont les enfants de Wreszno (Wreschen, en allemand) ont été victimes, et les condamnations révoltantes prononcées contre leurs parents par le tribunal de Gniezdno (Gnesen en allemand).

Au début de 1901, les instituteurs prussiens des pays polonais recevaient l'ordre de se conformer scrupuleusement aux prescriptions d'un rescrit impérial déjà ancien d'après lequel les prières et le catéchisme devaient être récités en langue allemande par les petits écoliers polonais.

Un instituteur du bourg de Wreschen, qui s'était déjà fait remarquer pour son zèle de germanisateur, tenta aussitôt d'appliquer le rescrit à la lettre. Il se heurta à la résistance passive des enfants. Exaspéré, il réclama l'aide de son inspecteur de district qui vint, au mois de mai, accompagné des autorités scolaires. Tous ces Allemands n'intimidèrent pas les petits Polonais : ce furent, tantôt des réponses en langue polonaise, tantôt le silence. Alors, dans l'école fermée, commencèrent les châtiments corporels : petits garçons et petites filles furent frappés avec de longues baguettes de jonc et roués de coups. Les cris s'entendaient du dehors. Sur la place, les mères se lamentaient, lançaient quelques imprécations, secouaient vainement les portes derrière lesquelles on martyrisait leurs enfants. La gendarmerie dispersa l'attroupement.

En automne, le tribunal de Gniezdno condamnait une vingtaine d'accusés de Wreszno, — presque tous des femmes, les mères des petits écoliers martyrisés, — à deux ans de prison. Une veuve, malade, presque mourante, dont les sept enfants avaient été frappés, était condamnée à deux ans et demi de bagne pour avoir osé dire aux juges : « Ce que nous voulons, c'est que nos enfants apprennent la religion en polonais, parce que sans cela nous ne pourrions pas prier avec eux. »

Qu'allaient devenir les orphelins, sans pain, dans leur chaumière glacée ?

Certain journal allemand raconta alors cyniquement l'apologue de l'homme qui avait empêché de noyer sept jeunes chats et qui dut plus tard noyer leurs 49 petits. Si on ne laissait pas succomber les orphelins polonais, les Allemands auraient, dans l'avenir, la peine d'exterminer les familles qu'on leur aurait permis de fonder.

Henryk Sienkiewicz, en envoyant pour eux 200 couronnes au directeur du *Czas*, journal de Cracovie, posa la question : « Veut-on faire mourir de faim les enfants-héros ? »

Comme, au milieu du XIXe siècle, Palacky et Kollar éveillaient la Bohême de son long sommeil historique, de même l'auteur de *Quo Vadis?* — que ses compatriotes aiment surtout pour leur avoir donné cette épopée nationale qui se nomme : *les Chevaliers de la Croix*, *Par le fer et le feu*, *le Déluge*, *Messire Wolodowski*, — est arrivé à exalter l'indignation de la Pologne, et à émouvoir l'Europe, hier encore inattentive.

Il dénonce au monde le Prussien, meurtrier de sa patrie :

« Il s'est produit en Prusse une décomposition générale des esprits, une dégénérescence des sentiments de justice et de vérité, tout sens moral a disparu... Lorsqu'un pareil organisme social, à la suite de circonstances funestes, s'est senti puissant, pouvait-il en résulter autre chose que les monstrueux

(1) Sienkiewicz, *les Chevaliers de la Croix*.
(2) J. Claretie.

symptômes dont le procès de Gniezdno est un exemple? On peut se consoler à la pensée que cet état de choses ne saurait durer. L'histoire témoigne que les édifices sociaux fondés sur la tyrannie... et la stupidité, n'ont jamais eu qu'une existence éphémère. La Russie qui a souffert sous le joug également inique des Tartares est enfin arrivée à le secouer; l'oppression atroce de l'Espagnol ne s'est pas maintenue en Flandre ; les nations chrétiennes et civilisées ne peuvent pas subir plus longtemps le Prussien. L'avenir nous réserve sans aucun doute une évolution et une expiation immense... (1). »

Paderewsky, sur une scène jonchée de fleurs, au milieu d'un enthousiasme débordant, donne à Posen un concert, au profit des enfants de Wreszno.

Albert Kossak, à qui Guillaume II avait demandé de peindre plusieurs tableaux représentant les exploits de l'armée allemande en Chine, refuse d'exécuter cette commande, et quitte Berlin pour Cracovie.

Le *Czas* recueille 200 000 francs pour les petits martyrs.

*
* *

L'incident de Wreszno n'est point un événement isolé, exceptionnel. Il fait partie d'une longue trame de persécutions et de souffrances. L'élite polonaise, décidée à entreprendre une campagne d'opinion, l'a choisi parce qu'il peut, à la fois, émouvoir et renseigner : c'est un fait-type.

Je voudrais esquisser dans son ensemble le système prussien de germanisation en vigueur dans les provinces polonaises.

*
* *

A Gravelotte et à Sedan, les régiments polonais se battirent contre nous avec un acharnement que Sienkiewicz nous explique dans cet admirable roman de *Bartek le Victorieux*, — qu'il fit, par une délicate attention pour nous, traduire le premier en français, et que nous avons presque ignoré jusqu'au succès de *Quo vadis?*

C'est le 16 août. Une brigade polonaise, commandée par des officiers allemands, est attaquée par l'infanterie française dévalant les collines :

« Le commandant prussien sait l'air qu'il doit faire jouer pour que ses hommes chargent à outrance. Et au milieu des détonations, du sifflement des balles, de la fumée et de la confusion, les tambours et les clairons sonnent la charge; la musique commence l'*hymne national polonais ;* le sang des soldats bouillonne dans leurs veines, leur cœur bondit et ils entonnent le chant patriotique : La Pologne n'est pas morte ! Hurrah ! hurrah (1) »!

Et, quand Steinmetz fait à Bartek, paysan polonais qui vient de s'emparer de trois drapeaux et de deux canons, l'honneur de lui demander : « Sais-tu pourquoi tu te bats avec les Français? » le héros borné demeure stupide, puis, traduisant d'instinct le sentiment de ses camarades, répond : « Parce qu'ils sont Allemands, et encore pire, ces charognes ! »

Les Allemands ne surent pas gré à leurs auxiliaires d'un dévouement ainsi motivé.

Aussitôt après la guerre, Bismarck, décidé à réaliser par tous moyens l'unité ethnique de l'empire factice qu'il venait de fonder par la violence, décréta l'anéantissement des populations polonaises.

Il s'attaqua à leurs croyances religieuses et chercha à briser le lien qui les attache à la terre.

Il tenta de broyer l'église catholique polonaise, dernière organisation officielle qui pût servir de cadre aux éléments irrédentistes. Le Kulturkampf fut, en même temps qu'une lutte religieuse, un expédient politique destiné à combattre la nationalité polonaise. L'archevêque de Posen, — aujourd'hui cardinal Ledochowsky, préfet général de la congrégation de la Propagande, — fut condamné à deux ans de prison.

En même temps, Bismarck cherchait à transférer à des colons allemands les terres dont la propriété rendait les nobles et les paysans polonais indépendants et intangibles. Après la trêve de 1885, — date à laquelle les députés polonais, un moment choyés, votèrent le deuxième septennat militaire, — toutes les tentatives antérieures furent codifiées et aggravées par la grande loi agraire du 26 avril 1886. En même temps, la banque Ziemski opposait à la colonisation allemande une contre-colonisation polonaise.

Mais le Chancelier de fer fut impuissant, parce que les Polonais avaient beaucoup d'enfants, et parce que les colons allemands amenés à grands frais se laissaient assimiler, ou, pris du mal du pays, s'enfuyaient (2).

Le nombre des Slaves augmentait dans l'Empire allemand.

A l'avènement de Guillaume II, sous le chancelier de Caprivi, M. Koscielski, leader des Polonais au *Reichstag*, fut officiellement encouragé à inaugurer une politique de ralliement. Il prononça alors sa fameuse phrase : « Nous, Prussiens de langue polonaise... » Mais un discours de Guillaume II à Thorn lui enleva bientôt toute illusion (3).

(1) On trouvera la traduction complète de la lettre de Sienkiewicz dans *l'Eclair* du 30 novembre 1901.

(1) Henryk Sienkiewicz, [illegible] p. [illegible]

(2) M. J. Flach, [illegible] politiques.

(3) Pour l'histoire de cette période de trêve et [illegible] la formation du groupe [illegible] voir l'article de M. André Chéra[illegible]

Depuis 1895, les hakatistes, ou « antipolonais », sont tout-puissants dans les conseils du gouvernement.

On continue à persécuter le clergé catholique; mais, comme il faut ménager le parti du Centre, on agit obliquement : on prétend ne réprimer que les manifestations polonaises en matière de religion. On défend de prêcher, de chanter, de professer en polonais dans les églises et les séminaires. En novembre, a eu lieu, à Posen, un grand procès contre 13 étudiants en théologie accusés d'avoir comploté. On verbalise dans les églises. En novembre, à Wreszno, village décidément exaspéré, l'instituteur et le maire ont voulu empêcher les enfants de chanter à la messe en polonais; les paysans les ont poursuivis, puis ont attaqué la mairie et l'école à coups de hache et de pioche : 36 sont mis en accusation devant le tribunal de Gniezdno. L'archevêque de Posen, Mgr de Stablenski, vient d'écrire à la *Germania* pour déclarer qu'une lettre pastorale que lui attribuaient tous les journaux allemands, et par laquelle il aurait recommandé à son clergé une neutralité presque servile, est un faux.

La lutte agraire s'exaspère : en août 1901, par exemple, d'une part le gouvernement prussien achète 120 000 arpents en Posnanie, pour les distribuer à des colons allemands; d'autre part, une nouvelle association de paysans polonais pour la Posnanie est fondée à Posen : son but est de réunir des fonds pour venir en aide aux paysans propriétaires que la misère forcerait à vendre leurs terres à la commission de colonisation prussienne; en même temps, des efforts sérieux sont faits pour fonder une union économique de secours mutuels comprenant tous les agriculteurs polonais de Posnanie, de Galicie et du grand-duché de Varsovie : les trois tronçons.

Plus la résistance grandit, plus les Prussiens s'efforcent d'étouffer toutes les manifestations de la vie nationale polonaise.

On perquisitionne incessamment dans les bureaux de rédaction. J'ai sous les yeux la liste des condamnations prononcées depuis sept mois contre les journalistes et publicistes : elle est interminable. Le cas de M. Casimir Rakowski, condamné à deux ans de prison « pour rébellion » et actuellement enfermé dans la citadelle de Posen, a particulièrement ému l'opinion : 30 000 francs viennent d'être souscrits pour sa famille nombreuse et dénuée de ressources.

Tout soldat polonais est suspect. En juillet, à Breslau, une enquête est ouverte contre les soldats polonais : on les accuse d'avoir formé un complot en vue de déserter et de passer aux Russes en cas de guerre. Le même mois, le conseil de guerre de Dantzig condamne un soldat polonais à un mois de prison, parce qu'on a trouvé dans son livre de prières une image qui portait cette inscription : « Seigneur, protège la Pologne. »

La langue polonaise est proscrite : une lettre portant une adresse ou même un seul mot polonais n'est pas distribuée. En septembre, le gouvernement saxon défend de faire usage des langues slaves aux assemblées tenues par les sociétés polonaises et tchèques.

Les Prussiens voudraient du moins se préparer un triomphe tardif en façonnant à leur guise l'esprit des enfants et des étudiants : la question scolaire prime aujourd'hui toutes les autres. Mais, tandis que le procès intenté l'été dernier, à Thorn, à soixante étudiants accusés d'avoir « désiré la reconstitution de la grande Pologne » n'a eu d'autre effet que d'émouvoir l'opinion, la résistance des enfants de Wreszno se généralise dans les écoles rurales.

Il y a déjà bien des années que Sienkiewicz avait noté l'état d'âme des petits Polonais à l'école prussienne.

Le fils de Bartek revient de l'école de Poguembin en pleurant et répond à sa mère, qui lui demande ce qu'il a :

« Rien! Mais Pan Boegé, l'instituteur, m'a appelé sale Polonais, et il m'a giflé. Il a dit que maintenant que les Allemands avaient battu les Français, ils nous écraseraient parce qu'ils étaient les plus forts. Moi, je ne lui ai rien répondu. Seulement, il m'a demandé quel était le plus grand personnage de la terre. Je lui ai répondu que c'était le Saint-Père. Alors il me gifla. Je me suis mis à crier, et il m'appela sale Polonais... Et il m'en a dit... et il m'en a dit (1)... »

Au gymnase de Posen, le petit Mihas ressent à tous moments une souffrance identique à celle du fils de Bartek, mais plus vive parce qu'il est plus nerveux et plus délicat :

« Il n'y a aucun doute que, dans les écoles allemandes, les enfants polonais entendent bien des choses qui blessent leur cœur et leurs sentiments.

« Sur beaucoup d'enfants, de tels propos glissent sans laisser trop de traces, si ce n'est une mauvaise impression de leurs professeurs allemands et des Allemands en général. Mais Mihas, d'une sensibilité extrême, ressentait plus violemment ces froissements et n'en disait mot à personne. Deux voix contraires se faisaient entendre en lui et l'entraînaient vers deux côtés opposés.

« Il n'hésita pas. Ses sentiments l'emportèrent là où il était attaché et là où son cœur battait. Cependant,

dame sur *l'Allemagne et la question polonaise*, dans *l'Eclair* du 11 décembre 1901.

(1) Henryk Sienkiewicz, *Bartek le Victorieux*, p. 66 et suiv.

en classe, il fallait obéir et répéter des choses blessantes pour son pays. Il dut lutter du matin au soir, et cette contrainte le minait (1). »

Et quand toutes ces douleurs d'écoliers, dont Sienkiewicz souffrait dans son cœur de patriote, ont éclaté à Gniezdno, en cris plaintifs d'enfants et de mères, il a jeté à l'humanité outragée son appel d'homme.

Or, deux mois après avoir écrit sa lettre au directeur du *Czas*, Sienkiewicz, *sujet russe*, est poursuivi, — par défaut, — devant le *tribunal prussien* de Posen, pour avoir attaqué, dans un *journal autrichien*, l'Empire allemand dans son intégrité et l'Empereur allemand dans sa majesté (2).

Pour se rendre compte de la gravité de ce fait, il suffit de se rappeler les preuves éclatantes d'affection et de respect données à Sienkiewicz, au moment de son jubilé, par toute la Pologne qui, représentée à Cracovie, semblait s'y souvenir des couronnements d'autrefois.

Celui que prétendent frapper les magistrats de Posen est comme le roi de la Pologne idéale. Les héros nationaux de tous les temps, évoqués et immortalisés par lui, forment sa cour sacrée et protectrice.

Par le jugement de Gniezdno, la justice allemande s'est montrée inique et barbare.

Le jugement de Posen sera une déclaration de guerre solennelle et mûrement préméditée de la force prussienne à l'idée polonaise et slave.

M. de Bulow et ses ministres, répondant à une interpellation au *Reichstag* d'Empire et à deux interpellations au *Landtag* de Prusse (3), ont nettement annoncé, — quelles qu'aient été leurs habiles restrictions, — que ce serait une guerre à outrance.

Les juges de Gniezdno viennent de recevoir un avancement extraordinaire.

Le crédit prussien destiné à développer et à affirmer l'élément allemand dans les provinces de Posnanie et de Prusse occidentale, et dans certains districts de Silésie et du Sleswig est porté de 400 000 marks à 1 million (4).

A Posen, on va créer une université, et fonder une bibliothèque qui contiendra 800 000 volumes et recevra le nom de Kaiser Wilhelm.

A Bromberg, sera bientôt ouverte une école prussienne d'agriculture.

Le nombre des agents de la police secrète est augmenté.

Les garnisons allemandes en pays polonais vont être multipliées.

Le prince Frédéric-Léopold, officier « très énergique », et beau-frère de l'empereur, va prendre le commandement du corps d'armée de Posnanie : on prétend que sa cour élégante transformera l'aspect de la triste capitale du grand-duché.

* * *

Les événements que je viens d'exposer auront sans doute des conséquences multiples.

J'indique d'un mot celles que je considère comme actuellement secondaires.

Par l'éveil des Polonais, la question des nationalités, déjà soulevée par les Danois du Sleswig et les Français d'Alsace-Lorraine, se trouve posée dans l'Empire allemand. Les éléments irrédentistes y deviennent numériquement importants.

Au *Reichstag* et au *Landtag*, l'alliance forcée des Polonais et du Centre rend délicate la situation du gouvernement à la veille de débats ardus sur les tarifs douaniers et sur les canaux. La récente évolution du Centre vers le nationalisme allemand sera ralentie.

Le commerce allemand souffre déjà du *boycottage* des produits allemands sur le marché polonais.

Mais ce qui prime tout, c'est l'incidence de la campagne de germanisation sur les rapports russo-allemands et austro-allemands.

* * *

Quand, au début de décembre, l'écusson du consulat allemand fut brisé à Varsovie, il y avait parmi les manifestants arrêtés à peu près autant de Russes que de Polonais.

Depuis, à Moscou, la foule russe a attaqué le consulat allemand.

Le *Nouveau Temps*, le *Sviet*, la *Rossia* ont fait campagne pour les Polonais de Prusse.

Le comité de bienfaisance de Moscou a envoyé 200 couronnes à la souscription du *Czas*.

Sans doute, ces 200 couronnes ne sont pas encore officiellement acceptées, et bien des Polonais restent encore sur la réserve; mais d'autres se sont déjà prononcés : M. Jackowski, organisateur d'associations de paysans dans la Pologne prussienne, déclare à un journaliste russe qu'il souhaite la formation d'une fédération slave que protégerait la Russie; M. Kamenski, dans le *Slavianski vick*, rappelle que les Polonais ont été les premiers à concevoir l'idée de solidarité slave.

D'autre part, le gouvernement russe semble apercevoir nettement les avantages qu'il peut tirer de la situation actuelle.

En novembre, le Tsar, séjournant au château de Skierniewice, près de Varsovie, exprimait le désir de recevoir une délégation de la noblesse polonaise :

1. Henryk Sienkiewicz, *Extrait du journal d'un précepteur de Posen*, p. 274 et suiv.
2. *Le Temps*, 17 janvier 1902.
3. Voir *le Temps*, n. des 14, 15, 16 et 17 janvier 1902.
4. Voir *le Temps*, 11 janvier 1902.

trente de ses membres les plus influents furent présentés par le prince Mathias Radziwill. Le Tsar leur dit : « Polonais, je me trouve bien parmi vous. C'est avec bonheur que je reviendrai souvent. »

L'œuvre d'apaisement du prince Iméritinski lui survivra.

Recommandation est faite aux fonctionnaires russes du grand-duché de Varsovie d'apprendre la langue polonaise. Les droits qui frappaient les livres et les journaux polonais à leur entrée en Russie sont supprimés. Les professeurs polonais ne seront plus systématiquement écartés des établissements d'instruction supérieure du grand-duché. La police russe, après avoir saisi des liasses de manifestes révolutionnaires rédigés en un mauvais polonais, a, plus prudente qu'autrefois, fait une enquête sérieuse : elle a fini par découvrir que les Allemands lui avaient tendu un piège, dans l'espoir de brouiller à nouveau les Polonais et les Russes.

La Russie comprend qu'on ne peut plus jouer contre elle la carte polonaise.

Quand M. de Bulow, embarrassé, a fait appel à la vieille solidarité qui lia pendant un siècle les trois copartageants, la Russie ne s'est point émue.

L'Autriche-Hongrie encore moins.

***

Mais, si l'Autriche-Hongrie n'a rien à craindre des Polonais, elle peut s'attendre à les voir transformer sa politique intérieure cisleithane et sa politique extérieure.

Je reviendrai sur ce point capital : il mérite d'être étudié dans un article spécial.

Je veux seulement indiquer ici que les Polonais d'Autriche sont exaspérés contre la Prusse, et qu'ils sont très puissants.

Dans les deux villes de Galicie, Cracovie et Léopol, les manifestations contre l'Allemagne se succèdent, de plus en plus violentes. A Vienne, un ministre polonais du cabinet Koerber a assisté à une réunion où l'on a violemment attaqué la Prusse. La Diète de Galicie a unanimement approuvé le violent discours de son président.

Or, les 60 députés du parti polonais peuvent, le jour où ils le voudront, former au *Reichsrath* de Vienne une majorité, en s'alliant, comme ils l'ont déjà fait, avec les Tchèques, les Slaves du Sud et les Allemands des Alpes. La majorité du *Reichsrath* sera alors fédéraliste et presque unanimement hostile à la Triple Alliance.

Sans doute, bien des liens empêchent encore ces soixante députés de prendre une attitude énergique ; mais ils sont heureusement sollicités, à la fois, par leur patriotisme ardent et par le sentiment que leurs électeurs ne leur pardonneraient jamais de n'avoir pas agi à un moment de péril national.

Une Autriche nouvelle et plus forte va-t-elle, s'éloignant de l'Allemagne, se rapprocher de la Russie et de la France (1) ?

Ces deux questions connexes sont trop complexes pour qu'elles puissent être traitées au seul point de vue polonais ; mais, si ces deux heureux événements se produisent, on peut être certain qu'il y aura un lien entre eux et les jugements de Gnesen et de Posen.

***

Je crois en avoir assez dit pour montrer que les Français peuvent, sans crainte d'imprudence, exprimer toutes leurs sympathies aux Polonais, et se rappeler la vieille Pologne de la dynastie d'Anjou et d'Henri de Valois ; la Pologne du XVIIIe siècle qui, après avoir donné une reine à la France, sauvait, par la diversion de son agonie nationale, la Révolution en lutte contre l'Europe ; la légion de Dombrowski, accourue à l'aide de « sa sœur la France » ; les lanciers de Somo-Sierra, lancés par Napoléon à l'attaque d'une montagne ; Poniatowski, le « Bayard polonais », fait maréchal de France sur le champ de bataille de Leipsig, et mourant, le lendemain, pour n'avoir pas voulu croire que sa seconde patrie pût être vaincue ; Chopin ; Mickiewicz, professseur au Collège de France avec Michelet et Quinet : « sorte de trinité » (2).

Les Alsaciens-Lorrains qui ont, en la matière, voix prépondérante, nous ont donné l'exemple : leurs députés sont parmi les 63 signataires de l'interpellation polonaise au *Reichstag*.

Peut-être cette question polonaise, qui se pose au moment où l'on entrevoit enfin une vague possibilité de paix pour les Boers, va-t-elle contribuer à rendre à l'opinion française le sentiment qu'il est dangereux d'avoir deux adversaires à la fois, et que la France moderne doit « conjurer le péril allemand, comme la France du moyen âge est venue à bout de l'Angleterre, et comme la France de la monarchie absolue est venue à bout de l'Autriche » (3).

RENÉ HENRY.

P. S. — Deux faits nouveaux viennent de se produire :

1° Les juges de Posen ont eu le sentiment de la faute politique qu'ils allaient commettre : ils se contentent d'ordonner la destruction de tous les exem-

(1) Voir mon article sur *l'Italie, l'Autriche-Hongrie et l'Alliance franco-russe : Revue d'Europe*, janvier 1902.

(2) Renan, *Discours et Conférences*, p. 253.

(3) Paul Deschanel, *Orateurs et hommes d'État*.

plaires de la lettre de Sienkiewicz. Après s'être considérés comme les magistrats de cet empire universel, germano-romain, que rêve Mommsen, ils se contentent d'agir comme de petits Savonaroles, qui croient étouffer une idée en détruisant quelques imprimés !

2° D'après le journal *Kraj*, le président du *club* des députés polonais au *Reichsrath* de Vienne a envoyé à la « Société slave de bienfaisance » de Moscou une lettre très chaleureuse remerciant le peuple russe au nom du peuple polonais pour tous les dons faits aux victimes de Wreszno et de Gniezdno.

R. H.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. Henri Lavedan.

I

M. Henri Lavedan fit ses études au petit séminaire d'Orléans que dirigeait alors Mgr Dupanloup. Il n'était pas un fort en thème, paraît-il... ni en version, et sans doute maintes fois il entendit sans émotion des maîtres ironiques lui prédire qu'il ne serait jamais de l'Académie française. Mais après son service militaire, rentrant « dans ses foyers », il trouvait dans son père un vrai maître, celui qui sait comprendre l'élève, « l'accoucher, » et, dans la vie parisienne, un sujet d'études particulièrement agréable puisqu'il devait, pour les décrire, prendre part aux plaisirs du monde. Sa vocation littéraire, incertaine peut-être d'abord, s'affirma ; le succès vint vite : M. Henri Lavedan avait décidément de la griffe. Il publiait à travers les journaux ces mille dialogues qui remplissent maintenant une bonne quinzaine de volumes : *La Haute*, *Petites têtes*, *Leur cœur*, *Leur beau physique*, *Le lit*, etc. Ce petit genre alerte, qui reposait de la nouvelle trop souvent lourde à l'estomac, eut une vogue inouïe et l'on imite encore les « Lavedan » de jadis. Car bientôt le jeune écrivain sauta d'emblée du guignol sur la scène de la Comédie-Française avec *Une famille ;* puis, encouragé, il fit représenter d'autres pièces dont on peut dire sans mentir qu'elles ne passèrent pas inaperçues : *le Prince d'Aurec*, *les Deux Noblesses*, *le Nouveau Jeu*, *le Vieux Marcheur*, *Catherine*, et souvent il connut les joies du dîner de la « cinquantième » ou de « la centième ». A quarante ans il était élu membre de l'Académie française dont il se trouvait être le Benjamin, et deux ans plus tard, avec le *Marquis de Priola*, il est joué pour la troisième fois chez Molière. Voilà certes un jeune homme bien parti.

Toutefois, en comparant ces magnifiques débuts au sort de quelques écrivains de valeur plus âgés, certains font la moue et voient dans les récompenses multiples qu'a reçues déjà M. Henri Lavedan comme un débordement de justice. Mais cela ne saurait empêcher celui-ci d'être sympathique. Car on le devine bon enfant et nullement dévoré d'ambition. Le serait-il, il eut du moins l'adresse de triompher vite. Son élection à l'Académie offrit quelque apparence de spontanéité : on ne sentit pas là-dessous, comme il arrivera pour des académiciens de demain et d'après-demain, l'aboutissement d'une humble et madrée campagne conduite en tapinois plusieurs lustres durant ; l'ascension au fauteuil escarpé, avec des râles, des chutes et des glissades, le spectacle de ce calvaire inélégant et volontaire nous fut évité : M. H. Lavedan enleva gaillardement la position, à la française. D'ailleurs il n'est pas si exigeant pour lui-même que personne ne puisse s'intéresser plus que lui à son propre succès. Celui qui voudrait le plus sa gloire, est-ce bien lui ? n'a-t-il pas fallu qu'une autre main que la sienne, — toujours la même, diligente et dévouée, — aiguillonnât sa fortune pour qu'elle allât si vite ? Et qui sait si le zèle paternel, voyant M. H. Lavedan risquer de se damner joyeusement avec son Paul Costard et son Labosse, ne fut pas sensible à l'idée que l'autorité de l'illustre compagnie ramènerait le compagnon attardé du *Vieux Marcheur* sur un terrain moins glissant et qu'il redeviendrait, pour le rester, l'écrivain du *Prince d'Aurec ?*

Mais c'est pour de plus positives qualités que M. H. Lavedan doit plaire. Il a de l'esprit et il est sensible. Il débuta dans la vie littéraire par une plaisanterie. L'héroïne de son premier livre, *Mam'zelle Vertu*, était dans son privé une horrible mégère à qui l'Académie, dupe des apparences, avait innocemment décerné un de ses plus hauts prix. Aussi l'auteur, sur la couverture de la première édition, fit-il reproduire une carte de visite cornée, avec ces quelques mots : « A M. de Montyon, Henri Lavedan ». Il continua par de pleins volumes de moquerie sur les humains de son temps. Il serait donc vain d'insister sur ce point que M. H. Lavedan est d'un tour d'esprit plutôt ironique et mordant. Et vous ne pouvez douter davantage qu'il ne soit en même temps sentimental et même un peu « romance » : il est cocardier, le son des musiques militaires l'anime ; il roucoule l'éloge du pur amour et pieusement s'attendrit devant les naïves jeunes filles. Que voulez-vous de plus ! A de certains moments, cet écrivain qui ne laissa pas d'être rosse, nous révèle une âme très « vieille France » ; lui qui fit les *Quarts d'heure* pour le Théâtre-Libre a l'air parfois d'un frère cadet de François Coppée. Cette

nature bigarrée, mi-partie de malice et de tendresse, n'est-ce pas de la jolie fleur de Paris ? C'est celle de Mimi Pinson, moqueuse intrépide, dont l'esprit avisé s'arme d'un aiguillon et pourtant bonne fille aux instincts délicats de bête à bon Dieu devant la souffrance.

II

Dans les ouvrages de M. Lavedan, cette dualité de caractère s'accuse de la façon la plus nette, si bien qu'il semble coexister en lui deux écrivains distincts, l'un impulsif et parfois partial, l'autre observateur caustique et détaché. L'intelligence et la sensibilité, dont l'intime collaboration donne les plus beaux fruits parce que ces deux facultés se fécondent l'une l'autre, chez M. Lavedan font en quelque sorte chambre à part et se boudent. On dirait qu'elles se passent la plume alternativement, quelquefois dans le même livre, tant il est vrai que chacune travaille séparément; nous aurons à regretter ce *modus vivendi*.

Jetons du lest. Le cœur tout le premier n'en fait qu'à sa tête, si j'ose m'exprimer ainsi, mais il n'est pas paresseux. Il a produit : *Les Jeune France, Leurs Sœurs, Trois Soutanes, Catherine*. Certes, il est parfaitement légitime que l'idée mère d'une pièce, d'un roman, d'un poème, nous vienne d'un sentiment ; il est même nécessaire souvent qu'il nous donne la force de mener l'entreprise à bonne fin ; mais c'est l'intelligence qui doit composer l'ouvrage, et par suite l'auteur, ayant étudié un sujet, nous présentera de bonnes raisons pour penser comme lui, ou bien s'étant aperçu qu'il avait un peu légèrement accepté son idée première, il modifiera sa pensée. Rien de tel ne pouvait arriver à M. H. Lavedan : son cœur, lorsqu'il écrit, fait toutes ses affaires lui-même. Il se passe volontiers d'observation et de logique pour composer ses personnages ; il écoute complaisamment chanter sa guitare et les imagine conformes à ses aspirations, à ses préférences; il les fait tels qu'il voudrait qu'ils fussent, mais non pas tels qu'ils sont et de la réalité se contente de prendre de quoi les maquiller. Grâce à quelques traits extérieurs et superficiels, il leur donne un air de vraisemblance. Sans doute, leur langage est toujours relevé d'une pointe d'esprit, mais ce n'est plus là qu'une acidité de bonbon.

C'est ainsi que *Leurs Sœurs*, où l'on trouve d'ailleurs d'exquis minois, c'est le livre d'un frère et comme la contre-partie aimable et rassurante du roman fameux de Marcel Prévost. On y sent le désir, le besoin de prodiguer tendresses et louanges au lieu de la préoccupation de tout voir et de comprendre le plus possible. Et davantage encore la vertu si vantée des personnages de *Catherine* ne supporte pas un léger grattage. Le jeune duc de Coutras épouse la jeune fille modèle, pauvre et honnête. Est-ce par devoir ? par charité ? C'est par amour, et son mérite est douteux. Or, quand sa fièvre s'est à la longue calmée, les occasions ne manquent pas où il fait souffrir sa femme qui n'est pas « née ». C'est alors cependant que le duc devrait employer sa vertu, s'il en avait.

Et même, à partir du moment où il nous paraît incapable de rendre heureuse épouse cette ancienne maîtresse de piano dont tant de différences le séparaient, il nous paraît un peu niais rétrospectivement de n'avoir pas su la laisser tranquille assez tôt.

Quant à la duchesse de Coutras, si favorable à l'amour de son fils, en approuvant son mariage sans temporiser davantage, elle nous a révélé plus d'ingénue sensiblerie que d'efficace bonté. Ce duc et sa maman nous feraient aimer les mariages de notaire.

Au rebours des héros de Corneille, loin d'exciter en nous l'admiration de leurs actes, ils nous invitent par leur exemple à ne pas les imiter : Voyez ce qui nous arrive, semblent-ils dire, pour avoir trop compté l'un sur lui-même et l'autre sur son fils. Pareillement Catherine, qui a donné à l'honnête Mantel sa parole de l'épouser, ne serait vraiment sublime, en refusant sa main au duc de Coutras qu'elle aime que si elle laissait absolument ignorer à Mantel qu'elle va manquer son bonheur par fidélité à sa promesse. Or, quand elle laisse paraître sa situation vraie au brave garçon, il est si peu vraisemblable que celui-ci passant outre persiste dans sa résolution de se marier avec Catherine, que l'héroïsme de la jeune fille s'évapore à nos yeux consternés. Il n'est pas jusqu'au magnanime Mantel dont le sacrifice ne nous émeuve que modérément. Il est digne de pitié, mais non d'admiration. Car si ce n'est pas un acte d'abnégation d'une délicatesse élémentaire que celui qui consiste à ne pas vouloir abuser d'une promesse pour épouser une jeune personne qu'on aime, mais dont le cœur appartient à un autre; si c'est là du chevaleresque, c'est du moins du chevaleresque à la portée de Sancho Pança et de tout sage, ami de son repos. Et ainsi de suite... la pièce s'effiloche comme un ruban.

Voici maintenant *Trois Soutanes*. Ce sont à peine des confrères du Bournisien de *Madame Bovary* ou du clergé cévenol de Ferdinand Fabre. Je n'en retiendrai qu'un : l'abbé précepteur, invité à déjeuner par le vieux curé de la paroisse. Il s'emploie ces temps-ci, nous dit-il, à monter pour l'agrément des châtelains et de leurs hôtes une revue assez leste. Or le même se livre presque aussitôt à un âpre réquisi-

toire contre le faux catholicisme de ces nobles et parle... au village comme le Père Bridaine. Mais cette contradiction n'est pas le moins du monde mise en lumière par l'auteur, et ce serait mal connaître les habitudes de M. H. Lavedan que de le croire capable d'effleurer une soutane d'une critique. Voilà certes d'excellents sentiments. Le malheur est qu'ils brident l'écrivain et le conduisent tout droit à la convention bien pensante, au poncif du *Pèlerin*. Et pourtant quels jolis coups de crayon perdus ! Qui mieux que M. Lavedan pouvait fixer ces types d'église en traits précis et brefs? et quel est donc son genre de talent, s'il n'a pas senti en faisant l'abbé précepteur des *Trois Soutanes*, l'autre, le vrai, grouiller dans sa tête et sa plume lui démanger? Mais il est des lièvres que ce satirique ne tire pas : chasse réservée ! Qu'ils courent sous ses yeux, il garde son fusil en bandoulière et leur lance amicalement de la brioche.

Tout cœur humain cependant déteste autant qu'il aime.

Lorsque donc l'héroïque Labosse du *Vieux Marcheur*, accompagné de l'ami Giroux-Godard et de son domestique Victor, se retire aux champs, il faut une femme ponr ces gaillards, et quelle pour tous trois ! M. Lavedan sans hésiter leur jette l'institutrice laïque. Après avoir bien marqué de quelle personne il s'agit en nous montrant Mlle Phalempin dans sa classe professeur de morale — hypocrite bien entendu, — il en fait une si admirable dévergondée que le connaisseur Giroux-Godard plein d'enthousiasme l'appelle « une bacchante » et l'on se demande dans quelle école la Phalempin a préparé le brevet. Pauvre Phalempin ! ta vie réelle est autrement banale et grise.

III

Au contraire, quand M. Lavedan est tout à la vérité et ne cherche plus qu'à la faire jaillir toute vive du cœur des hommes, il se révèle satirique de race. En 1888 il commençait à publier dans *la Vie Parisienne* sous le pseudonyme de Manchecourt cette longue série de dialogues où défilent le monde et le demi-monde, la noblesse et la bourgeoisie avec leurs domestiques et leurs fournisseurs, et presque du premier coup sa marque devint célèbre. En effet, comme d'instinct, il avait trouvé le faible de l'individu où son fort, sa manie, son ridicule, ce par quoi enfin chacun est soi et non un autre, et tout aussitôt s'était présenté à son esprit le mot, le geste qui va donner un plein relief à cette caractéristique. Qu'il s'agisse d'un sociétaire de la Comédie-Française, solennel, en visite académique (car il est candidat), de temps en temps l'auteur, d'un mot comme d'un léger signe, nous le fait remarquer : il entre comme dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, il salue comme dans *le Gendre*... il tousse comme dans *César Girodot*... il rit comme dans *l'Aventurière*... il sort comme dans *Ruy Blas*. Voilà le cabotin, toujours en scène même à la ville ! Les tréteaux lui collent aux fers, dirait Bobette ou Paul Costard : en cinq minutes il a fait le tour de ses rôles. Cette trouvaille de l'auteur l'a marqué. Rarement d'ailleurs M. Lavedan manque ses personnages. D'eux-mêmes ils se plantent droits devant vous en une vingtaine de répliques, leur type s'accuse avec vivacité, l'auteur les complète de quelques brèves indications, et quand la marionnette s'est ainsi trémoussée sous vos yeux un moment, c'est fini : vous emportez son image fixée dans votre esprit, elle habite en vous, si bien que longtemps après il arrive qu'on se surprenne à rire silencieusement en songeant aux bonshommes de M. Lavedan.

C'est le plus souvent de la comédie classique par petites tranches que *la Haute*. Dans la plupart des dialogues qui composent ce recueil le récit d'une aventure piquante n'est pas le moins du monde ce qui en fait l'intérêt. Le sujet n'est guère qu'un prétexte dont se sert l'auteur pour obliger ses personnages à nous développer leurs minces âmes.

Voyez dans l'inoubliable *Libre-Échange* : Blanche d'Amboise vient se concerter avec sa camarade Jeanne des Adrets afin d'échanger leurs amants. La fable n'est rien : nous ignorons ce qu'il advint de leur projet et que nous importe ! ce n'est pas une curiosité de feuilleton que l'auteur éveille en nous : nous écoutons attentifs et amusés Blanche d'Amboise et Jeanne des Adrets nous décrire, sans y songer, la courtisane. Pourquoi la première désire-t-elle troquer le duc de Coutras, son amant, contre M. de Saint-Hubertin, amant de la seconde? Serait-ce, comme dans le conte de La Fontaine où l'on voit deux paysans se confier réciproquement leurs épouses, afin de se procurer un plaisir plus frais? C'est bien de cela qu'il s'agit ! Blanche s'est aperçue que la jeunesse relative du duc de Coutras souligne de plus en plus sa croulante maturité et que ce contraste accusé peut engendrer la rupture. Mieux lui vaudrait donc le grisonnant et flasque Saint-Hubertin. Par contre, avec le duc de Coutras un plus bel avenir s'ouvrirait pour Jeanne d'Amboise toute piaffante dans ses vingt-deux ans, et celle-ci d'approuver. Qu'est-ce donc que l'amant pour ces femmes ? Un client. Leur cœur et leur sens restent détachés de lui. Elles se livrent ou s'éloignent comme s'il s'agissait d'une autre : chacune d'elles est pour soi sa matrone. Mais... et ces messieurs ?... comment prendront-ils la chose ?... « On voit bien que vous êtes des hommes, nous répondrait Blanche d'Amboise. Ce sont justement ces messieurs qui vont sans le

vouloir, avec le plus fol entrain, pratiquer l'échange que nous désirons. » En effet chacune de ces rouées va montrer à l'amant de l'autre un billet de rendez-vous écrit pour la circonstance lui prouvant jusqu'à l'évidence poignante que sa maîtresse se joue de lui avec l'amant de celle qui lui parle; chacun des hommes aussitôt — on voit ça — remplis de satisfaction quand même de pouvoir se venger du même coup de l'infidèle et du rival heureux, ravit triomphalement à ce dernier sa maîtresse et l'installe avec pompe... et quelle joie pour tous! C'est donc aussi leur connaissance assurée du client que nous révèlent ces ingénieuses commerçantes; et ici, comme après *Boubouroche*, ne se prend-on pas à songer que l'homme, pour lui-même si compliqué, est en somme assez peu de chose entre les mains des femmes?

Presque aussi nombreux sont les dialogues dépourvus de toute sorte d'intrigue : nous avons là en quelque sorte la pièce « invertébrée » où l'intérêt n'est soutenu que par l'exactitude et l'ironie de l'observation. Voici des nobles, dans *En vacances;* oui, des nobles ces enfants en culotte chez qui l'on voit s'esquisser déjà l'instinct d'âpreté du prince d'Aurec.

Et voici la livrée, peinte par elle-même. Cela s'appelle : « Propos de valetaille, en attendant la sortie de l'Opéra. »

Ainsi que des sondages pratiqués de loin en loin permettent de reconnaître un sous-sol, ces bribes de conversation découvrent la misère morale du « larbin », classe de demi-esclaves, voués trop souvent à une envie exaspérée de pauvre, à la morgue du riche qu'ils singent et à sa sensualité qui les gagne, enfin à la tare de la servitude, la bassesse.

Dans ce livre de *la Haute*, la vérité tient donc la plus large place. C'est d'elle qu'il tire sa valeur et son agrément. De ces spectacles vécus chacun peut dégager une moralité, et d'autre part il n'est pas de comique de meilleur aloi que celui qui résulte de la peinture du naturel des hommes avec leurs prétentions et leurs contradictions. Enfin il faut prendre garde que les personnages de *la Haute* sont de proportions petites mais justes, ce sont des réductions exactes. Il doit suffire pour l'honneur de M. Lavedan que l'on ne puisse plus justement qu'à propos de ces ébauches alertes et fines des types contemporains parler de Tanagras. Et non moins sémillantes que celles du livre-type, d'autres pullulent dans la longue théorie de dialogues qu'il a laissés derrière lui.

IV

Grande, sinon bien surprenante, est la parenté qui unit les marionnettes de M. Lavedan à la plupart des personnages de grandeur naturelle qu'il a mis dans ses deux premières pièces : *Une famille* et *le Prince d'Aurec*. On dirait de ceux-ci des agrandissements des premiers. Plus exactement ce sont des portraits types où sont repris, condensés et approfondis, les caractères des principaux personnages de dialogues.

Quel dommage que M. Lavedan ne se soit pas uniquement préoccupé dans *Une famille* de développer l'âme d'André Le Brissard, — Parisien élégant, spirituel et sot, paresseux plus qu'un angora, ne vivant que pour son plaisir et de moindre moralité qu'un cerf, — et celui de sa belle-mère, charmante femme dont l'honnêteté, renforcée de scepticisme, ne s'abuse guère quand le bel André lui laisse trop paraître qu'il est friand de son savoureux automne. Toutefois, ce n'est point ici le sujet de *Phèdre* retourné. Cette belle-mère du gendre est aussi la belle-mère de la fille, le père de celle-ci, M. Chalus, s'étant remarié. D'où la seconde intrigue de la comédie : Mme André Le Brissard est jalouse de sa belle-mère, et surtout de la fille de celle-ci qui l'eut d'un premier mari. Les deux nouvelles venues dans la maison sont en effet les préférées de M. Chalus; toutes choses dignes d'intérêt, mais on comprendra sans peine que les personnages de deux pièces logés dans une seule s'y trouvent un peu à l'étroit pour évoluer avec tous leurs avantages. Au demeurant, comédie mal charpentée, mais plus qu'à demi pleine de bonne psychologie.

De même que Pailleron resta toute sa vie l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, M. Lavedan demeure jusqu'à ce jour celui qui fit *le Prince d'Aurec*. Cet ouvrage étant aussi une étude supérieure de la noblesse actuelle. La pièce repose sur deux personnages fondamentaux : la mère, duchesse de Talais et son fils, le prince d'Aurec, qui se contrecarrent, ayant des idées tout opposées sur ce que doit être le gentilhomme actuel et, dans l'espèce, le prince d'Aurec lui-même.

La duchesse de Talais, née Piédoux, est si ridiculement entichée de titres et d'aïeux qu'elle fait penser qu'il n'y a décidément qu'une Piédoux pour tant prôner la naissance et le nom. Elle se montre encore plus bourgeoise par sa façon de comprendre la noblesse : elle croit que noblesse oblige le descendant à imiter ses valeureux ancêtres, au lieu de se ruiner au jeu et par un luxe fou, comme fait le prince d'Aurec.

Et de plus en plus, à mesure qu'elle est déçue cruellement par le fils après le père, ses idées Piédoux s'affirment, la reprennent toute; elle en vient au culte bourgeois du mérite personnel, elle veut que son fils soit quelqu'un, se fasse un nom, une noblesse, — parfaitement, lui, le prince d'Aurec!

— Telle est, à mon sens, la création de M. Lavedan, la plus complète, la mieux suivie, la plus largement représentative. Car dans cette femme, sous la niaiserie vaniteuse on sent courir le sang vigoureux d'une race d'énergie et de bon sens encore drus. Elle est plus bourgeoise que le prince d'Aurec n'est noble. Et cependant...

Parmi ses ancêtres, le prince d'Aurec semble distinguer ceux, comme le connétable, qui lui ont légué « un nom tellement surmené de gloire qu'il y aurait vraiment présomption puérile de sa part à vouloir essayer de faire mieux ou même aussi bien » ; et les autres qui lui ont transmis leurs vices et le goût inné de l'élégance mondaine.

Aussi quand sa mère, avec exaltation, lui rappelle la haute vertu du connétable, il lui jette à la figure le nom de l'ascendant le plus voisin qui faillit passer en cour d'assises. Et d'ailleurs, il se moque bien du passé. « Sans cesse, en ma présence, gémit la duchesse, il attaque nos croyances les plus chères, le roi, le clergé, le drapeau blanc. » Étant de naissance noble, le prince d'Aurec est noble, par définition, quoi qu'il fasse, indélébilement : la noblesse, ce n'est pas le mérite, c'est le sang, c'est lui, tel qu'il est. Et d'ailleurs son caractère de gentilhomme ne s'affirme-t-il pas lorsque, loin de renier l'hérédité qui le conduit et de singer les parvenus du jour, il s'applique à obéir à la voix confuse des aïeux qui lui parlent par ses instincts, à vivre à la fois selon lui-même et selon eux, c'est-à-dire en élégant jouisseur ? Car, avec une intransigeance, un entêtement qui forme le dur noyau de son caractère, il refuse opiniâtrément de travailler même un peu, de faire quoi que ce soit d'utile, même pour obtenir de sa mère qu'elle le délivre du conseil judiciaire dont elle a dû le pourvoir, même quand son genre de vie l'a contraint à subir les plus cruels affronts : absurde et sublime gentilhomme, fidèle jusqu'à la persécution à sa devise : *ma fantaisie*, il est le Polyeucte des nobles fainéants.

Seulement, étant donné le caractère que nous lui connaissons à la fin de la pièce, nous revenons malgré nous sur les deux postulats que nous impose à son sujet l'auteur dès le début (car il en avait besoin pour faire sa pièce comme il l'entendait). Le prince d'Aurec n'a pas épousé une splendide fortune et il est fidèle à sa femme. Égoïste, positif, dépensier, « le cœur sec comme un cigare », il se serait marié à trente ans avec une jeune fille qui lui apportait plus de noblesse que d'argent, alors qu'il lui fallait plus de dot que de naissance. On voit bien que M. Lavedan ne l'a pas consulté pour combiner cette alliance. S'il l'eût laissé libre, à l'exemple de son père qui épousa 500 000 livres de rentes avec Mlle Piédoux, il ne se fût uni qu'à des millions assez arrondis pour se mettre à l'abri du besoin le reste de ses jours ou tout au moins une bonne quinzaine d'années. La débâcle du prince d'Aurec est donc prématurée dans la comédie, à supposer même que, dans la réalité, pareil homme n'eût pas su la prévenir de loin. Mais alors il n'y avait plus de pièce... Aussi M. Lavedan, de propos délibéré, marie-t-il moyennement son gentilhomme pour le ruiner à son aise et montrer par son exemple que le noble qui ne sait que dépenser court à sa perte. Car, d'accord avec la duchesse de Talais, née Piédoux, il veut que la noblesse travaille ; comme si les recherches d'élégance raffinée d'un prince d'Aurec étaient compatibles avec un vrai travail continué chaque jour ; comme si encore l'exagération hyperbolique de certaines fortunes ne rendait pas nécessaires les gendres dissipateurs, et les fils, et les courtisanes pour rejeter dans la circulation un peu de cet or dont tant d'affamés attendent une parcelle.

D'autre part, tout en voulant bien marquer quelle dure réalité attend le prince d'Aurec, joueur incorrigible et paresseux invétéré, M. Lavedan s'est gardé d'aller trop loin et n'a pas voulu le couvrir d'ignominie... dans la même pièce. Où le menait pourtant la logique et la vérité, s'il eût consenti à les suivre ? Au lieu de nous donner un prince d'Aurec jouisseur avant tout, et cependant chaste, — comme si la fidélité conjugale était un des caractères de ceux de son monde, — il lui eût prêté pour maîtresse quelqu'une de ces écuyères que son devoir actuel de gentilhomme est de lancer, dit-il ; et l'infidélité chronique du mari eût sans doute entraîné celle de la femme, au moins lorsqu'elle est pressée par le baron de Horn, qui leur a prêté de fortes sommes à tous deux et qui sollicite en retour avec tant d'ardeur les faveurs de la princesse. Nous touchions donc à ce dénouement très amer d'un couple de grands nobles entretenus par un juif. Plutôt que d'accepter cette conclusion hardie, mais probable, M. Lavedan a préféré amputer son héros du vice important qu'il lui fallait pour réaliser le type complet du gentilhomme de « la haute », et faire dévier sa pièce assez tôt, quitte à la priver d'un dénouement. Car, en dépit de la cruelle humiliation que vient de subir le prince d'Aurec quand, sa femme insultée par de Horn et lui-même outragé en face, il ne peut chasser son insolent créancier, il ne saurait se résoudre à promettre à sa mère d'être noble désormais comme elle l'entend, et quand le rideau tombe, on se demande comment finira cet inquiétant prince d'Aurec que nous laissons dans un équilibre éminemment instable.

Surpris en train de tricher au jeu quelques années plus tard, il s'est suicidé, lisons-nous sans surprise dans *les Deux Noblesses*, qui sont en quelque sorte la suite du *Prince d'Aurec* : pièce cadette bien infé-

rieure à l'aînée et dans laquelle, tout comme dans *Une famille*, nous trouvons à regretter plusieurs actions distinctes, dont aucune naturellement n'est assez développée, et, en particulier, une trop approximative connaissance du sujet quand il s'agit d'ouvriers. C'est un traître de mélodrame et un anarchiste, mais point un socialiste que le meneur Moret; quant aux bons grévistes qui si facilement se détachent de lui à la voix de leur maître, ils ressemblent assez bien à des jardiniers de couvent.

Nul doute que si le cœur capricieux de l'écrivain, au lieu de s'isoler, comme nous l'avons vu, dans les affections particulières, s'était franchement épris de la vérité en lâchant tout le reste et qu'il eût hardiment poussé l'esprit à la rechercher de toutes ses forces, cette dernière pièce aurait été plus nourrie d'observation et d'un sens général plus juste et plus solide, et peut-être aussi que, à la place des cocasseries théâtrales d'une verve assurément bouffonne qui firent la joie du boulevard, M. Lavedan nous eût donné, à propos de Paul Costard, de Labosse ou bien d'autres personnages, la satire serrée de la bourgeoisie après celle de la noblesse, le pendant de ce *Prince d'Aurec*, où Manchecourt grandi prit des airs de grand écrivain qui ne lui allaient d'ailleurs pas si mal.

HENRI PRADALES.

LA VIE LITTÉRAIRE

Edouard Rod: *l'Eau courante*. Bibliothèque Charpentier.

Le fait est assez rare pour être signalé. Voici un roman qu'on peut louer sans être déterminé aux éloges par un de ces snobismes qui ont donné de grandes gloires, bruyantes et heureusement passagères, aux plus pauvres écrivains de notre temps. Il importe même de ne pas être snob pour l'aimer, car c'est un roman simple et vrai, c'est un livre d'observation loyale et approfondie et, pour tout dire le plus brièvement possible, c'est un livre d'Édouard Rod.

... Sur les bords de l'Arne, jolie rivière au cours fleuri qui traverse Brenex, puis Bielle et va se jeter dans les eaux du Léman, tout près du port de la vieille petite ville, les Bertigny étaient depuis plusieurs siècles propriétaires de terrains, d'une maison d'habitation et d'une scierie actionnée par le ruisseau, le tout grevé d'une hypothèque de dix mille francs. Charles Bertigny mourut en 1872 sans pouvoir se libérer. Son fils Louis, à vingt-cinq ans, hérita de la propriété et de l'hypothèque. Il était très laborieux et d'intelligence ordinaire. Il voulut donc tout de suite se marier. Il épousa Marguerite, vous savez, la fille de Vionnay, le gros vigneron de Borins. Ils s'aimaient bien et, le soir, finie la journée de labeur, ayant mangé la soupe sous le vieux tilleul, et tenant encore leurs écuelles, ils se disaient qu'ils s'aimaient et ils parlaient aussi de l'hypothèque. Ils eurent plusieurs enfants : le premier, Louis-Auguste, fut chétif et la mère faillit mourir en accouchant. Elle eut une phlébite pour le second : Anaïs ; une péritonite à la naissance du troisième : Salomon ; ne souffrit pas trop à la naissance d'Henriette ; mais mourut peu après avoir mis au monde Étienne. Louis Bertigny est donc seul avec ses cinq enfants et son hypothèque. Il est « guignard », il est honnête et peu industrieux. Il faut le plaindre.

D'abord il emprunte pour payer tous les frais de maladie de sa femme et les intérêts du créancier hypothécaire. Il est dans les mains, dans les griffes d'un merveilleux petit agent d'affaires de Bielle : Matron. Les enfants grandissent, le père travaille, travaille, payant quelquefois les intérêts dus pour l'hypothèque, aggravant sa dette les autres années. Il se résigne et se sent vaincu dans la lutte pour la vie.

Or, il a près de lui des ennemis redoutables, les Chanteuille, meuniers cossus dont le moulin en aval de la scierie est précisément actionné par l'eau de l'Arne. Les Chanteuille s'enrichissent pendant que les Bertigny s'appauvrissent : pourquoi? Au reste, les deux familles, un peu parentes, se détestent naturellement. Et les Chanteuille convoitent « le bien » des Bertigny. Ils l'auront.

En effet, les Bertigny dont l'hypothèque, par le cours naturel des choses et les soins de Matron, s'est multipliée, sont acculés à la vente. Ils cherchent à faire renouveler les billets. En vain. Ils cherchent à emprunter à Vionnay. En vain. C'est la ruine. Oui, c'est la ruine. Elle arrive d'autant plus vite que Salomon, excité par les insidieux conseils de Matron, en vient à croire qu'ils sont. eux les Bertigny, propriétaires absolus de la source de l'Arne qui se trouve effectivement au haut de leur petit domaine ; et, pour se venger, ils arrêtent l'eau pendant deux ou trois jours et la répandent à travers leurs prairies. Les Chanteuille font constater le dommage. Assignation. Procès. Les Chanteuille ont un excellent avocat : Lardin-Collas. Les Bertigny prennent un avocat honnête : M. Preudhomme. Tentative inutile de conciliation devant le juge de paix. On plaide. Les Bertigny sont condamnés à payer deux mille francs de dommages-intérêts. Ils en appellent. Le tribunal cantonal réduit les dommages à seize cents francs. Les Bertigny ne peuvent payer. Dans les délais légaux on vend leurs meubles, puis la maison et les terres qui sont adjugées à Chanteuille. Les enfants vont tous travailler ailleurs, en route pour la

vie difficile. Mais le père ne peut se résigner à quitter, pour une autre, sa demeure héréditaire. Il y revient le soir de la vente, la nuit tombée, met le feu aux maisons et se jette dans l'étang.

Tel est le livre. Mais les livres d'Édouard Rod sont de ceux qu'un résumé trahit. Il est tant d'autres livres auxquels un résumé ajoute toujours quelque chose! *L'Eau courante* est un très beau roman, car il est poignant et d'une parfaite simplicité. Quand on le lit une première fois, on ne peut pas s'abstenir d'être ému. On est ému parce que le livre est écrit avec émotion et parce que le sujet lui-même est émouvant. Quand on le lit une seconde fois, on se rend compte plus précisément que cette peinture exacte de la vie rurale et de la faiblesse des paysans devant les hommes d'affaires et les difficultés d'argent n'est pas une peinture tout à fait nouvelle. Et on a besoin de réfléchir avec un soin très particulier pour découvrir quelques défauts, accessoires il est vrai, et partiels, qui ne diminuent point d'ailleurs l'effet du roman, et qui ne sont placés là que pour mettre mieux en relief ses qualités, ou bien qui sont comme oubliés par mégarde, car enfin, les œuvres humaines ne sont jamais parfaites et, même dans les chefs-d'œuvre, quelques défauts sont nécessaires...

Je ne sais pas si jamais les mœurs rurales ont été peintes ou décrites avec une exactitude plus minutieuse et moins pédante. On a l'impression perpétuelle de la vérité, d'une vérité prodigieusement dramatique en son effroyable simplicité. Et cette vérité est mise en valeur sans nul procédé qui dénature les faits pour les mieux accuser. C'est du grand art discret, d'autant plus grand qu'il est plus discret. Nous pénétrons dans cette triste famille rurale, nous la connaissons et nous la comparons à d'autres que nous connaissons. Les aventures dont elle souffre, dont elle subit les terribles enchaînements, sont des aventures ordinaires, épouvantables justement parce qu'elles sont banales et que chaque petit propriétaire peut en être victime à son tour. Ah! que Edouard Rod a su nous faire comprendre profondément la douloureuse influence de difficultés d'argent sur la vie d'une famille rurale! L'hypothèque dans les champs est une sorte de monstre animé que tous les paysans connaissent et redoutent, dont la puissance est invincible! Il en est en Suisse comme en France. L'intérêt général du livre d'Édouard Rod n'est point diminué parce que c'est la vie des paysans suisses qu'Édouard Rod eut la conscience et le scrupule de peindre. Édouard Rod est Suisse ; cela peut arriver à tout le monde. Ce n'est pas une raison suffisante pour situer ses drames dans un petit monde, un monde peut-être trop petit. Et pourquoi le faire puisque les mœurs de ces paysans suisses sont très ressemblantes à celles de nos paysans français? Et certainement l'œuvre d'Édouard Rod est plus exacte et plus vraie que ne l'est, par exemple, *la Terre*, qui ne représente, qu'en le déformant, le paysan français. L'œuvre d'Édouard Rod est d'une vérité générale et humaine. Et cela fait sa grande beauté si profondément et si longuement impressionnante. Certes, à être placés en Suisse, ses héros prennent à nos yeux des mœurs plus patriarcales et comme plus intimes. Et Rod excelle naturellement à faire ressortir les particularités pittoresques du caractère et des mœurs et des habitudes suisses. Mais j'estime que ce qui est le plus beau dans son livre c'est, au contraire, ce qui ne se localise pas, c'est ce qui s'applique au paysan de tous les pays, à l'homme qui vit près de la terre et qui l'aime, et c'est cela, c'est tout cela qui devrait faire durer ce livre...

Les caractères de tous ces braves gens, de tous ces pauvres gens, ou de tous ces fripons persévérants et calmes sont admirables de justesse et de variété et de précision. Matron, l'agent d'affaires, nous émerveille. Il est si adroit à ruiner ses clients avec un sourire. Et comme il sait les entraîner aux dettes compliquées en leur faisant espérer d'impossibles et pourtant promptes liquidations! La loi est sa meilleure sauvegarde, car il ne l'enfreint jamais ou le plus rarement possible : il se contente de la tourner plusieurs fois par jour. Il ne fait que par exception ce qu'elle défend, car il lui suffit de faire à l'accoutumée tout ce qu'elle permet ou ce qu'elle tolère. Il met ses clients à point pour la ruine; mais, même à ce moment-là il a toujours un mot pour les réconforter et les consoler, et ceux-ci sont toujours incertains s'ils doivent le bénir ou le maudire.

Et voyez Luron le régent, qui ne se compromet pas entre les pauvres et les riches, ne prend pas parti, mais, en hochant la tête, encourage un peu tout le monde. Et Lardin-Collas, l'avocat qui a été député, cela se voit. Il a été député en Suisse; on pourrait croire qu'il le fut en France. C'est étonnant comme les députés de tous les pays se ressemblent. Lardin-Collas comprend la vie, et il sait « ce que c'est que les affaires ». Il parle bien d'ailleurs, et il n'ignore pas que des articles du code on peut tout faire sortir. Preudhomme est l'avocat sinistrement honnête. Il perd son procès, mais s'en désole comme si c'était sa propre affaire. Et on conclut malgré soi qu'il faut toujours estimer les Preudhomme, mais en revanche, prendre toujours pour avocats les Lardin-Collas. Et voyez Ami Chanteuille et sa femme, paysans rapaces, haineux qui « s'augmentent » par la persévérance toute-puissante de leurs efforts. Et Henriette, si jolie, si honnête et si courageuse, qui, même dans le malheur, est toujours raisonnable et ne manque jamais de donner d'excellents conseils... Elle a des gestes adorables de ménagère laborieuse et que rien

ne désespère. Lorsque, après la saisie, on vend aux enchères les meubles de la vieille maison des aïeux, toute la famille Bertigny s'est cachée dans une pièce vide du premier étage, et derrière le contrevent à demi ouvert ils regardent dans la cour qui emporte l'armoire, à qui est adjugé le buffet, ou la grande table... Puis lorsque tout est fini, ils descendent dans la maison presque vide, et cependant que chacun se lamente, Henriette balaie immédiatement à l'endroit où les meubles se trouvaient jadis et où la poussière s'est accumulée...

Mais peut-être le caractère du père Louis Brétigny et celui de son fils aîné sont-ils insuffisamment précis. Il est vrai, répondra Édouard Rod, que leur insignifiance fait mieux comprendre que, aimant si passionnément leur terre, ils ne fassent pourtant rien, ou presque rien pour la conserver. Ils sont trop vite des résignés au malheur. Leur fatalisme les réduit trop rapidement à l'inertie. Et franchement, le héros du drame est falot, insaisissable, inexpressif, un peu inexistant ; son caractère, autant qu'il apparaisse, est mou ; en lui sa résignation mélancolique est sa seule force... Et sa mollesse rend inexplicable et presque inacceptable la conclusion tragique qu'il donne à son procès. Il se tue parce qu'il est contraint de quitter une terre où il a toujours été malheureux. Il a bien tort, et il a surtout tort de nous étonner. Il me semble que Édouard Rod a hésité. L'hésitation est toujours une faute, surtout dans le roman. Édouard Rod n'a pas su s'il voulait spécialement peindre l'attachement du paysan à sa terre, ou l'affection étroite des membres d'une famille indissolublement unis par l'acharnement du malheur. On croit constamment que Bertigny aime mieux ses enfants que sa terre et qu'il sera bien partout où il sera avec ses enfants. Aussi bien, il y a comme une contradiction entre son amour de sa famille et son suicide qui compromet à jamais tous ses enfants. La contradiction est d'autant plus grave que Bertigny se suicide après la seule chance qu'il ait eue et la seule vengeance que la vie lui ait réservée : sa propriété a été vendue beaucoup plus qu'elle ne valait par suite de la concurrence comique d'Ami Chanteuille et de son beau-frère. Toutes dettes liquidées, il lui reste un capital. L'avenir de ses enfants est presque assuré. Il était donc indispensable d'attribuer à Louis Bertigny un amour exclusif pour sa terre. Édouard Rod, au contraire, nous a perpétuellement rendu sensible l'amour de Bertigny pour ses enfants. Et même cette affectueuse union de gens assez primitifs dans le malheur nous émerveille comme une anomalie ; le malheur dans les familles est un agent de division, et on s'attend plutôt à des discussions âpres, à des récriminations, à des reproches, à des abandons... Et, sans doute, ce tableau idyllique d'une famille que les chagrins unissent de plus en plus est quelque peu suisse. Et plaise au ciel que nos écrivains français soient plus souvent Suisses en ce point! Mais il ne faut jamais être Suisse que dans une certaine mesure...

Au reste, Édouard Rod comprend si bien « l'inattendu » de ce brusque suicide et de cet incendie superflu — qui entre nous est mal d'accord avec l'honnêteté incurable de Bertigny, — qu'il éprouve le besoin d'expliquer ce dénouement. Il l'explique de façon sommaire, insuffisante peut-être. Le soir de la vente, Bertigny, chassé de la demeure de ses pères, s'isole, va boire trois ou quatre absinthes et revient pour se tuer à l'endroit où il a vécu. Il semble plutôt que Bertigny, paysan sobre, doit être extraordinairement gai après l'absorption de ses absinthes : il doit, comme on dit, voir la vie en rose, et peut-être désormais, après son travail, ira-t-il quelquefois boire des « décis » au cabaret ; mais il se laissera vivre, et conclura, philosophiquement et humainement, qu'à moins d'être très riche il est bon de n'être pas propriétaire, et surtout que tout vaut mieux ici-bas que de posséder un domaine grevé d'une hypothèque... Voilà ce qu'on pourra dire. Et, sans doute, on dira encore que ces Bertigny sont bien honnêtes, d'une honnêteté stupéfiante en sa candeur et que vraiment le malheur ne les instruit guère ; on dira, sans doute, qu'ils sont un peu sots...

On dira ce qu'on voudra ; mais on sera très ému par le livre. Aujourd'hui les livres qui nous émeuvent sont rares. La vie elle-même ne nous émeut plus que rarement. Il appartenait à Édouard Rod de nous incliner vers ce monde pour qui la vie est rude, vers ce monde dont la vie est un drame d'autant plus épouvantable que ses péripéties sont plus discrètes et plus ordinaires. Son livre, si vrai, n'est pas consolant. Il est tout imprégné d'une sorte de pessimisme à peine attendri. Dernièrement, Édouard Rod nous montrait dans *Mademoiselle Annette* la vanité du sacrifice et que le sacrifice doit trouver en lui-même sa récompense, s'il veut en avoir une. Aujourd'hui, nous concluons que le devoir, assidûment et presque héroïquement accompli par un brave homme un peu borné, ne suffit pas à le protéger du malheur, et qu'il est des êtres et des familles voués à toutes les chances mauvaises et poursuivis sans relâche, on ne sait pourquoi, par des divinités furieuses... O mélancolie de ces conclusions ! Et cependant tout les justifie, et c'est l'observation même de la vie, une observation précieuse par sa sincérité et par sa pénétration qui les impose à Édouard Rod et nous les impose à nous-mêmes. Hélas ! telle est la vie ; et la vie n'est pas gaie. On conclurait aussi qu'il est souvent dangereux d'être trop honnête. Mais Édouard Rod nous tiendrait rigueur pour cette conclusion

qui n'est pas la sienne. Et enfin, il n'est pas non plus démontré que la malhonnêteté procure le bonheur.

Ce qui est certain en tous cas, c'est que *l'Eau courante* est un très beau livre. Et on m'excusera de ne pas chercher des phrases plus alambiquées pour exprimer cette opinion et ce sentiment qui sont des plus simples. Certes, j'aimerais que Édouard Rod appliquât à des êtres d'intelligence plus raffinée sa connaissance exceptionnelle de l'esprit et du cœur humain et sa philosophie profonde et grave de la vie. J'aimerais qu'il s'aventurât de nouveau hors de la Suisse qui ne convient guère qu'aux villégiatures estivales... Mais avec Édouard Rod on peut attendre sans inquiétude. Son œuvre s'embellit chaque jour. Elle se développe avec ordre, posément. En ses lignes sévères elle est admirable... Puis, Édouard Rod est un esprit et une âme très nobles. Il a fui, comme le pire mal, tous les charlatanismes dégoûtants par lesquels beaucoup d'écrivains contemporains ont conquis brutalement leur éphémère renommée. Et c'est pourquoi j'éprouve un plaisir très particulier à dire qu'Édouard Rod est un des « vrais », grands écrivains de notre temps.

J. ERNEST-CHARLES.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *Thérèse Degauly*, par J.-H. Rosny, roman de mœurs mondaines. Éditions de la *Revue Blanche*. — *Cupide*, par Julien Reyne, Calmann-Lévy, éditeur. — *La Voie sans retour*, par Henry Bordeaux, Plon, éditeur. — *L'Adoration perpétuelle*, par Guy de Téramond, roman, Simonis Empis, éditeur. — *Lettres d'un enfant*, par Jacques Robert, nouvelle série. Préface de E. Ledrain, Lemerre, éditeur. — *Les Sonnets de Pétrarque*, par Ernest Cabadé, traduits en sonnets français, Lemerre, éditeur. — *Les deux Consciences*, par Camille Lemonnier, roman, Ollendorff, éditeur. — *Philippe Tissier*, par Frédéric Berthold, roman, Ollendorff, éditeur. — *Les Jésuites à Poitiers* (1604-1762), par Joseph Delteil, Hachette, éditeur. — *Souvenirs du général Armand d'Hautpoul*, par le comte Fleury, avec une introduction et des notes, Plon, éditeur. — *Heures savoureuses*, par Arthur Simand, poésies, Lemerre, éditeur. — *L'amour des Bois et des Champs*, par Antony Valabrègue, poésies posthumes, Lemerre, éditeur. — *Comme jadis Molière*, par Serge Basset, roman, P. V. Stock, éditeur. — *Intégralisme, Philosophie et pratique*, par Édouard Boulard, Société d'éditions scientifiques. — *La Genèse de Napoléon*, par J.-B. Marcaggi, Perrin, éditeur. — *Le duc d'Aiguillon et La Chalotais*, tome III : *La Réhabilitation*, par Barthélemy Pocquet, Perrin, éditeur. — *Le Poème de la femme*, par M. Moreau, Offenstadt, éditeur. — *Les principes ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé Georges Frémont, librairie B. Bloud. — *La France et le marché du monde* par Georges Blondel, Larose, éditeur. — *Les Cordicoles*, par Gustave Téry, Édouard Cornély, éditeur. — *Les Larbal*, par Michel Antar, Plon, éditeur. — *Du Soir au Matin*, poésies posthumes, par Louis Lacombe, Lemerre, éditeur. — *Les Maladies de la Voix*, par André Castex, Naud, éditeur. — *Études socialistes*, par Jean Jaurès, Ollendorff, éditeur. — *Vain Amour*, par Jacques Trève, Calmann-Lévy, éditeur.

POÉSIE

En Arcadie.

Sous les rosiers fleuris s'est endormi Silène,
Enivré d'avoir bu cette ardente liqueur
Dont Dionysos jadis avait son outre pleine
Quand il revint de l'Inde avec sa troupe hellène
Couronné de pampre et vainqueur !

Eglé dont les cheveux sont faits de mousse blonde
Et Chromis qui paraît avoir cerclé de nuit
Son front rose, ont voulu plonger, au bord de l'onde
De l'Eurotas, leurs pieds jolis, et l'eau profonde
Les a longtemps baisés sans bruit.

Mnasyl, le satyreau dont la barbe soyeuse
Ombre à peine la lèvre et dore le menton,
Les suit en éveillant la voix mélodieuse
De sa flûte inégale où leur bouche rieuse
Essaye en vain d'émettre un son.

Soudain s'envole un cri !... Chromis a vu Silène
Endormi... Doucement... avec des yeux moqueurs
Il s'approche en riant de la claire fontaine
Que l'on entend chanter, et revient la main pleine
De lianes toutes en fleurs,

Sur leurs lèvres alors s'éveillent des sourires
Par eux le vieux Silène est bientôt attaché,
Et leur jeune gaieté fuse en éclat de rires,
Et tandis qu'il s'éveille en bâillant, les satyres
Sur le sol, le tiennent couché,

Puis la nymphe l'enjambe et les formes si pures
De ce corps qui l'étreint le laissent ébloui...
Et pendant que Pan rit sous les folles verdures,
La main rose d'Eglé barbouille avec des mûres
Son gros visage réjoui.

Après les Aphrodisies.

Sur les flots azurés de la mer de Corinthe
La barque de Laïs éblouissante et peinte
Repart du magnifique et somptueux palais,

Et le coude appuyé sur l'étoffe persane
Du haut balcon, la folle et blonde courtisane
Avec de longs regards, de tristesse voilés,

Suit des yeux à travers le rythme bleu des vagues
Tout en jouant avec les gemmes de ses bagues
Le sillage des grands bateaux enrubannés

Et songe doucement avec des regrets vagues
A ses amants d'hier pour toujours en allés...

CLAUDE COHENDY.

THÉATRES

Odéon : *Les Noces Corinthiennes*, pièce en trois actes, de M. Anatole France.

Drame ou poème, que sont au juste les *Noces Corinthiennes :* le plus poétique des drames, ou le plus dramatique des poèmes? C'est l'éternel débat entre les partisans de la pièce bien faite et ceux qui, dans une œuvre de théâtre, du genre de celle-ci surtout, cherchent le prolongement de leurs rêves. Pour moi, dont les préférences ne sauraient être douteuses, et qui donnerais toute l'industrieuse machination de M. Victorien Sardou pour un acte de Musset, je ne m'arrêterai pas aux objections qu'il est aisé de faire, du point de vue scénique, à la première pièce de M. Anatole France. Il me suffira d'y voir, d'y goûter, à la représentation comme à la lecture, ce que j'y ai toujours vu et goûté : la plus élégante succession de nobles images et de paroles harmonieuses issues d'un cerveau d'artiste, qui ne se souciait guère, quand il cédait à sa fantaisie, d'édifier un drame selon les règles, mais plutôt d'imposer un rythme aux images qui se levaient en lui.

S'il fallait un exemple de plus pour illustrer cette vérité d'art : qu'il n'y a pas de *sujets* à proprement parler, ou plutôt que tout sujet tire sa réalité du tempérament de l'artiste qui le transforme et le recrée, les *Noces Corinthiennes* serviraient à nous édifier pleinement. On en sait la donnée, l'histoire de ces jeunes gens qui s'aiment, mais qui sont séparés par la différence des religions : l'une chrétienne, l'autre païen ; l'une promise à son Dieu par le vœu d'une mère imprudente, l'autre s'efforçant d'atteindre son amante à travers d'insurmontables difficultés. Tel est le thème de cette admirable ballade de Gœthe : *la Fiancée de Corinthe*, où l'ardeur passionnée des amants se trouve condensée en strophes vibrantes, ramassée en quelques images d'une saisissante intensité. Il paraît bien, à la lire, qu'elle fut composée en ces heures de chaude jeunesse où le bouillonnement d'un sang riche n'admet pas d'obstacle aux désirs et rejette toute contrainte d'amour. Et Gœthe aussi connut dans la réalité cette période d'effréné désir... et, comme il l'éprouva, il le voulut peindre, fidèle à sa doctrine poétique de se *libérer* par la vertu de l'imagination... et nous le retrouvons dans ces strophes frémissantes qui marquent le geste de l'amant :

Il l'étreint avec ardeur dans ses bras puissants, enhardi par la force juvénile de l'amour : — Sois sûre de te réchauffer près de moi, me fusses-tu envoyée du tombeau. — Échanges d'haleines et de baisers ! transports amoureux ! Tu ne brûles pas et me sens brûler !

L'amour les enlace en des nœuds plus étroits ; des larmes se mêlent à leur ivresse : elle dévore avec fureur les flammes de sa bouche ; l'un dans l'autre seulement se sent vivre. Sa rage amoureuse embrase son sang figé, mais il ne bat point de cœur dans sa poitrine.

Mais Gœthe connut une autre révolte que celle de la jeunesse à qui l'on prétend enlever le droit d'aimer, de se dépenser, de se donner, une autre révolte que celle d'un sang qui bouillonne dans les artères et veut sa satisfaction... et cette révolte ne se limita pas aux heures de l'adolescence, elle persista toute sa vie qui fut longue, on le sait, contre le renoncement, contre la diminution de soi-même qu'il jugeait être l'essence du génie chrétien, lui païen dans l'âme et n'ayant qu'un souci : le libre développement de sa personnalité. Si l'on peut justement dire de lui ce qu'écrivait Sainte-Beuve : qu'il comprit tout excepté deux choses : le *héros* et le *chrétien*, on imagine aussitôt quelle puissance de protestation il sut mettre dans la bouche de ces amants de Corinthe. Aussi bien le retrouvons-nous tout entier, tel que Sainte-Beuve nous le décrit, dans les invectives de l'amante :

Hors de la pesante cellule me pousse une loi spéciale : le bourdonnement de vos prêtres, leurs bénédictions perdent leurs droits ici. Le sel et l'eau n'ont point de glace contre la chaleur de la jeunesse ! Ah ! la terre ne refroidit pas l'amour !

Ainsi, dans l'imagination du poète de Weimar, s'unissent la puissance de l'instinct qui perpétue le monde et la haine du poète à l'endroit d'une religion détestée, pour rapprocher deux figures qui prennent une signification, quelque chose comme une grandeur symbolique, et pour les rendre à leurs embrassements même par delà le tombeau !

... La conception de M. France ne pouvait s'accorder pleinement avec celle de Gœthe. Païen par prédilection, par souci de beauté, par secrète relation et mystérieuse correspondance entre son âme intime et le génie d'une époque éminemment plastique, sans doute il nous apparaît tel, et nous ne saurions l'imaginer autrement ; mais ce n'est pas une raison pour que la souplesse de sa compréhension ne l'incline pas à sympathiser avec les mystères de la conception chrétienne. Ne l'a-t-il pas écrit lui-même dans la préface de son poème : « Je touche en ce livre à des choses grandes et délicates, aux choses religieuses. J'ai refait le rêve des âges de foi : je me suis donné l'illusion des vives croyances. C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. Je porte aux choses saintes un respect sincère. » Au lieu de prendre parti, comme fit Gœthe, et avec quelle violence ! il s'efforce de sympathiser, d'agrandir sa compréhension, — ce que Gœthe aussi savait faire quand il le voulait ; — mais la première condition d'un tel effort, je le répète, c'était qu'il ne s'agit pas du génie chrétien.

La mesure exacte de cette conception, issue du cerveau de M. France, il convient de la chercher dans la figure même de l'héroïne, cette charmante Daphné, toute parfumée de grâce et qui me plaît infiniment plus, faut-il le dire? comme je l'imagine en rêve que figée par la réalisation d'une insuffisante interprète. Et sans doute la Daphné de M. France, comme la fiancée de Gœthe, sent les pulsations de la vie battre sous son petit sein gonflé de sève ; de toutes ses forces elle aspire à goûter aux joies promises : par là, nous la voyons fille d'un père fidèle au culte des anciens dieux. Mais n'y a-t-il pas aussi en elle de l'influence maternelle, et comme une première touche de cette exquise pudeur qui sera toute la grâce de la vierge chrétienne, dans la spontanéité du geste qui lui fait écarter les désirs de l'amant trop pressant. Par elle M. Anatole France a voulu symboliser la lutte des deux éléments, le conflit des deux âmes, l'âme chrétienne et l'âme païenne... et la façon dont il pose le personnage prouve surabondamment que pour sympathiser davantage avec l'âme païenne, il n'en demeure pas moins sensible au geste pudique de la chrétienne :

HIPPIAS.

Laisse-moi d'un baiser effleurer tes cheveux.

DAPHNÉ.

Tu le prendras un jour, ce baiser que tu veux.

HIPPIAS.

Cueillons l'instant fleuri.

DAPHNÉ.

Sachons attendre l'heure.

HIPPIAS.

Un souvenir est bon.

DAPHNÉ.

L'espérance est meilleure.

Même lorsque Daphné a perdu tout espoir, après le vœu de sa mère Kallista qui l'a promise, fiancée céleste, au Dieu nouveau, après la première et soudaine révolte de la chair, et lorsqu'elle est tombée inanimée sous les yeux d'une mère inflexible, c'est encore la douceur, c'est la résignation qui marque la touche décisive de cette émouvante figure, — résignation traduite en des vers d'une mélodie toute racinienne, car vraiment je ne sache pas qu'on en ait écrit de plus beaux depuis Racine, dans la tradition classique :

O souffles qui passez et gonflerez ses voiles,
Souffles mystérieux du soir, s'il est en vous
Un esprit, un génie intelligent et doux,
Sur la nef précieuse, allez parler à l'homme,
Hélas! qu'il ne faut plus désormais que je nomme.
Et s'il est endormi, songeant à notre amour,
Pour qu'il ne sente pas d'amers regrets un jour,
Effacez doucement de ses yeux mon image!

Cependant, je l'ai dit, dans le fond de l'âme et par les exigences intimes de sa nature, en dépit d'une compréhension s'appliquant à ne rien laisser hors de ses prises qui mérite la sympathie du penseur et du lettré, M. France est et demeure un païen, c'est-à-dire un homme pour qui les réalités tangibles sont les seules choses qui comptent. Par là, je ne puis m'empêcher de voir en lui le descendant direct du plus sensualiste des poètes contemporains, ce Henri Heine avec lequel il présente plus d'un trait commun, quand ce ne serait que la fantaisie mêlée d'ironie ; et s'il n'a jamais écrit, avec la brutalité d'un Loti : « Ceci seul ne trompe pas qui est la beauté physique », c'est, croyez-le bien, que sa manière propre est de déguiser les affirmations de sa pensée sous une enveloppe plus nuancée. M. France est donc un païen : ne nous en plaignons pas, puisque à la faveur de cette prédominance intellectuelle, il a pu écrire ce très beau, ce très émouvant second acte, où reprennent leurs droits, avec une virulence que Gœthe n'eût pas désavouée, l'instinct de vie, l'exaltation de la jeunesse, et, finalement, la puissance victorieuse de l'amour. Tout cela, nous le voyons exprimé par des images aussi nobles que pathétiques, et dans une forme qui continue la plus pure tradition de notre langue classique. C'est le thème du songe d'Hippias, des imprécations, littérairement admirables, au Dieu des Galiléens, et des supplications de l'amant qu'une flamme ardente dévore :

Quel immortel saurait t'aimer comme je t'aime,
Moi qui par la douleur suis semblable à toi-même?
Un Dieu ne pourrait pas souffrir, mourir pour toi,
Malheureux! ses baisers te tueraient dans l'effroi.
O mon âme, il n'est pas de [illegible]
Que les embrassements des mortels en détresse.
Rien ne vaut dans l'éther nos baisers, ta langueur,
Ton beau corps fléchissant, inerte, sur mon cœur,
Tes larmes!...

Toute la scène qui encadre ces vers admirables eût mérité vraiment d'être traduite par des interprètes dignes d'elle et je ne doute pas qu'à cette condition elle eût produit son plein et entier effet, car elle atteint au pathétique par une progression savante, et les qualités dramatiques qu'elle enferme, seule peut-être dans l'œuvre entière, ont le plus noble des ressorts, un ressort tout *intérieur*. L'émotion qui s'en dégage part de l'âme pour s'adresser à l'âme : elle est intimement, profondément psychologique, et quelle que soit l'ardeur, la vivacité des images constituant le vocabulaire d'un amant païen comme Hippias, elle apparaît purifiée par la sincérité de la passion. Rien d'étonnant après cela qu'une vierge issue d'un père sacrifiant à Vénus, quand bien même elle s'est trouvée touchée par le souffle chrétien qui engendra la pudeur, oui, quoi d'étonnant

qu'elle cède aux supplications d'un amant passionné ? Daphné fait donc le geste de se donner, Hippias celui de la prendre, et nul doute qu'ils eussent été l'un à l'autre, si la terrible Kallista ne fût intervenue !

En bonne doctrine chrétienne, l'intention suffit au péché. Et M. Anatole France, qui a le souci de l'harmonie, devait rétablir l'équilibre en faisant triompher dans le troisième acte la religion de Kallista. Plus dur que nous tous qui assistions au drame et qui eussions aimé voir les amants unis, plus implacable que l'Église même, représentée par l'évêque Théognis qui s'apprêtait à joindre leurs mains, il a voulu que la douce héroïne disparût de la terre sans en connaître les joies ! Serait-ce pour parachever sa beauté en lui ajoutant le prestige suprême d'une fin tragique ? Serait-ce pas plutôt pour souligner encore ses convictions païennes et sa rancune contre le *Dieu qui n'aime pas les noces ?*

*
* *

Convenait-il de monter ce poème,... de substituer au rêve du pur lettré qui suit en le lisant les flottantes visions de sa pensée, l'image précise de personnages réalisés par d'insuffisants interprètes ? Telle est la question que l'on a pu se poser, que l'on s'est posée nécessairement à la première représentation, — j'ajoute, — que l'on se posera chaque fois qu'une œuvre de haute littérature conçue dans le sens de la tradition classique sera portée à la scène : c'est toucher une fois encore à ces problèmes d'*interprétation* dont nous parlions récemment, et qui sont d'un intérêt toujours actuel. Je voudrais y revenir en m'efforçant d'être aussi équitable que possible, et en tenant compte des difficultés extrêmes que le goût de la masse suscite à tout entrepreneur de spectacles, par son opposition inévitable avec les exigences de l'élite...

Vous entendez d'ici les doléances, assez légitimes d'ailleurs, de cet industriel qui est bien contraint d'envisager les réalités, de faire entrer en ligne de compte les questions de gros sous. Il monte une pièce dont il peut attendre un succès certain, parce qu'elle ne fatigue pas l'entendement, parce qu'elle est aimable et nulle, parce qu'elle est prudemment conçue en dehors de toute littérature : pur spectacle pour les yeux comme *la Guerre en dentelles*, ou bien vaudeville doucement inepte comme *Château historique*... Les critiques soucieux d'art et de beauté se récrient et fulminent contre lui. — Prenons donc le contrepied, songe-t-il. Montons l'œuvre la plus pure, la plus noble de forme, un enchantement, une musique pour l'oreille ; choisissons les vers les plus mélodieux que l'on ait écrits depuis Racine... et il donne *les Noces Corinthiennes*. — Allons donc ! reprennent ces critiques, décidément trop quinteux ; voilà qui n'est pas pour être porté à la scène : pur régal de lettré, qui doit être dégusté au coin du feu, sous la lampe, et non pas massacré par d'inhabiles interprètes ! — Mais ne savent-ils pas, clame l'infortuné directeur, les faibles ressources dont je dispose, l'insuffisance des comédiens que le hasard me donne ? Ignorent-ils que je ne puis garder un acteur de mérite, et qu'à peine en paraît-il un sur mon théâtre, je le vois s'en aller en quête de destinées meilleures !

On observera que jusqu'alors, dans ce dialogue improvisé, j'ai plutôt pris parti pour le directeur. A maints égards ce n'est que justice, il me semble. Toutes ces réclamations sont parfaitement fondées ; ses efforts viennent se heurter à des propositions contradictoires : d'une part, la nécessité d'emplir sa salle ; d'autre part, le désir de satisfaire une élite, de réunir les suffrages des gens de goût, qui ne peuvent évidemment sentir comme la masse. Mais ces observations une fois présentées, et *dans l'espèce*, comme on dit au Palais, la direction de l'Odéon a-t-elle fait ce qui dépendait d'elle pour nous donner une interprétation satisfaisante des *Noces* ? Il me semble bien que non. La première et la plus grave erreur fut de confier le rôle charmant et souvent pathétique de Daphné à une petite jeune fille n'ayant ni la force ni l'ampleur nécessaire pour le créer. Daphné est une vierge, je l'accorde ; pourtant, c'est déjà une femme par la brusque révélation du désir, et ses protestations ardentes contre la destinée qui l'étreint demandaient à sortir d'une poitrine plus formée. On avait sous la main une excellente artiste et qui a fait ses preuves, Mlle Franquet : on a jugé à propos de lui confier un rôle de vingt vers et de distribuer celui de Daphné à Mlle Piérat qui a tout à apprendre. Ce n'est pas à dire qu'elle n'ait fait de grands efforts et tout ce qui dépendait d'elle ; mais comment suppléer au manque de force qui vient de l'extrême jeunesse, à cette inexpérience de la scène, vraiment trop manifeste ? Il fallait prier en revanche M. Albert Lambert d'*atténuer* ses effets, de ne pas jouer son rôle d'Hermas, si court soit-il, avec cette familiarité déplorable, avec ce sans-façon d'hercule de foire qui fait sonner des poids au-dessus de sa tête : voilà un *grossissement* qui ne se manifeste pas dans le sens romantique, comme ceux de la rue Richelieu, mais qui n'en est pas moins grave, puisqu'il eût pu suffire, en soulevant le rire, à faire tomber la pièce, si le rôle avait été plus long et l'auteur moins connu.

J'arrive enfin à la *musique de scène* qui accompagne les vers de M. France. En principe, nul plus que moi n'est partisan de ce complément d'expression qui vient s'ajouter à la beauté poétique, et je me propose quelque jour, quand le sujet en vaudra la peine, à l'occasion du *Manfred* de Byron, par exemple, que doi tnous restituer M. Lugné-Poë avec la musique de

Schumann, oui, je me propose de développer mes idées sur ce passionnant débat... Mais il n'est si belle chose envisagée théoriquement qui ne puisse être gâtée dans son application pratique, et c'est le cas pour les *Noces Corinthiennes*. La musique de M. Thomé est la *caricature* de ce que serait une musique de scène intelligemment comprise et composée par un véritable artiste, celle par exemple de M. Gabriel Fauré qui jadis accompagnait *le Marchand de Venise* sur cette même scène de l'Odéon. Par une manie déplorable, on ne saurait plus dire deux vers dans ce théâtre sans que M. Thomé les souligne de son inspiration aussi monotone que défaillante, et son audace est allée jusqu'à collaborer avec les plus beaux efforts du génie : la *Lucie* ou les *Nuits* de Musset. C'est candeur de sa part, croyez-le. Il ne sert de rien que dans les intermèdes on nous donne les plus belles pages des grands maîtres, une ouverture de *Coriolan*, ou des fragments de Glück, ou plutôt si, cela sert à quelque chose... à mieux mettre en lumière l'inconscience de M. Thomé.

PAUL FLAT.

PAGES ÉTRANGÈRES

Comment l'on compose un journal japonais — Imminence d'horribles catastrophes à Cuba.

Il existe actuellement, au Japon, quelque chose comme cinq cents journaux, revues, et périodiques divers. C'est beau, mais cela le semblera bien plus encore si l'on songe aux anormales difficultés avec lesquelles on doit lutter là-bas pour imprimer quoi que ce soit, et à plus forte raison pour « mettre sur pied » quatre ou six pages de grand format toutes les nuits. Difficultés qu'expose M. Asahina, directeur de l'important quotidien *Nishi-Shimbun*.

Les caractères japonais, on le sait, ne représentent pas des lettres, pas même des syllabes, pas même d'usuels groupements de syllabes. Chacun d'eux correspond à un mot entier. Or, la langue est l'une des plus riches du monde, surtout depuis qu'elle s'est approprié tous les termes occidentaux relatifs aux sciences, à l'industrie, etc. Si bien que, pour composer un seul numéro de journal, il faut employer, dit M. Asahina, une moyenne de trente à cinquante mille caractères, représentant autant de mots.

Voici comment, dans les imprimeries des quotidiens, on s'est arrangé pour gagner du temps en présence d'une pareille besogne. La « copie » est établie en double. Un exemplaire est donné aux compositeurs, et ceux-ci ont pour tâche exclusive de mettre en place les caractères. La recherche de ceux-ci est confiée à une équipe deux ou trois fois plus nombreuse, qui, ayant en mains le second exemplaire du manuscrit, passe son temps à courir dans les pièces consacrées aux caractères. Une troisième équipe, constituée de bambins, porte les caractères de leur dépôt à la composition proprement dite, à mesure que les leur remet l'équipe n° 2. Il faut, naturellement, un personnel très expérimenté, une très méthodique division du travail, une extrême précision de rapports entre un compositeur, ses deux ou trois « chercheurs », et leur petit intermédiaire.

On comprend également que les journaux japonais sont astreints à d'énormes dépenses de main-d'œuvre et d'installation. Les pièces utilisées comme dépôts de caractères sont nombreuses, et occupent une superficie considérable. Les typographes et leurs deux catégories d'aides se contentaient, il y a quelques années, de salaires dérisoires. Mais à présent ils sont fortement syndiqués comme leurs camarades les employés et ouvriers des chemins de fer et d'autres professions, et on a dû leur accorder des concessions très onéreuses.

Les personnes simplistes ou mal informées se diront ici : « Les imprimeries de journaux n'auraient sans doute pas de peine à trouver des ouvriers consentant à travailler aux salaires d'antan. » A la vérité ce serait désormais impossible. Quelques employeurs l'ont essayé ; il s'est produit le même phénomène que dans la grande grève des chemins de fer japonais en 1898 : on n'a littéralement pas pu découvrir un seul homme décidé à remplacer les typographes congédiés. Les ouvriers de là-bas sont pratiquement solidaires à un degré que l'on ne saurait concevoir en Occident.

M. Asahina, dont le journal est l'un des rares qui réalisent des bénéfices, n'en prévoit pas moins que, si les salaires continuent à hausser, et si les périodiques persistent à augmenter de plus en plus leur format, il y aura bientôt, dans la presse de son pays, une multitude de faillites. Aussi demande-t-il instamment, comme tous les Japonais cultivés, que l'on renonce à la vieille écriture, pour adopter les caractères *latins*. Réforme qui, d'autre part, multiplierait à l'infini les relations intellectuelles entre le Japon et l'Occident. Que d'Européens apprendraient alors volontiers la langue de ce pays, et combien l'étude de nos idiomes deviendrait facile pour les Japonais !

Voilà trois ans que les États-Unis ont accepté la mission, que d'ailleurs personne ne leur offrait, d'organiser la vie sociale dans l'île de Cuba. Il est incontestable qu'ils y ont réalisé quatre améliorations d'une énorme portée. D'abord ils ont institué des

douanes fructueuses; ensuite, ils ont aidé les villes à se doter d'une administration moderne, et par conséquent fort différente de celle qui sévissait au temps de la domination espagnole; ils ont couvert le pays d'écoles; enfin ils l'ont assaini, au point que la fièvre jaune elle-même s'y raréfie.

Et cependant, Cuba est à la veille d'un cataclysme. Une banqueroute générale et particulière va éclater. Les « sans-travail » de toutes catégories ont fini par former l'immense majorité de la population des villes et des campagnes. Que l'île soit constituée en république indépendante, ou en république « protégée », ou en État de l'Union, il faut s'attendre à une révolution.

Telles sont les sombres prédictions auxquelles se livre M. Edwin F. Atkins dans la *North American Review*. Hâtons-nous d'ajouter que, depuis trente ans, M. Atkins est un des plus puissants « sucriers » de Cuba. C'est dire qu'il est de ces hommes d'affaires qui ont rendu inévitable l'intervention des États-Unis, et qui travaillent en vue de l'annexion pure et simple, cette « opération » dût-elle nécessiter de grands déploiements de forces.

En tout cas, voici les principaux des faits qu'il avance pour montrer que Cuba est tout près de la ruine.

Dans l'industrie essentielle de l'île, la fabrication du sucre, la main-d'œuvre a atteint, en ces derniers temps, un prix exorbitant, double de celui qu'on paye à Porto-Rico, et sept fois supérieur à celui qu'on paye à Java. M. Atkins n'en conclut pas, comme on pourrait s'y attendre, que les ouvriers de Cuba sont moins malheureux que ceux de Porto-Rico et surtout de Java.

Durant l'année financière 1900-1901, la production du sucre, égale à 9 581 000 tonnes, a été supérieure de 1 123 000 tonnes à celle de l'exercice précédent, et de près de 2 millions de tonnes aux besoins de la consommation locale. Il paraît que c'est déplorable. Les Cubains sont en effet bien audacieux, de produire assez pour pouvoir exporter aux États-Unis, au lieu d'attendre que ceux-ci les fournissent de tout.

Les trois quarts de l'île appartiennent à des Espagnols, des Yankees, des Anglais, des Allemands, et quelques autres étrangers. Les Yankees sont les moins nombreux, mais ils sont, par contre, ceux qui possèdent le plus de terrain. Or, les Cubains, en votant récemment une constitution où est inscrit le suffrage universel, n'ont pas admis que les étrangers eussent droit de vote. M. Atkins s'en indigne, comme les jingoës de Londres anathématisaient les Boers au moment de la question des Uitlanders.

Dans les dernières années du régime espagnol, les douanes produisaient de onze à douze millions de dollars, que dévoraient les militaires expédiés par la métropole. Les douanes produisent maintenant quinze millions de dollars, que savourent les militaires envoyés par les États-Unis. Les Cubains affirment qu'il n'y a pas eu là un progrès sensible. M. Atkins en déduit que c'est un peuple à l'intelligence obtuse.

Un recensement sommaire opéré en 1899 a établi que, sur environ un million et demi de Cubains d'origine, les cinq huitièmes étaient complètement illettrés. Il est vrai que la majorité de ces cinq huitièmes est constituée par les nègres des plantations écartées et par les petits enfants. Nous avons dit que les États-Unis multipliaient de tous côtés les écoles. Les Cubains se plaignent que dans ces écoles l'enseignement soit donné exclusivement en anglais. Selon eux, c'est là un singulier moyen de les aider à devenir une nation au moins autonome. M. Atkins est stupéfait d'une aussi profonde aberration.

Et après avoir ainsi constaté de maintes façons que Cuba est en progrès à tous les égards, et en progrès considérable, il pense avoir prouvé que Cuba est en décadence, et il termine par ces mots : « Il n'est plus temps de discuter sur les relations à instituer entre notre Parlement et celui que les Cubains sont à la veille de se donner. Ce n'est que par une action prompte et décisive que l'on peut éviter le désastre dont je viens de parler. » Ce désastre, c'est évidemment celui qui arriverait, selon M. Atkins, si Cuba échappait à Jonathan.

R. Candiani.

JEANNE MICHELIN

CHRONIQUE DU XVIIIe SIÈCLE.

QUELQUES MOTS DE PRÉFACE

Le héros de cette *chronique* est le maréchal de Richelieu.

Je n'entreprendrai point sa biographie, bien qu'elle soit extraordinaire, et dépasse en aventures guerrières, diplomatiques et amoureuses les romans les plus captivants. Mais le lecteur me tiendrait peut-être rigueur si je ne lui présentais point mon personnage avec une concision qui suffira, je l'espère, à le guider tout en témoignant d'une confiance flatteuse dans ses connaissances historiques.

Né en 1696, le maréchal de Richelieu vécut sous trois règnes divers quatre-vingt-douze années heureuses, car il ignora la maladie, le doute de soi-même et le regret. Il brille à la cour, dans les ambassades et dans les camps. Son rôle militaire, dans ce temps de défaites, est glorieux (Fontenoy, Raucoux, Lawfeld, défense de Gênes, entreprise de Minorque, campagne de Hanovre), surtout à côté de Soubise. Mais ses soldats le surnomment le *petit père de la*

Maraude. Il déploie dans les intrigues de cour l'habileté et la ruse du renard traqué. Disciple de Voltaire, il se pique de libéralisme dans les idées, et affecte de mépriser les préjugés de caste. Mais, gouverneur de Guyenne, il se montre sans pitié dans ses déprédations.

Cependant sa vie publique paraît fade auprès de sa vie galante. Il commence d'aimer à quatorze ans; à quatre-vingt-quatre il se remarie pour la troisième fois, et trompe sa femme comme les précédentes. Ce précoce Chérubin finit en vieux marcheur. Rival de don Juan, il prend ses maîtresses jusque sur les marches du trône, et quelquefois, vers la fin, le rebut des passants n'est pas le sien. On ne lui résiste jamais : amour, vanité ou crainte.

Nul ne triompha comme lui de la vieillesse. Chaque matin, pour cacher ses rides, il se faisait tirer et attacher en tampon sur le sommet de la tête la peau de son front et de ses bajoues. Pour conserver en apparence un visage frais et plein, il ordonnait de lui appliquer le soir sur chaque joue un riz de veau qu'on enlevait le lendemain. Ces soins de toilette, — assez compliqués et laborieux comme on le voit, — et son prestige lui permirent de prolonger de façon stupéfiante sa carrière libertine.

L'explication de tant de succès est dans sa volonté de fer et dans sa sécheresse de cœur. Cet homme froid, calculateur, avare jusque dans ses générosités, retenu jusque dans ses débauches, toujours maître de lui, sans imagination, sans même un tempérament impétueux, distingué dans ses manières, précis dans ses paroles, incapable de souffrir moralement comme de comprendre la souffrance des autres, faisant de ses conquêtes un aliment de son orgueil : c'est le Valmont des *Liaisons dangereuses*, mais un Valmont actif et plus cruel encore, qui n'eût pas aimé la présidente de Tourzel, qui ne se fût pas livré par ses lettres à la marquise de Merteuil, et qui n'eût rencontré dans sa longue carrière aucune catastrophe.

Quand elle se mêle d'enfanter des monstres, la vie les réussit mieux que la littérature : elle n'a pas à se préoccuper de la vraisemblance. A cause de cette vraisemblance, que le roman exige, j'ai cru devoir ajouter quelques années à l'âge de Richelieu qui n'avait que seize ans lorsqu'il rencontra Jeanne Michelin.

H. B.

I

LES JOYEUSES COMMÈRES DU MARAIS

Elles étaient deux, la petite Mme Levraut et la grosse Mme Patu, à tourmenter Mme Michelin qui rougissait jusqu'aux oreilles.

— Ce jeune homme est bien joli, disait l'une. Prenez garde, madame Michelin, il vous a regardé tout le long de la messe !

Et l'autre reprenait :

— Madame Michelin, prenez garde ! C'est la troisième fois qu'il vient, et tenez pour certain qu'il ne rend pas visite au bon Dieu. Il se signe à contretemps et ne tourne pas souvent l'œil du côté de l'autel. Sa prière s'arrête à vos beaux yeux et ne monte pas plus haut...

Jeanne Michelin protestait avec une indignation presque exagérée :

— Mais non, je vous assure, je n'ai pas vu qu'il me regardait. Ce n'est pas vrai. Et puis il n'est pas joli : je lui trouve visage dur et méchant.

— Oh ! quant à ça, n'en dites pas de mal : il est joliment bien tourné, — fit Mme Patu qui se connaissait en hommes, — et il a un regard effronté qui ferait chavirer une innocente.

— Eh ! eh ! belle comme vous êtes, mon petit cœur, — renchérit Mme Levraut, — vous pouvez bien être la passion d'un grand seigneur, et ce jeune homme en est un, aussi vrai que mon mari est heureux !...

Elle était exquise en effet, Jeanne Michelin. Son charme venait-il de sa tournure mince et élégante, de sa taille svelte, de la fine gracilité de toute sa personne? Aimait-on en elle ses mains frêles et fuselées ou son cou gracieux et allongé, ou bien l'ovale pur de son visage, les grands yeux bruns aux longs cils qui l'éclairaient tout entier, et l'or de sa chevelure aux boucles folles s'échappant du petit bonnet, et la délicatesse du teint, blanc comme les porcelaines de Saxe? C'était cela et autre chose encore : un air de candeur ingénue, de douceur enfantine qui aime à être protégée, une allure de toute jeune fille qui ne sait pas encore jouer à la femme, et aussi ce mystérieux attrait de certains êtres qui les fait chérir infiniment parce qu'ils semblent tellement porter sur leurs traits le reflet d'âmes mélancoliques et amoureuses.

Elle marchait au milieu des deux commères, et remontait la rue Saint-Antoine, du côté de la Bastille. Toutes trois sortaient de l'église Saint-Paul par un tiède dimanche d'avril où frissonnaient dans l'air bleu les premières chansons du printemps. Il n'y avait pas de nuages au ciel, et le soleil, — un soleil sorti tout neuf des brumes de l'hiver, qui reluisait et ne chauffait pas, — teignait d'or les façades grises des maisons, les pignons, les enseignes des magasins fermés, pénétrait même dans les ruelles étroites du Marais, éparpillant sur tout le faubourg sa lumière, donnant un peu de splendeur aux ternes colonnades superposées de Saint-Paul et à la croix de pierre qui surmonte l'édifice.

Par petits groupes les femmes quittaient l'église.

Elles s'arrêtaient sur le seuil pour causer entre elles, descendaient lentement les marches, poussées par celles qui suivaient, dépassaient peu à peu les grilles et encombraient la rue. Tout le monde s'abordait et se souriait : les premières brises tièdes donnaient de la bienveillance à tous les visages. Les toilettes sombres dominaient, car, si l'on avait quitté les fourrures, on craignait encore la fraîcheur. Les femmes des riches marchands du Marais portaient des robes à corsage et à longue jupe, et, pour faire ressortir les dessins à grands ramages de leurs étoffes de soie brochée, élargissaient leurs robes à l'aide des paniers dont la mode commençait. Le soleil faisait chatoyer les velours ciselés, les satins, les soies légères ornées de dentelles d'Angleterre. Et dans ce défilé de sortie d'église, dans ce gracieux mélange de toilettes où la douceur de l'air autorisait à regretter les taffetas et les dentelles de Malines, il y avait toute la joie d'un renouveau, toute la grâce du printemps descendu sur Paris.

Les ajustements simples de Mme Michelin tranchaient sur ceux de ses deux compagnes, qui s'étaient laborieusement endimanchées. Mme Patu, la femme du tapissier, se rengorgeait dans ses atours surchargés et communs, laissant voir le plus qu'elle pouvait de son cou et de ses avant-bras, devançant les modes d'été pour se mettre en valeur, et Mme Levraut, la femme du libraire, ornait de mouches sa figure fine et un peu sèche, une *assassine* au coin de l'œil, une *friponne* auprès des lèvres. Depuis qu'elle avait épousé Pierre Michelin le miroitier, Mme Michelin n'avait point pris le goût de la parure, et n'était point devenue coquette en se mirant dans les glaces que vendait son mari : une robe lilas dans son ampleur où se devinait son corps svelte et élégant, des *engageantes* de dentelles d'où sortaient ses bras très blancs, un bouquet de violettes au corsage et quelques fleurs dans les cheveux coiffés bas sous le petit bonnet de dentelles qui s'envolait de chaque côté et pointait sur le front; pas de bijoux, mais de la fraîcheur toute jeunette sur le teint et de la pureté dans les yeux, — et elle était ainsi plus jolie que les plus jolies, simple au milieu de tant de grâces artificielles, exquise de tout le charme de ses dix-huit ans.

Les trois femmes, après l'office, regagnaient leur pot-au-feu dans le quartier Saint-Antoine.

— Vous ne me sortirez pas de la tête que ce jeune homme est amoureux de vous, — recommença Mme Levraut, que les histoires d'amour passionnaient et qui lisait tous les romans que brocantait son époux. — Je vous le répète, voilà tout de même quatre fois qu'il vient à Saint-Paul.

— Il remplit ses devoirs religieux, et c'est tout! dit Mme Michelin.

— Je vous passe le dimanche; mais les jours sur semaine? Quand donc avez-vous vu si joli garçon aux messes des jours ordinaires? Il n'est ni clerc ni tonsuré pour afficher telle ferveur, et il est plus taillé pour courir les jupons que pour hanter les sacristies.

— Enfin, madame Levraut, il ne faut plus me dire ces balivernes. Vous savez bien que je suis une honnête femme. S'il vient pour moi, il perd son temps.

— Oh! si vous vous fâchez déjà, c'est qu'il vous plaît, — fit Mme Patu, qui se croyait très forte en politique amoureuse.

— Eh bien! mes belles petites, de quoi parlez-vous avec tant d'ardeur? dit Mme Aubernier intervenant dans ce débat.

Mme Aubernier était une vieille marchande à la toilette dont le mari était huissier au palais de Versailles. Elle jouissait dans le quartier d'une grande considération, parce que volontiers elle racontait sur la Cour du Régent des détails qu'elle connaissait par son époux.

— Nous parlions d'un beau jeune homme, répliqua Mme Patu en riant.

— Naturellement! approuva la vieille dame.

— Mais vous, contez-nous des nouvelles, vous qui savez la vie du monde, demanda Mme Levraut qui, la tête bourrée de chroniques et de tragédies, aimait les grands personnages.

— Vous voulez savoir si Mgr le Régent et le cardinal Dubois ont changé de maîtresses, ma toute belle? Dame! depuis que le duc de Richelieu est sorti de prison, ils ne sont plus aussi tranquilles. Vous savez qu'avant d'entrer à la Bastille il les leur soufflait toutes.

— Vraiment?

— Oui, toutes. On eût dit une gageure. Pas plus tôt qu'ils en avaient une, grande dame, actrice ou danseuse, le duc faisait un signe, et la belle tombait dans ses bras. « Ce diable d'homme nous taille une forêt », disait le Régent au Cardinal. Aussi, dès qu'on eut découvert la conspiration de Cellamare où Richelieu était compromis, on le fit enfermer à la Bastille.

—Et comment a-t-il fait pour en sortir? soupira Mme Levraut, intéressée au dernier point.

— Chut! L'amour!... répondit Mme Aubernier en mettant un doigt sur la bouche, et en regardant autour d'elle pour voir si on pouvait les entendre. Vous ne savez donc pas, mes chéries, que le duc était aimé des trois filles de Mgr le duc d'Orléans?

— Oh! quelles histoires nous contez-vous là? fit la jolie Mme Michelin en riant franchement, car, étant ingénue, elle ne croyait pas au mal.

Mme Aubernier la regarda :

— Vous, mon innocente, vous n'avez pas encore

l'âge de l'amour : puissiez-vous ne l'avoir jamais!...

Et comme celle-ci allait protester, elle ajouta très vite :

— Parfaitement : les trois filles du Régent, la duchesse de Berri, Mlle de Charolais et Mlle de Valois, ont eu un caprice pour le jeune duc.

— Successivement? demanda Mme Patu émerveillée.

— Ou à la fois. Quand il fut en prison (vous comprenez bien que tout ce que je vous dis là, je le sais de source certaine : c'est mon mari qui me le raconte, et à Versailles il apprend tout); quand il fut en prison... (et n'allez pas le répéter, parce que vous seriez vite enfermées à la Bastille, et ce n'est pas l'amour qui vous en tirerait)... donc, quand il fut en prison, Mgr le Régent, qui en était jaloux, disait : « J'ai entre les mains des pièces assez compromettantes pour faire couper au duc de Richelieu quatre têtes s'il les avait! »

La vieille dame s'arrêta un instant pour produire son effet.

Mme Levraut intervint :

— Et comment a-t-il pu s'échapper?

— L'amour, vous dis-je!

Et Mme Aubernier susurrait ce mot *amour* comme s'il contenait toute la magie des sortilèges et des charmes.

Elle ajouta après une pause :

— Quand elles connurent son malheur, Mlle de Valois et Mlle de Charolais oublièrent qu'elles étaient rivales : elles firent la paix et réunirent leurs efforts pour le sauver. Ce que femme veut, vous le savez, Dieu le veut, surtout en France. Le duc fut sorti du cachot où on l'avait enfermé, et transféré dans une chambre plus saine. Puis on lui permit de prendre l'air une heure par jour sur une des tours de la Bastille. Et tenez, justement sur celle-ci qui est en face de nous, au bout de la rue.

Après un coude de la rue Saint-Antoine, on apercevait en effet, dans le beau soleil du matin, la masse énorme et triste de la vieille prison.

— Oh! je me souviens bien, interrompit Mme Patu. Il n'y a pas encore bien longtemps de cela, toutes les femmes qui l'aimaient, et il y en avait, venaient se promener ici pour le voir. Pendant une heure les carrosses parcouraient à la file l'espace qui s'étend depuis le pied des tours jusqu'à la porte Saint-Antoine.

— On disait même, fit Mme Levraut qui voulait paraître mieux informée, que l'heureux captif échangeait des signes avec les belles promeneuses. Quand il levait son chapeau en l'air, cela voulait dire : *Je vous aime*, et la dame, pour répondre, agitait la main hors de la voiture. Et le chapeau se levait, et les mains s'agitaient. C'était un vrai plaisir!

— Enfin, — reprit Mme Aubernier, un peu vexée qu'on eût coupé son histoire, — Mme la duchesse de Valois obtint sa grâce. On dit même que son père, le Régent, la lui fit payer assez cher...

Et elle se mit à rire pour bien montrer qu'elle entendait par là beaucoup de choses déshonnêtes. Mme Michelin rougit, bien qu'elle ne comprît que vaguement. Son teint pur se rosait ainsi dès qu'on narrait devant elle une histoire galante. Elle demeurait fillette, et son âme était de cette candeur spéciale aux naïfs convaincus de ne plus l'être.

— Quel homme est donc ce Richelieu? — fit Mme Patu, que tant de succès ébouriffaient. — Un homme est un homme, et celui-ci me paraît dépasser la commune mesure.

— Un homme ne vaut pas un homme en amour, — répondit Mme Aubernier, qui décidément était en verve et ne tarissait pas.— Le duc de Richelieu, mais c'est le vainqueur de toutes les femmes, c'est le roi de l'amour! Il n'y a plus de honte à se donner à lui : c'est un honneur qu'il fait à la femme qu'il distingue.

— Il y a toujours de la honte à trahir ses devoirs, interrompit Mme Michelin avec vivacité.

— Petite enfant, quand on parle d'amour, il faut vous taire, — ricana la vieille dame. — Et puis Richelieu, ce n'est pas un homme, c'est un dieu. Quand il vous regarde, il vous met du feu dans le corps : on ne lui résiste jamais. Et vous-même, madame Michelin, qui faites la renchérie, je ne vous souhaite point de vous trouver sur sa route : si c'était sa fantaisie, il vous cueillerait en chemin comme une fleur.

— Oh! oh! madame Aubernier! Vous me croyez donc bien légère? Je vous assure que votre Richelieu ne m'effraie point.

— Richelieu doit toujours faire peur, rappelez-vous cela. Il a vingt ans maintenant, et dans son corps élégant de jeune homme il y a autant d'expérience que chez le vieillard ayant fourni la plus longue carrière amoureuse. A treize ans, il était aimé de la jeune duchesse de Bourgogne, qui l'appelait *sa jolie poupée :* une poupée avec laquelle elle n'a pas pu jouer, parce que c'est la poupée qui a joué d'elle. Un an plus tard, quand on le maria contre son gré à Mlle de Noailles, une femme sans attraits et bien plus âgée que lui, il refusa d'entrer dans son lit et préféra être le mari de toutes les femmes plutôt que de la sienne. Celle-ci, paraît-il, se consola avec un écuyer, ce dont Richelieu plaisanta. Il n'a qu'à paraître pour vaincre. Et ne croyez pas qu'il aime ses maîtresses : d'abord il aurait fort à faire, et puis il les méprise et ne le leur cache point. Savez-vous comment il a traité Mme de Guébriant, qui lui avait écrit un billet daté du Palais-Royal pour lui donner un rendez-vous à la cour des cuisines? Sa réponse a couru tout Paris; mon mari me l'a récitée, et la voici : « ... Restez-y,

et charmez-y les marmitons pour lesquels vous êtes faite. Adieu, mon ange... » Il a eu soin de s'en faire gloire. Réussir auprès des femmes, les tromper et les tourner en dérision : il accomplit ces trois opérations avec la même indifférence intérieure.

— Mais comment, avec cette réputation, peut-on encore l'aimer? demanda Mme Michelin curieuse malgré elle-même.

— Sait-on jamais pourquoi l'on aime et pourquoi l'on n'aime pas? Lui, on l'aime parce qu'il est Richelieu. Il est vainqueur avant de s'être montré, et toutes les femmes s'inclinent devant lui. Leurs jalousies convergent sur sa personne. L'autre semaine, ce furent Mme de Polignac et la marquise de Nesles qui échangèrent pour lui, au Bois de Boulogne, deux coups de pistolet. Un jour une petite ouvrière lui préféra un de ses valets : par son ordre l'homme fut incarcéré et la fillette mise à l'hôpital, en punition d'avoir eu mauvais goût et d'avoir préféré un valet à un grand seigneur. Mais il n'a pas besoin de violence pour conquérir, car il sait l'art de rendre le vice délicieux et la perversité charmante. Il a tant de grâce dans sa personne et de distinction dans ses actes, qu'il ennoblit tout ce qu'il fait, et les pires choses. Les femmes qui l'ont aimé l'ont adoré jusqu'à la souffrance et quelques-unes jusqu'à la mort; tandis qu'il les trahissait et le leur disait, elles imploraient ses caresses et se traînaient à ses genoux.

— Quel abaissement! — interrompit Mme Michelin qui avait presque les larmes aux yeux à cause de la douleur de ces infortunées. — Je déteste cet homme et je le trouve méprisable.

— Je voudrais bien le voir, fit Mme Levraut.

— Moi aussi! ajouta Mme Patu.

Elles se turent un instant, car un jeune homme passait à côté d'elles. Il était vêtu avec recherche et avec goût, et sa démarche avait cette nonchalance particulière qu'affectent les voluptueux. Il était mince et bien pris de taille; il semblait délicat comme une femme et sa figure était régulière : elle aurait paru douce si l'accentuation du front et du menton n'eût indiqué l'obstination et la volonté. Le regard noir était chargé d'ombre, et son mystère s'interprétait aussi bien par la langueur chaude de l'amour que par un désir de domination.

En devançant le groupe des femmes, il détourna lentement la tête, et ses yeux, qui semblaient ne point regarder, se fixèrent tout à coup sur les yeux de Mme Michelin. Leur regard était si aigu et pénétrant, qu'elle devint toute rose et frissonna.

C'était l'inconnu qui depuis quelques jours la suivait à l'église Saint-Paul et lui offrait l'eau bénite à la sortie. Tout à l'heure encore, après la messe, comme elle arrivait vers le bénitier, les yeux songeurs et lointains, leurs mains s'étaient effleurées, et il lui avait dit à voix si basse qu'elle l'avait à peine entendu :

— Comme vous êtes belle!

Et ce regard du passant, évoquant ce souvenir, lui avait fait peur.

Le jeune homme était loin déjà.

Tandis qu'il s'éloignait, Mme Aubernier donnait des signes d'impatience, comme si elle avait hâte de dire quelque chose. Enfin, jugeant qu'il ne pouvait plus rien entendre, elle se décida :

— Eh bien! en voilà une aventure! Quand on parle du loup, vous savez... Le duc de Richelieu, mais c'est ce jeune homme qui vient de nous dépasser. Mon mari me l'a montré à Versailles il y a quelque temps : il était à deux pas de nous. C'est lui, j'en suis sûre, j'en mettrais la main au feu.

— Richelieu! murmura Mme Michelin qui devint toute pâle.

— Il est bien fluet! fit Mme Patu qui aimait les athlètes.

— Je l'aurais cru plus distingué, assura Mme Levraut.

— Il vous a regardée, eh! eh! ma toute belle! ajouta Mme Aubernier en regardant Mme Michelin.

Et elle se mit à rire de son mauvais rire de vieille fée méchante.

Mme Michelin essaya de sourire, bien que froissée de cette plaisanterie. Et, regardant tour à tour ces trois femmes qui l'entouraient, elle souffrit de leur présence. Ce fut comme une sensation profonde et inexplicable. Comment avait-elle pu causer avec elles! Soudainement elle eut hâte d'être seule.

— Bonjour, Mesdames : j'ai déjà dépassé ma maison. Je suis charmée d'avoir fait route avec vous...

Et elle les quitta.

HENRY BORDEAUX.

(*A suivre.*)

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai d'un mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la *Revue* où ils restent à leur disposition pendant trois mois.

Les lecteurs ou les collaborateurs de la *Revue Bleue* qui nous écrivent sont instamment priés de joindre leur adresse à leurs lettres ou à leurs manuscrits.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41854. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 15 FÉVRIER 1902.

VICTOR HUGO MORALISTE

C'est peut-être comme moraliste que Victor Hugo survivra le plus. J'entends qu'il sera le plus populaire. Ce que la postérité artiste connaîtra d'Hugo et en adorera, que je crois, c'est le Victor Hugo épique, infiniment supérieur, encore que son temps s'y soit trompé, au Victor Hugo lyrique. Mais ce que la postérité populaire connaîtra d'Hugo, ce qu'elle en apprendra par cœur, ce qu'elle en encadrera dans des « Extraits » et dans des tableaux scolaires à suspendre dans les salles de classe, c'est le Victor Hugo moraliste.

La raison en est simple. C'est que Victor Hugo : 1° a adoré le lieu commun moral et moralisant ; 2° est le plus optimiste de tous les écrivains optimistes qui aient illustré la littérature optimiste.

Or la foule n'aime que deux choses : la première, qu'on lui répète ce qu'on lui a toujours dit, et la seconde, qu'on la console. Avec cela et un peu de talent on va très loin. Avec cela et du génie, on va toujours. Victor Hugo ira toujours.

En cela très différent, remarquez-le, de tous les moralistes en prose et de tous les moralistes en vers qui l'ont précédé. Les moralistes proprement dits ont toujours dit du mal de l'humanité ; ou, s'il leur est arrivé d'en dire du bien, c'est avec une originalité, une distinction qui les rend peu propres à entrer en communion d'esprit avec la foule.

C'est La Bruyère, morose, ou d'une gaîté sardonique, plus amère que l'humeur chagrine.

C'est Pascal, pessimiste comme un chrétien et comme un janséniste, c'est-à-dire comme un chrétien deux fois chrétien.

C'est La Rochefoucauld, « qui s'arrête où le christianisme commence » ; mais qui s'y arrête bien, à ne pas faire un pas plus loin, et qui du christianisme n'a connu que la base, à savoir pessimisme et mépris des hommes, mais qui n'a bougé de ce soubassement, non plus qu'un terme de sa gaine.

C'est Vauvenargues, au contraire d'un optimisme charmant et délicieux, plein de confiance dans les bonnes parties de la nature humaine et presque aveugle à l'égard des autres, en pleine réaction contre la philosophie misanthropique du XVIIe siècle, aimant les passions quand elles sont nobles et les trouvant quasi toutes susceptibles de le devenir ; mais très élevé, trop élevé, trop *select*, un peu précieux, oncle de Joubert, peu ouvert à la foule et très évidemment ne tenant point du tout à s'ouvrir à elle.

C'est Condorcet, optimiste corps et âme, cœur et pensée, par le sentiment et par l'idée, visionnaire froid, qui voit comme flegmatiquement l'humanité bonne en son principe et en son origine, bonne en son développement, quoique contrariée par quelques accidents historiques, bonne, dans son avenir, parfaitement, éperdument, à donner un peu la satiété préalable de tant de bonté et de tant de bonheur. — Mais Condorcet est méthodique, logicien et abstrait. Ce n'est pas cela qui convient aux masses profondes. Livre vénérable, vénéré, glorifié et illisible. Livre illustre et inconnu. Livre résumé pour la foule dans son titre, comme le « Tiers état » de Sieyès. Un de ces livres dont il reste un nom immortel. *Stat magni nominis umbra.*

Si nous songeons aux moralistes qui furent poètes ou qui ont écrit en vers, d'abord ils ne sont pas nombreux et ensuite ils ne répondent point du tout à ce que la foule demande aux poètes de cette sorte. Les moralistes poètes sont des satiriques, presque tous. Boileau n'a su dire à l'humanité que des impertinences spirituelles. Il les dit très bien, quelquefois avec lourdeur, le plus souvent avec cette verdeur rigoureuse qui sent quelque chose de l'antiquité latine et quelque chose du XVIe siècle. Beaucoup plus élève de Régnier qu'on ne croit et qu'il n'a cru lui-même, il fait constamment la dissertation morale en vers, que Régnier aime jusqu'à l'indiscrétion, et, certes, en cela ils sont bien tous les deux des manieurs de lieux communs et tant s'en faut que le lieu commun leur ait fait peur; mais ils sont plutôt misanthropes qu'autre chose et cela empêche un homme de devenir populaire.

La raison est là pourquoi, d'abord Régnier n'est pas populaire du tout et pourquoi Boileau, chose curieuse, l'est pour la partie littéraire de ses œuvres beaucoup plus que pour la partie morale. N'est-il pas étrange que, très lu encore, Boileau le soit pour avoir dit du mal de Cotin et de Chapelain, dont nul n'a cure, et non pour avoir prêché « l'honneur solide », « la probité », « la discrétion », et « l'amour de Dieu » et la littérature au service de la morale? — Point si étrange. C'est qu'il est de méchante humeur contre les hommes; et les hommes n'aiment point cela. Le peuple, c'est Louis XIV, puisque l'État c'est lui. Or Louis XIV disait d'un prédicateur un peu plus sincère qu'il ne fallait : « J'aime à prendre leçon au pied de la chaire; mais je n'aime pas qu'on me la fasse. » La foule aime à être endoctrinée de cette façon-là. Précisément quand Boileau parlait au roi, il le prêchait de cette sorte. Il le louait d'une foule de vertus pour lui inspirer le désir de les avoir. Il avait l'optimisme monarchique. La foule aime, tout juste, a être prêchée de cette manière. Elle veut qu'on lui inspire toutes les vertus, en commençant par les lui attribuer, et qu'on les lui donne à force de les lui prêter. Elle veut qu'on ait l'optimisme populaire et c'est ce que Boileau, non pas plus que Régnier, ne savait pas avoir.

Voltaire se rapproche de l'idéal du genre. Dans ses *Discours sur l'homme*, trop méprisés ou trop négligés de nos jours, il est optimiste déclaré, à l'exemple de Pope, qu'il imite et que souvent il traduit, et il ne laisse pas d'être accessible au commun des mortels. Il soutient des pensées assez justes dont le fond se ramène à ce principe général que le but de la vie est le bonheur et qu'il faut chercher le bonheur dans la modération. Cela ne renverse rien et n'édifie rien non plus; mais ce ne sont point de mauvaises paroles. Le malheur, peut-être, c'est que les *Discours sur l'homme* manquent un peu de feu et manquent un peu d'éclat. C'est bonne tisane. Cela est bénin, bénin, avec, de temps en temps, un vers excellent, solidement frappé, qui a l'air de s'être égaré là. Et puis, et voilà le point, cela s'adresse un peu trop, en vers aisés, aux classes aisées. C'est un manuel à l'usage des bourgeois assez cultivés, assez rentés et assez lettrés. Ces *Discours sur l'homme* sont un peu des *Discours sur l'homme du monde*. Dame! quand on a écrit une fois le *Mondain* on a propension naturelle à l'écrire toujours. Nous ne sommes pas encore où il faut.

Avec Victor Hugo nous y sommes. Il est optimiste; il est confiant dans l'avenir; il est confiant dans les puissances de l'humanité par les progrès et pour la réalisation et pour le bonheur. Il console l'humanité rien qu'à la regarder, tant il la regarde, non seulement avec indulgence, mais avec respect et attendrissement. Toute la vénérable candeur d'un Condorcet, d'un Ballanche et d'un Quinet mis bout à bout est dans la moindre de ses considérations sur le vieux monde et sur le nouveau, sur le passé, sur le présent et sur l'avenir. Il a eu pendant toute sa vie la crise d'optimisme par laquelle on passe — quelquefois — de dix-huit à vingt-cinq ans.

Le secret est là de sa popularité continue. Il a toujours paru jeune et il n'est pas douteux qu'il ne l'ait été toujours. Heureux lui-même, sauf quelques accidents, — et qui encore furent ou des gloires ou des malheurs domestiques, dans quoi il a su trouver matière à d'admirables œuvres d'art, ce qui console presque, — il a vu sur la terre et infiniment plus de bonheur que de malheur et infiniment plus de bien que de mal et infiniment plus de vertus que de crimes, puisque les peuples sont vertueux, et criminels seulement leurs chefs, ce qui fait beaucoup plus de justes que de pervers.

Cette philosophie consolante l'a consolé et a consolé les autres. L'âme des foules s'unissait à la sienne comme à une âme de foi, de charité et surtout d'espérance. Remarquez que, très d'accord ici avec le christianisme, qui dans une pensée profonde a fait de l'espérance une vertu, Victor Hugo est un espérant à double dose, à double élan et double essor. Certains, et ce sont les chrétiens, placent l'objet de l'espérance seulement là-haut. D'autres ont fait descendre l'espérance du ciel sur la terre et espèrent et font espérer seulement dans l'avenir terrestre, dans le progrès humain, dans l'amélioration d'ici-bas, dans la *perfectibilité*. Hugo place l'objet de l'espérance et ici-bas et là-haut et partout. Il croit à la perfectibilité et il croit aussi à la vie future et aux récompenses et aux châtiments de la vie future. Il croit que par une métempsycose, sinon de son invention, du moins qu'il a faite sienne par l'abon-

dance des descriptions qu'il en a faites et du détail dans lequel il entre à son propos, les bons s'élèveront après leur mort dans l'échelle des êtres et les méchants tomberont comme de leur poids dans les bas-fonds de l'animalité, de la végétalité ou même plus bas. Donc deux espérances : l'une dans le progrès de l'humanité, l'autre dans l'*au-delà* rémunérateur et vengeur. L'on n'est pas plus optimiste que cela, puisque, pour l'être plus, il faudrait inventer une troisième sorte d'espérance, dont je ne vois plus la place.

Voilà le moraliste optimiste qui devait enchanter l'humanité quand bien même il n'aurait pas eu de génie, et mon opinion, peu paradoxale, est qu'il en a.

Et enfin, mieux que Bossuet, mieux que Boileau, mieux que Vauvenargues, mieux que Voltaire, il savait manier le lieu commun. D'abord, il ne recule jamais devant lui ; il n'a aucune hésitation à l'embrasser tout de suite de tout son cœur. De la même joie avec laquelle un autre se jette au cou d'une idée nouvelle ou prend le bras d'un paradoxe, de la même joie Victor Hugo enfourche le lieu commun. C'est son Pégase.

Il y a, à cet égard, trois classes d'écrivains. Les uns aiment les lieux communs, les autres chérissent les paradoxes, et les autres aiment les idées nouvelles. Mais remarquez que les seconds sont tout à fait de la même famille que les premiers. Un paradoxe n'est qu'un lieu commun retourné. Tout le monde exècre la mouche : Lucien fait l'éloge de la mouche ; tout le monde fait l'éloge de la raison : Érasme fait l'éloge de la folie. J'ai lu il y a une vingtaine d'années un assez joli éloge de la pluie, d'autant plus intéressant que l'écrivain avait montré dans cet article qu'on pouvait aimer la pluie et dans tous les autres qu'on pouvait la préférer.

Le « paradoxeur » est un lieu-communiste un peu raffiné, mais d'un raffinement à la portée de tout le monde. Une ornière ; et il y a ceux qui la descendent et ceux qui la remontent. Il n'y a, qui se distinguent vraiment des uns et des autres, que ceux qui n'y sont pas.

Victor Hugo tenait à y être au moins quelquefois et, quand il y était, il la suivait de droit fil et non à rebroussement. Il a exprimé en admirables vers les considérations suivantes sur l'humanité : nous allons tous à la mort ; et c'est *Soirée en mer ;* on s'amuse et la mort arrive ; et c'est *Noces et festins ;* il faut être charitables et l'on en sera récompensé dans le ciel ; et c'est *Pour les pauvres ;* la prostitution ne fait pas le bonheur ; et c'est *Regard jeté dans une mansarde ;* l'amour est vite passé, mais on en garde un souvenir agréable ; et c'est la *Tristesse d'Olympio ;* l'art est un sacerdoce ; et c'est les *Mages ;* la mort est une délivrance, et c'est la merveilleuse *Mise en liberté ;* Dieu est démontré par les merveilles du monde ; et c'est *Tout le passé et tout l'avenir ;* la terre est la nourrice de l'homme ; et c'est *La Terre, hymne ;* tous les hommes sont mortels ; et c'est *Pleurs dans la nuit*, et *Zim-Zimi*, et que d'autres !

C'est que les lieux communs étaient pour lui des nouveautés, parce qu'il les sentait avec une vivacité singulière. On a dit de Froissart : « Les choses matérielles semblent être nées le jour où il les a vues. » Les lieux communs avaient la même fraîcheur aux yeux d'Hugo que les choses matérielles aux yeux de Froissart. Il les inventait. Il eût été étonné si on lui eût dit que la mortalité universelle des hommes avait été observée avant lui.

Et puis, et précisément parce qu'il les chérissait comme des découvertes personnelles, il faut avouer qu'il leur faisait une jolie fortune. Il les faisait vivre d'une vie nouvelle, éclatante et intense. Il les habillait de pourpre, bien entendu ; mais aussi il faisait courir la pourpre dans les veines de ces vieux corps. A son tour le lecteur croyait qu'on lui disait pour la première fois que la vertu est supérieure au vice et que tous les hommes sont sujets à la mort, quand c'était Victor Hugo qui le lui disait. A la fois il n'était pas dépaysé et il voyait un pays nouveau. C'est le secret des artistes populaires de produire cet effet. Le lieu commun s'amplifiait et se magnifiait sous cette main puissante et facile. « Il n'est qu'un malheureux c'est le méchant » devenait poème mystique, poème historique et poème biblique. La maxime banale atteignait tous les horizons de l'univers. Ornière, soit ; mais il ne se contentait pas de la suivre : il l'élargissait. Éloge, critique, comme on voudra.

C'est ainsi qu'il a répandu une foule de vérités très saines, du reste, sous une nouvelle forme et par la nouveauté il a séduit et par la santé robuste de son génie il a rassuré. J'ai connu un hugolâtre, comme on disait de mon temps. Il me prêchait, et c'est-à-dire qu'il faisait comme son héros ; il endoctrinait un converti et m'apprenait peu de choses sous une forme relativement nouvelle. Tout à coup je l'écoutai : « ... Et n'est-ce rien que de s'asseoir comme un conseiller sublime au foyer de chaque famille ?... » Tiens ! tiens ! pour mon homme Victor Hugo était livre de lecture en commun ! *C'était sa Bible !* Il y faisait la prière du soir. Il l'ouvrait, en prêtre domestique, au couvre-feu, comme le père de famille fait la Bible dans les vieilles familles anglaises, Victor Hugo ne m'était jamais apparu ainsi. Je l'avais toujours lu en « art pour l'art ». Il était tout autre chose pour mon ami. Il était le livre saint, où l'on puise la santé morale.

Et en y réfléchissant je vois très bien qu'il était tout naturel qu'il en fût ainsi ; qu'il devait en être ainsi dans beaucoup de maisons, que *seul peut-être*

de tous les grands écrivains du XIXe siècle, Victor Hugo pouvait être le consolateur et le viatique domestique et le semeur de bonnes paroles et la loi et les prophètes. Il a dû jouer souvent ce rôle et il continuera à le jouer. Ce sera peut-être un jour sa marque distinctive.

Il serait heureux s'il en était de la sorte. Car il n'est aucun office qu'il ait plus souhaité et plus constamment.

Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
. . . . . .
Nos songes, nos chants, nos pensées
Semblent des urnes renversées
D'où tombent des rythmes d'airain.
. . . . . .
L'avenir dans ce crépuscule
Dresse sa tour étrange à voir :
Tour obscure, mais étoilée,
Nos strophes, à toute volée,
Sonnent dans ce grand clocher noir.

Être le clocher qui parle aux âmes et qui les soutient et qui les console, ce fut sa plus constante ambition. Élévation, ferme assiette, rectitude et simplicité des lignes générales et sonorité ; il avait bien tout ce qu'il faut pour cela.

ÉMILE FAGUET.
de l'Académie française.

LE DROIT FRANÇAIS CONTEMPORAIN

De Saint-Simon à M. le Sénateur Bérenger.

Étendant le principe de la loi du 28 mars 1891, sur le sursis de la peine, M. Bérenger vient de déposer sur le bureau du Sénat une proposition de loi qui crée le sursis des poursuites.

En voici le texte :

Dans le cas où l'inculpé n'a pas subi de condamnation antérieure à l'emprisonnement pour crime ou délit de droit commun, si la peine applicable au délit n'est pas supérieure à deux ans de prison ou si le préjudice ne dépasse pas 300 francs, le juge peut, après avoir constaté qu'il y a charge suffisante, rendre une ordonnance de simple avertissement.

Il en donne avis dans les vingt-quatre heures à l'inculpé, au procureur de la République et à la partie civile qui ont le droit de se pourvoir devant la Chambre des mises en accusation dans un délai de cinq jours.

Le même droit appartient pendant dix jours au procureur général.

Il est fait inscription de ladite ordonnance au casier judiciaire. Mais il ne doit pas en être fait mention, ni sur le bulletin n° 2, ni sur le bulletin n° 3.

Si, dans un délai qui ne peut être inférieur à trois ans, ni supérieur à cinq ans et qui est fixé par le juge dans son ordonnance, l'inculpé n'est l'objet d'aucune nouvelle poursuite suivie de condamnation à l'emprisonnement ou à une peine plus grave pour crime ou délit de droit commun, l'ordonnance est comme non avenue. Dans le cas contraire il est donné suite à la première poursuite, sans que les peines puissent être confondues.

Cette proposition de loi peut permettre de hasarder quelques prévisions sur les modes futurs de la coercition sociale. Et on peut en faire remonter les origines plus haut que les théories italiennes, de Lombroso, Garofalo et Enrico Ferri, jusqu'à Saint-Simon. Il nous a paru qu'il n'était pas sans intérêt de montrer quels étaient les initiateurs des changements juridiques auxquels nous assistons.

L'ancien droit pénal était fondé, comme on sait, sur l'idée de vengeance : l'État s'entremettait médiateur des disputes privées. Le « coup pour coup » individuel était réglementé et prenait un caractère officiel, public et même religieux.

Au XVIIIe siècle il n'est plus question que de l'intérêt général : la pénalité devient utilitaire, elle est un moyen d'intimidation. Beccaria crée la nouvelle théorie, dans son *Traité des délits et des peines* : « Afin qu'une peine, écrit-il, soit juste, elle ne doit avoir que le degré d'intensité qui suffit pour éloigner les hommes du crime... La vraie mesure de la gravité du crime est le dommage qu'il apporte à la sécurité. » C'est le point de vue du Code pénal de l'Empire.

Et Target, l'un de ses principaux rédacteurs, concluait ainsi : « Il est certain que la peine n'est pas une vengeance... la gravité des crimes se mesure sur les dangers qu'ils entraînent. »

Séparant abstraitement le délit des circonstances sociales, considérant le délinquant abstraitement, sans tenir compte des différences de condition, notre code pénal unit dans un rapport inexorable de dépendance la peine au délit. Le grand point est de faire peur.

Droit rigide : le juge ne dispose des circonstances atténuantes que pour les délits correctionnels, punis d'emprisonnement, pourvu toutefois que le préjudice n'excède pas 25 francs. Donc point d'examens particuliers. Tous les délits et tous les délinquants sont nécessairement punissables.

On comprend facilement comment l'absence de circonstances atténuantes donne à cette répression un caractère abstrait. L'absolue égalité violait la plus élémentaire équité. En effet, les circonstances atténuantes, qui par définition sont des faits indéterminés, abandonnés à la libre appréciation des juges et jurés, seules permettent de nuancer les peines, suivant les différences individuelles. Par elles le fait matériel du vol ou du meurtre est replacé dans ses conditions de naissance et de nécessité ; par elles, l'imputabilité, fixée *a priori* dans le code pé-

nal, peut enfin être établie *a posteriori*, après un examen des faits de la cause.

Le droit napoléonien valait surtout à titre de réaction contre la pénalité précédente. A l'arbitraire des peines de l'ancien régime succédait une hiérarchie de peines; aux peines de la Révolution, dont le maximum et le minimum étaient invariables, se substituait un essai de variabilité.

Les critiques ne manquèrent pas à l'œuvre des légistes de Napoléon et les plus importantes furent formulées par les Saint-Simoniens.

En 1828-1829, H. Carnot et Charles Duveyrier organisèrent à Paris un cours de propagande qui fut l'année suivante imprimé sous ce titre : *Exposition de la Doctrine de Saint-Simon*. Une des leçons fut consacrée à la législation et plus particulièrement au droit pénal.

On sait quel enthousiasme et en même temps quelle haine ces doctrines suscitèrent : Dupin les attaquait à la Chambre, les tribunaux les condamnaient. Elles étaient enfin répandues par un des grands quotidiens de l'époque, *le Globe*. Ce ne sont donc point des idées hermétiques qui vont être rappelées, mais des idées vivantes, discutées, dont la destinée ininterrompue s'est renouvelée de nos jours, en France, en Italie, en Allemagne, avec d'autres noms, d'autres formes, un nouveau vocabulaire.

Le point de vue moral paraît aux Saint-Simoniens aussi important en jurisprudence qu'en éducation. Aussi commencent-ils par s'élever « contre une législation coercitive, qui, laissant le mal croître en liberté, ne sait qu'accuser, condamner et punir ». Dans la large manière et dans l'esprit de Bentham et de Beccaria, ils demandent un droit *préventif*. Outre son rôle de répression, ce droit aura pour fonction d'« exciter et élever la vertu »; devenu « règlement d'ordre », il continuera l'éducation des individus sous une forme particulière. Législation répressive en même temps que rémunératoire.

Il ne leur paraît plus possible de tolérer les anciennes procédures judiciaires qui répondent au mal par un autre mal : la prison, la peine de mort. La brutalité de ces châtiments éternise le passé dans l'avenir comme le crime lui-même. Ils ne voient en eux que des « parodies judiciaires », la peine de mort prend la signification d'une « opération chirurgicale ». Quelle est la valeur d'une société, concluent-ils, où le bourreau reste « le seul professeur de morale breveté par l'autorité » ?

La réforme est dans le changement de point de vue : ils demandent que la punition devienne « une correction salutaire, un véritable moyen d'éducation, plutôt qu'une vengeance ». Ils rendent à la pénalité la signification morale que l'Église lui donna. Ce qu'ils réclament enfin, c'est une « magistrature qui éprouvera, à un haut degré, la sympathie, même pour le coupable ». Et alors voici exprimée la pensée intime de nos nouvelles lois de pardon : la magistrature doit « surtout prononcer la réhabilitation du coupable ».

Par ce système s'affaiblit le règne de la force et de la violence; l'idée d'une coercition nécessaire disparaît; le délit n'est plus qu'une occasion d'enseignement : là déjà est en germe la théorie de l'hospitalisation, publique ou familiale en vue de l'amendement, demandée par les criminalistes italiens. Bien avant eux également les Saint-Simoniens se préoccupaient des influences de l'atavisme et de rendre le délinquant à sa fonction humaine; ils ne voyaient en lui qu' « un homme du passé » qu'il s'agit seulement d'adapter aux conditions modernes.

En même temps que pensaient ainsi les Saint-Simoniens, la loi pénale commençait à se transformer par l'extension des circonstances atténuantes. Le concept traditionnel était atteint.

La loi du 25 juin 1824 étend les circonstances atténuantes au grand criminel : la Cour — non pas le jury — peut les accorder : 1° à la mère coupable d'infanticide; 2° aux auteurs de coups ayant occasionné une incapacité de travail de plus de vingt-deux jours; 3° aux auteurs de certains vols qualifiés.

Réforme incomplète : la loi décisive est du 28 avril 1832. Les circonstances sont généralisées à tous les crimes et à tous les délits, même en cas de récidive.

Par cette généralisation le code pénal prenait un caractère social, le délinquant redevenait, selon l'expression saint-simonienne, « fonction du vaste phénomène dont il fait partie », il n'était plus exclu *a priori* de l'humanité; pour le juger on ne l'isolait plus de ses antécédents et de ses concomitants.

Parallèlement le code perdait son individualisme brutal : le *coup* judiciaire cesse de répondre plus automatiquement à l'infraction.

Dans cette tendance vont s'orienter toutes les récentes lois qui diminueront sans cesse, comme le voulaient les Saint-Simoniens, le principe de la peine nécessaire.

On tend à donner un rôle prépondérant à l'intime conviction du juge. L'indulgence lui est permise. L'idée de pardon apparaît sous sa première forme.

De ces lois, la plus typique est celle du 26 mars 1901 — loi Bérenger — applicable en matière correctionnelle et criminelle. J'en rappelle la règle :

[illegible]

n'a encore encouru aucune poursuite suivie de condamnation à l'emprisonnement ou à une peine plus grave pour crime ou délit de droit commun, la condamnation sera comme non avenue. — Dans le cas contraire la première peine sera d'abord exécutée sans qu'elle puisse se confondre avec la seconde.

Ainsi entendue, la condamnation devient une exhortation morale : Son but est « d'exciter et élever la vertu ». Le magistrat a, comme le désiraient encore les Saint-Simoniens; une fonction de réhabilitation, le principe classique est affaibli plus encore que par la loi de 1832.

La loi du 14 août 1885 établit la libération conditionnelle pour les mieux notés des condamnés à une peine entraînant privation de la liberté. Votée également en vue de « favoriser l'amendement » selon les termes de son article premier.

La loi du 27 mai 1885 crée pour les récidivistes relégués la grâce judiciaire en cas de bonne conduite et de justification de moyens d'existence.

Plus typique est la proposition de loi présentée à la Chambre par M. Morlot, député de l'Aisne, à la suite d'une pétition de M. le président Magnaud. Elle donne au juge, malgré la preuve des faits délictueux, la faculté de renvoyer le coupable complètement indemne. Le gouvernement demande, il est vrai, que l'absolution soit accompagnée d'une réprimande, mais il fait observer qu'il n'entend pas créer une nouvelle peine. Il ne s'agit que d'une admonition d'un caractère strictement moral.

Le projet du gouvernement a obtenu l'assentiment de la commission de législation criminelle et il ne paraît pas contraire aux traditions parlementaires de croire qu'il sera voté dans cette forme amendée.

Cette loi supprime tout châtiment : jusqu'ici il n'avait été possible que de le suspendre.

La proposition de M. Bérenger va plus loin encore ; il n'y a plus de poursuites, plus de débats, plus même d'admonition publique.

On voit la gradation : d'abord, affaiblissement du principe de la peine (1832), affaiblissement de l'application de la peine (1885), remise provisoire de la peine (1891), plus de peine (proposition Morlot), et enfin suspension provisoire des poursuites (proposition Bérenger).

Ces deux projets, si semblables dans leur esprit, émanant d'hommes qui n'appartiennent cependant pas à la même génération, accueillis par des parlementaires de groupes différents, marquent bien l'évolution de toute cette époque vers un droit pénal surtout moral. Entre eux et la loi du sursis, il me paraît qu'il n'y a pas moins de différence qu'entre celle-ci et la loi de 1832 : une réforme se prépare aussi importante que celle qui fut alors réalisée.

L'entité de l'intérêt social disparaît dans sa forme brutale et « à priorique », il n'est plus question de frapper : le juge devient éducateur.

L'église disparaissant comme pouvoir moral souverain, la magistrature s'essaie à ce rôle qui n'a plus de chef d'emploi. Elle n'a pas scrupule à censurer en morale ce qui échappe à sa compétence légale, et dans un jugement où elle acquitte en droit, elle cherche souvent à punir par des considérations éthiques. Les propositions de lois de MM. Morlot et Bérenger donnent de nouveaux motifs à l'exercice de cette haute censure sociale,

L'évolution contemporaine du droit pénal a donc un double aspect : en même temps que l'on diminue, que l'on supprime même la nécessité des peines matérielles, on tend à faire de la magistrature le nouveau pouvoir moral.

Cette évolution réalise pleinement l'idée saint-simonienne : le rappeler ne peut diminuer la valeur des criminologistes italiens. Par eux MM. Bérenger, Morlot, Cruppi, Magnaud sont les héritiers des philosophes et philanthropes socialistes du *Globe* et du *Producteur*.

MAXIME LEROY.

FRANÇOIS DE CUREL

C'est une figure très originale. Il y a, dans ce gentilhomme lorrain, un apôtre, un orateur, un sceptique et un dilettante. Total : un artiste de marque, inégal mais savoureux.

Au physique, il n'annonce d'abord aucune de ces qualités. Petit, rieur avec de longs silences, l'air timide et un peu sauvage, nullement fier, il ressemble plus à un savant qui vivrait à l'écart des hommes qu'à un vigoureux dramaturge. Vous le croiseriez dans les couloirs d'un théâtre, — où il se promène très rarement, — sans vous retourner, j'en réponds. Prenez garde : ces traits fins et fermes décèlent une race énergique; ce front bombé révèle une pensée; ces yeux étonnés qui regardent ailleurs, ces yeux d'enfant qui s'émerveille sont pleins de rêverie féconde. Et la physionomie entière, avec son collier de barbe embroussaillée, ce je ne sais quoi d'indécis, d'inachevé qui déconcerte, respire une franchise, une ingénuité qui ne laissent pas d'être un charme, parmi tant de masques d'emprunt.

Le peu que nous savons de son histoire s'accorde bien avec cet aspect, non pas humble, mais effacé. Enfant, rien ne fit présager en lui une vocation étonnante. Il aima les lectures sans doute, Fenimore Cooper et Jules Verne. Plus d'une fois le salon paternel se transforma en forêt vierge. Il se donna la comédie avec des crayons de couleurs diverses. Bien

d'autres en ont fait autant, aujourd'hui rentiers ou fonctionnaires, que la folle du logis désormais laisse parfaitement tranquilles. Il fut élevé chez les Jésuites, dont il se montra l'élève attentif. Il fit là de bonnes études classiques, et, chose plus rare, y observa les mœurs du clergé de manière un peu plus intime que la moyenne des Français. Il passa par l'École centrale, se disciplina aux sciences comme Sully Prudhomme et Estaunié. Libre enfin, il pouvait entrer dans une industrie familiale, devenir un puissant du jour : les de Curel et les Wendel sont de grands métallurgistes lorrains. Mais, selon sa formule familière, « cela ne s'arrangea pas ». Il chercha un autre passe-temps. De vingt-trois à trente-six ans il voyagea, fit des lectures, compléta son éducation moderne un peu négligée par les bons Pères, et s'adonna même aux lettres, sans succès, il faut bien l'avouer. Les deux romans qu'il a publiés, *l'Été des Fruits secs*, *le Sauvetage du Grand-Duc* n'offrent vraiment quelque intérêt qu'au seul titre documentaire. M. Charles Maurras, qui en parla sans indulgence exagérée, y signala chez leur auteur une vocation pour le vaudeville. En fait on ne pouvait découvrir en ces études sèches et légères, d'une humour forcée, l'indice de la nature tragique, riche en contrastes généreux, qui s'est manifestée depuis.

*
* *

En 1891 André Antoine, alors directeur du Théâtre Libre, en villégiature à Camaret, extrayant au hasard d'une malle profonde la foule poudreuse des manuscrits, lut coup sur coup trois pièces modernes signées de trois noms différents, qui le mirent en allégresse. C'était, s'il vous plaît : *l'Amour brodé*, *l'Envers d'une sainte* et *la Figurante*. Antoine se souvient encore, avec l'orgueil du vieux chasseur, de l'émotion que lui causa ce triple arrêt inusité devant une proie magnifique. L'orgueil, ici, n'est pas déplacé. S'il existe un flair directorial, en voilà, certes, un bel exemple. Écrire aux trois inconnus fut l'affaire de la même journée. Au retour du courrier, nouvelle surprise. Les trois inconnus n'en faisaient qu'un : c'était M. François de Curel, qui avait voulu, pour tenter la chance, lui offrir son bagage d'un coup.

Depuis lors, vous savez l'aventure : *l'Envers d'une Sainte* et *les Fossiles* (écrits en un mois la même année), révélés par le Théâtre-Libre, *l'Invitée* jouée au Vaudeville, *la Figurante* à la Renaissance, *l'Amour brodé* aux Français (trois fois !) et, chez Antoine, boulevard de Strasbourg, *le Repas du Lion*, *la Nouvelle Idole*, suivis aujourd'hui de *la Fille Sauvage*. Mentionnons encore, il y a deux ans, une reprise des *Fossiles* aux Français, qui ne fut pas des plus heureuses. Ce théâtre, on le sait, ne porte pas bonheur aux œuvres de vraie nouveauté.

Carrière mouvementée, en somme, glorieuse mais toujours combative. De Curel a fait le prodige de s'imposer sans plaire au grand nombre. La foule l'ignore, ou sinon, le salue de loin, avec respect, et va voir Valabrègue ou Feydeau. Une minorité fervente l'en dédommage de son mieux avec des louanges choisies. Il n'est que juste d'insister sur la part d'Antoine en ce tour de force, flagrant démenti à ceux qui l'accusent d'être l'esclave de sa fortune. Sans Antoine, il est fort probable que de Curel serait presque inédit. Le Boulevard, qui en a tâté sans fruit, ne recommencerait pas l'expérience. Les Français, l'Odéon peut-être, après d'infinies simagrées, essaieraient une fois tous les cinquante ans. Et ces drames d'allure épique, de beauté vivante, de portée profonde, *le Repas du Lion*, *la Nouvelle Idole*, *la Fille Sauvage*, nous seraient inconnus.

*
* *

L'œuvre, telle qu'elle m'apparaît, se divise en deux parts bien distinctes. D'un côté les pièces intimes, analyses de cœurs amoureux, où dominent les figures de femmes, de l'autre les pièces sociales, mélangées d'autobiographie, où l'auteur lui-même entre en jeu et s'attaque aux problèmes actuels. Au premier groupe appartiennent *l'Envers d'une Sainte*, *l'Amour brodé*, *la Figurante*, *l'Invitée*. Au second *les Fossiles*, *le Repas du Lion*, *la Nouvelle Idole*, *la Fille Sauvage*. Quatre drames de chaque côté, c'est d'un surprenant équilibre.

Chaque groupe a ses caractères propres. Les pièces intimes sont les mieux faites, les plus nettes, les plus cohérentes. Les intrigues, qui procèdent toujours d'un cas psychologique imprévu, sont adroitement agencées, les silhouettes curieuses et justes. Nul excès, nulle boursouflure. Ceux qui reprochent à M. de Curel de ne jamais savoir son métier n'ont pas bien lu ces tragédies, d'un dessin si sûr, si aigu. On conçoit — ce n'est pas un hasard — que celles-ci précisément aient tenté les scènes à la mode. Après ceux de Musset, de Racine, je ne crois pas que notre théâtre offre en sa riche galerie de plus beaux portraits féminins que la Julie de *l'Envers d'une Sainte*, Madame de Grécourt de *la Figurante*, la Françoise de *la Figurante*, voire la Gabrielle de *l'Amour brodé*. Je donnerais volontiers, pour elles, toutes les héroïnes éloquentes, romantiques et abstraites de Dumas fils. Elles n'attendent qu'une Desprez qui, les incarnant à nouveau, les fasse adorer du public. Et il y a dans ces quatre drames, d'une complication si désolée, une psychologie de la névrose morale qui s'intitule l'amour moderne bien supé-

rieure, à mon goût, aux conférences de Paul Bourget.

Les pièces sociales, aventureuses, abondantes, inégales, superbes, enfiévrées d'un souffle enthousiaste, donnent sur les nerfs des logiciens stricts et réjouissent les poètes, ou, tout bonnement, les cœurs simples. Toute une histoire d'âme s'y déroule, à travers les conflits les plus nobles qui puissent passionner un haut esprit. *Les Fossiles* nous font assister à la grandiose agonie d'une famille aristocratique. C'est toute la noblesse française qui meurt avec Robert de Chantemelle, et, prenant conscience d'elle-même en ce testament héroïque si bien lu par la divine Bartet, indique à ses héritiers bâtards la voie des revanches possibles.

Le Repas du Lion, c'est la même noblesse abordant la question sociale, ses rapports avec la bourgeoisie conquérante et le prolétariat révolté. *La Nouvelle Idole* nous décrit, — vous savez, je suppose, avec quels accents, — la lutte de la science et de la foi dans le cerveau d'un savant illustre. Et *la Fille Sauvage*, enfin, c'est le poème de la haute culture greffée sur une nature inculte, c'est l'apothéose mélancolique du catholicisme expirant, c'est la décadence inévitable, après une minute sublime, de la race humaine affranchie qui se divinise elle-même, et que, livrée à ses propres forces, entraîne le vertige final. Thèmes difficiles, s'il en fut, à présenter de façon scénique !

Tous ces drames expriment, sinon un système, — écartons ce mot trop rigide, — au moins une pensée, une tendance commune. Très nettement ils disent le combat de la conception chrétienne du monde avec l'idée scientifique. Chacun d'eux n'est qu'un épisode de cette grande bataille moderne. Les préférences de l'auteur ne paraissent guère douteuses, malgré son effort vers l'équité. Son esprit salue comme nécessaire l'avènement des forces neuves dont il reconnaît la grandeur. Mais son cœur, sa tendresse d'artiste vont vers les formes du passé. C'est en ce sens qu'on lui appliqua, non sans apparence de justesse, l'épithète de réactionnaire. Ces classifications simplistes sont en général détestables. Celle-ci n'est fausse qu'à moitié. Il est clair que *les Fossiles*, par exemple, rendent un émouvant hommage à la tradition féodale. La pièce vibre tout entière d'un grand soupir vers les vieux chênes qui naguère dominaient les taillis. Jean de Sancy est un de Mun emporté vers la classe ouvrière par une sentimentalité oratoire qui se ressaisit à la fin, dans un farouche élan de fauve, et déchire de ses propres mains le pacte qu'il avait souhaité. Nul n'est plus antisocialiste que ce démocrate hautain. Albert Donnat, le docteur fanatique, n'exalte si haut la science que pour briser la cruelle idole devant le geste spontané d'une petite fille qui croit. Et Marie, la Fille Sauvage, quand elle a « soufflé sur la tour » bâtie par quinze siècles de mysticisme, sent qu'elle va sombrer peu à peu dans une tristesse incurable. Tout cela est vrai. C'est incomplet. Les mêmes personnages, de toute évidence, sont consumés par l'ardent désir, l'espoir anxieux d'une foi nouvelle. Ils l'appellent, ne l'atteignent pas et retombent à la foi antique, qui ne peut plus les satisfaire. L'un d'eux, l'explorateur Moncel, proclame expressément que l'humanité entière connaîtra un jour le règne bienheureux de la raison pure. Mais le même ne voit rien de mieux, pour y acheminer les âmes, que les fables enchantées de l'Église. Toute la philosophie de Curel tient dans cette double assertion. Il est, dans la même minute, coup sur coup moderne et moyenâgeux, rationaliste et catholique. C'est un Janus à deux visages. C'est ce qu'on appelle un « néo-chrétien ».

Ces contrastes, qui forcent l'estime par leur sincérité visible, lui valent, c'est assez naturel, d'être incompris de plusieurs côtés. Si les démocrates lui reprochent une libération imparfaite, les conservateurs ne sont pas loin de le traiter comme un transfuge. *Les Fossiles* ont fait scandale dans le noble faubourg Saint-Germain. Témoin ce mot naïf et drôle d'un académicien titré qui gémissait le soir de la première dans les couloirs de la Comédie-Française (hospitalisée à l'Odéon) : « Non, cher ami ! si la race des Chantemelle ne peut absolument survivre qu'au prix d'abominations pareilles... eh bien, j'aime mieux qu'elle disparaisse ! » Affaire de goût, c'est évident.

Au moins, qu'on le blâme ou l'approuve, un état d'âme si fertile en oppositions multiples est-il, au plus haut point, dramatique. André Gide a écrit joliment : « Le propre de l'âme chrétienne est *d'imaginer en soi des batailles.* » Cela est plus exact encore de la pensée néo-chrétienne, qui emprunte à sa sœur antique la soif brûlante de l'absolu, en ayant perdu l'illusion de croire qu'elle peut l'étancher. Créer un absolu nouveau ! Tel est le soupir désespéré de cette pensée hermaphrodite, partagée entre deux hérédités contraires, qui voudrait concevoir un monde et n'enfante que des monstres informes. Ce duel intime est tout à fait propre à être rendu par le drame, qui tend aujourd'hui visiblement à primer tous les autres modes de confession littéraire. Les héros de François de Curel sont les fils que peut engendrer une époque de crépuscule où s'effacent un à un tous les dieux. On peut souhaiter que d'autres surgissent avec plus d'allégresse confiante et se tournent vers l'aube des temps futurs. Il faut savoir gré à ceux-là d'avoir traduit avec angoisse — sous la forme d'art nécessaire — les obscurs frissons, les scrupules, les nuances décomposées de tant de cœurs en qui survit ce qu'on nomma le « mal du siècle », héritage que le Vingtième devra nettement répudier.

***

Cette attitude intellectuelle apparente M. de Curel bien davantage aux romantiques qu'à sa propre génération. Il apparaît, poète en prose, l'héritier autrement fidèle des Chateaubriand et des Vigny que ceux qui s'obstinent à nous servir des tragédies en vers à costumes, sans âme et sans haut idéal, ne sont les héritiers d'Hugo. Presque tous ses rivaux en célébrité procéderaient plutôt de Balzac. Ils s'efforcent à noter des milieux, des types rencontrés, des choses vues. Leur observation est impersonnelle. Ils n'interviennent pas dans leur œuvre. Ils sont purement réalistes. De Curel est trop de son temps pour vouloir ignorer ce souci. Il a donné plus d'un exemple d'exacte vision pittoresque. Il a même, à un vif degré, le sentiment de la nature, qu'il aime évoquer dans ses drames comme cadre à l'action humaine. Mais c'est, avant tout, un lyrique. Il a le sens et la passion des mystères de la vie intérieure. Son style, souvent scientifique, abstrait, incorrect, incolore, retrouve soudain les grandes images, la prosopopée fastueuse qu'on affectionnait autrefois. Surtout il se mêle à ses fictions, et par là leur donne une allure qui les classe bien au-dessus des peintures de mœurs ordinaires. On sent que le drame est pour lui une crise vivante, un combat. En un mot, c'est un homme d'action qui se résigne à être artiste — je soupçonne que c'est le cas des plus grands — par sagesse, non par paresse, parce qu'il est venu dans ce monde trop tard pour agir, ou trop tôt. Lui-même l'a laissé entendre avec une crânerie élégante : « L'homme capable d'apporter des solutions, très nettes, valables pour huit jours, en fait de questions sociales, aurait tort de perdre son temps à fabriquer des dénouements. » Enquête de la *Revue d'Art dramatique* du 20 février 1898.) Et ailleurs (lettre à M. Binet, *Année Psychologique*, 1894) : « Je suis, par définition, l'individu *très atténué* qu'on peut aisément supprimer, et j'ai grand soin qu'il en soit toujours ainsi... *afin d'exister davantage par mon œuvre que par moi-même.* » On voit qu'il se connaît à fond et se juge, comme il convient, sans complaisance et sans modestie.

De là, de cet équilibre instable entre la pensée et l'instinct, ses longs tâtonnements du début, ses retraites, sa vie cachée de chasseur et d'homme des bois. De là, au point de vue métier, souvent, ses inexpériences fâcheuses. Il suit sa chimère, s'inquiète peu des autres, lit beaucoup, ne va guère au spectacle. Ses propres répétitions l'ennuient, il s'y sent malheureux, malhabile. Bien vite il se désintéresse de cette besogne minutieuse où triomphe un Brieux, un Sardou. De là aussi ses audaces fécondes, ses coups de génie solitaires, ces fenêtres inattendues qu'il ouvre sur le monde et la vie. C'est un amateur. Si vous voulez, Lamartine se glorifiait de ce titre. Tel quel, il ose des gageures qui feraient bouder les faiseurs experts. Ses pièces sont maladroites ? Parbleu ! Si vous croyez l'entreprise commode de faire tenir en dialogues qui émeuvent vingt salles frivoles une philosophie personnelle ! J'entends bien qu'on objecte : « A quoi bon ? N'est-il pas d'autres occasions, en notre république bavarde, d'épancher une verve apostolique ? Toute pensée qu'on vulgarise n'est-elle pas forcément vulgaire ? » Ces critiques chagrins ne voient pas que nul discours ne vaudra jamais le choc passionné du drame, qui met aux prises les consciences diverses, qu'au point de vue strictement artistique il y a dans ces débats mouvants une matière neuve admirable, et qu'il ne s'agit pas enfin de découvrir des panacées, mais de disposer en beauté des éléments connus de tous. C'est très difficile, d'accord, et cela ne s'apprend pas aux médiocres. Quand on réussit, c'est très beau. Je laisse aux byzantins de savoir si c'est, oui ou non, du théâtre.

François de Curel nous offre ainsi un remarquable essai de synthèse entre les deux grandes écoles qui se sont partagé le dernier siècle : le romantisme et le réalisme. Il appartient à l'une par sa méthode, à l'autre par son idéal. Jeu bizarre, qui ne va pas sans péril. Sans gloire non plus, heureusement. C'est celui-là même auquel un Ibsen a dû de créer, vers cinquante ans, une douzaine de chefs-d'œuvre uniques. Je n'entends pas dire par là que Curel ait pris ce modèle. Je pense qu'il est, au contraire, de formation toute latine, uniquement pétri par nos maîtres. Je ne veux qu'indiquer la rencontre de deux génies très dissemblables dans le vaste domaine esthétique. Il pourrait y avoir là un indice précieux pour la renaissance de l'art dramatique, si passionnément appelée en France par tant d'esprits d'ordre divers, si les théories en ces matières valaient plus qu'une coque de noix. Il n'est que des tempéraments. Bornons-nous à saluer un homme libre qui, en ce temps de bas calculs, d'adroite fabrique, de minces profits, nous donne parfois, au théâtre, la grande illusion humaine de folie sacrée et de beauté. Pour ceux qui vivent dans ce bouge et qui voient resplendir tout à coup cette lumineuse rencontre, c'est une surprise éblouie qui les rappelle une seconde au sens divin de leur mission.

GABRIEL TRARIEUX

LES ORIGINES MATERNELLES

DE VICTOR HUGO

On a beau avoir fait dans la vie d'un grand homme une abondante moisson de documents nouveaux et inédits, on laisse toujours derrière soi un peu de neuf à glaner. C'est ce qui est arrivé au biographe le plus minutieux et, malgré tout, le mieux averti de Victor Hugo. Je m'étonne même que M. Edmond Biré qui habite Nantes ait été si peu et si mal informé, quand il écrivit son *Victor Hugo avant 1830*, sur les origines maternelles du grand poète. Sans avoir un flair exceptionnel, après une enquête sérieuse et bien conduite, il lui eût été facile de mettre la main sur les documents originaux qui servent de base à cet article. Cela lui eût procuré le plaisir de relever quelques erreurs de plus dans le *Victor Hugo raconté*, et cela lui eût évité du même coup le désagrément d'en commettre lui-même quelques-unes — ce qui est toujours fâcheux sous la plume d'un redresseur de torts et d'un coupeur de fils en quatre.

On a dit, et c'est mon opinion, que la plupart des grands poètes sont avant tout les fils de leurs mères. Étant donné le rôle immense joué par Victor Hugo dans la littérature du XIXe siècle, il me parut intéressant de rechercher la part des dons qu'il avait reçus en naissant du côté maternel, et c'est pourquoi je me mis en quête des origines de Sophie Trebuchet, sa mère.

I

Sur Sophie Trebuchet on ne savait rien jusqu'ici ou pas grand'chose. On savait seulement qu'elle était fille d'un « armateur nantais » nommé Jean-François Trebuchet et d'une demoiselle Renée-Louise Le Normand. Encore ignorait-on leur lieu d'origine et la qualité de leurs pères et mères.

Des actes de baptême et de mariage que m'a très obligeamment communiqués M. Paul Bellamy, greffier en chef du tribunal civil de Nantes, il appert que ni l'un ni l'autre n'étaient originaires de cette ville.

Jean-François Trebuchet était natif d'Auverné, petit bourg de l'arrondissement de Châteaubriant. Renée-Louise Le Normand était native de Saint-Fiacre, petite commune sise à trois lieues de Nantes sur un coteau qui domine le cours de la Sèvre et de la Maine, et dont le vin blanc n'a d'égal, au pays nantais, que le muscadet de Vertou et de Château-Thébaud. L'église de Saint-Fiacre, qu'on vient justement de rebâtir et dont le clocher de granit a la forme d'une tiare, fut fondée par les seigneurs de Goulaine qui avaient en cette paroisse leur juridiction des Cléons, laquelle dépendait du marquisat de Goulaine. C'est même à cette circonstance que Mlle Renée-Louise Le Normand dut d'y naître le 28 août 1748 (1), son père René-Pierre Le Normand, sieur du Buisson, étant procureur fiscal du marquisat de Goulaine, en même temps que sénéchal de juridiction en Château-Thébaud, alloüé de la juridiction de Bougon en Couëron, procureur fiscal de plusieurs autres juridictions et procureur au siège présidial et comté de Nantes.

Ce Le Normand était, comme on voit, un gros personnage. Cependant il n'était pas de noblesse et il n'avait pris le titre de sieur du Buisson que pour se distinguer de ses frères qui signaient Le Normand de la Noë et Le Normand du Pâti.

Marié deux fois, il avait eu d'un premier lit trois garçons et une fille que nous retrouverons plus loin, et du second Renée-Louise Le Normand et René-Pierre Le Normand qui devint procureur au Parlement de Bretagne et épousa, comme tel, le 19 novembre 1779, Marie-Thérèse Rousseau, fille d'un notaire et procureur au marquisat de la Galissonnière. Ce n'étaient pas, du reste, les seuls hommes de loi de la famille. Le procureur fiscal du marquisat de Goulaine avait pour beaux-frères Me Pierre Pouponneau et Me Mourain ses collègues au présidial de Nantes (2), et pour cousin germain M. Étienne-Joseph Garreau, avocat au Parlement. J'ajoute qu'il était lié avec Me Louis-Maurice Trebuchet, avocat à Nantes, et que ce fut par le canal de ce dernier que Jean François Trebuchet, son frère, épousa Renée-Louise Le Normand du Buisson.

Ce mariage fut célébré en l'église paroissiale de Saint-Fiacre le 22 septembre 1767 (3). Aussitôt après,

1 PAROISSE SAINT-FIACRE.

Le vingt-neuvième jour d'août 1748, a été baptisée Renée-Louise, fille de M. René-Pierre Lenormand, sieur du Buisson, procureur fiscal du marquisat de Joulaine, la demoiselle Renée-Pélagie Brevet, son épouse. L'enfant née du jour d'hier. Ont été parrain Me Louis Mourain, sieur de Montmartre, procureur au présidial de Nantes, et marraine, demoiselle Jeanne Vilaine, femme du sieur Mathurin Thedron, oncle et tante de l'enfant. Baptisée par Messire Charles Brevet, prêtre, vicaire chapelain de l'église cathédrale de Nantes, cousin de l'enfant. Lesquels parrain et marraine ont signé les présentes. Signé au registre. Mourain, Jeanne Vilaine, Louise Le Normand, la Mignault, Jacquette Demou, Anne Bahuau, J. Guillot recteur de Saint-Fiacre, Le Normand, Masse, Herlet, Garreau, T. Brevet prêtre, vicaire chapelain de l'église de Nantes.

(2) Le présidial de Nantes était composé d'un sénéchal ou président présidial, d'un alloué-lieutenant-général, d'un juge criminel, d'un lieutenant civil et criminel, de dix conseils, de deux avocats du roi, d'un procureur du roi, de deux greffiers civils et d'un greffier criminel, d'un premier et d'un second huissier. Il y avait à Nantes, en 1770, 51 procureurs au présidial. Cette charge correspondait à celle des avoués d'aujourd'hui.

3 PAROISSE SAINT-FIACRE.

L'an 1767 le 22 septembre par nous Louis-François Leloup, prestre, seigneur de Château-Thébaud, la Pommerais-sur-Sèvre, ont été admis à la bénédiction nuptiale :

les nouveaux époux s'établirent à Nantes où ils habitèrent tour à tour la rue des Carmélites, la rue Saint-Laurent, la place Saint-Pierre et la Haute-Grand'rue, proche la cathédrale, et sur la paroisse de Saint-Laurent dont l'église, aujourd'hui disparue, s'élevait au bout de l'impasse de ce nom.

C'est dans la Haute-Grand'rue que, le 19 juin 1772, naquit Sophie-Françoise Trebuchet, mère de Victor Hugo, dont voici l'acte de baptême :

Le 19 juin 1772 a été baptisée dans l'église paroissiale de Saint-Laurent de Nantes par nous recteur soussigné : Sophie-Françoise née de ce matin à cinq heures en cette paroisse, Haute Grande rue, fille de noble homme Jean-François Trebuchet, capitaine de navire, et de dame Renée-Louise Le Normand, son épouse. Ont été parrain noble homme René Le Normand, fils, oncle maternel de l'enfant, et marraine demoiselle Renée-Françoise Robin, cousine germaine de l'enfant du côté paternel, lesquels signent avec nous, le père absent...

Le *père absent !* Notre capitaine de navire était donc en mer quand sa fille vint au monde. Cela lui arriva trois ou quatre fois dans l'espace de douze ans durant lesquels sa femme lui donna trois filles et quatre garçons (1). La dernière fois qu'il revint à Nantes, ce fut pour assister coup sur coup à la naissance de son septième enfant et à la mort de sa femme que ses couches successives avaient épuisée. Étienne-Constant Trebuchet était né le 21 juillet 1780 : le 13 août suivant sa mère mourait dans la trente-deuxième année de son âge.

J'aurais voulu découvrir le dossier maritime du grand-père maternel de Victor Hugo, mais il ne figure même pas sur les tables de la Chambre de commerce de Nantes, en sorte que pour parler de lui nous sommes réduit aux conjectures. Cependant il est à peu près certain qu'il n'était pas armateur et qu'il faisait pour le compte d'autrui le commerce de Guinée, comme on disait alors pour désigner la traite des nègres, car à la fin du XVIIIe siècle les armements de la place de Nantes pour la Guinée étaient aussi considérables que ceux de toutes les autres places du royaume, et l'on estime à deux cents le nombre des armateurs nantais qui faisaient ce honteux commerce. C'est de là que datent les fortunes scandaleuses dont témoignent encore les maisons magnifiques qui bordent la Fosse et les deux rives de l'île Feydeau. Il ne faudrait pas croire pourtant que le commerce de « bois d'ébène » fût aussi lucratif qu'il le paraissait. D'abord le prix des esclaves était parfois assez élevé ; les nègres qui étaient dans toute la vigueur de l'âge et de la force — de seize à trente ans — étaient vendus aux îles françaises de l'Amérique depuis 100 pistoles jusqu'à 1 500 livres. Ensuite il était rare qu'il ne mourût pas quelques nègres pendant la route de Guinée à l'Amérique, et il suffisait d'une petite épidémie pour perdre le bénéfice de toute une cargaison.

Quelle fortune réalisa Jean-François Trebuchet comme capitaine au long cours ? Je ne saurais le dire au juste, mais il devait être dans une belle situation quand il épousa Renée-Louise Le Normand, car le procureur au présidial de Nantes n'aurait pas donné sa fille à un vulgaire capitaine de cabotage et nous savons que tous les enfants Trebuchet furent bien dotés.

II

Cependant la Révolution était venue, qui avait ébranlé le crédit général et ruiné une foule de gens à Nantes.

S'il faut en croire le témoin de Victor Hugo, sa mère, qui avait vingt et un ans en 1793 et non seize, comme il le dit, aurait épousé la cause des Vendéens du Bocage et se serait faite *brigande*, comme Mme de Bonchamps et Mme de La Rochejaquelein. Je ne voudrais pas, à défaut de documents contradictoires, donner un démenti formel au témoin de Victor Hugo, mais j'ai quelques raisons de douter de l'exactitude de son récit. Il nous dit pour commencer que Sophie n'était qu'à moitié dans les idées de son père,

---

Jean-François Trebuchet, capitaine de navire, majeur, fils de feu sieur Jean Trebuchet et de demoiselle Françoise Louvigne, natif de la paroisse d'Auverne, en ce diocèse.

Et demoiselle Renée-Louise Le Normand, native de cette paroisse et domiciliée depuis nombre d'années en celle de Saint-Laurent, de Nantes, fille mineure de M. René-Pierre Le Normand, sénéchal de juridiction en Château Thébaud, allouée de la juridiction de Bougon-en-Coulron, procureur fiscal de plusieurs autres juridictions et procureur au siège présidial et comté de Nantes, et de feue demoiselle Renée-Pélagie Brevet ; aux fins de dispenses, d'alliances accordées par M. l'abbé de la Trellaye, vicaire général de ce diocèse, le 4 août dernier, aux paroisses d'Auverne le 15 du courant, signées Lemetayer vicaire, et de Saint-Laurent de Nantes, le 20, signées Gallouin, recteur, qui permet au recteur de cette paroisse ou à tous autres de procéder au dit mariage, qui a été célébré en présence et du consentement dudit sieur Le Normand du Buisson, frère de l'épousée, du sieur Louis-Morice Trebuchet, frère de l'époux, Louis-Morice Trebuchet de la Boulais, son neveu, Me Pierre Pouponneau, procureur au présidial de Nantes, oncle de la mariée à cause de demoiselle Louise Le Normand, son épouse, et autres parents et amis soussignés.

(1) Savoir : Renée-Rose, née le 7 juillet 1768 ;
Madeleine-Françoise née le 16 novembre 1769 ;
Sophie Françoise, née le 19 juin 1772.
Jean-Louis, né le 30 octobre 1773 ;
Auguste, né le 7 mai 1775 ;
Charles-Marie, né le 5 juillet 1777 ;
et Étienne-Constant, né le 21 juillet 1780.

M. Edmond Bire, contrairement au *Victor Hugo raconté*, prétend que la mère du poète eut trois sœurs et non deux. Malgré toutes nos recherches sur les registres de la paroisse de Saint-Laurent, nous n'avons pu trouver trace de la naissance de Marguerite Trébuchet qui n'aurait pu venir au monde qu'entre Madeleine et Sophie ou entre Charles-Marie et Étienne-Constant.

ce qui signifie qu'elle n'était pas aussi royaliste ni aussi catholique que lui, et pour finir, quand elle se marie quelques années après, pour justifier son mariage purement civil, il ajoute que « la mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé. »

Drôle de Vendéenne, n'est-il pas vrai ?

Eh bien, moi, j'ai comme idée que Sophie Trebuchet ne quitta pas Nantes pendant la Révolution ou que, si elle le quitta, ce fut pour vivre tranquillement avec ses frères et sœurs et sa demi-tante maternelle, Rose Le Normand du Buisson, dans une maison de campagne que son père avait achetée en Saint-Herblain, près de la Hérissière.

Qui sait même si ce ne fut pas à Saint-Herblain qu'elle fit la connaissance du capitaine Hugo? Léopold-Sigisbert Hugo, qui, pour mieux prouver son républicanisme, avait remplacé ses noms de baptême par le prénom révolutionnaire de Brutus, avait été envoyé dans l'Ouest, en 1793, et remplissait en 1794 et 1795 les fonctions de greffier dans une commission militaire qui siégeait au château d'Aux, nommé aussi la Hibaudière, et était présidée par Simon, second chef du bataillon de l'Union, dont Hugo était adjudant-major. Cette commission militaire n'était pas tendre aux royalistes : en quelques mois elle jugea, condamna et fit passer par les armes un certain nombre de paysans de Bouguenais, sans parler des femmes suspectes qu'elle renvoya pour une raison ou pour une autre devant le tribunal révolutionnaire de Carrier.

Du château d'Aux à Saint-Herblain, il n'y a guère que la traversée de la Loire. Les pouvoirs de la commission militaire dont Hugo faisaient partie s'étendaient-ils sur les deux rives du fleuve? Je n'oserais l'affirmer, mais il est possible que les Trebuchet aient été dénoncés comme royalistes par quelque bon patriote et que l'adjudant-major soit entré à cette occasion en rapports avec eux. Il est possible encore qu'il ait fait la rencontre de Sophie Trebuchet sur la route de Saint-Herblain à Nantes, quand les affaires criminelles de sa commission l'appelaient dans cette ville. Toujours est-il qu'il fut pris à ses charmes.

« Elle était petite, mignonne, des mains et des pieds d'enfant, dit Victor Hugo ; elle avait quelques traces de petite vérole, mais qui disparaissaient dans l'extrême finesse de sa physionomie et dans son regard intelligent. » Voilà pour le physique ; au moral, « elle avait cette indépendance d'esprit et cette personnalité décidée des filles sans mère, obligées d'être femmes plus tôt que les autres (1) ».

Il n'est donc pas étonnant que, malgré son royalisme, elle ait plu au capitaine Hugo et que celui-ci, au bout de quelque temps, ait demandé sa main. Mais le père de Sophie ne se montrait pas favorable à ce mariage, et Victor Hugo nous apprend que notre adjudant-major eut recours à Pierre Foucher, autre Nantais qu'il avait rencontré en 1796 à Paris, au conseil de guerre dont lui-même était rapporteur, pour vaincre la résistance du capitaine de navire.

« Pendant qu'il rapportait à Paris les procès des autres, son procès à lui se jugeait à Nantes. L'armateur hésitait fort à donner sa fille à un militaire obligé de courir le monde et de laisser sa femme seule ou de la traîner sur toutes les routes. Il objectait encore les opinions du major qui seraient une contradiction dans la famille et qui pourraient devenir une brouille dans le ménage. Mais il n'y a pas de meilleur avocat que l'amour, et Sophie plaida si bien que le mariage fut arrêté (1). »

Victor Hugo aurait mieux fait de dire que le meilleur avocat de son père dans la circonstance fut la mort de Jean-François Trebuchet. Car, bien que je n'aie pu découvrir son acte de décès, il est certain que le capitaine de navire avait quitté ce monde quand eut lieu le mariage de sa fille. Cela résulte des affiches mêmes de ce mariage dont la teneur suit :

Du 13 brumaire an 6 de la République française.

Il y a promesse de mariage

Entre Joseph-Léopold Sigisbert Hugo, adjudant-major du 1er bataillon de la 20e demi-brigade, âgé de vingt-quatre ans, fils de Joseph Hugot (*sic*) et de Jeanne-Marguerite Michaud, natif de la ci-devant paroisse Saint-Evre-Ville-Vieille, de la commune de Nancy, département de la Meurthe et domicilié en celle de Paris, département de la Seine, IXe arrondissement, d'une part,

Et Sophie-Françoise Trebuchet, rentière, âgée de vingt-cinq ans, fille de feu Jean-François Trébuchet et Renée-Louise Le Normand, native de la ci-devant paroisse Saint-Laurent de cette commune et y domiciliée, section de l'humanité, rue Maupertuis (2), d'autre part.

Publié et affiché les dits jour et an (3).

Cet acte que je donne ici pour la première fois rectifie de lui-même trois erreurs plus ou moins graves que M. Edmond Biré a commises en acceptant comme exacte la version du témoin de Victor Hugo. Il établit : 1° que le mariage de Sophie Trebuchet eut lieu non pas en 1796, mais à la fin de 1797; 2° que son père était mort lors de la publication de ses bans ; 3° que, lorsqu'elle se rendit à Paris pour la célébration de son mariage, s'il l'accompagna, comme le dit l'auteur du *Victor Hugo raconté*, ce ne fut que du haut du ciel.

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I.

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I.

(2) Ancienne rue des Carmélites, débaptisée à la Révolution.

(3) Extrait des registres des publications de mariage de l'an 6, conservés au greffe de Nantes.

A part cela, comme dit l'autre, le reste est peut-être vrai !...

III

N'ayant pas entrepris d'écrire l'histoire des jeunes époux, je ne les suivrai pas dans leurs pérégrinations militaires à travers la France et l'Espagne, pas plus que je ne raconterai les causes de leur brouille et de leur séparation. On sait que la mère de Victor Hugo mourut à Paris, le 27 juin 1821 (1), et que son père qui s'était retiré à Blois, et remarié, mourut à son tour le 29 janvier 1828 (2) au domicile d'Abel Hugo, son fils, rue Monsieur, n° 9. Mais à présent que nous sommes fixés sur ses origines maternelles, je vais essayer, comme je l'ai dit au début de cet article, de déterminer la part des dons qu'il reçut en naissant du côté des Le Normand du Buisson.

Et d'abord il faut que je tranche définitivement une question qui préoccupe depuis longtemps tous ceux qui étudient l'histoire des commencements de la Révolution en Bretagne.

Il y a quelques années, parlant ici même (3) du pamphlétaire d'occasion qu'avait été Volney en 1788, je m'élevais de toutes mes forces contre la légende que M. Barthelémy Pocquet avait accréditée de bonne foi dans un de ses livres (4) et qui représentait l'auteur de la *Sentinelle du peuple* comme ayant joué à Rennes le rôle « d'agent supérieur et distingué » des ministres Necker et Brienne.

Je savais déjà que Volney était allié à la famille maternelle de Victor Hugo et qu'en cette qualité il avait offert à la mère du poète de lui léguer, sous la Restauration, son siège de pair de France. Mais j'étais à cent lieues de penser que Victor Hugo et Volney étaient cousins du deux au trois, comme on dit chez nous, par René-Pierre Le Normand du Buisson, procureur au présidial de Nantes et par son fils le procureur au Parlement de Rennes.

Si je l'avais su, au lieu de m'évertuer à établir que Volney était trop fier de sa nature et trop indépendant de son caractère pour s'être vendu jamais à un ministre quelconque, j'aurais dit à M. Barthélemy Pocquet : Ne cherchons plus les raisons qui amenèrent Volney à Rennes en 1788 et ne nous étonnons plus que la *Sentinelle du peuple* fût si documentée et frappât si juste. L'homme qui avait attiré Volney à Rennes au moment des troubles, celui qui lui mit à la main la plume de la *Sentinelle du peuple* ne fut autre, évidemment, que le procureur au Parlement de Bretagne. Il n'y avait qu'un homme de loi qui pût le documenter de la sorte, et ce procureur était déjà d'opinion si libérale, qu'en 1796 il devint juge au tribunal civil de Nantes (1).

Voilà donc ce point d'histoire enfin éclairci. Quant aux origines de Victor Hugo, pas n'est besoin de mettre des lunettes pour voir qu'il était moins Lorrain que Breton et plus Nantais que Bisontin. « On est, disait Vigny, du pays où l'on est né et où l'on a été remué dans son premier berceau ». Sans doute, mais on est bien davantage encore du pays de son père et de sa mère, quand on n'a fait que traverser le coin de terre où l'on a vu le jour. Eh bien, si Victor Hugo qui connaissait à peine Besançon, sa ville natale, avait hérité de son père le culte de Napoléon, l'amour de la gloire, le sens des choses épiques et ces mouvements généreux du cœur qui, à vingt ans, le faisaient s'apitoyer sur le *Dernier jour d'un condamné* et toute sa vie le portèrent au-devant des proscrits et des vaincus, il tenait certainement des Trebuchet et des Le Normand, c'est-à-dire du sang maternel, les merveilleuses qualités d'esprit et d'imagination, sans parler du tempérament de plaideur et de l'entente des affaires, qui ont fait de lui le poète le plus grandiloquent de son siècle, en même temps que l'homme le plus pratique, le plus ordonné, disons le mot, le plus soigneux de ses intérêts.

Du reste, un jour que je dînais chez lui, — et Dieu sait si j'étais fier ce jour-là ! — il me dit, en apprenant que j'étais du pays de sa mère, que c'était son pays de prédilection. Il se souvenait à ce moment, s'il l'avait jamais oublié, que la terre de Bretagne lui avait donné les trois créatures de Dieu qu'il avait le plus aimées en ce monde : sa mère, sa femme, et la belle Mme Drouet qui, après avoir été la muse de son âge mûr, devint la bonne amie de sa verte vieillesse

(1) Voici la teneur de son acte de décès :

27 juin 1821. Ve arrondissement.

Décès de Sophie Françoise Trebuchet, agée de [illegible] ans, elle en avait 59, née à Nantes, décédée dans sa demeure, rue de Mezières, n° 10, femme de Joseph Leopold Sigisbert Hugo, maréchal de camp.

Témoin : Abel Hugo, officier en non-activité, 22 ans, même demeure, fils.

(2) Voici la teneur de l'acte mortuaire du général Hugo :

29 janvier 1828.

Décès de Joseph-Léopold-Sigisbert, comte Hugo, 54 ans, né à Nancy, lieutenant-général des armées du Roi, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre royal de Naples, demeurant à Blois, décédé rue Monsieur, n° 9, veuf en premières noces de Sophie Françoise Trebuchet, époux en deuxièmes noces de Marie-Catherine-Cécile Thomasi Sactonis.

Témoins : Abel, comte Hugo, 30 ans, 9, rue Monsieur. Victor-Marie, baron Hugo, 25 ans, tous deux fils.

(3) Cf. la *Revue Bleue* du 30 octobre 1898.

(4) *Les Origines de la Révolution en Bretagne*, t. II

(1) Le Normand habitait en 1788 place du Palais à Rennes. C'est dire qu'il était aux premières loges du théâtre des événements. Renseignement [illegible] par un [illegible] du temps imprimé chez Vatar.)

Je laisse de côté les deux hommes de génie qui eurent le plus d'influence sur son imagination et sur son âme, à savoir Chateaubriand et Lamennais.

Peut-être se souvenait-il aussi, quand il me parlait de la sorte, des heures charmantes qu'il passa dans sa jeunesse, au bord de la Loire, dans la maison de campagne de son grand-père, à Saint-Herblain, et de son cousin germain, le poète Ad. Trebuchet, à qui il ne manqua pour arriver à la réputation que de vivre à Paris, et qui, de 1823 à 1825, publia dans une revue nantaise intitulée le *Lycée armoricain* deux fragments de l'*Énéide*, traduits en vers par Victor Hugo, que recueillit quarante ans après le *témoin de sa vie*... Qui sait même, — car nous portons toujours en nous les images dont fut amusée notre enfance — qui sait si, lorsque le poète des *Travailleurs de la mer* s'établit à Guernesey, après le Deux Décembre, il n'avait pas dans les yeux les voiles des bateaux de son grand-père qui avaient, toute sa vie et même après sa mort, sillonné la « grande bleue » !

Quoi qu'il en soit, s'il avait gardé un tendre souvenir de Nantes, cette ville le lui a bien rendu depuis. Elle a donné son nom à une voie magnifique qui relie les bords de la Sèvre à ceux de la Loire. Et voici qu'elle s'apprête à fêter solennellement son centenaire. Il n'est pas jusqu'au nom de Trebuchet qui ne soit porté encore, comme pour perpétuer la mémoire de sa mère, par une maison de Saint-Fiacre, par des moulins à vent du côté de Saint-Herblain et à Nantes même par deux bons vieux qui achèvent de mourir en pauvres honteux dans une mansarde de la place de la Bourse. La maison Trebuchet à Saint-Fiacre sert aujourd'hui d'école, les moulins à vent de Saint-Herblain tournent je ne sais pour qui ; quant aux deux vieillards en question, je sais, pour avoir vu leurs papiers de famille, qu'ils sont les arrière-cousins de Victor Hugo. C'est même pour cela qu'en terminant cet article je me permets de les recommander à la générosité de Paul Meurice dont on connaît l'admirable piété pour le grand poète.

LÉON SÉCHÉ.

P.-S. — Cet article était écrit, quand l'idée me vint de consulter les archives de la marine à Nantes. Voici les renseignements que j'y ai trouvés sur le grand-père maternel de Victor Hugo, grâce à la complaisance de M. Louis Bronkhorst, chef du secrétariat, lequel est apparenté par sa mère aux Trebuchet.

Jean-François Trebuchet, né en 1730, débuta comme matelot, à l'âge de dix-huit ans, chez M. de Seigne, à Nantes.

Du 10 avril 1749 au 27 mars 1750, il fit trois voyages comme pilotin sur le *Philibert* et le *Thiercelin*, appartenant à la Compagnie des Indes.

En 1765, nommé lieutenant de la *Nouvelle-Société*.

Le 3 janvier 1767, reçu capitaine à l'Amirauté de Nantes, avec dispense d'un voyage.

Il commanda alors la *Sèvre* et la *Duchesse-de-Duras*, appartenant à M. Louis Droüin, armateur à Nantes.

Ce dernier navire, qui faisait le commerce de Guinée, fut pris par les Anglais en 1779. Mais Jean-François Trebuchet ne le commandait plus depuis 1776, époque à laquelle, faute d'un registre-matricule disparu des archives de la marine de Nantes, on perd sa trace. Cependant il n'est pas douteux qu'il ait été capitaine de navire jusqu'en 1780, puisqu'il est encore désigné comme tel sur l'acte de décès de sa femme. Mais à partir de 1785, il ne figure plus sur la liste des capitaines de l'Amirauté de Nantes, ce qui me laisse croire qu'il cessa de voyager peu de temps après son veuvage.

L. S.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'Enfant d'Austerlitz.

Paul Adam : *L'Enfant d'Austerlitz*, Ollendorff, éditeur.

Paul Adam s'évada peu à peu de l'obscurité des coteries littéraires pour entrer dans la gloire. On était surpris, voilà quelques années passées, qu'un jeune écrivain qui avait écrit tant de livres n'accaparât pas davantage l'attention du public. On avait tort d'être surpris, car Paul Adam avait écrit tous ces livres à la hâte et sans même laisser au public le loisir de les considérer tour à tour... Il ne faut pas se dissimuler, hélas ! — un critique a le rude devoir de tout dire, — que Paul Adam a écrit trente volumes. Il les écrivit en désordre et avec quelque incohérence. Il parut être un amateur ardent de toutes les idées et de toutes les conceptions esthétiques. Mais passant de l'une à l'autre tumultueusement, il fut un amateur sans persévérance. Il se dispersait parmi ses ouvrages, il se disséminait en eux. Et on avait bien de la peine à reconnaître dans cette confusion profonde les éléments de sa personnalité. Depuis, Paul Adam a cru que tout lui permettait de classer ses livres en deux catégories. Une quinzaine d'entre eux ont subi soudain l'attribution de ce titre général : *l'Époque*. Les autres, innombrables, se groupent comme ils peuvent sous cette ambitieuse dénomination *le Temps et la Vie : Histoire d'un idéal à travers les siècles*. Au moins voilà un titre auquel on ne reprochera pas d'être trop restreint et, si j'ose ainsi parler, trop modeste ! Tel quel, redondant et

un peu emphatique, ample et obscur, désordonné en dépit de son apparente précision philosophique, étreignant mal les idées qu'il veut enserrer en lui, il est assez significatif de la personnalité même de Paul Adam. Et vraiment on ne peut pas demander autre chose à un titre confus! Bref, les livres de Paul Adam se succèdent et s'accumulent. Et ils témoignent évidemment une singulière puissance de travail, car, si on se rebellait à admettre que Paul Adam ne parvient que par la continuité d'un labeur prodigieux à entasser toutes ses œuvres les unes sur les autres en moins de temps qu'il ne faut pour les lire, il faudrait admettre alors qu'il cède perpétuellement à l'inspiration pressante du génie ou bien qu'il s'abandonne à une effroyable facilité dont on est en droit de tout redouter. Oui, c'est par le travail, par un travail dont l'assiduité patiente est assez digne de nous émerveiller, que Paul Adam arrive à être le plus fécond des écrivains contemporains. C'est posséder un dangereux privilège, qui d'abord n'est quelque peu favorable à ceux qui ne sont pas capables de s'en débarrasser que pour leur être plus funeste ensuite. Et Paul Adam, qui a exploité dès maintenant tous les avantages de ce privilège, risque, s'il n'y prend garde, d'en subir désormais les effets fâcheux.

Précisément, parce que sa dernière conception littéraire est extrêmement ambitieuse nous ne sommes point quittes envers lui si nous le couvrons, en passant, d'éloges superficiels. Il faut aller jusqu'à fond des choses, pénétrer jusqu'à la réalité même de ses livres, et montrer, en définitive, comment un bon écrivain, noblement avide d'écrire enfin des chefs-d'œuvre définitifs, les « manque » par excès de précipitation dans son labeur forcené. La sévérité même des critiques est à l'heure actuelle l'unique preuve sincère qu'on puisse fournir à Paul Adam de l'intérêt qu'on prend à son œuvre vaste et grandiose et de l'attention passionnée avec laquelle on suit le progrès — j'emploie le mot dans son sens exact qui n'est pas le plus flatteur, — de son talent exceptionnel et incertain, éclatant et trouble, tout empli de qualités précieuses que neutralisent autant de défauts...

Le Temps et la Vie : Histoire d'un idéal à travers les siècles... Décidément, c'est un beau titre, et je n'en sais pas de plus majestueux. Paul Adam nous fera difficilement croire qu'il a été constamment et systématiquement préoccupé, au cours de ses ouvrages, de déterminer un idéal quelconque à travers les siècles. Non, et vraisemblablement il avouerait lui-même que tel livre classé sous la rubrique : *l'Époque* peut passer sans encombre sous la rubrique : *le Temps et la Vie* et inversement. Mais, en vérité, Paul Adam a récemment entrepris d'étudier les influences, sur un esprit, sur une âme, de tous les grands événements contradictoires qui se sont produits depuis les dernières années du XVIIIe siècle jusqu'en 1830 ou peut-être jusqu'en l'année 1850. Et c'est une magnifique entreprise bien faite pour tenter un esprit excellent et un parfait écrivain.

La Force était la première partie d'une grande œuvre dont le plan n'était pas encore très net. C'est sur *l'Enfant d'Austerlitz* que s'exercent toutes les influences de ces mouvements historiques que nous admirons encore. Cet enfant, Omer Héricourt, fils d'un héros mort dans l'épopée impériale, hésite, ainsi qu'il sied, entre les directions diverses où les membres de sa famille l'engagent tour à tour. Il passe des uns aux autres, d'un idéal à un idéal contraire, d'un milieu à un autre extraordinairement différent. Ceux-ci veulent l'entraîner à défendre la cause du peuple, ceux-là à servir le roi, les jésuites à soutenir les intérêts de l'Église et je me figure que, ne se résolvant pas à choisir entre toutes ces directions, Omer Héricourt, bien qu'il ne soit pas très intelligent, arrivera le plus naturellement du monde à un imperturbable scepticisme. Toutes sortes d'idées et d'ambitions se combattent autour de l'empereur et des rois qui le remplacent. Et par un procédé naturel et simplet, Paul Adam a voulu que toutes ces idées et toutes ces ambitions fussent personnifiées avec éclat et avec force par les membres d'une même famille. Le bisaïeul d'Omer Héricourt a conservé l'idéal de ses jeunes années. Il croit à la fraternité des peuples, et l'action de la maçonnerie internationale lui paraît toute-puissante pour établir cette fraternité bien désirable. Retiré dans son château de Lorraine, il est un des premiers chefs de cette association universelle, et il semble préparer des complots contre la tyrannie de Napoléon. En réalité, il n'agit guère, car il est très vieux, mais il parle abondamment. Son fils, le général Lyrisse, est mécontent du retour des rois qui le font inactif. Il est enclin aux complots. Son petit-fils, Edme Lyrisse, capitaine en demi-solde, est à la fois républicain et bonapartiste. Il est l'un et l'autre non sans pittoresque. Fuyant la prison, il se traîne aventureusement d'Italie en Espagne et ailleurs. Augustin Héricourt, au contraire, s'est rallié à la monarchie et il est devenu général. Il est utilitaire et tend à bénéficier de tous les événements. La tante Cavrois dirige des moulins et des banques. Elle fournissait de farines la Grande Armée ; elle prête de l'argent au comte d'Artois. Elle est la puissance financière pour qui les révolutions politiques ne sont rien et sans qui nulle révolution politique ne peut s'accomplir. Le comte de Praxi-Blassans est le domestique bien né. Il cherche perpétuellement à servir quelqu'un. Il souhaite seulement que le maître qu'il servira soit très puissant. Il sert fidèlement aussi longtemps que

cela lui est utile et trahit avec aisance dès que cela lui est profitable. Il intrigue avec bonheur, avec goût. C'est un vrai politique. Il est d'autant plus dédaigneux pour les gens de peu qu'il est plus humble envers ses maîtres. Il est fort, méprisable et respecté. Des femmes s'agitent autour de ces personnages : Virginie, la veuve du héros d'Austerlitz que le veuvage a conduite à une piété farouche ; la tante Aurélie, femme de Praxi-Blassans, sentimentale et charmante, que ravit la poésie du jeune Lamartine ; Malvina qui aime la gloire militaire... Et dans cette famille tous les enfants se développent subissant toutes les répercussions de l'histoire. Il faut que la famille s'accroisse. Il faut donc que chacun serve le pouvoir. Un Praxi-Blassans sera soldat, un autre diplomate. Dieudonné Cavrois sera, comme sa mère pratique et bon financier. Il dirigera les moulins et les banques. Il faut qu'Omer Héricourt soit d'Église. C'est à quoi le pousse Praxi-Blassans. Il est envoyé dans un collège de jésuites. Ceux-ci cherchent à l'accaparer. Leur congrégation n'est-elle pas préférable à l'épiscopat ! N'est-ce pas elle qui sournoisement conduit tout ! Omer ne sait pas trop. L'enfant qu'il est reste dans les incertitudes. Ou bien il est avide de la grande gloire comme tel héros de sa famille, ou bien il veut se dévouer à l'affranchissement des peuples, ou bien il envie la puissance effective conquise par tous les moyens ; ou bien il aspire à une domination quelconque qu'il ne précise guère et qui sera seulement la marque de sa supériorité. Il hésite ; son caractère, façonné par trop de mains, manque jusqu'au bout de l'énergie qui décide des résolutions définitives et qui caractérise les fortes personnalités.

Et c'est précisément un des reproches qu'il convient de faire à Paul Adam. Son héros, Omer Héricourt, est un médiocre, et ne sera jamais qu'un médiocre. On peut être médiocre dans la vie héroïque ou médiocre dans la vie vulgaire. Omer Héricourt sera médiocre dans tous les genres de vie que lui imposera l'évolution contemporaine. Son père, Bernard Héricourt, dans *la Force*, n'était point au-dessus de l'humanité moyenne. Il était un homme ordinaire. Mais, comme il le disait ou comme il le pensait avec complaisance, il cherchait, en toutes les circonstances, à manifester son « caractère ». Omer Héricourt cherchera, au contraire, à ne le manifester jamais. Fréquentant les jésuites, les politiciens ou les capitaines en demi-solde, il s'appliquera de son mieux à contenter tous leurs désirs contradictoires et à prospérer pacifiquement grâce au concours de chacun d'eux. Il sera égoïste, et, si vous voulez, assez grossièrement arriviste. Il ne sera ni un « caractère » ni un « homme ». Alors, peut-on dire qu'il personnifie vraiment une époque, assez plate j'en conviens, mais qui connut toutefois des talents singuliers. Non, il ne personnifie que cette masse mouvante de jeunes gens heureusement nés auxquels leurs familles, sous tous les régimes, assurent « une brillante situation ». La figure de ce jeune Omer Héricourt est donc bien pâle dans le centre de ce grand tableau qu'elle devrait éclairer tout entier.

Il me semble plutôt que ce sont les personnalités accessoires qui éclairent le tableau. Le politique Praxi-Blassans est extraordinaire de vie et d'activité. Il paraît à peine et c'est lui qui mène tout ce monde qui s'agite près ou loin de lui. Paul Adam lui prête méchamment un style qu'il n'a certainement pas. Praxi-Blassans est plus intelligent que ses lettres ne le laissent supposer. Il est de ces hommes qui, à toutes les époques, se poussent au premier rang, qui servent leur fortune avec succès et qui, si les circonstances leur sont propices, ne sont pas inutiles au bien de l'État et ne manquent même pas les occasions qui leur sont offertes d'accomplir de grandes choses. Praxi-Blassans est bassement ambitieux : mais voilà un homme. Il est le plus antipathique et le plus grossier des héros. Mais tout de même il est un héros en quelque manière. Le jeune Dieudonné Cavrois est « représentatif », lui aussi. Raisonnable et utilitaire, il figure par avance toute cette bourgeoisie obscure et peut-être un peu vile qui profita de la longue paix pour s'enrichir. Les Dieudonné Cavrois seront pairs de France sous le règne de Louis-Philippe. Et j'admire aussi ces silhouettes de jésuites qui se profilent rapidement à travers les pages. Ce sont celles que Paul Adam a le plus nettement, parce que le plus simplement, dessinées. Quelle force en eux ! Voilà encore des hommes ! Comme ils ressemblent peu à ce malléable et piètre « enfant d'Austerlitz » indigne d'avoir inspiré son grand livre.

Je dis : un grand livre. Il faut ajouter : un gros livre ! Hélas ! Paul Adam n'écrit plus que de gros livres. Il commet de telles fautes parce qu'il manque de méthode. En somme, il entreprend d'écrire des romans historiques, de faire revivre des époques abolies. Et pour cela, il se renseigne sur ces époques. Il compulse des documents. Il se charge à la hâte d'une érudition factice. Il lit tout « ce qui a paru » sur l'époque. Il veut nous étonner par le luxe de sa science. Il ne nous étonne pas, et en fin de compte sa science paraît assez pauvre. On devine trop aisément qu'elle est de date récente, conquise tout à la fois, conquise en désordre, et mal assimilée. Mais Paul Adam, qui malheureusement est pressé d'écrire, déverse dans son livre toutes ses lectures. Et son livre en est accablé, et prodigieusement ralenti. Entre les détails historiques les mieux faits pour nous représenter le temps où sont situés ses héros, Paul Adam ne sait pas choisir. C'est pourquoi il ne

nous fait grâce d'aucun de ces détails. Et même il croit nous apprendre des choses qu'il connaît peut-être depuis peu de temps, mais qui sont depuis un long temps fort connues. Paul Adam s'imagine, en quelque façon, avoir découvert l'influence souterraine de la franc-maçonnerie sous l'Empire. Et il s'épanche en d'interminables développements qui ne nous trompent pas le moins du monde sur l'action réelle de la maçonnerie, — car un roman ne saurait compléter ou redresser l'histoire, — mais alourdissent péniblement le récit. Et voyez comme il est préférable d'avoir de la mesure et de ne pas avoir de l'érudition à mauvais escient! Le rôle de la Congrégation sous le règne de Louis XVIII était trop connu pour que Paul Adam pût prétendre nous le découvrir. Il se contente donc de peindre cette Congrégation en des tableaux sobres qui sont, je ne crains pas de le dire, admirables. Tout le reste est embarrassé et comme enchevêtré de « longueurs ». C'est dans le roman historique que « la brièveté » a le plus de prix justement parce que c'est là que la matière est le plus riche et le plus touffue. Paul Adam tend trop volontiers à l'abondance et, par conséquent, à la prolixité. Et malheureusement ce n'est pas par l'action que le livre s'allonge, non, c'est par les conversations. Ce vieux bisaïeul Héricourt, qui n'a plus d'âge, est le plus effroyable bavard que je connaisse. Il expose à perte de vue toute l'histoire de la franc-maçonnerie. On voit qu'il va mourir, et ce sont ses auditeurs qui succombent. En outre, ce sont presque toujours des femmes ou bien ce vieillard sans âge qui dissertent des complications historiques dont ils sont les témoins beaucoup trop capables d'analyse. Bientôt cela nous choque. Il nous semble que les femmes de 1815 ne devaient pas être trop habiles à comprendre si vite et si profondément leur époque merveilleusement embrouillée et qui reste à nos yeux assez surprenante. Nous-mêmes, nous avons assez de peine à comprendre le temps où nous vivons qui est cependant plus simple! Et c'est la charmante Malvina qui conte, sans reprendre haleine, la campagne de Russie. Il est vrai qu'elle arrive directement de Smolensk. Mais ce n'est pas une raison... Enfin, Paul Adam juge nécessaire d'éclairer le présent par le passé. Et à cet égard, il ne nous ménage guère. Le jeune Omer Héricourt, âgé de quelque douze ans, fait une composition d'histoire où il expose — comme s'il l'inventait — l'association des Templiers et des francs-maçons. Les enfants d'aujourd'hui sont moins érudits en histoire, et pourtant les programmes d'études sont beaucoup plus complets qu'autrefois... Et le Père Anselme, redoutable jésuite! juge l'occasion opportune pour développer toute l'histoire des Templiers. Ah! mon Dieu!... Ainsi Paul Adam, qu'accable son érudition, est toujours prompt à multiplier les détails qui ne sont d'aucune utilité pour nous faire mieux connaître les mœurs du temps et pour ressusciter l'époque où sa puissance d'évocation nous ramène.

Cette puissance d'évocation serait plus efficace encore si elle était servie par un style plus travaillé. Mais, franchement, il faut bien l'avouer, Paul Adam renonce à écrire. Les poncifs s'accumulent dans ses phrases et, quand il lui plaît, il sait si bien les éviter! Quelle lourde grandiloquence! Et par instants — fréquents — quel galimatias! « Le bisaïeul ne privait-il pas son élève de gâteaux, certains jours où le texte de l'Ancien Testament cessait, par magie, de se laisser lire, ne présentait plus aux yeux d'Omer qu'une série de minuscules dessins noirs, alignés au long de la page jaunie, régulièrement, et dépourvus de toute signification possible. » Ou bien, quelles fautes de français, oui, quelles fautes de français! « Après quelques essais d'en avoir la chair au moyen de la fourchette et des couteaux... » Ou bien quel pédantisme livresque! Le jésuite qui explique l'histoire des Templiers à des enfants de douze ans parle de de « l'ire de Dieu sur Sodome ». La tante Cavrois, elle-même, qui cependant est bien raisonnable en sa simplicité, est atteinte de l'épidémie. Elle « fait des phrases ». Elle dit : « Vous vous obstinez *à ne le pas* enrichir!... » Non, certainement non, la tante Cavrois ne parlait pas ainsi.

Mais peu importe. Il serait injuste d'insister sur ces vices qu'il était indispensable d'indiquer. Tous ces défauts proviennent à coup sûr du tempérament littéraire de Paul Adam, et ils sont aggravés par la précipitation avec laquelle Paul Adam se condamne à écrire ses livres. Pour faire un chef-d'œuvre de *l'Enfant d'Austerlitz* il fallait le « travailler » dix ans. Paul Adam l'a écrit en dix mois. Et voilà comment Paul Adam ne nous donne pas les chefs-d'œuvre que nous nous sommes plu si visiblement à attendre de lui...

L'Enfant d'Austerlitz est un livre lourd et lent, brumeux, bourbeux et gris. Je le préfère néanmoins à *La Force*. Il nous fait pénétrer dans une histoire plus complexe, plus variée, et il l'analyse avec une très louable intelligence. Enfin, c'est une œuvre puissante. Paul Adam a le goût de la puissance ; c'est ce goût qui crée son originalité parmi nous. Il atteint aisément à l'ampleur et à la magnificence. Mais il se presse trop et il n'a pas toujours le temps d'y atteindre. Puisse cet infatigable et excellent ouvrier de romans « travailler » plus lentement ses ouvrages et même les relire avant de les publier!

J. ERNEST-CHARLES.

[illegible] — *[illegible]*, par Félicien Champsaur ; [illegible], [illegible] *[illegible]*

par Alfred Capus, roman illustré par Cappiello; Éditions de la *Revue Blanche*. — *La Vedette*, par Yvette Guilbert, roman; Simonis Empis, éditeur. — *Choiseul et Voltaire*, par Pierre Calmettes, d'après les lettres inédites du duc de Choiseul à Voltaire; Plon, éditeur. — *Essai sur le mouvement social et intellectuel en France depuis 1789*, par T. Cerfberr; Plon, éditeur. — *Casa maris*, par Paul Perret; Ollendorff, éditeur. — *Pleurs et Rires*, par Albert Debrac; Orsoni, éditeur. — *Leurs Figures*, par Maurice Barrès: Félix Juven, éditeur. — *La Colonne*, par Lucien Descaves, roman illustré par Hermann-Paul; Félix Juven, éditeur. — *Terres maudites*, par V. Blasco-Ibanez, roman traduit de l'espagnol par J. Hérelle; Calmann-Lévy, éditeur.

POÉSIE

Il faudra, quand je serai morte...

Il faudra, quand je serai morte,
Que tu me creuses mon tombeau
Étroit, coquet comme un berceau
Et que ta main seule m'y porte.

Pour faire douillette ma couche,
Prends tes lettres dans mon coffret,
Prends et dépose ton portrait
Entre mes mains et sur ma bouche.

Pas de colonne renversée:
Mais que mon corps enseveli
Ait pour se sauver de l'oubli
Un souvenir dans ta pensée.

Au lieu d'un cippe qui surplombe,
Sème partout sur moi des fleurs.
L'aube au moins versera des pleurs
Dans leurs calices sur ma tombe.

Pour offrande, apporte des roses
Sur un humble rosier de mai,
Beaucoup d'amour est résumé
Dans le don des modestes choses.

L'hiver, plante des chrysanthèmes
Qui s'éparpillent comme un glas
Et qui laissent pleurer tout bas
Leur panache en pétales blêmes.

Bien qu'une plante délicate
Éphémère comme un regret,
Et pour que je dorme en secret,
Point d'épitaphe et point de date.

CHARLES POISSON

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Marquis de Priola*, pièce en trois actes de M. Henri Lavedan.

Avec *le Marquis de Priola* M. Henri Lavedan, nul ne l'ignore, jouait une grosse partie. L'a-t-il gagnée? l'a-t-il perdue?... c'est ce qu'un prochain avenir nous apprendra, car nous savons depuis longtemps qu'il est impossible d'escompter le succès d'une pièce de théâtre sur l'impression produite à la répétition générale ou à la première. Il y a là un auditoire trop spécial, trop surchauffé, trop farci de littérature, donnant assez mal la moyenne de ce que sentira le public des représentations suivantes. La seule chose que puisse faire un critique sincère et consciencieux est donc de se laisser aller à son goût personnel, de suivre en lui-même les réactions sentimentales que produit ce premier contact, bref de traduire sa sympathie ou son antipathie, et d'en déduire les causes. Je m'y appliquerai d'autant plus librement que la nouvelle œuvre de M. Lavedan m'a paru forte à maints égards, substantielle et très prenante, non pas seulement par la nature du sujet, mais par la vigueur avec laquelle il est traité; — j'ajouterai : par un souci de la forme s'accusant en un dialogue nerveux et subtil, presque toujours énergique et qui produit un grand effet : c'est plus qu'il n'en faut pour forcer l'attention du critique même prévenu.

Priola, c'est *le Don Juan moderne* :... ainsi s'exprime, dès le lever du rideau, un des comparses de la pièce, et d'ailleurs, dès les premiers mots Priola s'explique lui-même, dans un aparté avec le jeune Pierre Morain, son enfant naturel, qu'il a eu de la femme d'un de ses gardes, qu'il a fait élever secrètement, et dans lequel il se plaît à voir le continuateur de ses goûts, de ses audaces libertines, de sa personnalité en un mot. Pierre Morain a vingt ans à peine et dans un angle du salon, l'étrange père expose à son pupille stupéfait ses idées sur la vie : — Rien n'existe ici-bas que la satisfaction de ses instincts; il n'y a ni morale, ni vertu, ni pudeur... et pour l'homme de sa race et de ses goûts, comme il n'est plus entière volupté que celle de l'amour, c'est donc aux émotions de l'amour que doivent tendre ses énergies intimes... Au surplus, puisqu'il n'y a pas de pudeur si délicate qui ne cède à un siège bien réglé, puisqu'il n'existe pas de femme qui ne se rende aux déclarations pressantes d'un habile séducteur, toutes celles qui sont là autour de lui sont à lui. S'il le veut, il n'a qu'à tendre la main. Brunes ou blondes, opulentes ou sveltes, ardentes ou froides, il peut les avoir toutes, et s'il entend la vie comme

son protecteur, il n'aura d'autre souci que de les faire tomber dans ses bras. Tel est le résumé de cette première scène où il ne manque à Priola que le légendaire pourpoint en place du moderne habit noir pour affirmer sa donjuanesque attitude en face de la vie ; — nous verrons tout à l'heure quelle influence peut avoir sur l'accueil du public cette question de costume.

Priola vient de parler, mais c'est trop peu que des théories chez un tel homme : il joint le geste à la parole, et son rôle de séducteur commence à l'usage de Pierre Morain qui n'aura plus qu'à ouvrir les yeux pour se modeler sur lui. Voici Mme de Valleroy qui passe, une femme du monde dont les antécédents ne sont pas suffisamment décrits par l'auteur pour que nous puissions juger la valeur de sa résistance. Déjà Priola fait ses approches, en homme qui ne doute pas du succès, et qui n'a jamais rencontré de cruelles. Il ne dissimule pas son jeu : pourquoi donnerait-il un démenti à sa renommée ? Entre eux, point de malentendu : Mme de Valleroy cédera à ses pressantes instances. Il n'en doute pas, et c'est un rendez-vous qu'il lui demande, un rendez-vous chez lui, entre trois et cinq heures. Elle plaisante, elle badine ; mais déjà la curiosité la tient, car la suprême ressource de ces sortes d'hommes est l'éveil savant de la curiosité. Mme de Valleroy quitte Priola : nul doute qu'elle ne doive se rendre. A peine est-elle sortie que le hasard des rencontres place en face du marquis son ancienne femme, d'avec laquelle il est divorcé, et qui s'est remariée avec un savant d'âge mûr : M. Lechesne. Vous imaginez de quel désir soudain Priola se trouve mordu : reprendre comme maîtresse celle dont il ne voulait plus quand elle lui appartenait légitimement, satisfaire en un mot cette double impulsion, naturelle à tout homme et toute-puissante chez un séducteur de profession : l'attrait du fruit défendu d'abord, puis l'instinct de domination, qui lui fait étendre la main et la refermer sur ce cœur troublé qu'il sent encore à lui. Non pas qu'il lui ait gardé le moindre amour, si l'on entend par ce mot l'élément *sentimental* qui préside aux relations des sexes : un tel homme en est incapable... Disons mieux, il en rougirait, il croirait déroger en y cédant. Mais ne sent-il pas, au seul échange des regards, qu'elle lui appartient toujours par le cœur et par les sens, parce qu'elle est une véritable honnête femme, parce qu'elle conserve un ineffaçable souvenir de celui qu'elle a aimé le premier, et qui, le premier, le seul aussi, a fait battre ce cœur et frissonner ces sens. Tout cela, il le vérifie au trouble, à l'effroi de Mme Lechesne ; et c'est assez pour qu'il veuille, d'une inébranlable volonté, replier sa main sur elle comme sur une tourterelle captive. Il l'aborde, murmure à son oreille des paroles de passion, évoque les troublantes images du passé. La voilà frémissante, à moitié morte, et qui par son émoi se livre d'une façon plus manifeste que si elle avait glissé dans ses bras. Une amie qui l'accompagne, Mme Savières, a vu le danger, tremble pour elle, et tente de l'y soustraire en l'entraînant loin du marquis. Trop tard ! songe Priola, l'effet est produit, le poison s'est infiltré par les yeux... Mme Lechesne sera à lui, et sans doute aussi cette Mme Savières, qu'il exècre parce qu'elle a voulu s'opposer à ses desseins, mais qu'il aura par vengeance, et pour l'ajouter à sa liste.

Telle est, vigoureusement esquissée dans un premier acte d'exposition rapide, la physionomie morale, ou plutôt *amorale*, du marquis de Priola. On comprend qu'un pareil personnage ne soit pas sympathique au théâtre, et que, vêtu comme nous d'un habit noir ou d'un complet à la mode, il doive soulever l'indignation d'une salle de répétition générale ou de première, composée, chacun le sait, des éléments les plus vertueux qui soient à Paris.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !

Tel était le sentiment de la majorité du sexe fort... Combien il eût été intéressant de questionner les femmes ! J'y songeais, assis dans mon fauteuil, après le baisser du rideau, quand le hasard vint me donner satisfaction. J'avais, non loin de moi, une jeune femme d'une trentaine d'années, assez gracieuse, distinguée d'aspect, et de visage plus réfléchi que ne l'ont d'habitude les jolies perruches qui composent l'auditoire féminin des premières. Un ami s'approcha d'elle et lui débita mille fadaises sur l'immoralité de Priola : « C'est vrai, fit-elle, mais *nous aimons ces hommes-là !* » Ah ! que voilà donc un propos véridique, et qui va loin, plus loin qu'elle ne songeait elle-même ! Quel excellent raccourci d'une réalité psychologique bien connue et qui donne raison à Priola, par conséquent à l'auteur lui-même ! J'imagine que M. Lavedan, s'il eût entendu ce propos, et pourvu qu'il fût plus sensible à l'expression d'une vérité d'âme qu'aux objections de toute la critique réunie, oui, j'imagine qu'il se fût déclaré satisfait, car c'était la justification de sa donnée dramatique, c'était l'absolution gracieusement départie à son œuvre.

Combien elle dut goûter, cette spectatrice de qualité rare qui ne craignait pas de formuler ses préférences, les scènes audacieuses du second acte !... la première d'abord, celle où Priola, attendant la venue de Mme de Valleroy, développe et complète sa théorie de l'amour, en présence de son ami Brabançon et du jeune Morain, déjà nommé ! — Premier axiome du marquis : En amour, l'audace est l'unique garantie du succès ; sur dix femmes que l'état de leur cœur prédispose à la chute, huit succombent à l'impétuosité de l'attaque, qui peut-être, un peu moins brus-

quées, eussent trouvé moyen de se reprendre ou de se refuser. Deuxième axiome : En amour, il n'y a de bon que la poursuite... L'attaque et la résistance constituent la vraie volupté... Femme qui se donne cesse, dès l'instant, d'être désirable... : ainsi pourrait-on résumer la psychologie amoureuse de Priola, et comme il n'est pas homme à se payer de mots, comme la théorie n'est point son fait, isolée de la pratique, la scène de séduction qui vient à la suite nous semble l'illustration nécessaire des maximes énoncées. Ici, redoublons d'attention, fis-je à part moi, et que notre œil, tout en suivant la mimique de la délicieuse Bartet, — Mme de Valleroy, — ne quitte pas celle de notre intéressante voisine! Mme de Valleroy arrive donc chez Priola, bien décidée à s'en retourner comme elle est venue, amie du marquis, mais sa maîtresse... jamais! La voilà donc, malicieuse et armée d'ironie, très forte en apparence, pleine de maîtrise sur elle-même. Elle badine et lui aussi. Elle est venue voir la fameuse collection des almanachs du marquis, rangés dans une vitrine sur laquelle tombent ses regards. Elle demande à les examiner, et Priola les lui montre... Faut-il dire que ce sont des almanachs libertins? Et cette mimique aussi est d'un élégant libertinage. Priola n'ignore pas la vertu active des images sur les impulsions de la sensibilité. Inutile de préciser : quelques approches seulement et des échanges de regards : c'est alors qu'il devient plus pressant. Il supplie Mme de Valleroy de se mettre au clavecin pour chanter, puis, d'un habile mouvement, la fait asseoir sur un canapé près de lui. Sa voix devient plus grave et plus ardente; ses paroles sont entrecoupées de silences, de pauses habilement ménagées : il se penche vers elle, qui consent d'un regard, et se promet...

Avec quel art supérieur, quelle entente des nuances et des progressions cette scène fut rendue par la séduisante Bartet! Ce sont là les miracles de l'interprétation, qui font qu'une artiste douée à la manière de celle-ci collabore à l'effet de toute la puissance de sa séduction! Qui sait ce que nous eût semblé cette scène, traduite par une comédienne de moindre valeur!... Mes yeux se détournèrent vers mon intéressante voisine. Il me parut qu'elle acquiesçait de toute son âme et sans réserves au geste de Mme de Valleroy. Ah! le danger du théâtre pour ces petits êtres en qui l'instinct d'imitation est naturellement si développé!... Pourquoi l'Église condamne le théâtre?... Mais la voilà la raison, la vraie, l'unique!... Pour nous, qui n'avions pas les mêmes motifs d'indulgence que notre voisine, il nous parut que la conquête de Mme de Valleroy avait été trop rapide, ou que du moins elle eût demandé à être justifiée par des renseignements plus précis sur sa vie antérieure. En revanche, son dépit d'être refusée ensuite — car Priola demeure fidèle à sa maxime de dédaigner ce qui est trop facile — nous sembla d'une excellente psychologie et toute la scène menée avec le tour de main habituel à M. Lavedan. Une fois Mme de Valleroy partie, reparaissent Brabançon et le jeune Morain. Priola leur raconte ce qui s'est passé. Désormais ses efforts se tourneront vers Mme Lechesne, son ancienne femme, qu'il veut reprendre; et comme il n'a pas de scrupule sur les moyens, il lui fera tenir une des lettres d'amour qu'il a conservées des premiers temps de leur mariage, dans laquelle elle lui promettait une tendresse éternelle... Mais alors éclate l'indignation de Pierre Morain, qui lui crie en pleine figure la lâcheté de son action. Fureur du marquis, scène un peu mélodramatique — car il est difficile d'admettre qu'un homme aussi sceptique que Priola puisse mettre tant d'âpreté dans ses colères. Désormais Morain n'est plus rien pour lui, puisqu'il se place en travers de sa route... Le marquis exécute sa menace, envoie la lettre à Mme Lechesne, et laisse le jeune homme en face du tiroir entr'ouvert qui contient ses lettres d'amour, parmi lesquelles Morain trouve le portrait de sa mère...

Au troisième acte, nous sommes dans l'intérieur des Savières. Mme Savières, on se le rappelle, est cette femme qui, dès le début de la pièce, tente d'arracher Mme Lechesne aux griffes de Priola. Justement Mme Lechesne arrive en hâte chez elle, tenant la lettre qu'elle vient de recevoir du marquis, cette ancienne lettre d'amour qui date des premiers temps de leur mariage et lui rappelle qu'elle est à lui pour la vie. Elle confie ses émotions et ses troubles à son amie, qui tente de tuer en elle par le mépris l'amour subsistant encore : M. de Priola doit venir cet après-midi chez eux; il ignore que Mme Lechesne est là : qu'elle se dissimule dans la pièce voisine d'où elle entendra tout, et Mme Savières se charge de provoquer une déclaration qui édifiera son amie sur la valeur morale du marquis. Priola arrive, est reçu par Mme Savières, et naturellement tente de la conquérir. Après une ardente protestation d'amour, il essaie de la violence, et prend la jeune femme dans ses bras. Celle-ci appelle : Jeanne!... et le marquis est pris. C'est la fin, l'effondrement de Priola. Pierre Morain, qui poursuit sa vengeance, place sous ses yeux la photographie de sa mère : « Je pourrais vous provoquer en duel, vous tuer, lui dit-il, mais je veux davantage... Je vous annonce que la mort est en vous, une mort lente, affreuse, car la paralysie vous guette, conséquence de votre vie débauchée, qui vous laissera, pauvre loque humaine, inerte et débile, avant de vous détruire! » Peu après, la prédiction se réalise : une attaque soudaine terrasse le marquis, auquel il reste à peine la force de révéler au jeune homme qu'il est son fils. Le docteur Savières se

penche sur le corps inerte. « Mort ?... interrogent les assistants ?... Non... mais condamné à une vie pire que la mort... et cela peut durer vingt ans... — Qui le soignera ? — Moi », répond Pierre Morain, et le rideau tombe sur ce mot.

En reprenant, pour le porter à la scène avec une affabulation toute moderne, ce type légendaire du séducteur professionnel, peut-on dire que M. Lavedan y ait ajouté quelque chose de son invention personnelle, sa signature ou sa griffe? Je n'oserais l'affirmer. Cette figure d'immortelle vérité où se complut l'imagination de tant d'artistes, et qui n'est pas près d'avoir épuisé la somme de poésie qu'elle enferme, peut se ramener à deux types essentiels : le Don Juan classique, celui de Molière et de Mozart, qui disparaît sur un blasphème et dans l'impénitence finale ; le Don Juan espagnol, prototype de la légende... combien plus beau, plus énergique, plus impressionnant, qui renonce à la volupté, s'humilie, fait pénitence, fonde l'ordre de la *Caritad*, et par un de ces magnifiques contrastes essentiellement propres à son génie d'origine, ne trouve désormais sa satisfaction qu'aux plus humiliantes besognes... Celui-là, qui nous le rendra jamais à la scène, avec son émotionnante volte-face, et la signification étrangement poétique de son renoncement? Deux grands lettrés de ce temps en avaient goûté la saveur, Baudelaire et Gustave Flaubert, puisqu'on a trouvé dans leurs papiers à tous deux une esquisse dramatique où leur rêverie de poète aboutit aux mêmes conclusions... M. Henri Lavedan s'en tient à la conception classique et son marquis de Priola s'abat sur un blasphème. Il y ajoute une manière de grossissement romantique, quelques touches de mélodrame auxquelles n'est point étrangère l'interprétation, d'ailleurs remarquable, de M. Le Bargy. Il faut reconnaître l'extrême difficulté qu'il y avait à imaginer, à maintenir un pareil personnage dans ce cadre moderne. C'est toucher à cette question du costume et du décor qui joue un si grand rôle dans l'optique du théâtre : tels propos qui ne nous choquent pas sortant de la bouche d'un Don Juan en pourpoint, deviennent intolérables, quand ce Don Juan est un Priola vêtu d'un habit noir ou d'un veston. Toujours est-il que l'œuvre de M. Lavedan représente un sérieux effort et une réussite littéraire qui compteront, quelle que soit d'ailleurs la fortune immédiate de la pièce. Voilà une réaction d'heureux augure, un contraste significatif avec le passé. Puisqu'il a pu écrire *le Marquis de Priola*, il n'en est que plus coupable d'avoir signé *les Médicis* et *le Nouveau jeu*. Gageons que ce lui sera un enseignement utile, et qu'il renoncera désormais à un genre où ne pourrait le suivre l'estime des lettrés.

PAUL FLAT.

LE THÉATRE DU PEUPLE

II

Les projets.

Le 5 décembre 1899, la *Revue d'Art dramatique*[1], alors dirigée par M. Lucien Besnard, mettait au concours un projet de théâtre populaire, et désignait en même temps un jury chargé d'en dresser le programme, de répartir les récompenses, et enfin, de créer, s'il était possible, ce *Théâtre du Peuple* à Paris.

Ce jury était composé de MM. H. Bauer, Lucien Besnard, Maurice Bouchor, Georges Bourdon, Lucien Descaves, Robert de Flers, Anatole France, Gustave Geffroy, Louis Lumet, Octave Mirbeau, Maurice Pottecher, Romain Rolland, Camille de Sainte-Croix, Édouard Schuré, Gabriel Trarieux, Jean Vignaud, Émile Zola.

Une délégation fut aussitôt envoyée au ministre de l'Instruction publique. M. Leygues nous reçut avec la bonne grâce qui lui est coutumière, entra immédiatement dans nos vues, consentit à se réjouir de la constitution de ce comité, « qui allait l'aider dans une entreprise qui lui était chère », sourit avec esprit aux rudes saillies de M. Octave Mirbeau sur les théâtres subventionnés, promit incontinent d'attribuer au concours un prix, que la négligence des bureaux empêcha sans doute de parvenir à son adresse, et, pour conclure, promit spontanément de chercher le moyen d'introduire dans son budget, dont la discussion allait s'ouvrir à la Chambre quelques semaines après, une demande de subvention pour le futur Théâtre du Peuple. Il s'agissait d'aller vite, d'inaugurer le nouveau théâtre tout de suite, au prochain mois de mai ou de juin. En attendant que l'on pût construire, on se contenterait d'une salle existante, et l'on en proposa plusieurs. Pour ne pas perdre de temps, le ministre voulut bien charger son très distingué collaborateur, M. Adrien Bernheim, toujours ardent à la bonne besogne, de se tenir, en son nom, en communication avec le comité, et il lui confia sans répit la mission d'aller étudier les théâtres populaires étrangers : il lui donnait pour cela dix jours, afin d'être en possession d'un rapport substantiel en vue de la discussion parlementaire.

L'entreprise de ce comité échoua, non par la faute d'aucun de ses membres, ni par celle de M. Bernheim, qui, au contraire, y collabora avec une évidente bonne volonté. Mais d'abord on s'aperçut vite que la

1. Voir la *Revue d'Art dramatique*.

conception gouvernementale d'un Théâtre du Peuple s'éloignait de celle du Comité au point de rendre l'entente impossible : de ce désaccord fondamental nous aurons l'occasion de préciser les raisons, en étudiant le projet de M. Couyba. Puis une création n'est jamais l'œuvre d'un comité, elle est l'entreprise d'un homme : il y faut une volonté agissante, persévérante, directrice, et le comité du Théâtre du Peuple, tout plein de zèle et tout uni qu'il fût, n'avait ni chef ni programme.

Il eut pourtant ce double mérite de créer une agitation autour de l'idée qui l'avait assemblé, et de susciter des projets extrêmement intéressants, qui restent des contributions précieuses. Déjà trois écrivains ardents, MM. Camille de Sainte-Croix, Gustave Geffroy et Lucien Descaves, avaient mené dans la presse une vigoureuse campagne en faveur du théâtre populaire. Dans l'*Aurore*, M. Albéric Darthèse poursuivit une enquête nourrie. Dix autres journaux suivirent. M. Pottecher ne cessait pas son apostolat et résumait ses idées dans un livre intitulé : *le Théâtre du Peuple*. M. Romain Rolland exposait les siennes à son tour. On connut un projet vraiment curieux de M. Catulle Mendès, qui pensait à transporter successivement dans tous les quartiers de Paris, et en province même, un théâtre démontable, vaste et pourvu d'une machinerie perfectionnée. Un ancien directeur de théâtre, M. Derenbourg, tenta de mettre sur pied un plan analogue, et faillit y réussir... Toutes ces campagnes, toutes ces enquêtes, toutes ces inventions sont-elles donc des billevesées ? Quand des hommes si divers se rencontrent dans la même pensée, est-ce y répondre que de montrer au-dessus de leurs têtes les ailes folles de la chimère ?

Trois envois furent couronnés au concours de la *Revue d'Art dramatique :* en premier lieu, celui de M. Eugène Morel, puis ceux de M. Alla et d'un anonyme. En esquissant tout à l'heure le plan et le programme possibles du Théâtre du Peuple, nous indiquerons au fur et à mesure les idées essentielles que ces projets énoncent. Mais il convient de signaler tout de suite deux conceptions fondamentales qui partagent les initiateurs.

Hanté par l'exemple hellénique et par le souci de rattacher l'œuvre nouvelle à une tradition auguste, M. Maurice Pottecher ne veut pas que les représentations du Théâtre du Peuple soient quotidiennes. Pour que l'impression produite soit profonde et qu'elle ait chance d'être durable, il ne faut pas, selon lui, « qu'elles deviennent de simples distractions ». Elles doivent être des solennités analogues à celles que la Grèce offrait à son peuple. Elles se renouvelleront à des dates mémorables, aux fêtes des saisons, aux anniversaires, à l'occasion d'événements importants de la vie nationale. On s'inspirera, pour les déterminer, du programme de fêtes publiques que la Révolution avait ébauché, et qui, comme beaucoup d'autres, ne fut jamais réalisé. Ainsi le Théâtre du Peuple deviendra une fonction de la vie collective de la nation.

M. Eugène Morel est plus moderne. Il entend que le théâtre doit être, pour le peuple aussi bien que pour les bourgeois, d'abord une distraction. Qu'on lui choisisse cette distraction et que l'on se garde d'en faire un mode nouveau d'avilissement, il en tombe d'accord. Mais l'essentiel est que le peuple, lui aussi, s'amuse. Or c'est un beau cadeau que nous lui ferions, si nous ne lui permettions de se distraire que deux ou trois fois par an ! Il s'agit en somme de donner un emploi aux loisirs du peuple, de faire en sorte que ces loisirs « soient une cause de progrès moral et non de dépression » ; il serait inutile de l'arracher à un labeur abrutissant pour le jeter à des passions qui l'abrutissent davantage ; et M. Morel conclut que « le théâtre, même le pire, n'est pas le pire des plaisirs ».

M. Eugène Morel exprime ici l'opinion de la grande majorité de ceux qui demandent pour le peuple un théâtre. M. Maurice Pottecher, qui a eu, dans la fervente contemplation de l'antiquité hellénique, la vision magnifique d'un peuple fraternel, vibrant d'un seul cœur au spectacle de la beauté et frémissant des mêmes passions généreuses, montre plus d'ambitieuse illusion que de connaissance des sociétés modernes. Ce qui était possible dans une patrie étroite et bornée ne l'est plus dans l'immensité de notre peuple. Les Républiques antiques n'ont de commun avec la nôtre qu'une synonymie verbale et un principe général de liberté. La « cité » n'a rien de comparable à nos villes profondes, diverses, grouillantes, où s'éploient, se combattent et se mêlent une infinité d'âmes différentes et antagonistes. Ce que nous appelons le peuple d'Athènes était une aristocratie jalouse, impérieuse, ombrageuse, formée par une longue tradition au gouvernement des affaires et au culte de la beauté : au temps de Périclès, elle commandait à soixante-dix mille esclaves, à ce point écartés de la vie publique et dépouillés de toute dignité humaine, que même le droit leur était dénié de porter les armes pour la cité menacée. Et c'est une confusion singulièrement arbitraire de conclure pour les sociétés modernes de l'exemple des républiques antiques.

J'aperçois un autre objet de dissentiment dans les fins que se proposent M. Pottecher et la masse de ceux qui bataillent avec lui.

Sans doute, M. Morel ne répudie pas le public aisé des spectacles qu'il rêve, puisqu'il prévoit pour

lui la création de loges d'un prix supérieur, et qu'il va jusqu'à admettre l'organisation de représentations exceptionnelles, où le prix des places serait uniformément majoré. Mais il destine principalement son théâtre à la classe populaire, aux travailleurs manuels qui y viendront embellir leurs heures de repos.

Ce n'est pas ainsi que le comprend M. Pottecher. Il m'écrivait récemment ceci : « Vous savez que ma conception diffère de celle qu'on entend d'habitude sous le nom de Théâtre populaire. Cela tient surtout à la définition que je donne du mot Peuple (*Populus, non Plebs*). »

Pour lui, en effet, le Peuple, c'est toute la nation, les classes mélangées, les préjugés de castes abolis, la communion totale de la foule unanime dans le culte de la beauté. Le Théâtre du Peuple, dit-il, doit « réunir dans une émotion commune tous les éléments dont se compose un peuple. Il n'a de raison d'être et de chance de vie que s'il recrée véritablement une fraternité entre les spectateurs de toutes classes, si, de tous ces hommes, sympathisant un moment par la force créatrice de la poésie, et sous l'effet de ces courants nerveux qui composent l'âme collective de la foule, ceux-ci communiquent aux autres de leur intelligence, ceux-là de leur sincérité. »

Rêve généreux d'un cerveau passionné de magnifiques desseins. Mais, encore une fois, nous ne sommes point à Athènes, et Sophocle ne sera pas demain couronné par le peuple assemblé, dans l'apothéose d'un triomphe unanime et d'une fête religieuse et patriotique. Faut-il, avant de donner au peuple son théâtre, refondre la société moderne? M. Pottecher espère-t-il que, par l'effet d'une prédication ardente ou d'une décision gouvernementale, les abonnés de l'Opéra iront demain s'asseoir à côté des bourgerons prolétaires? Accommodons-nous de ce qui est. Essayons d'approcher la foule de l'œuvre d'art. Donnons au peuple son théâtre. Les écrivains ensuite viendront nécessairement à lui. Et lorsqu'une œuvre belle s'y révélera, ne redoutez pas que la classe bourgeoise fasse grève autour d'elle. Elle s'y précipitera d'enthousiasme. Elle s'est jetée, pour le Théâtre-Libre naissant, au fond d'une inquiétante impasse de Montmartre; elle l'a escorté à Montparnasse; elle a baptisé l'œuvre aux Bouffes-du-Nord. C'est par la beauté de l'Œuvre qui viendra que s'opérera au théâtre la fusion des classes, mais accidentellement, en un soir d'allégresse. La décréter d'autorité, c'est du rêve et de l'utopie. Aussi bien, ainsi que l'écrivait M. Alla, « la création du Théâtre Populaire, en soi, n'intéresse pas seulement les ouvriers éclairés, mais encore les littérateurs, artistes, savants à idées larges, les bourgeois libéraux, une bonne partie de la jeunesse des écoles, et, dans un autre ordre d'idées, les curieux de choses nouvelles, et tous vont nous aider à sa fondation ».

Quoi qu'il en soit, le Théâtre du Peuple sera public. Y viendra qui voudra. L'important est qu'il s'ouvre. Sur quel programme allons-nous demander son institution?

Le Programme.

Nous avons à peu près épuisé les questions qui touchent au principe de l'institution elle-même. Nous allons maintenant énumérer, en formules brèves et aussi nettes que possible, les conditions matérielles et artistiques sur lesquelles on est généralement d'accord.

L'édifice. — Comme il convient d'aller vite, de se manifester, d'agir, d'imposer l'idée, afin que, selon le mot de M. Alla, le Théâtre du Peuple « soit sa propre réclame vivante », il pourra s'installer provisoirement dans une salle existante. Mais il importe qu'il ait au plus tôt son édifice. Un théâtre a son genre marqué, sa réputation catégorisée, et c'est une entreprise difficile d'accoutumer le public à y trouver autre chose que ce qu'il y venait chercher naguère. De plus, le Théâtre du Peuple doit être vaste et égalitaire : les salles actuelles sont exiguës et comportent une hiérarchie de places incompatible avec le caractère vraiment démocratique de l'œuvre nouvelle.

Le Théâtre du Peuple sera construit dans un quartier populeux, sur un terrain que l'on demandera à la Ville, laquelle, vraisemblablement, ne pourra le refuser. Une partie de l'emplacement du marché du Temple, que l'on s'apprête à démolir, pourrait lui être réservée. Il sera vaste, apte à recevoir trois ou quatre mille spectateurs, divisé en places de qualité et de valeur égales, et pourvu, si l'on veut, d'un petit nombre de loges et de places de luxe. Hormis cette exception, le prix uniforme d'entrée sera de un franc au maximum. M. Eugène Morel demande, en outre, des fauteuils réservés aux dames et aux enfants, un promenoir grillé pour les fumeurs.

M. Alla préconise la forme d'une nef d'église, — toutes les places réparties, face à la scène, sur trois étages superposés —; M. Morel et M. Pottecher, la forme trapézoïdale : c'est à peu près celle du théâtre de la maison du Peuple de Bruxelles, dont Wagner, à Bayreuth, avait fourni le premier modèle.

Mais je crois que, pour un théâtre destiné à la foule, il est nécessaire de s'inspirer des théâtres antiques : des gradins demi-circulaires, étagés en amphithéâtre, et répartis sur deux ou trois étages. C'est le projet de M. Gosset, architecte. Ainsi le théâtre sera démocratisé par l'égalité des places.

La scène aura une quinzaine de mètres d'ouverture, avec un cadre mobile qui pourra la réduire, et vingt de profondeur : il faut pouvoir y faire manœuvrer des masses. La décoration scénique sera sobre, mais cependant suffisante : elle ne doit pas trahir et dénaturer, par excès de simplification, le sens de l'œuvre représentée. En revanche, la machinerie sera aussi perfectionnée que possible : quand on construit, deux ou trois cent mille francs de plus ou de moins ne sont pas une affaire. On étudiera les systèmes de planchers mobiles usités en Allemagne, en Autriche, en Amérique, à Londres, et il ne sera pas difficile de trouver mieux : les ingénieurs sont prêts. Quelle que soit l'œuvre qu'on lui apportera, le Théâtre du Peuple doit la jouer, si elle est belle : il ne faut pas tolérer qu'il soit arrêté par des obstacles matériels. Ne nous y trompons pas, le bouleversement de la machinerie, c'est peut-être pour demain une évolution inappréciable dans l'art dramatique lui-même.

Les ressources. — Un théâtre, et de conception si nouvelle, à construire et à faire vivre, c'est une grosse entreprise. Où trouvera-t-on l'argent ?

M. Pottecher ne s'embarrasse pas, il le demande à l'État. « Le Théâtre du Peuple doit être considéré comme une institution nationale ; il est donc juste qu'il soit une fondation et une propriété nationales, comme l'est le Musée du Louvre, comme le sont les lycées, comme le demeurent, en somme, l'Opéra, l'Opéra-Comique, la Comédie-Française et l'Odéon. »

Ni M. Morel ni M. Alla n'admettent l'ingérence de l'État, l'un par crainte de sa tyrannie jalouse, l'autre parce qu'il entend que la vie du Théâtre du Peuple lui vienne du peuple. « Nous n'aboutirions qu'à un grossier pastiche de Comédie-Française ou d'Odéon », dit M. Alla. « Nous voudrions, dit M. Morel, que le peuple fondât lui-même son théâtre. » M. Catulle Mendès, MM. Geffroy, Descaves, Camille de Sainte-Croix pensent de même.

Ils ne veulent pas davantage de commandites privées, qui mettraient le Théâtre du Peuple entre les mains des capitalistes.

Cependant, M. Morel ni M. Alla ne sont tout à fait logiques. Quand ils commencent à aligner des chiffres, ils sentent l'angoisse de réaliser le total. Tous deux exigent de la Ville un terrain gratuit; celui-ci attend de l'État « un maximum de faveurs et de subventions », comme si l'État pouvait aliéner sans contrôle la plus petite parcelle du budget national; celui-là, M. Morel, demande à l'État de prendre en charge quelques frais de lancement.

Et l'un et l'autre sollicitent également sa garantie morale.

M. Alla entend réaliser son théâtre par le moyen de bons à lots, remboursables en places de théâtre et autorisés en vertu d'une loi. M. Morel a imaginé un mode en apparence plus compliqué, mais plus ingénieux : il émet des bons de vingt-cinq francs, remboursables par tirages périodiques, au gré de l'administration, et il y annexe vingt-cinq billets de théâtre. C'est par l'abonnement qu'il fonde le théâtre du peuple. Et tous deux espèrent que l'État donnera à leurs émissions son estampille et l'aide de son contrôle.

Par surcroît, M. Morel imagine la création de bons à participation; et il réduit ses frais, en escomptant une diminution des droits d'auteurs et une réforme dans les taux de perception de l'Assistance publique qui dégrèverait presque complètement le Théâtre du Peuple.

En somme, tous les auteurs de projets, tous les écrivains qui, sans se payer de mots, ont examiné la question qui nous occupe, tombent d'accord, au moment de proposer des solutions acceptables, que l'aide des pouvoirs publics est indispensable. Partagés entre le raisonnable désir d'arracher le Théâtre du Peuple aux influences officielles et aux dominations hiérarchiques, et l'ambition de le réaliser, ils se voient contraints d'infléchir finalement leur juste intransigeance. Pour ma part, après une étude réfléchie, je suis convaincu que, si le Théâtre du Peuple pourra vivre un jour par lui-même, il sera du moins impuissant à se créer sans une aide extérieure. Si nous étions en Allemagne, en Amérique, en Grèce, nous trouverions sans doute quelque prince ou quelque millionnaire pour nous ouvrir sa caisse ou sa cassette; mais les rares nababs que nous comptons en France ne laissent tomber que des munificences mesurées et traditionnelles, et si l'un d'eux, par une aventure invraisemblable, consentait à se mettre aujourd'hui au service d'une entreprise populaire, ce serait sans doute moyennant que l'on inscrivît son nom au fronton du Théâtre du Peuple.

C'est l'accord de l'État et de la Ville qui doit fournir le terrain et édifier le théâtre, et, par surcroît, nous leur demanderons une subvention pendant les deux ou trois premières années de son existence. Mais il faudra que les pouvoirs officiels, tout en se réservant le contrôle auquel les contraint l'administration des deniers publics, laissent du moins aux organisateurs initiaux, qui auront mené l'œuvre à terme, et qui, par leur notoriété et le désintéressement de leur zèle, mériteront la confiance, une indépendance entière, aussi bien dans l'organisation matérielle que dans le choix des pièces : on n'exigera d'eux que de réussir ; s'ils échouent, l'État reprendra tous ses droits.

On s'abouchera d'abord avec toutes les organisations ouvrières, sans distinction de partis; on dira

au peuple, par le moyen des Universités populaires, la raison d'être, l'utilité et le but du théâtre qu'on veut lui donner; on imaginera un système d'abonnements qui, par des versements modiques et répétés, lui en facilitera l'accès; on l'intéressera, par des procédés à trouver, à sa prospérité; on créera des avantages aux familles; on organisera des bals et des fêtes; on fera du Théâtre du Peuple le premier modèle de la Maison du Peuple, que Paris n'a pas encore. Il ne s'agit point de dresser ici un état de recettes et de dépenses, et de fournir un budget; mais il n'est pas douteux qu'au bout de peu d'années, le Théâtre du Peuple, s'il répond vraiment à son nom et s'il remplit sa fonction, subvienne lui-même à ses propres frais. Ce jour-là, il rendra à l'État sa subvention, et il sera son maître.

Le programme. Le Théâtre du Peuple donnera des représentations quotidiennes; il jouera en matinée le jeudi et le dimanche : la matinée de l'un de ces deux jours pourra être destinée aux enfants.

Il ne devra proscrire de ses programmes ni la conférence ni la musique. La conférence, à la condition de n'être ni puérile ni pédante, est un mode d'enseignement aimable et vivant. Elle sera la conversation familière, la notice parlée qui instruira le peuple des grandes œuvres classiques qu'on lui soumettra, des époques historiques ou des milieux particuliers où se passera l'action d'un drame nouveau. Le peuple aime aussi la musique. Il conviendra de le familiariser avec des formes musicales qui lui sont inconnues, de lui faire connaître des drames lyriques inédits, de l'accoutumer peu à peu aux graves et pleines beautés de la symphonie. Ne trouvez-vous pas que les concerts militaires du dimanche sont pour lui une éducation trop sommaire? Les jeunes musiciens ne peuvent pas se faire jouer : l'Opéra ne s'ouvre qu'aux vieillards déjà éprouvés, l'Opéra-Comique n'accueille que par exception les débutants, et les compositeurs errent mélancoliquement de capitale en capitale, de ville en ville, portant sous le bras des partitions qui peut-être n'arriveront jamais à la scène. En réservant une ou deux soirées par semaine à la musique, le Théâtre du Peuple sera pour eux un débouché incomparable, qui les mettra d'emblée en communication avec le public.

M. Morel demande encore que le Théâtre ait son journal, servi gratuitement à ses abonnés, un service de transport des spectateurs à travers Paris, qu'il se préoccupe de les faire dîner à bon compte... C'est aller vite. Que le Théâtre du Peuple soit d'abord un théâtre : on pensera au reste plus tard.

Le répertoire. — Mais de quoi il importe de se préoccuper tout de suite, c'est du répertoire. De la nature et de la qualité des pièces que l'on offrira à la foule, dépend l'utilité sociale du Théâtre du Peuple. Tout n'est pas dit, quand on a proscrit le mélodrame et l'opérette. Si nous concevons le théâtre comme un ferment d'intelligence et un mode d'éducation, quelles pièces allons-nous faire vivre sur la scène populaire? Celle-ci, par son austérité, ne va-t-elle pas tout de suite rebuter le peuple? Celle-là, par son lyrisme grandiloquent, emplir son cerveau d'idées fausses et d'imaginations illusoires? Celle-là, par sa fantaisie excessive, déconcerter son ingénuité foncière?

Nous pouvons faire un choix parmi les œuvres classiques ou contemporaines. Nous pouvons dire aussi dans quel sens il serait souhaitable que se dirigeât l'invention des écrivains de demain.

Il y a d'abord les grands classiques. Il y a les Grecs, Shakspeare, Schiller. Ceux-là, on peut les donner au peuple. Il n'y trouvera pas les mêmes beautés que les lettrés y découvrent; il en trouvera d'autres; il frémira, se passionnera, il admirera.

Il y a nos auteurs : Corneille, Racine, Molière, Victor Hugo. Ici, prenons garde. Racine ne sera pas tout de suite compris par la foule. Il requiert une éducation déjà avertie, un sens de la vie, de l'art, de la forme, que le peuple est loin de posséder encore, une faculté de s'émouvoir au spectacle de la simple et sereine beauté, qui suppose un jugement affiné. Au lycée, nous avons tous commencé par préférer Corneille à Racine; à mesure que le multiple sens de la vie se révèle à notre raison incessamment élargie, nous voyons successivement apparaître, avec des ravissements de voyageurs, les graves et délicates beautés de l'art de Racine. Le peuple se plaira sans doute à *Athalie*, mélodrame à coups de théâtre. Il comprendra déjà moins *Phèdre*, et s'y intéressera cependant à une action rapide et simple. Mais les douloureux débats d'une Andromaque, les retours de Pyrrhus, la sujétion passionnée d'Oreste et la furieuse jalousie d'Hermione risqueront de lui apparaître comme les gesticulations incohérentes d'un quatuor d'insensés. Nous ne lui donnerons Racine que plus tard.

Peu d'œuvres de Corneille seront aussi accessibles au public populaire : ainsi le *Cid*, *Horace*, *Polyeucte*, *Nicomède*, à peine *Cinna*. Sa langue est souvent obscure, parfois inintelligible, embrouillée de métaphores qui se tortillent en labyrinthes, contaminée de ce gongorisme qui sévissait au temps de ses débuts.

De plus, il s'adresse davantage à l'intelligence qu'à la sensibilité. Il raisonne, il discourt, il argumente; l'action est interne; l'émotion est purement cérébrale; Chimène est une amoureuse qui discute, Pauline une épouse pour qui l'amour même n'est qu'une

forme du devoir; Rodrigue disserte et rhétorise; l'humanité est absente; la vie apparaît bridée, contenue, comme honteuse d'elle-même, sous la poigne d'une volonté réfléchie. L'art de Corneille manque de vibration.

La comédie de Molière, après deux siècles passés, reste populaire. Nous avons vu que *le Médecin malgré lui* a su dilater les paysans des Vosges. Molière a un comique gras, vigoureux et plein, souvent vulgaire et grossier, mais qui porte. Il fait rire, il n'est pas malsain. Offrons-le à la foule; expliquons-lui en même temps et faisons-lui aimer *Tartufe;* donnons-lui *l'Avare;* gardons pour la Comédie-Française et l'Odéon *le Misanthrope* et *les Femmes savantes*, auxquels elle ne comprendrait rien. Avec *les Plaideurs*, de Racine, elle aura ainsi un excellent répertoire de comédie classique.

On jouera aussi, car il le faut bien, Victor Hugo, mais avec précaution et non sans explications préliminaires. Le meilleur serait de le consigner sur les scènes subventionnées. Si l'on admet qu'un spectacle public, en soulevant et en mêlant l'émotion d'une foule, laisse en elle une marque, et qu'une œuvre dramatique, après qu'elle a remué un auditoire, n'y meurt pas tout entière, celle de Victor Hugo n'y déposera rien de souhaitable. Le drame romantique n'est qu'un mélodrame rimé. Toutes les corruptions qui nous ont fait proscrire le mélodrame, l'absence de pensée, de vérité, d'observation, de sincérité, une idéologie de bazar, une sentimentalité verbale et ostentatoire, les mensonges de l'invention et de l'intrigue, l'invraisemblance saugrenue des situations, la servitude de l'art et de la personne humaine, l'apothéose des pires conventions dramatiques et des préjugés sociaux, sous la fausse apparence de l'émancipation et à travers le retentissement des mots de liberté, voilà les vieilles connaissances que nous retrouvons dans les drames de Victor Hugo. Ruy Blas a beau commander un moment à l'Espagne : c'est un valet, que poursuit la tare de son infériorité sociale. Et Hernani peut se déguiser en aventurier : il est don Juan d'Aragon, que « Dieu a fait duc de Segorbe et duc de Cardona », empressé à trahir au premier geste du souverain de sa caste.

Tous ces poncifs et tous ces fantoches sont habillés de vers magnifiques, se roulent dans une poésie éclatante et torrentielle, et là n'est pas le moindre mal. Il faut une ingénuité caractérisée pour se laisser prendre aux calembredaines et aux déclamations d'un Maquet ou d'un Bouchardy : un public sur qui ruissellent les cataractes d'un lyrisme passionné est plus facilement la dupe de ce colossal imagier qu'est Victor Hugo. « Combien de poètes, écrit M. Romain Rolland, pensent avoir mérité de la patrie, parce qu'ils ont chanté l'héroïsme, le dévouement, le sacrifice! Mais si l'on n'y a cru que des lèvres et non du cœur, si l'on n'y a vu que des mots qui sonnent allégrement, et non de sérieuses et difficiles réalités, on a avili l'héroïsme, le dévouement et le sacrifice : on ne les a point servis. Les virtuoses du sentiment, qui s'écoutent chanter, et chantent pour l'applaudissement, sont funestes, car ils habituent les âmes au mensonge intérieur... Un peuple peut se passer de beauté; il ne doit pas se passer de vérité. »

GEORGES BOURDON.

(*A suivre.*)

JEANNE MICHELIN [1]

CHRONIQUE DU XVIIIe SIÈCLE

Quand elle fut seule elle respira mieux. Il lui parut que tout à l'heure elle avait manqué d'air. Et elle se demanda pourquoi elle était dans cet état. Ces femmes avaient mal parlé tout le long du chemin : elles avaient dit des choses déshonnêtes, elles avaient montré l'amour comme permis hors du mariage! Et puis il y avait ce Richelieu dont Mme Aubernier traçait un portrait si étrange : cet homme était donc bien méchant, puisqu'il séduisait toutes les femmes, et se plaisait à les tourmenter? Elle se découvrait en présence d'un mystère attrayant et terrible. Comment était-il, ce Richelieu? Beau ou laid, elle ne savait pas, mais elle sentait encore peser sur elle ce regard qu'il lui avait lancé en passant. C'était comme une brûlure insupportable. Elle se sentait atteinte par ce regard, souillée presque, tant il l'avait fouillée de son éclair.

Comme elle se retournait instinctivement en songeant à Richelieu, elle l'aperçut qui revenait et la suivait. Alors elle se mit à courir, à courir comme une folle jusqu'à sa porte. Pourtant il était près de midi, et il y avait du monde dans la rue. Une peur irraisonnée la poussait par les épaules.

Mais elle ne fut point soulagée quand l'huis se fut refermé sur elle. Quelque chose était-il entré avec elle qui la poursuivait jusque dans sa chambre? ou bien ce quelque chose était-il en elle? Et elle se mit à pleurer tout doucement. Elle ne comprenait point ce qui se passait dans sa jeune âme, mais elle avait de la peine, une peine profonde qui lui faisait bien mal.

Courageusement elle s'essuya les yeux pour venir à table. Quand elle entra dans la salle à manger, son mari y était déjà et considérait la nappe d'un air

[1] Voir la *Revue* du 8 février 1902.

absorbé. Elle regarda autour d'elle, et trouva la chambre sombre et triste, et son mari, — son mari qu'elle aimait en somme, — lui parut un bien pauvre homme. Elle ne l'avait jamais remarqué. Et à ses oreilles bourdonnaient des paroles confuses, où revenait ce refrain des deux femmes :

— Prenez garde, madame Michelin !

— Madame Michelin, prenez garde !...

II

JEANNE MICHELIN A L'ÉGLISE SAINT-PAUL

Des ombres silencieuses pénétraient à travers les vitraux dans l'église Saint-Paul, à cette heure du déclin du jour. Elles erraient sous les voûtes, obscurcissaient les chapelles latérales, jetaient leurs formes de mystère sur les dalles et sur les colonnes.

C'était l'heure où les âmes dolentes viennent reposer leurs peines dans la douceur tiède du soir, auprès du tabernacle. Elles se laissent caresser par la solitude amie des chapelles, et, enveloppées dans le mystère flottant des ténèbres, elles se sentent plus immatérielles, plus pures et plus résignées. Elles ont quitté la vie quotidienne, et ses luttes, et ses misères ; tout à l'heure, au sortir du lieu bénit, elles la retrouveront, et la joie tranquille qu'elles auront goûtés durant ces quelques minutes d'abandon à Dieu leur donnera un peu de courage pour ne se point lasser des vicissitudes accoutumées.

Quelques femmes étaient agenouillées çà et là sur les chaises. Le silence et le crépuscule laissaient oublier leur présence, comme ils leur procuraient l'oubli. De suprêmes clartés du jour mourant tranchaient l'ombre de longues bandes lumineuses qui tremblaient, et des ronronnements de prières semblaient des chants de grillons dans la paix des étés, la nuit.

Une vieille, assise, égrenait son chapelet. Elle souriait dans un bonheur confus, absente de la vie. Plus loin, une autre, qui était entrée en pleurant, maintenant suppliait Dieu en douces lamentations ingénues. Pour toutes, il y avait de la consolation dans le bien-être mystique de ce lieu.

Mme Michelin était venue, elle aussi. A cause de l'air frais des soirs d'avril, elle avait un grand manteau qui la cachait tout entière, et une cape de laine entourait sa figure qui était douce et blanche avec une grande tristesse dans les yeux. Pour cette tristesse elle était venue s'agenouiller et prier. Depuis quelques jours elle se sentait vaguement malheureuse. Sa gaîté de petite fille qui était demeurée en elle après son mariage avait fui, et elle la cherchait en vain. Elle était devenue sérieuse et tendre, — comme une vraie femme, — disait son mari, comme si jusqu'alors elle n'avait pas été une vraie femme. A cause du malaise inexpliqué qui l'agitait, elle avait pénétré dans l'église hospitalière. Elle aimait à passer ces heures crépusculaires dans les chapelles : elles sont plus intimes et plus caressantes, elles versent plus de paix aux cœurs qui en ont besoin et viennent en demander.

Jadis, quand elle avait treize ou quatorze ans, elle avait éprouvé des attendrissements pareils, les soirs au mois de Marie. Il faisait bon et chaud dans la chapelle du pensionnat, et les voix qui chantaient la gloire de la Vierge étaient pures et douces. Elle avait des frémissements en écoutant les cantiques pieux, en respirant l'odeur des fleurs qui entouraient l'autel. Il lui semblait qu'elle attendait quelque chose de mystérieux, de beau et de redoutable qui allait changer sa vie et transformer son âme. Elle désirait et ne savait point où allait son désir. Elle espérait et ignorait le but de son espoir. Tout un printemps elle avait souffert ainsi d'une attente incertaine qui était charmante et douloureuse.

Et voici qu'elle se trouvait semblable à quatre ans de distance. La jeune femme et la jeune fille qu'elle avait été tour à tour, s'enlaçaient les mains pour se tourner vers ce même inconnu, pour s'alanguir dans le même frisson d'attente. Son âme était donc insatisfaite, puisque son désir n'avait point changé malgré les ans. Seulement ce désir, si vague autrefois, se précisait maintenant en elle, et c'est pourquoi elle avait peur d'y penser.

Elle était venue pour prier. Le moment était propice, et l'église invitait au recueillement et à l'élévation intérieure. Naturellement pieuse, elle aimait à confier à Dieu ses petits chagrins. Cependant elle ne priait point.

Des images se dressaient entre elle et sa prière : c'étaient les images d'elle-même aux différents âges de sa vie. Elle se voyait toute petite fille, jouant les anges aux Fête-Dieu en des robes de mousseline blanche, de grandes ailes en papier d'argent agrafées aux épaules ; puis, enfant pieuse et sage, au couvent, après la mort de sa mère dont elle ne se rappelait que le triste et délicat souvenir. Elle avait alors des goûts singuliers, qui la mettaient à part de ses compagnes : tandis que celles-ci jouaient déjà à la petite dame, avec des affectations de langage et de tournure qui étaient risibles et qu'elles croyaient élégantes, elle se découvrait avec surprise des passions singulières ; elle aimait les grands arbres et les soleils couchants. Il y avait, près de son couvent, un parc aux avenues de hêtres où elle se promenait toute seule par les belles soirées d'été, ayant au cœur une joie qu'elle ne savait définir. Les jours de sortie, son père — un bijoutier du Marais — la conduisait au Bois de Boulogne ou dans les bois de Meu-

don : aux taillis uniformes du premier elle préférait les grands arbres librement poussés de ceux-ci. Elle écoutait alors le friselis des feuilles remuées par le vent, ces mille rumeurs éparses sur la campagne, et laissant errer ses yeux sur les choses, elle demeurait toute pâle et frissonnante d'extase ; elle sentait son cœur se gonfler de désirs confus, d'un vague besoin d'adoration et de tendresse. Et ce qu'elle éprouvait, elle ne pouvait le dire : elle avait essayé de l'exprimer à ses compagnes, et celles-ci n'avaient point compris qu'on admirât tant la nature. Devant les étonnements et les moqueries, elle avait gardé pour elle ses impressions. Elle avait une petite âme caressante et tendre, qui n'osait point donner aux autres ses tendresses et ses caresses, et qui en brûlait d'envie. Sa mère n'était pas là pour les recevoir, et personne ne témoignait le désir de les obtenir. Alors elle s'était isolée, et c'étaient des choses indifférentes, les paysages des bois, les fleurs, les parfums, les brises, qui remplissaient son cœur de rêves passionnés qui mouraient aussitôt.

Comme elle ressongeait à ce passé, elle s'attendrissait sur l'ancienne adolescente qu'elle avait été. Elle se rappelait le désir d'être belle qui l'avait prise tout d'un coup. Les miroirs de poche étaient défendus dans son couvent, mais elle avait un petit morceau d'une glace cassée qu'elle dissimulait dans son mouchoir, et minutieusement et complaisamment elle s'y regardait. Elle savait bien qu'elle était jolie, car ses compagnes la jalousaient, mais elle ne l'était jamais au gré de son caprice. Un soir, cependant, elle avait longuement admiré un coucher de soleil d'un éclat incomparable ; puis s'étant regardée dans son miroir ébréché, elle s'était vue toute dorée par les derniers rayons avec une telle tristesse et une telle splendeur sur le visage qu'elle en avait pleuré de joie. Mais cette beauté passagère n'était pas revenue.

Elle avait été un brin coquette. Dans son couvent de petites bourgeoises, des filles de marchands s'enorgueillissaient de leur richesse. Quelquefois, au parloir, elle avait vu leurs mères ou leurs sœurs parader en toilettes de cérémonie. Envieuse de leur luxe, elle avait soupiré de n'être pas une demoiselle, et rêvé de faire partie de la cour où elle aurait ébloui les grands seigneurs. Ses instincts la poussaient aux désirs d'élégance, et ce goût demeurait en elle, persistant et invincible. Elle se rsppelait ainsi son intimité sentimentale avec une compagne qui était la fille naturelle d'un duc et qui portait sur toute sa personne un grand air d'aristocratie.

Surtout elle avait souffert d'une sensibilité trop grande. La moindre marque d'affection la touchait aux larmes ; le moindre éloignement qu'on lui marquait la contristait. La sympathie lui était nécessaire pour être heureuse ; elle ne pouvait vivre dans un cercle de personnes hostiles ou même indifférentes. Comme elle aimait la nature, elle aimait avidement les êtres, et ne cherchait point à s'expliquer ces appels mystérieux de sa tendresse.

Ainsi, pieuse et sentimentale, elle avait atteint ses dix-sept ans. Alors on l'avait sortie du couvent et mariée en quelques semaines. C'était un mariage prévu depuis longtemps par son père et les parents de son fiancé : il leur plaisait, il devait donc lui plaire. Au couvent, elle avait pensé au mariage plutôt qu'au mari. Son cœur était prêt à aimer : il ignorait tout de l'amour.

Pierre Michelin tenait un grand commerce de glaces au quartier Saint-Antoine. Il avait passé la trentaine depuis peu, et c'était un homme gauche et dévoué. Tout de suite il adora sa petite fiancée jeunette, gentille, exquise. Il ne sut pas bien le lui dire, mais les cœurs comprennent si bien qui les aime. Elle n'avait point rêvé de lui aux lisières des bois, devant les soleils couchants ; elle ne lui avait point dédié les douces songeries de ses quinze ans, car son pourpoint n'était pas de velours, et sa taille manquait de distinction. Mais il lui fut sympathique tout de suite ; elle lui donna sa petite main volontiers, sans comprendre qu'elle ne lui donnait point toute son âme.

Il lui adoucit les premiers temps du mariage, et l'ignorante lui en sut gré. Cependant elle avait des délicatesses qui l'étonnaient et le faisaient sourire. En homme qui fuit la réflexion, il ne s'en inquiéta point, s'appliqua seulement à ne pas la rudoyer.

... Toutes ces choses revenaient confusément, en impressions mêlées, à la mémoire de Mme Michelin. Elle fit le compte de sa vie. De ces longues réflexions, elle conclut qu'elle aurait dû être heureuse, et pourtant elle s'assura qu'elle ne l'était point. Alors elle comprit que les vagues désirs, les chagrins indicibles qui visitaient son âme de jeune fille et la gonflaient de folles aspirations, venaient d'une cause inconnue que la vie ne lui avait point révélée et que le mariage n'avait point écartée.

Et de ne point savoir cette cause de son inquiétude permanente, elle se découvrit très infortunée. Comme il faisait sombre et doux dans l'église attiédie, comme la tristesse du soir flottait mollement sous les voûtes, elle s'apitoya sur elle-même, et peu à peu par une pente naturelle de la mélancolie, elle en vint à désirer la mort. La vie avait un mystère qui l'attirait et l'effrayait ensemble ; elle désirait le connaître, et pressentait que sa connaissance lui ferait mal. Pour ne plus y penser, elle s'imagina morte, étendue toute blanche sur son lit, avec des fleurs autour d'elle, le visage d'une charmante pâleur, les paupières baissées et les mains jointes, — et elle se trouva jolie ainsi, en trépassée.

Puis sa rêverie se prolongea dans un attendrissement agréable et triste... On emporte son cercueil, et voici qu'on célèbre la messe des morts à l'église Saint-Paul. Les prêtres chantent le *De profundis :* il y a beaucoup de monde, même de jolies toilettes, et un monde très sympathique, car elle entend dire de côtés et d'autres : « La pauvre petite femme ! mourir si jeune !... » Derrière une colonne un jeune homme richement vêtu se tient immobile et regarde : il est venu, comme il vient tous les jours, voir à la messe du matin la femme qu'il aime, et il est tombé sur cette messe des morts. — « Qui donc porte-t-on en terre ? demande-t-il à une voisine. — Mme Michelin, la petite blonde qui n'a pas vingt ans, vous ne savez pas ? » — Alors le jeune homme pâlit et porte la main à son cœur...

Mme Michelin eut un long frémissement lorsqu'elle sortit de ce rêve, et elle se cacha la tête dans les mains, car ce jeune homme qu'elle avait imaginé assistant à ses funérailles c'était Richelieu. A cela elle connut qu'elle l'aimait : on imagine toujours aux heures tristes l'impression de sa mort sur la personne la plus chère.

Ce malaise qui la rendait vaguement malheureuse et qui avait agité son adolescence de vains espoirs, c'était le désir de l'amour. Et aujourd'hui elle aimait Richelieu. Quand elle eut compris ces choses, elle se mit à pleurer et elle murmurait :

— Mon Dieu ! sauvez-moi ! Vous savez bien que je suis une petite fille sans méchanceté. Je ne veux pas faire le mal : délivrez-moi du mal !

Sa prière était fervente ; elle la tranquillisa peu à peu. Il lui sembla qu'elle venait de guérir d'une grave maladie, et que sa convalescence l'alanguissait encore.

Elle se leva, et, s'enveloppant dans son manteau, montrant à peine à l'air sa jolie figure, elle se disposa à partir. A ce moment, elle vit Richelieu debout à côté d'elle et qui la regardait. Il l'avait vue entrer, l'avait suivie et avait compris son émotion.

HENRY BORDEAUX.

(*A suivre.*)

UNE « LIONNE » DU SECOND EMPIRE

Madame de Rute.

Les femmes du second Empire ! Quel long sujet de chronique, plein d'attirance pour les amoureux de l'histoire frivolement curieuse, qui note, détaille, enjolive à plaisir les aventures de mœurs d'une époque, les marques à demi voilées de l'éternel ascendant féminin, les grâces fuyantes, les succès d'un jour de l'esprit et de la beauté, et les enfiévrements des âmes et les frissons des sens !

Comme une trace parfumée de leur passage, elles auront laissé derrière elles une légende inoubliable et singulière de tendresse conquérante et sensuelle, d'indépendance osée, de fantaisie hautaine ou de dissipation étourdie, qu'on imaginait être le prolongement lointain des heures enivrées du XVIIIe siècle, où les plus belles et les plus spirituelles menaient la fête de la monarchie.

Entre les reines attitrées des élégances d'alors — quoique tenue hors de la Cour et des milieux officiels — aucune peut-être n'eut une existence aussi mouvementée et jusqu'à sa dernière heure, sonnée d'hier, aussi remplie de bruit, d'aventures vécues tapageusement, d'influences exercées, de velléités d'œuvres accomplies que Maria-Studehlmine Letizia, petite-fille de Lucien Bonaparte, dite comtesse de Solms, dite Mme Urbain Rattazzi, dite Mme de Rute, cousine de Napoléon III et fervente amie du républicain Castelar, femme du monde, femme de lettres, artiste ; tour à tour Française, Italienne, Espagnole au gré de ses alliances successives et de ses volontés changeantes, internationale, universelle, brûlant du désir d'être partout, de s'assimiler toutes choses, et n'ayant, au fond, rien de plus cher que le souvenir de sa beauté et des triomphes qu'elle lui valut.

Volontiers, sous l'Empire, on se disait exotique. C'est le ton, à présent, de se déclarer cosmopolite. Mais si jamais quelqu'un put se flatter d'incarner en soi l'idée d'internationalisme ce fut bien, à coup sûr, Mme de Rute. Elle tenait de la Corse et se sentait Française par la descendance bonapartiste. Pour l'Angleterre, elle était la fille de Thomas Wyse. A l'Italie, qui la reçut et la fêta, elle faisait sonner haut le nom glorieux de Rattazzi. Pour l'Espagne, elle était Rute. Et par ses mille attaches intellectuelles, par le périodique qu'elle dirigeait sous le titre de *Nouvelle Revue internationale* elle élargissait, autour d'elle, autant qu'il était possible, ce vernis de cosmopolitisme, quitte à se prononcer, dans les grandes occasions, Française de cœur et de sang. Au reste, qu'elle fût à Rome, à Aix-les-Bains, à Paris, à Madrid ou à Lisbonne, elle se montrait, d'excellence et avant tout, mondaine et salonnière.

Dès sa prime jeunesse, elle avait provoqué vivement l'attention sur la précocité de ses connaissances, sur ses qualités de grâce, de réflexion, d'intelligence et de rare décision. Elle avait le sang chaud, l'humeur de la race, dominatrice et agitée, l'imagination fougueuse, le désir capricant et fantasque, les ambitions voyageuses et diverses. Ajoutez à cela l'impatience hardie de vivre et de sentir par toutes les facultés de

l'être. Les honneurs dus au rang, l'empire dévolu à la beauté, la gloire qui sied d'une si merveilleuse façon aux jeunes talents : n'était-ce pas son bien légitime ? Il lui tardait d'entrer en possession de ces avantages. Quelqu'un se trouva fort à propos pour accélérer sa fortune. Je veux parler du comte de Solms, qui eut la bonne inspiration de lui apporter un million dans sa corbeille de mariage.

Les origines de ce premier mariage, sur lequel on a conté des choses extraordinaires, valent d'être rappelées avec exactitude. Elle avait dix-sept ans et n'était qu'une petite pensionnaire puritaine, — encore bien embarrassée de l'usage qu'elle serait appelée à faire de ses armes de conquête. Certain soir, au sujet d'une toilette de bal, une querelle s'était élevée entre elle et sa mère. A tel point que la main de celle-ci, trop leste, avait effleuré sensiblement son doux visage. Dépitée, courroucée, elle s'était écriée qu'elle ne resterait pas davantage en tutelle ; elle s'affranchirait de cette dépendance sur l'heure, s'il était possible. Le premier homme riche et disponible qu'elle rencontra ayant été le comte Frédéric de Solms, elle l'avait réclamé tout aussitôt. Il était vieux, il était laid, n'importe ; elle avait jeté son dévolu sur celui-là, elle n'en accepterait pas d'autre pour mari. Il fallut lui donner vite cet homme ennuyé et blasé, qui fut loin d'être l'époux idéal. De sa déconvenue prompte à se consoler, elle se jeta avec une telle ardeur dans les plaisirs du monde qu'elle eut à peine le temps de s'en souvenir. Une brillante société prit l'habitude de fréquenter chez elle, rue Caumartin, puis rue de Milan. Le comte Alexis de Pommereu l'aidait, en l'absence et même en la présence de M. de Solms, à faire les honneurs de ces réunions. Petit-fils du marquis d'Aligre, ancien pair de France et autrefois attaché à la personne de la reine Hortense en qualité de chambellan, c'était un personnage non négligeable et, d'ailleurs, plein de zèle. Il avait été le parrain du premier enfant. Il était le familier de tous les jours, participait aux munificences présentes et voulut les accroître dans l'avenir en léguant à Mme de Solms un héritage fabuleux, qui suscita, après sa mort, d'interminables procès.

Elle jouissait déjà d'une sorte de réputation universelle. Il n'était bruit que de son esprit étincelant et incisif. Elle passait pour excellente musicienne, chantait fort agréablement et jouait en actrice les comédies dont elle était l'auteur. Ses mérites ne s'arrêtaient pas là. Elle le disputait à Mme de Mirbel en l'art délicat de la miniature, et il n'eût tenu qu'à elle, prétendaient ses admirateurs, d'être l'émule d'un Meissonier dans la peinture de genre. Quant à l'éclat de sa personne, quant à la dignité dont elle accompagnait son port et sa démarche, on regrettait seulement qu'il n'y eût pas un trône vacant à lui offrir.

On parlait beaucoup de Mme de Solms. Trop même, au gré du Prince-Président. « Ma jolie cousine, disait Napoléon, est une perfection de vertus. Elle les a toutes, les bonnes et les mauvaises. » Il ajoutait malicieusement qu'elle jouait de l'éventail à ravir, mais que, par malheur, elle jouait aussi de la plume... à tort et à travers, qu'elle commettait des vers, ce qui était pardonnable, mais faisait beaucoup de bruit, ce qui était plus inquiétant. Mme de Solms avait inauguré chez elle un salon à la fois politique et littéraire, dont le caractère frondeur déplaisait en haut lieu. Elle y recevait sans mystère nombre d'ennemis assez affichés du nouveau régime. Le ministre de la police, M. de Maupas, estima prudent d'y mettre bon ordre, et lui fit parvenir une invitation, formelle comme un ordre, d'avoir à se présenter à son cabinet. En dépit des déviations de la ligne, elle avait hérité de famille un fond de caractère peu flexible et des instincts militants. Saisie de colère qu'un Maupas eût pris cette liberté envers la petite-nièce d'un Napoléon, elle lui répondit de sa plume la mieux taillée que la « princesse de Solms » n'avait nulle envie de lier connaissance avec lui. Le ministre eut le mauvais goût d'insister. Et la petite-fille de Lucien Bonaparte de riposter par de nouvelles bravades. Un ordre d'expulsion arrive, exécutoire dans cinq jours. Elle en appelle. Son cousin impérial signe le décret. Son mari lui donne tort. Son irritation s'en accroît. Elle refuse de quitter sa chambre et son lit. Il a fallu que des agents interviennent et menacent d'user de la force pour donner gain de cause à l'autorité. On la mena hors frontière. Peu de jours après, Mme de Solms intentait un procès au ministre, avec Berryer pour défenseur, faisait feu des quatre mains, et, condamnée sans recours possible, se proclamait une victime de la persécution.

A la suite de ses démêlés avec la police impériale elle adressait des lettres aux journaux ; elle écrivait sur le ton d'une ingénuité modeste, dont l'expression paraît fort curieuse à distance, qu'elle ne s'était jamais produite, que l'obscurité lui semblait le seul lot enviable des femmes... Heureuse dans son intérieur entre son enfant et l'étude, elle n'aurait ambitionné qu'une chose : conserver ses nombreux amis, garder le sceptre d'un salon distingué et vivre *oubliée* d'une famille qu'elle n'aimait point, à force de la mésestimer. Les honneurs d'une triste célébrité étaient venus la chercher, malgré elle. Hélas !... Elle s'y accoutuma, pourtant, et si bien qu'on alla dire, — des envieux sans doute, — que le goût de faire parler d'elle était devenu un besoin de son existence journalière.

Jusqu'à la paix de Villafranca, qui lui permit de revenir à Paris, parce qu'elle se considéra comme

« annexée » à l'Empire ainsi que la Savoie elle-même, Mme de Solms passa les jours en sa villa d'Aix-les-Bains, radieusement, à la façon des grandes dames de la Renaissance, dans une atmosphère de luxe, de plaisir alterné de travail, de ferveur spirituelle et d'enchantement physique, qui l'enveloppait d'adoration. La Cour, l'Empereur et la tribu serrée des Bonaparte supportaient mal qu'elle s'entêtât à porter le nom dynastique. On lui déniait ses droits au titre de princesse : il eût été plus difficile de lui contester son patriciat de beauté. Ponsard l'appelait la magicienne; et il était des mieux fondés à la qualifier ainsi, dit-on; car le poète de *Lucrèce* était descendu dans les jardins d'Armide et s'était endormi sous les roses comme le héros du Tasse. Victor Hugo n'avait de fleurs assez parfumées ni de métaphores assez étincelantes lorsqu'il la comblait de sa correspondance lyrique. Suivant ce qu'en protestait le poète, inutiles étaient pour elle le titre, le rang, les honneurs : n'avait-elle pas déjà le rang de la fleur et le titre de l'étoile ! N'était-elle pas esprit, âme, flamme, rayon ? « Elle, de la famille de l'Empereur : voilà grand'chose, quand on est de la parenté du soleil ! » Et Eugène Sue s'écriait : « Oui, celle-ci, c'est bien la vraie Princesse ! »

Les années ont marché. Elle n'est plus Mme de Solms. Comme elle voyageait aux pays d'azur, en quête d'impressions inédites, elle avait brusquement changé de nom et de patrie pour épouser le plus grand homme d'État de l'Italie moderne, après Cavour : Urbain Rattazzi. Sa Galante Majesté le roi Victor-Emmanuel, qui se flattait d'avoir pris l'avance sur son ministre dans les bonnes grâces de Mme de Solms, n'avait pu empêcher de s'accomplir ces justes noces. Généreusement il apporta son tribut aux joyaux du mariage qu'il avait essayé de rompre, et préleva sur les diamants de la couronne un bijou digne d'une reine.

L'Italie acclama la femme de son premier ministre et joncha de fleurs le chemin de leur voyage de noces. Quand Mme Rattazzi traversa Naples en 1867, elle put, un instant, se croire transportée dans un royaume de féerie. Au théâtre Royal, lorsqu'elle apparaissait dans sa loge, l'empressement à la voir était si grand qu'il fallait interrompre le spectacle. L'élite de la société napolitaine lui offrit un banquet, où elle répondit en italien aux toasts enthousiastes. Un soir, sa montée au Vésuve eut des couleurs d'apothéose. La population s'était massée sur son passage. On avait, en outre, disposé les choses de telle sorte que des paysans échelonnés du haut en bas de la montagne éclairaient sa route avec des torches enflammées et donnaient au Vésuve un aspect d'illumination générale, pendant que grondaient, à l'intérieur, les orages volcaniques.

Elle était alors au zénith. Ce fut le moment de splendeur de sa vie.

Dix ans après. L'amour espagnol a remplacé dans son cœur la flamme italienne. Elle a épousé M. Louis de Rute, ancien secrétaire d'État et député aux Cortès. Elle a continué de vivre, de se répandre et de recevoir comme par le passé. Seulement on remarque que l'éclectisme, qui avait toujours régné dans son salon, est allé s'élargissant jusqu'à l'extrême des concessions. Il suffisait autrefois, pour accéder chez elle, de justifier d'un nom, d'un talent reconnu. Un moment vint où il fut à peine nécessaire d'en produire le témoignage. Par lassitude, par distraction ou par manque de prévoyance elle avait laissé s'amoindrir le caractère et la qualité de ses relations. Un grain d'excentricité s'en mêla, qui défraya copieusement la malignité de la chronique. Elle n'était plus *sous le rayon*. Son ascendant avait baissé.

Fut-il rien de plus singulier, par exemple, que le cadre et le cérémonial de ses dîners priés, quand elle habitait rue Logelbach ?

Elle connaissait trop de monde pour se souvenir toujours exactement de ceux qu'elle avait choisis. La maison était hospitalière, ouverte à un chacun. Qu'importait le nombre des inscrits ? On devait être trente. Il survenait cinquante convives. Les cartons posés sur le cristal des verres risquaient, chaque fois, d'être confondus bizarrement, et les menus d'être courts. Il fallait trouver place, cependant. Et dans quelles conditions d'espace étrangement délimitées ! Mme de Rute avait eu la fantaisie de transporter sa salle à manger en plein salon, de sorte que les dîneurs vissent arriver les invités de la seconde série, et que les soiristes pussent contempler les dîneurs. Elle s'était avisée, disons-nous, de faire installer, au centre de son grand salon, une sorte de vitrine à quatre faces, un large enclos tout entier composé de plaques de verre, avec quatre ouvertures sur les côtés. Au dedans étaient la table et les privilégiés de la fourchette. Au dehors, à l'entour, se tenaient les invités du deuxième ban; et le dîner, généralement ayant commencé tard et se prolongeant au delà de l'heure normale, ces derniers étaient admis au plaisir creux de voir manger les autres et d'assister aux conversations sans y prendre part.

Avec le temps la confusion ne fit que s'accuser davantage dans ses habitudes de maison et dans le classement de ses amitiés. Son état de fortune devenait irrégulier et paraissait instable. Après la mort de M. de Rute elle s'était parfois ressaisie dans la volonté ferme d'être à elle-même son propre intendant et de réagir contre les gaspillages de la livrée par une âpre défense de ses intérêts. Puis l'insouciance habituelle de sa nature avait repris le dessus. Le flot

recommençait à couler : le programme et la forme de ses réceptions s'en ressentirent. Avec son prestige avait diminué le respect. On épiloguait ironiquement autour de la princesse fantasque, qui de cela, d'ailleurs, n'était pas avertie, qui ne voyait, n'entendait et gardait en ses yeux de myope la sérénité des jours brillants.

Mme de Rute n'avait pas su ou n'avait pas voulu vieillir. Ses dernières années ont été le reflet bien artificiel de sa période brillante. Il y a peu de temps encore on la voyait, — les portes de son salon du boulevard ouvertes à deux battants, — accueillant ses hôtes, souriante, toute parée de ses diamants, de ses camées, ayant aux joues le rose et le blanc virginal que l'art a découverts pour suppléer à la nature, les cheveux ouverts et flottants, avec une rose pourpre dans « leur soie neigeuse ». Elle était restée fidèle jusqu'à la fin à l'ambition la plus constante de son âme d'Italienne, qui fut de représenter en soi tout ce que le rôle de la femme peut comporter d'éclat, dans un ensemble de beauté, d'esprit et de faste apparent. Elle fit montre d'une vaillante résistance à la marche fatale du temps. Elle était de toutes les premières, de tous les vernissages, de toutes les réunions d'apparat où l'on se reconnaît et se nomme. Elle ne désarma que devant l'inexorable.

Fut-elle réellement « un caractère », ainsi que se plaisait à la qualifier tout à l'heure en son admiration attendrie et dévouée un journaliste, qui lui touchait de près par les liens d'une parenté adoptive? On ne saurait l'avancer que sous condition et réserve ; — mobile, inconsistante, toujours portée d'un extrême à l'autre, comme elle était et se montrait dans ses actes ou ses impulsions. Des bizarreries inexplicables, des échappées d'excentricité se mêlèrent aux inspirations les plus heureuses de sa conduite. Que d'anecdotes ou peut-être aussi de médisances on aligneraît aisément, de ce fait, sur le compte de celle qu'Alphonse Karr appelait, pour son amour du bruit et ses soudains caprices, la princesse Brouhaha! Elle était toute de prime-saut, excessive en ses amitiés comme en ses antipathies, en ces dernières surtout. On sait à quels éclats se portèrent certaines de ses inimitiés féminines, ou telles de ses brouilles retentissantes. Au fond, elle était éminemment bonne et serviable. Elle avait chaleureux et vif le sentiment par excellence de l'admiration. Elle porta haut la gloire de ceux qui excitèrent en son âme d'artiste les élans de l'enthousiasme. Sensible à l'éloge, dédaigneuse du blâme, elle s'en alla dans la vie, — la vie de parade et de tumulte qu'elle avait choisie, — consciente de ses longs succès et de son talent véritable, quelquefois.

Car l'oublier serait injuste : sa passion mondanisante n'empêcha jamais qu'elle n'eût aussi la fièvre du travail, sous les formes de littérature et d'art qui concourent à de mêmes effets extérieurs de bruit, de réputation.

Mme de Rute a laissé près de cinquante volumes. La poésie, le roman, l'histoire, la politique, le récit de voyages, le théâtre, des traductions, des fragments d'autobiographie occupèrent diversement sa plume. Poète, son effort lyrique n'excéda point la hauteur moyenne de l'horizon. Nouvelliste ou romancière elle eut des éclairs de sensibilité frémissante. Elle traça d'aimables narrations de ses fantaisies voyageuses, de ses courses ou promenades en Italie, en Espagne, au Portugal, en Hollande, sans y révéler, toutefois, ce pittoresque de description, cette finesse ou cette profondeur de pensées et ce charme imprévu de sentiment, qui sont des qualités de maître. En critique, sa Muse était de noble essence et s'appelait admiration. Elle eut des enthousiasmes indiscrets, cependant, et vanta comme des chefs-d'œuvre des pauvretés d'invention, qu'illuminait à ses yeux la flamme de l'amitié. Le goût, en un mot, ne présidait pas toujours à la toilette de sa pensée, de même que, sur le déclin de ses charmes, trop souvent lui faussait compagnie ce discernement délicat, dans le rajeunissement factice de ses parures. Tant de pages brouillées d'une main hâtive n'auront joui que d'une réputation viagère, et encore sans beaucoup d'étendue. On fera peut-être un sort plus durable à ses mémoires, pour l'intérêt de ses rapports suivis avec tant de personnages éminents, et, en ce qui la concerne, pour la curiosité de l'y chercher elle-même ; car elle dut se bien connaître, si l'on en préjuge d'après le soin extrême et la longue attention qu'elle prit à se regarder penser, agir, aimer, et à porter dans le relief le plus évident sa personne, ses travaux, ses intérêts et ses attachements, par-devant le public, qui ne fut pas toujours obligé de la croire sur parole.

De tout cela que demeurera-t-il? Le souvenir d'une belle activité d'esprit.

En somme, Mme de Rute n'aura pas été la seconde Mme de Staël que ses premiers admirateurs avaient annoncée. Elle aura passé dans le monde très remuante, très agissante, toujours en vue. On se souviendra que sa maison fut longtemps le rendez-vous de l'élite des élégances et des talents. Les historiens de la société garderont une place, dans leur galerie, à la silhouette originale et pittoresque de cette grande curieuse de la vie.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Rives*, 19, rue des Saints-Pères. — 1884. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 22 FÉVRIER 1902.

UN PAPE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

JULES II [1]

Je me propose d'arrêter votre attention et d'éveiller votre sympathie sur la figure d'un homme qui a été certainement l'un des plus grands dans l'histoire du monde et de l'Église, le pape Jules II.

Vous connaissez son portrait, peint par Raphaël, dont l'original est à la Tribune de Florence, aux Offices; nous en avons, au Louvre, une réplique. C'est un petit vieillard d'aspect débile; il est assis dans son fauteuil, les deux mains appuyées sur les bras du fauteuil, comme s'il avait besoin de s'y soutenir. Le regard est inquiet et triste; il porte le rochet et le camail de pourpre bordé d'hermine; il a la tête et les tempes étroitement serrées par le bonnet écarlate. Sa barbe est longue et grise. Cet homme d'aspect si chétif semble méditer sur des ruines dont il fut en partie responsable et que personne ne pourra relever. Il y a, dans son regard, une pensée amère, et cette figure n'a ni douceur, ni bonté.

Quelle différence avec les deux faces triomphantes d'Alexandre VI et de Léon X! Le portrait du pape Alexandre VI, par le Pinturiccio, dans les appartements Borgia, au Vatican, et le portrait de Léon X, par Raphaël, au palais Pitti de Florence!

Aux appartements Borgia, on voit Alexandre VI revêtu magnifiquement de la chape d'or, agenouillé aux pieds de la Madone, qui tient l'Enfant divin entre ses bras; il a les mains jointes, il regarde la Vierge et, par politesse pour la mère de Dieu, il a déposé sa tiare; la figure est extraordinaire, éclatante de santé, rayonnante, imposante, avec ce grand nez qui commence au milieu du front, les lèvres rouges et sensuelles; c'est un pape véritablement très beau et très heureux. L'autre, Léon X, assis à sa table, revêtu du même costume que Jules II, tient à la main une loupe à l'aide de laquelle il contemple les miniatures de pourpre et d'or d'un missel; sur la page du missel, on lit les premières paroles de l'Évangile de saint Jean : *In principio erat verbum...* Mais ce n'est pas le texte sacré que déchiffre le pape Léon, ce sont les miniatures qui réjouissent ses yeux. Ce visage large, épanoui, réjoui presque, est pour ainsi dire d'un épicurien. C'est un grand seigneur du XVIe siècle, amateur de belles choses; autour de lui, tout est beau, tout est élégant, jusqu'à la sonnette posée sur sa table, une sonnette d'or très finement ciselé.

Celui-ci, le pape Jules, c'est véritablement le Jules II intime; il tient à la main son mouchoir de poche, il est découragé et las, tel qu'il dut être au lendemain de la bataille de Ravenne.

Les contemporains, et longtemps encore après lui, au cours du XVIe siècle, ont eu de ce pontife une vision tout autre; on s'est souvenu de l'homme que son temps avait surnommé le pape terrible, le *pontefice terribile*, qui voulut être le maître absolu du jeu du monde, c'est-à-dire gouverner à son gré l'histoire de la chrétienté. Nos Français du XVIe siècle, et particulièrement Rabelais, ont gardé la vision du pape batailleur, du pape, non pas mitré, mais casqué, avec, dit Rabelais, « sa grande et bougrisque barbe ».

1. Discours prononcé à la Société des conférences le 29 janvier.

Le curé de Meudon mentionne « les furies du pape Jules second » et, dans la scène où Pantagruel et Panurge abordent la cage où est enfermé le Papegaut, l'évêque Homenaz déclare qu'on en a vu d'autres comme Jules, « tout l'empire christian étant en paix et silence, eux seuls faire guerre félone et cruelle ».

Enfin, il y a le Jules II, tel que le retiendra, je crois, l'histoire, une figure dernière et définitive, à savoir une âme très haute et un très grand homme d'État. En lui, ne cherchez rien d'apostolique, il n'a ni pitié ni miséricorde, il est implacable dans la recherche des objets de son ambition et, pour satisfaire cette ambition qui, en très grande partie, lui est imposée par l'histoire même de l'Église séculière et temporelle, il n'a pas craint d'allumer, à deux reprises, une guerre européenne, et de mettre l'Italie en feu.

Mais disons d'abord qu'en cette ambition il n'y avait nul égoïsme ; il succédait à trois papes, Sixte IV, son oncle, Innocent VIII et Alexandre VI, qui avaient tout sacrifié, même la sécurité, même l'honneur de l'Église, à leurs ambitions de famille, c'est-à-dire au népotisme. Pour contenter leurs neveux, pour leur tailler des domaines et des principats, du haut au bas de la Péninsule, ils avaient troublé profondément l'Italie et la chrétienté, ils avaient noué des alliances éphémères, sans cesse rompues, par leurs propres trahisons, ils avaient manqué à leurs devoirs essentiels d'évêques universels.

* * *

Jules II ne se soucie point de sa famille ; à l'exception d'un seul de ses neveux, auquel il ménage la succession par adoption, c'est-à-dire d'une façon tout à fait régulière et légale, non point par conquête, invasion ou trahison, du duché d'Urbin, le dernier des Montefeltri n'ayant point d'enfant ; mais Jules II ne pense qu'à l'Église, j'entends l'Église temporelle, la monarchie ecclésiastique, le principat de l'évêque de Rome, et le projet qui a occupé toute sa vie pontificale, c'est la restauration et la toute-puissance de cette monarchie, non seulement en Italie, mais en face de toute la chrétienté. Ce qu'il rêve, c'est d'établir, d'une façon sûre, la prépondérance politique du Saint-Siège dans le monde. Ceci, c'est en quelque sorte l'aspect réaliste de son génie, et cette œuvre, il l'a poursuivie d'une façon tout à fait réaliste, avec une dureté extraordinaire, avec une légèreté de scrupules étonnante, bien faite pour surprendre les personnes qui n'ont pas l'habitude de l'histoire du Saint-Siège depuis le milieu du quattrocento.

Il ne songe ou ne semble songer qu'à l'intérêt de l'heure présente, dans le maniement des choses temporelles ; dans ses relations avec les princes italiens, avec le roi de France ou avec l'Empereur, aucune loyauté. La guerre, il la fait sans angoisse ; il attire en Italie l'étranger pour contenter sa passion du moment, et cette passion, à la première heure, ce fut la haine de Venise. Par là, si l'on n'y fait attention, il semble continuer Boniface VIII, Sixte IV et Alexandre VI.

Mais, regardez de plus près : le réalisme s'atténue, et peu à peu, en Jules II, paraît un prince idéaliste ; il eut, au plus haut degré, le sentiment italien, sentiment qui semblait aboli depuis Innocent III et qui n'appartint qu'aux grandes âmes : Arnaud de Brescia, Dante, Pétrarque, Savonarole, et enfin, au dernier de tous, Machiavel.

* * *

Quand il eut attiré l'étranger sur l'Italie, afin de frapper Venise, il fit un effort héroïque pour chasser d'Italie l'étranger et poussa son fameux cri historique : hors d'ici les barbares, *fuori i barbari!* Il est ainsi de la lignée des Italiens d'Italie ; les autres papes du quattrocento ont été des Vénitiens, des Romains, des Siennois, des Génois (c'est ainsi que le charmant Pie II était si profondément Siennois que, non seulement, il donna des fiefs et des dignités à tous ses cousins, à tous ses parents, à tous ses amis de Sienne, mais qu'il songea, en outre, à canoniser sa glorieuse compatriote, sainte Catherine). Jules II n'est qu'un Italien.

Ce n'est point un apôtre ; il aurait pu, en une heure de colère, car il avait un tempérament d'une violence inouïe, à l'heure où la chrétienté se souleva contre lui, sur un signe de notre roi Louis XII, où l'empereur d'Allemagne Maximilien, d'âme très légère, un chasseur tyrolien toujours en quête d'argent et d'aventures et qui était un peu fou, songea sérieusement à poser la tiare sur sa propre tête, il aurait pu se jeter furieusement dans le schisme, ou plutôt provoquer le reste de la chrétienté à se séparer de lui par le schisme ; cependant, au fond de ce cœur et de cette conscience, il est facile aux historiens de retrouver les rêves idéalistes des vieux papes des anciens temps, la délivrance de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, la délivrance de Byzance et, par ces grandes choses, l'Orient rendu à l'Église, la catholicité retrouvée, l'Église romaine triomphante.

C'est ainsi que ce pape, que nous rencontrons sur le seuil du XVIe siècle, livré, en apparence, à toute la furie des passions terrestres, des ambitions temporelles, tendit de loin la main à Grégoire VII, à Urbain II, à Innocent III, à Pie II.

Abordons, maintenant, les faits principaux et les grandes lignes de son histoire.

Dans la nuit de novembre 1503, une demi-heure après l'élection du cardinal Julien de la Rovère, neveu du pape Sixte IV, Machiavel écrivait de Rome, — il était alors ambassadeur florentin auprès du Saint-Siège, — au gouvernement de sa république :

« Les Pères du conclave viennent d'élire Julien de de la Rovère; espérons que ce pape fera du bien à l'Église et à la chrétienté.

Machiavel avait son idée de derrière la tête; c'était, dès la première heure du pontificat, d'exciter le nouveau pape contre Venise. Florence n'aimait pas Venise; au lendemain de l'attentat provoqué par Sixte IV et par les Pazzi contre les deux Médicis, Laurent et Julien, Venise, qui était l'alliée formelle de Florence, s'était dérobée, avait déchiré le traité d'alliance et s'était refusée à aider Florence, alors aux prises avec les forces unies du Saint-Siège et du roi de Naples, Ferdinand d'Aragon.

Il y avait de plus, entre Florence et Venise, une haine séculaire, la rivalité de deux grandes puissances commerciales de l'Italie. Venise, par ses caravanes et par ses galères, apportait, du fond de l'Orient, les marchandises de l'Asie pour tout le reste de l'Europe; Florence concentrait les capitaux dans ses banques, était le grand marché de l'Europe, en même temps que la grande ville industrielle européenne pour la fabrication des étoffes précieuses, du velours, du drap et de la soie. Donc, Venise et Florence se haïssaient du fond du cœur.

Jules II, lui aussi, n'aimait pas Venise; il était Génois, il appartenait, par sa naissance, à l'une des grandes puissances maritimes de l'Italie et si, en Italie, toutes les puissances territoriales étaient entre elles de mortelles ennemies, c'était bien pis encore, entre les puissances maritimes.

Au lendemain de la mort d'Alexandre VI, Venise avait mis la main sur une partie de l'héritage de César Borgia, elle s'était emparée de toutes les villes de la Romagne qui pouvaient lui servir de défense contre la Lombardie ou contre le Saint-Siège, telles que Rimini, Imola, Faenza, Forli, etc. Ces villes étaient convoitées par la puissance ecclésiastique parce qu'elles étaient nécessaires pour que le roi de Rome, le pape, fût un prince italien indépendant; il lui était nécessaire d'avoir les rivages des deux mers et d'aller jusqu'à l'Adriatique, c'est-à-dire de couper l'Italie en deux, par le milieu. Autrement, réduite au vieux patrimoine de Saint-Pierre, aux diocèses suburbicaires de Rome, le pape était un prince italien sans cesse en danger d'être enveloppé par les autres.

Mais la possession de la Romagne, du vieil exarchat que l'Église avait eu, dès le temps des Carolingiens, n'était assurée que par les citadelles dont je viens de donner les noms et sur lesquelles Venise, après la mort d'Alexandre VI, avait mis subitement le main.

***

Il y avait donc, entre le Saint-Siège et Venise, une cause de querelle; c'est cette cause que Machiavel entrevoyait, avec sa finesse habituelle, et dont il se servit, avec un art extraordinaire, pour préparer la première guerre européenne de Jules II, à savoir la guerre qui suivit la ligue de Cambrai.

Quelques jours après l'élection, Machiavel écrivait à la seigneurie florentine :

« J'ai dit aux cardinaux qu'il s'agissait de la liberté de l'Église, non de la Toscane, que le pape deviendrait un simple châtelain des Vénitiens s'ils accroissaient encore leur puissance, que c'était à eux de défendre le Saint-Siège dont chacun d'eux pouvait être l'héritier. »

Le pape disait alors au cardinal florentin Soderini :

« Si les Vénitiens veulent s'emparer des possessions dépendant du Saint-Siège, je m'y opposerai de toutes mes forces et j'armerai contre eux tous les princes chrétiens. »

Ainsi, conseillé par Machiavel, sollicité par sa propre ambition et par les nécessités historiques du Saint-Siège, Jules II chercha, sur la carte d'Europe, quels alliés pouvaient lui tendre la main. Il conspira sourdement avec Louis XII, avec l'empereur Maximilien et avec Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne.

En 1504, à Blois, il était l'allié éventuel de Louis XII et de Ferdinand, et, dans cette première convention diplomatique, il fut question d'un projet de partage du domaine vénitien; en 1505, il s'entremettait comme pacificateur entre l'Espagne et la France; en août 1506, enfin, il commençait ses premières opérations militaires.

A la tête d'un état-major de vingt-quatre cardinaux, avec cinq cents soldats, il marcha sur la ville de Pérouse, occupée alors par un Baglioni; Giampolo Baglioni, qui n'était pas un brave, décampa à l'approche des troupes pontificales et fit savoir au Saint-Père qu'il lui donnait sa ville. Jules II entra seul, dans sa litière, en cette cité qui est une acropole étrusque, développée sur une colline très raide; il entra seul en cette ville où étaient encore toutes les troupes de Baglioni et un nombre très respectable de spadassins, tout prêts à commettre quelque effroyable attentat. Il entra donc... et sortit vivant! Et Machiavel fait cette observation singulière que Giampolo se serait couvert de gloire par un attentat inouï et que l'éclat même de son crime en aurait couvert l'infamie! Mais, si les princes italiens se massacraient entre eux, jamais aucun d'eux n'eut

cette audace sacrilège de toucher au vicaire de Jésus-Christ.

Après Pérouse, c'est Bologne que Jules II prend sans coup férir avec l'appui des troupes françaises; le maréchal de Chaumont força le vieux Bentivoglio, qui était cependant traditionnellement un ami de la France, à s'enfuir avec ses deux fils. Mais sa femme, une Sforza, — et toutes les femmes, dans cette famille, étaient héroïques, — resta dans Bologne, attendant le pape, se proposant même d'aller à lui pour lui réclamer la cité, au nom de ses enfants; le pape refusa de la recevoir. Il séjourna à Bologne jusqu'en février 1507, puis il revint à Rome où il entra le 27 mars. Il s'arrêta à Santa Maria del Popolo et, le jour des Rameaux, il se dirigea pompeusement, à travers la ville ornée d'arcs de triomphe, jusqu'au Vatican. Érasme fut témoin de ce cortège.

Jésus, entrant dans Jérusalem, le même jour, monté sur le fils de l'ânesse, avait été plus modeste.

Cependant Venise, qui était une ville entêtée, persistait à garder les villes convoitées par le pape et celui-ci disait à l'ambassadeur Pisani : « Je vous ramènerai à votre état premier... un village de pêcheurs.

— « Et nous, Saint-Père, nous ferons de vous un petit curé si vous n'êtes pas raisonnable. »

Mais au mois de décembre 1508 se formait la ligue de Cambrai entre le pape, l'Espagne, l'Empire et la France; elle était proclamée par une bulle du mois de mars 1509.

Tout aussitôt, Mantoue, Ferrare, Urbino, s'empressaient de s'y associer; le 14 mai 1509 les troupes de Louis XII gagnèrent la bataille d'Agnadel, où nous prîmes 28 canons, et les villes de Peschiera, Crémone, Bergame, Brescia; Vérone, Vicence, Padoue, envoyèrent leurs clés au roi de France qui les rendit gracieusement à l'empereur Maximilien, lequel, en échange de cette courtoisie, reconnaissait à la France la possession du Milanais.

C'est alors que Venise prit, comme l'a dit Michelet, une résolution tout à fait romaine; elle délia ses villes de terre ferme du serment de fidélité, leur laissant la liberté d'agir à leur gré. Elle donna au duc d'Urbin ses citadelles de Romagne, au roi Ferdinand d'Espagne, les ports d'Apulie, et en même temps, son doge, Loredano, proposait au Sénat d'appeler les Turcs à la défense d'une ville chrétienne contre le successeur des Apôtres.

La fortune, un instant adverse aux Vénitiens, parut tout à coup leur sourire. Andrea Gritti reprit la ville de Padoue. C'était au moment de la fenaison et les paysans rentraient, dans la ville, leurs voitures chargées de foin; Gritti fit cacher des soldats vénitiens sous le foin et, lorsqu'ils furent entrés en assez grand nombre, ils soulevèrent les habitants contre les Impériaux. L'empereur, enflé de courroux, — écrit le Loyal Serviteur, — leva précipitamment le siège.

A ce moment, la guerre devint tout à fait laide et barbare. Aux environs de Vicence, un millier à peu près de gentilshommes, de dames et d'enfants, de gens du peuple, s'étaient réfugiés dans une grotte profonde, creusée en une colline voisine de la cité. Des « aventuriers », selon le Loyal Serviteur, entassèrent des fagots à l'entrée de la caverne et y mirent le feu : tout le monde fut brûlé!

Seul un jeune garçon en s'aidant des mains, des pieds, des genoux, avait pu se glisser par une fissure ouverte dans la voûte de la caverne; il en sortit tout noir de fumée, à demi brûlé, et ce fut lui qui raconta ce qui s'était passé. Quelques instants plus tard, vint à passer le bon chevalier Bayard qui, « tout le long du jour, dit le Loyal Serviteur, son historien, se mit en peine de trouver ceux qui en avaient été cause, desquels il en prit deux, dont l'un n'avait point d'oreilles et l'autre n'en avait qu'une. Il fit si bonne inquisition de leur vie que, par le prévôt du camp furent amenés devant cette grotte et par son bourreau pendus et étranglés. Et il voulut être présent, le bon chevalier. »

Un contemporain, Paul Jove, écrit : « Ce fut la guerre la plus atroce que l'Italie ait endurée depuis l'expulsion des Goths », et c'est cette horreur qui frappa la conscience de Jules II, ou plutôt, l'homme d'État qui était en lui aperçut-il la grande faute qu'il avait commise en attirant sur l'Italie supérieure les armées européennes?

Quoi qu'il en soit, il changea brusquement sa politique et il dit : Si Venise n'existait pas, il faudrait en édifier une! — Alors, ce n'était pas la peine d'avoir commencé à détruire Venise!

Le cardinal d'Auch, envoyé de Louis XII, qui s'aperçut de ce changement de front, priait Jules II de persister dans l'alliance française : Si vous absolvez Venise, — dit-il, — vous enfoncerez un poignard au cœur du roi! mais Jules II était résolu à absoudre Venise et à se réconcilier avec elle.

Le 24 février 1510, sur le parvis de Saint-Pierre, il donna l'absolution aux ambassadeurs vénitiens, tandis que, sous les voûtes de la basilique, le chœur chantait les versets du *Miserere*.

ÉMILE GEBHART,
de l'Institut.

(*A suivre.*)

L'ÉTAT STATIONNAIRE
DE LA POPULATION FRANÇAISE
et ses prétendus dangers[1].

I

La population française augmente fort lentement depuis trente ans. Personne ne l'ignore. Le fait est signalé et répété chaque jour dans de nombreuses publications. C'est avec les lamentations les plus attristées qu'on le signale. Nombreux sont les statisticiens qui se sont fait une spécialité de ces lamentations. Elles trouvent partout le même écho. C'est un des bien rares sujets sur lesquels il y ait en France un accord unanime.

En dépit de ces récriminations la population n'augmente guère, et il semble fort douteux que les quintaux de papier noircis à ce propos aient jamais déterminé un seul Français à accroître d'une seule unité le chiffre de ses enfants.

Les statisticiens commencent à s'en apercevoir. Ayant constaté la vanité de leurs discours, ils songent maintenant à recourir à des moyens plus efficaces. Les remèdes leur semblent très simples. Puisque les Français ne veulent pas faire assez d'enfants, il n'y a qu'à fabriquer quelques bonnes lois pour les forcer à en faire. On annonce qu'une commission extra-parlementaire, composée de 60 membres, va rechercher la forme à donner à ces bonnes lois. On écrasera d'impôts les célibataires. On allouera des indemnités aux familles nombreuses, etc. L'État entretient déjà les marchands de sucre, les compagnies de navigation et une foule d'industries. Pourquoi n'entretiendrait-il pas également aux frais des contribuables les pères de nombreux enfants ?

Il y a dans de tels projets une des plus curieuses manifestations de l'indéracinable et funeste erreur latine suivant laquelle les institutions régissent les sentiments et la destinée des peuples. L'idée que les sociétés se remanient à volonté par des lois, des constitutions et des décrets, est une idée de race dont nous ne pouvons nous défaire et qui nous a coûté bien cher depuis un siècle.

C'est bien une idée de race, car elle est commune à tous les partis sans exception. C'est pourquoi, malgré tant de divergences apparentes, il n'y a en réalité qu'un seul parti politique en France : *L'Étatisme*. Socialistes, radicaux, conservateurs, cléricaux, bonapartistes, royalistes, etc., ont tous, sous des noms divers, le même idéal : la prépondérance des fonctions de l'État. D'autres peuples, plus avancés sur l'échelle de la civilisation, ou tout au moins sur celle de la prospérité, ont, comme on le sait, un idéal contraire. Il consiste à réduire au minimum l'action de l'État et à porter au maximum l'initiative des citoyens. L'État est obligé, chez les Latins, de tout diriger, tout administrer, tout protéger. Chez les Anglo-Saxons, il laisse les citoyens diriger leurs propres affaires et se protéger eux-mêmes.

Les peuples ne changent guère les idées directrices qui les mènent. Il va donc falloir subir en matière de population les erreurs dont nous avons été victimes tant de fois et augmenter encore les attributions de l'État.

Les lois ne refont pas les mœurs, les Romains le disaient déjà. Il ne faut pas être un psychologue bien pénétrant pour prédire que toutes les lois faites pour accroître le chiffre de la population auront exactement autant d'action que des harangues adressées à un torrent pour détourner son cours. Il est attristant de songer que la France est à peu près le seul pays de l'univers où l'on trouverait des hommes graves s'imaginant qu'on peut légiférer utilement sur de pareilles questions.

Ils légiféreront bien en vain d'ailleurs. Faut-il nous féliciter de leur totale impuissance ? C'est ce que nous allons rechercher, en montrant combien sont illusoires les prétendus dangers de la stagnation de la population, et combien il serait dangereux qu'elle augmentât notablement.

II

Les phénomènes sociaux se présentent toujours avec ce double caractère de paraître très simples et d'être en réalité d'une complexité extrême. Les remèdes aux maux dont nous souffrons semblent d'un emploi très facile. Dès qu'on veut les appliquer, on découvre aussitôt que les nécessités invisibles qui nous enserrent limitent étroitement la sphère de notre action. La vie collective d'un peuple est un tissu formé d'innombrables mailles ; on ne peut toucher à l'une d'elles sans que l'action produite se répercute bientôt sur toutes les autres.

Ce n'est qu'en prenant séparément un à un tous les petits problèmes dont se compose le grand problème social, qu'on voit apparaître la formidable complication de ce dernier, et combien sont chimériques les remèdes que des âmes simples ne cessent de proposer chaque jour.

Nous allons trouver une preuve nouvelle de cette complexité en examinant les rapports existant entre

---

1. Une partie de cet article est extraite de la *Psychologie du socialisme* par Gustave Le Bon. La troisième édition de cet ouvrage entièrement remanié paraîtra dans quelques jours à la librairie Alcan.

le développement de la population et les nécessités économiques que nous voyons grandir.

L'évolution économique du monde, dont nous ne faisons qu'apercevoir l'aurore, a coïncidé avec des circonstances diverses, qui ont provoqué chez la plupart des peuples un accroissement rapide de leur population.

Pouvons-nous dire, en présence des nécessités économiques actuelles, et surtout prochaines, que cet accroissement de la population présente des avantages ou des inconvénients? La réponse doit varier entièrement suivant l'état des peuples chez qui s'est manifesté ce phénomène.

Quand un pays possède une grande surface de territoire, peu peuplée, comme les États-Unis et la Russie, ou comme l'Angleterre, grâce à ses colonies, l'augmentation de la population présente, au moins pendant un certain temps, des avantages évidents. En est-il de même pour des pays suffisamment peuplés, n'ayant pas de colonies, ou n'ayant aucune raison d'envoyer dans celles qu'ils possèdent des habitants, doués pour l'agriculture, et très peu pour l'industrie et le commerce. Nous ne le pensons pas et montrerons bientôt que de tels pays agissent fort sagement en évitant d'accroître leur population.

Tel n'est pas comme on le sait l'avis des statisticiens.

Ayant constaté que la population de divers pays de l'Europe progresse notablement, alors que celle de la France reste stationnaire, nous les voyons remplir les journaux et les sociétés savantes de leurs plaintes. L'État — toujours l'État — doit se hâter, suivant eux, d'intervenir. Il n'est pas de mesures extravagantes qu'ils ne proposent pour remédier à ce qu'ils considèrent comme un désastre, et à ce que nous considérons — étant donnée la situation de notre pays — comme un bienfait, et en tout cas comme une nécessité résultant de causes en regard desquelles toutes les mesures proposées ont un caractère de puérilité et d'inefficacité évident.

Tous ces faiseurs de projets semblent croire que le nombre des enfants dans les familles peut être fixé par les fantaisies d'un législateur. Ils ne paraissent pas se douter que les familles élèvent autant d'enfants qu'elles le peuvent et ont des raisons tout à fait sérieuses pour ne pas en élever davantage.

Le seul inconvénient que les théoriciens aient pu d'ailleurs découvrir à cet état stationnaire de notre population, est que les Allemands, ayant beaucoup d'enfants, auront bientôt par conséquent beaucoup plus de conscrits que nous, et pourront alors facilement nous envahir.

En ne considérant même la question qu'à ce point de vue restreint, nous n'hésitons pas à dire que le danger qu'on prétend suspendu sur nos têtes est assez faible. Les Allemands nous menacent bien plus par leur industrie et leur commerce que par leurs canons. Nous sommes leurs meilleurs clients, et ce n'est guère l'intérêt des négociants de massacrer leurs clients. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le jour où les Allemands seraient assez nombreux pour tenter chez nous avec succès une invasion guerrière, ils seraient menacés de la même invasion par les 130 millions de Russes placés derrière eux, puisque les statisticiens admettent par hypothèse que les peuples les plus nombreux doivent nécessairement envahir les moins nombreux.

Il est fort probable qu'à l'époque supposée où les Allemands nous seront tellement supérieurs en nombre qu'ils pourront jeter des multitudes contre un peuple dont l'histoire ne permet pas de méconnaître les aptitudes guerrières, l'Europe sera revenue de cette illusion que la puissance des armées se mesure à leur effectif. L'expérience aura prouvé, conformément aux judicieuses prévisions du général allemand de Golz, que ces hordes de soldats demi-disciplinés, sans éducation militaire réelle, sans résistance possible, dont se composent les réserves des armées actuelles, seront vite détruites par une petite armée de militaires professionnels aguerris, comme jadis les millions d'hommes de Xerxès et de Darius furent anéantis par une poignée de Grecs disciplinés et rompus à tous les exercices et à toutes les fatigues.

III

Quand on examine les causes du ralentissement de l'augmentation de notre population, on voit qu'il est d'abord la conséquence, à peu près invariable à tous les âges, de l'accroissement de l'esprit de prévoyance engendré par l'aisance. Ceux-là seuls qui possèdent songent à conserver et à assurer quelques ressources à leurs descendants, dont ils limitent intentionnellement le nombre.

A cette raison prépondérante, dont les effets furent observés à toutes les époques, et notamment à l'apogée de la civilisation romaine, sont venues s'ajouter des causes spéciales à l'âge actuel, et dont les principales sont : l'évolution de l'industrie, qui, par le perfectionnement des machines, réduit le nombre des bras utilisables, et l'absence d'esprit colonisateur, qui restreint l'étendue de nos débouchés au dehors et nous laisserait surchargés au dedans par un excédent de population.

Toutes ces causes ne sont pas particulières à la France, puisqu'elles s'observent dans des pays habités par des races fort différentes. Les États-Unis peuvent être assurément rangés parmi les pays les plus prospères, et cependant les statisticiens ont dû,

non sans stupeur, y constater le même ralentissement d'accroissement de la population qu'en France. Leur natalité générale actuelle y est de 26 p. 1 000, c'est-à-dire à peine supérieure à la nôtre. Dans dix provinces des États-Unis, elle est même inférieure, puisqu'elle varie de 16 à 22 p. 1 000. Il n'y a dans ces pays à invoquer ni l'influence du service militaire obligatoire, qui n'y existe pas, ni celle de l'alcool, dont la vente est interdite, ni les dispositions du code, puisque la liberté de tester y est tout à fait complète, ce qui veut dire que le père n'a pas à restreindre le nombre de ses enfants pour éviter d'avoir à trop diviser sa fortune. Un abaissement analogue de la natalité s'observe également en Australie, où elle est tombée de 40 naissances p. 1 000, il y a 20 ans, à 30 aujourd'hui.

Tous ces faits démontrent catégoriquement la pauvreté des arguments des statisticiens pour expliquer ce qu'ils appellent le péril de notre dépopulation.

Le même ralentissement d'accroissement de la population s'observe à peu près partout, jusque dans les pays où l'accroissement s'est montré le plus intense pendant un moment.

En Allemagne, la natalité, qui était de 42 p. 1000 en 1875, était progressivement descendue à 36 vingt ans plus tard. En Angleterre, elle est tombée de 36 à 29 pendant la même période. La perte est plus grande qu'en France, puisque pendant le même temps la natalité n'est tombée dans ce dernier pays que de 26 à 23. Les deux peuples perdent donc graduellement leur avance sur nous, et il est bien probable qu'ils finiront par la perdre tout à fait.

IV

Nous voyons par ce qui précède que l'abaissement du progrès de la population tend à se manifester partout et que ce n'est pas par leur nombre que nos rivaux nous menaceront bientôt.

Admettons cependant que l'avance qu'ils ont aujourd'hui sur nous, ils ne la perdent pas, et voyons si l'élévation du chiffre de leur population peut constituer un sérieux danger?

Il semblerait vraiment, à entendre les doléances de ces statisticiens, si bien qualifiés par l'*Économiste français* de « Jacobins étourdis », et dont en vérité l'esprit est singulièrement simpliste, que ce soit le nombre qui fasse la supériorité des peuples. Or, le coup d'œil le plus rapide jeté sur l'histoire nous montre, par l'exemple des Égyptiens, des Grecs, des Romains, etc., que le nombre n'a joué dans toute l'antiquité qu'un bien faible rôle. Faut-il rappeler qu'avec 100 000 hommes bien exercés les Grecs triomphèrent des millions d'hommes de Xerxès, que les Romains n'eurent jamais plus de 400 000 soldats disséminés sur un empire qui, de l'Océan à l'Euphrate, avait 1 000 lieues de longueur sur 500 de largeur?

Et sans remonter à ces lointaines époques, pouvons-nous admettre que le nombre ait joué dans les temps modernes un rôle plus considérable que dans l'antiquité? Rien n'autorise à le penser. Sans parler des Chinois, qui semblent bien peu redoutables au point de vue militaire, malgré leurs 400 millions d'hommes, ne sait-on pas qu'il suffit aux Anglais d'une armée de 65 000 hommes pour maintenir sous le joug 250 millions d'Hindous, et à la Hollande d'une armée beaucoup plus faible pour dominer 40 millions de sujets asiatiques? L'Allemagne elle-même se croit-elle sérieusement menacée parce qu'à ses portes est un immense empire civilisé dont la population est trois fois supérieure à la sienne?

Laissons donc de côté ces craintes puériles, et rappelons-nous que ce qui nous menace réellement, c'est la capacité industrielle et commerciale de nos concurrents, et non leur nombre. Les trois sources réelles de la puissance d'un pays sont l'agriculture, l'industrie, le commerce, et non pas les armées.

Mais pourquoi, dans d'autres pays, comme l'Angleterre et l'Allemagne, l'excès de la population n'a-t-il pas d'inconvénients? Simplement, d'une part, parce que ces pays possèdent les colonies, où se déverse l'excédent de leur population; et d'autre part, parce que l'émigration, si absolument antipathique aux Français, y est considérée comme chose fort désirable, alors même qu'elle ne constituerait pas pour eux une nécessité tout à fait impérieuse.

C'est le goût pour l'émigration et la possibilité de le satisfaire qui permettent à un peuple d'accroître notablement le chiffre de sa population. Conséquence d'abord d'un excédent de population, la tendance à émigrer devient cause à son tour, et contribue à accroître encore cet excédent. Le célèbre explorateur Stanley a très bien mis ce point en évidence, dans une lettre publiée, il y a quelques années, par un journal en réponse à une question qui lui avait été adressée. Il y fait remarquer que c'est seulement le jour où une population dépasse un certain chiffre par mille carré que l'émigration commence. La Grande-Bretagne avait 130 habitants au mille carré (1) en 1801; dès qu'elle atteignit 224 habitants au mille carré, c'est-à-dire en 1841, elle commença un mouvement d'émigration qui s'accentua rapidement. Quand l'Allemagne vit sa population arriver au même chiffre de 224 par mille carré, il lui fallut, à son

(1) Je donne les chiffres en mesures anglaises, d'après Stanley. Voici quelle est la population actuelle des divers pays de l'Europe par kilomètre carré [illegible] *Annuaire des Longitudes* pour 1898 : Angleterre, 117; [illegible], 110; Allemagne, 99; France, 73; Espagne, 36.

tour, chercher des colonies. L'Italie put attendre plus longtemps, en raison de l'extrême sobriété de ses habitants, mais sa population ayant fini par atteindre le chiffre de 253 habitants par mille carré, elle dut subir la loi commune et tâcher de s'ouvrir des débouchés au dehors. Elle ne réussit guère dans cette tentative si difficile pour des Latins, et dépensa inutilement deux cents millions en Afrique, pour n'aboutir qu'à d'humiliantes défaites. Mais, sous peine d'une ruine inévitable, vers laquelle elle marche d'ailleurs à grands pas, il lui faudra recommencer ses tentatives.

La France, beaucoup moins peuplée, n'a aucun besoin d'émigration, fait remarquer Stanley, et c'est bien à tort qu'elle dépense la force vive de ses jeunes gens au Tonkin, à Madagascar, au Dahomey — où n'émigrent que des fonctionnaires d'un entretien fort coûteux, — alors surtout qu'elle possède à ses portes l'Algérie et la Tunisie sans réussir à les peupler. Ces contrées n'ont en effet, que 25 habitants par mille carré, dont une faible proportion seulement sont français.

Stanley a parfaitement raison et très bien marqué le nœud du problème. Ses conclusions sont analogues à celles indiquées antérieurement par un de ses compatriotes, Malthus. Celui-ci avait nettement montré qu'il y a un rapport étroit entre la population d'un pays et ses moyens de subsistance, et que, quand l'équilibre est rompu, la famine, la guerre et des épidémies de toutes sortes fondent sur le peuple devenu trop nombreux, et déterminent une mortalité qui rétablit promptement l'équilibre.

Les Anglais ont pu vérifier dans leurs colonies la justesse de cette loi. Lorsque, après des guerres nombreuses et meurtrières pour les vaincus, ils eurent terminé la conquête du grand empire des Indes et plié 250 millions d'hommes sous leur loi, ils rendirent impossibles les luttes entre les divers souverains et établirent dans la Péninsule une paix profonde. Les résultats furent rapides. La population augmenta et continue à augmenter dans d'immenses proportions — de trente-trois millions de 1881 à 1891 — et elle ne fut bientôt plus en rapport avec les moyens de subsistance. Ne pouvant se réduire par des guerres, puisque ces guerres sont interdites, elle tend à se réduire suivant la vieille loi de Malthus, par des famines périodiques, qui font mourir de faim plusieurs millions d'hommes et par des épidémies presque aussi désastreuses. Les Anglais, qui ne peuvent rien contre les lois naturelles, assistent avec philosophie à ces gigantesques hécatombes, dont chacune détruit autant d'hommes que toutes les guerres réunies de Napoléon. Comme il s'agit d'Orientaux, l'Europe reste indifférente à ce spectacle. Il mérite au moins de fixer son attention à titre de démonstration, en attendant celle que fournira bientôt l'Italie.

L'exemple de l'Italie peut en effet être rapproché de celui qui précède. Le véritable danger qui la menace et la mènera prochainement aux révolutions et au socialisme, c'est qu'elle est beaucoup trop peuplée.

Dans son intéressant ouvrage, *Le militarisme*, M. Guglielmo Ferrero a fort bien montré qu'une des causes principales de la ruine actuelle de son pays tient au développement excessif du nombre de ses habitants. De cet accroissement trop rapide est résultée une noire misère.

« Le travail humain est tombé à une dépréciation extrême, écrit cet auteur. Dans les bourgs et dans les petites villes, où la main-d'œuvre abonde, les industriels du tissage peuvent trouver sans difficultés des ouvriers et des ouvrières qui travaillent quatorze heures par jour pour un salaire qui varie entre 1 et 2 francs... N'est pas moins terrible la condition de la classe moyenne. Les professions libérales, par suite de la grande concurrence, ne rendent plus que très peu et les professions intellectuelles rien du tout. Des foules de médecins et d'avocats se disputent les malades et les plaideurs. Dans les grandes villes, vous trouverez de jeunes médecins très habiles qui font des visites pour 50 centimes. »

La seule ressource des Italiens est aujourd'hui l'émigration. Faute de colonies, ils émigrent dans les pays voisins, où ils offrent leur travail à vil prix. « La France, dit le même auteur, prend à l'Italie une part des travailleurs et de cette manière elle lui laisse la charge des dépenses nécessaires pour élever ces travailleurs qu'elle trouve prêts à la servir déjà adultes et dressés sans avoir dépensé un centime pour les élever. »

De cette pauvreté croissante, l'Italie ne pourra guère sortir que par la banqueroute. D'abord et surtout parce que sa population devient de plus en plus nombreuse — la misère étant toujours féconde (1), — ensuite parce qu'elle ne peut réduire ses écrasants impôts nécessaires pour payer les intérêts des sommes énormes qu'elle a empruntées et follement gaspillées en dépenses inutiles. M. Guglielmo Ferrero expose que les dépenses des gouvernements

(1) La misère est toujours féconde parce qu'elle est imprévoyante. Peut-on véritablement avoir une haute opinion de la moralité des individus qui font plus d'enfants qu'ils n'en peuvent nourrir et leur garder beaucoup de sympathie? Je ne le crois pas et suis de l'opinion de John Stuart Mill, qui disait : « On ne peut guère espérer que la moralité fasse des progrès tant qu'on ne considérera pas les familles nombreuses avec le même mépris que l'ivresse ou tout autre excès corporel. » Cette réflexion ne s'applique bien entendu qu'à ceux qui se savent hors d'état d'élever les enfants qu'ils mettent au monde.

antérieurs à 1860 s'élevaient à un peu plus de 500 millions seulement par an, chiffre qui a presque quadruplé et atteint aujourd'hui 1 840 millions. La faillite et le socialisme menacent de plus en plus l'Italie. La France en serait bientôt là si elle écoutait la propagande imprévoyante et dangereuse que font quelques écrivains pour la pousser à augmenter sa population.

Les peuples qui peuvent émigrer facilement dans des pays de même langue, comme les Anglais, supportent aisément un excédent de population. Ils en souffrent pourtant, car, pour les couches inférieures de la société, l'émigration devient de plus en plus difficile. Le *Temps* résumait, il y a quelques jours, les résultats très sombres d'une récente enquête faite dans les grandes villes industrielles de l'Angleterre. En voici quelque lignes : « Un dixième au moins de la population totale vit dans l'horreur constante de la famine. Ces gens ne peuvent littéralement manger à leur faim, car ils ne gagnent pas assez. En outre, un tiers de la population totale des villes vit, par sa faute ou bien par la faute du chômage, dans un état de misère absolu, gagnant juste de quoi manger et se loger, mais ne disposant jamais d'un sou pour tout autre besoin. Tel est l'état de la population des villes en Angleterre. Nous autres, habitants d'un pays où la population rurale et la population urbaine s'équilibrent à peu près, nous n'imaginons pas ce que ces chiffres représentent de souffrances et de dangers. »

V

Pouvons-nous supposer qu'avec l'évolution économique dont nous sommes témoins, les peuples trop nombreux retireront dans l'avenir de l'excès de leur population des avantages sur lesquels ils ne sauraient compter aujourd'hui ? Il est bien visible, au contraire, que cet excédent leur serait très funeste, et que, dans l'avenir, le sort le plus heureux est réservé aux pays les moins peuplés, c'est-à-dire à ceux dont la population ne dépasse pas le chiffre d'hommes que peut nourrir le fonds de subsistances produit par la contrée elle-même. Par suite du développement exagéré de leur population, la plupart des pays de l'Europe ne peuvent plus produire de quoi nourrir leurs habitants pendant plus de six mois et en sont réduits à aller acheter en Orient leur énorme déficit alimentaire annuel. Ces matières alimentaires, ils les ont payées jusqu'ici avec des marchandises vendues aux Orientaux ; mais, comme ces Orientaux sont arrivés à produire les mêmes marchandises à des prix de revient vingt fois moindres que ceux d'Europe, le commerce entre l'Orient et l'Occident se restreint chaque jour et semble appelé à disparaître.

Les peuples qui ne vivent que de leur commerce et de leur industrie, et non de leur agriculture, seront prochainement les plus menacés. Ceux qui, comme la France, étant agricoles, produisent presque assez pour la consommation de leurs habitants, et peuvent, à l'extrême rigueur, se passer de commerce extérieur, seront dans une situation infiniment meilleure et souffriront beaucoup moins de la crise qui menace de plus en plus l'Europe.

Il n'est pas supposable, comme je l'ai dit déjà, que toutes les récriminations des statisticiens aient pour résultat d'augmenter d'un seul individu le nombre des habitants de notre pays. Soyons heureux de la complète inutilité de leurs discours. Supposons qu'un Dieu irrité veuille faire fondre sur la France la plus effroyable des calamités. Laquelle pourrait-il bien choisir ? Le choléra, la peste ou la guerre ? Non, certes, car ce sont là des maux éphémères. Il n'aurait qu'à augmenter notablement le chiffre de notre population. Ce serait, étant données les conditions économiques actuelles du monde, les dispositions psychologiques et les besoins des Français, un irrémédiable désastre. Nous verrions à bref délai de sanglantes révolutions, une misère sans espoir, le triomphe assuré du socialisme et l'ère fatale des Césars libérateurs.

Si donc nous voulons nous maintenir pendant quelque temps encore à un niveau élevé sur l'échelle de la civilisation, ne songeons nullement à augmenter le chiffre de notre population, et félicitons-nous de ce qu'il n'augmente pas. Cette conclusion formelle se dégage de tout ce qui précède.

GUSTAVE LE BON.

HUGO ET « LES MISÉRABLES »

JUGÉS PAR LAMARTINE (1862)

Les *Misérables* sont une « omelette soufflée », Victor Hugo est un « quaker écœurant », un « poète dramatique avarié », « un homme de décadence » ; au temps des *Odes et Ballades*, de l'*Hymne à la Colonne*, c'était le « Napoléon de la poésie », mais maintenant qu'il est un « exilé volontaire » (*sic*), il a « abdiqué les choses impériales et il a plumé lui-même son aigle poétique pour en faire la poule-au-pot des *Misérables* et du bouillon socialiste... » Bien plus, ce n'est pas seulement Fantine, la femme déchue, ni Jean Valjean, la victime du bagne, ni tous les misérables qui portent les péchés du monde social : « ce qu'il veut encore réhabiliter, c'est le mot de Cambronne avec son contenu ; aussi le roman

s'achève-t-il dans un égout, par une dissertation sur l'emploi des matières fécales... »

Évidemment, cette analyse n'est pas de Lamartine. Mais nous l'avons rappelée brièvement pour montrer le ton d'une certaine critique, en France, lorsque parurent les *Misérables*. Cette analyse est de Barbey d'Aurevilly; elle occupe de fort longues et nombreuses colonnes du journal *le Pays*. Elle parut à mesure que l'éditeur Pagnerre donnait les cinq volumes, les cinq *livraisons*, de l'immense épopée. Barbey, fort content de son travail, et encouragé sans doute par son entourage, en fit un volume pour la postérité.

Dans l'autre camp, on n'était pas inactif : les *Mameloucks de M. Hugo*, comme les appelle le même Barbey, veillaient sur la gloire, et aussi sur le lancement du roman populaire. Notons seulement qu'un banquet fut organisé à Bruxelles par les éditeurs belges Lacroix et Verbroëckhoven. Hugo s'y rendit. Hugo parla : « Messieurs, mon émotion est inexprimable; si la parole me manque, vous serez indulgents... » Cette phrase donne le diapason de la petite fête.

Entre ces deux extrêmes, Baudelaire écrivait, d'un style sec, lourd et gourmé, quelques pages peu sympathiques à l'œuvre, admiratives en apparence, et somme toute plus avisées qu'intelligentes : Baudelaire sent qu'il est en face d'une grande chose qu'il comprend peu et assez mal, car elle lui déplaît. Il ne veut pas montrer nettement ce qu'il en pense. S'il jugeait, il donnerait sa propre mesure : il préfère donner le change. Mais n'importe; il se force pour écrire l'éloge d'une œuvre énorme qu'il n'aime pas; et cela est admirable, surtout si l'on songe à ce que fait Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve, ouvertement, fait le silence autour de l'œuvre.

Pendant que les cinq « livraisons » des *Misérables* paraissent, il charge, par trois fois, à grand fracas sur la *Salammbô* de Flaubert. Flaubert riposte : certes, le malicieux Sainte-Beuve a dessiné là un mouvement tournant, et provoqué un combat partiel à grand spectacle, afin de détourner l'attention générale qui va aux *Misérables* (décembre 1862), et aussi afin de se dispenser de s'engager lui-même à fond et sur le centre. Telle est la tactique de Sainte-Beuve en rase campagne, au grand soleil. Voici maintenant ses agissements.

Dans le particulier, il *moucharde* (disons le mot), il *moucharde* l'œuvre de Victor Hugo. Il *travaille* le milieu impérial. Il n'écrit pas d'article, mais il fait tout son possible pour en susciter d'autres, plus « libres » et plus violents, et dont lui-même ne sera pas responsable, n'ayant rien signé. Il écrit à la princesse :

Ce 12 novembre.

Voici, Princesse, cette brochure qui contient le récit complet du banquet de Bruxelles. Faites-vous-la lire; ne vous rebutez pas de quelques emphases et expressions ridicules : pour moi, je suis frappé *de cette démonstration d'un Coblentz menaçant et triomphant*. On ne se doute pas de cela à Compiègne, dans cette atmosphère isolée et dorée. Eh bien, la jeunesse qui lit ces choses, et qu'on n'a pas pris soin de rallier, s'en enflamme; elle accepte tous ces grands mots à moitié vides, mais si sonores; des hommes graves s'y prêtent et y ajoutent de l'autorité. Sont-ce donc là *nos envahisseurs de demain, nos prochains émigrés rentrants ?* Tel est ridicule aujourd'hui qui ne l'est pas demain. Vous m'allez trouver bien noir et bien pessimiste; mais, Princesse, je suis de ceux qui regardent tous les matins la couleur du temps.

Or Sainte-Beuve était très avisé, très prudent : au ton de sa lettre, on peut deviner ce que devaient être ses propos à Compiègne, dans un petit cercle, et ses insinuations, et ses réticences, et ses petits yeux clignotants, vrillants, entre ses lourdes paupières pochées, tandis que sa main grasse, courte et papelarde, déplaçait sur son crâne, à petits coups nerveux, sa petite toque de marguillier...

Voilà donc, avec quelques noms, l'état de quelques esprits directeurs, et par conséquent de beaucoup d'autres, quand parurent *les Misérables*. Les « Mameloucks de M. Hugo » étaient ses Mameloucks; Veuillot était Veuillot; Paul de Saint-Victor tirait son perpétuel feu d'artifice ; Flaubert, solitaire et farouche, devait rugir d'admiration ; Ximénès Doudan, ce petit La Bruyère en retard, se demandait sans doute si Mme de Lafayette aurait trouvé Hugo « d'une lecture délicieuse » ; Barbey ameutait les badauds autour de ses crises d'hystérie, dont nous avons noté quelques menues grimaces; Théophile Gautier...

Hélas ! le grand et bon Théo, le vieux « gilet rouge » d'*Hernani*, le noble et fidèle sonneur de cor ne pouvait pas éveiller les échos avec la clameur de sa joie. Sa famille et lui, ils vivaient du traitement impérial, au *Moniteur;* Gautier était maintenant le critique officiel. Il lui fallait être prudent. Sainte-Beuve le dénonçait en haut lieu; Sainte-Beuve « signalait » l'article de Gautier sur *Salammbô*... Nous avons souvent songé à certains silences de Gautier, et à sa tristesse : ne pas pouvoir célébrer *les Misérables!* Du moins il venait d'écrire une préface sur les dessins de Victor Hugo... Et quelle coïncidence douloureuse : *le Capitaine Fracasse* paraissait. Que penserait Hugo de Gautier qui se tait ?... Mais le bon Théophile savait bien que le Maître était bon et clairvoyant. Le Maître comprendrait et pardonnerait... Et en effet, plus tard, à la mort de Théo, il

écrivit la grande lamentation funèbre où gronde ce sanglot de géant :

> Oh, quel farouche bruit tout dans le crépuscule
> Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

*
* *

En 1862 et 1863, quand paraissaient en cinq « livraisons » *les Misérables* dont tout le monde parlait, Lamartine était dans le dénuement (1). Il écrivait, il écrivait, et c'est en vain qu'il accumulait des montagnes de « copie ». Il avait été ministre, il avait été dictateur, il avait tenu dans ses mains les destinées de la France, et tout ce qu'il y avait gagné, c'était l'abandon, la misère. Il attelait son génie aux dernières besognes, pour tâcher de payer ses dettes. Il publiait à lui seul une revue mensuelle : « on s'abonne chez l'auteur, rue de la Ville-l'Évêque, 43... » Quelle tristesse s'exhale de ces brochures, qu'on voit aujourd'hui sur les quais, ou dans les greniers des vieilles maisons familiales... Quelle lugubre méditation : Lamartine, alors, a soixante-dix ans passés ; et tous les mois il lui faut, n'importe comment, n'importe avec quoi, improviser un volume qui le dégoûte d'avance ; tous les mois le supplice recommence et s'aggrave ; et Lamartine est forcé, pour vivre, d'écrire sur la couverture : « Cette revue mensuelle sera continuée indéfiniment. »

Les *Misérables* paraissent. Quelle aubaine pour Lamartine : il en était à son quatre-vingt-sixième *Entretien*. Depuis plus de quatre-vingts mois il tournait sur son propre génie cette meule écrasante. Victor Hugo venait enfin à son secours : il lui apportait un prétexte à « faire de la copie » ; il lui apportait même de la « copie » toute faite ! Car Lamartine, malgré son abondance et sa dangereuse facilité, en était réduit aux citations trop longues.

Mais, parfois, ces longues citations suspectes sont fort utiles pour fixer de petits détails de l'histoire littéraire : à propos du jugement de Lamartine sur les *Misérables*, par exemple, Lamartine reproduit, pour faire du remplissage, deux lettres de Victor Hugo. Elles sont curieuses. Elles montrent comment Victor Hugo, poète et homme d'affaires, suscitait, sans paraître le solliciter, un article de Lamartine sur l'œuvre nouvelle qu'on vient de mettre en vente. D'ailleurs, avec ces génies, il faut presque oublier les mœurs des gens de lettres.

Si Lamartine et Hugo étaient simplement hommes de lettres, ils auraient de la jalousie et volontiers de la haine ; s'ils avaient du talent, ils « nourriraient » encore les mêmes sentiments, mais du moins ils se feraient la révérence, ils causeraient, se complimenteraient, et, le dos tourné, ils répandraient l'un sur l'autre mille petites perfidies.

Hugo et Lamartine sont au-dessus de tout cela.

Victor Hugo pense que « Lamartine est le second poète du siècle ». Quant au premier, inutile de le nommer. Hugo ne peut pas être jaloux de Lamartine. D'ailleurs, cette royale confiance en soi, cette olympienne certitude du génie d'être le génie, est admirable chez Hugo. Cela est plus qu'humain ! Hugo est vraiment une grande force de la nature, mais une force consciente. Hugo a conscience de son immensité. Hugo n'est pas jaloux : il est bon.

Il est bon, car toute son œuvre le prouve. Il y a plus : Sainte-Beuve, qui avait des raisons personnelles de savoir jusqu'où allait la bonté d'Hugo, a

---

1 Voici un document nouveau que *l'Echo de Paris* vient de publier récemment. C'est une circulaire qui porte la signature autographe de Lamartine. Elle fut, en 1863, tirée à un nombre considérable d'exemplaires et adressée par le chantre d'Elvire à la foule de ses amis connus et inconnus.

Paris, 30 mars 1863.

Monsieur,

Vous m'avez offert récemment vos services à tout prix dans des termes tels que cette offre est restée gravée dans mon cœur : j'y ai recours, bien plus tôt que je ne le pensais.

Sur environ 5 millions de découvert, je suis parvenu à en rembourser 4 en huit ans de travail.

J'ai encore environ 600 000 francs à toucher et à payer avant neuf mois (1er janvier 1864).

Mais je suis engagé dans une entreprise à l'aide de laquelle je paie les frais d'impression, de papier, d'administration, de poste, et je désintéresse successivement mes créanciers.

Ce sont mes œuvres complètes en 40 volumes, 31 volumes sont prêts. Il ne m'en reste que 9 à imprimer en neuf mois.

120 000 francs environ me manquent en ce moment pour cela, par une circonstance extraordinaire.

J'ose vous proposer de me les avancer pour deux ans.

Je vous les rembourserai en argent ou en livres, à votre choix, le 1er janvier 1865.

Sans cette aide, je n'ai qu'à livrer mes terres, elles sont engagées au Crédit foncier. Je péris, moi et mon entreprise, au moment où je touchais au but.

Laisserez-vous, pour 120 000 francs, languir une entreprise et périr un homme presque libéré que vous avez soutenu avec tant de dévouement jusqu'ici ? Non !

Voici le mandat à signer et à me renvoyer, à moins que vous ne préfériez m'adresser 100 francs par la poste en un billet de banque ou en un mandat sur la poste de Paris.

Vous recevrez en retour mon accusé de réception, mon engagement de rembourser et mon dévouement.

On disait dans ces jours [illegible] que l'amitié, en France, suffisait pour payer 5 millions et pour sauver un homme, et la France ne l'a pas trompé ! »

A. de LAMARTINE

43, rue de la Ville-l'Évêque.

A la lettre, une feuille imprimée était jointe :

Le 15 juin prochain, je payerai à M. de Lamartine ou à son ordre la somme de *cent francs*, que je lui prête pour le terme et aux conditions stipulés dans sa lettre du 30 mars courant.

Adresse :

Signature

A M. [illegible]

43, rue de la Ville-l'Évêque, Paris.)

Il serait à souhaiter qu'un érudit, au courant des affaires et néanmoins poète, [illegible] *Lamartine*.

confessé dans une lettre qu'Hugo était bon. Quelle preuve peut avoir plus de force que cet aveu de Saint-Beuve, de Sainte-Beuve avouant malgré lui?

Et même Hugo est doux, doux de la douceur des forts et des vainqueurs. Il a, pour les autres hommes, la douceur d'un géant pour des enfants. Il comprend la souffrance des autres; il souffre avec eux, il veut les consoler; et la main du Titan se fait légère pour la caresse...

Que peut-il donc penser de Lamartine? Il comprend, il aime, il vénère le génie de Lamartine; il respecte sa misère, il y compatit; et, entre la gloire du chantre d'autrefois et la misère du littérateur de 1862, entre la popularité du dictateur et l'abandon de l'homme public déchu, Hugo doit voir des contrastes qui séduisent et passionnent son génie violent, épris de l'antithèse des ombres et des rayons. Aussi écrit-il à Lamartine :

Vous pensez que l'heure est venue de parler de moi, j'en suis fier; nous nous aimons depuis quarante ans et nous ne sommes pas morts. Vous ne voudrez gâter ni ce passé ni cet avenir, j'en suis sûr; faites donc de mon livre ce que vous voudrez : il ne peut sortir de vos mains que de la lumière.

Votre vieil ami,

VICTOR HUGO.

C'était la seconde ou troisième lettre d'Hugo à Lamartine, au sujet des *Misérables* (1).

En effet, dès qu'il eut reçu le premier fascicule, Lamartine s'excusa auprès d'Hugo : l'œuvre, ou plutôt les tendances sociales de l'œuvre étaient « antipathiques » à Lamartine; « en combattant le système, il froisserait peut-être involontairement l'homme et l'ami ». Aussitôt Victor Hugo répondit une longue lettre pour expliquer son livre, prévenir les malentendus et même indiquer à Lamartine comment il désirait être loué : c'était presque un « canevas » d'article qu'il envoyait au malheureux élégiaque forcé de faire de la copie.

Ainsi sollicité par Hugo, Lamartine, après avoir résisté noblement à la tentation de remplir plusieurs *Entretiens* avec l'analyse d'un livre qu'il n'aimait pas, se mit enfin à sa tâche mercenaire.

*
* *

Rien n'est plus touchant, rien ne porte plus à la méditation que la lecture des cinq *Entretiens* consacrés aux *Misérables*. Lamartine les intitule : « Considérations sur un chef-d'œuvre, ou le danger du génie. » Certes, ce ne sont pas des pages pour une anthologie de prosateurs; à vrai dire, ce n'est que le bavardage fatigué d'un homme qui fut sublime autrefois... Mais on y sent, comme un souffle du large, passer l'âme de Lamartine.

Bien entendu, Lamartine parle de lui et de sa jeunesse. Il raconte comment il a vu pour la première fois, vers 1817, Victor Hugo :

J'entrai sur les pas du duc de Rohan dans une maison obscure de la rue du Pot-de-Fer, au fond d'une cour, au rez-de-chaussée; un bourdonnement d'enfants qui répètent leurs leçons sortait des fenêtres basses, comme un bourdonnement de ruches qui font le miel au printemps. Un rayon oblique de soleil pénétrait dans la ruche; une mère, grave, triste, affairée, y faisait réciter des *devoirs* à des enfants de différents âges. Elle nous ouvrit une salle basse, un peu isolée, au fond de laquelle un adolescent studieux, d'une belle tête lourde et sérieuse, écrivait ou lisait, loin du gai tumulte de la maison : c'était Victor Hugo, celui dont la plume aujourd'hui fait le charme ou l'effroi du monde.

Après ce souvenir, il en raconte un autre : « Le lendemain de la répudiation du drapeau rouge, le dimanche qui suivit la Révolution du 24 février 1848, le peuple bouillonnait encore sur la place de Grève, ce mont Aventin des insensés, où se proclamait la loi agraire de Paris... »

... Tout le récit de Lamartine serait à citer : ce *récit vécu* peut faire trouver vraisemblable, et même naturel, tout ce qu'il y a de mélodrame et de roman à deux sous dans les merveilleux *Misérables*. Vraiment, nous n'avons aucune idée de cette époque : nous connaissons, nous croyons connaître des faits, des menus faits de 1848. Mais l'état d'esprit de 1848 est pour nous une chose incompréhensible. On l'analyse, on en parle, on ne peut pas le faire vivre en soi-même. — Et c'est l'esprit révolutionnaire, c'est la grandeur et la folie de 48, que Victor Hugo a transportés dans son épopée populaire. — Souvent, cela ressemble à de l'Ambigu, ou mieux aux drames grandiloquents, comme on en jouait jadis sur le boulevard du Crime; mais tout cela est transporté en pleine réalité, tout cela est vécu par des hommes de génie que les circonstances élèvent encore au-dessus d'eux-mêmes. C'est l'impossible devenant le réel...

Dans ce récit, donc, Lamartine, seul, arrête une bande d'insurgés en leur parlant d'économie politique : « Écoutez-moi bien, leur dis-je, car j'ai profondément étudié pendant trente ans l'économie politique... » (Chose rare chez un homme public, Lamartine est sincère : il se trompe lui-même...) Et alors, il leur explique l'organisation du travail, la concurrence, la liberté de l'offre et de la demande, le capital, le suffrage universel, l'harmonie sociale, etc. Et le tout se termine par un énorme *tutti* : « Vive Lamartine! » Et l'on se met en marche vers la Bastille : « Deux millions d'hommes (*sic*) nous y atten-

(1) Cette lettre seule, pourtant 24 juin 1862, figure dans la *Correspondance* d'Hugo. — Calmann Lévy, 1898.

daient. Nous venions sceller avec eux, fixer et borner la révolution encore débordante, et leur rendre compte de leur propre vertu... Le défilé commença : il devait durer plus d'un jour. »

Mais d'autres devoirs appellent Lamartine : il doit aller « à l'Hôtel des Affaires étrangères, envahi par des hommes inconnus et armés, qu'il fallait refouler et convertir en gardes volontaires, pour préserver les archives diplomatiques de l'État. Je m'enveloppai de mon manteau... »

Et alors, commence une fuite éperdue : Lamartine, connu de tous, fuyant à travers la foule, et ne pouvant échapper à l'enthousiasme populaire. On crie de toutes parts : « Vive Lamartine ! » Il est prisonnier de sa gloire, et ne peut pas s'évader de lui-même : « Je sentis que j'étais étouffé de tendresse et de délire. » Soudain, il dispose quelques amis à l'entrée d'une rue étroite : qu'ils arrêtent la foule, et il gagnera la place Royale, le 6, où habite Hugo. Il fuit. « Ouvrez avec confiance, c'est un ami d'Hugo, c'est moi, c'est Lamartine ! » On ouvre. Un tas de pierres est adossé à un mur, dans une petite cour d'écurie ; Lamartine enjambe le mur, et tombe dans « une ruelle aussi silencieuse, aussi déserte qu'un cloître de chartreux pendant que les religieux sont au service ». Il la suit quelque temps, « comme un oisif qui se promène », et il envoie chercher un cabriolet. On en trouve un.

— Aux Affaires étrangères ! crie-t-il ; et le cocher lui répond :

— Mon bourgeois, vous voyez bien ce fouet ? Je l'ai cassé, le 23 au soir, en conduisant M. Guizot qui s'évadait du Ministère des Affaires étrangères, où je vous mène maintenant. Vous êtes peut-être Lamartine...

« Quelques semaines après, Hugo publia une profession de foi conservatrice, où le courage parlait la langue de la raison au peuple. »

* * *

Dès lors, le lecteur peut comprendre dans quel état d'esprit était Lamartine lorsqu'il remplissait de « copie » cinq *Entretiens*, c'est-à-dire trois ou quatre cents grandes pages, à propos des cinq *Livraisons* des *Misérables*. (Novembre 1862 à mars 1863.) Le seul intérêt de ces cinq interminables *Entretiens*, c'est de montrer cet état d'esprit, c'est de nous renseigner encore sur la belle âme de Lamartine.

Tandis que la critique conservatrice et impériale, tandis que les Veuillot, les Barbey, traînent le volume d'Hugo dans la boue et proclament que dix ou douze pages seulement valent la peine d'être lues parmi ce long poème épique des misères sociales ; tandis que les « Mamelloucks de M. Hugo », depuis Vacquerie jusqu'à M. Laurent Pichat, célèbrent le chef-d'œuvre dans un style hugolâtre qui est à lui seul la meilleure critique du Maître ; — Lamartine plane au-dessus de ces haines et de ces camaraderies. *Les Misérables* ne lui sont pas sympathiques, parce qu'ils sont un livre de revendication sociale... Il n'importe. Lamartine aime Hugo et son génie, il chante leur amitié ou plutôt leur fraternité divine : « *Par le côté divin de notre nature*, écrit-il, nous nous sommes aimés quand même et nous nous aimerons jusqu'à la fin, sincèrement, sans jalousie, malgré l'absurde rivalité que les hommes à esprit court de notre temps se sont plu à supposer entre nous. » Et il admire, et il cite des chapitres entiers des *Misérables*, et il les commente dans ce style élevé, sublime et négligé, où l'on reconnaît toujours le génial amateur qui, en se jouant, a renouvelé toute la poésie française.

Mais Lamartine ne peut pas oublier son rôle de 48. Peu d'hommes ont dans leur vie un jour d'héroïsme ; s'ils ont le malheur de ne pas mourir aussitôt, ils gardent le petit travers d'en parler trop souvent. Lamartine pense de lui-même qu'il a « endigué » la Révolution. Seul contre les émeutiers, il a fait reculer le drapeau rouge ; il a sauvé la pérennité des trois couleurs françaises. Et maintenant, déchu de sa royauté d'un jour, abandonné, ruiné, il sent que toute sa vie fut improvisation et lyrisme... Maintenant, il voudrait parler au nom du bon sens, au nom de l'ordre, — au nom de M. Homais !

Pauvre et grand Lamartine, qui abdique sa fonction de poète et d'initiateur, et qui maintenant parlerait presque comme un garde national : « Je veux défendre la société, chose sacrée et nécessaire ;... les *Misérables* sont des *coupables* et des *paresseux* ;... les garde-chiourme, les mouchards sont innocents ;... le commissaire de police est sacré... »

Mais, quand Hugo attaque les dures nécessités sociales, est-ce pour conseiller de les supprimer, ou n'est-ce pas plutôt pour travailler à les adoucir ? Et quel est le véritable devoir de tout grand homme, sinon d'employer son génie à remplacer le règne du talion et de la justice, par le règne de la charité et de l'amour,

> Afin de reculer plus loin dans l'infini
> Le point sombre où l'homme commence.

Certes Lamartine le sentait, et ce n'est pas son cœur noble et généreux qu'on pourrait accuser de dureté. Dans cette critique des *Misérables*, au nom du commissaire de police, il faut beaucoup pardonner au révolutionnaire qui n'a pas réussi : sa politique était sincère et désintéressée.

Et même, pour être tout à fait juste envers Lamartine, il ne faudrait presque pas tenir compte des reproches qu'il fait à Hugo.

On voit trop à clair comment furent bâclées ces trois cents pages. Lamartine prend ses ciseaux et coupe des dix ou vingt pages dans *les Misérables;* il les entoure de souvenirs et d'anecdotes personnels; et, pour amorcer le lecteur, il annonce, vers la fin de chaque *Entretien*, que la prochaine fois il défendra la société contre *les Misérables*. Et en effet, le mois suivant, il dit : « Je vais défendre... » Les citations recommencent, et la défense est de nouveau renvoyée au mois prochain.

*
* *

Néanmoins, ces longues divagations, ces erreurs (*errores*) de Lamartine autour des *Misérables*, montrent une fois encore ce qui a manqué à Lamartine, et ce qui, dans l'avenir démocratique, sera une des grandes forces d'Hugo : Lamartine ignorait la misère du peuple; Victor Hugo, avec les souffrances et les hideuses nécessités sociales, a fait de grandes épopées pleines de fraternité et d'amour.

Lamartine savait qu'il y a une souffrance sociale : il ne la sentait pas assez. Il n'avait presque pas de « pitié sociale ». Ce n'était ni indifférence, ni fierté de gentilhomme; c'était à peine la sécheresse propre aux idéalistes et aux chimériques; c'était simplement par manque d'humanité. Lamartine était à peine un homme : il était vraiment un séraphin qui chantait avec une voix humaine. Nous marchons, il planait. Nous voyons les rides des visages ou la douceur lumineuse et voilée des regards; nous rêvons à des lèvres dont le souvenir est en nous comme une caresse mystérieuse; — mais Lamartine, de haut et de loin, voyait les hommes vaguement estompés dans un brouillard bleu et blanc. La douleur passait sur son âme, comme les zéphires sur une harpe éolienne, avec un bruit vague, fluide et berceur. Quand il aimait, il oubliait les réalités avec l'adorable perfidie d'un ange qui séduit une femme et qui remonte au ciel, et qui murmure dans les nuages une élégie accompagnée par le bruissement continu de ses ailes de lumière...

Et l'on souscrit à peu près au jugement de Victor Hugo : « Je n'ai lu qu'aujourd'hui le travail de Lamartine sur *les Misérables*. Cela pourrait s'appeler : *Essai de morsure par un cygne* (16 avril (1863). »

Essai de morsure, c'est trop, et c'est cruel. Lamartine ne mord pas. Mais s'il avait voulu faire œuvre de lutte, il pouvait faire beaucoup plus qu' « essayer » : sa *Réponse à la Némésis* ressemble vraiment au grand coup d'aile d'un cygne, ou même d'un aigle, qui fracasse un serpent. Lamartine avait la force, — la force sans effort et surnaturelle d'un archange...

Mais Hugo a raison de penser à un cygne, en lisant le travail de Lamartine sur *les Misérables*. Certes ce n'est pas le chant du cygne. C'est plutôt la rêverie d'un cygne qui souffre et qui a froid, qui s'inquiète de voir que des courants nouveaux remuent les herbes et le fond de vase, et qui attend tristement la mort, oublieux des rives humaines, le regard noyé dans la brume flottante et l'azur incertain.

ADOLPHE BOSCHOT.

JEANNE MICHELIN [1]

CHRONIQUE DU XVIIIe SIÈCLE

Elle étouffa un cri et fit un pas en arrière. Il se pencha vers elle et lui dit simplement, avec une douceur où persistait l'autorité :

— Pourquoi me fuyez-vous? Vous savez bien que vous m'aimez...

— Laissez-moi, vous me faites peur! murmura-t-elle à voix étouffée, surprise qu'il eût deviné sa pensée.

Rapidement elle passa devant lui, avant qu'il eût le temps de lui barrer la route, et sortit de l'église. Sans se presser, il sortit après elle.

Sous le porche, elle appela une pauvresse qu'elle connaissait :

— Je vous en prie, — lui dit-elle, — accompagnez-moi jusqu'à ma porte. Je me suis attardée à l'église, et j'ai peur de rentrer seule maintenant.

— Pauvre dame, appuyez-vous sur moi... dit la vieille, lui offrant son bras décharné.

Richelieu immobile écoutait ce colloque. Au sommet des marches il apparaissait tranquille et fier, avec un très léger sourire au coin des lèvres. Puis, quand les deux femmes se furent mises en route, il les dépassa et se perdit dans la nuit.

Mme Michelin remarqua qu'il ne s'était point retourné. Elle en eut de la peine et ne se l'avoua point.

III

LE MAGASIN DE GLACES

— Vous avez vu, madame Patu?

— Quoi donc, madame Levraut?

— Comment, vous ne savez pas? Mais regardez donc ce carrosse qui stationne là-bas!

— Devant le magasin Michelin?

— Oui, justement.

— Eh bien!

— Eh bien, c'est le carrosse de Richelieu, et Mgr le duc de Richelieu est en ce moment dans la boutique.

[1] Voir la *Revue* des 8 et 15 février 1902.

— C'est bien le jeune beau que nous a montré Mme Aubernier ?

— Lui-même.

— Celui qui venait à Saint-Paul pour voir Mme Michelin ?

— Mais oui ! Faut croire qu'il ne se contente plus de la voir dans les églises maintenant.

— Voyez-vous la mijaurée ! — ajouta Mme Patu en se croisant les bras. — Elle faisait des façons l'autre jour : Et l'on ne doit pas tromper son mari par-ci, et ce jeune homme a l'air méchant par-là. Et là-dessous elle cachait son petit manège. C'est elle sans doute qui lui donne rendez-vous dans le magasin de son mari ?

— N'en doutez pas ! Elle fait croire à ce pauvre niais de Michelin que le duc vient acheter des glaces.

— Oh ! la gourgandine ! Avec ses airs de sainte-nitouche et ses yeux célestes, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession, Les dévotes, voyez-vous, madame Levraut, sont d'une tartuferie abominable !

— Sans compter qu'elle n'est pas jolie ! La trouvez-vous bien, vous, madame Patu ?

— Oh ! moi, je trouve qu'elle manque de ça. — dit Mme Patu en se touchant la poitrine qui bombait le corsage. — Ça est étiolé, ça est pâle, ça veut être élégante ! Mais non, ça n'est pas bien, vraiment non.

— Elle est bien en honnête femme, — conclut savamment Mme Levraut, — mais en coureuse elle ne vaudra rien !...

Et toutes deux se turent un instant, les yeux fixés sur l'équipage qui stationnait là-bas, au bout de la rue.

— Tout de même, — finit par dire Mme Patu, qui, étant plus grosse, avait plus de franchise, — être la maîtresse d'un grand seigneur, ce ne doit pas être désagréable ?

— Ils ne font pas l'amour autrement que les autres, — dit Mme Levraut avec une moue de dédain.

— Ils ont d'autres manières, — insista Mme Patu. — Et puis, songez, ils passent tant de temps à se bichonner, à s'adoucir la peau ! Le luxe, j'aime ça, voyez-vous ?

— Vous en avez l'air, — fit l'autre rageusement.

Elles ne trouvèrent plus rien à se dire : il leur devenait trop évident à elles-mêmes qu'elles étaient jalouses de la bonne fortune de Mme Michelin. Elles se quittèrent, et toutes deux en s'éloignant lançaient des regards à la dérobée, là-bas, vers l'équipage qui attendait toujours.

Le duc de Richelieu était en effet entré dans le magasin de Michelin. Celui-ci en eut un éblouissement. Il bégaya quelques mots qui ne signifiaient rien, et craignant de déplaire, il balbutia en se retirant :

— Permettez, monsieur le duc, que j'aille chercher ma femme : elle saura mieux que moi...

— Mais certainement ! acquiesça le duc, lui coupant la parole.

— Les maris nous épargnent toujours les premières démarches, — ajouta-t-il pour lui-même.

Le brave miroitier mit sur le compte de la surprise, — bien naturelle, — l'effarement qui se peignit sur les traits de Mme Michelin lorsqu'elle se trouva en face de ce client d'importance.

Le duc n'eut pas l'air de l'apercevoir, afin de lui donner le temps de se remettre. Il allait et venait dans la boutique, jugeant d'un mot la valeur des objets, reflétant aux miroirs qui se la renvoyaient sa fine silhouette, maigre, frêle et fière, et s'arrêtant enfin devant une glace de Venise au verre limpide, aux encadrements d'argent ciselé.

— Je crois que ceci pourra me convenir, dit-il à Michelin qui le suivait pas à pas.

Puis, se tournant pour la première fois vers Mme Michelin :

— Toutes ces glaces sont embellies de votre reflet, Madame, dit-il avec un sourire aigu en fixant sur elle ce regard possesseur qu'elle connaissait.

— Je ne m'y regarde point, monsieur le duc, répondit-elle simplement.

— Comme elles doivent en souffrir, les malheureuses ! reprit Richelieu. Vos beaux yeux ne veulent même pas accorder le reflet de leurs regards. Je vous en prie, Madame, mirez-vous dans celle-ci avant que je l'emporte. Elle me sera plus précieuse ; je croirai toujours y découvrir votre beauté en fuite...

Il disait ces fadeurs d'une voix tranquille, caressante et claire, qui rafraîchissait comme une eau de source pure. Ses regards, tandis qu'il parlait, venaient frôler le visage et le corps de Mme Michelin qui tressaillait, comme si ces œillades la touchaient réellement.

Sans qu'elle en démêlât bien la cause, la présence de Richelieu causait à la jeune femme à la fois de la joie et de la peine. Cette confusion de sentiments s'exprimait sur sa jolie figure lasse, se lisait dans ses yeux brillants et tristes. Elle était descendue, à l'appel de son mari, en un piquant déshabillé dont la grâce un peu provocante jurait avec la mélancolie douce de son visage. Le manteau de mousseline, qui collait sur son corset décolleté, laissait voir la ligne svelte de son cou et deviner sa gorge ronde, tandis que les falbalas de son jupon court découvraient la cheville mince et le bas de la jambe. Une fontange couleur de rose sur son petit bonnet rond, des rubans coquets de-ci de-là, accommodaient gentiment son costume aimable.

Elle avait l'habitude de s'habiller ainsi le matin. Et pourtant, d'être vue en cette toilette par Richelieu, elle éprouvait un vif souci. Pour les défendre des yeux du visiteur, elle eût voulu couvrir son cou et

sa gorge et allonger le bas de sa jupe. Il souriait à la regarder, ce qui se voyait et ce qui ne se voyait pas, comme s'il comprenait son émoi et en goûtait la saveur.

Le duc remonta en carrosse après un aimable salut, un peu familier, à la jeune femme. Son mari, ayant fini ses courbettes, rentra dans le magasin et dit à celle-ci :

— Tu as été bien gauche et bien ébaubie devant lui. Il faut avoir un peu plus de prévenance et d'enjouement, quand il vient dans la boutique un personnage d'importance.

Elle ne répondit pas. Sa tristesse avait augmenté depuis le départ de Richelieu.

— Je ne te dis pas, ma Jeanne, de chercher à plaire aux hommes. Mais ces grands seigneurs, vois-tu, sont accoutumés à plus d'égards. La vie leur est tellement douce qu'il ne faut pas les déshabituer de cette douceur. Les femmes de ce monde-là ont tant de délicatesse et d'agrément...

Et comme sa femme gardait toujours le silence, il ajouta :

— A ce qu'il paraît du moins, car je n'en sais rien. Ou plutôt je sais bien qu'aucune n'a plus d'agrément et de délicatesse que toi...

Ces paroles dites gracieusement eussent été gracieuses. Mais le pauvre Michelin les prononça à voix hésitante, avec des intonations qui les alourdissaient et leur ôtaient toute courtoisie. Il appartenait à cette classe d'hommes qui se défient trop d'eux-mêmes pour jamais oser bien exprimer leurs sentiments : comme ils se sentent gauches, il faut qu'ils donnent de la gaucherie même aux phrases qui leur montent, frémissantes, aux lèvres.

Elle se taisait toujours, pourtant sans avoir l'air de bouder. Il s'attrista de la voir si triste, et, pour chasser toutes les idées noires, il se mit à dire, plus gaiement :

— Sais-tu qu'il a des manières gentilles, ce duc de Richelieu, et que je comprends toutes ses aventures maintenant que je l'ai vu ?

— Il a donc eu beaucoup d'aventures ? demanda enfin Mme Michelin.

Cette réputation de conquérant la consternait. Cependant elle rêvait souvent aux confidences de Mme Aubernier sur Richelieu.

— Si le petit duc de Fronsac a eu beaucoup d'amours ! fit le miroitier en levant les bras au ciel, et en donnant au prince son nom le plus familier. Puis, à voix radoucie :

— Mais tu es trop innocente pour que je te raconte toutes ces vilaines choses.

— Si, je t'en prie, dit-elle.

Comme il se taisait encore, elle insista en rougissant :

— Je peux bien tout savoir.

— Voilà bien les femmes ! Toutes curieuses ! Tu seras bien avancée quand tu apprendras que, — du moins à ce qu'on raconte, — à quatorze ans il connaissait tout le pouvoir de l'amour, était expert dans tous les détails de la galanterie. Il était la plus jolie créature de corps et d'esprit qu'on pût voir. Depuis lors, il a fait son chemin, et maintenant nul ne le peut dépasser en audace et succès amoureux. Il est aussi infidèle qu'il est de mine plaisante.

Il ajouta en riant :

— Eh ! eh ! ma petite, il t'a trouvée bien jolie, il t'a fait des compliments. J'aurais sujet de craindre si tu n'étais pas une petite bourgeoise.

— Ne dis pas cela ! Je ne veux pas que tu dises cela, je te supplie ! fit Mme Michelin, les larmes aux yeux.

— Oh ! je suis bien tranquille : nous autres, nous n'existons pas pour ces grands seigneurs.

Et avec une emphase comique :

— Ils ne daignent même pas nous prendre nos femmes.

Il s'arrêta dans sa plaisanterie, car il vit que sa femme pleurait. Peiné et redevenu timide, il s'approcha d'elle et voulut l'embrasser. Mais elle le repoussa doucement.

— Je n'ai pas voulu te faire du chagrin, dit-il, tu sais bien que j'ai voulu plaisanter.

— Oh ! ce n'est rien, répondit-elle dans ses larmes, je suis seulement un peu nerveuse aujourd'hui.

Et elle s'enfuit dans sa chambre où ses pleurs furent lents à s'arrêter.

IV

L'HOTEL DU QUAI D'ANJOU

Du magasin, Pierre Michelin appela :

— Écoute, Jeanne !

Et lorsque sa femme fut descendue vers lui, il lui expliqua avec une volubilité qui le faisait parfois trébucher sur les mots :

— La duchesse de Magalon demande que tu te rendes chez elle ; elle a une importante commande à nous faire. Mais il faut voir ses salons pour que les glaces soient en accord avec les boiseries, avec les dimensions des panneaux. Tiens, elle m'écrit : « Envoyez-moi donc votre jolie femme : il paraît que sa vue enchante les yeux... »

— Oh ! pourquoi me réclame-t-elle ? Que je sois laide ou belle, il ne lui importe guère. Je ne veux pas y aller. Tu iras toi-même.

— Mais c'est toi qu'elle veut, ma petite Jeannette.

— Non, j'ai peur de ces belles dames. Si tu savais comme elles nous dévisagent avec insolence ! Toutes

leurs phrases et tous leurs gestes nous humilient.

— Comme tu exagères ! Ce sont ces belles dames qui nous font vivre, tu le sais bien. Ces belles glaces de Venise que je fais venir à grands frais, ce ne sont pas les petites gens qui les achètent. Il faut bien être un peu complaisant pour qui nous aide.

— Enfin, puisque tu l'exiges, j'irai pour te faire plaisir. Quand faudra-t-il m'y rendre !

— Mais tout de suite. Le cabriolet de la duchesse t'attend à la porte. Fais vite un brin de toilette afin d'être jolie et de plaire.

Elle ne répondit rien et sembla hésiter. Puis, s'approchant de son mari, d'un geste câlin elle lui posa les deux mains sur l'épaule :

— Écoute, je ne sais pas te dire pourquoi, mais j'ai peur d'aller là-bas. Ne me laisse pas partir, je t'en prie !

— Quelle idée ! fit Michelin. Ce sont bien encore des enfantillages de fillette. Allons, allons, ne te laisse pas aller à toutes tes impulsions.

Elle courut s'habiller sans mot dire. Quand on la traitait de petite fille, elle ne répliquait jamais et se sentait humiliée. Et tandis qu'elle ajustait son petit bonnet et poudrait ses cheveux, une tristesse montait en elle qu'elle ne pouvait chasser.

Avant de le quitter, elle embrassa son mari plus affectueusement que de coutume. Mais il n'y prit point garde.

Puis elle monta dans le cabriolet qui partit au grand trot.

Au vent aigre qui lui caressait le visage elle frissonnait et se serrait dans sa mante. Depuis quelques jours, l'hiver avait fait un retour hostile, et cette après-midi de fin d'avril était presque glaciale. Des nuages gris, bas et funèbres, couraient sur le ciel, rapides comme une déroute d'armée vaincue : ils se succédaient sans fin, toujours plus sombres et plus tristes.

La voiture traversa le bras de la Seine qui sépare le quartier Saint-Antoine de l'île Saint-Louis. Elle prit le quai d'Anjou, passa devant l'hôtel Lambert, aux grands arbres dont les dômes dominaient les hauts murs de la cour, à la large façade austère, au portail massif d'une riche ferronnerie, et s'arrêta, quelques pas plus loin, devant une petite maison d'un étage, un peu en retrait, à demi dissimulée par les branches lourdes de quelques marronniers. A cet endroit, le quai ressemblait à une route de province, maussade et peu sûre, étroite et mystérieuse. En bas, la Seine coulait, d'un ton d'ardoise, à frissons très légers, indiquant à peine la fuite incessante de ses flots vers la mer lointaine. De l'autre côté, la masse des maisons se mêlait dans la poussière brumeuse du jour.

Sur le fleuve Jeanne Michelin laissa un instant courir son rêve à la dérive. Mais déjà un valet de pied l'aidait à descendre, et la porte s'ouvrait devant elle.

Après un long corridor, elle traversa une antichambre à peine meublée, et fut introduite dans une chambre à coucher. L'anxiété qui l'avait saisie lorsqu'elle avait pénétré dans l'hôtel trop différent de ses prévisions, s'enfuit alors, avec une légèreté d'oiseau, devant sa joie de contempler le luxe gai et clair de cette salle. L'atmosphère en était comme ouatée de douce chaleur, et le feu brillant de la cheminée, masqué par un écran de Beauvais, se reflétait au plafond en ombres agitées et presque roses. Le moelleux des tapis peluchés étouffait le bruit des pas. Auprès du foyer, se dressait, imposant et fier, un grand lit à deux marches clouté d'or, à la couronne empanachée, aux garnitures couleur de rose. Des glaces nombreuses doublaient l'espace de la chambre, en reflétaient l'aspect joyeux. Par une porte entr'ouverte, on apercevait, dans le cabinet de toilette, une table sculptée aux mystiques apparences d'autel, parée de dentelles et de mousseline, encombrée de fards, de parures, de flacons et de pâtes. A travers les vitres closes, on pouvait voir, dans les intervalles des arbres de la cour, la Seine, silencieuse et dolente, qui fuyait.

La douleur du paysage s'oubliait vite dans le cadre sympathique de cette chambre de femme. Mme Michelin mirait aux glaces sa gentillesse délicate. Elle se souriait complaisamment, et son sourire lui revenait, indéfiniment multiplié. Et goûtant sa propre beauté, elle s'envoya même un baiser d'un geste lent et onduleux dont la grâce s'attesta autour d'elle, animant les miroirs parmi les flammes roses du foyer. Elle se plaisait dans ce décor, qu'elle se fût choisi pour elle-même et dont elle désirait retenir l'image pour le plaisir de ses rêves futurs. Elle n'eut aucun regard vers la croisée, pour la Seine qui fuyait, dolente et silencieuse.

Cependant son attente se prolongeait. Les premières minutes avaient passé dans une joyeuse curiosité. Mais voici qu'une inquiétude, — la même qu'elle avait eue déjà, inexplicable, en quittant son mari, — s'empara d'elle, bouleversa son cœur. Brusquement elle se rappela la solitude de cette demeure, le mystère de son seuil, ses interminables corridors. La fenêtre lui livra la tristesse de la cour, du quai désert, du fleuve taciturne. Elle eut peur et frissonna : tout autour d'elle, les glaces ironiques doublaient sa petite figure pâle, tremblante, prête à pleurer, — si charmante en sa frayeur. Et bientôt elle se mit à pleurer vraiment, prise d'une indicible angoisse.

Ce fut alors que Richelieu entra. Il avait pris cette ruse banale d'un faux billet de duchesse pour l'attirer dans sa petite maison de roué. Et pour se mon-

trer il avait attendu que l'inquiétude l'eût énervée. Il souriait de son sourire aigu, et il avait ce regard qui attirait et effrayait les femmes.

Mlle Michelin le considérait fixement, éperdue de se trouver en sa présence. Les suppositions de son angoisse avaient erré autour de lui, sans se fixer nettement sur sa personne. Et sa peur changeait de nature : elle regrettait presque son anxieuse solitude. Elle était si belle, encore pleurante et le visage pâli, que Richelieu la contempla un instant sans rien dire. Il se caressa les yeux du spectacle de sa grâce effarouchée. Dans le silence qui pesait sur eux, la pauvre femme sentait battre son cœur.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici? — finit-elle par dire.

Les mots qu'elle prononçait étaient à peine articulés. Cependant sa frayeur s'amollissait et ses yeux devenaient suppliants.

— Parce que vous êtes belle, dit Richelieu avec douceur.

— Mais je ne vous aime pas, je ne veux pas vous aimer !... lui cria-t-elle alors.

En disant ces mots, elle sentit qu'elle se perdait, puisqu'elle éprouvait le besoin de parler de son amour pour le nier. Sa peur même lui devenait douce. Elle ajouta avec une tristesse touchante :

— Monsieur le duc, je vous en prie, laissez-moi partir ! Il faut me laisser partir ! Je veux rejoindre mon mari. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici?...

Elle eut une crise de larmes. Il lui prit les mains. Elle se laissa faire : elle était sans forces et avait pour lui un vague respect et un grand amour. Et puis elle était innocente et ne devinait point encore sa chute.

Ses mains étaient brûlantes. Dans les pleurs, ses yeux brillaient de la fièvre cruelle et voluptueuse du danger.

— Vous êtes une enfant charmante ! lui dit Richelieu en lui tourmentant les poignets de caresses infiniment délicates : — pourquoi avez-vous peur de moi?...

Et il ajouta, comme là-bas à l'église Saint-Paul :

— Vous savez bien que vous m'aimez !

Mais elle ne répondait plus rien. Il faisait chaud dans la chambre, et les écrans ne la garantissaient point des reflets roses des flammes qui erraient sur son visage en ombres mouvantes. A pas de loup, le soir entrait à travers les rideaux, et avec lui toutes les mélancolies mystérieuses de cette tombée de jour. En sa pauvre âme désemparée, où la tristesse remplaçait la frayeur, revenaient tous les troubles de son adolescence, tous les désirs de ses quinze ans. Elle eut le souvenir précis de cette soirée où elle avait découvert sa beauté dans les reflets du couchant, et elle s'aperçut dans une des glaces, la figure rosée par les flammes, belle comme ce soir-là. Derrière elle, le miroir lui renvoyait le visage de Richelieu, tout près du sien, sa fine moustache, ses yeux vainqueurs, Elle ne remarqua point l'ironie visible au coin des lèvres; elle vit seulement qu'il était beau et élégant et qu'il ressemblait à son rêve de jadis.

Elle ne disait toujours rien. Lui parlait à mi-voix, détaillant les charmes de sa beauté. Dans ses mains il tenait encore les frêles poignets minces, tièdes et doux comme des oiseaux, et parfois il les embrassait. Une volupté chaude montait dans la chambre par ce crépuscule de printemps boudeur.

Elle pleurait. De grosses larmes silencieuses tombaient de ses grands yeux las et coulaient le long de ses joues pâlies. Son regard noyé ressemblait à ceux des cerfs forcés qui sentent venir l'agonie. Pourtant sa mélancolie s'apprivoisait; elle abandonnait ses petites mains, comme si elles contenaient le don de toute son âme. Ses pensées ne pouvaient plus se fixer déjà ; elle voyait confusément passer devant ses yeux les choses sentimentales de son passé. Elle sentait en elle une tristesse langoureuse qui abattait son courage et qu'elle ne pouvait déjà plus éloigner.

Richelieu lui baisait les joues, buvant les larmes de ses yeux. Lentement, il effleura ses lèvres. Elle eut un long frisson qui lui parcourut tout le corps, ses pleurs redoublèrent, et elle se laissa aller vers lui dans un abandon de tout son être. Il la prit doucement par la taille, il la souleva et l'entraîna.

Elle baissa la tête sur sa poitrine et dit faiblement :

— Non, pas aujourd'hui, monsieur le duc ! Épargnez-moi, je vous supplie ; je ne voulais pas faire le mal.

— Puisque vous m'aimez, dit-elle parmi ses caresses.

— Une autre fois, quand vous le voudrez, je serai à vous, je vous le promets ! Mais pas aujourd'hui, pas aujourd'hui !

Faiblement elle répétait : Pas aujourd'hui !

A ce vœu timide elle bornait sa réponse.

Il la prit tandis qu'elle pleurait, et ce visage en larmes, dans les caresses amoureuses, était d'une infinie tristesse. Blasé sur les sensations d'amour, il goûta ce charme équivoque de l'aimer dans la souffrance.

Elle n'osait pas le regarder, et son frêle corps tremblait. Richelieu lui prit la tête dans ses mains et se regarda dans les beaux yeux douloureux. Alors d'un geste gracieux de petite fille, elle lui passa les mains autour du cou et appuya ses lèvres minces sur la joue de son amant. C'était la première caresse qu'elle lui donnait. Comme pour se la faire pardonner elle lui demanda :

— Au moins, dites-moi que vous m'aimez !...

Il eut un mauvais sourire et ne répondit point. Elle se renversa un peu en arrière, et s'évanouit en murmurant :

— Ah ! malheureuse !...

Richelieu la contempla ainsi étendue, sa petite tête fragile rejetée de côté, la ligne jolie du cou et de l'épaule apparaissant blanche sur la blancheur du linge. Il avait tant vu de femmes se pâmer dans ses bras, qu'il ne s'en étonnait plus ; son amour de la domination et son orgueil avaient tôt supprimé en lui les germes du sentiment. De conquête en conquête, il s'était juré de s'élever jusqu'à un point au-dessus duquel il lui fût impossible de monter encore. Filles d'opéra ou filles de sang royal, il ne cherchait en elles qu'un peu de sensualité et beaucoup de joie vaniteuse ; il aimait — pour qu'on le sût, afin de faire envie.

HENRY BORDEAUX.

(*A suivre.*)

LA VIE LITTÉRAIRE

Livres de femmes.

Cardeline. *Paroles au Vent*, Bibliothèque de l'Association. — Henry Gréville : *la Mamselka*, Plon, éditeur. — L'auteur de *Amitié amoureuse* : *Mater Dolorosa*, Calmann-Lévy, éditeur. — Yvette Guilbert : *la Vedette*, Simonis-Empis, éditeur.

De nos jours, les femmes écrivent volontiers. Et quelques-unes ont un redoutable talent. D'autres se rencontrent qui n'en ont pas du tout. Ce ne sont pas celles qui écrivent le moins. C'est surtout dans les romans écrits par les femmes qu'on apprend à bien distinguer les différences existantes entre le talent et la facilité. Mais les livres de Mme Henry Gréville nous portent plutôt à confondre l'un et l'autre, car ils témoignent de l'un et de l'autre tout en même temps. Nul ne peut méconnaître que Henry Gréville a écrit soixante-dix volumes, oui soixante-dix volumes et pas un seul de moins. C'est beaucoup ; c'est peut-être trop. Mais peut-être les romans de Mme Gréville ne seraient-ils pas meilleurs, s'ils étaient moins nombreux. Il est des écrivains qui ne peuvent approfondir un sujet qu'ils choisissent. Il est des écrivains aussi qui sont incapables d'écrire leurs livres avec une lente application. Il convient d'ajouter, soit en manière d'aggravation, soit en manière d'atténuation, que beaucoup d'écrivains sont naturellement enclins à choisir des sujets qui ne méritent pas d'être approfondis et qui ne sont pas dignes d'être écrits lentement. Mme Henry Gréville est sans doute un écrivain de cette sorte. Et cela ne diminue pas ses mérites. Je dirais plutôt que cela les augmente. Elle a su, avec ses qualités très simples et élémentaires mais qui ne sont point si banales, elle a su attirer à elle, conquérir et conserver un public charmant, modéré dans ses pensées, dans ses goûts et dans ses imaginations, qui se compose d'un nombre considérable de jeunes filles de la bourgeoisie française et d'un nombre égal de femmes plus ou moins jeunes de la même bourgeoisie. Je n'hésite pas à proclamer que Mme Henry Gréville exerce sur cette clientèle enviable une puissante influence. Et cette influence, Dieu merci, est excellente. Elle est pacifiante et moralisatrice. Certes, Henry Gréville ne dissimule pas à ses lectrices les difficultés de la vie, qui sont perpétuelles ; elle ne leur cache pas qu'un grand nombre de ces difficultés sont invincibles, mais elle ajoute qu'il y a heureusement l'œil de la Providence et le doigt de Dieu, qu'il faut compter sur celui-ci comme sur celui-là et que, par conséquent, la vertu est la plupart du temps récompensée. Ainsi dans ce livre délicieusement émouvant, *la Mamselka*, on voit une jeune fille orpheline, accueillie par sa marraine, une princesse, qui par surcroît est une princesse russe. Il y a, comme vous pouvez croire, plusieurs péripéties assez douloureuses : un duel, une mort. Puis une intendante, j'allais dire une aventurière, cherche à ruiner dans le cœur de la princesse son affection si dévouée pour l'orpheline ; n'aboutissant pas, elle tente d'empoisonner Aniouta (l'orpheline s'appelle Aniouta), mais en vain ; et bientôt Aniouta épouse celui qu'elle aime. La marraine qui est la princesse, ou la princesse qui est la marraine bénit cette union bien désirable. Alors, conclut Mme Henry Gréville, « l'existence des époux suivit la route heureuse et juste de ceux qui ont commencé par les larmes ». Et voici la conclusion suprême qui est une simple constatation : « Il y a des êtres chez qui le malheur se change en méchanceté amère ; chez d'autres, il purifie l'âme, pareil au creuset et la transforme, par l'épreuve, en un pur diamant. » Cette idée ne prête à aucune controverse. Et ceci est certain — il faut le dire à l'honneur, à la gloire de l'excellent romancier qu'elle sait être, — les romans de Mme Gréville inclinent à la vertu. Leur action fut profonde et durable dans les âmes de plusieurs générations. Ils expriment une morale droite et franche et pure et simple qui peut surtout être pratiquée en province par les femmes dont la vie est paisible et, en somme, heureuse, et qui n'ont pas besoin d'être héroïques pour accomplir leur devoir facile à comprendre. Les livres de Mme Henry Gréville sont très fréquemment reproduits en feuilletons dans les journaux de modes. C'est justice.

Si les romans d'Henry Gréville sont un document très complet et très clair sur les idées intellectuelles et morales des bourgeoises provinciales, amies des

traditions et qui ne se piquent pas d'être très modernes, d'autres livres de femmes nous feront connaître les esprits et les âmes des femmes d'aujourd'hui : c'est le grand mérite des œuvres féminines qu'elles fournissent des indications précises sur la vie intellectuelle et morale et sociale des femmes d'une époque. Cardeline réunit dans *Paroles au Vent* des pensées délicates et douces, graves aussi et mélancoliques parfois. Elles sont d'un esprit raffiné ; elles sont d'une âme élégante. Cardeline est envieuse de bonheur. Mais où le trouver ? Elle voit couler la vie humaine qui « ressemble à une fleur dont chaque année effeuille un pétale. La vieillesse venue, il ne reste qu'un cœur tremblant privé de parure. » Et enfin, « le bonheur est un îlot, isolé, constamment couvert des écumes de la tempête ». Il faut donc qu'aujourd'hui la vie intellectuelle d'une femme soit intense. N'est-il pas vrai que « certains livres lus nous laissent le charme des premières pages amoureuses ouvertes au bord de la vie ». Et la femme contemporaine aimera passionnément l'art, tous les arts. Et cet amour sera son bonheur. « La vie n'est point bornée. Elle réserve des trésors de beauté. Elle détient les infinis de l'Art. »

La beauté, elle la rencontrera, elle l'aimera dans les paysages mouvants de la nature qui parlent au cœur. Paysages de printemps ou d'automne, paysages d'été, paysages d'hiver. Paysages du matin et du soir. « Le soir vient silencieux ; la campagne se tait, les champs sont désertés ; le soleil disparu laisse des traces roses au-dessus du feston bleu lointain des chaînes. Seul, le bruit croissant et décroissant d'un train. » Paysages de Paris si variés, si subtils, et paysages toujours nouveaux des campagnes ! Ils sont notés les uns et les autres avec une délicatesse exquise. Ils ont été compris, en leur signification presque insaisissable, de celle qui les décrit, qui les peint, qui les crée. Mais elle aime trop la beauté, pour ne pas la chercher partout. Cette recherche est un but très noble de la vie. L'Italie l'enchante. C'est d'abord le pays latin dont elle se déclare ravie. C'est aussi le passé de ces régions qui l'enthousiasme, et tous les témoignages d'un art inoubliable que nous a légués une civilisation morte. Cette aspiration réfléchie de la femme à la beauté sous toutes ses formes et dans toutes ses expressions, ce culte de la beauté esthétique n'est-il point caractéristique de la femme de notre temps ? Les pensées, les impressions que Cardeline exprime, ressuscite, avec des grâces de style si discrètes et si séduisantes pour cela, ce sont celles que veulent avoir ou ressentir les femmes raffinées d'aujourd'hui. Mais, pour fréquenter ainsi la beauté du matin au soir, il faut un entraînement et comme une discipline sévère. Il faut être préparé à la comprendre, à la pénétrer, à l'aimer. Beaucoup de femmes manquent encore de cette préparation. Et elles ne vont pas au delà de ce que le snobisme exige. Elles goûtent tout superficiellement et jugeraient fort indiscret qu'on leur demandât pourquoi elles le goûtent. Ce petit livre de Cardeline, pensif et doux, leur donnerait cette éducation précieuse qui leur manque. Il est admirable pour former et développer avec ordre et mesure la sensibilité esthétique des femmes élégantes de notre temps.

Un certain nombre cependant qui pourront se flatter encore d'être des femmes élégantes, trouveront dans *Mater Dolorosa* des snobismes plus conformes à leurs goûts, à leurs aptitudes et plus compatibles avec leur genre de vie. Ce n'est pas, du moins je me plais à l'espérer, que les femmes françaises aient leur vie traversée par des drames aussi bizarres que celui qui constitue le sujet imprévu de *Mater Dolorosa*, mais elles rencontreront dans ce livre des héroïnes auxquelles elles ressemblent, des héros qu'elles fréquentent dans maints salons. L'auteur est Mme Lecomte du Noüy ; je dis Mme Lecomte du Noüy, bien que le livre soit signé : l'auteur de *Amitié amoureuse* et Maurice de Waleffe. M. Maurice de Waleffe est un jeune écrivain belge dont la noblesse est de même origine et de même nature que celle de M. Franz Wiener, dit Francis de Croisset. L'univers affirme que M. de Waleffe s'appelle réellement Kartoffel. Ce n'est pas un vilain nom. Mais ce nom importe peu. Ce qui importe c'est que Mme Lecomte du Noüy signe : l'auteur de *Amitié amoureuse*, alors qu'elle ne cache qu'à demi son nom véritable dont elle nous découvre les multiples initiales dans la dédicace de son ouvrage. Mme Lecomte du Noüy a fait de jolis romans dont les titres sont d'une aimable mièvrerie : *Amitié amoureuse*, *L'amour est mon péché*, *Le doute plus fort que l'amour*, *Maudit soit l'amour*. *Mater Dolorosa* est un roman un peu barbare et sauvage, mais très parisien tout de même. C'est l'histoire d'un amour incestueux entre une mère et un fils, mais parfaitement ! La mère qui a quarante-deux ans est d'une grande beauté et d'une noblesse moins exclusivement littéraire que celle de M. de Waleffe. Le fils ressemble à sa mère. Ils sont riches, naturellement : ils sont très riches. Le fils toutefois est critique d'art. Et il gagne de l'argent comme critique d'art. Je voudrais bien connaître son procédé. Il n'a d'ailleurs que vingt-quatre ans. On « arrive » vite dans la critique d'art. C'est vraiment admirable. Ses occupations sont celles-ci : il va à Amsterdam voir l'Exposition des œuvres de Rembrandt, à Bayreuth pour Wagner, à Séville pour la Semaine Sainte. Ces élégances parisiennes ne sont pas très neuves ; mais elles n'ont pas cessé complètement d'avoir cours. Au reste, pour échapper à l'amour qui les menace, sa mère et lui, il se fait nommer attaché à l'ambassade

de Constantinople avec une facilité qui m'émerveille. Je ne savais pas que M. Delcassé favorisât à ce point l'aristocratie! Mais au cours du roman, la mère et le fils dissertent sur l'Exposition, oui sur l'Exposition de 1900, vous savez; ils discutent aussi des progrès de la médecine...

On voit qu'ils sont fort embarrassés l'un et l'autre pour trouver des sujets de conversation convenables. Heureusement, le fils découvre Constantinople : d'où descriptions un peu longues mais très utiles. Le critique d'art persiste dans le fils amoureux de sa mère! D'ailleurs la mère n'en conseille pas moins son fils pour le choix de ses maîtresses et elle exprime à ce propos des idées générales comme celle-ci : « La femme vous donne la vie, mais les femmes vous la reprennent. » Elle écrit encore : « La constatation que tu as faite de ma misère morale est le décisif coup de pioche qui, du premier coup, fait s'écrouler le mur. » Voilà un bon coup de pioche ! Le fils lui répond aussitôt : « Le vin de la vie me semble fade si je ne le transvase dans la coupe d'or de ton cœur. » Je ne comprends pas. Mais il y a tant de choses que je ne comprends pas dans ce roman psychologique, car il est psychologique, ce roman. Il l'est avec de la finesse, de la grâce, de la lourdeur et de la lenteur. Il l'est aussi avec du pédantisme. Mais le « psychologisme » fut toujours pédant. Sans doute, on jugera peut-être que cet amour incestueux est un peu phraseur. Mais il est possible qu'un tel amour se développe comme cela. Je n'ai, l'avouerai-je, aucun moyen de vérification et de comparaison. Une femme cependant, Mme Camille Pert, avait décrit naguère l'amour réciproque d'un frère et d'une sœur. Mais dans ce roman très dramatique, les héros agissaient. Ici, ils parlent et ils s'analysent; ils s'analysent même avec prolixité. Ils parlent? Non, ils écrivent. Ce roman est un roman par lettres. Et bien que le roman ait deux auteurs, les lettres sont toutes du même style. Cela ne signifie pas que le style soit bon. Mais évidemment si les lettres ont été ouvertes au cabinet noir, les employés de la poste n'ont pas dû s'ennuyer. — Les lecteurs ne s'ennuient qu'à demi, car il y a des pages charmantes, et, enfin ils sont tout de même intéressés par le spectacle d'un amour aussi rare. Hélas! cet amour finit mal, comme il fallait s'y attendre. La mère va mourir dans un couvent. Le fils se suicide, non sans faire encore quelques phrases. C'est peut-être par le suicide qu'il aurait dû commencer. Mais voilà une bien grande perte pour la critique d'art!

Il y a des naïvetés et des roueries dans ce livre très parisien et un peu belge. Et trop d'élégances surannées et de snobismes qui ont fait leur temps, et trop de descriptions de toilettes, comme dans les livres de Bourget. Les romanciers ne savent pas encore assez que les noms des grands couturiers commencent à nous être très indifférents! En somme, ce livre peut être lu par les provinciales oisives et distinguées, assez sages, mais d'imagination un peu perverse, et Mme Lecomte du Noüy mérite d'employer son talent gracieux et précieux pour d'autres sujets.

Mme Yvette Guilbert aime, Dieu merci! les sujets plus simples et, grâce à Dieu! les impressions moins raffinées. Elle nous conduit dans le monde des cafés-concerts qui est, lui aussi, un monde bien parisien. Elle a été payée — et même payée très cher — pour connaître ce monde. Elle le décrit sans excès de détails inattendus, mais agréablement. On rit et on pleure. C'est la vie. Et la vie n'est pas un roman. Mais le roman de Mme Yvette Guilbert est de la vie tout de même. On y assiste à la grandeur et à la décadence d'un pauvre cabot bellâtre qui chante la romance. L'un chante dans un genre un peu différent :

> J'avais dû mou...
> J'avais dû mourir pour Charlotte.

Une autre chante :

> Je charme les lapins,
> Les petits lapins doux et câlins :
> Avec une plume de paon
> J'leur chatouille le tympan.

Enfin, le livre est tout plein de plaisanteries aimables.

« Tais-toi donc ! Tu vois bien que ce monsieur est de la claque! — Et toi de la clique, Bébé! riposta Lourbillon qui avait entendu. »

« Malgré l'élégance acquise de ses manières et la parfaite aristocratie de son langage, il était encore mieux à l'aise avec Bubu de Montparnasse qu'avec le comte d'Haussonville. »

... Puis, un sénateur entretient une chanteuse qui le trompe avec le beau chanteur Fernand. Il découvre son malheur et raille en vieux parlementaire :

« Ce n'est plus de l'assistance publique, ma belle enfant, c'est de l'hospitalité de nuit. »

... Mais la chanteuse est trompée à son tour par son amant trop beau. Et quand celui-ci revient, elle lui dit, bonne fille :

« Lorsque l'Enfant prodigue est rentré chez son père, le père a tué le veau gras. Justement, tiens! ce soir il y a de la blanquette ! » (etc.

Je vous assure que cela n'est pas ennuyeux. Et, puis c'est de l'esprit français. Il y a plus que de l'esprit dans le livre de Mme Yvette Guilbert. Il y a de la philosophie, et de la vérité, une observation un peu superficielle d'un monde ingénu, du sentimentalisme, une connaissance exacte de la vie, un certain art de conter, pas plus de style qu'il ne faut et à

peine plus de littérature qu'il ne convient. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous savons que Mme Yvette Guilbert est une femme extrêmement intelligente.

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Élément d'une psychologie politique du peuple américain*, par Émile Boutmy, membre de l'Institut; Armand Colin, éditeur. — *L'Énergie française*, par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française; Flammarion, éditeur. — *Symbolistes et Décadents*, par Gustave Kahn; Léon Vanier, éditeur. — *Pèlerinages*, par Léonce Depont, poésies; Lemerre, éditeur. — *L'Année*, par Albert Guillaume, album de deux cents dessins; Simonis Empis, éditeur.

POÉSIE

Le Bonheur.

L'espoir du vert laurier ne trouble point mon âme.
A d'autres j'ai laissé la Gloire au croissant d'or;
Qu'elle brille à leurs fronts, inextinguible flamme!

Dans la rude mêlée où résonne le cor
De guerre, je n'ai point su brandir la framée,
Et du sang répandu ma main est vierge encor.

Je redoute les cris, la Victoire acclamée.
Je n'aime que les fleurs et la douceur des fruits
Et le chaume discret que fuit la Renommée.

Je hais l'ambition et ses mornes ennuis,
Et le sable mouvant où s'enlize et trébuche,
O Grandeur, l'inquiet mortel que tu poursuis.

J'ai regardé l'abeille édifiant sa ruche
Et j'ai compris soudain le calme du Labeur :
Et mon cœur n'a plus craint la Vie et ses embûches.

J'ai banni l'amertume et l'angoisse et la peur
Des horizons pacifiés de ma Pensée,
Et mon rêve idéal ne fut jamais trompeur.

Car mon âme est par lui comme un enfant bercée
Et mon esprit hanté de belles visions...
Le soir finit ma tâche à l'aube commencée.

Si mon sort est obscur : qu'importe? Les rayons
Du soleil doucement caressent ma demeure.
La nuit, à mon foyer, conversent les grillons...

Zeus, fais-moi vivre ainsi, jusqu'à ce que je meure,
Loin du faste orgueilleux, à l'abri des Puissants.
Mais si dans mon logis l'un d'eux s'arrête une heure :

Qu'il oublie, à ce seuil, la Foule et son encens.

Pierre de Bouchaud.

THÉATRES

Théatre-Antoine : *la Fille Sauvage*, pièce en six actes, de M. François de Curel.

Les idées de M. François de Curel sont curieuses, jamais indifférentes, passionnantes souvent : elles touchent aux plus graves, aux plus angoissants, malheureusement aux plus insolubles problèmes intéressant les origines et les fins de l'humanité. Joignez-y qu'elles sont traduites avec ce sérieux, cette conviction profonde, véritable accent de l'homme de pensée, qui suffirait à commander le respect; dans une langue savoureuse, imagée, pleine des trouvailles les plus inattendues... et, malgré cela, il nous paraît malaisé d'y souscrire dans la forme dramatique qu'il emploie pour les présenter. Dieu sait pourtant si nous sommes éloigné de limiter l'art dramatique à la pure mise en œuvre des conflits passionnels de l'âme, et si, par conséquent, nous sommes accessible au *théâtre d'idées!* Encore faut-il, pour les accepter sur la scène, qu'elles ne revêtent pas le caractère abstrait qui est le propre du raisonnement et du discours, qu'elles se confondent avec la vie pour la compléter, non pour la diminuer... Que des personnages imaginés par un auteur dramatique servent de support à des idées, rien de mieux assurément, mais que ce ne soit pas aux dépens de leur réalité, de leur vraisemblance. Qu'ils ne nous donnent point cette impression d'avoir été conçus par l'auteur comme *porte-paroles* des théories qui lui sont chères... Car alors pourquoi chercher à se duper soi-même et ne pas accepter de gaieté de cœur les conséquences de son tour d'esprit?

Telles étaient les objections qui se présentaient à moi, tandis que j'écoutais cette *Fille Sauvage* si impatiemment attendue, où il semble que M. de Curel ait voulu pousser jusqu'à l'extrême la *manière* qui lui est propre : véritable gageure, que l'on dirait imaginée pour se prouver à soi-même la patience et la longanimité du public; œuvre non point indifférente, il s'en faut, mais qui n'est plus, à vrai dire, du ressort de la critique dramatique! Le passé de M. de Curel, ses productions antérieures, ses audaces bien connues, lui assuraient d'avance qu'il serait écouté jusqu'au bout, surtout par un public de répétition générale et de première. Je ne garantirais pas qu'il en dût être ainsi dans la suite, et surtout ne conseillerais à personne autre de renouveler pareille tentative.

... La thèse de M. de Curel apparaît double, ou du moins une avec un double développement. C'est d'abord l'affirmation scientifique des origines animales de notre pauvre humanité qui, pour avoir lutté à travers des milliers de siècles et par combien

d'efforts afin d'échapper à son esclavage ancestral, sent néanmoins peser sur elle le fardeau de son antique descendance qui la rappelle à la réalité. C'est encore cette conviction que nul procédé d'éducation — M. de Curel choisit exprès la plus despotique et la plus savante, l'éducation catholique — ne sera assez efficace pour abolir à jamais les traces de cette animalité primitive... Et voilà, certes, un passionnant débat, auquel ne saurait être indifférent un homme réfléchi, où vous reconnaissez un esprit modelé par la culture scientifique et philosophique de la seconde moitié du siècle. Reste à savoir comment il va le mettre en œuvre dramatiquement. Nous sommes sur les domaines du roi Abeliao, sorte de Ménélik plus raisonneur et moins enclin à l'action. Ce roi sage et prudent a entrepris l'éducation de son fils et successeur futur, le jeune et vigoureux Kigerik, et comme il veut que cette éducation soit complète, il prend soin de lui distribuer lui-même sa part de butin sur les prises des derniers combats, sous la forme de femmes captives dont il ornera son sérail. Dans l'escorte du roi se trouve un étranger, un Français, Paul Moncel, dont la situation n'est pas nettement définie, moitié confident, motié captif, qui représente l'extrême civilisation à la cour de ce roi si désireux de s'instruire, et qui se chargera d'initier aux idées générales et à la culture européenne ce souverain et son fils à qui ne suffisent plus les magnificences de la nature parmi lesquelles ils ont grandi. Ce Français, ce raisonneur, cet homme à idées générales, qui se complaît en elles, et qui a organisé sa vie comme on institue une série d'expériences, ce Paul Moncel, vous l'avez reconnu, n'est-ce pas? C'est M. de Curel en personne, puisque toutes les idées, toutes les théories, tous les problèmes soulevés par la donnée dramatique passent par sa bouche... Reprenons le récit : à peine le partage du butin est-il terminé que, dans un piège destiné à capturer les bêtes, l'escorte du roi Abeliao découvre la *Fille Sauvage*, pauvre être aux formes humaines, mais si inculte, si grossier, si primitif, si proche par ses instincts des grands singes peuplant les forêts d'alentour, que les compagnons du roi se demandent s'ils ne doivent pas la confondre avec eux. Seul Paul Moncel s'apitoie sur son sort. Quant au fils du roi, Kigerik, par une fantaisie de barbare à demi civilisé, il demande à son père qu'elle lui soit attribuée et vienne grossir dans son sérail le lot des captives qui déjà constituent sa part de butin.

Je n'insisterai pas sur le second acte, suite et complément de l'exposition. C'est d'abord le concert des plaintes et des lamentations des captives, reprochant à Kigerik de leur avoir imposé la cohabitation avec la Fille Sauvage qui les égratigne, les mord, et se comporte avec elles comme un vrai petit animal qu'elle est. C'est ensuite une longue conférence de Paul Moncel, où celui-ci tente d'expliquer au roi Abeliao et à Kigerik les coutumes de son pays, les difficultés qui le travaillent, et dans laquelle ce croyant de la Science n'est guère tendre aux solutions modernes et dit crûment leur fait aux doctrines de l'anarchie. Coup de théâtre : on entend un bruit insité dans les jardins du roi ; Kigerik, guerrier impulsif, se précipite sur son fusil : il immole son singe favori, le grand orang qu'il vient de surprendre en conversation criminelle avec la Fille Sauvage. Peu s'en faut qu'il ne lui en fasse autant à elle-même. Heureusement Paul Moncel intervient : il supplie qu'on lui fasse grâce de la vie, et qu'on la lui remette à lui qui précisément va quitter le roi pour rentrer en France.

Lorsque le rideau se lève sur le troisième acte, plusieurs années se sont écoulées, et nous nous trouvons dans le parloir d'un couvent habité par des religieuses à qui Paul Moncel a confié, dès son retour, le soin d'éduquer, d'éveiller à la vie morale le pauvre être d'instinct que les sœurs ont baptisé sous l'invocation de Marie. La fille sauvage d'autrefois, c'est désormais la petite Marie, et quand Moncel arrive, son premier soin est de demander à sa sœur, la mère Amélie, supérieure du couvent, des nouvelles de la malheureuse créature qu'il n'a pas revue depuis si longtemps. Combien il va la trouver changée, celle à qui l'eau du baptême a communiqué sa vertu bienfaisante ! Elle est vraiment charmante et délicieuse cette sœur, pleine de douceur et d'onction, esquissée par une main d'artiste sensible, avec sa foi entière et sans réserve en la toute-puissance du sacrement, avec sa tendresse d'apôtre-femme pour l'être misérable, d'autant plus digne de pitié, que Dieu lui a confié, avec son indulgence pour le frère qu'elle sait éloigné de ses croyances, mais d'âme noble et collaborant par là à l'œuvre divine! Ah ! que M. de Curel a bien senti, et qu'il a bien rendu dans cette figure la vertu active de la piété féminine, quand elle s'unit à une âme tendre et poétisée par l'amour du prochain ! Cette mère Amélie, c'est une parente, c'est une sœur de la touchante Emma Kosilis, cette autre figure de grâce et de bonté qui apparaît dans les *Feuilles détachées* de Renan, lequel aussi fut un incrédule, mais conserva jusqu'à la fin le sens et le goût des choses religieuses... Les chroniqueurs nous ont appris que M. de Curel avait vécu dans ce milieu, qu'il l'avait connu et étudié. C'est trop peu dire : il l'a aimé, n'en doutons pas, pour ce qu'il enferme de poésie réelle, car on ne peint ainsi que ce qu'on a aimé! La sœur Amélie fait donc venir la petite Marie, et Paul Moncel restera seul avec elle pour juger mieux, en l'interrogeant, des progrès accomplis. La jeune fille entre, les yeux baissés, avec ce

regard étrange et oblique qui ne le trompe pas, lui l'observateur, et qui met un pli de tristesse sur sa lèvre. Il la questionne avec prudence sur sa vie présente. Il s'efforce de ne toucher qu'avec la plus extrême délicatesse aux images qui pourraient raviver le passé. Il sent bien, et nous sentons avec lui, que la foi, si fervente et sincère qu'elle soit dans l'âme de Marie, a cependant laissé sommeillantes en elle et prêtes à reparaître, les impulsions primitives, et il craint qu'à son approche elles ne se manifestent à nouveau, — car il sait qu'en ces sortes d'âmes la croyance ne peut guère dépasser la valeur d'un fétiche. Il la questionne donc, et Marie répond par des paroles entrecoupées. Est-elle heureuse? Des sanglots gonflent sa poitrine : de ses yeux hagards elle fixe Paul Moncel, qui recule; puis l'impulsion primitive reprenant sa force, elle étend vers lui sa main avide, du même geste, hélas! qu'elle esquissa sans doute jadis dans les jardins du roi Abeliao, vers l'orang convoité! Paul Moncel la maîtrise, et la pauvre enfant tombe à ses pieds, terrassée par la honte qui, dans son âme encore emplie d'ombres, s'est soudainement substituée au désir. Toute cette scène est admirable sans restriction, telle qu'elle a été imaginée par l'auteur, et réalisée par le jeu impressionnant de Mlle Suzanne Després, d'une audace et d'une nouveauté qu'on ne saurait trop vanter: cela ne ressemble à rien de ce qu'on a vu au théâtre. M. de Curel et son interprète nous ont fait sentir et toucher du doigt, si je puis dire, les brusques réactions de cette âme qui s'éveille à l'existence morale, parmi combien de difficultés et de misères, et cette fois il a donné le frisson de la Vie dans une œuvre où trop souvent les théories et les discours tiennent la place de la Vie!

Passons rapidement sur le quatrième acte qui ne nous apprend rien quant à l'évolution de Marie, sinon qu'elle serait assez disposée à aller rejoindre le jeune Kigerik, devenu roi après la mort de son père, et qui, par caprice de curiosité, a fait demander si la Fille sauvage voudrait partager sa couronne et son trône: elle deviendrait, cela va sans dire, sa femme légitime, et toutes les autres femmes du sérail seraient renvoyées. Ainsi du même coup — et vous en voyez l'intérêt pour un apôtre chrétien comme sœur Amélie, — elle convertirait un infidèle et favoriserait au loin la propagande de la vraie religion. Avec le cinquième acte, nous sommes à Bayreuth, dans le bois de sapins qui entoure le Théâtre-Wagner. Paul Moncel a emmené avec lui la petite Marie dont l'éducation se complète. Et vous entendez bien que ce décor de Bayreuth est éminemment *symbolique :* il signifie simplement que l'éducateur a tenté de développer la haute culture chez son élève. Sans doute y est-il arrivé dans une certaine mesure, car Marie témoigne de délicatesses et de nuances tout à fait singulières. Mais en même temps qu'elle s'est perfectionnée par l'esprit, son cœur a parlé : elle aime en silence celui auquel elle doit tout. Elle n'ose le lui avouer, mais tout en elle le proclame, et son être entier va vers lui.

C'est là que, dans le développement du drame, nous sommes obligé de repousser les conclusions de M. de Curel. Que commanderait, je vous le demande, la logique intérieure des personnages, sinon que l'éducateur fût touché par le sentiment qu'il a fait naître? Comment! voilà un homme qui s'est dévoué à cette petite âme de sauvagesse qui si passionnément l'intéresse, qui l'a prise par la main et l'a conduite, pas à pas, des ténèbres de l'inconscience aux lumières de l'intelligence et de la beauté morale! Il a accompli cette tâche avec amour, et c'est à l'heure où il touche à son but, où il voit son idéal presque atteint, oui, c'est alors précisément qu'il repousse ce cœur prêt à s'ouvrir, à lui dispenser ses trésors. Sans doute... Mais s'il en était autrement, la pièce de M. de Curel n'existerait plus, — entendez la thèse physiologique ou théorie en vue de laquelle il a imaginé ses personnages. Voilà donc une première invraisemblance qui touche au *sentiment*. J'en vois une autre, tout *intellectuelle* : cet homme qui repousse l'offre d'amour de sa petite amie, qui lui commande de retourner vers Kigerik, est un incrédule, — observateur, je le veux bien, et observateur passionné des mouvements de l'âme humaine, — mais ne se rattachant à aucune croyance, et gardant la plus entière liberté d'appréciation à l'égard des formules confessionnelles. Dès lors, comment expliquer son rôle? Que lui importe à lui la conversion du roi, l'évangélisation des peuplades qui habitent ces terres lointaines! C'était affaire à sœur Amélie : celle-là, de toute son âme, et quel que fût son chagrin de quitter l'enfant bien-aimée, pouvait, devait même la sacrifier à sa foi. Mais Paul Moncel, n'était-ce pas le dernier mouvement qu'il dût faire, ce signe de sa main pour l'envoyer vers ces régions perdues? Ah! comme dans la réalité la chose se fût autrement passée, et comme il eût pressé sur lui ce petit cœur qu'il avait fait sien et qui ne devait plus battre que pour lui!... Voilà le danger de ces sortes de personnages, qui ne sont en réalité que des *abstractions*, des *supports d'idées*, et qui, se développant dans l'action du drame en vertu d'une logique préconçue, contraignent leur auteur à substituer le raisonnement à la vie : c'est à la fois le signe caractéristique de la nouvelle œuvre de M. de Curel, et la plus grave critique qu'on puisse lui adresser. Mais cette objection est grosse de conséquences.

Je crains, dans cette analyse forcément sommaire et ramassée, dans cette discussion nécessairement

insuffisante, de n'avoir pas assez montré ma sympathie et mon estime pour les nobles efforts de M. François de Curel... Et, cependant, combien ils sont réels et vivaces, est-il besoin que j'en souligne les causes? Faut-il dire que je donnerais tous les vaudevilles de l'année, habilement machinés et savamment construits, pour cette *pièces à idées*, qui n'existe pas comme drame, et qui pourtant soulève en nous tant et de si passionnants débats intérieurs! Faut-il dire que j'ai été constamment pris et retenu par la discussion de ces hauts problèmes? Il n'importe, — et nous devons l'ajouter ici, — le Théâtre a des lois précises comme toutes les autres formes de la Pensée humaine appartenant à la catégorie des œuvres de beauté, des lois auxquelles on ne saurait impunément se soustraire, qui n'ont pas, Dieu merci, l'étroitesse et la rigueur où les voulurent maintenir un Scribe et un Sardou, mais qui nous rappellent impérieusement leur existence, j'allais dire leur nécessité, quand elles sont trop évidemment méconnues. Je vais prendre un exemple dans un art voisin pour éclairer ma pensée : assez souvent et assez longtemps j'ai parlé de peinture aux lecteurs de cette *Revue* pour qu'il me soit permis de le choisir dans ce domaine. En voulant porter à la scène et traiter dramatiquement ces hauts problèmes où se complaît son esprit, M. de Curel, me semble-t-il, tentait une entreprise aussi impossible que celle d'un autre fervent d'idéal qu'il connaît bien et qu'il admire, ce Gustave Moreau s'efforcant de faire tenir en sa composition des *Chimères* tous les rêves et toutes les aspirations de l'Humanité. L'un comme l'autre ils sont sortis des limites de leur art, et j'ajouterai que, s'ils sont retombés, c'est pour avoir voulu s'élever trop haut. Voilà certes un reproche qui n'est pas banal et qu'on n'a pas souvent occasion de faire dans les temps où nous vivons. Je laisse au lecteur le soin de conclure et de dire si une pareille critique n'enferme pas le plus magnifique des éloges!...

PAUL FLAT.

LE THÉATRE DU PEUPLE [1]

III. — Le Programme.

Répertoire (suite). — De tout le répertoire d'Augier et de Dumas fils, exclusif miroir de la société et des passions bourgeoises à une époque déterminée, rien à montrer au peuple. L'élégance charmante et la psychologie amoureuse de Musset glisseraient sans la pénétrer sur la rude écorce de son émotion.

Dans le temps présent, voici, au hasard, des écrivains et des œuvres qu'il comprendrait et qu'il aimerait : Ibsen, Hauptmann, Björnson, de Curel, Mirbeau, Pottecher, Jean Jullien, Romain Rolland ; *l'Arlésienne*, *Un ennemi du peuple*, *Les soutiens de la Société*, *le Père*, *Danton*, *Jeanne d'Arc*, *les Mères ennemies*, *l'Assommoir*, *les Mauvais bergers*, *les Tisserands*, *le Repas du Lion*, *Au delà des forces humaines*, etc.

Mais si le Théâtre du Peuple est fondé, si le peuple l'adopte, si le succès se déclare, vous verrez les dramaturges — de ceux que nous connaissons déjà, et d'autres qui se révéleront — se diriger, l'un après l'autre, vers ses tréteaux et travailler pour lui. Il n'est pas question ici de leur tracer la voie : ils produiront selon leurs tempéraments et la forme de leur esprit. Mais, nous adressant à un public particulier et tout neuf, nous pouvons nous demander quelle matière théâtrale enfermerait pour lui l'enseignement le meilleur et lui procurerait la distraction la moins éphémère.

M. Rolland stipule que le Théâtre populaire doit être à la fois un délassement, une source d'énergie, une lumière pour l'intelligence. Il semble bien que ces trois termes délimitent la fonction sociale et l'ambition permise au Théâtre du Peuple. Les problèmes de psychologie, les subtilités de la raison ne seraient point à leur place ici. Le peuple ne s'intéressera qu'à des problèmes simples et faciles à saisir, à des tableaux panoramiques, à des drames solidement posés et logiquement conduits : « de larges actions, des figures aux grandes lignes, des passions élémentaires ; un art monumental, fait par le peuple pour un peuple ».

Si ces drames se bornent à lui montrer à nu sa pauvreté, ses besoins, sa misère, à donner une voix à ses pensées obscures, à clamer ses plaintes et ses révoltes, mauvaise besogne. Le peuple ne vient pas au théâtre pour y retrouver le spectacle de sa propre vie. Vous aggraverez sa tristesse, et vous ne serez plus que des orateurs de parti : au club, la politique ; au théâtre, l'art désintéressé.

Mais on peut souhaiter que des hommes nouveaux entreprennent de faire pour lui ce que Eschyle et Shakspeare ont fait pour leurs contemporains. Au peuple d'Athènes et au peuple saxon, Eschyle et Shakspeare contaient les grandes légendes héroïques ou faisaient vivre pour un jour des pages de l'histoire nationale. La France aussi a ses légendes et une héroïque histoire. Sur l'enclume des siècles, elle a forgé de l'épopée. Son âme s'est trempée à toutes les gloires. Elle traîne sur le monde un manteau de splendeur, plus illustré de victoires que le bouclier

[1] Voir la *Revue* du 25 janvier et du 15 février 1902.

d'Achille, plus étincelant que le voile de Tânit. Il n'y a qu'à en découper les morceaux, et à les lui apporter frémissants sur la scène. Michelet en a marqué plusieurs pour les écrivains de l'avenir : la légende de Jeanne, celle de la Tour d'Auvergne, les « miracles de la Révolution ».

Sans doute, cette transposition de l'histoire à la scène demandera du tact, du talent, du souffle. L'impartialité est sœur de la sécheresse, la passion conduit à l'erreur. Et d'ailleurs, il importe moins d'échafauder de glaciales reconstitutions historiques que de montrer, à travers la légende et l'histoire, la marche triomphale et la force permanente de l'humanité, l'élargissement successif des consciences, le long et incessant travail de l'âme universelle en mal de liberté. Il faudra choisir; toutes les pages du livre national ne sont pas glorieuses ou exemplaires. Les spectacles de barbarie sont des festins de bêtes. Il y a des victoires et des apothéoses dont l'humanité doit être honteuse. Parmi les légendes, même les plus belles, Michelet proscrivait celles qui risquent « d'augmenter, de fortifier un sentiment tout naturel, l'adoration de la force et de la victoire. » Fortifier la conscience et le sentiment de la dignité humaine, glorifier le culte de la justice, de la vérité, de la liberté, de la solidarité nécessaire, faire respecter dans l'humanité le droit de chacun, dans chaque homme la portion d'humanité qu'il enferme : voilà le but dernier, et c'est l'ascension de la patrie et de l'humanité vers son idéal, dont il faut chercher et faire revivre les étapes à travers les siècles morts. Tâche auguste, digne de l'art le plus noble, que Schiller avait pressentie et annoncée : « Maintenant », écrivait-il à la fin du XVIIIe siècle, » l'art aussi, sur le théâtre où il évoque des ombres, peut tenter un vol plus hardi; il le peut, il le doit même, s'il ne veut s'effacer, couvert de honte, devant le théâtre de la vie. »

L'administration, les acteurs. — Le Théâtre du Peuple aura-t-il sa troupe exclusive? Y acceptera-t-il des amateurs, des élèves du Conservatoire, par occasion des acteurs des théâtres subventionnés? Aura-t-il un directeur unique et omnipotent? Par qui sera nommé ce directeur? Sera-t-il, au contraire, administré par un comité qui choisira les œuvres et déléguera partie de ses pouvoirs à des fonctionnaires révocables? etc. Questions importantes sans doute, mais accessoires. Nous n'en sommes pas là, et ceci n'est point le plan d'un théâtre populaire à inaugurer demain.

Nous avons seulement, ainsi que nous nous le proposions au début, *posé la question.* Nous avons examiné successivement l'utilité du Théâtre du Peuple, les moyens de le réaliser, les conditions de son existence et les nécessités de son programme. Voilà la fenêtre ouverte. Que propose maintenant M. Couyba, et qu'en pensent les hommes les plus qualifiés pour en disserter?

Le projet Couyba.

Au regard de ce programme rationnel, que l'on n'a point la vanité de donner comme un statut définitif, et qui n'a que le mérite d'être adéquat à l'idée de Théâtre du Peuple, si ces mots ont un sens, que propose M. Couyba?

La bonne volonté de M. Couyba est entière, et la générosité de son intention n'est pas en cause. Mais j'ose dire que le projet qu'il préconise, si d'aventure un ministre se l'appropriait, serait mortel pour le Théâtre du Peuple, et que l'échec pitoyable qu'il prépare écraserait dans l'œuf une grande idée.

La conception de M. Couyba est essentiellement aristocratique. Sans doute, elle témoigne d'une belle ambition. Il rêve de « faire goûter au peuple les merveilles de l'art classique et moderne »; il prêche « une œuvre instigatrice d'éducation populaire et de beauté »; il y voit justement « la consécration et la prolongation de cette œuvre admirable des universités populaires, qui est en train de faire du Paris ouvrier un centre rayonnant d'intelligence et de beauté... » C'est l'idéal d'un cœur généreux qui s'est proposé un noble dessein.

Mais dès qu'il tente de donner une forme vivante à son idéal, alors se manifestent des préoccupations singulières, d'ordre politique et électoral, et toute la sereine ordonnance en est compromise.

M. Couyba stipule que si « au banquet de l'art tous les citoyens doivent être admis, c'est qu'ils en font les frais ». C'est « la masse des contribuables qui offre à l'État et aux masses dirigeantes le luxe des subventions aristocratiques », et « il n'est pas équitable que le pauvre continue à payer pour la plus grande joie du riche ». Que l'argument soit juste, peu importe, ou choisi pour entraîner l'adhésion des parlementaires provinciaux, c'est possible; mais il est d'une qualité ravalante pour la cause qu'il prétend servir. Et pourtant, je ne chercherais point, à ce propos, chicane à M. Couyba, si je n'y voyais sa raison déterminante, et à ce point impérieuse qu'elle a faussé tout le projet.

Son raisonnement est celui-ci : l'inégalité est choquée de ce fait que, l'impôt étant acquitté par l'ensemble des citoyens, une partie en est consacrée à entretenir des théâtres qui ne sont accessibles qu'à la population parisienne, et même à une certaine classe de cette population. La conclusion de ce syllogisme serait, ou la suppression des subventions ou la création de théâtres d'État dans toutes les villes

françaises. L'honorable député se contente de demander l'institution d'un Théâtre du Peuple. Ainsi, pense-t-il, sera rétablie, à Paris du moins, l'égalité souhaitable, toutes les classes sociales y étant admises aux mêmes plaisirs. Et cette grande entreprise d'éducation nationale, cet appel du peuple universel à la compréhension et à l'amour du Beau, se réduit, dans la pensée parlementaire, à une hantise de nivellement démocratique et de répartition fiscale !

Au surplus, ce souci égalitaire est illusoire. Quel spectacle va-t-on offrir au peuple dans son théâtre ? Le même, évidemment, que goûtent les classes privilégiées, celui des « chefs-d'œuvre de l'art lyrique et dramatique », des « merveilles de l'art classique et moderne », empruntés aux répertoires des quatre théâtres subventionnés. Alors donc que l'on se propose d'éduquer le peuple ; que son ignorance présente est notoire ; qu'il convient de l'amener peu à peu, par un acheminement progressif, à comprendre et à sentir la beauté, et que l'argument de nos adversaires est précisément d'alléguer l'utopie d'une telle entreprise ; alors que notre littérature dramatique tout entière, écrite pour une caste, est manifestement dépourvue, dans sa forme et dans sa conception, de tout élément populaire, et qu'il convient, en attendant que le peuple s'y hausse, de favoriser l'éclosion d'œuvres adaptées à sa mentalité présente ; c'est alors que l'on propose de lui jeter à la tête, sans préparation, des œuvres belles sans doute, mais qui tantôt le rebuteront, tantôt peupleront sa cervelle de lieux communs déclamatoires et pernicieux !

Vous êtes-vous demandé ce qu'un auditoire populaire penserait de *Phèdre* ou de *Cinna* ou du *Misanthrope ?* Avez-vous supputé tout ce que *Ruy Blas*, *Hernani* ou *Marion Delorme* déposeraient en lui, dans l'appareil d'une grandiloquence surannée, d'idées fausses et d'images menteuses ? Comprendra-t-il Figaro, si vous ne l'illustrez de commentaires didactiques ? Pensez-vous sérieusement à l'initier aux menues histoires d'Augier et de Dumas ? Le Théâtre du Peuple qu'on nous offre, c'est une succursale des théâtres subventionnés ; c'est l'Opéra et la Comédie-Française à prix réduits ; c'est le théâtre bourgeois à l'usage des humbles, la prime offerte par la bourgeoisie à sa clientèle populaire. Et le projet de M. Couyba n'aboutissant qu'à dispenser à la foule des plaisirs qui furent imaginés en vue d'une aristocratie, c'est en ce sens qu'il est aristocratique. Hausser progressivement le peuple aux joies de l'art, voilà l'effort à tenter ; M. Couyba ne pense qu'à incliner vers lui un art de caste : c'est le mouvement inverse.

Son théâtre n'est même pas égalitaire dans sa condition matérielle. Nous demandions un édifice neuf, construit sur des plans nouveaux, et où toutes les places seraient équivalentes. Le rapporteur de la Commission du budget se contente d'une vieille salle, le Châtelet, avec des prix variant de cinquante centimes à deux francs. Il établit le programme des représentations ; mais, ces réserves faites sur la conception initiale, sur le répertoire et sur l'édifice, il n'y a plus qu'à approuver dans leur ensemble les divisions du « tableau de service ». Je les résume ici :

Dimanche. — Comédie-Française.

Lundi. — Conférences d'histoire, de géographie, de littérature, de science, d'art et d'industrie artistique, avec auditions, récitations, projections lumineuses et animées.

Mardi. — Opéra.

Mercredi. — Grandes auditions musicales, avec le concours des orchestres du Conservatoire, Chevillard, Colonne, Vincent d'Indy. (Nous faisons toutes réserves sur la société de M. Vincent d'Indy, dont les tendances ne sont rien moins que démocratiques.)

Jeudi. — Odéon.

Vendredi. — Séance de poésie et de chanson.

Samedi. — Opéra-Comique.

Le *jeudi* et le *dimanche*, matinées.

Un tel programme comporte des dépenses minimes. Il ne coûterait « que les frais de direction, d'exécution et de location de salle, le personnel et le matériel devant être fournis par les théâtres subventionnés », et le concours des élèves du Conservatoire devant être éventuellement requis.

La liberté avec laquelle nous avons apprécié ce projet n'implique nulle mésestime pour son auteur. Il convient, au contraire, de lui faire honneur d'une initiative méritoire. Grâce à lui, le Parlement est pour la première fois saisi d'une proposition sérieuse et réfléchie. Jusqu'à présent, à deux ou trois reprises, de brefs amendements avaient, dans la hâte de discussions précipitées, jeté le nom du Théâtre du Peuple ; on votait, on passait, nul cerveau n'avait recueilli l'idée qui, un moment, s'était levée au-dessus des têtes... Elle s'exprime, cette fois, avec clarté et vigueur. Nous n'en demandons pas plus. Elle suscitera, espérons-le, une controverse intelligente ; même si elle ne doit pas triompher encore, elle aura du moins déposé au Parlement son germe. Le Théâtre du Peuple n'emplit qu'un court chapitre d'un volumineux rapport, et l'on conçoit que, sollicité à la fois par tant de questions diverses, M. Couyba n'ait pu les approfondir toutes.

Le développement de cette longue étude, les arguments que nous y avons rassemblés, et qui ne nous sont pas tous personnels, nous dispensent d'insister davantage ; la plupart réfutaient d'avance les conclusions de M. Couyba. Je voudrais espérer qu'ils

l'auront éclairé sur la véritable destination et sur les conditions nécessaires du Théâtre du Peuple. Sur les prémisses, nous ne sommes pas loin d'être d'accord. A propos du Théâtre d'Art, dont il demande par surcroît l'institution, il écrit : « Nier qu'il y ait une échelle dans le goût, c'est nier l'évidence. » Il rappelle aussi cette pensée de Gœthe, qu'il faut « une longue culture pour comprendre la beauté ». Dès lors, par quel singulier fléchissement du raisonnement pense-t-il que le peuple pourra, d'un coup, franchir tous les degrés du goût et s'initier à un art dont la compréhension suppose une culture progressive?

C'est le théâtre populaire à prix réduits dont il a établi la formule : c'est le *Théâtre du Peuple*, de tout le Peuple, qu'il convient de créer.

Des personnes qualifiées vont nous dire maintenant ce qu'elles en pensent.

GEORGES BOURDON.

(*A suivre.*)

PHILOSOPHIE DES « PETITS SALONS »

— Un paysage de Bonnat! Deux esquisses de Cormon! De lointaines pochades vénitiennes de Carolus-Duran! Voilà de l'imprévu!

... Cette exclamation tombée d'une jolie bouche m'a remis en veine de philosopher. Du nouveau, en effet, rue Volney. L'année 1902, au *Cercle Artistique et Littéraire*, marque presque une innovation : beaucoup moins de toiles, des formats plus discrets, une sélection plus rigoureuse, une présentation meilleure : on dirait une réponse volontaire aux critiques; 189 toiles seulement, sur deux rangs, comme au « Champ-de-Mars »; une trentaine de figurines : et cela suffit. Les avocats non moins discrets de la qualité contre la quantité semblent exaucés : à l'autre Cercle, rue Boissy-d'Anglas, 85 toiles et quelques bustes. C'est, décidément, le paradis du critique; l'oasis, avant la foule des grands Salons, vastes déserts d'hommes et d'œuvres... Là aussi, malgré quelques tours de faveur, en dépit des racontars, fonctionne un jury : béni soit-il, puisque son choix se montre assez bienveillant pour être sévère!

A dix jours d'intervalle, le vernissage des deux petits Salons signale le début de la *season* artistique: et, cette année, puisqu'une heureuse coïncidence les améliore, il n'est point déplacé d'interroger leurs annales. D'archives, ils n'en ont guère: aussi convient-il de contrôler des traditions orales. Mais, contrairement à l'opinion, les expositions remontent à l'origine même des deux Cercles, par ce fait que leur but, comme leur nom, fut tout artistique.

L'*Union Artistique* (pour se distinguer de sa grande aînée, l'*Union*, tout court), n'a guère dépassé la quarantaine : en 1860, un groupe de littérateurs et d'artistes, peintres, sculpteurs et musiciens, se forma rue de Choiseul, à deux pas du boulevard, pour faire contre-poids aux engouements contemporains: alors, la science et l'opérette se partageaient le monde; l'ingénieur et le sportsman devenaient les héros obligés de toutes les pièces et de tous les rêves; le jockey seul leur disputait les grands clubs. Des cercles s'illuminaient en l'honneur des courses, des chemins de fer et des questions agricoles : il était bon de causer un peu d'autre chose, entre *gentlemen*... Le percement de la voie que les destins prochains allaient baptiser la rue du Quatre-Septembre décida la séance de l'assemblée générale du 6 mai 1868 à transporter les pénates de l'*Union* au 18 de la place Vendôme : elle devait y rester vingt ans. De là date la vogue des *Mirlitons*. L'opérette, qui guettait Massenet, y triomphe deux fois avec le chantre harmonieux de *Marie-Magdeleine* : en 1874, avec l'*Adorable Bel-Boul;* en 1876, avec *Bérengère et Anatole*, paroles de Meilhac; protagoniste, Jeanne Granier : toute la lyre! Le 7 novembre 1887, nous retrouvons l'Union, 5, rue Boissy-d'Anglas, hôtel de la Reynière, de par sa fusion avec l'ancien *Cercle Impérial*. Sa première fête est si fastueuse que le Cercle est surnommé l'*Épatant*. L'histoire ne saurait repousser de tels documents, non plus que le caractère toujours artistique du groupe, depuis son instigateur, le comte d'Osmond, jusqu'à son président actuel, M. de Vogüé. Issues d'un comité renouvelable, trois commissions, de vingt membres chacune, prennent les intérêts des lettres, de la musique, de la peinture : cette dernière a pour président M. Léon Bonnat.

C'est M. William Bouguereau qui préside, à l'autre Cercle, la commission des expositions annuelles de fin janvier. Le *Cercle Artistique et Littéraire*, dont le petit Salon devance toujours son concurrent, vit le jour quatre ans plus tard que l'*Union :* c'est en 1864 que le *Cercle des Beaux-Arts* s'ouvrit au 29 de la Chaussée-d'Antin, non loin du futur Grand-Opéra, dans un modeste local ou les *Femmes de France* se réunissent aujourd'hui.

En 1876, après scission, le Cercle émigre rue Volney, sous son nom actuel; mais, dès la Chaussée-d'Antin (et de vieux serviteurs évoquent de vieux souvenirs), des expositions se tenaient dans la petite salle. Le Cercle a progressé toujours : des dons, des achats lui composent une collection particulière, un vrai musée. La mondanité, qui se plaît aux étiquettes, aux surnoms, a toujours opposé l'élégante simplicité des « Pieds crottés » (par antiphrase) à l'aristocratie plus tapageuse des « Mirlitons ». Mais le caractère artistique n'a point cessé, là non plus, de

prédominer. Le fondateur du Cercle est un peintre, qui le préside encore maintenant : M. Paul Tillier ; la longévité de cette présidence est son éloge. Un instant seulement, la faction parut se réveiller, deux partis furent en présence, le comité sauta (comme un simple ministère) : pendant deux ans présida le *leader* des amateurs, M. Georges de Dramard, aujourd'hui défunt...

Mais taisons-nous, la tombe est le sceau du mystère!

De là, pourtant, ce grand problème, intéressant parce qu'éternel : l'antagonisme entre artistes et amateurs, ceux-là prépondérants, ceux-ci sourdement blessés d'un voisinage trop lumineux. Toujours est-il qu'en dépit de la légende, les amateurs ne furent point, là non plus, les premiers maîtres, que les artistes ont affirmé leur présence bienvenue dès l'origine. Les noms des plus anciens membres groupés autour de Saint-Saëns et de Meissonier l'attesteraient. Sans doute, il y a les artistes qui ne vont guère au Cercle que pour exposer; mais tous les exposants font partie du Cercle. Et voilà comment les légendes finissent...

Conter les métamorphoses et vicissitudes des deux petits Salons sous leur apparente uniformité, ce serait saisir l'art et la vie de nos jours, comme dirait Victor Hugo, « par le petit bout de la lorgnette » : en somme, le portrait, tout rapetissé qu'il fût, ressemblerait. La mondanité déjà nommée, qui délasse son *far-niente* au petit jeu très innocent des comparaisons, cherche toujours à noter les différences entre les deux. Le parallèle vaudrait son Plutarque. Mais un peu de psychologie n'est-il pas le corollaire élégant d'un peu d'histoire? Les deux petits Salons, sinon les deux Cercles, ont plus d'un trait de parenté ; nombreux sont les exposants qui cumulent : il y a des célébrités, comme MM. Benjamin-Constant et François Flameng; des maîtres du portrait, comme M. Ferdinand Humbert; de petits maîtres de notre vie intime ou du paysage, tels que MM. Saint-Germier, Paul Thomas, Gaston Guignard; de jeunes noms qui se révèlent, entre tous celui de M. Guirand de Scévola, symboliste et naturaliste, toujours amoureux de la couleur, qu'il expose la *Femme aux Fleurs*, rue Volney, ou le *Pardon de Saint-Evet*, dans la manière chaude de Cottet, rue Boissy-d'Anglas : c'est un peintre. Et le public, les visiteurs? Ce sont les mêmes, qui, par un bel après-midi de froidure, font la navette : le contrôle est facile. Les deux Cercles sont analogues à deux théâtres qui recevraient les mêmes spectateurs et qui joueraient les mêmes pièces : le décor, le cadre seul diffère : ici plus bourgeois, là plus somptueux. Dans ces théâtres *select*, le spectacle dans la salle n'est pas le moins attachant; et, quand vos yeux se déclarent saturés de clair obscur ou d'empâtements, continuez le spectacle dans un fauteuil, sur un divan profond, s'il y a un vide; écoutez sans indiscrétion ces petites madames en regardant leurs toilettes : la peinture, même choisie, n'a point d'enseignement pareil... Dès l'origine, un public, trié sur le volet, fut admis : chaque année, il augmente et se mêle. Le piège qui l'attire?

Celui de tout vernissage et de toute exposition particulière, l'attrait de passer, une carte à la main, devant des chasseurs en livrée, des larbins en culotte de cérémonie, de se faufiler le sourire aux lèvres parmi cette foule qui sent bon. Ah ! la joie de se reconnaître (d'où la pléthore des *portraits*), de se saluer, de se revoir avec une exclamation jolie, toujours la même ! Ces « poupées sublimes » viennent moins « pour voir que pour être vues » : le vers d'Ovide retouché par les Goncourt serait la meilleure épigraphe au seuil des petits Salons. De grands noms sont prononcés dans les odeurs suaves. Pour la gentille parvenue, pour la lectrice de Paul Bourget (sans oublier Georges Ohnet), quel plus honnête divertissement que de pressentir un reflet des flirts et des grands châteaux? Ils sont là, « peints par eux-mêmes » : et le moraliste avouerait maintes fois que son borné confrère, le portraitiste, est resté très en dessous du ton... Malgré tout, le rapport est flagrant entre la pièce et le spectateur : si les peuples ont presque toujours le gouvernement qu'ils méritent, ce public parfumé trouve l'art qu'il attend. Cette peinture-là fleure l'iris et la peau d'Espagne. Et si, de temps en temps, quelque irrégulière de la rampe ou du turf se glisse dans la foule bavarde ou dans l'or d'un cadre, c'est uniquement pour corser le parfum qui menaçait de languir.

D'ailleurs, il est aussi facile qu'inopportun de médire des petits Salons : ne sont-ils pas le miroir anticipé non seulement de la vie mondaine, mais de l'art actuel? A ces deux points de vue, ils donnent le *la*, le ton, le cachet, le parfum de l'année. De là, leur intérêt, pour qui sait les entendre ou les voir... Malgré leur frivolité, malgré leur vanité particulière dans la vanité de l'être et du siècle, ils disent quelque chose, tout bas c'est vrai, de l'inéluctable évolution. Dans le concert apaisé de cette sage moyenne, quelques notes plus vives s'imposent à l'oreille ; la conversation mondaine admet pareillement un peu d'argot significatif. L'art, le grand art même est à la mode. Assurément, le face-à-main rigide de la précieuse ou le regard émérillonné de la gauloise iront de préférence toujours vers le « sujet » : mais notre effort vers le style ragaillardi par la palette se perçoit quand même. Moins d'anecdotes et plus d'impressions ; dans ces impressions, moins de paresse, un peu plus d'émoi ; Venise et la Bretagne se partagent le dilettantisme moins insouciant et les

nuances plus fortes; les distinctions décoratives alternent avec les tristesses vécues : et Jacques Blanche arrête les mondaines avec le *Sourire de Germaine Ledein*. On redoute moins la vie depuis que l'âme veut l'embellir. Le naturalisme n'est plus l'ennemi juré du beau monde. L'heure appartient à « l'art dans tout » : des bijoux avoisinent les statuettes, tout comme aux *Arts réunis*, chez Georges Petit. J'aperçois, ici même, la statuaire polychrome, à laquelle le nom de Gérôme, le dernier des néo-grecs, fournit le nerveux exemple et la rime riche. Si Gérôme sculpte en peignant, il colore en sculptant : l'équilibre est rétabli par sa *Campagne d'Égypte*, bois et bronze. Roll, le peintre, se fait sculpteur ; Mercié, le sculpteur, a pris la palette. A côté de Guirand de Scévola qui promet, un autre coloriste a quitté le *Promenoir des Folies-Bergère* pour manier l'ébauchoir : c'est Abel Truchet.

Inutile, d'ailleurs, de tenter un dénombrement qui serait, tous les ans, le même... Qu'il nous suffise de retenir l'excellent, en soulignant sur nos catalogues un original *Portrait de Mlle Marie Sienkiewicz*, par M. Jacques Baugnies, une profonde marine bretonne de M. Le Goût-Gérard, la *Vittoria Colonna* de M. Georges Lavergne, en insistant sur le cas très amusant d'un autre prix de Rome qui a mal tourné, M. André Devambez, faisant la nique aux traditions dans l'humoristique société de MM. Jean Veber et Besnard et du compositeur montmartrois Gustave Charpentier... C'est à peine si j'ose encore lever les yeux sur l'effigie pincée du *Comte Delaborde* par un de ses confrères de l'Institut! Mais, toujours, ces petits Salons, qui sont faits pour corriger l'encombrement des grands, me « rappellent » les Salons de jadis où Diderot, mentor galant, incarnait l'éternel esprit français, l'âge d'or où le salonnier n'avait que deux cents numéros à voir... Le plaisir est indulgent.

RAYMOND BOUYER.

UN MEETING

Souvenirs.

Si l'Université mène à tout à la condition d'en sortir, l'École Normale mène à quelque chose à la condition d'y entrer. Et ce « quelque chose » n'est pas forcément le journalisme — en dépit d'un préjugé répandu. On a bien souvent réfuté cette erreur; mais il est des morts qu'il faut qu'on tue, des canards dont les ailes renaissent toujours, et des erreurs dont la racine ne s'extirpe jamais. En province et à Paris, beaucoup d'ex-normaliens professent; bien plus, ils sont heureux de leur métier. Ils font honnêtement, consciencieusement, une besogne utile; ils rendent à leurs semblables et aux enfants de leurs semblables des services modestes et obscurs; ils ne croient pas pour cela, car ils ont horreur des grands mots, remplir un sacerdoce. Tout au plus reconnaît-on qu'ils sont fonctionnaires en ce qu'ils disent du mal des chefs, et qu'ils ont été normaliens en ce qu'ils disent du mal d'eux-mêmes, dont ils ne laissent pas de penser quelque bien.

Leur mémoire se reporte souvent vers l'École, la grande École, par un E majuscule, — l'inoubliable, l'unique. Ils revivent les années de jeunesse, et, quelquefois, ne peuvent s'empêcher de sourire des enfantillages dont leur inexpérience faisait des affaires d'État. Un vieux maître de conférences avait coutume de dire : « La première année est celle du talent; la seconde, celle du génie : — la troisième, celle de l'agrégation... » Il y avait une parfaite justesse dans ce raccourci. Une définition plus pittoresque, et qui s'applique d'ailleurs à un autre point de vue, ressort d'une chanson locale, d'une « scie d'atelier » : cela se débite sur l'air lamentable de *Fualdès*, mais la tristesse de la mélopée n'ôte rien à la gaieté des chanteurs :

> L'École normale est une serre
> Dont les *cubes* sont les fruits :
> Les *carrés* et les *conscrits*
> En sont la fleur printanière ..

J'omets la suite, allusion très désobligeante aux *gnoufs* (abréviation elle-même désobligeante), c'est-à-dire aux élèves reçus qui n'ont pas encore subi les épreuves définitives des brimades. Inutile d'ajouter que les *conscrits*, les *carrés* et les *cubes* forment, par gradation ascendante, les trois promotions qui vivent en commun à l'École, et fraternisent dans la serre chaude suivant les affinités respectives. Pour que la serre chaude produise fleurs et fruits, il faut, dit-on, que ni les unes ni les autres ne soient exposés aux intempéries fâcheuses qui en corrompraient la saveur ou en terniraient le velouté. Or l'École, avec sa vie intense, avec sa magnifique bibliothèque, avec ses cours spéciaux d'une incomparable valeur, serait un paradis intellectuel sans cette obligation rigoureuse de l'internat. Adam et Ève, si leur Eden était clos de murs, ne furent peut-être pas si malheureux d'en être exilés... Mais cet internat, adouci dans la mesure du possible par le tact d'une direction paternelle et indulgente, est une nécessité, et on nous consolait jadis en nous expliquant que « le frottement » de jeunes et distingués esprits leur permettait de s'ouvrir, de se développer mutuellement. Je ne dis pas que l'on eût tort. Et puis, cela fait toujours plaisir de s'entendre traiter d'esprits distingués...

Dans cet internat, qui imposait une claustration presque monastique, s'éveillaient les états d'âme des cloîtrés : des coteries se formaient. De notre temps, qui est le temps jadis, et je suppose qu'il en est de même aujourd'hui, il y avait d'abord l'« esprit de section » : en effet, chaque promotion, brimée pendant huit jours par la promotion de l'année antérieure, malgré la douceur du *canular* et l'apparence de réconciliation, gardait contre les *carrés* une haine secrète et vigoureuse, et au contraire entretenait avec les *cubes*, qui, du haut de leurs « palais » situés dans les mansardes du troisième étage, dédaignaient de se mêler aux brimades, des rapports empreints d'une respectueuse sympathie : en sorte que les pauvres *carrés*, pris comme dans un étau entre la malveillance de leurs cadets et le mépris de leurs aînés, traînaient leur vie puissants et solitaires. Par ailleurs, chaque section se considérait comme de beaucoup la plus remarquable des trois ; et ce n'était point façon de parler ; nous l'affirmions tous avec une imperturbable assurance, car nous étions à l'âge où l'on ne doute de rien ni de personne, et de soi-même moins que de tout autre.

Les « littéraires » feignaient d'ignorer les « scientifiques », et, quand on entrait en relations, les criblaient de fines plaisanteries. Les « scientifiques », bons garçons, très simples, insuffisants à la riposte, s'en tiraient avec des jeux de mots navrants et des bouffonneries énormes. Je m'en voudrais d'oublier les *talas* et les *antitalas*, ou croyants et libres penseurs, qui pratiquaient entre eux l'espèce de tolérance compatible avec la conviction qu'on possède la vérité. Un des bons côtés de l'esprit normalien est le respect des opinions sincères et la haine des tyrannies intellectuelles. Mais une différence de traitement excitait la jalousie des *antitalas*. Leurs camarades, pour accomplir leurs devoirs religieux, avaient l'autorisation de sortir le dimanche matin une demi-heure plus tôt, faveur qui révoltait au fond de l'âme les libres penseurs les plus modérés et leur ouvrait les yeux sur l'indestructible puissance de l'Eglise catholique.

Dans la monotonie de l'existence claustrale, le moindre incident prend des proportions fantastiques, et c'est ainsi que d'un point de départ futile s'éleva une grosse querelle, dont tremblèrent les murs de l'École, et dont on s'entretenait encore plusieurs semaines après qu'elle eut pris fin. L'École est charitable, ce qui est bien, et, mieux encore, les normaliens pratiquent eux-mêmes la charité. Un comité, élu par le suffrage universel, répartit les inspections entre les élèves et les secours entre les pauvres. Mais les cotisations normaliennes sont insuffisantes pour remplir la caisse, et, pendant de nombreuses années, un concert donné dans les salons du directeur permit de combler le déficit toujours prévu. Le concert était superbe, grâce à l'obligeance de Got, titulaire d'un cours de diction à l'usage des normaliens ; la Comédie-Française et l'Opéra prêtaient leur concours gracieux. De jeunes cavaliers servaient de chaperons à de jolies actrices ; je laisse à penser si ces fonctions étaient recherchées... On se disputait l'occasion rare d'approcher des « sociétaires » ; on les amenait, on les ramenait en voiture, on leur offrait des fleurs, on recevait en remerciement le sourire appris des lèvres peintes. C'était inoffensif, agréable et gentil.

Mais à côté de ces petits profits, nous constations de gros inconvénients. La grande majorité des élèves n'approchait pas les actrices et plaçait des billets. Ils avaient les charges et peu d'agréments. Les dames s'entendent à ces sortes de sollicitations, et excellent dans le métier de quêteuses charitables ; mais les hommes, et à plus forte raison de très jeunes gens comme nous étions alors, sont moins adroits et par suite moins heureux. On nous accueillait poliment, quand nous allions offrir nos billets, mais avec réserve. Les concerts, même de bienfaisance — surtout de bienfaisance — n'excitent jamais l'enthousiasme. Les papas songent qu'ils n'entendront rien et qu'ils verront à peine, debout dans l'embrasure d'une fenêtre ou dans l'encoignure d'une porte, écrasés par d'autres habits noirs qui ne sont pas plus heureux. Les mamans calculent que leurs filles, nubiles, ne seront guère en évidence, qu'elles seront perdues dans la foule, que personne ne les distinguera. Bref nous arrivions tant bien que mal à liquider notre stock de billets ; mais on nous faisait comprendre qu'on les acceptait surtout pour nous être agréables, pour que notre dérangement ne fût pas inutile, et sans aucune allégresse... Tandis que les bals... ah! les bals!...

Et c'est ainsi que germa peu à peu dans certains esprits le dessein révolutionnaire de substituer un bal au concert habituel. Mais il fallait rompre avec une tradition, et on sait la force d'une tradition dans une école gouvernementale. Un précédent était créé : fait grave, et qui pouvait être de conséquence. Mais l'idée, comme toutes les grandes idées, faisait son chemin. Justement, l'initiative hardie de quelques novateurs venait d'amener l'organisation de séances régulières de chorégraphie. Tous les soirs, après le dîner, au lieu de se promener de long en large dans le jardin mélancolique, quelques-uns d'entre nous préféraient danser aux sons d'un vieux piano, gémissant sous les coups de poing d'un virtuose occasionnel. Comme la plupart, en ce genre de sport, manquaient d'habitude, les mouvements étaient plutôt confus et disgracieux.

Le maître, M. L..., chorégraphe plein de distinction, avait été chargé d'y mettre un peu d'ordre. Le

local où se donnaient les leçons était la salle des Actes elle-même, austère, solennelle. Les normaliens imberbes, à figures roses, représentaient les demoiselles; les vieux, moustachus et barbus, les prenaient galamment par la taille, et c'était un spectacle pittoresque que celui de tous ces garçons rouges, suants, tournant avec gaucherie sur le parquet ciré, cependant que M. L... raclait son violon, le dos arrondi, les jambes souples et arquées, esquissant le rythme classique de la valse, répétant d'un ton aimable et convaincu : « Faites bien attention, Messieurs, je vous en prie... Le pas est vétilleux... très vétilleux... extrêmement vétilleux... »

Or le projet de bal était un coup de fortune pour les élèves de M. L... Ils allaient enfin, si le projet était adopté, faire l'épreuve de leurs talents nouveaux ailleurs que dans la salle des Actes, sous d'autres yeux que les yeux indifférents ou même gouailleurs des camarades, qui parfois, rangés en cercle, assistaient sans déplaisir aux trépidations effarées des bostonneurs. *Suave mari magno...* Donc un parti se forma qui réclamait énergiquement le bal. Aussitôt un autre parti se forma qui, énergiquement, protestait contre cette innovation subversive. Aux arguments pratiques du parti jeune-normalien, le parti vieux-normalien répondait par des arguments sentimentaux et d'un ordre élevé. Le concert était une institution consacrée par le temps, qui produisait d'honorables résultats, surtout particulière à l'École. Le bal paraîtrait une imitation de l'École polytechnique. Était-il de notre dignité de nous mettre à la remorque des autres? L'École consentirait-elle à perdre sa personnalité? Ne courrait-elle pas à une déchéance? Il venait justement de paraître, dirigé contre elle, un roman d'une singulière et curieuse malveillance. L'auteur, de beaucoup de talent, d'encore plus de rancune, et qui avait récemment quitté l'École par blessure d'amour-propre, traçait deux types de normalien, l'un, Rabosson, fort en thème, abruti par le commerce incessant de l'érudition; l'autre, Desenne, aimable, élégant, bien mis, qui entretenait des maîtresses coûteuses, et dont ses camarades, de toilette plus sommaire, auraient jalousé le veston irréprochable et le séduisant chapeau gris. L'hésitation n'était pas permise. Il fallait montrer à cet adversaire de l'École que les normaliens avaient d'autres soucis que le chic anglais, d'autres préoccupations que les plaisirs du boulevard.

L'effervescence allait grandissant. Bal ou concert? Pendant huit jours, nous entendîmes les couloirs retentir des cris les plus variés, des discussions les plus aiguës, et chaque soir les deux partis couchaient sur leurs positions. Cela pouvait durer longtemps ainsi, vu l'égalité numérique des combattants. Enfin le « cacique » général, chef de section des *cubes*, prit une importante résolution : il nous convoqua en assemblée plénière. Le soir même, dans la salle d'histoire naturelle, à l'ombre d'un gigantesque mégathérium, le bureau s'installa *sur* une table, où trois chaises étaient réunies pour le président et les assesseurs. Le reste de la table formait tribune et attendait ceux qui avaient quelque chose à dire. Le public, pipe aux dents, cigarette aux lèvres, écoutait avec une attention soutenue. Des orateurs parlèrent, hurlèrent, à chaque instant interrompus par l'opposition. Tout à coup s'élance un vieux-normalien, « littéraire » distingué, conservateur intransigeant, connu pour son attachement aux antiques usages et son antipathie contre les nouveautés. Il saute sur la table, je veux dire qu'il monte à la tribune, et d'une voix tonnante s'écrie :

« Messieurs, le bal n'est désiré que par quelques Desennes, cotillonneurs et scientifiques... »

Le propos était grave. Cet exorde, dépourvu de moelleux, provoque un tumulte inouï. Les poings se lèvent et s'abattent, bien entendu les poings scientifiques, contre ce contempteur du bal qui se permet aussi de mépriser la science. La mêlée devient générale; les amis et les ennemis ne se distinguent plus; ils se comblent impartialement de bourrades généreuses. Jamais la théorie du « frottement » ne reçut une plus large application. On se serait cru dans un meeting politique, à Belleville ou à Ménilmontant. Or nos boxeurs étaient des jeunes gens de haute culture qui s'occupaient en commun des meilleurs moyens de soulager les pauvres. Un sage termina la mêlée par l'expédient infaillible : l'extinction des feux, qui calma nos ardeurs et rasséréna nos esprits.

Tout cela est lointain, et je n'ai point prétendu crayonner l'École actuelle. Une combinaison mixte est intervenue : le bal tous les deux ans, et, dans l'intervalle, un concert, lui-même suivi de bal. Les normaliens d'aujourd'hui sont beaucoup plus débrouillards et pratiques que leurs aînés; ils sont aidés, pour le placement des billets, par d'aimables patronnesses qui s'acquittent à merveille de leur tâche délicate. Il paraît même que l'austère Rabosson — mais a-t-il jamais existé? — a revêtu l'habit noir du fringant Desenne, qu'il fréquente le monde, qu'il se mêle aux cotillons et les conduit quelquefois. N'est-il pas dans le vrai? Le professeur, destiné à un tête-à-tête perpétuel avec le passé, gagne à la fréquentation du monde une conscience plus claire et plus précise de son temps.

JULES WOGUE.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 11902. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 9. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 1er MARS 1902.

UN PAPE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE[1]

JULES II

Nous abordons maintenant la partie véritablement italienne de l'œuvre de Jules II dans cette politique nouvelle; très prudemment, il ne vise d'abord que la France seule. Il disait à ce moment de l'Empereur : Il est inoffensif comme un enfant tout nu! il donnait l'investiture du royaume de Naples au roi de Castille; il s'entendait avec les Suisses qui lui promettaient un contingent de quinze mille hommes; il excommuniait le duc de Ferrare, allié du roi de France, et le menaçait de lui reprendre tous les anciens fiefs que l'Église lui avait concédés. Enfin, dans ce langage pittoresque et coloré qu'il aimait, il déclara qu'il jetterait au Tibre les clés de Saint-Pierre pour prendre l'épée de saint Paul.

Louis XII repêcha dans le Tibre les clés de Saint-Pierre, et l'on eut ce spectacle singulier: tandis que le pape devenait chef d'armée, initiateur de guerres européennes, le roi de France, se dévouant à l'Église, aux consciences chrétiennes, prétendait ramener le pape dans la bonne voie, le déposer, si sa conversion n'était point possible, et réunissait à Tours un synode d'évêques qui confirmait les décrets des conciles de Constance et de Bâle!

Bologne, où résidait à ce moment-là Jules II, ne put être prise par le maréchal de Chaumont; Jules II fut secouru à temps par une armée vénitienne, maintenant que les Vénitiens étaient ses bons amis, commandée par Fabrizio Colonna.

Ce fut le moment tout à fait militaire de la carrière de Jules II; il se mit à la tête de ses troupes, emporta la ville de Concordia et vint mettre le siège devant La Mirandole. Ces deux villes étaient, au nord-est de Modène, les deux clés de l'État de Ferrare. En plein hiver, il présidait lui-même au creusement des tranchées où il descendait pour encourager ses soldats. Il avait planté sa tente tout près de la ville et les bombes et les boulets pleuvaient autour du camp pontifical; comme il avait obligé le Sacré-Collège à l'accompagner dans son expédition, les cardinaux, dont l'âme était moins guerrière que la sienne, le suppliaient en tremblant, pour le bien de l'Église, de s'en aller, ou, tout au moins, de se retirer avec le futur conclave, beaucoup plus loin.

Il prit donc La Mirandole, et, comme il était entré seul dans Pérouse, il entra presque seul, par la brèche, porté en litière, dans La Mirandole.

Les affaires de la France se gâtaient visiblement; le maréchal de Chaumont mourait de dépit. Mais à cette heure, Louis XII mit la main sur un général qui mourut à vingt-deux ans, qui eût été Condé ou Bonaparte et peut-être eût changé la face de l'histoire, — son propre neveu, le duc de Nemours, Gaston de Foix, qu'il nomma généralissime de ses armées en Italie.

Alors, les choses, de nouveau, changèrent d'aspect. Au mois de mai 1511, Jules II, après avoir fait beaucoup de marches et de contremarches, traîné dans un char à bœufs, lentement, dans les plaines boueuses, pendant l'hiver, quitte Bologne et se retire à Ravenne, laissant au gouvernement de Bo-

[1] Voir la *Revue* du 22 février.

logne son favori, le cardinal Alidosi : c'était un gouverneur singulier qui faisait décapiter journellement les bourgeois de la ville qui ne payaient pas l'impôt avec exactitude ou manifestaient des sentiments d'opposition.

Trivulce, condottière de Louis XII, s'approcha alors de Bologne et la ville se souleva; il y eut une émeute terrible pendant laquelle on abattit, à la façade de l'église de San Petronio, une statue en bronze de Jules II, due à Michel-Ange. Le neveu du pape, le duc d'Urbin, arriva trop tard pour sauver Bologne; Trivulce entra dans la grande ville romagnole et, quelques jours après, il reprenait La Mirandole.

Le cardinal Alidosi s'enfuit à temps et courut à Ravenne pour s'excuser auprès du pape, c'est-à-dire pour accuser le neveu du pape, qui venait, de son côté, dans la vieille cité, accuser le cardinal Alidosi. Au premier moment, Jules II, en fureur, chassa son neveu de son palais et déclara que, s'il osait se présenter de nouveau à lui, il le ferait rompre en quatre morceaux. Le duc d'Urbin, de son côté, déclara à haute voix que, s'il rencontrait le cardinal Alidosi, il le tuerait : Malheur au cardinal si je le rencontre. Un quart d'heure plus tard, il le rencontrait dans une rue de Ravenne.

Le cardinal était monté sur une mule, il avait la tête nue; il était couvert d'une cuirasse et marchait accompagné d'un respectable état-major.

Le duc d'Urbin l'obligea, en le tirant par le bras, à descendre de sa mule, et l'égorgea d'un coup de poignard. Le cardinal tomba; personne de ses gens ne fit un mouvement, non seulement pour le défendre, mais pour le relever, et le duc d'Urbin s'enfuit. En apprenant la mort de son favori, Jules II poussa un cri d'épouvante et d'horreur; il fondit en sanglots, se jeta dans une litière et se fit porter du côté de Rome.

En passant par Rimini, il eut la pénible surprise d'entendre crier, aux portes des églises, la convocation d'un concile qui, pour lui, était un concile schismatique, révolutionnaire et sacrilège.

A peine arrivé à Rome, il convoqua le concile œcuménique pour le 19 avril 1512 et fit enfermer son neveu dans son propre palais; puis, tout à coup, il tomba malade. Le bruit de sa mort courut dans Rome. Rome se souleva, les patriciens et les chefs du peuple coururent au Capitole. Pompeo Colonna, l'aristocratie romaine et la populace proclamèrent la République.

Brusquement le pape ressuscita. A peine la République était-elle proclamée, à peine les nobles de Rome se croyaient-ils revenus aux temps héroïques d'Arnaud de Brescia ou de Nicolas di Rienzi, on apprit que le tyran avait bu un verre de malvoisie et mangé une pêche! Il pardonna à son neveu, le fit venir au Vatican et l'embrassa. Les cardinaux, — dit un contemporain, — demeurèrent comme morts à cette nouvelle.

Alors se forma la Sainte Ligue, au mois d'octobre 1511. Avec Venise et l'Espagne, et l'aide éventuelle de l'Empire, avec le secours des Suisses, le pape voulait chasser d'abord les Français, plus tard les Allemands, plus tard encore, les Espagnols; en attendant, il se proposait d'acheter, tout au moins, la neutralité de Maximilien. Mais à cette heure, Jules II rencontrait le génie militaire de Gaston de Foix.

En février 1512, Gaston, qui procédait par marches d'une rapidité extraordinaire, en plein hiver, par la neige, à travers ce pays de la basse Romagne où toutes les rivières étaient débordées, court à Bologne, assiégée par Raymond de Cardona, généralissime de Ferdinand et vice-roi de Naples, se glisse dans la ville, par une porte que les assiégeants avaient oubliée et ne surveillaient point. Cardona s'empressa de fuir vers Imola et Ravenne. En même temps, les Vénitiens se jetaient sur Brescia qui était aux Français, prenaient la *terra*, c'est-à-dire la ville ouverte, tandis que la garnison se retirait dans la *rocca*, c'est-à-dire dans la forteresse. A cette nouvelle, Gaston accourt, d'une course vertigineuse, de Bologne à Brescia; le chevalier Bayard, qui était dans son escorte et qui avait la fièvre, courait, lui aussi, en robe de chambre de velours noir et en pantoufles.

On reprit Brescia. Gaston entra dans la citadelle, occupée par les Français et, le lendemain, par un passage étroit que les gens de Brescia avaient fortifié, il descendit, pieds nus, pour ne point glisser sur le terrain rocailleux et couvert de boue, envahit la ville ouverte, à la tête de ses troupes, et ce fut un épouvantable massacre : on compta environ 20000 morts dans la ville de Brescia!

C'est là que le chevalier Bayard s'illustra par sa courtoisie et par sa délicatesse. Il avait été blessé au commencement de l'action et s'était fait porter dans un palais dont le maître, épouvanté, avait disparu; il ne restait plus dans la maison que la pauvre dame avec ses deux filles qui, elles aussi, s'étaient éclipsées : elles s'étaient sauvées au grenier tout effarées. « Deux belles filles, dit le loyal serviteur, lesquelles étaient cachées en un grenier, dessous du foin. » La mère était tourmentée par une angoisse bien naturelle et aussi les tremblantes demoiselles. Le chevalier sans peur et sans reproche les rassura, fit placer des sentinelles à la porte du palais et, pendant cinq ou six semaines, la noble dame et ses deux filles soignèrent tendrement le bon chevalier. Les jeunes filles jouaient, près de son lit, du luth et de l'épinette. Le jour du départ, Bayard fit don aux

demoiselles de deux mille cinq cents ducats que les parents lui avaient offerts, — car on avait retrouvé le père, qui était enfin sorti de sa cachette; elles lui donnèrent, de leur côté, deux bracelets faits de leurs cheveux et une bourse de satin cramoisi; on se quitta en pleurant.

Cette petite histoire, c'est la bonne grâce, la douceur et la loyauté d'un chevalier de France qui traverse l'horreur des guerres d'Italie!

Les événements allaient se précipiter. L'armée du Saint-Siège, l'armée hispano-pontificale et l'armée vénitienne reculaient du côté de Ravenne, afin d'attirer les Français, l'armée de Gaston, à travers un pays dépeuplé, à la fin de l'hiver, et dans une région où la famine nous attendait. En effet, les chevaux du roi n'avaient plus à manger que les branches de saules qu'ils rencontraient sur leur chemin.

Le Vendredi saint, 9 avril, Gaston essaya de forcer l'entrée de Ravenne; il canonna les murailles mais sans succès.

La bataille fut livrée le jour de Pâques, 11 avril 1512. Gaston avait en face de lui les vétérans de Gonzalve de Cordoue, toute l'armée vénitienne, les troupes pontificales, une armée espagnole admirable; il avait avec lui la fleur de la chevalerie française, Yves d'Allègres, Bayard, La Palice, et Lautrec. Le duc d'Urbin, neveu du pape, avait fait défection, — on n'a jamais su pourquoi, — et abandonna les pontificaux. A la tête de l'armée pontificale et espagnole, étaient tous les capitaines de Rome, de Naples, de Sicile, de Castille, d'Aragon : Pescara, d'Avalos, Fabrizio Colonna, Leyva, il y avait un cardinal dans chaque armée, San Severino, cardinal schismatique, du côté de la France, et Jean de Médicis, en robe rouge, monté sur une mule blanche, du côté du Saint-Père.

Il fallut, pour livrer bataille, franchir deux rivières. Gaston était prêt au lever du soleil et, se promenant avec ses chevaliers le long du Ronco, il leur fit remarquer combien le soleil était rouge; un jeune page dit alors : « Aujourd'hui, certainement, il mourra quelque grand personnage, soit vous, Monseigneur, soit le vice-roi de Naples. » Gaston se mit à rire; il avait le bras droit nu jusqu'à l'épaule et dit à ses compagnons : « C'est pour l'amour de ma mie, je lui ai promis de tremper mon bras jusqu'à l'épaule dans le sang des Espagnols. »

Ce fut une bataille épouvantable; il y eut, ce jour-là encore, vingt mille morts couchés sur le terrain.

Après sa victoire, alors qu'il poursuivait l'ennemi du côté de Ravenne, le jeune général aperçut, se repliant vers Ravenne, une compagnie d'infanterie espagnole qui semblait marcher tranquillement, d'un pas de parade, vers la ville. Il pensa que ces gens, qui allaient comme des Spartiates, étaient un peu bien impertinents et piqua sur eux; mais ils se retournèrent, le frappèrent et le tuèrent. C'est ainsi que Gaston fut enseveli dans sa propre victoire, et sur ce champ de bataille encombré de canons, de tentes, de chariots, de chevaux errants, sur cette plaine sanglante le soleil de Pâques se coucha!

Deux mois plus tard, la France n'avait plus un pouce de territoire en Italie; la fortune l'avait abandonnée; elle revenait à Jules II qui, au mois de mai 1512, réunissait son concile, formait une nouvelle ligue où entraient, cette fois, l'Angleterre avec l'Espagne, l'Empire et les Suisses, une formidable ligue contre la fille aînée de l'Eglise.

Le 10 juin, Bologne se rendait au duc d'Urbin; Alphonse d'Este, duc de Ferrare, était obligé de venir demander pardon à Saint-Pierre, comme avaient fait, quelques années auparavant, les ambassadeurs de Venise; il fut reçu au Vatican avec une cordialité apparente, mais les Colonna, ses amis, l'avertirent, au bout de quelques semaines, qu'il était à propos de fuir de Rome, et il se sauva, déguisé, hors de la Ville éternelle.

Florence, qui avait ouvert la ville de Pise au concile schismatique de Louis XII, lequel avait pu tenir une ou deux séances dans la cathédrale, bientôt interrompues par l'émotion du peuple et l'opposition du clergé pisan, Florence dut aussi se frapper la poitrine et demander pardon. Elle était alors en République; Cardona, après s'être emparé de Prato qu'il mit à feu et à sang, fit rentrer les Médicis dans Florence. Parme et Plaisance se rendirent au pape, un Sforza fut rétabli dans Milan, et ce jour-là, la monarchie pontificale fut véritablement maîtresse de l'Italie et la première puissance militaire et diplomatique de toute la chrétienté.

Le 31 octobre 1512, après vêpres, Jules II entra avec ses cardinaux dans la chapelle Sixtine, leva la tête et s'écria, d'un ton de mauvaise humeur : « Il n'y a pas d'or dans tout cela! » et l'homme qui était là-haut sur ses échafaudages, Michel-Ange, baissant la tête, répondit : « Saint-Père, les gens que j'ai peints là n'avaient point d'or et c'étaient de pauvres gens! »

L'œuvre capitale de la peinture italienne était révélée au Pontife et à ses cardinaux et, par cette œuvre, Jules II qui l'avait commandée était consacré pape de la Renaissance : c'était un dernier rayon de gloire qui descendait sur ce pontificat.

C'était en effet une des grandeurs de Jules II d'avoir été le pape de Michel-Ange; ces deux hommes dont l'un fuyait sans cesse l'autre, — car Michel-Ange avait toujours le pied à l'étrier pour courir aussi loin que possible du pape, — ces deux hommes étaient rapprochés comme par une affinité mystérieuse : la passion des œuvres grandioses.

Raphaël, lui aussi, était le peintre de Jules II ; c'est pour lui qu'il décora les salles du Vatican et, particulièrement, dans la chambre de la Signature, c'est pour lui qu'il peignit ces deux fresques d'un symbolisme si beau : d'une part, la Dispute du Saint-Sacrement, de l'autre, l'École d'Athènes, c'est-à-dire les philosophes de la Grèce conversant familièrement, noblement, et discutant toutes les vérités que la raison humaine peut atteindre, et en face, les Pères de l'Église, les Docteurs, les plus grandes figures de l'histoire chrétienne s'entretenant ou plutôt méditant sur le grand mystère qui apparaît à l'autel, dans l'ostensoir. Et ces deux images, ces deux civilisations, ces deux sagesses, ces deux doctrines en face l'une de l'autre, se regardant pacifiquement et se conciliant l'une avec l'autre, ce fut un des moments féconds de l'histoire du monde ; cette paix, cette bonne entente ne devaient pas durer longtemps, mais c'est encore l'honneur de Jules II d'avoir été le pape au temps duquel cette œuvre fut peinte.

Jules II n'avait point l'âme assez apostolique pour aimer surtout Raphaël : son peintre, son artiste, ce fut excellemment Michel-Ange.

Michel-Ange avait été un isolé, comme le furent Savonarole et, avant Savonarole, Dante. C'était un solitaire farouche ; un jour, il aperçut, sortant du Vatican, Raphaël entouré d'un cortège d'amis, de disciples et de courtisans, et il lui dit avec amertume : « Avec un cortège, comme un capitaine ! — Et toi, — répondit le doux Raphaël, — seul, comme le bourreau. »

Michel-Ange, que son siècle n'a guère compris, n'eut véritablement qu'un protecteur et qu'un ami, Jules II ; la communauté de leur nature morale, à savoir la hauteur d'âme, les liait l'un à l'autre. Le pape avait commandé à l'artiste son tombeau qu'il voulait colossal, digne de Michel-Ange et de lui-même : le tombeau ne fut pas achevé. Le pape, pour encadrer le tombeau, rêva une église prodigieuse ; il fallut près d'un siècle pour la construire et ce fut la basilique de Saint-Pierre. Mais, en même temps que ces deux natures allaient l'une à l'autre par l'affinité de leurs grands rêves, elles étaient tellement inflexibles et altières que l'un et l'autre se brouillaient perpétuellement ; à un moment, Michel-Ange fut sur le point de fuir à Constantinople où le sultan Soliman le conviait à venir pour jeter un pont sur la Corne d'Or, et il écrivait à San Gallo, son ami, une lettre où il disait : « Je fus amené à croire que, si je restais à Rome, ma tombe serait prête bien avant celle du pape, et voilà la cause de mon subit départ de Rome. » Il avait écrit à Soderini, à Florence, un billet ainsi conçu :

« C'est fini, votre Michel-Ange est en Turquie. »

C'est aussi de ce temps que date l'étrange sonnet où il écrit : « Ici, des calices ont fait des casques et des épées, et le sang du Christ se vend par cuillerées. Tout travail, maintenant, m'est ravi ; — L'homme au manteau (le manteau pontifical, une image du Dante) m'a changé en pierre inerte ! »

Il disait encore, en se rendant à Bologne : « J'y viens la corde au cou », et le pape, en l'apercevant, s'écriait : « Tu as tardé bien longtemps, il a fallu venir à ta rencontre ! »

Dans la chapelle Sixtine, il s'était verrouillé, et pendant cinq ans, de 1507 à 1512, monté sur son échafaudage, accroché aux voûtes, ne voyant personne, relisant les *cantiche* de Dante et les sermons de Savonarole, il peignit. Un jour, le pape se glissa dans la chapelle ; Michel-Ange fit tomber, comme par hasard, un planche du haut de la voûte... et le pape ne revint plus.

Lorsque Jules II s'écria : « Il n'y a pas d'or dans tout cela ! » c'était un mot de stupeur ; c'était le cri d'un homme qui ne comprend qu'à demi, qui entrevoit confusément comme une leçon terrible, mais qui l'entrevoit cependant et qui comprend vaguement ce que signifient tous ces personnages formidables ; les prophètes, plus terribles encore que les sibylles, et parmi ces prophètes, c'est Ezéchiel, debout, avec son turban oriental, les bras tendus, comme un fou qui semble regarder la plaine semée d'os de morts et qui va crier : Seigneur, est-il possible que tous ces os ressuscitent ! Et le malheureux, le lamentable Jérémie, assis, effondré sur lui-même, tenant sa barbe entre ses mains, et pleurant. Et les scènes qui sont peintes aux pieds des prophètes et des sibylles, les humbles personnages, ceux que l'on ne regarde pas assez, les scènes empruntées à la vie réelle, à la vie tragique de l'Italie, des exilés, des gens qui fuient, des vieux qui tombent de fatigue, jetant leur bâton sur leur sentier de misère, des mères qui traînent après elles leurs enfants, ou les allaitent, une mère, enfin, qui fait un geste de désespoir et se cache la figure entre les mains !

Michelet, qui a écrit sur la chapelle Sixtine une page magnifique, dit : « Certes, Michel-Ange entrevoyait d'avance Brescia et Ravenne mises à feu et à sang. » Il n'était pas nécessaire d'être prophète ; Michel-Ange n'avait qu'à se retourner vers le passé, vers les trente années terribles que l'Église venait de traverser, vers les pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, trente années d'exils, de pillages, de tueries, de famines, toute une Apocalypse d'épouvante et de larmes.

Le 20 février 1513, Jules II expirait ; pendant seize jours, il se prépara tranquillement à mourir. Il fit venir son maître des cérémonies, Pierre de Grassis, car il se souvenait de la façon honteuse dont on avait procédé aux funérailles de son oncle Sixte IV.

A peine celui-ci était-il mort, qu'il ne restait plus, dans le Vatican, une aiguière ni un vase pour laver le corps du pape défunt, ni une serviette ni un linge pour l'essuyer, et qu'on fit venir de la cuisine le chaudron des eaux de vaisselle, apporté par un cuisinier, et un bassin de barbier, apporté par le barbier Andréas, pour procéder à la suprême cérémonie ; et, comme on n'avait pas de serviettes, Burchard qui raconte ces choses dit dans son latin tranquille : « J'ai pris sa dernière chemise, celle dans laquelle il était mort, je la déchirai en deux et je l'essuyai. »

Jules II craignit qu'il n'en fût ainsi pour lui-même et prit toutes les mesures nécessaires afin d'éviter un pareil scandale. Puis, il appela le Sacré Collège ; il manifesta hautement le regret d'avoir été pape, et, certainement, il était sincère. Il n'avait pas, disait-il, gouverné l'Église d'une façon digne de sa mission apostolique : il avait raison, et il croyait à ce qu'il disait. Il recommanda à ses frères de relire sa bulle contre la simonie dans l'élection des papes, afin d'être en mesure de lui élire un successeur digne de l'Église romaine ; il signa un dernier décret, pour instituer la *scola cantorum* de la musique sacrée de Rome. Il déclara qu'il voulait des funérailles très simples, comme il convenait au grand pécheur qu'il avait été ; il pardonna aux cardinaux schismatiques de Pise, — ils étaient trois ou quatre seulement, — et il leur pardonna, non pas comme souverain pontife, mais comme Julien della Rovere. Il supplia enfin les cardinaux de prier pour son âme et leur donna sa bénédiction en pleurant.

Et ces cardinaux qui ne l'avaient point aimé, ces cardinaux qu'il avait traînés, malgré eux, dans des expéditions militaires, à travers la campagne, sous la neige tombante et les boulets de La Mirandole, et qui, deux ans auparavant, s'étaient réjouis au bruit de sa mort, ces hommes, comprenant qu'après tout, c'était une très grande âme qui disparaissait et que ce mourant avait tenté de très grandes choses pour l'Église de Rome, s'approchèrent de son lit, s'inclinèrent sur sa main, baisèrent sa bague épiscopale et tous éclatèrent en sanglots !

Malheureusement, à cette mort très noble, il manqua quelqu'un ; au chevet de ce pape, je ne vois pas un témoin dont l'apparition eût été tout à fait pathétique, l'homme qui répondit le mieux à la conscience de ce pontife, son poète, son sculpteur, son peintre : Michel-Ange !

ÉMILE GEBHART,
de l'Institut

LES OFFICIERS DE VAISSEAU

Réponse à quelques critiques.

Qu'il soit permis à un ancien et modeste élève de l'École navale de répondre à l'article de M. Francis Mury, paru dans cette *Revue* le 10 février, et de relever certaines erreurs qui me paraissent graves.

Je n'ai pas lu cette étude sans une grande stupéfaction et l'impression qui m'en est restée a été profondément triste. M. Francis Mury connaît la marine, il a vécu certainement pendant plusieurs années à bord de nos navires de guerre ; mais, qu'il me permette de le lui dire, il n'a pas su la comprendre. Pendant qu'il était au service de l'État, il a passé avec indifférence au milieu de ses camarades de carré, il ne s'est jamais intéressé aux multiples détails de la vie du bord et il en est sorti aussi ignorant des choses de la mer que le jour où il y est rentré.

Phrase par phrase je vais suivre l'article de M. Mury ; je m'efforcerai, avec toute la sincérité possible, de remettre ses opinions au point et de montrer les officiers de vaisseau tels qu'ils sont, c'est-à-dire des hommes comme tous les autres avec les qualités et les défauts inhérents à la nature humaine.

Le titre d'abord : « Nos officiers de marine, » n'a-t-il pas une allure tendancieuse ? Il aurait dû se terminer par un point d'exclamation. M. Mury l'a sans doute oublié ; on ne peut penser à tout !

Le point de départ de l'article est un « filet » paru dans les journaux pour annoncer que les élèves de l'École navale vont incessamment commencer des exercices de manœuvre à bord du torpilleur de haute mer le *Véloce*. Cette nouvelle « provoque un profond étonnement chez tous ceux qui s'intéressent à notre marine ». J'étais à l'École navale au moment où les torpilleurs venaient de faire leur apparition, pendant le Ministère de l'amiral Aube, en 1886. Or, cette année-là, un petit torpilleur de 26 mètres fut mis à la disposition du *Borda* et successivement les élèves y embarquèrent pour le manœuvrer sous la surveillance d'un lieutenant de vaisseau. Je n'ai pas revu le *Borda* depuis. Mais je crois pouvoir affirmer que tous ceux qui ont succédé à ma promotion ont appris comme nous la manœuvre d'un torpilleur dès leur entrée dans la marine.

Je me ferai ensuite un plaisir d'apprendre à M. Mury, que l'*aviso* le *Bougainville* est un navire à vapeur et non un « simple navire à voiles » et je vais sans doute l'étonner en lui affirmant que c'est en manœuvrant un navire à voiles, la frégate la *Résolue*, école des gabiers, que j'ai appris à bien diriger un navire à vapeur. Les marins partageront ma façon de voir en cette matière, j'en ai la conviction.

Dans la marine, il n'y a pas de routine, mais de belles traditions, religieusement gardées, et si les ministres civils qui se sont succédé à la rue Royale ont été impuissants à les modifier, c'est que tous, en les connaissant mieux, ont jugé qu'il était sage de n'y pas toucher. Si dans l'administration des colonies quelques-uns de nos ministres de la Marine ont pu se tromper, il ne faut pas les en accuser trop durement, car en cherchant bien dans la gestion de leurs collègues des autres départements, nous trouverions vite mille raisons de constater que les hommes ne sont pas impeccables, ce que nous savons tous.

Si notre marine a un passé glorieux, tout rempli par l'activité incessante de ses campagnes, son présent ne l'est pas moins. Nous n'avons pas oublié la brillante conduite de nos officiers de vaisseau au siège de Paris, et nous les retrouverons ensuite sur le monde entier, au premier rang, au poste d'honneur, pendant la conquête souvent difficile de notre vaste empire colonial. Le commandant Francis Garnier n'a-t-il pas donné le Tonkin à la France en tombant mortellement frappé au pied du pavillon tricolore sur la citadelle d'Hanoï ? Au même endroit, et quelques années plus tard, le commandant Henri Rivière ne mourait-il pas courageusement en combattant pour nous conserver cette belle colonie ? La campagne de Chine, si brillamment menée par l'admirable Courbet, entouré de camarades, illustres depuis, n'est-elle pas l'œuvre de notre marine ? En Tunisie ensuite, au Sénégal, au Dahomey, à Madagascar et enfin en Chine, pendant la dernière expédition, ne trouvons-nous pas partout nos marins d'aujourd'hui avec les qualités de courage et d'abnégation dignes de ceux du temps passé? La brillante conduite du lieutenant de vaisseau Darcy à la légation française et la mort héroïque d'Henry au Pé-Tang ne donneront-elles pas à nos historiens l'occasion d'ajouter de nouveaux et admirables feuillets au livre d'or de notre marine !

Comme autrefois l'esprit du marin est sans cesse tenu en éveil par les dangers qu'il peut courir, et ces dangers, il les envisage avec calme sans être obsédé sans cesse par « l'esprit maladif de l'avancement ». Si nos marins sont ambitieux, s'ils ont le désir d'arriver aux grades élevés, doit-on le leur reprocher avec tant d'amertume? L'ambition ne manque pas de noblesse lorsqu'elle est justifiée; cette ambition-là est celle de la plupart de nos officiers de vaisseau.

Si les navires d'aujourd'hui ont perdu leurs mâts et leur vergues avec leurs milliers de cordages enchevêtrés, ils possèdent dans leurs entrailles d'acier une machinerie aussi compliquée que puissante et les officiers de marine se sont arrachés sans regrets à l'existence contemplative des longs quarts pleins de monotonie de la marine civile pour se livrer à l'étude de ce matériel nouveau dont ils connaissent si bien tous les détails, n'en déplaise à M. Mury. S'ils ne ressemblent plus à leurs prédécesseurs dans cette belle carrière, c'est que, entraînés par le grand courant de progrès où vogue l'humanité, les marins d'aujourd'hui sont devenus des laborieux parce qu'il leur était interdit de rester oisifs comme ceux d'autrefois.

Comme nos vieilles frégates, nos rapides croiseurs ne cessent de sillonner les mers ; mais la vapeur a rapproché les distances, les relâches sont plus nombreuses, plus intéressantes, et les marins s'en réjouissent parce qu'ils y trouvent de fréquentes occasions de s'instruire en étudiant les peuples dont ils visitent sans cesse les ports.

Le « grand corps » de la marine, d'après M. Mury, professe pour tous les terriens, les *éléphants*, le mépris le plus éhonté, et les officiers font preuve de la plus mauvaise éducation en plaisantant, pendant les repos du carré, d'une manière dépassant quelquefois les bornes permises, les gens qui ont eu « la sottise » de les recevoir. Je répondrai : Vous avez soin de faire remarquer que les gens « supportent toutes les rebuffades pour avoir à leurs soirées le plus grand nombre possible de représentants du *grand corps* », il faut donc que ces gens éprouvent du plaisir en leur compagnie ? Et puis, cher camarade, n'avez-vous pas souvent mêlé votre voix à ces conversations de lendemain de bal? La tournure de votre esprit, à en juger par l'allure de votre article, me laisse douter du contraire.

« Il faut remarquer que ce sont toujours les officiers dont l'origine est la plus humble qui affectent le plus de mépris vis-à-vis de l'élément civil. » Ce mépris n'existe pas, je tiens à le dire bien haut; mais si cela était, la phrase de M. Mury ne nous apprendrait rien de bien neuf, les parvenus n'ont-ils pas été toujours des arrogants? Il y a un siècle on était marin de père en fils, les officiers appartenaient presque toujours à une famille de marins et l'on conçoit à cette époque cet état d'esprit particulier : en effet, le monde maritime était alors très fermé et ceux qui le composaient professaient un léger mépris, bien excusable, pour le reste de la société. Mais aujourd'hui les « bordachiens » arrivent à l'École navale de tous les points de la France, ce sont en grande partie des fils de bourgeois, de terriens, qu'il ne leur viendra jamais à l'idée de mépriser le moins du monde.

« Bons bourgeois » dont les fils, les parents sont dans la marine, je vous demande si je n'ai pas raison de dire que ces marins, au retour de leurs dures campagnes, se retrouvent au milieu de vous tels que vous-mêmes, tels que tous les autres hommes! M. Mury voit la marine sur un piédestal d'où elle

domine les simples mortels; à mon humble avis ce piédestal a des proportions modestes et ne vaut pas la peine qu'il se donne pour tenter de le faire crouler. Et cependant la vie du marin n'est pas dépourvue de sacrifices : je ne citerai que celui du renoncement à la vie de famille; le marin qui se marie n'est pas toujours heureux, et ses campagnes lui réservent souvent bien des inquiétudes et des chagrins. Combien de personnes qui leur sont chères disparaissent pour toujours pendant leurs longues absences! Il me revient à ce sujet à la mémoire, le souvenir d'un événement douloureux. Je veux le rappeler brièvement en quelques mots : c'était pendant les dernières grandes manœuvres navales, l'escadre, après dix jours de mer, mouillait un soir en rade des Salins d'Hyères. Un monsieur, amené par une petite embarcation, montait presque aussitôt à bord et demandait à voir un de nos camarades. Il venait lui apprendre que son fils, en pleine santé le jour où il l'avait quitté, était mort subitement; on l'avait déjà mis en terre et il ne le reverrait jamais plus!

Ceux qui par amour pour leur métier, par dévouement à la patrie, acceptent la perspective d'émotions aussi poignantes, ne méritent-ils pas un peu de notre admiration et doivent-ils être traités peu courtoisement, comme le fait M. Mury ?

« Je suis convaincu d'ailleurs, dit-il, qu'il ne s'agit là que d'un engourdissement moral momentané dû à la rareté des occasions de se distinguer et que nos officiers de marine ne songeraient plus guère à toutes ces mesquineries si la patrie en danger réclamait leurs concours. » Voilà qui est plus aimable, mais M. Francis Mury va s'empresser de nous démontrer que si les officiers de vaisseau sortaient de leur engourdissement moral pour faire la guerre, ils se trouveraient dans l'impossibilité de rendre le moindre service, car il les considère comme profondément ignorants et ne sachant presque rien de leur métier.

On a abaissé le niveau des programmes d'entrée de l'École navale pour attirer les candidats qui devenaient rares, et cela a été un grand tort surtout au moment où, dans les autres marines, on s'efforce d'avoir des officiers de plus en plus instruits. Mais cependant les élèves du *Borda* arrivent encore dans la marine avec un bagage de connaissances bien plus complet que celui des bons élèves de troisième et de mathématiques préparatoires. De mon temps on demandait des mathématiques spéciales indispensables pour suivre et comprendre les cours d'astronomie et de mécanique; si M. Mury pouvait entretenir avec un officier de marine une conversation sur des sujets techniques, il serait le premier étonné de l'étendue de ses connaissances.

Les démissions sont nombreuses dans la marine et les officiers la quittent non point par lassitude de leur métier, mais parce que l'avancement extrêmement lent ne leur offre qu'un avenir très problématique. On reste aujourd'hui lieutenant de vaisseau, c'est-à-dire capitaine, jusqu'à l'âge de quarante-huit ans. Dans ce grade, la situation pécuniaire est des plus modestes, les officiers mariés ayant une nombreuse famille n'arrivent à « joindre les deux bouts » que grâce à des prodiges d'économie et, dès qu'ils en trouvent l'occasion, ils rentrent dans la vie civile où des situations plus avantageuses leur sont généralement offertes. Presque tous les officiers démissionnaires s'occupent d'affaires industrielles pour lesquelles ils ont été admirablement préparés par leurs études du *Borda* et par leur vie passée ensuite dans ces vastes usines si compliquées que sont nos cuirassés d'aujourd'hui. J'en connais plusieurs qui dirigent de très grosses affaires, et ils s'en tirent aussi bien que le feraient d'anciens élèves de l'École polytechnique.

« Il serait extraordinaire de voir les officiers du *Grand corps*, si orgueilleux de leur situation, vivre en parfaite harmonie avec les officiers des corps assimilés, tels que les ingénieurs, les médecins, les commissaires, les mécaniciens. »

La situation des officiers de vaisseau n'est pas assez brillante pour qu'ils puissent en tirer un tel orgueil, et pendant les longues années que j'ai eu l'honneur, et le bonheur en même temps, de passer à bord des navires de l'État, cette grande animosité des officiers de vaisseau pour leurs camarades des corps auxiliaires ne m'a jamais frappé le moins du monde. Je subissais peut-être inconsciemment, l'influence du milieu où je vivais, et peut-être avais-je, moi aussi, cette arrogance hautaine pour ceux qui ne portaient pas les épaulettes, mais, vraiment, je ne m'en suis jamais douté. Les officiers de marine ont à bord la haute situation du commandement supérieur, et cela ne peut être autrement : ce commandement, ils l'exercent avec toute la courtoisie possible, en s'efforçant de ne jamais froisser les amours-propres quelquefois fort susceptibles de ceux qui doivent leur obéir. Cette situation n'est-elle pas enviable, je vous le demande avec modestie, et cette envie ne fait-elle pas naître dans l'esprit des officiers auxiliaires cette idée qu'ils sont méprisés par leurs camarades? En eux-mêmes ils doivent bien souvent regretter de n'être pas entrés dans la marine par l'École navale, mais, franchement, les officiers de vaisseau doivent-ils en supporter les conséquences ? Je dis cela surtout pour les officiers, rares heureusement, qui, semblables à M. Mury, sont animés d'un mauvais esprit, et j'en demande bien pardon aux autres pour lesquels j'éprouve la plus sincère camaraderie.

Ce grand principe du commandement doit se

etrouver partout; aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir un officier de vaisseau présider toutes les commissions et le règlement lui a toujours réservé la première place quel que soit son grade et son âge. J'ai, pour ma part, présidé plusieurs fois des commissions de vivres dont faisait partie un médecin ou un commissaire à trois galons, alors que je n'étais qu'enseigne de vaisseau. Ils ne m'ont jamais paru vexés de cet état de choses. L'officier de marine, dans ce cas, fait appel à la compétence spéciale de son camarade : commissaire ou médecin, et les décisions sont toujours prises dans le sens indiqué par lui. S'il en est quelquefois autrement, il ne faut pas nous en étonner; il existe partout des gens imbus de leur grande autorité et qui la font stupidement peser sur ceux qui les entourent; il y a des imbéciles dans la marine comme partout ailleurs, mais dans la proportion ordinaire. Si M. Mury voulait être sincère, il s'empresserait de partager mon avis.

« Le séjour à bord est loin d'être agréable pour les officiers assimilés, car ils sont constamment l'objet de plaisanteries stupides et de vexations de toutes sortes de la part des officiers *bleus*. » C'est vraiment aller bien loin. Les plaisanteries d'un carré d'officiers de marine sont en tous points semblables à celles d'un mess d'officiers de terre, elles sont inévitables dans une réunion de gens vivant sans cesse les uns à côté des autres entre lesquels s'établit une intime camaraderie. Mais elles sont générales, s'adressent de tous à tous et j'ai vu pour ma part des officiers assimilés plaisanter souvent des officiers de vaisseau; ceux-ci se défendaient de leur mieux et la gaîté générale du carré n'y perdait rien. A bord les occupations incessantes des officiers qui travaillent beaucoup ne leur permettent pas de faire de longs séjours au carré; mais tous s'y réunissent aux moments des repas et c'est le meilleur moment de la journée. Pendant le courant de l'été de l'année dernière, j'ai eu la grande satisfaction d'accomplir une période d'instruction en escadre; j'ai été embarqué à bord d'un de nos plus grands cuirassés et à chaque repas nous étions plus de vingt à nous asseoir autour de la grande table du carré. Je suis resté quarante jours à bord et jamais je n'ai vu un officier assimilé être l'objet de « plaisanteries stupides et de vexations de toutes sortes ». La plus cordiale camaraderie n'a cessé de régner et pendant les relâches, des excursions s'organisaient souvent auxquelles prenaient part tous les officiers sans distinction d'emploi, de grade ou d'origine. Entre officiers de vaisseau, ingénieurs, médecins et commissaires, les relations sont toujours parfaitement cordiales et, en dehors du service, où les prérogatives de chacun sont définies par le règlement, tous sont égaux ou se considèrent comme tels. Si un des officiers assimilés n'est pas toujours traité comme il voudrait l'être, il doit s'en prendre à son caractère difficile et peu sociable et M. Mury sait bien que dans un cas pareil, il n'est pas fait d'exception pour un officier de vaisseau. Cette vie continuelle à bord, pour conserver son harmonie, demande souvent bien des concessions de caractère et de tempérament : il est regrettable de voir quelques officiers ne pas savoir les faire. Ceux-ci nous avons à les plaindre et rien de plus.

Reste la question des mécaniciens : elle est si délicate que c'est à peine si j'ose l'aborder. C'est la question la plus brûlante de notre marine, elle a déjà fait couler beaucoup d'encre dans les journaux spéciaux, mais je veux dire tout de même ce que j'en pense. Je risquerai de me faire mal voir par ce corps, mais je considère comme un devoir de dire la vérité pour bien éclairer l'opinion publique et défendre dans la mesure de mes faibles moyens mes anciens camarades contre les attaques dont ils sont si souvent l'objet depuis des années.

Les officiers mécaniciens sortent tous du rang; ils appartiennent pour la plupart à des familles modestes; et c'est là qu'il faut chercher la cause de leur gêne dans les carrés, gêne qui ne tarde pas à dégénérer en sentiments de révolte contre ceux auprès desquels ils vivent et dont ils n'ont ni l'instruction ni l'éducation. Il est bon de dire que le recrutement des officiers mécaniciens pour être essentiellement démocratique, n'en constitue pas moins une véritable aristocratie parmi les ouvriers. Les élèves mécaniciens à leur entrée dans la marine ne vivent pas au milieu des équipages, des chauffeurs et des mécaniciens : on les réunit dans un poste à part et je crois dire vrai en montrant ces jeunes gens qui auront tant à se plaindre plus tard du mépris des officiers de marine, professer un mépris bien caractérisé pour les modestes ouvriers auxquels ils ont affaire dans les machines. Dès ce moment naît en eux une conscience de haute supériorité qui les suivra ensuite partout dans leur carrière. Pendant les années qu'ils passent dans le grade de sous-officier, il leur arrive de se marier : leurs femmes sont honorables, bonnes ménagères avec les belles qualités de mère de famille, mais trop souvent dépourvues de distinction et, disons le mot, d'éducation. Là il faut voir une des plus grandes causes de la gêne dans laquelle ils se trouveront plus tard vis-à-vis de leurs camarades lorsqu'ils seront officiers.

Le jour où leur mérite incontesté, leurs connaissances techniques indiscutables leur ouvrent la porte d'un carré, ils y entrent avec cette idée de leur grande supériorité et ne tardent pas à être profondément étonnés, puis confus, et enfin irrités de ce qu'on ne leur accorde aucun intérêt particulier. Puis

vient la question des femmes ; plus que tous les autres ils aiment le monde, et les bals officiels abondent toujours en officiers mécaniciens ; mais les salons particuliers où vont tous leurs autres camarades leur restent presque toujours fermés. Nous savons tous que les femmes « du monde » n'aiment pas, par vanité, à recevoir chez elles des femmes dont l'éducation n'est pas parfaite : c'est une convention sociale générale, stupide peut-être, mais qui ne se modifiera pas de sitôt. Les femmes des officiers de marine, des commissaires, des ingénieurs et des médecins, ne reçoivent donc presque jamais celles des mécaniciens. En toute franchise, peut-on rendre les officiers de vaisseau responsables d'un tel état de choses ? Que l'on transforme ce recrutement des officiers mécaniciens, et bien vite cette animosité aura disparu.

A mesure que s'est développée la machinerie à bord de nos navires, les mécaniciens sont devenus de plus en plus nombreux et on n'a cessé depuis dix ans de leur accorder des avantages multiples. Ils arrivent maintenant au grade de mécaniciens-inspecteurs assimilés aux officiers généraux et M. de Lanessan leur a accordé, l'année dernière, les épaulettes jusqu'alors réservées aux officiers combattants. Cette série continuelle d'avantages a eu pour résultat d'aiguiser plus qu'il ne convenait leurs ambitions et l'on a pu en voir quelques-uns se laisser aller à caresser l'espoir de supplanter un jour les officiers de vaisseau dans la plupart de leurs attributions à bord. Pour arriver à ce résultat, ils n'ont pas craint d'accomplir des actes contre la discipline en adressant aux députés, aux sénateurs et même au ministre des factums où ils se montraient comme les parias de la marine, méprisés de tous et relégués partout à la dernière place. Ces factums portaient la signature d'un *paria* distingué, celle de M. Méchain, mécanicien en chef de la marine en retraite et officier de la Légion d'honneur. Avec ces titres, M. Méchain ne devrait-il pas, du fond de sa retraite, conserver quelque reconnaissance à la marine à laquelle il les doit ?

En résumé, s'il existe dans la marine cette malheureuse question des mécaniciens, il ne faut pas s'en prendre aux officiers de vaisseau. Ils ont vu grandir, à côté du leur, ce corps inquiétant par son ambition démesurée ; et ils se sont révoltés quand ils ont vu les mécaniciens marcher sournoisement à la conquête de leurs attributions. Alors se sont produits certains incidents autour desquels on a fait tant de bruit dans la presse.

Je me suis efforcé de résumer sincèrement dans cet espace restreint les grandes causes de cette rivalité déplorable entre officiers de vaisseau et officiers mécaniciens, et je n'y vois, je l'avoue, de remèdes que dans la fusion des deux corps demandée par le vice-amiral de Beaumont, préfet maritime de Toulon. Les officiers de marine seraient alors tous mécaniciens comme ils étaient autrefois tous manœuvriers ; toute rivalité ne tarderait pas à disparaître.

M. Francis Mury consacre ses dernières lignes aux officiers sortis des rangs. « Le dédain silencieux que leur témoignent leurs brillants collègues sortis du *Borda* est peut-être plus cruel que les railleries dont le *Grand corps* accable les officiers assimilés. » A cette opinion, je répondrai par un fait : à bord du cuirassé où j'ai fait ma période d'instruction, l'année dernière, il y avait un enseigne de vaisseau sortant des rangs ; je ne l'ai su par lui-même que deux ou trois jours avant mon débarquement. Personne parmi mes camarades du *Borda* n'avait songé à me prévenir sur l'origine de cet enseigne avec lequel j'ai du reste entretenu les plus agréables relations.

M. Francis Mury a vu la marine sous un jour spécial par lequel tout a été déformé : de quelques rares exceptions, il a fait une généralité et il a écrit son article comme l'aurait fait quelqu'un d'aigri, de désabusé qui a embrassé une carrière à laquelle ne le destinaient ni ses aptitudes, ni son tempérament.

Des écrits de ce genre ne manquent pas d'être dangereux par le discrédit qu'ils peuvent jeter sur tout un corps auquel, dans un moment suprême, serait confié l'honneur de la patrie. Je terminerai en offrant à la méditation de M. Mury, dont les rancunes contre la marine devraient disparaître devant ses sentiments de Français, cette pensée de Nelson, le plus grand marin de nos ennemis séculaires : « L'honneur d'un officier est comme celui d'une femme, on ne peut y porter la plus légère atteinte sans le flétrir. »

CHARLES DE NEUBOURG.

Un dernier mot.

A la réponse de M. de Neubourg, je présenterai quelques observations très brèves, l'espace m'étant limité.

L'entrefilet paru dans les journaux au sujet des élèves du *Borda* était un communiqué du ministère de la Marine. J'ajouterai que les officiers de vaisseau ne font aucune difficulté pour reconnaître qu'à leur sortie de l'École navale, ils sont complètement étrangers à la manœuvre des torpilleurs et des navires à vapeur.

Aux belles traditions de la marine dont parle M. de Neubourg, j'opposerai certaines discussions dont la Chambre a été le théâtre. Elles ont amplement démontré que les progrès de notre marine ne correspondent nullement aux énormes sacrifices consentis

par le pays en sa faveur et que la responsabilité de cet état de choses incombe entièrement à l'esprit routinier des conseils supérieurs de la Marine.

Je n'ai jamais mis en doute le courage des officiers de vaisseau. Cette qualité qui, à mon avis, passe après bien d'autres, car j'ai constaté sa présence chez beaucoup de gens dont la valeur intellectuelle et morale était des plus médiocres, est heureusement une qualité commune à tous les Français. Quant à Francis Garnier et à Rivière, dont nul plus que moi ne reconnaît les services, ils étaient l'un et l'autre à bord des marins très ordinaires. Ils eurent besoin, comme beaucoup d'autres, de sortir de l'oisiveté du carré pour montrer leur valeur.

Il faut croire que M. de Neubourg n'a jamais navigué qu'avec des officiers d'élite. Sans cela, il aurait vu nombre de ses collègues passer leur temps à fumer ou à dormir sur les coussins du carré et ne les quitter qu'en grommelant, lorsque le service les appelait à leur tour sur la passerelle.

Je n'ai jamais vu pour ma part des officiers de vaisseau mettre à profit leurs nombreux loisirs pour étudier le maniement des machines du bord. Leur ignorance de ces appareils est complète.

Il y a quelques jours, à un dîner chez un haut fonctionnaire de la marine, j'entendais des parents d'officiers de vaisseau et même des officiers reconnaître qu'on ne travaille pas dans la marine. Il est probable que ces derniers n'auraient pas fait le même aveu à bord. Bien des gens ont pu constater comme moi que la plupart des officiers de vaisseau, très aimables, très communicatifs lorsqu'ils se trouvent isolés, deviennent inabordables lorsqu'ils sont en corps.

Mon contradicteur devrait bien savoir également que c'est surtout l'*uniforme* que l'on invite, lors des bals et réceptions. Si les officiers de marine étaient tenus d'y paraître en civils, il y aurait une forte diminution dans le nombre des invitations.

Je ne sais pas trop non plus sur quoi se base M. de Neubourg pour parler des sacrifices qu'entraîne la vie de marin. Il connaît aussi bien que moi les raisons pour lesquelles on a appelé la navigation en escadre sur les côtes de France « la tournée des casinos ». Or les escadres du Nord et de la Méditerranée constituent la grosse majorité de notre marine.

Oui certes, j'admets que certains officiers de vaisseau ont des connaissances très étendues, mais ils ne les tirent pas de l'École navale. M. de Neubourg doit bien savoir que des jeunes gens de 15 ans sont incapables de comprendre quelque chose aux mathématiques spéciales. C'est une plaisanterie de venir affirmer que les officiers de marine démissionnaires sont admirablement préparés à s'occuper d'affaires industrielles. Les collègues mêmes de M. de Neubourg avoueront qu'il va trop loin.

Quant à l'arrogance des officiers de vaisseau vis-à-vis des corps auxiliaires, je maintiens absolument les termes de mon article et je pourrais citer des faits et des noms. En voici un. Il y a quelques années, il y avait en Cochinchine, à bord de la *Loire*, un malheureux commissaire dont la vie était un véritable enfer. Et cependant, c'était l'homme le plus aimable que l'on pût rencontrer.

Mon contradicteur, obligé de reconnaître l'exactitude de ce que j'ai dit au sujet des officiers mécaniciens, invoque le manque d'éducation de leurs femmes. J'ai fréquenté comme lui les bals et réceptions maritimes. Si l'on y trouve des femmes distinguées, beaucoup sont ou pourraient être des femmes d'officiers mécaniciens. Les questions de corps se posent dans les salons avec plus d'acuité encore qu'au carré. Le *grand corps féminin* regarde de haut les femmes des officiers des corps auxiliaires et surtout celles des officiers mécaniciens, nouveaux venus dans la hiérarchie maritime. Elles aussi prétendent à la supériorité de l'épaulette.

Je n'ajouterai qu'une chose à ce que j'ai dit au sujet des officiers de vaisseau sortis du rang. J'ai toujours soupçonné la marine de favoriser la nomination au grade d'enseigne des candidats les plus médiocres parmi les sous-officiers, afin d'ôter toute envie aux ministres de la Marine d'augmenter le nombre des postes d'officiers attribués aux maîtres d'équipage.

Enfin, puisque M. de Neubourg me prend personnellement à partie, je lui répondrai que je ne suis nullement un aigri, ni un désabusé, puisque, à 28 ans, j'avais déjà obtenu mon troisième galon. Mon article est fondé sur des faits que j'ai vus personnellement, et, en l'écrivant, j'ai voulu simplement rappeler aux officiers de vaisseau qu'il n'y a plus aujourd'hui en France de supériorité de caste ou de corps, mais seulement une supériorité intellectuelle et morale.

Quant à l'honneur de notre patrie, je ferai remarquer à mon contradicteur qu'il est confié à tous les Français. Aujourd'hui nous sommes tous soldats et la Marine n'a nullement le monopole de sa défense. En s'exprimant comme il le fait, M. de Neubourg nous prouve qu'il croit lui aussi à la supériorité des officiers de vaisseau sur le reste de la nation. S'il ne faisait pas lui-même partie de ce corps, il serait certainement moins aveugle sur ses défauts.

FRANCIS MURY.

MADEMOISELLE SUZANNE DESPRÉS

C'est en hiver 1897. Le long de cette étrange rue, étroite, sombre et triste de la Montagne-Sainte-Geneviève qui grimpe vers le Panthéon, des ombres encapuchonnées se glissent, s'arrêtent, puis entrent par une petite porte basse, dans un café, si le mot n'est pas trop prétentieux. Dans une première salle toute nue, des clients silencieux fument, boivent, rêvassent. Les ombres passent, vont plus loin, pénètrent dans une seconde salle, elles ont rejeté les capes romantiques qui les cachaient... On voit des chevelures que le coiffeur n'est jamais invité à couper, des cravates épaisses enroulées deux et trois fois autour du cou, des redingotes flottantes qui tombent à terre. Les derniers esthètes sont là. Victor Barracand tâche à prendre de l'importance et le poète anarchiste, Paterne Berrichon, pacifique bourgeois rentré de demain, tripote sa barbe de bohème. Près du poêle, le pauvre Jean de Tinan toussote et crache, élu déjà par la mort. Une jeune femme se lève. Elle est de taille moyenne, mince et fine. Un corsage de velours vert, dont les manches serrées couvrent jusqu'au dos de la main, entoure sa poitrine, sans coquetterie. Les cheveux sont coiffés en bandeaux. Elle escalade une manière d'estrade de sapin qui se dresse là, et d'une voix douce, un peu trop chantante, avec des gestes précieux et jolis cependant, elle récite des vers, *Bateau Ivre* et les *Chercheuses de poux*, d'Arthur Rimbaud.

C'est en automne 1901. Mme Marni affronte au Gymnase les hasards dangereux de la rampe. Je gravis l'escalier raide des acteurs. Au bout d'un couloir, une loge s'entr'ouvre. Je pousse la porte. Devant moi, un bonnet de servante noué sur la nuque, un tablier à la ceinture, frémissante, émue et brisée, une femme se repose. Elle lève les yeux, me regarde, me tend la main, inquiète, presque angoissée, et comme je la félicite, elle murmure : « Non, non, vous ne pensez pas ce que vous dites. »

La Montagne-Sainte-Geneviève ! Le Gymnase ! Quatre ans à peine sont écoulés. Celle qui psalmodiait là-bas, au pays perdu des écoles, des poésies décadentes, et celle que le tout-Paris des lettres, si justement enthousiaste parfois, vient d'applaudir et d'acclamer, c'est la même femme : c'est Mlle Suzanne Després. Hier encore inconnue, elle est aujourd'hui célèbre.

***

Un beau matin, vers 1895, M. Lugné-Poé, alors directeur de l'Œuvre, vit entrer dans son cabinet une jeune fille, presque une petite fille, pauvrement habillée, timide et gauche, qui demandait une audition. Elle ne payait pas de mine. Elle arrivait par la pluie, à pied, de très loin, du bout de Paris, du côté de la Porte Maillot. Pour se débarrasser d'elle plus vite, Lugné-Poé se montra bon prince. Elle commença un fragment de Christine de Suède. Après quelques répliques, il l'arrêta : « Cela suffit », dit-il, et le ton de ses paroles indiquait assez qu'il n'avait aucune espérance dans le talent de la postulante. La petite fille timide ne s'en alla point : « Laissez-moi, répondit-elle, c'est la fin que je sais le mieux. » Étonné, il lui permit de continuer, et tout de suite il présagea ce que cette ignorance renfermait de promesses. Il partait pour l'étranger le surlendemain. Intéressé, il lui donna une lettre pour un professeur de diction qu'il priait de s'occuper aux minutes de loisirs de cette nouvelle élève. Quant il revint et qu'il l'entendit, il la prit auprès de lui, dans son théâtre.

Il avait, avec une intuition remarquable, deviné la Suzanne Després de l'avenir. Comme, dans les répétitions, les camarades la raillaient, il leur ferma la bouche un jour avec la franchise un peu dure qui règne sur les planches : « Elle vous marchera à toutes dessus. » Il avait raison. Elle débuta à l'Odéon dans le *Chariot de Terre cuite*, dans le rôle de Madanika, puis à Londres dans le rôle de Hilde, de *Solness le Constructeur*. Ce fut son premier grand succès. Elle eut alors pour la première fois la pleine conscience de ce qu'elle pouvait faire, et quand, dans la suite, mécontente et doutant d'elle-même, elle songeait parfois, le cœur désespéré, à quitter la scène, elle se souvenait de Hilde et elle reprenait courage.

Admise dans la classe de Worms au Conservatoire, elle obtient en 1897 un deuxième prix de tragédie et un premier prix de comédie. L'Odéon refuse de l'engager ; elle passe au Gymnase, et crée l'*Aînée* de Jules Lemaître. Infatigable, elle demeure la grande actrice de l'Œuvre, et les lettrés se souviendront longtemps de ces inoubliables soirées. Dans *Brocéliande*, de Jean Lorrain, elle crée le page ; dans *Sakountala*, Priamvada ; dans l'*Intérieur* de Maeterlinck, Marthe ; dans le *Petit Exolf*, Asta ; dans la *Comédie de l'Amour*, Sovanhelde ; dans les *Soutiens de la Société*, Dyna Dorf ; dans *Peer Gynt*, Solwey ; dans la *Cloche engloutie*, Rantendelein ; elle joue dans la *Brebis* d'Edmond Séc, et dans la *Noblesse de la Terre* de M. de Faramond, et à l'étranger dans la *Parisienne*, la *Veuve de Vaucs*, le *Pardon des [illegible] nies*. Antoine, jusqu'alors hésitant, l'engage, mais gardant encore quelque défiance, ne lui donne au début que des rôles sans importance : elle joue le petit garçon dans le premier acte du *Repas du Lion*. Bientôt cependant Antoine s'adoucit. La *Dupe* et la *Clairière* la mettent en pleine lumière, et c'est avec *Paul [illegible]* [illegible] Lazarette des [illegible] Gervaise de l'*Assommoir*, *Manonne*, toute la gloire,

En 1901, la Comédie-Française la reçoit comme pensionnaire. Elle a vingt-six ans à peine.

Admirable exemple de la plus ardente des volontés aidée par le talent le plus beau de simplicité et de naturel! La petite fille craintive, mais têtue, qui, sans se plaindre, par tous les temps, venait tous les jours à pied de la Porte Maillot à l'Œuvre, rue Blanche, confier aux soins intelligents de Lugné-Poé son enthousiaste inexpérience, aura été pour nous, par son jeu, par son physique, l'idéale révélatrice du théâtre ibsénien. Elle aura rapproché de nous ce qui nous semblait si loin, et aussi si vague. Elle aura été enfin l'associée indispensable de toutes les œuvres vraiment littéraires de ce temps. Et M. de Curel, qui ne voulut qu'elle pour la *Fille Sauvage*, le sait bien, et M. Brieux aussi, qui en l'exigeant dans sa pièce du Théâtre-Français, espère sans doute qu'elle apportera à la *Petite Amie* la valeur artistique dont manque, j'en ai peur, cette nouvelle comédie.

Jolie, Mlle Suzanne Després ne l'est point; belle non plus, et je le dis d'autant plus librement qu'elle ne s'en irritera pas, je le sais. Elle est autre chose que jolie, et elle est plus que belle. Elle a ce qui enchante avant tout un artiste, une figure de caractère, si expressive qu'elle reste à jamais dans la mémoire, quand on l'a vue une seule fois. Le front très haut est d'une forte et claire intelligence; le menton rudement découpé atteste la volonté; les pommettes saillantes, les yeux larges enfoncés sous l'arcade sourcilière, la bouche d'un dessin très pur, mais douloureuse, donnent à ce visage une étonnante intensité de vie et de souffrance. Mlle Després, de toutes les actrices de Paris, est la seule qui soit absolument, sans effort, spontanément, la femme des rôles qu'elle tient. Elle travaille sans doute pour apprendre le texte; je crois bien — et elle en donne l'impression très vive — qu'elle n'a pas à travailler pour entrer, comme on dit, dans la peau du personnage. Il y a tout de suite entre l'interprète et son sujet une adaptation, ou plutôt une pénétration complète. Quand M. Jules Renard modela de ses doigts habiles, patients et méticuleux, le masque tendre et sournois, amer et bonasse de son petit *Poil de Carotte*, il n'avait point songé à elle. Sans doute gardait-il dans son souvenir la vision d'un petit garçon aux cheveux roux, la tête penchée, l'œil en dessous, les mains enfoncées dans les poches à travers le tablier de classe noir, et ce petit garçon, il le connaissait — comme un frère. Quelle ne dut pas être sa surprise, quand il le vit devant lui, le regardant de ce regard déjà renseigné sur la tristesse de l'existence, et sans trop de rancune pourtant. C'étaient les mêmes attitudes, les mêmes gestes, et c'était la même voix, douce, caressante, que mouillaient quelques larmes et que rendait rauque parfois un sanglot mal contenu. Elle fut ainsi, avec une pareille simplicité, la Lazarette des *Remplacantes* et la Gervaise de l'*Assommoir*.

Elle fut aussi la *Manoune* que Mme Marni, avait non pas rêvée à sa table d'écrivain, mais rencontrée, observée et plainte dans un modeste ménage de bourgeois de Paris. Vous vous rappelez la pièce : jadis M. Chaisle, dans une minute de folie, a violé la bonne de la maison, Madeleine, une paysanne presque une enfant, seize ans. Un bébé est survenu. Mme Chaisles a pris une décision héroïque, elle a résolu que l'enfant de Madeleine serait le sien, à condition que le père et la mère abdiqueraient en sa faveur. Madeleine reste à son service, et dès le berceau l'enfant l'appelle Manoune. L'enfant grandit, devient fillette, puis jeune fille. Elle aime, elle est aimée, mais sa mère, femme de devoir austère, présidente d'œuvres de charité, s'oppose à cet amour. Geneviève, désespérée, veut s'enfuir. Que lui importent les convenances, l'édification, le scandale! Alors Manoune affolée lui barre la route et lui crie : « Tu ne t'en iras pas, je ne veux pas que tu t'en ailles. Je suis ta mère. »

Le rideau s'est levé. Manoune est là dans un coin. Elle ne dit rien, elle travaille; de temps en temps elle se lève pour mettre une bûche au feu, ouvrir à qui sonne à la porte; elle passe, silencieuse et muette, comme une ombre, elle se rassied. Et c'est en effet une pauvre ombre de femme qui a souffert, sans trop comprendre, mais elle vit, elle sent, elle aime... Voyez ce regard attendri et rapide qui glisse vers l'enfant, et le réchauffe dans cet air refroidi par une vertu trop fière d'elle-même. Voyez ce geste confiant et protecteur, — oui, protecteur, — dont elle emmène Geneviève vers sa chambre pour le repos du soir. Entendez ce seul mot à un reproche de Mme Chaisles : « Oh! Madame! » Elle ne parle pas, ou si peu, et pourtant elle seule nous intéresse, nous préoccupe, nous prend le cœur. Elle est si vraie dans sa tristesse cachée, dans sa faute involontaire, dans son affection comprimée, qu'elle emplit toute la scène. Ce petit bonnet, cette jupe noire, ce tablier bien tiré et sans plis, et ce corps humble, habitué et plié aux besognes grossières, et dont le servage a presque détruit la beauté : Mlle Suzanne Després n'est-elle pas dans *Manoune* la petite fille directe de cette autre servante que Flaubert fait dans Mme Bovary couronner au comice agricole pour ses trente ans de servitude? Attendez. Cette Manoune, qui s'isole et se dérobe, elle déborde de tendresse. Son enfant, l'enfant qu'elle ne peut avouer, veut quitter pour toujours la maison. Manoune l'entoure de ses bras, s'agenouille à ses pieds, lui rappelle en pleurant les petites joies du passé, joie du nouvel an, joie de l'anniversaire, joie de la fête du saint patronal... et comme l'autre résiste, elle se redresse, elle étend

les bras et elle lâche le secret qui l'étouffe. Ah! comme l'auteur de l'*Assommoir* a raison! Le grand talent de Suzanne Després, écrit-il, est fait de vérité et de tendresse. Elle donne la vie elle-même par l'admirable simplicité de son jeu, par la façon dont elle recrée totalement le personnage, en le faisant sien, en étant lui-même. Et la douceur dont elle enveloppe la triste destinée humaine n'exclut pas chez elle la netteté ni la force. C'est certainement l'artiste dans ces dernières années qui m'a ému le plus profondément par tout ce qu'elle a évoqué en moi de vrai, de douloureux et de bon.

Je sais que le plus grand éloge qu'on puisse adresser à Mlle Suzanne Després est de la comparer à Desclée, et ceux qui entendirent l'auteur des *Lettres à Fanfan* ne manquent point à ce rapprochement. Un de nos ministres, dernièrement, après l'avoir vue jouer, soulignait cette ressemblance. Pour moi qui n'ai point connu celle que Dumas aimait tant, il me semble seulement qu'on n'a jamais été aussi loin que Mlle Suzanne Després dans l'expression de notre pauvre vie de souffrance, de résignation et d'honnêteté sans récompenses. C'est pour cela qu'il faut l'admirer : elle est simplement et divinement humaine.

PAUL ACKER.

LA VIE LITTÉRAIRE

Leurs Figures.

Leurs Figures, par Maurice Barrès. Juven, éditeur.

Un écrivain pour la sincérité de qui je professe une estime toute particulière écrivait ce matin : « Il y a de beaux rêves inachevés dans la vie splendide et mélancolique de Maurice Barrès. » Il y a aussi beaucoup de noblesse et de désintéressement. L'un et l'autre l'ont bientôt condamné à la mélancolie, car notre époque ne supporte aisément ni le désintéressement, ni la noblesse. Maurice Barrès fut depuis son adolescence ambitieux d'agir sur ses contemporains. Il voulut agir sur eux par la politique et par la littérature. Son talent littéraire, qui est exceptionnel, fut toujours gêné par son talent politique qui n'est pas exceptionnel. Peut-être *Leurs Figures* auraient-elles constitué un meilleur ouvrage si Maurice Barrès n'avait pas été un fervent politicien et ne s'était pas souvenu dans ce livre qu'il avait surtout souhaité d'être, avec une application touchante, un politicien très puissant sur les hommes de son temps. Peut-être aussi le succès nécessaire d'un tel livre sera-t-il diminué et comme déprécié par l'engouement politique qui travaille à le créer et à l'imposer! Il faudrait s'en plaindre comme d'une injustice. Ce roman de Maurice Barrès mérite un très grand succès, mais non pas exactement celui qu'il désire. Il signifie une évolution heureuse, somme toute, et avantageuse, dans son œuvre de littérature. Je veux espérer qu'il sera la dernière manifestation de sa loyale activité politique. Il y a de beaux rêves inachevés dans cette noble vie, disions-nous. Puisse ce livre marquer, pour Maurice Barrès, la fin d'un rêve qui n'était même pas aussi beau qu'il croyait! Réjouissons-nous de voir un écrivain éminent entre tous accomplir un grand effort pour s'évader enfin de la politique, et entrer dans la littérature, décidément.

Cependant, c'est encore la politique qui s'en va déterminer les jugements sur cette œuvre littéraire d'aujourd'hui. Les uns ont dit que ce livre était un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de Maurice Barrès. Comme il n'est pas de livre de Maurice Barrès dont on n'ait dit, avec une dangereuse complaisance, qu'il était son chef-d'œuvre, ce jugement n'a pas toute l'importance qu'il paraît avoir. C'est la politique qui l'inspira. Pour nous, qu'animent exclusivement des préoccupations littéraires, nous nous garderions de déclarer que *Leurs Figures* constituent le chef-d'œuvre de Barrès, car ce serait faire injure à ses livres précédents. Au reste, il importe que la véritable critique littéraire ne se soucie jamais plus des chefs-d'œuvre. Il en paraît trop maintenant. Il ne se passe pas de semaine sans qu'on signale l'apparition devant le monde ébloui de chefs-d'œuvre inoubliables, qui sont si nombreux, cependant, que ceux révélés le samedi à l'admiration de l'univers font disparaître totalement le souvenir de ceux signalés le mardi. Quant à ceux vantés le lundi, il est bien évident que nul ne pourrait plus dire le nom de leurs auteurs! J'ose à peine affirmer qu'ici nous révélerons un chef-d'œuvre par an : il faut se résoudre à être très injuste envers les écrivains de génie. Ils sont trop.

Donc le sentiment politique suscita l'enthousiaste approbation littéraire de quelques critiques dont le lyrisme anéantit, sans qu'ils s'en aperçoivent, l'esprit critique; les autres, tous les autres s'abstinrent jusqu'ici d'indiquer seulement la publication d'un volume qui est un roman ou une histoire et qui raconte les aventures et les mésaventures du Panama. Je reconnais bien là nos contemporains. Leurs silences les trahissent plus que leurs opinions violentes. Le livre de Barrès ne méritait ni tant de silence, ni tant d'enthousiasme affolé. Mais il méritait la considération universelle dont toutes les œuvres franches et sérieuses sont dignes.

L'aventure du Panama n'a peut-être pas eu autant d'importance dans l'histoire de la République que

dans l'histoire des idées de Maurice Barrès. Elle reste tout de même un événement, un incident assez pittoresque de la vie républicaine et qui tient du vaudeville autant que du drame. Maurice Barrès a cru que cet incident était assez ancien pour qu'il fût urgent de le faire revivre. Il a eu un peu tort.

Lorsqu'il élaborait son roman, factice mais grandiose en son ampleur, de l'énergie nationale, il pouvait se complaire à rappeler la vie tumultueuse et simple du héros Boulanger. Ce héros avait des sentimentalismes si rudimentaires que vraiment il ne paraissait guère être de notre temps. Il était complètement mort à Bruxelles. Mais le Panama dure encore et quelques-unes des passions qu'il anima. Nous ne le voyons ni d'assez loin ni d'assez haut pour juger avec exactitude sa signification historique et morale, et d'autre part, nous ne l'avons pas suffisamment oublié pour qu'il nous semble aujourd'hui très intéressant de le connaître mieux. Barrès, lui, ne l'a pas oublié du tout parce qu'il a vécu en ce temps-là cette vie politique pour laquelle il eut moins d'aptitudes que d'inclinations. Et parce qu'il assista aux séances de la Chambre où on discuta bruyamment, sans ordre ni méthode, de l'honnêteté parlementaire et de quelques autres questions de théorie politique, il ne doute pas que nous ne soyons encore très soucieux de savoir quels étaient les quatre derniers inscrits sur la liste, bien connue et prodigieusement ignorée, des cent quatre. Il est animé encore de la même passion charmante qui l'animait, lorsque Delahaye prenait la parole, lorsque Déroulède « marquait » Clemenceau, et lorsque Millevoye accusait tout le monde sur la foi de quelques documents privés d'orthographe. L'historien et l'homme politique se mêlent donc en lui. Et sans doute, l'un et l'autre perdent quelque chose à cette union. Mais le romancier en tire quelque bénéfice parce que son histoire, je veux dire son récit, devient plus passionné en étant plus vivant, plus vibrant et, si j'ose dire, plus vécu. Ce n'est pas que Maurice Barrès n'accomplisse un excellent effort pour être impartial. Mais l'impartialité n'existe guère en ce bas monde : je ne parle pas ici de celui des panamistes. Ou plutôt, il existe différentes impartialités : il y a l'impartialité de l'adversaire ; et il y a l'impartialité de l'ami. L'impartialité de Barrès est celle de l'adversaire. Lorsqu'un écrivain racontera des événements contemporains avec une impartialité absolue, il écrira un chef-d'œuvre. Mais c'est un chef-d'œuvre que personne ne signalera. D'ailleurs personne ne le comprendra.

Du moins, le psychologue que Maurice Barrès fut toute sa vie avec une joyeuse assiduité triomphe dans *Leurs Figures*. Voici un écrivain qui sut peindre des caractères. Barrès travaille, je crois, à donner à la personnalité de Rouvier une sorte de grandeur. Il ne faut rien exagérer. Rouvier a de l'intelligence, de l'esprit, du courage, de la fermeté persévérante, et, si vous voulez, de l'estomac. C'est, en un mot, un homme très bien constitué. Je me rappelle cependant l'avoir vu à la Chambre dans la salle des Pas-Perdus, inquiet comme un jeune homme qui attend le résultat d'un examen. Il s'agissait de savoir s'il serait élu président de la commission du budget. Et cette élection eût rendu possible, disait-on, son retour au pouvoir. On votait. Il voulait évidemment faire paraître et un peu faire admirer son calme, et la toute-puissance d'un homme maître de soi. Les journalistes, vers la porte, se pressaient. Et Rouvier circulait parmi eux. Mais il n'était certainement pas impassible et une anxiété se peignait sur son visage. Je fus très surpris, je l'avoue. Mais bientôt le victorieux flegmatique de ce combat très singulier, Gustave Mesureur lui-même, arriva dans la salle avec sa démarche balancée et fumant une cigarette. Rouvier disparut, un instant, puis quand il revint, il souriait avec beaucoup d'aisance, ayant l'air de dire par toute son attitude que les parlementaires étaient bien aussi sots qu'il le pensait et même un peu plus... Clemenceau est falot dans le livre de Barrès ; mais on a toujours exagéré infiniment la force de la personnalité de cet homme. Delahaye reste gris ; mais sans doute l'accusateur était un peu faible pour cette grande tâche qui devait ruiner un gouvernement. Burdeau se présente à merveille, bardé de son pédantisme rogue et hautain qui, malheureusement, ne le soutient pas jusqu'au bout. La bouffonnerie Millevoye-Norton se développe avec art. On aimera surtout l'histoire de Reinach, — l'autre, — la terreur de cet homme renié, sa mort, l'exhumation du cadavre... On devine aussi, à travers les pages, un agréable Arton qui grimace avec une sorte d'effroi amusé. Puis la galerie des comparses est variée. Il y a le panamiste indifférent, le roide, le badin, le poncif, le dédaigneux, le retors, l'irrité, le rageur, le timide... Le panamiste badin est surtout ravissant. « Ah ! lui dit le panamiste poncif, quelle aventure ! Et j'ai une jeune femme et un enfant de six mois... — Pauvre enfant, lui répond le badin, il ne fallait pas le lui dire !... » Je crois que Barrès n'a pas suffisamment insisté sur les panamistes modestes et honnêtes. Il y en avait parmi eux beaucoup plus qu'on ne pense.

Que tout ce monde vive très en relief, on en est certain, car on sait l'art soigneux et merveilleux de Barrès. Mais quelle impression générale se dégage d'un tel livre ! C'est certainement celle de la sincérité un peu candide de l'écrivain. Barrès, pour avoir vécu parmi les politiciens, n'en est pas moins resté un doux idéaliste. Qu'il exagère la signification du Panama dans la vie contemporaine, qui donc en doute !

Il exagère surtout s'il prétend reconnaître en cette aventure la preuve d'une déformation morale spéciale au monde des parlementaires. Est-ce que plusieurs boulangistes, depuis la débâcle de leur parti, n'ont pas passé devant les tribunaux correctionnels? Je crois aussi que plusieurs d'entre eux ont trouvé dans la police politique l'emploi de leurs talents.

L'œuvre de Maurice Barrès aurait eu incontestablement une plus grande portée morale s'il avait voulu voir dans l'événement politico-financier qui a frappé si violemment son imagination, un témoignage de la décomposition universelle des mœurs contemporaines. Cette aventure ne décèle point les vices d'un personnel politique, mais les vices d'un temps. L'insouciance ou l'inconscience morale de nos contemporains est prodigieuse. Peut-être est-elle notable surtout dans le monde littéraire et politique. Voilà quelque temps un publiciste d'âge mûr, retiré dans une perception, me disait en ami : « Vous n'avez pas de chance aujourd'hui dans la presse. Il y a dix années seulement on triplait aisément le traitement que vous donnait le journal. Il y avait des émissions tous les jours !... » Combien regrettent ce temps-là ! Dans le monde politique, cette douce inconscience se complète d'une sorte de bon garçonnisme qui lui donne toute sa valeur. L'année dernière, je fréquentais assidûment le Palais-Bourbon. Un jour on y vit reparaître un ancien député qui avait été condamné jadis à quelques années de prison pour avoir excellé dans le chantage. Qu'il revînt aux Pas-Perdus après ce changement d'existence, c'était déjà d'une tranquille impudence assez admirable; mais bientôt son assurance me déconcerta plus encore. Il revenait chaque jour à la Chambre, il serrait les mains des uns et des autres, d'abord des huissiers qui ont le sentiment de la hiérarchie, ensuite des journalistes qui sont sans affectation et connaissent la vie; enfin, de quelques députés : « Ah ! ce vieil ami ! Tiens, il y a longtemps ! Comment va?... » J'avoue que cet homme-là me semblait plus intéressant que les plus belles séances, Mais quelques jours après, fatigués par deux heures de grande éloquence, nous nous esquivions vers la buvette de la presse. Il y avait foule. Et dans cette foule l'ancien député pérorait. « Ah ! disait-il, je vous jure qu'aux prochaines élections les radicaux gagneront beaucoup de sièges. » Comme je témoignais par mon attitude qu'il n'y aurait peut-être pas un homme d'esprit de plus à Paris lorsqu'il y aurait cinq cents députés radicaux à la Chambre, l'ancien député familier, camarade, pas fier du tout, me prit à partie, moi qu'il n'avait certainement jamais vu, en prison du moins. « Oui, je vous parie, criait-il en me frappant cordialement sur l'épaule, *je vous parie un bon dîner* que les radicaux gagneront des sièges. » Et il me poursuivait : « Je vous parie un bon dîner, un bon dîner... » Moi, vous comprenez, je ne mangeais pas de ce pain-là... Mais tous ceux qui m'entouraient me donnaient visiblement tort; ils approuvaient le langage de ce prisonnier se promettant de « s'en fourrer jusque-là » à sa sortie de Fresnes, et ils étaient confondus que je pusse révoquer en doute la parole d'un homme aussi expérimenté...

Et telle est la vie contemporaine ! L'œuvre gentiment vengeresse de Barrès n'aura peut-être pas toute l'influence morale que son auteur a pu souhaiter d'exercer. Nous ne sommes pas très disposés à comprendre cet évangile virulent et rêche de l'honnêteté politique. A notre époque, voyez-vous, on est très indulgents les uns pour les autres. On nous dit méchants : nous avons surtout le défaut d'être trop bons garçons. Du moins, Barrès n'a pas consenti à déprécier son livre de philosophie sociale et parlementaire par l'attrait de révélations. Cet historien n'use pas de documents inédits. Tant d'historiens, au contraire, en abusent ! Barrès ne donne que les faits répandus dans les journaux. Il ne publie même pas la liste des 104. Vous verrez que nous ne la connaîtrons jamais.

Mais ce roman est près de l'histoire. Il veut être de l'histoire. Pourquoi alors mêler aux personnages connus des personnages fictifs qui ne sont d'aucune utilité? Ils gênent, ils choquent, ils agacent. En outre, ils ont une façon un peu pédante et lourde de représenter la morale. Ils embarrassent par leurs prédications le récit très dramatique le reste du temps. Barrès, qui cesse peu à peu d'être romancier pour écrire l'histoire morale et sociale d'un temps, devrait dégager l'histoire du vain appareil du roman. Sans doute, il y consentira bientôt... Mais son œuvre présente est très belle, et belle surtout pour la noble mélancolie qu'y répand un idéaliste politique désenchanté.

Et tant d'idées généreuses et charmantes circulent dans ce livre où passe aussi de la haine ! Et l'art y demeure très pur, — un peu gâté néanmoins par des fautes de goût, des ironies et des plaisanteries qu'inspire à l'artiste délicat le politicien non disparu encore, — mais qui domine, et impose l'admiration. Admirons loyalement, profondément, les vrais artistes littéraires puisque nous sommes un peu incapables de nous élever jusqu'au culte plus austère de la beauté morale. Terrible ironie des coïncidences ! A l'heure où Maurice Barrès lançait son œuvre dans la mêlée des polémiques, les journaux nous confiaient que Arton venait d'être très remarqué à une première représentation de la Comédie-Française. Il souriait et triomphait un peu. Mais il restait toujours bon garçon. C'était bien l'homme dont tout le caractère se manifeste dans une anecdote digne d'être authentique. Lors de l'affaire de Panama, comme il s'appliquait avec enjouement à acheter le suffrage et même

la conscience d'un excellent homme de député : « Ah ! lui dit enfin ce député, probablement honnête, mais pauvre, je veux bien, mais ce sera cinq cents francs ! — Cinq cents francs, répondit Arton. Cinq cents francs, quelle somme ! Cinq cents francs ! Allons, tant pis, je vous les donnerai ; mais ne le dites à personne, car si le président du Conseil le savait, il serait capable de m'en demander autant !... »

Et voilà !

J. Ernest-Charles.

POÉSIE

Oiseaux perdus.

Les jours de grand vent, en automne,
De lourds oiseaux venant du nord
Passent au pays monotone
Où le reflet des étangs dort.

Par les champs immenses du soir
Qu'a détrempés l'eau des averses
Leur vol triangulaire et noir
Dessine de traînantes herses.

Ils s'enfoncent dans le lointain...
D'autres viennent, d'autres encore
Emportés d'un sauvage instinct
Vers quelque but que l'on ignore.

Mais voici qu'inondant les cieux,
Brusque, la nuit enfle ses vagues,
Et les oiseaux voient autour d'eux
Déferler les ténèbres vagues.

Et submergés dans leurs flots lourds,
Loin de routes qu'ils ont connues,
A d'invisibles carrefours
Ils s'égarent parmi les nues.

La peur les saisit. Un moment,
Faisant tête, en rangs de bataille,
Ils soufflettent éperdument
L'obscurité qui les assaille.

En vain dans un farouche espoir
Leurs yeux fouillent le désert sombre :
Ils ne voient rien, rien que du noir
Et de l'ombre ajoutée à l'ombre !

Ils écoutent. Mais pas un bruit
Si loin de la terre ne passe
Hors le froissement de la nuit
Par l'ouragan qui court l'espace.

Alors, hagards, tendant le cou,
Pris d'un vertige d'épouvante,
Ils plongent d'un élan fou
Aux profondeurs du ciel qui vente,
Et par les airs une clameur
De désespoir et d'agonie,
Rauque, s'échappe, vibre et meurt
Déchirante en l'ombre infinie...

Louis Mercier.

THÉATRES

Odéon : *Le Luxe des Autres*, comédie en trois actes, de MM. Paul Bourget et Henri Amic. — Renaissance : Représentations de Mme Charlotte Wiehe.

De M. Henri Amic seulement, je voudrais le croire, cette plate et insignifiante comédie ; car à vrai dire, je ne puis me résoudre à inscrire ici le nom de M. Paul Bourget, et qu'il ait pu lui-même se décider à le faire, j'avoue franchement n'en point comprendre le motif. Rappeler le passé de M. Paul Bourget, c'est revivre du même coup quelques-unes de nos plus vives admirations littéraires. Comment oublier qu'il est l'auteur des *Essais de Psychologie*, c'est-à-dire du plus pénétrant, du plus compréhensif entre tous les ouvrages de critique publiés dans ces vingt dernières années ! Comment oublier encore qu'il a signé *le Disciple*, *Mensonges*, *Crime d'amour*, c'est-à-dire quelques-uns des plus beaux romans, et des plus émouvants qu'on ait écrits à notre époque ! Comment oublier enfin, oui, comment un amoureux d'art pourrait-il ne pas se rappeler qu'il est l'auteur des *Sensations d'Italie* et qu'il a su trouver, pour nous parler de certains peintres que nous aimons, tels accents qui n'ont été égalés, dépassés peut-être que par cet incomparable maître de la forme : M. Maurice Barrès ! Avoir célébré ces artistes comme il le sut faire et trouvé ces accents pour vanter cette terre de beauté, quand un tel domaine semblait réservé jusqu'alors aux spécialistes de la plus basse qualité : les discuteurs de dates, ce fut donc à nos yeux un mérite rare... Et voici que ce nom, fait de grâce et d'élégance comme les belles choses dont il sut nous entretenir, figure sous le titre du plus insignifiant, du plus plat, du plus misérable drame, agrémenté de vaudeville, que nous ayons vu depuis longtemps.

Je sais bien ce que l'on va dire : M. Bourget a laissé faire, il n'est pour rien dans la chose... Il a simplement permis à un adaptateur de choisir dans son œuvre ; car la pièce de l'Odéon est tirée, vous ne l'ignorez pas, d'une nouvelle : *le Luxe des Autres*, appartenant à la série : *Drames de famille*, qui contient, par parenthèse, un petit chef-d'œuvre : *l'Échéance*. Est-il admissible pourtant que, le travail une fois terminé, M. Paul Bourget ne s'en soit pas fait communiquer le résultat ? Il convient d'écarter cette hypothèse, n'est-ce pas ?... Et alors ?

Il me souvient qu'aux temps où M. Bourget s'occupait de critique dramatique — car il s'est intéressé au Théâtre, et même il a écrit sur ce sujet des pages remarquables que vous retrouverez dans ses *Études et Portraits* — il me souvient qu'alors une de ses idées favorites, et qu'il aimait à développer, c'était qu'une œuvre dramatique, tirée d'un roman ou d'une nouvelle, constituait un effort bâtard, condamné à l'avance, si l'on se place, non pas au point de vue du succès matériel, mais au point de vue de l'art, qui le préoccupait à cette époque. C'était aux temps déjà lointains où les plus célèbres des romanciers naturalistes avaient mis à la mode d'adapter leurs romans à la scène. Combien il avait raison, combien de fois depuis lors se trouva vérifiée par l'expérience la justesse de ses théories, faut-il le rappeler ici? Je n'imagine pas que, ces dernières années, ses idées sur le théâtre se soient modifiées!... Mais alors?...

Si le *Luxe des Autres* n'est pas la meilleure des nouvelles signées par M. Paul Bourget, ce n'en est pas la moins bonne non plus. Elle est écrite d'un style un peu lourd, avec des développements disproportionnés au cadre, ainsi qu'il lui arrive souvent; car l'abondance de la psychologie s'associe mieux à la forme du roman de trois cents pages qu'à celle de la nouvelle, si étendue soit-elle, — je fais exception pour un rare chef-d'œuvre comme *Deuxième Amour*. Il a donc fait mieux, mais il a fait aussi moins bien, et nous dirons que le *Luxe des Autres* peut compter parmi les œuvres de moyenne qualité. Vous en connaissez le sujet : C'est l'histoire d'un brave homme de journaliste, non point insignifiant, mais au contraire doué de talent, qui fait de la copie à heure fixe et se disperse en besognes richement payées, afin de subvenir aux dépenses de sa maison et de continuer à sa femme, pour laquelle il eut, dès l'origine, une adoration soumise, le luxe et le décor social parmi lesquels elle a grandi. Les besoins du ménage augmentent, et parallèlement les besognes du manœuvre littéraire. Les dettes arrivent, à l'insu du mari, et la femme, qui cherche par tous les moyens à sortir des difficultés qui l'étreignent, ne trouve rien de mieux que de sacrifier le bonheur de sa fille, après avoir sacrifié l'avenir du père. Elle combine un mariage d'intérêt avec le fils d'une commerçante enrichie, quand elle sait parfaitement que la jeune fille s'est tacitement promise à un parent qu'elle aime. Pour la décider, elle lui démontre que c'est là l'unique voie de salut, la tranquillité et le repos assurés à son père pour ses vieux jours. La jeune fille donne son consentement, la mort dans l'âme. Heureusement tout s'arrange à la fin : éclairé sur les vrais sentiments de sa fille, le journaliste ne veut pas accepter ce sacrifice et exige qu'elle reprenne la parole donnée.

Il y a là, si l'on y prête attention, un double sujet, ou plutôt la matière d'un double drame de conscience : drame intime d'abord, celui qui se développe dans l'âme de l'infortuné Le Prieux... et je m'étonne, par parenthèse, que dans la nouvelle M. Paul Bourget n'en ait pas tiré meilleur parti. Ces *besognes* du journaliste détourné de son véritable idéal, sont indiquées par le conteur, mais elles ne sont pas *traitées* si je puis dire, et pourtant, combien il eût été intéressant, comme il eût convenu au talent de M. Bourget de nous montrer, par une analyse intérieure, les affres de la production forcée! M. Bourget insiste presque exclusivement sur les conséquences, sur le drame de famille créé par l'égoïsme de la mère, Mme Le Prieux, et il sait nous intéresser aux amours discrètes de la petite Reine. Il y a là quelques pastels d'une touche délicate : les rencontres de Reine avec son jeune cousin Charles Huguenin, leurs explications, les explications de Le Prieux avec sa fille, quand il s'aperçoit qu'elle va devenir une victime. On reconnaît, à certains détails d'exécution, non pas dans le style, mais dans le développement du caractère de Reine, la manière de M. Paul Bourget, ses nuances, sa signature en un mot.

De tout cela malheureusement il ne subsiste rien, il ne devait rien subsister dans la pièce, car c'est pur effort de romancier, et nul adaptateur, quand c'eût été l'auteur lui-même, ne pouvait suppléer aux qualités d'analyse psychologique, aux descriptions intimes du conteur. Et voilà bien ce que je ne puis comprendre : comment l'auteur de la pièce ne s'est-il pas rendu compte que c'était la plus pauvre matière pour un développement dramatique? Le Prieux qui, en dépit de sa faiblesse, de son aveuglement, reste un personnage acceptable dans la nouvelle, devient ici tout à fait invraisemblable : c'est un pur fantoche, d'une nullité, d'une incompréhension totale. Quelle que soit la diminution causée dans un cerveau de journaliste par tant d'heures de copie forcée, il est pourtant inadmissible qu'il en vienne au point de ne rien voir à ce qui se passe autour de lui. Mme Le Prieux elle-même ne bénéficie pas à la scène, comme personnage antipathique, du caractère outrancier que lui donne, dans la nouvelle, son féroce égoïsme : elle n'a plus de relief, elle n'existe plus. Enfin le charme et la séduction qui s'attachent à la victime, disparaissent presque dans la réalisation dramatique, tant le développement de l'action est lent, monotone, inacceptable. Il a fallu, pour tenir le public en haleine, l'intervention d'un personnage de vaudeville, qui n'existe dans la nouvelle qu'à l'état d'ébauche, la grotesque Mme Faucherot, qui a fait la joie de cette salle de première où semblaient s'être donné rendez-vous les élégances suspectes de la banlieue parisienne. Le plaisant serait que cette

figure de vaudeville, réalisée en charge outrancière par les saillies de Mme Tessandier, devint le salut pour cette pièce qu'aucune valeur littéraire ne saurait défendre, et que *Le Luxe des Autres*, ô ironie de la Destinée, s'imposât par les mêmes raisons qu'un simple *Château historique*. Tout est possible en matière de théâtre, avec le public que nous avons, et peut-être ne suis-je pas aussi loin de la réalité que j'en ai l'air.

Il est parfois pénible de formuler certaines vérités... Mais elle m'a toujours paru misérable, cette besogne du critique qui ne traduit pas son opinion avec indépendance, même, j'allais dire *surtout* à l'égard d'un talent qu'il aime et qu'il admire! Au surplus il n'y a pas là grand dommage pour le nom de M. Paul Bourget. Une pareille erreur n'entraîne pas de graves conséquences, et il aura vite fait de prendre une revanche. Son champ d'action ne saurait être le Théâtre, où ses procédés d'analyse ne trouvent pas leur emploi, et je doute qu'il y puisse réussir, alors même qu'il composerait une œuvre originale destinée à la scène; la nouvelle pas davantage, car il y faut pareillement des qualités de synthèse et une vision en raccourci qui ne sont pas de son ressort. Son vrai domaine, avec la Critique où il est passé maître, c'est le Roman qui convient pardessus tout à sa méthode d'analyse et à son tour d'esprit. Nous attendons de lui quelque œuvre prochaine, comme ce beau livre du *Fantôme*, d'émotion si poignante et de si noble architecture!

*
* *

La semaine n'a pas été bonne dramatiquement... et je me garderais d'en accuser les entrepreneurs de spectacles : c'est avant tout le goût du public qu'il en faut rendre responsable. M. Gémier a renouvelé son affiche de la Renaissance, et comme les pièces sérieuses ne lui donnaient, pécuniairement, aucun résultat, il a demandé au vaudeville et à l'exotisme, ce qu'il n'obtenait pas par d'autres moyens, le succès. J'ai dit que les pièces sérieuses ne faisaient pas d'argent... On m'objectera la *Vie publique* de M. Émile Fabre, qui fut à la fois un succès littéraire et un succès pécuniaire. Mais j'ai réponse à tout. Il me semble bien que si la *Vie publique* a réussi — M. Fabre ne m'en voudra pas de ma franchise — ce n'est pas seulement parce que son œuvre est une bonne pièce, vigoureusement pensée et alertement écrite, c'est encore pour des *considérations à côté :* parce qu'elle est une satire sociale, parce qu'elle traite, Dieu sait avec quelle verdeur! notre état politique, et que ces sortes de sujets, quand ils sont bien présentés, ont toujours un public. Le Français, qui est l'homme le moins pratique du monde, mais aussi le plus ironiste, qui, dans la réalité, se laisse tondre et plumer par ses gouvernants et ne ferait pas un pas pour modifier l'état de choses dont il souffre, le Français se déplace volontiers pour voir fustiger, *fictivememt* cela va sans dire, les susdits gouvernants : il aime que sous ses yeux et sur la scène on leur administre les verges, et comme la *Vie publique* remplissait à merveille ces conditions, il est allé voir la *Vie publique*. Ces observations n'enlèvent rien aux qualités rares qui sont dans la pièce de M. Fabre et marquent le tempérament très tranché de l'auteur. Nous les retrouverons certainement dans une œuvre prochaine, et nous verrons bien si, appliquées à un sujet d'un autre ordre, elles auront sur le public une prise aussi immédiate. Je le désire, sans oser l'espérer.

... Donc, M. Gémier nous a donné un vaudeville russe de MM. Soukhovo-Kobiline, pièce en trois actes, qui n'a guère d'autre mérite que d'être signé d'un nom nettement étranger. Je n'insisterai pas sur le *Mariage de Kretchinski*, d'une irrémédiable banalité. Il nous a permis en outre d'apprécier le talent de Mme Charlotte Wiehe! Mme Charlotte Wieke est une vieille connaissance pour les Parisiens, une connaissance qui date de 1900, du temps où l'exotisme triomphait sur les rives de la Seine, où l'on invitait sérieusement Mme Sarah Bernhardt à prendre des leçons de Sada Yacco, cette mignonne sauvagesse, vous vous la rappelez, qui tous les soirs se mettait si férocement son petit couteau dans le ventre, mais ne savait faire que cela; du temps aussi où l'on engageait Mme Réjane à étudier la mimique de Mme Charlotte Wiehe, laquelle exécutait des pantomimes dans une baraque voisine de celle où mourait Sada-Yacco. Mourir comme Sada-Yacco, mimer comme Charlotte Wiehe, c'était le comble du génie dramatique au dire des chroniqueurs!... Mon Dieu! que tout cela est loin! et surtout que tout cela était frelaté! Il faut toujours en rabattre de nos rêves, surtout quand ce sont rêves d'exotisme! Mme Charlotte Wiehe a eu tort vraiment de ne pas s'en tenir à la réputation qu'elle s'était faite chez nous en des temps d'extrême crédulité, car on doit savoir prendre son public à l'heure où il est le mieux disposé; or il m'a paru, l'autre jour, que les Parisiens savaient remettre les choses au point. Il faut bien le dire, parce que cela est : nous avons tout à gagner aux importations étrangères quand elles nous arrivent sous la forme de M. Ermete Novelli ou de Mme Duse. Évidemment M. Mounet-Sully bénéficierait, s'il en était temps encore, a étudier l'art de son confrère italien, et combien d'entre nos actrices les plus réputées pourraient prendre des leçons de Mme Duse! Mais il convient d'ajouter aussi : l'art de Sada-Yacco est l'enfance, le bégaiement de l'art

comparé à celui de Mme Sarah Bernhardt, et Mme Réjane a dans son sac mille et un tours de gentillesse, de naturel et de drôlerie qui dépassent tous ceux de Mme Charlotte Wiehe !

PAUL FLAT.

LE MIRACLE MODERNE [1]

II

LES VOYANTS ET LES PROPHÈTES

(**Les Faits.**)

Les prophètes et les voyants ont ceci d'original qu'ils sont de tous les temps alors que les médiums ne datent guère que du milieu du siècle passé. Ils traversent les poèmes de l'antiquité, aveugles comme le devin Tiresias, ou les livres sacrés les plus augustes, avec un charbon ardent sur les lèvres, comme Isaïe. Il y eut des écoles de prophètes et des collèges de voyantes. Pythagore savait dessiller les yeux intérieurs de ses disciples et il dressait des « époptes » qui regardaient l'avenir et le mystère comme un livre ouvert. Les oracles antiques font partie de l'histoire et on a eu beau dire que la voix du dieu Pan s'était tue avec l'ère nouvelle, le christianisme n'a pu étouffer le chant de l'éternelle Pythonisse. Jusqu'au fond des cloîtres où la Vierge purifie, en les brûlant, les cœurs, les chastes épouses du Christ ont écarté le voile de l'antique Isis.

Et je ne parle que pour mémoire du prophète et de la voyante qui ont eu sur les temps nouveaux une influence si éclatante, l'un qui, après ses longs colloques avec un ange, prêta une conscience et le sentiment du Dieu unique à des millions d'êtres avant lui dégradés ; l'autre qui, sous l'influence de voix mystiques et de visions, sauva un grand peuple et lui permit de continuer sa mission dans l'histoire ; je veux dire Mahomet et Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc fut d'ailleurs préparée par les prophéties de Merlin.

En fait l'humanité a toujours cru à la voyance. L'antiquité honore les interprètes du destin ; elle abonde en prophètes, et en pythonisses, qui plongent dans l'avenir et conversent avec les morts et avec les dieux. Je me bornerai à citer et à étudier des faits plus modernes. En tout cas chaque grand événement est en quelque sorte annoncé dans les nations par certains sensitifs. Bien avant l'arrivée de ce Nazaréen qui changea la face du monde, la conscience israélite vaticinait l'espoir de ce sauveur. Le monde païen aussi le pressentait et un cantique n'allie-t-il pas dans le même vers David et la Sibylle : *Teste David cum Sibylla ?*

Je sais beaucoup d'hommes et beaucoup de femmes qui se flattent de ne jamais atteindre à un détour important de leur vie sans en avoir été avertis obscurément ou clairement, en songe ou en état de veille. Je pense que l'humanité a elle aussi ses avertisseurs, qu'elle ressemble à ces personnes vigilantes, et qu'elle a ses voyantes comme les anciens rois avaient à leur cour des astrologues et des devins.

Il faut trouver la raison principale de leur succès et de leur vogue, dans les prédictions. Nous en sommes tous avides. Par exemple elles ne se réalisent pas toujours et ne sont pas toujours authentiques. Pourtant j'ai fouillé les livres sibyllins de tous les temps et, à travers bien du fatras, j'ai tout de même depuis l'an mil jusqu'à nos jours trouvé une somme ininterrompue de prédictions assez présentables qui fait un respectable bloc.

* * *

Nous pouvons commencer par sainte Hildegarde qui dès le XIIe siècle annonce clairement le protestantisme et ébauche la redoutable figure de Napoléon. Saint Malachée, un Irlandais du XIIe siècle aussi, nous aurait laissé la succession des papes, avec des détails si précis pour chacun d'eux que l'on se demande comment une telle clairvoyance fut possible. Cette étrange et caractéristique prédiction est attribuée par le Père Menestrier à un moine du Mont-Cassin nommé Arnold de Vitte qui la publia en 1595. Le titre donné à certains papes s'accorde parfois admirablement avec leur vie et en semble en quelque sorte la formule. Ainsi Clément XI, surtout remarquable par les fleurs de sa rhétorique et qui appartint à l'Académie de la reine Christine de Suède est désigné par ces mots assez heureux : *Flores circumdati*. Le règne de Pie VII, qui fut le prisonnier de Napoléon, est caractérisé par ces deux mots, *Aquila rapax*. Le même inspiré qualifie Grégoire XVI qui régna de 1831 à 1846, c'est-à-dire plusieurs siècles après son prophète, avec ces mots latins, *de Balneis Etruriæ*, or il se trouve que Grégoire XVI, sortait de la maison mère des Camaldules en Étrurie qui s'appelait Balneum à cause des établissements de bains de cet endroit. Le même pape d'ailleurs rechercha des antiquités étrusques et le musée étrusque grégorien porte son nom. Pie IX est salué par cette devise *crux de cruce ;* il portait en effet deux croix sur son écusson, tandis que Léon XIII, surnommé *lumen in cœlo*, y a inscrit une comète.

Je n'ai pas l'espace suffisant pour insister, mais les presciences de saint Malachée sont faites surtout

(1) Voir la *Revue* du 4 janvier 1902.

pour frapper plus encore les esprits positifs que les mystiques, car la plupart du temps elles sont vraies d'une vérité anecdotique, s'appliquant à des armoiries et à des détails matériels. Il ne faut pas omettre Catherine Emerich, Calliste de Cluny qui prédit la Révolution, l'abbé Souffrand qui à la fin du XVIIIe siècle pronostiqua les chemins de fer. Louis-Philippe a eu ses prophètes aussi en l'abbé Mallay et en la sœur Rosa Colomba.

En janvier 1815, une religieuse de Blois, sœur Marianne, prédit les Cent jours; en 1816 et en 1820, elle annonça d'une façon confuse la mort du duc de Berri, la révolution de 1848 et même l'avènement de Napoléon III et la guerre de 1870. Le solitaire de l'abbaye d'Orval aurait prédit successivement le règne de Napoléon Ier, sa grandeur et ses revers, la première Restauration, les Cent jours, la seconde Restauration, et encore d'autres événements qui restent à s'accomplir. Le Père Jérôme Botin, dont les révélations nous ont été connues depuis 1410, découvrit l'avènement de Charles X. Beaucoup plus près de nous, la sœur Rosa Colomba, dominicaine du couvent de Tadjia, en Piémont, morte en 1847, présuma les événements qui ont signalé la fin du règne de Charles-Albert, puis les temps de Victor-Emmanuel. Elle disait souvent aussi que l'ami de ce nouveau roi, Napoléon, elle le nommait par son nom, au grand ébahissement des religieuses qui lui demandaient si Napoléon devait ressusciter, ne serait pas bien assis sur le trône, et en tomberait en un clin d'œil, *presto*. Elle continuait de la sorte : « Une démocratie farouche arrivera quelque temps au pouvoir; elle se laissera tenter par les biens des ordres religieux et des catholiques fervents. Des nobles seront jetés dans les cachots. On commencera comme d'habitude par les Jésuites... » Quelques-unes de ces vexations pourraient sembler d'actualité.

Louis XVII et ce Naundorff que son parti prend pour Louis XVII lui-même, suscitèrent un grand nombre d'illuminés, parmi lesquels il faut accorder une mention spéciale au fameux Martin de Gallardon. Ce paysan finit par arriver jusqu'à Louis XVIII et, avec une audace inouïe, lui affirma qu'il détenait indûment le trône de France, puisque Louis XVII existait encore. Comme preuve de sa véracité, Martin raconta au monarque que, chassant à Fontainebleau, lui, qui n'était pas encore à cette époque Louis XVIII et roi, il avait succombé à une tentation assez criminelle pour viser de son fusil son propre frère. Une branche écarta l'arme, et elle seule aurait empêché cet ambitieux de devenir un assassin. Devant cette clairvoyance, qui, si elle était véridique, dut paraître au roi d'autant plus extraordinaire que seul lui-même pouvait connaître et se rappeler ce détail de sa vie, Louis XVIII, peu sensible cependant, aurait éclaté en larmes. Mais Martin fut renvoyé aux champs, et il mourut plus tard d'une façon subite et mystérieuse, et ses amis prétendirent que les monarques savent punir les voyants qui ont vu particulièrement leur faiblesse...

Pour ce qui touche aux temps prochains, les vaticinations que j'ai compulsées sont bien cahotiques et sans doute illusoires. La plupart annoncent la renaissance des lys, conformes en ceci à Nostradamus et à Paracelse. C'est toujours ou presque toujours l'avènement du grand monarque précédant ou suivant d'immenses massacres et de longues guerres. Les oracles annonçant la destruction prochaine de Paris, de Lyon et de Marseille, sont innombrables. Benoît Labre, le curé d'Ars, la religieuse de Belley, la petite Marie des Terreaux, la bergère Marie Galtier, de Saint-Affrique, Lamaune, le solitaire d'Orval, et jusqu'à Mélanie de la Salette, annoncent la destruction de Paris par le feu. Marseille serait englouti, Lyon préservé en partie par Fourvières; — et toujours le grand monarque, qui rétablira la paix universelle après de terribles combats. De nos jours, le dernier sectateur d'un prophète bizarre, ampoulé et hérésiarque, simple ouvrier du nom de Vintras, qui se fit appeler Stratanael, c'est-à-dire la trompette de Dieu, s'obstinait à prophétiser le triomphe des descendants de Naundorff, dont l'héritier présomptif — le roy, comme ils disent — est aujourd'hui marchand de vins. Les sœurs dissidentes de Loigny, pythies de douteux aloi, apportent de temps à autre les mêmes révélations. Il y a une sorte d'entente, dirait-on, entre tous les augures de la récente école, pour nous assurer du rétablissement de la royauté la plus légitimiste dans notre pays, qui cependant ne paraît guère s'en préoccuper. A ce grand roi serait allié un grand pape.

*
* *

La plupart des prophètes sont des solitaires, des vierges ou des moines. Leur existence manque du relief mondain. Cependant il est des exceptions, et, parmi les plus notables, le comte de Saint-Germain qui mérite une place à part bien au-dessus, à mon avis, de Cagliostro et de Cazotte. Nous allons nous arrêter quelques instants à ce personnage et à ses prédictions parce que, très émouvantes, elles touchent à des événements dont les secousses nous impressionnent encore.

Le comte de Saint-Germain était un gentilhomme mystérieux plein d'élégance, de courtoisie et de ruse; on eût dit qu'il possédait toutes les sciences : depuis la musique jusqu'à celle des fards. Aussi, en vingt-cinq ans, sa physionomie ne change-t-elle point. Il parle toutes les langues, il possède un mer-

veilleux talent pour raconter les anecdotes historiques, en y ajoutant avec une nonchalance préméditée : « J'étais là », « alors je répondis »... qui le font passer pour contemporain de tout ce qu'il raconte.

La crédulité parisienne va jusqu'à lui donner 1000 ans. Voltaire dit de lui : « M. de Saint-Germain a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les Pères du Concile... C'est un homme qui ne meurt pas et qui sait tout. » On lui supposa une douzaine d'aïeux différents; pour les uns, il est le fils du roi de Portugal ou du prince de Transylvanie; pour les autres il a échappé de quelque ghetto. Dans ses mémoires, l'aventurier Casanova nous le montre hableur, faussaire, espion, essayant de faire des dupes avec des diamants qu'il fabrique. Il apparaît à Vienne d'une manière inopinée dans un laboratoire où il rencontre Leibnitz. Il lit les pensées les plus secrètes de ceux qui l'approchent. Il annonce qu'il doit préparer, pour le siècle suivant, les chemins de fer et les bateaux à vapeur, affirme qu'il communique avec les morts, apprivoise les abeilles et les serpents, paraît et disparaît à volonté. Il est franc-maçon comme Cagliostro. Mais tandis que celui-ci semble avoir joué un rôle révolutionnaire, le comte de Saint-Germain friand de noblesse, ami des rois et de leurs favorites, s'attache à défendre le vieux régime qui commence déjà à s'écrouler, et dont il prédit minutieusement la ruine. — En somme, c'était un charlatan et un prophète de bonne compagnie qui sut impressionner si bien les imaginations que son prestige n'est pas mort avec lui; aujourd'hui une secte mystique, les théosophes, l'a placé parmi ses « maîtres » mystérieux et suppose qu'il vit encore, retiré à Venise dans un ancien palais sur les bords du Grand Canal. Et il doit de nouveau rentrer dans la vie politique, vers cette époque-ci, ainsi qu'il l'annonça sous Louis XVI !

On fixe généralement sa mort vers 1780. Néanmoins des faits extraordinaires de prophétie, qu'on lui attribue et qui sont authentiques, datent de plus tard.

*
* *

Les détails merveilleux auxquels je fais allusion, sont en quelque sorte inconnus, non seulement du grand public, mais des historiens eux-mêmes. Ainsi lorsque j'en parlais à M. Émile Bergerat qui a fouillé à peu près tout ce qui a été écrit sur ce personnage excentrique, il commença à me nier la chose, et quand je la lui prouvai, il tomba dans l'étonnement le plus profond.

Les documents suivants sont extraits de quatre volumes authentiques, les *Souvenirs de Marie-Antoinette*, par la comtesse d'Adhémar, amie intime de Sa Majesté Marie-Antoinette. M. le comte d'Adhémar, aujourd'hui vivant et qui est de sa lignée, m'a communiqué ces pages précieuses d'où j'extrais ces étranges particularités, les moins douteuses à coup sûr, dans la vie de ce prodigieux aventurier dont l'âme, l'origine et la mission ne seront jamais sans doute éclaircies. De tels faits démontrent une véritable faculté de clairvoyance, un don de prophétie chez ce prestidigitateur en pierres précieuses, qui précéda, en les dépassant, Cumberland et Donato. Je vais me contenter de résumer impartialement ou parfois de citer les pages inédites que m'a transmises le comte d'Adhémar.

C'était au début du règne de Louis XVI, M. de Maurepas était encore ministre; un dimanche Mlle d'Adhémar était en train de faire sa toilette dès huit heures du matin, pour entendre la messe à midi. Mlle Rostand, sa principale femme de chambre, vint lui annoncer qu'un gentilhomme désirait lui parler. La grande dame ne put admettre que de si bonne heure ce fût quelqu'un autre que son architecte ou son sellier. Mais la servante lui répondit « que le diable s'était fait depuis longtemps un manteau de ce personnage », et elle introduisit le comte de Saint-Germain cru mort et qui se donnait cette fois pour M. de Saint-Noël. « Il était frais, avait bonne mine, et paraissait avoir rajeuni », écrit la narratrice. On parla politique aussitôt. Le comte de Saint-Germain déclara regretter Louis XV à la fois pour lui-même et pour la France.

— La nation n'est pas de votre avis : elle compte sur le nouveau règne pour son bonheur.

— C'est une erreur, ce règne lui sera fatal...

Une gigantesque conjuration est formée qui n'a pas encore de chef avéré, mais qui apparaîtra d'ici peu de temps. Le but n'est rien moins que le renversement de ce qui existe. Il y a de la mauvaise volonté de la part de la famille royale, du clergé, de la noblesse, de la magistrature. Il est cependant encore temps d'étouffer le complot. Plus tard ce sera impossible.

Et le prophète prie l'amie de la reine d'obtenir une audience d'elle. Mme d'Adhémar ne s'y décide qu'avec peine, car elle sait tous les pièges d'une cour royale, et la difficulté d'y prononcer une parole qui ne soit pas celle d'un courtisan.

Néanmoins elle rendit aussitôt visite à Sa Majesté.

« J'entrai, dit-elle. La reine était assise en face d'un charmant bureau en porcelaine que le roi lui avait donné. Elle était en train d'écrire. Et tournant la tête vers moi, elle me dit gracieusement :

— Qu'avez-vous besoin de moi ?

— Une bagatelle, Madame. J'aspire tout simplement à sauver la Monarchie.

On la fit s'expliquer. La reine répliqua :

— C'est étrange ; hier j'ai reçu une lettre de mon mystérieux correspondant; il m'a avertie qu'une importante communication me serait faite et que je devais la prendre en plus sérieuse considération, sous peine des plus grands malheurs. La coïncidence est remarquable, à moins qu'elle ne vienne de la même source.

Un jeu de tricherie était ici évident, mais il y a au cœur des femmes un irrésistible amour pour le mystère même dangereux. La reine et sa dame de compagnie décidèrent d'amener Saint-Germain à Versailles, et de l'entendre.

Mme d'Adhémar ne fut pas peu étonnée, quand elle eut quitté la reine, de voir M. de Saint-Germain qui l'attendait dehors...

Dès le lendemain, tous deux furent admis dans la chambre privée où Marie-Antoinette les attendait...

— La reine, prononça le comte, d'une voix solennelle, pèsera dans sa sagesse ce que je vais lui confier :

Le parti encyclopédique désire le pouvoir; il ne l'obtiendra que par la chute du clergé, et, pour assurer ce résultat, il renversera la monarchie; le parti, qui a cherché un chef dans un membre de la famille royale, a jeté les yeux sur le duc de Chartres. Ce prince deviendra l'instrument d'hommes qui le sacrifieront quand il aura cessé de leur être utile; la couronne de France lui sera offerte, il trouvera l'échafaud au lieu du trône. Mais avant ce jour, que de crimes! que de cruautés! Les lois ne seront plus la protection des bons et la terreur des méchants. Ce sont ces derniers qui saisiront le pouvoir avec leurs mains sanglantes, ils aboliront la religion catholique, la noblesse, l'aristocratie.

— Alors il ne restera que la royauté, dit la reine, impatiemment.

— Pas même la royauté... Mais une république affamée, où la hache du bourreau sera le sceptre.

Mme d'Adhémar interrompit :

— Monsieur, pensez-vous à ce que vous dites, et devant qui!...

— Vraiment, dit Marie-Antoinette agitée, je ne suis pas habituée à entendre des récits d'une telle nature.

— Et c'est dans la gravité des circonstances que je trouve cette hardiesse, dit froidement Saint-Germain. Je ne suis pas venu dans l'intention de rendre à la reine des hommages dont elle est fatiguée, mais pour lui montrer le danger qui menace le trône, si de promptes mesures ne sont pas prises.

— Vous êtes positif, Monsieur, dit la reine vivement.

— Je suis désolé de déplaire à Votre Majesté, mais je ne dis que la vérité.

— Monsieur, dit la reine en plaisantant, le vrai peut quelquefois n'être pas probable.

— Votre Majesté me permettra de vous rappeler Cassandre, prédisant sans qu'on daigne la croire la ruine de Troie. Je suis Cassandre. La France est le royaume de Priam.

Vous passerez encore quelques années dans le calme; puis, de toutes parts dans le royaume s'élèveront des hommes affamés de vengeance, de pouvoir, d'argent; ils renverseront les autres. La populace et quelques grands personnages leur prêteront soutien. Un esprit de délire possédera les citoyens, la guerre civile éclatera avec ses horreurs, amenant l'assassinat, le pillage, l'exil.

« Alors on regrettera de ne pas m'avoir écouté, mais la tempête aura tout détruit devant elle.

— Vous désirez parler au roi?

— Oui, Madame, mais sans le concours de Maurepas, il est mon ennemi; d'ailleurs je le range parmi ceux qui contribueront à la ruine du royaume, non par malice, mais par incapacité.

L'aventurier garde toute sa fierté pendant l'entrevue; il déclare qu'il sera à la disposition de Leurs Majestés aussi longtemps qu'elles désireront l'employer, mais il n'est pas leur sujet, toute obéissance de sa part est un pacte gratuit.

Parfois la conversation prend un ton assez piquant.

— Monsieur dit la reine, qui à cette époque ne pouvait traiter aucun sujet sérieux pendant longtemps, où êtes-vous né?

— A Jérusalem.

— Et... quand?

— La reine me permettra d'avoir une faiblesse commune à beaucoup de personnes. Je n'aime jamais dire mon âge, cela porte malheur.

— Comme pour moi; l'Almanach royal ne fait aucune allusion au mien. Adieu, Monsieur, le plaisir du roi vous sera communiqué. »

C'était un congé. Comme ils rentraient tous deux, le comte de Saint-Germain dit à la comtesse d'Adhémar qu'il n'avait pas l'intention de « rester plus de quatre jours en France ».

— La reine répétera au roi ce que je lui ai dit, Louis XVI le redira à son tour à M. de Maurepas. Ce ministre délivrera une lettre de cachet contre moi... Je sais comment ces choses se passent et je ne désire pas aller à la Bastille.

— Que vous importerait? Vous passeriez à travers la geôle.

Mais le comte riposte avec beaucoup de bon sens :

— Je préfère n'avoir pas à recourir à un miracle. Adieu, Madame.

Avant de la quitter, il l'assure que si le roi venait à le demander, il a des moyens pour le savoir et il reviendra.

Ce n'était sans doute pas de la divination, mais du

flair, car, deux heures après, les prédictions du prophète se réalisèrent en partie. Mme d'Adhémar fut appelée par Leurs Majestés et le roi lui dit qu'« il blâmait l'étranger pour avoir osé lui prédire des revers que les quatre coins du globe ne pourraient offrir dans le courant d'un siècle ».

Et Louis XVI termina en déclarant qu'il consulterait M. de Maurepas pour savoir s'il recevrait ou non le comte de Saint-Germain.

Les incidents se précipitent. A peine Mme d'Adhémar était-elle retournée dans son boudoir, qu'un coup frappé à sa porte lui donna une commotion extraordinaire. Presque immédiatement les deux battants s'ouvrirent et Monseigneur le comte de Maurepas fut annoncé...

— Le comte de Saint-Germain est revenu, reprit-il ; il en est encore à ses vieux trucs et il a recommencé sa jonglerie.

Et le ministre déclare qu'« il connaît le coquin » mieux qu'elle. Une seule chose le surprend, c'est qu'il ait gardé l'apparence d'un homme de quarante ans. Il faut s'en emparer pour savoir à quelles sources il a pris ses informations alarmantes et le renfermer dans la Bastille « où il sera bien nourri et bien chauffé ».

Ici, le récit devient si étrange qu'il convient de citer textuellement l'auteur des *Souvenirs de Marie-Antoinette*.

« A ce moment, écrit la comtesse d'Adhémar, notre attention fut détournée par le bruit de la porte de ma chambre qui s'ouvrait.

« C'était le comte de Saint-Germain qui entrait. Un cri m'échappa pendant que M. de Maurepas se leva précipitamment, et je dois dire que sa contenance changea un peu. Le thaumaturge s'approchant de lui, dit :

« — Monsieur le comte de Maurepas, le roi vous a sommé de lui donner un bon avis et vous ne pensez qu'à maintenir votre autorité en vous opposant à ce que je voie le Monarque ; vous perdez la Monarchie, car je n'ai qu'un temps limité à donner à la France, et ce temps écoulé, je ne serai plus revu qu'après trois générations consécutives. J'ai dit à la reine tout ce qu'il m'était permis de lui dire ; mes révélations au roi auraient été plus complètes il est malheureux que vous soyez intervenu entre Sa Majesté et moi. Je n'aurai rien à me reprocher quand l'horrible anarchie dévastera la France entière. Quant à ces calamités, vous ne les verrez pas ; mais les avoir préparées sera suffisant pour votre mémoire... N'attendez aucun hommage de la postérité, ministre frivole et incapable ! Vous serez rangé parmi ceux qui font la ruine des Empires. »

« M. de Saint-Germain ayant ainsi parlé sans reprendre haleine revint vers la porte, la ferma et disparut.

« Tous les efforts pour trouver le comte furent inutiles. »

Ceci se passait en 1788.

Cependant les attaques contre le roi et le trône devenaient de plus en plus violentes ; « frappés d'un fatal aveuglement nous courions de fêtes en fêtes, de plaisirs en plaisirs », écrit Mme d'Adhémar.

La reine, un jour, la fit appeler. Elle tenait à la main une lettre.

— Voici encore, dit-elle, une missive de mon inconnu... Cette fois l'oracle a pris le genre qui lui convient, l'épître est en vers. Ils peuvent être mauvais mais ils sont peu réjouissants. — Et elle ajouta avec sa légèreté habituelle : « Vous les lirez à votre loisir, car j'ai promis une audience à l'abbé de Ballivières... »

Mme d'Adhémar restée seule copia la pièce suivante, obscure alors et qui est devenue assez claire.

Les temps vont arriver où la France [illegible]
Parvenue aux malheurs qu'elle eut pu [illegible]
Rappellera l'enfer, tel que l'a peint le Dante.
Reine, ce jour est proche, il n'en faut plus douter.
Une hydre lâche et vile, en ses orbes immenses
Enlèvera l'autel, et le trône et Thémis.
Au lieu du sens commun, d'incroyables démences
Régneront. Aux méchants lors tout sera permis.
Oui, l'on verra tomber sceptre, encensoir, balance,
Les tours, les écussons et jusqu'aux blancs drapeaux.
Ce sera désormais vol, meurtre, violence
Que nous retrouverons au lieu d'un doux [illegible]
De longs fleuves de sang coulent dans chaque ville,
Je n'entends que sanglots, je ne vois que proscrits,
Partout gronde en fureur la discorde civile
Et partout la vertu fuit en poussant des cris.
Du sein de l'assemblée, un [illegible]
Grand Dieu ! qui va répondre à des juges-bourreaux !
Sur quels augustes fronts vois-je tomber le glaive !
Quels monstres sont traités à l'égal des héros !
Oppresseurs, opprimés, vainqueurs, vaincus... l'orage
Vous atteint tour à tour dans ce commun naufrage.
Que de crimes, de maux et d'affreux attentats
Menacent les sujets comme les potentats !
Plus d'un usurpateur en triomphe commande,
Plus d'un cœur entraîné s'humilie et s'amende ;
Enfin, fermant l'abîme, et né d'un noir tombeau
Grandit un jeune lis plus heureux et plus beau !

L'aimable copiste se creusait alors vainement la tête pour deviner le sens de l'oracle... « Comment s'imaginer, par exemple, s'écrie-t-elle, que ce serait le roi et la reine qui périraient de mort violente, et à la suite de jugements iniques ? Nous ne pouvions en 1788 avoir tant de perspicacité... »

Lors de la proscription des royalistes en 1789, Marie-Antoinette reçoit un nouveau message du mystérieux avertisseur. Il est si pressant que pour éviter les menaces faites contre ses amis les Polignac, elle leur donne l'ordre de partir pour Vienne.

— Tenez, madame d'Adhémar, lisez cette lettre, prononça la Reine.

Le papier disait que Cassandre ne s'était pas trompée.

Il s'agit d'opposer l'énergie à la tempête qui gronde... Tous les Polignac et leurs amis sont voués et signalés aux criminels qui viennent d'assassiner les officiers de la Bastille et M. le Prévôt de Paris. M. le comte d'Artois périra...

Tandis que les assistants n'étaient pas sortis de la stupeur où cette missive les avait plongés, le comte d'Artois entra. Il ne put déjà que confirmer la plupart des mauvaises nouvelles renfermées dans la lettre de l'inconnu.

Mme d'Adhémar plus favorisée trouva chez elle un message signé cette fois nettement « comte de Saint-Germain ». Il y était dit que la monarchie allait bientôt n'exister plus, qu'on avait eu tort de le dédaigner, qu'aujourd'hui il était trop tard : « J'ai voulu voir l'ouvrage qu'a préparé le démon Cagliostro. Il est infernal. Tenez-vous à l'écart. Je veillerai sur vous. Tenez-vous prudente et vous existerez après que la tempête aura tout abattu... » Ayant déclaré qu'il ne peut rien pour le roi, la reine, la famille royale, le duc d'Orléans, « qui triomphera demain, et qui tout d'une course traversera la capitale pour trébucher du haut de la roche Tarpéienne », Saint-Germain donne rendez-vous à son amie pour la messe de huit heures aux Récollets, dans la seconde chapelle à main droite.

Naturellement la pauvre femme est affolée ; à sept heures et demie, elle est déjà dans l'église alors déserte. Elle a posé son domestique Laroche en sentinelle. Peu de temps après, dans la chapelle désignée, un homme vient à elle.

« C'était lui en personne... Oui, lui avec le même visage de 1760, tandis que le mien s'était chargé de rides et de marques de décrépitude... J'en demeurai frappée. Lui me sourit, s'avança, prit ma main et la baisa galamment. J'étais si troublée que je le laissais faire malgré la sainteté du lieu... »

Et le plus étrange dialogue s'engage.

Le thaumaturge déclare venir de la Chine et du Japon, même de l'autre monde, où « rien n'est aussi singulier que ce qui se passe ici ». Il se plaint que le « règne de la Canaille va commencer ». Et avec une audacieuse jactance il continue :

— Madame, qui sème du vent recueille des tempêtes. Jésus l'a dit dans l'Évangile, *peut-être non pas avant moi*, mais enfin ses paroles restent écrites, on n'a pu que profiter des miennes. — Et il prétend qu'il *ne peut rien*, qu'il a les mains liées *par plus fort que lui*.

— Verrez-vous la reine ?

— Non, elle est vouée.

— Vouée ! à quoi ?

— *A la mort !...*

Il rappelle la prédiction de Cazotte, conseille à Mme d'Adhémar de dire à la reine que ce jour lui sera funeste.

— Vous me remplissez d'épouvante, mais le comte d'Estaing a promis...

— Il aura peur et se cachera.

— Mais M. de La Fayette...

— Ballon gonflé de vent à l'heure qu'il est. On détermine ce qu'on fera de lui, s'il sera instrument ou victime. A midi tout sera décidé...

. . . . . .

— ... En définitive que veulent-ils ?

— La ruine complète des Bourbons ; on les chassera de tous les trônes qu'ils occupent ; et en moins d'un siècle : ils rentreront dans le rang de simples particuliers, dans leurs diverses branches.

Ici se place pour moi la prophétie qui, quoiqu'un peu vague encore, est la plus typique et la plus frappante. En effet, on peut supposer que Mme d'Adhémar, écrivant ses mémoires après les événements foudroyants de la Révolution, ait eu la cervelle fort brouillée et qu'elle ait accentué un peu, sans le vouloir, au profit du devin, les révélations qu'il lui fit sur les drames prochains. On sait d'autre part quel rôle les sociétés secrètes ont joué dans la tragédie révolutionnaire. Il est très possible que M. de Saint-Germain, affilié à elles, y surprit leurs projets. Il aurait été ainsi plus espion que prophète. Mais ce qui est inadmissible c'est qu'il ait pu prévoir, même d'une façon générale, les secousses dont la France a été ébranlée pendant le XIXe siècle qui n'était pas commencé encore. Il semble même que M. de Saint-Germain ait vu, — d'un regard capable de traverser l'avenir, — jusqu'aux scandales de notre troisième république : les décorations de Wilson, Panama, même notre budget de ces récentes années obéré de plus en plus...

Je cite textuellement de nouveau la comtesse d'Adhémar, qui, étant morte en 1820, ne peut de ce fait être soupçonnée cette fois même de complaisance :

« — Et la France ? demanda au devin, toujours dans l'église des Récollets, la confidente de Marie-Antoinette.

— Royaume, république, empire, État mixte, tourmenté, agité, déchiré ; de tyrans habiles, elle passera à d'autres ambitieux sans mérite ; elle sera divisée, morcelée, dépecée ; et ce ne sont point des pléonasmes que je fais, les temps prochains ramèneront les bouleversements du Bas-Empire ; l'orgueil abolira les distinctions, non par vertu, mais par vanité ; c'est par vanité qu'on y reviendra. Les Français, comme les enfants jouent à la poucette et à la fronde, jouent aux titres, honneurs, cordons ; tout leur sera hochet, jusqu'au fourniment de

garde nationale; des gens de grand appétit dévoreront les finances. Quelque cinquante millions forment aujourd'hui un déficit au nom duquel on fait la Révolution; eh bien, sous le dictatorat des philanthropes, des rhéteurs, des beaux diseurs, la dette de l'Etat dépassera plusieurs milliards.

Après avoir vaticiné ainsi, le comte de Saint-Germain sut se retirer sans que le fidèle Laroche, resté à la porte de l'église, et qui le connaissait bien pourtant, eût pu l'apercevoir.

Mme d'Adhémar termine son récit par cette étrange attestation :

« J'ai revu M. de Saint-Germain, et toujours à mon inconcevable surprise, à l'assassinat de la reine, aux approches du 18 brumaire, le lendemain de la mort de M. le duc d'Enghien, en 1815, dans le mois de janvier, et la veille du meurtre de M. le duc de Berri. J'attends la sixième visite quand Dieu voudra. »

La dernière fois, ce fut sans doute le jour de la mort de la comtesse.

***

Ces documents, dont l'authenticité n'est guère contestable, font de l'aventurier un prophète autrement intéressant que Cazotte et Cagliostro. Il est cependant moins connu qu'eux. J'ai cité ses prédictions avec quelques détails, parce qu'elles jettent sur l'art de la divination sociale une intéressante lueur. Elles ne s'offrent point seulement, il faut bien le dire, comme le résultat de pouvoirs supranormaux. Ceci même ne semble y jouer qu'un rôle secondaire. Elles se composent principalement d'une connaissance naturelle et habile des causes, qui peut permettre de discerner, si on a du flair, les résultats les plus lointains. Au moment particulièrement émouvant où Saint-Germain vécut, des sociétés secrètes s'agitaient, et il est bien probable que, dans leur sein, elles élaborèrent et discutèrent la plupart de ces actions éclatantes et terribles qui apparurent au vulgaire comme imprévues, fatales, et presque au-dessus de la volonté humaine. — Mais il n'y a véritablement d'imprévu et d'improbable que le génie. — Avez-vous remarqué que l'aventurier mystique dont l'intuition déchire même les voiles qui cachaient alors dans le futur notre troisième république, n'annonce pas Napoléon, cependant tout prochain? Il prévoit la tyrannie, suite normale des excès de liberté, mais il ne fait guère allusion à la colossale épopée que Bonaparte allait promener dans le monde.

N'importe, un « sentiment des causes » poussé à ce degré peut être appelé sans conteste « prophétisme ». D'ailleurs, il n'y a pas d'autres noms pour cela. Puis, il y faut tout de même autre chose que la logique et le fonctionnement ordinaire de la raison. Mais n'anticipons pas; je compte dans un prochain article interpréter les faits cités précédemment, suivre le plus près possible les mouvements intérieurs auxquels obéit le théomancien et essayer de donner, — cette analyse n'a pas encore été tentée impartialement, — ce qui pourrait être appelé le « mécanisme du prophétisme ».

JULES BOIS.

JEANNE MICHELIN [1]

CHRONIQUE DU XVIIIe SIÈCLE

Il y avait eu pourtant un brin de fantaisie dans le caprice qui l'avait poussé vers Mme Michelin. Devant cette jeune femme aux airs de jeune fille, qui s'était livrée dans la douleur, il sentit durant un instant, — une pauvre seconde fugitive, — se lever un peu de pitié au fond de son cœur tant gâté et corrompu par son orgueil. Il se pencha sur elle, et des lèvres effleura ses yeux clos : ce fut le seul baiser où il mit de la tendresse, et elle ne le sut point. Il avait jugé inutile de dominer ce sentiment, dont nul ne serait témoin.

Il lui fit respirer des sels, et peu à peu elle revint à la vie. Elle demeura un moment sans comprendre ce qui s'était passé; puis elle se souvint seulement qu'elle s'était donnée au duc de Richelieu.

Cette fois, elle en eut un peu d'inconscience. Son amour, que jusque-là elle avait comprimé, contre lequel elle avait essayé de barricader son cœur, y faisait son entrée triomphale. Il lui sembla qu'elle avait en son âme toutes les fleurs et tous les parfums, la fraîcheur des brises des soirs et la splendeur des couchants et la limpidité des nuits d'étoiles, tout ce qu'elle avait admiré et aimé dans sa brève vie de jeune fille et de jeune femme confondu en un seul sentiment d'extase et d'ivresse où son être se dilatait, où sa vie s'élargissait. A cet instant d'ardeur puissante, elle ne mit plus en doute que Richelieu l'aimât. Il était beau, il était duc de Richelieu, il était le triomphateur de toutes les femmes, et il l'aimait, elle, une pauvre petite bourgeoise qu'il avait bien voulu remarquer. Elle se fit chétive, et elle le fit très grand, et sa tendresse s'augmenta de reconnaissance pour celui qui descendait vers elle de si haut.

Ainsi son amour s'agenouillait devant l'aimé avec une ferveur mystique et suppliante.

En elle s'abolissait brusquement une partie de sa vie. Les femmes ont ce don de l'oubli rapide. Elle ne se souvenait plus qu'elle avait été mariée, et qu'elle

[1] Voir la *Revue* des 8, 15 et 22 février 1902.

était la femme de Michelin. Elle se revoyait jeune fille désireuse de l'amour, et dont l'unique amant venait de cueillir la beauté. Et ce fut en elle comme une allégresse victorieuse où s'exalta pour un instant sa pauvre âme. Dans un élan de tout son être, elle se rapprocha de Richelieu, lui prit la main pour l'embrasser et lui dit :

— Je vous aime !

Ces mots étaient tellement doux sur ses lèvres, qu'elle les répéta pour s'enchanter.

Par un de ces brusques rapprochements de la mémoire qui sont fréquents aux heures de vie intense, elle se rappela les paroles de Mme Levraut et de Mme Patu :

— Prenez garde, madame Michelin !

— Madame Michelin, prenez garde !

Et elle eut un beau sourire de fierté en songeant aux deux commères, et même un peu de mépris pour la vulgarité de leurs traits et de leurs gestes.

Madame Michelin : ce nom qui passait dans sa mémoire ne lui rappelait point son mari. Elle n'avait jamais aimé que Richelieu, elle n'avait jamais été qu'à Richelieu : le reste n'était que mensonge. Elle s'estimait ainsi très heureuse.

Comme la nuit venait, obscurcissant la chambre où couraient les ombres des flammes roses, il la repoussa avec cette grâce qui lui était familière et qui donnait à ses gestes une douceur inconsciente, en lui disant :

— Il faut que tu partes, petite. Ton Michelin serait inquiet, et moi-même j'ai un rendez-vous tout à l'heure...

Ces paroles mirent son bonheur en fuite. Ce tutoiement et ce ton léger de persiflage rétablissaient entre eux les distances. Pour lui, elle avait un instant tout oublié, et ses devoirs et son pauvre mari qu'il lui jetait brusquement dans le souvenir; et voici qu'il la renvoyait sans un mot de tendresse, satisfait d'avoir usé d'elle. Elle en était toute chagrinée, et trouvait cruel son cher amant.

Cependant son amour n'en fut point entamé. Il était déjà trop tard; son cœur s'était donné pour ne plus se reprendre, instinctivement et inconsciemment. Même lorsqu'il l'avait repoussée, elle avait admiré son élégance et sa beauté. Il exerçait sur elle une séduction qu'elle ne s'expliquait point. Et puis n'était-elle pas liée à lui pour toujours, puisqu'elle s'était donnée ?

Toutes ses pudeurs se réveillèrent lorsqu'elle se rajusta. Si à cet instant il l'avait embrassée, câlinée en lui parlant d'amour, comme il aurait donné de la joie à cette pauvre petite âme neuve qui n'était pas créée pour le mal, et qui ne pouvait le faire que dans l'amour ! Mais le bonheur de l'autre compte pour si peu dans les pensées égoïstes d'un séducteur de profession. Et n'est-ce point une façon de se faire aimer que d'être cruel et méchant ? Les amants qui furent bons et pitoyables n'eurent-ils point l'occasion de s'en repentir ? Et d'ailleurs, c'est encore une volupté de souffrir par celui que l'on aime.

Richelieu était agacé et nerveux malgré sa maîtrise de lui-même. Il devait aller ce même soir à une fête au Palais-Royal, où il rencontrerait les roués et Mmes de Mouchy, de Sabran et de Gesvres. Et Mme Michelin, tremblante, était si maladroite qu'elle n'achevait point de se recoiffer. Enfin elle fut prête au départ. Pourtant elle demeurait là, nerveuse elle aussi, attendant quelque chose.

— Adieu, ma belle ! fit Richelieu en l'embrassant négligemment, pour l'inviter à sortir.

Elle fut obligée de lui demander elle-même un second rendez-vous. Elle le fit timidement, craintivement, baissant les yeux vers le tapis. Elle en était humiliée et attristée.

Il eut un geste évasif, et ajouta :

— Je te ferai prévenir. Ne t'inquiète pas !

Déjà il la considérait comme sa chose.

La pauvre amante ne protesta point, mais deux larmes lui vinrent encore aux yeux : elle avait déjà tant pleuré cependant ! Elle lui prit la main pour l'embrasser, et il voulut bien la lui abandonner.

Comme elle prenait la porte :

— A propos, comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Jeanne pour vous servir, eut-elle la force de dire en se retournant et en cachant son émotion.

Il la regarda, et la trouva plus belle encore qu'à l'heure de son désir. La souffrance l'affinait et la tendresse lui donnait ce charme alangui qu'ont les femmes amoureuses.

— Vous êtes jolie, mon cher cœur ! fit-il en lui tapotant doucement la joue et en la congédiant.

Et ces paroles suffirent à rasséréner cette âme avide de caresses.

Dehors, le soir descendait lentement. Les nuages avaient fui, et dans le ciel pur le crépuscule laissait flotter quelques traînées de lumière, d'un or pâle infiniment doux. Devant l'hôtel, le quai était désert et presque sombre à cause des branches des arbres. Mme Michelin s'approcha du parapet : à ses pieds, la Seine roulait ses eaux lentes, sans bruit, ses eaux lentes où couraient quelques frissons de clarté.

La vue du soir lui était douce. Elle se sentit si seule et si triste dans ce lieu qu'elle considéra son amour avec une grande mélancolie. Son esprit flottait sans se fixer à une pensée consolante. Elle ne cherchait point à évoquer les heures révolues, à revivre par le souvenir les instants qui venaient de s'écouler. Elle sentait seulement qu'il est bien triste d'aimer, et que cette tristesse de l'amour était vraiment

étrange et contraire à tout ce qu'elle avait imaginé.

Elle était née pour aimer et n'avait pu s'en défendre, pauvre petite créature à la merci de la destinée. Jusqu'alors elle avait vécu inconsciente de sa vie : Richelieu avait passé et lui avait pris son cœur. Elle savait qu'il le lui avait pris pour toujours, qu'elle ne le lui reprendrait point et qu'elle en souffrirait. Elle n'avait eu en se donnant qu'une joie passagère, et elle pressentait que l'avenir lui serait encore plus douloureux. Pourtant elle ne regrettait point d'aimer : il lui semblait qu'elle s'éveillait à la vie et cet éveil lui était doux et cruel. Elle adorait ce mal qui l'endolorissait, et ce sentiment lui paraissait inexplicable et fatal.

Une autre idée la poursuivait. Confusément elle comprenait qu'elle devait se mépriser elle-même. Elle s'était laissé prendre presque sans se défendre, et ensuite c'était elle qui avait cherché les baisers de son amant, qui avait osé solliciter un prochain rendez-vous. N'avait-elle pas eu aussi un peu de vanité d'être aimée d'un duc, et du duc de Richelieu ! Elle eût souhaité regretter davantage ce qui s'était passé en si peu de temps et avait suffi à modifier sa vie. Elle comprenait même, sans se l'avouer, qu'elle désirait encore embrasser les mains de son amant, lui mettre ses bras autour du cou. Vainement elle cherchait à se cacher tout cela à elle-même, et n'y réussissant point, elle pleurait en tordant les bras, et en murmurant : « Mon Dieu ! est-ce si mal d'aimer ?... »

Ainsi elle commençait l'apprentissage de son amour douloureux.

Autour d'elle, le soir éteignait ses dernières lueurs.

Comme le vent fraîchissait, elle se mit à marcher très vite ; elle traversa le pont et entra dans le quartier du Marais. En passant devant l'église Saint-Paul à la façade austère et grise, elle se rappela cette soirée où, pour la première fois, elle avait compris qu'elle aimait. Elle n'osa pas y pénétrer, se sentant coupable sans repentir.

En marchant elle imaginait la fable qu'elle conterait à son mari. Et elle ne songeait point au mal qu'il souffrirait s'il connaissait la vérité, tellement à cette heure il occupait dans sa pensée peu de place. Elle avait si complètement oublié la tendresse de Michelin, qu'elle n'imaginait point la possibilité de sa douleur.

La rue Saint-Antoine s'assombrissait. De suprêmes rayons crépusculaires animaient encore les façades des maisons, les teintaient d'une lumière vague prête à disparaître. Des rôdeurs passaient, et aussi de mauvaises femmes qui dévisageaient Mme Michelin. Mais sa rêverie intérieure l'occupait tant qu'elle ne distinguait rien ; elle, si peureuse, n'avait point peur. Une tristesse venait de la ressaisir à cette pensée que Richelieu ne l'aimait pas.

Cette pensée l'avait brusquement envahie. Elle en était toute frissonnante. N'était-ce point monstrueux qu'il ne l'aimât point ? Elle ne pouvait imaginer cette perversité. Et pourtant elle n'osait point élucider son souvenir, tant elle redoutait de se rappeler certains gestes, certaines paroles. Il avait été pour elle si peu tendre, il avait refusé de lui dire : « Je vous aime ! » Après le don d'elle-même qu'il paraissait désirer, il n'avait pas envers elle d'élan passionné et reconnaissant.

Elle ne comprenait pas sa conduite. Pourtant elle voulait croire à son amour. Elle avait une petite moue de chagrin en approfondissant toutes ces choses difficiles, parce qu'elle avait espéré que l'amour donnait des joies plus réelles et des souffrances moins vives et moins rapides. La première journée de sa vie amoureuse allait finir : elle en gardait au cœur plus d'amertume que de félicité. Elle ne voulut plus y penser, parce que ses larmes recommençaient de couler. Elle y pensa pourtant, et elle pleura.

Comme elle approchait de sa maison, elle croisa Mme Levraut et Mme Patu.

— Vous sortez toute seule, mon petit cœur ? lui dit Mme Levraut.

— Et Msr le duc de Richelieu vous aime-t-il toujours et vient-il toujours à Saint-Paul considérer votre frais minois ? ajouta Mme Patu avec de gros rires.

— Vous a-t-il acheté de belles glaces ? ma belle enfant, et Michelin est-il content de lui ? renchérit encore la première avec un sourire pincé.

Mais Mme Patu l'arrêta : elle venait de voir les larmes de Mme Michelin.

— Laissez-la ! vous voyez bien qu'elle est malheureuse ! fit-elle.

Mme Michelin n'avait rien pu dire, toute peinée de ces allusions grossières à son secret, à ce qui était tout son cœur.

Cependant elle eut le temps de se remettre avant de franchir son seuil, et put conter à son mari la fable qu'elle avait préparée et qui justifiait son tardif retour.

Michelin était confiant et crédule ; il ne remarqua point son trouble et crut à son récit.

V

L'AMOUR D'UN FOU

Sur un mot de Richelieu, elle venait dans le petit hôtel du quai d'Anjou. Il lui fallait sans cesse imaginer des prétextes, mais son amant ne s'en préoccupait point. Un jour elle lui avait demandé d'être prévenue quelques jours d'avance quand il la voulait

voir, afin qu'elle pût préparer ses absences; Richelieu lui avait répondu avec ironie :

— Votre mari est donc toujours cousu à vos jupes?...

Elle avait rougi sans plus rien dire. Elle n'aimait pas qu'il parlât de son mari dont elle ressentait les injures. Le pauvre Michelin l'adorait à sa façon : il avait bien remarqué son changement, mais il ne soupçonnait guère ce qui avait troublé ce cœur de femme. Pour ramener le sourire sur ses douces lèvres, il avait seulement redoublé de tendresse; car, de lui faire des reproches ou de lui poser des questions, il n'était pas capable.

HENRY BORDEAUX.

(*A suivre.*)

LA TOILETTE DE LA FEMME

dans le roman contemporain.

Oh! mon Dieu, n'exagérons rien! Je n'ai pas, pas du tout, la prétention de venir faire ici œuvre de critique littéraire. D'abord, parce que ma prétention serait peu justifiée et ensuite parce que les critiques littéraires abondent et qu'il ne m'apparaît pas urgent d'augmenter leur nombre. Mais enfin c'est un fait, un simple fait que peuvent constater les personnes mêmes qui ne sont pas critiques littéraires. Et c'est peut-être le fait le plus important de la vie littéraire contemporaine : la plupart des romanciers de nos jours ont pris un plaisir tout particulier, un plaisir extrême et presque excessif à décrire abondamment dans leurs livres abondants les multiples toilettes de leurs innombrables héroïnes. Ils se sont fait une spécialité de ces descriptions, et ont prétendu se faire une supériorité de leur art singulier en ce genre de descriptions. Ils les ont prodiguées ces descriptions, ils les ont étalées. Et certes, nous ne nous plaignons pas, nous nous réjouissons au contraire, mais peut-être n'est-il pas indifférent d'étudier si ces romanciers, tous, comme on le sait bien, observateurs délicats et pénétrants et hardis des mœurs contemporaines, ont possédé du moins la qualité essentielle, élémentaire pour décrire les toilettes et surtout pour les décrire minutieusement, méticuleusement, ainsi qu'ils se sont plu et complu à le faire : bref leurs descriptions sont-elles justes et les détails dont ils les chargent sont-ils exacts, c'est simplement, tout simplement ce que nous nous demandons. Au surplus, on le sait, rien n'est plus variable que la mode. Ce qui est élégant aujourd'hui sera ridicule demain. Aussi, en s'efforçant de fixer, dans leurs livres, la mode capricieuse, nos romanciers n'ont-ils pas entrepris là une vaine besogne, n'ont-ils pas à redouter que leur œuvre ne vieillisse comme les modes qu'ils décrivent?

C'est ce que nous allons voir à travers les innombrables descriptions qui émaillent les romans contemporains et sont parmi eux comme autant de fleurs bizarres et disparates parmi des champs uniformes et monotones. Fleurs bizarres et disparates parce que nos romanciers ont toujours ignoré, ou fait comme s'ils ignoraient la loi essentielle de l'harmonie des couleurs qui s'applique dans la toilette féminine :

En juxtaposant les couleurs complémentaires on porte la couleur ou le ton à son maximum d'irritation ou d'intensité. La coloration générale de la toilette doit être la couleur complémentaire de la nuance de celle qui la porte. C'est-à-dire que la blonde comme les blés choisira la coloration bleu turquoise; la blonde dorée le bleu vert; la brune le rouge; pour les cheveux châtains, c'est le violet qu'il faut prendre.

Cette loi, c'est Chevreul qu'il l'a formulée. Et sans doute on pourrait la formuler avec plus de littérature, mais non pas avec plus de précision.

Cette loi, le romancier mondain, « le grand romancier mondain » Paul Bourget ne l'a pas connue, ou bien il l'a méconnue. Et cela est bien fâcheux pour nous et pour lui.

Nous ouvrons *Mensonges*. Et bientôt l'héroïne Mme Moraines nous apparaît. C'est au bal :

> Une jeune femme était dans l'antichambre qu'un valet de pied débarrassait de sa fourrure, d'où elle sortit les épaules nues, sa fine taille prise dans une note toute rouge. Elle avait un profil délicat, un nez légèrement busqué, une bouche spirituelle. Des diamants brillaient dans ses cheveux d'un blond très doux. René la vit qui saluait Claude d'un signe de tête et il se sentit pâlir à rencontrer deux yeux d'un bleu tout clair dans ce teint des blondes qu'il faut bien appeler, malgré la banalité de la métaphore, un teint de rose car il en a la fine fraicheur et la délicatesse...

Eh bien, vraiment, pour un coup d'essai, ce n'est pas là un coup de maître. Voyez-vous cette blonde, si blonde! aux yeux pâles dans une robe toute rouge? Que devient « dans cette note toute rouge » son fameux teint de rose? Hélas! le joli teint de rose et les yeux bleus tout clairs paraissent fades, infiniment fades. Et il ne reste plus rien de cette beauté blonde qu'eût, au contraire, si bien fait ressortir une robe blanche ou bleue, ou rose, ou noire, de toutes les couleurs enfin, excepté rouge.

M. Bourget a commis là une erreur monstrueuse, prodigieuse, que rien n'excuse. Aucune élégante de

chef-lieu de canton si elle est blonde (si blonde!) et fine (si fine!) comme l'héroïne si distinguée du roman de *Mensonges*, ne s'habillera comme cette exquise Mme Moraines qui ne manque pas de prétention mais qui manque étonnamment de goût. Que dis-je! Il y a là une faute colossale, impardonnable et qui prouve péremptoirement et tout de suite que le plus intempérant descripteur de toilettes féminines n'a pas le moindre sens de la toilette et peut-être pas le moindre sens de la femme, et qu'enfin il ignore tout de l'harmonie des couleurs. Décidément, il faut aller dans le monde, le grand monde de M. Bourget, pour découvrir des blondes affublées de toilettes rouges. Fort heureusement pour elles, ces blondes ont, grâce à M. Bourget, d'autres charmes moins discutables.

Au surplus, cette faute capitale dans l'harmonie nécessaire des teintes, Paul Bourget n'est pas le seul qui la commette. Anatole France lui-même, qui connaît mieux l'art de la toilette féminine ou qui du moins se pique de le connaître, Anatole France pare ainsi la blonde comtesse Martin :

Il posa, sur les épaules nues, la grande chape de velours rouge brodée d'or et doublée d'hermine... (*Le Lys Rouge*.

Cette sortie de théâtre, vrai manteau de cour, qui ferait ressortir merveilleusement la beauté d'une brune, aucun Paquin du monde ne l'imposera jamais à une blonde Parisienne. Et, certes, ainsi vêtue, l'aimable comtesse ne mérite pas les compliments du peintre Dechartre.

Dechartre la loua de cette simplicité avec laquelle elle s'habillait (une simplicité bien coûteuse, n'est-ce pas!) dans le caractère de sa forme et de sa grâce, de la franchise charmante des lignes qui naissaient de chacun de ses mouvements. Il aimait, disait-il, ces toilettes animées et vivantes, souples, spirituelles et libres qu'on voit si rarement, qu'on n'oublie pas.

Très adulée, elle n'avait jamais entendu de louanges qui lui fissent plus de plaisir. Elle savait qu'elle s'habillait très bien, avec un goût hardi et sûr. Mais aucun homme, excepté son père, ne lui avait fait les compliments d'un connaisseur. Elle croyait les hommes capables seulement de sentir l'effet d'une toilette sans en comprendre les détails ingénieux. Quelques-uns, qui avaient l'intelligence du chiffon, la dégoûtaient par un air efféminé et des goûts équivoques. Elle se résignait à ne voir apprécier les élégances de sa mise que par des femmes qui y apportaient un esprit petit, de la malveillance et de l'envie.

L'admiration artiste et mâle de Dechartre la surprit et lui plut.

Qu'il nous soit permis de dire que l'admiration si raisonneuse du peintre Dechartre est plus mâle qu'elle n'est artiste, et décidément si ce peintre peint des portraits de femme, ils doivent être bien mauvais.

Ils le doivent être, et être aussi choquants que la description poncive d'Anatole France, car enfin, comme on dit, le domaine de la théorie et le domaine de la pratique sont deux domaines bien différents. Nous voudrions être aussi convaincus, pour être agréable à M. France, que Thérèse Martin est la femme qui s'habille le mieux au monde. Mais le moyen de l'être? Nous savons bien que cette femme exquise « mit un soin délicat, un goût attentif à se faire faire des toilettes neuves et qu'elle prit plaisir à s'habiller avec un soin délicat et caché » avant de se rendre au rendez-vous que lui donna le peintre amoureux. Aussi nous attendons-nous à la voir délicieusement parée et séduisante au possible, ayant mis tout en œuvre pour faire valoir sa beauté, dans son désir de plaire et d'être aimée. Or :

Elle venait le long des buis taillés sous son ombrelle dans sa robe couleur de maïs.

Couleur de *maïs!* Et voilà tout ce que cette Parisienne et cette blonde a trouvé pour mettre en valeur sa beauté! Elle porte une robe maïs presque jaune! Que va devenir parmi tout ce jaune son joli teint de blonde? Jaune sur jaune ne vaut! Mais Anatole France, très occupé à ce moment de psychologie, a peut-être oublié quel était le teint de la comtesse. Il ne nous dit pas non plus si cette toilette maïs enthousiasma le peintre si amoureux, mais si peu artiste. J'en doute fort.

Mais nous ne serons plus surpris maintenant par les toilettes étranges plutôt qu'élégantes de Mme Martin. Tout de même nous sommes franchement amusés lorsque :

Elle parut dans sa loge, vêtue d'une robe blanche qui avait *des manches comme des ailes*, tandis que, sur la draperie du corsage, au sein gauche brillait un grand lys de rubis.

Ce grand lys de rubis au sein gauche est plutôt d'un goût douteux, ce qui revient à dire d'un très mauvais goût. C'est une parure très romantique sans doute, mais un tantinet ridicule, et qui ne peut guère servir qu'à donner le titre du roman. Il est possible que les lectrices du *Lys Rouge* aient admiré cette audace de toilette, mais je tiens pour certain qu'au théâtre, la comtesse Martin a manqué son effet.

Anatole France nous démontre par là que s'il a des idées très arrêtées en matière de toilette, ces idées ne sont pas toujours faciles à traduire. Avant lui, Guy de Maupassant prétendait déjà posséder sur ce même sujet une grande compétence. Seulement, plus malin ou plus raisonnable, il s'abstenait de faire des démonstrations, ou du moins ses démonstrations étaient vagues et, à cause de cela même, elles ne dé-

truisaient pas de théorie. Lisez ce passage extrait de *Fort comme la mort :*

Il la regardait : Bigre, comme vous êtes belle! Quel chic!

— Oui, j'ai une robe neuve. La trouvez-vous jolie?

— Charmante, d'une grande harmonie. Ah! on peut dire qu'aujourd'hui on a le sentiment des nuances.

Il tournait autour d'elle, tapotait l'étoffe, modifiait du bout des doigts l'ordonnance des plis.

— C'est très réussi. Ça vous va très bien.

Et, bien que nous ne sachions ni de quelle nuance ni de quelle étoffe est faite cette robe, nous sommes persuadés, comme le peintre Olivier Bertin, qu'elle va très bien, car nous ne demandons qu'à être persuadés. Nous nous contentons parfaitement de ce jugement général. Inutile de préciser davantage. Ce serait même dangereux. Nous voyons l'héroïne, une Parisienne bien habillée, dans un costume élégant qui lui « va très bien ». Cela suffit.

Et cela n'est-il pas préférable aux abondantes et minutieuses descriptions pleines de détails fastidieux. M. Paul Bourget a une façon à lui, oh! bien à lui, de préciser tous les détails les plus insignifiants d'une toilette et même des chaussures, jusqu'aux minuscules dessins des pans de la cravate.

Il ne savait dans quel costume elle lui plaisait davantage, car avec sa robe de sortie un peu courte, ses minces bottines garnies de drap sombre et boutonnées *de larges boutons de nacre noire*, elle avait ce qu'il appelait, dans sa pensée, la totalité, cette charmante et vivante allure d'une femme qui ne fait qu'un avec ce qu'elle porte. (*Deuxième amour.*)

Et nous aussi, les lecteurs, nous avons la totalité des détails oiseux, absolument oiseux.

Mais voulez-vous, au choix, une description de chapeau sans la moindre banalité :

Miss Florence Marsh portait sur ses épais cheveux châtains un chapeau rond en velours noir avec des bords trop larges sous de trop hautes plumes et que relevait par derrière un cache-peigne en orchidées *artificielles.* (*Une Idylle tragique.*)

Artificielles est bien.

Lisez encore, si vous en avez le courage :

La brise agitait doucement la souple étoffe de la blouse rouge où était pris le buste de la baronne Ely et les larges bouts de sa cravate en mousseline de soie noire assortis aux grands carreaux blancs et noirs de sa jupe...

Je me permettrai de faire remarquer que pour être *assortis* à la jupe, les pans de la cravate eussent dû être à carreaux, eux aussi. Mais les plus grands romanciers ne pensent pas à tout.

N'ayons pas l'air de nous acharner contre les descriptions des toilettes de Paul Bourget. Elles ne sont jamais bonnes, mais quelquefois sont drôles. Celles de M. Paul Hervieu ne sont jamais ni exactes ni amusantes, mais en revanche, elles sont presque perpétuellement pédantesques et incompréhensibles. Certainement il faut lui rendre cette justice : ce qu'écrit M. Paul Hervieu n'est jamais clair; du moins ses descriptions de toilettes sont plus obscures encore que toutes les autres pages de ses romans. Jugez-en :

Dans une toilette matinale qui était une sorte de costume de chasse tant la marche lui apparaissait telle qu'un sport... sous un chapeau de paille marron, de forme presque masculine et presque tyrolienne à plume marron, à voile marron, dans une robe et une veste de léger drap marron qu'éclairait seulement un gilet de coutil, les chevilles serrées par un cuir fauve — (admirez-vous comme moi ce cuir fauve?) — les pieds pointus et moulés par le vernis, Clotilde traversait l'avenue Kléber. (*Flirt.*)

Voilà une dame qui à coup sûr devait faire retourner les passants! Mais que pensez-vous de son chapeau? Ah! sans doute, il n'est point de lectrice qui ne préfère le voir sur la tête de Mme Mésigny plutôt que sur la sienne.

Par exemple, je défie bien tout le monde de copier la toilette de miss Agnès Hobbenson. Elle est un modèle cependant car tous les genres d'obscurités se confondent dans sa description :

Elle laissa retomber son mince bras qu'enveloppait une manche de popeline fort large au coude et boutonnée au poignet. Elle demeura avec un grand sérieux de petite personne toute raide dans sa robe unie et blanche, dans son corsage blanc et froncé qui lui *marquait très haut la taille.* Ses escarpins mordorés plantaient leurs talons pointus dans le sable. Et dans les profondeurs d'un chapeau de coutil couvert de ruches et fermé dans la clarté d'une ombre blanche qui se réverbérait contre un gros nœud de brides en mousseline apparaissait la figure mignonne et blonde d'Agnès aux lignes très régulières, toute poudrée de grains de rousseur sur l'éclat rose du teint.

Comment! M. Paul Hervieu ignore donc que dans le monde, à partir d'un certain chiffre de rentes, on n'a plus de taches de rousseur. Décidément ce romancier si parisien est bien provincial! A quoi serviraient donc les merveilleux produits (efficacité garantie) de la Grande Parfumerie de... Mais je n'insiste pas, ce serait « faire de la publicité ».

Il faut laisser ce coin à M. Marcel Prévost qui excelle à la faire, la bonne publicité :

— A propos, dit Maud, je me suis décidée pour le grand peplum tombant droit sur la robe à taille.

— Celle de *chez Laferrière ?*

— Oui. Seulement je la modifie un peu en rétrécissant l'empiécement du corsage Tu vas comprendre.

Elle s'expliqua.

Qu'elle s'explique ! Elle ne nous expliquera jamais assez comment nos grands romanciers condescendent à devenir des agents de publicité. Après tout, il n'est pas de sot métier.

Maurice Donnay, lui, fait de la réclame pour Liberty. Voyez *Éducation de Prince*. Il y a là une insistance étrange et désagréable.

Du temps de Georges Ohnet (ce temps très ancien et très proche), on citait Worth avec complaisance :

Athénais, habillée chez Worth, coiffée à l'air de son visage, s'était dégrossie, transformée...

En vérité, il faut convenir que Worth habillait bien, et que Georges Ohnet décrivait les toilettes mieux que Bourget ou Hervieu et avec moins de prétention.

Athénaïs en robe de foulard, sa jolie tête brune entourée d'un col de point de Venise, maniant d'une main chargée de bagues une large ombrelle rouge... (*Le Maître de Forges.*)

Eh mais ! elle devait être fort sympathique dans ce costume, la brune Athénaïs ! Seulement voyez comme tout change, la mode et les mœurs. Georges Ohnet voulait alors décrire un costume de parvenue; l'ombrelle rouge, la main chargée de bagues étaient autant d'indices de mauvais goût. Et voici qu'aujourd'hui une telle toilette, bagues comprises, serait tout ce qu'il y a de plus chic, de plus discret, une vraie toilette de « femme élégante et de bon ton ». Surprises de la mode !

Paul Bourget, lui aussi, connaît ces surprises. Il veut décrire la toilette excentrique d'une cosmopolite très admirée, la marquise Andriana Bonaccorsi :

Sur sa toilette qui venait de Paris éclatait ce goût du colifichet particulier aux élégances d'Italie et qui leur donne cet air « fufu » pour employer le terme sans équivalent par lequel la bourgeoisie provinciale de chez nous flétrit un certain à peu près de mise féminine brillant, séduisant, mais sans solidité. Sur sa robe de satin noir, courait un essaim de papillons en jais noir. Ces papillons voletaient sur le satin de ses petits souliers et autour des roses rouges du chapeau dont se coiffaient ses beaux cheveux blonds...

Eh bien ! une telle toilette, aujourd'hui, ne serait pas du tout « fufu », pour employer le terme de Paul Bourget. C'est la classique toilette d'une honnête et tranquille petite bourgeoise. La rose de satin noir se trouve dans toutes les corbeilles de mariées de province. C'est ainsi que la mode capricieuse et changeante se rit des romanciers qui la prennent extraordinairement au sérieux.

La mode est la chose la plus fragile, la plus variable. C'est folie que de vouloir la fixer. Aucun écrivain n'a pu vaincre cette loi inexorable. Pas même Balzac qui affubla ses héroïnes d'ajustements tellement bizarres que nous nous demandons aujourd'hui comment des femmes ainsi accoutrées ont pu inspirer des amours si ardentes alors qu'elles ne nous inspirent à nous que de folles envies de rire. Lisez cette description extraite de *Béatrix :*

Elle était ravissante dans sa toilette du matin. Elle avait sur la tête une de ces résilles de velours rouge alors à la mode et de laquelle s'échappaient de luisantes grappes de velours noir. Une redingote très courte en velours noir formait une tunique grecque moderne qui laissait voir un pantalon de batiste à manchettes brodées et les plus jolies pantoufles turques rouges et or. C'était une toilette de l'ordre supérieur, une de ces toilettes qui expriment une idée !

Une idée drôle, alors !

Théophile Gautier, qui cependant était artiste, n'est pas plus heureux lorsqu'il nous trace le portrait d'une « lionne » amazone :

Une élégante amazone bleu de ciel, le chapeau de castor et le voile vert, la cravache de Verdier, d'étroits cothurnes...

Par exemple, ce qui ne vieillit pas, ce qui est de tous les temps en fait de mode, c'est le ridicule. Une grosse dame mûre sera toujours caricaturale « en robe de bal couleur feu, garnie de satin noir et décolletée très bas » : telle Mme Josserand dans *Pot-Bouille*. Et Zola, qui ne se pique pas d'être un mondain ni un artiste, a su trouver entre toutes la nuance convenant le mieux à son héroïne.

Un romancier cependant excelle à parer ses héroïnes. D'un trait, d'un mot, il les habille. Il ne se perd pas dans les plis, dans les bouillonnés, à travers les agrafes et les boutons, comme M. Hervieu qui met perpétuellement le pied sur la traine des robes de bal. Et cependant les femmes qui figurent dans ses romans sont parfaitement habillées sans jamais une faute de goût. Mais voilà ! ce romancier est une femme : c'est Gyp. Elle n'abuse pas des descriptions, mais lorsqu'elle s'avise d'en faire, elles sont toujours exactes. Voici comment elle improvise une toilette de bal pour une toute jeune fille :

Chiffon passa la petite robe de mousseline de soie blanche très simple, aux jupes superposées et nuageuses, tombant toutes droites et dont le corsage froncé drapait bien son buste élégant et solide... *La [illegible] de Chiffon.*

C'est bien la robe qui convient à une jeune fille. Et cette robe ne se démodera pas. Dans cinquante ans, les jeunes filles continueront à porter au bal des robes toutes simples en mousseline de soie blanche, à corsages froncés.

Mais pour un écrivain qui est capable de décrire les toilettes, combien d'autres, nous l'avons vu, qui n'ont aucune compétence, qui ignorent tout de l'art de la mode. Depuis longtemps, les lectrices de romans ont renoncé à s'habiller comme les héroïnes de Paul Bourget, de Marcel Prevost, de Paul Hervieu, de Donnay, etc.

Du moins les femmes prennent-elles quelque plaisir à ces nombreux étalages de toilette ? J'en doute. Quant aux lecteurs, ils passent et tournent le feuillet. Ce sont des sages. Je connais des femmes qui font comme eux.

Lorsque Anatole France écrit :

Thérèse glissait vêtue de gris sombre sous les cytises en fleurs. Vivian Bell allait, blanche, dans le jardin embaumé...

lecteurs et lectrices se tiennent pour satisfaits et charmés. En revanche nul ne gagne à aucun point de vue à connaître les détails des garnitures de la robe de Mme Surgère (*Automne d'une Femme*) :

Elle portait une robe unie de foulard prune et comme corsage une simple *chemisette* pareille ornée aux *basques*, — (les chemisettes n'ont pas de basques, Monsieur), — au cou et aux manches d'une dentelle noire. La chemisette *drapait la ligne médiane du dos !* l'entre-deux des seins, les bras et moulait la taille...

Je défie une couturière, fût-ce même un couturier, et de la rue de la Paix encore ! de reproduire cette robe d'après cette description.

Alors à quoi servent-elles donc, ces longues, ces nombreuses descriptions de toilettes féminines puisqu'elles n'intéressent même pas les femmes pour qui elles semblent faites, puisqu'elles n'ajoutent rien à l'intérêt du roman ? Du moins sont-elles, pour les romanciers, un procédé pour compléter la psychologie de la femme, de l'héroïne, en marquant ainsi ses goûts, ses tendances, son sens esthétique ? Hélas ! nous avons vu comment s'habille la plus artiste, la plus élégante, la plus Parisienne des héroïnes d'Anatole France !

Bien heureux, encore, lorsque la toilette n'est pas en contradiction absolue avec le caractère de celle qui la porte ! En voici un exemple : Maud de Rouvre, la demi-vierge célèbre décidée au mariage, a jeté son dévolu sur « le bon jeune homme » de province élevé dans les principes les plus sévères. Pour faire sa conquête, Maud affecte dans toute sa manière d'être la candeur et la modestie ; elle renonce à ses anciennes parures et sa mise simple est celle d'une vraie jeune fille. C'est très bien. Or, savez-vous de quelle toilette virginale Marcel Prevost revêt cette fiancée modèle ?

Mademoiselle de Rouvre dans la tache sombre d'une robe de velours vert brodé...

Ah ! que nous voici loin de la sainte mousseline ou du chaste crêpe de Chine ! Et voilà comment les romanciers se trompent et comment échouent les mariages !

Et maintenant faut-il conclure ? Mais il me semble que les conclusions se multiplient d'elles-mêmes. Les romanciers n'ont jamais été habiles à décrire les toilettes de leurs héroïnes. Voilà un fait. Les description de toilettes sont une cause de rapide caducité pour les romans qui en sont surchargés puisque les modes se transforment avec une certaine précipitation. Voilà un fait. Néanmoins les romanciers de notre temps ont, avec une précipitation qui les rend très coupables, parsemé leurs livres de multiples et interminables descriptions de toilettes. Voilà un fait. Leurs livres pour cela vieillissent d'autant plus vite : voilà, hélas ! un autre fait. Relisez les premiers livres de Bourget, — qui ont eu tant de succès à travers le monde, — ils vous paraîtront surannés, oh ! mais si surannés ! ils vous paraîtront d'un autre âge, de l'âge de nos mères et même de nos grand'mères. Et c'est pour les livres une fâcheuse aventure ! Alors pourquoi les romanciers de notre temps, qui sont si calculateurs, entrepreneurs si adroits de leur talent, n'ont-ils pas évité ces erreurs et ces fautes capitales qui condamnent leurs œuvres à un dépérissement immédiat ? Sans doute, ils ont cru que le roman psychologique exigeait le déballage complet des toilettes, car psychologues profonds et hardis et neufs, ils pensaient probablement que telle toilette telle femme, ou telle femme telle toilette... Puis ils ont probablement été victimes du snobisme mondain qu'ils avaient développé par leurs livres. Ils ont été d'ailleurs des victimes très disposées à être satisfaites d'elles-mêmes. Les romanciers contemporains, issus pour la plupart de familles provinciales de condition modeste, étaient flattés et un peu sottement éblouis d'être portés par leurs livres dans un monde parisien de condition brillante et ils s'appliquaient à montrer qu'étant immigrés mondains dans un pays où ils n'étaient pas nés, ils connaissaient pourtant très bien ce pays, ils étaient faits pour y vivre... Dans leur zèle ingénu et trop précipité, ils amoncelèrent les erreurs et les lourdes maladresses que nous sommes bien forcés de constater. Mais je n'insiste pas : ce serait faire sans doute de la critique littéraire et même, qui sait ! de la critique sociale, — et j'ai quelque idée qu'on ne me saurait aucun gré d'en faire...

LOUISE FAURE-FAVIER.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Peres. — 11923. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 10. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 8 MARS 1902.

LE ROMAN MILITAIRE [1]

On a considéré ici même (1) la vie militaire dans le passé, d'après les Mémoires, c'est-à-dire d'après les impressions éprouvées par ceux qui ont vécu cette vie et qui l'ont décrite avec leurs souvenirs, se mettant personnellement en scène, dans le cadre où le spectacle s'est déroulé sous leurs yeux. Je vais vous parler de la même vie d'après les romans, c'est-à-dire d'après des hommes qui ont transporté cette vie dans la fiction, soit en s'inspirant de leurs propres souvenirs, soit en recueillant les souvenirs d'autrui, interrogeant les témoins, collectionnant, étudiant tous les documents aussi bien les livres, les manuscrits que les peintures, les dessins, les armes, les costumes, les harnachements, le mobilier : ils créent avec leurs connaissances, leur intuition, leur imagination de la vie observée, des personnages fictifs ; ils les représentent en une action la plupart du temps imaginaire, mais action et personnages sont destinés à donner l'impression, l'illusion de la réalité plus sensible peut-être que dans l'histoire et les mémoires, parce que le personnage est inventé pour mettre en relief particulier un certain caractère d'homme, et que l'action est combinée pour faire ressortir encore mieux ce caractère. Le chroniqueur raconte ce qu'il a vu, et s'il est vrai, il le raconte tel qu'il l'a vu. Le romancier raconte pour nous faire voir. Le chroniqueur déroule — ou doit laisser se dérouler les faits, souvent incohérents, en apparence, et fragmentaires ; le romancier les rassemble, les groupe, les explique, en les développant. Le chroniqueur fait acte de témoin, avant tout ; le romancier, avant tout, fait œuvre d'artiste.

« Au XIIIe siècle, a dit Chateaubriand, la chevalerie historique produisit la chevalerie romanesque qui marcha de pair avec elle ; de notre temps, la véritable histoire aura son *histoire fictive* qui la suivra comme son ombre. » Qui la suit, qui la commente aussi, l'éclaire, en donne la vision, en donne parfois la clef.

Nous avons au XVIIe, au XVIIIe, jusqu'au XIXe siècle, toute une bibliothèque de mémoires apocryphes. Ils sont, pour leur temps, une vraie collection de romans historiques. Je n'en citerai qu'un parce que disparu avec les autres, dans l'oubli mérité, il a fait, tout d'un coup, en ce siècle, une résurrection étrange et rencontré, en cette seconde vie, une fortune plus glorieuse qu'en la première. Je parle des *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi, contenant plusieurs choses secrètes et particulières arrivées sous le règne de Louis le Grand, jusqu'au siège de Maëstricht*. Cologne 1700, 2 volumes in-12. L'auteur, Courtilz de Sandralz sorte de Gil Blas littéraire, aventurier de plume et de politique, gazetier, libelliste, publiciste dirait-on aujourd'hui, mettait l'histoire en roman et le roman en histoire, selon les appels de son escarcelle, la commande des libraires et les ordres des hommes d'État qu'il obligeait de sa verve. Escamoteur et prestidigitateur de marque, il fit la joie des badauds, l'amusement iro-

1 Extrait de l'*Année à travers les âges*, qui va paraître prochainement à la librairie Chapelot et Cie.

nique des envieux et mérita la censure des habiles. « Il a sans doute de l'esprit, disait Bayle, mais on ne vit jamais un tel emballeur de toutes sortes de contes, ni un tel compilateur de toutes les rapsodies satiriques qu'on peut apprendre dans les auberges et dans les armées. » Il n'importe. De cette friperie est sorti le plus sémillant, le plus clinquant et éblouissant des héros du roman historique moderne du roman de cape et d'épée, le type le plus populaire de l'officier de fortune de l'ancienne France, d'Artagnan, le mousquetaire, le compagnon de ces autres héros : le noble Athos, Porthos le pantagruélique, le subtil Aramis, qui remplissent de leurs aventures mirifiques, animent de leur esprit, illuminent des étincelles de leurs épées et de leurs éperons cette incomparable chronique imaginée par Alexandre Dumas : *les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *le Vicomte de Bragelonne*.

Comment, par quelle révélation et floraison de génie romanesque, Dumas a-t-il découvert ce type si merveilleusement adapté au goût de ses contemporains? Il n'en a point révélé le secret, mais vous en devinerez quelque chose si vous réfléchissez que d'Artagnan ressemble infiniment moins à un véritable officier de fortune du temps de Louis XIV, devenu capitaine des mousquetaires et maréchal de France, qu'à un soldat de fortune de la Révolution passé comte, duc et maréchal de l'Empire ; que d'Artagnan, au fond, est un hussard de l'an III habillé en mousquetaire ; que la transposition se trahit a toute page et qu'il suffit, pour la faire saillir, de passer du roman imaginé à la chronique remaniée, du d'Artagnan inventé au d'Artagnan vivant, de Dumas à Marbot : Marbot, cavalier de l'Empire, devenu officier d'Afrique, commensal des princes d'Orléans, toujours et de plus en plus Gascon d'élite, d'une génération qui était celle de Dumas et vivant dans un monde où Dumas fréquentait. Il commence ses *Mémoires* en 1844. C'est précisément l'année où Dumas commence *les Mousquetaires*.

Voici venir, dans le même temps, dans ces mêmes années, de 1840 à 1845, des écrivains qui ont observé la vie de plus près que Dumas père, d'un regard plus aigu, qui veulent la rendre avec plus d'exactitude, en sa réalité : la vie intérieure aussi bien que la vie du dehors. En premier lieu, Henri Beyle, plus connu sous son pseudonyme de Stendhal. Précurseur du roman psychologique, ancien commissaire des guerres, Henri Beyle avait fait les campagnes de l'Empire ; doué d'un sens très rare de perception et d'analyse des choses, grand curieux et grand investigateur de la nature humaine, il a publié des romans qui ont fait époque et qui ont fait école. Il a créé des types, il a peint un coin de la vie privée française, en proie à l'agitation, à la fièvre que la Révolution, en se retirant, l'Empire en s'écroulant, avaient laissé dans les âmes ; c'est *le Rouge et le Noir ;* il a peint un coin de l'Europe telle que le Congrès de Vienne l'avait organisée : la réaction étroite, subtile, atroce, que le régime de Metternich faisait peser sur l'Italie ; c'est *la Chartreuse de Parme*. Ce roman, presque exclusivement consacré à l'analyse d'une passion très étudiée, dans un milieu politique très fouillé, commence par un tableau de la vie militaire, justement célèbre, parce qu'il est, en soi, merveilleusement animé, et parce qu'il découvre une nouvelle manière de voir et de peindre les batailles et les armées.

Jusque-là, on peignait, on décrivait les batailles en se plaçant, comme Ségur dans l'état-major du généralissime, et, de ce point dominant, on portait la longue-vue sur les lignes, sur les masses humaines, mouvantes mais indistinctes, animées, en quelque sorte, d'une vie collective et impersonnelle. Stendhal se place au milieu même des troupes en mouvement, et il traduit les impressions des hommes qui les composent. On ne considérait que l'ensemble, il ne veut plus voir que le détail, l'individu. Mais quel détail. « L'auteur », a dit l'homme le mieux fait pour les juger, « peint par de petits faits qui ont l'éloquence shakspearienne. » C'est le procédé que Taine emploiera plus tard pour animer ses grandes vues sur l'histoire, pour développer en images vives ses idées puissantes et concentrées. Vous reconnaîtrez dans Tolstoï ce procédé de Stendhal, mais étendu, élargi, avec le caractère de l'esprit russe et la transfiguration du génie...

En même temps que Stendhal, que Mérimée, plus jeune que Stendhal de quelques années, et de quelques années plus âgé que Mérimée, un jeune gentilhomme, royaliste par sa naissance, mais tout vibrant et frissonnant des dernières convulsions de la France impériale, comme Chateaubriand avait frissonné au retentissement du canon de Waterloo, Alfred de Vigny entre dans l'armée royale pour y chercher une carrière, et n'y trouve qu'un exil, le plus morne, le plus accablant des exils. Vigny est un penseur. Son dessein n'est pas seulement de décrire les choses vues par lui et d'exprimer les émotions intimes de son cœur. Il est humain. Ses idées poétiques sont en même temps des idées générales. Ses images sont des symboles. Quand il raconte, ses héros sont des personnages symboliques, c'est-à-dire qu'au delà de leur forme propre, de leur forme individuelle, prise de la réalité observée, ils sont représentatifs de toute une classe d'hommes, et de l'état d'âme de toute une génération. Le livre qu'il a écrit sur la vie militaire est un livre de réflexions profondes, encadrant des récits pathétiques.

Servitude et Grandeur militaires 1835, ce titre dit tout le livre.

Servitude, c'est la carrière militaire ambitionnée comme une splendide aventure, et réduite au plus minutieux, au plus monotone des devoirs; c'est la poursuite du triomphe du *moi*, ramenée à l'abnégation du *moi*. C'est la caserne qui isole l'armée de la cité; c'est la paix qui la dépouille de son grand rôle et l'arrache à sa destinée. C'est l'obéissance qui s'aigrit sous des chefs, qui, trop souvent, regardent la vie avec impertinence quand ils sont jeunes, et avec dégoût quand ils sont vieux. C'est le silence conduisant à l'amertume et au désenchantement, quand il ne conduit pas à l'indifférence de soi-même et du devoir. « L'armée est aveugle et muette... C'est une grande chose que l'on meut et qui tue; mais c'est aussi une chose qui souffre. »

Or cette souffrance la soutient, la relève et, de la servitude, tire la grandeur, et, à défaut de la grandeur propre à la guerre, la discipline qui la prépare. « L'abnégation complète de soi-même, l'attente continuelle et indifférente de la mort, la renonciation à la liberté de penser et d'agir, les lenteurs imposées à une ambition bornée, et l'impossibilité d'accumuler des richesses, produisent des vertus qui sont plus rares dans les classes libres et actives. » C'est la tradition de l'honneur, c'est le trésor des gloires nationales, conservé, du moins, si l'on ne peut l'accroître. C'est, après la discipline du corps, plié, rompu à la mécanique et à l'exercice, l'élan de l'imagination et du cœur vers le passé, vers l'avenir. « Vous vous en souvenez, mes compagnons d'armes, nous ne cessions d'étudier les *Commentaires* de César, Turenne et Frédéric II, et nous lisions sans cesse la vie de ces généraux de la République, si purement épris de la gloire; ces héros candides et pauvres comme Marceau, Desaix et Kléber, jeunes gens d'une vertu antique. »

Telles étaient les méditations du soldat-poète de la Restauration; telles étaient les réflexions, qu'en 1835, il livrait à l'avenir, appelant de ses vœux l'époque où l'armée, transformée, rentrerait dans la cité parce qu'elle serait civique, obéirait à la loi qui est la volonté nationale écrite, et n'obéirait plus à une personne; ni esclave, ni reine, délivrée des luttes douloureuses entre la conscience qui commande au dedans de nous-mêmes et la discipline qui commande au dehors; devenue l'un des endroits de la patrie où, tout au contraire, conscience et devoir se devaient confondre et se confondront, parce que désormais les armées seraient identifiées à la nation.

Il me reste à vous parler du plus extraordinaire d'entre eux, du plus puissant de nos romanciers, d'un des plus profonds analystes du cœur humain et historiens de la nature humaine, des plus féconds créateurs de personnages et de types qui aient existé en France, et qui aient existé au monde, entre Shakespeare et Léon Tolstoï : Honoré de Balzac.

Il naquit en 1797 et fit le plus rude, le plus varié des apprentissages de la vie. Sachant, sous les formes ondoyantes et diverses de la vie d'un individu, deviner le caractère, et sous les figures d'hommes observés au passage, sous les fragments brisés et dispersés de la vie des êtres humains, deviner les caractères généraux, ceux dont les naturalistes font les caractères de l'espèce; capable de reconstruire par induction et imagination le type idéal de chacune de ces espèces et de la personnifier, il entreprit de décrire et de grouper ces types. Il se proposa d'écrire, de l'homme moderne, une histoire naturelle comme celle de Buffon, où l'on verrait, étudiés dans tous leurs organes, analysés dans leurs origines, représentés en vie et en action, l'avare, le prodigue, le militaire, le commerçant, l'avoué, le notaire, le commis voyageur, le médecin, le prêtre, le spéculateur, comme Buffon avait représenté le lion, le cheval, le chien, le singe, le bœuf et l'âne; chacun étant un type de l'espèce et chacun, cependant, dans la description, ayant son caractère individuel, sa figure et son nom.

Puis, comme l'on ne peut isoler l'homme de son milieu, que c'est le mutiler que de l'isoler, qu'il lui faut son cadre et son fond de tableau; qu'il reçoit l'empreinte et la réaction de ce milieu, qu'il y réagit lui-même et le modifie; que toute vie humaine n'est qu'un fragment de la vie totale, que tout épisode n'est qu'une découpure de la grande toile qui se déroule sans cesse, Balzac imagina de reconstituer le milieu de ses personnages. Après avoir créé les types d'une société, il créa cette société même. Il rattacha ses personnages les uns aux autres, il les promena de roman en roman, ici traversant la scène, là l'occupant tout entière; il entoura d'un cortège de figurants qui se rencontraient partout, qui n'avaient leur rôle nulle part, mais servaient à donner l'illusion et le mouvement de la vie. C'est ce qu'il appela la *Comédie humaine* : conception colossale, qu'il n'a exécutée qu'en partie et souvent avec un artifice trop visible; conception très simple, au demeurant, car elle ne faisait qu'appliquer à l'histoire fictive le plan d'une histoire réelle.

Le coin de monde où vit chacun de nous est un coin de comédie humaine; étendez cette comédie à la vie la plus élargie, la plus répandue, à la cour, à la ville, à l'armée, à l'église, au gouvernement, à la vie privée de tout un siècle, vous aurez les *Mémoires* de Saint-Simon. Balzac est le Saint-Simon d'une société imaginaire, créée d'après la société de son temps, à la fois image et explication de cette société.

« Ce n'était pas, a-t-il dit, une petite tâche que de

peindre les deux ou trois mille figures saillantes d'une époque, car telle est, en définitive, la somme des types que présente chaque génération et que la *Comédie humaine* comportera. Ce nombre de figures, de caractères, cette multitude d'existences exigeaient des cadres... des galeries. De là, les divisions si naturelles... de mon ouvrage en *Scènes de la vie privée, de province, parisienne, politique... de campagne.* »

Entre la *Vie politique* et la *Vie de campagne*, devaient se placer les *Scènes de la vie militaire*. « Ne fallait-il pas montrer la société dans son état le plus violent, se portant loin de chez elle, soit pour la défense, soit pour la conquête ! »

Les *Scènes de la vie militaire* devaient embrasser toute l'époque de 1792 à 1815, et s'étendre jusqu'à l'époque contemporaine de Balzac, la guerre d'Afrique. En voici le plan tel que Balzac l'avait esquissé :

Les *Soldats de la République*, trois épisodes; les *Vendéens*, les *Chouans;* les *Français en Égypte;* le *Prophète*, le *Pacha;* l'*Armée roulante;* la *Garde consulaire; Sous Vienne* : un combat, l'armée assiégée; la *Plaine de Wagram;* l'*Aubergiste;* les *Anglais en Espagne*; *Moscou;* la *Bataille de Dresde;* les *Traînards;* les *Partisans;* une *Croisière;* les *Pontons;* la *Campagne de France;* le *Dernier champ de bataille;* l'*Émir;* la *Pénissière;* le *Corsaire algérien.*

Vous remarquerez la place que Balzac donne à la guerre de 1809 : Essling, l'île Lobau, Wagram; ces épisodes de tragédie militaire en Allemagne, qui se doublèrent, en France, de la plus extraordinaire intrigue politique. C'est, qu'en effet, par les contrastes de défaite et de triomphe, par la lutte du génie contre la fortune adverse, par l'opposition entre les batailles et les complots, cette époque est la mieux faite pour tenter le romancier, le dramaturge. Balzac avait montré dans son roman : *Une ténébreuse affaire*, un de ses chefs-d'œuvre, et le chef-d'œuvre du roman historique en France, comment il savait pénétrer, dépouiller et mettre à nu l'intrigue, la conspiration, et, de quelle main magistrale, il pouvait composer les *Scènes de la vie politique*. Le livre qu'il voulait intituler : *Sous Vienne* en eût été le pendant.

Nous savons au moins comment Balzac concevait cette peinture et par quelle étude minutieuse il la préparait. Il écrivait à Stendhal, après avoir lu son Waterloo : « J'ai été saisi d'un accès de jalousie, à cette superbe et vraie description de bataille que je rêvais pour les *Scènes de la vie militaire*, la plus difficile portion de mon œuvre ; et ce morceau m'a ravi, chagriné, enchanté, désespéré. » Il exagérait. Stendhal n'était qu'un homme de grand talent. Balzac concevait tout avec génie. Il voyait, il projetait en grand, dans les ensembles. Il ne se contentait pas de dérouler des fragments incohérents de bataille se succédant sous l'œil d'un spectateur effaré ; il voulait montrer la bataille même, mais la bataille vue, éprouvée, en quelque sorte par ceux qui la livraient et payaient du jeu de leur vie leur place au parterre. « La description des batailles est à faire autrement que par les sèches définitions des écrivains techniques qui, depuis trois mille ans, ne nous parlent que de l'aile droite ou gauche, du centre plus ou moins enfoncé, mais qui, du soldat, de ses héroïsmes, de ses souffrances, ne disent pas un mot... »

Il faisait collection d'uniformes ; il interrogeait les survivants ; il dévorait et s'assimilait histoire et mémoires ; il entendait dérouler sa fiction dans un cadre « dont tous les détails seraient minutieusement vrais ». Il visita les champs de bataille, recueillit les impressions, les légendes des paysans d'Essling, de l'île Lobau, de Wagram.

De cette galerie qui s'annonçait magnifique, nous n'avons que le plan et un seul épisode, les *Chouans*. Mais d'autres fragments nous permettent de nous figurer ce qu'aurait été l'œuvre. Balzac, en effet, ne classe point, dans les *Scènes de la vie militaire*, un de ses principaux romans, le *Médecin de campagne*, qui, cependant, y avait sa place marquée, ni nombre d'épisodes intercalés dans d'autres romans ou publiés, à part, sous forme de nouvelles, épisodes de la guerre d'Espagne et de la retraite de Russie, en particulier, qui sont comme des études pour les grands tableaux médités : les *Anglais en Espagne*, *Moscou*.

L'armée que Balzac a le mieux connue, c'est l'armée licenciée, désorganisée, découragée, troublée et murmurante de la Restauration. Il s'est attaché surtout aux soldats de l'Empire rejetés dans la société civile, les *brigands de la Loire*, les *demi-solde*, les *retraités*, ne sachant que faire de leurs forces, jeunes encore, le sang brûlant, capables d'obéir quand il s'agissait d'aller au feu et de donner l'assaut, mais en révolte contre les lois civiles, les convenances sociales, et incapables de commander à leurs passions. Avant d'étaler les beaux caractères de héros et les nobles dévouements qui devaient briller dans les *Scènes de la vie militaire*, il montre « combien de dépravation causent les nécessités de la guerre chez certains esprits qui, dans la vie privée, osent agir comme sur les champs de bataille ».

J'aimerais à opposer à ces effroyables soudards la belle, la romanesque figure du général marquis de Montriveau, héros de la grande guerre, voyageur et explorateur intrépide de l'Afrique, après la paix, sorte d'évocation d'un Kléber qui aurait eu l'imagination et la délicatesse de cœur de Marceau. J'ai hâte d'arriver à des figures plus populaires, à des caractères plus profonds enfin, et qui forment les plus beaux morceaux, les plus saisissantes et origi-

nales études dans la galerie projetée de Balzac, les bons et braves gens du peuple qui ont fait tour à tour la grande nation et la grande armée, ces combattants modestes, parfois vulgaires d'apparence, dans la réalité, d'où le sublime qui s'y cache ne peut être dévoilé que par l'artiste de génie. Balzac disait de l'un d'eux : « Il faut le transfigurer en en faisant l'image de la probité ». Il le fit pour ses grognards, réfugiés dans les vallées lointaines, rendus à la terre qui, enfants, les avait nourrie, et redevenus paysans de France.

Tel, dans le *Médecin de campagne*, le lieutenant-colonel Genestas : « Espèce de Bayard sans faste, M. Pierre-Joseph Genestas n'offrait rien en lui de poétique, ni rien de romanesque, tant il paraissait vulgaire. » Ni joueur, ni prodigue, ni débauché, cachant sous cette réserve banale, qui était chez lui comme une sorte d'uniforme et de tenue de la physionomie, un roman de tendresse touchant, des douleurs inconsolables et une admirable pureté de cœur ; homme de discipline, brave, « ne donnant pas un coup de sabre inutile et incapable d'en donner un de trop » ; enfant de troupe, lieutenant en 1802, vieilli sous le harnais, ne cabalant pas, nul ne l'approchait sans respect. « Les simples soldats lui vouaient tous un peu de ce sentiment que les enfants portent à une bonne mère ; car, pour eux, il savait être à la fois indulgent et sévère. Jadis soldat comme eux, il connaissait les joies malheureuses et les joyeuses misères, les écarts pardonnables ou punissables des soldats, qu'il appelait toujours *ses enfants*, et auxquels il laissait volontiers prendre en campagne des vivres ou des fourrages chez les bourgeois. »... « Il s'est rencontré dans les armées françaises quelques-uns de ces caractères, tout bonnement grands dans l'occurrence, redevenant simples après l'action, insouciants de gloire, oublieux du danger ; il s'en est rencontré peut-être beaucoup plus que les défauts de notre nature ne permettraient de le supposer. »

Ces caractères expliquent l'endurance, la résignation, l'honneur de ces troupes. C'est l'antithèse consolante du soudard, du condottière ; mais c'est le soldat modeste, effacé, l'homme du rang, et, sous ce rapport, tout l'opposé du héros de chanson de geste, du chevalier empanaché, à l'armure damasquinée et armoriée, qui rapporte toute la guerre à ce qu'il a vu, le d'Artagnan dans la fiction, dans le roman moderne.

Genestas rencontra, le long d'un chemin, un ancien pontonnier de la Grande Armée, qui, pour vivre, casse des cailloux :

Gondrin leva promptement la tête vers Genestas, et lui jeta ce coup d'œil profond et investigateur que les vieux soldats ont su se donner à force de mesurer promptement leurs dangers. Après avoir vu le ruban rouge du commandant, il porta silencieusement le [illegible] à son front.

— Si le petit tondu vivait encore, lui cria l'officier, tu aurais la croix et une belle retraite, car tu as sauvé la vie à tous ceux qui portent des épaulettes et qui se sont trouvés de l'autre côté de la rivière le 1er octobre 1812.

Le vieux pontonnier se dressa sur ses jambes après avoir soigneusement secoué les cendres de sa pipe et l'avoir serrée, puis il dit en penchant la tête :

— Je n'ai fait que mon devoir, mon officier ; mais les autres n'ont pas fait le leur à mon égard. Ils m'ont demandé mes papiers ! — « Mes papiers !... leur ai-je dit, mais c'est le XXIXe bulletin ! »

— Il faut réclamer de nouveau, mon camarade. Avec des protections, il est impossible aujourd'hui que tu n'obtiennes pas justice.

— Justice ! cria le vieux pontonnier d'un ton qui fit tressaillir le médecin et le commandant. Justice ! répéta-t-il, il n'y en aura jamais pour nous autres ! Nous n'avons point de porteurs de contraintes pour demander notre dû.

« J'ai fait ici mon trou comme un boulet mort. Seulement, je ne m'attendais pas, après avoir voyagé sur les chameaux du désert et avoir bu un verre de vin au coin du feu de Moscou, à mourir sous les arbres que mon père a plantés, dit-il, en se remettant à l'ouvrage.

— Pauvre vieux, dit Genestas. A sa place, je ferais comme lui ; nous n'avons plus notre père.

Il revint brusquement, saisit le pontonnier par la main :

— Par la croix que je porte, et qui signifiait autrefois honneur, je jure de faire tout ce qui sera humainement possible d'entreprendre pour t'obtenir une pension, quand je devrais avaler dix refus de ministre, solliciter le roi, le dauphin et toute la boutique !

Entendant ces paroles, le vieux Gondrin tressaillit, regarda Genestas et lui dit :

— Vous avez donc été simple soldat ?

Balzac a donné, dans une de ses nouvelles, et prêté au poète Canalis, le Lamartine de la *Comédie humaine*, un beau portrait intellectuel de l'Empereur. Napoléon ne fait que traverser la *Comédie humaine*. A l'historien seul il appartient d'essayer de le peindre. De tels hommes ne se recréent pas. Toute l'imagination, toute l'intelligence, toute l'érudition arrivent à peine à les décrire. Balzac reconstruit la société, le milieu ; il n'y montre Napoléon que comme les contemporains l'ont vu, à l'armée, à la ville, à la cour même, dans une rencontre, un instant, au passage, sous un rayon fugitif, et ne s'arrêtant qu'un instant sur le devant de la scène ; ainsi dans l'admirable épisode qui fait le dénouement de : *Une ténébreuse affaire*. Ainsi dans cette page frémissante, comme empanachée, et comme sonore de fanfares, la *Dernière revue de l'Empereur* au moment où il part pour la campagne d'Allemagne, en 1813.

Je ne vous parlerai pas des vivants. Je ne puis ce-

pendant achever cette conférence sans prononcer, encore qu'il soit vivant et très vivant, le nom du grand artiste qui a donné sa marque ineffaçable à la nouvelle école et produit, en un chef-d'œuvre, la peinture la plus originale et la plus saisissante de la *Vie militaire*, Tolstoï. Il a vu la guerre à Sébastopol, et cette vue, par transposition, l'a amené à représenter avec une incomparable puissance de vie, la guerre de 1805 et celle de 1812 : Austerlitz, la Moskowa, la retraite. Il joint à cette connaissance, on pourrait dire à la divination, la plus profonde du cœur humain, à la force du génie créateur de types, le sentiment intime de la vie individuelle et l'intuition de la vie collective des masses. Jamais romancier ou dramaturge, par une analyse aussi minutieuse du cœur, par une impression aussi grandiose et aussi accablante de la destinée humaine, des forces, qui pèsent sur l'homme, le meuvent et l'écrasent, n'a mieux décrit l'horreur de l'être humain, pour lequel son *moi* est tout, se débattant dans le flot qui l'emporte et où il sent qu'il n'est rien. Ajoutez-y cette note supérieure : l'immense pitié pour la misère humaine, la beauté de la lutte de l'homme contre lui-même et contre la fatalité. « L'auguste fiction », comme la nommait Balzac, s'est élevée ici à la perfection même...

Vous avez dû être frappés de ce fait dans les quelques extraits que je vous ai faits de Balzac. Le culte de l'Empereur, cette affection quasi aveugle qui faisait que, tantôt enthousiastes et tantôt murmurants, ils le suivaient toujours, c'était la confiance qu'il leur inspirait : « Ah! s'il était là! » C'est le mot qui revient partout, dans la misère, l'épreuve, l'abandon, — à la guerre et après la guerre, contre le froid, la faim, la pauvreté, l'injustice. Et, au fond, c'est le plus bel hommage qu'ils puissent rendre à sa mémoire, que tout soldat puisse rendre à son chef. Il le savait. C'était ce qu'il appelait « la partie divine » de la guerre, tout ce qui dérive... de l'opinion, de l'esprit du soldat qui est fort et vainqueur, faible et battu, selon qu'il croit l'être. Et, de ses soldats, à Sainte-Hélène, il disait : « Ils étaient fort libres avec moi. J'en ai vu souvent me tutoyer. C'est qu'ils avaient l'instinct de la sympathie : ils me savaient leur protecteur et, au besoin, leur vengeur. »

C'est le sentiment que Balzac a si admirablement traduit dans son *Napoléon du peuple*.

Et c'est en cela, justement, que Napoléon était homme, « l'homme, puisqu'on l'a nommé comme ça » et c'est par ce grand côté que l'humanité reprenait sur lui ses droits. C'est en cela aussi que la leçon peut porter et que l'exemple, pour tomber de haut, n'en est pas moins à la portée de tout homme de bonne volonté et de tout homme de cœur. Cette part du cœur, qu'un Marceau, qu'un Hoche, à l'exemple d'un Turenne, savaient donner au commandement des hommes, à laquelle Napoléon faisait la place si grande dans le génie de la guerre : qui, pour les Russes, est presque tout, sinon tout, deviendra de plus en plus dominante, nécessaire, féconde aussi à mesure que, les armées devenant plus démocratiques, l'âme s'y fera plus populaire. Il ne suffira pas de flatter l'intelligence du soldat, de l'intéresser, de l'associer aux combinaisons du chef, ainsi que Napoléon y excellait en ses proclamations, en ses bulletins ; il faudra de plus en plus, pénétrer l'âme des masses, descendre dans les profondeurs cachées et en tirer le feu secret qui fait la vie du peuple : à cette tâche, il faut autant de cœur que d'esprit et de raison ; car il faut désormais, dans la société, comme dans l'armée démocratique, aimer les hommes pour les comprendre et les comprendre pour les conduire.

ALBERT SOREL.

LA ROUSSALKA

Fragment du Théâtre de l'Ame.

D'ÉDOUARD SCHURÉ (1)

Voici l'*Avant-propos* du livre de notre collaborateur M. Édouard Schuré, dont nous offrons une primeur aux lecteurs de la *Revue Bleue*.

« Ce volume forme la nouvelle série du *Théâtre de l'Ame*, et les deux drames qu'il renferme se rattachent au groupe des *Enfants de Lucifer* et de *La Sœur Gardienne*. Quoique très différents par le sujet, ils sont écrits et conçus dans le même esprit. Je n'ai plus à le définir, l'ayant tenté dans la préface de la première série. Je répète simplement que ces essais s'adressent à ce public restreint mais sérieux, qui croit à la possibilité d'un art dramatique plus intime et plus profond que celui dont se contentent nos foules confuses. Ils font virtuellement appel à une réforme de l'institution théâtrale elle-même par une association groupée dans ce but. Un théâtre, conçu dans cet esprit, ne serait plus ni une spéculation financière ni un simple divertissement. Il deviendrait une fonction sociale et une initiation de l'Ame par la fête de la Vie et de la Beauté.

« Je ne me dissimule pas, qu'ici moins qu'ailleurs le verbe écrit est un verbe vivant. Une représentation modèle devant un public de choix serait le seul exemple probant, le seul commencement réel de l'art idéaliste que je défends avec plusieurs et auquel

(1) Le théâtre de l'Ame, deuxième série, *la Roussalka* (drame moderne), *l'Ange et la Sphinge* (légende dramatique). — Chez Perrin. Ce volume paraîtra dans quelques jours.

j'ai voué le reste de ma vie. Mais, en attendant que les conditions de l'épreuve nécessaire se présentent, l'exemple écrit, si modeste qu'il soit, peut du moins inviter l'élite pensante à la recherche de cet art nouveau et inciter les poètes à sa poursuite.

« La seconde série du *Théâtre de l'Ame* poursuit l'œuvre de propagande commencée par la première. Après le verbe écrit viendra le verbe vivant, si la destinée le permet.

« *La Roussalka* est un drame moderne dont l'action se place vers le milieu du XIXe siècle. Mais l'âme des personnages, l'esprit qui les domine est essentiellement contemporain. Ces personnages sont presque tous des musiciens. La musique, reine des mystères et régénératrice de la vie intérieure, est leur centre commun d'attraction. Ils évoluent par elle et autour d'elle. Quelques traits de l'héroïne, Clara Smirnova, ont été empruntés à une biographie de la célèbre chanteuse allemande Wilhelmine Schrœder Devrient, de celle dont Richard Wagner me disait, en me montrant son buste en marbre dans sa villa de Lucerne : « Voilà ma Muse. Elle m'a fait comprendre tout ce que la voix humaine peut exprimer par le chant. » Mais l'âme du personnage est prise au cœur de la femme contemporaine, dans son aspiration à l'amour libre et à l'expression complète de son individualité par l'art. »

L'idée de *La Roussalka* se résume dans sa devise : « Le génie naît de l'amour et l'art du désespoir. »

Zéno Stéphane est un musicien hongrois, âme énergique et sensitive, repliée sur elle-même, tourmentée par des pensées profondes et des aspirations infinies. D'abord simple violoniste, il est devenu le favori de l'archiduc Adalbert, qui l'héberge en son château de Styrie pour lui permettre de travailler en paix. Stéphane est tacitement fiancé à Marthe Stromwald, orpheline d'un luthier qu'il connaît depuis quelques années. Mais cette intimité familiale n'a suscité en Stéphane qu'une tendresse fraternelle.

Avec sa nature douce, timide et un peu austère, Marthe n'a pu faire vibrer dans le musicien toutes les cordes de la lyre. Il l'avoue à son confident unique, à Josy le Tzigane : « Mon seul bonheur est dans ce monde obscur que je porte en moi-même et qui me brisera si je ne puis le mettre au jour ! Qui pourrait le faire sortir ? Une femme peut-être. » Achevant son rêve, il ajoute : « Une seule femme et un seul amour. Recevoir d'elle le baiser souverain qui prend et donne tout. En vivre et en mourir... Ah ! si je l'avais reçu, j'écrirais enfin la *Symphonie de la Vie!* »

Les natures ardentes, les volontés concentrées attirent à elles les événements qu'elles désirent par cette magie inconsciente de la pensée, qui est le plus puissant des magnétismes, mais qui échappe à nos perceptions ordinaires. Le rêve de Zéno Stéphane s'accomplit d'une manière plus rapide et plus poignante qu'il ne l'avait imaginé. A la cour de l'archiduc vient d'arriver une grande dame russe. Sa voix superbe et son génie plastique la prédestinaient à devenir la première cantatrice de son temps, mais son cœur tumultueux et insatiable préfère les fortes secousses de la vie aux émotions factices de l'art. Clara Smirnova est une âme ondoyante et diverse, généreuse et audacieuse, multiple et illimitée comme l'âme de l'univers qu'elle aspire à pleins poumons et qui émane d'elle dans un tourbillon de joie et de douleur, d'exultation et de désespoir. Sa devise est : « Sans peur, sans frein et sans repos. » A l'archiduc Adalbert, qui lui reproche d'épouser l'aventurier Fédro et de signer un contrat de mariage qui est un suicide social, parce qu'il la dépouille éventuellement de sa fortune, elle répond : « Bah ! ne se suicide pas qui veut ! Se suicider fièrement, c'est encore une façon d'être soi-même et de braver le destin ! J'irai jusqu'au bout de mon désir et je viderai la coupe de ma destinée ! »

La scène que nous reproduisons est la dernière du premier acte. Nous y assistons à la rencontre de Zéno Stéphane et de Clara Smirnova, au pavillon de chasse de l'Archiduc. De cette rencontre, où se trahit le secret de deux vies et le tréfonds de deux âmes, ressort le drame développé dans les trois actes suivants. Car, de l'étincelle qui jaillit entre ces deux êtres naît à la fois le génie de Stéphane, la métamorphose psychique de Clara et le conflit tragique de leur amour.

SCÈNE VI

CLARA, STÉPHANE

CLARA considère Stéphane un instant en silence à part. — La pâleur de la pensée au front et, dans les yeux, la profondeur insondable du rêve...

STÉPHANE, à part. — Quel rayon dans cette femme !... Elle vibre et fulgure dans son silence.

CLARA fait un pas vers lui. — Maître Zéno Stéphane, excusez ma hardiesse... Oui, j'ai voulu vous voir.

STÉPHANE, à part. — Oh ! cette voix !... serait-ce mon inconnue ?... (Haut.) Vous connaissez donc mes œuvres ?

CLARA. — Aucune de celles qui font votre gloire. Mais j'en connais une que la foule ignore. Un hasard m'a fait pénétrer dans le secret de vos improvisations. L'autre jour, je passais seule au pied de la tour qui vous sert d'asile. Derrière la sombre muraille, un violon jouait un air si suave, si passionné, que je fis halte, l'oreille tendue, appuyée contre un saule et penchée sur l'onde immobile. Deux fois le violon reprit sa pénétrante mélodie. Quand il se tut, j'étais encore sous le charme. Le lendemain, je de-

mandai à l'archiduc quel artiste merveilleux habitait la tour mystérieuse. Il me dit que c'était vous. Voilà pourquoi j'ai voulu vous connaître et vous remercier. (D'une voix caressante.) M'en voulez-vous, maître Stéphane?

STÉPHANE, d'une voix étouffée. — Madame... je suis surpris... je suis ému de vos paroles... Avant de vous répondre, permettez une question. Il y a huit jours, j'errais la nuit dans la ville voisine. Dans la rue déserte, une voix de femme sortait d'une fenêtre éclairée. Elle chantait *le Voyageur* de Schubert, le chant sublime qui se termine par ce cri désolé : « Le bonheur est là où je ne suis pas! » Était-ce vous?

CLARA. — Oui, c'était moi.

STÉPHANE, avec un cri de triomphe. — Ah! j'en étais sûr!

CLARA. — Que voulez-vous dire?

STÉPHANE. — Jamais aucune voix ne m'a touché comme la vôtre. Elle a fait vibrer des cordes inconnues dans tout mon être. Cette nuit-là, je composai le *Chant du Désir*. C'est lui que vous m'avez entendu jouer dans la Tour du Rêve. J'espérais, sans y croire, que mon incantation vous amènerait jusqu'à moi, que j'aurais le bonheur de vous voir, ne fût-ce qu'une seule fois... et vous êtes venue... Merci!

CLARA, s'assied sur un fauteuil, à distance, et s'accoude, songeuse, à la table. — Double coïncidence, étrange et fatidique, en vérité! (D'une voix plus basse.) Et si je vous disais, moi, ce que j'ai fait après avoir entendu votre *Chant du Désir?*

STÉPHANE fait un pas vers elle. — Dites-le, moi, je vous en supplie!

CLARA se lève brusquement. — Non. C'est impossible. Ah! c'est absurde, c'est fou, et c'est divin quand même! (Calme et grave tout à coup.) Ce qui se passe entre nous est si extraordinaire que je ne le comprends pas encore. Est-ce de la sorcellerie? Il y a un charme dangereux dans votre violon.

STÉPHANE. — Celui de votre voix est bien plus redoutable.

CLARA. — Je ne sais, mais il est sûr que par l'invisible échange de nos pensées à travers la musique, il s'est établi entre nous un lien bien plus subtil et plus profond que les liens ordinaires du monde, un lien d'âme que je sens indissoluble, tant il est pur et sacré.

STÉPHANE. — Vous l'avez dit, je le sens comme vous.

CLARA. — Oui, indissoluble, malgré tout. Écoutez, ami. Puisque ma voix vous a inspiré cette mélodie, qui a eu sur moi cet étrange pouvoir, il faut que je sache votre vie. Après, je vous dirai le fond de la mienne, que personne ne connaît encore. Nous nous devons cela l'un à l'autre. Car maintenant nous pouvons tout nous dire, n'est-ce pas?

STÉPHANE. — Oui, tout! Comme vous êtes bonne!

CLARA ôte son chapeau et le dépose sur la table. — J'ai peur que non, je suis franche, voilà tout! (Ils vont s'asseoir l'un près de l'autre sur deux chaises, près du piano.) Voyons, maître Stéphane, comment êtes-vous devenu musicien?

STÉPHANE. — Dès ma plus tendre enfance, en écoutant chanter ma mère.

CLARA. — Elle était donc musicienne? Oh! contez-moi cela.

STÉPHANE. — Je suis fils d'un pauvre médecin de Hongrie et d'une Polonaise émigrée, de famille noble. Quand ma mère, femme pâle et tranquille, chantait en s'accompagnant au piano, une autre âme se réveillait en elle, ardente et tumultueuse. J'en éprouvais une douceur pleine d'angoisse. Un violoniste de son pays, un Polonais, venait souvent l'accompagner. Haletant, hors de moi, j'écoutais de la chambre à côté, près de la porte. Alors, au son de ce violon et de cette voix, je ressentais une telle émotion que je me roulais par terre dans je ne sais quelle torture, mêlée de larmes et de volupté. Hélas! dans la voix de ma mère, je pressentais, sans le savoir, la passion de l'amour, toute l'immensité de la douleur humaine et du désir inaccompli.

CLARA. — Pauvre enfant! Votre mère et son violoniste étaient bien imprudents.

STÉPHANE. — C'est à eux pourtant que je dois le réveil de mon âme de musicien. Bientôt le Polonais partit. Il laissa à ma mère son violon et ne revint plus. Depuis ce jour, elle n'ouvrit plus le piano et ne chanta plus une note. En vain je la suppliai de me faire entendre encore sa voix si chère et si troublante. De mois en mois, je la vis dépérir. La veille de sa mort, elle plaça la pauvre viole entre mes bras d'enfant et me dit : « Stéphane, je te lègue cet instrument; c'est mon plus précieux trésor. Ne le quitte jamais; il sera ton consolateur. Souviens-t'en, mon fils, la vie n'est que souffrance. Le bonheur n'est que dans la musique et dans l'au-delà! » Voilà comment, tout jeune, je suis devenu musicien.

CLARA, très sérieuse. — Je comprends maintenant le pouvoir tragique de votre violon. Il est hanté par la douleur et le désir.

STÉPHANE. — Vous connaissez mon plus intime secret. Me direz-vous le vôtre?

CLARA. — Aucun ange n'a veillé à mon berceau. Ma mère mourut quand j'avais deux ans. Mon père, un gentilhomme chasseur et misanthrope, vivait seul dans son domaine près du Volga. Je grandis dans ma solitude, libre comme un poulain. Aucun maître ne put me dompter. Tous les jours, jamais lasse, je parcourais la steppe onduleuse sur ma jument cosaque, galopant vers les lointains sans bornes qui attirent en fuyant toujours. Dans une de mes courses, j'avais dix-sept ans à peine, je rencontrai, à la li-

sière d'un bois, un petit pâtre de quinze ans qui me tendit un bouquet de fleurs sauvages. Il semblait malade et triste. Je le remerciai et pris les fleurs en souriant. Bientôt, j'appris que l'enfant mourant me réclamait. Jamais je n'oublierai le regard de l'enfant étendu sur son lit, à mon entrée dans l'isba. « Chante-moi quelque chose », me dit-il. Je lui chantai une berceuse. Ses yeux ne me quittaient pas, ils nageaient dans un ravissement céleste. Je le veillai toute une nuit, et quand il expira, ce furent mes lèvres qui fermèrent ses beaux yeux transfigurés... Alors sa mère, terrifiée, dit en tombant à genoux : « Seigneur Dieu, le baiser de la baryna est comme celui de la Roussalka, il donne la mort ! »

STÉPHANE, avec un léger frisson. — Qu'est-ce qu'une Roussalka?

CLARA. — L'ondine du fleuve, dont l'amour, selon la croyance du peuple, est dangereux aux hommes. Il renferme un don divin, mais ceux qui le provoquent ne vivent pas longtemps. — La mort de ce petit moujik fut ma première grande douleur et une révélation terrible de la vie. Elle me laissa dans l'âme un mélange de pitié, de tendresse et d'infini désir. Je tombai dans une mélancolie noire. Il me prenait envie d'entrer dans un de ces couvents de femmes nobles, qui passent leur vie à soigner les pauvres et les malades. Mais un sang fougueux brûlait mes veines, une curiosité ardente me dévorait. Cet au-delà divin que vous cherchez dans l'art, je le cherchai dans l'amour! (Elle cache ses yeux avec sa main.) Horreur et misère de la réalité! Je ne vous raconterai ni mon mariage, ni mon veuvage, ni mes tristes aventures... Tout cela est pénible, banal, humiliant. On voudrait oublier, mais on ne peut pas. Sachez seulement que dans toutes mes tentatives de bonheur, dans mes plus tumultueuses folies, jamais je n'ai perdu la nostalgie de ce regard d'enfant extasié, du pauvre petit moujik expirant... (Elle laisse tomber son visage sur son bras appuyé au dossier de la chaise.)

STÉPHANE se lève. — Comment? Vous, jeune, riche, ardente, vous qui connaissez l'élite des cours européennes, qui avez remporté un triomphe au théâtre, vous n'auriez pas rencontré l'amour?...

CLARA relève lourdement la tête et plonge dans le vide un regard sauvage, fasciné. — Eh bien, si!... j'ai rencontré quelque chose d'autre... de plus terrible et de plus puissant encore... (Se reprenant.) Mais je n'ose parler... Vous allez me haïr... me mépriser peut-être...

STÉPHANE. — Jamais, eussiez-vous commis un crime! Confiez-vous à moi comme à un frère.

(Le jour commence à baisser.)

CLARA. — Soit! Il y a trois mois, dans une fête, le regard impérieux d'un homme se posait sur moi. Pourquoi prit-il possession de tous mes sens, de toute ma pensée? Je n'en sais rien. Il me faisait peur et m'attirait. Depuis ce jour, cet homme s'est attaché à mes pas et me suit partout, m'offrant son amour et sa vie. Pourtant, je résistais. Ma volonté, fière de son indépendance, sentait qu'elle allait abdiquer pour la première fois. J'eus des révoltes, des inquiétudes, des terreurs. Quelque chose en moi se rebellait contre toutes mes sensations...

STÉPHANE, haletant. — Alors?

CLARA se lève et prononce d'une voix mystérieuse. — L'autre soir... après avoir passé sous la Tour du Rêve et entendu votre violon magique... je sentis un tel retour de toutes mes nostalgies... qu'en revoyant cet homme... je me promis et me donnai tout entière...

STÉPHANE. — Et cet homme s'appelle?

CLARA, d'un ton résolu. — Serge Fédro. Nous partons demain pour la Russie. Dans un mois nous serons mariés. C'était ma destinée... Votre mélodie me l'a dit, en ce soir fatidique...

STÉPHANE, la regarde fixement avec amertume. — Ah! vous l'avez bien comprise, ma mélodie!... C'est juste! Le musicien n'est-il pas fait pour donner aux autres les bonheurs qu'il n'a jamais connus et qu'il ne connaîtra jamais?... Je vous félicite, Madame, vous avez trouvé votre au-delà dans l'amour; moi, je sais maintenant que je ne trouverai pas le mien dans ma musique!...

CLARA, surprise. — Que dites-vous? Pourquoi?...

STÉPHANE, avec mélancolie. — J'ai senti l'approche de mon génie... mais il s'est envolé.

CLARA. — Eh quoi? l'art divin ne vous sourit-il plus? Ne venez-vous pas de mesurer sa puissance? Votre part est peut-être la meilleure. Donnez-vous tout entier et sans réserve à l'art sacré. Il vous possédera, et par lui vous posséderez l'univers!

STÉPHANE. — Il est trop tard! Il aurait fallu ne pas vous voir. Au son de votre voix, un torrent de lave est entré dans mes veines. Comment trouverais-je mes mélodies, sans vous qui êtes la Mélodie vivante? Comment écrirais-je *la Symphonie de la Vie* sans la vie elle-même?...

CLARA, émue et tendre. — Enfant, vous ne connaissez pas encore la vie! Moi, je ne vous oublierai pas, mais vous m'oublierez sûrement. Un jour peut-être reviendrai-je du Caucase lointain, avec celui qui sera devenu un héros illustre. Mes traits seront flétris par l'âge, une douce mélancolie aura fait place aux couleurs brillantes de la jeunesse. Vous serez devenu le maître glorieux que vos amis attendent. Bien des couronnes seront tombées sur vos pas, bien des femmes vous auront aimé. Et je viendrai m'asseoir dans une salle de fête pour écouter *la Symphonie de la Vie*. Quand la salle croulera sous les applaudissements, vous me regarderez sans me reconnaître et vous direz : « Quelle est cette femme qui pleure?...

STÉPHANE se lève vivement. — Ah! vous croyez cela?

Eh bien, il n'en sera rien ! Je dis adieu à l'art, à mon génie, à mon rêve de beauté. Je vais me faire Bohémien ! Foin des désirs inaccomplis, foin de la vie incomplète, foin des amours misérables quand on a entrevu le grand amour, foin des créations chétives quand on a entrevu l'œuvre sublime et impossible ! Je briserai ma carrière avec ce violon ! (Il saisit l'instrument et fait le geste de le briser.)

CLARA lui prend le bras. — Arrêtez ! Je vous défends de commettre un crime !... Elle prend le violon et pose ses lèvres sur les cordes.) Cher instrument, qu'il soit béni. (Elle replace le violon sur le piano.) Soyez fort, soyez grand, et votre bonheur surpassera le mien. Vivez pour votre œuvre. De loin, je veillerai sur vous. Je le promets; ai-je votre promesse ?...

STÉPHANE. — Oui... à une condition.

CLARA. — Laquelle ?...

(La nuit s'est faite. On aperçoit, par la baie, une barque illuminée qui glisse sur le lac. Le violon de Josy chante dans le silence.)

STÉPHANE. — Écoutez : c'est mon *Chant du Désir !*.. votre voix m'a révélé la vie, vos lèvres brûlantes ont consacré mon instrument. Une minute, une seconde de votre amour doit suffire à toute mon existence. Je réclame, de votre bouche, sur mon front vierge de bonheur... le baiser de la Roussalka !

CLARA, effrayée. — Le baiser de la Mort ?

STÉPHANE, avec transport. — Non, de l'Immortalité !

CLARA. — Stéphane...

STÉPHANE. — Au nom de l'enfant de la steppe...

CLARA lui prend les deux mains, dans une indicible émotion. — Oui... Je te le dois, Stéphane... (Il se laisse aller sur la chaise, près du piano ouvert. Sa tête se renverse sur le pupitre. Clara prend une rose blanche avec à sa gorge et la laisse tomber sur le violon.) Toutes les joies de la vie que je ne puis te donner, je les donne à ta lyre aimée; qu'elle en reste embaumée à jamais. Puisses-tu trouver Dieu dans ton art. Je voudrais verser sur toi, en un seul regard, des torrents d'inspiration et de bonheur... En cette minute divine, Clara t'aime... et donne à ton génie tout le feu sacré de son âme... dans un baiser d'adieu !...

(Elle se penche sur lui... prend sa tête entre ses mains et le baise au front.)

STÉPHANE se lève en sursaut. — Clara, je t'aime !... (Un domestique apporte un candélabre et le pose sur la table. Au même moment, l'Archiduc paraît sur la terrasse.)

CLARA. — Silence !... L'Archiduc !

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'ARCHIDUC

L'ARCHIDUC. — Eh bien ! chère comtesse, que dites-vous de notre maëstro ?

CLARA. — Ce sera un grand artiste... Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi, songez-y !

L'ARCHIDUC. — Je m'en souviendrai. Voulez-vous entendre la fin de la sérénade sur le lac ?

CLARA. — Volontiers. Au revoir, Zéno Stéphane !

(Elle lui tend la main. Stéphane la lui baise.

STÉPHANE. — Adieu, Madame. (Clara prend le bras de l'Archiduc et sort avec lui. Sur la terrasse, elle se retourne et fait à Stéphane un dernier signe d'adieu. Stéphane, qui l'a suivie d'un geste éperdu, retombe sur sa chaise.) Partie !...

SCÈNE VIII

STÉPHANE, HEILER

HEILER, accourant. — Stéphane ! Stéphane ! (Il le secoue.) Tu n'entends pas ?

STÉPHANE comme un homme qui se réveille. — Qu'y a-t-il ? Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

HEILER. — Pardieu ! Je suis ton maître, Christian Heiler, et toi, tu te caches dans ton maudit repaire. Voilà deux heures que je te cherche ! Qu'as-tu fait tout ce temps ?

STÉPHANE. — Je ne sais pas... Je rêvais... je travaillais.

HEILER. — Dépêche-toi et viens. Le luthier est mort. Marthe, désespérée, t'attend.

STÉPHANE. — Quelle Marthe ?

HEILER. — Marthe Stromwald, ta fiancée. Grand Dieu ! Si tu ne viens pas la consoler ce soir, tu n'es qu'un misérable, et si tu n'en fais pas ta femme, je te renie !...

STÉPHANE. — C'est vrai... j'oubliais...

Il prend la rose à demi effeuillée sur le violon et la cache dans son sein.

HEILER. — Ah çà ! qu'as-tu donc ? Viendras-tu ?

STÉPHANE se lève et met son chapeau avec une résolution subite. — Oui, Marthe !... le travail... le devoir ! (Passant la main sur son front.) Mais qui effacera jamais de mon front le baiser de la Roussalka ?...

(Il sort à pas rapides par le fond.

HEILER, resté seul. — Du génie ?... peut-être... (Il secoue la tête.) mais pas de méthode !

(Il sort à pas lents avec des gestes d'impatience.)

ÉDOUARD SCHURÉ.

BARCELONE ET LES DERNIERS TROUBLES

Barcelone est une très ancienne cité, — centre du commerce et de l'industrie de la Catalogne et même de toute l'Espagne. Populeuse et florissante, elle doit beaucoup à sa situation géographique les merveilleux avantages qui font d'elle, sans conteste, à des points de vue différents, la plus importante ville de la péninsule. Elle est située, en effet, dans une plaine fertile et large, au bord de la mer...

Si Amilcar Barca qui la fonda lui donna l'esprit mercantile de sa race, Charlemagne qui la conquit la rendit courageuse et guerrière. Sa population, aussi

remuante qu'ingénieuse, apporte la même passion au travail et aux jeux, à la danse et à l'émeute; population souple par excellence, qui se plie remarquablement aux conditions sociales les plus modernes; population bienheureuse qui sait prendre la vie par les bons côtés, tout en accomplissant, comme il convient, son dur labeur dans la lumière...

Elle s'épanouit au soleil, la belle cité, parcourue d'avenues très larges, très longues, qui font pénétrer en elle plus d'air, plus de joie, plus de santé, — avec tous ses quartiers nouveaux dont la blancheur frissonne, — devant l'azur méditerranéen. Ce n'est plus tout à fait l'Europe, ce n'est pas encore l'Afrique; et les palmiers de ses promenades qui se découpent sur l'horizon bleu, le long du rivage, annoncent un climat nouveau sans faire oublier cependant le nôtre...

O cité du sourire, tu pleureras!...

L'Espagne est lasse du régime actuel, qu'elle rend responsable, à tort ou à raison, de tous les maux qui l'accablent; elle voudrait sortir coûte que coûte de la situation déplorable où elle a bien conscience qu'elle est plongée. Les preuves d'un mécontentement général se manifestent de tous côtés, et se manifestaient déjà plusieurs années avant la guerre... Comment s'y prendre pour ramener les jours glorieux d'autrefois, ou tout au moins un état de choses raisonnable? En attendant, les Espagnols conspirent, complotent, politiquent; en attendant, c'est la lutte acharnée entre les partis; mais, en attendant, c'est encore la décadence. Les colonies sont perdues pour toujours; la marine n'existe plus, si même elle avait jamais existé; l'armée décline; les finances baissent; toutes les affaires vont mal...

Voici déjà que la Catalogne, plus active, plus prospère, plus riche que le reste de la péninsule, réclame son autonomie, et devient menaçante. Elle ne veut plus consentir à travailler pour ceux qui ne travaillent pas en Espagne, entretenir de ses deniers le trésor public, jouer encore longtemps comme jusqu'ici le rôle de dupe: elle a pris conscience de sa force, et, sachant ce qu'elle peut, imposera peut-être un jour ce qu'elle veut... D'autant plus que, depuis la guerre, elle supporte des charges beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus lourdes. La question ouvrière se pose chez elle, à présent, plus impérieuse, et réclame une rapide solution; les relations du capital et du travail n'y peuvent plus demeurer ce qu'elles y sont à cette heure. De très graves conflits l'agitent profondément et la secouent d'étrange manière...

Je lisais récemment dans le *Petit Marseillais* une très juste appréciation de la situation actuelle en Catalogne, exposée par un Catalan, M. Alban Derroja (18 février). En voici d'ailleurs un extrait:

« ... De tous les intérêts espagnols, ce sont ceux de l'industrie catalane qui ont été le plus cruellement atteints par la guerre hispano-américaine.

« Les marchés de Cuba et de Porto-Rico, et, dans une proportion moindre, ceux des Philippines, étaient largement ouverts à l'importation des produits manufacturés de Barcelone, de Tarrasa, de Sabadell, qui y trouvaient un écoulement facile. Le brusque ralentissement de la demande de ses produits, bientôt suivi d'une rupture presque complète des relations, porta un coup funeste à la fabrique. On vivait largement en Catalogne. La prospérité y était générale avant la guerre. Depuis, il a fallu se restreindre.

« Et naturellement, ce sont les petits, c'est la population ouvrière qui a particulièrement souffert de cette révolution économique... »

Et les petits se sont plaints; mais on n'a pas voulu ou l'on n'a pas pu les écouter. Ils ont organisé des grèves partielles, qui se succédaient les unes aux autres, tous ces derniers temps, presque sans interruption. On accommodait à la hâte, plus ou moins bien, plutôt mal que bien, les unes et les autres. Et, petit à petit, à chaque nouvel incident, des ferments de révolte s'accumulaient au cœur des masses populaires... Un peu d'attention cependant eût pu faire comprendre le danger que présentaient pour l'avenir tant d'agitations de mauvais augure, et qui allaient s'élargissant tous les jours. Le feu couvait donc sous la cendre sans que personne s'en aperçût, sauf quelques rares esprits perspicaces: il suffisait désormais qu'éclatât sur un seul point une simple étincelle pour allumer aussitôt un vaste incendie...

C'est ce qui s'est produit, en effet. Il y a deux mois et demi environ, les ouvriers métallurgistes s'étaient mis en grève, réclamant la diminution des heures de travail, exigeant qu'on les réduisit à neuf... Cette grève traînait en longueur, ne recevait pas de solution: ouvriers et patrons ne réussissaient pas à s'entendre, par suite de l'entêtement qu'ils mettaient les uns et les autres à ne vouloir pas se faire de concessions pour si petites qu'elles fussent... Voilà donc plusieurs milliers d'ouvriers sans travail, la plupart pères de famille, errant à travers la cité, se montant réciproquement la tête, formant des groupes, élevant la voix, courant aussi les cabarets pour y chercher un peu d'oubli dans un peu d'ivresse. Puis la faim arrive, puisqu'on ne gagne plus d'argent; la colère échauffe les esprits, excite même les moins passionnés, se transforme en folie furieuse...

Les patrons ne veulent pas céder? Eh bien! on va voir maintenant!...

Il suffit alors que quelques meneurs, résolus au pire, poussent toutes ces forces humaines, inutilisées durant plus de soixante jours, contre la cité qui recèle derrière ses murs la bourgeoisie, maîtresse du

travail et de l'argent... Entraînés par les exhortations de leurs camarades, par l'esprit de solidarité, ou seulement par l'exemple, les ouvriers des autres corporations se mettent aussi en mouvement : conducteurs de véhicules, garçons boulangers, typographes, déchargeurs du port, tout le monde abandonne le travail, non sans désordre. La main-d'œuvre n'est généralement pas bien rétribuée en Espagne : on profite de l'occasion ; peut-être en retirera-t-on quelque profit. Des comités révolutionnaires parcourent les ateliers, les usines, les faubourgs, les grands centres, prêchant partout la lutte à outrance !...

La grève générale est proclamée...

« Le carnaval est passé (dit une placard qu'on peut voir alors sur tous les murs). Pendant que les bourgeois dépensaient leur argent en confetti et en costumes, dans les bals et les restaurants, des milliers de travailleurs manquaient de pain. Maintenant, le carême commence pour tous. Nous ne pouvons pas acheter de dispenses. Notre patience a fui..

« Il faut prendre une attitude décidée en face de la cruelle bourgeoisie.

« En avant, camarades ! Cessons tout travail. Que tout le monde chôme : faisons le vide autour des vampires capitalistes ; faisons la famine forcée. Que tout le monde soit sans nourriture, sans boisson, sans lumière. Il faut montrer aux classes capitalistes que, sans l'ouvrier, la vie sociale est impossible... »

Et la proclamation devient réalité. Nous allons voir, en effet, pendant quatre jours Barcelone éperdue, désemparée, allant à la dérive, comme un navire au milieu de la tempête. Nous allons voir pendant quatre jours Barcelone, la cité claire, envahie par des hordes vociférantes, qui renversent tout, brisent tout, enfoncent les devantures, pillent les magasins, s'emparent de tous les convois, arrêtent la circulation, incendient les véhicules. Et ce sera d'une impressionnante ironie, au début, que tant de violence, et tant de désespoir sous un ciel pacifique et serein comme celui de Barcelone ! La transition surtout sera brusque de ces derniers jours de réjouissance à ces jours funèbres où la réalité s'impose plus brutale après le rêve et l'enchantement...

Dans les avenues grandioses, inondées de soleil, s'agitait, en effet, naguère, une foule joyeuse, animée, travestie, fêtant la vieille tradition du carnaval. Une étourdissante gaieté emplissait la ville : confetti, fleurs multicolores, rubans de toutes nuances tournoyaient dans l'air, frissonnaient un peu, s'accrochaient ensuite aux mantilles... Et soudainement, lorsque les fêtes sont terminées et qu'on ne pense plus qu'au carême, une foule nouvelle parcourt encore les rues, moins élégante certes et plus tumultueuse, l'injure sur les lèvres au lieu d'une fleur : et ce n'est plus maintenant le geste gracieux des promeneuses, mais le poing brandi de rudes forgerons...

*
* *

L'anarchie à son tour s'en mêle.

On sait que Barcelone, par suite de l'incapacité notoire de sa police, est devenue un centre anarchiste fort important. Elle fut bien des fois le théâtre de scènes épouvantables dont on garde encore le souvenir. Or, il est de toute évidence que les nombreux anarchistes catalans ou étrangers qu'elle recèle devaient intervenir pour une grande part dès que l'ébranlement serait donné, les anarchistes ayant toujours eu comme principe de mettre à profit toutes les occasions, surtout les occasions de ce genre... Nous devons reconnaître, — il est vrai, — qu'on a beaucoup exagéré leur rôle : la plupart des journaux les ont rendus seuls responsables des violences inouïes qui se commettaient. La faute en est au gouvernement espagnol, lequel avait tout intérêt, cela se conçoit, à déguiser les faits de cette manière, pour sauver sa responsabilité, mise en cause, non moins que pour excuser son insuffisance. Toutefois on les reconnaît aisément à la sauvagerie de l'attaque, à la rigueur sanglante des moyens : et si quelques ouvriers en sont arrivés jusque-là, c'est peut-être beaucoup parce qu'ils y furent poussés par les anarchistes.

Il ne conviendrait pas, malgré tout, de confondre ces révoltés et ces convaincus avec les voleurs et les assassins vulgaires qui se mêlèrent à eux à la faveur des troubles. Rien n'est plus favorable pour les gens de cette espèce que le chaos et les ténèbres, conditions réalisées merveilleusement en ces jours de massacre et de deuil...

Disons en passant qu'on a travesti encore l'attitude des socialistes. Nous recevions, il n'y a pas longtemps, une lettre de l'un des chefs de ce parti en Espagne, M. Isart Bula, directeur-propriétaire du journal barcelonais *El Progreso*, — lettre fort significative à cet égard :

« ... Les organismes du parti socialiste ouvrier, nous écrit-il entre autres choses, ont conscience de leur prépondérance minime dans la masse ouvrière catalane ; et c'est pourquoi ils n'exercent aucune influence ni ne s'efforcent d'en exercer aucune sur les grandes agitations ouvrières, alors surtout que ces agitations présentent un caractère de violence comme celle-ci.

« Les comités représentatifs du socialisme peuvent bien diriger en Catalogne les socialistes, ainsi que cela s'est produit plusieurs fois, pour certaines grèves partielles et entièrement pacifiques de quelques métiers, — peu nombreux d'ailleurs, — où les élé-

ments socialistes dominaient; mais à cela seul se bornent pour l'instant leur action comme leur ambition...»

De même en ce qui concerne le parti carliste, qu'on redoute beaucoup en Espagne, bien qu'il ne soit peut-être pas aussi puissant qu'on le veut bien dire...

Faut-il croire enfin, d'autre part, avec M. Henri Rochefort, par exemple, que tous ces mouvements furent suscités non par les chefs de l'anarchie, comme le gouvernement espagnol a jugé bon de le laisser entendre, mais par la nation elle-même qui ne veut plus de la monarchie, bien décidée qu'elle est maintenant à la remplacer par la République? C'est ainsi, en effet, que, dans l'*Intransigeant* du 23 février, M. Henri Rochefort se permet d'envisager la question. Nous sommes loin de penser comme lui, et d'apporter surtout un pareil exclusivisme en des affaires aussi complexes où tant d'éléments entrèrent en jeu. Car, comment expliquer, dans ce cas, que des républicains, pour faire triompher leur cause, commettent la maladresse insigne de s'attaquer à des citoyens qui n'y peuvent mais, comme on dit, ou même qui partagent leurs opinions politiques, au lieu de s'attaquer purement et simplement aux défenseurs du régime actuel? Pourquoi, d'autre part, n'auraient-ils pas choisi une occasion plus favorable, comme les désastres de la dernière guerre, pendant laquelle, aux yeux de tous, la monarchie fit preuve d'une surprenante faiblesse? Il est d'ailleurs très établi, sans aller plus loin, que les ouvriers, avec quelques anarchistes, ont joué là dedans de beaucoup le principal rôle, et qu'ils ne se soucient au fond que d'une seule chose, pour l'instant, à savoir: que le nombre d'heures de travail soit diminué selon qu'ils le demandent; peut-être comprennent-ils, au surplus, qu'un gouvernement républicain n'aurait guère pour eux plus d'égards, et sont-ils persuadés en conséquence qu'ils ne pourront obtenir que par eux-mêmes pleine et entière satisfaction...

* * *

... Mais la tempête gronde effroyablement. Depuis que les anarchistes ont commencé leur besogne, l'émeute a pris des proportions gigantesques : elle est devenue la révolution. Et la révolution, hélas! ici comme ailleurs, aujourd'hui comme toujours, tue sans pitié. Maintenant, on en veut à tous les êtres vivants qui ne sont pas des prolétaires. Une feuille clandestine circule, tirée à des milliers d'exemplaires; elle contient ces lignes fulminantes :

« Bourgeois, lisez et méditez ces paroles. Tremblez, misérables bourgeois réactionnaires!... La page de sang du prolétariat que vous avez ajoutée à votre histoire de carnage, signalée sous le nom maudit de Montjouich, n'a pas été suffisamment vengée par le bras justicier d'Angiolillo...

« Vous êtes responsables de l'horrible crime... Vous êtes responsables des tueries d'hommes, de femmes, d'enfants sans défense. A la Corogne, à Séville, à Xérès, Barcelone et ailleurs, le sang du prolétariat crie vengeance... Nous repousserons la force par une force supérieure à celle des mausers... Nous ferons comme l'Indien : œil pour œil, dent pour dent... »

Et ces menaces s'accomplissent. Les révolutionnaires tentent par tous les moyens d'affamer la ville : les boulangeries, les épiceries, les boucheries sont dévalisées; les ravitaillements de viande et de pain deviennent impossibles. Des luttes meurtrières s'engagent entre les grévistes et la troupe, venue pour rétablir l'ordre, ramener la sécurité publique. On se bat sans égard de part et d'autre; on dresse des barricades avec tout ce qu'on trouve, y compris même les tramways... Déjà quelques incendies se déclarent sur plusieurs points.

Dans les faubourgs et dans les grands centres, où se tient surtout la révolution, c'est une panique indescriptible. Les maisons soigneusement verrouillées servent d'abri aux plus timides; mais les petits employés, forcés d'aller comme d'habitude à la tâche quotidienne, longent, piteux, minables, effarés, trottoirs et ruisseaux... Des scènes à demi comiques se produisent, comme pour faire diversion un moment à tant de tragique douloureux. On raconte, en effet, qu'un marchand d'oranges, devenu presque fou à son tour dans la folie générale, a organisé tout un système de défense, sur son chariot rempli de fruits, avec l'aide de quelques servants, le fusil en main, prêts à faire feu... Et le voilà qui passe pourtant au milieu des sourires et des acclamations, à la manière des triomphateurs romains!...

Plus de théâtre, bien entendu; plus de réjouissances; la plupart des cafés ont fermé leurs portes. Du jour au lendemain la face des choses a changé totalement. Les grandes avenues sont méconnaissables : car la grève y règne en maîtresse à présent. L'âme de la foule plane dans tous les lieux, menaçante, grondante et prodigieuse... On se fait petit, on se cache : car il ne faut pas braver sa colère.

Des bandes armées occupent les places principales et les carrefours, malgré la troupe qui s'efforce de les en déloger... Et ces bandes semblent attendre un signe convenu pour se précipiter à leur tour sur quelque point de la ville, comme une trombe... Elles obéissent toutes à un mot d'ordre venu des comités révolutionnaires qui les dirigent après les avoir organisées: et c'est donc, chose surprenante, le commandement dans l'anarchie...

Si par hasard quelque servante audacieuse, confiante en la faiblesse de son sexe pour imposer aux grévistes le respect, passe, rasant les maisons, un panier à la main, on court de suite après elle, on lui

arrache vivement le panier, on en verse les provisions sur le sol, on piétine le tout avec rage... Et la servante, stupéfaite, s'enfuit au plus vite sans demander son compte, en levant les bras au ciel...

On engage de véritables assauts; on organise des sièges en règle; et, comme s'il s'agissait de forteresses inexpugnables, on entoure en foule certains édifices que la troupe défend à coups de fusil. C'est à qui sera le plus fort. Parfois, au contraire, de quelque fenêtre mystérieuse, on tire sur les soldats qui passent dans la rue; des jurons retentissent : la maison va être forcée... Et la lutte continue ainsi tout le jour; quand vient la nuit, elle se ralentit, mais comme à regret, pour reprendre d'ailleurs au petit matin...

Des familles entières prennent tant bien que mal le premier train, pour passer la frontière, fuir ces lieux de mort et de pillage, et trouver dans la nation voisine, tout au moins durant quelques jours, une reposante sécurité... Mais pour arriver jusqu'aux gares, ce n'est pas une petite affaire : il faut échapper aux regards des grévistes et ne pas être surpris en chemin... On use alors d'ingénieux stratagèmes. Les plus timorés revêtent des habits de paysans, d'ouvriers, de marins, et se faufilent ainsi aisément dans les passages les plus dangereux. D'autres fixent à leur valise de petits drapeaux étrangers, drapeaux français de préférence : personne alors ne les inquiète sur le parcours... Mais ils emportent tous de la grande ville une désolante impression; ils raconteront, là-bas, en arrivant, qu'on a détruit les églises, les ateliers, des rues entières, et que même l'artillerie a dû faire intervenir le canon...

Mais des ordres très rigoureux arrivent enfin de la capitale : le soulèvement doit être réprimé à tout prix. Les troupes, de jour en jour plus nombreuses, mieux organisées, plus habiles, assurent déjà la circulation et les services principaux; magasins, cafés, maisons d'approvisionnements se voient forcés de rouvrir leurs portes. Il faut que la ville reprenne sous peu son aspect habituel... D'ailleurs, une grande lassitude se fait sentir même chez les plus ardents : voilà déjà près d'une semaine que la bataille dure, et les résultats qu'ils espéraient n'ont pas encore été obtenus. Le mieux sera peut-être, pensent-ils, d'attendre encore un plus favorable moment... Et peu à peu le calme renaît, au moins d'une manière relative... On sort de nouveau dans les rues : c'est la délivrance après le siège... Et, bien qu'une petite pluie, — favorable à la pacification, d'ailleurs, — tombe sur la ville avec persistance, il flotte dans l'air comme un peu de gaieté...

JEAN AMADE.

L'HOMME POLITIQUE

A LA SCÈNE ET DANS LE LIVRE

On ne laisse pas languir longtemps aux vitrines des libraires *Leurs Figures*, — un volume fraîchement né de Maurice Barrès, la dernière série de son triptyque du « Roman de l'énergie nationale ». Ce livre d'observation peu clémente et de rude témoignage ne fait que précéder d'un mois, nous dit-on, une autre œuvre de combat également secouée des passions et des fièvres du moment. Toute nouvelle production de l'auteur des *Déracinés* prend volontiers, au regard de la presse, les proportions d'un événement littéraire. M. Maurice Barrès, qu'on appelait, il y a dix ans, le prince de la jeunesse, parce qu'en effet celle-ci l'avait adopté comme son éducateur, son « professeur d'énergie », et qui plus tard s'est trouvé, presque du jour au lendemain, haussé à l'état de chef de parti, pour le fait d'avoir trouvé la détermination exacte d'un grave malaise politique et social; Barrès est de ceux qui, bon gré mal gré, s'imposent à la discussion. Nous le disons, en mettant hors de cause de certaines intransigeances de doctrine, des excès d'indulgence admirative, que nous ne partageons pas, à l'égard de la dictature militaire du *parvenu sublime*, comme il appelle Napoléon, et des nuances d'opinion plus ou moins tranchées sur lesquelles nous n'avons point à soulever ici de polémique.

La logique de son évolution, en ses déductions absolutistes, heurte forcément bien des raisons opposées; mais elle porte avec elle un caractère de netteté et de continuité si frappant qu'elle intéresse au dernier point les analyses de l'esprit.

Étape par étape, on peut la suivre sans tâtonnements ni confusion de pensée. Très jeune, Barrès a révélé pour ses débuts un grand parti pris d'affirmation, qui le distingue d'abord et le signale alternativement aux bonnes grâces ou aux piqûres de la critique. Il vient de construire en manière de dogme esthétique le culte du « moi », et de personnifier en des types stendhaliens cet égotisme savant et raffiné, dont l'unique objet semble être de se découvrir, dans le rassasiement de toutes choses, des émotions inédites. Puis, à force de décomposer l'essence et les éléments de son être, à force d'interroger les origines et le sens de ses instincts, de ses aspirations, de ses inquiétudes, de ses besoins, l'imagination psychologique de l'écrivain s'est vu conduire sur le chemin de cette idée : que s'aimer profondément en soi, c'est se rattacher à des créatures antérieures, animées d'un même esprit héréditaire; c'est vouloir cultiver les forces que la terre et les morts vous ont

transmises, pour en faire un usage qui ne soit pas exclusivement individuel et stérile; c'est aboutir, si l'on possède une âme intelligente et sensible, à rechercher d'une affection pieuse les influences accumulées de la tradition, afin d'en entretenir la permanence féconde; et, finalement, il avait conclu que l'énergie — dont il n'avait cessé d'être le théoricien — ne saurait être glorieuse ni belle qu'en s'exerçant au profit d'une large collectivité nationale. Depuis lors, il entendit que tout son effort intellectuel et toute son action d'homme politique fussent la démonstration de ce principe unique :

Nous sommes le prolongement, la continuation de nos ancêtres; nous sommes eux-mêmes. Ils pensent et ils parlent en nous.

Il se déclara régionaliste, en tant que fils de Lorrain. Il étendit à la France cet amour de la terre et de la race. Il se fit l'avocat résolu de la décentralisation. L'étranger, le cosmopolitisme fut l'élément hostile, l'influence à ses yeux mauvaise, qu'il fallait de toutes parts repousser et combattre, pour ramener le pays au sentiment d'une tradition vivifiante, puisée dans les entrailles du sol comme à une source énergique de renaissance.

Le souci d' « enrichir » sa sensibilité, dit Jules Lemaître, avait amené Barrès, par amour « de la terre et des morts », au *nationalisme*. Il avait créé ce mot. Il en donna la formule : le nationalisme, dit-il, c'est de juger tout par rapport à la France. La fermentation populaire, où prit naissance le courant boulangiste, lui apparut une série d'efforts de la nation pour retrouver sa direction véritable. Il se rallia au boulangisme, — qui échoua, faute d'un programme positif et d'une volonté. Lorsqu'on ne voit dans la société que des instincts naturellement égoïstes et mutuellement hostiles, on est conduit à réclamer l'intervention d'une main toute-puissante qui les brise et les réprime. L'*Appel au Soldat* est sorti de cette conception dangereuse, qui, pour endiguer les excès de la liberté, prétendrait à la supprimer toute.

Cependant, comme député d'abord, puis comme leader de parti dans le journalisme, Barrès avait été le témoin d'actions ébauchées ou accomplies, de manèges et d'entremises, qu'il dut relever et noter comme des *choses vues*. Déjà, dans les *Déracinés*, il nous avait fait assister très en détail à la formation d'un homme d'État opportuniste. Par la suite, il s'est demandé quels bénéfices pour nous, lecteurs, le témoin Barrès pourrait tirer de sa participation à la crise boulangiste. Et, en forme de réponse, il nous livre maintenant les résultats de cette vision prolongée et de cette observation attentive. Il publie *Leurs Figures*, en attendant que demain, se servant d'une tribune de publicité plus ample que celle de la Chambre, il en dévoile la psychologie dans les *Souvenirs et scènes du nationalisme*, et propose des remèdes héroïques aux maux profonds qu'il a sondés.

Leurs Figures s'annoncent dans une heure d'attente et d'interrogation aiguë, à la veille de la grande consultation populaire, qui va remettre en présence les partis dissociés ou coalisés, et réclamer du pays qu'il s'oriente en pleine confusion, qu'il choisisse dans le chaos avec une fermeté et une clairvoyance exemplaires... « Leurs Figures! » Le titre et le nom de l'auteur le donnent à pressentir assez nettement; les personnalités y abondent. Les portraits y sont enlevés d'une plume peu ménagère de ses traits. Il faut s'attendre à voir discuter l'ouvrage, comme le furent les *Déracinés*, comme l'a été naguère l'*Appel au Soldat*, avec les partialités de la sympathie ou de l'antipathie les moins retenues.

Voilà donc une importante contribution, une de plus s'ajoutant à l'enquête expérimentale poursuivie par les romanciers et les dramatistes d'à présent sur les différentes expressions des mœurs politiques et sociales. Elle grossit de jour en jour, cette portion de littérature bien moderne, à l'usage d'un public capable de s'y intéresser.

Vous savez comment, d'ordinaire, on y procède. Pour diriger et soutenir l'attention parmi tant de détours et de crochets où s'engagera la digression théorique, on imagine un fil de récit donnant au livre les apparences d'un roman, mais si léger, ce fil, qu'il n'empêche en rien l'auteur de broder comme il lui plaît sur le canevas. Et dans le conflit des êtres fictifs interviennent — autant que le cadre peut y prêter — ses opinions sur les hommes et les choses, dont il a l'amour ou la nausée, ses idées, ses passions même et ses partis pris.

Élargissant la sphère de leurs observations et, par des regards plus attentifs, pénétrant plus à fond dans le secret des volontés, renforçant, au besoin, leurs moyens d'études par de personnelles dispositions combatives, quelques psychologues envisagent de préférence des mouvements d'âmes, tels que, chez Barrès, les crises de sentiment et d'éducation dont aura été traversée la jeunesse contemporaine. Ou bien ils évoquent, ainsi que Lucien Descaves, les multiples symptômes des prochaines révolutions sociales. D'autres choisissent sur le théâtre gouvernemental des personnages de premier plan et développent les grosses monographies du genre : ce sont le *Numa Roumestan*, d'Alphonse Daudet, et le *Duc Leveau*, de Jules Lemaître. Enfin, nombre d'analystes se plaisent à chercher, sous une forme d'individualisme aigu, l'expression épisodique et typique du désir d'arriver; ils nous mêlent à la société des comparses les moins dignes; ils nous découvrent les

milieux équivoques où se passent toutes les machinations, tous les marchandages de voix et d'influences, et jugent qu'il n'y a pas moins de profit à voir clair dans le monde de la politiquaille que dans celui de la politique officielle. Faut-il mentionner encore les monographies secondaires (il en est de fort instructives) des politiciens à la suite, de l'interminable série des fonctionnaires? Non moins ambitieux, ceux-là, derrière leurs cartons couleur d'espérance. Noble ambition, toujours. L'ambition de servir leur pays, et d'en être récompensés sur facture.

Nos écrivains du jour n'auront pas eu la primeur, certes, de ce genre d'études. Avant leurs *arrivistes* de la dernière marque avaient paru sur l'horizon littéraire les héros de Stendhal, très amateurs des impulsions précipitées et d'une forme spéciale de l'énergie. Avant les porte-voix actuels des doctrines de réaction, plaidant le retour aux traditions absolutistes, on avait eu les personnages similaires du peu libéral Honoré de Balzac, non moins tenace qu'eux-mêmes à mener la guerre contre la société démocratique. Et beaucoup de nos âpres individualistes nous paraissent descendre en droite ligne d'un héros fameux d'Octave Feuillet : ils ne font guère qu'appliquer, avec moins de tergiversations sentimentales, les clauses du testament féroce de « M. de Camors ». Que n'a-t-on pas écrit sur ce vigoureux roman, sur le personnalisme hautain qui s'y découvre, sur la hardiesse de la thèse mettant en présence, au sein d'une société sans foi, sans illusion, sceptique et blasée à l'égard de toute chose, l'éternel antagonisme de la vérité et du mensonge! Avons-nous besoin d'ajouter que les belles comédies politiques de Scribe, trop oubliées : *l'Ambitieux*, *la Camaraderie*, *Bertrand et Raton*, *les Indépendants*, précédèrent d'un peu loin *la Vie publique* et *les Complaisances* ?

Toutefois, il est manifeste qu'une disposition de plus en plus intense s'accuse dans la littérature d'imagination à noter, au travers des mœurs générales, le type représentatif des idées d'action et de domination. La note intime défaille dans le livre comme dans la société. On n'en est plus à se passionner, à la lecture, pour les séduisantes chimères et les enivrements du jeune âge. Trop de féminisme est en mouvement, je dirais presque en ligne de bataille, pour que l'amour et la femme n'en aient pas subi, à leur extrême dommage, le choc en retour. Les amoureux et les sentimentaux s'effacent dans la pénombre, laissant agir sur le devant de la scène les protagonistes de la lutte sociale.

Mais si les héros et les héroïnes du « roman romanesque » eurent le doux avantage, le plus souvent, de charmer les yeux et les cœurs par le rayonnement des influences sympathiques, on n'en saurait dire autant de ceux qui leur ont enlevé le premier rôle. Dans la foule agitée des politiciens, qu'on nous présente, je cherche en vain la personnification de l'homme politique idéal, zélé, actif, laborieux, dévoué aux intérêts généraux, soucieux de préparer l'avenir par les améliorations réfléchies du présent. Je n'y vois guère que des dupeurs, des dupés et des fripons.

De loin en loin apparaissent, pour la nécessité du contraste, quelques figures maîtresses, d'une sincérité morale encore douteuse, mais d'aptitudes reconnues et qui, du moins, portent au pouvoir les droits acquis du talent et de la force. On distingue aussi, par hasard, disséminés dans la masse, très rares, des consciencieux, des purs, mais affectés d'un certain archaïsme et d'une pointe de ridicule. Tels, dans le *Paris* d'Émile Zola, le chef du cabinet Barboux, un jacobin romantique, ayant gardé le ton et l'allure d'un autre âge, ou l'incorruptible Caucal, des *Valets* de George Lecomte, qui nous a l'air fort dépaysé, parmi ses collègues pleins de luxe et de convoitises, avec son inflexible droiture, son amour du bien public et sa soif du juste.

En dehors de ces types d'exception et peut-être aussi de certains rôles détachés, — les *raisonneurs* du roman ou de la pièce, — chargés d'identifier en leurs gestes parlés la moralité de l'œuvre, je n'aperçois rien qui vaille. Mais fourmillant en la place, que de tripoteurs, que de déclassés et de coquins habillés comme les plus honnêtes gens du monde !

Il fut un temps où l'on croyait, en politique, à l'émulation des nobles mobiles. Les mots avaient une étrange vertu. Une ferveur crédule animait ceux qui les lançaient à la volée et ceux qui les recueillaient d'une oreille avide. C'était aux heures de brûlante idéologie sociale, où les fièvres de reconstitution politique excitaient chez quelques-uns des enthousiasmes égaux à ceux que provoquèrent, en des temps favorisés, le culte extasié des grands poètes, l'ardeur des sentiments, les appétits vagues des insatiabilités artistiques. Depuis on a connu trop de tyrannies déguisées, subi trop de libéraux imposteurs, vu à la besogne trop de charlatans aux paroles austères; l'expérience s'est trop de fois répétée des duperies de l'esprit public, pour qu'il soit guère resté de place à l'illusion du bon motif chez les gouvernants. En vérité, les hommes à mandat, s'ils prennent le temps de s'y mirer au passage, n'ont pas lieu de se réjouir des aspects très peu flattés sous lesquels on a réfléchi leur image dans la glace mobile du roman et de la comédie.

Nous en allons juger, en les prenant à la genèse même de leur fortune, dont l'intrigue, le plus souvent, aura été la principale ouvrière.

Le type du candidat aux honneurs de la représentation avait séduit Flaubert, qui le voulut camper

magistralement sur la scène, et le manqua. Il nous est devenu, depuis, un compagnon familier, tant les reprises en ont été fréquentes dans le livre et au théâtre.

Avoir reçu d'une éducation préable des aptitudes pouvant s'appeler des titres à l'exercice du métier de politicien, comme il en faut avoir pour être médecin, ingénieur ou comptable, la chose n'est pas sans valeur en l'espèce. Encore n'y a-t-il rien là d'indispensable, le suffrage universel ayant égalisé les chances de la loterie en les mettant à la portée de toutes les incapacités disponibles.

Autrefois, a dit Guy de Maupassant, quand on ne pouvait exercer aucune profession, on se faisait photographe; à présent on se fait député.

Nul diplôme à fournir. Aucune étude préparatoire, dont on doive exhiber la preuve. Le minimum des qualités personnelles pouvant se suffire avec de l'aplomb, du souffle et de l'entregent. Quoi de plus aisé, à première vue? N'est-ce point pour séduire la troupe errante de ceux qui, leurs classes finies, par toutes les portes ouvertes de l'Université, se jettent dans la vie pleins de faim, pressés d'y trouver la meilleure installation, au moindre prix possible de l'effort et de la peine? L'affluence est donc extrême autour des urnes symboliques. La jeunesse s'y rue comme la foule se porte aux marchés publics. Chacun, naturellement, y vient les mains pleines de solutions. Le programme, la profession de foi — l'appât où s'engloueront les bulletins de vote — n'est que le rudiment de l'art électoral. Il n'en coûte à personne d'afficher un violent amour de la démocratie. Mais on a devant soi, autour de soi, derrière, des hommes qui ne sont pas que des entités vagues. Ils sont là pour qu'on s'en serve. Au fond, on les méprise, ou du moins, on se dit ces choses à soi-même. Il s'agit, cependant, de prouver qu'on a le génie pratique de son siècle, qu'on sait mettre à sa main tous les concours, sans négliger les imbéciles parce que tout s'utilise dans la nature, et qu'on est bien en forme pour se façonner vite aux combinaisons du moyen, du précieux moyen d'arriver. Ce que comporte de tours de souplesse, de marchandage sans dignité, d'habiletés mesquines, la comédie électorale, nous le pouvons demander à la *Proie* d'Henri Bérenger, au *Député Leveau*, de Jules Lemaître, aux *Morts qui parlent* de M. de Vogüé, au *Pays des Parlementeurs*, de Léon Daudet, aux livres de Maurice Barrès, et aux scènes très mouvantes de M. Emile Fabre (1). Les agitations d'une lutte d'intérêts, qui commence au dernier des électeurs pour finir au premier des élus, les expédients dont s'accompagne la pose d'une candidature, l'élaboration des listes avec les basses envies qu'elle provoque, les menus achats de consciences nécessaires au succès de l'opération, et les secrets trafics dont se mixtionnent les résultats d'un scrutin, rien n'a été laissé dans l'ombre par nos impitoyables analystes, ni les petites vilenies qui s'y commettent sous le couvert des soi-disant « préoccupations sociales », ni les allées et venues obliques des intermédiaires vivant de cette besogne-là, tels que l'agent d'élections à la faconde inépuisable et d'expérience si bien informé sur les « trucs » à l'aide desquels on fait voter, comme on l'entend, la troupe docile des contribuables.

Le candidat ne doit plaindre ses pas ni ses discours. A vrai dire les clichés de la vieille phraséologie libérale sont bien usés. Les nobles termes de liberté, de fraternité, de droit civique, le génie de la Révolution, les souffrances du peuple, le respect à la blouse maculée par le travail, ont perdu leur effet. L'oreille du paysan est réfractaire à la musique banale des phrases. Il importe avant tout de parler clair et de savoir toucher juste à la place où se démangent les intérêts d'un chacun. Andarran, le héros des *Morts qui parlent*, est venu à ses électeurs, plein de bonne volonté. Il s'est promis consciencieusement et le déclare aux autres de coopérer, s'il est élu, de tout son pouvoir, à la régénération de la France. Il s'en exprime avec éloquence, devant son collège; il développe en public, sur ce thème, les idées les plus généreuses.

C'est très bien, tout cela, lui est-il répondu, et comme vous avez raison! Seulement, n'est-ce pas, vous ne permettez point qu'on nous empêche de brûler notre marc?

L'essentiel est de promettre, de beaucoup promettre, ce qui, du reste, n'engage que sous réserve de ne pas tenir. Le suprême moyen, pour réussir, n'est autre que d'exploiter, à coup sûr, la plus persistante, la plus obstinée manie des hommes.

On peut poser en principe absolu, déclare Octave Mirbeau, dans les *Vingt-neuf jours d'un neurasthénique*, l'axiome suivant : est nécessairement élu le candidat qui, durant une période électorale, aura le plus promis, et le plus de choses, quelles que soient ses opinions et à quelque parti qu'il appartienne, ces opinions et ce parti fussent-ils diamétralement opposés à ceux des électeurs.

Admirez plutôt le citoyen Piollard, un vieux routier de la politique. Il a pour adversaire ce Jacques Andarran, *l'homme supérieur* dont nous venons de parler. Il connaît le désir du pays. Il sait aussi qu'il ne pourra le remplir, c'est-à-dire lui donner sans retard son chemin de fer tant souhaité. N'importe, il fait tout comme. Le gouvernement ne peut rien lui

(1) Voir les numéros de la *Revue Bleue* du 16 novembre au 6 décembre 1901.

refuser. Qu'on le nomme, et la chose est déjà faite. Il veut même en donner des gages anticipés à ses électeurs. L'excellent homme! Plusieurs mois avant les élections, les ruraux étonnés voient apparaître des équipes d'arpenteurs. Sur ce tracé de ligne imaginaire, les esprits, à l'instant, s'échauffent.

Enfin c'est notre chemin de fer qu'on va construire. Ce Piollard tout de même a le bras long. Nommons Piollard.

On s'apercevra trop tôt que tout ce remue-ménage n'avait d'autre fin que la rectification d'une simple route voiturière. Il s'en est fallu de peu que Piollard ne l'emportât sur Andarran, le noble penseur, qui, pour ne pas rester sur le carreau, a dû se mettre à l'école de son retors concurrent, prêter l'oreille comme lui à des requêtes inacceptables, entretenir de fallacieux espoirs, et prendre ostensiblement sur son carnet des engagements dont il connaît d'avance l'inefficacité complète.

La plupart de nos gouvernants présomptifs — formés à la bonne discipline utilitaire de leur temps — se présentent dans la carrière, déjà tout délestés du bagage encombrant des cas de conscience. D'autres, encore imbus de préjugés pris dans les livres, ou profondément honnêtes d'éducation, ont supposé de prime abord qu'une légitime ambition se peut concilier avec un caractère droit et des intentions pures. Comme le maire de « Salente », que nous venons de voir à l'œuvre — sur le théâtre Gémier — ils ont commencé par faire montre d'une belle intransigeance à l'encontre des personnages suspects et des combinaisons troubles. Cependant, assez vite, ils ont dû reconnaître qu'une telle intégrité n'avançait guère leurs affaires, et qu'il faut quitter la partie, si l'on ne veut pas fournir au jeu. Les bons principes qu'ils tentaient de faire prévaloir ne leur ont valu que des mécomptes et des retours d'ingratitude. Peu à peu se détend leur ferme vouloir. Ils se laissent descendre doucement jusqu'à l'extrême limite des *complaisances* acceptables.

Avant d'avoir en main seulement une parcelle de pouvoir et d'influence, ils sont corrompus par les moyens qu'ils ont employés afin d'y parvenir. C'est ainsi, du moins, qu'il en ressort des peintures cruelles accumulées en des pièces telles que : *le Député Leveau* de Jules Lemaître, *la Poigne* de Jean Jullien, *l'Engrenage* de Brieux, *la Vie publique* de Fabre, et j'ajouterai *Ailleurs*, un spirituel pamphlet comique de Maurice Donnay; ou, comme on est fondé à le supposer d'après des romans d'observation tels que : *Michel Teissier* d'Édouard Rod, *la Proie* de Bérenger, *les Morts qui parlent* de M. de Vogüé, et *Leurs Figures* de Maurice Barrès.

Pour se maintenir, il leur faudra consentir à d'autres défaillances, se soumettre à d'autres capitulations, et ne plus connaître ces hésitations naïves, qui les tenaient en suspens entre l'intérêt général et leur intérêt particulier. L'habitude s'en prend tôt. On arrive aisément à considérer de tels accommodements d'un regard accoutumé, tranquille. Il y a, paraît-il, une sagesse spéciale à l'usage des hommes publics; on s'en fait un oreiller commode où s'endorment les derniers scrupules de la conscience.

Au début, parfois, on a gardé de juvéniles illusions. Dans le noviciat de la carrière, il se peut qu'on ait au cœur, un moment, la flamme propice aux élans généreux. Le Rozel de *la Proie*, cette œuvre forte de Henri Bérenger, croyait s'exalter sincèrement à l'idée d'une France nouvelle, épurée, régénérée, dont il aurait été l'un des plus fervents guérisseurs. Mais, combien de temps résistera-t-il à la contagion ambiante, à l'appétit furieux qui les dévore tous, du luxe, des honneurs, des jouissances? Les politiciens tarés l'entraîneront à les suivre. Il n'aspirait à dominer que pour noblement agir. A son tour, il deviendra « la proie » des faiseurs.

L'engrenage est fatal. Ils y passeront tous ou presque tous. L'usage leur apprendra que l'hémicycle solennel n'est qu'une sorte de théâtre, une parade trompeuse dont le vrai jeu se mène dans la coulisse et que bien avant les discours des orateurs, expectorant pour le public, on a déjà passé le marché des bulletins de vote. D'expérience, ils sauront qu'il convient d'être l'homme de son groupe avant d'être le mandataire de son arrondissement; qu'être *indépendant* sur la foi des prospectus n'exige pas qu'on ait, hors de propos, le courage de son opinion ; qu'on peut approuver à la muette des idées excellentes portées par un rival à la tribune sans les voter jamais; qu'il est bon de compter avec les âpres désirs de tous si l'on tient à garder sa part de butin; et qu'en somme on n'est pas le maître de son action ni de sa volonté, lorsqu'il faut être, parce qu'on a le titre et les émoluments de député, l'esclave d'une coterie, d'un groupe ou sous-groupe de droite ou de gauche, et l'homme lige de son comité, de ses électeurs, puis des journaux qui les représentent! Conséquence forcée : on n'a plus d'autres convictions que celles-là tout juste dont on peut vivre.

Nous l'avons vu : auteurs dramatiques et romanciers ne sont pas tendres au fonctionnement tel quel de nos mœurs politiques. Le suffrage universel n'a de couches si profondes qu'ils n'aient percé d'outre en outre. « Tout ce qui vote, a dit Émile Faguet, y est persiflé, et tout ce qui est élu y est noirci jusqu'au bitume. »

On aurait lieu d'objecter que dans le tableau les parties avantageuses sont un peu bien laissées dans le noir et qu'on oublie d'y marquer, ne fût-ce qu'en

gros, les bons côtés de la besogne parlementaire, les réussites pratiques obtenues, de temps à autre, dans les grandes discussions d'affaires, et les résultats utiles pour le pays qui s'inscrivirent, par intervalles plus ou moins rapprochés, dans les questions de politique intérieure et extérieure.

Mais, en bloc, nous voulons admettre qu'aucun principe de fond, qu'aucune moralité ferme ne résiste à l'expérience un peu prolongée des tentations du pouvoir. Serait-ce la conséquence fatale du jeu des institutions parlementaires de corrompre ou d'éliminer les meilleurs? Les conditions inhérentes au système électoral seraient-elles de rendre faibles, vacillants et, tranchons le mot, malhonnêtes les gens de la nature la plus droite, la plus intègre?

Et, s'il en est ainsi, quelles solutions, quels remèdes nous sont offerts là contre? Verra-t-on, par des modifications profondes — et qu'il faudrait indiquer — se réaliser le vœu « nationaliste » ou prétendu tel d'une république *autrement parlementaire*, d'une démocratie sage et ordonnée, que dirigeraient des hommes vertueux, capables et bons Français? Ou s'accomplir à l'inverse le rêve des monarchistes impénitents, qui ne réclament rien moins que de remplacer, du haut en bas de l'échelle, le personnel entier des gouvernants? Car, nous devons nous hâter de le dire : il est des théoriciens pour toutes les causes. Il reste des élus de bonne volonté pour patauger dans les marécages du droit divin. Il se rencontre des hommes très convaincus que le salut de la France est lié inévitablement à la restauration de la famille capétienne (1).

Nous avons vu défiler maintes espèces et maintes variétés du type parlementaire. D'autres acteurs, paraîtrait-il, sont tenus en réserve, pour des événements proches ou lointains. Par amour du changement, il serait piquant de revoir dans nos romans et nos pièces de théâtre les ombres ressuscitées des marquis de l'ancien régime et la foule servile des courtisans. En réalité, nul homme de bon sens n'acceptera de croire qu'il suffirait de la substitution d'une étiquette ou d'une cocarde à celles qui sont en cours, et que, sur-le-champ, le mal serait coupé dans sa racine, la société française régénérée, les passions amorties et qu'en rétrogradant de trois ou quatre siècles on empêcherait le monde de marcher. L'ambition, la soif de dominer, le désir de capter les faveurs et l'argent produiront toujours des effets pareils dans le cœur des humains, — avec une chance en plus de tyrannie sans frein et de violence rétrospective sous le gouvernement d'un seul.

Néanmoins, il n'est pas de maladie sociale qui ne comporte, au moins, une guérison partielle. Il n'est pas inutile, il est nécessaire, au contraire, de réagir autant qu'il est possible par les protestations du livre et du théâtre contre le mensonge, la fraude, l'impudence, contre les excès ou les duplicités dont sont témoins les regards de l'observateur, et d'en restreindre l'impunité. Il est juste d'en tenir avertie l'opinion publique, de la garder de ses entraînements, et d'obliger à de sérieux retours sur eux-mêmes ceux que n'instruit pas assez le sentiment de leur responsabilité morale.

Si les résultats n'en sont pas saisissables tout de suite, la littérature n'en exerce pas moins une influence salubre par la satire de mœurs clairvoyante et ferme. Elle coopère ainsi au seul progrès positif qui se puisse vraiment souhaiter et quelque peu réaliser, en un monde encombré de désirs : l'amélioration des hommes, cherchée dans l'exercice plus équitable des institutions libres.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

(1) Une sorte de prévalence dynastique fit presque toujours apparaître dans la série des Capétiens, générateurs et ordonnateurs de la France, les moyens curieusement appropriés aux nécessités de chaque moment. (*Enquête sur la monarchie*, éd. de propagande, p. [illegible])

LA VIE LITTÉRAIRE

Nos romanciers : Édouard Estaunié, Gustave Kahn, Henry Bordeaux.

Nous aurons toujours des romanciers. Nous aurons toujours beaucoup de romanciers : voilà une constatation que tous les critiques peuvent faire avec leur perspicacité habituelle. Et il n'y aura pas lieu pour cela de leur reprocher je ne sais quelle fâcheuse tendance au paradoxe, ou cette obséquieuse servilité dont ils ne se départent jamais complètement. Mais enfin, on a beau être critique, il faut être juste et indépendant. Il faut l'être et dire que les romanciers que nous aurons toujours seront toujours moins bons que nombreux. J'ai constaté dans la critique littéraire des salons qui n'est peut-être pas la meilleure, mais qui est, en revanche, la plus sûre d'elle-même, j'ai constaté deux opinions très générales sur la littérature contemporaine. Elles sont d'ailleurs absolument contradictoires, elles s'excluent autant que possible l'une l'autre; mais ce sont néanmoins les mêmes personnes qui les professent. Elles disent : Vraiment nous connaissons aujourd'hui un écrivain de génie qui brille d'un éclat éblouissant et même très fatigant pour la vue dans la foule confuse des laborieux comparses de la littérature. Au reste, cet écrivain de génie n'est jamais le même. Aujourd'hui, c'est Paul Adam, ou bien c'est Léon Daudet, ou bien.

ah ! je suis contraint de constater les faits, mais ne croyez pas que cela m'amuse ! c'est Octave Mirbeau. Il est bien entendu que l'écrivain de génie de tel cercle littéraire n'est point du tout l'écrivain génial de tel autre cercle. Ceux qui adorent Paul Adam n'ont qu'une estime infiniment médiocre pour les livres de Léon Daudet; ceux qui poursuivent Léon Daudet d'une admiration affolée ne tiennent pas Octave Mirbeau pour un parfait écrivain ; et je ne dis pas qu'ils aient tort. Donc un génie dominant, un génie que nul ne peut égaler, un génie que l'on pousse vers la gloire avec de grands cris précipités ! Et maintenant, travaillez, vous autres qui êtes la masse; accumulez des œuvres, vous autres qui êtes le vulgaire, écrivez des romans délicats ou forts, passionnants toujours, originaux en tous cas, vous ne serez jamais que les gagne-petit de la littérature, vous ne pourrez prétendre qu'à ce qu'on vous reconnaisse un certain talent, oui, un certain talent, discret ou fruste, pas négligeable, oh ! non, pas tout à fait négligeable, mais à tout jamais secondaire, et si l'on vous admet un jour dans le palais de la gloire, ce sera seulement pour que vous y fassiez tapisserie... Avec plus ou moins de bonne grâce et d'ironie intérieure, vous composerez le cortège de l'écrivain génial de l'année, du moment, de l'heure; mais toute autre ambition vous est interdite.

La seconde opinion très générale sur la littérature contemporaine est celle-ci : actuellement tous les écrivains ont des talents à peu près égaux, la chance seule dirige les uns plutôt que les autres vers la richesse et vers la gloire. Si la plupart des romanciers contemporains végètent misérablement — et ne serait-il pas opportun d'étudier avec minutie la condition économique et sociale du romancier actuel ! — c'est tout simplement parce que les avenues de la gloire sont extraordinairement encombrées et parce que, en réalité, les musées nationaux ne sont pas assez nombreux pour tous les conservateurs qui s'offrent à les administrer. Dans ces conditions, le rôle des critiques consiste à être sévère pour les écrivains qui, grâce à leur chance simplement ou simplement grâce à leur industrie, usurpent une gloire et une richesse qui devraient se répartir sur tous, et au contraire à réconforter ceux que l'ombre enserre et qui, malgré leurs efforts douloureux, ne trouvent pas d'issue pour s'évader enfin de l'obscurité... Le rôle des critiques est donc nécessairement moral et social autant et plus que littéraire. Mais n'insistons pas, cela ferait de la peine à trop de gens qui n'ont aucun souci, — la vie est si courte ; on a juste le temps, et encore ! d'arriver à l'Académie, — qui n'ont aucun souci d'exercer une influence morale...

... Les romanciers d'aujourd'hui qui ne sont plus des débutants, mais qui ne sont pas encore de grands romanciers, vérifient par leurs œuvres cette doctrine de l'égalité des talents. Ils sont en très petit nombre ceux qui méritent d'être complètement dédaignés. On estime fort Hugues Rebell, René Boylesve, et parmi ceux qui publient ces jours-ci des ouvrages, Édouard Estaunié, Gustave Kahn, Henry Bordeaux; mais on les estime à peu près également. Peut-on dire avec certitude quel est celui d'entre eux qui demain dominera ses rivaux distancés? Des critiques prudents hésitent, et, en cette occurrence, il convient de louer les critiques d'être prudents. Du moins, si tous ces talents sont égaux, ils sont très différents les uns des autres, et nous pouvons espérer que par eux notre littérature romanesque deviendra plus riche et plus variée. Mais ils attendent dans la pénombre; ils marquent le pas, car les « génies » de la génération précédente sont récalcitrants et ils s'agitent ingénieusement pour prolonger quelque temps encore leur suprématie littéraire au moins nominale...

Henry Bordeaux prolonge quant à lui, par son imitation fidèle et dévouée, la prépondérance littéraire de Paul Bourget. Je n'aurais jamais pensé que Paul Bourget pût trouver aujourd'hui des imitateurs, car sa conception superficielle et rudimentaire de la vie et de la littérature est désormais caduque. Bourget est un écrivain suranné. Ses livres ont vieilli. Henry Bordeaux pourrait-il les rajeunir ? Il a bien de la délicatesse; et il est infatigablement élégant. Il serait peut-être même plus élégant et plus délicat que Bourget. Mais il tend trop visiblement à la délicatesse et à l'élégance. Il ne nous fatigue pas, mais nous voudrions qu'il se reposât. Et, par conséquent, le naturel est la chose du monde qui est la plus absente de son joli livre lent : *La Voie sans retour*. Un lieutenant de vaisseau qui s'appelle Hervé de Kéroan (je donnerais beaucoup pour découvrir un lieutenant de vaisseau qui ne serait pas noble, mais je sens, hélas! que dans les livres si distingués d'Henry Bordeaux, les lieutenants de vaisseau seront toujours nobles), un lieutenant de vaisseau a aimé, puis il a quitté une petite Italienne très simple nommée Flora. Il la retrouve, et cette rencontre lui est un prétexte suffisant pour ouvrir devant nous le cahier de notes où il a analysé son amour. Ces analyses sont longues et soigneuses, car on n'est pas très occupé dans la marine. L'analyse de l'amour : voilà donc le sujet du livre de Henry Bordeaux. Et il me semble que l'amour a été beaucoup analysé depuis qu'il existe : il n'est d'ailleurs pas mieux connu pour cela. Un roman d'Henry Bordeaux sera donc enclin à manquer d'action. En effet, nulle aventure. Le charme et la diversité de l'œuvre naîtront peut-être des paysages où se développe la petite idylle vulgaire et précieuse

qui unit à la hâte le beau lieutenant sentimental et livresque et la petite Flora, aujourd'hui âme candide, demain courtisane des plus sympathiques à l'usage des riches marins de Toulon et des personnages importants de toute la Côte d'Azur. C'est donc sur la Côte d'Azur qui se déroule le roman d'Henry Bordeaux. Je comptais bien rencontrer là le disciple trop scrupuleux de Paul Bourget. Et voici donc une fois encore décrites les salles de Monte-Carlo, et la mer et le ciel, et Hyères et les Iles d'Or, et tant d'autres beautés... Et par surcroît, le lieutenant de vaisseau qui a beaucoup voyagé sur la terre ferme, compare avec une assiduité presque excessive telle figure qu'il a vue dans tel tableau de tel primitif dans tel musée de Florence ou d'ailleurs. Je dois dire que la jeune Flora ne se montre pas autrement ennuyée de ces comparaisons, en somme flatteuses.

Elle y est habituée. Nous aussi, nous y sommes habitués, et Henry Bordeaux, par ses grâces raffinées, nous fait paraître l'habitude très douce. Mais tout de même nous aimerions autant changer d'habitudes. Et si les amants tiennent absolument à comparer leurs jeunes maîtresses à de vieux tableaux, ce n'est pas seulement à Florence qu'on en trouve. Donc, un peu retardataires, ces rappels incessants de peintures italiennes que nous avons assez vues, un peu superflues aussi ces citations anglaises dont Henri Bordeaux — à l'instar de Bourget, encore, toujours! — émaille comme à plaisir son joli roman, joli, joli, trop joli! Trop appliqué aussi, et, si j'ose dire, trop écrit. Qu'Henry Bordeaux écrit donc bien! j'en suis ravi et cela me désespère. Son style est élégamment discret, un peu mièvre, mais si gentiment, un peu affecté, mais si naturellement, mais surtout sage, trop sage, sage comme une image, sage comme cette petite Flora, ouvrière de Gênes, qui n'interrompt par aucune gaminerie les belles phrases de son ami de Kéroan, lequel, entre nous, s'écoute parler; bref, un style surveillé, d'extrêmement bon ton, un style pommadé, un style en tenue de soirée!... Nous sommes un peu ébahis parce que l'aimable Flora, qui n'a pas fait d'études, parle constamment comme un livre; un peu ébahis parce que son lieutenant a des façons de parler qui ne sont pas communes dans la marine. « Oui, dit-il, nous naviguons vers le bonheur, qui habite une île déserte. » Et la petite ouvrière ne lui demande même pas combien il paye de loyer; on voit bien que Flora est de Gênes et non pas de Turin! Ce qui nous étonne, aussi, c'est que toute cette élégance surveillée s'applique au sujet qui le comporte le moins; elle paraît donc un peu factice, un peu en dehors de la vie. Mais l'élégance a toujours son prix, et si Henry Bordeaux ne nous enthousiasme jamais par l'animation de ses récits, nous l'aimerons infiniment pour ses fines psychologiques soigneuses, pour son sentiment exquis de la beauté sous toutes ses formes, pour sa grâce naturelle encore que fardée et qui est toujours la plus forte, nous l'aimerons pour son élégance, oui, pour son élégance, et nous nous saurons gré de l'aimer pour cette élégance même, car, en vérité, notre époque est vulgaire et cela nous désoblige...

Pourquoi aimerons-nous Gustave Kahn, qui vient de publier l'un des plus beaux romans — je le dis tout net — parmi les cinquante ou les deux cent soixante et quinze qu'il m'a été donné de lire cette saison? Pourquoi? Gustave Kahn porte un peu la peine d'avoir été un poète symboliste, d'avoir réclamé le titre singulier d'inventeur du vers libre. C'est une invention cependant dont il n'y a pas lieu d'être très fier. Gustave Kahn porte un peu la peine d'avoir écrit mille vers et plus, comme ceux-ci, des *Palais Nomades*, que je cite parce qu'ils ont été souvent cités, jamais compris, et dont il demeure devant nous l'auteur responsable :

Elles, quand s'affligé en verticales qui se foncent le soleil
Pourquoi seules?
Pourpres banderoles,
Où retirez-vous, vers quel fixe,
Vos muettes consolations?
Étirements, affaissements, ô normes,
Quelle fleur d'inconnu fane inutile aux reposoirs de nos soirs,
Où frémit et languit une attente d'espérance vaine.

Gustave Kahn, en prose, se souvient trop qu'il a écrit des vers libres, et le style de son roman n'est pas toujours clair; il reste souvent embarrassé. Gustave Kahn écrit trop volontiers : « Ce jour-là, Mme Dobret n'avait jamais, au fond d'elle-même, reproché avec tant d'intensité à sa mère de l'avoir mise au monde, d'abord, et cette initiale maladresse commise, d'avoir exagéré en la donnant à un mari indigne. Mais tout de même, elle réfléchit que cette marche rapide contre la petite bise qui s'essayait de petites griffes, jouant comme un jeune chat avec les étoffes, le bas de sa robe, les feuilles et les poussières, ne ressortissait pas suffisamment au grand air de mélancolie qu'elle voulait arborer aujourd'hui. Ne portait-elle pas le deuil définitif de son cœur; certes, ça ne se mène pas au pas gymnastique... » Gustave Kahn écrit trop délibérément : « Ce mit quelque animation nouvelle aux soirées que les arrivages de nouveaux Rouvillais avaient diminué d'intimité, sans donner tout d'abord, en revanche, d'autres éléments de plaisir ou de gaieté. » Donc, c'est admis, le livre de Gustave Kahn n'est pas aussi bien écrit qu'il le faudrait pour qu'il fût écrit passablement. Mais si nous ne considérons pas le style, qu'il faut pourtant considérer, l'*Adultère sentimental* ressemble, à s'y méprendre, à un chef-d'œuvre; je dis : à un chef-d'œuvre, et je ne m'en dédis pas.

C'est une étude de la vie de province, de l'âme des femmes provinciales, des petites bourgeoises sentimentales et pratiques des chefs-lieux de cantons et minuscules sous-préfectures. Et c'est de la vérité tout imprégnée de poésie et d'ironie. L'ironie et la poésie s'accompagnent souvent l'une l'autre, car l'ironie est de la poésie qui a honte d'elle-même. Jamais on n'a peint avec une exactitude aussi poignante la douce dégradation des mœurs féminines depuis quarante ans. A la fin de l'Empire, une provinciale trompée aimait idéalement un beau jeune homme et n'allait pas au delà, car « la vie n'est pas un roman »; il y a vingt ans une provinciale trompée avait des amants : le sous-préfet (ah ! ces sous-préfets de défense républicaine ! dit un de mes amis réactionnaires), un gros rentier cossu (ah ! ces bourgeois réactionnaires, dit un de mes amis gouvernementaux), d'autres encore, qui assuraient discrètement la sécurité matérielle du ménage, — mais continuait de vivre avec son mari qui fermait les yeux en fumant sa pipe. Maintenant, la petite bourgeoise trompée se prostituera, et pleurera, car la vie contemporaine devient dramatique en sa platitude et les hommes de notre temps sont plutôt « mufles »... Gustave Kahn indique admirablement cette dégradation morale et la bassesse croissante de la société, mais il l'indique sans amertume, en observateur tristement amusé, et si pénétrant, de la vie. Où donc Gustave Kahn a-t-il si profondément observé le petit monde de la grande province ? Où donc Gustave Kahn a-t-il vu si exactement le sort déplorable d'une jolie femme dans une sous-préfecture, de toutes parts attaquée par l'ignominieuse présomption des hommes qui l'entourent ? Hélas ! dans la cohue des romans qui se pressent on n'a que le temps de distinguer et de goûter l'*Adultère sentimental*. On n'a pas le temps de le juger. Il faudrait, pour le juger bien, comparer ce livre à *Madame Bovary*. Mais on ne peut que le comparer en toute hâte, car, à la minute où j'indique une telle comparaison — qui s'impose — dix-sept romans paraissent dont les auteurs, presque tous, ont du talent...

Il en a, Édouard Estaunié. On en est certain. Et l'*Épave* qu'il publie maintenant ne diminue pas cette certitude qu'elle n'accroît pas. On est reconnaissant à Édouard Estaunié d'avoir voulu faire entrer en chacun de ses ouvrages des sujets grandioses. On admira l'*Empreinte* et *le Ferment* autant pour l'ampleur des conceptions que pour la façon dont les conceptions étaient exprimées. Il y a une originalité prodigieuse dans les livres d'Édouard Estaunié : c'est son immense, sa forte sincérité. Il conçoit, il observe, il médite, et loyalement, hardiment, il anime ses conceptions, ses observations, ses méditations. Il pourrait les animer davantage, et on ne reprochera jamais à ses romans d'être comme débordants d'une vie excessive. Mais ils sont étudiés, fouillés, approfondis. Ils sont romans de philosophe et de moraliste, autant que romans de romancier, c'est pour cela qu'ils engendrent une impression durable dans les esprits et dans les âmes. Aussi bien, il n'est pas permis à Édouard Estaunié de ne pas approfondir. Il lui est interdit de ne pas développer. Il n'a pas assez de légèreté pour esquisser simplement. L'*Épave* indique un grand livre qui n'est point réalisé. Il importe qu'Édouard Estaunié, plus que tout autre, « finisse » ses ouvrages. Cela signifie suffisamment l'intérêt que nous prêtons naturellement à chacune des manifestations de cet esprit indépendant et grave, et d'une austérité d'autant plus sympathique qu'elle est plus rare...

...Et de ces trois écrivains, de tous les autres avoisinants quel sera le grand romancier de demain ? Je ne sais. Tous sont estimables. Mais voyez ! Henry Bordeaux, Édouard Estaunié ont des tempéraments de philosophes, de critiques, de moralistes plutôt que des tempéraments de romanciers. Quelle mode, ou quelle obligation sociale ou littéraire les pousse donc à écrire des romans plutôt que des livres de critique ou de philosophie ? En outre, tous les romanciers de cette génération écrivent des ouvrages douloureux. Mélancolique l'*Adultère sentimental ;* mélancolique la *Voie sans retour ;* mélancolique l'*Épave*, plus que mélancolique, triste, triste ! Seul, depuis quelque mois, Alfred Capus cherche à insinuer des sourires dans un roman : *Faux Départ*, mais peut-on dire qu'il réussit ? Il n'y a guère que des esprits comme Richard O'Monroy — que la clientèle n'abandonne pas — qui voient *Tout en rose !*

Conclurons-nous que la vie n'est pas gaie ?

J. ERNEST-CHARLES.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *La Terre du Passé*, par Anatole Le Braz ; Calmann-Lévy, éditeur. — *Le Mazareille*, par Emmanuel Delbousquet, roman ; Ollendorff, éditeur. — *Ma sœur Zabette*, par Claude Lemaître, roman ; Ollendorff, éditeur. — *André Chénier critique et critiqué*, par Paul Glachant ; Lemerre, éditeur. — *Images fuyantes*, par Georges Lafenestre, poésies ; Lemerre, éditeur. — *Les derniers jours de Pékin*, par Pierre Loti ; Calmann-Lévy, éditeur. — *La seconde vie du docteur Albin*, par Raoul Gineste ; librairie des Mathurins. — *Au Téléphone*, par Charles Foley ; Juven, éditeur. — *Souvenirs sans regrets*, par Ernest Vaughan ; Juven, éditeur. — *Victor Hugo*, par Théophile Gautier ; bibliothèque Charpentier. — *Victor Hugo : Souvenirs intimes*, par Jules Claretie ; librairie Molière. — *Éternité*, par Adolphe Lenzon, poème ; Lemerre, éditeur. — *Tout en Rose*, par Richard O'Monroy ; Calmann-Lévy, éditeur.

POÉSIE

Les fleurs.

Les fleurs ne croissent point dans nos rudes garrigues,
Mais moi, pour le charmer, j'en ai semé partout :
Les gens se sont moqués : « Rien ne viendra ; c'est fou !
Vous perdez votre temps et toutes vos fatigues. »

Confiante, j'ai ri de mon grand rire heureux,
Et j'ai serré des fleurs, à pleines mains, quand même !
Des cailloux, le printemps vient de jaillir joyeux :
Ne fait-on pas tous les miracles quand on aime ?

Ma citerne est tarie et le ciel est en feu,
Mais la nuit quand tout dort sous un beau rêve bleu,
Ma cruche sur la tête et mes mains sur les hanches,
Je vais voler de l'eau de source sous les branches...

A pieds nus je descends dans la paix du vallon.
Mon chien me suit, muet : nous glissons en silence,
On n'entend que le chant allègre du grillon ;
Au vent du soir une asphodèle se balance...

Je m'en reviens légère élevant mon fardeau.
La lune m'accompagne en se mirant dans l'eau.
Je porte des rayons dans mon cœur, sur ma tête :
Quand je parais, les fleurs heureuses me font fête...

AIMÉE FABRÈGUE.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Les Burgraves*, drame en 3 parties, de Victor Hugo. — OPÉRA-COMIQUE : *Le Roi d'Ys*, drame lyrique en 3 actes et 5 tableaux, poème de M. Edouard Blau ; musique d'Edouard Lalo.

Dans une récente enquête sur Victor Hugo organisée par un journal du matin, le professeur Max Nordau donna une excellente formule pour caractériser son génie. Il dit : — « Victor Hugo le penseur n'existe plus, n'ayant d'ailleurs jamais existé que dans l'imagination de quelques admirateurs, mauvais juges en matière de pensée... Sa formule psychologique est unique dans la littérature : Victor Huge est le *visuel* le plus puissant que je connaisse. Il a une *mégalopsie* bouleversante. Son regard intérieur illumine, embrasse les objets, et les grandit dans des proportions apocalyptiques. Son amour et sa haine, sa douleur et sa joie s'expriment pour ainsi dire catastrophalement. Il n'y a pas de voix plus formidable que la sienne. Il est le gros bourdon de la poésie lyrique. »

Combien j'aime, de ce jugement, la première proposition, qui, dans ces temps d'universelle folie, a du moins le mérite de l'indépendance, et remet les choses au point !... On montrera sans doute un jour à quelles pures associations, à quels contrastes d'images se réduit la *Pensée* chez Victor Hugo. Quant à la seconde, je dirai qu'elle me plaît tout autant ; cependant elle me semble moins neuve. M. Max Nordau lui a donné une formule scientifique. Mais déjà, voici quelque cinquante ans, un littérateur, un poète, qui fut aussi le plus pénétrant des critiques, en avait donné une formule littéraire, laquelle à mon sens n'a jamais été dépassée. Dans une de ses magnifiques études consacrées à l'œuvre et au génie d'Eugène Delacroix, Baudelaire, rappelant que Victor Hugo n'aimait pas les *Femmes* du peintre, en donnait cette raison, intimement, profondément psychologique : — « M. Victor Hugo est un grand poète sculptural, qui a *l'œil fermé à la spiritualité*. »

Poète sculptural !... Que cette appellation est donc merveilleuse pour caractériser le génie d'Hugo !... et qu'elle précise bien du même coup sa puissance et ses limites ! Sa puissance... car jamais, sous l'action du verbe, images plastiques ne s'imposèrent plus despotiquement à un cerveau d'artiste. Ses limites aussi, car jamais non plus elles ne se bornèrent plus exclusivement à marquer des attitudes, à souligner l'identité de gestes qui persévèrent durant toute l'action du drame. Sous le coup de pouce de ce prodigieux sculpteur les figures de ses héros prennent, sitôt parues sous nos yeux, le relief et l'accentuation qu'elles conserveront jusqu'au dénoûment. Ainsi sont-elle conçues, grâce à la vertu active d'une imagination toute plastique, suivant l'esthétique particulière du sculpteur et du peintre qui, n'ayant à leur disposition qu'un art muet, choisissent d'instinct le moment et l'attitude les plus expressifs pour immobiliser le geste de leurs personnages : Victor Hugo *dramaturge*, et bien qu'il dispose des moyens scéniques, c'est-à-dire d'un art se *développant et progressant dans le temps*, s'en tient aux ressources du statuaire qui est bien obligé, lui, de synthétiser dans un geste toute l'âme de son héros.

Voyez, dans les *Burgraves*, comment sont posées les principales figures du drame, comment elles demeurent immobiles et fixes, au lieu de se développer suivant les lois propres de l'action dramatique. D'abord cette Guanhumara, statue et symbole de la Haine, comme elle le proclame elle-même, et que nous retrouvons au dernier acte telle que nous l'avons vue au premier :

Seule, en un [illegible]
Femme et vieille, [illegible]
Triste, [illegible]
En haillons et [illegible]
Mais [illegible] est la [illegible]

Jamais, dans tout son théâtre, où pourtant c'est son

habituelle ressource, Victor Hugo n'a poussé plus avant que dans les *Burgraves* l'usage des personnages *contrastés*, imaginés tels à l'avance et subordonnant tous leurs gestes au symbole qu'ils traduisent. Et c'est bien là encore, faut-il l'observer ? un procédé essentiellement plastique, auquel le peintre et le statuaire ont nécessairement recours dans le groupement de leurs figures; et s'ils l'emploient, c'est que leurs moyens d'expression ne sauraient être différents. De même que Guanhumara est la statue de la Haine, Job et Magnus sont les symboles de la Grandeur d'âme, de l'Héroïsme passés, opposés à la bassesse, à la lâcheté présentes incarnées par Hatto :

> Les barons sont tombés; les burgs jonchent la plaine.
> De toute la forêt il ne reste qu'un chêne,
> Et ce chêne, c'est vous, mon père vénéré !

Il n'est pas jusqu'à Otbert et Regina, si touchants de jeunesse et de charme endolori, et qui font passer comme un souffle de printemps sur ce rude et sauvage décor, qui n'aient été imaginés en contraste, disposés et groupés d'avance par l'imagination plastique de Victor Hugo, comme l'avaient été Job et Magnus, comme le furent Guanhumara et Frédéric de Hohenstaufen, pour accuser des reliefs saisissants, pour édifier de vivantes antithèses.

Si maintenant nous les examinons dans leurs actes il n'y a là, faut-il le dire? qu'un tissu d'invraisemblances, les plus saisissantes et qui dépassent tout ce que nous étions accoutumés à voir dans les drames comme *Hernani* et *Ruy Blas*. Cette Guanhumara qui tient en main sa vengeance, puisqu'elle dispose des poisons les plus énergiques, des philtres les plus puissants, philtres de vie et de mort, c'est elle qui a attendu tant d'années et que ses cheveux noirs fussent devenus blancs, pour exercer cette vengeance ! Elle qui n'avait qu'un geste à faire pour tuer Job, le meurtrier de son amant, elle a attendu qu'Otbert fût prêt à l'accomplir pour elle ! Et qui ne voit que, dans l'imagination d'Hugo, c'est pour obtenir deux contrastes de plus, celui de Régina rendue à l'amour par le philtre de vie, tandis que Job sera voué à la mort, et par qui ?... par son fils lui-même ! Ces fiers Burgraves du Rhin, ce Job et ce Magnus au cœur fort et qui ont fait la guerre, ce sont eux qui se laissent mater par cette espèce de baladin, d'histrion couronné de roses qui s'appelle Hatto, au cœur lâche et tremblant, et qui s'agenouille en effet au premier signe de danger ! Enfin ces comtes du Rhin qui l'entourent, compagnons de débauche de Hatto, et qui répandent la terreur sur le pays d'alentour, ce sont eux qui, sur un signe de Job, tendent leur cou au carcan et leurs mains aux menottes, pour aller remplacer dans les prisons du burg esclaves et prisonniers ! Les voilà qui murmurent, mais s'agenouillent devant leur empereur ressuscité : Frédéric Barberousse. Et c'est encore ce magnifique contraste de la Patrie renaissante, incarnée dans cette figure de héros, devant qui Job lui-même s'humilie : grandioses et déclamatoires figures, qui sont bien du ressort de la poésie épique, mais qui, réalisées à la scène, donnent un perpétuel démenti à tout ce que nous savons, à tout ce que nous pouvons imaginer de ces temps *historiques*. Car nous ne sommes point ici dans le domaine de la légende et du mythe, grâce à qui les personnages peuvent être recréés par le rêve du poète, en dehors des contingences imposées par l'histoire. Et quand bien même nous serions dans ce domaine, il y subsiste encore telles vraisemblances psychologiques, telles vérités d'âme que le poète doit respecter.,. Et voilà pourquoi les *Burgraves* demeurent, dans toute l'œuvre de Victor Hugo, l'inspiration la plus épique, mais la moins dramatique, à coup sûr, qui soit.

Le seul souffle d'*humanité* qui passe sur cette œuvre, nous le trouvons dans les amours de Régina et d'Otbert, contraste de lumière et de grâce avec le milieu sinistre qui lui fait repoussoir. Nous le trouvons encore dans la partie du rôle de Job où le vieillard centenaire s'associe à la destinée de ces deux enfants. Contraste encore, mais si beau, et rendu à la scène avec une telle *tendresse d'âme* — je souligne le mot — qu'on y reconnaît la note la plus humaine et la plus pure du chantre de l'Enfance :

> Je veux dire... écoutez, que passer la journée
> Près d'un pauvre vieillard, face au tombeau tournée,
> Du matin jusqu'au soir vivre comme en prison,
> Quand on est belle fille et qu'on est beau garçon,
> Ce serait odieux, affreux, contre nature,
> Si l'on ne pouvait pas, dans cette chambre obscure,
> Par-dessus le vieillard qui s'aperçoit du jeu,
> Se regarder parfois et se sourire un peu !

Il y a dans toute cette scène une humanité, une douceur, une familiarité d'ancêtre caressant des têtes blondes et se mirant en des yeux clairs, qui sont un repos délicieux, comme une oasis dans ce drame noir, si voisin du mélodrame ! Cette note-là, si l'on y joint celle du paysagiste, du grand, du magnifique paysagiste en vers que fut Victor Hugo, c'est bien évidemment par où s'imposera avant tout dans l'avenir le nom de celui que les ridicules exagérations d'aujourd'hui présentent comme le plus grand — pourquoi pas le seul? — des poètes de notre XIXe siècle.

Faut-il dire que les *Burgraves* ont été écoutés dans un agenouillement universel ! En suivant ces acclamations inconsidérées, cette folie d'enthousiasme aveugle qui acceptait tout, jusqu'au mortel ennui de certaines tirades, comment ne point noter

les déformations qu'imposent aux plus hautes gloires les mensonges de la politique, cette politique qui dégrade et qui avilit tout! Lorsque se seront tues les déclamations des politiciens et qu'aura pris fin l'éloquence des conseillers municipaux, dans quelques années peut-être, on sentira d'autant plus vivement ce qu'il y avait de faux et de factice dans les acclamations d'hier. On remettra à sa vraie place le *Théâtre* de Victor Hugo, et ces héros emphatiques en qui ne vibre nulle humanité profonde, mais seulement la grandiloquence d'une rhétorique stupéfiante. L'appellation de mélodrame dont on qualifiait les *Burgraves* en 1843 n'apparaîtra pas si éloignée de la vérité qu'on le pense aujourd'hui. Peut-être alors, à la faveur du recul, prendrons-nous une conscience plus exacte de nos véritables gloires dramatiques, celles qu'aucune ferveur momentanée n'aura hissées sur le pavois, et qui ne doivent rien qu'à elles-mêmes, à leur adoration de l'âme humaine et de la poésie qui l'exalte et l'embellit! Alors sans doute on rendra justice à la noblesse intacte, immaculée celle-là, d'un Alfred de Vigny, et le véritable descendant français de Shakespeare, en cette première moitié du XIXe siècle, apparaîtra, non pas certes Victor Hugo, mais l'auteur à jamais admirable d'*André del Sarte* et de *Lorenzaccio*, ces chefs-d'œuvre qui n'ont rien à craindre du Temps!

***

Après un long sommeil, dont on s'expliquait assez mal les causes, l'Opéra-Comique s'est enfin réveillé, en nous donnant une reprise du *Roi d'Ys*, dont il faut féliciter M. Albert Carré. Après les interminables et mortelles rapsodies des *Barbares*, quelle satisfaction d'entendre une œuvre vivante et vraiment dramatique comme ce *Roi d'Ys*, où la musique répond à sa véritable destination dans le drame lyrique, qui est d'augmenter en nous l'émotion par sa vertu dynamique! Encore faut-il avant tout que cette émotion soit dans l'âme du musicien, et c'est ce que nous appelons l'inspiration! Insignifiante, à peu près nulle dans l'œuvre de M. Camille Saint-Saëns, l'inspiration est manifeste dans celle du regretté Édouard Lalo : elle se traduit, non seulement par la note de tendresse qui est peut-être la dominante, mais aussi par la note dramatique, qui apparaît à maintes reprises, surtout dans le rôle de Margared. On la trouve encore dans les ensembles, chœurs et mouvements de foule, qui comptent parmi les plus vivants qui soient au théâtre. Je me garderais assurément d'accepter sans réserves le poème du *Roi d'Ys*, tel qu'il a été écrit par le librettiste : il enferme encore trop de concessions à la vieille forme de l'opéra. Mais ce que l'on peut dire, c'est que le musicien en a tiré tout le parti qu'il était possible d'en tirer. A une époque où déjà la situation était difficile pour les compositeurs lyriques, puisque la grande ombre du Titan de Bayreuth commençait de se projeter sur la scène, puisque aussi bien sa despotique influence exerçait sa mainmise sur la musique, Édouard Lalo eut le mérite peu banal de garder sa note personnelle et de rester lui-même, alors que tant d'autres se trouvaient envahis, absorbés, annihilés par le génie souverain de Richard Wagner. Non pas qu'il fût indifférent, certes, à la formidable évolution qui s'accomplissait dans le drame lyrique — il était bien trop artiste pour ne pas la comprendre! Mais il comprit aussi que le premier souci d'un producteur doit être la sauvegarde de sa personnalité, et que le premier de tous les moyens pour y atteindre, c'est de rester dans les limites de cette personnalité.

Dans cette question, — le *Cas-Wagner* disait Nietzsche, — si irritante pour tous les musiciens, et néanmoins d'une actualité toujours palpitante, il y a deux faces à envisager. D'une part il est regrettable de voir une partie de nos compositeurs absorbés, hypnotisés, par les théories wagnériennes et la despotique attirance du génie, à ce point qu'ils ne pensent plus que par elles et en sont venus à démarquer ses œuvres pour s'en être trop exclusivement nourris. Mais est-ce là une raison pour donner la main à ces *snobs à rebours* qui, sous prétexte que le culte du maître s'est trop généralisé, brûlent aujourd'hui ce qu'ils adoraient, ou faisaient semblant d'adorer hier et, lorsqu'on prononce son nom, nous répondent aussitôt par Bach ou par Beethoven! Ces deux extrêmes sont aussi éloignés que possible d'une saine entente des réalités. Une heure viendra — cela est évident — où les œuvres de Wagner cesseront d'avoir une prise aussi directe sur la sensibilité des artistes, où sa gloire subira une période d'éclipse qui se produira le jour où un nouvel astre de première grandeur aura fait son apparition à l'horizon. C'est la loi fatale, que subissent toutes les grandes renommés, pour reparaître ensuite, et reconquérir la place qui leur est due. Vivrons-nous assez vieux pour assister au déclin de cette prodigieuse fortune? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que Édouard Lalo eut ce tact rare de ne point trop emprunter au wagnérisme, tout en lui rendant l'hommage que ne saurait lui dénier un véritable artiste!

PAUL FLAT.

JEANNE MICHELIN [1]

CHRONIQUE DU XVIIIe SIÈCLE

Elle était une petite créature sans grande volonté, très aimante et très caressante. Le jour où elle avait laissé pénétrer en elle l'amour de Richelieu, elle s'était donnée à lui pour toujours. Elle était sa chose, elle le savait et ne le regrettait point. Il lui était doux d'être obéissante et soumise, même lorsqu'il se montrait impérieux et dur. Elle lui avait dit ces paroles, qui lui remplissaient le cœur :

— Je voudrais vous rendre la vie si douce que vous ne puissiez plus vous passer de cette douceur.

Pour lui elle imaginait ses câlineries les plus charmantes, ses plus séduisantes adorations, et, lorsqu'il était là, elle n'osait pas les lui donner. Ainsi toutes les tendresses que sa fine nature sentimentale avait déposées en elle, elle ne pouvait pas plus les prodiguer à Richelieu qu'elle n'avait pu les prodiguer à son mari : celui-ci était trop différent de son rêve pour ne les point écarter, et son amant les figeait en elle à l'heure même où elles affluaient.

Elle arrivait au rendez-vous, s'efforçant d'être belle et plaisante. L'amour donnait tant d'éclat à ses yeux, que tout le monde lui en faisait compliment. Mais elle se fâchait d'être trouvée jolie, car elle aurait voulu que son amant fût seul à connaître le charme de sa figure. Les passants la remarquaient, tandis qu'elle marchait vite, courant au quai d'Anjou. Quelques-uns même se hasardaient à l'aborder, et s'arrêtaient bien vite devant son air candide et son maintien modeste. Cependant ses toilettes étaient simples : elle avait des robes de goût, presque sans garnitures, et nul artifice ne parait son visage.

Quand elle avait ainsi fait pour lui tous les frais de sa grâce, elle trouvait au coin des lèvres de Richelieu cet ironique sourire qu'elle craignait tant, et qui semblait lui dire avec mépris :

— Vous n'avez qu'une grâce de femme de chambre.

Un jour même il se décida à lui dire dédaigneusement :

— Je ne puis pas souffrir une femme sans odeurs et sans mouches...

Et comme elle rougissait, prête à pleurer :

— Ne rougis donc pas, petite : ici les dames ne rougissent qu'au pinceau.

Non, décidément, elle ne savait pas se parer pour le plaisir. Elle avait cru naïvement que sa jeunesse et sa beauté suffisaient à lui donner du charme, et que pour être aimable et plaire elle n'avait rien à emprunter. Mais son amant avait l'âme trop artificielle pour apprécier ce qui n'était pas préparé, fardé et apprêté. Tous les sentiments qu'il éprouvait étaient son œuvre, et par l'art il pimentait toutes ses sensations. Ainsi il la trouvait gauche parce qu'elle était modeste, banale parce qu'elle ne savait pas se moucheter et se pomponner; vaniteux, il souffrait de ce qu'elle ne fût pas née demoiselle. Il ne se souvenait plus que cette simplicité et cette condition inférieure avaient donné du piquant à son caprice. Et son habituelle dureté envers les femmes, qu'il se flattait de conduire à la baguette, lui faisait dire tous ses griefs à son aimante maîtresse.

Elle acheta des poudres, des mouches, des parfums. Son mari s'en étonna. C'était un homme simple qui aimait le naturel.

— Laisse-toi être belle toute seule, lui disait-il : ce n'est pas la peine de te farder comme les grandes dames. Elles sont vieilles, ou leur teint est gâté. Mais tu es jeune et fraîche : sache te contenter de ta fraîcheur et de ta jeunesse qui sont enviables.

Pourtant il ne s'opposa point à cette nouvelle fantaisie. Il était trop désireux de voir la joie renaître sur ce joli visage triste pour contrarier aucune de ses fantaisies. Cette recherche soudaine de la parure et les absences fréquentes de sa femme auraient dû l'éclairer; mais il avait sur les yeux le bandeau d'une affection dévouée.

Pierre Michelin avait raison. En se parant, elle gâtait sa beauté. Son charme venait de sa fraîcheur naïve de jeune fille et de son teint velouté comme un beau fruit : avec du rouge, de la poudre et des mouches, elle supprimait tout cela. Sans devenir piquante et provocante, elle cessait d'être une exquise ingénue. Aussi ne savait-elle plaire par ses minauderies à Richelieu, habitué à trop d'élégance pour prêter attention à ces timides essais.

Alors elle renonça à tous ces fards et redevint la simple adolescente au charme insinuant et délicat. Elle avait pour son amant une dévotion mystérieuse. A mesure qu'elle souffrait par lui, elle l'adorait davantage. Sa douleur même lui devenait chère. Et Richelieu, qui s'en rendait compte, perfectionnait ses façons de la tourmenter. Il y avait découvert une volupté nouvelle : ce doux visage en larmes aimantait son désir; il savourait la détresse de cette délicieuse enfant, qu'il aimait à faire pleurer.

— Pourquoi vous plaisez-vous à me faire souffrir? lui demanda-t-elle un jour à travers ses larmes, car elle avait bien remarqué qu'il la torturait à plaisir.

— Parce que vous êtes plus belle quand vous pleurez.

Elle se tut un instant, puis elle répondit avec une adorable moue de tristesse :

1. Voir la *Revue* des 8, 15, 22 février et 1er mars 1902.

— Alors, si vous m'aimez mieux quand je pleure, faites-moi pleurer...

Pour lui donner de la joie, elle acceptait toutes les douleurs. Elle se résignait à la honte et à la souffrance pour que cet homme qui la tourmentait et s'y complaisait eût une lueur moins froide dans ses yeux impérieux. Elle s'y exaltait même, voyant dans ses larmes la rédemption du mal qu'elle faisait. Au chemin qu'elle avait suivi, elle n'avait point cueilli la joie : par sa tristesse, elle excusait du moins son amour.

Richelieu avait tant abusé de la femme que sa dureté était presque inconsciente. Depuis l'âge lointain où ses quatorze ans avaient été débauchés, les amours s'étaient succédé comme des passades. De tant de sensations, la sentimentalité était morte en lui, et sa vanité l'avait enterrée sans regret. Caprices des sens ou de l'orgueil, simple désir ou toquade d'un instant, il mettait son énergie à les satisfaire, n'admettant pas la résistance, brisant les obstacles, matant les volontés qui se dressaient contre la sienne. Enfant, il avait été la coqueluche de la Cour : jeune homme, il en était le souverain, et un peu de terreur superstitieuse s'attachait à l'admiration qui suivait cet éternel vainqueur. Il marchait parmi les chuchotements laudatifs et les frémissements amoureux, et dans le sillage de sa marche semblaient flotter comme des parfums de tendresses, des échos de baisers et des plaintes d'amour brisées. Cependant il gardait toujours ce visage impassible et d'une mélancolie dédaigneuse dont tant de femmes avaient cherché en vain le regard langoureux ou l'expression caressante.

A la cour du Régent, les roués avaient tout d'abord serré leurs rangs devant cet intrus qu'avaient aimé des amoureuses de sang royal. Ils s'imaginaient que leur expérience et leur cynisme étonneraient sa jeunesse et lui inculqueraient un respect favorable. A ses premières prouesses, ils se pressentirent risibles auprès de lui, et s'inclinèrent devant un maître indiscutable. Dès lors ils virent en lui presque un dieu de l'amour. Le comte de Nocé, qui était le beau-frère de Mgr d'Orléans par Mme de Parabère, leur commune maîtresse, le marquis de La Fare, dit le *Bon Enfant*, le chevalier de Simiani, célèbre par ses vers et par ses beuveries, le marquis de Broglo, fleur des débauchés, Fargy lui-même, le plus beau et le mieux fait de tous, courbèrent devant la sienne leur gloire amoureuse.

A celui dont toutes les femmes, anxieuses et troublées, sollicitaient le désir, Mme Michelin pouvait-elle être autre chose qu'un divertissement secondaire, que sa commodité seule prolongeait ? Comme il s'essayait à la faire souffrir, il s'essayait à la pervertir. Mais elle était apte à la douleur et ne l'était point à la corruption.

— Foin d'un bonheur qui n'est pas relevé par un peu de coquinerie ! lui disait-il en la félicitant de tromper son mari. Par les propos qu'il lui tenait, il augmentait sa peine et ne domptait point sa pudeur.

Il l'initiait aux orgies de la Cour. A l'un des premiers rendez-vous, timidement elle lui avait demandé :

— Je vous en prie, ne pensez qu'à moi seule tant que durera notre amour. Quand je vous lasserai, renvoyez-moi, mais jusque-là ne songez qu'à moi.

Et de suite il lui avait raconté ses amours parallèles. Il lui avait appris les fêtes qui se donnaient au Palais-Royal, — au Palais-Royal dont le commissaire Revaut pouvait dire, répondant à Monsieur, frère du Régent, qui lui demandait combien de maisons prostituées il y avait dans le quartier : « Monsieur, le quartier est grand, c'est pourquoi il y en a beaucoup et au moins trente-deux à ne compter le Palais-Royal que pour une. »

Il disait à la pauvre petite effarouchée les soupers des roués, où, toutes portes closes, laquais dehors, on jouait, causait, buvait, se moquant librement, par-devant même Mgr d'Orléans, de tout et de tous. Parfois, on éteignait les chandeliers, et une nuit que les choses s'étaient ainsi passées, le Régent faisait soudain ouvrir à deux battants une armoire remplie de bougies allumées, afin de jouir d'un spectacle inattendu. Puis c'étaient les fêtes nocturnes chez le comte de Gacé, et les fêtes de Saint-Cloud que les cours italiennes pourvoyaient de leurs souvenirs orgiaques ; la Tencin présidait, édifiant le pouvoir du Cardinal sur la débauche du souverain.

La petite Michelin écoutait tout cela, le rouge au front, le corps frémissant, toute frissonnante de ce qu'elle entendait : c'était la révélation d'un monde inconnu dont l'ignominie l'épouvantait. Mais son amant échouait dans la perversion de cette petite âme. Elle n'était coupable que d'amour, et par la seule tendresse elle pouvait pécher : elle avait peur de la débauche, et par ces récits qui voulaient corrompre son cœur, Richelieu ne parvenait qu'à l'effrayer.

Elle avait un rêve secret qu'elle n'eût osé révéler : c'était d'arracher son amant à ce dévergondage de la Cour. Elle imaginait qu'elle pourrait par sa douceur et sa patience le conquérir tout entier, et lorsqu'elle l'aurait bien à elle, ils vivraient tous les deux loin de la vie et loin des hommes, dans la paix divine de leur amour. C'était un songe vague et imprécis qui la berçait délicieusement et qui était la suite naturelle de ses réflexions passionnées. Et les jours se passaient sans qu'elle en vît venir la réalité espérée.

Et les jours se passaient, détachant d'elle Richelieu. Quand il la vit obstinément rebelle à l'apprentissage de la volupté, il se résolut à l'abandon. Mais il éloignait toujours cette échéance, non par crainte

du regard d'agonie qu'elle aurait à cette heure suprême, et que le libertinage de son esprit escomptait par avance, mais par cette luxure du mal que peu à peu avait déterminée chez lui la luxure de la chair. Lorsqu'il ne la voyait pas de quelque temps, la joie de cette souffrance lui manquait, et il envoyait à sa recherche Rapé, le fidèle laquais pourvoyeur de ses vices. Elle accourait au premier appel. Pourtant elle ne venait point avec le visage joyeux des amoureuses volant aux bras de leurs amants. Elle savait ce qui l'attendait dans la chambre d'amour, et que ses yeux pleureraient et que son cœur saignerait; et pour cueillir ces fleurs de sa douleur, elle se hâtait, tant elle chérissait son pauvre mal et craignait de le perdre.

Depuis le jour où il l'avait peinée en ridiculisant son mari, en riant de ses toilettes, en oubliant volontairement son prénom et en lui en donnant d'autres, il avait raffiné l'art de la tourmenter.

Tout ce qu'elle aimait, tout ce qu'elle respectait, les jolis sentiments délicats de son âme, les exquises rougeurs pudiques de son corps, il bafouait tout cela de ses paroles ironiques et méchantes. Et lorsque de grosses larmes voilaient ses yeux tristes, il se décidait à l'embrasser et à la caresser. Ce lui était une joie curieuse de mêler en elle la douleur et la volupté : ce spectacle mettait un intérêt dans sa vie.

Mme Michelin aimait tout ce qui venait de lui, même sa souffrance. Il avait bien fallu qu'elle comprît que Richelieu ne l'aimait pas, pensait à d'autres à l'heure même où il la pressait sur son cœur. Elle le savait incapable d'amour, et connaissait la cruauté dont il faisait preuve envers elle. Cependant elle ne pouvait pas ne pas l'aimer. De toutes ses forces elle avait essayé de se détacher de lui; toutes ses forces s'étaient brisées contre la force de sa passion. Par le premier regard qui avait élargi l'horizon de son rêve, par le premier baiser qui avait enorgueilli sa chair énamourée, cet homme avait à tout jamais pris possession d'elle. Elle s'était livrée à son destin, le devinant inéluctable.

Et Richelieu continuait à la *soutirer au caramel*, comme il disait, plus cruel à mesure que le dépérissement de ses forces la rendait plus sensible. Elle lui manifestait sa tendresse de mille manières touchantes. Elle cherchait les fêtes et les anniversaires, comme on fait dans le peuple, pour lui offrir de timides cadeaux gracieux qu'elle achetait en cachette, Lui les regardait à peine et les accueillait avec une condescendance qui était presque de la pitié. Jamais il ne lui fit de présents : avare fastueux, il ne donnait que par vanité. Il savait que rien ne pouvait augmenter son empire sur elle, et réservait sa munificence pour celles qui donnaient à ses faveurs généreuses quelque retentissement.

Le printemps et l'été s'écoulèrent, et lorsque les feuilles des arbres s'égrenèrent au vent d'automne, le duc considéra cette passade comme ayant assez duré. Il cessa d'envoyer des messages amoureux à la pauvrette anxieuse. Elle lui écrivit, et des nombreuses lettres qu'il reçut d'elle et qu'il ne prit guère la peine de lire au cours de sa vie occupée, ce billet arrêta son attention parce qu'il conçut à sa lecture le projet de s'en servir pour quelque intrigue :

« Mon cher cœur, mon cher amant, écrivait l'amoureuse, pourquoi ne voulez-vous plus de moi qui ne vis que par vous? Autrefois vous pensiez à moi, et maintenant je suis la plus malheureuse du monde. Je vous aime de tout mon cœur, mon cher cœur, et vous ne m'aimez pas de même. Je sais que vous ne sentez pas l'amour de même façon que moi, et que vous restez toujours froid et raisonnable. Si vous ne m'aimez pas comme moi, aimez-moi comme vous le pouvez et autant que vous pourrez. Faites-moi venir encore, je vous supplie. J'ai toujours mes beaux yeux qui pleurent. Je sais que vous les aimiez ainsi. Puisque je suis belle quand je pleure, je dois être bien belle maintenant, je pleure sans cesse, tant je vous aime, mon cher amant... mon cher cœur... »

Le duc recevait chaque jour dix ou douze lettres de rendez-vous. Il s'amusait à envoyer ces billets d'une femme à l'autre, ou les utilisait le matin pour se raser. Ainsi il compliquait les intrigues et suscitait des querelles. Le message amoureux de Mme Michelin servit à cet usage et fit pleurer quelque maîtresse qui sut y lire ce qu'elle devrait à son tour endurer. Richelieu ne lui fit pas de réponse.

HENRY BORDEAUX.

(*A suivre.*)

LE CARÊME AU TEMPS DE TARTUFE[1]

Depuis le commencement du carême les églises sont attristées, un voile sombre recouvre les images saintes, les chants liturgiques se font plaintifs, les prêtres abandonnant les chasubles et les chapes de soie claire, officient en ornements de deuil et les familiers du lieu prennent une allure plus discrète, un visage plus compassé. Le carême est ici un gros événement et bouleverse toutes les habitudes. Ce-

1 Les principales sources où nous avons puisé les faits rapportés dans cet article sont : le *Traité de la Police* de Delamare, la collection du *Mercure*, les *Mémoires* de Mme de Montpensier, de Mme de Motteville, du cardinal de Retz, de l'abbé de Choisy, de Duclos, de Gourville, de Bussy, de La Porte, de Saint-Simon; *les Historiettes* de Tallemant des Réaux, les *Menagiana*, *les Caractères* de La Bruyère, la *Conférence des Servantes* (1636); *les Nouveaux entretiens ; M. de Chatres* (1704), etc.

pendant ailleurs, dans l'ensemble de notre société moderne, il n'apporte qu'un trouble bien minime et qui, chaque année, va diminuant. Le clergé, de plus en plus tolérant, restreint sans cesse les rigueurs de la quarantaine de pénitence, et il semble que bientôt il ne sera plus question du carême qu'à propos du joyeux Mardi gras et des printanières vacances de Pâques.

Jadis, au temps des Rois Très-Chrétiens, les choses n'allaient point ainsi. Le mot de carême évoquait de fâcheuses idées d'abstinence et de jeûne, de contrainte et de mélancolie, et le Mercredi des Cendres était une échéance redoutable. Au XVIIe siècle, en particulier, on appréhendait la venue de ce jour morose. Alors la dévotion était de mise ; Tartufe hantait, en même temps que les salons des Elmire de la ville et de la cour, le Parlement et les Conseils royaux et avait partout une primordiale influence. Dans le monde, il flétrissait tellement les tièdes et les impies qui se dérobaient aux mortifications du Carême que bien peu osaient se mettre d'un parti si décrié, et dans les assemblées légiférantes, il savait imposer des mesures capables de forcer la société tout entière à la Pénitence. Bref, de son temps, le Carême est une physionomie si originale qu'elle mérite d'être étudiée et décrite en détail.

I

« Si le concours des deux puissances, la spirituelle et la temporelle, est nécessaire pour maintenir les préceptes de notre Sainte Religion, écrivait un légiste d'autrefois, c'est principalement dans l'observance du caresme. » Cet étrange aphorisme paraissait, sous Louis XIV, d'une indiscutable justesse. Les deux législations, celle de l'Église et celle de l'État, s'accordaient et se confondaient alors sur bien des points, et rien ne semblait plus naturel que de les faire respecter par des moyens identiques. Les forces dont disposait le pouvoir furent donc employées à contraindre le public à l'abstinence, et leur action fut favorisée par un code spécial. Les lois qui composaient celui-ci étaient de deux espèces. D'une part, se trouvaient d'antiques édits dus aux règnes précédents et contenant les prescriptions générales ; de l'autre, des ordonnances renouvelées chaque année et où étaient consignées les prescriptions particulières.

L'un des plus anciens et des plus importants des Édits généraux était celui donné par Henri II, en 1549. Il faisait défense « aux bouchers, rôtisseurs poulaillers, revendeurs et aultres d'exposer en vente en public aucune viande de boucherie, de volaille ou de gibier, à peine, pour la première contravention, de 50 livres d'amende, et pour la seconde de 100 livres et de punitions corporelles ». Un édit de Charles IX renouvela les mêmes défenses, mais augmenta les pénalités encourues par les contrevenants, qui devinrent passibles « d'une amende de cent écus d'or si ayant de quoy, sinon d'être fustigés par les carrefours des lieux de leurs demeures ». Enfin vint un arrêt rendu par le Parlement, au temps où il était ligueur, et qui, plus sévère encore que les édits royaux, menaça d'un bannissement perpétuel « les vendeurs de chair en caresmes ».

Les arrêts particuliers commencèrent à être rendus en 1667. A partir de cette époque, le Parlement eut coutume d'en édicter un chaque année durant la dernière semaine du Carnaval, et de le faire publier à son de trompe dans les carrefours. Ces arrêts se firent, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, de plus en plus rigoureux. Ils étendirent de Paris à toutes les localités environnantes la prohibition de la vente des aliments gras. Les bourgs de Charenton, Charentonneau, la Pissote, Saint-Cloud et la ville de Saint-Denis partagèrent le régime de la capitale, et leurs habitants furent astreints à ne se procurer de viande que par l'intermédiaire de la boucherie de l'Hôtel-Dieu. Défense fut faite « à toutes personnes, de quelque qualité, condition ou pays qu'elles soient, d'envoyer, amener, porter ou conduire à Paris aucuns bestiaux, ni viande vive ou morte, volaille ni gibier, soit par terre ou par eau ». Des pénalités fort graves menaçaient les contrevenants à ces prohibitions nouvelles. « Les personnes surprises au trafic défendu, disait l'arrêt, seront emprisonnées, leurs chevaux, charrettes, harnois, panniers, coches, bateaux et austres choses où il se trouvera de la viande, confisqués au profit de l'Hôtel-Dieu, et les viandes portées en iceluy pour la nourriture des malades sans aucun remboursement et sans que les peines puissent être modérées et les contrevenants sortir de prison qu'après Quasimodo. Deffense est aussi faite à quelque personne, de quelque qualité qu'elle soye, de leur donner retraite, protection ni secours à peine de 500 livres d'amende, lesquelles seront applicables deux tiers à l'Hôtel-Dieu, un tiers au dénonciateur. »

Mais la délation ainsi encouragée ne suffisait pas à informer la magistrature des contraventions aux édits du Carême. Il fallait exercer une active surveillance sur tous les boutiquiers dont le commerce était interdit. Ils vivaient, quarante jours durant, dans une inaction ruineuse qu'ils ne demandaient qu'à rompre, et étaient toujours prêts à entamer, à l'abri de leurs volets clos, un négoce illicite. Une police spéciale fut chargée de les épier en même temps que d'observer les marchands ambulants, et les cabaretiers ; elle dut aussi surveiller tous ceux qui, dans l'ensemble du public, étaient suspects d'impiété.

« Le Roy, écrit un contemporain, fait expédier, tous les Carêmes, un ordre à un officier de robe courte, qui donne à celui-ci entrée avec ses archers dans tous les lieux de la ville et faux bourgs de Paris. Cet officier, en exécution de cet ordre, fait tous les jours des visites chez les commerçants ou particuliers qu'il soupçonne détenir de la viande et fait emprisonner les délinquants. »

L'exempt ainsi désigné avait, dès son entrée en fonctions, à faire acte d'autorité. Le mercredi des Cendres au matin, « il devait, disait sa commission, se transporter dans tous les hôtels des princes et seigneurs de la Cour et autres, de quelque qualité et condition qu'ils soient, et dans les hostelleries, auberges, cabarets et maisons des particuliers, tant de la ville de Paris que des faux bourgs d'icelle et lieux circonvoisins, faire partout une exacte perquisition et recherche des viandes, volailles et gibiers qui pourraient demeurer des frairies du Carnaval, et s'en emparant, les faire transporter à l'Hôtel-Dieu ». Les perquisitions duraient deux jours. Dès qu'elles étaient terminées, l'exempt prenait le service quotidien qu'il allait continuer tout le Carême. Ce service se divisait en deux, d'une part la surveillance ouverte, de l'autre la surveillance occulte. On exerçait la première aux portes de la ville, sur les rives du fleuve, dans les marchés et boutiques; la seconde pesait sur la ville entière. Des espions s'informaient dans les cuisines des grands des victuailles qui y étaient accommodées, d'autres épiaient les emplettes des servantes de la bourgeoisie, d'autres allaient sollicitant des commères populaires d'exactes confidences sur la popote du pauvre. Enfin, certains lieux de réunion, où fréquentaient la jeunesse élégante et les gens de lettres, étaient étroitement observés. Et aussitôt que les divers espions avaient signalé une contravention, l'exempt verbalisait et poursuivait impitoyablement.

II

Une aussi dure législation, des mesures de police aussi minutieuses étaient-elles nécessaires pour faire, dans un temps parfaitement religieux tel que le XVIIe siècle, respecter une loi de l'Église? En dépit de la première apparence, il faut répondre : oui. Le sacrifice de l'abstinence qui nous semble assez mince si nous le comparons à tant de rigueurs morales de l'Église, paraissait sous Louis XIV très grand, et bien peu de gens se fussent résignés alors d'eux-mêmes à observer le Carême, c'est-à-dire à restreindre le luxe de leur table. Il est difficile de se figurer à distance ce que fut celui-ci, et quelle primordiale importance on y attacha. Un voyageur du grand siècle écrivait de Rome à un de ses amis : « Les gens de ce pays-ci ont une coutume singulière : ils ne tiennent point table, n'ont qu'un méchant marmiton pour officier de bouche et emploient leur fortune à élever des bâtiments qu'ils enrichissent de peintures fort coûteuses. » Ceci, l'idée que, riche, on pouvait manifester son opulence par d'autres moyens que le faste gastronomique, était fait pour dérouter et frapper d'étonnement tout Français du XVIIe siècle. En France, les gens de qualité se préoccupaient infiniment de la belle tenue de leur table, et c'était elle qui témoignait le mieux de leur rang et de leur fortune. Aucune dépense n'était épargnée pour qu'aux repas offerts l'abondance et la délicatesse des mets fussent inouïes, et ce n'était pas seulement en des circonstances particulières ou à des jours donnés que l'on faisait dans les hôtels seigneuriaux grande chère; d'un bout de l'année à l'autre la table s'y trouvait servie pour un nombre infini de convives et couverte de merveilleuses victuailles, de savants ragoûts, de sucreries aux couleurs variées, de fruits exotiques. Et les grands seigneurs n'étaient pas seuls habitués aux splendeurs de ces menus; toute la séquelle des protégés et parasites qu'ils entretenaient, les connaissait aussi. Petits gentilshommes, gens de lettres, abbés aux illusoires bénéfices, ou avocats râpés, tous, pauvres hères, vivant dans le sillage de la haute aristocratie, étaient les commensaux ordinaires des grands et partageaient leurs goûts raffinés. A tout ce monde il semblait très pénible de renoncer, six semaines durant, aux plaisirs copieux des grands régals. Sans les lois répressives, bien des gourmets eussent pris licence de manger parfois, et quitte à s'en confesser humblement, un potage à la venaison ou une tranche de ces longes de veau que l'on appréciait plus qu'aucun autre rôti. Mais l'autorité veillait et la majorité du public, redoutant son contrôle, se soumettait à l'abstinence.

Pourtant quelques gourmands plus passionnés que les autres tentaient de tourner les ordonnances, même de les braver. Les premiers demandaient une dispense régulière du maigre, leur donnant droit de s'approvisionner à l'Hôtel-Dieu et d'user ouvertement des aliments gras. Le clergé accordait volontiers cette faveur sur la vue d'un certificat de médecin, constatant l'état maladif du demandeur, mais l'obtention de tels certificats était peu aisée. La Faculté, jalouse de s'assurer un renom d'orthodoxie, malgré les soupçons du populaire qui l'accusait facilement d'impiété et de sorcellerie, exonérait rarement de l'abstinence. Elle avait déclaré que « les insomnies, les faiblesses du corps, les douleurs d'entrailles, les maux de tête, le mal de dents, les maux des yeux, les maux de cœur ou de l'estomac, les maux de rate, les fluxions, les gouttes, les fièvres quartes ou tierces et les maux extérieurs qui se ré-

pandent dessus la peau », ne justifiaient pas en carême l'usage de la viande. Force était donc à tous ceux qui ne pouvaient invoquer en excuses que des bagatelles analogues de se passer des victuailles de la boucherie officielle.

Il ne leur restait qu'à se procurer en fraude des aliments gras. Les gens de qualité qui avaient un hôtel aux vastes dépendances et plein d'une armée de laquais capable d'en défendre l'accès aux archers, usaient pour cela d'un procédé fort simple. Avant la Quinquagésime, ils entassaient quantité de salaisons dans leurs celliers, emplissaient leur basse-cour de volailles et parquaient dans leurs écuries un petit troupeau de ruminants. L'abstinence venue, ces provisions de siège étaient peu à peu utilisées et allaient garnir les tables du maître de la maison ou même celles de ses amis.

Mais ce coûteux subterfuge n'était pas à la portée de tout le monde. Les simples gentilshommes et les gens de petite robe qui n'étaient clients d'aucun hôtel seigneurial, se devaient contenter d'aller, lorsque leur fringale de viande devenait trop vive, faire ripaille au cabaret. Dans certains de ceux-ci, notamment chez la du Ryer à Saint-Cloud où se réunirent si souvent les esprits forts et les libertins du temps de la Fronde, on trouvait toujours une omelette au lard et un chapon en potage relevé de citrons et de grenades. Mais un tel jeu n'était pas sans danger. En 1690, un nommé Vitry, cabaretier, rue aux Oües, à l'enseigne de l'Annonciation, se laissa surprendre servant de la viande à six jeunes gens. A la suite d'un si grave flagrant délit son cabaret fut fermé, il fut poursuivi et condamné à 300 livres d'amende, et par tout Paris on publia et afficha l'arrêt qui le frappait. Quant aux six jeunes gens, comme ils étaient tous « personnes de considération », ils s'en tirèrent avec une réprimande du Lieutenant de Police.

A force de punir les délits de cette espèce on arriva, vers la fin du grand siècle, à les supprimer presque absolument. Du reste, ils devenaient moins tentants, car l'ordinaire maigre était arrivé à être aussi succulent que les aliments gras. La morue salée et les harengs saurs n'étaient plus seuls à représenter sur les tables parisiennes le poisson de mer. Les chasse-marée, qui arrivaient maintenant de Dieppe en dix-huit heures, apportaient des soles, des vives, des turbots frais qui, ajoutés aux tanches, aux carpes et aux brochets, pêchés dans la Seine, alors poissonneuse et claire, formaient un régime substantiel et varié. Puis les cuisiniers étaient passés si habiles dans l'art d'apprêter les aliments, d'en changer la saveur par des condiments compliqués et bizarres, d'en travestir l'aspect, qu'il devenait difficile de percevoir la différence de la chair d'avec le poisson. Enfin Louis XIV venait de mettre à la mode les repas maigres.

Il avait une façon particulière d'observer le carême. Avant lui on suspendait durant la période de la pénitence toute réjouissance mondaine, et en revanche on prenait quelques libertés envers l'abstinence. Mais le Roi-Soleil aimait la danse, les ballets, le théâtre, les promenades à la foire, et d'autre part était plus amateur de sucreries, de fruits et de légumes que de viande. Il alla donc à l'opposé de l'ancienne coutume, autorisant certaines fêtes pendant la quarantaine sacrée, et se tenant rigoureusement au régime maigre.

Le zèle qu'il mettait à pratiquer la stricte abstinence, en temps de carême, fit du reste courir au Roi-Soleil une aventure singulière. C'était au temps de son adolescence, il était hors de tutelle, mais n'avait point encore pris sur son entourage l'ascendant unique qu'il exerça plus tard. Le duc d'Orléans, Monsieur, comme l'appelaient les courtisans, se rebellait particulièrement contre lui, affectant d'aller à l'encontre de ses inclinations et de ses volontés. Comme le roi observait avec exactitude le maigre et le jeûne, il avait demandé une dispense et en usait sans discrétion. Cet antagonisme des deux frères aboutit à une collision. Louis XIV, étant allé voir Monsieur un matin de carême, le surprit à déguster une bouillie aux œufs. Le roi fit observer que c'était là un aussi grave manquement que de manger de la viande et pria son frère d'interrompre sa fâcheuse collation. Monsieur, loin de déférer à cette légitime prière, fit mine de prendre une nouvelle ration de bouillie. Le roi voulut l'en empêcher et s'empara du vase qui contenait l'objet du démêlé. Ce vase — un poêlon d'argent — était encore à demi empli d'une crème savoureuse, accommodée selon la recette à la mode, aux pistaches et au musc. Saisi d'un côté par le roi, ressaisi de l'autre par Monsieur, il fut un instant très tiraillé et secoué, et quelques gouttes de son contenu s'échappant allèrent éclabousser la tempe de Monsieur. Celui-ci, « qui avait la tête fort belle, dit Mlle de Montpensier, et qui aimait extrêmement sa chevelure se dépita et ne fut pas maître d'un premier mouvement... » premier mouvement à coup sûr vif et qui envoya le poêlon à la tête de Louis XIV. Le front déjà olympien du monarque supporta un instant le fardeau de cette singulière couronne, et vraiment se le figurer ainsi n'est pas sans imprévu.

Plus tard, au temps de la toute-puissance, le Roi-Soleil n'eut pas besoin d'en venir au pugilat pour imposer l'abstinence à ses courtisans. Bien observer le carême était un moyen de lui plaire, et chacun dans son entourage le pratiquait. Mme de Montespan, au retour des sanglantes et horrifiantes messes noires auxquelles elle assistait en secret, prenait un repas fru-

gal et orthodoxe. Lauzun, Villeroy et tous les courtisans convaincus luttaient de rigorisme. Quant à la famille royale, elle mangeait à très petit couvert des mets peu nombreux et simples, et ceux de ses membres qui étaient pour des raisons de santé servis en gras, prenaient leurs repas dans des appartements retirés et veillaient à ce que les reliefs de leur tables fussent portés aux hôpitaux, sans qu'aucun serviteur pût en dérober une miette.

Mais ces prodiges d'abstinence ne faisaient pas des pénitents de la Cour les héros du moment. Les seuls personnages dont on s'entretint beaucoup en Carême, ceux qui avaient alors la première place et le grand rôle, étaient les prédicateurs. Les gens de qualité connaissaient les secrets de la théologie et prétendaient avoir des lettres ; aussi se plaisaient-ils au sermon et discouraient-ils volontiers sur l'éloquence religieuse : chacun d'eux prônait le prédicateur qui lui plaisait, et c'était dans les galeries de Versailles, dans les salons des dernières Précieuses, d'interminables discussions, où tour à tour étaient soutenus les mérites des orateurs sacrés.

Ceux-ci appartenaient à deux écoles bien tranchées et étaient de castes fort différentes. Les premiers, orateurs du genre noble, faisaient partie du clergé séculier et possédaient de grands bénéfices, des charges à la cour, ou bien c'étaient de corrects jésuites, habiles directeurs de conscience et courtisans influents. Ils ont laissé trop d'admirables témoignages de leur talent, et trop d'écrivains ont parlé de leur vie pour qu'il ne soit pas superflu de s'appesantir ici sur eux. Les seconds, les orateurs familiers, ont imprimé peu de traces dans la littérature et l'histoire, mais leur physionomie est assez inconnue et archaïque pour être esquissée. C'étaient des réguliers des petits ordres, jovials et naïfs moines, dont la foi tranquille et simple touchait les humbles, et dont les boutades fantasques amusaient les petits maîtres aussi bien que les bons vivants de la bourgeoisie. Ils prêchaient inépuisablement et avec la plus joyeuse ardeur. Le Carême était leur meilleur temps. « Le franciscain stationnaire se réjouit à l'approche du Carême, écrit un contemporain ; il va enfin sortir de son cloître et paraître dans le monde, même y trouver de la gloire. Au lieu du visage renfrogné du frère gardien ou des tristes figures de quelques vieilles dévotes qui fréquentent le parloir d'habitude, il verra pendant quarante jours une brillante assemblée... Après son sermon, il recevra de grands compliments et ira s'asseoir à des tables bien servies où on lui fera l'honneur des bons morceaux... Le Carême finira trop tôt à son gré... »

Le Père Séraphin, un capucin dont l'éloquence était fort goûtée dans les milieux bourgeois et même parfois appréciée à la cour, comprenait le Carême de cette façon joviale. Il avait été invité une année à prêcher le temps de la pénitence à Saint-Bernard ; les marguilliers de la paroisse, enchantés par la perspective de posséder un orateur si célèbre, lui avaient proposé des honoraires exceptionnels. Un stationnaire touchait au village, pour ses sermons, la piètre somme de dix livres, et à Paris guère plus de cent livres : le Père Séraphin reçut cinq cents livres et eut encore le droit de loger au presbytère. En acceptant ces offres mirifiques, il mit pour conditions qu'il toucherait son salaire à l'avance et qu'il organiserait lui-même son ordinaire et pourrait entasser à la cure quelques provisions. Le marché fut conclu, et voilà le bon capucin qui commence ses emplettes gastronomiques. Il acquiert d'abord un muid de Bourgogne, puis de nombreux flacons d'élixir de cerises, d'anis ou de noix, du chocolat, des biscuits, des confitures sèches. Ensuite, il commande, chez le fameux pâtissier de la Pointe-Sainte-Eustache, des sucreries et des massepains ; un traiteur lui livre du gibier d'eau, un autre de vastes poissons rôtis et des huîtres en ragoût. Bref, les friandises maigres se multiplient si bien qu'au dimanche de la Passion, il ne restait plus au Père Séraphin une seule obole de ses cinq cents livres.

Le bon prédicateur ne s'affligea pas outre mesure de cette disgrâce. Il réunit les marguilliers et, après leur avoir fait part du mauvais état de ses finances, leur demanda de nouveaux subsides. Les marguilliers se récrièrent et, lui ayant représenté combien avait été scandaleuse sa gourmandise, lui conseillèrent de réparer un tel désordre en observant jusqu'à la fin du Carême une extrême abstinence. Ils étaient tous austères et parcimonieux, et le Père Séraphin ne put obtenir d'eux qu'une dizaine d'écus. Mais il avait l'imagination fertile ; il eut vite fait de trouver un nouveau moyen de festiner. Le soir, comme il prêchait devant son auditoire habituel qui était composé de bourgeoises opulentes et de dames et de cavaliers du bel air, il improvisa un sermon sur Siméon le Stylite. Il y rappelait que ce saint personnage avait été nourri bien des années par un ange, puis, avouant sa propre pénurie, la comparait à celui du solitaire et finissait en priant ses auditrices qui, sûrement, disait-il, étaient d'essence céleste, de jouer à son égard le rôle du messager divin. Le public trouva le tour de la demande ingénieux et galant, applaudit tout fort et ce fut à qui, parmi les dames, comblerait de victuailles l'heureux moine.

PIERRE LALANDE.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41941. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 15 MARS 1902.

LA PSYCHOLOGIE DU MYSTICISME [1]

S'il devait être étudié sous toutes ses faces, ce sujet serait extrêmement complexe : il ressortirait à la théologie, à la littérature, à l'histoire, aux sciences physiques et morales. Nous ne pourrions, en particulier, nous dispenser de l'aborder au point de vue physiologique et pathologique, aussi bien qu'au point de vue de l'observation interne. Mais la division du travail a sa place même dans la science, et sans doute il n'est pas impossible, sans envisager les manifestations organiques du mysticisme, d'en démêler quelques traits intéressants et utiles à connaitre.

Les mystiques furent souvent eux-mêmes de grands psychologues. L'observation de la vie intérieure a toujours été leur préoccupation dominante. Or, à moins de les prendre tous pour des malades, on doit tenir à noter les découvertes qu'ils ont pensé faire dans le domaine de l'âme humaine.

Il est vrai que les mystiques sont parfois présentés comme de simples malades. S'il en était ainsi, il faudrait certes renoncer à parler du mysticisme sans en étudier le côté physiologique et pathologique; mais, à prendre le mot dans son sens large et historique, il ne semble pas qu'on ait le droit de ranger immédiatement les mystiques parmi les malades.

On a essayé de montrer que Socrate était un malade, parce qu'on trouvait chez lui quelque penchant au mysticisme. Rien n'est plus contraire à la vraisemblance. C'était un esprit sain et robuste, un raisonneur infatigable, célébrant et pratiquant pardessus tout la possession de soi. Un François d'Assise, un saint Bernard, un Spinoza, un Schleiermacher, chez qui la part du mysticisme est grande ou prépondérante, étaient-ils des malades? On alléguera Pascal et l'abîme qu'il voyait constamment à son côté, et l'accident du pont de Neuilly, qui avait dérangé son cerveau. Mais ces historiettes sont sans fondement, et la critique actuelle les raye de sa biographie. Quant au ravissement qu'il éprouva le 23 novembre 1664, et dont il consigna le souvenir dans une pièce qu'on peut appeler son mémorial, ce phénomène, en partie physiologique, fut non une cause, mais un effet du mysticisme. C'est la pensée concentrée pendant des mois sur un même objet qui, à un moment donné, a déterminé dans l'organisme des sensations correspondantes. Quelque chose, non de semblable, mais d'analogue, est arrivé à l'homme du sens le plus rassis, à Descartes.

I

Le mysticisme consiste, d'après une belle définition que je trouve chez Plotin, à voir les yeux fermés (μύσαντα ὄψιν), à voir des yeux de l'âme, pendant que sont fermés les yeux du corps. Le phénomène essentiel du mysticisme est ce qu'on appelle l'extase, un état dans lequel, toute communication étant rompue avec le monde extérieur, l'âme a le sentiment qu'elle communique avec un objet interne qui est l'être infini, Dieu.

(1) Conférence faite le vendredi 7 février à l'Institut psychologique, par M. E. Boutroux, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris.

Mais, ce serait se faire du mysticisme une idée incomplète que de le concentrer tout entier dans ce phénomène, qui en est le point culminant. Le mysticisme est essentiellement une vie, un mouvement, un développement, d'un caractère et d'une direction déterminés. A vrai dire, toutes les phases de ce développement ne se présentent pas d'une façon également distincte ou manifeste chez tous les mystiques ; on peut cependant, en comparant les récits des plus grands, arriver à se faire une idée assez nette et assez une de ce qu'est, dans sa forme normale et complète, l'ensemble du développement mystique. Je vais essayer, autant qu'il est possible de réduire la vie en formules, de marquer les étapes de ce développement.

Le point de départ, le premier moment, c'est un état d'âme difficile à définir, que caractérise assez bien le mot allemand *Sehnsucht*. C'est un état de désir vague, inquiet, très réel et susceptible d'être très intense, comme passion de l'âme, très indéterminé ou plutôt très inexplicable dans son objet et dans sa cause. C'est une aspiration vers un inconnu, vers un bien nécessaire au cœur et irreprésentable pour l'intelligence. Un état de ce genre peut, à vrai dire, se rencontrer chez des hommes très divers et avoir des significations très différentes. Chez le mystique, il est profond et durable, il travaille l'âme, et peu à peu celle-ci se fait une idée de l'objet de son aspiration. Cette révélation n'est pas directe. Mais, selon l'expérience mystique, plus ou moins subitement, les choses au milieu desquelles nous vivons, sur lesquelles il semblait que notre jugement fût établi, nous apparaissent sous un autre jour. Ce qui nous charmait se décolore ; ce que nous admirions s'avilit : nos plus chères affections cessent d'emplir notre cœur. Les objets du monde ne nous retiennent plus, mais chacun d'eux a pour effet d'éveiller en nous l'idée de son contraire. Dans tout ce qui s'offre à nos regards, nous ne voyons que la déformation, la vaine image, terne et morte, d'un modèle vivant, parfait et infini, que les réalités sensibles sont impuissantes à exprimer. Nous concevons, comme l'objet suprême de nos désirs : l'infini, l'éternel, le parfait, Dieu. Et réfléchissant sur le sentiment qui a été le point de départ de cette conception, nous comprenons pourquoi l'inquiétude s'y mêlait au besoin, pourquoi nous ne pouvions ni nous soustraire à ce sentiment, ni le satisfaire. C'était l'idée encore inconsciente d'un objet infini qui créait dans notre conscience un malaise indéfinissable, à propos de la possession de tous les objets finis. Dans le passage de cette idée, de la sphère de l'inconscient à celle de la conscience distincte, consiste la première phase du développement mystique.

La seconde, ce sera l'effort pour se transformer au dedans de soi-même, conformément à cette idée. Cet effort se traduit nécessairement par une lutte. En effet, tous ces objets qui nous environnent, et que maintenant nous considérons comme indignes de nous, nous y tenons par mille liens, nous y sommes habitués, nous en vivons, notre cœur en est plein. Or nous savons maintenant que nous ne devrions pas les aimer, que Dieu seul est le digne objet de l'âme humaine. Mais une idée n'est pas un sentiment : le problème qui s'impose est précisément de transformer l'idée en sentiment. Dès lors s'engage un combat intérieur entre ce que nous voudrions être et ce que nous sommes, entre une idée qui n'est encore qu'une abstraction, et des sentiments qui, bien que condamnés désormais par l'intelligence, n'ont rien perdu de leur réalité et de leur force.

Les moyens qu'emploie le mystique pour agir sur ses sentiments et les transformer sont la purification et l'ascétisme : κάθαρσις et ἄσκησις. Les mortifications du corps doivent, dans sa pensée, libérer l'âme, et la rendre docile aux dictées de l'intelligence.

La lutte ainsi engagée devient de plus en plus douloureuse, à mesure que se révèle, grâce à l'effort même que nous faisons pour le briser, toute la force de notre attachement au monde. D'abord il nous semblait que nous pouvions disposer de nous-mêmes, qu'il suffisait de vouloir. Bientôt nous comprenons que l'inertie même est une résistance, une force latente où se résument et subsistent les actions antérieures ; et plus nous luttons, plus la victoire nous paraît éloignée et difficile.

Il y a ainsi un premier progrès dans lequel l'âme souffre de plus en plus et éprouve des tentations de découragement. Mais bientôt, chez celui qui a persévéré avec une foi solide, le changement poursuivi commence à s'opérer, et la souffrance de la lutte se mélange de satisfaction et d'espoir. L'âme est heureuse de souffrir, sentant que ses souffrances sont fécondes et l'acheminent vers un état d'apaisement et de joie. Et peu à peu la joie pénètre et transfigure la souffrance et s'en dégage, triomphante. C'est le second moment.

Le troisième est ce qu'on nomme l'extase ; c'est le passage brusque, instantané, de la vie temporelle, mobile, composée, imparfaite, à la vie immobile, une, simple, éternelle, parfaite et divine. L'extase est la réunion de l'âme à son objet. Plus d'intermédiaire entre lui et elle, elle le voit, elle le touche, elle le possède, elle est en lui, elle est lui. Ce n'est plus la foi, qui croit sans voir, c'est plus que la science même, laquelle ne saisit l'être que dans son idée : c'est une union parfaite dans laquelle l'âme se sent exister pleinement, par cela même qu'elle se donne

et se renonce, car celui à qui elle se donne est l'être et la vie elle-même.

Le sentiment de cette union, c'est l'amour. L'amour seul a cette vertu d'unir les personnes sans les absorber l'une dans l'autre, mais en accroissant au contraire leur réalité et leur conscience comme personnes même. A l'amour, qui exprime l'union de l'âme avec son objet, se joint d'ailleurs l'intuition de l'intelligence, la lumière pure et complète, la certitude, au sens complet du mot. Et l'amour et la lumière engendrent dans l'âme la béatitude, la joie parfaite dans l'harmonie et dans le pressentiment de l'éternité. Tel est le troisième stade.

Mais l'extase ne peut être, dans une créature finie et temporelle, qu'un accident. La vie humaine recommence bientôt, avec son mouvement et son imperfection, avec ses luttes et ses victoires décevantes. Du moins le souvenir des choses vues dans l'instant de l'extase sera désormais, chez le mystique, le principe directeur de l'intelligence et de la vie.

A la lumière de la vérité qu'il a contemplée, l'esprit regarde en lui-même et repasse sa vie antérieure : elle lui apparaît tout autre qu'il ne la voyait dans le temps de lutte qui a précédé la conversion. Alors il croyait s'élever vers Dieu de lui-même et par lui-même. Et l'ordre de génération des états de son âme lui a paru être : en premier lieu l'idée, en second lieu le sentiment, en troisième lieu l'action. Mais c'est là une illusion de la conscience immédiate. En réalité, tout progrès vient d'en haut, et c'est le parfait qui, lui-même, crée en nous la disposition même à le chercher et à le désirer.

Gœthe disait : *Das Vollkommene muss uns erst stimmen und uns nach und nach zu sich hinauf heben.* Ces paroles expriment excellemment le point de vue mystique. Ce n'est pas l'idée qui engendre le sentiment ; elle en est la traduction, l'expression dans la conscience claire, et le sentiment lui-même, le désir, l'aspiration, n'est pas le principe de la possession ou de l'acte qui en est la fin. C'est parce que l'âme est déjà, dans la profondeur de son être, unie en quelque mesure à son objet, qu'elle aspire à s'y unir pleinement, à s'y savoir et à s'y voir unie, à jouir de cette union. « Console-toi, dit Jésus-Christ à Pascal, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. »

Ainsi, l'ordre véritable des événements, l'ordre selon lequel ils sont engendrés, est inverse de l'ordre suivant lequel ils apparaissent à la conscience immédiate. Au commencement est l'action, l'union de l'âme avec Dieu ; puis vient le sentiment, savoir le désir de persévérer dans cette union ou de la rétablir dans son intégrité si elle est diminuée ; enfin l'idée abstraite, la représentation en quelque sorte objective, dans le miroir de l'intelligence, de ce sentiment, ressort intérieur de l'âme. La fin, l'objet de notre effort, n'en est le terme que parce qu'elle en est le principe.

Envisageant à ce point de vue l'état d'égarement où il se trouvait à l'origine, le mystique se fait, de la maladie et de la souffrance, une notion tout autre que celle de l'homme naturel. Celui-ci, jugeant de la maladie par la souffrance, cherche à se débarrasser de cette dernière, et se croit guéri lorsque, de telle ou telle manière, il y a réussi. Mais, en réalité, il était malade avant de s'en apercevoir. C'était même le caractère latent de cette maladie qui en constituait la gravité ; et ce que, dans notre aversion pour la souffrance, nous appelons désordre et maladie est, au contraire, l'effort de la partie saine de nous-mêmes, l'effort de l'être pur, auquel nous tenons, pour rejeter et éliminer les germes de destruction qui s'accumulaient au dedans de nous. Ce que nous appelons maladie est, en réalité, une crise salutaire, un premier pas vers la guérison. Et loin que ce soit la connaissance de notre maladie qui nous détermine à en chercher le remède, c'est à mesure que nous guérissons d'un mal que nous en découvrons l'existence, la nature, l'étendue. Le mal n'est aperçu comme mal que dans la résistance qu'il oppose au bien qui vient le combattre.

Telle est la quatrième phase : un retour sur la vie antérieure, et une orientation nouvelle donnée au jugement et à la conduite.

Reste la cinquième et dernière phase. Cette vie surnaturelle, dont le pressentiment s'est éveillé en lui, le mystique se propose de la développer, de la réaliser dans sa plénitude.

A cet égard, les mystiques se divisent, semble-t-il, en deux catégories. Un certain nombre s'attachent exclusivement à la contemplation de l'être parfait, et ne considèrent plus, dès lors, la vie terrestre et les choses temporelles que comme un obstacle qui les sépare de l'objet de leurs désirs ; ils sont, maintenant, des étrangers, des passagers en ce monde. Leur soin constant est d'y mourir dès l'heure présente. Ils représentent ce qu'on peut appeler le mysticisme ascétique. Ce n'est pas le seul. Il y a aussi un mysticisme qu'on peut appeler joyeux, et qui consiste à transfigurer la vie naturelle, en y infusant le principe surnaturel. Pour un François d'Assise, pour un Jacob Bœhme, le monde n'est mauvais que si on le regarde avec les yeux de la chair. Mais à l'esprit il est donné de l'apercevoir du côté par où le voit Dieu lui-même ; et comment ce qui est touché du regard divin pourrait-il être tout mal et toute corruption ? Loin que le mystique se condamne nécessairement à s'enfuir hors du monde, à n'éprouver pour lui que mépris et horreur, il lui est permis de voir dans l'union de l'âme avec Dieu le principe même qui ré-

habilite le monde et qui en rend l'usage innocent et salutaire. *Omnia sana sanis.*

C'est ainsi que, par des voies diverses, les mystiques s'acheminent vers la fin où ils tendent et qui est l'agrandissement infini de cette conscience, où l'homme naturel se croit enfermé et comme emprisonné. L'homme naît individu, il veut devenir une personne. Il y parviendra en remontant à la source de toute personnalité, à l'esprit, et en dérivant sa vie propre de ce principe universel. Et en aimant Dieu, il aimera toutes les créatures, car c'est à l'amour même que nous avons les uns pour les autres que nous connaissons que nous aimons Dieu. Cette possibilité, pour les consciences, de briser leur enveloppe matérielle, de se pénétrer mutuellement, cette faculté, pour des êtres qui semblent étrangers les uns aux autres, de se comprendre, de s'aimer véritablement et, sans s'anéantir comme êtres distincts, de vivre d'une vie commune, et l'union avec Dieu comme principe de cette communion universelle : telle est l'idée qui préside à la vie mystique.

Vous vous rappelez le mot de Gœthe :

Dann geht die Seelenkraft dir auf,
Wie spricht ein Geist zum andern Geist.

« Alors se développe en toi la puissance de l'âme, et tu entends l'esprit parler à ton esprit! »

C'est cette communication directe des esprits a travers les corps, sous l'action de Dieu, qui est le rêve du mysticisme. Pascal en a bien rendu l'idée par ces mots très simples, et, si je ne me trompe, très riches de sens : « Tout est un, l'un est l'autre, comme dans les trois personnes. » La Trinité chrétienne est précisément l'expression de cette union propre aux personnes, où la distinction des consciences subsiste, au sein d'une étroite et parfaite communauté.

II

Tel est, selon les principaux représentants du mysticisme, le résumé de la vie et de la doctrine mystiques. Pour en déterminer la signification et la valeur, il est intéressant de se placer tout d'abord au point de vue des mystiques eux-mêmes. Une étude conduite suivant ce principe constituerait ce qu'on peut appeler la psychologie subjective du mysticisme.

Un premier trait que ferait ressortir une pareille étude, c'est la manière remarquable dont les mystiques conçoivent l'observation intérieure ou introspection. Souvent on entend par ce mode de connaissance une observation analogue à l'observation externe, c'est-à-dire visant à saisir, sous leur forme immédiatement donnée, les faits de conscience, ainsi que les relations qui s'y manifestent. Telle n'est pas l'observation mystique, Elle ne se contente pas de regarder à la surface de l'âme, elle approfondit. Le mystique croit que, par l'effort de sa réflexion, il peut pénétrer toujours plus avant dans son être intérieur. Il voudrait parvenir à en toucher le fond. Pour lui, le faire n'est que le phénomène de l'être, et l'être échappe à cette conscience superficielle, qui suffit à notre activité pratique et même scientifique. Il y a bien plus de choses dans notre âme que n'en rêve notre philosophie. Il y a des fautes cachées, qui, à notre insu, nous inclinent au mal; il y a des forces indestructibles et divines, qui nous permettent de nous relever de nos chutes. En un mot, sous le conscient il y a l'inconscient: fonds véritable de notre être, et de plus en plus accessible à une conscience qui, méthodiquement et avec une intensité croissante, recherche les dernières raisons de nos pensées et les plus secrets mobiles de nos actions.

Un second procédé de méthode psychologique est de même mis en évidence par les pratiques mystiques, c'est l'expérimentation intérieure. On discute sur la possibilité de cette opération. Toute la vie mystique n'est qu'une série d'expériences. Le problème général consiste, étant donné l'idée abstraite de certains sentiments, de certains états d'âme, à réaliser dans l'âme la production de ces sentiments, de ces états d'âme. « Vous attendez, s'écrie Pascal, pour quitter les plaisirs, que vous ayez la foi. Mais moi je vous dis : Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Vous pouvez bien quitter les plaisirs et éprouver si ce que je dis est vrai. » Tandis que, selon l'opinion commune, nous disposons, dans une certains mesure, de nos actions, mais peu ou point de nos sentiments, et ne pouvons, par exemple, aimer selon notre volonté, le mystique, qui n'apprécie les actions qu'en tant qu'elle traduisent un sentiment, s'applique à susciter en lui, à l'aide des conditions morales ou physiques sur lesquelles nous avons prise, les sentiments qui doivent améliorer son âme.

Si de l'examen de la méthode nous passons à celui des résultats, nous sommes frappés tout d'abord du rapport que le mystique établit entre la connaissance et le sentiment ou l'action. C'est celle-ci qui est primitive, la connaissance en dépend et ne vient qu'après elle. *Tantum intelligitur Deus quantum diligitur.* L'action est révélatrice de la puissance, l'amour est vision. C'est le mode de l'activité qui détermine le point de vue et la portée de l'intelligence, car les principes de celle-ci ne sont que le résumé de notre expérience. On ne voit que ce qu'on connaît, on ne connaît que ce qu'on fait.

Cette conception de l'origine de la connaissance induit le mystique à transformer, d'une manière gé-

nérale, les rapports apparents d'extériorité et de transcendance en rapports d'intériorité et d'immanence. La notion du Dieu créateur et seigneur, vers qui clame le monde du fond de son néant, se résout en celle de la grâce, ou action divine présente au dedans de nous-mêmes ; et la grâce, peu à peu, devient, non plus seulement le soutien, la loi de notre liberté, mais cette liberté même, aperçue ou pressentie dans son fonds de spontanéité, supérieure à ses conditions temporelles de détermination. En toutes choses, le déterminé, le fini, le réel donné n'est plus que le symbole imparfait et fugitif de l'infini et de l'idéal.

La liberté que le mystique est ainsi amené à poser comme origine véritable de l'action et de la connaissance, ne saurait d'ailleurs être, à ses yeux, la forme abstraite d'un principe en lui-même indéterminé. Son expérience intime lui fait sentir en elle l'infinie générosité de l'amour ; car l'amour vrai n'a pas besoin de motifs, de conditions, pour se donner et se dévouer. Il ne rend pas le même pour le même, il n'attend pas qu'on ait mérité pour se répandre. Il donne de l'abondance du cœur, par bonté pure, sans peser, sans compter. Cet amour, non de soi en autrui, mais d'autrui en soi-même, amour plein et fécond où l'être se réalise en se donnant, est, aux yeux du mystique, le vrai moteur de l'univers. « La vierge éternelle, a dit Gœthe dans de beaux vers souvent traduits d'une manière ridicule, l'amour de dévouement et de sacrifice qui est l'essence divine du féminin, nous tire à soi vers les hauteurs. »

Das Ewig-Weibliche.
Zieht uns hinan.

Cet amour idéal est le fond de l'être et le fond de nous-même. Nous ne sommes donc pas, malgré les apparences, étrangers les uns aux autres. « Insensé, disait Victor Hugo, qui crois que je ne suis pas toi ! » En vain les corps, qui sont dans l'espace, opposent-ils à notre désir de penser et de se sentir en commun l'impénétrabilité et l'irréductibilité de la matière. Dès cette vie les âmes se cherchent et se trouvent. N'est-elle pas vraie, la parole de Uhland, traduite ainsi par Longfellow :

Yet what binds us, friend to friend,
But that soul with soul can blend !

Cette doctrine d'une communauté originaire des âmes, d'un principe de vie, un, infini et parfait, où nous pouvons nous réunir, nous retrouver et atteindre chacun à notre plus complet développement, non aux dépens des autres êtres, mais grâce à leur développement même, principe que l'humanité appelle Dieu, cette doctrine nous apparaît comme le terme où aboutissent toutes les expériences et toutes les réflexions des mystiques.

III

Tels seraient les linéaments d'une psychologie subjective du mysticisme. La coordination remarquable de ces idées, leur efficacité sur les intelligences et les volontés en démontrent, à coup sûr, l'intérêt et la valeur. Mais nous ne pouvons nous empêcher de nous demander ce qu'il en resterait, si on les considérait, non plus du dedans, au point de vue du mystique lui-même, mais du dehors, au point de vue d'un pur savant, observateur impartial et indifférent de la nature humaine. Ces objets merveilleux, auxquels s'attache le mystique, existent-ils véritablement, ou ne sont-ils que des produits de son imagination, des projections subjectives de ses états d'âme ? Ces états d'âme eux-mêmes ont-ils, comme le croit le mystique, quelque chose de spécial, de supérieur, ou ne sont-ils que des variétés de phénomènes vulgaires ou même morbides ? Étudier ces questions serait aborder la psychologie objective du mysticisme.

Si l'on consultait, à cet égard, le mystique lui-même, je crois qu'il donnerait d'avance partie gagnée à l'objectivisme le plus intransigeant. Car il professe, quant à lui, que, vus du dehors, les phénomènes mystiques n'existent pas comme tels, qu'ils ne prennent leur signification que dans la conscience du mystique, comme expression de la vie même qui se développe au fond de son âme. Le mystique croit que les facultés n'entrent en acte que chez ceux qui les exercent, et qu'il y a un mode de connaissance qui est une propriété de l'amour. Chez celui-là donc qui observe sans aimer, cette connaissance est impossible.

A celui qui, se plaçant à un point de vue purement objectif, nie la réalité des objets spirituels, le mystique répondrait, comme Faust à Méphistophélès :

In deinem Nichts hoff' ich das All zu finden.

« C'est dans ce qui, à tes yeux, n'est rien, que j'espère, moi, trouver le tout ! »

Or, il semble bien que, si l'on considère les choses du dehors, on doive ramener les phénomènes mystiques à deux affections de l'esprit qui, en effet, ne semblent guère compatibles avec la réalité des objets du mysticisme ; à savoir : l'auto-suggestion et le mono-idéisme.

Toute la vie du mystique est auto-suggestion. Lui-même le sait, et de ce procédé fait sa méthode. Il se donne premièrement une certaine idée, et il emploie ensuite tous les moyens qui s'offrent à lui pour transformer cette idée en force, en sentiment, en désir, en acte. Il se suggère de trouver méprisables les joies terrestres où il se complaisait, et infinies

les joies spirituelles, qui lui paraissaient vides. Il n'est satisfait que lorsque l'idée, qui lui était d'abord extérieure, s'est incorporée à son âme et à ses membres.

Et de même, cette idée doit, dans la pensée du mystique, par son excellence, effacer toutes les autres. Le mystique travaille lui-même à libérer son âme de toutes les pensées étrangères, et il se croit arrivé au terme de ses efforts lorsqu'en effet, dans l'extase, une seule idée occupe, sans rivale, tout le champ de sa conscience.

Auto-suggestion, mono-idéisme, il n'y a rien de plus, objectivement, dans les manifestations du mysticisme.

Est-ce à dire qu'on n'y doive voir autre chose que des illusions individuelles, sans aucune réalité, sans aucune valeur universelle ? Une telle conclusion serait trop sommaire.

Sans doute, l'auto-suggestion et le mono-idéisme se présentent souvent comme des états spéciaux, anormaux ou pathologiques. Mais il n'en est pas toujours ainsi. L'homme de génie, lui aussi, est possédé par une idée, se suggère de la trouver grande et belle, et en arrive à agir comme automatiquement d'après cette idée. Et ce n'est pas seulement l'homme de génie, encore voisin du mystique, qui offre des exemples d'auto-suggestion et de mono-idéisme. Ces deux phénomènes se rencontrent chez tout homme d'action, chez tous ceux qui se donnent à une cause, à une mission, à une tâche. Je crois bien que l'un et l'autre sont, en définitive, pour tout homme qui réfléchit, des conditions d'existence. A quoi bon vivre, pourquoi lutter, peiner, faire des efforts, si notre vie n'a aucune valeur ? Et comment être assurés que notre vie à une valeur, que l'univers est intéressé au maintien de cet accidentel assemblage d'atomes qui constitue notre individualité, si l'auto-suggestion ne vient combler les lacunes de la connaissance ? Je m'approuve de tenir à la vie, parce que je m'imagine que je suis bon à quelque chose. Et la concentration de nos facultés sur une idée unique n'est-elle pas, d'une manière générale, la condition, le principe même de l'action ? C'est dans la mesure où elles deviennent exclusives que nos idées cessent d'être de pures idées, pour tirer à elles les forces vives de l'âme et se changer en volontés et en actes.

On n'a donc rien énoncé qui détermine la valeur absolue du mysticisme, quand on l'a ramené à l'auto-suggestion et au mono-idéisme. Tout dépend de la valeur de l'idée que le mystique propose à sa propre conscience comme objet suprême et exclusif. Cette idée est-elle l'expression plus ou moins symbolique d'une réalité, inaccessible peut-être, mais manifeste par ses effets puissants et bienfaisants, comme l'idée du divin présent et agissant, à laquelle un Beethoven rapportait ses créations sublimes ; ou doit-elle être assimilée aux vains mirages où se complaisent les imaginations maladives ?

Il semble bien que l'idée mystique, prise dans sa signification essentielle, soit de celles que l'on ne peut traiter comme de simples états d'âme, tout relatifs et subjectifs. Le seul fait qu'elle existe, avec les caractères que nous avons signalés, le fait qu'un grand nombre d'hommes, parmi lesquels des hommes supérieurs, s'y soient attachés et en aient vécu, pose au psychologue et au philosophe, entre autres problèmes, les deux suivants :

En premier lieu, y a-t-il pour nous, comme êtres conscients, outre la vie individuelle, une vie universelle possible, et, en quelque mesure, déjà réelle ? Notre conscience réfléchie et distincte, selon laquelle nous sommes extérieurs les uns aux autres, est-elle une réalité absolue, ou un simple phénomène, sous lequel se cache la pénétration universelle des âmes dans un principe unique ?

En second lieu, s'il y a ainsi pour nous deux existences, l'une développée et immédiatement visible, l'existence individuelle, l'autre encore presque inconsciente, mais supérieure, l'existence universelle ; quel est le rapport de ces deux existences, et quelle méthode devons-nous suivre pour amener la seconde à la pleine réalité ?

Beaucoup de mystiques s'en tiennent à la méthode ascétique, c'est-à-dire considèrent les deux existences comme contradictoires entre elles, et font de l'abolition de l'une la condition du développement de l'autre. Point de communauté, dans ce système, que par la destruction des individus, point de cité divine que par l'anéantissement de la cité humaine et naturelle.

Le mysticisme, toutefois, suggère l'idée d'une autre méthode. Si dès maintenant la vie individuelle et égoïste n'est pas la seule qui existe en nous, si déjà nous sommes secrètement unis les uns aux autres par notre participation commune à la vie de l'esprit universel, il n'y a pas lieu d'établir une incompatibilité entre la vie individuelle et la vie universelle. Elles sont conciliables, puisqu'au fond, dans une certaine mesure, elles sont déjà conciliées. Il serait possible, en ce cas, de dépasser la nature sans sortir de la nature. Les consciences individuelles pourraient, sans se briser, s'agrandir et se rendre pénétrables les unes aux autres. Et il serait donné à l'humanité de devenir une, sans que les individus, les familles, les nations, les groupes qui ont déjà une unité et dont l'existence est belle et bonne, fussent condamnés pour cela à disparaître. L'idée de Pascal serait réalisable : « L'unité et la multitude. Erreur à exclure l'une des deux. »

Si ces réflexions ont quelque fondement, il semble qu'une étude large et complète du mysticisme n'offre pas seulement un intérêt de curiosité, même scientifique, mais intéresse encore, très directement, la vie et la destinée des individus et de l'humanité.

E. Boutroux,

LES FÊTES FRANCO-TCHÈQUES

A PARIS ET EN BOHÊME

LEUR PORTÉE DIPLOMATIQUE

23 février — 3 mars 1902.

« Les esprits les plus élevés, les hommes les plus illustres, sont venus pour nous dire l'amitié de la France pour la Bohême. Et même le peuple nous a salué. On a crié à notre passage : « Vivent les « Tchèques ! Vivent les Sokols ! Nazdar ! » à Paris, où, il y a quelques années encore, nous étions absolument inconnus, où l'on a pensé de nous que nous sommes des Magyars ou des Bohémiens ! J'ai entendu, à notre passage, aussi des cris : « Vivent les « Boers ! » ce qui ne peut être que flatteur pour nous, et même : « Vivent les Nazdars ! (1) » ce qui est d'une jolie ironie parisienne (2). »

Ainsi s'exprime, — tout heureux des résultats obtenus en France, depuis quelques années, par les Tchèques et leurs amis français, un des délégués de la Bohême aux fêtes de Victor Hugo, — Venceslas Hladik, romancier et auteur dramatique, correspondant des *Narodni Listy* et directeur de la revue *Lumir*.

Je voudrais noter brièvement les plus significatives parmi les manifestations franco-tchèques, qui viennent d'avoir lieu à Paris et en Bohême, à propos du centenaire de Victor Hugo ; puis expliquer toute l'importance diplomatique que peut avoir pour la France, dans un avenir prochain, l'amitié tchèque.

*

Les délégués tchèques sont arrivés le 23 mars au soir à la gare de Strasbourg.

A peine la « puissante silhouette » de M. Srb (3), « géant fort, bon et fin », avocat des plus distingués et maire de Prague depuis trois ans, apparaît-elle à l'une des portières, que les acclamations retentissent sous la voûte, poussées par les conseillers municipaux de Paris, les gymnastes français et les Sokols (1) parisiens.

Avec M. Srb, descendent de wagon : MM. Eustache Neubert, adjoint ; Breznovsky, député des plus combatifs au *Reichsrath* de Vienne (2), en même temps que conseiller municipal de Prague ; Broz, Dr Gros, Dr Stych, tous trois conseillers municipaux ; Subert (3), vice-président de l'*Umileska Beseda*, ancien directeur du théâtre national ; Emmanuel de Cenkov, traducteur des *Misérables* et de *Notre-Dame de Paris*, secrétaire de la délégation municipale. Enfin, une délégation des Sokols de Prague. M. Venceslas Hladik arrivera le lendemain. En tout, neuf délégués, plus les Sokols. A eux, inséparables pendant toutes ces journées radieuses, se sont joints les deux peintres qu'il suffit de nommer, Mucha et Vacha, restés tchèques tout en devenant si français. M. Srb, répondant aux chaleureux souhaits de bienvenue de M. Dausset, son hôte de l'an dernier, salue « la belle ville de Paris, lumière du monde civilisé ». Sokols et gymnastes, se donnant la main, maintiennent l'ordre, et Parisiens et Tchèques s'éloignent, en voiture, au milieu des vivats de la foule.

Le 25, à l'Hôtel de Ville, dans la salle des Arcades, M. Dausset, avec le bureau du conseil municipal, M. Veber, avec le bureau du conseil général, MM. de Selves et Lépine, recevaient les délégations étrangères envoyées à Paris pour les fêtes du Centenaire.

M. Srb, vêtu de la *Tchamara*, — sorte de redingote à brandebourgs, — s'avance et prononce un discours remarquable et d'une grande sincérité d'émotion.

« ... Nul homme n'a le droit de posséder un autre homme, et nul peuple n'a le droit de posséder un autre peuple. La Bohême, qui aime votre pays, ce pays de l'Idéal, est heureuse de s'associer à vous en ce moment solennel, à la France tout entière, comme elle se joindra toujours à vous, non seulement au moment de vos joies, mais aussi aux heures de vos

1. *Nazdar* est le terme de bienvenue tchèque, comme *Salem* le terme d'adieu. Mais on désigne aussi, à Prague, sous le nom de Nazdars, les nationalistes tchèques les plus intransigeants.

2. La *Loi nationale*, 5 mars 1902.

3. Prononcez *Serb*. — M. Louis Leger me faisait remarquer que le nom de M. Srb, comme en France celui de Langlais ou de Lallemand, indique que la famille paternelle de M. Srb est autrefois venue en Bohême du pays des Sorabes, peuple slave dont les descendants, décimés par les Germains, habi-

[illegible] encore la Lusace saxonne et prussienne. [illegible] Catherine II de Russe [illegible] Zerbst. [illegible] Zerbst n'est autre [illegible] par les Allemands.

1. Les Sokols sont les [illegible] de faucon. Ils ont la chemise rouge, un costume beige et des bottes.

2. Député nommé par la [illegible] universel de la ville de Prague [illegible]

3. Prononcez *Chubert*.

douleurs, si — ce qu'à Dieu ne plaise! — vous deviez en connaître encore (1)... »

Le 26, au moment de l'inauguration du monument de Barrias, un Sokol en uniforme a été placé au pied de la statue, face aux orateurs, gardant l'immobilité militaire.

Le soir, à la représentation des *Burgraves*, un programme illustré, — qui restera le programme du Théâtre-Français, — représentait, sur fond bleu, une femme blanche, et était signé : Mucha. Le peintre tchèque sait bien aussi à qui était dû l'harmonieux arrangement de cette autre blancheur qu'était, sur la scène, Régina.

Le 27, à l'Hôtel de Ville, pour la première fois à Paris, on a vu ces riches, étranges et éclatants costumes slovaques, moraves et bohêmes, aux merveilleuses broderies, que les Parisiens pourront admirer, dans quelques mois, à une exposition artistique et ethnographique tchèque, déjà en préparation.

Le 28, au banquet du Palais d'Orsay, organisé pour un comité privé, M. de Marcère a envoyé « les respectueux hommages des convives » à l'Empereur-Roi François-Joseph et à l'Archiduc héritier, François-Ferdinand d'Este, et il a bu à la prospérité de l'Autriche et de la Bohême. M. Louis Leger, dans un discours, prononcé d'abord en français, puis en tchèque, a exprimé le désir de voir bientôt s'élever à Crécy un monument en l'honneur de Jean de Luxembourg, roi de Bohême et des chevaliers de sa suite, morts pour la France. Mlle Marié de l'Isle a chanté avec un art infini et un sentiment exquis plusieurs morceaux de *Smetana* et cette question était sur toutes les lèvres : « Quand va-t-on jouer *Dalibor* à l'Opéra, et la *Fiancée vendue* à l'Opéra-Comique? » Mlle Héritès, toute jeune fille tchèque, qui a un bien joli talent de violoniste, a fait admirer le bel hymne national de son pays.

Le 29, nos amis ont été à l'atelier de Rodin, qui a l'excellente idée d'exposer son œuvre à Prague.

Le 30, après le banquet d'adieu, offert par « la Délégation de la capitale royale de Prague » à tous ceux qui l'avaient accueillie on s'est séparé aux accents de la *Marseillaise* et de l'hymne tchèque.

*
* *

En même temps, le 26 et le 27 février, dans toute la Bohême, les Tchèques fêtaient Victor Hugo et sa patrie.

Le 26, au Théâtre national tchèque, on a donné une représentation d'*Hernani*. Notre consul général y assistait. Toute la salle a acclamé la France.

Le 27, à l'Académie tchèque réunie en séance solennelle — devant les représentants du monde officiel, politique, littéraire et artistique — Vrchlicky, que les Tchèques regardent comme leur plus grand poète, a fait une conférence sur Victor Hugo.

Deux autres conférences ont été applaudies, l'une à la « Société des amis de la France » ; l'autre à cette « Société des instituteurs tchèques » qui est fière de porter le nom de Komensky, — le grand pédagogue tchèque qui, au XVIIe siècle, organisa les écoles de l'Allemagne, de la Suède et de la Hollande.

Dans les faubourgs de Prague — notamment à Smichov — et dans toutes les villes de province, — à Chrudin, à Plzen (la ville des brasseries, que les Allemands nomment Pilsen), — ont eu lieu des manifestations : représentations, concerts, récitations de poésies, etc.

La « Société des journalistes tchèques », dont le président est M. Émile Bretter, rédacteur en chef du journal la *Politik*, a envoyé une lettre de félicitations à M. Gay, syndic du conseil municipal de Paris.

M. Podlipny, président de l'*Union des Sokols*, a envoyé un télégramme à M. Dausset.

L'Académie tchèque a rédigé une adresse à l'Académie française. Le peintre Svabinsky l'a illustrée.

*
* *

A la nouvelle de la réception faite par Paris aux délégués tchèques, un frisson de joie a fait tressaillir toute la Bohême.

Je pense avec bonheur à la satisfaction qu'éprouvent mes amis de là-bas (1) : le Dr Engel, ancien président du *club*, ou groupe, jeune tchèque au *Reichsrath*, homme d'État avisé et sage conseiller, qui sur la recommandation de mon camarade de l'École des sciences politiques, Ladislas Pinkas, me reçut à l'entrée du quadrilatère, lors du premier de mes six voyages en Bohême; M. Patçak, président actuel du *club*, qui, à un moment grave, sut parler à l'Empereur-Roi avec une respectueuse fermeté; M. Hérold, orateur génial, dont se souviennent tous ceux qui étaient au banquet tchèque donné au pavillon d'Armenonville, pendant l'Exposition ; M. Karel Kramarch, diplomate distingué, apôtre de l'entente franco-slave ; enfin, M. Ignat Horitça, ancien officier, journaliste et orateur, qui vengea l'insulte faite à la nation tchèque par le pangermaniste Wolf.

Il est un Tchèque, pour lequel c'est une glorieuse apothéose de voir enfin acclamer sa nation par

1 Voir *les Protestations de la Diète de Prague contre les annexions allemandes en 1871*, par M. Louis Leger, dans le livre *les Tchèques au XIX siècle*, t. II, publié par Charles Hipman, à Prague Smichov.

2 Voir les *Narodni Listy*, nos des 24-28 février 1902.

(1) Obligé de limiter mon énumération, je ne nomme que ceux qui sont députés au *Reichsrath* de Vienne.

Paris. C'est celui qui était venu demander l'aide de Napoléon III, et, plus tard, était arrivé à captiver l'attention de Gambetta, trop tôt disparu : M. Ladislas Rieger, vétéran des luttes nationales, et gendre de l'historien Palacky.

Après lui, les Sokols — notamment à l'aube de l'alliance franco-russe, à ces fêtes de Nancy que me racontait encore récemment M. Schmidt Beauchez — ont refait maintes tentatives, auxquelles resteront attachés les noms de MM. Podlipny et Sansbœuf.

La municipalité de Prague était déjà venue au moment de l'Exposition.

Aujourd'hui, c'est déjà presque un triomphe dont se réjouissent les Français et les Russes qui l'avaient souhaité : les généraux Komaroff, directeur du *Sviet* et Rittich ; M. Svatkovsky, du *Novoié Vremia* ; MM. Louis Leger (1), Flourens, Dareste, Chéradame, Dausset.

Pour arriver à dire clairement quel est le sens de l'amitié tchèque renaissante, il me faut dire d'abord ce qu'est la nation tchèque : sa civilisation, sa force, ses aspirations.

***

Lorsque Viollet-le-Duc, en 1854, séjourna pendant quelques jours à Prague, il ne s'aperçut pas qu'il était en pays slave : la langue de la société, la presse, les mœurs, l'aspect de la rue, tout le « vernis » seul aperçu par le voyageur qui ne fait que passer, étaient allemands. Depuis les massacres, les destructions de livres et les persécutions qui suivirent la bataille de la Montagne Blanche (1620), la Bohême s'était endormie d'un lourd « sommeil historique », et le germanisme avait jeté sur elle son voile pesant. Viollet-le-Duc voyait bien que, dans les chapelles absidales de la cathédrale de Saint-Guy, « nous retrouvons, non seulement le plan français, mais les détails de l'architecture et de la sculpture, *sans mélange tudesque* » ; mais il cherchait « les défauts généraux des vieilles villes *allemandes* », et écrivait : « Les *Allemands* sont conservateurs à Prague comme partout (2). »

Dès cette époque pourtant, la Bohême — comme la nature à un début de printemps — tressaillait, et les idées de liberté et de nationalité jetées en Europe, par la Révolution française, commençaient à germer.

Palacky publiait son *Histoire de Bohême*, et dégageait nettement la théorie des droits historiques de sa patrie. Le poète Kollar avait déjà chanté la *mutualité* slave. Les philologues Jungmann et Safarik, puisant aux sources paysannes restées pures, retrouvaient la langue nationale, et s'efforçaient avec succès d'en faire un instrument littéraire et scientifique.

Les hommes politiques et le peuple se souvenaient du temps glorieux des rois nationaux, les Prémyslides, et de cette dynastie des Luxembourg qui donna à la Bohême son roi le plus populaire, Charles IV. On se grisait des récits retrouvés de l'époque hussite, pendant laquelle les lourds chariots de guerre poursuivaient les Allemands jusqu'à Magdebourg, et les Hongrois jusqu'à Presbourg.

Aujourd'hui, le peuple tchèque est animé d'une vie intense. Sa civilisation est spéciale, originale, nationale. Quand arrive à Prague un voyageur, même non averti et peu perspicace, il ne peut plus se tromper, comme jadis Viollet-le-Duc : s'il ne sait que l'allemand, il peut errer longtemps avant d'arriver à se faire comprendre.

***

Les Tchèques sont plus de 8 millions (1).

Environ deux millions — quelque peu distincts des autres et connus sous le nom de Slovaques — habitent le nord-ouest du Royaume de Hongrie, — qui, avec le Royaume de Croatie, constitue ce qu'on nomme la Transleithanie, — Royaume redevenu nettement distinct, depuis 1867, des autres États des Habsbourg.

Les Tchèques proprement dits — séparés des Slovaques par la seule frontière politique — habitent des provinces dont les députés continuent à siéger au *Reichsrath* de Vienne : ces provinces font partie de ce qu'on appelle depuis 1867 la Cisleithanie ou, — par opposition à la Hongrie, — d'un mot commode, mais historiquement et constitutionnellement inexact : l'Autriche.

Je ne m'occupe ici que des Tchèques de Cisleithanie.

Ils habitent trois provinces voisines les unes des autres. En Bohême, ils sont les deux tiers de la population totale. Ils habitent les plaines, en forme de cuvette, qui s'abaissent, de la périphérie au centre, vers les vallées du Labé (Elbe) et de la Vltava (Moldau). Les Allemands occupent, en même temps que la vallée industrielle de l'Eger, les deux côtés nord et le côté sud-ouest du quadrilatère montagneux,

1. M. Louis Leger est allé pour la première fois en Bohême en 1864. Dès 1866, il a publié une brochure intitulée : *Bohême, Hongrie, Habsbourg*. Il a écrit en tête : *Ave, Cæsar, resurrecturi te salutant*.

(2) Le recueil où se trouvent les lettres sur Prague s'appelle d'ailleurs : *Lettres adressées d'Allemagne à M. Lance*; Bance, éditeur, 1856. Bibliothèque nationale, V, 55, 108.

(1) L'atlas d'Autriche-Hongrie, du professeur Hickmann, un Allemand, résumant les statistiques autrichiennes, faussées au détriment des Slaves, indique le chiffre de 7 [illegible] en 1900.

qui enserre et fortifie la plaine bohémienne. La grande ville de Prague ne compte pas 10 000 Allemands, sur près de 400 000 habitants. En Moravie, les Tchèques sont proportionnellement plus nombreux encore. Les Allemands résident surtout dans les villes. Dans ce qui reste à l'Autriche de la Silésie, les Tchèques sont en lutte, non seulement avec les Allemands, mais aussi avec les Polonais.

Dans ces trois provinces, où les Tchèques constituent la grande majorité de la population, les régions bilingues et ethnographiquement douteuses sont importantes et nombreuses. La lutte y est ardente entre le Slave et le Germain : ce dernier s'efforce de conserver les positions acquises ; mais son adversaire est maintenant inlassable, parce qu'il veut ramener à lui des populations slaves superficiellement germanisées : écoles, sociétés de gymnastique, *bésédas* ou lieux de réunion, sont fondées de toutes parts. Les sentiments anti-allemands des Tchèques — tous solidaires de ceux qui luttent dans les sortes de « marches » de la nationalité en croissance — sont ainsi journellement avivés. Mais les Tchèques ont d'autres raisons de voir dans certains Allemands leurs adversaires irréconciliables.

***

Les Tchèques ne sont pas antidynastiques. Ils sont loyalistes. Non pas, peut-être, par sentimentalisme, mais par raison.

Si tant est qu'il existe des panslavistes, au sens vulgaire du mot (1), ce serait une lourde erreur de ranger les Tchèques parmi eux. Ils ne désirent pas plus être annexés à la Russie que la Russie ne désire les annexer : elle les sait, en effet, catholiques, altérés d'indépendance et, depuis l'origine, imprégnés de la civilisation occidentale.

Si les Tchèques cessaient d'être les sujets du Habsbourg et d'être, par conséquent, comme indirectement protégés par toutes les nations qui relèvent de Vienne et de Budapest, ils seraient à la merci de l'Empire allemand, qui les écraserait par la force du nombre. Les Tchèques le comprennent. C'est pourquoi ils pavoisent et illuminent le jour de la fête de l'Empereur-Roi François-Joseph, et c'est pourquoi ils l'acclamaient lors de son voyage à Prague, l'automne dernier.

Ils ne cherchent pas à quitter la monarchie habsbourgeoise. Ils demandent à être traités autrement qu'ils ne le sont actuellement, dans cette monarchie transformée : c'est la question du *droit d'État* et du *fédéralisme*. J'en indique brièvement les termes complexes.

Sans doute, les Tchèques se réclament du principe des nationalités ; mais on sait que chaque peuple s'en sert à sa façon, suivant son tempérament et suivant les circonstances.

Le principe théorique des nationalités serait inapplicable à l'ensemble de l'État autrichien, où sont enchevêtrées, superposées et dispersées les nationalités. Il effraierait les hommes d'État de Vienne. Il rendrait impossible toute prétention tchèque sur le pourtour montagneux de la Bohême, qu'occupent des Allemands, déjà trop séparatistes.

Mais ce pourtour montagneux, comme tous les territoires qui forment aujourd'hui les trois provinces de Bohême, de Moravie et de Silésie, a été jadis partie intégrante et essentielle du vieux royaume de Saint-Venceslas, non pas annexé, mais librement uni sous le même sceptre que le duché d'Autriche, quand Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint, qui avait, dès 1519, hérité des provinces autrichiennes, fut élu roi de Bohême en 1526.

Ce que revendiquent les Tchèques, c'est le droit d'État du royaume de Bohême, composé de trois provinces, mais, comme la première République française, « un et indivisible ».

Dès lors, les plus graves difficultés s'évanouissent.

Les Allemands, quelque nombreux qu'ils soient sur un point, ne peuvent plus parler de sécession. Ils sont englobés dans un tout historique.

Vienne ne peut plus trouver la demande des Tchèques révolutionnaire. On reste dans la légitimité. Ce n'est pas être antidynastique que de rêver le sacre traditionnel au Hradshani de Prague (1) où, dans la cathédrale de Saint-Guy, sont pieusement conservées la couronne et l'épée du roi Venceslas.

Enfin, le système constitutionnel dont les Tchèques demandent l'application peut se généraliser, et s'appliquer à tout l'État autrichien. Les nationalités y sont trop embrouillées pour qu'on puisse accorder à chacune d'elles une autonomie distincte? Sans doute. Mais chacune d'elles domine dans une ou plusieurs des provinces historiques par la réunion desquelles s'est lentement formé l'État autrichien. Aux provinces, on peut donner une large autonomie. L'Autriche ne sera pas alors constitutionnellement une fédération de nations, mais une fédération de provinces, — comme la Suisse est une fédération de cantons, dans plusieurs desquels les nationalités sont mélangées.

(1) Autant les sentiments *slavophiles* de solidarité entre nations slaves grandissent, autant ce qu'on a appelé, en Occident, *panslavisme*, le plan d'absorption de tous les Slaves par un seul Etat slave, est un fantôme qui s'évanouit.

(1) Depuis que les Habsbourg sont rois de Bohême, tous, sauf Joseph II et l'Empereur actuel, ont été sacrés à Prague. Plusieurs fois, François-Joseph a exprimé l'intention d'imiter ses prédécesseurs et a reconnu le droit des Tchèques.

C'est pour arriver à l'application de ce plan fédéraliste que les Tchèques se sont alliés à d'autres sujets du Habsbourg : les Slaves du sud, — Slovènes, Croates et même Serbes, — qui sont pour eux des amis sûrs; les Polonais, qui finissent toujours par leur revenir, aujourd'hui plus que jamais (1); les Allemands fédéralistes (2), forts surtout dans la Haute-Autriche, le Tyrol du nord et la province de Salzbourg.

Les fédéralistes coalisés forment la grande majorité des populations cisleithanes. Quand ils ont eu le pouvoir, ils ne l'ont pas perdu naturellement. Ils sont les meilleurs soutiens des Habsbourg, les ennemis déterminés des sécessionnistes et des antidynastiques, — qui ne sont d'ailleurs pas aussi nombreux en Autriche qu'on le pense trop couramment en France.

Nous approchons du but : pourquoi les fédéralistes, — les Tchèques en tête, — n'ont-ils pas encore pu, dans de pareilles conditions, accomplir leur œuvre?

Pour expliquer ce phénomène, il faut tenir compte de la supériorité que donnent aux Allemands centralistes : la force acquise; une situation privilégiée à la cour, dans l'administration et dans le haut commandement militaire; le régime électoral factice des circonscriptions inégales et des curies. — Je m'expliquerai prochainement sur tout cela.

Mais la cause dominante des échecs fédéralistes n'est pas une cause interne. Elle doit être trouvée dans l'intervention de Berlin.

Quand, en 1871, sous le ministère du comte Hohenwarth, François-Joseph eut solennellement promis (3) au peuple de Bohême d'aller se faire sacrer à Prague; quand la Diète de Bohême eut voté l'acte constitutionnel qui réglait la situation nouvelle de la Bohême dans la Cisleithanie, — Guillaume Ier et Bismarck, vainqueurs de la France, envoyèrent le roi de Saxe en mission auprès de François-Joseph. Le comte Hohennart fut révoqué, et le centraliste Auersperg, agréable à Berlin, fut appelé au pouvoir.

Quand on pourra dire tout ce qui s'est passé, lors de la démission du comte Badeni et lors de la crise ministérielle laborieuse qui a précédé la formation du ministère actuel, — on saura que l'intervention de Berlin à Vienne contre les Slaves et les Allemands fédéralistes est plus active et plus impérieuse que jamais.

Nous voilà au cœur même de notre sujet.

Les Tchèques et leurs alliés fédéralistes sont hostiles à Berlin, et cherchent, par conséquent, à s'appuyer sur Paris et Saint-Pétersbourg, parce que les hommes d'État de Berlin les empêchent d'atteindre leur plein développement politique et national.

Bien plus : dans l'Empire allemand, comme en Autriche, grandit un parti pangermaniste qui demande l'agrandissement de l'Empire allemand par l'annexion lente et méthodique des Allemands d'Autriche et, naturellement, des Slaves qui les séparent. Les pangermanistes rêvent d'arborer un jour le drapeau noir, blanc, rouge à Vienne et à Trieste. Les Tchèques ne veulent pas voir flotter ce drapeau-là à Prague, et Prague est sur la route de l'Allemagne à l'Adriatique par la vallée moyenne du Danube.

Enfin les Tchèques savent bien que si jamais ils arrivent à détacher, comme ils le veulent (1), l'Autriche-Hongrie de l'Empire allemand, elle sera plus forte, plus fière et plus libre, mais elle sera menacée par son allié de la veille. C'est là une autre et capitale raison des avances faites, dès maintenant, à Paris et à Saint-Pétersbourg, garants futurs de l'indépendance et de l'intégrité de la monarchie habsbourgeoise.

M. Gabriel Hanotaux écrit : « L'avenir de l'Europe centrale se joue en ce moment à Vienne, entre les nationalités surexcitées et le gouvernement averti et résolu. Quelles heures pour la diplomatie, s'il reste une diplomatie ! »

Je reviendrai bientôt sur toutes ces questions si ardues (2). Je chercherai notamment à montrer que la force des choses, plus puissante que les obstacles factices, poussera fatalement l'État autrichien vers le fédéralisme. Je montrerai aussi qu'un mouvement, non fédéraliste, mais parallèle, commence à se dessiner en Transleithanie. On peut, sans témérité, prévoir un moment où Budapest cessera d'être un des pivots de la Triple-Alliance, et cessera, en même temps, de s'opposer à l'établissement du fédéralisme en Cisleithanie.

* * *

Aujourd'hui, j'ai seulement voulu indiquer que les Tchèques, par les efforts constitutionnels qu'ils font en Cisleithanie, jouent déjà un rôle politique important, et que, bientôt, ils peuvent être appelés à jouer un rôle diplomatique de premier ordre.

Le jour de leur triomphe et de la constitution d'une Autriche amie sera pour la France un jour béni.

1 Voir mon article : *Polonais contre Prussiens*. — *Revue Bleue*, 8 février 1902.

2 On voit que les Tchèques ne sont pas des germanophobes de parti pris. Les seuls Allemands d'Autriche qu'ils déclarent leurs ennemis sont les pangermanistes de MM. Schœnerer et Wolf, « traîtres à la dynastie ».

3 Voir le texte du *rescrit* : *l'Europe et la question d'Autriche*, par André Cheradame, p. 28.

1 Voir les discours prononcés aux délégations par M. Kramarch, député tchèque au Reichsrath de Vienne.

2 Auparavant, j'indiquerai le lien entre la politique tchèque, autrichienne et la politique russe dans un article intitulé *L'influence de la [illegible] sur les [illegible] allemande* [illegible] *Revue*.

Le généreux peuple deParis a bien fait de crier : « Nazdar! Vivent les Tchèques! Vivent les Sokols! » Dans l'avenir, il se réjouira d'avoir ainsi obéi à un de ces instincts prophétiques dont il est coutumier.

L'hymne national tchèque, joué la semaine dernière, avec la *Marseillaise*, était une musique de l'avenir, *Zukunftsmusik*, — comme on a dit de la musique de Wagner.

René Henry.

LE MORALISTE MODERNE

Jadis un La Bruyère, un Vauvenargues, un Montesquieu établissaient une fortune littéraire solide en dépeignant les travers et les inconséquences des hommes. C'étaient là de pauvres philosophes qui travaillaient dans l'espace et le temps et qui ne croyaient pas que le monde eût beaucoup changé depuis ce Pharamond, fils de Marcomir, reconnu généralement alors pour fondateur de la monarchie française. Leurs contemporains ne constituaient pas, aux yeux de ces penseurs, une humanité bien distincte. Sachant, pour être nourris de fortes lectures et par leur fonds d'expérience, que cette humanité a toujours obéi à quelques besoins premiers, dont les principaux sont de vivre et de procréer, ils ne se crurent pas autorisés à élever un temple spécial aux mœurs des hommes de leur temps. Tout comme ceux des siècles passés, ceux-ci étaient avides, sensuels, lâches et cruels. Les manières de satisfaire ces divers instincts, qui sont les conditions de l'existence elle-même, étaient, comme jadis, réglées par des lois. Et, si l'on excepte Montesquieu que ses habitudes de robin portaient à légiférer suivant les heures, les autres moralistes de la grande époque n'eurent jamais cette folie de croire qu'ils fussent capables de changer la face du monde par leurs écrits. Et ils voyaient juste. C'était à notre époque, fertile en grands événements, s'il en fut, qu'il appartenait de produire le moraliste moderne dont les pièces de théâtre et les romans, écrits, paraît-il, dans un » but social », sont appelés à changer la figure et l'ordonnance du monde après en avoir modifié les lois.

I

Le moraliste moderne est généralement une personne de bonnes façons et qui a ses habitudes dans le monde. D'Égérie, il change suivant la direction maîtresse à donner à chacune de ses nouvelles œuvres, et toujours d'après ce qu'en décide la mode. Car cet homme de lettres, qui croit apporter toujours des idées neuves et remonter les courants, ne fait que flotter à leur gré, comme les bouchons et autres épaves tournoyantes que charrient les eaux d'un fleuve. Il lui arrive même, comme à ces camarades, de s'attarder dans les dormants. Ou bien il la garde, son Égérie, et ses nouvelles œuvres se suivent avec la triste monotonie des grains composant un même chapelet. Le moraliste moderne étudie le monde, c'est-à-dire les dames qui le reçoivent dans leur salon ou dans leur appartement privé, suivant son mérite. Il note leurs confidences, couche par écrit les histoires amoureuses de leurs amies et les leurs, par surcroît, qu'il croit connaître mieux que personne. L'adultère mondain est le bassin dans lequel il nage. Mais il lui donne les proportions d'un Océan, et son bassin, décrit par lui avec une minutie d'entomologiste, ne compte pas moins de rivages que ceux du Pacifique. Il n'y nage point, d'ailleurs, il y navigue ; chacune de ses découvertes est relevée comme sur un journal de bord, et chaque rive où il aborde, devient une terre nouvelle.

Si l'on parle à un marin d'une vallée du Killimans' djaro ou du Gaurisankar, il répond avec mépris que le point est peu intéressant, puisqu'on n'y accède point par mer. Si l'on parle au moraliste moderne de toute autre chose que de l'adultère mondain, il a vite fait de s'ennuyer et de tourner les talons pour aller trouver quelque autre, mieux au courant des affaires importantes de la planète, affaires qui se traitent chez une Célimène de la rue de Varenne ou chez une Arsinoë de la plaine Monceau. A quelqu'un de ces récits scandaleux que les hommes font des femmes avec qui ils sont en rupture de liaison, le moraliste dresse l'oreille. Il écoute, s'informe, recherche les détails; il insiste sur les circonstances, déplore amèrement la faillite de la science moderne, qui a succombé avant d'avoir seulement établi une machine à écrire dans nos cerveaux. C'est là de la psychologie, comme on dit maintenant, ou, mieux encore, « de l'humanité mise en tranches ».

Soucieux de contrôler les phénomènes moraux de l'amour entre les deux sexes, c'est-à-dire entre une femme mariée et son amant, il rejette de ses écrits tout fait matériel. Car, « rien n'est plus bête qu'un fait », et rien n'est moins digne d'intérêt que l'action. Ce qui caractérise le moraliste moderne, c'est son dégoût profond de la chair. Pour lui — ainsi que pour Tartufe — les sentiments sont tout. Ses portraits de femmes ne descendent jamais plus bas que le cou. Parler d'autre chose est brutal et de mauvais goût. Il dépeint seulement les yeux qui sont « le miroir de l'âme ». Et l'important pour l'héroïne est de posséder une belle âme. Vanter sa beauté physique serait une action basse et qui ne tendrait à rien moins qu'à ramener « la créature d'élite » dans l'inélégante catégorie des bêtes. Elle est déjà bien assez mal-

heureuse d'avoir un sexe et d'en montrer quelqu'un des ornements pour obéir à la vilaine mode du décolletage! Aussi il se tait prudemment sur le but même vers lequel ces sentiments tendent et qui est pourtant — tant il y a d'indélicatesse dans la nature — la première et unique condition de la vie. Ce but a reçu depuis longtemps le nom qui lui convient et qu'il mérite — si tant est qu'un but puisse mériter quelque chose — cela s'écrit en un mot, pour ne pas l'écrire en quatre : la bestialité.

II

La bestialité est cependant désignée dans ses œuvres, où elle apparaît comme l'apanage des personnages sacrifiés et peu intéressants qui sont, dans la règle, les maris. Le moraliste moderne a déclaré que l'amour est incompatible avec le mariage. Cette institution surannée, à laquelle les philosophes de paravent actuels parlent de substituer l'« union libre », ne sourit plus d'ailleurs qu'en tant qu'« union d'intérêts ». Comme chacun sait, le mariage abaisse les caractères par un frottement continuel. Quel sentiment noble survivrait longtemps, on se le demande, à une pareille promiscuité? Autant demander aux cailloux tournoyant dans un torrent et heurtés les uns contre les autres, de conserver leurs angles vifs! L'intégrité des caractères, la noblesse des sentiments ne s'épanouissent que dans les grandes circonstances; que dans une unique circonstance même : l'amour. Et ne cherchez point l'amour dans d'autres circonstances que l'adultère, vous n'y trouveriez point votre compte. C'est pourquoi l'« union libre mondaine » est la seule carrière que doive choisir un esprit délicat et distingué. Ce sont là des amours de bonne compagnie que la protection d'un mari rend respectables. Des autres, le nom seul inspire le dégoût : ils s'appellent le vice. Les bonnes mœurs, la politesse, la facilité de caractère qui engendre la sociabilité : le savoir vivre, en un mot, ne reconnaissent point d'autre loi : Hors l'adultère correct, pas de salut!

Mais le tout est de trouver une liaison convenable et qui ne soit pas... dangereuse. Pour la trouver, le moraliste moderne vous servira de Mentor. Il n'est pas de guide plus sûr. Il met d'abord votre conscience en repos — si, pour votre malheur vous en possédez une, d'aventure. Lisez ses livres, assistez à la représentation de ses pièces; une seule moralité s'en dégage. Encore que vieille de quelques mille ans, cette moralité, en passant par sa prose, lui emprunte une originalité toujours neuve : Qu'il s'appelle Malatesta, Avalos, Barbe-Bleue, Géronte, Sganarelle ou Dandin, le mari est toujours un pauvre personnage. S'il possède, par fortune, quelques qualités en propre, elles sont contradictoires. C'est à dire qu'elles tombent à faux, parce qu'elles ont ce tort irréparable d'être en lui, époux. L'époux est toujours, d'ailleurs, présenté sous des dehors spécieux suffisant à le rendre antipathique. S'il n'est point indigne, il est distrait, ce qui est tout comme. En tous cas, il a toujours accompli le nécessaire pour justifier l'irréparable. En règle, il est un personnage accessoire, une utilité, un meuble; et, comme tel, ne prend point part à l'action. Que s'il y prend part, par grand hasard, ce n'est jamais à son avantage. Ou bien il se découvre audacieux, jaloux de ses droits, perfide et brutal, en vrai homme des cavernes, ou bien il se tait, par prudence, craignant un coup d'épée de l'amant, et cette invention, remise à neuf récemment, est en tous points admirable.

Le code de l'honneur mondain, établi par le moraliste moderne, contient quelques articles qu'on ne médite point assez. On trouverait profit à les lire. On y verrait, entre autres choses, que le socialisme s'y glisse sous couleur de mondanité. En matière de mariage, la propriété y est stigmatisée en tant que vol. L'épouse maîtresse de ses sentiments, c'est-à-dire, pour parler une langue moins polie, maîtresse de son corps, est émancipée de par la loi nouvelle. Elle est, pour employer le langage des feudistes, sa propre baronne, libre de se choisir « une âme sœur », ou, si l'on aime mieux « un ami ». Si son choix demeure secret, c'est affaire à elle, et pure question de convenances. Un secret, d'ailleurs, ne peut actionner qu'un faible nombre de personnages. Une pareille histoire ne saurait faire fortune au théâtre ; tout au plus est-elle bonne à fournir la donnée d'un petit roman.

Mais, et cela pour le plus grand avantage du moraliste moderne, les femmes du monde sont — il ne faut pas l'oublier — pareilles aux poules qui chantent dès qu'elles ont pondu un œuf. Elles ne commettent une faute — c'est l'ancien style — qu'elles ne la jugent aussitôt assez intéressante pour que le monde entier en soit averti. Et les amants, avantageux par essence, ont trop de confidents pour qu'on ignore longtemps leur bonheur. Les coqs, eux aussi, montent sur leur fumier et chantent de leur meilleure voix quand ils ont fait l'amour à leurs poules.

III

Et c'est là la caractéristique de l'amant dans les œuvres du moraliste moderne, comme dans celles des romanciers de tous les temps qui ne se prétendaient point moralistes. On ne peut toutefois adresser de grands reproches à ce dernier d'avoir quelque peu diminué le personnage. Les héros de roman actuels se ramènent à des proportions plus humaines. Chez

eux, la médiocrité du concept s'allie heureusement à la bassesse d'âme. Ce sont de pauvres petits omphalopsites pour qui le plus beau spectacle est celui de leur propre nombril. Ils s'analysent, se jugent et s'aiment en l'objet aimé ainsi qu'un dévot s'aime à travers Jésus. Ils ne sont point exempts d'un franc et modeste amour-propre. La condition mondaine de leur maîtresse est le premier miroir dans lequel se mire complaisamment chacun de ces autres Narcisses. Quand ils reviennent du rendez-vous crépusculaire, le souvenir du titre, du blason ou de la particule habite leur cœur, et leur sommeil de la nuit en est pour longtemps parfumé.

S'il s'en faut rapporter aux peintures du moraliste moderne, le type de l'amant ne rend guère l'amante excusable. Mais celle-ci élève un homme jusqu'à l'honneur de son lit. Femelle en train de passer mâle, elle n'a que faire des caractères énergiques et fortement trempés. L'idéal de médiocrité où tendent ses préoccupations dominatrices n'est pas un objet si rare qu'elle ne puisse le rencontrer même en se livrant au hasard. C'est elle qui apporte dans l'union l'élément directeur. Comme chez le couturier, elle choisit l'étoffe qui lui conviendra le mieux.

Son premier état de jeune fille l'a préparée à régler ses choix. Élevée dans le mépris de l'homme qui est toujours le père dissipateur et viveur, le frère, un pauvre hère ou un snob que les sports ont rendu idiot dès sa dix-huitième année, elle est avertie. Sa mère est là pour lui apprendre ce qu'est le monde, la loi de fer sous laquelle gémit encore la femme vassale, le droit aux revendications immédiates. De tout cela le moraliste moderne nous instruit par le menu : la terre est un enfer où les femmes sont des damnées que retournent, à toute heure de jour et de nuit, sur des brasiers divers, des démons du sexe mâle à qui elles furent unies par contrat. Jadis on chantait une autre chanson. Le moraliste moderne, vu la nécessité des temps, a tout autrement accordé sa guitare.

Son héros, pour terne qu'il soit, appartient néanmoins à une humanité supérieure. Il ne boit pas, ne mange pas, il laisse ce soin aux maris et autres gens du commun : en un mot, il ne remplit d'autres fonctions, n'exerce d'autre sacerdoce que celui d'amoureux. Parfois condescend-il à se servir d'une bicyclette ou d'une automobile. Mais alors c'est pour renforcer « la couleur locale » et une concession faite à une certaine catégorie de lecteurs dont il convient de flatter les manies pour ne pas perdre la clientèle. Pour le reste, le héros n'appartient pas à l'humaine nature. S'il se rattache à la nature elle-même, c'est par des contingences assez vagues. Comme les mâles de certains insectes, il ne possède ni mâchoires ni organes de nutrition. Ce n'est pas un homme, c'est une fleur, et une fleur qui pense. Car il pense, bonté du ciel! Ses seules réflexions remplissent toujours les neuf dixièmes du volume.

IV

Le programme du moraliste moderne est plus simple qu'on ne le croit : Sachant, pour les voir quotidiennement, que ce sont les femmes riches et oisives qui lisent le plus, actuellement, il taille ses volumes à leur goût, comme Montépin fabriquait les siens pour les piqueuses de bottines, et le père Dumas les siens pour les collégiens et les concierges. Et c'est pourquoi, dans ses romans et ses pièces, le moraliste moderne ne décrit point d'autre monde que celui où l'on est gêné quand on ne possède que 50 000 francs de rente. Il connaît tous les dessous matériels et moraux de ses femmes, il s'attarde autant à décrire « leur état d'âme » que la couleur d'un corset ou la savante et gracieuse combinaison d'un bas d'attache, parce que ce sont là des détails vraiment propres à parer la marchandise : « Comme il nous connaît! » soupirent entre deux pages et deux doses d'éther une Philaminte incomprise ou une juive morphinomane qui médite un second et prochain divorce.

Mais pour cette question du divorce le moraliste moderne n'a qu'un goût peu prononcé. Peut-être est-il loin d'en avoir encore tiré tout le parti désirable. On répondra à cela que le divorce peut dénouer la situation pour le mari, mais qu'il est une complication désagréable pour l'amant. Jamais le héros n'épouse la femme divorcée. Il défait les ménages, mais il ne s'en crée pas un. Par ses mœurs, il appartient à la catégorie des oiseaux de passage. Le coucou d'Europe hiverne jusque dans les îles de l'Inde. Les plus anciens naturalistes ont observé que le coucou pond ses œufs dans le nid des autres volatiles. Il ne se soucie point de s'en construire un à son usage. Celui-là aussi est un philosophe à sa façon. S'il s'introduit dans les ménages, c'est sans doute, pour en mieux étudier les mœurs. Le moraliste moderne sait cela, comme tout le reste, et d'instinct.

Mais ce que le moraliste moderne ignore, ou plutôt ce qu'il n'entend pas, c'est qu'à côté de son humanité de boudoir vit et peine une humanité tout autre pour laquelle ses livres et ses pièces demeurent lettre morte, au moins en tant qu'enseignements. Et quoi qu'en puissent penser les âmes d'élite, on peut s'en réjouir en toute bonne foi. Car si l'humanité du moraliste moderne venait jamais à prévaloir, il n'y aurait plus qu'à chercher quelque autre planète où charbonnier ait le droit de

demeurer maître chez lui, où les professionnels de l'adultère ne tiennent point le haut du pavé au détriment du commun des hommes, où les philosophes du thé de cinq heures ne dirigent pas les dames dans les sentiers de la vertu, où l'on puisse encore adorer la beauté de la femme sans se soucier de la supériorité de son jugement, ce qui est, au regard du moraliste moderne, le comble de l'immoralité quand il veut bien ne pas dire : le dernier mot du sadisme.

Pour beaucoup d'âmes rêveuses en gésine le moraliste moderne est le roi d'armes faisant le cri et donnant les gages de bataille pour les combats de l'avenir. Ces bonnes âmes, pour féministes qu'elles soient, se trompent : Le moraliste moderne n'est que le héraut nomenclateur qui reconnaît et nomme, aux émaux de leurs cottes d'armes, les vaincus épars sur le champ de bataille de la vie.

MAURICE MAINDRON.

GÉMIER

A M. Émile Fabre.

Je serais assez incliné à admettre que, dans notre société de scepticisme, ce qui représente encore le mieux les contes de fée et les légendes de jadis, c'est la vie de certains tempéraments et leur volonté. Un talent quelconque — entendez-moi bien, je veux dire d'une spécialité quelconque — se révèle tout à coup. Au lendemain d'une opération chirurgicale, considérée comme vaine, et ayant réussi, le soir du grand jour où paraît un livre qui s'enlève, après une première où s'est caractérisée la force dramatique d'un écrivain ou l'art de composition d'un acteur, le phénomène mystérieux que la paresse du public qualifie volontiers de miracle, se renouvelle. On a découvert quelque génie nouveau, honneur d'une science ou d'un agrément. On le sacre alors grand médecin, dramaturge héroïque ou comédien admirable, sans se douter presque, en l'oubliant certainement, que cet effort, qui vient, par une tension très calculée, de satisfaire à son dessein, n'est que le résultat de toute une lutte antérieure, plus ou moins pathétique, suivant l'état matériel du lutteur, mais âpre malgré tout, au riche comme au pauvre...

Voici de bien grandes phrases pour commencer une étude de théâtre. Mais elles viennent presque d'elles-mêmes sous la plume lorsqu'on songe à parler de Gémier, non plus seulement pour apprécier en critique dramatique une de ses créations, mais justement pour essayer de fixer quelques traits de son caractère artistique, par delà les fards d'un rôle, fondus ou accusés au feu de la rampe. Lorsqu'on en vient pour la première fois à crayonner cette tête, à dégager par quels jeux de muscles, pour ainsi dire, se machinent tous ces gestes, qui font de lui un des comédiens les plus curieux de ce temps, on se trouve arrêté à un certain moment de son passé artistique ; on ne voit rien à la veille de sa création de *Blanchette*, qui le classa, malgré son peu d'importance. On trouve bien le Gémier du Théâtre-Libre, le Gémier, de l'Ambigu ou du Gymnase ; mais il reste, par delà ces dernières années — trois exactement — toute une phase obscure, que l'on ne se donne pas le plus souvent la peine d'analyser. Le public des théâtres préfère s'en tenir à des synthèses, à des classifications qui permettent de retrouver des origines régulières à un personnage, qu'elles soient fausses ou vraies d'ailleurs. C'est ainsi pour tous les « Comédiens de la République », ceux qui jouent les pièces, ayant sinon une valeur au moins une allure littéraire ; autrefois c'était très simple : on sortait ou non du Conservatoire, mais si l'artiste parvenait, il y avait passé certainement, — n'y eût-il jamais été refusé même. Aujourd'hui, on a trouvé mieux encore ; et pour établir des nuances, pour affirmer son goût et montrer quel sens aigu de l'esthétique dramatique on possède, on répartit les acteurs en deux classes : ceux qui sortent du Conservatoire — ici, un sourire légèrement ironique — et les autres, de chez Antoine qui, après tout, est ainsi devenu, si j'ose dire, une sorte de Conservatoire à côté...

On a donc déclaré que Gémier avait, ou à peu près, débuté chez Antoine et que c'était celui-ci qui l'avait formé, qui l'avait fait entièrement ce qu'il était devenu par la suite. On a voulu affirmer que Gémier était une puissante doublure ou si vous voulez un Sosie, mais venu après lui, et qu'ainsi, sa valeur était grande sans doute, mais moindre que celle de son maître. Tous ces on-dit, faciles, ont couru et ne sont pas sans laisser une trace. Or vraiment, il ne semble pas que ce soit diminuer l'un ou l'autre de ces deux grands talents d'acteur, que de les caractériser en dehors de ces assimilations.

*

Lorsqu'en février 1888, Gémier monta pour la première fois sur une scène, c'était, en effet, à Belleville. Il entrait à ce théâtre avec toute l'ardeur de conviction qu'il faut, pour jouer trente fois en trente jours, — et j'oublie les matinées, — apprendre une pièce d'une longueur impitoyable chaque semaine, et toucher la somme de deux louis à deux louis et demi à la fin de son mois, pour tout ce labeur. Il avait le feu sacré, ce feu qui appartient le plus souvent, lors-

qu'un acteur en parle, aux accessoires des pièces héroïques de la banlieue. Par un hasard de destinée, il en éprouvait réellement les effets et jouait dans ce décor de quartier, au milieu de ce peuple inconnu des frontières de Paris, parlant une autre langue presque, ayant certainement d'autres formes d'émotions, d'autres sources de sensibilité, comme s'il eût paru en scène. au plus beau tumulte du romantisme, créateur de *Charles VII chez ses grands Vassaux*, d'*Angelo, tyran de Padoue* ou même de *la Maison du Baigneur*. Devant cette salle, peu propice aux effets de lumière ou à ceux de la voix, mal éclairée et sans acoustique, où le spectateur et l'acteur collaborent, pour mêler d'ironie les drames les plus horrifiants, où, plus qu'ailleurs, la critique se fait frustement, mais sans pitié, comme un illuminé de son désir, de sa passion de la comédie, il travaillait sans cesse, ignorant de l'entourage, insouciant au soutien de la réplique, à la vulgarité de ces accessoires, ne croyant pas, lorsqu'un personnage boit, à l'utilité d'avoir du champagne dans une coupe, pour obtenir l'effet voulu.

Il passait de la plus folle reconstitution historique à un drame de la vie moderne, au grand monde pour Belleville, qui semblait aussi étrangement loin à son public que la société du moyen âge. Parmi ces gens, mangeant des pommes frites pendant les actes, comme d'autres grignotent des bonbons, l'habit faisait l'effet du pourpoint. Il pouvait s'observer, chercher la vérité de son personnage, telle qu'il la concevait, n'ayant pas à les satisfaire toute une soirée, en donnant, au héros qu'il était, la ligne logique d'une figure. Il travaillait dans le détail de son rôle. Il s'attardait à des répliques, avec l'instinct du théâtre. Et puis, à force d'avoir ainsi à jouer dans ce monde du drame, tour à tour les classiques du genre et les modernes, si je puis dire, à force de mêler l'histoire à la vie de chaque jour, *la Tour de Nesles* à *l'Assommoir*, *les Trois Mousquetaires* au *Maître de Forges*, il en était arrivé, par le développement curieux de son tempérament, par un de ces cas spontanés d'autodidactisme, à glisser un peu de réalisme dans les scènes les plus échevelées de Dumas père et à interpréter les drames les plus populaires, les rôles d'héroïsme bébête selon un peu plus d'ampleur, les auréolant pour ainsi parler de puissance et de force... C'était, il faut en convenir, une éducation de comédien bien étrange que celle de ce Gémier qui passait inaperçu, très inaperçu dans ce cadre d'exotisme parisien, qui, au regard de beaucoup de « m'as-tu vu » devait singulièrement être méprisé, pour avoir des soucis, non pas d'art peut-être, mais certainement de sincérité, alors qu'il ne savait pas toujours comment il mangerait le lendemain...

*
* *

Car il menait la vie folle de ceux qui, à une heure quelconque du jour, ont une fonction sociale, l'accomplissent avec loyauté, avec sérieux, avec une dignité grandiose qui dépasse leur rétribution, pour retomber ensuite dans la vie qui ne pardonne pas ces grimes de la grandeur. Avec ses quelque trois louis mensuels, il vivait sa comédie de l'existence, parfois un peu sa tragédie. Il faisait du théâtre avec ses jours; il régnait sur les trônes de carton de Belleville, pour chercher vers deux heures du matin où reposer tranquille, roi Lear de ses emplois, qui perdait comme dans les contes de Perrault sa royauté, avec les minuit sonnant la fin du spectacle. Il était obligé de calculer le moindre secret de son nécessaire. Il meublait aussi rarement que possible sa garde-robe, avec les « laissés pour compte » non des grands tailleurs, mais de l'usure, au carreau du Temple. Un soir même, où la pièce comportait quelque rôle mondain, nécessitant l'habit et des effets de plastron, il vint au théâtre avec une chemise blanche, sortant de chez la blanchisseuse, roulée pour la route dans un journal... Lorsqu'il la déplia, dans sa loge, il avait inventé, en cours de chemin, un autocopiste, dont volontiers il eût dédaigné l'invention. Tout le glacé du plastron reproduisait, avec une fidélité exaspérante, de cruels faits-divers, dont l'incident n'avait certes pas plus de cruauté que celui qui lui arrivait. Il ne pouvait paraître en scène avec cette reproduction, plus ou moins tardive, d'une gazette qui même, n'eût-elle pas été démodée, ne répondait pas par sa fantaisie aux exigences de ce grand monde, auquel il appartenait, cette semaine-là, par son rôle, entre huit heures et demie et minuit. D'autre part, les ressources que lui offrait le théâtre étaient insuffisantes, pour lui permettre des luxes d'habillement et même de blanchissage...

Il connut encore des nuits où, sortant de la fièvre des incarnations, il retomba dans des réalités qui le laissaient sur le pavé. Il n'avait pas de lit où coucher. Pendant quarante-huit heures ainsi, il fut une fois à errer dans le Paris, dont il venait peut-être de tenir le haut, à la scène. Le premier jour, il ne voulut pas s'arrêter; il alla à cette aventure errante de ceux qui ont en eux des rêves, des illusions et des espérances, sans gîte. — Il devait frapper fort et avec insolence le bitume et les pierres de la rue. Le lendemain, il recommença. Il retourna dans la grande ville, mais cette nuit-là, il n'avait sans doute plus tout le même courage que la veille. Dans les avenues, sans foule, mal éclairées, délaissées au bord même de son quartier, il s'en alla quelques heures encore par la rue des Pyrénées. Puis lassé, très

lassé, il finit par s'endormir tout au long d'un banc. Il n'y avait pas d'étoiles au ciel, pour Gémier, ce soir-là...

***

Je me permets de conter ces heures sombres d'une carrière, parce que lui-même n'est pas de ceux qui redoutent que l'on se souvienne de leur tristesse. Parfois même, dans sa loge de directeur, maintenant, il aime les rappeler. Elles montrent si bien l'immense chemin parcouru en moins de quinze ans par ce comédien, la sorte de miracle qu'il a réalisé dans Paris, au point que je pensais tout à l'heure aux vies mystérieuses de certaines légendes! Lorsqu'il se fut ainsi assuré de lui-même, il quitta cette périphérie de l'art, remarqué à peine de quelques-uns, plus tranquille par l'impression personnelle qu'il éprouvait, de sa valeur, que par celle qu'en avaient les autres. Il était encore ignoré de tous ceux qui comptent, au théâtre. Quelques directeurs seulement guettaient, avec leur maîtrise technique, son développement. Il passa à l'Ambigu, réglementa définitivement son jeu du mélodrame, créa *les Deux Gosses*, puis il s'en fut au Théâtre-Libre, où devait se faire la transition entre les pièces de son passé et celles qu'il rêvait, encore confusément, de jouer. Auprès d'Antoine il parfit l'éducation de son art, abstrait si l'on peut dire, art des mots prononcés selon de certaines nuances, selon des intonations naturelles, art des gestes pleins d'éloquence, qui réalisent ou soulignent toute une situation. Il n'acquit rien de convenu; il n'ajouta rien de précis au dessin de sa formation. Des attitudes et des accents, il n'en meubla ni son intelligence ni sa mémoire. Mais ce qu'il dut le plus à Antoine, auprès de qui il était arrivé, romantique des grandes pièces cavalières et ambitieuses, ce fut le rapport entre les caractères de la scène et ceux de la vie, cette sorte de naturel où la perfection réside, ce sens d'avoir incarné un rôle sans reproche possible, le jour où ce rôle ne semble plus qu'un fragment de vie et que l'une de ses fidèles reconstitutions. Ayant une tendance, qu'il n'a pas encore perdue, à dramatiser les situations — souvenir de ses débuts au théâtre ou dans l'existence? — il apprit ce grand et simple secret que la vie de chaque jour n'est pas bruyante et mouvementée. Dans ce milieu du Théâtre-Libre, modelé sur les psychologies qui occupaient les esprits vers 1890, il se plia à des rôles sans relief. Il en vint à comprendre que toutes les existences n'ont pas des drames tumultueux pour se rehausser, mais qu'il en est qui se déroulent ternes et grises, — que c'est peut-être là le plus grand nombre. Repassez en esprit les meilleures créations de Gémier, auprès d'Antoine, et vous verrez que ce sont peut-être celles-là, qui doivent le plus lui compter, parce qu'elles traduisent admirablement ce progrès, qui l'amena à l'assurance parfaite de son talent.

C'est même pour cette raison que beaucoup de gens l'ont assimilé à son directeur, l'ont ramené à lui-même, diminué d'autant qu'il venait après lui et qu'il profitait de son expérience. Mais il suffit presque, pour apprécier toute la profonde différence de l'un à l'autre de comparer leurs portraits. Dans l'un s'est traduite la vie, « une vie », celle que Maupassant soulignait de l'épigraphe « l'humble vérité ». Il a été et il demeure le héros de ces carrières sans grands à-coups où se balancent les joies et les souffrances, où les souffrances tendraient plutôt à dominer, si l'un des deux plateaux devait l'emporter. Les meilleurs rôles d'Antoine sont ceux où il a réalisé ainsi quelques employés bourgeois, aux rêves sans allure, quelques maris trompés, sans violence de leur part, sans révolte presque. Tous les angles de son profil s'arrondissent, s'atténuent, se fondent dans un ensemble où, volontairement, ne saillent que quelques rides, plis de soucis, et puis un vague du regard, naturellement perçant cependant et qui s'apaise d'habitudes irrésistibles, de désillusions que l'on ne peut oublier. Il y a de l'amertume et de la lassitude dans le personnage qu'Antoine a composé, comme le fond même de la plupart de ses rôles, — car c'est une des vengeances de la nature de refaire une seconde nature au comédien qui déguise la sienne. Sa carrière va de la sorte de *l'Avenir* à *Poil de Carotte*...

Gémier, au contraire, s'est conservé, avec le relief admirable de sa frappe sous l'excellente patine qui l'avait embelli. Pour lui-même, les angles se sont adoucis; mais ils n'ont fait que s'adoucir. Dans cette physionomie, il est demeuré quelque chose de tragique, des songes, des lueurs d'idéal et comme des entailles de lutte sans abandon, au front, au coin des lèvres, dans le mouvement même du menton qui s'accuse. Le nez a gardé un dessin de provocation et de désir; les yeux quelque chose de l'égarement qui est au fond de tous les idéals et, si vous réfléchissez aux nombreux rôles, aux innombrables créations de sa jeune carrière, vous retrouverez bien vite que ceux où il a été le plus lui-même, où il a « donné » avec l'abandon le plus admirable, ce sont les rôles de lutteur, ceux où passe comme un souffle de résistance, ceux où l'ambition, la pensée, le désir se trouvent en conflit avec les petits événements, justement, de la vie quotidienne... Il suffirait de se rappeler *la Clairière*, *la Vie publique* qui lui ont fourni, à son dire même, peut-être les plus beaux de ses rôles, ou même des pièces comme les deux dernières, moins bonnes ou mauvaises, comme *Stella* et *les Complaisances* de Gaston Devore, — ce Georges Ohnet pour Théâtre-Libre. L'un combat pour la politique, l'autre pour

l'argent, un autre encore pour des utopies sociales ou philosophiques... Et je crois vraiment ne guère me tromper, en déduisant, de toute cette gerbe de créations, des personnages anciens qu'il fut ou qu'il est encore, que son vrai tempérament consisterait peut-être bien à créer des personnages balzaciens, des rôles de ligne et de composition...

***

Remarquez au reste que ce n'est pas si étrange maintenant qu'il pouvait sembler. Comme son ancien directeur, il est un metteur en scène de tout premier ordre; il prend garde au moindre détail. Il revoit tout par lui-même, les rôles, les décors, les accessoires. Le moindre geste comme le plus petit mot se trouve réglé par lui. Mais lorsqu'on l'a vu aux répétitions, on sait qu'il veille à des nuances qui échappent, volontairement du reste, à Antoine. Il veille à la ligne du dernier de ses acteurs. Il lui crée une figure. Voilà par où l'on ressaisit en lui la trace de ce qu'il fut et de ce qu'il n'a pas cessé d'être, car jamais une éducation ne biffe absolument une disposition essentielle d'un tempérament.

Il demeure romantique, si le romantisme consiste à conserver la silhouette d'une figure. Il la façonne, se profilant sur l'écran de la scène et lorsqu'on l'a vue, passant sur le décor, selon les tics qu'il lui a donnés, les habitudes mêmes dont il l'a pourvue, selon les violences, les colères, les éclats, dont il l'enlève brusquement au moment de la crise, on ne peut l'oublier. Et c'est pourquoi celui-ci, qui était voici quelques années encore, au dire de beaucoup, une ombre très accusée mais enfin une ombre, reflet des gestes et du génie d'un autre, se détache aujourd'hui en pleine lumière, selon les deux formes mêmes de son éducation passée, curieusement, double et fondant de plus en plus en sa maîtrise les deux faces de son talent.

Acteur romantique et tragique de ces vieilles planches de faubourg dont il se souvient si souvent, il a gardé un goût du mouvement, de ces drames où se jouent des consciences en scènes fortes. Ayant passé par le Théâtre-Libre, il a tempéré ce naturel sans pouvoir le supprimer. Il a ramené ce sens des gravités de la vie, des luttes éclatantes à des vraisemblances plus agréables. Mais ni l'une ni l'autre de ses préférences ne se trouve encore satisfaite. Et l'on devine cela, lorsque ce directeur traite aux répétitions, avec ses comédiens qu'il aime en bon camarade — ce qui est très rare dans le monde du théâtre, — la pièce qui va venir. On sent qu'il n'a pas encore réalisé son désir, qu'il n'a pas pu jouer l'œuvre de son rêve, à l'heure actuelle, et qu'il cherche, dans celles qu'on lui présente, — c'est peut-être pour rencontrer ce rôle idéal qu'il a pris la Renaissance avec ainsi le droit de choisir, — le drame tel qu'il le rêve, fait de naturel et de tragique tout à la fois. Il ne faut pas voir une autre cause à cette heureuse inclination, à ce pressentiment fortuné qui lui fait préférer entre toutes les pièces le drame social, cette forme vivante et forcément grosse d'émotion, des préoccupations qui secouent ce temps, où s'épanouirait toute la sève de son très beau talent.

GEORGES GRAPPE.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'énergie française.

L'Énergie française, par Gabriel Hanotaux. — *Éléments d'une psychologie politique du peuple américain*, par Emile Boutmy.

Ce livre est le roman de la grandeur française, et c'est le roman le plus beau qui ait paru depuis quelques mois. C'est aussi de l'histoire, de l'histoire un peu embellie par l'artiste, un peu amplifiée par l'orateur qui ne se séparent pas de l'historien qui règne en M. Hanotaux... Mais nous pensons qu'il n'y aura jamais trop d'art et trop de beauté dans notre histoire. Et la beauté même que les historiens y pourront introduire sera toujours peu de chose comparée à celle qui y ont mise les grands hommes d'action française qui furent toujours ou presque toujours de grands, d'incomparables artistes.

L'Énergie française! Que ce titre nous est agréable! Il est excellent parce qu'il est juste. Et à l'heure où nous sommes obligés de convenir que notre littérature est peut-être en décadence, à l'heure où nous sommes obligés de convenir que notre politique nationale et internationale ne nous donne que peu de gloire et peu de prestige, à l'heure où il semble que toutes les manifestations extérieures de notre activité française sont médiocres et de peu d'influence sur les destinées du monde, la joie que nous éprouvons est intense à constater qu'on peut encore parler et qu'on peut encore écrire sur l'*énergie française*.

Cette énergie merveilleuse, M. Hanotaux nous la rend sensible, et pour ainsi dire palpable, car il a foi en elle. Sa foi est invincible et sereine. Elle prévaut contre toutes les statistiques et contre tous les autres instruments de désespérance nationale. Et cette foi magnifique qui inspire l'ouvrage tout entier, qui l'anime, qui le fait vivre et le fait vibrer, cette foi engendre en l'auteur un imperturbable optimisme. L'historien doit se garder de l'optimisme

comme du pessimisme. Il constate les faits, il les juge, mais il évite avant toute chose qu'un sentiment quelconque détermine son appréciation. Seuls les faits, les faits tout seuls, encore les faits et rien que les faits doivent le guider, le diriger, le dominer. Mais nous sommes à un de ces moments où il nous plait que l'impassibilité de l'historien donne accès en elle à je ne sais quelle ardeur patriotique qui ne corrompt point les réalités, qui ne les dénature en aucune manière, mais qui les décore et les fait paraître plus belles. Cette ardeur patriotique est infatigable dans le livre de M. Hanotaux; mais si elle témoigne plus clairement à nos regards de l'énergie française et des incomparables résultats de cette énergie à travers les siècles, nous sentons bien que notre conviction naît en somme des faits eux-mêmes, que l'écrivain ne travestit pas en exprimant avec plus de force et d'élan leur signification profonde, et nous sentons bien que l'étranger qui lira ce livre et qui le méditera sera, lui aussi, persuadé de la vérité et de la puissance de cette énergie et que, grâce à elle, que ce livre révèle en toute sa splendeur et dans toute sa force, la France est encore et demeure une grande nation. Et je souhaite, et nous souhaitons tous que beaucoup d'étrangers méditent *L'Énergie française*. Ils apprendront ainsi que le peuple français ne s'abandonne pas à ce cosmopolitisme bruyant et naïf dont quelques penseurs de pacotille font volontiers parade, et qui semble prouver que notre nation, proche de sa fin, accélère par elle-même sa course à la mort. Ils apprendront ainsi que la vitalité française et je dis aussi la moralité française ne sont pas dépréciées autant que pourraient le faire croire certaines œuvres de littérature que nos ennemis ont vraiment intérêt à considérer comme les expressions naturelles de notre état social et moral d'aujourd'hui. Ils apprendront ainsi que le peuple français n'a rien de commun avec la clientèle des écrivains qui écrivent quelque chose comme les *Mémoires d'une femme de chambre*, le plus grand succès de librairie de ces dernières années. Ils apprendront ainsi que le peuple français reste noble encore, et confiant encore dans son énergie que rien n'avilit, et que son idéal enfin n'est pas dégradé... Ah! il fallait écrire ce livre qui est autant le livre de la noblesse que celui de l'énergie française. Aujourd'hui nous en avions besoin.

Est-ce à dire que le livre soit complet? L'impression qu'il laisse est complète. Mais le livre pourrait avoir quelques chapitres de plus. Ce sont des notes, ce sont des études générales, ce sont des souvenirs de voyages. M. Hanotaux cherchait parmi les provinces les traces du passage ou de l'action de Richelieu. Ces voyages d'investigation historique lui permirent d'observer de très près la vie nationale. Il l'observe au nord, au midi, à l'est, au centre, un peu partout. Il l'observe dans les villages les plus minuscules, dans les régions surpeuplées de l'industrie, dans les petites cités vivant d'une vie paisible et morne, dans les grandes villes où se multiplie en se dépensant l'activité des hommes. Il l'observe aussi dans ces régions hier encore inhabitées et qu'exploitent maintenant les conquérants industriels, ou dans ces colonies nouvelles qui seront pour la France une source inépuisable de force et de richesses. Et tous ces spectacles se déroulent en des chapitres amples et chargés d'idées. Et nous voudrions seulement que quelques autres régions aient été observées, où le hasard ne conduisit pas M. Hanotaux. L'Auvergne, ou le Languedoc ou la Gascogne, ou le Lyonnais, ou le Nord, ou la Bretagne : voilà de grands centres d'énergie française qui sont entièrement oubliés.

Ils sont oubliés, et cependant chaque étude du livre fait penser même aux régions qu'elle omet, car M. Hanotaux excelle à nous communiquer une impression exacte de la vie française. Et par exemple ne peut-on pas dire qu'il a fait la monographie de tous les petits villages de France, en racontant l'histoire de l'un des plus humbles parmi les plus humbles, de Beaurieux, dans l'Aisne. « Ce village est situé à mi-côte de la colline et il fait au flanc de celle-ci comme une déchirure de calcaire, de verdure et de tuiles. Des sentiers tortueux grimpent à travers les jardins et se garnissent peu à peu de maisons; celles-ci couronnent de leur carapace grise le double mamelon qui porte, d'une part l'église au clocher de pierre, et, d'autre part, les hauts arbres d'une modeste gentilhommière. » Et je ne sais rien de plus doucement émouvant que la vie de ce village impassible dans le cours tumultueux de notre histoire. On connaît son existence depuis l'année 1233, et cette existence depuis lors fut prodigieusement dépourvue d'aventures et même d'événements, et, pourtant elle fut notée avec une assiduité charmante par une succession obscure d'historiens sans ambition qui ne nous laissèrent rien oublier des faits qui sont peut-être complètement négligeables — mais qui sont d'autant plus caractéristiques qu'ils sont plus négligeables. C'est la vie même de chaque village français en sa touchante banalité. Et on aperçoit très nettement de quelle façon les grandes perturbations de la vie nationale se sont répercutées dans la vie à peine consciente d'une toute petite réunion d'hommes, et par conséquent, de tous les petits groupements analogues.

Vous voyez, pendant la Révolution, les fêtes anniversaires du 21 janvier, la fête de la Jeunesse, la fête du 10 Thermidor « avec l'accolade fraternelle et des cris de joie mêlés aux sentiments de la plus tendre reconnaissance », la fête anniversaire de la fondation

de la République, la cérémonie pour rendre les honneurs publics au général Hoche, la fête en l'honneur de la paix continentale, la fête de la Souveraineté des vieillards, la fête de la Souveraineté du Peuple... etc. Voilà les fêtes villageoises qui sont à peu près la seule participation de la commune à la vie nationale. Et chaque fois les orateurs répètent avec enhousiasme les formules qui viennent de Paris sur l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie. Cela dure cinq ans. Mais voici que *les mêmes administrations* célèbrent, à la fois l'anniversaire du 14 Juillet et « les victoires du Premier Consul qui doivent cimenter une paix durable »; le 15 pluviôse an XIII « le Conseil voulant donner des preuves de son dévouement au nouveau gouvernement, chacun de ses membres passe et fait individuellement, entre les mains du président, le serment de fidélité et d'attachement en la personne de l'Empereur des Français ». Et c'est la même cérémonie à l'installation de chaque gouvernement. C'est assez dire que cette cérémonie se renouvelle souvent. Heureusement les formules oratoires sont fixées depuis les révolutions précédentes, et cela facilite aux maires des villages l'accomplissement de leur tâche : sans cela ils auraient vraiment trop à souffrir des bouleversements politiques. Je ne sais pas si tous ces bouleversements sont plus importants pour Beaurieux que le vote par lequel, en 1821, la commune décide d'acheter une pompe à incendie et d'organiser sa compagnie de pompiers; ou que les démarches qui font obtenir en 1837 un bureau de distribution pour les lettres, ou que le vote du 3 janvier 1847, par lequel on décide d'emprunter 3 300 francs pour la création du chemin vicinal n° 1... Les incidents de la vie locale sont toujours beaucoup plus importants pour les villages que les plus grands événements de la vie politique. C'est à peine si les villages peuvent s'intéresser aux révolutions! et nous voulons aujourd'hui qu'ils se préoccupent des changements de ministère! L'autre jour, le maire d'une commune assez « conséquente » me disait qu'il ne ferait pas voter pour le candidat de Waldeck-Rousseau, car Waldeck-Rousseau était partisan de « l'esprit nouveau » qui ferait revenir le gouvernement des curés. Je lui ai répondu qu'il y « avait du vrai » dans son opinion bien qu'elle ne fût pas complètement exacte...

Mais quel est donc le sentiment qui fait tressaillir ces villages? C'est le sentiment patriotique. Et c'est par le patriotisme qui anime tous leurs enfants que les plus petites communes de France s'associent à la vie nationale et vivent de cette vie. Le livre de M. Hanotaux dit tout cela, et il dit comment cette association intime s'est développée dans le courant des siècles, et comment la France a toujours été très forte, même aux temps, j'allais dire particulièrement, aux époques où sa grandeur a été le plus menacée. M. Hanotaux est merveilleusement apte à découvrir les bienfaits de cette union profonde et indissoluble, car il possède au plus haut point le sens historique. Il le possède, car il sait étudier à la fois les faits et les hommes; et parce que s'il est habile à se livrer aux investigations les plus minutieuses des événements, il est habile en revanche à éclairer ses recherches par de fortes idées générales. « Le signe d'un esprit supérieur, disait Taine, ce sont les vues d'ensemble. » Les vues d'ensemble sont abondantes dans *L'Énergie française*. Lisez surtout le chapitre sur une province : la Normandie. Je ne crois pas qu'on puisse mêler des idées générales plus vastes et plus nombreuses à une étude plus précise des faits historiques...

Et l'émotion circule au travers des pages ardemment écrites. Le style alerte, vif et qui frappe, anime les idées et les faits. Il a de la force, de la gravité : de la couleur, de la majesté, de l'éloquence, constamment de l'éloquence avec, assez souvent, de la rhétorique, et des comparaisons un peu brutales, si je ne me trompe, et des métaphores peut-être excessives, et des images trop concrétisées. Aimez-vous celles-ci :

« La Normandie est comme une barque amarrée aux côtes septentrionales de la France. »

« Les sombres nuits sans lune sur les sommets sont les ouvrières aveugles qui tissent, en silence, dans les longs hivers, le fil des forces naturelles que l'industrie humaine dévidera lentement sur son rouet de fer.

« Saint-Michel-en Péril-de-la-Mer est une châsse miraculeuse posée sur un rocher, ou plutôt c'est une roche qui s'émeut et s'achève en prière. »

Tel quel, *L'Énergie française* est un beau livre : mieux encore un livre utile; mieux encore un livre nécessaire. Par surcroît il est un livre heureux, il paraît à l'heure où on peut le goûter davantage et il a été écrit par l'auteur qu'il était le plus digne d'avoir.

Si le livre de M. Hanotaux est dégagé de tout appareil scientifique, il emporte cependant la conviction parce qu'il est loyal et sincère. Il donne à ceux qui le lisent une pleine confiance dans le pays qui est le leur, et par conséquent il leur permet de lire avec moins d'inquiétude humiliée l'ouvrage si précis et si clair et si complet dans lequel M. Émile Boutmy analyse les éléments d'une psychologie politique du peuple américain. « Comment s'est constituée originairement la masse qui est devenue le peuple américain, comment a-t-elle acquis la conscience commune d'une nation distincte? Par quelle suite d'événements s'est dégagée l'idée de patrie, s'est formée et assise l'idée de l'État? Par quelle influence plus intérieure et plus secrète encore s'est étendue et

diversifiée, derrière ces deux formes politiques, la notion de l'au-delà? Autant de problèmes non moins philosophiques qu'historiques qu'il faut d'abord résoudre si l'on veut entreprendre avec quelque maîtrise une étude politique sur les États-Unis. » M. Émile Boutmy plus que personne était qualifié pour se livrer à des recherches aussi compliquées et en exposer avec une éblouissante clarté les résultats. Je crois que dans ce genre d'études où la psychologie se mêle nécessairement à l'érudition, où il faut que la psychologie soit aussi pénétrante que l'érudition se fait perspicace et libre en ses allures, l'*Histoire du Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre* est un véritable chef-d'œuvre. Ce n'est, certes, pas une opinion nouvelle que j'exprime ici avec quelque simplicité catégorique. C'est l'opinion qui s'est établie peu à peu, sans bruit, lentement, sûrement, depuis que l'ouvrage est venu alimenter les débats des savants et des politiques. C'est l'opinion générale, unanime, incontestée. La même méthode produit aujourd'hui les mêmes effets pour un sujet plus complexe et plus nouveau. Hélas! on ne doutera pas de la force incomparable du peuple américain, après avoir lu le livre, aussi clair qu'il est scientifique, de M. Émile Boutmy. Et c'est pourquoi il était bon que l'énergie française parût en même temps que l'histoire de l'énergie américaine.

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Napoléon et la paix*, par M. Arthur Lévy; Plon, éditeur. — *Le jeu de l'amour et du suffrage universel*, par Henri Pagat; Juven, éditeur. — *Qui m'aime me suive*, par Henriette Bezançon; Plon, éditeur. — *Le docteur Phobos*, par Pierre Suau, mœurs parlementaires; Oudin, éditeur. — *Essai de décentralisation politique et administrative de la France*, par Henri Le Brun; Didier, éditeur. — *Institutions politiques de l'Europe contemporaine*, par Etienne Flandin, tome III, *Allemagne*; Le Soudier, éditeur. — *L'Etouffement*, par Pierre Jaudon; éditions de *La Plume*. — *L'Angoisse*, par Maxime Gorki; éditions du *Mercure de France*.

POÉSIE

Automne.

Septembre finissant sur les vignes sans grappe
Met ses taches de rouille et ses marques de feu,
Et sur la terre tombe en une épaisse nappe
Le froid brouillard d'un ciel qui déjà n'est plus bleu.

Et les champs sont déserts, sauf quelque femme en cape
Qui chemine, au matin, vers l'église du lieu,
Ou quelque chariot, suivi d'un chien qui jappe,
Dont le poids trop lourd fait grincer le gros essieu.

Et l'on dirait qu'un voile intime de tristesse,
En longs plis caressants étreint notre faiblesse
Sous le charme assombri de ce qui va finir.

Mais l'homme seul ressent cette mélancolie
Car lui seul passe et meurt; et la Nature oublie
Et prépare en ses flancs le printemps à venir.

Amitié de Femme.

Un poète a chanté le charme exquis et tendre
Des amitiés de femme ainsi que leur douceur.
Il a parlé des mots qu'on ne veut pas entendre
Mais qu'on se dit tout bas comme de cœur à cœur.

Il a dit ces aveux que l'on laisse surprendre
Et que l'on ne ferait qu'avec quelque rougeur,
Et ces désirs secrets que l'on laisse comprendre
Et qu'on tenait cachés seulement par pudeur.

C'est que cette amitié, quoi qu'on en veuille dire,
Bien souvent d'un amour est le masque trompeur,
Et tôt ou tard, amis, le masque se déchire.

Et vous n'en savez rien. L'amitié d'une femme,
C'est le bouton exquis dont l'amour est la fleur,
Et nul ne s'aperçoit quand il éclôt dans l'âme.

Alphonse Roux.

THÉATRES

Le Théâtre en vers.

Parmi les manifestations qui se sont produites ces derniers temps dans l'art dramatique : *Escholiers*, *Théâtre des Latins*, il en est une qui me paraît digne de fixer l'attention, non point tant par elle-même que par l'état d'esprit qu'elle implique, par l'esthétique dont elle relève et qu'elle inscrit implicitement en tête de son programme : c'est le *Théâtre des Poètes*. S'il ne s'agissait ici que de constater un effort individuel et d'analyser une pièce : *L'Or*, drame en cinq actes en vers de M. Maurice Magre, peut-être ne serait-ce pas la peine d'y insister? Mais il y a là autre chose qu'une tentative isolée... un groupement d'écrivains qui semblent vouloir communiquer une vie nouvelle au Théâtre en vers et par là rajeunir une forme d'art qui depuis longtemps déjà paraissait condamnée. Combien ces *jeunes* me semblent *vieux* et, pour tout dire, en dehors des besoins de leur temps! j'ai cru qu'il pourrait être curieux de l'indiquer et de toucher ainsi à l'une des plus intéressantes questions se rattachant à l'avenir et aux transformations de notre art dramatique.

Dans ses *Réflexions sur l'art du Théâtre*, auxquelles plus d'une fois déjà j'ai eu l'occasion de renvoyer les lecteurs de la *Revue*, parce qu'elles marquent une entente singulière des conditions psychologiques

du théâtre moderne, M. Paul Bourget a examiné cette question de l'*emploi du vers*. Il est vrai qu'il s'en tient strictement à la comédie; mais les raisons y sont excellemment déduites de l'inutilité tout au moins de la forme poétique pour l'usage qu'on en veut ainsi faire. Comment expliquer — c'est ainsi qu'il pose la question — que certaines comédies bourgeoises en vers de Molière, l'*École des Femmes* par exemple, conservent encore une vitalité, une saveur, une poésie singulières, après tant d'années, alors que les comédies les plus récentes, celles d'Augier par exemple, nous semblent étrangement prosaïques et vieilles? Il y voit tout d'abord et très justement une raison de style, et il dit : — « Les mots dont l'écrivain de nos jours se sert pour établir ses phrases n'ont plus cette valeur entière qu'ils avaient encore au temps de l'*École des Femmes*. » Voilà donc une première raison de *style*, qui, pour être juste, ne suffit pas à tout expliquer. Il y faut joindre une cause plus proprement psychologique, que M. Bourget devait sentir mieux qu'aucun autre : à savoir que les types *généraux* qui suffisaient à l'ancien théâtre, un Don Juan, un Harpagon, ne pouvaient plus être reproduits sur la scène avec nos exigences modernes... que ces exigences ont amené une *spécialisation* de plus en plus marquée des individus; que par conséquent un personnage de notre société ne peut plus figurer aû théâtre sans que l'auteur lui donne un métier, et que forcément, presque nécessairement, doivent être entachés de prosaïsme les vers qui précisent le fonctionnement de ce métier.

Il serait difficile, je crois, de marquer mieux les raisons intimes de décadence pour la comédie en vers, qui semble bien un genre à jamais condamné, et je doute qu'on en puisse découvrir d'autres. Mais ce n'est là qu'une des faces, la moins saisissante, de cette question : L'emploi du vers au théâtre, dont M. Bourget a négligé la plus intéressante à mon sens. Car enfin l'auteur des *Études et Portraits* laisse complètement hors de ses prises la forme de théâtre qui échappe aux contingences modernes, le Drame s'appuyant sur l'Histoire et qui, par conséquent, n'est pas *situé* aussi rigoureusement que la Comédie moderne, enfin le Drame légendaire et mythique qui, par sa nature même, se trouve soustrait à ces contingences. Voici donc maintenant comment la question se pose à nos yeux d'observateurs modernes : — Peut-on attendre quelque chose de l'emploi du vers au théâtre dans les sujets qui jadis semblaient l'appeler?... Il nous semble bien que non, et si nous arrivons à en préciser les causes, peut-être aurons-nous marqué du même coup quelques indications d'avenir !

D'abord tirerons-nous une conséquence de ce fait évident que la plupart des pièces en vers parues sur la scène depuis une vingtaine d'années ont lamentablement échoué? Sans attribuer au succès d'une œuvre plus d'importance qu'il ne convient, on peut cependant, quand se répètent des échecs successifs atteignant une même catégorie de productions, y voir des indications précieuses. Si les drames en vers représentés sur nos différentes scènes, à la Comédie-Française, à l'Odéon et ailleurs, drames signés Bornier, Coppée, Richepin, Haraucourt, n'ont pas réussi, les uns formant la chaîne avec la tradition classique, les autres continuant la tradition romantique et découlant de Victor Hugo, ce n'est pas seulement parce qu'ils étaient insuffisants, médiocres de conception et plats d'exécution, dépourvus de véritable originalité et se rattachant à un poncif quelconque, c'est encore qu'ils appartenaient à une esthétique condamnée, qu'ils avaient été imaginés dans une forme vieillie, artificielle, quasi-morte, à laquelle du moins le talent de leurs auteurs n'avait pas su restituer la vie. Je sais ce que l'on m'objectera — et je vais au-devant de l'objection : — l'éclatant succès d'un effort comme celui de M. Edmond Rostand! Désormais M. Rostand apparaît l'unique soutien, le seul défenseur du théâtre en vers. Mais qui ne voit que c'est là une réussite tout individuelle, d'ailleurs trop proche encore de nous, dans laquelle la critique n'a pas pu faire encore la part du faux et du frelaté... une réussite s'expliquant plus encore par des *considérations à côté :* choix des sujets entre autres, que par la valeur intrinsèque des œuvres... une réussite enfin dans laquelle l'enthousiasme du public s'est manifesté bien plus pour le côté extérieur du drame que pour certains morceaux d'invention plus rare... plus encore peut-être pour la personnalité des comédiens qui interprétaient l'œuvre que pour cette œuvre elle-même! Nous attendons — tout le monde attend M. Rostand à sa prochaine pièce en vers. Ce sera, nul n'en doute, une épreuve intéressante, après laquelle on pourra librement parler.

... Donc je voudrais chercher des arguments plus probants à l'encontre du drame en vers, par conséquent en faveur de la prose; et je voudrais montrer, tout simplement par l'examen des faits et l'exemple d'écrivains illustres, que la prose poétique est aujourd'hui un instrument assez riche, assez expressif, de vibration assez pleine, pour répondre, dans la forme dramatique, aux plus rigoureuses de nos exigences modernes. On sait ce qu'elle est devenue au XIXe siècle, — authentique et indiscutable témoignage de notre génie, — sous l'influence du plus grand des artistes, Chateaubriand, et quelle beauté de forme elle a revêtue après lui chez ses héritiers directs : un Flaubert, un Loti. Instrument d'analyse et de description, dira-t-on, et qui fit la gloire du roman... Pourquoi ne trouverait-il pas son emploi dans le cadre du drame!

L'étonnante réalisation d'une œuvre comme l'*Axel* de Villiers de l'Isle-Adam, dont on peut discuter les qualités scéniques, mais non la beauté formelle, prouve assez que l'instrument légué par Chateaubriand se plie à toutes les exigences et s'accorde à toutes les disciplines. Mais laissons ces exemples qui sont trop proches de nous, et remontons plus haut. Examinons de près cette prose incomparable du théâtre d'Alfred de Musset, telle que nous la trouvons dans *Lorenzaccio*, ce chef-d'œuvre composé dans la pure tradition de Shakespeare, dans *André del Sarte* qui, lui, ne relève d'aucun ancêtre, mais seulement du plus pur génie de celui qui l'imagina. Existe-t-il au théâtre quelque chose de plus intime, de plus douloureux, de plus passionné, et qui traduise les troubles de l'âme avec une puissance d'émotion plus poignante? Quels vers, je vous le demande, pourraient rivaliser avec cette prose, pour évoquer sous nos yeux l'ondoiement et la vie de cette Florence du XVIe siècle, comme sut l'évoquer Musset dans certaines scènes de *Lorenzaccio*, ou bien la douleur intime et la sensibilité morbide d'une âme d'artiste atteinte dans son amour, dont le grave, le doux André demeure pour nous l'incarnation poétique.

Il existe un dernier argument contre le théâtre en vers, plus puissant que tous, plus moderne surtout, essentiellement moderne, et c'est celui de la *Musique* elle-même, envisagée dans sa vertu dynamique, comme complément et rehaut d'expression venant s'ajouter à la parole déclamée. Écrire cette simple proposition, c'est d'abord rappeler l'importance majeure qu'a prise, dans la culture de l'élite pensante et durant ces vingt dernières années, un art qui jadis n'y tenait aucune place. C'est ensuite évoquer du même coup le nom et l'œuvre du plus puissant des artistes modernes, qui sut imposer au Drame la forme de son génie, et marquer de sa despotique influence le temps présent et l'avenir. Quelle que puisse être en effet la destinée de Richard Wagner touchant la place que lui doit réserver l'admiration des artistes futurs, et quand bien même ses réformes dans le drame lyrique n'auraient eu d'autre conséquence que l'effort grandiose par où s'affirma son génie, une vérité lumineuse et féconde jaillit de ses théories d'art vivifiées par son œuvre : c'est que la Musique est le complément naturel, nécessaire en certains cas, de la Parole, et que là où finit le domaine du verbe, comme il le disait lui-même, commence le domaine de la Musique.

La voilà donc la véritable raison, la raison profonde et unique, il faut le dire, pourquoi le drame en vers ne saurait plus agir sur nous, modernes, avec la même intensité qu'autrefois. La musique de jadis, c'était la rime et le rythme des vers!... Pauvre musique, hélas! et triste moyen d'expression, comparé à celui des sonorités puissantes ou tendres qui viennent s'ajouter à la parole, l'exalter et l'amplifier! Tout cela était dans l'air, on le sentait vaguement, même avant que le génie de Richard Wagner eût réagi chez nous de sa toute-puissante influence. Qu'est-ce en effet qu'une œuvre comme l'*Arlésienne*, sinon un essai de *mélodrame*, au vrai sens du mot? L'action propre du maître de Bayreuth fut d'illuminer par son génie une vérité d'art qu'on pressentait sans pouvoir l'affirmer. Son influence sur l'avenir sera vraisemblablement d'avoir préparé la voie au *mélodrame*, c'est-à-dire à la prose poétique soutenue et commentée par la musique de scène. Telle est, nous n'en doutons pas, la forme d'art qui, dans l'avenir, se substituera de plus en plus à l'ancien drame en vers, parce qu'elle répond à nos exigences et à l'évolution de notre goût. On en pourrait trouver l'indication jusque dans certaines erreurs et dans les fausses applications qu'en donnent tels entrepreneurs de spectacles. Déjà plusieurs tentatives heureuses ont été faites, quand ce ne serait que celle de M. Gabriel Fauré, commentant d'une musique délicieuse les plus belles scènes du *Marchand de Venise*. On nous en prépare une autre destinée à produire le plus puissant effet : le *Manfred* de Byron avec la musique de scène de Schumann. La voie est indiquée : pour s'y engager avec succès, une seule chose suffit : la collaboration de deux natures d'artistes, se pénétrant, se mêlant, se confondant dans la compréhension du même sujet... Le drame en vers, soyez-en sûrs, ne saurait rien opposer à l'efficace vertu d'une pareille collaboration.

PAUL FLAT.

JEANNE MICHELIN [1]

CHRONIQUE DU XVIIIe SIÈCLE

VI

L'AMOUR D'UNE POULETTE

Mme Michelin attendit longtemps le mot de Richelieu qui devait la rappeler. Puis elle comprit que c'était en vain, et sa douleur ne connut plus de bornes.

Une autre douleur qui était son œuvre vivait à côté de la sienne : le pauvre Michelin s'affligeait de la voir dépérir et s'éloigner de lui. Elle l'avait si souvent repoussé lorsqu'il s'inquiétait d'elle qu'il n'osait plus lui dire son grand souci. Il errait, l'âme en

[1] Voir la *Revue* des 8, 15, 22 février, 1er et 8 mars 1902.

peine, autour d'elle, le cœur gros des caresses qu'il ne lui prodiguait point. Il la croyait malade de corps et ne soupçonnait pas son mal. Elle avait toujours été avec lui un peu craintive et réservée : tout en désirant la guérir, il ne trouvait pas étrange que sa fatigue physique accrût en elle cette crainte et cette réserve. Dès le commencement de son amour pour Richelieu, elle s'était détachée de lui tout à fait : au nom de son repos elle l'avait supplié. Elle n'aurait pu se résoudre au partage. Tant de femmes le disent à leurs amants qui l'admettent volontiers sans trop approfondir, et si peu s'en embarrassent. Mme Michelin ne l'avait point dit à Richelieu qui ne s'en était pas soucié : pourtant elle n'aurait jamais pu se résoudre à appartenir de nouveau à son mari. Michelin aimait trop sa femme pour ne point respecter sa demande : il la laissa reposer, et fut aux petits soins pour sa santé fragile, — maladroitement, selon son caractère.

L'abandonnée tâchait de s'oublier. Elle, qui avait toujours aimé sa solitude, prit tout d'un coup la passion de la foule. Elle n'avait plus qu'une idée : sortir, aller aux endroits où il y avait le plus de monde, se mêler à la multitude. Aux jardins du Palais-Royal, elle aimait à être pressée et coudoyée. Aux fêtes où les rues regorgent de promeneurs, elle errait dans les rues populeuses. Elle entrait dans les églises aux heures des saluts solennels, où s'entassent les fidèles, et pourtant elle chérissait jadis les heures désertes où les chapelles ne s'emplissent que d'ombre et de mystère.

Ainsi elle éparpillait son âme ; il lui semblait que sa personne disparaissait, qu'elle n'était plus qu'une partie d'un tout immense, une parcelle de l'âme générale. Dans la foule sa pensée s'obscurcissait, et sa sensibilité devenait moins vive et moins troublée. Elle se leurra quelque temps. Puis elle prit l'habitude de cette multitude à laquelle elle voulait se mêler : elle sut bientôt s'y mouvoir à l'aise, et son isolement reparut. Et sa peine lui parla de nouveau, sa peine qu'elle fuyait en vain puisqu'elle était en elle.

Elle voulait oublier Richelieu et ne le pouvait pas. Il fallait qu'elle l'oubliât, pour continuer à vivre : non pas son bonheur, qui était fané pour toujours, mais son existence était à ce prix. A la tristesse de son souvenir, elle se disait avec désespoir : « Je ne peux pas ! Je ne pourrai jamais !... » Sa passion était la plus forte. A mesure que les jours passaient, et qu'avançait l'automne, sa pâleur augmentait et ses nerfs devenaient plus sensibles. Elle ne supportait plus les parfums qu'elle avait aimés, elle prenait mal à l'odeur d'un bouquet de roses remontantes. Son mari, croyant qu'elle avait besoin de grand air, voulut la conduire aux environs de Paris : mais la nature lui donnait des sensations trop vives qui la fatiguaient. Elle avait des larmes devant le jour en fuite et la tristesse des arbres aux branches dépouillées l'affligeait comme la mort d'un être cher. Ils durent fuir la campagne dont la beauté lui était trop cruelle.

Alors elle n'essaya même plus de lutter contre son mal. Elle s'y livra tout entière et y trouva une suprême volupté. Elle n'eut plus qu'une idée : revoir son amant, lui parler encore, embrasser sa main, même s'il devait avoir pour elle cet impérieux regard et ce sourire dédaigneux qu'elle connaissait trop. Dès lors elle erra, aux heures où la nuit descend sur Paris, dans les environs de l'hôtel du quai d'Anjou. Elle regardait les passants, et une hallucination les lui faisait prendre pour Richelieu. On la regardait comme une fille ; dans cette poursuite de son amour où s'attachait sa vie, elle perdait sa dignité et sa pudeur.

Un soir, enfin, elle le vit qui descendait d'un carrosse devant sa porte. Il avait toujours son élégante démarche et son air assuré et tranquille. Une femme l'accompagnait, qui était de mine fière et de toilette luxueuse. Le soir les environnait d'ombre, mais Mme Michelin les distingua très nettement, appuyée qu'elle était à un angle du portail. Ils entrèrent, et lui ne remarqua même point cette rôdeuse qui les observait. La femme le toucha du coude pour la lui montrer, mais il ne se retourna pas.

Jeanne Michelin avait instinctivement voulu s'élancer vers lui. L'émotion de le revoir paralysa ses forces, et elle resta immobile, les mains appuyées sur son cœur dont le battement s'arrêtait. Elle demeura ainsi longtemps, et vit ressortir la femme que reconduisait le fidèle Rafé. Puis elle rentra chez elle lentement, à moitié évanouie, agissant comme en songe. Son mari était très inquiet de son absence prolongée : quand il la revit, il faillit pleurer de tendresse. Elle se laissa aller dans ses bras, heureuse de trouver un visage ami. Elle eut le désir, tant elle souffrait et tant elle avait besoin de soulager sa souffrance, de lui révéler sa douleur. Elle regarda ses bons yeux confiants, et pour la première fois comprit tout le mal qu'elle lui avait fait. Elle se tut, et pleura, le visage appuyé sur son épaule.

Cependant elle ne renonça point à revoir Richelieu. Elle continua de l'attendre devant son hôtel. Comme il y rentrait seul, un jour, elle s'avança vers lui :

— Que me voulez-vous ? lui dit-il durement.

— Oh ! je ne vous ennuierai pas longtemps ! — répondit-elle avec tant d'amertume dans ses grands yeux, — je voudrais vous parler une dernière fois !

Elle était si belle dans sa beauté amaigrie et pâle que Richelieu ne la repoussa pas. Il avait une longue habitude des ruptures : il ne les éloignait pas et en aimait la cruauté. Il se décida très vite :

— Entrez, — dit-il en la poussant devant lui.

Lorsqu'ils furent dans la chambre d'amour, Mme Michelin eut une crise de larmes : les souvenirs de sa douleur flottaient autour d'elle, en ces lieux qui en furent le décor. Richelieu attendait qu'elle parlât.

— C'est pour pleurer que vous êtes venue, — finit-il par dire.

— Je suis venue parce que je vous aimais, — fit-elle.

Elle ajouta simplement :

— Et aussi parce que si vous ne m'aimez plus, je mourrai. Je ne vous demande pas de m'aimer, je sais que vous ne le pouvez point, mais laissez-moi vous voir. Je serai votre servante ; je vivrai dans votre ombre et vous me verrez à peine. Que m'importe que vous ayez des maîtresses, puisque je continuerai à vous voir ? Et puis, quand vous n'aurez personne, quand vous serez las et fatigué, vous trouverez ma tendresse toujours prête à vous chérir. Ne m'écartez pas de vous, je vous supplie : tous les instants de ma vie sont pleins de vous, ne me repoussez pas...

Elle s'était mise à genoux et joignait les mains en un geste d'extase. Il la releva et, coupant d'un geste cette tragédie, il lui prit le menton comme à une soubrette de théâtre, et lui parla en souriant ;

— Vous êtes romanesque, mon enfant. C'est de votre âge et cela vous passera. Bientôt vous trouverez vous-même que c'était ridicule. J'ai eu bien du goût pour vous, ma petite, et je suis allé vous chercher bien loin, jusque dans votre quartier de marchands. Est-ce ma faute si vous avez pris ce caprice pour une grande passion ? Pour ma part, je ne vous ai point encouragée. Vous avez cru que l'amour n'avait point de fin, mais l'amour finit toujours et le mieux est qu'il finisse vite. Le notre est mort, que nous importe ? Nous l'aurons bientôt oublié. Vous avez beaucoup d'attraits pour plaire aux hommes : mettez-les à profit. Là est la vraie science de la vie : vous verrez que le mal fait par un amant, un autre le répare. N'attachez pas d'importance aux sentiments qui ne sauraient en avoir : ayez des goûts et des caprices que vous satisferez, quittez cette tristesse qui assombrit votre gentil visage, soyez aimable et jolie, sachez plaire et vous serez heureuse.

Et en donnant ces conseils, il lui tapotait les joues d'un air badin.

Elle ne cessait pas de pleurer tandis qu'il parlait ainsi. Pourtant elle eut cette plainte :

— Vous auriez dû m'épargner : vous n'avez vu en moi que le plaisir d'un instant, et pour le satisfaire, vous avez pris le bonheur de toute ma vie...

Elle l'aimait tellement qu'à cette heure même où se jouait l'acte final de son amour, elle désira que sa douleur, seule aimée de son amant, lui valût ses faveurs encore. Et Richelieu n'avait pas un mot de pitié pour l'agonie de ce pauvre être souffrant.

Elle lui prit les mains et les baisa avec tendresse. Puis elle le quitta pour toujours, elle le quitta pour s'en aller vers la mort...

La lourde porte de l'hôtel se referma sur son départ : jamais plus elle ne la franchirait. Cette pensée la tortura jusqu'à l'angoisse. Elle traversa le quai et alla s'accouder au parapet qui dominait le bras de la Seine entourant ce côté de l'île Saint-Louis. Comme après son premier rendez-vous d'amour, elle songea en regardant le fleuve. Et sa vie défila devant elle ; elle revit les six mois qui s'étaient écoulés. Durant ces six mois, le bonheur ne l'avait point touchée, et cependant elle les regrettait. Elle aimait donc sa souffrance pour désirer les jours révolus, cette souffrance qui venait de lui et qui était un peu de lui.

Il faisait une belle soirée douce et fraîche d'octobre, un de ces crépuscules d'arrière-saison qui sont comme un adieu infiniment caressant des jours de joie et de soleil. Au bout de l'horizon, un peu de brume rougeâtre se mêlait aux maisons lointaines, confondait leurs contours. Sur le fleuve, paresseux et triste, où planait un mystérieux silence, sur le fleuve étroit et lent, couraient encore quelques rares frissons de lumière. Il y avait sur ses eaux comme des traînées de feuilles mortes, derniers vestiges des feuillages de Paris, ou apportés de paysages éloignés, de beaux paysages frais où des arbres touffus penchent leurs verdures sur des eaux limpides.

Jeanne Michelin laissait couler ses pensées au fil de l'eau. La soirée d'automne qui mêlait à la sienne sa mélancolie était de cette même beauté délicate que la soirée de printemps qui avait connu sa première tristesse d'amour. Entre ces deux songeries tenait toute sa vie, toute sa pauvre vie d'amoureuse.

Elle ne regardait pas les belles teintes d'or mourant, de lilas et d'améthyste qui bordaient l'horizon. Ses yeux s'arrêtaient à la Seine qui l'attirait. Il lui semblait qu'elle serait bien dans ces eaux lentes et presque mortes, que leur tristesse accueillerait sa tristesse, et qu'en disparaissant dans leur remous, elle connaîtrait enfin la volupté de ne plus souffrir. Puis elle se souvint de l'église Saint-Paul et des prières qu'elle y faisait à Dieu aux heures désertes. Sa piété ne l'avait pas abandonnée : elle était instinctive comme son amour, et comme lui impérissable. Au bord de l'abîme dont elle subissait le fascinant vertige, cette piété la retenait, lui rappelant la douceur des oraisons.

Puis ses regards tombèrent sur ses petites mains frêles, sur ses mains pâles où transparaissait le bleu des veines, et sur ses poignets si minces qui avaient perdu leur rondeur et dont sa main mignonne aurait pu faire le tour. Elle regarda la maigreur de son pauvre corps, et elle eut un sourire de pitié et de

triomphe. A quoi bon appeler la mort? — songea-t-elle — la voici qui vient à moi, sans que j'aie besoin de lui tendre les bras et de prononcer son nom. Elle est bonne, elle sait qu'il y a des douleurs que seule elle peut consoler. Elle me sera douce et miséricordieuse...

Comme elle aimait sa souffrance, maintenant elle aimait la mort; elle l'évoquait avec complaisance. Ce mot avait pour elle perdu toute amertume. Il bercait délicieusement son âme excédée du mal de vivre. A la Seine qui l'avait attirée, elle adressait des sourires joyeux, comme si elle lui disait qu'elle n'avait pas besoin d'aller à elle, comme si elle lui confiait le secret de sa fin prochaine.

Les belles teintes du couchant avaient perdu peu à peu leur splendeur. Il n'y avait plus à l'horizon que des lueurs suprêmes qui fuyaient devant l'obscurité naissante. Le mystère de la nuit commençait à descendre sur la ville. Et devant cette tristesse sereine de l'espace, le cœur de Mme Michelin se serra. Les clartés du crépuscule suffisaient encore tout à l'heure à symboliser le jour, la vie, le bonheur; il y avait de l'espoir dans leur molle mélancolie. Maintenant, le repos nocturne, qui signifiait trop bien à ses yeux le repos définitif, effarait son âme craintive. Par sa douleur même, elle tenait encore à la vie : mieux valait une pauvre vie sans douceur et sans joie, que cette nuit inconnue où elle voulait entrer, comme les derniers reflets du couchant étaient plus beaux que cette obscurité funèbre. Elle était bien jeune pour mourir : elle n'avait pas vingt ans. Peut-être sa destinée future lui gardait-elle des félicités. Elle songeait au bonheur qu'elle aurait à être mère, à aimer ses enfants et à être aimée d'eux : elle découvrit dans cette pensée une vie heureuse qu'elle ne connaîtrait pas, une vie heureuse et calme pour laquelle elle eût été mieux faite que pour la vie cruelle et tragique qui avait été la sienne. Elle songeait aussi à l'amour qui avait trompé son attente : elle oublierait peut-être Richelieu, et peut-être aimerait-elle une seconde fois et trouverait-elle alors ce bonheur parfait que son adolescence avait rêvé.

Toutes ces pensées qui traversaient son âme réveillaient en elle le goût perdu de la vie. Elle ne voulut plus voir la Seine, qui tout à l'heure l'avait fascinée. Elle se détourna et s'éloigna du quai.

Le désarroi de son être était tel qu'elle marchait au hasard, sans bien savoir où elle allait. A ce moment, un jeune homme qui l'observait depuis un instant s'approcha d'elle et l'aborda :

— N'allez pas si vite, ma mie, lui dit-il en riant. Tout à l'heure vous n'étiez pas si pressée...

Et lui passant la main sous le bras, il lui fit des compliments qui ne laissaient aucun doute sur ses intentions.

Mme Michelin devint toute pâle. Elle regarda celui qui avait cette audace : c'était un grand jeune homme brun, à l'air hardi et conquérant, sans doute coureur de guilledous et homme à bonnes fortunes. Une pensée incroyable lui traversa la tête : s'en aller tout de suite avec cet inconnu, se donner à lui, lui livrer son corps, anéantir en elle tout ce qu'il y avait de pudeur et de dignité, tout ce qu'elle avait de noble et de bon et dont son amant n'avait pas voulu, et peut-être oublier sa peine dans cette infamie. Ce fut rapide et fugitif : elle ferma les yeux devant cette tentation abominable. Quand elle les rouvrit, elle avait repris conscience d'elle-même; d'un seul coup elle se dégagea de l'étreinte du passant et lui cria d'une voix effrayante :

— Allez-vous en!

Puis elle courut droit devant elle. Elle passa devant l'église Saint-Paul, qui par hasard était encore ouverte. Elle entra et s'agenouilla sur un prie-Dieu. Elle se mit à sangloter, la tête dans ses mains : elle avait tellement honte d'elle-même que même à la nuit elle voulait cacher sa figure. Il faisait sombre dans l'église, comme il faisait sombre dans son âme. Sa détresse était immense : ce qui venait de se passer l'épouvantait. Elle comprit qu'elle s'était fait bien du mal à elle-même, et qu'elle était aussi coupable envers un autre être. Elle se rappela toutes les bontés de Michelin pour elle, depuis qu'elle l'avait délaissé : il lui apparut si grand dans sa tendresse qu'elle l'aima et qu'elle se promit de lui témoigner son affection. Mais elle savait qu'elle ne pourrait plus vivre : quelque chose était brisé en elle que rien ne pouvait réparer. Elle trouva que c'était très bien ainsi. Et dans sa prière où elle demandait pardon à Dieu, elle murmurait :

— Mon Dieu, faites-moi mourir bientôt! faites-moi mourir, je vous en prie!...

VII

Pierre Michelin.

Le carrosse du duc de Richelieu traversait le pont de la Tournelle.

Le paysage d'hiver était magnifique. Sous un ciel d'un bleu profond, les contours des choses apparaissaient nets et précis. A gauche, on apercevait de dos l'église Notre-Dame, qui semblait, avec ses deux tours massives, un gigantesque vaisseau en marche : elle se détachait sur l'horizon, admirable de beauté fière, noble et triste. Puis les lignes de maisons bordant le fleuve s'étendaient jusqu'à perte de vue. A droite, la Seine s'épanouissait, large et coulant à pleins bords, du côté de Bercy. Elle charriait des glaçons qui glissaient sur les eaux molles et

qu'on aurait pris pour d'immenses nénuphars blancs. Le soleil étincelait sur cette glace qui courait, emportant son reflet. Ses miroitements étaient roses et dorés, presque blancs, tant ils étaient de nuances douces. Il y avait de la tristesse dans l'air, malgré la splendeur du jour.

Soudain le carrosse du duc eut un soubresaut.

— Eh bien, qu'y a-t-il? fit Richelieu, se penchant à la portière.

— Ce n'est rien, monsieur le duc, répondit le valet de pied : ce n'est qu'un manant que nous avons accroché.

Richelieu regarda le bonhomme que son équipage avait failli écraser, et qui, bousculé par la roue, en avait été quitte pour quelques meurtrissures et ses habits déchirés. Avec cette précision qui fixait à jamais les visages dans sa mémoire, il reconnut tout de suite ce passant.

— C'est vous, Michelin? dit-il : montez-donc dans ma voiture, je vous reconduirai.

— Oh! monsieur le duc, — répliqua le miroitier tout rougissant, — c'est bien de l'honneur. Je n'ai pas eu de mal et j'irai bien à pied.

Un peu plus, il se serait excusé de s'être trouvé devant le carrosse, tant il était flatté.

Mais Richelieu insista et le fit asseoir à côté de lui. Il avait remarqué que Michelin était en grand deuil, et, par une fantaisie singulière, lui qui excellait à désencombrer sa vie et ses liaisons passées, il voulait avoir des nouvelles de son ancienne maîtresse, pressentant quelque fin tragique.

Le miroitier se tenait assis bien sagement dans un coin de la voiture, à la fois gêné et fier. Sa figure triste avait une expression de ravissement inquiet.

— Et la jolie Mme Michelin? finit par dire Richelieu après quelques paroles insignifiantes.

A cette question les yeux du pauvre homme se remplirent de larmes. Il eut grand'peine à contenir les sanglots qui l'étouffaient. Lorsqu'il parla, ce fut à mots entrecoupés et lents :

— Elle est morte voici huit jours! Il y avait longtemps qu'elle était malade, peut-être bien cinq ou six mois. Quelque chose s'était détraqué chez elle. Elle ne pouvait plus tenir en place : il fallait toujours qu'elle fût dehors. Je ne la voyais presque plus. Pourtant je ne la grondais pas. Je voyais bien qu'elle était fatiguée, qu'elle avait besoin de grand air, que l'atmosphère du magasin lui était mauvaise. Elle était si charmante, la pauvre femme! on ne pouvait pas lui faire des leçons. Et puis, quand l'automne est venu, elle a changé tout d'un coup : la voilà qui s'est mise à ne plus sortir. Plus moyen de la faire promener. Et elle dépérissait, si vous saviez!

Elle était si pâle que ça faisait pitié! Et si maigre! ses pauvres os lui perçaient la peau. Elle était transparente tant elle était mince et diaphane. Et à mesure que la mort venait, elle était plus touchante et plus tendre. Avec moi elle n'avait jamais été bien caressante, surtout cette dernière année. Eh bien! elle n'était plus du tout la même à la fin. Elle me témoignait une affection qui me donnait bien de la joie; elle m'embrassait constamment en me disant : « Mon pauvre Pierre, il ne faudra pas pleurer quand je serai morte : je n'en vaux pas la peine, je t'assure. Tu seras plus heureux avec une autre qu'avec moi... » Elle me demandait constamment pardon. Pardon de quoi? pardon de mourir, la chère chérie : c'est la grande peine qu'elle m'a faite de s'en aller avant moi. Tant qu'au reste, je sais qu'elle était un peu trop fine et élégante pour moi; peut-être même je l'ai fait souffrir sans le vouloir, parce je suis un peu lourd et que je ne sais pas dire les choses...

Il s'arrêta de parler pour pleurer un instant. Richelieu lui dit simplement :

— Mon pauvre homme, vous avez fait là une bien grande perte !...

Le miroitier reprit :

— Elle a eu un bel enterrement. Pour ça, on ne peut pas dire. Beaucoup de clergé, des confréries en blanc, et un monde! on aurait presque dit une Fête-Dieu. Il avait neigé : alors la terre aussi était blanche quand on est allé au cimetière. Elle a dû être contente là-haut : tout était blanc comme son âme. Il y avait bien des femmes qui pleuraient : celles qui tenaient les cordons du poêle, Mme Levraut, la femme du libraire, Mme Patu, la femme du tapissier, et celle du marchand de meubles, et celle du procureur. C'était une bien belle cérémonie : vous comprenez, mourir si jeune! tout le monde en était attristé. Dans le quartier on l'aimait beaucoup : on la trouvait bien un peu fière, mais elle était si bonne! et puis sa figure était si jolie! Elle honorait le faubourg. On ne l'appelait que la jolie Mme Michelin. Et cela me faisait plaisir...

Il ne s'arrêtait plus de parler et de pleurer maintenant, mêlant des détails sur son intérieur à des détails sur la cérémonie. Il était touchant et un peu ridicule. Richelieu le fixait toujours, l'interrompant à peine par quelques mots : il regardait couler les larmes sur ce douloureux visage de brave homme.

On arrivait au bout de la rue Saint-Antoine. Le carrosse s'arrêta, et Michelin en descendit. Il se confondit en remerciements et resta chapeau bas devant sa porte jusqu'à ce que l'équipage se fût éloigné. Alors il remarqua les déchirures de ses habits, et il eut honte d'avoir été vu par le duc dans ce costume. Il ne songeait plus que c'était la faute de ses gens.

Au fond de sa voiture, Richelieu songeait. Il ne songeait pas à ces deux vies qu'il avait brisées, à la frêle morte qui l'avait tant aimé, au pauvre mari

dont il avait causé la douleur. Les ruines de ses amours étaient trop nombreuses pour qu'il s'amusât à les considérer. Son caprice était sa seule règle : il ne s'inquiétait jamais du mal qu'il pouvait faire. Les souffrances des pauvres gens pouvaient-elles entrer en ligne de compte dans une vie qui entraînait tant de passions dans son sillage, dans une vie dont chaque minute était sollicitée par une amoureuse ?

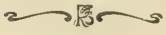
Il songeait qu'il les avait vus pleurer, tous les deux, elle et lui, le mari et la femme, et qu'il avait pu savourer tour à tour la souffrance de leurs deux visages. Il découvrit qu'il aimait la douleur des autres, et il se promit de la cultiver. En son cœur il ne pouvait garder aucun regret de faire souffrir. Les larmes de femmes l'amusaient; mais les larmes des hommes, plus rares et plus profondes, étaient aussi plus précieuses.

Il découvrit encore qu'il était jaloux de Mme Michelin. Jugeant sa vie dans une rapide évocation, il contempla le vide de ses amours, le peu de traces qu'elles avaient laissées en sa mémoire. Et avec un regret, — le seul qu'il ressentît pour le souvenir de cette morte d'amour, — il se murmura à lui-même ces paroles :

— Elle, du moins, a connu la passion que j'ignore encore !...

Et ses yeux eurent une lueur triste, triste comme ce beau ciel d'hiver où le soleil brillait et ne réchauffait pas.

HENRY BORDEAUX.



LE PUFFISME AMÉRICAIN

Les Cirques du Nouveau Monde.

« Oh ! misérables, bien misérables, tout à fait misérables, Messieurs, nos cirques d'Europe !... Parlez-moi des cirques d'Amérique... » s'écrie l'auteur des *Frères Zemganno*, et il poursuit : « parlez-moi du *Cirque flottant* établi sur le Mississipi avec un amphithéâtre pouvant contenir 6 000 personnes, et une écurie pour cent chevaux, et des dortoirs pour les artistes, les domestiques, l'équipage... Parlez-moi... enfin de sa parade qui se développe dans chaque ville sur une longueur de trois kilomètres... pendant que, sur les chariots, des gymnastes mécaniques et des gymnastes vivants, exécutent les exercices les plus difficiles... Oh ! misérables, bien misérables. Tout à fait misérables, nos cirques d'Europe ! »

Il est venu le cirque d'Amérique, il est encore à Paris. S'il ne « flotte » pas sur la Seine, trop étroite, il a choisi un asile où furent prononcés des discours officiels, devenus historiques. MM. Barnum et Bailey se sont établis dans la salle des fêtes de l'Exposition. Et cela ne manque point d'un certain pittoresque. Le centre réservé naguère aux invités de marque, est encerclé par une barrière haute d'à peu près 1 m. 50 et forme une vaste ellipse, dont on aperçoit là-bas, très loin, l'extrémité. Un sable fin couvre le sol; trois pistes, de grandeur réglementaire — 13 mètres de diamètre, — nagent, dans ce vaste espace, à quelque distance l'une de l'autre : chaque partie de la salle a la sienne. Au plafond, des agrès de gymnastique, trapèzes et barres fixes, très haut; des cordages tendus; une immense échelle, peu large, qui descend dans la grande piste, en pente rapide; une troupe confuse d'écuyers, de clowns, d'animaux, de jongleurs, de palefreniers de toutes sortes, défilent, paradent, travaillent, évoluent et s'escriment simultanément, tandis qu'une musique nasillarde sonne creux sous la coupole et que des spectateurs, un peu ahuris, sans entrain, s'étagent sur des chaises, qui s'élèvent tout autour du hall, en amphithéâtre... « Le public des cirques, écrivent les Goncourt, sa confuse agglomération, sa presse, son fourmillant ramassement d'individus, avec cette lumière qui fait diffus les visages et que boit et absorbe le drap des vêtements, ne rappellent-ils pas ces admirables lithographies de Goya, les échafaudages des courses de taureaux, ces multitudes troubles, à la fois vagues et intenses ! »...

Ce n'est pas le public de Barnum...

Une sonnerie grêle : le spectacle commence. C'est un défilé, un long, un interminable défilé de chevaux, jolis sans excès, d'éléphants ridés, d'animaux et d'hommes de toutes couleurs : l'arche de Noé au grand complet; et ces figurants disparaissent, comme ils sont venus, très vite. Quelques enfants ont poussé des cris inintelligents, quelques braves gens ont tenté d'applaudir et, impitoyable, la musique poursuit son refrain bruyant et triste. Et ce sera, ainsi, pendant les deux heures et demie que dure la représentation : un entrain factice; jamais — presque jamais — une de ces émotions, une de ces satisfactions qu'offrent « nos misérables cirques d'Europe », quand, la musique se taisant, on assiste à un travail de « haute difficulté ».

Mais chacune des trois pistes se peuple.

Devant moi, un grand éléphant, portant sur son dos un clown bariolé. Le cavalier saute à terre; on apporte une table, une sorte de banquette, et l'animal se fait servir à déjeuner; sa trompe est plus adroite qu'une main; il mange, il boit, il sonne : son dressage est accompli : mais, déjà, les regards se portent plus loin, sur la piste du milieu : lourdement, avec un balancement néanmoins gracieux et régulier, dans sa pelure fauve, moelleusement danse un ours; un beau monsieur, botté, la veste à brandebourgs moulant son torse, les cheveux gras, — ils brillent à vous

aveugler, — manie une cravache et l'animal obéit, me dit-on, à ses moindres gestes, — mais, comment le saurait-on ? N'est-on pas distrait par ce ballon qui voltige là-bas, adroitement lancé en l'air, ou par ces torches allumées qui s'entre-croisent et que des phoques ingénieux et intelligents se renvoient l'un à l'autre. Rien qu'à deviner, plutôt qu'à voir ces petites têtes pointues, fines, hérissées de moustaches drues, on se sent gagné ; on voudrait regarder de plus près, apprécier, admirer... Le timbre grêle retentit à nouveau : c'est fini : on passe au second numéro.

Grand dommage !

Il y a, dans l'aspect d'animaux, surtout d'animaux qui ne sont pas « domestiques » un intérêt spéculatif à voir leurs gestes se rapprocher des actions des hommes. Le même spectacle qui fait rire les petits, attire l'attention, l'intelligence plus exercée et la captive. Les animaux agissent-ils, comme les enfants, « par imagination ou par mémoire » ? N'a-t-il pas fallu, plutôt, pour exploiter leurs instincts, les affiner, les torturer pour ainsi dire ? L'instruction des bêtes se fait parallèlement à celle des hommes : leurs maîtres les élèvent en même temps qu'ils s'assouplissent eux-mêmes.

« Presque chaque jour, les acrobates reçoivent la terrible leçon de l'expérience, nous dit M. Henry Frichet, dans son volume si intéressant et si original par sa documentation ; un camarade vient à se briser la jambe, un autre s'est démis la clavicule ou rompu un tendon ; c'est un autre, enfin, qui, comme Benhamo, a vieilli, et qui ne trouve plus d'engagement : aussi nombre d'artistes, et les plus sages, en prévision de l'avenir, s'occupent-ils de dresser des animaux. Celui-ci est en train de parfaire l'éducation d'un singe ; celui-là d'un coq ; tel autre, maintenant, s'ébat au milieu de la piste avec un âne farceur et désopilant (1). »

Et ce travail exige autant de volonté que d'adresse et de patience ; laissons encore la parole à M. Frichet :

« Dresser un animal, difficultueux problème, et pour la solution duquel des qualités de tout premier ordre sont indispensables ; il faut du courage souvent, du sang-froid et du tact toujours, du tact surtout, car on naît dresseur comme on naît rôtisseur, et, si *l'astre naissant* n'a pas présidé à votre vocation tous vos efforts seront vains : vous n'avez qu'à planter là le bâton ou la chambrière pour aller vous établir marchand de parapluies ou vous faire nommer député, situations pour lesquelles, avec de l'argent, on a toujours des chances de réussir... »

Ce qu'on apprécie le plus, dans un spectacle de cette nature, c'est moins le résultat réalisé que la pensée de l'effort déployé pour l'obtenir : la bête restera moins intéressante que l'homme... moins sensible aussi, aux applaudissements... et, tandis qu'on commence à raisonner son impression, c'est-à-dire à goûter le travail de la volonté humaine traduite par le geste animal, tout s'en va, tout s'envole, tout s'anéantit, chez MM. Barnum et Bailey...

Des hommes, tout petits, passent en courant, gesticulent portant des objets diffus qu'ils placent, déplacent, disposent ou emportent.

Dans la piste du milieu s'échafaude une sorte de cône, formé par des superpositions successives et de plus en plus étroites de cercles de bois. Une porte s'ouvre : un cavalier, culotte grise et habit noir, entre en galopant, salue et gagne le haut de la construction : il fait claquer son grand fouet, très fort : un troupeau de chevaux se précipite vers la piste : nous allons voir du dressage.

Rangés en cercles, par rang de taille, groupés, tenus par des écuyers, successivement les chevaux « entrent en scène ». Les plus petits gagnent l'étage supérieur et se mettent aussitôt à tourner de gauche à droite : puis, ce sont d'autres « camarades » qui s'échelonnent sur le gradin inférieur et tournent de droite à gauche ; ainsi de suite, jusqu'à ce que la pyramide mouvante soit achevée. C'est là un spectacle qui offre un attrait nouveau : cette quantité de chevaux, évoluant en même temps, donne une impression vigoureuse de force et de grâce. Néanmoins, cette vue d'ensemble, pittoresque, si l'on veut, n'a pas le charme d'un travail isolé : ici, le cheval souple, léger, au moindre signe, au moindre geste se soumet à la volonté du maître. Le cheval n'est pas intelligent et c'est avec beaucoup de peine qu'on obtient de lui l'obéissance nécessaire. S'il faut en croire le célèbre Loyal — j'emprunte cette citation au volume et M. Hugues Le Roux, *les Jeux du cirque* — le métier ne laisse pas d'être souvent, trop souvent ingrat.

« Le cheval, dit-il, est l'animal le plus bête de la terre ; il n'a qu'une faculté, la mémoire. Partant de ce principe, il faut lui apprendre, avec la chambrière, les exercices ; puis, quand on les lui a mis dans la tête, le cravacher quand il résiste, lui donner des carottes quand il obéit. »

Jugez du travail ; le dressage en liberté, réduit à des principes d'une méthode aussi rudimentaire, exige presque de la vertu et de la foi pour celui qui veut en faire « un art ».

Quant au dressage « en haute école », il suffit de relire les ouvrages de M. James Fillis, ou d'avoir observé un écuyer de valeur, pour se rendre compte de la difficulté de la tâche. Aussi bien, la vie de l'écuyer et de l'écuyère, ainsi que celle du cheval y sont exposées ; le charme de cet art réside dans le détail : ici, encore, on ne peut l'apprécier chez MM. Bar-

1 *Le Cirque et les Forains*, par M. Henry Frichet ; Mame et fils, éditeurs, Tours, 1898.

num et Bailey; toujours trop loin, on ne voit pas. Et, cependant, ce n'est pas le désir d'admirer qui manque au public. Les écuyers ont soulevé, plus d'une fois, d'enthousiastes applaudissements et inspiré plus d'un critique. Je n'en veux pour preuve que ce mot de Jules Janin, parlant de Caroline Loyo.

« — Monsieur, raconte-t-il dans *le Journal des Débats*, en 1841 (1), Monsieur, me disait un gros amateur au nez rouge, au gros ventre, aux jambes longues et effilées, de ces jambes d'acier qui vous enveloppent un cheval en entier, et qui vont se nouer toutes seules sous le ventre du cheval; Monsieur, l'avez-vous vue l'an passé sur le cheval bai qu'elle a dompté?

« — Hélas, non! Monsieur, l'an passé je ne l'ai pas vue. L'an passé j'étais à Florence, à admirer les chefs-d'œuvre du palais Pitti.

« — Monsieur, reprit le gros cavalier, lorsque Caroline monte un nouveau cheval, on ne va pas à Florence, on ne va pas au palais Pitti... on reste au cirque. — Et il me tourna le dos. »

Une sonnerie interrompt ma rêverie; les chevaux ont disparu, et maintenant, c'est, dans chaque piste, la traditionnelle écuyère, en costume de danseuse, qui envoie des baisers à droite et à gauche, de ses pieds tendus. Des clowns se livrent à des facéties bruyantes, se cramponnent à la queue du gros cheval au galop pesant, et cet exercice, répercuté dans les trois pistes, identiquement le même, est tristement monotone; on ne voit point l'écuyère « se renversant dans un mouvement de sylphide, avec l'envolée et le remontage de la ruche d'un blanc jupon sur un maillot sans couleur, lui faisant les chairs pâlement rosées d'une statue de vieux Saxe ». Elle a son numéro dans le spectacle, parce que telle est la tradition; mais la tradition ne suffit pas, dans une entreprise venue d'Amérique...

Cependant, on tend des filets, à quelques mètres du sol; des personnages, en maillots roses et bleus, des femmes en robes longues montent sur des échelles ou des cordes jusqu'à de petits tremplins, juchés très haut, qui paraissent encore plus petits; des trapèzes, dont on voit à peine les cordages, se balancent et c'est, bientôt, à travers l'espace, un vol de formes harmonieuses, qui semblent se mouvoir par leur seule souplesse, sans ailes, gracieusement balancées dans l'air... Elles vont, elles viennent, elles tournent, elles se plient, et là-bas, tout là-bas, c'est encore la même harmonie, quelque chose comme une vision à la fois surhumaine et réelle: un rêve, les yeux ouverts... Qu'elle est charmante cette impression, et qu'il est charmant, aussi, de se laisser aller au mouvement, à la cadence de ces corps, assouplis, vaporeux presque, pour qui le mouvement paraît un plaisir, la difficulté une séduction, la force un jeu... Ici, l'esthétique profite de l'espace trop grand, pour les autres jeux du cirque; ces statues mobiles, pour qui l'air est un socle, se meuvent, retenues par leur seule beauté... Il n'y a plus de trapèze, plus d'acrobates, plus de gymnastes : les cordages sont invisibles; invisibles aussi, les tremplins : seules ces formes voyagent au-dessus de nos têtes...

* * *

Des nouveautés? Il y a tant à voir qu'on les oublie presque... Voici, cependant, une sorte de perchoir qui tourne, en spirale : une vaste boule gît au bas; lentement, sans que nul n'y touche, elle se met en mouvement et gravit la pente. Elle hésite; elle approche du bord... elle penche... elle repart : la voici au sommet : un petit drapeau sort, tenu par une main qu'on devine, s'agite quelques instants, puis disparaît, et la boule reprend le même chemin, sans se presser. Elle est revenue sur terre : elle s'ouvre : un homme en sort; il est vêtu de rouge : les spectateurs qui ont pu assister à l'opération l'accueillent avec faveur; l'homme salue et s'anéantit.

Déjà, une autre boule, soutenue par des cordages, — on aime fort les boules, paraît-il, en Amérique, — se meut, tournant sur elle-même, sans aucun secours; des petits drapeaux paraissent et se balancent et la sphère cesse brusquement de tourner, pour rendre à sa liberté son mécanisme humain.

Un sifflet : là-bas, tout en haut d'une échelle, près du plafond, un homme, petit, agite les bras, se montre et enfourche sa bicyclette; depuis quelques instants, il gravissait degré par degré l'escalier étroit à la pente très rapide et le voici, dégringolant, lancé à toute vitesse, roulant autour du cirque à la grande stupéfaction du public qui applaudit. Mais, comment applaudir longtemps? Et sait-on, seulement, ce qu'on applaudit? Est-ce le bicycliste hardi, ou les danseurs, qui, à quatre bouts de la salle, marchent sur la corde raide et penchée? Ou les jongleurs qui lancent, en l'air, couteaux, torches enflammées, objets de toutes sortes, les rattrapant au vol, mystérieusement? Qu'ils ne s'attardent point : la sonnerie implacable les chasse : la porte du fond s'ouvre et, avec un fracas de roues, un cliquetis de harnais, brillants à la lumière, entrent des chars romains guidés par des hommes et par des femmes. Les courses vont commencer.

Ici, le spectacle, encore, ne manque pas d'intérêt; des chevaux d'abord : les jockeys ou les amazones qui les montent penchés sur l'encolure, parcourent la piste dans une allure qui les expose aux chutes : les sauts d'obstacle s'exécutent avec une belle audace et ce spectacle, que les habitués des champs de

1 Voir le volume de M. Frichet, cité plus haut.

courses apprécient dans l'hippodrome de Longchamp, d'Auteuil, de Saint-Cloud ou de Chantilly, gagne en intensité par la réduction du parcours. Les chars romains s'ébranlent et les chevaux ardents, guidés par une main vigoureuse et sûre, rasent la barrière qui les arrête; une colonne de poussière antique s'élève sur le passage des roues, l'essieu crie dans l'effort de cette allure vertigineuse et le timon, tout d'une pièce, se tord dans les virages, entraîné par les coursiers. Aussi bien, ce tableau — que l'ancien Hippodrome nous avait apporté — nous intéresse par le sentiment d'un danger proche : ces mouvements sont trop grands pour le cadre où ils évoluent; il y a presque de l'émotion.

* * *

Et les clowns? Certes, il n'en manque pas! Il y en a... il y en a des troupeaux : encore... il y en a toujours : tant et si bien que leur constante présence n'égaie pas le spectacle: ils l'attristent. « Sinistre, disent les Goncourt, est devenue la clownerie anglaise... Elle n'est plus du tout l'ironie sarcastique d'un pierrot à la tête de plâtre, un œil fermé et du rire dans un seul coin de la bouche... Il y a en elle... de petites notations féroces, de petites assimilations sans pitié des laideurs et des infirmités de la vie, grossies, outrées par l'*humour* de terribles caricaturistes... » Et, chez Barnum et Bailey, la clownerie n'est même plus macabre; ce n'est qu'une série de sauts, d'actes, de pitreries informes qui se répercutent de place en place. On voit des hommes bariolés, vêtus de costumes étranges, se suivre autour de l'arène, s'arrêter de temps à autre et recommencer « leurs drôleries » afin que chaque partie du public puisse rire à son tour. Cela est triste; car ce spectacle est tout à fait inintelligent. Il faut se rappeler les pages consacrées par M. Frichet à la psychologie du clown; se rappeler, aussi, les jolies détails fournis par M. Paul Acker, dans son élégant et spirituel volume : *Humour et humoristes*, pour juger qu'ici les clowns ne sont pas seulement insignifiants à la ville, mais encore terriblement ennuyeux à la scène. M. Frichet nous a fait pénétrer dans l'intimité de quelques-uns : il nous a montré « Footit », l'incomparable « Footit », comme un personnage mélancolique, dans sa vie privée, presque philosophe, dans ses trouvailles. Et, le drôle de la clownerie ne vient-il pas d'un sentiment voisin, parent du sarcasme? La parodie spirituellement maniée est une caricature de la pensée. Il se mêle au grotesque des physionomies quelque chose de mobile qui nous rappelle des visages connus; des expressions correspondent à des idées ou à des impressions : ce sont des exagérations de nous-mêmes, mais avec un grand fond de vérité. Le clown a besoin d'être psychologue; le seul fait d'annoncer « une entrée comique » est, déjà, un mauvais appoint pour lui. Le ridicule en lui-même n'existe guère; le drôle résulte la plupart du temps d'une opposition non à une ironie méchante, mais à un sentiment participant de la malice et du bon sens. Il me paraît difficile de faire rire à froid avec des plaisanteries vraiment par trop lourdes; l'imprévu est ironique : l'impossible l'est-il? Et puis, le laid, le franchement laid a, lui aussi, un caractère qui, pour n'être point douloureux, n'en est pas plus accueillant... La caricature n'est pas une laideur : elle est une exagération « de certains traits dominants de la physionomie »; encore faut-il ne pas anéantir toute physionomie. Les enfants ont, parfois, des inventions étranges; ils nous font rire : leurs actes sont une imitation inexpérimentée des nôtres : mais leur ignorance même laisse à cette drôlerie candide tout le charme de son éclosion... Et c'est pourquoi le défilé peut se poursuivre; l'orchestre entamer sur des instruments baroques des cacophonies barbares, il ne reste de tout cela qu'une vague tristesse indéfinissable.

* * *

Tout n'est pas fini, quand le spectacle cesse. Bon gré, mal gré, il faut passer dans les grands corridors où s'échelonnent des cages menues bourrées de fauves misérables et où s'étagent les estrades avec les « monstres » « les phénomènes », — la grande attraction des robustes Américains et des vigoureuses Américaines. Pour être franc, il convient de reconnaître que nos sensitives Parisiennes ne se déplaisent point à cette exhibition et poussent de petits : « C'est affreux! approchons-nous! » qui rappellent les propos qui entourent un accident au coin d'une rue : on aime les détails sensationnels, rien ne paraît amuser davantage que ce qui effraie...

Sans doute, on trouve, dans cette foire, un nouvel Inaudi qui est un mathématicien petit. Dès qu'on s'approche, il quitte son élégant habit noir pour revêtir une sorte de robe d'alchimiste; puis, il invite un spectateur à venir auprès de lui, à lui poser des questions très compliquées, qu'il résoudra instantanément. Personne ne se présentant, il rendosse son habit noir et, boudant et rageur, croise bras et jambes, l'air renfrogné sur sa chaise, les yeux dans le vague, poursuivant quelque sarabande de chiffres invisibles. Plus loin, c'est la charmeuse de serpents, ou la mangeuse de sabres, ou la femme à barbe, ou l'homme-caoutchouc; c'est aussi l'homme-squelette, un malheureux très maigre qui se promène avec un air dégagé « des choses d'ici-bas »; tandis qu'une forme, qu'on reconnaît être humaine, se prélasse, ankylosée par une graisse luisante, à ses côtés. Ces messieurs, bien entendu, sont tous en tenue de

soirée, ainsi qu'il convient à de vrais gentlemen américains... L'un d'entre eux a la tête si dure qu'il a pris pour carrière de se faire casser des pavés sur son crâne. Étrange vocation, en vérité, c'est comme un souci de migraine qui vous poursuit. Plus troublant, encore, cet escamoteur d'aiguilles : il les avale par douzaines, puis, prend un long fil qui les suit dans ce voyage intérieur et dont l'extrémité pend hors de sa bouche. Après quelques instants de « manipulation » il tire sur le fil et les aiguilles sortent enfilées, brillantes, échelonnées, rangées comme dans un collier. Par quel mécanisme étrange l'Amérique a-t-elle remplacé notre système digestif, souvent si incommode?

L'homme à la « petite tête » a le teint jaunâtre et le regard terriblement bête; il reste assis, vêtu d'une longue robe, pousse de temps à autre des glousse-ments inintelligents et sourit... Deux pauvres petits nains vieillots le regardent; l'un d'eux, la tête dans la main, sommeille, il a l'air d'un singe; le bout du nez est rouge; la lèvre supérieure rasée : tous deux portent la barbe « en collier », une mèche sur le front, à l'imitation des figures évangéliques de certains pasteurs très puritains... Ces « hommes de Borneo » ont une apparence de haute moralité; la tristesse est empreinte sur leur visage : ils sont philosophes, à leur façon : ils vivent lentement, sans besoins, sans autre souci, peut-être, que de rester ce qu'ils sont : de pauvres petits vieillards, qui perdraient leur gagne-pain, « leur retraite », si, tout à coup, la mauvaise fortune les faisait pousser et s'élargir... Telle n'est point, sans doute, la pensée du malheureux et chétif enfant « le prince Colibri », vêtu d'une pelisse, minuscule, celui-là, fragile, exposé aux intempéries du climat, aux duretés des saisons... Un rien l'achèverait et, sur ses petites jambes tordues, il ressemble à quelque oiseau des pays chauds, grelottant et souffreteux... Deux couples d'enfants rattachés les uns aux autres forment un pénible assemblage : les uns, venus de Chine, dit-on, ont le sourire dans les yeux. Les deux autres (1), Radica et Doodica, étaient très belles : leurs regards mélancoliques portaient une impression douloureuse, on devinait qu'elles s'aimaient bien, toutes deux et que, plus que jumelles, elles avaient les mêmes pensées, presque les mêmes sensations dans ces corps privés de toute liberté personnelle. Elles descendaient, lentement, l'escalier de l'estrade; on leur mettait un double manteau et, s'avançant de travers, elles avaient l'une pour l'autre d'infinies attentions.

(1) Récemment opérées. La petite Doodica est morte tout doucement, le 16 février.

Il se dégage de la vie des gens du cirque, et surtout des forains, une psychologie qui, plus d'une fois, a inspiré la littérature. M. Frichet n'a pu se défendre d'une impression poétique dans les derniers chapitres de son volume et les Goncourt n'ont pas caché leur émotion dans certaines pages de leur *Journal* ou des *Frères Zemganno*. Cette poésie, à sa façon, ne se retrouvera guère dans cette vaste entreprise d'Amérique : on ne l'y reconnaît que dans les précautions forcées que prenaient, l'une pour l'autre, ces deux pauvres petites.

*
* *

La représentation est terminée; l'orchestre, infatigable, lance ses derniers accords suraigus. La foule se presse à la sortie : il me semble que le spectacle dure encore. De la vie, assurément, il y a de la vie dans ce cirque; mais, on ne distingue pas mieux les traits caractéristiques du « travail » qui s'exécute, qu'on ne s'explique la physionomie d'un homme au milieu de la foule : si on aperçoit un visage de connaissance, c'est, là-bas, perdu dans la multitude et, bien vite, il disparaît, emporté par le courant.

L'esthétique du cirque, — les jeux d'adresse, de force ou de drôlerie, — participe de la plasticité et de l'humour. On ne garde de l'exhibition bruyante de la « Galerie des Machines » et de la « Salle des Fêtes » que l'impression floue d'une soirée désœuvrée, interminable, de spectacles noyés dans l'étendue du décor et le souvenir de la vision peu encourageante de quelques misérables qui gagnent leur vie parce que la nature les a faits monstres. On va, on vient, on bavarde, on voit sans regarder : l'attention n'est jamais tendue, ni arrêtée sur un détail, — et le détail, seul, ici, impressionne; — on n'est pas au cirque et l'on n'est pas, non plus, en plein air : on se trouve en présence d'une trop vaste machination, d'une distraction américaine, gargantuesque, indigeste, surtout, et peu faite pour séduire des cerveaux de dilettantes ou pour captiver des professionnels...

Il y a quelques jours, le « Nouveau Cirque » donnait une de ses nouvelles pantomimes; la grâce des exercices, l'élégance du décor, l'irrésistible drôlerie de Footit et Chocolat, des attractions aimables, de l'ironie spirituelle et sans amertume; tout cela formait un ensemble charmant. Qu'en eût dit le « Penseur » des *Frères Zemganno?*

En somme, pas si « misérables » que cela, nos pauvres cirques d'Europe, — ni même de Paris!

ALBERT-ÉMILE SOREL.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Peres. — 41973. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 22 MARS 1902.

UN MORALISTE

Un livre assez bizarre comme composition. Figurez-vous une poignée de pensées, concises, brusques, un peu cinglantes, dans la manière de La Rochefoucauld ; et puis une nouvelle, une petit roman de cinq ou six pages ; et puis les pensées recommencent ; et puis revient une nouvelle, et ainsi de suite jusqu'à la cent soixantième page, et c'est fini.

Ce serait très agréable si les nouvelles étaient bonnes. Seulement, sauf une ou deux, elles sont exécrables. Quant aux pensées, j'en dirai exactement ce que Mme de Sévigné disait de celles de M. le duc : « Il y en a de divines ; il y en a, à ma honte, que je n'entends pas. Dieu sait comment vous les entendrez ! »

Le livre est intitulé *Sans halte*, sans doute parce qu'il y a une halte, et forte, toutes les six pages, quand c'est nouvelles, et toutes les trois lignes quand c'est pensées. L'auteur dirait sans doute : « Toujours en halte, c'est comme sans halte. » Identité des contradictoires. Je veux bien.

L'auteur donne comme son nom : Aurel. C'est une femme. Elle ne s'en cache pas ; car elle parle de sa robe et de ses mousselines, ici et là, avec attendrissement. Du reste, elle ne parlerait pas de son uniforme qu'on entendrait bien à quelle corporation elle appartient, sur des pensées comme celles-ci : « *Pour qu'une vérité me prenne, il faut que par le plus de points possible elle échappe à toute démonstration. L'écœurement de la chose prouvée, de ces vérités démontrables !* » Voilà qui est assez féminin. Étonnez-vous que les femmes soient religieuses et n'admettent jamais que les choses qui ont quelque rapport avec une religion ; et, du reste, fassent des religions, toutes pleines de mystères, de toutes les choses où elles s'attachent !

Et de même : « *Un assez bon moyen de me faire changer d'avis serait de m'obliger à ce que je désire.* » Ce n'est pas mal féminin, non plus. Je crois que La Fontaine a une fable sur « l'humeur contredisante ».

Aussi je sais bon gré à l'auteur d'avoir déclaré franchement qu'elle est une femme. Ce qu'on devinerait, il faut toujours commencer par le dire.

L'auteur a une très vive sensibilité, qu'il ne cache point, en quoi il a raison, et qu'il n'étale pas, en quoi il a plus raison, encore. Les « mots de sentiment » sont graves, pleins, presque profonds, et sonnent juste : « *Vous me laissez toujours un peu mécontente de moi. Je m'en veux de n'avoir pas dit, d'avoir trop dit, d'avoir mal dit.* »

Il y a une délicatesse infinie dans cette rêverie en trois lignes, qui, j'en réponds, aurait fait délirer Sainte-Beuve : « *Il m'enserre en de si souples douceurs qu'elles savent ne jamais former de chaînes... Réunis par la joie de n'être pas liés, nous ne serions pas séparables. Je rêve d'un très frêle attachement, qui dure.* » — Je m'en voudrais de prétendre expliquer combien cela est charmant.

Encore ceci, qui, ma foi, est admirable : « *Près d'une tombe : C'est pour le mal qu'il vous a fait, ces fleurs ? — Elle : Peut-être est-ce à moi que je les porte.* »

Par parenthèse vous voyez que ce n'est pas mal écrit. Aurel vise au style concis, serré et un peu énigmatique. Il est clair que moitié La Rochefoucauld moitié poètes décadents, voilà son entretien intel-

lectuel. Aussi tantôt un éclair, tantôt une traîne de brume. Il faut en prendre son parti.

Elle dira exquisement : « Tous nos *dons* sont à conquérir. »

Elle dira, comme Joubert n'aurait peut-être pas dit, mais comme il aurait souhaité dire : « *Je me retrouve en tous les livres ; j'aime ceux où je me découvre.* » — Renvoyé à Pascal qui disait : « Ce n'est pas dans Montaigne, c'est dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. »

Et ceci, du reste profond, comme c'est tourné ! « *Combien peu de fois dans un jour nous visite notre âme !* »

Et ceci encore, du reste d'une vraie beauté philosophique, comme c'est jeté hardiment, d'une touche brusque et aisée. On dirait du Nietzsche (quand il est bon) : « *Par ce matin lumineux je crois voir. Tout affleure... La Vérité me jette, en mutinant, son dernier voile. Je m'en vais donc élucider sa beauté. Mais je n'en vois que l'éblouissement ; car, au delà du mystère des voiles, rayonne, plus impénétrable, le mystère de la clarté.* »

Quelquefois, assez souvent, il faut le dire, ou c'est la pensée qui est obscure ou c'est la forme qui l'obscurcit. On lit ceci : « *J'ai eu froid à certains très beaux mots de tendresse. Regarder plus avant consolerait toujours. C'est de la plus violente sensation que jaillit le plus de beauté.* » On lit cela et l'on se dit : « Que ce serait beau en allemand ! » On sait la définition du peuple allemand par Nietzsche, qui en était : « Un peuple qui aime la musique et la boisson et pour qui l'obscurité est une vertu. »

Mais je m'attarde aux « choses de beauté » et j'oublie qu'ici je ne suis qu'étudiant en sciences morales et que c'est du moraliste que je veux parler. Il est doué d'un instrument psychographique très fin, très délié, très aigu et dont rien n'a écaché la pointe. Ne trouvez-vous pas cette demi-ligne singulièrement juste ? « *L'imprévoyance de songer à l'avenir.* » — Oublier de vivre par vouloir vivre, et *propter vitam perdere vitam.* Est-ce bien cela ? Combien y en a-t-il qui, ainsi, par excès de prévoyance, tombent dans l'imprévoyance suprême, qui consiste à ne pas savoir cueillir l'heure ?

Et ceci ne vous semble-t-il pas, en même temps qu'il est tout plein d'une charité évangélique, aller très loin dans l'âme humaine : « *Aimerait-on, si l'on n'était faible, à meurtrir? Quand vous dites un mot cruel, je vous admire. Si, pourtant, il vous était naturel? Mais, non, nous sommes tous sensibles. Ils sont tous beaux, plaintifs, les mots qui blessent ; tous douloureux, les mots cruels.* »

Tout un caractère de femme, ou plutôt le caractère de beaucoup de femmes dans cette observation rapide : « *Ces défenses prématurées qui motivent l'attaque.* »

Et tout un aspect du féminisme militant, du féminisme provocateur, dans cette réflexion un peu chagrine, mais si spirituellement malicieuse : « *Ces femmes sans sourires, qui demandent des droits, me privent du plaisir d'en prendre.* »

Mais cela est de la polémique ; j'aime mieux quand l'auteur se regarde lui-même très minutieusement et, comme « Monsieur le Duc », et, comme « Monsieur de Maistre », trouve que la conscience du plus honnête homme, ce n'est pas beau : « *Ce qui n'est pas commis se songe. J'ai parfois une âme de crime. D'aucun mal je ne suis tout à fait innocente... Il n'y a rien de pur.* »

Voyez-vous tout le roman à la Bourget qu'il y a dans cette ligne : « *Vous mentir pour ne pas vous perdre, est-ce mentir?* »

Il y a tout un petit monde, assez désagréable entre nous (sauf exception), le monde des jeunes filles de quinze à dix-huit ans, dans cette note prise évidemment en revenant d'un « bal blanc » : « *Ces fillettes... très innocentes, pour trouver un moyen de me parler de leurs danseurs, s'en moquent. Côté canaque de l'amour jeune.* » — Diablement clairvoyant cet œil de femme !

Et ce mot, qui serait digne d'un grand directeur de conscience : « *On réalise les malheurs en les disant. Ne lui désignez jamais son malheur. Il l'appelle peut-être d'un autre nom.* »

Il y a des traits que l'on trouve faux, au premier regard, sur quoi l'on réfléchit et qui vous effrayent quand on songe que c'est peut-être la vérité même. La Rochefoucauld en abonde. Aurel en a : « *Théane craint. Elle se dit : Je suis celle qu'on aime sans faiblesse. Suis-je de celles qu'on aime? Aimer, c'est s'attendrir ; c'est mépriser un peu.* » Réfléchissez un peu là-dessus. Je vous assure que cela en vaut la peine.

Je glane encore. Je cueille. C'est le panier de cerises de Mme de Sévigné. « *Nos ennemis seuls nous honorent. Ils s'exagèrent notre mérite.* » — Mon Dieu, c'est vrai. Aucun homme ne vaut qu'on l'aime ; mais encore plus est-il vrai qu'aucun homme ne vaut qu'on le haïsse.

Voici qui plairait bien à M. Mæterlinck. Je crains même que ce ne soit de lui. Mais c'est bien senti : « *Cachons nos plus exquises expansions. Les choses dites ne sont plus.* » — Aurel a-t-elle lu ces vers miraculeux de Henri Heine?

. . . . . .
. . . . . .

Das ausgesprochen Wort ist ohne Schaum :
Das Schweigen ist der Liebe keusche Blüte.

« Nous ne parlions pas. Pourtant mon cœur comprenait les pensées silencieuses de ton âme. La pa-

role prononcée est sans pudeur. Le silence est la fleur chaste de l'amour. »

Quelquefois Aurel le moraliste devient un Aurel presque philosophe. Il a lu quelque chose de ces théoriciens qui opposent « la nature » à « la morale » et qui, du reste, ont parfaitement raison, à mon avis; et il se demande ce que vaut cette opposition : « *Est-ce la nature seule qui a raison? Et cette autre Nature, alors, qui vous pousse à contrarier l'autre? J'aimerais assez à savoir ce qui n'est pas venu de la nature.* » — Très bien ; et certes, c'est précisément parce que la nature qui nous pousse à réprimer nos mouvements « naturels » est aussi naturelle que l'autre, qu'elle est légitime, qu'elle a son droit et qu'elle est aussi *fondée* que sa sœur ennemie; et il est bon de le dire comme le dit Aurel. Seulement on a pris l'habitude d'appeler en nous « nature » ce qui nous est commun avec le reste de la nature, et d'appeler d'autres noms ce qui nous en distingue. « Toutes les disputes du monde sont grammairiennes », disait Montaigne.

Ailleurs je trouve une petite définition du stoïcisme, une définition par images qui est d'une jolie allure et d'une fière pensée. Il n'y a pas de devoirs, se dit Aurel; il y a des beautés supérieures et des plaisirs supérieurs. Il y a des choses désagréables qui sont plus belles que les agréables; et des souffrances qui sont des bonheurs à l'envi des plus grands plaisirs. Seulement Aurel pense par images et elle écrit : « *Où sont donc les devoirs? Si les buissons épineux de la route sont un fond nécessaire aux fleurs; si leur ton neutre et calme est, en lui seul, apaisant pour nos yeux; si les pierres les plus aiguës ont de beaux angles fiers, et si même les encombrantes roches m'apparaissent magnifiques à dépasser?* » — Eh! eh! Aurel, quelquefois, mériterait de s'appeler Marc.

Si nous quittons ces hauteurs, où rarement notre moraliste s'engage, nous nous apercevons que, trop rarement aussi, à mon gré, Aurel, comme sont amenés à faire tous les moralistes, donne dans le portrait. Ils sont curieux, les portraits d'Aurel. Elle ne les fait jamais. C'est trop long. Elle les suggère. On voit passer le monsieur. Dans une ligne, qui semble une réflexion, une silhouette s'esquisse, et puis disparaît. C'est très amusant, si c'est de l'art. C'est plus curieux encore, si c'est involontaire. Voyez. « *Ne croyez pas m'avoir offensée. Vous ne sauriez que me déplaire.* » Le voyez-vous, *l'homme qui se croit impertinent et qui n'est qu'un imbécile?* La Bruyère en ferait une demi-page. Et certainement j'aimerais mieux la demi-page de La Bruyère, mais le portrait en profil perdu a aussi son mérite.

Autre, le neutre, l'insignifiant, le nul, le rien du tout : « *Je lui dis, sans être à mes mots, de ces choses qui lui suffisent. Il a le don de faire oublier qu'il est là.* »

Autre, le don Juan platonique, l'homme-coquette, « Monsieur Célimène » comme disait Fred : « *Autour d'un. Elles sont trois, toutes amies; elles sont dix. L'une de l'autre a de l'ennui. Sans les prendre, il les garde toutes.* »

Ici le portrait se précise un peu, prend consistance : un amoureux, un amoureux vrai; progression de l'amour, cristallisation : « *Que disait-il donc hier d'elle? Du bien, du mal, pourvu qu'il en parlât. — Et ce matin? — Il cherchait à n'en plus parler.* »

Vous voyez assez qu'Aurel a de l'esprit autant que de la perspicacité, et plus encore. Elle en a de tous les genres. Elle en a du genre épigrammatique, et à la vérité son œuvre est une épigramme quasi perpétuelle. Vous ne vous étonnerez pas que cette boutade contre les « raseurs » m'ait charmé jusqu'à l'enthousiasme : « *Les agréables malfaisants* [et voilà déjà une agréable définition], *négligemment et sans m'en savoir gré, ils me prendraient ma vie! Mon amour pour la solitude leur est infiniment suspect. — Avec ceux-là, ne sachant que dire, je parle.* »

Elle en a du genre sarcastique et amer, qui est un peu dur, mais qui ne me déplaît pas autrement : « *A ces gens sévères on dit une gaudriole. Je levai la tête, anxieuse. C'était cela qu'il leur fallait.* »

Encore du même genre sarcastique; on croit entendre le rire des deux jeunes femmes qui descendent l'escalier : « *Il nous répéta longuement ce que nous venions de lui faire dire. Ces mots qui incrustent l'ennui!* »

Et cette réflexion sur... je ne sais qui, sur un tatillon timide, probablement : « *Il a trop peur de me déplaire : il y arrive.* »

Quelquefois, je le sais bien, et cela m'ennuie, cet esprit très surveillé, très préparé, et non seulement très aigu, mais très aiguisé, arrive au précieux. La pente est inévitable. Que veut bien précisément dire ceci : « *Si épaisse est la voilette que tout le monde voit la femme.* » — Je songe à cette traduction d'abord : une femme qui va à un rendez-vous. Triple voilette. Il s'agit de n'être pas reconnue, de passer inaperçue. Mais elle est trop déguisée. Cela attire les regards, et à la regarder avec attention on la reconnaît...

Ce n'est pas cela. C'est vulgaire. Aurel a tous les défauts que l'on voudra; mais non pas celui de la vulgarité.

Je songe à ceci ensuite. Une vieille. Pour déguiser des ans l'indéguisable outrage, elle multiplie les voiles protecteurs sur son visage. Elle n'en attire que plus l'attention et l'examen. Elle se désigne à l'inspection de la foule...

Encore plus vulgaire. A quoi vais-je songer?

Enfin, je me dis : à cacher son visage de telle sorte qu'on ne le voit pas, on attire les yeux sur le reste de la personne. Une femme qui a le visage découvert, ou voilé à peine, on la regarde à la figure. Une femme trop voilée, on la parcourt des yeux des pieds à la tête. Cacher trop son visage, c'est se dévêtir.

Cette fois, j'y suis, évidemment, et c'est très joli. Entre nous, c'est bien ainsi que j'avais compris tout d'abord. Mais encore on peut s'y tromper; on peut chercher. De telles pensées le sel est perdu, si on est forcé de le démêler.

Vous rappelez-vous cette histoire burlesque qui est dans la délicieuse *Papillonne* de Victorien Sardou? Un monsieur en chemin de fer, attentif à une dame. Arrivée à sa station, la dame lui indique trois peupliers qui grelottent par là-bas, au bord de la rivière. Il comprend très bien. Il s'élancera à travers champs vers les peupliers et attrape un rhume. Retrouvant sa dame trois heures après, il lui demande quel était le vrai sens du fameux geste. « Ce n'était donc pas clair? lui dit-elle avec un profond étonnement.

— Était-ce bien clair? répond le monsieur.

— Sans doute! qu'est-ce que j'ai fait?

— Vous m'avez montré les peupliers; et puis vous avez mis le doigt sur vos lèvres.

— Et vous n'avez pas compris?

— Dame! c'est qu'il y avait beaucoup de sens. Cela pouvait signifier : « Oh! les beaux peupliers! Regardez donc! Mais n'en dites rien à personne. »

— Oh!

— Oui, c'était bête. Cela pouvait signifier encore : « Votre amour est-il à la hauteur? »

— Mais non, Monsieur. Cela voulait dire, bien simplement : « Faites semblant de regarder le paysage et suivez-moi sans en avoir l'air. »

— Parbleu! Certainement, c'était clair! »

Aurel ne laisse pas quelquefois d'être clair de cette façon-là et il lui arrive de montrer les peupliers et de mettre son doigt sur ses lèvres.

C'est à quoi conduit toujours l'esprit précieux. Il est vrai qu'il est difficile d'avoir de l'esprit sans tomber un peu dans ce défaut-là. On disait à Nisard : « Monsieur un tel m'a beaucoup parlé de vous. Il dit que vous avez de l'esprit, mais un peu précieux.

Nisard tranquillement : « L'esprit est toujours précieux. »

Il n'en est pas moins vrai que nous avons là un bien fin moraliste, qui observe et qui s'observe, qui voit juste dans des choses compliquées et qui n'a guère d'autre défaut que d'aimer les choses compliquées. « Alors, j'aime tout, me répondrait-il; car tout est compliqué. » Il aurait raison; mais c'est précisément parce que tout est compliqué qu'il ne faut pas s'appliquer à compliquer chaque chose encore davantage.

Tout coup vaille, voir juste, s'exprimer avec une précision qui vise au trait, mais qui y atteint; ne pas observer par procédé et ne pas écrire par procédé (sauf quelques-uns, mais tout personnels), c'est promettre et même déjà réaliser un bon moraliste et un bon écrivain.

Et quant à l'affectation, mon Dieu, j'aime bien qu'on dise : « Il pleut »; mais le diseur de phébus moqué par la Bruyère aurait pu répondre : « Sans doute; mais encore, quand on parle de la pluie, il est bon de ne pas être aussi ennuyeux qu'elle. »

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

L'ANGLETERRE EST-ELLE EN DÉCADENCE?

Il serait assurément prématuré de tenter, dès maintenant, un jugement définitif sur les conséquences ultimes d'une guerre qui n'est pas encore terminée; mais les événements de l'Afrique du Sud, aussi bien par la manière dont ils ont été provoqués que par leur durée si imprévue de leurs auteurs responsables, ont amené une telle perturbation dans la politique de l'Angleterre, ont si complètement bouleversé son organisme économique et financier, la menacent si directement dans ses mœurs, dans ses habitudes, dans sa fortune, mettent si profondément en péril tous les principes qui avaient fait sa richesse et sa puissance d'hier, que l'on peut dès à présent apprécier, au moins en partie, les résultats de cette frénésie impérialiste déchaînée par M. Chamberlain et l'école de Birmingham.

La guerre sud-africaine a métamorphosé les Anglais. Ce ne sont plus des commerçants froids et calculateurs. Ce « peuple de boutiquiers » est devenu le plus inconscient des coureurs d'aventures. Il a commencé par se lancer dans celle-là, tête baissée, sans savoir où il allait. Et, la première faute commise, il a persévéré dans son erreur, au lieu de faire machine en arrière, comme il l'eût fait autrefois. L'Angleterre d'hier n'aurait peut-être pas eu plus de scrupules — on peut même l'affirmer — que M. Chamberlain dans les cyniques négociations conduites par sir Alfred Milner à Cape Town et à Pretoria. Les scrupules n'ont jamais étouffé les hommes d'État anglais, même les plus honnêtes, mais ils avaient du moins, jadis, l'excuse, au point de vue britannique, de ne jamais commettre une mauvaise action qui ne fût pas une bonne affaire. S'ils ne reculaient devant aucun moyen, ils n'agissaient qu'après avoir sérieusement pesé le pour et le contre et après avoir ac-

quis la conviction que « l'affaire paierait », c'est-à-dire que le bénéfice moral ou matériel compenserait la mise en jeu de fourberie, d'énergie et d'argent.

Cette fois, rien de pareil. On a, de parti pris, acculé les Boers à la guerre, sans savoir ce que serait cette guerre. On ne connaissait ni la puissance de leurs armements, ni l'importance de leurs approvisionnements. On ignorait leur état d'esprit, leur inébranlable fermeté, leur froide résolution de combattre jusqu'au dernier souffle pour leur indépendance. On ne s'était pas inquiété de savoir si le pacte qui liait les deux républiques les lierait dans l'adversité au point que la cause du Transvaal deviendrait la cause même de l'Orange. On n'avait pas sondé les cœurs des Afrikanders, l'immense majorité de la population blanche du Cap, et l'on ne se doutait pas que presque tous ces Afrikanders, pour ne pas dire tous, étaient restés plus Boers qu'ils n'étaient devenus Anglais. Poussé par M. Chamberlain, lequel était lui-même entraîné par M. Cecil Rhodes et par les gros spéculateurs anglais ou anglicisés du Rand, le gouvernement est allé de l'avant et le peuple a suivi, hypnotisé par quatre ou cinq années d'agiotage outrancier sur les mines d'or. Il a suivi d'abord d'autant mieux qu'on lui disait que la conquête de cet Eldorado ne serait qu'une simple promenade militaire. Il a suivi encore quand on lui a dit que ce ne serait qu'une affaire de quelques mois, et que, commencée le 11 octobre 1899, la guerre serait finie à la Noël et que Tommy Atkins mangerait à Pretoria le plum-pudding national et le chocolat de la Reine. Et depuis il a continué à suivre, après les grands désastres, après les ridicules surprises, après les défaites humiliantes, après les honteuses capitulations. Il suit toujours, il déclare qu'il suivra jusqu'au bout son Chamberlain et son Cecil Rhodes, qui n'a peut-être été appelé le Napoléon du Cap, que parce que l'Angleterre doit trouver dans l'Afrique du Sud, dans les Veldts du Transvaal et de l'Orange la même résistance opiniâtre que la Grande Armée, dans les sierras de la Péninsule, contre ces guerillas espagnoles qui ont commencé l'effondrement d'un colosse autrement redoutable.

Il suit toujours et il ouvre sa bourse. Et c'est là que ce problème de transformisme d'une race devient presque incompréhensible. Le gouvernement puise dans cette bourse, à même, sans compter, et le peuple anglais le laisse faire. Ces négociants rapaces, ces industriels économes ne demandent même pas ce que l'on fait de leurs belles et bonnes livres sterling. On ne leur rend pas de comptes et ils n'en exigent pas. Ceux qu'on leur présente sont faux. Ils le savent et ils ne protestent pas. La Chambre des communes, naguère si jalouse de ses privilèges financiers, a, en quelque sorte, ouvert au ministère un crédit illimité. On avoue à peu près cinq milliards. Qui sait si ce chiffre est exact? On n'a même pas demandé au Chancelier de l'Échiquier de faire connaître la vérité, lorsqu'il lui a fallu demander de nouvelles ressources. On n'a rien payé encore, ou presque rien, aux armateurs et aux compagnies de navigation qui depuis le commencement de la guerre ont transporté au Cap et au Natal les troupes (300 000 hommes en chiffres ronds) et cet immense matériel de guerre et ces centaines de mille chevaux et mulets. On a bien réglé les arriérés de solde dus aux Yeomen qui ont trop bruyamment réclamé à leur retour en Angleterre; mais ceux qui sont encore au Cap sont toujours impayés et il en est, dit-on, auxquels il est dû un an de solde. L'armée régulière est un peu mieux partagée. On ne lui devrait que deux ou trois mois. A quel chiffre monte ce passif? Mystère. Et puis qu'est-ce que cela fait à M. Chamberlain dont toute la famille fournit au *War Office* du matériel de guerre qui est toujours régulièrement payé comptant?

Cependant l'*income tax* qui a été augmenté déjà, va l'être encore dans des proportions formidables, dit-on; des droits de douane frappent à l'entrée des marchandises de première nécessité et, à la sortie, le charbon, le plus gros produit de la Grande-Bretagne; d'autres droits vont être fatalement imposés encore. On a emprunté, on empruntera encore à des conditions onéreuses. Les Consolidés ont baissé de sept points. Ils baisseront encore. Qu'importe? John Bull n'a rien dit et ne dira rien. M. Chamberlain a déclaré que le drapeau britannique représentait la plus grande raison sociale du monde. Il la conduit à la faillite, à la banqueroute. John Bull se frotte les mains, crie hurrah! et ouvre sa bourse. Je vous dis qu'on l'a changé, métamorphosé, ce vieux John Bull, M. Punch lui-même ne le reconnaît plus. Il traite de mauvais Anglais, il accable du sobriquet méprisant de *Little Englanders*, il fustige de l'injure de *pro-Boers*, les William Harcourt, les John Morley, les Courtney qui osent encore élever la voix et rappeler que ces folies sont la négation de tous les principes sur lesquels s'est édifiée la grandeur de la Grande-Bretagne et qu'elles menacent de ruiner la Plus-Grande-Bretagne. Ils ont beau dire que l'Angleterre, l'ancienne, la libérale, a mis plus de cinquante ans à réduire sa dette de quatre milliards et que ces quatre milliards, si patiemment, si péniblement économisés, on les a dilapidés et au delà en deux ans. Ils montrent l'amortissement suspendu, le déficit, inconnu depuis plus d'un demi-siècle, réapparu. Ils rappellent que la politique économique, que l'on foule aux pieds aujourd'hui, avait eu ce résultat que l'Anglais, qui payait en 1841, à l'arrivée de Gladstone aux affaires, des droits de douane sur 1052 objets

importés, n'en payait plus il y a deux ans encore, que sur quatre : l'alcool, le vin, le thé et le tabac. On les accuse de trahison, et leurs amis libéraux, les Rosebery, les Asquith, jetant enfin le masque, font chorus avec les pires jingoïstes, entraînés par le torrent impérialiste ou grisés peut-être par l'espoir, avec au bout l'appât du pouvoir, de la constitution d'un nouveau parti fait des tronçons du libéralisme déchu et de ces déserteurs, les unionistes, qui déserteraient encore pour trahir leurs amis d'aujourd'hui comme ils ont trahi leurs amis d'hier.

Mais on ne se contente pas de ruiner John Bull. Il était libre. Il ne l'est plus. L'*habeas corpus* n'est plus qu'un vain mot. Miss Hobhouse a eu le courage de dénoncer les horreurs des camps de concentration du Transvaal comme jadis Gladstone avait stigmatisé les atrocités bulgares. Or Gladstone revenait au pouvoir comme premier ministre quatre ans après. Miss Hobhouse, qui retourne au Cap, est arrêtée à son débarquement, réembarquée de force, comme une outlaw et ramenée en Angleterre, prisonnière sur un navire anglais. Et les Anglais approuvent.

Au Cap, colonie indépendante, autonome, la loi civile n'existe plus; la loi constitutionnelle est virtuellement abrogée. Les journalistes sont arrêtés, traduits devant des cours martiales, condamnés, et leur seul crime est d'avoir publié des nouvelles vraies mais non contrôlées par la censure. Et les journaux anglais ne protestent pas.

Le parlement du Cap n'est plus convoqué. La loi constitutionnelle est violée. Le budget n'est pas voté et les impôts sont perçus illégalement et sans droit. A Londres on trouve cela tout naturel, tout simple, tout logique.

En Angleterre même, la liberté de la presse est supprimée. Les journaux ne peuvent plus recevoir de dépêches de l'Afrique du Sud; elles sont toutes interceptées par la censure qui ne respecte même pas toujours le secret des lettres. On rappelle les correspondants et c'est tout.

Cette censure télégraphique s'attaque même aux intérêts commerciaux et financiers. Les banquiers et les négociants ne peuvent plus télégraphier à leurs correspondants en langage conventionnel et toute dépêche, même rédigée en clair, qui paraît vaguement suspecte, est implacablement arrêtée. Cela ne fait rien. On espère sans doute se rattraper quand Dewet et Botha auront déposé les armes et que la spéculation fleurira de nouveau sur les mines d'or!

John Bull est devenu sourd et aveugle. Il sait que ses ministres l'ont trompé quand, pour escamoter les élections, ils ont annoncé que la guerre était finie; il sait qu'ils le trompaient encore quand ils lui laissaient entrevoir, pour la rentrée du Parlement, la fin prochaine des hostilités. Il sait que la récente victoire de Delarey remet peut-être en cause tout l'effort péniblement accompli depuis deux ans et demi. Il veut être trompé. Il est impérialiste et cela lui suffit, et il reste impérialiste pour la plus grande gloire de la Plus-Grande-Bretagne, dût la Grande-Bretagne tout court succomber à la tâche et sortir diminuée de la crise.

Car c'est là le problème actuellement posé.

En 1897, on célébrait à Londres le jubilé du règne de la reine Victoria. Toutes les colonies anglaises étaient représentées à ces fêtes et un banquet fut donné en leur honneur à l'*Imperial Institute*. M. Chamberlain y plastronnait. Il parlait de la fédération impérialiste de toutes les colonies, de la constitution d'un *Zollverein* colonial britannique. Lord Salisbury assistait aussi à ce banquet; il y prononça un discours où il dit :

« Nous ne savons au juste quel est l'avenir ouvert devant nous. Nous sentons que nous sommes les instruments d'une grande expérience. Il y a eu, avant notre époque, bien des émigrations et bien des colonies; bien souvent se sont établies les relations ordinaires entre la mère patrie et ses dépendances. Mais ces empires n'ont jamais duré : ou bien les colons ont été enlevés à la métropole par des forces supérieures, ou bien la mère patrie, en gouvernant injustement et imprudemment ses colonies, les a obligées à se séparer d'elle. Le *fait historique, c'est que ces empires n'ont jamais duré. Nous tentons en ce moment la grande expérience d'essayer de maintenir un tel empire exclusivement sur la base d'une bonne volonté, d'une sympathie et d'une affection mutuelles.*

« On parle d'union fiscale et d'union militaire. Ces deux unions peuvent, jusqu'à un certain point, être excellentes. Peut-être ne pourrons-nous pas les mener aussi loin que quelques-uns le pensent. En tout cas, ce n'est pas sur cette base que reposera notre empire. *Il reposera sur le grand développement de sympathie, de pensées communes entre des hommes qui sont, pour la plupart, les enfants d'une même race, qui se glorifient du même passé historique et qui envisagent le même avenir historique.* »

Lord Salisbury avait raison, il y a quatre ans et demi. C'était en effet sur ces principes de tolérance libérale qu'était fondé l'empire colonial britannique, depuis, surtout, que l'exemple des États-Unis avait confirmé ce précepte que les colonies injustement ou imprudemment gouvernées se séparent de la métropole. Celles des colonies anglaises où la race anglo-saxonne ne prédomine pas, les anciennes possessions françaises notamment, comme le Canada et l'île Maurice, avaient bien parfois, surtout dans la première moitié du siècle dernier, senti un peu lourdement la main du vainqueur. Mais l'Angleterre s'était ensuite quasi désintéressée de Maurice,

à laquelle le percement du Canal de Suez avait en grande partie fait perdre son importance stratégique, et au Canada, le voisinage des États-Unis, le péril d'une fédération possible avec la grande République, avaient ramené les autorités de Downing Street à des sentiments plus équitables. Au Cap même, l'ancienne population hollandaise ne s'était pas vu concéder assez vite une égalité complète de traitement pour accepter unanimement la domination britannique, d'où la migration d'une partie de cette population et la constitution des deux républiques du Transvaal et de l'Orange.

Mais c'étaient là de vieux souvenirs. Le Canada et le Cap étaient représentés au banquet de l'Imperial Institute. Le premier ministre canadien, sir Wilfrid Laurier, un Français, y proclamait que « l'indépendance ne pourrait procurer à son pays plus de droits que ceux dont il jouissait ». Le Cap, autonome, libre, indépendant, satisfait, offrait à la métropole un cuirassé qui, par une ironie du sort, vient précisément de sortir des chantiers, à l'heure où la plus grande partie des contribuables qui ont participé à ce don, indirectement, mais en ratifiant la décision de leurs représentants au Parlement colonial, maudissent le joug d'un gouvernement qui assassine leurs frères, où beaucoup d'entre eux ont pris les armes contre ce gouvernement, hier loyalement accepté, désormais abhorré pour jamais.

Car, il ne faut pas s'y tromper. Les paroles de lord Salisbury, que nous venons de rappeler, sont en quelque sorte prophétiques. « Les colonies injustement et imprudemment gouvernées » sont condamnées à se séparer de leur métropole !

Le Cap est irrémédiablement perdu pour l'Angleterre. Que les Boers soient vainqueurs ou qu'ils finissent par succomber, ce dont beaucoup commencent à douter, les Afrikanders du Cap ne pardonneront pas à l'Angleterre sa félonie, ses cruautés, sa lâcheté. Ils ne croiront plus ni aux promesses, ni aux engagements. Si le sort des armes décide l'extermination des deux républiques sud-africaines, le Cap, de même que le Transvaal et l'Orange, ne pourra plus désormais être contenu que par la force sous la domination britannique. D'une colonie prospère, libre, indépendante, contente de son sort, la méconnaissance de « la grande expérience » dont parlait lord Salisbury en 1897 aura fait un immense camp retranché, — lord Kitchener a commencé avec ses blockhaus, — où l'Angleterre achèvera d'épuiser ses ressources militaires.

Et ce n'est pas au Cap seulement que l'Angleterre viole les principes libéraux qui lui ont permis de constituer, de développer et de conserver son immense empire colonial. Malte, après un siècle de domination, est, de par la volonté de M. Chamberlain, traitée en pays conquis. On refuse à ses habitants le libre usage de leur langue, droit que l'on n'ose pas contester aux Canadiens, et il y a eu des émeutes à La Valette.

Je sais bien que l'union militaire, rêvée par M. Chamberlain et traitée un peu de songe creux par lord Salisbury, a eu un semblant d'accomplissement grâce aux événements de l'Afrique du Sud, où quelques contingents coloniaux ont combattu à côté des volontaires et des réguliers anglais. Mais personne ne songe à dire que l'empire colonial anglais n'existe déjà plus et qu'il n'y a plus d'Anglais en Australie ou au Canada. Il est vrai que, par compensation, le protectionnisme déterminé et même anti-anglais du nouveau *Commonwealth* australien, où l'on ne veut plus recevoir les artisans anglais, où l'on menace de refuser l'entrée des ports à tout navire de commerce anglais dont l'équipage ne serait pas exclusivement composé de matelots de race blanche, où les produits anglais sont traités comme toutes les autres importations étrangères, ne doit laisser à M. Chamberlain qu'un bien maigre espoir pour la mise en œuvre de son projet d'union douanière entre la Grande-Bretagne et toutes ses colonies, qu'il va cependant essayer de remettre sur pied lorsque les représentants des colonies se retrouveront à Londres pour les fêtes du couronnement d'Édouard VII.

L'Angleterre n'est donc plus « l'instrument de la grande expérience » dont parlait lord Salisbury ; elle n'est plus qu'une puissance coloniale comme toutes celles qui l'ont précédée, et lord Salisbury l'a dit lui-même, « le fait historique, c'est que ces empires n'ont jamais duré ».

L'empire britannique est-il arrivé à l'heure du déclin décisif ? Les coups de canon tirés au Transvaal ont-ils fait résonner les premiers échos du glas funèbre ? Quelques-uns le pensent. Beaucoup l'espèrent. Le fait constant, certain, c'est qu'il ne sortira de cette terrible et interminable crise que fortement diminué, même s'il n'y laisse aucun lambeau de sa chair. Son prestige militaire est plus que compromis. Ses généraux et ses officiers supérieurs ont fait preuve d'une impéritie, d'une ignorance, d'une suffisance qui les mettent au-dessous de tout ce que l'on pouvait imaginer. Ses soldats eux-mêmes ont manifesté parfois, trop souvent, l'absence presque totale de la première des qualités du vieux troupier, l'endurance. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu tant de capitulations en rase campagne et des capitulations souvent devant un ennemi numériquement inférieur.

L'expérience a démontré que son matériel de guerre est déplorable, l'artillerie surtout, et elle a dû s'adresser à l'industrie étrangère pour compléter son armement.

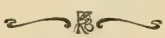
Or, on dit que ses navires de guerre ne sont pas beaucoup mieux pourvus que ses batteries de campagne; certains experts estiment, d'après quelques accidents récents, que l'état-major naval donnerait, s'il était mis à une épreuve sérieuse, les mêmes mécomptes que l'état-major de l'armée de terre. D'autre part, on affirme que son immense marine compte beaucoup d'unités de combat qui, comme les contre-torpilleurs *Viper* et *Cobra*, récemment *cassés en deux* par de grosses mers, ont le grand défaut de ne pas aller sur l'eau.

De tout cela on conclut que la puissance britannique, cet épouvantail de l'Europe, n'était qu'un grand diable en baudruche que les obus des *longtoms* et les balles des carabines boers ont fait crever.

C'est aller un peu vite en besogne : le grand diable est toujours debout, avec ses grandes dents. On sait seulement à l'heure actuelle que quelques-unes de ces dents sont fausses, et que si John Bull était obligé de manger un roastbeef un peu trop dur, il risquerait d'y laisser une partie de son râtelier.

C'est pour le moment, je crois, la seule conclusion à tirer des événements qui se poursuivent dans l'Afrique du Sud, et dont la suite nous réserve peut-être encore des surprises.

CHARLES GIRAUDEAU.



PROFILS DE PRÉDICATEURS

Le Père Ollivier.

Le Père Ollivier est un prodigue, et peu de trésors valent celui qu'il a dissipé. Il possédait tous les dons de l'orateur. Il avait l'intime vibration, la chaleur communicative, la prompte invention de l'image, l'art de suggérer ces visions où s'amplifie et s'enlumine le réel; il était armé d'une gaîté aux saillies brusques, audacieuse à asséner les ridicules; un organe de qualité rare le servait, une voix bien timbrée, souple, apte aux éclats, aux strideurs et aux fines modulations. Ajoutez une diction mouvementée, pleine de ces reliefs et de ces accidents qui tiennent l'auditeur en éveil. Enfin, s'il lui manquait la prestance et le masque sculptural d'un Père Didon, tant de malice pétillait dans ses yeux noirs que sa face ronde en était tout éclairée et qu'on oubliait la taille de ce petit homme que la chaire engloutit presque. Tel était le Père Ollivier.

Ainsi pourvu, il avait le droit de se croire une force, et il parut bien que ce sentiment ne lui manquait pas. Il pouvait émouvoir, entraîner des foules, et même des élites. Par malheur, la maîtrise de soi lui a manqué, l'indiscipline a perdu son talent. Pourquoi? Il faut sans doute ici accuser ce sang malouin dont lui-même a dit la fougue.

Son éloquence est serve de son caprice impétueux. Non qu'il néglige la méthode, l'ordonnance traditionnelle du discours. Il charpente ses sermons, en accusant même avec une certaine ostentation l'ossature. Seulement, on n'est jamais certain qu'une fantaisie improvisatrice n'y ajoutera pas un membre surnuméraire. Il arrive ainsi au Père Ollivier de procréer des monstres.

Le satirique, notons-le, a, de son côté, contribué à la faillite de l'orateur. Certes, il aiguise à merveille le trait, et nul ne ficha d'un jet plus adroit la pointe qui fait perler la gouttelette rouge. Mais cet art est dangereux à celui même qui y excelle. La tentation lui vient vite d'en abuser. Le Père Ollivier est cruel et il sévit hors de propos. Il dissuadait un jour ses auditeurs de l'excuser sur les hasards de l'improvisation : « Si je vous blesse, c'est voulu... Je ne dis que ce que je veux dire... » Il se calomniait. A l'instant même où il protestait de son sang-froid, une griserie lui montait au cerveau. Tout à l'heure sa verve échauffée allait, vagabonde, comique et agressive, piquer à l'aveugle. Il irrite gratuitement, il s'aliène comme à plaisir ceux que peut-être il allait gagner, ou il fait se dissiper dans le rire leur émotion commençante. Ainsi se perd souvent l'effet sérieux et utile de ses discours. Il gaspille une vraie puissance oratoire en sorties, en boutades offensives, à moins que ce ne soit en simples hors-d'œuvre.

La dernière fois que nous l'entendîmes, ce carême, à Sainte-Clotilde, il dut remettre au dimanche suivant la fin de son « instruction ». Il était monté en chaire avec un plan bien arrêté. Deux parties symétriques allaient s'équilibrer; cela devait se tenir, s'agencer le mieux du monde. Il s'agissait des devoirs de la paternité, et il en a bien été question quelque peu, mais combien d'autres sujets le prédicateur n'a-t-il pas touchés...!

Qu'il s'attaquât au malthusianisme, ce n'était pas hors de saison, et nous l'avons remercié de sa vigueur à dénoncer les hontes que ce mot signifie. L'allaitement maternel ne sortait pas non plus tout à fait de son propos. Il a insisté sur certains « à côté » de cet office. Il a détaillé les soins dus à la première enfance, montrant, si j'ose dire, l'endroit et l'envers des choses. Il a évoqué des réalités dont se détournent trop peut-être les paroissiennes de Sainte-Clotilde, et il a gourmandé les répugnances de ces dames parfumées. A merveille! Mais il s'est trop complu à cet aspect du devoir maternel. Il y a en lui, à l'occasion, un *vérisme* cru dont ne s'accom-

modent pas toujours les convenances de la chaire. Il nous a fait désirer quelques vapeurs d'encens.

Mais voici un bien autre objet. Il s'est pris à une littérature religieuse édulcorée qui fait s'exclamer d'aise nombre de lectrices. Il a détourné les femmes des petits livres propagateurs d'une piété fausse. Il a raillé ces fadeurs imprimées, ces « oh ! » et ces « ah ! », ces langueurs, ces pâmoisons, enfin tout ce fatras de mièvreries, que ne soutient jamais une idée. Et interpellant les dévotes personnes qui en font leurs délices, il a plaint ces buveuses d' « eau claire », tout au plus de « limonade ». Puis, ç'a été le tour des romans exotiques ; il a condamné notre « septentriomanie » ; il nous a déconseillé de prendre le deuil de Tolstoï. N'examinons pas en quelle mesure il a eu raison sur ce dernier point. Louons-le du discrédit qu'il a jeté sur une spiritualité débilitante. Mais quelle diversité de sujets, et comment l'organisme d'un discours n'en serait-il pas déformé !...

A la vérité, je note sans ordre, au hasard de mes souvenirs, et, parmi ces choses disparates qui me reviennent à la mémoire, plusieurs, précédemment traitées, ne furent que l'objet d'un rappel, dans l'exorde. Mais ce rappel se prolongea, et cet exorde prit les proportions d'une harangue. Et je n'ai pas tout dit. J'ai omis des invectives au fonctionnarisme, une satire de la finance ; que sais-je encore ? Une satire ? Non une simple vivacité contre les « tripoteurs de Bourse ». Sachons gré à l'orateur de s'en être tenu là, car il n'aime pas les manieurs d'écus. Les échos de Saint-Roch redisent encore telles de ses véhémentes déclamations contre les princes de l'argent. Un jour, commentant la parabole du publicain, il définit la fonction de ce collecteur d'impôts, agent infime, délégué de financiers puissants. Et, à propos de ce subalterne « mangeur de villages », il esquissa la hiérarchie des dévoreurs de provinces. Puis une analogie le frappa, soudain, entre ces hauts bourgeois, qu'étaient les *chevaliers*, les « traitants » de l'empire romain, et nos fermiers généraux de l'ancien régime. De ces derniers à nos rois de la Bourse, la distance lui parut petite, et il s'en donna à cœur joie contre la haute banque.

Mais il en a surtout contre l'aristocratie, et il se plaît à lui dire son fait, chez elle, au faubourg. Nul brillant dehors ne l'intimide. Il raille la vanité des parades mondaines ; il montre, sous les grandes façons, l'insignifiance foncière. Respectueux, au moins par prétérition, de la noblesse qui n'a pas encore oublié tout devoir social et emploie utilement loisirs et fortune, il fustige la coterie élégante dont l'unique fonction est de fixer les rites des salons. Il découvre les dessous honteux de ce qu'on nomme la « haute vie » ; il sonde la profondeur des secrètes déchéances. Il fait plus. De propos délibéré, il froisse la plus irritable des fibres, l'orgueil de race : « Vous, qui jetez des écussons sur tous les ruolz qui vous passent par les mains... Vous, dont les couronnes ne servent plus qu'à orner des housses de chevaux... » Impertinences... il ne repousse pas le mot ; nous l'avons, de nos oreilles, entendu proclamer : « Je suis impertinent !... » Dans ce même sermon dont nous inventorions le contenu, — que n'y a-t-il pas mis !... — il a fait sonner sa roture, cliqueter les « anneaux d'acier » de son ascendance plébéienne, chaîne mieux tintante que telles chaînes d'or où se trouvent des maillons de plomb.

Imaginez ces choses dites par un maître diseur et avec la mimique d'un acteur consommé, — entendons le mot sans irrévérence, — et vous comprendrez son succès. Lorsque, par exemple, il jette à son aristocratique auditoire cette phrase : « Prenez garde que vos fils ne soient bons qu'à mener des *rally paper* ou à siffler des chiens... » vous croiriez, au plissement de sa lèvre, entendre sortir le son aigu.

Quand nous parlons de son succès, nous voulons dire succès d'affluence. Ses âpretés, ses rigueurs, ses menaces et, par-dessus tout, ses gaîtés corrosives, n'ont, je le crains, nulle action convertissante. Il n'amende pas ; il exaspère, — à moins qu'il n'amuse.

Et pourtant cet homme à la parole hostile et flagellante s'adoucit parfois. Il se repose de ses ironies et de ses colères, non, certes, dans les suavités insipides d'une phraséologie onctueuse, mais dans des méditations qui le ravissent bien au-dessus des préjugés et des mœurs dont il vient de faire la satire, dans des « élévations » de théologien que traduit une parole toujours ferme et virile, cependant apaisée. En cette même heure où il a voulu faire le procès à tant de vices ou de travers, il a suspendu les sévérités de son réquisitoire pour entonner un hymne à la paternité de Dieu. Un hymne, on peut qualifier ainsi un morceau de cet accent, de ce lyrisme ample et rythmé. Je me rappelle tel autre de ses sermons, où il interrompit son ardente rhétorique pour ciseler une orfèvrerie, un joyau à enchâsser la perle de la parabole. Il est rare que, dans ses véhémences les plus désordonnées, il ne se ressaisisse pas ainsi, ne fût-ce qu'un instant, comme pour montrer de quoi il serait capable, s'il ne cédait si volontiers à son tempérament de polémiste, j'allais dire de journaliste.

Est-ce pour accroître nos regrets ? il lui arrive de *se tenir*, non certes un carême entier, mais tout un discours. Alors on se prend à penser qu'on a devant soi un grand orateur qui a dédaigné de l'être. Oui, si, domptant sa fougue, il se fût interdit les courses à côté, les folles sorties, les bordées, peut-

être eût-il laissé, lui aussi, son *Petit Carême*, bien différent de l'autre, sans doute, mais vigoureux, savoureux, original. Certains ont souffert d'une discipline déprimante. Lui, il a manqué de règle.

Abandonnée aux accidents de sa fantaisie, de son humeur, sa parole n'a eu, souvent, que des bonheurs fortuits. Il n'a pas su ou n'a pas voulu hiérarchiser ses puissances, dégager les plus hautes et les faire souveraines. Il a laissé une végétation vulgaire envahir et recouvrir ce qu'il y a en lui de supérieur. Chez lui, le trivial offusque le sublime. Il a du Bossuet et du Bridaine. Et le Bridaine fait tort au Bossuet.

Le Père Sertillanges.

Voici un talent homogène et bien réglé. Le Père Sertillanges n'est pas de ces dominicains qui, pour s'être mis à l'école de Lacordaire, admirable mais dangereux modèle, ont confondu l'éloquence avec une rhétorique emportée. Ce bon ordre des idées qui fait la force et le sérieux du discours, et qui est presque une vertu, le distingue de suite des frivoles esprits qui croient suppléer la logique par des tirades. — Ce n'est plus au Père Ollivier que nous pensons. — Le prédicateur de Saint-Pierre du Gros-Caillou a, certes, du mouvement, il a aussi de la couleur, et il ne dédaigne point, tant s'en faut, les parures du style. Mais tout, chez lui, se subordonne à la ferme domination d'une pensée nette.

Talent homogène, avons-nous dit. On remarque en lui pourtant deux facultés diverses, mais qui s'harmonisent : un sentiment très vif du beau dans la nature et dans l'art, une aptitude philosophique qui s'emploie aux spéculations du théologien et du métaphysicien ou à l'étude des problèmes sociaux.

La collaboration du philosophe et de l'esthète, pour employer un mot à la mode, s'est maintes fois signalée dans les conférences du Père Sertillanges. Leur bel accord se remarque dans *Jésus*, livre qu'il rapporta de Palestine et écrivit sous la dictée des visions dont, nous dit-il, il était plein. Visions du cœur et de l'esprit, visions des yeux. Malgré la part excessive que certains ont accordée au *milieu* pour « expliquer le Christ », il n'a pas cru devoir négliger le décor matériel où vécut l'Homme-Dieu : « Nous ne laissons pas d'exploiter un point de vue parce que d'autres en abusent. » A vrai dire, il lui eût fallu, pour faire autrement, se contraindre fort. Les spectacles gracieux ou sublimes étaient là qui le sollicitaient : Bethléem, sa colline, les stèles de son cimetière, sa place où « circulent, entre les files de chameaux accroupis sous leur charge, les jeunes filles au long voile blanc, sœurs de la Vierge, et les enfants en robe rayée »; Nazareth, « la petite ville blanche, abritée, comme une nichée de colombes, entre les sommets des collines qui dominent la plaine de Jesraël »; la mer Morte, « couchée au pied du géant de Moab, comme un glaive »; les rives du Jourdain « où les saules et les lauriers-roses trempent leurs branches »;... enfin, du haut du Scopus, le panorama de Jérusalem et de la région désolée qui l'avoisine, terre « enfouie sous la ronce, envahie de végétations inutiles, où le chardon dépasse la tête d'un homme à cheval », et d'où ne sort plus, « au lieu du cri de joie du prophète qu'un vaste appel à l'homme qui l'a délaissée ».

Tout en marchant par les chemins où le Maître distribua sa doctrine, il imagine son extérieur humain, et il se hasarde à esquisser le portrait où tant de peintres échouèrent. Combien peu l'image qu'il nous suggère ressemble-t-elle au type consacré rue Saint-Sulpice... Il dit sans ambages son sentiment sur cette molle iconographie. Ce n'est pas une figure efféminée qu'il dessine, mais un visage aux lignes fermes, de noble et douce énergie. Il n'oublie pas d'y empreindre le caractère sémite. Jésus, observe-t-il, est, humainement, fils d'une race, d'un sol, d'un climat. Pourquoi un miracle l'exempterait-il de cette marque, de ce « cachet d'origine », de ce « goût de terroir » ?

Pourquoi aussi supposer sa personne humaine inaccessible au charme du pays dont elle est issue, et où elle vit ? Le Père Sertillanges aime à concevoir Jésus « laissant ses yeux boire cette lumière, s'imprégner de ces couleurs, contempler ces lignes si larges, si nobles... et ces ruissellements qui font paraître nos paysages du Nord, quand on revient de là-bas, tout gris, tout noirs, comme des gravures ». Ainsi imagine-t-il son Maître, et il se plaît à songer que ce qu'il admire, Jésus en a joui.

Mais ici intervient le théologien. Jésus, personne divine, Verbe, c'est-à-dire parole intérieure, pensée de Dieu, voit en lui-même l'exemplaire universel, le type des êtres. Donc, il « réunit en soi, Dieu et homme, l'admiration de la nature et le contrôle de la nature;... il est le modèle et il jouit de la ressemblance ». Il donne au monde un double regard : « l'un jeté au dehors, sur la copie nécessairement faible, l'autre concentré au dedans, sur l'idée mère qui est la pensée créatrice... »

J'écourte cette métaphysique. J'en ai transcrit assez pour montrer comment le philosophe religieux intervient dans la méditation de l'artiste. C'est ainsi à maintes pages de ce livre. Renan écoutait dialoguer les lobes de son cerveau. Mais ces dialogues étaient l'échange amusé d'opinions contraires. Chez le Père Sertillanges, une même affirmation se formule, articulée, chantée par deux voix diverses, dont l'une fait à l'autre un grave accompagnement.

L'intérêt des plus pressantes questions sociales ne le distrait pas tout à fait du point de vue esthétique. Traitant, il y a deux ans, des « puissances du jour », parmi lesquelles l'argent, la presse, la science... il faisait sa place à l'art. Cette année, il dénonce « nos vrais ennemis », qu'il nomme le faux savoir, le faux libéralisme, le faux égalitarisme... Il réserve pour la fin son réquisitoire contre « le vice antisocial », qui est le sensualisme. Nous serions surpris si, à ce propos, il n'exprimait son sentiment sur les tendances que manifestent nos Salons annuels. Mais laissons les conjectures.

Nous avons entendu le conférencier de Saint-Pierre du Gros-Caillou entretenir de la fausse et de la vraie liberté son nombreux auditoire d'hommes. Il était écouté avec respect, mieux encore, avec une sympathie confiante. Il est digne de l'inspirer. Ce moine aborde avec franchise et largeur d'esprit les problèmes de son temps. Et ce temps, il ne le dénigre, pas plus qu'il ne l'exalte, de parti pris. Sorti du monde, mais non point en ennemi, il suit avec une attention inquiète, mais bienveillante, les grands débats qui nous agitent. Encore l'inquiétude s'atténue-t-elle en lui d'une disposition optimiste qui donne souvent à sa parole une heureuse sérénité. Il a de plus la générosité de l'accent, et sa voix, qu'il n'enfle ni ne hausse, a la justesse du ton et ce timbre loyal qui témoigne que les mots viennent des sources profondes du cœur.

C'est ainsi qu'on mérite de se faire écouter. Ce dominicain à lunettes n'a, dans son extérieur pas plus que dans ses procédés oratoires, rien du tribun ni du péroreur de meeting. Il réussit pourtant auprès d'un public populaire. C'est donc que le trompe-l'œil n'est pas toujours nécessaire pour gagner les foules et que la droiture éloquente parfois y suffit.

M. l'Abbé Vignot.

Il y avait, voilà quelque vingt-huit ans, à Condorcet, deux brillants élèves qui se disputaient le premier rang. L'un est devenu homme politique, et fort en vue; écrivain de mérite, par surcroît. L'autre se nomme l'abbé Pierre Vignot. Tout compte fait, c'est à lui que nous décernons le prix.

Il ne l'emporte pas seulement sur son concurrent de jadis. Ce prêtre, inconnu du « grand public », même du grand public religieux, qui parle, chaque dimanche de carême, devant cent cinquante personnes, est un orateur de tout premier ordre. Nul, en ce moment, ne le dépasse, ni peut-être ne l'égale, non seulement dans la chaire, mais à la tribune et à la barre. Pourquoi s'enferme-t-il dans les petites chapelles? Sa large éloquence réclamerait de vastes auditoires. Large de pensée, mais d'une forme strictement parfaite, que peut seule goûter une élite. Une rare culture est ce qui apparaît de suite chez M. Vignot. On devine d'abord en lui l'artiste exquis, et l'on imagine qu'il a fallu à ce délicat faire effort pour quitter sa tour d'ivoire. Il l'a quittée pourtant, il s'est jeté en pleine lutte des idées, et il a le droit de blâmer les dilettantes à qui suffit l'égoïste jouissance de leur affinement.

Souhaitons que, l'an prochain, au lieu de réserver sa parole à de rares privilégiés, il prêche dans une grande église. Tout le fin de son talent n'y sera pas compris; non, sans doute. Qu'importe? La part faite au petit nombre des « connaisseurs », il reste chez lui de quoi toucher tout le monde, et salutairement troubler la masse « bourgeoise ». — Il use volontiers de cette épithète pour désigner, en même temps qu'une catégorie d'esprits, une qualité de christianisme ou un niveau de moralité. — Je suis sûr, d'ailleurs, que généreusement l'artiste se sacrifierait à l'apôtre. Mais qu'il se garde de cette immolation.

Orateur non encore « à la mode », écrivain jusqu'aujourd'hui peu imprimé, — son scrupule est si exigeant! — il offre déjà au portraitiste littéraire la plus intéressante figure. Essayons de l'esquisser, sans négliger, au profit du lettré, l'apôtre, en qui nous trouvons un sociologue et un moraliste.

Le moraliste se double d'un psychologue attentif. Ce n'est pas lui qui se contente — je lui emprunte cette image — de surprendre quelques aspects fugitifs des âmes, « ainsi qu'il nous arrive d'entrevoir un visage de profil dans un jeu de glaces ». Il pénètre à l'intime. Pas de replis si profonds où il ne descende, si tortueux dont il ne suive les détours... Il découvre sous les intentions avouées, les secrets mobiles, jusqu'à ceux qu'on se cache à soi, car nous n'avons souvent meilleure dupe que nous-mêmes. Il surveille les mouvements imperceptibles qui, du fond obscur de l'être, affleurent à peine à la conscience. Il détaille les éléments ténus qui se synthétisent en une volition. Analyste, « atomiste » de l'âme, on vit jusqu'où il savait pousser ses opérations délicates, lorsque, il y a huit ans, dans ses conférences de l'École Fénelon, il définit la *Vie meilleure*. Vie meilleure, c'est-à-dire vie intérieure. Il voulait que ce mot éveillât en nous autre chose que « des idées de paisible et pittoresque béguinage ». Il a révélé à beaucoup cette demeure inhabitée d'eux, qui est leur *moi*. Il les a contraints d'y rentrer, pour leur étonnement, pour leur effroi, car plus d'un peut-être y entendit retentir une voix sévère, plus d'un y sentit le frisson dont l'orateur nous faisait d'avance trembler, le frisson de ce personnage de Stendhal « que la voix intérieure ne tutoyait plus ».

Ce carême, il traite de la règle des mœurs. Il a

laissé de parti pris le point de vue philosophique pour s'attacher au point de vue proprement moral, et il a, sous nos yeux, vivisecté un cœur de jeune homme.

Mais ne le confondez pas avec ces curieux des choses d'âme, à qui leurs découvertes suffisent, qui tiennent, — selon le mot de l'un d'entre eux, qui désormais, à vrai dire, a de plus hautes visées, — que « la connaissance a sa fin en elle-même ». Haute curiosité que la leur, vaine cependant, si l'on ne va point au delà, et ils ne sauraient prendre le nom de *moralistes* que par usurpation. Le moraliste ne se satisfait pas d'une lucidité inefficace. Pour lui, les maux constatés veulent être guéris, et, comme dit M. Bourget, il se fait clinicien. Le remède aux désordres de la sensibilité, M. Vignot l'a montré dans la « conquête de la volonté » et aussi dans les « emplois du cœur ».

Le sociologue, qui égale en lui le moraliste et va souvent avec lui de compagnie, ne se contenterait pas davantage de la pure observation. Les faits requièrent une conclusion qu'il formule avec une logique pressante, incommode au sommeil de certaines consciences. Lisez la *Vie pour les autres*. C'est à l'École Fénelon, dans la riche paroisse Saint-Augustin, devant des « capitalistes », qu'il prononça ces conférences. Cette fois, le clinicien se fit chirurgien, et il ne recula devant aucune entaille. Quelques-uns des patients, amputés de chers préjugés, crièrent; l'opérateur ne s'en émut. Les *autres*, dont il parlait, c'étaient les déshérités, les souffrants, la foule, et, s'adressant aux privilégiés, il leur signifiait leur devoir envers cette foule, et non seulement leur devoir de *charité*, mais leur devoir de *justice*. C'est, en effet, une créance qu'il reconnaît aux pauvres sur les possédants. Théorie sans nouveauté, et l'on va s'étonner sans doute qu'elle ait pu irriter ou surprendre. Mais M. Vignot en osait des applications audacieuses, bousculant l'économie politique « bourgeoise », redressant la classique notion du salaire, abrogeant la loi de l'offre et de la demande... Il ne s'en tient pas à ces hardiesses. Il inquiète les heureux de ce monde sur leurs droits en apparence les mieux établis. Il commente le mot fameux de Bourdaloue : « Si vous remontez jusqu'à la source des grandes fortunes, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre dans l'origine des choses qui font trembler. » Il note comme d'excellent augure tels symptômes dont s'alarme la prudence conservatrice. Je me rappelle une grève lyonnaise qui le réjouit. Des *canuts* avaient cessé le travail à cause d'un mot grossier adressé à l'un d'entre eux par une bouche patronale. Grand progrès que cette susceptibilité nouvelle, cette dignité ombrageuse. Saluons cet éveil d'une délicatesse dans l'âme populaire. Trop longtemps nous nous sommes arrogé le « droit de dédaigner »; trop longtemps l'ouvrier a vu « s'ajouter à la charge de ses maux le poids plus lourd de notre orgueil ».

Était-ce assez de telles paroles pour faire, selon l'expression de l'orateur, « se roidir » et « se hérisser » le sentiment bourgeois? Certains l'ont jugé révolutionnaire. Il a répondu : « Plût à Dieu que je parusse tel! Ce me serait une assurance d'être resté dans la vraie tradition de l'Église et de l'Évangile... Un prédicateur est essentiellement un perturbateur; son unique souci, c'est l'inquiétude jetée, l'idée explosive qui éclatera à l'heure de Dieu... » Il dénonce « la connivence séculaire des lois, des mœurs et des choses ». Il s'attaque, où qu'il les rencontre, aux iniquités plus ou moins conscientes que protège cette connivence. Il déclare la guerre à l'esprit de routine, sous toutes ses formes; il aiguillonne les retardataires, enhardit les pusillanimes, gourmande les « lâches instincts d'esprits conservateurs et satisfaits ». Il nous jette enfin cette interrogation : dans les revendications que vous repoussez le plus décidément, « êtes-vous sûrs qu'aucun droit ne soit en germe?... Ces foules en marche vers l'inconnu, pareilles aux pauvres gueux de Callot, ne possédant que les choses futures, qui sait si elles ne possèdent pas en vérité les choses dont sera fait demain?... »

En cet homme si différent d'un dilettante, redresseur des torts sociaux et médecin des plaies individuelles, déjà peut-être l'artiste s'est-il laissé entre voir. N'est-ce pas lui qui a inspiré au moraliste ce mot : « Je souhaite à votre vertu l'assistance de votre goût »? Et ne le devinerait-on pas encore à cet exemple de loyauté scrupuleuse opposé aux secrètes capitulations de conscience habituelles aux chrétiens de convenance mondaine : les artistes des grandes époques « soignaient de leur œuvre les parties cachées autant que les apparentes. Une frise courant en haut d'une *cella* mal éclairée, une peinture noyée dans l'ombre d'une chapelle souterraine, les ornements d'un campanile qui ne devaient être vus que des oiseaux du ciel, voilà où ils prodiguaient leur invention et leur patience... Il a fallu que l'indiscrétion des siècles nous découvrît, en ces magiciens d'inimitable beauté, d'excellents modèles de sincérité... »

Le lettré se révéla, en une occasion solennelle, à des auditeurs très qualifiés, Il prononça, lors du bicentenaire de Racine, en avril 1899, un discours qui fit le ravissement d'une assistance où voisinaient l'Académie et la Comédie-Française. Dans cette église de la Ferté-Milon qui, observa-t-il spirituellement, « vit baptiser Racine et où La Fontaine eut un jour la distraction de se marier », il nous donna le plaisir

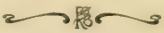
d'entendre, sans préjudice de la note religieuse, un chef-d'œuvre de critique ingénieuse, pénétrante, personnelle, en une forme où, à tout instant, se reconnaissait la plus savante et la plus moderne culture. De quelle justesse originale est tel aperçu des contrastes qu'offre avec ses prédécesseurs et ses contemporains le poète de *Bérénice* apparu à une époque « d'art opulent, de littérature haute en couleur », lui délicieusement « sobre et pâle ». Et que voilà finement montré l'accord intime du génie de Racine avec le paysage de ce Valois aux « souples horizons », aux « feuillées murmurantes », aux « belles sources canalisées pour arriver sans circuit et sans déchet à leur terme, bassins qui attendent des cygnes... »

Quelque sujet qu'il traite, le lettré perce, j'allais dire se trahit, en cet homme de pensée militante. Il se décèle à l'à-propos de telle allusion aux faits intellectuels les plus récents : néo-catholicisme, *tolstoïsme*... à moins que ce ne soit le naturalisme ou l'impressionnisme. Il arrive que, par un jeu spirituel, l'application se détourne : « Ce professeur de rhétorique un jour gagné à l'action morale... » Vous attendez le nom de M. Paul Desjardins? Non, il s'agit de saint Augustin...

Mais ce qui désigne mieux encore l'abbé Vignot à quiconque a la profane faiblesse de chercher l'artiste dans le prédicateur, c'est la qualité d'une langue de sûre et délicate précision, qu'on estime tout son prix lorsque l'orateur aborde, comme cette année, un ordre d'idées qui ne saurait se toucher avec trop de précautions. C'est aussi le ton de son éloquence, préservée avec tant de soin du faux éclat, de la banale sonorité, de cette plénitude trop ronde où se plaisent les virtuoses vulgaires. Point de fanfare. Si, par impossible, la tentation en venait à l'orateur, le critique dont il se double ne manquerait point de l'en défendre. Ne croyez pas cependant que ce parleur si surveillé manque de chaleur. Un discours d'élégance froide exprimerait mal sa ferveur de conviction. Son goût le dissuade seulement de certains « effets », qui, notons-le, détonneraient plus qu'ailleurs dans les étroites enceintes qu'il choisit. Ainsi M. l'abbé Vignot offre à une élite de discrètes symphonies. Mais on sent cette musique de chambre capable de remplir une cathédrale.

De M. l'abbé Vignot au conférencier de Notre-Dame, une transition facile s'offrirait, puisque le Père Etourneau, qui a traité de « la Thérapeutique évangélique du mal », a d'abord envisagé « la Richesse au point de vue évangélique », sujet qui remplit aux trois quarts la *Vie pour les autres*. Mais nous voulons mettre ici le point final à ces impressions de carême. Non que nous méconnaissions le moins du monde le mérite de l'orateur qui occupe la première chaire de Paris. Le Père Etourneau parle bien, très bien. Mais il lui manque, à notre avis, l'originalité et le relief personnel qui intéressent le portraitiste.

MICHEL SALOMON.



LE PARTI CONSERVATEUR

A LA VEILLE DES ÉLECTIONS

Que voulut être le parti conservateur? — Tout.
Qu'aurait-il pu être? — Beaucoup.
Qu'est-il aujourd'hui? — A peine quelque chose.
Que sera-t-il demain? — Rien.

J'entendais récemment formuler ainsi l'histoire des conservateurs depuis trente ans. Et malgré l'allure un peu vieillotte de l'antithèse, il semble que ce rapide questionnaire résume assez justement un état de choses qu'il peut y avoir intérêt à considérer de plus près, à la veille de la grande consultation électorale dont le pays tout entier s'émeut aujourd'hui.

Nous n'entendons pas faire ici œuvre de passion et par conséquent de partialité, mais simplement œuvre de philosophe, donc de sereine critique. Il serait déplacé, et du reste inexact, de ne pas reconnaître que, parmi les adversaires de la République, il y a autre chose que des partis pris et des non-valeurs. De temps en temps, dans ce parti moribond, se produit un ressaut du vieil esprit politique qui le fit puissant pendant des années. Çà et là tout le monde applaudit à un acte d'héroïsme, à une œuvre de mérite, à un élan du cœur.

Nous ne parlons même pas du devoir militaire qu'ils rendent avec distinction, mais à propos duquel les conservateurs enflent trop souvent la voix. A notre sens, en effet, l'apologie d'un parti quelconque est mal placée sur ce terrain. Malgré le fameux mot du prince d'Aurec, nous ne croyons pas qu'il y ait deux « manières » de se faire trouer la peau à l'ennemi. Nous ajouterons même qu'il y a plus de mérite à mourir au feu pour un simple soldat ayant la nette conscience que sa disparition rendra misérables une femme et des enfants souvent nombreux, que pour un officier ou un soldat dont la mort ne sera pas pour les siens le commencement de la misère noire et sans appui social. Mais nous n'insisterons pas là-dessus, ayant seulement tenu à écarter, dès le début de ces réflexions, un argument aussi faux que banal.

Heureusement pour eux, les hommes qui composent le parti conservateur ont, au point de vue personnel, d'autres services à mettre en ligne. Nous

n'en contestons aucun. Bien au contraire ! Mais, cela dit, il reste que ces « vertus » particulières ajoutent seulement à l'importance de ce fait : que tous ces hommes bien vivants ou vivant bien constituent un parti mort. Il doit y avoir à ce résultat des causes. Cherchons-les.

Ce qui a toujours perdu les conservateurs, depuis que le monde moderne a pris conscience de sa vitalité et de sa force, c'est de n'avoir jamais su imposer à temps silence à leurs regrets. Certes il est profondément humain de n'éprouver point un enthousiasme excessif à abandonner au prochain des droits et des habitudes qu'un usage centenaire avait transformés au point de les faire tenir pour indispensables et essentiels. Mais il n'en eût pas moins été sage de profiter des expériences multipliées au cours du siècle, et dont il résulte qu'un peuple adulte ne revient jamais en arrière. Même quand il commet des sottises, ce qui arrive, il n'y renonce pas ouvertement, il les radoube, il les arrange au mieux, il les dépouille peu à peu de leurs scories, il les « homologue » ; mais quant à les lui faire reprendre formellement, n'y songez pas, il en commettrait plutôt de nouvelles ! On peut le regretter, mais cela ne changera rien au fait-brutal, et c'est avec les faits qu'on est obligé de vivre. Or, à force de se targuer d'être des hommes de principe, les conservateurs ont perdu conscience de la force des faits qui les entraînent. Ils ont passé leur temps à tenter de leur barrer la route et naturellement ils n'y ont pas réussi. Ils ont été bousculés, voilà tout. L'étonnant c'est qu'ils ne l'aient pas prévu !

Quand on veut arrêter un cheval emballé ou même lancé à bonne allure, il ne viendra à l'esprit de personne l'idée d'aller se camper devant la bête en guise d'obstacle ; mais bien plutôt on saisit la bride, et emporté d'abord dans l'élan désordonné, on ne tarde pas à modérer la course et à mettre le cheval au pas. Pourquoi les conservateurs, qui comptent tant d'hommes de sport, n'ont-ils jamais profité de cet exemple?...

Quelques-uns parmi eux, et certains avec un sens politique réel, ont bien essayé de recommander ce système. Mais dans leur propre milieu on les traita de poltrons quand on ne les accusa pas tout crûment de trahison. En fait ce sont toujours les extrêmes, les « ultras » qui eurent le dessus, depuis le comte de Chambord jusqu'aux boulangistes et aux Assomptionnistes. Imprégnés à l'excès du sens traditionnaliste, ils n'ont jamais voulu regarder délibérément vers l'avenir. Dans le passé ils ne virent jamais un point de départ (comme il eût été raisonnable), mais un point d'arrivée et c'est ce qui les a perdus. Ils n'ont pas voulu prendre leur parti d'une marche en avant et leur but perpétuel fut d'opérer un mouvement tournant pour ramener le pays en arrière. Littéralement, ils ont été réactionnaires et le mot leur convient beaucoup mieux que celui de conservateurs, car au fond ils ne voudraient pas conserver grand'chose de ce que nous avons.

Au 24 mai, Thiers avait le pays avec lui, ils le renversent. Au 16 mai, ils jouent la folle partie et la perdent. Ils ne se sont jamais relevés de la défaite. Mais ils en ont gardé la constante rancœur. Ils sont contre le principe même de l'instruction obligatoire. Ils sont contre l'expansion coloniale, et parce que Mgr Freppel, seul au Palais-Bourbon, défend l'expédition du Tonkin, ils l'accablent. Le pays tient à la Révolution, ils parlent couramment d'organiser la contre-révolution. En revanche, ils se jettent avec une avidité gloutonne sur les fautes des Républicains. Ils les exploitent sans mesure et — chose extraordinaire — il y a tant de parti pris dans leurs attaques, que le pays les prend presque comme une absolution des pires errements ! Ils donnent, au moment du boulangisme, le spectacle des espérances les plus bouffonnes et se vantent de tirer parti d'un général qui les aurait remisés le lendemain de son triomphe ! N'ayant pas réussi à exploiter comme ils l'espéraient les affaires Wilson et le Panama, ils manquent, au moment de l'affaire Dreyfus, la plus admirable occasion qui leur eût jamais été offerte de se montrer un parti sérieux, c'est-à-dire un parti qui sait attendre avec dignité l'heure de la justice. C'est une curée. Et cette affaire, que trois semaines de calme eussent suffi à liquider, ils s'empressent, pour leur grande part, de la transformer en cauchemar, de la grossir jusqu'à l'épouvante. Haletants de manifestations, ils perdent assez le sens exact des réalités pour faire cortège à ce malheureux Henry, dans une souscription tapageuse, ou pas un d'eux, en apportant son obole (ce qui est, après tout, l'exercice d'un droit), n'a senti le devoir de se désolidariser des énergumènes qui accompagnaient leurs envois des plus ignobles commentaires !

Entre temps, au lieu de prendre contact étroit avec la vie ambiante, ils se nourrissent d'inventions saugrenues, comme des « révélations » maçonniques et des histoires folles de Diana Vaughan que leur conte le « converti » Taxil. Ils se laissent piper par les formules creuses : il faut combattre tout ce qui tient à la Révolution ; — rien n'est possible tant que les juifs seront les maîtres ; — ce sont les protestants qui font tout le mal ; — c'est la franc-maçonnerie qui nous mène ; — et combien d'autres ! De les répéter, de les amplifier, de s'en épouvanter suffit à satisfaire leur besoin d'action. Le bavardage intéressé de leur presse ou de leurs orateurs perpétue l'illusion. Que si quelques-uns veulent les mener à l'assaut, la masse répond par un « à quoi bon » défiant. On a si bien

exagéré les craintes qu'on a dépassé le but, écrasé le ressort et tué l'énergie!

Ne pouvant redevenir le maître, le parti conservateur a voulu prouver à ses fidèles que rien n'était bon. Seulement, depuis trente ans, on s'est habitué au « mal ». On ne croit plus les prophètes de malheur. La vie souveraine a repris ses droits et l'on écoute à peine les grognards du parti. Pourtant on les écoute encore trop et c'est ainsi qu'on a laissé passer l'occasion — probablement unique — de conquérir une situation qui aurait permis au parti conservateur d'être encore « beaucoup ».

Nous voulons parler du ralliement. Nous sommes de ceux qui ne reconnaissent pas au Pape le droit de s'immiscer dans les affaires particulières de notre pays. Et nous comprenons que lorsqu'on a voulu imposer, à l'égal d'un « commandement de l'Eglise », aux royalistes et aux bonapartistes le devoir de reconnaître désormais la Constitution républicaine, les vétérans des vieux partis se soient cabrés. Ainsi les dévots de la marine à voiles raillèrent les progrès de la marine à vapeur et les conducteurs de diligences montrèrent le poing aux premières locomotives. Mais ce que nous ne parvenons pas à comprendre, c'est que les conservateurs n'aient pas senti que l'un des plus habiles politiques du siècle, Léon XIII, leur ouvrait ainsi un avenir où ils pouvaient faire encore bonne figure!

Ils ont donné, pendant les dix années qui suivirent le fameux toast du cardinal Lavigerie, le spectacle vraiment écœurant d'un égoïsme forcené et d'un affolement prodigieux. La suprême raison de leur opposition entêtée fut celle-ci: « Le pays ne croira pas à notre volte-face! » Comment ne se trouva-t-il pas, parmi eux, un homme ayant assez de prestige et assez d'abnégation pour leur dire en souriant: « Mais, bonnes gens, ce n'est pas de volte-face qu'il s'agit, c'est de retraite! Vous avez perdu la partie, allez-vous-en! S'il n'y a personne d'indispensable en ce monde, à plus forte raison ce sont les joueurs malheureux. On vous ouvre une porte honorable de sortie, filez donc, non pas à l'anglaise, mais à la française et avec bonne humeur, et laissez la place à des hommes nouveaux sans rancune, et sans préjugés. » Mais non! L' « assiette au beurre », dont la trivialité de nos polémiques a fait un symbole, les hypnotisait comme les autres. Ils voulaient bien que leur parti fût sauvé, mais à la condition qu'il le fût par eux.

Comme un brouillard d'inintelligence s'abattit sur les esprits les plus alertes et l'on vit une chose stupéfiante et qui suffirait à marquer le déséquilibre général du parti, l'on vit cette école catholique libérale qui avait eu de beaux jours et des hommes de valeur, s'effondrer dans une obstination sénile. L'avènement de Léon XIII avait été leur revanche sur l'étroitesse de vues de Pie IX. Ils furent impertinents après avoir été adulateurs. Du jour où *leur* Pape voulut les réveiller de leur rêve, ils décrétèrent hautainement qu'il était mal renseigné ou... malade. Ils s'étaient tus quand le comte de Paris imposait à leur fierté l'alliance boulangiste. Ils prirent leur revanche avec le Pape.

Il est vrai que certains s'engagèrent dans la nouvelle voie. Mais avec quelles précautions, avec quelles hésitations, et surtout avec quelles prétentions! Du jour au lendemain, à les entendre, il eût fallu leur donner belle place dans la République et leur convoitise ne voulait pas d'un stage. Puisqu'ils daignaient venir à elle, ils réclamaient le veau gras! Et là encore éclata, dans toute sa nudité, la pénurie de leur esprit politique. Les Ralliés se trompèrent de partenaire. Ils devaient convaincre le pays; ils s'adressèrent au Parlement! Rien n'égale leur étonnement quand les divers gouvernements de cette période refusent de lier partie avec eux avant d'avoir éprouvé la sincérité de leur accession; rien, si ce n'est leur propre exclusivisme quand ils se trouvent dans une situation à leur avis prépondérante. Il suffira de mentionner, comme preuve, le récent incident Méline-Flayelle et celui qui se dessine à propos de M. Poincaré.

Il ne leur vint pas à l'esprit que les fondateurs du régime républicain avaient le droit, l'ayant conquis sur eux, de l'administrer suivant leur conception propre. Le meilleur moyen, — le seul! — de modifier cette administration dans le sens de leurs préférences, c'était de convaincre le pays, à force de sincérité, de zèle et de dévouement, que, désormais pour eux, comme pour l'immense majorité des Français, la République était le régime national. Catholiques pour la plupart, ils demandaient sans cesse la part d'influence gouvernementale qui revient, dans les autres pays, à leurs coreligionnaires. Ils n'oubliaient qu'une chose, c'est que les catholiques d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, par exemple, ne le cèdent à personne en loyalisme constitutionnel. Tant que le loyalisme constitutionnel des ralliés français n'était pas démontré, il était vain de prétendre en avoir les avantages. Or, c'est la démonstration qu'ils tenaient le moins à faire!

C'est ainsi qu'ayant été chassés de leur situation maîtresse, ils ne furent point assez avisés pour occuper une position moyenne. Aujourd'hui ils ne sont plus qu'une poussière de partis. Dénombrer ces organismes est un travail d'érudition.

Des prétendants, quel est celui qui compte ?... Le duc d'Orléans signe, de temps à autre, quelque lettre anodine, entre deux croisières, et le meilleur moyen qu'on ait réellement trouvé d'intéresser le public à

son « auguste » personne, c'est de publier une description de son yacht *Maroussia*, à l'usage du snobisme des deux Faubourgs ! Encore ses lettres vont-elles surtout à ceux qui le flattent plus qu'à ceux qui le servent, et il ne paraît guère qu'il s'intéresse au labeur de ses fidèles dans le terre à terre quotidien des discussions parlementaires. Il est de notoriété publique que « le Roi » est absorbé par les sports et que son plus beau geste sera de monter à cheval, à la tête de ses troupes... quand l'heure sera venue. C'est une formule de famille, depuis le comte de Chambord !

Le prince Victor Bonaparte, si l'on en juge par sa dernière circulaire, prétend ne plus prétendre. Il se tient à la disposition, simplement. En quoi il fait preuve de bon sens et de maturité.

Le parti royaliste se subdivise en plusieurs tronçons. Les vétérans, remerciés naguère avec fracas par le duc d'Orléans, et qui ressassent, dans une austère bouderie, leurs illusions tuées. Les « Habits bleus, » qui sont la jeune garde du prince, font sa correspondance et transmettent ses inspirations à la presse qui reste au parti. Çà et là, quelques orages surviennent dans le clan, mais bientôt apaisés, non par raison d'État, pas même par raison de Parti, mais avant tout par raison de Monde. Enfin le petit groupe des néo-royalistes fondé par M. Charles Maurras et qui professent le royalisme scientifique, algébrique et syllogistique. L'écrivain est une de nos plus fortes plumes et l'on a toujours plaisir à lire ses déclarations d'une si belle langue et d'une pensée tellement sûre de soi-même qu'elle ne tient compte d'aucune autre. Le procédé de propagande est éminemment moderne : être antidreyfusien, lettré, dégoûté du présent, mécontent de l'avenir, avoir quelques haines vigoureuses et aller voir le prince. C'est souverain. Exemple : M. Vaugeois, de l'*Action française*, aujourd'hui royaliste militant.

Entre ces trois sections se distribuent les membres du parti, suivant leurs relations, leurs affinités ou leurs antipathies. En province, plusieurs comités marchent avec certain éclat que la réalité se chargera sans doute de rendre trompeur.

Le parti impérialiste est encore moins homogène. Les bonapartistes dynastiques ne cachent pas leur déception de voir le prince Victor renoncer à peu près à l'investiture du passé. Ils en sont toujours à Arcole, à Austerlitz et au retour de l'île d'Elbe. Les aigles, les abeilles, la Grande Armée, la légendaire *prospérité* du second Empire et la poigne, surtout la poigne suffisent à leur présager un avenir où, enfin, viendra l'*homme* attendu ! Les bonapartistes de l'appel au peuple sont plus coulants et ils ont notoirement leur prince avec eux. Plusieurs fois, dans les derniers mois, le baron Legoux a notifié qu'ils se contenteraient parfaitement de voir le prince Victor élu président de la République. Ils sérient les questions ! Cela d'abord. On verra ensuite. Le malheur est qu'on le voit déjà !

En fait, la plupart des royalistes et des bonapartistes entrent, plus ou moins ouvertement, dans les deux agglomérations désignées sous le nom d'Action libérale et de Ligue de la Patrie française. On connaît assez les deux groupements pour qu'il soit inutile de s'étendre ici sur le rôle d'opposition qu'ils jouent avec une remarquable ténacité. Quelque opinion que l'on professe sur leurs leaders et leurs projets, un esprit libre doit, à notre sens, se féliciter de leur campagne. Le pays est aujourd'hui apte à choisir en connaissance de cause entre les divers programmes qu'on lui soumet. Plus on lui dira nettement ce que l'on pense, mieux il se décidera à bon escient.

Nous croyons, moins que jamais, du reste, qu'il puisse sortir de la prochaine consultation un indice quelconque favorable au parti conservateur. Au fond, même parmi ceux qui le souhaitaient le plus, personne n'ose l'espérer. Le but général des réactionnaires se localise dans le renversement du ministère Waldeck-Rousseau. Admettons que le plan de l'opposition réussisse, le parti conservateur en sera-t-il plus avancé, en tant que parti conservateur? Nullement ! Bien au contraire ! Après avoir coopéré au succès des républicains antiministériels, il ne lui restera qu'à marcher dans leur orbite, — à moins que, revenant à d'anciennes coalitions, il ne se joigne plus tard à ses ennemis d'aujourd'hui pour renverser les modérés de demain, qui lui paraîtront à leur tour insupportables ! Mais, en tout état de cause, il est condamné à la stérilité, à l'isolement et à une bonne volonté parfaitement inefficace pour l'objet dont il s'est entêté à faire sa raison d'être, c'est-à-dire pour l'idée monarchique. Après avoir voulu être tout, il ne sera donc rien.

Nous ne sommes pas de ceux qui s'en féliciteront. Un grand pays comme la France qui, dans le domaine moral, donne encore le ton à la pensée universelle. ne doit vouloir dans son sein ni ilotes, ni outlaws. Tous ses enfants, soumis aux mêmes charges, doivent avoir les mêmes droits. Il y a plus de cent ans qu'on le dit. L'heure n'est pas à l'oublier. Ce n'est pas avec des représailles perpétuelles qu'on élève l'âme d'un peuple. Pour la plus grande France, il y a, dans le parti conservateur, des forces individuelles que personne ne doit désirer qui soient des forces perdues. Aussi souhaitons-nous que le parti conservateur se rende compte enfin, après tant d'essais infructueux, que son rêve monarchique est, pour lui-même, une duperie, et qu'il prenne, au foyer patriotique, la place qui lui revient.

« En politique, a dit Taine, il vaut mieux amélio-

rer que recommencer! » C'est l'amélioration et non une restauration impraticable à laquelle devraient travailler tous les Français. Si le parti conservateur avait non pas même le courage, mais le simple bon sens de renoncer au mirage qui l'a discrédité, il pourrait, peu à peu, reformer un capital actif dans l'existence nationale, au lieu de n'être pour le pays qu'un poids mort qui le gêne, l'aigrit et arrivera peut-être à l'exaspérer.

Pour cela, de grandes vertus ne sont pas nécessaires. Il suffit d'abdiquer sa vanité et de bien comprendre son propre intérêt : c'est à la portée de tout le monde! Le parti conservateur n'a fait jusqu'ici que de la polémique. Il en meurt. Il ne peut revivre qu'en faisant de la politique, donc en renonçant à des prétentions surannées et en rentrant dans le rang, à sa place qui est, présentement, la dernière. Faute de cette décision, son avenir est désormais bloqué. Car protester n'est pas vivre, même quand on proteste avec éloquence! Et ce n'est pas un parti sérieux qu'un parti d'écritoires.

HENRY LEFRANC.

LE PETIT SERGENT-MAJOR

Nouvelle.

Au temps où j'étais soldat, j'avais un ami; or voici ce qu'il advint simplement :

Engagés volontaires tous les deux, nous étions arrivés au bataillon le même jour. Je sortais de Louis-le-Grand, lui venait de quitter le lycée de Bastia. Il s'appelait Poggi. C'était un charmant garçon aux traits accusés, bruns avec des yeux bleus clairs, très doux, qui contrastaient avec le menton plutôt volontaire. Il bégayait un peu... Nous étions petits, ce qui est plutôt une bonne qualité pour des chasseurs à pied; mais nous n'étions guère robustes l'un ni l'autre. Notre mine défraîchie de potaches était si pâlotte qu'à l'exercice, d'un bout de la cour à l'autre, on nous reconnaissait, rien qu'à la blancheur de nos visages qui intercalait une note claire dans la théorie des masques bronzés des montagnards alpins, nos camarades, qui *tiraient leur congé :* quatre ans alors et cinq quand on devançait l'appel!...

— Plus que cinq ans! me soufflait mon voisin de droite... mon colon, c'est comme si tu étais de la classe... de celle qui viendra l'année prochaine!...

— Encore huit cent quatre-vingt-quinze boules de son... hein! tu parles! murmurait derrière moi un homme de deuxième rang.

— Taisez-vous donc, bon sang, grommelait le caporal.

— Tu sais, il ne faut pas blaguer le *Corsico*, c'est un futur officier. Va, mon petit, quand tu seras sous-lieutenant à la caserne, il y aura beau temps que je serai colonel chez moi. C'est égal : tu n'as pas fini de bouffer du pas gymnastique.

Le peloton des élèves-martyrs ne fut pas pour nous d'une dureté excessive. Il y a quelque vingt ans l'instruction et l'éducation n'étaient pas très répandues dans la classe des futurs galonnés; or, notre grade de bachelier, notre esprit de discipline, l'application que nous apportions à bien faire toutes choses, nous avaient valu, dès le premier jour, la bienveillance des officiers. Poggi avait d'ailleurs un protecteur puissant en la personne d'un pays : le capitaine adjudant-major Biancomani.

Après la soupe du soir, nous nous retrouvions à la cantine devant une portion supplémentaire, puis nous allions vaguer le long des allées de Meilhan ou devant les cafés de la Canebière; parfois nous nous offrions un cigare de deux sous : c'étaient les jours de *masse complète*.

Après les marches-manœuvres dans les Alpes, aguerris déjà, nous connûmes la joie des premiers galons tout neufs, les beaux galons de laine jaune sur le bleu de nos uniformes. Huit mois plus tard, l'ordre n° 51 du bataillon nous nommait sous-officiers à la même compagnie. Nous avions, je me souviens, résolument décidé d'user de douceur envers tout le monde et de ne jamais punir : « On dit les petits hommes rageurs, on prétend que les Corses sont vindicatifs, m'expliquait Poggi, double raison pour ma part d'être bon. » De fait, malgré notre jeunesse — nous n'avions pas vingt ans — notre petite taille, notre visage presque imberbe qui nous donnait l'apparence d'enfants de troupe, nos sections ne marchaient pas plus mal que les autres sections commandées par des sergents passablement brutaux et qui n'avaient guère à la bouche que jurons, mots grossiers ou menaces de salle de police.

J'ai dit que Poggi était le protégé du capitaine adjudant-major. Chaque dimanche, il était invité à déjeuner chez lui; mais le capitaine, vieux garçon, n'était pas riche, il s'en fallait, et pour s'éviter au mess des frais supplémentaires, il faisait porter son repas dans sa chambre dont il tirait deux parts : l'une pour le petit sergent, l'autre pour lui... Étaient-ils parents?

Au quartier naturellement on disait : « Oui »; tous les Corses ne sont-ils pas plus ou moins cousins? Poggi, lui, disait : « Non... Le capitaine est un ami de ma famille; il a connu ma mère qui est morte, car je n'ai plus personne, moi, je suis orphelin », et pour ne pas attendrir, il ajoutait en sou-

riant : « J'ai bien un oncle, mais il a gagné le maquis depuis si longtemps... »

Quoi qu'il en soit, on se méfiait de Poggi. Un sous-officier ne déjeune pas chaque dimanche avec son capitaine sans se rendre un peu suspect auprès de ses camarades. Si Poggi n'eût pas été l'excellent garçon que nous connaissions tous, on l'aurait détesté!...

Le temps avait marché. L'estime que nous avions l'un pour l'autre s'était accrue; notre intimité diminuait; nos goûts n'étaient point pareils; je crois même qu'ils différaient totalement. Toutefois nos relations étaient de qualité supérieure à l'ordinaire camaraderie. Très sûrs l'un de l'autre, nous nous rendions service non seulement volontiers, mais même avec cette secrète satisfaction qui fait saisir au vol l'occasion de se montrer obligeant ou délicat.

Après trente mois de service, Poggi était sergent-major. C'était un dimanche matin, il se rendait à l'hebdomadaire déjeuner du capitaine Biancomani, quand je le rencontrai près du poste de police. Il avait vraiment jolie tournure dans sa nouvelle tenue de fantaisie, ganté de blanc, le béret coquettement posé sur l'oreille, son grand sabre battant neuf au côté et avec l'air si jeune, si enfant; ma parole! tous les hommes de sa compagnie en étaient fiers.

Moi, hélas! je n'avais plus le moindre galon. A la suite d'une incartade, je m'étais fait casser, et dégoûté à jamais du métier militaire, j'usais mon temps à griffonner des paperasses au bureau du major.

Il vint à moi le premier, le petit sergent-major, la main largement tendue. — « Bonjour, René. — Bonjour, Tonio. » — Nous sortîmes ensemble. L'excellent cœur! Avec quelle grâce charmante il sut me faire oublier la différence de nos situations!

En ma qualité de scribe, je restai au Dépôt, cependant que les quatre compagnies actives du bataillon partaient pour quatre mois dans les Alpes, effectuer les marches-manœuvres réglementaires.

Cette période était très profitable aux sergents-majors. Sans faire ce qu'on est convenu d'appeler communément du *fourbi*, ils avaient sur le prix des denrées une manière de commission attribuée bénévolement par les fournisseurs qui, en ce temps-là, il aut bien le dire, se montraient particulièrement généreux à l'égard des sous-officiers comptables. Ces petits bénéfices, fréquemment perçus, finissaient vite par faire une somme assez rondelette.

Au retour des manœuvres, la bourse de Poggi devait être gentiment garnie. Et lui, jusqu'alors privé de tout, connut enfin quelques plaisirs. Il acheta une montre en or, du linge fin, des livres; il offrait volontiers à dîner. Mais, comme tous ceux qui furent longtemps sevrés du superflu, il ne sut ni modérer, ni arrêter à temps ses dépenses. Il n'avait, du reste, qu'une idée très vague de la valeur de l'argent.

Un beau jour, il demanda à rengager et, à l'empressement qu'il mit à faire la chose, je compris que le désir de toucher la prime réglementaire ne comptait pas comme cause accessoire dans sa résolution.

Chaque matin, à l'issue du rapport, il entrait en coup de vent dans mon bureau :

— Eh bien! mes pièces sont-elles revenues?

— Non, non, ami, pas encore...

Je n'avais, en effet, aucune nouvelle de son dossier, régulièrement parti pourtant depuis près de trois semaines.

Maintenant, deux ou trois fois par jour, on frappait chez moi :

— C'est le chef qui m'envoie vous demander?...

— Non, rien.

— Rien, me disait Poggi en me rejoignant une heure plus tard. Je ne comprends pas.

Et son visage revêtait une véritable expression d'angoisse; puis, redevenu maître de lui, je le voyais aussi calme qu'avant, libre d'esprit, prompt à tout, avec son aimable visage aux accents un peu froids, ses yeux clairs, doux et sages.

Vraiment, c'était à n'y rien comprendre. Le major lui-même s'étonnait. Nous savions que le dossier adressé à la brigade était allé de là à la 29e division à Nice, qu'ensuite il avait été expédié au corps d'armée qui l'avait transmis au ministère... puis nous perdions trace. Toutefois, on ne pouvait raisonnablement reconstituer des pièces aussi importantes sans avoir acquis la certitude qu'elles étaient égarées... Un mois s'écoula dans une attente anxieuse et stupide. Un matin, le major me dit : « Je crois décidément que le dossier de Poggi est bel et bien perdu... C'est à recommencer. »

Deux jours plus tard, je flânais aux alentours de la gare Saint-Charles. C'était le soir. J'avais, en qualité de secrétaire, la permission permanente de dix heures... Déjà la nuit descendait lente et calme, pleine de douceur, de paix heureuse..., et cette quiétude illimitée s'étendait à mon âme engourdie. Il avait plu dans la journée; octobre finissait, et l'air lavé, plein de senteurs, était savoureux comme si les derniers parfums de l'été provençal s'y fussent volatilisés... Les pierrots chantaient éperdument dans les hauts platanes du petit square qui fait face au débarcadère des voyageurs. De jolies filles passaient aguichantes, un peu noyées par l'ombre incertaine. Toutes les espérances confuses et légères entraient en moi avec cet air tiède et délicieux. Mon temps de misère finira, je serai libre un jour comme ces jeunes gens qui passent, je m'habillerai à ma guise, je me

promènerai par des soirs pareils, mais je serai plus heureux, car j'aurai mieux dîné; j'aimerai une femme élégante à la voix musicale et grave; sous une lourde grappe de cheveux dorés, elle aura un visage ovale et fin, des yeux longs et d'un bleu impénétrable, des lèvres qui donnent soif...

Neuf heures sonnèrent. Ce fut soudain un brutal écroulement de rêve et je n'eus plus que la vision obsédante du grand mur de la caserne, avec la perspective des retours odieux dans la chambrée infecte... Au même moment, une main me frappait l'épaule; je me retournai : Poggi en bourgeois, avec une sacoche en sautoir.

Et tout de suite, sans me donner le temps d'exprimer d'un mot ma surprise : « Tu ne pourrais pas me prêter soixante-quinze francs?

— J'ai quarante sous; si tu les veux?

— Tu n'aurais pas un ami... D'ailleurs, non, il est trop tard; accompagne-moi sur le quai; nous avons le temps : le train de Nice ne part qu'à 9 heures 37; demain à pareille heure, je serai loin.

— Oh! oh! alors, c'est la vraie bordée!

— J'ai l'air si gai, n'est-ce pas? Et il m'expliqua d'un trait : « J'ai quelques dettes — pas grand'chose — et le boucher, ce soir, n'a plus voulu attendre. Il y a trois mois, j'ai omis de lui verser soixante-quinze francs et voilà six semaines que, tous les matins, je promets de le solder dans les quarante-huit heures. Je comptais sur ma prime... tu comprends... J'ai eu beau lui raconter que mes pièces avaient été égarées au ministère, que tout était à recommencer, il n'en a rien cru et m'a traité de voleur... J'attendais un mandat d'Ajaccio, je m'étais adressé à un ami que j'ai là-bas. La lettre contenant le mandat n'est pas arrivée; peut-être a-t-elle été perdue en route comme le fameux dossier? Bref, ce soir, — pas plus tard que ce soir, — à cinq heures, le boucher a déposé sa plainte...

— Diable! es-tu sûr?

— Mais, mon ami, la lettre adressée au commandant a été jetée à la poste, rue Nationale, par le boucher lui-même, sous mes yeux. C'est le conseil de guerre!

— Non, non, m'écriai-je, troublé jusqu'au fond de l'âme, tout peut s'arranger encore. Je t'en conjure, ne pars pas. Demain, je télégraphierai à ma famille; nous aurons l'argent, je te le promets. Le capitaine Biancomani verra le commandant. Il répondra pour toi. On étouffera la chose...

— Le capitaine! Si tu savais combien j'ai usé de lui déjà. Il n'a que sa solde; ses petites réserves sont épuisées. Non, vois-tu, j'aimerais mieux en finir tout de suite... Pourquoi n'ai-je pas eu le courage de me tuer? C'est très doux, la mort; on est bien pardonné quand on est mort, n'est-ce pas?

Il s'exaltait :

— Écoute, reprit-il. Après la soupe, je me suis enfermé dans ma chambre. Je n'ai pas pu... Je me suis mis le canon là, sur la tempe, puis dans la bouche. Je n'ai pas pu. Je n'avais qu'à donner un petit coup de doigt, c'est si simple; ce serait fini maintenant... Le croirais-tu? Je me suis surpris devant mon miroir, essayant de composer le visage affreux que j'aurais une fois mort : la mâchoire détendue, avec sans doute un peu de sang aux coins des lèvres, les narines pincées, les yeux grands ouverts, pleins d'horreur... J'étais grotesque! Je suis parti comme un fou en éclatant de rire... Lâche, lâche! Je n'ai pas pu... je suis un lâche! Une autre fois, demain peut-être, j'aurai plus de courage... Allons, adieu, laisse-moi, mais laisse-moi donc!... Tu remettras mon revolver dans son étui, n'est-ce pas? afin que personne ne se doute...

— Mais tu n'as même pas d'argent! C'est insensé de fuir ainsi.

— Ce matin, je me suis fait signer une permission de vingt-quatre heures. En quart de place, avec moins de dix francs, je serai à la frontière.

— Mais après, que feras-tu? où iras-tu? reste, reste, je t'en supplie, je le veux.

J'essaie de l'entraîner hors du quai.

Résolument, froidement, il répond : « Non! »

Les compartiments du wagon-express bâillent devant le flot des voyageurs. Une chauve-souris passe soudain devant mes yeux et disparaît. Une tristesse morne s'appesantit sur moi, immobilise ma volonté. On ne peut faire remonter un fleuve vers sa source, il suit son cours. L'homme va sans cesse au-devant de ses destinées : personne ne l'arrête.

On commençait à fermer les portières. Poggi me serre dans ses bras et une grosse larme — la sienne — mouille ma joue.

— Va-t'en, me dit-il tout bas en dégageant son étreinte...

Il a sauté dans le train qui aussitôt s'ébranle en suffoquant... L'effort du monstre s'allège, sa course s'accélère, il vole, il fuit. Comme il est loin déjà!... Bientôt, je ne vois plus que l'œil rouge de la lanterne du dernier wagon qui se rapetisse, s'éteint peu à peu et se noie dans la nuit.

A l'expiration de sa permission de vingt-quatre heures, le sergent-major Poggi fut porté manquant au rapport.

— Vous devez savoir où est ce bougre-là, puisqu'il est votre intime, me dit le capitaine Biancomani en entrant, furieux, dans le bureau du major... Cette permission de vingt-quatre heures, une frime! L'animal est resté endormi dans quelque mauvais lieu. Allez le chercher, vite, allons, et ne revenez pas sans lui!

En passant devant le poste de police, je l'entendis qui hélait le sous-officier de garde : « Dès que le sergent-major Poggi sera rentré, conduisez-le en prison, n'est-ce pas, et faites-moi prévenir aussitôt. »

Une fois dehors, ma première pensée fut de me trouver passablement ridicule... Bah ! c'est une matinée de liberté : elles sont rares, profitons-en, — et je me dirigeai vers le bassin de la Joliette.

Le ciel bleu avait des transparences d'aquarelle. Il se fondait à l'horizon avec la mer qui s'étendait, au large, radieusement bleue, elle aussi ; çà et là quelques voiles latines coiffées de leur bonnette, piquaient une jolie note blanche sur les azurs provençaux. J'allais dans la clarté, dans la brise qui caresse, dans la félicité de la vie... et mes souvenirs poignants se dissipaient un peu...

A fleur de quai, la sirène d'un bateau en partance retentit en appels désolés et stridents. Devant des bateaux amarrés que des Piémontais déchargent, les passagers vont, viennent, empressés, fiévreux : Chinois, Indiens, Arabes, Turcs, égayent l'œil par l'exotisme de leur costume et sur le seuil d'une buvette bruyante, côtoyant des boutiques de marchands d'oiseaux et d'engins de pêche, le burnous d'un spahi fait une tache rouge. Une odeur spéciale, nauséabonde où l'on retrouve des exhalaisons d'oranges aigres, d'absinthe, de cigares, de varechs desséchés, d'eau saumâtre, flotte dans l'air salé, se dilue dans la brise salubre qui vient du large. Êtres et choses tumultueusement grouillent, vibrent et flambent, éclaboussés de lumière...

Après avoir longé la jetée, un peu las, je m'étais assis près du môle. Un frisson de vent, rien qu'un frisson caressait la mer, faisait à peine frémir en la chatouillant sa peau bleue et moirée. A côté de moi, un *nervi* pêchait à la ligne ; dans son panier, de jolis poissons de rochers agonisaient et sur leurs flancs visqueux et brillants chacune des couleurs de l'arc-en-ciel fuyait et naissait tour à tour. A deux pas, une fille blonde, en cheveux que le soleil dorait, mordait à belles dents une mandarine.

Je déjeunai dans un petit restaurant du port. Enfin, pensant que j'avais usé le temps normal qui m'était accordé pour découvrir l'introuvable retraite de mon ami, je regagnai la caserne, reconquis maintenant tout entier par les idées sombres que ce gai matin bleu avait mis en fuite quelques heures.

Or, voici qu'au moment où je songeais le plus à l'odieuse dénonciation du boucher, où ma haine s'exaspérant, je combinais je ne sais quel ridicule projet de vengeance, il était là... presque devant moi, ce fournisseur heureux et gras, aux digestions faciles, attablé devant la terrasse d'un petit café. Certes, cette grosse brute placide et rougeaude ne paraissait recéler, en sa tête, ni inquiétude, ni remords. Il sirotait tranquillement, béatement, un *gloria;* puis le dos appuyé sur sa chaise, je le voyais avaler la fumée de sa cigarette qu'il rejetait du bord de la langue par petits coups secs...

— Et autrement ? me fit-il empressé dès que je fus auprès de lui, avec son accent marseillais et nasillard ; qu'est-ce que je puis vous offrir : une chartreuse, qué ?

J'acceptai sans broncher et, au lieu de lui lancer tout de suite le mot brutal qui me brûlait la langue, je pris mon temps :

— Le chef de la 3e, Poggi, a été porté manquant au rapport, ce matin, lui annonçai-je sur le ton de la parfaite indifférence.

Je regardai le boucher bien en face. Il répondit sans manifester la plus légère émotion ou surprise : « Il n'est pas sérieux, le petit chef ; il n'est pas gentil non plus. Ainsi tenez, je puis bien vous confier la chose : voilà trois mois qu'il a oublié de me régler soixante-quinze francs sur son cahier d'ordinaire. Évidemment la somme n'est pas d'une importance colossale, mais tout de même, il aurait pu me payer une fois ou l'autre, puisqu'il avait touché sa prime. Voyons, je ne demandais qu'un peu de bonne volonté... »

— Mais, vous savez bien que Poggi n'a touché aucune prime ; il n'a pas rengagé puisque ses pièces ont été perdues au ministère.

— Pas possible ! Et moi qui n'en voulais rien croire ! Comment ! Poggi n'a pas rengagé ?

— Vous auriez pu dans tous les cas vous dispenser d'écrire au commandant comme vous l'avez fait.

Le boucher eut un haussement d'épaules.

— Ah ! le petit chef vous a conté l'affaire.

Et avec son sourire de gros lourdaud bon enfant, il reprit en roulant une cigarette : « J'avais effectivement dans ma poche une lettre pour le grand Khebir, le grand Terrible, je le priais d'accorder une permission de quatre jours à mon neveu, le garde-magasin, pour aller au mariage de ma sœur à Orange ; car, moi, vous savez, je suis incapable de lui parler, au commandant ; il m'intimide, cet homme. C'est quelque chose d'incroyable ! Donc en mettant cette lettre à la poste, j'ai dit à Poggi qu'il m'avait assez berné comme ça, que je portais plainte. C'était pour lui faire peur, té ! »

— Alors le commandant ne sait pas ?

— Non !

— Bien vrai ?

— Puisque je vous le dis, pécaïre. Je ne voudrais nuire en rien à la carrière du petit chef, un garçon d'un si bel avenir !

J'eus comme un éblouissement... Un instant je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un rêve et je fis répéter la même histoire plusieurs fois. Mais

pensai-je tout à coup : si le boucher avait porté plainte, sa dénonciation serait connue déjà, et la vérité m'apparut éclatante, simple. Mon ami a déserté sous le coup d'une menace puérile, d'un simulacre... Le spectre du Conseil qui l'aurait fait se suicider, qui l'a obligé à fuir en Italie, n'était qu'un vain fantôme. A quoi tiennent donc nos destinées?

Et en quittant le boucher presque ridicule avec ses lèvres lippues, son gros nez rouge et ses petits yeux jouisseurs de bête point méchante, j'eus le sentiment singulier que cet homme insignifiant et commun incarnait la fatalité de quelqu'un : Poggi le déserteur.

Inculpé de désertion en temps de paix, jugé par le Conseil de guerre, Poggi avait été condamné par contumace à trois ans de prison.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, les lettres de mon ami d'abord assez régulières s'espaçaient beaucoup. D'abord garçon de restaurant à Rome, le pauvre diable avait ensuite donné quelques vagues leçons de français à de jeunes séminaristes, puis il était parti pour Trieste, où il avait, paraît-il, trouvé un petit emploi chez un libraire.

Le capitaine adjudant-major Biancomani passait toute la journée au quartier, on aurait même pu croire qu'il y couchait : presque chaque nuit il ordonnait des contre-appels. Maintenant, le dos voûté, la tête basse, les moustaches tombantes, l'œil dur, le front perpétuellement barré d'une ride, il allait à travers la caserne de son pas rythmé, inlassable. Il apparaissait aux cuisines, quand on le croyait aux écuries, il tombait toujours à point pour prendre en faute. L'œil à tout, il était partout et menait le bataillon avec une discipline de fer. Les adjudants sous ses ordres s'affolaient, sa parole déjà brève se faisait rare. Je remarquai qu'il avait cessé de fumer.

Un jour, j'essayai timidement de lui parler de Poggi :

— Je vous défends, cria-t-il, de prononcer ce nom devant moi ! et sa colère, faisant explosion il répéta furieusement : Je vous le défends, vous m'entendez ! Poggi est un déserteur, un misérable, et vous, vous vous êtes fait casser, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre, nom de Dieu !

Les talons joints sur la même ligne et tout le corps dans la position réglementaire, j'exécutai un demi-tour par principe, m'expliquant mal cette bourrade impromptue, mais me jurant bien de ne plus jamais adresser la parole au capitaine, en dehors des nécessités rigoureuses du service.

Quelques semaines après, comme je le croisais dans la cour, il m'arrêta net : « Vous ne savez pas, me dit-il, si le lieutenant Deblois est monté à la salle du rapport ? »

Pourquoi cette question oiseuse?

— Mais, mon capitaine, répondis-je, le lieutenant était derrière vous, il n'y a qu'un instant. Tenez, le voici là-bas.

— Oui... ah ! bien. Tenez, prenez donc ces cigarettes... du tabac corse. Vous savez, moi je ne fume plus.

— Merci, mon capitaine. Je levai les yeux. Ses yeux interrogateurs, pleins d'une émotion contenue fouillaient les miens ; il avait envie de parler, de pleurer peut-être ; moi aussi, j'avais envie de parler ; nous nous tûmes pourtant...

C'était la cinquième et la dernière fois que je campais au Pas-des-Lanciers où, chaque printemps, le bataillon stationnait trois semaines pour effectuer les exercices de tir. Je n'oublierai jamais cette vaste plaine dénudée, caillouteuse, circonscrite de petites collines où, çà et là, croissent quelques maigres oliviers, des pins-parasols rabougris, tordus par les coups de mistral. A l'infini, du thym et de la lavande. Un parfum violent s'exhale de cette terre désolée. Et ce parfum d'aromates sauvages, on le boit dans la brise qui passe, dans l'air que l'on respire, il s'insinue partout, on le porte avec soi, il est capiteux et troublant. La terre est pauvre, mais elle sent bon, c'est bien la gueuse parfumée.

Souvent avec mes camarades, il m'arrivait d'aller jusqu'aux Martigues, par un de ces beaux dimanches de mai provençal, pour la joie de longer ce merveilleux étang de Berre qui est une véritable petite mer intérieure, une mer adorablement jolie où l'on voit glisser, comme en un rêve, les grandes voiles triangulaires des tartanes. Sur l'eau étincelante, une lumière de fantasmagorie rose et dorée s'entremêle avec de violentes ombres violettes qui gisent vibrantes... et ces ombres et cette lumière se fondent ensemble en une couleur d'hortensia tendre, veloutée, changeante comme des yeux de fille. En cette harmonie vagabonde des couleurs, mais odorante aussi, car le vent de terre apporte toutes les senteurs de la côte, la mer bruit si doucement, oh ! si doucement... qu'on dirait l'haleine d'une dormeuse...

Que de fois par la pensée, j'ai revécu ces heures exquises... mais en ce temps-là, le présent me semblait lourd d'esclavage, il m'était odieux ; je ne songeais qu'à l'avenir et toutes mes idées d'alors volaient et chantaient, devant moi, comme des oiseaux. Un soir pourtant, assis devant ma tente, j'éprouvai une espèce de communion avec ce vague et mystérieux frisson de vie épandue, avec cette poésie pénétrante, mélancolique qui semblait monter de la terre, s'épanouir douce et recueillie... Un petit nuage esseulé au milieu du ciel rêvait. Il avait l'air de souffrir et, tout à coup, je me mis à penser que depuis plus d'un mois, j'étais sans nouvelles de mon ami :

ma dernière lettre restée sans réponse me rendait inquiet...

Peu à peu, la nuit vint pleine d'étoiles et d'éblouissement. L'extinction des feux avait sonné et, roulé dans ma couverture, le béret sur les yeux, je commençais à m'endormir.

— Lève-toi, me dit mon voisin en me bousculant, on te demande... c'est le capitaine adjudant-major qui t'envoie chercher...

Un camarade me souffla à l'oreille :

— Ce soir tu es sorti du camp, va, mon vieux, tu n'y coupes pas de tes quatre jours...

— Que me veut-on à cette heure-ci? demandai-je, une fois hors de la tente, à l'adjudant de semaine qui venait me quérir.

— Je crois que le capitaine adjudant-major veut vous faire copier son cahier de tir... Il doit le remettre demain au commandant. C'est pressé.

— Naturellement, c'est pressé, c'est toujours pressé et c'est toujours seulement à la dernière minute que l'on s'en aperçoit. Dieu merci, la journée est pourtant assez longue.

Et comme je continuais à murmurer, l'adjudant répliqua :

— Voyons, depuis que vous vous êtes fait casser, vous ne fichez pour ainsi dire plus de service dans votre compagnie. Ne faites donc pas encore la mauvaise tête!... Vous savez où habite le capitaine : première baraque, troisième porte, à gauche, presque à côté de l'infirmerie. Voyez-vous là-bas?

— Oh! je sais.

— C'est sûr? vous ne vous tromperez pas? Eh bien! bonsoir et... bon courage.

— Bonsoir, adjudant.

Je rajustai un peu ma tenue défaite et je frappai à la porte.

— C'est vous, un Tel? et il me nomma.

La porte s'ouvrit brusquement.

Une lampe à pétrole, à demi baissée, se consumait sur un coin de table.

Le capitaine, le visage livide, convulsé, tenait en ses doigts tremblants un morceau de papier bleu sur lequel on aurait dit que ses yeux noyés cherchaient encore à lire obstinément.

— Mon ami, fit-il tout à coup en me serrant dans ses bras, mon ami... et il s'écroula sur une chaise. Alors du fond de sa poitrine monta un hoquet rauque, déchirant, que sa volonté étouffa mal; puis des larmes, encore des larmes, de pauvres larmes brûlantes que je voyais rouler désespérément sur ses joues creuses...

— C'est fini, dit-il enfin, entre deux sanglots, tenez voilà la dépêche... Il vous aimait tant! Si vous saviez tout le bien qu'il me disait de vous. Et lui, n'est-ce pas qu'il était bon et gentil? Le pauvre enfant n'en pouvait plus, il s'est tué là-bas... Et avec des yeux fous qui ne voyaient pas, comme se parlant à lui-même d'une voix blanche en détachant les mots, il prononça : « Mon fils est mort! »

J'avais pris la main de mon capitaine, je la baisais avec respect. Mais le père maintenant tout entier à sa douleur s'était dégagé doucement, il pressait sur ses lèvres un portrait et murmurait tout bas : « Tonio! mon petit, mon petit, mon bon petit! »

. . . . . .

HENRY FRICHET.

LA VIE LITTÉRAIRE

Alfred de Vigny.

Alfred de Vigny et son temps, 1797-1863, par Léon Séché. Félix Juven, éditeur.

Alfred de Vigny, — qui est connu encore, je l'espère, comme poète français : on aurait pu cependant et on aurait dû parler de lui davantage pendant que tombèrent sur nous en avalanches les apothéoses récentes et déjà bien vieilles de Victor Hugo, — Alfred de Vigny fut amoureux et aimé de deux ou trois femmes, et il fut, en outre, lié à deux ou trois autres femmes par des amitiés infiniment littéraires, et un peu pédantes, si j'ose dire. Mais j'ai remarqué que les amitiés littéraires, surtout les amitiés littéraires des femmes, ne vont ni sans intimité, ni sans pédantisme. Et je donne, au surplus, l'observation pour ce qu'elle vaut. Mais tandis que les grands écrivains sont surtout sensibles au charme d'intimité qui se dégage de ces amitiés que trop de littérature entoure, il est naturel que peu à peu, pour nous qui regardons les choses et les gens du dehors et comme de loin, l'intimité s'évapore, s'évanouisse, et il est naturel aussi que le pédantisme nous soit surtout visible... Il est convenable d'ajouter que les correspondantes appliquées et instruites de Vigny n'ont rien fait, oh! non, pour dissimuler ce pédantisme à nos regards curieux, donc malicieux, et au contraire, elles ont couvert leur intimité de toutes sortes de voiles...

Il y eut donc, en quelque manière, cinq ou six femmes — en comptant bien — dans la vie d'Alfred de Vigny. Cinq ou six femmes : c'est assurément beaucoup pour un homme ordinaire; mais c'est, si je ne me trompe, c'est à peine un peu plus que rien pour un poète. Cependant le biographe d'Alfred de Vigny, biographe curieux, donc malicieux, disais-je, mais il faut ajouter : respectueux et pieux, — et oncques ne vit-on en effet, tant de respectueuse piété

adjointe à tant de curiosité malicieuse, — M. Léon Séché, puisqu'il faut l'appeler par son nom, connu et estimé et même, quoique cela vous puisse paraître bizarre, plus estimé que connu de tous les amis fervents de la critique littéraire documentaire — la meilleure, ô immortel Sainte-Beuve ! — M. Léon Séché, enfin, prétend et ne laisse pas que de prouver à demi que les femmes déterminèrent et inspirèrent l'œuvre entière d'Alfred de Vigny en modifiant tour à tour son caractère, ses idées, sa conception même de la vie. Et M. Léon Séché, qui découvre des documents inédits avec une aisance inimaginable dont il faut le louer comme d'une précieuse et rare aptitude, M. Léon Séché entasse, en un beau désordre attrayant, des arguments à l'appui de sa thèse, des arguments qui sont des faits précis et caractéristiques. Aussi bien, ces documents m'en imposent, et je sens toute la témérité qu'il y a de ma part à ne pas accueillir toutes les conclusions de M. Léon Séché. Il me semble que rien ne porte à juger superficiellement un écrivain comme de trop approfondir sa vie et ses œuvres ! Et M. Léon Séché a prodigieusement approfondi la vie et même les œuvres d'Alfred de Vigny.

Mais, suivant ce guide, merveilleux de sûreté, et à certaines heures d'une compagnie charmante, explorons, nous aussi, la vie sentimentale d'Alfred de Vigny.

Il est d'abord lieutenant de la garde impériale ou royale (car la garde qui ne se rend pas, ne meurt pas non plus, quoi qu'on ait pu dire, et elle survit toujours en changeant de noms); il est d'abord lieutenant de la garde et il évite le plus possible d'avoir des allures cavalières. Malgré cela ou à cause de cela, la jeune, l'exquise, l'adorable Delphine Gay devient amoureuse de lui. Il n'est pas d'amoureuse plus jolie et il n'en est pas de plus intelligente. Mais Vigny reste froid : il est doucement rebelle à l'épouser. Est-ce parce qu'elle écrivait des vers comme lui ? Non, mais les uns disent que Delphine n'était pas noble : sa beauté cependant n'était pas sans noblesse. Les autres disent que Delphine était sans dot. Hélas ! cela est vrai. De Vigny fut enclin à repousser l'amour de Delphine parce que Delphine était sans dot. Oh ! ce poète était de trop bon ton pour que l'on pût percevoir le motif exact de son refus. Il se contentait, telle Galatée fuyant derrière les saules, d'échapper par la fuite à un amour ingénu et véhément qui le poursuivait de garnison en garnison. Systématiquement ce poète se soustrayait à l'amour. Systématiquement ce poète, plein de jeunesse et de beauté, jugeait opportun encore d'écarter de lui le sentiment dont se nourrissent à profusion tous les poètes. Et il était en sa résistance d'une diplomatie excellente. La mère de Delphine, Sophie Gay, à qui les intrigues amoureuses ne faisaient pas peur, l'amie de Sophie et de Delphine, Marceline Desbordes-Valmore, qui vibrait chaque fois qu'on aimait autour d'elle, dressaient contre le poète prévoyant et mesuré toutes leurs aimables ruses. Mais, en vain. Le jeune de Vigny, poète et lieutenant, savait excellemment désorienter les complots des femmes. Delphine fut vaincue dans ce combat où elle aurait dû vaincre. Et plus tard Vigny affirma presque qu'il aurait bien aimé... l'aimer, mais qu'il refusa d'y consentir parce que Delphine *riait trop*.

> Quand des rires d'enfant s'élargissaient dans ta poitrine
> Et soulevaient ton sein sans que ton [illegible] ar,
> Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
> Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.

Ainsi l'amour ne maîtrisait point le poète. Nul homme ne savait mieux lui résister. Sa mélancolie taciturne suffisait à l'empêcher de se soumettre à la domination divine des femmes qui étaient bavardes et gaies. Il voulait que l'amour de la femme fût un hommage à la supériorité de l'homme et du poète : une sorte de renoncement total ; et qu'enfin l'amoureuse se fondît tout entière en celui qu'elle aimait...

Et par conséquent ce poète, d'un orgueil absolu et, peut-être, d'un formidable égoïsme, se maria sans amour. Il épousa une Anglaise : Lydia de Bunbury. Deux poètes en ce siècle épousèrent des Anglaises : Lamartine et Vigny. Est-ce pour cela que les Anglais ont si peu de sympathie pour nous ou que nous avons si peu de sympathie pour les Anglais ? Les peuples devraient savoir se pardonner mieux leurs torts réciproques. Il faut se souvenir, du reste, que Mme de Lamartine fut l'épouse admirable d'un grand homme, et que Mme de Vigny fut, en réalité, la femme que pouvait souhaiter Vigny. M. Léon Séché nous affirme que Lydia de Bunbury était d'une beauté majestueuse, et il joint à cette affirmation une miniature très nette d'où il appert plutôt que Lydia avait une agréable frimousse : ce qui prouve une fois de plus que la richesse et la variété extrême des documents sont des agents merveilleux d'incertitudes et qu'en somme il faut se résoudre à ne rechercher la vérité qu'avec une prudente modération et à ne l'aimer qu'avec une sage mesure. Mais de Vigny devait être plus sensible à la majesté grave qu'au minois coquet. Son caractère nous donne cette impression. Et cette impression nous assure mieux de la vérité qu'une découverte d'archives... Et Vigny coula toute son existence près d'une femme qu'il n'aima point. Il ne permit pas à sa femme d'agir sur lui, d'influer sur sa poésie. Non, sa femme, aucune femme ne modifia sa conception philosophique et poétique du monde. Mais il fut dévoué à sa femme par reconnaissance. Il lui fut dévoué, non parce que sa femme l'aimait, mais parce que sa femme l'admirait, parce qu'elle voulait bien ne rien être afin qu'il

pût être tout. Il lui fut dévoué parce que près d'elle, pendant quarante années, il put à loisir cultiver son égoïsme, ou, si vous voulez, son égotisme, son *moi*. Il lui fut dévoué parce qu'enfin sa femme lui permettait de développer, de fortifier sa conception instinctive de la vie. Il avait du goût pour l'aristocratie et Lydia de Bunbury était suffisamment noble. Il aimait les grandes manières et la vie en décor et sa femme s'y plaisait aussi. Habitudes surannées, presque ridicules, admirables cependant et touchantes ! Chaque fois que Mme de Vigny devait quitter le salon pour veiller à quelque détail domestique, le poète lui offrait la main et la conduisait jusqu'à la porte. Quand elle rentrait, il marchait vers elle et, après l'avoir saluée, il la ramenait cérémonieusement à son fauteuil. Ne rions pas. D'abord le geste est noble et beau. Il « prend du temps », cela est vrai, et, en passant, ne peut-on pas observer que si l'aristocratie perpétue le culte des grandes manières compliquées et simples qui figurent la politesse d'un peuple, ce n'est pas parce qu'elle a un sens plus exact et plus fin de la politesse, c'est simplement parce qu'elle est moins occupée dans la vie. Ne rions pas ! disais-je. De tels gestes charmèrent l'existence douloureuse et morne de Vigny.

Si sa femme lui donna l'admiration qu'il exigeait, l'aristocratie qu'il chérissait, elle ne lui donna pas la fortune qu'il souhaitait. Il eut maints procès pour obtenir des biens hypothétiques et, en tous cas, fort hypothéqués. Il eut aussi un beau-père de vaudeville qui déshérita sa fille. Il ne voulait rien savoir de son gendre, et ne se rappelait le nom du mari de Lydia que lorsqu'on citait devant lui les noms de tous les poètes français. Enfin Lydia fut tout de suite et perpétuellement malade, de maladies intimes et délicates, aussi pénibles à ceux qui les soignent qu'à ceux qui en souffrent. Lydia fut, pendant quarante ans, à la veille de mourir. Naturellement elle devient immédiatement très laide, « hommasse, écrit Ratisbonne, comme nouée et demi-aveugle, et elle avait autant de peine à se mouvoir qu'à parler ». Vigny connut donc près d'elle la vie dans toute sa platitude nauséeuse. Être toujours garde-malade ! Avoir toujours des besoins d'argent ! Quelle impression ces misères, apportées par une femme, devaient produire sur ce poète hautain ? Il ne pouvait pas ne pas y songer lorsqu'il écrivait. Eh bien ! nulle de ces préoccupations basses, mesquines, mais permanentes, mais lancinantes, ne paraît dans son œuvre. Il vécut incessamment l'horrible vie réaliste et vulgaire et sans événements : et toute son œuvre reste en dehors de cette vie, étrangère à cette vie comme pour la mieux dominer. Direz-vous que la mélancolie, dont cette œuvre est imprégnée, naît de cette vie et de la grossièreté douloureuse de cette vie ? Cela n'est pas vrai. La mélancolie de Vigny existait avant son mariage : elle était née de l'orgueil même du poète. Les orgueilleux sont toujours mélancoliques. Il n'y a que les vaniteux qui soient gais.

Alors, vous pensez que Vigny subit l'influence de Marie Dorval, la seule femme qu'il aima passionnément ! M. Léon Séché, qui écrit le plus souvent en un style hirsute mais alerte et véhément, et qui écrit quelquefois en un style romantique ou, si vous préférez, prudhommesque, — car Prudhomme qui était vraisemblablement hostile au romantisme personnifie assez bien aujourd'hui le style romantique en ses excès et cela démontre que « le temps est un grand maître », — M. Léon Séché affirme : « Qui sait si Vigny eût produit *sans le baiser de cette Melpomène* romantique et *Quitte pour la Peur* et *Chatterton* et les merveilleuses pièces des *Destinées?* En tous cas, il est certain qu'il n'eût jamais écrit *la Colère de Samson.* » Je pense au moins qu'il eût écrit quelque chose d'analogue sinon de tout à fait semblable ; et je suis convaincu que Dorval n'a pas eu sur le talent de Vigny la plus petite influence.

Dorval était une enfant de la balle, et avait un tempérament et une âme de cabotine. Le hasard, qui fait bien les choses, l'avait fait naître en Bretagne. Elle s'autorisait de cet accident pour unir le mysticisme le plus sympathique avec une existence prime-sautière et quasiment échevelée. Elle portait un scapulaire et changeait d'amants volontiers. Elle aimait aussi beaucoup le théâtre et ses enfants. C'était une femme excellente : c'était en même temps une bonne fille. Elle était prête à tout pardonner. Mais elle ne supportait pas qu'on l'ennuyât. Vigny, roide et froid, fut énergiquement amoureux d'elle. Comme il était beau garçon, Dorval tolérait ses allures compassées de gentilhomme qui s'observe et qui, si je peux dire, « s'arrête pour se regarder marcher ». Vigny causait avec elle de littérature et de théâtre. Il lui disait qu'elle avait un talent admirable. Et il lui déclarait sa flamme métaphoriquement. Dorval levait les yeux au ciel. Mais elle aimait assez ce poète qui était si beau et « si distingué ». Dorval cependant n'était pas parfaite. Elle avait donc un mari qui s'appelait Merle. Ce Merle chanta ou siffla un jour des *Anecdotes historiques et politiques sur Alger*. Vigny fit un compte rendu élogieux de ce livre dans la *Revue des Deux Mondes*. A quoi peuvent servir les plus grandes Revues ! Merle était donc déjà le plus heureux des trois. Il était heureux avant l'heure. L'heure sonna tout de même. Un soir Dorval regarda en face son solennel ami et lui dit avec une louable franchise : « Quand donc les parents de M. le Comte viendront-ils demander ma main ? » La main gauche seule était libre. C'est celle que prit

le poète. Car, comme dit M. Léon Séché, Vigny « tout en jouant à l'ange, ne voulait pas faire la bête ». Ou plutôt, il avait fait la bête assez longtemps. Ils s'aimèrent donc grâce à l'initiative cordiale de cette bonne Dorval ; et Merle put siffler un autre air en supplément à ses anecdotes historiques et même politiques d'Alger. Mais après avoir fait la bête, Vigny, qui était plus maladroit qu'un poète, se reprit à vouloir faire l'ange. Dorval « recevait de lui non des baisers, mais ces douces caresses de mains passées dans les cheveux, de doigts posés sur la bouche qui préparent à l'amour et qui répondent pour ainsi dire aux sens de l'âme ». Tu parles ! Mais Dorval avait d'autres sens. Pendant que Vigny causait avec elle de littérature et de psychologie amoureuse (c'était ce que Dorval appelait les *Élévations* de M. de Vigny), Dorval pensait à autre chose. Elle y pensa si bien, qu'elle trompa un jour Vigny pour un « cabot ». Il faut dire les choses telles qu'elles sont : après avoir aimé Vigny, Dorval aima Mélingue. Au reste, pour cela elle ne cessa pas tout à fait d'aimer Vigny. Seulement Mélingue « la changeait ». En sa compagnie, elle « pouvait respirer à son aise ». Vigny était un amant adorable. Mais il avait un tort : il était le plus sublime et, par conséquent, le plus ennuyeux des amants. Il importe d'être vulgaire en amour !

M. Séché nous dit : Vigny écrivit tout son théâtre pour Dorval. Cependant c'est la princesse de Béthune qui avait donné à Vigny le sujet de *Quitte pour la Peur*. Ce n'est pas Dorval qui joua la *Maréchale d'Ancre*. Elle joua Kitty-Bell dans *Chatterton*. Mais *Chatterton* n'est pas une pièce improvisée par un amoureux. Et de tous temps, les auteurs dramatiques ont écrit leurs ouvrages pour fournir un rôle à telle ou telle actrice. Et il faut bien reconnaître que l'amour de Vigny pour Dorval ne fut qu'un incident dans la vie de Vigny comme dans la vie de Dorval. Sa mélancolie pessimiste s'était déjà exprimée dans ses vers avant cet amour, et ne fut point développée par lui.

Vigny, en somme, fut un amoureux loyal et piètre. Mais il ne subit aucune influence de femme. Ses amies pas plus que sa maîtresse ne modifièrent sa vie. Inutile, la coquetterie délicieuse de Mme du Plessis. Inutile, l'insistance prédicante de Camilla Maunoir. Inutile, le mysticisme gracieux de Louise-Edmée Ancelot ! Vigny est trop orgueilleux et trop « personnel » pour être pénétrable aux influences extérieures. Mais, nous, qu'on accuse d'être des réalistes forcenés, nous sommes passionnément idéalistes. Il faut que nous enjolivions la vie elle-même. L'amour de Vigny pour Dorval ne fut qu'un incident ordinaire dans la vie de Dorval. Et il ne fut qu'un incident aussi dans l'existence de Vigny. S'il nous paraît exceptionnel dans cette existence, c'est parce que Vigny, tout occupé de soigner sa femme et de supprimer ses difficultés d'argent, n'eut de loisir dans sa vie bien ordonnée que pour aimer une seule actrice et penser à son amour le reste du temps.

Mais M. Léon Séché, par le sortilège de sa documentation luxuriante et de son récit débordant de vie et de conviction, nous porte à croire tout ce qu'il veut que nous croyions. Son livre est aussi complet sur les origines maternelles, sur les amitiés littéraires, sur les idées politiques, sur la religion de Vigny que sur ses amours. C'est un beau livre neuf. C'est une œuvre précieuse et durable. M. Séché nous dévoile mille détails ignorés de la vie d'Alfred de Vigny. Il n'y a qu'une chose qu'il ne nous apprend pas. C'est que Vigny fut un grand poète. Il ne nous apprend même pas pourquoi il le fut. Mais il n'est pas donné aux critiques même les meilleurs de savoir ces choses-là. Cela n'est pas donné non plus aux poètes excellents qui sont d'autant plus poètes qu'ils savent moins pourquoi ils le sont.

J. Ernest-Charles.

POÉSIE

Le Printemps officiel.

Printemps, le 20 mars, à 9 h. 30 du soir.

Neige, grêlons, bise brutale...
Un peu falot, au fond du ciel,
Voici que le Printemps s'installe :
Sur l'almanach le 20 s'étale
Officiel !

Sous l'averse risquant sa face
Le Soleil rit aux prés frileux,
Et la pâleur au loin s'efface
Sur les hauts fronts coiffés de glace
De nos monts bleus.

Dès que le Printemps s'aventure
On tient conseil dans le gazon :
Le moindre germe conjecture
S'il sera fleur pour l'ouverture
De la Saison.

Hé ! ma voisine, êtes-vous prête ?
Dit, effaré, le Bouton d'or.
— Déjà ? répond la Pâquerette
Tout en ourlant sa collerette ;
Oh ! pas encor ! »

La Marguerite à l'Anémone,
Pour le Muguet, — un peu d'argent,
Très gentiment la tire l'aumône
En arrachant à sa couronne
Un peu d'argent.

Là, debout sur sa tige frêle,
Une Ciguë essaye avant,
— Inquiète, tremblant pour elle,
Si le ressort de son ombrelle
Résiste au vent.

« Non, le 20 mars, c'est ridicule !
Et pourquoi pas en février?
Vous voyez comme on se bouscule ! »
Telle on entend la Renoncule
Se récrier.

Et sans souci de la critique
Se multiplie un Papillon,
Servant à tous de domestique :
Portant bijoux, rubans, tunique
Ou cotillon.

On se retarde à sa toilette
En babillant le long des prés...
Seule, je crois, la Violette
Aura sa parure complète,
Ses habits prêts.

Eux, les oiseaux de branche en branche
Sautillent d'un air affairé...
« L'Hirondelle revient dimanche »,
Siffle un merle d'une voix franche
Dans un fourré.

Et puis c'est, aux heures d'études,
Un doux vacarme d'instruments...
Quelques moineaux, dans ces préludes,
Jettent des cris moqueurs et rudes
De garnements.

. . . . . .

Mais la nuit vient : tant de bourrasques
Ont laissé dans l'air des frissons...
Les nuages courent, fantasques;
C'est comme un défilé de masques :
Gare aux glaçons !

Gare aux glaçons — la bise est âcre...
Et je partage vos émois,
O fleurs d'azur, d'or et de nacre,
Oui, pourquoi donc on vous consacre
Ce vilain mois?

Neige, grêlons, bise brutale...
Un peu falot, au fond du ciel,
Voici que le Printemps s'installe :
Sur l'almanach le 20 s'étale
Officiel !

GÉRARD FÉRON.

THÉATRES

NOUVEAU-THÉATRE : *La Passion*, mystère en 16 tableaux de M. l'abbé Jouin, musique de M. Alexandre Georges.

Prodigieuse, surnaturelle en quelque façon, la longanimité du public parisien, dès qu'une question de snobisme entre en jeu; car ce public qui met sa complaisance aux polissonneries toutes parisiennes de la petite *Claudine* et trouve la satisfaction naturelle de ses goûts aux platitudes du *Luxe des autres*, ce même public saura réserver des trésors d'indulgence pour les mystères d'un drame sacré. Il n'en fut pas toujours ainsi, car son éducation demandait à être faite. Rappelons-nous ceux qui, les premiers, en tentèrent l'essai, notamment le poète Haraucourt qui, certain soir inoubliable, ayant eu le front d'imposer à son auditoire deux mille vers de son cru. — il est vrai que Mme Sarah-Bernhardt les récitait, — dut renoncer à cette douce illusion, non sans avoir menacé de sa canne le public récalcitrant et sans s'être précipité, mimique à jamais ridicule, aux genoux de son interprète qui figurait la Vierge. Soirée mémorable et qui suffit à provoquer, dans le souvenir de ceux qui y assistèrent, la plus irrépressible hilarité !

Les temps sont bien changés : et le snobisme venant se joindre à l'entraînement, nous avons acquis une endurance qu'on eût difficilement imaginée voici quelques années. Il en faut, soyez-en sûrs, pour tolérer jusqu'à la fin l'ennui de ces 16 tableaux consécutifs, d'une si pauvre littérature et d'une plastique si indigente, — je ne parle pas de la musique, et je crois qu'il vaut mieux n'en pas parler. Imaginez un certain nombre de versets des Évangiles, cousus bout à bout et rattachés tant bien que mal à l'action du mystère, plutôt mal que bien; des acteurs récitant leur rôle comme les pires cabotins; une décoration rappelant les images des environs de Saint-Sulpice ou bien celles des aquarelles de M. Tissot, qui, à vrai dire, ne leur sont guère supérieures; des groupements de personnages ou tableaux vivants qui font songer aux attitudes emphatiques de la *Cène* de M. Dagnan; le tout soutenu par une mélopée aussi monotone que dénuée d'invention : voilà de quoi faire l'édification d'un public qui, la veille, se complaisait aux pornographies du boulevard.

Soyons sérieux — car aussi bien le sujet en vaut la peine. Il est pénible, pour tout homme ayant le sentiment de la poésie et le culte de la beauté, de voir ainsi déformées, par l'interprétation de misérables acteurs, les figures qu'une tradition séculaire et le génie de tant d'artistes ont parées d'une inégalable séduction. Quel que soit, d'ailleurs, du point de vue *confessionnel*, le sentiment de ce spectateur à leur égard, qu'il considère Jésus comme le plus divin des

hommes ou comme le plus humain des Dieux, c'est toujours avec un mouvement de respect et d'admiration qu'il s'inclinera devant cette figure, la plus haute et la plus pure que la tradition nous ait léguée. Aussi bien devra-t-il se rallier presque nécessairement à l'opinion que traduisait dans son prophétique langage ce grand Anglais contemporain, Thomas Carlyle, quand il écrivait : « Qu'un silence sacré médite cette matière sacrée ! » Celui-là certes avait raison, et plus profondément, plus réellement religieux que les trois quarts des catholiques faisant profession de l'être, il marquait la véritable attitude du penseur en face du Héros qui sur terre incarna le plus haut idéal. Il est étrange, pour le moins, de voir à ce point méconnue une vérité d'ordre sentimental à laquelle il semblait bien que dût suffire le tact le plus élémentaire.

La question pourtant va plus loin que ne semble l'indiquer le mystère de M. l'abbé Jouin, et, si nous y insistons, c'est qu'elle soulève un intéressant problème d'esthétique dramatique : — Dans quelle mesure et sous quelles conditions une figure comme celle du Christ pourra-t-elle valablement être présentée sous nos yeux avec une affabulation dramatique?... Ou bien, si vous voulez : Quelles qualités d'âme seront requises chez le poète qui se mesure à cette tâche difficile? Ici l'histoire de la Peinture nous sera d'un merveilleux enseignement, et nous n'aurons, à vrai dire, qu'à suivre ses précieuses suggestions. Parmi les peintres des xve et xvie siècles ayant consacré leur génie aux traditions de l'art religieux qui devait fonder leur durable renommée, il faut discerner une double catégorie : ceux d'abord pour qui l'œuvre d'art n'était autre chose que la traduction de la vie intérieure et la manifestation de la foi, — tels ces maîtres du cloître parus au début de la période florentine, et par-dessus tous cet Angelico qui défaillait d'extase en face de l'image lui présentant son Dieu martyrisé pour lui. En de telles âmes nulle autre source d'invention que la solidité d'une croyance n'accueillant même pas la possibilité d'un doute. Édifiant et magnifique exemple — nous le disions ici même autrefois : — celui de ces maîtres à qui la tradition n'avait rien légué et qui durent tout tirer d'eux-mêmes ! Dans la sincérité de leur foi, dans l'impérieux besoin d'exprimer au dehors ce qui tant émotionnait leur âme, ils trouvèrent la puissance d'invention qui maintenant nous déconcerte, comme ils surent se créer de toutes pièces une forme expressive où condenser leurs rêves. Combien parfaite, l'unité qui relie cette existence et cet art de croyants !... Pour être les plus expressifs peut-être, ils ne furent pas les seuls. Pour avoir donné à la figure du Christ cette suavité et cette onction qu'on goûte au couvent Saint-Marc de Florence sous le pinceau d'un Angelico, ou dans tel petit tableau du Louvre, sous celui d'un Lorenzo di Credi, ils laissent encore sa pleine valeur à l'interprétation d'un Léonard, telle que nous l'admirons au réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces à Milan, ou dans l'esquisse du Brera. Celui-là part d'un point de vue tout opposé, le point de vue humain. Il peint en philosophe et en poète, mais en croyant, non pas. Comme le dit si délicatement M. Maurice Barrès, il a vu les deux faces de la tapisserie qu'est l'Univers, et s'il parvient à nous toucher par sa haute interprétation du type de Jésus, c'est que lui, philosophe et penseur, il sait dégager par la pénétration de son génie d'analyste ce qu'il y a de hautement divin dans cette humaine figure !

... Les deux modes sont légitimes, puisqu'ils répondent à deux états d'esprit caractéristiques, inhérents à l'Humanité. Mais c'est trop peu de dire qu'ils sont légitimes : ils deviennent pareillement producteurs de chefs-d'œuvre quand ils sont soutenus par le génie, et nous devons les retrouver dans le domaine dramatique auquel il nous faut revenir. Si nous cherchons un état d'âme correspondant à celui des maîtres du cloître, aussi net, aussi tranché, le moyen âge nous le donnera... et ce sont les *Mystères* de la primitive Église où la croyance était aussi entière, aussi parfaite que celle des peintres du xve siècle italien. Dirai-je qu'il a pu se continuer jusqu'à nous ? Oui, sans doute si l'on s'en rapporte au témoignage des faits, au dire des artistes qui ont assisté au mystère de la *Passion*, tel qu'il est représenté en Bavière. Dans cette vallée lointaine isolée de tout grand centre, par conséquent de toute culture destructive, les traditions se sont conservées depuis des siècles, transmises de génération en génération par la croyance intacte des pères aux enfants qui pieusement les reçoivent pour les transmettre à leur tour. Fidèles au vœu jadis prononcé par leurs ancêtres, ils continuent, aujourd'hui encore, les représentations du mystère inaugurées par ceux-ci. Je n'ai pu juger par moi-même de la qualité d'émotion qu'ils peuvent traduire, mais les artistes les plus délicats et les plus autorisés s'accordent à reconnaître que tels de leurs interprètes donnent une impression d'art véritable ; et je le crois volontiers, du moment qu'une foi sincère est à la base de leur manifestation : c'est assez pour que soient évitées cette emphase et ces attitudes déclamatoires qui dégradent infailliblement les mystères représentés sur nos scènes parisiennes.

Reste le second mode, celui qu'illustra Richard Wagner, dont il nous donna au théâtre un exemple sans équivalent dans le passé, et qui vraisemblablement n'en aura guère dans l'avenir. Encore, veuillez remarquer comme il s'y prit, et de quelle manière

les sollicitations de l'instinct s'associèrent chez lui aux vues théoriques qui commandaient sa production. Guidé par ce merveilleux accord, il se garda bien de se mesurer à cette difficulté, sans doute insurmontable au théâtre, de nous restituer la figure même de Jésus. Ne faut-il pas en effet tenir compte de ce fait qu'à la scène le spectateur n'entre pas en contact avec le *pur* génie du créateur, comme dans les arts plastiques, mais avec ce génie *déformé*, altéré toujours en quelque façon par l'interprétation du comédien? Il eut donc soin de choisir, parmi les grandes légendes de l'Humanité, celle qui lui présentait le type le plus en harmonie avec celui du Christ. Car il n'ignorait pas non plus quelle contrainte et quelle gêne pour le poète sont les lignes trop précises imposées par la tradition ou l'histoire aux figures dont la renommée a traversé les siècles. Ainsi prit naissance cette création de *Parsifal*, admirable non seulement par les séductions d'une musique enchanteresse, mais encore par la signification poétique du héros qui donne son nom au mystère. Le coup de génie du maître de Bayreuth fut d'avoir su grouper, autour d'une figure centrale qui n'était pas celle de Jésus, mais la plus approchante qu'il lui fût possible d'imaginer, tous les éléments poétiques se rapportant à la vie du Galiléen. Voilà un enseignement que pourraient méditer avec fruit les naïfs ou les inconscients qui chaque année s'essayent au drame de la Passion. Dans un temps où l'imitation de Richard Wagner n'est que trop à la mode, il semble qu'il y ait quelque ironie à vouloir le proposer en exemple. Mais à qui réfléchit, il est aisé de comprendre que si son génie est par essence intransmissible, comme tout ce qui touche aux sommets, ses principes d'esthétique et de philosophie sont de merveilleuses indications pour quiconque se donne la peine de méditer un effort avant de l'entreprendre.

PAUL FLAT.

LE MIRACLE MODERNE

III. — Psychologie du médium.

LA FRAUDE ET LES FORCES INCONNUES

(EUSAPIA PALADINO)

Avant d'en arriver à expliquer le mécanisme de la voyance et du prophétisme, il nous faut parler du « médium », qui est le thaumaturge vulgaire, le voyant et le prophète en réduction. Il est facile à approcher et à saisir. Grâce à lui nous pouvons expérimenter, *in anima vili*, avec les forces occultes. Il en est lui-même le laboratoire ouvert; elles naissent, éclatent et s'éteignent en lui.

Vous me direz que ce mot de « médium » est détestable, et je suis bien de votre avis. C'est un vocable américano-latin, une sorte de barbarisme, créé et importé par les spirites et qui veut dire médiateur. Mon Dieu, en y réfléchissant, ce vocable a de quoi mettre d'accord tout le monde. Le spirite croit correspondre avec les morts par l'intermédiaire de ces détraqués qui, aux yeux du psychologue, ne nous mettent en rapport qu'avec eux-mêmes encore, mais un « eux-mêmes » extraordinaire et inconnu, — leur propre inconscient. De toutes manières, ce sont bien des médiateurs, ou, si l'on veut, des médiums. La parole qu'ils nous portent, la force qu'ils émanent ne viennent guère de leur personnalité consciente; ce sont des instruments, des esclaves, que dis-je? la pire espèce des esclaves; car c'est leur âme qui ne leur appartient plus.

Entre le médium et le sorcier ou la sorcière il y a des rapprochements très instructifs à établir. Je tenterai dans ma prochaine étude de tracer le type de la sorcière ancienne et moderne. Nul roman n'est plus tumultueux et émouvant. Et, malgré le livre admirable de Michelet, le fond du sujet est quasi vierge.

Le médium nous explique son frère et sa sœur d'antan. C'est une clef qu'il est aisé de prendre en main. Les phénomènes incroyables accomplis au Sabbat ressemblent étrangement à ceux obtenus dans la « chambre des séances ». Seulement, tandis que la sorcière imaginait qu'elle avait affaire au diable, le médium nous affirme la réalité de ses esprits, parce que, aujourd'hui, Satan est beaucoup moins à la mode qu'au moyen âge; les morts semblent, devant la raison moderne, plus probables et à proximité.

D'ailleurs, le médium, éminemment suggestible et qui ne s'appartient pas en tant qu'idées, reste fidèle à son propre tempérament en colorant, d'après les variations des hypothèses en cours autour de lui, un phénomène psychique « identique » pourtant à travers les siècles, puisque c'est une organisation nerveuse « identique » qui en est l'occasion.

L'interprétation que nous donne le médium change selon les goûts de l'époque, mais le fait psychique, lui, ne saurait être différent.

*
* *

Disons-le, sans nous indigner ni nous effrayer non plus, le médium, — j'entends celui qui est arrivé, par des dons naturels et un certain savoir-faire, à la notoriété, — est inévitablement un charlatan et un prestidigitateur.

Je tiens ici à m'expliquer avec netteté et assu-

rance. La médiumnité ne doit pas être confondue avec le charlatanisme et la prestidigitation et elle en est différente. En ceci je reste d'accord avec les croyants des sciences psychiques. Mais, d'autre part, j'affirme que la prestidigitation et le charlatanisme sont les adjuvants nécessaires et inséparables de la médiumnité.

Voici pourquoi.

D'abord la plupart des médiums sont, lorsqu'on les observe de près, des hystériques. Or nous savons tous maintenant qu'un des caractères mentaux de l'hystérique (mâle ou femelle) est le mensonge, l'invention romanesque, la manie de faire des dupes en commençant par soi, le goût de la comédie ou de la mise en scène. Le médium sera donc entraîné à tromper, si l'on veut à illusionner, — tout en s'illusionnant lui-même, j'en conviens, parfois. — Et je fais ici jusque dans le mensonge la part de la sincérité.

Ensuite le médium, s'il jouit de certaines prérogatives extraordinaires : — télépathie, clairvoyance à un certain degré, pressentiment, vision, peut-être même extériorisation de forces intimes, telles que la sensibilité ou la motricité, pouvoirs électriques susceptibles d'agir sur le monde physique, — s'est vite aperçu que ses facultés très réelles ne sont ni durables, ni constantes. Or, par le fait même de l'appréhension et de la crainte superstitieuse que le vulgaire attache encore à ces phénomènes, soit aussi à la suite d'un déséquilibre nerveux empêchant de s'adapter aux ordinaires professions, le médium, s'il est pauvre, devient vite un oisif et un déclassé. Il est obligé de battre monnaie avec la seule vocation qui lui reste possible, l'art des prodiges. Mettons, — ce qui est rare, — que le médium soit riche. En ce cas, le désir de se faire remarquer, de jouer un rôle, caractères typiques encore de l'hystérie, le conduiront à faire parade de ses dons à la fois extraordinaires et douloureux. Voilà qu'une clientèle se forme autour de lui. On l'excite, on l'admire, on le tourmente. Il lui convient assez de répondre à ces sollicitations ; mais le jour même où il lui faut s'exécuter, pour des causes imprévues, indiscernables parfois, le don du miracle fléchit, la force, mère des prodiges, se contracte et se stérilise en lui... Que faire ? Laisser partir incrédules ceux qui sont venus à lui avec tant d'espoirs justifiés ?... Non, on ne peut pas en demander tant à un amour-propre excité ou à un ventre qui s'affame. Le médium succombe à la tentation trop forte de « jouer », de « représenter » les prodiges qui, à un autre moment, seraient les fruits spontanés de son étrange et capricieux organisme.

S'il n'y avait encore que cela ! Les imaginations se montent, les têtes superstitieuses et faibles, avides de merveilleux, deviennent plus exigeantes chaque jour. D'autre part une concurrence irritante s'établit. D'autres médiums font ou prétendent faire plus que ce médium. Notre sorcier, — ou plus souvent notre sorcière, — se rend bien compte des limites de ses pouvoirs extra-normaux ; il lui a été donné, par exemple, de faire mouvoir une table à distance, mais il lui est impossible de créer des mains lumineuses et de se dédoubler en fantôme. Que faire ? En médiumnité, comme en économie politique, la demande crée l'offre. Le thaumaturge se résigne à chercher par l'art des trucs les moyens d'augmenter ses dons naturels. Pour satisfaire le public, — celui-ci au fond préfère un mensonge éblouissant à une réalité médiocre, — plus encore que par un désir trop humain d'étonner et de se faire valoir, le magicien dégénère en banquiste.

Histoire de tous les temps, déchéance qui s'attache aux sciences occultes depuis l'origine du monde, faute dont la responsabilité retombe moins sur les médiums ou les sorciers que sur leur clientèle. Le désir d'être trompé est peut-être encore plus fort chez l'homme que le goût de tromper. Et voilà quelle tare s'attache aux études du mystère. Il faut la constater loyalement, et non pas chercher à jeter là-dessus un voile hypocrite vite déchiré.

Les anciens occultistes avouaient d'ailleurs volontiers ce qu'ils appelaient « la nécessité du charlatanisme ».

Un seul exemple : prenez le tarot des bohémiens qui sert à la divination. Nous en avons fait depuis les cartes à jouer. C'est en quelque sorte le livre sacro-saint de la magie, la bible à images de l'occultiste. Étudiez la première lame. Qu'y voyez-vous ? Le mage lui-même habillé en bateleur ; il a devant lui sur une table les gobelets et les autres menus objets des faiseurs de tours. Sa main serre la baguette que plus tard brandira Mesmer. Certainement il est prêt à faire le fou pour amuser les imbéciles ; mais il n'en est pas moins plus sage qu'eux...

C'est assez parler pour aujourd'hui de l'alliance regrettable, mais sans doute irréductible, de la médiumnité et du truc. Il a suffi dans ce chapitre de la noter et de l'expliquer. Nous y reviendrons plus tard et plus longuement pour montrer comment certains prodiges sont dus, non pas à l'emploi de forces supranormales, mais à l'art de la ruse et à la science de l'illusion.

En tous cas, cette alliance reste acquise, — et j'adopte la formule d'un psychologue des plus convaincus et des plus ardents à qui on pourrait reprocher plutôt trop que pas assez de sympathie pour les phénomènes psychiques et les médiums, l'éminent professeur Okorowicz, — « la fraude, a-t-il écrit, est inséparable de la médiumnité, comme la simulation est inséparable de l'hypnotisme ».

*
* *

Il y a deux sortes de médiums, le médium à effets physiques et le médium psychique.

Le premier est le plus couru et le mieux payé; il est tantôt Home, tantôt Slade, tantôt Eusapia Paladino, ou Mme d'Espérance, ou Adda Roth, ou même cette Mrs Williams qui fut surprise chez la duchesse de Pomar en flagrant délit d'imposture. Ces artistes jouiraient de prérogatives inouïes. Leur corps allégé tout à coup serait susceptible de voguer dans les airs comme un ballon d'hydrogène, et ceci s'appelle la « lévitation »; ils décomposeraient et recomposeraient la matière à volonté, et réaliseraient, selon le terme spiritique, les « apports ». Les fleurs des jardins voisins obéissent à leur appel, et, chargées encore de rosée, traversent les murailles pour tomber sur la table des séances. Ils sont pareils à des aimants énormes qui attirent les objets environnants. Et le monde visible n'est pas le seul qu'ils troublent; l'invisible s'émeut à la présence de ces médiateurs qui appartiennent autant à l'au-delà qu'à l'autre monde. Les fantômes descendent avides de boire dans cette atmosphère les fluides épars qui leur communiquent une vie factice et une apparence momentanée. Des mains roses planent dans l'air, des visages translucides tout à coup se révèlent... Et les assistants pleurent de joie en croyant reconnaître les traits de ceux qu'ils ont perdus. Parfois l'illusion devient complète. Le fantôme, solide dans ses draperies, parle, marche, va serrer la main des assistants, — tandis que le médium est supposé en transe derrière le fameux rideau dans un coin de l'appartement. Et ce sont les prodiges suprêmes de l'école, dénommés les « matérialisations ».

Les théories pour expliquer ces phénomènes aussi insensés que douteux ne manquent pas. Mais il vaudrait mieux que les faits fussent moins expliqués et plus incontestables. On parle d'une certaine puissance que posséderaient les médiums sur les vibrations de l'éther. Ils accompliraient en quelques minutes le long et lent travail pour lequel la nature se réserve des mois ou des années; leur énergie s'écoulerait d'eux comme l'eau d'un bassin fêlé, et cette énergie tendrait toujours à reprendre la forme de l'organisme qu'elle a quitté. Ainsi Eusapia émanerait des membres nouveaux. Elle créerait, momentanément réelle, cette troisième main de l'Harpagon, de Molière! Elle se multiplie en se perdant; son suicide l'éparpille et des entités de l'au-delà se saisiraient de ces forces perdues pour s'y réincarner.

Le médium psychique est aussi atteint de cette maladie de la scission; il se divise lui-même, mais sans s'extérioriser; c'est sa pensée qui se morcelle. Vous savez que les organismes primitifs se reproduisent simplement par scission. C'est le système de génération le plus simple, et le microbe, par exemple, ne fait pas autrement. N'est-il pas étrange de constater que le « moi », cet hyperorganisme, cette création complexe, faisceau d'idées et de sensations qui s'est relié lui-même, peut tout à coup se fendre, s'émietter, mais en devenant une quantité de petits « *ego* » ayant leur personnalité propre. Nous avons tous appris au collège l'histoire de la fameuse Félida qui avait deux personnalités nettement séparées. La plupart des médiums sont susceptibles de se multiplier davantage encore. Tel est le cas par exemple de cette fameuse Mme Piper qui devenait l'organe de plusieurs esprits à la fois, l'un écrivant par la main droite, l'autre se servant de la main gauche, et le troisième logé dans la tête parlait, pendant que ses camarades écrivaient. L'âme du médium n'est plus *une* comme l'âme saine, elle est variable, incertaine, à sautes brusques, avec ces inconstances d'humeur observées chez les hystériques; de plus, le champ de la conscience s'étend ou se rétrécit, se transpose, passe d'un ordre de sensations à un autre ordre de sensations. Tout à coup une partie de la personnalité tombe dans l'oubli; et une autre partie, assoupie jusqu'alors, s'éveille. Ainsi l'ancienne pythie se croyait possédée par Apollon, Mme de Belciel, la supérieure du couvent de Loudun, accusatrice d'Urbain Grandier, par le démon Léviathan, et Mlle Couesdon par l'ange Gabriel.

L'âme du médium psychique est réellement semblable, d'après la comparaison du poète, aux vagues qui prennent toutes les couleurs et tous les aspects, non seulement selon le vent, le soleil et le ciel, mais encore d'après les mouvements secrets des ondes profondes et la flore et la faune occultes des abîmes. Ces prophètes incohérents et intermittents ont rédigé la plupart des livres d'Allan Kardec et de Stainton Moses. A les observer de près, on reconnaît vite qu'ils ne sont pas les messagers d'un merveilleux supérieur, car s'ils restent extraordinaires, ils n'apparaissent jamais sublimes. Ils nous entr'ouvrent la porte d'un au-delà pauvre et mesquin — au-dessous de notre monde. Le prestige artificiel qui les enveloppe tombe devant une étude un peu attentive; leurs enseignements, ils les attribuent aux plus grands génies de l'antiquité, qui les auraient pris pour truchements. Mais ce ne sont qu'une série de truismes, médiocres même en syntaxe et en orthographe, et qui sont dignes de venir de leur propre fonds.

*
* *

Pour faire mieux comprendre la mission et le caractère du médium, prenons en exemple une femme qui vient d'étonner le monde, véritable gymnaste du

psychisme qui bouleversa l'opinion la mieux assise des savants matérialistes et a laissé dans toutes les grandes villes d'Europe un sillage de stupeur. J'ai nommé Eusapia Paladino. Toute petite, Eusapia fut vouée aux cauchemars. Napolitaine de basse extraction, elle en a la faconde et le geste familier. Son enfance écouta les redoutables légendes des *jettatori*. Fille du peuple, elle s'agenouillait, superstitieuse, devant la fiole où se liquéfie le sang de saint Janvier. Sa destinée, pareille à celle des antiques sorcières, fut tissée avec des fils d'épouvante. Des bandits assassinèrent son père. Elle-même, de retour de Varsovie, fut dévalisée et en conserva une toujours renaissante impression de terreur. Le même rêve de brutalité et de capture la hante chaque nuit, et, comme les enfants, quand elle se couche, elle laisse la porte ouverte afin qu'on puisse la secourir. Depuis l'âge de sept ans, à toute heure des hallucinations la poursuivent. Sa médiumnité éclate en une funeste crise, vers treize ans, au moment de devenir femme. C'est à vingt-deux ans seulement qu'Eusapia, inconsciente jusqu'alors de ce qui se passe en elle, se convertit aux révélations de son propre mal. Elle adopte la doctrine des esprits. Sa seconde personnalité devient pour elle une entité mystérieuse s'affublant, selon la règle, d'un nom supposé, John King, le frère de la célèbre Katie King, ce fantôme qui observa pendant trois ans William Crookes. Désormais elle se croit l'apôtre d'une religion nouvelle. La voilà qui traverse le monde, court de ville en ville, de pays en pays, de savant en savant, extériorisant ses cauchemars, projetant dans l'atmosphère ambiante tout le trouble qui se déchaîne dans ses nerfs. En transe, sa force sensible et motrice s'échappe d'organes impuissants à la contenir. Et cette fuite d'âme impressionne les objets matériels, remue les meubles, agite les rideaux, crée des formes.

Auprès d'elle, on rêve tout éveillé un cauchemar dément qui semble réel.

Quelle odyssée que cette existence! Ses voyages relèvent un peu de la missionnaire, beaucoup de la professionnelle, et sa médiumnité, d'ailleurs discutée, ne se déplace qu'à bon compte (M. de Rochas a donné la note des frais dans divers journaux). On n'est point d'accord sur l'importance et la portée de tels phénomènes. De toute façon, ils ne sauraient passer inaperçus. La gloire d'Eusapia date du retentissant hommage que lui rendit Lombroso : « Je suis tout confus et au regret, écrivait à M. H. Ciolfi le professeur de Turin, d'avoir combattu avec tant de persistance la possibilité des faits spiritiques, je dis *faits* parce que je suis encore opposé à la *doctrine*. »

Elle débute à Naples en 1891 par cette glorieuse conversion. Depuis elle ne s'arrête plus. La voilà à Milan en l'automne de 1892 : elle enthousiasme le professeur Aksakoff, conseiller d'État de Sa Majesté l'empereur de Russie, et presque toutes les gloires du pays. Il n'est pas de sérénité acquise par les professions libérales que cette ignorante n'ait ébranlée. Cependant, M. Charles Richet fait quelques réserves, prétend n'être pas toujours très sûr du contrôle des mains et des pieds : *La preuve formelle, irrécusable, que ce n'est pas une fraude de la part d'Eusapia et une illusion de notre part, cette preuve formelle fait défaut.*

Mais Eusapia ne se décourage pas ; elle tente et entraîne le zoologiste Wagner à Naples, en 1893. A Rome, la même année et l'année suivante, la voilà chez M. Henri de Siemiradski, membre de plusieurs académies. Cette fois, on obtient des moulages de la main fluidique que suscite Eusapia.

A Varsovie, du 25 novembre 1893 au 15 janvier 1894, elle loge chez M. Ochorowicz, un des premiers promoteurs de la suggestion mentale ; pendant cinquante-deux jours, elle donne quarante séances! Vingt à vingt-cinq célébrités de la ville y prennent part. C'est là qu'elle obtient ses plus grands succès ; elle allume des lampes à distance, elle joue du tambourin sans y toucher, elle enlève les lunettes des gens sans les atteindre avec la main ; elle sonne la trompette, agite un accordéon, tout cela pieds et poings surveillés et liés.

Décidément elle est entraînée. En 1894, à Carqueiranne, et à l'île Roubaud, de nouveau avec le professeur Charles Richet, dans une atmosphère sympathique, elle réalise des prodiges, si j'en crois les procès-verbaux signés des noms les plus respectés.

Mais l'Angleterre sournoise et pratique la guettait.

La Société des recherches psychiques l'exécute. M. et Mme Siedgwick, M. Myers (spirite pourtant), M. Hodgson et le prestidigitateur Maskelyme déclarent, après vingt séances, que *tout est fraude du commencement jusqu'à la fin*. Son pied soulève les tables, sa main distribue les soufflets attribués aux esprits. Elle se sert de fil ou de cheveux pour tirer à elle les objets ; un petit appareil à préparation phosphorescente donne les impressions lumineuses : « *La fraude* continue le rapport, *a été employée aussi bien en dehors de la transe que pendant la transe vraie ou simulée, et elle fut appliquée avec tant d'adresse que la pauvre femme a dû la pratiquer longtemps et soigneusement.* » (*Journal de la S. P. R.*, octobre-novembre 1895.)

M. Ochorowicz répliqua aux savants anglais, leur reprochant de ne s'être pas mis dans les conditions pour obtenir des phénomènes véridiques. En effet Eusapia Paladino *truque*, mais ses trucs sont inconscients ; si on ne la surveille pas, elle trouve plus aisé, moins fatigant, de se servir de sa main charnelle ou de son pied corporel au lieu d'en créer de plus dignes ; il faut prendre toutes les précautions possibles contre elle-même et sa ruse involontaire de

somnambule. Eusapia a beau *truquer* souvent; si on l'en empêche et si tout de même le phénomène a lieu, la science n'a pas à faire la petite bouche. M. Dariex, le directeur des *Annales psychiques*, est du même avis : « Il importe peu, écrit-il, qu'Eusapia truque ou ne truque pas... Ce qui importe, c'est de savoir si cela (l'action à distance) est ou n'est pas, et pour que cela soit, il n'est point nécessaire que soit cela toujours et se produise toujours. »

D'autre part, Eusapia se plaint d'avoir été traitée par les Anglais « par dessous la jambe ». On la fit coucher dans une chambre de bonne. On l'épuisa en des expériences trop longues et obstinées. La suggestion de truquer planait autour d'elle et lui était imposée par les expérimentateurs qui l'y encourageaient... Quand je vis M. Myers à Cambridge, il nia les assertions de la Paladino. « Nous avons été très gentils au contraire, me dit-il; je l'ai reçue chez moi, comme mon hôte, et dans la journée elle jouait avec mes enfants... » Néanmoins je sais trop les petites jalousies des savants entre eux pour me douter du malin plaisir qu'ont dû trouver les Anglais à se payer la confusion d'un médium qui avait presque convaincu leurs confrères de France, d'Italie et de Russie...

Désormais une lutte courtoise s'engage entre nos savants et la Société londonnienne. Qui l'emportera? M. de Rochas a recommencé à Bordeaux les expériences poursuivies en son château de l'Aguélas. Les Français ont reconnu les ruses de la Napolitaine, sans en être découragés. Ils ont passé outre et obtenu, disent-ils, des séances satisfaisantes.

Il y a quatre ans, la sorcière moderne a pris à partie M. Sully Prudhomme lui-même. Le grand poète est sorti de ces séances pensif et très ému. Dans la préface de mon livre *le Monde Invisible* il exposa magistralement les réflexions que lui suggéra son contact avec l'Au-delà. M. Jules Claretie fut gravement rudoyé dans une des séances; une boîte à musique lancée par John King lui meurtrit la tempe. « Ah! le mauvais esprit!... *Povero!... Ché la estima...* » s'écria la Paladino... Et la séance continua! Ces forces sont dangereuses; il y a une malveillance souvent dans les énergies inconnues que l'on attribuait autrefois à Satan ou au Diable.

Depuis, j'ai pu étudier de près l'étrange Napolitaine. De basse extraction, elle a la façon et le geste familier de sa province. C'est une érotique. Petite, grasse, susceptible, passionnée et rusée, avec des cheveux noirs qui commencent à grisonner, un rictus et un grincement de dents démoniaque lorsqu'un phénomène vient de réussir, elle s'agite, se convulse, vous caresse, vous repousse, entre en colère, se plaint, avec l'art d'une comédienne consommée ou simplement d'une véritable femme. Son masque est plutôt napoléonien, quoique M. Jules Claretie m'ait affirmé qu'elle a un peu le beau profil énergique de Mme Victor Hugo, « mais, a-t-il ajouté, d'une Mme Victor Hugo plus brutale et plus dure ». Sa voix par instants est douce et profonde avec des intonations charmeuses d'Éléonora Duse. Les prodiges qu'elle m'a servis, comme à Camille Flammarion et à Adolphe Brisson, m'ont plus troublé que convaincu. J'ai vu les mains lumineuses, les meubles automobiles voyageant dans l'atmosphère comme des oiseaux monstrueux. Un livre sous mes yeux traversa un rideau sans le déchirer...

Néanmoins, je ne crois guère en tout cela, et ma supposition pour expliquer autrement que par le truc (avec lequel elle est familière d'ailleurs) ses miracles de raccroc, c'est qu'Eusapia Paladino est elle-même un « hypnotique. » Nous entendons par ce mot une substance susceptible de donner des rêves et d'illusionner. La Paladino est l'opium ou le haschich faits femme. Elle enivre, détraque, hallucine; sa crise est contagieuse. Elle nous fait voir précisément, non pas ce qui n'existe pas, mais ce qui n'existe que pour elle : les hallucinations de ses rêves, les formes-pensées qu'enfante son imagination en délire.

C'est une malade. Elle a d'ailleurs un trou dans la tête à la région temporale gauche. Cet accident est la conséquence d'un accès de délire pendant le typhus; elle se plaint de constriction ascendante de l'œsophage (boule hystérique). La réussite des phénomènes « lui cause des frissons agréables, même voluptueux ». « *Mio caro* », s'écrie-t-elle, en s'appuyant sur l'épaule de son voisin et elle recherche ses caresses. En somme elle est le type énergique et franc du médium. De même que les maladies physiques nous ont permis de violer l'organisme et d'en mieux connaître le mécanisme par le détraquement de la machine qui avoue ainsi ses ressorts cachés, les maladies mentales et psychiques nous permettent de violer la personnalité humaine, de pressentir les forces mystérieuses dont elle dispose et de trouver, par le chemin de la folie et du prodige, les lois de la conscience et du jeu normal des facultés. Ainsi le médium cesse d'être une curiosité pour devenir une utilité. Ce n'est plus un monstre, mais un instrument de laboratoire, même un laboratoire tout entier, comme je le disais au début de cette étude. Telle est la meilleure et la plus sage façon de le considérer.

JULES BOIS.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41994. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 29 MARS 1902.

PORTRAITS ET SOUVENIRS, 1869-1870

Presque tous ceux que j'ai connus dans ma première jeunesse, tiennent, je le sais, leurs souvenirs en portefeuille. Déjà on exploite ces mémoires inédits, où la vérité n'a pas été déposée tout entière. Est-ce que mes aînés, gênés par toutes sortes de liens, sont en état de tout dire? Ne s'exposeraient-ils pas à tous les périls, s'ils osaient raconter tous les faits qu'ils ont aperçus, et peindre exactement les personnages qui se sont rencontrés sur leur chemin. Est-ce que, par exemple, certain oratorien, dans le journal inédit duquel on puise déjà à pleines mains, nous tracera réellement l'état de la congrégation, avant et pendant le Concile de 1870? C'est précisément à ce point particulier que je veux m'attacher aujourd'hui, dans ces premiers portraits et souvenirs. Ceux dont je vais m'occuper sont morts ou fort âgés. Il n'y a pas d'indiscrétion à les découvrir tels qu'ils furent; ils appartiennent au passé; on les raconte, du reste, dans des publications un peu hâtives, que fournissent des gens fort pressés, peu renseignés, enchaînés dans toutes leurs pensées, et qui n'ont pas même été des témoins oculaires.

Je commence donc mon récit et mes jugements. Fort intéressants étaient les hommes distingués qui s'agitaient, plus que de coutume, en 1869 et 1870, rue du Regard. Instruits, considérés, d'une tenue discrète, ils s'animèrent singulièrement à cette date. Ils étaient en majorité, on le sait, anti-infaillibilistes, non pour faire antithèse aux jésuites, mais par goût, parce que le libéralisme — odieux à Pie IX — constituait la principale tradition de l'Oratoire.

Personne d'entre nous n'a oublié le Père de Valroger qui apportait, dans les discussions, une extraordinaire véhémence qu'on ne lui soupçonnait pas jusque-là. D'une famille normande fort distinguée par sa grande vertu et par son intelligence, il ne démentait nullement ses origines. La nature ne lui avait pas prodigué les dons physiques; je le vois encore, petit, malingre, difforme, avec ce visage allongé qu'ont les bossus, mais doué d'un œil très vif et d'une subtilité capable de tout faire passer à travers le dogme sans en rompre une seule maille. Ses mouvements étaient rapides et ses passions fort ardentes. Il s'agit ici de passions purement intellectuelles; le Père de Valroger n'en connut pas d'autres. Sa vie était irréprochable. Par le rigorisme de ses mœurs, il se rapprochait assez des jansénistes. C'était un abbé de Saint-Cyran. Je ne le voudrais pas comparer à M. Singlin, car il me paraît n'avoir jamais rien entendu à la direction des âmes. Il fréquentait trop ce qui est imprimé, passait trop ses journées à aligner mot par mot ce qu'il avait pu recueillir dans les livres. Il n'avait pas non plus ce calme intérieur, cette belle sérénité qui notait si bien le grand directeur de Port-Royal. C'était un austère, voilà tout, brûlant de feux théologiques comprimés jusque-là, mais qui éclatèrent dès le lever de rideau du Concile. Il tenait à son sens propre, et en ce point n'avait rien détruit en lui-même de l'homme ancien. Comme le vieux clergé français, il était fort attaché à la Constitution de 1682, admettait la primauté et le magistère de Rome, tout en rejetant l'infaillibilité du pape, non uni aux évêques dans un Concile représentant toute l'Église.

Sans doute, à l'origine, il n'appartenait pas au

parti catholique libéral. Mais quand s'élevèrent les discussions préparatoires au Concile du Vatican, et quand s'ouvrit le Concile, il fit bloc comme tous les gallicans avec les catholiques libéraux et tendit la main au Père Gratry, contre lequel autrefois il avait mené, dans l'Oratoire même, une campagne assez virulente.

A côté du Père de Valroger se tenait son frère aîné, un sulpicien, qui avait obtenu de sa communauté l'autorisation de vivre à l'Oratoire. Rien n'était plus touchant que la déférence témoignée par M. l'abbé de Valroger à son frère cadet dont il adorait le génie, qu'il écoutait avec une docilité d'enfant, et qu'il avait choisi pour confesseur. Posait-on une question à M. l'abbé de Valroger, il répondait avec un sourire : « Allez consulter Raminagrobis. » Raminagrobis, du reste, se jugeait, en sa qualité de Normand et de théologien de Bayeux, capable de tout discerner et de tout résoudre par sa casuistique. M. de Valroger, aussi calme que son cadet était impétueux, n'avait aucune opinion personnelle. C'était un réflecteur, il pensait par l'oratorien et brillait de ses idées et de ses passions. On lui rappelait souvent avec malice, pendant le Concile, qu'autrefois, professeur de philosophie à Issy, il avait essayé d'écarter des ordres l'abbé Lacordaire, qui lui semblait trop entaché de ce libéralisme avec lequel, maintenant, il estimait nécessaire de s'allier. Il secouait doucement l'épaule, et se mettait à raconter comment un jour, en classe, le futur dominicain, tout plein de Rousseau, l'avait fort embarrassé en sollicitant de lui quelques renseignements sur les théories du *Contrat social*. C'était un homme doux, modeste, qui n'avait vu les femmes que de loin, et qui considérait toute parure féminine comme une abomination et comme un piège de Satan. Après la décision du Concile, on lui demanda son sentiment, il répondit en se signant les lèvres : *Domine, pone custodiam ori meo*. J'ai retrouvé, dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de M. Renan, ce trait fort curieux que je contai à l'auteur de la *Vie de Jésus*, et qui le divertit beaucoup.

M. l'abbé de Valroger était donc aussi anti-infaillibiliste que le Père de Valroger. Celui-ci, pendant les récréations, parcourait nerveusement le jardin de la rue du Regard, en proie à une perpétuelle surexcitation, laquelle ne se calma qu'aux premiers coups de canon de la guerre franco-allemande.

Quelle fut la dernière pensée de ce casuiste excellent, mais tenace, mais souverainement habile à interpréter les textes les plus rigoureux, et à les plier à ses opinions particulières ? Trouva-t-il le moyen d'accommoder la décision écrite du Concile avec son gallicanisme ? Peut-être. Se soumit-il simplement, comme la masse des évêques et des fidèles ? J'estime qu'il est assez difficile de savoir nettement ce qui se passa dans sa conscience et dans sa raison. Autant il avait été, pendant l'assemblée de Rome, bouillant et discuteur, autant il devint dans la suite prudent et réservé. *Domine, pone custodiam ori meo.*

Ce qui donnait une certaine liberté de discuter tout à l'aise, c'était l'absence du Père Pététot, supérieur de l'Oratoire. Je ne sais quel évêque avait eu l'heureuse fantaisie de l'emmener à Rome en qualité de théologien. Comme il l'était peu cependant ! Sa vie n'avait jamais été celle d'un homme d'études. Dès sa première jeunesse, le ministère paroissial l'avait complètement absorbé. Enfant du peuple, né sur la paroisse Saint-Merri, il s'était, dans son vicariat à la Madeleine, et plus tard dans sa cure de Saint-Louis d'Antin et de Saint-Roch, frotté un peu au beau monde, d'où quelques manières distinguées dont il était très fier. Pendant de longues années, il avait gardé avec son ancien confrère de la Madeleine, Mgr Dupanloup, des relations cordiales, mais qui se rompirent tout à coup. Au fond, c'était un homme dur, qui n'aimait personne et que tous estimaient sans l'aimer. Aucun attendrissement, aucune humanité chez lui. Je me rappelle un trait qui le peindra mieux que tout ce que je pourrais dire. Un oratorien reçut, un jour d'hiver, la visite inattendue d'un jeune garçon de quinze ans environ, qu'il avait connu autrefois et dont il avait vu agoniser la mère et les sœurs... Le malheureux était orphelin, malade, brisé par la toux qui avait dévoré les siens et qui le dévorait à son tour. Les nuits précédentes, il les avait passées à la belle étoile, couchant sur les bancs, réveillé à chaque instant par les sergents de ville. C'était une loque informe qui paraissait à peine animée d'un souffle de vie. L'oratorien miséricordieux, après l'avoir installé dans un fauteuil où il put reposer, sortit en ville. Prévenu par je ne sais qui, le Père Pététot mit à la porte le pauvre enfant et le jeta dans le froid et dans la mort. Il connaissait le règlement, mais n'avait jamais lu la parabole du bon Samaritain, ni la vie de saint Vincent de Paul. J'ai appris après de nombreuses années que le malheureux ainsi expulsé s'était remis, qu'il était devenu chef de famille et laborieux employé. Il avait sans doute trouvé quelqu'un que le dévot pharisaïsme n'avait pas desséché et qui comprenait que le premier commandement est l'amour du prochain.

Le départ pour Rome du Père Pététot fut donc accueilli par tous avec un plaisir infini. Quel soulagement ! Le Père Gratry, qui depuis quelques années, à la suite de vifs dissentiments, s'était séparé de corps du Père Pététot, et, tout en gardant son titre d'oratorien, vivait dans la rue Barbet-de-Jouy, reparut dans la maison de la rue du Regard. Il s'assit

même, en certaine solennité, à la table commune, où tous furent ravis de le revoir. Son ancien antagoniste, le Père de Valroger, en témoigna tout particulièrement sa joie. La crainte du nouveau dogme, les passions théologiques avaient réuni ces deux hommes, jusque-là si séparés et si divers. Le Père Gratry était un rêveur; je ne prétends pas que le Père de Valroger fût aussi exempt de rêve qu'on l'aurait pu imaginer, ni que son cerveau fût à l'abri des illusions. Mais aucune poésie dans sa tête, vouée aux subtilités et aux abstractions; rien de ce qui constituait la marque particulière du Père Gratry.

Le Père de Valroger, comme je l'ai marqué, ne connaissait que les livres, en tirait des phrases qu'il mettait péniblement les unes à la suite des autres; le Père Gratry lisait peu; mais, si son érudition était limitée, infinie était son imagination! En politique, il poussait loin le libéralisme; peut-être même eût-il incliné volontiers et fort sincèrement vers un certain socialisme humanitaire si on s'était à ce moment-là occupé de la question sociale. Il maudissait les guerres fratricides entre les peuples, et prônait dans ses écrits et dans ses discours la fraternité universelle. Jamais idéaliste plus forcené ne parut sur la planète.

Il avait en dilection, comme les hommes de 1848, les peuples opprimés et en particulier la Pologne. A l'Oratoire, on voyait parfois, passant deux ou trois mois, mêlés aux novices, dans la belle maison de Tours, les fils des exilés polonais, de ceux qui avaient porté les armes dans les dernières insurrections. Dans une page fort ardente, rappelant les *Paroles d'un Croyant*, le Père Gratry a mis, du reste, tout son libéralisme, toute son horreur des tortionnaires, de ceux qui écrasent les particuliers et qui égorgent les nations : « Je ne puis lire, s'écrie-t-il, sans perdre une partie de ma force pour la journée, tous ces récits d'Indiens attachés aux canons, de vaincus empalés, de nègres mourant sous les coups, de cannibales se mangeant entre eux, de familles d'esclaves coupées, vendues séparément, membre par membre, ou de soldats déchirés jusqu'aux os par le fouet et de paysans polonais expirant pour la foi, sous le knout. Ces spectacles m'écrasent... Je pleure, des larmes brûlantes creusent mes joues; presque chaque jour, depuis plusieurs années, j'ai senti le ravage de ces larmes. » (*La Morale et la Loi de l'histoire*, t. I, p. 163-164).

En 1867, il avait un des premiers embrassé avec enthousiasme l'idée de Frédéric Passy, et s'était fait affilier à la Ligue de la Paix, dans laquelle tous les confessionnels, catholiques, protestants et juifs, se donnaient le baiser pacifique avec un naïf attendrissement. Plus d'extermination, plus de darwinisme pratique, plus de suppression des faibles au profit des forts : voilà ce que lui représentait l'œuvre de M. Frédéric Passy.

Mais revenons à nos souvenirs personnels du Concile. Le Père Gratry avait eu autrefois pour condisciple, à l'École polytechnique, le général Lamoricière, le vaincu de Castelfidardo. Celui-ci était revenu de Rome, assez ulcéré, paraît-il. Il avait, dans un langage plutôt énergique, déclaré tous ses sentiments au Père Gratry, lequel ne cessait de répéter ceci : « J'ai vu Lamoricière; il a dit au pape : « Saint-Père, « vous ne viendrez à bout de la *Curia Romana* que si « vous en pendez quelques-uns. » C'était avec un accent tout vibrant que le Père Gratry redisait à tout venant les imprécations du général. Ses entretiens avec Lamoricière, son amitié pour l'évêque d'Orléans, le chagrin qu'il avait éprouvé lors du *Syllabus*, l'avaient préparé à entrer dans l'opposition à l'infaillibilité personnelle du pape. Est-ce que son rêve de libéralisme, celui auquel il tenait le plus, n'avait pas été impitoyablement condamné par Rome? Est-ce que tous ses amis, l'évêque d'Orléans, Montalembert, le duc de Broglie n'avaient pas été durement frappés? N'avaient-ils pas, en échange de leurs services et pour avoir tenté un rapprochement entre l'Église et le monde nouveau, reçu le coup le plus sensible? On les avait paralysés dans leur talent, dans leur philosophie et dans toute leur action. Que pouvaient-ils faire? Que pouvaient-ils dire? Que signifiait leur passé? Pendant longtemps, ils avaient réclamé pour les catholiques la liberté commune. Mais voilà que cette liberté des cultes et des opinions philosophiques, dont ils s'étaient prévalus, ne pouvait être légitimement invoquée par des catholiques, puisque le pape la proclamait une peste maudite. Dans le fond de leur conscience, s'étaient-ils soumis? N'attendaient-ils pas des temps meilleurs? N'en appelaient-ils pas, au dedans d'eux-mêmes, du Pape à l'Église universelle? Mais l'infaillibilité érigée en article de foi, cet appel intérieur n'était même plus possible. Aussi s'opposaient-ils de tout leur pouvoir au dogme nouveau, et le Père Gratry avec eux. Ils avaient les premiers, aux temps de Lamennais, créé le mouvement ultramontain; mais maintenant, ils n'en voulaient plus. Ainsi s'explique leur union avec les gallicans, dont ils étaient jadis les adversaires acharnés. Voilà ce qui avait joint, comme je l'ai déjà noté, les mains ennemies du Père Valroger et du Père Gratry.

Si ce dernier n'était pas d'une science théologique très développée, s'il n'avait pas pénétré très avant dans les arcanes du droit canon et de l'histoire ecclésiastique, c'était en revanche le plus puissant écrivain du parti. Il avait souverainement l'imagination éclatante, la phrase enflammée, un ton qu'il poussait parfois jusqu'aux notes déclamatoires, lesquelles plaisent à la foule et même parfois ne déplaisent pas

à quelques hommes distingués. Il publia quatre lettres contre l'infaillibilité papale, montrant que cette croyance prenait sa source dans les fausses décrétales et dans d'autres documents peu authentiques. Il s'indigna de voir tant d'épîtres fabriquées, introduites dans le bréviaire romain, lues quotidiennement et obligatoirement par les clercs. Rien n'égale la virulence des quatre pamphlets du Père Gratry. Décidé à tout, il fit même un certain appel à la puissance civile, et une visite à Napoléon III, pour le prier d'intervenir, comme autrefois les rois de France, à l'effet de protéger, et la Constitution de 1682, et la minorité du Concile. Fatigué déjà, préoccupé d'autres soucis, craignant de se faire une affaire avec l'impératrice et avec la grande majorité du clergé français, Napoléon III n'ouvrit pas l'oreille aux instances du Père Gratry.

Je visitai plus d'une fois celui-ci dans son petit appartement de la rue Barbet-de-Jouy, d'où l'on découvrait le dôme luisant des Invalides. Il était presque voisin de la duchesse de La Rochefoucauld-Liancourt, la très ancienne, qui avait pris parti dans le débat théologique et qui s'écriait plaisamment, pendant les sécheresses du printemps de 1870 : « On devrait condamner tous les anti-infaillibilistes, tous les parpaillots à puiser de l'eau dans des seaux et à inonder les champs desséchés. » Tous, hommes et femmes, grands et petits, les savants, les ignorants s'étaient jetés dans l'affaire et se livraient à toutes sortes de discussions emportées. On se disputait, on s'injuriait. C'est ce qui explique, au milieu de l'universel surchauffement, les éclats du poète et polémiste Gratry. Son visage extrêmement beau, avec deux yeux grands ouverts et lumineux, rendait à merveille toute l'indignation intérieure. En même temps que sa plume courait sur le papier, rapide, furieuse, le corps lui-même et surtout la figure, par leurs mouvements, étaient curieux à observer. Ils exprimaient, en les rythmant, toutes ses pensées et toute la passion à laquelle il était en proie.

Après la décision, il fut longtemps à se soumettre, Par une journée d'hiver 1872, nous l'accompagnâmes dans la petite église des Missions, puis au cimetière Montparnasse. Non seulement les catholiques libéraux et les proches amis étaient là présents dans le funèbre cortège. Mais je revois encore la tête empanachée de cheveux gris de Jules Favre, fort vieilli, fort attristé lui aussi et que la mort semblait avoir déjà touché. Deux grands jeunes gens, fort élancés, de taille gigantesque, suivaient le corps. C'étaient les deux jeunes Zamoïski, à qui je serrai la main et qui vinrent se pencher sur la bière et donner au mort le dernier salut de la Pologne reconnaissante! Me fais-je illusion? Est-ce un rêve? Nous avons vécu si curieusement pendant les sombres mois de 1870 et de 1871, que nous nous demandons parfois si tel ou tel fait de notre existence d'alors est un songe ou une réalité, si nous l'avons aperçu pendant le sommeil ou pendant la veille. Autant qu'il m'est permis de l'affirmer, j'ai fait une visite au Père Gratry, le 18 mars 1871. Rien ne troublait la tranquillité de nos quartiers; la rive gauche était plutôt morne; le silence dans la rue Barbet-de-Jouy était encore plus marqué que d'habitude. Mais de temps à autre un coup de canon, partant de la butte Montmartre, nous faisait craindre de sinistres événements. Après la lutte avec l'étranger, la lutte fratricide allait commencer. Le Père Gratry était dans une agitation extraordinaire; il bondissait nerveusement au moindre coup de canon, et souffrait, lui, l'apôtre de la paix, de tout le sang répandu et de tout celui dont il prévoyait l'effusion.

Je l'ai représenté, me semble-t-il, tel qu'il était. Rien de plus noble que ses imaginations. J'ai d'autant plus de mérite à l'avoir ainsi portraituré, que sa personne, malgré de fréquentes relations, ne me fut jamais extraordinairement sympathique. Tout subjectif, il vécut beaucoup — on peut dire toujours — avec lui-même, se sustentant de sa propre chair, se renouvelant peu, lisant peu, — je l'ai indiqué, — écoutant encore moins. Peu de chose du dehors entrait dans son esprit. Il était en perpétuelle conversation avec lui-même, prêtant une oreille distraite à tout ce qu'on lui disait. J'ai souvent causé avec lui, mais je ne pourrais affirmer qu'il ait entendu un seul des mots que j'ai prononcés dans son cabinet de travail.

Or, on ne peut s'attacher à de pareilles natures. Rien ne repousse comme le *narcissisme* intellectuel qu'il pratiqua si parfaitement pendant toute son existence.

E. Ledrain.

(*A suivre.*)

HOMMES D'ÉTAT CONTEMPORAINS

Lord Rosebery.

Si la popularité était la mesure du génie, ce serait une bien grande figure que celle de lord Rosebery. Dans les allées de Hyde-Park où l'ex-Premier aime à essayer aux heures matinales ses magnifiques chevaux, nul ne recueille au passage tant de saluts, nul ne répond à tant de sourires. Sa fière prestance, ses beaux yeux bleus, ses traits réguliers en font un type d'Anglo-Saxon assez pur et assez réussi. C'est pourquoi il est sympathique aux masses. Les nations, fussent-elles pénétrées d'esprit démocratique, aiment

à ce que leurs grands hommes aient grand air.

Lord Rosebery est démocrate, sans doute, mais ce démocrate se double et se corrige d'un dandy. Son illustre prédécesseur, lord Beaconsfield, ne revêtait pas d'un manteau plus distingué les idées radicales de sa première jeunesse. Si « Dizzy » a inventé certains gilets mémorables, lord Rosebery a trouvé les cols d'habit qui portent son nom. Enfin, tout comme Joë Chamberlain, son détestable adversaire, il connaît à fond l'art de confectionner des « boutonnières » ineffables. Les « boutonnières » de lord Rosebery ! Quel poète dira leur grâce ? Quel artiste leur harmonie ? Quel statisticien leur variété ? Il n'est point de fleur rare qui n'ait rehaussé de son éclat l'élégance naturelle du noble lord. Il n'est point de disposition que ce fashionable n'ait essayée, point de nuances qu'il n'ait réunies. Mais, parmi toutes ces combinaisons florales dont le reportage politique a pieusement conservé le souvenir, la boutonnière que lord Rosebery arbora certain jour à Glasgow où il s'était rendu pour présider un match de football, me paraît plus particulièrement digne de passer à l'histoire. Cette chose exquise se composait d'une orchidée, de quelques violettes de Parme et d'un gardénia flamboyant. O l'admirable symbolisme de cet assemblage ! Pouvait-on dire mieux avec moins de fleurs ? L'orchidée, la fleur impérialiste, s'apercevait au revers de lord Rosebery, mais l'éclat en était justement tempéré par le voisinage des violettes de Parme, image de la modération. L'orchidée ne brille pas à la redingote de cet homme d'État dans le *splendide isolement* cher à M. Chamberlain. Cela ne signifierait-il pas que l'impérialisme est quelque chose dans le programme de lord Rosebery, mais qu'il n'est pas tout ? Le gardénia est là, d'ailleurs, qui accentue cette affirmation. Le gardénia rouge est là pour ajouter à l'impérialisme une nuance radicale et pour nous rappeler que les réformes sociales ont toujours tenu une large place dans le programme de lord Rosebery. En vérité, la politique de l'ex-Premier s'exprime à merveille dans ces trois sortes de fleurs et l'on peut dire qu'en ce jour où il arbora au match de Glasgow le bouquet que nous venons de décrire, le noble lord avait mis son âme dans sa boutonnière...

*
* *

Archibald Philippe Primrose, comte de Rosebery, naquit à Londres le 7 mai 1847, d'une ancienne souche écossaise où les sentiments libéraux et le goût des exercices physiques sont héréditaires. Lord Rosebery, qui s'appelait du vivant de son père lord Dalmeny, étudia au collège d'Eton, puis à Oxford. C'était un écolier intelligent, sans doute, mais peu discipliné et encore moins laborieux. Ses versions latines étaient médiocres, mais il réussissait bien au crickett et il excellait au football. Et déjà il rêvait de gagner le Derby. Il préférait dans l'année scolaire le temps des vacances qu'il passait chez ses parents, près d'Édimbourg, sur le domaine de Dalmeny, réputé à la ronde pour ses forêts magnifiques.

A la mort de son grand-père, le jeune lord vint siéger à la Chambre Haute. Il avait vingt et un ans. Les premiers discours qu'il prononça dans cette illustre assemblée ne laissaient guère prévoir le rôle qu'il y devait jouer. Son *speech* de début tendait à empêcher la clôture des salles de spectacle le mercredi des Cendres. Lord Rosebery, qui portait à cette époque aux choses du théâtre un vif intérêt, fit observer que le tort matériel résultant d'une relâche forcée en ce jour de fête religieuse causerait à une foule de braves gens, comédiens, choristes et machinistes un immense préjudice, tout à fait disproportionné au prétendu scandale que cette mesure de police était censée réprimer. L'autre discours prononcé par lord Rosebery dans ces années d'apprentissage n'avait pas trait à une matière plus considérable. On agitait au Parlement la question de la remonte des chevaux, des courses et des jeux de hasard. Un politicien naïf — tout se voit — proposait de supprimer les courses pour supprimer le jeu : *sublatâ causâ*... Lord Rosebery qui n'avait encore que vingt-six ans, mais qui n'oubliait pas le grand serment qu'il avait fait naguère de gagner le Derby d'Epsom, s'éleva contre un projet qui le menaçait dans sa plus chère espérance. Il trouva dans le feu de la discussion un mot heureux où perçait déjà cette ironie familière qui est la marque de son esprit : « Vouloir supprimer le jeu par la suppression des courses, s'écria-t-il, c'est vouloir abolir la pluie par la destruction des gouttières. »

Très admiré dans les salons de Londres, où l'on eût vainement cherché un plus élégant valseur, fort entouré au club, fêté sur le turf, très intelligent et puissamment riche, lord Rosebery représentait ce qu'il est convenu d'appeler « un beau parti ». Aussi surveillait-on malicieusement ses démarches et ses visites. On sut bientôt à quoi s'en tenir. Et lorsque, au mois de janvier 1878, le prochain mariage du jeune comte et pair avec miss Hannah de Rothschild, fille unique du feu baron et de la baronne Meyer de Rothschild fut officiellement annoncé, les gens bien informés « dirent qu'ils l'avaient bien dit ».

Le père de la fiancée avait laissé en mourant une fortune évaluée à 63 millions environ. D'autre part lord Rosebery tire du chef de ses terres seulement un revenu fixe annuel de 575 000 francs. Comme on pouvait s'y attendre, la cérémonie des noces passa en splendeur tout ce que les badauds londoniens avaient vu de plus mémorable. On admira fort l'élégance

étudiée du « jeune gentilhomme radical plus connu pour son audace que pour sa sagesse », comme l'appelaient les tories grincheux. On admira plus encore sa jeune femme et les flatteurs lui trouvèrent une ressemblance avec *Rebecca*, la célèbre héroïne de l'*Ivanhoé* de Walter Scott. Dans le concert de félicitations qui accompagna les jeunes mariés à l'autel, une seule note discordante retentit : les doléances des gazettes orthodoxes israélites constatant avec peine que c'était la quatrième fois qu'un membre de la famille de Rothschild se mariait en dehors du judaïsme.

Le salon de lord Rosebery ne tarda pas à devenir un des plus brillants de la capitale. Les Rothschild appartenant au clan conservateur, il en résulta que les deux partis se trouvaient plus ou moins confondus dans les réceptions du jeune couple. Cela n'était point pour déplaire à un homme qui pratique par tempérament et par politique une large tolérance. Les dédains de certains *snobs* déclarant très haut qu'on rencontrait chez lui une société mêlée le divertissaient fort. Il raconte lui-même volontiers la réponse suivante que lui fit un soir un de ses hôtes. Lord Rosebery ayant observé que « c'était l'anniversaire de la Commune de Paris » : « Oui, déclara son interlocuteur en embrassant d'un regard méprisant les invités du *jeune gentilhomme radical*, oui, je m'en aperçois... »

Quatre enfants, deux garçons et deux filles, sont nés du mariage de lord Rosebery avec l'héritière des Rothschild. Celle-ci se montra toujours une compagne fidèle et dévouée. Elle prenait part aux préoccupations politiques de son mari, elle le soutenait, elle le réconfortait. A l'époque où lord Rosebery présidait le Conseil du comté de Londres, sa femme le rejoignait souvent dans la salle des séances. Elle assistait aux délibérations, assise un peu à l'écart, causant gaiement, dans l'intervalle des discours, avec les membres du bureau. Elle accompagna son mari en Australie et aux Indes. Sa mort, survenue en 1890 à la suite d'une fièvre typhoïde, est le plus rude coup que l'ancien *leader* du parti libéral ait reçu de la Destinée.

*
* *

Il entra dans la carrière politique sous les auspices de Gladstone. Lors de la célèbre campagne du Midlothian en 1880, le grand vieillard et le grand jeune homme batailleront côte à côte. Dalmeny était le quartier général des opérations. Et l'on y montre une allée de sycomores que Gladstone planta de sa main aux heures de loisir que lui laissait la lutte. Elle fût âpre, passionnée et coûta un million et demi à lord Rosebery. Faudrait-il admettre la supériorité des Anglo-Saxons jusqu'en matière de négociations électorales ?

Du moins Gladstone sut-il reconnaître tant de dévouement à la bonne cause. Le *Père du Peuple écossais*, comme on appelait aussi le *Grand Old Man*, adopta le seigneur de Dalmeny pour son fils et par un entraînement méthodique le rendit apte à occuper les plus hauts postes. Ambitieux, mais sympathique, lord Rosebery conquérait des amis partout.

Il connaît bien cet art difficile de parler aux humbles qui fait partie du métier de politicien radical. Il possède à fond les petites manigances par où un ploutocrate peut se donner la figure d'un ami du peuple. Comme un ouvrier australien lui déclarait : « Nous sommes, nous autres, d'ardents démocrates », lord Rosebery l'interrompit d'un air de candeur étonnée : « Mais comment donc, fit-il, tout le monde n'est-il pas démocrate aujourd'hui ? » Dans le Conseil du Comté de Londres où les révolutionnaires se montrent volontiers agressifs, il avait une façon adorable de répondre par un sourire à ceux qui l'appelaient « Monsieur Rosebery » et sa bienveillance, devenait une cordialité extrême avec ceux qui l'appelaient « citoyen » tout court.

A deux reprises, en 1886 et en 1892, Gladstone étant président du Conseil, lord Rosebery a dirigé les Affaires étrangères. Il a montré dans cette charge du tact et une humeur généralement conciliante. Le prince de Bismarck le tenait, dit-on, en haute estime. Lord Rosebery n'a rien fait pour lui ôter cette opinion favorable. Il a cherché constamment à rapprocher l'Angleterre de l'Allemagne. La Triple-Alliance n'a pas à se plaindre du noble lord. La France et la Russie ne sauraient rendre un pareil témoignage. Il est juste d'ajouter, toutefois, qu'elles ont eu affaire par la suite à des ministres anglais autrement mal disposés à leur égard.

Au mois de mars 1894, lord Rosebery qui, depuis si longtemps, était « l'homme de l'avenir », devint enfin « l'homme du jour ». Gladstone venait de se compromettre à jamais en essayant de faire aboutir son malheureux projet d'autonomie irlandaise. Ses plus fidèles partisans désapprouvaient au fond d'eux-mêmes cette mesure. Ils ne s'y étaient ralliés que par dévouement à leur chef. Cependant, la Chambre des lords s'opposait énergiquement aux visées de Gladstone, menait rondement une campagne acharnée et trouvait dans cette politique, qui répondait au vœu de la majorité de la nation, un regain de popularité inattendu. Gladstone avait cru pouvoir compter sur une majorité de 40 voix. Mais il ne tarda pas à voir que ce calcul était encore trop optimiste. Il crut alors rendre service à sa cause en se retirant de son plein gré. Avant de partir il désigna lord Rosebery comme son successeur. Celui-ci avait quarante-six ans. Nul Anglais vivant n'avait vu un Premier Ministre si jeune. Gladstone avait formé son premier cabinet

à cinquante-neuf ans et Disraeli avait attendu jusqu'à sa soixante-troisième année cet honneur si ardemment convoité.

Sans doute, c'est bien plus aux circonstances difficiles où lord Rosebery prenait le pouvoir qu'à sa relative « jeunesse » qu'il faut imputer l'insuccès de son ministère. Cet insuccès, d'ailleurs, fut complet. On cherche en vain à lui faire honneur de quelque résultat positif. C'est le néant absolu. Gladstone, en se retirant, avait indiqué comme but immédiat de la politique libérale la lutte contre les empiétements de la Chambre des lords. Législateur héréditaire lui-même, lord Rosebery avait assez mauvaise grâce à combattre avec tant d'âpreté le principe héréditaire. Il se tira fort galamment de cette situation difficile. Les discours prononcés par lord Rosebery en ces circonstances sont des modèles de tact et des chefs-d'œuvre d'éloquence à la fois ironique et passionnée. Son *speech* de Bradford, le 27 octobre de cette année 1894, passe pour contenir le programme des réformes qu'il rêve d'accomplir un jour. Lord Rosebery s'y exprimait en termes des plus catégoriques : « Dans ce conflit, disait-il, vous avez derrière vous, pour vous donner courage, le souvenir de toutes les grandes réformes, toutes les nobles aspirations et toutes les grandes choses auxquelles vous avez appliqué vos cœurs. En face de vous sont massées les forces du préjugé et du privilège. En face de vous se dressent ces sombres remparts derrière lesquels s'abritent les ennemis qu'il vous tarde de combattre. Et je vous le demande, êtes-vous prêts à lutter dans le même esprit où luttaient nos ancêtres les vieux puritains ? Avez-vous leur volonté obstinée et indomptable ? Êtes-vous décidés à combattre ainsi que combattirent jadis, dans le Yorkshire, ces vieilles Côtes de Fer, ignorant toujours la défaite, luttant non pas avec les bras de chair, mais avec les bras de l'esprit ? »

Ce programme belliqueux resta à l'état de programme. Lord Rosebery ne tarda pas à voir que ses troupes se débandaient et que le gros de son armée ne le suivait pas. Des dissensions intestines au sein du parti libéral lui rendirent sa tâche impossible. M. John Morley et sir William Harcourt refusèrent au Premier leur concours. Et ces défections en entraînèrent d'autres. Les quinze mois du ministère Rosebery ne furent, en somme, qu'une chute accélérée. Tant de déceptions et tant d'ennuis ébranlèrent la santé du noble lord. Il devint la proie de la neurasthénie et il connut les affres du spleen. Il ne dormait plus et, malgré les remèdes héroïques auxquels il recourut, son état devint bientôt si grave qu'au premier échec sérieux à la Chambre basse il donna sa démission. Comme il revenait de chez la reine : « Il y a deux suprêmes plaisirs dans l'existence, déclarait-il à un ami : l'un est idéal, l'autre est réel. Le plaisir idéal consiste à recevoir du souverain les sceaux d'un ministère. Le plaisir réel consiste à les lui rendre. »

Lord Rosebery, en parlant de la sorte, oubliait de mentionner un autre plaisir, bien plus grand encore, qu'il avait éprouvé pendant sa présidence : il avait gagné le Derby de 1894 ! Cette journée sportive fut le plus beau jour de son règne politique. Mais cette victoire, il est vrai, n'eut pas le don de plaire à tous également. La gent puritaine qui est nombreuse en Angleterre et qui est dans ce pays plus agressive qu'ailleurs, poussa des clameurs assourdissantes. D'innombrables ligues dépêchèrent au Premier d'innombrables délégués avec mission de lui ouvrir les yeux sur l'exemple immoral qu'il donnait. Lord Rosebery reçut ces fâcheux comme ils méritaient d'être reçus, c'est-à-dire fort mal. Et dans un discours public il se justifia en invoquant l'exemple de Cromwell : « Tout comme le Grand Protecteur, déclara-t-il, je possède quelques chevaux de course et je suis heureux lorsque l'un d'eux montre son excellence. »

A la rentrée des Chambres, lord Rosebery reparut au Parlement comme *leader* de la minorité libérale. Il adapta son éloquence au rôle nouveau qu'il assumait, c'est-à-dire qu'il quitta le ton solennel et affirmatif du chef responsable du gouvernement pour le ton agressif de l'opposant. Lord Rosebery mérite le nom d'orateur. Il a une voix claire et musicale, un débit lent et mesuré, un langage toujours incisif et précis. Ses gestes sont rares. Il se contente d'élever la main et de l'abaisser. Il lui arrive aussi de parler en observant une immobilité parfaite, en pinçant seulement du bout des doigts les revers de sa redingote. L'arme préférée de lord Rosebery est l'ironie, mais non pas le sarcasme glacial et volontiers cynique où excelle lord Salisbury. L'ironie du chef libéral est d'essence plus aimable. Elle trahit des passions généreuses et l'ardeur d'un cœur demeuré jeune, sentiments dont on chercherait vainement la trace chez le chef actuel du gouvernement britannique.

Cependant la désagrégation du parti libéral se précipitait. Ses membres ne parvenaient pas même à s'entendre sur les questions essentielles. Les événements qui ensanglantèrent l'Arménie en 1896 amenèrent l'anarchie à son apogée finale. On se rappelle peut-être que Gladstone plaida chaleureusement la cause des Arméniens, réclamant le rappel de l'ambassadeur anglais à Constantinople et préconisant une intervention armée. Lord Rosebery, tout en prenant nettement position contre la Turquie, recommanda la prudence et assuma le rôle ingrat du politique réfléchi qui s'en va criant : « Pas de zèle ! Pas

de zèle! » à une foule dominée par le sentiment. Sa voix restant sans écho, il donna sa démission de *leader*. Lord Rosebery, d'ailleurs, était fatigué et sa neurasthénie empirait. Il quitta la vie publique avec un soupir de soulagement et, depuis lors, dit-on, il paraît de vingt ans plus jeune.

*
* *

Quitte à vieillir de nouveau, il rentrera dans la politique active. Lord Rosebery qui est un artiste, un raffiné et un dilettante, comprend qu'il manque un couronnement à sa carrière. En prenant le pouvoir des mains de Gladstone, il a fait naguère un faux départ, comme on dit dans un jargon qu'il aime. S'il a triomphé sur la pelouse d'Epsom, il lui reste à gagner le Derby politique.

Les discours retentissants qu'il prononce à de courts intervalles prouvent suffisamment qu'il prétend toujours à cette victoire. Dans toutes les grandes querelles qui divisent la nation, le noble lord continue de dire son mot. Il a pris position dans la question qui domine actuellement toutes les autres : celle de l'impérialisme. La prédilection avec laquelle il revient sur ce sujet lui a même fait décerner ce titre où l'on pourrait voir un présage : l'*Orateur de l'Empire*.

Lord Rosebery a été impérialiste avant l'impérialisme. Les destinées de la race anglo-saxonne ne lui ont jamais paru limitées « à ces petites îles qui flottent dans la mer septentrionale ». Ses voyages en Australie et aux Indes ont renforcé cette conviction. On la voit se développer tout le long de sa carrière et surtout depuis 1885 à aujourd'hui. La théorie impérialiste de lord Rosebery n'est pas cette conception agressive qui éclate d'une façon si désobligeante dans les propos de M. Chamberlain. L'impérialisme du lord libéral repose sur la haute idée qu'il a de la force d'expansion de la race anglo-saxonne. Les difficultés que l'Angleterre éprouve dans la conquête du Transvaal n'empêchent pas lord Rosebery de croire que « l'empire » continuera de s'étendre. Et il voudrait voir les liens se resserrer qui unissent la métropole aux colonies. Il tient, d'ailleurs, à ce que cette œuvre d'organisation fédérative s'accomplisse en dehors de toute manifestation provocatrice capable d'inquiéter les grandes puissances continentales. Voilà les principes essentiels que lord Rosebery cherche à inculquer non seulement à ses adversaires, mais encore à certains libéraux qui, figés dans les idées de 1860, s'obstinent à méconnaître l'évolution de la politique britannique depuis cinquante ans. L'ancien ministre des Affaires étrangères aura quelque peine à nous faire croire à « l'impérialisme pacifique » qu'il préconise. La faute en est à M. Chamberlain et à ses incartades. Au demeurant, s'il faut croire, avec M. Robert de Caix, que « la réconciliation de l'Europe avec la politique nouvelle de l'Angleterre » ne saurait être opérée par un autre que lord Rosebery, nous devons faire des vœux pour le retour de celui-ci aux affaires.

L'obsession impérialiste s'aperçoit jusque dans les ouvrages que cet homme d'État publie de temps en temps. Son *Napoléon, la Dernière Phase*, qui a fait, il y a deux ans, un si grand bruit, est un livre d'histoire, sans doute, et plein de mérite. Mais c'est aussi un ouvrage d'« actualité ». Ainsi déjà cet auteur, écrivant la *Vie de William Pitt*, faisait la leçon à sir William Harcourt et à M. John Morley. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que lord Rosebery, dans son dernier ouvrage, a chargé Napoléon de dire leur fait au président actuel du Conseil et à son ministre des Colonies, ce serait exagéré; mais on devine dans ce livre comme un regret de ce que l'impérialisme britannique n'ait pas son empereur français et de ce que Napoléon se prononce en anglais Chamberlain. Sans doute, lord Rosebery n'a pas plus que celui-ci l'étoffe d'un héros. Et il n'y a pas d'apparence qu'un Charles Floquet d'outre-Manche lui doive jamais rappeler qu'« à son âge, Napoléon était mort ». Le noble lord écossais a montré jusqu'à ce jour plus d'habileté que de génie, plus de bonne grâce que de force. Ces qualités-là ont bien leur prix. Si jamais la destinée impose à cet homme d'État la lourde tâche de « réconcilier l'Europe avec l'impérialisme », il aura besoin de toute son habileté, il n'aura pas trop de toute sa bonne grâce.

MAURICE MURET.

LES SOCIALISTES ET LES ÉLECTIONS

La période électorale est virtuellement ouverte depuis plusieurs semaines. Les candidatures ne sont pas encore cataloguées sur les registres officiels, toujours inexacts, comme tout ce qui est officiel, les affiches des aspirants à la députation sont encore soumises au timbre, les préaux d'école demeurent clos pour les meetings, mais tout le personnel militant des divers partis est déjà mobilisé dans toutes les circonscriptions, et l'on peut commencer à se rendre compte des caractéristiques essentielles de la petite guerre civique à laquelle vont prendre part huit bons millions de Français.

Ce total, d'ailleurs approximatif, aurait lieu d'étonner les personnes qui sauraient que, lors de la dernière consultation législative du suffrage universel, en 1898, le nombre des électeurs *inscrits* était exactement, dans la métropole seule, de 10 787 470. Mais il convient d'observer que 2 627 558 de ces *inscrits*

n'ont pas cru devoir manifester leur opinion, ou, si l'on préfère, ont voulu la manifester par l'abstention. Celle-ci, pour beaucoup de gens en effet, par exemple pour les anarchistes, représente une espèce d'article de foi politique. Quoi qu'il en soit, le nombre des « citoyens » qui ont participé à la vie électorale en 1898, n'a donc été que de 8 159 912.

Si l'on veut bien tolérer quelques chiffres de plus, nous ferons remarquer que, dans cette masse des *votants*, il ne s'est trouvé que 4 898 457 électeurs pour réussir à ce que leurs convictions aient des interprètes au Parlement. Le total des « voix battues » a été de 3 261 455. En ajoutant ici les abstentions, on constatera que plus de la moitié du corps électoral est privé de délégués au pouvoir législatif.

Ce régime, inique au premier chef, va être consacré une fois de plus par les élections de cette année, puisque, en dépit des efforts de quelques députés, la Chambre se refuse à instituer la représentation proportionnelle, même après la très satisfaisante expérience poursuivie dans ce domaine par nos voisins les Belges.

Il en résulte ce que voici. La propagande électorale d'un parti quelconque n'a pas pour but principal, comme l'exigeraient la justice, la logique, etc., d'obtenir, dans les milieux *législatifs*, une place en rapport rigoureux avec l'effectif de ce parti. Elle tend surtout à assurer à celui-ci la plus puissante action possible sur les pouvoirs *exécutifs*. De sorte que le système majoritaire a pour conséquence, étrange mais fatale, le despotisme, plus ou moins occulte, d'une minorité.

Cela est si peu contestable que, à la veille des élections, vous n'entendrez personne disserter sur la victoire des républicains modérés ou des républicains radicaux, alors que, cependant, l'ensemble de ces deux partis forme la très grande majorité des onze millions d'électeurs. La question que tout le monde se pose naturellement, c'est celle de savoir si, durant la prochaine législature, nous serons gouvernés au profit de l'infime minorité socialiste.

Chacun de nous a le sentiment net qu'il va assister, non pas à une noble lutte de principes, mais à un simple match, — où tous les moyens sont admis, celui de la main tendue aussi bien que celui du poing fermé. Les paris sont ouverts. Voyons un peu quelles sont les chances du plus jeune des partenaires, quelles furent par conséquent ses plus récentes performances.

Les résultats complets des courses au mandat législatif de 1898 à 1902, sont assez difficiles à apprécier, en ce qui concerne les socialistes. Au lendemain des élections, la presse collectiviste affirma que son parti avait obtenu 940 680 voix, — contre 665 038 en 1893. Il y avait là une sensible dose d'optimisme. Le total comprenait en effet les suffrages recueillis par plusieurs députés qui, à peine entrés — ou rentrés — au Palais-Bourbon, s'inscrivirent dans un des groupes radicaux, ou adhérèrent au nationalisme.

Deux ans après, une espèce de petite encyclopédie socialiste, rédigée sous la direction de M. Ferdinand Bisson, exagéra cet optimisme jusqu'aux extrêmes limites du possible, en attribuant au parti 1 636 711 suffrages. Il suffisait d'un rapide examen pour se rendre compte que, parmi les éléments constitutifs de ce total surprenant, on avait incorporé les voix obtenues, non seulement par beaucoup de radicaux, mais encore par une quantité de nationalistes qui avaient jugé utile d'ajouter à leur collection de qualificatifs politiques celui de socialiste.

Le terme en cause a une signification très précise, et absolument exclusive. Il veut dire que l'on est partisan de la *socialisation* des sources et moyens de production, et des moyens d'échange. Il n'a jamais voulu dire, et ne voudra jamais dire, quoi que ce soit d'autre. Mais bien des gens sont peu familiers avec l'orthodoxie lexicologique, et un plus grand nombre ont intérêt à ce que certaines notions deviennent ou restent confuses dans les cerveaux de la foule. C'est pourquoi nous voyons, depuis cinq ou six ans, plusieurs snobs et une profusion de démagogues se proclamer socialistes, alors qu'en réalité les uns et les autres exècrent, soit d'instinct, soit à bon escient, le socialisme. La petite encyclopédie à laquelle nous faisions allusion ci-dessus, n'a évidemment pas aperçu cela.

Il y a quelques mois enfin, un autre organe du parti en cause a évalué à 751 554 le total des suffrages recueillis par celui-ci en 1898. Cette fois il semble que l'on ait montré un peu de pessimisme. Nous croyons que les chiffres exacts doivent être cherchés entre ceux publiés en 1898 et ceux publiés en 1902, par conséquent aux environs de 850 000.

Quoi qu'il en soit, en s'en référant, pour plus de sûreté, au total de 751 554 et en s'amusant à colorier en rouge, naturellement sur une carte de France, les départements qui ont contribué à ce total pour plus de 5000 unités chacun, voici ce que l'on observe. Les départements ainsi coloriés se massent presque tous en trois blocs. L'un de ceux-ci, le bloc septentrional, comprend le Pas-de-Calais, le Nord, les Ardennes, la Marne, l'Aube, l'Aisne, la Seine, la Seine-et-Oise, l'Oise et la Seine-Inférieure. Le bloc central, qui accuse une tendance à se prolonger au sud-est, vers les Alpes, est formé par la Haute-Vienne, la Vienne, l'Indre-et-Loire, l'Indre, le Cher, la Nièvre, l'Allier, le Puy-de-Dôme, la Loire, le Rhône, et l'Isère. Le bloc méridional tend à relier les Pyrénées aux Alpes; il englobe la Haute-Garonne, le Tarn, l'Aude, l'Hérault, le Gard, les Bouches-du-

Rhône et le Var. Enfin il existe trois îlots : la Côte-d'Or, trait d'union entre les deux premiers blocs ; la Loire-Inférieure ; la Gironde avec le Lot-et-Garonne.

Les élections municipales de 1900 ont permis de constater de nouveaux progrès du socialisme. Le parti a perdu alors les municipalités de Dijon et de Calais, et n'a pu reconquérir celles de Toulon, Saint-Denis et Saint-Ouen, qu'il avait détenues jadis. Mais il a gardé celles de Marseille, Lille, Roubaix, Limoges, Roanne, Montluçon, Carmaux, Vierzon, Cette, Issoudun, Commentry, Lens, Alais, Ivry-sur-Seine, etc., il a repris celles de Saint-Étienne et de Narbonne, et il s'est emparé de celles de Lyon, Reims, Bourges, Saint-Quentin, Montceau-les-Mines, Fourmies. Ses minorités de Paris, de Bordeaux, de Nantes, n'ont pas été entamées, et il s'est fait une place dans les conseils communaux de Clermont-Ferrand, de Montpellier, de Béziers. Enfin il a augmenté le nombre des petites municipalités industrielles ou rurales qu'il possédait dans le Nord, les Ardennes, l'Aube, l'Yonne, le Cher, le Gard, etc.

Mais en dernière analyse, il n'y a là qu'un envahissement de la surface électorale, si l'on peut employer cette expression. Au fond, c'est-à-dire au point de vue doctrinal, le socialisme, depuis l'affaire Dreyfus et surtout depuis l'avènement ministériel d'un de ses *leaders*, n'a pas réalisé le moindre progrès dans le pays, et il ne serait même point très difficile de démontrer qu'il a plutôt reculé, par suite des féroces dissensions qui existent entre ses diverses sectes.

Ces dissensions ne constituent d'ailleurs pas un phénomène spécial à la France, et, quoi qu'en pensent, ou que feignent d'en penser maints publicistes, elles n'ont pas du tout leur origine dans des questions purement personnelles. Il faut voir en elles une crise générale où se prépare une sorte de scissiparité périodique.

Il y a une quinzaine d'années, les anarchistes de toutes nuances relevaient, dans tous les pays, du parti socialiste. A la suite de véritables tourmentes intestines, ils se retirèrent, ou furent expulsés, selon les contrées, et l'Internationale du collectivisme ne renferma plus que des socialistes admettant, parmi les modes d'acheminement vers le régime de leurs rêves, la voie légale.

De même, aujourd'hui, un départ s'élabore, ou s'est accompli déjà, suivant les pays, entre ceux des socialistes qui ne croient plus qu'à l'efficacité des moyens légaux, et ceux qui, au contraire, estiment que décidément on a accordé trop de crédit à ces moyens. C'est l'éternelle et universelle querelle qui s'est élevée, s'élève, et s'élèvera, au sein de tous les partis imaginables, entre les optimistes et les pessimistes, les méthodiques et les exaltés, les pondérés et les impatients, les positifs et les rêveurs. Pour s'en tenir aux socialistes, en France, cela s'appelle la lutte Millerand-Jaurès contre Guesde-Vaillant. Mais cela se manifeste aux États-Unis et en Australie avec le même degré d'acuité, en Allemagne, en Italie et en Angleterre sous des formes à peine plus courtoises. Cela enfin menace les contingents qui jusqu'à présent ont donné à leurs voisins de bataille les plus belles leçons de cohésion. Personne ne conteste par exemple que les socialistes de Belgique vont avoir à leur tour bien de la tablature avec la fameuse question du « ministérialisme » dès que le suffrage universel sera inscrit dans la constitution de leur pays.

Le nombre des députés socialistes, dans la Chambre française dont les pouvoirs sont à la veille d'expirer, oscille, selon le point de vue auquel on se place, entre quarante et soixante. La présente étude étant essentiellement documentaire, nous devons fournir quelques indications sur ces parlementaires, d'autant plus que tous, sauf trois, affrontent à nouveau le sphinx électoral.

Il y a deux groupes de députés socialistes, peut-être même trois. Le plus nombreux comprend vingt-sept membres, tous « ministériels », c'est-à-dire de la nuance Millerand-Jaurès, bien que certains montrent à cette tactique une fidélité plutôt intermittente. Les oracles de cette pléiade sont MM. René Viviani, Gustave Rouanet, et Eugène Fournière. M. Viviani représente la Montagne Sainte-Geneviève, et M. Rouanet l'autre Butte Sacrée ; M. Fournière est un Monmartrois adopté par les électeurs de Guise et environs. Il y a là une sorte de sacro-sainte trinité, où M. Viviani incarne l'éloquence judiciaire et le féminisme, M. Rouanet la science financière et l'érudition statistique, et M. Fournière la philosophie et la littérature. Le groupe a son poète, un Montmartrois de Marseille qui est député de la Villette, M. Clovis Hugues, lequel n'a jamais été pris au sérieux par personne, surtout par lui-même.

M. Basly, député et maire de Lens, est le leader de la fédération nationale des ouvriers mineurs. M. Jules-Louis Breton, le jeune député de Vierzon, est le neveu du grand peintre et poète Jules Breton, et le filleul politique de M. Vaillant, dont il s'est éloigné à cause de l'Affaire Dreyfus et de la question Millerand. A part cela, électricien distingué, il a apporté à la radiographie des perfectionnements devenus classiques. M. Ferrero, député du Var, n'est remarquable que pour avoir été maire de Toulon et pour ressembler comme un frère jumeau au fameux « mage » Papus. M. Labussière, député et maire de Limoges, ne ressemble, lui, à personne, — ce qui signifie naturellement qu'il ressemble à tout le monde. On ne voit d'ailleurs rien de plus caractéristique

dans MM. le Dr Chassaing (Paris), Charles Gras (Paris), Palix (Rhône), Krauss (Rhône), Paul Narbonne (Narbonne), Calvinhac (Toulouse), Jourde (Bordeaux). Ce sont des « utilités ». M. Pierre Vaux (Côte-d'Or), qui ne se représente pas, rentre dans la même catégorie.

M. Maximilien Carnaud (Marseille) s'occupe activement des questions d'enseignement. M. Antide Boyer, autre Marseillais, n'aime pas les *Teurs*, car il est allé se battre contre eux aux côtés de Cavallotti. M. Légitimus, député de la Guadeloupe, est noir comme l'ébène. Le Dr Ferroul, député et maire de Narbonne, s'intéresse fort à la télépathie même parlementaire. M. Colliard (Rhône) est, avec M. Millerand, l'auteur de la loi dite des Dix-Heures. M. Paschal Grousset, jadis Philippe Daryl, est le père de l'éducation physique. M. Marius Devèze (Gard) est secrétaire du groupe, et c'est tout. M. François Fournier (Gard) a été maréchal ferrant. M. Pastre (Gard) est célèbre par une interpellation qui, ajournée de mois en mois pendant un an, menaçait de prendre rang parmi les institutions nationales, et a en effet abouti à l'affichage d'un discours nationaliste du ministre ds l'Instruction publique. Enfin MM. Albert Poulain et Lassalle représentent la fédération des Ardennes, qui est l'un des plus nombreux et des plus actifs contingents socialistes de France.

Il est à remarquer que ces messieurs viennent de points fort divers de l'horizon politique. Les « trois du Rhône » et les « trois du Gard », le Dr Ferroul, MM. Légitimus, Jourde, Ferrero, Antide Boyer, Carnaud, sont des Guesdistes désabusés, et nous avons dit que M. Breton fut vaillantiste. MM. Poulain et Lassalle sont d'anciens allemanistes, et MM. Rouanet et Fournière ont été les deux disciples directs de Benoît Malon. M. Clovis Hugues n'a jamais été que Marseillais, et M. Paschal Grousset vient de la Commune en passant par le *Temps*, le roman-feuilleton, et quelques fours odéonesques. M. Viviani est à M. Millerand ce que celui-ci fut à M. Clemenceau. Les huit autres sont des radicaux qui ont un peu pressé la pas.

L'autre groupe de députés socialistes se qualifie de révolutionnaire, mais l'on verra que cette étiquette ne gêne pas certains des adhérents lorsqu'ils ont besoin, dans leur circonscription, de l'appui gouvernemental. Ces adhérents sont au nombre de quinze, dont sept vaillantistes, — au premier rang desquels on ne s'étonnera pas de trouver M. Vaillant en personne. Le lieutenant est M. Marcel Sembat, qui est le député, éloquent d'ailleurs, et documenté, des Chinois et des Arméniens, en attendant sans doute les Polonais. M. Jules Coutant a donné le jour à treize enfants et à une quantité de petites réformes qui n'ont l'air de rien, et qui n'en ont pas moins leur bienfaisante importance : le « timbre du soldat », le « tabac des vieux hospitalisés », etc. C'est l'un des députés ouvriers dont l'on s'apprêtait à rire le plus, et c'est celui qu'il a fallu tout de suite écouter. M. Walter, député et ancien maire de Saint-Denis, fait nombre, de même que M. Stéphane Létang, qui a avec une tête de cabotin, l'âme et les mœurs d'un commis voyageur. M. Maurice Allard, député du Var, aime fort à promener son intransigeance révolutionnaire en landau, avec des généraux et des amiraux. Il n'osera pourtant jamais peut-être aller jusqu'à fraterniser avec des évêques, parce que cela ferait trop de peine à M. Chauvière, qui est le Homais de la bande. Un Homais tonitruant, qui n'est pas fâché quand Mme Loubet veut bien inaugurer avec lui une crèche, édifiée sans doute « sur le terrain de la lutte de classes ».

Les derniers députés guesdistes sont au nombre de deux : le très effacé M. Sauvanet, député de Montluçon (ne se représente pas), et M. Alexandre Bourson, dit Zévaès, une sorte de sémillant phonographe imaginé pour la diffusion de la sainte Parole de M. Guesde.

MM. Arthur Groussier et Victor Dejeante, deux députés parisiens, sont d'anciens allemanistes ralliés à M. Vaillant, et il est incontestable que le premier est un peu moins quelconque que le second. M. Jacques Dufour, député et maire d'Issoudun, appartient à la fois à la secte guesdiste et à la secte vaillantiste. MM. Bénézech (Montpellier) et Cadenat (Marseille) se sont séparés des guesdistes à cause de l'Affaire Dreyfus, pour s'en rapprocher à cause de la question Millerand. M. Bouveri, député et maire de Montceau-les-Mines, complète la troupe.

Le troisième groupe est composé des deux députés allemanistes, MM. Allemane, comme de juste, et Renou. Ils se rattachent virtuellement au groupe des vingt-six, bien que leur secte ait rompu avec les amis directs de MM. Jaurès et Millerand.

La situation de ce dernier est assez singulière. Il n'est inscrit à aucun groupe, et une décision du Congrès de Lyon (1901) l'a placé « hors du contrôle » de son parti, c'est-à-dire en congé. Le Congrès de Tours (1902) a prononcé que, durant la prochaine législature, aucun socialiste ne pourrait accepter un portefeuille dans un *nouveau* ministère. La résolution est formulée, selon l'usage, en des termes ingénieusement équivoques. Le Comité de M. Millerand n'a jamais cessé d'adhérer à une organisation socialiste, et par conséquent, lorsque le cabinet actuel quittera le pouvoir, le congé de M. Millerand prendra fin, et M. Millerand retrouvera d'emblée sa place dans son parti. Mais il n'est pas certain que le ministère

Waldeck-Rousseau disparaisse dès l'entrée en scène de la Chambre nouvelle. S'il demeurait sur la brèche, et si M. Millerand y conservait son portefeuille, l'excluerait-on du parti socialiste en invoquant la résolution de Tours, ou bien plaiderait-on que celle-ci ne vise qu'un ministère *nouveau?* Mystère et casuistique, — et tablature pour les Congrès futurs.

Y compris M. Millerand, les députés socialistes semblent donc être actuellement au nombre de quarante-cinq. Cependant la plupart des motions socialistes, ou tout au moins à tendances fortement socialistes, ont recueilli, durant la législature de 1898 à 1902, une soixantaine de voix. L'appoint était formé par quelques radicaux très « avancés », représentants de circonscriptions où les voix socialistes forment une puissante minorité parmi les suffrages républicains. Tel est le cas pour le lieutenant de M. Basly, M. Lamendin, mineur du Pas-de-Calais ; pour M. Léo Meillet (Marmande), ancien membre de la Commune, et longtemps professeur dans une université écossaise ; pour MM. Philippe Laloge (Neuilly-Boulogne), Desforges (Bourganeuf), Laffère (Béziers), Albert Gallot (Avallon) ; pour M. Vazeilles (Montargis) et M. Vigné (Lodève), qui n'est autre, on le sait, que le romancier Paul Vigné d'Octon.

D'anciens parlementaires, non réélus en 1898, vont naturellement essayer de rentrer en scène. M. Gérault-Richard se présente à la Guadeloupe contre M. Gerville-Réache. MM. Jaurès et Guesde tentent à nouveau la fortune, l'un dans sa « ville sainte du Midi », Carmaux, l'autre dans sa « ville sainte du Nord », Roubaix. Le succès de M. Guesde est devenu fort problématique, depuis que les socialistes de Roubaix ont perdu la municipalité locale et se sont violemment séparés de M. Guesde lui-même. M. Gabriel Deville essaye de reconquérir, dans le quatrième arrondissement de Paris, le siège qu'un recensement lui avait enlevé, et qu'un autre recensement l'autorise à convoiter pour la seconde fois. MM. Aimé Lavy, Paul Lafargue, d'autres encore, se remettent en ligne.

Parmi ceux qui voudraient rompre avec l'habitude de n'avoir jamais été député, signalons M. Navarre, qui fut le premier président socialiste du Conseil municipal de Paris ; M. John Labusquière, conseiller municipal de Paris, qui a entrepris un match avec M. Deville ; M. Adrien Veber, président du Conseil général de la Seine, qui se présente dans la banlieue ; M. Aristide Briand, secrétaire du Comité général des jauressistes, qui se présente à Saint-Étienne ; M. Blondel, ancien conseiller municipal de Paris, qui se présente à Niort ; M. Colly, conseiller municipal de Paris, qui se présente à Corbeil.

La lutte ouverte entre MM. Labusquière et Deville n'est pas un fait isolé, tant s'en faut. Parmi les circonscriptions à voix socialistes nombreuses, il n'en est peut-être pas une où déjà ne s'entre-déchirent deux ou trois concurrents plus collectivistes et plus révolutionnaires les uns que les autres. Mais celle où ce singulier genre de lutte se poursuivra avec le plus d'âpreté est évidemment celle de M. Millerand, qui a contre lui un ancien député guesdiste, M. René Chauvin, jadis célèbre un moment pour ses facéties de perruquier.

D'ailleurs la secte qui obéit à MM. Guesde et Vaillant innove cette année la tactique que voici : elle pose des candidatures dans la presque-totalité des 591 circonscriptions, sans s'inquiéter si quelques-unes de celles-ci n'ont pas déjà été représentées, et parfois depuis de longues années, par des socialistes relevant d'autres sectes. C'est une sorte de plébiscite « antimillerandiste ». Dans l'immense majorité des arrondissements, on ne recueillera qu'un nombre infime de voix. Mais les petits ruisseaux... En additionnant tous ces menus totaux, on espère obtenir un résultat imposant, des chiffres susceptibles d'épouvanter les capitalistes. Dans quelques localités, on courra la chance de « déloger » un camarade d'une autre secte. Si ce camarade est remplacé par un « bourgeois », ce ne sera certes pas, cela, effrayant pour l'ennemi commun ; mais du moins on se sera offert un des plaisirs les plus exquis pour des socialistes, surtout en France.

Car il faut bien se pénétrer de cette notion, qui semble paradoxale, et qui traduit cependant un ordre permanent et général de phénomènes concrets, ce n'est pas du tout pour lutter contre la « bourgeoisie » que les socialistes s'organisent en comités, groupes, unions, fédérations, etc. ; c'est pour tailler des croupières à d'autres socialistes. Et l'observation s'applique sans distinction à toutes les sectes, — sauf, *jusqu'à présent*, aux partis socialistes d'Allemagne, de Belgique et de Scandinavie.

Le programme que vont défendre les candidats guesdistes et vaillantistes est en somme identique à celui des socialistes de la plupart des autres pays. C'est quelque chose comme un « précipité électoral » de la vieille doctrine orthodoxe, telle que la codifièrent Karl Marx et Friedrich Engels, conseillés parfois, on l'oublia trop, par le grand poète cosmopolite Henri Heine: C'est ce drapeau-là que déploieront aussi — on ne nous reprochera pas de négliger les métaphores classiques — les allemanistes, et plusieurs fédérations qui s'obstinent à rester indépendantes de M. Guesde autant que de M. Jaurès, par exemple celles du Jura, de l'Ain, des deux Savoie, de Saône-et-Loire, des Bouches-du-Rhône, du Var.

Les jauressistes ont le programme... Jaurès, vous

l'avez deviné. C'est la déclaration de principes que leurs quatre-vingt-quatorze délégués, — dont plus de soixante Parisiens, — ont adoptée, — par acclamations, vous l'avez aussi deviné, — au Congrès de Tours, il y a peu de semaines. Morceau de rhétorique, remarquable comme toujours au point de vue littéraire, mais où se manifeste avec ampleur la nébulosité inquiétante dont l'auteur enveloppe ses idées dans presque tout ce qu'il écrit depuis un an. Oh! il n'est pas le moins du monde question de Karl Marx dans ce programme. C'est à Babeuf désormais que l'on tient à se rattacher.

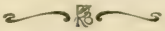
D'abord, cela antidate d'un demi-siècle la fondation du socialisme moderne, et maintenant que l'on joue au parti de gouvernement, le besoin se fait sentir de se découvrir des ancêtres dans des époques de plus en plus reculées. Bientôt les leaders socialistes revendiqueront à leur tour les Croisades. Il est vrai qu'ils ne font qu'imiter Michelet, quand il dénonçait, dans le premier groupement de l'homme des cavernes, un prodrome de la Révolution de 1789.

Et puis, Babeuf possède les caractères essentiels des fondateurs de religion. Sa vie est fort peu connue du grand public; celui-ci pourra donc donner carrière à sa passion de la légende. Il n'a presque rien écrit; les malveillants ont donc peu de chances de trouver des contradictions dans ses œuvres. Enfin, s'il n'a presque rien écrit, il a du moins écrit ce *presque rien* en des termes si vagues qu'on pourra l'interpréter de mille sortes, — et en un style si ampoulé que, dans un siècle ou deux, il sera possible d'affirmer aux badauds que c'est en versets bibliformes.

Il y a tout de même, dans cette revendication d'une « gloire » française, un phénomène intéressant. Phénomène d'ailleurs non isolé. Les proudhoniens ont gagné beaucoup de terrain durant les dernières années. La nouvelle constitution fédéraliste du parti jauressiste en est une preuve excellente. Puis, il s'est trouvé au Congrès de Tours plusieurs orateurs pour s'opposer, au nom des nécessités de la défense nationale, à ce que l'on inscrive dans le programme la substitution de la milice genre suisse à l'armée permanente, et pour affirmer que le service de deux ans représentait le maximum du désirable, ou peu s'en faut, en matière de réformes militaires.

Après tout, ces soudaines tendances nationalistes ont peut-être leur origine dans une conception de haut machiavélisme. On aura voulu fermer la porte définitivement à M. Millerand. Or, pour atteindre ce but, on n'avait pas le choix des moyens. Il fallait, ou se rallier aux révolutionnaires (mais c'était impossible, un socialiste ayant, par définition, le devoir primordial de ne pas s'accorder avec un autre socialiste) — ou se rallier aux radicaux (mais alors?)... Alors on a adopté un programme moins avancé que celui des radicaux.

R. Candiani.



M. JULES LEMAITRE

CONFÉRENCIER POLITIQUE

Si parmi tous les lettrés, il s'en trouvait un qui ne semblait jamais devoir s'occuper de politique, même en amateur dilettante, c'était bien M. Jules Lemaître. Critique et auteur dramatique, son talent était une des plus justes et des plus fines expressions du génie français, de ce qu'il a de plus intelligent, de plus clair et de plus élégant. Le goût des sentiments délicats et d'une langue à la fois harmonieuse, spirituelle et précise, l'amour de la mesure en toutes choses et la peur ironique et charmante de toute violence et de toute exagération paraissaient l'éloigner à jamais, par une instinctive horreur, des discours grandiloquents et sonores, des promesses fantastiques et menteuses, des intrigues mesquines et des luttes à coups d'injures et de gourdins qui forment l'apanage des politiciens. La curiosité même ne l'avait amené qu'une fois à observer leurs mœurs, et l'attristante impression qu'il en avait rapportée ne l'avait point encouragé à renouveler cette étude. Il appartenait à un petit monde uniquement soucieux de belles-lettres et de beaux-arts, dont les lieux de réunion sont les salons, les théâtres les églises, et le Boulevard ou le Bois. Il était une manière de mandarin caché à la foule dans le calme d'une tour d'ivoire, et le seul public auquel il se fût jamais adressé, c'étaient les dociles abonnés des matinées de l'Odéon, les admirateurs intransigeants de Sarah Bernhardt ou les bonnes dames qui assistent, infatigables, aux séances de réception de l'Académie.

Il y a loin de l'Odéon et de la place du Châtelet à l'Hippodrome de Marseille ou aux usines de Belfort, et la coupole ne se dresse pas tout à fait aux bords tumultueux de la Garonne. Il n'y a pas plus loin, à vrai dire, de Jules Lemaître conférencier littéraire à Jules Lemaître conférencier politique, et cette rapide transformation n'a pas été une des moindres surprises de ces dernières années, si fécondes en nouveautés. Sans doute on pourrait en retrouver les causes et en retracer, pour employer un vilain mot, le processus, en rappelant ces articles qu'il publiait sous la rubrique « Opinions à répandre » et où il

s'intéressait déjà tout entier aux grandes questions de l'enseignement et de l'expansion coloniale. Il n'en reste pas moins que le saut est brusque. On a beaucoup écrit sur le critique, sur le chroniqueur et sur le dramaturge : personne n'a écrit encore sur l'orateur de réunions publiques, et c'est ce portrait que je voudrais essayer, puisque, l'accompagnant depuis trois mois dans ses voyages, j'ai été placé au premier rang pour l'entendre, le voir et l'étudier.

*
* *

Le lieu de réunion est un théâtre, un casino, un hippodrome. Des drapeaux tricolores cloués sur des écussons rouges flottent aux murs, aux colonnes, aux rampes des étages. Sur l'estrade, l'indispensable tapis vert couvre une table, où s'alignent l'indispensable verre, l'indispensable carafe et l'indispensable sucrier. Des chaises, des fauteuils se serrent l'un contre l'autre, et, dans le fond, appuyé contre une tenture de velours, comme abrité sous une voûte de plantes vertes, un buste de la République sourit. Un orchestre est installé à une galerie supérieure. Trois ou quatre mille auditeurs s'écrasent dans l'enceinte, et, quand un jardin entoure la salle qui parfois n'a pas de cloisons, d'autres s'entassent encore sous les arbres, mer houleuse dont on devine, à la clarté des étoiles et au reflet des lumières, l'agitation sombre. Il y a là pêle-mêle les costumes les plus divers. Le veston ouvert sur la chemise de flanelle touche la jaquette correcte, et la fourrure de la dame frôle le faux astrakan de la petite bourgeoise et le tablier de la femme du peuple. Des casquettes d'ouvriers s'aplatissent à côté de hauts de forme et de chapeaux ronds. Toutes les classes sont mélangées, tous les âges aussi, car les cheveux blancs n'y sont pas plus rares que les chevelures blondes ou brunes des jeunes gens. Un jour même, à deux pas de la frontière allemande, on ne vit que des centaines de tisseurs, de forgerons, de paysans à la figure cuite par le soleil des campagnes et le feu des ateliers, accourus de tous les villages voisins. Souvent, quand on n'a pu trouver une grande salle quelconque, les sièges manquent absolument. Indifférent à la fatigue, debout sur le plancher de terre battue ou de carrelage, on attend l'orateur.

La *Marseillaise* retentit. A travers la foule qui s'écarte, dans un tonnerre d'applaudissements, M. Jules Lemaître gagne la tribune. L'hymne national terminé, il s'assied, pour laisser à ceux qui sont venus l'entendre le loisir de calmer leur enthousiasme. Peu à peu un silence profond succède à cette tempête de vivats.

M. Jules Lemaître se lève. Il a quitté le veston de voyage et il a revêtu une redingote dont il boutonne régulièrement les deux ou trois premiers boutons. La rosette de la Légion d'honneur met sur le revers de soie une petite tache rouge et ronde. Le lorgnon, retenu à la boutonnière par un large cordon noir, se cache dans la poche de la poitrine. Très droit, il tient à la main des feuillets de papier. De nouveau des bravos éclatent, des acclamations ébranlent l'air : il courbe la tête, il se penche à demi sur la table, et, comme il est un peu ému, ses paupières clignotent. Nul bruit maintenant. Tous les regards sont fixés sur lui. Il se redresse et il prend la parole.

M. Jules Lemaître n'improvise pas. Au contraire des ordinaires orateurs politiques qui, aidés par une vieille habitude et excités par le plaisir dangereux de se confier aux hasards de l'éloquence, évitent de rester court par la répétition de la même pensée sous deux, trois et quatre formes diverses, par des périodes riches en incidentes et propres à une secrète réflexion, par des métaphores et des périphrases reposantes, il lit son discours. Du moins le lisait-il dans ses premières conférences. Aujourd'hui, à force de l'avoir promené dans toute la France de ville en ville, il le connaît presque par cœur, et il le récite plutôt qu'il ne le lit, n'utilisant ses feuillets toujours gardés entre les doigts qu'aux minutes rares où sa mémoire le trahit. La voix est admirable, claire, nette, chaude et vibrante. Rien n'est perdu ou négligé : il n'est pas jusqu'au moindre signe de ponctuation auquel elle ne donne, avec une science infinie de la nuance, toute sa valeur, s'arrêtant une seconde, une demi-minute, une minute entière, afin de souligner chaque intention et de faire comprendre une parole qui, dite trop vite, risquerait peut-être de n'être pas saisie comme il faut qu'elle le soit. Peu de gestes. Le corps, le plus souvent, reste penché. La main droite, par exemple, inlassable, scande sur la table, des doigts complètement tendus, chaque phrase, d'un mouvement rythmique, sans heurt. Aux moments d'emportement, elle se ferme et frappe le bois de coups secs, et saccade et martèle, pour ainsi dire, les mots qui eux-mêmes se hâtent, se précipitent, comme rejetés par une indignation trop longtemps contenue et qui s'épanche avidement. Prononce-t-il une phrase plus ample, plus large que les autres, le bras s'étend, demeure un instant tendu, puis retombe, tandis que la voix prolonge les dernières syllabes... Parfois la langue sort et mouille les lèvres desséchées. Les yeux, petits, brillent étrangement, sans cependant cesser de percevoir tout ce qui se passe et de tenir, par une sorte de magnétisme, les auditeurs sous leur domination. Les paupières clignotent toujours. Si un interrupteur arrête d'un mot le discours commencé, malgré les clameurs qui désapprouvent, M. Jules Lemaître relève la tête, campe son lorgnon sur le nez, boutonne cette fois le dernier bouton de sa redingote et, sans lâcher ses papiers, avec ce regard particulier aux

myopes qui semble glisser par-dessus les verres du binocle, il cherche à distinguer la figure du manifestant. Le manifestant se tait ou disparaît. Le lorgnon dégringole et pend sur la redingote. M. Jules Lemaître avale un verre d'eau, se penche de nouveau, continue, termine.

Les applaudissements alors retentissent. Toute la salle est debout, criant, claquant des mains, trépignant. Les chapeaux, brandis au bout des cannes, sont balancés, secoués, puis un ban formidable s'ajoute aux vivats. La brise légère apporte du dehors, semblable à un écho de vagues invisibles, la rumeur de ceux qui ne sont pas entrés, et qui grandit, s'apaise, renaît, et grandit encore. Lui, à la fois ému, surpris et gêné, les yeux baissés, il salue. Il a parlé selon sa conscience, et sans doute il s'étonne qu'on le remercie d'un acte si naturel par un tel triomphe. Il se rassied. L'ovation, loin de cesser, recommence. Il se relève et, un peu voûté, le bras à moitié déplié contre le corps, comme pour s'excuser et demander grâce pour son humilité, il salue encore.

Maintenant il faut sortir de la salle, et regagner l'hôtel. Dans la rue, à l'ordinaire, deux à trois cents anarchistes, aux faces patibulaires, armés de gourdins et munis de sifflets, attendent M. Jules Lemaître. A la faveur du crépuscule, si la réunion a eu lieu dans l'après-midi, ou de la nuit, si elle a eu lieu le soir, on pourra peut-être faire « de la bonne ouvrage ». M. Jules Lemaître ne s'en inquiète pas. Il éprouve pour le danger cette particulière affection faite de curiosité et de plaisir, propre aux hommes de solidité corporelle faible, mais de grande énergie morale. Sa délicatesse native goûte à le braver un subtil et orgueilleux contentement. Cet amoureux des fumées bleues du tabac, à peine levé de son fauteuil, tire son étui et allume une cigarette. Il assujettit son lorgnon et se confie à la foule.

Le sceptique délicieux qui fut naguère parmi nous comme le fils de Renan, l'écrivain charmeur dont la claire intelligence se refusait à admettre tout jugement absolu, le précieux psychologue du *Pardon* et de l'*Aînée* s'en va au milieu d'amis inconnus, frustes toujours, de mise dépenaillée souvent, symbolisant ainsi l'alliance fraternelle de la pensée et de la force. A Marseille, des chauffeurs du port, le visage noir de charbon, les habits gluants de suie, l'accompagnèrent jusqu'à sa voiture bras dessus, bras dessous. A Toulouse, comme sur l'ordre de la police les conférenciers quittaient le Casino où l'un des leurs avait reçu deux coups de couteau, un jeune polisson se lança vers M. Jules Lemaître, tandis que celui-ci s'arrêtait sur la chaussée pour rallumer sa cigarette éteinte. M. Jules Lemaître ne bougea pas, sa cigarette seule le préoccupait et ce fut un de ses compagnons qui éloigna l'obscur ennemi. A Belfort, son éternelle cigarette aux lèvres, il marchait gaiement, causant et chantant, sous les mottes de terre envoyées par des Allemands naturalisés et les filles de la garnison. Si par hasard les manifestants tentent une attaque plus violente et qu'il faille se frayer un passage à travers leurs rangs serrés, bravement, avec ses partisans, M. Jules Lemaître fonce. Il répugne d'ailleurs aux moyens dilatoires et prudents et il est le premier à vouloir, en payant de sa personne, conquérir la liberté de la rue. A bien y réfléchir, il ne faut peut-être pas tant s'étonner de cet amour du péril. Cet esprit, toujours si avide de ce qui peut l'enrichir, ne devait-il pas ici encore avoir de l'inclination pour les sensations si nouvelles que lui révèle la vie publique. Alcibiade, lui aussi, était un délicat.

*
* *

M. Jules Lemaître n'est pas un politicien. Son dédain de tout mandat législatif le montre suffisamment, mais plus et mieux que tout, son discours politique, la manière dont il est composé, écrit et récité le prouve. On pourrait l'appeler justement le « grand agitateur » et il faudrait remonter jusqu'à la célèbre « campagne des banquets » pour retrouver une agitation pareille à celle dont il est l'incessant créateur. Vous chercheriez vainement dans toute cette conférence les banalités pompeuses et les lieux communs dont les représentants du peuple s'enivrent jusqu'à la pâmoison, sans y croire le moins du monde, du reste. Vous n'y trouveriez pas non plus l'impropriété des termes, le vague des expressions et parfois l'incorrection qu'on remarque sans trop de labeur dans les proclamations électorales. Ce lettré a porté dans un domaine étranger à la littérature son souci d'une composition logique et d'une écriture limpide et nette. Depuis le premier paragraphe où il déclare son parti profondément républicain jusqu'au dernier où il en appelle à l'union de tous les bons citoyens, chaque phrase découle de la précédente rigoureusement, sans qu'il y ait du premier point au second et du second au troisième la moindre transition factice. L'attention est comme guidée et éclairée à mesure qu'on avance, charmée en même temps par la belle clarté de la langue et amusée parfois par de spirituelles saillies.

Tandis que les démagogues habituels tirent souvent des grossièretés et des injures leur plus puissante action, lui, maître dans d'art d'instruire, de plaire et d'indigner, il semble ne poursuivre aucun effet, et il les atteint tous. L'écrivain, nourri des classiques, n'a pu disparaître. Tout au contraire, jamais il n'a été plus visible, et ceux qui l'écoutent s'en rendent compte sûrement. Il n'est besoin, pour convaincre la foule, ni de brutalités ni

de rudesses. Elle aime ce qui est simple et juste, et comprend toutes les finesses. C'est là ce qui explique, en outre des opinions qu'il expose, le succès qu'il rencontre. Ses auditeurs enchantés lui sont reconnaissants de la peine qu'il prend à leur bien parler. *Fortiter pugnant*, a dit à peu près de nos ancêtres un ancien; mais il ajoutait encore : *Argute loquuntur*. M. Lemaître s'en souvient.

*
* *

Verrons-nous revenir à ses premières études celui dont le talent avait conquis tant de sympathies? Beaucoup le voudraient. Pour lui, je ne l'ai jamais entendu regretter les années écoulées, les succès du livre, ou les succès du théâtre. Même à ces heures, où chez les autres les volontés les plus fermes se détendent, où les plus secrètes pensées s'enfuient, nulle parole ne lui est échappée qui permette à ce sujet la plus petite supposition. Ne nous étonnons pas de cet entêtement chez un homme célèbre naguère pour son scepticisme. Il ne faut jamais dire du mal des sceptiques. Ils conservent cachés en eux-mêmes des trésors de bonté et d'activité, et leur ironie n'est souvent que le masque d'une sensibilité trop vive qui se protège et de croyances profondes qui se défendent. Avec prudence ils se tiennent longtemps éloignés de tout ce qui pourrait les disperser sans utilité, et ils semblent n'être que des contemplateurs qui s'amusent et se distraient à la comédie sans cesse changeante du monde. Un jour vient cependant où ils abandonnent ce rôle sans danger. Une grande cause les a émus. Alors ils se jettent dans la lutte avec une ardeur ignorée de ceux-là mêmes, de ceux-là surtout qui ont toujours été des convaincus. Ils y apportent une jeunesse que seuls ils peuvent posséder, car seuls ils ont eu la sagesse de ne point se gaspiller dans des combats mesquins. De cette vérité je ne sais pas de plus probant exemple que celui de M. Jules Lemaître.

PAUL ACKER.

MES PETITS MÉMOIRES

Un chapitre inédit des « Aventures de ma vie », par Henri Rochefort.

Le journal *l'Intransigeant* vient de commencer la publication des *Aventures de ma vie*, par Henri Rochefort, parues en volumes, il y a quelques années.

Il me souvient qu'aux temps préhistoriques où lire Alexandre Dumas n'était pas encore un vice honteux, je lus tout d'un trait, en une nuit, les *Trois Mousquetaires*.

Je lus de même tout d'un trait, en une nuit, les *Aventures de ma vie*, au moment de leur apparition; et je retrouvai, dans cette savoureuse autobiographie, la belle humeur intarissable, le mouvement endiablé, l'allure cavalière et parfois le dramatique intense du célèbre roman de cape et d'épée. Avec, en plus, cet attrait tout personnel que, dans les *Aventures de ma vie*, le héros est son propre chroniqueur, et que la flamberge légendaire du Gascon y est remplacée par une fine plume de Parisien, dont le jeu n'est pas moins alerte et les piqûres moins cuisantes.

Les deux premiers volumes surtout me passionnèrent. Les livres que nous aimons le plus sont ceux ou nous retrouvons quelque chose, si peu que ce soit, de nous-mêmes. Aussi, goûtai-je je ne sais quel charme rétrospectif à revivre les dernières années de l'Empire dans ces pages toutes frissonnantes des fièvres généreuses dont notre jeunesse était agitée, et qui devaient avoir une influence si décisive sur notre âge mûr.

Il y a, néanmoins, tels passages où il me parut que Rochefort exagérait le scrupule exprimé dans son avant-propos, « d'y mettre le moins possible de sa personnalité, et d'en faire, avant tout, les Mémoires des autres ». Et je regrettai qu'il esquissât seulement d'un crayon hâtif une « aventure » d'un intérêt capital, car elle domine toute sa vie ultérieure, car elle marque la date où il entra de la période de discussion dans la période d'action, où le polémiste se doubla d'un tribun :

L' « aventure » Rochette.

Cette « aventure » sur laquelle, malgré le grand jour des débats, plane encore une ombre énigmatique, n'eut que quatre témoins : Rochefort, l'imprimeur Rochette, Victor Noir et moi. Rochefort n'en a cure ; Rochette, s'il vit toujours, ce que j'ignore, ne viendrait certainement pas à résipiscence, lui dont l'*unique* témoignage dicta le verdict de l'incorruptible Delesvaux; Victor Noir est mort, dans quelles circonstances tragiques, on s'en souvient; je reste donc seul à pouvoir faire, sur ce petit drame si controversé, la lumière, toute la lumière. Rochefort me pardonnera de ne la point tenir sous le boisseau.

En ce temps-là, la *Lanterne* tirait à 200 000 exemplaires, et le *Figaro*, qui paraissait le soir, s'imprimait 5, rue Coq-Héron, près des Halles. J'« échotais » au journal de Jean-Hippolyte (1), et Victor Noir, ce bon géant, qui faisait songer à « l'émir pensif et doux » du poète, y « fait-diversait »; et tous les matins, notre tâche faite, nous déjeunions ensemble dans un caboulot attenant à l'imprimerie Dubuisson,

(1) C'est ainsi qu'entre rédacteurs du *Figaro* on appelait Villemessant.

où, si là chère n'était pas de haut goût, les huîtres du moins étaient exquises.

Or, un de ces matins de béatitude gourmande, comme le café fumait dans les tasses et que les cigares s'allumaient, Rochefort, blême, les yeux fous, tous les membres secoués par un tremblement nerveux, fit irruption dans notre tête-à-tête et, jetant entre nous un numéro de journal, à l'encre toute fraîche encore :

— Lisez ! nous dit-il d'une voix sifflante et saccadée.

Le succès foudroyant de la *Lanterne* avait fait éclore vingt autres brochures du même format, auxquelles il ne manquait, pour avoir la même fortune, que la verve cinglante et la popularité prodigieuse du Lanternier. Une entre autres, *l'Inflexible*, où Rochefort et les siens étaient traités hebdomadairement comme les derniers des pandours par un Vidocq de lettres, Charles Marchal (de Bussy), lequel, à peu de temps de là, mourut contre une borne, dans le *delirium tremens*, et à qui Villemessant, dont il avait comparé la bedaine aux « viscères puants d'un « crapaud », dédia cette grotesque oraison funèbre : « On l'encrotte demain !... »

C'était le dernier numéro paru de l'*Inflexible* que nous avions sous les yeux, et où la fille de Rochefort, une gamine en jupes courtes, était éclaboussée d'une encre vomie par l'égout, — si lâchement, si ignoblement que, plus de trente ans écoulés, le dégoût m'en monte encore aux lèvres...

Le sentiment paternel est si profondément ancré chez Rochefort que ses ennemis mêmes y rendent hommage ; et ce sentiment, aigu jusqu'à l'obsession, se généralise en une pitié tendre, presque féminine, pour l'enfance. Il y a, dans les *Aventures de ma vie*, sur cet « état d'âme » qu'il avoue tenir de sa mère, des pages d'une délicieuse sensibilité : « J'étais né, dit-il, bonne d'enfants. Cette sollicitude instinctive pour ces petits êtres a fini par devenir quasi maladive, au point d'être une des inquiétudes de ma vie. Je vois partout des petits martyrs... J'ai demandé dans l'*Intransigeant* que la peine de mort fût abolie en France, excepté pour les pères et mères qui laissent leur progéniture jouer avec des allumettes ou devant une fenêtre ouverte (1). »

Cela, Victor Noir et moi nous le savions avant qu'il l'eût écrit. Et la contraction de ses traits, tandis que nous procédions à la nauséabonde lecture, l'éclair de folie qui jaillissait de ses yeux, ne nous disaient rien qui vaille. Impossible, tel que nous le connaissions, de nous tromper à ces symptômes d'où s'exhalait une menace de mort pour l'auteur de ce « lèse-virginité ». Et, dans notre pensée, la réponse à cette question : « Qu'allez-vous faire ? » devait être infailliblement celle-ci : « Je vais tuer Marchal ! »

— Ce que je vais faire ? articula Rochefort avec un rire qui nous fit peur, eh ! parbleu, je vais tuer... Rochette !

Rochette était l'imprimeur de l'*Inflexible*, qu'il signait, en outre, comme gérant.

— Tuer Rochette ! m'écriai-je tout interloqué, vous n'y songez pas !... Rochette n'est que l'éditeur, peut-être inconscient, de ces turpitudes... Ce n'est pas à lui, c'est à Marchal...

Il m'interrompit :

— Moi, me commettre avec cet argousin, cet échappé du bagne !.. Croiser mon épée avec son stylet !.. Lui signer, même avec son sang, un certificat de propreté morale !... Jamais de la vie !... Je vais tuer Rochette !

Il ne sortait pas de là. Nous donnâmes à cette exaltation si légitime le temps de se calmer un peu. Ce qui ne tarda point, car Rochefort, une fois les nerfs détendus, se reprenait vite.

— Vous voulez tuer Rochette ? reprit alors Victor Noir, rien de mieux... mais que ce soit dans les règles, de façon à ne pas fournir à vos ennemis, qui guettent vos imprudences, même généreuses, de nouvelles armes contre vous... Provoquez ce monsieur d'après les principes et expédiez-le suivant la formule !... Si vous voulez, Blavet et moi, nous assisterons à l'entrevue, pour en témoigner au besoin.

— Soit, acquiesça Rochefort dont ce compromis flattait l'idée fixe... Mais, alors, tout de suite !

— Oui, conclut Victor Noir avec son bon rire, battons le Rochette quand il est chaud !

Nous hélâmes un fiacre. Avant d'y monter, et pour enlever tout caractère agressif à la démarche, nous laissâmes nos cannes chez le mastroquet. On verra que ce détail a son importance. Vingt minutes après, nous descendions, les mains dans les poches, devant je ne sais plus quel numéro borgne du boulevard Montparnasse, où Rochette avait son dépotoir, j'entends son imprimerie.

Le voyage fut presque gai. En arrivant au terme, Rochefort avait reconquis tout son sang-froid ; et c'est le visage souriant qu'il escalada, lui premier, nous derrière, les quelques marches aboutissant au petit entresol où, en face de l'atelier de composition, s'ouvrait le bureau de Rochette.

Très bizarre, ce bureau : un couloir de 3 mètres de long sur 1m,25 de large. Au fond, face à la porte, une étroite et longue fenêtre avec appui à hauteur d'homme, sur lequel Rochefort posa son chapeau. Une table et deux chaises pour tout mobilier. Je nous y vois encore.

1. Qu'on se rappelle les articles inspirés à Rochefort par le crime de Cernecez.

Quelques minutes d'attente, au bout desquelles l'imprimeur, prévenu par son prote, fait son entrée. Un gas superbe. La tête du Bacchus antique sur le torse d'un toréador. Victor Noir lui-même, avec son athlétique carrure, semblait chétif auprès de lui.

Le sourire gâtait ces dehors dyonisiaques, un sourire faux et louche. Le salut fut pesant, obséquieux. Sous l'hercule, on flairait le malotru.

Il n'y eut pas de préambule :

— Monsieur, commença notre ami d'une voix claire et ferme, je me nomme Henri Rochefort... Cela me dispense de vous dire ce qui m'amène.

— J'avoue, marmotta Rochette, que je ne comprends pas...

— Vous allez comprendre... Reconnaissez-vous avoir publié, dans le journal l'*Inflexible* dont vous êtes gérant, un article injurieux pour Mlle Rochefort ?

— J'accepte la responsabilité de tout ce que j'imprime, dit en se rengorgeant l'Antinoüs de barrière.

— Dans ce cas, poursuivit Rochefort, toujours calme, si vous êtes homme d'honneur, ce que j'aime à croire, les choses iront au mieux... Qui dit responsable dit répondant... En conséquence...

Rochette eut un rire homérique :

— Ah ! ah ! s'écriait-il, je vous vois venir... C'est un duel que vous me proposez ?

— A moins que ce ne soit un rigodon ! fit Rochefort, que la colère prenait à la gorge.

— Mais, cher monsieur — le géant se faisait familier, — vous ignorez un détail que je m'empresse de vous apprendre...

— Lequel ?

— Je suis Espagnol, et, dans mon pays, on n'admet le duel que corps à corps, le couteau dans la main droite et la cape sur le bras gauche !

L'entretien tournait à la farce. Rochefort haussa les épaules, mais, toujours conciliant :

— Hé ! monsieur, qu'à cela ne tienne !... Au couteau, à la dague, au poignard, au canon même, si le cœur vous en dit !... Mais, pour Dieu, finissons-en !... Le boulevard est désert à cette heure... On y peut vider la querelle sans risque d'être dérangés... Mes amis, MM. Victor Noir et Émile Blavet, que je vous présente, voudront bien être mes témoins... Deux de vos ouvriers vous rendront le même service... Est-ce dit ?

Rochette ne riait plus... Il balbutiait des mots inintelligibles.

— Oui ou non, tonna Rochefort que ces ridicules rodomontades avaient mis hors de lui, voulez-vous me rendre raison des infamies éditées contre ma fille ?

Un « non » timide fut la réponse du fier-à-bras. Il n'était pas encore émis qu'un formidable revers de main le lui renfonçait dans la... bouche.

— *Ah ! monsieur Rochefort, ça n'est pas bien !* gémit le colosse en s'affalant le long d'une des parois.

Tant de candeur nous attendrit. Rochefort, à qui cette exécution sommaire avait rendu sa belle sérénité, tira gravement son portefeuille, y prit une de cartes, et la tendant à Rochette :

— Si la gifle vous gêne, lui dit-il, vous pouvez venir vous en soulager à cette adresse, quand il vous plaira !

Nous sortîmes. Sur le palier, je m'avisai que Rochefort était tête nue. Il avait oublié son chapeau sur l'appui de la fenêtre ; et, comme il remontait pour l'aller reprendre, je le devançai, disant :

— Ça me regarde... mon caractère sacré de témoin me rend inviolable et me met à l'abri des voies de fait... D'ailleurs, je vais arborer le drapeau de parlementaire...

Et, mon mouchoir blanc à la main, je réintégrai l'antre du jaguar... Il était toujours là, le jaguar, dans la même posture, aplati contre la paroi, telle une gigantesque limande ! Sournoisement, à pas de loup, rasant le mur, je me faufilai devant lui... Je cueillis délicatement le chapeau sur la planchette où, en entrant, Rochefort l'avait posé... Puis, toujours à pas de loup, toujours rasant le mur, je me refaufilai vers la porte... Le jaguar n'avait pas bougé.

. . . . . .

Quelques jours plus tard, Victor Noir et moi nous fûmes cités *à prévenus* par-devant M. de Gonet, juge d'instruction, comme complices d'une *tentative d'assassinat sur la personne du sieur Rochette, « au moyen d'une canne plombée »*. On sait où nous avions consigné nos cannes, Mais les explications que nous fournîmes isolément, sans possibilité d'entente préalable, vu l'imprévu de l'inculpation, furent si franches, si nettes, si convaincantes, que le magistrat, quoiqu'il en eût, rendit en notre faveur une ordonnance de non-lieu.

Rochefort, lui, comparut devant la septième Chambre, présidée par l'incorruptible Delesvaux. Bien que, ayant été les *seuls* témoins de l'aventure, nous fussions *seuls* à même d'édifier le tribunal, *on refusa de recevoir notre témoignage*. Il fut établi, sur les *uniques* déclarations de l'imprimeur, que le prévenu l'avait assailli dans son domicile *à coups de canne plombée ;* qu'il y avait eu *préméditatiou et guet-apens ;* et que nous nous en étions faits les complices *en gardant la porte tandis que s'accomplissait cette tentative d'assassinat !*

Ci : quatre mois de prison pour Rochefort... *seul !* On tenait le grand premier rôle... Qu'importaient les comparses !

Le onzième numéro de la *Lanterne* houspilla de si belle façon, on le pense bien, la magistrature impériale, que le Lanternier, inculpé d'offenses envers la

personne de l'Empereur, d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, dut, pour se soustraire à l'inévitable arrestation, s'expatrier à Bruxelles.

La première étape de l'exil.

Cette « aventure Rochette » fut donc, comme on voit, l'œuf d'où sortit la fortune politique d'Henri Rochefort. Ici la Chronique confine à l'Histoire.

ÉMILE BLAVET.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le reportage et la chronique dans le roman. Adolphe Brisson. — André Lebey.

Florise Bonheur, par Adolphe Brisson. Ernest Flammarion, éditeur. — *L'Age où l'on s'ennuie*, par André Lebey. Juven, éditeur.

Est-il bon que le journalisme envahisse la littérature? Ne vaudrait-il pas mieux que la littérature s'insinuât dans le journalisme ? Les littérateurs n'ont-ils pas plus de peine à devenir journalistes que les journalistes à devenir écrivains ? Et les journalistes sont-ils plus nombreux dans la littérature que les littérateurs dans le journalisme ? Ce sont là d'importants sujets de doutes et de débats.

M. Adolphe Brisson, qui est un littérateur versé dans le journalisme ou un journaliste hissé dans la littérature, proclame en tous cas qu'il n'y a pas, pour le métier littéraire et pour le métier journalistique, des procédés différents. Et il établit dans un article qui est presque aussi intéressant que le livre qui le suscite : il établit; non, il essaie d'établir qu'il est absolument permis et même recommandé de faire « des romans par interviews ». C'est une profession de foi. Ce n'est ni plus ni moins qu'une profession de foi. Nous allons entendre un grand nombre de professions de foi pendant quelques semaines. Mais nous n'en trouverons pas beaucoup qui soient plus sincères que celle où M. Adolphe Brisson épanche, en quelque façon, son programme littéraire et toute sa conception même de la vie contemporaine.

Mais enfin précisons. Même lorsqu'il s'agit de professions de foi, il est toujours bon de préciser. M. Adolphe Brisson nous vante avec une douce amabilité et nous porte d'ailleurs à vanter par son œuvre le *Roman par interviews*. Nous voulons bien, car nous ne saurions rien refuser à M. Adolphe Brisson qui est un de nos confrères les plus connus et les plus justement estimés et qui, enfin, nous donne une bien agréable, une charmante *Florise Bonheur*. Cependant n'est-il pas légitime d'observer d'abord que le roman par interviews de M. Adolphe Brisson n'est pas du tout un roman par interviews. On y voit un roman à peine, et on n'y voit presque pas d'interviews. L'interview n'est qu'un procédé employé par M. Brisson pour nous faire connaître mieux les milieux populaires où s'agitent un peu ses héros sans nouveauté, mais non sans vérité. M. Adolphe Brisson pénètre à son tour dans ces milieux populaires déjà observés, déjà étudiés, maintes fois et encore maintes fois, par les écrivains de tous les temps et surtout de notre temps : il veut nous donner une impression de vie plus réelle, le sentiment d'une exactitude plus précise et plus minutieuse, et il interviewe ses héros. Quels héros ! Ceux qu'il a imaginés, ceux qu'il a créés. Car Florise Bonheur n'existe pas, M. Adolphe Brisson ne l'a pas vue. Il l'a inventée. Florise Bonheur n'a même pas dans ce livre une existence individuelle bien profonde. Elle représente un type, le type de l'ouvrière parisienne, et plus spécialement de l'ouvrière laborieuse et courageuse, pourvue encore de plusieurs autres qualités également recommandables. Et son frère Émile Bonheur n'est pas non plus un ouvrier particulier. Et voici que M. Adolphe Brisson nous fait lui-même cet aveu : « Emile Bonheur représente le type à peu près normal de l'ouvrier politicien des grandes villes, insuffisamment instruit, séduit par des théories et des systèmes dont il n'aperçoit que l'apparence et le vain mirage, mais, au fond, généreux, vaillant, accessible à l'enthousiasme, plein de courage et de ressources. » Allons, tant mieux ! tant mieux ! Tous les Émile Bonheur sont de braves gens, et, comme on dit, ils « méritent bien de réussir ». Mais l'interview appliquée fictivement à des personnages fictifs comme ils le sont, l'interview n'est plus de l'interview ; elle est justement tout ce que vous voudrez, excepté cela. Elle est un procédé littéraire.

Si nous sommes ravis par *Florise Bonheur*, nous pourrons conclure que M. Adolphe Brisson a employé avec beaucoup d'art un procédé bon ou mauvais. Mais il ne s'ensuivra pas que l'interview désormais s'est introduite dans la littérature. Oh non ! L'interview correctement pratiquée subordonne celui qui questionne à celui qui est questionné. Et l'œuvre littéraire est une œuvre essentiellement personnelle. Voilà une loi que M. Adolphe Brisson, malgré tout son talent qui n'est pas douteux et malgré toute son habileté qui est exercée depuis longtemps, ne pourra jamais détruire.

Il ne la détruira pas, et employant, avec des artifices singulièrement impérieux, un procédé littéraire qu'on peut aimer et qu'on peut aussi ne pas aimer, il nous amènera presque nécessairement à comparer l'emploi de ce procédé un peu imprévu avec l'emploi de tels autres procédés qui lui ressemblent en ce sens qu'ils ne font que prêter leur con-

cours à l'artiste pour que son œuvre soit plus complètement accomplie ou plus facile à accomplir, mais ne sont pas exigés par la nature de l'œuvre elle-même. Lorsque Paul Hervieu s'applique avec son soin accoutumé à décrire les mœurs assez grossières de la société polie, il juge à propos de faire tout un roman par lettres. C'est *Peints par eux-mêmes*. Pourquoi ce roman banal obtint-il le succès qu'on lui attribua avec une générosité extrêmement indulgente ? je ne le dirai pas parce que je ne le sais pas.

Mais je sais bien que ces lettres qui se succèdent sans trêve et qui ne nous laissent aucun répit, ces lettres accusent étrangement la monotonie du roman. Elles font pis encore, car elles nous forcent à être très particulièrement choqués du pédantisme, du style et de l'identité perpétuelle de ton dans un sujet qui aurait exigé beaucoup de variété et non moins de simplicité. Paul Hervieu écrivain sincère, Paul Hervieu, dont on connaît le labeur consciencieux et pénible, Paul Hervieu a cru que ces « lettres » échangées entre tous les héros de son livre peu nouveau mettraient mieux en relief, et, si je peux dire, en valeur l'originalité contestable de ses observations sur un monde que les écrivains ont étudié et dépeint avec une complaisance d'abord injustifiée et à la fois fatigante. Il a cru cela, et il s'est trompé ; car ces lettres au lieu de multiplier la vie de ses héros la ralentissent et, en quelque sorte, l'affaiblissent ; et au lieu de renouveler le sujet, comme le prétendait l'auteur de *Peints par eux-mêmes*, il nous a rendu plus sensible son antique banalité. Ainsi en est-il, à peu de chose près de l'emploi constant de l'interview. Encore convient-il de dire qu'un livre écrit par Adolphe Brisson est toujours agréable et facile, et qu'il l'est peut-être trop sans que cette facilité extrême lui ôte quelque chose de son agrément, et que enfin, il ne dépend pas de M. Adolphe Brisson que cette succession ininterrompue d'interviews qui composent son ouvrage ne nous paraisse tout de même un peu monotone. Et tandis que l'emploi systématique des « lettres » dans le livre de Paul Hervieu nous montre mieux son labeur difficultueux, l'emploi systématique de l'interview dans le livre de M. Adolphe Brisson nous montre mieux l'aisance exceptionnelle de son rapide travail.

Travail si rapide, rapidité si hâtive ! Tout journalisme est prompt. Et cette promptitude constitutionnelle, j'allais dire incurable, est plus saisissable encore lorsque le journaliste, pour devenir écrivain, réunit en volume ses pages de journalisme. Le journaliste demeure toujours, lors même que paraît l'écrivain. Il paraît avec grâce dans *Florise Bonheur*. Mais comme il est visible que le journaliste lui prête infatigablement son concours et s'efforce même de lui donner quelques originalités plus apparentes que réelles. Ainsi, que M. Adophe Brisson ait interviewé quelques membres d'une famille ouvrière parisienne au lieu de nous décrire tout simplement — une fois de plus — sa vie déjà décrite, cela sans doute nous semble tout d'abord agréable et piquant, et même original, si vous voulez, encore qu'il importe de ne pas user trop souvent de ce mot précieux dont nous abusons sans mesure depuis quelques années. Mais peut-on dire que ce procédé permettra à l'écrivain de mieux pénétrer et de représenter mieux la vérité !

A cet égard, M. Adolphe Brisson manifeste toute la conviction infiniment souriante d'un apôtre tout à fait moderne. Mais assurément il ne nous convainc qu'à demi. Il attribue d'abord bénévolement au reporter, à l'interviewer un rôle qui appartient incontestablement à tout écrivain. Il décide de façon charmante : « A quelle tâche s'astreint l'homme de lettres qui se voue au reportage ? Il interroge, écoute, regarde, et met son effort à rendre exactement ce qu'il a vu et entendu. S'il n'est qu'un bon ouvrier, sa narration sera exacte et fidèle, rien de plus. S'il est artiste, son récit se colorera des apparences, des nuances, du mouvement de la vie. Il en donnera l'illusion, il y introduira l'émotion qu'il a ressentie, et dont le frémissement se communiquera aux lecteurs. » Cela, nous l'admettons, bien que nous soyons à peu près forcés d'avouer que « le bon ouvrier » qui fait de ce qu'il a vu « une narration exacte et fidèle », nous procure par ce fait même l'impression véritable de la vie.

Mais est-ce que ce théoricien délectable d'un nouveau genre littéraire que veut être M. Adolphe Brisson ne s'enthousiasme pas pour son invention et pour sa théorie un peu plus qu'il n'est strictement convenable ? Est-ce qu'il n'amplifie pas ? Est-ce qu'il n'exagère pas le rôle après tout modeste du reporter et de l'interviewer ? Est-ce qu'il ne joue pas gracieusement sur les mots lorsqu'il se plaît à faire des reporters les créateurs admirables d'une littérature nouvelle ? Certes, voici une théorie que nous n'attendions guère : « N'est-il pas possible de varier ce genre (le reportage), d'en étendre les limites en le poussant, d'un côté, vers l'examen des idées et, d'autre part, vers la peinture des mœurs ? Le journaliste n'est pas uniquement un témoin qui enregistre, c'est un spectateur qui juge. Il apprécie la valeur intellectuelle et morale de ceux qui lui font leur confession ; il interprète leurs paroles, leurs jeux de physionomie et jusqu'à leurs silences ; il s'imprègne de l'atmosphère où ils sont plongés et en tire d'utiles indications. A ce moment, il est psychologue. « Supposez qu'il aille plus avant, qu'il fasse un pas de plus, et qu'au lieu de noter les événements qui s'ac-

complissent sans qu'il y ait aucune part, il provoque ces événements et les suggère. Il modifie ainsi à son gré la mentalité des personnages qu'il étudie, il varie leurs états d'âme... » Nous acceptons ces excellentes paroles ; nous acceptons même les idées qu'elles expriment. Seulement... Seulement, nous sommes obligés de distinguer. Adolphe Brisson s'amuse; Adolphe Brisson veut rire en construisant sa théorie imposante, mais peu solide. Si nous convenons que le reportage soit, il faut bien convenir, par surcroît, que tous les écrivains sont reporters et que ceux qui le sont le mieux sont justement ceux qui se flattent le moins de l'être. Tous les écrivains, observateurs de la vie et des mœurs contemporaines, sont des témoins qui enregistrent, des spectateurs qui jugent. Ils interprètent. Ils sont psychologues. Ils sont donc reporters. Et, comme pour mieux observer et pour mieux connaître, ils interrogent, ils sont donc interviewers. Ils sont reporters sans le savoir, et ils sont interviewers sans se rendre compte qu'ils le sont.

Mais qu'ils déversent leurs interviews dans leurs livres, sans les façonner, sans les modifier, c'est ce que nous n'acceptons guère. Et voilà précisément où la théorie de M. Adolphe Brisson nous paraît invalide. L'interview, c'est entendu, est un moyen sommaire, humble, ni pire, ni meilleur que d'autres pour pénétrer les milieux et les hommes qui se livrent le plus facilement, les ouvriers, par exemple, enclins à ne rien cacher de leur vie et à réduire au minimum et à moins encore l'intimité de leur existence : Mais, si l'interview est un excellent moyen de rechercher la vérité, il est un moyen sommaire et simplet et un peu vulgaire de l'exprimer. Et, en outre, il est bien évident que l'interviewer cesse d'être interviewer pour devenir écrivain, c'est-à-dire créateur au moment où il commence d'accomplir la tâche dont M. Adolphe Brisson voudrait faire son monopole... C'est là que les théories conduisent. M. Adolphe Brisson veut exalter l'interwiewer; il nous contraint de mieux voir que l'interviewer est un subalterne, et, que par ses fonctions mêmes, il lui est interdit de monter en grade.

Alors, nous considérerons l'interview dans le roman comme un procédé quelconque qui ne vaudra que selon l'habileté avec laquelle l'un ou l'autre l'emploiera. Il y aura de bons romans par interview et de déplorables romans par lettres. Il y aura aussi de bons romans par lettres et de déplorables romans par interviews. Du moins le procédé de l'interview favorise une certaine hâte dans la composition et une certaine négligence dans d'exécution car les reportages sont rares qui sont profondément pensés et puissamment écrits... Mais M. Adolphe Brisson, qui nous amène à discuter avec une certaine hostilité cette innovation imprévue — peut-être parce que trop peu novatrice — du roman par interview, rend la théorie plus admissible par la façon dont il la met en pratique. *Florise Bonheur* nous démontre que la nonchalance peut être très aimable et qu'on peut unir beaucoup de grâce avec un peu trop de facilité. Et j'incriminerais, si j'en avais le loisir, cette association illicite de personnages fictifs et de personnages réels à quoi la théorie de M. Brisson l'entraîne, ou bien à quoi il se laisse entraîner malgré sa théorie. Sturel et Rœmerspacher avoisinant Reinach ou Bouteiller nous choquaient dans *Leurs Figures*. Nous n'aimons guère dans *Florise Bonheur* le coudoiement d'Anatole France ou de Jean Jaurès avec Émile Bonheur et ses « copains » falots...

Et pour conclure, n'est-ce pas se tromper que de dire : « nous avons renouvelé le roman par les procédés modernes, créé le roman documenté, le roman d'après nature ». Hélas ! rien n'est moins nouveau que ce qui prétend l'être trop. Et M. Adolphe Brisson l'avoue lui-même qui nous déclare loyalement que le premier romancier par reportage fut Hérodote... » Il n'y a rien de nouveau dans la vie et dans les procédés littéraires. Cependant, voici un péril aggravé : l'intrusion dans le roman des procédés ou des habitudes, ou des moyens ou des « trucs » journalistiques. Un jeune écrivain qui publie à la hâte une œuvre assez belle : *L'Age où l'on s'ennuie*, s'est amusé presque à son insu à réunir des chroniques en un roman au lieu de s'appliquer à composer un roman avec simplicité et avec persévérance. M. André Lebey écrit pour la postérité comme on écrit pour une feuille quotidienne. Il court le risque que la postérité « ne lui prenne pas sa copie ».

J. ERNEST-CHARLES.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *Florise Bonheur*, par Adolphe Brisson; Ernest Flammarion, éditeur. — *La Russie aujourd'hui*, par Niet; Juven, éditeur. — *L'âge où l'on s'ennuie*, par André Lebey; Juven, éditeur. — Œuvres complètes du comte Léon Tolstoï, tome I : *l'Enfance, l'Adolescence*. Traduction de J. W. Bienstock; P. V. Stock, éditeur. — *La légende chevaleresque de Tristan et Iseult*, Essai de littérature comparée, par A. Bossert; Hachette, éditeur. — *Les doctrines de haine*, par Anatole Leroy-Beaulieu; Calmann-Lévy, éditeur. — *Volupté d'artiste, Paris-Londres-Madrid*, par Emile Pierret; Lemerre, éditeur. — *Le cœur de Beatrice*, par M. Octave Feuillet, Calmann-Lévy, éditeur. — *Crime inutile*, roman, par Laure Maret; Ollendorff, éditeur. — *Voyage au Japon; la Société japonaise*, par André Bellessort; Perrin, éditeur. — *Le Théâtre d'Alfred de Musset*, par Léon Laforcade; Hachette, éditeur. — *Le jeu de l'amour et du suffrage universel*, par Henri Pagat; Juven, éditeur.

UNE ROMANCIÈRE ITALIENNE

NEERA

Depuis plusieurs années déjà, la littérature italienne semble s'épanouir dans un soudain renouveau de force et de fécondité. Ardente, nette, précise, elle contraste avec la littérature du Nord, plus profonde peut-être, mais estompée, qui s'insinue dans le souvenir, sans frapper violemment dès l'abord, qui trouble plutôt que d'éblouir. De tous les écrivains si clairs de l'Italie, Neera, la romancière originale et âpre, la polémiste infatigable, a peut-être le talent le plus entier, la doctrine la plus facile à définir. Sa réputation est depuis longtemps établie. Neera, certes, est loin de posséder la tendresse délicate, l'idéalisme pur de Fogazzaro, la farouche vision réaliste de Verga, la force hallucinante, ivre et somptueuse de d'Annunzio. Néanmoins elle mérite une attention spéciale : son œuvre est un apostolat. Elle a le don des convictions profondes, des idées intransigeantes, elle a aussi le talent de savoir se faire écouter.

Dans une autobiographie, dédiée à Capuana, Neera nous renseigne sur ses jeunes années et sur la formation de son goût d'écrivain. Dès qu'elle sut tenir une plume, elle nota ses impressions et ses rêves. Petite fille, taciturne et fière, elle griffonnait, un jour, sur la jalousie de sa fenêtre :

> J'ai neuf ans,
> Je suis laide,
> Ma mère me gronde :
> J'écris ainsi.

Ce « petit document humain », retrouvé plus tard par elle, lui semble d'une sincérité émouvante. Il témoigne certainement du caractère rationnel et véridique de cette âme enfantine qui s'épiait. Alors, elle s'arrêtait à la tristesse de sa propre vie ; plus tard elle généralisa. Neera ne fut jamais l'enfant cajolée pour sa grâce, l'élève modèle louée pour son application. Elle ne provoquait pas les épanchements et les caresses, et, dans sa famille, personne ne soupçonna qu'elle en avait le douloureux désir. Sa mère « qui la grondait » mourut tôt, et la fillette grandit, isolée, entre son père qu'elle admirait sans réussir à créer une intimité d'elle à lui, des frères que la vie active entraînait, de vieilles tantes moroses qui comptaient les points de leur tapisserie. L'existence de Neera manquait de gaieté, mais favorisait son aptitude à la réflexion : « Si j'avais eu les baisers d'une mère, le sourire d'une sœur, le bavardage d'amies, des occupations frivoles ou élégantes, ou bien, tout simplement, une vie active au grand air, je serais peut-être quand même devenue écrivain, mais le torturant besoin d'analyse psychologique ne serait pas entré en moi assez profondément pour me créer une seconde nature. »

Neera lut beaucoup, dans son jeune âge ; mais elle lisait sans méthode, au hasard de ce qu'elle trouvait. Vers seize ans, elle écrivit des nouvelles, qui, elle l'avoue avec franchise, manquaient d'originalité et de vie. Elle n'eut, d'ailleurs, le courage de les lire qu'à sa bonne ; et, malgré l'émotion sympathique de cette simple fille, Neera brûla bientôt tous ces essais, qualifiés par elle de fatras sentimental. Le titre d'une de ces nouvelles détruites, « Lucie ou la joueuse de harpe », semble justifier assez cette sévérité. Neera, comme toute commençante, imitait ce qui l'avait frappée dans ses lectures ou faisait de vagues échappées vers le rêve.

Mais bientôt elle abdique ce genre trop facile, et hardiment débute dans le journalisme. Elle fait de la chronique dans le *Pungolo*, gaie d'abord par nécessité, puis toujours plus intense et mélancolique. Elle a une tendance excessive à se renfermer dans des impressions personnelles : de sa jeunesse étouffée, elle garde une meurtrissure qui la rend compatissante, mais qui l'oblige à voir triste et l'empêche de prendre un essor large. Le sort des femmes l'intéresse avant tout, des femmes sacrifiées, méconnues, fières, des vieilles filles qui cachent leurs souffrances et leurs aspirations d'êtres vivants par crainte d'être ridiculisées ou blâmées. Neera n'a vu dans toute l'humanité que l'humanité féminine, et quand elle aborda le roman, elle ne sut analyser avec profondeur que l'âme de ses héroïnes. Le type masculin, dans ses œuvres, est invariablement secondaire.

Neera, elle-même, semble consciente de cette lacune de son talent. Elle s'en justifie. Elle se croit guidée par un sentiment esthétique. Suivant elle, l'âme de la femme offre le domaine le plus vaste et le plus varié à l'étude psychologique. « La femme est, pour les écrivains analystes et sentimentaux, dit-elle, le sujet de prédilection, la fontaine inépuisable de sympathie et d'art... Les frères de Goncourt ont fait sept romans ayant pour titre un nom de femme, sept romans qui ont la femme comme pivot et qui pénètrent dans les méandres de toutes les sensations féminines. » Elle cite aussi la Tatiana de Pouchkine et l'*Anna Karénine* de Tolstoï, qui sont des types immortels... Elle conclut, sans hésiter, que la femme est plus intéressante que l'homme.

Il serait vain de discuter avec Neera ; ses convictions sont inébranlables, font partie d'elle. Il convient plutôt de la louer de n'écrire que sur les sujets qu'elle connaît à fond, parmi lesquels elle se meut avec aisance. Son œuvre, tout en étant ainsi simplifiée, gagne en force et en sincérité.

Un autre de ses mérites, digne d'être signalé, est que, à l'époque où les femmes auteurs avaient l'habitude de se dissimuler sous un pseudonyme masculin, de feindre des jugements virils, Neera maintient sa personnalité de femme avec orgueil et franchise.

*
* *

Neera, romancière, femme par excellence et peintre des femmes, a des exigences farouches envers ses héroïnes. Elle leur impose une vertu inattaquable. Il est vrai qu'elle est pleine de pitié pour les délaissées. Elle réclame pour elles une vie complète. Chaque femme doit avoir un amour dans son existence; malheur à celles qui, s'étant trompées dans leur premier choix, succombent plus tard à la passion!

Cette intransigeance apparaît nettement dans *l'Amulette*, où Neera sacrifie une femme charmante à un mari qui la néglige et la trahit. Et elle se révèle surtout dans *Adieu*, roman qui, lors de son apparition en 1877, souleva une véhémente campagne de presse. Neera dédie *Adieu* « aux femmes honnêtes », et dans cette simple phrase sonne un mépris amer pour toutes celles qui ont failli.

Voici le sujet de ce roman hautain :

La comtesse Valérie, jeune et belle, a pour mari un fort galant homme plus âgé qu'elle d'une vingtaine d'années. Elle l'aime assez froidement, mais s'estime tout à fait heureuse. Elle rencontre dans le monde le marquis L..., jeune diplomate d'une rare séduction qui lui fait une cour assidue et sincère. Les sens de Valérie sont troublés; elle est sur le point de céder, les circonstances la préservent : son père meurt subitement et Valérie s'adonne à la douleur filiale. Un remords affreux la saisit de son égarement; elle veut chasser loin d'elle l'image du marquis. Son mari, qu'aucun soupçon n'émeut, lui demeure dévoué; il redouble même envers elle de soins et de tendresse. Il se blesse grièvement en tombant de voiture. Il avait sauvé Valérie, mais lui-même succombe après de longues souffrances. Ses dernières paroles sont de bénédiction. Il souhaite que Valérie se refasse une vie heureuse; mais Valérie jure une fidélité éternelle au moribond. Quand le marquis L... apprend que Valérie est veuve, il accourt auprès d'elle pour la supplier d'être sa femme. Elle l'aime éperdument et lui donne quelque espoir, mais remet au lendemain sa réponse définitive. Cette réponse est : « Adieu. » Valérie croit devoir expier; elle se dit encore que son second mari ne saurait l'estimer profondément, puisqu'il l'avait sentie éprise de lui quand elle était encore la femme d'un autre. Elle fuit le monde; son cœur est brisé, mais son orgueil est sauf.

Toute la sympathie de Neera accompagne cette héroïne capable d'un « immense sacrifice ». Elle ne se demande pas si ce sacrifice est utile, ni ce que deviendra l'homme, passionnément épris, au détriment duquel il est fait.

Cette rigidité fâcheuse est un peu atténuée dans une autre œuvre de Neera, *le Châtiment*. *Le Châtiment*, qui fit moins de bruit qu'*Adieu*, est le roman préféré de Neera. Elle y met déjà quelque tendresse et une indéniable compréhension de l'âme féminine. Le problème moral est résolu avec la même intransigeance, mais les personnages sont plus humains et une pitié attendrie perce dans tout le récit.

Laura se marie à trente ans, après avoir connu toutes les angoisses, subi tous les dédains qui sont le lot des vieilles filles. Elle avait rêvé d'un mari délicieux et romanesque, et se voit réduite, faute de mieux, à épouser un placide pharmacien. Elle est sauvée de la misère, du ridicule; elle devient subitement quelqu'un à ses propres yeux — c'est le bonheur. Une éclosion de vie et de beauté s'opère dans cet être meurtri. Laura s'épanouit comme une fleur qu'on aurait transportée de l'ombre au soleil: de timide et gauche qu'elle était, elle devient gaie, spirituelle, séduisante. Un jeune homme s'introduit dans la maison : un neveu du mari, tendre, câlin et joli garçon. Il inspire à Laura le grand amour que si longtemps elle avait attendu; elle en délaisse complètement son pharmacien, espèce de sieur Bovary, qui ne lui inspire plus que de l'aversion. Mais le jeune homme, lui, est bientôt emporté par la mort. Laura croit devenir folle: son enfant, la petite Rita, la sauve. Laura connaîtra une autre passion exclusive : l'amour maternel.

Elle renonce entièrement à elle-même pour son enfant, dont elle guette le sourire, dont elle épie les moindres pensées, les plus passagers souhaits. Rita est digne de cette affection sans limites; jeune fille, elle est la personnification de la grâce et de la douceur. Le bonheur de la mère va bientôt atteindre l'apogée : Rita s'est attiré l'amour d'un jeune noble du voisinage, les fiançailles sont proches. Mais Rita est prise d'un mal qui ne pardonne pas, et elle aussi meurt, comme jadis André, en pleine jeunesse, en pleine félicité. Laura est écrasée de douleur. « Elle implore le ciel de lui ôter la vie ou la raison, mais la vie et la raison devaient lui être conservées parce que le calice d'amertume n'était pas encore bu jusqu'à la lie ». Elle voit apparaître son mari, que pendant de si longues années elle avait laissé vivre à son côté sans tenir compte de lui, et le vieillard lui dit : « Je t'avais pardonné. Dieu s'est montré plus inflexible que moi... Ma vie aussi n'a été qu'un long châtiment, et je n'avais rien à expier. »

Cette fin est cruelle, mais elle est bien Neerienne.

Le mépris pour l'égarement de la passion est une des plus fortes convictions de Neera. Elle est mieux inspirée quand elle traduit dans son art son autre idée fixe, le droit de chaque femme à un foyer.

Elle plaide alors avec un accent ému; elle a de fines trouvailles d'observation, des frémissements de tendresse compatissante. C'est grâce à la pitié qui l'anime que *Thérèse* est peut-être le plus délicat ouvrage de Neera. Il ne se passe que peu d'événements dans ce récit; mais un pauvre être, charmant, sensuel avec innocence, y souffre et y palpite. Thérèse n'est, au début, que Thérésine. Elle a quinze ans, elle est ignorante et pure, curieuse de la vie, confiante avec sérénité. Bientôt son petit cœur s'exalte de la délicieuse approche de l'amour. Elle le pressent, sans rien en connaître encore. Un jeune homme lui fait la cour, et elle croit avoir conquis le bonheur. Mais Orlando n'est pas un parti convenable; le père de Thérésine refuse de l'accepter comme gendre. La pauvre fille s'obstine, touchante et pleine de foi. Elle attendra. Mais les années passent, la jeunesse et la beauté de Thérèse se fanent. Ses sœurs, plus jeunes qu'elle, sont mariées. Elle reste seule, aigrie un peu, et abandonnée. Elle a des manies, des désespoirs forcenés, de terribles crises nerveuses. Les attouchements discrets du médecin qui la soigne la bouleversent; des lectures finissent de l'éclairer. Elle comprend, avec révolte et horreur, ce qu'est la vie. Orlando, éloigné d'elle depuis si longtemps, doit la tromper, mais elle ne l'aime que plus violemment. Enfin, une lettre d'Orlando, une de ces lettres tendres et découragées comme on en écrit à une mère dans un moment d'abattement extrême, apprend à Thérèse qu'il est malade. Elle part pour le rejoindre, oublieuse des convenances, oublieuse de sa famille, du vieux père paralysé qui ne peut se passer de ses soins. Thérèse s'en va vers le mystère de l'avenir, espérant encore lui arracher sa part de bonheur.

*
* *

Tous les romans de Neera, et ils sont nombreux, tendent à démontrer les dangers de la chute, présumée ou accomplie, pour la femme mariée, les affres de la vie de celles qui sont vouées au célibat; tous préconisent le sacrifice et vantent l'abnégation, la patience pieuse des femmes. Mais Neera ne se borne pas au roman. Elle veut servir son idée avec tous les moyens dont elle dispose : elle écrit des articles, polémise avec ardeur.

Son recueil intitulé *La Lutte pour une idée*, expose avec lucidité et sans douceur, sans pruderie non plus, le rôle qu'elle exige pour la femme dans la société, et les torts de la société, telle qu'elle est organisée, envers la femme. Neera est féministe, mais elle l'est à sa façon, réactionnaire et avancée à la fois. Neera est réactionnaire parce qu'elle ne veut pas l'émancipation des femmes; elle ne veut pas pour ses sœurs le droit au travail, qui les rendrait indépendantes et libres. Elle n'admet ce travail qu'à titre d'exception. « La plus grande partie de mon œuvre littéraire, dit Neera, est l'étude de la douleur des femmes, et c'est justement parce que mon œuvre est patiente et sympathique, parce que je possède une connaissance profonde de tous les arguments qui se rapportent à ce sujet, parce qu'enfin mes propres convictions sont fermes, que je répète : les femmes n'aspirent pas naturellement à la robe d'avocat, ni à la chaire de professeur, ni à la lancette de chirurgien. Seules les femmes qui se sont arrachées de la poitrine leur cœur d'amante ou de mère, souhaitent cette activité. Mais celles-là je les plains, je ne les envie certainement pas. »

Invariablement Neera maintient les femmes dans le cercle étroit du foyer domestique, restreint leur influence à la famille. Elle les dédommage en vantant leur influence morale, immense et toute-puissante : ce sont elles qui forment les grands hommes, qui adoucissent et ennoblissent la vie, qui inspirent les actions généreuses et hautes. Moins elles tiennent de place et moins elles font de bruit, plus leur action est victorieuse.

Cela n'est ni très neuf ni très original et rappelle singulièrement cet idéal déjà ancien de la femme ici-bas : elle eut trois enfants, garda la maison, fila la laine, et personne n'entendit parler d'elle.

Neera est avancée en ce qu'elle blâme l'éducation qu'on donne aux femmes, la qualité des rapports qui existent, de nos jours et dans notre société, entre l'homme et la femme. « Les deux sexes ne se connaissent pas assez, ne sont pas assez ensemble. L'union entre leurs esprits qui serait si salutaire aux deux partis manque par trop. L'homme et la femme ne se réunissent que dans le but de se divertir : pour danser, manger, pour faire la belle causette, ce qui ne peut que favoriser le désir de conquêtes galantes. Ils se rencontrent sur un terrain où l'imposture est continuelle, où chacun d'eux se montre différent de ce qu'il est, fait la roue... »

« Le fait de répéter toujours à une femme : « Tu « es faible, tu es fragile, tu es destinée à la chute », n'est pas un moyen de la soutenir et de la fortifier. On la traite en enfant, on l'épouvante par des mots, et quand elle s'aperçoit que ces mots sont vides, elle perd tout respect de ceux qui s'efforçaient de la retenir, et elle brise son frein. »

Neera veut pour les femmes une plus haute conscience de leur dignité, de leur individualité. Elle veut surtout que les hommes cessent de considérer leurs compagnes « comme de gracieux animaux, qui

n'existent que pour le plaisir du sexe fort », qu'ils sachent reconnaître la vertu et les sacrifices dont elles sont capables; qu'ils perdent l'habitude d'idéaliser uniquement celles qui ont failli : « Que d'hommes sont entourés dans leur famille de femmes chastes et sacrifiées, obéissantes à des traditions d'honnêteté qu'elles subissent en une torture de tous les jours, dont la vie est entièrement gâchée, détruite, ridiculisée ; hé bien ! ils s'en vont chercher parmi les femmes perdues un fantastique idéal de pureté. Ils pourraient sauver du célibat forcé des vierges qui meurent dans un obscur martyre ; mais, au lieu de cela, ils trouvent beau, noble et poétique de réhabiliter une créature déchue ? »

« Certes, et disons-le franchement, si la légèreté de la femme la pousse vers la chute, la légèreté de l'homme l'y maintient ».

*
* *

Neera est inexorable pour les égarements, elle est douce pour l'amitié. Elle ne donnera jamais son absolution à la femme mariée qui prend un amant, mais elle favorise la sympathie ; même, elle admire l'amour platonique.

L'amitié entre un homme et une femme lui paraît absolument possible, malgré ce que cette opinion présente de paradoxal. Elle réfute à ce sujet Schopenhauer ; elle le réfute avec « beaucoup d'humilité », mais sans hésitation. Neera sait que toute tendresse entre un homme et une femme est censée reposer sur une attraction physique. Mais ceci ne la trouble guère, elle trouve un biais : « Admettons cette attraction physique, dit-elle. Est-ce prouvé qu'elle aboutisse toujours à sa conclusion extrême ? Toute la question est là. »

Neera a consacré un petit livre à l'étude de l'amour platonique, qu'elle estime très haut, et dont, selon elle, le domaine tend à s'élargir. Dans la « *Sonate à Kreutzer*, dit-elle, on peut ne pas approuver l'idée que tout amour doive s'épurer en l'amour platonique ; mais Tolstoï a peut-être eu une grande vision du besoin de spiritualité qui anime beaucoup d'âmes modernes et qui en tourmentera plus encore dans l'avenir. Nous devons écouter révérencieusement, avec bienveillance, le son de cet instrument mystérieux, si même nous n'en comprenons pas encore la signification. »

*
* *

Comme artiste, la valeur de Neera est très inégale. Quand elle est empoignée, conduite par son idée, elle s'exprime de la façon la plus claire. Elle trouve pour les sentiments qu'elle aime un accent juste. Mais le soin de la forme, le culte de la phrase harmonieuse, la joie d'une composition élégante, ne lui apparaissent que secondaires. Elle blâme presque Flaubert pour sa recherche de la perfection. Pour elle l'idée est tout. Si quelquefois elle se laisse entraîner à des descriptions minutieuses, c'est qu'elle le juge utile, c'est qu'elle a le respect des petites choses qui impressionnent ou influencent, ce n'est jamais par instinct d'artiste.

Elle ne s'attarde pas au paysage. « J'ai le goût de la nature, dit-elle, mais un goût tout humain, palpitant, vital. J'aime la nature dans ses rapports avec les hommes, avec leurs amours, leurs douleurs... » Et elle dit encore : « Pour moi, l'être humain est tout. L'intérêt principal réside en l'être humain par lui-même, puis dans ses relations avec le reste du monde. En dehors de cela, je ne comprends plus rien. Je me passionne pour une larme, pour un geste, pour un sourire, pour un cri, pour une gaieté qui passe dans l'air. Je reste des heures, enthousiaste, retenant mon souffle, à lire des livres où sont décrits le cerveau, le cœur, le foie, les poumons. Oh ! comme je comprends la manie féroce des enfants qui crèvent leurs jouets pour voir ce qu'il y a dedans ! »

D'autres œuvres, assurément, sont plus belles, plus éclatantes, plus ensorcelantes que celles de Neera. Mais cet écrivain, par sa généreuse abondance, par sa droiture et sa franche sincérité, par son désir du mieux et sa simplicité clairvoyante, émeut, captive et inspire une sympathie plus chaude que de l'admiration.

IVAN STRANNIK.

POÉSIE

A Paul Masson.

Le vent.

Des sommets où brillent les neiges,
Sur la plaine féconde où germent les sillons,
Je descends et m'attarde, en langoureux arpèges,
Dans les pins voilés de rayons.

Je glisse à travers les tourelles,
Emportant et mêlant les senteurs des rosiers,
Des menthes, des jasmins, des thyms et des prunelles,
Des lilas et des cerisiers.

Dans l'olivette aux fines branches,
Je trouble des propos d'amour, de lents aveux,
Et je fais voltiger, le long des nuques blanches,
Les boucles fauves des cheveux.

Des vols de perdreaux et de grives
Sortent des champs poudreux et des maigres buissons.
Et l'onde, qui fuyait en reflétant ses rives,
Soudain se couvre de frissons.

Sur les coteaux aux lignes nettes,
Les ailes du moulin s'ébranlent lentement;
Dans les bassins étroits se taisent les rainettes,
Ma voix emplit le firmament.

Sous des nuages de poussière
J'ensevelis les mas perdus dans le vallon,
Et j'écoute, en passant, chanter dans la lumière
La cigale et le cigalon.

Dans la Camargue ensoleillée
Je chasse devant moi les troupeaux mugissants,
Et j'arrache, d'un bond, la voile déployée
Sur les flots bleus éblouissants.

Puis, apaisé, le long des grèves
Où flotte le brouillard savoureux des embruns,
J'entoure les amants qui se content leurs rêves,
De mes plus enivrants parfums,

Et, dans la calanque profonde
Où, sur un sable fin, l'eau s'étale et bruit,
J'attends que le soleil mourant saigne sur l'onde
Pour m'endormir avec la nuit.

JEAN RENOUARD.

MARTIRIO

Nouvelle.

A travers le paysage somptueux une brise courut imprégnant la robe étoilée de la nuit de senteurs de fleurs pâmées. Aprement odorante, l'âme malsaine des daturas s'éveilla, grisa l'espace; au fond de la baie les cimes des monts, touchés de lune, étincelèrent; des harmonies de vagues mourantes montèrent de la plage.

La nature énervée, haletante, tombait au repos.

Dans le chemin de la Ermita (1), des ombres remuèrent sous les palmiers, falotes jusqu'à l'irréalité. Immense, une vérandah s'éclaira de lumière électrique; des clartés coururent, dansèrent aux feuilles effrangées des bananiers, vacillèrent aux palmes délicates des bambous. Des chauves-souris entrèrent s'ébrouant, enveloppant les hautes lampes des cycles brusques, cassés, de leurs ailes de poussière et de velours.

Dans la sonorité nocturne on entendit des rires, des appels de voix jeunes, se croisèrent. L'on cria : « Vous savez, Martirio viendra ce soir. »

Martirio, la petite métisse, fille du patriote Pablo Rosalès, vaguement soupçonné d'occultes accointances avec les rebelles, Martirio, la belle aux lèvres de pourpre vive, aux yeux de douceur, encerclés de bistre, Martirio si jolie en sa chaude pâleur cuivrée.

1. Faubourg de Manille.

L'éternel ennui, le caprice de quelques grandes dames alanguies par ce mal que Gauthier nomme si pittoresquement le « spleen lumineux de l'Orient », mirent à la mode l'originalité rare des chants de la jeune Philippine, la grâce de sa danse.

Et parce qu'on ne payait pas la belle métisse trop fière pour accepter un salaire, on la traitait, chose sans précédent aux Philippines, en amie.

Elle entra, strictement roulée dans le tapis (1) noir des filles du pays, parfaite et menue, donnant, par l'harmonie eurythmique du mouvement qui l'avançait, une joie de la regarder.

Soudain la flamme bleue d'un regard appuyé la brûla; un peu de rose, un nuage, frissonna sur le vélin ambré de sa peau et ce fut, dans le jeune cœur ému, le rappel d'une minute d'inoubliable émoi, sa rencontre avec le beau Jacques Dervist, l'officier américain, sous le porche de la cathédrale.

Depuis, à retrouver sans cesse sur son passage le séduisant étranger au visage clair, intelligent, à la sveltesse élégante et puissante, dont les yeux ne la quittaient pas, elle se troublait, hypnotisée, peu à peu gagnée par la folie contagieuse, souveraine qu'est l'amour. Ce soir-là, comme toujours, l'attirance magnétique s'imposa.

Des guitares gémirent, des douceurs languides de mandolines traînèrent sur les jardins.

Enveloppée de la masse ténébreuse de ses cheveux dénoués, levant dans un geste de grâce fluide ses bras d'une pureté antique au-dessus de sa tête fine, Martirio s'élança. La voix assourdie, comme lointaine, elle chanta, sur un rythme monotone coupé de syncopes, des choses étranges, tour à tour tragiques ou tendres, nerveuses ou dolentes et, plus que jamais conquis, Jack sentit sa passion se faire irrésistible, définitive.

Ivres tous deux de la même ivresse, ils communiaient au délire d'aimer. Durant une heure assis l'un près de l'autre dans un angle peu éclairé de la terrasse, ils vécurent, presque sans se parler mais les âmes enlacées, un de ces bonheurs rares qui semblent tomber des cieux complices sur les élus, les diviniser.

Il fallut partir, se séparer.

Devant la maison le novio (2) attendait. D'un pas qui n'avait plus d'harmonie, les promis s'enfoncèrent dans la nuit allant vers la ciudad où Rosalès entendait Ramon murmurant à sa fiancée d'idéales adorations qu'elle n'écoutait pas.

Aux arbres géants de l'avenue, des « Bichos-fuego (3) » petites créatures de feu, enveloppes fra-

1. Pièce de soie qui se roule autour des hanches.
(2) Fiancé.
(3) Littéralement : Bêtes de feu.

giles, dit la légende tagale, des esprits qui n'ont plus de corps, mettaient un fourmillement de luisances bleuâtres. Ame chantante de cette terre d'amour, des sons affaiblis d'instruments de bambous vibraient, s'alanguissaient pour mourir, puis il n'y eut plus un bruit, plus un cri... Dans la ténèbre bleue des nuits océaniennes le mystère commença...

Assise près de la fenêtre où s'encadrait la mer pénétrée de rayons clairs, les bras abandonnés, la tête inclinée en avant avec la flexion lasse des êtres jeunes déjà frappés, Martirio songeait à Jack : elle l'adorait.

Ce ne fut d'abord qu'une sympathie timide, sans défiance, mais bientôt était venu le jour où l'âme triomphante de l'aimé s'empara de cette âme tout entière, où dans cet adorable langage sans paroles qu'entend seul le cœur, ils se dirent qu'ils s'aimaient.

Joies indues, ivresses douloureuses dont elle gardait le remords !

Loyale, pensant à Ramon, elle s'effarait : comment accomplir la promesse sacrée, comment unir sa misérable existence à celle de cet ami des primes années pour lequel elle ne sentait plus qu'indifférence, aridité absolue de sentiments ?

L'autre pourtant c'était le conquérant, l'ennemi abhorré. Longtemps couvée dans ces âmes tagales, énigmatiques, fermées, la haine remontait irréductible ; le temps était fini des menaces noires, à nouveau le sang coulait.

Patriote ardent, Rosalès combattait pour l'indépendance ; déjà son nom était celui d'un héros ; dedemain peut-être le père et l'élu se rencontreraient-ils sur quelque champ de mort...

Quelle terreur ! Du fatal amour condamné se sentant une honte, la malheureuse insultait à son cœur envoûté qui ne se voulait pas déprendre.

Dans sa fièvre, tenaces, obsédants, des souvenirs, toujours des souvenirs !

Hier, il l'avait dit enfin le mot farouche et doux, d'avance condamné. Et comme pour l'arrêter elle posait sur ses lèvres sa main tremblante, il avait baisé cette main, avait osé, de cette voix de tendresse qui l'enjôlait et la torturait, parler de mariage, de départ, dès que serait finie cette guerre impie.

Torture, tout cela, torture tout ce qui était lui, venait de lui, allait à lui qu'elle eût dû haïr ! Mais comment muer en pensées de haine ces élans passionnés dont l'inlassable hantise la brisait ? Sa pauvre âme qui avait peur percevait dans l'avenir *le tragique* de cet amour.

Des jours passèrent, jours de sang, d'épouvantement morne, ajoutant meurtres sur meurtres, exécutions sur exécutions, combat à combat, amoncelant ruines sur ruines, désespoirs sur désespoirs.

A tous les bruits de rencontres, d'échauffourées, d'arrestations, les nerfs de Martirio vibraient, déchiraient sa chair.

Enfin, à bout de force en cette lutte harcelante, elle eut le courage de fuir. Cachée sous les bambous de la Ermita en une case fleurie, sous l'ombrage des aréquiers, elle vécut seule ses regrets, sa douleur.

Chez les êtres qui commencent la vie, rarement la désespérance est absolue ; il est telles heures de détente où l'impérieux besoin de croire au bonheur, reprend tous ses droits.

Le clair, l'éblouissant matin, se levait ; triomphante, généreuse la lumière étincelait, baignant d'or les sierras lointaines ; terre et mer s'emplissaient de rayons, de sève, se gonflaient de vie.

Voilée de sa mantille, Martirio assise sur la plage aspirait les tièdes effluences du soleil levant ; elle ne savait quoi de doux, rêverie informulée, espoir sans nom, s'agitait en elle. L'avenir n'a-t-il pas de merveilleuses surprises ? Haines, rancœurs, guerres, tueries, tout passe, rien n'est définitif ; avec le temps, les hommes, les nations pardonnent, fraternisent.

Apaisée, les yeux songeurs, elle caressait la décevante chimère.

Soudain une ombre s'allongea sur le sol : Ramon. Ramon, pâle, d'une pâleur profonde, avec des yeux qui fuyaient les siens, avec un geste inconscient qui semblait vouloir lui dérober quelque apeurante vision.

Brusquement, il prit son bras et d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas, d'une voix comme jetée à travers des larmes et du sang, il cria :

— Viens, Martirio, viens ! et l'entraîna.

Avec un pressentiment de malheur, elle suivit, interrogeant :

— Quoi, Ramon, qu'y a-t-il, où m'emmènes-tu ?

Sans répondre, il courait, courait plus vite ; tout à coup un roulement lugubre de tambours aussitôt suivi d'un bruit crépitant de fusillade venus du côté de la Luneta (1) déchirèrent l'air.

Un silence lourd suivit, entrant au cœur de la jeune fille.

— Une exécution, gémit-elle.

Un instant, terrifiée, elle demeura clouée au sol, puis comprit, sut pourquoi Ramon l'entraînait. Violente, brutale, ses forces centuplées par l'angoisse, elle s'arracha à ses bras et, comme poussée par un vent de folie, vola vers la Luneta. Au bas de la muraille, légères et lentes, des spirales de fumées

1. Promenade au bord de la mer où furent fusillés un grand nombre de rebelles.

bleuâtres s'attardaient; sur le sable, sinistrement rougi, trois insurgés, pris durant la nuit les armes à la main, gisaient, déjà retournés par quelque main pieuse, bouche béante à l'azur; l'un d'eux était Rosalès.

Oh! le cri de Martirio, cet horrible cri acéré des femmes qui traverse l'air comme une lame, laboure les chairs, pénètre jusqu'aux moelles! De la démence dans ses yeux exorbités, les bras convulsifs, elle s'écroula lourdement sur le cadavre...

. . . . . .

Des mois, des mois encore. La nature impassible et sourde qui ne connaît ni la joie, ni la souffrance des créatures continuait son œuvre d'éternelle mort, d'éternelle résurrection.

Jack, sentant bien que tout désormais était fini, avait sollicité et obtenu son retour en Amérique.

Submergée en une immense fatigue, Martirio n'essayait même plus de s'arracher à l'amour dont elle espérait mourir; mais, liée par sa promesse au père martyr, elle ne se refusait plus à Ramon; le mariage allait être célébré.

Pauvre belle Martirio! Combien changée! La flamme douce du regard éteinte, le halo violacé des paupières démesurément agrandi, la bouche marquée d'un pli souffrant, elle sombrait à l'irrémédiable détresse.

Elle ne se plaignit plus, ses yeux songèrent, du mystère l'enveloppa.

Un peu avant le jour de la cérémonie, elle eut un caprice, voulut revoir son pueblo (1), retourner à la tristesse singulière de ces côtes du Pacifique où l'ombre mystérieuse des forêts vierges s'épand sur l'immensité des plages blanches de coraux.

Là, mêlées à la brise des aurores, aux ardeurs stupéfiantes du Midi, aux vibrations des rayons lunaires planent, mi-dormantes, les âmes des aïeux. Peut-être ayant pitié enverraient-elles la délivrance à la désolée; elle les priait.

Il y a quelque vingt ans existait encore une gracieuse et poétique coutume : novio et novia, montant au sommet de deux jeunes arbres, s'y établissaient parmi les branches; à un signal donné, les plus anciens de la tribu, saisissant les troncs flexibles, les inclinaient de façon à rapprocher les fiancés, dès que les visages se touchaient, l'union était consacrée. Martirio voulut faire renaître cet usage, cela plairait aux âmes, les lui rendrait exorables.

Le jour était venu : tous, fils et filles du Soleil attendaient radieux, semblant aspirer par chaque fibre de leur être les parfums, la lumière, les joies éparses. C'était l'heure ardente où, pour le sommeil du Médiodia, les sensitives replient leurs petites feuilles grêles, où sur les palmes immobiles ne court plus un souffle d'air.

Martirio avait choisi deux cocotiers d'une sveltesse inouïe, dont le bouquet royal, couronné d'azur, s'épanouissait à une hauteur énorme.

Mélancolique et délicieuse, avec une ondulation serpentine du buste impeccable, elle gravit l'échelle de corde amoureusement tressée par Ramon.

Et jamais ne se virent yeux plus tendres, front si candide, fleur si radieuse, épanouie dans la frondaison d'émeraude. Elle espérait. Quoi? Elle n'en savait rien. Soudain, accourue du Sud, une rafale, précurseur du vaguio prochain, passa furieuse, courbant, tordant toutes choses.

Instinctivement, de ses mains délicates de métisse, Martirio, posée sur le dernier échelon, saisit une branche, s'y cramponna; tous frémirent.

Ce fut court.

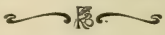
Une seconde trombe, poussière de feu, un craquement sinistre, et la chute, la chute terrifiante de l'enfant dans le vide...

Les ancêtres l'avaient exaucée.

Pas de sang. La petite âme de faiblesse et d'amour tout de suite envolée; sur le gazon moite, le joli corps fragile étendu, les membres souples, les bras en croix, le regard mouillé fixant le ciel, avec sur les lèvres un peu de bleu léger posé, telle une ombre sur une fleur.

A. DE GERIOLLES.

(1) Village.



LE « TE DEUM » DU CONCORDAT

Pâques 1802.

La veille du 28 germinal an X (18 avril 1802), — jour désigné par Bonaparte pour l'officielle et simultanée résurrection du Christ et du catholicisme en France, — les bons habitants de Paris pouvaient lire dans les gazettes et sur les murs de la ville, où, çà et là, l'affiche officielle voilait en partie la devise révolutionnaire : *Égalité, Fraternité ou la mort!* ce programme de fête pascale :

« A six heures du matin, salve de soixante coups de canon : le Premier Consul promulguera la loi sur les cultes.

« A huit heures, le préfet de la Seine et le préfet de police publieront la loi dans tous les quartiers de Paris, suivant l'usage accoutumé dans les grandes solennités.

« A dix heures et demie, le Premier Consul donnera les drapeaux dans la cour du palais des Tuileries à la légion d'élite et aux bataillons qui doivent en recevoir.

« A la même heure, les autorités administratives, le tribunal de Cassation, le Tribunat, le Corps législatif, le Sénat partiront avec garde d'honneur pour la cathédrale.

« A onze heures et demie, salve de soixante coups de canon : départ du Premier Consul, précédé d'escadrons de hussards, de chasseurs, de dragons, d'un bataillon de grenadiers de la garnison, de l'infanterie légère de la garde, de la légion d'élite à pied et à cheval, des grenadiers à pied et des chasseurs à cheval de la garde.

« Suivront à la file les voitures des conseillers d'État, des corps députés, des ministres, des consuls. Les généraux de la place et de la division, l'inspecteur de la gendarmerie, les généraux de la garde galoperont aux portières. Entre les voitures marcheront deux piquets pris dans les régiments de la garnison et de la garde. Les grenadiers et un piquet de cinquante hommes de la légion d'élite feront la police. Le cortège passera par la place du Carrousel, la rue de Malte, la rue Saint-Honoré, la rue du Roule, le Pont-Neuf, le quai des Orfèvres, le Marché-Neuf, la rue Notre-Dame.

« Une salve de soixante coups de canon annoncera l'entrée du Premier Consul dans la métropole.

« Les troupes se rangeront dans l'église ; une haie de grenadiers se formera sur le passage du cortège.

« Après la messe pontificale, les archevêques et évêques nouvellement promus prêteront le serment concordataire.

« Un *Te Deum* sera chanté pour célébrer la paix générale et celle de l'Église.

« Le retour du cortège aura lieu en sens inverse ;

« Une salve de soixante coups de canon annoncera la rentrée du Premier Consul aux Tuileries.

« La nuit du 28 au 29, les habitants de Paris illumineront la façade de leurs maisons.

« Aucune voiture ne circulera de sept heures du soir jusqu'au lendemain matin. »

Essayons de concevoir les pensées des Parisiens à la lecture de ce programme de fête religieuse : nouveauté saisissante. L'admirable texte à réflexions, s'ils songent — comment n'y songeraient-ils pas? — aux récentes innovations essayées avec un tel luxe d'énergies farouches et bientôt si vaines! S'ils se reportent aux successifs triomphes si vite éphémères du scepticisme voltairien de la Constituante, du matérialisme à la Diderot de Danton, du déisme à la Jean-Jacques de Robespierre, et de l'éclectisme accommodant du Directoire! Tout cela paru et disparu en moins de dix ans, historique déjà, alors que l'Infâme sort victorieux, glorieux, plus fort, plus puissant que jamais des railleries, des persécutions, des contrefaçons et des dédains qui devaient « l'écraser ».

Ainsi donc Joseph de Maistre vaticinait, et ses « considérations sur la France » (1) sont devenues des prophéties.

« Soyez attentifs et jugez... Les temples sont fermés ou profanés ; les autels sont renversés ; on a promené dans les rues des animaux immondes dans les vêtements des pontifes ; les coupes sacrées ont servi à d'abominables orgies ; et sur ces autels que la foi antique environne de chérubins éblouis, on a fait monter des prostituées. Le philosophisme a donc pour lui toutes les chances humaines. S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César : « Je suis venu, « j'ai vaincu », mais enfin il aura vaincu. Il pourra battre des mains et s'asseoir sur une croix renversée.

« Mais si le christianisme sort de cette épreuve terrible plus pur et plus vigoureux ; si Hercule chrétien, fort de sa seule force, soulève le philosophisme, fils de la terre, il est Dieu, *patuit Deus.* »

Or, le Nazaréen a vaincu.

L'homme de bonne compagnie, l'émigré récemment amnistié, l'un et l'autre abonnés au *Mercure*, où M. de Fontanes vient de publier un article des plus louangeurs sur le *Génie du Christianisme* du citoyen Chateaubriand, ne peuvent qu'applaudir à si manifeste victoire. Après la restauration de l'Église, celle de la royauté et de la noblesse sont inévitables, — et, se disent-ils, Bonaparte, soutenu par le clergé, sera dans peu de temps le Monk de Louis XVIII.

Regardons ailleurs.

S'il entend ces présomptueux « monarchiens », le malin bourgeois qui puise ses idées dans la *Décade Philosophique* ou dans le *Journal de Paris*, — où Rœderer mène avec tant d'adresse et de suite la politique du Premier Consul, — sourit de pitié : il sait bien, lui, où l'on va, et que l'illustre guerrier-législateur signant le Concordat ne s'occupait pas plus de favoriser le retour des Bourbons que de plaire à Sa Majesté turque Sélim III.

Peut-être même ce malin bourgeois l'est-il assez pour, ainsi que La Fayette, deviner que Bonaparte, n'ayant en vue que sa propre grandeur, préludera par la solennité du 28 germinal à la solennité bien autrement imposante où « il se fera casser la petite fiole sur sa tête » — sa tête impériale. Après tout, pourquoi pas? Et qu'importe à la France pourvu que le tiers consolidé continue de se bien tenir à la Bourse?

Mais le peuple qui ne lit pas — et pour cause — le *Mercure*, la *Décade Philosophique* et le *Journal de Paris ;* l'immense peuple ignorant, à qui il faut lire les affiches ; le pauvre peuple, qui n'a cure du tiers

(1) Cité dans *La [illegible] de l'Histoire de France* par Mgr Bourrel. Paris, 1902.

consolidé, mais que le génie militaire de Bonaparte emplit tellement d'aise et d'orgueil, qu'il l'acclame sans cesse, quoi qu'il fasse, que pense-t-il du programme, ce bon peuple crédule et badaud? Ce qu'il en pense? Rien. Mais on lui promet merveilles : montre d'équipages, de cavalcades, d'uniformes superbes; pourrait-il n'être pas ravi?

Et le monde, le vrai monde, celui des femmes élégantes, est aussi ravi que le peuple, sans penser davantage. Du moins la cérémonie de Notre-Dame réalise pour lui un rêve depuis longtemps caressé : il regrettait la splendeur des offices catholiques, occasions d'assemblées, de parure, de préséances, de caquetages édifiants et frivoles : on les lui rend, Dieu soit loué! Les dimanches, qui remplacent décidément les affreux décadis, en seront à la fois plus courts et mieux remplis. D'ailleurs ce *Te Deum*, en l'honneur de la paix d'Amiens et du Concordat, paraît devoir être un plaisir du meilleur ton. On sait déjà que la musique, heureusement retrouvée par Talleyrand, en est de Paesiello; deux orchestres, l'un conduit par Cherubini, l'autre par Méhul, l'exécuteront. Puis encore Mmes Strina-Sacchi et Bolla chanteront un duo; Mmes Branchu, Armand et le C^en^ Laïs un trio; Mmes Strina, Bolla, MM. Parlamagni et Lazzerini un quatuor...

— Ah! ma divine, nos excellents artistes de l'Opéra et des Bouffons! Ce sera enchanteur! Le Premier Consul compte sur notre présence; il faut avouer qu'il la mérite.

Les belles dames de 1802 se hâtent de communiquer leur joie à tout ce qui subsiste de leur coquetterie. Car il ne serait pas séant de paraître devant les autels encore vêtues de ces robes à la Glaonice, à la Ruscina, à l'Iphigénie qui font fureur à la promenade de Longchamp; il faut plus et mieux que ces jolies toilettes profanes, il faut des costumes de cour. C'est aux couturières, aux modistes, aux lingères en renom du Palais du Tribunat, de la rue Vivienne, de la rue de la Loi, de la rue du Mont-Blanc de composer ces costumes en harmonie avec l'esprit nouveau; elles sont sur les dents...

***

Tout semble se soumettre à la volonté de Bonaparte; il n'est pourtant pas entièrement satisfait. L'opposition, presque l'hostilité que d'éminents hommes d'État, des savants et la plupart de ses compagnons d'armes manifestent ouvertement contre la réforme qu'il a le plus à cœur, l'impatiente et l'irrite. Le 16 germinal, les députés du Corps législatif l'ont félicité sur la paix d'Amiens, mais n'ont soufflé mot du Concordat. Alors, blessé, il a répliqué avec hauteur : « Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez. (Mais) votre session commence par l'opération la plus importante de toutes, celle qui a pour but l'apaisement des querelles religieuses. La France attend la fin de ces déplorables querelles et le rétablissement des autels. *J'espère* que dans vos votes vous serez unanimes comme elle. La France verra avec une vraie joie que ses législateurs ont voté la paix des consciences, la paix des familles, cent fois plus importante pour le bonheur des peuples que celle à l'occasion de laquelle vous venez féliciter le gouvernement. »

Et ployant sous la dure réprimande, les « législateurs » se sont retirés, la tête basse, non persuadés, sans doute, mais très humbles et très obéissants, comme on veut qu'ils soient.

Tels, en aussi piteuse attitude, se retireront bientôt le fruste Augereau et ses camarades, députés par les généraux de l'armée de Paris pour déclarer au Premier Consul leur désir de ne pas assister à la cérémonie pascale. Leur ancien chef, devenu leur maître, les foudroyant d'un regard auquel personne ne résiste, leur intimera l'ordre d'y assister, sous peine de désobéir à la discipline militaire. Maugréant, jurant, ricanant, ils iront donc. Seul à peu près, l'illustre vainqueur d'Hohenlinden, le grand chef de cette armée du Rhin dont les valeureuses brigades expient à Saint-Domingue, dans les tortures de la fièvre jaune, leur attachement à la République, seul Moreau affectera de se promener en uniforme sur la terrasse des Tuileries durant les psalmodies de Notre-Dame : manière de protestation.

***

Bonaparte subira, ne pouvant l'empêcher, le défi d'un rival unique, sauf plus tard à se venger, comme tout bon Corse sait se venger d'un affront. Il peut aussi tolérer les mordantes critiques, les cinglantes ironies que ses familiers, Laplace, Lagrange, Monge, Volney ne se gênent point de prodiguer, en sa présence, au néo-catholicisme du Concordat; il en sourit même et fait chorus dans l'intimité de la Malmaison, car il sait que tout le monde qui dépend de lui, — et qui n'en dépend pas à présent? — obéira, au moins du geste, à ce qu'il veut. Et cela lui suffit.

Cependant une chose l'inquiète : Notre-Dame sera-t-elle en état de le recevoir? Toutes les magnificences du culte pourront-elles s'y déployer dans un cadre digne d'elles? On dit l'antique édifice si déplorablement ruiné par l'orgie de 93! Les mille tonneaux de vin que les membres du Concile national tenu dans la basilique, du mois d'août au mois de novembre 1797, ne purent en expulser, n'y sont-ils pas encore amoncelés sur la poussière des dalles arrachées, sous la lumière des vitraux brisés? Au préfet de police Réal de rassurer le premier magis-

trat de la République : il s'y rend, avec le cardinal légat Caprara qui en a la clef, et voici son rapport :

« L'intérieur de la basilique est proprement tenu, grâce aux jansénistes qui y célèbrent les offices, mais les chapelles latérales sont complètement délabrées. L'entrée de plusieurs de ces chapelles est défendue par une cloison en planches brutes ; dans quelques unes, la trappe qui couvre l'entrée des caveaux est défoncée ; dans presque toutes, le sol est décarrelé au moins en partie. Et le vent, passant à travers les vitraux démolis et les portes mal jointes éteint parfois les cierges du maître-autel.

« L'archevêché (tout à côté) et ses dépendances sont dans le même état. L'avant-cour est remplie de décombres. Toute la partie qui servait naguère d'hospice, et avant de maison d'arrêt, c'est-à-dire les grands appartements, présente un aspect lugubre : il n'y a pas de vitres aux fenêtres, les parquets sont enlevés.

« De toutes les cloches qui composaient son fameux carillon, il ne reste à Notre-Dame que le bourdon et la cloche de l'horloge. »

Impossible de réparer à temps pareils dommages, mais on s'empresse à les dissimuler. Des tapisseries sont tendues à l'entrée de toutes les chapelles ; des velours à crépines d'or entourent le chœur, festonnent la nef et les hautes galeries, des écussons sont accrochés aux piliers, aux colonnes, des milliers de flambeaux illumineront le sanctuaire. Un dais magnifique s'élèvera au seuil de la grande porte pour recevoir le Premier Consul.

Cette décoration somptueuse ne sera pas complète avant Pâques, mais on ne l'attend point pour célébrer, le 21 germinal, une première et indispensable cérémonie concordataire. Ce jour-là, jour populaire des Rameaux (1), le cardinal Caprara se rend de bonne heure à la cathédrale pour procéder à l'intronisation du nouvel archevêque de Paris, M. de Belloy, vieillard presque centenaire, et, sous les yeux du ministre de l'Intérieur, Chaptal, donner la consécration épiscopale à MM. Cambacérès, de Pancemont et Bernier. Mais l'église n'ayant plus de sacristie, les prêtres sont obligés d'aller revêtir les ornements pontificaux dans une maison voisine et de traverser, une fois parés, la vaste place du Parvis où se dressant encore, face à face, deux arbres de la Liberté, deux peupliers squelettes. Et c'est un grand scandale de les voir en d'étranges costumes passer ainsi, un scandale dont s'amuse fort une bande de révolutionnaires et de théophilanthropes, curieux et narquois.

* * *

Voici le grand jour et la cérémonie s'accomplit suivant le programme, de point en point.

Le matin, dans chaque quartier de Paris, le préfet de police, escorté d'un détachement de troupe et précédé de trompettes sonnantes, proclame la paix d'Amiens et le rétablissement du culte. Charmée par les fanfares, la foule écoute volontiers l'officiel orateur, puis elle se dirige vers les rues que le cortège doit parcourir, elle s'y amasse, se range, se fixe, immobilisée dans l'admiration. C'est si beau !

Quarante voitures attelées à quatre chevaux avec cochers, valets et laquais en livrée jaune brodée d'or — une nouveauté ! — défilent, conduisant à Notre-Dame les ambassadeurs, les conseillers d'État, les ministres en habits d'apparat, constellés de décorations, chamarrés, emplumés et des femmes très belles en d'éblouissantes toilettes où des pierreries, des diamants étincellent.

Voici, précédé de fringants chevaux de main richement caparaçonnés (dons du roi d'Espagne) que mènent des Mameluks, le carrosse des consuls attelé à huit chevaux. Bonaparte porte l'habit rouge brodé d'or des grandes audiences, et, suspendue à un baudrier, l'épée fastueuse dont le Sancy illumine le pommeau et le Régent la coquille. Ses gens arborent la future livrée impériale en drap vert brodé d'or. S'il en faut croire le *Journal de Paris*, le peuple qui ne voit que lui, parmi tant de dignitaires, ne répète qu'un cri : Vive Bonaparte ! Lui « il salue affectueusement cette foule immense de citoyens dont il a obtenu l'amour par tant de travaux et par un dévouement si généreux ».

Des officiers généraux, des officiers de garde et d'ordonnance, les aides de camp du Premier Consul entourent, protègent sa voiture...

Plus loin, les cinq voitures à quatre chevaux de Berthier, ministre de la Guerre, entraînent « les chefs les plus distingués des armées françaises. On saura plus tard que ce ne fut point du gré de ces héros, ils n'y voulaient entendre, mais Berthier recourut pour les capter à « une ruse innocente ». Invités à déjeuner chez ce nouvel Ulysse, ils s'y rendent ; à monter ensuite en voiture pour aller féliciter le Premier Consul sur la paix d'Amiens, ils y montent ; mais à peine arrivés aux Tuileries, le Maître leur intime l'ordre de se joindre au cortège prêt à partir, et pris au trébuchet, n'osant résister, ils se résignent, penauds et facétieux.

A la porte de la cathédrale, l'archevêque de Paris, son clergé, les évêques, attendent les consuls pour les recevoir sous un dais et les conduire procession-

(1) Il n'a jamais cessé de lutter. En 1796, les journaux signalent la multitude de « fainéants » qui vendent des rameaux. En 1797, la police constate, non sans mauvaise humeur, l'affluence des fidèles dans les églises, surtout celle des « personnes du sexe ».

nellement à leurs places, dans le chœur, d'où Bonaparte, assis sur un fauteuil entre ses deux collègues, mais à distance, domine toute la scène. Car il a voulu fixer tous les regards sur lui seul, et bien montrer à tous qu'il eut seul assez de génie et d'autorité pour opérer « la réconciliation de la France avec l'Europe et de la France avec elle-même » (d'autres ajoutent : et avec le Ciel). Comme on lui demandait si l'on devait, suivant les anciens rites, encenser ainsi que lui Cambacérès et Lebrun : « Non, a-t-il répondu, moi seul, cette fumée sèrait encore trop solide pour eux ».

Le cardinal légat célèbre la messe basse.

Après l'Évangile, les nouveaux prélats du Concordat, les archevêques de Paris, de Malines, de Tours, de Besançon, de Toulouse, de Rouen, les évêques de la Rochelle, de Troyes, de Rennes, de Chartres, de Nancy, de Meaux, de Strasbourg, d'Avignon, de Dijon, d'Angers, de Soissons, de Cambrai, d'Orléans, de Vannes, de Clermont, de Coutances, d'Évreux, de Saint-Brieuc prêtent entre les mains du Premier Consul le serment de fidélité et d'obéissance à la constitution et aux lois de la République.

Puis M. de Boisgelin, archevêque de Tours, ex-constituant, monte en chaire et prêche. Les journaux complaisants du lendemain loueront « la douce onction de son langage » ; le fait est qu'il parle d'une voix si faible que de rares fragments de ses phrases parviennent aux oreilles les plus attentives. On saisit au passage les mots significatifs « mission providentielle... Pépin... Charlemagne », on sait à qui les appliquer. Du reste, on écoute peu. L'énorme assistance n'est pas respectueuse. « Son attitude tient plus de la curiosité que de tout autre sentiment. » Soyons plus franc que M. d'Haussonville (1) ; elle s'ennuie, et de la mine et du geste témoigne sa mauvaise humeur. Des membres du Conseil d'État ricanent, des officiers se moquent « avec des expressions qui sont loin d'être mesurées », des mots de corps de garde.

Dans les loges des hautes tribunes, les dames somptueuses causent amour, étiquette et chiffons. Il y a pis encore pour le décorum : nombre de gens, voire des plus huppés, tout à coup pris de fringale, « tournent la tête pour casser avec leurs dents un morceau de tablette de chocolat ». D'autres, plus hardis, dévorent sans se cacher une miche de pain. L'homélie de M. de Boisgelin s'écoule au bruit des mâchoires comme un ruisseau sur des cailloux. Le Maître le voit et peut-être s'en fâche, mais il se dit sans doute : Bah ! ils s'y feront ! Et l'Empire vaut bien une messe. — Il ne peut cependant s'empêcher de froncer le sourcil, voyant aux tribunes, près de la loge de sa mère et de ses sœurs, s'étaler, dans la loge destinée à Joseph, les orgueilleux atours de son ennemie intime, Mme Hulot, belle-mère du général Moreau, accompagnée de sa fille. Il lui semble que son rival le poursuit au sein même de son triomphe.

Fugitif éclair de mécontentement !

A l'heure même où les deux orchestres de Notre-Dame rythment le *Te Deum* de Paesiello, où les musiques militaires accordent les chants patriotiques et les hymnes religieux dans une grandiose harmonie, les citoyens des cent dix départements de la République française, assemblés dans leurs églises pour célébrer Pâques et le Concordat, mêlent son nom aux actions de grâces qu'ils rendent à l'Éternel. Ils sont mûrs pour appeler la bénédiction de Dieu sur son futur élu, l'empereur Napoléon, et la « nouvelle gendarmerie sacrée » répond de leur obéissance.

Telles peuvent être ses pensées tandis que Mlle de Luçay, fille du préfet du palais, Mlle Lebrun, fille du Consul, et Mme Savary, conduites, chacune, par un officier de la garde, font une quête et recueillent dans leur aumônière sept cents louis.

Au dehors, sur la place du Parvis, tumulte, rumeurs dont l'on perçoit l'écho : c'est la multitude qui, pressée de contempler le spectacle et de fêter son idole, a d'un effort rompu la vivante haie des grenadiers. On la repousse, on la contient, mais on ne parvient pas à la lasser : elle ne bougera qu'elle n'ait encore acclamé Bonaparte, lors de son retour aux Tuileries.

Dans les journaux du lendemain, récits dithyrambiques, poèmes enthousiastes, lyriques extases ; nulle dissonance. Rien, d'après eux, ne troubla la sublimité de l'auguste cérémonie (1).

LOUIS BARRON.

(1) *L'Eglise sous le premier Empire.*

(1) Et les contemporains, les témoins les mieux informés jugent comme les journaux : « Jamais Bonaparte n'a paru plus grand que ce jour là... La joie de l'immense majorité des Français imposa silence aux mécontents même les plus audacieux. Une foule de personnes qui, avant le succès, n'osaient faire éclater leurs sentiments, ne les dissimulèrent plus, et il fut évident que Bonaparte avait, mieux que tout ce qui l'entourait, connu le fond des cœurs. (Chancelier Pasquier, *Mémoires.*)

Un poète publie :

> Un héros dont le ciel fait présent à la terre,
> Génie universel né pour dicter des lois,
> Qui de la Renommée a fatigué la voix,
> Nestor dans les conseils et César à la guerre
> Bonaparte, l'amour, l'idole des Français,
> Paraît, combat, triomphe et nous donne la paix.

Et le rimeur n'exagère pas : c'est la vérité même !

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42023. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 14. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 5 AVRIL 1902.

PORTRAITS ET SOUVENIRS, 1869-1870 [1]

Après les Messieurs de Valroger, le Père Pététot et le Père Gratry, on serait étonné si je gardais un complet silence sur les deux Perraud, Adolphe — devenu académicien et cardinal — et Charles, emporté, il y a quelque dix ans, par une pneumonie infectieuse. On connaît la tête du cardinal : la pourpre romaine n'en a sûrement pas changé le caractère; elle a dû y ajouter quelque majesté, et quelque chose encore de moins attirant. Que fit-il pendant le Concile? Mes souvenirs ici manquent de précision, peut-être parce qu'il se montra peu, ou qu'il s'enferma dans une prudente réserve, — la réserve des ambitieux qui soignent leur avenir. — Avec une ténacité grande et une habileté consommée, il s'acheminait déjà vers l'épiscopat, qu'il faillit bien ne pas atteindre. Comme il avait vécu parmi les catholiques libéraux, et dans l'intimité du Père Gratry, le nonce — on était sous Pie IX — faisait à son élévation une opposition obstinée. Mais que ne peuvent les femmes pour désarmer même les nonces apostoliques les plus rebelles? Il y avait une communauté vertueuse et charmante, composée de femmes fort distinguées, dont le Père Adolphe Perraud avait su gagner les bonnes grâces. Toutes en raffolaient, en tout bien tout honneur, bien que sa tête un peu pédante n'eût rien de fort agréable. Elles se jurèrent de le faire évêque, et de lui octroyer ce qu'il convoitait depuis si longtemps. Voici comment elles s'y prirent : elles invitèrent Mgr Chigi à certaines cérémonies, que suivaient au parloir, sans la présence toutefois des religieuses, de petits déjeuners très fins; quels jolis plats! quelles délicieuses et irrésistibles pâtisseries, façonnées dans la maison! Le résultat, ce fut la mitre sur la tête du Père Perraud, puis l'Académie française, puis la barrette cardinalice. C'est un homme heureux; à chaque nouvelle dignité qui lui arrive, il prend, dit-on, des airs dévots et, pour expliquer la joie qui l'inonde et dont il ne peut dissimuler les débordements, il dit d'un ton pénétré : « Réjouissons-nous; je suis moi-même fort aise de voir honorée, en ma personne, la sainte Église. » Voilà, du moins, ce que m'ont rapporté des gens bien placés pour être renseignés et pour entendre ses oraisons.

Combien plus avisé que son maître en talent et en tempérament artistique, Mgr Freppel! Celui-ci, franchement ultramontain, et illibéral, brouillé avec les catholiques qui votent à l'Institut, ne fut qu'évêque d'Angers. Mais l'évêque d'Autun, libéral avec les libéraux, intransigeant avec les autres, a fait son chemin dans tous les camps; il a tiré de Pie IX, l'épiscopat; des excommuniés de Pie IX, un fauteuil au palais Mazarin, et du gouvernement de la République, le titre de prince de l'Église.

Rien de pareil n'échut à son frère Charles, que l'ambition du reste ne travaillait pas, et qui n'avait pas la figure osseuse, blême et comme desséchée par une violente passion intérieure, de son frère Adolphe. C'était une nature beaucoup plus épanouie; il ne craignit, à aucun moment, de dire sa pensée la plus intime. Jusqu'à quel point poussa-t-il le libéralisme, même le libéralisme dogmatique? Je ne saurais le préciser, car il passait son temps, dans

1 Voir la *Revue* du 29 mars.

l'appartement de la rue Barbet-de-Jouy, avec le Père Gratry, formant avec lui une communauté presque fermée. Je ne fis que l'entrevoir; je ne connus ses sentiments et ses conversations que par des amis communs. Or, combien il est difficile de reproduire exactement ce que l'on n'a pas entendu soi-même, quand déjà on hésite souvent à redire, à distance, les propos dont on a été le témoin auriculaire! il y a des nuances qui échappent, des gestes qui éclairent la parole et qu'on n'a pas observés. Mais ce qui résulte sûrement de ce que j'ai appris, c'est que le Père Charles Perraud, disciple enthousiaste du Père Gratry, loin de lui conseiller la modération, lui aurait plutôt crié : « En avant! » Il n'avait pu longtemps étudier, car de bonne heure, une maladie nerveuse, sans doute une sorte de neurasthénie, lui avait fait sentir ses morsures et l'avait réduit au repos intellectuel. Il passait pour un orateur vibrant, d'une chaleur communicative, dans la note de Lacordaire et de l'abbé Péreyve, son ami. Pour remuer les foules, la science, loin de servir, est parfois — nous le savons par d'illustres exemples — un singulier obstacle. Plus un discours sonne creux, plus il a chance de produire son effet. Je ne dis pas cela pour le Père Charles Perraud, dont l'éloquence se déploya, pour la dernière fois, si je ne me trompe, dans l'église Sainte-Clotilde. Il dut cependant souffrir de ne pouvoir se mettre à aucune lecture et de vivre loin de ce qui est imprimé, sans aucune alimentation littéraire et philosophique.

Ce que l'on a toujours aimé chez lui, c'est la constance dans ses amitiés. Quelqu'un sortait-il loyalement, sans arrière-pensée de l'Église, il ne lui retirait pas sa main et lui demeurait fidèle, malgré la différence des situations et des doctrines. N'a-t-il pas, jusqu'à la fin, conservé des relations affectueuses avec le Père Hyacinthe, continuant de le voir, de converser avec lui, de se plaire dans son commerce? Peut-être le grand idéaliste qui, de sa parole ardente, a fait retentir Notre-Dame, pourrait-il, s'il n'était pas aussi discret, nous redire ses entretiens avec le Père Ch. Perraud, les désirs de celui-ci, les changements qu'il attendait dans l'Église, ses espoirs et aussi ses découragements. Plus tard, se feront probablement bien des révélations. De plusieurs tiroirs on extraira des papiers nombreux, et de plusieurs mémoires les souvenirs qui les encombrent. Ce sera comme dans la vallée de Josaphat, où tout ce qui se cache apparaîtra, et où tous les masques dont il est souvent nécessaire de se couvrir, si l'on ne veut pas être déchiré par les furies, tomberont de tous les visages. Tout fait prévoir que nous ne sommes pas éloignés des jours de lumière. Le temps approche où toutes les curiosités seront satisfaites; déjà j'entrevois les correspondances qui s'agitent et essaient de s'échapper des rubans roses ou bleus qui les retiennent.

Voilà pour les principaux personnages que l'on entrevoyait à l'Oratoire et qui se remuaient fort pendant le Concile du Vatican. Au fond, la vieille congrégation française des Bérulle, des Condren, des Bourgoing, des Duguet et des Sainte-Marthe, était devenue comme la citadelle de l'opposition. En vain son supérieur général protesta-t-il publiquement et maladroitement contre les lettres du Père Gratry et à son retour de Rome confia-t-il à la presse son ultramontanisme personnel, la masse ne le suivit pas. Il n'y eut guère à l'encourager dans sa mauvaise humeur que quelques oratoriens de province, braves gens, mais d'esprit borné, et qui manquaient — comment dirai-je? — d'une certaine fleur et d'un peu de civilisation.

***

Maintenant, comment ne pas parler de ceux qui paraissaient dans la maison et qu'y amenaient leurs sentiments anti-infaillibilistes? On apercevait quelquefois la tête de Jean Vallon — le Colline de la vie de Bohème, très fort en théologie et passionné pour les principes de 1682. M. Émile Ollivier pourrait nous fournir quelques curieux renseignements sur l'ami de Mürger, sur le dernier des théologiens laïques. En effet, dirigeant les Cultes, il l'avait pris dans son département ministériel, lui donnant une fonction assez élevée, peut-être celle de chef de cabinet. Voilà où conduit l'amour des livres!

Mais bien plus souvent que Colline, on croisait dans les escaliers un ecclésiastique de haute taille et de forte carrure. Il portait le titre de prélat, et avait vécu autrefois à Rome où il s'était distingué par la violence de son ultramontanisme. Je le vois encore, armé d'une ample tabatière, dont il semait constamment le contenu sur sa poitrine, affable, sachant toutes les histoires de la Ville éternelle, qui, à cette époque-là, peuplée de cardinaux, de prélats et de prêtres, était surtout la ville la plus potinière du monde. Tout ce qui porte la robe se ressemble en ce point, chérit les racontars, les colporte, en vit et en fait ses délices. Aucun conte scandaleux ou seulement plaisant n'avait échappé à Mgr Chaillot. Il en possédait un sac qu'il vidait sans cesse, sans l'épuiser jamais.

Mais cet homme, si drôle par ses commérages, était doué d'une mémoire et d'une science prodigieuses. Il a publié les *Analecta juris pontificii* chez Palmé, c'est-à-dire toute une immense bibliothèque, sans compter ses autres ouvrages. Pas un fait d'histoire ecclésiastique, pas un point de droit canon, pas une décision des Conciles ne lui étaient inconnus, non qu'il les possédât chez lui, dans ses papiers ou dans ses livres; mais il gardait tout cela

minutieusement inscrit dans sa vaste mémoire, la plus miraculeuse que l'on puisse imaginer. La légende de Pic de la Mirandole devenait, grâce à lui, une réalité. Autrefois, Mgr Chaillot, fort prisé dans le monde romain, répandu dans toutes les congrégations et toutes les commissions, sur le point d'être promu au cardinalat, que sa science méritait, ne se gênait pas pour faire sentir sa puissance aux évêques français; tous en avaient peur. Que fit-il? A la suite de quelle aventure toute son influence s'écroula-t-elle? Nous l'ignorons. Il revint en France, mais complètement métamorphosé, aussi ardent dans son gallicanisme qu'il l'avait été dans les principes opposés. Il fonda un journal hebdomadaire, *l'Avenir catholique*, chargé de savoir et où les évêques d'opposition puisaient à pleines mains pour soutenir leurs sentiments.

Dès avant le concile, Mgr Chaillot avait entamé la démolition du *Syllabus*. Mgr Dupanloup, frappé tout d'abord par le document comme par un coup de massue, s'était vite relevé et avait tenté d'expliquer les condamnations. C'était un travail d'avocat et d'habile mondain qu'il avait fait en accommodant à ses désirs et à ceux de ses contemporains les dangereux articles. Autrement procéda Mgr Chaillot. Avec une subtilité de juriste, il entra dans le fond du débat, et prouva que le *Syllabus* n'avait aucune valeur et ne pouvait être considéré comme un acte obligatoire, attendu qu'il n'avait pas été promulgué selon les règles, qu'il énumérait une par une. Or, sans promulgation, il n'y a pas d'obligation.

Toutes les semaines donc, pendant le Concile, Mgr Chaillot fut sur la brèche. C'était le mieux armé du parti, le plus au courant, non seulement de l'histoire des Conciles, mais encore des procédés de la Curia romana et de la façon dont tout se préparait et s'arrangeait dans les congrégations romaines.

Me permettra-t-on d'adresser ici une question à un de nos aimables confrères, M. des Houx qui, sans faire métier de théologien comme Colline, s'intéresse cependant beaucoup aux choses religieuses? N'a-t-il pas autrefois fréquenté fort Mgr Chaillot? N'est-ce pas celui-ci, le premier prêtre rallié à la République, qui a fait de M. des Houx un catholique républicain? Plus tard, Mgr Chaillot fonda le *Télégraphe*, dont M. Capelle fut le premier rédacteur en chef. Je dînai souvent avec le prélat romain dans un petit restaurant à bon marché, que l'élargissement de la rue de Mézières a fait disparaître. Quelles conversations vives et nourries! J'étais jeune, mais s'il ne l'était plus physiquement, quelle flamme il avait gardée et aussi quel enjouement! Quelle juvénile naïveté! Quelle verdeur dans les propos! Je n'oublierai jamais les soirées passées avec lui et avec quelques amis de choix, devant les tables boiteuses du restaurant Samson, et la peine que me causa la suppression de ce caboulot étroit et enfumé où nous fûmes si joyeux, et où nous touchâmes à tant de choses sacrées. Parmi les convives se distinguait M. Nève, fondateur et directeur de journaux belges, frère du professeur de sanscrit à l'Université de Louvain. Jamais on ne vit un visage plus souriant, des manières plus réellement aimables, un plus vif désir d'être utile à tous ses amis. M. Nève mettait de la coquetterie non seulement à paraître bon, mais à l'être en vérité. Il cherchait à deviner ce qui pouvait vous agréer, et ne négligeait rien pour vous le procurer. Depuis de longues années, je n'ai entendu parler de M. Nève qui commençait à entrer dans la vieillesse vers 1880, et qui a dû suivre ses frères aînés dans le chemin d'où l'on ne revient pas. Quant à Mgr Chaillot, il disparut tout à coup de la vie parisienne, sans que personne sût d'une façon certaine le lieu où il s'était retiré. Probablement il regagna Rome dont il avait la nostalgie. Cet homme, si important pendant le Concile, n'eut rien de commun avec certains pharisiens, parvenus à tous les honneurs : il eût trois grandes vertus dont ils sont complètement dépourvus : le savoir, la franchise et la bonté.

*
* *

L'hiver si fiévreux de 1870, fut marqué par un événement qui se rattachait au Concile. Sur son lit de douleur qui allait bientôt devenir son lit de mort, M. de Montalembert suivait la lutte préparatoire au Concile et les premières discussions passionnées des évêques. Personne plus que lui, en ce siècle, n'aima la liberté. Il en avait fait son idole. Après avoir quelque temps accepté le Coup d'État, auquel, du reste, il n'avait pris aucune part, il s'était vite retiré de la galère impériale. Le 22 juin 1852, au milieu d'une séance consacrée à l'examen du budget pour l'année suivante, on vit tout à coup se lever un homme à la tête énergique, cette belle tête rasée que nous avons contemplée plus tard raidie par la mort, mais expressive toujours. Qu'allait dire cet homme? Quels mots allait-il jeter? Il y avait dans ses yeux et dans son port de la colère et de l'indignation. Quittant vite les chiffres apportés par le Conseil d'État, et les roueries d'avocat, voici quelques-uns des mots qu'il fit entendre de sa place, — la tribune n'existait plus, — à l'assemblée atterrée, mais subjuguée :

« Notre règlement nous a été imposé; nous n'avons été admis ni à le discuter, ni à le voter; nous avons été privés du droit d'élire non seulement le président et les secrétaires de la Chambre, mais les présidents et les secrétaires des bureaux. On a interdit à

la presse non seulement les comptes rendus partiaux et passionnés, mais les plus simples réflexions, les simples mentions de ce qui se passe au Corps législatif; vraiment on dirait que la réunion de 240 honnêtes gens comme nous a quelque chose de factieux... »

Le silence le plus complet régnait dans la salle; on retenait jusqu'à son souffle. Impossible d'applaudir à ces paroles; impossible aussi d'en arrêter le vol sur les lèvres frémissantes de l'orateur.

« Que sommes-nous donc? ajoutait M. de Montalembert... Nous sommes une espèce de conseil général, mais un conseil général à la merci du conseil de préfecture que voilà. » Et il montrait de la main les conseillers d'État qui étaient tout, qui avaient apporté à la Chambre un budget que l'on devait voter en bloc, et dont il n'était pas permis de discuter les articles.

L'orateur terminait ainsi : « Je voudrais le défendre aujourd'hui (le gouvernement de Napoléon III) contre les dangers de la toute-puissance, contre les enivrements de la victoire, contre les éblouissements de la dictature... Je voudrais vous défendre vous-mêmes, Messieurs, contre le plus grand danger des corps politiques, contre le découragement et l'abandon de soi. Aujourd'hui, je le sens, je le prévois, vous ne me suivrez pas dans mon abstention; mais tôt ou tard, il en sera autrement. Vous possédez, non seulement les germes d'indépendance qu'a tout honnête homme dans la conscience, mais vous possédez, dans votre organisation même, les conditions de toute indépendance, la gratuité et l'élection. Ces conditions vous amèneront un jour sur le terrain de la résistance à des institutions faussées, à des prétentions abusives. Je ne vous demande qu'une grâce : ne me sachez pas mauvais gré de vous y avoir devancés! »

Ce discours était une déclaration de rupture. M. de Montalembert ne tarda pas à rentrer dans les rangs de ses amis, et à se montrer d'autant plus violemment hostile à l'Empire qu'il était plus amoureux de la liberté. Il alla plus tard jusqu'à recevoir chez lui des députés de l'opposition républicaine, comme M. Jules Simon qui nous raconte cela dans *Le soir de ma journée*. Peut-être aussi ce rusé renard se faufilait-il dans les salons aristocratiques et académiques pour un autre motif que l'opposition commune à l'Empire. Ne se glissait-il pas déjà imperceptiblement vers un de ces quarante fauteuils, alors beaucoup plus élevés et plus désirés qu'aujourd'hui?

Au temps du Concile, l'absolutisme de Pie IX provoqua chez M. de Montalembert les mêmes explosions de colère que l'absolutisme de Napoléon III. La famille du grand tribun se décidera-t-elle jamais à publier sa correspondance de 1868-1870? J'ai exprimé, un jour, tous mes doutes à cet endroit. Je doute encore, malgré la promesse que m'en a faite M. de Meaux, le gendre de M. de Montalembert, un écrivain fort distingué, qu'on vide tous les tiroirs? A cette date, M. de Montalembert sema beaucoup d'épîtres, toutes enflammées, toutes débordantes de la haine que lui inspirait la tyrannie, soit dans l'Église, soit dans l'État. Mais emporté un jour par la violence de ses sentiments et ne se pouvant plus contenir, il laissa échapper devant tous ce cri, un des plus émus qui soient sortis des lèvres humaines : « La monarchie absolue, que j'ai toujours détestée dans l'État, ne m'inspire pas moins de répugnance dans l'Église. J'ai lutté contre les détestables aberrations politiques et religieuses qui se résument dans l'ultramontanisme contemporain. Je salue, avec une respectueuse admiration, le grand et généreux évêque d'Orléans, puis le prêtre éloquent et intrépide (le Père Gratry) qui ont eu le courage de s'être mis au travers du torrent d'adulation, d'imposture et de servilité où nous risquons d'être engloutis. Je n'ai qu'un regret, celui d'être empêché par la maladie de descendre dans l'arène à leur suite. Je mérite ma part dans cette litanie d'injures journellement décochées contre mes illustres amis; je ne veux pas immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire en holocauste à l'idole que les théologiens laïques du catholicisme se sont érigée au Vatican. »

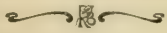
Cette lettre où l'indignation éclate si magnifiquement est datée du 28 février. Il expirait peu après. Je me rappelle son enterrement. On se montrait, à la porte de la maison que le corps de M. Montalembert allait quitter, M. Buffet, alors ministre, et, dans le cortège, M. Hyacinthe Loyson, en longue redingote noire, son bréviaire à la main. Il resta seul, silencieux pendant tout le long trajet de la rue du Bac au cimetière de Picpus. Le temps était gris, les âmes aussi.

Tout s'annonçait mal; on pressentait peut-être les catastrophes prochaines : une grande tristesse planait sur Paris et sur la file des gens à pied et en voiture qui suivaient une dernière fois le tribun catholique, qui fut aussi le tribun de la liberté. Le nombre de ceux qui marchaient derrière le cercueil n'était pas considérable. Après l'apostrophe virulente à la papauté, on n'osait pas trop — les hommes sont lâches — figurer dans cette cérémonie et parcourir les rues de Paris, à la suite du char funèbre. Beaucoup s'abstinrent, craignant les dénonciations et les compromissions. J'en pourrais nommer qui avaient infiniment flatté M. de Montalembert tout-puissant, et dont l'absence fut fort remarquée aux obsèques. Ainsi cet homme s'en fut au lieu de son repos infi-

niment moins accompagné qu'on n'aurait pu même l'imaginer après ses polémiques. Rien n'est ingrat aussi comme une certaine catégorie de citoyens français; si vous travaillez pour obtenir d'eux une récompense, grande sera votre déception. Au premier nuage ils vous renieront, bien heureux encore s'ils ne vous crient pas *Raca* et ne frappent pas sur vos épaules avec le bouquet d'épines.

Je ne connaissais pas alors personnellement M. Hyacinthe Loyson. Je l'ai retrouvé depuis. Au mois d'août dernier avant son départ pour l'Orient, je reçus de lui la lettre la plus haute et la plus touchante. Le voyage est long ; peut-être, me dit-il, ne reviendrai-je pas ; je désirerais vous serrer la main et causer un peu avec vous ; il me semble que nous avons encore quelque chose à nous dire. Hélas ! ne suis-je pas un douteur, et ma part n'est-elle pas l'indécision? Vous êtes, vous, l'héritier, ou plutôt le dernier survivant des grands idéalistes qui ont illuminé et enchanté notre enfance. Êtes-vous revenu du pays des divines légendes? Qu'y avez-vous appris, ô grand poète? quelles clartés nous avez-vous rapportées de là-bas? Vous rappelez-vous un jour que nous nous rencontrâmes, place de la Comédie-Française? Vous étiez, mais d'une façon bien éphémère, pris d'un complet découragement. Il y avait de l'amertume sur vos lèvres qui répandent ordinairement les doux espoirs. Que voyez-vous venir, me demandiez-vous? *custos quid de nocte?* Et vous-même, qu'apercevez-vous aux horizons prochains? Est-ce que pointe l'aube d'une journée merveilleuse pour l'humanité où toutes les bouches auront du pain à manger, et où personne ne maudira ni n'exploitera son voisin? Vous attendez cela; vous regardez au loin la ligne d'un sombre bleu qui borne notre vue. Moi, hélas ! encore une fois, j'ai enfermé tous mes rêves, non pas dans un coffret de santal, mais au fond de ma bibliothèque. Je ne vois que les murs de mon cabinet de travail. Je n'attends rien, sachant bien que cette planète est plongée dans une éternelle nuit dont rien ne la tirera et m'imaginant que tous les efforts des idéalistes unis aux vôtres, noble visionnaire, ne seront jamais que vanité. Et cependant que deviendrait-on sans vous? N'est-il pas nécessaire que vous soyez là pour verser aux faibles sur le chemin, c'est-à-dire à la presque-totalité de nos frères, le vin doré des illusions?

E. LEDRAIN.



CECIL RHODES

Le soin puéril qu'ont mis les journaux à nous renseigner sur les derniers moments de Cecil Rhodes, l'émotion causée dans le monde entier par cette mort, ont prouvé quelle place immense le fondateur de la *Chartered* occupait dans le monde contemporain. Cet homme qui n'était ni prince, ni soldat, ni diplomate, qui avait même renoncé dans la dernière partie de son existence à intervenir activement dans les affaires de son pays, sollicitait l'attention publique plus qu'un personnage du premier plan. Par quoi l'on voit clairement à quel point les grandes questions politiques de notre temps ne sont plus guère que des questions économiques et financières.

M. Rhodes avait apporté en naissant des dons multiples et nul goût spécial. Rien ne le destinait plutôt à la haute finance qu'à la politique ou à la carrière militaire ou à la diplomatie. Un seul désir le pressait : il voulait « cheminer », comme on disait autrefois, « arriver », comme on dit aujourd'hui. Hésitant entre les routes diverses qui s'offrent à l'homme désireux d'affirmer sa personnalité, il choisit la finance non parce qu'elle lui semblait plus belle, mais parce qu'elle risquait de mener à la richesse qui mène à tout.

Avant que le bruit causé par la disparition du précieux client du docteur Jameson se soit éteint, nous voudrions esquisser ici à larges traits la figure de ce puissant personnage et retracer brièvement sa carrière agitée.

***

L'ironique destinée le fit naître dans un presbytère du Hertfordshire, d'un modeste pasteur de campagne, le 5 juillet 1853. Il fut d'abord un élève appliqué, mais maladif. Il était né phtisique et les progrès rapides du mal l'empêchèrent bientôt de poursuivre ses études. Comme il était âgé de dix-sept ans, le médecin de la famille déclara qu'un voyage en mer et un séjour prolongé sous un ciel clément pouvaient seuls le sauver. Un frère aîné de Cecil Rhodes était fixé depuis peu au Natal. On lui adressa le jeune malade par le premier paquebot. Et Cecil Rhodes guérit promptement.

Une grande effervescence régnait à cette époque dans la colonie du Cap et dans les territoires environnants par suite de la découverte inattendue de gisements diamantifères d'une extrême richesse. Kimberley formait le centre de ce nouvel Eldorado où les aventuriers accouraient nombreux. Cecil Rhodes suivit le mouvement. Il acheta une concession et, d'une main fébrile, se mit à creuser le sol. Une chance exceptionnelle le favorisa. En quelques

mois il avait réalisé un fort honnête pécule. D'autres se fussent grisés à ces premiers sourires de la fortune. Rhodes, lui, se souvint alors qu'il n'avait pas achevé ses études et il s'en retourna dans la mère patrie et il entra au collège d'Oriel, à Oxford, afin d'y prendre ses grades. Puis, cette formalité accomplie, il rompit décidément avec la métropole et regagna Kimberley. Désormais, il ne se contenta plus de creuser de ses propres mains le sol diamantifère. Il se prit à spéculer sur les terrains. Il achetait au bon moment pour revendre à un moment meilleur. Un flair merveilleux le guidait dans ces opérations. Si bien qu'en 1881, Rhodes se voyait en possession d'une énorme fortune. Ainsi se trouvait atteint le but immédiat qu'il s'était proposé. Causant un jour avec le général Gordon, il avait demandé à celui-ci : « Avant d'avoir de grandes idées, n'importe-t-il pas de gagner beaucoup d'argent, afin de pouvoir les réaliser? »

Ce mot du jeune ambitieux au héros de Khartoum donne la clef de son caractère. Rhodes aimait l'argent, Rhodes convoitait la fortune, mais ce n'était pas pour le luxe que la richesse procure. Cet homme n'avait aucune passion coûteuse : il ne faisait pas de collection, il conservait toujours son sang-froid au jeu, il dédaignait les femmes. La fortune, en un mot, n'était pas entre ses mains un instrument de jouissance, mais de domination. Ce n'est pas à vivre mollement qu'il aspirait, mais à vivre avec intensité. Il tenait les simples rentiers en grand mépris et les plaignait de tout son cœur. Rien ne lui semblait plus misérable que l'existence d'un riche oisif. Rhodes, lui, n'est jamais resté oisif et à voir son sans façon et son air négligé, on n'eût pas soupçonné sa richesse. Il se demandait parfois s'il avait vraiment la fortune qu'on lui prêtait. Car il lui arrivait d'avoir besoin d'un billet de mille francs et de ne pas le trouver dans son portefeuille. Ses biens énormes étaient enfouis dans une multitude d'entreprises. Comme lui-même, son argent travaillait sans relâche.

Les grandes idées que Cecil Rhodes (appuyées sur une fortune évaluée à 250 millions) a tenté de réaliser sont fort nombreuses ; mais elles se rattachent toutes à celle-ci : étendre le domaine colonial britannique dans l'Afrique du Sud.

Cecil Rhodes se piquait d'agir en vertu d'idées philosophiques. Il était darwinien. Cela n'a rien qui doive étonner. Ces principes qui s'appellent *lutte pour la vie, progrès par la sélection naturelle, survivance du plus apte,* ont été professés instinctivement, longtemps avant Darwin, par tous les ambitieux et les égoïstes. Or, Cecil Rhodes poussait l'ambition et l'égoïsme jusqu'à la férocité. Être darwinien, cela revenait, d'ailleurs, dans son idée, à être Anglais. En effet, demandait-il, que voyons-nous dans le monde depuis cent ans? La supériorité de l'Anglo-Saxon se manifester chaque jour, — n'est-il pas vrai? — avec plus d'éclat. Conclusion : la race anglo-saxonne est la plus apte et l'empire du monde lui est destiné. Contribuer au triomphe de l'Anglo-Saxon, c'est donc agir selon la loi de Darwin et ce doit être aussi collaborer au plan de la Providence, si elle existe.

Était-ce à dire, en ce qui concerne plus spécialement l'Afrique du Sud, que les autres races fixées dans ce pays dussent disparaître ? Cecil Rhodes prétendait ne pas pousser le darwinisme jusque-là. Il a longtemps répété que son rêve le plus cher était de voir l'Anglais et l'Afrikander marcher dans l'Afrique australe la main dans la main et lutter de zèle seulement pour la cause de la civilisation. Comme membre du Parlement du Cap, puis comme Premier ministre de cette colonie, Cecil Rhodes n'a cessé de faire des avances à la partie hollandaise de la population. Et il a cru sincèrement, semble-t-il, à la possibilité d'une fédération de l'Afrique du Sud sous le pavillon britannique. Mais, précisément, c'est le pavillon britannique qui devait flotter au sommet de l'édifice projeté et c'est en réalité le triomphe de la politique anglaise et de l'idéal anglo-saxon au détriment des principes hollandais que visait Cecil Rhodes. Il a dû se rendre à l'évidence et se convaincre que les deux races blanches représentent dans l'Afrique du Sud des éléments à vues humaines inconciliables.

Dès la première heure, Rhodes trouva en face de de lui un adversaire redoutable dans la personne du président Krüger. Rhodes et Krüger, on eût rencontré difficilement deux hommes incarnant mieux la collectivité au nom de laquelle ils agissaient. Krüger, c'est l'homme du passé, c'est le vieillard assagi par l'expérience, peu disposé à croire aux « bienfaits de la civilisation ». Issu d'une lignée de paysans, resté paysan lui-même, Krüger voit dans la vie de nature l'existence la plus sage et dans la culture du sol le métier le plus noble. La découverte des mines d'or du Rand a causé, selon lui, plus de tort que de profit au Transvaal. Maintenir ces étrangers attirés par l'espoir d'une fortune rapide sous un contrôle sévère, prévenir la transformation de la république pastorale du Transvaal en un État industriel et commercial, voilà les principes qui ont de tout temps guidé la conduite politique du Président Krüger.

Or, c'est précisément le contraire à quoi tendait Cecil Rhodes. Il escomptait l'avenir avec toute l'âpreté que Krüger mettait à regretter le temps passé et les mœurs anciennes. Une république pastorale lui semblait quelque chose de ridicule et de condamnable par définition. Son idéal eût consisté à voir tous les pays du monde sillonnés par un ré-

seau étroit de voies ferrées, jalonnés de poteaux télégraphiques, couverts d'usines bourdonnantes. Le sous-sol du Transvaal recélant des richesses inouïes, il semblait criminel à Rhodes de les laisser dormir. Gagner de l'argent, n'est-ce pas le but qu'il assignait tout d'abord à l'énergie individuelle? N'avons-nous pas vu qu'il refusait au pauvre jusqu'au droit de penser vastement?

Le président Krüger ne mit pas longtemps à comprendre le grand homme de l'Afrique impériale anglaise. Il devina quelles ambitions énormes cachait son langage froid et mesuré, il vit quels éclairs de convoitise s'allumaient par instants dans ses yeux inquiétants, d'un gris d'acier. Mais l'obstiné Cecil Rhodes allait trouver en travers de sa route une volonté non moins obstinée. Entre ces deux hommes il s'agissait d'un duel à mort. Tous deux acceptèrent la lutte avec entrain, chacun se croyant assuré du succès : « Ce jeune homme, disait le vieux président, me causera des ennuis. Mais si le cheval de course est plus rapide que le bœuf, le bœuf est capable de traîner de plus lourds fardeaux. Nous verrons bien. »

Nous avons vu et nous n'avons pas fini de voir. Des deux protagonistes de la lutte gigantesque engagée entre les deux races colonisatrices de l'Afrique du Sud, l'un a pu passer au second plan et l'autre disparaître : les forces massées derrière eux continuent l'âpre bataille. Et le fringant cheval de course n'a pas encore réduit le bœuf impassible et têtu.

Il faut admirer sans réserve la clairvoyance avec laquelle Cecil Rhodes a dressé son plan colonial, puis la ténacité qu'il a mise à l'exécuter. « Si l'on regarde une carte, disait-il, le problème sud-africain semble composé de multiples anomalies. Mais il y a une clef à toute énigme et je suis arrivé à cette conclusion, que la clef de l'énigme, c'est la possession de l'intérieur. Je crois que l'État qui possédera le Bechuanaland et le Matabeleland sera le maître de l'Afrique du Sud. » En conséquence de quoi, Rhodes commença par faire proclamer le protectorat britannique sur le Bechuanaland. Puis, ce premier résultat acquis, il songea à étendre l'influence anglaise jusqu'au Zambèze, de façon à former autour du Transvaal un cercle hostile et menaçant. Dans ce dessein, Rhodes traita avec Lobengula, chef de la belliqueuse tribu des Matabelés, ou, pour parler plus exactement, il joua ce roitelet le mieux du monde. Lobengula, accablé de prévenances, donna les mains à tout ce que Rhodes exigeait. Et Rhodes de se rendre aussitôt à Londres afin d'obtenir une Charte réglant les conditions où serait possédé et administré le territoire qu'il venait d'acquérir : la *British South Africa Company* ou, pour lui donner son nom habituel, la *Chartered*.

Le nom de Cecil Rhodes exerce dans tout le Royaume-Uni une fascination sans pareille. On estima que le président de la De Beers, le plus grand pourvoyeur de diamants qui fût au monde, ne pouvait se tromper. Et les capitalistes d'apporter des fonds et les colons de voler à la conquête de la Chartered dont on disait le sol et le sous-sol également fertiles en promesses. A la vérité, le succès fut moins rapide qu'on n'avait espéré. Mais tous les mécomptes subis n'ont pas discrédité Cecil Rhodes. Les capitalistes continuent d'apporter leurs capitaux et les colons et les mineurs continuent de labourer et de fouiller le sol avec le même entrain qu'au premier jour. Leurs arrière-neveux à tous recueilleront peut-être, les uns le bénéfice de cette confiance généreuse, les autres le fruit de ce dur labeur.

Le directeur de la *Chartered* a toujours donné l'exemple de la foi. Optimisme, ton nom n'est plus Candide, mais Cecil Rhodes! Parce qu'un bonheur surprenant avait favorisé ses débuts, ce financier-politicien n'a jamais voulu admettre qu'il ne dût pas réussir toujours. On croit volontiers ce qu'on espère. Cecil Rhodes espérait l'impossible et il y croyait. Tout au moins, il feignait d'y croire. A ses prophéties optimistes, la réalité s'est d'ailleurs chargée maintes fois d'infliger des démentis éclatants. Il est intéressant d'en relever deux. On ramène ainsi à des proportions humaines cette figure divinisée par des fanatiques : en 1892, par exemple, dans une assemblée de la *Chartered*, Cecil Rhodes disait : « Nous sommes dans les termes les plus amicaux avec Lobengula. Je ne prévois aucune complication de ce côté-là. » Or, six mois plus tard, les hordes de Lobengula envahissaient la *Chartered*, brûlaient les fermes, massacraient les blancs. Et voici encore une occasion mémorable où le flair de Cecil Rhodes s'est trouvé en défaut : il ne croyait pas à la guerre avec le Transvaal. Krüger, disait-il, n'oserait pas résister à l'Angleterre. D'ailleurs, la conquête de la République sud-africaine serait l'affaire de quinze jours : « Prétendre que le Transvaal peut nous causer quelque ennui, s'écria-t-il un jour dans un discours prononcé au Cap, cela est trop ridicule. C'est comme si l'on disait que le chef des indigènes de Samoa met en danger le gouvernement impérial. » Des affirmations si téméraires ne montrent-elles pas de graves défauts dans la cuirasse du « colosse »? Si gouverner c'est prévoir, il faut convenir que Cecil Rhodes n'était pas apte à gouverner. Et c'est peut-être le jugement définitif qu'il convient de porter sur ce personnage : flibustier de génie, financier téméraire et accidentellement heureux, sans doute; mais grand politique, non pas.

Il manquait trop aussi de cette qualité sans laquelle il n'est pas d'homme d'État digne de ce nom : la pa-

tience. C'est pour n'avoir pas su attendre qu'il fomenta le *Raid Jameson*. Ridicule équipée dont il sortit compromis à jamais. Quelle a été au juste sa part dans l'organisation du complot? On l'ignore encore exactement. Le comité parlementaire anglais chargé d'enquêter sur ces faits a mis à ne vouloir pas être éclairé une obstination qui serait divertissante si elle n'avait été surtout odieuse. Mais des révélations récentes ont paru démontrer que Cecil Rhodes et M. Chamberlain ont une responsabilité égale dans ce qui s'est passé. En fait de mauvaise foi agressive et de duplicité brouillonne, ils peuvent se disputer la palme. Cecil Rhodes, toujours beau joueur, a d'ailleurs couvert tout son monde d'un même geste auguste. Il a pris sur lui les erreurs de Jameson et il s'est chargé des péchés de Chamberlain. Tant d'abnégation a reçu sa récompense. Peu de jours après avoir signé le rapport qui flétrissait le fondateur de la *Chartered* comme coupable de mauvaise foi à l'égard du gouvernement britannique, le secrétaire colonial déclarait en pleine Chambre des communes que « l'enquête n'avait rien relevé qui portât préjudice à l'honneur de M. Cecil Rhodes ».

Voilà une parole téméraire que la postérité ne ratifiera pas. Elle souscrira plus volontiers à la sentence de M. Stead qui a défini un jour M. Cecil Rhodes « un grand homme dont l'éducation morale aurait été quelque peu négligée ». Ce n'est pas faire à l'illustre impérialiste de bourse un tort immérité que de s'exprimer ainsi. L'éducation morale de Cecil Rhodes a été fort négligée, en effet. Darwinien, il n'apercevait dans l'humanité que ce conflit de forces aveugles et brutales qui s'observe dans la nature. Il était immoral ou plutôt amoral avec un éblouissant cynisme. On affirme que Cecil Rhodes s'est vanté un jour de n'avoir rencontré personne qui fût demeuré sourd à ses tentatives de corruption. Ce propos ne paraît pas trop invraisemblable. Il y a des pages fâcheuses dans la biographie de Cecil Rhodes. On a mené grand bruit naguère autour de deux chèques signés de son nom et dont l'un était destiné au fonds du *Home Rule* et l'autre au parti libéral. L'histoire de ces précieux papiers n'a jamais été clairement connue. Mais ce qui en a transpiré est peu édifiant et suffit à prouver — ce qu'on savait déjà — qu'il y a quelque chose de pourri dans le pays de Shakespeare.

* * *

Cecil Rhodes a pu mourir prématurément, avant que fût assuré l'avenir de la *Chartered*, il n'en laissera pas moins en Afrique un vaste monument de son activité : nous voulons parler des voies ferrées et des lignes télégraphiques qui ont été construites par ses soins tenaces.

Pendant longtemps, on le sait, il rêva d'un chemin de fer traversant l'Afrique d'Alexandrie au Cap sur territoire anglais. Mais la jonction de l'État libre du Congo et de l'Afrique orientale allemande ont prévenu la réalisation de ce plan grandiose. Quitte à traverser le territoire belge ou allemand, Cecil Rhodes n'en poursuivit pas moins l'accomplissement de son projet. En novembre 1897, la ligne Capetown-Kimberley-Viburg atteignait Buluwayo. En 1898, la ligne de Beïra débouchait à Umtali. D'autre part, le réseau des voies ferrées égyptiennes s'étend jusqu'à Khartoum, dans le Soudan. Comment, maintenant, s'achèvera cette ligne? Dans l'origine, Rhodes comptait traverser le territoire allemand. Mais, à une date récente, de riches gisements aurifères ont été découverts au nord-ouest de Buluwayo. En vue de desservir ce territoire, le chemin de fer reliant l'Ouganda et le Soudan traversera probablement le Congo.

La ligne télégraphique transafricaine est plus avancée que la voie ferrée. A moins de difficultés imprévues, elle sera inaugurée à la fin de l'année prochaine. Cette ligne fera une concurrence désastreuse aux compagnies possédant des câbles sous-marins.

Parmi les grandes idées civilisatrices qu'une grande fortune et un génie spécial ont permis à Cecil Rhodes de réaliser, son projet de chemin de fer et son projet de télégraphe lui font assurément honneur. Mais l'Europe, mais l'humanité ne sauraient oublier pour cela la grande part de responsabilité qui lui revient dans la lutte abominable qui se livre présentement au Transvaal. Une ligne télégraphique et un embryon de chemin de fer ne sauraient racheter tant de sang généreux si injustement répandu. Ce serait payer trop cher la civilisation — même britannique — que de l'acquérir au prix de tant de barbarie.

MAURICE MURET.

LA BEAUTÉ PERDUE

Nouvelle.

— La beauté féminine, fit Édouard Lavergne, j'entends la beauté exceptionnelle, me cause un tel ébahissement que, de toute ma vie, je n'ai pu aimer une femme très belle. Lorsqu'il m'arrivait de rencontrer une de ces miraculeuses créatures, je me sentais aussi loin d'elle que si son image m'était parvenue d'une autre planète, à travers les lentilles d'un télescope. Mon admiration était en quelque sorte cristallisée; elle m'agitait d'une façon tout abstraite. Et pourtant, arrangez cela comme vous le pourrez, autant que d'autres, plus que d'autres peut-

être, je me façonnais un idéal d'amour où la beauté tenait la première place. Cette contradiction entre l'imagination et la réalité me choquait singulièrement. J'y voyais presque une maladie nerveuse. La vie me démontra que, après tout, cela pouvait se concilier.

En ce temps-là, mon oncle Ernest, qui était aussi mon tuteur, désira me voir contracter mariage. Quand cet homme excellent, mais obstiné, s'était mis une idée en tête, il n'était pas indispensable de lui céder sur le fond ; mais il fallait absolument commencer par céder pour la forme. L'oncle passait ses étés à Carolles, joli trou perché sur la falaise, où il s'occupait de philosophie et d'histoire naturelle, en maniaque plutôt qu'en professionnel. Dès que j'eus pris connaissance de la lettre où il me faisait part de sa volonté, je fis préparer ma valise. Le lendemain j'arrivai à Carolles. Je trouvai l'oncle Ernest dans son jardin, où il lorgnait des toiles d'araignées :

— Ah! te voilà! fit-il en passant un énorme aimant sur l'une des toiles... J'ai découvert, figure-toi, que les araignées sont électriciennes. Elles connaissent parfaitement les lois d'Ampère et de Faraday.

Il s'interrompit de parler pour observer une lutte entre une grosse araignée et une petite. La lutte fut courte, la grosse araignée fit son repas de l'autre :

— C'est, remarqua mon oncle, une femme qui dévore son mari. Et à propos, tu viens, n'est-ce pas, m'apporter réponse pour ton mariage...

— L'à-propos est rassurant!... Non, je voudrais seulement voir la jeune fille que vous me destinez...

— A quoi bon! Tu la verras toujours assez après ton mariage...

— Encore faut-il que je me prononce en connaissance de cause!

— Il n'y a rien pour quoi l'on soit moins qualifié que pour se choisir une compagne. Les plus avisés manquent de sang-froid et de mesure. Combien il est préférable de s'en rapporter au jugement et au sang-froid de ses parents et de ses amis!... Enfin, voici le signalement : grande fille, solide, saine, premier prix de confitures au concours du « Club de la cuisine clodovienne », et l'intelligence qui veille à ce que la valetaille marche droit. Elle te fera une vie tranquille, ne t'embêtera ni avec Ibsen ni avec Wagner, et te donnera une lignée savoureuse.

— Voudra-t-elle seulement de moi?

— Elle te prendra de la main de ses parents comme elle prendrait un parapluie ou un porte-cartes. Elle a le sens de l'esthétique bouché, un rhume de goût; elle verrait à peine la différence entre un gorille et un Maxime de Trailles!

Et mon oncle, me jetant un regard où se mêlaient l'ironie, le mécontentement et le dédain, s'écria :

— Il me faut des neveux! Ton mariage peut seul m'en donner... Coupons la poire en deux : je te mènerai voir la jeune fille, et tu te détermineras tout de suite après.

— Et s'il me reste un doute?

— Il ne faut pas qu'il t'en reste... Je cède à tes préjugés, tu céderas à mon désir... Nous allons prendre des forces d'abord!

Un gong sonnait, profond comme une cloche de cathédrale, et qui annonçait le déjeuner.

Ma tante nous attendait, vêtue d'une robe olive avec des applications de dentelle safran du plus effroyable effet. Son visage avait pris une livre de graisse en plus de ce qu'il comportait d'habitude. C'était sa face d'août ; en novembre elle dégonflait. Cette graisse lui adoucissait le regard et rendait presque souriant son dédain habituel de la vie extérieure. Elle nous accueillit avec une politesse de vieux troupier; mais à table elle ne s'occupa de personne, plongée dans une méditation que ne pouvaient interrompre ni les cromesquis de filets de soles, ni les crépinettes de volaille, dont cependant elle ornait convenablement sa vie intérieure. Elle ne s'interrompait que pour émettre quelque idée capricieuse, le plus souvent quand mon oncle parlait, car ils avaient l'habitude de discourir ensemble.

Nous prîmes le café sur le belvédère. On y voyait la côte, Carolles et son clocher ; la mer aussi tranquille et douce qu'un étang.

— La mer, dit mon oncle, est le seul spectacle qui ne trouble pas la rêverie intérieure. Cela tient à ce qu'elle n'a pas de forme par elle-même, et qu'elle s'agite avec une naïveté si prodigieuse qu'elle fait voir du coup combien l'agitation est vaine. La mer est fatale et résignée. Elle semble furieuse, tandis qu'elle n'est que poussée par le vent, ou tirée par la lune ; elle semble colorée, et elle n'emprunte ses couleurs qu'au ciel; elle semble vivante et elle est l'inertie même... Rien ne lui vient d'elle-même. Son eau repart continuellement au firmament, d'où elle est tombée aux premiers âges, et lui revient par ses fleuves. Son sel ne lui appartient pas ; ce sont les cours d'eau qui l'ont salée et qui continuent à la saler... Elle est, enfin, l'image parfaite du néant immense, bruyant et pitoyable...

Des barques de pêche, au loin, semblaient des moulins à vent. Un steamer envoyait un dragon de fumée noire vers de petits nuages en coquilles. La brise montait paresseusement la côte, mêlant l'odeur amère des feuilles à la senteur vivante des eaux.

— Allons voir enfin, cria mon oncle, la jeune fille qui doit partager mon héritage...

Ma tante s'excusa de ne pas nous accompagner et nous partîmes à deux par un sentier de traverse. Nous arrivâmes devant une maison peinte en rouge, avec, suspendues dans le jardin, une telle quantité

de sphères argentées, dorées, cuivrées, qu'il semblait que ce fussent les Hespérides des boules de verre.

— C'est l'œuvre de ta fiancée, dit paternellement mon oncle... L'idée en pourrait être un symbole, le symbole de la déformation universelle. Ne dirait-on pas le jardin de la Caricature? Mais rassure-toi. Ta fiancée n'a eu aucune idée — elle a obéi à son goût — et tu vois que je ne t'ai pas menti en disant qu'à toutes ses qualités elle joint celle d'un sentiment du beau aussi obscur que celui d'un jeune nègre... Que d'assurances de tranquillité dans ces boules de verre... Quel brevet de calme pour un mari !...

Il se tut, il tira une sonnette. Un grand valet en livrée sang de bœuf nous introduisit. Nous attendîmes quelques minutes dans un salon étincelant et triste, où les objets, acceptables en eux-mêmes, hurlaient de se trouver ensemble. J'imagine qu'ici encore le goût particulier de ma fiancée intervint pour varier l'art du tapissier. Nous ne vîmes pas d'abord cette merveille : une dame courte et bénévolente, un monsieur vêtu de soie bise la précédèrent. Mon oncle me présenta en liberté, et nous *la* vîmes enfin apparaître. Elle était déjà fort grasse et ne devait pas sans peine gravir les côtes. On ne peut imaginer des joues plus immobiles, à part que la marche les faisait un peu vaciller. Elle ne m'apparut ni risible ni antipathique, mais si épouvantablement insensible, indifférente, végétale, que j'eusse préféré être le compagnon d'une de ces négresses dont la mâchoire pèse six livres : du moins peuvent-elles rire, pleurer et avoir une préférence ! On ne peut dire qu'elle parlait : elle répondait aux questions. Pour me familiariser avec elle, l'oncle proposa une promenade à travers le jardin. La jeune Eudoxie marchait avec moi, et faisait vaguement l'effort de me montrer certaines de ses œuvres. Mais la pauvre fille ne s'élevait pas même à la manie : elle faisait les choses falotes de sa race sans y apporter l'ardeur qui donne un certain intérêt grotesque à tel petit mercier retiré des affaires, amoureux de têtes de pipe, de rocailles et de coquillages... La vue du verger nous amena à parler de cuisine. Du moins avait-elle reçu le don des compotes et des confitures ; elle discourut presque vivement sur les daubes, les crèmes et les caramels. Au sein de sa gélatineuse cervelle, c'était un coin plus ferme, une manière de vocation.

Mon oncle, voulant me donner pleine mesure, prolongea le plaisir. Nous visitâmes le parc, l'étang et le potager ; nous admirâmes de beaux hêtres rouges, des carpes irisées, des salades prodigieuses. Les ombres s'allongeaient déjà dans le soleil jaune lorsque nous nous retrouvâmes dehors.

— Eh bien ! fit mon parent... est-ce assez la femme... toute la femme... telle qu'une civilisation nnête nous l'a confectionnée ?

— Elle est trop parfaite ! repartis-je... Je sens tout mon démérite. Jamais, mon oncle, je ne consentirai à faire le malheur de cette aimable fille...

— J'irai dès demain avertir les parents que c'est une affaire faite, s'écria mon oncle en colère.

Je le laissai se fâcher à son aise. Cela ne durait jamais bien longtemps. Nous n'avions pas fait cinq cents pas qu'il s'était résigné.

— Tu as la cervelle d'une sardine ! conclut-il. Il ne pouvait rien y avoir de plus convenable pour faire souche. Cette pauvre fille t'aurait, jusqu'à la fin de tes jours, épargné les soucis d'administration... Elle t'aurait oint de bien-être et parfumé de la plus délicate cuisine... Tous tes actes lui auraient été indifférents ; elle n'eût aperçu ni ton absence ni ta présence. La colère lui est étrangère ; la tristesse ni l'ennui ne peuvent l'approcher. C'est un ange et une momie. Que n'ai-je rencontré sa pareille dans ma jeunesse !

Il s'essuya le front que son ardeur faisait transpirer et demanda :

— Alors, tout de bon, tu y renonces ?

— J'y renonce.

Il me regarda avec compassion et faisant volte-face :

— Eh bien ! allons voir un deuxième numéro ! Mais cette fois, mon garçon, il ne s'agit pas, comme avec Eudoxie, de pratiquer la loi du moindre effort... Il faut plaire ou renoncer !

La demeure où nous nous arrêtâmes était fortement bâtie en granit. Elle dominait les collines et la falaise. Lourde et trapue, elle pouvait braver les grandes tempêtes de l'équinoxe. Un observatoire indestructible la surmontait, environné d'une balustrade, et nul gardien de phare n'avait un asile mieux fait pour veiller tranquillement au sein des éléments furibonds.

Autour de la demeure, un jardin sommaire, mais vaste : grande pelouse, arbres durs et courts, fleurs sauvageonnes. Au total, un séjour confortable et triste, refuge contre les hommes et forteresse contre les violences de l'élément.

Une domestique accourait, aux cheveux d'argent sale. Nous entrâmes dans un salon triste comme la maison, mais bien éclairé par de grandes fenêtres.

Une robe frissonna, une jeune femme parut. Nous nous levâmes ; je ressentis cet éloignement où me jette tout d'abord la beauté féminine. Plus que toute autre, celle-ci était faite pour me glacer. Je ne dirai pas qu'elle réalisait mon idéal, car nous n'avons aucun sens assez précis de la beauté pour concevoir un idéal ; mais elle me *révélait* ce qui pouvait le plus m'étonner en ce monde. Je n'osais pas élever mon regard vers ce pâle et lumineux visage, vers ce sourire magique, vers ces yeux d'où jaillissait une lumière si parfaite et si tendre.

Mon oncle était évidemment un familier de la maison. Dès qu'il m'eut présenté à Mme Depresle, il se mit à pérorer avec une aimable animation. Il me fit, — c'était sa manie, — montrer le jardin et le déclara admirable.

— On y a seulement fourré trop d'oiseaux! ajouta-t-il. Cette sale engeance empêche la méditation : elle est tracassière, querelleuse, piaille tout le jour et chante faux. On s'accorde à leur trouver de la grâce; c'est une réputation surfaite. Ce ne sont que de petites balles grossières, avec des pattes hideuses et une bouche en corne...

Il s'arrêta pour invectiver une allée d'arbres qui couvraient le sol d'une senteur embaumée :

— Les sots! Ils jettent sans compter de quoi faire un milliard d'arbres dont pas un seul ne poussera... Vois-tu, mon petit, si le monde va mal, si la douleur est la règle et le chagrin la loi, c'est au gaspillage effréné de la vie qu'il faut l'attribuer. Une nature économe aurait créé le bonheur, la paix, l'innocence; une nature prodigue a créé la misère, le meurtre, la folie et la perversité! Où que je tourne mes regards, dans le profond des vagues ou dans la société des hommes, nulle part on n'observe la loi véritable, la loi du moindre effort. Si l'univers est encombré de haines, de maladies et d'Anglais, il ne le doit qu'à l'épouvantable *coulage* des plantes, des bêtes et de nos semblables...

Il montra un rosier tout étincelant de fleurs :

— Les malheureuses! Il y avait place pour dix, elles sont cent!

Mon oncle ne cessa guère de discourir pendant toute l'heure que nous passâmes aux Embruns. C'était sa manière de présenter les gens; il prétendait qu'il n'y en avait pas de meilleure. Quand nous fûmes de nouveau sur la route, il demanda :

— Eh bien! marcassin, celle-ci te plaît-elle?

— Trop! m'écriai-je. Je ne saurais aimer une femme si belle... et je ne puis concevoir qu'elle aimera un personnage aussi insignifiant que votre neveu!

— L'amour est une invention des hommes! s'écria véhémentement mon compagnon. Il est toujours envenimé de chagrin et de colère : on dirait une métamorphose des crimes primitifs en un instinct plus raffiné. Il faut en guérir nos sociétés!

— Vous en parlez, fis-je en riant, comme quelqu'un qui ne l'aurait point connu.

— Je l'ai connu une fois, à vingt ans... très peu de jours... et, à vrai dire, par suggestion plutôt que par un mouvement spontané. Il m'a fait horreur. Je me suis senti déchu et, Dieu merci, je me crois guéri à jamais!... Mais il ne s'agit pas de ça. Mme Depresle, j'en suis sûr, a été trop malheureuse avec son premier mari pour ne pas préférer à tout un garçon doux et tendre; elle trouvera difficilement mieux que toi dans ce genre de marchandise... Réfléchis! Tu vas nous rester quelque temps et faire ton possible pour réaliser les vœux de ton pauvre oncle!

*
* *

Deux fois par semaine, nous retournions chez Mme Depresle, et la jeune femme, ponctuellement, rendait ces visites. Ce qu'on pouvait entrevoir de son caractère était charmant. Sans être taciturne, elle parlait peu. Quelquefois, je l'imaginais mortellement triste et désabusée. Son regard alors se retirait des choses; il y avait sur son visage une ombre singulière, que je ne vis qu'à elle, et qui semblait comme une nuée de souvenirs. Mais son sourire était presque gai; sa voix claire et pure ne trahissait aucun trouble intérieur. C'était une hôtesse parfaite. Elle faisait toute chose en silence, avec rapidité et ponctuellement. Il y avait, entre ses gens et elle, une entente merveilleuse. Elle se faisait comprendre d'un mot; elle obtenait exactement la chose demandée : son autorité avait un caractère mystérieux où la dureté était tout étrangère et qui semblait suggestive. Grâce à ce privilège, les soins de sa maison lui prenaient peu d'heures. Elle trouvait tout le temps qu'il fallait pour la lecture, la musique, la promenade et, je crois, la rêverie. Dans ce pays sévère par ses falaises et ses landes, mais tout avivé de pâturages et de champs, joliment enclos d'arbres, elle nous accompagnait dans les courses d'après-midi, commencées quand l'ombre s'allonge et terminées quand le soleil s'agrandit et se fonce sur la Manche. Deux chevaux noirs, au front étoilé, nous menaient par Saint-Michel-les-Loups, Saint-Jean-le-Thomas, Avranches, Vaumoisson, Bouillon, La Chevelue...

La terre, tour à tour bougonne, rit de tous ses jolis vergers ou songe dans les bois clairs. La côte puissante avance sa rude ossature sur les eaux, ses fortes falaises mélancoliques où croissent des lieues d'ajoncs, de genêts et de fougères.

On était en juillet. Après le dîner, l'oncle nous menait goûter la fin du jour sur la falaise. La lumière se mourait si lentement au fond du ciel qu'il semblait que la nuit ne dût jamais venir. C'étaient des heures incomparables. Je m'emplissais « abstraitement » du charme de Mme Depresle. Tandis que les pays rouges et mauves du crépuscule enflammaient les nuages et se déformaient sur la mer, j'aimais me croire dans une île où rien ne pourrait m'ôter la présence de cette femme. Un amour *lointain* m'envahissait. La brise était comme imprégnée du parfum de Raymonde — et lorsqu'elle appuyait sa petite main sur mon bras, j'éprouvais une joie pure et froide, qui était à l'amour ce qu'une analyse est à un sentiment.

Cela n'allait pas sans mélancolie. Malgré l'absence de passion, je redoutais le départ. Je ne demandais véritablement qu'à vivre auprès de Mme Depresle, comme ses serviteurs ou ses animaux; je me serais tenu pour satisfait de pouvoir tous les deux ou trois jours lui rendre une visite un peu longue. Hélas! c'était impossible. Dès que nous serions séparés, je pouvais tout au plus rêver, à de longs intervalles, une courte entrevue.

Cette perspective gâtait mon séjour. Je ne voyais d'issue qu'en faisant intervenir des événements chimériques, dont mon imagination se dégoûtait sur le champ.

Cependant, mon oncle et ma tante déclarèrent que je plaisais. Mais je me défiais de ces esprits fantasques. Puis, je voulais l'amour dans le mariage, et je n'avais vraiment pour l'exquise femme qu'une admiration de peintre ou de sculpteur. Jamais cette impression ne fut plus forte qu'un après-midi où nous nous étions arrêtés près du Lude, dans une claire prairie normande, à l'ombre de beaux platanes. Une brebis y paissait, attachée à un pieu — et deux agneaux couraient à l'aventure, tantôt perdus parmi les noisetiers du ruisseau, tantôt trottant vers le rideau de peupliers ou se cachant derrière le monticule. Quand ils disparaissaient trop longtemps, la mère les appelait de sa voix plaintive et presque sanglotante.

L'oncle courait comme eux, de pré en pré, et nous ne l'apercevions que par intervalles. Raymonde, assise sur un baliveau, était rêveuse, avec un pli léger entre les yeux. Une ombre lumineuse tombait sur son beau cou voluptueux; sa chevelure frémissait au vent faible et j'épiais, avec un mélange de crainte et de plaisir, ses paupières sensitives, transparentes, nerveuses, émues, dont le feu charmant variait continuellement l'éclat et la finesse du regard.

Nous parlions au hasard, de Saint-Michel, de Vaumoisson et de la lande. Raymonde était, du moins j'en eus l'impression, plus affectueuse qu'à l'ordinaire, un peu émue même. Je devinais que c'était une de ces heures où l'intimité se resserre entre les êtres, où leurs *chances* de s'aimer se dessinent; où certaines paroles, non point décisives, mais préparatoires, s'imposent. Je me bornai à parler vaguement de sympathie, et à mesure que je m'efforçais de dire autre chose, de faire comme une aube d'aveu, Raymonde me semblait plus étrangère, plus confuse, presque immatérielle. Pourtant qu'elle était proche et précise, dans sa pose d'attente! L'ombre et le soleil frissonnaient sur sa forme charmante. Dans cette herbe fraîche et sous le bel arbre, avec le ruisseau qui parlait doucement aux noisetiers, aux sauges, aux vernes et aux longs glaives verts des roseaux, elle évoquait ensemble les fades, les ondines et les héroïnes des grandes légendes. Que ne valait pas le baiser de ces lèvres rouges!.. Hélas! hélas! j'étais plus loin d'elle que le demi-cercle de lune qui errait au ciel, étincelant, comme un petit nuage très pâle!

***

Les semaines passaient; la situation devenait embarrassante pour tout le monde. Je ne pouvais me décider à partir, et d'autre part je sentais bien que je ne vaincrais pas l'étrange mal de mes nerfs ou de mon imagination. Ceux-là seuls qui ont souffert de quelque insoluble contradiction entre leur moi et les choses extérieures pourront, confusément, me comprendre. Les autres me traiteront de fou, et c'est bien ainsi que je me traitais moi-même. Mais pas plus que la peur, nos sensations ne se raisonnent: les miennes me tenaient captif dans mille rets invisibles... Il fallait prendre une résolution. Mon oncle me le fit entendre. Il s'offrit avec insistance pour demander en mon nom la main de Mme Depresle. Peut-être aurais-je cédé tout de même — si je n'avais pensé qu'à moi-même. Mais vraiment, n'était-ce pas une malhonnêteté que de risquer ainsi le bonheur de Mme Depresle? Ne serais-je pas, si ma folie persistait, le plus intolérable des compagnons?

Le cœur gros, je me résignai au départ, j'allai m'enfouir dans une petite propriété que je possède en Bretagne. Les tristes jours que j'y passai, et les soirs plus tristes encore! Je restais de longues heures immobile, auprès de la fenêtre; la marche, que j'avais toujours aimée, m'était devenue insupportable. La lecture me lassait très vite; il m'était impossible de fixer mon attention. La contemplation du ciel breton, où courent de si beaux nuages, avait d'abord été une sorte d'accompagnement à ma méditation. Puis, je m'en étais dégoûté comme du reste, et si je retournais à la fenêtre, c'était par horreur de l'ombre, par besoin instinctif de la lumière. Ainsi, une inertie croissante envahissait toute ma chair, et lorsque tombait le soir, j'avais tout à fait la sensation d'être retranché du monde.

Périodiquement, je prenais la résolution de retourner à Carolles; je m'y préparais; je faisais faire mes malles. Mais, au moment du départ, une nette vision de mon mal m'effrayait, ma conscience me défendait impérieusement de jouer le destin de Raymonde...

Cependant, mon oncle me tenait rigueur. A mes lettres, l'excellent homme ne répondait que par des billets secs, rudes même; le jour arriva où il cessa toute correspondance: pendant plus d'un mois je ne reçus ni de lui ni de ma tante, la moindre nouvelle.

Un soir, selon mon habitude, je me tenais auprès de la fenêtre. Le crépuscule touchait à son terme. Le couchant semblait un grand four près de s'éteindre;

il n'y brûlait plus qu'une grosse bûche sur un fond de cendre. Je regardais ce spectacle avec une indifférence morose, tout en écoutant le bruit du coche qui approchait sur la grande route... Le coche s'arrêta, la lourde sonnette du parc retentit; deux silhouettes parurent sur la pelouse. Je reconnus mon oncle et ma tante.

L'oncle s'écria :

— Tu ne nous attendais pas, marcassin... et moi-même, je ne projetais pas de venir ici. Mais le hasard nous appelle à Lorient. J'ai consenti à te donner l'agrément de notre présence... Nous avons dîné. Fais-nous seulement servir du café... Ton café est bon?

— C'est le même, mon oncle, que vous avez toujours pris ici. Je le fais venir de chez Laënnec...

— Bon, ça! Le café, découvert par des vagabonds, est resté la joie du voyageur... Il peut seul lutter contre l'abrutissement des chemins de fer, la brutalité des diligences; rendre tolérables la domesticité ignoble des hôtels, les cochers, les guides, les Anglais, et chasser l'épouvantable atmosphère des chambres cosmopolites...

Ici ma tante l'interrompit pour dire :

— Fais-moi faire du thé — ou plutôt je le ferai moi-même. Le thé, mieux que le café, convient à la Bretagne. C'est une boisson maritime. Il semble que le voisinage de la mer donne un goût d'iode au café : elle est impuissante contre le thé. Le thé est un solide Chinois : rien ne l'entame! Chacun sait que si l'on met ensemble, dans une caisse, du thé et du café, au bout de quelques jours le café est vaincu, l'arome du thé triomphe. Mais as-tu seulement du thé?

Je fis apporter une boîte de Pekao pointes blanches. Ma tante le flaira longuement :

— Il est acceptable! Si tu avais un samovar, ce serait parfait.

Je n'avais pas de samovar; ma tante se contenta d'une théière. Bientôt chacun humait sa tasse fumante. L'oncle me considérait avec attention. Il me pria d'approcher la lampe de mon visage pour me mieux voir :

— Tu files un mauvais coton, murmura-t-il en prenant une seconde tasse. Tu as maigri de quinze livres.

Il haussa les épaules en grommelant; puis il reprit, suivant l'esprit d'incohérence qui lui est particulier :

— Et à propos, cette pauvre Mme Depresle — je n'ai pas voulu te l'écrire — a eu la petite vérole! Elle est hors de danger, mais sa beauté est dans la barque à Caron!

— Elle restera cependant agréable! ajouta ma tante.

Je devais être pâle. Mon cœur grondait comme une rivière de montagne. L'idée que Raymonde n'était plus belle me bouleversait à la fois d'une pitié profonde et de je ne sais quelle espérance obscure, indéfinissable. J'écoutais, comme dans un rêve, l'oncle Ernest qui racontait la maladie de la jeune femme. A la fin, mon émotion devint intolérable, et ce ne fut pas sans satisfaction que j'entendis mes hôtes, recrus de fatigue, réclamer leur chambre. Dès qu'ils se furent retirés, je me sentis incapable de rester dans la maison : je suffoquais. Je pris ma canne et j'allai sur la route. C'était une de ces nuits somptueuses, un de ces « enveloppements d'étoiles » où il semble que le ciel et la terre se confondent en une prodigieuse étreinte. Je marchai longtemps dans le vaste silence qui couvrait les métairies, les landes et les falaises; puis, insensiblement, je me rapprochai de la mer; j'arrivai à une petite plage farouche, où la vague polit des galets énormes, où les ossements du granit jaillissent à la marée basse comme un cimetière de cyclopes... Au loin les phares de Normandie et de Bretagne rythment leurs feux de garde, — mais hors ces petites lumières humaines, l'endroit demeure aussi sauvage que du temps des Druides.

J'ai remarqué que ces heures imposantes où les vagues crient dans les ténèbres portent aux rêves de durée et de douceur, par contraste avec la grandeur accablante de la nuit et des éléments... Je fis là le grand rêve de ma destinée. L'image de Raymonde était en moi. Elle m'emplissait d'une tendresse extraordinaire et d'une agitation où se mêlaient l'amour, le dévouement et le désir du bonheur. Maintenant qu'elle n'était plus belle, j'aimais ardemment sa beauté; mais je l'aimais comme un adorable souvenir mêlé à une réalité touchante, comme une chose finie et qui, cependant, demeure délicieusement unie au présent, je l'aimais enfin (qui pourra me comprendre?) ainsi qu'on aime une action héroïque ou généreuse accomplie jadis par un être cher. A mesure que l'heure avançait, ma rêverie devenait plus ardente et plus douce, je me sentais plus étroitement lié à Raymonde, je concevais mieux le sens de mon étrange vie... Et quand je m'en revins au long des vergers et des champs fleuris, toute lutte avait cessé dans mon âme. Ce n'était plus mon moi, c'était le monde extérieur seulement qui excitait mon trouble, faisait battre mon cœur d'impatience, m'emplissait de crainte et d'incertitude.

* * *

J'étais revenu à Carolles. Mon oncle ne voulut pas me conduire tout de suite chez Mme Depresle. Ce ne fut qu'au bout de huit jours, un vendredi, qu'il consentit à faire cette visite. J'étais excessivement ému : mon rêve m'était devenu si cher que je défaillais à l'idée de le voir s'évanouir devant la réalité.

Nous trouvâmes Mme Depresle assise devant son piano. Elle jouait un hymne de César Franck. L'oncle la conjura de ne pas s'interrompre; elle acheva le chant de gloire et de mélancolie, puis elle s'avança vers nous. Elle était tout en blanc; ses yeux animés par la musique, pleins d'une flamme intérieure, avec les pupilles un peu dilatées, se fixaient sur moi comme du fond de l'ombre. Que ce moment fut doux! La fiction et la vérité se confondaient délicieusement. Dans la charmante femme dressée devant nous, je reconnaissais tout le passé, et j'aimais tout le présent. L'ancienne beauté était devenue familière et attendrissante dans la grâce de ce visage frappé par la foudre. C'était encore la déesse, mais non plus perdue dans les nuages, mais fragile, mais proche, et dans qui j'osais mettre mon espérance!

Je la revis trois jours plus tard : mon oncle m'avait envoyé lui porter quelques livres. Elle m'accueillit avec une sorte de contrainte où je devinai la douleur de sa beauté perdue, et il y eut, après les paroles de bienvenue, un silence très long et plein de trouble. Ensuite, je discourus au hasard, de la mer, de la Bretagne, et sous le vide des paroles mon amour palpitait plus intense; il croissait en quelque sorte de minute en minute, il devenait mon existence même. Insensiblement, la causerie s'anima. Raymonde, à mots couverts, avouait ses regrets, sa tristesse. Entraînée par un attendrissement de convalescente, elle ne put s'empêcher de laisser voir qu'elle n'avait plus d'espérance, qu'elle croyait sa jeunesse morte et se résignait au veuvage. Elle était pâle, elle frissonnait, son chagrin mouillait ses prunelles bleues et leur donnait une séduction pathétique, extraordinaire. C'était la minute fatidique. Il fallait parler. Mais le pouvais-je? Étais-je fait pour lui plaire? Ne serait-elle pas offensée plutôt qu'heureuse?

Je murmurai d'une voix tremblante :

— Êtes-vous donc si sûre du pouvoir de la beauté? N'avez-vous jamais pensé que, peut-être, trop d'admiration effrayait ou glaçait l'amour? Il m'a paru voir que les grandes passions et les grandes tendresses étaient guidées par ces préférences mystérieuses qui ne tiennent qu'accessoirement à la perfection des formes... Pour moi, telle que vous étiez auparavant, je sais bien qu'il m'aurait été impossible de vous aimer : votre charme était trop haut, trop souverain; vous n'étiez pas une créature de mon espèce, je n'aurais pu vous adorer qu'à la manière dont, petit garçon, j'adorais les saintes images... tandis que maintenant...

Je m'arrêtai, plein de doute et d'effroi. Le bruit de mon cœur couvrait celui de l'horloge. Raymonde était devenue plus pâle encore. Nos regards se pénétrèrent. Ce fut une de ces secondes où les âmes se dévoilent, où tout soudain les physionomies parlent aussi nettement, et avec plus de franchise que les bouches. Je vis dans ces yeux charmants l'inquiétude, l'angoisse, une confuse et peureuse espérance. Involontairement, elle murmura :

— Et maintenant?

— Et maintenant, votre séduction s'est humanisée; elle en a pris une douceur plus profonde, une grâce plus familière... je me sens auprès de ma semblable...

Elle était à demi dressée. Une anxiété ardente, une supplication timide entr'ouvrait les lèvres rouges. J'eus la sensation féerique d'être le maître de son bonheur et du mien; un tumulte de tendresse s'éleva dans mon être tandis que, presque à mon insu, je continuais :

— Je vous aime, Raymonde, et ma vie sera misérable si je ne puis la partager avec vous.

Elle poussa un cri de folie joyeuse; des larmes coulèrent sur ses cils, et blottie contre moi, toute tremblante, elle dit d'une voix qui s'entendait à peine :

— Mon mal m'a sauvée... que mon mal soit béni!... C'est vous seul, mon cher époux, que je regrettais dans ma beauté perdue!

J.-H. Rosny.

SIAM ET CAMBODGE

Angkor-la-Grande et Oudong-la-Royale.

... Le taïkon pagaye toujours... Il multiplie ses lacis autour des palétuviers et s'enfonce, à la façon d'un coin, dans les herbes gélatineuses... Mais bientôt, le limon gras s'épaissit davantage, se colle aux membrures de la pirogue. Il faut descendre. Près des bords, on trouve une charrette à bœufs; on s'installe résigné, sur cet instrument de torture; on traverse, à grands cahots, une plaine rouge barbelée de brousses; on traverse Siem-Reap (1) et sa rivière blonde... Quand, au détour d'un sentier sablonneux, si étroit, qu'il a l'air d'une passerelle jetée le long de deux remparts aux végétations cyclopéennes, Angkor-Vat, Angkor-la-Grande, Angkor-la-Sainte, tout un peuple qui a passé et s'est résumé là, s'achève dans les ruines...

1. La province de Siem-Reap située sur la rive droite du Ton-le-sap, faisait autrefois partie du royaume khmer. Elle fut conquise par les Siamois à la fin du XVIIIe siècle. Quand la France, en 1863, prit le protectorat à sa charge, elle négligea d'exiger du Siam l'abandon de ses anciennes conquêtes. Et les Cambodgiens ne possèdent même plus le siège de leur ancienne puissance...

***

La terrasse où venaient s'asseoir les rois khmers s'enfonce aux trois quarts dans le sol; le fossé bordant l'enceinte se comble de lotus; d'une porte de bronze, jadis réservée au passage des éléphants, il ne reste que le trou. Et des longues galeries, et des longues murailles à colonnades, tout est abattu, cassé, tordu, décapité... Les vieilles pierres montent les unes sur les autres, en de géantes chevauchées, brandissent comme des torches, des arbres hauts de cent pieds, se couvrent de la poussière de vingt siècles. Mais noircies, rongées par leur nécrose, elles n'en restent pas moins vivantes, surhumainement vivantes, page de beauté et de gloire, que la nature, quoi qu'elle puisse accumuler de forces destructives, de lianes qui étouffent et de racines qui arrachent, ne parviendra jamais à effacer.

L'Asie prodigieuse des Brahmanes avec son panthéisme débordant, sa folie de dieux, couvre ce coin de terre d'un souffle impérissable.

On passe un pont, boiteux de ses quatre piliers, on gravit des marches bancales et alors, ce que l'on a devant soi, ne peut se décrire : des éboulis, des Alpes de pierres, un entassement monstrueux de portiques et de tours. Le Prea-Sat, l'asile de la divinité suprême que les seuls initiés pouvaient voir, jaillit comme une flamme gothique d'entre les palmiers aux finesses de cierges ; le Prea-Sat gardé par ses lions menaçants, ses serpents aux sept têtes et ses pyramides massives; des avenues jalonnées d'atlantes, des péristyles découpés en dentelles, des voûtes ogivales... « Imaginez-vous, écrit Mouhot, qui le premier visita Angkor-Vat, imaginez-vous ce qui a été édifié de plus beau, transporté dans la profondeur de ces forêts, dans un des pays les plus reculés du monde. On admire, on est saisi de respect, on reste silencieux, car où trouver des paroles pour louer une œuvre qui n'a peut-être pas son équivalent sur le globe et qui n'aurait pu avoir sa rivale que dans le temple de Salomon? » « La vue de ces ruines étranges, écrit à son tour M. Louis Delaporte, dans son célèbre ouvrage sur le Cambodge, me frappa, moi aussi, d'un vif étonnement. Ces monuments peuvent rester comme la plus belle expression du génie humain dans cette vaste partie de l'Asie qui s'étend de l'Indus au Pacifique. »

Mais, pour se faire une idée exacte de pareille splendeur d'art, il faut laisser de côté tout enthousiasme, toute recherche d'émotion littéraire, pour s'en tenir au chiffre, à la figure géométrique, à l'épure de l'architecte et de l'ingénieur.

Le temple d'Angkor-Vat est contenu dans une enceinte de forme rectangulaire mesurant 3 550 mètres sur ses quatre faces réunies. Cette enceinte comprend une galerie formée extérieurement par une double rangée de colonnes et intérieurement par un mur plein. Au centre de cette galerie, s'élève une arche triomphale à triple ouverture. Le monument lui-même, se compose de galeries emboîtées les unes dans les autres et disposées en étages. La première galerie a 150 mètres de développement et, tout autour de sa paroi intérieure, règne un bas-relief ininterrompu, représentant des combats mythologiques. La seconde galerie est flanquée de tours aux quatre angles et le mur qui l'entoure forme double colonnade extérieure. La troisième galerie se trouve également flanquée de quatre tours. Au centre, à l'intersection des galeries médianes, s'élève une autre tour qui, bien que découronnée par le temps, atteint encore, au niveau de la chaussée, la hauteur de 60 mètres.

Tel est ce majestueux ensemble : trois galeries à colonnades et huit tours étagées surmontées par une neuvième tour centrale. Ceci pour le centre de la construction. Mais on doit encore remarquer deux sanctuaires le long de la chaussée, deux édicules élevés dans la cour qui sépare la première galerie de la seconde et qui forment, à eux seuls, un corps complet; enfin les inscriptions et bas-reliefs décorant l'édifice.

Partout les façades extérieures disparaissent sous d'abondantes ciselures ; leur richesse décorative dépasse l'imagination. « Les énormes blocs de grès, observe M. Pottier, sont travaillés aussi finement que des objets d'or. Pourtant, malgré ce penchant caractéristique pour les détails, l'harmonie de l'ensemble n'est jamais sacrifiée, car les plans gardent une homogénéité parfaite. Les architectes d'Angkor, lorsqu'ils ont dû se plier aux règles si strictes de leur art religieux, ont su éviter, avec beaucoup de goût, la tyrannie de leurs exigences. Il leur fallait, au dedans des grandes galeries enveloppantes, renoncer à montrer, d'un seul coup d'œil, les façades des enceintes extérieures. Qu'ont-ils fait? Ils ont construit des couloirs sur leurs axes, afin d'obliger le spectateur à se détourner pour aller jouir des vues d'angles et des riches effets de superpositions architecturales que présentent ces perspectives resserrées. Ils ont aussi multiplié et varié à l'infini, les tableaux d'intérieur, en coupant les cours des cloîtres, en élevant de-ci, de-là, des édicules avancés pour isoler les vastes escaliers, les prea-sat découpés, dans un pittoresque plus saisissant. »

En résumé, on peut dire que l'art khmer procède directement du génie hindou — cela est incontestable — « mais qu'il y a ajouté les talents de finesse et de mesure qui lui sont propres ». Au rebours de l'esthétique gangienne trop souvent alourdie par l'énorme masse de ses motifs de décorations, ici, le

principal caractère est la netteté, l'exacte mise en valeur. Tout est à sa place, tout est harmonieusement groupé : personnages célestes, hommes et animaux.

C'est d'abord la grande trinité brahmanique : Brahma, Dieu créateur, aux quatre visages distincts l'un de l'autre; Vichnou, dieu conservateur, aux quatre mains tenant la conque marine, le disque tranchant, la fleur de lotus et la massue; Civa, dieu destructeur, et Kali, son épouse. C'est Ganesa, dieu de la prudence et de la sagesse, sous la forme d'un gnome ventru à tête d'éléphant; c'est Khéou, le diable Khéou, à la bouche tordue en gargouille de cathédrale; c'est le Deva, fidèle serviteur de Rama; le Tévada, l'ange debout dans une pose de primitif; les Apsaras, les danseuses et les courtisanes célestes, celles qui devinrent les femmes des demi-dieux Gandharwas et donnèrent naissance aux singes qui, d'après le *Ramayana*, aidèrent Rama à retrouver Sita, son épouse, que lui avaient enlevée les démons de l'île Lanka (Ceylan)... C'est l'éléphant armé en guerre, le serpent (naga), l'aigle avec un corps d'homme et des griffes de félin, le singe, le lion, le cheval lancé au galop, le cerf, la tortue, le paon, le caïman, le rhinocéros, le sanglier, etc.

De toutes ces figures qui se découpent le long des murailles, aux angles des tours, au pied des colonnes et jusque sur les fleurons et les crêtes, la plus souvent reproduite est l'Apsara. Sculptée en demi-relief, elle se présente toujours de face, le buste nu jusqu'au-dessous du nombril, les seins arrondis, la figure pleine, les yeux clos, les lèvres épaisses, dans un sourire de Joconde. Un pagne à pendeloques s'enroule autour de sa taille, de gros anneaux lui cerclent chevilles et poignets; elle est coiffée d'une tiare.

Mais écoutez le poète du Satra la détailler en un tel charme d'analyse sensuelle qu'on la croirait d'hier : de Théophile Gautier ou de Lawrence.

« Les nombreuses statues féminines, droites et alignées, se jouent sur les murs. Leur figure est agréable; leur corps blanc, souple et arrondi, est doué de toutes les perfections connues. Leur tête est ornée et couronnée de fleurs. Les unes ont la chevelure nouée, d'autres l'ont coupée ; leurs seins, fermes et arrondis, sont semblables à des fleurs de lotus. Enguirlandées de fleurs odorantes, les unes ont noué des lianes et des fleurs dans leurs chevelures qu'elles allongent ainsi agréablement. D'autres se coiffent avec des fleurs tressées, enfilées, enroulées... Si l'œil les regarde attentivement, l'illusion devient complète; on croit les voir faire un aveu doux et voilé, puis baisser la tête, partagées entre l'amour et la pudeur. Elles s'inclinent, disposent leur chevelure, baissent la tête, à droite, à gauche, se tournent, se renversent, se campent avec grâce, flexibles et ondoyantes. D'une taille bien prise, dans la fleur de la jeunesse, admirables à contempler, on ne peut les regarder sans amour, l'œil ne se fatigue pas, l'âme est réjouie, le cœur n'est jamais rassasié. Lorsqu'on les a considérées pendant quelque temps, l'esprit plein d'elles ne peut se résoudre à les quitter. Ce ne sont plus des statues sculptées par la main des hommes, ce sont des femmes vivantes, belles et agréables. Le doute saisit et l'émotion paralyse. »

*
* *

Un officier chinois qui, vers la fin du XIIIe siècle (en 1295) eut une mission diplomatique à remplir au Cambodge, nous a laissé, lui aussi, la description — qui paraît très fidèle — de ces gigantesques somptuosités d'art, dont les peintres les plus démesurément imaginatifs, les peintres d'apparat, d'ors et d'étoffes, de soleil et de palais, n'atteignirent jamais, dans leurs plus fantastiques conceptions, la fantastique réalité.

« A Angkor-Vat, à Angkor-Thom, le voyageur admire une cité merveilleuse. La ville capitale peut avoir vingt *li* de tour (deux lieues); elle a cinq portes doubles. Celle qui est tournée vers l'Orient a deux ouvertures; les autres n'en ont qu'une. Au delà des portes est un grand fossé, et au delà du fossé, des boulevards de communications avec de grands ponts; de chaque côté du pont, cinquante-quatre statues représentent des divinités ; elles sont très grandes, elles ressemblent à des statues de généraux et ont la physionomie menaçante. Les cinq portes sont pareilles. Les piles des ponts sont toutes en pierre et les arches sont figurées sous la forme de serpents; chaque serpent a neuf têtes. Au-dessus des portes de la ville, il y a de grandes têtes du Bouddha en pierre, à cinq faces, tournées vers l'Occident; celle du milieu a une coiffure d'or. Des deux côtés de la porte, sont des figures d'éléphants de pierre; les pierres sont très grandes, bien liées et très solides, et si bien tenues qu'il n'y pousse pas de mauvaises herbes; il n'y a pas de parapets. Au-dessus des murs, on a planté, de loin en loin, de grands arbres, disposés régulièrement. D'espace en espace, il y a des constructions creuses ou bastions qui font saillie en dedans comme une digue. A chaque bastion, il y a une grande porte qui s'ouvre le jour et se ferme à la nuit; l'inspecteur de ces portes a soin de ne pas laisser entrer les chiens. Les villes sont exactement carrées, et, à chaque angle, est une tour en pierre; on ne laisse point entrer les hommes qui, en punition de quelque crime, ont eu les doigts des pieds coupés. »

Le plénipotentiaire chinois assiste, naturellement, à toutes les fêtes données par la Cour. Il a une place d'honneur dans les grands cortèges de fastueuse mise en scène :

« La cavalerie marche en avant, avec drapeaux, bannières, tambours et musique; derrière, viennent les femmes du palais au nombre de 3 à 500, vêtues de toiles peintes avec des fleurs dans les cheveux et tenant à la main de grands cierges; d'autres femmes armées de lances et de boucliers forment la garde intérieure du Palais. Ensuite s'avancent des chars traînés par des chèvres, des chevaux, les uns et les autres enrichis d'ornements d'or. Les grands officiers, les grands magistrats, les princes, tous sur des éléphants avec des parasols rouges, précèdent la reine et les femmes du roi avec leurs suivantes, les unes dans des palanquins, les autres dans des chars ou à cheval... Après elles, vient le roi lui-même debout sur un éléphant, tenant à la main une épée précieuse. Les défenses de l'éléphant sont dorées et l'on incline autour de lui vingt parasols blancs à manches d'or. Ceux qui voient passer ce cortège doivent se mettre à genoux et frapper du front la terre... »

Notre Chinois ne se contente pas de décrire les monuments et les fêtes de la Cour. Il a l'esprit plus grave; il est observateur à sa manière; il étudie les mœurs, pénètre dans les milieux. Grâce à lui, nous connaissons un peu cette société, si bien réglée qu'elle allait jusqu'à fixer la hauteur et la largeur des maisons de la ville, suivant le rang social occupé par leurs propriétaires.

Il parle longuement des femmes; il est très sévère pour elles. Il se scandalise en apprenant que lorsqu'un Cambodgien s'éloigne pour quelque affaire, son épouse se dit: « Je ne suis point un démon. Comment pourrais-je dormir seule? » Et qu'alors cela suffit « pour l'engager dans la conduite la plus répréhensible ».

Et il se scandalise encore bien davantage, quand il sait qu'une jeune fille, en âge de se marier, c'est-à-dire vers sept ou huit ans, a coutume de demander l'initiation conjugale, non à son mari, comme cela se passe honnêtement en Mongolie et même en Europe, mais à un prêtre du Bouddha.

« Cette fonction se nomme tchin-tham. Chaque année l'officier du lieu publie le jour qui a été choisi pour tchin-than et avertit ceux qui ont des enfants à marier de venir se déclarer. L'officier leur donne un cierge sur lequel on a fait une marque, et le temps de la nuit passé pour atteindre la marque est le temps fixé pour le tchin-than. Dix jours avant l'époque, le père et la mère choisissent un prêtre de Fo ou un Tao-Tsé, suivant le monastère qui se trouve le plus près. En une année, un prêtre ne peut sacrifier qu'une fois au tchin-tham... Quand le soir arrive, on fait venir des musiciens, des tambours; on va au-devant du prêtre, on l'amène à la maison; on construit deux dais; on fait asseoir la fille sous l'un, le prêtre sous l'autre, et on les laisse... »

Dans mon pays, déclare sentencieusement l'officier chinois, nous avons de plus grandes vertus!

C'est dans les nuits parfaitement blanches qu'il faut voir Angkor... Au clair de lune tombant en nappe sur le sol, les vieilles tours semblent se charger de givres; les bas-reliefs défilent fantastiquement vivants, au front des enceintes; les galeries disloquées bâillent de tous leurs trous, crient leurs lointaines blessures que la lumière plaque de tons verdâtres, cadavéreux; les voûtes couronnées de crêtes, s'enfoncent énormes, rondes comme des ventres ballonnés; et des tronçons de pilastres sortent de terre, titubants... Mais les portes du Baïon se lèvent toujours droites et pures, admirablement grecques, et sur leurs frises, le quadruple visage du Brahma sourit doucement.

Et le Brahma au « sourire de bonté » a voulu, sans doute, que la nature protégeât son dernier temple khmer et que cette œuvre des hommes s'anéantît peu à peu en elle, c'est-à-dire en Dieu. Et il a laissé la forêt pavoiser de ses arbres les blocs sculptés, rouler des tapis de fougères au pied des statues de géants, tordre ses lianes autour des pyramides, lancer ses palmiers en jets durs!...

Partout la forêt, partout ruisselante, débordante!... Et un silence absolu, religieux. Pas un être — à part deux ou trois bonzes et quelques esclaves siamois récoltant la résine aux troncs des acacias. L'impression est si forte qu'elle vous prend à la nuque et brutalement fait ployer les genoux! En quel accès d'adoration ou de crainte? On ne sait pas, on ne sait plus... On ne sait plus, même, si l'on existe? Et si l'on existe, quel diminutif d'homme on représente, quelle espèce d'ombre obscure et vague, dans ce tumulte de forces?...

* * *

Ç'a été un grand peuple que ce peuple khmer; son histoire, une grande page, mais aux trois quarts effacée... Elle ne se lit plus que par fragments: quelques inscriptions, quelques manuscrits au fond des pagodes et des couvents... Coins de légendes thaïs et chinoises et, pour la période moderne: chroniques royales. Pas d'autres sources.

Il nous faut remonter à 2 600 années en arrière. Alors, à cette époque, le Cambodge s'appelle Cuch-Thloc. Ses habitants: les Ciampas, qui, mélangés de Malais venus des îles de la Sonde, deviennent alors les Khomen.

Les Khomen sont agriculteurs, négociants, pirates, surtout pirates. On ne leur connaît pas d'autres aptitudes. C'est peu pour fonder la gloire d'un pays. Aussi cette gloire ne vient-elle point de leur côté. Elle vient, quelques siècles plus tard, avec l'Hindou,

avec Préa-Thong, fils de Préa-Batatichavong, souverain d'Intakpath. Préa-Thong exilé pour avoir voulu se révolter contre la loi paternelle, se fixe avec un grand nombre de partisans, dans le Cuch-Thloc. Il y fonde une ville, celle de Cou-Khan, à 45 kilomètres au nord du Ton-lé-Sap. Il bat le roi des Khomens et, seul maître désormais, donne à ses nouveaux États le nom de Crung-Campuchea, d'où l'on a fait : Cambodge.

Bientôt tous les peuples voisins, le Siam et l'Annam, reconnaissant sa suprématie. L'État khmer est constitué.

Vers le septième siècle, un grand événement se produit.

En 638, les livres bouddhiques sont apportés de Ceylan. Le Çakyamouni prend alors la place du Brahma dans tout l'Empire. Ce changement de culte a lieu sans menaces, sans persécutions, par la seule force de l'exemple et de la prière. C'est la plus belle campagne d'apôtres que le monde ait jamais vue.

Mais la nouvelle religion n'est pas assez de ce monde. Basée sur le mépris de la vie, elle doit fatalement amener, avec elle, le mépris des obligations que cette vie impose. Quand un peuple ne glorifie plus la vie, quand il ne la tient plus pour le « suprême bien », ce peuple tombe. Ainsi le bouddhisme prêchant une morale anti-humaine, supprimant presque Dieu, dans sa concision métaphysique. Ainsi le bouddhisme amena la chute du peuple khmer.

Il y eut, avant lui, d'innombrables et magnifiques formes d'art, depuis Pnan sur le Mé-Kong (dans le Laos) jusqu'à Thap-Muoi, depuis Qui-Nhon jusqu'à Siem-Réap... Il n'y eut après lui que de pauvres lignes, pauvres et nues... Tout l'effort de la foi s'est ramassé dans le sanctuaire, sur l'autel où repose encore le triste poussah, le désenchanteur Çakyamouni.

Pourtant la ruine ne s'abat point d'un seul coup. Le Cambodge fait longtemps grande figure; son prestige diminue, mais lentement. Et en somme, on peut dire que la façade reste intacte.

En 1220 seulement, se creusent les premières lézardes : c'est la guerre civile, c'est la guerre étrangère contre le Siam et l'Annam. Bientôt Angkor-Thom et Angkor-Vat, capitale et citadelle de la religion, sont ravagés, détruits. « Leurs rois, écrit M. Fournereau, dont la plupart ne font que passer sur le trône, perdent et recouvrent tour à tour une partie de leurs États ; le hasard des batailles les fait changer de capitales, tour à tour Basan, Lovec, Oudong et Phnom-Penh... Un seul, de leur dynastie, en retarde quelque temps la fin : Angchan qui règne de 1516 à 1566. Celui-là lutte avec quelques succès contre le démembrement. Mais ses successeurs n'ont ni mêmes talents ni mêmes bonheurs. »

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'empire se voit enlever, par le Siam, les provinces de Battambang et de Siem-Réap et, par l'Annam, celles de Baria, de Bienhoa, Saïgon, Mi-Tho, Vinh-Long, Sadec, Chaudoc et Hatien.

Alors ce n'est plus qu'un tout petit État, une enclave, une ombre de gouvernement et de cour, toujours menacée, souvent attaquée, toujours amoindrie. Norodom, impuissant, sollicite, en 1864, la protection française. Et ainsi s'achève l'histoire cambodgienne : dans les ruines...

Ruines sur ruines... Mais de ces ruines, l'âme Khmère ne s'est cependant point encore évadée. Elle est comme aux temps du roi Préa-Ket. Les pnoms aux frontons creusés de cicatrices, les galeries aux voûtes empaquetées de lianes, les longues colonnades dont il ne reste que moignons de pierre, les murs d'enceinte flamboyants d'ogives, les allées de géants, les terrasses fantastiques soutenues par des rangées d'éléphants arc-boutés... Tout ce qui fut gloire et puissance, il y a vingt-cinq siècles! se couvre la nuit de chuchotements et de plaintes... Alors on dit que ce sont ceux d'Angkor-la-Grande qui reviennent... Fantômes de vieux brahmes errant sans sépultures, esprits qui souffrent et qui expient. Gardez-vous de leurs hantises!

Gardez-vous de l'enchanteur Arak. Il vous fera pousser, au milieu du ventre, un arbre, un bateau ou un morceau de fer — à son choix — et vous en mourrez.

Gardez-vous de « l'homme aux coquillages ». Il est en relations avec l'Enfer, et s'il vous poursuit de haine, vous mourrez.

Gardez-vous du génie de la Terre en vous assurant son appui par de continuels sacrifices:

Ne couchez jamais dans une habitation ayant à son étage supérieur des locataires, car les sorciers, unis aux démons, vous étrangleraient au lever du jour.

Enfin dernier conseil : défense de toucher, même du bout des doigts, à la tête d'un personnage de marque. Un jour, un caporal d'infanterie de marine, maître d'école à ses heures, s'oublia au point de caresser le menton du 72e fils de Norodom. Le 72e fils de Norodom rentra au palais furieux et désolé. Après s'être couvert le corps de dents de chien, puissant préservatif, il écrivit au résident supérieur et lui demanda soixante coups de rotin pour le soldat coupable. Peu s'en fallut qu'il n'exigeât l'empalement.

* * *

Depuis le matin, nous courons sur la route de Phnom-Penh à Kampot, à travers les roches boisées, trouées de grottes. En un détour, la forêt se déchire

pour laisser voir entre deux jets calcaires, la ville d'Angkor-Borey, celle où régnait la reine Ap-Ar, la Sémiramis Chan « qui conçut une telle passion pour le roi Bouhang-Ka qu'elle tua son mari afin de l'épouser ». Passé Angkor-Borey, la vision s'élargit, les herbes grandissent, criblent de leurs tiges dures les mares épaisses. Lovek, l'ancienne capitale Lovek dont il ne reste rien que les parapets de sa citadelle; et plus loin Kampot, le seul port du Cambodge, sur un sol scrofuleux, gangrené de vase où rampent les tentacules des palétuviers. Mais bientôt les montées du Phou-Quoc s'étagent, la chaîne de l'Éléphant dessine, par à peu près, la croupe et la trompe d'un pachyderme monstre, et ce sont, aux flancs de la colossale bête de granit, des palmiers nains et toute une enfilade de cases vertes.

En marche maintenant vers Oudong, soit beaucoup de poussière à respirer et de patience à cultiver. Des bœufs nous traînent en des guimbardes dont le moindre inconvénient est de manquer totalement de ressorts; ce qui fait, qu'à chaque cahot, le malheureux voyageur assis sur son siège, s'enfonce deux pouces d'essieu dans le derrière. Je connais déjà pas mal de modes de locomotion : les tartanes espagnoles, les *jin-riki* de Singapore, les *malabares* de l'Inde, les chameaux du Sahara, les tapecus des Hautes-Alpes, les corricoli de Naples... Eh bien! tout cela peut passer pour le dernier mot de la carrosserie, à côté des abominables, des exécrables, des épouvantables charrettes cambodgiennes. Nous traversons en cet équipage archaïque une plaine fourrée de brousse jaune... Oui, de la brousse jaune... avec la meilleure volonté du monde, je ne puis ajouter davantage... de la brousse jaune, quelques poignées d'arbres, de loin en loin... Et le cinquième jour, vers midi, une grande rue perce droit, bordée de boutiques aux étalages panachés de santal et de poissons pourris. Cette rue appartient à Kompong-Louong, sur le Viam.

Kompong-Louong ne possède quelque célébrité que parce qu'il est le voisin d'Oudong, et qu'à Oudong se trouvent la pagode élevée à la mémoire de la reine mère de Norodom et l'hypogée de tous les princes souverains, depuis Ang-Eng. Leurs tombeaux s'élèvent au sommet d'une colline à laquelle on accède par un large escalier. Ils se composent d'une série de pyramides arrondies aux trois quarts masquées par une dégringolade de végétation folle.

C'est monumental, gigantesque et splendide! s'écrient les voyageurs à l'émotion facile. Monumental, gigantesque, si l'on veut; splendide, c'est autre chose. Il faut avoir l'esthétique d'un entrepreneur pour s'extasier devant pareilles fantaisies de maçons. Je ne suis pas encore arrivé à me convaincre que le pain de sucre est la dernière forme de l'art. J'en connais cependant chez qui cette conviction a la valeur d'un dogme. Bien des gens sont revenus du Caire avec un enthousiasme de néophyte à l'adresse de ces tas de moellons qui, depuis quarante siècles, nous contemplent.

Nul doute, si jamais ces gens-là vont au Cambodge, qu'ils ne trouvent dans les moellons d'Oudong les mêmes sources de jouissances. Il n'est rien de tel qu'un peu d'imagination, pas du tout de franchise, mais beaucoup de snobisme, pour changer la banalité en nouveauté, la sécheresse en abondance, et le galimatias en précision.

A tous ces racleurs de styles, on pourrait dédier la petite histoire suivante qui m'a été contée en Égypte même, non loin de Boulaq :

Un savant montrant, un jour, à un ignorant, le plan de la pyramide de Gizeh, tâchait de lui en faire comprendre les beautés incluses. « Admirez, lui disait-il, cet ordre et cette discipline de lignes, cette symétrie, cette formidable unité, image grandiose de la puissance pharaonienne! Ces gigantesques entassements sont l'œuvre d'un véritable artiste et... »

L'ignorant l'interrompit :

— Un mot, s'il vous plaît? Croyez-vous que le cantonnier qui travaille sous vos fenêtres, soit un artiste... un véritable artiste? Évidemment non. Pourtant il élève, tous les matins, au coin de la route, avec sa pioche, une pyramide semblable à celle que vous venez de me montrer. Les dimensions seules diffèrent. Mais au lieu de ce seul cantonnier, mettez-en dix mille avec dix mille pioches et vous aurez, au bout d'un an, les millions de mètres cubes de rochers et de gravats que représente, encore aujourd'hui, la célèbre sépulture de l'illustre Cheops, roi dans la quatrième dynastie.

Il paraît que le savant ne trouva rien à répondre.

* * *

Entre Phnom-Penh et Kratié, sur le Mékong. C'est toujours la même impression d'énorme, d'incommensurable force. Les eaux bourbeuses, clapotantes; le ciel bleu, d'une implacable dureté; des arbres verts plantés comme les dents d'un peigne le long des berges jaunes... des jonques qui se pressent culbutantes au sortir des arroyos, des jonques que le soleil badigeonne de violet. Des Cambodgiens immobiles, dans une pose hiératique, nous regardent passer, et bien loin, il y a des blancheurs en tumulte qui sont des vols de pélicans et d'aigrettes...

Il fait une température à remettre sur pattes un crocodile atteint de tuberculose. Près de la chaudière, que de squelettiques coolies bourrent de bois sans discontinuer, le thermomètre demande grâce; il avoue humblement qu'il ne pourra jamais monter assez haut. Mon compagnon de voyage, très altéré

par cette révélation, éteint sa soif à grands coups de sodas...

Une congaï dort sur un des panneaux de l'arrière, la tête recouverte d'un mouchoir; elle a la délicatesse des figurines de Jacquet, des membres ronds et pleins, la bouche molle... Non loin d'elle, son contraste : un vieux Chinois, tibias recroquevillés en momie. Et d'autres, pêle-mêle étendus, chair jaune, pagnes bleus, guenilles et crasses. Mais les rives se sont élevées, bourrées de paillottes — et puis, les voilà de nouveau qui s'aplatissent, charriant le même mouvement de foules, les mêmes paillottes avec leurs plumets d'aréquiers.

Nuit tombante nous arrivons à Kompong-Cham. C'est d'abord, voisine du fleuve et sur pilotis, pour échapper aux crues périodiques, la maison du gouvernement : trois cases en bois reliées par une passerelle. La case du résident, celle de son chancelier et celle du chef de sa milice. Trois cases pour trois hommes; et ces trois hommes vivent là, seuls, n'ayant de point de contact avec leur humanité à eux, qu'une fois chaque semaine, à l'arrivée du courrier de Phnom-Penh.

Nous les trouvons réunis dans la salle à manger commune et fumant silencieusement des cigarettes. Un intérieur à la Robinson, de quoi faire rêver tous les collégiens qui liront ces lignes. Aux murs, des carabines en panoplie; sous la table, deux chiens précieux en cas de famine, car ils seraient, paraît-il, exquis à la broche; sur la table, un chat guignant les restes d'un cuissot de cerf tué la veille; dans une cage, un singe; dans une autre cage, une mangouste... Des boys agitent la pankah, et nos pachas, vêtus de « mauresques » blanches, fument, fument toujours silencieusement, boivent à petits coups des limonades fraîches, et le verre en main et la cigarette à la bouche, dodelinent de la tête et s'endorment doucement... pour se réveiller quelques minutes après, reboire une gorgée de limonade, rallumer la cigarette éteinte et se rendormir... Au dehors, le boy tire toujours la pankah. Il a passé l'extrémité de la corde entre deux orteils de son pied droit, et il relève et il abaisse la jambe avec la régularité d'un piston de locomotive...

... La chaleur, molle et moite, ruisselle en masses lourdes, pose sur les choses des taches de sueurs. Le Mékong s'écoule en un murmure rauque.. Et là-haut, c'est le même clair rayonnement de toutes les nuits, dans la même fête cosmique. Quand la lune, à plein globe, déchire son enveloppe de nuages, alors ces nuages se couvrent de chromes et d'ors mats, et le ciel resplendit comme une coupole byzantine... Et nos pachas vêtus de « mauresques » blanches fument, fument silencieusement... Et le boy, au dehors, tire toujours la pankah...

Pourtant des devoirs mondains les absorbent parfois. Cet après-midi, nous assistons à une « première » au théâtre de Kompong-Cham. (Nous sommes dans la loge d'honneur de la résidence, inoubliable loge faite d'un plancher à claire-voie reposant sur quatre piquets de bambous.) Le lendemain, visite chez le mandarin-gouverneur, excursion à travers la forêt, le long des mares à crocodiles, jusqu'aux ruines du temple de Vat-Nokor, aux bas-reliefs fouillés comme des planches de cuivre...

Et de Vat-Nokor à Phum-Trea, et de Phum-Trea à Krauchmar, de Krauchmar à Kratié... Et plus loin encore, sur le chemin du Laos presque inconnu, dans ce Mékong dont l'eau montante s'enflambe, fulgure au choc de la lumière éternelle qui tombe d'un soleil béant...

GASTON DONNET.

LA VIE LITTÉRAIRE

Marie-Louise.

Frédéric Masson, *l'Impératrice Marie-Louise*. Ollendorff, éditeur.

Un livre d'histoire est toujours important. Mais il le paraît plus ou moins. Un livre d'histoire écrit par M. Frédéric Masson paraîtra toujours très important parce que son auteur est un de nos historiens importants, j'allais dire très importants.

M. Frédéric Masson s'est acquis peu à peu, par son labeur persévérant et son œuvre compacte, une réputation discrète, très affermie dans les salons élégants, moins sûre, si je ne me trompe, dans le monde de l'érudition historique. Mais qu'importe! S'il n'est pas nécessaire à l'heure actuelle que les « hommes du monde » soient érudits, il est bon que les érudits soient autant que possible hommes du monde. Parce que le snobisme est encore omnipotent pour décider de presque toutes les gloires; parce que, en outre, l'histoire doit être tenue pour le premier ou l'un des premiers parmi les genres littéraires et assimilés, il est utile, il est avantageux qu'il y ait aujourd'hui quelques historiens de qualité.

M. Masson est l'un d'eux. Il aurait pu couler une vie agréable dans l'inaction et il a écrit vingt-quatre volumes; il nous en promet plusieurs autres encore. Son infatigable travail faillit être un jour récompensé avec un éclat un peu démesuré. L'univers apprit subitement que M. Frédéric Masson était candidat à l'Académie française : quelques personnes apprirent, du même coup, car elles l'ignoraient apparemment, que M. Frédéric Masson était donc, tout comme un autre, un important historien français.

Mais l'Académie ne l'élut pas tout à fait. Elle choisit le poète Rostand qui alors avait tous les genres de succès et de gloires. Par ce choix, l'Académie semblait signifier qu'elle préférait les vers de M. Rostand à la prose de M. Masson. Hâtons-nous de dire, pour ne point avoir l'air de lancer ainsi quelque épigramme contre le goût académique; hâtons-nous de dire que la prose de M. Masson n'est pas toujours bonne. Ce n'est pas grâce à son style que Frédéric Masson est devenu un de nos historiens importants...

Il était naturel, au reste, que l'Académie choisît plutôt que l'historien qui élabore lentement une œuvre assez imposante, le jeune poète favorisé de toutes les fortunes. On m'a conté qu'un académicien, recevant jadis la visite d'un candidat qui avait accumulé maints ouvrages non sans érudition, mais non sans pesanteur et dont le nombre et les dimensions témoignaient de l'activité sagace de ses secrétaires, lui disait : « Votre talent est considérable, mais il s'est trop répandu. Que ne s'est-il concentré! Votre élection serait certaine, car vous êtes bien né, de bonnes manières, et l'on fait chez vous chère exquise. Mais entasser volume sur volume, ah! quelle inélégance! C'est la seule, je le reconnais, qu'on puisse vous reprocher. Chez nous elle est grave, peut-être rédhibitoire. Quelques-uns de nos confrères n'ont rien écrit du tout : ils sont les maîtres respectés de l'Académie. D'autres ont écrit avec prudence des livres rares : ils exercent eux aussi une grande influence. Nous dédaignons un peu nos collègues, même glorieux, qui ont écrit vingt ou trente volumes. Mais comme les vôtres sont d'histoire et qu'on y remarque de l'érudition, adressez-vous à nos voisins de l'Académie des sciences morales : ils ont coutume de juger les auteurs au poids de leurs ouvrages. Au reste, comme je suis votre ami, je vous déclare sans feinte que je ne voterai pas pour vous; j'ai promis mon suffrage à chacun de vos trois concurrents!... »

Mais il est vraisemblable que M. Frédéric Masson n'aura point à se réfugier sous cette Académie des sciences morales où se voient les historiens abondants. L'Académie française l'accueillera et chacun conviendra alors que le mérite l'a pu faire autant que la faveur... Quoi qu'il en soit, M. Frédéric Masson a conquis soudain par son échec glorieux un renom désormais inattaquable. Il fut battu, si je me souviens, par 18 voix contre 17. C'était une minorité de faveur extrême. Et la majorité de défaveur. En outre, la foule sut gré à M. Masson d'avoir eu le bon goût de se faire battre par M. Edmond Rostand; elle l'eût peut-être raillé s'il eût été vainqueur. Mais les lettrés ont depuis cette époque l'obligation (qu'ils commençaient à s'imposer un peu auparavant) de considérer avec un soin tout particulier les œuvres de M. Masson désigné inéluctablement pour l'Académie. Et voici que, pour discuter tout de suite de son histoire de l'*Impératrice Marie-Louise*, nous négligeons — momentanément — les livres pourtant notables de M. Marcaggi, de M. Arthur Lévy, de M. Martinet, de M. Stéphane-Pol (etc.), livres récents où s'étale encore avec ordre l'histoire des Napoléons.

Toujours Napoléon! toujours la grande image. Moi, je veux bien; mais il me semble que Napoléon domine de beaucoup les combinaisons patientes des historiens. On sait exactement quel fut son génie, quelle fut son œuvre. Et sur cet homme trop grand, sur cette œuvre trop grande la foule aura toujours des idées élémentaires, précises et profondes qu'il n'est pas au pouvoir d'un historien de modifier, quand même il découvrirait beaucoup de documents inédits. Je comprends l'attrait de ce personnage historique à nul autre pareil sur les érudits de notre temps, car les érudits sont des imaginatifs, des poètes. Mais ne souffrent-ils pas, en accomplissant leur tâche, de leur impuissance à agir très sérieusement sur l'esprit de ceux qui les lisent? Napoléon est l'homme qui devrait le plus décourager les historiens, car il est celui qui limite le plus la portée de leur œuvre; et cependant ils s'empressent tous vers lui.

Il faut bien qu'entre eux ils se contredisent, car cela est humain et cela est commun surtout aux historiens ; et, dès lors, s'il ne leur est pas donné de transformer nos idées générales sur Napoléon, ils peuvent beaucoup pour compliquer et embrouiller nos idées particulières et accessoires. Les historiens ont pour mission d'éclaircir les faits. Ils se sont précipités si nombreux sur le premier Napoléon comme sur une noble proie qu'ils risquent désormais d'obscurcir son histoire, autant qu'il dépend d'eux.

Certes, M. Frédéric Masson peut justement se vanter d'avoir écrit, d'écrire encore sur le Premier Empire une œuvre une, harmonieuse et même forte. Ce n'est pas sans quelque fierté assez légitime qu'il prononce dans son Introduction, un peu confuse par endroits, aux endroits les plus importants : « Voici le quatorzième volume que je publie sur la période Napoléonienne, le vingt-deuxième volume d'histoire que je fais imprimer. » Il a su travailler longuement sur un grand sujet. Je ne sais pas s'il l'a approfondi ou bien renouvelé autant qu'il aurait voulu le faire, mais son effort n'est nullement négligeable. Aujourd'hui, du reste, il est indispensable, pour s'imposer à l'attention publique, de diriger toute son application d'un seul côté, car, dans la hâte générale, toute force se perd en se dispersant. M. Frédéric Masson, pour s'être consacré à l'étude de Napoléon Ier, bénéficie dans une certaine mesure de la supériorité, à peu près incontestable, de son hé-

ros. Au surplus, il possède — et cela était superflu peut-être — une conception personnelle de l'histoire, un système historique particulier, comme Taine par exemple...

Ainsi qu'il le déclare en sa préface, écrite comme il nous l'avoue sans que nous l'en ayons prié au « Clos des Fées, en octobre 1901 », M. Frédéric Masson méprise les faits simples et connus de tous : « Ce ne sont pas les actes de Napoléon que je recherche, ce sont les idées qui l'ont conduit à telle ou telle entreprise, celles qu'il y a portées, celles qu'a provoquées le succès ou le revers. Les faits ne sont ici que les points de repère des idées. A certains pourtant je m'attache jusqu'à la minutie : c'est qu'ils sont l'expression même des idées; mais ces faits ne sont ni de diplomatie ni de guerre ; ils sont essentiellement dépendants du personnage ; ils émanent directement de lui ; ils représentent l'exécution de ses ordres ; le hasard n'a sur eux aucune action et la fortune aucune prise. Ce sont des pensées en œuvre. »

Évidemment, je ne comprends pas aussi complètement que je le voudrais. Et je suis enclin à penser qu'il est moins utile de rechercher les idées qui produisent les faits que les faits qui créent les idées. Au moins, je tiens pour certain que l'application de M. Frédéric Masson à découvrir l'*homme* dans le *héros* que fut Napoléon est originale et digne d'un esprit assez exceptionnel. Mais est-ce que son inspiration générale ne l'oblige pas à déterminer l'immense ensemble de ses études d'après un plan discutable, ne le contraint pas à des digressions et à des répétitions, et ne fait pas disparaître souvent aux regards de ses lecteurs cette inspiration générale elle-même?... Il reconnaît ce danger tout de suite, M. Frédéric Masson, qui est infiniment consciencieux. Mais surtout est-ce que M. Masson ne s'aventure pas à diminuer la force du *héros* pour montrer mieux la faiblesse ou plus simplement les faiblesses de l'*homme*. L'amour, le sentiment de famille, le sentiment de paternité ont pu agir sur Napoléon et ce sont ces sentiments que M. Masson analyse exclusivement — mais ils ne l'ont pas dominé. Et voilà donc en quoi se trompe cet historien précis et méticuleux qui plie trop aisément les documents de toutes sortes à corroborer son parti pris plausible, mais excessif, exclusif?

Et ne peut-on pas prétendre lui faire encore une querelle assez juste ? Dans son beau livre plantureux sur l'*Impératrice Marie-Louise*. M. Frédéric Masson s'applique à discerner en Napoléon le sentiment de famille allié au sentiment de paternité rapporté, comme il le dit, à l'idée d'hérédité. Pour ce faire, il invoque naturellement les documents inédits, ces documents qui, la plupart du temps, ne sont précieux que parce qu'ils sont inédits. Il est donc certain que tous les petits faits qui dévoilent les relations intimes de Napoléon et de Marie-Louise obtiendront une importance particulière. Mais comment donc se manifestèrent surtout ces relations intimes en 1812, 1813, 1814, années durant lesquelles l'Empereur fut le plus souvent éloigné de l'impératrice ; comment, si ce n'est par la correspondance que l'un et l'autre échangèrent ! Or, M. Masson est obligé de nous confier, et il n'hésite pas à nous confier, avec sa conscience habituelle, que toutes ces lettres manquent. Napoléon et Marie-Louise s'écrivaient chaque jour, souvent plusieurs fois par jour, et des milliers de lettres qu'ils se sont écrites, M. Masson n'a retrouvé qu'une lettre de la femme et cinq ou six du mari... Ne voit-il pas, par conséquent, que la base sur laquelle il espère construire solidement son interprétation de la vie de Napoléon est incertaine, et ne voit-il pas que nous avons le droit de nous dire que M. Masson n'adopterait pas les idées qu'il adopte s'il avait la chance de tenir en ses mains les quelques milliers de lettres indispensables qui justement lui manquent... C'est ainsi que la vérité est insaisissable aux historiens trop curieux de la découvrir en suivant pour arriver jusqu'à elle des chemins détournés...

Aussi bien la première impression qu'engendre l'œuvre de M. Masson sur *Marie-Louise*, c'est qu'elle ne nous communique aucune idée nouvelle sur Marie-Louise ; c'est qu'elle nous apprend seulement tout ce que nous connaissions déjà. Et sans doute nous exagérons. Sans doute, cette impression est injustifiée. Mais il est regrettable que nous ne puissions pas nous défendre de l'avoir au moins un tout petit moment... au premier moment, puisque par malheur les impressions initiales sont les plus profondes et les plus durables. Et, réellement, si M. Masson ne transforme rien des idées que nous nous étions faites de la vie et du rôle de Marie-Louise, il pousse, plus loin que personne avant lui, les investigations parmi les intimités discrètes et malaisément pénétrables de cette âme obscure et confuse en sa simplicité.

Sa psychologie de Marie-Louise est surtout admirable. M. Masson nous montre à merveille cette bonne petite fille. Très naïve, d'une intelligence médiocre, un peu sotte si je ne me trompe, ayant appris longtemps, mais n'ayant jamais réfléchi, ayant fait maintes lectures qui ne pouvaient compromettre ni sa piété ni sa vertu, mais ignorant la vie, laide d'ailleurs et marquée de petite vérole, mais blonde et fraiche, et passive, toujours passive, inexistante dans tous les milieux où elle passe, où elle règne, mais où elle ne compte pas... Et je ne pense pas qu'on puisse nous faire sentir mieux que ne l'a fait M. Masson la détresse perpétuelle de son existence d'abord magnifique et sinistre, pour devenir, après

la chute de l'empereur, un peu basse et grossière et satisfaite. Mais ce que M. Masson analyse le mieux, avec une délicatesse infinie, en cette Marie-Louise si fruste, c'est son besoin d'amitié. Il y avait en elle une âme tendre qui ne pouvait nulle part épancher sa tendresse. Alors ses élans refoulés presque de tous côtés se ruaient où ils le pouvaient. Ainsi cette archiduchesse, cette impératrice esclave, forcée par le destin (trop cruel, n'est-ce pas!) d'épouser celui qu'elle appelait depuis son enfance, avec une haine infatigable, « le Corsicain », fut sur le point d'aimer Napoléon lui-même. Et elle aima violemment toutes les personnes qui l'entouraient. Elle avait le goût, la passion de l'amitié. Elle aima follement sa gouvernante, Mme de Colloredo. Elle lui écrivait : « Je voudrais bien être ta fille, car tu es une si bonne mère que je te voudrais appeler maman. » Pour Victoire de Pontet, la fille de Mme de Colloredo, elle se prend d'une passion qui l'absorbe. Elle lui donne tout ce qu'elle a. Elle la prie sans cesse de lui demander ce qui lui fait plaisir : « Ne te gêne pas, lui écrit-elle, ne pense pas que tu pourrais me priver d'une chose ou l'autre. J'aimerais t'envoyer tout ce que j'ai. » Il y a chez Marie-Louise un besoin d'amitié presque maladif.

L'impératrice le manifestera comme l'archiduchesse. A Paris, la dame d'honneur de Marie-Louise, Mme de Montebello, devient l'objet de cet attachement prodigieux. Et, cependant, Mme de Montebello ne le mérite guère. Fille de bourgeoisie, née Louise-Scolastique Guéhéneuc, elle n'aime ni la cour ni les fêtes. Elle est jeune, jolie, de taille harmonieuse, de majestueuse démarche; mais, hélas! elle est insupportable comme la vertu. On la voit à la cour « exigeante avec ses égaux, fière et hautaine avec ses inférieurs, affectant de parler sans aucun ménagement des hommes et des femmes et recherchant les occasions de dire à quiconque les choses les plus désagréables ». Ce n'est pas précisément là le portrait d'une femme aimable. Néanmoins, Marie-Louise s'absorbe, se fond en elle. Elle ne voit à la cour que Mme de Montebello, et ne fait rien que par elle et pour elle. Elle sert toutes ses haines, et non pas toutes ses amitiés, car la duchesse de Montebello n'a pas d'amitiés. Elle donne tout à la duchesse âpre au gain. Elle lui donne infatigablement, et la duchesse reçoit infatigablement, et désire plus encore. L'impératrice est sujette de sa dame d'honneur. Pour lui complaire, elle se crée mille ennemis dans la cour, elle éloigne d'elle tous les empressements, elle ignore tout et ne veut rien savoir; — afin de ne rien dire qui déplaise à sa dame d'honneur, elle consent même à passer pour stupide, ce qui est toujours un grand sacrifice, et dans son salon, en attendant l'Empereur elle ne répugne pas, Marie-Louise impératrice, à montrer, à tous et à toutes, le talent exceptionnel qu'elle a « de faire tourner son oreille presque sur un cercle entier, et cela au moyen d'un mouvement longuement étudié des muscles de sa mâchoire »... C'est là que conduit le besoin d'affection d'une femme perdue dans l'isolement de la grandeur et du malheur. Et c'est pour cela aussi que Marie-Louise se laissera bientôt entraîner vers Neipperg...

M. Frédéric Masson analyse ce sentiment prépondérant dans le cœur de cette femme simple, inégale à sa destinée, avec une excellente minutie. A peine peut-on dire qu'il se plaît trop à être psychologue et qu'il entoure sa psychologie experte d'un trop encombrant appareil. La psychologie la meilleure est peut-être celle qui se montre le moins...

En fin de compte, on peut admettre que le livre de M. Frédéric Masson ne renouvelle en rien l'histoire de Marie-Louise. Mais il nous fait pénétrer plus profondément dans le clair-obscur de la vie intime qui fut, pour cette femme incertaine, si étrange et si puissante. Puisqu'il professe que les infiniment petits produisent en histoire les infiniment grands et que les transformations des empires sont déterminées le plus souvent par la mauvaise humeur d'une femme, — conception qui, si j'ose le dire, est moins grandiose que celle de Bossuet sur l'évolution universelle, — M. Frédéric Masson a probablement écrit une belle œuvre utile, encore qu'elle soit un peu longue.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

La foule au théâtre.

Renaissance-Gémier : *Le Quatorze Juillet*, drame en 3 actes de M. Romain Rolland.

S'il est une chose qu'on ne puisse nous reprocher ici, c'est d'accorder trop de place à l'interprétation des comédiens. Dans une conception idéale de l'art dramatique il semble bien, en effet, qu'elle doit toujours se subordonner à la pensée de l'écrivain, et, s'il n'en est pas toujours ainsi, si même il n'en est presque jamais ainsi, c'est qu'à vrai dire les rôles sont souvent intervertis ; la fonction respective du créateur et de l'interprète se trouve faussée, et par conséquent la portée esthétique des œuvres diminuée d'autant. Par essence ou par définition, l'œuvre doit ou devrait *durer*, tandis que l'interprète est destiné à disparaître, à être remplacé par un autre : c'est assez marquer sa subordination nécessaire. Je ne vois que deux cas où l'attention du critique lui doive at-

tribuer une place prépondérante : lorsque, par hasard, son talent ou sa renommée force cette attention. Il est bien clair, en effet, que Mme Duse et M. Novelli, venant interpréter, comme ils doivent le faire en juin, les grands rôles d'Ibsen et de Shakespeare, nous contraindront pour une fois — douce contrainte d'ailleurs — à renverser nos principes, à négliger l'homme de génie qu'ils traduisent pour leur génie à eux. Reste un second cas, celui où l'œuvre dramatique à nous présentée n'existe que par l'interprétation des comédiens... et c'est ce qui advient pour le *Quatorze Juillet* de M. Romain Rolland.

Rendons hommage, tout d'abord, au talent de metteur en scène qu'a déployé M. Gémier : je dis *metteur en scène* et non pas *acteur*, car, dans cette pièce, l'acteur s'efface pour laisser place à l'ordonnateur de groupes, de mouvements de foule, qui passe au premier rang. Ce genre de talent, nous le connaissions déjà pour l'avoir constaté, touché du doigt, si je puis dire, dans la *Vie publique* de M. Émile Fabre, si remarquable par sa réalisation... Mais voilà, dans la *Vie publique*, il y avait autre chose que le talent du metteur en scène : il y avait une pièce saisissante, fortement pensée et composée, une pièce de caractères, où s'imposaient à l'attention deux ou trois figures que nous n'avons pas oubliées, et, quand même l'œuvre eût été moins bien réalisée, elle eût forcé cette attention par sa valeur intrinsèque ; tandis que dans le drame de M. Romain Rolland il n'y a rien... rien que deux choses... l'idée première de l'auteur, originale et excellente : faire de la foule, conscience obscure et qui s'éveille, le personnage principal du drame... puis la réalisation scénique de MM. Gémier et consorts, qui ont poussé au maximum un art de mise en scène dont nous avions vu comme une première esquisse dans la *Vie publique* de M. Fabre. Et cela est si vrai, si frappant, que M. Gémier lui-même, qui d'habitude excelle à composer un rôle de caractère, à donner du relief à une figure centrale, n'a rien pu tirer de son rôle de Hoche — tout simplement parce qu'il n'y avait rien à en tirer, parce que l'auteur n'avait préparé aucun *dessous*, qu'il ne lui avait fourni aucun élément de composition, et qu'à vrai dire on ne peut demander à un interprète, si éminent soit-il, de mettre en lumière une figure que le crayon de l'auteur n'a même pas indiquée.

Si donc M. Romain Rolland a poursuivi ce but, discutable d'ailleurs, de subordonner tous les personnages de son drame, et Marat, et Robespierre, et Camille Desmoulins, au *Peuple* symbolisé par le mouvement de la foule en qui s'éveille une conscience encore obscure de ses destinées, ce but, il l'a atteint grâce au concours de M. Gémier. Une note liminaire du programme nous donne cette indication qui ne laisse aucun doute sur sa pensée de derrière la tête : — « J'ai éprouvé souvent la tentation de concentrer la Révolution en la personne d'un héros, écrivait un poète danois qui se trouvait à Paris quelques jours après la mort de Robespierre. J'ai cherché ce héros tour à tour en La Fayette, en Mirabeau, en Rolland, en Vergniaud, en Robespierre ; mais l'épopée est devenue trop grande pour souffrir un rôle dominateur, et j'ai cessé d'attacher à aucun personnage particulier un intérêt véritablement puéril. L'acteur de ce magnifique drame est invisible : c'est le genre humain qui emprunte les traits de quelques mortels, pour se manifester à des yeux mortels. »

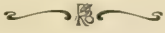
Voilà une excellente indication, si l'on veut marquer par là la *psychologie des foules*, ce je ne sais quoi de particulier, d'unique, de vertigineux et de terrifiant, que rien ne peut maîtriser et qui entraîne tout dans son flot... ; ce phénomène qui, pareil au tourbillon dévastateur, à la nuée dévoratrice s'indiquant dans le ciel par un petit point blanc sous le climat des tropiques, commence par un murmure léger, puis grandit, s'enfle, s'étend peu à peu, s'augmente de sa force propre, puissance inconsciente que rien ne saurait entraver désormais, et finalement anéantit ceux-là mêmes qui tout d'abord pensaient la tenir en main. D'un tel point de vue, nul *Héros* individuel, au sens où l'entendait Carlyle, n'équivaut à ce prodigieux anonyme : le Peuple, conscience obscure et qui ne sent sa force qu'en l'éprouvant ! Telle fut évidemment l'idée première de M. Romain Rolland, le rudiment de son drame, l'image initiale qui traversa son cerveau, dans ce domaine de l'Inconscient où s'élaborent toutes les œuvres de l'esprit, les plus médiocres comme les plus sublimes. Et cette idée n'est ni banale, ni indifférente, puisqu'elle est conforme à l'intime psychologie de ce grand événement qui fut la Révolution française. Dans le premier acte, la journée du 12 juillet au Palais-Royal, début du mouvement populaire, M. Romain Rolland nous l'a rendue sensible par une excellente illustration, très mouvante et très variée, de ce que put être ce coin de Paris, à l'annonce que la ville était cernée par les troupes allemandes et suisses de Louis XVI, et que Necker, le ministre patriote, venait d'être banni par le roi. On croit voir une estampe du temps, mais une estampe mouvante et qui se transforme, où l'ordonnance des groupes et le règlement de la mise en scène nous font assister à l'éveil de la conscience dans la foule et sentir du même coup sa redoutable versatilité. Car il ne s'agit pas seulement d'amuser les yeux par la note pittoresque et le côté *extérieur* du sujet. M. Romain Rolland et M. Gémier ont été plus loin : ils en ont traduit l'âme, la signification intime et profonde. Il y a des indica-

tions curieuses, des contacts infiniment suggestifs entre le peuple et ceux qui s'efforcent de trouver un écho sonore dans l'âme confuse de ce grand anonyme. Et, je le répète, ce qui s'impose dans la première scène, c'est beaucoup moins le caractère individuel de ses excitateurs, le relief des figures connues, que le grouillement de la foule et ses premières démarches vers l'anarchie. M. Gémier a su nous rendre sensible le *processus* de tout mouvement populaire, de tout trouble dans la rue, et quand les applaudissements unanimes de la salle ont éclaté sur le baisser du rideau à la fin du premier acte, c'est qu'en nous passait comme un frisson de la réalité, vécue par certains, devinée par d'autres !

J'aime beaucoup moins le second acte, dont l'effet est singulièrement inférieur à celui du premier. Et la raison est toute en ceci que les figures *individuelles* du drame s'y accentuent aux dépens de la foule confuse et anonyme. C'est Hoche, dont la présence ici ne repose sur aucune donnée historique; figure sans relief, sans éclat, et qui détonne dans l'ensemble du drame. C'est encore Robespierre, qu'il eût mieux valu, certes, ne pas montrer, que de le faire en lui assignant un rôle aussi insignifiant. C'est encore Marat, familier, bon enfant, larmoyeur et sentimental, dans les tirades duquel on ne pressent en aucune manière le monstre en formation. J'allais oublier l'*Homme en faction*, qui incarne le populaire, et parle pour lui, homme-symbole, porte-paroles de l'auteur, tout d'artifice et d'invention littéraire, dont les déclamations sonnent faux, — car jamais homme du peuple n'a parlé ainsi, avec cette emphase et cette grandiloquence irritante. Parmi les personnages illustrés par l'Histoire, dont le profil s'indique ici dans une première ébauche, le mieux venu est encore ce Camille Desmoulins, raisonneur et amoureux, doctrinaire et sentimental, esquissant son idylle avec celle qui devait mourir si courageusement, en contraste avec lui qui, suivant la relation d'un témoin oculaire, « portait sur son visage le rire convulsif d'un homme *qui n'a plus sa tête à lui* » ! La scène où M. Romain Rolland nous le montre, Roméo de la Terreur, enlaçant sa Lucile au pied de la barricade, et près d'escalader l'immortel balcon, le pied posé sur un tonneau en guise d'échelle de soie, cette scène répond bien à l'esquisse admirable que nous a léguée Chateaubriand de cette époque sulfureuse et enfiévrée : « Force duels et amours, liaisons de prison et fraternité de politique; rendez-vous mystérieux parmi des ruines, sous un ciel serein, au milieu de la paix et de la poésie de la nature; promenades écartées, silencieuses, solitaires, mêlées de serments éternels et de tendresses indéfinissables, au sourd fracas d'un monde qui fuyait, au bruit lointain d'une société croulante qui menaçait de sa chute ses félicités placées au pied des événements. Quand on s'était perdu de vue vingt-quatre heures, on n'était pas sûr de se retrouver jamais. »

Ce deuxième acte, c'est la nuit du 13 au 14 juillet au faubourg Saint-Antoine. Les barricades sont élevées par le peuple, qui ne songe encore qu'à se défendre, non à attaquer. Car on voit au loin la Bastille qui, de sa muraille menaçante, domine le faubourg. Nous n'insisterons pas sur le troisième acte, qui est la prise même de la Bastille et n'a d'autre mérite que celui de nous présenter un tableau très bien réglé et mouvementé... Ce qui ressort de cette représentation, si nous nous plaçons au point de vue purement scénique du mouvement des groupes, de l'ordonnance des ensembles, de la *perspective* en un mot, c'est que le théâtre de la Renaissance n'a pas son égal à Paris. Cette supériorité, nous la soupçonnions déjà après avoir vu la *Vie publique* : elle est maintenant évidente et démontrée. Telle est la véritable originalité, l'apport nouveau du groupement de comédiens que dirige M. Gémier : il est arrivé à obtenir de ses collaborateurs un effacement, une subordination à l'idée centrale de l'auteur, qui méritent les plus grands éloges, et prouvent un sentiment véritable de l'art dramatique. Voilà bien la maîtrise propre de M. Gémier, et je ne doute pas qu'avec ces éléments son théâtre n'arrive à nous donner des spectacles du plus haut intérêt. Pour ne citer qu'une œuvre, je ne vois maintenant aucun obstacle à ce que M. Gémier nous donne un jour le *Jules César* de Shakespeare.

PAUL FLAT.



LES MÉTAMORPHOSES D'UN ROMANCIER

Abel Hermant.

La fugace actualité prodigue, en ce moment, ses grâces papillonnantes à M. Abel Hermant. Dans l'espace d'une journée s'être vu, l'après-midi, salué, acclamé comme président de la Société des gens de lettres, et joindre à cela, le soir, les douces émotions d'une première applaudie : voilà de ces rencontres heureuses qui valent bien qu'on les remarque en la carrière d'un écrivain, la chance n'en étant point si commune. Opportune est donc l'occasion d'en deviser un peu nous-mêmes, tout alentour de la personne et du sujet.

A première vue, l'œuvre romanesque et dramatique de M. Abel Hermant paraît assez confuse en sa virtuosité multiface. Il est, en littérature, l'homme des changements à vue, et je ne sais quel critique le surnomma le Fuzier des lettres. Par leur instantanéité, ces transformations semblent quelquefois

déconcertantes. Mais comme toutes choses, en somme, s'expliquent en y prenant de la peine, il est à présumer que les métamorphoses de l'auteur du *Cavalier Miserey* et des *Confidences d'une Aïeule* trouveraient aussi, avec un peu d'attention et de bonne volonté, leur démonstration logique. Comment peut-il se révéler tour à tour romancier militaire et satiriste mondain, *naturaliste* et *psychologue*, mignard disciple de Marivaux et cinglant dialogueur de scènes cosmopolites, nous le demanderons tout bonnement au jeu des circonstances, qui durent influencer plus ou moins l'orientation de sa plume.

Chaque homme de lettres, pour peu qu'il ait de conception idéale et de sentiment à répandre, aura son quart d'heure de désintéressement absolu et, si je puis ainsi parler, de fonctionnement intellectuel gratuit et obligatoire. C'est de règle : on assemble des hémistiches avant que de savoir écrire. Abel Hermant n'y faillit pas. On constata seulement que le talent était né déjà, quand il risqua l'inévitable volume de vers, auquel se demande le soulagement des premières fièvres inspirées. Il n'avait que vingt et un ans lorsque parut le recueil des *Mépris*. En cette fleur de l'âge, il n'avait eu le temps ni de beaucoup admirer, ni de beaucoup mépriser, ni même de sérieusement observer. Il avait essayé ses forces. Il n'attendit pas au delà d'une année pour se jeter délibérément dans la mêlée des lettres, avec un livre à tendances, où perçaient déjà l'humeur incisive d'Abel Hermant et son penchant à l'*allusion*. Le sort avait voulu qu'il passât, avant d'entrer dans la vie, par les portes de l'École Normale. Il s'était fait à cette idée qu'il serait professeur et, de préférence, professeur de philosophie. Entre deux leçons, il notait ce qu'il avait remarqué, entendu, deviné; il levait des détails bons à servir plus tard, esquissait des traits de physionomie, ébauchait des figures, préparait sa première moisson. Son esprit créateur venait à peine de s'éveiller que de suite il s'accoutumait à retenir. Et n'ayant considéré guère jusqu'alors que des élèves et des professeurs, il n'avait tout de même pas perdu son temps, en portraiturant *Monsieur Rabosson*, dans le cadre d'un roman universitaire.

Une expérience plus profonde des spécimens d'humanité collective, rassemblés de gré ou de force dans une inégale répartition de droits, de devoirs et d'autorité; une expérience plus profonde, dis-je, et plus cruelle aussi, lui était réservée à bref délai, où son talent avivé de personnelles blessures, mûri par l'épreuve quotidienne du regard et de la pensée, allait s'accroître singulièrement en énergie et en acuité. On l'avait appelé sous les drapeaux. Il venait de poser le point final au dernier chapitre du *Disciple aimé*, une aventure racontée, une histoire prise toute palpitante dans la vie contemporaine, quand une moins idéale aventure lui ouvrit pour champ d'études les grandeurs et les servitudes du militarisme. Volontaire d'un an, on l'avait inscrit au 12e régiment de chasseurs à cheval, troupe d'élite s'il en fut, par la composition individuelle des chefs et des hommes, régiment noble et fier entre les plus nobles et les plus fiers de la cavalerie française, où le rôle des officiers n'encadrait que noms flambants, titres aristocratiques et particules à foison.

Incidemment, il y a peu de jours, un ancien compagnon d'armes de M. Abel Hermant nous les énumérait, au hasard de la mémoire, ces noms et ces titres! En tête, commandant le régiment, c'était Robert d'Orléans, duc de Chartres que remplaça, à la suite du décret d'expulsion des princes, le colonel comte de Bonneval. Et, à la suite, défilaient, aux divers degrés de la hiérarchie, ou dans les rangs entremêlés, officiers, sous-officiers, conditionnels : les capitaines Dupré de Saint-Maur et de Terrier, les lieutenants de Montagnac, d'Estampes, de Laurens, de Saint-Martin, l'adjudant prince Poniatowski, et MM. de Montgomery, de Luxembourg, Grangier de la Marnière, Ratisbonne, H. de la Rochefoucauld-Bisaccia, Villiers de l'Isle-Adam, et ceux que nous oublions, et ceux que nous ne nommons pas : les vieux de l'Afrique ou les épaves de Saumur.

Aux heures pénibles d'initiation, dans le partage des sujétions du service les moins agréables, M. Abel Hermant eut-il à connaître des malveillances particulières et de secrets déboires? En conserva-t-il de l'amertume, presque du ressentiment? Certains l'ont prétendu. En réalité, le *Cavalier Miserey*, l'œuvre la plus fouillée et la plus vigoureuse qui soit sortie de sa plume, fut loin d'apparaître comme un livre optimiste.

A l'envers des passagères joies du métier, on y donnait surtout l'impression pesante de ses misères, de ses inutiles glorioles, de l'aveulissement des caractères en la monotonie d'une tâche quotidienne, lourde autant qu'une corvée sans répit. Sous la flamme des sabres, le flottement lumineux des drapeaux, l'éclat des fanfares de triomphe, l'écrivain cruellement découvrait la mélancolie tenace des hommes, comptant, recomptant sans cesse ce qu'ils ont de mois, de jours et d'heures à vivre là, isolés de tous les liens naturels d'affection. Avec une âpreté voulue il épaississait les ombres qui voilent le brillant des idées héroïques, des parades superbes et des pompes martiales : l'impersonnalité mécanique de ces masses enrégimentées, où les individus se fondent et ne comptent pas plus que l'unité dans une masse d'eau; la tyrannie des uns, la servitude des autres, les fantaisies despotiques qui sont le besoin, la manie des hallucinés de la discipline; et tout ce

qui peut sourdre de révoltes sous l'écrasement de cette discipline.

Lorsque parut le *Cavalier Miserey*, les courants d'antimilitarisme, exagérés chez quelques-uns maintenant jusqu'à la négation du sentiment patriotique, n'avaient pas encore envahi, comme il en fut naguère, la littérature et la presse. Aussi, la publication de l'ouvrage souleva-t-elle d'ardentes protestations. On repoussa comme un pamphlet cette peinture trop exacte du néant ou des brutalités de la vie de caserne. Les gradés ne pardonnaient pas à l'écrivain d'avoir enveloppé dans un même sentiment d'apparente réprobation « l'existence stupide de l'officier en temps de paix et l'abrutissement des garnisons ». Des répliques violentes volèrent à son adresse. Des cartels furent échangés. Ordre fut donné par un chef de corps de brûler le volume infamant, devant la troupe, sur le fumier de la caserne de Rouen. Auto-da-fé superbe et ridicule. On ne pouvait mieux travailler pour le retentissement du nom de l'auteur. Sa réputation désormais était faite et bien faite. Les faveurs du succès ne sont pas sans épines. Il en cueillit les avantages, en accepta les inconvénients, vida sur le terrain les trois ou quatre duels qu'avaient provoqués des polémiques acerbes, répondit, une fois pour toutes, dans les journaux, et pensa qu'ensuite il n'y aurait plus à s'occuper de ces choses. Justement ou non, il avait dit ce qu'il pensait du vide de la carrière militaire. Il avait rendu ces impressions telles qu'il les avait momentanément ressenties et vécues. Elles appartenaient désormais à un passé lointain, comme chose finie. M. Abel Hermant ne se souvenait plus des mésaventures du *Cavalier Miserey*, lorsque, rendu aux douceurs de l'existence libre, et passionnée d'étude, il narrait successivement les épisodes romanesques intitulés : *Nathalie Madoré*, *Cœurs à part*, *Amour de tête*, conçus, le dernier surtout, dans un mode de psychologie sentimentale, aussi subtile et raffinée que possible.

M. Abel Hermant était, dès lors, adopté comme un auteur mondain et, à ce titre, recherché.

Goûté dans les salons pour des qualités de personne et de conversation délicates, courtoises, engageantes sous des airs retenus et réservés, il prit l'habitude d'y fréquenter, — moins pour y jouer un rôle, pour y briller en l'état d'un causeur du premier plan, dont l'esprit s'évapore en fusées étincelantes et fugitives que pour assister en témoin perspicace à la comédie des gestes et des paroles, et s'en souvenir à propos.

Il se rendait en ces lieux de mondanité, comme, sans doute, il continue de s'y rendre, en habitué des « cinq à sept » recommandés par la mode, où il est admis que l'on fleurète, médit et papote d'un meilleur ton qu'ailleurs. Un salut discret, un mot heureux à la maîtresse de la maison, un détail glissé d'une voix douce sur l'œuvre nouvelle en espérance, et cela dit, il allait, gagnant sa place, celle qu'on a choisie, dès en entrant, si possible, d'un coup d'œil avisé, le coin propice, l'angle confortable et abrité d'où l'on écoute, examine, ramène à soi l'agitation d'alentour, ne laissant perdre que ce qu'on veut bien des allées et venues, des propos échangés, des attitudes feintes ou sincères, et des effets de toilette de celle-ci, des simagrées de celle-là, des vanités d'un chacun, parfois aussi, des grâces de quelques-unes. Il amassait ainsi sa cueillette, comme le disait récemment un spirituel rédacteur du *Gaulois*, M. André Picard. Utiles loisirs, fructueux passe-temps. Les lecteurs de la *Vie parisienne* en étaient les premiers informés. Puis les tranches de dialogues se rejoignaient, devenaient pièces et volumes.

Les milieux qu'il traversait, y séjournant peu ou prou, selon que le terroir était plus ou moins fertile en éléments d'analyse menue et pénétrante, étaient à souhait entremêlés et composites, pour la meilleure satisfaction de sa naturelle mobilité.

On le sait, il est bien des espèces de mondes parmi le monde. Autant de catégories s'y découvrent qu'on y voit de gens affichant leur prétention d'en être, par le privilège de la naissance, par la suprématie de la fortune, par le hasard des relations avantageuses, par la vertu d'origines mystérieuses en des lieux exotiques et barbares, ou par l'ascendant du rang, des fonctions.

Il avait côtoyé de prime abord cette partie de monde, la clientèle favorite de nos moralistes de roman et de la scène, où s'entre-saluent les privilégiés des deux faubourgs : l'ancien et le nouveau, le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré, avec une application sérieuse et frivole à la fois, il avait scruté la face et le revers des mœurs de ce milieu spécial où s'agite ce qu'on appelle « la grande vie » et rendu même, sur un ton d'âpreté caustique, comme dans la *Meute*, l'amertume et l'écœurement, qui résultent de l'excès des plaisirs. Chemin faisant, il laissa couler de sa plume des appréciations et des détails de portraits, qui ne durent pas lui concilier les bonnes grâces de ceux et de celles dont le mérite exclusif est d'être *nés*.

M. Abel Hermant avait le *Faubourg* en tête, lorsque des hasards de relations avec la colonie américaine lui permirent de pénétrer dans l'intime de cette société, à l'état fixe ou flottant, qui, nulle part, ne se dépayse et garde à Paris comme à New-York, à Boston ou à Chicago, ses traits d'indépendance et de singularité. Il eut à remarquer là des façons de comprendre la vie très différentes des nôtres. Il y entendit, sûr de ne pas les oublier, d'étonnantes réflexions. Entre conversations de jeunes filles et de jeunes gens, il put noter des mots d'une étourdissante

franchise. Il y prit un plaisir extrême et le donna à partager au public, en lui offrant les *Transatlantiques*.

D'humeur et d'habitudes assez voyageuses, il fut amené pareillement à cultiver divers centres de vie cosmopolite. On y trouve amplement à glaner en traits d'observation. Il se complut à relever des nuances d'esprit et de caractère très particulières à saisir chez les étrangers de passage en la Ville, qu'ils dénomment, peu glorieusement pour nous : le casino de l'Europe. Il trouva, et le fit voir, qu'il n'est pas mauvais parfois de donner une leçon aux exotiques, qui viennent s'amuser chez nous et en prennent trop au large à notre égard. Enfin, avec plus d'indulgence et de satisfaction, il caractérisa l'indéfinissable sensation que laisse à la plupart d'entre eux le frisson de la vie parisienne, le « frisson de Paris ».

Puis, ce livre étant achevé, comme il voulait entr'apercevoir d'autres gens et d'autres attitudes, il tenta des incursions furtives dans le monde diplomatique. A portée de son regard évoluèrent les élus du protocole, les aspirants d'ambassade, les futurs détenteurs des destinées du monde, — rien moins que complexes en leur état d'âme et dans la nature de leurs occupations d'esprit. Il se recueillit assez de temps en leur société pour en extraire les éléments de la meilleure comédie de son répertoire : *la Carrière*.

De plus en plus favorisé dans le renouvellement de ses modèles, l'heureux auteur, après les diplomates, entrevit des princes, des souverains même, en rupture d'étiquette. Il voisina des cours. Et la chose alors lui parut si curieuse et si captivante qu'il ne cessa de s'en réjouir, en la *Vie parisienne*, trois années durant. C'était aux dépens de l'archiduc Paul et de son fallacieux entourage. Vous connaissez cette famille régnante. Quelle famille ! Un héritier décadent, une archiduchesse qui se partage entre la bicyclette et le patin, un transfuge de la royauté jetant le sceptre aux orties, tel un froc, pour courir le guilledou parisien, quitte à devenir, d'ailleurs, son tour étant venu, un empereur très suffisant. Vous savez aussi peut-être comment, en cette heureuse cour l'Illyrie, où s'entremêlent de façon méconnaissable tant d'allusions à des faits réels issues de sources moscovites, viennoises et françaises, et tant de caprices folâtres nés de la pure fantaisie ; vous savez de quelle manière ultra-libre on y cultive les fleurs de notre argot boulevardier. Paul de Kock et Gotha, le vaudeville et l'histoire y dansent une sarabande effrénée. J'en prends à témoin l'excellent Paul VII, si déluré dans le geste et la parole, et la majestueuse Théodora, si prompte à se débarrasser, quand elle cause, des gênes fâcheuses de l'étiquette. Théodora est d'une prestance superbe. La dignité rayonne sur son visage. Ce qui ne l'empêche pas d'*envoyer* à son amant des apostrophes par trop Moulin-Rouge.

Comme il n'est pas difficile de s'en rendre compte, M. Abel Hermant en prenait fort à son aise avec ses dernières connaissances. On fut porté à croire que tout en plaidant sa cause, au nom de la vraisemblance, il avait légèrement outrepassé les limites du vrai en traitant avec cette irrévérence les majestés et les altesses impériales. La critique s'avisa de le lui marquer. Il ne parut pas s'en émouvoir, et continua de s'égayer dans la compagnie des grands de ce monde rapprochés autant qu'il était possible de la bonne humanité courante.

Le sujet était élastique sous sa main. Il le découpait en dialogues, l'allongeait en volumes, et le rajustait encore pour le théâtre. M. Abel Hermant semblait n'être occupé que des prouesses galantes de son archiduc et ne plus travailler que pour lui. C'est tout juste si l'on s'était aperçu qu'à la fin du *Char de l'État*, l'auteur avait fait éclater très à de propos une bombe anarchiste pour se débarrasser son patronage, qui ne voulait plus le quitter. Il le fallut bien, cependant.

D'autres sollicitations d'écriture étaient venues, qui, par des chemins détournés, devaient le conduire en d'autres pays intellectuels. On lui avait suggéré de composer un roman historique, dont le thème se fût rapporté aux événements de la fin du XVIIIe siècle, des événements militaires surtout : campagnes d'Égypte ou d'Italie. Quand l'imagination vague aux confins d'une telle époque, il est rare que des tentations ne lui viennent pas de rétrograder un peu, pour s'égarer en des parages plus séduisants, en des voies de grâce cythéréenne, d'élégance et de volupté. Telles distractions advinrent à M. Abel Hermant. Tandis qu'il collationnait, de bonne foi, des notes d'histoire, sous sa main, comme par hasard, se glissèrent des romans d'alors et il se mit à les lire, et si bien s'en pénétrèrent ses facultés de compréhension intuitive que de suite il narra les *Confidences d'une aïeule*, ce délicieux pastiche — un peu roide — des tendres conteurs d'autrefois, dont toute la vie fut d'aimer, de célébrer l'amour, et d'orner de gracieux badinages leurs tableaux passionnés.

Ce n'avait été, d'aventure, que délectables vacances spirituelles. M. Abel Hermant revint à une observation plus générale, plus approfondie qu'en ses ouvrages précédents, des hommes et des choses de son époque. Il entama les *Souvenirs du vicomte de Courpières*. Il commença cette série des Mémoires romanesques de la société contemporaine, qui, maintenant, l'occupent et l'absorberont, à ce qu'il nous en disait lui-même, durant plusieurs années.

Sans nous en apercevoir, nous sommes arrivés au

terme de l'évolution capricieuse d'un talent qui sans changer de nature a revêtu, comme on l'a pu voir, bien des costumes.

Ainsi naquirent et se firent un sort les romans et les pièces de théâtre de M. Abel Hermant, dont nous avions promis, au début de cet article, d'expliquer la suite, le caractère et les intentions, sans nous être engagé, du reste, à les juger, — autrement que pour apprécier d'ensemble, chez leur auteur, une rare flexibilité d'esprit, des qualités unies d'assimilation, et, à défaut d'émotion, de sensibilité d'âme, ce *je ne sais quoi*, disait un jeune critique, de fin, de poli, de piquant et même de pinçant, d'observé vivement et de rendu froidement, qui n'appartient qu'à lui.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

LE THÉATRE DU PEUPLE [1]

IV. — Opinions.

M. MAURICE POTTECHER

Au seuil de cette consultation, j'ai voulu recueillir l'opinion de deux hommes que ne satisfait point la discussion théorique : MM. Catulle Mendès et Maurice Pottecher. Celui-ci a dressé, sur les pentes des Vosges, le premier Théâtre du Peuple, et le nourrit de son activité, de son intelligence initiatrice et de ses œuvres; celui-là, illustre artiste et producteur infatigable, sème les idées et les œuvres, et s'apprête à donner du Théâtre du Peuple une formule nouvelle, à la vérité différente de celle de M. Pottecher, mais qui, étant une réalisation, sera un exemple.

Sur les coteaux de Meudon, dans sa villa, où chaque hiver il prépare les représentations de Bussang, j'ai causé tout un soir avec M. Maurice Pottecher. Je n'ai pas eu de peine à le déterminer à prendre dans cette enquête la place que je lui destinais, et qui lui revient de droit.

— Pourtant, me disait-il, j'éprouve désormais une répugnance inexprimable à faire de la critique et de la théorie, au lieu d'agir avec des œuvres. On a tout dit à présent : l'heure est venue de construire.

Cependant M. Pottecher développait ses idées, qui s'enchaînaient en une harmonieuse symétrie. Nous n'étions pas d'accord sur tous les points, mais il avait sur moi l'avantage d'avoir créé et d'agir. Défiant de la sûreté de ma mémoire, pourtant fidèle, je priai M. Pottecher de résumer pour cette enquête les propos qu'il venait de tenir. Il y consentit et me remit la note que voici. C'est un exposé doctrinal, en même temps que le commentaire le plus sûr du Théâtre de Bussang :

« Le projet, exposé dans le rapport de M. Couyba, est simple, clair, sans doute économique ; il résoudrait peut-être la question du théâtre populaire, si la question du théâtre populaire se réduisait à ceci : mettre matériellement à la portée des prolétaires le théâtre réservé jusqu'ici presque exclusivement aux bourgeois.

Est-ce là ce qu'on appelle « faire l'éducation du peuple, élever le Peuple à l'Art, initier le Peuple à la Beauté » ? Soit ; mais cet idéal est plus modeste que les noms dont il se pare. Disons simplement qu'il s'agit de donner, au meilleur marché possible, des représentations d'œuvres classiques (l'énumération en reste, généralement, assez prudente et confuse) ou d'œuvres contemporaines, choisies (par qui ? au nom de quoi ?) parmi celles qui sont réputées les plus originales les plus poétiques ou les plus « riches de pensée ».

Sans méconnaître l'intérêt qu'il y a à rendre accessibles à la foule les distractions qui ont concouru à notre plaisir et à notre éducation intellectuelle, et tout en admirant les efforts multipliés dans ces dernières années par les Universités populaires, les troupes d'amateurs et même les théâtres subventionnés, nous sommes d'accord, n'est-ce pas, pour distinguer ce Théâtre populaire du Théâtre du Peuple, tel que nous avons essayé autrefois de le définir.

L'équivoque, qui permettrait de les confondre, porte toujours sur ce mot de peuple, que l'on prend au sens de *plèbe :* tandis que nous avons entendu par là, lui donnant son acception la plus large (*populus*), l'ensemble, la communauté des citoyens d'une même nation, réunis pour participer à un spectacle commun, qui est, d'abord, un plaisir, et qui laissera, peut-être, un enseignement.

Les partisans du théâtre populaire ont admis une fois pour toutes que les prolétaires avaient droit à la Beauté, dont les bourgeois sont fiers, et que la connaissance de cette Beauté était nécessaire à l'éducation de la foule : c'est donc une idée pratique et utilitaire, celle de l'intérêt social, qui les dirige et qui les satisfait.

Tandis que les partisans de notre Théâtre du Peuple, qui ont à la fois un idéal artistique et des convictions démocratiques ou des tendances sociales, ne sauraient négliger une préoccupation essentielle, qui est d'affirmer, d'élargir et d'élever leur art. Car ils sont convaincus qu'étant artistes, ils ne réaliseront leurs destinées et n'auront une influence efficace sur leurs semblables qu'à condition d'employer toutes leurs forces à faire œuvre artistique ; et plus ils auront agi en artistes, mieux ils auront réalisé leur mission humaine.

(1) Voir la *Revue* des 25 janvier, 15 et 22 février 1902.

Le Théâtre du Peuple que nous avons souhaité de voir s'élever un jour à Paris, serait une scène nouvelle, s'adressant non à un public spécial qui ne serait — si vaste qu'il fût numériquement — qu'une catégorie, une fraction du Peuple, mais à l'ensemble du Peuple représenté dans toutes ses classes et par tous ses éléments.

Un public populaire (c'est-à-dire plébéien), fût-il composé de cent mille ouvriers ou paysans, serait un public aussi *restreint* qu'un public de cent hommes de lettres, ou de cent archéologues, ou de cent professeurs. Au contraire, cent spectateurs suffiraient à représenter le peuple dans son ensemble, si, par la variété de leurs conditions, de leurs aptitudes, de leur culture et de leur goût, ils fournissaient un résumé des types principaux qui constituent, du haut en bas de l'échelle sociale, la figure et le génie d'un peuple.

Or, en quoi la composition du public nous importe-t-elle au point de vue, non plus seulement de l'utilité immédiate pour la foule à instruire, mais d'un avantage artistique, pour les œuvres à créer? — En ceci, que tout public spécialisé finit aussi par imposer à son théâtre des œuvres spéciales, ce qui aboutit à la décadence de l'art. Et c'est pourquoi, malgré leur diversité apparente, vous constatez aujourd'hui que les pièces écrites pour les théâtres bourgeois roulent presque toutes sur un petit nombre de sujets particuliers, qui n'intéressent qu'une fraction minime de l'humanité, comme l'adultère, le divorce, la finance, le parlementarisme, etc. De même que les drames s'adressant au public populaire (c'est-à-dire plébéien) ne sont guère qu'un tissu de mensonges absurdes ou de grossières réalités.

Les œuvres dramatiques fondées sur des sentiments simples, généraux et éternels, et capables d'émouvoir le plus grand nombre possible d'hommes à des époques et dans des pays divers, — ce qui est le caractère des œuvres d'art vrai et durable, — sont devenues de plus en plus rares; il est de plus en plus malaisé qu'elles se produisent. Les héros ont déserté le théâtre, après les dieux.

Cependant, le théâtre héroïque, n'en doutons point, répondrait, aujourd'hui encore, au goût le plus secret et le plus profond de la foule : on le voit au succès des pièces où l'héroïsme essaye de se manifester, fût-ce sous un faux nez, qui le parodie, et avec des gestes emphatiques où il semble se singer soi-même.

Et comment lui donnerions-nous tort, à cette foule avide de hautes paroles et de grandes actions ? A quoi bon la déranger et mettre en mouvement tant d'hommes et de machines, si c'est pour lui présenter éternellement les mêmes êtres chétifs et les mêmes faits médiocres que la vie lui montre? Elle peut bien se divertir parfois à l'exactitude d'une reproduction mélancolique ou plaisante de ses tristesses et de ses travers : mais pour assouvir l'appétit d'illusion que le théâtre, avec tous ses procédés illusoires, excite en elle, il faut lui donner autre chose que le pain sec de chaque jour. Elle a besoin, pour croire à l'homme, d'images plus belles et plus terribles qu'elle n'en trouve chez la plupart des hommes. Le rêve du poète, pour que toute la réalité y tienne, doit être plus grand que la réalité.

Comment se fait-il donc que ce théâtre héroïque, si près de nous, en reste si loin ? Comment se peut-il que, réclamé par l'instinct du public, il n'ait point de public pour le soutenir et le faire triompher? — C'est qu'il n'y a pas, en effet, *un* public, mais deux ou trois publics spéciaux, ayant des traditions différentes, des habitudes contraires et des préjugés hostiles qui les empêchent d'être à la fois sincères, intelligents et d'esprit affranchi.

Il y a le public soi-disant d'élite, composé de gens qui font métier d'art, les plus aptes à reconnaître la beauté formelle d'une œuvre, et les moins capables d'être émus par le fond. Ce qui est simple leur semble naïf, mais ils déclarent complexe tout ce qui n'est pas compliqué comme eux. Gâtés, ils se croient raffinés, et, doutant de tout, jugent de tout d'après des règles certaines. Ils réclament de la nouveauté et savent reconnaître ce qui n'est point nouveau : mais ce qui l'est ne leur apparaît tel, que quand il a déjà cessé de l'être.

Le public bourgeois, il a un mérite que les auteurs ne peuvent s'empêcher de lui reconnaître : c'est de payer et de faire vivre le théâtre. Mais il le considère comme un passe-temps, utile surtout pour sa digestion. Il suit, en rechignant, les modes que d'autres ont faites, et ne veut plus les quitter, quand elles le quittent. Il goûte surtout le bon sens, et il lui faut des émotions calmes, des passions prudentes ; parce que les violentes lui semblent en dehors de la nature, — en quoi ses dramaturges lui donnent souvent raison.

Le public populaire, au contraire, recherche les émotions fortes : et comme il a, faute d'éducation, le goût le moins fin et le moins sûr, il avale les boissons les plus frelatées, pourvu qu'elles lui procurent, pendant quelques heures, l'oubli de sa personnalité misérable et l'enchantement d'un monde plus brillant.

Ainsi, ces divers publics ont chacun des défauts, qui deviennent prépondérants, quand ils se fortifient par le rapprochement des mêmes individualités et par l'esprit de corps. Cependant, ils ont aussi des qualités essentielles qui, séparées, ne peuvent donner naissance qu'à une opinion artistique incomplète, mais dont l'ensemble produirait le jugement le moins imparfait, le moins partial et le moins inexpé-

rimenté qu'une œuvre d'art puisse attendre des contemporains.

Et voilà pourquoi, loin d'aider encore à cette division funeste du public par la création, à côté du théâtre bourgeois, d'un théâtre populaire et d'un théâtre de l'élite, s'opposant nécessairement l'un à l'autre et aggravant à la fois l'incohérence artistique et le désaccord social, nous voudrions réunir en un seul vaste public ces divers publics fractionnés. Et nous aurions ainsi un être collectif nouveau, rajeuni par les éléments de vie, de santé et d'ingénuité qu'y apporterait un sang barbare et populaire, — dirigé et affiné par une élite artistique qui saurait dénoncer les œuvres indignes du nom d'art, — et maintenu dans un prudent équilibre entre les excès du formalisme pur et de la sensibilité grossière, par les besoins de logique et de clarté qu'incarne le public bourgeois.

Tous ceux que ne sauraient satisfaire l'idéal auquel s'est résigné le théâtre contemporain, tous ceux qui ont entretenu en eux le besoin et le culte d'un art dramatique tel que les Grecs, Shakespeare et Molière nous en offrent l'éternel modèle, finiront par reconnaître que cet accord de la poésie, de la pensée et de l'action vivante, au théâtre, n'a chance de se réaliser que si les conditions du théâtre changent; et pour que ce changement se fasse, il faut qu'on ait affaire non plus à tel ou tel public spécial, apportant à un théâtre spécial ses traditions, son désœuvrement, sa lassitude ou son ignorance, mais à une assemblée d'hommes dont la variété même recréerait une âme nouvelle, plus simple, plus généreuse et plus enthousiaste.

Un tel théâtre, conçu et réalisé comme un théâtre modèle, s'appliquant à rappeler le moins possible les théâtres existants par son organisation matérielle, son esprit, le choix de ses pièces, la façon de les monter, l'enseignement, la discipline et le jeu des acteurs, — toutes questions sur lesquelles je ne puis revenir ici, — aurait vraiment chance d'exercer une influence réelle sur l'art dramatique et sur l'imagination des spectateurs : c'est par là qu'il en acquerrait une sur les mœurs. Et ainsi, l'art ne risquerait pas de s'abaisser en descendant vers la foule; mais il proposerait à la foule de s'élever, par lui, vers un idéal de beauté plus sereine et plus forte, où les hommes, rapprochés et réunis, fraterniseraient, en sentant se former en eux l'âme et la conscience d'un peuple. »

M. Adrien Bernheim

Enveloppé dans une ample robe de bure, M. Adrien Bernheim feuillette devant moi d'innombrables feuillets d'une impérieuse écriture :

— Voici, dit-il, les notes qui m'ont servi à établir le rapport que j'ai adressé au ministre, il y a deux ans, et que vous avez vous-même rappelé dans votre étude. Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Tout, répliquai-je.

Et M. Adrien Bernheim, avec l'abondance verbale et l'enthousiasme courageux qui ont valu à ce cœur vibrant et sincère des amitiés si fidèles, me conte en effet tout ce qu'il a observé dans un voyage trop rapide à travers l'Europe. Nous n'en retiendrons que l'essentiel. M. Adrien Bernheim se propose en effet de réunir prochainement ces notes et de les développer en une suite d'études sur le Théâtre populaire en Europe. Elles constitueront une contribution importante à la question qui nous occupe, car M. Bernheim, commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés, est un fonctionnaire paradoxal, qui ne se contente pas d'accomplir en conscience les fonctions multiples qui lui sont imparties, et qui y ajoute des idées et une volonté personnelles, avec une rare indépendance de jugement. Je sais que nous ne serons point finalement d'accord, mais c'est un devoir de rendre justice à l'intrépidité de ses opinions.

Nous avons rappelé qu'à l'occasion de l'initiative prise en 1899 par la *Revue d'art dramatique*, M. Adrien Bernheim avait été chargé par M. Leygues d'une mission à travers l'Europe. Ce sont les résultats de cette mission et l'opinion de son auteur qu'il était intéressant de consigner ici.

— La question du Théâtre populaire, continue M. Bernheim, se présente sous deux aspects. Sera-t-il une sorte de musée où l'on offrira au peuple le spectacle des chefs-d'œuvre consacrés, ou au contraire une scène d'avant-garde destinée à favoriser l'éclosion des jeunes dramaturges? Tout est là. C'est à ce double point de vue que j'ai visité l'Allemagne, l'Autriche, la Bohême et la Belgique. Je n'y ai rien rencontré, sauf à Berlin, qui appuie la seconde de ces propositions. Là, j'ai vu fonctionner la Freie Volksbühne, entreprise organisée sur le modèle de l'ancien Théâtre-Libre, qui organise huit spectacles annuels dans des salles louées, mais qui, au lieu de ne s'adresser qu'à des souscripteurs privés, accueille le public à bureaux ouverts. Partout ailleurs, j'ai trouvé des directeurs qui, avec des tarifs très bas, offrent au public des pièces consacrées.

J'interromps M. Bernheim :

— Je prends ici sur le fait la distinction que j'ai établie, dès le principe, entre le Théâtre du Peuple et le Théâtre Populaire. C'est du Théâtre Populaire que nous allons parler.

— Pour moi, c'est tout un, fait M. Adrien Bernheim. Mais je ne vous chicanerai pas là-dessus.

Voici en tout cas ce que j'ai vu. A Strasbourg, le Stadttheater, sous la direction de M. Engel, organise, sous le patronage de la municipalité, des représentations populaires, au prix uniforme de cinquante centimes par place, où il joue les chefs-d'œuvre de tous les pays, ceux de Schiller, aussi bien que de Gœthe, Shakespeare ou Molière. Elles ont ceci de particulier que, pour éviter les jalousies, les compétitions et les trafics, les places y sont toutes tirées au sort entre les spectateurs, la veille, à la mairie de la ville, sous la surveillance d'un conseiller municipal.

« Le tirage au sort excepté, une foule de théâtres, dans les pays allemands, organisent périodiquement des représentations populaires sur le modèle de celles de Strasbourg. Ainsi à Wiesbaden, à Mannheim (douze représentations populaires par an, avec un prix minimum de 30 centimes), à Dresde, à Francfort, à Prague, en Bohême. Partout, en même temps, fonctionnent des Instituts populaires, conférences du soir, etc.

« A Munich, rien de notable. A Vienne, au contraire, le peuple a la part belle. Outre qu'un Volkstheater lui est spécialement réservé, tous les théâtres, y compris l'Opéra et le Burgtheater, subventionnés, ont des catégories de places abordables à toutes les bourses.

« Mais c'est aux environs de Vienne et à Berlin que j'ai vu réalisées les deux expériences les plus significatives. Non loin de Vienne, à une heure et demie de chemin de fer, en plein pays d'usines, à Berndorf, un puissant industriel, M. Arthur Krupp, a édifié un théâtre à l'usage exclusif de ses ouvriers. Inauguré par l'empereur lui-même, le 27 septembre 1899, et portant, par faveur spéciale, le nom du souverain, le Franz Joseph Theater contient 516 places et a coûté à M. Krupp la bagatelle de 600 000 francs. La salle en est luxueuse, la machinerie et l'éclairage conçus d'après les plus récents progrès.

« Les représentations y ont lieu chaque vendredi, à des prix minimes, devant le fraternel auditoire des ouvriers, des contremaîtres et des patrons. On y joue le drame populaire et le vaudeville. Entreprise hautement philanthropique et salutaire que celle de M. Krupp! Pourquoi Roubaix, Lille, Tourcoing, n'auraient-ils pas aussi leurs théâtres d'ouvriers? »

Ayant fouillé parmi les notes éparses devant lui, M. Bernheim reprend :

— Le *Schiller Theater* de Berlin, vous le connaissez, puisque vous en avez parlé. Il a sept ans d'existence, et sa prospérité n'a pas cessé de grandir. Celui-là est vraiment démocratique, jusque dans son organisation administrative. Le capital engagé y reçoit, en tout et pour tout, 5 p. 100 d'intérêts; le surplus des bénéfices ne revient ni aux actionnaires, ni à son très intelligent directeur, M. Lœwenfeld; mais il est distribué, sous forme de gratifications, aux employés les mieux notés et aux artistes. Le répertoire y comprend les chefs-d'œuvre universels : j'y trouve les noms de Calderon, Ibsen, Schiller, Sardou, Goldoni, Gœthe, Shakespeare, Molière, jusqu'à Augier et Pailleron. J'y ai même trouvé les *Jobards*, de MM. Guinon et Denier, et les *Surprises du Divorce!*

« Et voilà, en somme, à peu près tout. Les spectacles populaires, en Belgique, empruntent presque tout leur attrait à la politique : ce sont les « Maisons du peuple » qui les organisent, à Bruxelles, Liège, Verviers, Charleroi, etc. A Bruxelles, il y a un Théâtre flamand, qui est uniquement populaire, mais dont l'intérêt est restreint, puisque l'on n'y joue qu'en flamand et que le répertoire s'y trouve, par conséquent, limité à des œuvres peu nombreuses et le plus souvent bassement populaires. »

Je demande alors :

— Ayant vu tant de théâtres, et ayant évidemment réfléchi sur la question du Théâtre du Peuple, vous avez une opinion. Quelle est-elle?

— Je n'ai rien à changer aux conclusions que je soumettais au ministre, il y a deux ans. Je les résumais en trois points :

« 1° Concours donné par les théâtres subventionnés aux Universités populaires, à titre gratuit;

« 2° Location d'un grand théâtre, où les troupes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de la Comédie-Française, de l'Odéon, viendraient, chaque semaine, jouer pour le peuple des chefs-d'œuvre classiques. Le cinquième jour, concert Colonne ou Lamoureux. Le sixième et le septième, conférences, récitations, etc. Prix maximum des places : deux francs. Partage du produit des recettes entre les artistes, choristes, figurants et employés;

« 3° Enfin, allocations d'indemnités aux théâtres de banlieue qui organiseraient des soirées classiques avec leurs troupes.

« Et ainsi, à mon sens, le théâtre sera mis à la portée du peuple. »

C'est là l'essentiel du projet Couyba. Ces mêmes conclusions, je me souvins de les avoir entendu développer par M. Adrien Bernheim au comité de la *Revue d'art dramatique*, au commencement de 1900. Mais, M. Couyba ayant apparemment poursuivi seul son travail, il n'y a évidemment qu'à noter la communauté de leurs programmes.

GEORGES BOURDON.

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42040. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 15. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 12 AVRIL 1902.

LA MORALE ET L'INSTRUCTION CIVIQUE AU LYCÉE

I. — L'INSTRUCTION MORALE

I. — Tout le monde reconnaît la nécessité d'une instruction morale et civique pour nos jeunes gens. Mais la morale doit avoir des bases solides dans la philosophie tout entière, elle ne doit pas demeurer une étude détachée, suspendue en l'air, une pratique sans théorie, une sorte de perpétuelle pétition de principe.

Où se trouvent les bases de la morale? Dans la psychologie individuelle et dans la psychologie sociale, ainsi que dans les conclusions de la philosophie générale sur la nature de la pensée et de la vie. Ces hautes questions sont *moralement* les plus importantes. Des vues d'ensemble, des *principes*, des convictions raisonnées et fermes, voilà ce qu'il faut avant tout donner aux élèves, non pas seulement des applications, privées de leurs fondements rationnels. C'est donc bien un cours *complet* de philosophie qui s'impose à *tous* les jeunes gens.

M. le ministre de l'Instruction publique a récemment soutenu, aux applaudissements de la Chambre, la cause de la philosophie, qu'il a appelée « la Science de l'homme et des sociétés », essentielle à tout élève de l'enseignement secondaire. M. Viviani, toujours aux applaudissements de la Chambre, a demandé que la philosophie « fût moins parcimonieusement distribuée aux élèves des sciences », qui en ont encore plus besoin que les autres. Dans son Rapport, enfin, M. Ribot avait dit qu' « on ne comprend même pas » qu'un élève puisse être admis à faire du droit, par exemple, sans une connaissance suffisante de la *philosophie* comme de l'histoire ». Nous avons donc, en faveur des études philosophiques et morales, un accord unanime. Il ne faut pas que l'accord qui est dans les paroles soit démenti par les actes.

De là dérive l'obligation de faire à la philosophie sa place légitime dans le programme des études. Or, d'après le projet actuel, où le ministre a subitement abdiqué ses idées premières pour complaire à la défunte Chambre, les classes de philosophie sont menacées de désertion à bref délai. On connaît le nouvel ABCD du ministre : non plus seulement deux sections, comme sous le ministère Fortoul, mais quatre : — deux littéraires : A, latin-grec, B, latin-langues vivantes; deux scientifiques : C, latin-sciences, D, français-sciences (ancien enseignement moderne devenu purement scientifique et pratique), toutes ces sections, si diverses, ouvriront *toutes* les carrières, et, malgré leurs destinations manifestement opposées, auront l'*égalité* des sanctions, ce que l'Empire même n'avait pas imaginé!

Résultat : les élèves se porteront en masse vers la section moderne de français-sciences, qui, avec des études plus faciles et plus utilitaires, ouvre seule *toutes* les portes. Les classes d'humanités et, avec elles, la classe de philosophie n'auront plus que quelques élèves; l'enseignement primaire supérieur aura envahi l'enseignement secondaire, sous le nom trompeur d'enseignement moderne (1).

(1) Voyez plutôt les horaires : trois heures de français en seconde, deux en première, zéro dans la septième année.

Les élèves de la section *latin-sciences* et ceux de la section *français-sciences* suivront sans doute, dans la septième année, un petit cours de logique et de morale, pendant trois heures par semaine. Mais cette mesure est absolument insuffisante, comme tout le monde l'a remarqué. Elle mutile les études philosophiques, elle supprime la psychologie et la cosmologie pour les élèves mêmes auxquels elles sont le plus indispensables.

Les futurs savants et médecins, en particulier, ont besoin de psychologie et de philosophie générale, non pas seulement de logique, non pas seulement de morale. Si vous ne donnez pas aux futurs étudiants de sciences, de médecine, etc., — tout comme aux futurs lettrés, juristes, professeurs, — la plus complète instruction en philosophie, si vous ne leur demandez qu'un petit catéchisme de logique et de morale (1), si vous supprimez pour eux les études psychologiques, inséparables des études physiologiques, si vous ne les tenez pas au courant des grands systèmes qui ont été proposés sur la vie, la matière, la pensée et leurs rapports, sur la valeur et les limites des sciences de la nature, vous les abandonnez du coup, sans critérium, à tous les dogmatismes ou scepticismes, incompatibles avec la vraie moralité comme avec le vrai « civisme ».

Qu'adviendra-t-il quand il s'agira, pour nos futurs étudiants, d'apprécier les doctrines pseudo-darwinistes qui réduisent la morale même à une lutte pour la vie ? Sous couleur de physiologie, ces doctrines méconnaissent les résultats les mieux acquis de la psychologie humaine et même animale. Demandez à M. Espinas, l'auteur des *Sociétés animales*, demandez à M. Ribot, l'auteur de la *Psychologie des sentiments*, demandez au positiviste Comte, demandez à l'évolutionniste Spencer, demandez à l'évolutionniste Guyau et à tous les autres évolutionnistes, s'il est vrai que l'éthique des animaux eux-mêmes se réduise à s'entre-manger ! Toutes leurs réponses s'accorderont pour la négative. Ne livrez donc pas d'avance vos étudiants à la morale des *struggle-for-lifers*, ou, s'ils la rejettent, aux doctrines pseudo-théologiques qui soutiennent qu'il n'y a plus, en dehors des mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, aucune base possible pour la morale.

La philosophie et les humanités sont aussi essentielles aux études de droit qu'à celles de médecine. Il ne s'agit pas ici de savoir s'il est absolument indispensable de connaître le latin ou la philosophie pour apprendre techniquement le droit romain, à plus forte raison le droit français et les diverses interprétations des tribunaux. La vraie question est la suivante : un magistrat ou un avocat est-il un simple commis aux articles du Code, qui cherche dans le tas le numéro convenant au client, comme un commis de magasin cherche le numéro de la paire de gants qui convient à l'acheteur ? Une telle conception est incompatible avec celle d'une démocratie libérale, qui doit considérer l'étude de la *loi* comme autre chose qu'un pur métier personnel.

Des *principes*, — scientifiques et laïques, — je ne saurais trop le redire, voilà ce qu'il faut donner aux jeunes gens. La morale pratique, la morale de sentiments et d'impressions, la « morale diffuse » est surtout le résultat des études littéraires et humanistes, et c'est pour cela que les humanités sont nécessaires ; la morale de *principes*, la seule vraie et essentielle, ne peut être que l'objet de la philosophie, étude des premiers principes de la connaissance et de l'action, qui seuls nous font entrevoir le sens de l'existence même.

II. — L'INSTRUCTION CIVIQUE

« On enseignera la République dans les lycées », a déclaré M. le Ministre, toujours aux applaudissements de la Chambre. Rien de mieux. Mais laquelle enseigner, et de quelle nuance ? Rose, rouge ou incolore ? Ici encore, se contentera-t-on de catéchismes officiels rédigés par une congrégation ministérielle ? Ce qu'il faut fournir aux élèves, ce sont les grands *principes* philosophiques sur lesquels repose tout gouvernement républicain. Et c'est seulement à des *jeunes gens*, dans une *classe de philosophie commune à tous*, que le professeur peut faire comprendre les fondements moraux et sociaux de la démocratie. Que serait la République, et où serait-elle, sans les philosophes français qui ont amené le triomphe final des idées de liberté et d'égalité humaine : Descartes, Bayle, Condillac, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Diderot, Turgot, Condorcet ? Une République qui n'existe que grâce aux philosophes ne doit pas ruiner les études philosophiques en les réservant à un tout petit nombre, en les mutilant ou supprimant pour la majorité des élèves.

Nos hommes politiques se préoccupent avec raison des « intérêts républicains ». Mais, si nous ne nous trompons, les vrais intérêts d'une république sont dans l'élévation de ses citoyens à des idées et à des sentiments désintéressés par des études désintéressées elles-mêmes, littéraires, morales et philosophiques. Quelle démocratie a jamais vécu sans « la vertu » de ses citoyens, c'est-à-dire sans leur dévouement au bien public ? Faites lire aux élèves Montes-

---

voilà cet enseignement prétendu humaniste, moins littéraire que celui même des Frères de la Doctrine chrétienne ! C'est un recul évident sur celui de M. Bourgeois, et cependant on le déclare bon à tout faire !

(1) Peut-être un catéchisme officiel, comme les grammaires officielles que le Ministre fait en ce moment rédiger.

quieu ou Aristote! Ils leur en apprendront plus sur les vraies conditions de la démocratie que la lecture des journaux ou même la méditation des discours ministériels.

On invoque sans cesse les « Droits de l'homme », on les fait même afficher dans les écoles primaires. Au lycée, comment les élèves y seront-ils vraiment initiés? Comment les comprendront-ils en leur vrai sens, c'est-à-dire en leurs principes et en leurs conséquences, si l'enseignement philosophique est pour le plus grand nombre, — pour la section des scientifiques et celle des « modernes », — ramené à une mesquine préparation d'examen oral ou même écrit? Croyez-vous, par exemple, qu'il suffira d'afficher, sur les murs des classes, des pensées comme les suivantes, pour en faire comprendre à des enfants le sens profond :

« Art. 4. — Tous les citoyens sont admissibles à toutes les places, emplois et fonctions publiques, selon leurs *capacités*. Les peuples libres ne connaissent d'autre motif de préférence dans leur choix que les *vertus* et les *talents*. » Voilà la vraie égalité, bien différente de la prétendue « égalité des sanctions », pour des études diverses et inégalement distribuées; voilà la vraie liberté exclusive des *monopoles*, y compris le monopole de l'enseignement, y compris le monopole des livres classiques.

« Art. 26. — Aucune *portion* du peuple ne peut exercer la puissance *du peuple entier*. » Voilà une leçon donnée tout ensemble et aux minorités et aux majorités s'érigeant elle-mêmes en « volonté nationale », et prétendant ainsi la monopoliser à leur profit.

« Art. 34. — Il y a oppression contre le corps social lorsqu'un seul de ses membres est opprimé. Il y a oppression contre chaque membre lorsque le corps social est opprimé. » Ne faut-il pas que le professeur de philosophie (lui seul en est capable) fasse comprendre aux élèves, et à des élèves *déjà grands* (non à des enfants), comment la vie du « corps social » garantit à l'individu son droit, lui impose aussi son devoir? Si, dès le collège, négligeant humanités et philosophie, les élèves ne considèrent que les sciences ou les langues *utiles* pour leur spécialisation; si, dès le collège, ils ne voient que leur carrière future, que le combat pour l'existence, — « chacun pour soi, et le *moi* comme dieu pour tous », — comment comprendront-ils le rapport philosophique de solidarité que la *Déclaration des droits* établit, d'un bout à l'autre, entre le citoyen et le corps social tout entier?

Pour remplacer la philosophie, on ne peut compter sur la foi aveugle de certains croyants, sur le scepticisme non moins aveugle de tels et tels incroyants qui ne savent pas plus pourquoi ils nient que les autres pourquoi ils affirment? Est-ce une mixture de fanatisme chez les uns et de scepticisme chez les autres qui fournira à notre société française sa nourriture morale? Les uns croiront aux pratiques les plus superstitieuses, les autres croiront uniquement à l'égoïsme et à la fameuse « lutte pour la vie ». La belle société que nous aurons! la « douce France »!

De nos jours, une démocratie sans philosophie est impossible; si une démocratie n'est pas religieuse comme le fut la cité antique (lisez Fustel de Coulanges), il faut qu'elle soit philosophique; il faut, sous une forme ou sous une autre, qu'elle vive d'une vie spirituelle et morale; sinon elle périra par l'effet même de la lutte intestine pour la vie, qui entraînera finalement son infériorité dans la lutte internationale pour la vie. Une république d'utilitaires et d'égoïstes est une utopie; elle n'a jamais existé, elle n'existera jamais sous le soleil. Quant à une république *socialiste* d'utilitaires et d'égoïstes, c'est une double et triple utopie; la première condition d'un régime socialiste, c'est l'oubli de soi au profit de la société. S'il est un genre de gouvernement qui ne puisse vivre que par la moralité et la « vertu » de ses citoyens, c'est le collectivisme ou le communisme. Ceux qui croient possible ce régime idéal d'union entre tous doivent être les premiers à vouloir que l'enseignement s'inspire de l'idée philosophique d'*union pour la vie* en opposition à l'idée pseudo-scientifique de la lutte pour la vie. Tous ceux qui ne prêchent aujourd'hui que sciences positives et appliquées, industrie, commerce, colonisation, sont des *individualistes* exclusifs, dont la philosophie est le culte du moi, dont la politique est celle de la force et du succès. Ils ont l'âme foncièrement anti-démocratique et *anti-sociale*. Livrez-leur l'enseignement, ils installeront la vieille barbarie en pleine civilisation. Vous verrez alors ce que deviendra la « République ».

III. — CONCLUSIONS

Comment donc assurer à la philosophie en général, à la philosophie morale en particulier, le rôle qui lui est dû? En prenant des mesures qui empêchent la désertion des classes de philosophie par la plupart des élèves.

I. — Concédons (et c'est déjà énorme) : 1° l'équivalence des deux sections littéraires entre elles, qui aboutira à la presque disparition du grec pour les littéraires, mais avec la compensation d'une seconde langue vivante; 2° l'équivalence des sections scientifiques entre elles (qui aboutira à la presque disparition du latin pour les scientifiques). Mais ne concédons à aucun prix l'équivalence brutale entre les sections littéraires et les sections scientifiques; cette égalisation injuste entraînerait la désertion finale

des humanités et de la philosophie. A chacun sa part, soit ; mais non tout pour un seul, pour le moins digne, pour celui qui promet monts et merveilles, mais qui, jusqu'ici, n'a montré que son infériorité. Il faut, au nom du droit le plus strict, que les baccalauréats *littéraires* (soit grec et latin, soit latin et langues vivantes) ouvrent seuls, comme en Prusse même, l'entrée des carrières *libérales*, y compris le droit et la médecine ; que les baccalauréats scientifiques (soit avec latin, soit sans latin) n'ouvrent que l'entrée des carrières purement scientifiques. Toute autre solution est contre nature. Dans les circonstances présentes, on le voit, le latin et le grec sont hors de cause : il s'agit seulement de lettres et de sciences ; il s'agit de sauvegarder les lettres sans nuire aux sciences et, pour cela, de rendre aux unes et aux autres ce qui leur est dû, *suum cuique*.

L'égalité brute des sanctions a été repoussée par la Commission d'enseignement à la Chambre, elle a été constamment repoussée par la Commission d'enseignement au Sénat, à la presque-unanimité, ainsi que par les votes réitérés du Sénat, qui la repoussera encore dès la rentrée ; elle a été, enfin, constamment repoussée par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, et le Ministre même l'avait exclue de ses projets primitifs. Nous ne voyons donc rien, malgré les inexplicables tergiversations du Ministre, qui empêche le Conseil supérieur de maintenir aujourd'hui la différence des débouchés entre scientifiques et littéraires.

Tous les philosophes consultés par la Commission parlementaire d'enquête, depuis M. Ravaisson, M. Lachelier, M. Boutroux, M. Séailles, M. Darlu, jusqu'à moi-même, ont été du même avis. M. Boutroux a exprimé éloquemment la pensée de tous en disant devant la Commission : « La barrière doit être dressée la plus haute possible devant des fonctions qui, trop multipliées, ne sont plus l'honneur de l'État, mais sa ruine. »

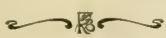
II. — En deuxième lieu, la véritable *unité* intime des divers baccalauréats, les uns plus littéraires, les autres plus scientifiques, doit être demandée à l'*étude complète de la philosophie* pour tous les candidats, à la *dissertation de philosophie* dans tous les examens, soit d'élèves, soit de maîtres. La composition de philosophie, outre qu'elle implique des connaissances morales et sociales, est en même temps l'exercice par excellence pour apprendre à faire un plan, à exprimer ses idées en un style clair et simple, vraiment littéraire et vraiment scientifique, sans emphase ni déclamation. Quelle est la profession littéraire ou scientifique où il est inutile de savoir mettre ses idées en ordre, les exposer en une langue dont la précision fait l'élégance ? Les représentants des sciences dans les Conseils de l'Instruction publique ne doivent donc pas refuser, sous la fascination des grandes écoles, d'attribuer à la dissertation française la part qui lui revient de droit dans les baccalauréats d'ordre scientifique, et que le ministre lui-même avait justement réclamée.

Au professeur de philosophie appartient la suprême formation morale — et même scientifique — des élèves prêts à entrer dans la vie. Mais le professeur de philosophie ne peut exercer une sérieuse action sur ses élèves, il ne peut les familiariser avec des problèmes difficiles et importants que s'il dispose, dans une classe où la philosophie sera vraiment le centre, sinon de huit ou neuf heures comme dans les sections d'humanités, du moins de cinq ou six heures pour les élèves qui se destinent aux carrières scientifiques. La philosophie, d'ailleurs, s'accommode tout aussi bien d'avoir à côté d'elle des études scientifiques que des études littéraires ; elle domine également sciences et lettres ; mais, dans aucun cas, elle ne peut vivre d'une vie effacée et secondaire, qui serait en contradiction avec sa définition même et avec son but. La classe de philosophie doit donc rester *pour tous* une classe *terminale*, la plus obligatoire de toutes, puisqu'elle doit ouvrir à tous le monde de la pensée. Elle doit élever *tous* les élèves au-dessus de *toutes* leurs études particulières, pour leur en faire découvrir ce que Comte appelait la « direction humaine ». Les études spéciales, aux yeux de Comte, ne doivent être que des préparations à la philosophie « à la fois objective et subjective, fondement de la sociologie et de la morale ».

Qu'on ne dise pas que, philosophe, je prêche pour une « paroisse » ; la philosophie n'est pas une paroisse. Elle est le temple universel ; elle n'est même pas un temple : elle brise les voûtes de toutes les églises pour faire briller au-dessus le grand ciel. Une étude qui a pour objet, d'un côté, l'universel même, de l'autre, la personne humaine, n'est pas une spécialité. Ce n'est pas une étude de curiosité et de luxe, c'est la plus nécessaire de toutes les études. Elle est même, pour tout homme qui a le temps et les moyens de s'instruire, une obligation morale et un devoir social. En fait, chacun a sa philosophie, bonne ou mauvaise ; en droit, nous devons tous avoir une philosophie, la meilleure, la plus haute ! C'est celle-là, dominant les passions politiques et religieuses, que nous avons tous l'obligation d'adopter comme règle suprême de notre pensée et de notre conduite. Ceux-mêmes qui prêchent la « lutte pour la vie » ont leur philosophie, à la fois systématique et pratique ; par malheur, c'est celle des loups et des grands carnassiers, celle des animaux qui, n'ayant pas une pensée capable de concevoir des lois universelles, n'ont ni sentiments universels, ni

inclinations universelles, autant dire *humaines*. Négation ou foi aveugle, voilà donc le dilemme en face duquel la ruine des études philosophiques laisserait la jeunesse française, Si une telle déchéance avait lieu, ce serait un déshonneur pour le pays de Descartes et des Encyclopédistes humanitaires qui ont préparé la Révolution française.

ALFRED FOUILLÉE,
de l'Institut.



LE GÉNIE FLORENTIN [1]

L'histoire des croisements et mariages de races ne serait pas moins intéressante à lire et à étudier pour les peuples que ne le serait pour les individus la généalogie authentique de leur famille, où l'on voit quelquefois, d'une manière inattendue, poindre, germer et briller, à la distance de plusieurs siècles, un héros, un saint, un génie ; ce qui nous porte aisément à crier au miracle, ne nous doutant point que l'âme aimante, passionnée et vibrante d'une seule étrangère bien douée, entrée un jour dans la famille, hellénique ou romaine, étrusque ou celtique, a peut-être suffi à elle seule à la retremper et à la régénérer. Toutes ces âmes de femmes qui viennent perdre leur nom, mais qui en même temps préparent une sorte de renaissance perpétuelle dans nos familles, semblent bien quelquefois, en se glissant, se cacher et s'égarer en nous, pendant des générations entières, mais le germe de l'aïeule va ressortir, pousser de nouveau et refleurir, au premier baiser d'un soleil de printemps, au premier souffle d'une brise amoureuse et bienfaisante. Eh bien, il me semble que les âmes féminines ont dû sommeiller au sein d'un peuple aussi bien qu'elles passent souvent par un long état léthargique au sein des familles, pour éclater à des distances et par des motifs insaisissables, et se révéler par des résurrections étonnantes.

Qui pourrait dire combien d'âmes étincelantes, combien d'esprits pétillants nous couvons en nous, jusqu'au moment divin où une secousse mystérieuse du Créateur les réveille, les excite, les pousse, d'une manière urgente et irrésistible, à se mettre en évidence et à briller dans la vie ? Nous nous demandons souvent avec une curiosité et une anxiété presque douloureuse d'où peuvent nous arriver certains instincts subits, certaines vagues aspirations, certaines sublimes inspirations, dont nous ne pouvons plus nous rendre compte, ni en interrogeant notre propre passé, ni en regardant notre père et notre mère, nos frères et nos sœurs et tout ce qui est plus près de nous. Alors nous regrettons de ne pas pouvoir remonter plus loin, jusqu'à nos ancêtres, pour avoir d'eux le mot révélateur de ce que nous pourrions avoir été, dans une vie antérieure, de ce que nous sommes devenus, de ce que nous voudrions pouvoir devenir, de ce que seront peut-être nos enfants et les enfants de nos enfants.

Ces recherches presque nostalgiques dans le temps, dont le besoin est probablement éveillé et créé par la pluralité des petites âmes qui dorment en germe dans les cellules et les globules de notre sang ou dans les plis de notre conscience individuelle, et s'éveillent, éclatent et grandissent quelquefois en elle pour l'illuminer par des étincelles divines, ces retours involontaires, demi-conscients, vers un passé éloigné, vers un pays inconnu, ne s'attachent pas moins à l'histoire des peuples et des races qu'à l'histoire des individus et des familles.

Dans l'histoire des hommes, le mot divin qui a créé le chef-d'œuvre, prononcé d'une voix puissante comme le tonnerre par l'homme, le plus souvent a été secrètement et modestement inspiré par une femme : et c'est peut-être encore à ce souffle intime, à ce souffle des souffles qui n'a pas de nom, que l'Athénien, le Romain, le Florentin et le Parisien doivent ce cachet d'originalité par lequel on les distingue parmi les enfants de Dieu qui ont peuplé la terre.

Voyons ce qui, après quelques siècles, par loi d'analogie, a pu se passer dans la plaine florentine, à une époque de l'histoire où les Étrusques, déjà mélangés avec quelques tribus celtiques dominaient encore sur les sommets de l'Italie centrale, pendant que les armées de la république romaine parcouraient en bas les régions marécageuses, pour arrêter les invasions des Gaulois nomades et les refouler vers les Alpes. Ayant rencontré, en chemin, comme une oasis, entre les collines de Fiesole et celles de Signa, une conque fleurie, à laquelle ils donnèrent eux-mêmes le nom de *prata florentia*, devenu ensuite *Florentia* tout court, les soldats romains y plantèrent leurs enseignes et firent, de l'endroit béni par le ciel, une nouvelle grande station militaire, à la manière des campements, des cantonnements anglais aux Indes.

La première station militaire ne tarda point à devenir un gros village, une belle colonie, un grand marché et une ville forte, protégée par le bras puissant de Mars et caressée par le sourire de Vénus. Mars devait surveiller, pour les repousser, ces Gaulois, qui, de temps en temps, venaient se délasser et butiner sur ces belles campagnes de la Toscane qui faisaient pousser au chantre de Laure ce cri d'enthousiasme : *Perché non è tutta Toscana il mondo ?*

Ne pouvant plus aborder les *pratia florentia*, trop bien gardés par les magnifiques soldats de la répu

[1] Conférence faite à la *Société des Conférences*.

blique, les Gaulois, par d'habiles détours, traversant au delà des collines de Signa, cette plaine qui allait être livrée à l'agriculture et devenir l'*emporium* (Empoli), le marché du blé et du bétail de la Toscane, et se faufilant dans la vallée de l'Elsa, grimpèrent vers le sud-ouest sur les collines qui dominent entre les deux villes étrusques Volterra et Chiusi, la grande *maremma*. Au centre de ces collines déjà peuplées par les Étrusques, les Gaulois Sénons semblent avoir trouvé un accueil hospitalier, et en s'y fixant fondèrent, au milieu de la Toscane, une seconde *Sena Gallica*, la ville de Sienne. Quelques siècles plus tard, Jules César, qui devait aimer ces Celto-Étrusques, déjà romanisés, fit de ces belles collines vinifères de Sienne, un nouveau contre-fort militaire, en y amenant à son tour une nouvelle colonie romaine, ce qui fit bientôt donner à cette ville celto-étrusque et celto-romaine le nom de *Sena Julia*. La tradition d'une origine gauloise et romaine a été constante à Sienne; et ceci explique peut-être la prédilection des Français pour cette ville, où Charles de Valois dès le commencement du XIIIe siècle s'était campé et armé avant de descendre à Florence, et que deux rois de France chevaleresques et galants, François Ier et Henri II ont prise dépuis sous leur haute protection. La rivalité séculaire entre Sienne et Florence ressemble quelque peu à la rivalité entre la France et l'Italie; les deux sœurs font la paire et rivalisent de beauté, de grâce et d'esprit; leurs querelles ne sont jamais bien graves; chacune a ses mérites et ses fiertés; dès qu'on est disposé, d'un côté et d'autre, à les reconnaître et à les respecter, la moue devient un sourire, et on s'embrasse de cœur, non pas pour s'étourdir, mais pour marcher bien serrées et unies, les mains dans les mains, dans la plus cordiale des ententes, vers le même centre de lumière bienfaisante.

César, ce conquérant des Gaulois, que les Gaulois avaient charmé, en féministe prévoyant, avait peut-être contribué lui-même au plus grand charme de la ville gallo-romaine de Sienne, en y amenant, ainsi qu'il fit ensuite à Arles, les plus belles, les plus gracieuses, les plus élégantes femmes de la Campanie, désireux sans doute, de romaniser, par la femme, les Celtes plus civilisés. Sans faire aucun tort aux Parisiennes, au point de vue classique les Arlésiennes sont encore de nos jours les plus nobles et les plus élégantes femmes de la France; et, en Toscane, aujourd'hui, il n'existe rien de plus gentil, de plus fin, de plus exquis que ces jeunes filles vraiment idylliques, au doux visage, au sourire délicieux, aux grands yeux ouverts, sveltes, vives et fringantes, avec des mains blanches, aux doigts effilés, très proprement habillées, et bien chaussées qui montent, chaque matin, protégées contre le soleil, par les larges chapeaux de paille de Florence, pour vendre gaîment le lait dans la ville de Sienne. Et il arrive plus d'une fois que ces simples et joyeuses campagnardes, retenues en ville, y deviennent des dames achevées, des comtesses et des marquises.

On continue à appeler Fiesole la mère de Florence; et elle fut sans doute, pour Florence, une véritable mère. Autour de la station militaire, sur les bords de l'Arno, comme jadis sur les bords du Tibre, il s'était naturellement, petit à petit, formé un grand marché, de tous les côtés, mais surtout des collines de Signa et de Fiesole, occupant vis-à-vis de Florence une position analogue à celle d'Alba, Préneste et Tibur vis-à-vis de Rome, les Celto-Étrusques y affluèrent.

C'est vrai que Dante, épris de la noblesse romaine de ses ancêtres paternels, nous parle avec un grand mépris des *bestie fiesolane* et du *villan da Signa*, qui étaient descendus, cependant, dès le commencement de cette ville militaire romaine pour la peupler; et il nous entretient seulement de *la gente nuova* qui venait de son temps à Florence avide des *subiti guadagni*, et qui remplaçait l'ancienne aristocratie par une nouvelle ploutocratie. Il est donc à regretter qu'il ait, dans son dédain pour les parvenus de son temps, oublié les anciennes vierges de Fiesole et de Signa, qui descendaient au vieux marché florentin y vendre en hâte leur petite marchandise, y faire leurs petites emplettes, et s'y préparer à devenir les premières mères nourricières de la ville.

Un proverbe italien dit que quatre femmes suffisent pour faire un marché : *quattro donne fanno un mercato;* ici marché signifie quelque chose d'animé et surtout de bruyant : c'est ce bruit de femmes qui jasaient, croisant leurs voix, au marché florentin, qui a caractérisé le premier doux langage florentin. Nous pouvons de loin, sans un trop long effort d'imagination, reconstruire d'une manière assez vraisemblable la scène intéressante de ces jeunes filles celto-étrusques, qui descendaient joyeusement un tel jour de la semaine, à la station militaire et au marché de *Florentia*, où elles savaient d'avance que ces braves soldats de la République les attendaient de pied ferme, à l'entrée du *forum*.

La gracieuse silhouette de fillette passait d'abord fort pressée, à côté de sa mère, pour donner furtivement un premier regard allongé et pointu, un premier sourire d'intelligence, à droite ou à gauche, s'en allant vite pour vaquer aux affaires; mais la grande affaire venait après, et pour celle-ci, le temps ne devait jamais paraître trop long.

La vie de caserne, en province surtout, ressemble quelque peu à la vie de couvent. Comme les moines, les soldats campés, dans leur vie de longue absti-

nence forcée, sont souvent exposés aux visions et aux obsessions de saint Antoine.

La rencontre de Vénus, après le combat, donne au dieu Mars, non pas seulement le goût, mais très souvent la rage de l'amour. Roland amoureux et furieux, Achille sous sa tente, Hercule qui file le parfait amour aux pieds d'Omphale n'est pas seulement une invention de poètes, mais l'expression poétique et idéalisée de ce qui se passe, à l'heure de printemps dans la nature, où, après le déchaînement des vents impétueux de mars, le souffle du zéphyr, qui ressemble à un baiser, mêlé avec un tiède rayon de soleil, humecté par la rosée du mois d'avril, ouvre les fleurs, et dans la société humaine, au moment où les braves qui rentrent fatigués et glorieux de la bataille, entourés de femmes aimantes, se livrent au repos.

Un second enlèvement de jeunes épouses a dû, par conséquent, avoir lieu sur les bords de l'Arno, vers la fin de la république romaine. Il ne s'agissait plus cette fois de Sabines âpres et sauvages, mais de vierges celto-étrusques, déjà un peu civilisées, et assez apprivoisées, fort heureuses de se voir soulevées sur les bras robustes des guerriers romains et ne criant point. Les enfants de cette rencontre demi-idyllique, demi-épique, sont devenus le peuple florentin. La femme celto-étrusque y avait apporté sa grâce; le guerrier Romain sa force; et le brillant résultat définitif de ce mélange est ce qu'on appelle la Renaissance italienne.

La région qui a produit ce phénomène (qui est une des plus grandes merveilles de l'histoire) comprend l'Ombrie, la patrie des Tables Eugabines et de saint François, de Raphaël et du Pérugin dont M. Bréal et Ozanam, Taine et M. Paul Sabatier ont si bien relevé le caractère religieux, et la Toscane, la patrie de Dante, de Guido Cavalcanti et de Cino da Pistoia, de Pétrarque et du Politien, de Boccace et de Sacchetti, de Francesco da Barberino et de Leon Battista Alberti, de Dino Compagni et des Villani, de Cavalca et de Passavanti, de Catherine et de Bernardin de Sienne, de Machiavel et de Guichardin, de Varchi et de Nardi, de Gelli et de Firenzuola, de Galilée et de Redi, de Niccolini et de Guerrazzi, de Giusti et de Carducci; qui a donné des grands secrétaires à la république, des grands citoyens tels que Giano della Bella, Michele di Lando, Piero et Gino Capponi, Peruzzi, Ricasoli, des grands princes comme Cosimo il Vecchio et Lorenzo il Magnifico, des grands capitaines tels que ce Jean delle Bande Nerei, amplement illustré récemment par M. Gauthiez et Ferruccio, des papes célèbres comme un Aldobrandeschi et un Piccolomini, des musiciens comme Guido Monaco et Casella, des peintres comme Giotto et le Beato Angelico, Piero della Francesca et Sandro Botticelli, Léonard et Sodoma, Fra Bartolomeo et Andrea del Sarto, des sculpteurs comme Andrea Pisano et Mino da Fiesole, Luca della Robbia et Cellini, Donatello et Michel-Ange, Bartolini et Dupré, enfin, toute une longue série d'artistes glorieux.

Mais l'art italien, tel qu'il s'est révélé, candide et pur, aux siècles de la Renaissance, en Ombrie et en Toscane, triomphe essentiellement par le culte de la Vierge.

Si l'on compare seulement la Vierge des Byzantins avec les vierges de la Renaissance italienne, on s'aperçoit de suite qu'un abîme sépare cette figure hiératique, immobile, sombre, froide et dure qui se cache dans l'ombre des sanctuaires de Byzance, de cette aurore lumineuse, de cette primevère brillante, de cette douce créature souriante qui a l'air de nous regarder seulement pour mettre la paix dans nos âmes troubles, et pour faire tourner nos yeux vers le ciel des grandes miséricordes divines. La fixité de la Vierge Orientale nous glace; la Vierge toscane et ombrienne, telle que nos artistes de la Renaissance l'ont conçue et adorée avec le peuple, nous caresse d'un regard ineffable, dont la Sixtine de Raphaël est peut-être l'expression la plus pure et la plus suave. Il y a, peut-être, entre la Vierge italienne de la Renaissance et la Vierge de Byzance, la même différence, la même distance, qui distingue et sépare l'Isis et la Diane symbolique d'Éphèse de l'Artemis pure, svelte, mobile et limpide des Hellènes, entre la merveilleuse Aphrodite, parée de sa seule beauté chaste; amoureuse et rayonnante, et cette mystérieuse Astarté Syrienne tout enveloppée, qui cache ses charmes de femme, pour ne découvrir que ces énergies féminines qui demandent, en Occident, à être voilées. La jeune mère du Christ, la nourrice de l'enfant divin telle que les artistes toscans et ombriens nous l'ont montrée, est la plus tendre et la plus caressante des mères; son regard, son sourire, sa pose, son maintien nous les connaissons; nous les avons déjà rencontrés quelque part et, plus souvent qu'ailleurs, sur les collines aux douces pentes et aux suaves ondulations de la Toscane et de l'Ombrie.

Le 1er septembre de l'année 1860, je m'embarquais à Gênes, obscur et modeste pèlerin, vers la Terre Promise de l'art. Le lendemain, entre Pise et Florence, j'ai eu la première grande vision lumineuse de la Renaissance italienne sous la forme d'une jeune femme toscane; et ce fut ce jour-là une des plus grandes joies intellectuelles de ma vie.

Le soleil allait se coucher; l'air était tiède et très doux. Les derniers rayons du jour s'allongeaient, tremblotant, sur la masse grisâtre des oliviers et leur donnant je ne sais quelle teinte vague demi-bleuâtre, demi-rosée, indéfinissable, et qu'aucun peintre, à cause de sa mobilité, ne parviendra sans doute jamais

à fixer sur la toile. Il me semblait cependant avoir déjà vu autrefois, en rêve, soit en Grèce, soit en Provence, un paysage pareil ; peut-être, me souvenais-je de ces fonds de paysage qui, par leur naïveté même, rendent vivement, à la manière des ébauches des enfants, l'impression essentielle, dans les rares tableaux de la Renaissance italienne que j'avais déjà admirés à la Pinacothèque de Turin.

J'ouvrais donc mes grands yeux d'adolescent, et j'embrassais de toute mon âme avide ce qui se déroulait devant moi, pour ne rien perdre de cette féerie des dieux ; ravi, dans une sorte d'extase, je respirais avec volupté cet air subtil et embaumé. J'étais donc bien préparé aux douces, aux grandes émotions ; lorsque, sur le seuil d'une de ces petites maisons rustiques, mais proprettes et bien bâties de la colline toscane qui cachent coquettement leur blancheur comme un sourire, entre les vignes et les oliviers, je vis, ô merveille des merveilles ! paraître devant moi une véritable Madone vivante de Raphaël, aux cheveux blonds, au sourire angélique, tenant un enfant assis, sur son bras élégamment recourbé, comme sur une chaise triomphale. Elle venait peut-être, avant de le coucher et de l'endormir sur son sein maternel, faire briller encore une fois, sur la tête blonde de son petit chérubin, comme une bénédiction du jour, comme la promesse d'un lendemain clair et joyeux, le dernier rayon du soleil qui allait disparaître dans la marine argentée de Pise.

Ému, je poussai instinctivement un cri, qui était à la fois d'adoration et d'admiration, et, au fond de mon âme, je remerciai Dieu de m'avoir en ce moment unique et inoubliable, à l'aurore de ma vie, donné cette joie intime et salutaire, me recevant au sein de la nature et de l'art à la fois, par cette espèce d'initiation, par cette révélation et pénétration du mystère divin de la Renaissance italienne.

Et en évoquant aujourd'hui ce souvenir, hélas ! éloigné de ma jeunesse, je pense encore, instinctivement, au songe de Donna Bella, la mère glorieuse de Dante, raconté par Boccace. Étant enceinte du poète et déjà près d'accoucher, une nuit elle vit en songe son enfant déjà né, qui se nourrissait avec les seules baies d'un grand arbre de laurier ; puis, devenant pâtre et s'efforçant de se faire autour de son front une couronne avec les feuilles de ce laurier, fut tout à coup changé en paon, l'oiseau glorieux de Junon et du ciel lumineux, de ce ciel qu'à la fin de sa vie le poète florentin devait atteindre lui-même, guidé au sein de la Vierge par le sourire transcendantal de Béatrix et par la prière glorieuse de saint Bernard.

Personne ne saurait dire, maintenant, en quelle mesure et par quel rayonnement intime et mystérieux d'esprits vibrants, tel ou tel autre élément romain, étrusque, celtique, germanique même, grâce à la puissante influence de cette Aldighiera qui avait donné un nouveau nom à la famille de Cacciaguida, a pris le dessus et déterminé la formation de ce miracle qui a produit tout ce qui pouvait se créer de plus sublime et de plus divin dans la grande forge du génie italien. Ce n'est qu'en songeant à la possibilité de la fusion harmonique de plusieurs âmes secrètes, dans la grande âme du Dante, ainsi que de tous les génies puissants et complexes de la Renaissance italienne que nous pourrons nous expliquer cette variété prodigieuse de facultés et aptitudes naturelles et spontanées qui se révèlent par des sursauts. C'est ainsi que le Dante est passé lui-même de saint François à l'orgueil titanique de Farinata, des larmes muettes de Paolo à la fureur de Sordello, des scènes de terreur dont il a peuplé son enfer à la paix du Paradis Terrestre, de la satire à l'élégie, de l'idylle à l'épopée, par une variété de tons et de couleurs qui nous étonne et nous éblouit. Dante ressemblait, sans aucun doute, aux Florentins de son temps ; et il en garde les allures, le langage, les passions ; mais ce qu'il y avait en lui d'extraordinaire n'était point fait pour plaire à ceux de ses contemporains qui se croyaient ses égaux. Le *profanum vulgus*, qui juge l'homme de génie, n'est pas disposé à admettre que celui qui s'est nourri, comme tout le monde, d'un simple lait de femme, qui s'est assis dans son enfance près de lui sur les mêmes bancs d'école, qui s'est frotté souvent à lui dans les années inconscientes de son existence, puisse un jour ou l'autre atteindre une taille différente de la sienne, sortir de ses rangs, et se mettre en plus grande évidence. C'est ainsi que dans les années de la jeunesse du Dante, ne se doutant point qu'il se trouvait en face du plus grand génie de leur temps, Filippo Argenti, Forese Donati et Cecco Angiolieri ont pu s'attaquer à lui d'une manière arrogante, et lui faire outrage, que Cante Gabrielli, le malheureux podestat de Gubbio est devenu célèbre par la plus infâme des sentences qui bannissait Dante Alighieri de sa patrie. Comme les grands monuments ont besoin du grand air, de grand espace, du grand jour, pour être admirés dans toute leur grandeur et magnificence, le génie austère de ce juge suprême de son temps, de cet évocateur et inspirateur, de ce sublime pacificateur a eu besoin de la distance de plusieurs contrées et de plusieurs siècles pour être, à la fin, reconnu et adoré, comme la plus haute révélation de la divinité dans le génie latin.

Peu d'Italiens de son temps l'ont deviné et compris ; le premier peut-être, un vieillard, l'auteur du *Trésor*, écrit dans *le plus delitable langage* de son temps, ce Brunetto Latini qui, après lui avoir enseigné *come l'uom s'eterna*, lui indiqua peut-être aussi le chemin de la Sorbonne, ce qui donna lieu de nos jours à l'hyperbole superbe de Victor Hugo dans

son *Année Terrible : Dante vint à Paris faire son premier vers ;* le second, un chevalier solitaire, d'âge mûr, son meilleur ami, fier et élégant, sauvage et amoureux, ce Guido Cavalcanti, avec lequel il s'exerçait dans le *dolce stil nuovo ;* le troisième, Casella, qui avait, par ses notes terrestres, préludé à la musique des anges; le quatrième, Giotto, qui le premier peut-être, et le seul, fixa devant la postérité l'image du poète florentin ; enfin, le jeune admirateur Giovanni del Virgilio, lequel, par des églogues touchantes, peu de temps avant sa mort, invitait le vieux poète exilé à quitter la Pineta de Ravenne pour venir à Bologne, où la jeunesse enthousiaste l'aurait couronné et gardé, ainsi qu'elle garde aujourd'hui et entoure de soins respectueux un autre poète florentin, un digne fils du Dante, Giosué Carducci. Mais c'est une femme surtout, une femme aimante, qui devait avoir le privilège de soutenir, par une confiance immortelle, le génie du poète bien-aimé, l'attirer vers le ciel où elle était montée avant lui pour lui montrer le chemin.

Le Titan florentin dépassait d'un trop grand nombre de coudées la taille ordinaire de ceux qui le coudoyaient, et ses vastes conceptions étaient trop au-dessus de l'intelligence de ses contemporains pour qu'il pût, de son temps, obtenir gloire et justice à Florence.

Le pénitent indien qui s'est creusé sa cabane et son temple dans le tronc gigantesque de la *ficus religiosa*, laquelle a couvert, à elle seule, plusieurs lieues de la plage sablonneuse et presque déserte de la Nerboudda, n'a peut-être jamais songé, n'a probablement jamais connu toute la vaste étendue de l'arbre qui l'abrite, aussi grand que l'arbre d'Adam décrit par Dante.

Le seul voyageur qui vient de loin est en état de mesurer l'ombre gigantesque de cet arbre merveilleux.

De même, ce n'est que de nos jours que le peuple florentin a eu la révélation complète et s'est formé instinctivement une conscience bien nette de la grandeur bienfaisante de son génie familier. Il a compris tout seul ou plutôt deviné que Dante était vraiment le *genius loci*, la personne et la figure, la perfection animée et illuminée de ses facultés les plus brillantes.

Dans son poème unique, il avait réuni tous les arts et toutes les sciences. Magnifique architecte, sculpteur tout-puissant, peintre délicat, chantre et musicien sublime, philosophe et théologue, historien et politicien, géographe et astronome, médecin et naturaliste, il connaissait tout ce que l'on pouvait de son temps apprendre sur les livres et sur la nature, dans les écoles dominicaines de Santa-Maria Novella, dans le studio de Bologne et à la Sorbonne; mais il savait quelque chose de plus; il possédait le secret des âmes, il pénétrait l'insondable, il avait des perceptions rares, des intuitions étonnantes, des visions superbes de l'avenir.

Plus grand que son gigantesque Lucifer, que tous ses Titans cloués dans son enfer, il avait, lui aussi, *in gran despitto*, tout cet enfer de la vie de son temps, auquel il avait été damné; et il s'en consolait *guardando in alto*, d'où toute la lumière du Ciel s'était versée dans son âme profonde pour éclater dans son œuvre vraiment extraordinaire. A la vérité, rien de plus grand que ce monument n'avait encore paru sur la terre, rien peut-être de plus grand n'y paraîtra plus.

Mais, comme sur l'arbre indien qu'il avait décrit, il vit de génération en génération, de siècle en siècle, sur son tronc solide dont la sève est immortelle bourgeonner et pousser en foule, d'autres génies florentins.

Mais d'où ce grand ancêtre de la renaissance italienne avait-il puisé cette sève ? Bien certainement de ce peuple florentin, dont la langue mélodieuse chantait, dont l'âme passionnée vibrait dans son poème, ce peuple qui pouvait très bien estropier ses vers, mais se pressait en foule dans l'église ou Boccace lisait la *Divina Commedia*, ce peuple florentin qui a un goût inné pour les belles choses, et, sans analyser, sans commenter son Dante, le comprend parfaitement, et en est le meilleur évocateur, le meilleur vulgarisateur.

Dante lui-même pour devenir magistrat à Florence avait dû s'inscrire à l'une des *arti maggiori*, Pour gouverner le peuple, dans la démocratie florentine, il fallait en être, vivre avec lui, s'exprimer, se mouvoir, se passionner comme lui. . . . . .

. . . . . .

ANGELO DE GUBERNATIS.
Professeur à l'Université de Rome

LES CHEFS DU PARTI IRLANDAIS

Le parti irlandais, après avoir, sous la conduite de Parnell, forcé l'admiration de ses adversaires mêmes, semblait désorganisé; ce chef fameux une fois mort, quelques années se passèrent dans le trouble. Ce fut une période transitoire et pénible durant laquelle on put croire que tout accord entre les groupes politiques était devenu impossible. Heureusement les difficultés, qui paraissaient alors insurmontables, sont aujourd'hui aplanies. Chacun a su mettre l'intérêt général du pays au-dessus de son intérêt ou de ses sentiments personnels. A l'heure actuelle, sur les 103 sièges législatifs accordés à

l'Irlande par l'acte de l'Union avec la Grande-Bretagne, le parti nationaliste (c'est-à-dire, le parti qui réclame l'autonomie du pays avec un corps législatif délibérant à Dublin) occupe plus de quatre-vingts de ces sièges.

Les Anglais refusent le *Home Rule* aux Irlandais sous le prétexte qu'il faut protéger les intérêts du relativement petit nombre des Unionistes, et ils reprochent aux Nationalistes leur manque de loyauté. A cela, les Nationalistes ripostent que rien dans leur histoire n'autorise à supposer qu'ils feraient usage de leur majorité, le cas échéant, pour porter préjudice aux Unionistes.

Mais les considérations politiques m'entraîneraient trop loin... Il m'a paru intéressant de présenter d'abord au public français les personnalités les plus marquantes du parti irlandais qui ont fait parler d'eux fréquemment ces derniers jours.

M. John Redmond, le « leader » du parti, est un avocat de grand talent ; mais il a sacrifié à la cause irlandaise les avantages de sa carrière brillante. J'ai entendu parler de M. Redmond pour la première fois, il y a quelques années, en Australie. Lui et son frère cadet, William, furent, en effet, les délégués en Australie du parti nationaliste, car Parnell, qui avait la main heureuse dans le choix des hommes, au lieu de se faire représenter là-bas par de graves personnages, avait choisi ces deux jeunes-hommes aimables, énergiques, qui séduisaient les Australiens autant par leur bonne grâce que par la fougue de leur éloquence.

Depuis cette époque, M. Redmond en a vu, comme on dit, de toutes les couleurs. Toujours sur la brèche dans les temps difficiles où les Anglais s'efforçaient de mater la *Land League* par la force, il dut se familiariser avec le dur régime des prisons anglaises. Certes, cela ne le distinguait point de la plupart de ses collègues, car à une certaine époque les prisons d'Irlande ne furent pas assez grandes pour loger tous les détenus politiques. Le cachot était alors l'antichambre du Parlement.

La réputation de M. Redmond allait toujours grandissant. Très éloquent, nous l'avons dit, il est non seulement orateur dans toute l'acception du mot, mais encore un véritable styliste. Ses discours sont d'une si belle tenue littéraire qu'ils font aussi bien les délices de ses lecteurs que de ses auditeurs. Ajoutez à cela une habileté extrême de manier les chiffres, un jugement pondéré et une expérience consommée de la vie publique. Le chef irlandais est un des hommes les plus écoutés de la Chambre. Ses adversaires mêmes reconnaissent que pas un homme d'État britannique ne le surpasse comme « leader » accompli.

Encore jeune, solidement bâti, M. Redmond est d'une taille plutôt petite. Son visage appartient au type romain, mais affiné, assoupli par la complexité de notre civilisation. Dans la vie privée, personne n'est plus charmant ni plus séduisant.

William Redmond est le frère de John, de quelques années plus jeune que lui. Le temps l'a moins assagi, celui-là, mais l'habileté, la pondération de l'un sont admirablement servies par l'allant, le fougueux tempérament, l'indomptable courage de l'autre. La biographie de William s'identifie avec la lutte du parti irlandais. Il a combattu dès la sortie du collège où déjà il était connu par son enthousiasme patriotique. Si les voyages servent à former la jeunesse et à l'instruire, on peut dire que William Redmond est exceptionnellement instruit ; il a traversé et depuis longtemps tous les pays où l'on parle la langue anglaise, prêchant partout la cause irlandaise, stimulant l'activité des partisans du *Home Rule*, organisant ligues et comités, toujours sur la brèche, ne se reposant qu'en prison.

William Redmond est plus grand que son frère, large d'épaules, fort, vigoureux, doué d'un organe magnifique. Prompt à électriser les foules dans les réunions publiques, il réchauffe l'atmosphère souvent un peu froide de la Chambre des communes par l'ardeur de son verbe. William Redmond est un lutteur, mais sa force n'exclut point la grâce. Dans la Chambre il est autant goûté pour ses interruptions spirituelles, ses reparties pleins d'à-propos et de finesses aiguisées, que pour sa fougueuse éloquence. Il sait égayer les débats, généralement lourds, du Parlement, et ajouter la note plaisante aux comptes rendus solennels des journaux. Dans la vie privée, William Redmond est un bon garçon, généreux, droit, loyal ; au demeurant, l'une des figures les plus populaires de l'Irlande.

M. John Dillon est assez connu en France. Il l'était déjà avant l'incident qui répandit son nom partout, je veux parler de la fameuse riposte : *damned liar* (damné menteur) qu'il lança récemment à la tête de M. Chamberlain en pleine Chambre des communes. En effet, depuis plus de vingt ans M. Dillon est un des plus actifs et des plus dévoués chefs irlandais. Fils d'un homme célèbre dans le parti le plus intransigeant des Nationalistes, M. Dillon ne tarda pas à marcher dans la voie tracée par son père. M. Dillon et M. O'Brien, dont je parlerai bientôt, comptèrent parmi les premiers collaborateurs de M. Michael Davitt, quand celui-ci fonda la *Land League*, cette puissante organisation qui donna la force matérielle nécessaire au mouvement dirigé par Parnell avec tant de succès. Il arrivait que pendant de longues

périodes, Parnell lui-même s'effaçait volontairement et confiait la direction de son parti aux mains de MM. Dillon et O'Brien. Ceux-ci gagnèrent une grande popularité qui ne s'est jamais démentie, et qui aida beaucoup ces derniers temps à la réorganisation du parti et à la constitution d'une nouvelle ligue, *the United Irish League*, qui poursuit le même but que l'ancienne *Land League*.

M. Dillon, en dépit de sa « sortie » sensationnelle à la Chambre, n'est pas un homme violent. Grand, mince, distingué, ses années de lutte continuelle, ses souffrances aussi lui ont donné un air grave et réfléchi. D'ailleurs il ne considère pas la politique comme un jeu d'amour-propre, mais comme un devoir : ses intérêts personnels ne comptent pas. M. Dillon est docteur en médecine, mais il n'a jamais eu le temps d'exercer sa profession. Très écouté à la Chambre, sa récente passe d'armes avec M. Chamberlain n'est que la dernière d'une longue série.

M. William O'Brien est un croyant. Il croit à l'avenir de l'Irlande, et cette foi invincible lui a donné la force nécessaire pour reprendre énergiquement la lutte après chaque insuccès.

La camaraderie existe dans le parti irlandais, la profonde amitié qui unit M. O'Brien à M. Dillon en est le type le plus frappant et cette amitié est telle qu'il est presque impossible de ne pas unir ensemble les deux noms si populaires de ces deux chefs. M. O'Brien commença sa carrière comme journaliste ; encore très jeune, déjà rédacteur d'un journal de province, il se montra polémiste verveux. Il avait le don d'agir sur la foule et de lui communiquer quelque chose de sa foi inébranlable dans les destinées de l'Irlande. Bien entendu, il goûta lui aussi aux honneurs de la prison à plusieurs reprises. A propos de prison, il me revient une anecdote trop typique pour être passée sous silence. Le gouvernement anglais qui avait l'habitude de traiter ses prisonniers politiques en criminels de droit commun, les obligeait à endosser l'affreuse tenue des forçats. M. O'Brien refusa net de se soumettre à cette règle. Alors, pour le contraindre à obéir, les officiers de la prison profitèrent de son sommeil, pour lui soustraire ses vêtements. Mais le vaillant Irlandais ne capitula point. Réduit à la simple chemise ; il refusa encore de revêtir l'infamante livrée. A la fin le gouvernement se déclara vaincu et lui rendit son pantalon. Ce petit fait fixa l'attention sur la façon dont on traitait les condamnés pour délits politiques, et une amélioration s'ensuivit.

En l'année 1898, M. William O'Brien fonda l'*United Irish League* et un journal.

Le progrès de la Ligue fut assez lent d'abord ; elle était même violemment combattue par un certain parti irlandais. Toutefois, les principes défendus par O'Brien gagnèrent peu à peu du terrain, et avant les dernières élections générales, la grosse question en Irlande reposait tout entière sur la vie ou la mort de la *League*. Le résultat des dernières élections a donné raison à M. O'Brien de la façon la plus éclatante, car M. Healy fut le seul adversaire de la *League* qui fut élu. L'importance de la *League* augmenta encore, et à l'heure présente, cette importance est telle, son extension est devenue si considérable que le gouvernement devra la supprimer par la force ou entrer dans la voie des justes revendications du parti nationaliste. Quelques députés et plusieurs agents de la *League* sont actuellement en prison pour avoir déclaré leurs principes en réunion publique ; mais jamais le gouvernement anglais n'a rien gagné à de pareilles mesures, et tout semble indiquer qu'il trouvera bon de changer son fusil d'épaule.

Les journaux anglais se plaisent quelquefois à peindre les députés irlandais sous les couleurs les plus sombres, et dernièrement j'ai eu occasion de m'amuser de la surprise d'un bon Unioniste qui fit la connaissance de M. O'Brien pendant un voyage en mer. Le chef de l'*United Irish League* était tout le contraire de ce qu'il le supposait ; au lieu d'un fanatique, il trouvait un homme aux manières affables, modeste, d'une conversation charmante et d'une érudition encyclopédique. M. O'Brien a été assez malade dernièrement. Revenu à la santé, il porte gaillardement ses quarante-neuf ans. Grand, maigre, portant toute la barbe, il a quelque chose d'un apôtre.

M. Michael Davitt, qui est incontestablement un des hommes les plus influents, non seulement en Irlande, mais partout où la race irlandaise s'est répandue, n'est plus député, ayant démissionné après un discours à la Chambre des communes qui fit grande sensation, et dans lequel il déclara que la voix de justice ne pouvait se faire écouter dans cette Assemblée.

J'ai parlé des emprisonnements des députés irlandais, mais toutes les souffrances pâlissent devant le supplice enduré par Michael Davitt. Il passa sept ans en prison, de 1870 à 1877, pour avoir fait partie d'une société politique secrète, la société des *Fenians*. Un beau livre, *Leaves from a Prison Diary* (Feuilles d'un journal de prison), contient le récit de ses années de torture. La lecture en est poignante, mais non pas déprimante ; car l'âme du prisonnier ne fut jamais abattue ni domptée.

Libéré en 1877, M. Davitt ne tarda pas à reprendre la lutte. C'est à lui que revient l'honneur de la fondation de la *Land League*, une des organisations les plus puissantes et les mieux disciplinées, les plus favorables à un mouvement politique constitutionnel.

Privé dans sa jeunesse d'une éducation étendue, M. Davitt s'est formé seul. Travailleur acharné, il a conquis une véritable érudition. D'autre part, ayant voyagé beaucoup aux États-Unis, en Australie, en Afrique australe et en Europe, il a observé beaucoup, et on le considère aujourd'hui comme un des membres du parti nationaliste les plus éclairés et les plus qualifiés pour juger la politique anglaise et mesurer l'étendue et l'importance de ses relations intérieures et extérieures.

M. Davitt a cinquante-six ans. Dans sa figure amaigrie, l'œil noir brille. Sa taille haute, son pas élastique, son ardeur indomptable témoignent que les années et toutes les épreuves n'ont pas eu trop de prise sur cette âme altière. C'est une personnalité frappante. Ce Silvio Pellico peut être comparé aux héros de Plutarque.

M. Timothy Healy était un des collègues de Parnell, qui avait contribué le plus à mener à bonne fin la campagne pour l'amélioration de la situation des tenanciers en Irlande. Il se trouve quelque peu en désaccord avec les autres chefs en ce moment quant à la politique de l'*United Irish League*, mais il est toujours un des plus redoutables adversaires du régime anglais en Irlande. M. Healy est connu par son esprit mordant, ses mots à l'emporte-pièce. Quand il a la parole à la Chambre, le bruit en court aussitôt dans les couloirs et les membres arrivent en hâte pour l'écouter. Ce n'est pas toujours pour leur agrément; il a le don de mettre les Torys en fureur quand il le veut — et il le veut souvent. Rien dans sa manière ordinaire n'indiquerait le combattant acharné qu'il est, l'expression de son visage est pleine de douceur, ses yeux luisent derrière ses bésicles avec une candeur presque enfantine. Mais M. Healy, qui est avocat distingué, connaît la question irlandaise à fond; il connaît aussi admirablement le caractère de ses adversaires, et il a l'art de dévoiler leurs défauts ou leurs faiblesses par des mots qui font rire; ainsi les députés, rient à leurs dépens.

J'en passe et des meilleurs. M. Harrington, par exemple, administrateur remarquable, est actuellement lord-maire de Dublin; M. Sexton, la *bouche d'or* des Irlandais, a déserté les triomphes parlementaires pour se consacrer à la tâche rude mais nécessaire de l'organisation intérieure : M. T. P. O'Connor, bien connu en France comme un des journalistes les plus marquants de Londres, homme très accompli sous tous rapports et qui peut se donner le plaisir délicat de lire dans le texte original Homère ou Cicéron, ou Gœthe, ou Pascal; M. O'Connor, comme presque tous ses collègues, est un écrivain très apprécié, et il affectionne particulièrement la littérature française.

Toute étude, même très brève, sur des chefs irlandais serait incomplète sans quelques mots sur M. J.-J. O'Kelly. Quelle vie de roman et de lutte que la sienne! Il compléta son éducation en France, devint soldat français, combattit au Mexique, et en 1870 contre les Prussiens sous le drapeau tricolore. Plus tard, en sa qualité de correspondant militaire à Cuba, il fut arrêté par les autorités espagnoles qui le soupçonnaient de montrer trop de sympathies aux Cubains. Traduit devant une Cour martiale, le commandant qui présidait, n'aimant pas les paroles inutiles, lui dit simplement : « Votre interrogatoire n'est qu'une formalité, rien de plus; vous serez fusillé de bonne heure demain matin. Prenez un cigare. »

O'Kelly prit le cigare, et tout en fumant son havane adopta une résolution hardie. Il se déclara citoyen des États-Unis, et fit peser sur l'esprit de ses juges la crainte de la vengeance américaine.

Ils se troublèrent. O'Kelly avait gagné le temps nécessaire pour communiquer avec Señor Castelar son ami, dont la situation était alors prépondérante en Espagne. Il fut acquitté.

Quelques mois plus tard, O'Kelly se trouvait parmi les invités à un grand bal de la Cour à Madrid. Étonné, enthousiasmé de la brillante aristocratie espagnole, O'Kelly regardait autour de lui avec admiration, quand tout à coup il reconnut le commandant de la Cour martiale.

— Je suis très heureux, dit celui-ci, que nous ne vous ayons pas fusillé!

— Moi, aussi, répondit O'Kelly. Prenez un cigare!

Et sur un balcon d'où la vue s'étendait sur la ville féerique, les deux amis discutèrent sur la politique, la guerre, et les destinées mystérieuses des choses d'ici-bas.

Depuis, M. O'Kelly est devenu une des lumières du parti. Il sait la politique comme un vrai général possède un plan de campagne; ses collègues se fient à son jugement sûr.

Pour me résumer, je puis dire que de tous les partis qui figurent à la Chambre des communes, c'est incontestablement le parti irlandais qui est le mieux organisé, le mieux discipliné. Il se peut qu'en parlant ainsi je surprenne même de bons Français, plus ou moins intéressés à la politique britannique et qui puisent leurs renseignements dans les feuilles anglaises, où les Irlandais sont très souvent traités d'énergumènes et de gens qui, la plupart du temps, s'efforçant à atteindre un but ridicule par des procédés peu respectables. Mais les faits sont là plus éloquents que les paroles de politiciens ou que les articles de journaux jaunes.

Les faits seuls sont éloquents.

ARTHUR LYNCH,
de la Chambre des communes.

LE LENDEMAIN

Nouvelle.

Lorsque Marta s'éveilla, ses yeux crurent s'ouvrir comme d'habitude sur sa petite chambre bien connue; mais, avant même que les murs, les meubles et le grand lit l'eussent avertie du changement survenu, son cœur sursauta. Elle était mariée.

Elle regarda tout aussitôt son mari. Albert, les traits calmes, les joues doucement colorées, dormait avec une sérénité et une placidité tellement enfantines, que la barbe qui lui entourait le visage semblait une plaisanterie. Marta le regarda longuement, intensément, tout son être concentré dans ce regard, voyant s'évanouir, dans cet opiniâtre sommeil, une de ses plus anciennes rêveries d'amour, heureuse pourtant de veiller sur ce sommeil et de sembler le protéger, prise d'une sorte de tendresse maternelle où se fondait la mélancolie d'une secrète pensée.

Certes, elle ne pouvait faire un reproche à son mari de ne pas s'être réveillé avant elle; peut-être même était-ce mieux ainsi; oui, oui, c'était mieux. Un autre ordre d'idées s'empara d'elle vivement, la faisant glisser hors du lit avec une hâte qui ressemblait à une fuite.

Et pendant qu'elle procédait à sa toilette, doucement, dans la pénombre de la chambre, elle prenait entière possession de sa position de femme mariée, regardant l'anneau d'or qui brillait à sa main gauche le tournant et le retournant, ayant peur de le perdre.

Le rêve de son ardente jeunesse s'était exactement réalisé; un homme jeune, sympathique, honnête, l'avait demandée en mariage, lui avait donné son nom, l'emmenait avec lui; donc il l'aimait. C'était l'amour véritable, idéal, impérissable, — *fort comme la mort.* — La majesté de la comparaison biblique la remuait; elle sentit un élan de profonde reconnaissance envers Albert et se penchant tout doucement, tout doucement, elle déposa un très tendre baiser sur la main que son mari tenait allongée au-dessus des couvertures.

C'était étrange pourtant de se trouver ainsi renfermée dans la même chambre avec un homme que deux mois auparavant elle ne connaissait seulement pas de vue; qui jusqu'à la semaine précédente ne l'avait pas tutoyée; qu'elle n'avait jamais rencontré qu'au milieu du cercle de famille, qu'à côté de sa mère; dont elle ignorait le passé et ne savait ni les goûts, ni les habitudes, ni les sympathies, ni les aversions. Et elle qui avait été élevée dans l'intangible idée de la pudeur féminine; elle, qui n'aurait pas montré ses épaules à un frère, à un oncle, avait cependant dormi avec cet homme!

C'était juste, légal, approuvé par le code et par la religion, approuvé par elle-même puisqu'elle y avait consenti, puisque Albert lui plaisait, puisqu'elle attendait de lui la révélation de l'amour.

Elle attendait! Mais elle se sentait étourdie, comme quelqu'un qui va à tâtons, les yeux bandés, se heurtant contre des objets nouveaux et indéterminés, entendant la voix de compagnons qui lui crient : En avant, n'aie pas peur!

Quand on lui avait présenté Albert, Marta qui avait vingt-trois ans, qui était intelligente et sérieuse, comprit tout de suite à l'air anxieux de sa mère et au regard scrutateur du jeune homme, qu'elle était au moment d'accomplir le grand acte de son existence.

Ce qu'elle ne savait pas, c'est que depuis quelques mois son sort était mis aux voix; les amies de sa mère balançaient entre cinq ou six candidats qu'elles-mêmes avaient choisis et triés sur le volet; si bien que Marta avait successivement failli devenir Mme de Martini, avec un veuf, capitaine d'infanterie, noble, homme d'ordre, de fortune modeste; puis Mme Valdranchi en épousant le célèbre sculpteur de ce nom, qui n'avait pas le sou, mais gagnait beaucoup d'argent, jeune homme séduisant aux innombrables bonnes fortunes. On avait en même temps pensé à Anselme Bianchi, négociant en grains, peu distingué mais agréable toutefois et riche. Trois personnalités absolument opposées, mais qui, se présentant sous forme de mari, offraient — au dire des amies — les mêmes garanties de bonheur pour la jeune fille.

De Martini, élancé, mince, blond avec une légère calvitie, très élégant, très calme, l'esprit cultivé, devait plaire à Marta; Valdranchi, petit, vif, brun, habitué aux sociétés équivoques, mais ayant le feu du génie dans le regard et très sympathique, devait plaire aussi à Marta; et il n'y avait aucune raison pour qu'Anselme Bianchi ne lui agréât pas de même, bien que n'étant plus de la première jeunesse, mais de très bonne apparence encore et ayant une villa presque princière avec des serres immenses où Marta aurait pu satisfaire sa passion pour les fleurs. Il fut pris bonne note de ce dernier point dans le cercle des amies.

Pendant que l'on discutait sur ces divers mariages, alors que de Martini avait été déjà invité à dîner et qu'on avait fait entendre à M. Bianchi quel bonheur suprême serait le sien en prenant une brave petite femme; tandis qu'on cherchait à persuader Marta que les bohèmes du genre de Valdranchi deviennent, à la longue, les meilleurs maris, Albert Oriani se présenta. — Voyez — observa une cousine — comme cela tombe bien : Oriani! Le nom de Marta est Oldofredi, elle n'aurait même pas à changer d'initiales! — Et sur cette heureuse découverte les négociations commencèrent.

Albert vivait à la campagne, surveillant ses propriétés. Sans famille, de la fortune, galant homme, trente-trois ans, fatigué du célibat, manifestant très clairement le désir de se marier pour en finir avec la vie désordonnée de garçon. La mère, les parents, les amies se regardèrent en face et crièrent d'accord : C'est lui qu'il faut !

On s'arrangea ensuite pour que Marta le vît comme par hasard ; et, après avoir passé toute une soirée au théâtre ayant à son côté un jeune homme brun, aimable, avec une fleur à la boutonnière qui embaumait ; après s'être entendue avec lui sur les mérites de la pièce et sur les costumes de la première actrice, une sorte de sympathie intellectuelle et d'accord moral se formant ainsi entre eux, Marta n'eut aucun déplaisir à le revoir deux jours après, en sortant de la messe, et deux autres jours ensuite accueilli chez elle comme un ami.

Quand le moment de se prononcer fut venu, chacun lui fit observer et elle-même remarqua avec son peu d'expérience combien elle était privilégiée, étant donné le sort général des jeunes filles : beaucoup se marient tard, dépoétisées, déjà flétries ; beaucoup ne se marient pas du tout ; et combien doivent se contenter d'un vieillard, d'un veuf, d'un benêt, d'un homme ruiné, d'un quasi-poitrinaire, attendu que — disent les personnes de bon sens — on ne peut tout avoir.

Albert avait tout ou presque tout ; Marta dut vraiment en convenir, aussi se réjouit-elle de sa rare bonne fortune et accepta-t-elle avec enthousiasme ; enthousiasme qui n'était pas provoqué précisément par Albert lui-même, mais par ce qu'elle devrait à Albert, par l'avenir qu'elle se promettait. Le présent n'était qu'une préparation, car elle le savait bien, elle le comprenait, on ne pouvait s'aimer ainsi, tout de suite ; le lendemain seul lui ouvrirait les portes mystérieuses de l'amour.

Au milieu des apprêts fébriles du mariage, Marta tendait avidement les bras et le cœur vers ce bien futur, indifférente au plaisir des cadeaux, touchant d'une main distraite les dentelles et les broderies de son trousseau, souriant doucement aux bons vœux ; ne goûtant pas, ne saisissant pas les bords, les parcelles de félicité qui tournoyaient autour d'elle, les yeux fixés vers le but. Les attentions d'Albert et le baiser quotidien qu'en la présence de Mme Oldofredi il lui imprimait sur la main et les derniers jours sur la joue, ne la touchaient pas beaucoup non plus. Après, — pensait-elle, — quand nous nous aimerons vraiment, quand nous serons seuls ! Marta était dans sa quinzième année lorsque pour la première fois elle avait été hantée de pensées d'amour ; un serrement de main prolongé, un regard qui la fit tressaillir, un frémissement, ce fut tout ; et, après, bien des nuits d'insomnie, bien des heures de tristesse, bien des larmes répandues en secret ; aucune ivresse amoureuse, mais l'intuition de toutes les ivresses. Et cela avait fini ainsi.

Plus tard, dans le monde, il lui était arrivé de fixer les yeux de préférence sur certains yeux, de danser plus volontiers avec tel jeune homme qu'avec tel autre ; mais comme il lui fallait attendre ces petites rosées d'amour, sans pouvoir ni les exciter, ni s'y abandonner, huit années, vides et froides en apparence, s'étaient écoulées.

Et maintenant, quels qu'eussent été les rêves, les désirs, les espoirs, l'attente de ces huit années, elle allait tout réaliser. Dans la plénitude de son développement de femme, le cœur, les sens, la pensée réclamaient leur part à Marta qui tremblante répétait : Après ! après !

Elle n'avait jamais été seule avec Albert et quand ils étaient ensemble, ils avaient toujours à parler d'une foule de choses urgentes : le tapissier, la couturière, le bijoutier, les invitations, l'itinéraire du voyage.

Albert allait et venait, affairé, avec un monceau de papiers à examiner, à signer, mais toujours content et de bonne humeur.

— C'est un ange de bonté ! — s'écriait Mme Oldofredi. Marta le regardait d'un regard intense, jusqu'au fond des yeux, si bien qu'il disait en riant : Eh ! veux-tu me magnétiser, par hasard !

« Tout ce tourbillon prendra fin, pensait Marta ; et il sera à moi, tout à moi ; encore deux jours, un jour, une heure... »

Marta s'habillait lentement. Sa toilette terminée elle retourna regarder Albert et fut émue de nouveau ; émue d'une étrange émotion faite de désirs et de regrets, d'ardente tendresse et d'épouvante glacée. — Oh ! Albert, — murmura-t-elle les mains jointes, — si je m'étais trompée, si je ne devais pas te comprendre...

Le sérieux de son éducation et de sa nature lui présentaient son devoir sous une forme exaltée et sévère. Les leurres de l'imagination devaient disparaître devant la tâche austère de la vie ; elle assumait dès ce moment une mission sacrée, elle avait entre les mains le bonheur et l'honneur de cet homme, elle lui devait toute son affection, toute son obéissance, tout son dévouement. Elle l'avait épousé, elle était à lui.

Comme elle aurait voulu faire quelque chose de grand, d'héroïque pour montrer son pouvoir d'aimer ! fuir du monde, s'ensevelir vivante dans un désert, renoncer à tout, mais avec l'amour d'Albert, de ce beau jeune homme qu'elle mourait d'envie d'aimer, à qui elle demandait encore avec une sorte d'effroi le secret de sa félicité.

Muette à côté du lit, elle rêvait d'ivresses inconnues, de transports lointains, indéfinis, craignant pourtant de réveiller Albert, le regardant à la dérobée. Il avait le visage très régulier, le profil noble et pur, une fossette dans le menton, la barbe abondante et soyeuse. Ses cheveux fins et légers prenaient cent formes différentes sous la pression de l'oreiller, improvisant des boucles enfantines, entourant capricieusement son oreille qu'il avait d'une petitesse féminine.

Mais à quoi pensait-il, lui? Quelles étaient les visions qui traversaient son sommeil? Avait-il toujours dormi ainsi sur le côté, avec un bras sous la tête, l'autre allongé? Aussi rosé, aussi calme, que cachait le sphinx de ce beau visage? et quand donc pourrait-elle, pénétrant dans l'âme de son mari, l'appeler vraiment sien?

Elle aurait si volontiers ouvert tout grand son esprit et son cœur devant lui, pour s'assurer qu'elle en était comprise, poussée par un irrésistible besoin de fusion que le contact physique avait irrité sans le satisfaire. Non, cela ne pouvait être ainsi toujours et rien de plus! Marta sentait encore des bandeaux sur ses yeux, des entraves à ses mains; elle allait encore à tâtons, elle ne possédait pas encore l'amour, elle n'avait pas encore saisi la vérité.

Un mouvement d'Albert la tira de sa rêverie et par un instinctif sentiment de pudeur elle ne voulut pas être surprise le contemplant. Elle alla vers la fenêtre par laquelle pénétrait le gai soleil de mars, souleva les rideaux qui couvraient les vitres et jeta un regard sur la rue, rue inconnue de cette ville inconnue. Très étroite et donnant directement sur le port, elle était encombrée à ce moment d'une foule de charretiers, de portefaix et de poissonniers qui tous vociféraient dans un dialecte que Marta ne comprenait pas. Elle regarda les fenêtres d'en face, basses, sans persiennes, toutes munies de cordes sur lesquelles voltigeait du linge lavé et mis à sécher.

L'aspect de cette ville, si différente de sa ville natale, intéressa Marta, sans lui plaire; elle leva les yeux et à travers une enfilade grise et mélancolique de toits d'ardoise, au loin, dans la splendeur matinale, elle aperçut la ligne azurée de la mer, grandiose, idéale dans son calme, ayant quelque chose qui participait du rêve, de l'immatériel, de l'au-delà...

***

La voiture, après avoir recueilli les deux voyageurs, les malles, les ombrelles et le petit sac de cuir que Marta posa avec précaution à côté d'elle, s'ébranla et prit une verte avenue.

Enfin! — pensait Marta, — je touche au port, je vais entrer dans mon nid. Elle en avait assez des villes, des hôtels, des monuments, des musées, des bibliothèques. Les Vénus qu'elle avait vues, triomphantes dans leur superbe nudité; les Lédas voluptueuses, les Dianes amoureuses, les essaims de nymphes, les olympes de déesses, toutes proclamant l'empire de la beauté, lui avaient laissé un certain découragement et en même temps un désir; une grande désillusion et une curiosité plus grande encore.

— Dis-moi, — dit-elle, en se serrant contre Albert, car dans cette voiture qui était à son mari il lui semblait être déjà dans leur maison, — la première fois que tu m'as vue, ce certain soir, au théâtre, est-ce que je t'ai plu tout de suite?

— Tout de suite, — répondit Albert, en prenant un havane dans son élégant porte-cigares.

— Ma figure te plut?

— Oui.

— Et ma taille?

— Oui.

— Et ma voix?

— Tout. Je me dis à moi-même : J'aurais là une gentille petite femme.

Marta demeura pensive. — Il lui demanda si elle était bien installée, si elle voulait un châle sur ses genoux, et Marta ayant fait signe que non de la tête, il alluma son cigare, souriant, jouissant de cette course en voiture découverte.

— Et après, revenu chez toi, tu y as pensé? — murmura la jeune femme, son visage sur l'épaule de son mari.

— A quoi?

— Rien, rien, une bêtise.

A chaque tournant de la route le paysage s'élargissait, vaste, riant, entrecoupé de blancs sentiers qui se perdaient au loin sous l'ombrage des acacias. Le terrain légèrement ondulé unissait la plaine aux montagnes, lesquelles se dressant tout autour à l'horizon lui formaient ceinture, la sertissant comme une perle. De tous côtés l'œil se reposait; c'était la tranquillité, c'était la paix : champs fertiles, rares et proprettes chaumières, moulins tournant au-dessus des eaux cristallines de quelque ruisseau. Çà et là, un âne se détachant sur le blanc des chemins, une vache au milieu du vert des prairies et, en haut, le ciel ensoleillé.

Que de choses Marta aurait voulu demander, tout en regardant la voiture remise à neuf en son honneur. Ses yeux se tournant vers le cocher campagnard, qui à la maison devait sans doute remplir d'autres offices, s'arrêtèrent sur le cheval.

— Comment s'appelle-t-il? Est-il de belle race? Je n'ai jamais eu de chevaux et je n'y entends goutte.

— D'abord, c'est une jument, répondit Albert gaiement. Elle s'appelle Bizetta, n'est pas d'une grande beauté, mais je l'ai depuis quatre ans et elle

fait très bien son service. N'est-ce pas, Jérôme?

Jérôme, de son siège, secoua son fouet, en signe d'assentiment.

Marta pensa qu'elle, l'épouse, était l'étrangère entre le maître, le serviteur et la jument. Son mari et Jérôme pouvaient s'entendre d'un coup d'œil sur une quantité de choses à elle inconnues, et la jument elle-même, que de caresses n'avait-elle pas eues d'Albert avant, bien avant, que Marta n'eût fait sa connaissance! Tout un passé les séparait, alors qu'elle aurait voulu se fondre en lui, s'identifier, ne plus former qu'un seul être avec son mari.

— En avons-nous pour longtemps encore avant d'arriver? demanda-t-elle, presque humiliée de ne pas le savoir.

Nous avons fait environ trois kilomètres, il nous en reste cinq. Dans une demi-heure nous serons à la maison. Apollonia nous attend.

Tout au moins savait-elle qu'Apollonia était la servante. Ils en avaient déjà parlé; son mari la lui avait dépeinte comme une brave paysanne dévouée et fidèle. Mais en ce moment, Marta voulait savoir si Apollonia était jolie, et elle le demanda à haute voix, ce à quoi Albert répondit par un éclat de rire auquel fit écho une sorte de hoquet hilare de la part de Jérôme, si bien que Marta se mit à rire, elle aussi, avec une enfantine gaieté, au grand plaisir d'Albert qui aimait les personnes de bonne humeur.

— Tu verras, — ajouta-t-il en frappant amicalement sur l'épaule de sa femme, en bon camarade, — tu t'entendras tout de suite avec tout le monde; ce sont de braves gens, d'excellentes gens. Le docteur voudra être un des premiers à te voir, car il est très curieux, le bonhomme.

— Ah! tu connais un docteur qui est curieux?

— Curieux, pas précisément, mais il le sera dans le cas actuel, parce qu'il me connaît depuis l'enfance et m'a déjà averti qu'il voulait te faire la cour. Es-tu forte en poésie? Et en cuisine? Si tu possèdes ces deux sciences sur le bout du doigt, le docteur sera tout à ta dévotion.

— Est-ce qu'il parle poésie avec ses malades?

— Il ne voit aucun malade; il ne sait seulement pas tâter le pouls. Il doit avoir étudié la médecine il il y a quelque trente ans et on lui donne le titre de docteur; mais, depuis, ses vocations ont varié : grand seigneur, poète, conspirateur, bon vivant, soldat, il a été tout cela, hormis médecin. C'est un original, un être déséquilibré. Parfois, il parle trop, parfois il se tait des journées entières. Mais si tu peux lui donner la recette de quelque plat friand, sa langue se déliera.

Pendant qu'Albert esquissait le profil de son ami, Marta, qui en vingt ou vingt-cinq jours de mariage ne s'était pas encore rassasiée de le regarder, suivait les mouvements de sa bouche, de ses yeux, admirait la charmante fossette que le sourire creusait sur sa joue gauche, admirait l'un après l'autre les poils de ses moustaches et les ondulations de sa barbe soyeuse dans laquelle il passait souvent la main, suivant cette main, s'attachant à son mari par tous ses sens et se sentant toujours trop loin de lui. Peu à peu elle s'était rapprochée, muette, la poitrine légèrement palpitante, et Albert, pour lui donner plus de place, se recula gentiment dans le coin de la voiture.

— Voilà M. Merelli qui passe, dit Jérôme de sa voix de ventriloque, sans se retourner.

Mais Albert l'entendit. Il se leva vivement et parut vouloir s'élancer hors de la voiture pour rejoindre les deux personnages qui côtoyaient la grande route. Tous les deux saluèrent.

— Montez-vous?

— Non, merci. Vous voilà bien arrivés?

Nouveau salut à Mme Oriani.

— Rien de nouveau?

— Rien.

— Au revoir!

Troisième salut.

— Ah! les chers amis, s'écria Albert en se laissant retomber sur les coussins de la voiture. Cette bonne figure de Merelli, cet excellent Toniolo!

Autant pour dire quelque chose que pour s'intéresser à ce qui intéressait son mari, Marta demanda :

— Ce sont tes amis?

— Merelli, oui, depuis le collège; nous avons fait ensemble la quatrième et la cinquième. Ce fut lui qui, le jour de l'anniversaire du professeur... Ah! mais tu ne sais pas quel grand fou il fait!

— Et l'autre?

— L'autre, c'est le pharmacien; c'est lui qui me disait toujours : Marie-toi, à notre âge c'est encore ce qu'on peut faire de mieux.

Le plaisir d'avoir revu ses amis, de reprendre ses anciennes habitudes, colorait le visage d'Albert et faisait briller ses yeux petits et bons. Il se frottait les genoux avec les mains, regardant la queue du cheval.

Marta se reprochait de ne pas participer à cette joie, d'éprouver, au contraire, une impression de tristesse, presque d'envie. Elle pensa soudain à sa mère qu'elle avait un peu oubliée pendant le voyage, sa mère qui, lorsqu'elle était toute petite, lui disait déjà et lui avait répété maintes fois depuis : « Marta, tu es trop impressionnable, trop exclusive; tu sens trop, tu penses trop. Cela ne conduit pas au bonheur. » Paroles qu'elle avait retenues comme un refrain d'orgue et qui maintenant lui revenaient à l'esprit, mais plus claires, comme si une lumière tout à coup allumée les eût éclairées. Voulant se

vaincre, voulant sortir de cet exclusivisme qui, au dire de sa mère, ne la rendrait pas heureuse, elle regarda la belle campagne, les arbres, les haies où voltigeaient les papillons.

— L'endroit te plaît? demanda Albert.

— Oui, beaucoup.

— Moi, je ne peux pas me voir ailleurs. Quand je suis dans une ville quelconque, je m'y trouve bien pendant huit jours, mais tout aussitôt je suis pris de la nostalgie de mes champs.

— Il me semble à moi que je serais bien n'importe où avec toi.

— Chérie!

Il avait dit : chérie. N'était-ce pas une douce parole? Pourquoi Marta ne tressaillit-elle pas de joie? Pourquoi resta-t-elle froide en apparence et silencieuse? Elle écoutait encore, répercuté dans l'air et dans son oreille, le son de la voix de son mari, et il lui semblait égal, identique à celui d'un instant auparavant, quand il avait dit : chers amis! et cela lui faisait l'effet d'une anomalie, d'une fausse note qui altérait la valeur du doux vocable. Elle se pencha vers Albert, la bouche contre son cou, murmurant dans l'épaisseur de ses cheveux : Chéri! chéri! chéri!

Il la repoussa vivement, en montrant Jérôme. Elle haussa les épaules.

Cela aurait été si bon de s'embrasser là, sous le ciel éclatant, pendant que la voiture les emportait rapidement. Qui les aurait vus? Et quand même! Elle se mit de nouveau à regarder la route qui fuyait, à regarder les arbres. Les amandiers fleuris étendaient leurs branches; les bourgeons des pêchers se montraient sur leurs rameaux encore privés de feuilles, semblables à de fraîches lèvres entr'ouvertes, et des gouttes éparses, rosée, gomme, larmes mystérieuses de la nature, brillaient sur le vert tendre, entremêlées aux fils d'argent que les araignées tendaient de branche en branche.

Le cœur de Marta se gonflait, plein de tendresse, plein du besoin de se répandre, de prodiguer caresses et baisers, altéré d'amour. « Albert m'aime, j'en suis sûre, se dit-elle. Pourquoi m'aurait-il prise? Il m'aime au-dessus de toutes les femmes; il est mien, il est tout à moi! » Et, soulagée, elle sourit à son mari.

Albert, qui pour sa part ne pensait à rien, fut très satisfait de constater que sa petite femme avait un bon caractère, et de plus en plus persuadé d'avoir eu la main heureuse dans son choix.

NEERA.

Traduit de l'italien par Mme DOUTSEL.

(*A suivre.*)

LA VIE ET LES MŒURS

DU PEINTRE MODERNE

Les discussions actuelles sur la réorganisation des Salons, les projets des dissidents, les allégations des protestataires, les exposés et les programmes confiés aux journaux, appellent l'attention du public et de la critique à divers titres. Le public ne peut juger que superficiellement ces débats d'artistes. Pourvu qu'il puisse, en mai, faire assaut d'élégance à deux vernissages et s'égayer les yeux dans une revue de deux ou trois mille toiles, il ne se soucie guère de discerner si cet assemblage est régi par des lois différentes de celles de jadis, et les potins de journaux lui apparaissent négligeables. Mais il n'en est pas de même pour le critique et le moraliste. De tels débats prouvent surabondamment que les peintres ne sont plus, en tant qu'individus, ce qu'ils étaient autrefois, que leur état d'esprit a profondément changé. Et c'est de ce changement que s'occupera la présente étude, non pour initier le lecteur à des querelles administratives dont son droit absolu est de ne pas s'occuper, mais pour lui montrer, à un point de vue plus général et plus intellectuel, comment l'âme et le caractère de l'artiste moderne ont évolué en même temps que son œuvre elle-même.

Le public, en effet, s'est tenu au courant, par l'évidence même, de la transformation de l'idéal des peintres depuis cinquante ans. Il a vu la peinture académique, le réalisme de Courbet, l'impressionnisme et le modernisme de Manet et de Degas, la peinture intimiste et rurale de Millet, les rêves archaïques de Moreau et de Chassériau, le réalisme de Bastien-Lepage, la féerie coloriste de Monet et de Besnard, la création historique de Laurens et de Rochegrosse, l'élégance nerveuse de La Gandara ou de Helleu, le rêve religieux ou païen de Puvis de Chavannes, la fantaisie ironique des dessinateurs actualistes, Willette, Lautrec ou Steinlen. Mais sur le caractère même du peintre, le public n'a rien su de nouveau, en somme, depuis la *Vie de Bohême*, livre fait pour créer un malentendu lamentable entre les artistes et le public. L'artiste qu'il dépeint est aujourd'hui un fossile, un archétype bizarre fait pour prendre place au muséum des curiosités morales. Cependant le public ne peut guère s'en rendre compte. Le rapin est un spécimen disparu. C'est à peine si les élèves de certains ateliers s'obstinent à en porter l'uniforme, cheveux bouffants, vastes feutres, lavallières immenses et pantalons de zouave. Encore partagent-ils cette innocente tradition avec nombre de photographes et d'employés de com-

merce. Il n'en est pas moins vrai que le peintre actuel est tout différent, à l'insu des visiteurs des Salons. Pour l'immense majorité, « le peintre du cintième » est ainsi fait, et son état moral est celui d'un garçon réjoui, fêtard à l'occasion, farceur, trouvant deux fins dans ses modèles, et n'acceptant aucune des régularités de la vie civique, sinon par force. Aux yeux du public, il y a ce peintre-là, ou le privilégié qui a hôtel et coupé, ne peint que les femmes du grand monde, et touche vingt mille francs pour un portrait.

La vérité est toute dissemblable, et il ne sera pas sans intérêt d'en noter ici les principaux traits contemporains.

*
* *

La constitution sociale du XIXe siècle a supprimé la condition du peintre pensionné par les nobles. Elle a fait de lui un citoyen libre, et du même coup elle l'a forcé à vivre de son métier, elle l'a assimilé au commerçant qui vit de la vente de ses produits. Au lieu d'être une sorte de fournisseur de luxe du gentilhomme, le peintre a changé de maître, il est devenu le fournisseur de luxe du bourgeois amateur. Le premier, n'y connaissant rien et n'en rougissant guère, car sa seule qualité de noble lui assurait à ses propres yeux la supériorité sur toute roture, payait et ne jugeait pas. L'amateur bourgeois, sur le pied d'égalité apparente avec le peintre, mais le dominant quand même par l'argent, s'est piqué de contrôler et de juger. Le noble pouvait avoir du goût, mais ne s'y croyait pas obligé : s'il n'en avait pas, il laissait faire aussi bien son costumier que son peintre, ces gens-là connaissant la mode et étant payés à cet effet. Le bourgeois s'est voulu une aristocratie de goût, et a donné son avis. Le peintre a-t-il gagné à cet « affranchissement » ? Beaucoup de bons esprits en doutent. Quoi qu'il en soit, une telle modification sociale a amené une révolution dans les mœurs.

La première conséquence de la modification a été d'amener l'artiste à révéler une nature d'insurgé. Le domaine de l'expression sociologique lui était fermé sous l'ancien régime. S'il avait, en tant qu'homme, des idées révolutionnaires, on n'en pouvait rien savoir dans son œuvre destinée à embellir les demeures des grands. Et cependant, sitôt l'essor donné à ses rêves par les événements de 1789, il se manifeste. Le goût impérial, tôt survenu, empêche David de transposer dans sa peinture ses idées de conventionnel. Mais il n'est pas jusqu'aux peintres académiques qui, dès la Restauration, ne décèlent leur « haine des tyrans » sous des allégories romaines (*Mort de Virginia*, etc.), et le prodigieux génie de Delacroix éclate comme une fanfare en peignant le *Massacre de Scio* et cette sublime *Barricade* où s'incarne l'inspiration révolutionnaire de toute une génération de carbonari et de chartistes. Mais en même temps Daumier publie la série de ses admirables satires sociales, qui attaquent résolument la bourgeoisie. Cette attaque est très distincte des boutades romantiques, des « sorties » exubérantes des disciples de Hugo contre les « bourgeois ». Il ne s'agit plus d'une mésintelligence entre ceux qui s'en tiennent au classicisme timide et ceux qui rêvent une littérature neuve. On sent dans Daumier, comme dans Balzac, la haine raisonnée du Tiers-État, une haine logique, froide, appuyée sur des faits.

Trente années ont suffi pour mettre au cœur de l'artiste la haine de l'obscurantisme et de l'esprit rétrograde et égoïste de la classe qui avait profité de la Révolution, faite par le peuple, pour s'emparer de l'hégémonie et s'y montrer aussi oppressive que l'ancienne noblesse, sinon davantage. Les rapports du bourgeois et de l'artiste ont tout de suite été malencontreux. L'artiste, par constitution, est fait de deux principes : l'amour des belles choses, qui le rapprochent de l'aristocratisme, et l'altruisme, le sentiment de la pitié et de la justice universelles, qui lui font aimer le peuple. Toute médiocrité, tout modérantisme, lui sont odieux. Le compromis de la royauté bourgeoise, conçu et appliqué par Louis-Philippe, lui est encore plus insupportable. Il a été barricadier en 1830, il l'est en 1832, il le sera en 1848, et l'ancien Cabrion, qui se bornait aux bonnes farces, est désormais un ami du prolétariat, un sectaire de Proudhon, s'il n'est pas franchement rangé à une conception monarchique favorisant l'art luxueux et l'écartant aussi bien de la bourgeoisie que de la canaille. Dès lors l'artiste est lié aux écrivains progressistes, et son histoire morale est celle des littérateurs eux-mêmes.

De 1851 à 1870, cette union s'affirme. Aux motifs politiques se joint, pour le peintre, la volonté de réagir violemment contre l'École de Rome et l'esprit académique, qui lui représentent sous une forme professionnelle l'obscurantisme et le bourgeoisisme réactionnaire. Courbet est réaliste, anti-symboliste et anti-impérialiste pour une seule et même raison. L'impressionnisme trouve sa racine dans le réalisme, et en concevant une expression moderniste de la peinture, il proteste implicitement contre l'esprit disciplinaire de l'École, il introduit l'expression des mœurs contemporaines dans l'art plastique exactement dans le même esprit de libéralisme qui anime les Goncourt, Flaubert et Zola. L'opposition bourgeoise à un tel art, dont elle réprouve autant les sujets que l'exécution, atteint son maximum de viru-

lence. Joseph Prudhomme « aimait l'art, mais non les artistes », au bon temps de Monnier; désormais il considère les artistes comme de véritables anarchistes. Le dessin politique se répand à profusion. De 1870 à nos jours, son accroissement est effrayant, et le dessin de mœurs se multiplie. Il y a dans tout l'art une rébellion systématique contre le Tiers. Le roman naturaliste, le roman sociologique, le Théâtre-Libre, s'accordent au dessin anarchiste, à la caricature politique, au croquis documentaire anti-bourgeois conçu par les Forain ou les Steinlen.

Parallèlement à cette évolution sociale, l'artiste devenu citoyen s'organise professionnellement. Il se trouve, dès le début de son existence civique et de sa carrière libérale, au seuil de deux routes : l'une est l'académisme, c'est-à-dire la soumission aux principes de l'École, la lente progression bureaucratique des concours, des médailles, du prix de Rome et des Salons patronnés par l'État. L'autre route est celle de l'indépendance, de la peinture faite selon une vision personnelle et vendue directement à l'amateur. La première route est malaisée, mais cependant on peut la parcourir heureusement avec de l'entregent et de la docilité : la seconde est quasi impraticable. La peinture officielle est constituée en hiérarchie administrative, en corporation, avec ateliers, degrés de maîtrise et chefs-d'œuvre comme avant la Révolution. Les prix de Rome ne sont pas donnés au mérite (et encore ce « mérite » signifie-t-il l'obédience aux formules scolaires); ils sont discrètement répartis entre les ateliers célèbres. Vers 1830, Ricard concourt en vain : élève de Léon Cogniet, il avait une lettre de recommandation pour Hersent, mais eut la délicatesse de ne porter cette lettre qu'après le jugement — et l'atelier Cogniet « ne devait pas prétendre au prix cette année-là ». Cette répartition semble toute naturelle ; elle a lieu de nos jours encore à l'École pour les prix d'Académie, les concours de fin d'année. Et le respect des maîtres est empreint d'un formalisme étrange. Tout-puissant vers 1840, ce formalisme persiste à présent bien qu'atténué. Les chefs d'atelier font volontiers exécuter des morceaux de leurs grandes compositions de Salons par des élèves, même longtemps après que ceux-ci sont sortis de page et devenus célèbres. Les mémoires d'artistes fourmillent d'anecdotes sur l'autoritarisme gourmé des « patrons ». Il n'est pas jusqu'à Manet qui ne se voie forcé de quitter l'atelier de Couture devant la réelle maussaderie et l'injustice bourrue de ce maître. Il y a là un ressouvenir de l'organisation des ateliers de la Renaissance, une sorte de main mise du peintre arrivé sur ses jeunes compagnons. Encore existait-il, sous la Renaissance, une certaine cordialité, et nous savons que Donatello vivait patriarcalement avec ses fondeurs, mettant l'argent gagné dans un coin de l'atelier où chacun puisait selon ses besoins. Mais dans les académies du classicisme, de 1800 à 1880, cette naïveté de mœurs n'existe pas. Le moindre manquement à la vision personnelle du professeur est durement réprimandé : l'atelier imite en masse son directeur, et garde dans la vie cette solidarité. On est « élève d'Ingres, de Couture, de Robert-Fleury, de Cabanel » comme on est « barbiste », pour toujours. Cela perpétue certains esclavages et confère certaines prérogatives. Quant à la vente, elle se répartit au prorata des docilités : les commandes officielles sont réservées aux membres de l'Institut, qui désignent pour les aider leurs élèves favoris, et c'est encore grâce à leur recommandation que les amateurs leur achètent des toiles. Durant tout le règne incontesté de l'académisme, la peinture applique ainsi le système des corporations. L'élève est corvéable.

En face de cette organisation, dont rien ne peut aujourd'hui faire apprécier le degré de rigorisme, et où se sont épanouis des « patrons » actuellement ensevelis dans l'oubli total, la peinture indépendante s'arrange comme elle peut. Les paysagistes romantiques partent sac au dos. Rousseau, Chintreuil, Corot, Diaz, Daubigny, Troyon, ne sont même pas pris au sérieux par les peintres de nu et de mythologie, le paysage n'étant considéré comme un « genre » que s'il est « noble », c'est-à-dire stylisé et comportant, comme ceux de Poussin, des figures. Et ce n'est pas le cas de ces hommes, pour qui les peintres officiels professent le plus grand mépris. Ils vendent leurs œuvres, à des prix modiques, aux gens qu'ils connaissent. On sait que le paysage moderne n'a été considéré comme un « genre noble » qu'à une date relativement récente, et c'est avec stupeur que nous avons vu considérer l'élection de Français à l'Institut comme un acte de libéralisme. Encore était-ce après de longues années de gloire, à la fin d'une carrière, et encore était-ce Français, dont le talent n'eut jamais rien d'intransigeant et qui obtint ses premiers succès avec des paysages tout classiques et sagement composés! Mais ceux qui introduisent dans le paysage des éléments modernistes sont excommuniés. Corot vend si mal et si rarement qu'il donne souvent, en surplus, une étude, qu'on se disputera plus tard à prix d'or. Rousseau végète tandis que Cabat parvient aux honneurs. Millet mène une vie misérable et meurt dans le dénûment dans sa bicoque de Barbizon, et il n'y a pas longtemps qu'un président de jury académique a dit : « S'il se présentait au Salon, je le refuserais encore. » Courbet subit toutes les avanies. Ricard, après avoir fait des chefs-d'œuvre splendides, se voit donner une mention honorable à l'Exposition. Aux peintres indépendants,

tout est difficile. Ils ont, eux aussi, des ateliers, mais ce sont plutôt des groupements de sympathie, entre gens pauvres. Cela ne ressemble en rien aux véritables forteresses d'obstruction que sont les ateliers du parti adverse. Ces peintres ayant pour principe foncier que l'art ne s'enseigne pas et qu'il n'y a pas de règles canoniques du beau, ne peuvent que donner des conseils pratiques ou simplement converser avec leurs amis. L'école de Barbizon a pour chef d'atelier une forêt. Lorsque Manet, après ses débuts, commence à pressentir son éclosion, il s'installe aux Batignolles, ses camarades viennent l'y voir, et « l'école des Batignolles » se fonde, baptisée par le sarcasme des académiques. Il n'y a ni maître, ni élèves, la solidarité d'esprit, de vision, de goût, et la solidarité surtout devant les quolibets, sont les seuls liens.

Le Salon des Refusés de 1867, où l'empereur ordonne libéralement qu'une salle soit mise à la disposition des novateurs non admis, groupe Manet, Renoir, Fantin-Latour, Legros, Lavieille, Bracquemond, Whistler, Jongkind, d'autres encore; voilà une « école » qui fera parler d'elle sans avoir besoin de massier et de prix de fin d'année. Son atelier, ce sont les champs, les grèves, les jardins. Il faudra y joindre bientôt Monet, Pissarro, Degas, Sisley, Caillebotte, Berthe Morisot, Éva Gonzalès, qui est peut-être le seul élève de Manet. L'impressionnisme répugne à tout discipulat : il admet d'être un exemple, il a horreur de prêcher. M. Degas, qui a exercé une si grande influence par son dessin et sa conception, ne se reconnaît aucun élève; on dit qu'il a pu en revendiquer trois, M. Alexis Rouart, M. Forain, Miss Mary Cassatt, encore s'agit-il d'amitié. Dès ce moment, les peintres indépendants considèrent comme absolument nécessaire la négation de toute école, de toute prétention à enseigner un art plastique. Ils s'assemblent par affinités électives, par sympathie de tempéraments; et ainsi, tandis que meurt la notion de l'« atelier », celle de l'école se transforme. Elle devient logique et naturelle, elle signifie l'harmonie des tempéraments se rejoignant à travers les provinces et obéissant à une vision identique. C'est une cohésion d'originalités, alors que l'académisme est une contention d'originalités et leur réduction à un ensemble de principes préétablis et transmis. Un de nos plus grands peintres raconte ceci : « A l'École où j'ai passé, mon professeur trouvait mes académies assez bonnes. Il me dit, indulgent : « Vous faites bien de petites choses en dehors d'ici? Montrez-les-moi. » Je les lui portai : c'étaient des études de silhouettes au clair de lune, des recherches d'harmonies. Il les examina en souriant, car il était brave homme, et me dit : « C'est dommage. Ceci vous fait désapprendre ce que je vous ai appris. Mais enfin vous en reviendrez, ce n'est pas sérieux... » Une de ces choses « pas sérieuses » est l'honneur, aujourd'hui, du musée du Luxembourg. Gustave Boulanger, de l'Institut, disait à ses élèves : « Messieurs, soyez poètes. » Les impressionnistes n'ont pas cru utile de tenir de tels propos lapidaires.

*
* *

Ce contraste violent entre les indépendants et les académiques amène une profonde modification dans leur existence artistique

L'exclusion des uns par les autres est systématique. Manet a tenu à figurer aux Salons, par une intention de chef d'école né, qui, considérant sa peinture comme parfaitement logique et légitime, souhaite l'introniser aux yeux du public, la soumettre à la discussion et réclamer pour elle les privilèges accordés à tout artiste national. Et Manet a été quelquefois reçu. Mais souvent ce fut par moquerie et pour déchaîner devant son œuvre un scandale plus grand. Dans un livre admirable de documentation et d'émotion, dans l'*Œuvre*, M. Émile Zola a nettement précisé et décrit ces scènes de traîtreuse admission. Mais Claude Monet, Degas, Renoir, Cézanne, ont jugé bon de s'abstenir. Dès lors, le principe de l'exposition particulière est posé, et Manet lui-même y recourt. Deux ou trois fois il convie le public à visiter une importante réunion de ses œuvres en son atelier. Les autres se groupent et louent de petites salles pour y montrer leurs tableaux. C'est leur seule façon de prendre contact avec le public. C'est ainsi qu'un petit local de la rue Le Peletier est devenu célèbre pour avoir abrité les œuvres de ces peintres. C'est ainsi que M. Durand-Ruel qui, petit marchand, eut foi en les impressionnistes, fit une fortune méritée en même temps que leur gloire naissait, et que ses magasins, aujourd'hui puissants à Paris et à New-York, constituent un véritable musée où des générations de jeunes gens ont étudié avec fruit des œuvres qu'ils ne pouvaient voir ailleurs. C'est ainsi encore que le Salon des XX, fondé à Bruxelles par l'initiative d'un érudit amateur d'art, M. Octave Maus, réunit les premiers impressionnistes de France et de Belgique et est devenu depuis, agrandi et consacré, encouragé même au point qu'on lui prête les salles du Musée royal, le *Salon de la Libre Esthétique*, avec des conférences et des concerts où jouent des artistes comme Eugène Ysaye, Théo Ysaye, Jacob, Guidé et Van Hout. C'est ainsi, enfin, que se sont fondées les sociétés des Pastellistes et des Aquarellistes, la Société internationale, le Salon des Indépendants, les séries d'expositions particulières données toute l'année par les galeries Georges Petit, Durand-Ruel, Boussod et Valadon, Bernheim, Vollard, etc.

Quelle est la raison unitaire de tant de groupements? L'opposition aux Salons régentés par l'esprit académique.

Aux Salons, en effet, et nous parlons ici de l'époque où n'existait que le Salon appelé « Société des Artistes français », la liberté des manifestations était à peu près nulle. Le jury étant composé entièrement de peintres officiels, âgés, anciens prix de Rome, dûment médaillés et décorés, considérait l'admission aux récompenses comme la continuation des palmarès de l'École. Dans son esprit, l'admission simple correspondait par exemple au baccalauréat, la mention honorable à la licence, la médaille à l'agrégation, et la médaille d'honneur au doctorat. Le tableau primé était une sorte de thèse satisfaisant à toutes les conditions requises par l'idéal canonique, et toute œuvre présentée par un peintre étranger à la carrière scolastique était d'ores et déjà suspecte. Les peintres en renom conduisaient en masse au Salon leurs élèves, à peu près comme les leaders de la Chambre font voter leurs caudataires, et la répartition des récompenses était faite selon leurs désirs. Comme, malgré tout, le nombre de ces élèves ne pouvait suffire à peupler les galeries, même en y adjoignant le renfort des « bons sujets » des Académies provinciales, on admettait une fournée d'inconnus, mais en les excluant rigoureusement de la cimaise, qui appartenait d'abord aux « patrons », puis à leurs protégés et disciples. Dans les décisions du jury examinant les envois n'entrait aucunement un esprit de libéralisme. Il rejetait deux sortes de « mauvais tableaux ». Les premiers étaient ceux qui vraiment ne valaient rien, naïfs coloriages envoyés par de braves amateurs. Les seconds étaient ceux qu'inspiraient des idées ou une vision contraires aux préceptes de l'École; et s'il y avait « repêchage », c'était toujours dans la première catégorie. Qu'on ne s'étonne pas d'une telle interprétation du rôle si généreux et si utile d'un jury : il ne faut pas oublier que l'esprit académique est principalement nourri par la conviction qu'il y a un Beau en soi, un idéal fixe dont on se rapproche par des « progrès », et que le corps professoral de l'École est en possession des règles de cet idéal et a reçu mission de leur enseignement d'État. Des producteurs très honorables, très convaincus, comme MM. Bouguereau, Gérome, Lefebvre, ont cette foi. Pour bien la comprendre, rappelons-nous l'incident très vif soulevé par le legs Caillebotte. Gustave Caillebotte, ami des impressionnistes, peintre délicat lui-même, avait réuni une collection des œuvres de ses amis, œuvres pour la plupart datant de l'époque de leurs premières recherches; ils ont produit des œuvres plus considérables, plus affirmées, mais déjà cet ensemble est très significatif. Il lègue à l'État cette collection, conjointement à de beaux tableaux du XVIIIe siècle, à condition que ceux-ci iront au Louvre et les autres au Luxembourg, et qu'en aucun cas l'acceptation ne pourra cesser d'être globale. L'intention évidente du mort est d'imposer dans un musée d'art moderne des œuvres d'une école qu'il a admirée et qu'il a vu exclure rigoureusement. Aussitôt des démarches activement menées essaient de faire refuser ce legs scandaleux; mais le Louvre proteste, tenant à sa part, la presse indépendante insiste, et la question se pose réellement comme un échec moral à l'académisme. On voit alors les membres de l'Institut, et avant tous M. Gérome dont l'humeur est très combative, s'indigner dans des interviews et en venir à rédiger une protestation, menaçant la direction et le ministère des Beaux-Arts d'une démission professorale en masse, « considérant qu'un démenti incompatible avec la dignité de leur mandat leur sera infligé, si l'État expose dans ses musées et sous son patronage des œuvres qui sont, par elles-mêmes, la contradiction formelle des principes qu'ils ont reçu mission d'enseigner ». Le ministre répond que le rôle de l'État est de donner asile à toutes les manifestations librement produites en France, et de représenter dans ses galeries toute école ayant obtenu assez de notoriété pour s'imposer aux commentaires de la critique et parvenir ainsi à la connaissance du public, — tout en faisant à l'art reconnu supérieur par l'admiration générale et les distinctions officielles la place prépondérante qui lui sied (1).

On a peine à croire qu'un si singulier débat ne date même pas de dix ans. Ainsi la direction des Beaux-Arts, par cette réponse prudente et spirituelle, désarme les foudres académiques. Mais on accepte le legs avec l'air de s'en excuser; on l'entasse dans une petite salle, honteusement, une salle surajoutée où ces œuvres lumineuses ne peuvent être vues avec le recul nécessaire, et qu'on appelle sous cape « le coin des fous », et il faut tous les efforts de M. Léonce Bénédite pour assurer à ces toiles données un encadrement convenable. Et cela se passe au moment où Renoir et Degas se vendent très cher, ainsi que Claude Monet, où Manet est célèbre et acquis par les grands musées d'Europe, où l'impressionnisme, objet d'innombrables articles, influe sur toute la peinture de l'époque, où déjà son ensemble d'innovations techniques a créé toute une catégorie d'œuvres, où certains de ses succédanés, comme M. Besnard, sont décorés et illustres, où, enfin, un second Salon infiniment plus libéral, présidé par Puvis de Chavannes, rivalise avec l'ancien! Combien la croyance au principe de l' « idéal fixe » n'est-elle donc pas puissante,

(1) Je cite de mémoire, mais le sens de cette réponse est parfaitement exact si les termes diffèrent.

pour qu'en son nom des hommes, sans tenir compte de l'époque, de l'évolution des arts, parlent avec autant de morgue qu'en 1840 ! Et combien aussi est-il naturel qu'une contre-révolution s'organise parmi ceux qui considèrent les « fous » comme de grands initiateurs !

Voilà donc la raison logique de la généralisation des expositions restreintes, modifiant les conditions de la vie publique du peintre moderne. Cet instinct ne lui est pas personnel ; dans les autres arts, nous avons vu les générations montantes obéir au même désir. Les symbolistes, ne trouvant pas d'éditeurs pour leurs volumes de vers libres, exclus des revues et des journaux, s'organisent, se cotisent pour éditer des périodiques et y adjoindre un matériel d'édition, et de cette profusion de petites plaquettes éphémères, deux ou trois, plus habilement conçues, subsistent. Les musiciens wagnériens ou franckistes, exclus des concerts, organisent des quatuors, des sociétés de musique de chambre, dont deux s'imposent par-dessus toutes, la *Société Nationale de musique* et la *Scola Cantorum*, où l'initiative d'artistes comme V. d'Indy, Guilmant ou Ch. Bordes, professeurs et administrateurs autant qu'artistes, concentre en face du Conservatoire tout un programme d'enseignement. Des revues d'art décoratif se fondent pour répondre à la même nécessité. Les scènes subventionnées se fermant à une certaine littérature dramatique, on voit l'initiative privée organiser avec des bonheurs divers le Théâtre-Libre, les Escholiers, l'Œuvre. Ainsi une génération, s'appuyant sur l'élite, attend le moment de s'imposer comme ses aînées et s'abrite en se refaisant une société en petit au milieu de la grande. Et les peintres tout spécialement y sont poussés par des raisons d'intérêt, par une nécessité vitale.

Le Salon ancien, en effet, tel que nous venons de l'envisager, était un exutoire très insuffisant pour la production annuelle. Ne pouvoir montrer sa peinture qu'une fois l'an au grand public, ne pouvoir d'ailleurs montrer au maximum que deux tableaux et encore n'être pas libre, sous peine d'exclusion, de manifester une vision non conforme aux préceptes de l'École, c'était une situation intolérable. Cependant le peintre devait ne compter que sur cette mince occasion de vente et, durant le reste de l'année, sur les ventes directes aux amateurs. Mais le Salon était la condition déterminante de ce second genre de ventes. L'esprit académique est si fortement enraciné qu'il influera sur les opinions du public moyen, surtout en province, bien après la disparition des académies, si elle doit arriver. Le fait d'exposer « au Salon » a, on le sait, un prestige énorme. En réalité ce n'est même pas la garantie d'un talent médiocre, puisqu'il s'agit d'une simple admission dans trois ou quatre mille œuvres dont la critique mentionne une centaine et étudie quinze au plus. Mais à distance le Salon a un tel prestige, que de bonnes gens s'y rendent exprès pour aller y choisir un tableau pour leur appartement, un peu comme on va à la foire, et ils n'auraient garde d'omettre le numéro soigneusement collé au cadre, qui témoigne que « l'artiste de Paris est quelqu'un ». Cette estampille est pour cette sorte d'acheteurs une garantie de leur propre discernement, et c'est ainsi que s'écoulent la plupart des toiles exposées, paysages, natures mortes, nudités. Les sujets historiques ou modernistes, s'ils sont de grande dimension, sont achetés par l'État selon l'espoir de l'artiste, ou lui restent pour compte, et dans tout atelier il y a ainsi des laissés pour compte roulés dans quelque coin, que les peintres ont faits soit pour attirer l'attention et les honneurs, soit pour être acquis officiellement. Une partie va garnir les musées de province ; mais on conçoit que les artistes sans fortune aient trouvé insuffisant ce moyen d'existence. De plus, il a semblé ridicule à beaucoup de se soumettre à ce système de mentions et de médailles qui continue les mœurs du collège et répond à l'instinct bureaucratique trop cher à l'esprit français. Ces récompenses, ils ne les ambitionnaient que par nécessité, pour vendre plus cher, grâce à leur prestige auprès du public moyen (1). C'est un pareil courant d'idées qui a amené la fondation du Salon du Champ-de-Mars (Société Nationale des Beaux-Arts), où les récompenses ont été supprimées, et ont d'ailleurs reparu sous une forme différente, moins enfantine et non scolaire, sous les espèces des grades d'associé et de sociétaire. Ce Salon a été fondé par des hommes à qui l'on a reproché d'avoir préalablement consolidé leur réputation en obtenant toutes les médailles de l'ancien, et de sembler les répudier après en avoir profité. Il n'en est pas moins vrai qu'il y avait là un sérieux effort de libéralisme, une conception plus élevée de la dignité de l'artiste ; et l'on doit au nouveau Salon d'avoir largement ouvert les portes sinon aux premiers impressionnistes, qui n'exposent que particulièrement, du moins aux hommes qui s'en sont inspirés, et d'avoir ainsi habitué le public à une vision nouvelle.

L'exemple a été si frappant que « la peinture claire », malgré l'opposition des membres académiques du jury de l'autre Salon, y a largement pénétré peu après. L'effort d'une génération a eu raison du rigorisme des principes. Et c'est encore au second Salon qu'on doit l'initiative si louable de s'adjoindre une section d'art industriel devenue au-

(1) On sait qu'à l'issue des distributions de récompenses du Salon, les artistes vont généralement vendre leurs médailles chez des marchands habitués à ce commerce, et les convertir en argent monnayé en vue d'agapes amicales.

jourd'hui aussi intéressante que la peinture ou la statuaire. L'ancien Salon lui-même n'a pu, devant la concurrence, s'en dispenser; et ainsi a été miné le préjugé honteux qui rangeait dans les « artisans » non admis aux Salons d'art « noble » des hommes qui, quand ils s'appellent Gallé, Roche, Charpentier, Prouvé, Thesmar ou Lalique, sont égaux à tous les peintres et à tous les sculpteurs dans le domaine esthétique. C'est là du meilleur socialisme d'art. Mais ces modifications elles-mêmes, dues à la poussée de la jeune génération se révoltant contre l'antique férule, n'ont pas suffi à rendre inutile le principe des expositions particulières, dont l'habitude s'est enracinée. Les artistes ont considéré à bon droit que les Salons sont par eux-mêmes défectueux. Les œuvres s'y entassent, disparates, se nuisant les unes aux autres; qu'elles soient brillantes ou mystérieuses, le même éclairage leur est départi, brutal, cru, et l'on connaît entre artistes ceux qui préparent leur « tableau de Salon » et leur « coup de pistolet » en tenant compte de cette cohue où l'œil du visiteur, vite exaspéré par la migraine, va droit à ce qui brille le plus. Jadis, le bon public faisait surtout succès aux « sujets » déclamatoires ou sentimentaux, l'anecdote le requérait même si la peinture était exécrable; au second Salon, où il y a peu de « sujets », il est surtout attiré par les harmonies osées. L'obligation de faire annuellement une toile à effet n'est pas moins odieuse aux peintres sérieux. L'exposition particulière, au contraire, permet à un artiste de créer autour de ses œuvres une atmosphère unitaire, de montrer son effort d'une ou deux années, ses études auprès de ses réalisations, de se dire tout entier et à l'aise, et de vendre plus aisément en se formant un public qui le suit, tandis qu'une réunion de trois mille toiles rend impossible la contemplation soigneuse, et détruit les impressions par leur succession même. Le public des expositions particulières est restreint, mais sûr, celui des Salons est immense, mais ahuri et sans valeur. Comment en serait-il autrement, puisque le critique d'art lui-même est incapable d'envisager sainement, même en plusieurs journées, un aussi vaste ensemble, et que, même s'il y parvenait, il ne pourrait en écrire un résumé complet? Nos critiques médiocres alignent de multiples paragraphes, disant trois lignes aimables sur chaque toile remarquée, ils refont un palmarès. Et nos critiques valeureux rédigent des considérations générales sur le mouvement de l'art, et s'excusent finalement de ne pouvoir parler sérieusement que de dix toiles. La foule des autres est sacrifiée, et il est inévitable que ces dix mentions s'adressent, d'année en année, aux mêmes maîtres. Les Salons sont donc d'une absolue inutilité esthétique et morale, et d'une douteuse efficacité de vente, ils vivent sur le prolongement d'un préjugé. Enfin, dans toute société il y a des intrigues et des passe-droits. Dans l'ancien Salon, nous avons vu que l'obtention des médailles suscitait mille abus (1). Et bien des croix accordées par le ministère ont été des compensations discrètes à ces abus. Il y en a, malgré la suppression des récompenses, dans le second Salon, où le jury se fait la part du lion dans la distribution des emplacements, et l'on voit dans les journaux, à plusieurs reprises, des tentatives pour la création d'un troisième Salon où seraient évités les errements des deux autres. Hélas! c'est l'institution elle-même qui est mauvaise. L'exposition particulière est le seul mode intelligent et artistique. Il y en a toute l'année, l'usage s'en répand, les acheteurs s'y adressent de plus en plus. Ils suivent un peintre comme on achète un vin sur pied, et ils s'écartent des Salons de plus en plus. La tradition même des « élèves » s'en va. Nombre de peintres ont fréquenté plusieurs ateliers, mais sans l'ancien esprit de docilité. Ils mentionnent encore ces stades aux catalogues, par courtoisie, mais il n'y a plus là l'antique servage des apprentis. On voit par exemple M. Besnard mettre fièrement « élève de Brémond » en rendant hommage à son maître, modeste, ignoré, mort loin des honneurs académiques, et omettre la mention « prix de Rome de 1874 ». Ce sont là des signes des temps.

L'académisme d'ailleurs a bien perdu de son ancienne cohésion; il se répand en de nombreuses « académies » fondées par Julian, dont les cours sont fréquentés en majorité par des étrangers, et où les professeurs introduisent de plus en plus un certain esprit moderne, des recettes de « chic », l'afféterie de la mode mondaine. Et l'Institut lui-même accueille des peintres de talent composite comme M. Aimé Morot, qui a peint des cuirassiers, des corridas et toutes sortes de choses peu académiques, ou comme M. Benjamin-Constant, qui introduit des modèles d'atelier dans des intérieurs orientaux peu compatibles avec ceux de Delacroix ou de Henri de Beaulieu. Nous commençons donc à être « délivrés des Grecs et des Romains ». L'enseignement de M. Hébert ou de M. Henner, maîtres respectés, est plutôt vénitien qu'académique, et que dire du professorat exercé par Gustave Moreau? Il a formé des symbolistes épris de ses propres rêves, ou des intimistes d'un sentiment ultra-moderne : ni les uns ni les autres n'ont rien d'académique, et jamais l'École,

(1) On peut s'en convaincre en assistant à une séance de vote pour la médaille d'honneur qui, par exemple, a été refusée obstinément à deux peintres comme MM. Roll et Lhermitte et Henri Martin, que soutenait l'enthousiasme de tous les jeunes sociétaires. Il y a là des exemples du « comique pompeux » qui défraieraient les humoristes.

au fond, n'a admis l'œuvre hiératique, le byzantinisme mythologique de ce singulier et attachant solitaire.

* * *

Il serait illogique que de si considérables modifications n'eussent pas amené chez le peintre moderne une transformation du caractère. Il se trouve en face des exigences de la vie matérielle, et Cabrion est bien mort.

Le peintre actuel est, comme tout artiste, un prolétaire, s'il ne montre pas un très grand esprit d'ordre. Il a trouvé dans le développement considérable de l'illustration un moyen d'existence. L'illustration, non seulement dans le livre, mais dans le journal, a pris son essor sous l'impulsion de l'art moderniste. Elle est devenue l'associée du livre, satiriste, archéologique, élégante, documentaire, elle a fourni à de nombreux talents l'occasion de se révéler, et aussi de se nourrir. Beaucoup de peintres trouvent en elle un sérieux appoint au produit de leurs tableaux, et ce genre jadis méprisé par les académiques est monté au premier rang. La « vignette » de jadis, c'est aujourd'hui la *Salammbô* de Rochegrosse ou les merveilles de Willette, de Steinlen, de Forain, de Lepère, de Raffaëlli, de Renouard, de Jeanniot et de tant d'autres, qui enferment dans une page autant de talent que dans une grande toile. Mais l'illustration ne peut pas suffire à la quantité considérable des peintres, quelle que soit l'activité des éditeurs et la bonne volonté du public. Le portrait est une autre ressource. Mais il exige certaines conditions matérielles, la mise en scène d'un atelier élégant ou tout au moins assez convenable pour qu'une dame puisse y séjourner sans ennui et s'y recoiffer sans être choquée de l'absence d'un nécessaire correct. Le prestige du mot « artiste » est tel, que toute personne de la bourgeoisie pénétrant dans un atelier a un peu la sensation d'entrer dans un monde aux attraits insolites. Elle y attend du pittoresque, de l'imprévu, et l'acheteur ne paie qu'en raison de cette sensation. Il en est du peintre comme du médecin ou de l'avocat, pour qui un cabinet confortable est un instrument de travail, et s'il est pauvre, le problème est aussi grave pour lui que pour eux. La mode est passée des ateliers à l'orientale, véritables musées de bric-à-brac encombrés de tapis, de coussins, de panoplies, de narghilés et d'oiseaux empaillés, avec des lampes juives ou arabes et un jour de cave invitant à la paresse de la rêverie. L'atelier moderne est anglais, avec windows, boiseries laquées, étoffes liberty, petits grès de couleurs, étagères vernies ou blanches.

Encore cette simplicité coquette est-elle un luxe inaccessible à bien des débutants de talent, et on n'imagine pas les humiliations secrètes de l'artiste pauvre, bien plus à plaindre que l'écrivain puisqu'il est obligé d'avoir « un intérieur » et d'y recevoir, outre que le matériel pictural lui-même coûte cher, beaucoup plus cher que ne le pense le public. Le portraitiste, le paysagiste s'en tirent relativement à bon compte, mais le peintre d'histoire, avec ses frais de modèles et de costumes, même en les réduisant par son ingéniosité, dépense des sommes considérables en ne vendant pas toujours. On sait telle grande composition, honneur d'un Salon d'il y a environ dix ans, qui a coûté à son auteur trois ans de travail et 35 000 francs de toile, couleurs, accessoires, modèles, sans compter le terrible poêle d'atelier, cauchemar de tous les peintres ! Dans ces conditions, on voit que le peintre doit faire face à de lourdes charges et les conditions de la vie influent puissamment sur les mœurs.

L'ancien rapin a donc fait place, presque sans exception, à un homme d'inclinations toutes modernes, hanté des inquiétudes contemporaines. Beaucoup de peintres ont subi l'influence des autres arts. Il en est qui sont même allés jusqu'à introduire dans la peinture des éléments poétiques et occultistes, obéissant aux préoccupations des préraphaélites anglais et de Gustave Moreau ; d'autres ont été influencés par la musique pure, d'autres par le roman réaliste, d'autres par la poésie symboliste, d'autres par l'histoire telle que nous la concevons aujourd'hui, d'autres par les sciences psychologiques. Même les paysagistes, qui passaient jadis pour les moins intellectuels des peintres, ont introduit dans le paysage mille préoccupations de suggestion psychique. La plupart sont lettrés, fréquentent au concert. En tant qu'individus, ils sont corrects, vêtus sans éclat, gens du monde : et même en ne croyant pas au formalisme mondain, ils le pratiquent par nécessité vitale, la commande de portraits, la vente de tableaux les mettant en relations constantes avec les amateurs riches et les amenant à traiter leurs affaires dans les soirées et les five o'clock autant qu'à l'atelier. Chez la majorité des peintres actuels grandit chaque jour le souci d'être autre chose que des peintres ; jadis, ils affectaient assez volontiers de se borner à cette conception étroite et de se tenir pour quittes après avoir peint une figure ou un ciel. Ils se déclaraient « ouvriers », dédaignaient les littérateurs, et faisaient montre d'une certaine vulgarité personnelle. Je parle du moins de la généralité ; il ne faut pas oublier que Chenavard fut un idéologue, que Gautier cite la conversation de Ricard comme une des trois ou quatre les plus remarquables qu'il ait ouïes, que Delacroix nous a laissé des pages révélatrices d'une âme splendide, que Gustave Moreau fut un mythologue profond, que Manet fut un homme d'esprit

redouté, et que Fantin-Latour est un wagnérien de la première heure — et d'autres exemples abondent. Mais les peintres de second ordre pensaient assez communément qu'il était bon de s'en tenir à leur palette, et de scandaliser le bourgeois par une vêture bizarre et des façons brusques. Ce déchet du romantisme a disparu. Nos peintres auraient plutôt tendance à affecter le *cant* anglais, et dans les vernissages, lorsqu'on voit circuler des gens à « têtes d'artistes », ce ne sont jamais des artistes.

A l'impressionnisme a succédé une génération d'intimistes sérieux et discrets. Voyez le groupe qui semble réunir aujourd'hui les plus essentielles traditions de la libre école française, MM. René Ménard, Lucien Simon, Cottet, Lomont, Le Sidaner, Dauchez, Lobre, Bussy, Blanche, Aman-Jean, Ernest Laurent; ce sont des hommes stricts, courtois, d'accueil sobre et de vie calme et pensive, des « intellectuels » dans le meilleur sens du terme. Rien en eux ne décèle « l'artiste », que leur œuvre et leur conversation. Et plus leur art est osé, plus leur personnalité est irréprochable. C'est bien plutôt parmi les dociles disciples de l'académisme, exposant de sages Lédas et de timides allégories, qu'on trouve encore des gens à feutres romantiques, à vastes cravates et à allures frondeuses. Les autres ont compris la gravité et l'étendue du devoir de l'artiste, et la nouvelle attitude que la vie sociale lui impose. Ils ont compris que l'art n'est plus un luxe départi à une minorité, mais une mission, et que cette carrière enviée, apparemment brillante, est en réalité une pénible étude, une triste obligation, un devoir plus profond et plus difficile que bien d'autres, une préoccupation constante, qui ne permet pas même le repos de la pensée quand la main a cessé d'agir. L'art actuel s'est intimement mêlé à la vie sociale, il en suit toutes les manifestations, en partage toutes les anxiétés, et il faudrait à l'artiste, pour s'en détacher et pour atteindre à l'insouciance, un effort d'esprit bien plus grand que pour y participer avec fruit. C'est une telle idée qui inspire M. Eugène Carrière créant des conférences d'art pour le peuple, avec un dévouement et une conviction qui atteignent à la hauteur de l'exemple, et nos meilleurs peintres ont pris à tâche de réhabiliter la peinture, de la délivrer de sa mauvaise réputation d'*extériorité* pour en faire un art *intérieur* et, par certains côtés, musicien, à une époque où les harmonies picturales se rapprochent si directement des harmonies orchestrées.

Le même esprit se retrouve dans les mœurs du peintre. Les facéties d'atelier, les brimades, les joyeusetés grossières qui furent si fort en honneur dans les ateliers d'antan disparaissent de plus en plus. Dans maint atelier privé il y a un piano; il ne sert plus à organiser des sauteries grotesques, mais des amis viennent y jouer Schumann ou Franck, et l'atelier, pièce commode aux réunions, entend, au lieu des scies et des refrains, des poèmes nobles ou frissonnants. Il y a eu là une indéniable élévation morale. Au point de vue de la vie matérielle, l'usage s'établit de plus en plus des traités passés avec des marchands. Le peintre donne son travail de l'année contre une sorte de rente; le système est défectueux sur certains points, mais il a l'avantage de créer à chaque artiste un public d'amateurs qui savent où le trouver, le suivent, l'encouragent: tout cela, en y joignant le mariage, dont la proportionnalité a sensiblement augmenté parmi les peintres, jadis célibataires convaincus et farceurs grisonnants, tout cela a contribué à en faire des hommes de vie régulière, entendus aux affaires et prouvant à la bourgeoisie qu'on peut être « artiste » sans désordre. Le bal des Quat'z-Arts est aussi fringant et aussi fou que les bals d'internat, mais dans les uns et les autres la gaîté vient de jeunes gens qui se retrouveront le lendemain, graves et pensifs également, devant le chevalet ou la clinique. De vieux peintres regrettent les mœurs de jadis. Nous comprendrons ce regret sans le partager. La modernité veut son style et forme ses créatures, et le spectre grimaçant de Cabrion et de Schaunard ne vient plus hanter l'atelier où travaille aujourd'hui un homme libre, ouvert aux autres arts, et surtout préoccupé de cette pensée de plus en plus urgente: le caractère répond de l'œuvre, l'œuvre constate le caractère, et sans hauteur morale il n'y a pas d'œuvre haute.

CAMILLE MAUCLAIR.

LA VIE LITTÉRAIRE

La Petite Blonde.

La Petite Blonde, par Marco Praga. Traduction de Albert Lecuyer. Calmann Lévy, éditeur.

C'est un fait-divers très dramatique.

James Burton, directeur de la *Société internationale des tramways à vapeur* de Milan, a épousé un peu légèrement — on ne fait légèrement que les choses importantes — la jolie petite blonde Adelina Olivieri. Cette mésaventure vous paraît banale; elle ne l'est pas, tout de même, autant qu'elle le paraît. Et l'impressionnante anecdote que nous conte habilement M. Marco Praga est bien faite pour dissuader désormais les ingénieurs anglais d'épouser les jeunes Milanaises.

Car ce pauvre James Burton n'a pas, comme vous l'allez voir, autant de chance que de mérite. Il a tra-

vaillé beaucoup ; il travaille encore : ce qui prouve que les bonnes habitudes se conservent aussi facilement que les mauvaises. Il veut inventer la traction électrique pour les tramways. Cette invention a été opérée depuis lors et les tramways ne marchent pas mieux pour cela. Mais il n'était pas réservé à James Burton de pouvoir exploiter le brevet auquel ses découvertes utilitaires lui donnaient droit. Il rencontra, en effet, chez un excellent patriarche industriel de Milan, le vieux Palli, qui vivait heureux entouré de toute sa famille, il rencontra la petite Adelina. La grâce ingénue et coquette de cette exquise enfant séduisit le laborieux ingénieur. Burton se figura être séduit par l'ingénuité plutôt que par la coquetterie d'Adelina. Ce fut une erreur funeste pour lui. Tel est le charme de l'ingénuité qu'elle semble être toujours la plus forte; mais la coquetterie est plus active et c'est, en fin de compte, elle qui l'emporte toujours, sans en avoir l'air : son triomphe est ainsi plus grand.

Adelina, orpheline, demeurait chez sa tante, Mme Cavalli, veuve d'un officier supérieur naturellement. La tante vit maritalement, comme dit le président du tribunal de ma sous-préfecture, vit maritalement ou peu s'en faut avec un avocat, riche mais avare, dont je retrouverai le nom tout à l'heure. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler un bon exemple pour la petite Adelina, qui devine ce qu'elle ne sait pas et qui bientôt n'aura pas besoin de deviner pour savoir. Elle comprend la vie avant de la vivre. Tant de gens la vivent sans la comprendre. Adelina a vingt-quatre ans, et, avons-nous besoin de le dire, pas de dot. Le mariage s'accomplit au galop. Burton aime bien Adelina, mais il l'aime en dedans. Ah ! les voilà bien, ces Anglais ! Adelina n'aime pas James Burton; mais elle est heureuse d'être sa femme. Burton travaille du matin au soir, et il est distrait le reste du temps, comme les inventeurs de tous les pays. Ajoutons que l'usine où il travaille est située « à deux heures » de la maison où il s'installe imprudemment. Par conséquent ce qui doit arriver arrivera bientôt.

Il convient de noter que la compagnie internationale des tramways de Milan ne donne que 4 000 francs par an à son directeur. Entre nous, je ne vous conseille pas d'acheter des actions d'une compagnie pareille. Quatre mille francs, ce n'est rien à Paris, c'est peu de chose à Milan qui est aussi une capitale. L'oisiveté mauvaise conseillère entraîne Adelina en divers salons. Elle y rencontre un écrivain psychologue, de santé débile, mais « si distingué » ! Eugenio Giovenzani. Les romanciers psychologues, cisalpins ou transalpins, sont tous irrésistibles. Adelina aime Eugenio, qui aime Adelina. Et pendant ce temps-là James Burton perfectionne son invention. Hélas ! hélas ! Adelina, pour plaire mieux au bel Eugenio, achète des toilettes qu'elle ne peut payer. Une couturière, qui n'a plus d'illusion sur la vertu des femmes, lui cède ses toilettes à crédit, et lui consent même une petite avance. Malheureuse Adelina ! Des incidents peu saisissables séparent un jour Adelina d'Eugenio. Et l'amour qui les lia l'un à l'autre fut trop pur et trop noble en ses considérants, pour que le romancier songe à payer les dettes de son adorable maîtresse. Et maintenant ! maintenant voici des billets à payer. Une entremetteuse facilite la chose. Adelina devient la proie discrète des riches étrangers en voyage. Pauvre James Burton, pauvre Adelina ! Elle accomplit ce sacrifice, maintes fois réitéré, avec une silencieuse résignation.

Or, le baron Oscar Durnenville (M. Marco Praga nous apprend que le prénom d'Oscar est un prénom très élégant en France et « très bien porté »), le baron Oscar Durnenville arrive à Milan pour traiter avec James Burton de l'exploitation de sa découverte. Ce « riche étranger en voyage » se procure l'adresse de l'entremetteuse qui lui soumet les photographies de ses modèles. Oscar passe quelques heures agréables et fugitives avec Adelina. Le lendemain, il va s'occuper d'affaires sérieuses avec Burton. Pendant qu'ils causent, Adelina entre soudain : « Ma petite blonde ! » s'écrie Oscar. Adelina, épouvantée, s'enfuit; Burton est ahuri. On le serait à moins. Il demande des explications, avec le flegme qui caractérise les Anglais, comme vous le savez déjà. Durnenville, avec l'inconscience qui caractérise les Français, comme vous le savez déjà, « gaffe » avec verve. Il raconte tout. Burton, malgré son impassibilité, s'évanouit quelque peu. Durnenville le ranime. Les deux hommes se séparent. Ils ont de l'estime l'un pour l'autre. Mais enfin « il y a quelque chose entre eux ».

Burton tient cependant sa vengeance. Il simule un voyage, revient aussitôt à Milan, descend au Grand-Hôtel, sous le nom de marquis de Morecambe, va chez l'entremetteuse, demande ce qu'il y a de mieux, choisit « la petite blonde ». Adelina, malgré ses pressentiments sinistres, va à la maison cachée des rendez-vous qui lui sont odieux. Tableau ! Pauvre Burton ! Pauvre Adelina ! Burton, qui aime tantôt les conversations prolongées, tantôt les actes prompts, veut savoir, tout savoir. Il interroge avec une précision méticuleuse. Adelina répond avec un embarras que justifient suffisamment les circonstances où elle se trouve. Mais elle ne laisse pas que d'exposer, à cette heure critique, une théorie morale qu'on pourra légitimement discuter. Elle raconte ses dettes nées de la coquetterie, et tout le reste plus regrettable qu'une plaie d'argent. Elle ajoute artificieusement qu'elle pense manquer moins à la foi conjugale par une prostitution ignorée que par une liaison unique, mais connue de tous. C'est par respect pour son mari

qu'elle s'est abandonnée à fréquenter la maison de rendez-vous. Burton, mal au courant des subtilités psychologiques des romanciers contemporains, exhibe son revolver qu'un hasard malicieux lui fit acheter la veille : « A Côme, avant de partir, nous dit Marco Praga, il avait fait une acquisition : un revolver, à tout hasard. » James tue Adelina.

« Le corps d'Adelina tourna sur lui-même et s'abattit près du lit. Burton jeta son arme et attendit un instant. Puis, avec le pied, il remua le corps. Le corps ne bougeait plus. Alors il sortit et alla se constituer prisonnier. Les jurés l'ont acquitté. »

De cela nous ne doutions pas. Et il n'en va pas autrement en France dans toutes les conjonctures analogues...

... Il nous semble, au reste, que ce roman italien, si émouvant en sa tragique brièveté, est un peu un roman français. Nous reconnaissons dans cette œuvre forte et sobre beaucoup de types et beaucoup d'idées, et beaucoup de procédés que nos romanciers nationaux nous ont accoutumés à connaître. Marco Praga ne dissimule pas son goût pour la littérature française. Il cite volontiers les romanciers français dans son livre rapide, il les cite à profusion, et il ne cite qu'eux. Il ne cite pourtant pas tous ceux qu'il a fréquentés au point de subir particulièrement leur influence. Burton est un ingénieur fort semblable à ceux que M. Georges Ohnet fit aimer de notre bourgeoisie contemporaine. Il a beaucoup de talents, mais il ne les fait pas valoir autant qu'il conviendrait. Car alors que tout le monde les distingue, sa femme ne les aperçoit qu'à demi. Et, en vérité, il ne vit pas d'une vie individuelle; il est falot et il est conventionnel, banal aussi. Conventionnel et banal de toutes façons, car il est affublé des qualités et des défauts que les écrivains prêtent trop assidûment aux Anglais qui traversent leurs livres. Cet Anglais flegmatique et froid, impassible dans les crises les plus douloureuses, enclin aux résolutions quasiment héroïques, cet Anglais nous l'avons trop vu; nous l'avons assez vu. Et pourquoi Marco Praga ne nous fait-il pas grâce du Français aimable et futile et superficiel et qui porte monocle! Oh! mon Dieu! Qu'avons-nous fait pour que nous soyons jugés ainsi par un grand romancier italien. J'ai bien peur que Marco Praga n'ait emprunté de Bourget ce type insupportable du Français trop facilement ami des femmes et trop disposé à conter, en souriant, ses bonnes fortunes. De Bourget également il a emprunté ce type du romancier Eugenio Giovenzani dont la délicatesse quintessenciée est obscure et comme agaçante... Au reste, nous avons vu partout les personnages accessoires de ce livre qui n'a pas besoin d'être neuf pour nous émouvoir. La malheureuse Bianca Caradelli, lancée dans l'amour vénal par les vicissitudes de sa vie douloureuse en sa banalité, nous est très sympathique pour sa hauteur morale, pour l'affection dont elle entoure son enfant qui meurt vite, pour les bons conseils inutiles qu'elle prodigue à son amie Adelina : mais voilà bien, n'est-ce pas? un type convenu. J'avoue que Marco Praga s'applique à le renouveler avec un art prodigieusement nuancé. Très adroitement peinte aussi l'entremetteuse bien connue... Mais enfin, que voulez-vous? Il n'y a rien de spécialement italien, non plus qu'il n'y a rien d'original en tous ces personnages que nous avons appris à mépriser où à estimer, ou dont nous avons appris à sourire dans les livres de nos romanciers actuels. C'est aussi, pour beaucoup dans leurs livres, plutôt que par l'observation directe de la société contemporaine, que Marco Pragales a découverts... Il a rajeuni, un peu, à peine, ses héros déjà surannés et presque caducs. Il ne les a pas créés.

Discernerons-nous l'influence française en ce soin que Marco Praga dépense pour nous communiquer l'impression exacte de la vie? Au reste, son œuvre n'est à mon sens que d'un réalisme apparent, et plusieurs parmi nos romanciers ne sont pas allés au delà de ce réalisme fictif, factice. Rien n'est plus faux à mes yeux qu'une demi-vérité. Considérons les faits. La vie de Burton est traversée par un drame effroyable et vulgaire, qui est trop fréquent pour que nous n'admettions pas qu'il soit possible. Mais enfin, Burton ignore trop la vie et les femmes et sa femme! Et Marco Praga s'amuse un peu trop de notre crédulité! Son souci du petit détail réaliste scrupuleusement exact le trahit. Eh quoi! Burton, qu'on nous présente avec tant de complaisance comme un homme pratique, ignore à ce point la valeur de l'argent. Il possède 4 000 francs par an. Et sa femme peut avoir dix chapeaux. Elle peut acheter sans cesse des toilettes nouvelles, et il peut croire que ce sont simplement des toilettes rafraîchies par la main experte d'un ménagère incomparable. Elle peut orner de bibelots gracieux l'appartement conjugal, et il peut croire indéfiniment que des amies prodiguent ces cadeaux!... Et néanmoins il parle toujours de « gagner de l'argent ». Et s'il veut appliquer la traction électrique aux tramways, il nous dit constamment que ce n'est pas pour conquérir la gloire, mais pour acquérir l'argent. Et il peut être abusé à ce point sur les dépenses extraordinaires de sa femme. D'autre part, on sait à quel point la médiocre vie familiale absorbe l'individualité de ceux qui la vivent. Et Burton peut demeurer étranger à sa femme au point qu'il ne sait même pas quelles sont ses relations les plus intimes. Un jour, Adelina apporte son portrait. Qui l'a fait? — Un photographe, comme on peut le croire. — Mais un photographe se fait payer cher. — Nullement, c'est un cadeau d'une de mes

amies qui a épousé un photographe. Tu ne la connais pas... Cela est puéril; et cela ne cesse pas d'être puéril, mais devient émouvant lorsqu'on songe que la même photographie sert chez l'entremetteuse. Réalisme insuffisant, réalisme incomplet.

Psychologie confuse, en tous cas incertaine. L'histoire de la « Petite Blonde » est un fait divers embarrassé de psychologie. Mais la psychologie d'Adelina est insaisissable. On ne sait ce qui la dégrade : ou le manque de culture morale, ou son amour éthéré pour le beau romancier qui disserte et fait des phrases et l'entraîne à de folles dépenses, ou seulement la coquetterie féminine exigeante à l'excès; le caractère apparaît peu vraisemblable en son indécision. Et nous sommes ainsi empêchés de compatir ou de frémir autant qu'il le faudrait aux complications singulières dont est troublée la vie de James et d'Adelina.

Mais quelque chose reste de ce livre : c'est l'émotion poignante, angoissante, torturante qu'il excite dès la première page et dont on ne peut presque aucun instant se dégager. Il y a dans la *Petite Blonde* un mélodrame prodigieux. Il se déroule avec une sobriété véhémente. Nulle prolixité méridionale. Le récit est d'une rapidité extrême, presque jamais alentie par la psychologie. En effet, la psychologie de Praga est en action beaucoup plus qu'en dissertation. Et l'impression se décuple en nous à cause de son caractère même. Elle est pénible, effroyablement pénible. Et puis l'habileté de Marco Praga est donc sûre d'elle-même! le livre est adroit, il est presque trop adroit. Les scènes se déroulent presque trop bien. On est entraîné, emporté. Ensuite, on se ressaisit quelque peu, et heureusement on ne peut pas croire que cela soit arrivé. Tout de même on l'a cru un moment. C'est un mauvais moment à passer...

Marco Praga est donc un élève admirable de nos romanciers psychologues et réalistes. Il sait tout ce qu'un romancier peut apprendre dans le roman; il connaît même quelque peu la vie et il possède un sens dramatique, une force tragique à nulle autre pareille.

Son traducteur ne le trahit pas. Il se nomme Albert Lécuyer. Il n'a pas encore la gloire de M. Hérelle, aimé pour son élégance abondante, de M. Teodor de Wyzewa goûté pour son élégance concise. Nous devrons bientôt juger les traducteurs eux-mêmes. La pénétration des littératures les unes dans les autres accroît chaque jour leur importance. M. Lécuyer n'est pas incapable de devenir l'un des premiers parmi eux. Il écrit une langue ferme, et d'une précision agréable et forte, Mais pourquoi donc a-t-il laissé cinquante fois le mot : cordialement dans les cinquante premières pages de : *La Petite Blonde?* Vous verrez bientôt que nous serons amenés à comparer entre elles, par une critique hardie et pénétrante, les personnalités des traducteurs. Ils sont déjà « les grandes utilités » de la littérature contemporaine.

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *La Leçon d'amour dans un parc*, roman par René Boylesve; Éditions de la *Revue Blanche*. — *Le président Chabre*, par L. Minart; Félix Juven, éditeur. — *Le Manuscrit du Chanoine*, par André Theuriet; Lemerre, éditeur. — *Les lunettes de la marquise*, par Marcel Dhanys; Ollendorff, éditeur. — *Les chiens de faïence*, par Albert Boissière; Fasquelle, éditeur. — *Et l'amour vint!* par Georges de Peyrebrune; Lemerre, éditeur. — *L'âge du mufle*, par Gyp. — *La Russie d'aujourd'hui*, par Niet; Félix Juven, éditeur. — *Messire Wolodowski*, roman héroïque par Henryk Sienkiewicz; Éditions de la *Revue Blanche*. — *Au Téléphone*, par Charles Foley; Félix Juven, éditeur. — *L'Angoisse*, par Maxime Gorky; Éditions du *Mercure de France*. — *Stendhal-Beyle*, par Arthur Chuquet; Plon, éditeur. — *Le miroir tragique*, roman par Gustave Toudouze; Ollendorff, éditeur. — *La Propriété rurale en France*, par Flour de Saint-Genis; Armand Colin, éditeur. — *La Défense républicaine*, par Waldeck-Rousseau; Fasquelle, éditeur. — *Le Théâtre d'Alfred de Musset*, par Léon Laforcade; Hachette, éditeur. — *Fils de Grande Tente*, roman par Seddik-Ben-El-Outa; Ollendorff, éditeur. — *Essais critiques*, par Jules Troubat; Calmann-Lévy, éditeur.

LE THÉATRE DU PEUPLE [1]

IV. — Opinions.

M. Anatole France

Un jour que M. Anatole France venait de quitter Sylvestre Bonnard, et comme il méditait encore sur la science aisée de cet homme de bien, il vit passer le maraîcher Crainquebille, timide et résolu, bousculé par deux agents qui lui secouaient les bras, accompagné par les huées d'un peuple innombrable, et soudain le cœur pitoyable de M. Anatole France s'ouvrit à la connaissance de la misère et de la barbarie des hommes. L'artiste qui était en lui s'épanouit et embrassa toute l'infirmité humaine. Il conçut la volonté de travailler à l'œuvre sociale, et dès lors un illustre citoyen fut conquis à la chose publique.

La bataille était rude, et les *bayados* tournoyaient dans l'air. Bien des gens hésitaient. Celui-ci allait intrépidement à la masse hurlante, qui avait le nombre et la force; celui-là s'abstenait; cet autre

(1) Voir la *Revue* des 25 janvier, 15 et 22 février et 5 avril 1902.

poursuivait le maléfice et l'iniquité d'imprécations terribles à huis clos... Du haut de sa tour, M. Anatole France plongeait sur la mêlée, et, quand il eut discerné les combattants, d'un pas tranquille et décidé, avec le visage souriant et la résolution d'une âme soudain illuminée et sûre d'elle-même, il marcha vers la petite cohorte que débordait la troupe des barbares : il allait vers la raison et vers la justice, et il entrait au service du peuple.

Les fumées de la bataille dissipées, le bon maître n'a pas regagné l'hermétique demeure de son premier scepticisme ; il n'abandonna point son méritoire apostolat, et, semeur obstiné, il resta debout à féconder le champ du peuple. Il écrit, il fait des conférences, il préside des réunions, il est l'un des orateurs les plus persévérants des universités populaires. En l'interrogeant sur le sujet qui nous occupe, je savais que je m'adressais en même temps à un artiste attentif à toutes les manifestations d'art, et à un docteur de psychologie populaire.

L'un de ces derniers matins, j'ai surpris M. Anatole France au milieu de ses livres, de ses bibelots et de ses somptueuses vitrines, dans le calme de sa retraite silencieuse, et je lui ai demandé :

— Maître, que pensez-vous du Théâtre du Peuple?

— Je pense, répondit M. Anatole France, que le Théâtre du Peuple peut être une grande œuvre, parce que, de toutes les manières d'atteindre l'âme du peuple, la forme dramatique est la plus sûre et la plus efficace.

Et le confident de M. Bergeret se mit à me parler du sujet qui m'amenait vers lui avec une abondance merveilleuse. La conversation de M. Anatole France est une chose extraordinaire. Tout son visage s'anime, rit, sourit; ses yeux incessamment mobiles annoncent et soulignent, dans une pétulance joyeuse, les multiples nuances de sa pensée; ses gestes agiles se précipitent, avec des caresses tour à tour lentes ou furieuses à la toque de soie écarlate qui devient ainsi, sur son chef, pareille à une personne vivante ; parfois il s'arrête, il médite ; sa figure devient grave, ses yeux fixent une bûche qui se consume, et bientôt la conversation repart, nombreuse et alerte, jetant les idées en foule, avec une grâce païenne, comme ferait, j'imagine, une corne d'abondance renversée sur le monde par un Apollon qui ressemblerait à un moine de Thélème.

— C'est un public incomparable, le peuple, disait M. France. Infiniment supérieur au public bourgeois, parce qu'il écoute, parce qu'il a des réserves d'émotion naïve, et qu'il n'apporte au spectacle nulle prévention étrangère à son objet. A quoi ne pensons-nous pas quand nous sommes à la Comédie-Française? Voici des acteurs qui apparaissent en scène : sont-ils les personnages d'une pièce? Pas tout de suite. Ils sont d'abord pour nous Mlle Bartet ou M. Le Bargy; instantanément, tout ce que nous savons d'eux, avec nos sympathies ou nos antipathies, vient faire rideau entre l'œuvre et nous, et c'est toute l'histoire du comité de lecture ou d'autres choses encore, qui viennent s'ébrouer au milieu d'une fable dramatique! Le peuple n'a pas de ces distractions : bien mieux que nous, il identifie le personnage et l'acteur, et il leur donne toute l'attention dont il est capable.

« Je vais volontiers dans les universités populaires, et chaque fois je suis frappé de la sûreté et de la rapidité de la compréhension du peuple. Est-il donc plus intelligent? Non, mais il écoute. Tenez, j'ai vu jouer un jour, devant un auditoire uniquement populaire, l'*Iphigénie* de Racine. Un des morceaux qui y firent le plus d'effet fut le récit d'Ulysse qui termine la tragédie. Auriez-vous cru pareille chose? Demandez à un bourgeois qui vient d'entendre la pièce comment elle se termine, il n'en sait rien, il n'a pas écouté Ulysse; un récit?... c'est juste le temps qu'il faut pour enfiler son pardessus et gagner la voiture avant les bousculades de la sortie. Mais le peuple, qui a suivi toute la pièce, veut savoir comment elle se termine et ce que devient cette pauvre Iphigénie, si gentille. Aussi, quand il apprend qu'elle est sauvée, et que Calchas a immolé à sa place la méchante Ériphile, il trépigne de joie et de contentement.

« Il a aussi plus de sincérité que le public bourgeois, blasé, gangrené par ce qu'il appelle du scepticisme, et qui n'est qu'une incapacité émotive. Tant que vous touchez sa sensibilité, il « marche ». Mais si vous l'ennuyez, il vous le laisse voir. Si vous lui mentez, il n'est pas votre dupe. Et quand, sous couleur de grand art, vous choquez ses sentiments ou ses convictions, il ne vous l'envoie pas dire. Silvain, qui récitait une pièce de Victor Hugo, arrivé à ce vers :

Napoléon, plus grand que César et Pompée,

vit tout à coup la salle se lever, l'interrompre et protester violemment. Mais en même temps, avec une délicatesse charmante que n'aurait pas eue sans doute un public bourgeois, on criait : « Vive l'acteur! » pour bien lui montrer qu'on distinguait l'interprète de l'auteur.

« Il faut prendre garde aussi de ne pas exciter à contresens les facultés comiques du peuple. Il rit facilement, parce qu'il aime rire et qu'il a un sens aigu de la parodie. L'apostrophe célèbre de la tragédie : « Sacrés murs... » ne passera pas : c'est la forme triviale dans laquelle il s'exprime, et il sentira instantanément la dissonance d'une locution devenue vulgaire dans un sujet héroïque. »

J'ai tâché, de mon mieux, d'ordonner les observations que me proposait M. Anatole France; je n'essaye pas de reproduire l'imprévu de ses propos et les mille facettes d'une conversation insaisissable. A un certain moment, je lui ai dit :

— Quelles pièces, ou quel genre de pièces serait-il bon de jouer au Théâtre du peuple? Des œuvres classiques ou nouvelles? Ou des pièces où se raconteraient successivement les grands épisodes de l'histoire nationale, comme le voulait Michelet?

— Sans doute, sans doute, fit-il. Mais surtout des pièces modernes. Lesquelles? Des pièces à faire, pour lesquelles des auteurs nouveaux se découvriront. Nos écrivains ne travaillent pas pour le peuple. Ils ne pensent qu'au public bourgeois qui emplit leurs théâtres. Nous n'avons plus, comme vous l'avez écrit, qu'un théâtre de caste. Une fois ouvert le Théâtre du peuple, nous aurons un théâtre pour le peuple. On lui donnera des pièces *humaines*, actuelles, — mais actuelles à la façon de celles de Racine ou de Sophocle qui, en affublant leurs personnages de noms historiques ou légendaires, leur donnaient les sentiments de leur propre époque. On n'y développera que des idées générales, élémentaires, universelles, des idées de large humanité; si l'on verse dans la thèse, on risque de se tromper, d'exalter des choses mauvaises, de dénigrer des idées qu'on admettra plus tard, et, en se trompant, on trompe le peuple et on compromet l'avenir. Il ne faut pas que le Théâtre du peuple soit particulariste, ni que le peuple puisse croire qu'on veut le prêcher : c'est d'une œuvre d'émancipation qu'il s'agit; il ne faut lui proposer que des idées certaines, qui suscitent à la fois son émotion et sa réflexion.

— Allez-vous donc, demandai-je alors, lui laisser ignorer les grandes œuvres classiques?

— Pas du tout. Il faut, au contraire, l'initier aux beautés de l'art humain. Il faut lui faire connaître les Grecs, et Shakspeare, et Beaumarchais, et Hugo, et Molière, et Racine...

— Vous lui donnerez aussi Racine? Il le comprendra ? Il comprendra *Andromaque?*

— Peut-être pas tout à fait, mais il ressentira une émotion d'ensemble. Et puis, cela ne fait rien. Nous n'en sommes pas aux détails. Il faut qu'il aime Racine. Savez-vous rien de plus exquis, de plus savoureux, de plus franchement populaire et comique que les *Plaideurs?*

— Cependant, fis-je en souriant, vous n'avez pas nommé Corneille?

— Ah! Corneille, c'est une autre affaire... Nous n'en abuserons pas, hein?... Corneille, voyez-vous, c'est un aristocrate. Il ne « prendrait » pas sur le peuple. Et le peuple aurait raison. L'art de Corneille est un art d'élite et d'aristocratie. La « vertu » de ses héros, comme il dit, est en proportion de leur naissance. Un empereur est un grand homme par le fait seul qu'il est empereur. Un prince est, par destination, pourvu de toutes les supériorités. Cinna, pour justifier son complot contre Auguste « funeste aux gens de bien, aux *riches*, au Sénat », s'enorgueillit d'être « du sang du grand Pompée ». Pour Émilie, « un cœur vraiment romain fuit, plus que la mort, *la honte d'être esclave* », et, quand Cinna a l'air de « flancher », elle lui jette à la figure :

> Pardonnez-moi, grands Dieux, si je me suis trompée,
> Quand j'ai pensé chérir *un neveu de Pompée*,
> Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
> A fait choix d'*un esclave* en son lieu supposé...

« Non, non, continue M. France, le peuple n'admettrait pas ce mépris des misérables. Il protesterait devant des déclarations de principe comme celle-ci :

> Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
> Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

« Racine est autrement humain, pitoyable et paternel. Croyez-moi, il comprendra et il aimera Racine... »

M. Anatole France voit d'autres conséquences aussi à l'institution du Théâtre du Peuple. Des acteurs nouveaux s'y formeront, vraiment populaires, comme furent autrefois Frédérick Lemaître et Mélingue. Des façons de jouer nouvelles s'y révéleront. Bref, toute une renaissance de l'art dramatique, non seulement dans sa matière, mais dans sa forme, et des destinées nouvelles promises à l'art universel. Et comme, en partant, je lui rappelle l'idée de M. Pottecher, de faire de ce théâtre le théâtre de tout le peuple, où toutes les conditions seraient confondues :

— Belle conception, fait le maître, mais irréalisable, je le crains. Et défions-nous surtout, défions-nous du snobisme. Il ne faut pas que le snobisme des gens du monde vienne gâter l'œuvre. Ce serait la pire aventure. »

Je quittai la silencieuse demeure de M. Anatole France. Je rentrai dans la neige. La villa Saïd était déserte. Et il ne me sembla point que j'avais changé de silence, car j'entendais résonner encore la voix hésitante et pressée, chaude et voilée comme des tons de pastel, de ce philosophe-citoyen qui a fait de son âme le miraculeux logis de l'art et de la vie, et je voyais le geste têtu de son index taquinant sa calotte de soie écarlate.

M. Camille de Sainte-Croix

M. Camille de Sainte-Croix est, nous l'avons dit, parmi les écrivains qui, du meilleur de leur talent et de leur cœur, ont entrepris de donner au peuple son théâtre. Lorsque se constitua le comité de la *Revue*

d'Art dramatique, il y fut appelé de droit, et ses avis y furent marqués d'une rare intelligence pratique.

J'ai posé à ce vigoureux et souple écrivain quelques questions auxquelles il a bien voulu répondre.

Voici sa consultation :

— *Le Théâtre du Peuple demandera-t-il une subvention à l'État ou à la Ville?*

— A l'État; — et *tout particulièrement* aux Chambres, en laissant le moins de part possible à l'influence et à l'initiative ministérielles, toujours suspectes. Qu'une commission étudie les projets, désigne le meilleur, indique à l'approbation parlementaire le choix de l'administrateur qui réunira le mieux les conditions et qualités requises — et que le Ministre n'ait ensuite, par formalité, qu'à mettre exécutivement et docilement son nom au bas d'un « arrêté ». Ce qui fait que l'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique et l'Odéon ne peuvent plus être des théâtres populaires, c'est qu'ils sont dans la main des ministres, qui influent impérieusement et arbitrairement sur les engagements d'artistes et les choix de pièces, au gré de leurs caprices, de leurs penchants ou de leurs intérêts personnels.

— *Y jouera-t-on de la musique?*

— Je voudrais que les entr'actes fussent des intermèdes de musique symphonique, et que l'on pût, une ou deux fois par mois, offrir, sans décors ni costumes, une audition de grande œuvre lyrique avec conférence analytique et commentaires critiques.

— *Quelles pièces seront représentées?*

— Des œuvres du répertoire français choisies parmi celles qui comportent une grande valeur esthétique et une moralité sociale, Corneille, Molière, Marivaux, Beaumarchais, Regnard, Lesage, Balzac, Henry Monnier, Hugo, Nerval, Vigny, Musset, Banville, Villiers de l'Isle-Adam, Leconte de Lisle, Becque, etc., — des traductions du répertoire international, Aristophane, Eschyle, Calderon, Schiller, Shakspeare, Shelley, — et des contemporains révélés à Paris par le Théâtre-Libre et l'Œuvre.

« Je voudrais aussi qu'une conférence — au besoin avec récitations — chaque semaine, renseignât le public populaire sur ce qui se joue et se chante sur les scènes bourgeoises et le tînt au courant de l'actualité.

— *Construira-t-on pour lui un théâtre nouveau?*

— J'avais rêvé d'abord l'accaparement des théâtres de quartier, tous excellents; si l'on pouvait revenir à cette idée, aucune autre ne me paraîtrait meilleure, en établissant un roulement de troupe divisée en quatre ou cinq fractions et circulant hebdomadairement de Montmartre à la Villette, Belleville, les Gobelins, Montparnasse, Grenelle, les Ternes et les Batignolles, pour revenir à Montmartre, où se donneraient les répétitions générales et les premières.

« Si, grâce à la coalition des propriétaires et des exploitants de ces immeubles, la chose était tout à fait impossible, c'est alors qu'on pourrait demander le concours de la Ville, en sollicitant d'elle la cession d'un des deux théâtres de la place du Châtelet ou de la Gaîté.

« Et si l'arrangement ne se faisait pas, — évidemment il faudrait construire; mais ce serait bien cher!

« L'idée du théâtre démontable et transportable ne me paraît guère intéressante que pour des tournées en province. A Paris, n'importe quoi serait préférable.

— *Opinion sur le projet Cougba.*

— J'en retiens tout ce qui se rapproche du principe purement démocratique; et je rejette tout ce qui pourrait laisser passage à l'influence ministérielle. Je donne les raisons de cette antipathie spéciale dans un article que doit publier prochainement un intéressant petit journal d'étudiants: *Le Cri du Quartier.*

M. Octave Mirbeau

Après déjeuner, s'abandonnant sur un meuble bas, pétrissant entre ses doigts, par un geste familier, sa cigarette allumée, M. Octave Mirbeau, qui fut jadis parmi les membres les plus zélés du comité de la *Revue d'Art dramatique*, me parle du Théâtre du Peuple. Le terrible ironiste s'est, pour un moment, apaisé. La passion, toujours généreuse, qui semble parfois monter du fond de lui, et le soulève des yeux aux talons, sommeille. Sa rude voix s'est adoucie, et il parle avec une recherche hésitante, choisissant ses mots, et les martelant soudain, d'une mâchoire dure, comme pour en faire jaillir la pensée ou comme s'il les frappait dans le cuivre.

Ce que j'ai dit n'importe pas; mais voici ce que disait M. Octave Mirbeau :

— Il faut que le Théâtre du Peuple soit, et il faut qu'il soit grand et beau. Grand, parce qu'il ne doit pas, un seul jour, refuser un seul spectateur; beau, parce que le peuple a besoin de beauté, que la beauté est une force éducatrice et civilisatrice, et parce que la beauté et la liberté sont les seules raisons d'aimer la vie. On tâchera donc de trouver des architectes qui abîment le moins possible la conception des artistes. On leur demandera un théâtre vaste et confortable, selon le modèle des théâtres antiques, si vous voulez, avec des places équivalentes et d'un prix uniforme. On ne demandera rien à l'État...

— Cependant, fis-je, il faudra beaucoup d'argent?...

— Rien à l'État ni à aucun pouvoir constitué. La participation de l'État, c'est la routine, le fonctionnarisme, l'étranglement, la mainmise officielle sur l'administration, sur le répertoire, sur tout; c'est Leygues et tous les sous-Leygues maîtres dans la

maison du peuple ; c'est un sous-Odéon annexé à l'Odéon que nous subissons déjà... Non, non, le Théâtre du Peuple doit être la chose du peuple ; il ne peut être que la création d'initiatives personnelles; et j'aime mieux n'importe quoi, même une commandite privée, qu'une subvention nationale. Des actionnaires seront encore moins dangereux qu'un ministre. A compréhension égale, ils seront tenus du moins par l'intérêt.

« Ce qu'on y jouera? Mais tout, à condition que l'on n'y fasse pas de politique, et qu'on ne permette à aucun parti de s'y installer. On donnera au peuple ce qui lui manque le plus, des œuvres d'art, et on lui fera aimer l'humanité, la liberté, la vérité, tout ce qui relève l'homme, tout ce qui l'affranchit, tout ce qui lui donne conscience de la dignité de sa personne morale. Les lois et les religions ne sont que des instruments d'asservissement dans la main des forts ou des malins. Par la contrainte physique et par l'exploitation de l'inconnaissable, elles tiennent l'homme en tutelle : le peuple doit apprendre que les religions sont des mensonges et qu'il est le maître de la loi; voilà ce que son théâtre devra lui montrer par le moyen d'œuvres vivantes, simples, exprimant des idées générales sous une forme dramatique.

« Les œuvres ne manqueront pas. Elles viendront d'elles-mêmes au peuple. Mais il n'y a, pour commencer, qu'à fouiller dans le passé. Tous les classiques, tous les grands tragiques grecs, et Racine, et Shakspeare, et Schiller, et Molière, voilà de quoi émouvoir et transporter le peuple. Je ne fais d'exception que pour Corneille, dont le style est obscur, dont l'art engoncé n'a ni humanité, ni vérité. Dans le répertoire de la comédie espagnole, dans celui du XVIIIe siècle, on trouvera des œuvres merveilleuses, comme *le Philosophe sans le savoir*, par exemple, que la Comédie-Française ne joue jamais, naturellement. Plus près de nous, de notre temps, il y a Ibsen, il y a certaines pièces posthumes de Victor Hugo, comme *Mangeront-ils?* Il y a, il y a... mais on n'aura qu'à choisir... »

Et le bras de M. Mirbeau se détend soudain d'un large mouvement, comme s'il désignait une moisson d'épis d'or.

M. Mirbeau est, on le sait, de ceux qui se mêlent le plus volontiers aux Universités populaires. Il y a souvent donné des lectures frémissantes de ses *Mauvais bergers*. Je lui demande quelles impressions il a gardées de ces soirées passées avec le peuple :

— J'y ai, dit-il, entendu lire toutes sortes de choses : du Sophocle, *Tartufe*, *Phèdre*, *Bérénice*, etc., et j'ai noté ceci : tous les sentiments vrais, sincères, humains, le peuple les comprend. Ce qu'il n'admet pas, c'est l'artificiel et le convenu. Ainsi l'amour, ce que nous appelons l'amour... l'amour joue un rôle fabuleux dans le théâtre bourgeois. A en croire nos faiseurs de pièces, il semblerait qu'il n'y eût au monde que l'amour, le crime d'amour, le sacrifice d'amour, et tout ce qui s'ensuit, adultère, divorce, suicide, etc.

« Or, cela n'est pas vrai. Il y a d'autres passions qui soulèvent l'humanité, il y a des intérêts, des besoins, des souffrances... Eh bien, le peuple sent cela obscurément. La tendresse pure, les roucoulements de tourterelles, l'éternel duo que nous entendons depuis trois cents ans, « l'embêtent », oui, il faut le dire, l'embêtent : il sait bien que toute la vie n'est pas enfermée dans les bêlements lyriques d'imaginations excitées. Il n'accepte de l'amour que son principe, l'élan généreux des cœurs solidaires, parce que c'est un sentiment profond, éternel comme l'humanité elle-même.

« Mais donnez-lui à choisir entre une pièce d'amour et une œuvre sociale, où s'agiteront toutes les choses mystérieuses qui travaillent la société et d'où sortira l'avenir, vous verrez avec quelle passion ardente et enthousiaste il portera et acclamera l'œuvre sociale !

— Et la musique, la donnerez-vous aussi au peuple ?

— Oui, certes, de la musique, des drames lyriques, des symphonies, etc. Et tout, vous dis-je, tout. Des conférences sans pédantisme, s'il en est, des récitations, des lectures... Ne croyez-vous pas qu'on pourrait adapter pour lui certains dialogues de Platon, ou lui réciter le *Neveu de Rameau*, par exemple?... Mais c'est l'œuvre, c'est le théâtre, qu'il faut créer d'abord. Le programme est vaste, et toutes choses viendront en leur temps. Des auteurs et des acteurs nouveaux se révéleront, l'art s'émancipera, s'élargira, s'humanisera... Ah ! oui, ce serait une grande chose, un beau Théâtre du Peuple, et qui nous donnerait peut-être enfin un art dramatique !

Les yeux de M. Octave Mirbeau brillaient; et, dans la voiture qui nous emmenait maintenant à travers la boue de Paris, je l'écoutais parler : sa voix tour à tour broyait et frappait les mots; les petites phrases se succédaient, comme par étapes, avec d'imperceptibles intervalles pour le travail de la pensée, charriant généreusement les idées et les formes, dans une ardeur enthousiaste. Et ce passionné serviteur de l'humanité répétait :

— Mais que ce théâtre soit beau. Il faut de la beauté au peuple...

GEORGES BOURDON.

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42065. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 16. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 19 AVRIL 1902.

LES SURPRISES DU DIVORCE

Elles sont innombrables. L'imagination s'épuise à les inventer; la réalité, comme toujours, dépasse l'imagination et nous apporte, un matin, un cas singulier, une bizarrerie bouffonne ou triste, dont l'invention, mélodramatique ou comique, ne se serait pas avisée.

Vous connaissez le « régime dotal », au moins de réputation. La réputation est excellente dans les familles de l'honnête bourgeoisie. Nul père, destinant et réservant à sa pudique et suave Ernestine une dot de dix mille francs, qui ne se soit dit : « Je la marierai sous le régime dotal. Ah! mais! de cette façon je la mets à l'abri des fantaisies, imprudences, audaces et témérités de son futur maître et seigneur. Avec le régime dotal, comme dit si judicieusement Chicaneau,

On a la fille, soit ; on n'aura pas la bourse.

La bourse de la jeune fille, devenue jeune femme, devenue femme d'âge mûr, devenue vieille femme, est inaliénable. Les dix mille francs d'Ernestine resteront à elle, bien à elle, tous à elle, eux et leurs petits... Ah! non! pas leurs petits. Le capital est intangible en régime dotal; mais non pas les revenus. Les revenus sont saisissables. Cela est fâcheux; mais, enfin, le capital reste intangible et imprenable. C'est une vieille garde. C'est plus que la vieille garde. Il ne se rend pas; mais il ne meurt pas non plus. Il est imprenable et immortel. C'est le Gibraltar financier et conjugal. Quoi qu'il arrive ou qu'il advienne, comme dit Scribe, les dix mille francs d'Ernestine seront toujours les dix mille francs d'Ernestine. »

Et le père d'Ernestine se frotte les mains en signe de satisfaction et symboliquement. Il entend par là qu'il se les lave de toutes les sottises que pourra faire le futur mari d'Ernestine.

Voilà qui est bien ; mais le père d'Ernestine n'a pas tout prévu. On ne saurait penser à tout, comme disent généralement les gens qui ne songent à rien. Le père d'Ernestine n'a pas songé qu'il préservait sa fille de certaines pertes et de certaines déconfitures, peut-être ; mais qu'il la destinait peut-être aussi au divorce.

— Au divorce, monsieur!

— C'est absolument comme j'ai l'honneur de vous dire avec bienveillance, quoique avec une certaine brutalité. A M. Prudhomme, personnage réservé et grave, un Cabrion très mal élevé disait avec douceur : « Vous avez une fille, Monsieur Prudhomme; est-il vrai, comme je me le suis laissé dire, mais, quoique jugeant la chose naturelle et légitime, je n'ai voulu y croire qu'après confirmation de votre part, que vous la destiniez à la galanterie? — Non, Monsieur, non; je ne la destine aucunement à la galanterie. Je doute même que sa mère y consentît. » — Eh bien, moi, je vous dis, ô père d'Ernestine, qu'en mariant votre fille sous le régime dotal, vous la prédestinez, le cas échéant, au divorce. Vous en faites une femme divorcée en puissance. Vous mettez le divorce en germe dans sa corbeille de mariage. Je te vends mon corbillon. Qu'y met-on? Une séparation. Pis encore et nécessairement, un divorce intégral et irrétractile. Vous frémissez? Eh bien, écoutez l'histoire suivante. Elle est d'hier. Je vous dis qu'il n'y a que la réalité pour inventer des vaudevilles et quelquefois

des mélodrames. L'histoire en question tient des deux. Elle unit le comique au tragique. Elle est romantique quoique réelle. La réalité se moque de la classification des genres.

Ernestine, — conservons-lui le nom que je lui ai donné tout d'abord d'une façon générale, — Ernestine donc, s'est mariée il y a quarante ans environ, avec un jeune homme très honnête, très intelligent et très actif, que nous appellerons Victor pour la commodité du récit. Victor se fit industriel. Il fit pendant trente-cinq ans d'excellentes affaires. Il prospéra. Il éleva ses enfants fort honnêtement. De la dot d'Ernestine, mariée prudemment sous le régime dotal, il n'eut jamais besoin. Les revenus entraient dans le train de la maison. Mais le capital, intangible d'après la loi, restait intact et impollu, comme dit Corneille :

A l'épouse sans tache une dot impollue.

C'était le modèle même et le paradigme du ménage sous le régime dotal. Le mari et la femme bénissaient la loi et le père de famille qui en avait si intelligemment saisi, absorbé et appliqué l'esprit.

Mais, voilà quelques années, les affaires marchèrent moins bien. L'usine battait de l'aile. Les créanciers étaient un peu impayés et commençaient à être criards. Que faire ? La moitié de la dot de la femme, versée dans les affaires du mari, aurait sauvé parfaitement la situation; mais cette dot était intangible. Il y a des situations où, sans être l'avare légendaire ou historique, on peut mourir de faim devant une fortune, devant un trésor, sur un trésor. Il était impossible à Ernestine de faire pour son mari ce que le premier venu des amis de ce mari aurait pu faire pour lui, une donation ou un prêt.

Il me semble bien, à moi profane, du reste, et pour qui le maquis du code a des secrets, que la femme aurait pu emprunter, elle, sur sa fortune, avec hypothèque sur ses propriétés, et si elle n'avait pas de propriétés, on peut toujours, avec de l'argent, devenir propriétaire, qu'enfin elle aurait pu emprunter d'une façon ou d'une autre et faire de l'argent du prêt ce qu'elle aurait voulu. Peut-être cela même est impossible. Peut-être a-t-elle essayé et n'a pas trouvé de prêteur. Ce qu'il y a de certain, car, encore une fois, l'histoire est auhenttique, c'est qu'elle ne l'a pas fait et si elle ne le fit point c'est très assurément qu'elle ne pouvait le faire.

Toujours est-il qu'elle alla trouver son avoué et que ce dialogue tragique au fond, comique dans la forme, — et comme a dit un profond moraliste, la réalité est une tragédie pour l'homme qui sent et une comédie pour l'homme qui pense, — s'établit immédiatement entre l'homme de loi et la femme de devoir :

— Je voudrais donner tout ou partie de ma fortune personnelle à mon mari.

— C'est impossible : votre fortune ne lui peut appartenir.

— Mais elle m'appartient, à moi.

— En vérité... non ! Les fruits vous en appartiennent; vous avez la pleine disposition des revenus; mais l'arbre ne vous appartient pas; vous ne pouvez pas le couper. Les sauvages de la Louisiane coupent l'arbre pour avoir les fruits, à ce qu'assure Montesquieu. La loi française n'a pas voulu que les femmes françaises pussent jouer la *Fille sauvage*.

— Mais enfin, si cette fortune n'appartient pas à mon mari...

— Non, certes !

— ... et ne m'appartient pas non plus; à qui, s'il vous plaît, appartient-elle ?

— Elle vous appartient...

— Sans m'appartenir.

— Précisément, et votre définition est d'un juriste exact; elle sera adoptée par les professeurs de droit. Cette fortune vous appartient en puissance. Elle est chose qui ne vous appartient réellement pas; mais qui peut vous appartenir un jour, très parfaitement, avec droit d'user et d'abuser, *utendi et abutendi*. Cujas...

— Mais, quel jour ?

— Deux cas seulement. Le jour où votre époux mourra...

— Il sera bien temps !

— Ou le jour où vous divorcerez d'avec votre époux légitime.

— Miséricorde !

— C'est ainsi. C'est la loi. La femme mariée sous le régime dotal ne recouvre la disposition de sa fortune que dans deux cas : mort de l'époux, ou divorce. La séparation même ne suffit pas. Elle ne détruit pas tous les effets, elle ne rompt pas tous les jougs du régime dotal.

— De sorte, monsieur, que pour sauver mon époux que j'adore, il faut que je le quitte ou que je le tue ?

— Précisément ! vous avez l'esprit juridique et le don des définitions juridiques à un degré extraordinaire.

— Si vous voulez, monsieur l'avoué, écartons la mort.

— Écartons la mort. Il est toujours bon d'écarter la mort. Mais vous voilà acculée à la ruine ou au divorce.

— Évidemment ! Pour que je puisse sauver mon mari, et moi-même, du reste, il faut d'abord que je devienne pour lui une étrangère.

— C'est cela. Étant sa femme, vous ne pouvez rien pour lui; ne lui étant rien, vous pouvez lui

sauver la vie tant que vous voudrez. Il n'y a rien de plus naturel.

— C'est drôle.

— C'est la loi. Vous ignoriez qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que la loi, mais qu'il n'y a rien de plus amusant que certains de ses effets. Nous nous en faisons tous les jours des pintes de bon sang. Les vaudevillistes n'ignorent point cela. On a joué, il y a trois ou quatre ans, à l'Athénée, une pièce de je ne sais plus qui, laquelle était précisément votre cas, en gai. Les deux conjoints étaient deux jeunes gens mariés sous le régime dotal et qui voulaient faire la petite fête. Ils divorçaient; la femme, devenue libre comme l'air, réalisait sa fortune en espèces sonnantes et trébuchantes; elle se remariait avec son mari et la loi était tournée, donc respectée. Faguet, vous savez, le critique dramatique, se demanda si le procédé était bien légal. Je lui écrivis qu'il l'était parfaitement et que même, depuis le rétablissement du divorce, il était classique. Vous ne m'écoutez plus?

— J'en suis, en en pleurant, comme vous voyez, à me demander comment je pourrai divorcer d'avec mon pauvre homme.

— Coups, sévices, injures graves, mari ou femme surpris en flagrant délit d'infidélité.

— A soixante-dix ans?

— Aux yeux de la loi, ça n'y fait rien. Encore, si vous voulez, sécession.

— Hé?

— Sécession, retraite de l'épouse chez sa mère.

— Je ne l'ai plus.

— Chez un de ses parents, et refus de réintégrer le domicile conjugal.

— Et dans tous les cas scandale énorme.

— Évidemment! La loi, en sa sollicitude, assure la sécurité de la femme et prépare des scandales où sombre son honneur. Elle a de ces surprises dramatiques. N'oubliez jamais que le Français est homme de théâtre et que toute son histoire, toute sa législation, toute sa philosophie et tout son art s'expliquent, en entier, par ce fait qu'il est homme de théâtre. Toute l'histoire du peuple français est à renouveler par ce point de vue. Divorcez! Il n'y a que cela! Divorcez pour sauver l'usine, divorcez pour sauver votre mari, divorcez pour rendre à votre mari un service que vous ne pouvez lui rendre que par le divorce, et divorcez parce que tout cela est, au fond, l'absurdité la plus réjouissante...

— Pour les autres.

— ... que jamais le monde ait pu admirer.

Elle a divorcé. Peu importe par quel moyen; mais elle a divorcé. Cette femme de soixante-cinq ans n'avait pas d'autre moyen de sauver son mari que de se séparer de lui avec éclat, bruit, haro et scandale. On en a pensé toutes sortes de choses dans le voisinage. Les lettrés ont répété le mot de La Bruyère : « Ils n'avaient pas une provision de patience suffisante pour aller, déjà dans la mort, jusqu'à la mort. » Les autres ont dit la même chose d'une autre manière. Il y a eu de ces gorges-chaudes qui ressemblent à des curées chaudes. En province on fait des charivaris aux gens qui se marient vieux; on en fait aussi à ceux qui divorcent au seuil du tombeau. Et il faut avouer que l'un vaut l'autre et que, tout au moins, il y a des rapports.

N'est-il pas évident qu'il y a là une telle absurdité qu'il faudrait qu'elle eût son remède? Je suis partisan, certes, de tout ce qui protège la femme et je ne voudrais aucunement de la suppression du régime dotal. Mais il est clair qu'il a été institué pour garder la jeune femme des imprudences de son mari et non pour mettre une femme âgée dans l'impossibilité de s'associer commercialement à son mari. Est-il assez étrange que tout le monde puisse s'associer à M. un tel, industriel ou commerçant, excepté sa femme? Excepté sa femme jeune et inexpérimentée en affaires, passe encore; mais excepté sa femme quand elle a soixante-cinq ans, c'est tout de même un peu singulier.

Il me semble que l'on pourrait admettre la possibilité d'un jugement motivé, prononcé par le tribunal de l'arrondissement, autorisant la femme à faire de sa fortune dotale l'emploi qu'elle voudrait, les circonstances et les raisons ayant été exposées devant les juges et mûrement examinées par eux. Une femme ne peut pas être liée pour toute sa vie par un contrat qu'on a fait pour elle quand elle avait dix-sept ans. Puisqu'il n'y a plus de vœux perpétuels, elle doit pouvoir être relevée de ses vœux, surtout de ceux qu'on a faits pour elle. Elle doit surtout ne pas être forcée de recourir à un expédient ridicule et un peu honteux et ne pas être obligée à devenir la divorcée sans vouloir l'être.

Ce qu'il y a au fond de tout cela c'est que, le divorce, intervenant dans une législation qui n'avait pas été conçue en vue de lui et en tenant compte de lui, le Code a été démantelé sur certains points par le divorce comme les remparts d'Avignon par M. Pourquery de Boisserin. Le divorce fait fissure. On échappe par lui au reste du Code; on tourne par lui la loi d'à côté. Conclusion : il y a une refonte générale à faire de cela pour mettre le tout en concordance et harmonie relatives.

ÉMILE FAGUET.

L'AMÉRICANISATION DE L'EUROPE

Avec cette faculté innée chez le journaliste, ce don qui consiste à choisir l'heure la plus opportune, le moment psychologique, pour traiter un sujet qui s'impose à l'attention générale, M. T. W. Stead, directeur et fondateur de *The Review of Reviews*, en un volume des plus documentés, marque, étape par étape, la marche triomphale de la République étoilée vers la conquête politique, économique et sociale de l'univers, en un mot vers l'américanisation du globe.

Cette question est d'un intérêt capital non pas seulement pour la France, mais pour l'Europe tout entière. Nul n'ignore que la plus grande animation règne actuellement dans les chancelleries européennes, car il s'agit de savoir si les traités de commerce conclus par les États-Unis, traités qui, en majeure partie, expirent en 1903, seront renouvelés. Il s'agit de savoir si les puissances continentales — par *self preservation* — mettront à exécution l'idée, préconisée par Guillaume II, d'une coalition européenne contre les États-Unis.

Tout récemment, M. F. Vanderlip, ex-sous-secrétaire d'État des finances nord-américaines qui, avec le concours du professeur Johnson, avait fait une enquête sur les méthodes financières et commerciales de l'Europe, prédisait à ses compatriotes une prochaine coalition européenne contre les États-Unis, et il ajoutait : « Ce Zollverein européen sera le point de départ de la guerre commerciale la plus gigantesque dans l'histoire de l'humanité. En effet, la majorité de nos traités de commerce expirent en 1903 et les puissances européennes refuseront de les renouveler. Ce sera le début des hostilités. »

Est-ce en prévision de cette prochaine déclaration de guerre que, depuis plus d'un an déjà, les grands manufacturiers britanniques font étudier sur place les méthodes industrielles, commerciales et financières de leurs redoutables compétiteurs? Notre ministre du Commerce, M. Millerand, n'a-t-il pas lui-même chargé M. Wieler d'une mission analogue aux États-Unis? Nous avons depuis longtemps déjà des prix de Rome ; nous aurons sans doute bientôt des prix de New-York et de Chicago : après les bourses artistiques, les bourses industrielles.

Peu de temps avant sa mort, Ruskin, l'illustre philosophe et esthète anglais, disait à M. Moncure D. Conway, qui l'a publiquement répété dans une conférence au South Place Institute de Londres : « Votre pays s'agrandit tellement qu'il finira par nous avaler tous. »

Suivons parallèlement les progrès accomplis en un siècle par les États-Unis et par l'Empire britannique et nous constaterons qu'il est impossible de nier que l'Amérique du Nord a réellement le droit de revendiquer la première place, le *leading* rôle, parmi les nations de langue anglaise. Voici d'abord le recensement de la population des deux nations rivales à un siècle d'intervalle :

	1801		1901
Royaume-Uni.	15 717 287		41 454 578
États-Unis (1800).	5 305 925	1900,	76 299 529

On objectera sans doute que la métropole n'est qu'une fraction de l'Empire britannique. Prenons alors comme base la population blanche des deux puissances :

	1801	1901
Empire britannique. . . .	16 000 000	55 000 000
États-Unis.	4 300 000	66 000 000

Mais pourquoi éliminer de l'Empire britannique les myriades d'Hindous ?

Parce que le droit de *leadership* ne dépend pas du nombre de millions de sujets taillables et corvéables à merci. Il dépend « du pouvoir, de l'adresse de la richesse du nombre des citoyens blancs des États autonomes (*self governing states*) ».

Les États-Unis étaient jadis les meilleurs clients de l'Angleterre. Depuis une dizaine d'années, un changement radical s'est produit; l'Amérique du Nord réduit constamment son chiffre d'importations, tandis que ses exportations augmentent dans des proportions vraiment colossales. C'est ainsi que de 1895 à 1901 les exportations du Royaume-Uni aux États-Unis ont diminué de 16 millions de dollars, tandis que durant la même période les exportations des États-Unis dans la Grande-Bretagne ont presque doublé ; de 387 millions de dollars en 1895 elles ont atteint 631 millions de dollars en 1901. La différence en faveur des États-Unis est donc de 260 millions de dollars. Ce changement est d'une telle importance, observe M. Frank Vanderlip, qu'il implique « une transformation révolutionnaire dans la vie industrielle des deux nations ».

Si le XIXe siècle a été le siècle de la suprématie commerciale de la Grande-Bretagne, il devient de plus en plus évident que le XXe siècle marquera le triomphe industriel et commercial des États-Unis.

Dans toutes les colonies britanniques où les industriels américains entrent en compétition avec les Anglais pour les grandes entreprises publiques ou privées, les Américains restent concessionnaires. La meilleure offre des Anglais pour la construction du pont d'Atbara fut faite au prix de 15 guinées la tonne Les Américains enlevèrent la concession à 10 livres 13 shillings 6 pence la tonne, offrant en outre d'exécuter les travaux en 14 semaines au lieu de 26. Le même fait se répéta pour la construction du viaduc de Gokteik, en Birmanie, avec encore un plus

grand écart dans les prix. Les Anglais demandèrent trois ans pour l'exécution des travaux, au prix de 26 livres 10 shillings par tonne. Les Américains signèrent le contrat à 15 livres la tonne et exécutèrent les travaux en 12 mois.

Enfin le Royaume-Uni lui-même a été littéralement envahi par les Américains. En une seule année les États-Unis ont exporté plus de 100 locomotives en Angleterre.

Il y a dix ans le pays de Galles exportait 330 000 tonnes de fer-blanc aux Etats-Unis. L'année dernière, non seulement l'industrie américaine était restée maîtresse sur ses propres marchés, mais encore elle exportait des quantités considérables de fer-blanc en Angleterre. Les Américains luttent même avec succès sur les marchés anglais qui ont conquis une renommée universelle par une spécialité ; c'est ainsi qu'ils vendent du coton à Manchester, de la fonte dans le Lancashire et de l'acier à Sheffield. Enfin, depuis plus d'un an, les États-Unis ont surpassé la Grande-Bretagne au point de vue de la production houillère, et tandis que le prix moyen du charbon en Europe était de 1 dollar 96 la tonne, pris à la mine en 1899, il n'était que de 1 dollar 10 aux États-Unis, ce qui évidemment contribue beaucoup à réduire le prix de revient de tous les articles manufacturés.

En France, les industriels américains n'ont presque pas gagné de terrain depuis dix-sept ans, car le chiffre de leurs exportations n'a augmenté que de 18 millions de dollars, tandis qu'il a progressé de 244 millions de dollars pour l'Angleterre en un laps de temps de six ans seulement.

Quoi qu'il en soit, il est évident que la suprématie commerciale appartient dès maintenant aux États-Unis. Si le xxe siècle est appelé à être le siècle du machinisme, et si par conséquent la main-d'œuvre tend à être un facteur moins important dans le prix de revient des articles manufacturés, la nation qui possédera la matière première et le charbon à meilleur marché aura l'avantage sur toutes ses rivales. L'avenir industriel de l'Amérique est donc assuré, car les États-Unis possèdent en plus grande abondance et à meilleur marché la matière première et le combustible.

En 1901, un journal new-yorkais demanda à M. Edgar Saltus de tirer l'horoscope des principales puissances mondiales, de prophétiser les grandes transformations qui se produiront vraisemblablement dans la géographie politique universelle durant le xxe siècle.

Notre éminent confrère américain répondit presque textuellement : Le xxe siècle sera le siècle des confédérations et marquera la chute définitive de l'Angleterre, tandis que la Russie et les États-Unis verront s'agrandir presque démesurément leur territoire.

En l'an de grâce 2001, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Centre et l'Amérique du Sud ne formeront qu'une immense confédération sous le nom de : « États-Unis des trois Amériques », comprenant en outre le Canada. Les Philippines, le Groënland et les terres inexplorées du septentrion seront des possessions des nouveaux États-Unis.

A côté de cet immense territoire, déclare M. Edgar Saltus, l'Empire britannique aura l'air d'une république naine.

Non seulement l'Empire britannique, mais même la décadente Albion est destinée à péricliter. Londres, la plus populeuse capitale du monde, assistera à l'expansion de New-York, qui, dans cinquante ans pourra rivaliser avec la grande métropole. Enfin, dans cent ans, San Francisco éclipsera les deux grandes cités et deviendra « la ville impériale de l'univers ».

En l'an 2001, Albion sera à l'arrière-ban des nations ; elle devra céder le pas à l'Italie, qui fera partie de la confédération latine avec tout le midi de la France, l'Espagne et le Portugal ; elle sera au-dessous de l'Autriche et de la France et bien moins puissante que l'Allemagne, qui fera partie de la fédération teutonne.

Enfin pour résumer l'horoscope de M. Saltus, en l'an 2001, toute l'Afrique ne sera qu'une immense république. L'Australie sera aussi une république indépendante. La Russie aura conquis les Indes et annexé toute l'Asie, la Turquie, les Balkans, la Suède et la Norvège.

Avant que cette révolution géographique se produise, une grande guerre éclatera, mais l'Angleterre luttera en vain. Le siècle futur verra Saint-Pétersbourg plus florissante que ne fut jamais l'antique Rome, et San Francisco sera plus resplendissante que Byzance.

M. T. W. Stead croit à l'accomplissement de cette prophétie. Dans sa préface, d'une rare brièveté, il déclare d'abord que : « L'avènement des États-Unis d'Amérique comme première puissance mondiale (*world powers*) est le plus grand phénomène politique, social et commercial de notre époque. »

Pour M. T. W. Stead, c'est déjà un fait accompli ; l'Amérique est devenue la première puissance du monde. L'Angleterre a perdu sa suprématie commerciale, son rôle politique est diminué et elle doit même se résigner à occuper une position secondaire, elle qui avait l'habitude de jouer un *leading* rôle. Mais encore conservera-t-elle longtemps cette position secondaire ? Non. « L'Angleterre est destinée à descendre lentement, mais irrésistiblement, jusqu'au bas de la pente fatale ; on la trouvera un jour placée à l'arrière-ban des nations, elle en sera ré-

duite à la position de la Hollande ou de la Belgique. »

Il y aurait cependant un moyen de détourner cette terrible épée de Damoclès ; ce serait de substituer « au patriotisme insulaire le patriotisme plus large de la race », d'accepter franchement, délibérément la fédération anglo-saxonne. Alors, en réalisant « la grande union de la race, l'Angleterre entrerait dans une nouvelle ère de puissance et de prospérité telle que notre race n'en aurait jamais connu de pareille depuis le commencement du monde ».

Mais quel est l'homme d'État, dans les deux nations anglo-saxonnes, capable de réaliser cette colossale fédération, quel Morgan politique osera entreprendre la « combination » de toute la race de langue anglaise? Ce projet est-il réalisable?

M. Chamberlain, lui aussi, a fait un beau rêve impérialiste; il a rêvé d'une fédération britannique *all round*. Est-ce dans le domaine des possibilités politiques? Le professeur Goldwin Smith, qui a étudié la question, a vivement combattu ce projet, et ses arguments méritent d'être cités.

Les politiciens admettront, dit-il, qu'il est assez difficile de gouverner une simple démocratie, unifiée territorialement et dans ses intérêts, dirigée par les mêmes hommes et guidée par la même presse. Quelles seraient alors les difficultés s'il fallait gouverner en une seule fédération quatre ou cinq démocraties situées dans différentes parties du monde, diverses en intérêts et jusqu'à un certain point en caractère politique, ayant chacune ses propres leaders et sa presse politique? Comment la démocratie socialiste et féministe d'Australie pourrait-elle marcher sur les traces de l'aristocratie et du conservatisme du Royaume-Uni? Il est plus que douteux que jamais fédéraliste ait envisagé impartialement ce problème. Que si l'on propose de se borner à une fédération exclusivement militaire, liant chacun de ses membres à prêter son appui aux autres dans tous leurs conflits, qu'il y soit lui-même intéressé ou non, on a droit de dire qu'une telle ligue serait monstrueuse au point de vue de la morale internationale et s'attirerait aussitôt l'exécration et l'hostilité combinées de tout l'univers.

Quoique le sentiment impérialiste ait maintenant atteint son apogée, les événements ne se prêtent pas à la réalisation du rêve fédératif. L'Australie propose de se scinder et elle vient de dénouer son dernier lien de connexion politique. La Confédération australienne elle-même est plutôt contraire à la Fédération impériale, car elle tend à la consolidation d'un gouvernement séparé.

Mais si une fédération britannique *all round* est irréalisable, comment l'unification de la race anglo-saxonne serait-elle possible?

Dans ce cas, l'empire britannique sera fatalement américanisé. Comment? Par la simple loi de la gravitation appliquée au monde politique, répond M. T. W. Stead. « La masse attire. Vous ne pouvez pas admettre un système solaire dans lequel une des planètes serait plus grande et plus lourde que le soleil. »

Et il nous montre l'empire britannique sans cohésion, tandis que les États-Unis ne forment qu'un seul bloc. Il étudie la désagrégation lente qui s'opère, il nous montre l'Irlande dans un état chronique de rébellion latente, les colonies antillaises et Terre-Neuve se détachant de l'Empire, succombant à la loi de gravitation; il nous montre le Canada annexé par les États-Unis, la Confédération australienne proclamant son indépendance, enfin l'Empire tout entier tombant en pièces.

Toutes les colonies autonomes de la Grande-Bretagne ne sont-elles pas républicaines et démocratiques? Toutes n'ont-elles pas élaboré leur constitution sur le modèle de la constitution américaine?

On se rappelle que M. Whitelaw Reid représentait le président des États-Unis aux fêtes jubilaires de la reine Victoria en 1897. A ce propos, M. T. W. Stead relate une anecdote bien typique : « Après avoir étudié attentivement les premiers ministres de nos colonies, dit-il, M. Whitelaw Reid fut étonné de découvrir que tous ces ministres de la couronne étaient « yankees des pieds à la tête ».

« Je lui demandai de m'expliquer cette obscure et delphique sentence. Il me répondit : « Je veux dire « que ces hommes ne ressemblent nullement à vos « ministres ni à aucun de vos politiciens anglais. « Leur point de vue est américain. Leurs idées poli- « tiques sont les mêmes que les nôtres. Leur loyalisme « ne fait aucun doute, mais c'est là une chose à part. « En politique, ils sont aussi républicains que nous- « mêmes. Ils partent des mêmes principes, raisonnent « de la même façon et arrivent aux mêmes conclu- « sions. Aucun d'eux ne tolérerait une Chambre des « lords... dans leur colonie. »

Nous arrivons maintenant à la question du déclin commercial de l'Europe et au Zollverein préconisé par Guillaume II, par le comte Goluchowski, l'amiral Canevaro, etc.

* * *

Le déclin commercial de l'Europe est un fait certain, inéluctable. « L'ennemi c'est l'Amérique », s'écria, il y a environ un an, sir Charles Dilke, interviewé par un rédacteur du *Figaro*, tandis qu'à une ou deux semaines d'intervalle, M. Paul Leroy-Beaulieu préconisait une coalition commerciale et industrielle européenne contre la jeune et conquérante Amérique.

Les économistes nord-américains prédisent aussi

la chute fatale, irrémédiable de l'Europe dont la crise de l'Extrême-Orient fut un des signes précurseurs. M. Brooks Adam, l'éminent économiste, a exposé les causes multiples de cette décadence.

Lorsque les trésors de l'Asie et de l'Amérique étaient inaccessibles, l'Europe trouvait facilement des débouchés pour ses produits. Elle a conservé cet avantage jusqu'à ces vingt dernières années et la nouvelle révolution industrielle a été à la fois la cause et l'effet de sa perte. Avant cette époque, la marge des profits était grande et l'Amérique était le meilleur débouché pour les produits européens. Tant que les États-Unis n'eurent pas perfectionné leur système de voies ferrées et réduit les frais de transport, l'Amérique ne put envahir les marchés de l'Europe.

En 1860, l'Amérique ne pouvait exporter ses charbons, ses fers, ses blés ni ses bestiaux en compétition avec les produits anglais; tandis qu'au contraire l'Angleterre pouvait vendre ses produits manufacturés aux États-Unis. C'est ainsi que l'Angleterre put accumuler des richesses incalculables.

Mais dans la décade de 1870 à 1880, les frais de transport furent considérablement réduits aux États-Unis. Par exemple : le coût de transport d'un boisseau de blé, de New-York à Liverpool, fut réduit de 10 pence 1/2 à 3,5 pence 3/4, ce qui diminua le prix du blé en Angleterre et les profits du fermier anglais.

Depuis 1880, cette réduction s'est encore accentuée, de sorte que la culture du blé est devenue à peu près nulle en Angleterre.

Il est vrai que le Royaume-Uni continue à exporter ses articles manufacturés, mais il n'emploie pas ses profits en achat d'articles de consommation *at home*. Ces articles lui viennent de l'étranger. L'Angleterre ne vit donc pas sur ce qu'on a appelé son « exportation invisible », mais elle vit sur son capital.

Pendant ce laps de temps, l'Amérique a construit de nouvelles voies ferrées, consolidé et perfectionné ses moyens de production et amorti sa dette extérieure.

Lorsque son mécanisme gigantesque fut mis en mouvement, les deux hémisphères en éprouvèrent un choc. Un jour, en 1897, la vaste consolidation de mines, de fonderies, de chemins de fer et de compagnies de navigation, centralisée à Pittsburg, commença à produire des rails d'acier à 3 livres 15 shillings la tonne et d'un seul coup l'Amérique s'imposa à l'univers. Aujourd'hui elle peut inonder les marchés de l'Europe.

L'américanisation de l'Ancien Monde n'est plus qu'une question de temps. L'Europe est destinée non seulement à acheter sa matière première à l'étranger, mais encore à en payer les frais de transport.

C'est Andrew Carnegie qui, en mars 1897, acheva cette révolution industrielle et dans les douze mois qui suivirent, les nations rivales s'implantèrent sur les côtes de la mer Jaune. En novembre l'Allemagne s'empara de Kiaochou : un mois après les Russes occupèrent Port-Arthur. On sait le reste.

C'est à Tszechaou à 645 kilomètres de Kiaochou que gisent les dépôts de charbon et de fer les plus riches du monde. Là, malgré les procédés primitifs employés par les Chinois, le charbon ne coûte actuellement que 65 centimes la tonne. Voilà le problème. Tous les hommes d'État, les soldats, les hommes de science, les ingénieurs des deux continents, se demandent si la Russie, l'Allemagne, la France, l'Angleterre et le Japon, combinés ou séparément peuvent transporter ces ressources sur le marché européen en compétition avec les États-Unis.

C'est donc la pression économique qui a poussé inexorablement l'Europe vers l'Extrême-Orient.

Évidemment l'Europe luttera jusqu'au bout ; elle cherchera des moyens de défense. C'est pourquoi la situation économique actuelle se dénouera par une coalition.

Les prévisions de M. Brooks Adam et de M. Paul Leroy-Beaulieu sont identiques, la conclusion est la même : une coalition européenne contre l'Amérique.

Dans cette lutte à outrance, les désavantages de l'Europe sont évidents.

L'Europe, en paix ou en guerre, se trouvera surpassée, à cause de l'infériorité de ses ressources naturelles, de sa masse inadéquate, de son organisation imparfaite. Sa position ne peut s'améliorer que par le déploiement d'une énergie exceptionnelle ou par l'inertie de l'Amérique. M. Brooks Adam adjure ses compatriotes de reconnaître qu'il s'agit d'une guerre à mort, non plus d'une *struggle* contre une seule nation, mais contre tout un continent. Il n'y a pas place dans le monde économique pour deux centres de richesse et de domination. Un organisme, à la fin, doit détruire l'autre; le plus faible doit succomber.

C'est Guillaume II qui est le leader de l'anti-américanisme en Europe. Après avoir reconnu l'impossibilité d'empêcher l'américanisation des Allemands expatriés aux États-Unis, le kaiser s'efforce d'empêcher l'américanisation de l'Europe. C'est une idée fixe qu'il poursuit depuis son avènement. Au cours de sa première entrevue avec l'empereur de Russie, il lui exposa se thèse favorite, essaya de lui démontrer les avantages économiques d'un Zollverein européen contre les États-Unis. Mais Guillaume II en fut pour ses frais d'éloquence. Il n'en poursuivit pas moins son projet qu'il exposa ensuite, en 1897, au comte Goluchowski, ministre autrichien des Affaires étrangères. Le kaiser avait été témoin de l'invasion croissante des marchés allemands par les produits américains. En dix ans, en effet, comme

nation exportatrice en Allemagne, l'Amérique a devancé tous ses compétiteurs. L'Allemagne, en 1900, importa des États-Unis pour 243 millions de dollars, de la Grande-Bretagne 200 millions, de Russie 171 millions, d'Autriche 172 millions, de l'Amérique du Sud 115 millions.

A-t-on oublié les confidences faites en juillet dernier par l'empereur d'Allemagne à M. Pierre de Ségur, qu'il avait convié, dans les eaux de Norvège, à bord de son yacht le *Hohenzollern*. Guillaume II n'exposa-t-il pas catégoriquement à son hôte la nécessité de former un Zollverein européen, quelque chose de similaire au blocus continental de Napoléon Ier contre l'Angleterre?

Depuis la conférence du kaiser avec le comte Goluchowski, l'Allemagne et l'Autriche étudient sans relâche les mesures à adopter contre les États-Unis pour sauvegarder les intérêts vitaux de l'industrie européenne et pour lutter contre la suprématie commerciale de la jeune Amérique. Et c'est sans doute l'année prochaine, comme l'a prédit M. F. Vanderlip, que commenceront les hostilités par le refus de renouveler les traités de commerce des États-Unis.

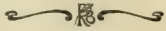
Rappelons aussi les paroles prononcées à Toulon, en avril dernier, par l'amiral Canevaro, ex-ministre italien des Affaires étrangères :

« La Triple Alliance et l'alliance franco-russe ont donné trente ans de paix à l'Europe. En se rappelant ce fait, peut-être les nations européennes reconnaîtront-elles la possibilité et la nécessité de s'unir contre l'Amérique, comme l'avenir de la civilisation l'exigera d'elles. »

Ce Zollverein, certes, n'est pas une utopie. La France et la Russie, avec leurs tarifs protectionnistes, presque prohibitifs, n'ont pas encore été envahies, comme l'Allemagne et le Royaume-Uni, par les produits américains. Une guerre de tarifs est donc possible, mais il est plus que probable qu'elle sera préjudiciable aux puissances coalisées.

La libre-échangiste Albion refusera sans doute de faire partie du Zollverein européen, et alors l'idée préconisée par M. T. W. Stead, par lord Rosebery, M. Chamberlain, Rudyard Kipling, sir Walter Besant, etc., d'une coalition anglo-saxonne, s'imposera aux États-Unis et à l'Angleterre. Au Zollverein de l'Europe continentale succédera le Zollverein anglo-saxon ou plutôt des nations de langue anglaise. Ce sera la grande guerre industrielle de l'avenir, précédant un autre conflit économique plus gigantesque encore : celui de la race blanche contre la race jaune.

ÉDOUARD REYER.



A TRAVERS LES RÉUNIONS ÉLECTORALES

I

M. Millerand, M. Viviani, M. Charles Benoist.

Je pris mon chapeau le plus vieux, mon pardessus le plus râpé, ma carte d'électeur, et je quittai la chambre tranquille où la lampe jetait une clarté si douce. Bien que je n'eusse point l'air, sous mes vêtements usés, d'un prince du gardénia, une noble fierté cependant remplissait mon cœur, et, bien que le ciel fût noir et menaçant, il me semblait marcher au milieu des étoiles. N'étais-je pas, comme on dit, une portion du peuple souverain, quelque chose comme un demi-millionième de roi? et ne portais-je pas avec moi une manière de sceptre et de couronne, cette carte dont l'acquisition m'avait coûté tant de démarches, parce qu'ayant déménagé récemment et abandonné le VIe arrondissement pour le VIIe, j'avais dû contraindre à des écritures imprévues et irritantes la paresse des municipalités? J'allais donc enfin exercer pour la première fois — car jusqu'alors je m'étais abstenu — ce droit auguste de vote, que mes aïeux ont conquis de leur sang. Mais comme je suis un homme consciencieux, je désirais éclairer mon esprit et former mon opinion par des expériences répétées. Cette minime, mais réelle partie du lion populaire que je suis, voulait entendre tous ceux, sans distinction de doctrine, qui le flattent et l'adulent un mois tous les quatre ans.

Je l'avoue, j'étais embarrassé, ne sachant par qui commencer. Je me rappelai soudain par bonheur un geste familier aux paysans, je mouillai mon index droit et le levai : le vent venait de la gare de Lyon. Un tramway passait, qui y conduisait; je n'ai point de goûts aristocratiques : je grimpai sur l'impériale.

Neuf heures sonnaient, quand le quartier de Bercy apparut à mes yeux éblouis par un rêve intérieur. Dans la rue Pomard, des groupes nombreux s'agitaient et gesticulaient devant une porte ouverte. Je me présentai. Un homme barbu, debout sur le seuil, m'arrêta d'un bras robuste, je montrai ma carte, il daigna me laisser entrer. Je me trouvais tout au bout d'une salle longue et percée de fenêtres, où, fumant, criant, crachant, deux à trois mille électeurs s'écrasaient. Comme la nature m'a fait petit, et qu'en outre j'étais horriblement pressé par deux très gros citoyens, je ne voyais rien du tout. Cependant, en relevant la tête, j'aperçus plusieurs de mes compatriotes, pendus aux fenêtres ou en équilibre sur le rebord glissant ; d'autres étaient montés sur un

poële, d'autres chevauchaient avec hardiesse la rampe d'un escalier, d'autres s'accroupissaient sur la poutre qui soutenait le toit. Du dehors arrivait une rumeur confuse qui grandissait à chaque instant, et la pluie cinglait les vitres sans relâche. Une voix brusquement domina le bruit : « Je suis fier, disait-elle, de l'œuvre que j'ai entreprise, il a été utile qu'un des chefs du parti socialiste... » Je n'en entendis pas davantage. Tous ceux qui m'entouraient se mirent à hurler « Galliffet, Galliffet! A bas le baron! Enlevez le millionnaire! » D'autres glapirent « A bas la calotte! A bas les nationalistes! » Alors je compris que j'étais chez M. Millerand.

Un remous se produisit, je pus avancer. Le ministre du Commerce était devant moi, Bedonnant, grisonnant, l'œil froid et clignotant, calme, sans gestes, le lorgnon bien campé sur le nez, il parle.

A peine a-t-il dit un mot que ses partisans agitent leur chapeaux, et crient : « Vive Millerand! » mais les autres, en même temps, répètent inlassables : « Galliffet, Galliffet! » Des poings se tendent, des menaces s'entre-croisent : « On va le nettoyer!... Ferme ça; t'es vendu... J'vas te coller un pain. » Et comme je reste muet, un petit maigre me jette : « Tu ne dis rien, toi! T'es pas d'ici! » Pour ne pas me compromettre, je murmure : « Vive la République! » « Vive Péchin! » répond un voisin avec un regard féroce.

M. Millerand s'assied. Un autre se lève, de taille moyenne, mince, le visage très pâle. « Ah! ah! c'est Chauvin, c'est un bon, celui-là, il n'a pas de châteaux... C'est un raseur... Il a voté les lois scélérates... » M. Chauvin tend la main, ouvre la bouche. « Citoyens! » lance-t-il. C'est tout. Une tempête de cris éclate « Calotin! Vive Péchin! A Chalon! Fusilleur! Galliffet! A bas les nationalistes! » M. Millerand regarde son adversaire. L'adversaire sourit, il en a vu d'autres, il risque un mot, puis un second, puis un troisième. Dans le fond on se bat. Alors il se rassied. Le président lit un ordre du jour en faveur du ministre. Un millier de mains approuvent; un millier d'autres protestent. On crie, on hurle, on siffle. Le président — un malin et un sage — déclare que l'ordre du jour est adopté. Comme s'il n'attendait que ce moment, M. Millerand coiffe un petit chapeau rond, endosse son pardessus, et descend. On l'entoure; à grand'peine il se fraye un passage. Des mains serrent la sienne, d'autres se crispent menaçantes sous son nez, et des injures l'éclaboussent. Impassible, glacial, il marche, il atteint la rue, et tranquillement à pied se retire, tandis que le suivent les bravos et les insultes mêlés dans une harmonieuse proportion. Brusquement, un camarade accourt. « On se bat chez Viviani! » annonce-t-il.

* * *

Je demeurais perplexe. Quelques minutes s'écoulèrent. Je réfléchis qu'au V° arrondissement je pourrais peut-être dans l'ardeur de la lutte discerner la faiblesse ou la force des combattants. Un fiacre m'emporta. Quand j'arrivai, M. Viviani haranguait la foule dans la rue. Il me séduisit. Il parle en montrant les dents et sa courte moustache pointue s'abaisse autour de sa bouche comme une lame recourbée de canif. Le visage est fin, pâle et énergique. Le poing fermé, il attaque. Quand il s'arrête, il ramène ses poings à hauteur de sa poitrine. S'il veut convaincre, il dresse les doigts bien joints, se tourne, pivote, puis, lâchant une grosse plaisanterie, il courbe le dos. C'est un étrange et amusant spectacle ; des étudiants s'appuient fraternellement sur des maçons, et des hauts de forme voisinent avec des casquettes mouchetées de chaux. Il y a là de petits boutiquiers, de braves grosses femmes, et jusqu'à des gamins de six ans qui s'émerveillent comme au Guignol. Et M. Viviani parle, parle, parle.

Le voilà maintenant sur le Boul' Mich'. On l'applaudit, on l'accable de vivats. Brusquement, des injures sifflent, mêlées de menaces et de provocations. D'autres hommes apparaissent sur le trottoir d'en face, qui ne semblent pas éprouver pour le député sortant une affection particulière. Tout à l'heure, ils écoutaient M. Auffray, le candidat nationaliste et l'acclamaient, quand M. Viviani, suivi de ses amis est entré au milieu d'eux. Tout de suite des cris se sont élevés, et des coups se sont échangés. Chacun voulait convaincre son voisin. Finalement, de coup de poing en coup de poing, on avait repoussé M. Viviani et ses partisans jusqu'à la porte. Puisqu'ils avaient l'intention d'empêcher la réunion, on les mettait dehors sans politesse.

Je n'eus pas le temps de remercier l'obligeant électeur qui me renseignait avec prolixité. Une masse noire surgit à deux cents mètres, dans un bruit cadencé de bottes, s'arrêta, s'élargit, s'amincit, s'avança : c'étaient les agents.

Circulez! circulez! M. Viviani parlait toujours; nationalistes et ministériels s'adressaient toujours de belliqueux défis, et dans les coins sombres expérimentaient les uns sur les autres la solidité et la souplesse de leurs muscles. Les agents vinrent leur montrer que sur ce point ils ne redoutaient aucune comparaison. Ils chargèrent. En deux minutes la chaussée fut dégagée. Alors les protecteurs de l'ordre public emmenèrent chez le commissaire ou chez le pharmacien plusieurs des membres du peuple souverain, qu'ils avaient rapidement guéris d'un orgueil illusoire et passager. Devant ce mépris d'un pouvoir dont je détenais une parcelle, je ne pus que cacher

mon indignation. Puis, comme mes perplexités augmentaient, je rentrai chez moi.

* * *

Ainsi, en une seule soirée, j'avais assisté à deux réunions électorales publiques et contradictoires et je n'avais rien entendu de ce que j'espérais. Par contre, il est vrai, les mots les plus sonores, les plus expressifs et les plus odorants de la langue française avaient frappé mon oreille, et je commençais après un ou deux jours de réflexion à prendre du suffrage universel une opinion peu flatteuse. Un ami, à qui je confiai ma peine, me la reprocha et, comme neuf heures du soir approchaient, m'emmena malgré mon refus rue de Vaugirard.

Nous pénétrâmes dans le préau d'une école. Quinze cents citoyens, dans le plus profond silence, écoutaient un homme, qui, dans un langage élégant à la fois et grave, leur proposait d'améliorer la Constitution. Les portes de la salle étaient grandes ouvertes : entrait qui voulait, on ne regardait pas la figure des arrivants, on ne leur réclamait point leur carte, et chaque nouvel auditeur s'asseyait ou s'adossait au mur, avec précaution, afin de ne pas distraire l'attention.

Je contemplais l'orateur. Il n'était ni très grand, ni très gros, bien que fort. Les cheveux étaient presque ras, et une moustache épaisse et rugueuse garnissait sa lèvre. La redingote boutonnée à la manière d'un officier, avec des gestes de commandement, d'une voix claire et nette, il exposait ses idées sur la Constitution française, réclamant sa revision et proposant une constitution nouvelle. Je reconnus M. Charles Benoist, rédacteur à la *Revue des Deux Mondes* et professeur de droit constitutionnel à l'École des sciences politiques, un grand théoricien politique. Il discourait comme dans une chaire, et les électeurs écoutaient, dociles comme des élèves, cette discussion serrée d'homme d'État et de savant. De temps en temps on l'applaudissait, de temps en temps une interruption l'arrêtait, il y répondait. Par deux fois, il céda sa place pour laisser parler un contradicteur, qu'il réfuta ensuite. Un jeune homme fort téméraire monta à la tribune, et, fier de son diplôme de licencié en droit, tenta de démolir la dialectique de M. Ch. Benoist. M. Ch. Benoist le regardait en souriant. « Vous êtes licencié en droit, lui dit-il. Cela se voit. Si vous me répondiez ainsi à un examen, je vous collerais », et, tranquillement, il lui prouva l'absurdité de ses objections. Des rires admiratifs coururent dans la foule. « Ah ! il est calé celui-là ! murmura un citoyen. On ne peut pas y faire avec lui. » M. Ch. Benoist reprit la parole, on eût dit un débat académique où les vieilles dames auraient été remplacées par des ouvriers et des employés... Il termina... Une immense acclamation salua sa péroraison, on l'applaudit pendant cinq minutes, puis un ban formidable fut battu.

Ma surprise avait été profonde de voir un candidat si grave écouté si religieusement ; il est vrai que nous étions au VIe arrondissement, en plein quartier Saint-Sulpice, en pleine province austère et dévote. Je rêvai tout ce soir-là de réformer, moi aussi, la Constitution. On verra, dans un prochain article, comment la charmante diversité des réunions électorales m'empêcha de considérer de plus près et plus longtemps ce noble projet.

PAUL ACKER.

UN TOURNANT DE LA POLITIQUE ALLEMANDE

Si l'on avait jamais eu la moindre illusion sur le but que poursuivait l'Allemagne en constituant la Triple-Alliance, on n'aurait qu'à se reporter à certains chapitres des Mémoires de Bismarck. Le chancelier explique là que, après 1871, il considérait comme fatal un rapprochement entre la France et la Russie ; observons, en passant, que MM. Liebknecht et Bebel furent jetés en prison, surtout pour avoir exprimé la même opinion devant le Reichstag. Il avait eu dès lors pour principal, sinon pour unique objectif de sa politique extérieure, de s'assurer l'appui éventuel de l'Autriche contre la Russie, et de l'Italie contre la France.

Mais il s'est passé bien des choses en Europe depuis la mort de Bismarck. L'Allemagne d'aujourd'hui peut-elle accorder à ses deux alliées la même confiance qu'il y a seulement quatre ou cinq ans?

Telle est la question que pose, dans la *North American Review*, M. Wolf von Schierbrand. Et les motifs sont nombreux pour que l'on prête une sérieuse attention à son article. D'abord, la *North American Review* est le plus important des périodiques des États-Unis, et celui où l'on trouve les études politiques, économiques et sociales les mieux documentées, et d'ailleurs rédigées par les personnalités les plus qualifiées du nouveau monde ou de l'ancien.

Ensuite, voici qui est M. Wolf von Schierbrand. Originaire de Dresde, il a servi durant la guerre franco-allemande et, immédiatement après, il a émigré en Amérique pour y traiter les questions de politique étrangère dans les principaux quotidiens de New-York, de Saint-Louis et de Chicago. Plus tard il a accompagné en Perse, en qualité de secrétaire particulier, le général Winston, ministre plénipotentiaire des États-Unis. Il a été à même d'observer alors, en spectateur d'autant plus impartial que

totalement désintéressé, le *match* anglo-russe dont l'empire du Shah, l'Afghanistan et l'Inde sont les enjeux plutôt séduisants.

Enfin, pendant les huit dernières années il a dirigé les services d'Allemagne de l'*Associated Press*, la plus puissante agence d'informations que possède l'Amérique. Il s'est lié ainsi avec tout le personnel gouvernemental, diplomatique et parlementaire de Berlin, y compris les quatre premiers en date des chanceliers. Ceux-ci l'ont, en maintes circonstances, choisi pour porte-parole officieux. Il a été le dernier publiciste que Bismarck, deux mois avant de mourir, ait admis aux honneurs de l'interview.

L'Autriche, dit-il, n'a plus rien à craindre de la Russie depuis l'avènement d'un tsar éminemment pacifique, et l'on peut même affirmer que jamais, depuis cinquante ans, les relations n'ont été, entre les deux empires, aussi cordiales qu'on les a vues au cours de ces derniers mois. Et d'autre part, la germanophobie gagne chaque jour un peu de terrain dans les pays de la couronne cisleithane, à mesure que s'aggrave la prédominance numérique, économique et morale de populations slaves, dont les sentiments nationalistes ont encore été comme exprès exacerbés récemment par les persécutions exercées contre les Polonais de Posnanie et de la Silésie allemande.

L'Italie s'est réconciliée avec la France en de solennelles démonstrations navales, parlementaires et diplomatiques. Les deux pays ont renoncé à leur longue guerre de tarifs douaniers et semblent avoir réglé à l'amiable, ou tout au moins écarté d'un commun accord, une espèce de conflit latent dont la Tunisie et la Tripolitaine étaient les théâtres alternatifs. Les francophiles ont reconquis l'hégémonie politique dans la péninsule, où d'ailleurs la Triplice a toujours été impopulaire, à cause de la présence de l'Autriche. La cour, de son côté, a d'actives sympathies pour la Russie depuis qu'est montée sur le trône une jeune femme élevée à Pétersbourg et fille du « meilleur ami des tsars ».

Enfin, l'Allemagne s'aliène de gaieté de cœur l'Autriche et l'Italie en menaçant de s'enfermer dans un protectionnisme qui, dès le début, serait calamiteux surtout pour ses deux alliées, en attendant qu'il le devînt également pour l'empire germanique lui-même.

Il est donc difficile, selon M. Wolf von Schierbrand, de contester que l'Allemagne est à la veille d'être abandonnée par l'Autriche et l'Italie, et que la Triplice n'existe plus qu'à l'état théorique.

Bien mieux, l'initiatrice elle-même n'a plus le moindre intérêt à la continuation de l'expérience. C'est en vain que l'Autriche et l'Italie ont déployé une merveilleuse ingéniosité dans la recherche des plus sûrs moyens de se ruiner; leur puissance militaire est loin d'avoir, auprès de celle de l'Allemagne et en regard de celle de la Duplice, la valeur proportionnelle qu'elle offrait au moment de la conclusion de la Triple-Alliance. La France et la Russie, comme l'Allemagne, pouvaient accomplir encore quelques redoutables efforts d'armement, alors que déjà l'Autriche et l'Italie n'étaient plus capables du moindre sacrifice, et pour cause.

Au point de vue naval, l'Allemagne espérait avoir le temps de se préparer avant que la Duplice fût positivement conclue et que la France pût accroître beaucoup sa flotte. Contre celle-ci, d'ailleurs, ne disposait-elle pas des escadres italiennes? Mais, dans ce domaine aussi, elle a dû en rabattre. L'Italie n'avait les moyens d'augmenter sa marine que dans une mesure relativement peu ample; la Duplice, au contraire, ne semble pas près d'avoir atteint les limites de son expansion à cet égard; et l'Allemagne, en dépit d'une activité fébrile, n'est pas encore arrivée à prendre rang parmi les grandes puissances maritimes.

Or, cela contriste ses dirigeants bien plus que la disproportion sans cesse croissante entre les forces de terre de la Duplice et celles de la Triplice. Sentiment très compréhensible, puisque de plus en plus il est probable qu'un conflit entre deux puissances européennes, même immédiatement voisines, aurait désormais pour théâtre la presque-totalité de la superficie planétaire.

Ce dont l'Allemagne a besoin par le temps qui court, c'est par conséquent de s'allier à une puissance maritime, — par exemple avec l'Angleterre.

Guillaume II, depuis la chute de Bismarck, n'admet, en matière de politique étrangère, pas le moindre conseil, pas la moindre observation. Il est, selon une expression fameuse, son propre chancelier. Mais il existe des sentiments collectifs avec lesquels il ne saurait éviter de compter, si impulsives que soient ses velléités d'autocratie. La masse de la nation allemande représente le plus ardent foyer d'anglophobie du monde actuel. C'est vainement que plusieurs journalistes essayent de lui démontrer que l'Allemagne doit aimer l'Angleterre parce que les deux pays sont peuplés de gens de même race et parlant des langues sœurs, et parce qu'ils sont gouvernés par la même famille. A la seconde considération, le peuple ne semble attacher qu'une médiocre attention; à la première, il répond que les Anglais devraient adorer les Boers, attendu que les Hollandais d'Afrique ou d'Europe sont des frères de race et de langue pour les sujets d'Edouard VII.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement la guerre sud-africaine qui a propagé et envenimé l'anglophobie de l'autre côté du Rhin. Il y avait déjà eu là-bas une

explosion d'indignation contre la Grande-Bretagne quand celle-ci avait presque ouvertement aidé les États-Unis à écraser l'Espagne. Quoi qu'en disent, en effet, certains journalistes parisiens, peu familiers avec ce qui se passe en dehors des cafés du boulevard, le peuple allemand, considéré en masse, est demeuré aussi chevaleresque qu'il le fut au moyen âge. Durant la guerre hispano-américaine, ses vœux étaient constamment pour la plus faible des deux puissances en conflit. Et cependant plus d'un quart de la population des États-Unis est d'origine allemande.

Ainsi, Guillaume II est loin d'avoir les coudées franches dans ses efforts pour se rapprocher des gouvernements anglo-américains. Et sans doute c'est à cela qu'il faut attribuer la timidité des démonstrations qu'il risquait avant le voyage de son frère au delà de l'Atlantique. Il est vrai qu'il pouvait être aussi gêné par deux souvenirs : n'avait-il pas été un moment avec son peuple en faveur de l'Espagne d'abord, des Boers ensuite?

M. Wolf von Schierbrand plaisante agréablement la solennelle adhésion que l'empereur a donnée à la doctrine de Monroë. Cette manifestation ressemble assez, selon lui, à celle que ferait un Parlement serbe ou péruvien en proclamant que, tout bien considéré, il reconnaît aux habitants de la Lune, s'ils existent, le droit de se gouverner à leur guise.

L'Allemagne, en effet, a-t-elle jamais pu s'imaginer qu'elle détenait le moindre droit, même le plus indirect, sur la moindre parcelle du sol américain?

Il est vrai qu'il y a eu, et qu'il y a des Allemands hostiles au panaméricanisme. Bismarck affirmait que cette doctrine outrepassait les bornes de l'excentricité, même pour des Yankees. Plus récemment, un des leaders du mouvement colonial, M. Rudolf Breitscheid, adjurait le comte von Bülow de protester contre le principe de Monroë, dont l'application, selon lui, ne pouvait être que désavantageuse pour les nombreux Allemands fixés dans le Brésil, l'Argentine, le Chili. Mais de pareilles craintes doivent sembler incompréhensibles aux plus pessimistes des compatriotes de M. Breitscheid. Les États-Unis n'ont jamais tourmenté les Allemands établis dans l'Amérique du Nord; comment l'idée pourrait-elle venir à leurs dirigeants de faire tracasser les Allemands installés dans l'Amérique du Sud?

Quoi qu'il en soit, il est de plus en plus évident que, des deux nations dont Guillaume II recherche l'amitié, en attendant mieux, il n'en est qu'une vers laquelle il puisse en ce moment accentuer son orientation. Les États-Unis sont moins antipathiques à ses sujets que la Grande-Bretagne. Pendant que s'échangeront entre l'oncle Sam et l'Allemagne des témoignages de cordialité de plus en plus fréquents et significatifs, la guerre prendra fin dans l'Afrique australe. Après quoi, l'anglophobie s'atténuera, et l'on sera déjà habitué à une entente avec des gens parlant la langue anglaise.

C'est la marche exactement inverse de celle adoptée par les hommes d'État du Japon. Les sujets du Mikado aiment assez les Anglais, mais détestent les Yankees, lesquels ont pris les Hawaï et les Philippines et multiplient les mesures de rigueur contre l'immigration jaune en Californie. Le Mikado, pour arriver à l'alliance américaine, est donc obligé de passer par l'alliance anglaise.

Il est possible que réussisse la combinaison japonaise. En sera-t-il de même pour la combinaison allemande? M. Wolf von Schierbrand n'en est pas bien sûr. Il va jusqu'à se demander si Guillaume II triomphera dans la première phase, celle de l'alliance américaine.

L'oncle Sam n'est pas mécontent de voir les grands du vieux monde lui dédier force courbettes, et il ne demande pas mieux que d'accorder son amitié : cela ne l'engage à rien, ou peu s'en faut, au lieu que cela engage à beaucoup l'autre partie contractante. Il n'y a, en effet, pas deux moyens de lui prouver de la sympathie : il suffit d'abaisser les digues douanières pour livrer passage au flot toujours croissant de ses exportations.

Or, si Guillaume II a jusqu'ici gouverné en même temps que régné en matière de politique étrangère, c'est que la Triplice demeurait une alliance purement militaire. Sa diplomatie ne s'était pas encore heurtée à un problème économique. Mais à présent, c'est bien différent, comme dit la chanson. Pour s'allier avec les États-Unis, il faudrait d'abord vouloir et pouvoir mettre à la raison les agrariens qui, loin de consentir à l'abaissement des digues douanières, en demandent au contraire la surélévation. Et pour Guillaume II il ne saurait être question de *vouloir*, en l'occurrence : comment gouvernerait-il sans les agrariens, et, à plus forte raison, contre eux? Et même s'il le voulait, il ne le pourrait peut-être point.

M. Wolf von Schierbrand insiste là-dessus. On croit toujours que le parti agrarien n'est qu'une poignée de junkers. Grave erreur. En outre de ces hobereaux, il englobe, au Reichstag, la majorité des catholiques, et les petits groupes des antisémites, des Polonais, des Alsaciens, des Guelfes. Il dispose de plus de 200 voix sur 397.

Il est donc juste de dire que l'Allemagne se trouve à l'un des tournants les plus étranges de son histoire moderne. L'antagonisme est flagrant entre les tendances de sa politique intérieure et celles de sa politique extérieure. D'une part, elle estime que, afin de sauver son industrie et son commerce d'une crise qui, pour n'être qu'une crise de croissance, n'en est

pas moins grave, et menace de le devenir davantage encore, elle doit se vouer à un protectionnisme effréné, et ce protectionnisme n'a de raison d'être que s'il est dirigé contre les États-Unis et l'Angleterre. D'autre part, les nécessités de son expansion maritime et coloniale, et l'agonie de la Triplice, la contraignent à rechercher pour alliés précisément l'Angleterre et les États-Unis.

Que va faire le gouvernement impérial? M. Wolf von Schierbrand, ni personne d'autre, n'est en mesure de le prévoir, et Guillaume II lui-même n'en sait probablement rien encore : on serait embarrassé pour moins. L'empereur peut-être pourrait essayer un retour à sa politique philanthropique d'il y a une dizaine d'années. Il pourrait regarder avec complaisance la vigoureuse campagne que les socialistes et les démocrates mènent contre le projet de nouveau tarif, lâcher un peu la bride aux partis de gauche pour intimider, ou au besoin mater, les partis de droite. Mais ce ne serait là qu'un expédient d'un jour, et d'ailleurs aléatoire. Chacun des coups portés aux partis de droite aurait son ricochet du côté de la majesté impériale et royale. Il faudrait vite en revenir à faire fonctions de César.

Décidément, plus on va, plus cette profession de César est de celles qu'il vaut mieux ne pas apprendre à un enfant; elle est trop compliquée.

R. Candiani.

LE GOUVERNEMENT DE M. DOUMER

L'œuvre politique.

M. Doumer, ancien journaliste, ancien député, ancien ministre, fut élevé brusquement au gouvernement d'un empire. Dans une fonction si importante, si étrangère à l'esprit de parti, pouvait-il, ou non, dépouiller le politicien? c'est une question; mais ce n'est point celle que nous posons. Ce sont des actes que nous nous proposons d'examiner, par l'effort d'une critique juste, libre.

L'effort ne sera pas inutile. Député, ministre, M. Doumer avait été exposé à la fureur des clients besogneux, et des adversaires battus. Adversaires et clients lui sont demeurés fidèles. Faut-il parler de ce banquet du 31 mars 1901, où fut édité un menu plus monumental qu'un arc de triomphe? On rougit de copier telles devises : *Doumer coloniæ liberator. Res sinensis instaurata. Hostes ad pacem addicti.* M. Doumer, qui a de l'esprit, sans doute souffrait de telles adulations... Réclamons simplement notre droit de louer malgré les amis, de blâmer malgré les ennemis.

En 1897, l'Indo-Chine avait encore mauvaise figure. C'était le vague pays de la piraterie, du guet-apens, du déficit: le Tonkin, pour tout dire. L'Indo-Chine méritait-elle toujours que ses malheurs fissent toute sa renommée? De l'aveu de M. Doumer, exprimé dans son discours au Banquet colonial du 2 avril 1901, la colonie n'attendait, pour être paisible et prospère, que son arrivée. Cela peut être sujet à discussion.

La Cochinchine, d'abord, était oubliée. On en est fâché pour M. Le Myre de Vilers, le député des Cochinchinois. Car il sait, de sa colonie, le tableau statistique et récapitulatif : en 1894, déjà, elle faisait un trafic d'une valeur de plus de 124 millions de francs, achetait en France pour 10 millions, exportait pour 74 millions de riz, avait un budget de près de 30 millions. M. Doumer, de plus, oublie que quelques autres aussi avaient travaillé dans son Indo-Chine : M. de Lanessan, jusqu'à son étrange rappel; M. Rousseau, jusqu'à sa mort. « La pacification des marches-frontières avait été assurée par son prédécesseur, Armand Rousseau, qui, après avoir rétabli l'ordre dans l'administration et les finances de la colonie, avait commencé un premier programme de travaux publics. » M. Guillain, qui parle ainsi, aurait pu ajouter que M. de Lanessan avait voulu construire en 1894 la ligne ferrée Tonkin-Annam, « la grande pensée du règne ». Il aurait pu rappeler encore le progrès du commerce indo-chinois, avant M. Doumer : 1890, 145 millions; 1891, 163 millions; 1893, 224 millions; 1895, 229 millions. Il aurait pu conclure : avant même que M. Doumer ne songeât à l'Indo-Chine, l'Indo-Chine, conquise, riche en hommes, plus riche en fruits, nous tendait ses bras lourds de promesses.

Seulement, nous ne le savions pas.

Le bon service que rendit M. Doumer à l'Indo-Chine fut d'organiser sa « publicité ».

Il ne pouvait lui rendre service plus considérable.

Ignorée, avant 1897, autant que M. Rousseau, elle est connue, depuis, autant que M. Doumer lui-même. Depuis quatre ans, qui le prône, la prône! Usant des belles relations de l'ancien ministre, elle s'est glissée à sa suite chez des députés, des boursiers, des journalistes. Son gouverneur général est si insinuant, il s'effaçait avec tant de grâces pour faire briller sa compagne, il lui paya une Exposition si magnifique, qu'elle a fait en quatre années un chemin extraordinaire. Le 14 janvier 1899, elle demande qu'on lui prête 55 millions : elle reçut l'offre de deux milliards. Et la voici lancée. On n'est plus le jeune Tonkin, fournisseur d'épithètes injurieuses. On est l'Indo-Chine : on vous vendra riz et poivre; on casera vos fils; on vous achètera rails et locomotives, à la grosse; on vous donnera du trois et

demi pour cent. — La colonie est-elle plus riche? — Cette question! Puisqu'on lui prête! Et puisqu'elle va avoir sa petite Exposition d'Hanoï! Déjà, sont déballés prospectus, programmes et plans. Déjà, journalistes, boursiers, députés, ont leurs invitations. Voyage gratuit, banquets, parties fines, sans doute, chez ce jeune empereur d'Annam, qui, dit-on, se promène, le soir, incognito, avec ses femmes habillées en hommes, ou qui les transforme en flambeaux pour éclairer les fêtes nocturnes du palais : comment ne pas aimer la généreuse Indo-Chine?... Il faut le répéter : ce pays-ci, en 1897, avait besoin, avant tout, qu'on le connût, qu'on le prônât; M. Doumer, pour s'y être employé avec ce zèle chaud dont le moindre ami tira toujours bénéfice, a mérité vraiment sa reconnaissance.

Or, si de ce mérite réel M. Doumer s'est tu; par contre, il en est d'autres, de l'ordre politique et de l'ordre économique, qu'il ne se fatigue point de revendiquer.

Examinons.

Qu'il ait réorganisé l'Indo-Chine, qui le contestera? En 1897, 1898, 1899, les arrêtés ont plu sur le pays, comme l'eau pendant la mousson d'été. Aussi bien, le goût et l'habitude du travail sont de M. Doumer qualités reconnues, et qui servent, avec son entregent, avec son urbanité, avec les défauts de ces deux précieuses qualités, à rendre explicable sa fortune. Mais, reconnaître que, en dépit du climat, ce travailleur s'est embesogné à réorganiser son empire, n'interdit point, sans doute, de demander s'il l'a réorganisé dans le sens convenable.

Significatif, un de ses tout premiers actes fut le renvoi du Kinh Luoc, chef de l'administration annamite au Tonkin. M. Doumer ne voulait pas gouverner avec les indigènes. Ainsi, dès la première démarche, se rencontre le tuf du problème indo-chinois : *la politique indigène.*

Malgré nos prétentions d'Occident aux colonisateurs, nous n'arriverons point à peupler ces deltas boueux et putrides. Dans leurs Indes, les Hollandais sont 65 000, les Anglais, 100 000 peut-être; dans les nôtres, nous ne serons jamais que quelques milliers. L'Indo-Chine ne sera pas une colonie. Elle sera tout au plus une possession. C'est dire l'importance extrême de cette population annamite, pullulante sous ce ciel qui est le sien. Jointe aux Cambodgiens, Laotiens et Moïs, elle compterait plus de 20 millions, d'après M. Doumer (Chambre des députés, 27 juin 1901), plus de 16, d'après M. Padaran (Bulletin du Comité de l'Asie française, décembre 1901). Acceptons le dernier chiffre : c'est plus de cinq fois la population de la Suisse. Les Annamites sont très civilisés. Ils ont vaincu la Chine, nous l'oublions; ils ont conquis avant nous l'Indo-Chine. Ils s'étaient donné une administration simple, solidement organisée, fondée sur la commune; un conquérant avisé l'eût préservée de toute atteinte.

De leur esprit politique, voici un témoignage actuel. L'un d'eux, fonctionnaire encore très attaché à notre pays, écrit à un ami français : « Vous me reprochez le ton âpre de mes lettres... Peut-être, malgré moi, je vois les choses à travers le prisme de mes intérêts, ou plutôt des intérêts des Annamites... On a beaucoup écrit sur notre pays, journalistes et voyageurs, administrateurs et politiciens. Mais le point de vue où ils se sont placés diffère essentiellement de celui où nous, habitants du pays, observons les événements et les choses qui nous intéressent... Un Annamite regarde plutôt le passé et le compare au présent. Il se demande pourquoi il y a des restrictions à la liberté par le fameux indigénat, pourquoi il ne peut, comme les autres hommes, concourir à la gestion des affaires qui l'intéressent plus que toute autre personne... »

Or, à l'endroit des Annamites, quelle fut la politique de M. Doumer?

Paul Bert, au débarquer, fit incontinent afficher sur les murs d'Hanoï la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.* M. Doumer ne l'imita point et cependant qui donc oserait l'accuser de modérantisme? Mais, pour lui, la Déclaration n'est pas article d'exportation. En fait de droits, il n'a laissé aux Annamites que celui de se taire. Il supprime le Kinh Luoc du Tonkin; il décapite le conseil des ministres d'Annam, et en remplace la tête par le résident supérieur. On répondra qu'il est un empereur à Hué, et que les indigènes ont accès dans les conseils de l'Indo-Chine. Les petites lettres de notre Annamite vont répliquer. L'empereur? « S. M. Than-Thai ne dit rien à personne, promulgue tous les décrets et arrêts qu'on veut bien lui faire promulguer, et même en laisse souvent le soin au gouverneur général. On lui donne 48 000 piastres : elle est satisfaite. » Les conseils? Voici une esquisse de l'avant-dernière session du Conseil supérieur (Hué, novembre 1901) : « A voir tous ces Messieurs s'amuser, on se serait figuré difficilement qu'ils avaient à discuter sur des centaines de millions de francs et sur les intérêts de vingt et un millions d'âmes. Les comptes de 1901 et le budget de 1902 ont été approuvés en deux jours et demi. Les membres fonctionnaires ne parlaient pas, quelques colons protestaient et les deux membres indigènes présents ne comprenaient rien à la discussion. L'un s'exprimait en *sabir* et l'autre n'entendait que l'annamite. Il y avait deux absents sur les quatre natifs qui étaient censés représenter le Cambodge, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin. Comme ceux-ci ne sont plus jeunes, ils ont préféré rester chez eux tranquilles, l'un à Pnom Penh, l'autre à Hanoï, au lieu

de venir se mouiller les pieds à Hué... » Comment, désormais, parler de nos protectorats d'Indo-Chine, sans rire ?

Ce triomphe du gouvernement direct, de bons esprits le regrettent.

M. André Lebon, ancien ministre des Colonies, a écrit : « En se résolvant à protéger la Tunisie au lieu de l'annexer, la France n'a pas seulement eu en vue de lever certaines difficultés d'ordre diplomatique ; elle voulait surtout se défendre contre sa tendance innée à transporter avec elle au dehors son encombrant bagage de formules, de routines et d'abstractions ; le maintien de l'autorité beylicale lui servait de garde-fou contre ses propres entraînements. »

En Indo-Chine, pour un personnel encore peut-être un peu... mêlé, plus de garde-fou. Un exemple entre mille. En 1898, le maire de Ngo-Sai, résidence de Son-Tay, se juge lésé, demande un dégrèvement ; ce qu'il reçut, ce fut cinquante coups de rotin, suivis d'un mois de prison. Le pis, ce fut que, dans cet empire organisé, peuplé, où le protectorat était fondé sur les traités, ne put être introduit qu'un gouvernement direct, forcément bâtard. Impossible de remplacer notables, maires, chefs de canton, Quan-An qui rendent la justice, phus, huyens, par de jeunes bacheliers français ; car aucun budget n'y eût suffi. Un Tong Dôc est payé 3 000 francs, un administrateur de 1re classe, 18 à 25 000 ; le personnel annamite des administrations provinciales au Tonkin coûte 555 000 francs, le personnel européen, 2 250 000 ; la solde des 2 050 fonctionnaires européens du gouvernement général absorbe 13 millions un quart, tandis que celle des 3 000 agents indigènes ne s'élève qu'à un million et demi... Ainsi s'expliquent les paroles de notre lettré : « L'Annam est une simple colonie, avec ce désavantage de ne pas jouir d'une administration franche, ouverte, comme celle de la Cochinchine, avec le plus de garanties possible pour les administrés. » Il ajoute cette historiette :

« Un habitant reçut un ordre d'un préfet annamite ; cet ordre n'était pas conforme aux idées du résident ; mais comme le préfet, le huyen, est le fonctionnaire que le pauvre diable a le plus souvent sur le dos, l'ordre est exécuté. Arrive le résident ; il explique à M. le Huyen ce qu'il veut, et, naturellement, M. le Huyen jure avoir donné des instructions conformes. Mais ce qui est fait est fait ; le roturier est déclaré en faute par le résident. Il en a pour cinquante coups de rotin ; car soyez certain que le décret qui interdit la peine du rotin sera longtemps encore un secret pour ceux qu'il intéresse le plus. Donc, le résident, après avoir travaillé d'une façon si énergique pour la civilisation du Nhaqué (ce mot, pour les Européens annamitisants, signifie « homme de roture »), rentre au palais résidentiel. Mais le huyen reste, et c'est à lui maintenant que le Nhaqué va avoir affaire, d'où pluie de coups de rotin ; et c'est ainsi, cher monsieur, que va le train administratif, dont le but humanitaire est pompeusement proclamé. »

La critique est aisée, dira-t-on. Plus aisé encore était-il, d'ouvrir les yeux. Il est un pays, la Tunisie, où la domination française réussit. Or, de ce succès, la recette est simple : auprès du premier ministre, le secrétaire général français, auprès des caïds provinciaux, les contrôleurs français, reçoivent la correspondance à l'arrivée, la visent au départ ; c'est tout. D'où, la nécessité d'une impulsion française, d'un accord quotidien, d'une administration une.

En Indo-Chine, appliquer cette recette eût été un jeu. Elle y eût fait merveille ; elle eût procuré des économies ; elle eût permis à nos jeunes gens d'ignorer impunément l'annamite ; elle les eût défendus enfin contre ces défauts nationaux, dit-on, qui sont je ne sais quelle tendance à trancher vite, le goût des solutions extrêmes, l'infatuation de nos usages et de nos institutions. Cela commence à être reconnu. L'esprit colonial nouveau, selon l'expression de M. Paul Bourde, fait des conquêtes dans Paris. Au Congrès International de sociologie coloniale (1901), n'a-t-il pas été souhaité « que la politique coloniale tende en principe au maintien des organismes administratifs indigènes » ? Devant M. Doumer, au banquet de l'Union coloniale (28 juin 1901), M. Decrais disait : « C'est maintenant à la conquête morale de nos possessions que le gouvernement de la République donnera tous ses efforts. » Le ministre donnait-il une leçon au gouverneur général ?

M. Doumer a l'esprit systématique. Il est arrivé à Saïgon, avec son plan, indiscutable, arrêté dans les moindres parties. S'il n'a point voulu du protectorat effectif, c'est qu'il était arrivé avec la résolution de « centraliser » son Indo-Chine, sous son pouvoir absolu.

Résidents supérieurs, lieutenant-gouverneur de Cochinchine, eux aussi furent dépouillés (arrêté du 6 février 1899) ; ils ne gardent plus, de la puissance publique, que le lambeau que leur en laisse, par délégation, le gouverneur général. Ils ne sont plus que des commis bien payés. Faut-il croire que M. Doumer ait voulu davantage ? M. Blanchy, le dernier président du Conseil colonial de la Cochinchine (séance du 14 octobre 1901), prit la responsabilité d'un bruit singulier : « D'après des renseignements venus de France, M. Doumer a demandé au Ministre la suppression des Résidents supérieurs et du Lieutenant-gouverneur, nommés par décret à leur poste, et leur remplacement par des Inspecteurs des Affaires indo-chinoises, à qui il aurait confié, suivant sa volonté, la direction des différentes parties de son em-

pire. Le Ministre refusa. » Il ne paraît point que M. Doumer ait démenti ce bruit.

Le propre des affaires ressortit aux directeurs de services, qui sont auprès du gouverneur général, et sous son autorité directe. L'utilité de ces directeurs consiste dans la rédaction des tableaux d'avancement, bulletins copieux, statistiques à l'usage du chef; mais, dans cet empire vaste et peu connu, concevez-vous quelle peut être l'influence du directeur de l'agriculture, par exemple, sur la prospérité agricole de tel canton du Laos, ou de l'Annam? Il est vrai qu'ainsi le dernier des géomètres est dans la main du gouverneur général. Un arrêté de celui-ci est nécessaire, pour titulariser un « identificateur de 3e classe », pour prolonger le congé d'un « conducteur de travaux de 3e classe ». Voilà une centralisation qui paraîtra bien extraordinaire.

Voyons maintenant quel peut être le rôle des assemblées? Un colon de Haïphong écrivait (octobre 1898) : « Un fait digne d'attention est que le gouverneur général a apporté son plan à Paris (le projet d'emprunt), sans avoir pris l'avis, sinon le conseil, ni des chambres de commerce, ni des municipalités les plus directement intéressées. » Voilà pour les municipalités et pour les chambres de commerce. Quant au conseil du protectorat du Tonkin (décret du 12 août 1898), sur douze membres, il compte sept fonctionnaires. Quant au Conseil supérieur de l'Indo-Chine, qui n'est qu'une assemblée consultative, sur vingt-trois membres, il compte treize fonctionnaires; en cas d'urgence, d'ailleurs, son avis peut être remplacé par celui d'une commission permanente, dont tous les membres sont fonctionnaires, sauf un. Il est remarquable que cette commission permanente d'une assemblée consultative, en fait, soit le rouage peut-être essentiel de la machine. Elle est l'instrument de règne, qu'on a vu brisant jusqu'à des propositions du Lieutenant-gouverneur de Cochinchine, votées par le Conseil colonial. Or, notre lettré annamite nous révéla quel rôle jouent dans ces assemblées les membres fonctionnaires. C'est un rôle décoratif et muet. On s'explique, sachant que la majorité appartient dans tous les cas à ces figurants, qu'un budget puisse être voté en deux jours.

Centralisateur à l'excès, et absolutiste, tel est ce régime politique. Il est difficile de l'apprécier plus favorablement que tout autre régime centralisateur à l'excès et absolutiste.

Mettre dans la main d'un seul homme toute l'administration : quelle erreur! Tout le pouvoir : quel péril! Le péril, M. Doumer, par son intelligence, l'a évité; l'erreur, par son activité, il l'a dissimulée. Mais garantira-t-il à l'Indo-Chine une lignée de successeurs actifs et intelligents? Ne suffira-t-il point d'un paresseux, pour que la machine s'arrête? d'un incapable, pour qu'elle saute? « Les colons, écrivait l'un d'eux, auraient su gré à M. Doumer de ne rien casser. »... Qu'on nous comprenne. Il ne s'agit plus, reprenant les revendications cochinchinoises de feu M. Blanchy, de revenir sur l'unité de l'empire. Non; mais ce qu'on réclamerait, c'est, pour le Tonkin, pour l'Annam, pour la Cochinchine, pour le Cambodge, l'autonomie administrative; c'est l'institution d'un grand conseil de gouvernement, dont la porte serait fermée et aux chefs de service, commis du gouverneur général et au gouverneur général lui-même, mais où discuteraient, sur les questions d'empire, en toute indépendance, un petit nombre de lettrés indigènes et de Français experts. Sur tout acte de ce conseil, le gouverneur général aurait droit de véto suspensif, le dernier mot appartenant au ministre. Ainsi placé en dehors de la machine administrative, on voudrait le voir se consacrer à une double tâche : le contrôle général, la direction de la politique extérieure de notre empire indo-chinois.

L'œuvre politique de M. Doumer se résume donc en trois termes : gouvernement direct, centralisation extrême, absolutisme. On ne saurait que la juger dangereuse. L'œuvre politique que nous venons d'examiner n'était peut-être que la nécessaire préparation de l'œuvre économique.

GASTON ROUVIER.

LE LENDEMAIN [1]

Roman.

En attendant, la jument, qui sentait proche son écurie, avait pris un joyeux petit trot. Déjà l'on apercevait des toitures dominées par un clocher et, à mesure que la voiture avançait, des chaumières éparses, l'aboiement de quelque chien, le gloussement de quelques poules, quelque fillette conduisant des oies, annonçaient aussi l'approche du bourg.

— Ce sont les oies de Gavazzini, dit Jérôme, adressant son observation à Marta.

— Qui est Gavazzini?

— C'est le plus riche propriétaire du pays, répondit Albert.

— Est-il de tes amis?

— Pas des plus intimes; mais ici tout le monde est ami. Au reste, il vit d'une façon très retirée et quant à sa femme, on ne la voit jamais. Oh! c'est un roman que leur histoire! Elle était institutrice, ils s'enfuirent ensemble, allèrent au sommet d'une

(1) Voir la *Revue* du 12 avril.

montagne passer leur lune de miel, écrivirent leurs amours sur l'écorce des arbres. Un jour, figure-toi, ils se piquèrent un doigt exprès pour boire le sang l'un de l'autre... Quand je te dis, un roman!

Marta était très intéressée; elle aurait voulu en savoir davantage, mais le visage de Jérôme, qui semblait être celui d'un philosophe stoïque au milieu des folies de ce monde, l'intimidait un peu.

Les premières maisons alignées commençaient et, plus loin, au centre du bourg, se trouvaient les quelques boutiques : le boulanger, le charcutier, le mercier, le cordonnier, le débit de tabacs, le barbier.

— Voilà la pharmacie, dit Albert. Marta regarda. Il n'y avait personne sur le seuil.

— Il est marié, le pharmacien ?

— Il est veuf; mais il se remariera. Que peut-il faire ?

— Sûrement, dit Marta, répétant machinalement à part soi : Que peut-il faire ?

— Notre maison est la dernière, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, un instant après. C'est celle-là, peut-être ?

La jument ralentit le pas, Jérôme fit faire une volte savante à la voiture, en cocher expérimenté, et passant par une grille grande ouverte s'arrêta net au beau milieu d'une cour tapissée d'herbe fine et ceinte de hautes murailles noircies par le temps et sur lesquelles une luxuriante glycine chargée de fleurs traçait de capricieuses arabesques.

L'aspect général du bâtiment et de la cour était bien celui d'une vieille habitation bourgeoise, commode, où toute une suite de générations aisées et tranquilles s'étaient succédé sans secousses, sans changements.

Apollonia accourut toute ballottante dans sa molle rotondité, sa bonne grosse face luisante ne respirant qu'affection et simplicité, la bouche ouverte, les mains enduites de farine.

Marta, en la voyant, ne put s'empêcher de sourire et sautant légèrement de la voiture, cria :

— Bonjour, Apollonia.

Jérôme cligna de l'œil à la dérobée vers la grosse servante avec un plissement des paupières, qui voulait dire : Ça va bien, ça va bien! Et Apollonia, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, montra qu'elle avait compris le sens de cette affirmation.

L'impression reçue par Marta au moment de son arrivée, par ce riant jour d'avril, fut de celles qui ne s'oublient plus : les grappes lilas qui fleurissaient sur les murs, l'herbe rase et veloutée de la cour, un sûr bien-être qui paraissait émaner des murailles mêmes de la vieille maison, jusqu'à la figure bonasse d'Apollonia et au hennissement joyeux de la jument qui secouait sa tête fine sous les caresses de Jérôme, tout répandait dans l'air la paix et la sérénité.

Albert, sans attendre que sa femme ôtât son chapeau, passa le bras sous le sien et l'emmena tout de suite visiter la maison. Rien de recherché, ni de luxueux, mais une grande commodité en tout, et une certaine richesse traditionnelle.

— C'est ma mère qui a brodé ces chaises, dit Albert.

Marta les admira avec une religieuse émotion.

— Voilà mon portrait quand j'étais enfant.

Marta se précipita dessus, le couvrant de baisers, poussant des exclamations admiratives, le portant près de la fenêtre pour mieux l'examiner.

— Quel amour de portrait! Ces petites épaules nues, sont-elles jolies! Et ces petits yeux! Et ces petites mains! Mon Dieu, quelles petites mains... Vraiment, avais-tu les mains aussi petites que cela!

— Parbleu, comme tous les enfants!... Ils se mirent à rire tous les deux, se serrant le bras, heureux.

Ils montèrent ainsi le large escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

— Mais tout est beau ici, sais-tu ?

— Oui, ce n'est pas mal. C'est confortable.

Ils entrèrent dans leur chambre. Trois grandes fenêtres l'éclairaient, laissant pénétrer les rayons du soleil à travers les rideaux de riche étoffe à fleurs sur fond bleu. Les tentures du lit étaient pareilles; ce lit était très haut, très large, à moitié recouvert d'une courtepointe de soie bleue sur laquelle retombait la dentelle du drap soigneusement étiré. Une dentelle enguirlandée d'un ruban bleu aussi entourait la table de toilette dont le service était en cristal aux étincelantes facettes. Pas un atome de poussière ne se voyait sur les glaces, ni sur les corniches.

— C'est Apollonia qui a préparé ces belles choses ?

— C'est elle, certainement. Elle y aura employé tout le temps qu'il nous a fallu pour parcourir l'Italie; mais chacun fait ce qu'il peut.

Marta, ayant ôté son chapeau et son cache-poussière, s'assit sur le canapé qui était au pied du lit, se sentant enfin chez elle.

— Oh! comme on est bien ici!

Elle tendit les mains à son mari, l'invitant à s'asseoir à son côté. Maintenant elle ne doutait plus d'être Mme Oriani.

Son bonheur allait commencer de ce moment; avant, cela avait été une course vertigineuse, contraire à l'amour. L'amour a besoin d'un nid.

Marta leva les yeux, les tournant de droite et de gauche, comme pour prendre possession de chaque chose; et, quand elle eut bien regardé la chambre, le lit, les rideaux à fleurs, elle fixa sur Albert un regard empreint d'une telle extase de reconnaissance, de tendresse timide et ardente, que lui, un peu surpris, l'embrassa, ne sachant que dire. Elle tressaillit de la tête aux pieds, dans l'espoir d'une révélation.

— O mon Albert, tu m'aimeras toujours, toujours!

— Quelle demande!

— Dis-le!

— Tu en doutes donc !

— Dis-le... répéta Marta, se serrant, se blottissant contre lui, toute palpitante, la bouche entr'ouverte.

Un flot de sang colora le front d'Albert qui, pendant la durée d'une seconde, répondit à l'étreinte de sa femme. Puis il se dégagea doucement et arrangeant ses cheveux :

— Allons, dit-il, ne faisons pas d'enfantillages.

***

La première visite des nouveaux mariés fut pour les Merelli; c'était chose promise solennellement par Albert à son ami, dès le moment de ses fiançailles.

A peine Marta eut-elle posé le pied dans la maison jaune, au coin de la place, qu'elle heurta un de ces grands paniers roulants où l'on met les enfants en bas âge et dans lequel un bébé essayait ses premiers pas; pendant qu'elle se penchait pour le caresser, une grande et forte fille de vingt-cinq ans environ, brune, l'air hardi, avec de petits yeux noirs qu'on aurait pris pour deux grains de poivre, sortit comme une fusée d'une porte latérale et, sans attendre que Marta ou Albert lui eût adressé la parole, les invita à entrer avec une parfaite aisance, disant que Madame les attendait et serait si contente de les voir. Et ce disant, elle leur ouvrit la voie à travers de vraies barricades de sièges renversés, de jouets, d'effets amoncelés, répétant à chaque objet qu'elle relevait ou repoussait du pied : « Veuillez excuser, ce sont les enfants, on ne peut jamais rien tenir en ordre; veuillez excuser. »

Merelli parut le premier, grand, d'ample carrure, le teint coloré, l'œil brillant, la figure pleine avec une moustache vigoureuse, ayant une certaine élégance campagnarde dans ses vêtements que ses membres puissants remplissaient jusqu'à en tendre les coutures. Tout en lui révélait un homme de robuste santé et ne se faisant point de souci.

— Juliette ! Juliette ! mugit-il, d'une voix de taureau, tout en aidant la servante à débarrasser le chemin, souriant en même temps aux visiteurs.

Une petite figure de gamin, passablement barbouillée d'encre et pétillante de curiosité, surgit de derrière un paravent.

— Va appeler ta mère, cria de nouveau Merelli, va, vilain malpropre !

La servante, pendant ce temps, avait ouvert d'abord la porte, puis les fenêtres du salon, passant adroitement la main sur les sièges le plus en vue; après quoi, d'un geste cérémonieux, elle invita Marta à s'asseoir sur le canapé.

— Enfin, voilà ma femme, dit Merelli de sa voix de tonnerre en allant à la rencontre d'une petite personne ni belle, ni laide, à la poitrine plate et au ventre saillant, ayant l'apparence d'une femme vieillie avant l'âge. — Mme Merelli salua gauchement, comme ayant peu l'usage du monde; elle tenait par la main une petite fille qui grignotait une croûte de pain.

— Mais ce n'est pas là toute ta famille? dit Albert en regardant de côté et d'autre.

— Mais non; cette petite, c'est Adelina. Cesse donc de manger, voyons! Battistino était là quand vous êtes entrés, à faire des siennes derrière le paravent; le plus jeune, vous l'avez vu, n'est-ce pas? et de trois. Maria est au lit, un peu indisposée, et le cinquième est en route.

Après cette énumération, un silence pénible pesa pendant cinq minutes.

— Habituée à la ville comme vous l'êtes, vous vous ennuierez à la campagne, dit enfin Mme Merelli à Marta d'une voix lasse.

— Non, non, est-ce que la vie pour nous autres femmes n'est pas toute dans la famille?

Mme Merelli acquiesça, faisant une faible tentative pour ôter le morceau de pain de la bouche de la petite Adeline.

— Puis le pays est charmant, la position est superbe... Vous y êtes née !

— Non, mais tout près d'ici. Voilà dix ans que j'habite cette maison.

— Déjà dix ans.

— Ninetta! Ninetta! tonna soudain Merelli au milieu du silence qui était retombé.

La servante apparut avec la rapidité d'un éclair.

— Prépare le café.

Albert protesta, Marta aussi.

— Mais quoi donc? dit Ninetta. Il sera tout de suite fait.

— Je ne prends jamais de café, reprit Albert, et ma femme...

Ninetta intervint aussitôt :

— Un verre de vin blanc alors?

— Bravo! fit Merelli. C'est une excellente idée ; va chercher le vin blanc.

Pendant cette petite discussion, Mme Merelli n'avait pas bougé, les mains croisées sur le giron, l'air pacifique. La fillette pressée contre elle grignotait toujours son pain de ses petites dents mignonnes; on aurait dit le bruit que fait une souris sous une porte.

Ninetta revint, soutenant d'une main le plateau chargé de verres, de l'autre tenant la bouteille.

— Emporte d'ici Adelina, lui dit Merelli dans l'oreille, elle ne veut pas obéir.

La servante répondit par un coup d'œil d'intelligence, mais commença par déboucher la bouteille, verser le vin et le servir; comme Marta hésitait, elle l'encouragea, l'assurant que c'était du vin bien pur, fait à la maison.

Puis elle prit Adelina par un bras, la secouant un

peu, lui disant tout bas qu'elle était une petite méchante, et la traîna après elle dans la cuisine.

Marta, qui avait pourtant l'habitude du monde, ne trouvait pas un mot à dire. Elle regardait cette singulière famille, cherchant inutilement le regard de son mari qui semblait être sous le charme de Merelli.

— Vous avez votre mère, n'est-ce pas? demanda tout d'un coup Mme Merelli de sa voix faible.

— Oui, j'ai ma mère.

— Et votre père?

— Non, malheureusement.

— Oui, c'est un malheur, en effet, quand le chef d'une famille s'en va!

Mme Merelli qui était restée l'œil vague, reprit, résignée sous le poids de ses devoirs de maîtresse de maison :

— Et des frères et sœurs, en avez-vous?

— Aucun. J'étais seule avec maman; maintenant je suis seule avec Albert.

— Mais vous ne resterez pas longtemps seule! suggéra M. Merelli avec un gros rire. — Marta rougit.

— Je voudrais aller voir Maria un instant, murmura Mme Merelli qui avait épuisé tous ses sujets de conversation.

— Va, et emmène avec toi Madame.

— Oh!... ce n'est pas une distraction...

Marta assura qu'elle serait bien aise de connaître l'autre petite fille.

Elles montèrent un escalier modeste, aux marches en briques, et entrèrent dans une grande chambre qui servait à la fois de garde-robe, de dortoir et d'asile pour les chaussures du maître du logis : bottes en cuir roussi, longues bottes molles à jambières, guêtres, tirants, il y en avait un régiment rangé le long d'une paroi; le canon d'un fusil posé dans l'angle luisait à côté, et sur le dos d'une chaise était jetée une veste de futaine à boutons de cuivre, encore tendue et comme chaude du vigoureux modelé de qui l'avait revêtue. Devant le lit de la petite, tandis que Marta complimentait la mère sur son intelligente physionomie, celle-ci soupira :

— Vous êtes encore dans la lune de miel... Je vous souhaite qu'elle dure longtemps.

— Oh! toujours, s'écria Marta avec vivacité.

Une expression d'étonnement passa dans les yeux de Mme Merelli qui ajouta un instant après :

— Au moins, n'ayez pas trop d'enfants... Il en faut bien quelques-uns, mais pas trop! Je n'ai pas seulement attendu un jour : Battistino est né neuf mois après mon mariage, tout juste.

— Vraiment! fit Marta. Est-ce possible?

— Comme je vous le dis. Et j'ai tant souffert cette première fois!

Elle s'éloigna du lit, tournant le dos à l'enfant :

— Trois jours entiers avec des douleurs atroces...

Marta écoutait, terrorisée, sentant un frisson lui courir sur la peau.

Après un court silence, elle se risqua à demander :

— Et les autres?

— Moins; toutefois c'est une bien vilaine part que le Seigneur nous a donnée à nous autres femmes. Les hommes ont tout le bon côté, eux!

Que de questions sur les lèvres de Marta! Cette femme mariée depuis dix ans aurait pu lui donner la solution d'une quantité de problèmes, mais elle n'osa pas la questionner. Elle jeta timidement un coup d'œil à cet alignement de bottes et à cette fière jaquette, ruminant ces mots : ils ont tout le bon côté, eux! Et il lui sembla entendre l'écho de rires bruyants, de pas lourds, de paroles hautes et brutales où s'affirmait le sceptique égoïsme des maîtres et des conquérants.

De retour au salon, elle éprouva une impression de soulagement en voyant Albert.

— Partons-nous? lui dit-elle.

Il répondit gentiment :

— Comme tu voudras.

Dans le vestibule Ninetta se montra soudain, complimenteuse, ajoutant ses propres salutations à celles que faisaient ses maîtres aux nouveaux mariés. Les deux dames s'embrassèrent, se promettant de se voir souvent. Ninetta ajouta :

— Mais oui, Madame, il faut venir!

Quand la porte de la maison jaune fut fermée, Marta se serra au bras de son mari.

— Tu t'es un peu ennuyée? lui dit-il en riant.

— Non, mais je désirais me retrouver seule avec toi. Il me semble que tout le monde doit me prendre quelque chose de mon Albert; car tu es mien, n'est-ce pas?

— Maintenant, quand même je ne le voudrais pas, c'est chose faite.

— Et M. Merelli est-il tout à sa femme aussi? demanda Marta insidieusement.

— Oh! tu comprends, ce sont choses que je ne peux pas savoir...

— Il ne me plairait pas comme mari...

— J'en suis enchanté.

— Il est grossier.

— Un peu.

— Il est trop fort.

— Quant à cela, tu conviendras que ce n'est pas sa faute. Et sa femme, qu'en dis-tu?

— Une bonne petite femme, avec peu d'initiative, si tu veux; mais elle a tant souffert...

— Ah! elle t'a raconté!...

— Oui, ses premières couches.

— Ah! cela seulement!

— Mais oui, — fit Marta se donnant les airs importants d'une matrone initiée aux secrets mystères.

Ils se turent jusque chez eux. Sur le seuil de leur maison ils trouvèrent le gros docteur qui les attendait. Il avait déjà été présenté à Marta et la salua en lui demandant à brûle-pourpoint ce qu'elle pensait des époux Merelli.

— Mais... ils sont très bien.

— Et la servante?

Le docteur lança cette question avec une telle malice dans les yeux, que Marta en resta abasourdie.

— Allons, — fit Albert en prenant le docteur sous le bras, — viens dîner avec nous.

— Impossible. J'ai chez moi une galantine de volaille avec certaines truffes qui sont une merveille. Ma servante n'a pas le savoir-faire de la Ninetta..., mais pour la galantine!...

Il se baisa le bout des doigts, toujours avec les mêmes yeux fripons, et ayant pris congé d'Albert et de la jeune femme, disant qu'il s'était arrêté seulement pour leur souhaiter un bon dîner, il s'en alla tout doucement, son corps dodu mal ajusté dans son habit noir, dans ses pantalons gris trop courts et son chapeau à haute forme posé tout de travers sur une oreille.

— Dis-moi, — s'écria Marta tout à coup, une fois à table avec son mari, — que voulait dire le docteur avec ses allusions à la domestique des Merelli?

Albert était l'homme du monde le moins apte à cacher quoi que ce soit; il répondit un peu embarrassé que le docteur aimait à plaisanter.

— Ce n'est pas cela, — interrompit Marta chez qui les idées s'éclaircissaient admirablement; — s'il n'y avait rien de positif, la plaisanterie n'aurait pas eu de raison d'être.

— Eh bien! — dit Albert, pensant qu'au bout du compte la chose ne le regardait pas et que Marta l'apprendrait toujours, — Merelli a pris sa servante comme maîtresse.

— Comme cela? s'écria Marta écarquillant les yeux.

— Comment, comme cela?

— En présence de sa femme?...

— Mais!...

— Avec tant d'enfants?

— Les enfants n'ont rien à y voir.

— Mais c'est une horreur!

— Je ne l'approuve certes pas.

— Tu n'aurais pas ce courage, toi, dis?

— Les servantes ne m'ont jamais plu.

— Ah! fit Marta avec un soupir de soulagement, pendant que le large et honnête visage d'Apollonia traversait sa pensée.

NEERA.

Traduit de l'italien par Mlle DOUESNEL.)

(*A suivre.*)

LA GENÈSE DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

à propos de son centenaire.

Il y eu cent ans le 14 avril (1) que le *Génie du Christianisme* fit son apparition dans le monde.

Ce livre qui, du matin au soir, porta le nom de Chateaubriand aux nues, a exercé une telle influence sur les idées, la littérature et les mœurs du XIXe siècle, qu'il m'a paru intéressant d'en rechercher le vrai point de départ, d'en étudier la genèse avant la lettre, — c'est le cas de le dire, puisque la légende qui s'est formée autour de lui est sortie d'une lettre de Chateaubriand à Fontanes, et que cette légende, sans être positivement le contraire de l'histoire, n'est pas, à mon avis, entièrement conforme à la vérité.

Rappelons en quelques mots les faits de la cause.

Chateaubriand était à peine revenu d'Amérique, qu'il prenait le chemin de l'émigration, confiant sa jeune femme à sa mère et à sa sœur Lucile. Il était depuis quatre ans à Londres où il vivait d'une vie plus que modeste, quand il publia son *Essai sur les Révolutions*. « Ce n'était pas un livre impie, a-t-il dit lui-même, c'était un livre de doute et de douleur. » Il n'en fit pas moins scandale dans la société française à laquelle appartenait Chateaubriand, et causa le plus vif chagrin à sa mère qui sortait des prisons de la Terreur. Et lorsqu'elle mourut, quelques mois plus tard, elle chargea sa fille aînée, Mme de Farcy, de ramener son fils à la religion dans laquelle il avait été élevé. Mais la lettre où sa sœur lui mandait le vœu de sa mère ne parvint à Chateaubriand que lorsque sa sœur elle-même n'existait plus. « Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort » le frappèrent. Il pleura et il crut. Et pour attester sa foi nouvelle, il composa le *Génie du Christianisme*.

Voilà la légende, que Chateaubriand mit en circulation dans la préface de la première édition de son livre et que, malgré son scepticisme, Sainte-Beuve s'est plu à accréditer, à confirmer cinquante ans plus tard, dans un article paru au *Moniteur* sous le titre : *Anniversaire du « Génie du Christianisme»*. Ayant trouvé dans les papiers de Fontanes la lettre que Chateaubriand lui avait écrite de Londres le 27 octobre 1799 pour lui faire part de sa conversion, l'illustre critique y vit « la seule réponse victorieuse qui se puisse opposer aux notes marginales de l'*Essai* confidentiel qu'on invoquait pour contester la sincérité, la spontanéité de la conversion de Chateaubriand. » « Confidence intime contre confidence, disait-il; et,

(1) Le *Génie du Christianisme* fut mis en vente chez Migneret le 14 avril 1802, trois jours avant la cérémonie du Concordat.

à quelques mois de date, un cœur qui se retourne et se réfute éloquemment avec sanglots. Le ton de cette lettre paraîtra certainement étrange, le style est exagéré ; celui qui écrit est encore sous l'empire de l'exaltation ; mais le caractère véridique de cette exaltation ne saurait être mis en doute un moment [1]. »

J'en tombe d'accord, et certes ce n'est pas moi qui contesterai la sincérité du retour de Chateaubriand à la religion de son berceau. Mais je crois beaucoup moins à sa spontanéité, et j'estime que Sainte-Beuve, en dépit de sa perspicacité proverbiale, n'a pas vu dans la lettre de Chateaubriand à Fontanes tout ce qu'il y avait à voir ; en d'autres termes, il n'a pas pris garde, et cela m'étonne, qu'en faisant part à Fontanes du changement qui venait de s'opérer en lui, Chateaubriand prêchait un converti et même quelque chose de plus. Les coups de foudre du genre de ceux qui firent tomber saint Paul sur le chemin de Damas et Chateaubriand sur le pavé de Londres, sont généralement moins spontanés qu'ils n'en ont l'air. Ils sont amenés, préparés par des orages, par des combats intérieurs, dont rien ne transpire au dehors, mais qui n'en sont que plus terribles. Et si Sainte-Beuve, avec l'esprit dégagé et subtil qui était le sien, avait connu telles lettres de Fontanes et de Mme de Beaumont à Joubert, si même il avait fait attention au renouveau du sentiment religieux qui, de 1790 à 1795, s'était opéré chez Fontanes, sous l'empire des événements qui avaient bouleversé sa vie et la face de la France, il aurait vu que c'était Fontanes qui, durant les quelques mois qu'il passa à Londres en 1798, prépara les voies du Seigneur dans le cœur de Chateaubriand, et que la mort et le vœu suprême de sa mère ne furent que l'étincelle électrique qui raviva la petite veilleuse aux trois quarts éteinte que le christianisme y avait allumée aux jours de son enfance.

1. *Causeries du Lundi*, t. X. — Lundi, 17 avril 1854. — Voici le passage le plus caractéristique de la lettre de Chateaubriand à Fontanes : « ... Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures changent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau. Toutefois, Dieu qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile, et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers lui. Il aura désormais avec vous toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants. »

I

Né à Niort en 1757, Fontanes, qui était apparenté par sa mère aux Fourquevaulx de Toulouse et qui avait un oncle pasteur protestant à Genève, avait été confié jusqu'à treize ans au Père Bory, curé de la Foye-Montjault, ancien préfet du collège de l'Oratoire et janséniste outré, qui passait pour un saint aux yeux de ses paroissiens, parce qu'il couchait sur des javelles et de la cendre. Il avait achevé ses études chez les Oratoriens de Niort où il avait eu pour professeur de seconde le Père Ballan, qu'il fit entrer sous l'Empire au Conseil supérieur de l'Instruction publique. C'est dire qu'il avait reçu une éducation aussi forte que sévère. Après la mort de ses parents, qu'il perdit entre sa quinzième et sa dix-septième année, il vint à Paris et se lia avec Joubert, dont il subit immédiatement la direction spirituelle. C'était, aux approches de la Révolution, un voltairien décidé, mais un voltairien qui, s'étant jeté tête baissée dans le courant du philosophisme, en sortit presque aussitôt, comme on sort d'un bain dont l'eau est trop glacée. J'en trouve la preuve dans la lettre suivante qu'il écrivait à Joubert, en 1790, en apprenant la mort de son père :

« ... Je sens tous vos chagrins et je me reproche de ne vous avoir point porté les très faibles consolations dont l'homme peut disposer ; mais, croyez-moi, ce n'est qu'avec Dieu qu'on se console de tout. J'éprouve de jour en jour combien cette idée est nécessaire pour marcher dans la vie. J'aimerais mieux me refaire chrétien comme Pascal ou le Père Ballan, mon professeur, que de vivre à la merci de mes opinions, ou sans principe, comme l'Assemblée nationale ; il faut de la religion aux hommes, ou tout est perdu. »

Deux ans après, Joubert, avec qui il avait essayé, mais sans succès, de fonder une revue littéraire, lui trouvait une femme à Lyon et achevait de faire sa conquête morale.

« Vous raisonnez aussi bien des choses d'ici-bas que des choses célestes », lui écrivait Fontanes au mois de décembre 1794. Et tout en travaillant à la *Grèce sauvée*, qu'il n'acheva jamais, il lui demandait une liste exacte de ses écrivains préférés.

« Achetez et lisez les livres faits par les vieillards, qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge ; j'en connais, lui disait Joubert, quatre ou cinq où cela est fort remarquable. » Et, après lui avoir cité le vieil Homère, le vieil Eschyle, puis Varron, Marculphe, Cornaro, il ajoutait : « J'en connais, je crois, encore un ou deux, mais je n'ai pas le temps de m'en souvenir. Feuilletez ceux que je vous nomme, et vous me direz si vous ne découvrez

pas visiblement, dans leurs mots et dans leurs pensées, des esprits verts, quoique ridés, des voix sonores et cassées, l'autorité des cheveux blancs, enfin des têtes de vieillards... »

Or, toute cette sagesse antique enchanta tellement Fontanes, qu'elle le dégoûta à tout jamais de Rousseau et de Voltaire :

« Je hais les modernes, écrivait-il à Joubert le 12 juillet 1795, à commencer par Rousseau, en dépit du Panthéon. J'ai un Voltaire incarcéré à Chalon, et je ne fais aucune démarche pour le faire élargir, quoique la chose soit facile. Je crains de le revoir et de le relire; j'aime mieux quelque pédant bien lourd et bien coriace. J'ai l'estomac fort, je le digérerai... »

La même année, Fontanes, qui avait été nommé membre de l'Institut, lors de la réorganisation des cinq Académies, était chargé de prononcer le discours d'ouverture au nom des autres professeurs. Et voici en quels termes il parlait des législateurs de l'antiquité et de l'importance qu'ils attachaient à l'éducation :

« Les législateurs anciens regardaient cet art comme le premier de tous, et comme le seul en quelque sorte. Ils ont fait des systèmes de mœurs plus que des systèmes de lois. Quand ils avaient créé des habitudes et des sentiments dans l'esprit et dans l'âme de leurs concitoyens, ils croyaient leur tâche presque achevée. Ils confiaient la garde de leur ouvrage au pouvoir de l'imagination plutôt qu'à celui du raisonnement, aux inspirations du cœur humain plutôt qu'aux ordres des lois, et l'admiration des siècles a consacré le nom de ces grands hommes. Ils avaient tant de respect pour la toute-puissance des habitudes, qu'ils ménagèrent même d'anciens préjugés peu compatibles en apparence avec un nouvel ordre de choses. La Grèce et Rome, en passant de l'empire des rois sous celui des archontes et des consuls, ne virent changer ni leur culte, ni le fond de leurs usages et de leurs mœurs. Les premiers chefs des républiques se persuadèrent, sans doute, qu'un mépris trop évident de l'autorité des siècles et des traditions affaiblirait la morale en avilissant la morale aux yeux de l'enfance; ils craignirent de porter trop d'atteinte à la majesté des temps et à l'intérêt des souvenirs.

« La marche de l'esprit moderne a été plus hardie. Les lumières de la philosophie ont donné plus de confiance aux fondateurs de notre république. Tout fut abattu; tout doit être reconstruit. »

Il était impossible de rompre d'une façon plus éloquente et plus catégorique avec les idées philosophiques du siècle.

Et ce qui prouve que Fontanes, en s'exprimant de la sorte, ne faisait que traduire la pensée de Joubert, c'est que Pauline de Beaumont, que le philosophe de Villeneuve avait recueillie sous son toit après le massacre de tous les siens, lui écrivait peu de temps après dans le même sens que Fontanes, à propos des livres qu'il lui avait conseillé de lire :

« ... Ce qui m'occupe, m'intéresse et m'étonne, lui mandait-elle au mois de mai 1797, c'est l'histoire de Port-Royal; elle m'apprend à connaître l'esprit janséniste dont je n'avais qu'une idée bien imparfaite. La préface est vraiment curieuse. L'auteur a presque autant d'humeur contre Voltaire de ce qu'il a été élevé par des Jésuites que de ce qu'il est Voltaire. Sûrement je vous redemanderai les derniers volumes. Il me semble que, dans un chrétien, je désirerais l'esprit janséniste et le cœur un peu moliniste. Peut-être que la dernière partie de mon souhait est due aux préjugés de ma jeunesse : ma vieille tante était un peu amie des Jésuites!

« Voulez-vous m'envoyer l'adresse de votre libraire de Sens? Je veux absolument qu'il me débarrasse d'une édition de Voltaire trop volumineuse. Ma seule prétention est d'emporter un moindre poids. Vous l'offrir après cet aveu, c'est s'y prendre aussi spirituellement que cet homme qui, apportant un panier de prunes à son curé, l'assurait que ses cochons n'en voulaient plus. N'importe, si ce n'est de bonne grâce, c'est de bon cœur que je vous l'offre (1)... »

Et quelques jours plus tard :

« ... Savez-vous bien que, si Port-Royal eût encore existé, j'étais en danger d'y courir? Mon zèle commence heureusement à se calmer un peu. Je vais relire les *Provinciales*, aussitôt que j'aurai fini mes trois volumes (2). »

Tels étaient, à cette époque, les sentiments que ces correspondants de Joubert nourrissaient à l'égard de la religion. On juge de la surprise qu'en dut éprouver Chateaubriand lorsque, à la fin de l'année 1797, il fit à Londres la rencontre de Fontanes que le coup d'État de Fructidor venait de déporter comme suspect. Ils s'étaient connus autrefois à Paris, et même Chateaubriand avait gardé un souvenir très vif de certain dîner où Fontanes lui avait donné pour convives, outre Mme Dufresnoy, sa maîtresse, Ginguené, Flins, Parny et La Harpe. Mais ils s'étaient perdus de vue depuis 1789, et la Révolution avait creusé un véritable abîme entre eux, à telles enseignes que Chateaubriand venait de publier son *Essai sur les Révolutions* au moment même où Fontanes, écœuré des saturnales révolutionnaires, retournait au christianisme.

Naturellement, avant de raconter sa vie toute de voyages et d'aventures, Chateaubriand mit la con-

(1) *Les Correspondants de Joubert*, p. 99.
(2) *Id.*, p. 101.

versation sur les hommes et les choses de France. Qu'étaient devenus leurs amis communs? Où en était le philosophisme? quels seraient le gouvernement et la religion de demain? Fontanes lui dit que Mme Dufresnoy vivait toujours et qu'il lui demeurait d'autant plus attaché que, pendant la Terreur, après le bombardement de Lyon où il habitait alors et où il avait tout perdu, il s'était d'abord réfugié chez elle à Sevran, près de Livry, pour échapper à la proscription et peut-être à l'échafaud; que Ginguené restait enfoncé dans le philosophisme, mais que La Harpe, à la suite de son emprisonnement en 1794, avait répudié publiquement les principes antireligieux dont il était si fier autrefois, qu'il était devenu son collaborateur au *Mémorial* et que Joubert avait fait en lui une recrue précieuse. Joubert! quel était cet homme dont Fontanes avait la bouche pleine. Et Chateaubriand apprit séance tenante que c'était son meilleur ami, son confident de tous les jours, l'homme de France qui connaissait peut-être le mieux la Grèce et toute l'antiquité païenne, un sage, enfin, qui, ayant partagé longtemps ses erreurs philosophiques, les avait répudiées avant La Harpe, et l'avait entraîné dans son retour au christianisme.

Un tel langage ne pouvait qu'ébranler l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions*. Est-ce que vraiment il aurait fait fausse route? Et pressé qu'il était d'avoir l'avis de Fontanes, pour lequel il s'était pris tout de suite d'une sympathie très vive, il lui lut quelques beaux passages de l'*Essai*. Fontanes trouva le style pompeux et d'une richesse inouïe, mais il ne cacha pas à Chateaubriand que le vêtement valait beaucoup mieux que le corps de doctrines qu'il recouvrait. Et lorsque, les jours suivants, au cours de leurs promenades sentimentales le long de la rivière ou sur la colline prochaine, notre émigré eut donné lecture au déporté de Fructidor de certaines pages des *Natchez* dont il préparait la publication, Fontanes ne put s'empêcher de lui dire qu'il préférait cela à l'*Essai*.

Je n'invente rien, je me contente d'interpréter les sentiments que je vois exprimés dans la première lettre écrite par Fontanes à Chateaubriand lorsqu'il l'eut quitté, et cette séparation eut lieu dès le mois de juillet 1798 :

« Ma pensée la plus chère et la plus constante, depuis que je vous ai quitté, se tourne vers les *Natchez*. Ce que vous m'en avez lu, et surtout dans les derniers jours, est admirable et ne sortira plus de ma mémoire... » Et quels étaient les fragments qui avaient laissé un tel souvenir à Fontanes? Chateaubriand va nous le dire dans la lettre qu'il écrivait à la « citoyenne Fontanes » le 19 août 1799 pour lui parler de l'impression de son livre : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts*.

« ... Nous croyons que vous serez contente de ce que vous verrez. C'est peut-être ce qu'il (l'auteur) a fait de mieux jusqu'à présent, *outre ce que l'ouvrage contient par ailleurs des « Natchez », afin de donner au public un avant-goût de cette époque de l'homme sauvage*. Le morceau sur le *clocher*, le *tombeau dans l'arbre*, le *coucher de soleil en pleine mer*, le *couvent au bord d'une grève*, *et quelques autres encore s'y trouvent*. »

Cela prouve évidemment que Fontanes connaissait tous ces morceaux pour les avoir entendu lire à Londres par Chateaubriand. Et comme cette lecture n'avait eu lieu que dans les derniers jours qui précédèrent son départ, et que ces morceaux étaient frappés au coin même de l'esprit qui devait animer le *Génie du Christianisme*, j'en conclus que la conversation de Fontanes ne fut pas étrangère à leur rédaction, et que Chateaubriand était à moitié conquis aux idées nouvelles quand il apprit la mort de sa mère.

II

On a dit — et Napoléon à Sainte-Hélène s'est fait l'écho de ce bruit — que Dulau, éditeur de l'*Essai*, avait donné le conseil à Chateaubriand de renoncer au philosophisme, après cette publication, et de chercher désormais des lecteurs dans le camp opposé. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette anecdote, mais elle n'a rien d'invraisemblable, les éditeurs étant avant tout gens d'affaires, et je ne conçois pas que M. l'abbé Bertin l'ait rejetée dédaigneusement en disant que ce libraire « avait une vue singulièrement nette de l'avenir ; qu'en 1798 rien ne faisait prévoir encore la restauration prochaine des ruines que la Révolution avait accumulées; que nul ne pouvait songer au rétablissement officiel du culte ; en un mot, que des circonstances qui ont favorisé le succès du livre apologétique de Chateaubriand, aucune ne se présentait encore aux regards de l'observateur (1)... »

D'abord, ce n'est pas en 1798, mais en 1799, que fut commencé le *Génie du Christianisme* ; ensuite les églises n'avaient pas attendu que le culte fût rétabli *officiellement* pour se rouvrir. Elles étaient rouvertes depuis 1795, et quoique le culte n'y fût exercé que par des prêtres constitutionnels, il n'en était pas moins suivi, même à Paris, par un grand nombre de catholiques. La preuve en est qu'au mois d'août 1798, lors de l'élection de Royer à l'archevêché de Paris, il y eut 2393 votants. M. l'abbé Bertin ignore sans doute que l'année d'avant, les Constitutionnels avaient tenu à Notre-Dame un premier concile au-

(1) Cf. *la Société religieuse de Chateaubriand*, p. 106.

quel avaient pris part 31 évêques, et dont les belles assises avaient provoqué l'admiration même des principales têtes du clergé réfractaire. Mais il devrait savoir qu'à cette époque des milliers de prêtres émigrés rentraient en France et célébraient la messe dans des oratoires particuliers ; que jusqu'au fond de la Vendée et de la Bretagne, sous l'influence de l'esprit de pacification du général Hoche, il y avait un rapprochement significatif entre les frères ennemis de l'église catholique, et que, même après le coup d'État de Fructidor, un nombre considérable de réfractaires, à l'exemple de l'abbé Émery, n'hésitèrent pas à prêter le serment de haine à la royauté, pour échapper à la déportation.

Tous ces faits étaient trop connus pour être ignorés de Chateaubriand et de son éditeur, et sans donner plus d'importance qu'elle n'en a à la légende du libraire Dulau, il est bien permis de penser, après tout ce que nous venons de lire, que Chateaubriand céda en partie à des intérêts d'ordre humain quand il entreprit d'écrire le *Génie du Christianisme*. Qu'il ait été touché définitivement de la grâce en apprenant la mort et le vœu de sa mère, j'en suis convaincu, mais, je le dis carrément, c'est bien moins sa lettre à Fontanes que ce que nous savons de ses rapports avec lui, à partir de son séjour à Londres, qui établit ma conviction sur ce point. J'avouerai même que sa lettre à Fontanes me gêne un peu. Je trouve qu'elle sent moins le coup de foudre de la grâce que le coup de pouce de l'artiste. Ces sortes de coups de foudre s'expriment généralement d'une façon moins pompeuse et plus sobre. Le vers fameux

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé !

suffisait au grand Corneille dans un cas analogue. Il est vrai que Chateaubriand ne fit jamais rien comme tout le monde et que l'imagination chez lui fut toujours plus forte que le cœur. Je ne sais si je m'abuse, mais les yeux de Chateaubriand étaient à peine dessillés, qu'il aperçut le parti merveilleux qu'il pourrait tirer de la religion chrétienne. C'est du moins l'impression que m'a laissée sa lettre, à la citoyenne Fontanes, datée celle-là du 19 août 1799, et si Sainte-Beuve en avait eu connaissance quand il écrivit son article du 17 avril 1854, j'incline à croire qu'il eût hésité à mettre son apostille à la légende que l'on sait.

Voici les passages essentiels de cette première lettre (1) :

« Citoyenne,

« On cherche à vendre pour cent soixante pièces de vingt-quatre livres, à Paris, les feuilles d'un ouvrage qui s'imprime chez l'étranger et qui a pour titre : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts*. Cet *octavo* de grandeur ordinaire, et formant un volume d'environ 430 pages, est une sorte de réponse indirecte au poème de la *Guerre des Dieux*, et autres livres de ce genre. Il se divise en sept parties :

« La première traite des mystères, des sacrements et des vertus du christianisme, *considérés moralement ou poétiquement*.

« La seconde se rapporte aux traditions des Écritures.

« Dans les troisième et quatrième parties, on examine le christianisme *employé comme merveilleux dans la poésie*.

« La cinquième partie contient ce qui a rapport au culte en général, tel que les fêtes, les cérémonies de l'Église etc., etc.

« La sixième parle du culte des tombeaux chez tous les peuples de la terre, et le compare à ce que les chrétiens ont fait pour les morts.

« La septième, enfin, se forme de sujets divers comme de quelques chapitres sur les églises gothiques, sur les ruines, sur les monastères, sur les missions, sur les hospices, sur le culte des croix, des saints, des vierges dans le désert, sur les harmonies entre les grands effets de la nature et la religion chrétienne, etc. Un grand nombre des meilleurs morceaux des *Natchez* se trouvent cités dans cet ouvrage qui, comme vous le voyez, est du même auteur.

« On vous le recommande particulièrement, citoyenne, et pour la vente des feuilles, et pour les papiers publics, lorsqu'il paraîtra. Adressez, nous vous en supplions, le plus tôt possible à ce sujet, un mot par la voie d'Hambourg, à *MM. Dulau et Cie, libraires, Wardour Street, à Londres*. La maison de ces citoyens est fort connue dans la librairie et est copropriétaire du manuscrit avec l'auteur. Si quelque libraire de Paris veut acheter les feuilles au prix offert, les citoyens Dulau et Cie les lui feront passer régulièrement et promptement, à mesure qu'elles se tireront à Londres, et ils s'engageront de plus à ne publier chez l'étranger que lorsque l'édition de Paris aura été mise en vente. L'arrangement des cent

(1) Je l'extrais du beau livre que M. G. Pailhès a publié en 1896 sous le titre : *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, et qui est bourré de documents nouveaux. L'original de cette lettre à la citoyenne Fontanes appartient à la bibliothèque de Genève qui en possède beaucoup d'autres.

Le lecteur se demandera peut-être pourquoi Chateaubriand l'avait adressée à la « citoyenne Fontanes. » Je lui répondrai, comme à M. Pailhès que cette question semble avoir préoccupé, qu'elle était évidemment destinée à La Harpe à qui Mme Fontanes avait donné asile après le coup d'État de Fructidor.

soixante louis n'est pas, au reste, si fixe, que vous ne puissiez le changer à volonté. Que vous obteniez plus ou moins, que l'on fasse le payement en argent ou en livres à votre choix, et expédiés pour le citoyen Dulau, tout cela est égal à l'auteur. Vous aurez même les feuilles pour rien, si vous les demandez pour vous-même et dans le dessein de vous en servir pour le mieux. Il n'y a pas un mot de politique dans l'ouvrage, qui puisse en empêcher la vente. »

Qu'on regarde cette lettre sous l'angle que l'on voudra, il est impossible d'y voir autre chose qu'une lettre d'affaires. Serait-ce donc que Chateaubriand n'avait pas encore reçu le coup de foudre et qu'il avait donné son livre à l'impression avant d'avoir appris la mort de sa mère ?

Pour moi la chose ne fait pas l'ombre d'un doute, et il suffit de rapprocher les dates pour voir que je suis dans la vérité.

D'après l'abbé Caron, qui a écrit la vie de Mme de Farcy, la sœur de Chateaubriand mourut le 22 juillet 1799, et d'après Chateaubriand lui-même, la lettre lui annonçant la mort de sa mère ne lui parvint que lorsque sa sœur n'existait plus. En admettant qu'il l'eût reçue à la fin de juillet ou au commencement d'août, le temps matériel lui eût fait défaut, quand bien même il eût écrit douze et quinze heures de suite sans quitter sa table, pour composer dans l'espace de dix à quinze jours les sept parties qui formaient à la date du 19 août l'in-octavo de 430 pages de sa réponse à la *Guerre des Dieux*.

D'où je conclus que ce fut sous l'influence de Fontanes, le charme de sa conversation et de son commerce, plutôt que sous le coup d'un grand chagrin, que fut entrepris l'ouvrage du *Génie du Christianisme*. Cette conclusion qui me paraît naturelle et logique est fortifiée encore par les sentiments d'estime et d'amitié que Chateaubriand témoignait à Fontanes dans toutes ses lettres. Fontanes lui ayant écrit à son arrivée en Allemagne : « Vous êtes la seconde personne (1) à qui dans le cours de ma vie, j'aie trouvé une imagination et un cœur », Chateaubriand lui répondit aussitôt : « Vous êtes la première qui ayez rempli toutes les conditions que je cherchais dans un homme : tête, cœur, caractère, j'ai tout trouvé en vous à ma guise, et je sens que désormais je vous suis attaché pour la vie. Il ne me manque plus que de connaître l'ami dont vous m'avez fait un si grand éloge, pour vous connaître dans toutes les parties de votre existence (2). »

Et puisque Chateaubriand vient de faire allusion à Joubert, ma conclusion explique encore, bien mieux que tous les raisonnements, l'action directe et souveraine que Joubert et Fontanes ne cessèrent d'exercer sur lui à sa rentrée en France et les changements profonds que, durant deux années, il apporta sur leur conseil à la première rédaction du *Génie du Christianisme* (1).

S'ensuit-il que Chateaubriand nous ait menti ? Nullement. D'abord il était incapable de commettre un mensonge qui dans la circonstance aurait été un sacrilège, et l'on ne joue pas avec les choses saintes. Je crois tout simplement que la nouvelle de la mort de sa mère coïncida avec la mise à l'impression de son premier volume, qu'entre sa lettre à la citoyenne Fontanes et celle à son mari, Chateaubriand trouva la foi qui lui manquait encore et que c'est dans l'ardeur de ses nouveaux sentiments qu'il remania et refondit son livre. Cela se sent au ton général de sa lettre à Fontanes, à l'accent religieux et, si l'on veut, à l'exaltation qui y règne d'un bout à l'autre. Il n'est pas jusqu'au nouveau titre qu'il y donne à son livre qui ne trahisse aux yeux son nouvel état d'âme.

Dans sa lettre à la citoyenne Fontanes, le titre de son livre n'était encore que celui-ci : « *De la religion*

(1) L'autre personne était Joubert. — Lettre du 28 juillet 1798.
(2) Lettre du 15 août 1798.

(1) Pour être fixé définitivement sur ce point capital, il faudrait retrouver la lettre de Chateaubriand, à laquelle Fontanes répondit le 17 septembre ou, à son défaut, la réponse de Fontanes que nous ne connaissons pas non plus. J'ai comme idée, en effet, que la lettre du 27 octobre 1799, qui frappa Sainte-Beuve par la sincérité de son émotion, n'était que la suite de cette lettre perdue qui devait être datée du mois d'août. Ce qui me le fait supposer, c'est que dans sa lettre du 27 octobre Chateaubriand ne parle que de la mort de sa sœur : « ... au reste, c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus, écrit-il à Fontanes, à mesure que tous mes autres liens se rompent sur la terre. *Je viens encore de perdre une sœur que j'aimais tendrement*, et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie... » Cet « encore » nous autoriserait même à penser que Chateaubriand apprit la mort de sa mère avant celle de sa sœur et que, dans sa lettre du 17 septembre, Fontanes lui envoyait ses condoléances à ce sujet. Autrement, pourquoi Chateaubriand, répondant le 27 octobre à Fontanes, lui dirait-il : « La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez les larmes aux yeux, me dites-vous. Le ciel m'est témoin que les miens n'ont jamais manqué d'eau, toutes les fois que je parle de vous... »

Sans douter de la sincérité de Chateaubriand, il est bien permis de constater que la mémoire lui fit plus d'une fois défaut sur des points essentiels. Ainsi, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, parlant du *Génie du Christianisme*, il écrit textuellement ceci : « Lorsque, après la triste nouvelle de la mort de Mme de Chateaubriand, je me résolus à changer subitement de voie, le titre du *Génie du Christianisme* que je trouvai *sur-le-champ* m'inspira. » Or, il résulte de ses lettres à Fontanes qu'il n'adopta ce titre qu'en troisième lieu; je n'oserais même pas assurer qu'il le trouva tout seul.

Mais, pour en revenir à la mort de sa mère, qu'il l'ait apprise ou non en même temps que celle de sa sœur, on peut tenir pour à peu près certain qu'il n'en fut pas informé avant le commencement d'août, et à cette date, je le répète, Chateaubriand avait dressé le plan de la première version du *Génie du Christianisme*, puisque le 19 août il annonçait que cet ouvrage était à l'impression.

chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts.

Dans sa lettre à Fontanes, ce titre est devenu : « *Des beautés morales et poétiques de la religion chrétienne et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre.*

Sans doute il est trop long, mais combien plus significatif aussi ! Chateaubriand n'est pas seulement séduit par les beautés extérieures et intimes du christianisme, il est également convaincu qu'il est supérieur à toutes les autres religions. Et c'est parce qu'il a cette conviction qu'il veut la communiquer au lecteur, dès le seuil de son livre.

Et deux ans après, quand son exaltation première sera tombée, il trouvera encore dans la préface du *Génie du Christianisme* un de ces cris qui remuent les âmes. Il dira pour expliquer sa conversion : « J'ai pleuré et j'ai cru ! »

Mot sublime, mille fois plus pathétique dans sa simplicité que toutes les phrases pompeuses de sa lettre à Fontanes, et dont un grand poète, admirateur de Chateaubriand, semble s'être souvenu, quand il écrivit ce vers demeuré célèbre :

Mais une larme coule et ne se trompe pas.

LÉON SÉCHE.

LA VIE LITTÉRAIRE

Louis XV et Marie Leczinska.

Louis XV et Marie Leczinska, d'après de nouveaux documents, par Pierre de Nolhac ; Calmann-Lévy, éditeur.

Et lui aussi accomplit une fonction sociale ! Dans la vie contemporaine, la signification sociale d'un homme d'action ou d'un écrivain bien pourvu de talent est toujours plus importante que sa situation individuelle. Et nous sommes naturellement beaucoup plus préoccupés de la signification sociale de M. Pierre de Nolhac que de son originalité personnelle. Il est l'historien mondain. Il donne à l'histoire droit de cité dans les salons. Grâce à lui et grâce aux efforts concurrents de quelques autres historiens de même naissance, il sera aussi bien porté d'être historien que d'être romancier. M. Pierre de Nolhac aurait écrit quelques bons ouvrages de moins, que son œuvre et que son rôle ne seraient pas moins caractéristiques. C'est un rôle, c'est une œuvre utile, j'allais dire nécessaire. M. Frédéric Masson remplit le même rôle, quoique avec plus de gravité érudite et avec plus de lourdeur littéraire. M. Frédéric Masson se meut parmi les documents avec plus de lenteur imposante ; M. Pierre de Nolhac circule parmi eux avec plus de grâce séduisante. Et le résultat, en fin de compte, est le même, celui-ci : il n'est pas inconvenant à un homme élégant et bien né de consacrer ses efforts à éclaircir, autant que faire se peut, et par quelles soigneuses compilations de secrétaires ignorés ! les obscurités des grands et des petits événements des temps abolis...

Il faut dire que M. Pierre de Nolhac, à l'instar de M. Frédéric Masson, ou M. Frédéric Masson selon l'exemple de M. Pierre de Nolhac, s'emploie agréablement à marier les grands et les petits événements, à démontrer, sans aucune inclination excessive au paradoxe, que les petits événements sont maintes fois plus importants que les grands, et qu'en somme c'est par l'étude attentive et persévérante des petits événements, minutieusement rapprochés les uns des autres, qu'on parvient à reconstituer l'histoire exacte des mœurs d'une époque et, en quelque façon, la vie intime, c'est-à-dire la vie véritable d'une société. M. Frédéric Masson a voulu consciencieusement analyser l'homme gisant au fond, tout au fond du héros que fut Napoléon, et dans l'histoire d'un homme on rencontre toujours plusieurs femmes... C'est pourquoi M. Frédéric Masson a rétabli, dans leur ordre désordonné ou dans leur désordre méthodique, les aventures féminines de Napoléon, et, dernièrement, il montrait savamment en quoi Marie-Louise a pu se mêler à sa glorieuse vie et en déterminer les suprêmes vicissitudes. M. Pierre de Nolhac ne traite pas de sujets moins distingués. Ce sont les reines qui l'attirent, même lorsque ces reines sont, comme Marie Leczinska, de petites bourgeoises... Quand on est reine un peu, on a vite fait de l'être beaucoup, de l'être entièrement. Marie Leczinska retint donc l'attention d'abord captivée de M. Pierre de Nolhac. Et, en vérité, son livre d'aujourd'hui ne le cède en rien à ses livres goûtés d'hier et d'avant-hier où s'étalaient, avec mesure et avec harmonie, les péripéties singulières de la vie splendide et sinistre de la futile et noble Marie-Antoinette.

Marie Leczinska : M. Pierre de Nolhac traite avec distinction ce sujet distingué. Il enlève au drame, sans violence, mais non sans mélancolie, de l'existence de cette femme ordinaire, tout ce qu'il eut d'un peu sauvage, et surtout de vulgaire et de plat, de grossier même, si quelque chose peut être grossier de ce qui entoure le trône des rois et si quelque chose peut être vil dans la maison de Jupiter et de la femme délaissée. M. de Nolhac, par un don ou par un défaut naturel, « parisianise » et « modernise » son sujet. Et ses lectrices n'y perdront rien : la vérité historique elle-même y perdra peu de chose. Au surplus, la vérité historique gagne tant, de certains côtés, par l'effort obscur et merveilleux de nos érudits sans art, qu'elle peut bien, en revanche

et sans grand dommage, perdre un peu d'un autre côté par l'aimable application de nos artistes écrivains d'histoire. Il me semble que M. Pierre de Nolhac s'abandonne trop volontiers à parer d'élégance la vie d'un siècle qui ne fut élégante qu'en apparence et fut brutale et laide dans la réalité. Pour danser le menuet ou la gavotte avec des adresses exquises, et pour faire, tout souriants, la guerre en dentelles, les grands seigneurs du XVIIIe siècle n'en étaient pas moins des êtres assez primitifs, d'instincts très bas et, si vous me permettez de le dire, de manières aussi rudes et frustes que l'étaient leurs mœurs. Et je ne pense pas qu'aucun événement, mieux que le mariage improvisé de cette petite Polonaise exilée, Marie Leczinska, ne montre cette barbarie, à peine embellie des prestiges illusoires d'une fausse civilisation.

Tout est choquant en cette affaire. Et, au surplus, tout concourt à nous faire apercevoir l'identité des intérêts et des mœurs et des procédés et des manières des familles royales et des familles bourgeoises. Une telle considération ne peut que plaire à notre sympathique démocratie.

Donc, ce brave Stanislas Leczinski (les érudits écrivent : Leszczynski, mais l'orthographe du nom ne change rien au mérite de l'historien), ce brave Leczinski est une sorte de roi mis en disponibilité par ses sujets, qui toléraient bien à la rigueur d'être gouvernés, mais ne savaient ni comment ni par qui ils voulaient l'être, et passaient leur temps à changer de monarques et de gouvernements sans être plus heureux pour cela... Le traitement de disponibilité était fort mal payé à Leczinski, lequel écrivait d'innombrables missives pour réclamer sa pension toujours lente à venir. Entre temps, il mettait les bijoux de sa femme au Mont-de-Piété, ou plutôt chez un prêteur sur gages. Il avait autour de lui sa mère âgée et d'autant plus rhumatisante, sa femme acariâtre, qui montrait, comme le dit M. de Nolhac en termes délicatement atténués, plus de force de caractère que de douceur, et enfin sa fille Marie qui n'était pas extrêmement jolie et n'était pas non plus très laide, possédait, en revanche, une bonne éducation et, mieux encore, quelque bonne humeur. Et l'hôtel de Wissembourg, où vivaient ces reines retraitées et ce roi mis à pied, était étroit, très petit et de lambris dédorés.

Marie était élevée comme une fille de hobereaux. Elle était dévote et cependant souriante. Elle dansait, chantait, jouait du clavecin. Elle faisait ou recevait quelques visites, s'occupait aussi d'œuvres de charité, ainsi que cela était convenable. Son père rêvait de lui procurer un riche mariage.

Stanislas adorait sa fille, car elle éclairait sa vie ; et il comptait bien que sa naissance lui pourrait, en quelque manière, tenir lieu de dot. Ainsi pensaient également les amis de Stanislas, le cardinal de Rohan, le maréchal du Bourg qui volontiers venaient à l'hôtel de Wissembourg faire bourgeoisement « leur bézigue » avec l'ancien monarque. Marie aimait bien ses parents, son père surtout, et ne tenait pas à les quitter, mais tout de même, car elle était raisonnable et pratique, aspirait à un bon établissement.

Le marquis de Courtenvaux la demanda pour sa femme. Mais qu'est-ce qu'un marquis pour la fille d'un roi, même désargenté ? Il ne put obtenir le duché-pairie que Stanislas exigeait et il fut renvoyé, déconfit, à son régiment : cela est bien fait pour nous apprendre que les marquis sont peu de chose si on les regarde d'un certain point de vue qui n'est pas, il est vrai, le point de vue de tout le monde. Marie n'aurait pas voulu se mésallier en épousant Courtenvaux. Le fils de la margrave de Bade refusa de se mésallier en épousant Marie. Et voici que cette petite provinciale fut sur le point d'épouser le duc de Bourbon. Le duc était petit, malingre et borgne par surcroît. Mais quand un duc est borgne ou quand un borgne est duc, l'œil qui lui reste est toujours beau.

Il y avait, pour combiner ce mariage imprévu, un honnête intermédiaire matrimonial, un ami de la famille, le chevalier de Vauchoux. Celui-ci travaillait, avec un dévouement magnanime, pour la fille de son roi. Il réussit mieux qu'il ne pensait, car le duc de Bourbon devint subitement premier ministre.

Bourbon voulait bien gouverner la France, mais se laissait gouverner par Mme de Prie. Il n'était pas très soucieux de se marier, mais admettait qu'on le mariât. Il lui plaisait surtout que sa maîtresse conduisît les pourparlers.

Mme de Prie, avec une délicatesse dont il faut lui savoir gré, ne négligea rien pour se rendre utile en cette circonstance. Elle envoya même un peintre à Wissembourg pour représenter Marie Leczinska avec tous ses charmes et quelques-uns de plus. Quand le peintre rapporta son œuvre, il y avait des complications politiques, — n'en voit-on pas surgir même au travers de combinaisons matrimoniales moins importantes ! Bref, il était soudain plus urgent de marier le roi que de marier le duc de Bourbon. Celui-ci était prêt à tout, pourvu qu'on mariât quelqu'un et que Mme de Prie organisât la noce.

Le portrait vint à la bonne heure. On le soumit à Louis XV au lieu de l'offrir à Bourbon. Louis XV ne dit rien, comme il avait coutume. On put conclure qu'il n'avait pas d'opinion très arrêtée. Alors Mme de Prie devint un auxiliaire matrimonial aussi actif que peu désintéressé. Le chevalier de Vauchoux se mêla encore à l'affaire, avec autant de désintéressement

que d'activité. Les voies de la Providence sont souvent très détournées. Mme de Prie était la fille d'un traitant : Berthelot de Pléneuf. Or Vauchoux connaissait la veuve d'un ancien caissier de Berthelot, une dame Texier qui avait ses entrées chez Mme de Prie et qui l'y présenta un jour, dans l'hiver de 1722. Mme de Prie et Vauchoux concertèrent leurs efforts, agirent sur Bourbon, par lui sur Louis XV. Et voilà comment, si la dame Texier n'avait pas existé, Marie Leczinska ne serait peut-être jamais devenue reine de France. Il y a lieu de croire qu'elle ne le fût pas devenue davantage, si la dame Texier n'avait pas été veuve.

Et le mariage s'accomplit. Mais auparavant Mme de Prie toucha « sa commission ». Le bon Stanislas payait tout ce qu'il pouvait. On lui demandait plus encore. Et Stanislas écrivait : « Si l'intérêt ébranle notre bonne amie, je laisse à votre délicatesse de faire comprendre qu'on trouvera le même avec moi, si on persévère constamment à ce qu'on a commencé. » Il écrivait encore, navré, la poche vide : « Ils marchandent l'affaire avec de l'argent comptant, pendant que je demande du crédit pour un peu de temps... » Hélas ! hélas ! voilà donc comment on en usait en ce siècle élégant ! La pauvre Marie n'ignorait pas ces aimables détails !

Et le mariage s'accomplit. Ce fut à Strasbourg. Les pompes royales s'unirent aux familiarités bourgeoises. La reine mère, à la cérémonie, fut toute miroitante des pierreries retirées la veille de chez le prêteur sur gages. Le roi Stanislas riait tout seul d'une joie de brave homme qui a bien « casé » sa fille. Il était empressé, onctueux, bénisseur, poli, poli. Le cardinal de Rohan fit le discours du « vieux prêtre ami de la famille ». Et Marie Leczinska, ayant embrassé son père et sa mère en pleurant, s'en alla le lendemain, entourée de ses dames d'honneur parmi lesquelles Mme de Prie, s'en alla dans son carrosse somptueux vers la grandeur et vers la mélancolie... Le roi de France épousait décidément « la fille unique de Stanislas Leczinski, comte de Lesno, ci-devant Flaroste d'Adelnau, puis palatin de Posnanie, et ensuite élu roi de Pologne, au mois de juillet 1704, et de Catherine Opalinska, fille du castellan de Posnanie, qui viennent l'un et l'autre faire résidence au château de Saint-Germain-en-Laye, avec la mère du roi Stanislas, Anne Jablanoruska, qui avait épousé en seconde noces le comte de Lesno, grand général de la Grande Pologne ». Il y a des événements plus inattendus !

M. de Nolhac conte à merveille toutes les péripéties de cette vie, de la première partie de cette vie qui fut trop pauvre, puis trop brillante pour être heureuse. Et je lui reproche seulement de les conter trop bien. C'est un privilège funeste de son art élégant de communiquer de l'élégance à tout ce qu'il touche, à tout ce qui en est réellement le plus dépourvu. Il embellit, il enjolive. Il dénature ainsi l'histoire. Les grossières préparations de ce mariage de Marie Leczinska devraient être narrées par un réaliste précis plutôt que par un artiste un peu fade en sa grâce correcte. Ce qu'il y a de moins discutable en la société du XVIIIe siècle c'est la vulgarité de ses mœurs ; et M. de Nolhac est trop prompt à ne voir que l'élégance douteuse de ses manières. Au reste, le style de M. de Nolhac a des manières d'une élégance beaucoup plus certaine. Il est tout plein de fines ironies, de jolies expressions, de tours agréables. Il est coulant, coulant. Et sa limpide facilité trompe, c'est-à-dire séduit au point que, par instants, elle empêche de voir des incorrections ou des poncifs qu'il eût été séant d'éviter. « Les hasards seuls devaient continuer cette étonnante *carriette* qui ne *sortit* point des mérites d'un homme. » Ou bien : « C'était le rêve auquel rien n'a préparé et qu'on savoure avec la seule crainte de le voir s'évanouir. » Ah ! négligence d'un archiviste cavalier !

Mais le livre demeure charmant. Et s'il est sans profondeur déconcertante, et s'il n'est pas très neuf, ce n'est pas qu'il ne contienne, comme vous pouvez croire, des documents inédits.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Théâtre-Antoine : *Cœurs vernis*, comédie en 4 actes de MM. Marcel Luguet et Marcel Lauras.

La besogne du critique, si souvent intéressante, passionnante parfois, même lorsqu'il discute une pièce dont les idées ou les sentiments se révèlent contraires à son idéal intime, cette besogne devient singulièrement fastidieuse quand il se trouve en face d'une œuvre où nulle matière de discussion ne s'offre à lui, — soyons juste au risque d'être dur : d'une œuvre enfermant une conception de la vie si médiocre qu'aucune considération d'aucun ordre ne peut arriver à la sauver. Un avenir prochain nous renseignera sur le sort de cette comédie : *Cœurs vernis*, due à la collaboration de MM. Marcel Luguet et Marcel Lauras. Mais je serais surpris qu'elle pût avoir un autre sort que celui marqué par l'accueil qu'on lui fit au début. Et ce sera justice !... comme on dit en style de procédure. Nous pouvions attendre autre chose de M. Luguet, et nous sommes surpris que l'auteur de *Missionnaire* et de plusieurs romans non dénués d'intérêt, se soit laissé entraîner à cette déplorable erreur.

Aussi bien n'y aurait-il aucune raison d'insister ici sur une pièce à tous égards négligeable, si nous ne devions la rattacher à une question d'ordre général et singulièrement intéressante : l'avenir du Théâtre-Antoine. Lorsque nous examinions, dans un de nos premiers articles dramatiques : *A propos de la Comédie-Française*, ce que l'on pouvait espérer, comme tentative d'art, des différentes scènes de Paris, il nous fallut bien indiquer et déplorer la tendance réaliste de plus en plus caractérisée de l'ancien Théâtre-Libre. A cette époque la saison n'était encore qu'à ses débuts, et nous avions eu déjà, si je ne me trompe, *les Balances* et *le Téléphone*, ce dernier pur appel aux émotions les plus *physiques* qui se puissent concevoir. Depuis lors on nous a donné *la Terre*, puis *le Capitaine Blomet*. Voici *Cœurs vernis*. Une seule pièce : *la Fille sauvage*, quelques réserves que l'on puisse faire et que nous ayons faites nous-même sur l'esthétique qu'elle traduit, est venue marquer un autre idéal et des aspirations différentes de celles jusqu'alors constatées. Et c'est bien quelque chose que cette *Fille sauvage;* mais c'est trop peu pour contrebalancer l'effet de tant d'autres tentatives nettement réalistes. Est-ce donc la peine — on peut se le demander, on doit même se le demander quand on suit l'évolution d'une entreprise dramatique — oui, est-ce bien la peine d'avoir lutté comme jadis le fit ce Théâtre-Libre, de s'être imposé peu à peu comme il le sut faire, pour aboutir à un si pauvre résultat? Est-ce la peine d'avoir été le premier à nous révéler les œuvres les plus nouvelles et les plus saisissantes du génie étranger, le premier à les imposer à l'attention publique, le premier aussi à renouveler les méthodes d'interprétation dans le drame moderne, à réagir effectivement et efficacement contre ce qu'il y avait de plus faux et de plus conventionnel dans la tradition, pour en venir à cet insuffisant réalisme, et pour tomber en fin de compte dans ce qui semblait jusqu'ici devoir être l'apanage exclusif des scènes du boulevard : le vaudeville pornographique !

J'ai dit : *vaudeville pornographique*, et je ne m'en dédis pas, car je ne saurais mieux trouver pour caractériser cette pièce aux perpétuels frôlements libertins, aux allusions à double entente, que les auteurs ont intitulée : *Cœurs vernis*. Vaudeville d'abord, et cela pour marquer l'absence complète d'observation, de caractères, l'étonnante superficialité d'une intrigue où tous les traits sont épisodiques, sans lien les rattachant les uns aux autres. Ce que je critique ici, ce n'est point tant le sujet lui-même que la manière dont il est traité, que l'esprit dans lequel il est conçu, cet esprit bassement parisien qui se complaît aux allusions égrillardes, aux polissonneries déguisées, et dont nous voyons le triomphe sur nos petites scènes du boulevard aussi bien qu'aux devantures de nos kiosques. Tous les sujets sont bons en eux-mêmes, ne l'avons-nous pas déjà observé? Il n'y a qu'une *mauvaise manière* de les traiter, et c'est celle qui consiste à les prendre par la blague, par ce côté *bien parisien*, comme disent les étrangers quand ils parlent de nous, et qui fait que cette conception boulevardière de l'amour, est, suivant le mot de Renan, « une des hontes de notre temps ». Tous les sujets sont bons — ne nous lassons pas de le répéter — puisqu'il *n'y a pas de sujets* à vrai dire, mais seulement l'esprit et les tendances d'un écrivain qui s'accusent en eux. Et d'un tel point de vue, je ne crains pas de l'ajouter, ces viveurs, ces fêtards, ces cœurs vernis, présentés à la blague par MM. Luguet et Lauras, pouvaient être la matière d'une excellente étude de mœurs, excellente et dans la tradition de l'ancien Théâtre-Libre, pour peu que les auteurs y eussent apporté du sérieux, de la gravité, de l'observation, autre chose qu'une perpétuelle et irritante préoccupation de tenir leur public en haleine par des sous-entendus libertins. Jusqu'à quel point ils ont manqué leur but, il n'est pas sans intérêt de l'indiquer ici ; car le public de répétition générale, qui cependant est à peu près le même dans les différents théâtres, ne vient pas au Théâtre-Antoine avec les dispositions d'esprit qu'il apporte aux Bouffes ou aux Nouveautés, et la critique, très justement, demande autre chose aux interprètes du boulevard de Strasbourg, qu'à ceux boulevards.

Raconter la pièce en ses détails, je ne m'y hasarderais pas, et je crois au surplus que ce serait besogne ingrate, les personnages ne se trouvant rattachés entre eux par aucune action suivie, mais constituant simplement des *groupements épisodiques* qui pourraient aussi bien durer six actes ou deux, se développer à l'infini ou s'interrompre brusquement, sans que la logique de l'œuvre en souffrît le moins du monde. Présenter quelques situations, c'est la seule chose que raisonnablement on puisse demander au critique. Voici la première qui est la situation centrale ou *pivot* de l'œuvre, sur laquelle se lève le rideau au premier acte : Un viveur, un fêtard, épuisé de veilles et de noces, et qui pour confidente de ces veilles et de ces noces a choisi sa sœur, jeune personne en âge de contracter mariage, raconte ses dernières bonnes fortunes à ladite sœur, qui le reçoit nuitamment en un déshabillé galant, si bien qu'il est permis de douter, aux premières répliques, si nous n'allons pas assister à un dialogue d'amants. Et vous voyez ainsi souligné, dès le début, le procédé ou esprit de l'auteur, qui consiste à irriter la curiosité du spectateur par une sorte de piment libertin. Les peut-on croire aussi éloignés d'être ce qu'ils paraissent? La jeune fille — en vérité, j'hésite à lui donner

ce titre — rappelle à son frère qu'elle est fiancée et que demain elle sera mariée. D'où tristesse, regrets, doléances de part et d'autre, et déjà, dès avant le mariage, adultère pressenti, adultère avant la lettre, dont on soupçonne, sans grand effort d'imagination, que le principal agent, l'organisateur attentif et zélé sera ce frère d'un nouveau genre... combien moderne! on ne saurait le dire.

Au second acte, Diane est mariée, et déjà tourbillonnent autour d'elle les frôleurs qui voudraient pêcher en eau trouble. Diane s'ennuie et confie sa mélancolie à Gaston en lui parlant de son mari. « Mais trompe-le! lui dit ce frère attentif, trompe-le donc! Nous serons deux à nous réjouir. » Et le voici qui s'offre, entremetteur de qualité rare, à lui organiser un adultère savant, dont il suivra passionnément les phases diverses... et c'est là la seconde situation. Malheureusement pour lui, la chose est déjà faite : Diane a un amant à l'insu de ce frère ; à peine est-il sorti qu'elle tombe dans ses bras! Mais ce départ de Gaston n'était qu'un faux départ. Il reparaît brusquement et les surprend enlacés. On devine sa fureur, fureur d'époux, non de frère. Le vrai trompé, c'est lui, ce n'est pas le mari, car entre eux existait un pacte secret, et rien ne lui devait être caché de ce que Diane comptait faire. Qu'elle eût un amant, c'était parfait, mais choisi par lui seulement. Sa déception est telle qu'il la quitte soudain et part pour le Midi soigner sa précoce décrépitude. Telle est la troisième situation, et j'en laisse juges ceux qui me lisent, meilleurs juges encore ceux qui la pourront apprécier en savourant la psychologie de ces intéressants personnages! On y voit mise en pleine valeur la tournure d'esprit *éminemment parisienne*, au sens où nous l'entendions tout à l'heure, qui crée la pornographie des boulevards, et fait le succès des petites pièces à maillots roses. Car ici, sur la scène du Théâtre-Antoine, pour n'avoir point de maillots roses ni de déshabillé physique, nous jouissons d'un déshabillé moral qui ne le cède en rien, soyez-en sûrs, aux décolletages les plus provocants des petites pièces à femmes et des petits journaux pour rire.

Je n'insisterai pas sur la suite de l'intrigue. C'est la continuation de l'adultère de Diane, qui se développe et se dénoue sous les arcades d'un couvent, par l'entremise d'une petite sœur, sœur Marie-Béatrice, que cette société de fêtards circonvient de propos lestes et de paroles à double entente, — scène ridicule et répugnante, où l'on sent mieux que partout ailleurs l'idée préconçue d'aguicher le public! Tout cela est du plus bas cabotinage, et je demanderai seulement, ou plutôt je demanderai à M. Antoine quel mobile a bien pu le pousser à produire devant le public une œuvre semblable. Ces sortes de sujets, excusables jusqu'à un certain point sur la scène des Nouveautés ou des Bouffes, deviennent ici quelque chose de tout à fait intolérable. Qui trompe-t-on ici, ou bien à qui compte-t-on donner le change? Est-ce une question de camaraderie? Mauvaise affaire alors, et qui ne peut que nuire à la réputation d'une entreprise vue d'un bon œil par un certain public habitué à des tentatives d'art. Est-ce une question d'argent, et parce que ce théâtre, fatigué d'une série d'insuccès pécuniaires, tenterait une voie nouvelle en s'adressant aux plus bas instincts du public? Affaire plus détestable encore, car il risquerait d'y perdre sa bonne renommée, sans avoir chance d'obtenir le genre de faveur qui s'impose autre part.

Le Théâtre-Antoine ou Théâtre-Libre, — peu importe l'étiquette! — a eu sa raison d'être et ne l'a conservée que par l'initiative dont il a fait preuve dans le choix de certaines pièces où se manifestait un élément d'art, et par les nouveautés d'interprétation qu'à maintes reprises il a tentées. Il a pu se tromper parfois... Mais se tromper n'était rien, et la critique sérieuse lui faisait crédit en considération d'efforts manifestes et répétés. Jusque dans ses erreurs il lui fut possible d'intéresser et de retenir l'attention de ceux qui cherchent et savent fort bien que c'est en tâtonnant qu'on arrive à dégager certains éléments de beauté. Une seule chose lui serait à jamais néfaste et ne pourrait lui être pardonnée par ceux qui jadis le soutenaient, ce serait de renoncer à ses traditions, — car lui aussi a des *traditions*, bien qu'il ait voulu rompre avec celles d'autrefois, — et de chercher le succès dans ces aventures dont nous sommes saturés autre part, et qui, vraiment, ne sauraient lui convenir.

PAUL FLAT.

FÉLIX BUHOT

ET LA RÉOUVERTURE DU LUXEMBOURG

« Le Musée du Luxembourg », dit-on, « présente le plus complet spectacle d'anarchie esthétique : chaque œuvre manifeste la négation de sa voisine... » En cela, le Musée du Luxembourg est le miroir fidèle de notre art où l'indépendance a remplacé la tradition.

Dans sa variété, du moins, le Musée fait pressentir l'unité directrice d'un choix délicat : son conservateur est un transformateur qui, chaque printemps, sait l'enrichir; ce fonctionnaire est un artiste. Grâce à M. Léonce Bénédite, le Luxembourg a trouvé des vitrines pour ses objets d'art, des écrans pour ses dessins, des médailliers pour ses médailles; la

sculpture fraternise avec la peinture; si les joyaux du don Hayem ont dévoilé le génie d'aquarelliste de Gustave Moreau, la salle Caillebotte a consacré l'impressionnisme, en dépit de l'Institut qui semblait redouter les comparaisons. Pour se venger de la prison trop exiguë qu'on lui impose, le conservateur a mis en œuvre le principe des expositions temporaires : une salle étrangère est le théâtre de continuelles métamorphoses ; après la Belgique, l'Angleterre et l'Amérique s'y installent. Enfin, la salle de l'estampe a révélé déjà ces grands artistes qui s'appellent Gaillard, Bracquemond, Legros, Fantin-Latour. Cette fois, elle accueille pour plusieurs mois l'œuvre posthume d'un maître, obscur trop longtemps, parce qu'il fuyait volontiers le grand jour. Son nom? Félix Buhot.

Ce nom ne dit rien encore à beaucoup; mais son œuvre va forcer les mémoires et dessiller les yeux, car cette manifestation nouvelle est un événement. Il n'est plus permis d'ignorer le peintre-graveur. Merveilleuse est la série de ses œuvres : gravures originales, — eaux-fortes ou pointes-sèches, — esquisses, dessins gouachés.

Parisiens, nous sommes d'abord sollicités par des vues, des visions plutôt, du Paris d'autrefois : quand je dis autrefois, il faut s'entendre; le Paris de Buhot n'est pas celui d'Israël Silvestre ou des Saint-Aubin, le vieux Paris architectural des grands siècles; ce n'est point non plus le romantique Paris de Méryon, les rues noires aux vieilles lanternes où se pendaient les poètes maudits ; mais ce n'est pas encore le clair Paris contemporain de Rivière, avec son fleuve pâle. C'est un Paris intermédiaire, une ville récente qui ne paraît un peu rétrospective que vu les caprices de la mode. La Bruyère parle de ces vieillards qui chérissaient dans l'*Œdipe* de Corneille le souvenir de leur jeunesse; chaque âge a ses rides, et le crépuscule accentué de notre jeunesse se complaît à retrouver devant le Paris gravé par Buhot la réminiscence confuse de ses matins : matins brumeux, pluvieux déjà, rarement ensoleillés, d'autant plus charmeurs...

Le décor fait refleurir l'état d'âme; et ce Paris d'il y a vingt ans se ranime à nos yeux dans le silence des petits cadres : c'est une *Matinée d'hiver au quai de l'Hôtel-Dieu*, avec la file mélancolique de ses fiacres; c'est la première *Fête nationale du 30 juin 1878, au boulevard de Clichy*, souvenirs de soleil et d'exposition ; c'est la *Place Pigalle en 1878*, circulaire et montmartroise, datée par la forme antédiluvienne de ses petits omnibus ; et comme le virtuose de la gravure est un homme d'esprit, sa pointe rêve dans les marges, s'égare à côté du sujet, pique des notes pour analyser *de visu* toute la psychologie pittoresque de ce recoin d'univers, pour en détailler tous les aspects qui font penser, depuis le souper nocturne jusqu'au funèbre convoi... C'est encore le *Retour des Artistes* sous la giboulée qui tourne au déluge, le retour du Palais de l'Industrie où viennent d'être inscrits les envois de la dernière heure au Salon, « le dernier jour des condamnés », comme disait Buhot qui fut exposant : et personne ne regardait ses planches qui valent tant d'ambitieux tableaux! C'est, enfin, la *Taverne du Bagne en 1885*, où de soi-disant forçats nous servaient des bocks : le fait n'est pas un rêve; mais l'artiste le dramatise dans un clair-obscur à la Rembrandt.

L'art n'est pas seulement la traduction plus ou moins littérale des spectacles qui nous entourent, l'imitation ou l'embellissement d'un songe vécu : sa vertu la plus haute, ce don qui le rend divin (même quand il n'excède pas les limites de l'humanité), c'est de perpétuer le souvenir d'une heure fugitive ou d'un charme éphémère, de dépasser, en la prolongeant, cette réalité même qu'il imite, de la glorifier par cela seul qu'il la saisit de son regard propre et qu'il en fixe à jamais l'image. Donc, Buhot fut un maître. Il a transfiguré la prose de son temps. Dans la grande famille, peu nombreuse en vérité, des peintres-graveurs, Buhot surmonte à la fois son heure indécise et le petit groupe nerveux d'aquafortistes qui se consolèrent des spectacles violents de l'année terrible en questionnant la réalité rassérénée d'un regard plus aigu, de plus près. Alors, après 1870, le document voisine avec la fantaisie; on courtise la *belle épreuve* qui dure, on flirte avec l'*impression* qui passe ; on cause de Londres et de ses brumes, on invoque les Japonais. Toutefois, Buhot domine son entourage parisien de tout son romantisme impénitent : et même quand il se contente de profiler la passante douillette en sa pelisse ourlée de neige sur la *Place Bréda* si blanche du *9 décembre 1879*, son œuvre est le frileux reflet de son rêve.

Quel est cet amoureux de Paris? Un provincial. Félix-Hilaire Buhot naquit à Valognes-sur-Mer, le 9 juillet 1847. Aussitôt s'explique sans pédantisme ce goût marqué pour l'atmosphère humide et les frissons d'hiver : « Il n'y a pas de beau jour sans pluie à Valognes », écrivait l'artiste. Et Buhot raffiné n'avait-il point conscience de cette parenté mystérieuse entre son âme et son œuvre, quand il avouait à ses compatriotes bien-aimés que « presque tout son œuvre avait été conçu à travers la nostalgie du pays »? Cet artiste est de bonne heure un lettré : orphelin, seul au monde, il se prépare au professorat. Mais le dessin l'a conquis. Paris l'appelle. Il quitte l'École des Beaux-Arts pour aller faire le coup de feu contre l'envahisseur... Professeur, ensuite, à Rollin, il crée un cours de dessin au tableau pour développer la mémoire de l'œil, selon

les vues de son maître Lecocq de Boisbaudran. Cette révolution l'oblige à la démission. Le travail seul emplira le reste inquiet de sa courte vie. Marié depuis 1881, Buhot serait le plus heureux des mortels sans ce démon de la gravure qui corrode ses veilles : la *morsure* de l'acide sur le cuivre est, à ses yeux, « le monstre aux cent griffes », sans trêve renaissant ; « les *épreuves* m'ont mangé tout entier, temps et cervelle », écrit le graveur en jouant sur un mot de sa profession. Il n'a point cinquante et un ans révolus quand la pneumonie l'emporte le mardi 26 avril 1898, en son nouveau domicile du vieux quai Bourbon.

Existence de cénobite ! Ame d'artiste que je devine à travers les fantaisies du graveur et les primesauts du lettré ! La page commente la planche. On ferait un volume spirituel et profond avec la réunion de ses articles oubliés du *Journal des Arts*. Le graveur signait *Tohub*, en retournant son nom sur le cuivre ; l'écrivain signait *Pointe-Sèche* : et les deux pseudonymes rivalisaient d'entrain, malicieusement *Pointe-Sèche*, comme *Tohub*, mariait l'enveloppe et le trait, la tendresse et le rehaut, pour parler l'argot du métier.

L'artiste savait unir le réel et le rêve, rapprocher le rural et le fantastique, apparenter le spleen et l'humour, dans une atmosphère quasi londonienne de brume et de fumée. Buhot n'adorait pas seulement Paris, sa patrie adoptive, embellie par son regard, mais sa terre natale, avant tout, la grasse Normandie des *Petites Chaumières*, et les ânes ou les oies, ces parias de la création. Buhot raffolait encore de l'Angleterre, du Nord entrevu sous la rafale. Son *Débarquement en Angleterre* est un poème britannique, qui reflète le water-proof et les menus talons des jeunes *misses* dans le miroir glissant des planchers. Un peu anglais, il a daté de Londres ses chefs-d'œuvre. Point de nudités ni de songes virgiliens ; mais la réalité vue par la fièvre. Et quand la chimère l'exalte, Buhot ne renonce point à l'esprit dans la société des hiboux ; sa fantaisie est aristocratique et chrétienne, comme celle de son compatriote Barbey d'Aurevilly, dont il devient l'illustrateur. Sa foi lui suggère la *Tiare*. Et Victor Hugo, qu'il admire, lui souffle les *Esprits des Villes mortes*...

Le souvenir de Valognes, non moins que le poète des *Rayons et des Ombres*, a collaboré nuitamment à ce beau cauchemar : en effet, le déraciné ne cesse de penser à Valognes, à sa petite ville pluvieuse qu'il appelle, dans ses écrits, « une petite ville morte de l'Ouest » ; et c'est ici que la verve de l'écrivain complète la vision du graveur. Buhot retourne avec amour à ce recoin désert de province, à ses rues tranquilles, à ses antiques hôtels endormis « pour lesquels l'horloge du temps semble s'être arrêtée, exhalant encore une vague odeur de poudre de riz dans la moisissure de leurs lambris rocaille... » L'âme d'un autre âge habite « leur luxe délicieusement fané ». Les vieux toits se découpent sur le ciel morne. C'est une ville « où la pierre raconte des histoires, où le moellon devient éloquent ». Aux environs, presque à chaque pas, « des paysages de l'Anglais Constable ou de notre Jules Dupré ». C'est un peu l'Angleterre, déjà... « Mais où diable m'entraînent ces souvenirs du jeune âge ? » s'écrie l'humoriste attendri ; « donc les bourgeois de Valognes rentrent par la patache, sous une pluie battante... C'est l'automne, la nuit menace ; toutes les cheminées fument, les cuisines flamboient : chapons et *picots* (1) rôtissent aux vieilles broches... Les mendiants et *stroppiats* cherchent leurs gîtes. »

Ces lignes sont une véritable *eau-forte* de Buhot. Comme son autre magistral compatriote Flaubert, le graveur des *Voisins de campagne* adore la nature et taquine les gens. La description du musée de sa petite ville morte est impayable : trois tableaux pour tout potage et quelques dessins... « La Société se réunit pour inaugurer le nouveau musée. Le président donna lecture de la liste des objets exposés et s'avança pour soulever le voile vert, tout en lisant : *N° 3. — Actéon poursuivi par les Nymphes (école de Boucher)*. Le voile tombé découvrit une douzaine de demoiselles en costume mythologique. A cette vue, un des membres prit son chapeau et sortit indigné... A part cet incident, tout marcha bien pour le musée de *V.-sur-M.* » L'humour l'emporte sur le spleen quand l'amoureux de la *belle épreuve* voyage « au pays des vieux papiers, royaume très étendu, dont les limites ne sont pas encore déterminées... Paris en est le centre et la capitale. » Il me semble avoir suivi ce mystérieux cicerone au fond des arrière-boutiques illuminées par un éclair de Rembrandt... Et si la délicatesse de Buhot s'effaroucherait aujourd'hui de sa gloire officielle, le Luxembourg nouveau lui plairait : la présence de l'estampe au musée comblerait ses vœux ; la salle Caillebotte même ne l'effrayerait point, lui qui définissait l'impressionnisme le mariage mystique d'un arc-en-ciel avec un pommier en fleurs...

Ce frondeur était un tendre, et dans son œil noir se mirait l'âme des choses. Il écrivait : « Nos cœurs sont des cimetières. »

RAYMOND BOUYER.

(1) *Dindes* (dans le patois normand).

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42090. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 17. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 26 AVRIL 1902.

CE QUE SERONT LE MONDE ET LA VIE

dans cent ans.

Auteur très suggestif d'ouvrages divers dans lesquels la science se mêle, de façon fort pénétrante, à la fiction, tels que *la Guerre des Mondes*, *la Machine à explorer le temps*, *l'Ile du Docteur Moreau*, *Quand le dormeur s'éveille*, *les Premiers hommes dans la lune*, — dont M. Davray donnait récemment une excellente traduction, — auteur plein d'ingéniosité et de pensée, M. H. G. Wells vient de faire paraître un volume dont on parle beaucoup de l'autre côté de la Manche, au moins dans le public à qui les élucubrations enfantines des *magazines* ne saurait suffire.

Dans ce volume qui a pour titre *Anticipations*, M. Wells tente, en effet, de tracer les grandes lignes des événements qui vont se passer d'ici à un siècle ou deux, ou plutôt les causes et les conséquences de ces événements, et leur répercussion sur l'organisation des sociétés humaines. Plusieurs ouvrages de ce genre — qu'on peut caractériser de vaticinatoire — ont été déjà publiés : il n'en est pas d'aussi curieux. La fiction n'y a point de part : l'œuvre intéresse par la qualité du raisonnement et l'ampleur des vues. Les lecteurs de la *Revue* auront peut-être plaisir à connaître la trame générale d'*Anticipations* et ses conclusions : de là les lignes qui suivent. Il est bien entendu au reste, que ce n'est ici que le croquis d'une œuvre très serrée et fouillée ; une esquisse entre les lignes de laquelle il y a peut-être plus encore à lire que dans le contexte ; une esquisse imparfaite, bien que trop longue pour qu'il ait pu être question, un instant, de faire une seule réserve ou d'indiquer un essai de discussion. Et il est bien entendu que c'est M. Wells qui parle...

***

Un des faits les plus importants de l'époque présente, et celui qui jouera dans l'installation de l'ordre de choses nouveau un rôle considérable, au moins en ce qui concerne l'aménagement matériel des agglomérations humaines, c'est la multiplication des moyens de transport, et surtout leur perfectionnement.

Sous nos yeux ils ont déjà pris un prodigieux essor, et il n'y a point de comparaison à établir entre le chemin de fer d'il y a 70 ans — dont nos pères nous racontent les lenteurs prudentes et la timidité — et nos grands rapides actuels. Mais les progrès réalisés ne nous suffisent point : de tous côtés les ingénieurs cherchent le moyen d'acroître la vitesse et de faire pénétrer le cheval de métal dans les régions, proches ou lointaines, à la faune desquelles cet impressionnant animal reste encore étranger ; et le public, insatiable, les encourage du geste et de la voix.

Il sera obéi. — Déjà le Malais part en saint pèlerinage pour la Mecque en bateau à vapeur, et l'Arabe en chemin de fer. Et l'Anglais sait par une coûteuse expérience à quel point il importe — pour exterminer un ennemi, même moins nombreux et moins bien équipé de beaucoup, autrement qu'à coups de camps de concentration — de disposer de moyens de mobilisation rapides et efficaces. Sans aucun doute, la locomotion fera, au XXe siècle, des progrès

énormes. Ils se feront dans des sens variés mais dont il est aisé, déjà, de fournir l'indication.

Revenant à la machine fantasmagorique qui fut le point de départ de la locomotive, nous avons, ces dernières années, remis en honneur la voiture automobile sur route que la France connut il y a plus de cent ans : mais une voiture perfectionnée, susceptible de devenir pratique et de prendre une grande extension.

Avant l'automobile, la bicyclette nous était née, qui n'a point encore dit son dernier mot. Et sur les mers, chaque année la vitesse s'accroît : demain, par l'emploi de la turbine à vapeur, elle s'accroîtra de nouveau.

Tout indique que le chemin de fer va se perfectionner beaucoup. Car il y a beaucoup à faire pour accroître le confort matériel du voyageur, et les dimensions des wagons, imposées en quelque sorte par le fait que les premières voitures ne furent que des carrosses posés sur des rails — en tête de chacun de nos rapides trotte le fantôme du cheval — ne sont point celles que nos ingénieurs leur donneraient nécessairement si toute l'œuvre se pouvait reprendre *ab ovo*, et s'il n'y avait pas à se conformer à la tradition, à l'implacable fo... orme.

Et beaucoup à faire aussi en ce qui concerne la vitesse : mais ici encore, comme on le voit quand on veut adapter les voies existantes à la traction électrique, le passé a engagé l'avenir et l'a lié fortement.

Néanmoins, les progrès se feront. On en peut entrevoir quelques-uns : on peut compter que l'époque viendra où les grandes routes, destinées au trafic ultra-lent, aujourd'hui, seront aménagées de manière à faciliter le trafic ultra-rapide, et seront, en partie, construites pour les véhicules mangeurs d'espace, cycles et automobiles en particulier.

Dans les villes, de profonds changements sont proches. Déjà dans beaucoup de voies, le gros trafic est interdit pendant une partie de la journée : et nul ne s'en porte plus mal. Cette tendance s'accentuera. Le camionnage se fera par traction mécanique — comme le transport des voyageurs — et les humains, non moins que les colis, prendront les voies souterraines et rapides.

D'innombrables galeries s'entre-croiseront, passant à des niveaux variés sous les taupinières que villes on nomme; et, dans ces galeries, à température uniforme, brillamment éclairées, nos petits-fils circuleront, protégés contre les intempéries, avec une croissante agilité. Non pas à pied, du reste : mais dans des métropolitains, et sur des appareils dont le trottoir roulant présentait une imparfaite bien qu'intéressante image. Car les possibilités de vitesse du trottoir roulant sont considérables : il suffit de multiplier les plates-formes intermédiaires pour que la plus rapide puisse être, sans danger pour les voyageurs, animée d'une vitesse égale à celle de nos trains express. Et peut-être trouvera-t-on le moyen pratique de permettre aux voyageurs de monter dans les trains ou d'en descendre, sans que ces véhicules aient à s'arrêter, ou seulement à ralentir leur allure aux stations. Voilà pour les profondeurs du sol. Là-haut, à la surface, dans les rues que nous voyons encombrées, ahurissantes, boueuses, éclaboussantes, pleines d'un bruit qui affole, où cent véhicules, à chaque minute, nous guettent comme si leur mission providentielle était de nous faire passer de vie à trépas, où la traversée d'un carrefour présente parfois autant de danger que la traversée de l'Atlantique, là-haut, tout sera paix et grâce... Plus de chevaux; pas de voitures, rien que des cycles et automobiles, roulant dans la pieuse observance de lois bien faites, — et sévèrement appliquées, — sur des routes admirablement propres, et planes; les trottoirs, plus larges, seront abrités de façon efficace contre la pluie : peut-être même arrivera-t-on à transformer les rues en voies couvertes, bien que claires, protégées contre le soleil en été et contre la pluie en hiver par des plafonds. Et dans ces rues, bien tenues, d'où aura disparu le fracas, nos descendants circuleront avec plaisir, sans risquer leur existence, et sans ruiner leurs vêtements. Heureux descendants...

* * *

En même temps qu'elle se modifiera de la sorte, la ville de l'avenir se transformera d'autres façons. Déjà, en cent ans et moins, quels changements se sont effectués! Crevant l'enceinte autrefois nécessaire de ses murs devenus encombrants et inutiles, la ville a débordé sur les campagnes environnantes. Les demeures et les usines se sont élevées dans les faubourgs, répondant aux besoins nouveaux : la campagne s'est dépeuplée : le paysan, se faisant ouvrier, est venu demander à l'usine une subsistance plus abondante et moins hasardeuse que celle que lui fournit la terre, personne capricieuse et avare. Les agglomérations urbaines se sont accrues, et elles continueront à ce faire. Les progrès de la locomotion seront les causes de cette expansion inévitable.

D'abord limité par la distance que le piéton peut couvrir en une demi-heure au plus, le rayon de la ville s'est étendu à la distance que franchit sans peine dans le même temps le véhicule hippomobile : sous nos yeux, il s'est allongé encore grâce à la traction mécanique, et il s'allongera davantage. Il ira jusqu'au point d'où, en une demi-heure ou une heure, selon la profession, on pourra se faire transporter facilement et sûrement au centre, ou sous-centre. Le peu-

plement considérable des banlieues qui s'est opéré depuis quelques années grâce aux facilités de communication nouvelles indique nettement la tendance.

Mais ces agglomérations auront un caractère particulier qui se laisse déjà apercevoir. Il y aura une diffusion marquée. On voudra être à portée du centre, ou de tel sous-centre de l'élégance, — de telle ou telle catégorie de commerce, d'industrie, ou d'affaires — sans avoir les inconvénients de la vie dans le centre. L'amour du chez-soi, le désir d'avoir sa propre demeure, grande ou petite, et son jardinet, inciteront donc nos descendants à se loger aussi loin que le permettront les transports. La ville s'éparpillera donc en un amas de maisons isolées que sépareront les petits jardins. Il est vrai que certaines influences centripètes réagiront : le besoin de n'être pas trop loin des nécessités de la vie, des magasins, des écoles, du pharmacien, du médecin ; mais les écoles, les pharmaciens et les médecins s'éparpilleront aussi — ils le font déjà — et, avec les progrès et l'abaissement de prix des communications téléphoniques et postales et des transports, rien ne sera plus facile que de commander au loin et de recevoir rapidement tout ce dont on peut avoir besoin. Il reste l'amour de la foule, de la gaieté, de la lumière, des théâtres et lieux de plaisirs auquel la ville diffuse n'offrira guère de satisfaction dans ses parties les plus éparpillées. Mais avec les véhicules de l'avenir, il sera facile d'y sacrifier et de venir passer quelques heures à Regent Street, sur les Boulevards, dans Broadway ou *Unter den Linden*, d'autant plus brillants et élégants qu'ils seront faciles d'accès, bien entretenus, sans encombrement de trafic et de voitures, pourvus de commodités nouvelles et variées.

Les villes diffuseront donc : à vrai dire ce seront de vastes régions urbaines, subdivisées en centres secondaires, entre lesquelles s'étendront les plaines nécessaires à l'agriculture, à qui la science imposera les cultures les plus appropriées et le rendement le plus considérable. Londres, Saint-Pétersbourg, Berlin, Paris pourront compter 20 millions d'âmes ; New-York, Philadelphie, Chicago, Hankow en Chine, 40 millions environ. Et Londres seul couvrira à peu près le tiers de l'Angleterre. Dans ces conditions, les agglomérations urbaines ne seront pas bien nombreuses, naturellement.

* * *

Voilà pour le contenant de la civilisation future : considérons le contenu ; voyons quels seront les éléments de la société de l'avenir.

Ce qu'ils ont été dans le passé — et cela à trois aussi bien qu'à vingt siècles en arrière, en France ou en Angleterre, comme à Rome et Athènes — ce qu'ils ont été, chacun le sait. Il existait essentiellement deux classes ; deux classes se retrouvaient partout.

A la base, la grande masse, qui supportait l'édifice social et lui était indispensable, bien que considérée comme inférieure et traitée en subordonnée, — voire en bête de somme, — la grande masse adonnée aux besognes manuelles, par les mains et le labeur de qui tout se faisait. Cette masse ensemençait la terre, construisait les monuments, se faisait tuer à la guerre. C'était le moteur animé : le moteur qui faisait toutes choses dans le temps où le moteur inanimé, où la machine n'existait point encore. Au-dessus, dirigeant la masse inférieure, la possédant corps et âme souvent, se trouvait la classe supérieure : l'aristocratie, la noblesse, classe non productrice, essentiellement propriétaire, plus ou moins cultivée, plus ou moins guerrière. Sans doute, à l'intérieur de ces deux groupements fondamentaux, des subdivisions se sont formées, des éléments nouveaux, intermédiaires ou spécialisés, se sont produits ; mais dans l'ensemble, la classification est restée, jusqu'à une époque récente, ce qu'elle était autrefois, et ce qu'elle est encore dans les civilisations moins avancées.

Ces éléments nouveaux méritent toutefois qu'on s'y arrête, car ils vont jouer dans les sociétés futures un rôle important.

Depuis une époque récente — car la chose remonte au XVIIe siècle, au plus, bien que le développement principal ne date que du XIXe — depuis une époque récente, une classe nouvelle s'est formée, prenant naissance principalement dans l'ancienne classe aristocratique. C'est la classe des actionnaires ou capitalistes.

Elle est composée de cette masse considérable d'individus qui sont, pour peu ou pour beaucoup, co-propriétaires irresponsables, inactifs et incompétents de mille entreprises, grandes ou petites, industrielles, agricoles, financières. Propriétaires non producteurs, incapables de tirer parti de ce dont ils se trouvent possesseurs, — puisqu'ils délèguent toute autorité à un directeur ou conseil d'administration, — ils forment une classe qui n'a d'autres caractères que celui qui la définit. Elle est très hétérogène, comprenant le banquier millionnaire, le membre des professions libérales qui a quelques rentes ou revenus, et le garçon de café qui a placé quelques économies dans une affaire à prospectus très alléchant ; ceux qui la composent n'ont ni l'intelligence, ni la culture, ni la compétence, ni les instincts, ni l'origine, en commun ; ils sont incapables d'action concertée et n'ont aucune organisation. Cette classe est née du machinisme moderne : des progrès de l'industrie qui ont pour origine la création du moteur inanimé, des machines-outils, des procédés technologiques. Autrefois, le fermier et le paysan étaient

seuls emprunteurs; l'inventeur ou le possesseur d'une machine ou d'un procédé de fabrication s'est présenté à son tour, ayant besoin d'argent pour exploiter son procédé ou sa machine, il a emprunté sous une forme nouvelle, en cédant au prêteur une part de propriété. Et ce que l'individu isolé a fait, des groupes d'individus l'ont fait à leur tour, pour des entreprises plus vastes. Et comme rien ne fait présager une diminution dans l'invention humaine, comme sans cesse il se fait des progrès et que de nouvelles entreprises s'efforcent de prendre la place des anciennes, on est en droit de considérer que la classe des actionnaires, ou co-propriétaires, ne disparaîtra point de sitôt, voulût-on même municipaliser ou nationaliser certaines formes de propriété.

A l'opposé de cette première classe non productrice, inactive, irresponsable, dans laquelle s'est fondue une grande partie de l'ancienne classe aristocratique, une autre agglomération s'est formée. Sans doute, elle a toujours existé, mais les causes qui ont amené la transformation de l'ancienne aristocratie, ou plutôt de la classe plus fortunée, ont beaucoup fait pour transformer et surtout pour accroître la division sociale dont il s'agit maintenant. Par suite du développement des industries mécaniques, une foule de travailleurs sont devenus superflus. Les moteurs inanimés ont rendu inutiles une quantité de moteurs animés. Pour l'ancienne basse classe, le coup a été rude : et nombre d'hommes tombant dans la misère, et de là dans le vice et le crime, se trouvent maintenant constituer une classe submergée, incapable et inutilisable. Elle est faite de déchets et de scories : sur le corps social, elle joue le rôle d'une excrétion déplaisante et nuisible; c'est le groupe des éliminés, de ceux que la sélection naturelle a trouvés défectueux, de ceux qui, dans les nouvelles conditions de la lutte pour l'existence, étaient vaincus d'avance.

Comme la précédente, cette classe est inactive et non productrice; de plus elle constitue un danger. Voilà deux divisions sociales, répondant en partie aux anciennes divisions. Mais les transformations ne s'arrêtent pas là. Une troisième classe existe, d'origine relativement récente, qui nous intéresse bien plus, et qui est d'une autre importance pour l'avenir.

Elle est née aux dépens des deux premières, et correspond à ce qu'on a appelé la classe moyenne, On pourrait la désigner comme comprenant toutes les personnes adonnées aux professions libérales : mais le nom de « Techniciens » convient mieux à ceux qui en font partie. Techniciens, c'est-à-dire gens de culture spéciale, occupés à appliquer à la vie quotidienne et aux industries, à toutes les industries, les découvertes et les simplifications de la science, occupés à faire ces découvertes, du reste, et à chercher les simplifications. Cette classe, essentiellement active et productrice, est celle à qui la civilisation doit toutes ses gloires et toutes ses conquêtes; elle comprend tout ce qui travaille intellectuellement et scientifiquement à la fois : le savant, l'ingénieur, le chimiste, le constructeur, le médecin, l'agronome, le mécanicien, etc., etc. Elle s'accroîtra, et sans doute, s'organisera en un système de groupes connexes, interdépendants, ayant un but général commun et formant l'élite intellectuelle et active de la société dans son ensemble.

Hors des mêmes éléments, accessoire et parasitaire dans une mesure qui varie, une quatrième classe s'est enfin formée, active mais non productrice, habile plutôt qu'intelligente, opérant sur l'émotivité des individus plutôt que sur la logique des choses, jouant le rôle de courtier — quelquefois honnête : — c'est l'ensemble des intermédiaires : les agents financiers et commerciaux, les organisateurs de publicité, les politiciens, les faiseurs. Le prototype de cette classe est à peu près le politicien faiseur d'affaires, le spéculateur de haut ou bas étage.

Au total : deux classes, ni actives, ni productrices : les actionnaires et les éliminés; une classe active, mais non productrice : les faiseurs d'affaires; une classe active et productrice : les techniciens.

***

Comment vivront les individus appartenant à ces différentes classes? On peut s'en faire quelque idée en considérant deux ménages de l'avenir : le ménage du technicien, et le ménage du spéculateur ou du capitaliste. Pour les éliminés, rien ne sera sensiblement changé.

Le technicien, il faut se le figurer dans une petite maison, loin du centre, entourée d'un jardinet simple. Homme pratique et cultivé, il est plutôt moral par hygiène que religieux par tempérament; calme, rangé, de manière à pouvoir donner toute son énergie à sa tâche, il est marié à une femme sensée, tranquille, saine, intelligente, bonne mère et bonne maîtresse de maison. Ils sacrifient peu à la toilette, ou au théâtre, prenant leur plaisir plutôt à voyager, à lire, à entendre de la musique, et s'intéressant beaucoup aux affaires publiques. Leur intérieur? Scientifique... C'est-à-dire, aménagé en vue de la simplification et de l'hygiène. Il n'y a presque plus à balayer, car la poussière qu'entraîne le chauffage n'existe plus : le calorifère a tué la cheminée ou le poêle. Plus de lampes à faire, non plus : et les chaussures, chacun les nettoiera lui-même, sans peine. Pas de seaux à vider : une canalisation fera la besogne : et l'eau chaude et l'eau froide viendront d'elles-mêmes où il faudra. Les vitres se laveront automatiquement; on n'aura donc que son lit à faire.

Mais la cuisine? Avec l'électricité, la cuisine deviendra un amusement pour « dames invalides intelligentes » (??) : et surtout il y aura de vastes entreprises alimentaires, des restaurants où l'on ira se nourrir, ou qui enverront les plats demandés. Dans ces conditions, les domestiques seront inutiles, et ceci sera fort heureux, car on ne trouvera pour ainsi dire plus de domestiques. Et d'un.

Passons à l'intérieur du spéculateur ou du riche irresponsable, l'actionnaire, le co-propriétaire. Ici, il y aura des domestiques; l'intérieur sera très orné, très riche en tentures, en couleurs, en dorures; les artistes de tout rang, peintre en bâtiments aussi bien que peintre de tableaux, auront de quoi s'occuper. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que le résultat sera très artistique. Meubles contournés, cherchés, tarabiscotés; imitations de l'ancien, costumes inquiets; art moderne, tout cela se rencontrera dans la demeure des riches irresponsables.

Seulement, par le fait même de la richesse et de l'irresponsabilité jointe à l'indépendance absolue, les dangers déjà inhérents à la condition de cette classe s'accroîtront encore. Sa moralité sera faible : elle n'est déjà pas forte, au reste; et, sans moralité, n'ayant de la religion que le côté superstitieux, sans culture, sans aspirations, elle est destinée à jouer dans la vie de la société un rôle toujours moins important, à passer à l'arrière-plan, à se désagréger et à s'éliminer. Les plus heureux seront ceux dont l'élimination se fera sans déshonneur. Et, au milieu de cet effondrement graduel qui se laisse déjà pressentir, les techniciens pratiques, sensés, laborieux et compétents constitueront l'élément social dominant; seuls ils émergeront au-dessus de la masse, moralement et socialement en déliquescence.

Ils émergeront d'autant plus et d'autant plus vite que l'opération sera facilitée par l'idée démocratique, ou plus exactement par la forme démocratique que présentent, à des degrés variables, les gouvernements dans les pays les plus avancés. Ici quelques explications rapides sont nécessaires.

*
* *

On parle beaucoup de « démocratie ». Or, ce n'est là qu'un mot creux, et il n'en saurait être autrement. Les hommes sont inégalement doués, et inégalement propres à concevoir des idées politiques, même sur les problèmes les plus élémentaires; un nombre considérable est hors d'état de comprendre la question et ses conséquences, même proches, et encore plus hors d'état, naturellement, de fournir une solution. D'opinion populaire digne de ce nom, de volonté du peuple, précise, catégorique, il ne saurait être parlé, encore que le peuple, par ses votes, semble manifester une volonté. Celui-ci, en réalité, ne vote que sur les ordres ou d'après les suggestions d'agents électoraux qui travestissent les questions, les dénaturent, et qui, en réalité, soutiennent non des idées générales, mais les intérêts particuliers de quelques hommes. La démocratie véritable n'existe pas : et ce qu'on désigne sous ce vocable n'est à vrai dire qu'une condition politique imparfaite et transitoire.

Ses origines sont récentes : elles se rattachent, elles aussi, aux débuts du machinisme et de l'industrialisme modernes, et à la transformation des cadres sociaux qui en est résultée. Sous la législation ancienne qui convenait à la condition sociale ancienne, la condition nouvelle se trouvait mal à l'aise, sans cesse entravée et encombrée. Il ne pouvait, toutefois, y avoir un conflit entre une organisation nouvelle et une organisation ancienne, par la raison très simple que l'organisation nouvelle n'existait point encore et n'avait pu arriver à prendre corps. On ne pouvait dire : démolissons ceci, et nous reconstruirons sur le plan que nous vous apportons. On n'avait point de plan. Et tout ce qu'on put faire, tout ce qui « se fit » naturellement sous la poussée des besoins nouveaux, ce fut une démolition partielle du vieux système. Et à la vérité, nous en sommes encore à cette phase de démolition : la formule de l'avenir n'est point encore trouvée ; le plan de la demeure future n'est pas encore arrêté. L'œuvre fut donc, et est toujours, d'ordre négatif, et non positif; d'ordre destructif et non constructif. On abattit, les uns après les autres, les principaux et plus gênants obstacles, comme une armée ouvre des brèches pour pénétrer dans la place avant de s'être préoccupée des moyens par lesquels elle reconstruira sur un plan nouveau et meilleur.

Au reste, qui donc eût pu fournir le plan? Qui le fournirait à l'heure actuelle?

La démocratie, née des circonstances, née des débuts du machinisme et de l'industrialisme — d'où le fait qu'elle a pris jour d'abord en France et en Angleterre — est donc dans une phase embryonnaire.

La situation actuelle, toutefois, ne peut durer; elle ne peut donner plus longtemps satisfaction aux instincts qui se développent; elle ne laisse point aux forces nouvelles, jeunes et actives, le jeu dont elles ont besoin. Et comme ces forces ne se peuvent réprimer, il faudra bien que tous les obstacles s'abattent.

*

Et ils s'abattront, et la réorganisation se fera, grâce à la classe nouvelle, et qui va s'accroissant, des techniciens. Jusqu'ici, ils ont été ignorés, en quelque sorte. La démocratie, ou plutôt ce qu'on désigne sous ce nom, a été et est encore conduite, — puisqu'elle ne peut se conduire elle-même, de par sa nature incohérente et incompétente, — par les puissances

financières, par les spéculateurs et les politiciens, disposant de places, d'argent, et d'une certaine presse qui a pour tâche de défendre les intérêts des financiers, et les intérêts financiers des propriétaires des journaux, en se vendant le plus qu'elle peut, ce à quoi elle parvient, — ou s'efforce, — par les nouvelles sensationnelles. Ceci durera quelque temps encore : mais non indéfiniment. La confusion présente se dissipera, et grâce à la presse dont il s'agit, précisément. Car, pour justifier le maintien des politiciens et financiers au pouvoir, elle est obligée de faire croire qu'ils rendent des services à la société ; de faire croire en particulier qu'ils la protègent contre les ennemis du dehors, d'où une exploitation en règle du patriotisme et de la peur, une expression sans cesse renouvelée et exaspérée des dangers que court le bien public, et une dénonciation de l'absence de patriotisme chez tous ceux qui osent, ou voudraient, faire opposition au parti qui détient ou convoite le pouvoir. Pour pouvoir défendre leurs intérêts particuliers, les politiciens financiers invoquent l'intérêt général, et excitent la nation contre l'étranger. Ceci aboutira à la guerre, ou tout au moins à de sérieuses menaces de guerre. Et c'est à ce moment, avant la guerre, ou bien après, que le nouvel ordre s'établira, et que, devant les techniciens, s'effondreront les deux classes très actives, mais improductives, des spéculateurs et politiciens, et des riches irresponsables dont les intérêts sont plus ou moins liés à ceux des spéculateurs. Sans doute, on sera tenté de croire qu'en présence du danger extérieur, le « sauveur », « l'homme providentiel », le Napoléon surgira, qui vaincra, et ensuite s'installera sur le trône avec le concours de tous ceux pour qui la servilité est un besoin. Non point : et ceci, parce que l'homme providentiel n'est plus chose possible. Les conditions où se font les guerres ont totalement changé, en effet. Le succès appartiendra non point à ceux qui ont le plus d'endurance, d'enthousiasme, de courage personnel, mais à ceux qui ont le plus de science, d'organisation et de machinisme à leur disposition. Et le vainqueur ne sera pas le « petit général mélodramatique, caracolant », conduisant à sa suite des « centaines de mille de jeunes gens plus ou moins ivres et inexpérimentés », mais l'ingénieur militaire froid, calme et scientifique, qui a su organiser, avec son état-major d'ingénieurs, tous les moyens de destruction dont la science dispose, et qui tient en mains tous les moteurs inanimés et sait s'en servir.

HENRY DE VARIGNY.

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES RÉUNIONS ÉLECTORALES [1]

II

M. Henri Brisson. — M. Mesureur et M. Syveton. — M. Dausset. — Le comte Jean de Sabran de Pontevès. — Le citoyen Allemane. — M. Jaume, royaliste.

Il n'y a que sept jours dans la semaine, même durant la période électorale, et si les jours sont courts, les réunions sont longues et innombrables. Le plus zélé des électeurs, s'il veut s'instruire, et non se former des idées superficielles, ne peut, toutes les vingt-quatre heures, assister qu'à l'une d'elles. J'ai, pendant deux semaines, exploré Paris, plus que je ne le fais habituellement en une année entière, heureux d'ailleurs de découvrir des quartiers que je devais jusqu'alors à ma paresse d'ignorer. Du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest, des fiacres titubant et zigzaguant m'ont emporté à travers la ville, et les jurons sonores des cochers, furieux de ces courses lointaines, ont bercé mes rêves républicains. Ma conscience tranquille et fière me félicite sans cesse d'avoir cherché avec tant d'ardeur à me renseigner sur les candidats qui demandent les suffrages du peuple. Je livre au public, avec un noble désintéressement, les derniers résultats de cette enquête impartiale.

J'ai toujours éprouvé pour M. Brisson (Henri) une manière de sympathie. Cet homme austère à la barbe vénérable de patriarche, à la longue redingote de clergyman, aux gestes lents et calmes, séduisait ma fantaisie, et comme je ne pouvais comprendre que le gai pays de France lui eût donné naissance, il m'intéressait à l'égal d'une curiosité historique. On avait tant répété aussi qu'il était le défenseur en titre de la République et le champion infatigable de toutes les libertés, que je le vénérais sans y aller voir, comme dit l'autre.

Je me présentai un soir au café du Globe où M. Brisson donnait une réunion. Je n'avais pas de feuille d'invitation, on me renvoya. Je m'apprêtais à en concevoir du dépit et une légère irritation quand par bonheur je rencontrai un vieil ami, Émile Combes, du *Journal des Débats*, et cordialement il me consola, en me fournissant des explications. « Il vous fallait, c'est évident, me dit-il, une carte d'invitation. Iriez-vous dîner chez un amphitryon, s'il ne vous en avait à l'avance prié ? Cette carte, d'ailleurs, n'est pas comme toutes les autres : elle comporte

(1) Voir la *Revue* du 19 avril.

dans sa partie supérieure une souche qui, à l'aide d'un pointillé, peut être facilement détachée, et comme vous le présumez déjà, le nom et l'adresse de chaque invité se trouvent inscrits en double, c'est-à-dire sur la carte d'abord, puis sur le coupon à souche. Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que si vous entrez à l'une quelconque de ces réunions, le membre du comité préposé au contrôle détache le coupon pour pouvoir recenser plus aisément les personnes qui y auront assisté. »

J'ouvris de grands yeux étonnés, et j'allais exprimer ma surprise. Mon ami m'arrêta : « Comprenez-moi bien. Avant de détacher le coupon, le membre du comité appose, à cheval sur le pointillé, c'est-à-dire sur le coupon et le corps de la carte, le cachet d'un timbre mobile en caoutchouc. Or, ces cachets ne sont pas tous les mêmes : si l'inscription transversale du comité électoral de M. Brisson leur est en effet commune, ils portent, reproduit en double, et de façon qu'il s'imprime du même coup sur le coupon et la carte, un signe particulier. C'est tantôt une montre, tantôt une petite charrette, un chien, ou encore les balances de la Justice.

— Ah ! fis-je, ahuri.

— Ne vous frappez pas, me conseilla mon obligeant confrère, et faites effort pour me suivre jusqu'au bout. Quand l'employé du contrôle a apposé tel ou tel cachet sur telle ou telle carte d'après le nom qu'elle portait, il a, grâce aux coupons qu'il a colligés, la représentation assez fidèle de l'auditoire. Les coupons sont aussitôt remis entre les mains de M. Brisson, qui en a, par conséquent, lui aussi, la même connaissance. Il parle alors, suivant que les montres sont en excédent sur les petites charrettes ou sur les chiens ou sur les balances, et il conforme son langage à ces indications, car chacune d'elles correspond à une classification mystérieuse.

— Ah ! fis-je de nouveau, et, tout préoccupé, je m'éloignai...

Deux jours plus tard, j'affrontai, une lettre d'invitation aux doigts, le regard soupçonneux du contrôleur. Le cachet qu'il apposa sur le coupon représentait une montre. Je me demande encore pourquoi ce fut une montre plutôt qu'une balance. Dans la salle on distribuait l'*Entretien de Jean-Jacques et de la Ramée* sur les vrais et les faux républicains, et deux autres brochures où le spectre horriblé de la Congrégation surgissait à chaque page. M. Brisson, tout au fond, caressait d'un geste réfléchi, sur le haut d'une petite estrade, son nez, sa moustache et sa barbe. Près de lui, un piano mélancolique se couvrait de pardessus et de hauts de forme. Un écriteau interdisait de fumer. Les chaises étaient rangées en figure géométrique ; les électeurs s'asseyaient sans en déranger l'ordonnance, lentement, sagement, peureusement. Une telle tristesse baignait l'assistance qu'une grande envie me prit de pleurer.

Le bureau fut formé; M. Brisson se leva. Le doigt tendu vers le ciel, puis menaçant le midi, d'une voix caverneuse et lugubre, il dénonça une fois de plus le péril clérical et évoqua les figures sinistres des innombrables jésuites qui, dans l'ombre, gouvernent la France. On eût dit qu'à sa parole des robes noires flottaient dans l'air, et je crus entendre jusqu'à des cloches lointaines qui annonçaient une seconde Saint-Barthélemy. Des gouttes de sueur perlaient sur mon front. Je n'en avais pas fini cependant avec le cauchemar. M. Brisson, soudain, se mit, en effet, à rappeler l'*affaire*, citant des noms, des dates, des faits. Brusquement sa main plongea dans sa redingote : allait-il en tirer une Bible? Il n'en tira qu'un code tout petit et relié en cuir rouge, qu'il compulsa, posa, reprit, rejeta. Le public écoutait, pénétré d'une sainte admiration, et quand, raide, les yeux fixes, le doigt toujours tendu, l'orateur affirma avec solennité qu'il s'enorgueillissait d'avoir voulu légalement la revision du procès Dreyfus, des applaudissements retentirent. M. Brisson, alors, chercha son chapeau, le trouva, l'assujettit sur sa tête et s'en fut. Je l'imitai.

Le lendemain, rue de la Jussienne, M. Mesureur tenait sa première réunion publique et contradictoire.

A huit heures battant, je me glissai parmi les citoyens qui, sous la surveillance de braves agents, attendaient que la porte s'ouvrît. Du ciel noir des gouttes tombaient. La porte ne s'entre-bâillait que pour quelques privilégiés, et ce favoritisme excitait l'indignation de ceux qui n'en bénéficiaient pas. Pour tuer le temps, on plaisanta. Comme un membre du comité radical, nommé Leleu, voulait entrer, on cria : « A la queue, Leleu ! » Les rires cependant s'évanouirent rapidement, on trouvait l'attente trop longue et l'on s'emportait. Quand la demie sonna, prudemment la porte tourna sur ses gonds, et deux hommes solides en occupèrent le seuil. Les électeurs avancèrent, pénétrant un à un dans le sanctuaire, et certains même qui n'avaient que leur carte de 1898 furent repoussés, sans courtoisie. Cent mètres plus loin, deux autres hommes, aussi solides, examinaient encore les cartes. Cette dernière formalité accomplie, on traversait une cour, et l'on prenait place dans le préau.

Je m'assis sur un banc, comme à l'école, au milieu de quatre cents de mes compatriotes. Au bout de la salle, M. Caron, conseiller municipal du quartier, méditait. Il était facile de voir tout de suite que dans cette réunion la majorité n'était pas pour celui

qui l'avait organisée, et le comité, rangé autour de l'estrade, regardait avec inquiétude cette assemblée qu'il avait sans nul doute rêvée bien différente. La figure maigre et triste de M. Mesureur apparut, il se tenait debout à côté de son concurrent, M. Syveton, et il lui parlait aimablement. Les cris éclatèrent : « Le bureau! le bureau! » Tout le monde se leva, et grimpa sur les bancs. Un homme barbu monta sur l'estrade, sourit et dit : « On va voter. » Les deux tiers de la salle glapirent : « Caron, président », l'autre tiers : « Oudart, Oudart! » M. Caron s'avança; M. Oudart, plus prompt, surgit derrière la table présidentielle. « A bas Oudart! Enlevez-le!... » M. Oudart, doué d'un courage tout militaire puisqu'il est capitaine de territoriale, demeure dédaigneux à son poste. Mauvaise idée! Vingt gaillards se précipitent, bousculent M. Oudart, soulèvent M. Caron à bras-le-corps et l'installent à la table. La table dansait éperdument sous les heurts, des hommes dégringolaient, d'autres escaladaient, M. Caron agita son chapeau, et brusquement M. Mesureur et M. Syveton se dressèrent à ses côtés, saluant eux aussi. Une grappe d'électeurs les dominait, grimpés sur les épaules des uns des autres, jusqu'au toit. Une clameur emplit le préau : « Vive Syveton! Vive la France! Vive Mesureur! A bas les franc-maçons! A bas la calotte! Vive l'armée! »

Un spectacle divertissant commença, M. Caron tendit le bras, sourit, ouvrit la bouche. Les hurlement les plus divers du monde couvrirent le bruit de sa voix. Il se tourna vers M. Mesureur, sourit encore, remua les lèvres; M. Mesureur acquiesça en inclinant la tête, tendit le bras à son tour, ouvrit la bouche. Il la referma aussitôt devant le vacarme épouvantable. Il se pencha vers M. Syveton, murmura à son oreille quelques paroles. « Asseyez-vous, asseyez-vous », dit M. Syveton. Des citoyens dociles, obéirent; M. Caron, alors, tenta de nouveau de haranguer la foule. Les citoyens qui s'étaient assis se relevèrent. Le chahut recommença de plus belle, et tout à coup, la *Marseillaise* retentit. Un farceur parvint à éteindre subitement tous les becs de gaz et, durant cinq minutes, les flammes menues des allumettes-bougies projetèrent dans la salle leur petite lumière falote. Tête nue, MM. Caron, Mesureur et Syveton unissaient leur chant à celui de leurs amis. De temps en temps un électeur s'arrêtait pour en interpeller vigoureusement un autre et des menaces se mêlaient aux accents de l'hymne national.

Neuf heures et demie sonnèrent. J'ai employé tous les mots qui peuvent donner une idée du charivari qui régnait et qui, loin de diminuer, augmentait à chaque minute. Les sifflets se mettaient de la partie et, de droite à gauche, on s'injuriait : « Vendu! Sectaire! Calotin! Sale réac! Dreyfusard! Conspuez Syveton! Conspuez Mesureur! » Son haut de forme à la main, les dents toujours découvertes par un sourire ironique, M. Caron frappait parfois la table de sa canne pour demander un silence que personne ne songeait à lui accorder. Une accalmie néanmoins se produisit. Il en profita pour réclamer que M. Syveton prît le premier la parole. Les partisans de M. Mesureur lui montrèrent par l'accord touchant de leurs cris qu'ils ne le voulaient pas. M. Mesureur, les bras croisés, une cigarette aux lèvres, contemplait sans colère, mais tristement, ces hommes libres qui s'en payaient une bosse. Comme M. Syveton brandissait son feutre rond, il l'imita, et toute la salle imita les deux concurrents.

Dix heures sonnèrent. La comédie pouvait durer toute la nuit. « Encore une soirée de perdue, pensai-je, et deux candidats que je n'entendrai pas. » M. Mesureur eut, sans doute, le même sentiment, car, ayant dit encore quelques mots à son rival, il descendit de l'estrade et regagna sa maison, renonçant à la lutte. Quatre citoyens, taillés en hercule, s'emparèrent aussitôt de M. Syveton, l'installèrent sur leurs épaules, et, à travers les rangs pressés des assistants, l'emportèrent en triomphe. Deux ou trois électeurs, bousculés, roulèrent à terre, et M. Syveton, si fortement qu'il fût maintenu, semblait souffrir un peu du tangage. Il arriva ainsi jusqu'à la rue, où les braves agents, par crainte d'une manifestation trop bruyante, s'opposèrent au passage de ceux qui l'accompagnaient. Il m'avait été impossible de connaître le programme de M. Mesureur et celui de son adversaire.

L'âme attristée, et presque désespérée, je persistais cependant dans mon désir ardent de m'instruire, avant de courir aux urnes, ainsi que le recommandent les candidats. Puisque je n'avais pu entendre M. Syveton, j'entendrais son frère d'armes, M. Dausset. Je me rendis au préau des écoles de la rue Franche-Comté, mais à peine étais-je entré que je songeais à m'en aller : je me trouvais assurément au milieu d'hommes qui s'égorgeaient. Des ennemis venaient, paraît-il, d'envahir la salle en bousculant les commissaires chargés d'en garder la porte, et, criant, hurlant, ils ébranlaient le préau de leurs clameurs folles. Il m'est impossible de répéter les cris, les injures, les insultes que se prodiguaient généreusement les deux partis en présence, car mon oreille, pourtant déjà habituée aux tumultes électoraux, demeurait incapable de les distinguer. Des sauvages dansant et glapissant, sur la place de leur village, avant de partir en guerre ne m'auraient pas fourni un spectacle plus horrible et surtout plus incompréhensible. Parlait-on chinois, patagon, ou péruvien? je ne sais.

Sans doute il était manifeste que les uns voulaient que M. Dausset parlât, et que les autres ne le voulaient pas. Le candidat avait beau s'époumoner, et, les bras tendus, les mains crispées, gouttelant de sueur, demander, réclamer, exiger le silence. Les couteaux, dans les coins, sortaient des poches et des poings s'abattaient sur des têtes. Juché tout en haut d'une fenêtre, un manifestant, la casquette tombée, la poitrine nue, chantait la *Carmagnole* et battait la mesure avec un crucifix de fer. J'avoue, sans crainte qu'on me le reproche, que je disparus prudemment. Vers minuit seulement, la curiosité me ramena dans ce quartier. On se battait dans la rue et la police chargeait. Je disparus de nouveau.

« Cocher! 161, rue de Crimée. » Le cocher ébauche une grimace, puis fouette son cheval, et lance à terre un crachat méprisant.

Nous allons chez M. le comte Jean de Sabran de Pontevès, royaliste, défenseur de la Patrie (1870), premier occupant patriote à la Villette-Combat (1891), victime de la Haute-Cour (1899-1900), ami de Morès, candidat de la fédération patriotique antiministérielle du XIXe arrondissement. Ce chapelet de titres, que je viens de lire au bas d'une interminable profession de foi signée du nom claironnant de Sabran, excite ma curiosité. Sans doute, la profession de foi n'est pas un chef-d'œuvre littéraire. Elle est écrite dans un français guerrier qui foule aux pieds, avec une martiale tranquillité, la syntaxe et le dictionnaire. « Vous savez mon vouloir, dit le comte: rendre *évolutionnairement* la plus grande France à tous les Français. » Que cet adverbe me semble étrange! Le belliqueux candidat les aime étranges d'ailleurs : il dit *modernement, antinationalement*, avec autant de plaisir qu'il écrit : *cela re-exposé*. Il adore de même les comparaisons imagées : il veut apporter, pour conjurer *l'écroulement de la Maison Française*, des *étançons de soutien au flanc de ses chères murailles*, et des *étais de sûreté*, et il affirme que *tels que coucous, quelques infimes, parmi les éternels déracinés mondiaux, et d'autres tard-venus moindres, ont déposé leurs œufs dans le séculaire nid Français momentanément vide et ensanglanté*. Mais enfin, si M. de Sabran n'est pas un écrivain de tout premier ordre, il n'en est pas moins, de l'avis de tous les bouchers du quartier, le *Costaud* de la Villette. Ce surnom glorieux, et les bals qu'il donne et que Mme de Sabran ouvre elle-même avec un des princes de l'abattoir, valent bien qu'on se dérange.

Mon cocher, après avoir traversé des rues populeuses, s'arrête, et j'entre dans une salle déjà pleine d'auditeurs. M. de Sabran est sur l'estrade. Il n'est pas très grand, mais sa musculature me ravit. Les yeux sont très vifs et très francs; une jolie moustache orne la lèvre; les cheveux assez courts grisonnent; seule, l'oreille me déplaît, qui est trop large. M. de Sabran n'a pas encore parlé, et il a eu raison, car une dame traverse la salle et s'avance vers lui. Elle porte dans ses bras une gerbe magnifique de lilas et de roses, liée par un ruban tricolore sur lequel se trouve imprimé en lettres d'or : « Vive Sabran! » Elle récite un tout petit discours, s'incline, et le prie d'accepter pour Mme la Comtesse et pour lui ces fleurs, emblème de leurs sentiments dévoués et reconnaissants. M. de Sabran sourit, se penche, prend la gerbe d'une main, frise sa moustache de l'autre, et répond. Il répond en poète galant : il dit que ces fleurs, première parure du printemps qui naît, annoncent et prophétisent aussi le renouveau de la plus grande France, puis se penchant de nouveau, il embrasse la dame qui rougit de fierté. « En vous embrassant, s'écrie-t-il, j'embrasse la meilleure France! » Vous croyez que c'est tout? Ah! non. M. de Sabran laisse mourir les applaudissements que dirigent les mains robustes des bouchers gigantesques, et, pareil à un roi au milieu d'une cour d'amour, il tend, à chacune des femmes qui sont assises devant lui et le dévorent des yeux, une branche de lilas. Une vraie fête de famille!

J'avais complètement oublié que j'étais venu à une réunion électorale. M. de Sabran me le rappela. « On s'est réuni pour parler politique, — dit-il, quand toutes les femmes eurent le corsage fleuri, — parlons donc politique. » Le voilà parti. Il parle politique, et sans se fâcher, avec calme et courtoisie, recommandant à tous les orateurs d'être polis envers les adversaires qu'ils critiquent. Lui-même donne l'exemple de la plus parfaite urbanité. Il compare des budgets passés, présents et futurs; il étudie l'amélioration possible de la classe ouvrière. A un seul moment, il s'emporte. On lui reproche, paraît-il, d'acheter les voix des électeurs : « Être député, fait-il avec un beau geste, roi, empereur ou président, en achetant des consciences, ça me dégoûterait. » Et toute la salle approuve.

« Philippe, me disais-je, sera content dimanche prochain. M. de Sabran sera certainement élu. » Et comme un citoyen qui avait fort applaudi me demandait, en sortant, du feu, je l'interrogeai : « Eh bien, il va passer, Sabran! c'est sûr, n'est-ce pas? » Le citoyen sourit et de l'air le plus naturel du monde : « Oh! c'est un costaud, ça c'est vrai, on l'aime bien, mais c'est pour Dubois que nous voterons, et c'est Dubois qui passera. » Je consultai une affiche : Dubois est le candidat ouvrier! Allez donc tirer un pronostic de l'enthousiasme d'une assemblée!

Et maintenant voici le dernier tableau de cette longue comédie. Nous sommes, quartier de la Folie-

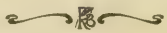
Méricourt, avenue Parmentier, dans une vaste salle, toute grise de fumée, où, coiffés de casquettes et la cravate nouée sur la chemise de flanelle, 2 000 ouvriers, le dos voûté, le menton dans la main, la pipe à la bouche, s'entassent sur des bancs. Un petit homme, robuste, aux abondants cheveux noirs, s'agite à la tribune. Un nez immense, en lame de rasoir, coupe sa figure énergique. C'est le citoyen Allemane, député sortant.

Il ne parle pas, il crie, et facilement, et clairement, scandant ses phrases virulentes de gestes menus et rapides, en se promenant au bord de l'estrade. Il traite la question du gaz, et il s'irrite, et il s'emballe. « Ce qu'on vous demande, citoyens, c'est tout simplement un emprunt de 280 millions. On vous dit que vous payerez le gaz deux sous de moins, mais on ne vous dit pas qu'il faudra payer l'intérêt de ces 280 millions. L'argent de cet intérêt, où le prendra-t-on ? Dans vos poches, citoyens, dans vos poches, et vous payerez ainsi bien plus que les deux sous que vous aurez l'air d'économiser. » On rit, le citoyen Allemane rit aussi, et continue.

Ou plutôt non, il ne continue pas. Un jeune homme, le cou entouré d'un faux-col démesuré, escalade la tribune. C'est M. Jaume, et M. Jaume est royaliste — mon Dieu, oui, royaliste — et il ne le cache pas. Il le déclare tout de suite. Des rires éclatent, avec des lazzis. M. Jaume ne se trouble pas, il répète sa profession de foi, d'une voix claironnante et nasillarde, et il entame l'éloge du comte de Chambord. On l'écoute tout de même, car cette belle franchise étonne un peu. Mais le voilà qui exagère. Il annonce qu'il est catholique, qu'il croit et qu'il pratique. On ne comprend plus du tout, et le citoyen Allemane, dont l'esprit est débarrassé de tout préjugé, le regarde avec dédain. M. Jaume, loin de se déconcerter, explique pourquoi il est catholique. Cette fois, les rires recommencent, et l'on se tord. Catholique ! Qu'est-ce que c'est que ça !

Ce fut la dernière étape de mon voyage à travers les circonscriptions. Une cruelle constatation devait m'affliger, comme je regagnais enfin ma demeure. Nous étions à la veille des élections, et j'avais complètement oublié d'entendre les candidats de mon arrondissement. C'était vraiment bien la peine de me donner tant de mal !

PAUL ACKER.



LES ÉQUIVOQUES

La Tradition.

Il y a une probité du langage : cette probité consiste à ne pas faire dire aux mots ce qu'ils ne veulent pas dire, à ne point noyer la pensée dans le vague des expressions, et surtout à ne pas se jouer en des équivoques qui, en multipliant les doubles sens, facilitent les désaveux et les démentis. Les idées fausses sont moins dangereuses que les idées faussées, et de ces dernières ce sont les mots qui sont les grands coupables. Aux périls de toutes couleurs dont on nous menace — péril rouge, péril noir, et par surcroît péril jaune — on en peut ajouter un autre que j'appellerai le péril verbal, car les mensonges du verbe sont les plus redoutables ; c'est une des plaies de notre temps, non la moindre. On me permettra d'en donner quelques preuves.

S'il est un mot dont on ait abusé depuis quelques années, c'est le mot « tradition ». Des sociétés, des ligues se sont formées pour nous en montrer les charmes et nous en imposer la nécessité. Dans un certain monde, quand on a dit d'un personnage qu'il est « traditionnaliste » on lui a décerné l'un de ces éloges après lesquels il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Je n'y mets aucune opposition, mais je désirerais qu'on m'expliquât de quelle tradition il s'agit.

Eh quoi ? me répondra-t-on, vous faites l'innocent à plaisir, et vous savez fort bien de quoi il est question. Tradition, pour nous, veut dire, tradition nationale. Êtes-vous satisfait ?

Pas complètement. Si nous nous en tenons à la France, je crois connaître assez bien son histoire pour affirmer que si l'on emploie le mot tradition en un sens exclusif, ou bien l'on commet une inexactitude volontaire, ou bien l'on confesse naïvement qu'on ne sait rien de notre passé.

Qu'il y ait des traditions en France, c'est un fait incontestable ; qu'il n'y en ait qu'une et qui puisse servir de règle absolue, je le nie. Chacun a la sienne. Demandez à un bonapartiste quelle est la tradition française ? Il vous répondra sans hésiter par Marengo, Austerlitz, le Code Napoléon et les *Souvenirs du peuple* de Béranger. Interrogez un républicain de vieille roche (s'il en existe encore), il ne se fera pas faute de vous déclarer que la tradition napoléonienne est le plus funeste des mensonges ; il vous montrera l'effondrement pitoyable d'un pouvoir qui se croyait colossal ; il énumérera les abdications réitérées et il vous récitera l'*Expiation* de Victor Hugo.

« Sans doute, ajoutera-t-il, il y a une tradition, c'est celle de la Convention nationale. Parlez-moi de Lebas, de Saint-Just, de Robespierre, voire même de Dan-

ton, bien qu'il ne fût pas très pur. Voilà les hommes de qui nous relevons, voilà les modèles qu'il faut imiter. Il n'y a qu'une tradition : c'est la tradition jacobine. Ce sont les jacobins qui ont sauvé la France. Qui n'est pas jacobin ne saurait être un bon Français. »

Ce n'est probablement pas l'avis de ces hobereaux qui, en pleine France, ont insolemment érigé à deux pas de Sainte-Anne d'Auray une statue à Henri V, Ceux-là sont restés « les voltigeurs de Coblentz ». Leur montre s'est arrêtée après la mort de Louis XVI, que d'ailleurs leurs pères n'ont su ni empêcher, ni venger. Ils réservent toutes leurs tendresses à la Vendée ; au besoin même, à la Chouannerie. Leurs grands hommes s'appellent Charette, d'Elbée, Jean Cottereau. Ils ont renversé le duc Decazes comme trop libéral et soutenu aveuglément Polignac, ce qui ne leur a pas réussi. Voilà donc, pour nous en tenir à des temps presque contemporains, trois esprits différents et persistants, l'esprit napoléonien, l'esprit jacobin, l'esprit émigré et, par conséquent, trois traditions auxquelles il conviendrait de joindre, pour être entièrement équitable, la tradition babouviste et communiste, car les socialistes aussi veulent avoir leurs ancêtres, et ils n'en manquent pas en effet, si nous voulons en croire leur éloquent historien, Jean Jaurès.

Tout cela serait-il trop près de nous ? On l'assure, et je veux bien admettre cette objection. Qui dit tradition dit nécessairement ancienneté, recul dans le temps. Franchissons donc la « néfaste année 1789 », ainsi que la qualifie un romancier pour dames, lequel travaille dans la religiosité. Pénétrons au cœur du XVIIIe siècle. Je crois que nous allons rencontrer la terre promise. Jamais, sous des diversités apparentes, siècle ne fut plus unitaire. Voltaire, Diderot, les Encyclopédistes ont encore leurs fidèles et ils n'ont point cessé d'en avoir. « La France est de la religion de Voltaire », affirmait Napoléon Ier qui devait s'y connaître, n'ayant lui-même aucune espèce de religion. J'ai entendu Michelet, au Collège de France, lancer cette parole flamboyante : « Le grand siècle, Messieurs... Je parle du XVIIIe... » Enfin le sage, le prudent, le méticuleux Doudan invitait ainsi ses amis conservateurs à la modération : « Ne médisons pas du XVIIIe siècle, car c'est lui qui a remis la raison sur ses pieds. » Que faut-il de plus ? Ne tenons-nous pas l'oiseau rare? Il vous faut une tradition : la voilà. C'est la tradition voltairienne. En connaissez-vous une plus nationale ?

« Nationale peut-être, mais nationaliste, non, s'exclameront les pontifes qui se considèrent comme chargés de veiller sur l'arche sainte. Laissons là votre affreux XVIIIe siècle, un temps de parpaillots, de déistes à la Jean-Jacques et d'athées à la d'Holbach. La vraie tradition, la bonne, nous la plaçons sous les auspices de la monarchie et du catholicisme. Louis XIV (après la fistule) ; Pascal (après le miracle de la Sainte-Épine) ; Bossuet (malgré les quatre articles), tels sont les maîtres qu'il convient de vénérer, d'imiter et, autant que possible, de ressusciter. »

Quoi ! en bloc ? pour me servir d'une expression célèbre. Cela me paraît difficile. Tenons-nous-en à la religion. Je vois sous le règne de l'auguste époux de la veuve Scarron plus d'une variété du catholicisme : le jésuitisme d'abord, cela va de soi ; le jansénisme, le quiétisme, le gallicanisme. Entre ces variétés laquelle choisir ? laquelle méritera d'être élevée au rang de traditionnelle ? Écartons le quiétisme. Il n'en est plus guère question maintenant. Des plumitifs, qui n'ont probablement rien de mieux à faire, s'amusent dans de lourds bouquins à « débiner » Fénelon. Si celui-ci, comme l'insinue Joubert, a quelquefois « le fiel de la colombe », ses critiques, tant anciens que modernes, ont eu contre lui le fiel du corbeau et le venin de la vipère. Je ne connais du reste rien de plus misérable et de plus honteux que la lutte de Fénelon et de Bossuet à propos des *Maximes des Saints*. Les lettres de l'évêque de Meaux à son neveu, l'abbé Bossuet, chargé de poursuivre à Rome la condamnation de Fénelon, sont indignes d'un évêque, d'un prêtre, et même d'un honnête homme. Après cela, que reste-t-il de Bossuet ? Son gallicanisme ? Non pas même.

Bossuet gallican a été passé sous silence, escamoté, implicitement désavoué par ses plus dogmatiques admirateurs. On en a fait, à ce que nous assure une certaine presse, un ultramontain et l'on a prosterné sa mémoire devant cette Curie romaine qui ne l'avait pas jugé digne de la pourpre cardinalice. L'aberration ultramontaine, qui s'est emparée de quelques écrivains, a retranché tout net le gallicanisme de la tradition, malgré les efforts de quelques nationalistes, lesquels rigoureusement logiques (une fois n'est pas coutume) rêvaient dans leur patriotisme d'établir une Église nationale.

Donc, point de quiétisme, point de gallicanisme : ce sont déjà deux sérieux accrocs faits à la tradition. Serait-il, par hasard, question du jansénisme? Quelques-uns paraissent le croire. Dans un ouvrage auquel il sera utile de répondre, on a imprimé carrément cette phrase : « Nous sommes les fils de Pascal. » Ceci est un petit jalon modestement planté en vue d'une tradition à établir. Si c'est une manœuvre, elle est maladroite ; si c'est une prétention, elle est injustifiable.

D'abord, Pascal n'a fait que traverser le jansénisme. Je n'en veux d'autre preuve que les efforements de Port-Royal en présence du manuscrit des *Pensées*. Les Roannez, les Nicole n'y comprennent

rien. Ce phénix qu'ils se flattaient d'avoir couvé n'a ni leur langage, ni leur plumage. Du vrai jansénisme, celui d'Arnauld, de Singlin, de Saci, de la Mère Angélique de Saint-Jean, il ne reste rien que le magnifique mausolée élevé par Sainte-Beuve. Lorsque dans notre monde déclassé, désordonné, on rencontre un homme de conscience sévère, de critique solide et judicieuse, on dit en manière de lieu commun : « C'est un janséniste », et ce n'est là qu'une expression vague qui ne correspond à aucune réalité religieuse.

A l'heure qu'il est, il n'y a pas plus d'esprit janséniste, à proprement parler, que d'esprit jésuite. Les confesseurs de Louis XIV sont bien morts, et les vieux casuistes des *Provinciales* dorment en paix d'un sommeil qu'aucun réveil ne viendra troubler. Le Rodin d'Eugène Sue n'était qu'un fantoche, et ses successeurs ne sont que des politiques de pacotille. Ainsi la prétendue tradition jésuitique s'en va rejoindre dans la poussière des antiquailles le jansénisme d'Arnauld, le quiétisme de Fénelon et le gallicanisme de Bossuet, car il fut gallican jusqu'à la fin de ses jours, quoiqu'on ait eu, avec une pointe de bravade, l'extrême hardiesse de le nier.

Si c'est à l'unité de vues et de doctrines que doit se mesurer la validité d'une tradition, il faut bien reconnaître qu'ici cette unité fait complètement défaut. Tous les hommes éminents que je viens de nommer diffèrent profondément. Un abîme les sépare et pourtant ils se ressemblent par un côté, non assurément le plus beau : l'intolérance. Pascal, jeune et déjà fanatique, se fait dénonciateur et ce n'est pas sa faute si un pauvre moine rouennais, le frère Saint-Ange, échappe au bûcher. Le tendre Fénelon travaille aux conversions des hérétiques conjointement avec les dragons du roi; Bossuet condamne au silence et réduit au désespoir le fondateur de l'exégèse en France, Richard Simon. Enfin Port-Royal, persécuté par les orthodoxes, se fait persécuteur dès qu'il le peut et accable les protestants. Contre ceux-ci, pour employer l'expression même de Boileau, Arnauld « épuise l'énergie de sa plume ».

Sera-ce donc dans la seule intolérance que l'on fera consister la tradition? Il semble que ce soit là le mot d'ordre dans un certain monde où l'on glorifie la Saint-Barthélemy, les fureurs de la Ligue (on en prend même le nom), les supplices des Juifs, que l'on voudrait voir, comme au moyen âge, « gigoter dans des chemises soufrées ». Voilà le bon temps auquel les ligueurs modernes nous invitent à revenir. On blâme mollement la révocation de l'Édit de Nantes, et les plus crânes de la bande déclarent qu'en définitive l'innocence de Calas n'est pas démontrée et que provisoirement on a bien fait de le rouer. Ressuscitons le passé dans toute son étroitesse et dans toute sa rigueur. Le catholicisme des vieux âges et l'antique monarchie, tel est le remède traditionnel ou traditionnaliste, comme on voudra.

On raconte que, sous la Restauration, la Chambre « introuvable » ayant manifesté le désir de rétablir la pendaison et la roue, une vénérable douairière, folle de joie, disait à qui voulait l'entendre : « Quel bonheur! on va nous rendre nos anciens supplices! » Quant aux invocations monarchistes et religieuses, il suffira de rappeler aux ligueurs trop échauffés la conduite de Philippe le Bel et de Louis XIV envers la papauté. Cette malheureuse Jeanne d'Arc, dont les patriotes usent et abusent, a été condamnée par des évêques, et Rome ne la canonisera jamais parce qu'il faudrait du même coup envoyer les évêques en enfer. Et la foi du moyen âge, cette précieuse foi qu'on tient tant à nous rendre, parlons-en.

Du xe au xive siècle, quelle avalanche de crimes en haut, quelle dérision gouailleuse en bas, quelles hérésies partout! Écoutez ce que dit un esprit essentiellement judicieux et pondéré, un des hommes qui ont le mieux su toutes les histoires et particulièrement l'histoire de France : « Au moyen âge, écrit Victor Duruy, l'Église a tenu dans sa main, durant des siècles, les populations dociles à son autorité; en a-t-elle amélioré les mœurs? Si l'on met à part quelques nobles et pures intelligences, que l'Évangile forma, nul temps n'a connu plus de grossièretés, de violences et de vices. »

J'en ai dit assez. Si je poussais plus loin la démonstration, je m'écarterais de mon but qui est uniquement de prévenir les malentendus et de dissiper les équivoques. Mon intention en ce moment n'est ni de combattre, ni de juger la tradition catholico-monarchique. Je tiens seulement à la contenir dans de justes limites et à ne pas lui permettre d'occuper une place souveraine à laquelle elle n'a pas droit; en un mot, une tradition n'est pas la tradition.

Sur l'esprit traditionnel en lui-même, je dirais que, sans le rejeter, il est prudent et légitime de lui faire sa part. Les morts sont très respectables, mais à la condition de ne pas anémier les vivants, sans quoi ils tourneraient au vampire. C'est un des tics de l'école traditionnaliste de faire intervenir les morts. L'un intitule son roman *les Morts qui parlent*; l'autre nous présente un personnage — traditionnaliste, cela va de soi, — lequel se conforme « à l'expérience séculaire de ses morts dans son interprétation de l'existence ». Cela ne signifie pas grand'chose, et un spirite convaincu pourrait en dire autant. Ce sont ces phrases vagues et vides que je redoute le plus. Elles sont en contradiction avec le génie de notre

nation, amoureux de la clarté avant tout. Elles sont en désaccord avec l'honnêteté non seulement intellectuelle, mais morale, parce qu'elles suggèrent trop de subterfuges et autorisent trop d'hypocrisies. Il y a bien d'autres mots avec lesquels on jongle aujourd'hui : *humanité*, *patrie*, *religion*. Ce serait rendre à notre pays un signalé service que d'en fixer le sens, d'en établir la valeur et de leur rendre leur vertu salutaire.

JULES LEVALLOIS.

TROIS LOIS OUVRIÈRES

La législation du travail s'est enrichie de trois textes nouveaux, pendant les derniers mois de cette législature. Ils méritent un commentaire : lois sur les femmes employées dans les magasins, sur le travail des réservistes, sur l'élection des délégués mineurs.

On ne saurait suivre avec trop d'attention les lois ouvrières : c'est par elles que l'on étudie avec le plus d'exactitude la nouvelle philosophie sociale, en formation graduelle, depuis Saint-Simon et Fourier, et l'activité industrielle de l'époque. Sous la chicane paperassière la vie et la pensée circulent abondamment.

***

La loi du 29 décembre 1900 *fixant les conditions du travail des femmes employées dans les magasins, boutiques et autres locaux en dépendant* est à la fois ouvrière et féministe.

Il a suffi à M. Gautret de présenter sa proposition : elle a été votée presque sans discussion. L'opinion, depuis longtemps sympathique, avait été plus particulièrement préparée à sa venue par une discussion et un vœu du dernier congrès international de la condition et des droits de la femme.

L'exposé des motifs nous apprend que l'on a voulu éviter à la femme les effets de la station debout, considérée par les médecins comme plus spécialement nuisible à sa santé.

L'article 1er dispose : *Les magasins, boutiques et autres locaux en dépendant, dans lesquels des marchandises et objets divers sont manutentionnés ou offerts au public par un personnel féminin, devront être, dans chaque salle, munis d'un nombre de sièges égal à celui des femmes qui y sont employées.*

Les pénalités contre les contrevenants sont assez sévères. Les premières infractions sont poursuivies devant le tribunal de simple police et passibles de 5 à 15 francs d'amende. La récidive est justiciable du tribunal correctionnel et l'amende monte de 16 à 100 francs. Le jugement peut être affiché dans l'atelier et publié dans les journaux si le tribunal l'ordonne.

Les inspecteurs du travail, au terme de l'article 2, *sont chargés d'assurer l'exécution de la présente loi : à cet effet, ils ont entrée dans tous les établissements visés par l'article* 1er.

C'est un personnel très nombreux qui va bénéficier de la protection de ces fonctionnaires : on compte, en France, environ 115 000 établissements de vente dans lesquels sont employées, au moins, 80 000 femmes.

Au point de vue des principes, cette loi constitue une innovation importante. Jusqu'ici, en effet, les magasins échappaient à la surveillance des inspecteurs du travail ; voici qu'ils ont le droit — si longtemps attendu — d'y pénétrer. Comme on l'a remarqué à la Chambre, en remplissant leurs fonctions dans les magasins, ils ne pourront s'interdire d'observer en même temps ce qui dépasse leur étroite obligation, notamment les questions d'hygiène et de durée du travail. Leurs observations officieuses appuieront, avec une autorité quasi officielle, les revendications des employés de magasin, et de nouvelles lois paraîtront nécessaires à l'opinion et au Parlement. L'affirmation n'est pas téméraire. On sait que la protection légale du travail dans les usines a débuté en faveur des femmes et des enfants. Elle s'est développée plus tard seulement, en faveur des adultes.

D'exceptions en exceptions, une règle s'est formée : elles n'ont pu être limitées à la courte et philanthropique pensée des promoteurs des lois de 1841 et 1874. Elles se sont étendues avec la complexité des rapports sociaux. La pitié pour les faibles a été le début imprévu du principe d'intervention. Nous pourrions noter dès maintenant le premier développement du principe, qui vient d'être modestement introduit dans le Code ouvrier par la loi du 29 décembre. M. Millerand, ministre du Commerce et de l'Industrie, a déposé le 17 janvier, sur le bureau de la Chambre, un projet de loi ayant précisément pour but de soumettre, à la législation sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs dans les établissements industriels, les petites industries de l'alimentation et les bureaux et magasins qui n'y sont pas actuellement assujettis. Ce sera une nouvelle exception et une règle générale en sortira un jour ou l'autre. Au Parlement, il reste encore à protéger les ouvriers en chambre, — *la fabrique collective*, selon la terminologie de Le Play, — en faveur desquels n'existe pas le moindre texte.

L'Angleterre a admis avant nous le principe de la protection des femmes et des enfants employés dans

les magasins. Une loi de 1895 limite la durée de leur travail à soixante-quatorze heures par semaine, et une loi du 9 janvier 1899 (en vigueur depuis le 1er janvier 1900) accorde un siège pour trois dames employées.

***

La loi du 18 juillet 1901 touche plus exclusivement que celle-ci au monde ouvrier.

En matière de louage de service, si un patron, un employé ou un ouvrier est appelé sous les drapeaux, comme réserviste ou territorial, pour une période obligatoire d'instruction militaire, le contrat de travail ne peut être rompu à cause de ce fait.

Dès 1895, MM. Ernest Roche et Le Senne, M. Coutant, avaient déjà cherché « les moyens de nature à prévenir ou à éviter des renvois injustifiés, dont auraient à souffrir les réservistes et territoriaux ». Un premier texte fut voté le 25 mars 1898 : il ne s'occupait que du renvoi de l'ouvrier. Le Sénat estima cet exclusivisme injuste et, sur le rapport de M. Volland, déclara que l'abandon du patron par l'ouvrier dans les mêmes conditions serait également considéré comme un cas de rupture injustifié du contrat de travail.

La Chambre se rangea à cette manière de voir après quelques difficultés.

En outre, le Sénat, dans le but de favoriser le recrutement des officiers de la réserve et de la territoriale, aurait désiré que le contrat ne pût être rompu par le départ pour une période d'exercices facultative. Il accordait à celle-ci la protection que la Chambre avait réservée à la période obligatoire. Cet amendement fut si énergiquement repoussé par la Chambre que le Sénat, à son tour, dut céder.

La loi pourra paraître, après ce rejet, moins favorable aux intérêts de l'armée. Cela est vrai, certes, mais on voudra remarquer qu'il eût été injuste de mettre sur le même rang une obligation et une simple faculté, deux situations très différentes.

L'interruption du travail est une cause de rupture du lien qui unit l'employé à l'employeur. En me déliant, je délie mon co-contractant. Il ne pouvait être dérogé à cette règle d'étroite équité que dans le cas où la volonté n'a pas eu à s'exercer, que dans le cas où l'interruption n'est que l'effet de l'obéissance au commandement de l'autorité sociale.

Le service militaire étant devenu obligatoire, on a voulu, tout naturellement, en rendre les effets conciliables avec l'organisation du régime industriel contemporain. On ne pouvait à la fois imposer cette charge civique, et en même temps protéger le patron qui congédie son ouvrier à cause d'elle. Le citoyen ne trouvait pas de protection dans l'accomplissement de son devoir et il lui devenait doublement onéreux de ne pas s'y soustraire. Cette anomalie cesse enfin.

Jusque-là la vie militaire était complètement séparée de la vie industrielle. Les prescriptions qui l'organisaient pouvaient léser d'autres intérêts sans qu'elle s'en préoccupât. Nées en d'autres temps, elles résistaient au nom de ses fins propres aux transformations sociales actuelles.

La loi nouvelle a pour effet notamment de supprimer cette séparation traditionnelle. En tirant argument d'autres dispositions légales, particulièrement de l'application de l'article 463 (visant les circonstances atténuantes) du code pénal aux délits des militaires, on ne peut manquer d'observer le changement qui s'opère sous nos yeux dans la spécialisation des droits : en même temps que s'élabore le code du travail, se désagrège le code de justice militaire.

L'article 2 de notre loi dispose que la durée de la période d'exercice obligatoire n'est pas comprise dans le calcul des délais dont l'usage fait quelquefois précéder la dénonciation du contrat de louage des services.

La violation de la règle établie se résout, selon le droit commun, en dommages et intérêts. C'est au juge à les fixer.

La loi du 18 juillet rentre, comme on peut le voir, dans l'effort qui depuis quelques années s'essaie à réglementer le contrat de travail jusque-là abandonné complètement à la dispense des intérêts particuliers. On peut citer notamment l'importante loi du 27 décembre 1890, qui règle les effets de la rupture du contrat, par la volonté d'une des parties contractantes.

Au XVIIIe siècle, on estimait que la raison est égale chez tous les hommes lorsqu'il s'agit de leur intérêt personnel, et on affirmait, — en même temps que l'inévitable confusion des intérêts particuliers et de l'intérêt général, — l'injustice, ou tout au moins l'inutilité des interventions légales dans les conflits économiques. Le code civil qui a été la systématisation pratique des idées philosophiques de ce siècle illustre, a selon son habitude organisé pauvrement cette sagesse aristocratique et il ne contient sur cette matière que cette courte et banale phrase : *On ne peut engager ses services qu'à temps ou pour une entreprise déterminée.*

Nous nous éloignons de cette abstraction : on voit, mieux que jamais, l'interdépendance des phénomènes sociaux et quelle solidarité doit lier inéluctablement, dans un plan de justice distributive, les intérêts divers qui se contrarient et se nient.

On constate enfin que la volonté individuelle n'est

pas le seul élément de formation des contrats. « On ne voit, a écrit M. Tarde, dans un livre ingénieux et profond, de pensée rapide et claire, *Les transformations du droit*, que le concours de deux volontés libres, quelconques, sans nul égard aux exigences impératives, permanentes ou changeantes, du milieu social où elles concourent, et qui seul leur a permis de concourir. » Et la loi cherche à égaliser les inégalités, selon l'expression de Montesquieu, par une intervention constante en faveur des volontés dont la capacité économique est encore en minorité.

*
* *

Une loi des 25-29 mars 1901 a modifié la loi du 8 juillet 1890, sur les délégués à la sécurité des ouvriers mineurs.

Cette loi a été proposée le 7 juillet 1898, par M. Basly, le député des mineurs du Pas-de-Calais.

On sait que les mineurs ont le droit de déléguer, à l'élection, un certain nombre d'entre eux, pour visiter les travaux souterrains *dans le but exclusif*, aux termes de la loi inaugurale, *d'en examiner les conditions de sécurité pour le personnel qui y est occupé, et d'autre part, en cas d'accident, les conditions dans lesquelles cet accident se serait produit.*

D'après la nouvelle loi, l'exploitant est tenu d'afficher la liste électorale dans les lieux habituels pour les avis donnés aux ouvriers et de remettre les cartes électorales au maire de la commune où le vote aura lieu. Il lui est désormais défendu de les distribuer lui-même. On a voulu ainsi éviter de fournir à l'exploitant, selon le rapport de M. le sénateur Savary, « l'occasion d'exercer une pression sur la volonté des ouvriers ».

Sous l'empire de la loi de 1890, le bulletin de vote devait être mis sous des enveloppes uniformes, dont un modèle-type était déposé à la Préfecture. Garantie insuffisante, car les exploitants se procuraient souvent des enveloppes officielles et pouvaient ainsi sans éclat distribuer aux ouvriers des bulletins habillés de leur vêtement légal. Le ministère essaya à plusieurs reprises de lutter contre cette pression; mais ses circulaires demeurèrent inefficaces.

L'article 2 dispose que, *avant de déposer son vote, l'électeur doit passer par un compartiment d'isolement où il puisse mettre son bulletin sous enveloppe. L'exploitant — d'autre part — ne peut se faire représenter simultanément dans le local du vote, pendant les opérations électorales, par plus de deux personnes.*

Cette loi serait déjà assez intéressante si on la rapprochait du projet qui a été récemment déposé au Parlement dans le but de créer des cabines d'isolement pour les élections politiques. Ce projet avait au moins le mérite d'avoir un précédent, et pour partie au moins, on ne devait pas lui contester, comme on l'a fait, un certain caractère pratique.

Par les garanties de sincérité qu'elle apporte aux opérations électorales des ouvriers mineurs, cette loi renforce l'importance du corps élu. On ne peut méconnaître que son autorité en devient plus grande.

L'exploitant n'est plus le maître absolu de sa mine. Il l'a été de moins en moins, par les droits accordés aux ouvriers de faire grève et de fonder des syndicats, c'est-à-dire de discuter sa volonté. Depuis 1890 une partie de cette volonté est sous le contrôle officiel de ceux qu'il emploie.

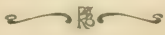
C'est très différent d'une inspection de l'État. L'inspecteur est le délégué de la collectivité entière, un fonctionnaire qui n'est pas en cause personnellement; s'il est juge il n'est point partie. Au contraire, le délégué mineur est un ouvrier, une des parties du contrat de louage de service; il enquête son affaire personnelle.

L'équité est ainsi mieux respectée : il ne pouvait paraître juste de laisser au patron seulement le soin de surveiller des travaux qui intéressaient autant l'ouvrier que lui-même.

L'exploitant et l'ouvrier sont, en effet, directement en cause l'un et l'autre. L'exploitant surveille l'état de son matériel comme partie de sa propriété, l'ouvrier doit avoir le même droit de surveillance sur ce matériel qui forme l'ensemble des conditions dans lesquelles il vit, qui peuvent le tuer, le blesser. Doubles intérêts, double surveillance, deux contractants, deux droits. Au dernier Congrès international, pour la protection légale des travailleurs, M. Arthur Fontaine, directeur du travail au ministère du Commerce et économiste social bien informé, a signalé les avantages de cette magistrature ouvrière et il demanda l'extension des prérogatives qui lui sont concédées.

On a pu voir comment toutes ces lois, à des degrés différents, sont importantes : pour la première fois l'inspection du travail pénètre dans les magasins et par là est préparée une abondante législation réglementaire; les pouvoirs des délégués mineurs sont plus que par le passé soustraits au contrôle du patron et le pouvoir de ce dernier en subit une nouvelle diminution; l'obligation militaire, enfin, essaie de s'adapter à l'organisation du régime industriel.

MAXIME LEROY



LE LENDEMAIN [1]

Roman.

Et quelques instants après elle murmurait encore :

— C'est une infamie, c'est une infamie. Mais comment es-tu l'ami de cet homme?

— Ma bonne enfant, faudrait-il lui tourner le dos à cause de son goût pour les servantes? C'est une faiblesse; il ne peut s'en corriger. Ninetta n'est pas la première.

— Mais sa femme! La pauvre créature, je veux l'avertir...

— Il ne manquerait plus que cela!

— Tout au moins, lui conseiller de n'avoir que de vieilles servantes...

— On ne garde pas facilement les domestiques dans cette maison, avec tous ces enfants; réfléchis.

— Oh! la pauvre femme, la pauvre femme!

— Écoute, — continua Albert, prenant les mains de Marta pour la calmer, — selon toute probabilité Mme Merelli ne soupçonne rien, et si elle soupçonne quelque chose, peut-être n'y croit-elle pas; il se peut faire encore qu'elle soupçonne le tout, qu'elle en soit même sûre, mais qu'elle ne s'en soucie pas plus que d'une guigne. En pareil cas, est-ce à nous de nous faire du mauvais sang?

Marta resta silencieuse un moment.

— C'est impossible — s'exclama-t-elle soudain — qu'elle reste indifférente!

— Et pourquoi impossible? après dix ans de mariage...

— Albert, que dis-tu? L'amour entre mari et femme ne doit-il pas être éternel?

— Ma chérie, si toutes les choses qui *devraient être, étaient!*

— Alors toi, dans dix ans, tu ne m'aimeras plus? Et tu feras la cour?...

Apollonia passa de nouveau dans l'esprit de Marta, y apportant une note si burlesque qu'au beau milieu de son indignation elle ne put s'empêcher de sourire, ce dont Albert s'apercevant, il répondit :

— Mais oui, certainement, je ferai la cour à Apollonia.

Elle riait franchement maintenant, le front posé sur l'épaule de son mari; poussée par un nouvel ordre d'idées, elle reprit :

— Écoute, cependant, je ne comprends pas comment un homme bien élevé, un homme qui a fait ses études, qui n'est pas tout à fait un rustre, en somme, peut se perdre avec des servantes.

— Un homme a beau être bien élevé, il ne trouve pas toujours des duchesses, ma chère Marta. Et puis, je te dis que c'est le faible de Merelli. Veux-tu venir faire un tour dans le jardin?

— Non.

Elle retournait à son sujet, s'y acharnant avec une sorte de passion féroce et rageuse.

— Mais il ne pense donc pas aux conséquences, au déshonneur de la fille, à...

— Que demandes-tu là!... Mais, finissons-en avec les Merelli, si tu veux bien.

Albert s'était levé, ne dissimulant pas un certain ennui, et allait et venait par la chambre, s'arrêtant de temps en temps pour jeter un regard dehors.

Marta sentit son cœur se serrer. Elle ne changea pas de place, elle ne se leva pas. Devant elle était encore l'assiette où se trouvaient pêle-mêle des queues de cerises; elle les prenait deux à deux, les nouant ensemble pour voir laquelle se romprait la première; tout compte fait, les queues cassées étaient en grande majorité. Elle les réunit avec soin en un petit tas.

— As-tu dit à Apollonia qu'elle ne fasse plus tant de bruit le matin, avec ses sabots?

— Oui, je le lui ai dit.

— Et tu seras assez bonne pour me coudre demain ces boutons à ma veste de velours?

— Ils sont déjà cousus.

— Oh! quel trésor de petite femme!

Elle espérait encore qu'il aurait cherché son regard; mais Albert s'était arrêté derrière sa chaise, lui caressant le cou du bout de l'index.

— Adieu, je vais prendre l'air un moment. — Il se pencha l'embrassa sur les joues, de deux baisers sonores.

— Adieu, répondit Marta, et elle eut comme un frisson; la chambre, tout à coup lui sembla devenue froide.

***

Les amis d'Albert Orioni ne comprenaient pas comment sa jeune épouse ne se montrait pas plus florissante avec cet épanouissement complet qui accompagne généralement le passage de la jeune fille à la femme.

Et pourtant Marta était heureuse; elle le disait à tous, elle en était très convaincue elle-même. Si parfois elle se sentait prise de mélancolie, c'était une mélancolie vague, un découragement dont elle n'accusait pas Albert, mais elle-même. Elle faisait de continuels rapprochements entre son mari et les autres maris, trouvant qu'Albert était supérieur à tous en bonté, en amabilité; il n'était pas très expansif, mais est-ce donc si nécessaire? Il disait souvent que l'amour, tel que les poètes le décrivent, est un rêve de songe-creux; et Marta se répétait cet

[1] Voir la *Revue* des 12 et 19 avril.

axiome dans les longues heures du soir, les heures que Albert passait à la pharmacie avec ses amis. Le véritable amour était celui qu'Albert lui avait offert : son nom, sa maison, ses domestiques ; les repas pris ensemble, les nuits passées ensemble dans la belle chambre aux rideaux à fleurs ; et puis, le baiser qu'il lui donnait tous les matins, régulièrement, au moment où il allongeait le bras hors de la couverture pour prendre le verre d'eau sur la commode.

Avant, elle s'appelait Oldofredi, maintenant elle avait nom Oriani; de la ville elle était venue dans un village; elle pouvait mettre des plumes à son chapeau et des diamants à ses oreilles ; chez sa mère elle mangeait à une petite table ronde, dans un service en porcelaine blanche moderne ; chez son mari la table était carrée et le service ancien avec des fleurs rouges et bleues. Pendant vingt-trois ans elle s'était entendu appeler Mademoiselle, maintenant on l'appelait Madame. Tout cela faisait une grande différence et ce changement rapide l'étourdissait quelque peu ; d'autant plus que tous les visages aussi étaient changés autour d'elle et aussi les noms, de sorte qu'il lui arrivait encore de temps en temps de dire Mathilde au lieu d'Apollonia.

Peut-être Marta avait-elle rêvé un changement d'un autre genre. D'après ce qu'elle avait pensé, c'était son être même qui devait surgir à une vie nouvelle, touché par une force mystérieuse et puissante. Qu'avaient donc imaginé son cœur, son intelligence, ses sens ; qu'avaient-ils attendu? Elle ne se sentait changée en rien ; elle s'étonnait, s'accusait presque de n'avoir éprouvé aucun transport nouveau et rien, mais rien, de cet enivrement que, toute jeune, lui inspirait le seul mot — amour.

Quand elle se jetait dans les bras d'Albert, lui demandant anxieusement s'il l'aimait et qu'il l'en assurait en souriant, une sensation de froid lui courait de la tête aux pieds, elle éprouvait la peine douloureuse d'un effort sans résultat, le découragement d'un prisonnier qui s'élance contre la porte de sa prison et la trouve fermée.

Dans ces occasions, Marta devenait pâle.

Si c'était cela l'amour, il devait y avoir pourtant autre chose, vertu ou faute, quelque chose de plus sublime ou de plus triste, mais autre chose, d'autres ivresses, d'autres transports ; vision du ciel ou vertige de l'abîme ; la sensation par elle ignorée de l'enivrement pour lequel Francesca di Rimini s'était éternellement damnée, pour lequel les grandes âmes dans tous pays pleurèrent, créèrent, moururent.

Elle se rappelait cette soirée lointaine, quand elle avait quinze ans et que son cœur pour la première fois s'était ouvert à l'amour, irrésistiblement attiré vers ce jeune homme qu'elle connaissait à peine, mais dont la pensée privait ses nuits de sommeil.

Ils s'étaient enfin trouvés seuls pendant quelques instants, dans la liberté de la campagne ; ni l'un ni l'autre n'avait parlé, mais il lui avait pris la main et la lui avait serrée, et cela avait été d'une telle douceur qu'en y pensant, après tant d'années écoulées, elle se sentait envahie par une volupté inconnue.

Qu'était-ce donc ? L'amour ? Et pourquoi la main d'Albert ne lui donnait-elle pas la même sensation ? Était-il possible qu'elle aimât Albert moins qu'un inconnu ? Ou peut-être était-ce Albert qui ne l'aimait pas ? Mais si, il l'aimait, il le lui avait dit et le lui avait prouvé en l'épousant. Sinon, pourquoi l'aurait-il prise pour femme ?

Marta revenait toujours à ce dilemme et aurait voulu savoir ce qu'il en était pour d'autres unions, éprouvant à ce sujet un intérêt et une curiosité presque morbides. Tremblante et embarrassée, elle attendait de Mme Merelli qui était venue lui rendre sa visite, des épanchements sur son malheur conjugal ; mais Mme Merelli ne se plaignait que de ses fréquentes grossesses, parlant de son mari avec un fétichisme d'odalisque, exaltant sa force, sa mâle beauté.

— Dans les premiers temps de notre mariage, — avait-elle dit à ce propos, ses yeux éteints se ranimant un instant, — il ne me laissait jamais monter les escaliers, il me portait dans ses bras. Et j'étais lourde alors, j'étais grosse.

Marta fut jalouse de Mme Merelli. Elle était légère, Albert n'aurait pas eu beaucoup de peine à la porter dans ses bras...

— Il ne vous porte plus, maintenant?... demanda-t-elle.

— Oh ! les folies de la lune de miel ne peuvent pas durer toujours.

Pendant toute cette journée, Marta eut en tête les folies de la lune de miel. A dîner, à l'improviste, comme d'habitude elle posait ses questions, fruit de longues méditations solitaires, elle demanda à son mari :

— Tu n'a jamais fait de folies pour aucune femme ?

Albert, qui commençait à s'accoutumer aux questions de Marta, tout en les trouvant bizarres, répondit avec sérénité :

— Des folies, jamais ; c'est bon pour les détraqués, je te l'ai déjà dit.

— Et tu n'as jamais aimé aucune femme plus que moi ?

Albert regarda le plafond en se dandinant sur sa chaise, les mains appuyées sur la table.

— Je ne crois pas... Non, non, j'en suis sûr.

— Et... cependant...

Marta, poussée par ses terribles curiosités, aurait voulu en savoir davantage ; mais elle hésitait devant cet homme qu'elle ne connaissait que depuis peu de

mois, qui ne lui appartenait pas complètement, avec qui elle sentait ne pas former encore un seul et même être. Toutefois, elle osa murmurer tout bas, les yeux baissés :

— Tu as connu beaucoup de femmes?

— Mais, naturellement; le monde en est plein.

— Je veux dire... tu sais bien... de ces femmes auprès de qui vous allez, vous autres hommes, quand vous n'êtes pas mariés.

— Tu es charmante avec tes demandes! Mais pourquoi t'intéresses-tu à ces choses-là?

— Parce que je ne les connais pas et parce qu'il me semble que ton passé, si différent du mien, nous sépare. Peut-être sont-ce les choses que j'ignore qui m'empêchent d'être pour toi la femme idéale...

— Ne divaguons pas, — interrompit Albert. — Tu es pour moi la femme que je cherchais; j'ai de l'affection pour toi, tu en as pour moi, cela suffit.

Marta secouait la tête, soupirant, peu convaincue.

— Ne t'impatiente pas, — reprit-elle, revenant à l'assaut avec une tranquille mais très ferme ténacité, — il y a vraiment de ces choses que je n'arrive pas à comprendre. Dis-moi cela, au moins. Ces femmes, les aimais-tu?

— Mais quoi! C'est absurde seulement de le penser.

— Et alors...

Elle s'arrêta, cherchant inutilement comment exprimer sa pensée et répéta en rougissant :

— Alors... comment pouvais-tu!...

— Que diable! — s'écria Albert en jetant sa serviette par terre, — est-ce qu'il est nécessaire d'aimer pour cela?

Marta resta pétrifiée et ce jour-là n'en dit pas davantage, s'enfonçant toujours plus dans ses réflexions, tendant de plus en plus de tout son être vers ce monde ignoré qui lui échappait toujours, se demandant anxieusement : Mais qu'est-ce donc que l'amour?

Le docteur était celui qui, après son mari et Mme Merelli, pouvait le mieux contenter sa manie de savoir.

Il venait la voir presque tous les jours, tantôt n'abordant que des sujets poétiques, tantôt grossièrement prosaïque, mais toujours original dans ses opinions et dans sa façon de les exprimer. Cette curieuse complexité de sa nature se retrouvait dans son visage sensuel aux traits épais, coupé au milieu par un nez charnu, sur lequel les lunettes avaient marqué un sillon, et éclairé dans le haut par un large front où les yeux brillaient de tout le feu de l'intelligence.

— Pour les femmes honnêtes, — avait-il dit un jour, prenant vivement le bras de Marta sous le sien, — l'amour ne peut être qu'un devoir ou un péché; un contrat stipulé, signé, érigé en sacrement, en devoir civil, considéré comme l'extrême-onction ou la vente d'une terre; ou bien une rupture violente avec les convenances, les lois, la religion, l'honneur... Dans le premier cas, ce fourbe qu'est l'homme l'idéalise. Il dit à ses victimes : « Vous êtes la joie du foyer domestique, les dépositaires de notre nom et de notre avenir, les reines de notre maison; vous êtes la paix, vous êtes la sécurité. » Il pourrait ajouter : « Après avoir abusé de la vie, nous vous choisissons pour en user moins mal; après tous les excès que nous nous sommes permis, vous êtes le plus petit que nous puissions commettre; vous êtes la panacée de notre infirmité, le lit de repos après le lit de camp, la sinécure de nos vieux jours. En échange de votre jeunesse, de votre candeur, de l'idéal de toute votre vie, nous qui n'avons plus ni jeunesse, ni candeur, ni idéal, nous vous offrons une chose des plus communes, des plus faciles, une chose que vous pourriez trouver courant les rues, si nous n'en avions pas fait notre monopole exclusif, l'augmentant de valeur en vous refusant la liberté d'en jouir, en substituant le décorum, la pudeur, l'humaine vertu aux divines lois de la nature. Et depuis votre enfance, depuis l'âge des bonbons, on fait luire à vos yeux cette autre sucrerie, en vous faisant bien la leçon « si vous le méritez par votre docilité, votre modestie, votre patience, votre abnégation »...

Marta riait, mais quand le docteur était parti elle méditait sur ses sorties philosophiques et elles déposaient en son âme une légère tristesse qui n'était pas encore du scepticisme, mais qui déjà ébranlait sa foi.

Tout effrayée, elle entendait une voix intérieure qui lui disait : As-tu choisi ton mari entre tous, ou plutôt n'est-il que celui qu'on t'a présenté, le premier qu'on ait trouvé et que toi, parce que ta nature est bonne et docile et parce que depuis longtemps tu attendais, tu t'es persuadée être vraiment celui qui devait faire ton bonheur?

Elle se désespérait alors et s'agitait, se heurtant toujours à la froideur aimable d'Albert qui ne comprenait rien aux troubles de sa femme, mais les supportait quand même avec indulgence, ce qui éveillait mille remords dans la conscience de Marta; aussi se jetait-elle de nouveau dans les bras de son mari en sanglotant.

Un désir, conçu depuis le premier jour de son arrivée et qui n'avait pas encore été satisfait, grandissait en elle chaque jour davantage. Elle aurait voulu voir ces époux modèles, ces Gavazzini qui s'étaient blessés pour boire le sang l'un de l'autre. Ils ne venaient jamais au bourg; quelquefois, le soir, dans les sentiers déserts de la campagne, on apercevait de loin deux ombres qui se perdaient au milieu du

feuillage. Mme Merelli qui, pas plus que Marta, n'avait jamais vu le couple bizarre, lui proposa d'aller avec elle y quêter pour les salles d'asile. La proposition fut acceptée d'emblée et dans les premiers jours de juin, par un après-midi ensoleillé qui mettait une gaîté réjouissante dans l'air, ces deux dames frappèrent à la porte des époux Gavazzini.

Les visiteuses furent introduites dans un très élégant petit salon, et attendirent.

Elles attendirent un bon quart d'heure, ayant ainsi tout le loisir d'examiner l'ameublement correct et neuf, les sièges sur lesquels on semblait ne s'être jamais assis, les pyramides d'albums brillants dans leurs reliures et dorures immaculées.

Un bambin de cinq ans, blond, fluet, avec une petite figure émaciée, fut le premier à se montrer. Mme Merelli voulut l'embrasser, mais il se retira en silence contre le chambranle de la porte.

Et dix autres minutes s'écoulèrent. M. Gavazzini se présenta ensuite, cherchant à cacher sous des façons cérémonieuses l'altération de sa physionomie très excitée comme après une altercation.

— Je prie ces dames de vouloir bien m'excuser et excuser ma femme; elle est un peu souffrante...

Au même instant, une dame très grande, très maigre, ayant la même mine anémiée que l'enfant, entra dans le salon; sans même regarder les deux visiteuses, elle s'adressa brusquement à son mari.

— Vous savez bien que j'ai défendu à mon fils d'entrer au salon.

La confusion de Gavazzini devint contagieuse et gagna Marta et Mme Merelli. D'un accent bref et impérieux, usant lui aussi de la seconde personne du pluriel, il répondit que l'enfant était venu de lui-même; puis, se tournant vers ces dames, il balbutia :

— Ma femme était... est souffrante, veuillez l'excuser... elle a voulu se présenter quand même.

Mme Gavazzini, debout, froissait nerveusement les rubans de sa robe, tandis que le petit garçon portait deux yeux mélancoliques tantôt sur elle, tantôt sur son père.

Quand Mme Merelli eut timidement exposé l'objet de la visite, Gavazzini tira de son portefeuille et lui remit avec une parfaite courtoisie un billet de vingt francs, regardant Marta avec une telle insistance qu'elle sentit le rouge lui monter aux joues dans sa pudeur facilement éveillée de jeune mariée.

— Ma chère, — dit-il ensuite à sa femme, tout son sang-froid recouvré, — ne vous semble-t-il pas que vous devez promettre à ces dames de leur rendre prochainement leur si aimable visite?

— On ne fait pas de visites quand on vit dans un cloître comme je vis depuis cinq ans.

La voix âpre de Mme Gavazzini résonnait encore dans le salon que déjà les visiteuses avaient pris congé, suivies de Gavazzini qui voulut les escorter jusqu'à la porte, cherchant toujours à pallier l'attitude de sa femme sous le prétexte d'une crise nerveuse et, ce disant, il faisait les yeux doux à Marta et lui serrait la main.

Marta sortit de là choquée au plus haut point, incapable de parler.

Mme Merelli, toujours calme, lui demanda ce qu'il lui semblait de ce nid de tourterelles, et, dans son expérience des hommes, — expérience très résignée, — elle ajouta qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner, qu'il en était ainsi souvent, très souvent, beaucoup plus souvent qu'on ne le croit.

— Que vous ai-je dit un jour? Folies de la lune de miel! Elles ne durent pas.

— Et — demanda Marta, la voix un peu tremblante — quand la lune de miel se passe sans folies?

Mme Merelli réfléchit un instant, secoua la tête et répondit avec lenteur :

— Qui sait? C'est peut-être mieux.

* * *

Toniolo prenait le frais sur le seuil de sa pharmacie, les pouces dans les poches de son gilet, suivant de longues et savantes œillades toutes les femmes qui passaient; œillades qui ne lui coûtaient aucun effort, qui étaient naturelles à ses yeux bien fendus d'un bleu foncé, semblant révéler tout un monde de pensées et de sentiments, et qui avaient procuré à ses attraits de bourgeois sentimental un certain nombre de sympathies féminines.

En se tenant ainsi sur le seuil de sa boutique, le cœur absolument froid, ne pensant à rien, montrant seulement sa pâle figure illuminée par le regard de ses grands yeux, Toniolo avait excité l'imagination de beaucoup de jeunes filles du pays qui, depuis qu'il était resté veuf, avaient senti plus que jamais le besoin de prendre fréquemment de la magnésie ou du bicarbonate de soude. Lui, énigmatique comme un panier vide fermé à clé, n'en avait découragé aucune, vendant à toutes ses produits avec la même physionomie romantique, avec ses mêmes airs d'incompris, prolongeant la confection de ses petits paquets pour mieux montrer ses blanches mains familiarisées avec les onguents, fines, longues, ornées d'un brillant au petit doigt, ayant le vague sourire d'un homme en proie aux rêveries.

NEERA.

Traduit de l'italien par Mlle Dorlesme.

(*A suivre.*)

MAURICE MÆTERLINCK

Le cas de Maurice Mæterlinck m'a toujours semblé curieux. Jusqu'à ces dernières années, où nous le vîmes tout à coup devenir célèbre, il n'était guère connu, en dehors d'un groupement d'artistes qui admiraient fervemment ses petits drames. Le grand public ignorait jusqu'au nom de ce jeune écrivain, venu de Belgique, amenant avec lui un volume de vers, *Les Serres chaudes*, où de délicieuses notations se rencontraient parmi quelques audaces, — celles que l'on tentait gentiment aux environs de 1890, dans les cénacles. Il apportait, outre cette première œuvre, deux ou trois pièces d'un genre nouveau ou renouvelé, auxquelles pouvait se plaire tout à la fois l'âme des dilettantes et celle des simples. Il n'eut cependant l'heur de recueillir, à cette époque, qui s'enclôt entre 1892 et 1896, que le suffrage des premiers, — encore que l'on rencontrât parmi eux beaucoup de simples. Ceux-là jouaient eux-mêmes leur petite œuvre de théâtre, en affectant de goûter, voluptueux, les pages qui n'eussent, sans la mode, jamais atteint la modeste qualité de leur nature.

Sans doute un peu lassé de ces belles luttes artistiques, où, malgré toute sa vaillance, leur chevalier ne se battait guère, faute de public, que contre des moulins à vent, Mæterlinck se retira dans le silence, le labeur et la paix, semblant indifférent désormais aux passes les plus héroïques de nos champs clos littéraires. Dans la Flandre, puissante et nonchalante tout à la fois, il s'en fut lire Ruysbroek l'admirable, Carlyle et Emerson, éleva d'incomparables essaims d'abeilles et se haussa peu à peu jusqu'à la sérénité d'âme la plus philosophique. Sur un mode, assez peu accessible aux esprits qui n'ont pas l'heureuse coutume des spéculations morales, il écrivit les bréviaires de cette vie intérieure, d'une si grande richesse spirituelle qu'elle convenait mal, le plus souvent, à ceux qui ne lisent un ouvrage qu'au hasard de leur ennui à vaincre. Ce fut cependant de ce jour qu'il devint pour tout le monde un grand écrivain, horticulteur d'âmes en serres chaudes, théologien très éminent de l'athéisme. Ce littérateur, ignoré lorsqu'il souhaitait sa part à la *vanity fair*, fut sacré un des meilleurs chroniqueurs du *Figaro*, auteur admirable de *Monna Vanna* dès avant la première, et fournit même des thèmes lyriques à un musicien — car la suprême gloire pour un écrivain consiste à voir sa meilleure œuvre torturée de la sorte. — tout ceci à l'heure même où, lassé de ce monde, il se retirait au béguinage de son âme...

I

N'allez pas croire cependant que j'attache plus d'importance qu'il ne convient à ces étrangetés d'une carrière littéraire. Le goût capricieux du public nous a donné trop d'assurance, pour éprouver plus que de l'étonnement aux fastes de cette destinée. Et comme je viens de relire toutes les œuvres de Mæterlinck lui-même, je suis disposé à beaucoup de résignation et d'indulgence, envers les erreurs de ceux qui ne vivent pas en la tour d'ivoire de leur sagesse. Je ne pense pas m'irriter, puisque lui-même demeure sans colère; mais je ressens encore, malgré tout, l'injure faite jadis à la petite princesse Maleine.

En son attrayante imagerie, elle et ses sœurs, apportaient cependant un peu d'air nouveau dans le palais de nos littératures. Dans ces chambres, où depuis tant de temps brûlaient des parfums exotiques et s'exhalaient, s'évaporaient des senteurs recherchées, il sembla qu'il montait comme une bouffée d'air pur, par leur fenêtre brusquement ouverte sur un grand jardin, aux floraisons simples. Peut-être ces odeurs étaient-elles oubliées depuis longtemps seulement, comme ces décors très capricieux où se mouvaient toutes ces princesses, âmes virginales et subtiles, aux atours surannés et aux phrases délicieusement naïves. A entendre l'histoire de ces petites vies, toutes modestement dérobées, à l'ombre d'un palais, dramatiques sans éclat, cruelles sans révolte, on reconnaissait là une tradition, désuète depuis quelques siècles. Maleine, Mélisande, Ascolaine et Alladine revenaient comme les sœurs très lointaines, pâlies par le temps, des petites filles, dont on raconte la destinée dans les contes de fées. Elles venaient parentes très proches des héroïnes de Shakespeare, de Chaucer, de tous ces poètes des siècles aux rêves charmants, qui forment le cycle des légendes du Nord. Elles étaient les figurines gracieuses, qui pouvaient plaire à l'imagination, de par leurs âmes mêmes, si modestes et si pures. Elles attendrissaient aussi, de ces destinées brutales auxquelles, toutes vraiment, elles semblaient vouées sans retour. Elles plaisaient de ces paysages sommairement indiqués, où elles apparaissaient, faisant leurs trois petits tours pour s'en aller ensuite, mélancoliques marionnettes de complainte, si près de leurs servantes, de leurs vieilles nourrices, touchantes comme celles de l'antiquité. Tour à tour, on les voyait ainsi sur ces horizons un peu courts mais

(1) *Les Serres chaudes*, poésies. — *Théâtre*, 3 vol. — *L'Ornement des noces spirituelles* de Ruysbroek l'admirable; traduction. — *Préface* à une traduction d'essais d'Emerson. — Lacomblez, éditeur; Bruxelles. — *Le Trésor des Humbles*; Mercure de France. — *La Sagesse et la Destinée*. — *La Vie des abeilles*. — *Le Temple enseveli*. — Fasquelle, éditeur.

propices au rêve, « *une fontaine dans le parc* » — ou encore « *une terrasse du château* », « *de vastes grottes souterraines* », reprises ensuite dans leur ligne un peu frêle et prolongée par les acteurs de ces petits drames, comme le *leitmotiv* même, menant le train de leurs sentiments attendris.

C'était là, il faut en convenir, un bien joli théâtre qui, à défaut d'autre satisfaction, offrait déjà un heureux thèmes à nos sensibilités. Pour cela, il eut mérité une meilleure fortune, mais s'il apportait de tels agréments à nos imaginations, il offrait encore en lui-même d'autres raisons de bon accueil. Dans la *Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande*, *Alladine et Palomides*, *Aglavaine et Sélysette*, *La mort de Tintagiles*, il y avait tout le meilleur d'une éthique, la morale « des petites vies », de ces « petits êtres mystérieux comme tout le monde ». Il s'était formé dans l'esprit de Mæterlinck cette idée qu'il n'est aucun dédain à avoir des existences, au développement moral un peu bref, qu'en de pauvres consciences, effacées et humbles, il y a des trésors. L'explication de son œuvre dramatique jusqu'à ce jour se trouve ainsi dans une page de *La Sagesse et la Destinée*, commentaire lumineux de cette conception : « Au fond, qu'est-ce qu'une petite vie? Nous appelons ainsi une vie qui s'épuise sur place entre quatre ou cinq personnages, une vie dont les sentiments, les pensées, les passions, les désirs s'attachent à des objets insignifiants. Mais pour celui qui la regarde, toute vie devient grande (1). » Tout son théâtre est là. Et c'est ainsi qu'à force d'étudier, de revoir ces courts horizons d'intelligence, il découvrit dans ces âmes ce trésor suprême, à l'état naturel, qu'il devait cultiver désormais : la résignation à la destinée ; il perçut, par de là l'enfantillage gracile des mots et des actes, le joli hochement de toutes ces têtes blondes, secouant leur chevelure d'or pour accueillir leur destinée douloureuse...

II

Autour de ces histoires de poupée, par qui Mæterlinck apprenait son cours de philosophie, il trouva la sagesse; et presque insoucieux désormais de l'art, autant que chien de race le peut être, il se retira à réfléchir sur ces quelques problèmes qu'il avait esquissés, animés par ses personnages et qui, en somme, étaient bien toute la philosophie. Il partagea son temps entre la méditation, la lecture et l'élevage des abeilles. Avant de répandre la belle moisson de sagesse, levée dans son âme, il la laissa soigneusement mûrir, vivant selon les lois de la saine culture. Peu d'écrivains furent ses favoris : il fut l'homme de quelques livres, ce qui est au reste une des premières lois de Sapience. Ses compagnons furent ainsi Ruysbroek, Novalis, Carlyle, Emerson, Renan; et tous, ils laissèrent en lui, comme de bonnes fées, un don de leur amitié. Dans ces œuvres dernières de Mæterlinck, peu nombreuses — encore une observance de sa nouvelle vie — *le Trésor des humbles*, *la Sagesse et la Destinée*, *le Temple enseveli*, on retrouve une trace discrète de cette heureuse intimité.

Emerson « le bon pasteur matinal des prés pâles et verts d'un optimisme nouveau, naturel et plausible », comme il l'appelait en un élan de tendre symbolisme, fit de lui le meilleur essayiste de langue française. Il lui donna le goût de ce genre, si étranger à nos habitudes. C'est à lui que nous devons sans doute l'apparence du premier et du dernier de ces trois livres — et peut-être même du second. Plus qu'aucun autre sans doute de ces esprits que je citais tout à l'heure, il inclina Mæterlinck. De même, au contact prolongé de Ruysbroek l'admirable, il acquit cette sorte de mysticisme, cet esprit religieux qui se mélange à son athéisme même. A Carlyle, ce culte de la vie intérieure, mais aussi cette sympathie exagérée pour les beaux mots qui l'amènent parfois, cet incroyant à la métaphysique la plus folle du verbe. Et si je ne trouvais moi-même la féerie de tous ces dons, répartie un peu arbitrairement, je croirais encore vraiment que Renan ne fut pas sans lui enseigner ces fines et profondes analyses morales qui resteront peut-être l'œuvre la plus admirable de Mæterlinck.

III

Cette philosophie me semble bien à l'heure présente non pas figée, mais fixée en ses lignes essentielles. Les analyses, menées « au pied du mur », ont éclairci le sens de ces phénomènes qui demeuraient encore dans une gaze de brume, à l'heure où il écrivait ses pièces. Lorsqu'il concevait *la Princesse Maleine*, il pensait de bien jolies choses sur la destinée. Mais il avait parfois encore un peu de flottement dans la pensée, ce qui accroissait au reste l'intérêt de ces drames. A étudier maintenant ces données, « imprécises mais efficaces, insaisissables mais inévitables », il établit son éthique sur des bases qui peuvent sembler fausses, mais qui n'en sont pas moins logiques en la généralité de la ligne de pensée adoptée. Ayant imaginé tant de petites âmes malheureuses, il ne peut croire la destinée réglée par le pendule d'or d'une Justice divine. Cela le jette en d'âpres accès d'ironie qui étonnent un peu sous sa plume. Mais nous voyons là le développement psychologique de sa pensée. Nous ne voulons voir

1 *La Sagesse et la Destinée*, p. 218.

que ceci. Et nous repartons avec lui jusqu'au moment où, ayant pieusement nié Dieu, sa sagesse se forme à la résignation, cristallisant autour d'une autre justice — celle que nous portons nous-mêmes en nos âmes, si nous avons une âme. Il y a là une conception qui se développe donc intégralement. Ce sage, malheureusement, qui s'est fait ainsi à soi-même le sens de sa destinée, qui s'est élevé au-dessus des récompenses et des châtiments, extérieurs à notre conscience, se reprend à ressortir, à extérioriser pour ainsi dire cette idée jusqu'à la superstition, jusqu'à chanter — parfois avec une puissance grandiose au reste — « la justice idéale » dès ce monde, si faible cependant.

IV

Je n'ai pas la prétention, en quelques colonnes, de résumer une œuvre si noble de conscience et si purement idéaliste. Il faudrait plus que cet essai pour parler respectueusement de l'éthique de Mæterlinck. Il me semble que l'on ne peut, lorsqu'on a le désir de faire son éloge comme aujourd'hui je désire le faire, qu'esquisser à longs traits son esthétique, indiquer quelques objections générales et puis marquer quelques-unes de ses idées de morale, qui sont comme des pivots d'or, autour desquels tournent les pages de ses livres, d'un art souvent admirable. Lisez celle-ci, par exemple, d'une sérénité et d'une loyauté devant lesquelles toute conviction, quelle qu'elle soit, doit s'incliner :

« Je puis croire d'une manière religieuse et infinie qu'il n'y a pas de Dieu, que mon apparition n'a pas de but hors d'elle-même, que l'existence de mon âme n'est pas plus nécessaire à l'économie de ce monde sans limites que les nuances éphémères d'une fleur ; vous pouvez croire petitement qu'un Dieu unique et tout-puissant vous aime et vous protège ; je serai plus heureux et plus calme que vous, si mon incertitude est plus grande, plus grave et plus noble que votre foi, si elle a interrogé plus intimement mon âme, si elle a fait le tour d'un horizon plus étendu, si elle a aimé plus de choses. Le Dieu auquel je ne crois pas deviendra plus puissant et plus consolateur que celui auquel vous croyez, si j'ai mérité que mon doute repose sur des pensées et sur des sentiments plus vastes et plus purs que ceux qui animent votre certitude. Encore une fois, croire, ne pas croire, cela n'a guère d'importance ; ce qui en a, c'est la loyauté, l'étendue, le désintéressement et la profondeur des raisons pour lesquelles on croit ou pour lesquelles on ne croit point. »

Telle que, cette page donne bien la nuance d'esprit de cet écrivain. Elle résume au mieux quel idéaliste charmant subsiste au fond de ce négateur, qui, ayant détruit en son âme les cultes édifiés par son instinct, son cœur et sa tradition, rebâtit en la merveilleuse demeure de ses phrases, d'un symbolisme si pur et si précis, un autre culte, un peu plus orgueilleux, un peu moins consolant que les autres.

C'est celui de la Justice, auquel on serait assez disposé à sacrifier maintenant, dans un certain clan d'esprits qui d'autre part ne manquent pas de goût. Je crois bien cependant qu'il ne sera pas entretenu aussi longtemps que son prêtre, Mæterlinck lui-même, l'eût désiré. Avant peu d'années, on reverra avec quelque étonnement cette passion, qui traversa le ciel si clair de sa pensée française, comme un nuage. Et si on l'étudie néanmoins, avec sympathie, ce sera beaucoup plus pour la bonne foi de ceux qui le confessèrent, avec une foi passionnée, que pour lui-même ; alors, remplacé à son tour par une autre nuée, il ira prendre rang à ce Panthéon nouveau des incrédulités modernes, où nous collectionnons les belles hypothèses de nos religions sans divinité, comme jadis, à Rome, les religions du monde entier ; où Renan lui-même vint un jour installer sa catégorie de l'Idéal, nouvelle icône mélancolique et touchante d'une planète, d'où l'on chasse les dieux...

GEORGES GRAPPE.

LA VIE LITTÉRAIRE

La leçon d'amour dans un parc.

La leçon d'amour dans un parc, roman de M. René Boylesve. Éditions de la *Revue Blanche*.

C'est un drôle de parc, c'est un drôle d'amour, c'est une drôle de leçon.

Mais voici enfin un badinage aimablement licencieux. Et nous dirons, pourvu que vous y consentiez, qu'il vient à son heure, s'il peut y avoir une heure pour les licencieux badinages, car il nous repose des conversations politiques qui sont rarement aimables et qui n'ont pas la supériorité d'être quelquefois licencieuses.

J'ai lu ce petit livre, appliqué, avec quelques délices. Quand on se flatte de réformer la République et même de l'améliorer, ce qui n'est pas exactement la même chose, il est bon de bien connaître les mœurs de la société noble des temps monarchiques. Et ce sont évidemment ces mœurs, et cette société et ces temps que René Boylesve se pique d'avoir dépeints en un livre soigneusement agréable. Il a raison, lui qui est raffiné non sans efforts (mais tous les efforts qu'on fait pour être raffiné sont méritoires)

de s'être réfugié dans une époque que notre bonne volonté a parée de mille élégances et de toutes sortes de grâces. Son livre nous ramène aux moments les plus jolis du XVIIIe siècle, et dans le monde qui vivait la vie la plus sérieuse parce qu'il faisait profession de la consacrer tout entière à l'amour.

L'amour, est-ce donc bien là ce qu'on enseigne dans le parc discret où nous conduit incessamment René Boylesve par des chemins un peu monotones? Ce n'est peut-être pas l'amour, mais la contrefaçon de l'amour. Peu importe, en somme, car lorsque l'on croit aimer, on éprouve le même plaisir que lorsqu'on aime véritablement. Des aristocrates falots sont groupés avec incertitude dans un château dont il est malaisé de dire l'emplacement. Ils ne font rien mais ils sont d'autant plus occupés. Les soucis d'argent ne les oppressent pas, mais les soucis d'amour, ou plutôt les préoccupations des petites intrigues amoureuses qu'ils enchaînent les unes aux autres pour se distraire et comme pour faire paraître plus court le temps qui est naturellement long. Vous voyez réunis dans ce château imprécis du marquis Foulques de Chamarante et de sa femme la trop belle marquise Ninon, Mme de Matefelon et son petit neveu le chevalier Dieutegarde; Mme de Châteaubedeau avec son jeune fils actif et entreprenant, et puis deux cousins, MM. de la Vallée-Chourie et de la Vallée-Malitourne, que leurs femmes accompagnent nonchalamment, et enfin le vieux baron de Chemillé qui philosophe quand il faut pour combler les vides d'un livre qui est peut-être d'autant plus séduisant qu'il est plus vide...

Et dans ce monde factice, on chasse et on aime. On chasse sur les terrains prohibés et on aime dans les chasses gardées, M. de la Vallée-Chourie a du penchant pour la mûre dame de Matefelon, et il n'a pas lieu de regretter d'avoir manifesté son penchant, car cette femme intelligente comprend, au déclin de sa seconde jeunesse, qu'il ne faut point laisser perdre les dernières occasions qui s'offrent. Elle en pleurera bas, selon je ne sais quel poète inférieur à la poésie :

> Combien je regrette
> Mon bras si dodu
> Ma jambe bien faite
> Et le temps perdu.

Ils ne perdent de temps ni l'un ni l'autre : ce dont il conviendrait de les féliciter s'ils ne nous en faisaient perdre quelquefois à nous-mêmes en nous attardant à leurs ébats secondaires et sans originalité. — M. de la Vallée-Malitourne cependant considère avec un infatigable empressement la belle Ninon. Mais il reste dans le platonique : c'est sa nature qui le veut. Et il peste sans désemparer contre sa nature. Que ne prend-il le parti de vaincre sa nature! Nous comprendrions mieux ce roman délicat qui manque, non d'attraits, mais de netteté. Car je pense que le livre de René Boylesve a pour sujet le développement de l'amour chez les jeunes gens. En un siècle où la société polie n'avait de loisirs, que pour aimer, et pour aimer était toujours de loisir, les jeunes gens seuls avaient besoin de ces leçons d'amour qu'ils prenaient sans maîtres car les maîtresses leur suffisaient pour cela, — et qu'ils pouvaient prendre dans les parcs aussi bien et aussi mal qu'ailleurs.

Et sans doute, ils sont bien factices ces deux jeunes pages, l'innocent chevalier Dieutegarde et le fruste Châteaubedeau qui poursuivent à qui mieux mieux Ninon, la belle marquise, prompte à céder par bonté d'âme. Ils ont quinze ans, ces enfants hardis ou timides. Et voyez les différences des temps et à quoi servent les révolutions! Ils aboutissent le plus naturellement du monde à des résultats que notre société ne permet d'atteindre que vers les vingt-cinq ans et même un peu au delà, aux jeunes gens contemporains. Leur concurrence ne manque pas d'être amusante par instants, et agaçante aussi. L'amoureux candide et qui rêve aux étoiles, à sa belle, nous plaira plus si vous voulez que le jeune brutal. Mais il faut convenir que celui-ci prend les moyens les plus efficaces pour aboutir vite et bien. Qui veut la fin veut les moyens! Tous deux aiment Ninon, tous deux sont aimés d'elle; mais le grossier Châteaubedeau avec plus de suites pratiques et de satisfactions positives; — en amour, même au XVIIIe siècle, c'est la grossièreté qui l'emporte sur toutes les délicatesses. Les petits héros, ambitieux d'amour, sont le plus souvent très insupportables. Si vulgaires que nous soyons aujourd'hui, nous considérons l'amour d'une femme comme une récompense... Il nous plaît mieux ainsi et pour nous a plus de prix que si nous nous appliquons à le conquérir directement. Et cela n'empêche pas que le résultat définitif ne soit le même, mais notre conception est plus haute et plus noble. Elle marque un progrès. Aussi bien, le chevalier Dieutegarde qui reçoit une balle superflue dans le cœur nous paraît mourir comme un sot et le Châteaubedeau, qui s'ensanglante pour se rendre intéressant n'est qu'un bravache de l'amour, et il mériterait seulement, au lieu d'obtenir ainsi l'indulgente Ninon, d'être mis en pénitence.., Nous l'enverrions au régiment, et on ne lui donnerait congé que d'étonner le soir, après cinq heures, sur le cours, des femmes d'humble condition amoureuse...

Il faut louer peut-être René Boylesve d'avoir composé en désordre un livre captivant avec des héros qui le sont si peu. Mais il a su avec un bonheur particulier, reconstituer par phases l'éducation d'une

fille noble. La marquise Ninon a eu par hasard une fille, Jacquette, et elle n'est point trop fâchée de cette mésaventure car elle aime distraitement la fille et la laisse grandir librement. Tout enseigne l'amour à cet enfant : les gens qui l'entourent, occupés d'amour seulement, les conversations, les attitudes, les silences et les gestes surpris à la dérobée, et même dans le parc les statues antiques et trop modernes. Pour lui enseigner autre chose (car il faut qu'une fille noble ait des clartés de tout), on lui donne une gouvernante, Mlle de Guinsonas, nièce d'un évêque, et pauvre et prudemment vertueuse. Celle-ci ne laisse rien ignorer à Jacquette de ce qu'on peut connaître de l'Histoire Sainte... Mais sa présence même est une bien autre leçon car le marquis Foulques de Chamarante, timide comme un grand chasseur qu'il est, s'enhardit devant une subalterne et multiplie des privautés d'ailleurs inutiles, dont Jacquette a trop fréquemment le spectacle. Elle ne perd rien de toutes ses leçons, et vers les douze ou les quatorze ans, elle sait tout de ce qu'elle ne doit pas savoir et fort peu de chose du reste. Mais le reste n'est rien. Et comme elle est en somme assez raisonnable, elle autorise René Boylesve à une conclusion qu'on peut prendre pour très morale ou bien tenir pour très immorale au choix.

... Jacquette, en effet, épousa, vers l'âge de quinze ans, un beau jeune homme qu'elle aima tendrement dès qu'il eut demandé sa main, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu auparavant. Et aussitôt qu'elle sentit qu'elle l'aimait, elle fut si pudique que le moindre mot malséant, qu'il lui était bien égal d'entendre jusque-là, lui devint désagréable ; elle oublia tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle avait appris malgré elle et tout ce que M. de Chemilli lui avait enseigné en radotant un peu, et il n'y eut jamais de femme plus vertueuse à la fois et plus agréable à son mari, car elle était venue au monde avec une âme simple dans une chair bien portante...

J'ai quelque peine à croire en cette grande vertu. Du moins, elle prouverait que les bonnes leçons morales ne servent de rien et ne sont pas plus utiles que ne sont dangereux les exemples immoraux. C'est une conclusion que les puritains de tous les temps condamneraient plus sévèrement encore que la facilité extrême de la marquise Ninon. Tant de vertu prouverait aussi que l'amour et que ses effets dans l'âme d'une jeune fille sont tout différents du libertinage et de ses conséquences. Et René Boylesve, prétendant à nous donner une leçon d'amour, nous a procuré seulement une leçon de libertinage. Le libertinage est matérialiste, et il y a de l'idéalisme en tout amour véritable. Les héros de René Boylesve ne sont guère soucieux que de plaisirs sensuels. Ils prennent leurs plaisirs où ils les trouvent ; et ils trouvent aisément où les prendre. Ils sont plus épris de gaudriole, si j'ose dire, qu'ils ne sont amoureux. Au reste, ces rudimentaires héros professent des théories peu assujettissantes.

— Fi donc ! dit-elle, Monsieur, vous admettez la liberté dans l'amour !

— La liberté ! dit le baron, non point, car il est le plus farouche et le puissant despote ; mais l'aisance dans les rapports amoureux, c'est notre revanche contre les coups de force de ce butor. Il nous terrasse : plions les reins avec élégance.

C'est à quoi s'occupent seulement — simplement — les héros et les héroïnes de René Boylesve. Étant tels, ils sont fort incultes et primitifs. Les successeurs de ces aristocrates ne sont ni moins incultes ni moins primitifs : malheureusement nos hobereaux contemporains ont pris soin de remplacer, au moins en apparence, par une austérité âpre et agressive le doux relâchement des mœurs de leurs aïeux. Les ancêtres étaient plus aimables !

René Boylesve pense les représenter mieux dans leur amabilité en multipliant consciencieusement les anecdotes un peu grivoises. Nous commençons à être très riches, dans notre littérature, de ces anecdotes-là. Il n'en est plus de nouvelles ; et il n'est donné à personne de renouveler les anciennes. René Boylesve les embellit du moins par l'élégance, car l'élégance est partout à sa place, et ne choque presque nulle part. Et certes, l'aisance de René Boylesve est naturelle à nous conter, sans suite, ces historiettes franchement badines. Mais s'il glisse légèrement, il appuie trop pour nous prévenir qu'il n'appuiera pas et qu'il glissera plutôt. Et puis, quand ses personnages entrent dans son livre il fait des présentations trop longues, et quand ils sortent, il les accompagne avec trop de saluts. Et lui-même s'arrête un peu trop souvent pour se regarder marcher... Enfin, on ne sait pas toujours très précisément si on est agacé ou ravi. Mais le doute profite généralement au romancier.

La simplicité n'est pas son fait. Son style est fardé. Et sa phrase grimace quelquefois en voulant trop bien sourire et trop agréablement. Mais la grâce cependant demeure, qui est la plus forte.

Elle nous fait oublier ce qu'il y a de peu nouveau, et de convenu dans cette peinture assez tardive des mœurs du XVIIIe siècle, et ce qu'il y a d'un peu superficiel aussi. Mais nous permettrons à tous les romanciers d'être superficiels, quand ils auront un talent léger et fort comme celui que nous reconnaissons, — depuis plusieurs années, depuis plusieurs livres, — en René Boylesve.

J. ERNEST-CHARLES.

THÉATRES

Odéon : *Les Trois Glorieuses*, comédie en quatre actes de M. Lenôtre.

Aux trois modes usités jusqu'ici, et qui sont bien connus, d'*accommoder* l'Histoire sur la scène : le Drame, le Mélodrame et la Comédie, il en faut joindre un quatrième qui nous est révélé d'hier, et dont l'Odéon nous réservait la primeur... j'entends le *Vaudeville historique*. En voulez-vous la recette ? — il semble que le mot convienne parfaitement, puisqu'il s'agit d'un dosage habile ou art des préparations, à la faveur duquel l'objet demandé vous est offert. Étant donné un milieu précis, prétexte à figurations, à décors et à costumes : les trois journées de 1830 en l'espèce, on y dispose une intrigue quelconque avec de l'amour bien entendu, aussi niais, aussi fade qu'il se puisse trouver ; on imagine des aventures aussi invraisemblables que puériles : on corse le tout d'un personnage comique pour tenir le public en haleine. D'où vaudeville historique, je le répète, c'est-à-dire l'ouvrage le plus bâtard, le plus faux, le plus dénué d'art et de goût qui se puisse concevoir : un produit dont ne voudraient pas les consommateurs de la province, une chose qui devant une salle de Marseille ou de Bordeaux ne dépasserait pas le second acte sans coups de sifflet, mais que nos Parisiens, dont la patience est sans bornes autant que la bienveillance, supportent aisément. Tout de même je crois qu'il n'en faudrait pas tenter l'épreuve autre part que sur ces bonnes planches de l'Odéon. Ici, on le voit bien à l'expérience, il y a des grâces d'état, et quand on a pu jusqu'au bout supporter *Le luxe des autres*, il n'y a rien de surprenant à ce que *Les Trois Glorieuses* vous semblent une chose acceptable. Tout se tient dans un programme, et il serait à souhaiter que les programmes politiques fussent d'aussi ferme tenue que les programmes littéraires du second Théâtre-Français. C'est connaître et apprécier la qualité de son public que lui servir pareil menu... Mais quel public !... et quel menu !

Or donc, nous sommes à Saint-Cloud, à la veille des trois journées qui doivent provoquer la chute de Charles X. Les fameuses *Ordonnances* viennent d'être rendues par le ministère Polignac et la Cour en ressent le premier contre-coup. Les opinions sont partagées : les uns pensent que le Roi sortira victorieux de la lutte ; d'autres manifestent leur inquiétude et rappellent les souvenirs de la première Révolution. Justement un homme du populaire est amené parmi les ducs et pairs : il vient de Paris, il a vu les premiers troubles de la rue, et il raconte ce qu'il a vu. Scepticisme des uns, émotion de quelques autres. Ici paraît le baron Moulin, un des principaux personnages de la pièce, sorte de financier millionnaire qui, par ses origines, tient à la bourgeoisie et veut s'élever jusqu'à la noblesse par sa fortune et ses alliances : prototype du bourgeois bedonnant et classique du règne à venir ! Ce Moulin qui fréquente à la cour, et que les ducs et pairs méprisent tout en le cajolant, a une nièce qui lui tient lieu de fille, la jeune Hélène, qu'il a fiancée au marquis de Tinchebray dont elle doit redorer le blason. Tinchebray, correct et froid, lui fait une cour protocolaire, et passe son temps, le peu de temps qu'il demeure avec elle, à lui vanter « les avantages de son illustre nom ». Cette petite Hélène est d'ailleurs une tête folle, une cervelle d'oiseau où deux idées ne peuvent s'assembler sans produire les plus graves désordres. Bien qu'elle n'aime pas Tinchebray, — et comment l'aimerait-elle, et comment aimerait-elle qui que ce fût, cette perruche qui, pour la circonstance, est une gravure de mode ! — quand Richard, un jeune parent qui a été élevé avec elle et qui l'aime, vient lui rappeler ses souvenirs d'enfance, la supplier de fuir avec lui, elle ne comprend pas : elle songe encore au Tinchebray, qui la fera marquise et duchesse plus tard. Heureusement elle est rappelée à l'ordre par une jeune ouvrière ardente et sympathique qui se trouve là, on ne sait trop comment, mais qui, elle, du moins, comprend l'amour et sait vivre d'eau claire. Cette Mimi Pinson qui, pour la circonstance, se nomme Mirette, la presse de quitter Saint-Cloud, de s'enfuir avec elle qui l'emmènera dans sa carriole et la rendra à Richard. Partir ! Mais comment faire ! Justement le baron Moulin, qui a de graves soucis financiers et voudrait par tous moyens trouver un émissaire pour ses ordres de bourse, le baron Moulin est là : il passera l'ordre à sa nièce qui ira le faire exécuter, et du même coup sauvera de la faillite son oncle en rejoignant le beau Richard qui pour elle meurt d'amour.

Vous voyez la vraisemblance de ces aventures : c'est à la fois *gravure de mode*, *sujet de pendule* et *opérette*. Que dites-vous de ce banquier, soucieux de ses intérêts, préoccupé de jouer à la hausse parce qu'il escompte le succès du parti royaliste, et confiant une telle mission à sa jeune écervelée de nièce ! Que pensez-vous de cet oncle, lequel après tout aime sa nièce, et qui l'envoie, au risque de sa vie, parmi les dangers d'une ville en révolte ! Ce sont là vraisemblances dont n'a cure un vaudevilliste, et à vrai dire il aurait tort de s'en soucier, puisque son public accepte tout, quelque chose qu'il lui présente. La voilà donc, cette petite folle d'Hélène, qui, après avoir traversé les lignes, arrive toute pimpante et de rose vêtue sur les rives de la Seine, au corps de garde où commande Richard, en compagnie de Jean, le bon ami de Mirette. Elle est bien un peu effrayée, mais

cet émoi, d'un genre assez nouveau pour elle, fait contraste avec ses habituelles sensations, et elle finit par trouver que... « les révolutions, c'est tout à fait gentil ». Richard arrive et la serre sur son cœur. Ici l'inévitable Gavroche avec ses déclarations patriotiques, — une réédition des *Misérables*, un peu trop connue, — puis les roulements du tambour, la distribution de la poudre et les coups de fusil; mais des coups de fusil à intervalles modérés, comme en peut supporter un bon public odéonien, avec une réserve qui n'effarouchera pas les dames, car il importe de ménager la digestion et de ne pas surexciter des nerfs aisément irritables. Par parenthèse, il n'eût point été inutile de payer à ces figurants de la rive gauche un déplacement sur l'autre rive pour leur enseigner de quelle manière on *simule* une foule au théâtre, et quelques conseils de M. Gémier auraient bien fait dans le tableau! Mais passons... Hélène et Mirette restent seules à préparer la soupe pour le retour des combattants, quand Tinchebray, le fiancé quadragénaire, arrive. Il retrouve, non sans étonnement, la nièce du baron Moulin. Comme il est de complexion lympathique, il ne se fâche que juste assez pour n'être pas ridicule. Mirette, qui n'est pas seulement une gentille grisette, mais encore une noble enfant de Paris, lui fait comprendre le danger qu'il court en demeurant ainsi seul à portée de ses adversaires. Richard revient sur ces entrefaites, et sans nul doute le marquis passerait un mauvais quart d'heure si la jeune ouvrière ne faisait vibrer la corde de la générosité dans l'âme de Richard et filer le marquis par une porte dérobée avant le retour des républicains.

En vérité j'éprouve quelque scrupule à raconter ici les imbroglios de la suite, les fausses sorties et les rentrées non moins fausses des personnages au troisième acte, qui font de cette pièce un vaudeville à compartiments. Comment Richard blessé se trouve transporté chez une ouvrière en lingerie, dont l'atelier fait le décor de l'acte; comment Mirette et son bon ami Jean veillent sur lui; comment la petite Hélène survient, ignorante de ce qui est arrivé, et l'apprenant tout d'un coup ne s'en émeut pas autrement; comment un simple attouchement d'elle lui restitue force et santé, au point qu'ils composent ensemble la lettre par laquelle la jeune fille signifie son congé au marquis de Tinchebray; comment ce dernier reparaît dans l'atelier même où Richard fut porté; comment enfin, par son incroyable légèreté, elle manque le livrer à nouveau... : tout cela est de la pure fantasmagorie, du vaudeville qui dépasse les limites de l'invraisemblance permise, une chose qui pourrait passer à la rigueur, soutenue et commentée par les ritournelles d'une musique d'opérette, mais qui, présentée avec cette mise en œuvre de restitution historique, avec ces panaches et ces culottes collantes, ces coups de fusil et ces roulements de tambour, constitue le plus hybride et le plus déconcertant des spectacles!

Tout de même, et quoi que l'on puisse dire, on nous persuadera malaisément que la direction du second Théâtre-Français ne détient pas en ses cartons quelque œuvre d'une qualité littéraire supérieure à celle qu'on vient de nous offrir. Et qu'on ne vienne pas prétendre que ce sont là les goûts du public! Le public, soyez-en sûrs, manifeste les goûts que lui imposent peu à peu ses fournisseurs patentés d'idéal. A vrai dire, il ne demande qu'à se laisser conduire, et il a quelque chose de la *plasticité* du cerveau de l'enfant qui subit la prédominance d'images parmi lesquelles il est inhabile à faire un choix. Dans le domaine de la peinture par exemple, si, depuis trente années de Salons périodiques, ses facultés de vision n'avaient été déformées, gâtées par les fadeurs des Bouguereau et les niaiseries de l'art officiel, par les polissonneries des Jean Béraud et autres cabotins de l'art, sans doute ne manifesterait-il pas les goûts qui semblent indéracinables aujourd'hui, et qui réagissent à leur tour sur la production des peintres et des statuaires. Il y a là parfaite réciprocité de causes et d'effets. Voyez plutôt ce qui est advenu en matière musicale, où l'éducation de l'oreille depuis vingt ans s'est faite chez nous en sens opposé à celle de l'œil, où la culture de plus en plus développée d'une élite a donné naissance à des préférences, trop exclusives je veux bien, mais significatives néanmoins. Lorsqu'on lui sert une viande creuse, — tels ces *Barbares* que l'Opéra nous a donnés, produit d'une triple collaboration, d'une conception poétique si misérable et d'une invention musicale si indigente, — elle proteste par son abstention et manifeste ainsi l'excellence de son goût. Il en irait de même dans le domaine dramatique pur si, au lieu de montrer au public, avec une désespérante régularité, des pièces comme *La Guerre en dentelles*, *Le Luxe des autres*, ou *Les Trois Glorieuses*, on lui présentait quelque chose de plus savoureux. A force de voir au théâtre de purs spectacles pour les yeux, des prétextes à mise en scène, et des pauvretés littéraires, il prend l'habitude de ne pas attendre autre chose qu'une satisfaction de qualité inférieure et un délassement momentané. Une fois de plus nous venons de le vérifier avec la dernière pièce de l'Odéon, et nous le constaterons sans doute bien des fois encore, tant que les entrepreneurs de spectacles mèneront leur affaire à la manière d'une industrie où le souci du dividende à distribuer s'impose comme la préoccupation exclusive.

PAUL FLAT.

LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT (1)

LA VIE, LES MŒURS, LES MODES

Cambacérès et Lebrun, les deux Consuls, n'eurent point l'action de Bonaparte, de Talleyrand ou de Fouché sur les mœurs et la vie de ce temps-là. Néanmoins, ils servirent de ralliement à un grand nombre de fonctionnaires, et les réceptions de Cambacérès, ses dîners de fin gourmet, la manière de composer sa table, avaient imposé, à tous les repas de cérémonie, un grand luxe et une recherche excessive dans la somptuosité des services. Il s'était logé au Carrousel, en face des Tuileries, à l'hôtel d'Elbeuf. Dans la cour, dans les couloirs de l'hôtel, des sentinelles, sous le commandement d'un officier, veillaient sur sa personne. Pour l'introduction de ses visiteurs, deux chambellans, MM. de Châteauneuf et d'Aigrefeuille ; pour son cabinet, deux secrétaires, MM. de Lavollée et Monvel, suffisaient à son état de maison. Deux fois par semaine, il recevait : le mardi et le samedi ; et la soirée était précédée d'un dîner de vingt-cinq personnes où ne figuraient jamais que deux femmes, parmi les plus belles, les plus spirituelles, les plus renommées, qui auraient pu prétendre aux plus grands honneurs. Le dîner comportait plusieurs dizaines de plats, offerts aux convives par un maître d'hôtel, contrairement à l'usage chez les grands seigneurs de la monarchie, qui présidaient, eux-mêmes, au service de leurs hôtes. Mais, devant la place de Cambacérès, se trouvait un immense pâté de foies gras, ou de laitances de carpes, dont il se plaisait à offrir de menues parts à chacun de ses invités. Aux entremets, le pâté était suivi d'un soufflé à la vanille : et il en faisait aussi les honneurs.

On mangeait bien, car chaque plat était digne de la table d'un Lucullus, et les messageries et les voitures des postes lui apportaient, de tous les points de la France, les mets les plus délicats et les plus rares. De Strasbourg arrivaient les pâtés de foies gras ; de Troyes, les hures de sangliers et leurs petites langues, dont la délicatesse est exquise, dit *l'Almanach des gourmands ;* de Lyon, les mortadelles ; du Dauphiné, les bartavelles ; de Cahors, les perdrix. Et malgré toutes ces succulences, on s'ennuyait à cette table, sous le regard bienveillant de l'amphitryon. La dignité, la gravité du personnage retenaient l'expansion aimable de tous ces convives qui n'osaient, par une saillie d'esprit, faire vibrer le rire autour d'eux. On redoutait la désapprobation de l'homme sentencieux, toujours impassible, et on se maintenait à un ton compassé de politesse cérémonieuse qui empêchait l'enjouement. Les magistrats surtout fréquentaient les salons de Cambacérès, de graves et solennels magistrats, et ceux encore qui pouvaient se recommander d'une amitié avec l'éminent personnage, car il était serviable et plein d'aménité.

Il suffisait, pour lui plaire, de flatter sa vanité. Par ce côté, il était faible, par conséquent très sensible aux épigrammes et aux railleries dont certains journalistes le harcelaient. Il fit supprimer un journal où Isidore Langlois, un écrivain satirique, avait mis en lumière tous les ridicules de son caractère et de ses habitudes. Car on le rencontrait chaque jour, aux galeries du Palais du Tribunat (1), avec son habit de velours rouge à manchettes de dentelles, en perruque poudrée à queue, par-dessus laquelle était enfoncé profondément un immense chapeau à trois cornes. Ses culottes étaient courtes, et il marchait en souliers cirés de vernis anglais que fermait, sur le pied, une boucle d'or. Une épée se balançait à son côté. D'une myopie extrême, il tenait toujours, devant ses yeux, un binocle qu'il venait placer jusque sur les épaules des belles promeneuses à la vertu facile, folâtrant autour de lui, ainsi qu'autour de ses deux secrétaires et de d'Aigrefeuille, son compagnon assidu.

D'Aigrefeuille était en costume de velours bleu de ciel, orné de boutons de strass. Aux belles qui voltigeaient sur ses côtés, pareil à son chef, il souriait « avec sa grosse et ronde figure, toujours luisante comme s'il sortait de l'eau », écrit la duchesse d'Abrantès. Près d'eux, Monvel semblait l'homme fatal, en uniforme noir, des pieds à la tête, qui enlaidissait son visage, déjà fort maussade.

Ainsi encadré, Cambacérès, tout bouffi d'orgueil, se prélassait en cette promenade favorite, excitant par derrière lui les moqueries et les quolibets de la foule. Son visage long et anguleux, son nez long, son menton proéminent, sous son immense chapeau, donnaient de lui l'impression d'un grotesque polichinelle ; et n'eût été sa haute situation dans l'État, il aurait ameuté sur ses pas une foule irrespectueuse. On se retenait, toutefois, à cause de sa fidélité à ses amis, de sa générosité native, très dissemblable, en tout, à Lebrun, égoïste, exclusif, ne pensant qu'à lui, à sa famille, à sa fortune et à son bien-être. Et Bonaparte disait : « Si l'on veut dîner bien, il faut aller chez Cambacérès ; si l'on veut dîner mal, il faut aller chez Lebrun ; et, pour dîner vite, il faut venir chez moi. » Car, on le sait, chacun de ses repas ne durait qu'un quart d'heure (2).

Les financiers venaient faire leur cour à Lebrun,

(1) Voir la *Revue* des 16 juin et 11 août 1900, 13, 20, 27 avril et 10 août 1901.

1. Palais-Royal.

2. Lacretelle, t. Ier, p. 325. — D'Abrantès, t. IV, p. 168. — Chevalier Pasquier, t. Ier, p. 240.

ainsi que les royalistes, avec lesquels il avait gardé des relations, contractées au temps de Maupeou, dont il avait été le secrétaire. Bonaparte lui avait donné d'abord, comme résidence, le Pavillon de Flore, aux Tuileries; puis Lebrun avait transporté son domicile à l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré. Chez lui régnaient les idées bourgeoises, les manières bourgeoises, et il ne s'attachait nullement comme son collègue Cambacérès à la magnificence du costume. Il était simple et fuyait le faste. Très aimable et très accueillant aussi, quand ses politesses ne diminuaient ni la tranquillité de sa vie, ni la douceur de son existence.

Un autre personnage, un poète, Fontanes, jouissait d'une grande influence sur les hommes de lettres dont il savait s'entourer. Les « écrivains novices », ainsi que les nomme Fouché, s'agitaient autour de lui pour obtenir les faveurs d'Élisa Bacciochi, qui le tenait en grande estime, et en avait fait son favori. Impérieuse, passionnée, ardente à poursuivre les honneurs et le pouvoir, la sœur de Bonaparte, en protégeant l'écrivain, contentait ainsi ses désirs et ses vices. Elle se servait de Fontanes, pour répandre au dehors ses idées. Elle l'inspirait, elle lui dictait des brochures destinées à convaincre le Premier Consul qu'il devait imiter la conduite de Charlemagne, et fonder un grand empire, afin d'anéantir, sous la magnificence de son règne et la grandeur de sa puissance, toutes les revendications révolutionnaires. C'était pour elle qu'elle faisait développer ces conceptions grandioses. Son frère empereur, elle se sentait capable d'administrer un royaume. Fontanes obéissait, et la petite Cour littéraire, dont il goûtait les hommages, reflétait aussitôt les idées d'Élisa et celles du poète qui, depuis longtemps, avait renié ses convictions libérales.

Au début de sa carrière, il s'était mis, à Londres, à la solde de l'Angleterre; puis, rentré à Paris, et honoré de l'intimité d'Élisa, il était devenu un fougueux ami du pouvoir consulaire, si bien que Bonaparte, toujours cédant à la flagornerie, finit par placer Fontanes à la présidence du Corps législatif et lui attribua, pour résidence, l'hôtel de Biron. Fontanes passa, du coup, grand homme, et ses satellites, profitant de son élévation, en retirèrent d'importants bénéfices; le jeune Fiévée particulièrement, de qui Fouché écrit en ses mémoires, qu'après avoir été « agent des agents de Louis XVIII, il devint agent de Lucien à Londres, lors des préliminaires de la paix... Épiant l'air du bureau, il dissertait, ajoute-t-il, à tort et à travers, sur Charlemagne, sur Louis XIV, sur l'ordre social, parlant de reconstruction, d'unité de pouvoir et de monarchie... »

Et ce fut ainsi que débuta Fiévée.

V

Et maintenant, on est à la veille de l'Empire. Il y a quatre ans que le Premier Consul dirige le gouvernement; et Paris n'est plus reconnaissable. C'est un Paris nouveau, dissemblable de l'ancienne cité; un Paris, où les extrêmes se coudoient, les pauvres gens et les gens les plus riches, ceux que la Révolution a ruinés et ceux qu'elle a enrichis, ceux qui travaillent et ceux qui s'amusent, ceux qui rêvent un nouveau changement dans l'État et ceux qui s'en tiennent à ce qui est.

Ce n'est pas encore la cité irréprochable, la cité qu'a rêvée Bonaparte, qui la voudrait la plus belle de toutes. Ses boues dans les rues sont toujours abondantes; les ordures au coin des bornes offusquent les yeux, écailles d'huîtres, détritus de cuisine. Mais, chaque jour, la police se montre plus exigeante et plus minutieuse, et les quartiers commerçants s'embellissent de la splendeur de leurs magasins. Les marchands rivalisent de luxe et d'élégance, pour leur boutique. Ce sont, partout, d'immenses glaces sur lesquelles les baguettes de l'encadrement paraissent invisibles. Les charcutiers, les pâtissiers, les confiseurs, imitent les bijoutiers et placent leurs marchandises sur des tablettes de cristal, où la lumière, descendue de magnifiques lustres, projette tout autour une éblouissante clarté. Et les vitrines les plus décorées sont celles des étalages de victuailles, celles de tout ce qui flatte la gourmandise des passants. Manger beaucoup est le vice du jour.

Les restaurateurs se multiplient dans toutes les rues de Paris et font fortune. Avant la Révolution, on ne parlait pas de Méot, de Robert, l'ancien cuisinier de l'archevêque d'Aix, de Rose, de Véry, de Leduc, de Brigault, de Legacque, de Beauvilliers, de Naudet, réputé pour ses ragoûts à l'ail, et de Édon, marmitons obscurs naguère, et depuis maîtres-queux renommés.

Au Palais du Tribunat, les marchands de comestibles sont visités par d'innombrables acheteurs qu'attire le fumet exquis venant des cuisines. Chevet d'abord; puis Corcelet, dont la boutique termine la galerie des Bons-Enfants; et le célèbre fabricant de gaufres, Van Rosmalen; et le patissier Caria, et le confiseur Berthellemont. Et aussi, dans la rue de Richelieu, Mme Laban, la première entre toutes les crémières de Paris; rue de la Grande-Truanderie, Martignac, l'épicier le plus important de la ville, le successeur de l'illustre Pochet; à la Halle, Mme Dieu, la grande marchande de marée, et M. Noël, le marchand de légumes, et M. Theurlot, le fruitier; rue Simon-le-Franc, M. Maille, le fabricant si connu de moutarde; rue Saint-Magloire, Malherbe, le charcutier, « l'un des plus habiles de la capitale, dit l'*Almanach des Gourmands;* et Corps, également charcu-

tier, rue Saint-Martin, Corps, chez qui « les saucisses et les boudins sont de la crème en boyaux ». Alors, de quartier en quartier, ces étalages, courus et admirés, forment un centre, et, pour les commerçants qui s'installent, une raison de concurrence, un motif d'efforts à surpasser le rival plus heureux et déjà établi. Sur toute l'étendue de la grande cité, les beaux magasins se répandent, contribuant à la renommée des rues et à un décor toujours plus riche.

Et les cafés, de même. Les anciens sont toujours très suivis. Mais d'autres s'y sont annexés. Au Palais du Tribunat, ils ont envahi tous les étages des bâtiments. On en trouve au premier, et au deuxième, et jusque sous terre. Jadis, le *Café de Foi* et le *Caveau* étaient les plus célèbres de ce palais. Bientôt, on cita de plus le *Café de Valois*, celui des *Étrangers*, celui des *Mille-Colonnes*, où des glaces, habilement réparties, multipliaient à l'infini les colonnettes dorées montant jusqu'au plafond. Puisque ce lieu attire les oisifs, tous les plaisirs qui sourient aux sens, aux passions et aux vices, y ont trouvé un refuge et ils y pullulent. Il y a dix-huit cafés, dix restaurateurs, une douzaine de pâtissiers et de marchands de comestibles; et des fruitiers, et des glaciers, et des confiseurs, et des magasins de vins, et des théâtres : celui de la Montansier, et les ombres chinoises de Séraphin; et des libraires, et des peintres en miniature, qui exécutent leur travail en une heure; jusqu'à des décrotteurs, avec ce quatrain :

> O vous, qui redoutez les taches et la crotte,
> Amateurs de journaux, de propreté, de vers,
> Entrez ici: lisez: souffrez qu'on vous décrotte,
> Et livrez à nos soins la botte et le revers !

Quelques années plus tôt, les humoristes des gazettes avertissaient les promeneurs des dangers de ce lieu si honteux et si fréquenté. « Malheur à vous, disaient-ils, si vous entrez dans ces boutiques! Fausses caresses, faux poids, fausses mesures, faux or, fausse monnaie! Malheur, si vous longez, le soir, ces galeries obscures! Il vous faut traverser l'écume de l'humanité, écume de la soldatesque, écume des sérails, écume des escrocs, écume de l'anarchie, écume des souteneurs, écume de la valetaille. » A la fin du Consulat, le palais a été purifié. La police a nettoyé, autant qu'elle a pu, ces écuries d'Augias. Les jardins, plantés d'arbustes en massifs, offrent une promenade agréable aux familles, qui viennent ensuite se désaltérer au *Café de Foy* dont la vogue balance celle de Frascati. Les roulettes et les maisons de jeu n'y sont point absolument proscrites, quoi qu'on ait fait; mais ceux que la chance n'a pas soutenus, les hommes de tous les mondes, se dissimulent de leur mieux et disparaissent, honteux de leur malheur, et ne troublent plus effrontément ceux qui, dans les jardins, recherchent le repos et la tranquillité.

De tous temps, les caprices de la mode furent éphémères. Les lieux de plaisir changèrent. On ne parlait déjà plus qu'en souvenir du *Café Venua*, situé près du « Manège ». Il avait excité naguère la curiosité de la foule et retenu ses préférences, ce café, se développant en long couloir, dont les frises étaient décorées de draperies voyantes, et les panneaux recouverts de petits cadres noirs renfermant des annonces en style poissard, celui du faubourg Saint-Marceau. Aux fenêtres étaient suspendus des rideaux d'étoffe commune à carreaux, et l'éclairage consistait en trois quinquets de mince apparence, ne distribuant qu'une lumière douteuse. Et pourtant, chez Venua, comme chez Méot, certains dîners avaient coûté jusqu'à dix mille francs (*Observateur Français, août 1803*). La société oisive avait aussi déserté Tivoli où l'on ne rencontrait plus que de petites grisettes, venues avec leurs amoureux, — de jeunes employés de commerce. Il était de bon ton alors de chevaucher, le matin, vers le Bois de Boulogne, surtout vers Bagatelle, lieu charmant, plein d'ombrages, où l'on payait pour entrer 0 fr. 75, et pour se réconforter d'un verre de boisson médiocre, madère ou sirop, 2 fr. 50. Le château était encore tel que l'avait laissé le comte d'Artois, son ancien possesseur, et les jardins, magnifiquement dessinés, offraient des retraites attirantes, plus agréables que les massifs en broussailles du Bois de Boulogne, au milieu desquels s'entre-croisaient des allées peu nombreuses. *Parva sed apta*, disait l'exergue de l'entrée de Bagatelle.

Le soir, on se retrouvait aux *Folies-Beaujon*, ou bien au *Pavillon de Hanovre*, qui n'était plus un lieu public; ou bien encore au *Café du Panorama*, admiré pour ses galeries qu'une porte, au fond, séparait du café. La porte ouverte, c'était, à droite et à gauche, de coquettes boutiques où se débitaient les riens qui plaisent tant aux femmes, des bonbons, de la tabletterie, toutes les nouveautés créées par le caprice d'un jour. Frascati était un peu délaissé, quoique maintenu, par Garchi, en une propreté souriante aux yeux, avec ses tables d'acajou, ses sièges massifs et confortables, ses glaces démesurées où se reflétaient innombrables les lumières des grands lustres de cristal. Maintenant, c'est-à-dire vers l'an XII, on y venait danser. De nobles étrangers, des Russes surtout, y conviaient à des fêtes dansantes les femmes distinguées de la société parisienne. La passion de la danse diminuait, toutefois, et se trouvait remplacée par celle des concerts. La musique obtenait les faveurs du public. Des concerts s'étaient créés dans les beaux quartiers de Paris : rue Cerutti, à l'hôtel des Fermes; au Théâtre Olympique; dans la rue de Cléry; dans la rue de la Chaussée-d'Antin; rue Saint-Louis, au Marais; au Conservatoire; aux Bouffons,

avec Garat et Mme de Saint-Aubin. Ce que voyant, Garchi donna des concerts à Frascati à trois livres par tête; et les femmes y accoururent de leur maison de plaisance, à plus de dix lieues du centre de Paris.

Entre la chevauchée du matin et les concerts du soir, les jeunes beaux, « les petits-maîtres », comme on disait alors, se rendaient aux Champs-Élysées, ou bien dans les jardins des Tuileries, dont les parterres fleuris exhalent les senteurs amères des résédas, en touffes, sous les fenêtres du Premier Consul. D'autres préféraient les boulevards, pour y admirer les petites grisettes, sémillantes promeneuses dans les contre-allées, découvrant leurs craquants et hauts souliers sous les yeux des jeunes hommes appuyés aux fenêtres du restaurant Hardy, ou du glacier Tortoni. Passaient ensuite les équipages des grands financiers qu'ils lorgnaient, chaperonnés de leurs valets en livrée, et quelquefois le général Marmont, dans une calèche attelée de quatre chevaux superbes, qui indiquaient manifestement la fortune de sa femme, la fille du banquier Perregaux.

Voulez-vous suivre ce promeneur, qui descend vers la Bastille (1)?

Au boulevard Montmartre, il verra sur la chaussée des monceaux de livres mis en vente à deux liards la pièce : un livre d'église, à côté des Contes de La Fontaine, et des romans et toujours des romans. Les libraires en éditent quatre par jour. Sur la place des Innocents, s'il fait un détour, il apercevra, certains jours, une multitude de parasols de couleur, protégeant des boutiques éphémères, dans lesquelles on vend de la lingerie de hasard, que les artisans et les ouvriers viennent acheter, pour changer leur linge de corps et leurs draps de lit.

En reprenant les boulevards, il passera devant les Bains chinois, devant le café Turc, devant le Pavillon indien, aux persiennes closes. Au coin des rues, il entendra crier la voix des marchands de limonade et de sirop de groseilles. De tous côtés sur les murailles, il lira des affiches annonçant des leçons d'écriture, des leçons de lecture, et surtout des maisons à vendre. Ce fut, en ce temps-là, un engouement extraordinaire, chez ceux qui avaient de l'argent, pour ce trafic de maisons, que l'on achetait sans les visiter, et que l'on revendait presque aussitôt, dans la rue, à un passant liseur d'affiches, et toujours avec bénéfice. Et si l'on ne s'enrichissait point, c'est que l'on obéissait aux scrupules d'une conscience honnête.

Et les affiches étaient bizarres, pleines d'obscurités ou de réticences, pour mieux retenir l'attention. Celles-ci parmi les autres :

« *Vos désirs seront satisfaits!* changement d'adresse de la société Laurent qui fabrique du chocolat. »

Ou bien : « *Vérité! Question d'oxygène et de phlogistique. Voyez et croyez!* un homme a saisi une puce dans ses habits. Il l'a enchaînée, et pour la punir de l'avoir mordu, il lui fait tirer un canon gros comme une aiguille. » (*L'Observateur Français, août 1803.*)

Y a-t-il un terre-plein dans un quartier, un lieu vide? la foule y est assemblée, écoutant l'annonce pompeuse d'un bateleur, ou d'un escamoteur ou d'un physicien ambulant. On dirait d'une ville peuplée d'oisifs seulement, ayant du temps à perdre, bouche bée pour entendre les fadaises que l'on débite. Et pourtant, si l'on entre dans les lieux de réunion d'une société savante, on y trouve encore la foule, mais recueillie, mais attentive à la démonstration de faits ardus, d'hypothèses étonnantes, qu'expose un jeune savant de vingt-quatre ans.

Arrivé à la Bastille, le promeneur apercevra une place que l'on déblaie de ses matériaux amoncelés, lourds arceaux de voûte brisés, piliers de massives portes, par le pic renversés, et, au milieu de ces décombres, un chantier de bois où s'approvisionnent les petits détaillants du voisinage.

Qu'il traverse la Seine, pour aller au Luxembourg. Dans les jardins aux allées sinueuses, ce n'est plus la vie active et débordante de l'autre rive du fleuve, mais la promenade languissante de groupes épars, que la misère a frappés : des auteurs non joués et mélancoliques de leur malechance; des artistes incompris; des musiciens méconnus, au chef couvert d'une perruque, gardée à demeure depuis des années, et qui s'en vont au soleil renifler leur prise de tabac. Et descendant au faubourg Saint-Germain, il ne verra plus que de rares écriteaux aux portes des grands hôtels. Presque tous se sont repeuplés; et les combles mêmes sont habités par de petits commerçants, voire par des ouvriers, qui entrent par la porte cochère pour monter chez eux, et en ressortent en même temps que l'ancien noble, installé dans les vastes appartements du bas. Une petite voiture traverse la rue. C'est une « demi-fortune » où une dame seule, quelquefois avec sa cariériste, est occupée à rajuster sa toilette et sa coiffure avant une visite. Il n'y a de place que pour elle dans la voiture; car partout on y voit des glaces, et de petits casiers pour les brosses, les peignes et les houppettes.

Dans le peuple, les expressions du langage restent choisies et bienveillantes. Une marchande de fleurs dit à une acheteuse, qui se plaint du prix trop élevé des roses : « Mais Madame, par ce temps d'hiver, ces fleurs *précoces* sont très chères! » Et la femme d'un portier répond à lady Morgan, qui lui demande un service, pour le soir : « Je suis toujours à votre disposition, Madame, à midi comme à minuit. » Et l'Anglaise s'étonne de cette bienséance dans le langage

(1) Pujoulx, *Paris à la fin du XVIIIe siècle.*

populaire. Paris lui semble toujours une « nouvelle Athènes », même après la Révolution. Au rebours, dans la bourgeoisie, le langage est émaillé de qualificatifs exagérés. Autour d'une dame, les assistants répètent : « C'est charmant ! » — ou bien — « Il n'y a rien au-dessus ! » — ou bien : — « C'est une merveille ! » un peu après : — « Il n'y a rien de comparable ! » — ou encore : — « C'est un chef-d'œuvre ! » Et l'on apprend que ces belles phrases s'appliquent, tout simplement, au bonnet de la maîtresse de céans. Un mot revient à tout propos aussi ; celui de « folie » ; un autre effleure, sans cesse, les lèvres des femmes langoureuses ; celui de « mélancolie » ; et quand on parle d'une amie pauvre, on dit toujours : « ruinée par les circonstances », quoique les circonstances n'y soient pour rien. Vocabulaire courant, toutes ces expressions, comme le mot « dignité » accolé au danseur Vestris, et le mot « légèreté » au petit Dupont.

Puis, ce furent les énigmes qui s'emparèrent de tous les incidents de la vie. Il y eut, au barreau, des plaidoyers d'avocats, qui ne furent que des énigmes ; des pièces d'auteurs, énigmes aussi ; des conversations de jeunes gens bourrées d'énigmes, et, dans les journaux, des demandes de sphinx, pour expliquer toutes les énigmes dont on était enveloppé. L'énigme fut si goûtée, que les femmes adoptèrent, pour coiffure, un chapeau qui leur cachait le visage et on l'appela une « coiffure à l'énigme ».

GILBERT STENGER.

(*A suivre.*)

M. CLAUDE DEBUSSY

Très peu attentif à la musique des autres, surtout à celle du passé, indolent comme un créole, raffiné, sensuel, légèrement énigmatique, désireux d'aisance sans se donner trop de mal pour l'acquérir ; aimant la solitude bien que vivant en Parisien, n'accordant qu'une imprécise curiosité à tout ce qui existe en dehors de son art très particulier et de certaine littérature, traversant la vie en une sorte de rêve, peu combatif bien que très ferme dans la voie qu'il s'est tracée, maniant la plume avec finesse et ironie, attiré uniquement par les poètes et les prosateurs d'avant-garde, dont il peut utiliser les œuvres troubles ou troublantes pour ses créations musicales, cherchant à réaliser en musique ce que les impressionnistes — tels Monet et Sisley, — ont exécuté en peinture, M. Claude Debussy est, sans nul doute, l'un des jeunes musiciens les plus en vue de la nouvelle école et son opéra *Pelléas et Mélisande*, à l'Opéra-Comique, va le mettre en pleine lumière.

Il a quarante ans, étant né en 1862 à Saint-Germain-en-Laye.

Écoutez les *Nocturnes*, trois morceaux symphoniques (Nuages — Fêtes — Syrènes), dont le dernier avec adjonction de voix de femmes ! Ce sont des pages de pur impressionnisme, donnant nettement la caractéristique de son talent. La couleur en est fine, tendrement nuancée, chatoyante. L'idée est peu saillante ; mais les contours sont attrayants. Cela est charmant pour des pièces de petite dimension, mais peut-être dangereux pour des morceaux plus vastes exigeant une architecture solide : exemple, son *quatuor* à cordes ! Il est difficile d'aller plus loin dans le vague, sans tomber dans l'incohérence.

M. Debussy est un « amonceleur » d'harmonies audacieuses, de rythmes contrariés. Ne pourrait-on lui rappeler ces lignes de Fénelon : « Un artiste qui a trop de subtilité, trop de recherches dans la science et qui veut toujours en avoir sans répit, lasse et épuise. S'il en montrait moins, il nous laisserait respirer et nous ferait plus de plaisir. Il devient trop tendu ; la lecture ou l'audition de son œuvre devient une étude, une étude ingrate bien souvent. Tant d'éclairs nous éblouissent ; on cherche en vain une lumière douce, qui soulage nos oreilles. »

Un talent et une science incontestables, malgré les réserves qui l'on serait amené à faire et qui ne peuvent laisser indifférents ceux qui sont lancés dans le mouvement d'avant-garde. Il fut grand prix de Rome (1884), élève du bon Guiraud ; mais son œuvre porte si peu l'empreinte de l'École et choqua si fort, certain jour, l'Académie des Beaux-Arts, qu'elle refusa son premier envoi de Rome, *la Demoiselle élue*, qui depuis eut cependant un beau succès au septième concert officiel du Trocadéro (Exposition universelle de 1900).

Quels sont les poètes qui l'inspirent ? Dante, Gabriel Rossetti dans *la Demoiselle élue*, Baudelaire et Verlaine dans les *Poèmes lyriques*, Stéphane Mallarmé dans le *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, Pierre Louÿs dans les *Chansons de Bilitis*, Mæterlinck dans *Pelléas et Mélisande*. Cette énumération suffit à indiquer les tendances très manifestes de notre musicien pour le mysticisme, le rêve et aussi pour la sensualité ! C'est en des sujets érotiques, comme les *Chansons de Bilitis*, qu'il semble se plaire davantage.

Claude Debussy n'a pas su résister à l'envie maladive, qui est celle de tant de compositeurs, d'écrire sur leur art. Les articles signés par lui à la « Revue Blanche » en l'année 1901 sont rares, il est vrai, et il a même cessé d'en donner dans le premier trimestre de l'année 1902. Le jeune prix de Rome aurait-il compris en quelle situation fâcheuse se place le musicien qui, étant juge et partie, a l'imprudence d'énoncer son opinion sur l'œuvre de ses confrères ? Passe en-

core s'il n'écrivait que sur les maîtres d'autrefois, car alors sa compétence pourrait être facilement acceptée.

Quoi qu'il en soit, prenons les articles de M. Debussy qui sont tombés sous nos yeux et reconnaissons qu'il est sorti assez adroitement de l'impasse où il s'était engagé un peu témérairement. Il fait intervenir un personnage à l'aspect fantômal, M. Croche, une sorte de « Neveu de Rameau », qui juge en sa place, fait le procès du prix de Rome, et l'éloge de Chevillard, lequel a joué les *Nocturnes;* puis éreinte les *Barbares* de M. Saint-Saëns en ces termes : « Comment est-il possible de s'égarer aussi complètement? Comment oublia-t-il qu'il fit connaître et imposa le génie tumultueux de Liszt (!!) et sa religion pour le vieux Bach? Pourquoi ce maladif besoin d'écrire des opéras et de tomber de Louis Gallet en Victorien Sardou, propageant la détestable erreur qu'il faut « faire du théâtre », ce qui ne s'accordera jamais avec « faire de la musique » (1). Voilà qui est bien, ou plutôt mal (2); car ce ne sont pas les idées d'un M. Croche que M. Debussy nous fait connaître : ce sont les siennes; cela est si vrai qu'il n'esquisse que de timides objections. Et si M. Saint-Saëns qui a, lui aussi, la malencontreuse passion d'écrire des articles, s'avisait de prendre la plume pour juger la *Demoiselle élue* ou le *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, nous passerions de bons moments!

Une autre fois (3), M. Croche disparaît complètement et M. Debussy entre en scène pour tracer de M. Massenet une esquisse, qui ne manque ni de saveur ni de fine ironie. Jugez plutôt : « Que l'on consulte la liste déjà longue de ses œuvres et l'on y verra une préoccupation constante qui en commande, on peut dire, fatidiquement la marche. Elle lui fait retrouver dans *Griselidis*, son dernier opéra, un peu des aventures d'*Eve*, une de ses premières œuvres. N'y a-t-il pas là une sorte de destinée mystérieuse et tyrannique qui explique l'inlassable curiosité de M. Massenet à chercher dans la musique des documents pour servir à l'histoire de l'âme féminine? Elles sont là presque toutes, ces figures de femmes qui servirent déjà tant de rêves! Le sourire de Manon en robes à paniers renaît sur la bouche de la moderne Sapho pour faire pareillement pleurer les hommes! Le couteau de la Navarraise y rejoint le pistolet de l'inconsciente Charlotte (Cf. *Werther*). »

M. Debussy insiste encore, mettant les points sur les i : « D'autre part, on sait combien cette musique est secouée de frissons, d'élans, d'étreintes qui voudraient s'éterniser. Les harmonies y ressemblent à des bras, les mélodies à des nuques; on s'y penche sur le front des femmes pour savoir à tout prix ce qui se passe derrière... Les philosophes et les gens bien portants affirment qu'il ne s'y passe rien; mais cela ne supprime pas absolument l'opinion contraire, l'exemple de M. Massenet le prouve (au moins mélodiquement); à cette préoccupation il devra, au surplus, d'occuper dans l'art contemporain une place qu'on lui envie sourdement, ce qui peut faire croire qu'elle n'est pas à dédaigner. »

La réponse de M. Massenet pourrait être piquante. Mais l'auteur de *Manon* eut toujours la sagesse de ne point se prononcer sur les compositions de ses confrères.

Si l'on parcourt — pourrait-il dire — la liste encore fort courte des productions de M. Debussy, on ne peut qu'être frappé de l'inlassable curiosité de ce jeune musicien pour les mystères les plus troublants de l'amour. Ce ne sont plus les sourires d'une Manon ou d'une Sapho, mais les désirs malsains d'une Bilitis qui l'attirent. Il a pu chanter Lesbos avec un talent adéquat à celui du poète et il osera peut-être, comme M. Pierre Louÿs, dédier ironiquement son poème aux jeunes filles de la société future. Car nous présumons qu'il n'aura point invité celles de la génération présente à l'audition des *Chansons de Bilitis*, qui fut donnée à la salle des fêtes d'un de nos grands journaux parisiens. Il est inutile de se pencher longtemps sur le front de la jeune Grecque pour savoir ce qui se passe derrière...; on le devine trop facilement.

Telle est l'esquisse rapide de cette physionomie d'artiste aussi originale qu'inquiétante, qui séduit même dans ses hardiesses, où le naturel se dégage difficilement, où la bizarrerie ne compromet pas trop des beautés réelles. Musicien-poète coloriste, maniant plutôt le crayon du pastelliste que le pinceau du peintre, M. Claude Debussy, qui reprocha à M. Camille Saint-Saëns le maladif besoin d'écrire des opéras, a éprouvé ce même besoin puisqu'il va faire représenter sur la scène de l'Opéra-Comique une pièce en cinq actes, *Pelléas et Mélisande*, d'après le drame de M. Mæterlinck. Son talent qui, jusqu'à ce jour, s'est complu dans des créations symphoniques et vocales de courtes dimensions, aura-t-il pu déployer assez largement ses ailes pour produire une œuvre scénique d'un important développement, qui semble réclamer des aptitudes spéciales?

H. IMBERT.

(1) La *Revue Blanche*, 15 novembre 1901. « De quelques superstitions et d'un opéra. »

(2) Nous disons « mal », non pas au point de vue du jugement porté sur *les Barbares* qui peut être juste à maints égards; mais ce n'était pas à M. Debussy de le formuler.

(3) La *Revue Blanche*, 1er décembre 1901. D'*Eve* à *Griselidis*.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42122 *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 18. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 3 MAI 1902.

LES DÉSACCORDÉES

Les questions sociales sont à l'ordre du jour : les statisticiens, les politiques et les psychologues les étudient et nous en préoccupent, les uns avec leurs chiffres, les autres avec leurs doctrines préconçues, les troisièmes avec leurs analyses : penchés sur le monde où ils vivent, inquiets de l'époque qui les a vus naître, ils pressentent un état nouveau, s'interrogent et se tourmentent pour trouver la solution de tous les redoutables problèmes que pose devant eux le siècle qui vient de s'ouvrir. Quelques-uns considérant la société dans son ensemble et l'individu comme une unité dans le groupe, cherchent les rapports qui unissent ces deux termes; d'autres s'appliquent à déterminer les conditions de l'existence difficile de l'homme moderne et font le compte des terribles efforts qu'il doit accomplir pour arriver, sinon à vivre, du moins à végéter dans notre difficile société; d'autres enfin se demandent quelles seront les conséquences de l'arrivée en scène d'un personnage qu'on n'y appelait point « la Femme », et amis ou ennemis, féministes ou antiféministes, la regardent s'avancer avec inquiétude vers la chute ou le succès.

Les noms des savants docteurs qui s'inclinent avec sollicitude sur la civilisation malade dont chacun de nous constitue une parcelle souffrante sont présents à toutes les mémoires : c'est M. Henry Bérenger avec ses pages si pleines de tristesse sur le prolétariat intellectuel; c'est M. Barrès et ses *Déracinés*, livre douloureux où sont notées, mot à mot, les désastreuses conséquences d'une éducation qui, n'ayant aucun rapport avec la réalité, lui jette, désarmés, ceux dont elle fait des victimes ; c'est M. J. Bois, avec *Nouvelle Douleur, Nouvelle Joie;* MM. Paul et Victor Margueritte qui dans *Femmes nouvelles* se consultent avec inquiétude pour savoir de quelle façon l'homme aura à souffrir de l'être inconnu qui se dévoile sous le nom de Femme. Il est à remarquer que tous ceux qui traitent la question féminine en cherchent immédiatement le côté sentimental. Ils se demandent et demandent aux femmes : « Quelle douleur ou quelle joie *nous* apportez-vous? mais ils ne s'inquiètent point de ceci : quelle douleur ou quel plaisir ressentirez-vous en nous apportant l'une ou l'autre ? Quelles femmes vous préparez-vous à être pour vous-mêmes ? Cette préoccupation, moins égoïste que la première, vaudrait cependant la peine d'être examinée.

Il est presque banal de constater que la femme d'aujourd'hui ne ressemble pas à la femme d'hier, et probablement pas à celle de demain. Sans savoir s'il faut s'en réjouir ou en pleurer, on peut dire que la génération actuelle est intermédiaire, cherchant l'équilibre entre un passé dont elle se détache, et un avenir incertain; et que les unités qui la composent sont remplies de trouble et d'angoisse, si peu qu'elles réfléchissent, en considérant la situation qui leur est faite aujourd'hui. Traditionnelles et conservatrices par tempérament — quoi qu'on en pense — les femmes actuelles sont en désaccord avec la tradition qu'elles avaient suivie jusqu'alors. Sorties du rang qui leur était assigné, et qu'elles gardaient docilement — je n'ai pas dit servilement — dans la société où elles vivaient, elles ne sont plus, à l'heure présente, au diapason de leur milieu; elles sont, et

peuvent être qualifiées, à tous points de vue des *désaccordées*. Comme ces clavecins aux cordes différemment tendues, qui ne rendent plus sous les doigts de l'artiste ni le grand morceau ni même une simple romance, sous l'influence d'une température morale différente et surchauffée, les éléments psychiques féminins ont subi des tensions différentes, et l'ensemble de leurs vibrations est loin d'être harmonieux; au moins d'une harmonie présentement acceptable.

Les causes d'un pareil état de choses sont multiples et très diverses, et n'ont pas affecté pareillement toutes les classes sociales. On peut en distinguer nettement deux principales : l'instruction laïque, obligatoire et complète donnée aux jeunes filles; puis la nécessité, pour elles, de vivre de leur travail, au moins dans la classe moyenne.

Il y a quelque quarante ans, une inspectrice des écoles de la ville de Paris, Mlle Sauvan, disait : « Qu'une femme sache lire l'Évangile et ourler ses mouchoirs, voilà son vrai mérite. » C'était, Évangile à part, la paraphrase du mot : « Qu'elle sache aimer, coudre et filer. » C'était l'idéal antique : « Elle resta chez elle, et fila de la laine. » C'est presque la phrase du bon Chrysale trouvant qu'elle en sait bien assez :

> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Depuis, nous avons fait mieux.

L'instruction obligatoire et soi-disant complète a rempli les cerveaux féminins d'une science le plus souvent mal digérée, superficielle et inutile. On l'a crié, clamé et reclamé sans succès. Les enfants et les jeunes filles, depuis l'école primaire jusqu'à l'école de Sèvres, sont abruties — le mot n'est pas trop fort — par l'instruction qu'on leur donne. Les examens successifs qu'elles ont à subir, depuis le certificat d'études jusqu'au brevet supérieur, les condamnent à un perpétuel surmenage des plus funestes à leur développement physique ; les gymnastiques ridicules, et souvent funestes (1), les sports !... pour jeunes filles, les exhibitions indécentes (2) ne compensent nullement une telle déperdition de forces. Enfin, quand la malheureuse enfant a conquis tous ses brevets, jusques et y compris le brevet supérieur, elle a, *au point de vue pratique*, une instruction encore plus inutile, plus vide et plus nulle, que celle des *Déracinés* de M. Barrès.

Prenons une petite fille de onze à treize ans. A cet âge, on propose pour but à ses efforts l'obtention du certificat d'études. Si elle est intelligente, si le milieu dans lequel elle se trouve est suffisamment instruit, si on lui vient en aide, elle réussit à passer cet examen. Sinon, elle est dans l'immense quantité d'enfants qui consternent les examinateurs par leurs réponses stupides. Réponses tellement nombreuses qu'on en ferait de gros volumes si l'on s'imposait la tristesse de les recueillir, et tellement ineptes qu'elles redoubleraient d'amertume les amères réflexions de M. Descaves sur les compositions d'enfants. Cependant, on délivre beaucoup de ces certificats d'études ; on accepte tout de même ces pauvres enfants. Ce n'est pas qu'elles soient foncièrement inintelligentes pour la plupart; mais les notions qu'on leur donne, les sciences dont on les bourre leur sont tellement étrangères que dans leurs pauvres têtes se fait la plus étrange confusion de noms, de dates, de pays, de chiffres et de définitions que l'on puisse concevoir. C'est un chaos, un pêle-mêle inextricable et fou. Les anecdotes fourmillent, et les professeurs se les content non sans découragement. Oh ! le désaccord entre ces têtes d'enfants et ce qu'on veut y faire entrer ! Un mot entre mille :

— Que savez-vous sur Marie-Antoinette? demande l'examinateur d'histoire, au certificat d'études.

— C'était la femme des États-Généraux, répond la jeune candidate.

Une autre, à laquelle on parle de Louis XIV, lui fait signer le traité de Tilsitt. Une troisième, interrogée sur Charlemagne, répond qu'il portait un habit vert.

Pour obtenir de tels résultats, qu'on veuille bien réfléchir aux conditions physiques imposées à la petite créature. Station assise prolongée; nécessité de vivre enfermée pendant des heures dans des classes étouffantes où l'air est vicié; inactivité forcée à l'époque du plus grand développement physique, c'est ainsi que l'on prépare les femmes futures. C'est fort bien d'établir des théories sur la femme ou la jeune fille; mais avant d'être adulte, elle a été enfant, et c'est parce qu'à cette époque de l'enfance son éducation a été anormale et faussée que vous restez en arrêt devant l'énigme qu'elle vous propose plus tard. Toute jeune, le séjour quotidien dans ces prisons consenties que sont les classes et les salles de cours, la tension imposée par de continuelles études ont favorisé le développement morbide des éléments nerveux aux dépens des autres, et compromis la femme dans sa santé physique, morale et intellectuelle. Tels sont les bienfaits de l'instruction complète et de la préparation continue aux examens.

Mais suivons la jeune fille que nous avons prise pour exemple. Elle a passé son premier examen.

(1) Dans beaucoup d'écoles la leçon de gymnastique est donnée dans un préau planchéié dont la poussière s'élève à chaque mouvement d'ensemble.

(2) Juillet 1900, concours de gymnastique, Vincennes.

Peut-être la fait-on concourir, la même année, pour un lycée, ou une école supérieure, ou encore pour la Société élémentaire (1er, 2e, 3e degrés). Bref, elle entre dans un nouvel établissement, lycée ou cours libre, et y prépare un second examen, dit *brevet élémentaire*, qu'elle peut obtenir de 15 à 16 ans et qui lui donnera le droit d'aller grossir le nombre des aspirantes — 8 000, je crois (1) — qui sollicitent un emploi dans les écoles de la ville de Paris. Excitée par un si noble dessein, elle se livre tout entière à un nouvel entraînement. Emmagasinage de fausse science, d'un fatras indigeste et inutile. — Mais, dira-t-on, faut-il la laisser ignorante, cette jeune fille? — Qu'on veuille bien comprendre ma pensée : je ne médis pas de la science, ce qui serait absurde; mais de la façon dont on la distribue en notions incomplètes, fragmentées et surtout superficielles. Notre instruction tient toute dans la bouche d'Hamlet : « Des mots, des mots, des mots. » Ce n'est pas ainsi qu'on prépare des hommes... ni des femmes. On en verra les résultats.

Faut-il de nouveaux exemples? Deux jeunes filles sont surchargées de travail, dans une des bonnes écoles de la ville de Paris, en vue du fameux brevet à obtenir. Je demande à l'une d'elles : « Qu'avez-vous à faire aujourd'hui, mes enfants?

— Oh! la leçon est difficile à retenir, répond l'interrogée; nous avons à apprendre le poids de la cervelle des grands hommes!...

Une autre fois, ce sont les provinces chinoises, ou toute autre chose aussi incertaine et inutile.

— Tout est utile, s'écrie quelqu'un.

— Oui, Monsieur, tout peut être utile; mais comme une vie d'homme ou de femme est limitée, il faut choisir dans ses acquisitions. Les aliments aussi sont utiles; mais si nous en mangeons sans choix, sans heure et sans mesure, loin de réparer nos forces, nous nous donnons des indigestions qui peuvent être mortelles.

Continuons à suivre notre aspirante.

Elle passe avec succès ce nouvel examen. « Maintenant, s'écrie la famille en chœur, elle va préparer l'examen supérieur. »

Ah! la nomenclature vous ennuie!

Songez que c'est de vos filles que je parle; vos filles qui sont les femmes futures; que vous anémiez sur les bancs d'un lycée ou d'un cours; que vous fatiguez de répétitions supplémentaires, de leçons doubles au moment des sessions; vos filles, qui emplissent ce Palais des examens; pauvres petites aux yeux fiévreux, qui, la langue sèche et la gorge serrée, attendent anxieusement la fameuse liste des « reçues » et éclatent en sanglots si elles n'y figurent pas, tandis que, parents criminels et fous, vous partagez un chagrin que vous causez, et, aveugles, ne voyez point l'usure de la génération sortie de vous-mêmes.

Oh! les examens, il faut les détester, les haïr, pour tout le mal qu'ils font, pour toutes ces vies compromises, ou suspendues à un méchant bout de parchemin délivré par de braves gens sans doute, instruits, c'est sûr, mais avec l'indifférence inconsciente de l'habitude. Ah! cela vous fatigue, l'énumération des examens; elle est plus longue encore. Examen de diction, examen de coupe, examen de gymnastique; examens de sortie, d'entrée dans les diverses classes, examen de chant, examen d'école normale, où 300 aspirantes concourent pour 25 places. J'en oublie par dizaines.

Vous remarquerez, encore une fois, qu'à ce régime de surmenage et d'émotions la santé ne s'améliore pas, le nervosisme est aigu, toutes les forces ont afflué au cerveau : il est maintenant rempli, bourré de petits caractères noirs qui sont des lettres d'imprimerie; il y en a des milliers, gravées tout fraîchement. D'images, point. Tout est de seconde main. — D'idées, moins encore. On n'a pas le temps.

Continuez, je vous prie, à suivre « mon exemple ». Il a beaucoup de chance, et réussit au brevet supérieur. Maintenant, le père et la mère se consultent : « Que va-t-elle faire? » Autrefois, la plupart des jeunes filles de classe moyenne restaient à la maison entre papa et maman et attendaient patiemment — ou impatiemment — le mari qui leur continuait une existence relativement douce. Il n'en va plus de même, aujourd'hui. La vie est difficile; le mari, oiseau rare, puis, vous pensez bien qu'à suivre tant de cours, de leçons et de répétitions, les jeunes filles ne prennent guère le goût de la résidence à la maison, mais bien celui des sorties quotidiennes, et d'une vie au dehors aussi active — sinon productive — que celle de leurs frères ou parents.

On est brevetée supérieurement à dix-sept ou dix-huit ans. A cet âge, toute profession manuelle doit être écartée; on n'entre pas dans un atelier de modiste ou de couturière à dix-huit ans, et puis, ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir appris tant d'histoire ancienne, de physique et de chimie, pour coudre des corsagés, ou garnir des chapeaux. Restent les carrières libérales : médecin, dentiste, avocat, et surtout professeur. Les trois premières de ces situations n'ont pas encore, parmi les Françaises, de très nombreuses titulaires, et celles qui ont obtenu leurs diplômes savent seules de quel prix elles l'ont payé, sans parler de l'argent, de l'énergie, de la santé dépensés, elles ne se vantent pas de toutes les expé-

(1) Le chiffre était si énorme qu'une sélection a été opérée en 1898. Le nombre des postulantes fut ramené à 1 014. Que sont devenues les autres?...

riences faites. Quant aux professeurs, ils pullulent. Pauvres filles qui remplissent les agences, qui sollicitent de courtiers grossiers et malappris des leçons, une place de gouvernante, d'institutrice, n'importe quoi. Et à quelles conditions! Là encore les histoires sont nombreuses, mais elles sont plus tristes; ce ne sont plus des enfants maintenant, mais des femmes qui colportent leur science inutile, leur pauvre bagage gonflé de vide. Voulez-vous un de ces récits, parmi tant d'autres?

C'est dans un riche quartier de Paris : un salon encombré de bibelots. Depuis longtemps déjà, une future institutrice attend la dame du logis qui se décide à paraître : sémillante, pomponnée, parfumée, très femme.

— Vous êtes l'institutrice envoyée par Mme X...?

— Oui, Madame.

— Vous avez le brevet supérieur?

— Oui, Madame.

— Vous savez le piano?

— Assez bien.

— L'anglais?

— Je le parle couramment.

— Vous dessinez?

— Un peu.

— Je vous ai demandée pour un enfant de quatre ans.

— !...

— Voici mes conditions. Deux heures le matin. Vous allez déjeuner au dehors. C'est très facile, nous sommes à deux pas des boulevards (Que voulait-elle dire?) L'après-midi, vous revenez de deux à sept, vous partez à l'heure du dîner. Je donne quarante francs par mois.

Comme, à l'énoncé de cette somme dérisoire, la jeune fille se lève sans mot dire, la dame ajoute, très pincée :

— Vous n'acceptez pas! J'en trouverai bien une, *j'en ai tous les jours plein mon antichambre.*

L'histoire est authentique. Et combien peut-on citer de ces filles, de ces femmes de valeur, qui poursuivent, qui chassent, qui traquent l'élève, le bienheureux élève, qui leur permettra de gagner quelque argent.

Il y a encore le commerce; quelques-unes s'y font place, au prix de quelles fatigues, et, en tout cas, était-il besoin de tant de savoir pour « faire la proposition » au Louvre, au Bon Marché ou au Printemps?

Enfin, n'oublions pas les administrations ouvertes aux femmes : postes et télégraphes. (Le temps de stage n'y est pas payé. De quoi vit-on pendant le stage? — Mystère.) Le Crédit Lyonnais, le chemin de fer, où l'on gagne en moyenne, payée à la journée, quatre-vingt-dix francs par mois. Avec cela, habillez-vous, nourrissez-vous, logez-vous et restez sages.

* * *

Nous avons vu les conditions matérielles. Jugez de l'état d'esprit qu'elles provoquent chez une fille de vingt ans et quelles amères réflexions elle peut faire : avoir conquis parchemins sur parchemins; être arrivée, au tiers de sa vie, incapable, et pendant de longues années, de se suffire. La science dont on a encombré sa cervelle stimule son orgueil; elle se juge méconnue; elle ne se voit qu'une place mesquine, étroite et pauvre dans cette société qu'elle ne connaît pas encore tout entière, mais qu'elle se prépare à haïr. *Labor omnia vincit,* lui a-t-on dit en français à toutes les distributions de prix, et le travail la mène à la misère décente ou à la dépendance étroite d'une famille, quelquefois incapable de lui venir en aide.

Cette sujétion lui est d'autant plus pénible que sa sensibilité est plus développée; elle souffre à chaque instant et tous les jours. Elle commence à se sentir en plein désaccord avec le milieu où elle vit. Le pauvre petit savoir qu'elle a acquis ne lui a pas donné de loi morale, et un être, à moins de n'être qu'une bête à face humaine, ne vit pas sans une loi, disons mieux, sans *sa* loi. Où l'aurait-elle puisée, cette connaissance-là? Dans l'amas de faits positifs qui encombre sa cervelle? Comment l'aurait-elle dégagée? Et puis, croit-on que le savoir soit facteur de morale. Un homme — une femme — n'est pas moral parce qu'il est savant; il est moral parce que la lente et laborieuse acquisition de ses connaissances intellectuelles lui a imposé une discipline; autrement dit, le goût, l'amour de l'ordre, l'immoralité n'étant que le goût ou l'acceptation du désordre. Mais la pauvre enfant n'a pas « acquis » son savoir : on le lui a versé; on l'a, si l'on me permet cette vulgaire comparaison, gavée de science. Elle se sent étrangère à ce qu'on lui a dit, étrangère au métier qu'on lui impose, étrangère à ceux qui l'entourent et ne l'interrogent ni ne la comprennent, elle se désaccorde, elle souffre et fait souffrir autrui. L'excitation intellectuelle lui est devenue nécessaire, comme la morphine ou l'éther à ceux qui en prennent; n'ayant plus d'objet où appliquer ses forces — plus d'examens à préparer, — elle s'enivre de rêverie, elle se grise de mots; elle se perd en songes fous, d'autant plus que la réalité est plus cruelle et répond moins à ses désirs. Elle mesure ses aspirations insatisfaites, elle se torture et, au milieu de ses rêves pénibles, elle entend bruire en un murmure infini et incessant le grand mot de notre société moderne : *argent.* « Pour vivre et subsister, se dit-elle, j'ai besoin d'*argent.* Ma

science ne me rapporte pas d'*argent*. Qu'est-ce qui pourrait donc me procurer de l'*argent?* »

Lancinante et tenace, la question majeure se pose. Cet être sans loi sent s'éveiller en lui des désirs, des passions, des convoitises peut-être. Trop affinée, presque toujours, pour goûter les plaisirs bon enfant de la petite ouvrière qui s'en va le dimanche en partie de campagne ou en bandes aux fêtes foraines, elle ne peut pas obtenir les plaisirs délicats dont elle rêve.

— Mais, dira quelqu'un, il n'y a pas que le plaisir sur terre.

— Non! mais il n'y a pas que la science non plus, et si le côté sentimental, objet de la sollicitude si attentive des romanciers, n'est pas unique, il existe cependant. Un cœur de vingt ans n'est pas comblé par l'histoire ou les mathématiques, et quand il s'éveille et demande sa part, que peut-on lui répondre? La modestie naturelle de beaucoup de jeunes filles leur fait croiser les mains sur leur cœur dans une chaste et discrète attitude pour en comprimer les battements : supposez-vous alors qu'il ne palpite point? Plus instruite, aussi aimante, la femme d'aujourd'hui, à ce point de vue, reste celle d'hier et celle de demain. Quel est celui d'entre vous qui dénouera ces mains enlacées et les mettra dans les siennes? A femmes nouvelles, hommes nouveaux... Nos romanciers l'ignorent-ils? Heureuses à ce moment, bienheureuses celles qui conservent encore les croyances de leur petite enfance, et qui, au milieu de la tempête qui les dévaste, ont encore un symbole de salut; mais malheur à celles qui, détachées du dogme, se demandent dans leur détresse morale : « Où suis-je? Où vais-je? Qui suis-je? » Beaucoup d'entre elles cesseront plus tard de se poser ces questions qui sont comme autant de points d'interrogation suspendus dans le vide, et si les plus délicates, les plus fines, les plus fières, demeurent debout, intactes, les autres ont droit à une pitié sans blâme.

Il faut le dire sans cesse, l'instruction actuelle, fausse dans son principe, mortelle dans ses effets, assure rarement à la femme le moyen de se suffire et ne lui donne *jamais* la loi morale dont elle a besoin.

* * *

Si nous laissons les jeunes filles de la classe moyenne pour nous occuper de celles qui sont plus favorisées, nous verrons que le mal est presque aussi grand, quoique le surmenage ne soit pas le même. On peut diviser celles-là en deux classes : celles qui reçoivent une éducation complète, et celles qui en reçoivent une à peine suffisante. Les premières ne se décident pas toujours à subir les émotions des examens, mais leur journée n'est pas moins prise. Sous la surveillance de leurs institutrices, gouvernantes, ou femmes de chambre, elles vont de cours en cours et de leçons en leçons, certaines apprennent en même temps le français, une ou deux langues étrangères, anglais ou allemand, le dessin, la musique, la danse et la gymnastique, fort à la mode. Cependant, elles sont beaucoup moins à plaindre que les autres, car, gâtées et choyées pour la plupart, et n'ayant pas un but déterminé à atteindre, elles cessent ou modèrent leur travail au moindre signe de fatigue.

Celles qui ne font rien n'ont pas même cette dernière préoccupation; mais pour les unes et les autres la vie est dissipée, les amusements trop nombreux, trop variés, certaines lectures trop tôt faites. Une liberté trop grande leur est laissée, à l'imitation des jeunes Anglaises ou Américaines, et presque toujours, avec les inquiétudes matérielles en moins, on retrouve chez elles, pour des causes différentes, le nervosisme aigu, l'impatience de tout frein. De plus, lorsqu'elles sont croyantes, on peut constater leur attachement à des pratiques extérieures, même superstitieuses, plutôt que la compréhension et l'acceptation consentie de la règle morale.

* * *

Nous avons vu les jeunes filles : passons aux femmes et reprenons, si vous le voulez bien, l'une de nos jeunes bourgeoises en ce bienheureux XXe siècle. Donnons-lui une modeste situation de professeur, et marions-la. Le jeune homme qu'elle épouse compte sur le gain de sa femme pour équilibrer le budget, et sur ses connaissances de ménagère pour conduire sa maison. Mais qu'est-ce que conduire une maison? La plupart de nos romanciers l'ignorent ou veulent l'ignorer. Quand ils nous présentent les femmes anciennes, actuelles, ou futures, c'est toujours pour leur demander : « Que dira ton cœur à mon cœur? » Le reste n'existe pas, ou seulement comme cadre choisi et modifiable; mais la maison réelle qui pèse sur vous tous les jours, on n'y pense pas. Songez cependant que la guenille humaine a ses exigences à satisfaire, et quotidiennement se nourrir, se loger, se vêtir ne sont pas mince affaire. La conduite d'une maison — quelle prose! — est très compliquée. Elle comprend les soins du ménage, l'achat des victuailles, la préparation des mets, l'entretien ou la confection des vêtements. Si la famille est nombreuse, sans ou avec une domestique, la tâche est lourde. Il est vrai que M. P. Adam écrivait dans un article du *Journal* que s'inviter à manger autour d'une même table était une habitude dégoûtante que les nouvelles générations ne prendraient point. » « Se nourrir est un des besoins grossiers de notre nature, disait l'auteur, on doit le satisfaire quand on est seul, loin de tous regards. On mange dans son cabinet de toi-

lette, dans la pièce intime où nul ne pénètre, les viandes achetées toutes cuites au marchand le plus proche. » Le conseil est parfait, mais difficile à suivre. Un, ou une célibataire peuvent peut-être le mettre en pratique, mais une famille nombreuse ne mange pas uniquement et pendant trois cent soixante-cinq jours la viande cuite chez le voisin. Voyez-vous un père, une mère, et quatre enfants, partir en file à la provision et s'isoler ensuite pour consommer chacun sa part? Enfin, la conduite de la maison ne se borne pas à la confection des repas, et si la femme est dehors et donne des leçons, qu'est-ce qui reste au logis? Une bonne, plus ou moins fidèle, qui gaspille l'argent et les choses, et, malgré les efforts des conjoints, rend par son gaspillage la situation précaire.

Mettons les choses au mieux : le mari est en situation de permettre à sa femme de garder la maison. Croyez-vous maintenant qu'elle y tienne? De quinze à vingt-cinq ans elle a été toujours hors de chez elle : d'abord pour acquérir l'instruction dont elle est fière; ensuite, pour exercer la profession choisie. Et puis, *le travail intellectuel détache du travail manuel. Il y a déplacement d'activité.* Les besognes ménagères sont ennuyeuses, fatigantes, répugnantes même ; la femme, qui a l'habitude de s'asseoir à une table d'écriture, ne les accepte pas facilement. Je sais que Mme Roland épluchait du persil en lisant *Plutarque.* On se la figure ainsi sans peine; on ne la voit pas écurant des ustensiles de ménage : cela choque.

Ces détails sont très prosaïques, mais très réels : nous ne vivons pas de rêveries ni de spéculations, à chaque minute du jour nous sommes ramenés à notre condition misérable de bêtes humaines, et quand nous méprisons par trop les réalités, elles se vengent. Les femmes instruites de la génération présente seront, je le crains, de tristes ménagères. Seront-elles la compagne rêvée ? C'est, au moins, douteux. Jeunes filles elles ont été en désaccord avec leur milieu au point de vue moral et intellectuel, elles ont cherché — celles qui cherchent — sans la trouver, une loi morale que leur petite science est impuissante à leur donner ; croit-on que, femmes, elles seront plus heureuses ? Et vous, maris, quel appui moral leur offrez-vous alors que vous cherchez vous-mêmes à formuler un vague Credo spiritualiste ou humanitaire ? Vous vous rendez en corps au tombeau de Napoléon, professeur d'énergie, ô Déracinés de M. Barrès ; à quelle tombe enverrez-vous vos femmes prendre des leçons de vertu ? Et à quelles femmes vous destinez-vous d'abord ? Désirez-vous leur laisser des croyances que vous trouvez insuffisantes pour vous-mêmes ? Leur laissez-vous le soin d'en formuler d'autres ? Où les prendront-elles ?

Vous êtes tous, hommes et femmes, comme des prisonniers dans un souterrain; vous luttez pour l'existence sans savoir d'où vous venez, où vous allez, et, ce qui est plus grave, à quelles lois vous obéissez — Nous travaillons à les découvrir, dites-vous, nous arriverons certainement à les déterminer.

Soit, et nous désirons le plus grand bien aux générations qui profiteront d'une si belle découverte; mais, en attendant, le mal va grandissant; la lutte devient chaque jour plus âpre, plus pénible, et à mesure que vous avancez plus vite vers l'ouverture béante qui vous jette au néant, vous distribuez les coups avec plus de violence; la femme qui s'est précipitée dans la mêlée n'en est plus à compter ses blessures. Elle vit cependant sans loi, sans dogme, pour l'unique et amer plaisir de vivre. Vis-à-vis du mari, elle n'est plus l'épouse docile et résignée; elle est la rivale, la concurrente, et trop souvent l'ennemie.

Nul ne peut prévoir sur quel terrain se fera une conciliation devenue plus que jamais nécessaire.

Surmenées, épuisées par l'acquisition de connaissances, le plus souvent inutiles, qui constituent l'instruction moderne ; orgueilleuses et vaines du pauvre savoir qui leur a tant coûté ; méprisant ceux qu'elles croient inférieurs à elles-mêmes, et peu disposées à accepter leur joug ; victimes de conditions économiques des plus oppressives; lancinées et tendues par la question d'argent quotidiennement posée devant elles; moralement ballottées entre la loi ancienne, qu'elles délaissent, et la loi nouvelle, qu'elles ne formulent pas encore, les femmes actuelles sont véritablement des *désaccordées.* Qui leur rendra le calme, la quiétude, la possibilité d'« être » normalement ? Qui leur prescrira, avec de nouveaux droits, leurs nouveaux devoirs qu'elles sont trop justes pour ne pas accepter ?

C'est le secret des temps à venir proches... ou très lointains.

M. Daubresse.

CE QUE SERONT LE MONDE ET LA VIE

dans cent ans [1].

Il n'y aura plus de rencontres de grandes masses d'hommes comme autrefois : le vainqueur désorganisera et terrorisera celles-ci par ses escouades de tireurs de premier ordre munis de fusils excellents à longue portée — escouades de fantassins ou cyclistes, car la cavalerie n'existera plus, et n'aura plus de raison d'être. En arrière de la ligne ininterrompue, bien protégée, et sans cesse renouvelée, de ces tech-

(1) Voir la *Revue* du 26 avril.

niciens du fusil, l'organisateur central, constamment renseigné par le téléphone, préparera, en cas de besoin, des lignes de défense secondaires et mettra en place des canons à très longue portée dont des ballons guideront le tir. Entre les escouades éparpillées tout le long de la frontière, des centaines de petites batailles auront lieu, pendant que, dans tout le pays, chacun s'occupera à prendre son poste et à faire sa besogne, selon un plan préétabli dont l'importance sera capitale, et que le groupe central des ingénieurs militaires préparera la manœuvre qui doit déplacer le théâtre de la guerre et permettre la pénétration sur le territoire ennemi.

La rupture de la ligne de défense permettant la capture d'une position d'où l'on pourra intercepter les ravitaillements et détruire une place ou une ligne de défense, sera considérablement facilitée par la possession d'une bonne marine aérienne, peut-être aidée par des cuirassés de terre — par des véhicules automobiles blindés. — Les ballons seront les yeux de l'organisme militaire : il en aura beaucoup. Ils ne se contenteront pas de surveiller les mouvements de l'ennemi : ils se battront aussi entre eux, et celui des deux adversaires qui sera vaincu dans l'air se trouvera aussitôt dans une situation très précaire. Il sera devenu aveugle, et à considérer la flotte aérienne ennemie qui le guettera de toutes parts, et contre laquelle il ne pourra plus rien, il éprouvera un sentiment d'insécurité profonde, ne connaissant un peu de repos d'esprit que pendant le brouillard ou la tempête, et, s'il fait beau, passant son temps à regarder vers le ciel pour voir si c'est un explosif ou bien l'incendie qui va couler sur le camp, la forteresse, ou la ville. La tension nerveuse excessive qu'engendrera cette condition aura bientôt pour effet une diminution de la résistance. Un recul se produira, et la première phase, la phase décisive, sera achevée. D'autant plus hardi que l'envahi est plus démoralisé, l'envahisseur avancera par bonds hardis, çà et là. Sa besogne sera désormais relativement facile : il aura, pour obtenir la reddition et la capitulation, des moyens plus efficaces que ceux dont on dispose maintenant, et qui seront fournis par les conditions mêmes de la civilisation future. Ces régions urbaines dont il a été parlé ont trop de points vitaux : il suffit de mettre la main sur les moyens d'approvisionnement, sur les conduites d'eau, sur les stations génératrices d'électricité pour qu'aussitôt tout soit paralysé. Elles se rendront, ne pouvant faire autrement.

Sur mer, la lutte sera courte, et le succès reviendra non à la torpille ou au sous-marin, mais au croiseur rapide. Ici, la victoire sera la récompense de la promptitude et de la décision, et de la connaissance exacte de la durée maxima de la provision de houille ou de pétrole que peut porter chaque navire.

Car nul n'ignore qu'après un nombre de jours qu'il est facile de connaître, le plus formidable cuirassé n'est plus qu'une épave, s'il ne peut rejoindre un dépôt de charbon. L'importance de la domination, sur mer, sera extrême, car avec l'appui de la flotte aérienne, la flotte maritime pourra opérer des débarquements.

Or, pour conduire cette guerre maritime, terrestre, et aérienne, le type d'homme requis sera tout autre que celui qui a suffi pour conduire les guerres d'autrefois.

Au début, ou bien entre tribus sauvages, le guerrier n'est qu'une brute plus vigoureuse que les autres, ou un peu plus adroite. Avec les armes à feu, il a fallu autre chose que la force; et à mesure que le machinisme militaire se perfectionne et se complique, c'est d'intelligence et de science qu'il est davantage besoin. La guerre n'est plus un acte de force ; c'est une opération scientifique. Le succès sera donc à la société le mieux pourvue de techniciens militaires : l'autre périra.

Mais alors, dira-t-on, le sauveur sera non plus un homme, mais une classe. Sans doute. Ce sera la classe tout entière, organisante, administrante, combattante, compétente et agissante, de la nation : la classe des techniciens. Et cette classe, avant ou après une guerre, tiendra un petit discours fort simple. « Les forces de la nation, forces intellectuelles et matérielles, c'est nous ; nous seuls agissons et produisons ; le reste constitue un amas improductif et encombrant. Et pourtant c'est cet amas qui prétend gouverner la société : les représentants des spéculateurs, des politiciens et des éliminés, voilà ce qui nous régit. C'est absurde. D'autre part nous avons là des instruments de destruction infiniment perfectionnés et ingénieux. Allons-nous, sur l'ordre de ces spéculateurs verbeux, les tourner contre nos voisins, pour que ceux-ci, à leur tour, menacent de nous détruire avec leurs instruments non moins perfectionnés et ingénieux ? Non... » Et les techniciens donneront à entendre au « reste » qu'il n'a qu'à se taire et à leur céder la place. La guerre, ou l'approche de la guerre, leur donnera la suprématie, inévitablement, et de la guerre la première victime sera la classe qui pour conserver le pouvoir et servir ses intérêts aura le plus fait pour pousser à la guerre, en invoquant le spectre du danger extérieur — en l'inventant au besoin.

***

En même temps que se feront de profonds changements dans l'ordre social, l'aménagement politique et linguistique se modifiera. L'histoire est faite de bouleversements : et l'ère de ceux-ci n'est point close. Ici encore, les progrès dans les moyens de lo-

comotion joueront un rôle important. Par eux, déjà, et depuis longtemps, l'homogénéité des races a été bousculée. Nulle part nous n'avons une nation formée d'une même race.

Dès les époques les plus anciennes l'homme se mélangeait aux races voisines en allant voler les femmes des tribus qu'il pouvait atteindre avec ses moyens de locomotion primitifs et naturels. Plus tard, le cavalier put donner à ses invasions et excursions un objectif plus éloigné que n'avait fait le piéton; et par les routes et les véhicules à roues, le mélange se fit plus aisément encore. L'invention de la navigation favorisa encore la fusion, en mettant en relations les peuples les plus éloignés. Les facilités de communication ont eu pour effet de mélanger le sang des peuples voisins; et comme elles ont permis les conquêtes, et les formations, et les agrandissements de nations, aucune de celles-ci n'est homogène au point de vue ethnique : toutes sont formées du mélange de plusieurs races. Celles de l'avenir seront plus mélangées encore, sans doute.

En même temps, les facilités de communication ont joué un autre rôle : elles ont favorisé l'expansion des langues, de certaines langues tout au moins. A l'intérieur de nos pays les plus civilisés, en Angleterre et en France, ce travail d'expansion est encore en cours. L'anglais et le français deviennent chaque année davantage la langue de l'Angleterre et de la France : les langues anciennes et locales, les dialectes, les patois, s'en vont. Et elles s'en vont d'autant plus vite qu'elles constituent un moyen de communication et d'information plus limité, qu'elles rendent moins de services. Ceci se comprend sans peine. Dès lors, en prenant la question par l'autre bout, on peut dire qu'une langue a d'autant plus de chances de vivre et de s'étendre, qu'elle ouvre un domaine plus riche et plus varié, une littérature — au sens le plus large du mot — plus utile, plus instructive et plus pratique. Cela étant, plusieurs langues sont à coup sûr vouées à l'extinction : il ne vaut pas la peine de les apprendre. Et ceux qui les parlent naturellement sont forcés d'en apprendre d'autres pour participer à la vie des idées et des faits. L'anglais gagne en Norvège et en Hollande; l'allemand en Hollande, le français en Italie, et ainsi de suite. Au reste, l'homme qui veut se tenir au courant, aujourd'hui, que ce soit dans les choses de l'esprit, ou dans celles des affaires, sent le besoin absolu de posséder au moins deux, et de préférence trois langues. Il y a donc des langues qui meurent — et qui meurent d'inanition. D'autres vivront, Mais lesquelles? Quelles langues parleront nos descendants?

*
* *

L'anglais? Oui, sans doute, l'anglais ne mourra pas. Et même l'anglais aurait le plus de chances de devenir la langue universelle s'il suffisait, pour cela, d'être la langue la plus parlée. Mais on observera que l'anglais s'est surtout répandu par la multiplication et l'émigration des Anglais. Il n'a guère entamé les langues des colonies, ce qui tient à l'absence de toute organisation de l'enseignement de l'anglais aux indigènes. D'autre part, ce qui fait qu'une langue vit, ce n'est pas le nombre de ceux qui la parlent, c'est ce qu'elle renferme, c'est l'ensemble des œuvres auxquelles elle donne accès. Une langue est une clef. Or, la connaissance de l'anglais ne donne pas accès à un bien grand nombre d'œuvres de premier ordre. Les romans sont nombreux, mais beaucoup sont inférieurs : et les œuvres de valeur sont rares. Car il faut qu'un auteur anglais ait de la fortune pour se permettre de consacrer quelques années de sa vie à une œuvre sérieuse : elle ne se vendra pas. A moins d'une renaissance qui ne se laisse point deviner, l'anglais ne semble pas devoir, dans la lutte des langues, gagner sensiblement de terrain.

Restent le français et l'allemand. A l'allemand, on peut faire la même objection qu'à l'anglais. Son trésor littéraire n'a ni la richesse ni la variété. Et la langue est rude, lourde, pénible. Le français a donc une belle perspective devant lui. « Il y a dans l'ensemble du monde — et les Français la partagent — une disposition à apprécier bien au-dessous de leur valeur toutes les choses françaises. Elle provient, autant que je le puis voir, de ce fait que les Français ont été battus par les Allemands en 1870, et de cet autre fait qu'ils ne se reproduisent pas avec l'abandon des lapins ou des nègres. Ce sont là des considérations sans importance pour la diffusion du français. »

Le public qui lit le français est bien plus étendu que le public français : les ouvrages publiés en français sont plus nombreux et plus variés. « Il suffit de considérer la devanture d'une librairie parisienne, et de se rappeler l'aspect d'une librairie anglaise, pour se rendre compte du niveau très supérieur de la production française. » Il y a tout, et de tout, dans la dernière. Il vaut la peine d'écrire en français, à cause du public : et il vaut la peine de lire le français, à cause de l'incomparable variété et de la richesse du trésor français. Le français et l'allemand se disputeront donc la suprématie linguistique de l'Europe; et le français a les chances les plus sérieuses de son côté. Dans la vaste région urbaine qui va se former dans la plaine franco-allemande, de Lille à Kiel, et qui sera la capitale industrielle du vieux monde, avec Paris pour centre d'élégance et de luxe — les Amériques auront l'agglomération qui ira de Chicago à l'Atlantique, et l'Asie, l'agglomération de Hankow — c'est le français, probablement, qui l'emportera. A tout le moins, cette cité sera bilingue parce que « la

germanisation, par la force, des peuples qui parlen le français, est une idée trop absurde pour qu'on en puisse parler. » L'italien vivra, mais en Italie seulement, avec le français à côté de lui ; l'espagnol et le russe, de même, ne sortant point de leur pays, et à l'état de langues secondaires, de langues du peuple, les classes cultivées devant, par et pour leur culture même, générale ou technique, parler en outre le français ou l'allemand.

Et l'Orient, demandera-t-on ? Car le chinois est parlé par une population énorme. Et d'autre part, le Japonais est un peuple de qui l'on peut tout attendre. Mais l'anglais est là, qui pourrait l'emporter si l'on voulait l'y aider.

Il y aura donc d'importantes synthèses, ou fusions, d'ordre linguistique : certaines d'entre elles se dessinent évidemment, et il y a de bonnes raisons pour qu'elles se poursuivent selon le plan qui vient d'être sommairement indiqué. D'autres s'opéreront, aussi, en connexion avec elles, et dont le sens et la nature sont déjà manifestes.

*
* *

Une synthèse économique, une unité économique tend évidemment à s'établir. Les pays les plus éloignés deviennent interdépendants, grâce aux moyens de locomotion qui permettent les échanges commerciaux rapides : aucun pays n'est absolument autonome et indépendant au sens économique. C'est là le fait général, intangible, irréfutable, et qui laisse entrevoir le jour où le monde entier, avec ses besoins divers et accrus, qui ne peuvent être satisfaits que par la coopération de tous les pays, ne fera qu'un seul organisme, tout comme le village, il y a mille ans, avec ses besoins simples, auxquels il pouvait suffire, pouvait former un organisme complet, bien que rudimentaire.

Comme indication de cette synthèse économique générale, qui réunira les hommes malgré les différences de race — qui ne signifient rien, — de langue — qui disparaîtront, — de patrie — qui se modifieront, — on peut citer les grands mouvements de coalescence qui s'opèrent sous nos yeux : l'anglo-saxonisme ; le pangermanisme ; le panslavisme ; et la vague conception d'une union des races latines. Sans doute, « devant les outrages dont ils sont abreuvés par les peuples blancs », les jaunes songeront bientôt, eux aussi, à une unification.

Ces mouvements, nés naturellement, et fortifiés par la réflexion, sont fort intéressants. Mais que donneront-ils ?

Le latinisme ? Assurément une fédération qui aurait la Méditerranée pour centre géographique se peut concevoir ; mais combien disparates — malgré quelques affinités de race ou de langue — les éléments de celle-ci, dans leur structure mentale, exception faite pour l'ensemble de la France et l'Italie du Nord qui sont seules des centres intellectuels et industriels, et d'où, seules, pourrait partir l'impulsion. Peut-être le latinisme se fera-t-il, mais on ne voit pas bien les phases de l'opération.

Le panslavisme ? Cette coalescence est moins vraisemblable de beaucoup. Plusieurs langues se présentent, le russe, le polonais, le tchèque, etc., ayant chacune une belle littérature ; mais dont aucune n'est de force à supplanter les autres. La Russie devrait être le noyau d'agglomération ; mais, dominée par des maîtres rétrogrades, et ne servant guère que de terrain de reproduction à des millions de moteurs animés, ne faisant rien pour développer la classe des techniciens dont ses maîtres redoutent l'intellectualisme et le libéralisme — et non sans raison — la Russie est plutôt destinée à l'éparpillement. Les Slaves occidentaux graviteront vers l'Allemagne ; le reste du pays sera, pour longtemps, une énorme Irlande. Odessa pourrait devenir une région urbaine importante ; mais Constantinople, soustraite à la domination turque, se développera plus tôt. Sans doute, une révolution est possible en Russie, qui changerait les prévisions ; mais fera-t-elle plus que favoriser le groupement avec la grande région urbaine de l'Europe occidentale ? Et d'autre part, on ne voit guère la Russie s'annexer la Chine et l'Orient.

Le pangermanisme ? Ce qu'on peut dire en faveur de cette extension, c'est que l'Allemagne possède une classe moyenne excellente. Mais elle doit trop de sa force à une autorité centrale et à une tradition qui ne pourront se maintenir ; elle est trop monarchique. Ni la Suisse ni la Hollande, éprises de liberté, ne pourront accepter sa suprématie. Et d'autre part, il y a la France, et pour pangermaniser l'Europe occidentale, l'Allemagne devrait défaire la France, peut-être soutenue par l'Angleterre. « Et je crois que la puissance militaire de la France est appréciée très au-dessous de sa valeur. Sur ce point, on devra lire M. de Bloch. Sans doute les Français ont été battus en 1870 ; incontestablement ils n'ont pas réussi dans leur longue lutte pour rester égaux aux Anglais sur la mer ; mais ces circonstances n'effacent point l'avenir des Français. Les désastres de 1870 ont probablement été un grand bienfait pour l'imagination par trop optimiste des Français. Ils ont débarrassé l'esprit du pays de cette illusion que l'impérialisme personnel est le moyen de parvenir au but qu'il faut se proposer... Les Français ont fait beaucoup pour démontrer la possibilité d'une république militaire stable. Ils se sont débarrassés de la couronne et de la cour, et ont maintenu l'ordre pendant trente bonnes années ; ils ont dissocié leur vie nationale de toute forme de confession religieuse, ils ont inau-

guré une liberté de penser et d'écrire qui, en dépit de prétentions contraires, est absolument impossible parmi les peuples qui parlent l'anglais. Je ne trouve aucune raison pour douter de la conclusion de M. de Bloch qui considère que sur terre, les Français sont aujourd'hui relativement beaucoup plus forts qu'ils n'étaient en 1870, que l'évolution des méthodes militaires a été toute en faveur du caractère et de l'intelligence des Français, et que, dans une lutte contre l'Allemagne, sans alliés de part et d'autre, l'issue du conflit pourrait être pour la France tout autre chose que ce qu'elle a été en 1870. » L'Allemagne, qui, dans son désir de conquérir, ou au moins partager l'empire des mers, provoque directement la création d'une marine américaine, et travaille activement à hâter la synthèse des peuples de langue anglaise, l'Allemagne ne paraît pas devoir l'emporter dans la confection de la région urbaine de l'Europe occidentale. L'empire se désagrégera, et « en fin de compte ce ne seront point les idées de l'impérialisme allemand, mais les idées de l'Europe centrale, plus voisines des conceptions suisses, qui l'emporteront : un républicanisme civilisé qui aura son expression la plus claire dans la langue française, et sera établi sur une base bilingue dans toute l'Europe occidentale, et qui acquerra une prépondérance croissante sur toute l'Europe et le bassin de la Méditerranée, à la fin du XXe siècle. Ainsi le splendide rêve d'une Europe fédérale, avec lequel le XIXe siècle s'ouvrit pour la France, se rapprochera peut-être, après tout, d'un commencement de réalisation au début du XXIe siècle. »

*
* *

Au début du XXIe siècle, ou plus tard... Tout dépendra du degré de l'intelligence, et du degré où celle-ci l'emportera sur les vieilles traditions. Le résultat sera la formation de trois grandes coalescences. L'Asie se reconstruira — entre les mains du Chinois, du Japonais, du Russe ou de l'Anglais. En second lieu, il y aura une fusion des peuples de langue anglaise : la tête et le centre de la nouvelle unité se trouvant dans la vaste région urbaine qui s'étendra de Chicago à l'Atlantique, au sud du Saint-Laurent principalement. La fédération comprendra les Amériques, une grande partie des îles, la plus grande partie de l'Afrique noire, l'Angleterre, et peut-être la Scandinavie. Enfin, la synthèse européenne aura pour noyau la France et pour centre la région urbaine déjà indiquée, couvrant partie de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne, et allant de Paris et Lille à Kiel. Ces trois grandes fédérations, à l'intérieur desquelles l'unité sera établie à bien des points de vue, ne demanderont du reste qu'à pousser plus loin l'unification et la simplification, et à assurer toujours plus solidement la paix du monde.

Mais, il faut bien se le dire dès maintenant, ces synthèses ne seront pas l'œuvre des gouvernements. Ceux-ci n'y ont pas intérêt. Elles seront l'œuvre de groupements d'hommes intelligents, de groupements spontanés, comme il s'en fait déjà, qui critiquent les actes de l'autorité, ou, sur sa demande, la conseillent publiquement, par la presse, ou dans la coulisse ; de groupements de personnes qui font avancer la culture générale ou spéciale, en créant des établissements d'éducation et d'instruction supérieures, et adéquates, des bibliothèques, des musées, un corps enseignant, des laboratoires, en facilitant la dissémination de la langue par tous les moyens, en développant les grandes organisations industrielles, en multipliant, en définitive, leurs semblables, c'est-à-dire cette classe essentiellement utile, active, et productrice, des techniciens, qui, formant une façon de franc-maçonnerie, prendra graduellement, et irrésistiblement, la première place, en arrachant le pouvoir aux riches irresponsables, aux spéculateurs parasitaires, et aux éliminés, c'est-à-dire à l'aristocratie d'argent, et aux inutiles, grâce à sa science, à son intelligence, à son activité, et à sa moralité supérieures, et finissant, quelque jour, par établir, par la force des choses, sur la terre entière, une seule et même république dont les armes ne seront désormais dirigées que contre l'ignorance, la misère, et la maladie.

La nouvelle République aura donc une foi, une moralité, une politique. On peut pressentir en quelque mesure quelles elles seront.

*
* *

Au point de vue religieux, l'homme de l'avenir ne sera ni chrétien, ni athée. Étant homme de volonté et de dessein, il admettra l'existence d'un dessein en toutes choses : il croira en Dieu. Mais ne pouvant le connaître, il ne le définira point. C'est dire que la théologie anthropomorphique régnante s'écroulera totalement. Dans le domaine moral, des changements sont très probables, qui se rattacheront à l'œuvre de Malthus, de Darwin et de Wallace. La masse énorme de la population humaine est inférieure, à tous les égards ; la doctrine de l'égalité, chère au libéralisme, ne tient pas debout, et la sélection est une loi de nature. Or, croire en Dieu, c'est d'abord prendre connaissance du plan des choses terrestres; c'est ensuite y acquiescer en travaillant librement et de bonne volonté dans le même sens. L'homme de l'avenir reconnaîtra donc le fait de la lutte pour l'existence, — sans en comprendre la fin, du reste; — il voudra, étant lui-même produit de cette lutte, travailler à peupler le monde d'éléments humains

plus amples encore, et plus hardis combattants. Il voudra donc un type d'animal humain plus beau, plus sain. Et en même temps, il voudra supprimer les types d'humanité inférieure et en empêcher la multiplication : l'un et l'autre vont ensemble. C'est ici que, dans la morale, d'étranges modifications pourront surgir... Tenant la vie pour un privilège et une responsabilité, — et non « pour une sorte d'hospitalité de nuit à l'usage d'esprits de bas étage sortis du vide », la nouvelle morale considérera qu'il faut choisir entre la vie pleine, utile et belle, et la mort. Comme la nature même, comme les lois qui agissent sous nos yeux et en qui, puérilement, nous cherchons les indications d'une providence pleine de pitié et de bonté, la loi de l'homme de l'avenir n'aura guère de pitié et de bienveillance. Elle sera très dure à qui se permettra de se reproduire sans avoir le droit social de ce faire. Le mariage des êtres inférieurs — par l'intelligence, la santé, et l'ensemble des capacités physiques, mentales et morales — sera considéré comme chose répugnante. Non pas en soi, remarquez-le bien : mais par ses conséquences. Engendrer des enfants qui sont voués à l'incapacité et à la misère qui suit l'incapacité, sera un crime. Irat-on jusqu'à exterminer les malades et incapables de corps et d'esprit ? Ce serait peut-être beaucoup, même en donnant la mort de la façon la moins pénible, par les anesthésiques. En tout cas le suicide de ces déshérités sera regardé comme chose honorable, et la peine de mort sera plus libéralement prononcée — et appliquée — qu'aujourd'hui. Non comme châtiment, mais pour empêcher la corruption, et pour ne pas gaspiller l'existence d'hommes qui pourraient être utiles à garder des rebuts d'humanité.

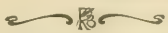
Mais on peut, et il faut, ne pas se contenter de supprimer : il faut réprimer aussi. Il faut réprimer la propagation des moins aptes, et empêcher cette accumulation de déchets qui encombre la société. La science nous débarrasse de la famine et des épidémies : elle saura nous défaire de cette multiplication de types inférieurs voués à la douleur et à l'incapacité. De quelle manière ? Il faut chercher du côté de Malthus, sans doute : et il faut aussi que par suite de la sévérité dont l'État pourra en user à l'égard de ceux qui se reproduiront sans avoir les moyens d'assurer à leur progéniture ce dont elle a besoin pour devenir un élément social utile, les candidats à la paternité y regardent à plusieurs fois avant de s'abandonner. Mais alors, comme les humains ne sont après tout que des humains, il faudra bien que l'on en vienne à ne pas considérer le mariage comme ayant pour fin unique la multiplication, d'où la possibilité de changements sérieux et variés, y compris la genèse de combinaisons — mettons conjugales — nouvelles.

Réduction de quantité et amélioration de qualité dans la reproduction humaine, tel sera l'un des soucis de nos descendants. Ce sera la sélection préventive grâce à laquelle la masse énorme et encombrante des éliminés, des moteurs animés désormais sans emploi, voués à la pauvreté, à la douleur, et au vice, disparaîtra. A l'autre bout de l'échelle — selon la conception actuelle — les inutiles fortunés, les spéculateurs parasites seront peu à peu étouffés : et il ne restera plus qu'une classe d'hommes, celle-là seule qui méritera de vivre, parce qu'elle vivra sa vie pleinement. Bien des êtres succomberont à l'intérieur de la race blanche : il en disparaîtra plus encore dans les autres. Car le monde est simplement le monde, avec les lois que nous lui voyons : ce n'est point une institution charitable. L'homme n'y est point jeté pour ramasser du bonheur : il y est mis pour vivre, c'est-à-dire pour agir, et pour agir conformément au plan des choses, sans s'inquiéter de savoir ce qui vient ensuite, ou si même il y a quelque chose après la mort.

* * *

Ainsi parle M. Wells, ingénieux, suggestif, discutable à coup sûr, mais à coup sûr intéressant. Et ainsi se passeront les choses. A moins que ce ne soit autrement...

HENRY DE VARIGNY.



« L'INTIMISME »

AU SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE

On a dit que ce Salon manquait de « clous. » C'est vrai, et c'est très heureux. L'odieux « tableau de genre », dont le chien aboyant devant un chapeau de matelot est le légendaire prototype, n'existe plus ici : et quant à la peinture officielle, puisqu'on a trouvé moyen d'inventer un argot pour parler même de l'art, disons donc qu'en ce Salon personne n'a « tiré un coup de pistolet ». Deux ou trois professionnels de ce sport ont seuls sacrifié à leur habitude... de rater la cible. Pourquoi les désobliger ? Ils n'usurpent la place de personne et personne ne voudrait être à la leur. On a à peine loisir de rendre hommage aux gens de talent et le blâme n'en donnerait point aux autres. Penser que M. Gervex a été un peintre agréable fait regretter de lire sa signature au bas de ses présentes toiles. M. Carolus-Duran a toujours passé pour brillant, non pour modeste : qu'il accroche donc ici une composition « à la Véronèse » avec quatre ou cinq éclairages criards et contradictoires, des pastiches de Prud'hon, de Raphaël et de Rubens, des valeurs erronées, des dimensions

colossales où flotte éperdument un dessin de vignette, cela ne devra pas nous surprendre, ni nous empêcher de goûter les mérites de la *Dame au gant* du Luxembourg. Il ne faudrait pas non plus accabler M. Rixens. Ce n'est pas tout à fait sa faute si des choses comme le *Jubilé de Pasteur* sont mieux désignées au cinématographe qu'à l'art pictural. Il est des toiles qu'il ne faudrait pas commander et on n'accepterait pas les commandes, et ce serait avantageux pour tous.

Il y a, en ce Salon, une magnifique affirmation de la jeune école française et une série d'œuvres étrangères absolument remarquables. Ne mêlons pas le chauvinisme à l'art; mais enfin il faut reconnaître la vérité aussi bien à l'honneur qu'au désavantage de son propre pays et cette série d'étrangers vient de nous, elle s'est formée sous notre influence, et cela est indéniable, sauf pour deux maîtres qui sont de la race des grands artistes planant sur leur siècle, je veux dire M. Whistler et M. Sargent, qui ne dépendent que d'eux-mêmes. Si l'on compare un tel Salon à ceux d'il y a dix ou douze ans, on reste étonné de l'intense épanouissement d'intelligence, de talent, d'intuition et de goût. Cet art s'est relevé avec une richesse surprenante de vitalité. Jadis aux Salons, sauf quelques œuvres, tout était fade, gris, pauvre, convenu : aujourd'hui, on sent là une montée de sève, une hardiesse éclatante, une contemplation féconde de la vie. Pourquoi m'acharnerais-je puérilement à décrire l'esprit, l'enseignement, l'autocratisme de l'Académie et de l'École, mais pourquoi aussi hésiterais-je à dire que cette renaissance de la peinture française coïncide avec leur effondrement? Et pourquoi enfin ne pas reconnaître en toute justice que l'impressionnisme est la cause de cette renaissance? Oui, Manet, Monet, Renoir, Degas ont ouvert la route aux jeunes peintres que nous aimerons ici : partout se respire leur belle, leur salutaire, leur audacieuse pensée. Ces précurseurs ont été grands; mais leur prolongement apparaîtra dans l'avenir aussi considérable que leur production même. Exclus des Salons, ils y reviennent en maîtres, ils peuvent être fiers : ils ont eu raison de lutter, d'innover, d'être des obstinés, des honnis, des pauvres. Tout ici porte leur griffe et nous assistons à une réparation éclatante. Non que leurs successeurs les imitent : cette forme vile du respect, l'académisme l'a connue, l'impressionnisme la réprouve, il a donné des exemples et non des leçons. Mais chez tous, même chez ceux qui reviennent à la peinture sombre, il y a une liberté dans la composition, une harmonie imprévue dans le coloris, une acuité dans l'observation, une transparence dans l'atmosphère, une aversion pour le convenu, l'opaque, la fausse noblesse, et tout cela vient du dernier grand mouvement de l'école française à l'issue du XIXe siècle. Et non seulement nos peintres ont bénéficié de cet exemple, mais l'Europe entière. On pouvait craindre, il y a encore cinq ou six ans, un flottement, un manque de direction des efforts : aujourd'hui le Salon donne la certitude d'une synthèse française, d'une belle unité de vision et nous pourrons, sans erreur, prévoir une école de premier ordre.

Les étrangers, et principalement les Anglais et Américains, constituent un groupe robuste et fortement nourri de nos maîtres ou de M. Whistler, qui a si profondément influencé quelques-uns de nos peintres. Les marines de M. Harrisson sont délicieuses de couleur, et ses dessins de vagues sont savants. M. Lavery a une note préférée, le gris et noir : il en joue à ravir. Les paysages vénitiens de M. Morrice sont parfaits d'atmosphère, fins et forts, et d'une sobriété impressionnante. Voilà trois artistes que le grand maître des *Nocturnes* et des *Harmonies* a noblement conseillés. Il est bien rare de trouver dans une exposition trois portraits qui vaillent ceux de Mlle Cécilia Beaux : c'est d'une maîtrise qui vraiment attache. Le portrait d'une dame vêtue de noir avec son enfant vêtu de blanc me semble être un des plus achevés que j'aie vus depuis des années. Quelle énergie, quelle science des simplifications, quelle distinction franche, et quelle facture honnête, dédaigneuse des roueries de l'École, quel sentiment de la race! L'enfant est un morceau digne des belles choses de Sargent. Et, dans tous ces peintres américains, on sent je ne sais quelle gravité pensive, une tenue nette, une âme sérieuse, une force patiente. Les deux effigies de Mlle Kate Carl n'ont pas ce prestige : mais en les étudiant on aime leur tendresse moite, leur couleur fanée et pure. J'aime la *Fantaisie rose et or* de M. Stewart : le reste de ses envois est un peu trop adroit.

L'Espagne, dont s'abstient cette année le plus grand peintre vivant, Zuloaga, est représentée par M. Anglada, dont les *Gitanes* sont d'une belle violence et d'un éclat curieux, et aussi par un portrait de Mlle Odile de Richelieu, tout à fait excellent, par M. Mariano Fortuny, fils du grand décorateur et peintre qui fit tant de choses d'un art charmant, léger et hardi. Ici la facture souple et l'harmonie s'accordent, avec un sens absolu du goût, à la physionomie, à l'allure générale, à l'âme, au style personnel du modèle; il y a échange délicat de distinction entre le regard du peintre et la féminité affinée qu'il contempla; tout est svelte, jeune et frais dans ce portrait, un des meilleurs du Salon.

Les eaux vives, les neiges, les clairs de lune de M. Thaulow sont toujours les témoignages d'un virtuose captivant, étonnamment doué. Et la Belgique continue de prouver que son école actuelle est de

premier ordre. Les *Chalands sous la Neige* de M. Baertsoen, poème sinistre et puissant, les canaux de M. Willaert, les paysages si fins de M. Buysse, les sombres et forts tableaux de M. Smits, le carton décoratif de M. Koos, confirmeront notre estime déjà ancienne : mais tout cela pâlit auprès du *Verger flamand* de M. Émile Claus. Voilà un tableau de maître, plein d'air, de soleil, de joie : on n'a rien peint de plus admirable, depuis vingt ans, que cette maison lumineuse, que cette splendide moisson de pommes. C'est une merveille de couleur. M. Claus est peut-être l'homme de ce temps qui prouve le mieux les bienfaits d'une étude intelligente de l'impressionnisme, toute son œuvre vibre de l'amour de la lumière, et quelle fraîcheur charmante, quelle liberté rieuse ! L'exposition des études de M. Léopold Stevens déçoit un peu par un parti pris de tonalités ternies : mais il y a là de petits morceaux pleins d'intérêt, et d'une technique curieuse. Enfin, il faut en venir aux trois étrangers qui dominent ce Salon. C'est d'abord M. Kroyer. Le portrait de Bjornson est d'une carrure superbe; un pastel représentant Bjornson à table, parmi de gais convives, est une de ces pièces qui font l'orgueil d'une galerie, et enfin le *Soir d'été sur la plage de Skagen*, si j'étais conservateur de musée, déferait tout mon budget de l'année. Allez voir cette toile, voyez le mouvement de ce promeneur, criant de vérité, la qualité des vêtements blancs au soleil couchant, la bleuité ardente de la mer étale, la justesse infinie de ces bateaux indiqués à ras de l'horizon en quelques traits : n'est-ce pas pleinement admirable ?

M. John Sargent envoie une étude de femme chantant, le portrait de M. Léon Delafosse, et un grand portrait de deux sœurs, qui est l'œuvre capitale de ce Salon. Il n'y a que M. Besnard qui ait, deux ou trois fois dans sa vie, fait quelque chose d'aussi puissamment beau, d'aussi complet, d'aussi reposé dans la maîtrise. Une telle œuvre donnerait une leçon de peinture à tous les instituts du monde. Elle va au bout de toute science : valeurs, tonalités, dessin, composition, tout y est supérieur. Mais de plus il y a là une grande âme raffinée et profonde, un goût infaillible, l'évocation et la transposition de la vie intellectuelle, un style que M. Sargent est seul à connaître et qu'on ne peut définir. Rien que la façon dont est présenté l'éventail tenu par cette impeccable main sur cette merveilleuse robe de velours sombre, c'est une invention que personne n'eût trouvée. Voilà le grand style, voilà la beauté, née du savoir et le dominant.

Enfin M. Whistler reparaît au Salon avec cinq petites toiles. On a tout dit sur ce génie mystérieux et attachant, sur cet esprit singulier si pareil à celui de Poë par le double attrait de la perfection et de l'étrangeté magnétique. Nous avons vu de lui des envois plus importants et plus beaux. Il n'en est pas moins vrai que les *Voisines* sont un minuscule bijou et le *Petit Cardinal* un chef-d'œuvre, comme toujours impossibles à analyser : âme et matière s'enveloppent du même secret magique; lumière et ombre sont un amalgame indéfinissable, délicieux et abstrait.

* * *

Et nous voici devant l'école française, et spécialement devant cette sélection qui s'est formée, il y a cinq ou six ans, et pour qui je me suis permis de proposer la dénomination d'*Intimistes*. Elle s'est formée spontanément, elle compte des tempéraments très divers, mais tous sont unis par une caractéristique, l'amour des pénombres, des surgissements de figures pensives, de la vie intérieure. Tous ne sont pas ici : Lobre, Lomont, Wéry, Bussy, entre autres, ne paraissent pas aux cimaises cette année. Mais voici René Ménard, qui se réfère à Gelée, à Poussin, à Ruysdael, avec ses grands paysages d'une couleur dorée et ardente, aux beaux plans, aux belles masses si décoratives, à l'atmosphère dense et chantante. Voici Charles Cottet, grave, endeuillé, robuste, avec ses visions de la triste Bretagne, ses beaux gris, les noirs profonds de ses capes de veuves, ses landes verdâtres expirant à la limite des vagues blafardes, artiste attachant, songeur mélancolique dont l'œuvre a le charme salubre et douloureux de la mer armoricaine. Voici Lucien Simon, avec ses énergies si mesurées, son *Bal breton*, ses *Sœurs quêteuses* auxquelles on fait un si légitime succès, et surtout sa *Causerie du soir* que je préfère, ce beau tableau où notamment l'enfant est un morceau de maître, et où il y a une si rare qualité de recueillement intime, tant de rêverie, tant de pensée. Voici les probes, les simples études de François Guiguet, contemplatif et tendre, qui d'année en année s'affirme. Voici Morisset, plein de verve et de vrai talent; Henri Havet, délicat, Prinet; concentré et fort; Eugène Loup, pensif et net; Dauchez, dont la vision se mélancolise trop peut-être, mais qui a si bien le sens des grands plans larges; Moreau-Nélaton, avec une suite charmante d'impressions sommaires, mais fines et justes : Meslé, dont deux paysages lunaires sont d'une suavité si douce; Tournès, dont la toute petite *Malade* est un exquis morceau; Jeanniot, artiste au regard aigu, coloriste raffiné, dont la *Présentation* est simplement un des meilleurs tableaux de ce Salon; Louis Picard, enfin, virtuose inégal, déroutant et séduisant, vaporeux et incisif, qui montre ici un petit nu d'une couleur subtile et un grand portrait de femme d'une élégance, d'une envolée, d'une poésie mystérieuse, qui

en font une œuvre vraiment belle, aussi décorative qu'expressive.

Voici encore Henri Duhem et Mme Marie Duhem, l'un avec ses clairs de lune, ses vieilles rues rosies par un pâle soleil, ses neiges crépusculaires; l'autre avec ce doux poème de la *Grand'route*, l'*Oraison*, la *Ronde;* tous deux imprégnés de l'âme poignante des paysages du Nord, tous deux religieux, subtils, « musiciens du silence », sachant évoquer une vie en peignant quelques vieilles pierres ou le tournant d'un chemin, tous deux « intimistes » au sens le plus élevé du terme, avec une technique délicatement issue de l'impressionnisme, changeante, légère, insaisissable. Voici, enfin, Jacques Blanche, jadis influencé de Whistler, puis de Gainsborough, et aujourd'hui pleinement lui-même, peintre de haute allure, osant les difficultés extrêmes de son art, les vainquant sans excessive virtuosité, talent sobre et sérieux, artiste au tact parfait avec une nuance d'énergie et une grande sûreté d'accent. Comme j'aime beaucoup le *Poisson en gelée*, qui est une magistrale nature morte, la *Liseuse avec un chapeau* (encore un morceau qui serait à sa place au Luxembourg), les portraits de Cottet et du jeune fils de M. Barrès, je puis bien avouer qu'à mon avis le solide portrait de M. Paul Adam ne ressemble pas. C'est une opinion individuelle et rien de plus.

Tout ce groupe d'intimistes est admirable. On peut y ajouter quelques bons peintres, Berton, Biessy, Boulard, les frères Griveau. Il y a là un ensemble de qualités qui ne trompe pas. Ces hommes se sont libérés aussi bien de la formule académique que de la recherche trop exclusive des variations atmosphériques qui fut l'unique préoccupation de l'impressionnisme. Ils ont fait un retour, qui n'a rien de rétrograde, vers les domaines de l'expression psychologique, vers la pensée, élément que, par une aberration monstrueuse, on avait failli déclarer incompatible avec la peinture. Profondément influencés par Ricard et aussi par M. Eugène Carrière, qui montre ici quelques belles études, ils ont prouvé, ils prouvent que la peinture n'est pas « l'art de l'extériorité », qu'elle est *la transparence de la vie profonde*, révélant les rythmes sous les aspects, l'émotion sous les formes. Et cette idée, cette conviction sont dès maintenant la base d'une évolution qui nous donnera des œuvres hautes, maintenant la peinture au degré d'intellectualité des lettres et de la musique. C'est avec une joie réelle qu'il nous sera donné de saluer cette promesse : rien n'est plus passionnant que de voir se préciser dans une mêlée d'artistes, dans la fiévreuse production contemporaine, un mouvement défini, homogène, harmonieux au degré de celui-là. Nous sommes, en vérité, à un moment décisif de l'art français.

J'ai tenu à mettre à part M. Le Sidaner, qui, de tous les intimistes, me paraît bien décidément être devenu le premier. Si j'en juge par l'émotion du public devant ses six envois, il touche à la gloire. Demain, M. Le Sidaner sera célèbre et rien ne sera plus juste. L'homme qui signe aujourd'hui les plus rares, les plus parfaits, les plus surprenants paysages de ce Salon est un poète autant qu'un peintre, une âme toute frissonnante de beauté, modeste, silencieux, mystérieux, il était connu malgré lui. D'année en année il a progressé : à présent, c'est un maître. Il a droit à ce titre. On ne peut imaginer une plus complète fusion du rêve et de la réalité, une harmonie plus subtile, une suggestion plus exquise qu'en ces toiles qui font penser à Borodine, à Schumann, à Verlaine, à tous les grands lyriques de l'indicible. Ce sont de surprenants, d'insaisissables dissociations de tonalités, des pollens de couleurs, et cependant les valeurs sont impeccables, les lignes fermes, les plans solides; et dans tout cela s'évoque le mystère qui naît de l'évidence dans la paix taciturne des soirs. C'est bien de la peinture et de la plus difficile, et pourtant c'est de la poésie et de la musique. La *Table*, notamment, est un absolu chef-d'œuvre. L'impressionnisme trouve en M. Le Sidaner sa suprême expression dans la ténuité harmonique : c'est le fin du fin, avec l'appoint d'une sensibilité et d'une âme exceptionnelles, supérieures, pour lesquelles on regrette de ne pouvoir rendre vierges les mots de distinction et d'aristocratie déflorés par l'usage, trop lourds pour dire cette vision d'ivoire pâli, d'or rosé, de perle éteinte, de blondeur argentée, cette vision d'un pays psychologique où tremble une pensée infiniment douce et ingénue.

De telles pages ne laisseraient plus rien voir après elles, et c'est pourquoi j'ai terminé par elles la série des pages profondes de notre jeune et généreuse école intimiste. Après cette musique de chambre, pure comme une sonate de Franck, il sied de passer à la symphonie brillante, à la peinture décorative. Elle se témoigne ici avec une belle vigueur. Une page maîtresse rayonne, due à M. Besnard naturellement, car sinon lui seul, qui peindrait cet immense paysage de montagnes reflétées dans un lac, ce ciel sulfureux, ces falaises pourprées, ces forêts ténébreuses, et qui donc grouperait avec cette grâce libre ces figures féminines, qui surtout donnerait une telle envolée à la blanche femme levant les bras, qui la peindrait d'une valeur aussi juste sur le fond azuré des eaux?

L'œuvre est à la fois puissante et charmante. Le panneau de M. Aman-Jean n'est que charmant, mais vraiment prenant par son maniérisme adouci : c'est d'un dessinateur épris de graciles féminités. C'est bien aussi dans les décorateurs que je rangerai

M. Maurice Denis, et non dans les peintres de tableaux (et que ces classements sont donc ridicules!). Si je le rangeais dans ces derniers, j'aurais peut-être des reproches pédantesques à lui faire ; décorateur, je puis l'aimer tout à mon aise. Quelle âme primitive, quel coloriste tendre, sans mièvrerie pourtant! Ses notes roses, dorées, lilacées, sont trop jolies pour qu'on ait le courage de contester l'intention néogiottesque, peut-être bien inutile, de son dessin volontairement archaïsé. C'est un artiste très intéressant. Je forcerai un peu la vérité critique, encore,en rangeant M. Gaston La Touche dans les décorateurs, puisqu'il envoie des tableaux, mais quels tableaux! Voilà un de mes étonnements, qu'on ne demande pas à un tel homme de décorer une salle d'opéra. A quoi pense-t-on? Il est vrai qu'on ne le demande même pas à Besnard. Le *Souper après le bal* est une œuvre luxueuse et éblouissante : il y a là des qualités de premier ordre, une furia de grand coloriste orgiaque, une virtuosité inouïe, une foule de trouvailles, des blondeurs suaves, des noirs, des roses enthousiasmants. La *Commode de laque* serait une merveille si la femme du premier plan était moins sommaire, ou alors si elle était supprimée. Souvent M. La Touche laisse ainsi, auprès de son sujet réel, un second sujet qu'il ne termine ni ne retranche : on dirait qu'il a trop d'idées, trop de hâte. C'est un improvisateur fulgurant, d'une adresse prestigieuse, qui se dérègle souvent : mais il faut le prendre comme il est, sans plus de mesure qu'il n'en a, et tout lui pardonner pour l'éclat de son coloris, la verve française de ses figures tournoyantes et nerveuses. Il s'apparente à Besnard et a parfois la palette de Monticelli : récemment, à Cannes, dans l'admirable collection de M. Delpiano, je revoyais le plus somptueux groupement d'œuvres du magique génie que fut Monticelli, et je me demandais, en songeant au Salon imminent, si je trouverais là une œuvre digne de ce faste : M. La Touche me l'évoque parfois sans faiblir, et je ne saurais mieux le louer.

L'amitié ne me gênera pas pour dire tout le bien sincère que me fait penser la grande aquarelle de Robert Besnard. Cet enfant de vingt ans, fils de grand peintre, en sera un lui aussi : de tels débuts sont surprenants. Cette vaste esquisse de jeune fille est d'une légèreté, d'une élégance, d'une vie, d'une largeur, d'une délicatesse dans les blancs, d'une justesse de valeurs qu'on souhaiterait à bien des vétérans médaillés, malgré quelques fautes dont aucune ne vient de la timidité de vision, mais plutôt d'un excès de prime-saut. Cette robe, ce soulier, ce dessin de bras frêles sont d'un artiste de race qui aurait toutes les excuses de ressembler à son père et qui pourtant n'en dépend pas.

M. de La Gandara reste, à l'écart de tout groupe, un savant et pur peintre de style, d'une force calme, d'une vision noble et sévère malgré l'afféterie mondaine de ses modèles. C'est un raffiné qui achève amoureusement une étoffe, une main baguée, un chapeau. A ceux qui craindraient qu'à peindre des dames trop exclusivement « signées » par les grands couturiers son faire ne s'amenuisât à l'excès, je conseillerai simplement de voir le très beau dessin rehaussé que, pour ma part, je préfère à ses grands portraits : quelques touches de pastel, quatre traits de fusain, et un être vif respire, c'est d'une sûreté superbe. L'effigie de Mme S... est évidemment le comble de la stylisation maniérée, chère à nos élégantes : je la donnerais dix fois pour ce dessin évocateur, complet, puissant.

Quelques peintres restent hors de tout mouvement. M. Roll s'abstenait depuis deux ans : il fait une rentrée excellente avec des toiles d'une hardiesse savoureuse, robuste, loyale et saine, notamment une étude d'église et un portrait de femme en noir sur un léger ciel bleu qui est bien un des plus beaux morceaux qu'il ait jamais produits. C'est un fier tempérament de peintre. Les marines de M. Le Goût-Gérard sont d'un métier grêle, mais d'une jolie vision. Je ne connaissais pas M. Hochard, je pense que nous ferons bien de le suivre : ses envois annoncent un peintre plein de fougue.

M. Lhermitte, toujours intéressant, a une facture à lui, ce qui n'est pas un mince mérite. M. Guillaume Roger est très doué; M. Truchet très amusant; M. Louis Legrand reste incisif et plein de qualités nerveuses; Mlle Breslau se montre une fois de plus simple et savante; l'excellent orientaliste Dinet montre, entre autres bonnes choses très observées et très sues, une figure d'Ouled-Naïl qui est un vrai morceau de peinture. Une surprise est de voir M. Anquetin préoccupé du XVIIIe siècle, après avoir été influencé par la Renaissance, lui, impressionniste d'origine et vrai fils de Manet. Sa carrure d'hercule fait un peu craquer les étoffes d'azur et les roses pompon, mais il a tant de talent qu'il trouve encore moyen, dans son grand portrait de femme, de se démontrer beau virtuose et beau dessinateur. Je ne connais pas beaucoup de gens qui peindraient cette tête et ce chapeau d'une pâte si riche, d'une couleur si brillante. C'est un magnifique tempérament que contrarie parfois un esprit un peu inquiet, et il a beau avoir le mieux pour ennemi, il reste le bien quand même. Enfin, comment définir cet inclassable entre tous, M. Jean Veber? Celui-là est étonnant : c'est l'enfant terrible du talent. Fantaisie caricaturale d'une audace folle, dessin espiègle, étrangeté macabre, esprit, rêverie, douceur, ironie corrosive, tout cela est dans cette œuvre satirique, bouffonne et féerique à laquelle s'ajoute le contraste

étourdissant d'un coloris de bouquet : plus les personnages sont burlesques, plus le paysage est fleuri, ensoleillé, délicat. Je n'aime pas beaucoup la *Machine;* c'est trop grand et d'une intention trop appuyée : on pourrait croire à un « coup de pistolet » pour étonner les bourgeois, et comme M. Jean Veber est un modeste et un simple, ce serait dommage. Mais que les tableautins sont donc imprévus, drôles et savoureusement français, qu'ils résument d'observation et d'humour !

Le *Partage* de M. Pierre Laurens est un tableau remarquable, et M. Paul-Albert Laurens, outre un excellent portrait de son père, montre, en ses *Joueuses de Balles*, un curieux sens décoratif : c'est un artiste de science et de goût. Nous nous arrêterons à eux. La place manque.

*
* *

C'est à peine si nous pourrons dire, en passant dans les salles de dessins, qu'il y a des enfants hollandais de Mlle May Post, des estampes en couleurs très réussies de M. Joseph Pinchon, des études remarquables de MM. Eugène Gillot et Raymond Kœnig, d'étonnants *Gestes de M. Deschanel*, de M. Renouard, des Espagnoles de M. Lunois, de forts dessins de MM. Roll, Legrand, Milcendeau, Francis Jourdain; des pages ravissantes de Mme Lucien Simon, des fleurs claires et justes de Mme Cornélius, de précieuses gypsographies de M. Pierre Roche. Déjà la sculpture nous requiert. Nous y retrouverons, outre un marbre, le buste de Hugo par Rodin, hommage d'un génie à un autre; et devant ce marbre majestueux, nimbé d'un pâleur immortelle et suprême, nous aurons la charité de ne pas penser à M. Barrias,

Le *Persée et la Gorgone* de Mlle Claudel est une très belle chose, une des plus belles qu'ait signées ce sculpteur de haut style. M. Bartholomé reste égal à lui-même, ainsi que M. Pierre Roche, MM. Alexandre Charpentier, Baffier, Bourdelle, Léonard. La vitrine de statuettes de Mme Charlotte Besnard est d'un goût ravissant et d'une ingéniosité charmante. M. Vallgren est fin; M. Dejean plein de verve et de mouvement; le monument à Verlaine de M. de Niederhausern est d'une belle venue, et celui que Mme Besnard consacre à la mémoire de Rodenbach est d'une pensée touchante, pieuse et juste.

Je ne veux dire aucun mal ni de M. de Saint-Marceaux ni de M. Injalbert : ils ont leur façon de comprendre la sculpture; je préférerais qu'elle se modifiât, mais il n'en est plus temps et ce n'est pas indispensable. Le bronze d'homme du peuple de Constantin Meunier est trop beau pour que j'aie scrupule à dire que je n'aime pas beaucoup son buste de Camille Lemonnier; et M. Desbois est un trop sérieux sculpteur pour qu'on hésite à écrire que son buste de Rodin n'est pas Rodin. A de tels artistes on peut dire sans gêne la vérité telle qu'on la pense : c'est encore leur rendre hommage.

Les objets d'art m'ont paru stationnaires. On y retrouve MM. Boutet de Monvel, Carabin, Dampt, Doat, de Feure, Gallé (celui-ci vraiment merveilleux), Léonard, Charles Meunier, Prouvé, Thesmar, Vallgren, Selmersheim, G. Serrurier. Tous demeurent attachants. Il est évident que nous avons là un groupe considérable de gens de grand talent. Mais ils n'ont rien apporté de nouveau cette année. Le morceau capital du Salon en cet ordre d'idées, c'est la galerie et la salle de billard composées pour M. le baron Vitta par Alexandre Charpentier, Bracquemond, Jules Chéret et Besnard. Celui-ci s'y retrouve admirable avec une suite d'eaux-fortes, quatre étincelantes miniatures pour illustrer les *Mille nuits et une nuit* traduites par M. Mardrus, trois cartons décoratifs et des peintures sur un piano d'ébène sculpté par Charpentier. J'ai entendu dire auprès de moi, avec un gros soupir : « Les millionnaires ont bien de la chance ! » Je transcris, en l'approuvant humblement, cette constatation, plutôt antique, que vraiment une telle occasion rajeunissait. La cheminée, les coupes, les chenets, les bijoux dessinés par M. Bracquemond sont du goût le plus sûr : il y a de lui notamment des eaux-fortes gravées sur plaques d'argent pour une reliure qui sont d'une invention déconcertante pour les non-initiés. La collaboration de tels hommes a produit un luxueux et parfait résultat. Mais la merveille, ce sont les peintures de Chéret, coups de soleil, joies, guirlandes, sourires adorables, et plus encore sa collection de sanguines, où s'affirme une fois de plus sa filiation de Fragonard, avec une modernité pleinement originale. Ces sanguines du maître décorateur prouveraient sa science profondément sérieuse, s'il était besoin de la prouver à certains que l'ennuagement de ses pastels, sa vaporeuse fantaisie, sa délicate dissimulation de toute « force » apparente, eussent pu en faire douter. Ce chimérique en sait aussi long que les plus graves, ce spirituel en remontrerait à bien des doctes. On savait que Chéret était un grand coloriste : on savait moins la puissance de ses dessins, qui restaient en cartons, feuilletés par ses seuls amis, et que la libéralité de M. Vitta révélera d'un seul coup au grand public.

Nous ne chercherons pas une pompeuse conclusion : elle est dans les œuvres elles-mêmes. Avec des gloires comme Whistler, Sargent, Rodin, Besnard, Chéret, Carrière, avec de jeunes maîtres comme Blanche, Simon, Cottet, Picard, Ménard, la Touche, La Gandara, Kroyer, avec un songeur exceptionnel comme Le Sidaner, un Salon devient une manifestation d'art supérieure, un exemple social et

moral. Depuis longtemps il me semble que nous n'en avions pas vu un aussi complexement intéressant : on en oublie l'illogisme de l'institution elle-même. Mais si elle sert surtout à résumer et à prévoir, alors attachons-nous à l'idée qui jaillit ici, éclatante : nous voyons naître et grandir une école nouvelle, nous ne pouvons plus douter qu'en ce moment même un vaste et riche avenir se présage. Par-dessus deux siècles et demi d'académisme la filiation française est renouée, l'or pur reparaît au filon, le sang de la race reparle avec une vigueur superbe — nous pouvons saluer la lignée nationale.

CAMILLE MAUCLAIR.

L'ITALIE, LA FRANCE ET LA TRIPLICE

La Sagesse des nations nous apprend que les bonnes actions sont toujours récompensées. Il en est de même de la bonne politique qui porte toujours ses fruits. Exemple, l'Italie à laquelle la renonciation à ses folies aventureuses et sa réconciliation avec la France ont rendu prospérité et influence.

Sa prospérité — son budget en excédent en fait foi. Son influence — elle la démontre par ce qui se passe en ce moment au sujet du renouvellement de la Triple Alliance. Il est loin le temps où elle y tenait timidement sa place, au bout de la table, en parente pauvre, où elle y était en quelque sorte tolérée, et où elle ne se faisait accepter qu'en se contentant des plus mauvais morceaux et des plus ingrates besognes. Maintenant, elle fait ses conditions. On pourrait presque dire qu'elle les dicte. Elle a moins besoin de ses alliés que ceux-ci n'ont besoin d'elle, la principale surtout, l'Allemagne, la présidente de l'association qui fit naguère son hégémonie et qui lui est encore nécessaire pour le maintien de son prestige. Pour la première fois depuis vingt ans, la Triplice va atteindre presque son échéance sans avoir été préventivement prolongée. On va même jusqu'à dire que, cette fois, elle sera provisoirement prorogée d'un an seulement.

C'est que l'Italie en a assez du rôle de dupe qu'on lui a fait jouer si longtemps. Elle a conscience de ses intérêts, et elle entend les faire valoir. Elle est liée à l'Allemagne et à l'Autriche, politiquement. Elle veut bien conclure les mêmes accords pour une nouvelle période ; mais la vaine gloriole de se sentir l'alliée de l'empereur allemand ne lui suffit plus. Elle veut des avantages plus sérieux, plus pratiques. Elle demande à connaître d'abord le traitement économique qu'on lui ménage. On sait à Rome quelle tempête protectionniste souffle à Berlin. On se rappelle les maigres compensations que l'on a trouvées en Allemagne pendant la guerre économique avec la France, et l'on voudrait avoir quelque chose d'écrit. Ce n'est pas de la méfiance. C'est de la simple prudence.

Lorsque le comte de Bulow causait, il y a quelques jours à Venise avec M. Prinetti, du renouvellement de l'alliance, le ministre du roi Victor-Emmanuel a dû nécessairement faire le meilleur accueil à ses ouvertures. M. Prinetti est un homme du monde, et M. de Bulow est presque un Italien : n'était-il pas ambassadeur à Rome avant d'être chancelier, et n'a-t-il pas épousé une Italienne? Mais j'imagine que lorsque le chancelier allemand proposait de fixer une date pour la signature, M. Prinetti devait lui demander à son tour quand se signerait le traité de commerce.

— Renouveler la Triplice, disent les Italiens, mais comment donc? nous ne demandons que cela. Nous y sommes d'autant mieux disposés qu'elle ne peut plus servir à rien ni faire de mal à personne. Mais signons d'abord un traité de commerce qui nous prouvera que nous ne sommes pas seulement des alliés mais aussi des amis.

Ce petit jeu dure déjà depuis quelques semaines, et il menace, paraît-il, de se prolonger assez longtemps puisque les augures prétendent que, pour éviter une rupture, on a songé à une prorogation provisoire de la Triplice.

* *

Nous pourrons, en ce qui nous concerne, assister en toute sécurité et sans la moindre émotion à ces négociations dont les dépêches de Berlin, de Rome et de Vienne nous apportent les échos plus ou moins fidèles. La Triple Alliance n'est plus et ne saurait plus être une arme de guerre contre nous, car elle ne le fut jamais que dans la façon dont elle fut interprétée et appliquée à Rome, et en admettant même que, lors du renouvellement, une clause expresse ne modifie pas les anciennes obligations de l'Italie, nos relations actuelles avec notre voisine nous donnent toute sécurité.

Car ces relations établies après une longue brouille sont fondées sur des intérêts, et non pas seulement sur des sentiments. Et en politique comme en affaires, ce sont les seules durables. La manière dont la réconciliation s'est faite, les étapes par lesquelles a passé le rapprochement proclamé pour la première fois, avec une insistance significative, par M. Camille Barrère, ambassadeur de France à Rome, dans sa réception du 1er janvier dernier, prouvent qu'il ne s'agit pas seulement d'un engouement passager, d'un caprice qu'une fantaisie a fait naître et qu'une autre fantaisie peut détruire. Elle a été le fruit de longues et patientes négociations dont M. Barrère fut l'un des

meilleurs et plus habiles ouvriers. Il y eut d'autant plus de mérite que, si le comte Tornielli, l'ambassadeur d'Italie à Paris, qui travaillait dans le même sens, trouvait en M. Delcassé, notre distingué ministre des Affaires étrangères, dont M. Barrère ne faisait qu'exécuter les instructions, un aimable empressement à lui faciliter sa tâche, notre ambassadeur avait à surmonter des difficultés sans cesse renaissantes auprès des ministres italiens, bien intentionnés sans doute, mais trop souvent paralysés par leurs engagements internationaux d'une part et, de l'autre, par une opinion publique longtemps surexcitée et égarée et trop récemment mieux éclairée. Tandis qu'à Paris, l'ambassadeur d'Italie se mouvait dans un milieu qui n'avait jamais cessé de rester sympathique, même aux heures les plus pénibles de la néfaste politique crispienne, M. Barrère avait à remonter un courant d'autant plus violent qu'il n'avait pas attendu la Triple Alliance pour se détourner de nous. La politique napoléonienne avait pris à tâche d'étouffer tout sentiment de reconnaissance chez les Italiens. L'occupation de Rome avait fait oublier Solférino et Magenta et les vaincus de Lissa gardaient plus de gratitude à l'Allemagne dont les victoires de 1870 leur avaient donné Rome qu'à l'alliée de 1859 qui s'était payée de Nice et de la Savoie.

M. de Bismarck semait donc dans un terrain admirablement préparé lorsqu'il jouait si habilement de la prise de possession de Tunis par la France pour pousser l'Italie dans les bras de l'Allemagne. Jamais alliance ne fut plus en harmonie avec le sentiment populaire et M. Crispi n'eut plus tard qu'à souffler sur une braise à peine couverte de cendres pour faire éclater la flamme; nos plus habiles diplomates ont souvent eu du mal à empêcher d'allumer une conflagration générale. Ces temps néfastes sont trop près de nous pour qu'on les ait oubliés. Crispi était devenu un véritable agent provocateur. De son séjour à Paris, alors qu'exilé et républicain il était venu demander asile à la France, il ne se rappelait que les blouses blanches de la police impériale et il avait troqué, pour l'une d'elles, sa vieille chemise rouge de garibaldien. C'était chaque semaine, presque, un incident nouveau : violation d'un consulat, arrestation arbitraire d'un Français sous prétexte d'espionnage, et *tutti quanti*. Sans compter la presse qui prenait le *la* chez le vieux révolutionnaire repenti, et qui, inspirée par lui, inventait sans cesse des histoires de brigands dans lesquelles on prêtait à la France, bien entendu, les plus noirs desseins contre l'Italie. Et tout cela n'était rien encore, n'était presque que de bonne guerre. L'attaque était publique, et nous pouvions nous défendre. Mais il y avait aussi les coups fourrés, les bottes secrètes, les coups de poignard dans le dos, à la vieille mode italienne, et c'est tout juste si Crispi ne se signait pas et n'invoquait pas la Madone avant de frapper. Et ce n'est pas le moindre service que Léon XIII ait rendu à la France que de l'avoir sans relâche aidée à éviter les embûches où l'on s'efforçait de la faire tomber. Si habile que fût la diplomatie de M. Crispi, il avait à côté de lui des yeux qui voyaient tout, des oreilles auxquelles rien n'échappait, et du Vatican nous arrivaient des avis précieux qui nous permettaient de nous tenir sur nos gardes. Et Crispi frappait dans le vide, sans pourtant se décourager jamais. Son coup manqué, il en préparait un autre qui échouait encore. Cela a continué sans rémission jusqu'au désastre qui a, un moment, ébranlé le trône du roi Humbert, trop complaisant spectateur des folies criminelles de son ministre, et qui n'a en somme fait qu'une victime, ce ministre lui-même.

***

Crispi tombé après la défaite d'Adoua, l'Italie s'est ressaisie. Elle a fait son examen de conscience, et, guidée par des ministres plus clairvoyants, en tête desquels le nom de M. Visconti Venosta s'impose, elle a compris que sous prétexte de mégalomanie, pour faire la courbette devant l'empereur allemand et pour coqueter avec l'Angleterre dont elle n'avait retiré que quelques banales protestations d'amitié dans des allocutions dilatoires — ce qui est maigre, pour des Anglais surtout, dont les effusions, *post bibendum*, sont toujours sujettes à caution — on l'avait tout simplement menée à la ruine. M. Visconti-Venosta fit machine en arrière, et l'on ne tarda pas à comprendre que la disparition de M. Crispi marquait plus que la fin d'un homme; c'était la fin d'un régime.

On commença par s'entendre avec nous au sujet de la Tunisie, élément de discorde. Notre protectorat était formellement reconnu, l'abolition des capitulations était acceptée, et l'Italie signait avec nous un traité de commerce pour ses transactions avec la Régence. Une autre convention suivait quelque temps après, plus importante encore, générale celle-là, qui mettait fin à la stupide guerre de tarifs que la gallophobie maladive des anciens ministres du roi Humbert avait déchaînée et dont l'Italie sortait presque ruinée, pantelante, ayant vainement demandé à ses alliés les débouchés qu'elle ne trouvait plus chez nous. Et, ici, il est un homme d'État italien, dont il serait impardonnable d'oublier le nom, M. Luzzati, qui a été le négociateur de cette réconciliation commerciale, base de l'entente politique qui devait suivre.

La glace était rompue; le comte Tornielli, à Paris, était le plus recherché et le plus choyé des ambassadeurs et par ses prévenances allait au-devant des

politesses qu'on lui faisait : à Rome, M. Barrère sans bruit, sans apparat, mais d'un pas sûr et ferme, marchait à la conquête de la *Consulta* où sa haute valeur, sa souple intelligence, son impeccable urbanité lui avaient gagné une sympathique considération. On ne se boudait plus, mais on ne s'embrassait pas encore pourtant, bien que le nouveau règne, avec un roi qui n'était plus complètement inféodé à l'Allemagne et une reine, jeune et belle, qui avait apporté de sa Montagne Noire, avec l'amitié reconnaissante de son père pour la Russie, un indéfinissable penchant pour la nation « amie et alliée », eût amené une détente plus accentuée. On en était là, ou à peu près, lorsque survint la convention anglo-française qui régla, en suite de l'affaire de Fachoda, les droits et les frontières des deux puissances dans le bassin du Nil et dans l'hinterland méditerranéen. L'arrière-pays de la Tripolitaine était attribué à la France. L'Italie, — qui se croit des droits sur la Tripolitaine parce que la France a pris pied sur la côte sud de la Méditerranée et dont Tripoli, avec nos soi-disant intentions de conquête, fut sous le régime crispien le grand cheval de bataille, — l'Italie dressa l'oreille. Elle se trouva encore une fois lésée. Elle chercha des sécurités d'abord auprès de l'Allemagne qui fit la sourde oreille et répondit qu'elle ne savait pas ce dont on lui parlait; puis auprès de l'Angleterre qui ne répondit rien. Elle se tourna alors vers la France qui lui fit le meilleur accueil : « Vous voulez causer, dit M. Delcassé au comte Tornielli et répéta à M. Prinetti M. Barrère que je soupçonne d'avoir un peu, en tout ceci, joué le rôle de souffleur; eh bien! causons. Le ciel n'est pas plus pur que le fond de notre cœur et nous n'avons rien à vous cacher. »

On causa : la conversation fut menée simultanément à Paris et à Rome; elle fut reprise plusieurs fois, car on trouvait d'autant plus de plaisir à s'entretenir que l'on s'apercevait que, au fond, rien n'était plus facile que de s'entendre. Et l'on s'entendit, en effet. M. Delcassé et M. Barrère démontrèrent au comte Tornielli, qui ne demandait pas mieux que de le croire, et à M. Prinetti, bientôt convaincu, que la France n'avait ni dans la Méditerranée, ni ailleurs, aucune mauvaise intention à l'endroit de l'Italie; que la question méditerranéenne n'existait même pas pour les deux nations dont les intérêts étaient au contraire absolument connexes, et que ceux-là seuls avaient pu prétendre le contraire qui pouvaient espérer gagner plume ou patte à un désaccord entre les deux nations latines. Et pour sceller cette entente la France promit à l'Italie de ne pas se mettre en travers s'il lui prenait fantaisie d'aller en Tripolitaine, tandis que l'Italie s'engageait à ne pas contrecarrer l'action de la France au Maroc, où nous continuons à protester, du reste, de notre ferme intention de ne pas troubler le *statu quo*. La poire tombera toute seule, dans nos mains, un jour ou l'autre. Il nous suffit d'écarter les maraudeurs.

*
* *

Voilà tout ce que nous savons de cette entente qui a fait couler beaucoup d'encre depuis le 1er janvier, surtout en Allemagne et en Autriche. Elle comporte sans doute d'autres clauses encore, qui nous seront peut-être dévoilées un jour ou l'autre, mais ce que nous connaissons est déjà beaucoup et l'on doit se douter par exemple à Londres que si, dans les circonstances actuelles, une rupture survenait entre la France et l'Angleterre, cette dernière n'aurait plus à compter sur une coopération de la marine italienne dans la Méditerranée.

Qui sait même si le contraire ne se produirait pas? Le vent qui souffle au Quirinal ne vient plus des bords de la Sprée. Victor-Emmanuel III n'est pas encore allé voir ses alliés. On parle toujours avec persistance de son intention d'aller à Saint-Pétersbourg. Le comte de Turin est déjà venu à Toulon, et nous savons que ces politesses navales — Cronstadt et Toulon en sont les preuves — ont parfois de graves conséquences politiques. La reine Hélène est Monténégrine. Il y a deux princesses françaises à la cour d'Italie. L'Allemagne se prépare à fermer ses frontières à tout le monde, même à ses alliés. Crispi n'est plus là. Nous avons à Rome un ambassadeur qui ne laissera pas échapper l'occasion si elle se présente.

Tout est possible.

CHARLES GIRAUDEAU.

LE LENDEMAIN

Roman.

Quand s'était répandue la nouvelle qu'il allait se remarier avec une jeune fille du bourg voisin, la magnésie et le bicarbonate de soude devinrent vraiment nécessaires pour calmer beaucoup de gastrites et de langueurs d'estomac provoquées par un chagrin refoulé. Toniolo ne parut s'apercevoir de rien, manœuvrant avec la même lenteur et la même délicatesse ses petits pots et ses spatules, prenant le frais tous les soirs sur le seuil de sa pharmacie, regardant alternativement les femmes et les étoiles.

Albert Oriani passa, ayant Marta à son bras.

— Quel miracle! — dit le pharmacien. Ils s'arrêtèrent. Ils étaient allés chez le docteur voir des plantes dont il voulait faire cadeau à Marta. On parla

(1) Voir la *Revue* des 15, [illegible] avril.

de fleurs, un moment, puis du temps qui semblait se couvrir. Tous les trois restaient debout sur la porte.

— Enfin, voulez-vous entrer? — demanda Toniolo à Marta, de son ton le plus aimable, ajoutant pour l'encourager : Je vous montrerai la chambre que je prépare pour ma fiancée ; vous me donnerez un conseil.

Marta vit sur la figure d'Albert la même expression joyeuse que le soir de leur arrivée, quand de la voiture il avait aperçu ses amis. Décidément, pensa-t-elle, il les aime beaucoup. Une autre idée était sur le point de se développer en son esprit : il se trouve en leur société mieux que... mais elle ne voulut pas la suivre jusqu'au bout. Elle monta svelte et légère les quelques marches qui étaient devant la porte, suivie des deux hommes.

— Et ce mariage, — demanda Albert pendant qu'ils traversaient la pharmacie, — quand se fera-t-il?

— Ce sera pour la fin de l'automne.

— Montre à ma femme la photographie de ta fiancée.

Toniolo mit la main dans la poche intérieure de son habit, puis dans l'extérieure, murmurant:

— C'est singulier, où diable l'ai-je donc mise?

— Tu l'auras laissée sous ton oreiller, cette nuit, — dit Albert en riant.

Marta regarda avec intérêt les yeux de velours de Toniolo, accueillant la supposition qu'il dormait avec l'image de la femme aimée; mais, au même moment, Toniolo indiquait du doigt la photographie appuyée contre la pendule, sur la cheminée.

— Elle est ressemblante? — demanda Marta.

— Il me semble que oui.

C'était une jeune fille robuste, aux formes accusées et à la figure ingénue. Marta voulait encore demander : Vous l'aimez beaucoup? mais elle n'osa.

— Et que dira Judith? — s'écria Albert, en frappant sur l'épaule de son ami.

— Bah! elle se consolera de moi comme elle s'est consolée de toi...

Marta frémit, tandis que ces deux messieurs échangeaient un coup d'œil d'intelligence. Toniolo ajouta:

— Mon successeur est déjà trouvé ; il fait son apprentissage ces derniers mois. Je ne suis pas jaloux, tu sais, et Judith trouve que deux valent mieux qu'un. Mais je l'ai avertie que mon abonnement finit à l'automne et que je ne le renouvellerai pas. Je ne veux pas avoir d'ennuis.

— Tu fais bien, — dit Albert avec conviction.

Ils entrèrent dans la chambre à coucher, où tous les meubles nécessaires étaient déjà en place, et les passèrent en revue.

Marta regardait le grand lit conjugal où avait dormi la première femme de Toniolo, où la seconde recueillerait des baisers tièdes encore de ceux qui avaient été donnés à Judith, et les mots « comme elle s'est consolée de toi », dansaient devant elle. Albert aussi, donc? Lui aussi?...

Les deux amis s'étaient approchés de la fenêtre; vus ainsi, dans la lumière tombante du soir, ils paraissaient aussi jeunes l'un que l'autre, presque semblables, Albert plus coloré, plus vigoureux, mais l'air également doux et sympathique. Ils riaient. Sur leurs bouches les baisers de Judith avaient volé, sans provoquer de rivalité, resserrant au contraire leurs liens d'amitié, mettant entre eux une chose commune, une sorte de parenté. Ils pouvaient penser ensemble, au même moment, au même objet : les épaules ou les bras de Judith! s'entendre sans parler, par signes.

Son Albert! Pourquoi le sien? le sien et celui de tous. Est-ce que ses mains n'avaient pas serré, embrassé, caressé Judith? et combien d'autres! Maintenant elle le savait; et cette Judith était dans le pays! Quand elle passait au bras de son mari, Judith pouvait la voir, scruter son visage et surprendre le secret de leur intimité. Cela avait dû avoir lieu; cette femme avait déjà dû se dire à elle-même : « Ah! Albert a sa figure des bons jours, aujourd'hui », ou bien : « Il a l'air rembruni! »

— Tu sais, on me donnera les trente mille francs, disait Toniolo appuyé à la fenêtre. D'ailleurs, s'ils ne me les donnaient pas, je leur laisserais leur fille. Ce n'est pas que je sois intéressé; mais ce qu'il faut, il le faut, et puisque je fais le sacrifice de m'enchaîner une seconde fois, j'ai bien droit à quelque compensation.

Il se tourna, paraissant si intéressant dans sa pâleur de jeune homme délicat que Marta ne put arriver à concilier ces paroles avec ce visage, et, cette fois, la demande qu'elle avait réprimée un instant auparavant lui échappa :

— Vous êtes très amoureux de votre fiancée?

— Oh! amoureux... fit Toniolo, sur la physionomie duquel passèrent aussitôt la satiété et la vanité de ses nombreuses conquêtes, ce n'est pas nécessaire.

— Pour vous, peut-être, interrompit Marta, stupéfaite elle-même de son audace.

— Vois-tu, dit Albert d'un ton conciliant, ma femme s'imagine que lorsqu'un homme est au moment de recevoir le septième sacrement, il doit s'y préparer par des mortifications, des prières, des extases, des abstinences, une retraite...

— Oui, oui! s'écria le pharmacien en riant, elles sont toutes les mêmes. Je ne voudrais pas vous offenser, Madame, et je vous prie de m'excuser; mais, sans vouloir vous offenser, encore une fois, ma fiancée aussi me demande toujours si je l'aime, si je n'aime qu'elle seule, si je l'aimerai toujours...

— Et n'est-ce pas bien naturel? dit Marta avec feu.

Albert répondit :

— Tellement naturel qu'il n'est pas nécessaire de le demander.

Marta avait appris à connaître ce ton bref, que prenait son mari quand la conversation ne lui plaisait pas et qui élevait comme une muraille entre eux. Elle eut le sentiment de sa faiblesse, de son isolement auprès de ses deux alliés naturels; plus que jamais elle vit ce qu'était l'intimité d'Albert avec ses amis et comprit qu'elle était exclue d'une grande partie de la vie de celui avec qui elle avait cru pouvoir, en l'épousant, fondre deux existences. Un abîme la séparait de l'homme à qui elle s'était donnée, qui lui était étranger, qui n'avait ni le même sang, ni les mêmes pensées, ni les mêmes sentiments; qui avait vécu trente-trois années sans elle ; qui trouvait inutile de lui dire : « Je t'aime... », et un irrésistible besoin la saisit, le besoin de se jeter dans les bras de sa mère.

Ils redescendirent au salon; le portrait de la fiancée était encore sur la table où elle l'avait posé. Marta le considéra longuement, avec une mélancolique sympathie, et, ne parvenant pas à vaincre la tendresse dont débordait son cœur, elle s'approcha d'Albert et lui serra furtivement la main.

— Oui, oui, fit-il du ton que l'on prend pour calmer un enfant tracassier.

A ce moment Merelli et le docteur entrèrent.

— Quelle bonne rencontre!

La figure d'Albert s'illumina.

— Nid de tourterelles! s'écria le docteur. Heureux mortel celui qui peut embellir sa maison par la présence d'une femme! Oh! la femme!

« Toi qui avec des ailes d'ange descends dans notre vie. Toi qui as des larmes dans les yeux et des roses dans les mains. »

Le pharmacien alluma une lampe et fit asseoir ses hôtes autour de la table; puis il alla prendre une boîte de cigares et, après en avoir demandé la permission à Marta, offrit des havanes.

— Tu ne t'ennuies pas trop, n'est-ce pas? demanda Albert *sotto voce* à sa femme. Et elle qui savait quel plaisir il trouvait à rester avec ses amis, répondit :

— Pas du tout.

Mais à part soi elle pensait : « Notre maison est bien plus confortable, plus élégante; il n'y manque rien. Si Albert voulait, je l'adorerais; je voudrais déployer pour lui seul ma beauté, mon esprit; je sais causer, moi aussi ; je ne suis pas une sotte ; mais, à ce qu'il paraît, Toniolo, Merchelli et les autres valent mieux que moi. Pourtant j'ai laissé pour lui ma mère, mes amies, tout; et il me suffirait, lui!...

— Mme Oriani est pensive? demanda le gros docteur en se penchant sur la chaise de Marta, lui présentant sa face large et sensuelle dont toute la partie psychique s'était réfugiée dans les yeux.

Marta secoua la tête et, après un silence, demanda à son tour :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié?

— Par humilité, ne m'en croyant pas digne.

— La raison est spécieuse.

— C'est la vraie. Comment puis-je faire pour être sûr que la femme que je choisirai sera heureuse avec moi?

— Mais si elle est bonne, si elle est vertueuse, si elle a des principes...

— Voilà beaucoup de belles choses qui n'ont rien à voir avec le bonheur.

— Si vous vous aimez...

— Autre inconnue. Je vous ai déjà dit, il me semble, que, pour les femmes honnêtes, l'amour ne peut être qu'un devoir ou une faute. Élevées dans l'idée fixe du mariage, lequel, avec la morale d'aujourd'hui, est la seule issue qu'elles aient; ne connaissant ni l'amour, ni l'homme, chacune accepte le mari que les circonstances, les intérêts, la maman ou les amis lui présentent; c'est une loterie, c'est une roulette : tant mieux pour qui gagne, tant pis pour qui attrape un mauvais numéro.

— Oh! fit Marta.

— La femme n'est pas toujours victime, continua le docteur en s'animant; elle se venge comme elle peut, quand elle peut. Elle répond à la monstrueuse injustice de l'amour légal par ses millions d'hystériques, ses millions d'épouses adultères. Frappée, elle frappe; trompée, elle trompe; rien de plus logique. Vous voyez, chère madame, que je rends pleine justice à votre sexe; mais comme je ne me reconnais ni la capacité d'un législateur, ni celle d'un apôtre...

Albert, de l'autre bout de la table, cria à sa femme :

— Si tu prêtes l'oreille à ce bavard, tu en seras hébétée.

— Permets, Albert, je défendais la cause de la femme.

— Mauvaise cause, tonna Merelli, en faisant craquer la chaise sur laquelle il était assis. Les femmes sont toutes des fourbes, qui s'entendent admirablement à plumer la poule sans la faire crier.

— Ce qui est d'autant plus merveilleux, ajouta Toniolo, que dans leur cas la poule est un coq.

— La femme, reprit le gros docteur, avec le même accent inspiré qu'il avait eu un moment auparavant en récitant les vers de Prati, est la poésie de la vie, est la beauté...

— Oui, parlez-moi de la beauté des femmes! interrompit Merelli. — Il faut des nigauds de notre espèce pour nous laisser imposer sur la scène, dans les bals, dans la pénombre des alcôves, la quantité d'ouate, de caoutchouc, de blanc, de rouge, de ma-

quillage sur toute la ligne, qui forme notre béatitude, imbéciles que nous sommes ; qui, en tout, sommes toujours trompés !

— Comment peux-tu être aussi pessimiste ? dit Albert. N'existe-t-il pas des femmes, par hasard, qui ne se fardent pas et qui ne trompent ni un amant ni un mari ?

— Mon cher Oriani, une fois, dans un musée d'histoire naturelle, j'ai vu un poulet, à quatre pattes : je l'ai vu, te dis-je ! C'est la pure vérité. Je persiste cependant à croire que les poulets sont bipèdes.

Cette fois, on fit une ovation à Merelli. Il triomphait, se sentant admiré, et se tenait droit de toute la hauteur de sa taille, dominant le cercle de ses amis, le visage rouge et luisant comme toujours.

Albert eut l'attention délicate de s'approcher un moment de sa femme pour lui demander tout bas :

— Tu es bien ?

— Oui, merci.

Il était bon pourtant, Albert ! Elle le suivit des yeux pendant qu'il retournait à sa place, attirée par cette figure sympathique, attendrie par son aimable demande, et, la conversation ayant dérivé vers la politique, elle demeura silencieuse et languissante sur sa chaise de cuir de la pharmacie, regrettant son bon fauteuil et sa broderie qui, au moins, lui aurait fait passer le temps.

Ils s'échauffèrent tous en parlant politique, mais chacun selon son tempérament. Le pléthorique Merelli criait comme un possédé ; le docteur, nerveux et enthousiaste, lui tenait tête ; Albert, quoique plus calme, était très animé et Toniolo, presque indifférent, se bornait à opiner du bonnet à ce que disaient les autres, les pouces dans les petites poches de son gilet, l'œil errant. Mais tous, avec leurs personnes massives, leurs voix fortes, leurs bottes remuant sous la table, la fumée de leurs cigares qui montait en s'épaississant toujours davantage, ils remplissaient la salle.

Le visage d'Albert, sur lequel Marta tenait toujours les yeux fixés, disparaissait presque entre les puissantes épaules de Merelli et le buste large et mal bâti du gros docteur ; elle l'apercevait comme un point lumineux légèrement voilé par la fumée, et recueillait chacune des paroles de son mari, suivait chacun de ses gestes, se nourrissant d'un coup d'œil qui tombait vers elle, ramassant les bribes de l'esprit et de la cordialité qu'Albert dispensait à ses amis.

Onze heures avaient sonné depuis un moment déjà et Marta s'énervait dans sa muette contemplation, prise d'ennui et de sommeil, voyant comme dans un mirage son lit et sa jolie maison.

Quand les douze coups de minuit retentirent, Albert se leva, pourtant, et déclara qu'il fallait partir, au grand soulagement de Marta.

Merelli et le docteur laissèrent les époux se rendre seuls chez eux.

Au milieu d'une ruelle, une femme, sortant précipitamment d'une petite porte, leur coupa le chemin, passant si près d'Albert qu'elle le heurta. Marta sentit le contre-coup de ce choc, vit la femme qui s'était arrêtée un instant à côté d'eux, effrontément, vit le mouvement d'Albert, qui avait fait un pas en arrière, et suivit des yeux cette femme pendant qu'elle disparaissait rapidement, sa robe claire tranchant sur l'obscurité de la nuit.

Tout le sang de Marta lui afflua au cœur.

— C'est Judith ! s'écria-t-elle en serrant avec violence le bras de son mari.

Albert ne répondit pas tout de suite.

— Dis-moi la vérité, c'est elle !

— Mais quoi ?

— Tu la connais, cette femme ?

— Non, je te dis. Je ne l'ai même pas regardée.

— Mais ce pourrait être elle ?

— Je ne sais...

A quoi bon insister ? Elle se tut.

Mais en passant là où avait passé cette femme, il semblait à Marta que l'inconnue avait laissé dans l'atmosphère qu'elle avait traversée, sur le sol que ses pieds avaient foulé, comme un miasme d'impudeur, comme une vapeur d'impureté qui la prenait à la gorge, la suffoquant, l'étranglant ; et dans l'acuité de cette sensation il lui semblait entendre là-bas, au milieu des ténèbres, le ricanement grossier de celle qu'avait possédé son mari, car c'était elle, elle le sentait !

*
* *

Les lettres que Marta envoyait à sa mère ne parlaient que de son bonheur. Elle s'exaltait en décrivant l'amour qu'Albert avait pour elle ; se disait son trésor, sa vie, — paroles que, pour sa part, Albert n'avait jamais prononcées, mais dont elle s'enivrait, au point que, lorsqu'elle avait fini d'écrire, versant sur le papier l'amour dont elle était remplie, elle se sentait soulagée, s'imaginant qu'Albert éprouvait tout ce qu'elle-même ressentait. Elle écrivait « ses baisers passionnés, ses tendres caresses », et relisait ensuite les mots ampliatifs qui lui donnaient une douce commotion comparable aux plaisirs imaginaires que goûtent les buveurs d'opium.

Et de même que l'opium, cette excitation cérébrale l'épuisait et affaiblissait ses nerfs.

Bien des fois, alors qu'elle venait d'écrire à sa mère qu'ils « s'adoraient », Albert entrait et ils n'échangeaient même pas un baiser : lui toujours d'une froide sérénité ; elle distraite, paralysée dans

la réalité par les fausses sensations dépeintes et subies l'instant auparavant.

Tout l'organisme de Marta se ressentait de cet état pathologique. Elle était maigre, elle avait l'œil éteint, elle était prise de longs accès de mélancolie; déjà, plus d'une fois, sans aucune raison apparente, elle avait couru se cacher dans sa chambre pour pleurer. Qu'aurait dit Albert en la voyant pleurer?

L'inaltérable et aimable bonté de son mari, son humeur gaie, sa confiance sans bornes, son maintien réservé auprès des femmes, la convainquaient qu'il était le modèle des maris; et elle ne s'en prenait qu'à elle-même de cette tristesse, de ce mécontentement intime qui l'assaillaient, les mettant sur le compte de son fâcheux tempérament. A quoi les attribuer, sinon à cela?

Pendant quelques semaines elle avait été dévorée par la jalousie et n'avait fait autre chose que d'observer tous les actes d'Albert, jusqu'aux moindres, et chacun de ses pas; elle était retournée plusieurs fois dans cette rue où la femme inconnue lui était apparue; elle avait interrogé, cherché, épié; élargissant les bornes de son soupçon jaloux, elle s'était mise à surveiller toutes les femmes que fréquentait Albert, y compris la pauvre Mme Merelli. Mais l'innocence de son mari était sortie tellement triomphante de ces investigations qu'elle écrivait de nouveau à sa mère : « Je suis heureuse, heureuse, heureuse. »

Toutefois, les journées lui paraissaient plus longues et plus vides. Albert se levait de bon matin pour aller voir ses terres; elle, paresseuse, les membres engourdis, restait encore couchée jusqu'au moment où Apollonia lui apportait le café. Elle l'absorbait lentement, regardant ses mains, ses bras, touchant les broderies de sa chemise, un de ses ouvrages de jeune fille. L'une d'elles particulièrement, une belle chemise fine à l'échancrure ronde et très basse, la faisait se souvenir d'une gravure qui l'avait frappée quand elle était enfant et qu'elle avait souvent regardée à l'insu de sa mère dans un livre du salon où elle l'avait découverte. Cette gravure représentait Diane de Poitiers, à demi vêtue, ses épaules et sa poitrine sortant d'une chemise très échancrée et belle, pleine de séduction, entourant de ses bras la tête de son royal amant, prosterné à ses pieds. Peut-être, pensait-elle alors, faut-il être très, très belle pour inspirer l'amour.

Mais non, se disait-elle un moment après. Non, ce ne doit pas être cela.

De par sa récente expérience et par ce qu'elle avait déduit de certains propos masculins moins réservés devant elle que devant une jeune fille ; par les confidences de Mme Merelli, elle était arrivée à une conclusion, confuse encore, mais qui néanmoins renversait complètement l'édifice de ses croyances en fait d'amour. La conclusion était celle-ci : les hommes se donnent à n'importe quelle femme, belle ou laide, avec ou sans affection, avec sympathie ou avec indifférence. Chose monstrueuse, mais vraie !

De la bouche même de son mari, après question sur question, elle avait appris qu'à seize ans Albert avait été initié à l'amour par une femme vieille et laide qui allait chez lui pour laver le linge.

Albert avait ajouté qu'il en est ainsi pour presque tous les hommes, disant cela naturellement, sans se douter de l'impression profonde que de telles paroles devaient faire sur Marta.

Mesurant pour la première fois les exigences d'un homme qui avait donné sa florissante jeunesse à une vile créature, à l'âge où elle croyait encore aux anges et cherchait l'amour dans le ciel, elle fut assaillie par une bien plus terrible jalousie, l'impuissante jalousie du passé, celle qui ne se peut détruire, qui se heurte contre la sentence sans appel du fait accompli.

Par un douloureux effort d'imagination elle se figurait son Albert beau, pur; elle en voyait la personne souple, la démarche classique, l'œil brillant, la bouche fraîche comme une fleur qui éclôt; et l'âme noble, le cœur confiant, affectueux, remplis de toutes les impulsions généreuses de la jeunesse... Oh ! l'avoir connu alors, s'être rencontrés aussi purs l'un que l'autre et rester ainsi ensemble à jamais, cela devait être l'amour !

Et elle ne pouvait l'avoir ainsi, son Albert ! La vieille femme, Judith, toutes les autres, savait-elle combien, savait-elle lesquelles, lui avaient ravi la spontanéité, la ferveur de ses impressions. Elle était arrivée dernière, inexpérimentée, non préparée à la lutte contre tout un passé.

Car c'était là véritablement son angoisse : le passé, l'indestructible passé de son mari.

Elle se refaisait à elle-même avec un raffinement cruel le portrait de toutes les femmes ; elle se les figurait belles, pleines de séductions ignorées, de philtres amoureux.

Elle vacillait entre d'absurdes suppositions, d'étranges hypothèses, avec l'anxiété de qui a perdu sa route et s'engage dans toutes pour s'orienter.

Elle rassemblait tous ses souvenirs les plus lointains, se rappelant certaines choses de la pension, voulant se les expliquer.

Elle n'avait pas oublié une jeune fille, Collini, qui était en troisième : une figure pâle, aux yeux noirs et aux lèvres rouges ; le teint semé de taches de rousseur ; ayant toujours des histoires mystérieuses à raconter en cachette ; histoires que l'on ne comprenait jamais en entier ; dont les termes bizarres, altérés, changés, volaient de bouche en bouche, excitant la curiosité sans la satisfaire.

D'instinct les fillettes sentaient que c'étaient là des

propos défendus et s'y intéressaient pour cela seul, car autrement elles n'y entendaient goutte ; tout au moins Marta, qui était fort innocente.

Une fois Collini avait rapporté un mot nouveau, étrange, qu'aucune de ces adolescentes n'avait jamais entendu prononcer. Le mot ayant été cherché dans le Dictionnaire, on trouva qu'il signifiait « femme de mauvaise vie » ; sur quoi, elles se regardèrent l'une l'autre, étonnées de comprendre moins encore, jusqu'à ce qu'une autre fois la Collini leur eût expliqué que cette expression voulait dire : « femme qui se vend », d'où nouveau problème que les jeunes esprits résolurent chacun à son idée, celle de Marta restant qu'il s'agissait d'une très vilaine femme.

Vivant avec sa mère dans un milieu honnête, rien ne remuait autour d'elle la boue du monde, de sorte que son esprit noblement féminin s'était élevé peu à peu sans chocs, sans obstacles, à l'idée confuse de l'amour, idée ondulant entre l'ignorance et le désir, décrivant la courbe irisée de l'arc-en-ciel où toutes les couleurs sont réunies pour l'œil qui de loin le contemple, mais où la main ne saisit rien.

Son ignorance virginale ne lui avait laissé concevoir aucun terrain intermédiaire entre les nuages ou les abîmes, et voilà que le sol manquait sous ses pieds et qu'elle s'arrêtait incertaine, épouvantée devant les nouvelles révélations de l'existence.

Combien de sortes d'amours y avait-il donc? Celui que la Collini expliquait en secret, ignoble, honteux et qui par un lien monstrueux se rattachait au premier amour d'Albert? l'amour éthéré, célébré par les poètes, rêvé dans l'extase d'une radieuse nuit d'été toute baignée des clartés lunaires, chanté en romances sur tous les pianos ; l'amour voluptueux et ardent de l'enchanteresse, pressant sur son sein la tête adorée?

Mais pourquoi donc personne, ni la Collini, ni les poètes, ni les peintres, ni ses amies, ni même sa mère, ne lui avait jamais parlé de l'amour tel qu'elle l'avait rencontré ? Pourquoi ne lui avait-on pas dit : « Tu entreras, inconnue, dans le lit d'un inconnu ; votre contact sera sans délire, et vos cœurs s'approcheront l'un de l'autre sans se fondre ensemble. »

L'inutilité de ses élans amoureux en regard de la froideur d'Albert fit germer un doute en son esprit. Elle s'était donc trompée en tout? Pour plaire aux hommes, pour les captiver, il n'était besoin ni de sentiment, ni de grâce, ni de dévouement : que fallait-il donc?

Ce n'était pas la gracilité de son corps et l'irrégularité de son profil qui arrêtaient chez Albert les transports de l'amour.

Non, certes, puisque Albert lui avait dit tant de fois, de son ton aimable, qu'elle lui plaisait telle qu'elle était, qu'elle lui plaisait à tous égards et qu'il la trouvait extrêmement sympathique avec ses cheveux châtains ondulés, son front pur, ses yeux souriants et sa bouche sérieuse qui formaient un si gracieux contraste.

Mais ce n'était pas tout encore. Le point le plus obscur, le plus incompréhensible pour son intelligence était qu'elle-même, aimant son mari comme elle l'aimait, ne trouvait pas la plus légère ivresse dans ses bras. Et cela lui donnait la persuasion d'être une créature imparfaite, incapable de provoquer ou d'éprouver l'amour.

Ses découragements auraient fait pitié à Albert s'il les avait observés, s'il avait pu les comprendre ; si, dans sa bonté superficielle, il ne s'était pas contenté du sourire mélancolique de Marta et de ses doux yeux, qui le regardaient amoureusement.

Elle maigrissait, il est vrai, et, sur ce fait patent, les commentaires allaient leur train parmi les amis et les indifférents, chacun, selon son humeur, se livrant aux suppositions les plus diverses, souvent malignes. Quant à Albert, il croyait sa femme enceinte et, sans chercher davantage, redoublait envers elle d'attentions, souriant à l'avenir.

Ils n'étaient pas beaucoup ensemble : à déjeuner et à dîner, mais rarement dans les heures intermédiaires. Chaque fois qu'Albert sortait pour ses affaires, il embrassait sa femme sur les deux joues. Elle le suivait, traversait le couloir jusqu'à la porte d'entrée et, quand il était au bout de la rue, elle le voyait se retourner pour la regarder.

NEERA.

Traduit de l'italien par Mlle DUESNEL.

(*A suivre.*)

LA VIE LITTÉRAIRE

La Société japonaise.

La Société japonaise, par André Bellessort, Librairie académique Perrin.

M. André Bellessort est un poète d'un talent sonore et clair ; il est par surcroît un homme d'esprit. On peut être l'un et l'autre sans inconvénient. Et nous ne saurions trop encourager les poètes à avoir de l'esprit. Il nous paraît moins indispensable que les gens d'esprit se fassent poètes. Donc M. Bellessort qui a de l'esprit, — ou parce qu'il est poète — s'en est allé au Japon afin d'y assister à une campagne électorale. Il y a vu autre chose. Heureusement pour lui et pour nous, puisqu'il y a élégamment étudié — et de fort près, si je ne me trompe, — les Japonaises et le péril jaune. La conclusion que nous tirons de son beau livre, c'est qu'on ne saurait prendre trop au sérieux les Japonaises et le péril jaune et même les campagnes électorales.

Les campagnes électorales surtout, et justement parce que les Japonaises y remplissent un rôle important, si j'en crois les renseignements aguichants que multiplie M. Bellessort avec une visible exactitude d'information. On comprend d'ailleurs qu'il ait pris quelque plaisir personnel à s'informer avec minutie. Ah! qu'il aurait dû, pour nous instruire davantage, comparer ces campagnes électorales du Japon avec les campagnes électorales de France. Il y aurait peut-être eû en France quelques candidats de moins. Ils auraient traversé les mers pour aller se présenter au Japon!

M. Bellessort décrit une scène charmante. Il suit dans ses pérégrinations un candidat qui s'appelle Kumé, car, même au Japon, les candidats s'appellent comme ils peuvent. M. Kumé, qui doit faire sa campagne avec l'argent des fonds secrets ou celui de l'Union des Grandes Dames du Japon, offre un banquet de cent couverts aux paysans de chaque village. Avant le banquet, Kumé et ceux qui l'accompagnent prennent la parole. Ils parlent bref, ce qui ne veut pas dire qu'ils parlent net. Ils font des métaphores et insultent un peu leurs adversaires. Après eux le vieux Tekéuchi occupe la tribune. C'est un ancien député qui a commencé d'être très estimé de ses compatriotes depuis qu'il a quitté le Parlement. Mais à la buvette, il a pris l'habitude de faire des calembours un peu vulgaires quoique très poétiques, faciles à comprendre tout de même. Or, suivez bien Takéuchi. Le pâle concurrent de Kumé s'appelle *Hrai* comme un village de la montagne. En second lieu, *Kumé* ressemble au mot *Kumai*, qui signifie : le riz offert aux divinités. Enfin Kumé porte le prénom gracieux de *Tami-no-suké*. Traduisez : assistance (*suke*) du (*no*) peuple (*tami*). Cela étant posé, Takéuchi raconte qu'il a eu un songe et que, dans ce songe, il a vu un torrent grossi se déverser du haut des monts, entraîner le village d'*Hrai*, puis, plus calme, épandre une nappe féconde sur les sillons des campagnes. Et ces sillons avaient poussé un riz excellent (*Kumai*) qui fut, par la suite, l'assistance du peuple (*Tami-no-suké*). Là-dessus, les paysans acclament d'enthousiasme le candidat Kumé. Puis, le banquet commence. Enfin, les geisha aux belles ceintures dansèrent.

« Les doigts mignons des musiciennes frappèrent la grosse bobine qui leur sert de tambourin. Les baguettes, dont elles décrivaient d'abord lentement de rythmiques et liturgiques paraboles au-dessus de leur front et sous leur menton guindé, piquaient en cadence sur la peau sonore des tambours. Leurs voix grêles se mariaient aux aigres notes des shamisen, cependant que les danseurs esquissaient le geste de s'ouvrir le ventre en souvenir des Quarante-Sept Rônins dont elle dansaient le pas, ou épaulaient les invisibles fusils de la guerre sino-japonaise dont elles mimaient la gloire.

« Quand la musique s'éteignit, elles nous versèrent du saké et nous bûmes autant de fois que la politesse nous y convia. »

Et M. Bellessort nous conte qu'à la fin une geisha le prit par la main pour lui montrer la route. Et il se laissa guider par elle. Nous ne l'accompagnerons pas, car cela pourrait nous entraîner trop loin.

Mais on voit les différences qui séparent encore le peuple japonais des peuples européens dans les actes par où les hommes de tout pays devraient se ressembler davantage puisqu'ils les rapprochent le plus de la nature. La civilisation japonaise a beau se façonner d'après la civilisation européenne : elle lui est encore supérieure en plusieurs points.

M. André Bellessort étudie cette civilisation sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations. Les lois et les mœurs de la vie gouvernementale, comme les lois et les mœurs de la vie familiale, comme les lois et les mœurs de la vie des individus n'échappent pas à ses investigations pénétrantes. Et surtout il lui plaît d'étudier la situation des femmes au Japon. Et il le fait avec un agrément infini. Peut-être aurait-il pu le faire avec une plus constante précision, car s'il nous montre quelle transformation s'opère par laquelle la femme subalterne jadis commence maintenant de devenir reine et maîtresse, il nous indique insuffisamment dans quelle mesure cette transformation s'est accomplie déjà et dans quelle mesure la femme l'a subie ou en a tiré bénéfice.

Autrefois — il n'y a pas bien longtemps — tout disposait la jeune Japonaise à se convaincre de son insignifiance dans l'univers, et de sa dépendance envers les êtres et même envers les choses. Rien ne relevait de son caprice ou, si vous préférez, de sa volonté. Ses divertissements eux-mêmes étaient réglés comme les mois et les saisons, et s'accompagnaient du même cérémonial que les actes importants de la vie. Et tout développait en elle la résignation active et silencieuse, en laquelle M. Bellessort — qui est également psychologue — reconnaît la patience bouddhique renforcée par l'étiquette sociale La jeune fille avait donc à peine l'idée de l'amour qui est un sentiment individuel. Mariée, elle était l'esclave de la famille nouvelle où elle s'introduisait, exclusivement la servante des parents de son époux et la génératrice de leur postérité. Et on ne l'honorait que lorsque, à son tour, elle devenait belle-mère.

Et maintenant voici que l'influence de l'Europe déplace l'équilibre de la vie sociale. L'individualisme de la femme s'accroît. Et cela offre des avantages et aussi des inconvénients. La coquetterie de la Japonaise est un peu dénaturée, de même que sa galan-

terie. Mais, plus libre, elle a pris goût aux devoirs de société et la vie mondaine se développe au Japon. Elle entre dans les administrations publiques. Elle fait mieux ou pis encore, puisque il lui est permis de devenir amoureuse et d'avouer son amour. Par suite, dans l'amour, il y a moins de supériorité de la part de l'homme et de la part de la femme moins d'infériorité... Et tandis que les Japonaises vraiment modernes sont enchantées de cette évolution qui les affranchit et qui les élève, les autres sur l'esprit desquelles pèse encore la force de la tradition ne se résolvent pas volontiers à cesser d'être esclaves, et il leur plaît toujours d'avoir un maître dans leur époux.

M. André Bellessort s'abandonne à ces analyses délicates avec une complaisance qui ne laisse pas de nous être au plus haut point agréable. Il y a dans son livre plus, beaucoup plus que les impressions superficielles d'un voyageur; il y a les études approfondies d'un critique. Les idées du critique sont claires; elles sont enchaînées à merveille, mais le poète intervient qui les répand en des phrases harmonieuses où leur clarté se voile par instants et où leur logique disparaît quelque peu. Les comparaisons et les métaphores sont familières à M. Bellessort. Et il faut bien avouer que plusieurs d'entre elles sont hardies et inattendues. Ainsi :

« Les belles robes des Japonaises sont bordées d'un gros bourrelet de soie qui les évase et donne à leur silhouette la forme d'une coupe renversée ou d'une vapeur qui monte. A chaque pas qu'elles font, il se déroule, serpente, zigzague : symbole de la fantaisie japonaise toujours ondoyante et toujours terre à terre. »

Ou encore :

« Vous la retrouverez, cette fantaisie, mais avec son caractère de pittoresque tourmenté, dans le nœud de la ceinture dont la bosse massive, comme un fruit trop lourd, s'épanouit sur leur dos. »

Ou bien :

« Le visage de la femme rêvée est une façon de jardin mystique à la gloire de leur pays. »

Ou enfin, — M. Bellessort continuant sa psychologie ingénieuse et séduisante de la femme japonaise, et attribuant aux choses une expression qu'elles n'ont peut-être pas :

« Les manches des Japonaises ont la profondeur d'une besace et la légèreté d'une aile. Ce n'est pas seulement un réceptacle d'où sort tout ce qui peut sortir d'une poche, d'un manchon, d'un sac de voyage, ni même, quand le bras se lève à la hauteur du front, un écran commode où la jeune fille peut cacher son fou rire et la jeune femme ses larmes folles. Il semble que les visages, en y déposant leur masque officiel, et que tant de confidences recueillies, tant de rougeurs ou de pâleurs dissimulées, tant de pleurs essuyés les aient imprégnées d'une humaine compassion. »

Évidemment, ces manches japonaises, sans cesser d'être des manches, sont bien des choses différentes !...

Du moins, M. Bellessort, détaillant avec une compétence souriante les parures et les visages des femmes japonaises, nous a montré une des formes les plus aimables assurément du péril jaune, qui le préoccupe à bon droit sans qu'il en exagère cependant la gravité... Il a mis dans ses impressions de voyage toute la critique qu'elles pouvaient contenir. Il y a mis aussi toute la poésie possible. Et cette union — qui reste une heureuse union — serait une union plus heureuse encore si quelquefois le poète ne contredisait le critique et si d'aventure le critique n'arrêtait l'élan du poète.

J. Ernest-Charles.

LA VEILLEUSE

Conte.

Elle m'avait allumée en entrant.

Baignée en une légère nappe d'huile, je projetais une clarté blafarde qui estompait les contours, laissait flotter du mystère dans les angles, traîner des ombres...

Un parfum de verveine enveloppait la chambre.

Couchée en un grand lit, Elle dormait, et je n'entendais que son souffle las, oppressé. Émergeant des dentelles, son bras, d'un galbe très pur, pendait dans le vide, et sa main de patricienne, chargée de bijoux rares, avait une délicate pâleur.

Je l'éclairais de profil ; son visage m'apparut d'une blancheur excessive, encadrée par l'ombre floue de ses cheveux entremêlés de fils décolorés que ma lueur argentait : front noble, magnifiquement découpé, mais macéré, bleui vers les tempes ; yeux aux longs cils bruns encerclés d'un halo de bistre ; bouche un peu forte, mélancolique et bonne, dont le sourire à peine ébauché s'arrêtait bref, se brisait d'un coup d'ongle aux commissures des lèvres.

Son âge ? Je ne sais...

Elle soupira plus longuement, s'étira et, enfin éveillée, regarda sa montre, puis plongea dans l'oreiller, les bras en croix, les yeux grands ouverts.

Elle pensait !

Penser ? Qu'est-ce donc ?... Rien qu'un peu de matière blanchâtre où le sang afflue aurait donc le pouvoir de saisir les impressions, de les fixer, d'évoquer à son gré les images absentes, de ressusciter le passé,

de créer l'avenir. Rien qu'un peu de matière et tel lambeau contiendrait des billevesées, et tel autre, au contraire, sérieux et sage, analyserait, comparerait, jugerait. Celui-ci se souvient, dit-on, celui-là prévoit, invente cependant que chacun encore, divisé en un nombre indéfini de petites cases indépendantes, fonctionne, tel un clavier sous les doigts d'un invisible virtuose. Et les notes se correspondent, s'harmonisent : une couleur appelle une idée ; il est des sons qui arrachent des larmes ; puis aussi tout danse dans un tourbillon de formes insensées. Ouvrez le crâne : de la boue et du sang.

Folie !

Non, les idées ne sont pas emmurées. Je les ai vues, moi, je les vois encore, les charmeuses et les terribles : elles vont et viennent, irradient, absorbées par le cerveau qu'elles traversent sans s'y coaguler. Mes rayons perçoivent les vibrations des rêves fragiles. Les plus frêles images du passé, les fluides fantômes courent, se poursuivent, se transforment, réapparaissent sans fin pour se mirer en l'âme immortelle...

Presque à bout d'huile, ma lueur chavirante allongeait et rétrécissait les ombres falotes ; parfois un jet impromptu de lumière plaquait un glacis jaune sur les tapisseries anciennes, et ma mèche carbonisée faisait entendre de petits crépitements secs comme des capsules qui éclatent.

Elle s'était endormie.

Soudain un oiseau noir, un corbeau sans doute, se mit à voleter à travers la chambre. Son vol était silencieux comme celui des oiseaux nocturnes et des chauves-souris. D'où venait-il ?

La fenêtre était hermétiquement close. Je pensais qu'il avait dû pénétrer de jour dans l'appartement, et se tenir blotti en quelque coin obscur ou accroché à un pli de rideau. Lors, après avoir plané quelques secondes au-dessus d'Elle, l'étrange visiteur se percha sinistrement sur le bois du lit, près de l'oreiller. Puis, comme il tournait la tête à gauche, à droite, il aperçut tout à coup les bijoux qui brillaient aux doigts fuselés de la dormeuse.

L'œil avide, l'étrange volatile s'en approcha en sautillant, les examina un à un, avec parfois des petits hochements de tête approbateurs. Il fit claquer son bec et l'ouvrit tout grand. Alors, détachant une superbe émeraude de l'annulaire, il alla cacher la pierre précieuse en un coin sombre de l'appartement puis il prit une topaze, la cacha de même, aussi les rubis du petit doigt, trois gros diamants, l'alliance toute simple.

A ce dernier larcin Elle jeta un cri, murmura un nom étranger; cependant que sous ses paupières humides coulaient des larmes que ma lueur argenta. Des perles! oh! des perles, et la bête cupide aussitôt but les perles par gorgées gloutonnes en clignotant des yeux ; il était ivre, d'une ivresse bestiale, cruelle, folle. Maintenant il arrachait les cheveux par petites touffes ; à chaque secousse brusque, le visage de la femme revêtait une expression de souffrance ; mais Elle laissa faire, ne chercha point, résignée qu'Elle était sans doute, à se débarrasser du sinistre bourreau, qui, s'acharnant à la besogne, donna ensuite de grands coups rageurs sur le front, griffa de ses serres l'alentour des yeux, pratiqua de son bec un sillon près des lèvres, pinça le cou, dont la peau s'affaissa en un jabot sanglant et immonde. Il se jeta ensuite sur la bouche, déchiqueta les gencives, déchaussa les dents.

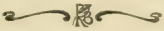
Ce fut une effroyable orgie de Beauté.

Quand il eut fait d'Elle une très vieille femme, aux rideaux il essuya son bec où pendaient des lambeaux de chair, puis, l'œil gavé, contempla son œuvre. Alors Elle, lentement, rejeta la couverture, entr'ouvrit la fine batiste de sa chemise et mit un doigt sous son sein gauche :

— Là! souffla-t-elle, très bas, là !

Mais l'oiseau s'était endormi, et le cœur de la pauvre femme continuait à battre désespérément...

HENRY FRICHET.



THÉATRES

THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Francesca da Rimini*, drame en cinq actes de M. Marion Crawford. Traduction de M. Marcel Schwob.

Après tant de médiocrités subies au théâtre en ces derniers temps, c'est un repos délicieux, quelque chose comme une oasis dans un désert, qu'un drame où la notion de Beauté s'affirme en traits irrécusables, une œuvre sérieuse et grave où l'auteur n'eut point recours à des procédés de seconde main pour mettre en valeur son idée, une œuvre enfin qui n'est redevable de ses effets, de son action sur le public, qu'à l'incontestable richesse de son sujet, au prestige des éléments poétiques qu'elle enferme... Un chef-d'œuvre alors?... C'est trop vite conclure, et nous n'avons pas à nous prononcer aussi nettement. Il nous suffira pour l'instant d'y voir ce que nous cherchons passionnément dans toute réalisation dramatique, un effort convaincu vers l'art idéaliste qui nous semble être l'avenir d'une renaissance dramatique : l'œuvre de M. Marion Crawford, cette *Francesca da Rimini* que nous restitue Mme Sarah Bernhardt, marque une étape dans cette voie.

Comme pour tous les nobles sujets vraiment

riches de suc et de poésie, c'est un *lieu commun* qui en fait la matière, c'est-à-dire un de ces thèmes éternels d'où sortirent les grandes légendes de l'Humanité, où se complaît l'imagination des siècles après qu'elles ont nourri la rêverie du poète qui sut les condenser dans une forme impérissable. Mieux que toute autre, l'âme tragique de Dante, cette « âme douce, éthérée », dit Carlyle, mais en même temps sévère et farouche; cette âme *toute en intensité* et qui « chante son mystique et insondable chant »; ce Dante qui écrivait : « Dans toutes les voies, nous avons à devenir parfaits à travers la souffrance... », un tel homme était né pour goûter cette sombre histoire : deux amants qui durant quatorze années s'aimèrent à travers mille empêchements, puis tragiquement exhalèrent leur âme confondue dans une caresse suprême. Combien de fois la dut-il rêver avant que de l'écrire!... Et qui sait s'il ne la vécut pas lui-même avant de la fixer dans les strophes passionnées par où nous la goûtons aujourd'hui!

L'amour, qui se prend vite aux nobles cœurs, rendit celui que tu vois épris du beau corps dont je fus dépouillée d'une manière qui me flétrit encore. L'Amour qui ne fait grâce d'aimer à nul être aimé m'enivra tellement du bonheur de mon amant que, comme tu le vois, il ne put pas m'abandonner. L'Amour nous a conduits à la même mort.

C'est bien cela : l'Amour plus fort que la mort... la passion dépassant les limites de notre pauvre humanité, transfigurant les rêves de notre vie mortelle et joignant les lèvres des amants jusque par delà le tombeau!... Telle est la signification par où s'imposent à notre culte ces têtes rapprochées, ces mains unies de Paolo et de Francesca. Encore serait-ce méconnaître leur plein sens que les limiter à ce symbole de passion éternelle si conforme à nos aspirations, si contraire, hélas! à nos misérables défaillances! De toute nécessité il y faut joindre le souverain attrait du désir contrarié, l'ardeur renaissante et sans cesse avivée, reprenant des forces nouvelles et rebondissant à chaque obstacle, bref le sortilège éternel et la sombre poésie de l'amour coupable, dont vécurent jusqu'ici toutes les littératures, et qui vraisemblablement n'est pas près d'avoir épuisé ses conséquences! Voilà donc un second élément plus essentiel encore, plus indispensable à la compréhension de ces symboliques figures, puisqu'il repose sur une loi précise de notre âme qui veut que le risque couru soit l'aiguillon de la sensation amoureuse, et que la pénombre du mystère prête son grandissement à des émotions qui sans elle risqueraient de mollir, d'émousser leur pointe aux monotonies d'une tranquille possession. Ce sont là les deux thèmes qui circulent à travers cette merveilleuse histoire d'amour. L'épilogue en est marqué dans les vers précédemment cités, et nous en trouvons comme une première esquisse dans le récit fameux du chant V de l'*Enfer :*

Nous lisions un jour par passe-temps l'histoire de Lancelot, et comment l'amour s'empara d'eux : nous étions seuls et sans aucun soupçon. Plusieurs fois cette lecture nous fit lever les yeux et nous décolora le visage. Mais il y eut un passage qui nous perdit. Quand nous lûmes comment cet amant si tendre baisa un sourire sur la bouche adorée, celui-ci qui jamais ne sera séparé de moi, tout tremblant me baisa la bouche. Le livre et celui qui l'avait écrit nous servirent d'entremetteurs, *et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage!*

Qu'une telle matière de rêverie ait enchanté l'imagination des hommes et se soit transmise jusqu'à nous par sa vertu symbolique, — tel un parfum puissant qui de ses senteurs pénètre encore le flacon où jadis il fut enfermé, — il n'y a là rien de surprenant. Qu'elle excite encore la verve des poètes, cela se comprend aussi, et la liste serait longue de ceux qui tentèrent de rivaliser avec les strophes passionnées de l'*Inferno*. Aussi bien toute tentative de cet ordre devient-elle nécessairement, en ses lignes essentielles, une illustration du poème dantesque. Ainsi l'invention du dramaturge se trouve limitée par une tradition dont il serait impie de modifier la donnée maîtresse.

M. Marion Crawford est demeuré aussi fidèle que possible aux indications du Dante, et par là sans doute a-t-il voulu réagir contre une précédente interprétation du drame de Silvio Pellico (1), traduite en anglais par son illustre compatriote Byron, dans laquelle Paolo et Francesca sont innocents encore, ou du moins luttent contre la fatalité de l'amour. Comme une excellente ouverture symphonique ramassant en une savante architecture musicale les motifs principaux qui seront développés par la suite, le premier acte ou prologue nous indique le conflit dramatique auquel nous allons assister. Quand la belle Francesca pénètre, tout de blanc revêtue, dans la chambre qui précède celle des noces, la main posée sur celle de Paolo qu'elle sait avoir épousé par procuration, puisqu'il tient la place de son frère Giovanni, elle se trouble, elle s'émeut; elle lève les yeux vers ce charmant visage, et voudrait que l'époux ce fût lui. Elle lui adresse comme une première déclaration d'amour, et déjà le livre est là, entr'ouvert près d'eux, symbole de sa chute et de leur mort à tous deux. Elle se rassure pourtant, car on lui a dit que les deux frères se ressemblaient. Paolo s'éloigne et la

(1) La *Francesca da Rimini* de Silvio Pellico fut représentée à Milan en 1815. La pièce fut jouée par deux actrices célèbres : Carlotta Marchionni et la Ristori.

nuit se fait. Giovanni pénètre dans la pièce au moment même ou Francesca y rentre. Mais l'obscurité n'est point telle que la jeune fille ne puisse distinguer les traits de l'époux : elle pousse un cri d'horreur et s'enfuit dans sa chambre, suivie de Giovanni.

Désormais, et dès le début du second acte, l'action se précise à nos yeux par le contraste de deux groupes, comme en un diptyque de vieux maître. D'une part Francesca et Giovanni, à jamais séparés : Giovanni aux genoux de Francesca, se traînant, implorant un peu d'amour, lui criant l'ardeur de sa passion, prêt à tout subir pour qu'elle soit à lui librement; Francesca le repoussant avec effroi, lui rappelant l'horreur de sa première initiation, la brutalité de ses caresses... et ce qu'elle n'oubliera jamais. D'autre part, Francesca et Paolo, esquissant en leur fauteuil le geste fameux et l'attitude désormais classique par où la Poésie, la Peinture et la Statuaire les ont immortalisés : — « Et elle étendit les bras, dit un conteur du temps des Troubadours, et elle l'embrassa doucement dans la chambre où ils étaient tous deux assis, et *ils commencèrent leur druerie — a far all' amore*, dit l'expressive langue italienne. Et il ne tarda guère que les médisants, que Dieu ait en ire, se mirent à parler et à deviser de leur amour, à propos des chansons que Guillaume faisait, disant qu'il avait mis son amour en Madame Marguerite, et tant dirent-ils à tort et à travers que la chose vint aux oreilles de Monseigneur Raymond. » — Changez les noms, inscrivez Paolo au lieu de Guillaume, Giovanni au lieu de Raymond, et Francesca en place de Marguerite : c'est l'éternelle histoire, la chanson vieille comme le monde, dont le thème est toujours identique, si les variations se trouvent modifiées parfois. Ici ce n'est pas par des chansons que les amants sont livrés; c'est par les plaintes de la femme de Paolo, — pour corser l'action dramatique, l'auteur a dû créer cette situation; — c'est aussi par les révélations de l'enfant, fille de Giovanni et de Francesca, laquelle, pressée d'interrogations par son père, lui rapporte des paroles qui ne laissent plus aucun doute à Giovanni.

Les soupçons du mari iront désormais grandissant. Par ses soins, Paolo est envoyé à Florence. Mais il n'y peut rester loin de sa Francesca : il revient en secret et s'introduit par escalade dans le jardin du palais. Giovanni, prévenu par un espion, le tient dans un piège, tout en paraissant ignorer, aux yeux de Francesca, que son rival est là, enfermé dans la chambre des époux. Ici une belle et poignante scène où Giovanni, fou de désir pour la femme qu'il aime et ne peut plus posséder, se montre prêt à oublier l'outrage pour le don librement consenti de Francesca. Elle le repousse avec horreur et se soustrait à ses caresses. Alors c'est la fin, la réalisation de sa vengeance, la surprise des amants dans l'attitude du premier acte — voir le célèbre tableau d'Ingres — et le coup d'épée qui du moins laisse à Francesca le temps d'exhaler son âme sur les lèvres de Paolo !

On voit, par ce bref exposé, tout ce que l'auteur a retenu de la traditionnelle légende des amants, toute la poésie dont il a bénéficié pour son œuvre propre, et qu'il faut en bonne justice restituer au créateur de ces inoubliables figures. L'effort original et vraiment nouveau du dramaturge, c'est dans le personnage de Giovanni Malatesta que je me plais à le voir. Ces sortes de figures, légèrement caricaturales en elles-mêmes, maris disgraciés de la nature, et qui deviennent objets d'horreur pour celles qui les subissent, sont d'habitude en assez mauvaise posture devant l'opinion, — du moins est-il malaisé de les rendre sympathiques. M. Marion Crawford a accompli ce tour de force de l'opposer sans caricature au groupe enchanteur des amants qui n'ont qu'à joindre leurs lèvres pour conquérir les suffrages. Toujours évidemment la jeunesse et la beauté unies par l'amour auront raison de la morale en présence de deux mille spectateurs assemblés. Donc il est méritoire d'avoir suscité en nous une manière de sympathie pour ce disgracié du sort qui a nom Giovanni Malatesta, et d'y avoir atteint par le seul moyen possible : en lui communiquant une flamme intérieure, une sincérité de passion qui arrive à nous émouvoir. Sans doute on oublie malaisément sa prise de possession et le geste un peu brusque par où il affirma ses droits d'époux. Mais en amour il faut savoir être indulgent, pour ce qu'ils écourtent volontiers le prologue, à ceux qui ne sont pas sûrs d'avoir un épilogue heureux! Toujours est-il que, dans le drame de M. Marion Crawford, Giovanni Malatesta rachète le sans-façon de sa première démarche par l'extraordinaire intensité d'un désir qui sacrifierait tout afin d'obtenir de Francesca un geste d'abandon consenti. Cette partie du rôle est belle, fort belle, d'une haute et poignante émotion, aussi bien dans la grande scène du second acte où Giovanni rappelle à Francesca ses inutiles prières, sa passion maintenant suppliante, que dans la scène finale du quatrième acte où il semble prêt à oublier l'outrage en échange du don de sa personne librement consenti. Dans ce rôle où tout était à faire, tout à créer, puisque nulle tradition ne liait l'auteur, M. Marion Crawford a manifesté un talent de premier ordre, et c'est là chose trop rare pour qu'on ne la souligne pas avec insistance.

***

J'arrive à l'interprétation. Tout d'abord il faut féliciter Mme Sarah-Bernhardt d'avoir monté une

œuvre qui n'avait pas été composée spécialement pour elle, et qui n'enfermait pas à son usage un rôle de premier plan. L'occasion n'est pas si fréquente de lui adresser cet éloge qu'il faille la négliger. En donnant cette *Francesca da Rimini*, un peu par surprise nous le savons, elle a réalisé une vraie tentative d'art. Il y a là trois rôles, tous trois égaux d'importance, ce qui n'est pas pour plaire d'habitude aux *étoiles* qui font volontiers le vide autour d'elles, afin de briller d'un éclat plus vif. De plus, ce rôle de Francesca n'est ni un rôle *à composition*, ni un rôle à *progression* : je veux dire qu'il n'est pas propre à mettre en valeur la variété d'accent d'une interprète comme certains autres tout en nuances psychologiques, — tels ceux de Lorenzaccio et d'Hamlet qu'elle a tenus avec tant d'éclat; non plus que sa puissance et sa force dramatiques, comme celui de Phèdre où elle sut montrer tant de noble énergie. Francesca, c'est plutôt une figure de demi-teinte que l'interprète doit esquisser délicatement et maintenir à son plan. Mme Sarah-Bernhardt y a parfaitement réussi en lui communiquant cette grâce archaïque due non moins à sa façon de porter les costumes de l'époque qu'à la souplesse de ses attitudes.

Dans le personnage de Paolo Malatesta, M. Pierre Magnier n'avait qu'à paraître pour emporter le succès : la vertu sympathique du rôle, sa prestance de bel homme rehaussée encore par la beauté pittoresque des costumes suffisaient à lui composer une attitude éminemment favorable. Quant à M. de Max qui tient l'emploi difficile de Giovanni Malatesta, il s'est montré remarquable, à ma grande surprise, et tout à fait supérieur à ce que nous l'avions vu en ses précédentes créations, ce qui prouve que l'excellence d'un rôle peut suffire pour mettre en valeur un comédien qui jusqu'alors avait été desservi par les circonstances. Il a de la flamme, de l'ardeur concentrée; il a su donner un singulier relief à cette figure de Giovanni, où le poète d'ailleurs avait mis le meilleur de lui-même.

L'œuvre est montée avec un soin, un souci du décor et du pittoresque, un scrupule d'exactitude dans les moindres détails, qui ne sont pas pour surprendre, puisque ces scrupules sont de tradition au théâtre Sarah-Bernhardt, et se retrouvent dans toutes les pièces créées ici, depuis les plus médiocres comme littérature — telles *Théodora* et *la Tosca* — jusqu'aux plus riches et aux plus savoureuses, comme *Hamlet* et *Lorenzaccio*. J'examinerai sans doute quelque jour en ses détails cette question si intéressante du *pittoresque* au théâtre comme élément d'art, qui a bien son importance, mais auquel il semble qu'on ait trop sacrifié en ces dernières années. Sans doute il est bon, il est excellent que dans le développement d'une action dramatique nos yeux soient réjouis par de riches décors, par de somptueux costumes, et quand cet *accessoire* vient s'ajouter à l'essentiel, c'est-à-dire à la beauté littéraire de l'œuvre, il faut des deux mains applaudir l'impresario. Mais en ces derniers temps et sous l'influence d'auteurs qui n'avaient rien à tirer d'eux-mêmes, la tendance fut trop marquée à substituer l'accessoire au principal en s'efforçant de donner le change au public. Les connaisseurs ne s'y laissent pas prendre : ici la loi est la même qu'en matière de beauté féminine, et ils ne l'ignorent pas. Comme une riche et somptueuse toilette disposée sur un corps médiocre et encadrant une figure vulgaire n'a jamais eu d'autre effet que de souligner davantage cette vulgarité et cette médiocrité, de même la magnificence d'un décor appliqué à une œuvre de qualité inférieure demeure inhabile à dissimuler son indigence foncière. Il me souvient, en revanche, d'avoir vu le grand comédien Novelli interpréter Shylock et Othello, parmi des décors plus que sommaires, et y avoir goûté une jouissance d'art que je n'oublierai jamais. Toutes ces observations ne sont ici que *par surcroît*, si je puis dire, par manie de philosopher sur le plus beau, sur le plus expressif des arts, puisque le nouveau spectacle du théâtre Sarah-Bernhardt unit le principal à l'accessoire, — je crois l'avoir suffisamment démontré.

PAUL FLAT.

LES FEMMES ET LA POLITIQUE

Nous traversons une période où la politique indiscrète envahit tout. Elle pénètre dans tous les mondes et dans tous les milieux. Personne n'échappe à cet investissement. Pas même les femmes, même ou surtout les femmes les plus frivoles. Quand il n'y aurait que les affiches électorales aux couleurs éclatantes et crues pour attirer leurs regards et choquer leur bon goût naturel ! Mais il y a aussi, hélas ! les conversations qui toutes, en ces temps d'élection, s'attardent sur l'inévitable politique. Aux « thés de cinq heures », aux dîners priés, dans toutes les réunions où il y a des hommes, la politique est le sujet qui domine la conversation et auquel on revient toujours pour le plus grand dépit des femmes. Qu'elles n'essaient pas d'en aborder un autre plus attrayant et plus aimable. Ce serait peine perdue. Seule la politique passionne ceux qui consument leur vie hésitante à changer de passions. Et la plus jolie femme du monde n'a qu'une défense contre toutes ces conversations : se taire.

Rarement les femmes s'efforcent de placer un mot dans un débat politique. Elles sont d'ailleurs toujours bien inspirées en leur abstention, car si elles placent quelques mots ce sont des « mots malheureux » qui font sourire comme on sourit aux mots d'enfants. Bref, les femmes « n'y entendent rien »; la politique est un domaine fermé pour elles, et lorsqu'elles s'avisent par hasard de s'y introduire par fraude ou par distraction, elles s'y égarent et ont bien de la peine à s'y retrouver.

Elles s'aperçoivent rapidement qu'elles parlent faux et c'est pourquoi elles se taisent, ce qui ne signifie pas qu'elles écoutent. Les plus bavardes se renferment alors dans un silence ennuyé, qui est le plus éloquent des silences féminins. Elles se taisent, mais comme ce silence forcé leur coûte !

Car il faut bien le constater, *la politique n'intéresse pas les femmes*. Pas même celles que l'on a coutume d'appeler les femmes du monde, parce qu'elles ne fréquentent qu'un tout petit monde. Elles ont, celles-ci, l'intelligence parfois éclairée; elles sont capables, par snobisme surtout, d'étudier et, à la rigueur, de comprendre les arts, la littérature, la philosophie, si vous voulez, et autres choses futiles, tout enfin, sauf la politique. Nous avons bien vu, il est vrai, ces mois derniers, quelques « mondaines » manifester un certain goût violent pour la politique. Snobisme encore. C'est par snobisme que les femmes méprisent, c'est par snobisme qu'elles aiment. C'était élégant de faire partie de la « Ligue » et c'était amusant de broder des gilets fleurdelisés pour M. Jules Lemaître ou pour M. Coppée. Une occupation aussi distinguée et aussi imprévue a même donné lieu à une plaisanterie très vulgaire et très prévue : on a dit que la plupart de ces gilets se transformeraient en vestes... Nous savons déjà que cette transformation ne s'est pas opérée pour tous. Au reste, pendant que dans leurs salons travaillaient avec grâce ces femmes ordinairement oisives, elles suivaient avec moins d'attention les propos graves ou badins des réformateurs convaincus ou plaisants de notre politique. Et c'est ainsi que le tendre penchant qu'elles manifestaient pour des politiciens « nouveau-jeu » leur était seulement un prétexte à dissimuler mieux leur aversion pour la politique elle-même.

Mais chez les femmes, les idées et les mœurs se transforment selon la classe, ou, puisqu'il n'y a plus de « classes » depuis longtemps, suivant la catégorie sociale à laquelle elles appartiennent. C'est une loi constatée, nous dit-on. Il est vrai que la politique, qui est l'art de faire les lois, donne aussi les moyens de se soustraire à toutes. Et c'est ainsi que les femmes bourgeoises, si différentes en toutes choses des mondaines et des aristocrates, leur ressemblent par leur éloignement de la politique. Les femmes bourgeoises ont même un certain effroi comique et ingénu pour la politique et pour ceux qui la triturent. Ce seul mot de politique leur fait un peu peur. Elles ne le prononcent qu'en frémissant et en regardant par prudence tout autour d'elles. Elles sont d'idées très conservatrices, ou plutôt elles sont très conservatrices par manque d'idées. Elles se désintéressent de toute la vie sociale, elles l'ignorent ou elles ne la comprennent pas, mais elles la méprisent avec une sécurité candide. Elles cultivent, sans aucun souci des « évolutions mondiales », le petit jardin potager de leur ménage. Leur petit, tout petit cerveau n'est ouvert qu'aux menues idées frivoles et aux douces inquiétudes familiales. Elles végètent ainsi dans l'indifférence absolue de tout ce qui ne se rapporte pas à leur parure ou aux soucis domestiques.

Et ce qui est vrai pour la femme de la bourgeoisie l'est plus encore pour la femme du peuple, chez qui les préoccupations frivoles sont moindres, mais les inquiétudes ménagères plus pressantes, et plus grandes les douleurs domestiques. Sans doute, on peut voir parfois, en temps de grève, les femmes d'ouvriers se montrer les plus ardentes sinon les plus opiniâtres. Mais d'autre part, si vous interrogez les chefs socialistes, ils vous diront que « dans le ménage ouvrier, la femme fréquemment s'insurge contre la simple nécessité qu'il y a pour son mari de verser quelques centimes au syndicat de résistance qui soutiendra la maisonnée quand viendront les mauvais jours ». Voilà comment la femme ouvrière comprend et fait la politique. En réalité, comme la femme bourgeoise, elle ne souhaite qu'une chose, c'est que la vie soit assez bonne, assez facile, assez calme en sa médiocrité pour que, du moins, elle puisse s'absorber paisiblement dans sa vie ouvrière et familiale, sans craindre le lendemain, auquel elle ne songe pas... car la femme ne songe jamais qu'à ce qu'elle peut redouter.

Il reste les « femmes de lettres ». Dans cette petite élite, — car elles constituent une élite, n'est-ce pas ? — combien sont-elles qui s'occupent de questions d'ordre purement politique? On les peut rapidement compter. Pauvre politique qui ne séduit même pas les femmes de lettres!

Comment expliquer cette universelle indifférence? Pourquoi cette timidité hostile, lorsqu'on traite devant elles de questions sociales, même de celles qui les concernent directement?

On peut dire que la politique pour les femmes, c'est comme l'ironie, qui ne les amuse même pas, parce qu'elles ne la comprennent pas.

Avez-vous remarqué à quel point les femmes sont lentes à saisir un mot ironique? Et lorsque enfin elles en ont pénétré le sens, elles paraissent plus stupéfaites et contrariées qu'amusées.

Est-ce parce que l'ironie, comme la politique, implique une sorte de sécheresse de sentiment tout à fait antiféminin? Les écrivains ironistes ont peu de succès auprès des femmes. Ils ont trop d'esprit et pas assez de cœur. Leur esprit les déconcerte. Là où elles s'attendaient à une belle envolée sentimentale, elles rencontrent une froide considération réaliste, un mot à l'emporte-pièce en place d'un mot tendre. Elles n'aiment pas cela. Elles condescendent bien jusqu'à sourire, mais sans bienveillance. Elles préféreront toujours ce qui s'adresse à leur cœur plutôt qu'à leur esprit. Que voulez-vous, « la femme est tout sentiment ». On l'a dit depuis longtemps et cela n'a pas cessé d'être vrai.

On a dit encore : « l'éternel féminin » favorise l'exaltation, le mysticisme, le sentimentalisme, le lyrisme, il est l'ennemi de la clarté, de la vue calme et rationnelle des choses, il est l'antipode de la critique et de la science... et de la politique.

Eh bien, allez donc mettre de l'exaltation, du mysticisme, du sentimentalisme et du lyrisme dans les droits de douane et la réglementation des salaires et la concentration républicaine, et vous verrez le drôle d'effet qu'ils produiront. « Le cœur d'un homme d'État doit être dans sa tête », disait Napoléon Ier. Voilà un tour de force qu'une femme ne pourra jamais accomplir. Jamais elle ne concevra la politique telle qu'elle est, c'est-à-dire toute d'intérêt; elle ne conçoit au contraire qu'une politique toute de sentiment. Vous voulez le raisonnement et la logique, elle apporte l'instinct et la passion. Et, enfin, au lieu des idées politiques que l'homme — oh! pas tous les hommes et pas même tous les hommes politiques — se flatte d'avoir, elle n'aurait, elle, que des « sensations politiques » selon le mot d'un historien de Mme Roland. Or ce n'est pas avec du sentiment, des sensations, des « sentimentalismes » que l'on gouverne. C'est trop et ce n'est pas assez.

Et voilà donc une des raisons profondes du grand silence politique des femmes, ce silence qui permet aux hommes de s'écouter parler lorsqu'ils discutent des moyens les plus efficaces pour réformer le gouvernement...

***

Mais parce que les femmes feraient de détestables « hommes d'État », parce qu'elles ne possèdent pas les qualités ou les défauts nécessaires pour cela, est-ce à dire qu'elles doivent s'écarter entièrement d'un domaine sans attraits pour elles? Nullement. Et tout au contraire, car enfin, dira-t-on, si on ne faisait que ce qu'on est capable de faire!...

Bien des femmes, aujourd'hui, prétendent posséder les mêmes droits politiques que les hommes, le droit de voter, par exemple, quitte à n'en pas user : ce qui d'ailleurs supprimerait un des grands inconvénients de cette réforme. Mais les femmes qui se piquent d'être les égales des hommes, ainsi qu'après tout cela est bien possible, sont-elles aussi capables qu'eux de voter d'une façon originale, spirituelle ou simplement utile? Je ne sais. Il me semble pourtant que si les femmes se mettaient à voter, elles n'exerceraient ce pouvoir que pour obéir. Toutes sortes de contraintes, douces ou violentes, détermineraient leur suffrage incertain.

Avouons-le, l'éducation sociale de la femme est à faire totalement. Ce sera long. Ce sera très long, car rien n'est long comme une éducation féminine.

Que les femmes entreprennent donc elles-mêmes leur éducation sociale! Oh! mon Dieu! on ne leur demande pas de s'imprégner de toutes les doctrines de M. Brisson sur « la Congrégation » ou des discours choisis de M. Léon Bourgeois; mais qu'elles consentent le sacrifice de s'élever peu à peu, gentiment, sans fatigue, jusqu'à la conception des idées directrices de la vie des peuples, et cela vaudra mieux pour elles que de lire, avec une distraction ardente et rêveuse, le feuilleton fadasse qui fait mal au cœur...

***

Que les femmes ne redoutent donc pas de penser à la politique, un peu, pas trop. Qu'elles s'appliquent à vaincre leur coutumière indifférence ou à raisonner leurs ardeurs brusques autant qu'éphémères. Puis qu'elles fassent alors de la politique à leur manière, c'est-à-dire aimablement, délicatement. Même en politique, que les femmes restent femmes. Qu'elles éclairent seulement leurs sentiments par quelques idées! Et on leur saura gré, on les remerciera, on les écoutera.

Elles deviendront conseillères. Conseiller, c'est souvent le meilleur moyen d'agir. Les hommes continueront d'aller seuls dans les assemblées parlementaires, mais ce sont les femmes qui les dirigeront. On nous dit que quelques-unes ont déjà commencé!

Elles ne voteront pas. Les hommes voteront pour elles. Elles gouverneront par eux. Pourquoi donc prétendre à devenir en politique les « égales » des hommes? Ce serait nous diminuer, puisqu'il nous est si facile de devenir ou de rester leurs supérieures!

LOUISE FAURE-FAVIER.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42133. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 19. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 10 MAI 1902.

UN MOINE LIBÉRAL

Lacordaire.

A première vue, ces deux mots *moine* et *libéral* semblent hurler de leur rapprochement et trouver difficilement place dans le langage courant. Ils désignent pourtant autre chose qu'une entité cérébrale, une sorte de monstre moral digne des exhibitions de quelque Barnum psychologique, ils s'appliquent à des personnes en chair et en os, qui vivent, qui pensent et qui aiment autant que d'autres leur pays et la liberté.

Ce n'est pas, aujourd'hui, du Père Maumus que je veux parler, malgré la courageuse initiative qu'il vient de prendre en publiant son volume plein de loyale franchise sur *la Crise religieuse et les leçons de l'histoire;* — ni du Père Sertillange qui distinguait si opportunément, il y a quelques semaines, le catholicisme du cléricalisme, en un discours aussi opportun que sincère ; — ni de ce pauvre Père Didon dont une inepte plaisanterie voulut faire, vers la fin de sa vie, un apologiste de la force brutale ; — mais de leur ancêtre à tous les trois, de l'homme qui dans le froc blanc des dominicains rapporta, comme il le disait, une liberté et qui promena, sans forfanterie comme sans peur, sa robe monacale des clubs à Notre-Dame, et du Palais-Bourbon à l'Académie française : c'est de Lacordaire, qui naquit, il y a cent ans, la même année où la France reçut Victor Hugo et le *Génie du Christianisme*.

« Libéral, écrivait-il lui-même, je l'étais par nature. » Et, au déclin de sa carrière, c'était la même déclaration qui sortait de ses lèvres : « Je compte mourir en libéral impénitent. » Nous trouverons au cours de sa vie des marques multiples de cette conviction et des preuves persistantes de cette attitude (1).

Quelqu'un qui le connut bien, Montalembert, a pu dire de lui :

« Né démocrate et nourri dans les idées républicaines, il a comprimé de bonne heure, sans l'éteindre jamais, cette lave révolutionnaire qui de temps à autre faisait explosion dans sa parole, non plus pour semer la ruine et l'effroi, mais pour illuminer la nuit d'alentour. Devenu chrétien, catholique, prêtre et religieux, il ne trahit aucun des instincts légitimes, aucune des généreuses convictions de sa jeunesse... Il a été, à coup sûr, dans l'Église, la personnification la plus éclatante de cet esprit nouveau que les chrétiens sont impérieusement condamnés à accepter et à employer, sous peine de laisser la vérité désarmée et enchaînée sur des rives oubliées. »

Une amitié profonde lia, dès leur première rencontre, ces deux natures également fougueuses, mais si dissemblables d'atavisme. L'abbé roturier tutoyait le futur pair de France et disait de lui : « Je l'aime comme un plébéien ! » Ils bataillèrent ensemble au journal *l'Avenir*, jetant sur le monde contemporain un regard clair et franc. « Catholiques, écrit Lacordaire, laissons à ceux qui n'ont foi qu'aux princes de la terre les espérances de la servitude. Laissons-les

1. Cet article, avant tout documentaire, pourrait être hérissé de références. Je les supprime pour l'alléger. En dehors des œuvres mêmes et des correspondances de Lacordaire, j'ai consulté les ouvrages du P. Chocarne, de Montalembert, de M. Foisset, de M. Sauvert, de M. Lesch, de M. d'Haussonville et enfin celui de M. Ledos qui vient à peine de paraître.

dire que tout est perdu si la presse parle, et s'enfoncer dans des conséquences lamentables où ils n'auront plus qu'à choisir entre la destruction de l'ordre et celle de la raison. Ce sont des enfants d'un jour qui n'ont pas encore vu d'éclipse et qui se tordent les mains en invoquant je ne sais quels dieux. Pour nous... ne nous troublons pas de si peu et notre crucifix sur la poitrine, prions et combattons : les jours ne tuent pas les siècles, la liberté ne tue pas Dieu. » C'est qu'il avait la conviction enracinée que « le christianisme n'est pas une loi d'esclavage... Il n'a pas oublié que ses enfants furent libres à l'époque où le monde gémissait dans les fers de tant d'horribles Césars et qu'ils avaient créé sous terre une société d'hommes qui parlaient d'humanité sous le palais de Néron... »

La situation nouvelle créée par la Révolution de 1830 ne l'effrayait point : « Le temps est venu où l'Église doit renoncer à l'espoir d'être soutenue par le bras séculier, mais s'attacher de plus en plus à la liberté et la conquérir comme les partis l'ont toujours conquise, péniblement. »

La Révolution de 1848 ne l'abattit pas davantage. Loin de là. Venu du monde à l'Église, d'abord séduit par Lamennais, puis séparé de lui par la forte logique de son bon sens, maîtrisant à Notre-Dame le plus bel auditoire qu'ait jamais connu orateur français et, depuis peu, restaurateur des Dominicains, il planait plus haut que les partis.

Il vit dans le mouvement de Février une aide pour ses idées et y entra délibérément. Il n'y séjourna guère, car, ainsi qu'il l'avouait à ses électeurs de Marseille, qui l'avaient choisi pour représentant : « Bientôt je compris que, dans une assemblée politique, l'impartialité conduisait à l'impuissance et à l'isolement, qu'il fallait choisir son camp et s'y jeter à corps perdu. Je ne pus m'y résoudre. »

C'est pourquoi, dans les clubs qu'il fréquentait comme candidat à Paris (où il ne fut pas élu, du reste), il se trouvait visiblement gêné. Sa franchise lui interdisait les faux-fuyants et le rendait malhabile aux ripostes. Il y avait, entre autres, au Club de l'Union, un citoyen Barnabé Chauvelot qui tenait particulièrement à savoir si le citoyen Lacordaire approuvait certain discours du citoyen Montalembert contre « nos pères de 93 ». Le citoyen Lacordaire expliquait, distinguait. Mais Barnabé Chauvelot (Clemenceau avant la lettre) en tenait pour son « bloc ». A quoi Lacordaire finit par répondre : « Pour ma part, je déclare que je ne me reconnais aucun père de 93... Je regarde l'ordre et la liberté comme deux éléments essentiels de la vie humaine, et quiconque est convaincu d'avoir été l'ennemi de l'ordre est l'ennemi de la liberté... Je méprise les tyrans parce qu'ils ont été les ennemis de la liberté; je méprise les révolutionnaires parce qu'ils étaient au fond des tyrans sous un autre nom. Entre les tyrans et les révolutionnaires, je ne fais aucune différence. »

Les questions sociales ne l'effrayaient pas plus que les politiques. On l'interrogeait, au club, sur l'impôt proportionnel. Voici comment il répondait, toujours audacieux, mais loyal : « Il n'est pas question de nous faire manger à tous le brouet de Lycurgue. Pour ma part, je suis prêt, si la majorité voulait, par hasard, aller jusque-là. Il y a déjà quelques années que je me suis réduit à vivre à très bon compte... Il faut mépriser le riche qui abuse de ses richesses, qui entasse des trésors, qui ne fait pas vivre les artistes, qui ne fait pas des dépenses dignes de la portion que lui a léguée son père. Je voterai donc pour l'impôt proportionnel. Cependant, cette question est secondaire. Je l'ai peu étudiée. Il se pourrait que l'impôt progressif fût utile. Après discussion, je pourrais modifier l'opinion que je viens d'émettre. Je suis prêt à faire à cet égard tout ce que l'opinion publique manifesterait comme convenable au gouvernement de la République. » Une autre fois, il ajoute qu'en 1789, on est loin d'avoir tout fait, et il formule cette déclaration, dont on avouera bien qu'elle n'était pas réactionnaire, il y a déjà plus d'un demi-siècle : « Il n'y a pas de loi pour le fort. Il est évident que l'ouvrier est plus faible que le maître. Je prétend donc que l'ouvrier doit être protégé... Je demande le droit pour ce dernier de s'associer. Il ne faut pas que l'ouvrier soit chez nous un nègre blanc. »

Ce n'était pas au club seulement qu'il parlait ainsi. Le 17 mars 1848, dans la chaire de Notre-Dame, il disait : « C'est bien que l'Église prenne sa place. Qu'elle se montre, le peuple la reconnaîtra. Qu'elle n'ait pas peur de la Révolution, afin que la Révolution n'ait pas peur d'elle. Dieu a livré le monde à la discussion... Eh bien! moi prêtre, je serai toujours avec le peuple. »

Mais enfin, que pensait-il au juste de la grande crise qui enfanta le monde moderne, et où toute une jeune école trouve, aujourd'hui, qu'il n'y a rien à prendre, que tout y est mauvais, non seulement dans les actes, mais jusque dans les intentions? Lacordaire s'en est expliqué assez nettement pour que sa pensée ne puisse souffrir de déformation. Dans son fameux discours sur la loi de l'histoire, il s'écrie, — en une de ces périodes coutumières où la lecture ne retrouve plus qu'un faible écho de ce « murmure des grandes eaux » qui caractérisait son éloquence : — « Qu'il y ait, de nos jours, sous nos yeux, dans notre cœur même, l'avènement d'une nouvelle et grande puissance, il n'est permis à personne d'en douter. Son nom est sur toutes les lèvres, objet de terreur et de haine pour les uns, d'admiration et de culte pour les autres. Le Nil a vu ses soldats, le Tage et le Borys-

thène ont entendu le bruit de sa marche et, plus loin, son bras s'est étendu des vallées des Andes aux plages immobiles où Confucius croyait avoir enchaîné pour toujours l'âme des générations. Le monde est debout, et ceux-là mêmes qui sont encore assis pressentent que le flot montera jusqu'à eux et que, selon la prophétie d'un des premiers acteurs de cette gigantesque puissance : la Révolution fera le tour du globe. Je l'ai nommée! »

Et poussant toujours sa pointe, il débride l'équivoque : « Est-ce un progrès dans le mal ou un retour vers le bien? Est-ce un passage douloureux du mal au bien? Pour l'entendre, il faut remarquer que la Révolution porte sur deux pôles bien distincts, le pôle négatif et le pôle affirmatif, le pôle de la destruction et le pôle de l'édification. Regarde-t-on le premier, tout est atroce. On ne voit que le renversement d'une société ancienne et illustre, la spoliation, la proscription, le meurtre, un roi honnête et généreux mourant sur l'échafaud et, par-dessus ces crimes, pour les représenter à jamais, la figure éternelle de Robespierre et de Danton. Mais est-ce là tout? La Révolution n'est-elle que le délire d'une tempête dans une débauche de sang? S'il en était ainsi nous n'en parlerions pas comme d'une puissance; elle eût passé à la façon de Marius et d'Attila, sans laisser parmi nous qu'une ombre tragique. Et cependant elle vit! Après avoir été la contemporaine de nos pères, elle est déjà la contemporaine de notre postérité. Sa main a tracé les limites qui divisent notre territoire; ses armées l'ont défendue contre l'Europe; ses lois régissent depuis soixante ans tous nos rapports sociaux. Elle abaisse et élève nos princes. Enfin, maudite ou adorée, elle inspire ceux-là mêmes qui se croient ses ennemis et tout le monde soutient son trône jusqu'à ceux qui veulent le renverser. Une telle puissance ne s'explique point par le crime, elle ne s'explique que par les idées. Si la Révolution n'eût été qu'un crime, elle eût expiré au pied de l'échafaud de Louis XVI. »

Quant aux fruits que nous en avons retirés, Lacordaire en compte au moins trois : l'égalité civile par des lois ne conférant de privilège à personne; la liberté religieuse par le respect de tous les cultes qui ne sont pas immoraux; la liberté politique par ses assemblées représentatives qui concourent à l'œuvre souveraine de la législation.

Il reprend ce thème dans sa notice sur Ozanam. Il y montre comment la religion est parfaitement conciliable avec ces trois libertés, et conclut pour les catholiques à « revendiquer leur liberté propre au nom de la liberté de tous ».

Sur la question des formes de gouvernement, Lacordaire hésitait à se dire républicain... par modestie, ce qui est une preuve du sérieux qu'il apportait à toutes choses! « D'un côté, répondait-il en 1848, le sentiment de n'avoir pas fait assez m'empêche de me targuer de républicanisme, et de l'autre le sentiment de mon devoir m'impose de dire : Oui, je suis républicain. »

Au reste, ce qu'en politique, il abhorrait pardessus tout, c'est le despotisme. Le 10 février 1853, en plein Paris, à Saint-Roch, sous le règne du neveu, voici comment il parlait de son oncle l'Empereur : «... Depuis Philippe II, la chrétienté d'Espagne frappée de mort par le despotisme de ce monarque célèbre n'avait pas pu se relever... Il plut à l'homme dont je parlais tout à l'heure de se l'attribuer en vertu de ce que tous les conquérants appellent le droit de conquête. Quand on lui disait : Prenez garde d'attaquer cette masse de peuples, il répondait : « C'est une nation qui a été faite par des moines, et « toutes les nations qui ont été faites par des moines « sont lâches! » Et au pied des Pyrénées, il trouva ces chrétiens formés par des moines, et ses guerriers qui, des Pyramides jusqu'à la mer Baltique, n'avaient, à leur dire, rencontré que des enfants, ces guerriers confessaient, dans un langage tout à la fois militaire et énergique, qu'ici c'était plus que des hommes : c'était une guerre de géants. L'Espagne eut l'honneur insigne d'être la première cause de la ruine de cet homme et de la délivrance du monde. »

Il se rendait un compte exact des difficultés qu'il y avait pour lui à ouvrir, parmi ses contemporains, un chemin libre à sa pensée sincère. Déjà à propos de l'*Ère nouvelle* il écrivait : « Quand on visite les forçats, les prisonniers, les pauvres, les malades, le christianisme va de soi : tout le monde l'entend. Mais si vous l'appliquez à la politique, à l'instant un hourra s'élève contre vous; l'impartialité devient faiblesse, la miséricorde une trahison, la douceur un désir de plaire à tout le monde. Rien n'est aisé comme le parti pris des factions; rien n'est laborieux comme la justice envers les factions. »

Plus la tâche est ardue, moins il faut s'étonner que Lacordaire s'en soit épris. Là, comme partout, il jouait franc jeu, et n'est-ce pas un appel d'âme admirable que cette solennelle affirmation de justice, tombée du haut de la chaire de Notre-Dame? « Quiconque excepte un seul homme dans la réclamation du droit, quiconque consent à la servitude d'un seul homme, blanc ou noir, ne fût-ce même que par un cheveu de sa tête injustement lié, celui-là n'est pas un homme sincère et ne mérite pas de combattre pour la cause sacrée du genre humain. La conscience publique repoussera toujours l'homme qui demande une liberté exclusive ou même insouciante du droit d'autrui ; car la liberté exclusive n'est qu'un privilège et la liberté insouciante des autres n'est plus qu'une trahison... Mais il y a dans le cœur de l'honnête

homme qui parle pour tous, et qui, en parlant pour tous, semble quelquefois parler contre lui-même, il y a là une loi de puissance, de supériorité logique et morale qui produit presque infailliblement la réciprocité. Oui, catholiques, entendez-le bien, si vous voulez la liberté pour vous, il vous faut la vouloir pour tous les hommes et sous tous les cieux. Si vous ne la demandez que pour vous, on ne vous l'accordera jamais : donnez-la où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne où vous êtes les esclaves. »

Si nos compatriotes catholiques s'étaient au cours du siècle — et tout récemment encore — souvenus de cette charte de réciprocité, peut-être seraient-ils mieux écoutés aujourd'hui. Mais ils ont été séduits par tous les oliphants et toutes les cymbales de la rhétorique pieuse! Et ne pourrait-on pas appliquer, à l'époque contemporaine ce que Lacordaire disait de la religion sous la Restauration — toutes proportions gardées et en tenant compte d'exceptions connues? « Tous avaient marché, bannière déployée, dans le sens contraire à celui qui emportait la nation. Un seul homme, le vicomte de Chateaubriand, avait conservé, malgré sa foi de royaliste et de chrétien, un immuable ascendant sur l'opinion. Mais il était seul, sorte de lépreux haï des siens, et portant au front le *Génie du christianisme* comme une cicatrice immortelle qui ne parlait que pour lui. A côté de ces grands esprits sans faveur ou sans puissance, l'Église avait encore eu pour défenseurs les hommes maladroits, ceux qui outrent les fautes en croyant les rendre fortes, et qui, avec les meilleures intentions de tout sauver, perdraient Dieu lui-même, s'il pouvait être perdu! »

Que si, malgré son bon vouloir, son désintéressement et sa loyauté, le pays ne le comprend pas tout de suite, le moine patientera, il n'aura pas de malédictions pour lui. Au Général des Dominicains il dit : « Nous appartenons à la France par notre baptême, par ses malheurs et par ses besoins, par notre foi profonde en ses destinées, par notre âme tout entière; nous voulons vivre et mourir ses enfants et ses serviteurs. » Et s'adressant à son pays lui-même, il lui tient ce langage : « Quel que soit le traitement que me réserve ma patrie, je ne m'en plaindrai pas : j'espérerai en elle jusqu'à mon dernier soupir. Je comprends même ses injustices, je respecte même ses erreurs, non comme le courtisan qui adore son maître, mais comme l'ami qui sait par quels nœuds le mal s'enchaîne au bien dans le plus profond du cœur de son ami. Ces sentiments sont trop anciens chez moi pour y périr jamais, et dussé-je n'en pas recueillir le fruit, ils seront jusqu'à la fin mes hôtes et mes consolateurs. » A maintes reprises, il revient sur cette idée : « Le prêtre, dit-il ailleurs, sera ce qu'est l'Église, désarmé, pacifique, charitable, patient, voyageur qui passe en faisant le bien et qui ne s'étonne pas d'être méconnu du temps, puisqu'il n'est pas du temps. » Aussi le rôle politique du clergé lui paraissait-il, dès 1848, un accident transitoire. « Une fois la République constituée, écrivait-il, le prêtre se retrouvera en présence d'une nation extrêmement jalouse de la distinction des deux pouvoirs spirituel et temporel et qui s'est fait, dès longtemps, une si haute idée du sacerdoce qu'elle souffre avec peine tout ce qui le fait descendre, même pour un temps, des hauteurs du Calvaire... Le clergé de France ne s'exposera jamais sans dommage au souffle des passions politiques... »

Tel est le moine dont je disais, en commençant, qu'il fut libéral. Il n'a point été infidèle à son idéal. Il rappelait, en 1861, à Montalembert qu'il n'avait jamais cessé de demander « la liberté pour tous, la liberté civile, politique et religieuse », et il écrivait à un de ses élèves et amis : « J'éprouve une joie indicible à penser que... je n'ai dit une parole ni écri une ligne qui n'eût pour but de communiquer l'esprit de vie à la France, sous une forme acceptable pour elle, avec douceur, tolérance et patriotisme. »

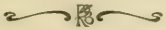
Lacordaire ne laïcisait pas pour cela l'Évangile. l'annonçait sans l'imposer et l'on ne saurait donner trop d'écho à ces paroles qu'il adressait à ses élèves de Sorèze : « Il ne faut pas qu'on puisse se rappeler dans la vie qu'une seule fois on a accompli ses devoirs religieux sous l'empire de la crainte ou pour obéir à de simples convenances! » On voit combien il était sans cesse guidé par son amour de la sincérité et de la loyauté.

Il nous semble impossible qu'on passe devant des hommes de cette taille avec la raillerie du sourire. Il ne demanda point de privilèges, il maudit le despotisme et prêcha le droit commun. Catholique, il voulut être, dans le monde moderne, un témoin. Et si l'économie de sa philosophie, les bases de son apologétique, la force de sa dialectique peuvent laisser à désirer pour certaines exigences contemporaines, il restera toujours l'exemple de sa vie où nulle calomnie n'a jamais mordu, l'exemple de son âme qui ne croyait pas s'écarteler en tendant à la fois à Dieu et à la liberté. Cela seul suffirait à le marquer pour le souvenir des hommes.

Qu'il porte l'habit du savant, le bourgeron de l'ouvrier ou le froc du moine, quiconque possède une conviction profonde et raisonnée a droit de la communiquer à ses contemporains. Du moment que les catholiques eux-mêmes admettent aujourd'hui la liberté de conscience, ce serait un manque de tact politique de leur refuser exactement ce qu'ils récla-

ment : la liberté dans le droit commun. Le monde moderne, désormais adulte, doit avoir assez de confiance en soi pour s'épargner un refus avilissant. « Je suis citoyen des temps à venir », disait Lacordaire. Souhaitons que la vie nationale soit telle désormais qu'il pût y prendre part !

HENRY LEFRANC.



UN CANDIDAT

En campagne électorale : Notes et impressions.

Je vais conter ici quelques anecdotes simples et même vulgaires, mais il n'est donné qu'à un tout petit nombre de candidats d'avoir, en campagne électorale, des aventures très distinguées. Je les conterai donc avec la plus convenable simplicité et sans la moindre application littéraire. Ne voyez dans les pages qui vont suivre que des notes et, si vous voulez, des impressions, qui n'auront d'autre intérêt que de fournir en leur brièveté une idée assez exacte de la vie agitée que mènent les candidats de tous les partis dans toutes les circonscriptions de France. J'ai vécu cette vie pendant quelques semaines. C'est une vie qui en vaut une autre, pourvu qu'on ait un bon estomac et quelque bonne humeur. J'avais l'un et l'autre à l'ouverture de la période électorale. Je voudrais que vous fussiez certain qu'il me reste au moins la bonne humeur.

I

Il pleut. Il pleut sans fin. La pluie nous persécute. Elle est notre plus terrible adversaire électoral. Elle nous fait douter de la valeur de nos idées. Elle nous envahit, elle nous pénètre, elle annihile notre énergie. Il pleut depuis le 1er avril jusqu'au 27 sans désemparer. Et la pluie continue pendant la période du ballottage. C'est à dégoûter d'être candidat et de faire son devoir de républicain.

... C'est la première conférence rurale. Un dimanche, nous allons au village de Messimy, distant de la sous-préfecture d'environ douze kilomètres. La route qui y conduit est presque droite. C'est une de ces vieilles routes nationales que l'on faisait droites pour que la ville et les villages fussent plus proches de la capitale. En campagne électorale, on apprend à connaître tous les principes contradictoires des ingénieurs des ponts et chaussées. Aujourd'hui ils suppriment montées et descentes et multiplient les courbes, et ne craignent pas de s'attarder aux flancs des coteaux. Autrefois ils allaient directement au but, — les routes se transforment, comme les systèmes des ingénieurs. Il n'y a que les caractères des candidats qui restent toujours les mêmes.

Un soleil chaleureux brillait le matin. Il était plus menaçant que prometteur. Il a disparu vers midi. De gros nuages noirs l'ont voilé. Et maintenant que nous allons partir, il pleut, il pleut. Il pleuvra tout l'après-midi. Nous avons une petite voiture à deux roues, car il importe de ne pas éblouir la démocratie par un vrai étalage de luxe. Nous sommes trois. L'un de nous conduit. Je me place à sa gauche. Un ami se met sur la banquette en arrière. Il a eu le soin de prendre un parapluie, qui canalise la pluie jusque sur mon dos. Des gouttes s'insinuent traîtreusement jusque dans mon cou. Arriverons-nous bientôt ?

Le cheval galope ; il fait de son mieux. C'est un bon auxiliaire, ce cheval, et si désintéressé ! Nous traversons un hameau peuplé depuis quatre ans par les progrès d'une industrie. Ce hameau est tout entier socialiste, naturellement. Quelques électeurs nous reconnaissent. Ils sont aimablement narquois. « Ah ! ah ! il pleut ! » dit l'un. Je réponds : « Nous pouvons nous accorder sur ce point. » Nous continuons notre route. Voici une montée décourageante. C'est une véritable ascension qu'il faut faire. Le cheval lui-même proteste et s'arrête sur la route effroyablement détrempée. Nous sautons de la voiture. Nous marcherons. Au moins, nous aurons plus chaud ! L'un de nous entre en une maison pour allumer une cigarette à l'abri du vent. Ingénieuse initiative ! Et nous aussi nous pourrons chacun fumer une cigarette. La marche nous a ragaillardis. Nous plaisantons. Je pense toutefois qu'au bout du chemin il y a une conférence à faire. Une boue copieuse se colle à nos vêtements et nous ôte quelque chose de notre dignité.

Nous reprenons la voiture. Mon ami, derrière moi, ouvre de nouveau son parapluie. Franchement, il a tort. Nous disons : Ce n'est que le commencement. Encore soixante-quatre communes à visiter. Il est trop tôt pour se décourager... On découvre en avant, en arrière, six kilomètres de route et, sur cette route, personne, pas même un électeur. C'est le désert, un désert embrumé. Les peupliers, encore sans feuilles, cachent leurs sommets dans les nuages bas. Et par instants la rafale courbe leurs têtes, que nous pouvons apercevoir à travers la pluie et qui, de nouveau, se redressent pour se mieux cacher. Nous sommes seuls avec nos idées politiques. Et ce sont elles qui nous ont entraînés là. Elles sont vraiment bien coupables. Mais soudain, derrière nous, là-bas, là-bas, très loin, nous entendons comme un roulement. Une voiture, c'est une voiture ! Qui donc, par ce temps-là, peut aller à Messimy comme nous ? Nous ralentissons notre course. Et peu à peu la voiture

nous rejoint. Ciel! en croirai-je mes yeux! Cette voiture est occupée par nos adversaires socialistes. Ils reçoivent la pluie comme nous, et ils ont l'air plus renfrogné que nous. Nous les saluons; ils nous saluent. Nous leur sourions. A notre sourire, ils répondent par un sourire. « Bonne chance! » leur disons-nous. Ils nous répondent : « Bonne chance! » Meunier, le candidat socialiste qui se trouve parmi eux, dit plus fort que les autres : « Bonne chance! — Et où allez-vous? — A Messimy. — Ah! nous allons jusqu'à Sénac. Jacquinet s'y trouve. » (Jacquinet, c'est le député sortant. On ne saurait dire exactement quelles sont ses opinions. Et lui-même serait moins capable que personne de les définir avec précision. Mais il est celui que tout le monde combat : et cela lui crée une personnalité, ou tout au moins une physionomie. Il en devient presque intéressant. Il a besoin d'ailleurs d'avoir beaucoup d'adversaires pour être intéressant.) Nous nous répétons les uns aux autres : « Bonne chance! » mais seulement par politesse, je dirai même par courtoisie et aussi parce que nous ne savons pas que nous dire dans ce désert intimidant. Heureusement, Vidal, un socialiste notoire qui accompagne toujours Meunier et qui a de l'esprit, et qui sait même parler à propos, nous dit : « Hein! il pleut! » Nous répondons : « Ça, c'est vrai, il pleut. »

Leur cheval trapu devance le nôtre. Le nôtre, nerveux, gagne sur le leur. Puis, après nous être rattrapés et devancés plusieurs fois, nous perdons du terrain. Serait-ce un présage pour le scrutin? Bientôt les socialistes disparaissent au tournant, à l'unique tournant de la route. Nous sommes rendus à notre solitude et à nos méditations.

Pour mettre un peu de poésie dans mon existence de candidat à ses débuts, je regarde avec passion les bornes hectométriques. Dix kilomètres cent. Dix kilomètres deux cents. Plus que dix-huit cents mètres, plus que dix-sept cents mètres, et il faudra que je fasse une conférence. Je souhaite qu'il n'y ait personne en la salle. Je souhaite aussi qu'il y ait beaucoup de monde. La conférence est pour trois heures. Il n'est que deux heures. Nous serons arrivés dans dix minutes. Mais je fais presser le cheval, car je crains que nous n'arrivions en retard. La pluie redouble de violence. Voici les premières maisons du village. On ne peut pas dire que nous y fassions une entrée triomphale. Mais personne dehors pour nous regarder. Allons, tant mieux!

Nous sommes à l'auberge. Je suis content et inquiet. Dans la salle, trois groupes de paysans nous attendent déjà. Déjà! Le poêle est allumé. La salle est tiède. Cette chaleur douce réconforte un peu. Les paysans qui sont là ont l'air de très braves gens. Je serre la main de l'aubergiste et de sa femme qui est vraiment jolie. Et avec une bravoure qui m'étonne, je m'approche d'un groupe et je dis avec le plus cordial sourire : « Ah! il pleut! » Les autres s'entre-regardent et répondent en chœur : « Pour ça, oui, il pleut! » Heureux de ce premier avantage, j'insiste : après tout, cette pluie, ça n'est pas mauvais pour les champs. — Oh! pour ça, non; mais il ne faut pas que la pluie dure trop. » Je n'éprouve aucun penchant à contester une affirmation aussi raisonnable. et je réponds simplement, en ménageant comme il sied les avis contraires qui pourraient parfaitement et, j'ajoute, légitimement se produire : « Il faut de la pluie, pas trop n'en faut. »

Pendant ce temps-là, David, l'auxiliaire charmant et dévoué qui m'accompagne, affirme à l'autre groupe : « Il pleut. » Puis comme il a de l'aplomb et du bagout, il ajoute : « Cette pluie va bien gêner les promeneurs! »

Des groupes emplissent peu à peu la salle. Ménard, mon excellent ami Ménard qui est allé vérifier si l'on avait soin du cheval, entre lui aussi dans l'auberge et s'ébrouant avec la plus aimable jovialité s'écrie d'un ton qui ne saurait souffrir de réplique que de la part d'adversaires de mauvaise foi : « Quelle pluie, mes amis! » Tous vibrent à l'unisson.

Mais ce n'est pas tout. « Il faut prendre quelque chose. » En campagne électorale, il faut toujours « prendre quelque chose ». « Qu'est-ce que nous prenons? Qu'est-ce que vous prenez? Du vin, parbleu! toujours du vin. » Les assistants prennent du vin, ne prennent que du vin. Et, vous savez, le vin est trop bon dans nos pays pour qu'on boive autre chose que du vin. Infiniment gracieuse et frisée, sur les tempes, l'aubergiste s'approche de moi qui suis candidat, ne l'oublions pas. « Que prendront, ces messieurs? glisse-t-elle. — Eh! du vin, ces messieurs prendront du vin? » Ménard réplique : « Du vin, mais certainement nous prendrons du vin. » Et David d'ajouter à son tour : « Mais oui, mais oui, du vin pour trinquer avec nos auditeurs, s'ils veulent bien nous le permettre. » Je dis cependant : « Si, par hasard, vous aviez du café, pour nous réchauffer, vous comprenez, Madame! — Certes! dit Ménard, prenons du café d'abord. — Vous avez raison, reprend David, un peu de café et nous trinquerons après la conférence. »

Décidément nous sommes lâches. Mais quand le vin est tiré, il faut le boire. Et nous n'avons rien perdu pour attendre!

Trois heures et quart, la salle est pleine. Je commence : « Messieurs, si vous voulez bien nommer un président?... » Dulong! Bertrand! Bertrand! Dulong? C'est très curieux.

Entre Bertrand et Dulong je n'ai pas de préférence.

Il pleut, il pleut. La pluie frappe avec rage la devanture de l'auberge.

. . . . . .

Le mardi dix heures du soir. Nuit noire. Il a plu pendant la journée. La pluie, arrêtée un moment, a recommencé vers neuf heures. Le répit qu'elle s'est accordé a décuplé ses forces. Elle tombera toute la nuit, c'est certain. Elle tombe même avec une férocité particulière pour mieux imprégner la terre, sa victime. Car il n'y a plus à hésiter maintenant. Et dans les villages on ne dit plus : « Après tout, cette pluie n'est pas mauvaise pour les champs. » On dit carrément, nettement : « Cette pluie est désastreuse pour la campagne. » Et on s'indigne en paroles circonstanciées contre la persistance d'une pluie qui est gênante pour tous, pour les cultivateurs et pour les candidats.

Nous revenons de Saint-Julien-sur-Vaire à la sous-préfecture. Il y a toujours douze kilomètres au moins du village à la sous-préfecture. Et les routes sont toujours droites, d'autant plus longues. Nous ne sommes que deux sur notre petite voiture. Et nous recevons assez stoïquement le céleste torrent, car nous sortons d'une conférence pénible, traversée des interruptions véhémentes et d'ailleurs contradictoires d'une bande de jeunes socialistes, et nous nous sentons avec joie délivrés d'une corvée. Une de plus, une de moins! disons-nous. En outre, notre petit cheval, abondamment pourvu d'avoine, fait preuve d'une bonne volonté à nulle autre pareille et galope. Mais les pluies ont creusé les ornières du chemin. A certains endroits les flaques immenses comme les grands lacs de l'Amérique du Nord se rejoignent. Notre voiture se précipite avec allégresse dans leurs profondeurs. Et l'eau secouée jaillit vers le ciel. Nous allons, nous allons. La vitesse s'accélère. La roue gauche entre brusquement dans une flaque plus profonde, un bruit net. Vlan! le ressort est cassé. Tout va bien. Aucune maison ni d'un côté, ni de l'autre à des distances incalculables. Un malheur aussi imprévu nous rend stupides. Nous ne songeons même pas à protester contre cette inutile cruauté du destin. Puisque notre voiture est brisée, nous irons à pied, voilà tout. A grands pas, nous marchons. Mais, hélas! notre petit cheval a un pas de demoiselle. S'il trotte, il va beaucoup plus vite que nous; s'il marche, nous allons beaucoup plus vite que lui.

Notre misère extrême nous rend industrieux. L'un à gauche, l'autre à droite nous prenons les rênes, nous les enfilons au bras comme l'anse d'un panier, nous mettons les mains dans nos poches car la pluie n'est pas chaude, je vous en réponds, et nous reprenons notre marche dans l'obscurité bruyante et glacée, tirant à nous le cheval. Malheureusement, son pas ne s'allonge pas et il nous semble que nous piétinons sur place.

Que faire? Depuis trente minutes, nous avons avancé de deux kilomètres à peine. Et la ville est à plus de six kilomètres encore. Onze heures ont sonné là-bas dans le joli village de Marcy qui dort parmi la plaine. Nous disons : « Si nous montions sur la voiture, tous deux du côté où le ressort est bon, en trottant doucement nous gagnerons du terrain tout de même », et aussitôt dit, aussitôt fait. Allons, bon! Qu'est devenu le fouet? Et la couverture? Ils ont dû tomber tout à l'heure lorsque l'accident s'est produit. Ce n'est pas ce soir que nous retournerons les chercher.

Sur la voiture l'équilibre est instable. Mais nous avançons prudemment. La grande lueur vague des becs de gaz projetée dans le ciel sombre, et qui signifie la ville, devient de plus en plus proche. Trempés, grelottants, nous franchissons l'octroi. Il est minuit passé. Tous les cafés sont fermés. Et nulle part on ne nous attend, car il est trop tard pour cette petite ville calme et méthodique. Il nous est interdit d'espérer pour ce soir le moindre lait chaud. A la guerre comme à la guerre!

Et demain nous devons repartir en campagne. Nous sommes certains qu'il pleuvra toujours.

. . . . . .

Et je dis encore la même chose parce que c'est encore la même chose : Il pleut. Samedi saint. Veille de Pâques. A huit heures du soir, je dois faire une conférence à Saint-Jacques-de-Boulommieu, gros village de la montagne. Je continuerai ma tournée dans le canton le plus éloigné de la sous-préfecture durant le dimanche et le lundi de Pâques. Je ne ferai pas plus de dix conférences pendant ces deux jours. C'est peu.

Saint-Jacques est à vingt-huit kilomètres de la sous-préfecture. Pas de chemin de fer, vous pouvez m'en croire. Il faut prendre une bonne voiture solide qui ne secoue pas trop. Je trouve une voiture à capote. Ah! qu'on sera bien là-dessous à l'abri de la bourrasque! Le cocher est un bon drille, aimant à rire, aimant à boire, et très populaire dans toute la région sous le sobriquet de *Cusenier*, un surnom qui se comprend aisément. Un vrai cocher pour campagne électorale! Il connaît admirablement la route et nous assure, à mon compagnon et à moi, qu'il ne nous faudra pas plus de quatre heures pour arriver à Saint-Jacques.

Nous partons donc à quatre heures de l'après-midi.

Mais [illegible] soudain
Et la verte averse!
Aussitôt tout fut
Devant la tempête

Qui là-haut s'apprête!
Et c'est sur le monde
Un âpre et dur bruit
Qui bouillonne et gronde!

Ainsi versifie l'ardent poète Georges de Bouhélier. Il ne saurait mieux dire, à mesure que nous grimpons le long de la montagne le bruit âpre et dur bouillonne davantage et gronde plus fort. La pluie ne peut se résoudre à tomber droit du ciel sur la terre. Elle s'arrête en chemin, elle se cabre sous le vent qui la fouette. Enfin, elle s'engouffre sous la capote de la voiture, le vent y entre avec elle, malgré l'obstacle que présente le valeureux Cusenier sur le siège; nous grelottons et nous n'avons aucune envie de rire. Cusenier jure de son mieux, mais en vain. Et ses jurements dans la nuit qui nous entoure subitement sont une distraction insuffisante. Tout nous arrête; la nuit nous enserre. Et je me demande : Arriverons-nous à temps? La route apparaît d'un gris sombre entre le roc noir et abrupt sur la droite et le précipice plus noir et plus abrupt sur la gauche. Nous parvenons, cahin-caha, à la Croix-du-Nord, où se trouve une auberge peu fréquentée. Nous entrons. Nous buvons pour nous réchauffer un peu. Cusenier avale du rhum avec une décision qui me donne des inquiétudes. Restent dix kilomètres. Cusenier, qui ne perd pas le nord ni le sentiment de ses devoirs, parle d'éclairer les lanternes de la voiture. Excellente idée! Mais les lanternes sont tellement vissées, qu'il est impossible de les enlever. Or, le vent est tellement violent qu'il éteint toutes les allumettes. Il nous faudrait des tisons, invention merveilleuse de la régie française, mais encore peu connue dans les régions montagneuses. Pas de tisons, pas de lanterne allumée. Encore la marche dans la nuit. Cusenier, qui sait s'accommoder de toutes les circonstances et à qui la vie inclémente a dès longtemps inspiré une imperturbable philosophie, proclame avec une belle audace qu'il sait son métier, qu'il connaît la route, ah! s'il la connaît! et qu'on peut sans crainte et sans lanternes s'acheminer vers Saint-Jacques. On doit toujours accepter ce qu'on ne peut pas empêcher. Cusenier remonte sur son siège en jurant délibérément. Mélancolique, j'allume une cigarette avant de quitter la salle de l'auberge. Et je m'engouffre, avec le vent et la pluie, dans la voiture. Moi aussi, je pars sans lumières, sinon sans craintes. Allons! du courage, Cusenier! Vous conduisez le candidat républicain et sa modeste fortune dont il échangerait volontiers une petite part contre une simple boîte d'allumettes tisons!...

Allons! allons! A ma cigarette qui se termine j'en allume une autre, puis une autre. Il me semble que le cheval hésite davantage entre le précipice et le mur montagneux. Cusenier, qui jure toujours, le conduit avec moins de décision. « Ah! si on avait seulement une lanterne éclairée! » proclame par moments ce cocher raisonnable. Il dit, et ses paroles, que je tiens pour judicieuses, font jaillir en moi une foule d'idées que je chasse à la hâte parce qu'elles ne valent rien! Tout à coup : « Cusenier, arrêtez-vous! fais-je impérieusement. J'ai une idée, une bonne idée! Descendez de votre siège, venez à moi, et si vous êtes comme je le crois dévoué à la cause républicaine qui est digne d'être servie par vous, nous arriverons sans encombre à Saint-Jacques, et je ferai devant un auditoire attentif et nombreux une conférence dont il sera parlé dans les annales politiques de la France. En attendant, malgré le vent qui nous raille et la pluie qui nous nargue, et encore que nous n'ayons pas d'allumettes, nous allumerons nos lanternes, l'une de nos deux lanternes tout au moins, et nous illuminerons la route tout entière. » J'extrais alors de ma poche un cigare demi-londrès, — malgré leur qualité médiocre, les électeurs daignent quelquefois les accepter. — « Prenez ce cigare, mon ami Cusenier, prenez ce cigare. Avec le couteau que vous avez dans votre poche (car vous avez un couteau dans votre poche), coupez délicatement l'une de ses extremités : et maintenant allumez-le à ma cigarette qui charbonne il est vrai, mais pourra néanmoins fournir un foyer suffisant. » Ce n'est pas tout. Vous n'êtes qu'au commencement de la grande tâche que vous accomplirez sans faiblesse. Ouvrez la lanterne, l'une ou l'autre, celle qu'il vous plaira. Appuyez le feu du cigare contre la mèche de la bougie. Elle est sèche. J'ai l'espoir qu'elle s'enflammera. Si notre espoir était déçu nous aurions du moins tenté tout ce qu'il était possible à des hommes dans notre situation de tenter; nous n'aurions aucun reproche à nous faire, et il ne nous resterait qu'à nous confier aux dieux. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait, avec un zèle qu'on ne saurait trop admirer, Cusenier fuma son cigare tout contre la bougie. Nous fîmes devant l'ouverture de la lanterne un rempart que le vent ni la pluie, malgré leurs assauts réitérés, ne purent franchir. Et bientôt une petite flamme vive nous prouva que nos efforts industrieux n'avaient pas été inutiles. Nous avions enfin éclairé notre lanterne! Cusenier remonta sur son siège, en jurant toujours, dans l'animation de la joie la plus sympathique; et il fuma son cigare jusqu'au bout.

Une heure après, neuf heures vingt, nous arrivions presque gaiement à Saint-Jacques. En toute hâte, nous descendîmes à l'auberge. Depuis vingt minutes, désespérant de nous voir arriver, et pensant que la tempête nous avait dissuadés d'un trop pénible voyage, tous les électeurs étaient partis...

... L'aubergiste courut avertir le maire qui était de nos amis. Chez lui, nous dînâmes le mieux du monde. Le lendemain matin, jour de Pâques, à la sortie de la première messe (le jour de Pâques, tous les électeurs cléricaux ou anticléricaux vont à la messe), je cueillis près de deux cents électeurs. Dans l'auberge, en face de l'église, je fis une avantageuse conférence. A quelque chose malheur est bon.

UN CANDIDAT.

(*A suivre.*)

COUP D'ŒIL SUR LA SITUATION ALGÉRIENNE

La Chambre, avant de se séparer, a adopté sans discussion le projet d'emprunt de 100 millions que va contracter notre grande colonie.

C'est là plus qu'un événement, c'est une phase nouvelle de l'évolution algérienne qui, commencée il y a quelques années, a poursuivi sa marche pour entrer enfin dans la période d'épanouissement.

Quand l'Algérie sera dotée d'un parlement colonial, l'évolution sera complète alors, et comme cette institution est le complément indispensable des réformes obtenues, il est à présumer qu'elle ne saurait se faire attendre bien longtemps encore. Ce qui la retardera peut-être, c'est qu'elle aura pour conséquence à peu près certaine la suppression de la représentation algérienne au Parlement, dont l'effet le plus immédiat sera de ramener l'apaisement dans les esprits trop préoccupés par les questions de politique pure. Mais on se heurte là à des situations acquises, à des intérêts considérables, et bien que l'abolition des rattachements ait diminué l'influence de la représentation, celle-ci n'en demeure pas moins puissante en certains cas, plus particuliers que généraux, il est vrai, et les pouvoirs publics étant obligés de compter avec elle, il s'ensuit un conflit qui ne peut être tranché que par l'offre même des députés de se sacrifier sur l'autel de la Patrie.

C'est peut-être attendre beaucoup de leur desintéressement et de l'affection profonde qu'ils portent à la Colonie qu'ils représentent, et si le Gouvernement est aussi décidé qu'on le prétend à achever son œuvre, conviendrait-il qu'il ne leur laissât pas l'initiative d'une proposition tellement méritoire que les annales parlementaires n'en ont pas encore enregistré, croyons-nous, de semblable.

En attendant, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la patience ou de la ténacité des Algériens, et il y aurait une curieuse étude à faire de l'état d'âme de ce peuple si longtemps ignoré de la Mère Patrie et actuellement encore méconnu d'un public prévenu contre lui.

On s'est montré surpris de ses accès de mauvaise humeur, de sa turbulence; on s'est indigné de ses cris, de ses protestations, de ses colères; on a flétri, en les qualifiant d'actes de révolte, ses emportements; mais c'est qu'on n'avait jamais entendu ou voulu entendre ses lamentations et les gémissements qu'il poussait depuis quinze ans. La Révolution de 89 fut aussi pour la Cour un sujet d'étonnement. La France, par la voix des feuilles bien pensantes, croyait l'Algérie heureuse puisque ses plaintes ne trouvaient d'écho ni dans la presse ni dans le Parlement. Les grondements sourds qui se produisaient d'un bout à l'autre de la colonie ne parvenaient que faiblement aux oreilles du pouvoir central, dont la représentation gardait les portes, qu'elle matelassait au préalable avec des journaux à sa dévotion. Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, dans la plus belle de nos possessions. Pourquoi donc tout à coup ces cris, ces colères, cette agitation, cette effervescence, ces troubles même révélant brusquement un état d'esprit jusqu'alors inconnu?

C'est que le peuple algérien était las de quinze années de servitude, de quinze années d'espérances entrevues et toujours étouffées. Depuis longtemps majeur, il réclamait son émancipation, et pour rendre plus étroite la tutelle de la mère patrie, on lui avait imposé les rattachements, système de gouvernement aussi impolitique qu'anti-économique, les rattachements dont M. Constans disait : « Je les ai signés, mais si c'était à refaire, je démissionnerais plutôt, et ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que des députés algériens aient pu me les proposer. » Ce peuple qui, dans un effort suprême, au moment où le Midi était dévasté et ruiné, avait en partie reconstitué la fortune de la France en plantant en quelques années 100000 hectares de vignes, puis qui avait à son tour résisté au phylloxera par la replantation en cépages américains; ce peuple qui avait rendu verdoyants des déserts et fertiles des plaines arides et dont la prolificité était telle qu'aucune colonie anglaise ne pouvait sur ce point lui être comparée; ce peuple qui avait fait bravement son devoir en 1871, on le considérait comme un mineur incapable de se conduire et d'administrer ses biens. Il avait, pour utiliser les produits de son sol, créé une foule d'industries, stéarineries, savonneries, distilleries; des lois douanières de la métropole étaient aussitôt venues exiger la fermeture de ces établissements, ruinant leurs propriétaires et jetant sur le pavé des centaines d'ouvriers. Une administration tracassière, au service de la politique, pourchassait ceux qui se plaignaient, terrorisant les autres et

n'accordant ses faveurs qu'à ceux qui se faisaient ses auxiliaires. La justice amovible se prostituait bassement aux pieds du pouvoir, représenté par la députation ou par ses mandataires aux assemblées élues. La Banque d'État, malgré les protestations de son directeur général, n'ouvrait, par ordre, ses coffres qu'aux amis du gouvernement, les fermant impitoyablement aux autres ou leur marchandant le crédit d'après leurs opinions, les persécutant ou les expropriant ensuite, semant la misère, amoncelant les ruines partout. Les budgets départementaux étaient mis au pillage par les créatures du Gouvernement. On se partageait les ponts et les routes à construire sur telles ou telles propriétés, les travaux d'adduction d'eau, d'empierrement ou d'assainissement suivant les intérêts ou les besoins de chacun. Les gros bonnets politiques s'enrichissaient ainsi de la dépouille du contribuable sans profit aucun pour la colonisation.

L'immense majorité des colons espérait toujours qu'une heureuse réaction mettrait enfin un terme à ces scandales, mais un élément nouveau et important, d'autant plus dangereux qu'il était inconscient et compact, était venu déjouer tous les espoirs, détruire toutes les illusions. Le suffrage universel faussé, vicié par l'appoint formidable de ces voix tombant dans l'urne comme une masse, écrasant sous leur poids les majorités indépendantes, ne fut plus qu'un leurre, qu'une duperie. Le suffrage universel est une soupape par où s'exhalent toutes les aspirations et tous les mécontentements. Cette soupape n'existant plus, les passions se concentrèrent et, bouillonnantes sous l'action d'un soleil ardent, ne tardèrent pas à faire explosion. En France on fut surpris; en Algérie on s'étonna que cette explosion ne se soit pas produite plus tôt.

Et c'est ici qu'il faut, après la patience dont il avait fait preuve, admirer la ténacité du peuple algérien.

Forts de l'appui de Burdeau et de Jules Ferry qui, l'un dans son rapport, l'autre dans son enquête, avaient signalé les abus sans nom qui se commettaient dans la colonie sous le couvert du pouvoir central, les Algériens entreprirent de faire le siège méthodique des réformes qu'ils réclamaient depuis si longtemps et dont la principale, à leurs yeux, consistait dans l'autonomie administrative et financière de l'Algérie.

La question était depuis longtemps mûre, et si elle avait été jusqu'alors défavorablement accueillie, on le devait à l'instigation d'intéressés qui, craignant pour leurs prérogatives, jetaient dans les couloirs du Parlement et dans les échos de la presse le mot de séparatisme. Mot magique avec lequel on savait bien qu'on ferait tressaillir d'indignation le cœur de tous les Français, qui ne connaissent l'Algérie que de nom ou par la réputation qu'on lui a faite.

Si quelque chose cependant avait pu provoquer le ferment du séparatisme, c'eût été la prolongation du régime tyrannique que nous avons dépeint plus haut. Or, pendant les quinze années que ce régime néfaste a duré, jamais ni dans les assemblées élues ni dans les réunions publiques ni dans les feuilles de la colonie ni dans les jours d'abattement ni dans ceux d'exaspération, le mot de séparatisme n'a été prononcé. Ce n'était donc pas au moment où l'Algérie touchait au terme de ses souffrances qu'elle allait manifester un état d'esprit qu'elle n'avait jamais eu, professer une opinion qui lui était totalement inconnue. Mais, de même qu'à un autre point de vue on a accusé les Algériens, qui sont bien le peuple le plus tolérant en matière de croyances, le plus indifférent, le plus libre penseur même, au sens exact de ce mot, que nous connaissions, d'être d'affreux cléricaux, transformant ainsi pour les besoins de la cause une querelle économique plus encore que de race en une guerre de religion, de même il fallait bien leur prêter des sentiments antifrançais pour justifier le refus qu'on leur opposait.

Un des mérites de M. Laferrière, après la courageuse initiative de M. Cambon, un des rares gouverneurs que l'Algérie regrette, sera d'avoir fait justice de cette calomnie, et l'institution des délégations financières qu'il créa de toutes pièces vint donner une première satisfaction aux désirs formulés par la Colonie.

Jusqu'alors le vote du budget, ou plutôt son élaboration, était exclusivement de la compétence du Conseil supérieur, où figuraient en nombre égal autant de hauts fonctionnaires que d'élus. Encore ces derniers étaient-ils délégués par les conseils généraux et pris dans leur sein. C'était donc comme un petit Sénat monarchique, dont la mission était de ratifier toutes les propositions du gouverneur général.

La nouvelle institution démocratisa ce corps en lui adjoignant un certain nombre de membres pris dans les délégations, et ces dernières furent exclusivement chargées de la discussion et du vote du budget.

Au point de vue administratif, le gouvernement avait fini par se dessaisir peu à peu de ses pouvoirs en faveur de son représentant, à qui incombait la direction absolue de tous les services publics et de tous les fonctionnaires dépendant autrefois de leurs ministères respectifs. L'autonomie administrative était faite. L'autonomie financière allait suivre.

Bientôt, en effet, l'Algérie était dotée du budget spécial, soumis avant à la discussion des Chambres et, peu après, la personnalité civile était concédée à la Colonie.

Du jour où la libre gestion de ses affaires lui fut remise, la question d'un emprunt devait forcément se poser. Ce fut une des premières préoccupations de M. Révoil.

En effet, sur un budget de 56 millions de recettes et 55 millions de dépenses, la partie affectée au développement d'un pays neuf comme l'Algérie, où il y a encore tant à faire, était tout à fait disproportionnée avec les besoins du pays. C'est ainsi que, pour l'exercice actuel, 3 millions seulement sont destinés aux travaux publics, et encore faut-il déduire de ces 3 millions un million nécessaire aux travaux de grosses réparations; 2 millions sont attribués à la colonisation. Enfin, quelques crédits de moindre importance et s'élevant tout au plus à 500 000 francs sont affectés à des dépenses ayant une répercussion directe sur les progrès de l'agriculture et de l'industrie. C'est donc une somme de 4 millions et demi à peine qui est affectée aux dépenses susceptibles de donner à ce pays l'impulsion nécessaire à sa vitalité productive.

Tout d'abord, l'administration, envisageant dans sa plus complète expansion le développement économique de la colonie, avait eu la pensée d'emprunter 300 millions; elle fit même esquisser un programme d'après lequel on aurait consacré sur cette somme :

50 000 000 à l'hydraulique agricole;
77 000 000 aux travaux maritimes;
64 000 000 aux routes;
62 000 000 aux chemins de fer;
28 000 000 à la colonisation;
19 000 000 aux hôtels des Postes, aux routes et maisons forestières.

300 000 000

Mais outre qu'il eût peut-être été difficile de seconder dans la pratique un pareil effort par des moyens d'action suffisants, un emprunt de 300 millions impliquait le paiement d'une annuité de 11 à 12 millions, et les forces contributives du pays n'étaient point en état de supporter un fardeau aussi lourd.

Il a donc fallu renoncer à ce projet trop vaste et adopter une combinaison plus modeste, mais en même temps plus facilement réalisable.

On a réduit l'emprunt à 100 millions, dont 50 millions à réaliser immédiatement par fractions annuelles de 10 millions de francs, et 50 millions à réaliser ultérieurement, après autorisation par décret rendu sur rapport des ministres compétents.

C'est cet emprunt que le Parlement vient d'approuver.

Il se décompose ainsi :

1° *Travaux publics*

Travaux hydrauliques	7 000 000	31 000 000
Chemins	12 000 000	
Travaux maritimes	12 000 000	

2° *Colonisation*

Amélioration des anciens centres, assainissement et alimentation en eau potable, polders d'essais	[illegible]	12 900 000
Création de centres dont les éléments sont déjà prêts et qui peuvent être effectués dans un temps assez rapide	[illegible]	
Extension de la colonisation dans de nouvelles régions, allotissement, voies d'accès, aménagements d'utilité publique	[illegible]	

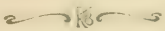
3° *Forêts*

Maisons forestières	[illegible]	[illegible]
Ouverture de sentiers et de chemins forestiers	[illegible]	
Reboisement et mise en valeur des forêts	[illegible]	
Total		[illegible]

Ces sommes importantes venant s'ajouter aux crédits ordinaires affectés à ces travaux vont permettre à la colonie de reprendre l'essor que tant d'années d'administration néfaste lui avaient fait perdre. L'emprunt ne comporte en effet pas d'impôts nouveaux; il n'engage pas les plus-values de l'avenir; il laisse au budget des crédits suffisants pour assurer le bon fonctionnement des services publics. Ce n'est pas un emprunt destiné à combler un déficit, c'est, comme l'a très bien dit M. Revoil, une opération qu'on peut envisager avec la certitude qu'elle sera féconde en effets utiles pour le développement économique et la prospérité de l'Algérie.

La colonie ne pourra qu'être reconnaissante à son nouveau gouverneur d'avoir mené à bien cette importante opération et puisque, grâce à la persévérante ténacité dont elle a fait preuve, la voilà émancipée et libre de ses biens, formons l'espoir qu'elle se montrera, par sa sagesse, digne de la confiance qui vient de lui être témoignée et que désormais, tout entière à l'effort, elle ne songera plus qu'à accroître par son travail le patrimoine de la France.

HENRI LEVAL.



LA VIE LITTÉRAIRE

Leconte de Lisle et ses amis.

Leconte de Lisle et ses amis, par [illegible] et Imprimeries réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Il est évident que Leconte de Lisle eut peu d'amis, et qu'il n'eut guère de bons amis. Fernand Calmettes, qui les énumère avec une implacable sincérité, ne donne qu'une liste médiocre. Et après avoir lu son livre loyal et brave on conserve l'impression de l'isolement prodigieux où Leconte de Lisle vécut sa vie pénible et vulgaire, sa vie glorieuse mais dif-

ficile, sa vie qui le récompensa peut-être de ses peines littéraires mais lui fit payer très cher les satisfactions d'amour-propre qu'il réclamait avant toutes les autres. Leconte de Lisle n'apparaît pas aimable au travers des pages de Fernand Calmettes; mais il semble encore moins aimé. Le génie ne nous est pas sympathique. C'est à peine si nous tenons le génie pour sociable. Ah ! si Leconte de Lisle n'avait eu que du talent, avec de l'habileté !

Il faut en convenir, Leconte de Lisle fut un « raté » de génie. Il subit toutes les rudesses de la vie contemporaine essentiellement malfaisante aux poètes. Et jusqu'au jour où il devint académicien, et où des femmes l'entourèrent au grand mécontentement de Fernand Calmettes, il n'eut guère pour amis et pour admirateurs que des « ratés » et des déclassés. On devine ce que Leconte de Lisle dut souffrir. Il souffrit énormément, mais il souffrit en silence. Et nul ne lui sut gré ni de sa souffrance, ni de son silence.

Il ne put échapper aux douleurs les plus grossières. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Mais elle est insupportable à un poète. Cette pauvreté durable, cette pauvreté tenace que Leconte de Lisle ne put fuir, je ne sais rien de plus effroyable. Au reste, ses amis eux-mêmes étaient préoccupés de la pauvreté de leur ami. Et ils ne pouvaient rien pour la réduire. Est-il un détail plus choquant que celui-ci ? L'achat d'un peignoir en cachemire rose pour Mme Leconte de Lisle tient plus de place dans la vie de ce poète que l'histoire des *Poèmes barbares*. Le peignoir valait 100 francs, mettons 150 francs, et n'en parlons plus. La malignité des amis estima le peignoir 800 francs. Et Mme Leconte de Lisle fut accusée longuement de ne rien comprendre à la glorieuse pauvreté de son mari, et d'être fort inférieure à son grand rôle d'épouse d'un poète de génie. Hélas ! hélas ! il ne fait pas bon rester sans défense contre la malice injurieuse des amis. On se souvient d'un peignoir rose qui greva l'insuffisant budget d'un poète inhabile à gagner sa vie, et on oublie que, pendant des années nombreuses, Mme de Lisle se faisait faire tout juste un costume par an et rafistolait de son mieux le costume de l'année précédente. Sacrifice grandiose et discret, vulgarité profonde de l'existence !

Leconte de Lisle aspirait aux sommets, et il fallait qu'il vécût toujours terre à terre. Pour payer son terme il acceptait des pensions de gouvernements qu'il méprisait de toutes ses forces. Et lui qui souhaitait les admirations réfléchies des esprits d'élite, il fut vanté d'abord par les grisettes de la Brasserie des Martyrs. Cette brasserie fut un des premiers salons littéraires de notre temps. Un salon populaire, cela est vrai, et où on rencontrait plus de sincérité que d'élégance. Les habituées de ce salon ne comprenaient pas tout ce qu'elles admiraient; mais, en bonnes filles qu'elles étaient, se résolvaient gentiment à admirer sans comprendre. Elles admiraient donc les vers de Leconte de Lisle. Elles croyaient à sa gloire, et elles la proclamaient. C'est dans le peuple que naquit la gloire de ce contempteur littéraire du peuple. Et Leconte de Lisle vécut longuement, longuement, travaillant malaisément, soucieux d'une gloire à nulle autre pareille, ambitieux de domination et n'obtenant qu'une gloire contestée, n'atteignant qu'à une domination précaire.

Est-ce que ses amis pouvaient développer en lui les réconfortantes illusions? Nullement. Ses amis véritables étaient des êtres incomplets ou médiocres : Thalès Bernard, de Flotte, Glatigny, Andrieux, Cladel, etc. Presque tous les autres ne l'entouraient que par ambition et n'étaient des amis qu'apparemment. Ils venaient tous les samedis au salon de Leconte de Lisle ; ils oubliaient Leconte de Lisle dès qu'ils quittaient son salon. En vérité, ce poète qui eut peu d'admirateurs enthousiastes eut moins d'amis encore que d'admirateurs. Parmi ceux qui vivent et qui se sont poussés peu à peu vers la gloire ou vers l'Académie, ou qui sont restés à mi-côte de l'une ou de l'autre, quels noms pourrons-nous relever? C'est l'intérêt, c'est le charme du livre de Fernand Calmettes de nous faire assister à l'effort de nos contemporains qui aujourd'hui ne font plus d'efforts parce que tous leurs efforts précédents ont été récompensés. Grâce à lui, nous surprenons quelques-uns de ceux qui nous dominent, en route vers la domination. Et leurs attitudes ne sont pas toujours belles. Et leurs postures sont quelquefois de celles dont ils voudraient qu'on ne se souvînt pas.

Léon Dierx est timidement admirateur. Il a tout le talent qu'il a, pas plus; c'est assez pour un bibliothécaire adjoint au ministère de l'instruction publique. C'est encore assez pour un prince des poètes. Il admet la suprématie de Leconte de Lisle parce que Leconte de Lisle est son compatriote et parce qu'il a le caractère impérieux. Au surplus, il a des rhumatismes et la vie ne lui est point toujours clémente. Il est raisonnable et discret, et le jour où les poètes font de lui leur prince, il déclare sans vanité qu'il vient d' « entrer dans le ridicule ». Il exagère. Et ceux qui n'aimeront point ses vers aimeront sa modestie.

Dirai-je que Catulle Mendès est de tous ceux qui entourent Leconte de Lisle un des écrivains les plus sympathiques ? On ne le croira pas, et pourtant cela est vrai. Il se montre alors dans toute sa jeunesse, c'est-à-dire dans toute son excuse. Il n'est pas alors celui qui, n'ayant accompli aucune œuvre durable, pontifie à vide. Mais il a l'amour de la beauté littéraire ; il sent la noblesse de la littérature et de l'art. Et il témoigne d'un dévouement sans bornes, aux ar-

tistes et aux écrivains. Ce jeune Bordelais crée incessamment des revues où les libres esprits répandront leurs proses et leurs vers. Ce poète est le plus ardent des hommes d'action. Il n'est jamais plus actif ni jamais plus ardent que lorsqu'il importe de rendre service à un ami dans l'embarras, et Dieu sait si les amis de Mendès sont souvent dans l'embarras. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé les poètes et la poésie.

On pardonnera moins à Bourget qui n'a rien aimé que lui-même. En ce temps-là Bourget était déjà soucieux des élégances. Ses contemporains admiraient, en les narguant un peu, ses pantalons collants, serrés à la cheville et qui l'obligeaient à se tenir assis les jambes allongées pour ne pas distendre le drap aux genoux et déformer la coupe — de même qu'ils le forçaient (c'est Fernand Calmettes qui le dit) « à contourner ses pieds assez difficiles à présenter avec avantage ». Ah! les pieds de Paul Bourget! En outre, Paul Bourget en imposait à ses amis par ses recherches de délicatesse mondaine et notamment « par ses quatre savons à l'usage distinctif du visage, des mains et du corps ». Il est un détail enfin que la postérité ne devra pas oublier et qui est véritablement significatif d'un tempérament intellectuel et moral : Paul Bourget partageait son appartement assez confortable avec un *chef de rayons aux magasins du Louvre*. Je m'en doutais. C'est de cette collaboration ou de ce partage que sont nées toutes les belles œuvres dont les mondaines assez primitives de notre époque consentirent si volontiers à être ébaubies. Elles admiraient dans le psychologue l'ancien ami du chef de rayon.

On discutait alors assez vigoureusement, et avec quelque tendance à le rabaisser au-dessous du médiocre, le talent de François Coppée; mais Coppée savait ce que peuvent « patience et longueur de temps ». Il faisait donc ce qu'il lui appartenait de faire pour répondre aux critiques : il continuait. Les amis de Leconte de Lisle l'appelaient « un Lakiste du faubourg ». Ce faubourg n'était point encore le faubourg Saint-Germain. Fernand Calmettes suit François Coppée avec une sévérité cordiale. Il ne sait s'il le doit condamner, ou plaindre, ou admirer. François Coppée a toujours bénéficié de telles incertitudes, et il s'est avancé sans vanité dans les petits sentiers qui mènent sûrement à la gloire. Il eut d'ailleurs la chance de posséder des ennemis ridicules. Entre autres, Villiers de l'Isle-Adam. Villiers était un peu fou, je crois. Mais il avait, comme Leconte de Lisle, le culte des pensées hautes. Et il aimait la poésie. Il détestait Coppée. Il l'attaquait toutes les fois qu'il trouvait l'occasion. Et il faisait naître les occasions de l'attaquer. Il le poursuivait de ses sarcasmes ahurissants. Et pendant ce temps-là Coppée prospérait doucement. Et doucement Villiers s'enlizait dans le ridicule. Pauvre fou! Il en vint un jour à solliciter les palmes académiques. Il couvrit de ses titres quatre pages de papier grand format, énuméra toutes ses œuvres écrites, et celles qu'il écrirait, lesquelles étaient les plus nombreuses. Le bureau du ministère répondit : *Inconnu*. Hélas! ce pauvre Villiers était assez méconnu pour avoir le droit de n'être pas inconnu. Cela se passait en 1879 et Villiers de l'Isle-Adam devait mourir sans avoir les palmes académiques. Mais déjà Coppée pouvait dédaigner son adversaire déséquilibré!

D'autres se pressaient dans le petit salon de Leconte de Lisle : J.-M. de Hérédia, qui était assurément un bon garçon, mais admirait trop « les hommes du monde ». C'est pourquoi chez Leconte de Lisle, où se coudoyaient des hommes qui n'étaient pas du monde, on ne l'aimait pas autant qu'on aurait pu l'aimer. Et voici Léon Barracand à qui la gloire sourit tout d'abord pour ensuite et bien injustement transformer son sourire en grimace; Barracand, dont le talent pas plus que la persévérance n'a été entièrement récompensé.

Un jour, on vit venir Sully Prudhomme. Il était affable, et doux et réservé. Il lut des vers. Et ses intonations, lentes et chantantes, plaisaient. Mais on ne savait si on devait admirer Sully Prudhomme comme un maître ou simplement comme un élève. Et il ne semble pas que le bon Sully Prudhomme ait été très satisfait de cette hésitation. André Theuriet supportait davantage d'être négligé : on aurait pu croire qu'il se plaisait à l'être. Dans le salon de Leconte de Lisle, il lui suffisait de « compléter un bon ensemble ». Il remplissait ce petit rôle avec sa discrétion coutumière. Heureux les hommes qui dans la vie littéraire peuvent de toutes façons jouer les utilités! Et n'est-ce pas Anatole France dont Fernand Calmettes analyse le caractère avec une impressionnante subtilité! Il faut nous résoudre à ne pas pénétrer entièrement le caractère des écrivains. Mais France était fort agréablement persuasif le soir où il invoquait les théories les plus générales pour démontrer à Paul Bourget que ses vers ne valaient rien. Paul Bourget avait écrit :

> Je ne sais quels remords se mêlent aux tendresses
> Des mots que nous disons par ce dernier beau soir,
> Car nous allons quitter, pour ne plus les revoir
> Ces *beaux* lieux si remplis de nos *belles* jeunesses.

France raillait cette répétition d'épithètes. Bourget la justifiait, en descendant la rue de Rennes... Et, cependant, Anatole France poussait une petite voiture où dormait l'enfant d'un ami. Cette simplicité n'est-elle pas exquise!

Elle l'est, et c'est elle qu'il faut goûter dans le livre tout entier de Fernand Calmettes. Avec elle,

une franchise courageuse qui n'est jamais lasse de s'exprimer. Fernand Calmettes est un noble esprit de ce temps. Lui non plus n'a pas toute la renommée dont il est digne. Il croit à la grandeur de la vocation littéraire. Il croit à la noblesse de la vie littéraire. Et rien ne le peut dissuader de croire encore à cette grandeur et à cette noblesse. Son livre, tout plein d'ardeur et de sincérité, est l'œuvre d'un artiste indépendant. C'est assez dire que des œuvres de ce genre sont extrêmement rares aujourd'hui. Fernand Calmettes n'a jamais peur de dire la vérité; il a quelquefois trop peur de ne pas la dire complètement. *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* Il ne cache rien de cette lamentable existence de Leconte de Lisle dont la souveraineté glorieuse s'établit difficilement et fut toujours contestée. Je ne sais rien de plus triste que cette vie de Leconte de Lisle : une vie sans événements, mais pénible, pénible; des gênes pécuniaires incessantes, l'impossibilité de se délivrer d'elles; un caractère hautain, une prodigieuse inaptitude aux travaux vulgaires, une noble ambition, mais un peu jalouse des amis incertains, rien de ce qui console et de ce qui réconforte, sinon une foi absolue en son génie...

Fernand Calmettes fait plus que d'étudier le milieu littéraire où se débattit Leconte de Lisle : il étudie vraiment les mœurs littéraires d'une époque. Quelle époque, si près et si loin de la nôtre! Fernand Calmettes, dont le généreux pessimisme est plus âpre qu'indulgent, l'apprécie avec une sévérité méprisante qu'il dissimule malaisément, encore qu'il soit surtout avide de faire voir son impartialité maîtresse d'elle-même... Quel juge excellent il serait de la vie littéraire que nous vivons aujourd'hui et qu'on ne peut excuser d'être plus basse que parce que sa bassesse est plus inconsciente!

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *La Force du sang*, par André Couvreur; Plon, éditeur. — *Virginie Déjazet*, par L. Henry Lecomte; Librairie illustrée, J. Tallandier. — *Les Contes du Vampire*, par A. Ferdinand Hérold; Mercure de France. — *Un coco de génie*, par Louis Dumur; Mercure de France. — *Aktis*, roman antique, par Jacques Langlois; Ollendorff, éditeur. — *Wania*, par Maxime Gorki; Perrin, éditeur. — *L'Amoral*, par Valentin Mandelstamm; éditions de *La Plume*. — *Scènes et Doctrines du nationalisme*, par Maurice Barrès; Juven, éditeur. — *Poésies*, par Alphonse Quinette; Plon, éditeur. — *Fouchard, député*, par Lucien Trottignon. — *Philédonis*, par Paul Fraycourt; Simonis Empis, éditeur. — *L'âme païenne*, par H. B. Brewster; Société du Mercure de France. — *Dieu et le Monde*, essai de philosophie première, par J.-E. Alaux; Alcan, éditeur.

THÉATRES

Opéra-Comique : *Pelléas et Mélisande*, drame lyrique en 5 actes et 13 tableaux de M. Maurice Mæterlinck; musique de M. Claude Debussy.

Voilà une œuvre de combat, qui sera discutée passionnément, pour ou contre laquelle on ne peut manquer de prendre parti... et ce n'est pas là le propre des efforts quelconques. Aussi bien, dès avant la répétition générale, certains avaient déjà pris position, et, chose qui n'est pas banale, au premier rang l'auteur lui-même, ou plus exactement l'un des auteurs. On se rappelle la lettre publiée par M. Maurice Mæterlinck dans un grand journal du matin, où celui-ci, ravivant l'éternel débat des prérogatives du poète en ses rapports avec le musicien et l'impresario, dénonçait violemment des procédés qu'il jugeait incorrects, en même temps qu'une interprétation de nature à travestir le sens de son œuvre.

M. Mæterlinck, en prenant une attitude aussi catégorique, outrepassait évidemment les bornes de la critique permise. Ce sera toujours une posture regrettable, celle d'un auteur souhaitant publiquement la chute de sa pièce dès avant la première : on y sent trop la nervosité d'un homme qui a peine à se maîtriser; on y soupçonne des *dessous* qui font suspecter son impartialité. Je dirai plus : M. Mæterlinck s'infligeait un démenti à lui-même, puisque, le jour où il donnait à un musicien licence de tirer un drame lyrique de sa pièce, il savait bien à quoi il s'exposait. Il n'ignorait ni les tendances, ni la nature du talent de M. Debussy, ces tendances étant si accusées qu'avec lui du moins il ne saurait y avoir de surprises : aussi bien était-ce un peu tardif de manifester sa mauvaise humeur quelques jours avant le lever du rideau!... Quoi qu'il en soit, je le répète, l'ouvrage mérite la discussion : il l'appelle même invinciblement, et nous ne saurions reprocher à M. Albert Carré de l'avoir produit devant le public et la critique, puisqu'il nous paraît propre à jeter un jour merveilleux sur cette passionnante question : l'avenir du drame lyrique, puisque encore il suscite des idées et des points de vue aussi variés que suggestifs; notre rôle est précisément de les ordonner et de les mettre en lumière.

Tout d'abord, quelle est la qualité littéraire d'un drame comme le *Pelléas et Mélisande* de M. Maurice Mæterlinck? L'établir doit être notre premier soin, car il y a relation certaine, correspondance parfaite entre la valeur poétique d'une œuvre et la musicalité qu'elle enferme. Dans son remarquable *Portrait* de l'écrivain, paru ici même voici deux semaines, et que je me reprocherais de ne pas rappeler, M. Georges

Grappe l'a excellemment montrée, en évoquant « ces petites vies toutes modestement dérobées à l'ombre d'un palais, dramatiques sans éclat, cruelles sans révolte », ces Maleine, ces Mélisande, ces Ascolaine et ces Alladine, en qui l'on retrouve « des parentes très proches des héroïnes de Shakespeare et de Chaucer, de tous ces poètes d'un siècle aux rêves charmants qui forment le cycle des légendes du Nord ». — Je doute qu'on puisse mieux caractériser le talent de M. Mæterlinck, ce talent qui d'une part se rattache à la tradition d'illustres aïeux, et par ailleurs rend un son tout nouveau, essentiellement moderne et qui n'est qu'à lui, grâce à sa morbidesse, à ses atténuations, j'allais dire à ses puérilités, par où sont choquées les natures très saines qui répugnent à certaines complications du sentiment et du geste. Il est tout en cela dans sa première manière, ce Mæterlinck des œuvres dramatiques, et nous ne saurions le trouver ailleurs.

N'importe, elle est réelle et prenante, la poésie qui se dégage de ces énigmatiques figures. La destinée de ces charmants petits êtres, ce Pelléas et cette Mélisande qui s'aimèrent un peu par surprise, et qui « jouèrent comme des enfants autour d'une chose qu'ils ne soupçonnaient pas », combien elle est attachante en ce poème dialogué écrit pour la scène, et qui, j'en suis convaincu, réalisé tel que l'a voulu l'auteur, produirait le plus saisissant effet ! Ce Pelléas et cette Mélisande sont-ils autre chose qu'une réduction à la mesure de nos modernes sensations, de ce Paolo et de cette Francesca commentés ici même, et n'avais-je pas raison de parler de ces grands *lieux communs*, de ces *thèmes éternels* qui toujours composèrent la matière favorite des poètes, depuis les temps sombres et quasi héroïques du moyen-âge jusqu'à nos modernes décadences ? On connaît leur histoire, qu'il ne sera pourtant pas inutile de rappeler ici : — Comment Golaud, petit-fils du vieux roi Arkel, trouva un jour, dans une forêt de son domaine, la petite Mélisande à la longue chevelure d'or, et s'étant laissé prendre à ses charmes, l'épousa, barbon aux tempes déjà grises qui plus congrûment eût été pour elle un père ;... comment ses yeux à elle rencontrèrent ceux du jeune Pelléas, frère cadet de Golaud, qui pour elle devint aussitôt le Prince Charmant ; comment s'étant vus ils s'aimèrent, pour ce que le cœur de Pelléas se prit aux regards de Mélisande, comme ses doigts aux boucles dorées de sa longue chevelure,... comment ils se cherchèrent et se rapprochèrent — tels des enfants qui ne savent où ils vont ; — comment enfin Golaud, qui dans leurs jeux tout d'abord n'avait vu qu'ébats puérils, en conçut une jalousie soudaine, et frappa mortellement son frère au premier rendez-vous. C'en est assez, oui, c'est assez de poésie latente en un conflit d'âmes torturées par le Destin, pour composer la matière de la plus touchante histoire... et c'est l'essence de ce que nous trouvons, de ce que nous aimons dans Lancelot, dans Tristan, dans Paolo et Francesca ; car, faut-il le répéter encore ? c'est le sortilège éternel, vieux comme le monde et qui ne finira qu'avec lui, de la passion coupable et contrariée. C'est aussi l'attrait subtil de ce Pelléas, de cette Mélisande, avec je ne sais quoi de plus rare, de plus imprécis, de plus décadent, qui constitue la manière propre de M. Mæterlinck en son évolution première.

Il y a là, parmi d'évidentes étrangetés, des scènes d'un charme subtil et délicat, fait de menues notations d'âme, par où nous percevons tout l'*inconscient* de leur vie intérieure. Telle la première rencontre de ces deux enfants, et ce don symbolique de leur être dans la confusion de leur chevelure ; telle encore la scène du premier aveu qui est aussi celle du rendez-vous suprême, et précède la mort de Pelléas. Il y a aussi des choses fortes et puissantes, d'une émotion poignante et qui fait presque mal, par une sorte de hantise hallucinatoire — comme la scène où Golaud se sert de son petit garçon Yniold, enfant d'un premier lit, pour épier les démarches et les gestes des deux amants ; celle encore où Golaud, devant son grand-père Arkel qui lui vante l'innocence de Mélisande, laisse éclater sa colère et ses soupçons. Celle-là est d'une allure toute shakespearienne et sent son Othello d'une lieue. Je ne puis résister au plaisir d'en détacher quelques traits pour sa singulière beauté littéraire :

GOLAUD, *à Arkel.* — Voyez-vous ces grands yeux ? On dirait qu'ils sont fiers d'être purs. Voudriez-vous me dire ce que vous y voyez ?

ARKEL. — Je n'y vois qu'une grande innocence.

GOLAUD. — Une grande innocence ! Ils sont plus grands que l'innocence ! Ils sont plus purs que les yeux d'un agneau ! Ils donneraient à Dieu des leçons d'innocence ! Une grande innocence ! Écoutez : j'en suis si près que je sens la fraîcheur de leurs cils quand ils clignent. Et, cependant, je suis moins loin des grands secrets de l'autre monde que du plus petit secret de ces yeux ! Une grande innocence ! Plus que de l'innocence ! On dirait que les anges du ciel s'y baignent tout le jour dans l'eau claire des montagnes ! Je les connais, ces yeux ! Je les ai vus à l'œuvre. Fermez-les, Fermez-les, ou je vais les fermer pour longtemps...

* * *

Si réellement, si intimement *poétique*, une telle donnée est-elle *musicale* ? Pouvons-nous en douter, et qui donc oserait dire le contraire ? Tout sujet où il y a de la poésie enferme aussi, par ce seul fait, de la musique en soi, puisque poésie et musique sont sœurs jumelles, à maints égards inséparables.

Reste à savoir quelle sera la nature de cette musique, et dans quelle mesure elle devra se manifester : toute la question est là, et l'on n'aura rien fait tant qu'on ne l'aura pas précisée. Or il existe une loi maîtresse, qui semble bien régir souverainement cette alliance des deux arts dans le domaine dramatique : c'est que là où la notation musicale ne vient pas, par sa vertu expressive et la magie de son sens intérieur, *renforcer* la parole déclamée, elle la *diminue* presque fatalement, elle l'altère tout au moins : nous en avons eu la preuve à mainte reprise, durant le cours de cette représentation, et c'est une des raisons pourquoi elle nous a paru si intéressante. Telle progression psychologique, tel enchaînement d'émotions qui, *parlées* tout uniment, revêtent une intensité singulière, nous surprennent et nous déconcertent quand vient s'y joindre la notation du musicien. *De l'inutilité de la musique* en certains cas : tel pourrait être, tel devrait être le sous-titre de cette étude... et quand la musique est inutile, elle n'est pas loin de devenir exaspérante. C'est là l'objection la plus grave que, d'une façon générale, on puisse adresser à la forme du *Drame lyrique*, même manié par le plus grand des génies, et lorsqu'il s'applique à des sujets qui par leur nature idéale et légendaire semblaient l'appeler sans réserves,... à plus forte raison dans une donnée où la réalité et le rêve se confondent, se pénètrent réciproquement : j'ai nommé *Pelléas et Mélisande* (1). La scène, vraiment admirable d'émotion, au 3e acte, où nous voyons Golaud et le petit Yniold épier les gestes de Mélisande, — scène qui, parlée tout simplement, produirait l'effet le plus angoissant, devient irritante et presque intolérable, quand les révélations de l'enfant sont soutenues par une notation musicale. Une pareille scène n'a pu être applaudie et ne peut être défendue que par snobisme, par parti pris de contradiction, et parce qu'il faut toujours que les gageures et les paradoxes, si outrancier soient-ils, trouvent des partisans pour les soutenir.

Aussi bien, dans sa contexture générale et sa ligne d'ensemble, la musique de M. Claude Debussy s'affirme-t-elle comme une véritable gageure et un perpétuel défi à l'opinion : c'est assez pour justifier l'appellation que j'employais au début de cet article : *œuvre de combat*. Je m'explique... Nul élément *mélodique* n'apparaît dans sa trame compliquée, ou si par hasard il s'en manifeste un quelconque, c'est pour s'évanouir tout aussitôt. Les médisants, et il n'en manquera pas, soutiendront que c'est impuissance du musicien; pour ma part, j'y vois seulement le ferme propos d'un compositeur qui produit à la faveur d'un tempérament très tranché et qui a des théories d'art intransigeantes. Seconde caractéristique de cette musique : l'emploi ininterrompu du *mode mineur* et des *dissonances*, sans que jamais le repos du majeur et de l'assonance vienne soulager notre attention irritée, notre sensibilité exaspérée par une si cruelle monotonie d'effets. Je ne saurais insister davantage dans une Revue qui n'a pas un caractère technique; mais une comparaison empruntée à un art voisin servira à faire comprendre mon objection. De même qu'en peinture une qualité d'ombre n'existe que par la lumière qui l'avoisine et lui fait contraste; comme dans une eau-forte de Rembrandt, par exemple, telle intensité de clair-obscur tirera toujours son effet d'une valeur lumineuse disposée par le graveur en opposition avec elle, pareillement et pour des causes identiques, les plus raffinées dissonances ont besoin de succéder à des contraires; sinon elles ne peuvent engendrer que fatigue et exaspération de notre sensibilité. D'instinct les plus grands maîtres connurent cette loi et la vérifièrent dans leurs ouvrages : au premier rang de tous, Richard Wagner, auquel il faut toujours revenir quand on parle de musique aujourd'hui, et qui n'a pas été sans influence sur l'éducation de M. Debussy. A mainte reprise nous avons retrouvé dans son *Pelléas*, surtout parmi les interludes qui séparent les tableaux, des successions harmoniques qui furent chères à l'auteur de *Tristan* et de *Parsifal*.

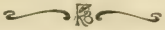
Ces réserves étant formulées, je ne fais aucune difficulté pour reconnaître qu'il y a là un effort de qualité rare et singulièrement original. Pour une oreille délicate et sensible au subtil travail de l'orchestration, je vois dans l'œuvre du jeune musicien des richesses et des raretés qui, dans le domaine des sons, n'ont peut-être d'équivalents en poésie que certains accouplements étranges de mots, certaines épithètes rares et surprenantes comme sut en trouver un Baudelaire, ou bien encore ce Mæterlinck précisément dont M. Claude Debussy a subi l'attirance. Reste à savoir si ces qualités, qui sont l'essence de son talent, ne conviennent pas mieux à des productions de dimension restreinte, comme tels *Nocturnes* que nous savons; si parfois elles ne sont pas déplacées dans une action dramatique qu'elles immobilisent et refroidissent, au lieu de lui communiquer ce dynamisme et cette chaleur qui sont l'idéal du musicien de théâtre.

On voit, par cette brève esquisse, la multiplicité des points de vue et l'intérêt des discussions qu'appelle un pareil ouvrage : cela suffirait à marquer sa valeur comme effort d'*art*, son importance comme *signe*. Quel que soit l'accueil que lui réserve le grand

(1) Je renvoie les lecteurs à mon article sur le *Théâtre en vers*, paru dans la *Revue* du 15 mars, où je touche à cette question du *mélodrame*, en marquant son avenir probable.

public, — jusqu'ici nous n'avons eu que manifestations dénuées de critique, partisans enthousiastes et adversaires passionnés, — il est méritoire à un directeur de théâtre, et l'on ne peut que féliciter M. Albert Carré de lui avoir donné la réalisation de la scène. Tout ouvrage qui rend un son nouveau et sort des sentiers battus, dans lequel par conséquent il entre de l'*art*, si peu soit-il, — et il y en a beaucoup dans le *Pelléas* de M. Debussy, — est préférable aux banalités faciles, aux redites qui sont acceptées sans discussion, parce qu'elles ne contrarient pas la routine et les digestions du public. Voilà une idée directrice que retrouveront, j'espère, dans tous mes articles, ceux qui veulent bien me suivre ici. D'un tel point de vue, félicitons encore M. Carré de s'être montré, une fois de plus pour la mise en scène, le plus précieux des collaborateurs. Tels tableaux, celui du premier acte qui représente une terrasse sur la mer, ceux du deuxième et du quatrième acte qui nous montrent une fontaine dans un parc, sont d'une beauté romantique vraiment enchanteresse et n'ont certes pas leur équivalent parmi les paysages des Salons qui viennent d'ouvrir leurs portes. Pourquoi tant de charme en des choses qui doivent passer si vite, puisque leur destin les condamne à une rapide usure, quand celles qui devraient durer, parfois en contiennent si peu ! Voilà un contraste qui n'est pas sans mélancolie... L'interprétation est excellente. M. Dufranne prête au rôle malaisé de Gaulot la belle sonorité de son organe et l'autorité de sa diction. Quant à Mlle Garden qui joue Mélisande, elle a su esquisser avec une grâce délicate la figure en demi-teinte de cette petite princesse de rêve, dont elle a marqué l'innocence et la naïveté. Elle a l'émoi d'une colombe blessée qui palpite dans la main : n'est-ce pas là la signification poétique et mystérieuse de cette amante qui, tristement et sans révolte, s'abandonne au destin ?

PAUL FLAT.



« L'INDÉPENDANCE »

Au Salon « officiel » de la Société des Artistes français.

Une charge d'atelier, la dernière peut-être (puisque l'atelier devient sérieux), nous montrait, cet hiver, « la danse guerrière exécutée par l'honorable M. Bouguereau devant le buffet de la discorde » : on n'a pas oublié le différend grandiose que souleva la question du five o'clock... Enfin, tout s'est arrangé comme un drame de M. Scribe, et voici le Salon.

Quand j'écris le Salon tout court, je me conforme à l'usage, à l'innovation plutôt, que manifeste, depuis un an, la couverture du livret. Nous y lisons : *Le Salon fondé, en 1673 : cent-vingtième exposition officielle*, 1902. C'était, pour le début du XXe siècle, une surprise que nous réservait la Société des Artistes français ; car nous ignorions, jusque-là, que ce Salon fût plus « officiel » que celui de la Société d'en face. Enfin, sa volonté d'être « officiel » se confirme aujourd'hui sur la pénible affiche d'un jaune mélancolique dont les visiteuses du vernissage se sont esclaffées dès l'abord au seuil du Grand-Palais. « Cent-vingtième exposition officielle », en dépit de la laideur du signe, cela est net : c'est la prétention d'une Église orthodoxe qui ne reconnaît point le schisme voisin ; c'est l'orgueil de la Vérité qui se réclame d'un long passé. Si c'était, plus simplement, l'appréhension de l'avenir qui ressent le désir secret de se cramponner à ses origines ? Menacée par ses propres querelles, la Société trouve bon d'invoquer tout haut la noblesse de son ascendance et la légitimité de son droit divin. Malgré le caprice des temps, elle s'avoue l'héritière des vieilles expositions rigides où trônait l'inquisition de l'Institut et de l'État : le document n'est pas négligeable. Il ne manque plus qu'un Bossuet pour écrire sévèrement l'histoire des variations des églises rivales, comme si le changement, loi de la vie, ne devait jamais atteindre un Salon même « officiel »...

Au surplus, sous le même toit, une Société plus jeune a la double avance de la date et de l'audace, représentant plus savoureusement les instincts nouveaux ; à deux pas, dans les serres de la Ville, les Indépendants sont parvenus à leur dix-huitième année ; prologue instructif, la récente exposition des « Bourses de voyage » et des « Prix nationaux » démontrait que l'encouragement venu d'en haut n'est plus le monopole d'un enseignement, d'une Société, ni d'un Salon ; et voici qu'on projette un épilogue encore plus menaçant peut-être, sous la forme d'un « Salon d'automne » qui rapprocherait librement les sympathies juvéniles, comme elles se rapprochent déjà, chaque printemps, dans l'intimité plus choisie de la « Société Nouvelle », chez Georges Petit. Tandis que la Société des Artistes français affirme un privilège illusoire, c'est le schisme croissant, le morcellement des sélections particulières, l'avenir appartenant à la féodalité des petits groupes...

La royauté des « Champs-Élysées » n'est pas encore, hélas ! une reine fainéante, car elle offre à notre examen 4 268 numéros catalogués, soit, pourtant, une diminution de 544 sur l'an dernier ; la peinture, notamment, a baissé (je parle du nombre) : de 2 092 toiles, elle est brusquement tombée à 1680 ; — 412 tableaux de moins, c'est un progrès ! Si la proportion se maintient, nous reviendrons bientôt

aux Salons de jadis, aux Salons vraiment français, puisqu'ils étaient brefs, où Diderot, le patron des salonniers, félicitait naïvement son ami Greuze de sa morale en action et son ami Chardin de son heureux placement des cadres. Car il faut rendre grâce à la vanité de cette affiche ; et, pendant que la foule parfumée du vernissage s'immobilise autour des vers latins du peintre Humbert qui servent d'épigraphe à la courageuse mythologie de M. Bouguereau, s'entasse dans la salle immense où l'historien Detaille a dédoublé son immense effort, se coudoie et sourit favorable aux pieds rosés de la *Joueuse de boules* du néo-grec Gérome, qu'un rapin de la dernière heure appelle un Tanagra du Musée Grévin, — le salonnier plus grave veut s'inspirer de l'étiquette de ce cent-vingtième Salon (depuis 1673) pour remonter dans l'histoire, pour évoquer d'un trait les menus Salons du XVIIIe siècle chiffonnés par la pointe rieuse de Saint-Aubin, les salons solennels de l'Empire masquant les chefs-d'œuvre dans le Salon Carré du Louvre, le Salon romantique où Delacroix avoisinait Constable, le Salon du Palais-Royal où les Goncourt allaient droit au réalisme en faisant leurs premières armes de critiques, enfin, depuis 1855, les Salons de ce Palais de l'Industrie, raillé par les puristes, mais regretté par les sculpteurs, où l'Institut livrait le dernier combat en face des romantiques méconnus, des réalistes outrecuidants, du plein-air, adroit succédané de l'impressionnisme, à l'heure où Manet se faufilait, malgré les rires, parmi les nus mythologiques qui retenaient la muse charnelle d'Armand Silvestre.

Emporté par les souvenirs, le salonnier n'a pas craint de risquer ce paradoxe : que le Salon de l'académisme offre plus d'imprévu que le Salon de l'impressionnisme, que les « Champs-Élysées » sont donc plus suggestifs que le « Champ-de-Mars. » Et cela pour deux causes : 1° parce que la présence de quelques anciens permet justement ce voyage dans le passé qui semble toute la joie de l'histoire ; 2° parce que, dans ces flots de médiocrité, rien n'est passionnant comme le sauvetage d'une épave.

Ainsi, les frais minois de ces fillettes aristocratiques rendent plus augustes les quatre-vingt-six ans de leur portraitiste, M. Hébert, et la demi-teinte légèrement anglaise qui les baigne, en tremblant un peu, de reflets verdâtres, sympathise avec la manière moderne. Ainsi, le galbe de ce pin méridional, de cet aune touffu, symbolise à propos les quatre-vingt-trois printemps de leur portraitiste, M. Harpignies, l'Ingres des arbres. Un crêpe sur le double envoi du nonagénaire Paul Flandrin nous dit que c'en est fait de ces petits cadres qui suggéraient le bon vieux temps du « paysage historique », où la ferveur naïve des érudits croyait ranimer Virgile ; le vieux peintre, qui parcourut allégrement la campagne de Rome en croquant des charges dans chaque *osteria*, se considérait comme l'héritier dernier de notre Poussin : précurseur, au contraire, puisque le style poussinesque renaît dorénavant, parmi les jeunes, avec les hymnes païens d'un René Ménard ! Mon paradoxe se trouve expliqué par l'éternel recommencement. Et comme il est amusant de faire abstraction de la quantité servile pour interviewer silencieusement quelques vrais maîtres ou découvrir d'instinct de vrais jeunes !

*
* *

Henner est Henner depuis ce vaporeux prix de Rome de 1858 dont le maître avoue malicieusement l'originalité. Même avant de partir, comme c'était le rêve, pour la Ville Éternelle, Henner était lui-même. Et ses soixante-treize ans nous le montrent toujours fidèle à son doux génie. Jamais Henner ne s'est montré plus beau peintre : à force d'art, il devient émouvant dans ce portrait d'un éclat si recueilli, dans cette image pieuse de cette petite vieille provinciale et simple, populaire presque et si noble, voûtée dans son vieux fauteuil dont la pourpre usée blanchit dans l'atmosphère aérienne du fond bleu. Le petit mouvement du pâle profil est exquis d'intimité devinée. Le portraitiste idéal des nymphes, le virtuose de l'azur et de l'ivoire nous avait donné déjà la ressemblance naïve de Mlle Laura Le Roux et la dame au chapeau rouge de la Décennale ; mais jamais encore il n'avait mieux rencontré dans la seule peinture le pouvoir secret qui la dépasse...

Pointelin, c'est Pointelin : c'est-à-dire le Corot sévère et monochrome des combes jurassiques, des hauts plateaux solitaires où le silence est religieux. Croissant d'audace avec les ans, le peintre rivalise avec l'espace, ne cherchant plus qu'une expressive harmonie entre un sol blême et le blanc d'un ciel. Il plane, dédaigneux de tout ce qui n'est pas sa terre natale noyée sous l'émail transparent de la belle matière. Or, cette année, son recueillement se voile de tendresse. Entre les plans montueux, j'entrevois le sourire de l'eau matinale. Et je monte rassuré vers les hauteurs...

Laurens, dont les deux fils ont émigré dans le camp voisin, demeure l'historien farouche et dessinateur, pouvant passer sans remords de la chaude et nerveuse esquisse qui brandit le drapeau de 1848 aux portes de l'Hôtel de Ville à la commande décorative de la *Glorification de Colbert*. Il y a d'admirables détails en cette « grande machine » dans la tradition de nos Gobelins encadrés par l'acanthe. C'est l'ouvrage appliqué, mais fort, d'une vieillesse qui chérit à la fois son pays et son art. C'est la France laborieuse allégorisée par son laborieux

enfant. — Paysage ou portrait, histoire ou décoration, l'indépendance s'offre la première à nos yeux et, dans le Salon dit officiel, ce sont les vrais maîtres qui montrent simplement l'exemple.

Ce n'est pas le nombre, mais le choix des ouvrages qui rend les expositions brillantes, écrivait à d'Argenson je ne sais plus quel intendant de l'ancien régime : le jury commencerait-il à se souvenir des paroles du brave intendant ? Le jury s'est montré sévère. Mais dussé-je encourir le mauvais renom d'un salonnier paradoxal, j'avancerai qu'en dépit d'une sage moyenne, l'intérêt décroissant du Salon provient de cette sévérité. Pourquoi ? Parce que la sagesse seule a trouvé grâce devant un jury craintif. On pourrait citer tel élève original de l'atelier Moreau, qui vit trop volontiers avec les morts, tel boursier de voyage, à qui la révélation de Venise la rouge avait dicté quelque belle audace, impitoyablement exclus par l'aréopage officiel. Ces jeunes se peuvent consoler en songeant aux premiers refus d'un Fantin-Latour, le maître absent désormais, dont les rêveries mélodieuses ou les portraits intimes mettaient, parmi toutes nos discordances, comme un rassérénant parfum de Schumann... La rigueur du jury ne fera qu'augmenter le nombre, accru chaque année, des transfuges : « Puisqu'on méconnaît l'effort », se dit le jeune refusé, « je passerai l'année prochaine au Champ-de-Mars... Fi des récompenses hiérarchiques et foin de la tutelle ! » Au demeurant, cette rigueur nouvelle est inutile, car on ne peut refuser les hors-concours et c'est de ce côté surtout qu'il faudrait quérir l'émondeur... La cimaise est envahie par la gloire officielle, et la malencontreuse sévérité d'un jury français tourne au profit des étrangers qui pullulent.

*
* *

Les étrangers, nés malins eux aussi, se sont enrôlés dans nos ateliers plus ou moins académiques, et cela sans rien abdiquer de leur personnalité native : ce qui leur donne le double avantage des faveurs d'un jury français et d'une saveur très appréciable. Je vise la colonie américaine, principalement ; car la peinture espagnole, qui se réveille sur le tard, demeure fièrement éloignée de nos intrigues. A défaut d'un Zuloaga, voici M. Bilbao, dans le faubourg provocant des *Cigarières*, M. Sorolla, sur les plages rudement ensoleillées de *Valence*, artistes personnels, tandis que notre compatriote, M. Bergès, un virtuose, est trop obsédé par le souvenir du *Flamenco* de Besnard : l'orange, au premier plan, sous les feux de la rampe, est la pièce à conviction ; la danse espagnole modernisée doit être comptée parmi les « clous » de l'époque. *Hojas muertas*, les feuilles mortes à Barcelone m'apprennent le nom de M. Raurich. Si l'Espagne renaît au frisson de la vie, c'est le Nord surtout qui domine.

Dans un de ses nerveux accès d'humour, le regretté Félix Buhot s'écriait en 1888 : « Si la vieille Europe prit jadis l'Amérique pour s'en faire une province, l'Amérique à son tour, celle du Nord, est en train de conquérir tout doucement l'Europe, à commencer par Paris, capitale de l'Europe d'abord, puis de la France... » Et l'humoriste étiquetait les deux conquérants d'un nouveau genre : le *Whistlérisme* et le *Pissarrisme*, c'est-à-dire encore et toujours l'impressionnisme, « nom vague, jamais expliqué », sous ses deux formes du portrait discret, personnifié par Whistler, ou du paysage brutal, représenté par Pissarro. Depuis quinze ans transformée, cette double influence n'est pas éteinte : elle sommeille sous les cendres des foyers paisibles ; elle éclate dans le rayon des notations fugitives. Elle a révolutionné lentement l'allure officielle du Salon. Quand vous apercevez de loin quelque fluette femme estompée dans un cadre bruni, quand vous êtes retenu par le charme d'un accent qui serait un murmure, n'hésitez pas, vous êtes en présence d'un portraitiste d'outre-mer. La définition donnée par Baudelaire, traducteur d'Edgar Poë : « Le portrait est un modèle compliqué d'un artiste », se vérifie devant les fantômes charmants de MM. Dufner, Parker, Wilson, Cope, Schafer, Kelly, Seymour-Thomas ; la jeune miss de M. Oswald Birley semble une petite-nièce de Lawrence, de même que la blonde de M. Thompson est un peu cousine de Lenbach. Nos portraitistes, plus scrupuleux, n'ont plus cet accent charmeur.

Si notre âme contemporaine aspire à la pénombre américaine, l'âme éternelle de la nature prête ses trésors à la palette écossaise : la *Nuée* de M. Tom Mostyn est le plus fier paysage du Salon. C'est l'éloquence des anciens jours, le romantisme nuageux des jours où rêvait Turner, contemporain de Beethoven et devancier de notre Dupré. Ce n'est plus une traduction littérale et banale, comme nous en avons commis tant d'exemplaires, mais le modèle encore compliqué d'un artiste, la nature elle-même profondément ressentie par un amant de la couleur. Les *Nuées d'automne* de M. Coutts-Michie, le *Pré blond* de M. Alfred East, la *Solitude* glacée de M. Spenlove, les *Soirs* frissonnants de M. Gihon sont dans cette manière profonde et forte, qui n'est pas d'un mauvais exemple pour notre conscience trop appliquée.

*
*

Si l'on disait : chaque fois que vous dénichez une toile digne du « Champ-de-Mars », vous pouvez être certain de vous trouver en présence d'un étranger, d'une femme peintre, d'un prix de Rome qui a mal tourné ou d'un élève de Gustave Moreau, — la sen-

tence pourrait paraître exclusive; mais le fait lui donne doublement raison par l'envoi délicieux de Mlle Greene. Je ne connais pas Mlle Greene : je puis donc reconnaître ici qu'elle est une exquise artiste.

Le catalogue de 1900 m'avait appris qu'elle est une Américaine de New-York, et la blanche intimité de son tableau d'intérieur avait frappé mon souvenir. On retient toujours le nom des talents qu'on aime. Et je me représentais l'auteur sous les traits de la femme peintre d'aujourd'hui, studieuse, intelligente, mettant sa coquetterie même au service de son art et se surprenant à lancer vers la glace rieuse un *Regard fugitif*. Je ne suis pas plus avancé dans mon hypothèse; mais *Une petite histoire* est un sérieux badinage qui raconte à son heure, sans pédanterie de bas bleu, la grande métamorphose de l'art contemporain. Qu'imaginez-vous sur la foi du titre? Un pur tableau de genre caressé par des mains de femme, une des mille manifestations de cette « école du petit genre, autrefois si mésestimée, qui doit faire la fortune du XIXe siècle » : ainsi prophétisaient les Goncourt au Salon du Palais-Royal en 1852, et ces jeunes gens au sens divinateur ne croyaient pas si bien dire. Mlle Greene leur donne raison, cinquante ans plus tard. Une jeune femme étendue, lisant: tel est le *sujet* modeste de ce rectangle lumineux; mais, au lieu du tableautin fignolé bourgeoisement ou du plein-air trop grand sous des feuillages trop crus, l'artiste ouvre délicatement une porte invisible sur une subtile harmonie de blancs crêmeux et de verts pâlis, rehaussés de rose et de mauve; la robe de lumière épouse les jeunes contours de la liseuse attentive; le petit guéridon Louis XVI complète ce chapitre de roman vécu. C'est le genre toujours, le sujet n'a pas changé, mais l'amour de l'intérieur le transforme. Même sentiment du *home* chez Mlles Leese et Susan Watkins.

Mlle Dufau n'est pas une Américaine; elle n'en approche pas moins de la maîtrise : plus de plein-air douloureux où elle interrogeait autrefois l'insouciance des fils du marinier, mais un *Automne* de rêve, empourpré comme des raisins mûrs, où le rythme des lignes se noie dans un bain d'or; les centaures, chers à Fromentin, renaissent pour lutiner les nymphes; un torse de femme est le régal des yeux. Virtuose autrement, Mlle Romani s'arrête à la parure; les fleurs de Mme Fantin-Latour restent dignes de son beau nom; Mlle Delasalle demeure fidèle aux humbles, mais son *Couvreur* debout sur un pauvre toit dans l'or du soir n'est pas d'une vérité sans au-delà.

De tous les prix de Rome en rupture avec les traditions de la villa Médicis, le plus remarqué c'est M. Dewambez, parce qu'il est drôle : comme le compositeur Gustave Charpentier, ne s'avise-t-il pas de préférer aux froides antichambres de l'Institut les chaudes soirées du Théâtre-Montmartre ou la pluie des boulevards dispersant les manifestants? Un autre incline à la nature qui n'est pas le naturalisme; mais il était déjà formé, que dis-je? hors concours, avant de partir pour la grande école qui en intimida tant d'autres! Le fait s'explique, quand on sait que M. Fernand Sabatté compte parmi les meilleurs disciples de Gustave Moreau. J'entends par les meilleurs ceux qui, loin de singer leur maître, n'ont retenu que son libéralisme. A Rome, le lauréat retrouve la misère qui le faisait réfléchir dans l'ombre familière de Saint-Germain des Prés : *Il piccolo Cerinaio* personnifie le petit pauvre éternel. Non moins sentimental, malgré son titre, est le menu triptyque enflammé de M. Besson : le *Moisonneur de lauriers* symbolise la guerre détestée des mères. Un sentiment pareil, diversifié selon les tempéraments, humanise les auréoles de M. Maxence, poétise sous la neige les *Gueux flamands* de M. Hoffbauer, affine le féminisme romanesque de MM. Louis Ridel et Raoul du Gardier, inspire le jeune portraitiste M. Raymond Woog. Et la plus délicate poésie de nos intérieurs passe à la Nationale avec Morisset familial, avec Marcel Béronneau... Mais l'atelier Moreau, non plus que le « Champ-de-Mars », ne retient le monopole des intimités rajeunies; avec un tant soit peu de bonne volonté, le regard compose tout un petit groupe de bons peintres qu'on pourrait appeler les *verlainiens* de la palette : MM. Hugard, Avy, Duvent, Chayllery, Maillaud, Aveder. Leurs sujets minuscules sont comme autant de petits *lieder* murmurés au piano sous la lampe d'automne. Les *Deux amies* exigent que nous retenions le nom de M. Selmy.

Si le philosophe Castagnary, dès 1857, avait prévu « l'avènement de la vie humaine » au préjudice de la peinture religieuse et du mythe abolis, le peintre Fromentin s'écriait, dès 1876 : « Qui nous ramènera de la *nature* à la *peinture?* », c'est-à-dire qui délaissera la banlieue criarde pour l'Ile-Saint-Louis solitaire, l'aveuglant midi pour les heures pensives, la rue bruyante pour le recueillement des soirs? Tout arrive, et ces heures sont venues. Même en réduisant le Salon officiel au groupe fortuit de quelques sympathies, il faudrait un numéro de la *Revue Bleue* pour étudier ces tendances, pour les discerner en germe chez les luminaristes amoureux du gris perle, MM. Jean Rémond, Leclercq ou Guinier, en maturité parfois outrancière chez les coloristes férus des recettes savantes, MM. Désiré Lucas, Victor Bourgeois, Hanicotte, Joseph Bail, le confident des servantes et des dentellières. La Hollande de Rembrandt rivalise dorénavant d'influence avec la Bretagne de Cottet. La liste s'étend... Pour réunir les éléments d'une conclusion, distinguons, avec Mlle Greene, MM. Jules-

Adler et Fougerat, MM. Caro-Delvaille et Wéry. Sans sortir du recueillement, la *Muse* de M. Henri Martin nous servira d'apothéose.

*
* *

Ce n'est pas en vain que les toiles trop blanches se sont, depuis dix ans, assombries : l'accent renouvelé de la couleur devait avoir sa raison d'être. M. Jules Adler nous l'explique par son passage prémédité de l'observation paisible à l'émotion mystérieuse : à mesure que le sentiment fraternel des douleurs partagées est descendu dans son âme, ses pas se sont enfoncés vers le pays noir de la *Mine;* ses yeux ont déserté le brouillard indifférent de la capitale pour la poignante sympathie des ombres; sa palette, miroir docile, a reflété comme une eau triste les lumignons blafards et l'azur sali. Clair encore avec les joies de romances du *Paris d'été*, son pinceau s'est assourdi, sans mélodrame, en exprimant l'obscurité qui peine sans espoir. Signalement dernier : M, Jules Adler est un élève de Bouguereau...

Il n'y a que deux ans qu'un portrait nous transmettait le nom de M. Fougerat. Cette année, le peintre s'impose : il ne devra sa renommée qu'à son émotion. *Ma maisonnée*, tel est le titre très humble choisi par ce provincial pour cataloguer ces portraits groupés; mais si l'idéal est le réel vu par l'amour, aucun rêve ambitieux ne l'emportera sur cette riche matière qui vivifie trois âmes : la fillette coquette s'appuie sur la jeune maman comme une clarté se pose sur l'ombre; derrière, l'humble servante bretonne, gauchement hiératique, sans pastiche de Lucien Simon. La belle peinture n'est qu'un sentiment qui s'extériorise : il fallait adorer ces yeux sombres d'enfant et le carmin gonflé de ces petites lèvres pour se révéler en les fixant sur la toile.

Il fallait aimer Amsterdam ou Venise comme Montaigne aimait Paris, jusque dans ses verrues, pour en résumer si largement par des taches colorées les caractères dominateurs : je suppose même que le prince des boursiers de voyage, M. Émile Wéry, doit préférer Amsterdam à Venise; car, malgré ses vertus sensibles, sa *Venise* nacrée de lumière me paraît moins saisissante que le crépuscule profond d'*Amsterdam*. Venise est une cité toujours trop sensuellement aristocratique pour conquérir à plein cœur un tempérament aussi recueilli de peintre. Je sais bien que les ans en ont fait « un noble tombeau »; mais le chant frémissant de la couleur serait plus à l'aise à travers ses nuits shakespeariennes; l'ombre s'exalte aux cris des gondoliers : dans le plein jour apaisé d'un « triptyque » qui déroule le canal glauque entre deux vues sur les ruelles, l'émotion paraît moins humaine que dans la robuste unité d'*Amsterdam*, du côté de ce quartier pauvre où Rembrandt ruiné s'éteignit comme un soleil déchu dans son clair-obscur...

C'est au Salon de 1900 (qui nous révéla M. Fougerat, Mlle Greene et l'intense *Amsterdam* de M. Wéry que nous lûmes pour la première fois, au bas d'un portrait, le nom de M. Caro-Delvaille; mais, en 1900, la place de Breteuil était si loin, l'Exposition si proche ! M. Caro-Delvaille débuta pour tous en 1901 : ses deux envois, la *Manucure* et le *Thé*, désignaient à l'amoureux d'art un frisson nouveau. Nous cherchions un *peintre* et nous écrivions : — Le voici. Sera-t-il le peintre souhaité, « le peintre de la vie moderne », celui que Baudelaire espérait? Il est Méridional, il est Français. Il vient de Bayonne, comme M. Bergès. Et le peintre de la *Manucure* est déjà l'artiste du *Thé*. Vous devinez la nuance? — Cette année, l'espoir grandit et la nuance persiste : le peintre de la *Belle Fille* s'affirme l'artiste de la *Dame à l'hortensia*. Baudelaire préférerait sans doute l'indolence de la belle fille, l'analyse loyale de la courtisane dans la moderne harmonie de son boudoir, à l'heure calme du lunch. Notre penchant au recueillement (pour tout dire) plus poétique retourne à la dame à l'hortensia, portrait anonyme et morceau de roi, décrit comme une figure de roman psychologique dans la somptueuse familiarité de son intérieur : impassible comme une déesse mondaine habituée aux hommages, seule, assise auprès de ses bibelots coutumiers et précieux, la dame laisse transparaître un peu de sa fierté sur ses traits sans fard; et le vieux rose de l'hortensia s'accorde à merveille avec la discrète symphonie des blancs et des noirs. M. Caro-Delvaille est quelqu'un.

Une atmosphère plus lyrique et non moins intime enveloppe la *Muse du Peintre;* que j'appellerai la Muse du Salon de 1902 : dans l'atelier désert, près du chevalet, un mélodieux rayon d'un beau soir est descendu, et la sainte émotion du peintre lui prête la forme de son rêve; le rayon devient sans effort une immatérielle figure solitaire qui reçoit le baiser divin du ciel; avec quelle ferveur ses bras radieux étreignent la lyre, avec quelle discrète allégresse elle émane de l'ombre bleuissante ! La Muse n'est que le modèle intérieur du peintre invisible et présent, sa conviction qui se fait chair. Et n'est-ce pas là toute la peinture, ce sentiment qui prend corps? Devant l'œuvre d'Henri Martin, le regard ne pressent plus seulement l'artiste moderne aspirant à réconcilier l'âme et la vie; il le voit pour ainsi dire comme s'il l'avait toujours vu, tenace, opiniâtre, emporté, mais recueilli. Qu'on vienne nous dire que ce peintre toulousain raffole de musiques septentrionales, qu'il unit dans sa tacite affection Gluck et Wagner, qu'il s'inspire loin de ses visiteurs aux accords de l'orgue, et qu'il lit sans ostentation la *Sagesse* de Mæterlinck pour s'enivrer de silence et de solitude : aucun de

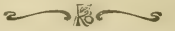
ces traits ne nous paraîtra discordant avec les rares harmonies de sa Muse. Après avoir dénoncé plusieurs talents significatifs, nous tenions à terminer par ce décorateur épris d'impression surnaturelle et d'impressionnisme, qui met un charme d'intimité dans le grand art. Mais insister sur l'indépendance en un Salon qui se déclare officiel, n'est-ce pas une dénonciation bien grave?

*
* *

Aussi bien la prudence insinue de redescendre à la sculpture pour retrouver l'école. Ici, plus de tourmente ni d'envolée vers autre chose. Plus d'évolution, semble-t-il... Au lieu de Rodin, c'est Gérome qui règne. Au lieu d'un *Victor Hugo* farouche, c'est une *Joueuse de boules* qui retient, dès le palier, la foule amusée de sa nudité polychrome. Des masques grimaçants à ses pieds lui servent de cible. La muse du sculpteur n'est plus la muse du peintre; elle n'a rien de lyrique, et Mæterlinck lui suggérerait quelques mots d'argot bien parisiens à force d'être athéniens. La muse du sculpteur est une belle fille déshabillée qui ne demanderait pas mieux que de poser pour Phryné, certaine d'adoucir le tribunal... Comme elle appartient au genre, je la préférerais, pour mon goût, du format de ces danseuses originales qui sont la meilleure part dans le talent de Gérome; figurine, elle serait charmante; et, sans troubler les désirs, elle ne parlerait qu'à l'érudition. Rodin, Gérome : toute la différence des deux Sociétés rivales, toute leur philosophie latente est contenue dans l'antithèse de ces deux noms. D'autant que, cette année, nos yeux cherchent en vain l'équivalent du *Froid* de M. Roger-Bloche. Ce *Froid* devait approcher du chef-d'œuvre, car il acclimatait aussitôt nos yeux à la modernité du costume; ainsi s'affirmait l'évolution de la grande statuaire, comme celle du drame musical, vers la vie, vers l'humanité. Cette année, nous redoutions que le *Froid* ne conseillât beaucoup de plagiaires : pas encore, fort heureusement! Et le *Printemps de la Vie*, de M. Champeil, reste orthodoxe. La perle de la sculpture ne serait-elle pas la stèle de M. Victor Peter? Délicatesse et recueillement : c'est l'accent nouveau.

L'espace augmente au Salon, mais diminue dans nos colonnes : il faut se borner, se résigner à devenir injuste... Le salonnier traverse les salles de gravure où la couleur, le goût polychrome s'introduit aussi, s'impose avec une lithographie de M. Hanicotte, avec les bois curieux de M. Sydney Lee, avec un crépuscule musical de M. Charles Houdard, auprès des eaux-fortes originales de MM. Pennell et Duranti. Là encore, les étrangers nous étreignent. Mais il faudrait éviter de conclure sur l'art français en sortant par la pacotille de « l'art nouveau », si la personnalité de M. René Lalique, « statuaire du bijou », ne s'accordait souverainement avec les cuirs incrustés de M. Benedictus, les bois sculptés de M. Becker, les émaux discrets de M. Feuillâtre pour exprimer la même nuance subtile que nos peintres quand ils rallument la lampe du soir au jardin fleuri de jeunes chairs et de vieux souvenirs.

RAYMOND BOUYER.



LE LENDEMAIN (1)

Roman.

Marta rentrait momentanément heureuse, sentant sa dignité d'épouse et de maîtresse de maison, décidée à s'occuper de ses devoirs d'intérieur, en bonne ménagère.

Elle s'était procuré un livre de cuisine moderne et, d'après ses indications, enseignait quantité de plats fins à Apollonia; sachant qu'Albert approuvait fort la chose et s'y intéressait, elle avait rempli l'office de conserves de toute sorte; elle descendit à la cave et, aidée par Jérôme, y mit un ordre nouveau; elle monta au grenier, faisant remuer des meubles et aérer des caisses qui étaient là entassés depuis des années et jeter quantité d'inutiles fatras.

Elle passa des journées entières à passer en revue le beau linge de ménage dont la mère d'Albert avait si abondamment rempli les vastes armoires, dépliant, repliant, mettant en piles des douzaines de paires de draps.

Son instinct féminin trouvait à se satisfaire dans cette maison où régnait l'abondance, dans cette vieille maison de famille où tout respirait le bien-être et souriait dans la paix, où la voix de ventriloque de Jérôme elle-même avait des intonations joyeuses et où la face rubiconde d'Apollonia se détachait sur le seuil de la cuisine dans son honnêteté ingénue comme le blason de la patriarcale demeure.

A table, Marta racontait, avec une nerveuse volubilité tout ce qu'elle avait fait dans la journée, demandant l'approbation de son mari, laquelle lui était toujours accordée pleine et entière.

Après les repas, Albert, qui avait un excellent appétit et faisait fête à une bonne table, faisait sa digestion en fumant une longue pipe qui avait appartenu à son père, et en discourant de ses affaires. C'étaient les beaux moments de Marta, qui restait là dans une muette adoration, écoutant et regardant son mari qu'elle avait tout à elle, sentant naître cette chaude intimité dont elle avait toujours rêvé, sentant

(1) Voir la *Revue* des 12, 19, 26 avril et 3 mai.

quelque chose d'insolite s'éveiller en elle, une ardeur nouvelle désireuse de se répandre, une attraction qui, partant de toute la personne d'Albert, l'enveloppait d'ondes doucement sensuelles.

Mais Albert se levait, ayant une certaine envie de s'étirer les bras et la réprimant par courtoisie.

— J'ai besoin de remuer, — disait-il. Il prenait son chapeau, sa canne, embrassait sa femme et se rendait à la pharmacie rejoindre ses amis.

Les bras inertes, tout entrain disparu, Marta passait la soirée dans la salle à manger, ne quittant même pas la chaise où elle avait été assise pendant le dîner; souvent Apollonia, la voyant toute pâle, lui apportait une tasse de camomille qu'elle la forçait à prendre, en assurant que cela lui ferait du bien.

La jeune femme donnait quelques points, parcourait distraitement le journal et bâillait. Les heures étaient longues, éternelles. Finalement, Apollonia, après lui avoir demandé si elle n'avait besoin de rien, lui souhaitait une bonne nuit. Marta entendait le bruit que faisaient sur le carrelage les sabots de la brave fille et ce bruit qui allait s'éloignant était le dernier à retentir dans la maison qui retombait dans le silence.

Marta avait sommeil; mais elle attendait Albert. Quand elle croyait proche l'heure de son retour, elle se mettait à la fenêtre, tendant l'oreille. La lune d'août, dorée, brillait dans le ciel sans nuages; l'air était doux, chargé de vapeurs et sa chaude haleine, tempérée par la première fraîcheur nocturne et tout imprégnée des effluves des prairies et des champs endormis, passait sur le visage de Marta avec des semblants de caresse.

Que faisait Albert là-bas! Pourquoi tardait-il tant!

L'attente, d'abord calme et résignée, devenait avec la fuite des heures une inquiétude générale. Elle ne pouvait plus rester en place : elle quittait la fenêtre, s'asseyait sur une chaise, sur le canapé, allait à la porte, retournait à la fenêtre, et puis tout à coup s'arrêtait immobile; droite, au milieu de la chambre, elle semblait transformée en statue, toutes ses sensations concentrées en un immense et effréné désir de voir Albert.

Puis elle allait et venait encore par la chambre, posant la tête sur un oreiller, sur un dos de fauteuil, sur tout ce qui pouvait lui donner l'illusion d'une caresse. Perdue dans des images d'amour, elle dénouait ses cheveux et les enroulait autour de son visage, elle en aspirait le juvénile arome, murmurant son propre nom : « Marta, Marta! » que la nuit recueillait et que répétaient les échos déserts de la campagne : « Marta, Marta! »

Le temps passait encore jusqu'à ce que l'excitation passant aussi la laissât épuisée, les membres brisés, les yeux battus et clignotants. Pourtant elle n'allait pas se coucher. Elle attendait.

Albert la trouvait presque toujours étendue sur le canapé, d'une pâleur de cire, inerte. Il la grondait amicalement, il lui disait : « Il fallait te coucher, il fallait dormir... »

Elle ne répondait rien. Chancelante et toute frissonnante elle achevait de se dévêtir et se mettait au lit. Mais quand son mari s'approchait d'elle, tout son corps se raidissait et se jetait en arrière.

— Bah! — concluait Albert, en se tournant de l'autre côté, — les femmes, on n'arrive jamais à les comprendre!

Et Marta pleurait silencieusement.

* * *

Apollonia farfouillait dans un tas de ferraille, sa grande taille courbée en deux et sa large face plus rouge que d'habitude par suite de cette position incommode.

— Que cherches-tu, Apollonia?

— Je cherche cette clé. Madame sait bien, la clé de la vieille caisse qui est là-haut. Il m'est venu à l'esprit qu'elle pourrait se trouver ici.

Marta, qui s'était arrêtée sur le seuil de la cuisine, entra et s'assit sur une petite chaise basse en paille.

Elle venait souvent trouver Apollonia maintenant; assise sur cette petite chaise, elle suivait pendant des heures entières les mouvements de la brave femme, apaisant son esprit par la contemplation de cette inaltérable placidité, se demandant comment faisait Apollonia pour se conserver aussi grasse, aussi fraîche, aussi sereine.

Elle causait avec elle, lui posant des questions sur la maison, sur la mère d'Albert, sur Albert lui-même. Apollonia n'était entrée au service de Mme Oriani que lorsque Albert avait déjà vingt ans, mais elle savait bien des choses quand même de son enfance et de son adolescence.

Tout ce qui se rapportait à son mari intéressait extrêmement Marta; il lui semblait s'attacher davantage à lui, entrer dans sa vie, non seulement par le présent et l'avenir, mais encore par les souvenirs du passé.

Certains petits costumes d'Albert enfant, ses cahiers de devoirs, ses livres d'études, salis, déchirés, portant écrits en grosses lettres sur la couverture *Alberto Oriani*, étaient autant de reliques trouvées et conservées par Marta, interrogées par elle comme si elle eût pu y recueillir ce qu'Albert y avait laissé de lui-même, de ces amusements et travaux enfantins, de son heureuse adolescence de fils unique.

Elle avait essayé de se faire faire par Apollonia l'exact portrait de cette laveuse, qui venait à la maison quand Albert avait seize ans; mais Apollonia

ne put la satisfaire, attendu qu'au moment où elle était entrée au service de Mme Oriani celle-ci s'était déjà décidée depuis quelques mois à faire laver dehors. A ce propos, Apollonia ajouta que Mme Oriani laissait venir très peu de femmes chez elle, n'entendant pas plaisanterie sur le compte des mœurs, et que si monsieur Albert avait fait quelque petite sottise il avait dû la faire hors de chez lui.

Revenant à ce sujet, le jour où Apollonia était en train de chercher cette clé, Marta se demanda comment il avait pu se faire que sa belle-mère, si prudente et si avisée, eût songé à prendre pour servante une fille aussi jeune que devait l'être Apollonia à ce moment.

— Apollonia, dit-elle vivement, quel âge avais-tu quand tu es entrée ici?

— Vingt-quatre, vingt-cinq ou vingt-six ans, Madame, je ne le sais plus moi-même.

— Tu étais jeune, en tout cas?

— Oh! oui, Madame, j'étais jeune.

Marta ne voulait pas exprimer sa pensée tout entière, scrutant la physionomie de cette brave servante qui lui paraissait au-dessus de tout soupçon, et pourtant incertaine par cet excès de zèle dont les novices font preuve en toutes choses.

— Et tu n'as jamais pensé à te marier?

Cette demande fut lancée tellement à brûle-pourpoint qu'Apollonia, levant les yeux et sortant les mains du tas de ferraille, resta la bouche ouverte, entre la confusion et le saisissement; puis, secouant la tête et se penchant de nouveau, elle répondit le plus simplement du monde:

— Et qui donc aurait pu vouloir de moi?

Ces mots ne renfermaient pas même l'ombre de regret, d'amertume ou d'envie; aucun retour de désirs assoupis, aucune piqûre d'amour-propre; rien que la simple et paisible acceptation du fait accompli.

Marta l'admira cette fois, non de maîtresse à servante, mais de femme à femme.

— Avant tout, — dit-elle doucement, sentant le besoin de donner cette caresse spirituelle, — tu n'es ni bossue, ni boiteuse, ni même laide; tu aurais pu te marier aussi bien qu'une autre...

— Ah! oui, c'est vrai, je ne suis ni bossue, ni boiteuse; mais, pourtant...

— Et alors même que personne ne t'eût recherchée, tu pouvais bien avoir, toi, le désir de te marier.

Apollonia secouait la tête, toujours courbée, mais ses joues qui se gonflaient montraient clairement qu'elle riait sous cape.

— Dis, Apollonia?

— Non, Madame, non, Madame; ce désir il faut être deux pour l'avoir.

— On peut bien avoir la première, à soi seule, le désir de trouver le second.

— Mais ce serait un désir inutile.

Marta demeura frappée d'une manifestation de jugement aussi sûr chez une si humble créature.

— Tu es une forte tête, — dit-elle en riant.

— Très forte, très forte, — confirma Apollonia en se donnant un coup de poing sur le crâne pour vérifier ses paroles.

— De sorte que tu te trouves heureuse?

— Moi, oui.

— Mais heureuse de quoi?

Apollonia parut ne pas comprendre tout de suite, car elle hésita quelques secondes, puis elle dit résolûment:

— Heureuse de bien me porter et de pouvoir travailler.

Marta la regarda avec stupeur.

— A la fin des fins, — s'écria la servante en se redressant, — cette clé n'est pas là. — Je crois que si Madame veut regarder dans cette caisse il faudra la faire ouvrir par le serrurier. Je vais le chercher.

— Cela ne presse pas tant. Assieds-toi un moment, repose-toi. Que faisais-tu avant de venir ici? As-tu servi dans d'autres maisons?

Apollonia se passa la main sur le front, comme pour rassembler des idées éparses et très lointaines. Ce fut encore Marta qui reprit:

— Ma belle-mère, à coup sûr, devait bien te connaître, autrement elle ne t'aurait pas prise à son service.

— Pour sûr qu'elle me connaissait et puis elle avait connu ma mère aussi. Moi, pas.

— Tu n'as pas connu ta mère?

— Non, Madame.

— Et avec qui vivais-tu?

— Avec mon père.

— Vous deux seuls?

— Nous deux seuls.

— Quel était le métier de ton père?

— Il travaillait la terre, il allait en journée, tantôt ici, tantôt là. Des fois il venait dormir chez nous, mais pas toujours; en été, il restait dehors des semaines entières, je ne le voyais que le samedi.

— Et le dimanche?

— Oh! le dimanche, bien peu. Il préférait aller à l'auberge, ça se comprend.

— Tu restais seule alors? Tu ne t'ennuyais pas?

— Je n'en avais pas le temps; j'avais bien assez à faire chez nous; et puis j'allais en journée, moi aussi, pour rendre de petits services et gagner quelques sous. Le soir je raccommodais nos pauvres hardes, les pantalons de mon père; les jours de fête je lisais un peu.

— En somme, tu menais une vie tranquille.

— Oh! oui, pour un peu de temps.

Marta ne fit pas attention à cette restriction; elle

cherchait à se représenter ce qu'avait été Apollonia dans sa jeunesse et la voyait ronde comme une boule, rouler du lit à la cheminée, de la cheminée au lavoir, pacifique toujours, avec sa bonne grosse figure en pleine lune.

— Et quand ton père restait dehors la nuit, tu dormais seule à la maison?

— Seule.

— Sans avoir peur?

— Peur de quoi? Nous étions si pauvres que notre logis ne pouvait tenter les voleurs; j'allais au lit à moitié endormie et quelquefois je ne pensais seulement pas à fermer la porte. Une nuit, un orage terrible éclata et la porte fut poussée grande ouverte; l'eau entrait par torrents et à la lueur des éclairs je la voyais qui montait, montait, faisant tournoyer dans la chambre les souliers neufs de mon père qui à la fin furent tellement trempés qu'ils ne bougèrent plus et qu'il fallut plus d'une semaine pour les sécher. C'est la seule fois où j'ai eu peur.

— Ah! tu as eu peur alors?

— Sainte Vierge! qui n'aurait pas eu peur? On aurait dit la fin du monde! Je me cachais la tête sous les draps pour ne pas voir et ne pas entendre, mais je voyais et j'entendais quand même et il me semblait que les âmes des morts venaient m'emporter au milieu des coups de tonnerre. Mon père, le lendemain, me battit ferme parce que je ne m'étais pas levée pour fermer la porte. Il avait raison.

— Raison de te battre?

— Mais, oui.

— Et de laisser une enfant seule à la maison?

— Ce n'était pas de sa faute. Il fallait bien pourtant qu'il allât travailler. Les riches sont les riches, et les pauvres sont les pauvres.

Marta se sentait l'envie de l'embrasser et elle l'aurait fait si le mobile de ce désir eût été seulement la bonté; mais elle s'aperçut qu'au milieu de cette légère effervescence de bonté son cœur sautait de joie, soulagé de ses craintes, et elle eut honte de montrer une sensibilité qui au fond n'était que de l'égoïsme. Se promettant de reconnaître autrement les modestes vertus d'Apollonia, elle s'abandonna pour l'instant au plaisir que lui causait cette espèce d'autobiographie où son âme altérée d'idéal trouvait un aliment inattendu.

— Et tu as vécu ainsi jusqu'à...

— Jusqu'à la mort de mon père.

— Tu l'aimais beaucoup, ton père?

— Oui, c'est le devoir.

— Mais on n'aime pas seulement par devoir, — insinua Marta.

— On aime qui on doit aimer, — répondit Apollonia candidement.

— Était-il bon, ton père, au moins?

— Oui, pour un homme.

Ces paroles synthétiques firent rire Marta. Apollonia ajouta:

— Dans les premiers temps, les choses allaient assez bien. Mon père buvait bien un peu: mais, Madame le sait, chaque homme a son vice; et puis il buvait seulement le dimanche. Quand il revenait de l'auberge on aurait dit un enfant; il riait, il riait et disait des paroles qui n'avaient point de sens. Je l'appelais: « Père, cher petit père! » Il m'embrassait et puis tombait sur son lit. Il n'y avait pas grand mal à cela, n'est-ce pas? Mais quand l'ouvrage se fit plus rare et qu'il ne put plus aller travailler tous les jours, je me le voyais cloué à la maison, grognant du matin au soir, s'en prenant à tout le monde, et à moi aussi qui étais une bouche inutile et qui aurais pu l'aider, au moins, si j'avais été un homme. Moi, naturellement, je ne répondais rien, et, sur le tard, s'il sortait pour « chasser ses peines », comme il disait, je ne pouvais pas l'en empêcher. C'est ainsi qu'il commença à boire tous les jours, précisément alors que nous n'avions plus le sou!

— Il me semble que ce n'était pas un père modèle! — s'écria Marta.

— Il était à plaindre. Tous les hommes, quand ils n'ont plus d'ouvrage, font de même. D'abord, il n'était pas méchant; mais ses affaires allant mal, cela lui tourna le sang. Je lui disais bien quelquefois: « Petit père, ne bois pas, ne gaspille pas ton argent et ta santé. » Mais il me répondait que les femmes doivent tenir leur langue. Cela aussi, c'est juste. Donc, plus mon père buvait, et moins on le voulait à la journée; et moins il allait en journées, plus il buvait. Je laisse à penser à Madame!... Je dus alors travailler pour deux. Heureusement que la santé y était. En somme, je ne me plaignais pas de mon sort, sauf quelques jours de fête où je voyais mes amies s'en aller pimpantes avec des habillements neufs et où je devais rester à la maison, d'abord parce que je n'avais ni robe neuve, ni souliers, ni rien; et puis, qui aurait pris soin du ménage et de mon père? C'était ma destinée.

— Et il ne te vint pas alors à l'esprit de te marier?

— Comment était-ce possible? J'avais deux chemises en tout!

— Personne ne t'a jamais conté fleurette?

— Je ne sortais pas.

— On devait savoir que tu étais une brave jeune fille et que tu aurais fait une excellente femme.

— Mais je n'avais rien. Et mon père, qui l'aurait pris? On épouse bien une personne, mais on n'en épouse pas deux. Au reste, je vous jure que je n'avais pas du tout envie de me marier. Mon père me suffisait bien.

— Oh! fit Marta, ce n'est pas la même chose...

Apollonia haussa les épaules, la différence, à son avis, ne valant pas la peine d'être discutée.

— Pour en finir, à quel point en vint ton père ?

— Mon père en vint au point de ne plus quitter le cabaret. Mais quand il revenait à la maison ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, ni entendre une raison, et qu'il me fallait le prendre, le déshabiller et le mettre au lit, tout comme un enfant nouveau-né, je vous avoue que je me sentais le cœur serré et qu'il me prenait l'envie d'être à sa place. A sa place, pour agir autrement, Madame comprend.

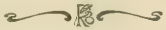
— Oui, oui, je comprends.

— Mais chacun a sa part en ce monde et personne ne peut la changer. Dans les derniers temps, je n'allais même plus à la messe; il venait à la maison à n'importe quelle heure, en n'importe quel état, et si je n'étais pas là, il cassait tout, il brisait tout en jurant si fort que tout le fruit de la messe était perdu pour moi. M. le curé, qui savait comment cela marchait, me disait que je faisais bien de rester. Finalement, quand son heure fut venue, il se sentit mal pour de bon. Le cabaretier et les voisins disaient : il est ivre, un peu plus que d'ordinaire ! Moi je comprenais bien que cette fois il n'était pas ivre. Je l'avais appelé : « Père, petit père », et il ne répondait plus. Alors je courus chercher le médecin ; la nuit était tombée et la neige était si haute ! Le docteur marmonna que ce n'était pas une heure ni un temps pour déranger les chrétiens. Pauvre de moi ! Que devais-je faire ? Enfin, nous revînmes ensemble, le médecin et moi, dans la neige, par un froid qui vous gelait les os. Quand nous arrivâmes à la maison, mon père rendait le dernier soupir !

NEERA.

Traduit de l'italien par Mlle DOLESNEL.)

(*A suivre.*)



LE THÉATRE DU PEUPLE [1]

VI. — Opinions.

M. EUGÈNE MOREL

Nous avons rappelé que M. Eugène Morel, qui dirige depuis quatorze mois, avec le zèle le plus intelligent, la *Revue d'Art dramatique*, et qui en a fait un foyer de vie, est l'auteur d'un projet de Théâtre populaire étudié avec le soin le plus minutieux.

Je lui ai demandé de participer à cette enquête. Il y a consenti de bonne grâce, et voici la lettre qu'il m'adresse. Si l'on y fait la part de jugements qui semblent excessifs et de conclusions quelque peu amères, on y trouvera du moins une belle ardeur d'action, et c'est d'hommes d'action que le Théâtre du Peuple a besoin d'abord.

Mon cher ami,

Je suis d'autant plus content que vous veniez grossir le nombre de ceux qui parlent de théâtre populaire, que vous, du moins, avez déjà assez « réalisé » en matière de théâtre pour vous permettre des articles aussi généraux que celui que je viens de lire, — que je viens de lire avec intérêt, vous n'en doutez pas, mais non sans méfiance.

Je voudrais bien ne décourager personne, pas même l'État. La satire de ce que serait un théâtre populaire officiel est vraiment trop facile à faire, et il a été fait, réellement, quelques tentatives très gentilles que je ne veux pas tourner en ridicule. En outre, je suis revenu ravi de Bussang, et vous savez mon estime pour Pottecher. J'aime l'homme, j'aime son œuvre, j'aime ses œuvres.

Mais tout cela, c'est de l'histoire préventive. On tire des conclusions de ce qui n'est pas encore, et, comme les conclusions sont déjà tirées, il semble moins nécessaire de réaliser. Le théâtre populaire a l'air d'une religion. C'est le messie auquel on croit, comme ça, mais dont on se passe. Puis on l'a organisé comme un parti politique, où l'on met tout en tas sous un vocable vide, — tragédies éculées, vaudevilles dont on ne rit plus, pièces injouées, — et l'on acquiert une clientèle de journalistes, un public de répétition générale, où l'on joint les officiers de la garnison, les baigneurs des villes d'eaux, les domestiques du château... — et il est bien spécifié que c'est le Théâtre du Peuple et non du Théâtre populaire, que l'on ne va pas jouer la comédie de société pour s'amuser, loin de là, que l'on accomplit une œuvre humanitaire — les œuvres de charité même sont démodées — et que les *Deux Timides* de Labiche, mal joués, sans décors, dans une Université populaire, par des amateurs, devant des gens venus en voiture de la place de l'Étoile, sont une œuvre qui va donner au peuple de la Beauté, répandre l'Intelligence et la Compréhension, que c'est là le Théâtre du Peuple attendu, — et que cela ne saurait avoir rien de commun avec ces *Deux Timides* de Labiche, que des artistes de profession jouent au Palais-Royal, pour la province, et à Belleville pour le bas peuple, oui, à Belleville, huit sous les places ! spectacle bas, vaudevillesque, dégradant, Théâtre populaire et non Théâtre du Peuple.

Eh bien ! j'ai tort de railler de la sorte. Tout cela

1 Voir la *Revue* des 25 janvier, 15 et 22 février, 5 et 12 avril 1902.

est très bien. D'une façon, d'une autre, c'est toujours très bien. Plus il y en a, plus c'est bien. Plus il y a de monde, plus c'est bien. Je ne regarde pas à la qualité, mais à la quantité. Ce qui importe, c'est de former des troupes, cela d'abord, et d'avoir des salles, et du public. Je veux bien d'un apostolat, de l'étiquette « Théâtre du Peuple » et de toutes ces religiosités de l'affaire, si cela attire du monde. Du petit monde, du bas monde. Je crains que cela les éloigne, et j'aimerais mieux fonder le Théâtre des Élégances à Ménilmontant, que le Théâtre du Peuple aux Champs-Élysées. Mais tout ceci n'est que la *parade*. Cela servira devant la Chambre, peut-être. N'y comptons pas, mais si possible, tout de même, obtenons des subventions. Seulement, après, laissons ce puffisme de côté. Il sera bien temps, quand nous ferons de l'archéologie, de conclure, de montrer de quoi une petite manifestation a été le signal, et ce qu'il y a de grand dans ces petites distractions. Nous n'en savons rien. Il y a beau temps que, dans les collèges, dans les villes d'eaux, dans les représentations à bénéfice, distributions de prix et fêtes de village, on joue de petites machines sans s'apercevoir qu'on fait de la rénovation sociale. Tant qu'il n'y a pas de troupe et de régularité, il n'y a rien que divertissement, il n'y a pas *action*.

Je me suis bien gardé, formant un projet de Théâtre populaire, de parler du répertoire. C'est rebuter d'avance toutes les bonnes volontés. Dans un fort bel article, Romain Rolland a traité cette question. Il a dit ce que doit être le répertoire ! Après de si belles paroles, il n'y a qu'à se croiser les bras et à espérer. Toutes ces discussions sont pure œuvre destructive, et le Théâtre populaire n'a pas de pire ennemi que les littérateurs qui en parlent. Il n'y a rien de fait, et déjà ils émondent. Ils veillent à la stérilité de leur champ. Que rien n'y pousse ! Le gros drame leur fait horreur, les œuvres contemporaines ne peuvent réussir là ; on se met encore un peu d'accord sur les classiques, parce que les grosses farces du *Médecin malgré lui* sont assez éventées pour ne pas les blesser, et que la vétusté a donné à Molière un air de bien écrire. Il y a aussi Shakespeare qu'on ne discute pas (et qu'on ne joue pas), Shakespeare qui offrirait au peuple du crime, du sang, de gros mots, des intrigues... tout ce qu'il trouve fort bien dans le théâtre de d'Ennery.

Et je crois, certes, à un art supérieur, et qui sera compris de tous. J'y crois profondément, absolument, non comme à une chose mystique, idéale, à une attitude, — mais comme à une chose vraie, qu'on peut faire, que nous pouvons faire ! — Mais de cet art-là, ce n'est pas le peuple qui en a le plus besoin, c'est nous. Nous n'avons pas à nous faire comprendre, nous avons à comprendre. Nous n'avons pas à apporter au peuple un art supérieur qui va verser de très haut de l'Intelligence et de la Beauté, nous n'avons pas à lui apporter cela, parce que nous ne l'avons pas, et si le Théâtre populaire n'est que du boniment, des conférences, il faut le laisser à la propagande électorale. Élever l'âme du peuple ! Nous avons à nous élever, nous-mêmes, d'abord, à chercher un terrain plus sain, plus sensible, plus généreux pour y grandir. Le petit art pourri des boulevards, l'art de sensiblerie académique de la Comédie-Française, l'ennui poétique des théâtres à côté n'ont rien de plus noble que les mélos qui jadis enthousiasmaient le peuple. Si cet art me répugne, je ne tire pas vanité de cette répugnance. Je me plais à des choses plus élégantes et aussi sottes. Et en attendant mieux, et pour obtenir mieux, je me contenterai de cela. Ce n'est pas à Shakespeare qu'il faut comparer d'Ennery, ni à un idéal, ni à un avenir, mais à Bruant, aux bouis-bouis, aux courses, et à M. Pernod.

Alors il n'y a qu'à vivre, agir, faire quelque chose. Jouer ce qu'on veut, ce qui plaira. Inutile même d'appeler cela théâtre populaire. On verra, au public, si c'est populaire ou non. Et ne rien mépriser, car cela se fera, et si cela se fait sans nous, ce sera contre nous, qui n'aurons que prêché.

L'idée, et l'idéal, et le reste dont on parle, cela viendra de soi-même, parce qu'une plante vit ou meurt, et si elle vit, elle s'améliore, et parce qu'en vivant, c'est-à-dire, pour un théâtre, en jouant, en jouant régulièrement, constamment, — en ayant une troupe, qui attire un public, qui attire des pièces, qui attirent des auteurs, et qui, s'il n'y en a pas, en font naître, — on entre dans ce dilemme du progrès ou de la mort.

M. Paul Escudier,

Président de la [illegible]

Assez longtemps, on a dit de M. Paul Escudier qu'il est un « sympathique ». Le jeune et habile président de la municipalité parisienne est surtout un administrateur intelligent et laborieux, un ami fervent des arts et des artistes, un de ces rares conservateurs chez qui la conception réactionnaire de la politique n'exclut pas le goût et la recherche du progrès. Je ne suis point, je me hâte de le dire et il le sait bien, de ses amis politiques; mais, depuis longtemps, j'apprécie comme il convient la sûreté de son commerce et la loyauté de ses intentions : il est de ces hommes publics de qui l'on est fier, s'ils sont avec vous, et que l'on regrette, quand on les a contre soi.

J'avais, dès le principe, inscrit M. Escudier parmi ceux que je me proposais de consulter sur le Théâtre

du Peuple, car je ne doutais pas que sa réflexion s'y fût déjà attachée, et parce qu'il fut de tout temps, même dans l'ancienne assemblée municipale, où ses amis étaient une petite minorité, parmi les conseillers les plus écoutés et les mieux informés des choses de Paris. Depuis que j'ai commencé cette enquête, il a pris la présidence de l'assemblée municipale, et cette dignité nouvelle donne un prix particulier à son opinion.

J'ai donc interrogé M. Paul Escudier. Et voici les réponses qu'il a accepté de faire à mes questions. C'est une contribution infiniment précieuse à la discussion — purement théorique d'ailleurs, — que la *Revue Bleue* a instituée sur le Théâtre du Peuple.

— Je suis très partisan d'un théâtre du Peuple, mais je pense, moi aussi, qu'il faut donner au mot peuple le sens de *populus* et non celui de *plebs*. L'entreprise n'aura de raison d'être qu'en ne créant pas de distinctions entre les spectateurs. Car où commence et où finit le peuple? Voilà une démarcation peu commode à établir, et qui pourrait, à juste titre, être prise en mauvaise part. Il y a quelque chose de choquant, dans une démocratie qui s'efforce sinon de réaliser la chimère de l'égalité, du moins d'unifier les droits et les devoirs de chacun, à créer des catégories dans les divertissements. Je souhaite donc que le Théâtre du Peuple soit *le théâtre pour tous*, et que le paysan, l'ouvrier, l'employé, l'étudiant, assis côte à côte, se confondent dans la saine fraternité du rire et des larmes. L'important est que les spectateurs de ce nouveau théâtre comprennent bien qu'ils sont chez eux et qu'ils peuvent, sans contrainte, goûter un plaisir uniquement préparé pour eux.

« Vous me demandez si ce théâtre est réalisable? Je vous avoue qu'il est malaisé de se prononcer avant d'avoir fait une sérieuse expérience. En tous les cas, l'idée est trop séduisante et trop belle pour que l'on ne tente pas courageusement un essai. Quel sera-t-il?

« Il ne saurait être question de mettre à la portée des petites bourses les spectacles actuels, c'est-à-dire de décupler le nombre des billets de faveur. Le Théâtre du Peuple doit avoir un caractère particulier et une mission spéciale. Bien entendu, je ne demande pas que le théâtre soit une chaire, mais il ne faut pas non plus qu'il serve à vulgariser les vaudevilles pornographiques, les niaises opérettes et les stupides mélodrames. Redisons encore que le peuple a besoin de Beauté et de Vérité : ce sont choses qui ne courent point les rues; mais nous avons dans notre répertoire national assez de richesses pour attendre sans impatience l'homme de génie qui nous donnera des œuvres *belles* et *vraies*.

« Ce répertoire devra être fort éclectique. On ne doit pas oublier que l'on se trouve en face d'une entreprise nouvelle et que les débuts seront hésitants. On ne peut espérer trouver du premier coup la formule rêvée. Il faut surtout éviter les prétextes à divisions et à discussions violentes. L'art, pour être salutaire, doit provoquer des sentiments forts, mais simples et calmes. Tous les classiques français seront mis à contribution, mais les œuvres étrangères devront être choisies avec précaution. Les lettrés ont déjà une peine infinie à suivre la pensée d'Ibsen, d'Hauptmann, etc., et à se mettre d'accord sur le mérite de leurs ouvrages. On professe partout qu'on ne peut bien comprendre Shakespeare et Schiller sans une connaissance approfondie de l'anglais et de l'allemand. Il est, par conséquent, de toute évidence que le public du Théâtre populaire n'a pas une préparation suffisante à la pratique des chefs-d'œuvre étrangers. Aussi bien, ce public simple, naïf, vibrant, demande à retrouver dans la littérature nationale ses qualités, celles de sa race et de ses héros. Michelet a dit : « Ah! que je voie donc enfin avant de « mourir la fraternité *nationale* recommencer au « théâtre! » Et je suppose que le tendre et imaginatif historien rêvait de l'adaptation scénique de sa *Jeanne d'Arc*, l'héroïne au tempérament populaire, sublime incarnation de l'âme française.

« Vous me demandez si le Théâtre du peuple doit être subventionné par l'État, par la Ville, ou par les deux? Je vous réponds : pas de subvention, c'est-à-dire pas de tutelle. Quand finira-t-on par comprendre que l'initiative privée est seule féconde? Le système de bons à lots remboursables en places de théâtre, celui des bons à participation ne sont pas à dédaigner. Mais on peut trouver mieux. Il me semble qu'un projet serait rapidement réalisable. Vous avez écrit ceci : « Je crois que, pour un théâtre destiné à la « foule, il est nécessaire de s'inspirer des théâtres « antiques. » Eh bien, ce théâtre existe, et je suis sûr que la Ville le mettrait de grand cœur à votre disposition. Il est situé rue Monge.

« Ce sont les vieilles arènes de Lutèce, sur la Montagne Sainte-Geneviève.

« Il y a deux ans, j'eus l'occasion de m'occuper de cet emplacement, où l'on devait donner pour le 14 juillet une représentation populaire. Dans ce décor antique, vos spectateurs pourront trouver des émotions artistiques comparables à celles que l'on trouve au théâtre romain d'Orange. Certes, les arènes de Lutèce sont moins vastes que le théâtre de Bacchus, mais elles peuvent encore contenir près de quatre mille personnes. Le succès des représentations en plein air données par M. Maurice Pottecher à Bussang doit vous encourager à faire cet essai. N'oublions pas que nous ne sommes point à Athènes, où « la grande préoccupation du peuple consistait », dit Renan, « à se promener dans les jardins, à jouer

» de la flûte et à écouter les cigales ». Le peuple du Paris de 1902 n'a pas de loisirs. Il faut qu'il soit au travail presque à l'aurore. Le soir, las de sa rude journée, il a besoin de repos. Il ne lui est d'aucune utilité de veiller chaque soir dans une salle surchauffée, mal aérée.

« Aussi bien, il faudra laisser à votre public le temps de s'assimiler la nourriture intellectuelle que vous voulez lui donner. A cette seule condition, votre œuvre sera utile, sérieuse. Conduisez un enfant au spectacle, il est d'abord ébloui, fasciné par les décors et les costumes. Le lendemain, il songe aux héros qu'il a vus : il essaye de s'expliquer les mobiles qui les ont fait agir devant lui : il commence seulement à bien comprendre la pièce, à en saisir la portée, à en dégager la morale. L'âme populaire est en cela pareille à l'âme enfantine. Donnez à votre public un spectacle brillant, pour qu'il en garde, par la mémoire visuelle, une impression profonde; plein de faits, pour qu'il ait une abondante matière à méditation; très clair, pour qu'il puisse, à propos du moindre événement, s'y rapporter et y prendre des termes de comparaison. Pour atteindre ce but, il est nécessaire de ne pas surcharger son cerveau par des spectacles répétés dont il brouillerait les intrigues et confondrait les leçons. L'hygiène, enfin, dans cette combinaison, trouvera son compte, car vous pensez bien qu'il n'est pas sans danger d'enfermer dans une salle, pendant trois heures, quelques milliers de personnes.

« Avec peu d'argent, on peut remettre en état les arènes de Lutèce. Deux fois par semaine, pendant la belle saison, dans ce cadre admirable où chaque pierre est un morceau d'histoire, nos meilleurs artistes viendraient exalter nos plus nobles sentiments par l'interprétation de nos chefs-d'œuvre, devant le vrai peuple de Paris, devant les descendants des naïfs spectateurs des moralités et des soties, des miracles et des mystères, épris comme autrefois d'un idéal de Beauté, sous le même ciel toujours léger et clément de l'Ile-de-France.

« Je ne dis pas que cette solution soit la meilleure. Elle a, du moins, le mérite d'être prompte, pratique et économique. Je souhaiterais qu'on la considérât comme provisoirement définitive! Car je ne vous cache point qu'il faut se hâter d'agir. Certes, on a dit et écrit de belles choses sur le Théâtre populaire... *Sat prata biberunt.*

« Je suis un administrateur. J'ai vu échouer tant d'entreprises analogues que je deviens sceptique. Ne perdez pas trop de temps dans les consultations et les plébiscites. En 1865, une commission avait été nommée pour étudier les moyens de réalisation d'un théâtre lyrique et dramatique populaire. Elle étudia, interrogea, s'informa... et échoua. En 1878, M. Viollet-le-Duc présenta au Conseil municipal un remarquable rapport, ingénieux et documenté, sur la même question. Son projet échoua. En 1881, M. Aristide Rey proposa de nouveau la création du Théâtre populaire. Il échoua. Le même sort fut réservé en 1896 à M. Landrin. Ne m'accusez pas de pessimisme! Je suis très désireux de vous voir réussir. C'est pourquoi je vous engage vivement à adopter l'idée des arènes de Lutèce. Il faut deux mois à peine pour mettre en état ce vieux théâtre que la Ville vous offrira sans difficulté. L'État vous prêtera les acteurs de l'Opéra, du Français, de l'Opéra-Comique et de l'Odéon. Si vous faites diligence, vous pouvez donner votre première représentation en juillet.

« Encore une fois, je ne prétends pas que cet emplacement doive être définitif. Mais il peut, tout de suite et sans grosse dépense, vous permettre de faire une expérience instructive et de tâter l'opinion. Le peuple seul vous dira ce que doit être le Théâtre du Peuple. Commencez à mettre votre idée à exécution, tout est là. Agissez, n'importe où, n'importe comment, mais agissez! Votre œuvre est généreuse et nécessaire. »

M. Catulle Mendès

En même temps qu'il est, au sens le plus noble du mot, l'un des artistes les plus incontestables de ce temps, M. Catulle Mendès est un poète chez qui la conception de l'art unit ces deux termes, qui ne sont devenus, en apparence, contradictoires que par une singulière dépravation du sens esthétique : la recherche de la perfection et la vulgarisation populaire. Ce fut l'ambition des romantiques d'écrire pour la foule innombrable; mais combien peu y réussirent! En ceci, M. Catulle Mendès est aujourd'hui le dernier des romantiques. Et, par là aussi, il se distingue de tous les modernes — Hugo excepté — qui, à mesure qu'ils s'éloignaient du moyen âge et de la Renaissance, où l'artiste n'était pas autre chose vraiment qu'un ouvrier populaire, en méconnaissaient l'enseignement et raréfiaient en eux la notion de l'art, au point de n'en plus faire que le jeu d'esprits subtils et soi-disant supérieurs.

En toutes ses œuvres, M. Catulle Mendès a émis l'audace de s'adresser à tous les vivants et de leur transmettre directement le frisson qui l'agitait lui-même. S'il y a réussi, ce n'est pas le lieu de le rechercher ici. L'essentiel est qu'il l'ait voulu et que son désir se soit manifesté par des actes. C'est lui qui, à l'Odéon d'abord, ensuite au Théâtre-Antoine, créa et dirigea les matinées populaires de poésie; lui aussi qui, toute une année, institua à l'Ambigu les séances hebdomadaires de musique. Qu'il ait pensé souvent au Théâtre du Peuple, cette double

tentative le présuppose. Mais il a fait mieux que d'y penser : il est à la veille de fonder lui-même un Théâtre du Peuple, sous une forme vraiment originale.

C'est de ses idées et de son projet que je suis allé lui parler.

Je ne vous redirai point les raisons qu'il a de vouloir faire participer le peuple à la vie artistique de la nation. Il pense là-dessus comme tous les hommes qui ont compris que la Tour d'ivoire n'est que la cellule de refuge des impuissants, des égoïstes et des inutiles. Il croit à l'avenir, il croit au progrès, il a foi dans les forces mystérieuses et latentes de la foule ; il sait que les élites s'atrophient par l'habitude de la contemplation, que l'espoir de la vie est dans la masse obscure, que les sociétés ne se renouvellent et ne s'expriment que par l'incessant travail du peuple, de même que les laves vomies par un cratère jaillissent des profondeurs de la montagne.

Il entend donc que l'art soit une nécessaire contribution à l'éducation nationale, et se fortifie, se renouvelle lui-même par la contribution permanente du peuple. Il n'est point embarrassé d'établir le répertoire du Théâtre du Peuple. Il y place en ligne tous les chefs-d'œuvre, les français et les autres, les classiques et les modernes, de Sophocle à Hugo, de Shakspeare à Schiller, et Corneille, et Racine, et Molière, et Beaumarchais.

— Oui, tout, me dit-il, il faut tout jouer au peuple, toutes les œuvres qui illustrent le génie humain, à la condition qu'elles soient claires, émouvantes et belles.

Et c'est pour mettre le peuple en contact avec les belles œuvres qu'il a conçu le dessein de construire un théâtre démontable et volant, qui se transporterait de ville en ville et de place en place, et serait un foyer incessamment mobile et changeant d'éducation et de beauté.

Ne croyez point que ce soit là seulement une imagination de poète. Ce poète est un homme pratique, en qui se découvre un administrateur prévoyant, et cette imagination est proche d'être réalisée. M. Catulle Mendès a rédigé un long rapport au ministre, ce qui, en France, est la préface nécessaire de toute entreprise. Mais ce rapport contient des statistiques, des devis et des chiffres, et démontre que l'œuvre n'est pas seulement possible, qu'elle sera rémunératrice. Il renferme aussi des plans, dressés par un architecte intelligent et par hasard économe. Tout est prévu : les prix de construction, de démontage, de transport et de remontage. Le théâtre sera en fer, naturellement ; il recevra mille spectateurs ; toutes les places en seront équivalentes ; la scène sera suffisamment machinée pour se prêter à toutes les décorations.

M. Catulle Mendès n'a pas seulement son budget, ses plans et ses devis. Il a aussi son directeur artistique, lequel est un vieux comédien notoire sur la rive gauche, et, ce qui est mieux, sa combinaison financière. Il ne doute pas que le ministère s'intéresse à son entreprise ; mais n'importe, elle est assez grande personne pour se suffire à elle-même, et, bien menée, économiquement et intelligemment dirigée, elle s'imposera dès le premier jour par son originalité d'abord, par sa nécessité ensuite.

Les acteurs ? Ce seront successivement les comédiens momentanément disponibles, les plus célèbres comme les autres, qui donneront, l'un après l'autre, quinze jours ou un mois de leur temps et de leur talent au Théâtre démontable, et viendront ainsi prendre la tête de la troupe permanente. Et, pour ce jeu de « vedettes », si j'ose employer un mot aussi détestable, M. Mendès a encore une combinaison extrêmement ingénieuse que je ne pourrais révéler qu'en entrant dans tous les détails de son projet.

Tandis que M. Catulle Mendès déroulait pour moi l'ordonnance de ses conceptions, une question me venait aux lèvres, que je lui posai enfin :

— Est-ce donc là pour vous, lui dis-je, le type définitif du Théâtre du Peuple, et ne croyez-vous pas, si séduisante que soit votre idée, qu'il mériterait de rencontrer quelque jour un édifice permanent ?

— Mais assurément, reprit vivement M. Mendès. Mon Théâtre démontable n'est qu'un essai. S'il réussit, — et il réussira, — quel argument en faveur du Théâtre du Peuple ! Au lieu de nous battre dans le néant et de lancer contre des murailles d'indifférence des théories que nous savons vraies, mais que l'on conteste et que l'on rétorque, nous nous appuierons sur des faits et nous invoquerons des victoires. Alors, ce n'est plus un Théâtre du Peuple que nous demanderons, mais dix, mais vingt, mais cent, et comment nous les refuserait-on, s'il est prouvé par notre exemple qu'ils sont financièrement réalisables ?

M. Catulle Mendès avait raison. Il faut désirer que son projet prenne bientôt une forme vivante. Le jour où ses charpentes de fer se dresseront sur une place parisienne sera une belle fête pour l'idée du Théâtre du Peuple. Mais il a le devoir de réussir : un échec serait mortel à l'idée même.

Conclusions.

J'arrête ici cette enquête, car il faut conclure enfin. Le programme que je m'étais tracé était plus vaste : je me proposais d'entendre aussi le chef éloquent du parti socialiste, M. Jaurès, artiste en même temps qu'il est philosophe, et de qui l'enthousiaste

parole a, plus d'une fois, célébré les noces nécessaires de l'Art et du Peuple; mais M. Jaurès est présentement retenu loin de Paris par les soins d'une laborieuse campagne électorale. Je souhaitais la consultation de l'intrépide et formidable Tolstoï; mais le vieil apôtre se rétablit difficilement d'un mal inquiétant. Je voulais encore interroger des représentants autorisés des syndicats ouvriers, dont l'adhésion est la condition même du Théâtre du Peuple...

Mais il faut bien nous borner. Cette brève étude formera bientôt un volume, où elle se présentera dans son entier développement, avec ses indispensables compléments. Telle qu'elle est, j'ose espérer qu'on l'estimera provisoirement suffisante, car les arguments essentiels y sont, je pense, rassemblés, et c'est, en effet, d'arguments que je me préoccupais surtout de la munir.

***

Dans une première partie, j'ai exposé de mon mieux, selon le style parlementaire, « l'état de la question ». La seconde partie a réuni un certain nombre d'opinions d'artistes, d'hommes de lettres, d'administrateurs élus, de fonctionnaires.

De cet ensemble, voici, je crois, les conclusions qui se dégagent :

1° *Le Théâtre du Peuple est désirable.* La dramaturgie moderne, bourgeoise par son origine et par sa destination, est pauvre, étriquée, restreinte, arbitraire et conventionnelle. L'art ne se renouvellera qu'en renouvelant ses racines. Le peuple, cœur frémissant de l'humanité, lui redonnera la vigueur qui lui manque, la vérité qu'il dédaigne.

2° *Il est nécessaire.* L'art, délivré de toute préoccupation dogmatique ou professorale, porte en lui une force éducatrice. Il est un instrument de civilisation et de vie. La classe populaire, qui, sous nos yeux, fait effort vers son émancipation sociale, et que nous voyons, chaque jour, grandir en ambition, par une poussée analogue à celle qui a libéré la bourgeoisie en 1789, a le droit de participer à la vie artistique de la nation. Elle n'en a pas seulement le droit, elle en a le besoin. En même temps qu'elle vivifiera l'art, elle sera vivifiée par lui, et par lui intellectuellement accrue.

3° *Il est réalisable.* Des projets, dès maintenant, existent. Des budgets ont été élaborés. Il n'est pas douteux que l'entreprise soit, financièrement, viable. Le peuple y adhérera-t-il avec continuité? Fournira-t-il un public fidèle et stable? Tous ceux qui le connaissent bien, ceux qui se mêlent à lui et ceux qui ont l'expérience des Universités populaires, l'affirment. Théoriquement, nous pouvons l'affirmer à notre tour : il n'est point de société où l'art théâtral n'ait été une des formes de la curiosité humaine, pas de classe où l'art n'ait pénétré. Mais voici qui est mieux : des tentatives souvent précaires ont réussi; à Bussang, à La Mothe, à Morlaix, et ailleurs encore, des spectacles populaires ont été offerts au peuple, qui s'y est plu.

Un examen, même superficiel, nous a convaincus qu'il n'est pas de région où le théâtre populaire n'ait son expression.

4° Mais on ajoute que le Théâtre du Peuple est réalisable *aux conditions suivantes* :

Il ne sera la chose ni de l'État ni de l'administration municipale.

L'édifice qui l'abritera sera construit sur des plans nouveaux. Égalité des places et du prix d'entrée.

Le mélodrame, l'opérette, la comédie et le drame bourgeois n'y seront point admis. On y jouera les grandes œuvres classiques internationales, des ouvrages nouveaux exprimant des idées simples et des sentiments généraux, sans nul souci doctrinal et directement éducateur, sans passion politique.

***

Voilà bien, je crois, l'essentiel des idées rassemblées ici.

Le Théâtre du Peuple se fera-t-il, et bientôt? C'est une autre question.

J'ai souvent réfléchi aux moyens pratiques de le fonder, et je ne crois pas que l'on puisse les chercher en dehors de la participation commune de l'État et de la Ville. C'est à Paris qu'il faut tenter la première expérience. Lorsqu'elle aura réussi et que l'idée du Théâtre du Peuple aura ainsi acquis la force d'un fait, alors on demandera à la province, puis aux campagnes, de suivre à leur tour l'exemple de Paris, et, peu à peu, une bienfaisante contagion multipliera les scènes populaires dans toute l'étendue du sol national.

Que notre Conseil municipal fournisse d'abord un terrain. Il en a un, et merveilleusement placé : une partie de ce Marché du Temple, aujourd'hui abandonné, vide de marchands et d'acheteurs, lamentablement désert, et dont les travées silencieuses semblent les rues d'une ville préhistorique, dont la mort et la dévastation auraient fauché les habitants. La Ville donnant le terrain, nous demanderons à l'État d'y construire un théâtre, non point une bâtisse solennelle, ambitieuse, dispendieuse, dont un concours ferait la proie des architectes officiels, mais un vaisseau vaste, de lignes sobres et harmoniques, conçu selon un plan simple, qui se rapprocherait utilement de celui de la salle des fêtes du Trocadéro : 1 500 000 fr., deux millions au plus y suffiraient; avant de nous

les refuser, il sera opportun de démontrer que l'État ne donne pas, chaque année, deux millions à des objets moins utiles.

***

Comment le Théâtre du Peuple sera organisé, je n'ai pas à le rechercher ici, car nous n'en sommes pas là : M. Eugène Morel a d'ailleurs émis là-dessus des idées dont la plupart sont excellentes.

Mais comment il sera dirigé, c'est de quoi il faut parler tout de suite. Point de main mise officielle, disent tous les artistes, et dit à son tour M. Escudier, président du Conseil municipal. Et ceci exclut la nomination de son directeur par le caprice d'un fonctionnaire public. Mais alors, qui le désignera? Suffira-t-il qu'un quidam s'offre à payer un loyer? Nous entendons que le Théâtre du Peuple soit, dans les premières années du moins, libéré de tout loyer, et du reste, nous ne pouvons accepter que le premier entrepreneur venu, parce qu'il aura plus d'argent ou plus de crédit, s'empare de la scène populaire et la livre aux bêtes fauves du mélodrame ou aux colibris de l'opérette.

Un théâtre dont la constitution serait copiée sur celle de l'un quelconque de nos quatre théâtres subventionnés pourrait bien s'appeler le Théâtre du Peuple : il ne serait qu'un organe superfétatoire et un instrument taré ; et nous continuerions à réclamer le Théâtre du Peuple !

Ce théâtre doit être libre de toute tutelle officielle, et je veux en même temps que l'usage de sa liberté soit soumis à un contrôle et à une permanente surveillance. *Pas de liberté pour lui hors de la liberté.* Pas d'autre critère que celui de la beauté.

Mais qui, à côté de son directeur responsable, exercera ce contrôle supérieur? Un comité libre d'hommes de lettres, d'artistes, de délégués du peuple?... Qui désignera ce comité? Comment se renouvellera-t-il? Comment obtenir de la continuité, du zèle, de l'application, d'hommes dont l'action sera surtout morale, dont les pouvoirs ne seront que d'indication, dont les fonctions seront gratuites?

Je sais un groupement artistique, dont la pérennité est assurée, dont les tendances littéraires et sociales sont libres des attaches d'écoles et des préjugés sociologiques : c'est l'Académie Goncourt. Pourquoi l'Académie Goncourt ne serait-elle pas investie du soin de désigner le directeur du Théâtre du Peuple? Elle le choisirait hors d'elle-même, maîtresse de renouveler ses pouvoirs au bout de quatre années ou de le remplacer par un plus digne... Voilà, je m'en assure, un propos qui n'est point administratif et dont nos ministres commenceront par s'esclaffer ; mais il faut qu'ils comprennent que, si l'État a le devoir de dispenser au peuple ce mode supérieur d'éducation et de récréation qu'est le théâtre, il manque aussi de l'indépendance et de la vertu nécessaires pour en assumer seul l'intégral fonctionnement.

Je sais ce que l'on m'objectera : que je substitue à la tutelle officielle une tutelle privée, celle-ci plus intolérante cent fois, et plus rapace, mobile, exercée par des hommes sans mandat et sans responsabilité, accessibles à la camaraderie, auteurs eux-mêmes... Soit. Mais je connais l'esprit de nos administrations, et je connais l'esprit des hommes qui composent l'Académie Goncourt, puisque je l'ai nommée. De quel côté est le culte de l'Art libre ?

Ceci ne veut point dire qu'il faille répudier le projet de M. Paul Escudier, non plus que celui de M. Catulle Mendès. Qu'un théâtre démontable se transporte à travers le peuple, que les vieilles arènes de Lutèce offrent des spectacles aux foules, cela sera bien. Ce sera le complément et la vulgarisation des tentatives de Bussang, de La Mothe, etc. Et ces essais, quand ils auront réussi, apparaîtront comme d'incomparables leçons de choses. Mais n'y voyons que des essais, une ébauche préliminaire du Théâtre du Peuple.

Ne doutons pas que le Théâtre du Peuple se réalise quelque jour, car il est nécessaire, et il n'y a qu'à démontrer, par une incessante prédication, qu'il est possible. Répétons, de toutes les manières, que, s'il doit être un instrument d'éducation populaire, il sera aussi l'indispensable moyen d'une rénovation artistique fatale. « Dans ces derniers temps, écrit Tolstoï, on a multiplié les tentatives d'entreprises artistiques populaires, éditions de livres, concerts, théâtres, musées, etc. Tout cela est encore très loin de ce qui devrait être ; mais déjà on peut discerner la direction suivant laquelle l'art va marcher, *pour rentrer enfin dans la voie qui lui est propre.* »

Ailleurs, le vieux maître dit encore : « L'art n'est pas une jouissance, un plaisir, ni un amusement : l'art est une grande chose. C'est un organe vital de l'humanité, qui transporte dans le domaine du sentiment les conceptions de la raison... En unissant les hommes les plus différents dans des sentiments communs, en supprimant les distinctions entre eux, l'art universel peut préparer les hommes à l'union définitive ; il peut leur faire voir, non par le raisonnement, mais par la vie même, la joie de l'union universelle, en dehors des barrières imposées par la vie. »

GEORGES BOURDON.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42165. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 17 MAI 1902.

L'ABBÉ FÉMINISTE

C'est l'abbé Bolo. M. l'abbé Bolo n'est pas un mondain, au moins. Féministe, oui; mais *féminaux* ou *féminard*, pas pour une obole. M. l'abbé Bolo est un homme jeune encore, qui a publié vingt-deux volumes de philosophie et de morale, plus quelques opuscules de moindre envergure. M. l'abbé Bolo ne sait pas faire de compliments aux belles dames; et il traite rudement les féministes du Congrès de 1900 de folles et d'épileptiques et il se plaît, relativement au féminisme révolutionnaire, à répéter le mot du député anglais Smollet : « Tout cela, c'est une croisade d'hystériques. » On n'accusera pas M. Bolo d'être un abbé du XVIIIe siècle et, quand il a à parler des femmes, de croire, comme Diderot, qu'il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur le papier la poussière des ailes du papillon.

Mais il est féministe tout de même, et presque féministe radical.

Parce que le féminisme, c'est le christianisme; parce que c'est le christianisme qui a émancipé la femme et qui a, en même temps que les droits de l'homme, proclamé les droits de la femme; parce que c'est le christianisme qui a fait de la femme, d'une chose qu'elle était, un être; parce que c'est le christianisme qui a établi l'égalité de la femme et de l'homme, sinon devant la loi civile, ce à quoi il n'a pu réussir tout de suite, du moins devant la loi religieuse; parce que c'est le christianisme qui a fait de la femme la mère de Dieu, la plaçant ainsi aussi haut que possible dans l'échelle des êtres; parce que c'est le christianisme qui a soutenu les droits de la femme à travers tout le moyen âge et tous les temps modernes à l'égal des droits de l'homme, et quelquefois avec plus de vigueur et plus de suite; parce que c'est le christianisme qui, seul entre toutes les religions, a associé intimement la femme à l'œuvre religieuse, créant des associations religieuses féminines aussi actives, aussi fortement organisées et aussi puissantes que les associations religieuses viriles; parce que c'est un prêtre catholique, l'abbé Fauchet, en 1790, qui a créé de toutes pièces le féminisme contemporain et qui doit être considéré comme le père du féminisme du XIXe et du XXe siècle; parce que si le christianisme a *fait la femme*, c'est la femme aussi qui a fait le christianisme, le mouvement chrétien ayant été si puissamment aidé, soutenu, précipité par les femmes des trois premiers siècles après Jésus-Christ, que l'on peut dire et que je suis assuré que sans les femmes le christianisme n'aurait pas abouti.

Car on a tort de dire d'une façon trop générale que « la femme est conservatrice ». Elle l'est presque toujours, ce dont je ne songe pas à la blâmer, n'y ayant rien de plus naturel que ceci, que l'homme ait l'initiative et la femme le tempérament et la prudence; et c'est la distribution rationnelle des rôles et la division normale du travail. Mais la femme est réformatrice quand il le faut et quand la réforme est sérieuse et pratique. La femme a été réformatrice à l'avènement du christianisme; la femme a été réformatrice au temps de la *Réforme*, quand il s'agissait de mettre un terme « à des abus qui n'étaient que trop véritables », comme a dit Bossuet, et si elle n'a pas été toujours avec la *Réforme* proprement dite, elle a puissamment aidé à cette autre « réforme »,

aussi importante que l'autre, qui est la « réforme » et l'épurement et le redressement du catholicisme lui-même, au XVIIe siècle. — La femme ne s'est montrée si « conservatrice » que pendant et depuis la Révolution française. Mais a-t-elle eu si tort et ne peut-on pas du moins l'en excuser un peu? Après tout, la Révolution française, surtout et presque exclusivement bourgeoise et paysanne, n'apportait rien, ne donnait rien à deux classes de la société, c'est à savoir aux ouvriers et aux femmes. Elle leur ôtait plutôt quelque chose. Aux ouvriers elle ôtait l'organisation des corporations, organisation tyrannique, je le sais, mais protectrice aussi, et qui, somme toute, avait si bien pour les ouvriers plus d'avantages que d'inconvénients, qu'un siècle après 1789 les ouvriers y sont revenus, à très peu près, vraiment, par leurs syndicats, également tyranniques et protecteurs.

Et aux femmes la Révolution n'apportait rien et ôtait plutôt quelque chose, comme aux prolétaires des villes. Il faut voir dans le beau livre de M. Étienne Lamy, *la Femme de demain*, et aussi dans celui de M. Bolo, comment, dans cette question ainsi qu'en quelques autres, c'est la liberté qui est ancienne et c'est le despotisme qui est nouveau. Quand on traite les libéraux de réactionnaires, on n'a pas si tort. Sur mille points les libéraux ne font que retourner en arrière. Sous l'ancien régime les femmes recevaient la même éducation et la même instruction que les hommes; voyez Fénelon et Mme de Sévigné. Sous l'ancien régime les femmes votaient. On les voit voter pour des affaires municipales en 1316, en 1331; on les voit voter pour des élections des États-généraux en 1576; on les voit siéger aux États de Franche-Comté au XVIe siècle; on les voit participer à l'administration corporative et il y a, au XVIIIe siècle, des « preud'femmes » comme des « preud'hommes »! Jusqu'à la veille de la Révolution le droit électoral des femmes dans certaines situations est reconnu officiellement; seulement elles ne peuvent plus l'exercer que par procuration : «... pourront être électeurs et éligibles les veuves propriétaires qui pourront se faire représenter par un de leurs enfants majeurs au moyen de laquelle ils seront électeurs et éligibles : les dispositions de cet article auront également lieu pour le Tiers-État. »

C'est précisément tous ces droits, confus, je le reconnais, et partiels, mais qu'il aurait fallu éclairer et généraliser, que la Révolution a tout simplement supprimés, au lieu de les étendre. Il n'y avait donc pas de raison très précise pour que les femmes fussent d'ardents partisans de la Révolution française.

Pour ces motifs, c'est-à-dire comme chrétien et comme « réactionnaire », M. l'abbé Bolo est un bon féministe et presque un féministe radical, malgré son horreur peu dissimulée pour les « épileptiques ». Il fait sa répartition. S'il est dur pour les dames, un peu excitées, je le confesse, du Congrès de 1900, il n'a que des sympathies, que certes je partage, pour des esprits aussi fermes et aussi distingués que Mme Schmall, Mme Maria Martin, Mme Vincent, et je n'ai pas besoin de dire que les directrices du féminisme chrétien, Mme Mangeret, Mme Duclos, sont ses grandes amies spirituelles.

Il est pour toutes les revendications féminines qui sont marquées au coin, non de l'insurrection et de la haine et du mépris niais à l'égard de l'homme, mais à celui simplement de la justice, de l'égalité et de l'humanité. Il est pour l'abrogation du texte : « la femme doit obéissance à son mari », qui est si niais lui-même, tant ces choses sont en dehors de la loi et des prises de la loi, qu'il semble avoir été rédigé par un mari berné qui en appelait à l'État pour le secourir. — Il est pour l'abrogation du texte : « le meurtre en flagrant délit est excusable », qui lui paraît, avec raison, selon moi, « un simple vestige de l'état sauvage ». — Il est pour le droit reconnu à la femme de disposer de sa fortune personnelle et de son gain personnel; il est pour la recherche de la paternité et pour une loi répressive de la séduction... Quand on songe, à ce propos, que nous sommes à cet égard en arrière sur le XVIe siècle! Quand on songe que la Coutume de Bretagne et que l'Ordonnance de Blois de 1579 (exécutive dans tout le royaume) condamnaient à la *peine de mort* les hommes coupables de rapt! Quand on songe que l'on a châtié don Juan, pécuniairement et corporellement, pendant tout le XVIIIe siècle! Quand on songe qu'au XVIIIe la justice, à cet endroit, semble devenir de plus en plus rigoureuse; qu'en 1712 un conseiller au Parlement de Paris fut condamné à 60 000 livres (deux cent mille francs environ de notre monnaie) pour promesse de mariage non tenue; qu'en 1709 un sieur La Garrigue, surpris avec une demoiselle qu'il avait enlevée et séduite, sans violence, fut condamné à la peine de mort (ne pleurez pas, cependant : en appel il fut seulement exilé); qu'en 1738 le parlement de Dijon condamna à la peine de mort par contumace le marquis de Tavannes pour avoir enlevé la demoiselle de Brou! Ce ne fut qu'en 1746 que, le consentement de la demoiselle ayant été établi, le marquis put purger sa contumace et rentrer en France.

De même encore, M. Bolo est partisan de l'accès des femmes à toutes les professions libérales réservées jusqu'à présent aux hommes, avec assez de bon sens, je le confesse, mais avec une criante injustice, que nous n'avons pas, sous prétexte de protéger les femmes malgré elles et contre elles-mêmes, le droit de commettre.

Enfin... c'est là que je l'attendais, car c'est là qu'il

faut attendre le féministe pour voir s'il est bon teint, c'est le *criterium* même du féministe. M. l'abbé Bolo est-il pour la femme électeur et éligible ?

M. Bolo est pour la femme électeur et éligible.

Il a examiné la question en droit et en pratique. En droit, il n'a pas de peine à soutenir son opinion. Il est si irrationnel que dans un pays de suffrage universel le suffrage ne soit pas universel; il est si irrationnel que l'alcoolique qui porte ma valise de la gare d'Orléans à mon domicile soit électeur, et que ma sœur ne le soit point; il est si irrationnel que la femme soit contribuable et ne soit point électeur; il est si irrationnel qu'une châtelaine, veuve, qui administre son domaine, voie voter tous ses domestiques et ne vote point; il est si irrationnel que la femme subisse la loi et toutes ses charges et ne contribue pas à la faire; qu'il n'y a absolument aucun argument, *même faux*, à faire valoir contre le droit des femmes à voter, à être électeurs et à être éligibles.

Mais ce qu'il y a d'intéressant, c'est la pratique, c'est l'épreuve de l'expérience. Cette épreuve n'est pas complètement faite; mais il faut reconnaître qu'on en a déjà quelques éléments très considérables.

Dans les États d'Australie où les femmes votent, ce qu'on a remarqué le plus c'est le grand souci qu'ont les femmes de la probité, de la moralité des candidats. Ni panamiste, ni Priola, c'est, semble-t-il, le mot d'ordre du féminisme électoral. Il est tellement étrange qu'il y a lieu d'hésiter, tant le changement, en France, serait brusque et radical. Mais encore la chose est à noter pour mémoire et à considérer.

Dans l'État de Colorado les femmes sont éligibles, et plusieurs sont députés. On assure que l'on n'a qu'à se féliciter de leurs lumières et de leur esprit tout particulièrement pratique.

Dans l'Utah, le Wyoming, l'*État* de Washington (*Far-West*), les femmes font partie du jury. C'est ce que j'ai toujours combattu, jugeant que les femmes sont trop pitoyables pour être de bons jurés, du reste ne reniant pas du tout, pour autant, mes principes; car faire partie du jury n'est pas un *droit*, c'est une *fonction*, à laquelle l'État appelle qui il y croit apte, comme à être sous-préfet ou gendarme. Le commencement d'expérience me donne tort, cependant, je dois le dire. Le juge John Kingman, *conseiller à la cour suprême* des États-Unis, a déclaré : « On n'a jamais vu, ni au civil, *ni au criminel*, de verdict réformé quand les femmes ont fait partie du jury. » Je confesse que ceci est grave.

En l'État de Wyoming, les femmes jouissent du droit de suffrage depuis un quart de siècle, depuis 1874. Or, notez que les femmes députés ne sont pas en majorité au Parlement du Wyoming; notez que, donc, ce ne sont pas elles qui ont rédigé le document suivant; notez que ce document a été rédigé et voté par une majorité composée d'hommes et par conséquent peu suspecte de partialité à l'égard des femmes et plutôt supposée un peu jalouse à l'endroit de celles-ci; et puis savourez-moi cette déclaration du Parlement du Wyoming :

« *Attendu que, sans l'aide d'une législation violente et oppressive, le suffrage féminin a contribué à bannir de l'État la criminalité, le paupérisme et la débauche; qu'il a assuré la paix et l'ordre dans les élections et donné à l'État un bon gouvernement; que, depuis vingt-cinq ans de suffrage féminin, aucun asile de l'État n'a dû établir de refuge pour les pauvres; que les prisons sont à peu près vides et que, à la connaissance de tous, aucun crime n'a été commis dans l'État, si ce n'est par des étrangers*... pour ces motifs le Parlement du Wyoming décide que les résultats de son expérience seront transmis à toutes les assemblées législatives des pays civilisés pour les engager à donner les droits politiques aux femmes dans le plus bref délai. »

Le document est si miraculeusement optimiste qu'en France, qu'écrit en français il a l'air d'une mystification ou d'une ironie. Il est pourtant parfaitement sérieux et parfaitement officiel. Il fait réfléchir.

Il faut en conclure surtout ceci. En féminisme comme en toutes choses, il faut savoir sérier les questions. Or on a pris l'habitude en France de considérer l'électorat féminin, le suffrage universel intégral, comme le *dernier terme* des revendications féminines. C'est pour moi tout juste le contraire. Nos pères de 1789 n'ont pas demandé d'abord l'égalité devant la loi, puis l'abolition des droits féodaux, puis autre chose, réservant comme dernier point à emporter le gouvernement du pays par le pays. Ils ont demandé d'abord, ou plutôt pris le gouvernement; ils ont créé l'Assemblée nationale faisant la loi. Le reste devait aller de soi-même. Pareillement les femmes doivent demander d'abord et obtenir par l'obstination de leur volonté, — car tout ce qu'on veut énergiquement on l'obtient, — le droit d'électorat et d'éligibilité. Le reste suivra tout naturellement. Quand les hommes et les femmes feront la loi concurremment, ils la feront pour les hommes et pour les femmes équitablement. Conquérir l'urne, voilà quel doit être le premier dessein des femmes françaises.

En attendant, qu'elles lisent, et vous aussi, le petit livre, instructif, amusant et insolent (ce sont trois qualités) de l'abbé féministe. Il s'appelle *la Femme et le Clergé*. C'est comme un titre de fable ou de fabliau. Mais ce n'est ni un fabliau ni une fable. Avec *la Femme de demain* de M. Lamy, c'est le meil-

leur manuel de féminisme chrétien que je connaisse.

Sur quoi je vous quitte en vous souhaitant le gouvernement du Wyoming. Avant qu'il soit un siècle, nous serons, à trois ou quatre cents ans près, à la veille de l'avoir.

ÉMILE FAGUÉT,
de l'Académie française.

LA PROCHAINE LÉGISLATURE

Nous ne serons point irrespectueux comme un des fondateurs de la Troisième République, le ministre Picard, et nous ne dirons pas que la France vient de se retromper dans le suffrage universel. Jamais, croyons-nous, le mot n'aurait été moins exact. Car il semble bien, au contraire, que les électeurs aient, plus qu'en d'autres circonstances, raisonné leurs votes et se soient décidés en connaissance de cause. Nous ne serions pas éloigné d'en voir la plus sûre preuve dans ce fait que, malgré les vivacités, l'ardeur, l'entraînement de la campagne électorale, les partis extrêmes sont demeurés où ils étaient, aux deux extrémités, sans parvenir à constituer le corps de l'armée parlementaire.

La première impression, après le scrutin du 27 avril comme après le ballottage, a pu être tout à fait différente de la réalité. Il est naturel que le chassé-croisé de certains noms connus, dont les uns disparaissent sous la vague tandis que d'autres vont à quai, soit une cause d'erreur dans l'appréciation. Mais un peu de calme dans l'examen des totaux suffit à convaincre qu'au fond il n'y a pas grand'chose de changé en France. La secousse que le corps électoral vient de donner à la représentation nationale est de celles qui, pareilles aux oscillations sismiques de peu d'importance, troublent la marche des pendules dans nos appartements, mais n'ébranlent pas sérieusement les maisons. Quelques bibelots sont brisés, mais les murs n'ont pas de lézardes.

Rien d'étonnant que le sort de plusieurs candidats « représentatifs » ait faussé, de prime abord, l'estimation des résultats généraux. Parce que M. Drumont, M. de Cassagnac, M. Piou ne sont plus dans la prochaine Chambre, on n'en saurait conclure que leurs idées n'y seront pas représentées. Si M. Viviani et M. Allemane sont battus, M. Jaurès et M. Millerand sont élus. M. Dausset demeure à la porte, mais M. Syveton est entré, et M. Brisson a fini par colliger à Marseille les suffrages indispensables qui se refusaient à Paris et dans la Drôme : certains allèrent jusqu'à dire qu'en la circonstance son geste ne fut pas particulièrement digne.

En somme, après l'effort de la Ligue de la Patrie française et de l'Action Libérale; après les espoirs que pouvaient légitimement caresser les socialistes depuis l'accession au pouvoir du « compagnon en congé » Millerand, le pays n'est allé aussi loin ni du côté socialiste, ni du côté nationaliste qu'on pouvait le craindre. Et c'est là, à notre sens, la marque la plus sûre de la volonté permanente de la nation. Il est entendu qu'on la berne, qu'on la conduit, qu'on la trompe ou qu'on l'achète, et nous ne disconviendrons pas qu'il n'y ait une certaine quantité d'électeurs pour se prêter à ces diverses opérations. Mais leur nombre n'est pas assez considérable pour empêcher d'apercevoir la volonté réelle du pays pris dans son ensemble. Or, cette volonté, c'est de garder la République proprement dite, la République des républicains, celle qui se refuse avec une égale obstination aux utopies d'extrême gauche comme à celles d'extrême droite.

Malgré le bluff de quelques comités et de quelques journaux monarchiques, jamais les vieux partis et spécialement le parti royaliste n'ont été plus délaissés qu'aujourd'hui. Le duc d'Orléans en a tellement le sentiment qu'à la veille des élections, il passait son temps à lire le roman de M. Bourget. Tout son effort politique a consisté à écrire ses félicitations à l'écrivain! Après cela nous n'avons pu lire sans une douce gaieté la note d'un journal royaliste annonçant, le 27 avril, que « Monseigneur le duc d'Orléans désirant, à l'occasion des élections, se rapprocher de la frontière française, avait quitté Séville sur son yacht, pour se rendre à Barcelone où il devait séjourner quelques jours ». Au moment de la tentative de Déroulède à Reuilly, c'était par la Belgique que devait venir l'investissement royal! On voit que le duc varie ses travaux d'approche. Et, sans doute, pour lui c'est toujours une distraction; mais que penser des braves gens qui se laissent piper à ces pronostics et perdent leur temps, leur argent et leur influence à vouloir dériver dans le lit abandonné du fleuve monarchique le large torrent républicain dont le cours est désormais fixé?

Pas davantage le pays n'est porté vers le socialisme tapageur. Il est incontestable, par les votes émis, qu'il a été effrayé par la multiplicité des grèves dont notre industrie et notre commerce ont été troublés. Il faut prendre les tempéraments nationaux tels qu'ils sont. L'ouvrier français qui fait de la politique militante ne travaille guère et, réciproquement, l'ouvrier français qui travaille soit sur terre, soit dessous n'a de goût à la besogne que lorsqu'il a l'esprit calme. Cela ne veut pas dire qu'on doit prendre son parti d'une stagnation sociale sans avenir; mais cela veut dire que, pour les ouvriers (et ils s'en rendent compte) réclamer tout, tout à la fois, et tous ensemble, ne peut aboutir qu'à des catastrophes

puisque nous ne sommes pas seuls au monde et que notre production et notre consommation se conjuguent avec la production et la consommation de l'étranger, ami ou adversaire. Quand on commence à voir cela, on est bien près de renoncer aux inspirations mystiques des philosophes d'extrême gauche ; et c'est ainsi, croyons-nous, que l'élan socialiste s'est arrêté.

Maintenant, le ministère actuel sort-il fortifié ou diminué de l'épreuve récente, et, pour parler le langage du jour, les élections sont-elles ministérielles ou antiministérielles? Cette question, à vrai dire, n'est pas sans quelque chinoiserie. Car le bon Pangloss dirait : il y aura certainement des gens qui sont catalogués comme antiministériels et qui voteront pour le ministère, comme il y a des députés réputés ministériels qui ne le seront qu'avec le ministère prochain. Ces classifications demeurent toujours essentiellement factices, surtout quand il s'agit de débutants dans la vie parlementaire. Au minimum, faudrait-il attendre le premier vote émis sur une proposition du gouvernement pour faire le décompte. Malgré l'énergique effort apporté par les nationalistes, malgré l'activité, le talent de M. Jules Lemaître, leur leader, les nationalistes n'ont pu que réussir à constituer un groupe qui a tout juste l'importance de l'ancien parti conservateur. Avoir résisté à de telles attaques, est un succès pour le ministère.

Quoi qu'il en soit de l'avenir prochain, il nous paraît certain que le ministère Waldeck-Rousseau est, pour beaucoup, dans le sentiment de la stabilité, dont les élections ont donné une nouvelle expression. Nous sommes loin de tout approuver dans ses actes. Mais il n'est personne qui puisse nier qu'il existe une appréciable différence entre l'état du pays, avant et après son arrivée au pouvoir. Bien ou mal, suivant le point de vue auquel se placent les politiques, tous avouent, du moins, qu'il a su et voulu *gouverner*. Or, c'est cela dont nous avions, avant lui, perdu à peu près la notion. S'il faut en croire les indiscrets, plusieurs députés nationalistes seraient admirateurs de M. Waldeck-Rousseau au point de vue de sa méthode gouvernementale, et lui en voudraient beaucoup d'employer leurs propres principes.

Mais, en admettant, comme nous venons de le faire, que le ministère soit en quelque sorte le triomphateur du jour, est-il permis de prévoir comment il usera de sa victoire? Demeurera-t-il le gouvernement de parti qu'il s'est affirmé pour vivre? Ou bien, maître du terrain, se refusera-t-il aux exécutions en masse, ou même aux revanches personnelles? Au risque de paraître naïfs, nous estimons que le moment est grave, et que des premiers pas de la nouvelle Chambre peut dépendre l'orientation de toute la législature, et l'avenir définitivement ordonné ou de nouveau chaotique du régime. Toutes les fois que, en France, un parti vainqueur n'a su résister au désir mesquin des représailles, il a fortifié l'opposition au lieu de la réduire, il a compromis le lendemain non seulement pour lui, mais pour le régime même. Il n'y a pas d'exception. Nous voudrions que la majorité résistât à la tentation de jouer les Tarquins et ne se passionnât pas au jeu des invalidations. Nous serions même tenté de dire que plus il y aura de nationalistes dans la minorité, plus la majorité aura de cohésion.

Si nous avons bien compris le vœu du pays, en ces dernières semaines où il s'est plus effectivement manifesté, il désire la paix. Voilà longtemps qu'il a la fièvre, et qu'on l'assourdit de bavardages intéressés. Il a une véritable fringale de travail : il demande qu'on s'occupe effectivement de ses besoins, de son action et de sa vie normale. Il a fait, de son côté, tout ce qui était en son pouvoir. Il a réélu une majorité stable de républicains solides. C'est maintenant à ces républicains-là d'organiser le pouvoir et de réglementer le travail législatif, en imitant le pays.

Au fond, même quelques-unes des personnalités qui la combattent officiellement, avouent qu'on va revenir à la concentration. Que, dans un avenir plus ou moins rapproché et lorsque tout le monde aura pris acte sans retour de la maturité républicaine, il soit désirable d'en venir aux ministères homogènes, comme en Angleterre, c'est possible. Mais que l'énorme quantité d'améliorations législatives qui attendent une solution puissent être actuellement effectuées par d'autres systèmes que par celui de la concentration, c'est une idée qui paraît insoutenable aux plus réputés et aux plus zélés parmi nos parlementaires.

Il restera donc à constituer un ministère où les diverses fractions du parti républicain soient loyalement représentées. Là devrait commencer l'exercice restreint de cette représentation proportionnelle qui finira par s'imposer comme le seul moyen de laisser à chacun la part de responsabilité et d'initiative à laquelle il a droit. Mais dans cette concentration parlementaire faite en vue du gouvernement, il ne saurait être question de faire à l'opposition la place qui lui reviendrait de droit dans la représentation proportionnelle électorale. Le cas, en effet, est tout à fait différent. Au moment des élections la représentation proportionnelle a pour but de faire du Parlement une juste image du pays. Mais dans une démocratie régie par le suffrage universel, la majorité seule exerce le gouvernement. Donc la concentration gouvernementale ne peut se faire au Parlement que dans les nuances de la majorité.

L'heure des polémiques irritantes est passée. Il est grand temps de vivre au lieu de perpétuellement philosopher. Il nous semble que dans les quatre ans qu'elle a devant elle, la nouvelle Chambre devrait mettre, en bon rang, parmi les améliorations attendues, la réforme de la représentation proportionnelle qui est d'une importance capitale. Le pays recevrait cette réforme avec une vraie reconnaissance parce qu'il y verrait la preuve qu'enfin la République se considère effectivement au-dessus des discussions et que, dans le régime consolidé, elle veut admettre chacune des opinions diverses à participer au bien-être social.

D'une façon générale, une bonne partie des républicains sont partisans de la représentation proportionnelle. On n'a pas oublié que, de leur côté, il n'y pas encore longtemps, les socialistes en revendiquaient le bénéfice. Voilà donc une conquête toute préparée pour les nouveaux députés. Il est vrai qu'un corollaire indispensable de la représentation proportionnelle est le scrutin de liste. Et c'est là que pourrait se trouver la pierre d'achoppement. Parmi les 591 élus du scrutin d'arrondissement, combien ne reviendraient pas si leur réélection dépendait du scrutin de liste ? Cependant, sans faire trop de fond sur le goût du sacrifice personnel, il n'est pas impossible d'obtenir une majorité pour l'adoption de cette modification. On objecte qu'une Chambre fournie par le scrutin de liste et par la représentation proportionnelle serait ingouvernable. Cela ne tient pas devant les exemples que nous venons de voir pendant le triennat de M. Waldeck-Rousseau! Une Chambre française sera toujours gouvernable quand elle aura à sa tête un homme de gouvernement! condition indispensable, mais suffisante!

Lorsqu'on fait abstraction des petits intérêts excités par le scrutin d'arrondissement, c'est le consentement universel qui estime très supérieur le scrutin de liste! Ce dernier seul — toujours étant donné la stabilité reconnue et désormais incontestée du régime — peut fournir des indications politiques précises pour orienter le gouvernement du pays. Sans faire complètement disparaître les « utilités parlementaires », ni les menus imbroglios des coteries locales, il permet aux espoirs communs de se solidariser dans une tendance générale qui s'exprime dans une liste de noms connus.

Ne serait-ce qu'au point de vue de l'intérêt personnel des candidats, cette modification est d'une urgence absolue. Car au train dont on a mené cette fois la campagne, il deviendra vite difficile de recruter des gens assez férus d'utilité politique et de devoir social, pour risquer des brutalités, sans parler de l'inconvénient de voir traîner sur la claie soi-même et les siens jusqu'à la quatrième génération !... Voilà donc une œuvre importante que nous serions heureux de voir mener à bien.

Il serait, sans doute, également important de modifier la loi électorale au sujet de l'état à faire des bulletins blancs. Aujourd'hui, on les annule, sans qu'ils entrent en ligne de compte. Cela paraît injuste; car si le bulletin blanc n'indique pas que l'électeur préfère tel candidat à tel autre, il indique formellement qu'il ne veut aucun des deux, aucun de tous ceux qui se présentent. Pourquoi dans ces conditions un nombre, quelque élevé qu'il soit, de bulletins blancs est-il inhabile à provoquer un ballottage ? Il y a là une anomalie qui devrait disparaître surtout si l'on conservait le scrutin d'arrondissement. Cette réforme diminuerait considérablement le nombre des abstentionnistes.

Mais si après cette petite excursion sur le terrain des modes électoraux, nous avançons dans le domaine des intérêts sociaux, il ne faut pas songer à énumérer même rapidement toutes les discussions, tous les projets qui sont urgents ! Urgent le projet sur le service militaire de deux ans et sur l'avancement des officiers ! Urgents, les projets de réforme judiciaire sans cesse remis à des « temps meilleurs » ! Urgent, le projet sur les retraites ouvrières ! Urgente la réorganisation des conseils du travail ! Urgente la question de la réforme douanière ! Urgente la question de la lutte antituberculeuse !

Nous ne voulons pas céder à la pensée de rédiger l'ordre du jour des séances du Palais-Bourbon. Sans se laisser attarder aux interpellations, meurtrières des bonnes volontés, il faudrait alors réserver une place considérable aux préoccupations extérieures, d'où dépend notre juste influence à l'étranger.

Que serait-ce si nous voulions seulement résumer les principaux chapitres de « feuilletons » laissés en souffrance par la Chambre défunte ! Mais ce simple coup d'œil, jeté au hasard dans le prochain avenir législatif, suffit à marquer l'énorme tâche qu'auront à accomplir les nouveaux élus. On nous accordera bien que, pour s'en tirer à leur honneur, ils n'ont pas de temps à perdre.

Nous ne croyons pas nous tromper sur les vœux du pays, en estimant qu'il compte sur une législature du travail et non de discussions byzantines, ou de récriminations violentes. Quand il estime utile le combat contre les adversaires de la constitution, il s'y résigne parce qu'il veut sauvegarder la sécurité de la République. Mais lorsque cette sécurité lui paraît évidemment assurée, comme aujourd'hui, il admettrait difficilement de voir les politiciens s'amuser à d'élégantes passes d'armes sur des questions devenues secondaires.

L'heure va sonner pour les députés de mettre en œuvre la bonne volonté dont ils nous ont tant parlé durant la période électorale. Espérons que le travail accompli par la Chambre durant cette prochaine législature donnera les meilleurs résultats et qu'à l'avenir, le pays sera moins sceptique à l'égard des promesses des hommes politiques.

LA MARTINIQUE

Saint-Pierre.

Lorsque j'arrivai en vue des côtes de la Martinique après une traversée de neuf jours interrompue seulement la veille par une escale de quelques heures à la Pointe-à-Pitre, je restai enthousiasmé devant toutes les splendeurs étalées sous mes yeux : des bouquets de palétuviers, de bananiers, de manguiers, d'avocatiers, de cocotiers, bordaient le rivage et formaient un rideau verdoyant derrière lequel s'étendaient des plaines ou des pentes douces couvertes de beaux champs de cannes à sucre d'un vert émeraude, des plantations de manioc, de caféiers et de cacaoyers.

Plus loin, des montagnes escarpées, des pitons coniques si élevés que leurs sommets se perdaient dans les nues, portaient suspendues à leurs flancs d'épaisses forêts vierges où je distinguai avec une longue-vue des bambous, des catalpas, des magnolias, des caratas et des rhododendrons.

Toute cette végétation d'une richesse et d'une vigueur prodigieuses donnait à l'île un aspect si séduisant qu'il me paraissait impossible que l'homme pût être malheureux sur cette terre enchantée où la flore indigène fournissait aux habitants leur nourriture sans qu'ils eussent besoin de cultiver le sol.

Et cependant, depuis une vingtaine d'années, il n'est pas de pays où la population soit plus misérable.

Le lendemain, nous entrions dans le port de Fort-de-France, cette magnifique baie dont les Martiniquais sont fiers à juste titre, car le monde n'en possède guère d'aussi vastes. Elle offre un asile sûr aux bâtiments qui viennent y chercher un abri contre les violentes tempêtes et les cyclones dont la fréquence rend la mer des Antilles si dangereuse.

Ce sont presque les seuls navires que l'on voit aujourd'hui à Fort-de-France avec les paquebots de la Compagnie transatlantique. Jadis, à certaines époques de l'année, le port était encombré de bâtiments venant de tous les pays du monde que l'on chargeait de sucre et de rhum, mais il y a déjà longtemps que la route de Fort-de-France est oubliée. Il arrive fréquemment qu'il n'y a pas un seul navire ancré dans le port et il est tout à fait extraordinaire d'en voir séjourner deux ou trois à la fois. Saint-Pierre même, où arrivaient jadis de véritables flottilles de voiliers, ne compte presque jamais plus de sept ou huit navires présents en même temps dans sa rade (1).

Fort-de-France est une cité monotone dont les rues régulières et les constructions uniformes ne rappellent en rien la vieille ville qu'un cyclone, puis un incendie détruisirent il y a quelques années. Elle est placée sous la protection du célèbre fort Saint-Louis bâti sur un énorme rocher en face de « la Savane », la grande place de Fort-de-France, d'où il commande toute la baie.

Dès le lendemain de mon arrivée, je résolus avec un de mes amis de me rendre en voiture à la ville de Saint-Pierre devant laquelle nous avions fait escale vers minuit et que nous n'avions même pu entrevoir. Cette promenade par terre allait me permettre de me rendre compte de la situation de cette colonie qui m'avait paru si séduisante dès le premier abord.

La route qui unit Fort-de-France et Saint-Pierre est assez bien entretenue et surtout très pittoresque. Mais les montées et les descentes sont si rapides, les précipices qu'elle côtoie presque constamment si profonds et si dangereux qu'elle est fort peu fréquentée. Tous ceux que leurs affaires appellent dans l'une ou l'autre de ces villes préfèrent prendre le bateau qui les conduit en une heure par mer de Fort-de-France à Saint-Pierre. Il n'y a guère que les touristes et les nouveaux venus dans la colonie qui se servent de la route pour accomplir ce trajet. Cependant c'est une promenade dont on ne devrait jamais se lasser tant elle est intéressante. Par exemple, je ne conseillerai jamais aux personnes atteintes d'une maladie de cœur de l'entreprendre. Les routes qui grimpent le long des montagnes de la Martinique sont tellement à pic que les freins ne peuvent être d'aucun secours. Aussi pas une voiture n'en est munie, et les cochers indigènes trouvent préférable de lancer leurs attelages à un galop vertigineux lorsque la descente commence.

C'est une course folle pendant laquelle ils se bornent à tenir leurs chevaux au milieu de la route, très étroite, que bordent de chaque côté d'insondables précipices. Si une autre voiture monte la côte, il leur est impossible de s'arrêter, et même de diminuer leur vitesse. Pour éviter une rencontre, ils

1 [illegible]

doivent raser un des précipices à cette allure insensée, et il arrive parfois que chevaux, voiture, cocher et voyageurs disparaissent dans l'abîme.

J'ai fait de nombreuses excursions à la Martinique et j'ai toujours ressenti une véritable angoisse lorsque ma voiture commençait à rouler avec une rapidité si effrénée sur le flanc d'une montagne. J'ai même entendu une dame raconter que, lors de sa première promenade dans l'île, elle s'évanouit de peur lorsqu'elle vit le cocher lancer ainsi ses chevaux à bride abattue sur une pente presque à pic.

Lorsqu'on commence à gravir la haute montagne qui domine Fort-de-France, on voit des deux côtés de la route des jardins où poussent presque toutes nos plantes maraichères de France, et l'on rencontre des nègres ou des Hindous portant sur leur tête d'immenses corbeilles pleines de légumes variés qu'ils vont vendre au marché ou dans les rues de la ville.

Plus loin, ce sont les plantes indigènes du pays, l'igname, la patate, le maïs, l'arrow-root, le chou caraïbe qui poussent presque sans soins jusqu'à 500 mètres d'altitude et suffisent à l'alimentation des noirs et des mulâtres avec le fruit de l'arbre à pain. Lorsqu'ils ont quelques sous, ils font un véritable festin en ajoutant à ce menu un peu de morue salée que des voiliers apportent directement de Terre-Neuve. Ils ne mangent guère de viande que s'ils ont réussi à voler quelques poules, voire même un cochon ou un mouton dont ils n'osent se défaire au marché, de peur d'être pris par les agents de police indigènes, pourtant fort indulgents à leur endroit.

A mesure que nous nous élevons davantage, nous reconnaissons mieux la nature volcanique de cette île tourmentée, formée de hautes montagnes qui s'étagent les unes derrière les autres et qui sont surmontées de pics extrêmement élevés autour desquels se rassemblent sans cesse des nuées pluvieuses. Des crevasses étroites, abruptes, dont l'œil ne peut mesurer la profondeur, descendent des sommets et servent de lits à des torrents, perdus sous une épaisse végétation, qui se précipitent de cascades en cascades jusqu'à la mer. C'est à peine si le bruit qu'ils font en courant, à travers les rochers et les blocs de basalte, parvient à nos oreilles.

Des arbres énormes, dont le tronc est recouvert de lianes entrelacées, forment au-dessus de la route une véritable voûte de verdure sur laquelle se détachent des gousses colorées et des guirlandes de fleurs bizarres. Çà et là des troncs d'arbres antiques, tombés de vétusté ou déracinés par les cyclones si fréquents aux Antilles, sont couchés sous un tapis de mousse du plus beau vert, bigarré d'agarics jaunes, oranges ou rouges.

Malheureusement de nombreux trigonocéphales, dont la morsure est mortelle, se dissimulent sous les plantes parasites ou dans les hautes herbes et font courir de véritables dangers aux imprudents qui s'aventurent hors de la route pour admirer de plus près quelques-unes de ces fleurs que l'on ne retrouve dans aucun autre coin du monde.

Ces serpents sont un véritable fléau. Il y a des promenades extrêmement intéressantes que l'on n'ose entreprendre par crainte des reptiles. Lorsque le soleil est couché on ne voit jamais un Martiniquais se risquer dans les herbes. Il suit toujours la route et regarde avec précaution si aucun serpent ne se trouve sous ses pas. Il arrive parfois en effet que des gens sont mordus par un trigonocéphale qui traverse le chemin au moment de leur passage.

Non loin de la route se dressent des forêts de bananiers qui portent des fruits toute l'année, de gigantesques cocotiers hauts de 20 à 25 mètres et couronnés d'un magnifique panache de feuilles vertes, des arbres à pain, aussi grands que nos plus beaux chênes. Le même pied produit plusieurs récoltes par an et ses fruits frais ou conservés donnent une pâte farineuse qui forme avec l'igname un mets très apprécié des noirs. Aussi leur imagination féconde a-t-elle entouré de légendes merveilleuses l'origine de cet arbre.

Je me souviendrai toujours de l'impression profonde que produisit sur moi cette première promenade au milieu des montagnes de la Martinique. Jeux d'ombre et de lumière, reflets changeants des eaux qui se précipitaient en bouillonnant sous ce dôme de feuillage, tout se réunissait pour faire à mes yeux un véritable paradis de cette île enchantée.

Nous passons près du fort Tartenson perché sur le flanc d'une des hautes montagnes qui abritent contre les vents de l'Est la capitale de la Martinique. Du côté opposé le cocher nous indique le camp Balata où un sanatorium a été installé pour les troupes venant de France. Tout près jaillissent des sources thermales dont la température varie entre 33 et 36° centigrades. Ces eaux ont des propriétés médicales très appréciées.

En approchant de Saint-Pierre la route devient moins pittoresque. Nous traversons de nombreuses plantations abandonnées où des centaines d'hectares, autrefois couverts de cannes à sucre, sont maintenant en friche. Des maisons dont la toiture tombe en ruines, des usines dont les murs écroulés laissent apercevoir des machines rongées par la rouille font une tache sombre dans ce riant paysage.

C'est la crise sucrière qui a amené l'abandon de ces plantations. La Martinique, qui était un des plus riches pays du monde, a été ruinée par la baisse du sucre, puis par l'abolition de l'esclavage et enfin par l'attribution à tous les nègres des droits de citoyen. Aussi y a-t-il aujourd'hui dans l'île plus de 30 000 hec-

tares de terres très fertiles qui restent incultes. Les quelques planteurs qui continuent à lutter avec une énergie désespérée couvrent à peine leurs frais. Leur existence est une longue suite de privations et ils se découragent les uns après les autres. Ils sont de jour en jour moins nombreux et la culture de la canne est fatalement destinée à disparaître de l'île.

Çà et là nous apercevons quelques plantations de caféiers dont la culture est au contraire très rémunératrice. Malheureusement elle exige des avances de fonds assez considérables que les planteurs à peu près ruinés sont incapables de faire, aussi récolte-t-on dans toute l'île une quantité de café vraiment insignifiante. La Martinique n'en produit même pas assez pour la consommation de ses habitants, si bien qu'au moment de mon retour en France, j'eus toutes les peines du monde à m'en procurer quelques kilogrammes. Les personnes qui prétendent en Europe ne boire que du café de la Martinique n'en ont jamais bu une goutte. Le café qu'on leur vend sous ce nom vient en réalité de la Guadeloupe et surtout de l'Amérique centrale ou de l'Amérique du Sud. Il est de qualité bien inférieure à celle de la Martinique.

La ville de Saint-Pierre où nous arrivons après une promenade d'environ 25 kilomètres est, ou plutôt était la grande cité commerciale de l'île. Bâtie le long de l'anse qui se développe sur la côte occidentale entre la base de la Montagne-Pelée et celle des Pitons-du-Carbet, elle affectait la forme d'un croissant dont la pointe sud était la plus saillante. Près de cette pointe se trouvait le quartier « du Mouillage » formé par un plan incliné qui descendait vers la mer et séparé de l'autre quartier appelé « le Fort » par la petite rivière Roxelane.

Saint-Pierre était une des villes les plus pittoresques des Antilles. Les maisons, bâties en bois et revêtues extérieurement de murs en pierre pour résister à la fois aux tremblements de terre et aux incendies, s'étageaient les unes au-dessus des autres, dominées par des palmiers du plus gracieux effet. En remontant la Roxelane on rencontrait à chaque pas d'élégantes villas, de charmantes petites maisons de campagne où l'on jouissait d'une température plus fraîche que dans la partie basse de la ville qui avoisinait la mer. De la rade on voyait les lignes rouges des toits se prolonger ainsi jusque dans la forêt.

Le long du rivage étaient installés de grands appontements qui permettaient de charger directement les petits navires. Les bâtiments de fort tonnage restaient ancrés plus loin et des chalands allaient leur porter leur chargement.

La grande rue de Saint-Pierre, infléchie comme la rade, était formée par une succession de petites rampes. D'un côté de cette voie centrale des ruelles montaient en escarpements vers la forêt, de l'autre elles s'abaissaient en escaliers vers la mer.

Les ruisseaux venant des hauteurs et, divisés en innombrables petites rigoles, coulaient dans toutes les rues, dont les détritus étaient ainsi emportés jusqu'à la rade, ou jaillissaient en fontaines sur les places de la ville ornées de bouquets d'arbres ou de plantes fleuries.

« La façon d'être des habitants de Saint-Pierre, dit Dutertre dans son histoire des Antilles, est si agréable, la température si bonne et l'on y vit dans une liberté si honnête que je n'ai pas vu un seul homme ni une seule femme qui, après en être revenus, n'aient une grande passion d'y retourner. » Un écrivain anglais a également appelé Saint-Pierre « la douce cité des revenants », c'est-à-dire la ville où l'on voudrait toujours revenir.

Saint-Pierre ne possédait qu'une rade foraine exposée aux coups de vent si dangereux dans ces parages. Les navires qui venaient chercher un chargement de rhum ou de sucre n'y étaient nullement en sûreté et ils se hâtaient de fuir au large ou d'aller se réfugier dans la baie de Fort-de-France lorsqu'ils se voyaient menacés d'une tempête. Ils n'avaient malheureusement pas toujours le temps de fuir, aussi les sinistres étaient fréquents et l'on voyait constamment sur la côte quelques carcasses de navires qui étaient venus s'y briser.

Il y a une vingtaine d'années un raz de marée avait porté au milieu même de la ville plusieurs navires ancrés dans la rade et j'ai pu voir ainsi sur le flanc d'un des *mornes* de Saint-Pierre à dix mètres au-dessus du niveau de la mer, les débris d'un navire que les eaux avaient laissé là en se retirant.

Tout ce qui restait de commerce à la Martinique s'était concentré dans la ville de Saint-Pierre. C'était par ce port que les usines à sucre, les rhumeries expédiaient leurs produits, c'était là que venaient se décharger les navires apportant de Terre-Neuve les cargaisons de morue dont les nègres consomment des quantités si considérables.

La terrifiante destruction de Saint-Pierre consomme la ruine de cette colonie. Les secours que la métropole et le monde entier, ému de pitié, lui enverront, si considérables qu'ils soient, ne lui permettront pas de se relever. La pluie de feu et de cendres qui vient de s'abattre sur Saint-Pierre est comme un immense linceul jeté sur l'île tout entière et je crains qu'aucun effort humain ne soit assez puissant pour le relever et rendre la vie à ce malheureux pays.

Il existe à la Martinique une légende bien connue de tous les Français qui ont séjourné dans cette colonie. D'après elle, le volcan de la Montagne-Pelée devait se réveiller un jour et engloutir tous les habitants de l'île.

Je me souviens encore des circonstances dans lesquelles cette légende me fut contée.

J'avais fait avec un créole l'ascension assez rude de la Montagne-Pelée et nous nous reposions de nos fatigues en déjeunant sur les bords du lac qui dormait paisiblement dans « le cratère des Palmistes », lorsque mon ami me dit en riant : « Si l'on en croit une vieille sorcière noire qui mendiait encore, il y a une vingtaine d'années, dans les rues de Saint-Pierre, une fissure doit se produire un jour au fond du lac que vous avez à vos pieds. L'eau s'écoulera dans les profondeurs de la terre et ira réveiller le volcan endormi qui dans sa colère ensevelira toute l'île sous une masse de lave, de feu et de cendres. »

La prédiction de la vieille sorcière s'est, hélas! réalisée, au moins en ce qui concerne Saint-Pierre et les villages voisins, et mon malheureux ami a vraisemblablement trouvé la mort dans cette effroyable catastrophe avec tous ceux que j'ai connus pendant mon séjour dans cette ville.

Espérons qu'après ce terrible réveil, la Montagne-Pelée se rendormira définitivement et que nous ne verrons pas de nouveaux désastres s'ajouter à celui qui vient de désoler la France (1).

FRANCIS MURY.

AVANT LA « JURA »

d'Alphonse XIII.

Madrid, 5 mai 1902.

Sur deux berges opposées, dressant, parmi des aspects divers, la dissemblance sinon l'antagonisme de leurs masses, deux palais : — *Palacio* du Roi à l'Ouest, — à l'Est *Palacio* des Cortès.

Et, courant de l'un à l'autre sur le plateau étroit, entre la ravine demeurée agreste du Manzanarès et le vallonnement haussmanisé du Prado, la jetée sinueuse, populeuse de *calles* et *plazas* aux appellations sonores, aux évocations de *romancero* : place de l'Orient, calle Mayor, porte du Soleil, carrera de San Gerônimo.

C'est le Madrid des grands pavois, l'espèce de *via sacra* que suit la pompe des longs cortèges de cour. On n'y décore pas les maisons, comme ailleurs, avec de pauvres petits drapeaux en calicot. On les tend en étoffes chères : le damas, les satins à franges, le velours profusément armorié habillent les balcons, mettent sur les façades ternes l'éclat des deux couleurs nationales, la joie officielle de la pourpre et de l'or. Et c'est un autre éclat, le long des trottoirs, qui vient du déploiement multicolore des soldats, — une autre joie qui sort de la foule parmi les mantilles blanches, l'œillet ponceau piquant d'une note vive l'ombre des chevelures, et ces crépons de Chine brodés d'étranges fleurs irisées dont s'endimanchent les cigarières.

Par là, Isabelle II conduisit les processions inaugurales du régime parlementaire, O'Donnel ses troupes victorieuses du Maroc, Martinez Campos la monarchie restaurée. La route a bien quelques stations tragiques : — au début, la ruelle où la grande aventure politique de don Juan d'Autriche sombra dans le sang d'Escobedo ; — au bout, la rue où l'on tua Prim ; — entre les deux, ce mélancolique portail de l'hôtel d'Oñate où périt un homme coupable de l'amour d'une reine ! Mais par où passeraient à présent les fêtes en Europe, si elles voulaient éviter les traces sanglantes ?

Alphonse XIII ne modifiera donc pas l'itinéraire pour aller accomplir par devant les Cortès, le 17 mai, le rite traditionnel, aussi vieux que la monarchie hispane, la *Jura*, nous traduisons : « le serment à la constitution de l'État ».

Car le roi des Espagnes ne sera pas, comme celui de l'Angleterre, couronné.

Ce détail, essentiel à Londres, à Berlin, des entrées de règne, — la couronne prise sur l'autel parmi les choses saintes, posée en pleine église sur un front qu'elle y divinise par le nimbe, — fut toujours assez négligé ici. Il n'était pas du goût des *cristianos viejos*, des vieux croyants d'orthodoxie ombrageuse. Il les faisait rêver de quelque larcin d'attribut, réalisé dans le temple au détriment du Dieu jaloux, de quelque empiétement d'un homme sur la suzeraineté de ce Jéhovah que le peuple appelle encore « Sa Majesté Divine ». Et puis cela froissait trop la fierté des *Comuneros* de Castille, des *Ricos Homes* de l'Aragon, férus du droit wisigoth plébiscitaire, l'égalitaire instinct des Basques et des Navarrais.

Tout ce monde se mit vite d'accord pour reléguer la cérémonie du couronnement au second plan, et qu'une autre l'éclipsât : la cérémonie symbolique de la *Jura*. Dès le xe siècle on en arrêtait le protocole. Tout y fut réglé pour évoquer aux yeux par des gestes ce principe du *Jus gothicum*, que le Dynaste est l'élu d'un contrat renouvelé à chaque génération entre lui et ses pairs, les députés des trois Ordres, ou, pour garder la savoureuse expression castillane, des trois *Bras*, des trois puissances mus-

(1) Notre collaborateur Francis Mury, qui fut à Fort-de-France et à Saint-Pierre le prédécesseur de l'infortuné commissaire de la marine Cornet de Saint-Cyr, donnera dans une prochaine étude quelques détails sur la population de la Martinique et sur la situation économique de nos colonies antillaises.

clées et agissantes qui constituent les États généraux, les *Cortès*. En voici un extrait tiré du Cérémoniaire d'Aragon :

« Quand le prince s'en viendra à la *Seo* (cathédrale) pour être proclamé, trois députés lui en barreront l'entrée sous le porche — l'un du bras des prélats, l'autre des *Caballeros*, le troisième « Homme-Bon » des communes. Et ainsi l'admonesteront : « *Señor*, « Nous qui, assemblés en Cortès, pouvons plus que « Vous, et qui, chacun à part, valons autant que Vous, « nous vous requiérons de jurer nos libertés de nais- « sance telles que nos pères les écrivirent au *Fuero* « de Sobrarbe. Si Oui, Vous serez Roi, et si non, Non. » Ensuite de quoi, explique le rituel, le Caballero et l'Homme-Bon feindront s'apprêter pour le combat. Les Hérauts crieront *Jura! Jura!* Et l'évêque présentera le S. Évangéliaire au Prince, lequel y ayant posé sa dextre dira bien haut : *Juro*. Lors les notaires dresseront l'Acte, et dedans l'Église, l'abbé de Veruela monté à l'ambon clamera au peuple *Rey tenemos!* « Nous avons un Roi! » Et à ce moment seulement on devra laisser entrer le Roi en la « Seo » et lui prêter l'Hommage. »

La hautaine formule féodale s'est faite par l'affaissement des temps nouveaux, courtoise. Alphonse XIII ne risque point de voir surgir avec les altiers visages la rudesse des paroles. Et tout en s'habillant, dans la chaude lumière matinale, — car, c'est déjà l'été à Madrid, — il songera, tandis qu'on lui agrafe au cou la Toison d'or, qu'il est plus ménagé par le protocole que ne le fut Charles-Quint.

Le Carillon tintera à cette horloge du Palais, qui se refusa, dit-on, à sonner les heures du règne étranger de Joseph Bonaparte. Le canon tonnera. Et ce sera le signal du départ pour la *Jura*. Le nouveau Roi, coiffé du casque aux blanches plumes retombantes, ceint de la rouge *faja* des capitaines généraux, franchira sans encombre la porte en bois des îles de la *Chambre*. Il en traversera les deux alvéoles privilégiés, la *Saleta* et la *Sala*. Il y longera les chambellans en bordure, plantés à la mode des tulipes dans les vieux parterres des Flandres, par ordre de variétés.

D'abord l'*habito* des quatre grands ordres chevaleresques de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, de Saint-Jacques, la rare collection des grands d'Espagne. Un mince entrelacs vert ou rouge à hauteur du cœur. Et c'est l'unique insigne non point en émail ou en pierreries, mais fait d'une pauvre découpure monastique en laine de leur très enviée et si peu accessible décoration. Après cette élite s'étend, plus fournie et déjà plus tapageuse dans le coloris des casaques bleu turquin et or, la plate-bande des « gentilshommes qui ont l'accès de la *Chambre* ». Puis le gros massif polychrome des « Majordomes de semaine », éclatant du jaune et du bleu et du blanc des Ordres nouveaux, semis d'hidalgos importants et de bourgeois cossus à qui une adroite politique ne ménage point le panache. Vers la porte, les échantillons communs, ce que la hiérarchie russe de la noblesse appelle le dernier *tschin*, les gentillâtres « de la Maison et de la Bouche ». Au dehors, en selle, chargés de la partie caracolante des programmes, les *Caballerizos*, — on disait à Versailles « MM. les Pages de la grande Écurie ».

Sur cette flore palatine plane l'ombre du Maire du Palais qui a titre *Mayordomo Mayor*. Du temps d'Alphonse XII, l'ombre fit un effort pour rentrer dans les réalités du rôle. Elle s'incarnait en ce duc de Sesto que Daudet laisse entrevoir dans les coulisses de son *Nabab*. On s'émut. On le rappela à l'ordre. Lui tombé, — dans une belle attitude de dédain, — l'ombre redevint, au gré des politiciens, suffisamment terne et vacillante.

Le côté des hommes a un vis-à-vis : voici dans les soies lourdes et les brocarts la tenture des Dames d'atours, somptueuses et révérencieuses. On retrouve sur cette sorte de tapisserie tout ce qui fait le charme des vieux aubusson : Ici, les *Camareras* opulentes aux têtes de nèfles mûries par les longs soleils (et ce furent les plus nombreuses, durant la Régence, ainsi qu'il sied, d'ailleurs, à un entourage d'adolescents royaux). Et là, échappées, on dirait, à l'action décolorante des étés, tissées du matin même dans des soies fraîches et des fils de la vierge légers, les visages des demoiselles d'honneur, l'exception exquise de la jeunesse, qui peut-être deviendra la règle dans cette cour.

Je sais bien que toutes ces exhibitions sentent un peu leur foire aux vanités. Mais cela représente tant d'héroïsmes : la ténacité des Reconquérants, l'audace des Conquistadors, le sol ancestral repris et puis étendu presque à l'infini, la moitié de l'Europe occupée, l'Amérique forcée malgré son triple rempart d'océan, de forêts et de fièvres! *Quod non fecerunt Romani*... Où qu'aille le regard dans ce palais, sur les stucs, les boiseries, les gobelins, il trouve l'emblème de ces strugglers — les colonnes d'Hercule, avec le *Non plus ultra* des Scipions mué en ce cri d'audace : *Plus en avant!*

Alors le respect fait taire l'ironie naissante. Le cortège se transfigure : C'est Guzman qui passe, Guzman de la défense de Tarifa, qui voulut bien livrer son fils à l'Arabe, mais non point la ville. Ce sont les Cordoue du grand Gonzalve ; Albe qui revit en Stuart ; Spinola dont le triomphe courtois ennoblit et remplit l'admirable toile des « Lances » de Velazquez. C'est Orgaz qui descend du père de Chimène, Mendoza. C'est Christophe Colomb! — Et ensuite, ces frères ennemis des grands Maréchaux français, ré-

conciliés à présent avec eux dans la gloire commune de l'épopée, les soldats de l'Indépendance qui cueillirent leurs comtés ou leurs duchés dans les duels napoléoniens — Mina contre Soult — Alvarez contre Lannes — et Palafox qui redit la défense de Saragosse.

Est-ce que ce passé espagnol est réellement fantômal? Ou somnole-t-il seulement, en attendant le coup de clairon de quelque diane sonnant, un beau matin, du Maroc ou d'ailleurs ?

Nous sommes à l'escalier des galas. Au bas, Alphonse XIII se trouvera dans la cour d'honneur, et devant un problème.

Le Roi montera-t-il à cheval ou prendra-t-il un coche ? Si l'on n'écoutait que le populaire et les artistes, l'X ne serait pas long à dégager. En vérité, ce mot « Espagne » évoque si universellement l'idée de chevauchée que Frémiet, en quête d'un piédestal pour son Velasquez, l'a campé d'instinct sur un cheval. Oh! les triomphales bêtes, celles du vieux maître réaliste dans ses portraits du Prado : — l'Andalou pompeusement pacifique d'Isabelle de France, les deux piaffeurs de Philippe III et du Comte-Duc! Et, leur compagnon, le cheval bai du Titien, emportant son Charles-Quint à la pique dans cette charge légère, où le grand Empereur, la visière levée, sourit à l'assurance de sa fortune.

Mais il y a des précédents — et aussi des appréhensions qui militent pour le carrosse. Et l'on raconte : Lorsque Amédée de Savoie vint occuper ce trône d'Espagne, prétexte à la guerre franco-prussienne, il choisit pour faire son entrée dans la capitale, le cheval. C'était le triste hiver de 1871. Il neigeait, Madrid, sous l'inhabitude du linceul blanc, s'angoissait. Mais le Piémontais, joyeux de retrouver le beau froid de son Alpe, sourit en voyant le verglas, et sauta vivement en selle.

— Doucement, Sire, objecta le général Morionès, j'augure mal...

— De quoi? interrompit le prince soudainement alarmé.

— Du pavé, Sire, acheva le soldat mal habitué à calculer la portée des paroles.

Amédée voulut sourire. Mais on le sentait touché. Ces mots « augure » et « mal » avaient blessé d'un coup de *jettatura* son cœur italien. Il tâchait de réagir cependant, portant beau, profitant, pour mettre son torse en valeur, d'être à cheval, par quoi il dissimulait le défaut de ses jambes trop courtes. Sur le boulevard glacé du Botánico, toujours un peu lugubre par le décharnement hivernal de ses grands ormes, le cheval, mal ferré, glissait, patinait. Tout à coup il broncha pour de bon et s'abattit.

— Voilà l'augure, dit simplement Amédée en se relevant.

A la vérité son autre chute ne se fit pas attendre beaucoup. Il abdiquait quelques mois plus tard.

Si Alphonse XIII, après cela, opte pour le carrosse, il en aura un choix de pratiquement inversables : — lourdes machines qu'on tire pour ces circonstances du musée de *Caballerizas* et dont un cocher de siège, assisté de huit palefreniers à pied, assure l'équilibre par une conduite sage des chevaux empanachés. Il y a des caisses de ces voitures revêtues de vermeil, — ce sont les moins riches; — et d'autres, sans prix, qu'enluminèrent de peintures, comme des éventails, les maîtres français du XVIIIe siècle. Il en est même une, décorée par David dans le genre pompéien, avec des danses tanagréennes de femmes et des Amours, que Napoléon offrit à ce pauvre Charles IV pour le conduire en exil. Mais dans celle-ci on n'y fait plus monter les rois. Il fut d'usage, sous les deux derniers règnes, qu'ils prissent place dans un coche un peu pompier, tout doré, avec aux angles des plumets, ainsi qu'un dais processionnel de paroisse, et que surmonte, — emblème des destinées mondiales révolues, — le double globe.

La Régente avait fait un rêve : présenter son fils à l'Europe, encadré dans un grand ministère par la concentration des élites dynastiques. C'était compter sans l'égotisme des petites chapelles qu'on appelle ici *tertulias*. Les tertulias n'ont pu s'entendre. Et ce sera celle de M. Sagasta, toute seule, qui formera le premier cabinet d'Alphonse XIII, — elle qui le recevra au bas du perron des Cortès, entre les lions de bronze, et le conduira vers l'hémicycle.

Cette silhouette de *M. Sagasta* me rappelle une réplique de Canovas : « Excellence », lui disait un ambassadeur français célèbre par les revers de ses combinaisons et de ses paroles, « vous et M. Sagasta, c'est comme en Angleterre Disraeli et Gladstone! — Monsieur le marquis, riposta Canovas en louchant à son habitude, je suis trop conservateur pour être Gladstone... et Sagasta est beaucoup plus juif que Disraeli. »

Si M. Sagasta, issu d'une de ces souches israélites restées enracinées en terre d'Espagne, malgré les expulsions, est bien juif authentiquement par le génie des trafics électoraux qui fait de lui le plus merveilleux manieur de majorités, le plus admirable escamoteur d'oppositions, il n'a rien gardé du puissant internationalisme de sa race, rien de ce qui porta d'instinct lord Beaconsfield aux larges combinaisons de l'Impérialisme. L'Europe l'indiffère. Il regarde rarement par-dessus les Pyrénées. Et quant à la nouvelle Amérique, il a fallu le désastre de Cuba pour qu'il consentît à la découvrir. Il en était resté à celle de Colomb.

Ce n'est pas un reproche qu'on fasse à son héri-

tier présomptif, chef futur, dit-on, du parti libéral : *M. Moret* fait cas de l'extérieur. C'est lui qui, étant président des Cortès, fit télégraphier à l'Orbe par Havas qu'il rendait le huit reflets obligatoire pour les députés. Qui le voit à la tribune, souriant aux interruptions, dans sa belle face de Latin décadent à la barbe soyeuse, calmant les orages par l'eurythmie des gestes, reconnaît bien l'arbitre des élégances parlementaires à qui manquent seulement une toge blanche et la fameuse canne d'ivoire, pour jouer les Pétrone au naturel.

Seulement cette tendance aux coquetteries lui a fait concevoir sur les rapports de son pays avec ses voisins une idée (comment dirai-je ?) un peu trop féminine. Lors d'un de ses voyages à Paris, — c'était il y a huit ans ; il était ministre des Affaires étrangères, — nous causions d'alliances, et de celles que pouvait contracter l'Espagne. Je le revois, renversant sa tête dans ce coin de ma voiture, où il avait bien voulu accepter une place, et, les yeux au ciel : « L'Espagne, me disait-il, est une de ces belles filles dont tous les galants sollicitent la main. Entre ceux de la Duplice et de la Triplice, elle peut faire son choix... mais à loisir. »

Le loisir malheureusement fut interrompu par le Yankee. La fille était encore seule. On sait le reste.

Le second acolyte du ministère est *M. Canalejas*, jeune sphinx flirté par la République, sollicité par le socialisme, et en coquetteries avec la Cour, ayant l'habileté de paraître garder dans le secret de sa bouche moqueuse une énigme. Et nous arrivons au général *Weyler*, tout petit à côté de son grand sabre. Il n'en est pas moins l'homme qui bat Kitchener, dans le championnat des camps de concentration, et qui, depuis Cuba, détient contre Abdul-Hamid le record de l'homicide. Après, c'est la petite cohue des ministres secondaires, pêle-mêle d'habits aux étranges basques ocellées comme des queues de paon, avec quoi ils feront la roue sur le passage du prince.

Autour de ces détenteurs du pouvoir, siège le mandarinat des oppositions.

A droite : — *M. Silvela*, chef du conservatisme, que ses émules accusent de se montrer moins architecte que démolisseur. C'est peut-être qu'après avoir soufflé sur les châteaux de cartes du Madrid moderne, les combinaisons fragiles qu'élèvent les autres, il amasse dans l'ombre, pour demain, les moellons de quelque édifice de solidité, vaste décentralisation administrative, puissante cimentation de traités et d'alliances... — *M. Pidal*, leader d'un opportunisme clérical qui ne se refuse pas toujours à rendre à César ce qui est à Dieu. — *M. Villaverde*, économiste consciencieux, qui à son passage aux Finances a eu l'honneur de ne pas mériter ce surnom (que la Bourse de Paris décerna à son prédécesseur Reverter) de « Providence des coulissiers ». — Le *duc de Tetuan* et *M. Romero Robledo*, baptisés par une ambassadrice « les deux Sicambres » parce qu'alternativement ils brûlent et adorent leurs programmes.

A gauche : — L'homme du lourd héritage, *M. Maura*, légataire de cette succession d'intègre bon sens et de persévérance réformatrice, qui est celle de son beau-frère, M. Gamazo, mort d'hier, qu'on n'a pas oublié ; car il sut arracher 38 millions d'économies à l'appétit des budgétivores ! M. Maura a eu un joli début : jeune ministre, il osa proposer d'éviter l'insurrection coloniale par les réformes. — Le maréchal *Lopez Dominguez* représente au Sénat la fraction des soldats qui pensent. Vainqueur de la formidable émeute cantonale de Carthagène, il aima combiner avec la force la politique et ne galliffettisa pas sa victoire.

Voici le petit groupe des sénateurs diplomates. La haute taille de l'ambassadeur à Paris, *M. de Léon y Castillo* y domine. Ferdinand VII, prince pessimiste qui inaugura le désastre colonial, avait pour maxime : « Peu de vaisseaux et qu'ils soient mauvais. » Une école maintenant fleurit à Madrid dont l'analogue devise est : « Peu de diplomates et qu'ils ne bougent pas. » Étrange, dans cette race qui eut autant que l'anglaise le sens aigu de l'expansion, cette manie subite d'abstention outrancière, cet acharnement à recroqueviller sur leur péninsule des énergies à l'étroit, naguère, sur deux continents, et les *Iles de la mer Océane !* M. de Léon y Castillo ne professe pas ces atrophiantes doctrines. Et voici qu'il vient d'assurer à l'Espagne la possession d'un nouveau territoire. Oh ! ce n'est qu'un lopin encore ces quelques cents kilomètres du Muni sur la côte d'Afrique. Mais plus encore qu'une acquisition, c'est une orientation.

Et puis, quoi qu'il advienne, l'exemple n'aura point été banal de ce civil qui, sans un soldat, au moment où son pays perd ses colonies jusqu'à la dernière parcelle, se met bravement à lui conquérir, lui tout seul, un morceau de continent. Le geste est grand, et bien espagnol, — de la bonne époque.

Sur les bancs du Sénat s'étend la tache en couleur de l'épiscopat, — toute la gamme des pourpres, rose morte, hyacinthe, et le byssus ardent suivant la hiérarchie des évêques, archevêques et cardinaux.

Les vêtures sont amples. Elles plissent comme les draperies de statuaire. Sous la flottaison des longs mantelets, une courte tunique blanche, le *roquetè*, habille le torse, jette une poignée de neige sur tout ce rouge. Les profils de combativité un peu sombre qu'aima peindre le Greco, au temps de Lépante, sont

encore là. Il y en a d'autres qu'on sent plus près de nous par la clarté aménisée du regard, l'évêque d'Oviedo, par exemple, celui de Jaca. Mais aucune de ces faces qui reflète la niaise pruderie des bigotes. C'est un épiscopat qu'on peut combattre, mais qu'on ne méprise pas.

Restent deux vides laissés par l'abstention des républicains et des carlistes.

De ce qui fut le grand parti de la République espagnole, avec, derrière la parole de Castelar, l'austérité de Py, l'agitation de Zorrilla, une masse imposante, il ne reste plus guère qu'un état-major. Les soldats ont déserté, passés par petits paquets depuis vingt ans au socialisme, plus loin encore, — à ce je ne sais quoi qui ne ressemble pas à l'anarchie française, qui n'est pas le nihilisme russe, qui s'appelle de noms incertains, tantôt *mano negra*, tantôt *grève générale*, et qui est le flottement irrégulier et redoutable des détresses.

Du côté carliste, c'est au rebours l'état-major qui a fondu et la masse qui reste à peu près compacte. Masse profonde de bras hâlés et de poings calleux qui, à défaut de têtes, obéit encore à la voix des petites cloches, aux églises de campagne. Tout à fait différentes des sonneries françaises, ces voix de cloches ibères, — un peu hargneuses à cause du bronze grossier, et lancées en accents précipités, en volées d'affolement, qu'elles gardent des temps où elles battirent le tocsin contre les Maures, Napoléon... Par cela même puissantes à réveiller les échos ataviques. Et c'est encore heureux qu'elles n'aient pas perdu leur influence. Car le jour où le flot carliste cessera de couler vers l'Église, il oscillera sûrement vers la révolution agraire. Et alors ce ne serait plus sur l'Espagne, l'inondation, mais le déluge.

Ce vilain mot ne sortira heureusement d'aucune bouche dans cette salle des Cortès à la nouvelle mode, ornée de fleurs, de feuillages et de visages d'ambassadrices. On y sera tout à la douceur de vivre cette journée de mai, et la joie s'en reflétera sur M. Montero Rios lui-même, chargé, comme président du Sénat, de procéder gravement à la cérémonie. Il en a tant juré et abjuré, cet octogénaire, de Constitutions depuis un demi-siècle, que je doute qu'il réclame le serment du Roi sans un sourire!

Et le soir arrivera. — Dans le palais royal où don Alphonse sera de retour, les valets, en bas rouges de cardinaux, allumeront les fines torchères en porcelaine du Retiro, les lustres de cristal de roche, les candélabres dorés par Gouthière de l'or un peu pâle des vieux louis. Et tout cela répandra son éclat de choses des temps prospères.

Le peuple des laboureurs, des bûcherons, des bergers, immué malgré les siècles, par vieille habitude fixeront leur regard vers ce palais. Il y a si longtemps qu'il remplit leur horizon, — le jour, fusant dans le ciel bleu, tout blanc comme leurs vergers, pleins de promesses, et la nuit, phare lumineux dressé dans l'ombre de leur peine. Mais devenu tout à coup si indifférent d'apparence à leurs intérêts, si étrangement fermé soudain au flot traditionnel des pétitions, que ces naïfs paysans commencent de croire à quelque trahison de leur chère royauté. Eh! mon Dieu, oui, ils se figurent qu'elle oublie ses serments, qu'elle fait comme ces *novias*, ces fiancées capricieuses qui ferment un beau soir leur fenêtre, refusent d'échanger désormais de là-haut avec le galant qui stationne en bas, dans la rue, ces propos confiants où un cœur espagnol aime se verser avec sa peine ou sa joie.

Car il est bien incapable de saisir, le peuple simpliste, la fine complication du régime parlementaire et pourquoi le Roi ne gouverne plus quand il règne toujours, — pourquoi il doit rester muet quand tout le monde dans son royaume a la parole, — et comment ce n'est pas lui qui invente contre l'aisance des petites gens ces lois d'oppression fiscale qui arrivent aux alcades signées pourtant de son nom : *Alfonso!* Toujours pour prendre quelque chose, arracher un lambeau, ces lois du Roi moderne! Jamais plus pour faire largesse comme ces autres, les ordonnances des anciens Alfonsos qu'on garde dans le coffre des ayuntamientos avec leur sceau de cire verte, et qui donnèrent la terre aux ancêtres afin qu'ils en jouissent dans la suffisance du blé, du vin et de l'olive.

Alors renonçant à comprendre ces mystères de la politique, hésitant encore à se jeter dans quelque grand parti final de désespoir sanglant, — ce peuple espagnol, qui ne sait pas pleurer, chante.

Écoutez, Sire, voici qu'il accorde ses guitares sous vos fenêtres : après un sourd bourdonnement qui est le prélude des cordes, la voix s'élance, aiguë suivant le mode arabe, montant d'une envolée très haut, jetant sa plainte d'oiseau blessé, et puis retombant pesamment dans une chute de notes basses, expirantes.

Et ce qu'il chante ainsi à votre règne nouveau, c'est la *copla* de l'amoureux jaloux :

Ni contigo ni sin ti
Tienen mis penas remedio.
Contigo, porque me matas!
Y sin ti, porque me muero [1] :

G.-B. OLIVARÈS.

1. « Ni avec toi, ni sans toi il n'est de remède à ma peine : — Pas avec toi, parce que tu me tues! Pas sans toi, parce que j'en mourrais. »

ROUTE D'EXTRÊME-ORIENT

Port-Saïd, Djibouti, Mer des Indes.

Port-Saïd.

Cet événement se passa, il y a une vingtaine d'années, qu'un célèbre écrivain, revenant de Chine, eut le mal de mer dans l'océan Indien et le golfe Arabique. Quand il arriva « en Méditerranée », après avoir subi deux ou trois demi-cyclones et cinq ou six autres tempêtes de moindre importance, il crut enfin que ce serait un terme à tant d'épreuves. Mais *mare nostrum* était, elle aussi, de fort méchante humeur. A l'entrée du canal de Suez, il vit

Ses flots bleus méchamment s'agiter,

et il entendit le capitaine lui annoncer cinq jours de diète et de nausées, jusqu'à Marseille.

— Croyez-moi, ajouta paternellement le médecin du bord, descendez à terre, prendre quelque force pour la danse de tout à l'heure.

Le célèbre écrivain descendit à terre, dans un état de rage et d'anti-orientalisme inexprimable. Raide comme un quaker, il parcourut la ville en se bouchant le nez, les yeux; et le soir venu, il ne trouva pour résumer ses impressions que ces huit mots terribles : « Port-Saïd est un bouge et un coupe-gorge. »

Et il n'en fallut pas davantage pour que, à sa suite, la foule des touristes, voyageurs, globe-trotters, reproduisît cette description en l'amplifiant encore. De sorte que Port-Saïd jouit maintenant de la plus détestable notoriété. Ce n'est plus un coupe-gorge, tout simplement, c'est un coupe-gorge doublé d'un « sinistre repaire », d'une « maison de tolérance internationale », d'une « caverne de Troppmann »...

Eh bien! j'ai vu trois fois Port-Saïd — et ces trois fois, j'ai tenu à protester contre les affirmations — je dirai les calomnies — du célèbre écrivain et de ses successeurs.

Non que je veuille faire à la porte de Suez une renommée d'austérité. Oh! non, certes! Des filles et des croupiers, et des photographies déshabillées, et des cartes translucides, elle en a, elle en vend. Elle en a même beaucoup! — Elle en vend même beaucoup! Mais cela, si joyeusement, si bon enfant, si plein air, sous le ciel bleu, sur le sable, dans les rues, dans l'unique square à l'ombre des quelques rares palmiers étiques!... Si joyeusement, si naïvement, que toute idée de coupe-gorge disparaît et que le bon Dieu passant par là, pour aller en Terre Sainte, aurait vraiment tort de se fâcher.

Coupe-gorge, Port-Saïd où le petit fellah en guenilles vous suit, vous cornant aux oreilles l'adresse d'une danseuse au ventre mobile!

Coupe-gorge, Port-Saïd où la roulette est tenue par un propriétaire si discret, qu'il est le seul à connaître le numéro devant sortir de sa boîte! Ce qui fait que tout le monde sachant qu'il le connaît, personne ne va chez lui. Ce qui fait que ce propriétaire, en maintenant le vide autour de sa table de jeu, rend service à la société et pourrait être lauréat de Celle de l'Encouragement au bien, car le jeu est éminemment immoral.

Coupe-gorge, Port-Saïd, où de dignes musulmans vendent d'un air si pénétré des couteaux, des coquetiers, des crayons portant le timbre de Jérusalem et des chapelets de bois de cèdre, du bois de l'arche, bénits par Notre Saint-Père le Pape!

Coupe-gorge, Port-Saïd mélomane, où, tous les soirs, dans un Eldorado tapissé de glaces, les sentiments d'honneur et de patriotisme contenus dans le répertoire Paulus sont développés, à grand orchestre, par des demoiselles très décolletées!

Coupe-gorge, Port-Saïd?... Allons donc!...

En mer. — Il faut être dessus, pour voir la terre, à peine émergée de la côte, sur l'étroite langue sablonneuse séparant le lac Menzaleh de la Méditerranée.

Autrefois, il n'y avait là qu'un estran battu des vagues, sans eau, sans culture et sans arbres. Aujourd'hui, il y a une ville, une grande ville, un grand quai bordé de maisons hautes, avec, à son extrémité, une bâtisse mastoc, en pierre, que l'on regarde avec respect, car, dans cette bâtisse siège la Société, la seule, celle, dont ici, on écrit le nom en lettres majuscules, celle qui creusa le Canal!

Et on le voit bientôt, lui, le Canal, maître de ce coin d'Égypte. On le voit tiré au long entre ses berges grises, croulantes, ourlant le désert... ses eaux d'un jaune brouillé de boue, et le bon soleil, voisin des tropiques, tapant sur ces eaux à coups de lanières aveuglantes.

De la pointe du phare, on le voit mieux encore, s'allongeant droit, deviné dans le lointain, deviné plutôt qu'aperçu, ruisselet dans ces sables remués par les vents qui montent, couvrant tout le pays d'un voile de brumes. (Et il y a, dans ce cadre, de grands vols de pélicans et d'ibis roses qui montent, eux aussi, et si haut, qu'on les prend, eux aussi, pour des nuages...)

A nos pieds, la ville étalée comme sur une feuille de papier blanc, coupée par tranches égales, en damiers : autant de rues régulièrement percées, aux toits plats, écrasés de terrasses; la rade et ses bassins latéraux lourds de navires et ses jetées blanches fichées dans le bleu de la mer...

De tout cela, monte un brouhaha en vingt langues, un grouillis-grouillas de populations dans un immense bazar.

Un bazar aux boutiques sans portes, bâillant sur l'étroite chaussée, vomissant, pêle-mêle, des marchandises, boîtes de conserves et complets haute nouveauté : casques en liège et chapeaux gibus, l'Orient et la mode parisienne, marchands de chaussettes et marchands de rahat lakoum...

Levantins obèses, pommadés, roulant des yeux de chèvre mourante, battant le rappel du client en faisant carillonner des pièces de cent sous dans une tirelire.

Fellahin, errant de groupe en groupe, pacotille sous le bras ; minables Fellahin, obséquieux et collants, attentifs à éviter le coup de pied qui, neuf fois sur dix, clôture leurs opérations de vente ; minables Fellahin vêtus d'un seul caleçon où il y a plus de trous que de caleçon et non moins minables Ghagar, à la fois, danseurs de corde, diseurs de bonne aventure, tatoueurs, charmeurs de serpents et voleurs, — surtout voleurs...

L'aristocratie, c'est l'Égyptien, descendant des Retou, le Turc gros, court, l'air d'un champignon sous son turban, le Grec, l'Italien, l'Espagnol et tout le défilé des races européennes. La demi-aristocratie, c'est le Copte, employé de banque, manieur d'argent. Et au-dessous, c'est la tourbe anonyme des sans-patrie, l'écume des ports méditerranéens. Les mendigots qui se traînent, culs-de-jatte, aveugles et pouilleux. Des ombres passent, empaquetées dans des loques de burnous sales. Des femmes au visage voilé, aux colliers de sequins ballant sur la poitrine, vont à la fontaine, la cruche sur l'épaule, de ce même pas lent et grave de leur aïeule Rebecca, 6 000 ans auparavant...

Le tramway traverse la grand'rue. Faut-il le prendre ? Arrière ! Un calculateur de profession ne pourrait arriver à compter les poux épars sur les banquettes ; des odeurs de relent, de chien mouillé, de laine échauffée, partent, en feux d'artifice, de tous les coins... Mais il y a des voitures, des victorias, dernier mot du confortable, avec des cochers en bottes à revers !

Visiter le quartier arabe, dans un de ces véhicules de haut luxe, est chose facile, et cependant, combien dangereuse ! Dès qu'on descend, entre deux, trois ou quatre tas d'immondices, on n'est plus rien qu'un automate anthropoïde prenant des sous dans la poche de son gilet, pour les distribuer à une cohue de petits êtres, nu-pattes, qui se précipitent à la curée...

Des maisons branlantes, aux murs culottés par le soleil, des rues à arcades, on ne voit rien. On ne voit que ces démons ébouriffés qui vous entourent, dansent, se battent, se roulent comme une légion de moustiques. On se sauve en remontant dans sa voiture, mais ces crapauds vous suivent, à grand trot, titubant dans les ornières. Et les agents de police les regardent d'un œil paternel. L'un d'eux a presque un sourire d'admiration à l'adresse d'un affreux gnome camard, de neuf ans au plus, qui me propose, d'une voix de rogomme, un lot d'images tentatrices représentant une jeune dame « danseuse pour pachas ».

... Je fuis, je fuis... Le gnome court toujours, inlassable. Je lui jette deux sous : il ramasse les deux sous — et court encore...

J'entends la *Marseillaise* jouée par trois cornets à piston aveugles dans un café borgne. Je rentre. Cet air guerrier me donnera l'héroïsme de la résistance, car le gnome est là, sur le trottoir, qui me guette. Et tour à tour, j'entends l'*Hymne russe*, le *Père la Victoire*, la *Paimpolaise*, la *Valse des Bas noirs* et la *Marche funèbre* de Chopin. Et le gnome est toujours là...

L'heure s'avance. Mon paquebot va lever l'ancre. Je sors. Le gnome me suit...

Je marche plus vite. Le gnome emboîte le pas derrière moi...

Je vais appeler l'Autorité.

« Ah ! ça m'est bien égal », semble dire le gnome.

Je monte en canot. Le gnome est là, sur l'estacade...

— Trente sous !... Vingt sous !... Dix sous !...

. . . . . .

— Que croyez-vous que j'aie fait ?

— Vous avez acheté le lot.

— Eh oui !

Djibouti.

Quarante degrés. — mer calme. — ciel bleu. — Tout va bien à bord.

— Si vous étiez concis, ou seulement capitaine au long cours, vous vous contenteriez de ces quelques notes très précises inscrites sur votre journal de route et vous viendriez avec moi, prendre l'apéritif... Mais vous n'êtes ni concis, ni capitaine au long cours, achève le bon commandant R..., qui me regarde écrire, goguenard, et voilà pourquoi vous allez vous embarrasser dans les descriptions, aligner des phrases, vous congestionner le cerveau, alors qu'on est si bien, sur le pont, entre son cocktail et sa pipe !

Rassurez-vous, bon commandant, je ne me congestionnerai rien du tout. Si « je fais des phrases », elles ne seront point de moi, triple avantage pour le lecteur.

Exemple :

« Le soleil surgit dans un ciel absolument clair et

son feu frappa l'eau d'un jet si brusque, qu'il sembla que toute la mer aurait dû sonner comme un gong. »

Autre exemple :

« Les lames étaient comme une huile fumeuse, excepté sous l'étrave où elles se changeaient en feu et retombaient tournoyantes dans la nuit, en traînées de flammes ternes. Le chant piétiné des machines était très distinct, et à des intervalles réguliers, le grincement de la boîte aux escarbilles, versant son contenu, rompait seul la procession des bruits liquides. »

C'est du Rudyard Kipling. Et je ne connais rien de plus beau. Rien qui puisse rendre avec plus de netteté, la netteté mathématique, la grande monotonie de la mer.

La mer, à l'entrée du golfe d'Aden, la mer épaisse, sirupeuse, collée aux flancs du bateau en vagues molles, comme une immense étoffe que l'on plisse et dont les plissements se prolongent à l'infini...

Mais au matin, la ligne de côte qui semble une muraille de forteresse au ras de l'eau, se déploie en demi-cercle. A petits coups d'hélice, nous avançons dans une criblée de lumière, pour mouiller en haute rade, à deux milles de Djibouti dont les maisons carrées, blanchies à la chaux, coupent l'atmosphère de leurs masses lourdes.

Le long de l'énorme carapace du *Calédonien*, vont se presser, lilliputiennes, des pirogues amputées et mal rapetassées, embarrassées de voiles qui pouvaient être des voiles, vers 1835, mais qui maintenant ne sont plus que des penailles roulées autour du mât, ainsi qu'un pansement sale autour d'un moignon. De ces liasses de bois flottants, sortent des torses noirs, reluisants, comme si on venait de les tremper dans un bain de suie ; des bras s'agitent comme des tentacules de pieuvres, des voix mendient de petits sous...

Cependant, il nous faut prendre place dans une de ces fantastiques embarcations. J'en choisis une qui n'a pas plus d'un demi-pied d'eau à fond de coque. Le patron tend la toile, opération difficile, car il y en a si peu ! — et en route.

Durant cette traversée, j'ai tâché de me convaincre que Djibouti était un port, un port de premier ordre, — ainsi parlent les géographes ; — mais je n'ai pu réussir à me donner cette conviction. Je crois — et pas un officier supérieur de la marine ne me contredira — qu'un port a été créé pour recevoir des bateaux un peu plus grands qu'une périssoire. Or ici, je ne vois point de bateaux et j'apprends, de source certaine, que, jusqu'à présent, l'ancienne capitale d'Obock s'est toujours refusée à en recevoir.

Quand un port pratique si mal l'hospitalité, le premier de ses devoirs, c'est que, réellement, il a quelque chose, quelque maladie, quelque tare dissimulée avec soin, mais que cependant nous devrons connaître, pour en informer enfin les compagnies de navigation qui s'obstinent — avec quel héroïsme entêté ! — à vaincre cette indifférence. Hélas ! comment pourraient-elles le faire, les malheureuses, puisqu'elles en ignorent la cause !

Cette cause, après une étude prolongée et un arrêt, d'au moins deux heures, sur le littoral des Somalis, cette cause, je l'ai découverte :

Si Djibouti ferme ses bassins avec autant de pudeur, c'est que Djibouti se trouve dans la situation de ces femmes du monde pauvres, qui, n'ayant pas de salon, veulent, quand même, paraître et pour cela, chaque jour, s'ingénient à trouver le nouveau mensonge qui permettra de reculer la date d'aveu définitif de leur pauvreté. Djibouti est pauvre.

Djibouti est pauvre et rougit d'en faire l'aveu. Et sa pauvreté est la pire dont puisse s'affliger un port ! Que dis-je, un port? Djibouti n'est pas un port, puisque Djibouti n'a pas d'eau. La voilà la vérité !

Je sais bien qu'à marée haute, Djibouti parvient encore à donner l'illusion de quelque chose liquide. Djibouti a des semblants de vagues dont une sardine dressée sur sa queue pourrait représenter, à peu près, la hauteur exacte. Mais à marée basse, quelle humiliation ! Il n'y a plus alors qu'un tapis de vase étalée. Je doute qu'un enfant de huit mois, dans ces flaques puantes, trouve seulement de quoi prendre un bain de pieds.

Cependant Djibouti est plein de prétentions. Djibouti possède une jetée construite en solides pierres, capables de résister, ô ironie ! à des tourmentes de cyclones. Djibouti possède une réduction de quai au millimètre — et, çà et là, quelques boutres datant de la conquête musulmane, pauvres boutres couchés dans la boue, immobiles comme la galère du roi René au Musée de la Marine.

Que voulez-vous, puisque Djibouti n'a pas d'eau !

— Mais il en aura, Monsieur, soyez tranquille. Il ne s'agit, en somme, que de creuser, m'affirme mon compagnon de voyage. Et quand il en aura, quel merveilleux port, Monsieur, de premier ordre ! Centre de ravitaillement pour la flotte de guerre, escale pour les maisons de commerce qui trouveront toutes les marchandises venues du Harrar, par caravanes... Et puisqu'il ne s'agit que de creuser, c'est affaire d'argent, et voilà tout...

Parbleu. Absolument le cas de ma femme du monde pauvre : affaire d'argent. Il ne lui manque que 20 000 livres de rentes pour ouvrir son salon. Qui veut les lui donner ? Et qui veut donner à Djibouti les quatre ou cinq millions nécessaires pour ouvrir son port ?

Océan Indien.

... C'est toujours la même vie — et c'est une vie exquise. Lever à sept heures, le bain, la flânerie sur le pont, pieds nus dans des babouches de paille, le petit déjeuner, le grand déjeuner, la sieste — et encore la flânerie sur le pont, un livre ouvert et refermé aussitôt, quelques passagers qu'on prend plaisir à étudier, à deviner, quelques cocktails qu'on prend plaisir à boire... Et par-dessus tout, la mer, la mer, l'eau vaste d'un horizon à l'autre, et ce point imperceptible que nous sommes sur cette eau, dans toute cette lumière...

Oh! n'être rien et ne penser à rien, se taire, vivre de la vie de l'algue avec toute cette mer, vivre de tout ce ciel, de tout ce bleu splendide!...

« La douleur vient du temps », a dit le Bouddha.

N'avoir plus la notion du temps!...

GASTON DONNET.

LE LENDEMAIN [1]

Roman.

Après un silence, Marta dit :

— Ce fut alors que tu pris le parti d'aller en service?

— Je n'y pensais vraiment pas. Mme Oriani vint me trouver le jour de l'enterrement et me dit : « Que veux-tu faire ici toute seule? Viens chez moi. » Je n'avais aucune raison de refuser, et ensuite je fus bien contente. Mme Oriani est morte trop tôt; mais cela aussi est la destinée. Et comment faire?

— Quel âge as-tu maintenant? demanda Marta.

Apollonia répondit philosophiquement :

— Trente-huit, trente-neuf ou quarante ans, qui le sait!

*
* *

A la fin la vieille caisse avait été ouverte. Depuis longtemps Marta demandait à son mari ce qu'elle contenait, mais il n'en savait plus rien.

Maintenant, le couvercle renversé, quantité d'objets disparates apparaissaient pêle-mêle : des restes d'étoffe, des morceaux de frange, un sac de clous, des livres, des lettres, de vieux gants et deux épaulettes de garde national.

On voyait que tout cela avait été jeté dans cette caisse à tort et à travers, pour s'en débarrasser, et abandonné aux souris, aux mites et à la moisissure.

Parmi les livres, il y avait deux volumes dépareillés de Walter Scott, une grammaire française et un de ces volumes d'étrennes comme on en faisait autrefois, avec une belle reliure en carton à filets dorés, une préface adressée à l'aimable lectrice et des gravures ayant chacune leur papier transparent préservateur. Rien qu'à voir un de ces livres, des vers que Marta avait appris jadis par cœur, de préférence à tous les autres, et qui, à dix-huit ans, lui avaient fait verser des larmes de tendresse, revenaient à sa mémoire.

« Oh! enfant, tu ne sais pas quelle tristesse, mêlée de joie, me descend dans l'âme lorsque j'entends ton angélique voix, lorsque tu me regardes ou me serres la main... Ah! si tu m'aimes tu sentiras aussi ce que j'essaie en vain de t'exprimer!

« Quand la nuit étend ses voiles sur l'univers, ta chère figure m'apparaît comme le plus doux des fantômes et, frémissant de bonheur, j'entends prononcer mon nom, et je sens sur ma bouche se poser un baiser...

« Dans mon âme solitaire le désir s'élève alors plus ardent, plus impérieux; et de mon cœur à mes lèvres, mon bel ange, montent ces paroles ; ah! bienheureux serais-je si je pouvais traverser la vie appuyé sur ton sein! »

Cette poésie semblait encore à Marta la plus belle du monde, elle l'avait récitée un jour au docteur, espérant l'émouvoir, mais au lieu de cela il lui avait dit : Ne croyez pas aux poètes ; ils chantent l'amour comme les fossoyeurs enterrent les morts, par profession.

En feuilletant le livre d'étrennes contenu dans la caisse, Marta y trouva un petit morceau de papier, fragment détaché d'une lettre, c'était évident. Le papier était fin et satiné, l'écriture féminine; ces mots se lisaient encore: « Jamais, jamais, je ne l'oublierai, jamais! Il est là sur mes lèvres, plus encore que dans mon cœur; parce que c'est toi qui l'a mis sur mes lèvres et je l'y sens toujours. » Le reste était déchiré.

Ce fragment de lettre brûlait les mains de Marta. Bien qu'elle ne pût assigner de date positive à ces effusions, elle savait bien à qui elles avaient été adressées; le nombre des années écoulées depuis, quel qu'il fût, ne pouvait modifier la violente impression qu'elle éprouvait en lisant les mots d'amour écrits par une autre à son mari.

Une autre!

La même écriture menue, inégale, le même papier élégant, bleu clair, vergé, et sur les lignes duquel les mots sautillaient, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous, comme emportés et nerveux, apparaissaient à mesure que Marta vidait la caisse; pages chiffonnées, arrachées, où entre les plis étaient nichés de

[1] Voir la *Revue* des 12, 19, 26 avril, 3 et 10 mai.

ces insectes minuscules, qui vivent de papier; çà et là étaient tombées des taches de nature inconnue, étendant l'encre et élargissant les lettres; feuilles jaunies qui exhalaient une fade odeur de roses séchées et de moisi.

C'est ici, pensait Marta, c'est ici qu'est la jeunesse d'Albert, ses enthousiasmes, ses élans, ses ardeurs, ses baisers que j'attends en vain.

Elle saisissait les fragments de lettre d'une main fébrile, voulant les lire tous et tout de suite, s'efforçant de les rassembler, d'en reconstituer les pages, s'impatientant des lacunes fréquentes qu'elle trouvait. Elle ne pensa même pas un instant à les porter à son mari; au contraire, elle ferma la porte pour ne pas être dérangée et s'asseyant sur un paquet de vieux rideaux, elle commença à dépouiller cette correspondance par ordre, ordre très relatif, puisque les dates manquaient presque partout. La signature en revanche était entière : Elvire; il n'était pas possible, non plus, d'avoir le moindre doute sur le destinaire de ces lettres, car depuis la seconde, le nom d'Albert était écrit et répété avec une complaisance extrême, avec une calligraphie plus soignée, comme si la main agitée se fût arrêtée sur ce nom pour prolonger la douceur de l'écrire.

Une autre lettre, plus fraîche d'aspect, encore enfermée dans son enveloppe, dont le cachet était brisé mais laissait voir des armoiries, était écrite sur un papier plus épais, gris perle et d'une écriture absolument régulière. Elle contenait ces mots : « Si tout ce que vous m'avez dit est vrai, si je suis encore pour vous la plus adorable des femmes, venez aujourd'hui à cinq heures. Je serai seule. »

Aucune signature.

Après un mouvement de dépit, Marta jeta cette lettre de côté. Son intérêt était pour les premières, pour cette Elvire si passionnée qui ne cachait pas son nom, elle, qui le proclamait, au contraire, avec l'orgueilleuse franchise du véritable amour.

Tout doucement, avec une patience infinie, elle arrivait à en réunir les fragments, à en rassembler les feuilles détachées et, ce faisant, les mains lui tremblaient, sa tête était en feu.

Elle fut distraite une seconde fois par un petit billet mal plié, mal écrit avec des fautes d'orthographe : « Je t'ai attendu sur la place et tu n'es pas venu. Je ne viendrai plus. »

Ce billet lui fit mal. Le fait qu'une femme de ce genre eût tutoyé son Albert et eût été regardée par lui, choisie, aimée peut-être et sans aucun doute aimée à la façon dont aiment les hommes, ce fait, qui n'était pas nouveau pour elle cependant, la replongeait dans d'amères réflexions et dans ses éternels doutes. Comment pourrait-il la comprendre, son mari, si elle n'arrivait pas à le comprendre !

Mises l'une sur l'autre les lettres d'Elvire formaient un petit paquet.

La première, la seule qui eût une demi-date était celle-ci :

22 février

« Cher monsieur ou... ami ! Ami est plus doux; ce terme m'est soufflé par mon cœur et c'est bien volontiers que ma plume l'écrit. Mais est-ce bien vrai ? Êtes-vous, serez-vous mon ami pour toujours ? Je suis troublée, si émue que je n'ose vous dire tout ce que je sens. Peut-être fais-je mal de vous aimer, mais Dieu m'est témoin que je suis sincère et je vous crois aussi animé de sentiments pareils aux miens. Dites-moi qu'il en est ainsi, dites-le-moi !

Elvire

« Mon ami,

« Oui, je vous appelle mon ami; désormais je ne pourrais plus le reprendre ce cœur qui est vôtre; mais répondez-vous à mon affection ? Votre lettre était froide, c'était la lettre d'un homme distrait... excusez-moi, Albert. Cher Albert, je ne voudrais pas vous fatiguer par mes exigences, mais l'idée d'être aimée par vous me rend si heureuse !

« La famille où j'ai pris pension ne cesse pas de faire votre éloge; si vous saviez combien j'en suis fière ! Ne pourriez-vous pas entrer en relations avec mes hôtes ? Nous nous verrions alors plus souvent...

« Je le sais, je ne suis pas digne de vous; vous méritez bien mieux que l'amour d'une pauvre institutrice. Mais je vous donne tout ce que j'ai, tout, tout, ô mon rêve ! »

La seconde page de cette lettre manquait.

« Mon Albert bien-aimé,

« Pourquoi ne m'écrivez-vous pas ! J'ai passé une nuit des plus agitées, sans fermer l'œil. A onze heures et demie je vous ai entendu passer sous mes fenêtres avec vos amis; vous riiez fort et, je ne sais pourquoi, ces éclats de rire me tombaient sur le cœur comme des coups de marteau.

« Pensez-vous à moi, au moins ? Écrivez-moi bien vite une ligne, un mot.

Elvire.

« Je vous en conjure, un mot [illegible] *suite.* »

Mercredi.

« Je deviens folle, Albert ! Pas un mot depuis huit jours entiers. Je sais que vous êtes ici; je vous ai vu hier allant à la messe; vous étiez loin, je vous ai reconnu malgré cela : et, vous, ne m'avez-vous pas *sentie* ?

« J'ai passé ces huit jours courant de la porte à la fenêtre, toujours dans l'attente d'une lettre de vous, ne vivant plus d'autre chose !

« Peut-être êtes-vous fâché parce que je ne vous ai pas encore donné le rendez-vous que vous me demandiez ? Mais comment faire ? Si l'on nous rencontrait ensemble tout le bourg le saurait et les gens ici sont tellement médisants ! Pourquoi ne venez-vous pas chez moi ? J'y penserai encore, j'y penserai tellement que je trouverai bien le moyen de pouvoir rester avec vous au moins un instant. »

La fin de cette lettre manquait aussi.

« *Mon Albert*,

« Quelle joie inespérée ! Vous voir, vous serrer la main, vous entendre parler, respirer le même air que vous... Oh ! quel beau jour hier ! Je le revis sans cesse, j'y pense continuellement, pendant que je travaille, pendant que je tiens l'école, pendant que je mange ou que je parle ou que je me tais, que je promène ou que je dors, surtout quand je dors, car mon sommeil n'est qu'une longue conversation avec vous.

« Ne m'appelez plus *exagérée*, cela me fait de la peine. Je vous aime comme je le sens et vous le dis de même, et je vous aime sincèrement, avec élan, sans réserve. Vous ne m'avez rien promis et je n'attends rien ni ne demande rien, sinon ceci : laissez-moi vous aimer ! J'ai la confiance que mon amour secouera la froideur de votre âme. Pour vous je me sens le courage d'affronter n'importe quel obstacle. Montrez-moi un but et en serais-je séparée par le temps, par le monde ou le destin, j'y marcherai contre tout et contre tous, pour vous !

« Albert, prenez ces deux petites violettes que j'ai attachées ensemble avec un de mes cheveux, que j'ai embrassées, que j'ai tenues sur mon cœur et que je vous envoie pour que vous les mettiez sur votre cœur comme voudrait y être votre, entièrement vôtre,

« ELVIRE. »

Les deux violettes étaient encore au milieu de cette lettre, retenues par une petite entaille dans la feuille de papier. Le cheveu n'y était plus.

Ne sachant pas exactement où placer le fragment qui commençait par ces mots « jamais, je ne l'oublierai, jamais ! » Marta le mit à la suite de cette lettre, jugeant d'après le ton plus intime des suivantes que les amoureux devaient s'être rapprochés.

« *Ma vie*,

« Je n'ai que toi ! Je ne pense à rien d'autre, je ne veux rien d'autre. Tu dis que tu ne peux m'épouser maintenant ; que m'importe ! Je me mets au-dessus des hypocrisies du monde. C'est ton amour que je veux, ce n'est pas ton nom, ce n'est pas ta maison, ce n'est pas ta fortune, ce n'est pas la sécurité et la protection qui me viendraient de toi. Mais toi seul, toi, toi, toi !

« J'attends tes lettres avec la soif d'Agar dans le désert. Mille et mille baisers. »

« *Albert*,

« Je croyais n'avoir plus de larmes, mais rien qu'à écrire ton nom adoré elles sourdent du plus profond de mon cœur, de la moelle de mes os. Je ne sais pas bien d'où elles viennent, mais avec elles toutes les fibres de mon corps se déchirent, et il me semble que ce n'est pas de l'eau, mais du sang qui tombe de mes pauvres yeux.

« Tu ne le crois pas, n'est-ce pas ? Oh ! si tu le croyais, tu ne pourrais pas me laisser dans ces angoisses ! Mon amour, ma vie, tu es bon pourtant, pourquoi donc me fais-tu tellement souffrir ? Quand je pense que j'ai été dans tes bras, que mon cœur a palpité contre le tien, que nos lèvres se sont unies, que pendant un instant l'univers et Dieu n'ont plus existé pour nous, pour moi... Je me demande si je vis encore, ô Albert !

« Comme mes bras sont vides ! Comme mes lèvres sont froides ! Oh ! si je pouvais mourir...

« Ton ELVIRE. »

En marge de cette lettre, écrite au crayon, il y avait une petite note de restaurant.

(*Fragment.*)

« ... Éternellement tienne.

« As-tu reçu la photographie ? J'ai inutilement attendu un mot de toi et au moment de te l'envoyer je n'ai pu écrire que mon nom, à la hâte, sur un des plis de la robe ; cherche-le.

« Mais mon nom ne suffit pas ; j'écris ici les paroles que je voulais inscrire sur ma photographie ; découpe-les et colle-les avec un peu de gomme sur le revers de mon image.

A mon unique amour, Albert Oriani,
Je me donne moi-même en ce portrait.

« Souviens-toi de faire ce que je te dis. J'y tiens, tu sais.

« J'ai fait une petite poche de soie pour ton portrait ; j'y ai mis aussi l'œillet rouge que tu m'as donné la première fois que nous nous sommes vus et je porte cela partout avec moi, sur moi.

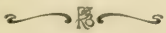
« ELVIRE. »

Marta avait avidement cherché la photographie d'Elvire. Elle n'était pas avec les lettres, et les ardentes paroles de la dédicace ne lui avaient pas été jointes. La caisse ne renfermait plus rien qui pût se rapporter à Elvire.

NEERA.

Traduit de l'italien par Mme DOLESNEL.

(*A suivre.*)



LA VIE LITTÉRAIRE

Napoléon et la Paix.

Napoléon et la Paix, par ARTHUR LÉVY. Plon, éditeur.

Napoléon fut le plus malheureux des hommes car, ayant voulu perpétuellement la paix, il fit constamment la guerre. Voilà ce que nous démontre — avec quelle science et quelle précision! vous le verrez vous-mêmes — M. Arthur Lévy. On peut tout démontrer, puisque M. Arthur Lévy aboutit à prouver que Napoléon Ier fut un héros pacifique et, à peu de chose près, le plus pacifique des héros.

Il ne faut pas nous dissimuler que nous savons à l'heure actuelle peu de chose sur Napoléon Ier. Nous croyons être certains de son existence, encore qu'on ait essayé de nous assurer que Napoléon n'était qu'un être purement symbolique. Mais, enfin, il nous paraît indiscutable que Napoléon Ier a vécu réellement, puisque, aussi bien, on ne peut contester qu'il soit mort à Sainte-Hélène et puisque M. Edmond Rostand a écrit l'*Aiglon*. Mais que fut-il et que fit-il? Les historiens discutent, *et adhuc sub judice lis est*. Il y a tout lieu de croire que ce procès ne sera pas de sitôt jugé en dernier ressort, car les historiens ont accompli depuis quelque vingt ans des progrès admirables. Depuis qu'on publie avec une ardeur sans seconde des documents inédits, les documents inédits se multiplient chaque jour, qui contredisent merveilleusement les documents qui ont eu la mauvaise fortune de cesser, la veille ou l'avant-veille, d'être inédits. De cette façon, à mesure que nous avançons dans nos connaissances historiques, nous devons nous persuader que nous ne savons rien définitivement. Nos connaissances historiques deviennent d'autant plus fragiles qu'elles sont mieux documentées et, si l'on peut dire, plus circonstanciées. Et la vérité est d'autant plus éphémère que sa recherche est plus difficile, et plus rude sa conquête. Plus nous vivons, moins il y a de proportions entre les efforts et les résultats!

Voici, en effet, que M. Arthur Lévy détruit partiellement les ouvrages édifiés à la gloire de Napoléon, avant que lui-même ne commençât son monument qui constitue, en sa gravité austère, le plus piquant et le plus paradoxal des éloges. Oh! M. Arthur Lévy ne se livre pas à de grands gestes emphatiques comme la plupart des historiens contemporains, lesquels ont coutume d'annoncer sans modération qu'ils vont tout renouveler et qu'ils opéreront cette rénovation par la méthode la plus sûre et de façon à décourager jusque dans le plus lointain avenir toutes les tentatives analogues. Non pas. M. Arthur Lévy commence modestement son œuvre. Il affecte plutôt une honnête discrétion. Il ne s'applique point à nous émerveiller par l'énumération de projets gigantesques; mais il réalise simplement, posément les desseins hardis qu'il a silencieusement conçus et dont il s'est abstenu d'abord de faire part à l'univers. C'est assurément une entreprise nouvelle pour un historien que de ne point mettre dès la première heure les deux mondes dans la confidence de ses audacieux projets. Et il faut louer M. Arthur Lévy pour cette sympathique innovation.

Et certes, l'apparente timidité de sa hardiesse le sert autant que possible puisqu'elle nous incline à ne nous défier ni de sa science, ni de sa méthode, ni des conclusions auxquelles l'une et l'autre le conduisent sans bruit. Évidemment, nous ne pouvons plus refuser à M. Arthur Lévy de croire avec lui, après lui, que Napoléon fut le chef d'État le plus ami de la tranquillité européenne, et que c'est seulement par un concours funeste de circonstances et par l'acharnement haineux de monarques impolitiques, que cet empereur, si disposé à gouverner paisiblement avec tous, fut engagé à combattre sans trêve contre tous. L'homme n'est pas maître de sa destinée. Cette vérité incontestable, — qui est moins neuve au surplus, et moins originale, je le concède, que la thèse de M. Arthur Lévy; — cette vérité s'applique à Napoléon le plus grand des hommes modernes aussi exactement qu'à l'individu le plus obscur et le plus chétif. D'où l'on peut conclure que, considérées d'un certain point de vue, la vie d'un homme exceptionnel et la vie d'un homme ordinaire sont l'une à l'autre absolument identiques. Et cela est bien fait pour nous décourager d'être de grands hommes.

Donc, Napoléon faisait tout ce qu'il pouvait pour maintenir la paix entre les empereurs et les rois. Mais, par une fatalité persistante, ses efforts étaient constamment infructueux. C'est que ce jeune, et d'ailleurs éminent parvenu n'en imposait pas naturellement aux monarques héréditaires, et ceux-ci se croyaient tous les droits de berner indéfiniment un petit général ambitieux. Napoléon se laissait faire avec une candeur qu'on ne saurait trop signaler. Il

lui apparaissait que les « hommes nés sur le « trône » devaient avoir toutes sortes de vertus naturelles que le commun des mortels ne pratique que par exception : ainsi la noblesse des sentiments et, plus simplement, la probité du caractère. Aussi était-il presque constamment la dupe de ces souverains par droit d'héritage. Et un jour venait où, las d'être trompé, il s'écriait avec une clairvoyance tardive : « Ces gens-là ont mis en oubli ma conduite envers eux quand je pouvais les écraser. Ma clémence a été de la niaiserie. Un écolier eût été plus habile que moi. » Il disait, et la guerre devenait inévitable. Napoléon était donc d'autant plus sûrement conduit à la guerre qu'il prenait des soins plus minutieux pour l'éviter.

Et comment l'eût-il évitée puisqu'il avait contre lui les femmes ou, tout au moins, les reines ! Il était réduit au désespoir ; mais il convenait qu'il se battît puisque la reine Louise de Prusse l'exécrait. On affirmait que la reine Louise de Prusse était la plus belle femme de son royaume, naturellement, et même de l'Europe, et même de l'univers entier. Les reines qui sont jolies deviennent vite plus jolies que les autres femmes. Mais, en tout cas, la reine Louise était assez belle pour faire détester de bien des gens les personnes qu'elle n'aimait pas. Napoléon fit l'expérience de ce que peut la haine d'une femme, et, qui pis est, la haine d'une reine. Il se vengea plus tard avec jovialité, en entrant victorieux dans Berlin d'où son caractère pacifique l'eût tenu à jamais éloigné...

Bref « la princesse des princesses » était fâcheusement séduisante. Mme Vigée-Lebrun écrivait d'elle : « Le charme de son céleste visage qui exprimait la bienveillance, la bonté, et dont les traits étaient si réguliers et si fins ; la beauté de sa taille, de son col, de ses bras ; l'éblouissante fraîcheur de son teint, tout enfin exprimait en elle ce qu'on peut imaginer de plus ravissant... Il faut avoir vu la reine de Prusse pour comprendre comment, à son premier aspect, je restai d'abord comme charmée. » Le chevalier Lang écrivait : « La belle reine Louise flottait devant tout le monde comme un être surnaturel sous une forme angélique. Elle jetait à tous les rayons de sa beauté de sorte que chacun se croyait le droit de rêver que cette figure de femme vive et mouvementée était amoureuse de lui et que, de son côté, il était autorisé à être amoureux d'elle. » Ce sont là des autorisations dont la plupart des hommes profitent volontiers. Je sais bien que le général York ne balançait pas à dire que la reine Louise avait les pieds grands et que ses mains... ; qu'en outre les banderoles de gaze légère qui flottaient gracieusement (mais constamment !) et comme en se jouant autour de son cou, étaient employées à cacher des cicatrices... Il importe peu. Et nous savons bien que le bon roi de Prusse Frédéric-Guillaume III était le premier à user de la permission souriante que sa femme donnait à tous d'être amoureux d'elle. Frédéric-Guillaume III fut perpétuellement amoureux de la reine Louise et il ne sut pas lui refuser d'être constamment en guerre alors qu'il voulait comme Napoléon être constamment en paix. Et voyez ce que peut l'amour. C'est parce que l'empereur Alexandre de Russie fut « ensorcelé » par la reine Louise qu'il se laissa assez sottement entraîner jusqu'à Austerlitz où Napoléon se fût bien gardé d'aller seul. Ah ! les journées exquises passées à Memel ! On restait, il est vrai, dans le platonique. Mais « vous concevez que l'enchanteresse n'a pas peu contribué à resserrer les liens qui unissent actuellement les deux princes. C'est une fée qui soumet tout au pouvoir de ses enchantements. » Il est des enchantements qui durent. Après Austerlitz, la reine Louise continua de haïr véhémentement Bonaparte. Elle créa à la cour de Berlin un parti de la guerre composé de toute la noble jeunesse ardente à servir une belle reine. Ce parti entraîna les ministres et le roi ; et comme tous ces jeunes gens avaient moins de stratégie que de courage, ils furent écrasés à Iéna, à Auerstaedt. Napoléon entra dans Berlin et la pauvre reine Louise dut s'enfuir jusqu'à Memel... où ne se trouvait plus Alexandre. La paix de Tilsit la ramena dans sa capitale... Mais elle était reine d'un royaume appauvri, affaibli et reine par la clémence de son ennemi : cela ne suffisait pas à son magnifique orgueil. Agée de trente-quatre ans, ayant épuisé toutes les douleurs, elle mourut en 1810, victime de sa haine, et victime un peu de sa beauté.

> O beauté ! c'est toi qu'ils nomment
> Tous ces douteux serviteurs
> Dont je dénombre le peuple
> Pressé au pied de ton temple.
> Ne crois pas que, s'ils s'égorgent,
> Ce sont tes droits qu'ils défendent :
> Ils entassent des cadavres
> Pour s'élever d'une marche.
> C'est eux seuls qu'ils servent
> Ah ! de tout leur amour vraiment !
> Ton nom qui rôde sur leurs lèvres
> Jamais en eux ne descend.
> Mais tel est ton rayonnement
> Qu'il suffit de t'approcher
> Pour en être éblouissé...

Ainsi écrit, en vers singuliers, le poète Édouard Ducoté. O beauté ! c'est toi qu'ils nomment ! Mais est-ce que Alexandre Ier allant à la guerre y allait vraiment pour la beauté de la reine Louise ? Non, la beauté n'avait en lui qu'un douteux serviteur.

Est-ce que Napoléon n'était vraiment condamné à toutes les guerres par lesquelles il inaugura sa domination impériale que par la haine opiniâtre d'une princesse trop belle ? M. Arthur Lévy nous contraint doucement de le croire. Son livre est aussi persuasif

que possible. Les documents tirés pour la première fois des archives de tous les pays européens témoignent clairement que la malveillance de toutes les puissances à l'égard de Napoléon fut assez infatigable pour que celui-ci ait dû à maintes reprises faire la guerre malgré lui...

Nous aurons toujours beaucoup de peine à croire — peut-être — que le grand capitaine Bonaparte ait éprouvé tant de répugnance pour ces guerres qui établirent sa domination passagère, mais sa gloire immortelle. Cela manifeste seulement l'infirmité de notre jugement humain. Parce que les guerres napoléoniennes ont profondément troublé l'Europe, parce que leur épique rapidité a laissé en tous les pays des souvenirs tenaces, parce qu'elle a suscité toutes les imaginations des poètes, nous considérons Napoléon exclusivement ou presque exclusivement comme un incomparable guerrier. Les historiens se sont laissé imposer d'abord cette opinion superficielle et ils n'ont pas douté qu'il n'eût par-dessus tout le goût des combats, cet homme qui avait toute sa vie guerroyé. Leur documentation insuffisante les assurait dans leur erreur. Si les diplomaties européennes avaient été toutes de mauvaise foi dans leurs rapports avec la diplomatie napoléonienne, il était naturel que leurs archives demeurassent longtemps fermées aux regards trop curieux des historiens trop amis de la vérité. Elles s'ouvrent ou s'entr'ouvrent maintenant. Et M. Arthur Lévy, avec la plus pénétrante placidité, tire d'elles des renseignements qui ne nous surprennent et ne nous choquent que parce que nous sommes volontiers crédules aux erreurs, et parce que rien ne nous paraît respectable comme une erreur universelle. Le livre de M. Arthur Lévy donne cependant l'impression de la vérité totale, de la vérité vraie qui sera peut-être la vérité définitive. Cette étude, — parfois sévère, souvent aimable et même souriante, — ne va pas au delà de l'année 1806. Est-ce un tort? Mais, s'il est prouvé que Napoléon fit involontairement la guerre jusqu'en 1806, à plus forte raison est-il démontré que ses guerres postérieures lui furent imposées. Il n'aurait point voulu combattre en Espagne : on le sait. Il ne voulait point conduire en Russie sa Grande Armée ; on le sait. On savait moins qu'il n'avait pas voulu gagner la bataille d'Austerlitz et que c'était comme malgré lui et en jurant ses grands dieux qu'il ne le faisait pas exprès, qu'il avait à Iéna remporté la victoire... On le saura maintenant. Par un beau livre fort méticuleusement renseigné, écrit avec la plus séduisante simplicité, M. Arthur Lévy nous force à ne plus l'ignorer. Mais renoncerons-nous à une erreur qui était chère à beaucoup de gens? Si nous y renoncions, la science si bien armée de M. Arthur Lévy aurait remporté à son tour, et pacifiquement, une victoire inoubliable... Des œuvres aussi importantes que *Napoléon et la Paix* ne produisent tous leurs effets qu'à la longue. Et il faudrait sans doute, pour être équitable envers celle-ci, parler de nouveau d'elle dans quelques années.

J. Ernest-Charles

THÉATRES

Antoine chez Molière.

Comédie-Française : *La Petite Amie*, comédie en quatre actes, de M. Brieux.

J'imaginais l'autre jour, à la faveur d'un impossible rêve, Gustave Flaubert revenant parmi nous et assistant à cette première de M. Brieux. En admettant qu'il pût écouter et suivre jusqu'au dénoûment une pièce dont l'esthétique apparaît si contraire à ce qu'était la sienne, — car cet artiste aussi passionné que convaincu était en somme le plus intransigeant des doctrinaires, — vous voyez d'ici ses bras levés au ciel; vous entendez ses exclamations indignées en présence d'un ouvrage tout entier conçu pour la démonstration d'une *double thèse*, et vous vous rappelez la déclaration dans laquelle il résume son esthétique : « L'Art ayant sa propre raison en lui-même, ne doit pas être considéré comme un moyen. Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire, car *les dénoûments ne sont pas des conclusions.* »

Depuis lors on a marché, et les principes qui étaient les siens furent, sinon bouleversés, tout au moins intervertis. Les théories n'ont d'ailleurs guère plus de durée que les hommes qui les représentent... et ne serait-il pas fâcheux que l'Humanité s'immobilisât dans l'uniformité d'un point de vue? Ce Flaubert lui-même, si sincère et parfois si clairvoyant, eut les plus étranges préventions et des préjugés d'esthétique qui le rendirent souverainement injuste à l'égard des plus authentiques génies de son temps : un Lamartine, un Musset. Mais quand il affirmait, de la façon que l'on sait, sa foi en l'*art indépendant de la morale*, il semblait prévoir l'usage et les abus que l'on ferait de la théorie contraire : il pressentait Dumas fils et M. Brieux.

De celui-ci, vous connaissez la méthode intellectuelle et le processus psychique. Lorsqu'un sujet dramatique se présente à lui, ce n'est jamais sous la forme concrète de personnages s'esquissant et se précisant peu à peu dans son imagination, mais sous la forme abstraite d'une idée qui prend corps, et pour la démonstration de laquelle il s'agit d'inventer

l'affabulation la plus favorable. Comme M. Brieux est le plus moral et le plus moralisateur des hommes, le mieux convaincu que tout va au plus mal dans le pire état social qui soit, son idée sera *sociale, morale* et *moralisatrice*, et c'est ainsi que nous avons eu *la Robe rouge*, et puis *les Remplaçantes*, et encore *les Avariés :* c'est ainsi qu'il nous donne aujourd'hui *la Petite Amie*.

Cette fois l'idée maîtresse est double... ou, si vous préférez, les méditations de M. Brieux s'appliquent à une double catégorie d'imperfections sociales. Il pose d'abord le problème de l'éducation moderne, dont la critique se trouve résumée tout entière dans la phrase fameuse de Stendhal : « Nos parents et nos maîtres sont nos premiers ennemis. » Et sans doute nous avons tous éprouvé — j'entends ceux qui sur les bancs du collège avaient l'âme assez délicate et sensible pour souffrir de ces choses — la maladresse des éducateurs et l'insuffisance des maîtres... comme à l'heure la plus douloureuse de sa vie et quand peut-être une parole experte la pouvait sauver encore, Emma Bovary connut l'incompétence du prêtre, et s'alla plonger peu après dans les eaux tourbillonnantes de l'adultère ! Mais, en conscience, exigera-t-on d'infortunés spécialistes, la plupart courbés sur leur besogne pour gagner leur vie, qu'ils aient médité l'*Éducation* d'Herbert Spencer ? Et pareillement, demandera-t-on à un Bournisien des campagnes de pénétrer les secrets de l'âme féminine et de montrer cet art des nuances qui fut celui d'un François de Sales ou d'un Fénelon ! Il y a telles injustices, telles imperfections, à ce point inhérentes à notre pauvre humanité, que ce n'est pas seulement l'ordre social, mais l'âme même de ceux qui le composent, qu'il faudrait transformer ! Ainsi, et pour des raisons identiques, reprochera-t-on comme un crime à de braves petits bourgeois, qui sans doute aiment leur fils d'un amour légèrement étroit et égoïste, de ne point consentir à un mariage qu'ils jugent devoir faire son malheur, même quand ce fils a entraîné et en quelque façon séduit celle qu'il les supplie de lui laisser épouser !

Qui veut trop prouver ne prouve rien ! — M. Brieux aurait pu méditer cet adage excellent... et il eût évité ainsi un sujet que n'arrivent à vivifier ni la moralité tout à fait indiscutable de ses intentions, ni la qualité psychologique de ses développements, ni les tirades sentimentales et déclamatoires qui remplissent le dernier acte. « Les dénoûments ne sont pas des conclusions... » disait Gustave Flaubert... jamais nous ne l'avons mieux vérifié que dans la pièce de M. Brieux, et la manière même dont il a *posé* ses personnages nous empêche de partager les indignations dont il tressaille et qu'il voudrait nous communiquer. J'avoue qu'ils ne m'intéressent pas passionnément ces parents Logerais ; mais je ne les juge pas tellement *antipathiques*, ce père et cette mère, petits bourgeois qui ont gagné leur aisance dans les modes, qui n'ont eu qu'un enfant, et rêvent pour lui un établissement heureux. Leur idéal de vie sans doute ne dépasse guère celui des bourgeois d'Émile Augier, et le père Logerais fait songer à la vertueuse Gabrielle (1) « supputant avec son vertueux mari combien il lui faudra de temps de vertueuse avarice, en supposant les intérêts ajoutés au capital et portant intérêt, pour jouir de dix ou vingt mille livres de rente... Alors, disent les deux honnêtes époux :

Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon !

Ces combinaisons évidemment ne sont pas très poétiques, mais ne les connaissons-nous pas pour ce qu'elles sont, et ne les savons-nous pas communes à la petite et à la moyenne bourgeoisie ? Leur en voudra-t-on de ce que, partis de très bas, ils aspirent à s'élever, en la personne de ce fils auquel ils ont voulu donner une éducation libérale, dont ils ont voulu faire un licencié en droit, un avocat... C'est la tare inhérente à notre société moderne, et pour s'en convaincre il suffit de feuilleter le Bottin. Ils ont donc mis leur fils André au collège, et l'enfant a grandi, les connaissant à peine. Mais, hélas ! pouvaient-ils faire autrement ? Avaient-ils le loisir et l'intelligence nécessaires pour accomplir cette tâche à laquelle ne suffisent pas les plus raffinés des éducateurs ? Un jour ils s'aperçoivent que le jeune homme leur est aussi étranger que s'il n'était pas de leur sang. Ils trouvent dans son portefeuille le mot fameux de Stendhal : « Nos parents et nos maîtres sont nos premiers ennemis. » Ils ne comprennent pas, estimant avoir fait tout ce qui dépendait d'eux... Et comment, je vous le demande, oui, comment pourraient-ils comprendre ?

Avec les années les dissentiments s'accentuent. Le jeune homme, auquel on veut imposer un mariage qui lui déplaît, a distingué dans l'atelier de ses parents une des ouvrières avec laquelle il esquisse un roman d'amour. Après avoir lutté quelque temps, elle cède, devient enceinte, et André Logerais, qui l'aime véritablement, manifeste son intention formelle de l'épouser. Vous voyez d'ici l'indignation de la famille. La mère, qui depuis trente années pratique la mode et les modistes, sait ce qu'il faut penser de la plupart, et soupçonne en la jeune Marguerite une « gourgandine », une accapareuse, qui s'est laissé faire pour épouser le fils du patron. Quant au père Logerais, qui a l'habitude de traiter l'atelier un peu comme un sérail, vous pensez bien qu'il ne

(1) Voir dans *L'Art romantique* de Baudelaire, le bel article intitulé : *Drames et romans honnêtes*.

nourrit pas une estime singulière pour la vertu de celles qui le composent. Il juge qu'un dédommagement pécuniaire suffira pour mettre en paix sa conscience, et il fait accepter à Marguerite une somme de mille francs en échange d'une promesse formelle de ne plus revoir André. C'est ce que le jeune homme ne peut admettre. Il quitte sa famille, s'installe à la campagne avec celle qu'il considère comme sa femme, tente, mais sans succès, de la faire vivre de son travail. Il refuse encore de la quitter pour revenir auprès des siens, et finalement ils vont se jeter tous deux dans la rivière, ajoutant ainsi un fait-divers de plus à la série innombrable de ceux que nous connaissons.

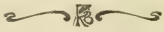
Le développement dramatique de cette donnée a paru froid et de médiocre intérêt : s'il n'avait été sauvé par quelques détails assez heureux d'exécution, je crois qu'il eût été difficilement supporté jusqu'au bout. On ne saurait assez revenir et insister sur le défaut caractéristique de ces sortes d'œuvres subordonnées à une thèse dont il faut que l'auteur arrive à démontrer l'excellence. Quel merveilleux prédicateur eût fait M. Brieux, — j'ai toujours envie d'écrire : l'abbé Brieux ! C'est un perpétuel *porte-à-faux;* c'est une irritante déformation des personnages envisagés dans leur psychologie intime et vraie, pour arriver à la conclusion que l'auteur a voulue. Je n'en veux qu'un exemple, mais combien significatif et saisissant ! Au quatrième acte, les amants se sont réfugiés en un coin de campagne. André Logerais est à bout de ressources, et ils vont être expulsés de la maison qu'ils habitent, quand le père et la mère Logerais viennent tenter un dernier effort pour vaincre la résistance de leur fils, le décider à quitter Marguerite et à revenir auprès d'eux. André, je le répète, est aux abois : il avait l'espoir de trouver une place dans une maison de banque qui l'eût fait vivre, lui et Marguerite. Cet espoir lui est enlevé : on ne veut pas de lui à cause de sa situation irrégulière... et alors, devant son père et sa mère qui l'écoutent, il expose l'horreur, l'épouvante de sa situation. Le père Logerais reste intraitable : il refuse de compatir. Il laisse là son fils... et Mme Logerais l'abandonne également. Quelle est la femme, je vous le demande, quelle est la mère qui, ayant porté un enfant dans ses flancs, et l'ayant nourri de son lait, à l'heure où elle voit cet enfant réduit à la misère, et après l'avoir aimé comme elle a fait, oui, quelle est la mère qui pourrait se comporter ainsi ! Et comment un écrivain de théâtre, qui par ailleurs sut montrer des qualités d'observateur et de psychologue, a-t-il pu se résoudre à écrire une scène d'une si révoltante invraisemblance ! Comment n'a-t-il pas brisé sa plume plutôt que d'infliger un pareil démenti aux instincts les plus impérieux de la nature féminine ! C'est qu'il fallait, vous entendez bien, *dramatiser* la situation, inspirer l'horreur du préjugé social... c'est qu'il fallait être moralisateur et prédicateur quand même, pour préparer la grande tirade du quatrième acte... et Dieu sait si elle est insupportable et si elle sonne faux, cette tirade !... et voilà où la folie de la thèse peut entraîner un écrivain par ailleurs bien doué, et qui sut donner des preuves appréciables d'intelligence et d'émotion dramatiques.

***

Si la nouvelle pièce de M. Brieux est d'importance plutôt négligeable comme manifestation littéraire, — et je n'insiste pas sur la qualité du style, sans accent et sans couleur, — du point de vue de l'*interprétation* elle m'apparaît un *signe* des temps nouveaux. J'ai eu la curiosité, après la première, de l'entendre un jour ordinaire, c'est-à-dire devant le grand public : il m'a paru dérouté, déconcerté. La raison en est simple : c'est l'*installation évidente du Théâtre-Antoine à la Comédie*. Je précise et j'insiste, car cette idée vaut la peine qu'on la développe. Cette influence se manifeste nettement dans l'illustre maison, et par l'*œuvre* qu'on y vient de jouer, et par le *nom* de l'auteur — doublement, puisque *Blanchette* y doit être représentée aussi — et par l'exactitude scrupuleuse du *décor*, enfin et surtout par les nouveautés de l'*interprétation*. Il suffira, pour s'en convaincre, d'assister, par contraste, à deux soirées consécutives où l'on verra l'une après l'autre deux pièces comme *le Marquis de Priola* et *la Petite Amie*. Les trois principaux interprètes de cette dernière renoncent manifestement aux traditions de la maison pour suivre celles du boulevard de Strasbourg : M. de Féraudy d'abord, dans son rôle de Logerais, où il imite jusqu'aux mouvements d'épaule de M. Antoine, — création excellente d'ailleurs dont il faut le féliciter; Mme Thérèse Kolb ensuite, d'un naturel, d'une simplicité, d'une vérité charmantes dans ce rôle ingrat et si faux à la fin, de la mère ; enfin Mlle Suzanne Desprès, d'une émotion contenue et saisissante dans celui de Marguerite. La seule entrée à la Comédie de cette artiste que nous avons vue si admirable dans *la Fille sauvage* de M. de Curel est un signe des temps. Si nous la rapprochons de l'influence que peut exercer sur la mise en scène un artiste comme M. Guitry, nous voyons par là s'affirmer des idées nouvelles, et pénétrer dans l'auguste sanctuaire des principes nouveaux aussi, qui eussent été repoussés avec horreur il y a quelques années seulement. Je l'ai déjà dit, et je le répète à l'occasion de cette pièce : le nom de M. Antoine s'imposera bien plus, dans l'histoire de l'art dramatique en ces dernières années, par son influence

d'*éducateur* que par son prestige personnel et son talent d'*interprète* dont on n'a jamais suffisamment marqué les redites et les monotonies. Comme instigateur d'idées nouvelles, comme éducateur de groupes dans le sens *réaliste*, M. Antoine laissera un souvenir ineffaçable, — je recommande à cet égard son nouveau spectacle : *Boule de Suif* (1), dont je ne puis malheureusement pas parler ici faute de place, — et la meilleure preuve, c'est la pénétration progressive de cette influence dans le milieu qui jusqu'alors lui semblait le plus réfractaire. Ainsi, et par un contraste destiné à devenir chaque jour plus saisissant, les traditions nouvelles dans l'art d'interpréter la Comédie chez Molière ne peuvent que faire ressortir davantage les tensions exaspérantes des interprètes de la Tragédie, tout ce qu'il y a de poncif et d'odieux dans la solennelle emphase de Mme Segond-Weber et de M. Silvain, aussi bien que dans les rugissements des frères Mounet !

PAUL FLAT.



IL Y A UN SIÈCLE

La création de l'ordre de la Légion d'honneur

(1er MAI 1802.)

Le 14 floréal an X (4 mai 1802), Bonaparte, Premier Consul, soumettait au Conseil d'État le projet de loi ainsi conçu :

TITRE PREMIER

ARTICLE PREMIER. — Une Légion d'honneur sera créée pour récompenser les services et les vertus civils et militaires.

ART. 2. — Cette Légion sera composée d'un grand Conseil d'administration et de quinze cohortes dont chacune aura son chef-lieu particulier; chaque cohorte jouira d'un revenu de 200 000 francs, constitué en domaines nationaux.

ART. 3. — Le grand Conseil d'administration sera composé de sept grands officiers, savoir : des trois consuls et de quatre autres membres : un sera nommé par le Sénat et fera partie des membres qui le composent, un par le Corps législatif, pris parmi les législateurs, un tribun nommé par le Tribunat et un conseiller d'État choisi par le Corps dont il fait partie. Ces membres du grand Conseil d'administration sont pendant leur vie les grands officiers de la Légion dont le Premier Consul est le chef.

ART. 4. — Les membres de la Légion sont nommés à vie. Chacune des quinze cohortes est composée des sept grands officiers jouissant d'un traitement de 5 000 francs, de 30 officiers ayant un traitement de 1 000 francs, et de 350 légionnaires ayant un traitement de 250 francs.

ART. 5. — Chaque individu admis dans la Légion d'honneur doit jurer de se dévouer au service de la République, à la conservation de son territoire, à la défense de son gouvernement, de ses lois et des propriétés qu'elle a consacrées ; de combattre par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise tendant à rétablir le régime féodal, à reproduire les titres et les qualités qui en étaient l'attribut ; enfin de concourir de tout son pouvoir au maintien de la liberté et l'égalité.

ART. 6. — Dans le chef-lieu de chaque cohorte, des hospices spéciaux seront établis pour offrir un asile à ceux des légionnaires que leurs blessures, leur vieillesse ou leur indigence mettraient dans la nécessité d'implorer le secours du gouvernement.

TITRE II

ARTICLE PREMIER. — La Légion d'honneur se compose :

De tous les militaires qui ont reçu des armes d'honneur ;

ART. 2. — Des citoyens qui, par leur savoir, leurs talents, leurs vertus ont contribué à établir ou à défendre les principes de la Révolution, ou fait aimer ou respecter la justice ou l'administration publique.

ART. 3. — Le grand Conseil d'administration nomme les membres de la Légion.

ART. 4. — Durant les dix années de paix qui pourront suivre la première formation, les places qui viendront à vaquer demeureront vacantes jusqu'à concurrence du dixième de la Légion, et, par suite, jusqu'à concurrence du cinquième. Ces places ne seront remplies qu'à la fin de la première campagne.

ART. 5. — En temps de guerre il ne sera nommé aux places vacantes qu'à la fin de chaque campagne. En temps de guerre, les actions d'éclat feront titre pour tous les grades.

ART. 6. — En temps de paix il faudra avoir vingt-cinq ans de service militaire pour pouvoir être nommé membre de la Légion. Les années de service en temps de guerre compteront double, et chaque campagne de la guerre dernière comptera pour quatre années.

ART. 7. — Les grands services rendus à l'État dans les fonctions législatives, la diplomatie, l'administration, la justice ou les sciences, seront aussi des titres d'admission, pourvu que la personne qui les aura rendus ait fait partie de la garde nationale du lieu de son domicile.

ART. 8. — La première organisation faite, nul ne sera admis dans la Légion qu'il n'ait exercé pendant vingt-cinq ans des fonctions avec la distinction requise.

ART. 9. — La première organisation faite, nul ne pourra parvenir à un grade supérieur qu'après avoir passé par le plus simple grade.

ART. 10. — Les détails de l'organisation seront déterminés par des règlements d'administration publique ;

(1) Je parle ici d'autant plus librement de *Boule de Suif* que c'est là une forme de théâtre qui m'est personnellement antipathique. Mais il faut tâcher de comprendre ce que l'on n'aime point et de dégager ce qu'il peut y avoir d'*art* dans les efforts qui sont le plus contraires à votre tempérament.

elle devra être faite au 1er vendémiaire an XII, et, passé ce temps, il ne pourra y être rien changé que par des lois.

***

Officiellement saisi de ce projet, le Conseil d'État fut loin d'être unanime à l'approuver. Il y excita de profondes divisions, de vives répugnances, de mordantes critiques. En vain avertis par Rœderer, qui l'avait rédigé, de l'importance extrême qu'y attachait le Premier Consul, plus d'un tiers de ses membres, dix sur vingt-quatre, lui manifestèrent une aversion irréductible. Transfuges de la Révolution, la plupart membres de ses assemblées, Constituante, Législative ou Convention, et encore tout pénétrés des principes d'unité et d'égalité tant de fois par elles proclamés solennellement, ils disaient : « Voter la création d'un ordre privilégié, d'une chevalerie honorifique, ne serait-ce pas favoriser d'étranges desseins? Ne serait-ce pas contribuer à ramener la monarchie, dont les croix et les rubans sont les hochets, l'aristocratie, à laquelle l'Ordre nouveau conduirait et se rattacherait nécessairement; par suite, le retour des classes naguère abolies? »

L'opposition de conseillers ordinairement plus dociles, plus malléables, surprit Bonaparte habitué à tout plier sous l'ascendant de son génie et de sa popularité, et l'irrita, mais ne le fit pas reculer. Il réfuta leurs arguments avec l'abondance de raisons positives et pratiques, qu'il puisait dans la conscience de sa force, plus encore que dans son expérience des hommes; il les combattit avec la fougue du soldat victorieux qui ne souffre pas qu'on lui résiste, et n'en put triompher. Il dut se contenter d'une majorité de quatre voix.

C'était peu, mais que faire? L'esprit même du récent passé, tout animé, tout brûlant du souffle des anciennes républiques, conçues ou plutôt imaginées d'après Montesquieu, Rousseau, Mably, David, se dressait résolument contre sa volonté césarienne.

Et cet esprit idéaliste d'indépendance et de fierté n'entraînait pas seulement une grande partie du Conseil d'État, il agitait le Tribunat et le Corps législatif, où le projet bien-aimé du Premier Consul allait affronter la même proportion d'intransigeants adversaires. Et ce qu'il y avait de plus grave, c'est, et le pouvoir ne l'ignorait pas, qu'il égarait jusqu'à l'opinion publique, d'accord, en cette occurrence, avec la minorité des corps constitués.

L'opinion publique de cette époque : pauvre chose, sans aucun doute, et misérable même en son hostilité! Incapable de s'exprimer par l'organe de la Presse asservie, qui la dirigeait, selon les vues du Maître, dans les voies et vers le but du Maître, il ne lui restait tout au plus que la faculté de murmurer dans les cafés et de dire tout haut dans les salons ce qu'elle osait penser de la future chevalerie. Mais elle ne s'en privait nullement, les espions de Fouché en rapportèrent à l'oreille du Maître les propos acerbes et moqueurs.

En résumé : « Pourquoi, demandaient les frondeurs de la boutique et du monde, de la bourgeoisie et de l'émigration rentrée en grâce, pourquoi s'aviser de ressusciter, sous une forme nouvelle, mais non pas originale, les défunts ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, de Saint-Louis et du Mérite militaire, réunis dans la seule Légion d'honneur, si l'on ne veut pas évoquer le souvenir et inspirer le regret de la royauté? Si l'on ne veut pas détruire l'œuvre de la Révolution, en ce que cette œuvre eut d'essentiel? »

On répondait à ces questions par l'éloge de l'armée, la pureté des intentions du Premier Consul étant au-dessus de toute défense. Est-ce que l'article 87 de la Constitution de l'an VIII ne disait pas : « Il sera donné des récompenses nationales aux guerriers qui auront rendu des services éclatants en combattant pour la République? » La création de la Légion d'honneur, en remplacement des « armes d'honneur » déclarées insuffisantes, appliquait simplement ce juste article.

Prétendait-on contester au chef de la nation le droit de récompenser dignement les soldats qui l'avaient agrandie, enrichie et glorifiée au prix de leur sang?

Cependant la défiance persistait. Bonaparte s'en inquiéta. Le pays ne se lassait-il pas d'innovations trop fréquentes? La Légion d'honneur, sitôt après le Concordat, inauguré de la veille, ne manquait-elle par d'opportunité? Bourrienne, dans ses Mémoires, avoue : « L'empressement de Bonaparte à créer l'ordre de la Légion d'honneur faillit devenir fatal à celle-ci. » Et lui-même, devant ce secrétaire intime : « Ah! je le vois bien, les préventions sont encore trop fortes. Vous aviez raison; j'aurais dû attendre. Ce n'était pas urgent... » Mais ce qu'il appelait « prévention », qu'était-ce, sinon l'attachement de la France à ce que la Révolution lui avait offert et voulu donner de plus précieux : l'égalité?

La Révolution, en effet, domine tout le débat dont les pièces sont sous nos yeux qui les comparent et les jugent. Elle marqua de son empreinte les discours des orateurs de l'opposition, Berlier, Savoy-Rollin, Chauvelin; elle parla par leur bouche, avant de se résigner au long silence de l'Empire, et leur prêta des accents d'une éloquence singulière. On sut, à les entendre, qu'Elle n'était point morte au cœur des plus intelligents citoyens, qu'Elle les enveloppait toujours dans ses idées, peut-être dans ses chimères, de patriotisme désintéressé, de simple héroïsme, à

l'antique mode d'un Philopœmen, d'un Fabricius. Fidèles interprètes de sa pensée et de ses illusions, c'est en son nom, et pour l'amour d'Elle, qu'ils combattaient le rétablissement des distinctions honorifiques, et s'ils se trompaient et sur l'histoire, et sur le temps, et sur le caractère des hommes, c'était avec ses plus illustres promoteurs.

Tel, Mirabeau.

Le plus grand orateur de la Constituante n'avait-il pas adressé à la naissante république des États-Unis d'Amérique et à son chef Washington la fameuse lettre sur les dangers d'y fonder l'ordre de Cincinnatus, d'où ressortent, en traits de feu, ces déclamations admirables :

« Tel est le fatal pouvoir de l'opinion et des petites passions humaines, que les marques les plus frivoles ont contribué à resserrer les chaînes des peuples, ont anobli et payé la servitude des puissances pour appesantir encore la servitude du pauvre; que la couleur même du ruban, la forme d'un cordon influent sur le caractère et les dispositions des esprits, inspirent aux uns plus de respect ou de bassesse, aux autres plus d'orgueil, reculent les hommes à plus ou moins de distance et semblent rendre visible à l'œil cette inégalité factice que l'usurpation et l'insolence ont commencé d'abord par graver dans l'imagination du faible et de l'esclave. De là, d'un bout de l'Europe à l'autre, ce spectacle si répété, si indécent, si scandaleux, qui force l'honnête homme à baisser les yeux devant les signes d'honneur prostitués à des hommes déshonorés, tandis que celui qui les porte s'indigne quelquefois contre la pudeur qui lui reste et frémit de rougir encore ? »

Dans la même lettre, Mirabeau n'avait-il pas signalé « le terrible pouvoir du *Signe* sur l'homme », en ces termes inoubliables : « Tout ce qui est signe, et qui peut tout à coup servir de ralliement à un grand nombre d'hommes, qui peut former un esprit particulier dans l'esprit général, qui peut séparer un certain nombre de citoyens du corps des citoyens, est beaucoup plus redoutable par ses effets dans une république que dans une monarchie. »

Les majorités des assemblées de la Révolution pensaient comme Mirabeau et concrétèrent en actes leurs pensées.

Sur le rapport de Camus, lu à la séance du 30 juillet 1791, la Constituante supprima toute distinction honorifique extérieure « destructive de l'égalité », disait le député Anthoine; et n'excepta de son décret, et seulement en faveur des soldats, que la seule décoration de Saint-Louis, « tolérée, en attendant ».

Mais la Convention, moins tolérante, abolit définitivement, le 15 octobre 1792, la croix de Saint-Louis, et certains continuant à se parer de ses insignes, elle interdit, le 18 novembre 1793, sous peine d'être suspect et arrêté, le port à la boutonnière du ruban rouge feu, qui distinguait les membres de l'Ordre. Car, avait déclaré Manuel, le fameux procureur de la commune de Paris : « La croix de Saint-Louis est une tache sur un habit, il la faut effacer. La croix de Saint-Louis était la marque dont les rois notaient leurs esclaves. »

*
* *

Ainsi de 1791 à 1802, plus de décorations. Les fonctions dans le civil, les grades dans le militaire marquent les rangs et classent les mérites, cela suffit. Les serviteurs de l'État paraissent ne souhaiter rien de plus. Il ne vient à l'esprit de personne que le gouvernement de la République puisse, comme les rois, s'instituer juge des vertus et des talents des citoyens, pour les récompenser par des distinctions honorifiques. Le Directoire qui, s'il était aussi corrompu que l'ont dit ses vainqueurs du 18 brumaire, ne manquerait pas de recourir à ce moyen de corruption, si commode, n'y songe même pas, et laisse aux monarchies le meilleur des instruments de règne.

La Constitution de l'an VIII sembla d'abord respecter la pensée de la Révolution sur ce point; son article 87, relatif aux récompenses nationales à donner aux guerriers signalés par l'éclat de leurs services, ne s'en écarte pas encore. Et quand, en exécution de cet article, le *Moniteur* du 4 nivôse an VIII publia l'arrêté des Consuls qui promettait aux officiers ou soldats « qui se distingueraient par des actions d'une valeur extraordinaire », toutes sortes d'*armes d'honneur*, fusils, mousquetons ou carabines, sabres, haches d'abordage, voire baguettes, trompettes et grenades pour les tambours, trompettes ou clairons et canonniers, on le trouva tout naturel.

Mais ce genre de récompenses individuelles, modestes, inostensibles, n'était pas pour durer sous un chef d'armée comme Bonaparte. Il rêvait plus et mieux. Les fêtes, qui suivirent la paix d'Amiens, en appelant à ses audiences des Tuileries nombre de ministres et de courtisans étrangers, constellés des ordres de leurs maîtres, précisèrent son rêve. Bourrienne en fut témoin : « Il nourrissait dans son esprit la création de la Légion d'honneur, depuis qu'il avait vu des ordres briller à la boutonnière ou sur l'habit des ministres étrangers. Il répétait fréquemment : « Cela fait bien ! Il faut de ces choses-là pour le peuple. »

A pareille date, le spirituel Arnault note une scène encore plus édifiante. Bonaparte est à la Malmaison, dans la salle du Conseil, au milieu d'un groupe d'invités, tels que Duroc, Monge, Denon, Arnault lui-même, et il leur parle de sa dernière réception :

Depuis que les Tuileries sont redevenues le siège du gouvernement, on n'y avait pas encore vu réception aussi brillante. La République étant en paix avec toutes les puissances du continent, le nombre des ambassadeurs s'est accru. Ces envoyés étrangers se trouvant au grand complet, avec quelle avidité les assistants les contemplaient parés de plaques et chamarrés de rubans des différents ordres de leur pays! Denon, n'avez-vous pas remarqué cet empressement?

— Je l'ai d'autant plus remarqué que je le partageais. Il faut convenir que les larges rubans de couleur tranchante, les plaques, les croix émaillées, produisent un effet merveilleux, et contribuent puissamment à relever l'allure du personnage qui en est constellé; en un mot, cela habille l'homme.

— Voilà bien l'artiste, dit sèchement Monge. Ces croix, ces plaques, ces cordons ne sont que du clinquant, de véritables hochets.

— Hochets tant que vous voudrez, reprend Bonaparte, mais si on les aime? Ces croix, ces cordons, ces signes ostensibles des grandeurs humaines frappent les yeux de la multitude et lui imposent un involontaire respect. Abordons franchement la question. Les hommes sont épris de distinctions, et les Français plus que les autres; ils en sont réellement affamés; tel a été leur esprit dans tous les temps. Tenez, voyez la croix de Saint-Louis; jamais Louis XIV n'aurait pu soutenir avec avantage la lutte contre l'Europe coalisée, lors de la guerre de la Succession, s'il n'avait eu à sa disposition la monnaie de la croix de Saint-Louis. Ce puissant auxiliaire enfanta des prodiges de valeur. L'argent n'était d'aucun prix auprès de cette distinction; bien des gens l'auraient préférée à des monceaux d'or.

— Eh bien, répliqua Monge, il n'y a qu'à rétablir la croix de Saint-Louis.

On voit dans cette conversation poindre, puis s'affirmer le projet du Premier Consul; Thibaudeau rapporte un entretien de la fin du mois d'avril 1802. C'est à l'issue d'un conseil privé, les deux Consuls, Lucien, Regnault Saint-Jean-d'Angely, plusieurs autres conseillers d'État, amis et familiers, écoutent Bonaparte exposer les avantages d'un ordre honorifique, tel qu'il en existe dans tous les autres pays de l'Europe. Il dit :

— La Constitution de 1791 (que l'on remarque l'extrême adresse de ce propos tendancieux!) a bien fait de promettre des récompenses nationales. Il faut tenir sa promesse; cela est grand, noble, utile; il faut créer un ordre qui soit le signe de la vertu, de l'honneur, de l'héroïsme, une distinction qui serve à récompenser à la fois la bravoure militaire et le mérite civil.

Lebrun répond :

— La base de la République est dans l'égalité; en créant des distinctions, vous allez effacer cette garantie dont les Français sont si jaloux, vous allez troubler l'ordre et détruire l'harmonie du nouvel édifice politique; c'est donc dans un esprit de conservation que je crois devoir m'opposer aujourd'hui au rétablissement de ce que les lois ont proscrit; toute association politique est contraire à l'essence de notre gouvernement républicain.

— Mais, s'écrie Cambacérès, Rome républicaine n'avait-elle pas des chevaliers?

— Sans doute, mais à Rome les citoyens étaient classés, l'aristocratie était puissante et reconnue... Chez nous, la Révolution a tout nivelé; on ne veut plus d'ordres ni de classes; on veut l'égalité politique autant et plus peut-être que la liberté. Dans votre ordre nouveau, je crains de trouver le germe d'une nouvelle noblesse. Il y a là de quoi alarmer les esprits attachés à notre nouveau système social.

— Je crois, dit Bonaparte, ces craintes exagérées en présence d'une institution utile, promise, qui ne rompt votre principe d'égalité qu'en faveur du mérite, des services rendus à la patrie. Nous supprimerons, s'il le faut, les signes extérieurs, et chacun des membres jurera de s'opposer au retour des institutions féodales et de maintenir la liberté et l'égalité.

A la lecture de ces restrictions, dont l'on sait ce qu'il advint, on ne peut s'empêcher de se répéter le joli mot de Ninon : « Ah! le bon billet!... » Cependant Thibaudeau ne remarque point que les auditeurs de Bonaparte en aient souri; au reste, il ne s'en fût soucié : son parti était pris; et comme, chez lui, vouloir et agir ne faisaient qu'un, deux ou trois jours après cet entretien, le projet initial de la Légion d'honneur sortait tout armé de son cerveau.

Rœderer constate dans son *Journal* : « Dans les premiers jours de mai 1802, le consul Cambacérès m'invita à passer chez lui. Je m'y rendis. Il me dit que le Premier Consul lui avait adressé de la Malmaison, par un courrier, *à trois heures du matin*, la minute d'un projet de loi; qu'il le chargeait de me le communiquer et de conférer avec moi. Il me remit au même instant le projet de la Légion d'honneur, et après quelques réflexions, il me dit d'en parler à la section de l'Intérieur, et que le projet serait discuté au Conseil d'État. »

* * *

La discussion sur le projet s'ouvrit au Conseil d'État le 14 floréal (4 mai).

Nous avons essayé d'analyser les idées, les sentiments des conseillers qui se levèrent pour le combattre, mais il n'est pas indifférent de citer leurs paroles mêmes. Leur langage fut celui que les adver-

saires de l'Ordre tiendraient encore aujourd'hui. Mais se trouverait-il un homme d'État pour leur répondre comme Bonaparte?

Jamais le héros ne se montra plus audacieux, plus habile, plus pressant et plus souple. Improvisateur étonnant, quand la passion l'emportait et que la logique le soutenait, tribun alors et des plus superbes, jamais son talent naturel de « vociferatore » corse ne prodigua plus d'images et ne jeta plus d'éclairs. Plein de mépris pour la métaphysique des idéologues révolutionnaires, de sarcasmes pour « l'homme idéal » sans substance ni couleur, sans race ni patrie, auquel ils ont prétendu donner des lois, avec quelle force il s'appuie sur la réalité des êtres et des faits objectifs, palpables en quelque sorte, et constants, immuables comme le fond même de l'humanité! Il faut l'entendre.

A Berlier qui objecte :

— L'ordre proposé conduit à l'aristocratie; les croix sont les hochets de la monarchie; nous n'avons plus de classes, ne tendons pas à les rétablir. Les magistratures et les emplois doivent être dans la République les premières récompenses des services, des talents et des vertus.

Il répond :

— Je défie qu'on me montre une République ancienne ou moderne dans laquelle il n'y a pas eu de distinctions. On appelle cela des hochets. Eh bien, c'est avec des hochets que l'on mène les hommes!

« Pendant dix ans on a parlé d'institutions : qu'a-t-on fait? Rien. Le temps n'était pas arrivé. On avait imaginé de réunir les citoyens dans les églises pour geler de froid à entendre la lecture des lois, les lire et les étudier. Ce n'est pas déjà trop amusant pour ceux qui doivent les exécuter; comment peut-on espérer s'attacher le peuple par une pareille institution?... On a tout détruit, il s'agit de recréer. Il y a un gouvernement, des pouvoirs, mais tout le reste de la nation, qu'est-ce? Des grains de sable... Croyez-vous que la République soit définitivement assise? Vous vous tromperiez fort. Nous sommes maîtres de la faire, mais nous ne l'avons pas; et nous ne l'aurons pas, si nous ne jetons pas sur le sol de la France quelques masses de granit. Croyez-vous qu'il faille compter sur le peuple? Il crie indifféremment : « Vive le Roi! Vive la Ligue! » Il faut donc lui donner une direction et avoir pour cela des institutions. »

Et encore :

« Je crois à l'utilité sociale des aristocraties... Quand le beau corps des Patriciens n'exista plus dans Rome, elle fut déchirée; le peuple n'était que la plus vile canaille. On vit les proscriptions de Marius, les proscriptions de Sylla, et ensuite les empereurs.., Je ne crois pas que le peuple français aime la liberté et l'égalité. Les Français ne sont pas changés par dix ans de Révolution; ils sont toujours les Gaulois, fiers et légers; ils n'ont qu'un sentiment, l'honneur. Il faut donc donner un aliment à ce sentiment-là, il leur faut des distinctions. Voyez comme le peuple se prosterne devant les décorations des étrangers; ils en ont été surpris. Aussi, ne manquent-ils pas de les porter... Et puis un peuple ne doit pas plus se singulariser qu'un individu; c'est de la fatuité ridicule. Toutes les nations de l'Europe ont leurs ordres de chevalerie dont les insignes sont très recherchés; la France doit avoir le sien... »

A Mathieu Dumas qui, officier sous Rochambeau, ancien membre des assemblées législatives, approuve en principe le projet, mais demande que la décoration soit réservée exclusivement à ceux qui sont sous les drapeaux, « l'honneur et la gloire militaires ayant toujours été en déclinant depuis la destruction du système féodal, qui assurait aux militaires la prééminence », il répond avec le même sens aigu des possibilités. Et, circonstance des plus remarquables, son langage nettement antimilitariste semblerait aujourd'hui d'un ennemi de l'armée :

« Les militaires ne sont plus prééminents; les sciences militaires triomphent de la force brutale. J'ai prédit que jamais le gouvernement militaire ne prendrait en France, à moins que la nation ne fût abrutie par cinquante ans d'ignorance. Toutes tentatives échoueront et leurs auteurs en seront victimes. Ce n'est pas comme général que je gouverne, mais parce que la nation croit que j'ai les qualités civiles propres au gouvernement; si elle n'avait pas cette opinion, le gouvernement ne se soutiendrait pas.

« Il ne faut pas raisonner des siècles de barbarie aux temps actuels. Nous sommes 30 millions d'hommes réunis par les lumières, la propriété et le commerce; 3 ou 400 000 militaires ne sont rien auprès de cette masse. Outre que le général ne commande que par les qualités civiles, dès qu'il n'est plus en fonction, il rentre dans l'ordre civil. Les soldats eux-mêmes ne sont que les enfants des citoyens. L'armée, c'est la nation. Si l'on considérait le militaire, abstraction faite de tous ces rapports, on se convaincrait qu'il ne connaît point d'autre loi que sa force, qu'il rapporte tout à lui, qu'il ne voit que lui. L'homme civil, au contraire, ne voit que le bien général.

« Le propre des militaires est de tout vouloir despotiquement; celui de l'homme civil est de tout soumettre à la discussion, à la vérité, à la raison. Elles ont leurs prismes divers; ils sont souvent trompeurs; cependant la discussion produit la lumière. Si l'on distinguait les hommes en militaires et en civils, on établirait deux ordres, tandis qu'il n'y a qu'une nation. Si l'on ne décernait des honneurs

qu'aux militaires, cette préférence serait encore pire, car alors la nation ne serait plus rien. »

Est-ce qu'à lire ces phrases, tranchantes, saccadées, où se mêlent, s'entre-choquent, comme des poignards dans les mains d'un jongleur oriental, l'ironie incisive, l'affirmation impérieuse, le subtil paradoxe et le lucide bon sens, on ne croit pas l'entendre, le héros d'Italie et d'Égypte, le même au Conseil d'État que sous la tente du quartier général où il exposait ses plans, dictait des ordres, ordonnait la victoire? Il l'obtint, cette fois encore ; une majorité de 14 voix, sur 24 votants, lui donna gain de cause, mais était-ce un succès pour un tel homme?

Un bien faible succès, en tout cas, et dont l'influence sur les dispositions du Tribunat, où l'on commença d'examiner le projet le 24 floréal, fut à peu près nulle.

Dans cette assemblée, quoiqu'on l'eût « épurée » depuis peu, les adversaires de la création d'une Légion d'honneur, se montrèrent aussi nombreux qu'inflexibles. Et comme Il n'était point là présent pour foncer sur eux, ainsi que sur des ennemis, les interrompre, les brusquer, les éblouir de ses coups frappés d'estoc et de taille, ils s'exprimèrent librement, sérieusement, en copieux discours pleins de choses tout à fait dignes des belles tribunes de la Constituante et de la Convention.

Savoy-Rollin, qui prit le premier la parole, attaqua d'abord l'étrange formule du serment que l'on voulait faire prêter aux futurs légionnaires :

« L'universalité des citoyens étant soumise aux mêmes devoirs, aux mêmes obligations que ce serment prescrit, il en résulte que les attributions de ce corps ne sauraient former un titre à son existence. »

Il s'éleva contre l'institution d'une récompense à la fois civile et militaire, pourtant plus militaire que civile ; subordonnant, par conséquent, le civil au militaire :

« Il ne peut y avoir aucune cohérence entre la récompense civile et militaire. Conférer les grades militaires aux magistrats, comme on a coutume de le faire à la Porte Ottomane et en Russie, c'est blesser sans ménagement les principes d'un gouvernement libre. C'est déplacer les pouvoirs, non pas pour les confondre, pour les mettre sur la même ligne ; mais pour marquer en traits ineffaçables l'infériorité du pouvoir civil qui, sans contestation, dans un pays libre, n'est rien s'il n'est pas le premier de tous. La preuve résulte du rapprochement des articles 5 et 9 du titre II. L'article 5 porte qu'en temps de guerre les actions d'éclat feront titres pour tous les grades ; l'article 9, qu'après la première formation de la Légion *nul ne pourra parvenir à un grade supérieur qu'après avoir passé par le plus simple grade*. Il suit de là qu'un officier qui aura emporté une redoute à la pointe de l'épée s'élèvera subitement aux grades supérieurs et que Montesquieu, avec son livre immortel de l'*Esprit des Lois*, sera relégué dans les derniers rangs. Cette bizarre graduation des récompenses n'a pas besoin de commentaires. »

Il critiqua la dénomination exclusive de « Légion d'honneur » :

« Il n'est pas plus possible d'assigner une place fixe à l'honneur que de régler ses caprices... Il est dans la nature de l'honneur de ne point s'être donné, ni de s'acquérir. Il est donc très imprudent de lui prescrire des lois ; il n'en reçoit jamais de l'autorité, il n'en reçoit pas toujours de l'opinion. »

Mais où porta le principal effort de l'orateur opposant, ce fut sur l'organisation que l'initial projet visait à donner à l'ordre de la Légion d'honneur. Que le lecteur se souvienne : divisée en quinze cohortes, largement dotées, elle devait occuper en quinze chefs-lieux répartis sur l'ensemble du territoire de la République, de manière à l'englober tout entier, de magnifiques résidences commandant d'immenses domaines, dont elles auraient centralisé les revenus imposants. Semblables aux puissantes communautés religieuses ou militaires, parfois l'une et l'autre, des temps révolus, elles auraient régné sur de vastes régions. Légalement immortelles, leurs richesses, s'accroissant sans cesse, n'auraient pas eu de limites. Ainsi conçues, elles rappelaient à la mémoire ces grandes institutions du moyen âge : les chevaliers du Temple, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, les chevaliers teutoniques. Plan grandiose, certes, et bien de Bonaparte ! Mais pour les hommes de 89 et de 93 quelle stupeur d'avoir à combattre le relèvement de ce qu'ils croyaient anéanti !

Du moins, leur courage s'y employa vigoureusement.

Savoy-Rollin s'écria :

« L'institution blesse littéralement la Constitution ; elle abuse de l'article 87 (cité plus haut en voulant former un corps privilégié et perpétuel, concentrant parmi 6000 individus 8 millions de rentes, et n'offrant au reste d'une armée immense que les chances tardives et incertaines des remplacements... En la plaçant parmi nous, vous accepteriez un patriciat dont la continuelle tendance sera de vous rendre une noblesse héréditaire et militaire. »

Le tribun Chauvelin renouvela ces arguments :

« Pour créer des récompenses, il ne fallait pas mettre sous la garantie privilégiée et presque exclusive de 6000 hommes, en France, tout ce qui intéresse de plus près la nation entière : le maintien de la liberté, de l'égalité ; la défense du gouvernement...

« Votre projet de loi institue une corporation à la

fois civile et militaire, étrangère à l'armée comme au corps civil, constitue une corporation qui, participant aux vices de la noblesse par sa distinction de corps, à ceux de l'ancien clergé par les dotations et la possession de mainmorte, tendrait à former bientôt un ordre dans l'État; car ce n'est pas l'hérédité qui constitue uniquement l'existence d'un ordre privilégié : l'ancien clergé de France en était la preuve. »

Fréville défendit le projet, en orateur officiel; le dévoué Carrion-Nisas en fit l'apologie : « J'y vois la pointe de la pyramide sociale, et cette pointe est formée des plus riches métaux et des pierres les plus précieuses. » Lucien déclara : « C'est une distinction sans pouvoir qui ne peut effrayer personne, parce qu'elle ne peut peser sur personne ; » et le Tribunat montra par son vote, 56 voix contre 38, qu'il n'en avait pas peur, sans en être très partisan.

Le Corps législatif ne fut ni moins brave ni plus enthousiaste.

Lucien y affirma ceci, que l'avenir a justifié : « La Légion est toute dans le gouvernement, rien sans lui, ni hors de lui. »

L'Assemblée écouta patiemment les plaidoiries de Lucien et de Rœderer, une harangue laudative de Girardin, — le marquis philosophe, ami de Jean-Jacques, — après quoi elle dut applaudir, au moins pour son ingénieuse rhétorique, cette péroraison d'un discours de Mathieu Dumas, brossée comme une toile de David :

« Un illustre Romain, Marcus Claudius Marcellus, celui qu'on appela l'*Épée de Rome*, celui qui, en assiégeant Syracuse, honora la science par sa généreuse sollicitude pour la conservation des jours d'Archimède et qui pleura sa mort, enfin celui dont le vœu du peuple avait par cinq consulats prolongé le bienfait public de sa magistrature suprême, voulut élever un temple à l'honneur et à la vertu, et il ne pouvait l'être par de plus dignes mains. Marcellus fit bâtir deux temples construits de manière qu'il fallait passer par celui de la Vertu pour arriver au temple de l'Honneur.

« Eh bien, notre Marcellus, notre Consul, dont le peuple vote en ce moment la perpétuelle magistrature, celui qui protège les sciences et les arts au milieu des horreurs de la guerre qui, sur les ailes de la victoire, les fit revivre en Égypte, dans leur premier berceau, d'où les Grecs et Archimède les avaient reçus, enfin notre *Épée de France* nous propose, pontifes de la loi, d'élever un temple à l'honneur et à la vertu. »

Le 29 floréal 166 députés votèrent l'édification de ce temple symbolique; 110 s'y opposèrent. C'était la fin des débats commencés le 14 floréal. Le projet s'en tirait sain et sauf; la lutte suprême engagée par l'esprit nouveau du Consulat contre la généreuse philosophie de la Révolution se terminait contre celle-ci, vaincue, malgré la plus éloquente défense, pour avoir trop présumé de la grandeur morale de l'homme.

L'institution de la Légion d'honneur fut aussitôt, le 29 floréal même (19 mai 1802), proclamée loi de l'État. Quinze jours plus tard, le 13 messidor an X, un arrêté des consuls, pressés de l'organiser, régla la division du territoire en cohortes, le fonctionnement du grand Conseil d'administration de l'Ordre, les attributions des conseils des cohortes... Il s'agissait ensuite d'imaginer les insignes, d'alimenter les dotations et les revenus, de promouvoir les légionnaires. Deux années y devaient suffire, après lesquelles l'Ordre naîtrait véritablement à la vie. C'est alors seulement, l'an XII, sous le beau soleil de messidor, Bonaparte devenu Napoléon Ier, qu'il reçut la consécration officielle parmi les splendeurs d'une des plus fastueuses solennités impériales.

La fête prochaine du centenaire évoquera cette fameuse solennité.

C'est aux soldats qui y participèrent de nous initier à son prestige et de nous en communiquer l'émotion; écoutons l'un des plus dignes de foi, le général Thiébault dont l'enthousiasme n'est jamais fanatique (*Mémoires*, tome III) :

« Pour donner plus de prix à ses décorations, l'Empereur résolut de les distribuer lui-même à tous ceux qui pourraient les recevoir de lui. Je fus appelé pour la première de ces distributions qui se fit aux Invalides et j'ai encore le ruban que toucha Napoléon en me remettant ma croix.

« A dater de ce jour l'ère s'ouvrit pour nous, l'ère de la foi nouvelle. Je vois encore sur ce trône resplendissant et fondé par tant de triomphes, je vois encore la figure éternellement imposante de cet homme au puissant regard et qui ne semblait plus être homme que par la forme; je le vois dans son costume inusité, relevant à la fois et la gloire de l'aigle romain, dont il recommençait le vol, et la splendeur de la couronne de César, dont il avait armé sa tête immense.

« Cette cérémonie fut entièrement belle. Le local ajoutait encore aux impressions qu'elle ne pouvait manquer de produire; des milliers de drapeaux, dont cette église des Invalides était comme obscurcie, se trouvaient là comme la justification de ce prix décerné aux plus nobles services... »

LOUIS BARRON.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42185. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 24 MAI 1902.

LA COMPAGNE

Drame en un acte.

[illegible] POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE-ANTOINE
LE 29 AVRIL 1902.

ROBERT	ANTOINE.
ALFRED	GRAND.
WEKERMANN	SAVIENE.
BRAND	CHARLIER.
OLGA	Mlle BELLANGER.
UN DOMESTIQUE	

Un salon élégant. Les tapis et les meubles sont de couleur claire, plutôt bleue. A gauche en avant, un bureau de dame ; un piano à droite. Portes à droite et à gauche. Au fond, une grande fenêtre ouverte donnant sur un balcon. Paysage : une rue montant tout droit jusqu'au mur d'un cimetière. Le mur n'est pas haut, on voit des tombes et des croix. Au loin, des montagnes peu élevées se confondent. La soirée est avancée, il fait presque nuit, le paysage est dans l'ombre sur la rue déserte. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT entre à droite, reconduisant WEKERMANN et BRAND.

ROBERT. — Excusez-moi, Messieurs. Il fait si sombre ici. Je vais chercher de la lumière.

WEKERMANN. — Mais, cher ami, nous trouverons bien le chemin.

ROBERT. — Un instant... (Il sort.)

Wekermann et Brand restent seuls dans l'obscurité.

WEKERMANN. — Il est bien maître de lui.

BRAND. — Comédie !

WEKERMANN. — Quand on vient d'enterrer sa femme, on ne joue pas la comédie ! Croyez-moi, j'ai passé par là. Dans quel but jouerait-il la comédie ?

BRAND. — Vous ne le connaissez pas ! C'est formidable d'enterrer sa femme dans l'après-midi et de discuter le soir pendant deux heures sur des questions scientifiques. Voyez, vous aussi, vous vous y laissez prendre.

WEKERMANN. — Non ; mais quand j'aperçois ce cimetière là-bas et quand je songe aux choses que notre cher collègue nous a dites ce soir, j'ai l'assurance qu'il nous donne l'exemple d'un homme supérieur.

BRAND. — Ou d'un...

Robert entre portant un candélabre [illegible] bougies.

ROBERT. — Me voilà, Messieurs.

(La chambre est suffisamment éclairée.)

WEKERMANN. — Où sommes-nous donc ici ?

ROBERT. — C'était l'appartement de ma pauvre femme. Là, par ce petit escalier, nous arrivons directement à la porte du jardin. Dans cinq minutes vous serez à la gare.

BRAND. — Y serons-nous encore à temps pour le train de neuf heures ?

ROBERT. — Certainement. La [illegible] domestique [illegible] Qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE. — On a apporté cette couronne.

ROBERT. — Maintenant ?

WEKERMANN. — Sans doute d'un de vos amis qui aura reçu la nouvelle trop tard. Vous verrez, il en viendra encore demain. Ah ! oui, je connais cela... malheureusement !

ROBERT. [illegible] — C'est de mon élève, le docteur Herman... (S'expliquant.) Il est toujours au bord de la mer.

BRAND. — Le docteur Herman est au bord de la mer ?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, où dois-je déposer la couronne ?

WEKERMANN. — Les fleurs sentent extraordinairement fort.

BRAND. — Ce sont des tubéreuses.

ROBERT. — Des tubéreuses et des lilas. (Au domestique.) Sur le balcon.

Le domestique sort sur le balcon.

WEKERMANN. — Votre élève est encore en congé ?

ROBERT. — Oui. En tout cas, il reviendra bientôt, peut-être demain.

WEKERMANN. — Vous vous ferez probablement remplacer par lui, à la rentrée ?

ROBERT. — Nullement. Je n'ai pas l'intention de suspendre mon travail.

WEKERMANN, lui serrant la main. — Vous avez raison, cher ami, c'est la seule consolation.

ROBERT. — Certes, même si cela ne devait pas être une consolation. La question est de savoir si nous avons le droit de négliger une parcelle de notre courte existence; puisque nous sommes assez misérables pour survivre à tout...

Il sort avec eux en les précédant.

WEKERMANN, à Brand. — Il n'a jamais aimé sa femme.

BRAND. — Laissez donc.

Tous sortent à droite. La scène reste vide quelques instants. Olga entre à gauche, toilette sombre, sans chapeau. Elle a jeté sur ses épaules une légère mantille.

SCÈNE II

OLGA, le DOMESTIQUE, puis ROBERT.

LE DOMESTIQUE, venant du balcon. — Bonsoir, Madame.

OLGA. — Monsieur est peut-être dans le jardin ?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur vient d'accompagner deux de ses collègues...

(Olga lui fait un signe comme Robert entre à droite, sans la remarquer.

ROBERT, allant au bureau. — Dites-moi, François, savez-vous à quelle heure arrive le dernier train de la ville ?

LE DOMESTIQUE. — A neuf heures et demie, Monsieur.

ROBERT. — Bien. (Un temps.) Il est possible que le docteur Herman arrive ce soir. Introduisez-le immédiatement auprès de moi.

LE DOMESTIQUE. — Ici ?

ROBERT. — Si j'étais encore dans cette chambre, ici.

Le domestique sort. Robert s'assied devant le bureau et va pour l'ouvrir.)

OLGA, arrivant derrière lui. — Bonsoir.

ROBERT, surpris. — Olga ? Il se lève.

OLGA. Elle est dans un embarras qu'elle cherche avec peine à maîtriser. Pour l'instant, elle y réussit. — Je n'ai pu vous serrer la main de toute la journée.

ROBERT. — C'est vrai, nous avons à peine échangé un mot. Je vous remercie.

(Il lui serre la main.)

OLGA. — Vous avez beaucoup d'amis, on s'en est rendu compte aujourd'hui.

ROBERT. — Oui, les derniers viennent de partir.

OLGA. — Qui donc était encore là aussi tard ?

ROBERT. — Brand et Wekermann, ce lamentable bavard. Il est tellement fier d'avoir perdu sa femme l'année dernière... Oui, il parle de ces choses en expert et avec complaisance, quel personnage odieux ! (Un temps.) Comment avez-vous pu quitter votre villa à cette heure ?

OLGA. — Croyez-vous que j'aie peur de passer toute seule par le chemin de traverse ?

ROBERT. — Non. Mais votre mari est peut-être inquiet.

OLGA. — Oh ! il pense probablement que je suis dans ma chambre et que je dors. Du reste, je me promène fréquemment le soir, tard, dans le jardin.

ROBERT. — Dans notre allée, n'est-ce pas ?

OLGA. — « Notre ? » Vous voulez dire celle qui longe la grille ?

ROBERT. — Oui, je pense toujours qu'elle n'est que pour notre amitié.

OLGA. — Je m'y promène souvent seule aussi. Ce soir, elle est délicieuse.

ROBERT. — Votre jardin est si calme. Je ne me repose que chez vous.

OLGA. — N'est-ce pas ? (Tendrement.) C'est pourquoi il faut bientôt venir nous voir. Vous vous trouverez mieux qu'ici.

ROBERT. — C'est bien possible. (Il l'examine, puis se tourne vers le fond.) Voyez-vous, c'est là que nous finissons. (Olga fait un signe d'assentiment.) Pourrait-on croire qu'il n'y a que quelques heures?... Et pouvez-vous vous figurer que là, derrière ce chemin sombre, le soleil se soit couché ? (Un temps.) Quand je ferme les yeux brusquement, il est là de nouveau. Étrange !... J'entends même rouler les voitures. (Il est très nerveux et parle distraitement.) Vous avez raison, il y avait un monde extraordinaire... Quand on songe que ces gens sont venus de Vienne !... Avez-vous vu la couronne de mes élèves ?

OLGA. — Sans doute.

ROBERT. — Superbe, n'est-ce pas? Quelques-uns de mes collègues ont interrompu leurs vacances pour venir; c'est vraiment... comment dire?... aimable... n'est-ce pas ?

OLGA. — C'est tout naturel.

ROBERT. — C'est tout naturel... Mais je me demande si toute ma douleur vaut cette sympathie, ou cette expression de la sympathie.

Olga, presque indignée. — Pouvez-vous dire cela?

Robert. — Je sens si peu de chose moi-même... Je sais qu'elle est morte... Je perçois l'événement avec une étonnante clarté. Mais tout est froid et net comme l'air de ce soir.

Olga. — La douleur viendra... et cela vaudra beaucoup mieux.

Robert. — Qui sait si elle viendra? Il y a trop longtemps que c'est passé.

Olga, surprise. — Trop longtemps? Qu'y a-t-il de passé depuis trop longtemps?

Robert. — Que nous avons vécu l'un pour l'autre.

Olga. — Oui, comme dans la plupart des ménages.

Elle va vers le balcon, voit la courtisane.

Robert. — Elle n'est arrivée que ce soir, tard. C'est du docteur Herman.

Olga. — Ah! Elle examine le ruban. Robert, vous lui avez offert, vous le remarque.) Il n'est pas encore ici?

Robert. — Non, mais je lui ai télégraphié immédiatement à Scheveningue et je ne crois pas impossible qu'il arrive encore aujourd'hui. Si, toutefois, il va directement d'une gare à l'autre.

Olga. — Il le fera certainement.

Robert. — Alors, je l'attends dans une demi-heure.

Olga, avec une feinte assurance. — Comme il aura été ému!

Robert. — Oui. Un temps. Tranquillement. Soyez franche avec moi. Vous avez une raison pour venir encore une fois aujourd'hui. Je le vois bien. Dites-la-moi tout simplement.

Olga. — C'est plus difficile que je ne pensais.

Robert, impatienté, mais se maîtrisant complètement. — Eh bien?

Olga. — Je viens vous demander quelque chose.

Robert. — Si je puis...

Olga. — Facilement. Il s'agit de quelques lettres que j'ai écrites à la pauvre Éveline et que je voudrais bien ravoir...

Robert. — Si vite?

Olga. — J'ai pensé que la première chose que vous feriez serait naturellement de...

Robert. — Quoi?

Olga, montrant le bureau. — Ce que vous alliez sûrement faire quand je suis entrée. (Comme pour l'apaiser.) Je le ferais aussi, si quelqu'un mourait et que j'eusse aimé.

Robert, un peu nerveux. — Aimé! aimé!

Olga. — Ou qui m'eût été très proche. C'est une façon de rappeler un être à soi. Elle dit ce qui suit comme des phrases étudiées.) Mais le hasard aurait pu faire justement que mes lettres tombassent tout d'abord entre vos mains... et c'est pourquoi je suis encore venue ce soir. Il y a des choses dans ces lettres que dans aucun cas vous ne devez lire. Surtout dans certaines lettres que j'ai écrites à votre femme, il y a deux ou trois ans.

Robert. — Où sont-elles donc? Vous savez peut être où elles sont?

Olga. — Je les trouverai immédiatement, si vous me permettez de...

Robert. — Vous voulez vous-même?...

Olga. — C'est ce qu'il y a de plus simple, puisque je sais où les trouver... Je puis vous indiquer exactement leur place.

Robert. — C'est inutile. Voici la clef.

Olga. — Je vous remercie. Mais il ne faut pas croire que je manque de sincérité?

Robert. — Pourquoi le croirais-je?

Olga. — Un jour, je vous raconterai aussi toute cette histoire... je veux dire ce qu'Éveline seule a su... dans la crainte que mon image ne se transforme vis-à-vis de vous...

Robert. — Votre image ne changera jamais pour moi...

Olga. — Qui sait? Vous avez toujours eu une trop haute opinion de ma personne.

Robert. — Vous êtes une honnête femme et je ne crois pas que ces lettres m'apprendraient quelque chose de nouveau sur vous. Ce que vous voulez mettre là en sûreté, ce ne sont pas vos secrets.

Olga, adroitement. — Que serait-ce donc?

Robert. — Les secrets d'une autre.

Olga. — Quelle idée? Éveline n'en avait pas pour vous.

Robert. — Je ne vous questionne pas. Reprenez vos lettres.

Olga ouvre et cherche dans le bureau. — Les voilà. Bien. Elle prend un petit paquet noué d'un ruban bleu, le tient de façon que Robert ne le voie pas [illegible] Elles [illegible] intention.) Je vous remercie infiniment... et maintenant je vais m'en aller. Au revoir...

Elle va pour sortir.

Robert. — Ne serait-il pas prudent de visiter les autres tiroirs? Une seule ligne serait restée que tout aurait été inutile...

Olga, [illegible] assurée. — Comment « inutile »!

Robert. — Et alors, vous auriez pu vous épargner cette peine.

Olga. — Je ne comprends pas du tout.

Robert. — Vous précisément, vous qui saviez si bien quelles étaient nos relations entre Éveline et moi, après dix ans de mariage!

Olga. — Mais cela n'a aucun rapport avec mes lettres.

Robert. — Et croyez-vous que je me sois fait quelque illusion depuis dix ans de mariage? Ce serait complètement fou. J'ai épousé une femme trop jeune! Je savais très bien qu'elle ne pouvait me ré-

server qu'une année ou deux... oui, je m'en rendais parfaitement compte. Vous savez que j'ai peu d'illusions... Elle n'a jamais été la substance de ma vie, même durant une ou deux années de bonheur. Dans un certain sens elle a été plus que la substance... Le parfum... si vous voulez... mais si inconsciemment! (Il parle, toujours plus animé, mais sous une apparence de calme.) Nous n'avions rien de commun, si ce n'est le souvenir d'un court bonheur. Et je vous le dis, cette sorte de souvenir sépare plus qu'il ne réunit.

OLGA. — Je pense aussi qu'il peut en être tout autrement.

ROBERT. — Certainement. Mais pas avec une créature comme Éveline. Elle était faite pour être une maîtresse et non une compagne.

OLGA. — La « compagne », c'est un bien grand mot. En général, combien y a-t-il de femmes qui puissent l'être?

ROBERT. — Je ne l'ai jamais exigé d'elle. Et d'ailleurs, je ne me suis jamais senti seul. Un homme qui a une mission, je ne parle pas d'une occupation, mais d'une mission, ne se sent jamais seul.

OLGA, sans enthousiasme. — C'est ce qu'il y a de merveilleux chez les hommes, je veux dire chez les hommes tels que vous.

ROBERT. — Et quand c'en a été fait de notre bonheur, je suis rentré dans ma vie dont elle n'avait pas compris grand'chose, et j'ai suivi ma route, comme elle, la sienne.

OLGA. — Non. Il n'en a pas été ainsi, oh! non.

ROBERT. — Mais si, cela s'est passé de cette façon. Elle vous en a raconté plus que vous ne m'en direz. Ce n'est pas à cause de moi qu'il faut écarter des lettres. Il n'y a pour moi ni surprises ni découvertes. Que voulez-vous donc? Vous êtes réellement touchante. Vous voulez me laisser dans une erreur, m'entourer d'une erreur, dans laquelle je n'ai jamais été pris. Je sais que j'avais perdu Éveline depuis longtemps... longtemps...! (Toujours plus nerveux.) Ou bien pensez-vous que je me sois figuré qu'Éveline s'était retirée de l'existence quand nous nous sommes séparés? qu'elle était devenue brusquement une vieille femme, parce qu'elle m'avait quitté ou que je l'avais quittée? Jamais je n'ai cru cela!

OLGA. — Mais, je ne saisis pas du tout comment vous en arrivez à de telles suppositions?

ROBERT. — Je sais de qui sont ces lettres, ce ne sont pas les vôtres. Je sais qu'il y a quelqu'un au monde de beaucoup plus à plaindre que moi aujourd'hui, celui qu'elle a aimé... et c'est lui, non pas moi, qui a perdu Éveline... Vous voyez que votre adresse était superflue.

OLGA, terrifiée. — Mais non, mais non.

ROBERT. — Je vous en prie, Olga, laissez, sans quoi je finirais par me décider à lire ces lettres. (Sur un mouvement d'Olga.) Je ne le ferai pas... Mais nous allons les brûler avant qu'il vienne.

OLGA. — Vous voulez les brûler?

ROBERT. — Oui, c'était mon intention. J'aurais jeté au feu tout ce que contient ce bureau, sans rien regarder.

OLGA. — Non, vous n'auriez sûrement pas fait cela.

ROBERT. — Si... Ne vous reprochez rien, vous avez été l'amie dévouée d'Éveline... Mais ne vaut-il pas mieux que je sache tout à présent, sans devoir jeter un coup d'œil là-dessus? Nous voyons clair. N'est-ce pas la seule chose que nous puissions exiger de la vie?

OLGA, gravement. — Vous pouviez exiger davantage.

ROBERT. — Autrefois, un jour, mais maintenant! Elle était jeune et j'étais vieux... Voilà toute l'histoire... Chez les autres, nous la comprendrions... pourquoi pas ici? (Regardant sa montre.) Le train vient d'arriver.

OLGA, tressaillant... Un temps. — Ne le recevez que demain, je vous en prie.

ROBERT. — Vous craignez que je manque de calme? A présent, une seule chose est nécessaire, il doit ignorer que je sais tout... car il lui semblerait entendre du pardon et de la générosité dans chaque mot. Je ne le veux pas. Il n'y a rien de cela. Je ne l'ai jamais haï, je ne le hais pas, il n'y a aucune raison de haïr ni de pardonner... Elle lui a appartenu... Ne nous laissons pas troubler par des conditions extérieures.

OLGA. — Je vous en prie, Robert, ne le recevez pas aujourd'hui.

ROBERT. — Vous n'ignoriez pas qu'elle voulait me quitter...

OLGA. — Comment l'aurais-je su?

ROBERT. — Parce qu'elle s'était confiée à vous.

OLGA. — Oh! non!

ROBERT. — Comment saviez-vous alors où se trouvaient ces lettres?

OLGA. — Je vins un jour par hasard, et devant moi qui ne voulais rien entendre... elle...

ROBERT. — Il lui fallait une confidente, c'est bien naturel et vous n'avez pas pu vous en défendre. C'est logique... (Un temps.) — Oui, j'ai vu à quel point ils avaient honte de leur mensonge; car ils ont souffert. Mais enfin pourquoi n'ont-ils pas trouvé le courage de me dire : « Laisse-nous libres! » Pourquoi ne leur ai-je pas dit : « Allez, je ne vous retiens pas! » Mais nous avons été lâches, eux et moi. Voilà l'absurdité. Nous attendons toujours que quelque chose vienne du dehors pour résoudre un problème... quelque chose qui nous dispense de la peine d'être sincères et résolus. Parfois la mort passe, comme dans ce cas. Roulement de voiture, court silence. Olga très émue.

Robert, calme avec intention.) Et c'est alors une noble conclusion. (La voiture s'arrête.)

OLGA. — Vous voulez vraiment?

ROBERT. — Il ne doit pas voir les lettres.

OLGA. — Laissez-moi partir, je les emporterai.

ROBERT. — Ici, par l'escalier.

OLGA. — J'entends son pas.

ROBERT. — Il est venu par le jardin. (Il lui retire les lettres de la main et les remet vivement dans le tiroir.) Restez, il est trop tard. (Bruit de pas au vestibule. Alfred entre précipitamment. Costume de voyage de couleur sombre. En voyant Olga il est un peu embarrassé. Robert veut aller à sa rencontre, mais après avoir fait deux pas s'arrête et l'attend. Alfred lui serre la main, puis va à Olga et lui tend la main. Court silence.)

SCÈNE III

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED. — Nous devions donc nous revoir ainsi?

ROBERT. — Tu ne t'es pas du tout arrêté à Vienne!

ALFRED. — Non. Parce que je voulais être aujourd'hui près de toi... je le devais... (A Olga.) Comment est-ce arrivé?... (A Robert.) Je ne sais rien du tout, un mot seulement, je t'en prie.

(Robert ne répond pas.)

OLGA. — C'est arrivé brusquement.

ALFRED. — Un arrêt du cœur, alors?

ROBERT. — Oui.

ALFRED. — Sans symptômes antérieurs?

ROBERT. — Sans aucun.

ALFRED. — Et quand?... Où?

ROBERT. — Avant-hier après-midi, tandis qu'elle se promenait dans le jardin. Le jardinier l'a vue tomber près de l'étang; de ma chambre, j'ai entendu son cri et quand je suis arrivé en bas, tout était fini.

ALFRED. — Mon cher, mon pauvre ami! Comme tu dois avoir souffert! C'est inconcevable!... Si jeune!

ROBERT. — Mon télégramme a eu du retard, n'est-pas?

ALFRED. — Oui. Sans cela j'aurais pu être ici ce matin.

OLGA. — Vous êtes à Scheveningue?

ALFRED. — Oui, nous avions fait une promenade en bateau. En rentrant, nous nous sommes promenés sur la plage, dans la fraîcheur du soir.

ROBERT. — Nous?...

ALFRED. — Oui, nous étions en famille. En arrivant à l'hôtel, je suis encore resté environ un quart d'heure à ma fenêtre, à regarder la mer. Alors seulement j'ai allumé. Ta dépêche était sur la table. Ah!... (Silence. Il tient sa main devant ses yeux. Olga examine Robert qui regarde droit devant soi. Alfred retirant sa main continue.) Mais nous sommes chez elle?... (Tressaillant.)

ROBERT. — Oui!

ALFRED. — Demain matin, nous irons ensemble au cimetière?

ROBERT. — Ainsi, tu pourras y porter toi-même ta couronne, elle vient d'arriver. (Silence.)

ALFRED. — Et que vas-tu faire?

ROBERT. — Comment l'entends-tu?

OLGA. — Je l'ai prié de venir souvent chez nous, les premiers temps.

ALFRED, à Olga. — Il ne faut pas surtout qu'il reste ici. (A Robert.) Tu ne dois pas rester ici.

ROBERT. — Dans les premiers jours d'octobre, je m'installerai ailleurs. Il n'y a plus longtemps jusque-là. Avant j'irai plusieurs fois au laboratoire. J'ai des élèves qui y travaillent depuis la fin d'août.

ALFRED. — Oui, tu me l'as écrit dans ta dernière lettre. Mais tu ne dois pas rentrer aussi tôt à cause de cela, tu ne va pas immédiatement te remettre à la besogne?

ROBERT. — Que puis-je faire de mieux? Je t'assure que je me sens absolument disposé à travailler.

ALFRED. — Tu en serais incapable maintenant...

ROBERT. — Tu parles comme tout le monde. Je m'en sens parfaitement capable, j'en ai même l'ardent désir.

ALFRED. — Je le comprends très bien, mais en réalité, ce désir est trompeur. Je vais te faire une proposition. (Affectueusement.) Pars avec moi, je t'emmène. Qu'en dites-vous, Madame?

OLGA, péniblement. — Si vous croyez que...

ROBERT. — Tu veux partir, maintenant? Tu pourrais partir? Où veux-tu donc aller?

ALFRED. — Je voudrais retourner à la mer.

ROBERT. — Retourner là-bas?

ALFRED. — Oui, mais avec toi. Cela te fera du bien... Crois-moi. N'ai-je pas raison, Madame?

OLGA, vaguement. — Oui!

ALFRED. — Tu viendras à Scheveningue et tu passeras là avec nous quelques jours tranquilles.

ROBERT. — Avec *Nous*?...

ALFRED, un peu embarrassé. — Oui.

ROBERT. — Tu n'es pas seul?

ALFRED. — Si, je suis seul; mais naturellement il y a à Scheveningue quelques personnes avec lesquelles je suis en relations, quelques-unes avec lesquelles...

ROBERT. — Eh bien?

ALFRED. — Je ne voulais te le dire que plus tard, mais, puisque cela se présente ainsi, voilà: je me suis fiancé là-bas.

ROBERT, très froidement. — Ah!

ALFRED. — Que je te le dise aujourd'hui ou demain... n'est-ce pas?... la vie continue quand même... C'est assez étrange que ce soit justement maintenant...

ROBERT. — Oui... Je te félicite.

ALFRED. — C'est pourquoi je te disais « avec nous » et tu comprendras maintenant que je tienne à y retourner.

ROBERT. — Oui, c'est clair, je comprends.

ALFRED. — Je t'en prie, accompagne-moi. Ses parents en seront vraiment heureux. Je leur ai tant parlé de toi. Quant à la jeune fille, tu la verras...

ROBERT. — Je ne crois pas, je ne crois pas! L'occasion se présentera plus tard. (A grand peine, mais en y renonçant [illegible] de la tempête.) C'est décidément une idée insensée de ta part de vouloir me faire aller à la mer et de me présenter à ta fiancée. Combien de millions a-t-elle?

ALFRED, surpris. — Comment peux-tu me poser cette question? Ce n'est vraiment pas pour de l'argent.

ROBERT. — Une grande passion, alors?

ALFRED. — Robert, je t'en prie, ne parlons plus de cela aujourd'hui, c'est comme...

(Il veut dire : une profanation.)

ROBERT. — Pourquoi pas? « La vie continue », as-tu dit tout à l'heure. Parlons donc des vivants. D'où la connais-tu?

ALFRED. — C'est une Viennoise.

ROBERT. — Ah! maintenant, je sais tout!

ALFRED. — Ce n'est guère possible.

ROBERT. — Tu m'as raconté une fois, te le rappelles-tu? ton jeune amour aux boucles blondes, quand tu étais encore étudiant...

ALFRED. — A propos de quoi, celle-là?

ROBERT. — Tu l'as rencontrée par hasard et tout s'est réveillé! Est-ce ça?

ALFRED. — Non, ce n'est pas celle-là. Je ne connais ma fiancée que depuis deux ans et c'est pour elle que je suis allé au bord de la mer...

ROBERT. — Et c'est là que tu as été... pris?...

ALFRED. — Oh! je sais depuis longtemps qu'elle sera ma femme.

ROBERT. — Vraiment?

ALFRED. — Nous sommes fiancés secrètement depuis l'année dernière.

ROBERT. — Et tu ne m'en... tu ne nous en a pas dit un mot?...

ALFRED. — Il fallait tenir compte de certaines considérations. Au commencement, sa famille était hostile; mais après, nous avons été vite d'accord. Je puis dire que nous nous sommes aimés depuis le premier instant.

ROBERT. — Deux ans?

ALFRED. — Oui.

ROBERT. — Tu l'as aimée?

ALFRED. — Oui.

ROBERT. — Et elle?

ALFRED, machinalement. — Et elle?

ROBERT. — Et l'autre?... l'autre?

ALFRED. — Quelle autre?

ROBERT, le tenant par l'épaule et désignant la coulisse. — Celle-là!... (Alfred jette un regard à Olga. Qu'as-tu fait de celle-là?

ALFRED, après un silence, se révoltant. — Pourquoi joues-tu aussi longtemps avec moi, si tu le sais? Pourquoi m'as-tu dit des paroles d'amitié, si tu le sais? — Tu as le droit de faire de moi ce que tu veux, mais tu n'as pas le droit de te jouer de moi.

ROBERT. — Cela n'a pas été un jeu. Je t'aurais serré dans mes bras et soulevé de terre, si la douleur t'avait brisé. J'aurais été avec toi sur sa tombe, si c'était ta maîtresse qui fût couchée là; car il y a longtemps que j'ai eu pitié d'elle et que je t'ai pardonné aussi, mais je méprise ta misérable insouciance qui l'a fait mourir de douleur... Oui, tu as si bien rempli cette maison jusqu'au toit de boue et de mensonge, que je te chasse. Va-t'en!

ALFRED. — Il y aurait peut-être une réponse à cela.

OLGA, vivement. — Ne répondez pas, retirez-vous.

ROBERT. — Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en!... (Alfred sort.)

SCÈNE IV

ROBERT, OLGA.

ROBERT. — Ainsi, c'est de cela que vous avez voulu me préserver... oui, maintenant je vous comprends... Tant mieux pour elle, si elle est partie sans soupçonner ce qu'elle était pour lui!...

OLGA, se retournant vers lui. — Sans soupçonner?

ROBERT. — Que voulez-vous dire?

OLGA, après une courte réflexion. — Hélas! elle le savait!

ROBERT. — Quoi? Elle...

OLGA. — Elle a su ce qu'elle était pour lui. Ne saisissez-vous pas encore? Il ne l'a ni trompée, ni abaissée... elle était depuis longtemps préparée à son mariage comme à une chose qui va de soi; et lorsqu'il le lui écrivit (Elle lui montre le bureau.) elle a aussi peu pleuré sur lui que lui sur elle, Jamais ils ne seraient venus vous prier de leur donner la liberté... La liberté qu'ils voulaient... ils l'ont eue!

ROBERT. — Elle le savait!... Et vous qui vouliez me cacher ces lettres, à présent, vous me le dites...

OLGA. — Ne vous ai-je pas ainsi rendu votre liberté! Pendant des années vous avez souffert à cause d'elle, tombant d'une illusion dans l'autre pour pouvoir l'aimer et la supporter davantage, et maintenant vous voulez vous désespérer d'une destinée qui tourna mal, mais dont cette jeune femme ne souffrit pas, parce que la vie à ses yeux était légère...

ROBERT. — Et seulement aujourd'hui! seulement à présent... Pourquoi avez-vous regardé cela, sans me secouer de ma lâcheté. Pourquoi ne l'ai-je pas su, il y a un an, il y a trois jours?

OLGA. — Parce que je tremblais devant cela comme vous-même. Oui, comme vous... Et puis, d'ailleurs, tant qu'elle vivait vous ne pouviez pas vous douter,

ni comprendre, parce que sa présence et son sourire éclipsaient tout.

ROBERT. — Oui, tout.

OLGA, [illegible] — Vous venez d'être mis une seconde fois à l'épreuve. C'est pour que votre repos ne soit pas à jamais troublé que je vous ai dit qu'elle n'était pas morte de douleur.

ROBERT. — J'ai compris... Merci. [illegible]

OLGA. — Maintenant que tout est dit et que vous êtes au delà de votre colère... Combien loin, infiniment loin de vous a vécu cette femme, qui, par hasard, est morte dans votre maison!... Venez chez nous. Venez nous voir. [illegible]

ROBERT. — François!

LE DOMESTIQUE, [illegible] — Monsieur.

ROBERT. — Je partirai demain matin. Préparez tout et occupez-vous d'une voiture pour sept heures.

LE DOMESTIQUE. — Bien, Monsieur.

ROBERT, [illegible] — Je vous donnerai d'autres ordres demain, maintenant allez vous coucher. [illegible] Je fermerai moi-même cette chambre, à clef; elle restera fermée, vous entendez, jusqu'à mon retour.

LE DOMESTIQUE. — Bien, Monsieur!

ROBERT. — Bonsoir.

LE DOMESTIQUE. — Bonsoir, Monsieur. [illegible]

SCÈNE V

ROBERT.

Robert ferme la porte à clef derrière le domestique et va au balcon. Il ferme les volets, puis ferme également la fenêtre. Comme il vient de fermer, il aperçoit la couronne à terre. Il la prend, la porte dans la chambre et la dépose sur le bureau d'Éveline... Il se dirige vers la porte de droite, le flambeau à la main. A la porte, il reste un instant immobile, se retourne, regarde toute la chambre encore une fois. Il sort.

La scène est dans l'obscurité. On entend le bruit d'une clef qu'on tourne deux fois.

Le rideau tombe lentement.

ARTHUR SCHNITZLER [1].

Adaptation de Maurice VAUCAIRE.

[1] Arthur Schnitzler, l'un des jeunes auteurs dramatiques et des romanciers les plus en vue de Vienne. Il convient de citer sa comédie en trois actes, *Anatolette* traduite par M. Jean Thorel, inscrite au répertoire de tous les théâtres de l'Autriche et de l'Allemagne, puis *le Perroquet vert*, *Souper d'adieu* etc. Parmi ses romans-récits : *Frau Beatha Amabile*, recueil de nouvelles dialoguées et *Lieutenant Gustl* qui souleva de vives polémiques.

WAGNER INTIME

D'après les souvenirs d'un disciple.

M. Louis Schemann est surtout connu en Allemagne comme traducteur et interprète du comte de Gobineau. Si fervent est l'enthousiasme de ce docteur en philosophie d'outre-Rhin pour le Normand diplomate, historien et poète, qui se flattait de faire remonter son arbre généalogique jusqu'au Viking scandinave Ottar Jarl, que M. Schemann a fondé en Allemagne une *Société Gobineau* pour la propagation des œuvres et des idées de l'écrivain français, sur lequel semble peser chez nous l'obstinée conjuration du silence, tactique toujours heureuse de la sage médiocrité contre la génialité fantaisiste. J'imagine que lorsque la Société Gobineau tient ses assises solennelles, elle ne se compose que de son président Schemann, mais elle a de nombreux membres correspondants, dont beaucoup de wagnériens, quelques princes allemands, M. de Prokesch-Osten, l'ancien président de la Diète de Francfort, et M. Paul Bourget. Son Bulletin paraît avec une régularité infaillible. Si, pour la plupart des membres, les devoirs du sociétariat ne représentent qu'une cotisation annuelle, ils constituent pour M. Schemann une sorte de foi et une véritable religion. Il commença par traduire le joli volume des *Nouvelles asiatiques* et les superbes *Scènes historiques de la Renaissance*, ce chef-d'œuvre de Gobineau, trop peu apprécié chez nous quoique l'Académie lui ait décerné le prix Gobert, et dont la puissance de résurrection égale celle du dernier roman de Merejkowski sur Léonard de Vinci. Enfin, M. Schemann vient d'achever une traduction en trois tomes luxueux de l'ouvrage capital de Gobineau sur l'*Inégalité des races humaines*, livre paradoxal mais hautement suggestif, où d'illustres écrivains de France et d'Allemagne ont largement puisé sans lui rendre justice ou même sans le nommer. Toutes ces traductions sont précédées de pénétrantes études, d'essais éloquents et approfondis. Contraste piquant et qui donne à réfléchir : tandis qu'en France les ouvrages de Gobineau dorment chez leurs éditeurs ou attendent vainement une réédition, les traductions allemandes ont obtenu un succès notable et popularisé en Allemagne l'écrivain français, qui a mis à l'ordre du jour la question des races dans la philosophie de l'histoire.

Chose plus curieuse encore : si l'on remonte à l'origine de cette popularité, dont Louis Schemann est le missionnaire dévot, on lui trouve un initiateur inattendu. Ce fut en 1877 que le comte de Gobineau rencontra Richard Wagner à Rome. Une sympathie réciproque les rapprocha, et l'ancien ambassadeur

de France à Stockholm, à Téhéran, à Athènes, fit hommage au triomphateur de Bayreuth de son livre sur l'*Inégalité des races humaines*. Wagner fut séduit tout d'abord par l'antisémitisme marqué de ce livre et par la prééminence qu'il accorde à la race germanique. L'idée que la race est tout dans l'histoire, qu'elle détermine les destinées des peuples, que la religion, la philosophie et la politique ne peuvent rien contre sa souveraine influence, concordait avec le fatalisme de l'instinct proclamé par la philosophie de Schopenhauer depuis longtemps adoptée par Wagner. A partir de ce moment, le livre de Gobineau devint pour Wagner une sorte d'évangile.

Il lut avec passion toutes les œuvres de son nouveau favori et, avec cette exagération qu'il mettait toujours dans ses engouements, il décréta que Gobineau était « le seul écrivain vraiment original de notre temps ». Bien plus, il le considéra comme un esprit du même rang que lui-même et le traita d'égal à égal, ce qu'il ne fit pour aucun de ses contemporains. Cela ressort du quatrain inédit et bizarre écrit par Wagner, en guise de dédicace, en tête de ses œuvres complètes, offertes au comte de Gobineau :

Normann und Sachse,
Das wär ein Bund,
Das blühe und wachse,
Was noch gesund! (1)

Dans les dernières années de sa vie, Wagner prêchait Gobineau à ses disciples. Il en fit parler dans les feuilles de Bayreuth. Ce fut chez lui enfin, dans la villa Wahnfried, à la première représentation de *Parsifal*, en 1882, que Schemann rencontra le comte de Gobineau alors déjà fatigué et malade. C'était un homme d'une soixantaine d'années, l'air aristocratique, barbiche et moustache grises, le regard fin, la bouche dédaigneuse. Mélancolique et fier, il se taisait presque toujours devant les effulgurations volcaniques de son interlocuteur. A ce moment, Louis Schemann ne se doutait guère qu'il serait un jour l'apôtre de cet homme, comme il l'était déjà de l'autre.

Et c'est ainsi que Richard Wagner fut l'inventeur du comte de Gobineau en Allemagne.

Le culte désintéressé de Louis Schemann pour le comte de Gobineau suffirait à nous le rendre sympathique. Le livre discrètement ému, où il vient de réunir ses *Souvenirs sur Richard Wagner* (2), nous montre en quelque sorte le fond de cette âme délicate et charmante. Idéaliste inoffensif, d'une sensibilité naïve, il rappelle par sa physionomie morale un type d'autrefois : celui de l'Allemand rêveur et enthousiaste, qui devient de plus en plus rare dans le nouvel empire militaire et commercial, où le culte de la force, le réalisme brutal et l'arrivisme cynique donnent le ton. M. Schemann, qui appelle ces souvenirs « les plus clairs joyaux de sa vie », nous y donne une image impressive de l'artiste qui a étonné le XIXe siècle et qui est en train de conquérir le XXe. J'en profiterai pour tracer, d'après lui et d'après mes propres souvenirs, qui se réveillent en foule à cette lecture, un portrait de Wagner intime dans les dernières années de sa vie (1).

(1) Normand et saxon, — cela serait un pacte, — pour faire fleurir et croître, — tout ce que le monde renferme encore de sain !

(2) *Erinnerungen an Richard Wagner* von Ludwig Schemann (une brochure de 80 pages). Stuttgard, Frommann, 1902.

I

Louis Schemann était prédestiné à devenir un disciple du maître, dont les élèves de toute nation, poètes, peintres, musiciens, critiques et philosophes, ne se comptent plus.

Né en 1854, il appartient à une famille où l'admiration pour Richard Wagner constituait le culte du foyer. Enfant encore, il vit jouer le *Vaisseau-Fantôme*. Pendant des mois, lui et ses frères mirent en scène, au grenier, les aventures du Hollandais. Des coffres figuraient les récifs d'où l'on se précipitait dans la mer, c'est-à-dire sur le plancher, avec un entrain voisin du délire. A treize ans, il assista à une représentation de *Tannhauser*, et, comme il était musicien passionné, il apprit le piano pour jouer les œuvres de son maître préféré. Bientôt il les joua si bien qu'il faisait verser des larmes à son père. Schemann aperçut pour la première fois Wagner en 1876, à l'inauguration du théâtre de Bayreuth, lors de l'arrivée de l'empereur d'Allemagne. Cette réception du souverain fondateur de l'unité allemande par le créateur du drame musical causa au jeune docteur de Gœttingue une émotion de nuance bien germanique.

Stendhal prétendait que lorsqu'un garde-chasse allemand salue son prince, qui passe tout chamarré d'or dans sa voiture, il croit saluer Arminius, le vainqueur d'Auguste. En voyant Richard Wagner recevoir l'empereur Guillaume Ier, à la gare de Bayreuth, Louis Schemann crut voir quelque chose comme la réception d'Arminius par le dieu Odin (Wotan) : « Au moment, dit-il, où Wagner salua l'empereur, des siècles semblaient parler sur son visage. Un instant après, il apparut comme l'enfant pétulant de la minute heureuse. Il manifesta sa joie en remontant en voiture, en agitant son chapeau et en criant : hourra ! à la foule qui l'acclamait. »

(1) Pour le Wagner en pleine lutte de la période de *Tristan et Yseult* et du roi de Bavière, Louis II, voir mes *Souvenirs sur Richard Wagner* (Perrin).

Ce que M. Schemann ne dit pas et ne sait pas peut-être, c'est que cette joie était pour Wagner la délivrance d'une corvée qui lui pesait. Il était l'obligé de l'empereur qui, gagné par une amie commune, avait souscrit au théâtre de Bayreuth pour vingt patronats (25000 francs). Mais il n'eut jamais qu'un goût médiocre pour le souverain, qui préférait la musique de sa garde et le ballet classique à toute la tétralogie.

Il ne faut voir là toutefois que les petits côtés d'une grande entreprise. La nature de Wagner, sa puissance créatrice et son charme fascinant, se manifestaient surtout en deux circonstances, soit qu'il dirigeât une de ses œuvres à son pupitre de chef d'orchestre, soit qu'il s'abandonnât dans une conversation familière à toute la profondeur de sa pensée, à toutes les richesses de sa fantaisie. L'attrait de l'intimité et le pouvoir communicatif d'un verbe impétueux achevèrent de subjuguer un cœur conquis d'avance par la beauté de l'œuvre. Ce fut seulement en automne 1877 que Louis Schemann fit la connaissance personnelle du maître. Un travail qu'il avait publié sur lui resserra leurs liens. Dès lors il fit partie de ce cercle étroit et rigoureusement fermé, qui recevait les plus secrètes confidences du maître. Il y avait là le compositeur Humperding, l'auteur de *Hänsel et Grétel;* M. de Wolzogen, directeur des *Feuilles de Bayreuth;* les chefs d'orchestre Richter et Seidl; un jeune pianiste, du nom de Rubinstein et M. Glasenapp, auteur d'une biographie détaillée du maître. Wagner recevait le soir. Dans sa bibliothèque extrêmement choisie, qui comprenait toutes les littératures ariennes, de l'Inde à la France et à l'Angleterre, il aimait à prendre un volume au hasard et à faire une courte lecture. C'était une scène de Shakspeare ou un conte de Grimm, une page de Schopenhauer ou une poésie de Hafiz. Ces lectures faites à mi-voix, avec des vibrations profondes et des éclats subits, étaient de véritables évocations des âmes et des choses. Quelquefois aussi quelqu'un jouait un morceau de musique, et l'on causait après. Les disciples n'élevaient guère la voix ou interrogeaient timidement. Car le maître parlait tout seul, développant ses idées en saillies plaisantes, en longs monologues ou en sorties orageuses. Et ce spectacle du génie devisant en école buissonnière, jetant ses fusées au hasard des rencontres, dans l'ébullition du moment, était toujours une action vivante, la plus instructive des leçons de philosophie, le plus amusant des cours d'histoire.

Les souvenirs de Louis Schemann se rapportent aux sept dernières années de la vie du maître, à cette période parsifalienne, pendant laquelle sa pensée poursuit une évolution intéressante. Car, sans se séparer de la philosophie de Schopenhauer, elle s'efforce d'échapper à son pessimisme par l'aspiration à une foi nouvelle et rêve une régénération de l'humanité par les sources transcendantes de sa vie.

II

« La fréquentation de Wagner, dit son disciple, vous persuadait qu'on ne pouvait rien changer en cet homme, et que toute critique en présence d'une telle grandeur était mesquine et sotte. Ses défauts faisaient corps avec ses vertus, et ses excès découlaient de sa force. On se trouvait en présence d'une force de la nature, d'une idée sublime personnifiée dans un homme. Il fallait croire ou s'éloigner; croire non pas à la lettre, mais à l'esprit. »

Tous ceux qui ont approché Wagner ont pu constater en effet, l'empire extraordinaire qu'il exerçait sur son entourage, empire qui fait dire encore à son élève : « Il m'est toujours apparu comme un prince dans l'exercice et la représentation de sa mission d'artiste. » Cette souveraineté lui venait de la force exceptionnelle de sa volonté, non moins que de la plénitude et de l'unité merveilleuse de son génie. Mais on avait quelque peine à s'y orienter d'abord, tant les manifestations en étaient diverses et, en apparence, contradictoires. Il fallait pénétrer de l'écorce à la fibre, et de la fibre à la moelle pour comprendre le fruit de l'arbre géant. A la surface, on trouvait un humour, une gaieté, qui contrastaient avec le sérieux pathétique du musicien-poète : « La présence de Wagner, dit M. Schemann, donnait aux jeunes une secousse de surprise. On s'étonnait de ne pas retrouver en lui, au premier abord, le tragique créateur de *Tristan* et du *Crépuscule des Dieux*. Car sa conversation était d'habitude un flot débordant de plaisanteries et de calembours. » Aux esprits peu perspicaces cette gaieté pouvait paraître de la légèreté et du cynisme. Mais elle était avant tout « la cotte de mailles dont il s'armait pour se défendre contre la sottise des hommes, contre les amertumes et les méchancetés de la vie ». Et lorsqu'on creusait plus avant l'âme de cet homme, on découvrait que son humour le plus fou était la fleur d'un sérieux profond et formidable. Des plantes étranges festonnent le bord des abîmes, et la vigne rampe aux pentes des volcans. Cette gaieté, d'une âpre saveur, jaillissait d'un génie supérieur, qui vit en compagnie des vérités éternelles, et ne peut s'empêcher de rire des choses de ce monde; jeux de Titan avec un peuple de Lilliputiens; victoire incessante de l'esprit sur la matière. Comment l'esprit, dans sa maîtrise et sa conscience suprêmes, ne se raillerait-il pas de l'éparpillement perpétuel et des contradictions absurdes dont la folle matière se déchire dans son aveugle tourbillon, alors qu'il trône

lui-même dans le sentiment sublime de sa grande unité?

Si le génie avait ce vol d'aigle, l'homme en Wagner n'était nullement exempt des faiblesses de la commune nature. Il le savait et, quand il était de bonne humeur, se raillait lui-même avec une désinvolture charmante. Il lui arrivait même d'étendre ces plaisanteries à ses œuvres. C'est ainsi qu'après la rossade générale, à la fin du deuxième acte des *Maîtres Chanteurs*, bataille que le chœur exprime par un échafaudage de dissonances savantes, le maître dit un jour à ses interprètes : « Ah çà! mes enfants, dites-moi, est-ce encore de la musique ? » Mais malheur à qui se fût permis d'assumer ce rôle en sa présence. Si vous disiez : « J'admire votre *Rienzi* », il vous coupait brusquement la parole : « Cela ne me ressemble pas. C'est encore la grosse caisse de l'opéra. » Mais si vous risquiez ces mots : « Je n'aime pas *Rienzi* », il se fâchait tout rouge et répliquait: « Pardon, il y a de belles choses ! »

Au fond du sérieux de Wagner, comme au fond de sa gaîté, on sentait cette qualité maîtresse de son esprit : une sincérité implacable et à toute épreuve. Sincérité dans sa pensée philosophique, sincérité envers lui-même et son art, sincérité dans son attitude vis-à-vis du monde. Ce respect absolu de la vérité peut servir de leçon à un temps où, soit par scepticisme, soit par calcul, on voit même des esprits hors ligne recourir aux compromis hypocrites et au cabotinage de la pose. C'est grâce à cette magnifique sincérité que Wagner put créer des types masculins d'une si forte unité et d'une vie si riche, tels que Tannhäuser, Lohengrin, Wotan, Siegfried et Hans Sachs. C'est grâce à elle aussi qu'il fit triompher miraculeusement son art contre la résistance de la routine et de la frivolité mondaine. Car le monde a beau être ignorant et perverti, il s'incline à la fin devant ces deux grandes forces qu'il n'a pas, la sincérité et la foi.

Cette sincérité éclatait particulièrement dans les jugements de Wagner sur ses amis et ses contemporains. Elle allait parfois à l'excès et à l'injustice. M. Schemann en donne un exemple frappant. On sait aujourd'hui que la raison première de la brouille de Wagner avec Nietzsche fut que le maître ne se gênait nullement pour appeler les compositions musicales de son disciple « un pur non-sens », et qu'il manifestait son dédain pour ces cacophonies amphigouriques par des sarcasmes bruyants. Parlant de la volte-face de Nietzsche, Wagner dit à Schemann : « Nietzsche était une nature foncièrement anti-véridique. » Ici Wagner se trompe radicalement. Nietzsche fut aussi sincère dans sa haine contre Wagner qu'il l'avait été dans son adoration. Le maître eut le tort grave d'abuser de sa supériorité dans une lutte inégale, et de ne pas traiter avec une indulgence paternelle les faiblesses de son génial ami. Celui-ci eut le tort de ne pas imposer silence à son orgueil blessé et de ne pas distinguer les petitesses d'un grand homme de son génie.

Je ne citerai pas les jugements de Wagner sur Gœthe, Schiller, Byron, Berlioz, Schumann, Chopin, Cherubini, Gluck et Bismarck. Ils sont tous marqués au coin de son esprit incisif et original. Je renvoie le lecteur curieux au livre en question. Je n'insisterai que sur l'antipathie du compositeur pour Mommsen. Le disciple de Wagner, qui eut Mommsen pour professeur, la regrette et ne se l'explique pas. Quant à moi, elle me semble justifiée. Mommsen est certes un grand écrivain, et son *Histoire romaine* demeure un monument. Mais je comprends que Wagner l'ait jugé une âme médiocre et un esprit de second ordre. Car Wagner fut un vrai Germain, et Mommsen n'est qu'un Teuton. Le Germain a le culte du héros, auquel il se lie librement, par féalité, à la vie, à la mort. Le Teuton n'a que le culte de la force brutale et de la réussite. Il ne rêve que d'un César quelconque, qui fonde un grand empire et légitime tous les abus de la force par les profits de la toute-puissance. C'est parce que Wagner avait le culte du héros et non le culte de César, qu'il ne pouvait souffrir Mommsen, tandis qu'aux yeux de Mommsen Wagner n'était qu'un rêveur et un romantique. Parmi les historiens, Wagner réservait sa plus haute admiration à Carlyle. Ces livres royaux : le *Culte des héros* et l'*Histoire de la Révolution française* comptaient au nombre de ses livres de chevet.

Le troisième trait relevé par le disciple fidèle, dans le portrait qu'il fait de son maître, est sa bonté profonde et intime, qui contrastait avec la violence de son tempérament. Nous avons brisé l'écorce, nous avons pénétré la fibre ; ici, nous touchons à la moelle de l'homme. Écoutez n'importe quel morceau orchestral de Wagner, et vous serez frappé de cette sensibilité frémissante, de cette langueur morbide, toujours prête à rebondir en énergie sauvage, en volonté despotique. Quelle caresse dans cet adagio! Les cordes vibrent sourdement, et l'on croit entendre la source cachée du cœur épancher ses larmes solitaires. Mais les hautbois s'en mêlent, les cuivres enflent leur clameur et, tout d'un coup, c'est l'âme universelle qui brise ses vagues contre les falaises du destin. Telle sa musique, tel l'homme : une alternative incessante de douceur attendrie et de passion terrible. Ses violences ont fait la joie de ses ennemis, elles interloquaient souvent ses amis. Il faut dire qu'elles tombaient de préférence sur les maladroits et les indiscrets. Il détestait surtout les reporters imbéciles. Un jour on lui apporte la lettre d'un fat qui lui demandait un autographe. Il la dé-

chire en quatre avec ces mots : « Pour ces gens-là, pas de grâce, et fussent-ils des rois ou des empereurs! » Une autre fois, on parlait de Bismarck. Wagner s'indigna de ce que le chancelier de fer laissât l'usurier juif dévorer le paysan allemand. Là-dessus une colère de fauve le prit. Il sortit de son salon dans le jardin en appelant son terre-neuve, et l'animal fidèle, partageant la colère du maître, se livra autour de lui à des bonds et à des aboiements frénétiques. Au bout d'une minute, Wagner et son chien rentrèrent calmés dans le salon. Autre anecdote : un machiniste, qui lui avait promis à jour fixe un décor, s'excusa du retard parce que, disait-il, « il avait dû travailler pour un autre client qui n'était autre que Son Altesse royale le duc de Meiningen ». Wagner, qui tenait un verre plein à la main, le brisa sur la table en vociférant : « Je ne suis pas un client! Et, si vous me prenez pour un client, vous n'avez rien compris à mon entreprise! » Inconvenances et brutalités? Que ces termes seraient lourds et inintelligents pour peindre les étincelles de cette superbe volonté! M. Schemann a raison : « Les grandes idées comme celles de Wagner ne peuvent entrer en vie qu'avec la furie d'un élément et la puissance à la fois destructive et fécondante de la nature. Si le maître n'avait pas regardé son idéal avec son exclusivisme implacable, nous ne le verrions pas réalisé devant nous. »

Ces violences recouvraient une sensibilité subtile et profonde, celle qu'on sent palpiter dans la généreuse Élisabeth, dans la tendre Elsa, dans la magnanime Brünhilde et dans Parsifal, le chaste fou, le simple aimant. On a vu Wagner pâlir devant une fleur coupée, devant un animal souffrant. Il était capable de ramener dans sa voiture un chien malade et d'en prendre soin, et de s'intéresser à une pauvre fille séduite, au point de persuader à son amant de l'épouser. Le disciple qui l'a vu de près l'affirme : « la plénitude d'amour qui règne dans ses œuvres et en fait la vie, par laquelle il nous a légué pour toujours l'essence de son âme, elle jaillissait aussi et débordait de son cœur pour abreuver tous ceux auxquels la Providence avait permis de l'approcher. » On ne peut lire sans émotion la page où Louis Schemann, résumant ses impressions, montre le pouvoir qu'un tel homme exerçait sur ses intimes et l'empreinte ineffaçable qu'il laissa dans le cœur de ses disciples : « La puissance qui rayonnait de son être, on la devinait d'un regard jeté sur son visage ; on la sentait mieux encore dans un éclair jailli de son œil. Celui qui pouvait soutenir ce regard, l'épuiser, le saisir avec les sens de l'esprit, le laisser pénétrer dans les dernières profondeurs de son âme, celui-là avait compris du coup les plus divins miracles, l'action de l'esprit sur l'esprit, les scènes les plus grandioses du théâtre et de l'histoire. Il n'y avait plus d'hésitation pour celui qui avait entendu une fois la voix de ce puissant lui dire : « Restez-moi fidèle! » Une solennité imposante présida à leur dernier entretien, qui eut lieu huit mois avant la mort du maître : « Le soir du 31 mai 1882, Wagner nous parla en termes saisissants, avec une gravité et une tristesse croissantes de la mission de son art dans le monde et de l'abaissement auquel on l'avait réduit. Il nous recommanda chaleureusement d'agir pour cet art toute notre vie, de le tenir haut et sacré ; puis il nous dit adieu à plusieurs reprises avec une émotion profonde. Ses paroles se gravèrent dans mon esprit ; elles m'apparurent comme son adieu solennel, et il me sembla que j'avais reçu son testament. »

Et pourtant Louis Schemann avoue qu'il n'aurait pu vivre constamment en compagnie de son maître aimé, si absorbant était son génie, si exclusive la préoccupation de son idée dominante, si tyrannique la pression qu'il exerçait sur tous les siens. « Sa grandeur surhumaine m'eût opprimé à la longue, jusqu'à écraser une partie de mon individualité. » Et le disciple dévoué, mais prudent, ajoute sagement : « Ainsi je suis demeuré plus près de lui en me tenant volontairement à distance. » Ce fut le cas de tous les forts qui voulurent l'admirer en restant eux-mêmes. N'en honorons pas moins ceux qui voulurent se sacrifier en restant auprès de lui. Car pour que germe une pensée si féconde et se propage une œuvre si vaste, il faut à la fois des instruments dociles et des continuateurs libres.

ÉDOUARD SCHURÉ.

SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA MARTINIQUE

Haines de races [1].

La Martinique, dont la superficie ne dépasse pas celle d'un de nos arrondissements et dont tout l'intérieur est couvert d'épaisses forêts à peu près désertes, renferme cependant près de 200 000 habitants. Toute cette population se presse sur certains points comme dans quelques régions industrielles de la Belgique et de la Saxe.

Si la trombe de feu qui a détruit Saint-Pierre et les villages voisins était tombée sur le versant opposé de la montagne Pelée où les habitations sont très clairsemées, il y aurait eu à peine quelques centaines de victimes. Mais c'est malheureusement sur le coin le plus populeux de l'île que les projections du vol-

[1] Voir la *Revue Bleue* du 1er mai.

can, après s'être élevées au-dessus du cratère, ont été emportées par les vents alizés venant du nord-est, si bien que ce cataclysme a englouti presque le quart de la population entière.

Des milliers de blancs, de noirs et de mulâtres que les haines de races divisaient encore hier dorment aujourd'hui côte à côte sous leur linceul de cendres.

Les quelques Caraïbes que l'on rencontre dans certains villages de l'intérieur, derniers survivants de la population primitive, doivent voir dans cette catastrophe la punition divine des massacres dont les Européens se sont rendus coupables à leur arrivée dans l'île. Le terrible souvenir des temps, où quelques centaines de blancs tuaient froidement des milliers d'indigènes sans défense, s'est fidèlement perpétué de générations en générations parmi les rares représentants de cette race qui n'a échappé à une destruction totale qu'en se réfugiant dans les parties les plus inaccessibles de l'île.

Leurs exterminateurs étaient des aventuriers normands, bretons et saintongeois dont beaucoup appartenaient aux meilleures familles de France. Les uns, auxquels on donnait le nom de flibustiers, couraient les mers sur de frêles embarcations, enlevant à l'abordage jusqu'aux navires de haut bord, tandis que les autres, d'humeur plus pacifique, se livraient à la chasse ou à la culture.

La qualité maîtresse de ces premiers colons était une bravoure à toute épreuve que l'on retrouve encore aujourd'hui chez les créoles blancs de la Martinique.

Ils faisaient venir d'Europe des engagés qui étaient obligés de les servir pendant trois ans. C'était un véritable esclavage temporaire, pendant lequel ces serviteurs cultivaient le sol et ne recevaient aucun salaire. Mais, une fois leur engagement terminé, ils redevenaient des hommes libres et leurs maîtres leur donnaient une certaine étendue de terres qu'ils exploitaient eux-mêmes.

Des Hollandais, chassés du Brésil par les Portugais, vinrent un peu plus tard s'établir dans l'île et y fondèrent les premières sucreries. Ils avaient amené avec eux leurs esclaves noirs, ce qui donna aux colons français l'idée de faire venir des travailleurs de la côte d'Afrique.

C'est alors que des traitants amènent à la Martinique d'innombrables cargaisons de nègres que l'on répartit sur les *habitations*.

Des milliers d'hectares sont ainsi défrichés; d'immenses plantations de canne à sucre couvrent le pays et la Martinique arrive à l'apogée de sa prospérité. Les créoles s'enrichissent d'une façon extraordinaire par la vente des denrées coloniales. Nombre d'entre eux sont anoblis par la faveur royale. Cette aristocratie s'entretient et se fortifie par ses mélanges avec le sang européen. Elle s'estime d'essence supérieure de par son origine et sa situation.

Mais, lorsque l'affranchissement des noirs est proclamé en 1848, les colons se trouvent dans un embarras extrême. La décadence va commencer. Aussitôt libres, les noirs quittent les habitations et se refusent à travailler moyennant salaire.

La Martinique parvient à triompher de cette première crise en obtenant de la métropole l'autorisation d'engager des ouvriers libres sur la côte d'Afrique. Les planteurs se remettent courageusement à l'œuvre, et la prospérité commence à renaître dans l'île. Mais de prétendus philanthropes comme Schœlcher, Legouvé, etc., font entendre de telles protestations contre ce mode de recrutement où ils voient un esclavage déguisé que le gouvernement retire son autorisation.

Cette mesure était d'autant plus désastreuse pour la Martinique qu'elle coïncidait avec un abaissement de 60 p. 100 sur le prix du sucre.

Les colons parent cependant ce coup en allant chercher des engagés dans l'Inde. De 1855 à 1883 plus de 30 000 coolies sont ainsi introduits dans l'île, et la question des travailleurs paraissait enfin résolue lorsque l'Angleterre, enchantée de jouer un mauvais tour à des Français, défend en 1888 de recruter des engagés dans l'Inde.

Depuis lors aucun convoi d'immigrants n'est arrivé à la Martinique (1). Toutes les sollicitations des blancs auprès de la métropole sont restées sans effet. Bien plus, l'attribution du suffrage universel aux Antilles en 1870 a même enlevé aux créoles, qui sont beaucoup moins nombreux que les noirs, la direction des affaires publiques.

Ils ont quitté la place dignement, sans récriminations, pour consacrer toute leur activité à l'exploitation de leurs terres et à la fabrication du sucre ou du rhum. Ceux qui pourraient encore être élus dédaignent de mendier les suffrages de leurs anciens esclaves. Ils savent bien, d'ailleurs, qu'ils seraient en trop petit nombre pour exercer la moindre influence sur les décisions de leurs collègues noirs. Leur présence aurait pour unique résultat de provoquer dans ces assemblées des scènes scandaleuses auxquelles ils ne veulent pas s'exposer.

Par qui ont-ils été remplacés? Par des mulâtres et des noirs qui, ne possédant rien, se moquent des véritables intérêts de la colonie.

Évidemment l'esclavage devait être supprimé. Mais il ne fallait pas donner aux nègres les droits

(1) La situation économique de la Guadeloupe est exactement semblable à celle de la Martinique. Tout ce que nous allons dire de cette dernière colonie s'applique également à la première.

politiques dont nous jouissons en France. La loi qui a fait d'eux des citoyens français est de la dernière absurdité. C'est elle la grande coupable. Le législateur a reconnu plus tard la faute qu'il avait commise, car il s'est bien gardé d'accorder les mêmes avantages aux Annamites, race très supérieure à la race noire. Ils sont sujets français, ainsi qu'auraient dû le rester toujours les anciens esclaves de la Martinique.

Il n'est pas possible, malheureusement, d'enlever à ces derniers les droits politiques dont ils usent si mal, et la France reste impuissante devant les vexations de toute sorte que noirs et mulâtres infligent aux descendants de nos compatriotes.

Je ne connais cependant rien de plus admirable que cette constance des créoles que rien ne rebute, que cette lutte héroïque en face d'un gouffre béant où il faut presque fatalement disparaître. Obligés déjà de donner un salaire exorbitant aux rares ouvriers qui consentent à venir travailler leurs plantations, ils ne reculent devant aucun sacrifice pour maintenir leurs produits sur le marché d'Europe. Ils ne se laissent abattre ni par la certitude presque complète de l'insuccès, ni par la ruine de leurs amis, ni par la fermeture des usines, ni par la disparition à peu près totale du crédit. Leur persévérance est le plus bel éloge que l'on puisse faire de la race blanche, la meilleure preuve de sa vitalité comme aussi de l'ineptie politique qui la sacrifie à des éléments de valeur sociologique très inférieure.

Que voit-on en face de ces hommes courageux? Des milliers de noirs, paresseux, insolents, voleurs, vautrés toute la journée au soleil et poursuivant de leurs insultes ceux qui préfèrent le travail à la mendicité. A peine vêtus de haillons, sans toits pour s'abriter, ils vivent de rapines et se réfugient la nuit dans les maisons abandonnées.

Mais ils sont citoyens français.

Tout ce monde ne jure que par Schœlcher, *l'oracle des Antilles*, dont la statue allait être inaugurée à Saint-Pierre lorsqu'elle a été engloutie avec la ville. Ce n'est certes pas sur sa disparition que pleureront les créoles.

Ce sénateur faisait partout des discours vides et ampoulés qui n'étaient qu'un panégyrique outré des nègres et une continuelle diatribe contre les blancs. En flattant la vanité extraordinaire des premiers et en attisant leur haine contre les créoles, il n'a pas peu contribué à déchaîner la guerre des races à la Martinique.

Grâce à lui et à ses disciples, il n'est pas de mesures arbitraires que l'on n'ait imaginées pour consommer la ruine des blancs. Tantôt ce sont des droits locaux excessifs ou iniques dont on frappe les produits de grande culture, tantôt des provocations directes, des insinuations perfides que l'on dirige contre les planteurs le plus en vue. Ils ont embauché avec mille peines des ouvriers pour lever leur récolte. Subitement ceux-ci abandonnent les plantations sans pouvoir même invoquer un prétexte. C'est un politicien de couleur qui est venu les débaucher. Il les a appelés « faux frères » parce qu'ils travaillent pour des blancs, leur a fait honte de leur lâcheté, et ils s'en vont, sans pitié pour le désespoir des colons dont la récolte est perdue s'ils ne trouvent pas tout de suite d'autres travailleurs.

A la Martinique l'impôt est réparti de telle façon qu'il ne frappe aucun des produits indigènes de consommation. Le noir échappe ainsi complètement à ses charges, tandis que planteurs et usiniers en supportent tout le poids.

L'édifice économique repose entièrement sur ces derniers. Ils alimentent le commerce et l'industrie, font vivre la colonie, et cependant on les désigne à tout propos comme les ennemis du pays; on leur déclare la guerre, et leur ruine est un des premiers articles des programmes politiques.

Quelques jours avant les précédentes élections législatives, le *Propagateur de la Martinique* disait : « Ici le pouvoir est le plus souvent entre les mains de véritables furieux, et nos institutions sont telles qu'elles les rendent tout-puissants pour le mal. Il est bon, à l'aurore d'une Chambre nouvelle, que les gouvernants issus de cette Chambre sachent qu'à la Martinique il existe des hommes qui s'imposent pour unique mission le travail, et d'autres qui adoptent pour programme la destruction et la ruine de ceux-là... Ce programme de destruction et de ruine, nous l'avons déjà vu appliquer et, si ces implacables envieux n'eussent pensé que la crise sucrière suffirait à nous perdre, si des divisions intestines ne fussent venues les paralyser, c'en serait fait aujourd'hui du pays agricole. »

Bien mieux, une certaine presse locale préconise depuis quelques années le feu comme le meilleur moyen d'action. Lors du terrible incendie qui a détruit Fort-de-France, les créoles disaient tout haut qu'il ne fallait pas chercher les incendiaires ailleurs que dans le parti noir avancé.

Quelques années après, la Pointe-à-Pitre brûlait à son tour et les Guadeloupéens en résidence à Paris publiaient dans divers journaux des lettres qui affirmaient la culpabilité des noirs révolutionnaires. « Cet incendie n'était que le couronnement d'une série de sinistres dont la régularité démontrait bien, disaient-ils, que l'on se trouvait en présence d'un plan de destruction arrêté à l'avance. »

Il appartient à la métropole de rétablir l'ordre à la Martinique et de conserver aux blancs les derniers

débris de leur patrimoine, car la responsabilité de la situation actuelle lui incombe en grande partie. En montrant une faiblesse coupable vis-à-vis des représentants de couleur de cette île, en accordant toutes ses faveurs aux noirs et aux mulâtres, en humiliant sans trêve ni merci les colons blancs, en faisant d'eux les esclaves de leurs anciens serviteurs, elle a précipité la ruine de la colonie dont la situation économique était déjà si sérieusement compromise par la crise sucrière.

Et cependant, malgré la partialité de la France en faveur de ces noirs abâtardis, ils considèrent les fonctionnaires métropolitains comme des ennemis et les englobent dans la même haine que les créoles.

Nos misères, nos maladies les laissent insensibles. Quand on parle à la Martinique d'envoyer les troupes sur les hauteurs de crainte d'épidémies, épiciers et cafetiers de couleur poussent les hauts cris et affirment qu'on veut les ruiner. Un membre du conseil de santé de l'île dit, un jour, devant moi en pleine séance à propos de certaines précautions que l'on prenait contre la fièvre jaune : « Pourquoi toutes ces dépenses ? Il n'y a que les Européens qui soient menacés. »

Ah ! par exemple, s'il arrive que le choléra ou la variole sévisse en France ou dans un pays voisin, ce sont des gémissements sans fin. Il faut protéger la colonie et faire tous les sacrifices nécessaires pour mettre la population à l'abri du fléau.

C'est que si la fièvre jaune ne s'attaque pas aux noirs, ils ne sont nullement à l'épreuve du choléra ou de la variole. Chaque fois qu'une épidémie de ce genre a éclaté à la Martinique, les nègres ont succombé par milliers, grâce, il faut bien le dire, à leur malpropreté qui rendait inefficaces les mesures prises par les médecins pour enrayer la maladie.

Et lorsque les cyclones ou les tremblements de terre, si fréquents aux Antilles, renversent quelques centaines de cases, on adresse de chaleureux appels à la métropole dont on connaît la générosité. On double, on triple au besoin le chiffre réel du désastre afin de mieux apitoyer le Parlement et les souscripteurs. Bien entendu, les blancs sont oubliés à la distribution ou, si l'on est forcé de leur attribuer quelque indemnité, celle-ci n'est jamais proportionnée aux pertes qu'ils ont subies.

Quand les hasards de leur carrière conduisent à la Martinique nos compatriotes, officiers de marine ou fonctionnaires coloniaux, ils éprouvent vite l'impression de n'être que des intrus dans cette île, française cependant depuis plusieurs siècles. Aussi, malgré la cordialité de l'accueil des créoles, sont-ils unanimes à déclarer qu'ils ne reviendront jamais de leur plein gré dans une colonie aussi inhospitalière.

Tout semble conspirer pour les éloigner de ce pays. Le climat chaud, humide, pluvieux, peu salubre, anémie l'Européen et l'expose sans défense aux mortelles atteintes de la fièvre jaune qui est devenue endémique aux Antilles.

Les habitations, dépourvues de tout confortable, le protègent mal contre la chaleur et lui font regretter les rustiques *paillottes* du Tonkin, beaucoup plus intelligemment comprises.

Dans ses bureaux il assiste impuissant aux perpétuelles querelles des employés noirs et mulâtres qui se jalousent les uns les autres et se jettent constamment leur couleur à la face.

Ce sont ensuite des fournisseurs plus ou moins teintés qui ont passé des marchés avec son service et qui tentent de le tromper sur le poids ou sur la qualité de leurs livraisons.

S'il refuse de fermer les yeux, ces bons nègres le prennent de très haut et le menacent de le faire déplacer par leurs représentants au Parlement.

Chose triste à dire, ce ne sont pas toujours de vaines paroles et l'on a vu à la Martinique d'excellents fonctionnaires envoyés en disgrâce dans une autre colonie parce qu'ils n'avaient pas voulu se montrer assez complaisants vis-à-vis de fournisseurs malhonnêtes.

Lorsqu'il sort, l'Européen est accablé de sollicitations de toute espèce.

Ici c'est un Hindou, ancien engagé que l'on a négligé de rapatrier et qui étale aux yeux des passants de hideuses plaies dont l'exhibition lui vaut de lucratives aumônes.

Plus loin des nègres en haillons, professionnels de la mendicité, l'arrêtent à chaque pas et l'accablent d'injures dans leur langue heureusement inintelligible pour lui, s'il refuse quelques sous à leur paresse.

Ce sont ces bandes de malfaiteurs qui pillent aujourd'hui Saint-Pierre, défoncent les coffres-forts, arrachent les bagues ou les boucles d'oreilles aux cadavres et s'attaquent même aux blancs qui cherchent les corps de leurs parents ou les débris de leur fortune au milieu des ruines. Je n'ai été aucunement surpris lorsque des télégrammes ont apporté cette nouvelle qui a provoqué en France une indignation générale.

Après avoir dévalisé les vivants ces misérables devaient dévaliser les morts.

Aussi, quelle que soit la commisération que m'inspirent tous ceux qui trouvèrent la mort dans le cataclysme de Saint-Pierre, je réserve la plus grande part de ma pitié pour les descendants de nos compatriotes qui furent d'ailleurs les plus éprouvés. La majeure partie de la population blanche était

concentrée dans cette ville commerçante, si bien que sur 12 000 créoles qui, hier encore faisaient vivre la colonie, il n'en reste pas 6 000 aujourd'hui dans toute l'île.

Saint-Pierre était le premier établissement fondé par les Français à la Martinique. Ils avaient choisi ce point, malgré le peu de sécurité de la rade, parce qu'il était le plus rapproché de la mère patrie et que, du haut des mornes qui dominaient la ville, les guetteurs signalaient longtemps avant leur arrivée les navires qui apportaient des nouvelles de la métropole.

Beaucoup de planteurs et d'industriels dont les terres ou les usines ne se trouvaient pas à une trop grande distance habitaient Saint-Pierre presque toute l'année.

Pendant la saison fraîche il y avait de nombreuses réunions auxquelles on conviait les fonctionnaires métropolitains de la colonie. Le gouverneur et les chefs de service que leurs fonctions obligeaient à résider à Fort-de-France, avaient tous un pied-à-terre à Saint-Pierre ; ils venaient y passer quelques semaines lorsque la période des fêtes battait son plein.

Les fonctionnaires subalternes, moins favorisés, avaient la ressource de venir de Fort-de-France par le bateau quand ils étaient invités à une soirée.

Certains jours la capitale de l'île était ainsi entièrement désertée et les belles mulâtresses erraient mélancoliquement le soir sur la grande place de la Savane, sans rencontrer aucun de leurs adorateurs habituels. Les infidèles les avaient abandonnées pour aller flirter avec les gracieuses créoles de Saint-Pierre.

Ces fêtes, impatiemment attendues, jetaient seules une note gaie dans la vie monotone des officiers et des fonctionnaires de Fort-de-France. Hélas ! de longtemps on ne rira plus et on ne dansera plus dans la vieille cité d'Esnambuc. Une profonde tristesse me serre le cœur lorsque je songe à ces familles si accueillantes, à toutes ces adorables femmes, qui trouvèrent une mort si affreuse dans ce cataclysme.

Pourtant ceux qui ont péri sont les moins à plaindre. Presque toutes les familles créoles qui subsistent encore avaient leurs enfants dans les établissements d'instruction de Saint-Pierre. A cette heure, des parents, fous de douleur, cherchent vainement à travers les décombres les corps de leurs garçons ou de leurs fillettes. Ils n'auront même pas la suprême consolation d'emporter ces tristes restes puisque les cadavres sont presque tous méconnaissables.

Il y a à Bordeaux, à Paris, nombre de jeunes gens originaires de Saint-Pierre qui attendent dans une angoisse mortelle quelques nouvelles des leurs. Les malheureux apprendront toujours trop tôt qu'ils ont tout perdu, famille et fortune.

Je connais dans une pension de Paris une fillette de quinze ans dont les parents habitaient Saint-Pierre. Elle est encore dans l'ignorance de l'affreux malheur qui vient de la frapper. Personne n'a eu jusqu'ici le courage de lui faire connaître l'anéantissement de sa ville natale et la disparition de toute sa famille. Deux fois la directrice de l'établissement l'a fait appeler pour lui apprendre qu'elle était maintenant seule au monde, deux fois elle a reculé devant le coup qu'elle allait porter à cette pauvre enfant. Et celle-ci continue à jouer avec toute la gaieté et l'insouciance de son âge sous les yeux des maîtresses qui se détournent pour lui cacher leurs larmes.

De promptes mesures seront prises, je l'espère, pour venir en aide à ces malheureux orphelins qui vont se trouver dans le plus absolu dénuement. Une partie des souscriptions qui affluent de toutes parts devra être réservée pour leur permettre de terminer leurs études. Notre pays se doit à lui-même de veiller sur eux.

Par exemple il faut prendre garde que les secours envoyés pour les victimes de cette catastrophe ne soient pas détournés de leur vraie destination.

Suivant un télégramme de M. Knight, sénateur de la Martinique, l'éruption volcanique a ravagé une partie relativement peu étendue de l'île. Le reste continue donc à produire comme par le passé les légumes et les fruits qui forment le fond de la nourriture des noirs. Seuls, les blancs peuvent manquer de pain puisque c'était à Saint-Pierre que tous les *quartiers* venaient s'approvisionner.

Cependant, d'après les dernières dépêches reçues, des milliers de nègres auraient reflué vers Fort-de-France, où ils réclameraient impérieusement des vivres. Cette multitude, venue de tous les coins de l'île, ne s'est rassemblée autour de la capitale qu'avec le dessein de profiter de ce désastre pour se faire bien nourrir pendant un temps plus ou moins long.

L'administration locale doit leur refuser tout secours et réserver à ceux qui sont réellement sans pain et sans asile les vivres envoyés d'Europe et d'Amérique. Fort-de-France sera ainsi débarrassée de ces faux sinistrés qui retourneront vite dans leur village quand ils verront que personne n'est dupe de leur comédie.

Lorsqu'on aura paré aux premiers besoins, il faudra songer à répartir équitablement parmi les victimes de cette catastrophe le produit des souscriptions ouvertes dans le monde entier. Les enquêtes devront être faites avec un soin minutieux par une commission spéciale, envoyée de France, qui ne comptera parmi ses membres ni créoles, ni hommes

de couleur. Les fonctionnaires, originaires de la colonie, ne pourront en faire partie pas plus que ses représentants politiques. Il faut éviter à tout prix de fournir aux noirs un prétexte pour accuser les créoles de partialité envers les leurs et il faut d'autre part mettre les hommes de couleur à l'abri de la tentation de favoriser les mulâtres et les nègres.

Tous mes compatriotes qui ont vécu à la Martinique m'approuveront de tenir un pareil langage, parce qu'ils savent comment les choses se passent dans cette malheureuse colonie.

Dès maintenant, la métropole a le devoir de se préoccuper de la reconstruction de Saint-Pierre, soit sur le même point, soit dans une autre partie de l'île si elle veut conjurer les désastreuses conséquences de ce cataclysme. Cette cité était l'entrepôt général de la colonie. Là seulement les usines et les exploitations agricoles trouvaient le matériel qui leur était indispensable. La destruction des magasins va arrêter complètement la vie économique de l'île. En attendant qu'on les reconstruise, il faut expédier en toute hâte à Fort-de-France les outils, les machines et les ustensiles nécessaires aux planteurs et aux usiniers. Le gouvernement ne sera pas embarrassé pour faire ces envois, car il y a à Paris de nombreux créoles de la Martinique qui pourront lui donner des renseignements précieux.

Les envois de vivres et d'argent vont soulager les souffrances présentes. Mais il faut songer à l'avenir de cette colonie qui vient d'être frappée au cœur. Un puissant effort de la métropole peut seul la sauver. Je suis convaincu que la France n'hésitera pas à le faire. Elle réparera ainsi de trop nombreuses injustices.

FRANCIS MURY.

INFLUENCE DE L'EXPANSION ASIATIQUE

SUR LES

POLITIQUES RUSSE ET ALLEMANDE

TRANSSIBÉRIEN ET CHEMIN DE FER DE BAGDAD

Dans la sphère diplomatique élargie, la préoccupation de l'équilibre mondial se substitue progressivement à celle du classique équilibre européen.

De grands États, — États-Unis, Japon, sans parler de colonies quasi autonomes comme le Canada ou l'Australie, — se sont fait leur place dans le concert jadis fermé des grandes puissances du vieux monde.

De vastes problèmes, aux données lointaines et souvent éparses, se posent d'année en année plus impérieusement : fédéralisme anglo-saxon, panaméricanisme, question d'Extrême-Orient.

Pour la plupart des grandes puissances, les intérêts purement européens restent, sans doute, prépondérants, mais doivent être combinés avec les intérêts extra-européens et leur sont parfois subordonnés.

Comme l'Espagne et le Portugal au XVIe siècle, comme la France et surtout l'Angleterre depuis le XVIIe siècle, la Russie et l'Allemagne sont sorties de leurs cadres étroits.

La Russie est actuellement absorbée par la rénovation de l'Asie septentrionale et occidentale. Les Allemands fondent de grandes espérances sur les projets qu'ils commencent à mettre à exécution en Asie turque.

Je voudrais étudier l'influence de cette expansion asiatique sur les politiques générales russe et allemande.

* * *

Il y a vingt-cinq ans, la Russie était vigilante et active en Europe.

Sa guerre contre la Turquie, à la fois nationale et religieuse, était une croisade slavophile.

Respectueuse des principes de la légitimité et des droits de l'une de ses alliées d'alors, l'Autriche-Hongrie, elle laissait les Slaves du centre à leur devoir de loyaux sujets du Habsbourg. Elle prenait pour objectif le Balkan orthodoxe et slave, et, dans une certaine mesure, Constantinople, clef de la mer libre.

Elle n'allait qu'accessoirement, pour des raisons surtout stratégiques, à Kars et à Batoum, dans sa bordure asiatique méridionale.

C'est en Europe qu'elle voulait augmenter son influence.

D'autre part, satisfaite d'avoir obtenu en 1870 l'abrogation de la clause du traité de Paris relative à la neutralité de la mer Noire, la Russie avait prouvé, en 1875, par son intervention en faveur de la France, qu'elle avait conscience des conditions nouvelles de l'équilibre européen et qu'elle pressentait le danger allemand.

En 1878, arrêtée en pleine victoire par une de ses deux alliées, l'Allemagne, que soutenait son autre alliée, l'Autriche-Hongrie, elle ne pardonnait pas.

Avec le règne du tsar Alexandre III, allait bientôt commencer la période d'entente avec la France et la tentative d'affranchissement à l'intérieur de toute influence germanique.

* * *

De son côté, à la même époque, l'Allemagne veillait à la fois à l'Ouest et à l'Est.

Elle savait que la France mutilée, — qu'elle calom-

niait devant l'Europe en la disant animée d'un esprit rancunier de «revanche », — s'est engagée d'honneur à ne pas oublier les Alsaciens-Lorrains, et s'est assigné la tâche supérieure de faire triompher au profit des siens le principe moderne des nationalités.

Sous cette République qui, d'après Bismarck, devait nous perdre, les partis faisaient trêve quand un intérêt national ou militaire était en jeu. Notre armée se réorganisait si vite que, en 1875, le gouvernement de Berlin jugeait nécessaire de la détruire avant qu'elle eût acquis toute sa force.

Du côté de la Russie offensée, le duel séculaire du Germain contre le Slave pouvait recommencer d'un moment à l'autre, gigantesque et d'issue douteuse.

Bismarck craignait que ses adversaires d'au-delà des Vosges et d'au-delà de la Vistule ne s'unissent contre son Empire allemand.

Dès 1878, par l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, qui forçait Vienne à avoir une politique extérieure active, et qui mettait aux prises, dans le Balkan, l'Autriche-Hongrie et la Russie, — alliées de la veille, — il resserrait étroitement le lien qui unissait déjà l'Autriche-Hongrie à l'Empire allemand. En 1883, il commençait à s'attacher l'Italie.

Il s'était ainsi, d'avance, assuré des appuis, quand l'alliance franco-russe grandissante menaça de prendre le monde germanique comme dans un étau, le jour où de défensive elle deviendrait offensive.

L'Europe continentale était donc divisée en deux camps adverses.

C'est en Europe que paraissait nouée l'action diplomatique.

* * *

Tout au contraire, on s'aperçoit aujourd'hui que la guerre de 1878 et les événements qui en ont été la conséquence ont eu pour effet de ruiner pour un temps, en Russie, la politique d'expansion et d'influence européennes.

Dans le bel optimisme de la foi et du patriotisme agissants et enthousiastes, on avait cru à Saint-Pétersbourg et à Moscou que les Slaves, et même tous les Orthodoxes du Balkan, — opprimés, secourus, et frères d'armes dans les luttes épiques contre le Croissant, — formeraient à l'avenir pour la Russie une clientèle fidèle et une sorte de Marche hors frontière.

La désillusion fut profonde.

Les Bulgares, — un instant comblés à San Stefano et à demi délivrés à Berlin, — se laissèrent gouverner par un prince gagné à la Triple Alliance et par l'implacable Stamboulof. Sans doute, ils y étaient en partie contraints ; mais ils voulaient aussi se rendre indépendants, même de leurs bienfaiteurs russes.

En même temps, la Serbie, jalouse des Bulgares, et la Roumanie, plus soucieuse de la Bessarabie perdue que des frères de Transylvanie, — toutes deux, d'ailleurs, économiquement dépendantes de l'Autriche-Hongrie, et entraînées par leurs rois, — devinrent des annexes de l'Europe centrale.

Dans le Balkan, le petit et inébranlable Monténégro resta seul fidèle.

En même temps, la Russie venait d'apprendre par une rude expérience qu'une formidable coalition d'intérêts se formerait pour lui barrer la route dès qu'elle approcherait de Constantinople et des détroits : l'Europe s'interposait entre elle et la Méditerranée.

Et pourtant, la Russie sentait de plus en plus impérieusement, à mesure que sa flotte de guerre et son commerce d'importation et d'exportation se développaient, le besoin d'avoir un débouché sur une mer libre. Or, la Caspienne est un lac ; la mer Noire reste fermée ; la mer Blanche est gelée ; la Baltique est trop souvent obstruée par les glaces et on peut trop aisément en commander la sortie.

C'est alors que la Russie, « sixième partie du monde », mi-européenne et mi-asiatique, se tourna lentement vers l'Asie, dont les immenses plaines septentrionales lui appartiennent, et ne sont que le prolongement de son territoire européen.

Dès lors, son champ d'action s'agrandit.

Elle va renouveler en Asie l'effort de Pierre le Grand et de Catherine II vers les mers européennes.

Si la mer du Sud, l'océan Indien, est difficile à atteindre, — comme jadis la mer Noire, — la côte russe du Pacifique, depuis longtemps occupée, s'est élargie en 1860, et bientôt Port-Arthur va éclipser Vladivostok.

Pour arriver à relier à l'Oural cette côte lointaine, la Russie se met à chercher une augmentation de la force russe, non plus dans une sorte de synergie européenne des nationalités slaves et orthodoxes, mais dans une expansion de la population russe sur les terres à blé et sur les pâturages de la Sibérie méridionale.

Le chemin de fer transsibérien, — cette œuvre de géants exécutée après le chemin de fer transcaspien, — n'est pas surtout destiné à faire le transit commercial entre la Chine et l'Europe : la voie d'eau, malgré sa longueur, a pour les marchandises l'avantage capital du meilleur marché (1).

Le Transsibérien est un moyen de transport stratégique sur le Pacifique et de colonisation agricole en Sibérie.

1. En ce sens [illegible] Beaulieu. [illegible] pour Rene Pinon [illegible] et le *Journal des Débats* [illegible]

Il transportera bien moins de marchandises de terminus à terminus que d'un des terminus à un point intermédiaire, et inversement : il importera en Sibérie les produits manufacturés, et en exportera les blés, les bois, les minerais et le bétail.

Toute cette œuvre à longue portée s'accomplit en très grande partie grâce aux capitaux empruntés en France.

L'effet immédiat des prêts français, — exception faite pour les lignes stratégiques actuellement en construction en Russie occidentale, — est donc de permettre à notre alliée de s'occuper ailleurs qu'en Europe.

L'Asie absorbe ses forces vives et attire toute son attention diplomatique.

Les « Comités de bienfaisance » de Moscou et de Saint-Pétersbourg n'ont plus leur influence passée, et ne cherchent énergiquement à la reprendre que depuis peu d'années.

Les Slaves du Sud, et aussi les Slaves du centre, se sentent à demi abandonnés.

La Russie, vue d'Europe, a une attitude de « recueillement ».

* * *

Pendant la même période, la France s'occupe de son expansion coloniale. Elle est parfois paralysée par sa politique intérieure et toujours préoccupée de justice sociale. L'incident de Faschoda et la guerre sud-africaine ont réveillé la vieille inimitié contre l'Angleterre : or, dans la mesure où nous nous opposons à la Grande-Bretagne, nous cessons de regarder l'Allemagne comme un adversaire. Nous recommençons à osciller entre deux politiques, l'une continentale, l'autre maritime.

Il y a huit ou dix ans, l'Allemagne, ne se sentant plus menacée ni à l'est ni à l'ouest, profita aussitôt de la situation admirable qui lui était faite.

La Triple Alliance devient alors, de défensive et passive, non pas offensive, mais diplomatiquement et surtout économiquement active.

« Notre avenir est sur l'eau », a dit l'Empereur allemand. Mais il ne faut pas prendre cette phrase dans son sens littéral et étroit : l'expansion coloniale allemande, quel que soit son intérêt, surtout au Chan-Toung, n'a qu'une importance accessoire dans la politique générale allemande ; il en est de même de la campagne pour l'augmentation de la flotte de guerre.

C'est surtout de l'expansion économique allemande à travers l'Autriche-Hongrie, l'Italie du nord et le Balkan, vers les mers européennes du Sud, qu'est occupé l'Empire allemand actuel.

Les marchés européens du centre et du sud-est et les ports de Gênes, de Trieste et de Salonique l'intéressent plus encore qu'Hambourg et Brême, Rotterdam et Anvers.

Plus particulièrement, le courant austro-hungaro-allemand connu sous le nom de *Drang nach Osten*, qui, par Vienne et Budapest, va d'Allemagne à Kustendjé, à Bourgas, à Constantinople et à Salonique, prend une importance considérable.

D'une part, en effet, il lie économiquement des forces diplomatiques (Allemagne et Autriche-Hongrie ; Triple Alliance et certains États des Balkans) et tend à en absorber d'autres (Serbie, Monténégro).

D'autre part, il rejoint, pour ainsi dire, l'Allemagne et cette Asie Turque sur laquelle elle fonde de si grandes espérances.

Il existe, en effet, en Allemagne toute une « littérature » sur le rôle que doivent jouer les Allemands dans l'Asie occidentale : en recreusant des canaux, ils rendront à la Mésopotamie, terre qui, sous son ciel brûlant, est féconde dès qu'on lui donne de l'eau, toute la prospérité qu'elle eut depuis l'époque assyrienne et babylonienne jusqu'à la chute des Abbassides : « De leur temps, disait un mollah à un voyageur rendu sceptique par la vue de vastes étendues arides, un oiseau pouvait voltiger de jardin en jardin de Bagdad à Bassorah. » L'Asie Mineure elle-même, — haut plateau moins fertile, mais plus favorable que la Mésopotamie à la colonisation européenne, — doit être transformée : c'est vers elle surtout qu'on dirigera les émigrants allemands qui pourront y cultiver la terre, tandis que plus au sud ils devront se contenter de surveiller les travailleurs indigènes.

Le *Journal des Débats* résume très exactement les publications allemandes : « Le flot des émigrants se détournera de cette Amérique qui, depuis 1820, en a reçu cinq millions, perdus pour la mère patrie. Ils constitueront en Turquie des centres qui conserveront la langue et la manière d'être allemandes. L'Allemagne, en s'approvisionnant de blé turc, de pétrole turc, de coton turc, cultivé ou extrait par ses nationaux, échappera à la dépendance économique des États-Unis, de l'Angleterre et de la Russie (1). »

La première condition pour arriver à agir ainsi en Asie turque sera, bien entendu, de rendre la Turquie favorable aux Allemands et complaisante pour eux (2).

(1. Numéro du 15 janvier 1901.

2 « Les plus grandes difficultés auxquelles on pourrait se heurter sont plutôt de nature politique ou religieuse, et il faut se rendre compte que le gouvernement turc, aussi bien que les autorités des cercles les plus éloignés, sont tout à fait hostiles à la colonisation au moyen d'éléments étrangers. » Toutefois, d'après von der Goltz, « personne plus que le sultan Abdul Hamid II ne désire l'établissement de colons européens, et surtout allemands ! Ils s'installeraient le long des voies ferrées, et, comme l'a dit le Sultan dans une audience accordée à von der Goltz, ils acquerraient profit et

Par la suite, le développement de la prospérité et la fusion des intérêts en feront pour l'Empire des Hohenzollerns une alliée de plus en plus forte et de plus en plus fidèle [1].

Or tout cela n'est point le rêve de quelques-uns, mais bien un projet pratique, officiel et en voie d'exécution.

Il ne fut étranger, ni à l'envoi de la mission militaire allemande dont faisait partie celui qui est aujourd'hui le général von der Goltz, ni au voyage sensationnel de l'empereur Guillaume II en Orient.

En vue de le réaliser, dès 1888, M. Kaulla, représentant de la *Deutsche Bank*, obtenait la concession du chemin de fer de Haïdar-Pacha, — port situé en face de Constantinople, — à Angora, — sur le plateau d'Asie Mineure. Une « Société du chemin de fer d'Anatolie », à capitaux purement allemands, se constituait aussitôt.

Comme l'expansion asiatico-russe, l'expansion asiatico-allemande, — également stratégique et coloniale agricole, — a donc pour organe une voie ferrée : le chemin de fer de Bagdad (2).

* * *

La Russie, après s'être détournée des Balkans, et l'Allemagne, après les avoir traversés par son *Drang nach Osten*, vont-elles donc cheminer en Asie parallèlement et sans heurt, l'une vers l'océan Pacifique et l'autre vers le golfe Persique ?

L'intérêt diplomatique va-t-il continuer à se disperser par le monde, et l'alliance franco-russe à être, — ce qui est parfaitement conciliable avec sa durée, — purement défensive, et quelque peu divergente ?

Tandis que le chemin de fer de Bagdad n'est encore livré que jusqu'à Konieh, — ville située sur le plateau d'Asie Mineure et loin de l'Euphrate, — une locomotive partie de la frontière russo-européenne peut maintenant aller jusqu'à Vladivostok ou à Port-Arthur.

Le Transsibérien a été commencé le 19 mai 1891, date à laquelle le Tsar actuel, alors Césarévitch, donna à Vladivostok le premier coup de pioche. Le 9 novembre 1901, M. de Witté, — ministre qui personnifie la politique asiatique, et « qui concentre entre ses mains, avec la direction des finances russes, autant de pouvoir qu'en posséda jamais Colbert » (1), — a pu notifier à son souverain l'achèvement de l'œuvre.

Sans doute, d'une part, la colonisation de la Sibérie n'est qu'ébauchée, et, d'autre part, la construction du Transsibérien va permettre aux Russes de s'établir non seulement en Mandchourie, mais en Mongolie, en Corée, et même dans la Chine septentrionale.

Mais la première phase de l'expansion russe dans l'Asie septentrionale n'en est pas moins close au moment où est terminé le chemin de fer d'expansion.

La Russie, quelles que soient les menaces anglo-japonaises, peut s'accorder un moment de repos, d'entr'acte, pour scruter la politique mondiale.

Or ce qui se passe de l'autre côté de la frontière méridionale inquiète, — je l'ai constaté à Saint-Pétersbourg et à Moscou dès le printemps de 1901, — cette opinion publique russe, qui influence sans cesse et avec tant de force les décisions gouvernementales.

Le vaste plan allemand de résurrection agricole et d'exploitation minière constitue pour les blés et les pétroles russes un danger terrible.

La rénovation de l'Empire ottoman, hier en pleine décadence ; la formation d'une armée turque dirigée par des officiers allemands et mobilisable en Asie par chemin de fer ; l'apparition d'agents et de colons allemands non loin de la frontière transcaucasienne : l'établissement prochain des Allemands en Mésopotamie et sur le golfe Persique, sont autant de faits inquiétants pour la Russie.

Maintenant que sa marche sur l'Inde n'est plus à prévoir que comme moyen de coercition en cas de conflit avec l'Angleterre, son lent cheminement en Perse (2) a pour raison d'être l'expansion vers la mer asiatique du sud. Or le golfe Persique, — que

---

bien être, pendant que le pays profiterait du capital d'intelligence et de connaissances qu'ils apportent avec eux. Le Sultan chargea von der Goltz de rapporter ses paroles à Berlin. *Die Bagdadbahn und die deutschen Interessen in Kleinasien*, par Max Schlagintweit ; extrait de *Beiträge zur Kolonialpolitik und Colonialwirtschaft* (1900-1901, n° VI). Traduit par M. J. Francomic, *Bulletin de la Société de géographie commerciale du Havre*. — M. Bieberstein, officier allemand, vient de publier dans la revue militaire *Überall* une étude qui fait grand bruit : le but principal du chemin de fer de Bagdad est de rendre moins débile le vieil organisme turc. Grâce à lui, la Turquie pourra empêcher la Russie d'atteindre, à travers l'Asie Mineure, la Méditerranée : il sera possible de concentrer et de transporter rapidement le 4e corps d'armée (Erzeroum), le 5e (Damas) et le 6e (Bagdad), ainsi que 64 bataillons de réduits disséminés en Asie.

1. A moins que la renaissance actuelle de l'Empire ottoman ne soit que [illegible] le mieux de la fin. En ce cas, l'Allemagne se sera créé des droits sur son héritage asiatique.

2. Pour tout ce qui concerne le chemin de fer de Bagdad, voir l'historique qui en a fait M. Peyermoloff, premier numéro du *Bulletin du Comité de l'Asie française*.

1. *La Pensée russe*, journal [illegible] Numéro du 2 novembre 1901 [illegible] M. de Witté [illegible] des Finances, avec les titres de [illegible] seiller privé. Il est tout puissant [illegible] avec des matériaux nationaux, il a extraordinairement développé l'industrie métallurgique en Russie d'Europe. — Voir l'étude de M. [illegible] septembre 1901 et l'article [illegible] *nightly Review* de juin 1901.

2. La Russie [illegible] monopole pour les emprunts à contracter par la Perse, et pour les chemins de fer à construire.

l'océan Indien semble envoyer à l'avance de l'Empire des tsars, — sera bientôt plus menacé par les trains turco-allemands que par la flotte anglaise : si l'Angleterre le veut, elle ne trouvera plus en face d'elle la Russie et l'Allemagne unies comme au moment de l'incident de Kowet (1).

Le chemin de fer de Bagdad enlève par avance une partie de sa raison d'être au chemin de fer d'expansion que la Russie projette de construire en Perse, du nord vers la mer, du Caucase à Bender Abbas, ou, plus probablement, du Transcaspien à Tchabar par Méched.

La Russie, depuis que l'Allemagne, — loin de se développer parallèlement à elle, — pénètre ainsi dans sa sphère d'influence, cherche, comme tout organisme vigoureux dès qu'il est provoqué, à prendre l'offensive : elle se souvient qu'elle a déjà vaguement songé à s'établir en Arménie turque et sur le golfe d'Alexandrette.

Le conflit russo-allemand, après s'être apaisé en Europe, renaît donc en Asie.

Déjà, de 1894 à 1899, s'est joué à Constantinople, entre l'Allemagne et la Russie soutenue par la France, comme un prologue du drame futur. Le chemin de fer concédé à la Société allemande d'Anatolie devait passer au nord du plateau d'Asie Mineure ; c'est-à-dire près de la frontière russe, et loin des petites lignes côtières françaises de Smyrne, de Mersina et de Beyrouth. La France et la Russie demandèrent à Constantinople une modification de tracé, et obtinrent gain de cause du jour où la France offrit son concours financier à l'Allemagne, qui déjà commençait à manquer de capitaux. Le chemin de fer de Bagdad, définitivement dévié vers le sud, appartient aujourd'hui à une Société internationale, fiction derrière laquelle luttent d'influence la *Deutsche Bank*, c'est-à-dire l'Allemagne, et la Banque ottomane, c'est-à-dire la France.

Il n'en reste pas moins infiniment probable que l'effort de colonisation sera fait par la seule Allemagne, et il est certain que tout le bénéfice stratégique sera, pour la Turquie, son alliée de fait (1).

Le danger, légèrement atténué, subsiste donc pour la Russie.

Tandis qu'elle s'inquiète à peine des perturbations causées en Europe centrale et balkanique par l'expansion économique de l'Allemagne, elle ne paraît pas disposée à laisser un voisin puissant s'installer paisiblement en Asie-Mineure et en Mésopotamie.

Le *Drang nach Osten* la préoccupe, non par sa source, mais par son embouchure.

Mais le moyen pratique de maîtriser un torrent est de le régulariser à sa naissance, et non de lui opposer des digues là où il est déjà impétueux.

Peut-être, les difficultés qui naissent en Asie occidentale vont-elles attirer l'attention de la Russie sur la lutte soutenue, au point de départ du *Drang*, par les Slaves d'Autriche contre les Allemands.

Il est plus que probable que, — retenue en Asie, — la Russie cherche dès maintenant à tarir le *Drang* asiatique, en barrant économiquement à l'Allemagne l'Europe sud-orientale. D'où son essai de politique italo-monténégrine. D'où aussi un effort pour détacher l'Autriche-Hongrie du groupement que forment actuellement la Triple Alliance et ses satellites (2) : — ou bien, la Russie transformerait ainsi le *Drang* européen en un courant purement austro-hongrois vers Salonique, alimenté au besoin par des capitaux français, qui pourraient alors trouver dans les Balkans un emploi plus profitable et plus patriotique qu'en Asie occidentale ; — ou bien, l'Autriche-Hongrie s'orienterait vers l'ouest ; — ou bien, et plus probablement, elle serait une « Suisse monarchique », pacifique, et notre amie.

Dès lors, l'Alliance franco-russe, — ou plus active, ou complétée, — deviendrait enfin convergente en Europe et capable de réaliser la promesse faite au monde attentif, quand furent prononcés en rade de Cronstadt, puis dans la plaine de Bétheny, les mots magiques de « justice » et d' « équité. »

Cette politique nouvelle est d'autant plus possible que l'empire allemand traverse une ère de difficultés : il commence à souffrir d'une grave crise financière et économique ; il lui faut résoudre un problème douanier aux données contradictoires et aux incidences diplomatiques dangereuses ; il soulève témé-

(1) L'écrivain anglais, qui, sous le pseudonyme de « Calchas » fait campagne dans la *Fortnightly Review* (août et oct. 1900, janv., avr. et déc. 1901) pour l'entente anglo-russe, a parfaitement compris que la Russie ne fera à personne et pour aucune raison le sacrifice de son expansion en Perse et dans la Chine du Nord, — vers l'océan Indien et vers l'océan Pacifique, les deux grandes mers libres asiatiques. Sa thèse est, par cela même, autrement solide que celle soutenue, sous la signature « A, B, C, etc. », dans les articles de la *National Review* (nov. et déc. 1901), longuement commentés par la presse française, notamment le journal *le Matin*, et accueillis avec hostilité par la presse russe : « A, B, C, etc. » n'accordent pas de débouché sérieux à la Russie sur la mer Asiatique du sud et rendent ainsi impossible l'accord qu'ils proposent. — Voir *Annales des Sciences politiques*, mars 1902, mon article sur *la campagne de « Calchas » dans la « Fortnightly Review » contre une entente anglo-allemande pour un accord anglo-russe.*

(1) M. de Witte a refusé d'entrer dans la combinaison financière définitive. On prétend qu'il a inspiré l'article du *Messager des Finances* où le chemin de fer de Bagdad est dénoncé comme le concurrent du Transsibérien. Les Russes cherchent actuellement à obtenir le plus d'avantages possible dans le nord-est de l'Asie Mineure, région qu'ils considèrent comme définitivement réservée à leur influence depuis que le chemin de fer a été dévié vers le sud.

(2) Voir mon article sur « l'Italie, l'Autriche-Hongrie et l'Alliance franco-russe », *Revue d'Europe*, janvier 1902.

rairement les difficultés polonaises (1); malgré les efforts de Guillaume II, l'opinion publique complique les difficultés commerciales anglo-allemandes de difficultés diplomatiques.

L'intérêt du drame mondial se concentre à nouveau sur l'Europe. Si nous voulons nous donner la peine de prévoir et de vouloir, nous avons une belle partie à y jouer.

RENÉ HENRY.

LE LENDEMAIN (2)

Roman.

Marta lut et relut ces lettres deux ou trois fois encore, torturée par toutes ces phrases d'amour, sentant un serrement de cœur pour chaque baiser qu'Elvire avait donné à Albert, oppressée par la conviction désespérée que, malgré tout ce qu'elle pourrait dire ou faire, elle ne pourrait effacer ces souvenirs de l'esprit de son mari. Et l'amour complet, infini, comme elle se l'était figuré, était-il donc possible avec d'autres souvenirs? Si ses baisers succédaient à d'autres baisers, si elle ne pouvait trouver de nouvelles caresses, si les mots qu'elle avait cru faire jaillir pour lui n'étaient que la répétition de cent et cent autres pareils dits auparavant, qu'était-elle donc, sinon la dernière arrivée, l'infortunée voyageuse qui trouve toutes les places prises?

A côté de ces réflexions il en surgissait une autre, plus profonde, qui aurait pu la consoler à un certain point de vue, et qui, au contraire, ajoutait amertume sur amertume. C'était la persuasion qu'Albert n'avait pas répondu à l'amour d'Elvire. Tout le prouvait : les doux reproches de la pauvre femme sur la froideur de son amant, les rares réponses de celui-ci, les fleurs oubliées, cette dédicace passionnée qu'il n'avait seulement pas pris la peine de coller à la photographie, et cette façon de qualifier Elvire d'*exagérée*, terme dans lequel Marta revoyait Albert tout entier. Il n'avait pas aimé Elvire non plus; il n'avait rien senti, il n'avait rien compris.

Et si l'amour délirant d'Elvire ne l'avait pas enflammé, il fallait croire vraiment qu'il était pareil à la salamandre, insensible à toute flamme. Ce n'était donc pas parce que la passion était tarie en lui qu'il se montrait ennemi des transports amoureux; il ne s'agissait pas de guérir une maladie, ni de raviver un sentiment; Marta se trouvait devant une nullité absolue.

Mais cette nullité, perceptible à sa subtile analyse, disparaissait dans la synthèse que toute personne non prévenue aurait pu faire du caractère d'Albert. Il avait tout ce que les hommes croient suffisant pour une femme et ce que beaucoup de femmes elles-mêmes croient l'être également; il avait en plus la franchise de sa nature et l'honnêteté de ses principes. Il aimait Marta de la seule manière qu'il pût aimer.

Pouvait-elle s'en plaindre? Non, non, elle aurait été une indigne et ingrate créature. Elle pleurait, tenant entre ses mains les lettres d'Elvire, déchirée par la douleur, sentant le froid de ces cendres mortes, sentant, en même temps que sa propre tristesse, la tristesse profonde qui montait de toutes ces illusions détruites, de tout cet irrémédiable passé.

Une chape de plomb lui semblait être tombée sur ses épaules, chassant les rêves, les mobiles imaginations de la jeunesse. Elle se sentait vieille de toutes les années d'Albert, de tout ce qu'il avait vu, éprouvé, de ces amours qu'il avait traversées en les effleurant, de ces larmes qu'il avait inconsciemment fait verser; et elle ne ressentait ni colère, ni envie; seulement une grande, une infinie lassitude, comme si on lui eût brisé les ailes.

* * *

Albert était sorti pour sa visite habituelle à ses terres et ne devait rentrer que pour le dîner, vers cinq heures. Comment ferait Marta pour tromper l'angoisse qui la dévorait?

Décidée d'abord à se taire, elle en était venue ensuite à une transaction avec son propre orgueil : elle parlerait, mais elle parlerait par surprise, voulant découvrir les intimes pensées de son mari, jouant avec habileté de la carte que le hasard lui avait mise entre les mains.

En attendant, elle s'était souvenue de certaine petite corbeille où étaient amoncelées des photographies de toute sorte; elle alla la chercher, et l'ayant vidée sur une table, elle commença à examiner minutieusement son contenu, commençant tout d'abord par l'élimination de toutes les images masculines et par celle d'un chien caniche qui avait été reproduit majestueusement assis au beau milieu d'un fauteuil.

Elle écarta ensuite impatiemment une foule de vieilles tantes, d'aïeules et de bisaïeules, de bébés dans les bras de leurs nourrices, d'enfants groupés, jusqu'à ce que tout ce lot de photographies se trouvât réduit à une douzaine à peu près de femmes passables.

Et encore fallait-il beaucoup d'imagination pour se figurer capables d'avoir exercé une séduction

(1) Voir « Polonais contre Prussiens », *Revue Bleue* du 8 février 1902.

(2) Voir la *Revue* des 12, 19, 26 avril, 3, 10 et 17 mai.

quelconque ces figures effacées sur ces fonds jaunâtres, vieillies comme seules vieillissent les photographies dans leur impitoyable réalisme; figures aux bandeaux plats ou aux cheveux relevés sous la forme de petits boudins, aux yeux effarés et effroyables, ou sottement attendris dans la préoccupation de la pose; visages grimaçants et stupides, en général. Et les costumes! Des manches larges, à gigot, à sabot, à cloche, à la paysanne; des tailles allongées ou raccourcies, et des volants, et des *paniers*, et des formes et des garnitures invraisemblables.

— Quels monstres! — pensait Marta, — et probablement, dans dix ou quinze ans, on dira la même chose de moi.

Elle cherchait minutieusement, pour découvrir le nom d'Elvire. Elle crut avoir trouvé cette Elvire en une jeune femme languissamment appuyée contre une colonne, l'index de la main droite appuyé sur la joue, la main gauche tombant le long de la robe, mais son nom ne se voyait nulle part. Alors elle fut assaillie d'un doute : Albert devait conserver ce portrait en quelque lieu secret, dans quelque coffret, dans quelque sanctuaire jalousement dérobé aux yeux profanes, peut-être caché sur son cœur. Des flammes lui montèrent au visage. Certes, cet amour ne ressemblait pas aux autres; Elvire ne pouvait être confondue avec Judith; si froidement que ce fût, Albert devait avoir aimé cette jeune fille et conservé d'elle un ineffaçable souvenir.

Torturée par ce soupçon, elle ne se souvenait plus de s'être tourmentée d'abord de la pensée qu'Albert n'avait pu répondre à l'amour d'Elvire, étant réfractaire à la passion. Elle maniait une lame à deux tranchants et s'y lacérait de quelque côté qu'elle la tournât.

Apollonia, voyant sa jeune maîtresse aller et venir par la maison d'une façon fébrile, lui demanda si elle ne se sentait pas bien.

Elle avait l'enfer dans le cœur. Jusqu'où s'étaient-ils aimés? Jusqu'où Elvire avait-elle réussi à animer la statue? S'était-elle donnée à lui avec l'ardeur qui transpirait dans ses lettres?

Et ensuite? Et où était-elle maintenant?

L'inaction de l'attente lui devenait insupportable.

Elle prit son ombrelle et s'achemina à travers champs à la rencontre de son mari. Elvire aussi avait dû parcourir quelquefois ces sentiers, pensant à lui, confiant à l'air et au ciel des soupirs passionnés; et qu'en était-il resté? Où va finir l'amour et pourquoi finit-il? La fin, c'est la mort; mais la pire de toutes les morts est celle que l'on sent.

Oh! l'horrible tristesse!

Elle était dévorée du besoin de voir Albert, de le toucher, de se persuader qu'il était à elle, qu'il ne lui échapperait jamais; et elle voulait lui dire qu'elle l'aimait comme Elvire l'avait aimé, plus qu'Elvire.

Elle pleurait, faisant rouler les cailloux qu'elle chassait du bout de son ombrelle, arpentant fiévreusement le chemin.

Soudain, à un tournant, elle se trouva face à face avec le gros docteur, dont la haute et large personne et le volumineux chapeau, le seul chapeau *tuyau de poêle* que l'on vît dans le pays, tenaient tout le sentier. Il déclamait des vers, mais il se tut en apercevant Marta. La jeune femme l'intéressait; il ne laissait jamais passer une occasion de lui témoigner sa sympathie.

— Où allez-vous? lui demanda-t-il sans façon.

— A la rencontre d'Albert.

— De ce côté?

— N'est-il pas par là?

— Non, vraiment. Vous y arriveriez quand même, tous les chemins menant à Rome, mais peut-être ne rencontreriez-vous pas votre mari aujourd'hui. Si vous me le permettez, je vous remettrai dans la bonne route.

Marta très confuse, sentant sa figure bouleversée, ouvrit son ombrelle pour la cacher tant soit peu, en attendant de l'avoir recomposée.

— Septembre est le plus beau mois de l'année, dit le docteur suivant le cours de ses pensées — les poètes disent que c'est avril, mais c'est une erreur. En avril, il pleut trop, les blés n'ont pas d'épis, les arbres n'ont pas de fruits, les vignes sont sans feuilles, le soleil sans chaleur; il neige parfois! Mai vaut un peu mieux; on y a des fraises, si l'on n'a pas autre chose. Je vous recommande juin : tout sort de terre, tout fleurit, les champs sont une splendeur, les pois et les haricots se vendent bon marché. Jetons un voile sur juillet et août; c'est la seule chose à faire pour une période pendant laquelle on ôterait jusqu'à sa chemise!...

— Connaissez-vous l'institutrice de village? interrompit Marta, profitant de la pause.

— Cette petite bossue? Oui.

— Il y a longtemps qu'elle est ici?

— Sept ou huit ans, je ne sais au juste.

— Et celle qui l'a précédée?

— Je l'ai connue aussi.

— Elle s'appelait Elvire?

— Elvire?... c'est possible, mais Elvire comment?

— J'ignore son nom de famille. Était-elle jeune?

— Assez.

— Jolie.

— Une brunette, vous savez, de ces brunettes aux yeux noirs et aux dents blanches de celles dont on ne peut dire qu'elles soient tout à fait jolies ni tout à fait laides.

— Vous l'avez beaucoup connue ?

— Oh ! beaucoup, ce serait trop dire. Je lui ai parlé une fois ou deux. Elle était sympathique.

— Pourquoi est-elle partie ?

— Qui le sait ! On l'aura probablement nommée ailleurs.

— Alors, vraiment, vous ne pouvez pas me dire si elle s'appelait Elvire ?

— Je ne m'en souviens absolument pas.

Marta, ayant fermé son ombrelle, recommença à faire rouler les cailloux et redevint silencieuse.

— Septembre, — reprit le docteur, — voilà le triomphe de l'année ! C'est le mois où se remplissent les caves et où la table est pourvue de gibier ; les aires se dépouillent de leur beau tapis jaune pour combler les greniers, la terre se repose dans la tranquille majesté d'une mère qui contemple ses enfants. Et voyez, quel ciel pur, sans nuage ! quelle splendeur de végétation ! Septembre, — ajouta-t-il, après une pause, — est peut-être aussi la meilleure saison de la vie. Ne le croyez-vous pas ?

Marta, distraite, répondit par une insignifiante interjection.

— J'en suis convaincu. La jeunesse a trop de verdeur ; l'âge viril, trop d'orages.

Il releva avec une sorte d'orgueil sa tête grisonnante sur laquelle le *tuyau de poêle* se tenait perché d'un côté par un miracle d'équilibre ; ses yeux intelligents brillèrent et ses narines sensuelles aspirèrent l'air fortement.

Les plantes, — dit Marta, — sont plus heureuses que nous.

Il ne savait à quoi se rapportait le propos et répondit à tout hasard :

— Les plantes ont leurs malheurs, elles aussi : la grêle, la faux.

Puis ils se turent, cédant tous deux à la domination de leurs propres pensées, subissant l'influence de ce doux après-midi d'automne.

Ils marchaient, l'œil errant, l'esprit exalté ; aspirant la senteur des prairies, écoutant les mésanges qui volaient d'arbre en arbre.

Le docteur s'arrêta tout à coup.

— Que regardez-vous ? demanda Marta après avoir attendu un moment.

— La courageuse bestiole !

Cette exclamation n'étant pas une réponse, Marta s'arrêta elle aussi pour voir ce dont il s'agissait.

Une araignée avait lancé ses fils entre deux branches d'acacia, de haut en bas, régulièrement ; elle se préparait ensuite à travailler en rond à sa toile ; mais une chenille tombant d'un rameau supérieur avait brisé un de ses fils et elle était en train de le rattacher.

— N'est-ce pas du courage cela ?

Marta sourit vaguement.

— Mais ce n'est pas assez. Attendez un moment, jusqu'à ce qu'elle ait rattaché son fil. Bien ! Maintenant voici un nouveau coup du sort.

Il donna de l'index et du pouce une chiquenaude au fil renoué.

— Méchant ! fit Marta.

— Regardez, regardez, — cria le docteur enthousiasmé, — voilà que des pattes et de la bouche elle recommence sa besogne.

Bravo ! Bravo, petite araignée !

Et savez-vous qu'il en est ainsi sa vie durant ? Ce faible insecte ne se décourage jamais ; un fil brisé, elle en jette un autre ; que le second se casse, elle fabrique le troisième. En avant, toujours en avant ! C'est sa devise de famille. Voyez comme elle est déjà montée ; la voilà tout en haut. Paf !

— Oh ! cruel, — s'écria Marta, voyant qu'il avait encore arraché le fil ténu, — perfide.

Il la regarda jusqu'au fond des yeux et, troublée, elle les baissa.

— Je vous demande pardon, — dit-il, — j'ai voulu vous montrer jusqu'à quel point on peut être courageux.

L'araignée refaisait sa toile, montant, montant toujours, pendant que Marta l'observait, non sans jeter quelques coups d'œil à la dérobée vers son rude compagnon.

Mais il lui dit simplement :

— Allons trouver Albert.

Et silencieusement, ils se remirent en marche.

Ils le rencontrèrent bientôt. Il venait tout doucement, du pas régulier d'un homme qui est sans préoccupation, sa belle physionomie ouverte et sereine.

Ils retournèrent ensemble tous les trois jusqu'au bourg, jusqu'à la porte des époux, où le docteur prit congé d'eux.

Marta pensait qu'elle tenait enfin Albert et le dévorait des yeux pendant qu'il suspendait tranquillement son chapeau.

— J'ai faim, et toi ? dit-il en s'asseyant à table.

— Mais oui, un peu.

— Apollonia est-elle arrivée à trouver ces bienheureuses cailles ?

— Non, pas encore aujourd'hui, ce sera pour demain.

Marta avait les lettres d'Elvire dans sa poche ; elle les prit et alla les mettre dans sa table à ouvrage ; puis elle s'assit à côté de son mari, calme en apparence, mais l'œil fixe, l'esprit agité.

— Mme Merelli a eu une petite fille cette nuit.

— Je le sais.

— Tu pourras aller bientôt la voir.

— Oui.

— Il paraît qu'elle est à merveille.

Après un long silence, pendant qu'Albert lui versait à boire, Marta demanda :

— Si j'avais une petite fille, comment voudrais-tu l'appeler ?

— Comme tu voudrais.

— Mais encore ?

— J'aimerais lui donner le nom de ma mère, par exemple, ou celui de la tienne.

— Oui, ce serait très bien ; cependant il y a des personnes qui préfèrent des noms de fantaisie : Ida, Mathilde, Elvire... Te plaît-il, le nom d'Elvire ?

— Ni plus, ni moins que les autres ; j'attache peu d'importance aux noms. Je ne m'étais jamais informé du tien ; c'est toi-même qui me l'as appris.

Marta l'observait intensément, toute tremblante, et espérant que, tout au moins, il s'apercevrait de son trouble et lui en demanderait la cause. Elle s'y était déjà préparée. S'il lui demandait : Te sens-tu souffrante ? sa réponse devait être à peu près celle-ci : Oui, d'un mal que toi seul peux guérir, etc., etc. Mais rien de tout cela.

Albert continuait à manger de bon appétit et se borna à exhorter sa femme à manger aussi, voyant qu'elle laissait presque tout dans son assiette. A la fin du dîner il lui demanda :

— Ta mère n'a pas écrit encore quand elle viendra ?

— Non.

— Si elle tarde, le froid arrivera avant elle.

Marta aurait pu lui donner les raisons de ce retard, entrer dans les détails d'un assez comique contretemps, mais cela l'aurait entraînée trop loin de ses préoccupations et elle ne se sentait pas la force de feindre ni de se maîtriser. Elle préféra rester muette, piquant la nappe avec sa fourchette.

Albert dit encore :

— Quand ta mère viendra, tu pourras lui installer la chambre au fond du corridor ; elle y sera mieux qu'ailleurs ; cette pièce est bien exposée et très gaie.

L'évocation de sa mère remua Marta dans le fond de l'âme ; le souvenir de tant de tendresses perdues lui serra le cœur et la gorge, et se sentant étouffer, elle se leva et fit deux ou trois tours dans la chambre. Passant à côté de sa petite table à ouvrage, elle en ouvrit rapidement le tiroir, y prit le paquet de lettres et le jetant devant son mari :

— Vois donc ce que j'ai trouvé aujourd'hui dans la caisse, cette vieille caisse qui était au grenier, fermée à clé.

Albert regarda les lettres, d'abord avec indifférence, puis avec surprise, et enfin, en ayant lu une :

— Mais d'où sort cela ?

— Je te l'ai dit ; ces lettres étaient dans cette vieille caisse.

— Seules ?

— Oh ! avec des bouts de frange, des vieux rideaux des clous...

— Tiens, tiens, tiens !

— Tu ne savais pas qu'elles étaient là ?

— Ah ! vraiment non !

— Tu es fâché que je les aie lues ?

— Quelle idée ! Le passé est le passé.

Ses manières étant toujours calmes, il repoussa les lettres doucement, disposé à parler d'autre chose.

Marta eut une audace inaccoutumée ; elle alla s'asseoir sur un des genoux d'Albert et lui entourant le cou de ses bras, elle murmura, la bouche contre son oreille :

— L'as-tu beaucoup aimée ?

Il eut un moment d'embarras ; la situation réclamait un de ces élans auxquels se refusait son tempérament ; un seul baiser, mais ardent, aurait suffi. Albert, au lieu de cela, éprouva un mouvement d'irritation contre Marta qui lui imposait l'ennui d'un tel interrogatoire.

— Qu'importe cela, à présent ?

— Mais tu sais bien que je suis jalouse de ton passé, — dit Marta sans se détacher de lui, enfoncée dans la tiédeur de son cou qu'elle couvrait de petits baisers successifs.

Albert se dégagea sans hâte des bras de sa femme répliquant :

— Et que puis-je y faire, moi !

C'était une réponse à l'Apollonia, une de ces observations froides, pleines de bon sens qui coupent court aux suaves menteries du sentiment. Cependant Marta, à la place de son mari, aurait trouvé, sans mentir, un autre mot...

Elle quitta ses genoux et s'assit à son côté, mettant les lettres devant elle.

— Est-elle morte ? — demanda-t-elle tout d'un coup.

— Je ne crois pas, mais depuis qu'elle est partie d'ici, je n'en ai plus rien su.

— Tu ne lui avais pas promis de l'épouser ?

— Jamais.

Marta fut reprise d'un de ses élans :

— Dis-moi la vérité, Albert, dis-la-moi ! Je comprends si peu de chose à vos amours masculines...

— Que dois-je te dire ?

Elle s'aperçut que formuler sa pensée n'était pas si facile, et balbutia :

— Si tu l'as aimée beaucoup... beaucoup... et si elle aussi...

— Je ne sais pas si elle m'a aimé beaucoup, beaucoup...

Marta interrompit :

— Comment en douter après ces lettres ?

— Oh ! les lettres ! — s'écria Albert en riant. — c'est votre façon d'aimer à vous autres femmes, des phrases ! Pour ma part, elle me plaisait.

— Rien de plus.

— C'est tout ce qu'il faut, il me semble, pour avoir d'amoureuses relations avec une jeune fille. Elle s'exaltait, cette pauvre Elvire, imaginant une passion romanesque, des transports, un enlèvement, du poison, que sais-je, moi ? J'aurais été très malheureux si je l'avais épousée.

Marta se tut un instant, et puis :

— Elle était jolie ?

— Sympathique.

— Blonde ou brune ?

— Brune.

— Grande ?

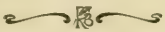
— Comme ci, comme ça.

Autre silence.

NEERA.

Traduit de l'italien par Mme DUCESNEL.

(*A suivre.*)



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Ève stériles.

Les Ève stériles, par Rémy Saint-Maurice ; Lemerre, éditeur. — *Au seuil du Siècle. Esquisses contemporaines*, par Pierre de Barneville ; Perrin, éditeur. (Chapitre sur le problème féministe.)

M. Rémy Saint-Maurice admire M. Paul Hervieu. Ce n'est pas un crime ; c'est peut-être une faute. Une faute qu'on pardonne car toutes les admirations sont dans la nature. Mais pourquoi imiter les romanciers qu'on admire ? L'admiration n'est funeste que parce qu'elle conduit nos contemporains à l'imitation. Les écrivains de la dernière génération sont atteints d'une bien fâcheuse maladie : ils admirent furieusement ceux qui les ont précédés, et c'est pourquoi ils sont si prodigieusement dépourvus d'originalité. Plût au ciel que nous fussions enclins à dénigrer ! Ce travers nous préserverait d'un vice. Nous rechercherions ardemment les idées nouvelles et les nouvelles conceptions littéraires. Et dans la littérature romanesque elle-même nous introduirions quelque chose d'imprévu, quelque chose d'inédit, et donc, de plaisant et de jeune et de bien fait pour marquer la place importante des écrivains d'aujourd'hui dans l'histoire littéraire de la France. Mais nous n'avons pas d'ambitions si hautes. Et nous jugeons assez sottement de la valeur des écrivains d'hier d'après le succès qu'ils ont obtenu. Et parce que Paul Bourget et Paul Hervieu ont obtenu beaucoup de succès, ainsi qu'un grand nombre de succès, nous les tenons pour les premiers d'entre les écrivains de notre temps et pour les plus dignes d'être imités par nous. Déplorons cette ferveur d'imitation qui annihile depuis plus de dix ans presque toute notre littérature romanesque.

Certes, nous ne méprisons pas l'effort notable d'un Paul Bourget ou d'un Paul Hervieu. Mais, chaque chose a son temps. Saluons, en passant, avec tout le respect qu'on voudra, ceux qui doivent être maintenant d'autant plus démodés qu'ils furent davantage à la mode. Si leur succès fut tel qu'on se plaît à le dire, nous le proclamerons le mieux du monde en cherchant des succès différents du leur dans des chemins qu'ils n'ont pas frayés. S'ils ont créé un genre, prouvons que leur création fut complète en créant, autant que faire se peut, un genre nouveau. Plus nous nous acharnerons à nous séparer d'eux, plus nous démontrerons qu'ils furent grands.

Hélas ! les plus originaux parmi les écrivains de la génération contemporaine ont la manie d'être des disciples. Ils ne veulent pas qu'on les juge ; ils préfèrent qu'on les compare. Ainsi Rémy Saint-Maurice, qui semble vraiment avoir quelque goût pour l'originalité, fait tout ce qu'il peut pour dissimuler ce goût et pour laisser croire qu'il est seulement un imitateur. Il admire et il imite Paul Hervieu. Il l'admire mal puisqu'il l'imite bien. Révélons l'effroyable vérité dans toute son horreur, peut-être séduisante : Rémy Saint-Maurice est un romancier infiniment élégant et mondain ! Le malheureux ! Quel romancier de moins de trente ans voudra bien se résoudre à manquer d'élégance ! Lequel daignera ne pas être un romancier mondain ! Rémy Saint-Maurice s'attarde encore à peindre des vicomtes : c'est donc si intéressant que cela les vicomtes ! Et d'ailleurs est-il bien certain qu'il en reste dans notre société ? Rémy Saint-Maurice est encore persuadé... mais de quoi est-il donc persuadé ? « Le vicomte de Chastanzeaux portait sur des épaules minces d'aristocrate une belle tête fine, intelligente, marquant la race. » La race : qu'est-ce que c'est que ça ? Il y a longtemps que cela n'existe plus que dans les romans ! Anatole France prétend, il est vrai, que cela se distingue encore en quelques demoiselles de magasin de la rue de la Paix... Rémy Saint-Maurice consent à nous présenter dans des salons garnis d'orchidées « jusqu'aux corniches du plafond », ce que blâme d'ailleurs le vicomte de Chastanzeaux « avec son vieux tact nobiliaire (*sic*) ». Rémy Saint-Maurice ne répugne pas à nous faire connaître un romancier mondain, si mondain ! et élégant, si tellement élégant ! qui « tire une cigarette d'un étui de nacre »,

qu'il fume dans son cabinet de travail où se trouve « un tapis de haute laine ». Puis le même romancier « étendit la main vers un des tubes en verre de Hongrie placé à sa portée, y cueillit une tubéreuse que distraitement il respira ». On peut aimer la tubéreuse, mais décidément le tube en verre de Hongrie, c'est trop. Et naturellement les héros et les héroïnes de Rémy Saint-Maurice seront extraordinairement « distingués » et merveilleusement raffinés. Et M. Saint-Maurice ne nous laissera rien ignorer ni de leurs cravates, ni de leurs toilettes, ni de leurs clubs, ni de rien de ce qui aurait dû cesser depuis longtemps de nous intéresser.

Rémy Saint-Maurice, car il a beaucoup de grâces délicates, nous intéresse tout de même à ces héros mondains. Mais il devine que le roman mondain ne saurait plus se suffire à lui-même et que, même compliqué de psychologie, il a cessé de nous plaire et de passer pour neuf à nos yeux trop longtemps éblouis. Et il pense l'enrichir et comme le renouveler en le chargeant d'un grand débat sur le féminisme et sur ses conséquences. C'était vraisemblablement une idée ingénieuse que de nous montrer les ravages causés par les théories féministes dans le milieu mondain le moins apte de tous à comprendre ces théories et à les mettre en pratique.

Aussi bien, ce n'est pas le féminisme véritable, mais la caricature du féminisme que nous dépeint Rémy Saint-Maurice. Quelques mondaines, en quête d'un snobisme peu répandu, se piquent ingénument d'être féministes. L'une devient aussitôt la maîtresse d'un romancier mondain (c'est une grande question que celle de savoir si les romanciers mondains sont plus agaçants dans les romans que dans la vie ou dans la vie que dans les romans) et elle devient sa maîtresse pour obtenir un article en faveur de l'*Association féministe*. C'est beaucoup donner pour recevoir peu. Il est vrai que l'article paraît dans le plus grand journal parisien et qu'il est très reproduit. Les autres passent des examens à la Sorbonne : exercice assez inoffensif. L'une, enfin, prépare une thèse sur la « patavinité dans Tite-Live ». Celle-ci est franchement inexcusable ; et on ne saurait trop reprocher au féminisme de conduire une femme à des excès aussi monstrueux.

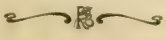
Et comment se manifestent donc les dangers du féminisme dans ce monde élégant ? D'abord toutes les héroïnes de Rémy Saint-Maurice deviennent à qui mieux mieux amoureuses de Michel Stahlin le romancier. La vicomtesse Hilda de Chastanzeaux triomphe, non pas parce qu'elle est la plus féministe mais parce qu'elle est la plus belle. Et Caroline Tessier, docteur en droit, licencié ès lettres, envoie à l'infortuné mari une lettre anonyme. Telle est l'intrigue des *Ève stériles*. Mais longtemps avant le féminisme, les vicomtesses avaient la faiblesse d'être amoureuses des romanciers mondains : ce sont du moins les romanciers mondains qui nous ont fourni ce curieux détail. Et en vérité, s'il n'y avait que les femmes féministes pour user de la lettre anonyme, les maris trompés seraient trop heureux. Ce n'est donc pas le féminisme qui détermine les aventures de la vie des femmes insupportables et charmantes que Rémy Saint-Maurice nous fait aimer et détester. Mais M. Saint-Maurice a-t-il voulu condamner le féminisme surtout parce qu'il éloigne les femmes de la maternité et d'elles fait des Ève stériles ? Nous répondrons encore que ce n'est pas dans les milieux mondains que le féminisme a produit cette conséquence, et qu'assurément, parmi la société brillante et bien parisienne, l'ovariotomie fut à la mode avant le féminisme. Au reste, des quatre ou cinq femmes toquées d'« humanisme intégral », qui circulent assez prétentieusement devant nous, l'une d'elles est mère. Elle fait apprendre à sa fille, Louisette, les déclinaisons grecques : ce qui est un tort assurément. Et cette fillette, qui, âgée de huit ans, connaît déjà les verbes en μι, meurt d'une méningite ; cela devait lui arriver. Et cette mort mélancolique, si doucement mélancolique, de la pauvre enfant est décrite par Rémy Saint-Maurice avec un art délicieusement émouvant. Mais la mère se suicide près du corps de sa fille. Folle de féminisme, en elle survit un instinct plus puissant que les autres : l'instinct de la maternité. Est-ce ce que voulait démontrer M. Saint-Maurice ? Mais alors il ne faut pas conclure que les féministes forcenées sont engagées normalement à devenir des Ève stériles.

Allons plus loin. M. Remy Saint-Maurice qui se flatte certainement d'être antiféministe et de savoir pourquoi il l'est, combat ce mouvement social avec une aimable fantaisie. Elles peuvent être amusantes, ces femmes qui préparent des thèses sur la patavinité, ou qui se livrent entre elles à de pédantesques dissertations, ou qui, diplômées exagérément, méprisent plus qu'il ne convient leurs maris dénués d'étude et un peu d'esprit. Mais ce n'est là qu'un féminisme bien superficiel et factice ; ce n'est guère qu'un féminisme de salon. Il est, si vous voulez, ridicule en ses manifestations. Et assurément il n'est pas indispensable que beaucoup de femmes discutent de palimpsestes avec des chartistes indiscrètement érudits. Mais enfin, aimez-vous mieux que les femmes parlent interminablement de leurs toilettes ou médisent de leurs amies ? Chaque genre d'occupation ou chaque genre d'oisiveté impose telle ou telle conversation coutumière et banale. Que les mondaines comme celles de Rémy Saint-Maurice étudient donc sans mesure des choses négligeables comme le texte de Virgile ou la législation financière

et qu'elles parlent abondamment de tout cela, nous les écouterons très volontiers, pourvu qu'elles soient jolies.

Même, le féminisme et le pédantisme de Hilda de Chastanzeaux, de Lucienne de Fabas, de Georgette Warin, des demoiselles Domnesque ont en réalité si peu d'influence sur leur vie, sur leur âme, que toutes ces charmantes personnes consacrent leur temps, comme si elles étaient totalement insoucieuses des revendications féminines, à aimer et à se faire aimer. Hilda va chez Stablin le matin ou le soir, et pense constamment à lui. Georgette ne songe guère qu'à se faire épouser par le chartiste Mathieu. Lucienne de Fabas entre au théâtre et s'amuse le mieux du monde. Toutes ont des relations très suivies avec leurs couturières ou leurs modistes, et sont habillées avec un art qui prouve bien que, dans leur société réformée, la toilette ne deviendra pas pour les femmes un détail accessoire... Et il reste... il reste que Rémy Saint-Maurice a placé une étude agréablement superficielle du féminisme dans le milieu où le féminisme ne peut être qu'un snobisme plus vain que tous les autres snobismes. Il croit beaucoup au charme exquis des mondaines et trop à la supériorité du roman mondain. Pour ne pas renoncer à celles-là, il s'est imposé de ne pas renoncer à celui-ci. C'est pourtant un renoncement auquel il devrait consentir. Et je sais bien que ses romans mondains seront toujours attrayants car Rémy Saint-Maurice est habile aux peintures aimables et il y a, dans sa pensée comme dans son style sans force et insuffisamment nerveux, une grâce attendrie qui est au plus haut point séduisante. Mais il est des genres littéraires trop surannés pour qu'ils puissent paraître rajeunis. Les *Ives stériles* sont un roman mondain qui a honte de l'être et qui, sans cesser de l'être tout à fait, voudrait bien être autre chose. Et nous admirons surtout dans ce livre hésitant les pages où l'écrivain bien parisien, que Rémy Saint-Maurice se plaît à être surtout, s'évade de la vie parisienne et nous fait pénétrer dans les intimités de la vie provinciale et nous fait assister au placide développement d'une âme de jeune fille... Ah ! que nous sommes loin alors de la thèse antiféministe qui s'insinue dans le roman mondain sans pouvoir se fondre en lui ! Rémy Saint-Maurice va directement à la vie, à la vraie vie féminine. Qu'il ait le courage d'y aller toujours, sans passer par tant de salons qui le trompent sur cette vie, et qui lui demandent le sacrifice de son originalité. Elle est trop franche pour qu'il ne tienne pas plus à elle qu'à ses doctrines antiféministes...

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Nouveau Théâtre. — Représentations de [illegible]. *Monna Vanna*, drame en trois actes de M. Maurice Maeterlinck.

Une des qualités maîtresses de l'artiste est ce pouvoir de renouvellement qui lui permet de multiplier ses expériences, de se transformer soi-même, d'ajouter une note inédite à celles qu'il a données jusqu'alors. Qu'il soit poète, musicien ou peintre, l'épreuve est identique, puisqu'elle se réfère à une loi de l'esprit commandant toute production. Il faut bien le dire, c'est le critérium de toute vraie faculté créatrice, faute de quoi il advient presque infailliblement qu'il tombe dans la redite, la répétition, la *manière*, je ne sais quoi d'artificiel et de voulu qui est la négation même des facultés inventives. Voilà un principe d'évolution qui s'applique à l'art aussi bien qu'à la vie, et combien n'en avons-nous pas vu, parmi les modernes, qui, pour ne l'avoir pas compris, ont répété jusqu'au balbutiement une même note qui tout d'abord était sortie pleine et pure de leurs lèvres !

D'instinct M. Maurice Maeterlinck sut éviter l'écueil, et sa *Monna Vanna* nous en est une preuve dans le domaine dramatique, comme le furent, dans le domaine littéraire, son beau livre : *Sagesse et Destinée*, et le dernier, tout récemment paru : *le Temple enseveli*. N'y a-t-il pas même, ou ne vous semble-t-il pas voir comme un avertissement prémédité de leur auteur en cette réunion d'œuvres si contrastantes avec celles de sa première manière ? Celle-là, vous la connaissez, et l'analyse récemment faite ici de sa délicate et poétique rêverie dramatique : *Pelléas et Mélisande*, vous en a donné l'essence, ou, si vous préférez, la quintessence. Figures esquissées en demi-teinte et de conscience sommeillante, dont tous les gestes sont en quelque façon commandés par un destin supérieur à leur volonté... Décor fictif et tout de rêve, conçu par une imagination de poète répugnant à toute contingence qui risquerait de limiter ce rêve... Et, pour traduire ces flottantes images, qui empruntent une partie de leur charme à leur incertitude, à leur flottement même, une prose poétique tout invertébrée, sans ligne précise, sans contours arrêtés, merveilleusement appropriée d'ailleurs à ces notations d'âmes qui sans résistance s'abandonnent à leur destinée. Telle est bien la *poétique* de ce *Pelléas et Mélisande* que l'Opéra-Comique nous restituait tout récemment, enveloppé de son étrange atmosphère musicale qu'on peut ne pas aimer, mais dont on ne saurait méconnaître l'originalité, la saveur sans précédent et qui s'impose d'elle-même à toute critique indépendante.

A deux semaines d'intervalle, le Théâtre de l'*Œuvre*, sous la direction de M. Lugné-Poë, nous donne *Monna Vanna*, et voilà le plus saisissant contraste

qui se puisse imaginer. Cette fois, il ne s'agit plus de flottement ni d'incertitude, mais d'un sujet qui se réfère à une époque précise et déterminée : les débuts de la Renaissance italienne. Il ne s'agit plus de rêverie molle et indécise, mais d'action dramatique vigoureuse. Ainsi le veut l'époque où l'auteur a choisi son sujet. Et ce n'est pas seulement pour ces diverses exigences d'une poétique nouvelle, pour nous montrer qu'il y avait en lui des ressources d'énergie, c'est encore pour obéir aux sollicitations les plus pressantes de sa nature, que M. Maurice Mæterlinck est allé à ce sujet. Parce que M. Mæterlinck est hautement et passionnément *artiste*, c'est-à-dire ayant tout sensible à la Beauté, il a compris quelle merveilleuse synthèse d'art et de vie se dégageait de cette période historique qui va du milieu du xve jusqu'à la fin du xvie siècle italien. Pour les mêmes raisons que le tendre et douloureux auteur d'*André del Sarte*, ce Musset qui fut aussi le puissant créateur de *Lorenzaccio;* pour les mêmes raisons encore que Shelley, le dramatique poète des *Cenci*, il subit l'attirance de ces quelque cent cinquante années où l'âme humaine développa ses puissances d'énergie en ce double et réciproque domaine de la vie et de l'art. Et je ne prétends pas qu'il soit arrivé à condenser son rêve d'artiste dans la forme impérissable où ces grands devanciers lui donnèrent un exemple illustre. Mais de l'avoir tenté, d'avoir appliqué ses facultés à un si noble et si poétique effort, et d'y avoir réussi dans la mesure que nous verrons tout à l'heure, c'est assez pour lui mériter la gratitude des artistes, de tous ceux qui envisagent l'art dramatique comme une édification de l'âme, comme une exaltation de la vie intérieure.

Nous sommes à Pise, vers la fin du xve siècle, époque où les deux républiques, Pise et Florence, sont en perpétuelle rivalité et en lutte ouverte. La cité pisane, commandée par Guido Colonna, est investie par Prinzivalle, capitaine à la solde de Florence, et le siège est à ce point rigoureux que la garnison de Pise et tous les habitants sont menacés de la famine. Au moment où l'action commence, Marco Colonna, père de Guido, revient d'ambassade auprès de Prinzivalle et rapporte aux assiégés les conditions auxquelles celui-ci se montre disposé à lever le siège : il exige que Monna Vanna, femme de Guido, la belle Monna Vanna, lui soit livrée; qu'elle vienne le soir dans sa tente, nue sous son manteau. Avec des précautions infinies et les circonlocutions qu'on imagine, Marco Colonna annonce à son fils les volontés du condottiere, auxquelles il a cru pour sa part devoir accéder d'avance, puisqu'il s'agit du salut de la ville et de la délivrance de milliers de citoyens. Après une scène où se donnent carrière la douleur et l'indignation de Guido, arrive Vanna elle-même, qui, prévenue par son beau-père, déclare à Guido qu'elle accepte les conditions et qu'elle se rendra sous la tente de Prinzivalle.

Au second acte, nous sommes sous la tente du condottiere. Une conversation entre Prinzivalle et Trivulzio, commissaire de la République florentine, nous apprend que le capitaine des armées de Florence est suspect à la République, et qu'il n'en doit attendre, pour prix de ses services, qu'une révocation prochaine, et sans doute, à bref délai, un traitement plus rigoureux encore. En tous temps, les capitaines victorieux furent tenus pour suspects par les gouvernements qui les employèrent!... Qu'importe à Prinzivalle!... Il attend, il espère la femme aimée. Au moment où Trivulzio le quitte, Vanna pénètre sous sa tente. Toute tremblante et troublée, elle lève les yeux vers l'ennemi vainqueur et d'abord peut se tranquilliser, car elle lit dans les siens une passion qui ne s'imposera pas par la violence. Après s'être assuré que la jeune femme arrive soumise aux conditions qu'il imposa, Prinzivalle lui montre aussitôt qu'il ne la veut tenir que d'elle-même, et lui révèle que, s'il l'a fait venir auprès de lui, c'est pour raviver un amour d'autrefois. En évoquant les souvenirs de leur première jeunesse, il rappelle à Vanna qu'il la connut jadis à Venise, et qu'ils échangèrent, à cet âge où ils ne peuvent compter, les premiers serments d'amour. Vanna s'étonne que, l'ayant jadis tant aimée, Prinzivalle n'ait pas fait davantage pour l'obtenir, et s'en montre presque irritée, par un revirement qui apparaît bien féminin. Sous la tente du condottiere elle était arrivée comme une esclave soumise. La voici maintenant qui parle presque en souveraine, qui éprouve le pouvoir de sa séduction et de sa beauté. Prinzivalle ne lui cache pas la situation terrible où il se trouve à l'endroit de la République florentine. Il apparaît bien qu'un sentiment proche de l'amour se manifeste dans le cœur de Vanna, et elle lui offre de rentrer dans Pise avec elle-même, en même temps que les approvisionnements qui doivent sauver la ville. Elle lui donne « le seul baiser qu'elle lui puisse donner : un baiser sur le front »!

Au troisième acte, Vanna est rentrée à Pise avec Prinzivalle, et tout l'intérêt de la situation dramatique se condense dans la lutte entre Guido et sa femme : Guido convaincu que Vanna a appartenu à Prinzivalle, Vanna s'efforçant de persuader à Guido que le condottiere ne l'a pas touchée. Prinzivalle, à compter de ce moment, joue un rôle muet, et pas un mot ne sortira de sa bouche jusqu'au dénouement. Guido, qui à tout prix veut connaître la vérité, qui est affolé par la jalousie et l'image de la possession physique, garantit la vie sauve à son rival et leur promet à tous deux qu'ils quitteront Pise indemnes, s'ils veulent lui avouer la réalité des

choses. Vanna persiste en ses affirmations... « Il ne m'a donné, dit-elle, qu'un baiser sur le front. » Alors Guido prononce la condamnation de Prinzivalle, et, dans un accès d'égarement ou de folie, la jeune femme proclame tout haut qu'elle lui a appartenu. En même temps, elle crie devant le peuple assemblé ce que nous appellerons la réalité foncière de ses sentiments intimes.

... Je n'insisterai pas sur certains défauts de technique dans la conduite du drame, défauts que le plus infime des dramaturges eût sans doute évités, mais dont M. Maurice Mæterlinck n'a pu triompher, précisément parce qu'il est autre chose qu'un technicien et qu'un spécialiste. Je n'y appuierai donc pas, fidèle à ce principe qu'il faut savoir fermer les yeux sur certaines imperfections d'ordre secondaire dans une œuvre de beauté où, par ailleurs, le poète nous donne pleine satisfaction. Je ne discuterai pas davantage la conception première de ce condottiere, se comportant avec la femme qu'il désire ainsi qu'un héros de Racine, le plus tendre et le plus scrupuleux. Les capitaines d'aventure, en plein milieu de la Renaissance ne brillaient pas, que je sache, par la retenue du geste, et quand il leur passait par la tête quelque fantaisie amoureuse, ils avaient l'habitude de mener leur affaire plus rondement, plus énergiquement que le délicat Prinzivalle. Bonaparte lui-même, en qui Taine eut mille fois raison de nous montrer le plus fougueux des contdotiere, et somme toute, le plus énergique représentant du type, n'y allait pas par quatre chemins en matière de conquêtes féminines, et savait mener son affaire avec énergie, quand la fantaisie lui en prenait. Mais laissons ces légers accrocs à la vraisemblance historique, dont nous n'avons cure ici. Après tout, M. Mæterlinck était parfaitement libre d'imaginer un type de soldat différent en sa psychologie de ceux que l'histoire et la tradition nous ont légués. La vraisemblance historique lui importe médiocrement, et ce n'est pas nous qui lui tiendrons rigueur. Ce qui importe en revanche, c'est qu'ayant conçu un certain type de héros, le développement intime de celui-ci se poursuive conformément à l'idée première qu'il en eut... c'est qu'enfin l'action dramatique où il se trouve mêlé devienne l'*illustration* en quelque sorte, le *symbole*, si vous préférez, de l'idée chère à l'auteur, et pour le triomphe de laquelle ses personnages se sont lentement élaborés en son cerveau !

A cela nous pouvons dire que M. Mæterlinck a pleinement réussi, du moins en certaines scènes capitales. La situation du premier acte où nous voyons, en contraste avec la douleur de l'époux, la résignation désolée de la jeune femme qui va se livrer au vainqueur qu'elle ne connaît pas, dont elle ne sait même pas s'il est un vieillard ou un jeune homme, cette situation est d'un très réel effet dramatique. Je préfère encore la grande scène sous la tente, au second acte, et la progression psychologique qui s'y accuse depuis l'arrivée de Vanna jusqu'à leur départ à tous deux. On y peut suivre les transformations successives qui se produisent dans l'âme de la jeune femme et qui la conduisent d'un sentiment assez proche de la haine à un autre sentiment tout voisin de l'amour... son émoi d'abord lorsqu'elle pénètre dans la tente et qu'elle a toute raison de craindre pour sa pudeur outragée; puis, dès les premières paroles du soldat, la confiance renaissant en elle, avec la certitude qu'elle dispose de Prinzivalle, loin que ce soit lui qui dispose d'elle... et je ne sais quelle interversion soudaine de son être, qui est comme la première apparition de l'amour. Vous voyez le *symbole*, et comment il met en lumière cette idée plus acceptable évidemment chez un poète que chez un soldat d'aventure : que la brutale possession physique ne compte pas en amour, mais seulement l'abandon consenti de l'âme qui se livre avec le corps... A partir de cette minute, on peut dire que le véritable amour est entré dans le cœur de Vanna : elle prête une oreille plus complaisante aux paroles de Prinzivalle. Elle écoute le rappel du passé, le récit de leurs premières émotions; elle éprouve je ne sais quel dépit à songer que lui, qui prétend l'avoir tant aimée, n'a pas lutté davantage pour l'obtenir alors. Elle n'a plus qu'un souci : le faire rentrer dans Pise, l'emmener avec elle, le sauver, puisqu'il est désormais suspect à la République florentine, et quand elle lui donne, à la fin du second acte, « le baiser sur le front, le seul qu'elle lui puisse donner », c'est le plus tendre, le plus ardent des baisers, soyez-en sûrs, et Prinzivalle a raison de dire : « O ma Giovanna ! il passe les plus beaux que l'amour espérait... »

On contestera, — Dieu sait ce que l'on peut dire à ce sujet, — la vraisemblance de ce soldat d'aventure se remettant aux mains de celui qui doit être son plus mortel ennemi; et le fait est que, du point de vue purement scénique, la conclusion du drame est plutôt *inquiétante*. Mais le contraste d'idées qui s'en dégage est si beau, si émotionnante la situation de cette femme qui veut persuader à Guido que Prinzivalle ne l'a pas touchée, et que s'il ne l'a pas touchée, c'est *parce qu'il l'aimait;* oui, tout cela répond si bien, en dépit de certaines invraisemblances, à la conception idéaliste du théâtre, c'est-à-dire à la précellence du développement intérieur de l'âme se subordonnant l'action dramatique, à la mise en lumière de certaines vérités d'âme plus précieuses que tout à nos yeux, qu'il nous paraît équitable de fermer les yeux sur ces défauts de technique dont nous avons parlé plus haut. Et puis j'avoue, pour ma

part, avoir été par-dessus tout sensible à la beauté, à la perfection de la forme dans laquelle cette œuvre est écrite. L'évolution du poète, ce renouvellement, dont nous parlions au début de cet article, m'apparaît plus évidente encore dans les qualités toutes littéraires de l'exécution que dans la conception première et le choix du sujet. Ici, plus de préciosité, plus de petits effets, plus de ces recherches un peu puériles comme nous étions accoutumés à en voir en ses précédentes œuvres dramatiques, plus de ces répétitions qui marquaient un léger artifice, je ne sais quoi de voulu, de tendu, d'irritant parfois ; mais une langue ferme, de belle tenue, vigoureuse et harmonieuse tout ensemble ; — une chose m'a frappé, à la représentation aussi bien qu'à la lecture : c'est la quantité de vers que renferme cette prose poétique ; on peut faire la même observation dans la prose dramatique d'Alfred de Musset, — et quand l'idée s'élève, une réussite vraiment accomplie qui est un enchantement pour l'oreille. Je n'en donnerai qu'un exemple : c'est dans la grande scène de la tente, au moment où Prinzivalle conte à Vanna sa vie passée et la profondeur de son amour.

VANNA. — Oui, vous m'avez aimée comme on aime à cet âge. Mais le temps et l'absence embellissent l'amour.

PRINZIVALLE. — Les hommes disent souvent qu'ils n'ont ou qu'ils n'ont eu qu'un amour dans leur vie : et c'est rarement vrai... Ils parent leur désir ou leur indifférence du merveilleux malheur de ceux qui sont créés pour un amour unique ; et quand l'un de ceux-ci, usant des mêmes mots qui n'étaient qu'un mensonge harmonieux sur les lèvres des autres, vient dire la vérité profonde et douloureuse qui ravage la vie, les mots trop employés par les amants heureux ont perdu toute leur force et leur gravité ; et celle qui les écoute rabaisse, sans y penser, les pauvres mots sacrés, et bien souvent si tristes, à leur valeur profane et au sens souriant qu'ils ont parmi les hommes.

Ce sont là réussites littéraires et beautés de premier ordre dont on prendra conscience en dégustant à petites doses la pièce de M. Maurice Mæterlinck, mieux encore qu'en assistant au développement de l'action dramatique sur la scène. Ce sont réussites d'art, et faites pour les artistes, tout comme les nuances de sa psychologie et le développement intérieur de ses personnages ne sauraient être sensibles qu'aux esprits ayant quelque pratique, quelque habitude de l'observation intime et du repliement sur soi-même. Mais qu'on ne s'y trompe point... les œuvres de l'art, à quelque catégorie qu'elles appartiennent, n'ont chance de durer, de s'imposer à l'admiration des temps futurs, que grâce à la perfection de la forme et par la vertu magique qui est en elle. Si le théâtre d'Alfred de Musset, pour prendre ce seul exemple, a tant de prise aujourd'hui encore sur les lettrés, cinquante années après que son auteur est mort, il ne le doit pas moins, soyez-en sûrs, à l'incomparable fluidité de son dialogue qu'à la vérité profonde de personnages répondant à ce qu'enferme notre cœur d'éternellement humain... En travaillant pour les artistes, M. Maurice Mæterlinck a choisi la meilleure part, et il faut le remercier de nous avoir donné une joie nouvelle de l'esprit, comme il faut féliciter M. Lugné-Poë, son interprète et son impresario, d'avoir donné la vie de la scène à une tentative aussi noble et aussi désintéressée.

PAUL FLAT.

UN CANDIDAT [1]

En campagne électorale : Notes et impressions.

C'est en forgeant qu'on devient forgeron. C'est à force de se présenter à la députation qu'on apprend le métier de candidat. Non pas que le métier de candidat soit très compliqué. Mais il comprend un certain nombre de procédés qu'on ne devine pas tout d'abord et pour l'emploi desquels il faut beaucoup de pratique, infiniment d'expérience. Vous pouvez avoir du génie : vous risquez d'être un candidat médiocre, et nous savons que pour être un candidat parfait il n'est même pas nécessaire d'avoir du talent. Si le premier élu de France n'était pas le marquis de Dion qui a tous les genres de succès, ce serait un autre député qui, depuis vingt ans qu'il est à la Chambre où il ne fait absolument rien, où il ne dit absolument rien, se voit réélu tous les quatre ans avec des majorités incessamment accrues. Je ne cite pas son nom, qui est inconnu du public. On dit de lui : c'est un député ordinaire, si ordinaire ! mais c'est un merveilleux candidat. Il est le candidat par excellence. Il est le Candidat.

Quand on est un bon candidat, on ne saurait manquer une seule foire de la circonscription. Les candidats doivent « faire les foires » comme tous les autres charlatans. Cela m'est arrivé, et je ne suis pas plus fier pour cela. Les comités ne sauraient tout prévoir. Le mien qui avait organisé à merveille la tournée interminable de mes conférences, si semblables à elles-mêmes, avait oublié qu'« une des foires les plus importantes de l'année » se tenait à Saint-Yves le 23 avril...

... C'est une des impressions les plus terribles qu'il soit donné à un homme d'éprouver. En trois semaines, quatre semaines au plus, passer dans soixante à soixante-cinq villages, et dans chacun d'eux faire à peu de chose près la même conférence ! Certes, on change la forme, on est plus jovial ou

1) Voir la *Revue* du 17 mai.

plus solennel, on modifie le ton selon les dispositions du public ; on insiste davantage sur les prestations ou plus spécialement sur la revision du cadastre suivant les auditoires ; on a plus de haine pour le collectivisme si dangereux et qui nous conduirait à la ruine et à la misère et qui suscite en tous cas des illusions chimériques et par conséquent irréalisables (*sic*), comme disait avec beaucoup de conviction mon adversaire Jacquinet ; ou bien on déteste plus violemment la réaction qui relève la tête et qui tend la main à tous les partis de désordre pour écraser la République, comme disait encore avec une conviction admirable mon adversaire Jacquinet. On a de l'enthousiasme ou de la bonhomie. On parle avec prolixité ou avec brièveté. On s'applique à faire jaillir les interruptions ou à les éviter. Mais chaque jour, aux mêmes heures, revendiquer les libertés essentielles des citoyens, demander pour les masses laborieuses plus de sécurité et plus de bien-être, s'inquiéter avec un effroi patriotique de notre situation financière, réclamer la diminution, si désirable ! du nombre des fonctionnaires, exiger la réduction, si souhaitable ! des frais de justice ; indiquer des moyens inédits de créer rapidement une caisse des retraites ouvrières, solliciter l'adaptation plus complète de nos institutions militaires à nos institutions démocratiques, prouver sans l'affirmer tout en l'alléguant, que si les masses laborieuses ne jouissent pas de toute la sécurité à laquelle elles ont bien droit, que si notre situation financière est si déplorable, car elle est déplorable, oh ! certainement, que si les fonctionnaires ne sont pas diminués, ni réduits les frais de justice, que s'il n'y a pas accord parfait entre nos institutions militaires et nos institutions démocratiques, c'est précisément la faute du député sortant, oui, Messieurs, la faute du député sortant, et vous savez qu'il n'est pas dans mes habitudes non plus que dans mon caractère d'avancer quoi que ce soit que je ne puisse immédiatement et péremptoirement démontrer. Dire tout cela, le dire chaque soir, le répéter plusieurs fois par jour, voilà un genre de supplice effroyable et qui dépasse de beaucoup les supplices ingénus accumulés emphatiquement dans *le Jardin* de M. Mirbeau !

Aux premières conférences on hésite, on a encore quelques incertitudes sur les points essentiels du programme qui fera le bonheur de la France. A la dixième, on parle avec allégresse, on sait par cœur tout ce que l'on pense, on commence à juger le programme excellent et bien fait pour entraîner toutes les adhésions, tous les suffrages. A la vingtième, on doute de la vertu de ses idées, on cherche à les améliorer, à les rajeunir par des artifices de langage. A la vingt-cinquième on n'a plus ni conviction ni doute, on attend stoïquement la fin, on n'ose pas encore l'espérer, on se dit que la campagne électorale ne peut pas durer toujours, et cependant qu'on parle aux braves paysans emplissant les salles, on songe — sans s'arrêter — à Paris, à la littérature, au dernier livre paru, on se rappelle, en un mouvement d'éloquence, qu'on a oublié d'écrire une lettre importante ou de faire une visite décisive pour le succès de la campagne... Vers la trentième conférence, c'est un découragement morne. On renonce au bonheur. On renonce à la vie. On se demande ce qu'on est venu faire dans cette galère. On ne songe même plus qu'on pourrait être élu et que l'élection serait une suffisante rémunération de tous ces fastidieux travaux. Vers la trente-cinquième, on voudrait changer d'opinion, soutenir le socialisme, ne serait-ce que pour ne pas dire toujours la même chose ! ou précipiter la réaction, ne serait-ce que pour prononcer un discours différent ! Et on s'achemine ainsi au jour fatal. Et on n'a plus ni désir ni espoir. On est par avance insensible aux résultats les meilleurs ou les pires.

... Mais ce n'est pas tout que de parler chaque jour. Il faut « faire les foires ». Quatre jours avant le grand jour du scrutin, il me restait encore des conférences à faire, des communes à évangéliser. Mon comité avait décidé que, ce mercredi, en dépit du travail qui retenait les électeurs aux champs, je traverserais les villages qui avoisinent le gros bourg de Saint-Yves. Il n'avait pas songé qu'à Saint-Yves ce jour-là c'était foire. Tous les paysans des environs étaient donc à Saint-Yves.

... Spectacle curieux que celui des petits villages désertés par tous les hommes. Un silence infini pèse sur le village tout entier. Et personne parmi les ruelles. Tiens ! un vieillard assis devant la porte de sa maison. Il nous salue à notre passage. Plus loin une femme traverse sa cour, regarde avec curiosité, puis se remet à sa besogne. Là-bas, cependant, sur la place, on entend un tumulte d'enfants qui s'ébattent. C'est la maison d'école. Nous allons causer avec l'instituteur. Il nous avertit — sans parti pris — que nous ne trouverons point d'auditeurs. Ils ont tous fui devant l'ennemi. A quatre heures seulement ils reviendront de Saint-Yves. C'est donc à Saint-Yves que nous devons aller, laissant chaque village abandonné à sa solitude et à son silence mort.

Il est plus de midi quand nous arrivons. Les rues sont encombrées de voitures dételées dont les brancards menacent le ciel. Les paysans déjà gais entraînent des bœufs et des vaches, des moutons, des chevaux. Ils ont fait leurs affaires, et ils sont tous contents, car il n'est aucun d'eux qui ne se flatte d'avoir trompé son acheteur ou son vendeur. Ils vont dîner.

Les salles des auberges sont pleines. Nous entrons dans la plus grande auberge. Restaurant-Hôtel. Large

à pied et à cheval) près de l'Église. Il est difficile de trouver une place. Aux tables bondées, les électeurs boivent et mangent à qui mieux mieux. Une table est libre, cependant. Quand nous entrons, beaucoup saluent avec un sourire au moins aussi familier que respectueux. Ils ont fait leurs affaires le matin : les candidats peuvent bien faire leurs affaires maintenant. Ceux qui nous ignorent s'informent. Et, sous le brouhaha, nous percevons : le candidat, le candidat! On serre la main de celui-ci, la main de celui-là. On s'installe. Peu à peu la nouvelle de notre présence est connue dans toutes les salles. Et les paysans viennent tour à tour... pour voir. Ils entrent, ils saluent en regardant et repartent satisfaits de leur inspection. Il est des conversations qui naissent spontanément. L'occasion serait bonne pour disserter des effets et des causes. Je n'ai pas terminé le hors-d'œuvre qu'à toutes les tables on parle déjà politique. Là-bas, dans le coin opposé, l'un rappelle le 16 mai, l'autre le 2 décembre. Celui-ci proclame : maintenant tout le monde est républicain. Mais il y a des républicains royalistes, des républicains bonapartistes... Celui-là réplique en combattant le ministère. Allons! pourrons-nous déjeuner tranquilles! Nous ne sommes pas là pour nous amuser. Et le rôle du candidat est écrasant en ces rudes journées. Il faut veiller à tous les arrivants, ne pas laisser en vain passer un ami. De braves gens, que vous avez rencontrés à la dix-septième conférence ou à la vingt-troisième viennent vous saluer. Il faut les reconnaître leur prouver qu'on ne les a pas oubliés, qu'on a pensé à eux depuis qu'on les a vus pour la première fois. Quelques-uns ont l'esprit de préciser : « Vous se rappelez-ben de moi. Nous avons bu un verre à Saint-Martin!... »

Mais déjeunons à la hâte. Nous prendrons le café dans une autre salle, pour ne pas perdre de temps. Puis nous irons boire dans une autre auberge, et boire encore dans l'auberge suivante.

Jacquinet se trouve à Saint-Yves. Il est venu depuis le matin, car il connaît à fond son métier. Il le prend même trop au sérieux : à chacune de nos rencontres dans les rues du village, il fronce le sourcil et toute son attitude signifie qu'il n'aime pas la concurrence. Notre commune misère devrait cependant nous rapprocher. Mais Jacquinet n'a point le sentiment exact de cette misère. Il a été candidat toute sa vie. Et il trouve quelque noblesse à parcourir la commune pour quêter les suffrages, pour héler au passage les électeurs influents, profiter de leur aimable ivresse afin de conquérir leur profitable amitié. Au fond, il est hautain, n'aime point ce peuple qui grouille autour de lui. Au lendemain des élections, s'il est réélu on ne le verra point revenir parmi ces foules. Non. Mais, à l'heure actuelle, il a l'âme du candidat. Et consciencieusement, infatigablement, durant tout l'après-midi, un à un il racolera les électeurs. Voyez-le, le malin, c'est aux carrefours qu'il se place. De cette façon un plus grand nombre de gens le pourront voir. Et si, d'aventure, le maire influent de quelque commune environnante passe à sa portée, ou simplement quelque conseiller municipal, il le happe, il l'arrête au passage, il ne lui permet pas de garder son chapeau à la main, non, lui-même le recouvre avec des précautions infinies, et il le retient et il le prend par le bras et il se promène avec lui, va, vient, le montre, l'exhibe pour que nul n'en ignore. Il ne ménage pas sa peine. Et cet homme plutôt silencieux trouve des sujets d'interminables conversations. Et son regard fouille les environs. Et il ne laisse passer personne sans lui adresser la parole. Assure-t-il un vieil ami de sa constante protection ou quémande-t-il le vote hésitant d'un ancien adversaire? On ne sait. Le député qui protège doit avoir l'air de servir et il importe que le candidat ne s'humilie pas trop lorsqu'il réclame un appui.

« Faire les foires! » rien n'est plus déprimant, je pense, que cette corvée électorale à laquelle nul candidat ne peut se soustraire. Cela est un peu vil, un peu bas. Mais, n'est-ce pas? chaque candidat a une foi profonde en la valeur de ses idées politiques, c'est à elles, à elles seules qu'il fait gaiement le sacrifice de sa dignité...

Les électeurs qui passent de-ci, de-là, emmenant leur bétail aux villages prochains, sentent parfaitement l'humilité de votre posture. Ils ont beaucoup bu pendant la journée, et leur ironie latente s'est développée en eux; ils ont bonne envie de rire quand ils passent devant vous et qu'ils vous saluent avec déférence. Plus loin, passé le village, sur la grande route, ils vous railleront, mais tout de même, ils vous savent gré d'être venus, et ils sentent confusément que votre présence parmi les bœufs et les vaches est un hommage au peuple souverain...

...Vers quatre heures, tous les paysans des environs sont partis; le travail commencé dès l'aube est fini. Le soleil décline : les nuages hâtent sa retraite. Le crépuscule, en sa fraîcheur, est mélancolique. A travers les rues, quelques retardataires. Dans les auberges, on boit, on chante, on crie. En avant la musique! Les paysans de Saint-Yves, oublieux des candidats, danseront jusqu'à minuit. Les élections, bonnes ou mauvaises, ne changent rien des antiques traditions villageoises.

UN CANDIDAT.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42222. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 31 MAI 1902.

CLOTILDE DE VAUX
ET AUGUSTE COMTE

On a longtemps cru en France, — la faute en est, pour une part, à Littré, — que, vers 1846, Auguste Comte était devenu fou.

Après avoir, dans un premier ouvrage, régénéré la pensée moderne, il avait soudain, disait-on, rebroussé chemin, pour s'engager dans une voie religieuse et politique : et les fruits de ses méditations nouvelles, système de politique positive, synthèse subjective, catéchisme positiviste, etc., étaient autant d'écrits insensés, sans aucun lien logique avec la philosophie positive.

Quelle était la cause d'un tel changement ? Littré lui-même laissait entendre que c'était l'amour de Comte pour Clotilde de Vaux.

Peu de temps après avoir terminé son cours de Philosophie positive, Comte avait aimé une jeune femme, qui, au bout d'un an d'union mystique, était morte : l'amour, la douleur avaient profondément altéré l'intelligence du philosophe : d'où le revirement de sa pensée, le désir de réorganiser le monde, la religion de l'humanité.

Cette légende de la folie de Comte, discrètement contée par Littré, mais bientôt accentuée, défigurée dans la presse, est aujourd'hui encore trop répandue. Il faut avouer qu'elle était plausible, pour ceux qui connaissaient mal la seconde partie de l'œuvre de Comte et qu'avaient d'abord déconcertés le mot même de « Religion positive », la sanctification de Clotilde de Vaux et quelques autres bizarreries du catéchisme positiviste.

Quel fut donc exactement le fameux « revirement » de Comte ? Quelle fut l'influence de Clotilde de Vaux sur l'évolution de sa pensée ?

Tout d'abord il faut remarquer que le souci politique, le désir de réorganiser la société ne datent nullement dans l'esprit de Comte, ainsi qu'on l'a parfois écrit, de 1845 ou de 1846 ; ils ne lui ont pas été inspirés par l'amour. C'est à l'aube même de sa vie intellectuelle, au moment où il travaillait avec Saint-Simon, qu'il s'était senti l'ambition de donner à l'humanité des principes nouveaux d'organisation.

De Saint-Simon il avait, sans réserve, accepté l'idée, d'ailleurs contestable, que la Révolution française avait été purement négative, qu'elle était le dernier terme d'une phase critique ouverte par Luther et qu'ayant jeté bas l'ancien édifice social, elle n'avait pas jeté les bases de l'édifice nouveau. Même, égarée par les « légistes » et les « métaphysiciens elle avait été conduite à sanctifier l'idée de liberté, qui maintenant était le principal obstacle à toute tentative d'organisation.

Montrer que la liberté, momentanément utile, ne saurait être un principe politique, montrer qu'à la phase critique devait succéder une phase organique, enfin tracer les grandes lignes de l'organisation nouvelle, telle était l'ambition de Saint-Simon, telle fut aussi l'ambition de Comte. Il faut ajouter que l'un et l'autre, bien qu'admirateurs du moyen âge chrétien, estimaient le christianisme définitivement déchu et prétendaient l'éliminer.

Il n'est pas possible d'indiquer ici, avec précision, les raisons assez complexes qui amenèrent la rupture de Comte avec Saint-Simon. Il y eut là de petits conflits dans lesquels Saint-Simon ne joua pas tou-

jours un rôle bien net. La grande raison c'est que Comte eût bientôt trouvé au problème qu'il s'était posé une réponse différente de celle de Saint-Simon, et singulièrement plus pénétrante.

Saint-Simon s'était dit : « La question est de réorganiser le monde. » Tout de suite, il avait proposé un ou plutôt plusieurs plans de réorganisation : pour que l'anarchie prît fin, il suffisait d'attribuer à l'industrie la situation sociale occupée jadis par l'aristocratie.

Comte, lui aussi se dit : « La question est de réorganiser le monde. » Mais il comprit bientôt, — et c'est là une de ses vues les plus profondes, — que toute tentative d'organisation sociale et politique, pour avoir des chances de réussir, devait s'appuyer sur une réorganisation préalable des idées, sur une foi nouvelle. Pourquoi le système politique du moyen âge avait-il été si solide et si beau? Parce qu'il s'appuyait sur un dogme, universellement adopté, sur un système d'idées universellement reçues. Il est donc vain de s'amuser, comme Saint-Simon, à proposer tel ou tel plan pour résoudre la question sociale, si l'on n'a pas préalablement réorganisé les idées. Établissons le système qui doit remplacer au XIXe siècle le système théologique du moyen âge, formulons le dogme nouveau. Cela fait, il sera possible de fonder sur le dogme, comme sur un fond solide, l'édifice politique et social.

Cette réorganisation des idées est l'objet du cours de Philosophie positive. Dans ce cours, Comte, après avoir montré que ni la théologie ni la métaphysique ne sauraient fournir à l'humanité une foi universelle, affirme que ce rôle glorieux appartient à la science positive. La science démontrée est, seule, susceptible de rallier toutes les intelligences, de les tenir unies comme par la force : on parle de liberté de conscience dans les questions religieuses ou métaphysiques : on n'en parle pas dans les questions d'ordre mathématique, physique ou chimique.

Mais, pour que la science réalise l'unité de foi, deux conditions sont nécessaires; il faut :

1° Qu'elle soit pure de toute métaphysique;

2° Qu'elle soit universelle.

Si la science contenait des éléments métaphysiques, elle serait discutable. Si elle ne s'étendait pas à toutes les questions que peut soulever l'homme, elle laisserait un champ libre à la spéculation théologique ou métaphysique. Le cours de Philosophie positive, dans son ensemble, tend à démontrer :

1° Que toutes les sciences tendent à l'état positif et y parviendront plus ou moins vite;

2° Que les questions sociales et humaines, abandonnées jusque-là aux rêveries métaphysiques ou théologiques, sont susceptibles d'être étudiées par la méthode scientifique positive.

L'application de la méthode scientifique à l'étude des faits humains ou sociaux, la fondation de la sociologie donnent à la science le caractère universel qui lui manquait. Désormais, — c'est là le résultat essentiel, — dans les questions de tout ordre une solution scientifique se substituera aux hypothèses des religions ou des systèmes, forçant l'adhésion, par son caractère démonstratif : une foi nouvelle, la foi en la science, la foi positive remplacera la vieille foi théologique.

En 1842, Comte achève son cours de Philosophie positive. Logiquement, que doit-il faire, pour continuer l'œuvre entreprise? La réponse n'est pas douteuse : il n'a écrit le « cours » que pour donner à la réorganisation politique un fondement solide : il doit maintenant tracer le plan de cette réorganisation. Dans le « cours », il a formulé le nouveau dogme; dans l'ouvrage qui suivra, il doit formuler les principes de la politique nouvelle : à l'élaboration de la foi positive doit succéder l'élaboration de la politique positive.

Si donc, après avoir connu Clotilde de Vaux, Comte a écrit le « Système de politique positive », on ne saurait voir là raisonnablement un effet de son amour, une crise d' « utopisme » déterminée par un état général d'exaltation sentimentale : Comte ne fait que suivre le plan qu'il s'est dès longtemps tracé.

Maintenant, ce Système de politique positive et les ouvrages politiques qui l'ont suivi, contiennent-ils une doctrine vraiment « positive »? Sont-ils, par leur contenu, la suite logique, la conséquence naturelle du cours de Philosophie positive? Sont-ils au contraire en contradiction flagrante avec la philosophie positive? — L'une et l'autre thèse a été soutenue. Ni l'une ni l'autre n'est peut-être acceptable de tout point.

Il n'est pas exact, ainsi que l'ont cru des positivistes trop orthodoxes, que le plan d'organisation politique tracé par Comte soit la conséquence immédiate, inévitable du cours de Philosophie positive : qui eût deviné, en 1842, l'évolution de la pensée de Comte? et Comte d'ailleurs n'avoue-t-il pas lui-même, en maint passage, que des événements postérieurs à cette date ont exercé une puissante influence sur le cours de ses réflexions?

Mais il n'est pas exact non plus, — comme on a trop longtemps réussi à le faire croire, — que la politique positive contredise logiquement la philosophie positive.

En d'autres termes, il est possible, sans contradiction, d'admettre le premier ouvrage de Comte, sans admettre le second (quitte à refaire, sur ce point, son œuvre), mais il est tout aussi légitime d'admettre à la fois les deux ouvrages.

Littré, pour caractériser le revirement de Comte, entre 1842 et 1846, écrit que sa première attitude philosophique avait été surtout objective, alors que la seconde est surtout « subjective ». Dans le cours de Philosophie positive, l'effort était constant pour substituer, dans chaque science, le point de vue réel au point de vue « anthropocentrique », l'ordre naturel à l'ordre humain. Dans le Système de politique positive, Comte, au contraire, se place à chaque instant au point de vue subjectif et humain : les considérations sentimentales passent, dans sa pensée, au premier plan. C'est un peu ce que, dans son poème sur la Justice, M. Sully Prudhomme appelle « le retour au cœur ».

Contradiction ! s'écrie Littré. — Pourquoi?

D'abord, le point de vue auquel se place Comte, dans son premier ouvrage, est-il si purement objectif que Littré veut bien le dire? M. Lévy-Brühl, dans son livre sur Comte, montre clairement que la classification positive des sciences est à la fois objective et anthropocentrique. — Mais, laissons cette objection : soit, la seconde attitude de Comte diffère de la première; en quoi la contredit-elle? Les positivistes les plus zélés n'ont jamais soutenu que toutes les données de la politique positive fussent en germe dans le « cours ». Ils ont toujours reconnu qu'aux éléments anciens des éléments nouveaux et différents s'étaient joints. Seulement, là où Littré dit : « La pensée se contredit », ils disent : « Elle s'enrichit. »

Si, dans la Politique positive, Comte avait écrit qu'il convient de substituer le point de vue subjectif au point de vue objectif, *dans les recherches scientifiques*, il se serait désavoué lui-même : il y aurait là une contradiction. Mais s'étant placé au point de vue objectif pour élaborer théoriquement le nouveau dogme, n'avait-il pas le droit de se placer au point de vue subjectif pour étudier, dans l'individu ou dans l'humanité, l'aspect concret, psychologique et sentimental de la foi nouvelle? Loin qu'il y ait là une contradiction, n'est-il pas permis de penser que, si Comte avait ignoré l'un des deux points de vue, il manquerait quelque chose à son œuvre et que l'unité de l'ensemble, qui serait sans doute plus nette, serait chèrement payée par une sorte d'appauvrissement général?

Mais, s'il n'est pas très difficile de répondre à Littré sur ce point, la réponse a toujours paru plus malaisée, en ce qui concerne la religion fondée par Comte et le culte qu'il a institué.

Cette religion est connue : elle a ses trois dieux qui ne sont pas des dieux : le grand Être (lisez : l'humanité), le grand Fétiche (lisez : la terre), le grand Milieu (lisez : l'espace). Les croyants positivistes adressent à cette trinité des prières. Le culte, les sacrements sont réglés sur le modèle offert par la religion catholique.

Il serait pénible d'insister sur certains détails de la religion positive : remarquons seulement que la femme y tient la place d'honneur. Par ses qualités affectives, elle est propre, mieux que l'homme, à symboliser l'humanité : chacun de nous doit choisir trois femmes, sa mère, sa femme, sa fille, pour aimer en elles toute la société humaine.

C'est la fondation de la religion positive qui détermina la rupture de Littré et d'Auguste Comte et donna lieu à l'accusation de folie dont il est parlé plus haut. Il est certain qu'à première vue cette fondation pouvait paraître l'éclatant désaveu du cours de Philosophie positive. Commencer par attaquer, par déclarer déchues toutes les religions, annoncer qu'au mode de penser religieux on va substituer un nouveau mode, et finir en établissant soi-même une religion, et, qui plus est, une religion à moitié calquée sur le catholicisme, quelle contradiction plus parfaite pouvait-on rêver?

Cependant, même sur ce point, il y a moins contradiction qu'évolution imprévue et bizarre.

Au fond, la religion instituée par Comte est bien « positive ». Elle ne comporte pas de dieux ni aucune métaphysique surnaturelle. L'humanité qu'elle adore est, dans une certaine mesure, un objet réel, celui-là même qu'étudie la sociologie; de même le grand Fétiche et le grand Milieu : qu'il soit puéril ou non de les adorer, il n'en reste pas moins qu'ils existent « positivement ».

Et le culte? Le culte sans doute, plus que tout le reste, déconcerte. Mais en quoi contredit-il la philosophie positive? De ce que la réorganisation politique s'appuie sur une foi scientifique, s'ensuit-il logiquement qu'elle ne comportera pas d'élément cultuel? Évidemment non. Comte ajoutait même « qu'on ne détruit pas ce qu'on remplace » et que, voulant détruire à la fois le dogme et le culte chrétien, il devait, dans sa politique, remplacer ce culte par un nouveau culte, comme il avait, dans son cours, remplacé la vieille foi par une foi neuve.

Mais, si la fondation de la religion positive ne marque pas, dans l'œuvre de Comte, une contradiction logique absolue, il est certain qu'elle atteste une modification profonde, un revirement imprévisible de sa pensée.

N'avait-il pas autrefois donné pour prétexte de sa rupture avec Saint-Simon la tendance religieuse de son maître? N'écrivait-il pas, en 1828, en parlant de la religion qu'instituaient les saints-simoniens :

« Imaginez-vous que leur têtes se sont peu à peu exaltées, à ce point qu'il ne s'agit de rien moins que d'une véritable religion nouvelle, d'une sorte d'incarnation de la Divinité en Saint-Simon. Enfin il ne

restera plus qu'à dire la nouvelle messe, et cela ne tardera pas, au train que prennent les choses... Voilà où les conduit le sentimentalisme (1). »

N'écrivait-il pas encore, en 1832, dans sa réponse à Michel Chevalier, qui lui reprochait d'avoir renié Saint-Simon :

« La voie scientifique dans laquelle j'ai toujours marché depuis que j'ai commencé à penser, les travaux que je poursuis obstinément, pour élever les théories sociales au rang des sciences physiques, sont évidemment en opposition radicale et absolue avec toute espèce de tendance religieuse ou métaphysique. »

C'est par vingtaines qu'on pourrait relever, dans les premiers écrits de Comte, des déclarations analogues. Les positivistes ont beau répondre qu'avant 1842, il écrit « religion » pour « théologie » : cette indifférence même ne prouve-t-elle pas qu'à ses yeux, religion ou théologie, c'est tout un ? ne prouve-t-elle pas surtout que l'idée d'élaborer une religion positive ne lui a jamais effleuré l'esprit ?

Dès lors, n'est-il pas légitime, ou plutôt naturel de supposer que dans l'évolution si inattendue des idées de Comte l'influence de Clotilde de Vaux a pu jouer un rôle plus ou moins important ?

A vrai dire, cette supposition, émise en termes défavorables par Littré, n'est nullement repoussée de tout point par les positivistes orthodoxes. Seulement ces derniers ne veulent voir dans l'influence de Clotilde qu'une « salutaire influence, d'ordre sentimental ». Comte d'ailleurs lui-même affirme à mainte reprise, dans ses lettres à Clotilde, dans ses confessions, dans la dédicace de son Système de politique positive, que son amie exerça sur lui « un doux ascendant », « une douce influence », mais que cette influence fut toujours involontaire, indirecte. A l'en croire, Clotilde de Vaux ne lui aurait jamais suggéré une « idée », une « théorie » ; elle ne l'aurait donc jamais poussé, par ses conseils, dans la voie religieuse ou dans aucune autre voie ; il ne lui devrait que d'avoir mieux senti la prépondérance du cœur sur l'esprit.

Il est évident que l'influence de Clotilde de Vaux fut surtout sentimentale ; mais ne fut-elle que sentimentale ? On peut, nous allons le voir, hésiter sur ce point.

Et d'abord il faut remarquer qu'il est bien peu raisonnable d'imaginer — comme on l'a fait trop souvent, — que Comte ait été, jusqu'en 1844, un « intellectuel » et qu'il soit devenu brusquement un « sentimental » lorsqu'il connut Clotilde de Vaux. En réalité, il fut, toute sa vie, ardent, passionné, on écrirait volontiers « romantique », et, par conséquent très prédisposé à la « religiosité ». En 1844, six mois avant de rencontrer, pour la première fois, Mme de Vaux, il écrivait à une autre femme, Mme Austin :

« Je sais pleurer aussi, croyez-le bien, non seulement d'admiration, mais aussi de douleur, surtout sympathique. Quant à la prière, ce n'est réellement qu'une forme spéciale, dans le régime ancien, d'émotions extatiques ou d'inspirations générales dont le fond indestructible appartiendra toujours à la nature humaine, quelles que deviennent ses habitudes mentales... Je sens très bien, par moi-même, que tous les nobles sentiments d'amour et d'élévation que dirigeait à sa manière la philosophie théologique pourront retrouver, sous d'autres formes, une alimentation au moins équivalente dans le nouveau régime spéculatif. Ce n'est point nécessairement aux idées vagues, arbitraires et nébuleuses qu'appartient l'excitation systématique des sentiments tendres et généreux... Dieu n'est pas plus nécessaire, au fond, pour aimer et pour pleurer que pour juger et pour penser (1). »

Donc, avant sa liaison avec Mme de Vaux, Comte était déjà porté, par ses aspirations sentimentales, à glorifier le cœur comme il avait glorifié l'esprit. Si sa « sainte patronne » n'avait fait que développer en lui cette tendance, son rôle serait, en somme, bien maigre, bien secondaire ; on ne comprendrait guère la reconnaissance que lui témoigna toujours Comte. Au contraire cette reconnaissance s'expliquerait, j'allais dire « se justifierait », si c'était Clotilde de Vaux qui, dans ses entretiens avec Comte, lui avait inspiré non pas, en général, l'idée de glorifier le rôle du cœur, mais, beaucoup plus précisément, l'idée de fonder une religion positive et une religion de l'humanité.

A première vue, toutes sortes de raisons semblent rendre cette hypothèse inadmissible. Comment Clotilde, qui n'avait qu'une intelligence ordinaire, qui connaissait fort mal la philosophie positive, aurait-elle eu la pensée, — juste au fond, — que la religion de l'humanité était, seule, compatible avec les principes du positivisme ? Comment d'ailleurs, si elle avait inventé, entrevu même vaguement, cette religion, n'en dirait-elle pas un mot dans ses nombreuses lettres à Comte ?

L'objection paraît décisive. Mais il ne faut pas oublier que la religion de l'Humanité existait, en France, avant qu'Auguste Comte l'eût formulée. Dès 1840, Pierre Leroux en avait posé tous les fondements dans son livre « De l'humanité ». Dès longtemps il avait proclamé que « l'amour universel des hommes » devait être le principe de la réorganisa-

1 Lettre à G. d'Eichthal, 9 décembre 1828.

1 Lettre du 4 avril 1844 à Mme Austin.

tion religieuse. Sans doute, sa religion, toute métaphysique, n'avait aucun des caractères d'une religion « positive » ; mais c'était une « religion de l'humanité » tout comme devait l'être plus tard la religion positive. Si Clotilde de Vaux avait connu P. Leroux et partagé ses idées, n'est-il pas infiniment probable qu'elle eût parlé à Comte de la religion de l'Humanité et que Comte, en repoussant cette doctrine au nom du positivisme, eût pu inconsciemment en tirer le premier germe de sa propre religion? Par là sa Clotilde, « sans le vouloir », comme il le dit sans cesse lui-même, aurait exercé sur le cours de ses méditations une « influence décisive », elle serait bien sa « sainte patronne involontaire ».

Maintenant Clotilde de Vaux connaissait-elle Pierre Leroux ? On peut, je crois, le déduire avec assez de vraisemblance d'une déclaration faite par Leroux lui-même et insérée dans une Revue qu'il dirigeait (1). Voici cette déclaration, adressée par lui à Luc Desages, son fils adoptif, et enchâssée par ce dernier dans un mauvais article sur Comte :

« A Luc Desages,

« Tu as connu Olinde Rodrigues (2). Un jour j'étais au bureau de la *Revue Indépendante*, rue des Saints-Pères, dans mon cabinet de rédacteur en chef, quand on m'annonce qu'Olinde désire me voir.

« Je dis de le faire entrer et je l'accueille avec l'amitié véritable que j'ai toujours eue pour lui quoi qu'il m'ait donné quelquefois, comme tu le sais, bien du tracas.

« Après des propos insignifiants, il prend cet air majestueux et mystérieux que tu lui as vu, au moins une fois, et, d'un ton bref et saccadé :

« — J'ai quelque chose d'important à vous dire... C'est ce qui m'amène ici.

« — Eh bien! dites, Père Rodrigues.

« Cette qualification de Père lui était restée du Saint-Simonisme. Reynaud, Charton, Carnot et moi-même nous la lui donnions tous.

« Il demeura quelque temps silencieux comme s'il hésitait ou comme s'il cherchait la forme la plus capable de faire impression sur moi; puis, tout à coup et, sans plus de préambule :

« — J'ai trouvé une femme, dit-il.

« Je me mis à rire.

« — Est-ce comme Barrault ? lui demandai-je.

« Tu sais que Barrault ayant été chercher à Constantinople la femme libre, fut arrêté avec tous ses compagnons et relégué à Smyrne par ordre du sultan.

« — Vous ne me comprenez pas, reprit Olinde. J'ai trouvé une femme... supérieure de beaucoup à votre Mme Sand !...

« Je ris de plus belle.

« — Oui, continua Rodrigue, une femme qui écrira, qui écrit déjà beaucoup mieux qu'elle...

« Je riais toujours.

« — Et qui a beaucoup plus d'intelligence qu'elle...

« — Ah! dites tout de suite qu'elle est à Mme Sand ce que l'Himalaya est aux Alpes.

« — Ce que je puis au moins vous affirmer, c'est que celle-là aime sérieusement les idées, la philosophie.

« A cette époque, c'était la mode de dire que Mme Sand n'aimait pas sérieusement les idées, qu'elle aimait la philosophie pour s'en inspirer, pour écrire, qu'elle abandonnerait bientôt la route où elle marchait avec moi, etc., etc.

« L'insinuation que venait de faire Rodrigues me déplut.

« — Vous pourriez bien, lui dis-je, vous dispenser d'attaquer George Sand. Si votre belle inconnue veut écrire, qu'elle se montre. Nous sommes prêts à lui ouvrir un débouché pour ses talents. Oh! ne croyez pas que George Sand fasse obstacle à personne. Vous ne la connaissez pas. Tenez! c'est elle qui m'a engagé à publier le roman d'Henri de Latouche (2)... Voyons, m'apportez-vous un article de cette merveille qui est à Mme Sand ce que le Chimboraço est au Mont-Blanc ? Je vous réponds de l'insérer, s'il est bon.

« — Elle ne m'a pas chargé de cette commission ; mais j'ai d'elle des pages qui m'induisent à porter le jugement que vous venez d'entendre. Au surplus, assurez-vous en vous-même. J'ai un message. Elle veut vous voir. Elle lit votre *Revue;* elle a lu votre livre : « De l'humanité »; elle partage vos idées ; elle s'est prise d'enthousiasme pour vous. Je suis chargé aussi de lui présenter Auguste Comte.

« Le nom d'Auguste Comte qui venait là tout à coup me frappa. Olinde se crut, toute sa vie, chargé de l'héritage de Saint-Simon. Quand il ne s'occupait pas d'affaires de Bourse ou de chemins de fer, il s'occupait de cela ; et alors même qu'il était le plus occupé d'affaires industrielles, il y songeait encore.

« Je pensai qu'il roulait dans sa tête quelque projet et, qu'ayant trouvé, comme il disait, une femme, il

1. *L'Espérance*, revue philosophique, politique et littéraire publiée à Jersey, par P. Leroux. Juillet 1858.

2. Le Rodrigues dont il est question ici est un des plus célèbres saints-simoniens. P. Leroux l'avait connu à l'époque où il était lui-même saint-simonien. — Les phrases entre sur Barrault font allusion à la recherche de la femme-Messie entreprise par les saints-simoniens sur l'ordre d'Enfantin.

1. G. Sand [illegible] avec Leroux et Viardot à la *Revue Indépendante*.

2. Le roman en question parut dans la *Revue Indépendante* en février 1842.

voulait opérer, avec son aide, quelque combinaison où Comte et moi entrerions à titre de corps constituants.

« Je ne me montrai pas très empressé de voir cette dame, à la supériorité de laquelle je ne croyais pas. Cependant, pour ne pas être tout à fait incisif, après avoir repoussé l'offre qu'il me faisait de me conduire aussitôt chez elle, je lui dis qu'il vînt me prendre un autre jour et que, tôt ou tard, nous irions la voir ensemble. Il se montra visiblement désappointé et il insista, en me disant que son cabriolet était à la porte et que cette visite ne me prendrait pas le reste de la matinée. Je lui dis que j'étais fort occupé et que cela m'était impossible. Il se retira mécontent.

« Longtemps après (il s'était écoulé un an ou deux; je ne voyais Rodrigues qu'à de rares intervalles), le rencontrant, l'idée du génie inconnu dont il m'avait parlé me revint en mémoire et je lui en demandai des nouvelles.

« Il me répondit laconiquement : « Elle s'est arran-« gée avec Auguste Comte. »

Luc Desages et Pierre Leroux ne doutent pas que la « belle inconnue » soit Mme de Vaux. Ce n'est qu'une hypothèse ; mais elle est assez probable. L'entretien de Rodrigues avec Leroux est de 1842, la première rencontre de Comte et de Clotilde de 1844. A cette époque Comte sortait fort peu et il paraît n'avoir eu de relations suivies qu'avec deux femmes : Clotilde et Mme Austin. Or, en 1842, Mme Austin n'était pas à Paris ; d'ailleurs elle ne fut jamais une admiratrice de Leroux, étant toujours restée chrétienne, « chrétienne idiote », dit-elle elle-même (1).

Au contraire, en 1842, Clotilde de Vaux était à Paris ; nous savons, par sa correspondance, qu'elle lisait les romans de George Sand : il est donc naturel qu'elle ait lu la *Revue Indépendante* où beaucoup de ces romans parurent. Il est naturel aussi, puisqu'elle désirait elle-même écrire des romans, qu'elle ait cherché à connaître P. Leroux, directeur d'une revue importante. Quant à ses opinions religieuses et philosophiques, elles apparaissent suffisamment dans un passage d'une de ses lettres à Comte (30 octobre 1845) ; dans ce passage, parlant de l'héroïne d'un roman qu'elle est en train de composer, elle écrit :

« Quand je vous ai dit que je ferais une philosophe de ma Wilhelmine, ce n'est pas une philosophe systématique que j'ai entendu ; c'est une philosophe de cœur tout bonnement, *une femme qui aime l'humanité pour elle-même*, sans vaine terreur de la marmite bouillante d'en bas, tout comme sans espérance de posséder un lit de roses dans l'éther. »

Maintenant pourquoi, si Clotilde admirait ainsi Leroux, ne le nomme-t-elle pas une seule fois dans sa correspondance? Sans doute, pour ne pas faire souffrir Comte, en se déclarant disciple d'un autre penseur que lui. Pour qui connaît la susceptibilité de Comte en cette matière, l'explication est très naturelle.

Luc Desages, dans son article malveillant et mal informé, écrit : « Il faut donc conclure que Mme Clotilde n'a fait que transmettre à Comte la doctrine de P. Leroux et que Comte l'a acceptée... »

Dans un autre article de l'*Espérance*, P. Leroux, parlant de l'hypothèse de Laplace, écrit aussi : « Voilà cette fameuse hypothèse... sur laquelle Auguste Comte, quand il était positiviste (*avant de croire à l'humanité, être idéal et réel, et de devenir notre disciple*), fondait ce qu'il appelait le positivisme. »

P. Leroux se trompe, évidemment : Comte ne devint jamais son disciple et ne crut pas à l'humanité « être idéal », lisez : métaphysique et divin. Mais n'est-ce pas de P. Leroux, entrevu par lui à travers quelques phrases de sa Clotilde, qu'il reçut, comme nous disions plus haut, le premier germe de sa conception religieuse? N'est-ce pas de lui qu'indirectement, inconsciemment, il tint l'idée qu'une religion nouvelle était indispensable à la réorganisation occidentale?

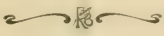
Voici comment, peut-être, il est permis d'imaginer les faits : dans ses premiers entretiens avec Comte, Clotilde, ne voyant en lui qu'un philosophe, se met à causer philosophie; disciple de P. Leroux, elle parle de la nécessité d'établir une religion nouvelle, une religion de l'humanité... Comte sourit, d'abord. Plus tard, il se fâche : il ne veut pas que sa Clotilde en admire un autre que lui : il entreprend de l'initier au positivisme. Elle se laisse faire et, guidée par son instinct de femme, ne parle plus de Leroux. Mais les idées qu'elle a autrefois défendues devant Comte, sont entrées dans l'esprit du philosophe et peu à peu s'y sont épanouies. Un jour, Comte s'aperçoit que, pour réorganiser le monde, il faut fonder une religion, pour détrôner Dieu, lui substituer l'humanité et il fonde cette religion, qu'il a reconnue nécessaire. Elle est « positive », elle est bien à lui ; ni Clotilde, ni personne ne la lui a suggérée : il l'affirme de bonne foi, — et, dans une large mesure, il a raison, puisque son tempérament même le prédisposait merveilleusement à la « religiosité ».

Mais pour qu'il rompît définitivement avec tout son passé antireligieux, pour qu'il apprît à considérer le mot même de « religion » sans mépris et sans aversion, pour qu'il se décidât un jour « à sauter le pas », il avait fallu évidemment des causes

(1) Lettre de Mme Austin à A. Comte, 12 septembre 1844.

occasionnelles. Ses premiers entretiens philosophiques avec une admiratrice de Pierre Leroux ne seraient-ils pas une de ces causes, une de ces occasions?

A. BAUTT.



L'EXODE DE LA POPULATION

DE LA MARTINIQUE (1).

Lorsque j'exposais ici même la situation économique de la Martinique, rien ne faisait prévoir que de nouvelles éruptions viendraient menacer le reste de la colonie et que la ville de Fort-de-France, située à quarante kilomètres de la Montagne Pelée, verrait s'abattre sur elle des pluies de pierres assez grosses pour défoncer les toits et écraser les gens. La pointe méridionale même de l'île est aujourd'hui en danger.

Le volcan vomit avec plus d'intensité que jamais de la boue, de la vapeur, des cendres et des gaz mortels. Les savants américains, qui se sont rendus à la Martinique pour étudier sur place ces terrifiants phénomènes, croient à la possibilité de nouvelles éruptions plus violentes encore et un télégramme de la commission scientifique française, qui vient d'arriver dans l'île, confirme ces sinistres pronostics.

Aussi la population affolée n'a plus qu'un désir, s'enfuir le plus rapidement possible, abandonner cette île maudite où une mort affreuse est sans cesse suspendue sur sa tête. Ce ne sont ni des secours, ni des vivres qu'elle implore, c'est un bateau qui l'emmènera n'importe où.

Le départ des paquebots qui ont touché à la Martinique le semaine dernière a été accueilli par de déchirantes lamentations.

Tout le monde voulait s'embarquer bien qu'il y eût déjà à bord plus de passagers que ces bâtiments ne pouvaient en prendre. Ceux que l'on empêchait de monter faisaient leurs adieux à leurs parents, à leurs amis comme s'ils avaient la certitude de ne jamais les revoir. Un télégramme d'Amérique nous a même appris que quelques heures après le départ d'un de ces paquebots, on découvrit, à bord, deux fillettes de huit à dix ans blotties au fond d'un canot de sauvetage.

Leurs parents les avaient cachées là au moment où on les forçait à quitter le pont du navire. Ces malheureux avaient mieux aimé courir le risque de ne jamais revoir leurs enfants que de les laisser exposés à une mort presque certaine.

La situation de l'île est si critique que les navires américains, *Cincinnati* et *Potomac*, qui ont prêté jusqu'ici un précieux concours à l'administration locale, ont jugé prudent dimanche dernier de quitter les eaux de la Martinique en raison des périls que leur faisaient courir les projections continues de cendres chaudes et de pierres en fusion.

La France va donc se trouver à bref délai dans l'obligation de transporter la population entière hors de l'île. Le sentiment général est même que l'on tarde trop à prendre les mesures nécessaires pour sauver ceux que les premières trombes de feu ont épargnés. La soudaineté avec laquelle s'est produite la catastrophe de Saint-Pierre donne tout lieu de craindre que les nouvelles éruptions prévues par les savants n'anéantissent tous les survivants avec la même rapidité.

Il faut songer que les bateaux à vapeur ne vont pas en moins de douze jours de Saint-Nazaire à Fort-de-France et que l'affrétement seul des navires nécessaires pour transporter toute cette population demande un temps assez considérable. Les États-Unis ont offert, il est vrai, d'envoyer plusieurs bâtiments au secours de l'île et la traversée de New-York à la Martinique n'exige pas plus de quatre ou cinq jours. Mais il faut remarquer qu'un navire, capable de contenir mille passagers avec tout ce qui est nécessaire à leur subsistance pendant un voyage d'une certaine durée, doit avoir des dimensions déjà respectables et que la population de notre colonie, après les pertes qu'elle a subies est encore de 150 000 âmes. Il faudrait donc une flotte d'au moins cent cinquante bâtiments d'assez fort tonnage pour transporter à la fois sur un autre point du globe toute la population de la Martinique.

Il est évidemment impossible de réunir sur les côtes de l'île un nombre de navires aussi considérable et cependant l'humanité l'exigerait si l'on persiste à ne vouloir embarquer ces malheureux qu'à la dernière extrémité.

La plus élémentaire prudence imposerait l'envoi immédiat aux Antilles d'une vingtaine de bâtiments chargés de vivres, qui déchargeraient leur cargaison à la Guadeloupe et iraient chercher ensuite à la Martinique les habitants de cette île. Le peu d'éloignement des deux colonies permettrait d'effectuer en une semaine environ le transport de toute la population à Basse-Terre ou à la Pointe-à-Pitre. Quelques navires suffiraient ensuite pour approvisionner la Guadeloupe jusqu'au jour où l'on saurait s'il faut définitivement abandonner tout espoir de réoccuper la Martinique.

Les dépenses qu'occasionnerait une telle mesure ne seraient pas extrêmement considérables et la France serait ainsi à l'abri de tout reproche. Quelle

(1) Voir la *Revue Bleue* des 17 et 24 mai.

responsabilité encourrait-elle devant le monde si par son imprévoyance, par ses hésitations, elle laissait anéantir 150 000 êtres humains !

M. Gerville-Réache vient, par une lettre que les journaux ont publiée, de mettre le ministre des Colonies en demeure de diriger l'exode des habitants de la Martinique sur les territoires français les plus proches et d'approvisionner ces colonies de refuge.

Le député de la Guadeloupe semble redouter que ces malheureux se réfugient soit dans les îles étrangères des Antilles, soit sur le continent américain et qu'ils soient désormais perdus pour la France.

Cette éventualité est, en effet, à craindre, surtout si nous laissons à des navires américains le soin de transporter hors de la Martinique les habitants de cette île. A l'heure actuelle plusieurs centaines d'entre eux ont déjà quitté la colonie soit sur des petits voiliers qui les ont conduits dans les îles anglaises de la Dominique, de la Barbade, de Grenade, etc., et il y a des chances pour qu'une partie au moins de ces émigrants s'y établissent définitivement.

La terreur provoquée par les éruptions de la Montagne Pelée fut si violente que bien des gens, voulant à tout prix quitter l'île, s'embarquèrent dans des bateaux hors d'état de tenir la mer et se noyèrent. Il est arrivé à Sainte-Lucie une embarcation portant plusieurs passagers à moitié morts de faim et de froid. Ce canot était parti de la baie de la Trinité, avec neuf autres barques, au moment où Saint-Pierre venait d'être englouti. Une tempête avait fait chavirer ces frêles embarcations et tous ceux qu'elles portaient avaient disparu.

L'envoi immédiat de navires français, chargés de porter à la Guadeloupe la population martiniquaise peut seul arrêter l'exode de ces insulaires en pays étranger. Parmi eux certains renonceraient sans beaucoup de peine à la nationalité française. Il y a trois ans, nous disions déjà dans cette Revue, à propos de la même colonie, que les Américains semblaient y être chez eux, et nous faisions alors allusion aux tendances séparatistes de politiciens de couleur, qui ne dissimulaient pas leur désir de faire de la Martinique une petite république noire sous le protectorat des États-Unis. C'est déjà à l'instigation de ces mêmes politiciens qu'en 1870, quelques noirs s'étaient révoltés au cri de : « A bas la France ! »

Mais il est de notre devoir, en présence d'un tel cataclysme, d'oublier certaines ingratitudes et de prendre les mesures nécessaires pour assurer le salut de tous, alors même que quelques-uns devraient aller se fixer ensuite hors du territoire français.

D'ailleurs leur nombre ne me semble pas devoir être très considérable, car les noirs et les mulâtres connaissent notre générosité pour en avoir souvent abusé et ils savent bien que nous ne les laisserons pas sans ressources après les avoir conduits hors de leur patrie. Il est même probable que cette perspective ramènera à la Guadeloupe ou à la Guyane une grande partie de ceux qui, dans l'affolement de la première heure, auront cherché un refuge sur le Continent américain ou dans les îles anglaises.

*
* *

Que fera la France des 150 000 noirs ou mulâtres de la Martinique le jour où il sera établi que cette colonie est désormais inhabitable? C'est un grave problème à résoudre et je suis convaincu que les difficultés qu'il soulève sont une des principales causes du retard apporté par le ministre des Colonies au déplacement de ces malheureux insulaires.

Bien des gens penseront qu'après les avoir transportés à la Guadeloupe, c'est-à-dire dans une colonie dont les productions, le climat, la population sont identiques, il n'y a qu'à les laisser définitivement dans cette île.

Ce serait la solution la plus économique. Par malheur elle est impraticable. Les indications qui ont été données ici sur la situation économique de la Martinique et qui sont également exactes pour la Guadeloupe, ont prouvé que cette dernière colonie est loin d'être florissante. Depuis une trentaine d'années la métropole est constamment obligée de lui ouvrir sa bourse. Elle vient à son secours au moyen de subventions de toutes sortes. Elle prend à sa charge la plus grande partie des dépenses d'administration et toutes celles de protection et de défense. A chaque instant même on lui fait des emprunts dont le remboursement n'a jamais lieu à l'échéance fixée. Si elle veut se montrer exigeante, le conseil général lui exprime sa complète impuissance à lui donner satisfaction, ses représentants au Parlement sollicitent délais sur délais, et, de guerre lasse, elle finit par ne plus rien réclamer.

La Guadeloupe possède d'ailleurs une population bien suffisante, puisqu'elle compte plus de 200 000 habitants et que son territoire n'a pas une superficie beaucoup plus considérable que la Martinique.

La métropole ferait preuve d'une rare imprévoyance en jetant subitement 150 000 personnes dans une colonie dont la population actuelle vit déjà dans une pauvreté voisine de la misère. Elle se montrerait même très imprudente, car elle apporterait ainsi un puissant renfort au parti noir révolutionnaire dont nous avons raconté précédemment les exploits.

Deux autres solutions s'offrent à la France. La première consisterait à installer la population de la Martinique dans une de nos colonies de la côte occi-

dentale d'Afrique que le ministre compétent désignerait après entente avec les gouverneurs du Sénégal et du Congo.

Ces descendants d'esclaves, arrachés jadis par les traitants à leur patrie, seraient ainsi ramenés, par une singulière bizarrerie du sort, dans le pays de leurs ancêtres. Pareille aventure est arrivée aux citoyens de la république noire de Libéria qui fut fondée par les Américains en faveur des nègres rendus à la liberté après la guerre de sécession.

Mais je doute que ces noirs qui traitèrent Béhanzin (1) de *sale nègre* quand un navire de guerre le débarqua à Fort-de-France, uniquement parce qu'ils le trouvaient plus noir qu'eux, soient satisfaits d'habiter une contrée peuplée de nègres et dépourvue d'arbres à pain, d'ignames, de manioc et surtout de rhum. La nourriture dont se contentaient leurs pères paraîtrait détestable à ces noirs gâtés par les fruits variés, les légumes exquis qui poussaient presque sans culture sur le sol fertile de la Martinique.

En outre, la longueur du voyage rendrait extrêmement coûteux le transport d'un nombre aussi considérable d'émigrants. La dépense qui en résulterait ne serait certainement pas inférieure à vingt millions. Et il resterait ensuite à pourvoir aux frais d'installation.

Il existe au contraire sur la côte orientale de l'Amérique du Sud, à moins de deux jours des Antilles, une colonie française extrêmement fertile. C'est la Guyane. La canne à sucre, le caféier, le manioc, l'arbre à pain, le bananier, etc., y poussent avec facilité.

Aux XVIe et XVIIe siècles, des flibustiers français, venus de la Martinique, avaient établi des postes de refuge et de course sur les points les plus favorables de la côte. Des engagés et quelques noirs, amenés par eux, étaient chargés de cultiver une certaine étendue de terres, afin que leurs maîtres pussent renouveler leurs provisions quand ils venaient dans ces parages.

La métropole tenta plus tard d'introduire des colons français dans ce pays, mais ces essais furent si maladroits qu'ils échouèrent. On se résigna alors à faire de la colonie un lieu de déportation pour les condamnés de droit commun et les ennemis politiques du gouvernement.

La France est ainsi restée complètement étrangère aux progrès qu'a faits la Guyane depuis que nous sommes les maîtres de ce pays. Ils sont dus exclusivement à quelques blancs venus du Brésil et surtout de la Martinique. Les premiers exploitèrent seuls les richesses du sol jusqu'au jour où la découverte d'alluvions et de quartz aurifères amena une multitude d'aventuriers de tous pays. Quant à l'agriculture, qui n'a consisté jusqu'ici qu'en plantations de cannes à sucre, de caféiers et de cacaoyers, elle est restée entièrement entre les mains de colons de la Martinique.

A partir de 1856, ils importèrent un grand nombre de coolies indous, si bien qu'ils avaient réussi à mettre en culture une assez vaste étendue de terres, lorsque l'interdiction de recruter des engagés dans l'Inde, vint arrêter complètement l'essor de la Guyane.

Cette colonie va peut-être, grâce aux malheurs de la Martinique, arriver à un degré de prospérité qu'elle n'aurait jamais osé espérer. 150 000 immigrants, transportés d'un seul coup dans ce pays et répartis dans les régions les plus salubres, où chaque famille recevrait une petite concession, feraient rapidement de la Guyane française une contrée aussi prospère que sa voisine, la Guyane hollandaise.

Le mouvement d'émigration qui existe depuis deux siècles entre ce pays et la Martinique, le commerce qui se fait entre ces deux colonies et qui est assez actif pour qu'on ait réuni Cayenne à Fort-de-France par une ligne de paquebots, a rendu les Martiniquais familiers avec la Guyane. Ils savent que le climat et les productions sont sensiblement les mêmes, que la population y est très clairsemée et qu'en réalité c'est une nouvelle Martinique qu'ils créeraient de toutes pièces dans cette région.

Bien qu'il habite au bord de la mer, le Martiniquais n'est pas d'humeur aventureuse. Les longs voyages l'effraient, et j'ai connu des fonctionnaires de couleur, originaires de cette île, qui renonçaient à tout avancement plutôt que d'aller passer quelques années dans une colonie éloignée. Beaucoup d'entre eux ont fait toute leur carrière à la Guyane et à la Martinique.

Cette population, que frapperait certainement d'effroi la perspective d'un long voyage à travers les mers et de son établissement dans un pays inconnu, irait donc sans répugnance vivre sur la côte française de l'Amérique du Sud. Les Caraïbes, qui se sont en grande partie mélangés à la population noire de la Martinique, mais dont il existe encore quelques types absolument purs, retrouveraient avec surprise dans les tribus qui habitent la Guyane des indigènes de

1. Il serait intéressant de savoir ce qu'est devenu Behanzin au milieu de cet affolement général. Nous savons en effet qu'après sa capture il avait été interné à la Martinique avec quelques membres de sa famille. Son plus jeune fils était même un des élèves les plus distingués du lycée de Saint-Pierre. A-t-il été englouti avec les habitants de cette ville? Quant à Behanzin, il habitait le plus souvent Fort-de-France depuis qu'on lui avait permis de quitter le fort Tartenson et il est probable qu'il n'a pas péri à Saint-Pierre. Mais il se pourrait qu'il profitât du désarroi de l'administration pour s'enfuir en Amérique et revenir au Dahomey où sa présence ne serait pas sans danger.

même race qu'eux. Les Indiens que nos compatriotes ont rencontrés à leur arrivée dans les Antilles étaient venus de la côte orientale d'Amérique vers le ve ou le vi^e siècle. Ils avaient été probablement entraînés au large par le courant sous-marin qui passe à quelque distance des côtes de la Guyane, et portés ainsi jusqu'à la Martinique ou à la Guadeloupe.

***

Après avoir assuré le sort des noirs de la Martinique, la métropole a le devoir de venir en aide aux 6 000 créoles qui composent aujourd'hui toute la population blanche de l'île. Si elle prête son assistance aux premiers par humanité, elle a des obligations beaucoup plus impérieuses vis-à-vis des descendants des navigateurs français qui lui donnèrent cette île.

Mais, si les nègres, habitués à vivre de peu, et d'ailleurs fort paresseux, peuvent se contenter d'une petite étendue de terre où ils feront venir les légumes indigènes et les fruits qui forment la base de leur nourriture, il n'en est pas de même des blancs.

Les négociants et usiniers ayant à peu près tous péri dans la catastrophe de Saint-Pierre, la population blanche de la Martinique ne se compose plus guère que d'agriculteurs dont les plantations étaient toute la richesse. Leur départ va les laisser sans ressources. Certes, les souscriptions ouvertes en faveur des survivants de l'île les mettront pendant quelque temps à l'abri du besoin, mais il ne s'agit là que de secours temporaires et il faudra assurer à bref délai leur existence d'une façon définitive.

Ce n'est pas en France que peuvent s'établir ces hommes, habitués à la vie large des colonies, aux grandes exploitations agricoles, aux cultures des pays chauds. Ils s'y trouveraient complètement dépaysés.

Dans la plupart de nos possessions d'outre-mer il y a de vastes territoires très fertiles que la métropole peut mettre à leur disposition. Cela vaudrait mieux que d'abandonner ces terres à des gens venus de France qui ne connaissent rien aux cultures coloniales et qui sont absolument incapables de mettre le sol en valeur.

Beaucoup de créoles solliciteront des concessions à la Guyane pour ne pas trop s'éloigner de la Martinique. Quant à ceux qui voudront s'en aller au loin, on pourra leur donner des terres à Madagascar, en Indo-Chine ou sur la côte occidentale d'Afrique. Ces colonies verront arriver avec plaisir des hommes expérimentés dont l'activité leur donnera un puissant essor.

Bien entendu, il faudra non seulement leur distribuer des terres, mais encore mettre à leur disposition les ressources nécessaires pour défricher et planter leurs concessions et pour assurer leur existence pendant les premières années.

Ces sacrifices ne seront pas de longue durée. Ceux qui ont vécu quelque temps avec les colons de la Martinique connaissent leur fierté d'esprit et savent qu'ils n'accepteront que les avances strictement indispensables pour leur permettre d'attendre les premiers revenus de leurs nouvelles plantations.

Telles sont les mesures dont les circonstances actuelles imposent l'application en faveur de la population martiniquaise. Elles ajouteront évidemment une lourde charge à notre budget. Mais aucun Français ne regrettera les millions ainsi dépensés car l'honneur de notre pays exige que nous ne laissions pas périr sans aide les malheureux qui implorent notre appui. Hâtons-nous de répondre à leur appel. Plus la métropole apportera de promptitude dans l'organisation des secours, plus elle méritera de reconnaissance de la part de ces populations et moins aussi les sacrifices qu'elle devra s'imposer seront lourds.

FRANCIS MURY.

L'ÉVOLUTION DES PARTIS POLITIQUES EN ANGLETERRE

Les publicistes du continent ont conservé l'habitude, lorsqu'ils dissertent sur la politique britannique, de faire allusion à des Tories et à des Whigs, à un parti conservateur et à un parti libéral. Il y a là une pratique curieusement anachronique. Richard Cobden, qui est presque un ancêtre, avait déjà constaté, dans une phrase célèbre, que ces termes de Whig et de Tory, ou ne correspondaient plus à rien, ou n'étaient plus utilisés que pour désigner une action politique diamétralement opposée à la doctrine originelle de chacun des deux groupements envisagés — les conservateurs poussant aux réformes, et les libéraux recommandant que l'on piétinât sur place.

C'est en effet par la « surenchère » que les deux partis ont commencé leur perte. A maintes reprises depuis trois quarts de siècle, les conservateurs se sont mis en grande colère à force de s'entendre accuser de passions rétrogrades. — Ah! semblaient-ils crier à leurs adversaires, vous prétendez que c'est systématiquement, aveuglément, que nous repoussons tout progrès législatif; vous prétendez que nous ne voulons, ou même ne pouvons comprendre les besoins nouveaux que l'évolution économique et sociale a fait naître dans le peuple; vous prétendez que... » Et précipitamment ils étendaient le droit de suffrage politique à de toujours plus vastes catégories de citoyens, ou bien ils élaboraient et sans cesse

amélioraient des lois de protection ouvrière, d'hygiène publique, de solidarité. C'est ainsi qu'en Grande-Bretagne la plupart des réformes vraiment importantes introduites dans la législation moderne, sont l'œuvre des conservateurs.

D'autre part, les libéraux avaient, eux aussi, leurs fréquentes heures d'agacement. « Vous nous calomniez en nous représentant comme des énergumènes qui ne rêvent que bouleversements immédiats, et comme des démagogues que talonne la peur de l'impopularité. Vous allez voir si nous ne savons pas, nous aussi, résister aux entraînements de l'opinion, et si la cause de l'ordre ne nous est pas aussi chère qu'à vous. » Et voilà comment il leur est parfois arrivé de s'opposer avec la dernière énergie à la réalisation de progrès inscrits parmi les revendications fondamentales de leur parti.

Certes, dans ces accès de libéralisme des conservateurs, et dans ces rages de conservatisme des libéraux, il y avait toujours, au début, autant de malice que d'emportement. Le conservateur pensait : « Le moment est venu où je ne puis plus éviter de céder quelque chose à mon rival. Mais je vais demander plus que lui-même n'exige, revendiquer la réforme telle qu'elle est mentionnée au programme *maximum* de cet homme, et non à son programme *minimum*. Comme il est probable qu'au fond, il ne tient guère plus que moi à aller si loin pour l'instant, il viendra à composition, et se contentera d'une amélioration moindre même que celle de son programme minimum. »

Seulement, le libéral n'était qu'à moitié dupe de cette tactique. Il feignait de prendre au sérieux, et encourageait pendant quelque temps la velléité progressiste du conservateur, si bien qu'au bout du compte celui-ci devenait la victime de son propre piège, et que, la loi une fois promulguée, on y constatait le résultat d'une transaction, non pas entre le programme conservateur et le minimum des libéraux, mais entre celui-ci et le maximum du même parti.

Le vaincu ne tardait d'ailleurs pas à avoir sa revanche. « Puisque, se disait le libéral en une autre occurrence, il n'y a décidément pas moyen d'arracher à mon adversaire son acquiescement à la moindre réforme, je vais, pour un instant, feindre de me rallier à sa politique, — mais à celle de ses arrière-pensées, et non à celle, moins rétrograde naturellement, à laquelle les nécessités courantes le contraignent à se résigner en attendant mieux. Il s'effrayera de voir l'opinion éclairée enfin sur le régime qu'il travaille à restaurer, et s'empressera de me témoigner un désir de conciliation. »

Et le conservateur affectait de traiter son rival avec la tendresse émue que l'on éprouve pour le schismatique venu à résipiscence, pour l'enfant prodigue de retour au bercail, et il se hâtait en effet de souscrire à une transaction. Seulement, celle-ci consacrait un sensible recul sur la politique dont le libéral s'était promis d'avoir raison par la ruse.

Cette pratique de la surenchère alternative n'est d'ailleurs pas spéciale aux partis britanniques. On a vu, tout récemment, les cléricaux belges, pour empêcher la proclamation du suffrage universel, menacer de revendiquer l'extension du droit de vote aux femmes, alors que leurs compatriotes libéraux, radicaux et socialistes, venaient de déclarer prématurée cette extension.

Et pour ce qui est de la France, la surenchère n'est-elle pas entrée, depuis deux ou trois ans, dans les mœurs de tous les partis, sans exception ? Les nationalistes, et leurs alliés les républicains modérés, pour éviter la réduction du service militaire à une durée de deux années, n'ont rien trouvé de mieux que de demander soudain le service d'un an. Les socialistes révolutionnaires, pour éviter la fixation à dix heures de la journée de travail dans les établissements industriels à personnel mixte quant aux sexes et aux âges, — laquelle fixation prouve par le fait qu'ils exagèrent, tout au moins, lorsqu'ils affirment l'impossibilité pour la classe ouvrière d'obtenir de la société actuelle la moindre amélioration à son sort, — ces messieurs demandaient à tue-tête la journée de huit heures immédiatement et partout.

Beaucoup de radicaux, et même quelques socialistes réformistes se sont imaginés jouer un bon tour aux nationalistes en s'instituant leurs émules en exaltation chauvine, au cours de la récente période électorale. C'est ainsi également que, pendant cette même consultation du suffrage universel, on a pu voir des bonapartistes et des orléanistes se mettre à plaider en faveur de certaines mesures législatives jusqu'alors spéciales au programme jacobin. Plusieurs même se sont tranquillement déclarés socialistes révolutionnaires, — surtout à la veille du scrutin de ballottage, — tandis qu'ailleurs des collectivistes ou communistes développaient une profession de foi opportuniste, que des étrangers naturalisés d'hier donnaient à la foule des leçons de patriotisme, que des Israélites prêchaient l'antisémitisme, et que des ultramontains versaient dans l'anarchisme.

En Grande-Bretagne, on n'en est pas encore là, ou plutôt on n'a pas eu le temps d'aller si loin. Un puissant niveleur a surgi, l'Impérialisme, qui a conglomméré les deux grands partis traditionnels en une masse compacte et homogène en dépit des suprêmes palpitations de la surface.

La doctrine de l'Impérialisme est singulièrement complexe, et dans ses origines, et dans ses applica-

tion. Il y a là, bien entendu, beaucoup de ce colonialisme auquel en France Jules Ferry donna une si remarquable impulsion; que Crispi n'eut que le tort de préconiser trop tôt en Italie; dont Guillaume II et Mac-Kinley devaient ensuite s'affirmer les fervents propagateurs; qui enfin assurera à Cecil Rhodes une place éminente parmi les *rulers* de l'actuelle humanité.

Il y a aussi une subite exacerbation du sentiment patriotique. Chaque fois que, depuis les commencements de l'histoire, les représentants d'une idée ont dû constater l'imminence d'une phase sociale où cette idée n'allait plus correspondre à rien dans la matérialité des faits, ils ont retrouvé pour quelque temps un regain d'énergie, se cramponnant à la roue de la fatalité dans l'espoir qu'ils réussiraient à ce qu'elle ne les dépassât point. On l'a signalé à maintes reprises; les années qui ont précédé 1789 ont été marquées par une avide recrudescence de féodalisme; la caste privilégiée, à la veille de succomber avec son droit, exigeait l'observance des vieilles coutumes avec une âpreté dont elle semblait déshabituée depuis deux ou trois siècles, et même ressuscitait des prérogatives que l'on pouvait croire reléguées au domaine de l'archéologie.

De même, aujourd'hui, les chauvins de tout pays sentent à merveille que leurs haines vont trouver de moins en moins d'échos, avoir de moins en moins d'effets concrets, dans un monde de plus en plus solidarisé par la multiplication des voies et moyens de transports, communications et échanges, et par la diffusion de la science, qui est une, universellement et éternellement. C'est leur suprême effort de résistance qui produit, en France, le nationalisme, et en Angleterre, le jingoïsme.

Colonialisme et jingoïsme fusionnent dans l'impérialisme, et de cette fusion résulte tout d'abord une forme nouvelle, soit de l'une, soit de l'autre doctrine selon le point de vue auquel on se place. La passion patriotique n'est plus limitée à une nation telle que l'a formée le Congrès de Vienne, ou, si l'on veut, le Traité d'Utrecht. Elle s'étend, par delà les frontières diplomatiques et militaires, à toutes les populations qui, par la race, la langue, les traditions, sont plus ou moins apparentées à la nation en cause. D'où le pangermanisme, le panslavisme, le panhellénisme; puis, l'identité ou l'analogie d'intérêts jouant bientôt un rôle aussi considérable que la fraternité historique, surgissent le panaméricanisme et le panislamisme, — en attendant le panmongolisme.

Et parallèlement s'accuse une autre tendance, en vertu de laquelle les colonies dès qu'elles sont parvenues à la maturité politique, cessent d'être considérées comme des annexes de la métropole, pour se transformer en alliées perpétuelles traitant leur génératrice sur le pied de l'absolue égalité. Pour ces colonies la métropole n'est plus une mère, c'est simplement une sœur aînée, à laquelle sa primogéniture ne confère plus que des prérogatives bien rarement respectées et d'ailleurs revendiquées. Autrefois, lorsqu'une colonie était « mûre », il y avait scissiparité, elle se détachait de la mère patrie, elle conquérait son indépendance absolue, constituait une nation nouvelle, une patrie de plus; c'est l'histoire moderne de tout le continent américain. Maintenant, la colonie préfère l'autonomie. C'est ainsi que l'Empire britannique évolue en une vaste fédération, et aussi l'Empire yankee.

Dans l'impérialisme, il y a, en outre, du socialisme d'État. Von Miquel fut un ardent lassallien. M. Chamberlain a longtemps travaillé à faire de Birmingham une véritable république lassallienne. On prête à M. Paul Doumer des tendances impérialistes; il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. L'ex-gouverneur général de l'Indo-Chine n'appartient-il pas à cette fraction, la plus avancée du radicalisme, qui veut accroître sans cesse le domaine matériel et moral de la puissance publique?

Il est fatal que l'impérialisme mène au césarisme. Celui-ci n'est en somme qu'un degré supérieur du socialisme d'État; Napoléon III en eut une vague perception quand il essaya de s'attacher Proudhon, et Bismarck en avait pleine conscience lorsqu'il traitait avec Lassalle. D'autre part, le césarisme semble devoir, pendant une certaine période tout au moins, être un des résultats du fédéralisme appliqué dans de vastes proportions. A mesure que s'accroît l'autonomie des éléments constitutifs d'une grande fédération, le pouvoir central renforce au contraire ceux de ses organes qui demeurent nécessaires pour la défense collective. C'est là une nécessité inéluctable. Si cette sorte de réflexe ne se produisait point, la cohésion cesserait entre les éléments fédérés, et ceux-ci se dissémineraient en petites nations nouvelles, comme jadis les républiques de l'Amérique dite latine.

Ce que les colonies « mûres » demandent au fédéralisme, c'est l'autonomie économique surtout; en échange de celle-ci, et pour pouvoir consacrer tous leurs efforts au développement de leur prospérité matérielle, elles abandonnent à la « sœur aînée » les soucis diplomatiques et militaires. Par suite, la diplomatie et le militarisme deviennent autonomes eux aussi, — ou plutôt, automatiques, puisqu'il est de leur essence, à eux comme au cléricalisme, de ne pouvoir être libres qu'aux dépens de ceux mêmes qui leur ont permis d'être tels.

Enfin il y a connexité, ou tout au moins concomitance, entre la concentration financière, industrielle et commerciale, et l'impérialisme. Les trusts, pour

produire leur plein effet, ont besoin du protectionnisme, et celui-ci est une des essentielles manifestations économiques de l'impérialisme. C'est pourquoi la Grande-Bretagne, berceau du libre-échangisme, tend de plus en plus à ceindre d'une rébarbative barrière douanière l'ensemble des nations qui constituent avec elle un immense empire fédéral.

A la Chambre des pairs comme à la Chambre des communes, il s'est peu à peu formé ainsi, des débris des deux grands partis traditionnels, une puissante majorité disposée à travailler en faveur du protectionnisme, — du militarisme et par conséquent du césarisme, — du socialisme d'État, c'est-à-dire en faveur de tout ce qui jusqu'alors avait répugné à la masse de la nation plus qu'à n'importe quelle autre collectivité humaine.

Sans doute, on ne découvre, parmi les actuels généraux de premier plan, personne qui laisse soupçonner en soi l'étoffe d'un César. Mais existe-t-il une loi, soit dans la logique soit dans l'expérience, qui veuille que les Césars surgissent toujours et partout de l'élément militaire? Lorsque les continentaux parlent d'impérialisme, c'est en vertu de la conception latine; ils ne pensent qu'à un chef d'armée, à un nouveau Bonaparte. Comme si, pour gouverner dictatorialement le monde, y compris les armées, la condition nécessaire et suffisante était de porter un uniforme et de brandir une épée! Bismarck était fort peu militaire, et cependant il a joué un rôle aussi considérable que l'homme du 18 Brumaire. C'est par une image à peine audacieuse que Cecil Rhodes fut qualifié de *Cape's Nap* et que l'on baptise *Steel's Nap* M. Pierpont Morgan. M. Chamberlain n'a pour toute arme qu'un monocle, et il n'est que trop probable que cela lui suffira pour remuer les peuples plus rudement encore peut-être que ne le firent le Chancelier de Fer et le Corse aux cheveux plats.

Dans peu de semaines, — les plus optimistes disent : dans peu de mois, — il sera premier ministre. On n'a qu'à parcourir toutes les études politiques publiées depuis un semestre par les revues et magazines de toutes opinions : aucun écrivain n'émet plus le moindre doute à ce sujet. Les rares, très rares adversaires de « Maître Joë » se contentent de passer en revue le personnel des dirigeants, pour tâcher de discerner qui serait capable d'opposer à l'impérialiste par excellence une résistance quelconque, fût-elle seulement honorable. Et ils constatent avec désespoir et terreur que, dans l'actuelle Grande-Bretagne politique, Diogène ne rencontrerait pas un homme — en dehors de celui au monocle.

Le roi? Il ne semble pas éprouver une bien vive sympathie pour M. Chamberlain. Mais l'on ne voit pas la possibilité qu'il joue vis-à-vis de celui-ci un autre rôle que celui auquel se résignèrent Guillaume Ier en face de Bismarck et Humbert Ier en face de Crispi, et que celui dont Nicolas II se contente auprès de M. Pobiédonostsef. Et puis il s'est en partie désarmé depuis longtemps, car Cecil Rhodes n'aurait sans doute pas acquis, au profit indirect de M. Chamberlain, une puissance si prodigieuse, s'il n'avait eu, tantôt pour protecteur déclaré, tantôt pour lieutenant occulte, le prince de Galles.

Les conservateurs? Dans tout pays leur adhésion à l'impérialisme est inévitable. Leurs intérêts de classe ne peuvent être sauvegardés que par le protectionnisme, le militarisme et le colonialisme. M. Chamberlain assurera l'ordre politique, économique, social, moral même, tel qu'ils le conçoivent et le désirent, tel qu'ils estiment en avoir besoin. Sans doute, ils préféreraient, pour l'harmonie des principes, que l'absolutisme fût exercé par un pouvoir historique et au nom d'une tradition. Mais puisqu'il paraît impossible, par le temps qui court, de gouverner autrement que par le « populisme », ils apprennent à se résigner à ce procédé. — C'est ainsi que les *Junkers* prussiens et poméraniens, les féodaux galiciens et autrichiens, et nos orléanistes et ultramontains, ont adopté la tactique démagogique.

D'ailleurs, le parti conservateur, en Grande-Bretagne, n'avait plus qu'un homme, lord Salisbury, et celui-ci est las, attristé, usé, et n'aspire qu'à la retraite.

Les libéraux? Eux aussi n'avaient plus qu'un homme, lord Rosebery. Mais s'est-il jamais trouvé personne au monde pour le prendre au sérieux? Y a-t-il eu personne pour s'étonner lorsque, récemment, il a solennellement achevé son mouvement vers l'impérialisme?

Celui-ci consacre du reste beaucoup de leurs aspirations essentielles, puisque, pour conquérir la popularité, il est obligé de travailler à d'importantes réformes dans les domaines de la protection ouvrière, de l'hygiène publique, de la solidarité sociale, de la diffusion de l'instruction; puisqu'il veut renforcer la puissance propriétaire de l'État et le contrôle de celui-ci sur tous les services publics qui ne semblent pas encore mûrs pour la nationalisation; puisqu'il promet de développer l'autonomie économique et morale, d'une part, des municipalités, et de l'autre part, des colonies. Enfin le projet de militarisation du pays, d'organisation du service militaire obligatoire n'est-il pas fait pour plaire à des libéraux?

Mais le ralliement de ceux-ci à l'impérialisme a une autre cause encore, et il se pourrait même qu'elle fût la prédominante. Ces messieurs avaient à choisir entre deux modes de suicide politique. Il leur fallait accepter le Home-Rule pour l'Irlande, et en même temps adopter le programme trade-unioniste. Ou

bien ils devaient s'inscrire dans la livrée de Maître Joë. On est Anglais ou on ne l'est pas.

Plaider en faveur du Home-Rule, c'est une fantaisie que l'on a pu tolérer un instant chez Gladstone, parce qu'il est bien connu que les hommes de génie ont parfois des instants d'aberration, et aussi parce que l'indulgence est de règle pour les manifestations de la sénilité. Mais depuis cet incident fâcheux, aucun libéral sérieux n'a eu la moindre velléité de se montrer irlandophile. L'île Cendrillon est vouée à la mort civile. Il y a là un axiome nécessaire à la tranquillité de conscience des Anglais. Si les Irlandais ne sont pas satisfaits, ils n'ont qu'à achever d'émigrer en Amérique. Qu'ils aillent au besoin dans la lune, mais qu'on n'en parle plus. S'il fallait s'occuper d'eux, on n'aurait plus le temps de songer aux Arméniens, de servir des banquets aux chats perdus, de couvrir d'or les salutistes scandinaves, de fournir des ombrelles aux chevaux d'omnibus, de larmoyer sur les homélies de Tolstoï.

Quant à adopter le programme trade-unioniste, ce serait fabriquer des verges pour se faire fouetter. Le coopératisme et le syndicalisme, en Grande-Bretagne, inquiètent de plus en plus les dirigeants de l'Industrie et du Commerce. Or, ce sont ces dirigeants qui constituent l'état-major du libéralisme.

Se rallier à l'impérialisme, c'est fusionner avec les conservateurs ; mais après tout, ceux-ci ne sont que des adversaires en tactique, et non des ennemis de principe, des ennemis de classe, comme les trade-unionistes. C'est aussi acquiescer au protectionnisme, — mais au protectionnisme non limité à la Grande-Bretagne, comme on le voulait autrefois. Il s'agit maintenant d'un protectionnisme étendu à tout l'Empire ; or, cela précisément est devenu utile, sinon indispensable, à l'industrie et au commerce de la métropole.

Il reste bien quelques irréductibles énergumènes, par exemple M. John Morley. Mais ce sont des Robinsons de la politique. On les lit et on les écoute dans tous les milieux avec un intérêt amusé, et c'est tout. Leur influence est absolument nulle.

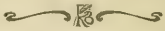
Enfin il y a le collectivisme. Mais en Angleterre il est très faiblement représenté. Ses adhérents se répartissent d'ailleurs entre deux sectes occupées surtout à s'entre-déchirer, le parti ouvrier indépendant, qui a juste un député au Parlement, M. Keir Hardie, et la Fédération social-démocratique. Celle-ci se recommande de la doctrine marxiste, telle qu'elle est professée par les collectivistes d'Allemagne, de Scandinavie, de Belgique, d'Autriche, de Bulgarie, par la majorité de ceux de l'Italie et des Pays-Bas, par une forte minorité de ceux de la France et de la Suisse. Il y a une incompatibilité peut-être irréductible entre le Marxisme et le tempérament britannique. La plupart des adhérents de la Fédération social-démocratique sont des intellectuels, ou des non-Anglais, naturalisés ou non. Encore l'homogénéité et l'orthodoxie du parti sont-elles sujettes à caution, puisque le leader, M. Hyndmann, s'est vu contraint de se retirer à demi de la lutte.

Le parti ouvrier indépendant, lui aussi, a perdu récemment son grand organisateur, M. Tom Mann, émigré en Nouvelle-Zélande. C'est d'ailleurs une secte possibiliste, qui ne tardera pas à faire double emploi avec le trade-unionisme.

Celui-ci, en effet, tend de plus en plus à renoncer à la neutralité politique. Les Marxistes du continent en concluent que les coopératives et syndicats britanniques se rallient enfin au socialisme moderne. Il est probable que l'avenir leur réserve une amère désillusion. Que l'on examine avec soin les ordres du jour qui, dans les récents congrès des trade-unions, se prononcèrent en faveur de la nationalisation du sol et des principaux services publics ; que l'on lise mot à mot les discours qui ont abouti au vote de ces ordres du jour ; que l'on observe la conduite des députés trade-unionistes : on se convaincra que ce n'est pas du tout le collectivisme qui est là en cause. C'est purement et simplement son plus redoutable adversaire, le socialisme d'État, tel qu'il sévit en Australie et en Nouvelle-Zélande, tel que le préconisèrent Lassalle, Bismarck souvent, von Miquel toujours, — tel qu'il est implicitement inscrit au programme du parti impérialiste.

Celui-ci n'a donc plus rien en face de lui. Il a même désormais pour principaux auxiliaires les groupements qui le combattirent à ses débuts. Ce n'est pas sans inquiétude que l'on se demande jusqu'où se déchaînera sa puissance formidable.

R. Candiani.



LA SOUFFRANCE

D'APRÈS LA THÉOSOPHIE

Dans sa séance annuelle consacrée à la distribution des prix de vertu, l'Académie française a couronné un certain nombre de lauréats. Montesquieu, dans ses *Lettres Persanes* disait que nous enfermons quelques personnes dans des asiles de fous pour faire croire que le reste de la nation était sage. Ce serait un paradoxe impertinent d'appliquer cette boutade à la cérémonie du 22 septembre dernier et de soutenir que la distribution des prix de vertu à quelques-uns peut s'interpréter en ce sens que tous les autres sont des malfaiteurs.

Parlons sérieusement.

M. de Mun, chargé du discours annuel en a, sous une forme très fine, fait ressortir la particulière difficulté.

Ce n'est pourtant pas la partie de son œuvre qui m'a le plus séduit.

Il lui appartenait, en sa qualité de philosophe et de chrétien, d'élever son sujet à des hauteurs qui dépassent sensiblement la mesure d'une spirituelle ironie et il l'a fait en des termes d'une très grande et très véritable éloquence.

Il ne pouvait suffire à ce très noble esprit de rédiger un « palmarès » où se seraient combinés pour la plus grande joie des oreilles élégantes qui l'écoutaient les grâces du style et le banal attendrissement d'une âme correcte.

En présence de tous ces héros obscurs, de ces maux accablant les humbles parmi les humbles, ce qui l'a surtout frappé, c'est la souffrance elle-même et l'injustice de la souffrance.

Écoutez-le :

« De ce monceau de douleurs que j'ai détourné pour en tirer comme une loque de choix, la dramatique aventure de Véronique Madec, de cette lamentable cohue d'infirmes et de miséreux, de rachitiques et de paralysés qu'il m'a fallu traverser pour venir jusqu'à vous, ce qui s'est levé devant mes yeux, m'appelant avec une invincible attirance, ce n'est pas seulement la troublante image de la pauvreté dont la charité peut adoucir le triste regard, ni le spectre inquiétant de l'ingrate destinée dont l'espoir des réparations éternelles peut apaiser la menaçante obsession ; c'est un mystère plus profond, car nul ne peut se soustraire à son étreinte : c'est le pourquoi de la souffrance. »

Vous savez comme en parle Michelet :

« La mort, on la prendrait encore : notre âme contient assez de foi et d'espérance pour l'accepter comme un passage, un degré d'initiation, une porte aux mondes meilleurs. Mais la douleur, hélas ! était-il donc si utile de la prodiguer ?

« La charité et la philanthropie multiplient leurs merveilles pour diminuer la misère ; la science découvre des procédés pour abolir un moment la sensibilité nerveuse. L'industrie s'exerce à façonner des membres pour soutenir ou suppléer la nature. Mais la souffrance demeure, promenant partout aveugle et injuste sa main lourde et cruelle. Pourquoi ?

« J'ai interrogé les penseurs, les moralistes et les philosophes : ils m'ont enseigné la fermeté du cœur et la stoïque acceptation de l'obscure fatalité. Mais la souffrance a continué de tourmenter ma conscience : souffrance de l'innocent, souffrance du juste, souffrance de l'enfant. Oh ! celle-là surtout, n'est-ce pas, pères et mères qui m'entendez, la souffrance de l'enfant, cette chose *inepte* et *barbare !* »

Ainsi le problème est nettement posé.

La souffrance ? Une cruauté, une cruauté inepte et barbare qui s'aggrave encore de la faiblesse et de l'innocence des victimes. De plus, une injustice générale puisque rien ne semblait plus facile à la divinité que de l'épargner à l'humanité, et une injustice particulière, et de chaque jour puisqu'elle semble choisir ses victimes et qu'on l'économise pour les uns auxquels il semble que tout soit réservé pour accabler les autres auxquels il semble que rien ne soit épargné.

Et M. de Mun continua :

« Les révoltés ont maudit le Dieu qui la permet, les sceptiques ont tenté d'en mépriser l'énigme. Et toujours, malgré la science et malgré la révolte, parmi les larmes et les dédains, la souffrance a poursuivi son œuvre impénétrable. »

Ainsi la science et la révolte sont venues briser leur flot inapaisé au pied de ce récif qu'est la souffrance, et ni les penseurs, ni les philosophes, ni les sceptiques n'ont soulevé même un coin du voile dont s'enveloppe l'impénétrable Isis !

La religion chrétienne elle-même n'a pu trouver le mot du mystère.

Ce qu'elle enseigne, c'est la résignation, et la soumission aveugle aux décrets d'une Providence qui ne se laisse ni désarmer, ni deviner. Et quand M. de Mun nous parle « du spectre inquiétant de l'inégale destinée dont l'espoir des réparations éternelles peut apaiser la menaçante obsession », on est tenté de lui demander ce que veulent dire ces paroles. Car l'espoir des réparations éternelles ne fait pas disparaître l'iniquité dont il charge son Dieu ; elle semble l'aggraver : car l'idée de réparation entraîne précisément l'idée d'un mal qui aurait été injustement causé.

Quant aux religions anciennes, la mythologie grecque répond par : Ἀνάγκη, la fatalité... et la mythologie latine par *Fatum*... le. Destin... c'est-à-dire par le silence.

Et comme j'ai toujours l'oreille tendue du côté de la Théosophie j'ai voulu interroger un des maîtres de cette doctrine.

Voici ce qu'il m'a répondu :

« Le problème de la souffrance, pour les Théosophes, n'en est pas un et sa solution n'est qu'un jeu d'enfant.

Et, d'abord, comment des chrétiens peuvent-ils parler d'*inégale destinée ?*

Comment osent-ils dire... « la souffrance *inepte* et *barbare* demeure, promenant partout, *aveugle* et *injuste*, sa main lourde et *cruelle* » ?

Que de blasphèmes en ces quelques mots ! Ainsi c'est leur Dieu qu'ils accusent de cruauté... ce Dieu d'immense et d'infinie bonté ?

Celui qu'ils appellent : « Le Père », oubliant qu'un Père et un père divin qui se montrerait *inepte* et *barbare*, serait la négation de lui-même !

Ce n'est pas tout : la souffrance paraît à M. de Mun *injuste* et *aveugle*. Et c'est ce Dieu d'infinie justice qui se montrerait *injuste*, et c'est ce Dieu d'infinie lumière qui se montrerait *aveugle* ?

Cette clarté que vous êtes venu chercher auprès de moi, il y a longtemps qu'elle a brillé dans la plupart des religions antiques dont les prêtres ont gardé fidèlement le dépôt sacré.

Les Chaldéens, les Perses, les Égyptiens, les Grecs, surtout les Hindous l'ont possédée.

Moïse l'a connue, et Orphée, Hermès, Pythagore et l'École d'Alexandrie se sont éclairés à ses rayons. Jésus-Christ a transmis le secret de cette doctrine à un petit nombre de ses disciples, avertissant qu'il parlait par paraboles parce qu'il ne pouvait pas être compris de tous et surtout parce que les temps n'étaient pas révolus.

Croyez-vous donc que les mystères d'Isis n'aient été que de pures amusettes réservées par des prêtres charlatans à la curiosité de quelques badauds, comme les épreuves de la Franc-Maçonnerie moderne et que, si Jésus-Christ n'avait pas couvert d'un voile la partie ésotérique de son enseignement, il eût laissé entendre que sa doctrine contenait précisément une partie ésotérique qui ne pouvait pas s'adresser à tous ?

Croyez-vous encore que l'enseignement de Pythagore se soit borné à la révélation de la table de multiplication, et quelle idée vous faites-vous de ces philosophes si instruits, si graves, d'une vie si pure et d'une si haute mentalité si vous pensez que les entretiens du Portique roulaient uniquement sur des exercices de rhéteurs ou sur des problèmes d'une mathématique médiocre ?

Et si vous en doutez, rappelez-vous les pages de M. Ed. Schuré où il donne une si magistrale description de ce qu'étaient les mystères d'Isis.

Celui qui voulait être admis en qualité de disciple devait rester attaché au Temple de la Déesse pendant trois ans.

On lui enseignait les sciences et les arts, et sous la conduite de maîtres sévères, il obéissait à une discipline rigoureuse. Puis lorsque l'heure de l'initiation était venue, un serviteur des Prêtres le conduisait devant une grille et l'avertissait qu'il pouvait retourner sur ses pas, mais que lorsqu'il aurait franchi le seuil de pierre, s'il n'allait pas jusqu'au bout des épreuves ou s'il y succombait, il devait renoncer à la liberté et rester pendant le reste de sa vie esclave dans le temple.

M. Schuré affirme que ces initiations avaient lieu dans la grande pyramide de Giseh, et l'intérieur de ce monument semble s'être prêté admirablement à des cérémonies de ce genre.

La grille franchie, le néophyte entrait dans un couloir tellement bas et tellement étroit qu'il ne pouvait y avancer qu'en rampant.

Puis au bout du couloir se trouvait un gouffre où il devait se précipiter. Il ne sortait de cette espèce de puits rempli d'eau froide qu'au moyen de crampons fixés dans le mur.

Après cette immersion, il était revêtu d'une robe de lin... et c'était l'épreuve de l'eau.

Il avait alors à subir l'épreuve du feu en traversant un brasier ardent.

De distance en distance, des figures, des symboles, des emblèmes peints sur les murs fournissaient à son guide le sujet d'explications mystiques destinées à l'avancer dans la voie de la révélation.

Une dernière épreuve lui restait à subir et non la moins redoutable. Introduit dans une pièce meublée de tapis épais et de divans recouverts des plus riches étoffes, il voyait s'avancer aux sons d'une musique lointaine, et dans un nuage de parfums, une femme d'une irrésistible beauté qui lui tendait une coupe... et ses lèvres. S'il succombait, il devenait esclave. S'il résistait, il tombait dans un sommeil profond.

Enfin, introduit dans une vaste salle au centre de laquelle était un sarcophage, il s'y étendait. Un prêtre lui versait un narcotique qui devait lui procurer la vision d'Hermès, dont vous lirez le récit si vous ne le connaissez pas, et il se réveillait aux pieds d'une merveilleuse statue d'Isis dévoilée.

Quel était le but de ces cérémonies ?

C'était de lui apprendre par des enseignements successifs que son âme immortelle avait à subir de multiples incarnations jusqu'au jour où, délivrée des épreuves humaines figurées par l'eau, le feu et la volupté terrestre, elle toucherait enfin le prix de ses souffrances et retrouverait son origine divine.

Laissez de côté, si vous voulez, les formes de la représentation extérieure.

Le mot qui se dégage de cette initiation, le mot de la Sagesse antique est celui-ci :

« Immortalité de l'âme accomplissant par d'innombrables réincarnations le pèlerinage qui doit la conduire à la découverte et à la délivrance du Dieu qui sommeille en elle. »

L'erreur capitale de tous les penseurs qui ont abordé ce problème si simple et si redoutable à la fois : poètes, savants, philosophes, historiens mystiques ou profanes, a été de considérer le passage sur la terre comme borné à une existence unique.

Ne parlons pas des matérialistes. Leur siège est fait. Ils expliquent tout par une force aveugle de la matière et, comme ils ne demandent rien, on n'a rien à leur répondre.

Mais les autres? Ceux qui affirment l'existence de l'âme? Comment peuvent-ils se satisfaire de cette vie si bornée, si courte, si imparfaite?

Les créateurs, par exemple? Comment! ils sont forcés de déduire de leur vie l'enfance, la maladie, le sommeil, la distraction nécessaire, les préoccupations sociales, familiales et personnelles qui les enlèvent au travail. Que reste-t-il?

A peine quelques années, quelques mois, quelques heures peut-être quand leur existence a été brisée dans sa fleur... comme celle de Raphaël.

Et ce serait fini?

Jamais l'œuvre commencée ne pourrait être reprise? Et tous ces poètes, ces artistes, ces savants seraient à tout jamais perdus pour l'humanité qu'ils ont aidée, consolée et enrichie?

Et ces flambeaux divins seraient à tout jamais éteints dans la nuit éternelle?

Et Dieu ne les aurait allumés que pour les laisser briller quelques heures comme il n'aurait allumé les soleils de l'infini que pour les éteindre dans le crépuscule d'un rapide jour d'été?

Quelle idée vous faites-vous donc de sa sagesse si vous vous l'imaginez comme un prodigue inconscient des richesses qu'il a semées à travers l'espace?

Et ce n'est pas tout.

Demandez aux mystiques comment ils accordent la brièveté de la vie avec le dogme des responsabilités éternelles?

C'est dans une existence si éphémère que l'homme pourra semer les germes qui feront lever la moisson des éternels supplices ou des infinies béatitudes? Et à quel faux poids condamnez-vous l'implacable justice, qu'ailleurs vous glorifiez, quand il lui faudra peser pour l'éternité les mérites et les fautes de ces vibrions qui n'auront vécu qu'un jour?

Mais si le jugement final vous déconcerte, que penser du problème de la souffrance humaine avec ses apparentes iniquités, et pour reprendre les paroles de Michelet citées par M. de Mun, en les altérant un peu :

« La souffrance on la prendrait encore : Notre âme contient assez de foi et d'espérance pour l'accepter, mais l'*injustice*, hélas! était-il besoin de la prodiguer? »

Or, il faut le proclamer bien haut et ne pas se lasser de l'enseigner avec la doctrine théosophique, il n'y a pas l'*ombre* d'injustice dans le monde.

Par la réincarnation tout s'explique et tout se justifie. Écoutez :

Je ne vous dirai que tout juste ce qu'il faut savoir de la création du monde et des mondes qui l'entourent. Il y a longtemps que toutes les obscurités qui dérobaient ces mystères aux yeux des hommes ont été dissipées pour les sages de l'Inde.

Nous avons vu déjà que ce qui nous empêche de trouver la vérité, c'est de considérer la carrière de l'âme humaine comme bornée à une seule incarnation, tandis que c'est par millions de siècles qu'il faut calculer les étapes qui séparent son point de départ de son point d'arrivée.

De même rien ne ressemble moins à la création de l'Univers que l'idée que nous nous en faisons en Occident.

Parti de ce point de vue que l'homme y occupe le point central et que tout a été créé pour lui ou contre lui, c'est en vertu d'une conception tout aussi fausse qu'il considère sa vie terrestre comme une vie unique et dont l'accomplissement suffit à remplir sa destinée.

L'astronomie nous fait découvrir dans le champ de l'infini des milliards de planètes, de soleils, d'astres, de mondes, dont la pensée seule donne le vertige, car elle confond la double notion que nous pouvons avoir de l'infini du temps et de l'infini de l'espace.

Parmi toutes ces planètes, la nôtre est la plus petite : notre système solaire est le plus humble des systèmes solaires, et Dieu, qui a prodigué les millions d'étoiles de la seule voie lactée, aurait borné la formidable puissance de sa divinité au mince effort de la création de l'homme, atome de la terre, la plus insignifiante des planètes dans le plus médiocre des systèmes solaires!

C'est, à proprement parler, l'enfantine et poétique fiction des anciens, qui affirmaient que les astres étaient des clous d'or forgés par les dieux pour attacher le voile de la Nuit.

Peut-être quelque jour vous en apprendrai-je plus long sur ce sujet.

Revenons à l'homme et au problème de la souffrance. Je vous ai dit que le mot de la sagesse antique, c'était la réincarnation en des corps successifs de l'âme humaine créée pour l'éternité.

Depuis le jour où cette âme a commencé son évolution, depuis le jour où ce reflet de la Divinité a entrepris son pèlerinage à travers les temps, les âges, les sexes, si sa personnalité a varié à l'infini, son individualité est restée toujours la même. Il semble qu'elle arrive des régions inférieures, s'élevant peu à peu par une lente éducation jusqu'à la planète sur laquelle elle évolue aujourd'hui pour continuer son ascension indéfinie, passant par les mondes supérieurs de notre cycle solaire pour s'élever à d'autres cycles solaires, et l'esprit se perd à la suivre encore plus loin, toujours plus haut... jusqu'au vertige!

Arrêtons-nous à l'incarnation présente, la vôtre, la nôtre, et voyons la loi qui en règle le phénomène.

Et d'abord qu'est-ce que la mort? C'est le problème qui contient le plus d'inconnu et, par conséquent, le plus de terreur.

Entendons-nous.

Il s'agit surtout des peuples modernes.

Les anciens l'envisageaient sans effroi.

La Grèce souriante vidait sans effort la coupe couronnée de roses et de cyprès.

Les soldats de Rome, habitués à la braver dans les combats, la voyaient venir sur les champs de bataille avec la même indifférence que ses philosophes au milieu des festins.

Tous les peuples de l'Orient la reçoivent sans émotion, quels que soient les dieux qu'ils servent.

Les Barbares ne la redoutaient pas et il a fallu le sombre catholicisme du moyen âge, qui s'était superposé au christianisme, pour que les plis de la Nuit qui le couvraient se fussent appesantis de cette obscurité et de cette terreur.

Elles ne sont pas encore dissipées.

C'est en vain que les spiritualistes la regardent sans pâlir ; que, parmi eux, les philosophes y consentent, les uns avec résignation, les autres avec sérénité. C'est en vain que Victor Hugo murmure sur sa couche d'agonie cette parole de certitude :

C'est ici le combat de l'aube et de la nuit.

C'est en vain qu'il affirme, avec les poètes et les penseurs, que la vie actuelle n'est qu'une prison dont le divin captif, l'âme, s'évade dans un transport de joie et de reconnaissance.

Pour la foule, la crainte de la mort subsiste avec ses doutes, sa frayeur, ses angoisses et le furieux besoin d'échapper à cette fatalité qu'elle sait inexorable et sur laquelle cependant elle veut s'étourdir comme si l'heure en pouvait être retardée d'un millième de seconde !

Et pourtant, quand le spectre voilé qui la cherche dans l'ombre a rencontré sa main, c'est dans la stupeur du réveil, dans l'éblouissement de cette aube pressentie par le poète, que l'homme voit s'évanouir ses terreurs et qu'il comprend, oiseau de passage dans sa vie mortelle, qu'il vient d'ouvrir ses ailes aux régions de l'espace et aux libres champs de l'azur infini.

Alors, entouré de ses amis connus et inconnus, de ceux dont il a cru pleurer l'éternelle absence, apaisé, rasséréné par les tendresses qui l'enveloppent, il comprend que la mort est simple et qu'elle est douce et qu'elle est bienfaisante, et c'est dans un hymne de reconnaissance qu'il achève la vague prière dont ses lèvres mortelles avaient ébauché l'incertain murmure.

Ce qu'il a dépouillé, c'est la guenille humaine, le corps flétri, avec les difformités de la vieillesse et les tares de l'usure : c'est la défroque du comédien avec les souillures du costume trop longtemps porté ; et, semblable au comédien, il le suspend au clou de sa loge pour reprendre sa personnalité, son *moi* qu'il a prêté à d'autres, la liberté de son geste et de sa parole, sa conscience enfin, c'est-à-dire son humanité.

Et le voilà transformé... avec un corps de lumière et des sens rajeunis qui vibrent à des sensations nouvelles.

Ces parfums, il les ignorait ; ces harmonies formées de notes inconnues à son oreille terrestre, il n'en avait jamais soupçonné ni la puissance, ni la douceur.

La sollicitation des besoins matériels, l'âpreté des douleurs de la chair... il ne les connaît plus.

Libre ! Il a enfin brisé les portes du cachot où la longue agonie de son incarnation l'a retenu prisonnier, et c'est dans un chant de victoire qu'il célèbre la première heure de son affranchissement.

Mais attendez, tout n'est pas fini. Rien, hélas ! n'est jamais fini jusqu'à l'heure suprême où il a reconquis la divinité qui un jour s'éveillera en lui.

Marche... marche encore... marche toujours ! Lui aussi, l'éternel Juif Errant, il se courbe sous la loi qu'il a faite, et les chaînes qu'il a forgées, et le carcan qu'il a rivé à son cou le ressaisissent au milieu de la joie qu'il a crue sans fin et dont il a salué l'aurore.

Qu'est-ce qui sort de l'ombre et grandit à ses yeux ? C'est le miroir de sa vie.

Là tout est écrit, et ses actions les plus secrètes et ses pensées les plus cachées.

Pas un de ses actes, éclatant ou obscur, pas une conception de son âme la plus caressée ou la plus fugitive qui ne sorte de ces annales mystérieuses écrites en traits de flamme.

Les meurtres sanglants, les rapines louches, les adultères tortueux, les cupidités homicides, et les trahisons aux yeux menteurs.

Tout cela vit, grouille, s'agite, combat, hurle, proteste ; et la haute figure de la vérité, impassible et sereine, tend à l'âme effarée le miroir d'airain qui ne sait pas mentir.

Et la balance symbolique dont parle le poète s'avance au fond de l'horizon :

Alors selon les lois que hâtent ou modèrent
Les volontés de l'Être effrayant qui construit
Dans les ténèbres l'aube et, dans le jour, la nuit,
On voit dans le brouillard où rien n'a plus de forme
Vaguement apparaître une balance énorme.
Cette balance vient d'elle-même à travers
Tous les enfers béants, tous les cieux entr'ouverts,
Se placer sous la foule immense des victimes.

Oui, tout se pèse à cette incorruptible balance, et c'est la loi de Karma qui tient le fléau.

Karma, qui, en langue sanscrite, veut dire « force », est le registre où s'inscrivent les pensées et les actions de chacun de nous.

Intelligent et libre, l'homme est responsable, et c'est sa responsabilité qui fait sa noblesse.

Qu'il cherche la loi et qu'il lui obéisse ; qu'il la

brave et qu'il l'outrage, Dieu que les Mahométans appellent « le Rétributeur... » tient le compte et ce compte qui apparaît à la mort comme le total de la vie qui vient de s'achever emplit les uns de joie et les autres de tristesse et de regret.

Nous sommes tour à tour des créanciers et des débiteurs.

Tout se paye ici ou ailleurs.

Dans sa pièce de l'*Étrangère*, Alexandre Dumas fait dire à l'un de ses personnages :

— Pourquoi voit-on si souvent le mal l'emporter sur le bien ?

Et l'autre lui répond :

— Parce qu'on ne regarde pas assez longtemps. Non, on ne regarde ni assez longtemps ni assez loin, car lorsque la vie n'a pas suffi au payement de la dette, c'est la mort qui s'en charge, ou pour mieux dire la vie suivante et souvent pas même l'incarnation immédiate, mais l'une de celles, quelquefois lointaine, où la faute ineffacée reparaît comme la tache de sang sur la main de lady Macbeth.

Comprenez-vous maintenant combien sont fausses toutes les théories sur l'*aveuglement* de la Providence, et combien sont vaines toutes les lamentations sur l'*injustice* qui préside à la distribution des maux et des biens ?

Ce que ces vagissements indiquent de plus clair, c'est que ceux qui les émettent ne comprennent rien à la loi suprême qui gouverne le monde : *la loi de Justice*.

Vous vous plaignez, idiots, aveugles-nés, paralytiques ; vous tous, les infirmes, les dénués, les misérables, les accablés qui souffrez tous les maux, qui succombez sous le fardeau trop lourd des souffrances humaines et qui voyez, comme dans un Olympe, triompher les heureux, les beaux, les purs, les penseurs sublimes, les poètes divins, et vous vous écriez du fond de votre gouffre :

« Ce n'est pas vrai que Dieu soit bon, ce n'est pas vrai que Dieu soit juste ! Là-haut comme ici-bas, tout n'est que faveur et iniquité ! Le ciel est vide et c'est nous qui peuplons l'Enfer de nos douleurs et qui l'emplissons de nos gémissements. »

Mais regardez en arrière... plus loin... plus loin encore.

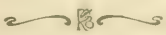
C'est dans un autre Olympe qu'il faut aller chercher les misérables d'aujourd'hui, c'est à un autre bagne qu'il faut demander les heureux de la vie présente, et, lorsque plus tard, arrivés au seuil du Temple, chacun de nous pourra embrasser la longue chaîne de ses existences passées, il comprendra que la faveur aussi bien que l'injustice sont absentes de ce monde ; que la somme de bonheur et de malheur n'est que le legs à la vie actuelle d'une vie antérieure et que nous sommes les *seuls* artisans de ce que nous nous plaisons à appeler d'un terme vague et obscur : « La destinée. »

Il faut conclure et le répéter en terminant :

L'homme est libre et il est responsable ; chacun de ses actes, chacun des mouvements de son âme est une lettre de change qu'il tire sur sa vie actuelle ou sur sa vie future.

C'est lui qui prépare les conditions de sa réincarnation ; c'est lui qui, seul, dicte au divin écrivain qui tient le livre, les pages où s'écrit l'avenir... caractères d'or ou lettres de feu !

LÉON CLÉRY



LE LENDEMAIN

Roman.

Puis elle reprit :

— Grasse ?

— Oh !... je ne sais pas, je ne me souviens pas, il ne me semble pas.

— Avait-elle les mains petites ?

— Mais c'est un passeport que tu me demandes ? Ma parole, tu y penses davantage, toi, en cinq minutes, que je n'y ai pensé pendant une année entière !

— Cela veut dire que tu ne l'aimais pas, comme elle t'aimait, elle !

— Cela se peut bien ; et alors, console-toi, brûle ces paperasses et qu'il ne soit plus question d'un passé qui ne peut pas plus se renouveler que s'effacer.

C'était précisément ce que pensait Marta, mais sans y trouver aucune consolation. Qu'Albert eût aimé Elvire beaucoup, peu ou pas du tout, restait toujours le fait de cette correspondance enflammée qui parlait de baisers donnés et reçus. S'ils avaient été donnés par amour, comment étaient-ils oubliés ! S'ils l'avaient été sans amour, pourquoi avaient-ils été donnés ?

Les mains sous la table, elle mettait lentement en morceaux les pauvres lettres d'Elvire, écoutant le petit bruit que faisaient les feuilles déchirées, partagée entre les scrupules que lui inspirait une excessive délicatesse et la satisfaction indigne d'elle que lui causait ce mesquin triomphe. Mais c'était la satisfaction qui l'emportait.

Quand les fragments ne furent plus subdivisibles, elle rassembla les plis de sa robe pour retenir tous ces petits morceaux de papier comme dans un sac et se leva.

(1) Voir la *Revue des Arts* [illegible]

Elle jeta un regard à Albert qui avait enfilé le bout d'un cigare sur un cure-dents, fixé le cure-dents sur le bouchon d'une bouteille et ayant approché une bougie de l'autre bout du cigare en surveillait attentivement la combustion, les mains dans les poches. « Je lui ferai cadeau d'un allume-cigares », pensa-t-elle, et, cédant à l'égoïste tendresse de son affection conjugale, elle appuya les lèvres, en passant, sur le cou d'Albert.

Puis, légère, elle courut à la cuisine et écartant Apollonia de la cheminée, elle renversa sur le feu les débris de la correspondance amoureuse de la pauvre Elvire.

*
* *

Sympathique, ce visage un peu effilé, un peu pâle mais qu'une flamme cachée empourprait parfois jusqu'à l'incarnat. Tout autour, sur le front presque rectangulaire, derrière les oreilles, très bas sur la nuque, un encadrement de cheveux châtains, foncés dans la masse, mais aux reflets lumineux, avec des mouchetures d'or bruni, simplement séparés par le milieu et retenus derrière par deux longues épingles d'argent piquées dans leurs torsades. Les yeux paisibles, d'une couleur indécise, franchement ouverts et sereins, regardant droit devant eux, comme un dard décoché, mais d'un regard qui n'était que douceur, douceur si pénétrante qu'elle absorbait l'attention et la détournait de l'irrégularité des traits. Le menton lui-même, sans caractère, d'un dessin fautif, disparaissait dans le rayonnement général de ce visage auquel la bouche, rarement souriante et mélancolique même dans le sourire, donnait une expression particulière de beauté concentrée. Sous le cou élégant et fier, les épaules ne paraissaient pas entièrement développées et les contours délicats de la poitrine qui dénotaient la femme sans trop l'accuser, lui donnaient une vague ressemblance avec les statues classiques de cette personnification de la jeunesse, la divine Hébé. Petite, la main où facilement se gonflaient les veines, où sous le fin épiderme on sentait le tressaillement des nerfs. Elle avait une robe de demi-teinte, un peu gorge de pigeon, rappelant aussi les nuances mordorées du feuillage automnal, garnie de rose pâle à l'encolure et à l'ouverture des manches.

« Mme Oriani est dans un de ses jours de beauté », — pensa le docteur, après avoir jeté les yeux autour de lui et les arrêtant avec plaisir sur Marta qui était juste en face de lui.

« Ce n'est certainement pas une jolie femme, mais elle est de celles qui peuvent le devenir d'un moment à l'autre ; elle est de ces femmes qui se transforment, elle est la femme par excellence. »

Marta s'aperçut peut-être de l'effet qu'elle produisait, car un plus vif éclat brilla dans ses yeux qu'elle tourna vers Albert comme pour le faire participer à son petit triomphe et lui en faire hommage.

Ils étaient réunis au dîner de noce donné par Toniolo pour présenter sa femme. Ils y étaient tous, les Oriani, les Merelli, le maire, le docteur, l'autre médecin, le vrai, qui d'habitude n'allait pas beaucoup en société, mais n'avait pas voulu manquer en cette occasion. Les Gavazzini avaient été invités également, mais ils ne se montraient jamais en public.

Les sœurs de Toniolo étaient venues, l'une mariée, l'autre pas encore; deux fausses blondes, balourdes coquettes de village, tout enfarinées de poudre de riz, et avec elles une paire de cousins chargés du soin d'être leurs chevaliers galants; plus le mari, gros homme pacifique.

Le dîner, aux préparatifs duquel avait présidé le docteur, à titre de cuisinier consultant, s'annonçait excellent.

— Mesdames, Messieurs, dit-il en mettant sa serviette sous le menton, je vous invite au plus profond recueillement, à une concentration religieuse devant cette table chargée de tout ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis. Mangez, savourez, ô Mesdames et Messieurs ! la bonne chère, voyez-vous, il n'y a que cela de vrai.

Toniolo, au haut de la table, sourit, tournant ses beaux yeux de velours vers sa timide épouse qui n'osait pas répondre à son regard.

La voix de stentor de Merelli s'éleva au-dessus du cliquetis des fourchettes.

— Pour un dîner de noce, dit-il, — vous auriez pu trouver autre chose.

— Oh ! fit le docteur, le nez sur son assiette, ne commençons pas trop tôt.

Les deux sœurs fardées esquissèrent un sourire ambigu, ne sachant trop s'il valait mieux faire les entendues ou les ingénues.

L'aînée, la mariée, était assise à côté d'Albert qu'elle connaissait depuis l'enfance. Bien qu'ils ne se fussent pas vus depuis des années, elle lui parlait avec beaucoup d'animation et, n'ayant nulle autre conquête à faire pour le moment, déployait avec lui toutes ses grâces, se donnant des airs d'intimité et usant de familiarités qui faisaient frémir Marta à l'autre bout de la table.

Marta était sûre de la fidélité de son mari, mais elle en était toujours jalouse; elle aurait été jalouse d'une vieille femme, d'une enfant, tout comme elle était jalouse des amis d'Albert et de tout ce qu'il aimait.

Elle n'avait pas la superbe assurance de celle qui a vu un homme délirer à ses pieds, et dont le front rayonne de la joie du pouvoir, de l'enivrement des

sens satisfaits, enveloppée qu'elle est comme d'un nuage doré de souvenirs qui la soulèvent au-dessus de terre; si bien que tout chez la femme aimée, la démarche, l'accent, le regard, révèle son triomphe. Non, Marta se sentait faible, peu assurée, elle se défiait d'elle-même, elle éprouvait l'abattement d'un soldat qui, après s'être préparé à une rude bataille, trouve le champ libre et l'ennemi endormi sous le drapeau blanc déployé.

En cet état d'âme, la moindre chose l'irritait, lui donnait ombrage; mécontente, elle n'était même plus aimable; elle ne supportait ni n'excusait plus rien.

Une sourde antipathie lui montait au cœur pour la sœur de Toniolo, voyant qu'elle osait se servir du pain d'Albert, le toucher sur le bras, lui parler le visage si près du sien que leurs cheveux se mêlaient, et l'interpeller à chaque instant :

— Oriani! Dites donc, Oriani? N'est-ce pas, Oriani?

Elle avait une petite voix perçante et vulgaire, une voix de péronnelle aux inflexions prétentieuses, fausses comme l'or de ses bracelets et comme le blond de sa chevelure.

Ils évoquèrent des souvenirs d'autrefois.

Albert riait, excité, amusé, dans le bien-être de sa parfaite santé, dans le contentement de son esprit tout au moment présent, sans curiosité, sans doutes ni sur le passé, ni sur l'avenir, distrait par le caquetage de sa voisine de table, mis en gaîté par ce repas succulent et ces vins fins. Et à mesure que croissait la bonne humeur de son mari, la tristesse de Marta allait grandissant.

Elle se demandait si c'étaient là les joies de la vie : manger, boire, causer avec des indifférents, sourire à des sottises, se divertir de puérilités.

Déjà des allusions plus ou moins voilées s'adressant soit à l'un, soit à l'autre des époux, faisaient rougir la nouvelle mariée et plongeaient Toniolo dans une vaniteuse béatitude. Morelli enfonçait une porte à chaque mot qui lui sortait de la bouche. Le docteur, attentif au service, répétait inutilement : « C'est trop tôt, c'est trop tôt! » Le diapason incandescent continuait à monter avec un étonnant crescendo.

Une sorte de buée enveloppait la table, évaporation des mets, des lumières, des haleines, des sueurs, où se mêlait l'odeur du vin et des pâtisseries, plus un pénétrant parfum de musc qui venait des sœurs de Toniolo. Les figures des convives, rubicondes, allumées, se confondaient avec les pyramides de pommes, coupées en deux par les carafes que l'on ne remettait plus en place, et l'animation croissante faisait bouger les plus jeunes qui se levaient de leurs chaises et y revenaient pour en partir encore. La sœur non mariée de Toniolo avait épluché une grenade et tournait autour de la table, l'offrant sur sa main, dans une attitude coquette et provocatrice.

Marta voyait tout cela comme dans l'impassibilité léthargique d'un rêve, se trouvant toujours plus isolée, plus triste. A un certain moment, au milieu du tumulte général, de la rumeur des voix, elle saisit au vol ce nom « Elvire » que la voisine de son mari avait prononcé avec malice, en se cachant derrière son éventail.

Pendant cinq bonnes minutes, le croisement des plats, des verres et des têtes l'empêchèrent de voir Albert, mais quand enfin son visage lui apparut à côté de sa blonde enfarinée, le sujet de leur conversation avait dû changer, car à leurs façons réciproques, il n'était manifestement plus question entre eux que de savoir qui le premier attaquerait une corbeille de raisins.

Marta pensait que sur le chevalet de torture on peut au moins crier; tandis qu'il lui fallait rester calme, avec un sourire de circonstance témoignant de sa participation à l'allégresse générale, et écouter afin de pouvoir y répondre les paroles que son cavalier de droite lui adressait par politesse; il lui fallait aussi faire semblant de boire et de mettre quelque chose dans sa bouche.

De son cœur gonflé des larmes montaient, elle les sentait humecter ses paupières. Elle était tellement persuadée en ce moment d'être laide, sotte, incapable de se faire aimer, qu'elle aurait souhaité de mourir, si un amer regret, si le désir inassouvi des ivresses terrestres ne l'eût entraînée violemment vers son mari, le seul à qui elle pouvait, à qui elle voulait les demander, et, dans cette tension d'esprit, elle haïssait tout le monde et elle-même.

« C'est incroyable, pensa le docteur, l'œil luisant et la poitrine rebondie, dans un temps d'arrêt de sa mâchoire et de sa fourchette, c'est incroyable comme cette femme change tout d'un coup. On ne dirait plus la même. »

Un moment après, s'approchant d'elle, la serviette encore au menton, mais avec un éclat différent dans les prunelles, comme si son esprit subitement détaché du corps eût pris son vol vers les régions éthérées, il lui dit :

— Quelle folie de fêter les mariages avec des banquets et des toasts! C'est par suite de la même insanité que l'amour est représenté joufflu et rubicond, ne songeant qu'à rire et à s'amuser, tandis qu'on devrait chercher la figure de l'amour parmi les squelettes les plus branlants de la danse macabre, chez un spectre n'ayant même plus d'orbites pour y retenir les larmes et au thorax effondré de fond en comble. C'est ainsi que je voudrais peindre l'amour!

— Oui, oui, fit Marta sans comprendre, mais souscrivant à ces tristes paroles parce qu'elles répondaient à sa tristesse.

Au café il y eut un remue-ménage général. Albert, toujours attentionné, vint demander à sa femme si elle avait bien dîné.

— Vous êtes heureuse, dit Mme Merelli en se mettant à côté de Marta; moi, dans votre état, je serais horriblement mal à l'aise; sauf cette dernière grossesse qui a été un peu meilleure, toutes les miennes ont été mauvaises, mauvaises!

— Ma femme ne veut pas entendre parler de *son état*, dit Albert en souriant, elle n'y est pas encore habituée. Vous pourriez lui faire la leçon, madame Merelli!

— Ah! grand Dieu! s'écria la prolifique dame en joignant les mains. Mais vous êtes vraiment bien, ma chère petite; n'est-ce pas, vous vous sentez bien! n'avez vous jamais de nausées, le matin?

— Un peu, presque rien, répondit Marta suivant du regard son mari qui s'éloignait.

— Ce sera un garçon alors. Et des brûlures à l'estomac, en avez-vous?

— Non.

— Signe que l'enfant n'aura pas de cheveux.

— Il n'aura pas de cheveux!

— En naissant, bien entendu. Seuls de tous mes enfants, Pina et Adelina étaient sans cheveux; les autres sont venus au monde poilus comme Esaü. Mais aussi quelles brûlures d'estomac! C'est comme cela, vous dis-je... Enfin, vous êtes privilégiée en tout; on ne s'aperçoit même pas de ce qu'il en est, parole d'honneur. Vous avez l'air d'une jeune fille.

Albert s'était appuyé à la cheminée avec ses amis. Ils avaient allumé leurs cigares et fumaient en causant d'une causerie pleine de propos et de sous-entendus très masculins.

La jeune mariée, pendant ce temps, entourée par les dames, se laissait admirer et envier, faisant tourner ses bagues sur ses doigts, plus étourdie que contente, répondant par monosyllabes.

— Quelle jolie noce, n'est-ce pas?

Marta se retourna. La blonde poudrée était sur son épaule, avec son air prétentieux et protecteur.

— Très jolie, répondit Marta.

— Vous êtes une nouvelle mariée, vous aussi; depuis combien de temps êtes-vous Mme Oriani?

— Depuis six mois.

— Je connais beaucoup votre mari; nous avons grandi ensemble. Il est bien sympathique!

Si Marta n'avait suivi que les lois naturelles, elle lui aurait appliqué un soufflet; réprimant son impulsion et se dominant, elle réussit à ébaucher un sourire.

La bonne Mme Merelli intervint, demandant à la sœur de Toniolo si elle était guérie d'une névralgie dont elle avait souffert.

— Oui, oui, je suis parfaitement guérie. Mais n'est-ce pas que beaucoup de jeunes filles de par ici auraient été heureuses d'épouser Albert Oriani?

— Sans doute; et pourtant il a choisi celle-ci et je ne saurais lui donner tort, répondit très aimablement Mme Merelli.

— Oui, les jeunes filles d'ici n'ont pas le charme des demoiselles des grandes villes, déclara avec emphase la pimbêche.

— A propos, ajouta-t-elle, on n'a plus rien su d'Elvire, la maîtresse d'école?

A cette brusque et inopportune demande, Mme Merelli, voyant que Marta pâlissait, fut presque démontée. Elle toussa, arrangea les plis de sa robe, et finit par dire avec sa belle candeur :

— Et qui donc y pense encore? Elle est partie depuis si longtemps.

— Oh! cela ne fait rien, riposta l'autre méchamment, quand on laisse certains souvenirs derrière soi... Ne disait-on pas qu'elle avait eu un enfant?

— Autant de calomnies!

Mme Morelli, indignée, étendit la main comme pour protester de l'innocence de l'absente, et Marta se levant, saisit cette main, et entraînant après elle l'excellente créature, sortit du salon, suffoquée par les sanglots.

Albert, qui avait vu sa femme sortir précipitamment, la suivit aussitôt.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit Mme Merelli, il fait un peu chaud dans ce salon, et puis tous ces cigares! Pour si bien que l'on soit, croyez-m'en, on éprouve toujours quelque petit malaise...

— Te sens-tu souffrante? demanda Albert avec sollicitude.

Marta se suspendit à son bras en faisant signe que non de la tête; mais quand Mme Merelli la voyant en sûreté retourna au salon, elle se dirigea vers la cour, comme sentant le besoin d'air.

La cour de la pharmacie était un semblant de jardin avec ses gradins chargés de pots de fleurs et ses plantes grimpantes semées dans des tonneaux défoncés. La lune y donnait en plein, éclairant et inondant le moindre recoin de sa froide et blanche lumière.

Marta se jeta dans les bras de son mari en éclatant en pleurs.

— Mais qu'as-tu, Marta; qu'as-tu, mon Dieu?

— Dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu m'aimes...

Albert pensait que si on le surprenait dans ce conjugal embrassement, il deviendrait la risée de ses amis.

— Allons, dit-il avec un léger accent de reproche, ce sont là des scènes d'enfant; reviens à toi, sois

raisonnable. Nous sommes ici pour nous amuser et non pas pour pleurer.

Elle redoublait de larmes, accrochée à son cou, tremblante, haletante.

— Marta... à la fin!

Il pensa ensuite que c'étaient peut-être là des accidents nerveux inhérents à la première période d'une grossesse et, mû par le respect que professent les hommes pour ce mystérieux travail féminin, il reprit avec une douceur ennuyée :

— Tu le sais bien que je t'aime.

— Dis-le-moi encore.

— Je t'aime.

Mais elle ne se détachait pas de lui, soupirant toujours, attendant qu'un frémissement passât de son être au sien, répondant à ce qu'elle-même éprouvait, lui donnant la sensation de ne faire qu'un, lui donnant le vie, la révélation attendues... et il restait droit, calme, résigné, et la lune les enveloppait tous deux de sa clarté froidement sereine.

— Faisons quelques pas, cela te passera.

Marta ne dit plus rien. Docilement, le bras passé sous le bras de son mari, elle fit avec lui deux ou trois tours devant les tonneaux d'où s'élevaient les plantes grimpantes.

Il ne savait que lui dire. Il craignait que l'humidité du soir ne lui fît mal, mais elle devait bien le sentir elle-même. Ce n'était vraiment pas un plaisir d'avoir laissé une chambre chaude, un cercle d'amis, un bon petit verre de liqueur et des causeries et des plaisanteries amusantes pour tourner ainsi en rond dans une cour.

— Te sens-tu mieux? demanda-t-il enfin.

Marta fit un imperceptible mouvement d'épaules, ouvrit les lèvres sans pouvoir parler et appuya son cœur, qui battait violemment, contre le bras de son mari.

Il resta encore un moment indécis, regardant la porte du salon d'où sortait un rayon de lumière joyeuse, regardant sa femme, les plantes et les pots de fleurs, la cour déserte, et...

— Si nous rentrions?...

On avait ordonné à Marta de faire de longues promenades. Elle accompagnait quelquefois Albert à sa ferme, d'autres fois elle allait à sa rencontre, mais sans entrain.

Elle devenait indifférente, presque apathique; elle ne se reconnaissait plus elle-même. Elle n'avait envie de rien, elle se regardait rarement dans le miroir; s'habiller, faire toilette l'ennuyait.

Les belles chemises garnies de dentelles, toutes les pièces de son élégant trousseau restaient dans son armoire, encore attachées par de jolis petits rubans roses, telles que sa mère les avait arrangées. Elle portait du linge uni, simple, se repassant vite, ne donnant une peine inutile ni à Apollonia, ni à elle-même.

Il lui semblait que sa jeunesse était finie et, entendant parler des amertumes, des déceptions de la vie, elle se croyait sage, s'affermissait dans l'idée austère que le bonheur est une illusion.

Elle veillait à ses occupations domestiques; elle travaillait, elle était empressée, aimable avec Albert. Elle suivait les variations de la température pour faire sécher les fruits, pour serrer les œufs; elle allait plus souvent encore à la cuisuine trouver Apollonia, lui faisait raconter quelque épisode oublié de son enfance et l'écoutait avec intérêt.

Sa maison ne devait-elle pas être son royaume, son horizon, son tout! Elle s'ingéniait à trouver de nouveaux arrangements pour ses meubles et sa vaisselle, à inventer et à cuisiner de nouveaux plats, pour voir si enfin elle arriverait ainsi à se satisfaire, à combler les vides, les besoins qu'elle ressentait, à donner une réponse aux continuelles demandes de son être. Elle avait été imaginative, rêveuse; elle avait visé à l'idéal et elle avait eu tort; maintenant elle chercherait un bonheur terre à terre. Ne devait-il pas en être ainsi? Est-ce que tous ne le lui avaient pas dit?

Albert rayonnait. Il lui faisait les compliments les plus sincères, il l'appelait le modèle des femmes : le voir content, n'était-ce pas ce qui devait former sa propre félicité? Elle devait donc être pleinement heureuse.

Mais pourquoi n'avait-elle jamais envie de rire? Pourquoi jamais une seule note de chant ne venait-elle sur ses lèvres? Pourquoi nul élan joyeux ne faisait-il jamais battre son cœur? Tout était décoloré et monotone en elle, commencement d'une anémie générale, semblable à cette torpeur qui assaille les voyageurs perdus dans les neiges : ils ne souffrent pas, ils ne se plaignent pas, ils meurent doucement dans l'évanouissement d'un rêve...

Le médecin lui donnait l'assurance qu'elle était enceinte; elle avait eu, quelques mois auparavant, de légers troubles d'estomac qui avaient disparu, et aucune sensation physique suffisamment sensible ne lui rappelait maintenant ce fait, qui la laissait indifférente comme tout le reste. Les grandes choses qu'elle avait entendu dire sur la maternité devaient être très exagérées comme celles qui se disaient de l'amour; ou bien elle était une malheureuse créature privée de sens et de viscères, soupçon qui lui venait de temps en temps et la rendait horriblement triste.

Pourquoi serait-elle mère? Si elle n'avait jamais

tressailli, jamais, dans ce ravissement que le monde appelle l'amour, si elle ne le comprenait pas, l'amour, si un étranger s'était approché d'elle sans la pénétrer du frisson de la création et de la vie, pourquoi aurait-elle donné son propre sang et sa propre chair et aurait-elle risqué de franchir le seuil de l'éternité sans avoir touché à celui du plaisir?

Si les enfants sont le fruit de l'amour, chaque fruit doit supposer la préséance d'une fleur : mais elle se sentait aride; pas un atome de son être spirituel, de son *moi* conscient, ne répondait aux inconscientes fonctions de son être matériel. Un avilissement profond la dégradait à ses propres yeux; le germe tombé dans son sein aurait pu féconder une Judith quelconque et aurait été également le fruit de l'amour!

Non, l'amour n'existe pas.

Elle en était arrivée là.

L'amant était encore pour elle le jeune homme imberbe qui avait soupiré sous ses fenêtres, qui lui avait pris une fleur et serré la main, à qui elle pensait en récitant, consumée d'idéale volupté, les vers du vieux livre d'étrennes :

> O jeune fille, tu ne sais pas quelle tristesse
> Mêlée de joie dans l'âme me descend...

Une vision, une fantaisie qui n'avait pas de corps, rien...

NEERA.

(Traduit de l'italien par Mlle DOËSNEL.)

(*A suivre.*)

LA VIE LITTÉRAIRE

Quelques poètes : Léonce Depont. — Saint-Georges de Bouhélier. — Jean Renouard.

Léonce Depont, *Pèlerinages;* Lemerre. — Arthur Simand, *Heures savoureuses;* Lemerre. — Paul de Nay, *Orphée:* Lemerre. — Saint-Georges de Bouhélier, *Les Chants de la Vie ardente;* Fasquelle. — Jean Renouard, *Provence;* Lemerre. — Louis Lacombe, *Du soir au matin, Œuvres posthumes;* Lemerre. — Adolphe Lacuzon, *L'Eternité;* Lemerre. — Jean de Menilles, *Poésies:* Simonis Empis. — Georges Lafenestre, *Images fuyantes;* Lemerre. — Albert Mérat, *Les Joies de l'Heure;* Lemerre. — François Loison, *Les Reflets;* Plon. — Édouard Beaufils, *Paysages d'Italie:* Lemerre. — Charles-Adolphe Cantacuzène, *Litanies;* Perrin. — Alfred Coupel, *L'Enclos fleuri;* Société française. — Alphonse Quinette, *Poésies:* Plon. — J. E. Alaux, *La Soufrance,* poème; L. Boyer. — M. Moreau, *Le Poème de la Femme;* Offenstadt. — Paul Janot, *Le Collier d'Améthystes;* Ollendorff. — Antony Valabrègue, *L'Amour des Rois et des champs,* œuvres posthumes; Lemerre.

Il y a beaucoup de poètes en France, sans compter M. Robert de Montesquiou, ou bien en le comptant, car cela ne nous donne pas un poète de plus. J'avais cru pendant longtemps que les poètes français n'existaient que pour fournir une raison d'être aux distributeurs et particulièrement aux distributrices de prix académiques. Mais il me semble maintenant que quelques-uns valent mieux que les prix qu'on leur accorde, et, par exemple, M. Léonce Depont, qui est en vers un artiste excellent, le plus expert probablement de tous ceux qui, cette année-ci, ont, doucement ou bien violemment, aspiré à la gloire. M. Léonce Depont n'a que des ambitions très douces, et son talent lui permettrait d'en avoir de plus violentes. On connaît insuffisamment ce poète parfait que l'Académie française n'ignore pas puisqu'elle coucha sur les registres de ses plus notables récompenses *Sérénités* et *Déclins*, les deux œuvres qui précèdent et préparent les *Pèlerinages*. Nous devrions prendre le loisir d'admirer complètement ce livre où un poète rare exprime avec un charme grave ses pensées les plus secrètes et ses plus discrets sentiments. Ce livre est sincèrement dédié à François Coppée. A la veille des élections, on n'eût pas manqué de dire qu'une œuvre intitulée *Pèlerinages* ne pouvait qu'être dédiée à François Coppée. Après les élections, nous devons croire que le poète des *Intimités* doit considérer comme un précieux hommage cette dédicace d'une belle œuvre où un poète étale les intimités séduisantes et sévères de son esprit et de son cœur.

Léonce Depont vit de souvenirs et sa vie n'est pas gaie. En considérant très prosaïquement les souvenirs qui oppressent ce poète et qui l'obsèdent, nous sommes même parfois étonnés qu'ils puissent lui inspirer tant de mélancolies. Mais Léonce Depont cède volontiers à la mélancolie : on dirait qu'en elle il se complaît un peu. Il est triste systématiquement, méthodiquement, et, en somme, très posément. Un soir d'été, il observe, il contemple les glaneuses qui rentrent sous les cieux assoupis et qui

> . . . . . sont bientôt confondues
> Au vague demi-jour des pâles étendues,
> Sous leur double fardeau de misère et d'épis,

Et il ne faut pas croire que ces belles villageoises suscitent en lui des pensées joyeuses et de réjouissantes comparaisons. Nullement. Elles le font se replier sur lui-même douloureusement.

> Or, comme elles, noyé dans l'ombre et le mystère,
> De la glèbe divine éphémère glaneur
> J'ai voulu recueillir une part de bonheur,
> Et, fétu par fétu, lier ma gerbe austère.
> Mais quand je suis venu dans le champ déserté,
> Vainement j'ai cherché, sur l'idéale argile,
> Un peu de joie éparse ou de gloire fragile,
> Le moissonneur avare avait tout emporté.

Et c'est pourquoi la vie est pénible à Léonce Depont. Mais s'il ressent profondément les peines

qu'elle ménage à tous les humains, même à ceux qui ne sont point poètes, Léonce Depont ne saurait s'abandonner à des imprécations véhémentes, car il reste d'un naturel très doux. Comme il le dit en une poésie gracieuse (la grâce est fréquente chez ce poète merveilleux, mais sa grâce n'est jamais souriante) — dédiée à bon droit à Paul Musurus, un bien délicat poète lui aussi :

> Telle la vie amasse en nous,
> Comme l'onde s'ajoute à l'onde,
> Des lacs de tristesse profonde,
> Où nagent des rêves très doux.

Et, en vérité, les rêves très doux nagent en foules pressées dans les lacs de tristesse profonde de la vie de Léonce Depont. C'est lui qui imprègne de mélancolie ces doux rêves ; c'est lui seul. Et combien parmi les hommes d'action trouveraient réconfortantes ces réminiscences indécises ou précises d'un exquis et pacifique passé ! Léonce Depont se rappelle, avec une persévérance attendrie, son berceau, sa maison, les jardins, les prés, l'école ou bien l'église de son village, et même ses ancêtres qu'il n'a pas connus, mais qu'il aime, qu'il aime surtout peut-être, à cause de la tristesse douce que suscitent les morts même les plus lointains et parce que, sa mère et lui, ils allaient, nous allions

> Portant nos vains regrets et nos remords tardifs,
> Devant la croix de bois ou les tombeaux de pierre,
> Nous laissions se mouiller notre obscure paupière.

Et naturellement, avec l'enclos natal et tous les enclos avoisinants, Léonce Depont se remémore les paysages champêtres et les époques de l'année rurale et tous les incidents sublimes et simples de la vie agreste. Il a vécu cette vie dans l'immensité splendide et monotone des champs. Et il se souvient, et il se souvient. Et toute sa vie actuelle et toute sa poésie présente sont souvenirs. Souvenir et mélancolie ! Tout souvenir est mélancolique. Mais la mélancolie du souvenir risque d'être quelquefois grise et, si vous voulez, un peu terne ; d'autant plus que Léonce Depont ne se laisse aller qu'à des tristesses assez insignifiantes. Le moindre effort vers l'action les chasserait, les anéantirait. Et qui sait si la plus médiocre volonté d'agir n'est pas plus belle en soi que les plus harmonieuses lamentations ! Du moins, si Léonce Depont s'attarde, par l'obsession de ses souvenirs, à une vie morne et vide, il est habile à se souvenir et à se désoler avec une élégance à nulle autre pareille. La perfection de ses vers est presque impeccable. Il faut admirer cette perfection justement parce qu'elle est sobre, et qu'elle n'est point cherchée dans le luxe des images et des métaphores. Non pas. Mais l'expression est ferme et précise comme la pensée. Et les alexandrins sonnent aussi clair que résonnent les souvenirs d'antan dans le cœur exagérément sensible du poète. Par aventure, sans doute, l'épithète a trop peu l'ambition d'être originale et riche et c'est trop souvent que les bœufs sont grands, les labours pénibles et les prés herbeux. Mais qu'importe ! On dira aussi que ce poète n'est point très nouveau et que Sully Prudhomme, François Coppée, de Heredia se prolongent en lui. Léonce Depont est un Sully Prudhomme neurasthénique, un Coppée gastralgique, un Heredia né dans les régions moyennes de la France. Tel quel, si nous pouvons avoir encore de grands poètes, Léonce Depont est un grand poète. J'aimerais qu'il eût bien lui-même la certitude qu'il est un grand poète : il est, du moins, le seul poète, à notre âge contemporain, qui n'ait pas confiance en lui.

Saint-Georges de Bouhélier pourrait communiquer à Léonce Depont un peu de la confiance qu'il paraît avoir en lui-même, et que, grâce à sa sincérité charmante, il ne songe pas le moins du monde à dissimuler. Léonce Depont écrit seulement des vers calmes et parfaits : et il n'écrit que des vers, en poète. Saint-Georges de Bouhélier écrit tout ce que l'on veut. Et ses vers sont moins calmes que ceux de Léonce Depont. Ils sont moins parfaits aussi. Je ne sais pas à quelle école appartient Léonce Depont et je ne tiens pas à le savoir, car ses vers sont beaux et cela, pour des vers, est très suffisant. Mais je sais que Saint-Georges de Bouhélier est chef d'école : il est vrai que je sais moins de quelle école il est le chef. On le qualifie, mais qui donc ? jeune maître. Jeune, certainement. Maître, nous verrons bien... En attendant, Saint-Georges de Bouhélier, qui m'a paru être un prosateur un peu lourd, est un gentil poète, tout plein d'enthousiasme pour tout et même pour son talent, lequel, en vérité, est digne d'estime. Saint-Georges de Bouhélier nous avertit en une préface (Léonce Depont, au moins, nous laisse admirer sans préface), nous avertit avec quelques précautions oratoires, je le reconnais, mais insuffisantes, que son œuvre est admirable. Si l'œuvre ne l'est pas sans réserve, la préface l'est sans restrictions. M. de Bouhélier nous fait assavoir qu'il a cherché à ne pas laisser dans ses vers d'impuretés de style ou de fléchissements du rythme. Et il conclut avec un sourire engageant : « Quoi qu'il en soit, j'offre au public ces *Chants* que j'ai conscience d'avoir perfectionnés avec une patience sans faiblesse et sans défaut. » Et peut-être attribuera-t-on à Saint-Georges de Bouhélier je ne sais quelle innocente naïveté pour l'importance qu'il se donne en sa préface : mais il est, à coup sûr, un sympathique croyant des lettres. Il a la foi. Il est un artiste fervent et encore un peu incertain ; mais on ne peut plus le négliger totalement.

Nulle femme, pas même l'ombre d'une femme ne traverse l'œuvre de Léonce Depont : et c'est pourquoi la joie lui manque. Saint-Georges de Bouhélier chante, au contraire, avec une joyeuse et tumultueuse abondance, la beauté des femmes, la beauté de toutes les femmes d'abord, et ensuite la beauté de quelques femmes qu'il a eu la chance de connaître particulièrement. Ces femmes, toutes ces femmes ont laissé en lui des impressions ardentes, mais sans nouveauté. Mais quelle femme inspirera désormais à un écrivain des idées originales! Il n'y a qu'une chose que Saint-Georges sache très exactement de la femme, c'est qu'il ne sait rien d'elle. Très précisément, la femme est pour lui une énigme, une énigme qui l'émerveille et qui, si j'ose dire, l'« épate » un peu.

Ayant sondé la nuit, j'avais pris l'habitude
De l'énorme inconnu.
Mais je reste ébloui d'avoir vu ton flanc nu,
O femme, énigme, o grâce! Et je tremble, éperdu,
Devant ton attitude.

Il faut convenir que son éblouissement et son tremblement ne lui ôtent rien de sa verve poétique. La facilité de Saint-Georges de Bouhélier est immense. Sa grandiloquence est aussi infatigable. Elle se répand surtout dans les titres de chaque poésie, qui sont magnifiquement prometteurs. Quand nous lisons : *Inscription sur le moyen d'exciter l'amour*, animés par ce goût d'instruction universelle qui caractérise les générations modernes, nous allons vite à la page 38, et nous voyons que le meilleur moyen d'exciter l'amour c'est, — nous le savions déjà, —

L'innocente parole
Que l'âme dit à l'âme et qui vers elle va
Comme un parfum qui vole.

Au fond, nous ne le regrettons pas. Et nous admirons, avec une grande sécurité morale, ce jeune poète d'âme ardente, dont les strophes amples se succèdent avec prestesse. Peu d'idées, des idées simples et franches, et des mots, des mots sonores parfois redondants, de l'élan, toujours de l'élan, un don poétique incontestable, une excessive facilité, une langue hésitante, quelquefois incorrecte, de l'enthousiasme, un superbe enthousiasme verbeux et par hasard incohérent : Saint-Georges de Bouhélier est l'avant-dernier des romantiques. Il ne sera pas Victor Hugo ; il est Saint-Georges de Bouhélier.

Jean Renouard, qui n'est pas, Dieu merci! chef d'école comme Saint-Georges de Bouhélier, est un poète tout à fait aimable. Comment s'abstenir d'être ravi par la douceur placide de ses sentiments frais et purs. Ah! quelle grâce, quelle grâce simple de sentiment et de pensée! Certes, la pensée est souvent trop simple pour qu'on ne soit pas quelquefois choqué de la voir exprimée si simplement! Et, aussi, les vers qui coulent, sont enclins à couler trop aisément. La facilité de Saint-Georges de Bouhélier est follement exubérante ; celle de Jean Renouard s'applique à se discipliner. Laquelle préférez-vous? Au moins, Jean Renouard a l'âme joyeuse. Les paysages dont la contemplation entretient le pessimisme imperturbable de Léonce Depont, engendrent en lui un infatigable optimisme. Même Jean Renouard considère assez gaiement les spectacles les plus tristes. La mort telle qu'il la représente ne nous effraie pas beaucoup; elle nous effraie gentiment, doucement; elle est sympathique, attrayante et bonne comme la nature de *Provence*, comme la vie. Vie délicate qu'emplissent des amours, modérés en leurs expressions, et durables parce que eux aussi sont doux! Vie régulière et sans drames! Vie que le *Bonheur* occupe tout entière :

Etre seuls et revivre, auprès du feu qui brille,
Tous les chers souvenirs, tous les rêves passés,
Evoquer tes chansons, tes yeux de jeune fille
Et les mots enchanteurs qui nous ont fiancés!

Il est des poètes pour qui toutes les aventures de la vie ont le charme ingénu et puissant de fiançailles incessamment renouvelées. Jean Renouard paraît être disposé à devenir un de ces poètes simples et pénétrants, qu'on aime sans bruit, mais qu'on aime bien.

M. Georges Lafenestre est peut-être moins jeune que M. Jean Renouard : mais ils ont la même séduction de jeunesse inaltérable. Les paysages français l'enchantent, et il fait de chacun d'eux des descriptions finement nuancées.

Source, ruisseau; torrent ou fleuve,
Toute eau qui voyage au grand air,
A chaque pas, dans son flot clair,
Sent tomber une image neuve.
Tressaillements d'arbres penchés,
Vols des oiseaux, fuites des nues,
Frissons blancs des baigneuses nues,
Les lents troupeaux, les longs clochers,
. . . . . .
Sur ce miroir, mince ou profond,
Descendent se peindre à la file.

M. Lafenestre les observe tour à tour avec une élégante bonne humeur. Et il lui semble que, de toutes les douleurs qui s'impriment en notre âme comme les paysages en ce miroir des eaux courantes, la plus vive laisse seulement

Une rêverie incertaine
Qu'effacera bientôt la nuit.

Il est des poètes cependant pour qui la vie est plus âpre. De deux d'entre eux, qui ne mourront pas tout entiers, Louis Lacombe, Antony Valabrègue, voici les témoignages suprêmes de leur généreux effort vers la gloire. Ai-je assez défriché mon humble coin de terre! se demandait Valabrègue. Son bio-

graphe qu'est Émile Blémont conclut justement qu'il a laissé dans ce jardin poétique quelques fleurs naturelles qui ne se dessécheront pas... Louis Lacombe était noblement ambitieux de la grande gloire. C'est un musicien méconnu. Poète, il dit ses déceptions sans amertume. La sincérité ne cesse jamais d'être belle.

Ils croyaient à la poésie, tous ceux-là. D'autres qui leur succèdent, dans une obscurité où pénètrent déjà quelques rayons de gloire, manifestent les qualités et les défauts qu'on a pu signaler chez les poètes ordinaires de tous les temps. Cédant trop volontiers à ce penchant poétique commun à tant de jeunes femmes et de jeunes hommes, ils ne fuient pas avec assez d'horreur la banalité. Ils sont tous excellemment médiocres. La personnalité est assurément ce qui leur manque le plus. Sans doute, Edouard Beaufils décrit adroitement les paysages d'Italie. Il est reconnaissant à Stendhal de lui avoir fait comprendre ces paysages : il n'y a pas lieu de reprocher à Stendhal d'avoir révélé M. Beaufils à lui-même. Sans doute, les vers de M. Alphonse Quinette valent mieux que beaucoup d'autres pour être dits dans les salons de province. Mais les vers d'Édouard Beaufils, d'Alphonse Quinette, de Paul Janot, d'Alfred Coupel ou de François Loison, ou d'Arthur Simand, ou de Jean de Menilles, ne sont pas assez différents les uns des autres. Et tout ces poètes, enfin, se ressemblent comme des frères.

Effort modique, modique résultat. Plus grandiose est l'effort de ces poètes qui chantent longuement Orphée, comme Paul de Nay, la Souffrance, comme J.-E. Alaux, l'Éternité, comme Adolphe Lacuzon, la Femme, comme M. Moreau. Nous les vanterons à loisir quelque jour. Au reste, la Souffrance, l'Éternité, la Femme : ces sujets sont toujours d'actualité...

J. Ernest-Charles.

Lettres de la semaine. — *Hambourg et l'Allemagne contemporaine*, par Paul de Rousiers; Colin, éditeur. — *Littérature japonaise*, par W.-G. Aston; Colin, éditeur. — *Loi sur la protection de la santé publique*, par Strauss et Filassier; Jules Rousset, éditeur. — *La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire*, par Emile Faguet; Lecène et Oudin, éditeurs. — *Carnet de campagne d'un aide-major, 14 juillet 1870 au 1er mars 1872*, par M. Chaillan de Belval. Plon, éditeur. — *Delphine Bernard, La Femme et l'Artiste*, par Jules Breton; Lemerre, éditeur. — *Œuvres complètes du comte Léon Tolstoï*, tome II, *la Jeunesse; La Matinée d'un Seigneur*, traduction J.-W. Bienstock; P.-V. Stock, éditeur. — *Les vies parallèles*, par Marius-Ary Leblond, roman; Fasquelle, éditeur. — *Villa Jovis, Tibère à Caprée*, par L.-J. Krasrewski; éditions du Carnet. — *L'homme-femme. Mlle Savalette de Lange*, par Georges Moussou; éditions du Carnet. — *Province bohème*, par Jean de Quirielles; Calmann-Lévy, éditeurs. — *Pour la raison*, par Paul Lapie; Cornély, éditeur. — *Fidèles compagons*, par Jean Destrem; aux bureaux du *Beffroi*. — *La Libertine*, par Nonce Casanova; Ambert, éditeur. — *L'année industrielle*, par Max de Nansouty; Félix Juven, éditeur. — *Claudine en ménage*, par Willy; éditions du *Mercure de France*.

POÉSIE

Smyrne Anadyomène.

Telle une Océanide aux chairs blanches et roses
Endormie en songeant aux caresses d'un dieu,
Mollement étendue au fond du golfe bleu,
Où le soleil levant semble effeuiller des roses.

Smyrne repose. — Un nimbe impalpable d'azur,
Pareil à quelque doux et mystérieux voile,
Emporte dans ses plis une dernière étoile
Et les oiseaux de mer planent dans le ciel pur...

La souple Néréide étire ses bras pâles
Dont l'un est Karatash et l'autre Cordélio,
Frémissants tous les deux des longs baisers du flot
Qui met à leurs doigts blancs de liquides opales...

Et sous les chauds rayons du matin souriant
De tes gemmes en fleurs, Asie harmonieuse,
Resplendit la plus pure et la plus précieuse :
La Perle à l'éternel et limpide orient !...

Avant de disparaître au milieu des flots d'or,
Phoïbos a voulu promener sur les porches
Et sur les palais blancs les flammes de ses torches
Et Smyrne, tout en feu, semble plus belle encor !

Le ciel flambe et, debout, dans la fauve incendie,
Plus lascive, plus fauve, et du feu dans les yeux,
Elle semble une reine aux atours fastueux
De quelque imaginaire et troublante Lydie.

De ses cheveux dorés que rougit le henné,
Le soir a fait jaillir des gerbes d'escarboucles ;
Le sang des rubis clairs ruisselle sur les boucles
De son beau front royal de pourpre couronné...

Et croyant voir surgir une idole inconnue
La foule transportée a plié les genoux
Et l'on entend ses cris qui montent jusqu'à nous
Acclamer la déesse éblouissante et nue !...

THÉATRES

Renaissance-Gémier : *Le cœur a ses raisons...*, comédie en un acte, de MM. Robert de Flers et de Caillavet. — Le *Théâtre de l'Ame*, par M. Édouard Schuré.

Une comédie alerte, alertement écrite et délicatement nuancée, dans une forme incisive et souple; des mots subtils et qui parfois vont loin; une observation très humaine de la vie : voilà ce que l'on peut dire de la pièce que MM. Robert de Flers et de Caillavet ont donné à la Renaissance, sous ce titre : *Le cœur a ses raisons...* Un acte seulement, mais un acte plein, nourri, qui va vite et qui va bien, et qui vaut mieux, oui, mille fois mieux que tant de pièces faites pour remplir la soirée, d'où l'on sort avec une sensation de vide et d'ennui.

Trois personnages : Une jeune femme libre et indépendante, Françoise, chez qui l'action se déroule. Est-ce une veuve? Est-ce une femme divorcée? Nous n'en savons rien. Ce que nous savons simplement, c'est qu'elle vit à sa guise et qu'aucune entrave sociale ne semble la gêner. Dans son salon, avant sa venue, deux amis se rencontrent, Jacques et Lucien, anciens camarades de collège : Jacques est timide, embarrassé, ignorant des usages du monde, ignorant surtout des moyens qui réussissent auprès des femmes, auprès de la plupart des femmes — et nous savons tous que le meilleur est l'audace. Lucien au contraire, très élégant, très sûr de lui-même, très homme du monde, désireux de réussir auprès de Françoise, mais n'attachant pas plus d'importance qu'il ne faut à cette conquête. Cette femme ou une autre... on sent qu'en somme il lui importe assez peu. Vous voyez le contraste : Jacques a l'étoffe dont on fait les vrais amants; Lucien n'est qu'un blasé, le plus insignifiant des blasés.

Dans l'attente de la jeune femme, Jacques raconte à Lucien son amour, et lui fait part de son embarras. Depuis longtemps il aime Françoise, sans oser le lui dire. Il craint d'être gauche, maladroit, de gâter son affaire en parlant lui-même. Lucien, qui, après tout, n'est pas mauvais garçon, offre ses services : il parlera pour Jacques. Jacques se retire, et à ce moment la jeune femme arrive.

Tout d'abord il remplit son office avec zèle et conviction. Il est parfaitement loyal. Il présente à Françoise la requête de son ami, et l'accent du début est à l'abri de tout soupçon. Il fait l'éloge de Jacques, et comme Françoise le trouve ennuyeux, ce Jacques qui ne sait seulement pas s'exprimer, Lucien vante devant elle les qualités de son cœur. Puis, peu à peu, à force de parler pour un autre, il sent qu'il pourrait parler pour lui-même. Sur cette pente glissante il abandonne, il se laisse aller; il éprouve qu'à faire le jeu de l'autre, de l'ami, il lui devient aisé de faire le sien. Il oublie sa mission. Sur une parole engageante de la jeune femme, il oublie l'ami lui-même; il ne parle plus que de lui. Il fait sa propre déclaration, et finalement il obtient d'elle qu'elle vienne dîner au restaurant pour l'accompagner ensuite à l'Opéra. Au moment où il la quitte pour aller chercher les places, Jacques revient, anxieux de connaître le résultat de sa démarche, et vous imaginez de quel regard pitoyable Lucien le suit, car l'homme victorieux en amour est presque toujours grisé par le succès.

Jacques est donc revenu, et le voilà seul avec Françoise. Jamais il n'a été si timide, jamais si embarrassé. Voici pourtant que la curiosité de Françoise s'éveille, curiosité bien naturelle puisqu'elle est une femme, et sans doute quelque autre chose encore : le désir d'intervertir les rôles et de donner une leçon à Lucien. Plus Jacques est timide et plus Françoise est indulgente. Il n'arrivera jamais de lui-même à faire sa déclaration, cela est évident. C'est donc elle qui va l'aider. Il est plus silencieux que jamais. Mais Françoise prend pitié, et avec la pitié, l'attendrissement pénètre en elle, et avec l'attendrissement le désir manifeste de faire son bonheur... Et voilà comme elle en vient à éprouver je ne sais quelle émotion tendre pour ce grand maladroit qui ne sait pas s'exprimer, bien qu'au fond il y ait en lui, nous n'en doutons pas, des trésors d'amour véritable. La déclaration, c'est donc elle qui la fera, et cette interversion des rôles est du plus délicieux effet, de la plus jolie notation sentimentale : c'est fin, c'est délicatement subtil; j'ajoute que l'exécution en est si habilement menée que le succès a été décisif. Lucien rentre avec les billets de théâtre qu'on lui prend, et Jacques lui emprunte cinq louis : — « Tu comprends, je n'avais pas prévu ce qui m'arrive. Je n'avais pas pris d'argent. »

Raconter une telle pièce, c'est, faut-il le dire, jeter des perles. On est forcément lourd, monotone, ennuyeux, quand le dialogue qui la crée est tout au contraire élégant, varié, plein d'intérêt. Il s'en manque de peu que cette petite œuvre ne soit un bijou. Quelques traits discordants encore qui sont plutôt du vaudeville que de la comédie, et qu'il serait aisé de faire disparaître. En somme une très jolie pièce, finement jouée par M. Gémier, M. Frédal et Mlle Mégard, une note excellente et l'un des plus vifs succès de la saison. Pourquoi M. Gémier nous l'a-t-il donnée si tard!...

***

Les exigences de l'actualité ne m'ont pas permis de signaler, à la date où je l'eusse voulu faire, c'est-

à-dire dès son apparition, l'intérêt du beau drame publié par M. Édouard Schuré, sous ce titre : *La Roussalka*, et qui fait partie de la seconde série du *Théâtre de l'âme* (1). Un fragment important en fut donné ici même (2), assez caractéristique pour mettre en lumière la méthode et l'idéal dramatique de son auteur. Ce sont idéal et méthode que M. Édouard Schuré a constamment affirmés, avec la ténacité d'un croyant et la ferveur d'un idéaliste, dans toutes les œuvres qui précèdent ce drame, et font de lui un des plus nobles champions d'une cause qui nous est chère. Pour peu que l'on aime l'unité directrice d'une carrière, et ces principes d'art, semblables à une barre lumineuse, qui se dressent devant l'artiste pour lui marquer sa voie, on ne peut manquer d'aimer le nom et d'admirer l'effort d'un écrivain auquel justice sera rendue un jour.

Faut-il rappeler ici les œuvres successives qui marquent les différentes étapes de sa pensée, aussi ferme qu'indépendante ? Son beau livre du *Drame musical*, dans lequel il eut le mérite, que nous percevons d'autant mieux aujourd'hui, d'étudier en son ensemble l'œuvre colossale du réformateur de Bayreuth. Ceux qui ont suivi le mouvement wagnérien à travers ces vingt dernières années, savent combien de gloses et commentaires suscita l'effort du plus grand génie dramatique de ce siècle ; mais ils savent aussi que, pour la hauteur des jugements, pour l'indépendance de la pensée et pour la noblesse de la forme, nulle étude ne dépasse celle de M. Édouard Schuré, — je dirai même que nulle ne l'égale, sinon peut-être les magnifiques articles de Baudelaire sur *Lohengrin* et *Tannhäuser*, publiés, je crois, en 1863. Il me plaît de réunir ici ces deux noms, puisque aussi bien ils furent les premiers à comprendre le génie, et à pressentir la destinée quasi légendaire du grand homme qui devait rénover le drame et la musique. L'admiration et la compréhension de ce prodigieux génie ne pouvaient manquer de réagir sur toute la carrière de M. Édouard Schuré, j'entends qu'elles devaient contribuer à maintenir ses méditations sur les sommets de la pensée. C'est ainsi qu'après avoir fait le tour du plus grand des artistes créateurs qui aient paru en ce siècle, il manifesta une seconde fois son culte du héros en consacrant le livre des *Grands Initiés* à ces génies conducteurs de la pensée religieuse à travers l'humanité : Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon et Jésus. Avec une singulière autorité, et la largeur de vues qui lui est propre, il y sut affirmer sa foi d'individualiste, et sa croyance en l'action toute-puissante du *Grand Homme* sur les destinées du monde. Ces ouvrages marquent les deux points culminants de son effort critique, et j'y joindrai, pour mémoire seulement, et parce qu'il m'est impossible d'y appuyer ici, les deux livres qui complètent sa pensée : *les Grandes Légendes de la France* et *les Sanctuaires d'Orient*.

A vivre ainsi dans la fréquentation des plus authentiques génies qui modelèrent l'âme religieuse, il était impossible que la pensée de M. Édouard Schuré, passant de l'effort critique à l'effort créateur, ne se maintînt pas dans un domaine hautement idéaliste. J'ai dit tout à l'heure que la plus parfaite unité avait présidé au développement de sa personnalité. Comme la suite de ses travaux l'avait conduit à une étude approfondie du théâtre dans l'antiquité et dans les temps modernes, il était naturel qu'il s'en tînt à une forme dramatique toute *psychologique* ; d'où ce titre général : *Théâtre de l'Ame*, excellemment trouvé, et qui marque bien sa tendance maîtresse, autant que ses aspirations. Dans un premier volume, il nous a donné *la Sœur gardienne* et *les Enfants de Lucifer*, qui vaudraient, eux seuls, une étude d'ensemble. Dans le second il nous donne *la Roussalka*. Cette pièce est avant tout un drame psychologique ou de vie intérieure, c'est-à-dire une œuvre dans laquelle les événements ou faits extérieurs des personnages se subordonnent à n'être que le symbole, le signe des mouvements intimes qui les font agir. Par là, M. Édouard Schuré se rattache à la doctrine ibsénienne, mais par là seulement, car sa poétique est toute différente, toute personnelle, et j'ajouterai que son style le relie nettement à la tradition romantique, telle qu'elle découle de Chateaubriand. « L'âme des personnages, et l'esprit qui les anime, écrit-il dans sa préface, est essentiellement contemporain. Ces personnages sont presque tous des musiciens. La musique, reine des mystères et régénératrice de la vie intérieure, est leur centre commun d'attraction. Ils évoluent par elle et autour d'elle. »

Voyez-vous comme nettement s'indiquent ses préférences ! Voyez-vous comme il précise l'ambiance, et cette atmosphère musicale dans laquelle il se plaît à faire évoluer leur âme ! Pourtant ce serait une grave erreur d'y chercher des *personnages de rêve* : les scènes sont fortement et solidement assises dans la réalité. L'héroïne, cette Clara Smirnova qui est la figure centrale de l'œuvre, nous restitue les traits de la fameuse cantatrice allemande Wilhelmine Schrœder-Devrient, celle dont Richard Wagner disait à M. Schuré lui-même : « Voilà ma muse ! Elle m'a fait comprendre tout ce que la voix humaine peut exprimer par le chant. » Elle appartenait à cette catégorie exceptionnelle — la seule où le génie féminin puisse s'égaler au génie viril — celle de l'interprétation ; et l'on a ses *Mémoires* qui ne laissent aucun

(1) Édouard Schuré, *le Théâtre de l'Ame*, 2e série, *la Roussalka. L'Ange et la Sphinge*. Perrin, éditeur, 1902.

(2) Voir la *Revue Bleue* du 8 mars 1902.

doute sur la sincérité, sur l'ardeur dévorante d'une âme qui n'eut peut-être d'égale pour la flamme intérieure que celle de la Malibran. Elle composait ses rôles ainsi qu'un poète doué crée ses personnages, et je ne doute pas que si la destinée lui eût permis d'incarner quelques-unes des grandes figures de Wagner, celui-ci n'eût ajouté à son éloge le témoignage qu'il rendit au fameux acteur Schnorr : « Il m'a fait voir des côtés de ma création que je ne soupçonnais pas. »

Il n'est donc pas surprenant que M. Édouard Schuré ait subi l'attirance de cette noble et poétique figure ; rien d'étonnant non plus qu'il l'ait transposée, par la vertu active de l'invention, dans le domaine du théâtre. Interprète sublime du drame, elle était marquée d'avance pour reparaître dans une affabulation dramatique. M. Schuré nous montre son héroïne, sa Clara Smirnova, remuée de passions multiples et profondes, *créant sa vie* à la manière dont la Schrœder-Devrient devait composer les figures imaginaires auxquelles elle communiquait la vie de la scène. Elle aime comme un homme, j'entends le plus ardent, le plus imaginatif des hommes, celui qui exige le plus de la passion maîtresse... et fatalement elle se brise contre les décevantes réalités. Elle demande à la vie ce qu'en aucune circonstance la vie n'a pu donner, et son nom vient s'ajouter, comme celui de son illustre modèle lui-même, au long martyrologe des amantes désolées. En elle l'amour sensuel est impérieux, et c'est lui qui lie son sort à celui de Serge Fédro, l'aventurier cynique et séduisant ; mais non moins impérieux l'amour sentimental, et c'est lui qui lui fait sentir la grandeur de sa faute ou plutôt la misère de sa destinée qui l'empêcha de suivre Zéno Stéphane, l'artiste convaincu et passionné qui eût seul donné satisfaction aux facultés supérieures de son âme. De cette lutte entre des puissances rivales, des émotions intimes et des troubles qui en résultent, naît tout l'intérêt d'une œuvre où chaque situation dramatique se manifeste comme la traduction d'un état intérieur, comme l'*illustration*, au sens où l'entendent les Anglais, d'une vérité d'âme douloureuse et profonde.

Je voudrais, en terminant, mettre le lecteur en garde contre une idée qui peut-être lui vient. On a trop pris l'habitude de considérer comme faits uniquement pour la lecture certaines œuvres de théâtre où prédominent les qualités littéraires, et je voudrais que l'on n'envisageât pas d'un point de vue si exclusif le drame de M. Édouard Schuré. Il enferme des situations réellement et intensément dramatiques. Il est au plus haut degré *vivant*, et fait pour susciter cette émotion contagieuse qui décide du succès devant une salle de spectateurs. Je demeure pour ma part convaincu que cette figure de Clara Smirnova, réalisée par une artiste vibrante et vraiment intelligente de la signification du rôle, produirait à la scène le plus grand effet, effet propre à impressionner un public d'élite, cela va sans dire, un public qui sentirait les *dessous* d'une pareille œuvre ; — mais dans l'état actuel de l'éducation dramatique, peut-on attendre mieux d'une production ou prédominent les qualités intellectuelles et le plus noble idéal !

PAUL FLAT.

EXPOSITION DE LA GRAVURE SUR BOIS

à l'École des Beaux-Arts.

A M. Henry Frachet, membre du Comité.

Sur nos quais privés d'ombre, où la studieuse rêverie fut si douce, le bouquineur se retourne intrigué chaque fois que la grille de l'École est ouverte : il n'oublie pas l'exquise exposition des portraits de femmes et d'enfants qui fut un régal de psychologue ; Daumier reste gravé dans son souvenir, avec la révélation de ses fortes peintures et le rire profond de ses lithographies magistrales... Aujourd'hui, c'est la gravure sur bois. — La gravure sur bois ? Comment ? Elle existe encore ?

« Ceci tuera cela », disaient les fatalistes qui se repaissent de formules et de citations : jadis, il y a bien longtemps, le missel fut détrôné par le livre, le manuscrit par l'imprimé, l'enluminure par l'estampe ou l'image. Aujourd'hui, la photographie et sa sœur cadette, la photogravure, menacent à leur tour l'illustration du livre sous sa forme la plus rationnelle, la plus brillante et la mieux ressentie : la gravure sur bois. « Supporte et abstiens-toi ! » dit le sage à l'artisan dépossédé... Mais la résignation, ce réconfort platonique que la sagesse recommandait aux graveurs sur bois supplantés par les photographes, n'a point paru leur suffire. Ils se sont dit que le magnifique renouveau du *bois* au siècle dernier (le XIXe) ne devait pas avoir épuisé toute sa sève, que les temps n'étaient pas venus de mourir. Pour démontrer le mouvement, ils ont marché ; pour prouver leur existence, ils ont agi.

D'abord, ils ont fondé l'*Image* (1896-97), année volontairement unique d'une revue sans pareille qui devint un superbe livre ; puis une section de la Centennale de 1900 manifesta les symptômes de cette renaissance ; aujourd'hui enfin, pour la première fois en France, voici l'ensemble-à peu près complet de l'art xylographique.

Ce mot reporte le visiteur à la salutaire leçon des

origines : aussi bien cette exposition rétrospective et moderne ne fournit pas seulement l'art pour l'art d'un beau spectacle ; elle est, avant tout, une démonstration. Sans réticences, elle prouve : 1° que la gravure sur bois est supérieure à sa concurrente dans la décoration du livre ; 2° elle rappelle à propos les traditions du *vrai bois*. Car il y a un *vrai bois*. Et, plus heureux que le métaphysicien, le graveur énonce une certitude.

Je m'explique.

Quand vous ouvrez un livre moderne, je parle d'un beau livre d'amateur, habillé de ces magiques reliures contemporaines dont le Musée Galliera va conter l'histoire à nos yeux, n'êtes-vous point souvent frappé de la monotonie, de la grisaille indéfinie des images, de l'assemblage trivial, du chœur maussade, en rang d'oignons, de tous ces petits cadres tristes? C'est la photographie la coupable : et je vous fais grâce des éditeurs illustrant romans ou nouvelles avec le recours du modèle vivant, d'un tableau vivant, d'un groupe plus ou moins artificiel qui rassemble en un décor *modern style* plusieurs mannequins des grands ateliers... Je ne sors pas de mon sujet, je reste dans l'art ; mais quelle mélancolie dans ces *gris* éternels de la photogravure, estompant tout accent d'un dessin d'artiste ! Entre le texte et l'image la sympathie, l'accord est rompu, cet accord si bien conservé par la franchise du *vrai bois !* L'adversaire du vrai bois, en effet, ce n'est pas seulement le photograveur, qui fait son métier, mais le graveur lui-même, découragé, qui, pour vivre, a perdu les raisons de vivre (*et propter vitam vivendi perdere causas*, ajouterait l'érudition des bibliophiles), le graveur sur bois en personne qui se croit obligé de singer la photogravure, de l'imiter servilement pour la mieux vaincre... Alors plus aucune différence entre la gravure sur bois efféminée, dégénérée, et la monotonie du *procédé*, — de la *simili !* Plus de modelé dans les figures, ni de soleil dans les paysages ! Plus de beaux noirs vibrants ni de blancs radieux ! Des teintes grises, épandues comme un ciel d'hiver...

*
* *

« *C'est une photogravure. — On dirait un bois. — Non, c'est bien une photogravure. — Mais non, c'est bien un bois, il est signé.* » Ce court dialogue, noté par M. Henri Beraldi dans les salles américaines de l'Exposition Universelle, en 1889, manifeste l'indécision des connaisseurs trompés par la perversion d'un art. Le *vrai bois*, au contraire, ce n'est pas la *teinte* neutre, c'est le *trait* sûr. Le trait, cette convention, cette abstraction (car il n'y a ni traits ni contours dans la nature, il n'y a que des corps, des plans définis par la lumière), n'est-il pas l'auteur même du livre, puisqu'il engendre à la fois le caractère et l'image ? Avec un rien, le trait parle, il s'anime, il devient le mot qui traduit la pensée, il devient le décor qui l'habille et qui la commente, la figure sérieuse ou bouffonne qui revit dans le texte. Sous le trait, simple ligne à la fois expressive et décorative, se pressent tout un passé lointain. C'est par là qu'une telle exposition séduit en même temps les artistes et les philosophes. C'est par là que la mission de l'artisan devient imposante, que son labeur est intellectuel.

Au graveur sur bois d'isoler ce trait parlant sur la planche, de le réserver, de l'*épargner*, de *champlever* avec l'outil la matière ligneuse à l'entour comme on creuse le métal où sera versé l'émail en fusion : voilà pourquoi nos pères l'appelaient tailleur d'images, épargneur de traits ou coupeur de bois. Et l'humble artisan qui, penché longtemps sur l'échoppe, viendra pour se divertir au quai Malaquais, y retrouvera ses nobles ancêtres. Pour la première fois groupés, les *Ymaigiers* de jadis lui raconteront silencieusement l'histoire de son art manuel, pendant qu'ils retracent sous les yeux des amis du livre l'évolution mystérieuse de la pensée : 1423-1902, telles sont les deux dates inscrites par le maître original Auguste Lepère au frontispice ingénieux d'un élégant catalogue (1).

La xylographie a donc devancé l'imprimerie ; le bloc de bois est le précurseur du caractère mobile.

Une découverte récente autorise même les hypothèses à remonter au delà de 1423, première date connue, gravée sur une pièce flamande : M. Protat, l'imprimeur de Mâcon, est l'auteur d'une trouvaille qui porte son nom et qui ne fut pas remarquée en 1900, dans la cohue de l'Exposition : le *Bois Protat* gisait sous une dalle d'église ; dégagées de l'obscurité, ses deux faces ont laissé voir des fragments d'*Annonciation*, de *Crucifixion*, dont les costumes et les caractères permettent d'invoquer la date de 1360 ainsi que l'origine française, ou tout au moins bourguignonne, de la gravure sur bois qu'on croyait jusqu'à présent germanique, plutôt flamande. Quoi qu'il en soit, le xve siècle est la période naïve du gros trait dit « tête de clou », de la foi qui se révèle dans les physionomies benoîtes, les attitudes empruntées. En Allemagne, en France, en Italie, les premiers livres xylographiques sont des Livres d'Heures. Dans le Midi latin, de somptueux *Testaments ;* dans le Nord, inquiet déjà, la *Bible des Pauvres*.

*
* *

Voici, bientôt, avec les splendeurs austères de la Renaissance, les maîtres anciens que Bracquemond

1. Un volume illustré de gravures sur bois [illegible] notices historiques et critiques. Paris, librairie [illegible] ancien et moderne, mai 1902.

appelle si justement « les antiques de l'estampe » ; et, dans son *Étude sur la gravure*, le maître moderne nous dit l'émerveillement de sa jeunesse, le jour où son regard connut les pièces des Dürer et des Holbein : hallebardiers dégingandés qui suivent le triomphe d'un empereur, graveurs en pourpoint qui travaillent dans l'atelier savant au triomphe des poètes, philosophes ou croyants, bonshommes épiques ou figures de rêve qui grimacent dans le cauchemar des danses macabres, — tout le XVIe siècle pensif et violent renaît dans ces pages jaunies. C'est la période décorative où la vie et la mort, le doute la foi se heurtent dans une joyeuse bataille ; et l'Antiquité retrouvée sourit auprès d'une *Apocalyse*. C'est la grande époque avec le renom de ses peintres : le dessinateur, ici, s'appelle Dürer, Holbein, Titien, Rubens. Aucun d'eux, sans doute, n'a taillé le bois ; mais leur main souveraine a tracé le trait dégagé par des graveurs dont le nom mérite la survie : Rœsch, Lützelburger, Andreani, Jegher. C'est l'âge des vastes pièces et de ces *camaïeux* ou *clairs-obscurs* fauves ou verdâtres, merveilles d'habileté qui revêtent l'aspect d'un dessin de maître lavé de bistre : la même estampe prend des colorations variées ; la planche s'imprime avec deux bois différents, en couleur : triomphe du *fac-simile !* Le nom d'Ugo da Carpi désigne cette apogée voisine de la décadence.

En effet, pendant deux siècles et demi, la gravure sur bois sera bannie du livre : la France notamment, qui avait favorisé, sous Henri II, les doctes élégances de Geoffroy Tory, deviendra trop classiquement solennelle pour ne pas préférer le burin plus académique ; le bois est écarté pour le cuivre ; et même au XVIIIe siècle à la fois libertin et grandiose, le brave Michel J.-B. Papillon, dans son *Traité historique et pratique de la gravure sur bois* (Paris, 1766), célèbre naïvement, en vain, « les beautés de cet art auquel bien des gens, par prévention, ne trouvent ni agrément ni grâce... » Ces gens dédaigneux et poudrés ne se doutaient guère qu'à la même heure, mais très loin, sous un autre ciel, de délicieux fantaisistes confiaient à la planche colorée leurs sensations harmonieuses ou leurs caprices fugitifs : les Japonais sont les incontestés virtuoses de la couleur et du pittoresque. Les camaïeux de la Renaissance, sous leur aspect monochrome, ne reproduisaient que de graves sujets et des dessins de maîtres ; la couleur japonaise est la curieuse qui note au jour le jour ce qu'elle voit, ce qu'elle a vu plutôt, car son primesaut n'est qu'un souvenir. Scènes de théâtre ou d'intimité, spectacles de la rue jaseuse, aspects du volcan familier, paysages au clair de lune ou sous la neige, poissons éblouissants ou volatiles ironiques : toute la vie résumée dans un sentiment pittoresque.

Mais l'Occident s'est réveillé, l'Angleterre a donné le signal, la France voit s'épanouir la floraison de la « vignette romantique ». Cette alliance de mots contient à elle seule toute la volupté des bibliophiles : la vignette romantique est le talisman minuscule, mais inimitable, qui l'emporte sur tous les grands mauvais tableaux de l'époque. En quelques traits nerveux, sur la page, elle évoque le satanisme narquois, la vulgarité précieuse et la sentimentale grivoiserie du temps : ce n'est plus ni la foi des Livres d'Heures, ni le décor des camaïeux Renaissance, ni la sensation de l'estampe japonaise ; c'est encore et toujours la France, qui semble rire sous cape de l'ouragan moyen-âgeux qui passe sur sa tête frivole. Ouvrez l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses Sept Châteaux* (*1830*) : voici l'érudite ironie de Nodier, traduite par Johannot, gravée par Porret. Archaïques maintenant, zouaves et chasseurs à pied de la conquête algérienne vont défiler bientôt, à côté des *Français peints par eux-mêmes*. Les types du temps renaissent des journaux du temps. Le lutin ricane et la grisette minaude. Les grands chapeaux d'aïeules abritent les menus minois. Baudelaire, hautain, dédaigne

> ... ces beautés de vignettes,
> Produits avariés, nés d'un siècle vaurien...

Mais, rien qu'à voir leur sourire et sans interroger les Goncourt, on devine comment le réalisme est éclos du romantisme. L'humour a triomphé du songe.

Gustave Doré, si puissant, Edmond Morin, si parisien, nous conduisent à la période actuelle, à la renaissance trop tardive du *vrai bois* où le trait refleurit pour la plus grande gloire du livre illustré : l'*Image* récente est le réquisitoire le plus naturellement éloquent contre la photogravure.

La décision du trait revient avec la personnalité reconquise. Tandis que les bois suavement colorés de Rivière acclimatent la virtuosité japonaise et que les portraits rudement encrés de Vallotton jettent leur curieux défi d'archaïsme, — l'artiste et l'artisan ne font plus qu'un dans la personne de Lepère, l'illustrateur par excellence, le spirituel amoureux de nos rues, de nos quais, de nos arbres, de nos paysages menacés, de notre vieux Paris qui s'en va, de tous les grouillements de foule laborieuse ou badaude, pourvu qu'ils soient amusants ; et sa verve parisienne, si lumineuse, démontre victorieusement, en pleine École, le mot de Bracquemond : « L'élément capital de l'illustration, c'est le blanc du papier. »

RAYMOND BOUYER.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42234. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 23. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 7 JUIN 1902.

LE MARQUIS DE VOGÜÉ

— C'est donc le 12 juin que M. de Heredia souhaite la bienvenue sous la coupole à M. de Vogüé, le nouvel académicien...

— M. de Vogüé ?... Le *Roman russe ?* Les *Cigognes?* Les *Morts qui parlent ?...*

— Mais non! Celui-là, c'est le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*. Tandis que le récipiendaire qui va succéder au duc de Broglie, est le marquis de Vogüé écrivain du *Correspondant*, et déjà membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Ah ! bien ! c'est le diplomate...

— Ce mot ne suffit pas à les distinguer, car tous les deux ont passé dans la diplomatie. Mais alors que le vicomte quitta la carrière comme secrétaire d'ambassade, le marquis a, pendant sept ou huit années, représenté la France avec éclat en qualité d'ambassadeur soit à Constantinople, soit à Vienne.

Depuis qu'il est rentré dans la vie privée, après l'échec du 16 mai, en même temps que ses collègues qui avaient été accrédités par M. Thiers et le maréchal de Mac-Mahon, il a dévoué son existence aux grandes œuvres patriotiques et sociales. Plusieurs d'entre elles se font un honneur de l'avoir à leur tête. Sans vouloir tenter la nomenclature de tous les conseils d'administration qu'il préside, je noterai seulement ici qu'il est président de l'Office central des œuvres de bienfaisance, premier vice-président de la Société française de secours aux blessés militaires et président de la Société des Agriculteurs de France.

Ces diverses occupations ne l'ont point empêché d'être un archéologue de premier rang que l'Institut s'est agrégé depuis 1861, et un historien de haute valeur à qui l'Académie a voulu confier l'éloge d'un des maîtres de l'histoire contemporaine, le duc de Broglie. De l'archéologue et de l'explorateur nous avons, outre plusieurs ouvrages de moindre envergure, deux publications monumentales sur les églises de la Palestine, et sur la Syrie, qui sont aujourd'hui introuvables. L'écrivain a entrepris pour la Société de l'histoire de France une nouvelle édition scientifique des *Mémoires de Villars*. A côté de ce travail qui comporte plusieurs volumes, M. de Vogüé a donné du grand Maréchal une histoire proprement dite où l'information du critique, la pénétration de l'analyste et la compétence du diplomate ont trouvé plus ample carrière. Tout récemment, il publiait sur le *duc de Bourgogne*, un ouvrage important qui a fixé la physionomie de ce prince assez méconnu. Je ne parle pas de nombreuses études qui complètent son bagage académique, pour arriver plus vite à un des côtés vraiment caractéristiques de sa personnalité, auquel la haute situation que lui a dévolue la Société des Agriculteurs a apporté d'amples développements, mais qui s'est puissamment manifesté chez lui dès le second Empire. M. de Vogüé est avant tout, et primordialement, un grand agriculteur.

Il a parlé un jour de la « trêve de l'agriculture », et il a donné l'exemple des bienfaits qu'elle peut amener en s'occupant avec un zèle jamais lassé d'un des Comices agricoles les plus anciens et les plus réputés du pays : celui de Sancerre dont il est président depuis 1866. Il y succédait à son père, et ses

opinions royalistes ne l'empêchaient point d'y collaborer avec les représentants de l'administration impériale dont tous les discours étaient, on le sait, traditionnellement ponctués d'un « vive l'Empereur ! » final.

Rien de plus instructif que de parcourir les allocutions qu'il y a prononcées. On y trouverait, pour ainsi dire, les tablettes de l'histoire sociale contemporaine. Je sais trop qu'il est bien porté de sourire au seul mot d'agriculture, et l'on a vite fait de railler en rappelant le leitmotiv de Sully sur les « mamelles de la France ». Déjà en 1867, constatant au moment de l'Exposition universelle qu'aucune médaille n'avait été conférée aux agriculteurs, parmi celles qu'on avait destinées aux institutions ou aux chefs d'industrie ayant le plus contribué au rapprochement des classes de la société, M. de Vogüé relevait « la difficulté qu'éprouve l'agriculture à conquérir auprès de la foule des grandes cités, étrangère aux choses rurales, la place qui revient à la plus ancienne et à la plus nationale de nos industries. »

Il n'en est pas moins vrai que l'agriculture est à la base de l'existence nationale. Peut-être est-ce pour l'avoir trop oublié que tant d'esprits, distingués d'ailleurs, se sont nourris de chimères, perdant de vue le vieil axiome qu'avant de philosopher, il faut vivre. Les petites boulettes chimiques, dont parlait récemment M. Berthelot, et qui doivent remplacer l'actuelle alimentation, ne seront sans doute pas avant longtemps à la portée de toutes les bourses, à supposer même qu'elles soient à la portée de tous les estomacs; et, en attendant, ce sont les fruits de la terre qui font vivre même ceux dont la profession semble être de mépriser les cultivateurs, les ruraux, les paysans, les travailleurs du sol !

« Un peu d'instruction éloigne de la terre, disait M. de Vogüé, en 1869, plus d'instruction y ramènera. » Et pour son compte, il ne cesse de prodiguer à ses compatriotes les conseils et les encouragements. Il n'est pas un de ses discours où il ne revienne sur ce sujet, frappant avec insistance sur ce clou qu'il s'agit de faire pénétrer toujours plus profondément dans l'intelligence populaire trop souvent routinière ou paresseuse.

Instruisez-vous, dit-il, en 1890, à ses auditeurs; aux enseignements pratiques de votre expérience, ajoutez les notions théoriques nécessaires; point n'est besoin pour cela de longues études, d'autres ont travaillé pour vous; des savants ont pâli sur les livres et sur les instruments de laboratoire, des agronomes ont multiplié les essais; c'est pour vous que les uns ont analysé, scruté les secrets de la science et de la nature; c'est pour vous que les autres ont expérimenté des cultures ou des races nouvelles. Toutes les conquêtes des uns tiennent en quelques pages, que des savants aussi ont résumées pour vous; les résultats obtenus par les autres sont sous vos yeux, regardez autour de vous, voyez ce qu'ils ont fait: imitez ce qui a réussi, rejetez ce qui n'a pas réussi. En un mot instruisez-vous, c'est la condition du progrès, et gardez au fond de vous-mêmes un peu de reconnaissance pour les hommes connus ou ignorés dont le labeur, et peut-être la ruine, ont préparé pour vous ces instruments de succès.

A côté de l'instruction qui dépend du travailleur des champs, et en concordance avec ses résultats, M. de Vogüé souhaite une organisation qui sous un faux air de protection n'est, en somme, qu'un traitement d'égalité. Je n'entends pas prendre parti dans cette grosse querelle. Mais j'ai rarement trouvé mieux exposées, dans une forme plus claire et plus simple, les raisons qui militent en faveur des droits de douane que dans les lignes suivantes. Elles sont de 1866, et l'on constatera, en les lisant, que le problème n'est pas né d'aujourd'hui.

S'il est un fait économique acquis et constaté, c'est la solidarité de plus en plus grande du marché universel: les réformes législatives, mais plus encore la rapidité des communications, le goût de l'unité qui se manifeste de toutes parts tendent à faire du marché du monde un vaste et unique marché. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Je ne saurais le dire: l'expérience se fera. Je ne juge pas la situation, je la constate, et j'en tire une conclusion pratique. Cette solidarité, pour être juste, doit être complète; si les risques et les profits sont communs, les charges doivent être communes. C'est fort louable sans doute de servir les intérêts de l'humanité, mais les servir au détriment de son propre pays, c'est trop de vertu. Que les produits étrangers viennent sur nos marchés faire concurrence aux nôtres, rien de mieux; qu'ils s'abritent dans nos ports, se fassent voiturer sur nos routes et canaux, protéger par nos tribunaux et nos gendarmes, rien de mieux encore; mais qu'ils jouissent pour rien de tous ces avantages que nous payons fort cher, c'est ce que je ne saurais admettre et ce que le bon sens public ne comprendra jamais. En effet, ces ports, ces routes, cette sécurité, tous ces bienfaits de la vie civilisée n'existent que par l'impôt, et l'agriculture sait quelle place importante l'impôt tient dans le prix de revient de ses produits, soit qu'il l'atteigne directement par les charges foncières, soit qu'il la sollicite indirectement par les droits de toute sorte, droits de mutation et de transmission, charges locales ou départementales, octrois, que sais-je? L'agriculture ne se plaint pas quand elle voit employer à de grandes et utiles choses l'argent qu'elle ne refuse jamais aux services publics; mais elle a le droit de se plaindre si les produits qui viennent lutter avec les siens ne prennent pas leur part du fardeau, s'ils ne contribuent pas dans une juste proportion au paiement des avantages dont ils se servent contre elle. C'est ici que le droit de douane trouve son application nécessaire et légitime, car c'est au moyen d'un tarif sagement étudié que peut s'établir la répartition dont vous sentez comme moi l'équité.

M. de Vogüé prend à la lettre la devise de M. de Dampierre, son prédécesseur à la Société des Agriculteurs : « Chercher la vérité et la justice, sans amertume ni découragement. » C'est ainsi qu'il arrive (1896) à formuler de la sorte le programme de cette puissante Association :

Bien qu'on y parle souvent de science et que son laboratoire soit peut-être le mieux outillé des laboratoires agricoles, elle n'est pas spécialement vouée aux recherches scientifiques, ni aux sereines études de cabinet. Elle a un champ d'action plus étendu et un rôle plus militant. Vulgariser les découvertes de la science, grouper les intérêts, encourager les initiatives fécondes, avertir l'opinion, éclairer les pouvoirs publics, provoquer les discussions nécessaires, soutenir les résistances légitimes, créer enfin, en dehors et au-dessus de la politique, entre les membres de la grande famille agricole, des habitudes d'union, de rapprochement et de solidarité : telle est, dans ses grandes lignes, la mission qu'elle s'est donnée.

Dans ces conditions, on s'étonnerait, à bon droit, qu'il ne se fût point préoccupé de l'animosité que les socialistes seraient bien aises d'exciter entre la petite et la grande propriété.

Nous ne laisserons pas s'affaiblir, déclare-t-il, en 1897, la notion essentielle de la propriété individuelle, base de tout ordre social et de tout travail productif; nous ne laisserons pas créer, entre les propriétaires du sol, des catégories artificielles, imaginées pour les opposer l'une à l'autre et les détruire l'une par l'autre; nous ne nous lasserons pas de dire que le droit de tous est la meilleure garantie du droit de chacun, que tous sont solidaires ayant les mêmes intérêts; que cette solidarité s'étend à tous les travailleurs des champs, au travail comme au capital, au travail impuissant sans le capital, au capital stérile sans le travail.

Si la petite propriété est bienfaisante, insiste-t-il en 1898, en attachant au sol des familles de plus en plus nombreuses, et en assurant leur indépendance, elle est impuissante à nourrir les foules urbaines et industrielles, puisqu'elle consomme elle-même presque tous ses produits; elle est également impuissante à créer le progrès, faute de capitaux et de science.

Seule la grande culture assure l'alimentation publique, par la masse des produits qu'elle jette sur le marché; seule elle peut accomplir des progrès par les ressources dont elle dispose et par les sacrifices qu'elle peut consentir; mais elle serait elle-même impuissante sans le concours de l'ouvrier agricole, dont seule aussi elle assure l'existence par la continuité de ses travaux, par la permanence des salaires qu'elle lui procure.

C'est l'effort combiné et harmonique de ces éléments divers et nécessairement inégaux, liés par le besoin réciproque, stimulés par l'intérêt individuel, qui constitue la vie agricole et son intensité féconde. Bien téméraire celui qui, pour satisfaire des caprices d'imagination ou servir des ambitions politiques, toucherait à cet organisme et arrêterait son fonctionnement, en supprimant son grand ressort, la propriété individuelle! Il compromettrait l'existence même des foules qui ne cultivent pas, il ébranlerait les bases mêmes de la civilisation, il assumerait devant le pays et devant l'histoire la plus effroyable des responsabilités.

Du reste, il ne faudrait pas croire que M. de Vogüé établisse un antagonisme entre l'agriculture et l'industrie; témoin, entre d'autres marques, ces paroles prononcées devant plusieurs membres du gouvernement, dans l'assemblée de l'association de l'industrie et de l'agriculture françaises :

L'agriculture n'est-elle pas une industrie, et la plus ancienne des industries, celle qui crée le plus de richesse, occupe le plus grand nombre de bras, représente le plus de capitaux? Son meilleur client est l'industrie manufacturière, qui consomme ses produits, lui demande des matières premières, et aussi des débouchés. Moins qu'elle, certainement, elle étonne le monde et frappe les imaginations par la rapidité de ses transformations, par l'habileté avec laquelle elle applique les merveilleuses découvertes de la science moderne; mais mieux qu'elle, peut-être, elle maintient les traditions familiales, les habitudes de mutualité, de bonne harmonie entre ses collaborateurs; elle garde l'avantage du foyer rural, de ce foyer où mieux qu'à tout autre se réchauffent les vertus domestiques, les vertus civiques et, laissez-moi ajouter, les vertus militaires.

Telles sont les idées du nouvel académicien dans une des graves questions qui passionnent à bon droit le monde moderne. Mais il ne s'y confine pas. M. Thiers ne s'y trompa point lorsque, en 1871, il l'envoya comme ambassadeur à Constantinople. Le Président de la République avait compris que la France, plus elle démocratisait son régime, plus elle devait avoir, pour la représenter devant les dynasties étrangères, des hommes dont le nom et la situation sociale fussent, en quelque sorte, les garants de sa vitalité, les répondants de sa parole. Nul des royalistes auxquels M. Thiers demanda de personnifier au dehors la France républicaine ne se récusa : c'est l'honneur commun du Président et des nouveaux ambassadeurs de s'être compris, dans un même sentiment de patriotique devoir.

Après avoir représenté la France auprès du sultan, M. de Vogüé occupa l'ambassade de Vienne, où il sut s'attirer la particulière bienveillance de l'Empereur. Très grand seigneur d'allure et de façons, il était fort estimé de cette société si éprise d'étiquette. L'aristocratie viennoise se souvient encore des fêtes somptueuses qu'il donnait au palais de l'Ambassade et pour lesquelles les vieux Gobelins de famille, trésor unique, quittaient momentanément la France.

Si M. Thiers l'avait d'abord envoyé à Constantinople, ce n'était pas sans motifs, M. de Vogüé était un des rares hommes de son monde, sinon l'unique, à connaître à fond l'Orient, où il avait longtemps

voyagé et séjourné. Riche et par conséquent indépendant, doué d'une érudition précoce, il avait parcouru en touriste et en savant ces contrées presque mystérieuses alors, en compagnie de M. Waddington, celui-là même qui, si je ne me trompe, devait recevoir plus tard sa démission d'ambassadeur! Les deux voyageurs travaillaient de conserve, et M. de Vogüé (qui possède un remarquable talent de dessinateur et d'aquarelliste) prenait des croquis, relevait des plans, escaladait les charpentes pour déchiffrer des inscriptions ou mesurer des ornements.

De ces études sortirent de splendides publications et notamment le grand ouvrage sur les *Églises de la Terre Sainte*. Il ne s'agit pas tant, au cours de ces pages, des vestiges des patriarches ou même de ceux du Christ; mais du labeur des âges qui a marqué et consacré ces traces. Travaux de Constantin, de Justinien et des Croisés, M. de Vogüé coordonne tout et montre quelle radieuse efflorescence d'art l'Occident chrétien importa chez les Turcs à l'époque des Croisades, bien loin de trouver chez eux une initiation vivifiante et des modèles inexploités.

Dans une séance de la 25e session des Sociétés des Beaux-Arts des départements, M. Louis de Fourcaud lui en adressait, l'an dernier, de publiques louanges avec une particulière compétence. Entre Antioche, Alep et Apamée, jusqu'à la conquête musulmane, plus de cent villes avaient surgi qui furent presque subitement abandonnées quand se précipita le torrent islamique. M. de Vogüé les a presque toutes visitées, décrites et dépeintes dans un style « sévère et pur » digne des beautés disparues pendant des siècles. Partout, sur tous les monuments, apparaît le monogramme du Christ, comme le sceau de la nouvelle civilisation apportée par les croisés. Sur un bloc de pierre, cette inscription accompagnait le symbole : « Voilà ce qui triomphe! »

Après avoir vu de si près, avec un zèle d'artiste et une âme de chrétien, ce que l'Occident avait apporté et que l'Islam avait détruit, on comprend le jugement sévère, mais motivé, qu'il porta, en 1865, sur l'ouvrage où M. Barthélemy Saint-Hilaire étudiait *Mahomet et le Coran*. La compétence du critique n'était pas contestable, et toute son étude a gardé, pour notre temps, la plus sérieuse importance. J'en extrais cette appréciation sur le livre du Prophète :

Aucune suite dans tous ces fragments, aucun enchaînement, aucune harmonie : la seule idée générale qui donne un peu d'unité à cette œuvre confuse est la croyance au Dieu unique et personnel : c'est la seule notion claire, précise ; elle revient à chaque instant, elle est exprimée avec force, avec conviction, quelquefois avec grandeur. Il semble que ce soit la seule idée que cet esprit lent et illettré, réduit à s'instruire lui-même, soit parvenu à s'assimiler complètement. Il a mis vingt ans à la concevoir, il s'y cramponne comme à une découverte personnelle : elle lui suffit et lui tient lieu de tout. Ses idées morales sont loin d'avoir la même précision : confuses par elles-mêmes, elles sont encore obscurcies par le voile des passions. C'est que Mahomet est avant tout homme d'action et de lutte : c'est moins un penseur entraîné par le courant de ses méditations ou un poète écoutant l'inspiration du moment qu'un combattant qui se sert de sa plume comme de son épée, suivant les impressions et les besoins du jour. Une victoire l'enivre, une défaite ébranle ses compagnons, une résistance l'irrite, un amour nouveau agite ses sens, une faveur de la Providence exalte sa reconnaissance et sous l'empire de ces sentiments divers il n'écrit pas, il ne savait pas écrire, mais il improvise ; d'autres recueillent ces pièces détachées dont la collection compose le Coran et qui portent l'empreinte des agitations de sa vie et des contradictions de sa pensée.

On m'accordera sans doute que ce « médaillon », choisi presque au hasard de la lecture, pour n'être pas d'un professionnel de la plume, ne manque ni de psychologie ni de relief! Si la place ne m'était mesurée, j'aimerais retrouver, en deux articles sur les *Affaires de Syrie* de 1860, telles considérations et telles prévisions qui font honneur, autant qu'à l'homme politique, à l'homme tout court. Mais il faut, au moins, signaler l'ouvrage sur *Villars* où M. de Vogüé, en outre des faits de guerre, a étudié les rapports du Maréchal avec l'électeur de Bavière, le prince Eugène, Mme de Maintenon, etc. Il est aisé de comprendre l'importance de cette publication si l'on constate que, en dehors des dépôts d'archives français, l'auteur, grâce à la situation personnelle qu'il s'est acquise, a pu compulser les archives secrètes de la cour de Bavière, à Munich, et celles de la Cour, de l'État et de la maison d'Autriche à Vienne.

Je sais peu de pages aussi vivantes et aussi nerveuses que celle où M. de Vogüé nous montre Villars et le prince Eugène en conférence à Rastadt. Elle fait voir que le diplomate, dont les dépêches sont demeurées célèbres au quai d'Orsay, possède au plus haut degré l'art de camper ses personnages en pleine vie :

Le Prince Eugène avait pénétré à fond cette nature transparente (de Villars), en avait deviné les ambitions multiples, les petitesses bourgeoises; nul n'était mieux préparé à lui tenir tête, soit par l'étude qu'il avait faite de son caractère, soit par les dons de sa propre nature. Issu de la forte maison de Savoie et de la souple famille de Mazarin, préparé pour l'Église, élevé à l'hôtel de Soissons, formé par les responsabilités des grands commandements, Eugène devait à ses origines, à son éducation, les aptitudes les plus variées : il y avait en lui du soldat de grande race, du prêtre aux mœurs austères, du gentilhomme français aux manières élégantes et chevaleresques, du diplomate italien aux finesses cauteleuses et

calculées. Nulle passion visible, si ce n'est la gloire de la maison d'Autriche, qui l'avait accueilli, et l'abaissement de la maison de France, qui l'avait repoussé; des goûts relevés et intelligents, toutes les apparences du désintéressement, assez de ressource dans l'esprit et de puissance dans la volonté pour composer un rôle et le tenir jusqu'au bout.

Villars aussi savait composer un personnage, mais à la façon des acteurs populaires, qui, ne s'adressant qu'à la foule, n'en imposent qu'à elle. C'est ainsi que, devant ses soldats affamés et découragés, il avait joué la comédie de l'abondance et de la sécurité, faisant « blanc de ses farines et de son épée », dissimulant ses angoisses dans des rodomontades dont il nous est défendu de sourire, car elles ont abouti aux héroïsmes de Malplaquet et aux audaces de Denain. Mais autour du tapis vert, ces facultés étaient d'une médiocre ressource. A sa mise en scène gasconne, à sa prolixité débordante, Eugène opposait une froideur hautaine, une indignation contenue; excitant sa verve, stimulant ses indiscrétions, captant sa vanité confiante par les effusions plus ou moins sincères de l'admiration et de l'amitié. Le contraste était frappant : il éclatait jusque dans la tournure extérieure des deux personnages : l'un, petit, maigre, d'une laideur qui n'était pas sans noblesse, sachant voiler le feu de son regard et cacher une âme d'acier sous une enveloppe chétive; l'autre, corps de fer, épaissi, sinon alourdi par les années, beauté vulgaire, physionomie gaillarde qu'éclairait le feu intérieur, l'œil à fleur de tête dissimulant mal les impressions mobiles d'une volonté intermittente et d'une vanité inquiète.

Du reste pour le portrait de ce maréchal Cyrano, voici la touche finale qui achève de le mettre en pleine lumière :

Si Villars a, comme dit Saint-Simon, bien fait ses affaires, il a, comme disait Louis XIV, encore mieux fait celles de l'État; s'il n'a négligé aucune occasion de se faire valoir, s'il a aimé les distinctions, les récompenses et l'argent, il a été brave, spirituel, heureux. Fanfaron, la plume à la main et dans un salon, pour les besoins de son avancement ou par entraînement de nature, l'épée à la main et devant l'ennemi il redevenait réfléchi, presque modeste, audacieux sans témérité; sa bonne humeur, sa confiance en lui-même, sa verve gaillarde égayaient et enlevaient les troupes qui aimaient à reconnaître en lui le type du soldat français. Ce mélange de qualités et de défauts, c'est l'homme; et quand cet homme a constamment battu l'ennemi, qu'il a arrêté l'invasion victorieuse et libéré par l'épée le territoire national, on est singulièrement disposé à l'indulgence et presque tenté de se demander si ses défauts n'ont pas, autant que ses qualités, été utiles à la patrie.

C'est ainsi que le marquis de Vogüé écrit l'histoire. Nul doute qu'il ne trouve, pour parler de son prédécesseur, des accents dignes de l'Académie. L'étude qu'il écrivit, il y a plus de trente ans, à la mort du duc de Luynes, sur cet homme d'une personnalité si accusée, prouverait, à elle seule, qu'il sait parler des contemporains avec la même autorité que des ancêtres.

Un grand nom, une grande fortune, l'appréciation juste des devoirs que ces avantages imposent et les facultés nécessaires pour les bien remplir : — le goût des grandes et belles choses; l'influence territoriale et l'autorité scientifique; le sentiment raffiné des arts et la pratique de l'érudition; une répulsion instinctive pour tout ce qui était faux et de mauvais aloi, — le duc de Luynes avait tout cela; il avait de plus le sentiment des choses de son temps. Homme d'ancien régime par la situation et les traditions de famille, il avait accepté les conditions de la société moderne et ses transformations nécessaires.

Il avait compris qu'aujourd'hui plus que jamais, la loi du travail s'impose à tous. Il la pratiquait avec ardeur et persévérance, ajoutant à l'éclat de son nom par l'accroissement de sa valeur personnelle, l'importance de ses travaux, le soin qu'il mettait à ne rester étranger à aucune des questions qui intéressaient le pays, son histoire, le progrès de ses arts et de son industrie.

Je me garderais de rien changer à ce portrait où le marquis de Vogüé s'est lui-même, à son insu, très littérairement dépeint. L'idéal est semblable et pareille la réalité.

La politique n'a pas réussi à l'éclabousser, les œuvres sociales l'enthousiasment, l'histoire l'attire, l'art le séduit, l'agriculture le console... *O fortunatos...* disait le poète — et, précisément, des agriculteurs!

JEAN DUMILLY.

LA GUERRE ET LA PAIX ANGLO-BOER

La paix est faite. Les longues négociations engagées, sur l'initiative de l'Angleterre, par lord Kitchener et lord Milner avec les chefs boers ont enfin abouti. Le roi Édouard VII, qui n'a probablement pas été étranger à l'action de son gouvernement et qui s'est du reste hâté de faire connaître, par une proclamation, sa joie à son peuple, pourra donc, comme il le souhaitait si ardemment, célébrer son couronnement sans qu'aucune ombre sanglante ajoute une nouvelle tache de pourpre aux éclatantes solennités qu'il prépare.

C'est le moment de jeter un regard d'ensemble sur l'épopée qui vient de se dérouler dans l'Afrique du Sud, d'essayer de préciser les causes de la guerre, de rechercher les motifs de sa prodigieuse durée et de tenter d'en déduire les conséquences.

De tout ce qui a été dit en Angleterre sur les origines de la guerre avec les deux Républiques sud-

africaines, il n'en est peut-être qu'une seule qui soit absolument vraie, à savoir que cette guerre était inévitable. La puissance britannique avait malaisément supporté dans le voisinage immédiat de ses deux colonies de l'Afrique australe, le Cap et le Natal, la constitution de deux petits États indépendants, dont les fondateurs, émigrants du Cap, restaient à ses yeux des façons de rebelles. Elle leur en voulait de cette indépendance qu'elle avait été contrainte de leur reconnaître après deux tentatives vaines pour la leur enlever. Elle pressentait, dans ces deux républiques, libres, prospères et heureuses, le noyau d'où germeraient tôt ou tard les États-Unis indépendants de l'Afrique du Sud. La communauté d'origine des burghers de l'Orange et du Transvaal avec la majorité des colons du Cap et une notable partie de ceux du Natal, la constitution d'une ligue, — l'Afrikander Bond — qui affirmait hautement l'identité des intérêts de tous les Sud-Africains d'origine non britannique, devaient ouvrir les yeux les moins clairvoyants. C'est tout au plus si la satisfaction et le bien-être, que les Afrikanders des deux colonies anglaises trouvaient dans un régime politique dont le libéralisme laissait à peine sentir la domination britannique, semblaient devoir reculer dans un avenir très éloigné l'accomplissement des destinées inéluctables.

Mais les Burghers qui étaient allés chercher seulement la liberté au delà de l'Orange et du Vaal, y avaient trouvé des terres privilégiées. A l'extrémité sud-occidentale de leur territoire, le diamant s'offrait à profusion. L'Angleterre ne pouvait tolérer pareille iniquité du sort, qui mettait à la disposition de fermiers inconscients et insouciants de telles richesses. Un redressement de frontières répara bien vite cette erreur. Les Boers qui se souciaient des diamants de Kimberley tout autant que des primevères de lord Beaconsfield, acceptèrent sans difficulté la rectification de frontières qui devait permettre peu après à M. Cecil Rhodes de fonder la de Beers et de jeter les bases de son immense fortune. Ce ne fut pas tout. Voilà maintenant que l'on découvrait de l'or au beau milieu du Transvaal. Cette fois, pas moyen de recommencer le coup de la frontière mal délimitée. Johannesburg et le Rand étaient trop loin du Cap, du Natal et des dernières annexions anglaises, pour qu'une prétention quelconque pût être mise en avant sur cet Eldorado. On fit donc d'abord contre fortune bon cœur, d'autant plus que les Boers ne paraissaient pas vouloir tirer le moindre parti des trésors dont ils abandonnaient l'exploitation au premier venu, sans presque rien réclamer pour eux-mêmes. Une population nouvelle, bigarrée, mêlée, mêlée surtout et comme race et comme moralité, s'abattait sur le Rand aurifère, qui égalait bientôt presque en nombre la population totale de la République Sud-Africaine. Elle constituait une sorte d'État dans l'État et, dans tout le Transvaal, on laissait s'édifier parmi ces nouveaux venus des fortunes fantastiques, sans modifier en rien la simplicité primitive de la vie patriarcale des Burghers.

Le moment vint pourtant où ces immigrés eux-mêmes donnèrent conscience aux Boers de la richesse de leur pays. Pour s'enrichir plus vite, ils voulurent des faveurs, et ces faveurs ils les achetèrent. Les mines d'or n'enrichirent plus seulement les mineurs et les lanceurs de compagnies. Elles firent la fortune du Transvaal, qui devenait dès lors plus qu'un voisin gênant. Personne mieux que les Anglais ne connaît la puissance de l'or. On comprit tout de suite à Londres le danger qu'allait devenir cette République enrichie.

Cecil Rhodes le comprit surtout et il tenta immédiatement de parer au danger. On sait comment il s'y prit et ce qu'il advint de l'invasion de Jameson. C'était ni plus ni moins qu'un cambriolage avorté et, le coup manqué, on ne put faire autrement que de le désavouer. On essaya seulement, — et l'on y réussit, — de sauver la tête des complices en bernant le Transvaal avec des promesses de répression judiciaire, promesses dont la réalisation fut la comédie la plus éhontée, avec, comme metteur en scène, M. Chamberlain terrorisé par Cecil Rhodes.

*
* *

L'avidité des uitlanders avait averti le Transvaal des profits qu'il pouvait tirer des richesses du Rand; le coup manqué de Jameson le mit sur ses gardes à l'endroit de l'Angleterre. Dès lors, le gouvernement de Pretoria n'eut plus qu'un but : s'armer pour pouvoir se défendre, et comme pour s'armer il lui fallait de l'or, il en demanda naturellement aux mines du Rand. Et la guerre devint désormais fatale, inévitable : l'Angleterre ne pouvait pas laisser se développer sur ses flancs une puissance militaire que sa fortune devait rendre un jour formidable, et le Transvaal savait que, s'il renonçait à s'armer, il en serait bientôt fait de son indépendance.

Mais le Transvaal n'avait aucun intérêt à brusquer le dénouement, tandis que pour l'Angleterre, au contraire, la prolongation de la situation était désastreuse : il lui fallait à tout prix précipiter les événements. Les réclamations économiques des uitlanders, leurs revendications constitutionnelles, les premières en partie fondées et sur lesquelles l'entente se serait certainement faite si les négociations avaient été conduites de bonne foi, les secondes absolument inadmissibles, fournirent le prétexte de la rupture. Et pourtant, par deux fois, ce prétexte faillit échapper. Lord Milner avait beau se montrer

exigeant, M. Kruger persistait à ne pas rompre. Bien mieux, au moment où le commissaire anglais croyait enfin tenir la rupture qu'il cherchait visiblement à provoquer par ses prétentions sans cesse exagérées à chaque concession nouvelle, M. Kruger faisait un nouveau pas dans la voie de la conciliation. M. Chamberlain joua alors son va-tout. Il avait déjà considérablement augmenté les effectifs militaires du Cap et du Natal. En même temps que ces troupes étaient massées au pied du Drakensberg, sur la frontière du Transvaal et du Natal, des dépêches annonçaient l'embarquement en Angleterre de renforts importants pour l'Afrique du Sud. M. Kruger et ses conseillers comprirent qu'il n'y avait plus aucune illusion à se faire sur l'issue de ces prétendues négociations. Lord Milner n'avait évidemment plus pour mission que de faire traîner les pourparlers jusqu'au moment où l'Angleterre aurait sous la main des forces suffisantes pour frapper un coup décisif. Il prit les devants. Le 8 octobre 1899, le président de la République Sud-Africaine adressait un ultimatum à l'Angleterre. Il la mettait en demeure d'éloigner ses troupes des frontières de la République, faute de quoi les troupes républicaines entreraient immédiatement en campagne. Et, le 11 octobre, les hostilités commençaient.

Personne n'a sans doute oublié la stupéfaction qui accueillit en Europe les nouvelles des premières victoires des deux Républiques. Stupéfaction mêlée d'une joie à peine dissimulée sur tout le continent et d'une colère que l'orgueil britannique contenait mal. On avait considéré l'acte d'énergie du président Kruger, cette provocation à une rupture comme un accès de folie du désespoir. Et voilà que ces fermiers se battaient comme des soldats aguerris, qu'ils prenaient hardiment l'offensive et portaient la guerre sur le territoire ennemi. Par trois côtés à la fois, la frontière anglaise était franchie. Au Nord-Ouest, où se tiraient les premiers coups de feu, Mafeking était investi et le colonel Baden Powell s'y faisait enfermer pour y soutenir un siège interminable. Kimberley, la ville des diamants, subissait le même sort, et Cecil Rhodes, otage volontaire, venait y surveiller ses mines et arroser de champagne le zèle de ses défenseurs. Au Natal, les événements se précipitaient foudroyants. De Dundee à Ladysmith, l'armée anglaise battait en retraite, vaincue, presque en déroute, marquant chacune de ses étapes, d'une défaite nouvelle et de pertes cruelles : généraux et officiers tués, camps abandonnés, canons livrés à l'ennemi avec de nombreux prisonniers. Tout officier anglais qu'un boer tenait au bout de sa carabine était un homme mort. Et ces *marksmen* incomparables, ces tireurs qui avaient appris à se servir de leur carabines sur des ennemis autrement redoutables que les *royal fusiliers*, sur les grands fauves qui rôdaient la nuit autour de leurs fermes et qu'il fallait à tout prix ne jamais manquer, se révélaient en outre des artilleurs de premier ordre. Ils savaient se servir de leurs canons et ils avaient des pièces dont l'efficacité, la portée et la justesse étaient insoupçonnées des Anglais. C'était à n'y rien comprendre.

A Londres, on frémissait de rage indignée. On croyait ne faire qu'une bouchée de ces rustres, et conquérir, presque sans coup férir, les mines d'or, et voilà que ces rustres se permettaient de vaincre les généraux de la Reine, les officiers de la Reine, les soldats de la Reine. Mais ils ne perdraient rien pour attendre. Les renforts que l'on expédiait suffiraient certainement pour les mettre à la raison. Sir George White s'était laissé enfermer dans une basse-fosse à Ladysmith, comme Cecil Rhodes à Kimberley et Baden Powell à Mafeking; mais Buller allait arriver, et, avec lui, Gatacre et Methuen et tout allait changer. Joubert allait voir ce que c'est qu'un vrai général anglais, et Croenje n'aurait évidemment plus qu'à déposer les armes quand il se trouverait en présence de ce foudre de guerre de Methuen. Justement la Reine avait la délicate attention d'envoyer à ses braves soldats d'Afrique du chocolat bien empaqueté dans de jolies boîtes ornées de son portrait. Tommy Atkins mangerait certainement ce chocolat à Pretoria, en fêtant Christmas.

Buller débarque à Durban; il va lever le siège de Ladysmith. Ce n'est qu'une affaire de quelques heures, de quelques jours peut-être, ou quelques semaines tout au plus. Mais les heures, les jours, les semaines, les mois se passent, et Ladysmith reste investie. Buller n'avait pas compté sur la Tugela. S'il n'y avait eu devant Ladysmith que Joubert et ses long-toms et ses burghers, Buller aurait évidemment délivré tout de suite sir George White. Mais il y avait la Tugela, une petite rivière qui s'obstinait à ne pas se laisser franchir. Et par surcroît de malechance, derrière la Tugela, la dominant, la nature — cette marâtre — avait précisément dressé une série de monticules que là-bas on appelle des *kopjes* et sur les sommets desquels les Burghers persistaient à se tenir pour canarder les soldats de ce brave Buller. L'un de ces kopjes — Spion kopje — le kopje espion, est resté tout aussi légendaire que la Tugela. Ce monticule a écrasé le reste de la réputation militaire de Buller, la plus grosse part ayant été noyée dans la Tugela.

Et au Cap, les affaires des Anglais ne marchaient guère mieux : Gatacre, ce héros, se faisait prendre à chaque pas dans des souricières. Il ne déplaçait pas une colonne sans la faire battre. Il n'envoyait pas une reconnaissance sans la faire surprendre. Et

pendant ce temps Methuen, l'élégant, le brave, le chevaleresque, l'aristocrate Methuen se faisait infliger d'homériques défaites par ce vieux paysan de Croenje.

Cette fois, John Bull grogna un formidable *Goddam* qui se traduisit par un gigantesque effort. Le plus glorieux des généraux des guerres indiennes, le field-marshall lord Roberts, partait avec une armée de 250 000 hommes et emmenait comme chef d'état-major général lord Kitchener, le vainqueur de Khartoum, l'ex-sirdar de l'armée égyptienne, dont les lauriers soudanais étaient encore tout verdoyants. Cet effort colossal, sans précédent dans l'histoire des guerres coloniales, dont on ne retrouverait même pas un précédent dans la répression de la grande révolte des cipayes, il est équitable de le reconnaître, donna des résultats partiels, dont la politique ministérielle ne manqua pas de tirer tout le parti possible. Lord Roberts massa en une seule colonne toutes les troupes qu'il put réunir dès son arrivée et marcha en pays ennemi, en passant seulement assez près de Kimberley pour forcer Croenje à donner de l'air à Methuen et à libérer Cecil Rhodes. Le chef boer battit en effet en retraite et alla se faire prendre avec 4 000 hommes et ses immenses convois à Paardeberg. Ce jour-là, lord Roberts gagna, sans grand éclat d'ailleurs, la seule victoire vraiment importante que l'armée anglaise compte à son actif dans cette longue campagne de deux ans et demi. Non seulement il supprimait un chef réputé et une armée nombreuse, car 4 000 combattants de moins, c'était un chiffre énorme pour des belligérants qui n'ont jamais pu mettre en ligne plus de 25 000 à 30 000 hommes; mais du même coup Kimberley était délivré, et le Natal libéré. Joubert levait en hâte le siège de Ladysmith et tous ses commandos repassaient les défilés du Drakensberg pour rentrer dans l'Orange et le Transvaal à leur tour envahis. Et lord Roberts continuant sa marche en avant, sans plus rencontrer presque aucun obstacle, occupait peu après Bloemfontein, capitale de l'Orange, et Pretoria, capitale du Transvaal, et proclamait les deux Républiques annexées au domaine britannique.

*
* *

La guerre est finie, déclarait le marshall Roberts ; la guerre est finie répétaient les ministres, qui immédiatement prononçaient la dissolution de la Chambre des communes, rappelaient lord Roberts dont on faisait le généralissime de l'armée anglaise, et convoquaient les électeurs. Les élections faites et la majorité acquise, il fallait bien avouer pourtant que la guerre n'était pas finie, et demander de nouveaux crédits pour envoyer de nouveaux renforts. La guerre continuait, en effet, mais sous une nouvelle forme. Kruger était parti, Joubert était mort, Croenje était prisonnier. De nouveaux chefs, plus jeunes, plus énergiques, plus audacieux, avaient remplacé ces ancêtres. Ils avaient compris tout de suite qu'il ne fallait plus songer à se mesurer avec les grandes masses anglaises dans des batailles régulières. Et depuis deux ans ils ont mené partout, au Transvaal, aux portes mêmes de Pretoria, où lord Kitchener, successeur de lord Roberts a établi son quartier général, dans l'Orange, au Cap, où les Afrikanders soulevés leur ont prêté une si utile assistance et ont posé d'une si inquiétante façon pour l'Angleterre le problème sud-africain, une campagne de guerillas, de surprises, de combats isolés, dans laquelle s'épuisaient les forces et les ressources de la puissance anglaise. Je n'ai pas à redire ici dans ce bref et rapide coup d'œil d'ensemble ce que fut cette campagne dont les incidents les plus notables sont dans toutes les mémoires et que domine la sympathique et déjà historique figure de Dewett ; il est, je le crois, plus intéressant de chercher à expliquer comment deux petits peuples dont la population masculine atteignait à peine le chiffre des forces mises en ligne contre elles, au début des hostilités, ont pu pendant si longtemps résister victorieusement et contraindre à des ouvertures pacifiques l'une des plus grandes et la plus riche des puissances du monde civilisé.

La première explication de cette résistance est d'ordre général. Il est, en effet, constant qu'un peuple qui lutte chez soi, pour son indépendance, est presque invincible si, pour conserver cette indépendance, il est fermement résolu à tout sacrifier. Il y a un siècle, Napoléon, vainqueur de l'Europe, a vu ses plus belles troupes se briser contre l'opiniâtreté des guerilleros espagnols parce qu'il avait voulu imposer à l'Espagne son frère comme roi. L'Espagne elle-même s'est ruinée à vouloir contraindre sous sa domination Cuba et les Philippines exaspérées par des siècles de tyrannie et d'exploitation. Les Philippines, affranchies du joug espagnol par les États-Unis victorieux, luttent depuis quatre ans contre les vainqueurs de leurs anciens maîtres, abhorrés maintenant après avoir été accueillis en libérateurs. L'Angleterre a subi donc, dans l'Afrique du Sud, la loi commune de tous les conquérants qui ne savent ou ne peuvent se faire accepter par les vaincus après leurs premières victoires, ou qui se trouvent en présence d'un peuple qui a, du premier coup, trop perdu pour avoir un intérêt immédiat à la cessation des hostilités. Les Anglais au Transvaal et dans l'Orange se sont trouvés, à cet égard, dans une situation identique à celle des États-Unis aux Philippines.

Mais l'opiniâtreté des Boers dans cette lutte disproportionnée s'explique, en outre, par des considé-

rations particulières aux deux races en présence, et c'est surtout dans des particularités de mœurs, de caractère, d'éducation et d'entraînement qu'il faut chercher les causes des cruelles désillusions des uns et de la prodigieuse endurance des autres.

L'Anglais est un grand peuple, un très grand peuple. On peut ne pas l'aimer; mais il n'est guère possible de ne pas l'admirer quand on contemple froidement, impartialement ce qu'il est et ce qu'il a fait. Il a surtout une vertu : la persévérance. Quand il veut une chose, il n'épargne rien pour l'acquérir et s'y donne tout entier, avec acharnement. Il n'est pas sympathique. Il est égoïste, incapable d'entraînement généreux; mais fier et grand, en somme. Il a du Romain la conscience de sa force, et du Carthaginois la mauvaise foi. Pour réussir, tous les moyens lui sont bons, même les pires. Avec cela, capable parfois d'équité et d'une certaine grandeur d'âme. On retrouve même à l'occasion dans le peuple, pris dans son ensemble, quelques-unes des qualités des Anglais pris individuellement : la loyauté dans les transactions, la fidélité dans la parole donnée, l'honorabilité scrupuleuse dans l'exécution des engagements commerciaux, la sûreté des relations. C'est cet ensemble de qualités et de défauts avec, par-dessus tout, une merveilleuse faculté de ne pas paraître ressentir l'injure ou le dommage qu'il n'a pas la possibilité ou la force de relever et de réparer immédiatement, qui a fait de l'Anglais le peuple puissant et riche qu'il est devenu.

Mais l'Anglais n'est pas seulement tout cela, c'est un peuple de haute civilisation, de culture physique raffinée. L'Anglais est peut-être le peuple qui a le plus de besoins. Il est habitué à bien vivre, et bien vivre ne consiste pas seulement pour lui à faire bonne chère. L'existence d'un Anglais, dans toutes les classes de la société, et particulièrement dans l'armée, comprend surtout et avant tout la table et les sports. Quiconque a fréquenté le mess d'un régiment anglais n'a pu manquer d'être frappé du luxe qui y règne et dont on ne peut même pas se faire une idée quand on entre dans un de ces corps de garde de nos casernes parisiennes où nos officiers reçoivent leurs visiteurs, ou dans les sordides tables d'hôte de province où ils prennent leur pitance. Le mess d'un régiment anglais n'a d'égal comme luxe que la table d'un millionnaire. Les officiers de tous grades y ont leur place marquée. Tous doivent contribuer à la dépense commune, et cette dépense est telle que la solde d'un capitaine est à peine suffisante pour y subvenir. Il y a des régiments où les officiers mangent dans de la vaisselle plate, où le vin d'honneur se boit dans de grands hanaps d'argent massif, où les vins fins sont de consommation courante. Ce luxe des officiers se retrouve, dans une certaine mesure, dans les bas grades et même parmi les simples soldats. Il n'est pas rare dans l'armée anglaise de voir des sous-officiers partir en service dans une colonie ou dans l'Inde avec femmes et enfants, et tout le bagage qu'une pareille smalah comporte.

Et ces officiers, ces sous-officiers et ces soldats ont tous les besoins qu'entraîne cette existence luxueuse. Il leur faut leur bain quotidien, leurs promenades hygiéniques, leurs exercices physiques, leurs jeux, leur cricket surtout. Il n'y a pas régiment où il n'y ait trois clubs de cricket : celui des officiers, celui des sous-officiers et celui des soldats. Ils ont aussi leurs distractions pour la soirée : des salles de réunion où l'on joue du piano, où l'on chante des chansonnettes, où l'on danse la gigue et où l'on joue la comédie.

Un régiment ne se déplace jamais sans tous les accessoires nécessaires à cette bonne vie; quand il s'agit d'une campagne de quelques semaines, on consent bien à s'en passer, mais pour une guerre qui se prolonge, on ne veut rien entendre. Un simple sous-lieutenant dans l'Afrique du Sud traînait après lui un bagage plus considérable que celui du général Duchesne, commandant en chef de l'expédition de Madagascar, qui pourtant...! Quand une colonne pourchassait les Boers, il fallait plus de bêtes de somme pour transporter les pianos, les tubs, les jeux de crickets, de crocket, de lawn-tenniss, etc., que pour les munitions et les approvisionnements. Et cependant, sur ce dernier chapitre, officiers et soldats sont également intransigeants. Un Anglais ne se battra jamais le ventre vide, et pour se le remplir il ne lui faut pas seulement son roastbeef et son pain frais, mais aussi tous les condiments accessoires d'un repas anglais, pickles, sauces et confitures. Un Anglais ne vit pas vingt-quatre heures sans confitures.

* * *

En face de ces sybarites, qui trouvons-nous? Des paysans habitués à la vie la plus dure, la plus rude qui soit. Des hommes qui depuis leur enfance ont été accoutumés à se contenter de tout; qui mangent quand ils peuvent et comme ils peuvent, qui dorment aussi bien dans les hautes herbes du veldt que sur la pierre dure d'un kopje ou sur la peau de lion qui leur sert de couche dans leur ferme. Des hommes qui ne connaissent ni la fatigue, ni la souffrance physique. Des façons d'apôtres qui se croient désignés par le Seigneur pour accomplir une mission déterminée, des fatalistes qui croient aveuglément au doigt de la Providence, dont la volonté reste par conséquent aussi inébranlable que l'endurance. Chacun de ces hommes de bronze a à sa disposition

au moins une paire de chevaux de la même trempe qu'eux-mêmes, des bêtes qui ont vécu de leur vie de hasard, de privation, des bêtes qui se contentent aussi bien de quelques brins d'herbe que d'un picotin d'avoine, qui courent aussi bien à travers les arides sentiers d'une montagne que sur la piste d'un hippodrome.

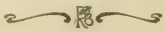
Avec de pareils hommes, si, à la place de Joubert et de Croenje, les deux Républiques Sud-Africaines avaient eu pour chefs, au début des hostilités, des Delarey ou des Dewett, ce n'est pas Ladysmith et Kimberley que lord Roberts aurait eu à délivrer : c'est Capetown et Durban qu'il lui aurait fallu reconquérir.

Et à ces boers qui n'aimaient que leurs fermes et leur indépendance, on déclarait que l'on voulait les asservir, que l'on entendait leur ôter leur liberté, et on avait commencé par détruire leurs fermes! A ces pères de famille admirables, à ces patriarches dont on avait brûlé les foyers, on avait enlevé leurs femmes et leurs enfants pour les envoyer à la mort dans des camps infects où on les avait parqués comme des pourceaux! On leur avait tout pris. Il ne leur restait que leur fusil pour défendre leur indépendance, et l'on s'étonne qu'ils s'en soient si bien servis! Ce qui étonne, c'est qu'à la barbarie des traitements de l'Angleterre, ils n'aient pas répondu par des cruautés pires encore. C'est qu'un seul officier, qu'un seul soldat anglais fait prisonnier par un commando soit retourné vivant dans les lignes britanniques! Mais les Boers font la guerre la carabine d'une main, la Bible de l'autre, et le Seigneur a dit qu'il ne faut pas frapper un ennemi désarmé, et lord Methuen blessé était rendu à la liberté tandis que Scheepers mourant était envoyé devant un peloton d'exécution.

Voilà pourquoi cette guerre sud-africaine, malgré l'effort gigantesque de l'Angleterre, a duré plus de deux ans et demi, voilà pourquoi les soldats anglais se battaient si mal, tandis que les fermiers boers se battaient si bien, et voilà pourquoi cette guerre n'a fini que le jour où l'Angleterre a compris que, pour y mettre un terme, il lui fallait absolument renoncer à faire du Transvaal et de l'Orange, même provisoirement, de simples *colonies de la couronne britannique*.

En un mot, même pendant la période transitoire précédant l'autonomie promise, les Boers ne seront pas, comme on les en avait menacés, traités en peuple conquis.

CHARLES GIRAUDEAU.



LE LENDEMAIN [1]

Roman.

Et que voyait-elle ailleurs? Gavazzini, après avoir enlevé la femme aimée et bu la douce liqueur de ses veines, faisait les yeux doux aux femmes des autres, entre deux querelles de ménage. Merelli donnait bien à son angélique épouse d'annuels fruits d'amour, mais il entretenait en même temps chez lui des servantes jeunes et belles. Toniolo, ayant perdu sa première femme, en prenait une seconde, avec de nombreuses consolations dans l'intervalle et le contrepoids d'une bonne dot. Transport momentané, excitation des sens, cupidité, calcul; amour, tel quel l'avait rêvé, jamais!

Mais Roméo, mais Paolo, mais le fait quotidien des brasiers de charbon allumés dans la mansarde d'une petite modiste ; mais les cadavres trouvés sur les couches nuptiales, enlacés ensemble?

Des romans.

Mais les criminels de l'amour? Mais les héros de l'amour?

Des fous.

Et les histoires de tous les siècles?

Des légendes.

Et les poèmes de tous les peuples?

Des fantaisies.

Ainsi était-elle arrivée à trancher toute aspiration; son âme dans ce déchirement, comme une plante privée de ses branches, ne semblait plus être chose ayant vie.

Elle végétait dans une existence de petite vieille, sentant déjà les bises de novembre, se couvrant beaucoup, s'approchant du feu. Sauf le léger arrondissement de sa taille, ses autres membres semblaient se fondre, son teint perdait l'éclat de la jeunesse; un pli triste se dessinait perpétuellement autour de ses lèvres; ses yeux s'enfonçaient, ils se voilaient, et ses muscles étaient moins élastiques, moins prompts à répondre à l'appel d'une volonté assoupie : tout ensemble, elle évoquait l'image d'une lampe à laquelle manque l'huile, d'une machine dont les ressorts les plus délicats ont été brisés.

Apollonia le lui avait bien dit de ne pas sortir ce jour-là, elle lui avait bien dit que la pluie menaçait de tomber. Marta ne la crut pas ou crut pouvoir arriver à la ferme avant que le temps se gâtât. C'étaient les derniers beaux jours de l'automne, il fallait bien en profiter avant de se renfermer dans la

[1] Voir la *Revue* des 12, 19, 26 avril, 3, 10, 17, 24 et 31 mai.

maison pour tout l'hiver; et puis elle avait pris l'habitude de cette promenade, et l'habitude, dans son existence presque monastique, tenait déjà une place importante.

Toute simple dans son simple costume gris, avec une toque de loutre sur la tête et un petit châle sur le bras, Marta s'éloignait par le sentier couvert de feuilles sèches, apparaissant et disparaissant entre les arbres qui le longeaient; sa forme svelte se détachant tantôt sur une colonne roussie de lierre enroulée au tronc d'un chêne, tantôt sur le panache ondoyant des acacias qui floconnaient l'air de leurs petites fanes jaunies.

Il y avait des arbres dorés comme les tresses d'une Marguerite idéale; d'autres qui rappelaient les lueurs d'une flamme mourante; quelques-uns étaient striés de rose, avec de tendres gradations de couleur chair, de corail pâle; vaporeux, diaphanes, avec une douceur de beauté voilée, d'anges aux ailes tombées.

Toute la matérialité de l'amour et de la fécondation semblait disparue des champs moissonnés, des plantes qui n'avaient plus ni fleurs, ni fruits, qui laissaient pendre leurs feuilles comme des pensées vides, comme des illusions stérilisées; on n'entendait plus dans les nids crier les hirondelles, qui étaient déjà loin; seul, l'insouciant moineau, sautillant sur les rameaux dénudés, psalmodiait de son cri monotone la vanité de toutes choses. Et Marta passait avec son léger fardeau, créatrice inconsciente, au milieu de la nature mourante, sentant une douce et tranquille mélancolie lui entrer dans l'âme.

Son regard errait sur le ciel, comme son esprit errait perdu dans les réminiscences, suivant le fil fantaisiste qui relie un nuage à la couleur d'un vêtement, au profil d'un visage connu, à un nom : rêveries sans suite qui font soudain renaître des souvenirs, des faits, des paroles effacées et réentendre le son de voix oubliées.

Des visions décousues, fuyantes, passaient devant son esprit : lambeaux de conversations, refrains de chansons, temps de valse; et certains regards qu'elle ne savait plus à qui attribuer, et des éclats de rire partant de bouches invisibles; tout son monde intérieur qui s'agitait, qui sortait se mêlant au monde extérieur, se confondant avec le ciel, l'air, les feuilles tombantes, le silence des prairies; avec l'inimitable palette des feuillages divers, avec la mystérieuse respiration de la terre et des eaux.

Les lamentations des arbres dépouillés et des nids déserts; les voix cachées des brins d'herbe, les timides voix des fleurs coupées et abandonnées venaient à elle; et les soupirs, les rêves, les regrets, les ombres embrumées de sa jeunesse, leur répondaient.

Elle marchait comme portée, comme entraînée, ne sentant pas la terre sous ses pieds et sans s'apercevoir que le temps s'assombrissait de plus en plus; quand elle arriva à la ferme, de grosses gouttes de pluie commençaient déjà à tomber.

— Mon mari? demanda-t-elle tout aussitôt.

Albert ne l'attendait pas avec ce temps menaçant et il était déjà parti depuis une demi-heure, prenant au plus court, à travers champs.

— Et que faire maintenant?

— Maintenant il ne reste plus à Madame qu'à entrer chez nous, lui répondit gentiment la fermière, une nouvelle mariée elle aussi, mais depuis un peu plus longtemps que Marta, puisqu'un petit berceau, vers lequel, tout en parlant, elle jetait tendrement les yeux, était déjà occupé.

Marta connaissait à peine cette jeune femme; d'ordinaire elle rencontrait Albert devant les granges, lui prenait le bras et ne s'occupait pas d'autre chose. Elle fut étonnée de la gaîté du visage de cette fermière, de l'éclat extraordinaire de ses yeux, de son air d'aisance et de tranquille possession de soi.

Elle entra.

L'enfant pleurait. La mère le prit dans ses bras, le berçant, lui donnant de doux petits baisers sur le front, lui murmurant des mots sans suite et sans signification, mais d'une infinie tendresse.

C'était donc ainsi qu'elle serait bientôt? C'était donc cela l'amour maternel?

— Vous l'aimez beaucoup, cette petite créature?

— Si je l'aime! Cher trésor... Vous verrez, vous verrez... Je ne vous en dis pas davantage.

Marta regardait le petit enfant avec son visage rouge, très rouge, ses deux petits yeux ronds sans expression aucune et sa bouche continuellement salivante. Pour sûr son intelligence n'était nullement éveillée encore.

— Dort-il bien, la nuit?

— Quelquefois oui, quelquefois non, c'est selon.

— Et quand il ne dort pas, il pleure?

— Bien sûr!

— Et que faites-vous alors?

— Je me lève, je le prends et je le promène autour de la chambre. Il n'y a pas autre chose à faire, ma chère bonne dame. Il vous semble peut-être qu'il est trop petit pour savoir ce qu'il veut, mais je vous assure qu'il le sait aussi bien que nous et se fait parfaitement comprendre. Il a déjà beaucoup de connaissance. Il faut le voir quand vient son père!

— Votre mari ne dort pas ici toutes les nuits, n'est-ce pas?

— Malheureusement, non. Quand il va au moulin il est obligé d'y coucher; il y est allé hier, mais aujourd'hui je l'attends, et le petit l'attend, lui aussi. N'est-ce pas que tu attends papa?

La jeune mère s'animait en parlant et en baisotant

son enfant. Elle avait deux lèvres fraîches et mobiles qui devaient connaître les baisers; un rire perlé de femme heureuse; une grâce et une vivacité dans tous les mouvements qui dénotaient la chaleur d'un sang pur circulant dans un complet épanouissement de bien-être.

Marta demanda encore :

— Votre mari vous aime?

La jeune femme ne répondit qu'en rougissant et en penchant la tête sur les joues de son enfant.

Il continuait à pleuvoir et de la fenêtre qui donnait sur les champs la masse verte des arbres brillait, délicate et vaporeuse, comme dessinée au pastel. La fermière ayant posé le *petit* dans le berceau s'était mise à attiser le feu.

— Mon pauvre homme va arriver trempé!

Marta se demandait comment elle ferait pour retourner chez elle.

— Heureusement, déclara la fermière après avoir jeté un regard de travers au ciel, que cette averse ne durera pas longtemps.

Et elle allait de la cheminée au berceau et du berceau au seuil de la porte, d'où elle inspectait la route avec de longs regards impatients.

Marta, pelotonnée sur la première chaise qu'elle avait trouvée, suivait tous ses mouvements, regardant successivement la cheminée, le berceau, le seuil de la porte et le joyeux visage de cette jeune femme qui trottinait d'un pas alerte dans son modeste royaume.

Soudain, une ombre obscurcit l'ouverture de la porte; un homme, jetant par terre son chapeau ruisselant d'eau, se précipita dans la chambre. D'un bond il souleva sa femme entre ses bras, la serrant par la taille d'une main, l'autre posée sur son sein palpitant, à moitié découvert, et avec une telle ardeur passionnée, une telle transfusion de tout son être que le mystère des paroles bibliques : *Vous formerez une seule chair et un seul esprit*, en était comme dévoilé. Pendant un instant on entendit le frémissement des lèvres jointes, le souffle haletant de la volupté; puis la femme se détacha confuse, en montrant Marta.

Celle-ci avait étouffé un cri, comme frappée au cœur et, au même moment, elle avait senti ses entrailles se soulever, un être se mouvoir dans son sein, et dans ses veines, dans sa chair courir la palpitation attendue, la révélation d'une autre vie qui se manifestait avec la révélation même de l'amour.

Tout voile était enlevé, tout doute dissipé, sa virginité n'existait plus, elle était faite femme. Elle comprenait, elle sentait, elle désirait tout. L'impression avait été si rapide et si violente que la présence de cet homme, maintenant, lui faisait mal.

Elle se leva, pâle, tournant ailleurs les yeux.

— Vous voulez partir avec ce temps? balbutia la jeune femme.

Elle voulait partir.

Le mari s'offrit pour l'accompagner, elle n'accepta pas. Alors les deux époux embarrassés lui donnèrent un parapluie en lui indiquant le chemin le plus court.

Cet élan, cette étreinte, ces baisers, ces souffles, Marta les emportait avec elle, elle en serait poursuivie sa vie entière. Et elle courait sous la pluie, inondée par l'eau du ciel, tandis que de ses yeux tombaient de lourdes larmes où coulait toute son âme. Elle pleurait et elle frissonnait, sentant toutefois une consolation lointaine, faible et vague encore, mais délicieusement suave, consolation qui sortait de ses entrailles mêmes.

Elle rencontra Albert près de leur maison; il la gronda doucement, lui disant qu'elle avait été imprudente. Il était agité, il avait peur qu'elle n'eût pris mal; mais sous le parapluie qui l'abritait, il ne vit pas ses larmes; non, il ne les vit pas. D'ailleurs, il avait une nouvelle à lui annoncer.

— Quelle nouvelle? dit Marta distraite.

— Tu verras, tu verras.

Elle se mit à courir, précédant son mari, fébrile, anxieuse, transpercée par la pluie. A peine fut-elle entrée dans la cour que sa mère lui apparut.

— Ah! cria-t-elle, et elle tomba dans ses bras.

* * *

Marta reposait dans son grand lit; les rideaux à fleurs tamisant la lumière lui donnaient un aspect discret d'alcôve, un doux air d'intimité qui plaisait à la jeune femme.

Elle avait eu une petite fièvre, très légère; cependant on ne lui permettait pas encore de se lever ce jour-là. Il pleuvait toujours et dans la grise tristesse du ciel la chambre par comparaison semblait plus gaie avec ses jolies tentures neuves, les blanches dentelles et les nœuds bleus si doux à l'œil de sa toilette, les cristaux du lavabo, étincelants, irisés, parmi lesquels une touffe de vanille, la dernière de la saison, prolongeait ses jours et exhalait son parfum.

— Comme cette maison est agréable! dit la mère de Marta.

Mme Oldofredi était jeune encore, plutôt petite et grassouillette, distinguée néanmoins, d'une distinction qui lui venait du sourire, le même mélancolique sourire que Marta; mais l'expression sereine de tout le visage, le calme de la personne dénotaient l'habitude d'une philosophique indifférence aux tempêtes de la vie, un parti pris d'optimisme, coûte que coûte.

Elle avait les cheveux noirs et artistement ar-

rangés, les mains petites et soignées; une écharpe de dentelle était élégamment nouée autour de son cou, et quand elle tournait la tête on voyait scintiller les diamants de ses boucles d'oreilles.

Elle était assise sur un fauteuil à côté du lit, et de là fixait les yeux sur une paire de pantoufles fatiguées posées auprès des vêtements de Marta.

— Que regardes-tu, maman?

— Elles sont à toi, ces pantoufles?

— Oui, pourquoi?

— Est-ce que je ne t'en avais pas acheté en peau blanche doublées de satin bleu, assorties à la robe de chambre? A propos, où est-elle, cette robe de chambre?

— Je la mettais dans les premiers temps, répondit Marta avec hésitation, et puis j'ai trouvé que c'était l'user inutilement.

Cet *inutilement* laissa Mme Oldofredi pensive.

— Nous femmes, dit-elle au bout d'un moment, nous devons avoir grand soin de notre personne, de notre toilette, de tout ce qui indique une minutieuse propreté et du goût; particulièrement quand on a pour mari un jeune homme.

— Oh! interrompit Marta, — Albert ne fait pas attention à ces choses.

Elles se turent, entraînées toutes les deux par leurs pensées, pensées si différentes qu'au bout de quelques instants elles se regardèrent désorientées. Il y avait beaucoup à dire de part et d'autre: le désir d'interroger et de s'épancher était immense des deux côtés; mais une pudeur et une fierté de femme les retenaient. La mère se contentait de regarder sa fille intensément, étudiant son visage aminci, et Marta se laissait couver par ce regard, restant douce, mélancolique, distraite toujours un peu, de l'air d'une personne devant qui passent des visions.

Pour faire parler sa fille, Mme Oldofredi lui posa quelques questions sur ses nouvelles relations et eut ainsi la description des époux Merelli, de Toniolo, du docteur. A son tour, elle lui donna des détails sur ses amies, causa sur les mariages déjà accomplis ou sur le point de l'être. Elle lui parla d'une jeune cousine qui voulait à toute force épouser un sous-lieutenant; les parents n'y consentaient pas et, d'ailleurs, ne pouvaient lui constituer la dot réglementaire. L'officier fou d'amour menaçait de se tuer, et la jeune fille imaginait d'incroyables combinaisons pour réunir la somme voulue; sa dernière trouvaille était de se faire actrice et d'aller en Amérique.

Marta écoutait en silence.

— Têtes exaltées, conclut Mme Oldofredi en refaisant le nœud de son écharpe. — Les bons mariages sont les mariages de raison. Moi, vois-tu, j'avais dix-huit ans quand j'ai fait la connaissance de ton père. Je n'en étais pas amoureuse le moins du monde. Il venait passer la soirée chez mes parents deux fois par semaine, pour jouer aux cartes, comme cela se faisait beaucoup alors. Il me semble le voir: il arrivait toujours ponctuellement à la même heure; il entrait sérieux, presque sévère, les traits anguleux; très myope il saluait de cet air vague qu'ont les personnes qui n'y voient pas plus loin que leur nez, et il était infiniment moins bien qu'Albert, sans comparaison aucune. Il perdait souvent au jeu. Mon père lui disait: « Heureux en amour! » Pendant ce temps, je me le rappelle comme si c'était hier, je brodais un coussin dont le fond était rouge, avec deux petits lapins blancs au milieu. Cette malheureuse tapisserie n'avançait pas beaucoup et était passablement fripée; je la laissais traîner, pendre hors de ma corbeille, car je n'étais pas alors cette terrible ennemie du désordre que je suis devenue... Eh bien, ton père regardait mon ouvrage avec un intérêt, une attention qui n'auraient pu être plus extrêmes s'il s'était agi d'une question vitale. Le fait est que, les lapins enfin terminés, il demanda ma main. Et voilà tout. Tu vois que ce n'est pas un roman.

— Mon père t'aimait, toutefois, dit Marta d'une voix profonde qui fit tressaillir Mme Oldofredi.

— Oui, répondit-elle simplement. Moi aussi, je lui étais attachée; j'appréciais son honnêteté, les attentions aimables dont il m'entourait, sa noble et sûre affection, et ce fut un grand malheur de le perdre si tôt.

— Il t'aimait d'amour? demanda Marta brusquement.

Et comme sa mère hésitait, ayant mille doutes dans le cœur, les yeux errant sur les pantoufles de Marta, celle-ci insista avec une ardeur passionnée:

— Dis-le-moi, maman, petite maman, maman chérie...

— Oh! Marta, — fit Mme Oldofredi, en se penchant pour l'embrasser, — tu es toujours la même!

Et elle se mit à lui arranger les cheveux sur le front, les couvertures autour du cou, et l'oreiller, et l'édredon, tout comme pour un enfant au berceau, cherchant de son plus tendre regard à pénétrer le regard de ces chers yeux mélancoliques où flottait une insaisissable pensée.

— Il y a certains mots sur lesquels je crois que l'on n'arrivera jamais à mettre tout le monde d'accord, mon enfant chérie. Le sexe, l'âge, le tempérament, l'éducation, l'air ambiant, les circonstances sont autant de causes qui modifient le sens du mot amour. Nous, femmes, nous nous figurons généralement l'amour comme la quintessence des joies humaines: c'est naturel, nous le voyons de si loin, tant que nous sommes jeunes filles! C'est le feu follet qui court sur les gazons humides, c'est le duvet doré de l'aile

du papillon, c'est une vapeur, c'est une phosphorescence à laquelle nous donnons les grands noms de passion, de délire, d'extase...

La voix de Mme Oldofredi trembla un peu; toutefois elle reprit, s'efforçant de paraître calme et maîtresse d'elle-même :

— Et quand nos yeux se dessillent, au lieu d'accuser notre imagination d'erreurs, nous nous en prenons à l'amour qui, le pauvret, ne peut être autre que ce qu'il a toujours été : un rêve, un mirage...

— Non, maman, l'amour existe.

Marta, qui avait écouté calmement d'abord, se dressa à ces mots sur ses oreillers, fébrile, les joues rosées, la pupille ardente et dilatée, belle de cette beauté subite qui se montrait parfois chez elle.

— L'amour existe!

Pendant un instant la mère scruta jusqu'au fond la pensée de sa fille.

— Faisons une supposition, continua Marta s'appuyant du coude sur l'oreiller : mettons une jeune fille qui ait passé huit, dix années de sa vie, partagée entre les deux idées qui sont la base de notre éducation, l'honnêteté et l'amour. Elle veut aimer, d'abord parce que c'est son instinct; ensuite parce qu'elle voit écrit et entend répéter partout que l'amour est le comble des félicités; que la femme est créée pour l'amour, etc. La religion elle-même, plus chastement, lui parle pourtant aussi de l'amour et en fait même un sacrement. Elle veut être honnête, de cette honnêteté toute féminine qui est la pudeur, la réserve, la soumission; honnêteté que l'homme ne connaît pas, qui a été inventée uniquement pour la femme et qui la porte à fuir avec horreur tout ce qui a l'apparence d'une faute. Que fait la jeune fille? Elle réunit les deux aspirations, les deux points principaux de son catéchisme, et de l'union de ces deux choses bien réelles sort ce je ne sais quoi d'immatériel, de vaporeux, de sublime et de ridicule en même temps que l'on nomme et qui est précisément l'idéal.

— Mais...

— Prends patience, maman. Il n'est pas question de toi ni de moi, n'est-ce pas? c'est une supposition que je fais. Laisse-moi dire. Si, en entrant dans la vie, cette jeune fille ne trouve pas ces deux aspirations réunies, si elle s'aperçoit que l'amour n'est pas toujours le compagnon et la récompense de l'honnêteté, que, liés ensemble de façon barbare comme de monstrueux jumeaux, ils ne vont pas toujours d'accord, ils ne s'entendent pas toujours, et si vient le moment où l'un des deux...

Mme Oldofredi mesura l'abîme et ne laissa pas sa fille achever; mais, gagnée par l'ardeur que Marta cherchait en vain à réprimer, elle aussi se sentit femme, et, l'œil ardent, elle aussi, les joues enflammées, les lèvres agitées d'un tremblement qui démentait leur placide sourire habituel; illuminée, elle aussi, d'une mystérieuse beauté, elle s'écria :

— L'amour est une illusion! Crois-tu qu'il y aurait tant d'activité de par le monde, que l'art produirait ses chefs-d'œuvre, que la piété édifierait ses monuments, que le patriotisme donnerait ses héros et la religion ses martyrs, si l'amour, tel que tu l'entends, existait? Pourquoi cultiver tant de fleurs dans nos jardinières et tenir tant d'oiseaux en cage; pourquoi remplir nos maisons de broderies et d'ouvrages au crochet; pourquoi lire les romans et les journaux de modes, pourquoi aller aux concerts, au théâtre; pourquoi un si grand nombre d'institutions philanthropiques où les femmes sont patronnesses, inspectrices, visiteuses, si l'amour était une réalité; si l'amour pouvait suffire, au moins, à une seule vie de femme?

— Et pourtant, répéta Marta en secouant la tête, c'est l'amour qui inspire l'art; c'est l'amour qui réchauffe la charité...

— Ce sont les déceptions de l'amour; c'est l'impuissance, l'impossibilité absolue de trouver dans l'amour la seule réponse à cette tendance au sublime qui est en nous. Oh! mais tout périrait dans le monde, il n'y aurait plus place pour rien, pour rien, m'entends-tu, si la flamme de l'amour pouvait durer!

Marta fut frappée du feu extraordinaire qui brillait dans les yeux de sa mère, lui révélant un fond d'ardeur qu'elle n'aurait jamais soupçonné; lui faisant entendre comme l'écho de batailles lointaines, de luttes, de pleurs, de deuils, sur lesquels était passée la grande, la bienfaisante aile du temps; et elle sentit qu'elle aimait doublement sa mère; elle se sentit son égale, sa compagne.

Peut-être l'amour n'est-il pas pour tous, peut-être est-ce la plus grande douleur de l'existence, peut-être ne dure-t-il pas, peut-être est-ce un mirage; mais elle avait vu, elle avait vu!... Et, les yeux gonflés de larmes, elle murmura, comme se parlant à elle-même :

— Il existe.

Dans le silence recueilli de l'alcôve cette seule parole, à peine articulée, tomba comme une réponse solennelle.

— Écoute, dit Mme Oldofredi lui prenant les mains et abaissant la voix en proportion inverse de son émotion croissante; faisons une autre supposition. Mettons une femme, une jeune femme libre de disposer d'elle-même, et mettons encore qu'elle rencontre l'amour sur son chemin.

— Donc il existe!

— Mais, mon Dieu! gémit Mme Oldofredi, toute son âme passant dans ses yeux, il y a le désir, le rêve, l'illusion. Il y a l'instant du délire, il y a la

fièvre qui fait oublier, le spasme où le plaisir rase le froid de la mort; mais puisque tout cela passe, puisqu'il ne reste rien des transports les plus sincères; puisque les amants finissent par devenir étrangers l'un à l'autre et se rencontrent sans que plus rien ne vibre, ne tressaille, ni dans leur cœur, ni dans leurs sens, il faut donc renier l'amour, il faut dire que l'amour n'existe pas! Crois-moi... crois-moi, crois-moi.

Les mains serrées dans les mains, les yeux dans les yeux, elles se regardaient toutes les deux jusqu'au fond de l'âme, mesurant leurs désespérances; la mère se faisant violence pour ne pas en dire davantage, la fille craignant d'en deviner trop.

— Alors fit Marta, s'essuyant le front comme s'il eût été tout à coup baigné de sueur, il n'y a rien.

A ce moment elle s'arrêta, écoutant. La même sensation qui l'avait fait tressaillir la veille dans l'humble maison des deux paysans, se renouvelait. Elle sentait ses entrailles se mouvoir sous l'impulsion de quelque chose de vivant, lui donnant l'étrange révélation d'un autre être en elle-même. On aurait dit une petite main qui battait contre son sein, une petite main qui voulait dire : « Ouvre-moi, je suis la vérité et l'amour. »

— Les hommes, continua Mme Oldofredi entraînée par la fougue vertigineuse de ses propres paroles, connaissent l'amour de bonne heure, l'estiment pour ce qu'il vaut et passent outre, attirés par l'ambition, par les affaires, par la vie publique. Mais nous-mêmes, nous ne pouvons vivre dans la continuelle illusion de l'amour; aussi avons-nous la religion et la maternité. C'est encore l'amour, mais l'amour transformé : l'idéal remonte au ciel, tandis que la partie matérielle de notre être s'anime et vit de notre propre chair...

Des paroles de sa mère, Marta n'entendait que le bruissement. Les mains jointes, les paupières baissées, le corps abandonné sur les oreillers, elle avait l'apparence du plus grand calme; mais un frisson la secouait intérieurement, un frisson et un déchirement. Elle voyait encore cette étreinte, cet embrassement... Comment douter de l'amour si, à cette vue dont son être avait été bouleversé; si, à cette révélation inattendue, elle avait compris, elle, déjà femme, le mystère de la virginité, ce mystère qui est le secret de Dieu et que l'amour seul communique aux hommes?

Des larmes brûlantes débordaient de ses paupières.

— Marta! Marta! appelait sa mère penchée sur elle, devinant dans la profonde sympathie de sa tendresse, la lutte qui se livrait dans le cœur de sa fille.

Marta, sans parler, se répétait à elle-même : « Ce peut être le rayon fulgurant qui brille et puis s'éteint, l'illusion qui passe; le rêve, le délire d'un instant, toutefois l'amour existe. Rayon qui n'embrase pas tous les cœurs, rêve qui n'enchante pas toutes les nuits... »

Mais la petite main répétait avec insistance : « Ouvre, je suis l'amour et la vérité. »

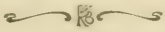
Et Marta revoyait, dans une sorte de vision magnétique, la belle campagne estivale, les arbres aux épaisses frondaisons tranchant sur l'azur éclatant du ciel, et le pauvre petit insecte qui tendait ses fils d'argent. Un fil rompu, il en jetait un autre, et un autre encore, et encore, toujours en avant; et la toile prenait des proportions gigantesques; ses fils embrassaient tout l'univers, montaient à de vertigineuses hauteurs, touchaient le ciel...

C'était la vaste toile de la vie humaine; le travail chaque jour renouvelé de qui souffre et combat; le travail audacieux et fier qui part de rien et monte toujours plus haut, regardant vers la lumière; l'effort cruel de millions d'êtres : intelligences torturées, cœurs angoissés, esclaves tourmentés, tous secouant leurs chaînes, tous lançant leur fil d'argent vers le mystérieux Inconnu. Et les fils se rompent, et la toile se déchire, et la félicité vacille, toujours suspendue à l'impalpable sécrétion d'une araignée. Qu'importe?

Tout meurt, tout naît, tout change, tout se renouvelle; les tombes entr'ouvertes servent de berceau; les cœurs déchirés et saignants donnent du sang nouveau et de nouvelles larmes à la vie...

NEFLA.

Traduit de l'italien par M. [illegible]



LA VIE LITTÉRAIRE

L'Étape.

Paul Bourget. *L'Étape*. Plon, éditeur.

. . . . . .

Car il faut préciser.

S'il y a plusieurs sortes d'immoralités et s'il en est de plus dangereuses que d'autres, le reproche le plus grave que l'on soit obligé de faire au roman sous le poids duquel M. Paul Bourget nous accable, c'est de prêcher, c'est de proposer l'immoralité la plus funeste de toutes.

Évidemment, M. Paul Bourget n'a plus seulement l'intention de distraire ses contemporains par de lourds récits d'adultère, il veut surtout leur indiquer une règle de vie — quelle règle! et de quelle vie! C'est un moraliste que nous trouvons aujourd'hui

en ce psychologue monté en grade et en graine. On négligera donc équitablement les infériorités romanesques de son ouvrage traînant pour considérer, avec un sentiment de douloureux regrets, les vices indiscrètement étalés de sa morale.

Le sujet est d'une banalité navrante. Mais il importe peu, car, en somme, il n'est point de sujets littéraires stupides, il n'y a que de sottes façons de les développer. Or donc, voici manœuvrer dans l'existence deux familles d'ex-normaliens, aujourd'hui professeurs en des lycées de Paris. D'un côté Monneron, fils de paysans, a péché contre la logique sociale de M. Bourget. Il s'est élevé brusquement jusqu'à certaines hauteurs intellectuelles où il est interdit aux hommes vraiment humbles de cœur de prétendre. Par surcroît, il a des opinions républicaines. Il aggrave cette faute jusqu'à raisonner comme un proscrit de l'Empire, comme « une victime du 2... ». Il déteste le clergé et il cite des vers latins. Il s'est marié à une femme insignifiante et qui n'est pas aussi raffinée que si elle descendait de nombreuses générations aristocratiques. Ce fils de paysans a donc épousé une petite bourgeoise, et, ce faisant, il n'a point aspiré trop haut : il s'est marié dans son milieu avec une femme de condition sociale identique à la sienne. Mais Dieu, qui veille sur les thèses de M. Bourget, a bien puni Monneron de s'être élevé par son travail lui, enfant de rustres, fi donc! jusqu'à enseigner dans les établissements d'instruction secondaire. Il lui a infligé une incurable distraction, quatre enfants, et un anticléricalisme ingénu et véhément. Par suite de son anticléricalisme, il ne donne à ses enfants aucune éducation morale, et par suite de sa distraction, il ne surveille ni ses fils, ni sa fille. Quant à sa femme, elle est uniquement préoccupée d'acheter des corsages en solde dans les grands magasins, car il faut vous dire que ce Monneron professeur de rhétorique, a toutes les vulgarités natives, et la pire de toutes : il n'a pas le sou. Aussi, M. Paul Bourget le traite avec un mépris ! Bref, chez Monneron, la cuisine est aussi médiocre que l'éducation des enfants, et on est servi par une souillon. Dans un tel milieu, les vertus sociales ne peuvent croître et prospérer. Il advient donc que l'aîné des Monneron, Antoine, employé de banque, opère sur les livres de caisse de rudimentaires grattages qui pourraient le faire condamner au bagne. Gaspard, collégien, est vicieux comme un prolétaire, et il parle un argot appliqué qui marque bien sa dégradation. Julie se fait engrosser par Adhémar de Rumesnil. Monsieur le marquis, vraiment, c'est trop d'honneur ! Et, naturellement, elle est aussitôt renvoyée à sa famille, sans indemnité. Quand au fils cadet, Jean, boursier d'agrégation, il devient, ô honte pour un fils d'anticlérical! amoureux de la pieuse Brigitte, fille très bien élevée du catholique Ferrand, professeur lui aussi dans un lycée parisien et auteur d'un volume profond de philosophie religieuse.

Car en face de ces Monneron, désorbités, désorientés, irrégulièrement haussés de la foule parmi l'élite intellectuelle, vous voyez les Ferrand qui, eux, n'ont point « brûlé d'étape » et qui sont pour cela récompensés dans ce monde avant de l'être dans l'autre. Ferrand est resté veuf de bonne heure avec une fille charmante et une belle fortune. Il y a des boiseries admirables dans son cabinet de travail, car lui, Dieu merci, est fils de bourgeois. Et enfin, il est servi par un larbin pommadé, ce qui le rend tout de suite très recommandable aux yeux de M. Paul Bourget. Jean Monneron veut donc épouser Brigitte. Ferrand consent à ce mariage à la condition que Jean se convertisse au catholicisme. Jean se convertit et se marie après avoir beaucoup réfléchi.

Voilà l'histoire. Elle est peut-être passionnante; elle n'est pas nouvelle. Nous connaissons depuis longtemps ces séductions de jeunes filles pauvres par d'irrésistibles hobereaux, et les coups de revolver qui concluent depuis le commencement des siècles les drames d'amour de tous les feuilletons. Nous connaissons aussi, depuis le Déluge, ces aventures de jeunes gens qui tournent mal et qui font des faux pour entretenir des maîtresses trop coûteuses pour de simples commis du Comptoir d'Escompte. Nous avions remarqué dans *Monique*, nous remarquons une fois de plus la tendance de M. Paul Bourget à choisir les mêmes sujets romanesques que M. Jules Mary et M. Pierre Sales. Le fond de ses mélodrames est essentiellement vulgaire.

Dans ce mélodrame de l'*Étape*, on ne peut dire que le fond soit embelli par la forme. Me sera-t-il permis d'affirmer que le style est lourd et incorrect? La plupart des phrases se meuvent comme des pachydermes goutteux. Les autres narguent la syntaxe et l'élégance de la langue française. « Un sourire d'une ironie singulière flottait nerveusement autour de ses lèvres. » Ou bien : « On dirait que la nostalgie de la Toscane flotte autour de ces bassins. » Ah! courons près des bassins pour voir flotter la nostalgie! Ou bien : « Ses grosses bottines n'arrivaient pas à dissimuler l'élégance de ses pieds fins. » Ou bien : « Tout, dans ce décor funèbre de l'automne commençante achevait d'accabler l'amoureux. » Tiens, je ne savais pas qu'automne appartînt au genre féminin! Nous avons une bien belle automne, ma chère!

Au reste, la psychologie est sans précision et même sans exactitude. Elle est superficielle à l'excès. Les héros du livre sont de véritables fantoches. Nous avons trop vu quelques-uns d'entre eux : le

beau séducteur, la bourgeoise aigre, la vertueuse jeune fille de bonne famille, le bellâtre faussaire. Nous n'avons jamais vu nulle part les autres. Quand un romancier a le souci de nous faire tenir une thèse pour vraie, surtout une thèse ingénument hardie, il faut, du moins, que les personnages de son roman soient des êtres réels et qu'ils vivent d'une vie véritable. Or, Monneron n'existe absolument pas. Que des professeurs de rhétorique soient distraits comme Monneron et citent des vers latins en mangeant leur fromage, c'est possible, mais je tiens pour certain qu'il n'en est pas qui raisonnent aussi mal ou aussi peu que lui sur la vie sociale. D'après Bourget, Monneron « mange du curé » du matin au soir avec une gloutonnerie qu'on n'a jamais pu constater chez les hommes même les plus vulgaires. Et nous pouvons dire qu'il y a incompatibilité absolue entre la culture intellectuelle que M. Bourget veut bien attribuer à Monneron et les raisonnements d'imbécile qu'il lui fait perpétuellement tenir. Monneron est en dehors de la vie. Il n'y a pas de Monneron, parmi les universitaires qui sont (horreur!) des fils de paysans...

Et quelle insuffisance psychologique dans les détails! Et même quelle puérilité! M. Bourget veut nous faire savoir que Mme Monneron domine son mari. « Debout, Mme Monneron était exactement de la même taille que son mari. Assise et plus haute de buste, elle donnait l'impression d'être vraiment la maîtresse du logis. C'était l'arbre d'essence plus vigoureuse qui a grandi à côté et aux dépens du voisin étiolé. » Ah! ces psychologues! Allons plus loin. Des jeunes gens, qui n'avaient vraiment rien à faire, ont fondé avec Jean Monneron, une université populaire : l'*Union Tolstoï*. C'est l'*U. T.*, dit Julie Monneron. « Comme on voit, elle employait la sorte d'abréviation, empruntée aux habitudes anglo-saxonnes et qui trahirait seule l'origine étrangère et artificielle de ces groupements périlleux, fantaisies de jeunes bourgeois qui jouent aux apôtres sans s'inquiéter des conséquences (*sic*). » Et voilà! D'où on peut logiquement conclure que si Julie Monneron n'avait pas dit l'U. T. pour l'Union Tolstoï, cette institution aurait pu être bienfaisante! Mais je crois que M. Bourget se moque de nous! D'ailleurs cette psychologie merveilleuse ne redoute pas les contradictions. Ainsi, page 193, après que le chef de bureau du Comptoir est venu avertir le père Monneron du crime commis par son fils Antoine, celui-ci arrive à la maison... « J'ai à te parler, lui dit son père. J'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Berthier. Ce nom ne te fait pas deviner ce dont il s'agit?

— Absolument pas, répondit Antoine. Son visage s'était figé dans une *arrogance attentive* qui eût crié la faute pour tout autre (quel style!) mais pas pour l'homme, si naïf malgré ses cheveux gris, à qui l'*effronté garçon* parlait ainsi. » Puis il continua avec la même désinvolture...

Allez à la page 269. Le père s'est tranquillisé, les explications de son fils Antoine lui ont paru justes. « Ainsi l'alerte de la veille, avec la vision de son fils aîné le *masque de la terreur sur le visage*, ses soupçons fortifiés par les allures du jeune homme (etc.), tout était oublié. » Qui trompe-t-on ici? Et y a-t-il la moindre ressemblance entre un visage figé dans une arrogance attentive et un visage sur lequel est le masque de la terreur? Concluez.

Mais non, ne concluez pas; car cela n'est rien dans le livre de M. Bourget où la thèse est tout. La thèse ou plutôt les thèses; car ce livre contient deux thèses qui se côtoient et s'entravent l'une dans l'autre, et dont ni l'une ni l'autre n'est démontrée par les événements.

La première est un emprunt assez maladroit de rhétoricien subalterne à la théorie, infiniment plus forte, de Maurice Barrès sur les déracinés, celle-ci : « Vous êtes des victimes de la poussée démocratique telle que la comprend et la subit notre pays où l'on a pris pour unité sociale l'individu. C'est détruire à la fois la société et l'individu. La grande culture a été donnée trop vite à votre père et à vous aussi. La durée vous manque, et cette maturation antérieure de la race, sans laquelle le transfert de classe est trop dangereux. Vous avez brûlé une étape et vous payez la rançon de ce que j'appelle l'Erreur française et qui n'est au fond, tout au fond, que cela : une méconnaissance des lois essentielles de la famille. » Notez que c'est le riche et bourgeois professeur Ferrand qui expose cette doctrine à Jean Monneron. Et Jean Monneron pourrait lui répondre : « Parce que vous êtes issu d'une race de propriétaires, parce que vous êtes riche, vous êtes dans de telles conditions qu'il vous est absolument impossible de comprendre le sens et la force et le bienfait de cette poussée démocratique qui naturellement vous choque puisqu'elle s'effectue contre vous. Vous êtes, de par vos origines, embarrassé de préjugés, dont vous ne pouvez vous libérer. Votre jugement n'est pas libre. » Plus simplement lorsque Paul Bourget exprime cette loi : « On ne change pas de milieu et de classe sans que des troubles profonds se manifestent dans tout l'être », nous répondons : Mais, en vérité, à partir de quelle limite y a-t-il changement de milieu et de classe? Le fils d'un paysan pourra-t-il devenir professeur de collège sans subir les conséquences désastreuses de « la non-maturation antérieure de la race? Ou bien pourra-t-il seulement devenir épicier ou marchand de vins en gros? Et, d'autre part, puisque ce paraît être d'après le chiffre de rentes héritées que M. Paul Bourget classe les individus dans un milieu ou dans un autre, n'y a-t-il pas une plus

grande différence intellectuelle, morale et sociale entre un marchand d'automobiles qui a 100 000 francs de rentes et un professeur qui a la même fortune qu'entre ce professeur cossu et un de ses collègues sans le sou? Le professeur riche et le professeur pauvre appartiennent au même milieu social, tandis que le marchand d'automobiles, pour si riche qu'il soit, appartient plutôt à un milieu social inférieur. C'est professer une conception sociale grossière et retardataire que de différencier des hommes, arrivés à la plus haute culture intellectuelle, d'après le chiffre de leurs revenus et l'élégance de leurs mobiliers. Au reste, M. Paul Bourget le comprend, et, en dépit des apparences, cette thèse n'est pas la thèse essentielle de son livre : elle est rapportée, elle n'est guère que du placage. Elle est trop superficiellement développée pour qu'il y ait lieu de l'examiner profondément.

La thèse véritable de M. Paul Bourget, c'est que l'éducation catholique « traditionnaliste » est seule bienfaisante socialement, et que sans cet adjuvant nécessaire tout développement intellectuel ne peut être qu'une cause de désordre social. Toute conviction sincère est digne de respect, et je reproche seulement à M. Bourget d'avoir développé sa thèse sans franchise et sans courage. Il l'insinue simplement, et cela ne nous suffit pas; et, par conséquent, cela ne peut nous convaincre.

Que dis-je? M. Bourget lui-même ne nous pousse à aucun moment à prendre parti, et sa thèse n'est pas engagée dans son livre, car les événements romanesques et la doctrine se heurtent en de perpétuelles contradictions. Les enfants Monneron ayant avalé à haute dose « le poison quotidien des sophismes révolutionnaires » (hélas! c'est M. Paul Bourget qui s'exprime en ces termes!) commettent tous les plus déplorables actions. Mais enfin considérons les faits! Dans cette famille républicaine et démocrate et anticatholique, le seul être vraiment dévoyé c'est Antoine Monneron qui se moque toutes les fois qu'il peut des doctrines éducatrices de son père. S'il est criminel, il l'est donc plus pour avoir résisté à l'éducation paternelle que pour l'avoir subie. On devine que Gaspard sera, lui aussi, une regrettable canaille. Éducation sans Dieu? glisse M. Paul Bourget. Mais ne croyez-vous pas que c'est plutôt parce que ce jeune homme est le petit-fils d'un agent d'affaires véreux qui n'a pas transmis à sa fille, devenue Mme Monneron, une moralité bien délicate. Il est des natures sur lesquelles toute éducation, religieuse ou autre, n'exerce nul effet. Julie se livre par amour au bel Adhémar. N'a-t-on pas vu maintes jeunes filles, foncièrement religieuses, céder elles aussi à l'amour et commettre une faute identique sans que le système d'éducation soit intéressé par elle? Enfin, Jean Monneron a, au contraire, toutes les délicatesses. Dira-t-on que c'est parce qu'il a du penchant à devenir catholique? Mais non, il est, lui aussi, le « produit de l'éducation paternelle »; et « il tient de son père », fils de paysans, privé, comme vous savez, des bénéfices de la maturation antérieure de la race, il tient de son père et il a fait fructifier en lui-même une délicatesse admirable que M. Paul Bourget décrit fort congrûment.

Mais il est dans le livre un personnage surtout qui se conduit comme un drôle. C'est Adhémar de Rumesnil. Il séduit lâchement cette pauvre petite Julie sans défense. Il commet la « muflerie » de la faire venir dans sa garçonnière où tant de filles ont passé. Lorsqu'elle est enceinte, il lui propose l'avortement, avec quelle grâce aristocratique! nous connaissons le talent de Paul Bourget!... et, comme elle refuse, il la lâche ignominieusement... Ce merveilleux descendant des croisés a bien « les maturations de la race », il a bien reçu l'éducation catholique dans toute sa force; irons-nous dire que, si sa conduite est ignoble c'est parce que l'éducation qu'il a reçue ne lui a inculqué aucun principe moral? Je crois que les partisans intelligents de l'éducation catholique s'irriteront contre M. Bourget des arguments qu'il donne ici aux adversaires de cette éducation. — Petit drame, coups de revolver. Les Monneron apprennent tout. Et le père pleure doucement près du lit de sa fille. Il élèvera lui-même l'enfant naturel. Les principes qui inspirent un aussi noble dévouement et un amour paternel aussi détaché des communes vanités bourgeoises, sont-ils si condamnables!

Et, enfin, nous voudrions voir, pour comparer, un professeur catholique, avec quatre enfants, peu d'argent, se trouver dans les conditions sociales dont la famille Monneron est la victime. M. Bourget ne nous permet pas cette comparaison, lui qui se permet toutes les affirmations!

En réalité, il n'y a aucune transformation dans les idées de M. Paul Bourget. Mais entourée de dissertations pédantesques et d'ennuyeuses prédications, sa conception de la vie nous paraît maintenant immorale, alors que nous ne songions pas à la juger lorsque M. Bourget se contentait d'être un romancier mondain. M. Bourget a plus que jamais le snobisme du monde, du grand monde, des gens du monde. Eux seuls sont beaux, eux seuls sont nobles, eux seuls peuvent être admirables. Son snobisme s'exalte, s'affole et aboutit aux pires extravagances.

Dans ce livre s'exprime constamment une sorte de haine méprisante contre les gens du vulgaire. Haine contre les ouvriers avides d'instruction. Haine contre les petits bourgeois dénués d'élégance. Haine contre les tendances égalitaires de notre temps! Que M. Bourget se rassure cependant! L'égalité où

nous nous acheminons aujourd'hui résulte moins de l'ascension des classes inférieures que de l'abaissement des classes supérieures. Et enfin, M. Bourget a une admiration attendrie pour la richesse et l'aristocratie. Il est plein de tendresse pour le riche israélite Crémieu-Dax qui mérite, en effet, son estime. Mais Bourget l'aimerait-il à ce point si Mlle Crémieu-Dax n'avait épousé un « de Candale » ! Puis, alors que M. Bourget se livre contre ces pauvres enfants Monneron à des réquisitoires de substitut qui veut devenir procureur, le marquis Adhémar de Rumesnil lui inspire un enthousiasme sans bornes. Rumesnil séduit Julie : que la mère Monneron est donc vulgaire ! Rumesnil veut faire avorter Julie : ah ! voyez donc comme la maturation de la race manque au père Monneron ! Rumesnil abandonne Julie : c'est bien fait, fallait pas qu'elle y aille !... Et qu'il est beau, ce Rumesnil, qu'il est noble, qu'il est élégant ! Voyez-le conduisant son phaéton attelé de deux cobs rouans ! Remarquez son profil de pastel du XVIIIe siècle ! Admirez surtout ses allures si aristocratiquement dédaigneuses ! Et toujours ainsi, partout ainsi... Et pas un seul mot de réprobation contre les actes dégoûtants de ce jeune homme si séduisant ! En vérité, malgré la noblesse impérieuse des principes que M. Bourget expose dans l'*Étape*, la morale qui ressort des événements de son livre et du ton avec lequel il les juge, c'est que tout est digne d'estime chez les gens bien nés et riches et tout blâmable chez les petits bourgeois miséreux et sans élégance...

Nous n'acceptons pas cette morale simpliste. Parce qu'elle est trop brutalement développée dans l'*Étape*, ce livre est pernicieux. Il serait plus dangereux encore s'il était de meilleure littérature.

J. Ernest-Charles.

Lettres de la semaine. — *Le Surmâle*, par Alfred Jarry, roman moderne ; éditions de la *Revue Blanche*. — *Aventuriers politiques*, *Le baron de Kolli*, par Léonce Grasillier ; Ollendorff, éditeur. — *Le Merveilleux au XVIIIe siècle*, par Ernest d'Hauterive ; Juven, éditeur. — *Le Mariage de Don Quichotte*, par P.-J. Toulet, roman ; Juven, éditeur. — *Petites Épouses*, par Myriam Harry ; Calmann-Lévy, éditeur. — *Raphaël à Rome*, par Pierre de Bouchaud ; Lemerre, éditeur. — *Chansons et Madrigaux*, par Albert Mérat ; Lemerre, éditeur. — *Une aïeule de Napoléon : Frédérique-Auguste*, par André Bonnelons ; Perrin, éditeur. — *Cousin, Jouffroy, Droinéau ; Souvenirs*, par Paul Dubois ; Perrin, éditeur. — *Poésies*, par Apollon Markoff, traduites par Tancrède Martel et Thaddée Larghine ; Perrin, éditeur. — *Quand les peuples se réveillent*, par Henri Mazel ; Perrin, éditeur. — *L'Étape*, par Paul Bourget ; Plon, éditeur. — *Mortel secret*, *Le meurtre d'une âme*, par Daniel Lesueur ; Lemerre, éditeur. — *L'Ame de demain*, par Eugène Fourniere ; Lasquelle, éditeur. — *Le Sang et les Roses*, par Camille Lemonnier ; Ollendorff, éditeur. *Poste restante*, roman, par [illegible] ; [illegible] éditeur. — *De l'Impressionnisme en sculpture*, *Auguste Rodin et Medardo Rosso*, par Edmond [illegible], à [illegible] la *Nouvelle Revue*.

THÉATRES

M. Ermete Novelli.

Théâtre Sarah-Bernhardt : Représentations de M. Ermete Novelli : *Shylock* et *Othello*.

— « Qu'est-ce que l'interprétation ? » demandait un jour je ne sais plus qui à un auteur fameux. — « Le plus sublime des arts, fit celui-ci, ou le plus vil des métiers. »

J'aime, de ce jugement, la forme paradoxale, et ce qu'il enferme d'expressif en son grossissement voulu. Je l'aime parce qu'il met en lumière la vérité profonde des choses, parce qu'il nous fait toucher du doigt le prestige souverain du génie... Et, bien évidemment, dans ce domaine comme partout ailleurs, il y a place pour la triomphante médiocrité, car s'il fallait que dans une création dramatique tous les emplois fussent tenus par des comédiens doués, autant vaudrait fermer les portes des théâtres. Mais ici, plus que partout ailleurs, nous mesurons l'abîme qui sépare l'*art* du *métier*, ce qui est dû à l'apport personnel de l'artiste, à sa virtuosité et ce que peuvent lui enseigner les conservatoires ; — bref nous saisissons le contraste entre le *don*, force intransmissible, l'invention relevant du seul génie individuel, et les plus basses recettes du métier. Ici encore le langage a sa philosophie, sa vertu enseignante, puisque l'extension disqualifiante apportée par l'usage à cette appellation : *Cabotin*, prouve la bassesse du sens restrictif dans lequel il fut tout d'abord employé.

Si l'interprétation du comédien est le plus sublime des arts ou le plus vil des métiers, elle est aussi ce qui nous précise le mieux la parenté saisissante, la réciprocité ou correspondance existant entre les diverses manifestations de la Beauté. Et voilà sans doute une vérité vieille comme le monde, mais une vérité dont l'importance n'a été reconnue, dont les lois n'ont été vérifiées qu'à notre époque, dont les conséquences surtout ne se sont affirmées qu'avec la production contemporaine. Comment marquer mieux la note dominante de l'évolution romantique qu'en disant : elle fut un perpétuel échange entre les éléments *plastique* et *littéraire* ? Si Victor Hugo fut, suivant la belle expression de Baudelaire, le plus *sculptural* des poètes, Eug. Delacroix fut le plus littéraire des peintres, comme Hector Berlioz le plus

poétique des musiciens. Ne savons-nous pas, par maint passage de son *Journal*, que le peintre des *Croisés* allait assidûment poursuivre la vérité du geste et l'intensité du mouvement dans le jeu des comédiens illustres de son temps : Rachel, Mars, Frédérick-Lemaître? Et si nos peintres contemporains n'étaient pas ce qu'ils sont pour la plupart, c'est-à-dire de misérables spécialistes, uniquement préoccupés de leur petite besogne, les places du Théâtre Sarah-Bernhardt auraient dû toutes être garnies par eux. Après la *Vie* en effet, qui sera toujours la plus féconde matière d'observation, mais dont les manifestations significatives présentent ce grave inconvénient pour l'artiste de le *surprendre* presque toujours, quoi de plus beau pour un peintre, quoi de plus passionnant pour un statuaire, que l'invention du geste, et l'intensité dramatique du mouvement chez un grand comédien qui crée, qui compose ses rôles à la manière de M. Ermete Novelli!

Composer un rôle, *créer* un rôle : l'expression, si grosse qu'elle soit, traduit bien la réalité des choses quand il s'agit d'un artiste comme M. Novelli. Celui qui sait interpréter ainsi, *crée* véritablement, c'est-à-dire qu'il devient le collaborateur du poète. En ce sens, je ne me lasse pas de répéter le mot fameux de Richard Wagner sur le grand acteur Schnorr, celui qui fut son Tannhäuser et son Tristan rêvés : « Il m'a fait voir des côtés de ma création que je ne soupçonnais pas. » Pareillement j'imagine que Shakespeare, s'il pouvait reparaître au milieu de nous, rendrait un témoignage égal à l'incomparable Shylock que nous restitue M. Novelli. Combien de travail, combien d'observations recueillies sur le vif, combien de méditations longues et fécondes suppose une pareille réussite d'art, et ce don de communiquer à une figure rêvée par un poète tel relief, tel éclat, tel accent, qu'il devient désormais impossible de l'imaginer sous d'autres traits... Voilà le triomphe du génie dramatique. Il me souvient qu'un jour, promenant ma rêverie au Ghetto d'Amsterdam, comme tant de fois je l'avais fait sans succès à celui de Venise, il m'advint une bonne fortune inattendue : parmi tant de grouillement et de misères qui déshonorent ce quartier, mais lui impriment son caractère, une figure de jeune fille m'apparut, d'une si enivrante beauté que je demeurai immobile sur place, — tout ce qui dépasse la commune mesure suscite en nous l'étonnement et le respect, avant même l'amour et le désir. — Non loin d'elle, un vieillard était assis sur le pas d'une porte, et j'eus cette sensation très nette que j'avais devant moi Shylock et Jessica. Quand je vis pour la première fois M. Novelli dans le drame de Shakespeare, les deux figures se confondirent en se superposant. Mais depuis lors il m'est insupportable de substituer à la Jessica du Ghetto d'Amsterdam celles qui devant moi, sur la scène, incarnèrent cette poétique figure!

Entre tous les moyens d'expression qui appartiennent en propre à M. Novelli, le plus saisissant, à mon sens, est le contraste qui s'impose entre sa verve comique et l'intensité de sa puissance tragique. A vrai dire, il n'appartient à aucune catégorie définie : il échappe aux prises du classement. Il n'est ni comédien, ni tragédien, ou plutôt il est l'un et l'autre à la fois, avec une égale maîtrise, chose merveilleuse pour nos yeux trop habitués à la spécialisation! Ondoyant et divers, ainsi que la vie même, il nous communique au plus haut degré la sensation des contrastes de la vie : c'est pourquoi il atteint au maximum de sa puissance et de son intensité dramatique dans la conception shakespearienne du théâtre, surtout en une figure comme ce Shylock, où tout est en nuances et en oppositions. Suivons-le, dès ses premières scènes avec Antonio et Bassanio, jusqu'après l'enlèvement de Jessica. Comme il excelle à composer une figure, à la graduer, à la mettre en lumière, ainsi qu'un peintre habile procède en un tableau, par le contraste des *valeurs!* Le voici tout d'abord familier, intime, puis comique, comique jusqu'à la caricature, mais qui garde pourtant, jusque dans les traits de la plus extrême familiarité, cette âpreté d'accent par où s'accuse le tragique de sa destinée! Habile à mesurer ce qu'il y a de plus subtil dans une émotion, par un geste, par une expression physionomique, la voix de M. Novelli, merveilleux organe qui va du tendre au pathétique, complète l'effet du geste et de la physionomie. Parfois il lui suffit d'un geste accompagnant un silence, pour souligner un état d'âme; mais ce qui par-dessus tout est caractéristique de sa manière, c'est qu'il tire ses plus grands effets de la diversité, c'est qu'il n'est jamais le même deux minutes de suite, c'est qu'il intéresse et tient en haleine par des *oppositions*, et nous savons, par une expérience trop souvent répétée, qu'un tel style n'est pas dans les habitudes de nos tragédiens patentés. Aussi quelle joie pour notre esprit, quelle nouveauté pour nos yeux, accoutumés à l'exaspérante tension, au révoltant poncif des interprètes de notre tragédie! Il faut le voir, ce Novelli, dans l'admirable scène qui fait suite à l'enlèvement de Jessica, et qu'il crée tout entière, au sens précis du mot, puisqu'elle n'existe que par l'interprétation du comédien. Silencieux d'abord, d'un silence effrayant, se refusant à en croire ses yeux quand il voit ouverte la porte de sa maison; puis soudain impulsif, et s'abandonnant sans mesure à sa douleur, la voix pleine de hoquets convulsifs et de cris rauques, semblables aux rugissements d'un fauve..., il atteint finalement aux fureurs de l'imprécation, et par ses malédictions, au

grandissement tragique d'une figure qui demeure en notre pensée comme un symbole inoubliable. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé au théâtre, grâce à l'efficace vertu d'un interprète de génie, une émotion, un frisson de l'être comparable à celui que m'a donné M. Novelli dans la traduction de cette étonnante figure.

Bien que M. Novelli arrive jusqu'au grandissement symbolique du personnage qu'il traduit, il n'en reste pas moins, dans le détail des effets scéniques, intimement, profondément *réaliste*, mais réaliste avec une telle puissance qu'il atteint à une manière de transfiguration du personnage. Il ne craint pas d'accentuer les tics, les manies, les grimaces même du vieux juif. Il a le sens des attaches profondes qui relient l'homme à l'animal, — tous les vrais réalistes eurent cette intuition, — mais il s'en sert avec un si habile nuancement des effets, que chacun de ses gestes met en lumière un trait du caractère, une émotion de l'âme. Et comme d'ailleurs il joue avec le naturel le plus accompli, comme il possède toutes les ressources de son art, comme il emplit la scène à lui seul et fait le vide autour de lui, il atteint à ce qui est le triomphe de l'interprétation dramatique : il n'est plus à nos yeux le comédien qui joue Shylock; il est Shylock lui-même. Vous vous rappelez la scène d'une humaine, d'une éternelle vérité, ou Shylock prépare sa vengeance et, devant Salarino et Solanio qui lui jettent à la face des paroles de mépris, prononce l'immortel réquisitoire de sa race :

Je suis un juif! Un juif n'a-t-il pas des yeux? Un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des affections, des passions? N'est-il pas nourri de la même nourriture, blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes malaises, guidé par les mêmes moyens, échauffé et refroidi par le même été et par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourons pas? Et si vous nous outragez, est-ce que nous ne nous vengerons pas?...

Avec quelle force d'émotion, avec quelle diversité dans la mimique et quelle sourde colère dans l'intonation M. Novelli a su détailler ce morceau — nul commentaire ne saurait en donner l'idée... et certes s'il est un enseignement qui se dégage d'un pareil exemple, c'est le caractère intransmissible d'un tel art, c'est la parfaite inutilité des leçons et des conseils pour y atteindre. Une fois de plus nous avons mesuré l'abîme qui sépare le génie du talent, le *don*, si vous aimez mieux, c'est-à-dire l'intransmissible, de ce que peuvent enseigner les professeurs et les conservatoires. Jamais interprétation aussi personnelle n'a mieux mis en lumière la puissance de l'invention et cette vérité évidente qu'on n'apprend pas davantage à simuler des passions comme interprète qu'à les imaginer comme poète.

Si M. Ermete Novelli pouvait être le disciple de quelqu'un, si la merveilleuse originalité de son interprétation pouvait se concilier avec l'idée d'une influence quelconque, il est un nom que je prononcerais aussitôt pour caractériser sa conception du rôle d'Othello : celui de notre grand Michelet. De celui-ci vous vous rappelez, au beau livre de l'*Amour*, les pages si pleines de tendresse et de féminité où il marque l'attraction soudaine, où il *chante* — car sa prose est en ce livre un véritable chant — la séduction irrésistible qu'exerce, au point de vue sexuel, le noir sur le blanc. Je ne sais pas si Michelet, en écrivant ces pages d'une psychologie si pénétrante, avait présent à la pensée le développement des rôles de Desdémone et d'Othello; mais ce qui est incontestable, c'est que M. Novelli, en composant celui d'Othello, nous donne une sorte de commentaire de la pensée de Michelet. Dans toute la première partie du rôle, c'est-à-dire jusqu'aux manifestations initiales de la jalousie, dans la salle du Grand-Conseil à Venise quand il raconte l'histoire de son amour, au débarqué, à Chypre quand il retrouve Desdémone, après la scène du duel quand il l'enveloppe de son manteau, dans la scène même où elle implore la grâce de Cassio, tous les effets de M. Novelli, langueur et tendresse du regard, caresse du geste, émotion dans la voix, ont pour but de concourir à la manifestation de cette adoration soumise, de cet abandon entier de l'être à l'amour de la femme élue. Dans ce regard qui caresse, dans cette voix qui tressaille, dans cette main sans cesse tendue vers elle pour la protection, il y a bien l'absorption complète d'une âme héroïque mais simple, et simple précisément parce qu'elle est héroïque, en un sentiment qui est toute sa raison de vivre. Même après les premiers soupçons, quand la blanche Desdémone s'approche de lui pour solliciter encore la grâce de Cassio, de quel geste il l'accueille, se refusant à croire devant tant de charme et de douceur! Les effets de M. Novelli — nous l'observions ici mieux encore que dans Shylock — ne sont jamais dus à la seule diction, mais toujours à l'harmonieux accord, au concours de tous les moyens expressifs que la nature met à la disposition du comédien : la parole, le geste, l'expression physionomique, et parfois le silence qu'il sait rendre si éloquent!

Ici encore, c'est par la toute-puissante vertu du *contraste* que M. Novelli affirme sa conception du rôle. Le passage d'un état à l'autre est marqué littérairement par la plainte fameuse :

Ah! mon dieu, si tu es si belle au tombeau, [illegible] tu serais attaché à toutes les fibres de mon cœur, je te chasserai dans un sillement, et je [illegible] pour chercher ta proie au hasard. Peut-être parce que [illegible]

suis noir, et que je n'ai pas dans la conversation les termes souples des intrigants, ou bien parce que j'incline vers la vallée des années, oui, peut-être pour si peu de chose, elle est perdue ! O malédiction du mariage, que nous puissions appeler nôtres ces délicates créatures et non pas leurs appétits ! J'aimerais mieux être un crapaud et vivre dans la vapeur d'un cachot, que de laisser un coin dans l'être que j'aime à l'usage d'autrui.

Avec quelle amertume et quelle âpreté M. Novelli a su nuancer ce morceau, avec quelle angoisse dans la voix il a dit encore la tirade non moins fameuse : « J'aurais été heureux quand le camp tout entier, jusqu'au dernier pionnier, aurait goûté son corps charmant, si je n'en avais rien su », avec quelle puissance enfin, quelle intensité tragique, il a saisi Iago à la gorge : « Donne-moi la preuve oculaire, ou bien, par le salut de mon âme éternelle, il eût mieux valu pour toi être né chien que d'avoir à répondre à ma fureur en éveil... » toute cette progression a été admirable, nuançant chaque détail avec un art que nous ne soupçonnions pas, et si l'on songe à ce que suppose d'observation et de travail une réalisation pareille, on ne peut vraiment ménager son admiration à une nature d'artiste qui dispose d'une semblable diversité de moyens. Traduire les douleurs de l'âme, ces douleurs insondables auxquelles il n'est pas de remède, par la plus saisissante mimique, par une convulsion de l'être où collaborent tous les détails de la personne physique : c'est bien le triomphe de l'art chez M. Novelli, tragédien, et c'est aussi le triomphe de son effort dans toute la dernière partie du drame de Shakespeare.

Remercions donc M. Ermete Novelli, et remercions-le doublement : d'abord pour nous avoir donné une des plus hautes joies d'art qui se puissent imaginer. D'un tel point de vue, les conclusions de notre article seront celles-là mêmes que nous marquions au début touchant la beauté de l'art du comédien quand il atteint à cette maîtrise : il rivalise avec ceux du peintre et du statuaire, et pour ce motif qu'il agit sur notre âme par progression, qu'il vit et se développe *dans le temps*, il atteint à une intensité que ni le peintre ni le statuaire ne sauraient nous donner. Remercions-le encore pour nous avoir servi de terme de comparaison, pour avoir élucidé à nos yeux un point encore douteux, qu'il a définitivement mis en lumière. Par la diversité vraiment admirable de ses effets et le nuancement de son jeu, par le naturel incomparable et l'intensité de son style dramatique, il nous a permis de porter un jugement décisif sur l'insuffisance des interprètes de notre tragédie. Nous avons, grâce à lui, d'autant mieux senti ce qu'il y avait de faux, d'artificiel, et pour tout dire d'odieux, dans ces vieux poncifs qui continuent une tradition de plus en plus démodée. Il nous est apparu, à la pleine lumière de l'évidence, que la déclamation de M. Silvain et de Mme Segond-Weber était la négation même de la vérité et de la beauté dramatique, rien à vrai dire ou moins que rien ; et nous avons acquis la certitude que les ressources de M. Mounet-Sully, si prodigieusement, si ridiculement vanté, étaient celles d'un enfant, comparées à l'art de M. Novelli. On commence à s'en rendre compte dans le public, et vraiment ce n'est pas trop tôt.

PAUL FLAT.

LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT (1)

LA VIE, LES MŒURS, LES MODES

Déjà, dans les salons, les jeux étaient moins recherchés, souvent remplacés par la lecture de l'œuvre d'un homme de lettres présent. On comptait peu, d'ailleurs, sur l'amabilité des jeunes hommes. Il était de haut ton pour eux de se montrer égoïstes. Entraient-ils dans un salon avec une dame ? Ils cherchaient un siège pour eux-mêmes, ne s'occupant plus de leur compagne, ne se dérangeant pas pour un vieillard, et, loin d'être polis envers un étranger ou un provincial, n'éprouvaient de plaisir qu'à les mystifier. En promenade, ils daignaient à peine saluer une femme chez qui ils étaient reçus, faisant un signe d'intelligence à la soubrette rencontrée, donnant un coup de chapeau à leurs créanciers et une poignée de main à leur père. La jeunesse de cette époque ne s'occupe que d'elle-même, ne pense qu'à sa coiffure, à son mouvement d'épaules pour dégager son cou qui doit pivoter mécaniquement dans une haute cravate. Au théâtre, elle ne se place ni à l'orchestre, ni au balcon, mais au parterre ou dans une loge. A l'Opéra, tous les jeunes gens parlent et rient au récitatif ; à Feydeau, ils ne se taisent que pendant les ariettes qu'ils écoutent ; à la Comédie-Française, ils sortent avec fracas avant le dénouement, laissant aux étrangers le théâtre de la Montansier ; aux grisettes, le Vaudeville ; au faubourg Saint-Germain, l'Opéra-Comique.

Quand ils se montrent en promenade, ils veulent avoir le pied long et demandent à leur bottier de le faire paraître tel. Leurs habits, avec plus d'étoffe au collet que dans les pans, sont garnis de boutons de métal avec excès ; cinq douzaines, disent les gazettes. Ils marchent la tête penchée, les bras courts attachés au ventre, la main droite gantée, la gauche dans le gousset, et non plus, comme avant, dans les fentes

(1) Voir la *Revue* des 16 juin et 11 août 1900, 13, 20, 27 avril et 10 août 1901 et 26 avril 1902.

de leur brayette, — tandis que leur culotte est boutonnée au-dessus du mollet, de façon à simuler un genou cagneux. Ils portent une canne courte, flexible, une « badine », ou un petit parapluie, l'équivalent de la canne. S'ils vont dans le monde, leurs poches sont pleines de bonbons qu'ils distribuent à tout venant, « pistaches à la fanchon, pastilles galantes, globes à surprises, papillotes à rébus, dragées à la bonne aventure »; — mais la suprême politesse est d'offrir des pastilles à « l'horoscope » ou à « l'étoile ». Pour plaire, enfin, ils doivent être maigres, pâles, avec le stigmate, sur toute la personne, de la faiblesse ou de la désespérance.

S'ils parlent à une femme dans un salon, ils s'approchent d'elle jusqu'à lui frôler le visage du bout de leur nez, car ils n'ont plus de bésicles, qui, naguère, mettaient quelque distance entre les deux interlocuteurs. S'ils considèrent fixement celle qui leur plaît, — ce qui est permis, — ils ouvrent, à défaut de bésicles, une petite lorgnette dissimulée dans le creux de leur main et ils en usent à leur gré. S'ils font un présent à leur maîtresse, au jour de l'an, ils lui envoient un peigne d'acier dont le haut est formé de l'arc de l'amour, et chaque dent d'une flèche ornée à la pointe, parmi les barbes, d'une perle ou d'un diamant. S'ils montent à cheval, ils portent la pointe des pieds en dehors, à la mode anglaise, comme s'ils voulaient battre un entrechat. La selle où ils se tiennent est simple, sans sacoches pour les pistolets, sans courroie pour la redingote, confiée au jockey, à quelques pas en arrière.

Dans le jour, entre les heures de promenade, ils vont au tir, s'exercer à couper d'une balle la tête d'une poupée juchée haut, à cinquante pas de distance. Chez leur tailleur, ils s'inquiètent toujours de la dernière coupe des habits. Cette coupe est ridicule. Ils en demandent la raison et le tailleur de répondre : « Nous usons du ridicule pour varier la mode plus souvent. Jadis, sur le velours et la dentelle, nous avions de beaux bénéfices; maintenant nous spéculons sur le ridicule. Il ne dure jamais longtemps. » Chez le coiffeur, ils se laissent considérer, inspecter, tourner comme un mannequin. A sa demande, ils toussent, crachent, lèvent les yeux, font un pas, puis deux, et le coiffeur leur dit alors : « C'est bien, Monsieur, je vois ce qu'il vous faut; un milieu entre Titus, Caracalla et Alcibiade. » Celui qui veut passer pour un élégant à Paris, dit Kotzebue, doit être frisé par Armand, habillé par Catel, culotté par Henri et chaussé par le cordonnier Astchey.

Les femmes reprochent à tous ces petits-maîtres leur vanité et leur outrecuidance. L'une d'elles écrit (1) : « Le premier jour de notre connaissance, je fus mise au courant de ses projets pour l'hiver. Je l'ai vu ensuite trois ou quatre fois chez moi. Il m'a amené son chien. Je suis instruite du nom de sa sœur et de la position de son château. S'il arrive à moi, au milieu de trente personnes, c'est pour m'apprendre le résultat de sa partie de chasse du matin, et me dire qu'il a versé la veille, en cabriolet. Lorsqu'il s'approche de moi, en sortant de table, ce n'est point pour me demander si quelque chose m'a plu, mais pour m'informer de ce qu'il a trouvé de meilleur goût. » Ce n'est pas l'amour qui leur brise le cœur. Les gazettes du temps se plaignent, à toutes les pages, de l'arrogance de ces jolis messieurs. Mais pourquoi exiger davantage de celui qui ne s'endort au lit, qu'avec les *Contes de Piron*, et garde à portée de main, sur sa table de nuit, le *Portier des Chartreux*, *Félicia*, le *Recueil des âmes*, les *Calembours*, *comme s'il en pleuvait*, et le *Portefeuille de Madame Angot*. Pour plaire jadis, il fallait de l'esprit. A l'heure présente, on ne demande plus que de la *tournure* et du *genre*, deux mots qui se comprennent sans se définir.

C'étaient là « les petits-maîtres » de l'époque; mais il y avait une autre jeunesse que lady Morgan avait remarquée dans les rues : de jeunes disciples de savants, de jeunes amoureux de philosophie et de science, inscrits à l'École polytechnique ou aux Facultés et qui, le matin, en habits négligés « cravate noire et bottes à l'anglaise », dit la célèbre voyageuse, s'en allaient en courant, dans un cabriolet, ou bien à grandes enjambées dans les rues, assister aux cours de leurs professeurs. Sans doute, ajoute-t-elle, leur toilette vulgaire ne donne point aux rues l'aspect aristocratique des rues de Londres à certains heures pendant lesquelles on voit apparaître les élèves riches des universités anglaises, « à l'habit propre et bien pincé ». Et quoiqu'elle n'en tire aucune conclusion, on sent qu'elle préfère cette jeunesse française à la jeunesse anglaise inutile, préoccupée avant tout de connaître « le vernis qui rend la botte plus luisante ».

En ces années de Consulat, la société dominante était celle des « nouveaux riches », et c'est chez eux qu'il y a le plus de fêtes et les plus belles, et les mieux ordonnées suivant la mode. Seulement, en ces salons tout récemment ouverts, il y a des invités, beaucoup trop d'invités, mais point d'amis. La foule, ils la voulaient, pour se donner un grand air de noblesse; malheureusement, ils n'approchaient de leurs modèles qu'en copiant les Jodelet et les Mascarille de Molière. Ils recherchent la mode, et ils en exagèrent les usages; et comme la bourgeoisie dont la plupart sont issus, ils poussent tout à l'extrême. Ils se passionnent pour l'acteur Brunet, pour le glacier Gar-

(1) *Journal des dames et des modes*, an X.

chy, pour les chevaux de Franconi, pour les feuilletons de Geoffroy. Ou bien, c'est le contraire ; ils renversent toutes choses. La folie n'est plus que de la sensibilité ; l'obstination, de la constance ; l'obséquiosité et la platitude envers les puissants du jour qu'un aimable entregent. Mensonges et dissimulation ne sont plus que de la politique ; et l'avarice d'Harpagon, de l'économie. S'ils louent l'œuvre d'un artiste, c'est par imitation. Nous dirions aujourd'hui « Snobisme ». Ils firent à Girodet un beau succès, lorsque pour se venger de Mlle Lange, il la peignit nue dans une mansarde, recevant, par la fenêtre du toit, une pluie d'or ; à Guérin, ensuite, pour son tableau d'Hippolyte accusant Phèdre de sa passion. L'un de ces parvenus, expliquant sa vie, disait : « Ce n'est ni Colin d'Harleville, ni Bernardin de Saint-Pierre que je voudrais encourager par mes richesses, mais Garchy ou Robert, ces excellents cuisiniers. A ma table, je n'ai pas besoin d'honnêtes gens, mais d'aimables convives, fussent-ils des parasites. Le bonheur est une sensation ; l'argent est un moyen ; les hommes des instruments. » Donc, ils n'avaient point d'amis, c'est entendu, et pour ces amphitryons on avait fait le quatrain suivant :

Mille fois, ils m'ont tout promis ;
Mais le siècle, en fourbes, abonde.
Et je ne hais rien tant au monde,
Que la plupart de mes amis !

Croyez-vous, après cela, qu'ils s'inquiètent beaucoup de l'instruction de leurs fils ? Peu leur importe la science ; ils n'en ont cure. Dans les institutions scolaires l'étude des langues, ou des mathématiques, est sacrifiée aux arts d'agrément. Les écoliers apprennent à faire des pirouettes, comme Vestris ou Dupont ; des saluts gracieux, comme de Trénis ; et après la distribution des prix, dans chaque maison d'éducation, le maître donne un bal où les jeunes élèves étalent, devant leurs parents, leurs sœurs, leurs cousines ou leurs invités, toutes les grâces apprises de leur maître de danse (1).

Et il fallait voir ces nouveaux riches, empressés d'acheter un nouvel attelage, lorsque la robe de leurs chevaux avait passé de mode ; et, pour la même raison, changer la livrée de leurs valets. Ils eurent des chevaux noirs, ou des chevaux bais, quand ce fut la couleur favorite ; leur cocher, des bas blancs et un chapeau rond, leurs laquais un grand chapeau à cornes, galonné et garni de plumes blanches, parce que c'était la nouveauté et la suprême élégance de l'an XII. Ils avaient eu d'abord des voitures très simples, des diligences et des berlines, peintes d'un ton vert bouteille et sans filets. La caisse était haute sur les essieux. Elle fut abaissée ensuite, à ce point que la voiture fit l'effet d'un traîneau. La peinture fut plus tard couleur d'écaille, avec de larges filets d'or au pourtour. L'intérieur fut recouvert de drap jaune, ou bien de maroquin rouge. Enfin, on lança les voitures bombées au-dessus, bombées par derrière, bombées sur les côtés. Ce fut une boule ; et les suiveurs de la mode n'en eurent point d'autres.

Le quartier préféré des riches était la chaussée d'Antin, et tous voulurent y demeurer. Les quatre coins des bois de lit durent être sculptés en têtes de hibou ; les leurs montrèrent aux angles l'effigie de cet oiseau de nuit. Naguère, les rideaux au-dessus des couchettes étaient accrochés aux serres d'un aigle ; des piques eurent bientôt toutes les préférences. On annonça la suppression, dans les salons et les chambres, des fauteuils et des chaises, des sofas et des bergères, remplacés par des tapis, des ottomanes, des coussins et des tabourets ; et quelques-uns de ces nouveaux riches, amoureux du changement, se hâtèrent d'introduire, chez eux, cette réforme. Aucun d'eux, enfin, n'admit plus, chez soi, le portrait en miniature abandonné aux petites gens. De même, les quinquets furent relégués dans les antichambres ; dans les salons on ne toléra plus que des lustres à bougies,

L'antichambre était le lieu commun à tous les valets. C'est là que la camériste travaille à l'aiguille sur les fanfreluches de sa maîtresse ; que le valet de pied, à côté d'elle, lit le roman du jour ; et que le maître d'hôtel, assis dans un fauteuil, attend les visites de « Madame » pour les introduire, battants de porte ouverts, dans le salon de cérémonie. Car lui seul se dérange quand vient un visiteur. La camériste ne se lève point ; le valet de pied reste immobile ; tous les deux assistent, en sournois moqueurs, à l'introduction des personnes aux salons.

(1) L'*Almanach des pauvres diables* traçait, au rebours, le portrait des gens pauvres ; on pourra mieux juger par là des nouveaux riches :

« Nous appelons « pauvres diables » : 1° tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de naître d'un fermier général gourmand et à grasse bedaine et dont les aïeux ne sont pas morts d'indigestion, en sortant de table, mais des blessures qu'ils reçurent sur le champ de bataille ; 2° tous ceux qui n'ont pas acheté des châteaux avec des assignats et qui n'ont pas payé le prix de leurs acquisitions avec le montant des glaces d'un salon ; 3° tous ceux qui n'ont point désavoué de dépôt, ou qui, ayant emprunté en numéraire, n'ont pas remboursé en papier-monnaie ; 4° tous ceux qui ont sacrifié deux tiers de leurs revenus pour être plus assurés de toucher l'autre, comme celui qui n'ayant que trois chemises en donne deux pour conserver celle qu'il a sur le corps ; 5° tous les exilés qui n'ont rapporté en France que leur généalogie, qui dînent chez leur ancien cocher, ou reçoivent un franc par jour d'un ancien valet de chambre humain et reconnaissant ; 6° ceux qui comptent sur les chances de la rouge et de la noire ou qui espèrent un terne à la loterie ; 7° tous ces employés-commis, sous-commis, qui ne peuvent faire qu'un modeste repas, afin que leurs femmes et leurs enfants puissent déjeuner, avec du café au lait sans sucre... »

Ainsi, en quelques années s'étaient perdus la simplicité des mœurs et le caractère des plaisirs en vogue, après la Terreur. Naguère, dans le milieu que l'on appelait toujours « le monde », la jeunesse privée de la tutelle des parents, émigrés, ou morts sur l'échafaud, maîtresse d'elle-même, avait réglé sa conduite sur ses sentiments. Le jeune homme, dépourvu de patrimoine, mais plein de vie et plein d'espérance, avait laissé parler librement son cœur; et marié avec celle qu'il aimait, ils jouissaient ensemble de l'heure présente, sans bruit, sans apparat, sans faste. S'ils voulaient changer de lieu, ils se contentaient d'un modeste cabriolet, et le soir s'arrêtaient, pour y coucher, dans la première auberge rencontrée. Ils étaient tout l'un pour l'autre. Ils ne demandaient rien de plus pour être heureux, aimant le présent pour ce qu'il leur donnait de jouissances permises. Il y eut, alors, durant quelques mois, durant une année peut-être, parmi cette jeunesse, des mœurs toutes nouvelles, non corrompues encore par les conseils de la vieillesse. Mais les émigrés rentrant rapportèrent les habitudes d'autrefois, avec leurs préjugés, avec leurs vices. Et presque aussitôt, cédant à leur influence, la jeunesse noble et la jeunesse bourgeoise, et, de proche en proche, la jeunesse de tous les mondes, poussée dans le tourbillon des plaisirs, copia ses mœurs sur celles des anciens nobles. Elle devint plus aimable peut-être, mais plus maniérée et plus vicieuse aussi.

Ce furent les grandes mangeries, les repas copieux si cultivés alors, qui transformèrent surtout les habitudes du monde. Forcément, on fréquentait les salons des grands restaurateurs, alors que la société, qui se reformait, n'avait plus ni chez soi, ni tradition. Puis, l'intérieur des familles riches une fois organisé, comme les affaires prenaient la plus grande partie de la matinée, on s'accoutuma au léger déjeuner du matin pour faire, dans le milieu du jour, un second déjeuner à la fourchette. De là, le bouleversement des repas usités. Il n'y eut plus de goûter, mais un dîner à sept heures du soir (1); plus de souper à dix heures, mais un « thé », au milieu de la nuit : un « thé » aussi abondant et aussi solide que le dîner dont il ne se distinguait que par l'absence du potage et du bouilli. Tous les mémoires du temps marquent le regret que l'on eut de la suppression du souper, si agréable, si intime jadis, et pas trop substantiel avant la fin de la soirée. Il était suivi de courtes séances aux tables de jeux. Les cartes étaient une première distraction, et puis on dansait. Plaisir charmant, très gai, laissant aux invités la plus douce impression. C'était l'heure des confidences entre deux cœurs émus, et il s'en échappait souvent un aveu. Mais, lorsqu'on se mit à manger, beaucoup au dîner, à manger beaucoup dans la nuit, le cœur fut opprimé par le ventre. Il n'y eut plus de sentiments, mais des sensations, dit l'*Almanach des Gourmands*. Car il était d'usage, pour un dîner de vingt-cinq personnes, de l'établir pour quarante, avec douze entrées, six hors-d'œuvre, deux relevés, quatre rôtis. C'est le détail que donnent les papiers de l'époque.

Pourtant, à la veille de l'Empire, on remit en honneur les goûters pour les enfants, avec abondance de patisseries, de gâteaux et de sirops. On se remit même aux soupers, qui prirent l'heure du « thé », l'heure du milieu de la nuit et que l'on faisait entre soi, sans domestiques, les femmes assises, et les jeunes gens droits, accourant à leur appel pour les servir. Le caractère aimable de notre race reprenait le dessus. On souriait encore aux belles; l'égoïsme s'atténuait peu à peu; et l'on abandonnait le sans-gêne et la raideur britanniques qui avaient été si bien accueillis, à l'issue de la Révolution.

Les belles, alors, avaient beaucoup de travers et de petites manies, et jamais critiques ne furent mieux justifiées qu'à ce sujet. Leur costume léger, dépouillé de tous les accessoires du vêtement, réduit à une chemise et à une robe, attaquait gravement leur santé. Les plus robustes y purent seules résister. Et presque toutes étaient atteintes de rhume, ou de rhu-

(1) *Gazette de France*, an XII.

« Les feux d'artifice jouent un rôle dans nos repas à la mode. On, les adapte aux plateaux qui décorent la table. A l'instant convenu, on met le feu à une mèche soigneusement cachée et qui dure pendant quelques minutes. Tout à coup, le temple se couvre de feux odorants et de toutes couleurs. Mille gerbes s'élancent jusqu'au plafond. Les convives dont les yeux et l'odorat jouissent à la fois, sont placés sous une voûte d'étincelles flamboyantes. Le bruit, l'odeur et l'éclat de ce spectacle imprévu causent un enivrement universel que ne troublé la crainte d'aucun danger, car ces étincelles, malgré leur éclat, sont tellement innocentes, que les tissus les plus légers n'en reçoivent aucun dommage. »

— Les gourmets préféraient les petits repas aux grands.

Dans le [illegible] gnant parle ainsi des repas :

[illegible]

Que l'on sert.

matisme. Elles toussaient, elles gémissaient, elles se disaient mourantes; et privées par la guerre de leur bien-aimé, elles s'abandonnaient languissantes à la mélancolie de l'époque. La mélancolie devint le ton habituel des femmes, dès que le génie de Chateaubriand et ses longues plaintes d'homme déçu eurent mis en relief cette âmère tristesse de l'âme. Au XVIIIe siècle, les jolies femmes avaient eu leur migraine et leurs vapeurs; celles-ci eurent une mélancolie persistante, malgré les dures moqueries de Mme de Genlis, en l'un de ses romans, où elle leur faisait honte de cette faiblesse. De la mélancolie, elles arrivèrent au suicide. On cita celles qui, par désespoir ou par ennui, recherchaient la mort. Elles étaient nombreuses, et les gazettes crurent devoir flageller cet engouement des jeunes femmes pour une fin prématurée.

Ce fut le suicide, en général, que les publicistes attaquèrent, devenu trop fréquent dans toutes les classes de la société. Un homme de lettres, du nom de Guillon, publia une étude très remarquée, sur cette question; s'attachant à combattre les opinions de Montesquieu, de Rousseau, de Mme de Staël, favorables au suicide. Le *Mercure de France* en fit une analyse très substantielle et très élogieuse, appuyant les déductions de l'auteur, et combattant avec lui, d'abord l'autorité des exemples, et ensuite l'autorité du raisonnement. Qu'importe, disait le journal, les grands noms cités, en faveur du suicide! Les peuples de l'antiquité ont envisagé cette action avec horreur. Athènes livrait au bourrreau les restes déshonorés du mort volontaire; Thèbes les livrait aux flammes; les Arméniens brûlaient la maison qu'il avait habitée. Quant au raisonnement fondé sur le droit de l'homme de se débarrasser d'un fardeau qui l'obsède, comme il se débarrasse « d'un charbon de feu qui le brûle », l'auteur et le journal se servent des raisons mêmes de ceux qui approuvent le suicide, pour le combattre. Le geste qui nous fait secouer le charbon de feu, disent-ils, est commandé par l'instinct, par l'amour de la vie. Il n'est pas d'instinct plus fort. Ce n'est donc pas celui-là qui nous pousse au suicide et qui l'excuse. Il n'y a, pour ce genre de mort, qu'une lâcheté devant le malheur et devant la souffrance; il n'y a, enfin, que les êtres, faibles de cœur et d'esprit, qui se tuent.

Il leur fallait un culte, à ces petites femmes mourantes; un objet qui leur remplît le cœur. Elles adorèrent le chien, — le chien barbet qu'elles adoptèrent, après le carlin, trop maussade; le barbet, parce que, disait-on, l'un d'eux s'était laissé mourir devant la tombe de sa maîtresse. Et puis, elles eurent des fleurs dans toutes leurs chambres; des fleurs communes, des fleurs rares, qui arrivaient de Nice, par les courriers, comme aujourd'hui. Pour occuper leur vie, en automne, elles prirent un maître d'équitation; en hiver, un maître de danse; au printemps, un maître de botanique; en été, un maître de natation; mais elles ignoraient l'orthographe. Si elles vont en promenade, elles se font suivre d'un valet; de deux, si elles le peuvent; et quand elles sont riches, elles poussent leur caprice jusqu'à joindre un nègre aux deux blancs, qui suivent.

GILBERT STENGER.

(A suivre.)

LES ARISTOCRATES HOMMES DE LETTRES

La notion d'aristocratie devient de jour en jour plus vague à la fin d'un siècle qui a vu presque naître, s'affirmer, puis dominer à côté de l'ancienne classe (à qui était réservée cette dénomination), une autre classe privilégiée, l'aristocratie de l'argent. Aujourd'hui, pour le peuple et en politique, l' « aristocrate » est volontiers l'homme d'argent; pour les gens cultivés et en art, c'est encore l'homme de race. Or, évidemment, l'aristocratie de race, demain, ne sera plus qu'un souvenir. C'est ou jamais le moment de considérer ce qu'elle a pu, au cours de son dernier siècle de vie, produire dans la carrière des lettres, la seule carrière libérale que les préjugés et les destinées historiques lui permettaient. Il est curieux de discerner les qualités et les défauts qu'elle a montrés et parfois même apportés dans la littérature.

Mais parmi les écrivains qui faut-il comprendre sous le nom d'aristocrates (1)? Le mieux, sans doute, est de ne point trop se préoccuper si un Goncourt eut des ancêtres parmi les Croisés ou si Lamartine fut seulement de petite noblesse. L'important est qu'ils aient eu de la race et aient été considérés dans leur milieu comme appartenant à la noblesse : leur situation sociale et, par conséquent, leur éducation et leur façon de vivre étaient aristocratiques. Par contre, beaucoup de gens de lettres portent une particule fort peu significative : plusieurs de ces noms particulés sont même de simples pseudonymes; on ne saurait s'y arrêter à moins qu'avec une philosophie ironique, l'on ne veuille considérer ceux qui s'affublent de ces oripeaux démodés comme des esprits faibles et surannés,

1 Nous avons laissé de côté l'histoire et le théâtre, genres où l'on est plus naturellement entraîné à se placer à un point de vue trop exclusif de classe.

par la bien dignes de représenter une classe qui se meurt.

I

La prose, au commencement du siècle, est tout entière occupée, comme prise d'assaut par la personnalité violente et magnifique de Chateaubriand. Écarté de la politique sous l'Empire, rejeté par la Restauration, il se donne absolument aux lettres, et l'on sait que pour lui se donner, c'était prendre, absorber. De suite, à un coup d'œil d'ensemble, il se révèle bien grand seigneur. Il n'est plus banal ici de dire qu'il pose son sceau sur les lettres.

Il y a tenu un rôle et mis un esprit de gentilhomme : scepticisme idéologique hérité de la noblesse du XVIIIe siècle, autoritarisme politique, pessimisme social. Toutes les idées qui se résument en ces mots, il n'a cessé de les exprimer avec abondance et sonorité ; il les a semées avec profusion, et la plupart ont germé pour la moisson romantique. C'est à lui que le romantisme français a dû ce caractère d'indifférence sociale qui se marqua par son attitude solitaire, volontiers aristocratique, et dans le choix de ses sujets individualiste et qui le fit, au contraire du romantisme allemand, si peu populaire.

Chateaubriand, antidémocrate, ne pouvait que désespérer du siècle. Étourdis de son éloquence, Hugo et ses amis n'entendront que tardivement, lorsqu'elle s'élèvera irrésistible, la voix démocratique ; de la longue discipline de Chateaubriand ils garderont toujours une impuissance de se mêler intimement au peuple et de comprendre ses désirs et ses besoins obscurs.

Ce pessimisme ne venait point seulement de ce que les temps lui étaient difficiles : il avait de profondes raisons physiologiques. Avec sa sœur Lucile le vicomte est un névrosé, fils d'une race épuisée que le mariage n'a pas assez renouvelée, qui se meurt d'une sorte d'inceste social. Il a eu lui-même individuellement le vertige de l'inceste, et sa sensualité morbide trouvait un plaisir sadique dans l'horreur ; il fut « diabolique » avant Baudelaire et Barbey d'Aurevilly. Il était ardent à l'excès, colère, violent. Il avait l'humeur grondeuse jusque dans sa fidélité légitimiste qui fut orageuse comme toutes les passions. L'orgueil qu'il tenait de son père — dont la vanité nobiliaire était poussée jusqu'à la monomanie — exaspérait sa nervosité : de là viennent cette langueur intime, cette insatisfaction perpétuelle, cet ennui impérissable qu'il a légués au siècle, qu'on a appelés trop justement le mal du siècle, et qui est bien une maladie de grand seigneur personnel et désœuvré.

Il ne savait à quoi employer les forces exubérantes de son tempérament. Un autre gentilhomme, M. de Vogüé, a dit, avec une pénétration d'affinité, qu'il a fait pour séduire une femme ce que Napoléon avait fait pour conquérir le monde : un voyage en Orient ! Cette disproportion entre l'effort et l'objet est un défaut bien aristocratique, et qui se trahissait jusque dans la superbe fougue du style et la surabondance néologistique de la langue. Il mettait de la violence jusque dans le marivaudage de son esprit.

Ne pouvant agir, il a voulu au moins laisser le souvenir de gestes grandioses : il a eu l'orgueil d'attitudes immortelles (1). Son sens de l'honneur fut tout décoratif, et ce goût du décoratif a inspiré à sa prose sa belle allure sculpturale et le souple rythme des arabesques ; il est le chef de l'école décorative actuellement en pleine renaissance, et il est de ses pages que le lecteur le plus sagace attribuerait sans hésiter à M. Henri de Régnier. On a même gardé de lui l'habitude de considérer la nature comme un décor à son âme et à ses gestes, domaine seigneurial entretenant les songes comme l'ancien domaine entretenait la fortune, fief de féodalité sentimentale.

Chateaubriand a aimé la nature empreinte d'une majesté du XVIIe siècle, d'une solennité que son style théâtral transpose en perfection. C'est encore l'apparat qui le séduit dans le catholicisme : Chateaubriand est un païen qui aime dans le catholicisme la pourpre romaine dont il pare sa phrase ; et quand, dans le *Génie du Christianisme* il en fait l'apologie, c'est en admirant presque uniquement sa splendeur pontificale. L'appareil, l'extérieur, c'est ce qu'il estime seul en tout : « Il aimait le passé pour le passé, la mort pour la mort. » Vautour royal, il se repaissait de deuil ; il n'aimait que ce qui était mort pour le dominer ; il n'a exalté la légitimité que lorsqu'elle était en danger ou avait succombé : n'est-ce pas là du personnalisme transcendant ? ne voilà-t-il pas un goût faisandé et une nature essentiellement aristocratique ?

Un autre Breton, Maurice de Guérin, plus maladif encore, eut un égal regret du passé ; mais

(1) [illegible] *ments [illegible]*

comme il était débile de corps, ce fut d'un passé de force sauvage. Il avait la nostalgie des siècles où bondissaient les Centaures, et il se plaisait de préférence aux cieux orageux. Ame de sensibilité féminine et de morbidesse, il eut besoin de la solitude de la campagne et d'une vie de nature où il apparût toujours un très délicat convalescent. L'harmonie de sa personnalité s'établissait dans la solitude et dans la nature, foyer de panthéisme, et il commençait à y acquérir un tempérament de force vive. Venu plus tard à Paris, il fut victime d'un goût héréditaire de la mondanité et superposa au tendre rêveur rustique un dandy fébrile.

Barbey d'Aurevilly fut un bohème de distinction ; il cultiva l'excentricité recherchée de sa mise et habilla sa phrase avec une même horreur de la vulgarité. C'est l'insolence qui était à la base de son dandysme par lequel il affichait le dégoût de la démocratie moderne et une fougueuse indépendance. Il était un homme d'autrefois, et il regardait le monde avec des yeux d'autrefois, romanesque jusqu'au don quichottisme. Il a empli uniquement ses romans de sa passion débordante de l'aristocratie, par égotisme de grand seigneur qui écrivait pour son plaisir et sur ses sujets préférés ; grand seigneur en même temps insolent et galant, sa phrase était tour à tour brusque et caressante, épée de cour soudain frémissante pour le duel. Cet homme de verbe autoritaire était le plus aimable causeur de salons, et c'est lui qui restaura le conte galant en le relevant d'une pointe inconnue de grandiloquence. Homme de salons, il fut l'homme du mot, un Rivarol ultramontain, et il inventait des termes nécessaires à faire valoir ses mots. Il a fait de la langue française une dame habillée de turbulentes dentelles et de trop de diamants démodés, mais resplendissants.

Ce fanatique a prouvé à notre siècle ce que la noblesse pouvait mettre d'ardeur intransigeante dans les guerres de religion : ses feuilletons étaient des prêches et des assauts ; il a brandi la plume comme une épée ayant pour pommeau une croix. A l'opposite, les Goncourt allaient nous gagner en révélant un côté tout autre de l'aristocratie.

« Issus d'une famille où s'étaient croisées les délicatesses maladives de deux races », les Goncourt reconnaissent avoir dû à cette hérédité aristocratique « une perception aiguë, presque douloureuse de la vie ». Ce furent des névrosés sans cesse torturés par des affections douloureuses qu'exaspère « la stupidité du public » au point de les rendre mortelles pour le plus jeune. De la débilité de physiologie résulte l'absence d'un *moi* bien net et sain : il y a de l'incertitude dans leur œuvre dont le caractère reste assez indéterminé et qui n'a d'autre unité que la beauté d'un immense labeur artistique. Névrosés, ils ont été les premiers psycho-physiologues des maladies de l'humanité contemporaine, plus aiguë et, par suite, plus facile à étudier chez la noblesse et en eux-mêmes : lassitude de la race, impuissance de jouir avec sérénité, affaiblissement de la volonté. Après *Charles Demailly* et *Manette Salomon*, *Madame Gervaisais* est l'admirable monographie analytique de la lente absorption d'un être d'aristocratie par le milieu, absorption si complète qu'il ne reste même plus à l'être la force individuelle nécessaire à diriger et à retenir la vie. De telles études scientifiques ont renouvelé la littérature aussi efficacement que la pathologie nerveuse a renouvelé la médecine et la thérapeutique.

Jamais tant il n'est apparu que la névrose était une aristocratie physiologique. Les Goncourt ont été des passionnés : c'est avec fièvre qu'ils ont travaillé et aimé, et leur amour de l'art tenait de la monomanie. Ils devaient être des collectionneurs comme toute la noblesse : ils ont collectionné les bibelots rares et les cas curieux, les bibelots de l'époque la plus affinée et du peuple qui a eu la vision la plus aristocratisée de la nature, les cas curieux de maladies de grands seigneurs (mort de lord Annandale dans *la Faustin*). Celui qui, après eux, a observé le plus assidûment ces curiosités physiologiques, Huysmans, est leur plus fidèle disciple, et son Des Esseintes fut posé par un comte bien connu, fervent des Goncourt.

Épris de la mondanité et des jolies mièvreries du siècle des courtisans, si les Goncourt ont été sociaux, ce n'est point par effort altruiste, bien qu'ils aient eu les plus généreuses âmes : c'est d'abord par mépris du bourgeois, ennemi commun de l'aristocratie et du peuple ; c'est aussi par faiblesse physiologique aboutissant à l'impersonnalité. Cerveaux affaiblis, ils ont eu le vertige du peuple ; ils sont descendus dans le peuple et, surtout, ils ont senti et indiqué qu'il fallait aller à lui comme à la santé, comme à la force, comme aux énergies de belle turbulence. Ils présentent le cas significatif d'avoir compris que l'aristocratie, comme l'art, pour se renouveler, se fortifier, vivre la vie moderne et évolutive, doit aller au peuple. Ils se sont démocratisés par une intelligence, très rare alors dans leur milieu, de l'avenir, et ils y ont été aidés seulement par une naturelle bonté et par leur sym-

pathie d'ouvriers d'art laborieux pour tous les travailleurs. La notation documentaire même était une discipline ouvrière à laquelle ils s'astreignaient studieusement par défiance du sentimentalisme vague et infécond de leur aristocratie.

***

De même, génie d'esprit incisif et d'âme tourmentée, Villiers de l'Isle-Adam est le type hautain et unique d'une aristocratie guindée vers plus de consistance et de vitalité, s'astreignant elle-même à un travail grave et profond. Mais elle n'est point parvenue à l'équilibre de la sérénité : c'est l'aristocratie qui lutte pour ne point mourir tout entière, assaillie de préoccupations sérieuses et dramatiques, portant avec fierté et douleur une conscience lourde de rêve et d'observation à l'état de cauchemar... peut-être fécond.

Aristocrate de haute lignée, il le fut surtout de par un idéalisme souverain et ample. Le rêve seul entretint sa vie : avec un instinct de grandeur, il exalta tout, la vie et les hommes ; par une vertu plus magnétique que musculaire il souleva la réalité vers un idéal forcené et se plut à la maintenir lourde et trépidante en des atmosphères rares et électriques. Par son idéalisme il osait créer pour soi un monde fait aux proportions de son imagination, de sa foi et de son ironie. D'un tempérament qui étonne, il nous paraît souvent aussi éloigné de nous qu'un grand lord romantique.

Personnel tel qu'un sire, il manifesta une combativité de race, non seulement par la violence fougueuse de son idéalisme, mais aussi par la toute-puissance de son ironie. Le mépris de la bourgeoisie et de la bêtise, l'abomination de la médiocrité la défrayèrent. Son ironie contenait la souplesse, la ruse, l'acuité d'analyse du maître. Il trouvait dans cette sorte d'ironie personnelle et inaccessible une volupté de despote. Il raille le public avec une certaine « cruauté » qui rappelle les vexations des seigneurs en des contes « cruels ». Il règne et lutte par l'ironie. Il affecte toujours une brutalité aiguë et lucide, une dureté d'âme fermée aux expansions de sympathie où l'on croit retrouver une impuissance héréditaire d'émotion sociale, une antique discipline de froideur.

« Catholique de race et de foi », il fut prodigieusement hanté par le mystère que créent et développent les inventions de la science moderne : son cerveau s'apeurait avec art et se laissait magnifiquement halluciner par la science. Il la bafoua diaboliquement avec majesté. Lui-même, fut un savant hautainement étrange, à la façon d'un comte alchimiste de conte bizarre.

Son œuvre est studieuse, pénible : ce fut la besogne d'un ouvrier aristocrate. Il rechercha le luxe des sujets fantastiques ; il affirma l'orgueil d'une très rare originalité, l'indépendance d'un style pompeux, rythmé dans une syntaxe métallique et révoltée ; il vécut du mépris des conventions littéraires et du goût public.

Il se plut à exprimer la maladie, la fièvre, les péripéties douloureuses, les angoisses macabres, les mystères tragiques ou ironiques du siècle : il rendit l'angoisse d'une société en travail obscur et violent, lui-même représentant d'une classe qui, pour se survivre, devait se verser dans la fermentation générale.

***

Tout au contraire, Guy de Maupassant peignit d'abord des paysans épais, vigoureux et tranquilles. Il passa toute sa jeunesse à la campagne, et c'est à cette vie d'hygiène de propriétaire terrien qu'il dut cette belle santé qu'on a tant admirée. Mais lorsqu'il eut quitté les plaines grasses de la Normandie pour Paris, la tare nerveuse se révéla ; la pratique suivie des sports maintint quelque temps son esprit en équilibre ; mais, bien avant la catastrophe finale, la faiblesse cérébrale s'était avérée par les préoccupations dont maints contes sont l'expression : le *Horla* et quelques autres sont des nouvelles fort curieuses par l'étrangeté d'une imagination macabre qui n'était pas entretenue par le vin, l'alcool ou l'opium comme chez Hoffmann, Poe et Thomas de Quincey, mais qui est d'autant plus intéressante pour l'étude qu'elle était naturelle et se nourrissait de la seule hérédité. Enfin son pessimisme était *inné*, n'avait rien de rationnel, et c'est pourquoi, comme Goncourt, il a montré la misère des humbles sans avoir l'*idée* qu'elle pût être soulagée par des réformes sociales, le sens pratique qui nécessite l'optimisme étant très rare dans l'aristocratie.

M. le vicomte Melchior de Vogüé a pu proclamer avec quelque solennité publique son admiration de Tolstoï ; il n'a jamais eu de préoccupation sociale bien profonde. Doué de la faculté d'assimilation rapide et d'autant inféconde, il n'est rien de plus superficiel que son altruisme, si ce n'est son amour de la science

au juste aussi sincère que fut son républicanisme. En toutes choses il ne sera jamais qu'un rallié, c'est-à-dire au fond un réactionnaire. Après nombre d'études austères où il fit étalage d'idéologie creuse et puérile, il publia deux romans où il montra une exaltation romanesque de vieille fille noble élogiant « l'amour chevaleresque » avec des tendresses de nostalgie et la conception la plus rétrograde de la vie. Il a prétendu prouver que la nation moderne, malgré tout progrès, ne saurait avoir une indépendance de personnalité, asservie qu'elle est par la puissance des morts qui vivent en nous notre vie même. Il assimilait ainsi trop partialement la nation entière à l'aristocratie dont il représente très exactement la moyenne.

En somme, les qualités communes à ces prosateurs sont une pénétration intime et, chez les sensibles, une acuité de sympathie qui viennent de leur souffrance à s'être sentis étrangers dans le siècle. Le grand défaut commun est l'absence ou, tout au moins, la faiblesse du sens social. Pour Chateaubriand le peuple est une entité et une *unité* politique : il ne l'a jamais vu ; il n'a jamais eu conscience de sa complexité et de sa fécondité, ni, par suite, de l'avenir qu'il pouvait enfanter. Goncourt a bien fréquenté des *individus* du peuple, mais pour les étudier et uniquement ceux qu'il avait besoin d'étudier : il n'a pas été, comme Balzac, un spectateur du peuple qui regarde par instinct et parce qu'il aime regarder, sans préoccupation de notes et qui, seulement après, se souviendra ; c'est qu'il n'avait pas cette sympathie innée pour le peuple qui vous fait entrer naturellement dans la peau — fût-elle calleuse — d'un être et, surtout, vous absorber inconsciemment dans la masse. Un aristocrate peut à la rigueur, par association de personnalité, pénétrer l'individualité d'un homme du peuple ; mais il n'aura jamais le sens physique et social de la masse parce qu'il ne saurait y confondre son individualité, s'y intégrer. Cela n'est permis qu'à un Balzac, un Hugo, un Michelet.

II

L'aristocratie a fourni bien plus de poètes que de prosateurs : c'est qu'elle est essentiellement égotiste et que la poésie, surtout la poésie lyrique, se prête plus aisément et plus agréablement à l'expression du moi. La poésie est aussi le mode aristocratique du langage ; elle est la plus ancienne et a conservé les formes hiératiques. Alfred de Vigny n'estimait-il pas que, dans une société vulgaire, la poésie était une autre aristocratie et la véritable des temps modernes ? Il disait de ses aïeux :

> Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Vigny était, cependant, d'une très vieille famille provinciale qui avait jalousement conservé les traditions et des souvenirs de féodalité guerrière. Toute son enfance revécut, par les récits paternels, la vie d'ancienne noblesse, grandes meutes, chasse au loup, aventures maritimes et militaires, chroniques de la Cour et de l'ancienne mondanité, dont la vision devait briller plus tard dans les veillées où il se distrayait à de jolis poèmes tels que la *Sémillante* et le *Cor*. C'est peut-être encore à les écouter qu'il prit le ton spirituel et la netteté reluisante du style à facettes dans la tradition des siècles salonniers ; il mettait dans la façon de conter et jusque dans le style le bon goût et les manières exquises d'une hérédité d'hommes de salon, encore relevés d'un peu de froideur qu'on eût dit rapportée d'un exil en Angleterre.

A la Restauration, il fut mousquetaire rouge : un stoïcisme hautain tempéra l'orgueil de race, un peu despotique, qui se complaisait alors au culte absolu de l'honneur. Il y joignait un goût de solitude et de retraite qui en fit une âme de majesté humble, de laborieuse mélancolie et de silencieux dévouement, admirée par tout le siècle dans le poème de chevalerie moderne *Servitude et Grandeur*. Par ce livre, qui est encore aujourd'hui le bréviaire des moralistes de l'armée (Art Roë, P.-V. Margueritte), il a enseigné que la hiérarchie peut être simple, que le commandement doit être doux, que l'aristocratie aurait pu avoir une mission d'élite.

Il quitta l'armée où il ne trouvait que médiocrité, non dans la situation, mais dans le milieu, et il se consacra à écrire en montrant la force, l'utilité et la juste place du poète dans la société, indigné de l'ostracisme qu'elle appliquait à l'aristocratie de la pensée. Il apporta dans la littérature un tempérament aux visions supraterrestres et y témoigna le goût des sujets hauts et vastes avec la hantise des altitudes vierges et des monts pacifiques.

Fils de noblesse conquérante, Chateaubriand et Vigny ont aimé conquérir l'espace, l'un plutôt dans le sens de la largeur, l'autre de la hauteur.

Comme Chateaubriand encore, il fut pessimiste, d'une désespérance *innée*, d'une désespérance de race plus profonde même que chez

Chateaubriand, qui n'était pas seulement dans l'âme mais dans l'esprit ; qui était moins personnelle que philosophique. Le pessimisme est plutôt un mal d'aristocratie ; un plébéien comme Michelet, qui a souffert bien davantage, puisait dans l'activité et la conscience du progrès réalisé un optimisme que ne peuvent avoir les aristocraties, car elles n'ont plus rien à conquérir, épuisées déjà par la possession. L'homme de noblesse a la poitrine étroite : Vigny avait le souffle haut, mais court, et rien n'est plus impropre à la gaieté. La noblesse n'est point prolifique ; son avenir en est incertain, et cela encore entretient sa tristesse. Elle ne saurait même point être pleinement amoureuse, car il faut à l'amour un sang jeune et de la naïveté : Vigny, malgré sa délicatesse et sa générosité, eut pour la femme un peu de ce mépris que doit avoir pour elle un homme de cette classe épuisée et annihilée par la Dalila. Vigny, Goncourt, Villiers, Barbey, tous les nobles qui ne furent pas égoïstes, ont été misogynes. Les maladifs, comme Guérin, ont peur de la femme au lieu d'y chercher la consolation et le secours.

Lamartine, dont les premières poésies sont les méditations d'un gentilhomme de province sentimental, n'avait pas de la femme une idée beaucoup plus haute, et cette incompréhension, si éloignée du sentiment d'un Michelet ou même d'un Rousseau, est bien naturelle à cette classe où la femme est toute passive. Mais chez Lamartine cela ne devait prêter à nul pessimisme : il était trop naïvement personnel, et la vie politique l'absorba bientôt. Outre le manque de volonté et d'esprit de suite particulier à une race de dilettanti, il prouva le défaut de tout sens pratique. Se détournant, comme ses ancêtres, de la réalité, Lamartine, démocrate, n'a pas plus connu le peuple que Chateaubriand. Siégeant toujours « au plafond », il ne pouvait *voir* toute la vie. Il a mis dans la poésie comme dans la politique son blason d'azur et d'hermine. Son aristocratisme s'y manifesta encore par le goût de l'attitude qu'il eut grave et nuageuse. Mais il sauvait tout par son aisance : la noblesse ne se croit jamais ridicule. Chateaubriand et Lamartine sont des Rousseau qui n'ont jamais eu peur d'être ridicules et n'en pouvaient être aigris. En matière de style cette aisance devient de l'abandon qui se compense par l'absence de tout pédantisme : Lamartine ne se corrigeait jamais par un inconscient dédain du labeur de repolissage recommandé par un Boileau.

Leconte de Lisle, dont on a contesté la noblesse, descendait par sa mère des comtes de Toulouse, et, dans les plantations, où peinaient les esclaves sous le fouet, avait reçu une éducation créole, très aristocratique. Esprit uniquement poétique, anti-utilitaire, il méprisait le bourgeois avec la hauteur qui a fait son impuissance à se diriger dans la vie. Le défaut de tout sens pratique a réagi sur son œuvre en pessimisme ; car son pessimisme ne vient nullement de tares physiologiques : la race avait repris toute vigueur au chaud climat de l'île vierge, et c'est de cela que ses conceptions de l'amour et de la vie furent foncièrement saines, d'une vigueur et d'une fraîcheur édéniennes. Il avait seulement un peu de nonchalance que favorisa le culte des Hindous. S'il désespéra du siècle et de l'avenir, c'est que la politique européenne ne parvint pas à lui faire oublier la barbarie de l'Afrique, et qu'il apporta dans la mêlée sociale l'esprit absolu et l'intransigeance autoritaire des ancêtres propriétaires de vilains, puis de nègres. Socialiste découragé par 1848, il se retira dans le parnassisme à l'écart de la sourde foule contemporaine, et se satisfit d'un art qui révélait seulement à quelques sûrs fidèles son idéal esthétique et humanitaire.

Après le parnassisme, l'indolence de l'aristocratie, ses caprices, son besoin de luxe et de décor, son goût des choses au-dessus de la vie matérielle et exacte, sa curiosité du nouveau et de l'étrange allaient se satisfaire pleinement par le symbolisme. On peut se demander si le symbolisme, dont on trouve le germe en Chateaubriand et Vigny, n'est pas un mouvement de poésie d'aristocrates. Cerveaux trop faibles et pour préciser les idées et pour l'analyse, ils se réfugient dans le symbole, inconsciemment ou volontairement, par éloignement de la réalité nette et de la science pratique. Et ils se refont par la poésie une société d'élite, un groupe spécial, une aristocratie de rêve, fermant à clef leur poésie comme de vieilles familles s'enclosent en leurs maisons.

Aussi n'est-il peut-être point de poète qui nous intéresse plus que M. Henri de Régnier. Tandis que Chateaubriand et Lamartine furent sans cesse tourmentés d'ambitions ou d'idées politiques ; tandis que Vigny et Leconte de Lisle soumirent leur poésie à leur philosophie, il est resté uniquement et il est essentiellement le Poète — poète de race, capricieux et hautain, libre et curieux, rêveur et musicien. Il porte la mélancolie pompeuse des autres siècles, leur décorative nonchalance, leur élégance méditative et le souci de leur passe-temps ironiques ou de leurs

fantaisies d'un figuration grave. Riche des vertus intimes d'une aristocratie qui acquit toutes ses qualités personnelles dans la période de défaveur et d'ombre, il est le poète de l'aristocratie morte comme Rodenbach le fut des villes mortes. Par une extraordinaire vertu d'hérédité, il a l'intuition la plus fine et la plus complète de l'âme ancestrale ; il sait entendre, aux détours de son âme, les voix en écho de ceux qui dorment en lui et qu'il réveille en descendant en soi. Il est la dernière « bouche » du Passé. Voix de tristesse grandiose parce qu'elle évoque en soi une société qui fut superbe, qui domina et qui est morte ! Il est tout le Passé : il a le goût de la parure des appartements, des bibelots d'anciens siècles de noblesse, des parcs qui furent autrefois la nature et qui sont des japonaiseries occidentales, des gestes et des manies de caste, de la province où végète tout ce qui reste de la société d'ancien régime, « des îles » où se conserve, dans le parfum des épices, le XVIIIe siècle émigré ; il est curieux — très finement — des existences mondaines ou provinciales des hommes des siècles défunts ; il est amateur, comme une grande dame, de contes et de légendes, il savoure le songe comme un repos, comme un luxe de condition ; il se plaît aux évocations qui sont les tapisseries d'un intérieur princier, et il a le grand air du verbe et du vers.

Mais il a connu Hugo : la bourgeoisie, et Michelet : le peuple, et en leur admiration il a dû communier avec toute l'âme nationale de la France moderne. Il aime la France moderne ; mais avec renoncement, en spectateur désintéressé et seulement curieux de sa complexité : « Les visées sociales sont funestes aux poètes, dit-il. Vigny leur doit de mauvais vers. Hugo n'y gagna rien. Ce n'est pas dans les *Iambes* que nous trouverons le vrai Chénier. Cet ostracisme (dont se plaint Vigny) est la sauvegarde du poète : il l'exile en lui-même au lieu de le mêler à tous. Le poète n'a besoin que de solitude et de liberté. » Conception du poète où il entre de l'orgueil, de l'indépendance farouche, un peu de mépris, une sorte de vertige de l'exil. Conception essentiellement aristocratique — très importante à noter, car elle fut celle de toute une école qui a dominé la fin du siècle — en l'étroitesse de laquelle se recueille harmonieusement la poésie de tout le Passé, car il suffit d'une coquille pour entendre l'*écho* de toute une mer, mais d'une mer qui ne peut tenir celle de l'Avenir.

M. de Régnier est un grand poète, mais un poète qui clôt de façon grandiose, pour soi seul féconde, le cycle du passé. M. Robert de Montesquiou-Fezenzac vient, après lui, prouver que nulle floraison naturelle ne saurait plus s'épanouir à l'arbre d'aristocratie. L'aristocratie est désormais épuisée ; toute poésie venant d'elle est anémiée et absente de vie ; n'est plus qu'un jeu de musique compliquée, un concert spirituel de pizzicati, dernier amusement d'élégantes neurasthénies ; musique charmante, mais qui ne saurait émouvoir. Chronique, papotages et confidences, satire, pamphlet, compliments et concetti, il fait de tout en poésie, comme on cause de tout dans les salons, tour à tour arrogant et compassé, sentimental et cinglant. Sa poésie de boudoir est fardée et imite le pastel ; elle a des minauderies de caillette et de Japonaise. Il charme en agaçant autant qu'une jolie femme maniérée ; il joue du vers comme d'un éventail miniaturé ; il joue à la poésie, ainsi que Marie-Antoinette à la laitière. Et à côté de cela il a des velléités gauches de s'assimiler le parler populacier, qui révèlent un côté bien frappant de la noblesse contemporaine élevée dans les écuries.

Il faut vraiment que la poésie soit une aristocratie pour qu'un Vigny et un Régnier l'aient tenue en plus haut rang que leur noblesse. Mais elle n'est point que cela ; ses qualités ne peuvent pas n'être que désintéressement, dignité, élégance, grâce et pudeur féminine ; elle doit être l'expression de toute la douleur et de toute la joie humaines et, pour cela, s'emplir de l'âme moderne entière, laquelle n'est plus individuelle, mais sociale.

On peut assez justement accuser la littérature d'avoir rendu ce siècle maladif. Or, toutes les maladies littéraires du siècle viennent de ce que la littérature y a été principalement influencée par des aristocrates. Ceux qui l'ont revivifiée de santé, ce sont des fils du peuple ou de la bourgeoisie : Michelet, Flaubert, Hugo.

Mais il n'en faut pas moins se féliciter de ce que l'aristocratie se soit consacrée aux lettres. Elle s'est donnée sans presque rien s'assimiler ; mais son apport moral et esthétique a été rapidement assimilé par le peuple, et surtout la bourgeoisie qui, par puissance de tempérament en activité de croissance, utilise à son développement les qualités de la classe morte. Aujourd'hui tout l'art est imprégné d'aristocratie, et les aristocrates ont contribué à l'élaboration d'une âme commune et riche de la nation.

MARIUS-ARY LEBLOND.

PARIS. — TYP. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42251. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 14 JUIN 1902.

LE LIEUTENANT GUSTL [1]

Nouvelle.

— Combien de temps encore ce concert va-t-il durer? Il faut cependant que je regarde ma montre... Cela ne se fait certainement pas en pleine exécution d'un oratorio? Mais s'en apercevra-t-on? Celui qui le remarquera me donnera la preuve qu'il n'est guère plus attentif que moi, et devant celui-là, je n'ai pas à me gêner... Dix heures un quart... Seulement? Il me semblait que j'étais assis depuis trois bonnes heures... C'est que je n'en ai point l'habitude... Au fond, qu'est-ce que dit le programme?... Oui, parfaitement, il s'agit bien d'un oratorio... On se croirait à la messe... Ces choses-là n'appartiennent vraiment qu'à l'église... Mais l'église a ça de bon qu'on en peut sortir à n'importe quel moment... Si j'avais pu trouver une place de coin... Enfin! Patience, patience... Il y a des oratorios qui finissent tout de même...

C'est peut-être très beau et ne dois-je m'en prendre qu'à ma mauvaise humeur?... Au fait, pourquoi suis-je de mauvaise humeur? Sans doute parce que je vins ici pour m'amuser... Si j'avais eu la bonne idée de donner mon billet à Benedek, ces machines-là le réjouissent... lui-même joue du violon... Mais Kopetzky se serait froissé... Il a été très aimable et il a cru bien faire... Un brave garçon, ce Kopetzky... le seul sur lequel on puisse absolument compter... Sa sœur chante là-bas avec les autres... Mais comment la reconnaître au milieu de cent dames, toutes habillées en noir? C'est parce que sa sœur chante dans l'oratorio que Kopetzky a eu ce billet... alors il aurait bien pu venir lui-même, car toutes ces femmes chantent admirablement... C'est une belle œuvre musicale, bien sûr!... Bravo!... Bravo!... Oui, applaudissons aussi... Mon voisin claque des mains avec frénésie... à faire croire qu'il est fou... Est-ce que cette musique lui plaît tant que ça?... Il y a une jeune fille adorable dans la loge qui est là... Me regarde-t-elle? ou est-ce à ce monsieur blond qu'elle en veut?... Ah! un solo... Qui est-ce? « Contralto : Mlle Walker; soprano : Mlle Michalek »... C'est probablement le soprano... Je ne m'y connais plus beaucoup... Il y a si longtemps que je n'ai mis les pieds à l'Opéra... A l'Opéra, au moins, je m'amuse, même quand c'est ennuyeux... Alors j'irai après-demain à « la Traviata » à moins qu'après-demain je ne sois mort... Car n'oublions pas que j'ai un duel stupide sur les bras avec ce sacré docteur... Enfin, on verra!...

Si je pouvais regarder à fond dans cette loge... Il me faudrait emprunter la lorgnette de mon voisin; mais, si je le trouble, il est capable de me dire un mot désobligeant... Son recueillement me touche, laissons-le...

Dans quel recoin de l'estrade est donc la sœur de Kopetzky? Et puis, d'ailleurs, pourrai-je la reconnaître? Je ne l'ai vue que deux ou trois fois... Est-ce que toutes ces chanteuses sont honnêtes? Oh! là là... « Avec le concours de la Société de chant »...

(1) M. Arthur Schnitzler, médecin aide-major dans les cadres de réserve de l'armée autrichienne, a dû donner sa démission après l'apparition du « Lieutenant Gustl ». Ainsi qu'en témoigne une lettre à son traducteur, M. Arthur Schnitzler s'étonne que cette Nouvelle « ait pu blesser dans son honneur et dans sa considération l'armée austro-hongroise. » Nos lecteurs seront aussi de cet avis.

Société de chant!... Comique! Certes, elles ne valent pas les danseuses de l'Opéra de Vienne... Les danseuses, c'est autre chose... Il y en a une qui a été bien gentille avec moi, une danseuse... Comment s'appelait-elle donc?... Un jour qu'elle était en voyage, elle m'a envoyé une carte illustrée de Belgrade... Beaux souvenirs!!...

Kopetzky est heureux, lui... Il y a longtemps qu'il est installé au café et qu'il fume un bon cigare.

Pourquoi ce type qui est à gauche me regarde-t-il toujours ainsi? Il a dû s'apercevoir que je m'embêtais et que je n'écoutais guère... « Mon vieux, je te conseille de ne pas me dévisager plus longtemps, sans quoi je t'attendrai à la sortie... » Il regarde ailleurs... Il a flanché devant mon œil... « Tu as les plus beaux yeux que j'aie jamais rencontrés », m'a dit dernièrement ma petite Steffi. Ah! Steffi! Steffi! c'est de ta faute si je suis assis devant cet oratorio depuis des heures... Oh! l'affreux griffonnage de Steffi, elle peut dire qu'il me porte sur les nerfs... Comme cette soirée aurait pu être belle dans les bras de ma maîtresse!.,. J'ai une envie folle de relire son indéchiffrable billet. Il est dans ma poche... Mais si je sors l'enveloppe, si j'en retire la lettre, je ferai du bruit et mon voisin manifestera quelque impatience... C'est bon, je ne lirai pas la lettre de Steffi... Et puis je sais ce qu'elle me dit, parbleu!... Elle me dit de ne pas venir, elle passe la soirée avec « lui ». Mon Dieu! que c'était drôle il y a huit jours, au café-concert. Elle était précisément avec « lui », et moi vis-à-vis d'eux, en compagnie de ce brave Kopetzky... Tout le temps, elle me clignait des yeux, gentiment, comme pour me prouver qu'elle ne m'oubliait pas... Il n'a rien remarqué, « lui ». Incroyable! C'est sûrement un Juif... C'est bien le type des boursiers. Je parie qu'il doit être officier de réserve... Il sera prudent de sa part de ne pas se risquer à la salle d'escrime de mon régiment... Il y a beaucoup de Juifs parmi les officiers... après tout, je me fiche de l'antisémitisme. C'est pourtant chez les Mannheimer que j'ai eu cette ridicule affaire avec le docteur... les Mannheimer sont des Juifs... baptisés naturellement. Le mari est quelconque, mais la femme, si blonde, est ravissante... Et quelle taille! Ils m'ont donné un fameux dîner.,. et leurs cigares sont épatants... Quel est celui des deux qui a le sac? En somme, c'était très amusant...

Bravo! bravo! Oui, applaudissons. Est-ce que ça va être bientôt fini? Tout le public est debout... Cet enthousiasme a quelque chose d'imposant... L'orgue aussi... J'aime l'orgue... Ça me plaît, c'est très beau. On devrait aller plus souvent au concert... Je dirai à Kopetzky que la séance a été extraordinaire... Passerai-je au café en sortant? Vaut mieux pas, car j'ai été joliment ratissé hier de 160 florins dans une seule partie... C'est trop bête. Et qui a tout gagné? Ballert naturellement. Celui qui n'en a pas besoin. C'est donc également par la faute de Ballert que je suis ici... Évidemment, s'il ne m'avait pas décavé, je jouerais en ce moment avec les amis, et j'aurais peut-être du jeu... Néanmoins, je me félicite de m'être donné ma parole d'honneur que je ne toucherais pas une carte de tout un mois... C'est maman qui en fera une tête, quand elle recevra ma lettre...

Dieu qu'il fait chaud! Et ce concert qui n'en finit pas! J'aspire à un peu d'air... Irai-je me promener sur le Ring (1)?... Non... Aujourd'hui, on se couche tôt et on prendra de l'air frais demain après-midi, en compagnie du docteur... C'est comique tout de même à quel point cette rencontre me laisse indifférent. A ma première affaire, je n'avais pas peur, mais j'étais nerveux : c'est que mon adversaire, l'officier Bisanz, me paraissait être un sérieux adversaire... Et pourtant il ne m'est rien arrivé .. Il y a déjà un an et demi de cela... Comme le temps passe! Si Bisanz ne m'a pas touché, le docteur ne me touchera pas davantage... Néanmoins les escrimeurs ignorants sont parfois dangereux... Doschintzky m'a conté un jour qu'un type qui n'avait jamais tenu un sabre de sa vie avait manqué le tuer, qu'il s'en était fallu d'un cheveu... et Doschintzky est aujourd'hui prévôt d'armes... L'important, c'est d'avoir du sang-froid... Je n'en manquerai pas, car il n'y a plus l'ombre de colère en moi... Ce docteur a été tout de même d'une effronterie!... Et puis il avait bu trop de champagne... C'est sûrement un socialiste... quelle bande d'idiots, ces socialistes! Ils ne veulent de rien, ils vont jusqu'à demander qu'on supprime l'armée, toute l'armée... Alors qui est-ce qui les défendra quand les Chinois les envahiront... oh! ils n'y pensent pas une minute aux Chinois!... Quels idiots! J'ai très bien agi, il fallait un exemple... Je suis content de l'avoir empêché de continuer ses paradoxes... Je me sentais devenir sauvage, je m'emportais... J'en connais qui l'auraient laissé parler... Müller, par exemple, eût pris cela d'une manière objective... L'objectivité est toujours blâmable... Rien qu'à la façon dont ce docteur a souligné « monsieur le lieutenant », je compris l'insolence... Je ne sais plus exactement comment la dispute s'est allumée... Est-ce que la dame brune que j'ai conduite au buffet n'assistait pas à la scène? D'ailleurs, tout cela, c'est de la faute du petit jeune homme qui peint des sujets de chasse... Comment s'appelle-t-il déjà? c'est lui qui est cause de l'affaire. Il a parlé des manœuvres, il a dit là-dessus des choses qui m'ont déplu; il a blagué les « jeux de la guerre »... On en est arrivé à citer l'École

(1) Boulevard de Vienne.

des cadets... C'est alors que j'ai raconté une fête patriotique. Ça s'est embrouillé à la fin... Le docteur m'a dit : « Monsieur le lieutenant, vous conviendrez bien avec moi que tous vos camarades ne se sont pas engagés exclusivement pour défendre la Patrie »... Qu'un homme ose dire ça à la figure d'un officier !... Qu'est-ce que je lui ai donc répondu? Ah! oui... qu'il y avait des gens qui se mêlaient de choses auxquelles ils ne comprenaient absolument rien... Il y a eu un vieux monsieur qui voulait tout arranger... Mais j'étais hors de moi... Cet imbécile de docteur était sur le point d'ajouter qu'on m'avait flanqué à la porte du collège et que ma famille m'avait alors collé à l'École des cadets... Pendant qu'il y était, il aurait pu le dire... Ces gens ne peuvent pas nous comprendre, ils sont trop nuls... Je me souviens de la première fois que j'ai endossé mon uniforme... J'ai éprouvé là une rude émotion... L'année dernière, aux manœuvres, j'aurais donné gros pour que ça devint soudainement sérieux... Mon camarade Mirovic m'a confié qu'il avait ressenti la même chose. Et lorsque Son Altesse a passé devant le front de l'armée... et le discours du commandant... Il faut être une loque immonde pour ne pas sentir battre son cœur dans ces occasions-là. Et voilà qu'une espèce de rond-de-cuir, qui n'a rien fichu de toute son existence, arrive par là-dessus et se permet de l'ironie !... Oh! attends, mon vieux, qu'on te mette dans l'impossibilité de combattre les Chinois.... Tu peux compter sur moi pour te rendre ce service... Tu seras incapable de défendre ta peau désormais, je ferai de toi un infirme.

Qu'est-ce qu'il y a ? Ça doit tirer à sa fin... « Soyez loué, seigneur! »... Veine! c'est le dernier chœur... Admirable! il n'y a pas à dire, c'est admirable... Tiens, j'ai oublié complètement la jeune fille de la loge... Où est-elle donc?... Partie?... Il y en a une autre qui n'est pas mal, à côté. C'est grotesque de ne pas avoir apporté ma lorgnette... Brunthall est plus malin, il a toujours son lorgnon sur le nez... même au café... alors rien ne lui échappe... Si la petite qui est devant moi pouvait se retourner... Comme elle est sage, quand elle est assise... C'est sa mère qui l'accompagne... Il faudra que je songe un jour au mariage... Willy n'était pas plus âgé que moi, quand il s'y est décidé... C'est tout de même adorable de penser qu'on a une jolie femme à soi, rien qu'à soi, qui vous attend à la maison... Je suis désolé que Steffi n'ait pas eu le temps aujourd'hui. Si je savais seulement où elle est, j'irais m'installer devant elle, comme l'autre jour, au music-hall... Cependant si « lui » s'apercevait de quelque chose, je serais propre! Steffi me resterait bel et bien sur les bras... Ça me fait penser à Fliesy qui est avec la Winterfeld... Elle le mène et elle le trompe tant qu'elle peut... Ah! non, pas ça.

« Bravo! bravo!... » Ouf! Fini!... Ah! ça fait du bien de pouvoir se lever et se remuer... Mon voisin ne se presse guère à remettre sa lorgnette dans l'étui... « Pardon, monsieur, voulez-vous me laisser passer... » En voilà une bousculade!... Laissons filer les gens devant... Une belle fille... et élégante... Sont-ce de vrais brillants?... L'autre, là, n'est pas mal non plus... Elle me regarde... « oui, Mademoiselle, je voudrais bien... » Oh! ce nez... C'est encore une Juive... C'est inouï, il n'y a que des Juifs ici... On ne peut même plus jouir en paix des oratorios... Voilà que nous nous tassons .. Quel est l'imbécile qui me pousse?... Je vais lui donner une leçon... Oh! c'est un vieux monsieur... Qui est-ce qui me salue là-bas? Je ne reconnais pas du tout... « Bonjour! bonjour! » Qui est-ce donc?...

Le plus simple serait d'aller souper chez Ledinger, à moins que je ne termine la soirée au café-concert... Steffi doit y être. Au fait, pourquoi ne m'a-t-elle pas dit où elle allait?... Elle ne le savait peut-être pas... Au fond, c'est dur de dépendre de quelqu'un... Pauvre Steffi!...

Enfin! voilà la sortie...

Ah! celle-ci est complètement belle... Toute seule... Et elle me sourit... Pardi, je vais la suivre... descendons l'escalier... Oh! le major du 95e... Il me salue très aimablement... Je n'étais donc pas le seul officier là dedans... Où est passée la jolie fille?... Je la vois... Elle a le coude sur la rampe... Il s'agit encore d'arriver au vestiaire... Pourvu que la belle madame ne m'échappe pas! Il y en a déjà un qui s'approche d'elle... Il est même rudement laid... Elle lui donne son carton de vestiaire et elle se tord en me regardant... Oh! oh! c'est une personne qui ne vaut pas cher...

Quelle cohue autour de ces paletots! « Dites donc, l'employé! Passez-moi le 224?... Là... Il pend là!... Vous êtes donc aveugle?... Là, je vous dis... » Il y a un géant qui encombre tout le vestiaire... « Pardon, monsieur! »

... — De la patience! De la patience!

— Qu'est-ce qu'il dit, cet imbécile?

... — Un peu de patience!

Oh! mais... je m'en vais lui répondre... « Faites-donc de la place! »

— Ce n'est pas ça qui manque.

Qu'est-ce qu'il dit? C'est à moi qu'il parle? Ça, c'est fort... Je ne vais pas laisser tomber ça :

— Taisez-vous!

— Hein? Quoi?

Il en prend un ton pour me parler! Ça va chauffer... Avançons encore.

— Ne poussez donc pas!

— Tais ta gueule!...

Je crois que j'ai été un peu loin... c'est plutôt grossier de ma part... Tant pis! C'est fait...

— Vous dites?

Le voilà qui se retourne... Je le connais... Sacré nom! c'est le boulanger qui vient à mon café... Que fiche-t-il ici? Il a sûrement une fille ou une nièce au Conservatoire... Oui, mais qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il lui prend?... Il me semble que... mais oui... il a mis la main sur la poignée de mon sabre... Est-ce que cet homme est fou?...

— Dites-donc, Monsieur?

— Vous, monsieur l'officier, tâchez de vous tenir tranquille...

Personne ne l'a entendu... Non, il m'a parlé à mi-voix... Pourquoi ne lâche-t-il plus mon sabre?... Quoi?... Il recommence... Soyons énergique... Sa main se colle à cette poignée... je ne puis pas l'en arracher... Surtout point de scandale à présent... Pour comble, le major est derrière moi... Pourvu que personne ne remarque qu'il tient la poignée de mon sabre... Il me parle... Que me dit-il donc?...

— Monsieur le lieutenant, si vous dites un mot, je tire votre sabre, je le casse et j'en envoie les morceaux à votre commandant... Comprenez-vous, stupide gamin?

Qu'est-ce qu'il a dit? Il me semble que je rêve... Est-ce bien à moi qu'il s'adresse? Il faut que je lui réponde quelque chose... Mais il a l'air de faire comme il dit... Il sort le sabre... Je sens qu'il va le casser... Qu'est-ce qu'il raconte?... Mon Dieu, pas de scandale surtout... Que me dit-il encore?

— Mais je ne veux pas briser votre carrière... Aussi, tâchez d'être sage... Allons, n'ayez pas peur... personne ne m'a entendu... tout va bien... et pour qu'aucun ne puisse croire que nous nous sommes disputés, je vais être aimable... Joli concert, mon lieutenant!... Venez-vous souvent ici?

Nom de nom, quel cauchemar!... A-t-il vraiment parlé ainsi? Où est-il passé?... Le voilà qui s'en va... Il faut que je le tue... Personne n'a entendu, surtout! Non, non, il m'a chuchoté tout ça à l'oreille... Pourquoi est-ce que je ne cours pas après pour lui casser la tête?... Mais non, c'est impossible... c'est impossible maintenant... J'aurais dû le faire tout de suite. Pourquoi n'ai-je pas bondi sur lui immédiatement? Je ne le pouvais pas, il avait une main de fer sur la poignée de mon sabre. Ce géant est dix fois plus fort que moi... Un mot de plus et il brisait la lame... Je dois encore m'estimer heureux qu'il n'ait pas parlé à haute voix... Si une seule personne l'avait entendu, je n'aurais plus qu'à me tuer...

C'est un rêve!... Ce n'est qu'un cauchemar!...

Pourquoi ce monsieur me regarde-t-il fixement, là, près de cette colonne? Est-ce qu'il a entendu? Je vais le lui demander... lui demander quoi?... Je suis toqué. Quelle figure ai-je? Remarque-t-on quelque chose d'anormal en moi? Je dois être livide... Où est cette brute, que je la tue?... Il est parti... Où ai-je mis mon manteau?... Je l'ai sur le dos et je ne sais plus qui m'a aidé à passer les manches... Ah! c'est celui-là... Un pourboire... voilà... Mais qu'y a-t-il? Est-ce vraiment arrivé? Est-ce qu'on m'a positivement parlé de la sorte? M'a-t-on irréparablement traité de gamin? Et je n'ai pas anéanti l'individu!... C'est que je n'ai pas pu le faire... il avait trop de poigne... Alors je suis resté là, comme cloué au sol... J'ai perdu la raison durant un court instant... j'avais une main sur la sienne, mais mon autre main était libre... S'il avait sorti et brisé mon sabre, c'en était fait de moi!... Tout était fini, tout... Et puis lorsqu'il est parti, ma fureur ne signifiait plus rien... Pouvais-je lui passer mon sabre à travers le corps en l'attrapant par derrière?...

Quoi? Je suis déjà dans la rue? Comment ça se fait-il?... l'air est frais... Ah! du vent, c'est bon... Pourquoi me regarde-t-on? Ils ont donc entendu quelque chose, ces gens-là? Mais non, personne n'a rien entendu... Je le sais bien, puisque j'ai tout de suite jeté un coup d'œil autour de moi et que je n'ai rien remarqué sur les visages... C'est épouvantable, c'est fou!... Ce voyou me connaît, il me connaît, il sait qui je suis... Il peut raconter au premier venu ce qu'il m'a dit... Non, non, il ne le fera pas... car il m'a parlé doucement, tout doucement, à voix basse, pour que je sois seul à l'entendre... Mais quelle garantie ai-je qu'il ne le racontera pas tout à l'heure ou même demain à sa femme, à sa fille, à ses amis du café?... Je le reverrai demain, au café, oui, demain... il sera assis à sa table de tous les jours, et il jouera sa consommation avec M. Schleisinger et avec le négociant en fleurs artificielles... Non, non, ce n'est pas possible... Si je le vois, je le tuerai... Trop tard! J'aurais dû agir sur-le-champ... Si seulement j'avais agi immédiatement...

J'irai voir le commandant, c'est un homme aimable, et je lui dirai : « Mon commandant, je vais être très franc... ça c'est passé ainsi... cet individu tenait la poignée de mon sabre, il ne la lâchait pas... C'était exactement comme si j'avais été sans arme... » Que me dira-t-il, le commandant? Ce qu'il dira? Mais c'est tout indiqué... « Quittez le régiment, quittez-le honteusement... Donnez vite votre démission... »

Tiens, des volontaires!... La nuit, ils ont l'air d'officiers, c'est roide!... Ils me saluent... S'ils savaient! s'ils savaient!... Ah! le café Hochleitner... J'ai des camarades là dedans... Si je choisissais le meilleur d'entre eux, le plus gentil, et si je lui racontais l'histoire en lui disant qu'elle est arrivée à un autre! Mais non, je suis complètement ridicule... Où vais-je? qu'est-ce que je fiche dans la rue? Je devais souper chez Leidinger... M'asseoir au milieu de tout le monde, servir de point de mire... qu'en résulte-

rait-il? Rien... rien du tout... Puisque personne n'a entendu... personne ne le sait... Si j'allais plutôt chez cette immonde brute pour la supplier de ne pas me trahir? Il vaudrait mieux m'envoyer une balle dans la tête... Ce serait plus raisonnable... Plus raisonnable? Certainement, il n'y a pas à tergiverser... Si je demandais un avis au commandant, à Kopetzki ou à Blany, ou à Friedmaer... ils me répondraient tous : « Il ne te reste pas autre chose à faire. » Si j'en parlais cependant à Kopetzky! Il a du bon sens, celui-là...

Et c'est demain à quatre heures que je dois me battre au quartier de cavalerie... Le puis-je maintenant? Évidemment, imbécile! puisque personne ne le sait, absolument personne... Il y a bien des gens par le monde à qui des choses pires sont arrivées...

« Stupide gamin!... Stupide gamin!... » Et je suis resté planté là... Cela n'a aucune importance que personne ne le sache; mais je le sais, moi, et c'est important... c'est même la chose principale... Je sens, dès maintenant, que je suis tout autre qu'il y a une heure... Je me fais l'effet d'être un homme taré et je dois *disparaître*... Je n'aurais pas une minute de repos et cela durerait toute ma vie... Je craindrais toujours qu'on ne me fît un affront, un beau jour!... Si on m'envoyait l'histoire en pleine figure!...

Certes, j'étais un heureux homme, il y a une heure... Pourquoi Kopetzky m'a-t-il imposé cette carte de concert? Pourquoi Steffi m'a-t-elle décommandé?... A quoi tiennent les événements?... Cet après-midi avait été radieux... A présent, je suis un homme fini, perdu, et je dois me supprimer... Toutefois rien ne presse... Quelle heure sonne?... 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11... onze heures... Il faudrait pourtant songer à souper... Je meurs de faim... Je souperai n'importe où... J'irai m'asseoir dans un bastringue quelconque où je ne rencontrerai personne... L'homme doit manger, même s'il doit se suicider... Oh! oh! la mort n'est pas un jeu d'enfant... Où ai-je lu ça?... Je voudrais bien savoir si c'est maman ou Steffi qui s'affligera le plus de ma mort... Laquelle des deux?... Au fait, Steffi ne pourra même pas avoir l'air d'en éprouver un immense chagrin, sinon « lui » l'enverra promener... Pauvre fille!... Au régiment, ils seront estomaqués... ils ne comprendront rien, ils se casseront la tête à chercher pourquoi Gustl s'est tué... Aucun ne pourra supposer que je me suis tué parce qu'un boulanger quelconque, un ignoble personnage a, par hasard, un poing phénoménal... C'est imbécile... Pour cette raison, un homme comme moi, jeune et courageux...

Je sais bien que plus tard ils diront tous : « Il n'aurait pas dû se tuer pour une telle stupidité; c'est très dommage... » Cependant si je leur demandais maintenant ce que je dois faire, ils seraient unanimes... Moi-même, quand je m'interroge...

C'est infernal... nous sommes sans défense devant les civils... Les gens s'imaginent que nous devons être les plus forts, parce que nous avons un sabre... Mais si par hasard nous sortions ce sabre, on nous traiterait d'assassins...

Dans le journal on lira : *Suicide d'un jeune officier*... Telle est la formule?... — Les motifs sont d'ordre privé... — Ah! ah! c'est vrai, je dois me tuer... Je ne puis attendre que Kopetzky et Blany me rendent leur parole et me disent : « Nous ne pouvons plus être tes témoins. » Je serais un misérable d'exiger le contraire... Je n'avais qu'à ne pas me laisser traiter de gamin...

Demain tout le monde le saura... car je suis naïf de croire qu'il ne le racontera pas partout... Sa femme le sait déjà... demain tout le café... M. Schleisinger... la caissière... Et même s'il s'est promis d'être discret, il dira tout après-demain... et si ce n'est pas après-demain, la semaine prochaine... Et à supposer qu'il n'en parle jamais à personne, je le sais, moi, et je suis honteux... Je demeure indigne de porter un uniforme et un sabre... Allons, c'est entendu... Il est certain que demain le docteur pourrait me tuer d'un coup de sabre, ça s'est vu... Je puis être aussi emporté en quarante-huit heures d'un transport au cerveau, comme ce pauvre Bauer... Je puis aussi tomber de cheval et me tuer net comme Brenitsch... Il n'y a rien pour moi dans tout ça... Je sais qu'il y en a qui prendraient la chose plus légèrement... Kingenier a bien donné un soufflet à une espèce de Fleistslcher qu'il avait trouvé avec sa femme, et celui-ci a quitté le régiment, s'est retiré à la campagne et puis s'est marié... Il y a encore des femmes qui épousent de telles crapules! Je lui refuserais la main si je le rencontrais à Vienne... Ainsi, c'est entendu, mon cher Gustl... fini... Bien fini avec la vie... C'est des plus simples... D'ailleurs, je suis très calme... On a ces principes-là en soi... Il est certain que je ne savais pas que ça m'arriverait un jour... que je serais dans l'obligation de me tuer... parce qu'un... Au fond, je ne l'ai peut-être pas très bien compris... Il se peut qu'il ait voulu dire autre chose... J'étais tellement abruti par la musique et la chaleur... Si j'étais devenu fou, subitement, et qu'il n'y eût rien de vrai!... Rien de vrai, ai-je dit? Rien de vrai? Ah! ah! je l'entends encore... La phrase résonne toujours dans mon oreille... et mes doigts se souviennent d'avoir essayé de détacher cette main d'hercule de la poignée de mon sabre... oui, un véritable hercule, cet homme!... Et moi, je ne suis pas une moule, cependant... Il n'y a au régiment, que Franziski qui soit plus vigoureux que moi.

Le pont d'Aspern! Jusqu'où irai-je encore? Si je continue, je serai à Kagran au milieu de la nuit... Ce

que nous étions joyeux, aux manœuvres de septembre, quand nous nous y sommes arrêtés!... Encore deux heures, puis Vienne... notre dernière étape... J'étais fourbu... J'ai dormi comme un pieu tout l'après-midi, et le soir nous étions déjà chez Ronacher (1), avec Kopetzky, Ladinser et... Qui donc était encore avec nous?... Ah! oui, Fresivillige qui nous a raconté de si jolies anecdotes juives pendant la marche... Encore des volontaires là-bas!... Ce sont de bons types, mais ils ne servent qu'un an et ils ont exactement la même tenue que nous... à peu de chose près... C'est une injustice... Et puis pourquoi est-ce que je m'inquiète de ça? un simple soldat est plus que moi à présent... puisque je ne suis plus rien, que j'ai perdu l'honneur, que je n'ai plus qu'à prendre mon revolver et... Gustl! Gustl! il me semble que tu ne te rends pas à l'évidence... Il n'y a pourtant pas d'autre solution... Quand bien même tu te creuserais la cervelle, tu ne trouverais rien, rien, rien... Tu n'as qu'à bien te tenir, qu'à être un homme... Il ne s'agit pour toi que de te comporter en soldat, pour que le commandant dise : « C'était un brave, conservons de lui un bon souvenir... »

Combien il y a-t-il de compagnies à un enterrement d'officiers? Je devrais savoir ça... Ah! il pourrait y avoir tout le bataillon, toute la garnison, on tirerait vingt salves que je ne me réveillerais plus de ce sommeil définitif.

Je reconnais ce café... Au printemps dernier, j'y fus avec M. de Engel, après un steeple-chase militaire... Je ne l'ai pas revu depuis... Je me souviens qu'il avait l'œil gauche bandé et que je n'osais pas lui demander pourquoi... Tiens, deux artilleurs... Ils doivent s'imaginer que je suis cette jeune personne... Sûrement elle va me regarder... Juste!... Elle est effroyable... Comment cette créature arrive-t-elle à gagner son pain?... Au plus fort de la misère, le diable trouve toujours à manger des mouches... Ce proverbe dit vrai... Quand j'étais en garnison à Przemysl, je me suis contenté parfois d'aventures très ordinaires... Quel épouvantable séjour dans cette Galicie! Ce que j'étais heureux de rentrer à Vienne!... Bokorny est toujours là-bas, à Sambor. Il peut y grisonner encore pendant dix ans... Au fait, si j'y étais resté, il ne me serait pas arrivé ce qui m'est arrivé aujourd'hui... Je me laisserais vieillir tranquillement et honorablement dans cette sinistre Galicie... Mais quoi? Suis-je devenu fou que j'oublie toujours ça? C'est pourtant vrai que je l'oublie tout le temps... Il est inconcevable qu'un homme qui doit s'envoyer une balle dans la tête avant une heure ou deux, pense à des choses qui ne doivent plus l'intéresser du tout... C'est à croire que je suis ivre... A moins que je ne sois extraordinairement bien disposé à ce genre d'exercice... C'est peut-être inné en moi... On raconterait ça à quelqu'un qu'il hausserait les épaules... Si j'avais le petit instrument dans ma poche, tout serait terminé en une seconde.

On ne meurt pas toujours si rapidement; il y en a qui souffrent le martyre pendant des mois entiers... Ma pauvre cousine a été étendue plus de deux ans, hurlant de douleur... Quelle misère! Ne vaut-il pas mieux en finir soi-même? Il s'agit de faire très attention, de ne pas se rater... Le pauvre diable du régiment qui a voulu se suicider l'année dernière a mal calculé son coup, il n'est pas mort, mais il est resté aveugle... Où est-il? Que peut-il faire ainsi? Il s'est sauvé, il erre je ne sais où... Est-il capable d'errer seulement? Il faut qu'on le conduise... Il était tout jeune... Il a mieux visé sa maîtresse, elle est morte sur le coup... C'est incroyable... Pourquoi ces gens se tuent-ils? Et puis comment peut-on être jaloux? Je ne sais pas ce que c'est que la jalousie... Steffi est au concert, elle rentrera avec « lui » tout à l'heure: eh bien! ça m'est absolument indifférent... Quelle gentille installation chez Steffi! Une petite salle de bains avec une lanterne rouge au plafond... Elle se promène dans l'appartement, habillée d'une robe de chambre en soie verte... Je ne la verrai plus, la robe de chambre verte... Et Steffi, je ne la verrai plus... Je ne monterai jamais plus le bel escalier de la rue Guszhaus. Et ma chère Steffi continuera de s'amuser comme si de rien n'était; elle ne pourra conter à personne que son Gustl s'est tué, mais elle pleurera... elle pleurera énormément... Du reste, beaucoup de gens pleureront... Maman d'abord... Ne pensons pas à la maison... sans quoi je suis fichu... Pas la moindre allusion à maman, « c'est compris, Gustl »?

Me voilà dans le Prater... Si on m'avait dit ce matin que je me balladerais dans le Prater cette nuit... Que va penser ce sergent de ville? Continuons, il fait doux... Naturellement, il n'est plus question de souper... L'air est délicieux, la nuit est si calme, si calme... Tout à l'heure je serai tranquille aussi... En attendant, me voilà hors d'haleine... J'ai couru comme un fou.... « Doucement, doucement, mon Gustl... Tu n'es pas pressé, puisque tu n'as plus rien à faire.., plus rien du tout... absolument plus rien... »

Je crois que je frissonne... C'est un peu d'exaltation, et puis je n'ai rien mangé... Quelle est donc cette odeur si particulière? Pourtant rien ne fleurit encore. Nous sommes le... C'est le 4 avril... Il a plu tous ces jours derniers, mais les feuilles poussent à peine... Quelle solitude! Comme il fait noir! On pourrait presque avoir peur... Je n'ai eu peur qu'une fois dans ma vie, j'étais enfant alors, j'avais quatorze ou quinze ans... Il y a neuf ans de ça... A dix-huit

(1) Grand café-concert de Vienne.

ans j'étais sous lieutenant; à vingt ans, lieutenant et, l'année prochaine, je serai... Qu'est-ce que je serai l'année prochaine? Mon Dieu qu'est-ce que ça signifie l'année prochaine? Que veut dire : la semaine prochaine?... Que veut dire : après-demain?.. Comment! tu claques des dents, Gustl? Oh! là là. Eh bien, laisse-les claquer un peu... tu es tout seul, tu n'as besoin d'épater personne... « Mon lieutenant, c'est dur, c'est très dur. »

Je vais m'asseoir sur ce banc... J'en ai fait, du chemin. Où suis-je dans le Prater? Ce qu'il fait noir!... Je m'y retrouve, je m'y reconnais... C'est là le restaurant où je suis venu l'été dernier avec Kopetzky et Küttner, le jour où la musique du régiment donna son grand concert... Nous étions toute une bande...

Quelle fatigue! Je suis esquinté comme si j'avais marché dix heures de temps... M'endormir sur ce banc?... Jamais!... j'aurais l'air d'un officier sans domicile... Si je rentrais chez moi?... Qu'est-ce que j'y ferais! Eh bien! Et ici, qu'est-ce que je fais ici?... Néanmoins, si je pouvais m'endormir là, m'endormir pour ne plus me réveiller du tout... C'est ça qui serait commode... « Vous n'avez pas l'air de vous décider bien carrément, mon lieutenant, on dirait que c'est difficile... »

Comme il fait doux! On devrait venir plus souvent la nuit au Prater! C'est une idée que j'aurais pu avoir plus tôt... C'en est fait maintenant du Prater, de son air et de ses promenades!... J'enlève mon képi... il pèse mille kilos sur ma tête... il m'empêche de penser sainement, intelligemment... Allons, rassemblons nos esprits, prenons nos dernières dispositions... C'est demain matin, à sept heures... Sept heures, c'est une belle heure... A huit heures, quand ce sera terminé, l'instruction des sous-officiers commencera, mais Kopetzky ne pourra faire son cours, l'émotion l'étranglera... A moins qu'il n'en sache encore rien. On n'a trouvé le corps de Max Lippay que l'après-midi, et il s'était tué le matin... Personne n'avait entendu la détonation... Qu'est-ce que ça peut me faire que Kopetzky fasse ou ne fasse pas son cours aux sous-officiers?... J'ai dit à sept heures... Je n'ai plus le choix... Je me tuerai dans ma chambre et ce sera fini... L'enterrement aura lieu lundi... J'en connais un qui se réjouira de l'affaire... C'est le docteur. — Le duel n'a pu avoir lieu à cause du suicide inattendu de l'un des adversaires.

Ce qu'on en dira chez les Mannheimer! Le mari n'y attachera aucune importance, mais sa femme, la jolie blonde... c'est autre chose... Il y avait une aventure à tenter avec celle-là... Je crois même que je pouvais être facilement agréé... Il aurait fallu faire quelque effort... C'eût été une autre amie que Steffi!... Mais combien compliqué! Envoyer des fleurs, parler discrètement, être persuasif... Elle n'est pas de celles à qui l'on dit sans plus de façon : « Viens me voir demain dans la journée... » Une amie de cette condition, ce n'eût pas été banal. Une liaison pareille de fait soi un autre homme... On se dirige mieux dans la vie; on se respecte davantage... Plutôt que de vivre éternellement avec des filles!... J'ai commencé si jeune... J'étais un adolescent lorsque je passai les vacances à Gratz, chez mes parents, et que je connus une bohémienne deux fois plus âgée que moi... Je ne suis rentré que le lendemain matin à la maison... Mon père m'a regardé de travers, et ma sœur Clara... J'étais gêné surtout devant Clara... Ma pauvre sœur, elle était fiancée alors, et le mariage n'a pas eu lieu... Pauvre Cendrillon! Elle n'a jamais eu de bonheur et voilà qu'elle va perdre son frère unique! Oui, tu ne me reverras plus, Clara! Chère petite sœur! tu ne te doutais guère en m'accompagnant à la gare, à la nouvelle année, que tu ne retrouverais plus jamais, jamais ton Gustl. Et ma maman! Ah! mon Dieu, je ne dois plus songer à elle, sans quoi je suis capable de commettre une lâcheté... Je pourrais aller à Gratz... S'ils s'étonnaient de me voir, je leur dirais que j'ai une permission de vingt-quatre heures... Je prendrais le train de sept heures, je serais rendu à une heure... « Bonjour père, maman, Clara... C'est une surprise... Je viens seulement vous embrasser... » Ils se douteront peut-être de quelque chose... Non, ils ne remarqueront rien... Il n'y a que Clara... elle est si fine, si intelligente... Sa dernière lettre était tellement affectueuse... Je n'y ai même pas encore répondu... Elle me fait toujours de la morale... Mais si tendrement... C'est un ange... Si je n'avais pas quitté la maison, j'aurais fait de l'agriculture chez mon oncle, — il le voulait tant, — et je serais marié avec une simple, douce et brave fille... Sûrement avec Anna, qui m'a toujours aimé... Je l'ai encore remarqué la dernière fois... Malgré qu'elle soit mariée et mère de deux enfants, elle m'a regardé drôlement et elle m'a appelé « Gustl » tout court, comme jadis... Celle-là tressaillira de tout son être quand elle apprendra quelle fin j'ai eue... Son mari dira : « Ça ne m'étonne pas, ce garçon-là était un abruti! » Ils croiront tous que j'avais des dettes fantastiques... Et ce n'est pas vrai, je ne dois rien à personne, j'ai tout payé, sauf les 160 gulden de Ballert... Il faut même que je l'écrive à mon père avant de me tuer.. Me tuer! C'est épouvantable! C'est formidable...

Si je filais en Amérique, personne ne se douterait de la scène de ce soir... Dernièrement, on parlait dans le journal d'un jeune comte qui avait dû quitter Vienne après une sale histoire et qui possède aujourd'hui un hôtel à New-York. Il se fiche bien du reste! Au bout de deux ans je reviendrais... pas à

Vienne naturellement, ni même à Gratz.... mais je me fixerais à la campagne, et les miens seraient ravis de me savoir vivant... Je me moque des gens... Je n'ai pas tellement d'amis... A part Kopetzky... C'est à lui que je dois le billet de faveur du concert, ce sacré billet qui est cause de tout... Il me semble que j'ai vécu cent ans depuis ce soir... Il y a deux heures quelqu'un m'a traité de « stupide gamin » et a voulu briser mon sabre... Pourquoi tout cela a-t-il eu lieu? N'aurais-je pas pu attendre que le vestiaire fût moins encombré? Pourquoi ai-je crié « Tais ta gueule! » Comment ça m'a-t-il échappé? Je suis plutôt un homme bien élevé, pas une fois je n'ai été grossier avec mes camarades... Mais j'étais extrêmement énervé... toutes les guignes m'arrivaient en même temps... La guigne au jeu, le perpétuel contre-ordre de Steffi et le duel pour demain... Et puis je dors trop peu depuis une quinzaine; à la fin, on n'en peut plus... Oui, sous peu, j'allais tomber malade. J'aurais dû demander un congé... Cela n'est plus nécessaire à présent... Je vais, moi-même, m'en donner un congé qui peut compter... Ah! oui.

Est-ce que je vais rester assis sur ce banc? Il doit être minuit, il y a longtemps que j'ai entendu sonner onze heures. Tiens, une voiture... Qui peut se promener si tard? Des amants? Ils sont plus heureux que moi, ceux-là... C'est peut-être Ballert avec Bertha... Pourquoi précisément Ballert?... « Allez trotter plus loin!.. » Ah! le joli attelage que Son Altesse promenait le soir hors de Przemysl... Il allait jusqu'à Rosenberg. Un charmant homme, Son Altesse, un délicieux camarade, tutoyant tout le monde. C'était le bon temps! Nous étions dans un pays assommant, sans aucune espèce de ressources... un été à éclater... Trois hommes de ma compagnie sont morts d'insolation... L'après-midi, nous nous étendions à moitié nus sur nos lits. Un jour, Wiesner est entré brusquement chez moi. Je somnolais... je me suis réveillé en sursaut, j'ai bondi sur mon sabre... Je devais avoir une bonne tête! Wiesner se mourait de rire.

ARTHUR SCHNITZLER.
(Traduction de MAURICE VAUCAIRE.)

(*A suivre.*)

L'ANTIGAFFE

Le *Paris-Parisien* est un petit manuel-guide ayant pour objet de faire connaître Paris à l'étranger, au provincial et au Parisien. On y trouve des indications détaillées sur le Paris intellectuel, le Paris artistique, le Paris théâtral et le Paris mondain. On y trouve aussi des conseils sur ce qu'il faut faire et surtout sur ce qu'il ne faut pas faire à Paris, sur la façon dont il y faut parler et dont il ne faut pas y parler...

Par parenthèse, il y a un petit lexique des « locutions parisiennes » auquel l'étranger fera bien de ne se fier que sur un bon garant. A se fier à ce lexique, un provincial ou un étranger pourrait dire dans un salon :

« J'ai rencontré Le Bargy, vous savez, le cabot, sur le Boul'-Mich, accompagné d'un larbin, et conduisant au bahut, sans doute, un petit potache. Il avait l'air très cercleux et point du tout rasta, ni boscard. Tout au contraire, il avait l'air du dernier bateau depuis le pif jusqu'aux pieds, et je n'ai jamais vu caboche plus chic ni poire plus élégante. Quelque chose de l'arriviste, oui; mais rien du mufle. Un peu roublard, sans doute, mais parfaitement incapable de faire du chichi. En élégance, il me semble qu'il dégote tout un chacun, qu'il ne saurait remporter aucune veste et qu'il est plutôt des hommes qui casquent que de ceux qui tapent; car il ne paraissait ni décavé, ni pané, ni dans la dèche, ni dans la purée; et l'on sentait qu'il n'aurait pas de tintouin s'il s'agissait de solder la douloureuse. C'est un homme, on le sent, qui ne doit pas détester faire la bombe, ni vadrouiller, ni s'en payer une tranche, sans aller jamais jusqu'au chambard, au chahut, au boucan ou au potin. Les demi-castors et les horizontales doivent avoir des béguins pour lui, en pincer fortement et lui faire de l'œil. Pour le moment, il se baladait familièrement, mais avec une distinction si épatante que j'en étais baba, ou, si vous voulez, que j'en étais bleu. Vous me direz que je me monte le bourrichon dans les grands prix et que j'enfourche mon dada dans les grandes largeurs. Non; car au fond je m'en bats l'œil, et vous connaissez mon j'm'en fichisme; mais tout de même... ah! ma chère! »

Il ne faudrait peut-être pas abuser de ces locutions que j'emprunte toutes, scrupuleusement, aux *locutions parisiennes* du *Paris-Parisien*.

Il faut dire, du reste, pour être juste, que le *Paris-Parisien* ne donne pas ces expressions comme *locutions à employer*; mais comme *locutions parisiennes qu'il faut comprendre*. A la bonne heure; mais peut-être faudrait-il avertir qu'il y a beaucoup de choses qu'il est bon de comprendre et qu'il est interdit de pratiquer.

Mais dans la partie du livre qui contient les conseils, préceptes et avertissements, le chapitre le plus intéressant est celui des *gaffes à éviter*. Ce chapitre était évidemment le plus nécessaire de tout le volume. La gaffe est le fléau du monde. La maîtresse de maison la voit venir de loin, fait des efforts désespérés pour la repousser, la mettre en défaut, l'écarter... Vains efforts! Une gaffe qui veut naître,

naîtra ; et tout ce qu'on gagnera à essayer de la réprimer c'est qu'elle éclatera comme une bombe au lieu de filtrer comme une source.

Les gaffes célèbres sont innombrables. Il y en a qui sont épiques : « Ah ! madame disait un flatteur à Mme Denis, la nièce de Voltaire, comme vous avez merveilleusement joué Zaïre !

— Oh ! Monsieur, répondit Mme Denis, sans minauder, car elle était bonne femme, il faut être jeune et belle pour bien jouer Zaïre.

— Ah ! Madame ! vous êtes bien la preuve du contraire. »

Ça, c'est peut-être une gaffe.

Il y a des gaffes qui sont si bien, si naturellement, comme des préparations à une réponse spirituelle, comme des amorces d'une riposte aimable, qu'elles sont elles-mêmes des traits d'esprit. Je les appellerais des gaffes académiques. L'archevêque de Paris, rencontrant Béranger, lui dit : « Monsieur, j'ai lu toutes vos chansons... » Béranger leva le doigt en geste de protestation : « Non ! pas toutes, Monseigneur ! » — L'archevêque sourit, très heureux. Ils avaient vécu tous deux, une minute, en plein XVIIIe siècle.

Victor Hugo fut moins heureux le jour où il dit, à propos d'une insurrection qu'on méditait : « S'il se trouvait quatre jeunes gens décidés à descendre dans la rue pour soulever le peuple... je serais le cinquième. » — Ah ! ah ! « Je serais le cinquième » est susceptible de deux interprétations. Nous sommes sur le seuil de la gaffe.

Voltaire lui-même a fait quelques gaffes, même en paroles ; car en actes il en fit beaucoup, et de fortes. Il écrit un jour à Frédéric : «... On dit que le colonel Camas est mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major Knobertoff a eu au moins ce triste honneur, dont Dieu veuille préserver Votre Majesté ! » — Dieu veuille préserver Frédéric de mourir sous les yeux de Frédéric ? Dieu n'aura pas beaucoup de peine à empêcher cela.

Une autre fois Voltaire écrit à la présidente de Bernières : « Mettez la main sur la conscience et avouez que vous avez été quelquefois un peu gourmande. C'est un vilain vice. Je vous dirai, comme Voiture :

> Que vous étiez bien plus heureuse
> Quand on vous voyait autrefois,
> Je ne veux pas dire amoureuse ;
> La rime le dit toutefois.

« Aimez et mangez un peu moins. »

Diantre ! Il y a amphibologie. Cela veut dire : « Mangez un peu moins ; et aimez. » L'ensemble du texte l'indique et c'est pour cela que je l'ai cité tout entier. Mais il y a tout de même amphibologie et à comprendre dans l'autre sens, Madame la Présidente pourrait répondre : « Eh bien ! dites donc ! insolent ! » C'est une gaffe par obscurité de la tournure.

On ne saurait mettre trop de soin à éviter la gaffe.

Le *Paris-Parisien* ne peut mettre en garde que contre les gaffes usuelles, bien entendu : demander des nouvelles du mari dans la maison d'une divorcée ; parler de ménage à trois quand on est avec Madame Monsieur et son ami d'enfance, etc. Edouard Hervé, qui était très homme d'esprit et très avisé homme du monde, quand il recevait à dîner quelqu'un qui n'était pas de son commerce habituel, se constituait avec soin antigaffe ou paragaffe. Il disait : « Celui-ci là-bas, c'est M. un tel. Ne pas lui parler de telle chose... Celle-ci plus loin, c'est Madame X... Ne pas lui parler de ceci. » — Un jour je finis par lui dire : « Dites-moi donc plutôt de quoi il faut parler, ce sera plus court. »

— Hélas ! mon ami, dans le monde, il faudrait plutôt ne rien dire du tout. Et encore on ferait des gaffes d'attitude. »

Le *Paris-Parisien* fait comme Hervé. Il prévient le plus possible, sans se flatter de parer à tout. Il est antigaffe général. Il donne, ma foi, à cet égard, des conseils qui sont non seulement d'un homme du monde (d'autant mieux que l'auteur est, je crois, une femme), mais qui sont d'un moraliste un peu désenchanté, mais très fin.

« Ne jamais donner un conseil. Chacun se croit très intelligent à Paris et se méfie de son prochain. »

— « Ne s'étonner de rien. »

— « Ne jamais rappeler à un ami les confidences qu'il vous a faites. »

— « Savoir écouter une vieille histoire et lui faire un succès, même si elle est de vous. »

— « Ne jamais inviter deux grands hommes à la fois : l'un sera toujours mangé par l'autre, et c'est le mangé qui aura une indigestion. »

— « Ne pas inviter une personne à venir vous voir dès la première rencontre. » — C'est en effet le moyen pour qu'elle ne vienne pas, même invitée à la dixième.

— « Ne jamais répéter une question dans un salon si le Parisien n'y a pas répondu à la première. »

— « La grande distinction, en toutes choses, est la *simplicité chère*. » — Excellent ceci, et admirable comme définition. Il faut que tout ce que l'on a et tout ce que l'on porte *ne vous distingue pas*, et qu'au second regard tout le monde s'aperçoive qu'il n'est pas cependant à la portée de tout le monde. Fénelon disait du style : « Je veux un sublime si familier et si simple que chacun pense d'abord le devoir trouver sans peine, encore qu'il soit très difficile de le trouver. » Appliquez cela à toute la vie.

— « Ne pas dire : « Monsieur le comte, Monsieur le marquis, Madame la baronne », mais : « Monsieur »

et « Madame. » Le seul titre qui se donne toujours est « Monsieur le duc ». On peut dire : « comte », « baronne », ce qui marque déjà une sorte de familiarité. » — Je crois même qu'il ne faut jamais dire « comte » ni « baronne », ce qui en effet est à la fois familier et poseur. Les titres ne doivent jamais (sauf Monsieur le Duc, qui est une manière de dire, à peu près, Monseigneur) être ni *prononcés* ni *écrits*. Ils ne doivent paraître que sur l'adresse des lettres, parce qu'alors, parce que là, ce n'est ni au comte ni à la baronne qu'on s'adresse, mais aux intermédiaires, à qui on ne saurait trop marquer le respect qu'on a et qu'ils doivent avoir pour la personne à qui l'on écrit. Sur les adresses il ne faut jamais manquer de mettre les titres. Le *Paris-Parisien* a oublié cela.

« — Savoir être aveugle quand on rencontre une dame de ses amies, dans une rue et à une heure pas ordinaire, très voilée, etc. » — Évidemment. Mais la question, la terrible question du salut aux dames dans la rue? Je cherchais fiévreusement. Je n'ai pas trouvé. Faut-il saluer une dame que l'on croise dans la rue? Cela peut être horriblement indiscret. D'un autre côté, c'est bien impoli de ne pas le faire, ou plutôt la politesse qu'il y a *à ne pas le faire* peut n'être pas comprise. Cela, vous savez, ç'a été la torture de ma jeunesse. Je n'en suis pas mort; mais je m'en étonne. Si vous tenez à ce que je vous dise quelle était ma pratique, je vous dirai *qu'en principe* je ne saluais jamais. Je ne saluais que quand un signe, un air, un rien dans la physionomie, un huitième de quart de sourire, un regard jeté sur moi, m'autorisait à saluer, me disait : « Vous ne serez nullement indiscret en me reconnaissant. » C'est vous dire que je saluais presque toujours. Mais enfin, en principe, je ne saluais jamais. Mais encore je reconnais que la question est terriblement difficultueuse. Je n'ai jamais lu une bonne consultation sur ce sujet. J'aurais été reconnaissant à l'auteur du *Paris-Parisien* s'il m'en avait donné une.

Et la question de la canne et du chapeau au salon? Autrefois on gardait canne et chapeau au salon et je suis partisan de cette coutume. L'usage actuel est de se présenter sans chapeau ni canne, comme si l'on était le maître de la maison, ou un domestique. Je trouve cela absurde; mais enfin j'aurais voulu savoir par le *Paris-Parisien* si c'est décidément une « gaffe » d'entrer au salon sa canne et son chapeau à la main. Il y a quatre cas : Entrer sans chapeau ni canne — entrer avec chapeau et canne — entrer sans canne, mais avec chapeau — entrer sans chapeau, mais avec une canne. Je reconnais que ce dernier est la gaffe la plus divertissante qu'on puisse commettre. Mais le second cas et le troisième sont-ils vraiment crimes de lèse-majesté mondaine? Je voudrais être éclairci là-dessus.

Et enfin il y a un oubli grave dans le *Paris-Parisien*. Tout chapitre intitulé *Gaffes à éviter* doit commencer par ces mots : Article premier : « Il ne faut jamais parler de soi. » — Songez que parler de soi est la gaffe essentielle, parce que c'est la gaffe permanente. Tout homme qui parle de lui, parle toujours de lui et ne peut pas parler d'autre chose que de lui. Tout homme, donc, qui parle de lui est le gaffeur permanent, indéfini, perpétuel et éternel. Il n'est pas un gaffeur; il est le gaffeur; il n'est pas l'homme qui fait des gaffes, il est l'homme-gaffe.

Or, songez que ce défaut, que le Parisien n'a pas du tout ou, si vous voulez, presque pas du tout, est le travers presque universel de peuples entiers, dans une partie de l'Europe que la charité m'interdit de désigner; et le travers presque universel, aussi, d'une quasi-moitié des provinces françaises. C'est à lui, beaucoup plus qu'à l'accent, que le Parisien reconnaît la nationalité où la province d'un nouveau venu. Et notez encore que le défaut est insupportable au Parisien et horripile la Parisienne.

Et remarquez, de plus, qu'il est peut-être le plus dangereux des défauts, parce qu'il est contagieux. Avisez un des malheureux qui sont affligés de cette affection; causez avec lui; abandonnez-vous un peu. Lui parti, réfléchissez, rassemblez vos souvenirs. Vous vous apercevrez qu'il a parlé tout le temps de lui, et, vers la fin de la conversation, *vous aussi!* Je fais le pari. Dix-neuf fois sur vingt, si vous êtes attentif et si vous êtes sincère, vous reconnaîtrez que c'est vrai.

Pour tant de raisons, il était nécessaire que la gaffe suprême, que la gaffe absolue fût signalée en tête du chapitre des gaffes dans un manuel du bon ton et du tact. L'auteur du *Paris-Parisien* me dira : « Oh! il ne faut pas parler de soi... cela va sans dire! » Hé! hé! comme disait Talleyrand au Congrès de Vienne : « Ça va encore mieux en le disant. »

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

LE NATIONALISME EN RUSSIE [1]

Au commencement de l'année dernière, le gouvernement impérial russe approuvait les statuts d'une nouvelle association, le *Rousskoe Sobranié* (*Club* ou *Société Russe*). Un peu plus tard, il prononçait la dissolution d'une autre association pétersbourgeoise,

(1) La *Revue Bleue*, qui, conformément à sa tradition, est ouverte à toutes les idées, a tenu à publier cet article très documenté d'un journaliste russe en lui laissant son caractère personnel et indépendant.

la « Caisse de secours et de retraite des littérateurs et publicistes », laquelle, malgré son caractère professionnel mutualiste nettement déterminé, avait fini par s'attribuer un rôle politique encombrant.

L'écho des discussions qui s'y tenaient arriva jusqu'au grand public sans que le gouvernement se départît de la neutralité qu'il s'était imposée vis-à-vis des manifestations politiques, cosmopolites et antinationales de cette association. Il ne se décida à agir que lorsque celle-ci eut enfreint une disposition légale régissant la presse et une ordonnance du ministère de l'Intérieur, lors des troubles universitaires.

En France, on apprécia diversement cette mesure. En Russie, elle fut presque universellement approuvée — en dehors, bien entendu, du clan dit « libéral », plus turbulent que nombreux, et peu influent sur la masse. Ce clan libéral comprend d'une façon générale tous les adversaires de l'autocratie, de l'orthodoxie et du nationalisme. On appelle aussi en Russie : « occidentaux », les libéraux. Donc, le mot : *libéral* en Russie ne correspond point au sens qu'en France on a l'habitude de lui donner. Les « libéraux » russes attaquent violemment les libéraux progressistes français et approuvent exclusivement la doctrine des radicaux socialistes.

Le *Rousskoe Sobranié* constitue, depuis l'avènement d'Alexandre III, la première réaction nationale issue de l'initiative privée contre l'agitation intellectualiste-antinationaliste, ou libérale, agitation qui, depuis l'avènement de Nicolas II, se manifeste, malgré des échecs réitérés, avec une vivacité croissante. La raison de ce mouvement antinational toujours plus vif ne réside pas, comme on pourrait le croire en Occident, dans le réveil des passions populaires restées étouffées sous la main de fer d'Alexandre III, mais bien dans l'opinion, nullement justifiée d'ailleurs, parmi les meneurs de l'opposition, que l'empereur actuel n'étant pas fidèle à la politique de son père (ou du moins n'ayant pas la même fermeté de caractère) il serait par conséquent possible de l'entraîner, malgré lui, dans la voie des concessions. C'est en connaissance de cause que les opposants ne cherchent pas à soulever les masses, mais se contentent d'entretenir un état d'incertitude et de malaise grâce auquel ils espèrent agir sur l'esprit de l'empereur et s'emparer ainsi du gouvernement comme avant 1863. Il est important de dire que le peuple est très hostile aux manifestations d'étudiants qui constituent l'armée agissante de l'opposition. On peut s'en rendre compte par ce fait : lors des derniers troubles, des paysans des environs de Moscou voulurent envahir la ville pour y massacrer tous les étudiants. Au lendemain de l'assassinat d'Alexandre II, dans plusieurs villes de province, les étudiants n'osèrent pas se montrer dans la rue, dans la crainte de la fureur des petits commerçants et industriels.

Dans ces conditions, le pouvoir n'aurait eu qu'à laisser faire pour se débarrasser de ses ennemis.

C'est pourquoi les libéraux, au lieu de s'adresser au peuple, ont recours aux éléments très mélangés qui se trouvent parmi les étudiants et qu'il ne faudrait pas confondre avec toute la classe studieuse de Russie, puisque c'est toujours une minorité, comme le prouvent les scrutins des réunions secrètes, qui fait et impose à la corporation la politique intransigeante. Ceux qui ne se soumettent pas aux décrets de cette sorte de comité de salut public sont l'objet d'une brimade sauvage. Il s'agit pour les meneurs d'entretenir l'agitation coûte que coûte, de désorienter l'opinion publique qu'ils ne peuvent conquérir, et de faire croire que le gouvernement, impuissant à dominer la situation, hésite jusqu'à paraître céder à leurs revendications. C'est sur le compte de l'intimidation qu'ont été placées toutes les mesures de clémence ordonnées en faveur des fautifs.

Est-il besoin de dire que cette tactique trahit une méconnaissance radicale du caractère national et des principes gouvernementaux de Nicolas II. Le tsar actuel suit scrupuleusement la politique de son père qui, par son esprit national, a conquis l'adoration de son peuple ; — j'entends par peuple la masse considérable qui *sent* à la russe et reste attachée aux traditions. En démontrant qu'on peut parfaitement gouverner la Russie selon son génie national propre et contre les préceptes importés de l'étranger, Alexandre III a rendu impossible tout retour aux errements antinationaux d'antan.

Pour montrer avec quelle légèreté déconcertante on répand les bruits les moins fondés sur l'état des esprits en Russie et la politique du tsar, je citerai seulement le fait suivant que je tiens directement d'un ancien ministre des Affaires étrangères français qui se trouvait à Pétersbourg lors des obsèques d'Alexandre III. A ce moment, les « libéraux-occidentalistes » de Russie faisaient courir des bruits persistants sur de prétendues velléités constitutionnelles attribuées au jeune souverain. Le correspondant d'un journal parisien qui constitue en France la plus haute autorité en matière de politique extérieure vint trouver le ministre en question pour lui avouer confidentiellement qu'à l'occasion de la réception des *zemstvos*, sorte de conseils généraux, Nicolas II proclamerait la constitution. Le ministre, qui connaissait fort bien le nouveau tsar pour lui avoir parlé à maintes reprises au temps où il était encore grand-duc héritier, chercha à détromper le journaliste emballé : « Je connais bien les sentiments de l'empereur, je viens encore de le voir il y a quelques jours ; je puis vous assurer qu'il n'a nullement les idées

qu'on lui prête et qu'il suivra entièrement la politique de son père. »

La réception des *zemstvos* eut réellement lieu fin janvier 1895 et Nicolas II, répondant à l'allocution de la délégation de *Tver*, où fut faite une allusion discrète aux bruits susmentionnés, déclara ces racontars dépourvus de bon sens et insista avec une fermeté des plus catégoriques sur le maintien intégral du pouvoir autocratique.

Les paroles sévères prononcées par le souverain à cette occasion et qui contrastent avec l'habitude du tsar de s'exprimer avec douceur dans la forme, tout en restant ferme sur le fond, témoignent de l'irritation qu'avaient dû lui causer les manœuvres tendant à induire la nation en erreur.

*
* *

Malgré cette déclaration catégorique, les « libéraux-occidentalistes » ne désarmèrent pas. Ils cessèrent seulement de s'attaquer à l'autocratie, le premier des trois principes fondamentaux traditionnels, inséparables, formulés à la fois par Nicolas II et les slavophiles démocrates de Moscou : *autocratie, orthodoxie, nationalisme*, pour concentrer leurs efforts contre les deux autres. La lutte contre l'orthodoxie et le sentiment religieux en général a pris surtout de l'ampleur et de la précision à la suite de la publication des derniers ouvrages du comte Léon Tolstoï, qui, après s'être contenté de prêcher les théories qui lui sont chères sans s'attaquer par trop violemment à la croyance d'autrui, s'est imposé la tâche de détruire l'Église chrétienne. Se servant de la renommée de cet écrivain, les « libéraux » s'acharnèrent avec une animosité toute particulière contre l'idée religieuse ; mais, par un illogisme caractéristique, ils s'attaquèrent seulement à l'orthodoxie, laissant de côté, favorisant au besoin, le catholicisme, le judaïsme et les autres religions, comme s'ils voulaient montrer que leur animosité antireligieuse n'était pas le résultat d'une sincère conviction philosophique, nécessairement tolérante, mais de la haine pour la croyance de la majorité de leurs concitoyens, laquelle fait corps avec les traditions nationales.

Tolstoï a perdu dans cette campagne la popularité dont il jouissait en Russie : la majorité du peuple russe ne pouvant considérer comme un grand écrivain celui qui veut être avant tout le blasphémateur de ce qui est sacré. Aussi les exploiteurs de l'ancienne popularité de Tolstoï ont cessé d'invoquer le nom de ce dernier, concentrant leurs efforts dans une lutte pour la *liberté de propagande religieuse* qu'ils ont dénommée la liberté de conscience. Ce mouvement, comme aussi les autres actes des « libéraux », est entretenu par une partie de la noblesse, à l'exclusion de la bourgeoisie et de la classe rurale, et c'est un maréchal de noblesse, M. Stakhovitch, qui est allé le plus loin dans cette voie.

En Russie, le gouvernement est partisan sincère, non seulement de la liberté de conscience, mais aussi de la liberté en général ; mais il l'entend autrement qu'en Europe occidentale. Le gouvernement russe estime que la première condition pour la jouissance équitable de la liberté de conscience et d'opinion, consiste dans le respect de celle d'autrui. Sans cette restriction, il n'y a pas de liberté possible, et l'on arrive, au nom de cette même liberté, à la tyrannie la plus effroyable, à l'intolérance.

Toutes les religions sont et doivent être également respectées en Russie ; il est défendu de les outrager. Les orthodoxes sont obligés de se conformer à cette règle tout comme les autres. Mais, par contre, la loi défend également tout acte de propagande, car le gouvernement impérial estime que la propagande ayant pour but d'imposer la croyance du propagandiste à une autre personne, constitue par cela même un attentat à la liberté de conscience d'autrui. Le Russe est, en principe, extrêmement tolérant, et les grands défenseurs de l'orthodoxie, comme le procureur impérial, près le Saint-Synode, M. Pobédonostseff, ont démontré à maintes reprises que cet esprit de tolérance est le résultat de la répugnance traditionnelle de l'église orthodoxe à la propagande de conversion faite par les étrangers (1). Le Russe orthodoxe est si peu choqué des doctrines et des pratiques religieuses des confessions différentes de la sienne, qu'individuellement les non-orthodoxes baissent même dans son estime s'ils se montrent peu respectueux de leur propre croyance. J'ai souvent entendu des paysans faire des reproches à des Juifs, et les appeler mauvais Juifs, quand ils transgressaient les préceptes connus de leur église, en ne respectant pas, par exemple, le sabbat.

Il en est de même pour la liberté politique. Tout le monde a le droit de dire et d'écrire ce qui lui convient, autant que ces factums ou ces discours gardent un caractère de simples dissertations, sans élément d'injures et sans appel à la violence. Dès que cette limite est transgressée, le gouvernement impérial estime que l'harmonie paisible de la vie publique, dont la sauvegarde est son but suprême, se trouve compromise et qu'il y a lieu d'en prévenir les conséquences.

A cela il faut encore ajouter que le mouvement d'opposition a un caractère éminemment aristocratique, tandis que le régime tsarien, basé sur les principes d'autocratie, d'orthodoxie et de nationalité, est

(1) Voir à ce sujet la lettre de M. Pobédonostseff adressée par ordre d'Alexandre III à une demande des protestants suisses en faveur de la liberté de propagande (*Journal de Saint-Pétersbourg*, mars 1887).

au contraire essentiellement démocratique. Le tsar se réclame d'abord des idées chères au peuple, idées et traditions conservées pieusement de père en fils, à travers des siècles [1].

Les aristocrates « libéraux » n'ont, dans leur orgueil d'intellectuels, que du mépris pour la « plèbe inculte » et la constitution qu'ils réclament serait purement aristocratique, puisque la noblesse seule serait admise à gouverner. (Voir à ce sujet les récentes manifestations aristocratiques dans les zemstvos, notamment les théories de Stakhovitch invoquant en faveur de la noblesse le droit traditionnel du moyen âge à se partager le pouvoir avec le souverain.) Or, le paysan et le bourgeois russe détestent par-dessus tout la domination du noble. Le paysan surtout sait que le tsar l'avait libéré et qu'il a tout à attendre du pouvoir impérial et tout à craindre de son concurrent, le noble. Quand Alexandre II fut assassiné, le peuple attribua aussitôt ce crime aux nobles et aux intellectuels, qui, pour lui, sont à la fois des étrangers et des ennemis; il faillit en écharper plusieurs. Peu après l'assassinat d'Alexandre II, un grand propriétaire noble, en rentrant dans son château, fut accueilli par les paysans avec cette apostrophe : « Tiens, *barine* (maître), te voilà rentré, nous te croyions pendu pour avoir assassiné le tsar! »

Dans les milieux ouvriers, cet état d'esprit est moins prononcé; mais il serait encore plus inexact de prétendre que les travailleurs des usines sont des ennemis résolus du tsarisme. Leurs grèves sont en grande partie des protestations contre l'inhumanité des patrons étrangers, des Belges principalement qui traitaient les ouvriers russes comme de véritables bêtes de somme. Ils se révoltent aussi, comme ailleurs, pour obtenir une augmentation de salaire. Alors, très souvent, le gouvernement les protège, comme lors de la grande grève qui éclata, il y a dix ans, à Pétersbourg, lorsque M. de Witte, après le rétablissement de l'ordre (car le gouvernement impérial ne peut pas traiter avec des révoltés), imposa aux fabricants les desiderata essentiels des ouvriers. Il en est de même aujourd'hui. Je citerai seulement, comme preuve, un récent article de la *Gazette de Francfort*, organe du capitalisme international et des tendances politiques radicales, particulièrement hostile, au régime actuel en Russie. Dans cet article, écrit d'après des communications reçues de Russie, le journal en question se plaint des encouragements que les ouvriers reçoivent de la part des agents gouvernementaux dans leur campagne contre les fabricants, et accuse les ministres russes de démagogie anarchiste. Il les aurait accusés de tyrannie réactionnaire dans le cas contraire.

L'agitation des ouvriers, aussi bien que celle des paysans (on sait que ces derniers ont été poussés par un faux ukase impérial), n'ont absolument aucun caractère antigouvernemental et encore moins antitsarien. Or c'est cela que prétendaient tout d'abord la plupart des journaux sur la foi de dépêches londoniennes.

Il faut bien le dire, le gouvernement impérial est si complètement le maître qu'il n'est d'aucun parti ni d'aucune doctrine. Il a simplement en vue les intérêts du tsarisme, de la patrie et du nationalisme russe, et juge les incidents qui se produisent selon une justice impartiale, tantôt en faveur des puissants, tantôt en faveur des faibles mais avec une prédilection plus prononcée pour ces derniers, parce qu'elle lui est commandée par le christianisme. L'ouvrier russe le sait, c'est pourquoi il se révolte parfois contre les fonctionnaires, « mauvais serviteurs du tsar », comme il les appelle, mais jamais contre le pouvoir autocratique. C'est pourquoi aussi, dans les assassinats politiques, on trouve constamment la main des étudiants, mais jamais celle des ouvriers, comme c'est le cas dans les pays occidentaux, où les anarchistes actifs se recrutent principalement parmi les travailleurs.

* * *

Il ne faudrait pas conclure de tout cela que la noblesse russe tout entière est acquise aux idées dites « libérales. C'est dans une partie de la noblesse que, vers 1840, fut formulé le programme politique nationaliste. Cette partie entama la guerre aux idées de la noblesse dissidente, qui se targuait d'idées libérales et cosmopolites. Cette fraction de la noblesse nationaliste, dite slavophile, abandonna sa morgue aristocratique et se rapprocha du peuple, resté indemne du servage intellectuel de l'Occident. Ils s'étaient pris d'affection pour ce peuple qui leur parlait dans chaque manifestation de sa vie, de la grandeur de leur race et de leur patrie, tandis que le monde intellectuel ne leur parlait que des gloires de l'étranger [1]. De là une tendance démocratique

[1] Anatole Leroy Beaulieu qui, dans son œuvre *l'Empire des Tsars et les Russes*, a produit un réquisitoire aussi violent que peu fondé contre le tsarisme et le nationalisme en Russie, a été néanmoins obligé de convenir qu'entre les préceptes des Evangiles et le caractère russe, il y a une telle concordance que souvent il est difficile de déterminer ce qui dans la nature du peuple revient à la doctrine du Christ et ce qui provient du tempérament national.

[1] Le nationalisme est [illegible] démocratiques, tandis que [illegible] aristocratique, la masse de la population conservant toujours ce que l'intellectuel perd dans le contact avec l'étranger. On l'a vu aussi tout récemment en France, lorsque les partis nationalistes, conformément aux conditions de la lutte politique, invoquaient la suprématie du suffrage universel qui est la démocratie, contre le parlementarisme qui est aristocratique.

très prononcée chez les slavophiles qui alla jusqu'au port du costume national conservé par les paysans, idée qu'Alexandre III réalisa en partie dans l'administration et à la cour. On sait qu'à cause de ses tendances populaires antiparlementaires et de l'affection dont il jouissait auprès de la nation, il fut dénommé par ses adversaires le *Tsar des Moujiks*.

La lutte entre les deux courants « slavophile » et « occidentaliste », comme on les appelait au début, se dessina particulièrement sous le règne d'Alexandre II dont la politique hésitante avait encouragé la guerre des partis, jusque-là inconnue en Russie. A ce moment, les occidentaux étaient au pouvoir et faisaient rudement sentir leur main de fer à leurs adversaires, espérant écraser définitivement la slavophilie et les slavophiles. C'est le contraire qui arriva, et l'on vit un simple journaliste patriote, le célèbre Michel Katkoff, renverser par sa plume un ministère et un régime.

C'était en 1863. La révolution polonaise, peu dangereuse par elle-même, provoquait une intervention diplomatique de l'Europe basée sur les décisions du Congrès de Vienne de 1815 (lequel stipulait la création d'un royaume polonais sous la souveraineté des tsars russes). La situation était devenue critique à Saint-Pétersbourg. Allait-on céder à l'Europe ou bien brusquer les choses au risque de provoquer une nouvelle croisade occidentale? Les « occidentaux » au pouvoir poussaient à la soumission et à la reconnaissance de la suprématie intellectuelle de l'Europe. D'autres personnages, fonctionnaires avant tout, se trouvaient encore trop sous l'impression de la guerre de Crimée et conseillaient la prudence.

C'est alors que, dans son indignation patriotique, Katkoff publia, dans la *Gazette de Moscou*, son fameux article : *La patrie en danger!* L'effet de cet article fut foudroyant. Toute la Russie frémit d'indignation devant la tentative des puissances occidentales de placer le tsar et le pays sous une sorte de tutelle, et l'attitude traitresse des ministres « libéraux ». Nobles, marchands, paysans se groupèrent étroitement autour de l'empereur qui leur apparut plus que jamais la personnification de la patrie. Ils étaient prêts à tous les sacrifices. La vue de ce mouvement remplit d'énergie le tsar et ses conseillers fidèles. Le ministre Valouieff, chef des libéraux, dut se retirer, et Gortchakoff répliqua aux puissances étrangères qu'il n'avait rien à leur répondre puisque l'affaire des Polonais révoltés ne regardait que la Russie.

Le régime libéral disparut pour ne reparaître qu'un instant après la guerre onéreuse de 1877-78. Sous le règne énergique d'Alexandre III, la société russe s'habitua à voir la cause nationale confiée à la sollicitude du pouvoir. Il s'ensuivit un relâchement dans les milieux privés patriotiques, encouragé encore par la désagrégation de l'agitation « libérale », qui, à un moment, disparut même entièrement. La recrudescence présente de ce mouvement libéral qui semble vouloir ressusciter l'époque troublée d'Alexandre II, électrise les éléments patriotiques, et ce réveil trouve son expression dans la constitution du *Rousskoe Sobranié*.

Ce n'est point par un simple effet du hasard que, parmi les fondateurs de cette société se trouve le général Visarion Komaroff, directeur du *Svèt*, un des collaborateurs de la première heure de Michel Katkoff et que, parmi ses membres les plus éminents, la nouvelle société compte Mme Katkoff, la veuve du grand tribun nationaliste, de même que son neveu Michel Katkoff, professeur de droit romain à Jaroslav et ex-directeur de la revue *Rousski Vestnik* (Messager russe), que Katkoff dirigeait en même temps que la *Gazette de Moscou*. Les tsars figurent comme premiers souscripteurs de ces deux publications.

Peu de temps après la fondation du *Rousskoe Sobranié*, je me trouvais dans le salon diplomatique d'un ministre plénipotentiaire qui, avant de venir à Pétersbourg, avait représenté son pays en France. On cherchait à déterminer le caractère exact de la nouvelle société et quelqu'un qui venait de rentrer de Paris, s'écria : « Mais, au fond, c'est la *Ligue de la Patrie Russe*. » Le mot fut colporté et fit fortune.

Il y a incontestablement quelques ressemblances, au point de vue nationaliste, entre les tendances des deux associations française et russe, quoique leurs moyens d'action diffèrent autant que la vie publique de la Russie diffère de celle de la France. Cependant leurs préoccupations politiques sont différentes.

Le mot « nationaliste » sert communément à désigner les adhérents à la ligue française, ce mot l'exprime bien imparfaitement. Mais l'idée dominante qui a abouti à la formation de cette ligue n'était pas née de la nécessité de fortifier et de défendre la nationalité française contre des attaques ouvertes ou cachées, parce que c'était moins l'idée de la nationalité que celle de la patrie française qui fut traînée dans la boue. De farouches « antinationalistes » ne récusaient pas leur qualité de Français ; ils prétendaient même pouvoir la garder tout en reniant leur patrie. Aussi leurs efforts tendaient surtout à effacer le prestige de cette dernière et à la désarmer autant que possible vis-à-vis de l'étranger par la désorganisation de ses forces militaires. C'est pourquoi il conviendrait peut-être mieux d'appeler « patriotes » les ligueurs de M. Lemaître. Ce nom aurait aussi l'avantage, en ressuscitant des souvenirs d'il y a cent ans, d'effacer les équivoques qui se sont attachées au mot « nationaliste ».

En Russie, au contraire, l'idée de la patrie est hors

de discussion. Personne ne songe à l'abolir, ni à licencier l'armée ; mais les cosmopolites russes désirent que cette Russie, dont ils respectent le maintien, devienne aussi peu russe que possible, et cela pour deux raisons différentes, selon que les adeptes de cette doctrine appartiennent à l'une ou à l'autre des deux catégories dont se compose leur armée. La première catégorie comprend des personnes d'origine russe qui, par une sorte d'intellectualisme mal compris, ont conçu, par haine de leur race, un amour irrésistible pour celle des autres. Ce sont des fanatiques avec lesquels on ne peut pas discuter. L'autre catégorie se compose d'individus qui combattent l'extension de l'esprit et de la conscience nationale russes, parce que n'étant pas russes eux-mêmes, ils se voient, par cette évolution, exclus de la direction des affaires publiques. Les principaux opposants de ce groupe sont les Allemands, surtout ceux de la noblesse des provinces baltiques, et les Juifs.

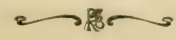
Les Allemands qui, à un certain moment détenaient les hautes fonctions administratives et les emplois intellectuels de la Russie, ne peuvent oublier la perte d'une situation aussi privilégiée et veulent la reprendre. Ils cherchent à persuader les milieux dirigeants que, étant des sujets tout aussi fidèles que les vrais Russes, ils sont supérieurs par leurs aptitudes d'organisateurs. Au fur et à mesure qu'on est édifié sur le chapitre de leur fidélité, par des exemples analogues à celui du colonel Grimm et de bien d'autres encore, on préfère ne pas laisser aux Allemands la tentation de servir leur patrie d'origine aux dépens de la patrie d'adoption.

Les Juifs n'ont jamais exercé une influence sur l'État russe, mais sachant que les bonnes finances dépendent d'une bonne politique, cette race ambitieuse et insatiable désire mettre la main sur la société russe pour la rendre plus accessible aux conceptions du judaïsme et faciliter ainsi sa propre activité dans l'empire.

C'est au nom de la civilisation que ces éléments disparates marchent à l'assaut, non de la patrie mais de la nationalité russe, les uns dans le désir de l'éliminer entièrement, les autres dans le but de lui inculquer un esprit judéo-germanique qui n'est pas le sien.

Ni l'État ni la nationalité russes n'ont à craindre ces adversaires, mais ils sont obligés d'en écarter l'action afin de ne pas laisser subir un arrêt prolongé à l'évolution nationale indispensable à la grandeur de la Russie et du génie slave.

I. V. Povoïni.



LE PROBLÈME DE LA RESSEMBLANCE

DANS LE PORTRAIT FÉMININ MODERNE

La notion de la ressemblance est, dans le portrait, celle à qui le plus grand nombre se réfère pour juger de l'excellence d'une œuvre. Et lorsque le public ne connaît pas l'original, il se réfère à une autre notion, celle de la beauté.

Ce qu'on entend devant un portrait de femme, au Salon, c'est invariablement ces deux phrases : « Ce n'est pas elle », ou « Je n'aime pas cette figure ; elle n'est pas belle. » Or, cette exigence de beauté est absolument illogique puisqu'en présence de la représentation d'un être elle rend le talent du peintre responsable des tares de la personne qu'il peignit. Et de plus cette beauté, subordonnée au goût de chacun des milliers de visiteurs, est une croyance sans repère et sans criterium, la plus vaine des notions sophistiques.

Il faudra bien du temps pour arracher de l'esprit des passants l'idée d'une beauté canonique qui y fut déposée par des siècles de classicisme néo-grec, et qui tend à leur faire comparer tout visage à une sorte de modèle abstrait, international, composé d'un certain nombre d'éléments de proportion qu'on respecte sans savoir pourquoi. Car le nombre de gens qui tombent amoureux d'une femme construite comme la Diane chasseresse ou la Vénus de Milo est infiniment restreint auprès de ceux qu'attire une beauté de caractère, irrégulière, atténuant ses disproportions par l'intensité ou le caprice de son expression ; et pourtant ceux-là mêmes, au Salon, regardent avec respect une figure de M. Bouguereau, parce qu'elle est « belle », c'est-à-dire montre en tous ses traits le nombre de millimètres décrété canonique par l'Académie.

La notion de beauté est essentiellement transformable avec les mœurs, le genre des énergies demandées à l'organisme, l'évolution de la sensibilité. Relativement à l'homme, d'ailleurs, cette obstinée référence à un idéal périmé est devenue beaucoup plus rare, et ce n'est pas sans une certaine nuance d'ironie que nous verrions se promener en jaquette l'Antinoüs : à moins qu'il ne soit lutteur ou barriste, nous prononçons pour d'autres motifs le nom de beauté à propos d'un homme ; nos motifs sont purement d'ordre expressif, et le « beau garçon » se range implicitement dans une catégorie sociale limitée. Les femmes s'attardent davantage à cette catégorie, car elles ont l'esprit traditionnel très développé. Mais presque universellement aujourd'hui dans l'art le nom de beauté s'accole à un élé-

ment de signification morale. Le « caractère » remplace l'ancien canon géométrique.

Quant à la notion de la ressemblance, elle semble vérifiable d'emblée au gros du public : en réalité, elle est presque aussi vague que la première. Ressembler, pour un portrait, c'est offrir un terme de comparaison aux diverses idées que les amis du modèle s'en sont faites, de façon que toutes ces idées puissent y adhérer. Voilà un premier degré d'analyse de la ressemblance. Mais c'est aussi établir un terme de comparaison entre les diverses idées que le modèle se fait de lui-même ; idées qui imposent à son physique, sous l'impulsion des pensées, de successives modifications. Voilà un second terme, et il ne rejoint pas toujours le premier. Il est des portraits où le modèle se reconnaît alors que les autres êtres ne le reconnaissent guère ; il en est, au contraire, qui font dire à tous le « C'est bien elle » superficiel, et où il ne voit rien de lui-même. Ceux-là sont les plus répandus. Le peintre s'y est borné à faire l'office d'un appareil photographique en reproduisant les plans, les volumes, les ombres, les lumières du visage, comme d'un vase ou d'un objet quelconque. Les premiers portraits sont les plus rares : l'artiste, sur ce préalable établissement de l'aspect physique, a su rendre visible la pensée la plus fréquente du modèle, celle qu'il s'obstine à garder pour soi et qu'attire, qu'aimante, que violente le regard du peintre en ces sortes de luttes d'âmes et de volontés que sont les séances de pose. Et un dernier terme de la ressemblance, c'est enfin trouver un terme de comparaison entre la créature qui a posé et ses ascendances, son hérédité, et aussi entre elle et les idées générales que le peintre s'est faites sur les types humains dont elle procède. Ceci est la forme supérieure, presque philosophique, de la ressemblance. C'est prendre acte d'une créature passagère pour fixer l'expression plastique d'une pensée ou d'une passion permanentes qui s'y incarnèrent un moment. Un portrait de Ricard ou de M. Whistler peut ainsi être autant Mme de X... que « la Vanité », « la Passion », « la Mélancolie », semblable en cela d'ailleurs à tant de belles choses de l'art antique ou médiéval. On peut dire encore que de telles effigies sont celles de la névrose, de l'affection cardiaque, de la phtisie, documents suffisant à éclairer un physiologiste. Leur qualité de vérité générale, psychique et idéologique, s'adjoint à leur ressemblance individuelle, et tout être humain est le portrait d'instincts, de sentiments qu'il représente passagèrement.

On voit que le problème de la ressemblance est infiniment plus complexe que ne le pensent les visiteurs d'un Salon. S'agit-il d'une œuvre d'art avant tout? Alors nous devrons aller voir, non pas le portrait de Mme de X... mais bien « comment M. Whistler a compris et réuni les éléments d'art inclus en Mme de X... » et, dans ce cas, la ressemblance individuelle le cède à un intérêt plus élevé : nous irons voir comment un homme de génie a interprété une fois de plus le thème d'un être humain. S'il se trouve que peintre et modèle soient tous deux considérables (Carlyle par Whistler, par exemple), alors nous serons en présence d'une œuvre d'art absolument supérieure : rien de plus passionnant que ce conflit harmonieux entre deux fluides magnétiques puissants, celui de l'homme d'où émane le génie et celui du peintre qui y surajoute le sien. Mais s'agit-il du portrait habituel? Alors nous retombons de très haut. Il reste la copie de l'aspect : plus de synthèse, plus de généralisation. Le tableau s'en tiendra à deux tendances, au choix. Ou bien il insistera sur une des expressions les plus connues du modèle, et la fera prédominer ; ou bien il essaiera de résumer sur son visage l'ensemble de ses sentiments apparents. C'est, en somme, ce que fait la photographie, et les Salons sont pleins de photographies peintes. La ressemblance, en ce cas, est la reproduction plastique d'un organisme, auquel s'ajoute une moyenne de ses expressions, et cette moyenne ne peut être que médiocre puisqu'elle doit, pour « ressembler », être accessible aux souvenirs de tous ceux qui, familiers ou simples visiteurs, ont approché le modèle. Il en est de même dans le cas d'une expression unique : elle est forcément, pour satisfaire à la fausse conception de la ressemblance, d'une aimable banalité ; elle a dû être vue par tout le monde.

On conçoit donc que, pour échapper à ce préjugé, certaines femmes intelligentes aient cherché des expédients. Celles qui s'adressent à M. Whistler ou à M. Besnard, par exemple, s'en remettent à leur vision pour en apprendre « ce qu'elles sont au regard d'un homme qui pense profondément », et cette opinion peinte leur suffit. D'autres ont fait mieux : elles ont prié un artiste (Mme de Greffulhe et M. Helleu) de vivre auprès d'elles et de faire une trentaine d'études et de croquis dont l'ensemble les restitue en toutes leurs pensées et où ceux qui les connaissent choisiront tel ou tel aspect qu'ils préféreront retenir. C'est peut-être ce qu'on peut faire de plus intelligent : cerner l'idéal abstrait de la ressemblance, qui n'existe pas, par des approches et des frôlements dont tous dérobent un peu de vérité. Mais le moyen est peu accessible, et en général on a le portrait d'une minute de soi-même ou le portrait de ce que n'importe qui peut voir de soi.

Le vrai portrait cher à une femme sera toujours son miroir, et j'ai entendu une femme d'esprit dire très justement : « On ne peut pas avoir le même portrait pour son amant que pour les visiteurs. » Elle exprimait d'un mot l'oscillation du problème de

la ressemblance, qui trouve à l'une de ses extrémités la foule des portraitistes professionnels, et à l'autre quelques contemplatifs supérieurs.

*
* *

Ces réflexions nous conduiront à un autre ordre d'idées, qui ne seront pas inutiles pour envisager l'évolution moderne du portrait de femme. La principale de ces idées, c'est que le portrait féminin diffère profondément du portrait d'homme.

On a pu penser que le portrait d'une femme était toujours l'expression du désir qu'en éprouvait le peintre. L'effigie d'un homme, en effet, est toujours *sociale :* on n'y cherche pas la beauté (en quelque sens que soit pris le terme), mais l'expression, le caractère, l'élément moral tel que le commandent le rang et la fonction. Mais on peint une femme pour elle-même. La vue d'un portrait d'homme donne à penser. La vue d'un portrait de femme inspire des sensations esthétiques ou amoureuses, ou des sentiments, jamais des pensées ni des idées. Il y a, par conséquent, dans la représentation d'une femme, quelque chose de passif, un élément stable. Le portrait d'homme semble venir au spectateur, lui imposer une volonté : le portrait d'une femme attend qu'on vienne à elle. C'est une forme impersonnelle, le but d'un désir, un motif de lignes, de tonalités, de décors. Un homme existe par sa tête et ses mains; mais une femme est le seul prétexte qui reste au peintre d'adjoindre à l'étude sévère du caractère une fantaisie luxueuse et riante. Le portrait féminin à travers les âges, c'est l'histoire de la mode et c'est aussi l'histoire d'un des principaux mobiles de l'effort masculin, l'histoire des désirs de l'homme. Le portrait d'un soldat, d'un politique, d'un prêtre, c'est le signe de leurs actes, de leurs décrets, de leurs rêves qui nous sont évoqués. Mais l'effigie d'une femme est emblématique. Bien plus que l'autre, quand les noms ont été oubliés, elle reste une œuvre d'art que l'anonymat n'amoindrit pas. Elle s'embellit de tous les regards qui l'admirèrent. L'artiste n'y a pas poursuivi la recherche d'une pensée, mais celle des secrets de la forme, et si l'intelligence lui servait à comprendre la pensée du capitaine ou du poète, c'est seulement sa sensibilité, son émotion esthétique et amoureuse qui pouvait lui faire comprendre les subtiles déviations de la forme féminine. La femme qui pose comprend à merveille cet amour inconscient. Elle se défend contre le regard; vêtue ou nue, elle se rétracte et se ferme; au lieu que l'homme qui pose affirme son expression volontaire, elle tâche à céler la sienne et à n'offrir que celle qu'elle voudrait qu'on lui trouvât. Il y a duel de coquetterie et d'autorité mâle. Le regard de l'homme qui peint est aussi violent que le regard de l'amant, et eux seuls peuvent menacer l'orgueil d'une femme, ou l'exalter si elle est sûre d'elle. Car les convenances interdisent à tout autre homme de contempler une femme avec cette fixité, cette assimilation ardente. Aussi toute femme sincère conviendra que, sous le regard d'un amant ou d'un peintre, elle a éprouvé des sensations presque identiques, et il demeure entre elle et l'artiste un lien mystérieux : elle a été apprise par cœur, pénétrée, isolée des facticités de la politesse, considérée en elle-même avec vérité. Il lui en reste une vibration profonde, le sentiment d'une humiliation et d'une victoire se fondant intimement, c'est-à-dire les symptômes mêmes de l'amour. Et si nous envisageons un portrait de femme par une femme (ceux de Mme Vigée, par exemple), nous verrons un curieux échange des deux natures : il y a eu confiance, aveu mutuel de certaines nuances incompréhensibles à l'homme; l'expression en est modifiée : elle a quelque chose d'abandonné, la puérilité gaie naturelle à toute femme lorsqu'elle n'a ni à vaincre ni à être vaincue.

Cet ensemble de réflexions a différemment influencé les modernes.

La majorité d'entre eux a préféré considérer le portrait de femme, en dehors de la ressemblance et de la beauté, comme l'expression momentanée de ce que la féminité comporte à nos yeux de grâce et de caractère esthétique. Quelques-uns à peine ont poursuivi l'individualité propre de la femme qui posait pour eux, et conçu son effigie comme celle même de l'homme. Et il en est tout juste trois ou quatre — les plus grands — qui aient eu la puissance de fusionner toutes les conditions dont nous avons parlé. De ceux-là, trois sont vivants : MM. Whistler, Sargent et Besnard.

Le XVIIe siècle mêlait la femme à l'allégorie, l'idéalisait en un Olympe délicieusement affadi, peignait une duchesse en Diane ou en nymphe. Nos modernes, influencés par le symbolisme anglais ou septentrional, ont à leur manière fait de la femme un thème décoratif, une métaphore peinte. Ainsi M. Aman-Jean la recule-t-il aux ombres d'un rêve où sa robe est moins une robe que le dernier nuage d'un beau soir, en la volute suprême duquel se dissout un corps fluide dont tout est pureté, chasteté, douceur.

Et les femmes de M. Alexander, tournoyantes et vaporeuses, sont moins des êtres que des arabesques. Et celles de M. Louis Picard, plus réelles, se lèvent dans la majestueuse élégance de leurs satins de bal, mais sans lustres, sans mondanités, en des prairies mystérieuses où elles sont venues rêver dans la rosée de l'aube scintillante parmi leurs diamants. Et celles de M. La Touche sont des éclairs

versicolores, enveloppées d'un si chatoyant miroitement de luxe que leur teint semble fait des reflets de leurs parures et que leur âme paraît l'âme même de la fête parée et princière où elles sont de vivantes corbeilles parfumées. Et celles de M. de La Gandara sont les images d'une caste : chacun de leurs gestes, en sa précision savante, détermine un rite mondain, trace une maxime d'un code incomparablement précieux pour l'étude future de l'élégance stylisée dans nos mœurs. M. Blanche, tour à tour inspiré de Whistler et des peintres anglais du XVIIIe siècle, conçoit une féminité ondoyante, ingénue, originale. M. Lévy-Dhurmer donne à ses songes juste assez de forme féminine pour les incarner, ou bien précis, incisif, savoureusement exact, il parachève des portraits de sentiments dont chaque inflexion est une pensée. M. Helleu, le plus intimement moderniste de tous ces peintres excellents, s'attache à quelques expressions du visage et recherche plutôt la silhouette d'ensemble de la contemporaine. M. Lomont, M. Berton, font moins des portraits qu'ils ne prennent leurs délicates figures pour les thèmes d'harmonies crépusculaires. Voilà une pléiade de virtuoses intéressants et émouvants, auxquels il faut adjoindre trois autres hommes qui, parallèles, insistent pourtant plus qu'eux sur le caractère individuel du visage féminin, M. Ferdinand Humbert, M. Flameng peignent des femmes du monde avec une préoccupation évidente de l'école anglaise du XVIIIe siècle, une facture sèche, une élégance calme, une ampleur d'étoffes démentie par la netteté des visages où la peinture inscrit juste assez de traits et de tonalités pour révéler l'expression. Et enfin l'admirable artiste qu'est M. Ernest Laurent peint des âmes plutôt que des chairs, et les ennuage d'une brume colorée, tendre, exquise, où se mêle curieusement l'influence d'Eugène Carrière à celle de l'impressionnisme. C'est peut-être le plus poétique de nos portraitistes de femmes.

L'étude des plans presque uniquement sculpturaux où se spécialise M. Carrière en ses dernières séries d'œuvres exécutées en bistre, blanc et noir ne fera pas oublier qu'il a signé quelques-uns des portraits les plus considérables de l'école moderne. La *Famille Ernest Chausson*, *Mme Gallimard*, *Mme Ménard-Dorian*, *M. Séailles et sa fille*, *Mme Fontaine*, voilà des œuvres qui précisent avec force et beauté l'évolution du portrait féminin en France. L'ancienne tendance décorative s'est complètement abolie. Toute l'intensité se concentre dans l'expression intérieure, et dans le clair-obscur hallucinant de ses toiles, M. Carrière, qui doit tant à Rembrandt et à Velasquez, se relie à eux par Ricard et par Prud'hon, qu'il continue et modernise. Ces deux mystérieux sont bien les maîtres de toute cette conception actuelle du portrait psychique, Prud'hon s'attachant surtout à envelopper la silhouette entière d'une pénombre fluide et construisant les visages par grands plans statuaires ; Ricard s'élevant avec génie aux régions suprêmes du problème de la ressemblance, définissant l'hérédité, les maladies, les passions, et parvenant à en composer une pensée aussi grave que celle de toute effigie d'homme ; une pensée évocatoire, générale, presque fataliste. Ricard ne peint de la femme que le buste, et l'étudie en cherchant constamment à saisir et à montrer la minute psychologique précise où cet être inconscient accumule sur sa beauté passive assez de rêves masculins pour en être, pour ainsi dire, revêtu et transfiguré.

Quelle dissemblance avec les pompeux et imposants portraits de Rigaud, où la femme surgit, naïve et figée par le cérémonial, de l'amoncellement des soies brochées, avec la souplesse des Largillière, avec toute la série des pastels poudrés, aux sourires spécieux, aux grâces extériorisées !

Il faut faire exception pour La Tour, pensif, presque mélancolique, et précurseur lui aussi : encore qu'il peignît des femmes à l'époque où on n'eût su les envisager autrement qu'en créatures de plaisir affiné et d'esprit alerte, la vigueur de ses préparations, la rudesse large de ses modelés l'isolent de tous ses confrères riants et creux, comme une fleur sombre dans un bouquet de corolles claires.

* * *

A cette tradition, plus qu'à toute autre, se rattache l'œuvre de M. Besnard. Nul n'est plus apte à unir la conception décorative à la recherche psychologique : de l'une à l'autre il oscille. Tantôt c'est le portrait de Mme Roger Jourdain, avec son adorable mouvement de robe envolée, aussi beau que les plus beaux portraits du XVIIIe siècle, et tantôt c'est le portrait de Réjane, symphonie en or, vert et rose au cœur delaquelle, nudité rieuse et factice, surgit l'image elle-même de l'Actrice : et tantôt c'est le portrait de Mme Daudet, merveille de psychologie et de couleur, le portrait de Mme Madeleine Lemaire, à la fois proche de Largillière et intensément moderne, et d'autres encore, où se concilient tous les degrés de la ressemblance. Les êtres peints par Besnard ressemblent à la fois à eux-mêmes selon ce qu'ils se pensent et ce qu'on en pense, et à la vie moderne dont ils sont les incarnations. Si on réunissait trente d'entre ces figures, on n'aurait pas trente personnes isolées, mais une composition exprimant tout notre âge. Il y aurait là tous les gestes, toutes les expressions de la féminité actuelle.

M. John Sargent réunit les mêmes qualités, mais avec un accent anglo-saxon bien spécial. C'est un

des plus grands peintres qui aient existé depuis deux siècles. Le Salon de la Société nationale montre en ce moment un double portrait de lui : de telles œuvres magistrales devraient être montrées séparément au public; elles dominent un temps. Là la femme se révèle dans toute la splendeur magnétique de sa beauté nerveuse, rajeunie par une esthétique nouvelle. On n'avait jamais trouvé un mouvement comme celui de la main tenant l'éventail, cela n'existe dans aucun musée du monde, et cela dit tout un style. Et en même temps le virtuose éclatant, dont la sensualité se tempère par un aristocratisme strict, transpose l'harmonie intérieure de l'être humain dans l'atmosphère, dans les ors éteints, somptueux, discrets, du décor, avec un tact que les beaux Vénitiens ne dépassèrent pas.

Enfin M. Whistler marque le dernier terme de cette évolution du portrait féminin depuis l'époque heureuse où la femme n'était qu'une statue de chair parée d'étoffes et de pierreries; depuis l'époque où Goujon la modela en nymphe, où les peintres du XVIIIe siècle l'allièrent à la mythologie; où elle fut un bijou désirable, un être de joliesse ou de perversité rieuse et naïve. Celle que peint M. Whistler se tient dans l'ombre. A peine si le bout de son pied s'avance au bord du cadre, comme hésitant à descendre dans la vie, tandis que tout son corps a un mouvement de recul, s'estompe, se dérobe au mystère doux des appartements. C'est la sœur, l'amie pensive, la confidente, la moderne touchée, elle aussi, de nos névroses, de nos peines, de nos excessives pensées. Son élégance est sombre, unitaire, d'une seule harmonie à peine rehaussée de quelques lueurs de nacre ou de rose. C'est moins un être qu'une âme rendue visible par un magicien qui a su transposer dans son art toute la suggestivité des poètes mystérieux, de Poe, de Heine, de Schumann. La technique qui crée ces œuvres inimitables ne se laisse pas deviner. Impalpable et massive, précise et fugace, minutieuse ou esquissée, elle a le charme de l'inachevé et l'attirance du parfait; elle étonne, requiert, poursuit l'esprit; elle semble souvent n'être pas due à un homme. Ceux qui ont vu, par exemple, au Salon de la Société nationale le *Petit Cardinal* comprendront cette sensation étrange, et l'immortel *Portrait de ma mère*, orgueil du musée du Luxembourg, témoigne de ce que peut devenir l'effigie d'une femme lorsqu'un grand psychologue la synthétise. Nous touchons là au point suprême de la « ressemblance » opposée à toute représentation de figure humaine en vue d'une composition imaginée. Il y a fixation de personnalité, un nom est donné. Mais aussi il y a là toute une vie, et derrière cette vie individuelle s'évoque tout un monde, un vaste poème de mélancolique beauté générale : ainsi un crépuscule vu dans un lieu donné les rappelle tous et en tous lieux. Ressembler, dans un tel chef-d'œuvre, c'est ressembler à l'humanité tout entière : et cette question de la ressemblance, exigée par le vulgaire et semblant limiter et isoler le genre du portrait dans une sorte de vérité immédiate qu'imiterait la photographie peinte, cette ressemblance ainsi comprise est précisément le point où le genre du portrait peut coïncider avec la peinture de rêve, d'imagination, de symbolisme, sortir du domaine secondaire, s'élever aux plus hautes régions de l'art pictural. Il n'y a pas d'allégorie de la vieillesse embellie par la noblesse de l'âme qui puisse signifier autant que ce portrait d'un être transitoire; l'individu scruté dans sa personnalité au point de représenter une caste, une race, un ordre d'idées, une volonté de la nature, une idée générale, voilà l'antinomie intellectuelle que résout un portrait ainsi compris. Il y en a très peu dans le monde, mais ils suffisent à donner le vrai critérium de la ressemblance.

Les peintres actuels, affinés, hantés de poésie et de musique, semblent s'orienter vers cette conception. Le portrait de femme peut les y conduire mieux que le portrait d'homme. La femme est un être que son rôle social et moral dispose à être le support naturel des idées représentatives. Sa pensée n'est pas, comme celle de l'homme, réactive sur qui la contemple : elle ne la livre pas, elle accueille celle des autres. Elle est la statue des illusions et des désirs dont elle est faite. Sa pensée, c'est ce qu'on pense d'elle. Jadis elle fut prise pour type des figures allégoriques à cause de sa beauté proportionnelle : aujourd'hui, c'est plutôt à cause de son caractère. Elle ne rêve pas plus que l'homme — elle rêve même bien moins. Mais il n'est possible d'incarner le rêve qu'en elle. Elle n'imagine pas : elle fait imaginer. Elle peut ne penser à rien : du fait qu'elle est peinte, une pensée s'y attache; chacun y plie la sienne; elle en est faite. Par une exquise et impérissable convention, elle représente l'élément psychique de l'humanité. Et c'est pourquoi l'évolution du portrait féminin peut se résumer d'un mot. Au nom de l'ancienne conception de la beauté, la femme représentait, par sa chair, son luxe, son sourire, l'hommage de l'homme à l'*évidence* du beau. Maintenant, par la volonté de l'artiste amoureux de songe et de symbole, elle tend à en représenter le *secret*.

CAMILLE MAUCLAIR.

LES RENAISSANCES DE CHÉRUBIN

J'entends encore demi-touchante, demi-plaisante, la plainte de Chérubin se lamentant à force, dans une revue du boulevard. Le joli page, naguère rhabillé de neuf par M. Francis de Croisset, paraissait fort désolé de ses dernières mésaventures. M. Jules Claretie n'avait-il pas eu la cruauté de lui dire en propres termes :

« Mon petit Chérubin, on vous répétera aussi longtemps que je serai administrateur de la Comédie-Française, on vous répétera tous les jours, on vous modifiera, on vous transformera ; on vous coupera ceci, on vous coupera cela, mais on ne vous jouera jamais. »

Il n'était plus question de son sort, en effet. L'intervalle s'allongeait interminable entre le souvenir de la tumultueuse séance de présentation et l'avènement improbable de la première. L'auteur même restait prudent et silencieux, se contentant, pour charmer les loisirs de l'attente, d'encaisser, argent comptant, les applaudissements de la *Passerelle*. Les représentations se succédaient, en la maison de Molière, dans l'ordre d'admission des ouvrages, et l'on ne voyait pas revenir au tableau Chérubin, marquis de Lys. Il était dit vraiment qu'on ne finirait pas la saison parisienne autour de cette séduisante historiette racontée, dialoguée sous forme de vers frivoles et capiteux... Pour cela Chérubin ne s'est pas laissé mourir. Il ne l'a pas voulu. Son aventure dernière court le monde, dans le livre qui la raconte, en la manière primitive d'une comédie en trois actes. On la verra demain vivante sur la scène du Théâtre du Parc à Bruxelles, agrémentée, croit-on, de la personne et du jeu de Mme Le Bargy. Et s'il fallait tout dire, si je n'étais discret de nature, doucement je voudrais vous couler à l'oreille une autre indiscrétion... L'Opéra-Comique guetterait, déjà pour la saison prochaine, une partition naissant de Jules Massenet, sur ce thème léger de l'amour qui désire, où le frémissement des grâces musicales viendra s'ajouter à l'enchantement des mots.

D'en juger avant ou après, je ne saurais. Mais l'occasion s'offre trop belle pour n'y pas céder... d'épiloguer un tant soit peu sur le cas du personnage : l'adolescent, au cœur hâtif, le Chérubin aimé des petites filles et aussi des grandes dames, le joujou des Cydalises.

*
* *

On s'en doute, il n'a pas été le premier gentil page de sa sorte. Pour lui frayer le chemin des précoces délits d'amour, bien des compagnons de son âge et de sa tournure étaient passés, au temps jadis. Gracieux témoins des gestes chevaleresques, on les formait, dès la petite enfance et dans le service des dames (1), aux habitudes de courtoisie et de gentillesse. Turbulents, espiègles, assez fripons, capables de plus d'un tour malicieux, ils étaient alertes à rentrer en grâce comme à commettre la faute ; on leur pardonnait aisément pour la joliesse de leur moue repentante. Dans les réduits où permission leur était donnée d'être de compagnie avec les dames et damoiselles, en l'émanation constante, qui les enveloppait, des aromes légers flottant autour des toilettes et des chevelures, ils s'initiaient tôt aux mystères de l'amoureuse science. Pour l'éclat juvénile de leurs yeux, pour la fraîcheur de leurs lèvres, on leur accordait, de-ci de-là, quelques menus suffrages. Téméraires, ils se hasardaient parfois à quérir davantage ; et, comme on se riait de leurs prétentions, ils en avaient gros cœur sur le moment ; ils soupiraient, se lamentaient et n'en souffraient pas trop, leur naturel étant de se nourrir de larmes et de se soutenir par le désespoir.

Si intéressants que fussent ces jouvenceaux, admis de loin en loin par la fantaisie des poètes à tenir une petite place en leurs figurations scéniques, entre eux ils n'avaient guère de distinct, pour trancher sur la ressemblance commune, que les couleurs changeantes des rubans de leurs dames. Plus d'importance et de personnalité a Chérubin. Beaumarchais y veilla. Chérubin est l'incarnation unique d'une physionomie d'époque.

Il n'est besoin que d'entendre sonner les syllabes chantantes de son nom. Vous l'avez aussitôt devant vous. Du coup vous avez présente à l'esprit une idée mélangée de vivacité tendre, de hardiesse entreprenante et de candeur puérile, dont le tout forme un composé des plus séduisants. On l'admire, sous son pourpoint de satin, n'ayant qu'à se montrer pour qu'on le trouve aimable, et menant grand tapage, faisant le brave, prêt à voler tous les cœurs ou à s'élancer au combat pour la gloire de son prince, et si timide en présence de la femme qu'il adore, si tremblant devant elle que ses yeux langoureux n'osent porter leurs caresses plus haut que le bas d'une jupe ondoyante (2) ! Il s'est éveillé d'hier, à l'émoi du sentiment. Une chaleur nouvelle enflamme le sang de ses veines. Il s'étonne, il frémit des impressions brusques, inéprouvées, qui répètent au fond de son âme le trouble vague de ses nerfs. Une ardeur folle le pousse à exclamer son bonheur. On

(1) Tel le petit Jehan de Saintré auprès de la dame des Belles-Cousines.

(2) Il se montre beaucoup plus aventureux dans la pièce de Francis de Croisset. De paraître séduisant et de le savoir, il ne lui suffit : il fait déjà le séducteur.

croirait à l'entendre, en sa confiance ingénue et superbe, que le soleil ne se lève que pour lui. Il jetterait son cœur par les fenêtres avec une prodigalité royale. Il voudrait le dire, le crier haut : « Tous les hommes se ressemblent; il n'y a que moi qui suis autrement. » Et pourquoi? Parce qu'il aime, parce que la vie ne lui est que symbole d'amours princières, de jeunesse et de beauté.

A laquelle, cependant, dira-t-il le mot définitif qui lui monte aux lèvres et qu'il adresserait aussi bien à la nature entière, à celle qui passe, aux vents, au nuage qu'il voit fuir? Il n'en sait rien lui-même. Car le cœur d'un ingénu est toujours prêt à pencher de tous les côtés. Sans doute, il chérit sa marraine par-dessus le possible, et n'imaginerait point qu'aucune femme au monde pût lui être comparable. S'approcher d'elle, les prunelles demi-closes, toucher comme par hasard la frange de sa robe et l'accompagner de la voix au clavecin, il n'oserait à plus de bonheur prétendre. Mais, s'il la voit imposante et belle, il s'aperçoit aussi que Suzanne est une jolie rieuse, que Figaro sera trop heureux d'être son époux, et qu'avec un mot de sa bouche, une caresse de son regard, elle amuserait assez son cœur, son cœur endolori. Il n'est pas non plus sans voir que Fanchette devient grandelette et qu'à se tenir auprès d'elle les instants lui paraîtraient courts et adouciraient fort la menace de son prochain départ. C'est tout au plus s'il n'expédierait pas des madrigaux à Marceline, passée duègne depuis longtemps, mais une femme encore, en ayant le nom et les semblants. Vive Dieu! Suzanne ne se trompe pas sur son compte, lorsqu'elle déclare qu'avant peu de temps, il sera le plus grand petit vaurien de la terre.

Voilà bien le Chérubin que nous a façonné de très agréable manière une longue et charmeresse illusion. Ingénue, la figure ne l'est qu'à demi. Mais ensorcelante et mutine, certes, plus qu'aucune autre de celles où l'imagination poétique tenta de fondre en une seule créature les traits indistincts de l'adolescent, de la jeune fille et de l'homme.

Il ne faudrait pas, en réalité, examiner les choses de trop près, ni s'aviser surtout de les juger en éducateur, en moraliste. On risquerait de s'apercevoir un peu vite que le beau, l'aimable, le séduisant Beaumarchais, malgré qu'il s'armât de prétentions à morigéner son prochain, en avait pris fort à son aise avec l'honnête, dans le *Mariage de Figaro*. Notez, je vous prie, songez un peu que Chérubin n'a que treize ans et que la très inflammable petite Fanchette n'en a que douze. C'est à cette mineure en jupe courte que Mgr le comte d'Almaviva glisse à l'oreille : « Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras. » Et remarquez, par là-dessus, que notre Beaumarchais se réclame, à beau bruit, dans la longue préface de sa pièce, de la profonde moralité qui se fait sentir dans tout l'ouvrage!

Il est vrai qu'on pourrait plaider, en la cause, pour les circonstances atténuantes, la précocité méridionale, et rappeler que la scène se passe en Espagne, pays de galanterie impatiente, s'il en existe, où l'on ne s'étonne pas, — tant la chose paraît simple, — de voir des enfants de six à sept ans se dire des tendresses, dans le langage convenu des yeux et des doigts. Mais tout de même, ce Chérubin! Quelle soudaine turbulence! Quel jeune appétit de conquête! Il vocalise auprès de Madame en très amoureuse ferveur. Il court après la fille du jardinier. Il a des envies folles d'embrasser la caméristе, Il en dit à chacune. Il brûlerait d'en conter à toutes.

Tel qu'il est et se montre, sur la scène, il plaît en sa piquante ambiguïté d'adolescent demi-fille. Il charme les yeux, il séduit l'imagination complaisante des spectateurs. Que leur font, au reste, ses peccadilles? Elles ne tirent pas à conséquence. Nul d'entre eux ne courra le risque d'avoir à répondre, tuteur légitime et responsable, des fredaines de l'endiablé page. Au demeurant, il n'est rien qu'un franc petit libertin, chez qui se sont échauffés un peu bien tôt l'esprit d'aventure galante et le goût du péché.

Ces effervescences prématurées, s'annonçant au premier choc de l'instinct, ne s'expriment pas qu'au théâtre. Un cœur qui commence à battre dès l'enfance, est-il de phénomène moins rare? Si peu qu'on se plairait à y arrêter son attention, on aurait une longue série d'histoires à conter sur les amours en herbe, surtout chez ces pressés de vivre qu'on appelle des poètes, des artistes. A huit ans, Byron s'était épris d'une fillette aussi neuve que lui et guère plus grande. Quand il se trouvait éloigné d'elle, l'image de ses traits de poupée, le souvenir des baisers ingénus qu'ils avaient échangés, la veille, le tenaient dans une émotion de fièvre. Pareillement, lorsque, à douze ans, il aima sa cousine Marguerite Parker, il en perdit l'appétit et le sommeil. L'affaire importante de sa vie d'écolier était de calculer le temps qui s'écoulerait jusqu'à la proche rencontre. Et leurs ordinaires séparations ne dépassaient point douze heures! Les mortels prédestinés ne sont pas les seuls à ébaucher de ces romans, derrière les buissons d'aubépines ou sur les bancs de la classe. Dans l'existence courante, fréquemment arrive-t-il qu'on assiste à des montées subites d'amours enfantines. Le regard et la pensée des grandes personnes s'en amusent, supposant bien qu'elles n'engageront en rien l'avenir, autant que les études, le collège, les soucis de la carrière à préparer viendront faire l'opportune séparation entre les années innocentes et celles de la jeunesse active.

L'atteinte, cependant, n'en est pas toujours aussi passagère et anodine. Chez ces à peine nés l'imagination est capable d'exercer de réels désordres sur un organisme trop hâtif, trop excitable. Guy de Maupassant a narré d'une plume dramatique l'histoire d'un adolescent qui se tua par délire d'amour. Les passions, les vraies et grandes passions humaines se peuvent emparer de l'âme de l'enfant avec une promptitude et une véhémence, qui ne le cèdent point en irrésistibilité aux impulsions d'un âge beaucoup moins tendre. Le besoin d'une affectivité nerveuse et frémissante surexcite son cœur et son cerveau, avant que le désir agité de l'amour ait troublé le sommeil de ses sens. La commotion qu'il en reçoit ne vibre que plus intensément, si l'élan impulsif l'a porté non point vers un être inachevé comme lui-même, mais vers une femme, la femme en pleine possession des facultés de la vie. En haussant son cœur et ses pensées jusqu'à celle dont les années sont au double des siennes, il croit se grandir, il s'imagine donner aussitôt à ses qualités en germe une valeur, une importance que lui refuse la fragilité apparente de sa personne, et faire mentir son âge. Il en est à ce point persuadé, pénétré, qu'il a déjà les ardeurs, les jalousies, les sursauts d'âme d'un véritable amoureux.

Les vertus féminines les plus austères ne sauraient demeurer insensibles à ces éperdûments du très jeune âge, qui demandent à être calmés, apaisés d'une main prudente et maternelle.

L'amour en bouton, le faible éprouvé à l'égard de l'enfant qui grandit et mêle aux frais éclats de rire de la puérilité finissante l'accent nouveau et le premier soupir de la seconde jeunesse, cette manière de *passionnette*, où la séduction se dérobe sous l'innocence de l'âge, était un passe-temps de cœur assez cher aux femmes du XVIIIe siècle. Du moins, la chronique mondaine, les échos de boudoir, les comédies d'alors en ont représenté, maintes fois, les jeux et les rires, et les alarmes légères et les ombres de tentation. Nulle n'était au monde, belle et désirable, qui ne s'y laissât doucement amollir, comme sous la caresse d'une illusion permise.

Avec quelle force, quelle sentimentalité inquiète, quelle chaleur d'âme entremêlée de respect et d'exaltation tendre le petit musicien Louis, ce Chérubin avant la lettre, s'éprit de la duchesse de Choiseul, les mémoires et la correspondance du temps en font foi. Le ton et l'air de la maison ne semblaient guère se prêter à l'éclosion d'une telle ferveur si candide fût-elle. Une plume féminine l'exposait ici même : ce n'était pas sans des raisons précises qu'on avait appelé la duchesse, pour sa correction de conduite ou de propos, étudiée et rigide : Notre-Dame de Chanteloup. La frivolité d'esprit des habitués de sa résidence, leurs curiosités capricieuses, leur goût de plaisir et de dissipation ne faisaient qu'accuser par le contraste son genre de perfection froide et ombrageuse. Elle aimait son mari d'un amour unique, et qu'on citait pour une rareté en ce temps-là; même elle prenait tant de peine et de soin à le porter en montre qu'on la soupçonnait d'y mettre de l'ostentation. Son esprit très cultivé, ses qualités supérieures, les avantages de sa personne physique n'émouvaient autour d'elle que respect sans agrément, estime sans chaleur et placide amitié.

« Tout le monde devrait l'adorer et l'aimer, écrivait Mme du Deffand à Walpole, mais elle ne produit point cet effet. On l'estime, mais elle ennuie. »

Or, comme elle allait franchir, sérieuse et digne, le cap de la quarantaine, elle fut enveloppée d'une tendresse extraordinaire par un enfant de onze ans. Il n'avait d'autre nom que Louis. C'était un petit musicien prodige, Italien de naissance, le favori de la duchesse et l'adoration de tous, à Chanteloup. On rapporte qu'il improvisait, au clavecin, avec un feu, une originalité ou une bonne grâce dont chaque personne se déclarait ravie. Et si doux, si sensible, et joignant à tout l'enfantillage de son âge tant d'intelligence et d'affabilité! La duchesse qui le dépeignait sous ces couleurs, le savait mieux que personne. Car elle ajoutait : « Il m'aime à la folie, et moi je l'aime aussi de même. » Elle se réchauffait à ses effusions ; ou simplement elle avait agrément de lui comme d'un joujou où passerait la vibration de la vie.

« Cela vaut mieux qu'un chat, qu'un chien, et peut-être qu'un amant », remarquait un familier du lieu, l'abbé Barthélemy.

Mais Louis était Italien et artiste. L'insouciance de ses onze années ne l'avait pas défendu d'un gros trouble de cœur, mystique et passionné. Il s'en exaltait au point que la duchesse en reçut de l'inquiétude, et que pour couper court à ses élans, à ses fièvres, elle arrêta de supprimer des caresses, des baisers qu'elle avait autorisés jusqu'alors. Hélas!... Était-ce possible? L'enfant en versa des pleurs, jusqu'à s'en rendre malade. Ses joues pâlirent. Il laissait tomber, à tout moment, des plaintes entrecoupées de sanglots : « Mon cœur tombe... Je suis perdu... » et d'autres paroles aussi tristes. L'intraitable duchesse en était elle-même toute bouleversée. M. de Choiseul dut intervenir pour obtenir la grâce du gentil musicien. Il le fallait donc! Elle se résigna à recevoir encore de ses caresses, à le baiser, puisque sans cela il n'aurait plus eu ni gaîté ni santé! Le jeu ne dura guère. Remis en possession de son droit d'embrasser, Louis n'en eut pas longue jouissance. Peu de temps ensuite la cérémonieuse duchesse écrivait qu'elle ne l'aimait presque plus, qu'il commençait à devenir trop grand et que ses soins à elle se transformaient en procédés.

Où se porta plus tard le cœur du sensible musicien? Quelles consolations, après les roses effeuillées de l'adolescence, lui furent ménagées plus vives et plus complètes? On n'en eut pas le détail.

Le roman était clos, quelques années avant l'apparition du *Mariage de Figaro*. Mais, que la comédie de Beaumarchais a fait oublier le prélude!

Le précoce virtuose qui charmait la société élégante de Chanteloup, avait l'impressionnabilité profonde des âmes italiennes. Chérubin aura l'élan chaleureux et mobile, le prompt désir et l'étourderie facilement consolable d'un jeune cavalier, Espagnol de naissance, mais de tempérament bien français.

De mine et d'allure tout pareil est un compagnon de son âge, l'aimable et frétillant Lindor.

Chérubin se nomme Lindor dans la comédie de Rochon de Chabannes, *Heureusement*, jouée en 1767, une jolie pièce vraiment, brodée sur le même canevas qu'un petit conte de Marmontel, et tendant à prouver aussi qu'il entre dans la vertu des femmes plus de bonheur que de principes.

Lindor a son rôle tout indiqué dans la maison. Il est le petit cousin de Madame, celui dont elle goûte, comme une friandise, la jeunesse en fleur, les propos engageants, les façons gentilles et pourtant décidées et avec qui, pense-t-elle, on se peut jouer sans peur aucune. Qu'est-il de plus qu'un enfant? A-t-on quelque chose à craindre d'un enfant de seize ans? Elle raffole, quant à elle, de ce petit garçon-là. Il est la gaîté de ses yeux, toujours dansant, toujours chantant, espiègle comme pas un, et riant, riant sans cesse, jetant de l'esprit en tout ce qu'il dit, ne serait-ce qu'une fadaise, un rien. Voilà ce qu'elle en dit à Marton, sa soubrette, ce qu'elle se dit à elle-même, sans y soupçonner aucun mal, la téméraire et fort charmante cousine. Marton en raisonne, elle, avec plus de prudence et de sagesse. Elle trouve à ce petit libertin des façons qui lui donneraient à réfléchir. Qu'il soit intéressant, certes, elle n'y contredit pas. Mais, à l'envisager, elle trouve qu'à la fin trop d'intérêt pourrait naître de le voir, de l'entendre et de recevoir ses caresses. L'élégance de son port est pour satisfaire des yeux féminins. Lindor en est instruit tout le premier; car il s'aime, se contemple et fait le merveilleux. Comme d'un beau geste il sait tirer l'épée, enfoncer son chapeau sur la tête, marcher fièrement, faire mine de courage... devant la glace, ajuster un fusil et, lorsqu'il a d'un air d'imprudence alarmé les esprits de ces jeunes femmes, voler dans leurs bras pour calmer le plus joliment du monde leur passagère inquiétude! Avouez que c'est un charmant polisson. Aussi, dit la cousine :

> Comme de vrais enfants, oui, nous jouons ensemble.

Et la servante avisée de répondre :

> Vous riez de ces jeux. Mais [illegible] vous trouvez?
> Prenez-y garde au moins, s'il en est temps encor.
> L'amour s'en [illegible] sous les [illegible]
> Lindor est un enfant, mais cet enfant sait plaire.
> Craignez qu'il ne devienne un joujou nécessaire.

Il s'appelait aussi Lindor dans le conte moral et galant de Marmontel. Je le revois en mémoire, le sémillant petit officier, à la peau fraîche autant que celle d'une femme, badinant, féminisant à la toilette, mais affermissant sa voix douce et grêle à parler de ses exploits futurs, lorsque, à la tête de sa compagnie, on le verra monter sur la brèche, pour le service du roi et pour l'amour de celle dont il portera le souvenir en écharpe, autour de son cœur.

Sa jolie cousine frémit à l'entendre. Il va partir! Tant de jeunesse et de grâce seront exposées au hasard cruel des batailles. Il mourra peut-être! Des larmes rougissent les paupières de Bélise. Elle ne peut maîtriser son émotion; elle abandonne à cet enfant, beau comme l'amour, ses mains moites et tremblantes, comme pour le retenir bien près d'elle, tout en recevant ses adieux.

Que voilà des enfantillages, et des soupirs, et des baisers mouillés de larmes, dont le frisson n'est pas seulement pour émouvoir le grain de la peau!

Il ne manque point de jeunesses vert tendre dans la foule des amoureux qui peuplent les comédies du dernier siècle. Mais il faut pousser jusqu'au répertoire de Musset, — parce qu'on y rencontre Fortunio.

Ce novice amoureux a l'âge de Chérubin. Il en a la fougue et l'alacrité. Mais il y joint cette pointe de sentiment attendri qu'a si bien exprimé Mozart. Il se sent plein d'ardeur, et cependant il tremble; le sang bout à la porte de ses artères, et, pourtant, il se pâme de langueur. Il a du Chérubin de Beaumarchais l'entrain et le délibéré; il a du héros de Mozart l'inclination rêveuse, la grâce touchée de mélancolie.

Musset était bien le poète à qui devait plaire une telle silhouette, frêle et vive. L'envol des idéales rêveries et des espoirs délicieux avait plané sur ses années puériles. A l'heure douteuse où, fraîchement émoulu du collège, l'éphèbe hésitant devient homme ou va le devenir, il avait eu l'émoi des joies profondes et senti la pointe des premières douleurs. Nul ne se montra plus pressé de cueillir à la fois, pour en exprimer l'essence et l'aspirer d'un coup, toutes les roses de la vie. « Je m'ennuie, disait-il un jour, et *je suis brisé*. » Ce jour-là, Musset venait d'avoir dix-sept ans!... Son Fortunio ne se montre pas dans le brillant appareil des heureux pages d'antan. Mais l'éclat de la poésie rayonne autour de sa blonde chevelure. Il parle, il s'exprime en langage de prince; et les traits délicats de son visage, caressés par la

nature, ne laissent indifférente Jacqueline que parce qu'elle est inconsciente ou perverse.

Après ce candide adolescent aux yeux bleus, après Fortunio, rares se font les contre-épreuves du Chérubin de légende, dans notre galerie romanesque et théâtrale. Avec les sentimentaux de Feuillet et les héros balzaciens, nous nous éloignons sensiblement du caractère de pure ingénuité. Ils pensent, ils s'analysent. Ils ne sont plus des enfants. Les collégiens, aux poches bourrées de madrigaux, sont renvoyés à leurs cahiers d'école et doivent quitter la place aux vrais jeunes premiers, mieux en nature de chanter l'amoureuse romance. Au théâtre, les pages enrubannés du temps jadis n'ont plus droit qu'à des réminiscences d'opérette ; tels, dans le *Petit Duc*, une classe entière de petits gentilshommes, en révolte ouverte parce qu'on ne veut pas les marier de suite, sans attendre, avec les petites grandes dames de leur choix.

Chez nos maîtres réalistes, les innocents de l'amour, allant à l'éternelle séduction, le front baigné de nuées poétiques et d'idéal, ne sont plus que des ombres fallacieuses, tandis qu'à leur place se parlent à l'oreille, comme si le bruit de leurs voix serait pour les faire rougir, des enfants très précoces et se disant des choses. Pleins de honte et de ravissement, lorsque des mots qu'ils comprennent poussent un flot rose à leur visage de fille, ils ont le pressentiment du vice avant de connaître l'éveil des sens. A les voir, novices et pervers, on sent qu'ils se mettront de bonne heure à l'école de certaines beautés troq curieuses de moissonner la fleur, la séduisante fleur de persuasion sur les lèvres des adolescents. Terriblement savantes, par exemple, sont les treize années d'un Maxime dans la *Curée* d'Émile Zola. Toujours se glissant, s'insinuant parmi les femmes, autour des jupes, entre deux robes, il y plaît autant qu'il s'y plaît, on s'amuse de ses mots et de ses mines. Les amies de sa jeune belle-mère, des mondaines lancées dans une vie de passion et de tumulte, s'égaient de ses hardiesses questionneuses et l'encouragent. Elles se font éducatrices à leur manière et lui enseignent comme il est bon de s'y prendre pour plaire aux dames. Elles lui laissent toucher leurs étoffes parfumées, frôler de ses doigts leurs épaules nues ou leurs mains dégantées, et se le passent de l'une à l'autre comme un joujou, — « un petit homme de carton qu'on ne craint pas », mais dont le toucher puéril et vague peut encore faire éprouver un frisson très doux. De tels jeux ne lui déplaisent. Il s'y façonne avec une application qui n'a rien d'exemplaire. Observez-le : il a déjà dans son regard et le reflet de sa pensée les arrière-idées libertines d'un homme.

Nous avons beaucoup de ces jeunes polissons dans nos romanesques peintures de mœurs. Par contraste, et sur la scène, pour les gaîtés du vaudeville, ne sont pas rares non plus les ingénus trop candides, les retardataires de la puberté, les attardés en parfaite croissance, dont le cœur s'obstine à ne pas parler. Entre les feuillets de la littérature passionnelle du dernier genre, se découvrent aussi quelques figures d'adolescents d'une autre sorte, assez caractéristiques du temps où nous vivons et qui, néanmoins, par de certains côtés, se rappareillent à l'image en perpétuelle renaissance du galant jouvenceau. On trouve entre celle-ci et celles-là des airs de parenté, des façons de cousinage, en quelque sorte. De l'inoubliable filleul de la comtesse d'Almaviva, ils ont le goût entreprenant moins la grâce, l'impatience osée moins le charme de l'illusion. Écoliers maraudeurs admis à suivre d'un œil fureteur les manèges de la grande flirtation mondaine, ils se sont formés sur l'expérience d'autrui. Ils n'ont qu'à peine dépassé l'instant psychologique, où dans la fièvre qu'inspire le pressentiment inquiet de l'amour, Chérubin madrigaliserait volontiers avec la plus fripée des duègnes. Eux ne céderaient point à ces gestes ingénus. Ils ont conscience et volonté d'être très vivants, très agissants. De leur éducation positive, ils ont dégagé ce simple concept : qu'il faut mordre à la vie tout de suite, vivre et sentir intensément.

En réalité, ces adolescents ont l'âme trop sèche et trop prudente. On préfère s'en retourner, loin d'eux, en la société de Chérubin. Si fripon qu'il soit, au fond, ce petit monstre d'effronterie, qui semblerait un ange de candeur, a le charme impérissable. Le caractère n'est pas du temps où nous sommes. Il faut le rendre à sa véritable atmosphère ; l'illusion cythéréenne du XVIIIe siècle. M. Francis de Croisset l'avait bien compris en l'y faisant revivre sous son vrai nom, chantant et léger. Les âmes alors n'étaient pas meilleures, ni les hommes plus heureux. Mais tel est le prestige de l'époque, mélange d'éclat et d'ombre, de vices effrénés et d'élégances suprêmes, que toujours, elle exercera, pour ses côtés aimables, le même attrait irrésistible. On a beau s'armer à l'encontre de sagesse et de raison ; l'impression dernière incline à l'indulgence. Et tout le premier en bénéficie « l'endiablé petit page » ; ses fredaines ne sont que grâces à nos yeux, ses peccadilles nous sont exquises, et l'on se dit : Chérubin ne pouvait pas, il ne devait pas être autrement en ce domaine enchanté de coquetterie et d'amour, de langueur et de rêverie, dans cette bien frivole, mais bien séduisante compagnie de chevaliers papillonnants et de beautés faciles, dont les caprices s'unissaient par des chaînes de roses.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse.

Mme Adam : *Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse*. Lemerre, éditeur.

« Il y a quarante ou cinquante ans, le lecteur lisait d'abord un livre ; il jugeait l'écrivain à l'écrit, puis, au besoin, il appuyait son jugement sur celui d'un grand critique ayant fait lentement sa preuve de savoir et reconnu digne d'être consulté. »

C'est Mme Adam qui écrit ces lignes réconfortantes dans la préface du roman de son enfance et de sa jeunesse. Et cela prouve que les critiques ont perdu beaucoup de leur empire depuis quarante ou cinquante ans. Mais nous allons reconstituer cet empire, car, maintenant qu'ils ont formé une association professionnelle et même syndicale, les critiques littéraires auront tous de l'indépendance et du talent.

Ils auront donc tous de l'autorité. Pourront-ils faire que les œuvres aient plus d'importance que les écrivains qui les jettent dans la circulation ?

« Autrefois, écrit encore Mme Adam, l'écrivain avait peu d'importance. L'œuvre, et c'était assez. » Aujourd'hui, l'œuvre, ce n'est jamais assez. Et je ne suis pas de ceux qui s'indignent contre la curiosité, d'ailleurs maladive, qui pousse un certain public à vouloir tout connaître des écrivains, qui s'empressent, rendons-leur cette justice, de ne rien leur cacher. Si les écrivains de notre âge contemporain ne sont pas plus intéressants que leurs œuvres, il est vraiment superflu qu'ils soient au monde et qu'ils s'agitent dans la vie littéraire. Depuis plusieurs milliers d'années qu'il y a des hommes et qui se flattent de penser, tout est écrit, et les écrivains parisiens viennent beaucoup trop tard... En vérité, il n'est plus possible d'avoir des idées originales. Et cela est bien fait pour réjouir maints grands philosophes de notre époque, qui seraient fort gênés si on les mettait en demeure d'avoir une idée personnelle ou quelque chose y ressemblant. Ce qui est intéressant ou doit l'être, c'est donc l'écrivain lui-même, c'est l'effort intellectuel par lequel il s'impose à l'attention assez hésitante des hommes et des femmes du siècle où nous mourrons ; c'est surtout la force plus ou moins persévérante de son individualité. Nous vivons trop vite, et nous vivons trop peu. Nous n'avons pas le loisir de nous soumettre aux idées que les écrivains nous proposent tour à tour, car ces idées se succèdent avant que nous ayons pu les examiner entièrement les unes ou les autres. Les idées passent, mais l'homme reste, ou quelque chose de l'homme. C'est donc lui, c'est la personnalité de l'écrivain qu'il faut considérer. Et il importe de le remercier lorsqu'il nous aide à songer à lui, à le mieux observer et à l'admirer davantage en écrivant ces mémoires où se résument ou bien se développent les vicissitudes de son existence et de l'existence universelle, à laquelle il fut plus ou moins efficacement mêlé...

Chacun se réjouira de ce que Mme Adam a bien voulu entreprendre de nous raconter le roman de son enfance et de sa jeunesse, ce roman qui est la meilleure des histoires et qui serait la plus exacte, si elle n'était à ce point bienveillante. Il est bon que Mme Adam, en écrivant ce livre que d'autres compléteront, contredise un peu sa théorie... Ce n'est pas elle, au reste, qui peut très sérieusement nous inciter à croire que l'écrivain n'est rien et que l'œuvre est tout, car elle nous fournit par elle-même une grande preuve que, si l'œuvre peut être beaucoup, l'écrivain peut encore être davantage. Et nous aurons toujours plaisir à invoquer l'exemple de Mme Adam contre sa théorie.

Certes, son œuvre est intéressante. Nous dirions qu'elle est originale si nous n'avions pas affirmé qu'il n'est plus aujourd'hui d'œuvres originales. Mais quelque chose est en elle qui, malgré tout, ne laisse pas que d'être pourvu d'une bien séduisante originalité : c'est, en somme, sa complexité et sa variété. Il est donné à peu de femmes de décrire en d'harmonieux romans les beautés regrettables de la civilisation hellénique disparue et de se mêler aussi aux agitations incertaines de la politique des temps modernes. Mme Adam, en sa préface spirituelle et patriotique, raille agréablement « les chambardeurs et les Brissonnistes qui ne sont que des intelligences attardées et vieillies que n'a pas délivrées des sophismes la fulgurante et terrible vision de 1870, que n'a pas galvanisées la plainte de la terre française piétinée par les Prussiens, que n'a pas armées de combativité patriotique le spectacle de la chair pantelante des provinces arrachées à la France et qui, sur les figurations de notre Patrie, occupaient la place du cœur... » Assurément, un écrivain qui, ayant écrit *Païenne, Jean et Pascal, Laide*, ressent aussi fortement les impressions de la politique actuelle, n'est pas une personnalité négligeable. Et on peut dire que ses *Mémoires* sont ou seront forcément son œuvre principale, étant l'œuvre en laquelle sa personnalité se répandra davantage, et le plus librement et le plus franchement.

Ses *Mémoires* ne manqueront de rien de ce qu'il faut pour nous passionner, car Mme Adam a été témoin de beaucoup des petites agitations des grands hommes du dernier siècle. Et même elle a su le secret de la plupart de ces agitations. Elle a suivi un grand nombre des mouvements de notre vie nationale, et c'est un privilège dont ses *Mémoires* tireront un

incomparable profit. Mais ce premier volume, qui annonce les autres et qui les prépare, est tout plein de charme. Il nous montre, en effet, comment une enfant peut se disposer à jouer un rôle considérable ou bien à être témoin d'événements notables, car même pour cela ou surtout pour cela, il faut de lentes préparations. On peut accomplir de grandes actions à l'improviste et sans s'être destiné à cette tâche que peu de gens se disputent ; il est plus difficile d'assister intelligemment à de grands événements sans s'être entraîné à les comprendre et à sentir toute la beauté austère d'un tel spectacle.

Et il est adorable, le roman *de l'Enfance et de la Jeunesse* de Mme Adam, adorable, par conséquent, son histoire. Mme Adam aspira, dès l'âge le plus tendre, à la célébrité. C'est à l'une de ses tantes qu'elle confia d'abord cette aspiration. « Vous comprenez bien, lui dit-elle, que je ne vivrai pas toute ma vie à Chauny, que j'irai à Paris, et que je deviendrai quelqu'un qui ne sera pas comme tout le monde.

— Tu deviendras une femme célèbre, quoi? répondit ma tante Sophie.

— Dans combien de temps, demanda ma tante Constance, comptez-vous parvenir à illustrer votre famille?

— Dans quarante ans.

Ma tante Constance et ma tante Anastasie rirent de bon cœur de cette réponse. »

Et peut-être ces deux tantes exquises eurent-elles tort de rire. Non pas que ces rêves de gloire, si gentiment exprimés par une fillette, dussent les émouvoir énormément. Mais que cette fillette se donnât quarante ans pour devenir célèbre, cela démontrait déjà qu'elle était digne de le devenir et qu'assurément elle pensait que seules sont durables et estimables les gloires qu'on acquiert à la longue.

Au reste, cet élan vers la gloire était aussi discipliné que véhément. Juliette Lamber n'avait pas beaucoup plus de dix ans lorsqu'elle forma le projet d'être un grand écrivain. Cela était, comme disent les bonnes gens, au-dessus de son âge. Mais parce que Juliette Lamber était tout de même vraiment jeune, elle voulut exécuter immédiatement son dessein. Et, naturellement, elle écrivit en vers. Elle rima sur le soleil, la lune, le ciel, sur les oiseaux, sur les fleurs, sur les fruits, et jusque sur les légumes de son grand jardin de Chauny. Ses premières poésies étaient fort admirées par le plus sympathique des receveurs de l'enregistrement, qui s'appelait Blondeau. Depuis Mme Adam eut d'autres admirateurs; elle en eut peu de plus sincères que celui-ci. Et c'est un grand honneur pour l'enregistrement.

Juliette Lamber n'eut point à subir l'épreuve, quelquefois bienfaisante, d'être méconnue par sa famille. Nulle part la raillerie n'atteignit ses beaux rêves. Et tous ceux qui l'entouraient, au contraire, faisaient prospérer en elle les idées qu'elle devait répandre en ses livres futurs. Ses parents étaient de bonne bourgeoisie française, tous d'esprit libre et d'âme droite. Mme Adam eut le bienfait de cette origine. Elle le sent presque à l'excès, puisqu'elle est conduite à exprimer une théorie qui ne peut que plaire à M. Paul Bourget, pour lequel rien de noble et rien de grand ne s'accomplit en un individu sans « la maturation antérieure de la race ». Mme Adam écrit de son grand-père : « Il connut toutes les misères et toutes les privations. Il eut en revanche la joie de comprendre l'avantage d'être né de parents affinés. Les bonnes manières lui furent faciles et son intelligence, aidée par l'hérédité, lui sembla toute préparée à s'ouvrir aux études médicales les plus ardues. Il se découvrit des facultés d'assimilation qui l'étonnèrent lui-même. Bref, il passa brillamment ses examens, tandis que son frère était refusé à tous. » Voilà un frère qui, je pense, fournit contre la théorie de Mme Adam un argument égal à celui que l'autre frère fournit pour elle... Mais passons !

Juliette Lamber put par ses parents connaître toutes les conceptions du monde. Chacun de ceux qui l'entouraient avait une conception du monde particulière. Tous vivaient cependant à peu près d'accord. Et c'est pourquoi Juliette Lamber fut encline plus tard à accorder entre elles toutes ces conceptions du monde si bien faites pour se combattre. Son père était un idéologue et il était un amant de la nature. Il aimait aussi les grands écrivains antiques, et il faisait partager ses admirations à sa fille. Et la petite Juliette exprimait à son père des idées plus compliquées et plus fines que celles coutumières aux adolescents : « Pour moi, vois-tu, papa, le soleil, c'est quelqu'un de divin à qui je parle et qui me répond avec des signes écrits, que je vois dans les rayons de la lumière ; je te ferai fermer à demi les yeux quand vient l'heure de midi et te montrerai les signes étincelants, les écritures d'or. La lune me suit quand je marche et me laisse croire qu'elle est mon amie. Je t'assure, papa, que j'ai entendu la terre éclater avec de petits tocs gentils sous les pointes d'asperge ou quand les graines qu'on a semées germent... »

Et son père, qui prévoyait que Juliette écrirait tôt ou tard un livre intitulé : *Païenne*, lui répondait : « Tu aimes la nature comme je l'aime, tu la sens comme je la sens, tu la poétises comme je la poétise. Ah ! le vieil Homère me rend aujourd'hui ce que je lui ai donné en t'apprenant à l'aimer, c'est lui qui a mis en toi l'amour des choses. Tu seras païenne un jour, j'en suis certain. »

Avec l'amour de la nature Juliette Lamber s'imprégnait de l'amour de l'antiquité. Et lorsque son père finissait de lui lire l'*Iliade* sa tante Sophie com-

mençait de lui lire les *Bucoliques*. Et la petite Juliette — avait-elle plus de dix ans ? — répondait : « Mais cela ressemble aux histoires de mon Homère que papa me conte si bien. Ainsi au chant VII de l'*Odyssée*, le vieil Homère, quand il parle du jardin de quatre arpents d'Alcinoüs, énumère les beaux arbres qui donnent de si beaux bruits et qu'Ulysse aime tant ; votre Virgile ressemble à mon Homère, mais il n'est pas si ancien. » Et la tante Sophie disait à son tour : « Je te ferai aimer Virgile, qui est le plus grec des poètes latins. » Et sans doute la tante Sophie était-elle la seule habitante du village de Chivres qui eût une culture intellectuelle aussi raffinée. Mais aussi elle était la seule qui dût avoir une nièce comme Mme Adam.

La famille de Juliette Lamber était vraiment exquise car elle avait, avec beaucoup de simplicité élégante et gracieuse, une foule d'idées générales. Comment ! les idées générales n'étaient déjà plus le monopole des bons écrivains ! Tous les parents de Juliette Lamber, son grand-père et sa grand'mère et son père surtout et ses tantes, et ses amis, en exprimaient à qui mieux mieux, et d'excellentes, qui, aussi bien, étaient contradictoires. Comme Mme Adam sait faire revivre ce milieu honnête et charmant ! Avec quelle émotion attendrie et quelle insinuante douceur ! Tous ceux qui vivaient autour d'elle et qui semblaient ne vivre que pour elle développaient les pensées de leurs générations. Et le vieil Homère ne suffisait pas à les occuper constamment. Ils avaient aussi des préférences politiques.

Le grand-père était bonapartiste, la grand'mère orléaniste, le père était républicain démocrate. Et il avait fait naître dans l'âme de sa fille une merveilleuse ardeur républicaine. Il avait su lui inspirer aussi la passion de l'égalité, mais d'une égalité assez distinguée, celle que professait Saint-Just : « Je veux élever le peuple jusqu'à moi, le voir vêtu un jour d'habits semblables aux miens, mais je ne veux pas m'abaisser jusqu'à lui, ni me vêtir de son sayon bleu. » Ainsi pensait Juliette Lamber quand son père, au contraire, affectait de revêtir le sayon gaulois et voulait la marier à un ouvrier. Mais, en dépit de ces petites différences d'opinions, M. Lamber et sa fille furent tous les deux également heureux de la révolution de 1848. Et le coup d'État leur parut, à l'un et à l'autre, une offense personnelle.

Juliette Lamber grandissait ainsi, aimant la nature, goûtant Homère et Virgile, et souhaitant les progrès de la démocratie... Et rien de ce que les hommes avaient pensé ou avaient fait depuis les temps les plus lointains ne lui était indifférent... Elle avait douze ans et déjà toute sa vie intellectuelle et toute sa vie politique étaient tracées, avec une admirable précision.

... Peut-être Mme Adam charge-t-elle de trop d'impressions et de trop compliquées l'enfance de Juliette Lamber. « Je suis prise, dit-elle, d'un scrupule et je me demande si ces impressions viennent à moi, telles, strictement, que je les ai éprouvés et vécues à leur heure, ou bien si, retournant vers elles, avec le bagage de la vie je ne les surcharge pas inconsciemment. » En tous cas, il y a tant de choses en ce beau livre doucement émouvant, où nous voyons se déployer, parmi les intimités familiales, une vie qui devait être si riche et si variée. Quel attrait d'assister à l'essor d'une intelligence délicate et forte ! Ce livre pénétrant et sans frivolité devrait être aimé, très aimé par toutes les jeunes filles contemporaines : avec le goût de la vie intellectuelle, il leur enseignerait la bonté, la bonté qui se répand à profusion parmi toutes ses pages...

En ce roman d'enfance et de jeunesse, qui reste le roman de la vie familiale, nous comprenons cette bonté infatigable et que Mme Adam ne veuille que montrer son âme indulgente... D'autres volumes suivront qui seront de l'histoire. Alors il faudra que la bonté se dissimule, car elle est trop incompatible avec la vérité.

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Les [illegible] d'Espagne [illegible] Napoléon*, par E. Guillon ; Plon. — *Pour [illegible] bonheur*, par Georges Sauvin ; Plon. — *Rodolphe ou les [illegible] tures d'un banquier*, par J. B. de Lassal ; Téqui. — *L. [illegible] dieu [illegible]*, par Charles-Théophile Féret ; Dumont. — *[illegible] d'amour*, par Théodore Maurer ; Maison des Poètes. — *Réconciliés*, par Teresa Jadwiga, roman ; éditions du Carnet. — *Ad Mortem. [illegible]*, par Maurice Burret ; éditions du Carnet. — *L'Astronome*, par Wildenbruch, roman, traduit par L. de Chauvigny ; Chamuel.

POÉSIES

Hippolyta.

Ta suprême richesse, Homme, est dans la douleur.
C'est te sentir deux fois le maître de ton cœur,
En éprouvant par lui ton essence immortelle,
Qu'affronter la souffrance et que triompher d'elle.

Quand nulle charité ne se croit sans retour,
Tout le bonheur de vivre est d'agir par amour.

Il gît en toute peine un fort levain de joie :
Du vicieux ennui l'âme oisive est la proie ;
Le désir de vertu qui naît du seul effort,
Dans l'air pur du courage atteint son réconfort.

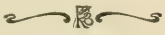
Oh! clairvoyante angoisse de la Femme
Dans son désir prématurément las...
Pour un peu de joie, ici, qui l'enflamme,
Quelle cendre amère là-bas?
— « Jamais! » répond d'abord son âme,
Et puis : « Toujours! » et puis : « Hélas! »

Quand l'espoir, conseiller de bonheur, qu'elle écoute,
Est de durable amour plus que de volupté,
Elle sent si brève la route
Où pourra régner sa beauté,
Qu'elle hésite à s'embarquer toute
Sur ce vaisseau d'éternité.

Elle hésite à ce *Oui* suprême :
Consentement n'amène que chagrin,
Quand un *Non* douloureux à l'être aimé lui-même
Fait l'esprit maître souverain...
Elle hésite, elle tremble, — elle aime!
Et vogue au désespoir avec un cœur serein.

Elle se sait plus tôt que l'homme condamnée
A voir humilié l'orgueil d'une beauté
Que l'excès précipite à la brièveté...
Mais elle aime!... Et domptant l'humaine destinée,
Cette amour perverse et bornée
S'épurera dans l'immortalité!

PAUL MARIÉTON.



THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *La Troupe Jolicœur*, comédie musicale en trois actes et un prologue; paroles et musique de M. Arthur Coquard, d'après une nouvelle de M. Henri Cain.

M. Albert Carré a tranché à sa façon, qui me paraît être la bonne, cette question des répétitions générales, laquelle a passionné et passionne encore le monde des théâtres. Quelle solution adoptera-t-on en fin de compte? Nous n'en savons rien encore, et ne serons guère fixés à cet égard avant la rentrée d'automne, puisqu'il y a là tout un jeu d'intérêts fort complexes et rivaux à plus d'un titre. Le problème se présente de la façon suivante : la critique dramatique indépendante ou qui prétend l'être cédera-t-elle le pas à l'information payée, c'est-à-dire aux notes émanant des directeurs de théâtre et, bien entendu, favorables sans restriction à l'œuvre nouvellement donnée? Autrement dit, verrons-nous la disparition presque complète de la critique dramatique, comme nous avons assisté à celle de la critique littéraire?

Le directeur de l'Opéra-Comique, qui semble être l'homme des moyens termes, a profité de l'indépendance relative que lui conférait, vis-à-vis de ses autres confrères, sa situation de directeur d'une scène subventionnée, et il a fait le raisonnement suivant : maintenir l'état antérieur en donnant une répétition d'ensemble publique, ce serait peu confraternel, puisque j'aurais l'air, ainsi, de blâmer la décision des auteurs et directeurs. D'autre part inviter les critiques à la seule première représentation et les contraindre à juger une œuvre musicale sur une seule audition, c'est risquer de les indisposer, c'est leur imposer une besogne odieuse autant qu'impossible. Je vais donc faire une répétition qui sera fermée pour tous autres que pour eux et quelques amis de l'auteur... Et c'est ainsi que nous nous trouvions une centaine environ dans la salle de l'Opéra-Comique pour la répétition générale de la *Troupe Jolicœur*.

Ce retour aux traditions, aux usages d'autrefois, m'a paru plein de sens et de logique, et la pièce de M. Arthur Coquard a été écoutée dans les meilleures conditions du monde, qui nous ont fait regretter que l'inauguration de ce système ne coïncidât pas avec une œuvre plus substantielle. Du moment que la répétition d'ensemble d'une pièce est donnée pour permettre à quelques personnes chargées de guider l'opinion de prendre contact avec l'œuvre, il est logique que ce premier contact ait lieu dans les meilleures conditions. Or, nul n'ignore que les jolies perruches de toutes catégories parvenues à se faufiler dans la salle aux jours de répétition générale, sont le plus évident obstacle au sérieux d'une audition. Nul plus que moi n'est sensible aux délicatesses, aux élégances féminines, à tout ce joli *mundus muliebris*, habituel rehaut d'une salle de première; mais il faut bien vous résoudre, Mesdames qui composez les devants de loge de nos premières, à être un élément de divertissement et de trouble, ce dont vous n'êtes pas d'ailleurs médiocrement fières. Il est donc juste qu'un directeur de théâtre, soucieux comme M. Albert Carré de l'application de ses critiques, se décide à vous prier d'attendre quelques heures pour satisfaire votre curiosité... C'est ce qu'a fait le directeur de l'Opéra-Comique en inaugurant ce nouveau système qui n'est autre que l'ancien : « Il en était ainsi autrefois, dit M. Albert Carré dans la lettre qui accompagnait son invitation. Alors les répétitions générales plus intimes mettaient en communication directe critiques, auteur, artistes et directeur. De bienveillants avis se transmettaient des uns aux autres, dont souvent j'ai profité, dont la présence de la foule nous a privés depuis. Je voudrais revenir à cet heureux temps. » On ne saurait mieux dire, et je souhaite pour ma part que cette question des répétitions d'ensemble soit tranchée pour la nouvelle saison, c'est-à-dire à compter d'octobre, de manière à généraliser la méthode adoptée par M. Albert Carré.

*
* *

La *Troupe Jolicœur* est la suite, ou, si vous voulez, la conséquence de la *Louise* de M. Gustave Charpentier; — j'entends que, si M. Charpentier n'avait pas imposé le genre par l'ardente et profonde musicalité qu'enferme son œuvre, jamais la représentation de la *Troupe Jolicœur* n'eût été possible sur la scène de l'Opéra-Comique. Et je n'ai pas besoin de dire combien m'est antipathique ce genre d'ouvrage. Je demeure intimement convaincu que, si nous nous plaçons au point de vue de la convenance de l'accord entre la musique et la parole, il ne saurait rien exister de plus faux, de plus artificiel, de plus contraire à une saine entente des rapports nécessaires entre les différents arts...; intimement convaincu aussi que le grandissement poétique communiqué à une œuvre dramatique par l'atmosphère musicale qui l'enveloppe, ne saurait avoir sa valeur et sa raison d'être que dans les sujets précisément qui échappent aux contingences de la vie journalière, — que ces sujets soient mythiques et légendaires comme les drames de Wagner, ou bien que, par leur caractère d'imprécision et de flottante rêverie, ils appellent comme complément l'illustration musicale, tel, en certaines scènes, le *Pelléas* de M. Debussy.

Formuler une semblable doctrine d'art, c'est repousser l'esthétique de M. Charpentier, aussi bien que celle de M. Arthur Coquard, ce qui ne veut pas dire que les œuvres relevant de cette esthétique soient indignes de l'attention du critique. Si la *Louise* de M. Charpentier a eu la fortune que nous savons, si elle s'est imposée au répertoire avec un succès grandissant, c'est beaucoup moins, soyez-en sûrs, à cause de l'imprévu, de la nouveauté du sujet, qu'à raison de la vivante et ardente musicalité qu'elle enferme, et qui fait regretter qu'une pareille verve d'invention ne s'applique pas à un sujet d'une autre catégorie.

J'ai éprouvé quelque chose de cette impression en suivant la comédie musicale de M. Arthur Coquard. Ces histoires de forains qu'il nous raconte ne sont vraiment pas faites pour échauffer l'imagination musicale, et le prodigieux, c'est qu'un musicien soit parvenu à en tirer semblable parti. Ces amours de la petite Geneviève, recueillie tout enfant par une troupe de forains, puis devenue étoile, désirée par l'Hercule de la troupe, Jean Taureau, puis aimée de passion profonde et discrète par un jeune clown, le frêle Loustic, recherchée enfin par un bourgeois artiste qui tient ici l'emploi de l'amoureux dans *Louise*, on se demande ce que tout cela peut bien avoir de commun avec l'essence de la musique. On se demande ce que la musique vient faire ici, et ce qu'elle peut ajouter à l'intérêt de ce fait-divers réaliste.

L'intérêt dramatique de la pièce réside dans la lutte pour l'amour de Geneviève, dite l'Alouette, entre ses trois prétendants : Jean Taureau, la puissante brute qui veut imposer ses volontés; Loustic, l'amoureux sentimental qui se contenterait à la rigueur d'un sourire et d'une pression de main, et qui finit d'ailleurs par s'éteindre doucement en regardant ses rivaux sans colère; et Jacques l'artiste, lequel, vous l'avez deviné, est aimé par l'Alouette. C'est là une matière assez médiocre pour le développement d'une action dramatique : on ne peut qu'en admirer davantage la virtuosité du musicien qui est arrivé, avec ce thème insuffisant, à soutenir l'attention du public trois actes durant.

Au premier rang des qualités de M. Arthur Coquard, il faut placer la simplicité, la netteté de la ligne musicale, constamment mélodique et distinguée, quelque chose de délicat et de nuancé qui paraît bien être l'essence même de son talent : cette délicatesse et cette distinction accusent un singulier contraste avec le sujet qu'il s'est donné mission de traiter. Si maintenant nous nous plaçons au point de vue du métier, son instrumentation est d'une parfaite clarté : elle sait éviter avec le plus grand soin les effets disproportionnés, — et ce n'est pas un médiocre éloge à notre époque, — elle marque un sentiment parfait des rapports existant entre la déclamation et la musique. Aucun effet brutal, sauf peut-être dans une ou deux scènes d'un réalisme assez intense, comme celle de la fête foraine. Je n'ai pas besoin de répéter ici combien je suis hostile à une telle application de l'élément musical, et quoique je ne croie pas beaucoup, pour ma part, à la valeur des théories indépendamment de la pratique, il faudrait un singulier chef-d'œuvre, ce me semble, pour me faire revenir sur une conviction aussi arrêtée. Malgré ses mérites incontestables au point de vue musical, la *Troupe Jolicœur* n'est point encore ce chef-d'œuvre.

Entre la répétition générale et la seconde représentation, une modification a été apportée à l'œuvre de M. Arthur Coquard. On a supprimé, pour la première, le prologue, d'une touche délicatement sentimentale, où l'on voit Mme Jolicœur recueillant dans la neige la petite fille qui, dix années après, doit être la Geneviève qu'on se disputera. J'ignore à quel mobile a obéi la direction de l'Opéra-Comique en supprimant cette scène d'une jolie couleur et qui donnait une note tendrement poétique. Toujours est-il que M. Albert Carré a eu l'occasion d'appliquer lui-même et plus tôt qu'il n'y songeait sans doute, les idées qu'il énonçait dans sa lettre aux membres de la critique ; car c'est sur les observations des journaux qu'il a décidé de rétablir à la seconde représentation ce qu'il avait supprimé à la première. Il faut souhaiter que cet exemple serve de leçon aux autres di-

recteurs de théâtre, et que, dès la rentrée d'automne nous trouvions généralement adoptée une méthode qui permettrait à chacun d'accomplir sa besogne pour le mieux, et ne ferait d'autres mécontents que ceux ou celles dont la présence aux répétitions d'ensemble est aussi gênante qu'injustifiée.

PAUL FLAT.

LA BIBLIOTHÈQUE DE JULES SIMON

(Souvenirs personnels.)

On vendra dans quelques jours la dernière partie de la bibliothèque de Jules Simon, c'est-à-dire ses livres de choix, de marque et de valeur.

Je voudrais, avant que tous ces livres soient dispersés au vent des enchères publiques, fixer ici les souvenirs qu'ils me rappellent, car j'ai eu l'honneur de les ranger plus d'une fois, vers la fin de la vie du philosophe qui, pendant près d'un demi-siècle, regarda passer le mouvement parisien du haut de son « grenier » de la place de la Madeleine.

La bibliothèque de Jules Simon — l'une des plus nombreuses et des mieux tenues qu'on pût voir alors à Paris entre toutes les bibliothèques privées — occupait deux grandes pièces de son appartement, sans parler du vestibule, du salon et de sa chambre à coucher qu'elle avait envahis de proche en proche. Dans la première pièce, affectée spécialement à cet usage, et sur la cheminée de laquelle trônait un très beau buste de M. Thiers, le dieu de Jules Simon, étaient les livres modernes d'histoire, de littérature, de philosophie, de voyages, etc., etc. Il y en avait bien une douzaine de mille rangés en ordre de bataille sur les tablettes d'acajou de hautes étagères juxtaposées. Aucune vitrine ne les protégeait contre la poussière, et cependant on n'en aurait pu trouver un seul grain sur leurs tranches, car ils étaient époussetés et astiqués chaque matin avec un soin tout particulier. Quand on traversait cette bibliothèque, qui semblait soutenir le plafond, on songeait malgré soi à quelque parade militaire, tant les livres qui la composaient étaient bien alignés et brillaient sous leurs uniformes, et j'imagine que c'était pour être agréable au stratégiste en chambre qu'était l'historien du Consulat et de l'Empire, que Jules Simon avait placé le buste de M. Thiers au milieu de ces bataillons d'in-folio et d'in-octavo.

Jules Simon avait le goût, la manie de la reliure commune, contrairement aux bibliophiles et surtout aux collectionneurs de métier qui, pour donner plus de valeur à leurs livres, les gardent toujours brochés ou se contentent de les emboîter dans un cartonnage anglais. Il est vrai que Jules Simon n'était pas, à proprement parler, un bibliophile et qu'il ne collectionnait pas les livres pour les vendre. Il disait bien quelquefois, moitié riant, moitié sérieux : « Ça, c'est ma réserve; ce sont les économies de toute ma vie; si jamais un malheur m'arrive, j'aurai de quoi parer à la mauvaise fortune. » Mais, comme il n'avait pas vendu sa bibliothèque après le coup d'État qui l'avait jeté sur le pavé, il savait bien que ce malheur lui serait épargné, et en attendant il jouissait de ses livres à sa manière qui, somme toute, était la bonne. Les livres brochés ne lui disaient absolument rien, il les comparait à des hommes en chemise, et chacun sait que les hommes en chemise ne sont pas beaux. A peine étaient-ils arrivés chez lui, — et je n'étonnerai personne en disant que dans les dernières années de sa vie il en recevait presque tous les jours; — à peine les avait-il entr'ouverts qu'il les envoyait à la reliure. Chaque catégorie, chaque genre avait sa couleur. L'histoire et la philosophie, comme des personnes graves, étaient habillées de couleurs sérieuses, en noir ou en marron foncé; le roman et la poésie, car il en faut bien un peu dans la bibliothèque d'un sage, recevaient un vêtement plus clair : bleu de roi, vert d'eau ou jonquille; les voyages et les mémoires allaient du violet au grenat. C'était là leur marque distinctive, leur numéro de classement. De même que, dans l'ancienne armée, on reconnaissait les grenadiers et les voltigeurs à la couleur jaune ou rouge de leurs épaulettes, Jules Simon reconnaissait ses livres à la couleur de leur habit. Il n'avait pour se guider ni fiches ni catalogue. Quand il avait besoin de consulter un ouvrage, il allait tout droit au rayon où il se trouvait. Il est vrai qu'il était servi par une mémoire prodigieuse. A quatre-vingts ans, devenu aveugle, je l'ai vu tirer de sa bibliothèque un exemplaire des *Paroles d'un croyant* qui dormait derrière une pile de livres depuis 1834, date de l'apparition de ce pamphlet.

Je disais donc qu'il envoyait ses livres chez le relieur aussitôt qu'il les avait reçus. Il ne faisait d'exception que pour les exemplaires de luxe et les papiers qu'il déposait religieusement dans une caisse en acajou ayant la forme d'un coffre à bois et qu'il appelait, je ne sais pourquoi, un tombeau. Cette caisse était placée à l'extrémité d'une grande table chargée d'in-folio reliés, laquelle occupait le milieu de la bibliothèque. De temps en temps, après son déjeuner, il allait faire ses dévotions à cette tombe, je devrais dire à ce caveau provisoire, car les morts qui y étaient déposés n'y demeuraient pas longtemps. Il levait doucement le couvercle, prenait parmi les livres les premiers arrivés, voyait si le papier de Hollande ou de Chine était bien sec et, s'il les

jugeait aptes à être reliés, il les rendait à la lumière du jour.

C'est cette partie de sa bibliothèque qui a été vendue au mois de janvier.

L'autre — celle qu'on vendra ces jours-ci — était installée dans son cabinet de travail, dont elle était la principale richesse. Il y avait au fond, faisant face aux deux fenêtres ouvertes sur la place de la Madeleine, une grande vitrine en acajou comme tout l'ameublement, et qui était remplie de livres rares et précieux. Je n'en cite aucun ; ceux qui seront curieux de les connaître n'auront qu'à parcourir le catalogue de la vente. Tout près de la cheminée, à côté de la porte de la chambre à coucher, au-dessus de la chaise longue où Jules Simon faisait la sieste après son déjeuner, il y avait une étagère étroite et haute, garnie de livres anciens qui semblaient avoir été placés là pour flatter le regard des évêques et des monsignori qui venaient le visiter. Et il en venait souvent, à la fin de sa vie, et ils s'asseyaient tous en face de cette étagère, dans le fauteuil rembourré de cuir fauve qui leur tendait les bras, à gauche de son bureau. Ce petit coin de la bibliothèque de notre philosophe était le quartier général des sermonnaires et des théologiens. Saint Thomas y coudoyait saint Augustin, et Fénelon y faisait risette à Bossuet. J'y vois encore une très belle Somme dans sa gaîne de parchemin illustrée de lettres dorées. Un jour que Mgr Bécel, évêque de Vannes, la feuilletait d'une main curieuse et lui demandait où il se l'était procurée, Jules Simon lui répondit que c'était le cadeau d'un prélat — je ne me rappelle plus son nom — à qui il avait donné la mitre.

— Il aurait bien pu vous offrir quelque chose de moins lourd que cette bête de somme, repartit l'évêque en riant.

— Sans doute, fit Jules Simon, mais l'intention était délicate : il savait que j'ai le sommeil très difficile, et il m'envoyait une botte de pavots.

Était-ce ironiquement et par malice que le long de cette bibliothèque sacrée, près de la glace de la cheminée où se mirait une superbe Vénus de Milo en bronze, Jules Simon avait accroché une énorme clef provenant de la Bastille ? Je ne le crois pas, et cependant le rapprochement était si piquant qu'il avait l'air voulu. «Ceci tuera cela», disait Victor Hugo. En regardant cette clef et ces livres de théologie j'ai pensé plus d'une fois : Ceci menait à cela. Il n'y a pas si longtemps que les in-pace sont détruits, et quant à la Bastille, si elle a été rasée, il y a encore des prisons pour les révolutionnaires de la Pensée écrite et parlée. Jules Simon faillit l'apprendre à ses dépens la veille du Deux-Décembre.

On connaît la phrase héroïque que, du haut de sa chaire, à la Sorbonne, il jeta ce jour-là aux étudiants, comme un suprême appel à la révolte ; mais ce qu'on ignore, c'est que ce fut le prince lui-même qui s'opposa à son arrestation.

— Révoquez-le, dit-il à M. Fortoul, mais ne l'arrêtez pas.

Jules Simon était persuadé qu'il avait dû la liberté à leur communauté de vues sur le socialisme de Louis Blanc et consorts, car le prince et lui avaient fait partie des mêmes commissions à la Constituante et avaient échangé plus d'une fois leurs idées sur ce nouveau ferment de discorde civile. Naturellement, Louis-Napoléon affectait d'en avoir peur : c'était son jeu et son intérêt. Jules Simon, comme toujours, se reposait sur la liberté du soin de modérer l'ardeur des socialistes révolutionnaires. On n'était républicain selon lui qu'à la condition d'être libéral. C'était toute sa politique. Ah ! si ses livres pouvaient parler, que de choses ils nous raconteraient dont nous ne nous doutons pas et qui mériteraient d'être connues ! Songez que de 1848 à 1896 tout ce qui a marqué dans la politique ou dans les lettres a passé par son cabinet de travail : sous l'Empire, pour le combattre ; sous la République, pour la fonder, la rendre aimable et la faire accepter de tous. Oui, dans ce fauteuil rembourré de cuir à moitié usé, se sont assis tour à tour Jules Favre, Berryer, Picard, Prévost-Paradol, Rémusat, Thiers, Grévy, toutes les têtes de l'Union libérale, et Victor Hugo dont Jules Simon était le correspondant sous l'Empire, et le président Carnot qu'il maria, et le duc d'Aumale qu'il contribua plus que personne à rappeler d'exil, et Gambetta qu'il devait museler à Bordeaux ! Que de péripéties ! que d'événements ! Puisque le philosophe de la place de la Madeleine n'a pas jugé à propos de les raconter, il me semble que ses fils pourraient le faire : Gustave, surtout, qui accompagna son père à Bordeaux pendant l'armistice de 1871 et qui lui servit de secrétaire à Paris au 24 Mai et au 16 Mai. J'ai dit moi-même ce que j'avais appris de la bouche de Jules Simon sur la lutte terrible qu'il soutint à Bordeaux contre Gambetta, et certainement c'est la page la plus dramatique et la plus poignante de mon livre (1) ; mais je n'ai pas tout dit. Il y a des choses qui, pour être imprimées, ont besoin du recul du temps et de la disparition de certains témoins. A présent que l'ancien ministre de l'Instruction publique a rejoint dans la tombe le « fou furieux » de la Défense nationale, on peut sans le moindre inconvénient raconter tout au long les événements de ces heures tragiques : ils appartiennent à l'histoire, et l'histoire a le droit de connaître toute la vérité.

---

1. *Jules Simon, sa vie et son œuvre*. 1 vol. in-12. Depret 1887.

Que M. Gustave Simon recueille donc ses souvenirs de Bordeaux, Paris et Versailles! qu'il nous dise le rôle joué par son illustre père dans le relèvement de l'Université, dans la libération du territoire, et dans les conseils secrets tenus durant des mois, à cinq heures du matin, entre Thiers, de Rémusat et lui. On sait que M. Thiers se levait avant le jour et qu'il donnait ses rendez-vous à une heure où tout le monde est encore au lit. Parlant de la visite qu'il lui fit lorsqu'il se présenta à l'Académie française, Alfred de Vigny dit dans son *Journal:* «... Le maître de la maison est monté ; il était en habit noir et non en négligé et en robe de chambre : cela m'a plu, j'ai senti l'homme d'action prêt de bonne heure, et l'homme d'affaires dressé à l'habit noir du procureur... » Devenu chef du pouvoir exécutif, M. Thiers ne changea pas ses habitudes malgré son grand âge, et lorsque ses ministres de l'Instruction publique et des Affaires étrangères se rendaient au petit conseil à cinq heures du matin, ils le trouvaient assis à sa table, la tête plongée dans quelque volumineux dossier. Maintenant, M. Gustave Simon me dira peut-être que ses souvenirs ne sont pas assez précis pour écrire cette partie de la vie de son père. Dans ce cas, je lui indiquerai dès aujourd'hui un excellent moyen de les rafraîchir. Si, comme je n'en doute pas, il a conservé l'énorme correspondance que j'ai eu tant de mal à classer par lettre alphabétique et par ordre chronologique, il n'a qu'à la dépouiller, la plume à la main : il y a là des documents de premier ordre et des billets de dix lignes qui sont plus éloquents, partant beaucoup plus précieux, que certaines lettres longues et diffuses. Encore le meilleur de ce trésor unique a-t-il été perdu par la négligence coupable de M. Herold, l'ancien préfet de la Seine. M. Herold, ayant témoigné un jour à Jules Simon le désir d'écrire sa biographie, avait obtenu la permission de fouiller dans les cartons où il enfermait la correspondance de ses principaux amis politiques. Il emporta ainsi chez lui tout un paquet de lettres de Victor Cousin, de Jules Favre, et surtout de M. Thiers. Je me rappelle même qu'il y avait dans le nombre la très belle lettre adressée au chef du pouvoir exécutif par Mgr Darboy, archevêque de Paris, pour lui demander d'être échangé, durant la Commune, contre le vieux Blanqui. Cependant le temps passait, et M. Herold ne parlait plus de la biographie de Jules Simon. Il y renonça tout à fait, le 16 Mai, de peur de se compromettre à la suite du ministre que le Maréchal avait si brutalement congédié ; mais il oublia de lui rendre les papiers, si bien que cinq ou six ans plus tard Jules Simon, qui avait négligé de les réclamer après la mort de son « ami », fut tout surpris de les retrouver, un beau matin, dans le catalogue d'une vente de manuscrits qui avait eu lieu la veille!... Et voilà comment s'approvisionne le commerce lucratif des marchands d'autographes!

Habent sua fata libelli! Sans doute, et c'est le sort commun des bibliothèques d'être dispersées à la mort de leurs propriétaires. N'empêche qu'en voyant celle de Jules Simon s'en aller ainsi, j'éprouve comme un serrement de cœur. Il me semble que c'est un peu de son âme qu'on jette au vent. J'aurais voulu qu'il fût possible de la transporter toute vivante, rayon par rayon, dans quelque dépôt public avec ses étagères d'acajou et les objets d'art qui la décoraient. Car Jules Simon n'avait pas que des livres, il avait dans son cabinet des bronzes et des gravures superbes de Barye et de Charles Blanc, sans parler des biscuits de Sèvres et des maquettes de cire. Qu'est devenue la jolie statuette du grand Frédéric à cheval qui était sous globe? et le buste charmant de la République, de Ponscarme? et la maquette en cire de la Jeanne d'Arc, de Frémiet?... Mais j'aurais donné tout cela pour la fameuse tabatière que Jules Simon avait sur sa cheminée, devant la Vénus de Milo. Cette tabatière n'a pas sa pareille au monde. Non qu'elle soit de matière précieuse : elle a été taillée, au contraire, dans du bois très commun, du merisier, si je ne me trompe ; mais elle a appartenu à tant de personnages célèbres, que c'est une véritable relique. On y voit gravées en lettres d'or les inscriptions suivantes :

Sur le couvercle : *Lamoignon de Malesherbes à Pierre Lacretelle.*

Sur la boîte : *Pierre Lacretelle mourant à son ami Jouy.*

Sur un côté : *Jouy à son ami E. Dupaty.*

Sur l'autre : *Dupaty à son ami Mignet.*

Et, enfin, sur le verso du couvercle : *A M. Jules Simon, en souvenir de M. Mignet.*

Cette tabatière ne doit être léguée qu'à un académicien.

J'ignore entre les mains de qui elle se trouve actuellement ; mais s'il vous arrivait quelque jour — le hasard tient tant de place dans la vie de ce monde! — s'il vous arrivait d'être invité à y puiser une prise de tabac, n'hésitez pas à y plonger les quatre doigts et le pouce, car je vous le dis en vérité, dussiez-vous en rire, cette tabatière, en passant par les mains de Jules Simon, s'est comme imprégnée de son esprit, et respirer cet esprit-là, même sous les espèces du tabac en poudre, c'est respirer l'amour de la liberté qui, dit le Sage, doit primer tout.

LÉON SÉCHÉ.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42283. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 21 JUIN 1902.

BONAPARTE ET LES ROYALISTES
au début du Consulat.

Le 18 brumaire avait trouvé les royalistes en armes; tels, à la veille de Fructidor. Ils croyaient l'heure venue, le pays mûr pour la dictature militaire, et ils comptaient que la dictature militaire formerait l'avant-garde de l'armée royale et ramènerait le Roi. Ces champions inflexibles d'un droit qu'ils croyaient supérieur aux volontés des hommes, se réclamaient de la divinité même, et n'avaient cependant, pour faire prévaloir ce décret éternel de la Providence, confiance que dans la force et dans la force révolutionnaire : il leur fallait un général de la république et des soldats républicains. Une trahison, une défection tout au moins devenaient la préface nécessaire d'une restauration de la monarchie. Ils ne s'en faisaient pas plus de scrupules que les adeptes de la souveraineté du peuple ne s'en faisaient d'une *journée* et de la mainmise par la populace insurgée d'une ville sur les représentants de la nation.

Bonaparte leur parut un Pichegru plus habile et plus heureux. Ils le destinèrent à ce personnage de Monk, prédit par tous les prophètes de l'émigration et qui devait, de son épée, dénouer la tragédie. Sa « défaillance morale », le 19 brumaire, à Saint-Cloud, les persuada qu'il manquait des qualités de l'homme d'État : le sang-froid, le conseil, le courage civil et le machiavélisme enfin qui paraît une vertu quand il sert la cause du « droit » ; ils ne le connaissaient pas.

Comme il les avait prévenus en s'emparant du pouvoir, il les déçut en gouvernant et les tourna dans leurs places fortes mêmes, dans le pays insurgé. Il y reprit, tout simplement, la politique de Hoche, mais il l'appliqua dans le grand, sans se voir entravé, ainsi que l'avait été Hoche, par les résistances des autorités locales et la versatilité du Directoire. Il promit l'amnistie à qui se soumettrait, il annonça une répression implacable à qui ne se soumettrait pas. Il confondit dans ses menaces et dans ses poursuites les bandes royalistes, les chouans, les chauffeurs, les brigands et les catholiques ; mais il ne les traita point de même. Il vint au-devant des catholiques, les rassura, mit en liberté les prêtres détenus, rappela les prêtres déportés, montra, comme en Italie, l'intention de respecter les croyances et d'assurer l'exercice du culte, pourvu que les prêtres se soumissent et prêchassent la soumission aux lois de la République. Il fit rendre avec éclat les honneurs funèbres à Pie VI, mort à Valence depuis six mois, et demeuré sans sépulture. Enfin, pour ramener ces Français à la France, il les traita en citoyens, leur parla des droits que la révolution leur attribuait, fit appel à leur patriotisme. Dans la même proclamation, du 28 décembre 1799, où se trouvait cette phrase : « Aucun homme ne peut dire à un autre homme : tu exerceras un tel culte, tu ne l'exerceras qu'un tel jour », il dénonçait les meneurs de la guerre civile comme « des traitres vendus à l'Anglais et artisans de sa fureur ».

Les actes répondirent aux paroles et, peu à peu, le pays se soumit, marchant à la réconciliation. On lui rendait ses prêtres, on lui permettait de rouvrir ses églises aux baptêmes, aux mariages, on rendait la terre chrétienne à ses morts. La persécution reli-

gieuse était le seul obstacle sérieux qui séparât ces populations de la France nouvelle. Elles pouvaient rentrer dans la patrie commune, et profiter, ainsi que tous les autres paysans de France, des avantages civils et sociaux de la Révolution, faite surtout pour les petites gens comme eux.

Les chefs, abandonnés peu à peu par leurs troupes, se divisèrent. Les uns, comme Frotté, poursuivirent la lutte, en désespérés; d'autres, plus politiques, songèrent à se rapprocher de Bonaparte, à le circonvenir, à l'acheter s'il était à vendre, à le duper s'il prétendait jouer au plus fin, à le détruire s'il se refusait au marché ou à la négociation. Ce parti comptait des diplomates, il comptait aussi des fanatiques, des gens à machines de toutes sortes, y compris les machines infernales, à embuscades, à enlèvements et séquestrations. Les guerres civiles et les guerres de religion en offraient des exemples illustres, à quelque parti ou à quelque confession qu'appartînt l'homme embarrassant, qu'il s'agit du duc de Guise ou de l'amiral de Coligny. La conspiration qui fut déjouée en 1804, la conspiration de Georges, existe en permanence dès les premiers jours du Consulat. Mais tandis que les hommes de main rassemblent leur troupe et construisent leurs engins, les diplomates du parti, ceux qui cherchaient un Monk et se flattaient de le trouver en Bonaparte, tâchèrent d'approcher de lui et de le sonder.

Il avait fait notifier aux chefs vendéens, par Hédouville, commandant de l'armée de l'Ouest : « Le gouvernement ne traitera pas; il ne reconnaîtra jamais d'armée royaliste. Il veut donner et non faire la paix; il acceptera la soumission de chacun des chefs, mais il ne reconnaîtra jamais leur réunion. » Ils lui écrivirent, de Pouancé, le 18 décembre. Il répondit à d'Andigné, un des signataires de la lettre : « Dites à vos concitoyens que les lois révolutionnaires ne viendront plus dévaster le beau sol de la France, que la révolution est finie, que la liberté de conscience sera entière et absolue... »

Ces paroles portaient loin, dans le peuple français. Mais les « messieurs » qui avaient mené la guerre pour l'Église et le Roi, n'avaient nullement entendu combattre pour la liberté de conscience, proposition impie qu'ils réprouvaient avec horreur; finir la Révolution, pour eux, c'était abroger les lois sacrilèges, en premier lieu les *droits de l'homme*, proscrire les révolutionnaires, rétablir, avec la monarchie, la religion d'État, privilégiée, exclusive, en un mot : accomplir la contre-révolution. Toutefois ne soupçonnant point le fond de Bonaparte, ils décidèrent de s'aboucher avec lui et lui députèrent d'Andigné, l'un des plus vaillants d'entre eux, et Hyde de Neuville, l'un des plus politiques, le combattant et le conspirateur.

Hyde ménagea l'entrevue, par l'intermédiaire de Talleyrand, qui eut toujours, par ses « affidés » comme on les nommait, ses prises sur les hommes de l'espèce de Hyde, et en compta plus d'un parmi ses confidents, ses partenaires et ses dupes. Talleyrand le mena, le 27 décembre, chez Bonaparte, qui habitait encore le petit Luxembourg. Hyde, songeur, attendait depuis quelque temps lorsqu'il vit entrer un homme « petit, maigre, les cheveux collés sur les tempes, la démarche hésitante ». Il le prit pour quelque commis et n'y fit point attention. « Mon erreur s'accrut, lorsqu'il traversa la pièce sans jeter sur moi un regard. Il s'adossa à la cheminée et releva la tête. Il me regarda avec une telle expression, une telle pénétration que je perdis toute assurance sous le feu de cet œil investigateur. L'homme avait grandi pour moi, tout à coup, de cent coudées. »

Même jeu de scène, le 29 décembre, avec d'Andigné. Talleyrand l'introduisit, en compagnie de Hyde, dans un cabinet, au rez-de-chaussée. Bientôt survint « un petit homme, de mauvaise mine... un frac olive, les cheveux plats, un air d'une négligence extrême », un air de rien. Hyde le reconnut et prévint d'Andigné qui salua et présenta la lettre des chefs vendéens. Bonaparte la reçut, mais avant de la lire, et comme pour se mettre à son aise, il parla à d'Andigné d'un de ses frères qui avait servi avec lui, à la Fère, et qu'il avait retrouvé à Malte et en Égypte.

Puis, il lit la lettre : il loue la vaillance des Français de l'Ouest, comprenant qu'ils se soient révoltés contre un gouvernement oppresseur. Mais, ajoute-t-il, « les circonstances sont changées et rien ne doit vous empêcher de traiter avec moi... Si vous voulez nous terminerons en cinq minutes... » D'Andigné n'en avait pas le pouvoir : mais on discute des articles; arrivés à celui de la religion : — « Je la rétablirai, dit Bonaparte, non pas pour vous, mais pour moi. » Puis un de ces mots, à la Frédéric : « Ce n'est pas que, nous autres nobles, nous ayons beaucoup de religion; mais elle est nécessaire pour le peuple. » Les Vendéens demandaient que leur soumission fût reçue et que leur sort fût assuré par une loi. Bonaparte refusa net. « Le gouvernement est déjà trop humilié de se voir obligé de traiter avec vous. — Quelles garanties voulez-vous que nous ayons de l'exécution du traité ? — Ma parole. »

Rompant le propos, se jetant dans les digressions, enchevêtrant les idées, à sa manière, par surprises et saillies brusques, mais toujours courtois; tantôt écoutant, les mains derrière le dos; tantôt, allant et venant, nerveux, à grands pas, par la chambre, Bonaparte s'arrêtait tout à coup devant l'interlocuteur, poussant sa pointe, le geste bref, la parole énergique et comme durcie par l'accent corse, encore très pro-

noncé chez lui. D'Andigné essaie d'attirer l'entretien sur le prétendant, car c'est le véritable objet de sa mission... « Vous me parlez toujours du roi, vous êtes donc royaliste? — Depuis dix ans, je combats pour la restauration de la monarchie française. — Mais, moi, je ne suis pas royaliste. — Je voudrais que vous le fussiez. » Bonaparte s'animait, il se reprend aussitôt. Il parle des princes, en soldat qui a connu les grandes aventures et gagné la partie en courant les grands risques et jouant le grand jeu : — « Ils n'ont rien fait pour la gloire. Ils sont oubliés. Que n'étaient-ils dans la Vendée? C'était là leur place. » C'est aussi le point faible des discours de d'Andigné. Il insinue une réplique, de pure convenance : la mauvaise volonté des Anglais. — « Il fallait se jeter dans un bateau de pêche! » A défaut de la barque de César, le navire qui l'avait ramené d'Égypte! « Vous ne pouvez vous imaginer combien peu l'Europe s'en occupe. »

Alors, s'efforçant de séduire, à son tour : — « Que voulez-vous être, général, préfet? Vous et les vôtres vous aurez ce que vous voudrez. — Nous désirons tous de n'être rien. — Seriez-vous donc humiliés de porter un habit que porte Bonaparte ? — Nullement, mais nous n'irons pas combattre demain les puissances dont nous étions les alliés. — Vous êtes donc les alliés des puissances étrangères? » Tout à l'heure, les Anglais empêchaient les princes de passer en Vendée; maintenant les Anglais empêchent les Vendéens de servir la France. La gêne vient, et aussi l'impatience, agressive chez Bonaparte, raide chez d'Andigné. — « Si vous ne faites pas la paix, je marcherai sur vous avec 100 000 hommes. Je saurai bien vous forcer. — Cela vous sera difficile, général; vous ne connaissez ni nos moyens, ni notre manière de combattre. — Je connais tout, et je vous soumettrai par la force. Je ferai, comme j'ai fait en Italie, mettre le feu à trois ou quatre départements, et vous serez bien obligés de vous rendre. » Il s'apaisa : — « Lorsque j'aurai fait la paix, je trouverai bien moyen de vous réduire. — Vous n'êtes pas près de la faire. — Avec l'empereur, je la ferai quand je voudrai. Il n'a pas oublié qu'il me doit sa couronne. A Campo-Formio, j'étais le maître de le détrôner; je ne l'ai pas fait. Il s'en souvient et il traitera avec moi. »

Au plus vif de l'entretien, un huissier ouvrit la porte à deux battants et annonça : « Le ministre de l'Intérieur! » Lucien Bonaparte s'avança. « Qu'il attende! » dit brusquement le Premier Consul, et Lucien de s'effacer. Les battants s'ouvrent de nouveau : « Le second consul de la République! — Qu'il attende... Non, qu'il passe. » Et Cambacérès, sans oser tourner les yeux qu'il fixait droit devant lui, traversa le cabinet avec une telle précipitation que sa perruque vacillait sur sa tête. Ces incidents, au moins autant que les paroles de Bonaparte, donnèrent aux Vendéens la mesure du prestige du Consul, de la servilité de son entourage, de son habitude de tout forcer à plier devant lui. Ils partirent, persuadés que « jamais il ne serait des leurs », et qu'il n'y avait pour ses adversaires d'autre ressource contre lui que les complots à l'intérieur, les coalitions au dehors, la mort enfin préparée dans une embuscade ou rencontrée sur le champ de bataille, car s'il disposait de tout dans la République, il ne disposait point de sa propre vie, et, lui supprimé, on trouverait des généraux plus complaisants.

Il en eut le sentiment. « Quel est votre but? disait-il, peu de temps après, à Bourmont. Rétablir les Bourbons, n'est-ce pas? Tant que je serai à la tête du gouvernement, vous n'y parviendrez jamais. Après ma mort, vous ferez ce que vous voudrez; cela m'est indifférent. » Dissoudre l'armée royaliste en réconciliant, affectionnant les paysans insurgés; traquer, exterminer les chefs irréconciliables; attirer, accueillir, combler même ceux qui feraient leur soumission et prendraient du service, telle fut sa politique : sage et féconde envers le peuple des campagnes qui ne se battait que pour sa foi, mais demeurait citoyen; imprudente, téméraire, stérile, funeste même avec les chefs, qu'il put récompenser à satiété, sans les gagner jamais. Ils se prêtaient, ils ne se donnaient pas. Cette erreur qui fut, surtout après 1810 et le mariage autrichien, une de ses fautes capitales, remonte aux origines mêmes de son gouvernement. Il disait à Bourmont : « Après ma mort, vous ne pourrez les servir — les Bourbons — si vous n'êtes rien. Si, au contraire, vous êtes employé, vous serez peut-être à même de leur être utile. Dans tout état de cause, le gouvernement a besoin de gens qui le servent. Si vous ne voulez pas de places, il me faudra les donner aux Jacobins, et vous serez persécutés. »

En toute république, le pouvoir est la place de sûreté, et il s'agissait ici, au lendemain de la révolution, comme jadis, au lendemain des guerres de religion, lors de l'Édit de Nantes, de savoir qui occuperait ces places. Les Jacobins qui les tenaient se rallièrent pour y rester; les royalistes se soumirent pour y entrer. Bonaparte garda les uns et prit les autres, parce qu'il les aimait mieux dedans, à son service, que dehors, dans les cabales, la guerre civile, les complots anarchiques ou les alliances avec l'étranger. Il se trouva bien, d'abord, du service des Jacobins; quand les royalistes sollicitèrent et acceptèrent en grand, vers 1810, ce fut pour faire, comme on disait, « le lit du roi », et il put voir en 1814, puis à la veille de Waterloo, qu'ils n'attendraient pas sa mort, généraux ou préfets, pour « être utiles ».

En l'an VIII, l'heure n'était point aux faiblesses et aux illusions. Bonaparte écrivit au général Saint-Hilaire, le 4 janvier 1800 : « Éclairez le peuple. Faites sentir à tous les citoyens que le temps des partis et des déchirements est passé. Dites que la Révolution est finie ; que s'il est quelques ambitieux qui ont besoin de haines, s'il en est qui veulent déchirer le pacte social, les rênes de l'État sont dans des mains fermes et accoutumées à surmonter tous les obstacles. »

Il frappa des coups terribles et répétés ; mais, de la même main qui ordonnait de fusiller Frotté, de détruire Georges, il clôt la terrible liste de proscription, signe des sauf-conduits, restitue des biens séquestrés. Aux paysans, il rend leurs champs. Aux églises, leurs cimetières. Aux émigrés, il entr'ouvre la patrie ; il leur rend leurs demeures, nues sans doute et dévastées, mais c'est le foyer, c'est la famille dispersée depuis huit ans. Il les attire par le cœur, il les tient par l'intérêt. Ils ne sont que tolérés, mais la passion de rester, la passion de l'air natal les gagne. La radiation de la liste est pour eux la rentrée dans le droit commun ; à défaut des privilèges, perdus à jamais, les bienfaits du régime nouveau, l'égalité, conspuée naguère, souhaitée désormais et profitable. C'est la reprise des débris de la fortune, sauvés, par le dévouement ou l'artifice de quelques serviteurs ; c'est le moyen de commencer une fortune nouvelle ; c'est le service, c'est la faveur et par sa voie la plus naturelle, la voie traditionnelle, par où ont passé et monté les ancêtres : l'armée.

On ne s'en fait point scrupules, car on paie de son sang, car on est valeureux et l'on se bat pour la France. Quelques-uns s'y jettent, secoués par le coup de foudre, séduits par le panache, enivrés par l'enthousiasme guerrier qui fermente dans leurs veines et qui éclate au magnifique défilé de la France militaire. Tel Philippe de Ségur, aux jours mêmes de Brumaire. Nombre d'autres, qui n'ont trouvé dans l'émigration que déceptions, déboires, misères de toutes sortes, gentilshommes de province, nés et grandis dans la jalousie de la noblesse de cour, de l'état-major des émigrés, méconnus de leurs princes, qu'ils ne connaissent même pas, entrent dans l'armée républicaine par le même esprit batailleur qui les avait fait émigrer, et ils ont la joie de ne plus combattre les Français qu'ils admiraient, de combattre les étrangers que l'exil leur a rendus plus hostiles et plus détestables.

Ils se faufilent par les sentiers, le long des frontières. La police détourne les yeux. Ils passent, ils arrivent, se retrouvent, appellent les autres, et bientôt, c'est une procession. Bonaparte fait de la tolérance un instrument de politique. Son ministre Fouché en fait une industrie d'État. Il transforme Paris en une vaste « souricière », à salons dorés, à fauteuils de soie, à jardins enchantés où il attire les émigrés, les enveloppe de son filet et ne les relâche que sur gages : extorquant des promesses, recueillant des « petits papiers », se ménageant ses jours de souffrance, ses judas, ses entrées même et des complices aussi, des oreilles, des correspondants, des femmes pour rapporter, des messieurs pour écrire, dans tous les châteaux de France et tous les hôtels de Paris ; brocantant les consciences, se faisant, dans ces ventes de familles ruinées, une collection d'agents, comme d'autres des collections de tableaux et de bibelots précieux ; exploitant la manie de commérage, plaie de l'ancienne cour, qui se tourne si façilement à la lettre de police ; élevant le chantage à la hauteur d'un procédé de gouvernement ; se composant une antichambre, sinon une cour de renégats, par génie policier, par goût secret d'intrigue et vice de cœur ; les flairant, les cultivant, les arrosant en jardinier qui a sa récolte à recueillir, en gourmet qui se prépare le dessert de sa table. Il ne se doutait certainement point, sept ans après le régicide, les massacres de Lyon, et les sacrilèges de Nevers, qu'il deviendrait la « coqueluche » du faubourg Saint-Germain et que cette coterie l'imposerait, un jour, en qualité de ministre à Louis XVIII ; mais il prenait ses sûretés, creusait ses passages, et s'il arriva, en 1815, à ce terme prodigieux, c'est qu'il partit, de la sorte, en 1800.

ALBERT SOREL.
de l'Académie française.

LE LIEUTENANT GUSTL [1]

Nouvelle.

Il est capitaine de cavalerie depuis un an... Quel dommage que je ne sois pas entré dans la cavalerie ! Mon père n'a pas voulu, il trouvait la plaisanterie un peu chère. Quelle importance ça a-t-il aujourd'hui ? Puisque je dois disparaître...

Voyons, mon cher Gustl, tu es allé au Prater à une heure où l'on ne rencontre personne, pour que personne au monde ne puisse te déranger, pour faire en paix ton examen de conscience... Eh bien ! avoue-toi tranquillement que ce serait une pure bêtise de songer à filer en Amérique ou ailleurs... Tu n'es pas assez intelligent ni entreprenant pour tenter une nouvelle carrière. Et d'ailleurs, tu vivrais cent ans, en Amérique ou autre part, que tu serais incapable d'oublier que quelqu'un t'a traité de « gamin », a

(1) Voyez la *Revue* du 14 juin.

voulu briser ton sabre, et que tu es resté immobile et pétrifié. Ne cherche pas midi à quatorze heures, ce qui est arrivé est arrivé... Quant à aller voir père, maman et Clara, c'est aussi une sottise, ils se consoleront peu à peu... Maman a bien oublié que son frère était mort... Tout finit par s'oublier... Tout d'abord maman était inconsolable, puis au bout de quelques semaines... Au début, elle allait au cimetière tous les jours, puis tous les huit jours... Ensuite, tous les mois... Maintenant, elle n'y va que le jour des Morts... Demain, c'est mon jour des Morts... le 5 avril. Conduira-t-on mon corps à Gratz? Irai-je pourrir à Gratz? Je laisse tous ces tracas aux autres. Qu'ils s'en occupent, ça les regarde, je m'en désintéresse complètement; car rien ne peut plus m'intéresser maintenant... Si, je dois 160 gulden à Ballert... C'est tout... Je n'ai point d'autres préoccupations... Écrire des lettres? Dans quel but? A qui? Faire mes adieux? Je me suicide, c'est assez clair... On le remarquera bien, que je prends congé de tout le monde! Et puis, si les gens savaient à quel point ça m'est égal, ils ne me plaindraient pas. Ce n'est désastreux que pour moi... Et qu'ai-je eu de bonheur dans cette vie? Je n'ai même pas fait la guerre, et je n'aurais aimé que ça... J'aurais pu l'attendre longtemps, la guerre... J'ai goûté à tout le reste... Des maîtresses? Si peu d'importance! Que l'une s'appelle Steffi, que l'autre soit Cunégonde, toujours la même chanson... Les arts? La musique? Les opérettes joyeuses?... J'ai entendu douze fois *Lohengrin*. Tout ça, c'est du temps perdu... Je connais tout, j'ai tout vu... Ce soir encore, j'écoutais un oratorio... C'est même là qu'un boulanger m'a traité de « stupide gamin »... En voilà assez!... Et puis je m'en fiche des arts! je ne suis pas curieux. Aussi, rentrons à la maison doucement, tout doucement... sans me presser... Encore un peu de repos dans le Prater, sur un banc... en ne pensant à rien... Je ne coucherai tout de même plus jamais dans un lit... J'ai l'éternité pour dormir... Jouissons de cet air si frais dont je ne jouirai plus demain...

. . . . . .

. . . . . .

« Jean? eh! Jean? Apporte-moi un verre d'eau fraiche... » Qu'est-ce qu'il y a?... Quoi?... Est-ce que je rêve?... Ah! ma tête! Nom de nom! Quelle honte!... Je ne peux plus ouvrir les yeux... Je suis tout habillé... Où suis-je?... Quoi? Je m'étais endormi?... Comment ai-je pu dormir? Il fait déjà jour... Combien de temps ai-je dormi? C'est pourtant vrai que je me suis tout de même endormi... Quelle heure est-il? Pas assez clair pour voir à ma montre... Où sont donc mes allumettes? Je les ai... En voilà une qui prend... Trois heures... Et j'ai un duel à quatre heures de l'après-midi... Non, le duel n'a plus lieu... *Je dois me suicider*... Le duel ne compte pas... Je dois me suicider parce qu'un boulanger herculéen m'a... D'abord, est-ce vraiment arrivé? Est-ce bien sérieux? Ce qui passe par ma caboche est tellement extraordinaire... Mon cou est dans un étau... Je ne peux plus me remuer... J'ai des fourmis dans la jambe droite... Aïe!... Debout! debout!

Ah! ça va mieux. Il fait presque clair... C'est le jour... L'air est frais... La même lumière, le même air frais que la semaine dernière, lorsque j'ai campé dans les bois et que j'étais aux avant-postes... Oh! ce fut un autre réveil... une autre journée aussi!...

L'avenue est grise, vide... Je suis le seul être humain du Prater... Un matin, je suis venu ici à quatre heures avec Pausinger... Nous étions à cheval, moi, sur la bête du capitaine Mirovic et Pausinger sur l'alezan qui lui appartient... C'était au mois de mai... Tout était presque en fleurs, tout était vert... A présent, il fait frisquet... Le printemps ne tardera pas... Dans quelques jours, bientôt, il sera là... Le muguet, les violettes... Les mômes en cueilleront... Et moi je serai loin... Quelle misère! Et les autres iront souper au café-concert, comme si rien n'était arrivé. Ne sommes-nous pas allés au restaurant après l'enterrement de Lippay? Et Lippay était très aimé... On l'aimait beaucoup plus que moi, au régiment... Ils n'iraient pas au café parce que j'ai plié bagage? Est-ce une raison?...

Il fait chaud tout d'un coup, plus chaud qu'hier... Ça sent bon... Les arbres vont fleurir...

Steffi m'apportera-t-elle des fleurs? Non, ça ne lui viendra pas à l'esprit... A moins qu'elle n'ait envie de faire une promenade en voiture. Ah! si c'était Adèle!... Il y a longtemps que je n'ai pensé à celle-là. Elle m'en a fait des histoires, quand je l'ai quittée... Je n'ai jamais vu tant pleurer... En somme, elle a été ma plus jolie maîtresse... Intelligente et sans prétention... Je peux jurer qu'elle m'aimait... Elle était bien supérieure à Steffi... Pourquoi l'ai-je lâchée? Imbécile! C'est que ça devenait monotone, qu'elle ne variait pas... Presque tous les soirs, on sortait ensemble. Je n'avais plus la moindre liberté... Elle me cramponnait... Néanmoins, Gustl, tu aurais pu patienter encore... parce qu'elle est la seule qui t'ait bien aimé... Que fait-elle à présent? Ce qu'elle fait? Elle est avec un autre, naturellement... Auprès de Steffi, la vie est plus commode, je n'en ai pas le moindre embarras... au contraire. Est-ce une raison pour qu'elle vienne au cimetière? Qui est-ce qui ira s'il n'y est pas obligé? Kopetzky? Oui, peut-être Kopetzky, et c'est tout... Pas gai de n'avoir personne... Père, maman et Clara? Oui, certainement... Je suis le fils, le frère... Mais qu'y a-t-il de plus entre nous? Ils ne me connaissent pas ou ils me connaissent mal... Que savent-ils de moi? Que j'ai fait

mon service, que je joue aux cartes et que je cours après les femmes... Et puis?

Ont-ils jamais su que j'étais souvent dégoûté de moi?... Non, puisque je ne leur ai pas écrit... Dieu! que c'est triste! C'est à pleurer... Ah! mon pauvre vieux Gustl, il ne te manquerait plus que de pleurer maintenant, ce serait complet... Marche droit, si tu peux... Il faut toujours marcher droit, qu'on aille à un rendez-vous, à son poste ou à la bataille. Qui a dit cela? Ah! oui, le major Lederer au mess, quand on a raconté que Wingleder tremblait à son premier duel, qu'il était devenu tout pâle et qu'il avait vomi... Certainement, un officier ne doit pas laisser deviner, ni à sa démarche, ni à sa physionomie, s'il va à un rendez-vous ou à une mort certaine. Tu entends, Gustl? Le major Lederer l'a dit... Oui...

Il fait jour, on pourrait lire son journal... Qu'est-ce qui siffle? Une locomotive; c'est la gare du Nord... La colonne de Tegethoff... Elle ne m'a jamais paru si haute... Des voitures... Un balayeur... mon dernier balayeur. Trois heures trois quarts à l'horloge de la gare... Voyons, me tuerai-je à sept heures, heure de la gare ou heure de la ville?...

Sept heures! Pourquoi spécialement à sept heures? Comme si je ne pouvais pas décider d'un autre moment? J'ai faim, je crève de faim... Ce n'est pas étonnant, je n'ai pas mangé depuis hier, à six heures du soir, au café... C'est même là que Kopetzky m'a donné le billet de faveur... J'ai dîné d'un café au lait et de deux petits pains... Que dira ce sale boulanger quand il apprendra?... La sale brute! Au fond, il aura le trac des officiers maintenant, il saura ce que c'est qu'un officier... Un civil peut se laisser rosser en pleine rue, ça n'a pas d'importance; mais quand l'un de nous est insulté entre quatre-z-yeux, il doit mourir.

Si ce voyou consentait à se battre. Mais non, il ne se battra pas, il est bien trop prudent de sa peau.. Aussi il vivra, il vivra longtemps, et moi, je serai dans la tombe... C'est lui qui m'aura tué... Tu saisis, Gustl! c'est lui qui te tue. Oh! nous ne sommes pas quittes si facilement... Oui, oui, oui... je vais écrire toute l'histoire à Kopetzky, je la lui expliquerai au complet, ainsi qu'au commandant. Je ferai au commandant un rapport de service... « Et nous verrons si tu oses encore te risquer dans un café, en public, sale brute ignoble! Je voudrais bien voir la suite... » *Je voudrais bien voir* est comique... puisque ça ne m'est pas possible, puisque tout est fini, fini pour moi, fini...

A présent, Jean entre dans ma chambre, il constate que « mon lieutenant » a découché... Il s'imagine tout ce qu'il veut, mais pas que « mon lieutenant » a passé la nuit au Prater... Ah! ça, il ne s'en doute pas... Tiens, le 44e qui va aux exercices de tir. Laissons-le passer, rasons les murs... Une fenêtre qui s'ouvre... l'adorable fille... A votre place, Mademoiselle, je mettrais un fichu sur mes blanches épaules... Dimanche dernier, c'était mon dernier jour d'amour avec Steffi... Si nous nous étions imaginé, Steffi et moi, que c'était notre dernier baiser!... Au fond, il n'y a que ça de vrai, l'amour...

Oui, dans deux heures, mon colonel aussi chevauchera noblement... Les officiers du 44e ont l'air d'avoir la vie facile, ce matin... Si vous saviez, mes amis, comme je me fiche de vous... Allons, marche droit, Gustl... Tiens, Katzer! Depuis quand est-il au 44e? Il m'a vu... Bonjour, Katzer! La drôle de figure qu'il me fait! Pourquoi me montre-t-il sa tête du doigt? Est-ce pour me dire que j'ai mal aux cheveux?... Va toujours, Katzer, que ce soit pour ça ou pour autre chose, ton crâne m'intéresse peu... Non, mon ami, tu te trompes, je n'ai passé la nuit qu'au Prater... Tu liras la suite dans les journaux du soir... « Ce n'est pas possible, dira-t-il. Ce matin, en allant au tir, j'ai rencontré Gustl près de la gare du Nord. » Quelle affaire!

Qui est-ce qui héritera de mon peloton? Sans doute, Walterer... Ça sera du propre... Un type sans l'ombre d'intelligence, qui aurait pu être aussi bien cordonnier...

Le soleil se lève, une belle journée se prépare... Il y a de quoi envoyer tout promener... Le moindre cocher sera encore en vie à huit heures du matin, et moi, à sept heures, je ne serai plus rien... « Qu'est-ce que c'est? Gustl... tu te démoralises, parce que tu viens de voir un cocher sur son siège?... Qu'est-ce que ça veut dire? Tu faiblis? Tu as des battements de cœur? Oh! non, ce n'est pas à cause... Alors c'est que tu as faim, que tu n'as pas mangé... Dis donc, sois loyal, tu as peur... C'est simple, tu as peur, parce que tu n'as jamais passé par ces angoisses-là... C'est encore du nouveau pour toi... Sache que chacun doit y passer... les uns plus tôt, les autres plus tard... Pour toi, c'est plus tôt, voilà tout... Il s'agit de considérer maintenant... » Quoi?... C'est inouï, je veux toujours considérer quelque chose...

Ah! oui... il est dans le tiroir de ma table de nuit, tout chargé... Il suffit de presser la détente, ce n'est pas un tel tour de force...

Toutes les demoiselles de magasin vont à leur besogne... Adèle aussi était dans un magasin... J'allais la chercher le soir... Quand les femmes sont occupées, elles ne tournent pas mal si vite... Ah! si Steffi m'appartenait complètement, j'en ferais une modiste ou une essayeuse... Comment l'apprendra-t-elle? Par le journal aussi... Elle sera furieuse que je ne lui aie rien dit, rien écrit... Je m'en moque un peu qu'elle se fâche... Combien de temps aura duré notre liaison?... Ça date de janvier... Non,

c'était avant Noël, puisque je lui ai apporté une boîte de bonbons de Grog, et elle m'a écrit une petite lettre à la nouvelle année... Ça me fait penser que j'ai pas mal de lettres à détruire... D'abord la lettre de Falstein... Si on la trouvait, le pauvre diable pourrait avoir des embêtements... Qu'est-ce que ça peut me faire? A moins de prendre le tout et de le brûler... Est-ce que j'ai le temps de me mettre à trier des lettres? Je puis bien brûler tout le paquet, à quoi est-il bon? Tout ça, c'est des griffonnages sans intérêt... A qui laisserai-je mes livres? A Blany... Je ne relirai plus *Vers le Pôle*, quel dommage!... J'ai peu lu ces derniers temps... De l'orgue... Des bouffées d'orgue... Ah! ça vient de l'église... une messe matinale... Il y a belle lurette que je ne vais plus à la messe... La dernière fois, c'était en février, quand on y a envoyé mon peloton... Mais ça ne compte pas, je surveillais mes hommes pour qu'ils fussent convenables et attentifs, je regardais s'ils se tenaient bien... Si j'entrais dans cette église... Au fond, il y a quelque chose de vrai dans la religion... Je le saurai exactement aujourd'hui, après déjeuner... Après déjeuner? Parfait. Alors quoi? Faut-il entrer? Il me semble que ce serait une consolation pour maman, si elle savait que j'ai prié avant... Quant à Clara, elle y attache peu d'importance... Entrons tout de même, ça ne peut pas me faire de mal...

De l'orgue, des chants... Hum! j'ai le vertige... C'est odieux, odieux... Je voudrais bien avoir auprès de moi quelqu'un à qui je puisse confier... Je devrais me confesser... Il en fera des yeux, le curé, quand je lui dirai en terminant : « Maintenant, mon père, je vais aller me tuer... » A la vérité, je devrais m'effondrer sur les dalles et hurler ma douleur, et pleurer... Mais ces choses-là ne se font pas... Pouvoir pleurer cependant, ça me ferait tant de bien... Asseyons-nous... Mais pas pour m'endormir comme sur le banc du Prater... Les gens qui ont de la religion sont plus calmes... Mes mains tremblent... J'ai la tremblote maintenant... c'est du propre... Je finirai par me dégoûter tellement de moi-même que je me tuerai d'écœurement... Cette vieille femme là-bas qui prie... pour qui peut-elle prier? Si je lui disais : « Madame, voulez-vous prier pour moi, je ne sais plus mes prières... » L'idée de la mort rend vraiment faiblard... Levons-nous!... A quoi me fait penser ce cantique? A hier soir, pardi, à l'oratorio... Assez! assez! Je n'en supporterai pas davantage... Filons... J'en fais un bruit, avec mon sabre qui traîne... Ne troublons pas les fidèles dans leurs dévotions...

Dehors... De la lumière et de l'air... Je voudrais bien que ce fût fini... J'aurais dû, dans le Prater... On ne devrait jamais sortir sans avoir son revolver en poche... Dieu! que j'ai faim!...

Autrefois, quand je lisais que les condamnés à mort avalaient une tasse de café et fumaient une cigarette avant l'exécution, je n'y comprenais rien... C'est bien naturel pourtant... Sacré nom! je n'ai pas encore fumé... Je n'ai pas envie de fumer... mais je voudrais bien déjeuner... Mon café est ouvert à cette heure-ci et je n'y rencontrerai sûrement personne... Et même s'il y a quelqu'un, je prouverai que j'ai eu du sang-froid jusqu'au bout... « A six heures, le lieutenant Gustl a déjeuné à son café habituel et il s'est tué à sept heures. »

Le calme revient... C'est si bon de marcher... Si je voulais, je pourrais encore biffer d'un trait toute cette histoire... avec l'Amérique... Allons! allons! J'ai reçu un coup de soleil... Est-ce que je suis calme parce que je me figure que je ne dois pas?... Si! je le dois, je le dois... c'est-à-dire que *je le veux*. « Du reste, te vois-tu, Gustl, retirer ton uniforme pour décamper?... Le boulanger s'en tiendrait les côtes et Kopetzky ne me tendrait même plus la main. » J'en piqure un fard...

Le sergent de ville me salue... Bonjour!... Le pauvre bougre est tout réjoui de mon salut... Moi je ne suis pas fier. Dans mon service, je fus toujours très chic... Aux manœuvres j'ai entendu un jour derrière moi un homme qui murmurait : « Ces sales rosses d'officiers »... Eh bien! je ne l'ai pas envoyé au rapport, je me suis contenté de lui dire : « Une autre fois, tâchez qu'on ne vous entende pas, hein? Ou alors ça finirait mal. »

La Hofburg... Qui est de garde? Les Bosniaques... Ils ont de l'allure... Le lieutenant-colonel nous a dit tout récemment : « En 78, nous n'aurions jamais cru que ces gens-là nous obéiraient un jour. » Ah! que j'aurais voulu être là. Voilà qu'ils se lèvent tous de leur banc... Bonjour! bonjour! C'est tout de même beau et propre de mourir sur un champ de bataille, pour la patrie... « Mais oui, monsieur le docteur, ça vous fait tordre... » Je devrais m'arranger pour que Kopetzky ou un autre se batte à ma place avec ce socialiste imbécile... Alors ça serait autre chose... Il ne s'en tirerait pas facilement... Et puis, et puis ça m'est égal.

En voilà qui taillent les arbres dans le jardin public. C'est dans ce jardin-là que j'ai fait une fois des propositions à une petite robe rose... qui demeurait dans la Strozzigasse... Plus tard, c'est Rochlitz qui l'a entreprise... Ils sont toujours ensemble, mais il ne nous parle jamais d'elle, il a honte... A cette heure, Steffi dort encore... Elle est ravissante quand elle dort : une tête d'ange; on dirait une enfant qui ne sait pas encore compter jusqu'à cinq. Dès qu'elles dorment, elles ont toutes cet air-là. Je vais lui envoyer un mot. Pourquoi pas? On écrit toujours dans un cas pareil. J'écrirai aussi à Clara de consoler père

et maman, et de leur dire ce qu'on dit dans de telles occasions. J'écrirai également à Kopetzky... je le chargerai de faire mes adieux à plusieurs personnes. Et mon rapport détaillé au commandant?... Et mes 160 guldens à Ballert? J'ai encore beaucoup de choses à faire...

Personne ne m'a intimé l'ordre de me tuer à sept heures... A huit heures, il sera encore temps de mourir... Mourir! Oui, c'est ainsi que ça se dit, et on ne changera pas ce mot-là de sitôt :

Kingstrasse... je suis tout à côté de mon café... C'est à n'y pas croire que je me réjouisse de déjeuner... Après le déjeuner, j'allumerai un cigare et je rentrerai chez moi... Oui, avant tout, il faut faire le rapport au commandant, puis la lettre à Clara, celle à Kopetzky et celle à Steffi... Que lui dirai-je à cette petite peste? « Ma chère enfant, tu ne te doutais pas... » Non, c'est idiot... » Ma chère enfant, je te remercie beaucoup »... « Ma chère enfant, avant de m'en aller, je ne veux pas manquer de... » Non, là, vrai, ça n'est pas mon côté fort d'écrire des lettres... « Ma chère enfant, un dernier adieu de ton Gustl... » Quels yeux elle va faire! C'est de la veine que je n'en sois pas amoureux!... Ça doit être affreux lorsqu'on aime et qu'il... « Voyons Gustl... tu es assez triste, n'insiste pas... Après Steffi, il y en aurait eu une autre... et ensuite pour finir une vraie jeune fille avec dot... C'eût été bien... « J'expliquerai à Clara que je n'ai pas pu faire autrement... « Il faut me pardonner, ma sœur chérie... Je te prie de consoler aussi nos bons parents... Je sais que je vous ai donné beaucoup de soucis à tous et que je vous prépare encore des chegrins... Mais sache bien que je vous ai toujours aimés... J'espère que tu auras de beaux jours et que tu n'oublieras pas ton malheureux frère... » Çà y est... mes yeux me piquent... J'ai le cœur gros... je vais pleurer... Je n'écrirai à personne... Tout au plus un mot à Kopetzky, un simple adieu de camarade et il annoncera la chose aux autres...

Est-il déjà six heures?... Non, cinq heures et demie... La jolie frimousse qui passe... c'est le trottin aux yeux noirs que je rencontre continuellement dans la Floriagasse... Je me proposais de lui parler un jour; car elle m'aguiche chaque fois... Elle est trop jeune tout de même... Elle sera étonnée de ne plus me voir, cette gosse... « Allons, Gustl, ne remets pas à demain ce que tu t'es juré d'accomplir aujourd'hui!... Allons, Gustl, sois sérieux!... n'oublie pas que tu es brave... » Où suis-je donc? Voilà mon café... On vient d'ouvrir... On balaye... Entrons...

La table où les gens jouent toujours aux tarots... C'est insensé, dire que le type de malheur qui s'assoit là, contre le mur, est le même qui... Il n'y a encore personne... Où est le garçon?... Il sort de la cuisine... Il endosse vite son habit... Ça n'en vaut vraiment pas la peine... Il servira d'autres consommateurs aujourd'hui!!!

— Bonjour, mon lieutenant!

— Bonjour.

— Vous venez de bonne heure, mon lieutenant.

— Non, je garde ma capote... Je n'ai pas beaucoup de temps, servez-moi vite.

— Mon lieutenant désire?...

— Un café au lait et des petits pains.

— Tout de suite, mon lieutenant.

Les journaux... les journaux d'aujourd'hui déjà... Qu'y a-t-il dedans? Il me semble que je vais y lire que je me suis tué ce matin... Au fait, je pourrais bien m'asseoir... Pourquoi suis-je debout?... Mettons-nous là, près de la fenêtre... Mon café est déjà servi... Je vais tirer les rideaux... je n'aime pas que les gens du dehors plongent dans l'intérieur... Oh! oh! il ne passe personne... Il est rudement fameux, ce café... Ce n'est pas une mauvaise idée de déjeuner... On se sent un autre homme... Toute ma faiblesse venait de ce que je n'avais rien dans le corps... Pourquoi le garçon est-il planté là, devant moi? Ah! il m'apporte des petits pains...

— Mon lieutenant sait-il que?...

— Quoi? Qu'est-ce que vous voulez que je sache?

— M. Habetswallner...

Hein! il va me parler du boulanger maintenant?.. Qu'est-ce qu'il va me dire? Est-il déjà venu? Il s'est donc précipité ici hier soir, le boulanger, pour tout raconter... Le garçon continue :

— ... a eu une attaque d'apoplexie dans la nuit...

— Quoi?...

Je pourrais me dispenser de crier si fort... Ai-je besoin de faire remarquer?... Certainement je rêve encore... Il faut qu'il me répète ça une seconde fois...

Cette fois je le questionne d'une voix compatissante.

— Qui a eu une attaque?

— Le boulanger. Mon lieutenant le connaissait bien... Le grand gros qui faisait sa partie de tarots à côté de la table de messieurs les officiers... il jouait habituellement avec M. Schlesinger et avec M. Wasner, le fabricant de fleurs artificielles... là, en face...

Je suis bien réveillé... tout est net... Je ne puis cependant pas le croire... Si je le lui demandais encore une fois?...

— Ah! il a eu une attaque?... Mais comment le savez-vous?

— Le gamin qui nous apporte les petit pains à quatre heures et demie, nous l'a raconté... C'est M. Habetswallner qui fournit le pain ici.

« Mon ami Gustl, ne te trahis pas!... » J'ai tout de même une rude envie de crier et de rigoler... Il aura

un bon pourboire, Rodolphe... Mais il faut qu'il m'en raconte encore... D'abord il ne m'a pas dit qu'il était mort... Je vais lui demander s'il est mort... Mais, cette fois, je parlerai de ça tranquillement; car la vie d'un boulanger doit me laisser indifférent... Je ferai semblant de parcourir les journaux tout en interrogeant Rodolphe...

— Est-il mort ?

— Naturellement, mon lieutenant. Il est mort sur place.

Exquis ! délicieux ! Tout ça, c'est parce que je suis entré dans l'église.

— Il est allé au concert hier soir... C'est en rentrant chez lui... Il a dégringolé dans l'escalier... Le propriétaire a entendu le bruit... On l'a porté sur son lit... Quand le docteur est venu, il était trop tard...

— C'est triste... Il était encore jeune.

J'ai joliment bien dit ça. Personne ne pourrait se douter que... Je me tiens à quatre pour ne pas sauter par-dessus le billard à pieds joints...

— Ah ! oui, que c'est triste, mon lieutenant !... C'était un si brave homme... Il y a au moins vingt ans qu'il venait ici... Le patron l'aimait beaucoup, ils étaient amis... Et sa pauvre femme !

Je crois que c'est la plus violente joie de ma vie...

Il est mort ! Il est mort ! Personne ne sait rien... il ne s'est rien passé... Quelle riche idée d'avoir voulu déjeuner ici !... Sans cette idée-là, j'allais me tuer *gratis*... Ça, c'est voulu par le Destin... Où est Rodolphe ?... Il aide l'autre garçon à allumer le poêle...

Alors il est mort ! Il est bien mort ! Je devrais peut-être aller m'en assurer *de visu*... Oui, il faut que j'y aille et que je constate... En somme, il a eu son attaque à la suite d'un accès de rage, de colère rentrée... Voilà qui m'est égal... Le principal, c'est qu'il soit mort, que je vive et que l'avenir m'appartienne... Je suis là, à engouffrer les petits pains que M. Habetswallner a cuits... « Ils sont excellents, monsieur Habetswallner ; ils sont incomparables, vos petits pains ! » Et maintenant, un bon cigare !

— Rodolphe ?

— Mon lieutenant...

— Laisse donc le poêle tranquille !

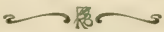
— Je vous demande pardon, mon lieutenant.

— Et apporte-moi un cigare... Un havane...

Dieu ! que je suis content... Qu'est-ce que je vais fiche ? Il faudrait faire quelque chose, sans quoi j'aurais aussi une attaque d'apoplexie... de joie... Du calme... Dans un quart d'heure, j'irai à la caserne et je me ferai doucher par Jean... A sept heures et demie, maniement des armes... A neuf et demie, l'exercice... Je vais écrire tout de suite à Steffi qu'elle doit se rendre libre ce soir, que *je l'exige*...

Et n'oublions pas que je me bats à quatre heures avec ce docteur ridicule... « Toi, je ne te raterai pas... Je suis disposé à t'abattre comme un gibier... »

ARTHUR SCHNITZLER.
Traduction de MAURICE VAUCAIRE.



AVANT LE COURONNEMENT D'ÉDOUARD VII

Notes et Impressions londonniennes.

On prête à feu M. de Bismarck cette prophétie : « L'Afrique australe sera le tombeau de l'hégémonie britannique. » Je ne sais si le Chancelier de Fer a vraiment exprimé en termes si nets une opinion si absolue. Peut-être se bornait-il à formuler un souhait. Quoi qu'il en soit, on peut d'ores et déjà affirmer que l'oracle de Friedrichsruhe s'est trompé. Aux braves gens qui ont cru pendant toute la durée de la guerre anglo-boer que la perfide Albion ne se relèverait pas des coups que lui portaient les paysans du Transvaal et qui saluaient dans les revers de Buller et de Methuen « le commencement de la fin », je recommande instamment un petit voyage en Angleterre, un séjour — fût-il de courte durée — dans la capitale de ce pays.

Le spectacle qui s'offrira à leurs yeux n'est pas celui d'un pays en décadence. On peut n'éprouver qu'une sympathie très limitée à l'endroit de ce qu'on appelle l'*esprit anglais* ou le *génie anglo-saxon*, on peut détester de tout son cœur l'impérialisme agressif de M. Chamberlain et de ses acolytes, il n'en faut pas moins reconnaître que l'Angleterre est encore bien loin de l'abîme où la voient ses ennemis naïfs et aveugles. Jamais la prospérité matérielle de ce pays n'a été plus certaine, jamais sa force plus éclatante. Et, par suite, jamais la « saison » londonnienne n'a été plus brillante. Sans doute, il y a eu une opinion *proboer*. Mais qu'était-ce donc que cette poignée de pacifiques en regard de la foule immense qui acclamait dans la guerre du Transvaal une entreprise juste et nécessaire ? Sans doute encore, il reste des mécontents. Dans la classe ouvrière, dans la petite bourgeoisie on déplore le renchérissement des vivres et les impôts nouveaux qui grèvent la cote déjà lourde du contribuable plaintif. Mais la plupart des sujets d'Édouard VII n'en acceptent pas moins ce surcroît de charges avec une sereine philosophie. Ils n'y voient qu'un mal passager dont les dédommagera au centuple la victoire enfin assurée. L'Angleterre, disent-ils eux aussi, est assez riche pour payer sa gloire. Et il semble, en effet, que l'événe-

ment leur donne raison. Le malaise ne s'aperçoit même pas à la surface. Promenez-vous à Hyde-Park vers la fin de l'après-midi : les équipages y défilent aussi pressés que jamais, tirés par des chevaux aussi précieux et conduits par des cochers aussi luisants qu'avant la guerre. Le soir venu, allez dîner dans un de ces grands restaurants où l'on sert, aux accords d'un excellent orchestre, un repas détestable pour un prix excessif : vous aurez peine à trouver place après sept heures du soir et la précipitation avec laquelle vos voisins sablent le champagne vous édifiera pleinement sur « l'estomac » financier de l'Angleterre. Enfin passez la soirée au théâtre. Mais ayez soin de retenir votre fauteuil deux ou trois jours à l'avance. (A l'ouverture des bureaux, toutes les bonnes places sont déjà louées.) Et l'aspect d'une salle de spectacle londonnien achèvera de vous convaincre. Non, une nation acheminée à sa ruine ne saurait fournir une si belle assemblée. Cette foule de jeunes gens corrects, ces femmes aux ravissantes épaules et aux cheveux opulents constellés de bijoux témoignent avec éloquence des ressources inépuisables de l'Angleterre en hommes et en argent. Dans nulle autre capitale d'Europe il ne se dépense actuellement autant d'argent qu'à Londres. On y travaille, on s'y amuse, on y bâtit. Et quand le bâtiment va — on connaît cet argument suprême — tout va. Je ne prétends pas que cette constatation doive nous remplir de joie, ni qu'elle soit faite pour accroître notre foi dans la « justice immanente », mais elle s'impose à tout esprit non prévenu : les difficultés rencontrées par les Roberts et les Kitchener dans la conquête du Transvaal n'ont laissé dans la mère patrie aucune trace profonde. Le même phénomène se produira dans ce pays qui s'est observé en France au lendemain de 70 et qui prouve la vitalité des deux grandes voisines : la baleine britannique n'a éprouvé en somme de ses revers passagers dans l'Afrique du Sud qu'une piqûre d'épingle, désagréable pour son amour-propre, mais sans conséquence irréparable.

Ce n'est pas à dire que la nouvelle de la conclusion de la paix n'ait pas été saluée avec un soupir de soulagement par la nation entière. Londres a présenté le 1er juin au soir et les jours suivants un spectacle inaccoutumé. Sur les faces impassibles des flegmatiques insulaires se lisait une joie extrême. Et, si étrange que cela paraisse, les rues de la capitale anglaise ont été gaies pendant quarante-huit heures environ ! Les transparents et insignes de toute sorte, qui déjà décorent les rues principales, se sont allumés tout seuls. Des bandes houleuses de commis et de grisettes parcouraient les grandes voies, dansant des gigues frénétiques. La plume de paon et les *confetti* sévirent. Puis l'effervescence se calma, ces velléités d'exubérance s'apaisèrent et les Anglais songèrent à manifester leur satisfaction d'une manière plus digne. Des services d'actions de grâces furent institués dans les principales églises. A l'office de Saint-Paul prirent part le roi et la reine, assistés de la plupart des membres de la famille royale et d'un grand nombre de hauts dignitaires. Dès la première heure, j'étais en observation à l'entrée de Buckingham-Palace, curieux d'assister à l'ovation que la foule allait faire aux souverains. Mais c'était dimanche. Et les hourras ce jour-là sont mal portés. Édouard VII et la reine Alexandra défilèrent au milieu d'une foule enthousiaste, mais recueillie. Nous avons quelque peine, en France, à comprendre que ces deux adjectifs puissent s'accorder. Ils se concilient parfaitement en Angleterre.

*
* *

L'approche des fêtes du couronnement fait du souverain du Royaume-Uni le personnage du jour. Il serait exagéré de prétendre qu'Édouard VII soit aussi populaire parmi ses sujets que la feue reine Victoria. Les Anglais détestent par-dessus tout le scandale. Or on n'a pas oublié certaines aventures fâcheuses et retentissantes auxquelles l'héritier du trône se trouva étroitement, très étroitement mêlé.

L'opinion publique, qui est puritaine à Londres, — alors qu'elle est frondeuse à Paris, — a quelque peine à pardonner au roi Édouard VII les défaillances du prince de Galles. Elle lui en veut également de la popularité dont il jouissait sur nos galants et frivoles boulevards. D'autre part, le sentiment loyaliste est si vivace de l'autre côté du détroit que l'Anglais juge avec indulgence chez son roi ces faiblesses qu'il condamnerait sans pitié chez un simple mortel. L'Anglais du commun vous fait naïvement observer que les fautes du prince de Galles ont été surtout la faute des circonstances. La constitution anglaise réduit le souverain et les membres de la famille royale à n'être guère plus que des figures symboliques. Le pouvoir personnel du monarque anglais est moins étendu que celui du Président de la République nord-américaine. De par la volonté populaire, il est sinon réduit à n'être qu'un roi fainéant, du moins condamné au farniente politique. Du vivant de la reine Victoria, celle-ci remplissait d'ailleurs jalousement le peu de devoirs qui lui incombaient du fait de sa dignité royale et elle ne souffrait pas que son illustre héritier l'assistât. Dans ces conditions, « Galles » — comme l'appelaient nos bons *snobs* — n'est-il pas excusable d'avoir succombé parfois au péché ? Elles sont touchantes, ces explications des loyalistes Anglais. Et comme ils s'étendent sur les qualités réelles d'Édouard VII ! Comme ils lui pardonnent ses erreurs passées en faveur de ses bontés présentes ! La bonté

la cordialité, voilà des vertus qu'ils sont unanimes à lui attribuer et unanimes à célébrer chez lui.

Quant à la reine Alexandra, la masse bourgeoise ne se contente pas de l'aimer comme la compagne du souverain. Elle l'estime encore et l'admire. On sait que la reine d'Angleterre est fille du roi de Danemark. Elle a été élevée avec une grande sévérité, dans un milieu d'une extrême simplicité où fleurissaient toutes les vertus chères à la classe moyenne. Transportée du jour au lendemain dans un monde très différent, appelée à occuper une des plus hautes situations qui soient ici-bas, la reine Alexandra a montré du savoir-faire et de la souplesse, de la dignité et du tact. Les Anglais la chérissent encore en raison des souffrances qu'elle a endurées et qu'elle a endurées sans se plaindre. La reine d'Angleterre a été cruellement éprouvée comme mère et l'on peut supposer sans crainte de se tromper qu'elle a dû souffrir aussi comme épouse. Le stoïcisme dont elle a fait preuve en ces diverses occasions lui a gagné le cœur d'une nation qui déteste par-dessus tout l'étalage de la douleur. Aux yeux de la bourgeoisie enfin, la souveraine a d'autres mérites encore, d'ordre secondaire, mais non moins réels. Elle a conservé, malgré ses cinquante-huit ans sonnés, une prestance élégante et une apparence gracieuse. Dans un pays où la beauté n'est pas rare, mais où le goût n'est pas l'apanage commun de toutes les femmes, la reine Alexandra se distingue heureusement. Souveraine d'une nation où la fonction principale du roi et de son épouse consiste à représenter dignement, elle représente à merveille. Cette Danoise est de toutes les Anglaises celle qui s'habille le mieux. Ajoutons en passant — le détail a sa valeur — que son principal couturier est français et que les robes du couronnement ont été confectionnées par une maison parisienne.

La cérémonie du couronnement est fixée, comme on sait, au 26 juin. Mais Londres n'a pas attendu ce jour pour se mettre en fête. Depuis plus d'un mois, c'est une succession ininterrompue de réjouissances de toute sorte qui donnent un avant-goût plein de promesses des splendeurs auxquelles seront conviés ceux qui se trouveront la semaine prochaine dans la capitale du Royaume-Uni. Les rues sont déjà plus d'à moitié pavoisées, les fenêtres se fleurissent, on gratte pieusement mais avec énergie les statues enfumées des ancêtres glorieux. Dans l'abbaye de Westminster, fermée au public, les charpentiers sont à l'œuvre depuis Pâques. A l'entour des édifices devant lesquels défilera le cortège royal, d'horribles gradins destinés au touriste s'élèvent. Et déjà les places atteignent des prix inouïs. Tout est « au couronnement ». Le joujou patriotique abonde, la carte postale illustrée pullule. Le service à thé « modern style » et l'épingle de cravate sont également surmontés de l'effigie largement couronnée d'Édouard VII.

L'imposante solennité qui se prépare a donné lieu également à des inventions plus heureuses. De ce nombre est l'exposition rétrospective installée dans une galerie du *British Museum*. On a réuni là une collection judicieuse de vieux ana, d'estampes et de dessins se rapportant au couronnement des souverains anglais. On y voit les différents modèles des carrosses de gala, la reproduction des couronnes royales, des habits portés par le couple royal en ces occasions mémorables et les silhouettes des principaux participants. Les journaux illustrés et les magazines ne sont pas restés en arrière. Ils consacrent des numéros entiers à la description des splendeurs annoncées. Ils rappellent, d'après les chroniqueurs du temps passé et les récits des plus anciens journaux, les événements saillants qui marquèrent les couronnements d'autrefois. De tout cela j'ai fait mon profit. Et nous allons, si vous voulez bien, relire ensemble mon carnet de notes et les observations que j'ai consignées au jour le jour.

Le caractère d'un peuple ne se manifeste nulle part comme dans ces solennités publiques. Et cela est plus vrai du couronnement des rois anglais que de toute autre cérémonie. Elle témoigne de l'esprit profondément traditionnaliste et conservateur de la nation. Politiquement, l'opération du couronnement n'a pas conservé grande importance. Édouard VII n'en sera pas plus puissant après qu'avant. Il n'en était pas de même autrefois. Le roi ne régnait vraiment qu'à partir du moment où la couronne ancestrale avait reposé sur son front. Les souverains attachaient même à cette formalité une si grande importance qu'il leur arriva souvent de faire couronner leur héritier avant qu'ils eussent renoncé eux-mêmes à l'exercice du pouvoir. Certains rois se firent couronner deux fois. Richard Cœur de Lion, par exemple, ayant trouvé à son retour de Terre Sainte son trône usurpé par le roi Jean, s'empressa tout d'abord de reconquérir son héritage légitime. Mais il crut n'avoir triomphé complètement de son rival que lorsque la couronne eut été solennellement déposée une seconde fois sur sa tête. Les images anciennes nous montrent les rois normands portant toujours sur leur chef cet auguste insigne. Ils le gardaient à la chasse, ils le gardaient à la guerre, ils le quittaient à peine pour se livrer au sommeil. Les monarques contemporains observent une discipline moins stricte. On ne voit pas Édouard VII conduisant son automobile la couronne au front.

La formule du couronnement anglais est une des plus anciennes que l'on connaisse. Elle est directement inspirée par le récit du sacre des rois d'Israël

tel qu'il est décrit dans la Bible. On y distingue aussi l'apport de la tradition catholique romaine. Elle remonte à une époque où le souverain de la Grande-Bretagne faisait plus que de régner, où il gouvernait. Elle est par conséquent un peu vieillie aujourd'hui. Mais les Anglais tiennent avec tant d'âpreté à leurs anciennes coutumes que ceux-là mêmes qui sont le plus jaloux des prérogatives populaires verraient d'un mauvais œil tout changement introduit dans l'antique cérémonie du couronnement afin de la mettre en harmonie avec l'esprit actuel de la constitution. Le roi a beau ne plus gouverner. Il prête serment comme s'il gouvernait encore.

Un autre caractère essentiel de la cérémonie anglaise, c'est le rôle qu'y joue l'idée divine. Et, à moins d'être aveuglé par des préjugés politiques, il faut convenir que cette intervention constante de Dieu prête à la solennité du couronnement une grandeur extrême. Du commencement à la fin de cette cérémonie, qui a pour but d'exalter un homme devant le reste des hommes, le roi est sans cesse appelé à s'humilier devant le Roi des Rois, devant l'Éternel. Il doit s'agenouiller et prier avant de recevoir le gage de sa puissance temporelle. Il reçoit l'onction au nom du souverain créateur de toutes choses. Les épées qu'on lui remet, il doit promettre de les faire servir au triomphe de la justice divine sur la terre. Le globe qu'on dépose entre ses mains est là pour lui rappeler « que le monde entier est soumis au pouvoir et à l'empire de Notre Rédempteur Jésus-Christ ». La sainte communion à laquelle participent seuls le roi et la reine constitue une partie essentielle du sacre. Enfin, d'un bout à l'autre de cette solennité grandiose, les vicaires de Jésus-Christ appelés à prendre la parole répètent au souverain qu'il n'est tel que « par la grâce de Dieu ». Le fait qu'il va occuper le trône dressé à son intention dans l'abbaye de Westminster en foulant sous ses pieds la longue rangée des tombeaux de ses prédécesseurs ajoute à la sévérité de ce moment. Quelle austère leçon que cette lente promenade et quel sublime avertissement contre toute vellëité d'orgueil !

Parmi les différents objets qui doivent figurer dans la journée du 26 juin prochain, il n'en est pas de plus vénérable que le célèbre siège en chêne où Édouard VII s'assoira au moment de recevoir la couronne des mains de l'archevêque de Canterbury. Ce rustique fauteuil, de style gothique, reposant sur quatre lions sculptés, fut fabriqué il y a huit cents ans environ. Il n'offre rien de remarquable en lui-même, mais il renferme une précieuse relique : la célèbre « pierre du couronnement » dont l'histoire mérite d'être brièvement contée. On dirait plus justement « la légende ». La tradition veut, en effet, que la « pierre du couronnement » soit celle-là même qui servit de chevet au patriarche Jacob lorsqu'il s'endormit dans le désert et lorsque Dieu lui envoya certain songe où figurent une échelle et des anges et dont la Bible a consigné le souvenir. Si étrange que cela paraisse, il s'est trouvé de nos jours d'authentiques savants pour confirmer cette tradition qui a donné lieu de l'autre côté du détroit à des discussions aussi passionnées que celles auxquelles nous assistons maintenant à propos du Saint-Suaire de Turin. Les deux questions sont également obscures. Une autre légende veut que la « pierre du couronnement » soit venue d'Égypte, une autre encore qu'elle vienne de Jérusalem. Quelques faits sont certains : qu'elle demeura longtemps en Irlande, puis qu'elle fut transportée en Écosse d'où Édouard Ier l'amena définitivement à Londres en 1296. Depuis lors, elle n'a jamais quitté cette ville et tous les souverains anglais s'y sont assis une fois à leur tour. A la reine Victoria seule est échu l'honneur d'y siéger à deux reprises : le jour de son couronnement et le jour de son jubilé.

Les couronnes et sceptres de la maison royale d'Angleterre sont d'une moins haute antiquité que la « pierre du couronnement ». Ces objets remontent au règne de Charles II. Ceux qui servaient jusqu'alors furent en grande partie détruits par les soldats de Cromwell. Ils remontaient à Édouard le Confesseur. Les couronnes actuelles sont d'une extrême richesse. Celle que la reine Victoria avait fait confectionner lorsqu'elle monta sur le trône est une pure merveille évaluée à neuf millions de francs. Elle comprend, entre autres bijoux anciens, un rubis énorme offert au Prince Noir par Pierre le Cruel en 1367, et un superbe saphir provenant de l'anneau d'Édouard le Confesseur. Elle est ornée, en outre, de 16 petits saphirs, de 11 émeraudes, de 4 rubis, de 1 363 brillants, de 1 420 diamants et de 277 perles.

***

Les fêtes du couronnement d'Édouard VII promettent, nous l'avons dit, d'être fort belles. Elles donneront une haute idée de la place que la race anglo-saxonne a prise dans le monde depuis cent ans. C'est d'ailleurs une autre question, et que nous réservons entièrement, de savoir si cette hégémonie est un événement heureux et si la prépondérance anglo-saxonne profitera à la cause de la justice internationale et du progrès pacifique, à la civilisation humaine et aux arts qui l'honorent. Parmi les représentants indigènes des colonies qui siégeront le 26 juin dans l'abbaye de Westminster, il en est plus d'un sans doute qui rendra hommage au roi Édouard du bout des lèvres seulement, et qui refoulera ses sentiments véritables au plus profond de son cœur. L'abstention des députés irlandais, dont les sièges

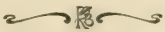
resteront vides au sein de la représentation nationale, voilà encore une manifestation qui, pour être toute platonique, n'en sera pas moins éloquente.

Mais ce ne sont là que des ombres légères sur un magnifique tableau. La coutume veut que le peuple et les pouvoirs publics rivalisent, au jour du couronnement, de générosité et de splendeur. Et la conception démocratique de la royauté, qui est aujourd'hui celle du peuple anglais, n'a pas ébranlé cette tradition. Assurément, on ne verra plus, comme aux âges anciens, les fontaines publiques verser pendant deux jours un flot alterné de vin rouge et de vin blanc. On n'admirera plus des danseurs de corde sur la place de Westminster. Le roi ne fera pas arrêter son cortège pour écouter des orchestres de petites filles costumées en anges, exécutant des hymnes patriotiques. Enfin le banquet de Westminster-Hall, par où s'achevait jadis la cérémonie du couronnement, aboli depuis un siècle, ne sera pas restauré. Et les amateurs de pittoresque y perdront. Les vieilles images nous donnent une idée fort réjouissante de cette kermesse britannique. Elle dégénéra parfois, il est vrai, et c'est pour cela, sans doute, qu'on l'a supprimée. Sous George III, par exemple, le banquet se transforma en orgie. Au dessert, comme personne n'avait plus ni faim ni soif, on fit signe aux spectateurs des galeries. Ils attachèrent leurs mouchoirs bout à bout et descendirent au milieu des convives des paniers qu'on remplit généreusement. Un second banquet s'organisa de la sorte à l'étage supérieur. D'ailleurs, même sans banquet, la solennité du couronnement sera longue. On a calculé que les diverses cérémonies à l'intérieur de l'abbaye de Westminster exigeront quatre heures au moins. Édouard VII eût aimé fort à ce qu'elles fussent écourtées. Et le bruit court à Londres qu'il aurait fait à l'archevêque de Canterbury des représentations dans ce sens. Mais celui-ci, le vénérable docteur Temple, aurait refusé de donner satisfaction au vœu du souverain et le lui aurait déclaré sans ambages.

Les « coronations » anglaises ont donné lieu de tout temps à des épisodes imprévus, dont la chronique a pieusement conservé le souvenir, et que les pères racontent avec émotion à leurs enfants attentifs. Au lendemain du couronnement de la reine Victoria, les historiettes furent tout particulièrement abondantes. En voici quelques-unes. C'est d'abord l'épisode de l'« anneau ». Une des formalités du couronnement consiste dans l'introduction d'une bague historique, dite « anneau de mariage avec l'Angleterre », à l'index du souverain couronné. Le joaillier chargé d'ajuster ce bijou à l'index de la reine Victoria fit erreur et prit la mesure du petit doigt de la souveraine. Lorsque, au moment solennel, l'archevêque de Canterbury voulut introduire l'anneau, il éprouva une résistance inattendue. Il insista néanmoins, et avec tant de vigueur que la bague finit par pénétrer. Mais Sa Gracieuse Majesté souffrit le martyre tout le reste du jour. La souffrance, d'ailleurs, ne l'empêcha pas d'avoir, à quelques instants de là, un fort gracieux mouvement. Comme elle recevait l'hommage des pairs du royaume, un vieillard tout cassé, lord Rolle, gravit à son tour l'escalier qui menait jusqu'au trône. Soudain, sa faiblesse le trahit et il tomba. La jeune reine, oubliant tout protocole, s'élança aussitôt pour le relever. Et des acclamations enthousiastes saluèrent ce trait charmant. Citons encore la mésaventure qui valut à lord Glenelg une longue célébrité : lorg Glenelg, craignant de voir occuper sa place par un autre, avait pénétré dans l'abbaye de Westminster à l'aube. Aussi, n'ayant pas dormi son soûl, s'endormit-il pendant la cérémonie. Il dodelinait de la tête d'une façon tout à fait inquiétante, et sa couronne de noble semblait une nef désemparée. Soudain, ce précieux meuble tomba sur le sol et se mit à rouler avec fracas. Réveillé par le bruit, lord Glenelg porta avec douleur la main à son chef et s'écria d'une voix dolente : « *Dear me*, j'ai perdu mon bonnet de nuit! » Authentique ou non, le mot a fait fortune.

Attendons-nous à voir éclore, dès le 27 courant, une foule d'anecdotes de cette sorte, touchantes et sentimentales, ridicules et plaisantes. Ce sera un sujet de conversation inépuisable entre Londonniens, et une aubaine bienvenue pour les feuilles publiques de tous les pays qui — comme on sait — commencent à manquer de « bonne copie » dès la deuxième quinzaine de juin.

MAURICE MURET.



L'ANNEXION DE LA MANDCHOURIE

Sans offrir l'attrait d'une actualité palpitante, la question de la Mandchourie, bien que vieille de dix-huit mois déjà, continue à intéresser cependant le public avide d'être éclairé sur les véritables visées du gouvernement russe dont les incessantes tergiversations, motivées par la nécessité impérieuse de ménager les susceptibilités des autres compétiteurs, déroutent les plus clairvoyants en laissant un champ libre à toutes les conjectures.

Imitant strictement l'attitude de la Grande-Bretagne en Égypte, la Russie s'efforce de rassurer toutes les jalousies légitimes par les promesses réitérées d'évacuer la Mandchourie... à un moment donné.

Si vagues que soient ces promesses, on leur accorde, ou fait le semblant d'accorder, quelque

créance dans les hautes sphères politiques, comme le prouve la déclaration faite le 3 février dernier, à la Chambre des communes, par lord Cranborne qui croit, ou du moins feint de croire, à la sincérité des engagements du gouvernement du tsar.

Ces engagements semblent, d'autre part, inspirer la même confiance à M. Hay se déclarant rassuré par les explications récentes de l'ambassadeur russe à Washington.

Cette attitude conciliante des hommes d'État des deux puissances rivales de la Russie doit-elle nous faire croire à l'éventualité de l'évacuation de la Mandchourie ?

Nullement.

Elle nous démontre simplement, que, bien décidés à éviter tout conflit avec le tsar, les diplomates en question se voient obligés, pour sauver les apparences, de simuler une satisfaction qu'ils n'éprouvent probablement pas et, pourvu que la mainmise russe conserve les dehors d'une occupation temporaire, ils la laisseront durer indéfiniment et ne s'opposeront point à ce qu'elle se transforme doucement en une annexion définitive soigneusement dissimulée.

Étant donné que l'art diplomatique consiste précisément à déguiser les véritables tendances de la politique, il est bon de se méfier de tous les communiqués officiels livrés en pâture à la presse pour être bruyamment divulgués.

Tout le monde se souvient quel épouvantail on avait fait du fameux accord anglo-allemand, simple ballon d'essai dirigé manifestement contre les convoitises russes en Chine, qui est resté sans effet puisque, loin de s'en laisser intimider, la Russie avait fièrement répliqué qu'elle ne craignait personne et se croyait assez forte pour défendre ses intérêts.

Nous sommes persuadé que le même sort sera réservé à l'alliance anglo-japonaise annoncée avec tant de fracas : impuissante à empêcher l'annexion de la Mandchourie, qui est un fait accompli devant lequel il faut bien s'incliner, cette convention, dont la conclusion était facile à pressentir, se bornera tout au plus à contrecarrer les projets russes en ce qui concerne la Corée et la Mongolie, serrées de près déjà.

Y réussira-t-elle ? Nous en doutons fort.

Si formidables que soient les marines anglaise et japonaise réunies, elles ne sauraient faire grand mal à la Russie qui avait trop bien pris ses précautions d'avance, en prévision d'un conflit avec le Japon.

Puissance essentiellement continentale, peu intéressée aux choses maritimes, ne possédant qu'une flotte modeste, la Russie déclinera toute lutte en pleine mer. Disposant, par contre, de forces considérables en Asie, qui peuvent d'ailleurs s'accroître à volonté grâce aux renforts formidables rapidement amenés de l'Europe par le Transsibérien, elle est invulnérable sur la terre ferme et il faudrait un adversaire autrement redoutable que le Japon (dont les prouesses en Chine ne constituent point un critérium suffisant de sa force) pour la déloger de la Mandchourie et pour l'empêcher de s'emparer de la Corée et de la Mongolie.

D'autre part, encore retenue au Transvaal, l'armée anglaise n'existe pas pour le moment et plus tard elle aura besoin d'un long repos, bien gagné, avant de pouvoir entrer de nouveau en ligne.

Les finances de la Grande-Bretagne, fortement ébréchées, ne sont pas non plus en assez brillant état pour lui permettre d'entreprendre sitôt une nouvelle guerre, ou même d'offrir une aide financière sérieuse aux Japonais complètement dépourvus du numéraire.

Tout porte donc à croire que la Russie a du temps devant elle pour mener à bien ses projets, sans trop s'émouvoir des menaces puériles, parce que condamnées à rester platoniques.

Il est certain qu'en refusant de prendre en considération les doléances verbalement exprimées par le marquis Ito au sujet des accaparements russes en Extrême-Orient, on savait parfaitement bien à Saint-Pétersbourg qu'un rapprochement entre l'Angleterre et le Japon devait infailliblement en résulter, car l'éminent diplomate japonais ne s'est pas dérangé pour rien et ne pouvait vraiment pas rentrer dans son pays les mains vides, se contentant de hautes distinctions honorifiques, cette ferblanterie consolatrice qu'il faudrait inventer si elle n'existait pas.

Envisagé par le Cabinet de Saint-Pétersbourg avec sa sérénité habituelle, l'accord anglo-japonais ne modifiera donc en rien l'attitude de la Russie en Chine : circonspecte et exempte de toute forfanterie, cette attitude demeurera, sous ses apparences conciliatrices, ferme et inébranlable.

Visant spécialement la Russie, l'alliance anglo-japonaise est appelée à donner un regain d'actualité à la question mandchoue, et dès lors le moment nous paraît opportun pour la tirer au clair. Or, le meilleur moyen, pour bien comprendre les tenants et les aboutissants de cette question complexe, est de remonter à ses origines et d'analyser l'ensemble des faits les plus saillants qui constituent l'orientation de la politique russe en Extrême-Orient.

C'est ce que nous essaierons de faire ici, sans parti pris, profitant simplement de quelque compétence que nous croyons posséder en la matière

. . . . . .

Depuis plus de trois siècles déjà, l'insatiable mégalomanie russe poursuit ses prouesses à travers les mornes immensités asiatiques, mal défen-

dues par des peuplades éparses d'aborigènes plus ou moins nomades, incapables d'opposer une résistance virile à l'envahisseur aussi fort que rusé. Lentement, patiemment — telle une tache d'huile — la domination moscovite s'étend en Asie.

Commencée en 1581 par le fameux Cosaque Yermak, la conquête de la Sibérie ne fut achevée qu'en 1860 par le général Mouraview-Amourski, dont les efforts opiniâtres aboutirent enfin à l'annexion des contrées de l'Amour et de l'Oussouri cédées par la Chine en vertu du traité de Pékin conclu avec le comte Ignatiew, habile diplomate russe.

Plus de quarante ans se sont écoulés depuis cette annexion et la mise en valeur de deux provinces conquises se fait encore désirer.

Loin de s'accroître, leur développement est resté plutôt stationnaire, malgré tous les efforts tentés par le gouvernement russe pour coloniser ces régions lointaines et inhospitalières, qui jouissaient cependant d'une certaine prospérité avant leur envahissement par les bandes de Cosaques indépendants, c'est-à-dire à l'époque où elles étaient habitées encore par la population paisible des Daoures, cultivateurs habiles et laborieux qui trouvaient bien le moyen, eux, de rendre fécond le sol infertile de la province de l'Amour.

Harcelées sans cesse par les bandits russes, ces peuplades inoffensives finirent par abandonner la contrée pour aller s'installer en Mandchourie, aux bords de la rivière Nonni, qu'ils rendirent en peu de temps florissants.

Paresseux, ivrognes, incapables même de faire produire les champs brusquement abandonnés par les Daoures, les aventuriers russes se trouvèrent bientôt en fort mauvaise posture et faillirent même mourir de faim après le départ de leurs victimes, qu'ils espéraient pouvoir exploiter toujours.

Depuis cet exode collectif des Daoures, la province de l'Amour est demeurée dans un état de marasme indéniable. La presque-totalité de ses terres restent incultes ; il n'y a guère que quelques rares lots de terrains occupés par des maraîchers chinois, qui présentent l'aspect riant des potagers bien cultivés.

En quarante ans de possession, le gouvernement russe s'est bien rendu compte de la médiocrité de sa conquête et, ne pouvant plus garder beaucoup d'illusions sur l'avenir de ce pays désolé, annexé après un siècle et demi de luttes opiniâtres de ses diplomates avec ceux de la Chine, il se décida à chercher des compensations ailleurs et jeta son dévolu sur la Mandchourie et la Mongolie, deux provinces chinoises, limitrophes des possessions asiatiques russes et aussi, par extension, sur la Corée, qu'il ne saurait abandonner aux Japonais qui la convoitent, sans nuire considérablement à ses intérêts primordiaux en Extrême-Orient.

La conquête de la Mandchourie une fois décidée en principe, la province de l'Amour perdait naturellement toute sa signification stratégique puisque les frontières russo-chinoises devaient être de ce fait reculées loin de là, à l'extrémité méridionale de la Mandchourie.

Dès lors il devenait inutile de continuer la ligne du Transsibérien jusqu'à Khabarovsk, à travers ces solitudes virtuellement abandonnées, et il importait d'aboutir à Vladivostok, terminus de ce long réseau, sans passer par Khabarovsk, relié déjà à cette ville par le chemin de fer de l'Oussouri.

On arrêta donc le Transsibérien à Stretensk, ville distante de Khabarovsk de 2 212 kilomètres, et l'on chercha un autre tracé moins long et plus pratique. C'est alors que l'idée du Transmandchourien hanta l'esprit des diplomates russes, et ils mirent tout à l'œuvre pour obtenir du gouvernement chinois l'autorisation de construire un chemin de fer à travers la Mandchourie fertile et bien peuplée, qui, en s'embranchant au Transsibérien à Tchita, devait en constituer une prolongation idéale.

En compensation de services importants rendus à la Chine par une intervention énergique du gouvernement du tsar lors de la guerre sino-japonaise, les autorités chinoises s'empressèrent d'accorder à la Russie la concession sollicitée du chemin de fer dit de l'Est chinois (1 550 kilomètres), qui coupe la Mandchourie de part en part, se dirigeant de l'ouest à l'est pour aboutir à Vladivostok, et qui, par un chaînon (1 055 kilomètres) bifurquant à Kharbine, se relie à Port-Arthur.

N'entreprenant jamais rien à la légère, les Russes assurèrent préalablement le succès de leurs convoitises par de longs et habiles travaux d'approche, en tissant patiemment un filet à mailles serrées, savamment combinées, destiné à envelopper petit à petit la proie convoitée.

C'est ainsi que la construction du Transsibérien fut commencée par la ligne de l'Oussouri, qui relie Vladivostok à Khabarovsk.

Traversant la province déserte de l'Oussouri, cette voie de 770 kilomètres, inaugurée en 1897, ne peut évidemment rendre aucun service à une contrée sans habitants et son exploitation, privée de tout trafic, constituera pendant longtemps, pour ne pas dire toujours, une lourde charge improductive pour le Trésor russe.

Mais, en revanche, sa signification stratégique saute aux yeux : n'étant plus isolé comme avant, Vladivostok se trouve maintenant à l'abri de tout coup de main d'une flotte ennemie, et personne ne pourra désormais s'emparer de ce port important, puisque

toute tentative de débarquement sera facilement repoussée par les nombreuses troupes sibériennes toujours à la portée.

En longeant la frontière est de la Mandchourie sur toute sa longueur, le chemin de fer de l'Oussouri prend donc cette contrée en écharpe.

Cherchant ensuite à pénétrer dans le cœur même du pays, les Russes obtinrent le droit de navigation sur la Soungari, un affluent de l'Amour, dont l'embouchure est située à 230 kilomètres de Khabarovsk ; cette ville se trouve ainsi reliée à Kharbine et, par conséquent, à Port-Arthur.

La Mandchourie septentrionale, dont le climat et la nature du sol ont une grande analogie avec ceux de la province de l'Amour, attirait beaucoup moins les convoitises russes que la Mandchourie méridionale, infiniment mieux favorisée par la nature.

Possédant déjà la totalité du territoire de la Sibérie peu hospitalière, soit plus de 14 millions de kilomètres carrés, dont ils ne peuvent guère tirer grand profit, les Russes, peu pressés de s'emparer des régions limitrophes de leurs possessions asiatiques, jetèrent tout d'abord leur dévolu sur la péninsule de Leao-tong, située dans la Mandchourie méridionale et baignée par la mer Jaune.

*
* *

Profitant de la détresse de la Chine vaincue par les Japonais, le Cabinet de Saint-Pétersbourg lui offrit ses bons offices moyennant certaines compensations et il exigea d'abord la cession à bail de la pointe extrême de Leao-tong, qui s'appelle la presqu'île de Gouan-Doun et où est situé Port-Arthur.

La flotte japonaise venait de s'emparer de Port-Arthur : sur le point de le perdre, la Chine accepta donc avec empressement la proposition du gouvernement russe présentée sous la forme courtoise de cession temporaire, et les Japonais victorieux, mais épuisés par l'effort, ne purent faire autrement que de se retirer en cédant la place aux Russes qui prirent possession de ce port précieux pour eux, ainsi que du magnifique port voisin de Tolien-Wan, réalisant ainsi, aux dépens du Japon évincé, le rêve caressé de longue date, de posséder dans le Pacifique un port ouvert toute l'année : celui de Vladivostok étant emprisonné chaque hiver par la glace, pendant cent dix jours environ.

Après avoir remporté cette habile victoire diplomatique, les hommes d'État russes firent valoir à Pékin la nécessité absolue de mettre la presqu'île de Gouan-Doun en communication directe, par la voie de terre, avec l'empire russe et obtinrent du gouvernement chinois la concession non seulement du Transmandchourien, dit le chemin de fer de l'Est-chinois, allant à Vladivostok, mais encore de son embranchement, ligne du Sud-Mandchourie, aboutissant à Port-Arthur et à Talien-Wan.

L'habileté audacieuse des diplomates du tsar alla même plus loin : ils stipulèrent que les rails du réseau transmandchourien auraient le même écartement que celui du Transsibérien.

Et, chose inouïe, les autorités chinoises souscrivirent à cette clause grosse de menaces puisqu'elle faisait revêtir à cette voie ferrée de pénétration un caractère manifestement agressif.

Il n'y a rien de surprenant, toutefois, que la clairvoyance habituelle des rusés mandarins leur fit défaut en cette occurrence : en voyant avec quel empressement la Russie mettait au service de la Chine toute son influence pour défendre les intérêts des vaincus lors de la conclusion du traité de Simonosaki et pour leur faciliter un gros emprunt en Europe, dont elle se porta garante, la diplomatie cauteleuse des Célestes se laissa aller à un débordement de reconnaissance et, ne pouvant plus douter de l'amitié sincère et dévouée des Russes, leur accorda tout ce qu'ils demandaient, faisant la sourde oreille aux insinuations des Anglais qui prétendaient qu'en ouvrant la porte toute grande au Transsibérien la Chine introduisait le loup dans la bergerie.

Le peuple chinois, ignorant ou n'appréciant point l'importance des services rendus par la Russie à son pays, voyait de mauvais œil les concessions accordées aux Russes dont l'invasion sur plusieurs points à la fois lui apparaissait comme une menace dirigée contre l'intégrité du territoire de l'Empire du Ciel.

Le mécontentement populaire commença à se manifester d'une manière significative et le gouvernement russe, comprenant que la construction du Transmandchourien courrait le risque de rencontrer une opposition hostile de la part de la populace indigène, envoya en Mandchourie un petit corps de 5 000 Cosaques sibériens chargés de la protection de cent mille ouvriers chinois travaillant sur les chantiers sous la direction des ingénieurs et des chefs d'équipes russes.

Ce déploiement de force eut le don d'exaspérer encore davantage la colère latente des Chinois ; un grondement menaçant se fit entendre et soudain la révolte éclata.

Prévoyant de longue date déjà l'éventualité de cette insurrection, la Russie prit toutes ses précautions d'avance et, à l'encontre des autres puissances, seule elle ne fut nullement prise au dépourvu et put faire rapidement face à l'ennemi, grâce au Transsibérien, dont les travaux furent poussés avec une rapidité vertigineuse. Stratégique, avant d'être d'utilité publique, ce chemin de fer, bien que construit avec

une hâte préjudiciable à sa solidité, rendit cependant un fameux service aux Russes en leur permettant d'inonder en peu de temps la Mandchourie de forces considérables.

Ne pouvant que se réjouir du soulèvement chinois, qui lui fournissait une excellente occasion de s'emparer de la Mandchourie sous prétexte de pacification, la Russie, sans avoir été la fomentatrice des troubles, contribua puissamment à précipiter l'explosion de la haine des Célestes contre les accapareurs étrangers.

Le désir d'ouvrir immédiatement la crise chinoise et de régler la question mandchoue avant que l'Angleterre, empêtrée en Afrique, n'ait retrouvé sa liberté d'action, fut la principale considération politique qui guida la Russie en cette circonstance.

Il est absolument certain que la guerre sud-africaine a servi à souhait les intérêts du tsar et que ses ministres en ont tiré un parti merveilleux.

Le gouffre effrayant, sans fond, où se débattent encore les convoitises britanniques, absorbe à tel point la force vitale de la Grande-Bretagne qu'elle ne saurait évidemment point contrecarrer les conquêtes russes en Extrême-Orient et se voit contrainte, par la force même des choses, d'assister impassible à l'annexion de la Mandchourie et à tous les autres succès du tsar, qu'elle n'eût pas tolérés, si elle avait eu les bras libres.

S'apercevant enfin des graves inconvénients de son splendide isolement, l'Angleterre, pour en sortir, a contracté une alliance avec le Japon.

* * *

Profitant des circonstances singulièrement favorables à la réalisation de ses projets, élaborés de longue date, la Russie est en train de se tailler en Chine une part de lion.

On ne se doute peut-être guère avec quelle facilité se fit la conquête de la Mandchourie, grâce aux travaux d'approche préalables dont nous venons de faire, à grands traits, l'exposition.

S'étant habilement préparé d'avance des voies d'envahissement, les Russes n'eurent qu'à s'en servir au moment psychologique pour submerger rapidement la contrée convoitée et il est vraiment superflu de chercher une autre explication de l'aisance de leur victoire.

Tous ceux qui insinuent inconsidérément que les troubles de Chine furent organisés par les diplomates russes, de connivence avec Li-Hung-Chang, n'ont vraiment pas l'air de se rendre compte de l'absurdité puérile de leur affirmation et seraient assurément fort embarrassés de répondre, si on leur demandait à brûle-pourpoint, quel intérêt pouvait bien avoir le gouvernement chinois d'attirer tant de calamités sur l'Empire du Ciel, en se mettant sur le dos toute l'Europe.

Sûrs d'avance de ne pas rencontrer une résistance bien sérieuse de la part des troupes mandchoues, (mal disciplinées et démoralisées par la frayeur traditionnelle que leur inspirent les Cosaques), les Russes jugèrent indispensable cependant de déployer en Mandchourie des forces considérables, afin de donner à l'opération de la soi-disant pacification l'apparence d'une tâche extrêmement difficile et dispendieuse et surtout pour inspirer une crainte salutaire aux Japonais qu'il s'agissait de tenir en respect.

L'envahissement de la Mandchourie, — simple promenade militaire, — se fit simultanément par ses quatre points cardinaux.

Les troupes des Cosaques des provinces de l'Amour et d'Okhotsk, divisées en deux corps, firent leur irruption, par le nord du pays; un de ces corps, formé à Blagovestchensk, y pénétra par la voie de terre et occupa successivement les villes mandchoues d'Aïgoun, de Mergen et de Tsitsikar; l'autre corps, parti de Khabarovsk, s'introduisit dans l'intérieur du pays par le fleuve Soungari et opéra, plus tard, sa jonction à Kharbine, avec les troupes de Vladivostok qui pénétrèrent par la frontière Est.

L'armée de Transbaïkalie passa la frontière Ouest de la Mandchourie au village Nagadan et, en suivant la ligne du chemin de fer de l'Est-Chinois, occupa les points importants de son parcours, pour assurer la sécurité des travaux de construction, interrompus par les attaques des pillards.

Les forces disponibles de Port-Arthur occupèrent précipitamment, dès le début des hostilités, Niouchouang, point essentiellement stratégique de la péninsule de Léao-tong et coopérèrent plus tard, avec toutes les autres troupes russes, concentrées à Kharbine, à l'attaque de Moukden, dont la prise mit fin aux opérations militaires proprement dites, puisque, en vertu d'un traité, conclu en cette ville, la Chine renonçait définitivement à la Mandchourie.

Après la retraite des troupes chinoises, lorsqu'il ne restait plus un seul soldat à combattre, l'œuvre de la pacification pouvait être considérée comme accomplie et l'évacuation du pays s'imposait, mais cela ne faisait naturellement pas l'affaire de la Russie, et pour justifier le maintien des troupes d'occupation sur le pied de guerre, on a eu recours à toutes sortes de stratagèmes, destinés à faire croire à la continuation des hostilités.

C'est ainsi que les plus insignifiantes escarmouches avec les brigands Khoungouzes, qui infestent en tout temps la contrée, furent annoncées comme des combats sanglants d'une grande importance et, à dé-

faut de Khoungouzes, de simples ouvriers chinois, paisibles et inoffensifs travailleurs, engagés pour les travaux du chemin de fer russe, se transformaient, sans s'en douter, en émeutiers dangereux.

En effet, plusieurs témoins oculaires affirment avoir assisté à des scènes fort édifiantes dans le genre de celle-ci :

Un train de marchandises amenait une forte équipe d'ouvriers chinois dans une localité déserte et éloignée, située sur le parcours du chemin de fer en construction, fortement endommagé par les saccageurs. Après avoir déposé son chargement humain, le train en question retournait sur ses pas, sous prétexte d'aller chercher des ingénieurs, des matériaux, des vivres, etc., et... ne revenait plus.

Abandonnés dans un désert, manquant de tout, mourant de faim, les malheureux ouvriers, exaspérés par une longue et vaine attente, se révoltaient à la fin et, fous de rage, tombaient à bras raccourcis sur les chefs d'équipes, quelques Russes, seuls largement pourvus de tout le nécessaire et même du superflu, qui fumaient philosophiquement leurs pipes, apathiques et moqueurs, faisant la sourde oreille aux doléances des Chinois affolés.

Un coup de sifflet strident, et soudain apparaissait comme par enchantement, un détachement de Cosaques, qui délivrait les chefs maltraités et infligeait une verte correction aux agresseurs, devenus de la sorte des émeutiers involontaires.

Maintenant que l'Europe commence à se faire peu à peu à l'idée de l'annexion de la Mandchourie, ces simulacres de combats ne se pratiquent plus et l'occupation, qualifiée de temporaire, a de grandes chances de devenir définitive sans provoquer une intervention effective quelconque, puisque la principale intéressée, la Chine, ne proteste que pour donner le change à l'Europe dont il faut bien respecter les susceptibilités.

On se souvient sans doute que, lors de la conclusion du traité de Moukden, les deux parties contractantes essayèrent de faire sanctionner, par les alliés, les termes de cette convention, mais elles se heurtèrent à de telles protestations unanimes, qu'elles jugèrent plus prudent et plus habile de simuler la renonciation et même de faire croire à la reprise des négociations relatives à l'évacuation de la Mandchourie. Ces négociations fictives traînent encore aujourd'hui, en attisant la curiosité publique et en entretenant les illusions de ceux qui ne veulent point se rendre à l'évidence.

La question mandchourienne est bel et bien réglée et la Chine s'estime encore très heureuse d'en être quitte à si bon compte de ses velléités de révolte.

Qu'est-ce, en effet, la perte d'une ou de deux provinces, comparativement au démembrement total qui menaçait l'Empire Chinois ?

Sachant gré à la Russie de l'avoir préservée de ce morcellement désastreux, en plaidant chaleureusement sa cause auprès des puissances alliées irritées contre elle, la Chine lui cède à titre de compensation la Mandchourie, conquise d'ailleurs par les armes, de même qu'elle lui avait cédé, en 1860, les provinces de l'Amour et de l'Oussouri pour la récompenser de ses bons offices auprès de la coalition franco-anglaise victorieuse, et, en 1898, Port-Arthur et Talien-Wan, pour lui témoigner sa vive gratitude d'avoir empêché les Japonais d'abuser de leur victoire.

Les trois cas, se reproduisant en l'espace de quarante ans, sont absolument identiques et mettent en lumière l'habileté merveilleuse de la diplomatie russe, dont la politique à longue portée, stable, patiente et persévérante, aboutit infailliblement au but poursuivi, sans coup férir.

Méprisant la guerre, en fidèles disciples des doctrines de Confucius, les paisibles Chinois, complètement dépourvus d'aptitudes guerrières, n'ont jamais remporté d'autres victoires que celles dont aime à se vanter l'imagination fertile de leurs enluminures puériles, représentant les prouesses légendaires des armées chinoises.

Chaque fois qu'ils essayent de guerroyer, les Célestes sont battus et se trouvent bien vite en détresse, menacés des pires calamités.

Et c'est alors que, saisissant un moment propice, apparaît dans la pénombre la silhouette amie de leur sauveur attitré, — l'autocrate puissant de toutes les Russies, offrant discrètement ses bons offices, moyennant quelques légères compensations.

Pleins d'aménité raffinée, aussi courtois que respectueux, les diplomates moscovites ont bientôt fait de séduire les mandarins, prisant fort l'obséquiosité à la chinoise, qui se relâchent d'autant plus facilement de leur défiance habituelle, que les mandataires du tsar ne font jamais de vaines promesses et remplissent ponctuellement tous leurs engagements.

Tandis que les ministres des autres puissances accrédités en Chine traitaient Li-Hung-Chang en quantité négligeable et lui manquaient même de respect au point de vouloir le faire arrêter, ceux de la Russie encensaient l'éminent diplomate chinois dont l'intelligence cauteleuse s'affirma supérieurement lors de ses négociations laborieuses avec les alliés, menées de main de maître. Pendant que les représentants des autres nations s'apprêtaient à capturer la Cour chinoise, ainsi que le prince Tuan et consorts, ceux du tsar s'empressaient de couvrir la retraite précipitée de l'Empereur et de l'Impératrice,

dans les dédales des montagnes et de faire échapper en Sibérie le père de l'héritier présomptif, qui passa, sous le nez des Européens, déguisé en Cosaque et encadré de troupiers russes.

Une sorte de jeu de massacre, garni de têtes de mandarins, qu'inventèrent les alliés « civilisés », pour donner aux Chinois « barbares » un exemple édifiant de leurs procédés humanitaires, n'a pas pu fournir le spectacle imposant que l'on en attendait: les sujets les plus attrayants de ce jeu fin de siècle, — hauts fonctionnaires chinois, — s'étant évanouis comme par enchantement, au dernier moment, dans les solitudes propices de la Mongolie russifiée, quelques boucs émissaires inoffensifs, menu fretin indigne de la haute protection du tsar, furent seuls offerts en holocauste au nom de la civilisation.

On se souvient que le pillage effréné exercé par les Européens en Chine défraya un moment toutes les conversations et fit le tour de la presse: on se rejetait réciproquement à la tête les instruments astronomiques, ou autres butins de guerre généralement quelconques.

Eh bien! les Russes eurent, plus que les autres, maintes occasions d'amasser un riche butin et ils ne s'en privèrent point; seulement, au lieu de le garder, ils s'empressèrent de restituer au gouvernement chinois tout ce qui avait une réelle valeur, en faisant valoir le grand service qu'ils rendirent à la Chine en emportant en Sibérie des monceaux de richesses, pour les mettre en lieu sûr, à l'abri de la rapacité des envahisseurs.

Est-il permis de s'étonner, après tout ce qui précède, que la Chine, dépossédée déjà par la Russie de deux provinces et ne se faisant aucune illusion en ce qui concerne la mainmise imminente sur la Mongolie, russifiée depuis longtemps déjà, demeure quand même la meilleure amie de cette puissance, la seule, cependant, qui n'ait point respecté l'intégrité de son territoire?

L'affinité indéniable qui caractérise les rapports séculaires russo-chinois ne fait du reste que s'accentuer avec le temps et on aura énormément de mal à convaincre la Chine qu'elle a besoin d'être protégée contre sa voisine serviable dont elle n'a, en somme, qu'à se louer, ayant toujours été efficacement protégée par la Russie contre ceux qui veulent précisément s'ériger aujourd'hui en ses protecteurs.

La prétention est au moins grotesque et nous ne voyons pas bien comment s'y prendrait l'alliance anglo-japonaise pour empêcher la Chine de disposer librement de son territoire.

Même transformée en triplice, par l'adjonction probable des Etats-Unis, cette alliance resterait impuissante à forcer la Russie à évacuer la Mandchourie.

En s'attaquant, tout seul, au colosse du Nord, le Japon commettrait une lourde faute dont il ne tarderait pas à se repentir amèrement.

Ayant fait une ample expérience des expéditions désastreuses d'outre-mer, l'Angleterre et l'Amérique sont trop enlizées encore ailleurs, pour pouvoir entreprendre une campagne en Mandchourie et, d'ailleurs, leurs armées improvisées, ayant tant de mal à tenir tête aux simples fermiers ou colons insurgés, ne feraient pas long feu devant les troupes aguerries russes, qui ne sauraient être délogées que par une armée d'élite continentale, et encore faudrait-il que cet adversaire improbable pût s'emparer d'abord du Transsibérien qui est la véritable clef de l'Extrême-Orient, jalousement gardée par la Russie dans sa poche.

Une conclusion s'impose:

N'ayant rien à redouter sur la terre ferme, du fond de sa tanière, l'ours Martin continuera, comme par le passé, à faire la nique à toutes les baleines coalisées de deux océans.

B. DE ZENZINOFF.

LA VIE LITTÉRAIRE

Valentin Mandelstamm. *L'[illegible]* — Jean Denzel. *[illegible]* Perrin éditeur. — Marcel [illegible]. *Les [illegible]*. Fasquelle. — P. J. [illegible]. *[illegible]*. Juven.

Jean Villem Korn est le fils d'une Mexicaine à la peau ambrée, belle en sa jeunesse non moins que durant toute sa vie, car elle mourut à vingt-cinq ans, brusquement phtisique, en un hôpital d'Amsterdam, — fils d'une Mexicaine prostituée et d'un marinier né natif de Scheveningue, Hendrik Corn. Jean Willem fut orphelin à quinze ans. Il alla loger chez des Juifs, les Broch, qui non loin des entrepôts, dans la Rappenburgerstraat, tenaient des chambres avec un estaminet : *Ici l'on vent des boissons fortes.* Il fut manœuvre, puis ouvrier pour la taille du diamant. Il devint l'amant de la femme de Salomon Broch, son logeur, « car il portait aux flancs et dans la cervelle de virulents appétits de conquête, de lucre, d'actes effrénés et sans merci ». Il vola deux diamants. Il tua le mari de sa maîtresse qui le soupçonnait et aurait bien pu déposer une plainte en adultère ou lui donner un mauvais coup. Il partit vers les Montagnes Rocheuses qui sont loin d'Amsterdam. Il alla habiter dans la ville de l'or, Gold City. Il apprit l'anglais et à monter à cheval. Il aima une petite Indienne âgée de douze ans, « qui possédait l'étoffe d'une courtisane de génie ». C'était d'ailleurs la seule étoffe qu'elle possédât, car elle marchait à

peu près nue. Comme Jean Willem Corn ne parlait que l'anglais et le hollandais, sa maîtresse lui parlait le petit nègre, qui est une langue qui se comprend partout. « Toi mon maître, elle t'aimer dans son cœur. » Chirika (elle s'appelait Chirika) l'aimait donc bien. Mais un jour Jean Willem Corn surprit sa femme entre les bras de Joachino Venda, Portugais au teint olivâtre qui la désirait depuis qu'il l'avait vue. Willem Corn étendit Joachino Venda raide mort au milieu d'un spasme. Il faut vous dire que Joachino Venda (les Portugais sont toujours gais) avait violé Chirika. Et « Chirika, épouvantée dans son innocence, suppliante, encerclait ses genoux : Pas me tuer... lui me forcer... Une seconde, il hésita, il connut la miséricorde... mais il songea que désormais il n'aurait plus goût à cette chair. Il appuya de nouveau sur la gâchette, Chirika desserra son étreinte, elle tomba en arrière et mourut. » Les compagnons de Willem Corn dans Gold City voulurent le pendre. Ils se réunirent le soir chez le cabaretier Olaf. Willem Corn, qui n'avait pas peur, alla à la réunion. Il en sortit président du syndicat de Gold City U. S. A., un syndicat analogue à celui des critiques littéraires. Mais un jour le fleuve voisin envahit Gold City, comme le commercialisme submerge la critique indépendante. Creek Jaune franchit ses rives et, sans égards, opéra des noyades et des ruines. Ce fut un sinistre. La caisse aux pépites partit au long des vagues; les aménagements fondaient comme des chalets de sucre; et un vilain matin Jean Willem Corn, en compagnie d'une vingtaine de garçons tous plus pauvres que devant, se vit avec le seul bien d'avoir sauvé sa peau, son prestige, et, en outre, la valise jaune qu'il avait apportée d'Amsterdam.

Il s'en alla donc en Australie avec ses compagnons. Ils prirent d'assaut un château isolé, le château Darong. Il viola à peu de chose près miss Annie Darong, la fille du propriétaire, que tuèrent ses compagnons. On brûla le château aussi complètement que possible. Puis Jan Willem Corn, plein de délicatesse, emporta miss Annie Darong sur un navire. Miss Annie eut une fièvre cérébrale. On l'aurait à moins. Willem Corn la soigna admirablement. Mais Annie voulait mourir. Un jour, sur le navire, elle pensa dans la mer se jeter du haut du bastingage; mais, plus prompt que l'idée, il la tenait déjà fortement par les hanches : « Ah! ah! on veut donc mourir. » Désormais il la surveilla plus étroitement. Si peu qu'elle dût rester seule, des menottes rivées à la muraille maintinrent ses poignets. L'horreur instinctive de la mort... la vigilance de Jan Willem Corn... Elle renonça à son dessein. Jan Willem Corn aimait Annie et il voulait se faire aimer d'elle. Ça, c'est une drôle d'idée.

Les voici dans le désert : Jan Willem Corn, surnommé maintenant « Tête brûlée », est chef d'une bande qui fait le commerce du bois d'ébène. On conduit les nègres en caravane sous le lourd soleil. Quelquefois un nègre s'arrête, quelqu'un s'écrie : Qu'on le détache et qu'on le laisse en chemin!

« Jan Willem Corn désapprouve, le trouvant inhumain, cet usage négrier d'abandonner sur place ce qui tombe aux soins du désert; et, n'étant pas, à proprement parler, sans pitié, il dispense au noir, heureux de la rapide échéance, deux balles de plomb, dans sa tête laineuse... Ensuite, un peu plus silencieux seulement, on se remet en chemin... »

Mais Jan Willem Corn a toutes sortes de soins pour miss Annie qui vit en palanquin et qui est sa maîtresse, encore qu'elle n'ait jamais consenti à lui adresser la parole, car elle ne lui pardonne pas complètement d'avoir tué ses parents et brûlé son château... Enfin, les voici tous sur le *Cormoran*, navire discret qui traîne des nègres dans sa cale. Les hommes de l'équipage veulent se révolter. De son regard napoléonien Willem Corn les calme et les dompte. Ce n'est rien. Tempête. Voie d'eau. On laisse les nègres à fond de cale, naturellement. Et l'équipage se répartit dans les canots. Dans l'un, Jan Willem Corn, Annie et son domestique Pieter Peets. Le mol amour allait posséder Annie. Elle s'abandonna à son destin : « Je devrais vous haïr, je vous aime. » Alors il l'étreignit puissamment, et ils joignirent leurs lèvres. Ensuite, ce fut un flux abondant de paroles, comme si, amants pleins de ferveur, ils se retrouvaient après une longue, une interminable séparation.

— Comment te nommes-tu?

— Annie!

— Annie! Annie!

Mue par une impulsion irrésistible, elle lui disait ses combats, les affres de sa haine changée, par quel puissant attrait, dans cet amour qui tout entière la remplissait maintenant d'extase. Et zim la boum! et zim la la! Ce n'est pas tout. Un navire italien les recueillit, les transporta à Gênes. Ils y vécurent. Quelle vie d'amour! Puis Annie soudain partit. Lui voulut l'oublier. En vain. Il parcourut le monde, vendit du tabac, du coton, des éponges, fut riche, riche... Entreprendre, marcher de l'avant, tel était son lot. Parfois il s'écriait, comme on pousse un cri de guerre : « Je suis Jan Willem Corn. » L'occasion de se fâcher à fond désormais lui manqua. Il ne tua plus. Et enfin, il se montrait honnête sans exagération, autant qu'il se peut dans l'art finassier d'acheter et de vendre...

Ils se retrouvèrent, après quelles péripéties! Suivez-les! Annie, qui en Australie avait reconstruit le château de ses pères, aimait toujours Willem Corn,

qui avait tué ses pères et brûlé leur château, et qui, installé désormais à Amsterdam, avait pris pour cuisinière Esther Brown, sa première maîtresse, laquelle faisait excellemment la soupe de choux. Ils finirent par mourir tous les deux, car tout le monde finit par mourir. Ils s'aimaient encore. Et leur amour n'était pas un amour ordinaire...

Le roman de M. Mandelstamm n'est pas un roman ordinaire, et son talent n'est pas non plus un talent ordinaire. Les jeunes écrivains n'ont plus le droit de choisir des sujets banaux. C'est un droit que seul M. Paul Bourget possède encore. Il en use d'ailleurs amplement. Et je ne sais pas si cet amour singulier, né dans le cœur de l'aventurier qu'est Willem Corn, est un amour bien explicable; mais, à la vérité, rien ne s'explique moins aisément que l'amour dans la vie. Il n'y a que les psychologues qui se piquent d'expliquer l'amour, parce qu'ils ignorent tout de la vie. L'idée qu'a cette charmante Annie de racheter son amour coupable pour l'assassin de ses parents, en fuyant son amant alors qu'elle ne parvient pas à fuir son amour, est, elle aussi, une idée singulière, et Valentin Mandelstamm, étudiant « l'amoralité » des hommes et des femmes, des Hollandais et des Australiennes, aurait dû nous montrer Annie aussi complètement amorale que le sympathique Jan Willem Corn. Et ce spectacle nous eût fait plaisir. M. Mandelstamm n'a pas osé nous donner ce spectacle, mais il nous a donné d'autres plaisirs. Je dirai seulement qu'il n'a pas eu besoin de faire effort pour que son héros fût amoral. La moralité est le plus souvent le résultat des milieux où l'on vit. C'est une vertu impersonnelle, la vertu la plus impersonnelle. Il était naturel que Jan William Corn, fils d'une prostituée et d'un marinier, orphelin à quinze ans, fût voleur peu de temps après, assassin le mois suivant, et enfin manquât de la morale élémentaire dont on se contente dans notre société soi-disant civilisée. J'aurais aimé une étude de l'amoral dans la vie vulgaire que nous vivons, dans une vie non traversée par des événements exceptionnels. Et il me semble qu'alors Valentin Mandelstamm aurait pu créer « un type ». Et il aurait eu assez de talent pour nous l'imposer. Ce sera, comme on dit, pour une autre fois. Il a laissé cette fois-ci sa fantaisie, joyeuse et grave, courir à travers le monde. Et sa fantaisie est charmante ou bien émouvante, jamais indifférente. Seule, son audace est insuffisante. Ces jeunes sont timides, bien timides. M. Mandelstamm n'a pas osé nous peindre un héros complètement « amoral ». Et, en somme, Jan Willem Corn est extrêmement sympathique. Il commet quelques crimes. Qui donc n'en commet pas ici-bas! Mais il est enclin à accomplir aussi de bonnes actions. L'amour le rend veule dans la canaillerie. On accepterait d'être son fils, car on serait presque sûr d'être un honnête homme. C'est une certitude que bien peu de gens, à notre époque, peuvent avoir.

En tous cas, M. Mandelstamm peut être certain de nous avoir intéressés. Cela suffit. Et peut-on exiger davantage d'un romancier? Vous voyez, du moins, que M. Mandelstamm se croit obligé de chercher l'intérêt dans la complication des aventures, la bizarrerie du sujet et l'étrangeté des personnages. Innovons, innovons. Il faut que les jeunes innovent. Grâce aux romanciers célèbres d'aujourd'hui, la banalité elle-même nous paraît banale. Cherchez, par exemple, des héros nouveaux, car il importe avant tout d'éviter l'odieuse banalité. M. P.-J. Toulet, qui a beaucoup d'esprit et beaucoup d'élégance, a pensé judicieusement — ces jeunes gens sont si raisonnables! — que les héros les plus anciens étaient peut-être les plus nouveaux, et il a ressuscité don Quichotte, qui n'était pas tout à fait mort. *Le mariage de don Quichotte!* Don Quichotte va-t-il se marier? Il lui reste donc une faute à commettre? Et est-ce cette aimable faute qui le rajeunira? P.-J. Toulet le rajeunit presque. La grâce un peu lente de son style rend du moins son vieux héros souriant. Peut-être est-il permis de penser que P.-J. Toulet, qui n'a pas oublié Anatole France et les charmes soigneux de son style, a tort de se livrer à des facéties de ce genre : « A ce moment, une jeune fille entra, si jolie que Sancho en perdit plusieurs bouchées et le fil de son récit. » Nous ne perdrons rien de ce livre, même si entrent de jolies filles, car le livre a mille séductions et il enferme, en outre, beaucoup d'idées philosophiques qui sont, le plus souvent, d'une clarté parfaite. Et nous souhaitons que ce don Quichotte soit aussi célèbre dans l'univers que le fut son ancêtre, et que la postérité unisse les deux noms de Cervantès et de P.-J. Toulet. Sérieusement, dites-moi ce qui constitue la gloire, et êtes-vous bien sûrs que Cervantès serait aussi célèbre, si au lieu de publier son livre au XVIe siècle, le malin! il l'avait publié de nos jours, après la rentrée des Chambres, au lendemain du Grand Prix! Après tout, Cervantès ou son éditeur avait peut-être fait une grande publicité dans les journaux du temps!

P.-J. Toulet rappelle Cervantès ou, tout au moins, don Quichotte. Marius-Ary Leblond rappelle ou rappellent les Goncourt. Est-ce parce qu'ils sont deux qu'ils ont cru devoir prendre de tels modèles? Marius-Ary Leblond écrit ou écrivent ainsi :

« ... En lassitude de saule, un attendrissement lui venait; son âme, tout son être se prenait d'une sorte d'alanguissement; il penchait en souplesse comme une taille amollie, fiexible d'avoir trop dansé. Ses yeux s'habituèrent aux teintes crépusculaires des toiles, à des clartés supra-terrestres.

« Et soudain... Voici que le redressait l'éclair d'un étonnement. » Tu parles ! Comme disait Jan Willem Corn à miss Annie qui gardait le silence...

Au reste, Marius-Ary Leblond aggrave ou aggravent son cas ou leur cas par une préface bizarre, bizarre. Il veut ou ils veulent renouveler la langue française. En vérité ! — Ils blâment le style des Mühlfeld (*sic*). Je le blâme avec eux, comme eux. Mais pourquoi citer un Mühlfeld ? A qui donc peut venir l'idée de citer un Mühlfeld ? A qui importe le style d'un Mühlfeld ? Mühlfeld, enfin, qu'est-ce que c'est que ça ? Alors, Marius-Ary Leblond ne veut pas que les Français écrivent comme Mühlfeld. La pensée ne peut pas leur venir d'écrire aussi mal ! Et Marius-Ary Leblond adresse une lettre préface à Léon Bourgeois (parfaitement !) pour qu'il combatte les effets déplorables du nationalisme littéraire (*sic*) et pour qu'il facilite l'accès du Dictionnaire de l'Académie a des mots nouveaux comme *dialyser, s'osmoser, décanter, déhiscence, polariser, sublimer, aphylles, arboricole :* de jolis, de bien jolis mots n'est-ce pas ! pour un roman parisien. Il y a trop, beaucoup trop de ces jolis, de ces bien jolis mots dans le roman parisien de Marius-Ary Leblond : *les Vies parallèles*. Et les critiques attaqueront peut-être ce roman parce qu'il leur donne trop le sentiment de leur infériorité. Les critiques, en effet, sont le plus souvent obligés de comprendre pour admirer. M. Marius-Ary Leblond nous prouve que c'est quelquefois pour eux une effroyable obligation. J'ai beaucoup admiré *les Vies parallèles* quand je les ai comprises. Je les ai rarement comprises. Pourquoi donc Marius-Ary Leblond cherche-t-il avec frénésie l'originalité dans la complication, l'élégance et la délicatesse dans l'afféterie et la prétention, lui qui — les lecteurs de la *Revue Bleue* le savent bien — est parfois simple avec tant de bonheur. Et d'ailleurs il y a tant d'idées fines, si fines dans *les Vies parallèles*, et des paysages exquis, et de gracieuses dissertations. Et il y a aussi des jeunes filles pleines d'attraits.

Les jeunes écrivains sont obligés de se mettre longuement à l'affût pour découvrir l'originalité. Cette originalité que Marius-Ary Leblond a cherchée dans l'obscurité et l'affectation, Jean Deuzèle — et il débute — l'a peut-être trouvée, je crois vraiment qu'il l'a trouvée dans la simplicité et dans la clarté. Il y a un grand drame dans son petit roman : *la Maison vide*. Peu de personnages, pas d'action, pas de vie, direz-vous. Et cependant la vie est intense en ce livre d'analyse et de raisonnement. André Martyne a épousé Madeleine Fresnal, jeune fille agréable et insignifiante. Tout à coup, André Martyne, jeune et apparemment plein de santé vigoureuse, apprend qu'il est atteint d'une maladie qu'on ne guérit pas. C'est une maladie invisible, connue à peine, et que nul symptôme ne révèle avant les temps proches de la mort. Cette maladie exige trois ans pour accomplir son œuvre. Que fera André Martyne qui à vingt-cinq ans se sent mourir ? Il cherche des consolations dans les plaisirs, en vain ; dans le travail, en vain. Il veut se suicider. Il ne peut. Mais sa femme est témoin des douleurs morales qu'il ne peut complètement cacher. Elle s'étonne, elle s'inquiète. Elle souffre. La souffrance donne l'éveil à son âme. Et cette frivole jeune femme comprend peu à peu ses devoirs d'épouse et de mère. Elle s'unit intellectuellement à André qui va mourir. Et celui-ci peut lui dire avec une satisfaction douloureuse : Je vais mourir, mais je ne te laisserai pas. Mes pensées, mes croyances, mes opinions, mes travers aussi tu les as fidèlement recueillis, et je sais, ma bonne compagne, que devinant ton rôle avant de l'avoir compris, depuis longtemps tu n'as pas de désir plus vif que de façonner, à l'image de la mienne, ton âme de jeune femme simple et tendre. Il dit, et tous deux pensent à l'éducation de leur enfant. Et il meurt avec sérénité. Il meurt. Et je ne pense pas qu'il y ait rien de plus dramatique que ce livre sans événements. C'est d'une psychologie merveilleuse en sa divination. C'est un peu effrayant, c'est émouvant, c'est touchant. Le héros est d'un stoïcisme discret, admirable pour cela. Il se résigne à la mort parce qu'il a légué à sa femme et, par conséquent, à son fils ses plus intimes sentiments, son âme, un idéal. Ce jeune mourant lègue ainsi à ceux qui survivent un bel exemple. Nous serons sages de le retenir. Et nous serons sages de retenir le nom de Jean Deuzèle qui a osé simplement, doucement entreprendre une œuvre rare, qui l'a traitée sans emphase et qui a su l'écrire avec sobriété, avec force, avec délicatesse, avec pureté. Oui, il faut retenir le nom de Jean Deuzèle.

J. ERNEST-CHARLES.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *Nos vrais ennemis*, par le R. P. Sertillanges ; Victor Lecoffre, éditeur. — *Cendres et poussières, Poésies*, par R. Vivien ; Lemerre, éditeur. — *La Maison vide*, par Jean Deuzèle ; Perrin, éditeur. — *Taine, sa vie et sa correspondance, Correspondance de jeunesse, 1847-1853* ; Hachette, éditeur. — *Lettres du Séminaire, 1838-1846*, deuxième édition, par Ernest Renan ; Calmann-Lévy, éditeur. — *Porte à Porte*, par Clara-Louise Burnham ; Calmann-Lévy, éditeur. — *La Vie d'un poète, Essai sur Lenau*, par Jacques Saly-Stern ; Calmann-Lévy, éditeur. — *Rome, Naples et le Directoire*, par Joseph du Teil ; Plon, éditeur. — *La couronne poétique de Victor Hugo ;* Fasquelle, éditeur. — *Le Journal d'une Femme du Monde*, par Pierre Corrard ; Ollendorff, éditeur. — *L'Italie et les Romantiques*, par Urbain Mengin, docteur ès lettres ; Plon, éditeur. — *Reims en 1814 pendant l'Invasion*, avec préface de M. Henry Houssaye, par A. Bry ;

Plon, éditeur. — *Unité, Attraction, Progrès. Nouvelle conception philosophique de l'Univers*, par Prosper Gayvallet; Société d'Éditions scientifiques. — *La belle Sabine*, par Marie-Anne de Bovet; Lemerre, éditeur. — *Lettres du Père Dudon à un ami*, deuxième édition; Perrin, éditeur. — *La Lanterne de Diogène, Notes sur le théâtre*, par Gabriel Trarieux; Librairie Molière. — *Marcel le Pâtre*, par Jean de Forceville; Ollendorff, éditeur. — *L'homme et la nature, Le Vice provincial*, roman, par Jean de la Hire; Offenstadt, éditeur.

LE GRENIER

Vous avez vu, sans doute, qu'on recommence à parler beaucoup de l'Académie Goncourt. A intervalles réguliers, avec ce rien de désordre, qui convient à une institution indépendante, elle nous rappelle son existence par de petits communiqués, — si habiles! — adressés aux journaux. On croirait, à leur tournure, qu'ils n'ont même que cette utilité, un peu futile, puisqu'ils annoncent sans cesse des réunions qui n'ont pas lieu ou la consécration officielle, après laquelle elle languit et qui ne vient jamais.

Entre temps, comme pour se faire la main à sa future carrière d'Institut pour littérature qui n'est pas académique (pardonnez-moi cette expression embarrassée : il est bien difficile de créer des différences entre celle-ci et celle-là!) elle décerne à un jeune écrivain de talent, sans le lui donner d'ailleurs, un prix de six mille francs, récompense délicate offerte à son œuvre naissante. Mais c'est donné de telle sorte qu'il me semble, — ce n'est qu'une remarque en passant, croyez bien, — que M. Charles-Louis Philippe, ne fût-il pas l'écrivain plein de charme que nous connaissons, il aurait encore droit à ce prix, au moins pour récompenser sa patience que l'on met à l'épreuve, avec des raffinements!...

D'autres fois encore, comme la mort s'avance à plus grands pas que l'Administration et ne compte point avec les satisfactions les plus légitimes, elle puise à même cette dizaine et enlève un membre de cette Académie introuvable, avant même qu'il ait eu loisir de prendre séance. Alphonse Daudet est mort — comme c'est mélancoliquement loin déjà, cette mort!... Léon Daudet est élu en son rang et place et les dernières petites notes, se trémoussant, avec des airs d'importance, aux échos des journaux, annoncent tour à tour une démarche de quelques membres auprès de M. le président du Conseil et le dernier hommage que ce corps à constituer, a apporté par la parole de M. J.-K. Huysmans devant la statue de Daudet, le jour de l'inauguration...

I

Mais n'allez pas me juger pour toutes ces remarques l'adversaire de cette institution nouvelle. Je suis le premier à me réjouir que cinquante écrivains, au lieu de quarante, aient désormais le droit de se dire académiciens. Cette fondation pieuse d'un grand homme de lettres me semble infiniment respectable, pour tout le monde, et agréable pour quelques-uns. Et le sentiment que j'éprouve, si j'en ressens quelqu'un à son endroit, est simplement qu'il se mêle beaucoup d'ironie du sort à son destin, depuis l'heure même où Edmond de Goncourt conçut pour la première fois ce grand rêve de son existence.

Représentez-vous bien en effet la conception de cet enfant de prédilection. On ignore encore sans doute toutes les circonstances qui ont accompagné ce grand acte. Il se mélange trop d'intimités à une telle genèse. Je sais évidemment comme vous que pour de semblables progénitures il y a plus d'indiscrétions que pour les autres. Mais je m'imagine assez que, dans quelques années, — le plus tard possible! — lorsque cette Académie aura remplacé tous ses membres, nous saurons une foule de détails, concernant cet enfantement, ignoré aujourd'hui. C'est ainsi qu'il y aura bien parmi ces dix « gens de lettres », qui se seront assis pour la première fois sur ces strapontins de la gloire académique, un disciple du maître, assez fidèle, qui aura tenu autrefois, à l'instar de celui-ci, un journal très indiscret. Je vois à peu près ainsi ce compte rendu d'une des séances préliminaires, chez ce nouveau Conrart qui fut à la fois Richelieu :

Dimanche après-midi : chez Goncourt, parmi les rats du Grenier. Venu de bien loin pour entendre toujours la même chose. S'il n'y avait pas ce trait que réserve des scènes amusantes, ce serait à démissionner de la Compagnie. Heureusement, sur la route, très banlieue, ai rencontré un groupe à chroniquer pendant huit jours. Mme de Beaussinet se promenait avec une allure de pierreuse au bras de Jupin. Elle visite les environs de Paris, naturellement. Ferai quelques rosseries là-dessus!

Trouvé là Huysmans, qui pousse sa manie jusqu'au cléricalisme; Paul Margueritte, bien changé depuis qu'il a des charges de famille, son frère Victor a demissionné pour l'aider à vendre ses livres. Hennique venu exprès de son petit trou de Rebimont, — où il se croit obligé de faire de la politique pour avoir bâti la Mort du duc d'Enghien. *Mirbeau a demandé à Goncourt si l'École permettrait d'écrire des saletés. Au cas où celui-ci prononcerait seulement quelque réprobation pour ces sortes de livres, Mirbeau offre de suite son désistement. Quels mandarins inférieurs tout de même!*

Naturellement, on a parlé de l'Académie. Le pauvre Goncourt, tout à son idée, l'expose avec émotion, comme il la rêve. Il déclare qu'en pourront être membres ceux seulement qui n'ont jamais écrit de poésies. Tout le monde a eu l'air gêné, même lui. Vais retirer de la circulation mes volumes de vers. Ce sera facile; Stock me disait ces jours-ci n'en avoir vendu que sept exemplaires.

Nous pouvons considérer, sans grande diplomatique, ce fragment comme exact et sincère, au moins dans son esprit. Il présente tous les caractères d'authenticité. Il exprime quelques-uns au moins de ces tics, très habituels dans le monde des lettres, ici comme ailleurs. On y trouve ce culte spécifique de soi-même et ce souci des honneurs à composer pour sa propre personnalité. D'autre part, ce mépris entre gens de la profession s'y révèle suffisamment, pour nous rassurer sur l'origine de ce morceau. Le seul point qui resterait à étudier — qui est l'auteur de cette page ? — ne nous intéresse pas ici. Pour trouver qu'il ressemble à certains, parus sous la signature de Raitif de la Bretonne, nous ne chercherons pas cependant s'il fut écrit par Lorrain le Magnifique. Nous savons ce que nous désirions apprendre — l'enthousiasme du vieil écrivain pour l'édifice où il veut perpétuer son nom, les manies qui entachent son plan et l'alourdissent, et l'état d'âme où se trouvait cette petite classe quelque temps — mois ou semaines ? — avant que la mort de Goncourt ne fixât son idée, si touchante.

II

C'est qu'elle était touchante, en effet, cette idée de l'admirable écrivain de *Manette Salomon*. Touchante un peu à la manière de certaines peines sentimentales, qui sont à la fois ridicules à force d'être surannées et délicieuses tant elles portent en elles-mêmes d'illusion. Pour bien la comprendre, c'est-à-dire ne pas en rire plus qu'il ne faut et ne pas l'admirer non plus outre mesure, je crois bon de repasser quelque fusain sur ces traits du vieil homme de lettres, qui pâlissent déjà dans le temps, au frottis des générations renouvelées.

Il était né dès l'abord pour vivre avec son frère. Avant que cette intimité fraternelle ne devînt une mode, parmi les littérateurs, elle fut pour Edmond et Jules de Goncourt quelque chose comme une nécessité, aussi impérieuse que celle du sang. Comme l'eut dit Renan, ces deux êtres semblaient avoir été créés par *décret nominatif de l'Éternel* pour écrire leurs livres en collaboration. Et tous deux étaient entrés dans la littérature vers 1850, avec bien des illusions, et suffisamment de fortune pour ne pas plier sous leur poids, à l'heure où celles-ci crouleraient.

Comme première mise de fonds, ces deux héros de l'amitié fraternelle publièrent leur ouvrage de début, *En 18...*, le matin du coup d'État. Ce mauvais œil de la destinée, tourné vers eux, eût suffi, n'est-ce pas, pour intimider tous autres que les Goncourt, surtout si à cet exemple ils eussent pu vivre sans souci, de leurs revenus. Mais de tels avertissements du sort étaient sans efficace sur leur volonté. Ils persévérèrent, bons petits jeunes gens de la littérature, qui voulaient ajouter à la gloire légitime de leur nom un peu de gloriole littéraire. Pour percer, ils risquèrent tous les jeux. Ils trouvèrent le moyen d'attirer des procès sur les journaux où ils collaboraient, par hasard. Ils risquèrent des titres scabreux sur des livres qui valaient mieux que cela, pour attirer la pratique. Ils firent de la critique d'art, se réveillèrent, certain matin, défenseurs de causes perdues et dénicheurs d'erreurs judiciaires, trouvèrent, entre temps, le loisir d'écrire de beaux livres d'histoire sur le XVIIIe siècle et de puissants romans sur l'époque. Bref, ils tentèrent un peu de tout, avec courage et sans vergogne, pour triompher, et ne réussirent pas : *Les portraits intimes du XVIIIe siècle*, *Charles Demailly*, *Germinie Lacerteux* passaient inaperçus du public. Et le jour où un scandale de théâtre, une chute retentissante — celle d'*Henriette Maréchal* — vint mettre en vedette le nom, Jules de Goncourt s'éteignait dans la petite maison d'Auteuil, fraîchement acquise.

Vous avouerez que cette déveine persistante était de nature à jeter bas la plus belle énergie ou à lui fournir une trempe admirable. Il ne pouvait y avoir de milieu. Ce fut ce dernier effet qu'elle exerça sur le survivant des deux frères. Elle donna à son caractère une patine originale, qui permet de comprendre ce qu'il devint par la suite. Elle fit, de ce déjà vieux garçon, doué de manies — celles d'un célibataire intelligent — l'être bizarre et excellent devenu l'homme d'une seule passion.

Vingt-cinq ans durant, tout seul dans la petite villa de banlieue, parmi ses bibelots amassés un à un, ses amitiés dévouées et rares, il ne connût plus que l'amour de ces Lettres françaises pour les quelles il avait tant lutté près du frère, tombé à la tâche, à force d'énervements, de nuits passées sur la page laborieuse, d'espérances toujours renaissantes et toujours déçues. Ayant laissé partir, enfin, après ce deuil et ces défaites, les dernières illusions nourries en commun, à l'heure où la gloire venait luire et former l'auréole autour des cheveux, blanchis précocement, il se renfermait en lui-même, toujours amoureux en secret de cet art méconnu qui l'avait trompé comme une jeune femme, mais ne l'aimant plus de la même passion, égoïste désormais, et ne lui gardant plus que le goût d'un vieil attachement

et la résignation, — comme à une fatalité. Parfois encore, ce conservateur de race et d'habitudes, laissait passer un filet d'amertume, quelques mots de révolte envers ce destin, si cruel à son effort. Mais tout cela se fondait un peu dans la douceur de vivre, — car il est, malgré toutes les tristesses, une douceur de vivre... Au milieu des roses de son jardin, des collections japonaises de sa maison et des amitiés de son cœur, il éprouvait un sentiment, assez complexe, de reconnaissance et de mépris tout à la fois, envers cette vie où il avait été créé propriétaire et ouvrier.

Ce rentier, qui n'avait souffert que par noblesse d'âme, éprouvait une haute pitié, irraisonnée cependant, pour ceux qui comme lui adoraient l'art, sans trouver à s'y adonner, dans l'insouciance de la vie matérielle. Cet aristocrate de mœurs et de traditions, *ami des grands*, comme on eût assez dit au XVIIe siècle, — il fréquentait assidûment chez la princesse Mathilde, — se découvrait une âme d'anarchiste, en constatant que l'État ne faisait rien pour les débuts des écrivains. Il avait la belle inconscience des artistes, qui réduisent toute la question sociale à eux-mêmes. Et comme il faut toujours une traduction à ces haines, d'autant plus profondes qu'elles sont moins sérieuses, Edmond de Goncourt avait ramassé toutes ses colères, tous ses projets de vengeance, toutes ses utopies, autour de l'institution qui symbolisait à ses yeux ce triste état de choses : l'Académie. Elle devint pour son existence cet ennemi imaginaire que nous aimons à faire figurer dans notre vie, sous une forme ou sous une autre, pour nous donner à nous-mêmes une illusion d'importance. Tout le problème de l'intelligence, toute la valeur d'un artiste, pour lui, se posèrent autour de cette question : Est-il pour ou contre l'Académie? Il amassa contre elle ses souvenirs de jeunesse — les plaisanteries des ateliers et de Gavarni — et se donna la tâche de prendre au sérieux les colères des gens qui semblaient lui en vouloir et n'y avaient jamais pensé vraiment, avant de la rencontrer. C'est ainsi qu'il mit des années à centraliser toutes ces protestations, qu'il dressa contre la vieille institution, si délicieusement antique, de la monarchie, amie des arts, la plus imposante machine de guerre qu'ait jamais rêvée l'imagination, échauffée par l'idée fixe. Devant les portes, devant les grilles du Palais-Mazarin, il fit osciller son bélier. Mais l'instrument de guerre prit une forme qui surprit un peu... Contre l'Académie qu'il fallait détruire, Goncourt ne trouva pas de meilleure formule que d'en reconstituer une autre. Et l'on eut quelque inquiétude, un peu de malaise, eu égard au sérieux de cette bonne œuvre lorsqu'on vit se fonder *le Grenier*, comme une simple concurrence...

III

Malgré la célèbre guigne du vieux maître, cette Académie trouva bien vite des académiciens. Une Académie trouve toujours des académiciens. Goncourt avait une dizaine d'amis qui n'étaient pas des cinq sections de l'Institut de France; on créa dix places pour eux et pour les jeunes confrères, — ceux-là qui venaient à Auteuil en pèlerinage, — on promit par sous-entendus des survivances. Il n'y eut que Zola qui, dans tout cela, n'eut pas son rang; pour avoir tenté d'être de celle qui le repoussait, il ne fut pas du *Grenier* qui l'eût accueilli.

Dans les derniers soirs de sa vie, l'auteur de *Madame Gervaisais*, ayant conçu ce grand plan de son existence, en fignolait les détails. Il l'aimait un peu comme un joujou, dont il ennuyait légèrement ceux de son entourage. De tant parler de cet honneur qu'on leur faisait, ils se sentaient une petite rougeur au visage et les premières attaques d'une migraine. Les bons écrivains, Descaves, l'audacieux modéré, le tendre Paul Margueritte, les Rosny — qui eussent pu parer aussi bien une Académie des sciences, — Geffroy, Daudet qui semblait n'avoir écrit l'*Immortel* que pour faire plaisir à son vieil ami, tous se sentaient voguer sur une galère comme des rameurs attachés désormais à leur banc, jusqu'à la mort. Quand le fondateur mourut, il était convaincu d'avoir laissé à ses amis un grand témoignage de son affection et d'avoir rendu aux lettres françaises un service inoubliable. C'est ainsi qu'insensiblement il en était venu à préférer à son œuvre même cette fondation.

Ce sentiment du vieil ouvrier des belles-lettres qui à la fin de sa journée, lassé lui-même, pense à la lassitude de ses compagnons et leur veut un abri... il faut le respecter... Mais, sa pensée reste plus belle que la mise en œuvre. Cette conception offre prise trop fortement à l'ironie. Il ne semble pas, lorsqu'on réfléchit bien à cette Académie Goncourt, que le service rendu à ceux qui souffrent de leur labeur soit bien grand. Il y a dix écrivains honorés d'un nouveau titre, un peu ridicule, et dont le talent se fût bien passé. Il y a un jeune écrivain de soulagé. C'est quelque chose, mais c'est insuffisant, et je ne parle pas ainsi, la tête pleine de grands projets. Je m'en tiens à ce que Goncourt eût pu faire avec sa fortune, en songeant plus, du coin de son feu, à ceux, comme dit Willette, qui sont « les petits moineaux qui meurent les pattes en l'air ».

IV

Et puis après tout, je ne sais plus. Dans cette fondation il y a tant de bonnes intentions et si peu de

résultats, une odyssée si ridicule et tant de gens très estimables, que je ne sais plus vraiment, je le répète, s'il faut sourire ou admirer. Je ne peux voir, avec l'impartialité que je voudrais, ce qu'elle est. J'ai trop de respect pour la mémoire de Goncourt et peut-être encore le dépit de voir des académiciens nouveaux... Mais assurément lorsque j'essaie dans ce désordre de mon jugement de me raisonner, je ne peux faire autrement que de songer tout de même à la vanité mélancolique de cette Académie, qui est un peu offensante pour ceux qui en sont, tant elle a l'air d'un Institut pour parents pauvres ou d'une conférence Molé, qui joue au Parlement. Ainsi, je ne sais pas si les nouveaux membres reçus prononceront leur discours de réception, comme cela se passe chez sa grande sœur; mais je ne vous cacherai pas que depuis de longs mois, — ceux où l'on a engagé tous les procès avec les héritiers récalcitrants et qui n'ont rien de Mécène, — je m'arrête parfois à rêver, avec une petite angoisse au cœur, si cette coutume se renouvellera au *Grenier*. J'ai souvent entrevu en mes débauches d'imagination tel ou tel de ces messieurs venant prendre séance, avec ou sans épée à son côté, et commençant par une phrase un peu dans ce goût : « En venant prendre séance au milieu de vous, Messieurs, je sens tout l'honneur que vous accordez à mon modeste effort. Et puisque la tradition, moins lointaine pour nous que pour notre sœur illustre, ne nous permet de remonter jusqu'au Grand Cardinal afin de lui adresser notre éloge, nous louerons au moins le noble bienfaiteur de votre Compagnie. J'ai nommé, Messieurs, M. Edmond de Goncourt... »

Ce ne serait pas si ridicule déjà, n'est-ce pas, et cela donnerait bien de la gravité et quelque vernis à cette demeure à peine achevée. Dans le même goût, les nouveaux académiciens pourraient mettre sur leurs ouvrages, en dessous de leur nom ou sur leurs cartes de visite : Un tel, *de l'Académie Goncourt*. Il y aurait, — il y a peut-être déjà, — un bureau qui serait chargé des rapports avec les pouvoirs publics. Chaque année on donnerait des prix de vertu à des Germinie Lacerteux ou à des Fille Élisa. Puis je me dis, en réfléchissant bien à tout ceci, que je rêve ce qui est déjà, que ce n'était vraiment pas là la pensée du pauvre Goncourt et que si l'on voulait seulement s'en tenir à de telles cérémonies, la maison de Richelieu suffisait... Mais, voyez-vous, il faut toujours ramener les plus beaux projets, même en littérature, à la taille des pauvres humains que nous sommes, c'est-à-dire à beaucoup de gloriole et peu d'actes...

GEORGES GRAPPE.

POÉSIES

Vierges mortes.

Blanches en leur pâleur, blanches en leur linceul,
Les vierges dont la mort a bu la jeune sève,
Comme de pauvres lys étendus sur la grève,
Gisent dans le suaire où l'on dort toujours seul.

Et figés pour jamais, leurs bras froids et raidis
Oublient, au dur contact de leur sinistre coffre,
Le geste inconscient d'un pur amour qui s'offre,
Tandis que leurs doigts longs tiennent un crucifix.

On leur ferma les yeux, leurs yeux ou paraissait
En un miroir d'argent la clarté de leur âme.
Et c'est pourquoi leur corps privé de cette flamme
Glace d'un froid si noir le cœur qui les aimait.

Comme les gais rayons d'un soleil matinal
Elles mettaient la joie au bord de nos jours sombres;
Quand elles se montraient on ne voyait plus d'ombres;
L'on prenait pour un chant leur rire virginal.

Maintenant tout se tait; le rythme harmonieux
De leur gorge pareille à la vague assoupie
Que l'on voit onduler par un jour d'accalmie,
Ne soulèvera plus leur jeune sein neigeux.

Mais de tes coups, ô Mort, vaines sont les hideurs.
Car, malgré le contact de tes blafardes ailes,
Les vierges que tu prends demeurent toujours belles
Dans le clair souvenir qu'en conservent nos cœurs.

Au tournant du chemin.

Son long regard perdu dans un lointain de rêve,
La Vierge, en son cœur, songe aux jours qui vont venir,
Et dans sa chair brûlante et sereine, la sève
D'un radieux printemps fait courir le désir.

Ignorante de soi, son sein qui se soulève,
Marquant le rythme obscur d'un cœur qui va s'ouvrir,
L'avertit qu'en son corps un mystère s'achève,
Mais lui laisse ignorer qu'elle en devra souffrir.

Et de toute l'ardeur de son âme candide.
Sans savoir, elle aspire à l'amour pur, limpide,
Tel qu'à ses yeux naïfs on le fit se montrer.

Mais cependant, d'instinct, tout au fond de son âme,
Effrayée, elle sent que pour être une femme,
Il faut que par l'amour elle apprenne à pleurer.

ALPHONSE ROUX.

FASTES DU SECOND EMPIRE

Le premier Grand Prix de Paris.

La course du Grand Prix de Paris, que deux ou trois cents sportsmen bon teint et des milliers de parieurs hallucinés par les pronostics ont suivi avec plus d'entrain que jamais sur l'hippodrome de Longchamp, a la singulière vertu d'inspirer périodiquement à divers gens du vrai monde, et de l'autre, un accès de juvénile orgueil. Survivants des beaux jours de Napoléon III et du duc de Morny, septuagénaires Monpavon, baronne d'Ange en cheveux blancs, que la vogue croissante de la fête suprême des élégances parisiennes reporte vers leurs plus joyeux souvenirs, on les entend répéter : « Cette fête du Grand Prix, cette merveilleuse exhibition de toilettes et d'équipages, ce riche filon du pari mutuel, mine d'or peut-être moins épuisable que celles du Transvaal, c'est à nous, s'il vous plaît, qu'elle est due ; oui, nous l'avons inventée, inaugurée, lancée, et si vite, si bien, sous de si brillants auspices, avec tant de brio, de prestige, de gaîté, d'éclat et de distinction, que votre république qui l'a reçue de nous, avec le café-concert, et l'opérette, et les pièces à femmes, — car, veuillez le remarquer, vous tenez vos institutions de Napoléon Ier et vos divertissements de Napoléon III, — que votre république, disons-nous, n'a su que la vulgariser. On y va davantage et par masses autrement profondes, d'accord ; mais la quantité des amateurs qui s'y pressent n'en rehausse pas la qualité. »

Louanges du passé, critiques du présent, ordinaires aux vieillards, nous n'avons pas à relever ce que ces propos peuvent offrir d'excessif. Au surplus, le régime sous lequel nous avons l'involontaire bonheur de vivre n'exige pas que l'on prenne la défense de ses plaisirs : il suffit qu'ils soient démocratiques, et nul n'y contredira.

Il faut toutefois reconnaître que les vétérans de ce que certains austères ont appelé « la noce impériale » ont, à leur point de vue particulier, les meilleures raisons possibles de regretter les années radieuses, — radieuses comme leur jeunesse évanouie, — où la fortune de Napoléon III et la beauté de l'Impératrice resplendissaient également pour le profit et les délices d'une société ivre de gloire militaire, de prospérité matérielle et de spéculations prodigieuses. Sur les joies de leur époque, il n'y a point de doute. Annalistes et témoins sont unanimes à les vanter. La légendaire « corruption du second Empire » imaginée par nos incorruptibles n'en exprime pas autre chose que l'exubérance. Et la mémoire en demeure si vive que naguère encore M. Henri Lavedan (1), simple écho mais fin connaisseur, tombait en extase devant la folle allégresse de la société qui s'applaudissait avec transport dans les opérettes d'Henri Meilhac, musique d'Offenbach. Il n'est donc que juste de ne point leur contester la paternité de la plupart de nos amusements favoris, et, puisqu'ils s'en font honneur, d'avouer qu'entre tous l'institution du Grand Prix de Paris fut une de leurs plus heureuses créations. Aussi bien, c'est rendre à César ce qui lui appartient.

*
* *

Le dimanche 31 mai 1863 la *Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France* conviait non seulement « tout Paris » mais d'abord les sportsmen nationaux et internationaux aux courses plates qu'elle devait donner avec une solennité tout à fait extraordinaire dans son magnifique hippodrome de Longchamp. Le programme de cette fête comportait un numéro d'une importance exceptionnelle : il s'agissait de décerner pour la première fois le Grand Prix de Paris composé, grâce au duc de Morny, gentleman rider émérite, d'une somme de 50 000 francs accordée par la ville de Paris, d'une autre somme de 50 000 francs votée par les cinq grandes compagnies de chemins de fer, de 30 000 francs à prélever sur le produit des entrées au pesage et sur le champ de courses et, enfin, d'un vase d'argent de style Renaissance, don de S. M. l'Empereur. L'enjeu est de conséquence, la lutte sera vive, et il en rejaillira tant de gloire sur les épreuves françaises qu'elles n'auront plus à envier, croit-on, la renommée acquise depuis longtemps aux illustres *races* d'Epsom et de New-Market.

Cependant on n'en parle pas ou l'on en parle à peine ; ce n'est point, comme aujourd'hui, un sujet de longs articles pour la presse, même frivole, et l'immense majorité du public y reste à peu près étrangère. En causent d'abondance ceux que les courses intéressent directement ou par « chic », les membres du Jockey-Club, les oisifs de la cour et du monde, les gens de salon. C'est en ces milieux peu bourgeois que les hommes du turf se livrent à l'émouvant calcul des chances, à la curieuse découverte des pronostics ; il leur appartient de comparer les mérites respectifs des concurrents annoncés : *Damner*, *Lord Clifden*, *The Orphan*, [illegible], *Dunnybrook*, etc. *La Touques* est le favori des couleurs nationales, *The Ranger* celui des Anglais ; d'après ce que l'on sait de leurs ascendants et de leurs succès passés, l'un ou l'autre doit triompher. Quel sera le

(1) Discours de réception de M. Henri Lavedan [illegible] Académie française, éloge d'Henri Meilhac, [illegible] 1900.

vainqueur?... Peut-être un outsider italien... En tout cas, les paris sont ouverts.

De ces conversations d'écurie rien ou presque rien n'arrive à la ville. Il n'existe pas encore de feuilles spéciales pour lui en inculquer l'argot; le fructueux commerce des marchands de *tuyaux* n'est pas né. La course du 31 mai n'en est pas moins un signal de réjouissance fort apprécié pour divers motifs. D'abord c'est un but tout indiqué à la promenade du Bois de Boulogne dont les Parisiens amusent leurs dimanches. Ensuite, et surtout, les femmes en raffolent, cette fête remplaçant pour elle l'antique et célèbre promenade du Vendredi Saint, dont la vogue a cessé depuis qu'en 1857 l'impératrice ne daigna point s'y montrer, et où c'était l'usage d'exposer aux regards, aux jugements indulgents ou malins de la multitude, les toilettes confectionnées pour la belle saison commençante et les attelages les plus nouveaux.

Puisque la mode, obéissant aux caprices de la souveraine, ne permet plus au sexe aimable de refleurir en même temps que les violettes, c'est un spectacle doublement attrayant que celui des courses de Longchamp auquel s'ajoute le long, l'interminable défilé des voitures superbes et parées de beautés fraîches, en robes ingénieuses, originales, exquises, la procession lente, splendide, orgueilleuse ou même effrontée de tout ce que Paris renferme de hauts personnages, de grandes dames, d'actrices en vedette et de notoires « impures ». Et puis l'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial y assisteront!... Coûte que coûte, on n'y saurait manquer.

Cependant plus d'une Parisienne ne contentera point son désir, faute de cavaliers à qui donner le bras. Qu'est-ce à dire et d'où vient cette étrange abstention? La chose est simple. C'est qu'en 1863 la course du Grand Prix de Paris a dans la politique, dans l'odieuse politique, une rivale de popularité très inattendue, mais très redoutable. On la croyait à peu près morte, enterrée, oubliée, n'entendant plus que la seule parole du tout-puissant Empereur providentiel despote, et voici qu'elle agite la ville et les faubourgs. Fâcheuse coïncidence, le dimanche 31 mai est précisément jour d'élections parlementaires. L'hostilité contre l'auteur du coup d'État se réveille, les comités se remuent, les frondeurs se démènent, les sergents de ville, de par l'ordre du comte Fialin de Persigny, ministre de l'Intérieur, et de son préfet de police, M. Boitelle, arpentent fiévreusement les alentours des lieux de scrutin, où les électeurs, un bulletin à la main, vont, tour à tour, les narguer. Là, aussi, lutte ardente. Qui triomphera : les candidats franchement officiels soutenus sans aucune hypocrisie par le gouvernement, ou les candidats de l'opposition? C'est la question du jour; elle provoque des paris, comme les chevaux de Longchamp. Déjà l'un des candidats, M. Thiers, inquiétant le pouvoir et ses amis, des boursiers, hommes d'ordre, ont dit : « Si M. Thiers ne se porte pas, il y aura un franc de hausse sur les fonds publics, s'il se porte, un franc de baisse. » Et M. de Persigny s'acharnant à combattre l'ex-premier du roi Louis-Philippe, adversaire dangereux entre tous, quelqu'un a fait ce calembour : « M. Fialin finira sur la paille, car il a sa litière (sali Thiers). » Préoccupés à la fois de la course à la députation et de la course du Grand Prix, les Parisiens ressentent le plaisant embarras dont la chronique s'égaie :

« La belle journée pour les Parisiens que celle du 31 mai! Une course digne de la pelouse d'Epsom, des élections dont l'affluence réveille les esprits les mieux endormis; quatre-vingts chevaux français, anglais, allemands, italiens, illustrés par des victoires remportées sur tous les hippodromes de l'Europe, des candidats obscurs ou célèbres, conscrits ou vétérans de la politique, cerveaux habiles, langues muettes, plumes vaillantes, orateurs qui ont remué, passionné, enthousiasmé notre jeunesse, un prix de 100 000 francs à gagner, la gloire de rendre la France plus grande... »

Aussi : « quel mouvement, quel entrain, quelle vie, sur les boulevards, aux Champs-Élysées, au Bois! Des cavaliers par centaines, des coupés, des victorias, des calèches, des berlines, des dog-carts à ne pas les compter, et descendant des voitures attachées au poteau, de beaux messieurs portant à leur chapeau la carte des sportsmen; des rues pleines de citoyens de toute mine, de tout costume, de toute classe, de toute opinion, effarés, essoufflés, courant voter, la carte d'électeur à la main... Depuis cinq jours on cite MM. Thiers, Dewinck, Havin, Guéroult, Prévost-Paradol ou Picard, pêle-mêle avec les sommes énormes placées sur le galop de *La Touques*, de *Damner*, de *The Ranger*... »

***

Le dimanche du premier Grand Prix de Paris a donc, comme le vieux Janus, double visage : l'un joyeux, l'autre grave; l'un qui rit, l'autre qui fronce le sourcil : celui-ci, presque morose, parce qu'il se tourne vers l'avenir; celui-là tout à la fête des courses et des modes, charmant d'insouciance et de frivolité. Ces deux visages sont de tous les temps, tous les deux expressions fidèles des éternels contrastes que présentent les choses et les êtres de ce monde. Les Français de 1863 ont, comme toujours, des sujets de chagrin et des motifs de joie qui les divisent en partisans et en ennemis plus ou moins sérieux, plus ou moins durables, de l'Empire, de ses pompes et de

ses œuvres. Mais peut-être sont-ils moins en état que nous-mêmes, leur postérité, d'analyser leurs pensées et leurs sentiments. Voici, ce nous semble, ce qu'on en peut croire.

En 1863 le prestige du second Empire est ou paraît encore intact : il inspire la fierté, la confiance, la sécurité. Napoléon III, politique consommé, vainqueur de Solférino, libérateur de l'Italie, protecteur des chrétiens du Levant, en somme, le plus puissant monarque de l'Europe, est l'idole de la France. Les paysans s'inclinent, se signeraient presque en prononçant son nom providentiel. Il n'est que Paris pour le bouder, ce qui fera dire au duc de Morny, président du Corps législatif, comparant la province, si parfaitement soumise, à la capitale toujours mécontente, que « la France a mauvaise tête et bon cœur ». Cependant Paris n'est pas, loin de là, d'humeur atrabilaire. Il s'enrichit vite et s'amuse beaucoup. D'après un nouvelliste (1) : « Les Parisiens, qu'Henri Heine a si justement appelés les *Comédiens ordinaires du Bon Dieu*, sont tout à leur plaisir. Les affaires sont actives, on gagne facilement de l'argent. » Comme on démolit la ville pour la reconstruire plus vaste et plus belle, une foule d'entrepreneurs, d'artistes, d'artisans et d'ouvriers en profitent ; quand le bâtiment va, tout va. Les Saccard (2) sont légion, dont le luxe, les fêtes, les breloques d'or luisant sur le satin des gilets de soie plaquées sur les panses arrondies, comme leur escarcelle, proclament la récente fortune. Les théâtres sont tous florissants, les acteurs excellents, les actrices jolies, les auteurs pleins de verve. A la bourgeoisie, qui devient riche, la Cour enseigne par l'exemple le bel art de dépenser de l'argent pour la volupté. L'hiver passé fut aux Tuileries, au Palais-Royal, au ministère de la Marine, à l'ambassade d'Autriche, où règne l'incomparable princesse de Metternich, et ici, et là, une suite ininterrompue de dîners, de soirées et de bals merveilleux.

Certaines gazettes ont révélé les grâces du quadrille des *Abeilles*, dansé au Palais impérial par les beautés demi-nues de Mesdames ou Mesdemoiselles Tascher de la Pagerie, baronne de Valry, Léopold Magnan, Haritoff, Coppens de Lostende, comtesse Molitor, princesse Lise Troubetzkoï, Pereire. Un peintre a reproduit la majesté de l'Impératrice costumée en dogaresse et parée des diamants de la couronne. On sait les noms des honnêtes dames que l'on admit, faveur insigne, à figurer dans la poétique féerie de l'*Hiver* et dans le ballet des *Cinq parties du Monde*, avec la liberté d'allures, la souplesse d'attitude et la simplicité de vêtements propices à l'illusion des allégories mythologiques. L'impeccable plastique de la mystérieuse comtesse de Castiglione, aimée de Napoléon III, ne s'est point cachée sous le nuage de mousseline de la chaste Diane et dans le peplum d'une Romaine de la décadence ; il ne fut permis qu'à l'excentrique Slave Mme Gortschakoff de se montrer à tous les yeux, pour la gloire de Flaubert, dont le roman venait de paraître, en *Salammbô*, dévoilée pour l'amoureux Mâtho.

La Ville est bien trop intelligente pour laisser perdre telles leçons d'aimable sensualité. Elle festine, elle danse, elle a ses tableaux vivants, ses mille plaisirs qui font tourner les têtes, étourdissent, égarent, énervent jusqu'à la démence hystérique les Renée Mauperin, les Froufrou, jusqu'aux madames Benoîton. Dans quels salons privés ou publics l'orchestre ou le piano ne joue-t-il pas l'endiablé quadrille d'*Orphée aux Enfers* qui détrône *Ohé ! les petits agneaux* ? Où ne chante-t-on pas *J'ai un pied qui r'mue*, dernière scie créée au concert de l'Alcazar par Joseph Kelm ? Où n'imite-t-on pas le chahut échevelé de Rigolboche et de Dodoche ?...

Mais n'est-ce pas une loi sur notre pauvre terre qu'il y aura toujours des pauvres et des grincheux, qui ne sont pas nécessairement l'un et l'autre ? 1863 ne fait pas exception. Il est des Parisiens nombreux à s'isoler de la joie commune. Ceux-là ne veulent rien savoir des bienfaits de l'Empire usurpateur. Ils lui reprochent, au contraire, une foule de méfaits : de démolir la ville sans respecter ce qu'elle a d'antique, de partir en guerre, et de conclure la paix, de disposer d'une armée trop coûteuse et trop forte, et de ne point faire de conquêtes, d'annexer Nice et la Savoie, et de ne pas s'emparer de la rive droite du Rhin, histoire de déchirer les traités honteux de 1815.

Supposez un étranger perspicace, un milord, un boyard, un Brésilien sirotant sa demi-tasse dans un des cafés du boulevard où fréquentent les sévères politiques du Sentier et de la rue Saint-Denis, les gardes nationaux abonnés du *Siècle* et de l'*Opinion Nationale*, il sera vite au courant de leurs derniers griefs.

Pourquoi, demandent ces orateurs d'estaminet, ne pas secourir la Pologne révoltée contre l'abominable Russie ? N'est-ce pas un admirable héros que ce Français parti là-bas se mettre à la tête des paysans, des « faucheurs » soulevés, Rochebrune, colonel des zouaves de la Mort ! Il aurait mieux valu se joindre à lui que de faire cette louche expédition du Mexique, où nos malheureux soldats, déjà décimés par l'horrible *vomito negro* à la Vera-Cruz, tombent maintenant par centaines sous les boulets et les balles des patriotes défenseurs de Puebla !

(1) Gustave Claudin, *Mes Souvenirs*, 1848-1870.
(2) Personnage d'Emile Zola : *La Curée* (des Rougon-Macquard).

Mais ces frondeurs sont aussi des chauvins. Les dépêches annonçant les nouveaux combats du Mexique les comblent d'orgueil. Nos soldats viennent d'emporter d'assaut la forteresse du Pénitencier, qui commandait les approches de Puebla. Le capitaine d'artillerie de Miribel, chef des enclocueurs, s'est couvert de gloire; l'officier d'ordonnance de l'Empereur, marquis de Galliffet, qui, à la tête des zouaves, sous une grêle de projectiles, s'élançait vers les remparts, montrant de sa canne, en guise de sabre, le but à atteindre, a reçu dans le ventre l'affreuse entaille d'un éclat d'obus, et sa vie est en danger... Honneur à ces vaillants!

Puis on s'entretient, à bâtons rompus, des événements du monde entier relatés par les journaux. Le prince de Galles (futur Édouard VII), fort répandu dans les cercles parisiens où l'on s'amuse, s'est marié. L'île de Rhodes a été secouée par un tremblement de terre qui a détruit complètement treize villages. Don Miguel San Roman, président de la république du Pérou, est mort, et l'Empereur a reçu en cérémonie son successeur probable : S. Exc. le général Pezet. Nous nous agrandissons en Cochinchine, où l'amiral Jaurès prend Go-Cong. Les fédéraux et les confédérés des États-Unis continuent de se battre comme des enragés, ce qui fait hausser le cours des cotons, des cafés et des sucres. Mais en Europe tout est paisible, hormis la malheureuse Pologne, c'est pourquoi les affaires marchent. Seulement on nous jalouse. Il y a quelques semaines, à Berlin, le peuple, les étudiants fêtaient l'anniversaire du 13 janvier 1813, où l'Allemagne, répondant au cri d'appel poussé par le roi de Prusse, se souleva en masse pour commencer contre Napoléon la guerre d'indépendance. Impuissante, ridicule manifestation! Il y a longtemps que les luttes du premier Empire sont oubliées. Cependant on parle beaucoup d'un certain comte de Bismarck-Shœnhausen, ministre des Affaires étrangères de Prusse, qui a déclaré que « c'est par le fer et par le feu que se résoudront les graves questions du temps ». On le dit fort malin. Il ne l'est vraiment pas autant que l'Empereur; voyez au Salon son portrait par Flandrin : comme il semble profond! Avec cela homme de guerre et parfait cavalier : tout Paris l'admirait jeudi, passant en revue, au Parc des Biches, les spahis et les turcos arrivés d'Afrique... Superbes, ces Africains... Oh! nous avons une belle armée!...

*
* *

Dans les élégantes voitures qui mènent à Longchamp le beau monde de l'Empire, on ne causerait pas autrement, sans doute, que les bourgeois de Paris, — dont l'ignorance enjouée et la fatuité naïve, propriétés nationales, peuvent être revendiquées par tous les Français, — si, dans un pareil jour, les courses et les modes, les chevaux et les couturiers ne primaient tous les sujets de conversation. D'un équipage à l'autre on se salue, mais on s'examine, se toise, s'évalue, les regards jugent les toilettes, évaluent les robes immenses, cotent les tout petits chapeaux, nomment leurs artistes. Les dernières créations de Worth et de Laferrière, de Palmyre et de Félicie, de Mme Vignon et de Mme Lebel obtiennent tous les suffrages : il n'y a que leurs fertiles imaginations, il n'y a que leur goût pour habiller les femmes comme il faut! Tout au plus si l'on peut, à la rigueur, accorder quelques compliments à la Ville de Lyon, à la maison Paris et Carpentier et à Mlle Bracome Delanne, une protégée de la comtesse Walewska, modiste et lingère de bonne compagnie. Cependant il n'est belle dame qui ne cherche à se faire valoir : tandis que sur les coussins moelleux, l'ampleur de ses jupes, infiniment nuancées, s'étale, démesurément enflée par la crinoline, la *cage*, — inventée pour son aristocratie, — afin de ressusciter les atours de Marie-Antoinette, que l'Impératrice imite et pleure, — son buste se redresse, mince, fluet, du moins par comparaison, et sa tête, grosse ou menue, mais toujours couronnée de cheveux en épais bandeaux sous un amour de toque ou de capote ou de coiffure emperlée, diamantée, ou encore sous l'un de ces mignons chapeaux : l'Incroyable, la Coligny, Mademoiselle, l'Henri III, le Florian... Et l'on jase : Ah! ma toute belle, quelle journée divine, ravissante! n'est-ce pas?

Chut! C'est lui! Qui? l'Empereur? Non, mieux, son frère, S. Exc. le duc de Morny, encore tout glorieux de son ambassade extraordinaire au couronnement du czar Alexandre II. Un quadrige l'emporte, à piqueurs, jockeys et valets de pied en vestes rouges avec glands d'or. A côté de son habit noir, constellé de plaques, traversé du grand cordon de la Légion d'honneur, rouge balafre de son plastron blanc, la duchesse, « Suédoise engourdie des neiges de Stockholm (1) », élève une petite tête ébouriffée, blonde, toute vaporeuse. Lui, fier, les cheveux en accroche-cœurs, les moustaches cirées et pointues, le sourire hautain et impertinent, le buste droit, prince du chic, arbitre des élégances, grand seigneur d'affaires, il jauge d'un coup d'œil froid et acéré tout ce qu'il rencontre, et son salut ne s'adresse, rare et prompt, qu'aux valeurs de cette société mondaine, qu'il domine en la méprisant.

Il passe, il est passé, tel un météore. Mais les promeneurs ou les spectateurs assis aux bords des Champs-Élysées reconnaissent, contemplent, ad-

(1) Alphonse Daudet, *le Nabab*.

mirent ou critiquent déjà d'autres figures du règne. Voici les landaus des Altesses impériales, Mathilde Bonaparte, Clotilde Napoléon, Anna Murat, Charlotte Primoli. Voici les familiers de la Cour : duchesse d'Hamilton, comte et comtesse Walewska, comte et comtesse Pourtalès, baron et baronne de Bergues, duc et duchesse de Valençay, duc de Mouchy, comte de Périgord, comte de Komar, señors Thomas y Caro et Alvarez de Toledo, comte de La Rochefoucauld, comte de Mosbourg, vicomte et vicomtesse Aguado, M. et Mme Arcos, baron de Heeckeren, maréchal et maréchale Canrobert, maréchale Pellissier, duchesse de Malakoff, princesse de Bauffremont, prince de Reuss, prince et princesse de Metternich, marquis de Caux, « qui tient d'une main ingénieuse et ferme le sceptre de ces cotillons qui ont fait époque ». Certes, j'en oublie, et combien parmi les plus huppés! Mais quoi, ne sont-ce point neiges d'antan?

Du reste, les contemporains, chargés de renseigner le public, n'avaient guère plus de mémoire. Le chroniqueur mondain — espèce nouvelle et rare encore — remarque seulement l'attelage de M. Aguado, à qui le prince de Galles offrit 80 000 francs de ses quatre chevaux modèles, la Daumont de M. de Rothschild, celle du baron Nivière. Mais l'enceinte du pesage l'éblouit : « Elle regorge de monde, et dans ce monde, les plus grands noms de France et de l'étranger. C'est ici que les beautés les plus célèbres du faubourg Saint-Germain viennent s'éclipser au grand soleil ou briller d'un éclat sans pareil, et ici que l'on voit Mme *** qui a porté cet hiver le costume de Salammbô, Mme *** qui a fait aimer la Vérité, Mme *** qui était en bacchante, Mme *** qui était déguisée en cascade. »

Dans la tribune officielle, les ministres, les hauts dignitaires : MM. de Persigny, Walewski, Baroche, Rouher, Rouland, Drouyn de Lhuys, maréchal Randon, baron Haussmann, et tout un essaim bruissant, caquetant, de fonctionnaires supérieurs attendent Leurs Majestés.

Les courses, au signal du starter, commencent avant l'arrivée des Augustes. Rapides, fulgurantes, sur leurs chevaux entraînés, les casaques roses, vertes, bleues, orange, jaunes, blanches, brunes, se lancent sur la piste, volent, tournent, fuient, comme autant de points lumineux décrivent une vaste ellipse, et l'une après l'autre touchent le but. Vivats, bravos, flux de la foule, avide d'approcher le vainqueur, Mais tout à coup le ciel, couvert depuis le matin, plus sombre maintenant, fond en eau; la pluie tombe à gouttes lentes, puis drue, chaude et lourde. Quelle déroute sur la pelouse! Les dames se sauvent, avec de petits cris de frayeur, vers les abris rustiques, et ces fugitives, dont les formes disparaissent sous la double cloche des ombrelles et des crinolines, ont l'air de ballons multicolores roulant sur l'herbe. Par bonheur, « l'ondée rafraîchissante » dure peu; un coup de vent chasse les nuées, et le soleil luit quand la voiture de l'Empereur, précédée des magnifiques cent-gardes, l'arrête à l'entrée de son pavillon, où les salutations réglées par l'étiquette s'accomplissent. Il est alors trois heures et demie. Dans quelques minutes, l'épreuve suprême, l'épreuve internationale. Mais nous devons, historien fidèle, constater que la présence du souverain l'a fait oublier un instant.

Napoléon III, que suivent à courte distance, chacun avec son escorte, l'Impératrice et S. A. le Prince Impérial, se présente à son peuple dans l'appareil à la fois somptueux et discret qui sied aux souverains constitutionnels et démocratiques. Le train de sa maison, quoique fort dispendieux, n'est que celui d'un grand seigneur moderne, et ce n'est que par son escorte de cent-gardes, le nombre de ses chevaux et les couleurs de sa livrée, vert et or, qu'il fait reconnaître son rang. Sa voiture, du meilleur goût, est une calèche, attelée à la d'Aumont de huit chevaux harnachés à l'anglaise, et ornés à leurs frontaux d'un flot de rubans verts et rouges. Un piqueur la devance, important personnage, vêtu d'un habit vert galonné d'or au collet et galonné de brandebourgs d'or à la poitrine, la taille prise dans un ceinturon d'or et d'argent soutenant un couteau de chasse, gileté de satin rouge et d'or, coiffé d'un chapeau galonné d'or où s'accroche la cocarde tricolore, ganté de blanc, un fouet de chasse à la main, et chaussé de bottes à revers montant sur une culotte de peau blanche. Les postillons sont à l'avenant, mais vêtus de velours vert galonné d'or sur toutes les coutures, et coiffés de toques rondes en velours noir galonné d'or, avec franges d'or à la bombe. Napoléon III oppose à ces chamarrures, auxquelles l'oblige le rang suprême, le sobre contraste de son habit noir, et sous le chapeau très haut de forme qu'il porte légèrement incliné, il n'a que la mine d'un irréprochable gentleman.

Il n'est pas seul; S. M. le roi de Portugal, père du roi régnant; L. A. le duc de Brabant et le prince d'Orange (le charmant prince *Citron* des *Rois en Exil*) l'accompagnent, et il prend avec eux place dans sa tribune, où le rejoignent bientôt l'Impératrice, délicieusement habillée, belle et gracieuse, et le Prince Impérial, bambin de sept ans gentiment costumé en sergent de grenadiers de la Garde.

Cependant les fronts se sont découverts, toutes les voix ont salué, acclamé. Et Ils sont à peine assis qu'une foule d'Anglais se portent devant eux et, par trois hurrahs réitérés, remercient l'Empereur d'avoir appelé les concurrents étrangers à prendre part

à la course internationale du Grand Prix de Paris.

Finie cette manifestation d'insulaires, accueillie par un sourire de bienvenue, le bon sourire de Napoléon III qui lui gagne tous les cœurs, la course attendue redevient l'objet de l'attention générale. Déjà les chevaux sont en ligne, douze au lieu de quatre-vingts que l'on devait engager.

Ils partent, se séparent, s'espacent, et les regards anxieux des maîtres de turf, H. Delamarre, Lupin, comte de Lagrange, major Fridolin, Montgomery, H. Saville, les suivent. *La Touques*, champion des Français, *The Ranger*, champion des Anglais, prennent, comme on l'a prévu, la tête. Des deux, qui l'emportera ? Les cœurs battent, l'émotion atteint le paroxysme; ici on crie : *La Touques ! La Touques !* là, *Ranger! Ranger!* puis, uniquement, à voix basse, désolée d'un côté, éclatante, joyeuse, de l'autre : Ranger, Ranger ! Le cheval anglais, issu de Voltigeur, monté par le jockey J. Goate, pour le compte de M. H. Saville, a battu son concurrent d'une longueur...

C'est fini. Demain, les journaux diront brièvement les incidents de la lutte « retentissante ». On lira dans les graves *Débats* des phrases de ce style. « Tout est perdu fors l'honneur, écrivait jadis le roi chevalier après la bataille de Pavie. Nous pouvons encore aujourd'hui répéter cette phrase héroïque, car nous avons vaillamment combattu, et l'avenir aidant, nous prendrons notre revanche. » Et le *Monde Illustré* donnera le portrait en pied de *The Ranger*, et l'on saura que M. H. Saville, en sa munificence, « chargea la Commission des courses de remettre au sénateur préfet de la Seine, une somme de 10000 francs à répartir entre les bureaux de bienfaisance des 20 arrondissements ». D'après Henri Rochefort, cette générosité ne modère pas suffisamment la rancune que les Français conservent de leur défaite : « Autrefois nous en voulions à l'Angleterre à cause d'Hudson Lowe qui s'est conduit avec Napoléon comme le dernier des savoyards. Aujourd'hui notre haine est devenue de la frénésie depuis que *le Ranger* a battu *la Touques* d'une demi-encolure. Passer sa vie à élever des étalons qui fassent le tour de la grande piste en deux minutes et quart tandis que les étalons anglais font le tour de la même piste en deux minutes et demie semble indiquer chez la jeunesse française un commencement de ramollissement dont les suites nous inquiètent. »

Naissance, enfance de la littérature hippique. Ce sera bien autre chose dans deux ans, lorsque, enfin, le vainqueur du Grand Prix de Paris sera le cheval français *Gladiateur*. Il faut attendre jusque-là pour assister à des débordements de lyrisme dans les récits des courses. C'est de la frénésie. « Le pays tout entier se roule aux sabots d'un cheval. Newton, Voltaire, Victorien Sardou et les principes de 89 ne sont plus rien. Tout homme qui ne tient pas à *Gladiateur* par un lien de parenté quelconque ne doit espérer d'avancement nulle part. »

On chercherait à peu près vainement dans les comptes rendus des courses publiés par les journaux de 1863 les noms des galantes personnes qui mènent le branle du plaisir, étoiles de théâtres et soupeuses du grand Seize. L'esprit des mœurs n'autorise pas encore ce bizarre dénombrement. On s'amuse, sous le despote, mais pas un libraire, pas un kiosque n'aurait l'impudence d'oser afficher les obscénités écrites ou dessinées contre lesquelles proteste inutilement notre ligue contre la licence des rues. Cependant les lorettes, biches et impures, Païva Cora Letissier, Rubinstein, Anna Deslions, Barucci, Keller, Lucile Durand, Cora Pearl sont presque aussi fameuses que les belles actrices Léonide Leblanc, Blanche Pierson, Adèle Mauvoie, Hortense Schneider, et c'est par elles que s'achèvera dans quelques cabinets particuliers la journée de fête des parieurs favorisés par la chance.

Ainsi se termine la saison de Paris. Bientôt départs pour la campagne, les bords de la mer civilisés par la spéculation, les Vosges, les Pyrénées, la Suisse de M. Perrichon, l'Italie des guides, et ces bienveillantes villes du Rhin, Baden-Baden, Ems, Wiesbaden, dont les Kursaals ont pour les joueurs d'irrésistibles séductions.

L'Empereur et l'Impératrice vont passer l'été dans leur résidence de Fontainebleau, où viendront les rejoindre une première série d'invités, et, dans quelques jours, une dépêche jetée d'une fenêtre du palais par le Prince Impérial apprendra au bon peuple de la petite ville, tout enorgueilli de cette primeur, la prise de Puebla.

Pour S. Exc. le duc de Morny, installé dans sa splendide villa de Deauville-Trouville, il invitera peut-être les plus intelligents de ses invités à représenter, sur le théâtre édifié dans son salon, l'une des quatre piècettes que son distingué pseudonyme, M. de Saint-Remy, auteur inconnu, mais vaniteux, vient de réunir en un joli volume immédiatement offert à MM. les comédiens ordinaires de Sa Majesté l'Empereur pour la bibliothèque du Théâtre-Français.

Heureux les gens du monde à qui seront confiés les rôles des *Bons Conseils* ou de *M. Choufleuri restera chez lui*, pièces folâtres en un acte !

LOUIS BARRON.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42315. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 26. 4e SÉRIE. — TOME XVII. 28 JUIN 1902.

LA MOISSON [1]

Fantaisie en un tableau (prose et vers) à deux personnages.

Une terrasse sur la campagne à l'heure du crépuscule finissant, puis au clair de lune.

CHŒUR DES JEUNES AMOURS, invisible.

SITA
SÉILO

LE CHŒUR DES JEUNES AMOURS, dans le lointain.

Nous n'irons plus aux champs.
Les gerbes sont liées,
Les avoines fauchées,
Nous n'irons plus aux champs.

Les filles blondes, brunes,
Sveltes à l'horizon,
Ont rentré la moisson
Dans les granges communes.

SITA, elle arrive par le fond des campagnes, des épis et des pavots sont dans sa chevelure.

Mes cheveux sont roux,
Mes cheveux sont longs,
Ils caressent mon front comme des herbes folles.

Elle s'arrête et se retourne vers la direction qu'elle vient de quitter.

Séilo ! Pourvu qu'il ne m'ait pas suivie jusqu'ici ! Son regard brûlant m'importune... Les yeux des hommes blessent cruellement le cœur des jeunes femmes; ce sont des flèches empoisonnées, dont longtemps le venin âcre et pernicieux reste mêlé à notre sang et l'irrite. Je ne veux pas laisser le regard de Séilo pénétrer en moi. Il me ferait perdre le goût des nobles travaux, et la vigoureuse ardeur de ma volonté s'amollirait comme une cire sous le seul battement de ses paupières. Elle élève ses bras dans la lumière. Que mes bras sont blancs ! Que mes cheveux sont lourds et longs ! Le bel Été fleurit dans mon sein. Je suis orgueilleuse de vivre... Elle va s'accoudera la terrasse et regarde l'horizon.

LE CHŒUR DES JEUNES AMOURS, dans l'éloignement.

Nous n'irons plus aux champs
Pour glaner des caresses.
Adieu, folles ivresses
Sous les soleils couchants !

Aux aubes liliales,
Aux tendres soirs de Mai,
Nous n'aurons désormais
Que des noces frugales...

SITA, regardant la belle campagne. — Splendeur de la nuit, qui baigne largement les collines ! Gloire de l'œuvre réalisée !... La journée a été rude, et le labeur difficile. Mais rien n'est impossible à la volonté de la femme. Asservie d'abord au joug d'un maître, peu à peu elle a su conquérir sa place dans les jardins de la vie. Elle a cultivé de ses mains et réchauffé de son haleine cette terre dont les fruits, promis à ses lèvres depuis l'aube des temps, semblaient la fuir toujours, et toujours résistaient à son effort. Maintenant mes compagnes et moi nous avons récolté la moisson abondante. Nous sommes des êtres conscients de notre valeur; et les doux fruits du travail sont à nous.

SÉILO, qui s'est approché sans bruit et l'a entendue. — Sita ! Tu te trompes ! Il n'y a qu'un seul fruit qui soit véri-

(1) Ce tableau vient d'être représenté au théâtre Sarah-Bernhardt pour l'inauguration des Arts et Métiers féminins.

tablement doux aux lèvres de la femme : c'est le baiser.

SITA, elle se retourne et se trouve face à face avec Séilo. — Toi encore ! Pourquoi es-tu venu ? Tu sais bien qu'il n'y a rien de commun entre nous.

SÉILO, très doucement. — Tu me traites comme un ennemi. Sita, quel mal t'ai-je donc fait ?

SITA, avec violence. — A moi, aucun ! Mais tu es mon ennemi quand même. Tu représentes une partie de l'humanité que nous devons haïr, contre laquelle nous avons sans cesse à nous défendre. A peine formées, nous sommes des proies pour votre luxure ; vos désirs rôdent autour de nos jeunes virginités et les guettent, comme des oiseaux nocturnes guettent l'heure de la mort autour des chairs palpitantes. Nous les sentons, malsains et lourds, effleurer nos épaules, sans oser même faire un mouvement pour en éloigner la hantise ; et si nous cédons, que nous donnez-vous en échange? Le mépris, l'abandon et souvent le désespoir.

SÉILO, d'une voix grave. — Tu ne parlerais pas de la sorte, ô Sita, si tu savais ce que c'est que l'amour !

SITA. — L'amour ! de plus vieilles que moi m'en ont conté les amertumes. Il est le bourreau jamais lassé, celui qui broie les cœurs sans cesse, et sans cesse les rejette au creuset des passions pour en faire jaillir de nouvelles épaves sanglantes. Les larmes les plus cruelles, c'est lui qui les fait couler. Qu'est-il de comparable à la douleur de l'épouse que l'époux trahit pour courir à de plus secrètes voluptés ? La mort, certes, doit être douce auprès de ce deuil que, vivant, l'on porte dans son cœur pour un vivant. Et que de pleurs, que de pleurs encore l'amour n'arrache-t-il pas aux sources profondes de notre être? Il passe, rieur, un masque sur le visage : derrière lui ce sont des ruines et des sanglots.

SÉILO. — Hélas ! n'en est-il pas ainsi de tout ce qui réjouit notre misère ? Et le deuil ne suit-il pas le bonheur, de même que l'ombre suit le soleil? Or l'amour, vois-tu, Sita, c'est le soleil intérieur, le soleil de nos âmes. C'est lui qui nous éclaire et nous embrase. A sa lumière tout se transforme et se magnifie. Certes, les dieux le savent, entre un homme qui aime et celui qui ne porte pas en soi l'amour il y a la différence d'un être vivant à celui qui dort déjà dans la tombe. Il faut plaindre ceux qui n'ont pas connu ces ivresses. Ils ont traversé la vie comme des aveugles et le paysage de leur âme ne s'est coloré d'aucune splendeur. Oh ! la beauté, la beauté triomphante de l'Amour ! Au début de la vie, c'est la tour enchantée dressée à l'orbe de l'horizon ; à son déclin, c'est le palais de marbre et d'or où se réfugient encore nos rêves. Qu'importe, après cela, qu'il fasse couler nos larmes ? Reproche-t-on aux dieux de nous avoir donné la vie, parce que la mort, inévitablement, en est le terme ? (Il se rapproche de Sita qui reste immobile.)

SITA. — N'est-il pas d'autres jouissances que celles dont tu parles ? Regarde ! La grande plaine bordée de collines ondule sous la pâleur du ciel. On dirait une mer apaisée dont les vagues ne se cabrent plus en inutiles sursauts, mais caressent doucement le rivage. Ainsi du cœur de la femme, Séilo : après s'être rebellé longtemps, il ne veut plus désormais que le calme et fécond labeur.

SÉILO. — Aujourd'hui peut-être. Mais demain?

SITA. — Demain d'autres devoirs nous appelleront. Aujourd'hui nous avons rentré la moisson dans les granges ; demain nous en répandrons les bienfaits. Nous tisserons en vêtements légers et souples le lin dont la fleur ressemble aux yeux des jeunes filles ; et avec les précieuses pampes du blé nous préparerons d'abondantes nourritures. Nos doigts agiles, et joyeux d'être libres, choisiront à leur gré, pour assurer notre fortune, le pinceau ou l'ébauchoir, la lyre vibrante d'Orpheus ou la tranquille quenouille de Minerve. D'un bout du monde à l'autre s'épanouiront en frondaisons glorieuses notre dévouement et nos tendresses ; nous nous pencherons sur les plus faibles d'entre nous, sur celles que votre égoïsme a le plus meurtries, pour les relever, les consoler, leur apprendre à se faire une vie harmonieuse et digne, à l'abri des caprices de l'homme ; et quand nous nous donnerons, ce sera librement, de notre propre vouloir, et non point par surprise ou par contrainte. — Mais tu ne m'écoutes pas, Séilo ?

SÉILO. — Je regarde l'ambre magnétique de tes yeux. Auprès d'une femme, quand elle est belle, l'homme ne peut penser qu'à l'amour. Oh ! la peau délicate de ton front, la soie rousse et mousseuse de ta chevelure !... Donne-moi tes yeux, Sita, une minute, une minute !

SITA. — Non !

SÉILO. — Tes yeux, tes yeux une minute seulement ! Avec tes yeux j'emporterai assez de toi pour que mes rêves en soient illuminés. Mais je ne puis te quitter sans avoir possédé tes yeux. Donne-les-moi, Sita, une minute, une minute ! (Sita se détourne. Un silence.) Tu ne comprends donc pas que je t'aime ?

SITA, avec hauteur. — Qu'importe ? Moi, je ne veux pas aimer.

SÉILO. — Ah ! Orgueilleuse ! orgueilleuse ! C'est l'orgueil qui te dresse ainsi contre moi. Tu te crois invincible parce que ton intelligence s'est affranchie de notre domination. Mais tu n'échapperas pas à la loi de l'amour. Tôt ou tard, Sita, je serai ton maître.

SITA, hors d'elle-même. — Jamais ! jamais ! Éloigne-toi ! Pars ! Je t'avais défendu de me rejoindre...

Séilo s'éloigne et Sita reste accoudée à la terrasse, la nuit peu à peu se fait plus sombre, on entend comme une mélopée plaintive le chœur des jeunes Amours dans l'obscurité devenue totale.

LE CHŒUR DES JEUNES AMOURS

Nous n'irons plus aux champs.
Les fleurs sont desséchées,
Les herbes sont fanées,
Nous n'irons plus aux champs
Hélas! pour nous, Amours, les beaux jours vont finir!..

Nos ailes encore frémissantes
Ne soulèveront plus dans leurs courses pressantes
Qu'une poussière morne et froide, sans désir.
Hélas! Hélas! Hélas! Nos beaux jours vont finir!...

Reviendra-t-il jamais ce temps où, jeux divins,
Sous les charmilles et les treilles,
Nous faisions aux lèvres vermeilles
La moisson des baisers, la vendange des vins?
Hélas! Hélas! Hélas! Nos beaux jours ont pris fin!
Hélas! Hélas! Hélas!

SITA. — Ces gémissements dans l'ombre, d'où viennent-ils? Tout à l'heure des voix chantaient; il y en avait de joyeuses et de douces, de plaintives et de tendres. C'était comme l'âme des sillons et le souffle caressant des feuillages. Mais maintenant rien ne bouge plus dans les arbres immobiles, et la plaine vaste s'est vidée de toutes les rumeurs qui étaient en elle. Ces gémissements, d'où viennent-ils? Oh! que j'ai peur dans ce silence et dans cette ombre! Séilo! Séilo! J'ai été folle de le repousser. Je l'ai blessé au cœur. N'est-ce pas lui qui a gémi? Séilo! Mes lèvres ont menti tout à l'heure : je t'aimais, je t'aime depuis longtemps, depuis toujours. Enfant, je subissais déjà l'attrait de tes yeux couleur de noisette, et quelque chose en moi se fondait, quand ton bras m'effleurait dans les chemins. Mais en grandissant, j'ai appris à maîtriser ces doux élans de l'âge d'innocence; je me suis fait un cœur nouveau, où je n'ai voulu placer que les images des divinités protectrices de notre faiblesse. Amour, toi le dieu le plus ancien de la terre, tu te venges de moi maintenant! Je suis seule et je tremble dans cette ombre. Que ne donnerais-je pas pour avoir Séilo à mes côtés!

Un silence, puis la voix lointaine du chœur

Hélas! Hélas! Hélas!

SITA. — Encore cette voix! Ce n'est point celle de Séilo. Lui doit être loin en ce moment; il se console sans doute de mon dédain. Les hommes n'ont-ils pas mille moyens de nous oublier? Et nous, que nous reste-t-il, une fois que la porte de notre cœur s'est ouverte à leur désir? Séilo! Le vertige me prend; je n'ose plus bouger; mes pieds vacillent; mes bras ne sont plus à moi dans la nuit; ils me sont étrangers; ils sont faits pour se nouer au cou d'un autre. Et mes cheveux roux et longs, pourquoi ne caressent-ils plus mon visage?... Oh! cette étendue déserte des campagnes, quand on est seule à la contempler! J'ai peur; tout oscille devant mes regards; il me semble que la terre est comme un navire sans pilote, et que je vais sombrer dans quelque abîme mouvant. J'ai peur! Oh! que j'ai peur! Séilo! Séilo! Séilo!

SÉILO, repassant sur la terrasse. Il prend [illegible] les mains et des paroles ébréchées sont [illegible] — Sita! Est-ce donc toi qui m'appelles? Comment te trouves-tu là encore? Je te croyais retournée auprès de tes compagnes, et moi avec mes amis je goûtais le vin mousseux et clair des coteaux.

SITA, revenant à elle. — Oui, je devrais être rentrée en effet; mais je me suis attardée à regarder grandir les ténèbres; puis j'ai eu peur. C'est étrange...

SÉILO. — Tu n'as plus peur maintenant?

SITA. — Non!

SÉILO. — Veux-tu que je t'accompagne jusqu'à ta demeure?

SITA. — Non!

SÉILO. — Tu préfères rester ici? Tu as raison. Voici que la lune sort de l'ombre, et que, peu à peu, comme une épouse met ses vêtements nocturnes, la terre se vêt de blancheur. C'est l'heure exquise pour ceux qui s'aiment, ô Sita! C'est l'heure divine où le baiser cesse d'être un acte charnel pour devenir la communion même des esprits. Il s'éloigne.

SITA, le retenant du geste. — Reste! Viens t'accouder près de moi à cette terrasse. Jamais encore la beauté de la nuit ne s'était révélée pareillement à mes regards. Les étoiles, si lointaines tout à l'heure, à présent me semblent toutes proches. Regarde-les. Cette petite, semblable à un triangle d'or, a l'air de vouloir descendre jusque sur nos fronts.

SÉILO. — C'est Hespéros, la gloire sacrée de la nuit bleue.

SITA. — Et l'autre, là-bas, qui scintille comme un beau diamant sur un écrin de velours sombre?

SÉILO. — C'est l'étoile des amants; mais il ne faut pas prononcer son nom.

Il fait un mouvement pour s'éloigner.

SITA. — Reste encore. Lisons dans le ciel ensemble. Cher Séilo, qui donc t'a appris à connaître ainsi les astres?

SÉILO. — Les amoureux connaissent le nom des étoiles et les femmes connaissent le nom des fleurs. Il lui prend les bras autour de la taille. Sita, n'est-ce pas bien qu'il en soit ainsi? Quand le rossignol chante au sommet des branches, la femelle lui répond de la profondeur tiède du nid; et cela forme un concert délicieux où alternent la volupté et la grâce.

SITA. — C'est vrai.

SÉILO. — Tout est hyménée dans la nature; tout converge à ce suprême accord. Malheur à l'homme solitaire et à la femme qui n'aura jamais aimé!

SITA, à demi gagnée. — L'amour n'est-il pas une faiblesse?

SÉILO. — C'est une force, la plus invincible et la plus tenace.

SITA. — Pourtant notre maison n'a jamais été si belle que depuis que nous la faisons sans vous.

SÉILO. — Erreur ! erreur ! Quelle erreur est la vôtre, ô femmes ! Les fruits de la moisson ne seront vraiment féconds et durables que lorsqu'ils auront été récoltés par vos mains et les nôtres ensemble, alors que dans les blés jaunissants, dans la houle folle des avoines, les moissonneurs au visage viril et les blondes filles de la terre uniront leur effort pour l'œuvre commune.

SITA. — Mais, le travail fini, vous nous mettrez hors des granges ?

SÉILO. — Non, si vous nous aimez encore, si vous savez être les consolatrices, comme vous êtes les enchanteresses. O Sita, pose ta petite main sur la mienne, ta petite main si frêle et si blanche, si forte et si courageuse pourtant !

(Sita pose sa main sur celle de Séilo.)

SÉILO, continuant avec extase. — Ivresse de cette chair sur ma chair ! Fraîcheur de ce sang que je perçois à travers le réseau léger des veines !... C'est la fraîcheur d'une eau vive courant le long d'un ravin en fleurs, tandis que mon sang à moi me brûle et m'oppresse. Sita, donne-moi tes yeux dans le clair de lune ! (Sita tourne lentement ses regards vers lui.) Tes yeux sont deux gemmes liquides.

SITA, se renversant sur le bras de Séilo. — Oh ! ton regard ! Ton regard me possède ! Oh ! qu'il est doux, ton regard, Séilo ! Maintenant que je l'ai laissé descendre en moi, je ne pourrai plus en supporter d'autre. Et toute la terre et tout le ciel ne seront que le reflet de cette lumière de tes yeux, à laquelle je marcherai désormais comme le pâtre marche à la lumière d'une unique étoile.

SÉILO, penché sur elle. — Ainsi, tu m'aimes, Sita?

SITA, avec égarement. — Je t'aime à ce point, Séilo, que je voudrais être ton esclave.

SÉILO, souriant. — Non, pas mon esclave, le charme et le soutien de ma vie. Sita, une moisson se prépare, différente et meilleure, aux sillons de l'humanité. Les fils de tes entrailles apprendront de ta bouche la vertu sereine et forte de l'amour. Aie confiance ; laisse reposer ta tête sur mon épaule.

SITA. Elle abandonne sa tête, couronnée d'épis, sur la tête de Séilo. — Je t'aime, je t'aime, Séilo !

SÉILO. — Je t'aime, je t'aime, Sita !

LE CHŒUR DES JEUNES AMOURS

Nous n'irons plus aux champs,
Mais dans une autre aurore
Des baisers vont éclore
Aux lèvres des amants.

O terre juvénile,
O soleil nuptial,
Clair éveil matinal
En promesses fertile !

SITA, se réveillant de son extase. — Oh ! ces voix, ce sont celles qui gémissaient tout à l'heure. Maintenant, elles sont gaies et joyeuses comme mon âme.

SÉILO. — C'est en toi que tu les entends. Ce sont les voix éternelles de l'amour.

JEAN BERTHEROY.

IMPÉRIALISME ET FÉDÉRALISME

I

La seconde moitié du XIXe siècle a vu l'extension prodigieuse de plusieurs empires, et leurs progrès s'accélèrent à l'aube du XXe siècle, sans qu'on puisse prévoir de limites à leurs annexions et à leur puissance. Cette insatiable avidité, cette ambition colossale, pour laquelle les conquêtes passées semblent la garantie des conquêtes futures, cette orgueilleuse assurance, exaltée par le succès, cette foi en l'ascension indéfinie d'un peuple souverain, c'est l'Impérialisme.

Hégémonie politique et militaire, domination économique et intellectuelle, la nation impériale s'arroge le monopole de toutes les grandeurs : sa langue, sa littérature, sa civilisation, son commerce, son industrie, sa richesse, doivent dominer le monde, non moins que ses flottes et ses armées. C'est l'écrasement des petites et des moyennes nations par les grandes, des grandes même par les plus grandes, jusqu'à ce qu'éclate entre celles-ci la lutte suprême qui décidera de la souveraineté de l'Univers, trop petit désormais pour plusieurs maîtres. En attendant ce choc formidable, c'est la spoliation des faibles, le mépris des droits qui ne peuvent pas se défendre. Mais la violence se double d'hypocrisie ; on cherche à colorer de raisons spécieuses les empiétements et les abus de la force : on dit : « C'est le doigt de Dieu ! » on invoque la « destinée manifeste » et l'on chante des *Te Deum!* pour remercier la Providence, protectrice des puissants ; ou l'on emprunte le jargon scientifique du Darwinisme, et l'on parle du combat pour la vie et des nécessités inéluctables de la sélection.

Rome la première, après les grossiers essais et les entreprises éphémères de l'Orient, égyptien ou assyrien, donna au monde l'exemple de l'Impérialisme. La ville de la Louve ne s'empêtra jamais de scrupules inutiles ; elle inventa la formule définitive et trouva tout ensemble la méthode, l'explication et la consécration de la conquête mondiale : les Romains étaient le peuple impérial, les dieux leur avaient réparti la tâche de soumettre les autres nations ; c'étaient leur mission sur terre et leur indis-

cutable devoir. Il fallait imposer les lois romaines, qui étaient la Raison écrite, à cet Orient efféminé et corrompu, à cet Occident anarchique et barbare. Et la sainteté du but justifiait tous les moyens : la force et la cruauté, cela va de soi, la ruse aussi, la mauvaise foi, la perfidie, s'il était nécessaire ; trop souvent la foi romaine ne fut qu'une foi Punique. Après les guerres, les massacres, les incendies, les supplices, le monde écrasé ne bougea plus ; de l'Euphrate à la Bretagne, et du Danube aux Colonnes d'Hercule, les peuples avaient renoncé à leurs lois, à leurs mœurs, et parlaient latin : la Ville triomphante put leur donner la Paix romaine. Voilà l'incomparable souvenir qui fait tressaillir d'envie les Romes modernes et qui les enivre d'espérance.

La tempête du Nord détruisit l'œuvre romaine, et sur les ruines du grand édifice, que Charlemagne tenta un moment de relever, le moyen âge fit régner l'anarchie féodale : morcellement, vie provinciale, langue et coutumes locales, — la diversité avait remplacé l'unité ; la religion commune était le seul lien de la chrétienté. Il fallut un millier d'années pour qu'un mouvement vers l'unité se dessinât à nouveau : les rois, s'inspirant des traditions romaines et secondés par les légistes, restaurateurs du droit impérial, battirent en brèche toutes ces petites souverainetés locales et rassemblèrent les fiefs pour créer des États.

Les peuples, vaguement définis au moyen âge, se transformaient en nations conscientes de leur existence propre, quand survint la tentative d'Empire, gigantesque, mais bâtarde, de Charles-Quint, fruit malencontreux d'une série fortuite de mariages princiers : moderne par le souci d'une administration régulière, démodée par son caractère essentiellement religieux, elle s'appuyait en porte à faux sur la juxtaposition brusque et imprévue des peuples les plus éloignés et les plus divers. La chute fut rapide et retentissante, mais les conséquences de cette malheureuse entreprise, tout à la fois trop tardive et prématurée, furent de précipiter l'Espagne dans un abîme de maux, d'où elle n'est pas encore sortie, et d'entraver, trois siècles durant, l'unité de l'Italie et de l'Allemagne.

Les autres peuples continuèrent à s'organiser. A peine leur tâche intérieure fut-elle accomplie, qu'ils regardèrent au dehors et résolurent de s'agrandir. La France, qui avait dirigé la lutte contre le colosse, profita de sa défaite, et ses succès furent tels sous Richelieu et Louis XIV, que tous les autres États se coalisèrent pour l'arrêter. Capable de lutter contre tous sans être vaincue, elle était pourtant incapable de les vaincre tous, et l'équilibre européen, qu'elle avait fait triompher contre la maison d'Autriche, triompha de nouveau, à son détriment cette fois, par cette exacte balance des forces en présence. Mais de ces guerres perpétuelles, qui occupaient l'attention du continent, l'Angleterre profitait pour fonder sa puissance sur mer ; et, grâce à la rivalité de la France et de l'Autriche, la Prusse grandissait en Allemagne et la Russie apparaissait à l'Orient ; puis, pour se venger de l'Angleterre, la France aidait les États-Unis à naître.

C'est alors qu'éclatait la Révolution, et, d'un formidable élan, la Convention et le Directoire, puis Napoléon, se jetant sur l'Europe, fondaient un immense empire au nom des principes de 89, détrônaient les souverains et annexaient les peuples pour les affranchir. Et ce n'était plus cette fois une dynastie qui prétendait à l'hégémonie, c'était la *Grande nation* qui affirmait son droit impérial. Émancipatrice, mais conquérante, elle éveillait le patriotisme des autres peuples, mais elle les irritait, et, de nouveau coalisés contre la France, instruits à vaincre par leurs défaites mêmes, ils triomphaient enfin de la grande victorieuse et la rejetaient dans ses anciennes frontières.

Les traités de Vienne consacrèrent la grandeur, fondée au XVIIIe siècle, de la Prusse, de l'Angleterre et de la Russie ; elles développèrent prodigieusement leur puissance au XIXe siècle, l'Angleterre d'une façon continue, la Russie malgré des accidents et des arrêts momentanés au moins en Europe, la Prusse surtout depuis 1862 et l'avènement de Bismarck, et, de grands États qu'elles étaient, elles devinrent de grands empires. Pendant ce temps, les États-Unis, à peine échappés de la terrible crise de la guerre de Sécession, qui les avait menacés d'un démembrement mortel, prenaient à leur tour un essor gigantesque.

II

Tout concourt, depuis le milieu du XIXe siècle, à l'ascension indéfinie des grandes puissances : les moyens d'action inventés par la science, la vapeur et l'électricité, permettent le transport rapide des troupes et la communication immédiate des ordres : la distance ne protège plus les faibles. Le système ruineux, mais formidable, de la nation armée a mis les petits peuples hors de combat. Jadis, en effet, un grand État ne se servait que d'une partie de ses forces, et, si les petits mettaient en ligne toutes les leurs, la lutte pouvait être à peu près égale ; c'est d'ailleurs le secret de la fortune de la Prusse : elle put, en faisant flèche de tout bois, tenir tête, au XVIIIe siècle, malgré sa petite taille et sa faible population, à l'Autriche et à la France qui n'armaient qu'un nombre restreint de soldats de métier. Les immenses armées modernes exigent une population

très nombreuse ; que pourraient faire les petits États devant les deux ou trois millions de soldats des grandes puissances? Avec l'entretien et l'armement de ces multitudes, avec les nouveaux engins de guerre extrêmement compliqués et transformés sans cesse, l'argent joue un rôle prépondérant : que deviennent les pauvres, quand la France, par exemple, paye chaque année un budget de guerre de 1 milliard 200 millions?

A ces moyens colossaux, joignez un champ d'action illimité depuis que l'Europe a terminé la découverte et la conquête du monde : les vieilles citadelles qui l'arrêtaient autrefois sont vermoulues et menacent ruine. Plus rien ne compte devant les grandes puissances européennes, je dis européennes d'origine comme les États-Unis, ou d'assimilation, comme le Japon. On parlait naguère encore du péril jaune; des esprits inquiets voyaient se dresser dans leurs cauchemars le fantôme redoutable d'une Chine, sortant de son immobilité séculaire et lançant au loin des hordes innombrables. Que reste-t-il aujourd'hui de cet illusoire épouvantail? Un corps immense, mais flasque, sans cohésion et sans vigueur; des sursauts partiels et des atrocités locales, mais aucune entente, aucune action commune ; et l'Europe pénétrant de tous côtés, bafouant les anciennes interdictions, prête à l'exploitation économique comme à la répression violente. Nous objectera-t-on l'Islam? Ici encore nous ne voyons que des difficultés passagères, des violences éphémères et des révoltes sans lendemain, — des accidents désagréables toujours, mais pas de danger réel. La Turquie, minée par l'anarchie, écrasée par le despotisme, désagrégée, chancelante, ne se maintient que par les rivalités européennes, et l'état de « l'homme malade » semble désespéré. D'où viendrait, maintenant que le Sultan ne peut plus que traîner misérablement une existence condamnée, la direction supérieure et le plan d'action commune? Et peut-on imaginer un soulèvement général des musulmans, une prise d'armes simultanément concertée, en Algérie et au Soudan contre la France, sur le Nil et sur l'Indus contre l'Angleterre, au Turkestan contre la Russie, dans l'Afrique Orientale contre l'Allemagne? Les tronçons de la bête remueront longtemps encore, mais le venin n'est plus mortel.

Le fait capital de la situation politique, c'est donc que les petites puissances ne comptent plus devant les grandes. L'heure est passée où une Suisse brisait tous les efforts des Habsbourgs, et où quelques montagnards forçaient par d'éclatantes victoires la chevalerie autrichienne à reconnaître leur indépendance; où une Hollande tenait en échec les armées de cette monarchie espagnole, sur les domaines de laquelle le soleil ne se couchait pas; où une Suède dominait l'Allemagne et faisait trembler l'Empereur dans Vienne même. Et qu'on ne nous objecte pas l'exemple des Boers, cette lutte invraisemblable de trois années, soutenue par quelques héros contre un empire de 400 millions d'habitants : la difficulté des transports, non pas tant de l'Angleterre au Cap que du Cap dans le lointain intérieur, où les chemins de fer sont encore insuffisants, les étendues immenses et vides, les mœurs de ces paysans qui n'habitent pas les villes, rares d'ailleurs et petites, mais les fermes éparses dans la prairie, leurs habitudes de cavaliers et de chasseurs, la mauvaise organisation de l'armée anglaise, le recrutement défectueux des mercenaires, la bravoure téméraire et irréfléchie des officiers, le fait que l'Angleterre est la seule grande puissance qui n'ait pas de grande armée, et qu'elle a dû improviser les forces nécessaires, tout s'est réuni pour faire longtemps de cette guerre, non pas la lutte inégale entre un colosse et un pygmée, mais le duel singulier entre un grand peuple maritime, mal préparé à combattre sur terre, où il se meut lourdement et gauchement, et une poignée d'insaisissables ennemis. Et cependant, si la lutte s'était prolongée dans les mêmes conditions, qui aurait pu douter de l'écrasement final de ces braves gens?

Dans la plupart des cas, la résistance d'un État inférieur ne serait même plus possible. Presque partout, les États secondaires et les anciens grands États en décadence ont dû subir la loi du plus fort : perte de la Finlande par la Suède, des duchés par le Danemark, premier démembrement de la Turquie, ruine de l'empire colonial espagnol. Et combien peu ont pesé les petits États allemands dans la lutte de 1866! Les États menacés n'échappent à la ruine que par les ambitions rivales qui se font contrepoids : n'est-ce pas le cas du Maroc ou du Siam entre la France et l'Angleterre, de la Corée entre le Japon et la Russie?

Et, de même, économiquement, les petits peuples sont à la merci des grandes puissances. Mais pourtant la Belgique, la Hollande, la Suisse jouent un rôle considérable pour le commerce et l'industrie? Oui, certes, mais leur marché intérieur est extrêmement restreint. Que deviendraient-elles, si les débouchés, qui leur sont indispensables, étaient fermés par des tarifs prohibitifs?

Maîtresses de l'univers, disposant de forces incalculables, les grandes puissances tendent donc, par un progrès continu, à devenir plus grandes encore : c'est l'impulsion irrésistible du mouvement acquis. Elles sont huit de par le monde, et leurs populations réunies forment à peu près les deux tiers de l'humanité, puisqu'elles comptent presque un milliard de citoyens et de sujets, et qu'on évalue le nombre des hommes à un milliard et demi. Le dernier tiers leur échappera-t-il longtemps encore?

III

Elles ne peuvent pourtant pas toutes les huit jouer un rôle impérial : l'ambition insatiable et les progrès indéfinis ne sont le lot que de quatre d'entre elles; trois autres, non moins ambitieuses sans doute, se voient, pour le moment, arrêtées par des obstacles intérieurs ou extérieurs; la France tient une place intermédiaire.

L'Autriche était naguère encore, en Europe tout au moins, la puissance impériale par excellence : suzeraine de l'Allemagne, maîtresse de l'Italie, elle surveillait jalousement les Balkans. Elle paye chèrement aujourd'hui cette prépondérance désormais abolie : chassée d'Allemagne par la Prusse, d'Italie par le Piémont, elle est déchirée par de fâcheuses dissensions. Elle ne pourrait plus d'ailleurs jouer un rôle impérial, puisque ce rôle suppose une race dominante, et que les Allemands autrichiens ont perdu leur domination incontestée : les Hongrois ont obtenu l'égalité, les autres races la réclament; et c'est même là le prétexte qu'invoque l'Allemagne pour colorer ses visées sur l'Autriche : « Il faut secourir les frères allemands! » Contenue et menacée à l'Est, au Nord, au Sud-Ouest par ses voisins, qui réclament chacun leurs frères « non rachetés », l'Autriche pourtant ne s'est pas résignée à un renoncement définitif et ne s'en tient pas à la seule défensive. Les voies du Sud-Est lui restent ouvertes, périlleuses, mais tentantes, et, poussée par l'Allemagne, qui se sert d'elle comme de l'avant-garde du germanisme, elle s'est installée en Bosnie et en Herzégovine; elle convoite l'Albanie et la Macédoine, elle vise Salonique, elle prétend régner sur le bas Danube; son influence domine à Bucarest et vient à peine de s'éclipser à Belgrade. On dirait que ces menées dans les Balkans la consolent de ses déboires passés et lui sont un gage de puissance qui la rassure et la réconforte : elle se distrait de ses périls par ses espérances.

La jeune Italie, dès ses débuts, se signala par ses ambitions démesurées. Dans le premier enthousiasme de sa renaissance, enivrée d'avoir reconquis son unité, détruite depuis la chute de l'Empire romain, et d'être devenue en quelques années, par une suite presque miraculeuse de bonnes fortunes, un État de premier rang, elle fut mégalomane avec Crispi : reconquérir les dernières provinces de l'*Italia irredenta*, Trieste et le Tyrol, et, sans doute, la Dalmatie, le Tessin peut-être, et Nice et la Corse; annexer l'Albanie, comme les anciens Normands de Naples, s'emparer de Tunis et planter une fois encore le drapeau italien sur les ruines de Carthage; prendre la place de la France vaincue en 70 et appeler de nouveau la Méditerranée *Mare nostrum*, quel rêve! Mais ce ne fut qu'un rêve. Les circonstances ne secondèrent pas cette juvénile ardeur; l'Allemagne se servit de l'Italie, mais ne la servit pas. Et quand, pour donner au dehors une issue à cette fièvre d'expansion, comprimée en Europe, Crispi lança sa patrie dans les aventures lointaines, il était trop tard, les meilleurs morceaux étaient pris : il ne restait que l'Abyssinie, ce chaos inextricable de montagnes et de précipices, torride dans les vallées, glacée sur les cimes, l'Abyssinie chrétienne et belliqueuse; l'entreprise, imprudemment commencée, conduite au petit bonheur, se termina par un désastre. L'Italie ne réussit pas mieux en Asie : elle ne put obtenir de la Chine la cession de la baie de San-Moun. Au dedans, crise financière et sociale; il aurait fallu trente ans de paix et de sagesse pour assurer les forces naissantes et le crédit : une impatience irréfléchie avait tout compromis; il n'était que temps d'aviser. Assagie par ses déceptions, avertie par ses maux intérieurs, contenue au Nord-Ouest par la puissance de la France, au Nord par la neutralité de la Suisse, au Nord-Est par la Triple-Alliance, qui lui interdit toute agression contre l'Autriche, l'Italie est calmée et se recueille. Elle s'est rapprochée de la France, et se contente, pour ménager l'avenir, d'affirmer ses droits éventuels sur Tripoli et de développer son influence en Albanie.

Et le Japon, lui aussi, ne demanderait qu'à être impérialiste. Justement fier d'être le seul peuple, non européen d'origine, qui se soit élevé au rang de grande puissance, il s'enorgueillit de sa prodigieuse transformation : bondir en quelques années d'un moyen âge mystérieux et légendaire de châteaux forts et d'armures, de féodalité et d'ignorance, en plein âge scientifique; mettre au rancart ce bric-à-brac pittoresque et démodé pour le remplacer par tout l'attirail moderne et les plus récentes inventions, comme par un coup de baguette de fée; se donner des chemins de fer, des bateaux à vapeur, une industrie et un commerce à l'européenne, des universités et des bibliothèques, un Parlement avec des partis et des élections, des ministères et des intrigues de couloirs, une armée à l'allemande et des flottes de guerre à l'anglaise, des canons du dernier modèle et des vêtements à la dernière mode, c'est là, on l'avouera, une invraisemblable révolution. Elle prouve une intelligence, une souplesse et une énergie admirables : elle autorise toutes les ambitions. Mais quand le Japon, impatient de montrer sa force, eut écrasé la Chine sur terre et sur mer, l'Europe intervint qui l'arrêta, le priva des plus précieux résultats de sa victoire et ne lui laissa, comme maigre compensation, que l'île de Formose. Et, depuis lors, il trouve en face de lui la Russie en

Mandchourie et en Corée, l'Allemagne au Chan-Toung, les États-Unis aux Philippines. L'Europe avertie semble décidée à le reléguer dans son archipel, sans lui permettre de prendre pied sur le continent et d'organiser à sa guise une Chine vaincue, soumise et docile, corps gigantesque dont il serait la tête; et son récent traité d'alliance avec l'Angleterre, signé pour assurer le *statu quo* dans l'empire chinois, n'est qu'un gage officiel de renoncement et non une arme de conquête.

La France, disions-nous, occupe une position intermédiaire entre les quatre puissances mondiales et ces trois grands États auxquels l'impérialisme est pour le moment interdit. Seule, elle se refuse de parti pris à être impérialiste. Elle fut la première *la grande nation,* et ce souvenir n'est pas pour lui déplaire; mais elle est fière d'avoir été bienfaitrice en même temps que conquérante. De cet empire, si vite conquis, si vite ruiné, elle n'a rien gardé, mais il est resté plus de justice et de liberté de par le monde :

Sans les soldats de l'Empire, il y aurait encore des serfs en Silésie! » Mais aujourd'hui la France, essentiellement pacifique, est occupée de réformes intérieures : avec la même ardeur, qu'elle mettait jadis à faire triompher chez elle et au dehors la liberté et l'égalité, elle s'efforce d'organiser pratiquement la fraternité et de faire enfin de ce mot si beau et si vain une réalité par un ensemble raisonné de mesures sociales. Prête à tout pour défendre son honneur, ses droits et ses intérêts, elle ne veut ni blesser l'honneur, ni léser les droits d'autrui; et, quand elle se heurte à des intérêts étrangers, elle accepte, elle offre même d'équitables transactions.

Que réclamerait-elle d'ailleurs en Europe? Du côté de l'Espagne et de l'Italie, elle a de naturelles et infranchissables frontières; la neutralité de la Suisse et de la Belgique lui est utile et sacrée; et, quoi que l'avenir lui réserve du côté de l'Alsace-Lorraine, elle ne ferait que reprendre son bien : elle a trop souffert de cette mutilation cruelle pour en exiger une autre en retour, l'Allemagne fût-elle à sa merci. En Europe, quoique admirablement armée, elle s'en tient à une majestueuse défensive. Il n'en est pas de même hors d'Europe : elle a dû, sous peine de déchoir, et non sans protestations violentes des théoriciens socialistes, fonder un nouvel et immense empire colonial pour affirmer son action universelle, et s'assurer à la fois de nombreux pays riches en produits tropicaux, et des débouchés nécessaires à son industrie et à son commerce. Cette œuvre indispensable s'est accomplie avec éclat et rapidité : nos colonies étaient, en 1878, de 1 200 000 k. q., peuplés de 8 à 9 millions d'habitants; en 1902, leur étendue s'élève à 11 millions de k. q., et le nombre de nos sujets à plus de 50 millions : blancs, jaunes, noirs et rouges. La métropole et les colonies se complètent et pourraient, sans trop souffrir, s'isoler du reste du monde par une prohibition exclusive. Mais ce sont là des mesures de sauvegarde politique et économique, et non pas une véritable entreprise impérialiste.

IV

L'impérialisme se caractérise par la multiplication et l'expansion d'une race conquérante, qui ne vise pas seulement à soumettre, mais à assimiler les vaincus ou, tout au moins, s'ils s'y refusent, à les transformer en disciples obéissants de la civilisation supérieure qui leur est imposée, et en fidèles clients du commerce de l'État souverain. Et quatre impérialismes se développent aujourd'hui d'une façon démesurée, gigantesques, insatiables, menaçants pour leurs voisins, impatients de l'avenir, confiants dans leur force d'expansion indéfinie; et tous quatre se croient assurés de la domination universelle pour leur race triomphante : l'Allemagne rêve le Pangermanisme, l'Angleterre le Panbritannisme, la Russie le Panslavisme, les États-Unis le Panaméricanisme. Tous quatre ont un gouvernement très fort et très résolu qui les dirige vers cette souveraineté mondiale; mais ces gouvernements sont de quatre types divers, accommodés avec bonheur aux quatre civilisations différentes et appropriés aux quatre nations dissemblables : despotisme traditionnel, absolu et patriarcal du tsar, qui regarde la Russie comme une famille dont il est le père; autorité légale et sans réplique du Kaiser, général en chef et premier administrateur des Allemands, tous soldats et fonctionnaires; libres discussions du Parlement de Westminster, qui traite les affaires de l'Angleterre comme celles d'une maison de commerce dont il serait le conseil directorial; pouvoir presque souverain, mais temporaire, du président de la Maison Blanche, mandataire momentané d'une démocratie d'égaux.

L'Angleterre règne sur les mers et son empire s'étend à travers tous les océans sur des centaines d'archipels, et sur des portions considérables de tous les continents : en Europe, elle a pris Malte à l'Italie, Gibraltar à l'Espagne, Chypre à la Grèce, les îles Normandes à la France; en Asie, elle tient l'Inde et ses 300 millions d'Hindous, la Birmanie et Singapour, elle a Hongkong et Weï-Haï-Weï; l'Australasie est anglaise, et l'Union jack flotte sur une foule d'îles océaniennes; en Afrique, la route du Cap au Caire est presque conquise par la capitulation des Boers; et si elle n'a pu, arrêtée par la France, tracer la croix africaine, elle en occupe au moins les deux extrémités, l'Afrique Orientale, qui touche aux grands lacs, et le Soudan central, du Niger au Tchad, avec la meilleure partie de la côte de Guinée. C'est pour sur

veiller les routes de l'Inde qu'elle a pris position, d'un côté, au canal de Suez, à Périm et à Aden, et, de l'autre, à Sierra Leone, à Sainte-Hélène et à Maurice. Elle est enfin la seule puissance européenne qui garde des possessions considérables en Amérique, des Falkland à la Guyane et des Antilles au Dominion. Que d'États annexés, que de races assujetties, que de trônes renversés par cette conquête continue! Détrônés ou mis en tutelle, les rajahs de l'Inde, le roi de Birmanie, le Khédive d'Égypte! Englouties, les républiques des Boers! C'est sur un empire de plus de 400 millions d'hommes, le plus peuplé du monde entier, que règne Édouard VII, roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, Souverain des possessions britanniques d'au delà les mers, empereur des Indes.

La guerre des Boers, malgré ses déboires ou plutôt à cause même des difficultés de l'entreprise, a prouvé la force de l'Angleterre : elle n'a — sa position insulaire le lui permet — qu'une armée peu nombreuse, et elle a pu improviser 400 000 soldats et les jeter dans l'Afrique du Sud! Elle a pu, sans hésiter un seul jour, dépenser 6 milliards! Et ses grandes colonies, l'Australasie et le Dominion ont fait étalage de leur loyalisme en lui envoyant tous les volontaires qu'elle demandait. Tout cela n'est pas fait pour rabaisser l'orgueil des jingos et ébranler leur foi en la supériorité des Anglo-Saxons : « Nous avons des canons, par Jingo! et des vaisseaux et des hommes! » Où trouver un gouvernement plus libéral? Une telle respectabilité? Où peut-on voir ces muscles d'acier? Les flottes anglaises dominent les mers. En dépit de la concurrence, l'industrie, le commerce, la richesse de l'Angleterre n'ont pas encore de rivaux. Et la littérature anglaise est la seule qu'on puisse mettre en parallèle avec celle de la France. On comprend la cruelle boutade de lord Salisbury, quand il comparait avec un orgueilleux dédain les peuples en décadence, qui ne cessent de descendre, aux peuples puissants, qui ne cessent de s'élever.

Et maintenant que la paix est signée dans l'Afrique australe et l'unité accomplie au profit de la Grande-Bretagne, vers quelles annexions nouvelles vont se porter ces convoitises jamais satisfaites, cette ambition qu'aucune conquête ne peut rassasier, parce que le marin et le soldat ne sont que les pionniers de l'industriel et du commerçant, et qu'il faut tous les jours des débouchés nouveaux à la métallurgie de Birmingham, aux couteaux de Sheffield, aux lainages de Leeds, aux cotonnades de Manchester? Et par quoi commencer? Va-t-on partager avec l'Allemagne les colonies portugaises d'Afrique? Diriger une offensive méthodique et patiente contre l'Abyssinie, cet obstacle à l'est du Soudan Égyptien? S'installer dans le bassin du fleuve Bleu?

Voici plus de trois siècles, depuis Élisabeth la Grande, que l'Angleterre travaille à élever ce prodigieux édifice. C'est depuis quarante ans seulement que l'Allemagne marche à pas de géant vers l'hégémonie mondiale. Le Danemark spolié des duchés, l'Autriche écrasée à Sadowa et chassée d'Allemagne, les États secondaires annexés ou assujettis, la France vaincue et dépouillée de l'Alsace-Lorraine, la couronne d'empereur placée sur la tête de son roi, cette fortune inouïe et soudaine, cet invraisemblable succès de l'œuvre « de fer et de sang » paraissaient suffire à Bismarck, satisfait d'avoir bâti à chaux et à ciment son Allemagne prussifiée et de l'avoir placée à la tête de l'Europe avec ses 56 millions d'habitants et son armée formidable. Cette grandeur ne suffit plus à ses successeurs : ce qui lui semblait un point d'arrivée leur paraît un point de départ. Des conquêtes de Bismarck et de la formation de son Allemagne restreinte est né le Pangermanisme, ambitieux de conquêtes nouvelles et projetant la Grande Allemagne. L'Autriche va s'écrouler sous le choc des races ennemies, engagées dans une lutte inexpiable; on la partagera, et l'Allemagne, présidant au partage, s'adjugera la part du lion : au nom du principe des nationalités, si imprudemment proclamé par Napoléon III, elle réclame tous les Allemands d'Autriche; le violant sans vergogne, s'il la gêne, elle veut joindre aux « frères Allemands », les Tchèques de Bohême, les Slovènes de Carniole et d'Istrie, les Italiens de Trieste, parce qu'il lui faut toucher à l'Adriatique et s'étendre des mers du Nord aux mers du Sud. Que pèsera devant cette Allemagne colossale l'indépendance des Suisses, des Hollandais, des Belges? Ne sont-ils pas Allemands, Bas-Allemands ou Flamands? Et n'est-il pas nécessaire de recouvrer les terres démembrées du Saint-Empire? 80 millions d'hommes, une armée qu'on n'oserait dénombrer, voilà quelle sera, selon les Pangermanistes, l'Allemagne de demain.

Et déjà l'Europe ne leur suffit plus; il leur faut le monde : la Hongrie et les peuples des Balkans domestiqués, la Turquie vassale, l'Asie Mineure et la Mésopotamie traversées par les chemins de fer allemands, exploitées par le commerce allemand, clientes de l'industrie allemande; l'Allemagne enfin débordant de la terre sur la mer au golfe Persique : Koweït port de relâche des flottes commerciales qui se construisent à Hambourg et à Brême, de la flotte de guerre que l'on arme à Kiel et à Wilhemshaven — « Notre avenir est sur la mer! » — et qui portera le pavillon allemand de l'Afrique orientale, ravie au sultan de Zanzibar, jusqu'à la Nouvelle-Guinée et à l'archipel Bismarck, aux Salomon, à la belle Apia, perle des Samoa, aux Carolines et aux Palaos, vendues par l'Espagne, au Chantoung enfin, cette Chine

germanique, à la baie de Kiaou-tchéou et au port de Tsintau, ce Hamhourg naissant de l'Extrême-Orient. Pas de projet irréalisable pour l'Allemagne, pas d'ambition interdite aux forces, aux vertus, à l'intelligence allemandes, à cette irréprochable discipline, à cette patience inlassable, à ce labeur sans répit! Qu'on aille parfois un peu trop vite et qu'on éprouve quelques revers, comme les banqueroutes de l'an dernier, qu'importe! Ce ne sont que des accidents passagers, heureux en somme, puisqu'ils sont instructifs. On en sera quitte pour relever plus solidement la partie branlante de l'édifice ; et la Germania casquée, cuirassée, le glaive d'une main, l'outil de l'autre, montera toujours plus haut. Quel obstacle pourrait arrêter cette civilisation savante et pratique, cette « culture » qui s'appuie sur le laboratoire et sur l'usine non moins que sur la caserne et l'arsenal?

PAUL LORQUET.

A suivre.

LA MISSION DE L'HOMME DE LETTRES

d'après Carlyle.

Il arrive souvent que certains écrivains, surtout les écrivains étrangers, soient mal jugés au début et que ces premiers jugements portés sur eux n'aient rien de définitif. Nous n'aimons pas à être troublés dans nos habitudes d'esprit. Toute méthode inexplorée, toute esthétique nouvelle nous irrite et nous égare. Il fallut un bon siècle pour que Shakespeare fût compris en France. Ni Voltaire, ni Ducis, ni même Victor Hugo n'envisagèrent dans son jour vrai ce génie si simple en sa toute-puissance.

Il semble qu'un fait analogue ait eu lieu pour Carlyle. Voilà quarante ans au moins que ce grand nom commença à se répandre chez nous. C'est vers 1860 que fut traduite la *Révolution française*, et que Taine écrivit son étude sur l'idéalisme anglais, qu'il réunit ensuite à l'*Histoire de la Littérature anglaise*. C'était la première fois qu'un Français jugeait Carlyle. Nul n'était plus à même que lui d'apprécier un historien de cette espèce, je veux dire un *métaphysicien de l'histoire*, car il était lui-même pénétré de l'esprit de la philosophie hégélienne et de la méthode historique allemande. Pourtant il ne comprit qu'imparfaitement la qualité intime de son génie, et quelle que soit la valeur des longues pages qu'il lui consacra, nous y trouvons des critiques fort étranges, que rien ne saurait plus justifier. Parmi ces critiques, il en est une surtout, qui tient à une conception si discutable de notre esprit national, qu'il serait intéressant de la soumettre à un nouvel examen, maintenant qu'elle date de plus de quarante ans. Les esprits évoluent et les opinions vieillissent. D'ailleurs, depuis une dizaine d'années, Carlyle a été l'objet d'un assez grand nombre de travaux et d'études qui lui ont rendu justice. Citons entre autres l'excellente traduction du livre des *Héros*, celle de *Sartor Resartus*, et enfin celle du *Past and Present*, publiée récemment (1). En effet, les besoins littéraires qui se manifestent de plus en plus en France depuis quelque trente ans, et qui orientent les esprits vers les littératures du Nord, ont fait reconnaître chez Carlyle un écrivain de tout premier ordre, dont la grave pensée est précieuse pour les générations contemporaines.

Or, voici ce que nous sommes surpris de lire dans l'*Histoire de la Littérature anglaise* :

> Il n'a pas de goût, dit Taine, pour la littérature française. Cet ordre exact, ces belles proportions, ce perpétuel souci de l'agréable et du convenable, cette architecture harmonieuse d'idées claires et suivies, cette peinture délicate de la société, cette perfection de style, rien de ce qui nous touche, n'a prise sur lui.

Il s'agit de Voltaire. C'est pour l'avoir assez vivement malmené dans un de ses essais, que Carlyle s'est attiré ce reproche. Mais Taine va plus loin, et s'attaque au fond même de son génie. Il nous le dépeint comme un rêveur, ivre de mysticisme, qui ne voit chez l'écrivain que l'idée et ne tient pas compte du talent, comme un puritain étroit qui méprise les artistes, les Grecs, les Italiens de la Renaissance, en un mot comme un esprit incomplet et dénué du sens de la forme et de la beauté sensible : « La moitié de la poésie humaine lui échappe. » Cette critique n'est pas complètement fausse, mais elle est d'autant plus bizarre qu'elle revient à reprocher à un *germain* de souche et de tempérament de n'être pas né *latin*; elle contredit la *Théorie du milieu et de la race* qui précisément se trouve exposée avec une rigueur systématique dans la préface de la *Littérature anglaise*. On ne saurait nier la nature un peu inculte de ce grand esprit. Oui, en effet, une partie de la poésie humaine lui est restée fermée. Mais cette lacune ne s'explique-t-elle pas par l'esthétique de la race à laquelle il se rattache? Irait-on reprocher à Rembrandt d'avoir méconnu la belle lumière du ciel de Rome, et à Lorrain d'avoir ignoré le clair-obscur?... Pour en revenir à Voltaire, si Carlyle fut très sévère à son égard, il ne faut pas s'en étonner. Ses idées sur la mission de l'*Homme de Lettres* l'amenaient fatalement à renier le poète de

1 *Les Héros*, trad. Izoulet, Colin. — *Sartor Resartus*, trad. Barthélémy, Mercure de France. — *Les cathédrales et les usines*, trad. Bos, Revue Blanche.

la *Pucelle*. D'ailleurs Voltaire, s'il avait été contemporain de son juge d'outre-Manche, ne l'aurait pas ménagé. La riposte eût été même plus cruelle encore que l'attaque. Aucune sympathie n'eût été possible entre deux esprits d'une structure aussi opposée.

Ces idées sur la mission littéraire, qui se trouvent exposées dans l'admirable *Conférence sur le Héros comme Homme de Lettres*, découlent du principe fondamental de la philosophie de Carlyle : « La divine Idée du Monde » est partout ; elle se cache au fond de toute chose « depuis le ciel étoilé jusqu'à l'herbe des champs ». Cette interprétation panthéiste de la Nature, qu'il a puisée avec toutes ses conséquences dans Hégel, et plus précisément dans Fichte, mais qu'il s'est appropriée en l'appliquant à l'Histoire, est la clef de voûte de toute son œuvre. On en retrouve la trace aussi bien dans la *Révolution française* que dans le *Sartor Resartus* ; et ses théories sur l'*Homme de Lettres*, elles aussi, s'y rattachent étroitement. Seuls les *Héros*, c'est-à-dire les Grands hommes, ont su déchiffrer cette « Divine Idée » au fond de l'apparence où elle est enveloppée. Ils ont pénétré ce que Gœthe nommait « le secret ouvert de l'Univers », lisible pour tous, mais lu par quelques-uns seulement. Ils sont les « conducteurs » (the leaders) de l'Humanité, et l'Histoire du Monde n'est autre chose que « la réalisation pratique et l'Incarnation des Pensées qui *habitèrent* chez eux ». Le choix de ce dernier mot est à noter. C'est la philosophie hégélienne qui paraît ici, et non plus celle de Fichte. Les grands hommes ne sont pas seulement les interprètes de l'Idée divine ; ils en sont l'Incarnation et la plus haute incarnation dans la nature, qui chez l'homme seul prend conscience d'elle-même : « Il n'y a qu'un temple dans le monde, disait Novalis, et ce temple, c'est la personne de l'Homme. » Aussi l'humanité a-t-elle eu, de tout temps, une haute vénération pour ses grands hommes, parce qu'elle reconnaît chez eux la présence de Dieu. De là le caractère religieux de ce culte de l'homme pour l'homme ou, comme l'appelle Carlyle, du *culte de l'Héroïsme*.

Mais à notre époque de science et de critique, ce culte menaçait ruine. Nous n'avions plus à attendre ni divinités, ni prophètes, ni divins poètes. Tout le glorieux cortège de héros, que Carlyle fait défiler sous nos yeux, groupé sous le même étendard, semblait s'être aboli dans le silence des siècles morts. Pourtant, cette haute lignée n'était pas entièrement éteinte. Elle réservait aux « âges nouveaux » un héros encore inconnu : l'*Homme de Lettres*. Ce dernier rejeton de l'*Héroïsme*, n'a pas, il est vrai, la taille surhumaine de ses ancêtres. Les hommes ne s'inclinent pas sur son passage, remplis de crainte religieuse. Ils ne lui témoignent que du respect et de l'admiration. Toutefois ce héros de descendance plus lointaine fut envoyé dans le monde pour être auprès d'eux l'interprète de l'éternelle Nature. C'est à lui que se transmirent, dans les temps modernes, les célestes dignités dont furent investies les divinités et les prophètes aux époques reculées : « Il est la lumière du monde, le guidant comme une colonne de feu sacré dans son ténébreux pèlerinage à travers le désert du temps. » Haute et sacrée est donc sa mission : elle constitue un véritable « sacerdoce » (*a priesthood*).

Voilà en quelques mots comment Carlyle se représente la mission de l'homme de lettres. On s'émerveille d'une telle élévation d'idées, d'un si fier enthousiasme, mais avec la crainte de le voir échouer dans le reste de sa tâche : on se demande sur quels faits, sur quels exemples il put fonder une conception si éloignée de la réalité, quels héros-types il a choisis, d'autant plus que ce choix, déjà si restreint, se compliquait d'une autre difficulté. L'homme de lettres, c'est-à-dire, pratiquement parlant, l'homme qui vit de ses livres, n'existait pas avant le XVIIIe siècle ; il y avait même encore à cette époque des écrivains pensionnés par un monarque ou un grand seigneur. Aussi Carlyle ne pouvait-il pas remonter au delà du XVIIIe siècle. D'autre part, en 1840, quand il donna ses *Conférences*, il ne pouvait dominer l'œuvre, encore incomplète, de la plupart des grands hommes du XIXe siècle. Il y avait bien Gœthe, mort en 1832. Sans doute, ayant déjà beaucoup écrit sur lui, comme nous le verrons plus loin, ne voulut-il plus y revenir. Bref, il choisit Johnson, Rousseau et Burns, non pas qu'il reconnût en eux de grandes âmes, mais seulement des âmes *sincères* : « Ils ne furent pas, dit-il, d'héroïques porteurs de la lumière, mais ils en furent d'héroïques chercheurs. »

Si, en dépit de leur *sincérité*, Carlyle a refusé à ces derniers la palme de l'*héroïsme*, il serait bien surprenant qu'il l'eût accordée à Voltaire. Nous avons déjà mentionné l'essai qu'il écrivit sur lui et qui parut en 1829, onze ans avant ses *Conférences*, c'est-à-dire au début de sa carrière (1). C'est une étude très remarquable et très documentée. En premier lieu, l'homme s'y trouve dépeint avec une étonnante vérité. Bien que ce portrait contienne beaucoup de faits connus, il est intéressant d'en donner les grandes lignes.

Voltaire, estime Carlyle, est universellement considéré comme un grand homme, mais quand on regarde de près dans sa vie, ce qu'on y découvre surtout, c'est l'habileté. Ce n'est pas un isolé qui travaille à l'écart, mais un homme du monde qui est en rapports constants avec les plus hauts person-

1. Th. Carlyle, [illegible] Miscellaneous Essays [illegible] Chapman, London.

nages de son époque, dans son pays et hors de son pays. Il ne se contente pas de poésie et d'histoire : il spécule, sollicite des pensions et des titres. Il est autoritaire et obséquieux suivant les circonstances; crache le blasphème ou bâtit des églises. Il a l'âme souple du courtisan.

A une heure si solennelle, où transparaissent déjà les éléments de la Révolution, on ne le voit pas lutter pour une grande idée ; il prend simplement parti pour la classe auprès de laquelle il lui plaît de vivre, la société polie, et il sert aux Richelieu et aux Conti leur mets préféré : la raillerie. C'est un maître persifleur doublé d'un ambitieux, qui, pour dominer, ne s'appuie pas sur lui-même, mais sur l'opinion publique. Le soir de la seconde représentation de *Sémiramis*, il se déguise en abbé et se fait conduire au café Procope, pour y entendre incognito ce que les poètes, qui se réunissaient là en sortant de la *Comédie*, pensaient de sa pièce. Voilà au prix de quel esclavage il conquit une popularité et une fortune sans égale dans les annales des lettres. Elles dépassèrent même ses ambitions, puisque, comme il le dit, il mourut « étouffé sous les roses », juste deux mois après la prodigieuse apothéose dont il fut l'objet en 1778. Cette bruyante renommée ne doit pas en imposer : elle ne couronne pas l'œuvre d'un grand écrivain, mais la réussite d'une habile spéculation, car Voltaire est au fond bien plus un homme d'affaires qu'un homme de lettres.

Pourtant, c'est à peine si Carlyle s'attarde à condamner sa basse passion pour l'argent, lui qui lutta avec tant de fierté contre les nécessités de la vie et qui a laissé un exemple si admirable de désintéressement, lui qui dans le livre des *Héros*, loin de la déplorer, nous fait l'éloge de la pauvreté à laquelle sont si souvent réduits les hommes de lettres, noble pauvreté qu'il compare à celle d' « un ordre monastique involontaire ». Nous sommes bien loin de nos temps d'âpre mercantilisme, où la tendance générale des activités se remarque chez l'écrivain lui-même, et s'y accentue chaque jour.

Si donc Carlyle s'est montré indulgent pour cet ambitieux Voltaire courant à la fortune, c'est qu'il lui réservait un coup bien plus rude. Maintenant qu'il nous a montré les dehors de l'homme, il va pénétrer au dedans de son âme, armé d'un scalpel subtil qui en fouillera les fibres les plus intimes :

En fait, dit-il, il y a un défaut dans la structure originelle de Voltaire... nous voulons dire sa légèreté de nature, son manque total de *sérieux*... La faculté d'amour, d'admiration doit être regardée comme le signe et la mesure des hautes âmes... Pour Voltaire, en toutes choses, la première question n'est pas de savoir ce qui est vrai, mais ce qui est faux... Le Respect, le plus haut sentiment dont la nature humaine soit capable, le couronnement de toute son humanité morale, et précieux comme de l'or fin, même dans ses formes les plus grossières, il ne semble pas le comprendre... En conséquence, il ne voit pas loin dans la Nature. Le Grand Tout, dans sa beauté et sa mystérieuse grandeur infinie, réduisant à rien le chétif Moi, ne s'est jamais, même par moments, révélé à lui... Sa théorie du Monde, sa peinture de l'homme et de la vie de l'homme, est petite, piteuse même pour un poète et un philosophe... « L'Idée Divine » qui gît au fond de l'apparence n'a jamais été plus invisible à personne.

N'est-ce pas là le jugement que Carlyle devait porter sur Voltaire ? Si l'on se représente quel abîme avait creusé entre ces deux hommes non seulement l'opposition de leur esprit mais l'ensemble de toutes les idées nouvelles qui avaient germé au lendemain de la Révolution française, on conviendra que ce jugement ne pouvait être différent. Carlyle naît en 1795, à une heure où se répand déjà l'esprit nouveau qui doit régénérer l'Europe. Il n'a d'anglais que des traits secondaires, et porte l'empreinte profonde du génie germanique ; il se nourrit dans la solitude de philosophie allemande ; calviniste, il reste toujours âprement religieux même quand il s'est affranchi du dogmatisme de ses croyances, et, en 1829, après quelques essais sur des écrivains allemands, le voici qui écrit sur Voltaire. Pouvait-il le juger autrement qu'il ne l'a fait ? Mais bien plus, un Français lui-même, et le plus respectueux de notre esprit classique, aurait-il pu, à cette même date, ne pas sentir l'énorme insuffisance de l'œuvre voltairienne, après des livres comme le *Génie du Christianisme*, et l'*Allemagne* et après la Préface de *Cromwell*. A plus forte raison, en ce début de xxe siècle, quand un critique pénétrant comme Carlyle nous fait sonder ce vide, lui prêtons-nous toute notre attention, et avons-nous peine à comprendre comment l'auteur de la *Littérature anglaise*, qui lui-même doit tant à l'idéalisme allemand, a pu écrire les lignes citées plus haut.

« Ce qui nous touche » ce n'est plus « cet ordre exact, ce perpétuel souci de l'agréable », mais précisément ce que Carlyle cherche en vain chez Voltaire, et ce que nous avons à cœur de trouver chez l'écrivain moderne, chez les Bourget, chez les Barrès, ou les Villiers de l'Isle-Adam, c'est-à-dire cette note complexe et indéfinissable que le germanisme a introduite en France au siècle dernier et que nous ne trouvons pas chez nos plus grands auteurs classiques, malgré toute leur grandeur et toute l'admiration que nous leur gardons. Pour se convaincre du progrès toujours grandissant de l'influence germanique en France, il suffira de constater que, depuis la guerre de 1870, les écrivains ou musiciens étrangers qui nous ont attirés le plus sont des hommes du Nord : Ibsen, Wagner, Tolstoï, pour ne citer que les trois

plus grands. L'Italie nous donna d'Annunzio, ce qui fit croire un instant à une Renaissance latine. Mais ce que nous recherchions chez d'Annunzio, c'était précisément le germanisme, dont il est pénétré. Il faut donc que cette influence d'outre-Rhin soit puissante, pour que nous l'ayons subie même à travers un *latin*. Nous nous *délatinisons* tous les jours pour nous germaniser de plus en plus. Il n'y a pas lieu d'examiner ici les raisons profondes de cette orientation des esprits; bornons-nous à noter une coïncidence qui paraît très significative pour l'avenir de notre littérature, c'est qu'aucun de ces hommes du Nord, chez lesquels l'âme française a trouvé depuis trente ans sa plus forte nourriture, n'a été un dilettante ou un vain amuseur de la foule. Aucun d'eux n'a enseigné « une doctrine de jouissances faciles », comme dit Barrès au sujet de Wagner. Ils ont tous été des éducateurs d'âme, des idéalistes, des mystiques, et pour employer les termes du livre des *Héros*, des *Prophètes de leur temps*. Bref la mission qu'ils ont remplie est précisément celle que Carlyle donnait à l'homme de lettres.

En effet, c'est aussi un « Prophète de son temps » qui inspira au critique anglais une si haute idée de la mission littéraire. Ce fut, sans aucun doute, le grand Gœthe. Carlyle eut pour lui une admiration presque religieuse. Il le considérait comme le plus grand *Héros spirituel* des temps modernes, depuis Shakespeare, aussi puissant dans le monde de la Pensée que Napoléon l'avait été dans le monde de l'action. Dès sa jeunesse, il dirigea ses regards du côté de Weimar et resta fasciné. Tel fut son enthousiasme, qu'entre 1828 et 1832, il ne consacra pas moins de cinq essais au poète, dont certains très étendus.

Dans un de ces essais, il nous fait suivre l'évolution morale de Gœthe à travers trois phases caractéristiques. Cette division lui est personnelle et mérite notre attention. Il décrit d'abord les années de jeunesse, tristes années de désespoir et de doute, où le jeune homme, encore la veille petit étudiant à l'Université de Strasbourg, devint célèbre dès ses premières œuvres, *Gœtz de Berlichingen* et *Werther* (1773-74).

En Allemagne la littérature était plongée depuis Luther dans un lourd sommeil. D'ailleurs elle languissait partout. Ce n'était plus « un miroir de la nature, des passions, des misères et des espérances de l'humanité ». Sous un masque brillant elle ne cachait que le vide. Poésie, religion, tout sentiment élevé avait disparu. Si du moins une certaine poésie badine avait subsisté, la philosophie de l'école de Locke avait banni la religion. Voltaire et ses disciples l'avaient détruite sans comprendre son utilité sociale et avaient laissé après eux un mal plus funeste encore que la superstition : le doute.

Le livre de *Werther* porte l'empreinte du sombre malaise qui pesait alors sur les esprits : il n'y faut pas seulement entendre la plainte d'une jeune âme meurtrie par l'amour, mais la voix désespérée du monde : *the World's Despair*, comme dit Carlyle. Gœthe eut le génie de l'entendre en lui-même plus profondément que tous ceux qui étaient atteints de cette maladie de la pensée, et il s'en fit l'écho.

Certes il ne donnait pas le remède aux âmes angoissées. Il se bornait à se lamenter. Mais aussi ne devait-il pas s'en tenir là; seulement, pour se dégager de cette stérile philosophie du suicide, il lui fallait une plus grande maturité, et une culture plus haute.

Dans une seconde période, c'est-à-dire vingt ans après, ses yeux se sont dessillés; nous le retrouvons tout pénétré d'enthousiasme devant la beauté et la bonté de l'univers.

C'est l'époque où il écrit les *Années d'apprentissage*, et Carlyle découvre dans un des premiers chapitres du livre (1), l'indice de cette nouvelle étape. Gœthe en effet semble se peindre lui-même, quand il fait dire à Wilhelm avec quelle générosité la nature a doté le poète, en lui réservant la faculté de jouir de l'univers entier, l'art de multiplier son âme à l'infini : « de se sentir soi-même chez les autres », et de rester indifférent au vain tumulte des passions humaines. Il a pénétré maintenant le sens ethnique de la vie ; il a reconnu que tout est Beauté dans le monde; il s'est créé un panthéisme robuste et fécond : désormais le « secret ouvert » lui est révélé.

Enfin, trente années s'écoulent encore, avant qu'il atteigne à la phase suprême de sa vie intellectuelle. Il s'est alors élevé jusqu'au Respect et à la Foi, couronnement sublime de sa conception de l'Univers. Pour la définir, Carlyle cite un passage des *Années de voyage* (2) qui offre un grand intérêt quand on en dégage la signification cachée. Wilhelm est introduit dans une salle ornée de peintures qui représentent des scènes de la mythologie, ou de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, et qui symbolisent les trois grandes religions humaines, l'ethnique, la philosophique et la chrétienne. Cette sorte de musée des Religions, c'est l'âme elle-même du grand Gœthe, enrichie de tout ce qu'elle puisa dans le Livre de la Sagesse humaine, dans le Paganisme comme dans la Bible, chez les philosophes comme dans le Christianisme, pour s'en faire par la synthèse un credo personnel.

On ne saurait peut-être trouver dans toute son œuvre un meilleur endroit que ce chapitre des *An-*

1) *Wilhelm Meister — les Années d'apprentissage*, livre II, ch. II.

2. *Wilhelm Meister — les Années de voyage*, livre II, ch. I.

nées de voyage, pour découvrir le point culminant où atteignit sa pensée à la fin de sa longue course. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis *Werther*. Par une marche lente et insensible comme celle de l'étoile, qui s'avance sans hâte mais sans repos : « Wie das Gestirn ohne Hast, aber ohne Rast... » (1), le poète s'était élevé à cette sagesse légendaire, qui lui donnait la sérénité d'un philosophe antique. Son front en était illuminé comme celui d'un dieu dans le rayonnement de l'Olympe. C'est ainsi qu'il vieillissait à Weimar au milieu du respect et de la vénération des poètes, des philosophes, de tous ceux qui venaient le visiter, de tous ceux même qui restaient loin de lui. Sans luttes, sans intrigues il avait conquis la plus forte suprématie intellectuelle qui se fût jamais exercée. C'était le seul écrivain, aussi difficile à pénétrer, qui eût compté autant de lecteurs. L'Europe entière s'inclina devant sa toute-puissance, et ses contemporains le virent si haut placé au-dessus d'eux, qu'aucun n'eut même la pensée de la lui disputer. Ils retrouvèrent chez lui la trace de cet *Antique Esprit divin* qui semblait avoir disparu sans retour, à une époque où les hommes raisonnaient et ne *croyaient* plus. Par la vénération religieuse dont ils l'entourèrent, ils firent revivre le *Culte de l'héroïsme*, ce culte que les âges reculés avaient rendu à leurs prophètes.

On peut donc le regarder comme l'homme le plus complet de son temps. L'harmonie de toutes les formes de la pensée et de toutes les nuances du sentiment s'est composée en lui. Il synthétise l'âme du passé dans tous ses modes et ses divergences. Il concilie la foi du Saint avec l'esprit d'évidence de l'Encyclopédiste; le pôle des idées modernes rejoint dans son œuvre celui de la tradition antique. En un mot, c'est un *Conciliateur*. Voltaire avait détruit: sa mission est de reconstruire. Il renoue au passé la chaîne que Voltaire avait rompue. Rendre à l'homme une croyance, en s'appuyant sur la *Raison*, telle devait être l'œuvre colossale du XIXe siècle. Gœthe y contribue, car c'est lui qui, avec Kant en philosophie, jette les bases de cet édifice sur les ruines qu'avait laissées le XVIIIe siècle.

Voltaire voit de son vivant le plus beau de sa gloire ; ses in-octavo ne se vendent plus maintenant qu'au poids du papier et encombrent l'arrière-boutique des libraires de seconde main. Si par son œuvre il ne se prolonge pas au delà de la mort, c'est que son esprit, ne se renouvelant pas par des aspirations toujours plus hautes, a tourné invariablement dans le cercle de l'Irréligion pour revenir sans cesse à son point de départ et y aboutir. L'évolution morale de Gœthe, au contraire, prend naissance dans le doute et le désespoir et se consomme dans une foi vivifiante qui embrasse tout l'univers. Aussi son action ne s'arrête-t-elle pas aux bornes de l'existence humaine : elle plonge ses racines dans l'Éternel. Quand on considère un tel *Héros*, Carlyle ne paraît plus avoir égaré vers des sommets inaccessibles les aspirations de l'*Homme de Lettres*. La mission religieuse dont il conçut la haute idée, il vit Gœthe la remplir pleinement.

Cette haute mission, telle que nous la trouvons définie dans le livre des *Héros*, a bien en effet un caractère tout *religieux*. Mais il faut ici attacher à ce mot son sens le plus large, celui que Carlyle lui donne dans sa *Conférence sur la Divinité :*

> Par religion, je ne veux pas dire le credo d'église qu'un homme professe, mais la chose qu'il prend réellement et pratiquement à cœur et qu'il tient pour certaine, en ce qui concerne ses relations vitales avec ce mystérieux univers.

Carlyle n'est pas un *prédicateur*, comme certains critiques anglais ont eu le tort de le prétendre. Il n'a jamais considéré la littérature comme une école de morale, ou comme un sermonnaire. L'enseignement qu'il veut y trouver est religieux, en ce sens qu'il découle du sentiment de crainte et de respect auquel l'homme se rabaisse devant l'immensité du monde, et qui en même temps l'élève au-dessus de son imperceptible Moi. Au milieu de l'avilissement où nous la voyons tomber, il vient nous rappeler qu'elle n'est pas un jeu, mais une chose grave. Elle est le Livre de l'Éternelle Nature, ouvert devant les yeux de tous. La marge, il est vrai, en est ornée d'enluminures faites pour charmer nos yeux, mais les lignes qui couvrent le reste de la page, ont le sens terrible et profond que comporte notre condition humaine.

Chaque écrivain, poète ou philosophe, est venu tour à tour y graver ce qu'il avait saisi de plus essentiel et de plus émouvant au fond de son humanité. Mais les lignes frivoles ou *insincères* se sont presque effacées et s'effaceront de plus en plus. Les Dante, les Shakespeare, et les Gœthe ont été des hommes tout de *religion* et de *sérieux*. D'ailleurs quand une œuvre littéraire atteint un certain degré de beauté et de puissance, elle présente presque toujours un double aspect : elle est à la fois humaine et surhumaine. Par son énergie intime, tout en plongeant pleinement dans le monde visible, elle a une répercussion dans le monde invisible, et nous élève vers le divin. Elle ressemble à une médaille portant sur une face l'empreinte de la terre, et sur l'autre le reflet du ciel, de telle sorte qu'il soit impossible de regarder l'une sans pressentir la seconde. L'homme, détaché du grand. Tout n'est-il pas comme un membre sé-

1. Gœthe, *Poésies*.

paré du corps? L'isoler ainsi, n'est-ce pas réduire de moitié la vitalité de son âme?

En ce qui touche l'avenir, nous ne saurions souhaiter trop vivement que notre littérature, quittant les sentiers piétinés du naturalisme, se tourne définitivement vers un idéalisme vivifiant et régénérateur. Les temps, il est vrai, ne semblent pas propices à cette tendance. Il y eut rarement d'époque aussi peu intellectuelle que la nôtre. La machine a tué la pensée, et l'a laissée gisante, inaperçue. La poésie, fleur de la vie, ne peut plus être entendue, à cause du ronflement des roues et des moteurs de l'usine. Le livre, lui aussi, a perdu sa force. Il n'a plus sur les hommes ce pouvoir thaumaturgique dont Carlyle le glorifiait. Toutefois il n'est pas téméraire d'espérer des jours meilleurs. Jamais une renaissance féconde ne fut plus imminente qu'aux époques d'épuisement et d'apathie morale. C'est dans le désert desséché du siècle sceptique que le divin Gœthe se dressa. Au milieu du tumulte stérile de notre société moderne, une voix forte peut donc encore se faire entendre.

LUCIEN DELPON DE VISSEC.

LE FIELDMARSHAL BOB

Bob is a good fellow, déclare le plus rougeaud des cockneys de Londres avec la nuance de légitime orgueil qui convient à tout citoyen britannique lorsqu'il parle d'une de ses gloires nationales.

Que Bob soit un bon garçon et un joyeux compagnon, cela ne gêne personne, pas même l'intéressé. Ce qui ennuie plutôt le généralissime du Royaume-Uni, c'est la couronne de titres nobiliaires dont la reconnaissance de ses souverains a tour à tour surchargé son front.

Lord de Kandahar et Waterford, cette brochette suffisait à la boutonnière. On sentait dans Kandahar le parfum afghan de victoires lointaines. Nulle infiltration européenne n'en venait amoindrir l'exotisme. Pourquoi fallut-il que l'Afrique existât sur la carte du monde? Pourquoi cette Afrique eut-elle un Transvaal? Pourquoi ce Transvaal mérita-t-il de se faire conquérir?

L'histoire nous apprend comment Christophe, Majesté haïtienne, consacra une brillante noblesse afin de rehausser l'éclat de sa cour. Bob sait l'histoire. A chaque fois qu'un admirateur mal inspiré salue le généralissime de comte de Prétoria, Bob, énervé, voit surgir du fond de sa mémoire le spectre des marquis de Cassonade et des ducs de Troubonbon. Il se sait un brave homme : aucun de ses ennemis n'a refusé de le croire un homme brave : il préférerait qu'on ne fît pas de lui un homme ridicule.

Bob naquit bon garçon, sans raideur et sans morgue — rare denrée dans le commerce de la race anglo-saxonne. Les différents échelons qu'il franchit à travers les grades de la hiérarchie militaire le laissèrent toujours simple, ennemi convaincu de l'apparat.

C'est un fervent du *tub*, mais jamais on n'aperçut le moindre insigne du commandement auprès de sa baignoire. Bob est le seul chef militaire britannique aimé de ses hommes, en même temps qu'il s'affirme l'une des figures les plus populaires du Royaume-Uni. En parlant du conflit anglo-boer, beaucoup d'insulaires vous diront : « La guerre n'a pas été vilaine tant que Bob était là-bas. »

Éloge qui trouva immédiatement le chemin du cœur du successeur de Bob en Afrique australe. Tout le monde sait que l'homme d'Omdurman ne voulut pas admettre bien longtemps la suprématie de son aîné.

L'aigrette de la célébrité fait parfois une coiffure encombrante.

Lord Wolseley rentré sous sa tente, on songea après le désastre de Colenso à l'épée du pacificateur de l'Afghanistan. Bob grandit sans plaisir jusqu'au commandement de l'armée d'invasion des républiques sud-africaines, et se laissa le plus tôt possible tomber sans murmure de ce sommet.

Les choses de l'Afrique n'exercèrent sur son esprit qu'une fascination relative. Le continent noir n'en était pas, au reste, à ses premières avances vis-à-vis de lui.

En 1881, après que le général Colley fut resté avec le meilleur de ses troupes dans les défilés de Majuba Hill, le cabinet de Saint-James, où régnait alors Gladstone, appela à son aide le général Roberts, commandant du corps d'armée de Madras.

Roberts ne devait point toucher si tôt le sol africain. Le grand *old-man*, jugeant qu'il y avait suffisamment de sang répandu pour une cause dont la moralité le séduisait mal, se hâta de conclure avec la République sud-africaine une paix décente. Sans déchirement, Roberts se consola d'une moisson aléatoire de lauriers.

* * *

Vétéran des campagnes de l'Inde, l'horizon de sa vie militaire se limite entre les eaux bleues du golfe de Bengale et les contreforts de l'Himalaya. Roberts naquit en pleine terre hindoue, à Cawnpore, ville qui partage avec Lucknow un sanglant renom depuis la révolte des Cipayes en 1857. Fils de soldat, il eut de bonne heure la route tracée par son père le gé-

néral Abraham Roberts. On le voit lieutenant pendant la grande insurrection. Il ne tarda pas à se distinguer. Une anecdote peu connue montre la décision et le sang-froid de l'officier de vingt-cinq ans.

Le crépuscule tombait, on s'était battu tout le jour. Roberts, avec quelques hommes échappés au massacre, tentait de regagner le camp.

Soudain, au bord de la route, on aperçoit une forme humaine.

— Ami ou ennemi ?

Malgré le danger d'une halte, le lieutenant s'avance. Il reconnaît un homme du « Bengal's », son régiment à lui. Le misérable, ivre de fatigue et de whisky, se soulève à moitié, puis retombe.

— Marche! ordonne Roberts.

L'homme répond en grommelant qu'il a sommeil. Le lieutenant prend à sa ceinture un revolver, et l'appuie sur le front de l'autre.

— Si dans une minute tu n'as pas pris rang au milieu de tes camarades, moi je t'envoie dormir au fond du fossé.

Les insurgés couvraient la plaine; le bruit d'une altercation pouvait tout perdre en leur révélant la trace de la petite troupe.

Cependant, pour conserver un traînard, le lieutenant n'avait pas hésité.

La page en vedette de la carrière de lord Roberts est sa marche de Caboul sur Kandahar pendant la guerre de l'Afghanistan. Reprenant brusquement l'offensive après la défaite du général Barrow par Yacoub-Khan, il rétablit les affaires anglaises et pacifia la contrée.

A propos de cette campagne de l'Afghanistan, on raconte un incident plaisant dont le vainqueur de l'émir fut le héros sans gloire.

Je tiens le récit d'un ancien officier de l'armée des Indes, qui longtemps servit sous les ordres de lord Roberts.

Un après-midi, au cours d'une reconnaissance à travers le pays, les officiers du général virent tout à coup le visage de leur chef se contracter. Les regards se tournent vers le point que fixait le général. Sur la crête d'un mur voisin, un chat, un énorme chat blanc, apeuré ou mécontent de la présence de tant d'épaulettes, agitait le panache fourré de sa queue. Quelqu'un avait plus peur encore que Raminagrobis... Le général Roberts, d'une main fiévreuse, tourmentait le pommeau de son épée. Il pâlissait, il rougissait. Il ne recouvra ses esprits qu'après que le chat eut disparu derrière le mur.

Mon interlocuteur, à qui je demandais le motif de cette aversion singulière, me répondit par une explication que je donne pour ce qu'elle vaut. Dans sa première enfance, Roberts fut une nuit réveillé en sursaut. Un chat tombé d'une corniche avait rencontré le berceau de l'enfant, et ses griffes cherchant un point d'appui déchiraient le nourrisson au visage.

« Lord Roberts, que le bruit de la mitraille ne fait pas trembler, recule devant un minet », me dit en riant l'ancien officier de l'armée des Indes.

Le point est discuté. Au dire de certains, lord Roberts n'entretiendrait avec la race féline que des rapports indifférents. Comment pénétrer de telles arcanes? Autour des gens illustres rayonne l'auréole de la légende. Qui a jamais démêlé la vérité au sujet du lièvre de d'Épernon, de la cavale d'Attila, du gong de Tamerlan!

Le secrétaire actuel du généralissime britannique, le rigide colonel Streatfield, garderait en l'occurrence, je gage, un mutisme absolu.

* * *

Lord Roberts, qui n'a aucun vague à l'âme, se voit pourtant affligé d'un tout petit grain de poésie. Il adore les enfants.

Étant gouverneur militaire de Madras, il se promenait un jour par les rues de la ville. A l'étalage d'une boutique s'entassaient plusieurs objets dignes d'attirer l'attention. Des mousselines légères teintées de rose, de safran ou de mauve mariaient leurs nuances et leurs tissus aux riches cachemires brodés de soie : des coffrets en bois de santal aussi fouillés qu'une dentelle de Bruges côtoyaient de lourds anneaux d'argent faits pour encercler des chevilles de femme les plus fines du monde. Le gouverneur entra.

Les oreilles lassées par la prolixité engageante du vendeur, il comparait, marchandait, payait, quand un enfant sortant de l'arrière-boutique fit irruption dans l'échoppe. Chaque mouvement de ce petit corps bronzé, vieux de deux ans à peine, et aussi vêtu qu'un ver de terre accusait une grâce incomparable faite de la perfection des lignes comme de l'élégance absolue des attaches. Le visage de l'enfant, sérieux et mutin tout ensemble, s'éclairait de ces yeux admirables où, à tout âge, flotte la langueur mystérieuse de la race hindoue.

Le gouverneur avait déjà vu bien des *babous* attirants, mais la beauté de celui-ci dépassait la moyenne. Roberts, se baissant, enleva le petit entre ses bras et fit mine de l'emporter. Il comptait sans son hôtesse.

Une femme, accroupie jusque-là dans un coin de la boutique, se rua sur l'étranger d'un bond de tigresse. Elle lui arracha l'enfant, saisit les roupies reçues pour prix des achats, les lança par la porte ouverte, puis, crachant autant d'injures que

de béthel, elle repoussa du poing l'impudent au dehors.

Quand il arrivait au gouverneur de Madras de conter l'aventure il ajoutait : « Ce jour-là, j'ai été battu dans l'Inde. »

Le général Roberts, devenu field marshal, lord de Kandahar et Waterford, occupait depuis quatre ans le haut commandement militaire de l'Irlande, lorsque vint le trouver la nouvelle de la mort de son fils, tombé sur le champ de bataille de Colenso. Il apprenait en même temps sa nomination au grade de généralissime des forces de Sa Majesté en Afrique australe.

Je disais tout à l'heure que Bob prit sans enthousiasme le bateau de Southampton pour Capetown. En débarquant sur la terre africaine, il pensa qu'il faisait son devoir. Il ne se dédit pas lorsqu'il reprit la route de l'Angleterre. Un Afrikander m'affirma l'année dernière que son départ avait soulevé des regrets.

***

La franchise du soldat, un peu bourrue parfois, n'abandonne guère le fieldmarshal même en des circonstances où la diplomatie aurait beau jeu de s'exercer. On se souvient de l'émoi causé dans tout le Royaume-Uni par son entrevue avec la reine Victoria. Lord Roberts revenait alors de l'Afrique australe, chamarré de décorations nouvelles, croulant sous le poids d'une dotation princière.

La vieille souveraine malade et attristée qui sentait confusément, à travers ses quatre-vingt-trois hivers, que la vérité s'arrêtait au seuil des renseignements dont on la berçait sur les choses transvaaliennes, fit appeler son homme de guerre. Aucun témoin ne fut admis en tiers dans leur entretien.

Quand Bob quitta la reine, il avait sa physionomie habituelle, ni plus attendrie, ni moins rude que le matin du jour où il dit au héros de Paardeberg :

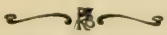
— Vous avez fait une belle défense, Monsieur.

Victoria, elle, pleurait. A ceux des courtisans qui depuis lui reprochèrent d'avoir été brutal, Bob répondit sans fard :

— J'ai été franc. Autour de la reine, tout le monde ment !

Bob est un bon garçon.

J. Baissac.



LA VIE LITTÉRAIRE

L'Association des critiques littéraires.

Lettre ouverte à M. Eugène Lemercier.

Comment ! Nous formons une association des critiques littéraires et, qui plus est, une association syndicale, et vous ne faites pas partie de cette association, ou, si j'ose dire, de ce syndicat ! Pendez-vous, mon éminent confrère. D'abord, il faut faire partie de toutes les associations, et particulièrement de toutes les associations syndicales, car le syndicat, comme l'ont affirmé des politiciens illustres, ce n'est pas seulement le présent, c'est l'avenir. L'avenir est à Dieu, disait Victor Hugo. Depuis que Dieu a résigné certains de ses pouvoirs, l'avenir est au syndicat !

En vérité, le syndicat des critiques littéraires peut-il faire du bien ? Je vous le dirai plus tard. Mais je sais que les critiques littéraires sont réunis en syndicat et c'est déjà un bien. Prétendez-vous que ce syndicat est totalement inutile ? Je vais immédiatement vous prouver le contraire. Quelques-uns de ceux qui ont signé le premier appel à leurs confrères annoncent déjà qu'ils se retireront de l'association dont ils avaient avant tous les autres reconnu le besoin : et cela démontre que la création de cette association les a fait réfléchir : ils n'en avaient peut-être pas l'habitude. D'autres qui, ne venant pas aux réunions constitutives, avaient donné mandat spécial à plusieurs amis de les faire élire membres du comité, — car toute association syndicale a un comité et ce n'est pas la moindre beauté des associations et des syndicats, — se sont retirés hier ou se retireront demain d'un groupement qui a méconnu leurs aptitudes ou qui s'est insuffisamment inspiré de leurs désirs. Voilà donc que la formation d'un syndicat nous fait connaître les hommes et les critiques que jusqu'alors nous n'avions pas connus ou que nous n'avions pas pénétrés jusqu'au fond de leur âme, à la façon des vrais psychologues et de M. Paul Bourget.

Ensuite, — ne riez pas, — l'association des critiques littéraires a un programme. Il faut bien que toutes les réunions d'hommes aient des programmes pour que, enfin, ils sachent exactement sur quels points précis il convient qu'ils ne s'entendent pas ou qu'ils ne s'entendent du moins qu'après avoir suffisamment obscurci par leurs débats les questions qui, tout d'abord, leur semblaient être d'une clarté éblouissante.

Obligera-t-on les éditeurs à « faire le service » régulier des livres qu'ils publient à tous ceux qui sont critiques littéraires ou qui veulent bien prendre

ce titre, somme toute, assez peu enviable? Cela dépend de nous. A vrai dire, cela dépend surtout des éditeurs. Étant donné le prix qu'ils paient le volume à l'auteur qui l'écrit, ils peuvent bien, sans courir aucun risque de se ruiner, l'envoyer au critique qui ne le lit pas. Mais, dites-vous, comment contraindre un éditeur à faire part d'un ouvrage à un critique qui est critique sans l'être, tout en l'étant, qui est à coup sûr critique de tempérament, mais qui n'a pas de journal ou pas de revue pour manifester son tempérament? Je veux l'ignorer. Mais il est tant de critiques honoraires ou de critiques stagiaires qui sont ambitieux de recevoir des livres dont, à coup sûr, ils ne parleront pas, mais dont ils voudraient parler s'ils savaient où, alors qu'il est tant de critiques actifs qui se plairaient à ne jamais recevoir tels ou tels livres afin d'être complètement dispensés d'en entretenir le public, le bon, le si bon public. Eh bien! il faut « faire une moyenne ». Les éditeurs qui connaissent la vie (les auteurs le savent et pourtant ne sont pas payés pour le savoir!) sont prêts à établir cette moyenne. Aidons-les.

Mais notre œuvre peut être plus belle encore : nous pouvons, ah! oui, nous pouvons forcer tous les directeurs de journaux et de revues à prendre (écoute-moi, Letellier) des critiques littéraires, mais, là, de vrais critiques littéraires, comme quelques-uns de nos confrères que je ne veux pas nommer, car j'aurais peur de les compromettre, mettons, par exemple : comme vous et moi. Cette intention, qui est une volonté, cette volonté que nous saurons traduire en des réalités, n'est nullement banale. Et vous avouerez qu'il faut noter en toute hâte ce qui n'est pas banal, provenant des critiques littéraires. En effet, tous les syndicats contemporains se fondent pour diminuer les effets de la concurrence, les critiques littéraires fondent un syndicat pour développer la concurrence. Le voilà bien, le syndicat du xxe siècle!

Il est entendu d'ailleurs que, cédant à nos persuasives instances, les éditeurs ne donneront de publicité payée qu'aux journaux et aux revues qui auront un critique littéraire. De cette façon, lorsque la publicité payée aura proclamé, aura dès la première heure proclamé que Félicien Champsaur a dépassé Balzac, le critique littéraire — moins payé — arrivera (bon dernier!) pour affirmer, à qui ne voudra plus l'entendre, qu'il n'y a rien, absolument rien dans Balzac qui excuse une pareille imputation. Nous verrons alors qui l'emportera, ou de la publicité qui est trop payée, ou du critique littéraire qui ne l'est pas assez! N'avez-vous aucun goût pour cette expérience?

Mais ce n'est pas fini. Avec les critiques littéraires, il faut s'attendre à tout. Ces critiques réunis en syndicat ont décidé de découvrir, de révéler quelques « jeunes ». Entre nous, ça les changera! Pour cette héroïque entreprise il fallait, paraît-il, se grouper, car l'union seule fait la force, et s'il y a des coups à recevoir il importe d'être plusieurs pour se les partager. Donc, les critiques syndiqués révéleront, au prochain hiver, les jeunes écrivains, en des conférences qui, j'ose l'espérer, attireront tout Paris. Mais quels « jeunes » exalterons-nous ainsi? Je réclame seulement qu'on ne révèle au monde aucun académicien; car les uns sont assez connus ou même le sont trop, les autres sont trop ignorés pour qu'il soit jamais possible de les faire connaître. Qui donc alors pourrons-nous utilement découvrir? Les uns, j'en ai peur, feront surgir dans la gloire un Fezensac-Montesquiou ou un Adrien Mühlfeld, ou peut-être un Wiener (ah! ses aïeux!) qu'on nomme de Croisset dans les antichambres de grandes maisons ou chez Arthur Meyer! Quant à moi qui désire, si mes confrères y consentent, coopérer à ces révélations oratoires, j'espère bien inventer tout au moins quelque Frédéric Masson! M. de Freycinet disait à propos d'un critique enclin, paraît-il, à vanter les hommes en place : « Je suis bien content. Il a couvert d'éloges vingt-sept académiciens. Il m'a épargné! » En leurs conférences révélatrices, les critiques littéraires épargneront les académiciens. Et si plusieurs, parmi nous, se trompent sur la qualité des Jean Lorrain ou autres Mirbeau qu'ils proposeront à l'admiration des foules, peut-être que quelqu'un, — qui sait? — le moins notoire parmi les critiques syndiqués, apportera sur un point, sur un homme, un témoignage décisif au grand procès perpétuellement ouvert entre les écrivains qui publient trop de livres et le public qui n'en achète pas assez. Et voilà pourquoi il était sage de fonder une association des critiques littéraires!

Et peut-être parviendrons-nous — les syndicats sont aujourd'hui si puissants! — à ressusciter la critique littéraire indépendante. Un rêve! Un beau rêve, en tous cas. Ah! si nous parvenions à réaliser ce rêve! Gustave Planche, qui n'était pas aussi bête que certains critiques d'aujourd'hui le paraissent, écrivait jadis : « Qu'un talent sérieux et indépendant ne compte pas sur l'appui de la plupart des critiques. Ils savent encourager les esprits médiocres, flatter l'orgueil uni à l'opulence, aplanir la route devant ceux qu'ils ne craignent pas de voir arriver; ils n'ont que dédain pour celui qui peut devenir leur émule. » Plus que jamais il convient d'écrire ces lignes, de prononcer ce jugement. Si la critique littéraire est si prodigieusement abaissée aujourd'hui, que nous en sommes à nous demander même si elle existe, ce n'est pas parce que la coalition des éditeurs et des directeurs de journaux l'écrase, ce n'est pas parce que l'industrie littéraire envahit tout, ce n'est pas parce que les rastaquouères, parce que les chevaliers d'industrie de la littérature se multiplient,

qui dépensent 20 000 francs pour lancer un roman, c'est parce que le caractère — je ne permets pas de juger le talent — de certains critiques est monstrueusement avili. C'est parce qu'il y a des « léporides » de la critique qui dressent les oreilles à chaque péril, qui ne se demandent même plus qui ils peuvent juger, mais qui s'en vont parmi la littérature cherchant perpétuellement qui donc ils pourront avantageusement flatter, qui ne distinguent systématiquement les jeunes que s'ils sont riches ou s'ils sont vraiment de vieille aristocratie française comme M. Wiener, ou s'ils ont des familles notables dans la bourgeoisie, possédant un salon ou quelque chose y ressemblant, ou s'ils appartiennent à un clan assez bruyant pour qu'il soit difficile de le mépriser silencieusement, ou si, enfin, ils font partie d'une majorité quelconque qui peut être haïssable, mais qui est du moins une majorité, qui, d'autre part, accablent de louanges verbales les livres ou les auteurs sur lesquels ils se garderaient d'écrire un seul mot, car c'est trop dangereux... mais, enfin, on ne sait jamais ce qui peut arriver...

On m'a conté cette agréable anecdote. Un abonné disait au directeur d'un journal : « Votre critique littéraire abuse du droit qu'ont les écrivains d'être médiocre. Et puis, il avilit tous les livres qu'il touche. Il loue ignominieusement et ne sait que louer, etc. — Ah! interrompit le directeur, vous avez mille fois raison. *Pour moi, il y a longtemps déjà que je ne le lis plus!* » Eh bien! l'association syndicale des critiques littéraires peut diminuer le nombre de ces critiques que leurs directeurs eux-mêmes ne lisent plus. Et, notez-le, s'il y a beaucoup de ces critiques domestiqués, de ces valets de la littérature, il suffit de quelques critiques indépendants étroitement unis pour combattre efficacement leur déprimante influence. Par conséquent, il est indispensable qu'aucun des critiques indépendants — et vous, monsieur Ledrain, vous êtes l'un des premiers! — ne déserte. Il faut que tous s'empressent à cette association, capable d'accomplir petit à petit une bonne besogne de désinfection littéraire.

Certes, l'association est seulement à ses débuts. MM. Brunetière, Doumic, Lemaître, Rod, Faguet, France ne sont pas encore inscrits parmi ses membres. Mais ils viendront à nous. Et puis, vous savez, nous examinerons sérieusement leurs titres! Venez-y vous-même. Tous les arguments que vous donnez contre l'association naissante sont excellents, car ils doivent vous entraîner à entrer dans l'association. Entrez-y. L'Association des critiques littéraires, comme toute association qui se respecte, ou qui respecte, tout au moins, quelques-uns de ses membres, exige seulement deux parrains pour tout candidat, et une faible cotisation et une ardeur sans seconde à opérer l'assainissement moral de la littérature, et aussi de la critique. Entrez-y. Notre syndicat ne décrétera jamais la grève, mais conviera tous ses adhérents à l'action énergique et sans trêve. Entrez-y, et nous ferons une bonne besogne sous la vice-présidence de Marcel Ballot, qui sourira narquoisement sans rien dire, de Francis Chevassu qui dira quelque chose, ce qui nous fera sourire, car il a de l'esprit, et sous la présidence de Gaston Deschamps, qu'il suffit de nommer, n'est-ce pas!...

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Le maréchal de Lauzun et le prince d'Orange*, par Pierre de Ségur; Calmann-Lévy, éditeur. — *La Marquesita*, roman de mœurs espagnoles, par Jean-Louis Tron; éditions de la *Revue Blanche*. — *Maître de soi-même*, par Jean Doucet; Lemerre, éditeur. — *Du Cœur aux Lèvres*, poésies, par Edmond Siviende, préface de François Coppée; Lemerre, éditeur. — *A la Dure*, par Mark Twain, traduit par Henri Mothéré; éditions de la *Revue Blanche*. — *Gracieuse Histoire d'aujourd'hui*, par Paul Junka; Lemerre, éditeur. — *L'École des Caresses*, par Gaston Derys; Ollendorff, éditeur. — *Le Jardin des Roses*, roman, par Léon Thévenin; éditions de la revue *l'Ouvrier et l'Usager*. — *Kim*, roman, par Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker; éditions du *Mercure de France*. — *Un séjour à l'ambassade de France à Constantinople, sous le Second Empire*, par la baronne Durand de Fontmagne, née Drummond de Melfort; Plon, éditeur. — *L'Avenir colonial de la France*, par E. Fallot; Delagrave, éditeur. — *Les malfaisants*, par Charles Péguy; Ollendorff, éditeur. — *Divin rêve*, par Gaëtan Richard; Victor Havard, éditeur. — *Quarante ans de théâtre*, par Francisque Sarcey; Bibliothèque des Annales politiques et littéraires. — *L'Abbé Douret*, par Geo Cazal; Victor Havard, éditeur. — *La Société française du XVIe au XXe siècle (XVIIe siècle)*, par Victor du Bled; Perrin, éditeur. — *Profils de théâtre*, par Jules Claretie; Gaultier, Magnier, éditeurs. — *Vivante énigme*, par Martial Hémon; Victor Havard, éditeur.

VERS LE SAHARA

[illegible] 1[illegible] septembre.

Midi! Le ciel bleu sombre; les eaux plates, avec des lourdeurs luisantes de mercure, moirées, resplendissantes, indéfiniment bleues; l'air, bleu lui aussi, noyé de lumière et tremblant de chaleur, enveloppent le navire, le baignent; et on dirait qu'il flotte, qu'il plane, immobile, dans une atmosphère imprécise, dans le bleu des espaces.

Sur le pont de la *Ville-d'Alger*, nous sommes une trentaine, officiers, négociants, touristes, les yeux brûlés et pleurants sous le grand miroitement du

Sud, tenaces pourtant, fouillant l'horizon, dans la fièvre et l'anxiété des arrivées.

Voici que devant nous peu à peu monte la côte barbaresque. Elle découpe sur le ciel de hautes architectures, aux lignes dures, comme cassées net, dans la transparence de l'air desséché. On se croirait en Provence en face de Saint-Tropez ou d'Agay; mêmes promontoires de roches sombres frangés de l'argenture des écumes; même terre torréfiée, d'une couleur rouge brique, qui transparaît dans la verdure tendre des chênes-liège. Un charme familier émane de ce paysage déjà vu ; on y devine l'accueil d'un rivage ami, d'une autre France. Mais est-elle vraiment la mystérieuse Afrique, cette terre où l'on se sent *chez soi* et dont l'aspect connu n'éveille pas le trouble délicieux, attendu impatiemment?

Une désillusion me saisit, presque un regret d'être venu. En vain, par delà l'horizon des terres rouges et vertes, j'attache mes regards au lointain Atlas, dont les cimes contemplent les grandes solitudes. Rien ne dissipe l'impression première de tristesse désenchantée, qui m'étreint le cœur au milieu de cette nature en fête.

Mais Alger se découvre. Au-dessus de la rade, si chatoyante, si intensément bleue qu'on dirait une coulée de saphir fondu, la ville étage au penchant d'une colline ses maisons régulières, des centaines de cubes de pierres entassés les uns sur les autres jusqu'à l'ancienne forteresse de la Kasbah. Ville de rêve, jeu de quelque fée qui se serait amusée à élever avec des dés d'ivoire une construction gracieuse, à fabriquer un délicat jouet d'enfant! Les teintes variées des maisons, badigeonnées de couleurs pâles, caressent l'œil surpris et charmé de ces douces colorations dans ce pays de lumière crue. Par là-dessus le soleil jette son manteau d'or; il s'accroche en tombant à la croix de la cathédrale, aux croissants des minarets et s'étale en larges placages sur les murailles. La verdure des jardins et des forêts prochaines est un écrin de velours pour l'étincelant joyau. Et en bas, dans l'eau cristalline, une autre Alger se dessine; une Alger renversée, tremblante, irréelle, flottant dans le ciel d'*en dessous*. Qui oublierait jamais ce spectacle, cette jolie ville de blancheur qui se regarde, penchée sur le miroir des eaux, comme si elle s'admirait?

L'impression est si forte que j'en oublie mes désillusions premières. Voici donc enfin la sensation attendue de l'Afrique! Oui, c'est bien là cette Alger, que les Arabes appellent Ed-Djezaïr, *les îles*, du nom des îles de corail qui protégeaient, de leur muraille étincelante, la limpidité bleue de son port. C'est bien là cette ville sortie des eaux que je rêvais. Vue ainsi de loin, dressée et mirant dans l'eau transparente ses maisons bariolées, elle semble la floraison de ces îles de corail, une fleur gigantesque et multicolore, poussée là, très haut, sous le soleil torride, hors des flots surchauffés.

*
* *

Cette brusque apparition de l'Afrique se précise le soir. Hors de la ville française — et trop française — en descendant vers le port de la rue de la Marine, je découvre la vie indigène : masures lézardées, échoppes ayant d'inquiétantes profondeurs, infimes commerces de fruits aux noms ensoleillés qui font rêver, ruelles tordues, voûtes obscures, escaliers délabrés entre des murailles de prisons et, près de la mer, la mosquée de la Pêcherie avec ses murs blancs de chaux vive sur lesquels la lune dessine des ombres bleues. Sur le quai toute la ville est descendue respirer la brise salée. La mer s'étale, dormante et muette, baignée des vapeurs d'argent de la nuit. Et je songe, assis sous les palmes retombantes des dattiers.

Elle est, cette terre d'Afrique, semblable aux îles enchantées des légendes : le merveilleux s'y révèle tout à coup et transfigure les êtres et les choses. Après les premières désillusions, le charme apparaît, doux et troublant. Le rêve s'élève des chemins blancs et craquants de poussière, piquant droit vers le Sud mystérieux, des arbres grêles et secs qui évoquent l'aridité des proches déserts, des pierres, aujourd'hui semées au hasard, qui ornèrent jadis de fastueux monuments et restent comme les lamentables témoins d'une splendeur à jamais passée.

*
* *

> Malheur à celui qui aura peint un être vivant! Au jour du jugement dernier, les personnages qu'il aura représentés sortiront du tombeau et viendront se joindre à lui pour lui demander une âme. Alors cet homme, impuissant à donner la vie à son œuvre, brûlera des flammes éternelles.

Chaque matin, à la fraîche lumière, je rends une visite recueillie à quelqu'une des mosquées d'Alger. Elles sont six, Djama-Djedid, Djama-Kebir, mosquée de Sidi-Abd-er-Rhaman, zaouïa de Mohammed-ech-Chérif, Djama-Safir, Djama-Sidi-Ramdan, antiques monuments étranges pour notre goût occidental; rêves d'âmes d'autrefois traduits par le marbre et les rares faïences, attirants et troublants comme les choses incompréhensibles.

Les deux premières surtout, dont j'aperçois de l'hôtel les murs étincelants de chaux vive et les minarets blancs et bleus, sont le but ordinaire de mes courses matinales. J'éprouve à les revoir sans cesse un charme délicieux. Tous les habitués me connaissent ; et les mendiants, qui rêvent à la porte, me

sentant ami à ces dévotions journalières, évitent de me tendre la main comme ils font aux étrangers.

La Djama-Djedid, la *mosquée nouvelle*, plus connue sous le nom de mosquée de la Pêcherie, dresse, entre le port et la place du Gouvernement, dans un fond lumineux et chaud, ses murailles d'une éblouissante blancheur, sa nef en forme de croix grecque, son minaret carré décoré de faïences bleues et ses quatre petites coupoles dominées par une plus grande, figurant un œuf gigantesque. Elle est toute petite, cette mosquée de la Pêcherie, toute petite et toute simple. Un porche minuscule, une fontaine aux ablutions, le *maïdaah*, des murs nus badigeonnés à la chaux, d'épais piliers carrés, des voûtes basses et pesantes, un toit de troncs de palmiers; pas d'ornements, pas de mystère dans le grand jour blanc qui ruisselle partout. Beaucoup d'animation d'ailleurs, à cause des cinq prières rituelles; des Turcs surtout, du rite hanéfite, pour qui la mosquée a été bâtie il y a deux siècles et demi, en plein éclat de la puissance barbaresque.

La Djama-Kebir ou *grande mosquée*, construite pour les Arabes et les Maures du rite malékite, est la plus ancienne d'Alger: elle remonte au XIe siècle, si l'on en croit une inscription jadis gravée sur le *mimber;* le minaret seul est plus récent, ayant été, dit une dédicace, terminé par Abou-Tachfin, sultan de Tlemcen, l'an 722 de l'hégire, c'est-à-dire en 1323.

Elle s'ouvre, sur la rue de la Marine, dans l'ombre de quatorze arcades dentelées, divergeant d'un point central où chante une fontaine de marbre blanc à deux vasques. Les colonnes survivent d'un antique sanctuaire, détruit il y a dix siècles; peut-être même viennent-elles de l'*Icosium* romain. Elles sont superbes, ces colonnes; le soleil les a dorées comme un marbre de Paros et la vieillesse, par une lente usure, leur a donné la mollesse des formes, caressante au regard. Çà et là des noms romains, à demi effacés, peuvent se lire encore, notamment, au pied du minaret, celui d'un L. Cæcilius Rufus, fils d'Agilis, qui est inconnu et qui laisse songeur.

La Djama-Kebir est le type même de la mosquée musulmane. Deux parties bien distinctes la composent: d'abord le *sahn*, cour carrée, non consacrée, renfermant en son centre la fontaine aux ablutions, qu'ombrage un figuier peuplé d'oiseaux; puis, le *liwan* ou portique, partie sainte, surélevée de quelques marches et faisant le tour de la cour. C'est le sanctuaire. Là se creuse le *mirhab*, niche sculptée dans un mur de marbre qui indique la direction de la Mecque et vers laquelle les fidèles se tournent en priant; là aussi se dresse le *mimber* ou chaire, où l'iman lit la prière. Tout est très simple, très nu, inondé de claire lumière.

Je viens donc chaque jour revoir ces deux mosquées, où m'attire le charme profond de l'islam, auquel tant de voyageurs ont été sensibles. Mais d'où vient-il, ce charme pénétrant? Il n'y a pas ici le bariolage criard de l'Orient de pacotille et d'opéra-comique; nous sommes dans le pays de la lumière bien plus que de la couleur. Habitués à nos cathédrales, dont les vitraux semblent s'éclairer sur le Paradis, nous sommes longtemps, très longtemps, sans comprendre l'étrange impression de recueillement qu'éveillent dans l'âme ces édifices vides, sans ornements, sans tableaux, sans statues, sans couleur même, où le soleil verse librement des nappes de lumière et où tout le jour une foule active s'agite devant des murs nus, blanchis d'une chaux grossière.

Peu à peu cependant j'ai compris; une intimité de tous les jours m'a fait pénétrer par degrés dans la pensée des architectes qui, au lointain passé, ont élevé ces monuments. J'ai compris combien nous sommes grossiers, sensuels, matérialistes. Disciples, serviles de l'art grec, nous ne pouvons détacher notre esprit ni notre cœur de la terre et des formes vivantes. Le muscle est resté pour nous un haut idéal d'art. Les Orientaux au contraire, sous leur ciel de feu et devant leurs déserts vides, ont détourné les yeux d'une nature hostile. Ils se sont repliés sur eux-mêmes et ont appris à aimer la pensée plus que son expression formelle. De ces aspirations immatérielles sont nés l'idéalisme juif, les hérésies syriennes et égyptiennes, les songeries folles de l'École d'Alexandrie, les fureurs iconoclastes, l'art arabe. Ce n'est pas Mahomet qui a défendu la représentation de la forme humaine; il n'a fait que traduire le sentiment inné de toute sa race. Les Arabes sont les plus grands spiritualistes du monde; en art ils en ont été les véritables chrétiens.

L'art arabe ne copie pas; il n'imite pas; il dédaigne le créé, toujours inférieur comme tout rêve réalisé; il veut penser la pensée pure, saisir l'insaisissable, créer l'incréé. Il méprise les formes vivantes comme incomplètes, irrégulières, inexpressives et il ne se meut à son aise que dans la poésie des lignes géométriques. C'est pour satisfaire à son idéal qu'il a imaginé la décoration polygonale, les entrelacs et les arabesques. Transcrire par des lignes et rien que par des lignes les songeries immuables de l'humanité, les sentiments éternels de l'âme, l'accablement de la vie, les désirs sans cesse renaissants, les frénétiques envolées vers l'au-delà, voilà où tend l'implacable lacis des lignes se coupant et s'entremêlant, sans cesse repliées sur elles-mêmes, en polygones, en étoiles, en dentelles fantastiques. C'est une haute pensée que l'artiste sculpte dans le marbre, découpe dans le bois, compose en mosaïques, ciselle dans l'or et l'argent. Et

cette ascension perpétuelle vers le monde des idées pures s'exprime admirablement par ces mosquées nues, lumineuses comme le ciel vers lequel les pensées s'élèvent au bruit berceur des fontaines; par ces lignes obliques, images des âmes chancelantes; par l'élancée des lignes verticales qui symbolisent la montée des cœurs, par les étoiles rayonnantes qui traduisent l'aspiration vers l'infini qui nous entoure, par l'inextricable réseau des entrelacs, par les animaux géométriques, par les fleurs de rêve, par les fonds aux couleurs étranges, inattendues, déconcertantes : mordorés, mauves, violets d'or, jaunes de ciel lointain, bleus métalliques, outremers et verts profonds d'eaux marines.

Elle se manifeste encore, cette pensée spiritualiste, par l'absence de sanctuaire, de Saint des Saints. La mosquée n'est pas, comme le temple grec, la demeure de la divinité. Moins accommodant que Zeus, Allah ne se laisse pas héberger par tous ceux qui veulent acheter sa protection : il n'habite qu'en un lieu au monde, la Kaabah de la Mecque, dont les mosquées ne sont que des vestibules lointains. Représentez-vous alors le tableau imposant des millions de musulmans priant à chaque heure du jour et envoyant leur prière à travers l'espace, tournés vers la Ville Sainte qui est là-bas, très loin, et d'où Dieu les regarde et les écoute.

* * *

10 septembre.

Ce matin, en ouvrant ma fenêtre, je suis suffoqué par des bouffées d'air étouffant. Je regarde. L'atmosphère est obscurcie par des nuées rousses, qui passent comme des voiles emportés par le vent, se ramassant et se déchirant tour à tour. Une poussière impalpable et dorée emplit l'espace; le soleil s'éteint; il n'est plus qu'une lueur, qu'un reflet illuminant la brume safranée qui couvre toutes choses. La mer est de cuivre et s'étale sur la plage en écume jaunâtre et comme mêlée de terre glaise. Tout est orangé et dans cette lumière opaque ont disparu les collines et les montagnes; l'horizon s'est évanoui.

C'est lui qui souffle aujourd'hui, le fléau de cette terre qu'il dessèche périodiquement, le fils du Désert, le *sirocco*, le cruel sirocco. Les écrivains sacrés l'appelaient *corruption;* les Arabes le nomment *poison*. Et c'est bien un poison, en effet, que ce vent ennemi de la vie qui tarit les sources, brûle les herbes et les feuilles et grille les semences à l'intérieur du sol.

L'après-midi, j'essaye de sortir. La température est stupéfiante. L'air est si brûlant qu'il faut s'envelopper de son manteau pour garder un peu de sa fraîcheur naturelle. Les feuilles, rôties à vue d'œil, se fanent, crépitent et tombent. Une atmosphère de fournaise dessèche la poitrine; on halette; on suffoque; la sueur ruisselle; les membres endoloris sont sans force et s'abandonnent. La circulation a cessé dans la ville; chacun se gare de cette haleine ardente et fiévreuse qui est la respiration du Désert.

Le soir, sur les trois quarts du ciel, l'horizon s'allume. Des lueurs brillent; des flammes courent dans les lointains; du cap Caxine à la Bouzaréa un cercle de feu entoure Alger. Ce sont des forêts qui brûlent. Desséchées par l'été, une simple étincelle, peut-être le souffle du sirocco, a suffi pour les allumer; et elles brûleront ainsi, gagnant de proche en proche, pendant des jours et des jours. Quel tableau grandiose et terrifiant que ce cercle rouge, faisant à cette terre de flamme un horizon fantastique !

* * *

C'est ici qu'ont passé des hommes disparus.

Chaque jour, je parcours en tous sens la ville indigène. Pour le touriste il n'y a, à vrai dire, rien à y visiter : les monuments anciens ont disparu; des maisons closes et muettes, des murs nus percés de rares meurtrières, de misérables échoppes baignées d'obscurité, tel est le quartier maure; voilà tout ce qui reste de la fameuse cité barbaresque. Et pourtant un charme se dégage de cette ruine de ville. Une fois dix heures sonnées, le soleil chasse des rues les touristes et on y peut rêver à l'aise. Peu à peu je me suis pris d'affection pour ces ruelles tortueuses, ces escaliers à demi défoncés par la lente passée des siècles, ces demeures de mystère et de silence. J'en ai lu l'histoire tragique et je me plais à glaner de vieux souvenirs le long des ruines rajeunies par la chaux vive.

Que de drames, dont le secret est gardé par ces maisons taciturnes! Que de sang a coulé le long de ces marches, nourrissant les herbes folles qui poussent entre les pierres! La Djenina, où les trésors des deys étaient mis à l'abri des convoitises, a vu le massacre de Sélim et la proclamation d'Aroudj, qui fonda le pachalik d'Alger. Depuis, ce fut une succession ininterrompue de soulèvements, de farouches répressions, de révoltes des janissaires, de dépositions, d'étranglements, d'empoisonnements. En vain les deys montèrent s'enfermer dans la Kasbah; bien peu échappèrent à la mort violente; on compte ceux qui ne furent que déposés, emprisonnés ou bannis. Comme l'Empire à Rome, le pachalik fut mis aux enchères et l'on vit à la fois deux pachas se disputer un pouvoir qu'ils avaient tous deux payé, l'un aux janissaires, l'autre au Grand Seigneur. La concorde ne régnait que pour piller ou massacrer les chrétiens. Cervantès, fait prisonnier au retour de la

bataille de Lépante, passa plusieurs années de captivité à Alger; Martin de Vargas, l'héroïque défenseur du Peñon, mourut sous le bâton. Les ambassadeurs mêmes n'étaient pas respectés : Berthole et Guinguighotte furent chassés, Bionneau emprisonné, Lemaire mis aux fers, Lavacher et Piolle attachés à la bouche d'un canon. Et cela dura jusqu'au jour où Hussein-ben-Hassen, ayant souffleté le consul de France, devint le *maître de l'heure*, de l'heure suprême de la puissance barbaresque.

La ville indigène occupe, sur la pente de la colline, la partie supérieure d'Alger, entre la rue de la Lyre qui la sépare du quartier français, et la Kasbah qui la domine de sa masse rose. On y monte par des rues ou plutôt par des ruelles étroites, sinueuses, escarpées, qui se coupent et s'entremêlent en un inextricable lacis, un labyrinthe où l'on se perd. Ces chemins qui montent sont les rues passantes. Le matin, surtout, une foule multicolore y grouille. On y voit tous les types; on y croise toutes les races : Kabyles bruns ou blonds, à l'expression parfois très européenne, coiffés d'une *chechia* écarlate; Maures en vestes brodées, en larges ceintures, en culottes bouffantes, en bas de soie claire; Turcs en redingotes noires et en fez; Arabes, drapés et encapuchonnés dans leurs burnous gris sale, et qui ressemblent, accroupis sous les arcades des boutiques, à des moines assis à l'ombre d'un cloître; nègres, vêtus de pagnes bariolés et abrités sous des *panamas* grotesques; Juives énormes; Mauresques voilées et enveloppées de linges blancs, qui leur donnent l'air de paquets en marche. Tout ce monde passe, court, s'arrête, cause, crie, s'agite. Dans les carrefours se tiennent en plein vent de bruyants marchés; vendeurs et acheteurs ont toujours l'air de vouloir en venir aux mains. Les rues elles-mêmes ne sont qu'un interminable marché. Les Africains et les Orientaux ont un genre spécial de petits commerces, d'infimes négoces, retirés dans de sombres boutiques à demi fermées par des nattes, engourdies de chaleur dans le bourdonnement des mouches. Le marchand est devant la porte, accroupi, fumant la pipe ou la cigarette, silencieux, indifférent, attendant l'acheteur avec un fatalisme d'Oriental, au milieu de marchandises sales, calebasses, paillassons, poteries grossières en terre brune ou rouge, bassins de cuivre, articles de sellerie en cuir découpé, grenades, oranges, citrons, bananes, riz, couscoussou.

Combien sont différentes les ruelles transversales qui coupent, sous tous les angles, ces rues montantes, animées et passagères! Elles ne conduisent nulle part; désertées par les boutiquiers, elles abritent les mystères cloîtrés de la vie arabe. Ah! quelles rues de solitude et de silence, si attirantes dans leur abandon, dormant, tout le long du jour, dans les quartiers déserts! Au matin, le soleil les anime, met sur leurs pavés pointus un sourire de fraîcheur et de grâce, joue avec les herbes qui poussent au hasard. A cette heure, on y rencontre encore quelques passants, dont les pas résonnent entre les murs sonores. Puis, avec la chaleur, tout se tait, tout s'endort. Le soleil illumine un côté de la ruelle; il s'étale sur les murailles, tandis que l'autre côté repose dans la paix tiède de l'ombre. Tout le long, de hautes maisons sommeillent, de lourdes et vieilles maisons, assoupies dans le mystère; des portes massives, bardées d'antiques ferrailles et de gros clous; des fenêtres grillagées, closes contre la lumière et les indiscrétions de la rue. Les rares portes entr'ouvertes laissent apercevoir, au fond d'un couloir sombre, des voûtes basses, des cours intérieures, des portiques où mûrissent les fruits d'or des orangers et des citronniers, au bruit d'un jet d'eau dont l'œil de loin boit avidement la fraîcheur et l'humidité. C'est dans ces rues silencieuses que j'aime à errer, cherchant l'âme de la vieille Alger. J'y découvre sans cesse de nouvelles beautés; des tournants brusques ouvrent des perspectives imprévues; des escaliers dégringolent en cascades de pierres irrégulières, des voûtes s'arrondissent çà et là, laissant entrevoir, au delà de leur obscurité, des lumières plus éclatantes où les ombres elles-mêmes, noyées de jour, sont lumineuses. Et toutes ces rues sont étroites, invraisemblablement étroites; leurs étages en surplomb se rapprochent parfois tellement qu'on aperçoit à peine une bande de ciel bleu, d'un ciel si bleu entre les murailles blanches qu'on dirait une pièce d'étoffe, un long velum tendu.

*
* *

En montant toujours, on arrive à la Kasbah, l'ancienne citadelle des pachas et des deys. Ses murailles de grès, qui rient dans la lumière avec une grâce rosée de chair de femme, ont vu de cruels spectacles; plusieurs deys y furent massacrés par les janissaires soulevés. D'autres fois, les deys victorieux faisaient jeter à la mer leurs soldats vaincus; les têtes des meneurs restaient longtemps suspendues, en horrible épouvantail, aux portes de la forteresse. En 1806, un *[illegible]*, nommé Toubeurt, décapita en un jour devant la Kasbah cent trente-deux Arabes qui avaient déserté et tomba le soir, épuisé de fatigue, sur le sol inondé de sang.

Aujourd'hui la Kasbah est une caserne traversée par la route d'El-Biar qui s'allonge en un blanc ruban poudreux. La cour spacieuse, pavée en marbre, est entourée d'arcades. Rien n'évoque plus la farouche forteresse que la Kasbah fut jadis. Une fontaine berce le repos des soldats et trouble seule le silence de la vaste cour ensoleillée; les oiseaux

chantent soir et matin sur un platane, à l'ombre duquel, dit-on, venait dormir Barberousse.

*
* *

De la Kasbah on peut redescendre, en dehors de la ville, le long des anciens remparts, par la Rampe Valée, qui conduit au faubourg de Bab-el-Oued. On domine la mer ; on a la sensation grisante de l'espace. La Rampe a des airs de Provence ; toute blanche de poussière, elle descend, la large route, entre les cactus aigus, les figuiers de Barbarie aux fruits de pourpre, les aloès bleus, les lentisques toujours verts ; la marche y est égayée par la chanson des cigales et le grésillonnement des grillons. A droite, les remparts se dressent, plus farouches du tout aujourd'hui, mélancoliques plutôt dans leur vieillesse silencieuse et dorée. Les ruines arabes ont une tristesse singulière ; bâties de pierres molles qui s'effritent, éboulées, ravinées, lézardées, elle étalent en plein soleil leurs rides et leur décrépitude, que le lierre et les mousses, ces grands décorateurs des ruines, ne parent point. De temps en temps, des masses de poussière se détachent, et on croit entendre, dans la paix engourdie de la journée, l'émiettement des murs, le lent travail de destruction des siècles.

*
* *

Souvent, en descendant la Rampe Valée, je me suis arrêté dans la mosquée de Sidi-Ab-der-Rhaman-el-Tçalbi, qui est la plus riche de l'Algérie. Construite pour abriter les restes du célèbre marabout qui lui a donné son nom, elle est devenue un lieu fameux de pèlerinage et un sanctuaire très saint. Aussi beaucoup de personnages illustres ont voulu être enterrés à son ombre, et des tombeaux sont semés alentour. C'est là que repose Ahmed, dey de Constantine, qui s'amusa un jour à faire dévorer par des chiens le ventre de nos soldats prisonniers.

La mosquée se compose, comme d'habitude, d'une cour pavée avec sa fontaine aux ablutions et du sanctuaire. Sur la blancheur éclatante des murs se silhouette un figuier tordu, comme désespéré d'être planté là, sur ce sol de marbre, et qui ombrage le tombeau du saint, décoré de riches faïences. Ce sont ces faïences anciennes qui font le charme de l'édifice. Leurs dessins et leurs couleurs révèlent tout un arrière-fond de pensées obsédantes. Le mysticisme et le symbolisme arabes éclatent dans l'entrelacement sans fin des lignes qui, après des croisements sans nombre, ramènent le regard à son point de départ ; dans les folles arabesques qui semblent une géométrie en fleurs ; dans les étoiles à huit branches qui éclatent tout à coup, comme un rappel de l'infini, au milieu de la régularité du dessin qu'elles brisent ; dans les versets du Koran, en grandes écritures koufiques, qui s'enlèvent sur des horizons de ciels jaunis, infiniment profonds. Toutes les teintes ont des reflets changeants de métaux fondus. Et les verts dominent, les verts sombres d'eaux marines, les fonds d'Océan, comme si ces peuples sortis des déserts avaient toujours à l'esprit la hantise de l'eau.

*
* *

14 septembre.

Ma dernière soirée à Alger, une inoubliable soirée d'arrière-été, dans l'engourdissement qui, avec les chauds effluves de la terre, monte vers la fraîcheur du ciel. Sous cette latitude sont inconnues les langueurs énervantes des crépuscules septentrionaux, se mourant interminablement en d'insensibles dégradations de lumière. A peine le soleil est-il descendu, pour son repos quotidien, derrière la Bouzaréa, brusquement la nuit s'abat, silencieuse et reposante. Elle s'épand des hauteurs du ciel, envahit les vides, s'insinue dans tous les coins, se moulant aux contours des choses, adoucissant les arêtes vives et mettant sur tout comme un revêtement d'ouate légère, caressante et translucide, qui fond les teintes et assourdit les bruits. Jusqu'à l'horizon incertain les eaux sommeillent, plates et muettes ; elles luisent d'une lumière sombre et balancent avec lassitude les maigres squelettes des navires, plus noirs que la nuit. L'innombrable armée des étoiles palpitantes reprend au firmament ses places familières et déroule ses silencieuses harmonies. Et des espaces immuables la paix descend.

Voici qu'à cette heure fraîche Alger endormie se réveille : fourmillante et bruyante, toute la ville descend, afflue, se presse vers l'étroite *Marine*, où souffle la brise salée. Sur cette terre d'Afrique, encore à demi sauvage, c'est la vie instinctive, la poussée de la vie animale, la brutale ruée vers l'eau, vers la nappe fraîche et murmurante, *el-bahr*, la source, le ruisseau, le fleuve, la mare, le lac, la mer, l'eau enfin, l'eau qui est la griserie, la folie de cette terre altérée. Et partout de ce sol primitif, encore dans son adolescence robuste et fleurant l'odeur des fauves, s'exhale, avec la chaleur amassée tout le jour et qui rayonne vers les espaces, la puissante senteur d'une vie nouvelle, exubérante, prolifique, la vie des lointaines créations, alors que les plantes poussaient dru dans la fermentation de la terre et se haussaient vers un soleil plus jeune et plus ardent.

*
* *

15 septembre.

Départ pour le Sud. Grouillement et tumulte, au clair matin, d'une gare parisienne, un dimanche d'été ; mais avec l'imprévu et le pittoresque de vi-

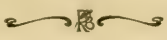
sages bronzés et d'éclatantes guenilles, tranchant sur la grisaille des habits européens. Et, pour fond de tableau, la forêt des mâts, l'étincellement d'une mer d'indigo, les grands coups du soleil d'Afrique.

Nous partons. La beauté du paysage fait prendre en patience la marche indolente du train. D'abord, au sortir d'Alger, entre la mer et les collines couronnées de villas, c'est un panorama changeant de banlieue marseillaise. Des routes poudroient; la poussière pleut sur les arbres, sur les maisons, sur les champs et revêt tout le pays d'un manteau uniforme, gris et sale : on se prend à souhaiter un balayage gigantesque. On croise des camions conduits par des rouliers en blouse bleue, parfois une diligence à la caisse jaune. Au long de la voie s'alignent des auberges, des cabarets, de rustiques *bouchons* avec des enseignes comme *Au Rendez-vous des Cochers* ou *Au Roi Bacchus*. Toutes ces bâtisses ont une laideur amusante, sous leurs toits de tuiles rouges; des bosquets factices les entourent et des toiles, volant au vent, protègent les portes contre l'invasion du soleil. Mais combien la lumière intense d'une belle matinée de septembre répand de poésie sur ces vulgaires tableaux! L'éclat du soleil noie les taches; les murs sont d'une éblouissante blancheur; les guenilles drapent superbement les hommes au visage bronzé; les linges qui sèchent ont des reflets de pourpre et d'or.

Les faubourgs de Mustapha, d'Hussein-dey, de l'Agha défilent ainsi. Puis, à l'embouchure de l'Harrach, on quitte la mer et il faut dire adieu à Alger. La ville, étagée sur sa colline, n'est plus, à l'horizon de l'ouest, qu'une petite masse blanche, étincelante, entre le vert foncé des arbres et le bleu sombre de la mer, toute claire, toute pimpante, toute souriante au soleil du matin.

PAUL PRIVAT-DESCHANEL.

(*A suivre.*)



LE MAL D'ÉCRIRE

Nous trouvons, dans les journaux, des annonces dans le genre de celle-ci : « Jeune homme, bachelier ès lettres, demande place journaliste. »

Comme si la manie d'écrire avait besoin d'être encouragée, les journaux se sont mis à organiser des concours littéraires entre leurs lecteurs. Les résultats obtenus, quant au nombre sinon à la valeur des œuvres envoyées, dépassent toute imagination.

Il y a quelques années, un important organe populaire ouvrit un concours de romans-feuilletons. Les manuscrits soumis devaient avoir au moins vingt mille lignes. Le journal en reçut près de sept cents. Il semblerait que, seuls, des professionnels fussent capables de produire des œuvres d'une telle importance : or, quatre-vingt-quinze pour cent des concurrents étaient des amateurs.

Quant aux journaux littéraires qui organisent des concours de nouvelles, c'est par milliers et par milliers que leur parviennent les envois.

Car tout le monde écrit, aujourd'hui. Les antichambres des rédactions regorgent de solliciteurs aux poches pleines de manuscrits. Mais ce qu'ils apportent n'est rien auprès de ce qui vient de la province.

Demandez aux directeurs des grands journaux et des revues ce qu'ils reçoivent par jour d'articles, de nouvelles, de poésies de leurs lecteurs des départements...

Méfions-nous de la province : elle nous submergera quelque jour. La province a des loisirs; elle s'ennuie : et, pour tuer le temps, la province écrit.

Et ses productions nous arrivent, précédées de lettres qui sont tantôt insinuantes, mielleuses, papelardes et flagorneuses, tantôt orgueilleuses, arrogantes, pleines de jactance et de vantardise.

L'amateur de province ne connaît que deux façons de nous prendre : ou la modestie qui nous flatte, ou l'orgueil qui nous subjugue.

Et ces lettres, humbles ou hautaines, sont infiniment plus intéressantes que les vers ou la prose qui les accompagnent : alors que les nouvelles et les poésies de l'amateur ne sont, le plus souvent, que d'insignifiants pastiches de ce qu'il lit chaque jour ou chaque semaine dans nos journaux, ses lettres nous donnent une idée de son état d'âme, nous éclairent sur sa vanité, ses prétentions et ses espérances, nous le montrent infatué de son « talent » ou simplement désireux de gagner quelque argent; elles nous racontent de petits drames intimes ou nous laissent deviner une foule de détails savoureux de l'existence provinciale... Ce sont des documents humains.

*
* *

« Lecteur assidu » ou « lectrice », — car le bas bleu pullule en province, — cela commence toujours comme ça : « Je crois vous être agréable en vous faisant parvenir un petit article dont je suis l'auteur... et je l'envoie à titre de reconnaissance des agréables moments que votre journal m'a procurés... »

Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas lire un manuscrit qui vous arrive enveloppé dans d'aussi aimables sentiments. Même vous appelez à vous toute votre indulgence. Mais toute votre indulgence ne suffit pas pour vous faire accepter un factum plat, sans intérêt, sans style et presque sans orthographe. Inutile d'en lire plus d'un feuillet : le manuscrit est classé.

Ce qui, dans la plupart de ces lettres, nous dénonce l'amateur timide, c'est la crainte du panier, crainte salutaire d'ailleurs et le plus souvent justifiée. Aussi, que de prières pour y échapper.

« Je vous vois, monsieur le rédacteur en chef, écrit celui-ci, je vous vois assis devant votre bureau qui disparaît sous les liasses de papier, faire une moue désappointée en soupesant la lourde enveloppe qui contient, hélas! trois fois hélas! des manuscrits. Je vous entends d'ici soupirer : « Encore!... » et comprends votre effroi. Mais pardonnez-moi d'abord de vous faire perdre un temps précieux par la lecture de cette lettre déjà trop longue... J'abrège. Ne jetez pas ces manuscrits au panier! Déposez-les dans un coin de votre bureau, lisez-les lorsque vous aurez un moment de loisir, et dites-moi franchement votre avis. C'est un service que je vous demande... Je suis jeune; les jeunes ont besoin de conseils, et c'est surtout un conseil que je vous prie de me donner. Étudiant en droit, je me délasse des théories ardues des jurisconsultes en noircissant du papier... »

Vous parcourez donc les œuvres de ce jeune étudiant qui ne demande qu'un conseil... et vous lui conseillez chaudement de faire du droit, beaucoup de droit.

Voici maintenant une note différente : la bonne humeur :

« Je souhaite, monsieur le rédacteur, que mon envoi vous arrive à l'un de ces bienheureux moments où une facile digestion, la fumée d'un bon cigare et l'absence d'importuns vous prédisposent à une bienveillance universelle. Peut-être alors lirez-vous ces quatre pages sans songer au terrible panier; peut-être serez-vous touché par cette simple nouvelle écrite dans un style simple; peut-être trouverez-vous qu'elle a un air assez vécu pour plaire à vos nombreux lecteurs.

« S'il n'en était pas ainsi, cependant, soyez assuré que je ne vous vouerai aucune haine féroce. Il est dans l'ordre des choses que les nouveaux attendent avant d'être imprimés tout vifs — et j'attendrai. »

La lecture des quelques pages de ce confrère patient et inaccessible à la rancune vous donne en effet la conviction qu'il attendra.

***

Cependant, presque toutes les lettres des amateurs timides se ressemblent : ce sont les mêmes implorations, la même résignation veule et pleurnicharde.

Combien sont plus amusantes et plus variées les missives de l'amateur orgueilleux! Celui-ci a le sentiment de sa valeur au moins; il est prime-sautier, pétulant, fougueux, impétueux. Rien ne peut lui faire obstacle. En écrivant, il obéit à une vocation irrésistible. « Dès l'enfance, il a eu pour la littérature une véritable passion, et il a occupé ses loisirs à rendre sur le papier, dans un style original et mouvementé, les sentiments, les spectacles qui le frappaient, les mille riens qui se présentaient tous les jours sous ses yeux. » Celui-ci vous informe qu'il s'est juré de devenir un auteur célèbre; cet autre vous déclare qu'il l'est déjà :

« Sans avoir l'honneur d'être connu de vous, dit-il, je me présente sous les qualités suivantes : je suis un écrivain, je puis dire que quelques pièces de mes poésies lues dans les salons m'ont valu les applaudissements répétés de l'assistance, et que j'ai un certain renom dans la littérature contemporaine... »

En voici un autre qui, « ayant composé quelques manuscrits d'un charme attrayant, et se sentant prêt à se lancer dans la littérature, réclame une place parmi les collaborateurs de votre estimé journal, et ne sera pas indigne des auteurs illustres qui y figurent... »

Celui-ci doit retenir plus spécialement votre attention, car il vous prévient tout d'abord qu'il est « doué d'une forte instruction », ce que le style de sa lettre prouve d'ailleurs surabondamment.

« Mes goûts, dit-il, se sont portés vers la littérature. J'ai choisi comme spécialités les romans et les vers. Je crois avoir, sans trop me flatter, un véritable talent. Mais ne voulant pas rester plus longtemps inconnu et oublié, je veux au contraire montrer à mes égaux, à la société, mes œuvres. Donc, je viens vous demander s'il vous serait agréable de me compter parmi vos collaborateurs. Sitôt votre adhésion, je vous fournirai chaque semaine une œuvre d'un goût très recherché... En plus de cela, mes goûts s'adonnant aux vers, chaque fois que mes occupations romancières (*sic*) me permettront de m'en occuper, je vous en fournirai quelques jolis morceaux à titre absolument supplémentaire et gratuit... »

L'amateur orgueilleux fleurit spécialement dans nos départements du Midi. L'homme du Nord a l'imagination froide et paresseuse. Occupé de négoce et d'industrie, il n'écrit guère : et, s'il écrit, c'est avec des timidités d'écolier qu'il offre sa copie. Le Méridional, au contraire, a cette inappréciable force de ne jamais douter de lui.

Pour prouver aux autres qu'on a du talent, il faut, avant tout, en être convaincu soi-même.

C'est là, assurément, l'opinion du jeune écrivain dont la lettre débutait ainsi :

« Monsieur le Directeur, mon nom vous est inconnu; mais il vous sera facile de m'apprécier dans peu de jours. Je suis jeune encore, j'ai vingt-sept ans; je suis sans fortune, et voilà le principal obstacle de ma vie littéraire. Mais la satisfaction intérieure, celle du devoir accompli, me donne la force de lutter, d'espérer, et d'écrire encore de ces beaux

poèmes dont les sublimes envolées mettent du baume dans l'âme et des pulsations précipitées dans le cœur... »

La lettre suivante n'est pas moins caractéristique ; mais il me semble que, pour lui garder toute sa saveur, il faut la lire avec l'*assent :*

« Monsieur le Directeur,

« Lorsque je demeurais à Béziers, il me vint à l'idée d'écrire dans les journaux. Peu de temps après je signais dans la *Gazette de l'Hérault* et le journal *la Ruche* (siège à Marseille .

« Mes nouvelles, quoique rapidement et négligemment jetées sur le papier, eurent assez de succès; elles surent plaire au lecteur. Tout cela me rapporta force billets de faveur, mais peu d'argent. Maintenant que je suis retiré à la campagne, je veux me consacrer sérieusement au journalisme et tâcher de me faire un nom. C'est pourquoi, monsieur le Directeur, je vous envoie ma supplique. Je désirerais être votre collaborateur.

« Mes prix seraient très modestes et vous permettraient ainsi de faire un bénéfice sur ceux de vos autres collaborateurs.

« Comme je veux ardemment arriver, la somme que m'offrirait monsieur le Directeur me suffirait probablement... »

Voilà un amateur qui est doublement digne de réussir. D'abord, la valeur de ses nouvelles « quoique rapidement et négligemment jetées sur le papier » ne peut faire de doute pour personne; mais en outre, il a étudié l'âme des directeurs de journaux : il sait qu'il faut leur parler de rabais et d'économies, et il leur propose des conditions modestes.

Sa copie fera baisser les prix et leur permettra « de faire un bénéfice » sur leurs collaborateurs.

Ce n'est pas à dédaigner, cela. C'est machiavélique, sans doute ; ce n'est peut-être pas très beau comme solidarité ; mais que voulez-vous, quand il s'agit d'arriver... on fait ce qu'on peut: et, comme dit Saadi : « le char de la gloire ne compte pas les pierres qu'il écrase en passant ».

Mais j'allais omettre de vous présenter un type d'amateur orgueilleux d'un autre genre. Celui-ci critique vertement le journal et se désespère de le voir encombré de tant de médiocrités, alors qu'il serait si facile d'avoir des chefs-d'œuvre.

— Comment cela? direz-vous.

— Mais en s'adressant à lui, parbleu !

« Monsieur le Directeur,

« Lecteur assidu de votre journal, je m'intéresse à tout ce qui concerne sa réputation et sa prospérité. Or, c'est avec un serrement de cœur que je lis les morceaux de poésie que vous publiez chaque semaine. Cela me semble peu digne de la poésie et du journal qui les publie. » Ne pourriez-vous choisir une poésie noble et relevée, qui parle au cœur par la beauté des sentiments ou qui élève l'âme par l'ampleur de son vol et la hauteur des pensées?

« Sans me flatter d'arriver à ces grands effets, je puis certainement faire mieux que ce qui a paru jusqu'aujourd'hui; et je m'offre à vous envoyer gratuitement chaque semaine une pièce de vers que vous publierez si vous la trouvez digne d'être mise sous les yeux de vos lecteurs.

« Pour vous mettre à même d'apprécier mon offre, je joins à ma lettre, comme spécimen, un morceau de poésie d'une trentaine de vers... »

Eh bien! vous plaît-il d'avoir un échantillon de cette « poésie noble et relevée qui parle au cœur par la beauté des sentiments » ?

Lisez la première strophe de cet envoi, cela s'appelle *l'Hiver :* .

Oui j'aimerais l'hiver, malgré son ciel sévère
Ses mornes horizons, son aspect désolé,
L'hiver avec ses glaces, sa froidure salutaire,
Et son manteau de neige qui couvre au loin la terre,
Comme un voile blanc, immaculé.

N'est-ce pas que voilà bien la poésie « qui élève l'âme par l'ampleur de son vol et la hauteur des pensées » ?

N'allez pas croire, au moins, que l'auteur ignore les règles élémentaires de la prosodie. Il a pris soin de nous prévenir dans une note que, suivant sa manière « les *e* muets, finales des mots, ne se prononcent pas et ne comptent pas comme syllabe dans la mesure des vers. »

La poésie française a-t-elle besoin d'un rénovateur? — Le voilà !

*

Cependant, la manie d'écrire et de se voir imprimer n'a pas toujours pour unique mobile la vanité. Il est des naïfs que tente l'appât du gain.

Là-bas, là-bas, dans de lointaines provinces, vivent de pauvres gens aux modestes ressources qui ont ouï dire que les journaux de Paris couvrent d'or leurs collaborateurs. La plupart sont, comme l'amateur dont nous citions la lettre tout à l'heure, « doués d'une forte instruction ».

D'ailleurs, la chose importe peu, et ce n'est pas la plus crasse ignorance de l'orthographe qui les arrêterait.

Pourquoi tous ces braves gens n'écriraient-ils pas? Le métier d'écrire est, en somme, si facile à exercer. Point d'école ni d'apprentissage, point d'examens et point de patentes. Tout y est affaire d'intuition, de vocation et de talent. Et n'ont-ils pas tout cela au premier chef?

Éprouvent-ils quelque gêne momentanée, doivent-ils faire face à quelque dépense imprévue? Où trouver l'argent nécessaire?

Parbleu! c'est bien simple, ils envoient un article: le prix qu'il leur sera payé fournira, et au delà, la somme dont ils ont besoin.

Les lettres par lesquelles ils nous expliquent les raisons de leurs incursions dans le domaine littéraire, amusantes, parfois, sont touchantes le plus souvent.

Tantôt c'est un pauvre diable de paysan qui nous propose un feuilleton ayant pour titre *la Mèche de Cheveux*.

« Je ne peux pas travailler, dit-il, parce que je suis *estro pied;* alors, je vais travailler de la tête. »

Tantôt c'est une bonne vieille couturière qui nous écrit :

« Je vis seule avec une nièce qui a quinze ans. Cette enfant voudrait m'aider à gagner ma vie; et si vous le vouliez, elle ferait des articles pouvant paraître dans votre journal, et dont vous fixeriez vous-même le prix... »

Une autre fois, c'est quelque brave petit pioupiou qui trouve son « prêt » insuffisant ou n'ose plus recourir à la générosité de sa famille, et qui demande à l'art littéraire le superflu que l'État refuse à ses défenseurs.

Dans ce genre, la lettre du caporal que nous citons ci-dessous ne manque ni d'esprit ni de vivacité.

S'il en avait été de même du morceau littéraire qui l'accompagnait, le petit caporal eût vu ses désirs exaucés.

« Monsieur, dit-il, la démarche que je tente auprès de vous, vous paraîtra certainement bizarre, peut-être même assez prétentieuse. Permettez-moi, d'abord, de vous dire qu'elle n'est pas le moins du monde dictée par une sotte prétention, mais simplement par une nécessité pressante.

« Quand on a reçu une certaine éducation, quand on a, par-dessus le marché, le triste honneur de porter deux galons de laine rouge sur chaque manche, il est difficile de se créer les ressources que peuvent se procurer des compagnons de chaîne d'une condition plus humble, et qui consistent à cirer les bottes de son camarade de lit. On est donc obligé de recourir à des moyens moins terre à terre, mais aussi plus aléatoires.

« En un mot, voici la situation :

« J'ai reçu dernièrement de mes parents l'argent destiné à atténuer les petites rancœurs de l'existence militaire. Hélas! le carnaval et ses joies éphémères eurent tôt fait de réduire ce vil métal à l'état de souvenir. J'ai si bien fait tinter à l'unisson des grelots de la Folie les quelques pièces blanches dues à la générosité paternelle, qu'il ne me reste aujourd'hui que le vif désir d'en posséder d'autres. Impossible de faire croire à mon père — un vieil officier — que j'ai cassé une trajectoire ou perdu la clef du terrain des manœuvres.

« J'ai donc essayé d'écrire quelques lignes dans l'intention de vous les envoyer. Je ne me fais aucune illusion sur leur valeur. Mais en vous les adressant, je caresse au moins l'espoir que vous voudrez bien les prendre, et l'espoir est si douce chose... »

Le petit caporal dut se contenter de l'espoir, ou trouver, pour « taper » sa famille, quelque « carotte » inédite. Il ne sait pas, le malheureux, que les directeurs et les rédacteurs en chef des journaux ne peuvent être accessibles à des sentiments de pitié.

Pourraient-ils résister, s'ils ne s'étaient pas fait des cœurs d'airain, à des lettres désespérées comme celle qui va suivre, lettre dont l'auteur est une jeune et infortunée ménagère.

« Monsieur, j'ai vu ici, l'année dernière, une dame qui, en écrivant, se gagne quelque argent. Je me suis dit : si je faisais comme cette dame?... et je vais essayer.

« J'ignore, Monsieur, s'il faut beaucoup d'instructeur et d'orthographe : je vous envoie l'aventure qui m'est arrivée, il y a quelques jours, au sujet d'une chienne qui s'appelle *Mirza*.

« Avant de vous l'écrire, je vais vous donner quelques détails sur moi et sur le motif qui me le fait faire aujourd'hui.

« Je suis une jeune femme de vingt-trois ans, et qui a déjà sept ans de mariage. Je ne suis ni malheureuse ni trop heureuse : je suis entre les deux; et, vraiment, quelquefois j'ai du chagrin : souvent je pense à mourir; mais si jeune, ça me fait de la peine.

« Il y a quatre mois, mon mari me donne soixante francs pour payer une note. Je ne l'ai pas fait de suite, si bien qu'étant en possession de l'argent, un jour je pris un franc, un autre deux francs, ainsi de suite, si bien que, quelque temps après, je ne possédais plus que cinquante centimes.

« Je pensais toujours me rattraper sur les dépenses du ménage. Eh bien! Monsieur, il y a un mois, mon mari me demande si j'avais payé l'épicier; alors, sans rougir, je lui ai répondu oui.

« Beaucoup de personnes diront : Qu'est-ce que c'est que ça, soixante francs, c'est rien! Mais quand on est ouvrier, que le mari gagne cinq francs par jour et que pour les dépenses il vous donne trois francs, c'est pas facile de venir à bout d'économiser soixante francs.

« Et pour comble de malheur, mon mari a quitté l'épicier. Voilà trois fois qu'il me réclame sa note; même que la dernière fois il s'est fâché, et il a dit que le 30 avril, s'il n'était pas payé, il allait envoyer l'huissier.

« Voyez d'ici, Monsieur, un mari bien tranquille,

croyant ne devoir rien, et, un beau matin, on vient pour le saisir. Oh! quelle scène! Voyez que tout n'est pas rose pour moi.

« Enfin, j'ai essayé de tout pour gagner ces soixante francs, mais rien ne m'a réussi; même de faire en cachette des ménages. J'étais partie tout le matin, et quand mon mari venait pour déjeuner, ce n'était pas cuit ou brûlé; et toute la journée il bougonnait.

« Hier une amie est venue : je lui ai raconté mes peines et lui ai dit que j'allais vous écrire; et pas plus tôt partie vers une autre personne, elle lui a dit que je n'avais plus mon bon sens, que je perdais le Nord... C'est dire que j'étais folle.

« Monsieur, je ne sais si vous allez me juger ainsi, mais je crois que vous serez plus humain que les gens d'ici.

« C'est mon dernier espoir; si je viens à réussir de ce côté, répondez-moi, s'il vous plaît, et la prochaine fois je vous enverrai d'autres histoires. »

Franchement, ne la trouvez-vous pas navrante, cette lettre de la jeune ménagère qui a tout tenté, même la littérature, pour regagner les soixante francs dépensés par elle sou à sou, sans doute en babioles et en colifichets?

Combien punie à présent de son imprudence et de sa coquetterie!

Tout un petit drame intime s'agite dans cette lettre naïve : transes mortelles de la coupable devant les âpres réclamations de l'impitoyable épicier; colère farouche du mari découvrant enfin le pot aux roses.

Qu'arrivera-t-il alors?... Ne voilà-t-il pas un ménage à jamais désuni?...

Ah! je sais bien, il y aurait un moyen d'arranger les choses : publier l'histoire de *Mirza*. Mais l'histoire de *Mirza* est infiniment moins intéressante et moins savoureuse que la lettre de son auteur... et vraiment, ça ne vaudrait pas soixante francs.

***

Nous ne pouvons décemment laisser nos lecteurs sur le sentiment de tristesse et de commisération qu'inspire naturellement la plainte de notre jeune ménagère.

Un article comme celui-ci doit se terminer gaîment.

Il serait d'ailleurs incomplet si nous en restions là, car nous n'avons point parlé encore de certains moyens devant lesquels les amateurs ne reculent pas pour se faire imprimer.

La conscience humaine, pensent-ils, est au plus haut enchérisseur.

Nous avons lu déjà la lettre d'un confrère qui nous assurait que « les prix auxquels il nous donnerait sa copie nous permettraient de faire un bénéfice sur ceux de nos autres collaborateurs ».

Nous avons même connu des gens plus désintéressés et qui ne demandaient aucune rétribution.

Mais il en est d'autres qui vont plus loin encore, témoin la lettre suivante de Mlle Berthe Ch..., une apprentie bas-bleu qui nous écrit de son village :

« Cher Monsieur, je vous envoie une œuvre littéraire. J'espère que vous voudrez bien l'accepter; vous me la paierez le prix que vous avez l'habitude de payer. Je ne veux pas que mon nom paraisse dans les journaux : si vous la signez, vous signerez « Jeanne V. ».

« D'ici à quelque temps, je vous enverrai un feuilleton; si vous me le payez un bon prix, je vous récompenserai. Je vous enverrai bien souvent des fruits, du poisson et, en général, tout ce qui est nécessaire à un entretien soigné.

« Ne dites à personne que je vous écris, car mes parents seraient fâchés contre moi.

« Vous me *récrirés* dimanche; j'attendrai votre lettre. Je pense que vous accepterez ce dont je vous parle... »

Et Mlle Berthe, ayant signé et donné son adresse, ajoute encore en P.-S. cette ultime prière :

« Surtout, cher monsieur, ne refusez pas ma petite histoire. »

Eh bien! croyez-vous qu'il faille au rédacteur en chef ou au secrétaire qui ouvre cette lettre une vertu austère, une conscience probe et rigide pour ne point accepter ces fruits, ce poisson si galamment offerts?

Ah! si l'on savait que nous passons notre vie à refuser les présents d'Artaxerxès!

***

Mais ce n'est point de nous qu'il s'agit. Finissons-en avec nos amateurs.

Hélas! les lettres flagorneuses, les missives impudentes, la modestie ou la suffisance, non plus que les tentatives de corruption ne leur réussissent guère. Ils ont un tort, très grave, irrémédiable, celui de n'adresser le plus souvent aux journaux parisiens que des vers enfantins et des nouvelles vides d'intérêt et sevrées d'orthographe. Tout cela n'a d'autre effet que d'emplir les corbeilles à papiers ou d'encombrer les cartons de ceux qui « rendent les manuscrits ».

Voilà tout ce qu'ils gagnent à satisfaire leur démangeaison d'écrire.

Nous ne pouvons que leur souhaiter la saine philosophie d'un écrivain désabusé devenu notaire en province et retiré avec quelque cinquante mille livres de rente.

ERNEST LAUT.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Janvier au 30 Juin 1902.

Abbé (L') féministe, 609.
Américanisation (L') de l'Europe, 784.
Angleterre (L') est-elle en décadence? 356.
Annexion (L') de la Mandchourie, 781.
Antigaffe (L'), 744.
Aristocrates (Les) hommes de lettres, 730.
Art (L') d'utiliser son prénom, 30.
Barcelone et les derniers troubles, 298.
Beauté perdue (La), Nouvelle, 424.
Beaume (Georges), 52.
Bibliothèque (La) de Jules Simon, 766.
Bonaparte et les royalistes au début du Consulat, 769.
Bubot (Félix) et la réouverture du Luxembourg, 540.
Cadet (Un) de Gascogne, 65, 97.
Cambodge (Au), 84.
Candidat (Un), 581, 670.
Carême (Le) au temps de Tartufe, 316.
Cecil Rhodes, 421.
Chefs (Les) du parti irlandais, 457.
Chevreuil (Le), Nouvelle, 108.
Cigarette (La), Nouvelle, 43.
Clotilde de Vaux et Auguste Comte, 673.
Comédiens (Les) écrivains d'autrefois, 91.
Comme des lions, Nouvelle, 144.
Compagne (La), Drame, 641.
Comtisme et positivisme, 161.
Confession (La), 76.
Coup d'œil sur la situation algérienne, 588.
Couronnement (Avant le) d'Édouard VII, 777.
Création (La) de l'ordre de la Légion d'honneur, 19 mai 1902, 634.
Debussy (M. Claude), 543.
Dernier (Un) mot, 265.
Désaccordés (Les), 545.
Droit (Le) français contemporain, 196.
Épouvantail (Un), 68.
Équivoques (Les), 522.
Évolution (L') des partis politiques en Angleterre, 682.
Évolution (L') du genre épistolaire, 61.
Exposition de la gravure sur bois, 702.
Exode (L') de la population de la Martinique, 679.
Fastes du Second Empire : le premier Grand Prix de Paris, 695.
Femmes (Les) et la politique, 574.
Fêtes (Les) franco-tchèques, 327.
Fieldmarshal Bob (Le), 815.
Fièvre (La) littéraire, 825.
François de Curel, 198.
Génier, 335.
Genèse (La) du Génie du christianisme, 500.
Génie (Le) florentin, 453.
Gouvernement (Le) de M. Doumer, 493.
Grenier (Le), 791.
Guerre (La) et la paix anglo-boer, 709.
Homme (L') politique à la scène et dans le livre, 302.
Homme (L') des cavernes dans la littérature contemporaine, 46.
Hugo et *Les Misérables*, jugé par Lamartine, 1862, 233.
Impérialisme et fédéralisme, 804.
Indépendance (L') au Salon officiel de la Société des artistes français, 593.
Influence de l'expansion asiatique sur les politiques russe et allemande, 656.
Intimisme (L') au Salon de la Société nationale, 555.
Italie (L'), la France et la Triplice, 561.
Jeanne Michelin : Chronique du XVIIIe siècle, 188, 218, 238, 281, 314, 343.
Jules Lemaitre (M.) conférencier politique, 397.
« Jura » (Avant la) d'Alphonse XIII, 618.
Légende (La) de Théodora, 101.
Lendemain (Le), Roman, 461, 496, 528, 563, 598, 626, 661, 691, 714.
Lieutenant (Le) Gustl, Nouvelle, 737, 772.
Lionne (Une du Second Empire : Mme de Rute, 221.
Loi (La) Piot et le célibat, 117.
Lois (Trois) ouvrières, 525.
Lord Rosebery, 388.
Maeterlinck (Maurice), 532.
Maître (Un de la chronique : Henri Fouquier, 27.
Mal (Le) d'écrire chez les comédiens d'aujourd'hui, 157.
Marquis (Le de Vogué, 705.
Martinique (La) : Saint-Pierre, 615.
Martirio, Nouvelle, 410.
Meeting (Un), 254.
Métamorphoses (Les) d'un romancier : Abel Hermant, 441.
Mission (La) de l'homme de lettres d'après Carlyle, 810.
Miracle (Le) moderne, 21, 275, 380.
Moine (Un) libéral : Lacordaire, 577.
Moisson (La), 801.
Monde (Le) et la vie dans cent ans, 513.
Morale (La) et l'instruction civique au lycée, 449.
Moraliste (Un), 383.
Moraliste (Le) moderne, 332.
Mouvement (Le) ouvrier en Australasie, 7, 39, 136.
Nationalisme (Le) en Russie, 746.
Officiers (Nos) de marine, 132.
Officiers (Les) de vaisseau, 261.
Origines (Les) maternelles de Victor Hugo, 202.
Pages étrangères, 59, 88, 124, 187.
Pape (Un) à l'époque de la Renaissance : Jules II, 225, 257.
Paques 1802 : Le *Te Deum* du Concordat, 412.
Parti (Le) conservateur à la veille des élections, 365.
Paul Ier (La mort de), 1.
Petit (Le) sergent-major, Nouvelle, 369.
Petits (Mes) mémoires, 401.
Philosophie des « Petits Salons », 253.
Poésies : Solitude, 18. — Sur une Tanagra ; Rire de roses, 55. — A la lumière, 81. — Le pèlerin, 124. — A la vitre ; Brume, 152. — En Arcadie ; Après les Aphrodisies, 183. — Il faudra, quand je serai morte.... 210. — Le bonheur, 246. — Oiseaux perdus, 272. — Les fleurs, 311. — Automne. Amitié de femmes, 341. — Le printemps officiel, 377. — Le vent, 409. — Smyrne Anadyomène : l'aube, le soir, 699. — Hippolyta, 763. — Vierges mortes ; Au tournant du chemin, 794.
Polonais contre Prussiens, 169.
Population française (État stationnaire de la), 229.
Portraits et souvenirs, 1869-1870, 385, 417.
Portraits contemporains : M. Henri Lavedan, 175.
Pourquoi l'Église a condamné le théâtre, 35.
Présidents (Les) de la Chambre, 71.
Problème (Le) de la ressemblance dans le portrait féminin moderne, 754.
Prochaine (La) législature, 612.
Profils de prédicateurs : Le père Ollivier, 360.
Projet (Le) Ribot et les maîtres répétiteurs, 141.
Propos de moraliste : Qui épouser? 33.
Psychologie (La) du mysticisme, 321.
Puffisme américain, 348.
Quelques traits psychologiques du caractère italien, 129.
Renaissances (Les) de Chérubin, 757.
Réunions électorales (A travers les), 188, 518.
Rivière (Henri), 155.
Roman (Le) militaire, 289.
Romancière (Une) italienne : Neera, 406.
Roussalka (La), 294.
Route d'Extrême-Orient, 623.
Sahara (Vers le), 819.
Siam et Cambodge, 130.
Siècle (Il y a un), 125.
Silhouettes d'officiers boers, 105.
Situation économique de la Martinique, 651.
Socialistes (Les) et les élections, 392.
Société (La) sous le Consulat, 539.
Soleil-Bancal (La) d'après la Théosophie, 686.
Surprises (Les) du divorce, 481.
Suzanne Desprès (Mademoiselle), 267.
Témoin (Le), Nouvelle, 11.
Théâtre (Le) du Peuple, 141, 213, 249, 445, 476, 602.
Théâtre (Le) en vers, 341.
Théâtres :
Comédie-Française : *Le Marquis de Priola*, 210. — *Les Burgraves*, 311. — *La Petite Amie*, 631.
Nouveau-Théâtre : *La Passion*, 378. — *Monna Vanna*, 667.
Odéon : *M. et Mme Dugazon*, 19. — *Les Noces corinthiennes*, 184. — *Le Luxe des autres*, 272. — *Les Trois Glorieuses*, 587.
Opéra : *Siegfried*, 55.
Opéra-Comique : *Le Roi d'Ys*, 311. — *Pelléas et Mélisande*, 591. — *La Troupe Jolicœur*, 764.
Renaissance : Représentations de Mme Charlotte Wiehe, 272.
Renaissance-Gémier : *Les Complaisances*, 82. — *Le Quatorze-Juillet*, 439. — *Le Cœur a ses raisons*.
Théâtre-Antoine : *La Terre*, 152. — *La Fille sauvage*, 247. — *Cœurs vernis*, 708.
Théâtre Sarah-Bernhardt : *Théodora*, 82. — *Francesca da Rimini*, 571. — *Shylock et Othello*, 723.
Toilette (La) de la femme dans le roman contemporain, 284.
Tournant (Un) de la politique allemande, 490.
Veilleuse (La), Conte, 570.
Victor Hugo moraliste, 193.
Vie (La) et les mœurs du peintre moderne, 465.
Vie (La) littéraire, voir p. 832.
Wagner intime, 647.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Janvier au 30 Juin 1902.

Acker (Paul). — Le mal d'écrire chez les romanciers d'aujourd'hui, 155. — Mademoiselle Suzanne Despres, 267. — M. Jules Lemaître conférencier politique, 397. — A travers les réunions électorales, 488, 518.

Amade (Jean). — La cigarette, Nouvelle, 43. — Barcelone et les derniers troubles, 298.

Anonyme. — Un candidat, 581, 659. — La prochaine législature, 612.

Baissac (J.). — Le fieldmarshal Bob, 815.

Barracand (Léon). — Georges Beaume, 52.

Barron (Louis). — Pâques, 1802 : le *Te Deum* du Concordat, 512. — La création de l'ordre de la Légion d'honneur, 19 mai 1802, 634. — Fastes du second Empire : le premier Grand prix de Paris, 795.

Bayet (A.). — Clotilde de Vaux et Auguste Comte, 673.

Bertheroy (Jean). — La Moisson, 801.

Blavet (Émile). — Mes petits mémoires, 401.

Bois (Jules). — Le miracle moderne, 21, 275, 380.

Bon (Gustave Le). — État stationnaire de la population française, 229.

Bordeaux (Henry). — Le témoin, Nouvelle, 11. — Jeanne Michelin, chronique du XVIIe siècle, 182, 218, 238, 281, 314, 343.

Boschot (Adolphe). — Hugo et les *Misérables* jugé par Lamartine, 1862, 233.

Bosq (Paul). — Les présidents de la Chambre, 71.

Bouchaud (Pierre de). — Le bonheur, poésie, 246.

Bourdon (Georges). — Le théâtre du peuple : 111, 213, 249, 445, 476, 602.

Boutroux (Émile, de l'Institut. — Comtisme et positivisme, 161. — La psychologie du mysticisme, 321.

Boyer (Raymond). — Henri Rivière, 175. — Philosophie des Petits Salons, 253. — Félix Buhot et la Réouverture du Luxembourg, 510. — L'indépendance au Salon officiel de la Société des artistes français, 593. — Exposition de la gravure sur bois, 702.

Candiani (R.). — Pages étrangères, 59, 88, 124, 187. — Les socialistes et les élections, 392. — Un tournant de la politique allemande, 490. — L'évolution des partis politiques en Angleterre, 682.

Cléry (Léon). — La souffrance d'après la Théosophie, 686.

Coquelin (Claude). — En Arcadie. — Après les Aphrodisies, poésies, 183. — Smyrne Anadyomène : l'aube, le soir, poésies, 699.

Collas (Émile). — L'art d'utiliser son prénom, 30.

Dagan (Henri). — La loi Piot et le célibat, 147.

Dauriesse. — Les désaccordées, 545.

Delarue-Mardrus (Lucie). — A la vitre. — Brume : poésies, 152.

Delpon de Vissec. — La mission de l'homme de lettres d'après Carlyle, 810.

Donnet (Gaston). — Au Cambodge, 84. — Siam et Cambodge, 430. — Route d'Extrême-Orient, 623.

Dumilly (Jean). — Le marquis de Vogüé, 705.

Ernest-Charles (J.). — Voir *Vie littéraire*, p. 832.

Fabrègue (Aimée). — Les fleurs : poésie, 311.

Faguet (Émile), de l'Académie française. — Propos de moraliste : qui épouser? 33. — Victor Hugo, moraliste, 193. — Un moraliste, 353. — Les surprises du divorce, 481. — L'abbé féministe, 609. — L'antigaffe, 744.

Faure-Favier (Louise). — La toilette de la femme dans le roman contemporain, 284. — Les femmes et la politique, 574.

Féron (Gérard). — Le printemps officiel, poésie, 377.

Finat (Henri). — Coup d'œil sur la situation algérienne, 585.

Flat (Paul). — Voir : *Théâtres*. — Le théâtre en vers, 341. — Le théâtre de l'Ame, 700.

Fouillée (Alfred, de l'Institut. — Quelques traits psychologiques du caractère italien, 129, 165.

Fréchet (Henry). — Le petit sergent major, Nouvelle, 369. — La veilleuse, Conte, 570.

Gebhart (Émile de l'Institut. — Un pape à l'époque de la Renaissance : Jules II, 22[illegible], 2[illegible].

Guiollet (Jo). — Martirio, Nouvelle, 440.

Girardeau (Charles). — L'Angleterre est-elle en décadence? — L'Italie, la France et la Triplice, 561. — La guerre et la paix anglo-boer, 709.

Gravier (Georges). — Un maître de l'archéologie, Henri Fou[illegible] 25. — Grenier, 33[illegible]. — Maurice Maeterlinck, [illegible]. — Le Grenier, 781.

Guberniatis (Angelo de). — Le genie florentin, [illegible].

Guedy (Pierre). — Solitude, poésie, 18.

Guétary (Jean). — Il y a un siècle, 125.

Henry (René). — Polonais contre Prussiens, [illegible]. — Les [illegible] Franco-Tchèques, 327. — Influence de l'expansion asiatique sur les politiques russe et allemande, 656.

Imbert (Hugues). — M. Claude Debussy, [illegible].

Lalande (Pierre). — Le Carême au temps de Tartufe, 316.

Laut (Ernest). — Le Mal d'écrire, 825.

Leblond (Marius-Ary). — L'évolution du genre épistolaire, 61. — Les aristocrates hommes de lettres, 730.

Lemaître (Eugène). — Portraits [illegible] 1869-1870, [illegible] 417.

Lefrancq (Henry). — Un épouvantail, [illegible]. — Le parti conservateur [illegible] à la veille des élections, 365. — Un moine libéral : Lacordaire, 577.

Leroy (Maxime). — Le droit français contemporain, 196. — Trois lois ouvrières, 525.

Levallois (Jules). — Les équivoques, [illegible].

Lichtenberger (André). — Comme des lions, Nouvelle, [illegible].

Lorquet (Paul). — Impérialisme et fédéralisme, 804.

Loliée (Frédéric). — Une lionne du Second Empire : Mme de Rute, 221. — L'homme politique à la scène et dans le livre, 302. — Les métamorphoses d'un romancier : Abel Hermant, 441. — Les renaissances de Cherubin, 757.

Lynch (Arthur), de la Chambre des Communes. — Silhouettes d'officiers boers, 105. — Les chefs du parti irlandais, 457.

Maindron (Maurice). — L'Homme des cavernes dans la littérature contemporaine, 46. — Le Moraliste moderne, 332.

Marièton (Paul). — Hippolyta, poésie, 763.

Mauclair (Camille). — La vie et les mœurs du peintre moderne, 463. — L'intimisme au Salon de la Société nationale, 555. — Le problème de la ressemblance dans le portrait féminin moderne, 754.

Maurel (André). — Les Comédiens écrivains d'autrefois, [illegible].

Mercier (Louis). — Oiseaux perdus, poésie, 272.

Monceaux (Paul). — Pourquoi l'Église a condamné le Théâtre, 35. — La légende de Théodora, 101.

Muret (Maurice). — Lord Rosebery, [illegible]. — Cecil Rhodes, [illegible]. — Avant le couronnement d'Édouard VII, 777.

Mury (Francis). — Nos officiers de marine, [illegible]. — Un dernier mot, 265. — La Martinique : Saint-Pierre, 615. — Situation économique de la Martinique, 651. — L'exode de la population de la Martinique, 679.

Neera. — Le lendemain, Roman, 461, 496, 528, 563, 598, 626, 661, 691, 744.

Neuflotte (Charles de). — [illegible], 261.

Olivarès (G. B.). — [illegible] XIII, [illegible].

Poisson (Charles). — Il faudra, quand je serai morte... poésie, 210.

Pouvillon (E.). — Le [illegible] en Russie, [illegible].

Pradalès (Henri). — [illegible] contemporains : M. [illegible], 175.

Privat-Deschanel (Paul). — Vers le Sahara, 819.

Rambaud (Alfred), de l'Institut. — Un cadet de Gascogne, 65-97.

Renouard (Jean). — A la fenêtre, [illegible], 409.

Revel (Edouard). — [illegible].

Rosny. — Le [illegible] Nouvelle, [illegible]. — [illegible] Nouvelle, 424.

Rouville (Gaston). — Le gouvernement de M. Doumergue, [illegible].

Roux (Alphonse). — Automne, Amitié de femmes, poésies, 341. — Vierges modèles. Au bord du chemin, poésies, [illegible].

Salomon (Michel). — Profils [illegible] : le Père Olivaint, [illegible].

Schnitzler (Arthur). — La compagne. Drame, 641. — Le lieutenant Gustl. Nouvelle, 737, 772.
Schure (Édouard). — La Roussalka, 294. — Wagner intime, 647.
Séché (Léon). — Les origines maternelles de Victor Hugo, 202. — La genèse du « Génie du Christianisme », 500. — La bibliothèque de Jules Simon, 766.
Sorel (Albert), de l'Académie française. — La mort de Paul Ier, 1. — Le roman militaire, 289. — Bonaparte et les royalistes au début du Consulat, 769.
Sorel (A.-E.). — Puffisme américain, 348.
Soulié (Léon). — Le Pèlerin, poésie, 124.
Stenger (Gilbert). — La société sous le Consulat, 539, 726.
Strannik (Ivan). — Une romancière italienne : Neera, 406.
Terlaine (Luce). — Sur une Tanagra, Rire de roses, poésies, 55.
Tikhonov (Vladimir). — La confession, 76.
Tharieux (Gabriel). — François de Curel, 198.
Varigny (Henry de). — Le monde et la vie dans cent ans, 513, 550.
Vigouroux (Louis), député. — Le mouvement ouvrier en Australasie, 39, 136.
Violland (Paul). — Le projet Ribot et les maîtres répétiteurs, 141.
Wogue (Jules). — Un meeting, 254.
Zenzinoff (B. de). — L'annexion de la Mandchourie, 781.

TABLE DE LA VIE LITTÉRAIRE

Adam (Paul. — L'Enfant d'Austerlitz, 206.
Adam (Mme). — Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse, 761.
Alaux. — La Souffrance, 696.
Association des critiques littéraires, 817.
Auteur (L') d'Amitié amoureuse. — Mater Dolorosa, 244.
Barneville (Pierre de). — Au seuil du siècle. — Esquisses contemporaines, 665.
Barrès (Maurice). — Leurs figures, 269.
Beaufils (Edouard). — Paysages d'Italie, 696.
Bellessort (André). — La Société japonaise, 568.
Bliard (Le Père P.). — de la Compagnie de Jésus. — Dubois cardinal et premier ministre, 121.
Bordeaux (Henry). — La Voie sans retour, 307.
Bouhélier (Saint-Georges de). — Les Chants de la vie ardente, 696.
Bourget (Paul). — Monique, 148. — L'Étape, 719.
Boutmy (Émile). — Éléments d'une psychologie politique du peuple américain, 338.
Boylesve (René). — La Leçon d'amour dans un parc, 534.
Brisson (Adolphe). — Florise Bonheur, 403.
Calmette (Fernand). — Leconte de Lisle et ses amis, 587.
Candiani (R.). — Pages choisies de Tolstoï, 79.
Cantacuzène (Charles-Adolphe). — Litanies, 696.
Cardeline. — Paroles au vent, 243.
Coupel (Alfred). — L'Enclos fleuri, 696.
Daudet (Ernest). — La Conjuration de Pichegru et les complots royalistes du Midi et de l'Est, 1795-1797, 121.
Depont (Léonce). — Pèlerinages, 696.
Deuzel (Jean). — La Maison vide, 787.
Estaunié (Édouard). — L'Épave, 307.
Fleury (le comte). — Palais de Saint-Cloud, 32.
Gorki (Maxime). — Dans le steppe. — Caïn et Artème, 79.
Goyau (Georges). — L'idée de Patrie et l'humanitarisme, 48.
Gréville (Henry). — La Mamselka, 243.
Guilbert (Yvette). — La Vedette, 243.
Hanotaux (Gabriel). — L'Énergie française, 338.
Janot (Paul). — Le Collier d'améthystes, 696.
Kahn (Gustave). — L'Adultère sentimental, 307.
Kraszewski. — Chrétienne, 79.
Lacombe (Louis). — Du soir au matin : Œuvres posthumes, 696.
Lacuzon (Adolphe). — L'Éternité, 696.
Lafenestre (Georges). — Images fuyantes, 696.
Larousse. — La Pêche moderne, 32. — Le petit Dictionnaire Larousse, 32.
Lebey (André). — L'Age où l'on s'ennuie, 403.
Lévy (Arthur). — Napoléon et la paix, 629.
Loison (François). — Les Reflets, 696.
Mandelstamm (Valentin). — L'Amoral, 787.
Masson (Frédéric). — L'Impératrice Marie-Louise, 436.
Masson-Forestier. — A même la vie : Difficile devoir, 148.
Menilles (Jean de). — Poésies, 696.
Mérat (Albert). — Les Joies de l'heure, 696.
Merejkowsky (Dimitri). — La Résurrection des dieux, 79.
Montesquiou. — Les Paons, 15.
Moreau (H.). — Le Poème de la femme, 696.
Moreau-Vauthier. — Les Portraits de l'enfant, 32.
Nay (Paul de). — Orphée, 696.
Nolhac (Pierre de). — Louis XV et Marie Leckzinska, 506.
Praga (Marco). — La Petite blonde, 473.
Quinette (Alphonse). — Poésies, 696.
Renouard (Jean). — Provence, 696.
Rod (Édouard). — L'Eau courante, 180.
Saint-Hilaire (Marco). — Les Souvenirs du Consulat et de l'Empire, 32.
Saint-Maurice (Rémy). — Les Ève stériles, 665.
Séché (Léon). — Alfred de Vigny et son temps, 374.
Simand (Arthur). — Heures savoureuses, 696.
Stryenski (Casimir). — La Mère des trois derniers Bourbons, 121.
Tchekhoff. — Un duel, 79.
Toulet (P. J.). — Le Mariage de don Quichotte, 787.
Theuriet (André). — Contes de la Marjolaine, 148.
Valabrègue (Antony). — L'Amour des bois et des champs, 696.

Paris. — Typ. Philippe Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42337. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

197208
Revue Bleue, politique et littereire
Vol. XVII 1902
P
LF
R

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED